

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

I

Nouvelle série. — Tome LVI

TRENTE-HUITIÈME ANNÉE



REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : M. A. CHUQUET

TRENTE-HUITIÈME ANNÉE

PREMIER SEMESTRE

Nouvelle Série. — Tome LVII



PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28, VIe

1904

ANNÉE 1904

TABLE DU PREMIER SEMESTRE

TABLE ALPHABÉTIQUE

PÉRIODIQUES

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE

FRANÇAIS

Annales de l'Est.
Annales de l'École libre des sciences politiques.
Annales du Midi.
Bibliographe moderne.
Bulletin hispanique et italien.
Correspondance historique et archéologique.
Revue celtique.
Revue d'Alsace.
Revue de la Société des études historiques.
Revue de l'histoire des religions.
Revue des études anciennes.
Revue des études grecques.
Revue des lettres françaises et étrangères.
Revue d'histoire littéraire de la France.
Revue historique.
Revue musicale.
Revue rétrospective.
Romania.

ALLEMANDS

Altpreussische Monatsschrift.
Annalen des historischen Vereins für den Niederrhein.
Deutsche Literaturzeitung.
Euphorion.
Literarisches Centralblatt.
Zeitschrift für katholische Theologie.

ANGLAIS

Athenaeum.

BELGES

Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique.

GRÉCO-RUSSES

Revue byzantine.

POLONAIS

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 1 — 4 janvier — 1904

H. E. NEUMANN. **Die Reden Gotamo Buddho's** aus der mittleren Sammlung Majjhima Nikâyo des Pâli-kanons zum ersten mal übersetzt. Bd. III, lief. 2. Leipzig, W. Friedrich. 1902 (p. 129-224).

Major General D. M. STRONG. **The Udâna** or the solemn utterances of the Buddha translated from the Pâli. London, Luzac, 1902.

Paul DAHLKE **Aufsätze zum Verständnis des Buddhismus.** Berlin, Schwetschke, 1903. 157 p.

Max SCHREIBER. **Buddha und die Frauen.** Tübingen und Leipzig, Mohr, 1903. 109 p.

— **Buddhistic Essays referring to the Abhidharma.** Colombo-London, Luzac, 1903. 21 p.

Buddhism. An Illustrated Quarterly Review. vol. I, n° 1 (sept. 1903). Rangoon. 175 et XII p.

Le Bouddhisme tend à reprendre ses destinées traditionnelles; il s'offre une fois de plus comme un intermédiaire entre les peuples étrangers et la pensée indoue. Sa doctrine, où la morale la plus haute s'allie à une irréligion sereine, a provoqué en Occident des curiosités, bientôt des sympathies, et déjà des conversions. La traduction du Majjhima-Nikâya, « la Collection Moyenne » entreprise et poursuivie avec ténacité par le Dr Neumann, est une œuvre à la fois de science et d'apostolat. M. Feer a rendu compte ici des premières livraisons; le dernier fascicule paru mène l'ouvrage jusqu'au 120e sûtra; il n'en reste plus que trente-deux pour achever ce travail monumental. La

critique pourra rendre alors pleine justice au traducteur; il suffit à propos du présent fascicule de rappeler les caractères essentiels de cette publication : destinée à vulgariser et à propager la doctrine du Bouddha, elle évite toute surcharge de pédantisme, tout appareil d'érudition, à ce point que les termes techniques eux-mêmes y sont tous représentés par des équivalents allemands; la science de l'auteur (car le Dr N. est un pâlisant très compétent) se laisse entrevoir à peine dans des notes discrètes; le goût allemand, et peut-être aussi l'arrière-pensée apologétique, se marquent à des rapprochements fréquents, et piquants au reste, avec les classiques de la mystique chrétienne.

La traduction anglaise de l'Udâna, par le major Strong, procède d'une inspiration analogue. L'auteur, décédé récemment, était un admirateur zélé, presque fervent, de la morale prêchée par le Bouddha, et les bouddhistes de l'Orient le tenaient pour un coreligionnaire. Le texte qu'il a choisi est une suite de petits récits assez ternes, en prose, qui ont pour seule raison d'être d'amener comme conclusion un apophtegme du Bouddha, le plus souvent en vers. La traduction est l'œuvre d'un amateur honnête, mais étranger aux méthodes philologiques. Il signale loyalement les passages obscurs, mais n'essaie pas de les discuter, alors même qu'un léger effort semble en donner la solution (p. ex. p. 36; 71). Il supprime même un récit tout entier (II, 6) sans en donner de raisons, probablement pour l'avoir trouvé *shocking* du point de vue anglais. Certaines étrangetés inquiètent : Est-ce par une fidélité littérale inattendue ici que le titre de *devi* « reine » est rendu par « goddess »? (p. 65). En somme, ce sont là taches légères; l'ouvrage, qui vise le grand public, est d'une lecture claire et facile.

Les *Essais* de M. Dahlke sont encore une publication de propagande destinée au public germanique. L'auteur déclare dès la première page qu'il n'apporte rien de neuf, rien d'inédit. Il a étudié les livres, et il a entretenu des relations personnelles avec les savants indigènes de Ceylan et de la Birmanie. Il est arrivé ainsi à composer une sorte de cathéchisme en dix chapitres, qui ne contient pas dans les faits d'erreur criante, et cependant entièrement faussé dans l'ensemble par le parti-pris d'ignorer tout ce qui gêne, tout ce qui détonne, et de proclamer à l'aide d'une confusion verbale l'identité des concepts bouddhiques avec les notions modernes de la science. « La doctrine du Bouddha est l'idéalisme transcendental de Kant, adapté à des fins religieuses » (p. 28). Si l'ouvrage n'apprend rien sur le bouddhisme, il mérite cependant d'arrêter l'attention à un autre titre; il met en lumière les raisons qui éveillent dans certains esprits de bonne foi une sympathie active pour le bouddhisme. Il existe évidemment toute une catégorie d'individus qui espèrent y trouver ce que tant d'autres cherchent aujourd'hui : une morale indépeudante des croyances religieuses, et

pour ainsi dire laïque, garantie par l'autorité d'un grand homme et par l'épreuve de longs siècles.

S'il faut en croire M. Schreiber, le bouddhisme menace réellement les vieilles croyances de l'Allemagne. Il a voulu montrer aux femmes allemandes ce qu'elles devaient attendre d'une révolution religieuse aussi grave, et il leur a tracé un tableau qui fera frissonner les âmes pieuses. Elles apprendront, à lire ce livre, que le bouddhisme méprise la femme et la vie domestique, et que la femme selon le Bouddha serait 1° sans vie, 2° sans foi, 3° sans amour. Et il termine sur ce cri, adressé aux apôtres du bouddhisme : « Votre esprit n'est pas le nôtre ! » Ce sont là simples amusettes de salon et de journal, traitées avec le sérieux de l'esprit allemand.

La petite collection d'Essais Bouddhistes qui nous arrive de Ceylan n'a que 21 pages, mais quelle singulière farrago dans ce peu d'espace ! Quatre courts articles en anglais, un long article en allemand coupé de pâli, et où passent au galop Descartes, Kant, la Cabbale, Spencer etc. J'ignore quels lecteurs vise ce fatras polyglotte à la gloire de la métaphysique bouddhique; le premier Essai seul offre un intérêt réel, à cause de son auteur; c'est une apologie du bouddhisme par un prince royal du Siam, Chandrdhat Chudhathar (*sic*), qui prétend prouver l'accord étroit du bouddhisme et de la science, fondés l'un et l'autre sur le principe de causalité.

La revue *Buddhism* qui paraît à Rangoun, dans la Birmanie britannique, est un autre symptôme des même tendances. Le nom des collaborateurs en marque bien le caractère cosmopolite. Sir Edwin Arnold, Dr Giuseppe de Lorenzo, Hla houng, Taw Sein Ko, Mme Rhys Davids, Dr Neumann, Maung Po Me, Anauda Maitriya y fraternisent dans la glorification du bouddhisme. La revue est l'organe du Buddha Sâsana Samâgama (Société Bouddhiste Internationale) qui compte des représentants éminents ou notables en Autriche, en Chine, en Allemagne, en Italie, aux États-Unis. L'apport des occidentaux dans le premier numéro est indifférent; quant aux articles des collaborateurs birmans, ils offrent un spécimen plus curieux que sympathique de la manière ampoulée et grandiloquente chère aux orientaux qui manient la langue anglaise. La rubrique des « Activités Bouddhistes » atteste cependant par un ensemble de faits précis le mouvement de solidarité religieuse qui se dessine dans le monde bouddhique et qui pourra devenir un jour une force positive avec laquelle il faudra compter.

Sylvain Lévi.

Beitraege zur alten Geschichte, herausgegeben von C. F. Lehmann u. E. Kornemann, t. III, 3; t. III, 1, u. 2, Leipzig, Dieterich, 1902, u., 1903.

Cette belle et savante publication conserve, dans les trois fascicules que nous avons sous les yeux, le caractère que nous y avons déjà relevé (*Revue critique* du 14 juillet 1902, et du 16 mars 1903) : avec une préférence marquée pour les questions qui intéressent l'Orient classique, elle fait pourtant une large place aux problèmes les plus délicats de l'histoire grecque et romaine.

Les sources assyriennes et babyloniennes de la Chronique d'Eusèbe, les données des historiens grecs Ménandre et Josèphe sur Salmanassar IV, le système chronologique de Bérose, les dynasties babyloniennes d'après Bérose et d'après les listes royales des monuments assyriens, tel est le sujet de plusieurs articles, dus à MM. Montzka, Lehmann, Ed. Meyer. Mais, en outre, M. Lehmann ne manque pas une occasion, dans les *Mittheilungen und Nachrichten* qui terminent chaque fascicule, de faire quelque rapprochement curieux entre la Grèce et l'Orient : dans une courte note sur les *Perses* de Timothée (t. III, p. 171), à propos du passage où le poète se vante d'avoir introduit la lyre à 11 cordes, il signale ce fait, que la plus ancienne représentation qui existe d'un instrument à cordes, sur une sculpture babylonienne de l'époque la plus reculée (Sarzec, *Découvertes en Chaldée*), présente justement onze cordes. Ailleurs (t. III, p. 325), une inscription du recueil de Le Bas et Waddington (1764 a) lui fournit un exemple d'une formule grecque exactement traduite des inscriptions cunéiformes assyro-babyloniennes.

La plus ancienne histoire grecque est ici représentée par une étude de M. F. Jacoby sur la liste des rois d'Athènes, *Die attische Königsliste* (t. II, p. 406-439) : cette chronologie légendaire repose sur des documents dont l'auteur cherche à découvrir la source, tels que le *Marbre de Paros;* M. Jacoby annonce même à ce propos l'intention de publier à nouveau ce texte fameux (t. II, p. 407, n. 2). M. Krohmayer, dans deux articles du plus vif intérêt, étudie les forces militaires des États grecs au IVe siècle; mais les résultats de cette enquête valent en partie pour le Ve siècle même, et pour le IIIe : c'est ainsi que l'étude sur l'armée péloponnésienne (t. III, p. 173 et sqq.) nous fait remonter jusqu'à la bataille de Platées; l'auteur y résout de la façon la plus neuve le problème, si souvent discuté, du rôle joué par les périèques dans le contingent des forces spartiates.

Trois articles de M. Schulten (*Italische Namen und Stämme*), un de M. G. Bloch (*De l'authenticité de l'édit censorial de 92 avant J.-C. contre les rhéteurs latins*), de M. Kornemann sur le monument d'Ancyre, de M. Büttner-Wobst sur l'histoire des guerres contre Pyrrhus, de M. Holzapfel sur les débuts de la guerre civile entre César et Pompée, de M. Willrich sur Caligula, apportent, on le voit, une

importante contribution à l'histoire romaine. Encore ne puis-je énumérer tous les articles qui remplissent ces trois fascicules. L'entreprise de M. Lehmann a tenu toutes ses promesses, rempli toutes les espérances qu'elle avait fait naître dans le monde savant.

Am. HAUVETTE.

T. STICKNEY. *Les Sentences dans la poésie grecque* d'Homère à Euripide. Paris, Société nouvelle de librairie et d'édition (librairie G. Bellais), 1903 ; 258 p.

Je ne veux pas adresser à M. Stickney de vains compliments sur l'ordonnance de son livre; le titre lui-même en indique la disposition, et la nature du sujet en traçait d'avance la suite des chapitres, en même temps logique et chronologique, conforme à la fois au développement des genres et à la série des poètes. Ce qui attire bien plutôt l'attention, c'est la netteté et la précision avec lesquelles le sujet est posé. Les Grecs ont usé fréquemment de γνῶμαι ou sentences ; on peut même dire qu'ils en ont parfois abusé ; et c'est là, ce semble, une des caractéristiques de leur esprit. Ces sentences ou réflexions morales se retrouvent partout, aussi bien dans l'épopée que dans le poème didactique, dans l'élégie et dans la poésie lyrique comme dans le drame ; et l'on peut se demander si l'usage que la poésie grecque fait des sentences tient uniquement au caractère individuel du poète, ou s'il n'est pas déterminé, peut-être, par une conception particulière des genres, dans lesquels l'esprit hellénique aurait assigné un rôle plus ou moins étendu à l'éloquence et à la rhétorique. Car au fond, à l'examiner de près, la γνώμη est bien ce que dit Aristote, une partie de l'enthymême; et alors elle a une valeur non seulement morale, mais rhétorique, et souvent même plus rhétorique que morale. Mais il y a autre chose à considérer ; si la réflexion gnomique, la sentence, est le produit direct de la pensée, naissant spontanément du sujet, provoquée d'une manière impersonnelle et presque nécessaire par l'intuition rapide des rapports entre le domaine des faits extérieurs et celui de la psychologie, elle aura, c'est à supposer, une portée philosophique propre, mais elle n'aura pas de valeur littéraire; elle sera brève et passagère, et se présentera un peu partout, sans influer sur la forme générale de l'œuvre, et aussi sans être influencée par elle. Si au contraire, la sentence est due à la réflexion personnelle du poète, si elle prend dans sa bouche la forme d'un conseil, d'une exhortation, d'un raisonnement quelconque, elle aura, on peut le prévoir, tendance à se développer, à se faire plus littéraire, et, si je puis m'exprimer ainsi, à se localiser ; elle n'aura pas dans l'ouvrage une place de hasard, mais au contraire en deviendra un élément intime, qui contribuera à lui donner sa couleur et son caractère. Il y a sous ce rapport

une différence marquée entre les genres, ce qui se conçoit d'ailleurs à priori ; la réflexion morale ne saurait en effet tenir la même place dans le poème didactique et dans l'épopée, dans un drame et dans une épinicie. Mais ce ne serait là qu'une simple constatation. M. Stickney, et c'est là le grand mérite de ses intéressantes études — a pénétré plus avant dans l'essence même des genres poétiques ; il les a étudiés non plus comme genres, mais comme productions de l'esprit grec ; — si l'on veut le suivre dans ses raisonnements, qui, sans avoir rien de raide ni de doctoral, n'en sont pas moins d'une rigoureuse logique, c'est bien la pensée grecque dont on saisira le développement et les variations, dans l'expression de la sentence morale. Brève et en quelque sorte solitaire dans l'épopée, déjà plus personnelle, tout en restant encore formule, chez Hésiode, la sentence s'exprime avec complaisance dans l'élégie, où la même idée générale se répète sur divers motifs ; elle prend plus d'importance chez Pindare, sous l'influence de préoccupations morales, et caractérise tellement la composition d'une ode triomphale qu'on a voulu voir dans l'idée morale le point de départ de ces œuvres poétiques ; dans la tragédie enfin, où la méditation s'efface devant l'action et le discours, où l'élément oratoire et le raisonnement trouvent naturellement leur place, les strophes du chœur et les tirades des personnages deviennent de plus en plus pour le poète l'occasion d'exposer des pensées morales, jusqu' à ce qu'Euripide, raisonneur avant tout et logicien, use des sentences comme de formules de discussion et d'arguments démonstratifs. Tout en analysant ainsi, par l'étude du genre et à l'aide de citations appropriées, le rôle de la pensée morale dans la poésie grecque, M. S. a rencontré un autre problème : à quelle place la sentence, dans une œuvre poétique, se montre-t-elle de préférence, et comment elle est amenée? La question est délicate, et je ne la crois pas susceptible d'une solution précise. Si dans la poésie lyrique, par exemple, la composition strophique et la nature musicale des œuvres permettent plus facilement au poète des interruptions dans le récit ; ou bien encore si dans la tragédie la stichomythie, le début et la fin des tirades semblent être les lieux favoris des pensées gnomiques, on ne saurait oublier que la poésie est avant tout individuelle, qu'il y a bien sans doute des types généraux de l'ode, du drame, du poème épique, mais que ces types ne rentrent pas dans un cadre uniforme, et que la personnalité du poète vient à chaque instant les modifier. Les éléments de chaque poème considéré en particulier sont si essentiellement changeants et mobiles que les conclusions acquises pour l'un différeront le plus souvent de ce que l'on aura noté pour l'autre ; de telle sorte que les constatations de détail sont à peu près irréductibles en formules partout applicables. M. Stickney a vu nettement cette difficulté (p. 9), et son dernier chapitre montre suffisamment que les résultats de sa recherche ont sur ce point

quelque chose de flottant. Il a eu raison, cependant, de poser la question ; elle complète le sujet, suggère des idées, et après tout ce n'est pas la faute de l'auteur s'il a dû se contenter de simples indications. L'ouvrage est intéressant, substantiel, d'un sérieux esprit littéraire ; c'est l'une des bonnes études sur l'hellénisme antique qui ait paru en France depuis quelques années [1].

MY.

F. ANTOINE. L'**Attraction modale en latin** (Mélanges Boissier, Paris, Fontemoing, 1903).

Dans cet intéressant article, M. Antoine se propose de donner quelque précision à une règle trop vague de la syntaxe latine, la règle de l'attraction modale. Après avoir restreint, fort justement, l'attraction ou assimilation modale au seul cas du subjonctif entraîné par un autre subjonctif, il essaie de déterminer dans quelles conditions se fait cette attraction ou assimilation. Il faut distinguer si le « subjonctif régisseur » est indépendant ou dépendant ; indépendant, l'attraction se fait plus ou moins facilement selon que c'est un subjonctif de *volonté*, ou *éventuel* ; dépendant, plusieurs considérations interviennent : nature des propositions, nature du subjonctif régisseur, nature du temps du verbe régisseur, place de la proposition secondaire dans la phrase. Enfin, M. Antoine termine en indiquant les propositions soustraites à l'influence de l'attraction, *propositions définies*, c'est-à-dire « où il est question de personnes et de choses précises, de faits particuliers et déterminés », « *propositions indéfinies*, mais à un autre temps que le subjonctif régisseur ». En outre, suivant leur place dans la phrase, les propositions s'assimilent plus ou moins.

J'avoue que cet article, où l'on retrouve la science et la pénétration ordinaires de l'auteur, n'a point résolu pour moi la question. Il manque l'appui des faits. Seul, me semble-t-il, un relevé exact et comparatif des exemples d'attraction et de non attraction eût permis de constater si, dans les différents cas distingués, l'attraction s'effectue vraiment plus ou moins volontiers. Du reste, s'il m'est permis d'exprimer une opinion personnelle, j'estime qu'on a tort de chercher des règles, en dehors et au-dessus des écrivains, qui s'imposent à eux et qui leur commandent d'assimiler une proposition ou de la soustraire à l'assimilation. La langue, à mon avis, leur offre une sorte de grande loi générale, la possibilité de pratiquer l'assimilation des modes ; mais la pratique elle-même est laissée à la libre détermination de chacun ; elle est particulière à chaque auteur, et dépend, si j'ose dire, de sa

---

1. M. Stickney est Américain, mais il manie notre langue avec beaucoup d'aisance.

manière logique et rythmique; car l'oreille, en ces sortes de choses, doit intervenir aussi bien que l'entendement. En somme, sur ce point de syntaxe, comme sur plusieurs autres, je pense que la tentative est vaine de vouloir fixer des lois.

Félix GAFFIOT.

Fragmenta Burana. Herausgegeben von Wilhelm MEYER aus Speyer. Mit 15 Tafeln. Berlin, Weidmann, 1901, 190 pp. in-4. Prix : 14 Mk.

Le nouvel ouvrage de M. Wilhelm Meyer peut se diviser en trois parties.

Dans la première, il publie le texte de sept feuillets inédits des *Carmina burana.* Ces feuillets, égarés au moment où l'on donna au manuscrit de Beuron une reliure nouvelle, faisaient partie du résidu que l'on trouva après avoir rédigé le catalogue des manuscrits de Munich. Ces feuillets contiennent d'abord les quatorze premiers versets de l'évangile de saint Jean, rédigés en allemand sous forme de prière et terminés par la traduction de la bénédiction usuelle : *Per euangelica dicta deleantur nostra delicta.* On sait à combien d'usages, plus ou moins superstitieux, on faisait servir ce début d'évangile au moyen âge[1]. A la suite, et se rattachant directement au texte des *Carmina*, il y a un drame de la Passion, un drame de Pâques, et un drame des pèlerins d'Emmaüs. Nous connaissions déjà deux autres drames, une autre Passion et un drame de Noël; il suit que le manuscrit de Beuron contenait en tout cinq drames religieux. M. M. passe de là à l'ordonnance du recueil et conclut que l'ordre actuel n'est pas primitif.

La deuxième partie est une étude sur les origines et le développement du drame liturgique, en particulier du drame de Pâques. M. M. conclut que l'origine ne doit pas en être cherchée en France, mais à Saint-Gall.

Le rôle de Saint-Gall est encore prépondérant dans la troisième partie, sur le développement des formes de la poésie latine au moyen âge. M. M. y reprend, pour les concentrer et les compléter, les idées qu'il a émises autrefois. Il maintient son opinion sur l'origine sémitique de la poésie latine rythmique. Mais la découverte de la prose métrique et de la prose rythmique apporte naturellement une addition aux théories anciennes. J'avoue ne pas croire à l'origine sémitique et à l'influence de saint Ephrem. On peut discuter sur les vers de Commodien. Mais une théorie qui laisse complètement de côté

---

1. Depuis, M. E. Schönbach a rattaché aux Catharins ce fragment, comme aux Vaudois le psautier allemand de Vienne (ms. 2684); Académie de Vienne, séance du 10 juin 1903.

les enseignements si clairs et si curieux du grammairien Virgile, me paraît mal répondre aux données réelles du problème [1]. La poésie rythmique est sortie de la poésie quantitative comme les langues romanes se sont dégagées du latin, par la même cause, par le changement de nature de l'accent. L'histoire de la clausule prosaïque montrerait le même phénomène, si l'on étudiait systématiquement son évolution de la structure quantitative à la structure rythmique (fondée sur l'accent). Mais ces réserves ne me font pas méconnaître les nouveaux services rendus par un vétéran de ces études. C'est la même connaissance des manuscrits, la même précision du détail, le même sentiment des finesses techniques. Ce que M. W. Meyer dit de Saint-Gall est fort intéressant. A noter aussi sa digression sur « le plus ancien texte celtique » (p. 161).

Le livre de M. Wilhelm Meyer est donc digne des précédents. Nous le plaçons à côté du célèbre mémoire sur le *Ludus de Antechristo*, qui il y a plus de vingt ans, a ouvert la voie.

Paul LEJAY.

Paul MASSON. **Histoire des Établissements et du Commerce français dans l'Afrique Barbaresque** (1560-1793) (Algérie, Tunisie, Tripolitaine, Maroc). Paris, Hachette, 1903, XXII et 678 p.

L'action de la France dans l'Afrique du Nord ne date pas de la conquête de l'Algérie. Ce dernier événement est la conclusion de trois siècles d'efforts. Du jour où avec la souveraineté turque le régime des Capitulations s'implanta en Barbarie, des établissements français tentèrent de s'enraciner dans cette terre ingrate. C'est une épopée obscure, non stérile, si l'on en considère les résultats immédiats, mais qui fait honneur à la nation et en particulier aux Marseillais. Les Marseillais ont déployé, contre la nature et les hommes également farouches, une patience et une ténacité insoupçonnées même chez leurs descendants.

Les entreprises ont été menées en partie double, par des Compagnies privilégiées sur certains points d'élection; par le commerce privé, dans les Échelles. M. Masson raconte la fortune des unes et des autres, par périodes tranchées (1560-1635; — 1635-50; — 1690-1740; — 1740-1793); cette composition coupe à plusieurs reprises la trame du récit. N'eût-il pas été préférable de développer dans sa teneur l'histoire des Compagnies, celle des Échelles, au lieu d'obliger le lecteur à des raccords, parfois à plus de cent pages d'intervalle! Et, pour en finir avec les critiques, on ne dirait point que ce volume a

---

1. Voy. *Le grammairien Virgile et les rythmes latins, Revue de philologie*, t. XIX (1895), pp. 45-64.

été écrit dans le vif et subtil milieu marseillais : chapitres bourrés et touffus, langue lourde et terne, défilés de personnages qui ne vivent pas; quelques résumés, placés aux bons endroits, eussent éclairé la voie.

Ces défauts sont rachetés par une documentation copieuse, et, pour une bonne part, neuve. L'auteur a puisé surtout aux archives de l'ancienne Compagnie Royale d'Afrique (1741-93) fonds encore inexploité; les cartons de la Chambre de Commerce de Marseille, les archives des Ministères et Administrations, les relations des voyageurs en Barbarie, trop négligées de nos jours, ont fourni de précieuses informations.

Quel attrait sollicitait les Européens vers les parages barbaresques? D'abord la pêche du corail. Dès que François Ier fut devenu l'ami du Turc contre Charles-Quint, dont les visées inquiétaient les Musulmans de l'Afrique du Nord, une alliance franco-algérienne fut conclue (1535), prélude d'avantages plus positifs qui aboutirent aux « Concessions d'Afrique ». Un Marseillais d'origine corse, de Lenche, obtint le monopole de la pêche du corail du cap Roux à Bougie, avec la permission d'élever, non loin de Bône, un bâtiment qui s'appela bientôt le Bastion de France. L'on ne peut établir ni la date exacte (M. Masson la place vers 1560), ni la procédure, ni l'étendue de cette concession : fut-ce un octroi direct du dey d'Alger? Fallut-il une autorisation du grand Seigneur? Outre la pêche du corail, la Compagnie exerça le trafic du blé, qui lui procura parfois des bénéfices, plus souvent des avanies; car les accaparements provoquaient des disettes, et les Algériens exaspérés, détruisaient le Bastion, emprisonnaient le personnel, etc. Ces épisodes se répètent avec une fatigante monotonie; ajoutez la concurrence des Gênois, des Anglais, des Juifs indigènes ou livournais, la cupidité des beys, deys, pachas qui exigent des *lismes* (M. M. ne donne pas l'étymologie du mot) et vous n'aurez qu'une faible idée des difficultés où la Compagnie se débattit. Elle se ruinait, elle se relevait, ou plutôt, on la relevait. Richelieu appuya les négociations du duc de Guise, gouverneur de Provence, avec les Barbaresques. Le gouvernement des concessions fut confié à un agent remarquable, Sanson Napollon, qui fonda un comptoir au cap Nègre, en Tunisie.

Le privilège de cette Compagnie, octroyé à la famille de Guise, souleva la jalousie du commerce libre, des Marseillais, des mercanti des Échelles : ceux-ci étaient, en quelque sorte, abandonnés à eux-mêmes; les consuls, souvent des religieux, non seulement ne les protégeaient pas efficacement, mais les exploitaient. Malgré ces conditions défavorables, ils faisaient des affaires, au Maroc surtout; les chapitres consacrés à ce dernier pays, apportent de curieuses révélations (amour d'un ambassadeur marocain pour une Parisienne, demande en mariage par le sultan du Maroc de Mlle de Blois, fille du Roi).

En résumé, les négociants ne voyaient pas d'un mauvais œil les déboires de la Compagnie. Mais pendant le règne de Louis XIV, le sort de tous les Français fixés en Barbarie fut compromis par l'esprit de croisade, par les manifestations hostiles des escadres françaises. M. Masson condamne cette politique d'agression intermittente et impuissante. Les Barbaresques s'en vengeaient sur les sujets du Roi; la marine royale par représailles enlevait, pour ses galères, des captifs barbaresques. On ne s'entendait pas sur la nature des « Concessions » : le Roi se croyait le droit d'en disposer, le dey prétendait ne les accorder qu'à qui lui plairait ; les conventions de 1661 et 1682, toutes boîteuses, ne tranchèrent pas le différend.

A la fin du xviiᵉ siècle, la Compagnie qui englobe le Bastion et le Cap Nègre, sombre dans une banqueroute fatale : des Compagnies nouvelles qui s'intitulent Compagnies d'Afrique, tombent à leur tour de 1706 à 1719; la Compagnie des Indes de Law absorbe les Concessions jusqu'au moment où périclitant à son tour, elle se substitue une Compagnie Marseillaise, dite Compagnie Auriol (1731).

En somme, jusqu'au milieu du xviiiᵉ siècle, la Compagnie à monopole aussi bien que les Échelles, sont en déconfiture; autant par suite de leur propre gestion et concurrence qu'à cause des guerres civiles et dynastiques dans les États barbaresques, de la rivalité des ennemis de la France : les Anglais, maîtres de Gibraltar, acquièrent la prépondérance au Maroc. Le mouvement commercial dont M. M. a dressé la statistique pour les 40 premières années du xviiiᵉ siècle accuse des chiffres très bas.

La seconde partie de ce siècle est plus heureuse : la Compagnie d'Afrique, restaurée sur l'initiative du ministre Maurepas, munie de capitaux, placée sous le contrôle de l'inspecteur du commerce du Levant, jouit jusqu'à la Révolution d'une prospérité « inattendue » et unique « non seulement parmi toutes celles qui s'étaient succédé avant elle en Barbarie, mais même parmi toutes les grandes Compagnies de commerce de l'ancien régime » (p. 367). « Cette brillante et solide prospérité » (p. 487) est, selon l'auteur, plus facile à constater qu'à expliquer. (Cf. Bonnassieux. *Les grandes Compagnies de Commerce*, p. 217-8). Étudiant l'organisation et les errements de la Compagnie, M. M. y découvre plus de tares que de raisons de succès : dissensions entre le groupe parisien et le groupe marseillais des actionnaires, désordres de toute nature et même contre nature suscités dans les établissements d'Afrique par une discipline quasi monastique, insécurité des rapports avec les indigènes, mauvaise routine des corailleurs, etc.; mais l'exportation des grains procura de gros bénéfices surtout à l'ère du Pacte de famine; les cuirs alimentèrent les tanneries provençales. Mais l'introduction de produits surtout français se réduisit à peu de chose; la Compagnie défrayait les Barbaresques de piastres mexicaines.

Sa prospérité, — en quelque sorte paradoxale, — suscita sur la fin du XVIII[e] siècle, l'opposition des adversaires du monopole ; elle fut l'objet et la victime d'une controverse économique ; elle dut opérer sa dissolution en 1794. Les Échelles avaient végété cependant ; Mogador qui avait supplanté Salé, était devenu un foyer d'activité.

Mais ce n'est point par un bilan commercial qu'il faut juger l'effort de trois siècles ; c'est par la diffusion de l'influence française dans l'Afrique du Nord. Résultat tout moral, et qui ne se monnaie pas d'abord, mais qui a préparé la fortune actuelle de la France.

M. Masson est l'historien tout désigné de la politique économique de la France dans la Méditerannée (*Rev. crit.*, 14 février 1898). Il a dans deux œuvres considérables qui se complètent, raconté le passé. Sa tâche n'est pas finie.

B. Auerbach.

Joseph Grente. **Le Culte catholique à Paris, de la Terreur au Concordat.** Paris, Lethielleux, s. d. (1903), in-8, III et 487.

Il faut remercier M. Grente d'avoir donné au grand ouvrage de l'abbé Delarc, l'*Église de Paris pendant la Révolution française*, cet utile complément. Son livre comprend deux parties. Dans la première (1 à 200) il a résumé dans ses grandes lignes l'histoire religieuse de Paris, depuis la Terreur jusqu'au Concordat. Dans la seconde (200 à 487) il a réuni une série de monographies très nourries sur toutes les églises et oratoires de Paris où le culte fut célébré pendant toute la durée de la période révolutionnaire. Ces monographies sont groupées par arrondissement.

De la première partie il y a peu de chose à dire, sinon qu'elle est en général exacte et puisée aux bonnes sources. L'auteur a complété les ouvrages de seconde main dont il s'est servi par des recherches consciencieuses aux Archives de la Seine, aux Archives Nationales et à la Préfecture de Police et dans les fonds des fabriques. Il a retrouvé quelques-uns des registres des sociétés civiles qui administraient le temporel des églises sous le régime de la séparation (Saint-Gervais, Saint-Merry, Saint-Eustache, etc.), et de l'analyse de ces documents, il a tiré quelques conclusions intéressantes. Dans bien des cas, les sociétés civiles ne se bornaient pas à pourvoir aux frais du culte ; elles entendaient « s'arroger », comme dit l'auteur, une part des plus importantes dans le choix des curés et vicaires et même dans l'administration spirituelle [1]. A Saint-Jacques du Haut-Pas, c'était l'assemblée

---

1. P. 21 et suiv.

générale des fidèles qui nommait les prêtres au suffrage universel, et les femmes elles-mêmes étaient appelées à voter.

Les administrateurs laïques réprimandaient parfois ces prêtres qu'ils subventionnaient et les menaçaient de supprimer leur traitement. Bref, le régime de la liberté portait déjà ses fruits quand fut signé le Concordat. Aussitôt, pour réprimer les « empiètements des laïques », le nouvel archevêque de Paris, de Belloy, astreignit les conseils de fabrique restaurés à une réglementation minutieuse, infiniment plus sévère que celle à laquelle ils étaient soumis avant la Révolution [1].

Il est difficile d'écrire des choses un peu précises sur l'histoire religieuse de la Révolution sans commettre quelques erreurs plus ou moins importantes. M. Grente n'a pu éviter la loi commune. La première réunion des Théophilantropes ne remonte pas au 16 décembre 1796 [2], mais au 26 nivôse an V (15 janvier 1797). Écrire que les Théophilanthropes « célébraient la gloire du *Dieu de la Nature* [3] », c'est donner à croire qu'ils étaient panthéistes; or, ils s'en défendaient avec raison. — Leurs ministres ne se revêtaient pas d'une longue robe blanche [4], mais d'un costume tricolore. — Le temple théophilanthropique de la Cité (Notre-Dame) n'a pas été inauguré le 10 nivôse an VI [5], mais le 10 floréal, etc... Ce n'était pas le Bulletin des Lois [6], mais le *Bulletin décadaire*, organe officiel du culte républicain, qui était lu dans les temples civiques tous les décadis. Il n'est pas exact que les articles organiques aient été « subrepticement ajoutés [7] » au Concordat. Pour avoir cours depuis longtemps chez les écrivains catholiques, cette affirmation n'en est pas plus vraie. L'article I du Concordat prévoyait des règlements de police auxquels le culte serait obligé de se conformer.

Je reprocherai aussi à M. Grente d'avoir laissé dans l'ombre la petite guerre que se firent entre eux les réfractaires insoumissionnaires et les réfractaires soumissionnaires. Leurs divisions allèrent à certains moments jusqu'à une sorte de schisme.

M. Grente, d'ordinaire si bien informé, ne connaît l'histoire du bref pontifical du 5 juillet 1796 que très imparfaitement, d'après un travail déjà ancien de M. H. Welschinger [8]. Il ignore les études récentes qui ont paru à ce sujet (Séché, vicomte de Richemont). — Il parle de l'abbé Emery qui fut le chef des réfractaires soumissionnaires d'après

1. Voir p. 195 son règlement daté du 2 thermidor an XI, 21 juillet 1803.
2. P. 78, n. 1.
3. Même page et même note.
4. Id.
5. P. 80.
6. P. 106.
7. P. 165.
8. P. 62.

une *Vie* composée par Gosselin en 1861, alors qu'il existe sur le même personnage une biographie bien plus complète et bien plus précise par l'abbé Méric.

Telle qu'elle est, la seconde partie de ce livre, par les copieux renseignements qui y sont contenus sur les églises de Paris et sur le clergé qui les desservait, rendra de grands services aux érudits. Elle en aurait peut être rendu davantage encore, si M. Grente s'était efforcé de dresser une statistique des prêtres de Paris pendant la Révolution en les rangeant par catégories : constitutionnels n'ayant pas rétracté, constitutionnels rétractés, réfractaires intransigeants, réfractaires ayant prêté le serment de liberté et d'égalité, la promesse de soumission aux lois, etc. (réfractaires soumissionnaires), prêtres abdicataires, mariés, etc.

Une table des noms propres termine le volume [1].

Albert MATHIEZ.

Karl LAMPRECHT. **Deutsche Geschichte. Zur jüngsten deutschen Vergangenheit.** Zweiter Band. Erste Hälfte : Wirtschaftsleben. Soziale Entwickelung. Zweite Hälfte : Innere Politik. Äussere Politik. Freiburg i.B., Heyfelder, 1903-1904, in-8°, pp. XVIII, 520 et XVIII, 761.

J'ai annoncé dans la *Revue* (2 février 1903) le premier volume de cette histoire de l'Allemagne contemporaine qui était consacré à son évolution artistique et intellectuelle. Voici le second en deux parties qui s'occupent, l'une de l'évolution économique et sociale, l'autre de la politique intérieure et étrangère de la nation. Les domaines sur lesquels l'auteur avait à se mouvoir dans ces deux volumes offrent des différences si profondes que son enquête se présente avec des caractères tout différents aussi. Dans un cas les observations souvent très subjectives, les conclusions discutables, les généralisations risquées donnaient à sa thèse une apparence de fragilité. Ici au contraire nous marchons sur le terrain solide des faits et des statistiques.

M. Lamprecht ne s'est pas borné à exposer les transformations économiques des dernières années; il les rattache à toute l'évolution antérieure en montrant les connexions étroites qui les unissent au développement des sciences et de la technique, de même que dans tout le cours de son exposition il nous signale de curieux parallélismes entre les phénomènes contemporains et ceux du passé. Les deux premiers chapitres forment comme une introduction où l'auteur fixe la genèse des lois intérieures qui ont régi la vie économique de l'Allemagne jusqu'à la période actuelle. Il entre alors dans son sujet en étu-

1. P. 115, note, lire Reubell et non Revvbell —; p. 24, l. 16, Danjou et non Donjon; p. 213, l. 20, sectateurs et non spectateurs.

diant d'abord les agents de l'échange qui ont influé sur le commerce, puis le développement de l'industrie révolutionnée par le machinisme. Cette double transformation qu'ont subie l'échange et la production des richesses et leur action réciproque devenue de plus en plus intime aboutissent à l'essor de ce qu'il appelle la *libre entreprise* (nous disons d'une façon plus claire, mais moins complète, « la grande industrie, ») qui est à ses yeux la caractéristique du mouvement économique contemporain. La seconde partie du volume est consacrée à l'évolution sociale qui pour l'auteur est liée à l'évolution économique, bien que d'autres facteurs interviennent ici. Il fait donc la psychologie de la *libre entreprise*, dégage ses influences sur la vie intellectuelle de la nation qu'elle a marquée à son image de cette hypersensibilité, la *Reizsamkeit*, qui était aussi le signe particulier de l'évolution artistique correspondante. Peut-être M. L. cède-t-il trop à sa tendance aux larges généralisations, quoique je sois disposé à reconnaître que dans ce cas ses conclusions sont plus justes, parce que les faits ont eu ici une action plus profonde que dans le domaine après tout très limité des arts et de la poésie. Mais encore ne faudrait-il pas oublier que ces ondes à mesure qu'elles s'écartent du centre perdent de leur force et deviennent à peine sensibles à la périphérie; l'auteur lui-même fera des réserves dans la seconde moitié du volume. Au contraire l'étude très documentée de l'action directe de la *libre entreprise* sur les anciennes formes du commerce et de l'industrie, sur les classes agricoles, sur la formation d'un quatrième état, sur le mouvement de la population (accroissement, déplacement, émigration) rencontrera l'assentiment complet de tous ceux qui suivront cette démonstration nette et précise dans sa complexité, appuyée sur un choix heureux de faits significatifs. C'est certainement la partie la plus neuve du volume, un excellent essai de psychologie économique. M. L. termine son examen par un dernier chapitre sur les phénomènes les plus récents — développement des associations, des syndicats, des *cartells*, intervention de l'autorité communale et gouvernementale, réglementation législative, etc. — qui sont autant de symptômes annonçant une nouvelle phase économique : à la période de l'*entreprise libre* paraît devoir succéder une période d'*entreprise limitée*.

Ce volume sur l'économie de l'Allemagne contemporaine est avec raison au centre de l'ouvrage, car l'histoire politique de la nation apparaît à l'auteur comme un développement naturel de ses transformations économiques. Il étudie séparément cette histoire à l'intérieur et à l'extérieur après avoir tracé en tête une esquisse générale. On y suivra avec beaucoup d'intérêt, mais non sans faire de grandes réserves, le rôle qu'il attribue aux deux personnages qui sont les principaux représentants de cette évolution politique, Bismarck et Guillaume II. L'histoire, les origines et les avatars des anciens partis, libéralisme et cléricalisme, l'avènement des nouveaux, parti socialiste et parti du

centre, sont exposés avec une très grande abondance de détails. M. L. montre ensuite l'influence qu'ont eue ces partis sur le développement de la constitution, comment l'Empire, l'unité une fois réalisée, a cherché des garanties dans des alliances avec les autres États, comment la centralisation dans tous les domaines, par la force même des choses et sous l'influence des facteurs économiques, est sortie de l'ancienne constitution de 1871 et l'a dépassée sans la violer. De plus en plus la vie politique devient dépendante du mouvement de la richesse nationale. Les partis « se concrétisent »; ils ne représentent plus guère des principes, mais des intérêts, des classes, et se rangent en deux grands groupes, suivant qu'ils veulent soutenir ou combattre un État industriel ou un État agraire; ainsi s'explique l'avènement du grand parti dirigeant, le centre, qui offre en petit comme une image de ce dualisme politico-économique de l'Allemagne (p. 381).

Avec la seconde partie du volume nous entrons dans la politique extérieure. Avant d'aborder l'action politique proprement dite, l'auteur dans de longs chapitres préliminaires nous renseigne sur le mouvement de diffusion de l'élément germanique en Allemagne et autour de l'Allemagne, puis sur l'émigration proprement dite dont il fait l'histoire pour chaque groupement important, enfin sur l'évolution des intérêts matériels ou moraux que la race a dispersés au quatre coins du monde. Ce tableau donne certes l'impression d'une puissante vitalité et il fera pardonner à l'auteur ces accès de chauvinisme si familiers à l'érudition allemande. Admettons avec lui ce rôle prédit à l'Empire d'*État tentaculaire* (p. 593), l'absorption autour du noyau actuel de tous les éléments germaniques (p. 448); sur l'*Alter Zoll* de Bonn la statue du vieil Arndt doit en tressaillir d'aise. J'avoue, il est vrai, ne pouvoir concilier avec ces rêves enivrants de pangermanisme d'autres pages d'un souffle plus cosmopolite. Cette question d'orgueil national mise à part, et sans s'irriter plus qu'il ne convient des aménités à l'adresse des *Welsche* et des *Französlinge*, toute cette partie, qui eût pu aussi bien trouver sa place dans le mouvement économique, est d'un très grand intérêt et profondément instructive.

Dans les chapitres proprement consacrés à la politique étrangère de l'Allemagne, politique coloniale et politique mondiale, il y a moins de profit à retirer. C'est l'histoire des événements de la veille, et comme le rôle qu'y a joué l'Allemagne est intimement mêlé à celui des autres puissances, il y est presque autant question de l'Angleterre et de la Russie que de l'Empire lui-même. Il faut retenir seulement les conclusions générales que l'auteur tire de cette transformation de l'État moderne devenu *État d'expansion* et de la forme particulière que ce caractère expansif affecte chez ceux d'entre eux qui d'après lui sont appelés à tenir la première place dans les compétitions futures de l'humanité : impérialisme en Angleterre, conquête commerciale et méthodique en Allemagne, vaste système d'organisation et politique d'agression brutale en Amérique.

M. L. a mené à bonne fin cette étude considérable et délicate des lois qui régissent l'évolution de l'histoire contemporaine de l'Allemagne dans ses différents domaines. Pour les dernières années sans doute il a dû se borner plus tôt à exposer des faits qu'à découvrir leur enchaînement psychologique. Il lui manquait pour le faire le recul nécessaire ; mais il l'a bien établi pour les vingt-cinq premières années de l'Empire, de 1870 à 1895 environ, et souvent, trop souvent peut-être, il a fortement noué les mailles de ce réseau de causes et d'effets psychiques qui rattache la période contemporaine aux périodes antérieures, jusqu'au moyen âge et même au-delà. Il y a dans son ouvrage des longueurs, des renvois fréquents d'un volume à l'autre et même des redites ; on ne s'en étonnera pas, tant les faits étudiés présentent un jeu multiple et complexe d'actions et de réactions. Sur bien des points il faudrait appeler l'attention, sur d'autres la discussion ; l'espace ici est trop borné pour l'essayer. L'éloge de la science de l'auteur n'est plus à faire, mais parmi ces trois volumes, un surtout mérite d'être signalé à l'attention du public français : c'est celui qui lui présentera avec une rare abondance d'information et une profonde intelligence des causes intimes le développement économique d'un État voisin qui a pris une part si soudaine et si large au mouvement industriel et commercial du XIX[e] siècle [1].

L. ROUSTAN.

Boris de Tannenberg. **L'Espagne littéraire. Portraits d'hier et d'aujourd'hui.** 1[re] série. — *Bibliothèque espagnole*, IV[e] vol. Paris (Picard) et Toulouse (Privat), 1903, in-12, XVI-316 p.

M. Boris de Tannenberg possède à fond la littérature espagnole moderne. Il connaît personnellement nombre des plus marquants écrivains de la Péninsule, et, pour apprécier leurs œuvres et leur talent, il a le don de les aimer tout en sachant réserver la liberté de son jugement. Il nous avait déjà donné en 1889 un excellent aperçu de la *Poésie castillane contemporaine*. On lira avec beaucoup d'agrément, même sans être un hispanisant de profession, la série d'études qu'il vient de publier dans la *Bibliothèque espagnole*. C'est d'abord

1. J'ajoute quelques menues remarques : 1[re] partie, p. 80, l'étymologie de *Bombast* est inexacte ; p. 132, la question des canaux français doit être envisagée moins au point de vue technique qu'au point de vue financier ; p. 165, malgré quelques exemples spécieux, la rente foncière a subi une dépréciation générale, moins grande que chez nous, mais réelle ; p. 507, Babœuf fut exécuté en 1797 et non en 1796. 2[me] partie : p. 28 et suiv., il y a de l'exagération à faire de Bismarck avant tout un *nerveux ;* p. 64, le Romantisme ne succède pas en Souabe si directement au *Sturm und Drang ;* p. 533, l'origine *tyrolienne* des ancêtres de Schiller soutenue par Minor est aujourd'hui abandonnée.

l'auteur dramatique Manuel Tamayo y Baus, qu'il nous présente. Écrivain à succès entre 1850 et 1870, Tamayo a laissé trois pièces d'un tragique puissant, qui resteront sans doute : la *Folie d'Amour*, qui est l'histoire de Jeanne la Folle; *Affaires d'honneur*, pièce moderne d'un sentiment poignant, très bien analysée par M. de Tannenberg; enfin *Un drame nouveau*, qui a été joué en plusieurs langues et partout applaudi. C'est ensuite D. Marcelino Menéndez y Pelayo, l'érudit bien connu du monde savant, infatigable et fécond travailleur, qui s'est fait l'apologiste original de la science et de la philosophie de l'ancienne Espagne, et qui, dans la critique, s'est placé au premier rang par son *Historia de las ideas estéticas en España*, ses *Estudios de critica literaria*, son *Antologia de los poetas liricos*, etc. Voici maintenant deux romanciers contemporains : D. José-Maria de Pereda, peintre de la vie provinciale à Santander et dans la « Montagne » voisine, dont le roman de *Sotileza* a paru en traduction dans la Revue des Deux-Mondes; enfin Mme Émilia Pardo Bazan, dont les œuvres fortement empreintes de naturalisme, ont en même temps quelque chose de la saveur du terroir de Galice dont elle-même est originaire. Ces portraits d'hier et d'aujourd'hui, M. de Tannenberg les a peints d'une main à la fois sûre et légère. Il nous montre les hommes et en même temps nous met en contact intime avec leur œuvre. Le public français qui a mis tant de complaisance à s'initier à des conceptions étrangères d'un esprit bien éloigné du sien, devrait lire le volume de M. de Tannenberg. D'abord, il y trouverait plaisir, puis il y prendrait peut-être l'envie de faire plus ample connaissance avec une littérature qu'il y aurait injustice et faute de goût à ignorer indéfiniment.

H. LÉONARDON.

— *Le Dictionnaire géographique et administratif de la France*, publié sous la direction de M. Paul Joanne, à la librairie Hachette, aborde la lettre V, dans sa 182me livraison qui vient de paraître. On commence ainsi à entrevoir la fin de ce précieux ouvrage, dont nous avons plus d'une fois signalé les mérites et l'utilité, et qui, bien que suivant très régulièrement le même plan depuis le début, améliore sensiblement, d'année en année, la perfection des reproductions de vues ou de monuments qui émaillent ses colonnes. Depuis que nous avons eu occasion d'en parler ici, c'est-à-dire depuis la vaste série des *Saints*, d'excellentes monographies économiques ou pittoresques ont défilé, sur lesquelles il y aurait plaisir à insister si elles n'étaient si nombreuses; bornons-nous à noter les pages relatives à la *Saône*, et les départements qui empruntent son nom, à la *Sarthe*, la *Saulx*, *Sauveterre*, la *Savoie*, le massif de *Scolette*, les *Ségalas*, le *Séguret*, la *Seille*, la *Seine*, et ses départements, les *Séolanes*, les diverses *Serre*, les *Sèvres*, la *Sioule*, la *Sologne*, la *Somme*, le *Taillefer*, le *Tanargue*, le *Taninges*, la *Tarentaise*, le *Tarn*, la *Touraine*, etc., etc. sans compter les grandes villes que comportent ces lettres, et qu'élucident toujours des plans spéciaux. — H. DE C.

— La collection des *Villes d'art célèbres* (Librairie H. Laurens, vol. pet. in-4°, contient une nouvelle monographie, et qui comptera certainement parmi ses plus remarquables, avec *Ravenne*, dont M. Charles Diehl est l'auteur, et qu'ornent 130 reproductions fort bien venues et souvent nouvelles. Bien que le texte soit, comme d'habitude, très restreint relativement à cette illustration, les questions essentielles que soulève si nombreuses l'histoire de l'art chrétien des ve et vi^e siècles à Ravenne, surtout depuis quelques années, sont étudiées et élucidées avec beaucoup de netteté et de goût, dans ses monuments, ses sculptures ou ses mosaïques; et un dernier chapitre donne un aperçu de ce que le moyen âge et les temps modernes ont pu ajouter à ce fonds essentiel de l'ancienne ville. — C.

— Le Manuel d'histoire de la philosophie (*Lehrbuch der Geschichte der Philosophie*) de M. W. Windelband, professeur à l'Université de Heidelberg, vient de paraître en une troisième édition à la librairie Mohr de Tübingue et de Leipzig (In-8°, viii et 575 p.). Cette troisième édition a de très près suivi la deuxième et par suite, elle n'a subi que très peu de changements. Mais la bibliographie du sujet a été soigneusement revue et complétée; le texte a été modifié en de nombreux endroits où des travaux récents semblaient exiger soit une rectification soit une suppression ou un développement. Le livre qui rendra de grands services, est donc, comme dit l'auteur, à la hauteur de l'état actuel de la science, et c'est un des meilleurs manuels sur la matière. — C.

— Le livre de M. J. Baumann, professeur de philosophie à l'Université de Gœttingue, sur la philosophie en Allemagne et hors de l'Allemagne dans ces dernières années (*Deutsche und ausserdeutsche Philosophie der letzten Jahrzehnte dargestellt und beurteilt.* Gotha, Perthes. In-8°, 533 p.) vaut surtout par les analyses et les citations. En somme, l'ouvrage n'offre ni plan ni ordonnance, et les auteurs sont appréciés sans méthode les uns après les autres. Mais les jugements de M. Baumann sont souvent justes et instructifs, et on lui saura gré d'avoir résumé les opinions des philosophes qu'il apprécie et reproduit des passages essentiels de leurs œuvres. Il est parfois très bref, et il se contente de dire de Lachelier que, d'après lui, la beauté est le dernier mot des choses (p. 469); mais enfin il connaît Lachelier et il consacre quatre-vingt-cinq pages à la philosophie française (Taine, Ribot, Renan, Renouvier, Fouillée, Boutroux, Ravaisson, Janet, Secrétan). Il fait de même une assez large part aux Anglais : Carlyle, Spencer, Green, Bradley, Hodgson, Fraser, Ruskin. Il parle de l'Américain James, de Mamiani, de Kierkegard — auquel il consacre quatre pages — de Spir, de Tolstoï, voire de Maeterlinck et il conclut par l'occultisme. Les philosophes allemands dont il traite dans la première partie de l'ouvrage, sont Hartmann, Wundt, Paulsen, Froschhammer, Nietzsche, Natorp, Siebeck, Thiele, Mach, Avenarius, Schappe, Rehmke, Schubert-Soldern, Glogau, Nietzsche, Rickert, Liebmann, Goldschmidt, Ostwald, Riehl et Schulte-Tigges. Comme dit le sous-titre, le livre est destiné à orienter les gens instruits. — C.

— C'est une bonne idée qu'a eue M. Charles Weiss, capitaine de gendarmerie, d'utiliser ses loisirs et une sérieuse connaissance de l'italien à nous donner une nouvelle traduction de *Vasari* et de ses *Vies des plus excellents peintres, sculpteurs et architectes* (Paris, A. Foulard, 1 vol. in-8° de 912 pages; prix : 12 fr.). Le travail a été fait d'après la dernière édition italienne (Sansoni), d'une façon peut-être plus littérale qu'élégante, mais avec beaucoup de soin, et des notes, brèves mais précises, apportent au texte les éclaircissements ou les corrections essentiels. Dans ces conditions de publication, et puisqu'on voulait présenter

Vasari en un seul volume sans réduire l'impression ni atteindre à l'épaisseur d'un dictionnaire, il est évident qu'il a fallu pratiquer des coupures et sacrifier un certain nombre de *Vies*. C'est le point faible de l'ouvrage de M. Weiss, et les raisons qu'il donne sont peu valables à tout autre point de vue que celui du libraire et de la vente du volume. Il est juste de faire remarquer avant tout que l'*Introduction aux trois arts du dessin* et les *proemii* sont traduits ici, et pour la première fois : il en faut remercier M. Weiss. En revanche, « quand il s'agit d'œuvres qui n'existent plus, leur description, quelquefois très longue dans le texte, a été supprimée dans la traduction », et « les vies des artistes de second ordre ou de moindre notoriété », ont également disparu. Naturellement la mention des œuvres a été conservée, et la liste des artistes élagués (une cinquantaine), surtout contemporains et successeurs de Raphaël et Michel-Ange, a été relevée à la fin du livre. Mais les érudits pourront trouver la première raison médiocre et le choix discutable : il est vrai que la publication ne s'adresse pas à eux, mais aux curieux d'art, qui auront en somme la substance et le meilleur de l'ouvrage si intéressant de Vasari. La reproduction, recto et verso, du frontispice de l'édition Florentine de 1568, orne le volume, qui est d'un fort élégant aspect typographique. — H. de C.

— M. J. Valmy-Baysse a publié une conférence faite en juin dernier sur *La poésie française chez les Noirs d'Haïti* (Édition de la Nouvelle Revue moderne (1903), p. 46, in-8°. Dans quelques courts extraits encadrés de longs compliments pour ses compatriotes, l'auteur présente au public un petit groupe de poètes haïtiens contemporains dont les poésies rappellent moins le pays d'origine que l'éducation classique et française qu'ils ont reçue. — L. R.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 23 décembre 1903.

M. Le Myre de Villers, président de la Société de Géographie, écrit que la mission Lenfant est arrivée au lac Tchad.

M. Salomon Reinach annonce que M. le professeur Herzog, de Gœttingue, en poursuivant des fouilles dans les ruines de l'Asclépiéion de Cos, a découvert une grande inscription historique d'une haute importance. C'est un décret des habitants de cette île, voté au moment où leur parvint la nouvelle que les Gaulois avaient subi un échec devant Delphes, en novembre 279. Cos envoie des députés à la fête des Pythia pour offrir en son nom un magnifique sacrifice au dieu de Delphes, qui était apparu en personne pour repousser les envahisseurs ; une fête en l'honneur de cette victoire doit aussi être célébrée à Cos. Le décret est presque entièrement conservé. — Au cours des mêmes fouilles, on a découvert des lettres de remerciements, adressées par des villes crétoises à Cos pour l'envoi de médecins. Il est ainsi prouvé que l'école de médecine organisée dans l'île par Hippocrate continue à jouer le rôle d'un grand établissement scientifique, qui se faisait représenter à l'étranger par des médecins officiellement délégués à cet effet.

M. Héron de Villefosse communique, de la part du docteur Carton, médecin-major au 4e tirailleurs, des photographies d'une galerie des catacombes chrétiennes d'Hadrumète dont le dégagement vient d'être achevé. Malheureusement, plusieurs galeries menacent ruine, et leur consolidation entraînera une dépense imprévue. Il y a des tombes dans le sol même des galeries ; le tuf a été creusé de manière à prendre dans chaque excavation la forme même du corps qui y était déposé.

L'Académie a nommé associé étranger M. Otto Hirschfeld, de l'Université de Berlin, et correspondant étranger M. Adolphe Michaelis, de l'Université de Strasbourg.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 2 — 11 janvier — 1904

G. Fossey. **La Magie assyrienne.** Étude suivie de textes magiques transcrits, traduits et commentés. (Bibliothèque de l'École des Hautes Études, sciences religieuses, XV.) Paris, Leroux, 1902, 474 p. in-8.

M. Fossey n'en est pas à son début. Les spécialistes connaissent déjà son *Syllabaire assyrien* et la *Grammaire assyrienne* qu'il a publiée en collaboration avec le R. P. Scheil; ils savent apprécier ce qu'il a pour sa part apporté dans cet ouvrage de savoir et de rigueur philologiques. Le présent livre fait honneur à la Bibliothèque de l'École des Hautes Études qui l'imprime. C'était un service à rendre, tant aux études assyriologiques qu'à celles qui portent spécialement sur les phénomènes religieux, que de traduire à nouveau, et surtout d'interpréter rigoureusement la série des textes connus sous la rubrique de textes magiques. L'étude qui justifie le titre du livre est une savante introduction aux textes où leurs données sont méthodiquement comparées et classées. Le recueil qui la suit n'est pas la collection complète des textes magiques; il laisse de côté les séries dites *Maqlû* et *Shurpû*, excellemment traduites par Tallqvist et Zimmern, qu'il n'est pas utile de rééditer encore pour les quelques corrections qu'on pourrait proposer aux traductions premières. M. Fossey se borne aux textes publiés dans les volumes II, IV, V des *Cuneiform inscriptions of Western Asia* de Rawlinson, auxquels il joint deux textes publiés par Haupt dans les *Akkadische und Sumerische Keil-*

schrifttexte, un autre par Lenormant, dans ses *Études accadiennes* et un dernier tiré des *Religious Texts* de Craig. La plupart de ces documents ont déjà été traduits; cependant nous ne relevons pas dans le recueil moins de vingt et un fragments dont la traduction soit entièrement originale. Au surplus, ce n'est pas faire injure à la mémoire de Lenormant, ni à la science de MM. Oppert, Hommel et J. Halévy, que de dire que leurs traductions, dont la plupart sont déjà anciennes, n'étaient plus satisfaisantes et pouvaient être refaites par leurs élèves. M. Fossey s'est abstenu de nous montrer par le menu dans ses notes en quoi et pourquoi il s'écartait de ses devanciers. Les derniers progrès de l'assyriologie et tout récemment ceux de l'étude des rituels religieux ont été tels qu'il pouvait faire presque entièrement œuvre nouvelle. Sa traduction a le mérite, encore rare, d'être parfaitement intelligible. Il livre à nos recherches des rituels accessibles, clairs et clairement écrits. Des travaux de cette espèce font sentir aux lecteurs profanes que l'assyriologie est désormais bien sortie de sa période d'enfance où l'on devait se contenter de lire, de deviner et de classer plus sommairement encore les documents à peine déterrés. La traduction de M. Fossey est suivie d'un commentaire très court où les spécialistes sauront trouver très vite les corrections de texte qu'il propose et ses trouvailles lexicologiques. Sa propre discrétion m'invite à n'y pas insister davantage pour passer au contenu même de ses documents.

Ceux-ci sont de tout premier ordre. Ce ne sont pas des morceaux détachés d'un rituel dont le caractère général nous échapperait; ils nous sont venus, classés et numérotés par séries et nous en avons conservé des séries entières, de véritables livres. Ce sont donc, malgré leurs lacunes, des rituels complets; on sait que de pareils rituels sont rares.

Mais tout d'abord il faut noter que nos textes sont tous d'une seule espèce. Ce sont des recueils d'exorcismes. Ils sont purement « défensifs » nous dit M. Fossey. Ils ne nous font donc pas faire le tour de la magie babylonienne. Ils ne nous fournissent pas les éléments d'une définition complète de cette magie, moins encore de la magie en général, et, faute d'une étude sociologique préalable sur le système de choses que nous désignons par ce mot, M. Fossey a dû se contenter de la définition impressionniste qui suffit au langage courant.

Il considère que la magie est suffisamment définie, en particulier par rapport à la religion, par les caractères intrinsèques de son manuel opératoire. La magie, nous dit-on, paraît, en général, produire ses effets directement par l'action pour ainsi dire mécanique de ses rites. Il est vrai que les exceptions sont nombreuses et que très souvent on suppose, entre le rite et son effet, un intermédiaire, démon ou dieu, que ce même rite détermine à agir. Mais M. Fossey écrit, à la suite de M. Frazer, que « le rite magique contraint tandis que le rite religieux concilie » ou propitie des volontés libres. Ainsi pour lui, la magie est

une technique distincte de l'action mystique, à laquelle la religion d'ailleurs emprunte librement ses procédés. — Il peut être évidemment intéressant d'opposer l'une à l'autre deux séries de rites ainsi définis; il sera même loisible d'appliquer arbitrairement le mot de magie à la désignation d'une de ces séries, tant qu'on n'aura pas démontré que ce mot et ses équivalents, abstraction faite de leurs emplois analogiques, ont été déjà affectés en fait à la désignation de séries naturelles de phénomènes dont les limites sont données et ne peuvent pas être déplacés à volonté. Mais si diverses séries de ces phénomènes nous apparaissent suffisamment semblables, c'est-à-dire composées de la même façon et d'éléments comparables, dans un nombre suffisant de sociétés indépendantes et que nous soyions amenés par là à les considérer comme nécessaires, comme inséparables de la vie sociale, comme une espèce très générale des phénomènes sociaux, nous penserons naturellement qu'une définition purement anatomique de ces phénomènes n'est pas suffisante, qu'ils doivent être définis comme fonction de la vie sociale, par la place relative qu'ils y occupent, d'autre part qu'une définition a priori semblable à celle qui nous est proposée a quelque chance de ne pas s'appliquer exactement à un objet réellement donné. Si l'on n'admet pas la définition de M. Fossey, on est amené à se demander si précisément les textes qu'il étudie sont des textes magiques. Or, il paraît avoir hésité lui-même à les désigner toujours comme tels. En effet, il n'étudie à titre d'agents de la magie, dans son chapitre III sur les sorciers et les sorcières, que les agents du mal magique, désignés sous les noms de *kaššapu*, *rachu*, *epišu*, *pašištu* (p. 42 sq.). S'il traduit régulièment le mot *mašmašu*, qui désigne toujours l'exorciste, par magicien, il ne décrit pas la condition et la qualification de ce personnage dans le même chapitre ni ailleurs. Cette différence de traitement ne se justifierait, étant donné la définition de la magie qui a été choisie, que si l'enchanteur et l'exorciste usaient de procédés différents; or, c'est précisément le contraire que les chapitres suivants nous apprennent; en tous cas, les textes ne les confondent pas et ne les désignent jamais par le même nom. On peut donc se demander si l'exorciste, qui d'ailleurs tient sa science des dieux et agit en leur lieu, peut être rangé dans la même classe que le sorcier maléficiant. N'est-ce pas un prêtre et son office n'est-il pas considéré comme religieux au même titre que celui de l'exorciste chrétien? Mais M. Fossey nous répondra sans doute que l'exorcisme chrétien est magique. Question de définition première, dira-t-il. Je lui signale toutefois un élément de définition qui, bien qu'insuffisant, a tout de même son importance. L'œuvre de l'exorciste, celle du sorcier, leur état respectif et celui du patient, tant avant qu'après l'enchantement sont appréciés dans nos textes en termes de religion : le sorcier est impur, sa victime est impure; l'exorciste la ramène à son état de pureté primitive; il est

pur lui-même et ses moyens d'action sont qualifiés de purs; l'épithète est répétée sans cesse comme un refrain. L'opposition ainsi marquée est absolument nette. Or, les deux conditions sont inverses. Le sorcier est en dehors de la vie religieuse; l'ensorcelé en est momentanément banni: il est abandonné par son Dieu, disent les textes. Reste à savoir si l'opposition de la magie et de la religion correspond exactement à celle du pur et de l'impur; si, d'autre part, en Assyrie, la magie fonctionne à part de la religion, deux questions encore insolubles dans l'état présent de nos connaissances.

Le caractère magique de ces textes étant douteux, il n'est pas légitime d'en tirer un certain nombre de conclusions générales sur la magie assyrienne et sur la magie en général. M. Fossey oublie certainement qu'il n'étudie que des exorcismes, lorsqu'il écrit que, quand la magie agit au moyen d'un intermédiaire spirituel, « c'est plutôt aux dieux qu'aux démons qu'elle fait appel » (p. 136). Nous n'en savons rien, hélas, n'ayant pas les incantations du *Kaššapu*. Les conclusions de l'auteur sur les rapports fraternels de la magie et de la religion (p. 137) sont ébranlées par le doute initial que nous conseillons.

Quant au rituel de la magie, les textes dont nous disposons nous permettent de nous en faire une idée aussi exacte que d'autres dont le caractère magique serait indiscutable. M. Fossey décrit assez amplement ce rituel comme introduction à la lecture des documents, en six chapitres intitulés : rites purificateurs, rites destructeurs, rites transmetteurs, pharmacopée magique, rites oraux, rites préventifs. Les procédés de la contre-magie assyro-babylonienne sont ceux de toutes les magies. Tout au plus peut-on dire que la liturgie de l'exorciste emprunte au culte normal, plus d'éléments de prières, d'hymnes, plus d'images mythiques et de plus cohérentes que celles de l'enchanteur. Mais le mécanisme de l'exorcisme typique est le même que celui de l'incantation; le langage d'ailleurs n'a pas pour l'un et pour l'autre deux termes distincts. Les rites manuels, ablutions, onctions, envoûtements sont des rites dits sympathiques; ils réalisent des images. M. Fossey en décrit le mécanisme à la façon de M. Frazer, dont le *Golden Bough* lui est une mine de comparaisons, où il ne puise d'ailleurs que discrètement, ce qui est un mérite. Mais ses documents ne lui permettent pas de dépasser l'analyse de M. Frazer en expliquant pourquoi certaines associations d'images, s'étant imposées de préférence à d'autres, sont devenues rituelles, ni pourquoi la croyance à l'efficacité d'un certain nombre d'actes symboliques est devenue inébranlable. Cependant les faits que M. Fossey nous élucide si bien, appellent un supplément d'interprétation. Parmi les rites qualifiés de transmetteurs, ceux où la transmission s'opère sur un animal mis à mort (p. 86, 131) peuvent être à mon avis considérés comme des rites sacrificiels, le mécanisme sacrificiel, en tant que mécanisme, n'étant pas nécessairement religieux. L'opération, dans ce cas, n'est plus simplement symbolique :

l'animal est transformé par le sacrifice en une sorte de condensateur de force mystique dont les propriétés sont exploitées par l'opérateur. Dans la représentation d'un pareil rite, un nouveau terme s'intercale donc entre l'acte et l'effet attendu; on peut l'imaginer comme dieu ou comme démon, suivant les cas, ou comme une force vague, définie simplement par son origine et ses applications. C'est quelque chose d'analogue à cette force qui est désigné sous le nom de *mamit* dans les textes assyriens. M. Fossey étudie ce nom et la notion correspondante dans son chapitre IV sur les sorts et les maladies. On y voit que le *mamit* malfaisant se personnalise aisément et se transforme en volonté démoniaque ou divine; d'où il suit que dieux, démons et *mamit* sont équivalents et échangeables. L'intercalation d'un troisième terme de cette nature n'est pas spéciale aux rites sacrificiels, elle est générale et l'on passe en somme sans heurts, de la magie directe, celle de la sympathie, à la magie indirecte, celle des démons et des dieux. Il ne s'agit pas d'une pure explication animiste des phénomènes imaginés; car la notion de mamit paraît très dépouillée de représentations animistes; d'autres images lui conviennent, comme celle du lien, et sont habituellement employées. La présence de ce troisième terme est importante à noter, je crois même qu'elle est essentielle et qu'elle distingue les opérations de la technique magique de celles des techniques laïques et expérimentales. Il vaudrait donc la peine d'étudier de près ses propriétés et sa genèse, si nos textes assyro-babyloniens n'étaient pas trop spéciaux ou trop secs pour s'y prêter.

Ils ne se prêtent pas davantage à des recherches sur l'antiquité respective de la religion et de la magie, ni sur les origines de la magie auxquelles M. Fossey aurait voulu pouvoir contribuer. Quelque anciens qu'ils soient, ces textes nous mettent en présence d'une magie déjà savante, M. Fossey nous fait observer cependant qu'elle n'est pas encore encombrée; sa pharmacopée est simple et n'utilise que des substances communes; son grimoire est intelligible. Observons cependant que la plupart des textes nous sont parvenus dans leur rédaction idéographique, c'est-à-dire que leur forme ancienne et peu intelligible était la forme rituelle.

M. Fossey n'est pas aimable pour les folk-loristes dont il n'a pas, nous dit-il, beaucoup appris. Il a tort, car il leur doit, comme à M. Frazer, une partie des mérites de son livre et je ne doute pas qu'il eût gagné à les pratiquer davantage.

H. HUBERT.

Basil L. Gildersleeve. **Problems in greek Syntax** (Extraits de *American Journal of Philology*, vol. XXIII, 1902, n° 1, p. 1-27 ; n° 2, p. 121-141 ; n° 3, p. 241-260). Baltimore, the Johns Hopkins Press, 1903.

On se figure volontiers que la grammaire est austère et rébarbative, et l'on ne s'attend guère à trouver de l'humour dans des recherches grammaticales. On sera détrompé en lisant les trois essais que M. Gildersleeve vient de réunir en un volume. Le « voyage syntactique » (p. 128) dans lequel le savant américain nous sert de cicerone est, en effet, un voyage fort agréable, à condition, bien entendu, qu'on soit préparé à le faire ; et l'on ne saurait trouver un guide aussi compétent, aussi sûr et en même temps aussi plein de verve. Il est vrai de dire que M. G., dans ses jeunes années, voulait être poète, tout au moins homme de lettres ; il est devenu professeur, et la grammaire l'a conquis ; « it is a droll fate », pour parler comme lui. Mais la grammaire n'a pas desséché son imagination, et n'a en rien affaibli son sens esthétique ; d'ailleurs le sens esthétique, en littérature, va si peu sans le sens grammatical, que mieux on connaît la langue, mieux on apprécie le style. Et cela est vrai particulièrement pour le grec. Un esprit trop exclusivement littéraire ne voit que les beautés de la pensée ; un œil trop grammairien ne remarque que la correction de la langue ; le vrai grammairien, tel qu'il faut le concevoir, découvre les finesses de l'expression et goûte les moindres nuances de l'idée, parce qu'il connaît les ressources de l'instrument et sait les apprécier. M. G. nous dirige donc à travers la syntaxe grecque, et n'est pas embarrassé pour nous montrer les points de vue ; il n'en manque pas, en effet, sur lesquels un voyageur superficiel n'arrête pas son attention. La phrase en elle-même, les cas, les temps et les modes, les prépositions et les négations, sont autant de domaines de la grammaire dans lesquels il nous introduit, et qu'il nous décrit en un style plein de vivacité, dont le seul défaut est peut-être d'être trop imagé ; comparer, par exemple, l'analogie avec l'anaconda, qui engloutit tout (p. 23), semblera une pointe d'un singulier goût, en supposant même que le reptile ainsi nommé soit bien connu des lecteurs. M. G. insiste surtout sur un point : la langue grecque, dans son unité, n'est pas d'une uniformité monotone ; chaque période, chaque genre, chaque écrivain a ses habitudes ; sans varier dans sa structure générale, le style varie suivant les hommes et les époques ; les phénomènes grammaticaux, sans cesser d'être identiques, sont soumis à des conditions de toute espèce ; et ce qui fait le style d'un auteur, ce qui fait le caractère d'un genre, c'est précisément ce qui s'écarte des formules établies. La langue grecque est, en effet, une langue essentiellement ondoyante et mobile ; plus que tout autre peut-être elle a des lois fixes qui ont traversé les siècles ; mais plus que toute autre aussi elle apporte des tempéraments à cette sévérité. Ses règles ne sont point des entraves, ni sa syntaxe

une prison ; elle a l'extrême liberté, source de vitalité et de souplesse ; mais elle a aussi l'extrême sagesse, qui lui a donné l'équilibre et l'harmonie. Les problèmes que signale M. Gildersleeve, et qui s'étendent sur toute la syntaxe, ne sont qu'indiqués par lui rapidement ; mais on voit sans peine qu'il en sait la solution, grâce à sa connaissance profonde de la langue, et que cette solution est aussi bien d'ordre esthétique que d'ordre purement grammatical. Ce ne sont pas les règles générales de la grammaire qu'il fait remarquer, ce sont les mille détails qui en dépendent, qui font la vie même de la langue grecque, et qui en sont les ornements et le luxe, connus de ceux-là seuls qui la pénètrent intimement.

My.

Niese (B.), **Geschichte der griechischen und makedonischen Staaten,** seit der Schlacht bei Cheronaea, III^er Teil : voir 188 bis 120 v. Chr., Gotha, Perthes, 1903, 1 vol. de 468 pages in-8.

Ce volume forme la troisième et dernière partie d'un ouvrage que la *Revue critique* n'a pas eu, si j'ai bonne mémoire, l'occasion de signaler à ses lecteurs : cette *Histoire des Etats grecs et macédoniens depuis la bataille de Chéronée* fait suite à la série, encore inachevée, des volumes de M. G. Busoltt sur l'*Histoire grecque jusqu'à Chéronée*, série qui appartient elle-même aux *Manuels d'histoire ancienne* publiés par la maison Perthes de Gotha. M. Niese n'a donc eu qu'à se conformer au plan et à la méthode de ses devanciers : l'exposé des faits historiques, dégagé de toute tendance systématique, se présente ici sous la forme d'une narration détaillée ; les discussions de texte trouvent place dans des notes abondantes, au bas des pages ; l'indication des sources et de la bibliographie ancienne et moderne figure en tête de chaque livre ; des additions et corrections, suivies d'une table générale, terminent le dernier volume de la série. Cette disposition, heureusement conçue pour faciliter les recherches, assure à ces manuels un succès durable auprès des étudiants. Aussi bien la compétence de M. Niese, dans un sujet où l'histoire romaine pénètre si souvent l'histoire grecque, est-elle ici un gage plus sûr encore de succès. L'auteur n'a rien négligé pour tenir ses lecteurs au courant des derniers progrès de la science : l'épigraphie lui fournissait, pour cette période, une source nouvelle de documents. Grâce à la bienveillance de MM. Benndorf, Heberdey et Zingerle, il a pu même utiliser quelques inscriptions inédites.

Am. Hauvette.

Geschichte der altkirchlichen Litteratur. Von Otto BARDENHEWER. Erster Band, **Vom Ausgang des apostolischen Zeitalters bis zum Ende des zweiten Jahrhunderts.** 1902 ; VIII-592 pp. Zweiter Band, **Vom Ende des zweiten Jahrhunderts bis zum Beginn des vierten Jahrhunderts.** 1903 ; XVI-665 pp. 2 vol. in-8°. Fribourg en Brisgau, Herder.

Il y a deux esprits dans lesquels on peut aborder l'étude historique du christianisme et il y a deux manières de la poursuivre. On peut se placer d'un point de vue confessionnel, prendre parti pour ou contre une des fractions du christianisme, pour ou contre le christianisme lui-même; car rentre dans le confessionalisme, toute attitude prise préalablement par l'esprit, fût-ce celle de l'hostilité générale à toute forme de christianisme : c'est être d'une secte que d'être anti-chrétien. Par contre, on peut se placer devant les faits, littéraires et autres, qui constituent l'histoire du christianisme, comme le naturaliste devant les mœurs d'une famille d'insectes. Le naturaliste ne prend point parti pour les fourmis rouges contre les fourmis noires. Cela, c'est proprement faire œuvre d'historien. Je ne connais d'ailleurs personne qui, jusqu'ici, n'ait subi plus ou moins dans l'histoire du christianisme une influence spéciale et de parti. Avec la meilleure volonté du monde et la plus réelle sincérité, chacun penche du côté de ses préjugés, de sa foi ou de son système. On écrit beaucoup d' « histoires », on recueille beaucoup de matériaux. Il n'y a pas d'historien.

Ce vieux débat s'est renouvelé autour de l'ouvrage de M. Bardenhewer. Des revues ecclésiastiques, comme *Der Katholik*, l'ont porté aux nues, non pour ses qualités réelles, mais « parce qu'il affranchissait les savants catholiques de la sujètion aux livres de Harnack et de Krüger ». Ces éloges, peut-être imprudents, ont-ils suscité la contre-partie? Je n'ai pas approfondi cette question de chronologie. En tout cas, les savants protestants ont reproché son attitude apologétique à M. Bardenhewer, M. Krüger notamment dans un article du *Literarisches Centralblatt* (20 septembre 1902). Ce qui prouve qu'amis et adversaires ont touché un point sensible, c'est que M. B. a consacré la préface de son second volume (huit pages) à défendre son point de vue.

Au fond, cette querelle de théologiens n'a pas beaucoup d'importance, puisqu'on pourrait renvoyer dos à dos les deux parties. Mais la discussion, assez vive, est peut-être le symptôme d'un progrès. On veut de divers côtés, tendre à la limite, placée probablement à l'infini, où l'auteur ne serait plus qu'historien. Car ce n'est pas seulement M. Krüger qui a formulé de telles critiques. Trois savants catholiques ont regretté de trop sentir dans le livre certaines tendances polémiques, MM. Funk, Ladeuze et Baumstark [1]. En somme, tandis qu'à

1. *Theologische Revue*, 8 avril 1902; *Revue d'histoire ecclésiastique*, 1903, pp. 61 suiv. ; *Römische Quartalschrift*, XVI (1902), 250 suiv. Je n'ai lu que les deux derniers articles.

Munich on fait machine arrière, dans d'autres centres intellectuels, on est disposé à aller de l'avant.

Quand on est averti et apte à juger, les partis pris de l'historien n'ont pas grand inconvénient. Averti, on l'est par le titre, comme M. B. le fait observer avec une entière raison. L'œuvre de M. B. est « ecclésiastique ». Cependant ceci est de conséquence au moins pour une partie du sujet, la littérature hérétique. Dans la *Patrologie* du même auteur, en dehors des définitions des hérésies, on doit chercher dans l'enfer du petit texte des données très brèves sur les écrits pélagiens ou sur la *Pistis Sophia*. Ici, le petit texte ne contient que des données bibliographiques. Mais la place est quand même mesurée aux écrivains qui n'appartiennent pas à la grande Église. M. B. se défend par diverses raisons. L'une est bien mauvaise. Les écrits hérétiques ne nous sont connus le plus souvent que par des fragments ou par leurs réfutations. Raison de plus pour être minutieux et ne rien laisser échapper de ces données qui peuvent mettre sur la voie des hypothèses et des identifications. Les catholiques, qui ont détruit les œuvres des hérétiques, pourraient bien, après un si long temps, avoir un peu de pitié pour ce qui en a échappé. Enfin l'intelligence des Pères orthodoxes ne gagne pas à manquer des lumières qui viennent des écrits réfutés. M. B. ne voudrait pas passer pour craindre que la lutte contre l'hérésie soit placée dans un jour trop vif. Il aime à faire briller les contradictions ou plutôt les conclusions diverses et successives d'un Harnack. Ce sont cependant les oscillations nécessaires de l'esprit qui cherche et où la science s'élabore. Ne pourrait-on pas trouver aussi des variations d'un Père à l'autre ou, dans la longue et féconde existence d'un même Père, d'un ouvrage à l'autre ? Ne trouverait-on pas dans plus d'un ancien écrit, des propositions mal sonnantes à l'oreille d'un théologien postérieur ? Un écrivain catholique a écrit des articles sur la *Patrologie* dont bien des points valent encore contre le grand ouvrage. Il commençait ainsi : « Dans l'exposé des doctrines, B. est parfois plus préoccupé de cacher la vérité que de la faire connaître [1] ».

Mais c'est assez de critiques générales. Le lecteur finirait par se méprendre complètement sur la valeur de l'ouvrage. M. Bardenhewer se propose d'écrire l'histoire littéraire de l'Église jusqu'au commencement du moyen âge en six volumes. Les deux premiers qui ont paru embrassent toute la période antérieure à Nicée, c'est-à-dire cette même période que M. Krüger, dans son petit manuel, M. Harnack, dans son grand ouvrage, étudient sous le nom d'ancienne. Mais M. B. exclut la littérature qui fait partie du canon. Les deux volumes suivants seront consacrés à l'apogée de la littérature patristique, et les deux derniers à son déclin.

1. *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, V (1900), p. 553.

Le premier volume après une introduction (définitions, bibliographie, méthode) passe en revue la littérature ecclésiastique primitive (symbole apostolique, Didaché, Épître de Barnabé, Clément de Rome, Ignace d'Antioche, Polycarpe) et les différentes variétés de littérature ecclésiastique au IIe siècle : littérature apologétique, polémique (écrits des hérétiques et des juifs, apocryphes), antihérétique, intérieure (« innerliche », Papias, Méliton, Hermas). Ces divisions sont bonnes; l'épithète de « polémique » fait attendre autre chose que ce qu'elle annonce.

Le deuxième volume a naturellement un contenu plus varié. M. B. caractérise assez heureusement le IIIe siècle comme le temps des origines de la théologie savante. L'Orient est représenté par les Alexandrins, les Syro-Palestiniens, les Asiates. Mais l'Occident entre enscène, surtout avec les Africains, Tertullien, Cyprien, Arnobe, Lactance, et avec les Romains, Hippolyte, le fragment de Muratori, les anciens prologues des Evangiles, Novatien, les lettres pontificales. Parmi celles-ci, M. B. ne fait pas figurer le *De aleatoribus*; mais en discutant les pièces de l'*Appendix Cypriani*, il l'attribue à un pape et risque le nom de Victor sans cacher les difficultés de cette hypothèse. Un troisième chapitre réunit les écrivains occidentaux qui ne sont ni romains ni africains, Commodien, Victorin de Pettau, Ruricius d'Autun. Ainsi M. B. n'admet pas comme certaine l'origine africaine de Commodien. Il remarque, avec raison, que ce que l'on a pris pour des africanismes dans sa langue appartient souvent au bien commun de la littérature chrétienne. Un chapitre additionnel traite des Actes des martyrs; un supplément, des ouvrages juifs ou païens remaniés par des chrétiens.

Dans ce plan, il n'y a pas de place pour les inscriptions. Abercius est nommé, non pour son épitaphe, mais pour l'ouvrage que lui prête son biographe. Je ne crois pas qu'il y ait une mention de l'inscription de Pectorius d'Autun. Ces textes ont évidemment un caractère privé, mais pas plus qu'une foule d'autres transmis par des manuscrits. M. B. s'en tient à l'ancienne et étroite conception de la littérature.

Des paragraphes qu'on lira avec fruit et qui sont d'une invention très utile résument à la fin de chaque partie le mouvement littéraire étudié, en le suivant, non plus par auteur, mais par genres.

Aux avantages d'un plan excellent, le livre de M. B. joint celui d'une exposition claire, méthodique, solide. Mais le principal mérite de cet ouvrage, quand il sera terminé, sera de résumer et de classer les discussions et les études récentes. On peut le voir en lisant, dans le second volume, le paragraphe consacré aux « sogenannte » *Tractatus Origenis*.

Une table alphabétique se trouve à la fin de chaque volume.

Le livre de M. Bardenhewer est un ouvrage d'orientation et de références. Il est donc très utile. Il vient de plus « à son heure »,

suivant le cliché connu. Nous souhaitons vivement d'en voir bientôt la suite. La rapidité avec laquelle les deux premiers volumes se sont succédé est d'un bon augure. Nous aurons avec les suivants occasion de revenir sur cet ouvrage et de sortir des généralités. Si la tendance peut être l'objet d'un regret, il faut tempérer ce regret par deux restrictions. Il y a progrès, même sous ce rapport, sur l'ouvrage de Fessler et Nirschl que M. Bardenhewer reconnaît ses devanciers directs dès ses premières lignes. De plus, nous avons depuis quarante ans eu beaucoup à apprendre des protestants allemands et d'eux presque seuls. Il est utile à la république des lettres d'avoir la contrepartie: *Audiatur et altera pars.*

Jean RIVAIS.

Le Poème d'Orientius; Édition critique avec un fac-simile; Étude philologique et littéraire; Traduction par Louis BELLANGER. Paris. Fontemoing; Toulouse, Privat, 1903, LV-351 pp. in-8°.

In Antonini Placentini Itinerarium grammatica disquisitio. Scripsit Ludovicus BELLANGER. Parisiis, Fontemoing, MCMII, 171 pp. in-8°.

Le premier ouvrage indiqué ci-dessus est une thèse de doctorat augmentée. Après une édition critique du texte, M. Bellanger fait l'histoire des manuscrits et des éditions. P. 20, je ne suis pas aussi sûr que lui que l'édition Delrio représente exactement le manuscrit perdu d'Anchin. Il faut se défier de ces savants de la Renaissance, surtout de ceux qui, comme Delrio, sont avant tout des humanistes. Voir p. 25, ce que M. B. attribue au copiste du manuscrit d'Anchin : « On reconnaît la main *pédante* de quelque clerc de l'époque carolingienne, *corrigeant et refaisant le texte confié à ses soins.* » Il faudrait étudier les *Aduersaria* de Delrio sur les tragédies de Sénèque pour en avoir le cœur plus clair, et encore subsisterait-il toujours un doute. P. 33, Micon n'a pas été publié au tome III, p. 786 des *Poetae latini aeui carolini*, mais au même volume, p. 179, ni en 1896, mais en 1892.

M. B. discute la date du poème et cherche à déterminer la personnalité de l'auteur. Orientius est un évêque d'Auch, dont nous avons trois biographies ; il vivait à la fin du IVe ou au commencement du Ve siècle. Outre un long poème didactique sur les vices et les vertus, le manuscrit que nous possédons et qui provient de Saint-Martin de Tours (nouv. acq. lat. B. N. 457) contient quelques petites pièces, notamment deux prières à refrain, composée de strophes de 3 vers et d'un refrain de 2 vers. Je crois que la première est une pièce destinée au service liturgique ; ce sont des sénaires iambiques, mais très peu de vers ne présentent pas exactement 12 syllabes réparties en 5 + 7, ce qui devait faciliter l'adaptation du texte à un chant antiphonaire. Le

premier vers, un de ceux qui font exception, est de restitution incertaine.

La langue, la technique et les idées sont aussi étudiées avec grand soin. Un appendice contient une traduction française; Collombet en avait donné une autrefois, faible à tous égards; celle de M. B. est fidèle et élégante.

La dissertation sur la langue d'Antonin de Plaisance est très consciencieuse. Les historiens de la décadence du latin y trouveront des matériaux amenés à pied d'œuvre. Les historiens tout court feront bien aussi, s'ils savent le latin, de parcourir le chapitre II et l'appendice. L'appendice résume les données de l'itinéraire sur les lieux saints et les compare à celles d'autres voyages, celui de Silvie notamment. Le chapitre II roule sur l'auteur, l'itinéraire débute ainsi : *Praecedente beato Antonino martyre.* C'est de là que l'on a tiré ce nom étrange d'Antonin Martyr. M. B. explique pour la première fois cette phrase. L'auteur était de Plaisance dont le grand saint était le martyr Antonin. L'anonyme s'avance sous la sauvegarde de saint Antonin. En même temps que M. Bellanger, le P. Grisar arrivait au même résultat[1]. Mais il restait un scrupule à M. B. « La pierre de Cana » porte un graffite, au rapport de M. Diehl, qui présente le nom d'Antonin, conformément aux indications de l'Itinéraire. M. B. a lu l'article de M. Diehl dans le *Bulletin de correspondance hellénique* (IX, 1885, 28). S'il avait eu connaissance de la réédition de cet article dans le livre de M. Paris, *Elatée*, il y aurait trouvé un post-scriptum (pp. 311-312) qui l'aurait tiré de son doute, et il n'aurait pas maintenu le nom d'Antonin martyr sans y croire. Un second article du P. Grisar, paru tout récemment, enlève du reste toute valeur au témoignage de la pierre de Cana. L'auteur de l'Itinéraire ne s'appelait pas Antonin et il n'avait aucun droit au titre de martyr, pas même à cause des fatigues de son voyage, comme l'avait supposé Tobler d'une manière si amusante. Reprenons donc la désignation banale : l'Anonyme de Plaisance.

Ces deux volumes sont d'une belle exécution typographique. M. Bellanger a reproduit en tête du livre sur Orientius une page du manuscrit de Tours (aujourd'hui à Paris), et en tête de la dissertation sur l'Anonyme une page du ms. de Saint-Gall 133. Les tables alphabétiques sont très complètes. En résumé, livres parfaitement soignés.

Paul LEJAY.

---

1. *Zeitschrift für katholische Theologie*, XXVI (1902), 760 suiv.; le deuxième article se trouve *ib.*, XXVII (1903), 776 suiv.

W. Foerster, **Kristian von Troyes, Cligès, Textausgabe mit Einleitung, Anmerkangen und Glossar; zweite umgearbeitete und vermehrte Auflage.** Halle, 1901; petit in-8 de XLV-231 p. (*Romanische Bibliothek*, I).

Ce volume a paru, je l'avoue à ma grande confusion, il y a plus de deux ans. L'introduction qui en forme la partie la plus nouvelle, a été l'objet, de la part de M. G. Paris, d'une critique très approfondie [1], où notre maître a mis toute sa science, toute la délicatesse de son goût et la rigueur de sa dialectique. Même après cette pénétrante étude, présente à l'esprit de tous les romanistes et à laquelle il serait téméraire de vouloir rien ajouter, il peut n'être pas inutile de résumer, à l'usage de ceux qui n'ont pu suivre cette brillante discussion, l'introduction de M. Förster et de faire le départ entre les idées caduques et les aperçus féconds qui s'y coudoient.

A quelqu'un qui voudrait, d'emblée, faire connaissance avec la manière de M. F., je conseillerais volontiers la lecture de ces quarante pages, captivantes et systématiques, écrites avec une fougue entraînante, mais sans grand souci de l'ordre et même parfois de la précision [2]. J'y relèverai surtout trois idées dont les deux premières me paraissent, et paraîtront sans doute à tout le monde, inacceptables, dont la troisième au contraire est juste autant qu'originale.

La première, c'est que le *Tristan* qu'on suppose avoir été composé par Chrétien a été la source de tous les textes conservés sur le même sujet. C'est là une hypothèse qui ne repose sur aucune base. Du *Tristan* de Chrétien, s'il a existé, — et on sait que M. G. Paris a élevé, sur son existence même, les doutes les plus légitimes — nous ne savons absolument rien. Les rédactions conservées se divisent trop nettement en deux groupes pour qu'il soit naturel de leur supposer une source unique et commune [3]. Du reste, si cette source avait existé, M. G. Paris a montré, par des arguments d'ordre littéraire, qu'elle aurait profondément différé des poèmes de Chrétien.

Une autre idée, également fort aventureuse, consiste à se représenter la carrière de celui-ci comme formée d'une série de palinodies : Chrétien aurait composé des romans plus ou moins immoraux (*Tristan, la Charrette, Perceval*), pour ainsi dire malgré lui et pour obéir aux suggestions de ses protecteurs; mais il se serait hâté de leur donner pour correctifs des récits strictement moraux, où il traduisait

---

1. *Journal des savants*, cahiers de février, juin, juillet, août et décembre 1902.

2. L'auteur revient trois fois sur la date de *Cligès* (p. XI, XIII, XXXVII). Cf. G. Paris, *loc. cit.*, p. 303.

3. La version de Thomas, pour ne citer qu'un détail, présente Artus comme antérieur à Marc, qui règne sur l'Angleterre entière, tandis qur Béroul, Eilhart et le roman en prose font figurer Artus dans le récit et représentent Marc comme régnant sur la Cornouaille seulement (G. Paris, *Poèmes et Légendes*, p. 149; cf. *ibid.*, p. 115 note).

ses sentiments et son idéal propres (*Cligès*, *Le Chevalier au lion* [1], *Guillaume d'Angleterre*). Il est clair que ce sont là des idées trop fantaisistes pour être discutées.

Ce fragile édifice est au reste échafaudé sur une idée juste. Celle-ci, fort originale, quoique non-nouvelle, puisque M. F. paraît avoir ignoré ses prédécesseurs [2], consiste à se représenter *Cligès* comme un « anti-Tristan »; *Tristan* glorifiant l'amour coupable, *Cligès* utiliserait la même intrigue pour glorifier l'amour honnête. M. G. Paris a montré, avec une irrésistible logique, dans quel sens devait être modifiée cette proposition : les héros de *Cligès* n'ont pas positivement de scrupules moraux — en effet, ils vivent « quinze mois » (v. 6363) dans un tranquille adultère, — mais ils ont — Fenice surtout — des délicatesses qu'ignoraient Tristan et son amie. Ce qui répugne à Fenice, ce n'est pas d'appartenir à un autre qu'à son mari, c'est d'appartenir en même temps à son mari et à son amant; et ce qui paraît l'arrêter surtout, c'est la crainte qu'on ne le lui reproche. Cette réserve faite (et elle a son importance pour l'appréciation de la moralité du roman) il faut reconnaître que *Cligès* reproduit presque trait pour trait, dans son intrigue et ses principaux épisodes [3], la légende de Tristan [4]. M. F. a fourni une démonstration définitive de ce fait qui a, comme on le voit, une véritable importance pour l'histoire littéraire et morale du XII[e] siècle.

L'introduction, si pleine et si intéressante, de M. F. ne doit pas nous faire oublier le reste du volume. Le texte du roman, que l'éditeur a fait profiter de vingt ans de réflexions personnelles et des observations de la critique, est sans doute, quoiqu'il y subsiste encore des obscurités, bien près d'être définitif [5] ; le glossaire, destiné à des débutants, est aussi complet — et peut-être plus — qu'il est nécessaire ; il est

---

1. M. F. définit ce poème « un hymne à l'amour conjugal ». Il faut avouer que la définition est inexacte autant que sommaire.

2. Cf. G. Paris, *Journal des savants*, p. 363, note 2.

3. M. F. a fait assez de rapprochements significatifs pour démontrer sa thèse. Il en est en revanche quelques-uns qu'il eut mieux valu laisser de côté : il n'y a, par exemple, aucun rapport entre Artus retournant en Angleterre pour étouffer la révolte de son sénéchal infidèle Engrès et Rivalin regagnant la Bretagne pour châtier la rébellion de Morgan : celui-ci est, en effet, non un sénéchal révolté, mais le propre suzerain du héros, dont le sénéchal au contraire est un modèle de fidélité (voy. J. Bédier, dans *Mélanges Suchier*, p. 80-93). C'est à M. Bédier lui-même que je dois cette indication.

4. De là à reconstruire d'après *Cligès* l'hypothétique Tristan de Chrétien, comme M. F. semble en avoir eu l'idée un instant, il y a loin, malheureusement : il est impossible, en effet, de démontrer que c'est son propre *Tristan* que Chrétien « retournait » dans *Cligès*, et le contraire est même beaucoup plus vraisemblable.

5. MM. G. Paris (*loc. cit.*, p. 62-9), Tobler (*Archiv*, CX, 468) et Mussafia (*Mémoires de l'Académie de Vienne*, 1902) ont néanmoins réussi à y apporter encore quelques améliorations.

précédé d'érudites remarques sur les passages les plus controversés; enfin, l'introduction se termine par de précieuses notes, complétant et rectifiant, sur quelques points, l'étude sur la langue de Chrétien qui sert de préface à la grande édition. On voit que le nouveau volume de M. F. apporte une importante contribution à notre connaissance du vieux poète à la gloire duquel le savant professeur de Bonn a si longuement et si efficacement travaillé [1].

A. JEANROY.

Henri DONIOL — **De 1815 à 1900. Notre politique intérieure devant l'histoire.** Paris, Flammarion, s. d., in-8°, XII et 222 p.

A défaut d'autre intérêt, les études de philosophie historique ont du moins celui d'être des documents sur l'état d'esprit de ceux qui les écrivent. Elles valent d'ordinaire ce que valent ceux-ci. Le livre qu'a composé naguère un Anglais intelligent et renseigné sur l'histoire et le fonctionnement de nos institutions politiques [2], s'il est rempli presque à chaque page d'exagérations et de préjugés, ne manque pas du moins de ce genre d'intérêt. Il nous a appris comment les étrangers nous jugent. Cela ne veut pas dire qu'il nous ait bien jugés.

M. H. Doniol a refait ici sur un autre plan, en suivant l'ordre chronologique, l'ouvrage de M. Bodley. Ayant traversé la plus grande partie du dernier siècle, en posture et en goût de bien voir, historien d'ailleurs d'un grand mérite, M. H. D. n'a guère eu, en somme, qu'à rassembler ses propres souvenirs pour en tirer des conclusions politiques, une philosophie. Il se trouve ainsi que son livre nous renseigne surtout sur ses opinions à lui, et cela suffit pour qu'on y prête attention.

M. H. D. est un fervent admirateur de Bonaparte, premier consul. Il lui sait gré d'avoir conservé, contre le parti du passé, l'héritage civil de la Révolution et d'avoir restauré en même temps le gouvernement

---

1. Je profite de l'occasion pour rectifier une erreur que j'ai commise au détriment de M. F. dans mon compte rendu du livre de Miss Weston, sur la légende de Lancelot (*Revue critique* du 22 décembre 1902). Je m'étais fait l'écho dans une note de ce compte rendu (p. 486, note 2), du reproche fait à M. F. par Miss Weston de s'être borné, dans son étude sur les sources de Malory (*Karrenriter*, p. XXX-XLI), à reproduire sans contrôle « des conclusions hâtives et peu fondées du docteur Sommer ». M. Foerster me fait remarquer qu'il ne s'est point contenté de l'analyse de Malory donnée par Sommer, mais qu'il a recouru au texte même, comme en fait foi la citation de la page XXXII. C'est moi qui ai eu tort, et je le reconnais volontiers, de ne pas « recourir au texte » de M. Foerster. Mon excuse est que j'avais écrit ce compte rendu en vacances, loin de mes livres.

2. J. E. C. Bodley. *La France.* — 1901.

fort de l'ancienne monarchie. Ceci dit, j'ai presque fait connaître par avance les idées maîtresses du livre. — Comme les régimes qui se sont succédés en France, au cours du XIXe siècle, n'ont pas su concilier, à l'exemple du Consulat, la souveraineté du pouvoir central avec les exigences de la civilisation moderne, M. H. Doniol les condamne tous, les uns après les autres. Ses souvenirs deviennent autant de regrets. Il condamne la Restauration, parce que ce fut le passé, le néant. Il a des mots terribles sur le parti de la Contre-Révolution, sur les « pleureurs de l'Ancien Régime et de l'Eglise avec Le Play et son école... » (p. XI), sur « ces contempteurs permanents... » (p. 4) qui n'ont voulu jouer dans notre histoire contemporaine que le rôle d'obstacle (p. 7). S'il applaudit d'abord à 1830 qui lui donna la promesse d'une monarchie populaire, il condamne presque aussitôt Louis-Philippe qui ne sut gouverner que pour une classe et pour sa famille, et qui par son étroitesse d'esprit provoqua la désaffection, puis la révolte de la classe moyenne. Il condamne les républicains de 48, comme en général tous les républicains, ceux de 1792 et ceux de 1870, parce qu'à son sens les républicains n'ont jamais eu d'autre programme politique que l'obéissance au nombre, et que par suite ils n'ont joué dans notre histoire que le rôle de destructeurs. Le second Empire première manière lui est antipathique parce qu'il est trop autoritaire ; mais il décerne de grands éloges à l'Empire libéral, et il condamne les républicains de ne s'y être pas ralliés à l'exemple de M. Emile Ollivier, en qui il retrouve le génie de Sieyès. Revenus au pouvoir après la chute de l'Empire, les républicains n'ont su depuis trente ans avec leur superstition des assemblées que détruire et désorganiser, et M. D. attend toujours, avec M. F. Brunetière, dont il invoque les témoignages, un second Consulat qui reconstituera un gouvernement fort et réduira les assemblées au rôle secondaire qu'elles doivent avoir, tout en sauvegardant les conquêtes de l'esprit moderne.

Selon que le lecteur sera plus ou moins un admirateur de Bonaparte et du Consulat, il appréciera diversement cette philosophie de l'histoire.

Albert MATHIEZ.

— M. A. C. PEARSON vient de publier, dans la collection Pitt Press de Cambridge, une édition de l'*Hélène d'Euripide* (un vol. in-16, 1903, de XXXII-239 pages). Ce volume, suivant le plan adopté pour la collection, contient une introduction, assez longue, puis le texte grec, avec l'indication des variantes des manuscrits au bas des pages, enfin un commentaire, qui, à lui seul, prend 157 pages. L'introduction donne, sur la légende d'Hélène, sur la date et le caractère de la pièce, ce qui est nécessaire pour les classes. C'est surtout à des auteurs anglais que M. P. se réfère ; il aurait pu trouver chez les critiques qui, dans les autres pays que

l'Angleterre, se sont occupés d'Euripide, des renseignements et des explications utiles; nous pouvons lui signaler en particulier une explication intéressante qui a été donnée de la pièce par M. W. Nestle, *Euripides der Dichter der griechischen Aufklärung*, Stuttgard, 1901, pages 87 et suiv. M. P. a proposé en note, sans les introduire dans le texte, quelques conjectures; voici les principales : v. 810, οὔτις au lieu de οὕτω inacceptable ; — v. 818, en complétant et rectifiant une correction de Duport, ἐρεῖ δὲ τίς; τοῦ γνώσεται μ' ὡς εἰμ' ἐγώ ; — v. 1350, ἐγεύσατο γᾶς au lieu de ἐπύρωσας. — Albert MARTIN.

— M. Ch. William PEPPLER a composé, pour l'Université John Hopkin de Baltimore, une dissertation ayant pour titre : *Comic Terminations in Aristophanes and the Comic Fragments* : *Part I* : *Diminutives, Character Names, Patronymies* (un vol. in-8° de 53 p., Baltimore, 1902). M. P. nous donne donc aujourd'hui le premier chapitre du livre qu'il se propose d'écrire. La plus grande partie du présent travail est consacrée aux diminutifs en -ιον; il est vrai qu'ils abondent chez les comiques. M. P. a montré que s'ils sont si fréquents, soit qu'ils donnent au mot une idée de tendresse, de caresse, soit qu'ils expriment une idée de mépris, c'est parce qu'ils s'adaptaient très bien au mètre tant du vers iambique que du vers anapestique. C'était un genre particulier de cheville ; la comédie attique a les siennes aussi bien que la tragédie. — A. M.

— M. Victor SCHULTZE publie : *Codex Waldeccensis* (D^w Paul), *Unbekannte Fragmente einer griechisch-lateinischen Bibelhandschrift* (München, Beck, 1904 : 23 pp. in-8°). Ce sont deux feuillets décollés d'une reliure dans les archives de Mengeringhausen (principauté de Waldeck). L'onciale grecque, très soignée, est une belle imitation de l'ancienne écriture. L'écriture latine conduit à dater du XIe siècle ces fragments. Le texte est une copie du *Claromontanus D*, après que ce manuscrit eut reçu les corrections que Tischendorf représente par D^3. — P. L.

— Vient de paraître la sixième édition de : *C. Sallusti Crispi, De bello Iugurthino liber, für den Schulgebrauch erklärt* von J. H. SCHMALZ (Gotha, Fr. A. Perthes, 1904 ; VIII-146 pp. in-8°). Cette excellente édition tire sa principale valeur du commentaire grammatical, où l'on retrouve la solidité et la pénétration du bon « syntaxiste » qu'est M. Schmalz. On doit recommander cette édition aux étudiants et aux professeurs. Elle les fera entrer dans une intelligence plus profonde de la langue et complètera fort à propos les notes de l'édition Lallier-Lantoine. La sixième édition a été améliorée et le texte a subi une quinzaine de changements. XXXI, 3 *ab ignauia* : je ne suis pas sûr que « infolge... » rende bien exactement *ab* ici ; le sens est plutôt celui du français « en matière de », littéralement « en se plaçant au point de vue de... ». Salluste ne fait pas un raisonnement ; cf. l'indicatif *exsurgitis*. — P. L.

— *The story of the Kings of Rome adapted from Livy*, with notes and vocabulary by G. M. EDWARDS (Cambridge, university press, 1903 ; XVI-63 pp. in-18), est une sorte d'*Épitome* tiré du premier livre de Tite-Live à l'usage des basses classes. — L.

— Il est difficile de juger le livre des docteurs CABANÈS et L. NASS, *Poisons et sortilèges* ; *Les Césars, Envouteurs et sorciers, les Borgia* (Paris, Plon, 1903 ; VIII-308 pp. in-12). C'est un livre tout entier de seconde main, dont l'érudition veut être apparente, mais doit être contrôlée. On nous apprend que le poème de Serenus Sammonicus « a été imprimé en 1581 (in-4°) à Paris et en 1662 (in-8° à Amsterdam) » (p. 43, n. 1) ; pas un mot de l'édition Baehrens. On y traite Pline l'Ancien

d'« agréable brodeur » (même p.). On y cite *Linnaeus*. Le chapitre sur les poisons en Grèce débute ainsi (p. 55) : « Orphée, médecin et poète, est le premier auteur de l'antiquité grecque qui, sans la nommer, se soit occupé de la science toxicologique... Le poème d'Orphée, *De lapidibus*, a surtout pour but de démontrer l'utilité des antidotes ». Le poème de Nicandre, « qui vivait au IIe siècle avant notre ère » (p. 57), parut « trente ans après Hippocrate, sous le titre de *De theriaca et alexipharmacis* » (p. 56). Beaucoup de références, comme « Beulé » (p. 81), « Velleius Paterculus » (p. 71), « Dubois (d'Amiens) » (p. 96), « Jacoby » (p. 97), etc. « César, *De bello gallico*, t. VI, ch. XXXI » (p. 61) peut être une inadvertance. Pp. 138-139, MM. C. et N. parlent des chrétiens : « Ceux-là même, dans leur fanatisme de néophytes, n'ont-ils pas recours à des philtres puissants qui abolissent toute sensibilité physique, etc. ? On est en droit de le croire, quand on lit le récit de ces cérémonies où une foule d'hallucinés, en proie à un véritable délire, tantôt mystique, tantôt érotique, croyaient établir, par ces pratiques renouvelées des sorciers primitifs, les bases inébranlables du christianisme d'Orient ». Où lit-on cela ? Il y a une note : « Richepin, *Contes de la décadence romaine* ». Le couplet continue : « La morale chrétienne devait enfin se dégager, malgré les schismes nombreux qui déjà divisaient les adeptes de la foi, et assurer, sur les ruines du paganisme égoïste et immoral, le triomphe définitif de la nouvelle religion d'espérance et de charité. » Ici encore une note : « Voir à ce sujet les romans modernes; Paul Adam, *Basile et Sophia*; Jean Lombard, *Byzance*; Dmitry de Méréjkowsky, *La Mort des dieux* ». Une moitié du volume environ est consacrée à l'antiquité. — Paul Lejay.

— On sait avec quel intérêt, on peut même dire avec quelle passion les Allemands ont poursuivi leurs recherches archéologiques en Westphalie, principalement dans la vallée de la Lippe. Ils voulaient, ils veulent à toute force retrouver les traces des chaussées, des postes, des camps que les Romains ont construits dans ces régions au Ier siècle de l'ère chrétienne. Des discussions retentissantes se sont élevées sur ce terrain, par exemple entre MM. Knocke et Schuchhardt. Une commission spéciale a été instituée pour étudier les antiquités de la Westphalie, sous le nom de *Altertums-Kommission für Westfalen*. Cette commission a publié en 1901 un volume intitulé : *Haltern und die Altertums-forschung an der Lippe* (Münster, VIII, 228 p. in-8°). Ce volume est illustré de nombreuses figures; 39 plans ou cartes hors texte en facilitent la lecture. Haltern est actuellement une petite ville provinciale, située près de la rive droite de la Lippe, sur les coteaux qui dominent au nord le cours de cette rivière. On a trouvé dans ses environs beaucoup de vestiges fort anciens, dont les uns remontent à l'époque romaine, et dont les autres paraissent dater seulement des premiers siècles du moyen âge. C'est à la description de ces trouvailles qu'est consacré le présent volume. Il se compose de 10 articles séparés dûs à MM. F. Philippi, Th. Ilgen, Loeschke, Ritterling, F. Koepp, Schuchhardt et Dahm. Toutes les découvertes y sont décrites avec un soin minutieux et un grand luxe de détails. Nous signalerons spécialement les articles intitulés : *La Lippe et le cours de son affluent le Stever dans les anciens temps* (F. Philippi) ; — *La Lippe était-elle au moyen âge une voie de navigation très importante?* (Th. Ilgen) ; — *Les établissements romains des bords de la Lippe* (F. Koepp) ; — *Le poste fortifié du Mont Saint-Anna* (E. Schuchhardt) ; — *La question d'Aliso* (id.) ; — *Observations sur le caractère et l'histoire des établissements romains découverts près d'Haltern sur les bords de la Lippe* (Loeschke). L'ensemble de ces travaux forme une con-

tribution sérieuse et intéressante, bien qu'un peu particulière, à l'histoire ancienne de la Westphalie. — J. Toutain.

— M. le professeur Harnack vient de publier à la librairie Hinrichs de Leipzig l'oraison funèbre qu'il a prononcée aux funérailles de Mommsen (in-8°, 14 pages). M. le professeur Hirschfeld a consacré à la carrière du même savant et à son œuvre un article développé dans le *Zeitgeist* du 30 novembre 1903. — R. C.

— M. Robert de la Sizeranne a réuni dans *Le Miroir de la vie, essais sur l'évolution esthétique* (Paris, Hachette, 1902, xxxix-280 pp.; 34 gravures) quatre essais dont les parties essentielles avaient paru, je crois, à diverses époques sous forme d'articles : *L'esthétique des batailles; La caricature; La modernité de l'Évangile; Les portraits d'enfants*. C'est un nouvel exemple de la méthode connue de M. de la Sizeranne; de l'œuvre d'art, il remonte à l'idéal qu'elle exprime, consciemment ou non, de là à l'ensemble de sentiments et de pensées qui sont le support spirituel d'une époque. Le style est, comme toujours, éloquent, imagé, chargé de détails. Ce sont les mêmes descriptions énumératives, les mêmes touches successives, la même emphase aussi et les mêmes antithèses poussées parfois jusqu'au calembour. Car le beau talent de M. de la S. n'est pas sans faiblesses. Mais le lecteur, emporté par le mouvement du style et par le développement des théories, n'y prend point garde. Dans ce livre, M. de la S. applique à l'esthétique la méthode que Saint-Marc-Girardin avait introduite, après d'autres, dans la littérature et que nous voyons renaître sous le nom de littérature comparée. 1° Dans l'*Esthétique des batailles*, M. de la S. étudie le combat sculptural des anciens, le combat pittoresque des temps modernes, le combat invisible de ces dernières années. Ce dernier chapitre, fondé sur l'expérience de guerres comme celle de Cuba et du Transvaal, n'est peut-être pas plus solide que la tactique que l'on veut déduire de ces expériences très spéciales. Une bataille, même aujourd'hui, entre armées *vraies*, se terminera toujours par un corps à corps. Mais ce que M. de la S. dit des uniformes, que leur laideur ne rend pas plus invisibles à trois kilomètres que ceux d'autrefois, des terriers que sont nos forteresses, des armes disgracieuses, reste juste. L'erreur serait seulement de croire qu'il y a dans chacun de ces détails un réel progrès militaire. 2° La caricature a été successivement ou tour à tour symboliste, grotesque ou caractériste, et le trait caricatural a évolué dans le même sens que l'idée. De cette histoire, se déduit une définition; la caricature n'est ni un amusement qui se propose de faire rire ni une arme au service du progrès et des idées nouvelles. M. de la S. montre très finement que la caricature est essentiellement conservatrice, et son analyse rappelle invinciblement que la comédie d'Aristophane, caricature dramatique, a défendu les vieilles routines et les classes établies contre Socrate et contre la démocratie survenante. La caricature est une définition; « éclaircisseur de questions, metteur au point », tel est le rôle du dessinateur. 3° M. de la S. se pose les trois questions : Pourquoi l'on pratique l'anachronisme dans l'art religieux? pourquoi les anciens anachronismes ne nous choquent pas? pourquoi les anachronismes modernes nous choquent? Le fond du problème tient ici à une question plus générale : la laideur ou plutôt l'inesthétisme du costume moderne. Des « dames » en grand deuil, sous des voiles de crêpe, dans un cimetière, au xix° siècle seront inesthétiques, si réussie que soit la peinture, si grand que soit le talent du peintre. A plus forte raison, les hommes, en habit de soirée, en complet gris ou en bourgeron et en pantalon. Nous avons ici le développement d'une des idées les plus justes de Ruskin. 4° Après avoir indiqué ce qu'a été le portrait d'enfant à l'époque de l'anonymat, à l'époque de l'étiquette, à l'époque de

la sensibilité, M. de la S. montre ce qu'il est aujourd'hui où l'on observe l'enfant et où on le peint pour lui-même tel qu'il est. — Un appendice contient des *Notes et références*. Si M. de la S. a cru par là donner à son livre un apparat solide, il s'est singulièrement trompé. Que puis-je faire de cette indication : « *Lettres du maréchal-prince de Ligne* et *Cahiers du capitaine Coignet* », ou de cette autre, dont je respecte la teneur et l'absence de ponctuation (p. 272) : « Cf. John Grand-Carteret. *Les caricatures sur l'alliance franco-russe Bismark en caricatures et l'affaire Dreyfus en images* »? Si je sais que ce sont trois ouvrages distincts, cette triple indication, sans renvoi précis, ne me sert de rien; mais si je ne le sais, comment m'en douter? Ni date ni indication de page, telle est la règle des citations de livres chez M. de la S. En revanche, le véritable apparat du livre manque, la liste des œuvres caractéristiques, au moins des œuvres citées, avec dates, références bibliographiques et muséographiques. Ce serait le complément nécessaire d'énumérations comme celle de la p. 34. Enfin il faudrait un index des noms d'artistes. Tâches minutieuses et peu brillantes, mais indispensables. Il y a des fautes d'impression : p. IX, l. 14 : « de toute sa race »(?); 76, dernière l. : l'Apollon *de* Delphes, p. 77, l. 1 : *oxybaphon*; p. 182, l. 15 : Louis XVI; p. 195, l. 5 du bas, redingote; etc. — Z.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 30 décembre 1903.

M. Senart communique une analyse du rapport de M. Finot sur l'École française d'Extrême-Orient.

L'Académie procède à l'élection du président et du vice-président de l'Académie pour l'année 1904. M. Louis Havet est élu président; M. Maxime Collignon, vice-président.

L'Académie procède à l'élection de la commission du prix Gobert. MM. d'Arbois de Jubainville, A. de Boislisle, Longnon et Lair sont élus.

Sont élus membres de la Commission administrative MM. L. Delisle et Alfred Croiset.

Commission des antiquités de la France : MM. Delisle, Meyer, Héron de Villefosse, Longnon, Viollet, A. de Barthélemy et S. Reinach.

Commission de l'École française d'Extrême-Orient : MM. Bréal, Barbier de Meynard, Senart, Hamy, Barth et Chavannes.

Commission des travaux littéraires : MM. Delisle, Perrot, Bréal, Barbier de Meynard, Meyer, d'Arbois de Jubainville, Alfred Croiset, R. de Lasteyrie et Senart.

Commission de la fondation Piot : MM. Delisle, Perrot, Heuzey, Héron de Villefosse, Saglio, R. de Lasteyrie, Babelon, Pottier.

Commission des Écoles françaises d'Athènes et de Rome : MM. Heuzey, Perrot, Foucart, Weil, Meyer, Boissier, Cagnat, Chatelain.

Commission de la fondation Benoît Garnier : MM. Barbier de Meynard, Senart, Hamy, Barth.

M. Chavannes étudie le groupe des caractères chinois formés par associations d'idées. Il montre quels sont ceux de ces caractères qui, par leur composition, peuvent nous fournir des renseignements sur les coutumes et les croyances de la plus haute antiquité en Chine; il confirme et éclaire par des textes littéraires quelques-unes des étymologies du dictionnaire *Chouo wen*.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

// REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 3 — 19 janvier — 1904

Mahâbhârata. Inhaltsangabe, Index und Concordanz der Calcuttaer und Bombayer Ausgaben, von Hermann Jacobi. — Bonn, Cohen, 1903. In-8, iv-257 pp. Prix : 14 mk.

Le titre de cet ouvrage en dit assez le contenu et l'importance, en même temps que le nom de l'auteur nous édifie pleinement sur la consciencieuse et solide compétence qui a présidé à la composition. Il constitue un des travaux d'approche préliminaires à la gigantesque entreprise d'une édition critique du Mahâbhârata. Le résumé très nourri des 18 livres du poème n'occupe pas moins de 192 pages. Mais plus précieux encore, s'il est possible, est l'index alphabétique de 48 pages qui le suit, et où sont relevés les noms de tous les personnages, leur généalogie, leurs exploits ou les aventures auxquelles ils se trouvent mêlés, avec référence aux divisions du poème où ils figurent. En vérité, l'on ne saurait vouer trop de reconnaissance à ceux qui prennent la peine de dépouiller le Mahâbhârata pour nous épargner celle de le lire : non que la lecture en soit toujours et partout pénible ; mais la vie est si courte !

V. H.

Oumâra du Yémen. Sa vie et son œuvre, par Hartwig Derenbourg, membre de l'Institut. T. II, partie arabe, pages 400 à 696 et avant propos continué, pages xvii-xxx. — Publications de l'École des Langues Orientales vivantes. Paris, Leroux, 1902.

Les lecteurs de cette *Revue* se souviennent d'Oumâra, le poète et aventurier du xiie siècle qui, né vers 1121 à Martân dans le Yémen, fut mis à mort par Saladin en 569 de l'hégire (1173), pour avoir entretenu avec les Francs des relations suspectes. Dans un premier volume paru en 1897, M. H. Derenbourg avait déjà réuni 400 pages de textes arabes, relatives à ce personnage ou dues à sa plume, autobiographie, récits sur les vizirs d'Égypte, poésies. Il nous donne dans ce second tome d'autres poésies, des épîtres, et plusieurs notices biographiques sur Oumâra et sur ses contemporains.

On ne saurait assez admirer le soin avec lequel le savant éditeur a scruté un sujet qu'à première vue des esprits superficiels auraient jugé d'importance médiocre, comment il a su l'amplifier, en faire valoir les moindres détails, accumuler autour de lui les renseignements et finalement donner à une figure de second plan un intérêt historique des plus sérieux. La précision de la recherche et le talent d'analyse sont ici poussés aussi loin qu'ils peuvent l'être; et une telle méthode d'étude, appliquée à d'assez nombreux personnages islamiques, finirait par porter l'histoire musulmane à un point de perfection que l'histoire européenne, même pour des époques relativement récentes, est incapable de dépasser.

Cependant il va de soi que dans une collection aussi complète de documents, les pièces ne sont pas toutes d'un intérêt égal, et peut-être est-il permis de trouver que la plupart de celles qui sont contenues dans ce second volume valent moins par elles-mêmes que parce qu'elles complètent les pièces du premier. Les épîtres d'Oumâra, par exemple, écrites en cette prose cadencée, chère à l'oreille arabe, et en un style recherché, ne valent pas pour le coloris, pour l'abondance des détails, ni pour la vivacité de l'allure, l'autobiographie de l'auteur, et au point de vue littéraire elles n'égalent sans doute pas d'autres productions du même genre dans la littérature arabe telles que les épîtres si pleine et si savantes d'Abou'l-Ala de Maarra. En revanche, un morceau comme celui de Imâd-ed-Dîn-Kâtib (p. 563 à 608) sur les poètes contemporains d'Oumâra, est un document très précieux d'histoire littéraire. A remarquer aussi le morceau historique extrait d'Ibn-Wâsil, auteur que M. Derenbourg recommande chaudement à l'attention des historiens des croisades, et à juste titre, nous semble-t-il.

Une « vie d'Oumâra » annoncée par l'éditeur, mettra en œuvre pour l'usage des lecteurs occidentaux, l'abondante matière réunie dans ces deux premiers tomes.

Baron Carra de Vaux.

Th. Gomperz : **Zur Chronologie des Stoikers Zenon** (Séances de l'Académie, Impériale de Vienne, tome 146), Wien. Gerold's Sohn 1903 ; 15 pp. br. in-4°.

Gomperz interprète ainsi le texte de Philodème (Voll. Hercul. Coll. Prior VIII ; éd. de Naples, col. IV), relatif à la chronologie de Zénon. «... [bataille d'Ipsus], Cléarque étant archonte à Athènes ; et, sous le même archonte, Zénon avait écrit que lui-même était âgé de [soixante-trois] ans, dans la lettre qui contient les détails relatifs à Antiphon. La conclusion sera donc que Zénon a vécu jusqu'à un âge très proche de cent et un ans. En effet, depuis l'archontat de Cléarque jusqu'à l'archontat d'Arrhénidès, sous lequel Zénon à son tour mourut au mois de Scirophorien, il y a une distance de trente [sept] années ; et, en fait, il est né sous l'archontat de Chion. »

Gomperz attribue à Apollodore le procédé ici employé, et qui consiste à fixer la date de naissance de Zénon d'après l'âge qu'il se serait donné à lui-même dans une lettre de date certaine.

Les deux nombres [soixante trois] et trente [sept], qui sont absents ou incomplets dans le texte de Naples, sont rétablis par Gomperz d'après les considérations suivantes : 1° Eusèbe fixe la mort de Zénon à l'an 264, ce qui date l'archontat d'Arrhénidès ; 2° l'archontat de Cléarque est contemporain de la bataille d'Ipsus 301 ; la distance des deux archontats est donc bien 37 ans ; 3° si Zénon est mort à cent ans, il avait sous Cléarque 101—37=63 ans.

D'après Philodème, Zénon meurt à cent ans. D'après Diogène Laerce il est venu à Athènes à 30 ans et mort à 98 ans. D'après Persée, il est venu à Athènes à 22 ans et mort à 72 ans. — 1° Gomperz admet, avec Clinton, qu'il faut lire chez Persée 92 au lieu de 72 (un *omicron* au lieu d'un *koppa*) ; 2° L'écart de 6 ans qui subsiste entre la date de mort chez Laerce : 98 ans, et chez Persée : 92 ans, correspond à la différence d'opinion de ces deux auteurs sur l'âge auquel Zénon est arrivé à Athènes : 30 ans ou 22 ans ; 3° Gomperz, contre Unger, admet pour cette arrivée à Athènes le texte de Laerce et rejette Persée, sur la simple conjecture que les disciples, qui n'ont connu Zénon qu'une fois philosophe, ont arbitrairement supprimé de sa vie toute la période de négoce qui avait précédé sa carrière philosophique.

E. T.

R. S. Radford. **Personification and the use of abstract subjects in the attic orators and Thukydides.** Part I (Diss. Johns Hopkins University). Baltimore, 1901 ; 49 p.

Par le mot « personnification », M. Radford entend l'usage d'un sujet non personnel avec des verbes exprimant une action ; il emploie aussi le mot « abstrait » dans le sens de « non personnel ». Cette dissertation n'est qu'une partie d'un plus long travail ; l'auteur, en

effet, ne s'y occupe que des sujets, laissant pour une seconde partie les verbes avec lesquels ils sont le plus fréquemment employés Il passe en revue successivement les cas où sont personnifiés les objets et les phénomènes naturels; ceux où les noms de choses employés comme sujets appartiennent à un langage technique, langage des métiers et professions, de la jurisprudence, de la politique, etc.; ceux où des actions propres aux personnes sont attribuées à des choses (c'est la personnification proprement dite); ceux enfin où une qualité inhérente aux personnes remplace la personne même comme sujet. Une table statistique donne (p. 5) la proportion des noms abstraits employés comme sujets chez les orateurs et Thucydide. Ce que l'on remarquera surtout, dans ce travail, c'est que M. R. ne néglige jamais, dans la multitude d'exemples qu'il a recueillis, d'en noter la valeur stylistique; on reconnaît là l'influence de M. Gildersleeve. Il y a, en effet, dans la personnification des objets inanimés autre chose qu'un simple procédé; l'expression prend alors une couleur spéciale, et le style, plus métaphorique et plus imagé, devient plus vif et plus oratoire. Ces recherches auraient pu, semble-t-il, être poussées plus loin; on pourrait noter, par exemple, que certains collectifs abstraits renferment nettement l'idée de personne, que d'autres ne sont employés comme sujets que grâce à une métaphore très hardie, et par suite que la personnification est tantôt portée à son plus haut degré, tantôt réduite pour ainsi dire au minimum. On pourrait encore examiner si les mots abstraits employés comme sujets désignent l'agent effectif de l'action, ou s'ils ne désignent pas plutôt la cause, etc. Mais M. Radford s'est imposé des limites qu'il n'a pas voulu dépasser.

My.

L'eloquenza latina prima di Cicerone. Saggio Storico-Critico di Antonio Cima prof. nella R. Università di Padova. Rome, Lœscher, 1903, 224 p. gr. in-8°.

Je ne dis rien aujourd'hui de l'auteur dont j'ai déjà eu occasion de citer plusieurs ouvrages [1]. Son nouveau livre est très soigné, parfaitement au courant des plus récentes publications. Je dois dire cependant en toute franchise qu'il n'est pas ce que nous attendions de l'éditeur du *De Oratore* en un tel sujet : pourquoi ? Il est entendu que nous ne considérons ici que l'exposé historique qui nous est donné; on nous promet, en un volume séparé, le texte des fragments; nous les examinerons quand M. C. les publiera [2].

1. Voir la *Revue* de 1901, I, p. 236 et 477; de 1903, II, p. 257.
2. Noter que les Italiens ont déjà un recueil par Cortese : *Reliquiæ oratorum Romanorum*.

Je reconnais d'abord une qualité très précieuse de M. Cima ; il a la passion de l'exactitude. La meilleure partie du présent livre est consacrée à rectifier des dates, des faits, et aussi à relever des erreurs de ses prédécesseurs [1]. Cela est utile sans doute, mais bien monotone. Ajoutez à cela le train-train de l'ordre chronologique, avec ses zigzag. On quitte Caton pour Galba, on va à Paul Emile, puis retour à Caton : on voyage de même de Scipion à Lélius avec retour et ainsi de suite. C'était sans doute un côté ingrat du sujet que d'avoir à ordonner toutes ces séries. Mais ici, en plus d'une page, quelle odieuse nomenclature ! M. C. a vu l'écueil : je ne crois pas qu'il l'ait évité. Combien d'orateurs dans le nombre (*congessisti operarios omnes*), dont on ne connaît que les noms, alignés ici en litanie et si multipliés parfois qu'il en faut rejeter des paquets en notes ! O dures réminiscences [2] et extraits du Brutus ! On s'explique que, comme résultat général, le tout soit mort et reste figé.

Le sujet aussi, d'autre part, devait et pouvait être renouvelé. Tel quel, le livre de M. C. aurait été sans aucun doute regardé comme excellent, il y a vingt ou trente ans ; c'est un Meyer plus complet et très scrupuleusement revisé ; mais pour l'heure il nous faut, ce semble, autre chose. Sans doute l'ancien point de vue littéraire avait ses avantages ; l'autre qui avait nos préférences en ces dernières années, le point de vue historique, a les siens ; mais je ne comprends pas qu'actuellement on fasse une histoire de l'éloquence en laissant de côté tout ce qui concerne la langue (forme, syntaxe, etc.) et le style (figures, et surtout rythme et clausules). Nous avons de tel auteur (ainsi de Caton) d'autres œuvres que les fragments de discours ; ne semble-t-il pas qu'il fallait s'en servir pour établir un contrôle et nous faire une idée plus exacte de la langue ? Voici qui est caractéristique ; dans tant de pages sur Caton (environ 80), je ne crois pas que le traité de l'agriculture soit cité une seule fois [3]. Se croirait-on à une époque où l'on s'efforce de jeter les fondements d'une grammaire historique du latin ?

Autre moyen de renouvellement : comment n'avoir utilisé en rien les études de ces derniers temps sur les fins de phrase ! M. C. en est arrivé à nous donner là-dessus moins que Cicéron lui-même. De fait je n'ai pas trouvé ici le fameux passage de l'*Orator*, 70, 233. Est-ce par hasard que nous accepterions d'emblée ce que prétend là Cicéron ? Ne paraît-il pas bien plutôt y gâter les phrases de C. Gracchus

1. Ceux-ci ne me paraissent pas jugés par M. C. avec une critique qui soit toujours bien sûre. Ainsi on sera étonné, en France, de voir cité ici, presqu'à chaque page, comme une autorité, Berger-Cucheval : la médiocrité de cet ouvrage a été mise en lumière de tous les côtés et il y a bien longtemps. Et quelle idée d'en parler (p. 4 et n.), comme d'un livre *récent* ?

2. P. 95 ; p. 132, n. 1 ; p. 195, n. 3 ; p. 204, n. 2 etc.

3. Un sec renvoi à Norden pour les traces de l'influence des rhéteurs grecs (p. 93, n. 2), est-ce que cela est suffisant ?

en voulant polir ses clausules ? Ce n'est pas sans intention non plus, je pense, que Caton terminait une phrase de son discours contre C. Cassius (A. Gelle, X, 14 ; Jordan LIV, p. 63) par *Quirites*. De tout cela, de ces rythmes et contre-rythmes, choses du moment pourtant, ici pas un mot. Comment M. C., qui cite Norden, ne remarque-t-il rien là-dessus ? J'aurais voulu qu'il recherchât, en son nom et pour son compte, jusqu'à quel point le rythme et le soin, l'originalité de la forme avait pénétré peu à peu dans les discours ; n'est-ce pas aussi important que de savoir à quel discours appartient tel fragment ou à quelle date il faut le placer ? Avec la méthode de M. C. nous nous perdons sans cesse dans la masse des détails en négligeant l'essentiel. C'est ajouter à plaisir à notre misère ; car ici ce ne sont pas les arbres, mais de pauvres branches mutilées et entassées qui nous cachent partout la forêt.

Indépendamment des études particulières qui pouvaient être ainsi complétées, j'estime que l'ensemble aurait pu être traité autrement. Il fallait montrer avec plus de précision quels changements se font d'une époque à l'autre : comment, sans perdre sa force, la langue se perfectionne, s'enhardit ; comment le goût général se forme ; quand apparaît et comment et quel est, avant Cicéron, ce qu'on appelait le forum romain : j'avoue ne pas voir cela ici ni clairement, ni en relief : n'est-ce pas cependant ce qu'on pouvait, ce qu'on devait attendre, et pour cela n'aurions nous pas donné tout le reste ?

Peut-être, après tout, suis-je trop exigeant ? Je n'en apprécie pas moins pour cela, à toute sa valeur qui n'est pas petite, ce que M. Cima nous a donné.

Émile THOMAS.

---

1. Je détache cette remarque très juste (p. 11 vers le bas) : « il Brutus è, piuttosto che una storia dell' eloquenza, un trattato di critica rettorica con tendenze polemiche ». — M. C. montre aussi (p. 130, n. 3), comme il l'avait fait précédemment, l'erreur qu'a commise Plutarque sur le sens de la phrase du *De Oratore*, où il est question du joueur de flûte de C. Gracchus. — Dès que nous avons ici, au fond, la suite d'un exposé historique, j'aurais voulu plus de dates ; quelques tableaux et des index ; il est vrai que tout cela sera, je suppose, dans le volume promis. — Il n'aurait pas été inutile de donner en tête une bibliographie détaillée des ouvrages cités (les titres donnés en note sont incomplets et sans date) ; aussi une liste des textes discutés et des noms propres. — La conjecture de la p. 145, n. 1, sur Jug. 15, 5 : *pollucta*, ouverte, scandaleuse, est bien invraisemblable. — Bien trop souvent reviennent de pures conjectures sous la forme d'argument *ex silentio* : « Altrimenti Cicerone [ou Quintilien] non avrebbe mancato di notare... » p. 189 au bas ; p. 215 au bas de la page etc.). — Est-il si sûr que l'équité (p. 184, n. 3) ait eu et à toute date citée force dans les procès de Rome ? — La rhétorique à Hérennius est connue partout sous le nom de Cornificius (p. 167 et s.) : est-ce donc si sûrement établi ? — *La Revue des Deux mondes* se cite chez nous par l'année, et non par le numéro du volume (p. 14, première n.) Un article du *Journal des Savants* doit se citer par la page (p. 12, n. 1). — P. 208, n. 6 : référence obscure (avec légère erreur de page : lire 134 en haut), et assez inutile de Lange. — P. 74, n. 2, dans la phrase de Velleius, lire fortun*ae*. Le livre est imprimé avec soin.

Concordances des numéros anciens et des numéros actuels des manuscrits latins de la Bibliothèque nationale; précédées d'une **Notice sur les anciens catalogues,** par H. OMONT. Paris, Leroux, 1903; LI-195 et 7 pl. in-8.

Il n'est personne qui n'ait été embarrassé par une ancienne cote de la Bibliothèque nationale. Les conservateurs possédaient des concordances et les mettaient à la disposition du public. Quelques-unes avaient été autographiées et fait l'objet d'une distribution limitée. Mais à distance, on ne pouvait guère identifier un manuscrit; on s'exposait à dédoubler un même et unique volume. Les débutants, comme le prouveraient nombre de dissertations inaugurales, s'embrouillaient dans les cotes successives. Quand un philologue avait à étudier les diverses éditions d'un auteur, il lui fallait deviner que tel numéro moderne correspondait au *Regius*, au *Colbertinus* ou au *Sangermanensis* des vieilles éditions.

Tous ces tâtonnements et ces erreurs disparaissent grâce à la publication de M. Omont. Il donne dans ce volume la corcordance des numéros anciens avec les numéros actuels pour les catalogues suivants : *Regii* (1682), Baluze, Bigot, de Boze, Du Cange, Cartulaires, Colbert, Drouin, Gaignières, La Mare, Lancelot, De Mesmes, Noailles, Saint-Germain latin, Saint-Martial de Limoges, Saint-Victor Sorbonne, Supplément ancien, Supplément latin, Premier catalogue de 1645, Deuxième catalogue de 1645, Catalogue de Saint-Germain-des-Prés (1677).

Partout où il est nécessaire, des listes supplémentaires comprennent les manuscrits qui n'ont pas été identifiés ou qui sont en surplus des listes anciennes, comme les acquisitions du XVIIIe siècle postérieures au catalogue de 1744.

L'introduction est l'histoire précise des divers catalogues. C'est une histoire compliquée, où il était difficile de se retrouver, même avec une certaine habitude. Elle n'a plus de pièges, grâce aux indications claires et exactes de M. O., grâce aussi aux fac-similés. Les planches reproduisent : 1° une page du répertoire de la librairie de Blois, par Guillaume Petit (1518); 2° une page de l'inventaire de cette librairie, lors de son transfert à Fontainebleau (1544); 3° une page du catalogue des bibliothèques du roi à Paris, à la fin du XVIe siècle (vers 1560, probablement lors du transfert de Fontainebleau à Paris); 4° une page du catalogue de Nicolas Rigault (vers 1620); 5° une page du catalogue de N. Rigault et P. Dupuy (avec surcharges, 1622 et 1645); 6° une page du catalogue de Clément (1682); 7° les cotes anciennes sur trois mss. différents (1622, 1645, 1682) et quelques lignes de Mellin de Saint-Gelais et de Jean Gosselin. L'utilité de cette dernière planche n'échappera à personne : elle donne la clé des cotes multiples que portent sur le premier feuillet les manuscrits de l'ancien fonds du

roi, avant les accroissements de la fin du XVIIe siècle et l'acquisition des *Colbertini*.

Ce volume est donc un instrument de travail indispensable aux philologues. Les historiens y trouveront des renseignements nouveaux sur l'organisation et les développements d'une partie importante de notre trésor national.

Paul Lejay.

Palaestra. Untersuchungen und Texte aus der deutschen und englischen Philologie, hgb. v. Alois Brandl, Gustav Roethe und Erich Schmidt. Berlin, Mayer und Müller.

XXIV. **Blut-und Wundsegen in ihrer Entwickelung dargestellt** von Oskar Ebermann. Gr. in-8°, x-147 pp., 1903, 4 m. 80.

XXV. **Der groteske und hyperbolische Stil des mittelhochdeutschen Volksepos** beschrieben von Leo Wolf. Gr. in-8°, 166 pp., 1903. 4 m. 50.

La collection « Palaestra », bien connue des germanistes, s'est enrichie cette année de deux volumes intéressant plus spécialement l'un les folk-loristes, l'autre les médiévistes.

M. Ebermann s'est appliqué à examiner les formules destinées à arrêter le sang ou à guérir les blessures. La tâche était difficile : les matériaux de ce travail sont disséminés dans une foule de livres et de recueils; la copieuse bibliographie placée en tête du volume de M. E. montre à combien de portes l'auteur a dû frapper. M. E. passe en revue les formules apparentées à la seconde incantation de Merseburg, à celles du Jourdain, des Trois frères, de Longin, d'Adam, des Trois femmes etc. ; il en découvre l'origine, les rapports et, dans sa conclusion, fait voir l'antiquité des sentences magiques, les déformations qu'elles ont subies sous l'influence du christianisme ainsi que leur persistance étonnante.

Le sujet de M. E. touche à tant de points qu'il lui était impossible d'être tout à fait complet. Qu'il me permette d'appeler son attention sur une omission qu'il regrettera sans doute. Au sujet du remède des trois fleurs il aurait dû citer (p. 102) le passage du *I. Büchlein* d'Hartmann, où il est question d'une *zouberlist* qui se compose de trois plantes, passage qui prouve que Hartmann connaissait aussi ce remède. Les vers de Hartmann sont d'autant plus curieux que le poète signale parmi les vulnéraires allégoriques la *Demut*, que présente également l'une des formules destinées à arrêter le sang.

Le livre de M. Wolf est une étude de détail très fouillée. L'auteur a parcouru les poèmes populaires de l'Allemagne ancienne, du *Nibelungenlied* au *Heldenbuch* de Kaspar de la Rön, sans omettre aucun remaniement important, et en a extrait tous les éléments qui donnent au style (au sens le plus large du mot) de ces œuvres un caractère de

bouffonnerie ou d'outrance. Ce caractère se révèle dans la description de l'aspect des héros, dans l'attribution de qualités merveilleuses aux armes [1] et aux chevaux, dans l'excès de bravoure ou l'insigne lâcheté de certains types, dans l'exagération que revêt la manifestation des émotions et que l'on trouve aussi dans les images relatives au combat, dans l'usage de l'ironie [2], dans l'intervention d'êtres élémentaires ou fabuleux [3] et enfin dans l'emploi des travestissements et le recours aux fourberies.

Il en coûte de faire à un ouvrage aussi consciencieusement établi et qui a dû exiger une grande somme de labeur, une objection de fond. Cependant après l'avoir lu, on ne peut s'empêcher de se demander si, conçu autrement, il n'aurait pas été plus utile. M. W. nous avertit à diverses reprises que les traits qu'il relève dans la poésie populaire se rencontrent également dans la poésie courtoise [4]. Nous ne savons donc pas après les recherches de M. W. si telle formule, telle image, telle locution, tel trait de mœurs est propre à la poésie populaire ou à la poésie courtoise ou se rencontre dans l'une et l'autre. Pour une semblable raison de précision on souhaiterait que les faits présentés aient été rangés dans l'ordre chronologique. Il y a bien çà et là quelques tentatives d'enchaînement ; mais il aurait fallu s'astreindre à une disposition rigoureusement chronologique, de façon à permettre au lecteur de suivre les progrès ou inversement la désuétude des tendances signalées. S'il voulait donner satisfaction à ces deux desiderata, M. W. pourrait écrire, après le livre intéressant qu'il vient de publier, un ouvrage qui serait précieux aussi bien au point de vue de l'histoire que de la critique littéraire.

F. PIQUET.

---

1. M. W. estime que l'épreuve de l'épée (dont la trempe est assurée parce que tenue dans un fleuve elle coupe les flocons de laine entraînés au fil de l'eau) est un trait norrois (p. 27). N'est-il pas singulier que cette même épreuve soit faite aussi par Sigurd dans le Rhin (Histoire de Norna-Gest, ch. 4) et cette localisation n'implique-t-elle pas une origine allemande ?

2. Sur l'ironie le sujet n'est pas épuisé comme on peut s'en convaincre en jetant les yeux sur les pages 16 ss. de l'ouvrage de H. Groth : *Vergleich, Metapher, Allegorie und Ironie in dem Nibelungenlied und der Kudrun.*

3. Il n'eût pas été sans intérêt de signaler, au sujet de l'ange-oiseau qui paraît comme messager dans *Gudrun*, l'interprétation de M. Martin à côté de celles de MM. Wilmanns et Schönbach.

4. On pourrait en signaler bien plus que les réserves de M. W. le feraient croire. M. W. d'ailleurs ne paraît pas avoir étudié aussi soigneusement la poésie courtoise que la poésie populaire. Il dit p. 109 que les géants font à peu près défaut dans la poésie courtoise. Faut-il rappeler qu'ils jouent un rôle important dans l'*Erec* et l'*Iwein* de Hartmann ainsi que dans le *Tristan* de Gottfried ?

Léon Béclard, **Sébastien Mercier**; sa vie, son œuvre, son temps, d'après des documents inédits; avec un portrait en héliogravure. I. Avant la Révolution (1740-1789). Paris, Champion, 1903; in-8 de ix-810 pages.

Il a manqué surtout à Sébastien Mercier de s'inquiéter moins obstinément du « ministère » de la littérature, et de croire quelque peu à *l'art pour l'art* : c'est une négligence que l'histoire littéraire, en vouant à un oubli excessif ce fécond auteur et en ne lui dispensant qu'une « gloire tudesque », lui a fait cruellement expier. M. Béclard a entrepris une tâche louable en se faisant l'avocat de sa réhabilitation; on jugerait même la plaidoirie disproportionnée à la cause, si Mercier n'offrait vraiment en raccourci, comme le dit la préface, « l'âme même du demi-siècle où il a vécu son âge d'homme ». Avec ses avenues poussées dans les divers sens où s'est orientée cette curiosité mobile [1], avec ses analyses qui dispenseront un peu de lire les œuvres du plus grand *livrier* de France de son temps, ce premier volume constitue un solide document sur le mouvement des idées avant la Révolution. Quant au personnage, il est curieux et sympathique, tout compte fait; et même si l'on ne peut dire vraiment, avec M. B., qu'on voit ici « l'harmonie prendre la place de l'incohérence », on ne saurait en vouloir à Mercier d'avoir été un peu touche-à-tout en un temps où il semblait urgent de toucher à beaucoup de choses.

Reste à savoir si le titre de précurseur, que M. B. revendique pour son héros, convient bien à la nature de son rôle. Remueur d'idées, il l'a été assurément; mais n'importe-t-il pas de distinguer, en littérature comme ailleurs, entre les initiatives qui ont été vraiment des semences d'avenir, et les prévisions dont les germes ont été emportés par le vent? M. B. parle quelque part des amoureux romantiques, « petits-neveux » de Mercier : c'est en prenant le mot dans son sens le plus strict qu'on admettra cette parenté. Ni pour l'apologie de la passion ni pour la lutte contre les règles, la génération de 1825 n'a contracté de dette véritable envers l'auteur de *Jezennemours* et de l'*Essai sur l'art dramatique*; elle s'est refait un programme — ou plusieurs programmes — sur nouveaux frais, où l'apport direct de Mercier est insignifiant. En sorte qu'on pourrait très bien dire de lui ce que M. Jules Lemaître écrivit un jour de Diderot : « Supprimez, par la

1. Tels de ces développements préparatoires ou explicatifs ne supposent pas assez de connu ou de sous-entendu dans l'esprit du lecteur (p. ex. les détails sur Grimod de la Reynière, p. 718 et suiv., ou sur Restif, p. 724 et suiv.). — C'est surtout le souvenir de Robida qui s'impose p. 147, note 1 : il convenait (m. page, note 2) de citer la *Coming Race* de Lytton avec sa date originale de 1871 ; et l'appréciation de ce livre est-elle exacte? Le *London Merchant* est de 1731 (p. 233, note 1); les dernières lignes de la p. 745 risquent d'induire en erreur : c'est le 16 octobre qu'eut lieu la représentation des *Brigands*. En général, le soin typographique est parfait.

pensée, de l'histoire de notre théâtre, l'œuvre et les théories dramatiques de Diderot, et cette histoire demeure intacte... »

Il n'y a guère que sur un point que le *préromantisme* de Mercier peut être rattaché à une succession logique, à un développement; or le tableau que M. B. trace, aux pages 334 et suivantes, de l'histoire du théâtre moderne, le néglige : c'est le mélodrame, qui a contribué à former un public pour le drame romantique, et à accoutumer à l'hérésie une partie de la critique. Car le mélodrame, beaucoup plus que la comédie moderne, fut l'aboutissement de la transposition de la tragédie que réclamait, avec plusieurs de ses contemporains, l'auteur de la *Brouette du Vinaigrier*. Et il ne semble pas qu'il faille pour cela reviser avec trop d'éclat le procès de Mercier. D'autre part, la provenance de quelques-unes de ses inventions aurait pu être ici l'objet d'une enquête plus approfondie. Si véritablement l'*Homme sauvage* est un plagiat de Pfeil[1], si les *Tombeaux de Vérone* ne font que traduire l'adaptation de *Romeo et Juliette* de Weisse, la dépendance de Mercier à l'égard de divers écrivains de son époque, déjà si grande, augmenterait dans une proportion qui n'enlèverait assurément rien au mérite de son biographe, mais qui ferait paraître moins inique le délaissement où est demeurée sa réputation littéraire.

F. BALDENSPERGER.

P. TÉZENAS DU MONTCEL. **L'Assemblée du Département de Saint-Étienne et sa commission intermédiaire** (8 oct. 1787-21 juillet 1790), *Étude sur les Assemblées provinciales*. Paris, Champion, 1903, gr. in-8°, xxi et 592.

L'édit de Louis XVI du 22 juin 1787 qui créait dans chaque généralité une assemblée provinciale, mi-partie nommée par le roi, mi-partie recrutée par cooptation, instituait aussi dans chaque élection de la généralité une assemblée d'élection ou de département, et dans chaque paroisse une assemblée municipale. Les assemblées provinciales sont assez bien connues. Dernièrement encore (1898), l'archiviste du Rhône, M. Guigue, publiait les procès-verbaux de l'assem-

1. La question est plus embrouillée que ne le fait prévoir la note de la page 45. M. O. Zollinger a publié (*Zeitschrift für frz. Sprache u. Litteratur*, XXV, p. 110) une note d'un journal allemand où Pfeil revendiquait, en date du 31 janvier 1787, la paternité de l'*Homme sauvage*, traduit, assurait-il, de *Der Wilde*, une nouvelle contenue dans ses *Moralische Erzählungen*, Leipzig, 1757. Le même spécialiste de l'œuvre de Mercier affirme aussi que les *Tombeaux de Vérone* sont une traduction du *Romeo und Julia* de Chr. Fel. Weisse (*Ein französ. Shakespeare — Bearbeiter des 18. Jhts.* dans le *Jahrb. der Deutschen Shakespeare — Gesellschaft*, 1902). M. Béclard fait remarquer qu'on avait déjà, en français même, affublé *Romeo* d'un dévouement contraire à celui de Shakespeare ; mais Mercier pouvait-il connaître une pièce jouée, onze ans auparavant, « sur le théâtre de Société de M. de Magnanville, à la Chevrette ? »

blée provinciale du Lyonnais. Mais les assemblées de département n'avaient encore fait l'objet d'aucune étude, et il faut remercier M. Tézenas d'avoir copieusement analysé et parfois reproduit dans ce gros livre les trois registres de l'assemblée du département de Saint-Étienne et de sa commission intermédiaire conservés aux archives de la Loire. On regrettera seulement que M. T. se soit borné à cette analyse et n'ait pas poussé plus loin ses recherches. Les assemblées nouvelles étaient en relations continuelles et forcées avec les intendants qui contrôlaient et homologuaient leurs décisions. La correspondance des intendants et de leurs subdélégués est donc une source obligée pour une étude du genre de celle-ci, parce qu'elle donne la contre-partie des procès-verbaux des assemblées. On ne voit pas que M. T. s'en soit aperçu ou inquiété.

Les attributions de l'assemblée du département étaient en gros limitées à la répartition de l'impôt et aux travaux publics et c'est surtout d'impôts et de routes qu'il est question dans ce livre. L'historien pourra y puiser quelques renseignements intéressants et précis, particulièrement sur l'abus des exemptions fiscales, accordées aux privilégiés de toute sorte, et sur la misère des campagnes, mais je doute fort qu'il adopte les conclusions de l'auteur sur l'importance capitale qu'aurait eu, à l'en croire, « la révolution administrative » opérée par l'institution des assemblées provinciales.

Même si la réforme s'était faite plus tôt et si elle avait duré, il est peu probable qu'elle eût donné satisfaction au pays et qu'elle eût épargné la Révolution. La presque unanimité des membres de ces assemblées appartenaient aux classes privilégiées. Sur les quarante-quatre membres de l'assemblée provinciale du Lyonnais, trois seulement, sur les vingt-quatre membres de l'assemblée du département de Saint-Étienne, cinq payaient la taille, c'est-à-dire appartenaient réellement au Tiers-État. Ces privilégiés, très entichés de leurs titres et chatouilleux sur les préséances, profitaient trop des abus pour en vouloir sincèrement la suppression.

Par les procès-verbaux que nous donne M. T., on voit qu'à Saint-Étienne ils se défient singulièrement des campagnards, qu'ils tiennent la main à ce que le curé et le seigneur assistent toujours aux délibérations de leurs municipalités, qu'ils essaient même d'enlever à leurs syndics la préséance que le Roi leur avait accordée sur le curé et le représentant du seigneur, et qu'ils font assez mauvais accueil aux protestations des communautés contre l'abus des privilèges, etc. Pour alléger d'autant le fardeau de la taille, les taillables des paroisses en faisaient souvent retomber une partie sur les fermiers des privilégiés astreints à payer une taille spéciale d'exploitation. Les prix des fermages se trouvaient par le fait diminués en proportion des taux de la taille d'exploitation, parfois fort élevée. L'assemblée du département de Saint-Étienne, composée de bourgeois riches ou de

privilégiés, s'efforça de diminuer la taille d'exploitation que payaient les fermiers, ce qui était un moyen détourné de relever les fermages, et ce qui avait pour conséquence d'augmenter la taille des autres paysans. Les faits de ce genre cités par M. T. sont assez nombreux pour autoriser des conclusions toutes différentes des siennes. Je crois, pour ma part, que si les assemblées provinciales avaient vécu, leur résultat immanquable eût été de prolonger l'existence des abus de l'ancien régime.

Albert MATHIEZ.

Th. SCHIEMANN. **Deutschland und die grosse Politik anno 1902**, 2. Bd. Berlin, Reimer, 1903. In-8°, p. 466. Prix : 6 mk.

Je ne connais pas le premier volume qui a précédé celui-ci, et où l'auteur, professeur à l'Université de Berlin, devait sans doute dans un avant-propos expliquer ses intentions. Le livre est néanmoins facile à caractériser ; mais il porte un titre bien capable d'induire en erreur. M. Schiemann a réuni simplement en volume ses articles hebdomadaires écrits pour une revue — j'ignore laquelle. Ce sont les résumés politiques que nous offrent tous les grands périodiques sous la rubrique ordinaire de « revue de la quinzaine ». Il ne faut pas s'exagérer la valeur de ces comptes rendus — les raisons en sautent aux yeux — même quand ils sont bien faits, comme ceux que l'auteur a jugé utile de recueillir pour en faire un livre. En les écrivant il se proposait avant tout d'orienter ses lecteurs sur la politique étrangère en général ; ils s'occupent donc aussi de politique intérieure et pas seulement de la *grande politique* ; ils ne parlent qu'incidemment de l'Allemagne, rarement de l'Autriche, mais beaucoup de l'Angleterre et de la Russie. Les deux grands faits saillants pour cette année, dont M. Sch. nous entretient le plus abondamment, sont la prise de possession de l'Afrique du Sud par les Anglais et celle de la Mandchourie par les Russes. Les historiens futurs de l'expansion des grands États modernes consulteront son livre avec profit ; il les renseignera surtout sur le rôle joué par la presse dans les questions de politique extérieure ou même intérieure, et ils y trouveront, suivis de commentaires, d'intéressants extraits de feuilles étrangères, russes principalement ; M. Sch., on le sait assez par ses origines et ses travaux antérieurs, est très au courant des choses de Russie. Je ne peux pas après lui passer ici en revue l'année 1902, mais je tiens à constater que partout dans ses aperçus comme dans ses discussions, il a fait preuve d'une réelle impartialité, de réserve et d'une constante courtoisie de

ton : ce ne sont pas qualités banales dans un écrivain politique, en Allemagne ou ailleurs [1].

L. R.

Frantz Funck-Brentano. **Les Brigands.** Paris, Hachette, 1 vol. gr. in-8° de 330 p. illustré. Prix : 15 fr.

Ce n'est pas un livre d'étrennes, encore moins un livre d'enfants, et ce ne sont pas des « histoires de brigands » qui défilent devant nous, de ces histoires que les grand'mères content à la veillée, et qui font ouvrir de grands yeux et frémir d'épouvante les petits-enfants groupés autour d'elles. Ces histoires-là, M. Funck-Brentano les confondrait volontiers sans doute avec les aventures « d'assassins et de voleurs, dont il n'eût pas été utile de s'occuper », êtres vulgaires dont la vie n'a pas, comme celle des brigands, « son importance dans l'histoire de tous les peuples ». Et assurément, ce point de vue est exact, et c'est ce qui fait de son livre une étude d'histoire considérable et nouvelle, donnant une vision à la fois très sincère et très colorée de tout un côté de la vie de la France depuis le XIIIe siècle jusqu'à nos jours ou peu s'en faut. Mais s'il est des lecteurs qui se figurent que cette vision est moins épouvantable que les contes de veillée, pour être plus vraie, ils seront vite détrompés ! Je serais même bien étonné s'il ne s'en trouve pas, fermant le livre, achevant de parcourir cette lamentable chronique d'atrocités sans nom, de sauvageries inouïes, de crimes imprévus et à peine vraisemblables, où notre humanité se montre très sensiblement inférieure dans l'échelle des êtres aux pires bêtes dites féroces, — qui n'admirent le courage de l'érudit qui a collectionné ces mille et mille détails d'horreur, l'écrivain qui les a mis en scène avec tant de verve. J'en sais auxquels la plume fût tombée des mains.

Les qualités coutumières de M. Funck-Brentano se retrouvent naturellement plus libres et plus vives que jamais, dans cet ouvrage qui ne visait pas à l'érudition, ou plutôt qui tenait à n'en donner que le bénéfice sans fatiguer ses lecteurs par la vue de la masse des matériaux mis en œuvre. On l'aperçoit bien tout de même, en y regardant d'un peu près. Non seulement l'auteur a dépouillé une vaste et très diverse littérature, mais plus d'une recherche nous apporte là des renseignements inédits, puisés aux sources inexplorées de nos archives. Mis en valeur avec un vrai talent de conteur, parfois même de dramaturge, soit que les faits parlent seuls, soit qu'il en faille reconstituer

1. P. 183, il ne faudrait pas donner Mgr Turinaz pour un évêque *ministériel* ; p. 389, le président Mac-Kinley n'a pas été assassiné par un anarchiste *italien*. Les fautes d'impression sont trop nombreuses.

la liaison, tous ces renseignements prennent une vie intense, impressionnante. Je ne saurais d'ailleurs trop louer l'esprit net et juste qui les a ainsi traités pour le plus grand attrait et aussi les profitables réflexions de ceux qui ouvriront le livre, et l'avant-propos déjà résume bien le profit qu'ils en pourront tirer.

Ce n'est pas, au surplus, une histoire proprement dite. Il n'est question que de brigands français, et on a surtout voulu, « d'une part, tracer une peinture générale des principales catégories de brigands qui ont paru dans notre histoire : routiers et gens des Grandes Compagnies, flibustiers, chauffeurs; de l'autre, caractériser quelques individualités susceptibles d'arrêter plus particulièrement l'attention : Barbe Bleue, Guilleri, Cartouche, Mandrin, Schinderhannes ». Ces derniers chapitres, particulièrement développés, sont aussi les plus neufs et les plus intéressants. Mais quel répertoire de types pittoresques aux noms originaux ne trouvera-t-on pas dans le reste du livre, depuis les « troubles effroyables qu'avaient produits les invasions incessamment répétées du v[e] au IX[e] siècle », et ce brigandage endémique contre lequel il a fallu décidément organiser une défense, une civilisation nouvelle. Bidauts et paillards, routiers d'Orient et catalans, tard-venus, écorcheurs, avec les figures de Mercadier, l'Archiprêtre, Rodrigue de Villandrando... ; puis, carabins, picoreurs, gueux et coquillards, rougets et grisons; d'autre part les contrebandiers et faux-sauniers, les flibustiers et boucaniers, les pirates et corsaires, avec leurs aventures parfois épiques; enfin les derniers et les plus abominables, chauffeurs et tortionnaires, qui font frémir à la pensée de la facilité avec laquelle une civilisation raffinée et florissante de paix et d'arts peut soudain revenir à l'état de barbarie. Ce qui fait conclure très justement à M. Funck-Brentano, qu'« un corps de nation n'a pas moins besoin que le corps humain d'un constant régime d'efforts et de virilité ».

Henri DE CURZON.

A. DREWS. **Nietszches Philosophie.** Heidelberg, Winter 1904.

Le grand ouvrage que M. Drews vient de faire paraître est assurément le travail d'ensemble le plus étendu et le plus complet que nous possédions sur la philosophie de Nietzsche. L'auteur ne s'est pas contenté de nous présenter les idées maîtresses de cette philosophie aux diverses périodes caractéristiques de son évolution; il suit pas à pas le développement des théories de Nietzsche depuis son entrée dans la carrière philosophique jusqu'à sa mort spirituelle, il étudie un à un tous ses ouvrages importants depuis la *Naissance de la tragédie* jusqu'à la *Volonté de puissance* ou à *Ecce homo*. Et M. D.

a su, en général, heureusement éviter les inconvénients inhérents au procédé d'exposition qu'il a choisi, soit au point de vue de la forme soit au point de vue du fond. D'une part, en effet, il a réussi, bien que Nietzsche revienne sans cesse sur les mêmes problèmes dans ses ouvrages successifs, à ne pas trop se répéter dans les analyses souvent fort détaillées qu'il nous donne de ses livres. D'autre part le point de vue « évolutionniste » où il se place ne l'empêche pas de reconnaître la logique grandiose du développement intellectuel de Nietzsche; et s'il note les variations de sa pensée et les contradictions qu'on peut observer entre les phases successives par lesquelles il a passé, il a fort bien su montrer aussi comment ces variations se préparent et s'expliquent, et n'a pas exagéré l'importance de ces incohérences dans la pensée de Nietzsche au point de nier chez le philosophe de la volonté de puissance soit la faculté de créer un système, soit la continuité du développement intérieur. Ajoutons que si M. D. incline à admettre, avec Ziegler, Möbius et bien d'autres, que la paralysie progressive à laquelle a succombé Nietzsche a influé, depuis l'époque de la conception de *Zarathustra*, d'une manière toujours plus sensible sur la pensée et sur le style du philosophe, il ne cherche jamais à discréditer sa doctrine en la faisant passer pour l'œuvre d'un fou et se refuse nettement à admettre qu'on puisse se dispenser de prendre au sérieux même les attaques exaspérées de l'*Antichrétien* contre le christianisme en les expliquant par des raisons pathologiques. Bien que M. D. n'aime guère, visiblement, la troisième manière de Nietzsche et fasse, somme toute, assez peu de cas de sa doctrine philosophique, il n'en faut pas moins rendre hommage à l'exactitude, à la conscience et à l'impartialité de son exposition.

Ce n'est pas à dire que sur bien des points de détail je ne sois tenté de mettre en doute les appréciations M. R. — Je me demande, en particulier, si, dans son interprétation de certains jugements de Nietzsche, il n'aurait pas dû tenir compte plus qu'il ne l'a fait de la tendance si marquée chez ce penseur à sans cesse se « dépasser » lui-même, à prendre parti avec véhémence contre des idées ou des hommes auxquels il reste à certains égards profondément attaché, ou au contraire à prendre la défense de tendances qui répugnaient à certains côtés de sa nature. Je veux bien qu'on explique, avec M. D., par l'abus du chloral ou par une perversion morbide des instincts certaines explosions de haine, ou encore l'éloge de la cruauté, le mépris pour la pitié, l'apologie du criminel qu'on rencontre parfois chez Nietzsche; mais lorsqu'on voit par la Biographie à quel point sa nature l'inclinait spontanément vers la pitié et la douceur, on ne peut s'empêcher de soupçonner que bien des violences de langage ont leur origine, chez Nietzsche, moins dans un sentiment « vécu » en quelque sorte que dans un effort du doux et inoffensif solitaire pour dire « oui » à des choses très étrangères en réalité à sa vraie nature. Je vois, de même,

dans les éloges de la hiérarchie romaine et des Jésuites qu'on rencontre parfois chez Nietzsche plutôt un effort intellectuel pour rendre justice à des hommes qu'il sent très différents de lui que l'indice de sympathies grandissantes pour le catholicisme. Je m'étonne enfin, surtout que M. D. ait cru devoir prendre à la lettre les déclamations furieuses de Nietzsche contre les Allemands et expliquer par les origines slaves de Nietzsche cette prétendue « germanophobie »; je crois sentir au contraire chez lui un amour profond de l'Allemagne, mais un amour qui le pousse à dire à ses compatriotes les plus dures vérités sur un ton intentionnellement blessant afin de les obliger à « se dépasser » eux mêmes et à mieux travailler au développement de la culture de l'avenir. — Sur un autre point encore je me demande si M. D. ne prend pas trop à la lettre le texte de Nietzsche. On sait que ce dernier répudie expréssément, avant comme après *Zarathustra*, l'hypothèse darwinienne et déclare qu'il n'y a point, pour l'homme, de développement possible par de là l'humanité. Est-il bien nécessaire, dans ces conditions d'admettre, avec M. D., que Nietzsche ait, au prix d'un double changement d'opinion, présenté dans *Zarathustra* le Surhomne essentiellement comme une espèce animale nouvelle qui devrait naître de l'humanité par sélection naturelle? Et n'est-il pas plus simple de supposer que, dans *Zarathustra* aussi, le Surhomme est surtout un symbole, une image poétique plutôt qu'une hypothèse transformiste, et que Nietzsche s'est toujours préoccupé d'anoblir par tous les moyens le type *humain* mais n'a jamais sérieusement songé à la production d'un type *surhumain* au sens biologique du mot.

Le livre de M. D. n'est pas seulement un exposé mais aussi une critique de l'œuvre philosophique de Nietzsche. Et son verdict est sévère. Comme philosophe, Nietzsche compte à peine : impossible de le comparer, même de très loin, aux grands noms de la philosophie allemande, à un Kant ou à un Schopenhauer; Hartmann lui est infiniment supérieur comme penseur et comme écrivain; sa valeur est à peu près celle d'un Bahnsen. C'est un disciple de Schopenhauer qui, à l'exemple de ce dernier, admet comme réalité dernière une volonté aveugle et illogique, mais se sépare du maître en ce qu'il tient cette volonté non pas pour une, universelle et métaphysique mais pour multiple, individuelle et empirique. Or Nietzsche a bien eu l'intuition de la vérité lorsqu'il a enseigné que le vrai « Soi » est antérieur à l'intelligence consciente et que l'homme doit travailler à l'affranchissement et à la pleine réalisation de ce Soi ; par là il aboutit, comme Hartmann, à une philosophie de l'Inconscient. Mais son erreur capitale c'est de ne pas avoir poussé assez loin l'analyse de ce Soi, d'avoir identifié le Soi avec cette volonté de puissance alogique qui apparaît en chaque individu au lieu de voir dans le Soi une sorte de Raison inconsciente, commune à tous les individus; d'avoir ainsi confondu le Soi avec Moi ou conscience du soi et pris rang parmi les

penseurs qui ont fait à la suite de Descartes, du *Cogito ergo sum* le point de départ de leurs spéculations. Nietzsche apparaît donc à M. D. comme la victime de la philosophie du Conscient : il a démontré, par l'exemple tragique de son œuvre et de sa vie, la faillite nécessaire à laquelle aboutit toute philosophie basée sur le *Cogito* cartésien. — Sans entrer dans la discussion de cette thèse intéressante que M. D. développe à diverses reprises au cours de son ouvrage, je me bornerai à dire que, au lieu de contester à Nietzsche le principe même de sa philosophie, je serais bien plutôt disposé à regretter qu'il ait été empêché par la maladie de nous donner l'exposé systématique et complet de sa philosophie qu'il projetait ; et à ce point de vue je déplore comme une perte sérieuse pour l'histoire de la philosophie que la *Volonté de puissance* (M. D. l'expédie fort dédaigneusement et selon moi assez injustement en quelques lignes) soit restée à l'état d'ébauche. Je suis, par contre pleinement d'accord avec M. D. pour saluer en Nietzsche le « prophète » le plus inspiré de notre temps : quelque puisse être la valeur objective de sa philosophie, Nietzsche restera grand pour avoir dénoncé avec une magnifique éloquence les vices de notre culture moderne — admiration béate devant les progrès de la technique et la diffusion du bien être matériel, dédain de l'art et respect superstitieux de la science, abus de l'histoire et lâche adoration du succès, — et avoir proclamé que la vraie culture consiste dans l'affranchissement du Soi, dans son libre épanouissement. Et j'estime qu'au total le livre de M. D., s'il n'a peut-être pas été écrit avec le même amour que son bel ouvrage sur Hartmann, doit être néanmoins regardé comme un des travaux les plus solides que nous possédions sur Nietzsche et ne peut manquer de rencontrer de la part du public un accueil favorable.

Henri Lichtenberger.

A. Eleutheropulos. **Gott-Religion**. Berlin, Hofmann, 1903.

M. Eleutheropulos se donne pour tâche, dans ce travail, d'analyser et de critiquer les représentations que les hommes se sont faites en tout temps et en tous lieux, des « dieux» ou des « esprits » ; ou, ce qui revient au même, de préciser ce qu'est la « religion » dans la conscience des divers peuples et de l'humanité. — Une analyse du contenu religieux des grandes religions (christianisme, mosaïsme, mahométisme, bouddhisme), des mythologies et de la croyance des peuples primitifs aux esprits, lui révèle que toute religion contient un certain nombre d'éléments identiques : la croyance que l'homme dépend ...êtres (dieu ou esprits) plus puissants que lui et conçus comme

personnels ou semblables à lui; et le besoin de rédemption, ou l'effort de l'homme pour détourner de lui la colère de ces êtres supérieurs ou capter leur bienveillance, et cela par l'observation de certaines règles de conduite et l'accomplissement de certains rites. — Or ce sont là, selon M. E., des conceptions dépourvues de toute réalité objective. La notion de « dieux » est au fond identique à celle des « âmes » ou des « esprits »; elle repose sur la conception erronée que l'âme existerait en soi comme substance spirituelle, conception à laquelle l'homme est arrivé par une fausse interprétation de certains phénomènes psychiques comme le rêve. La religion a donc sa source dans une illusion de l'esprit humain: l'homme primitif, conscient de sa faiblesse et constatant qu'il ne réussit pas toujours dans ce qu'il entreprend, rend les « esprits » responsables de ses insuccès au lieu d'expliquer ceux-ci, comme il devrait le faire, par l'insuffisance de ses forces et de ses ressources. — La conclusion de M. E. c'est que quand l'homme, par les progrès de son intelligence, se sera élevé à une connaissance objective des choses, il verra se dissiper graduellement, puis enfin s'évanouir définitivement le fantôme d'un « dieu » et l'illusion d'une « religion ». — On suivra avec un intérêt mélangé peut-être d'un peu de scepticisme le travail de simplification par lequel M. E. réussit à faire tenir en une formule de quelques lignes le contenu de toutes les conceptions enfantées au cours des siècles par l'imagination religieuse des peuplesn. Et l'on se demande peut-être aussi si M. E. n'aurait pas posé le problème religieux dans des termes un peu étroits, et si toutes ou presque toutes nos hypothèses cosmologiques ou morales, dans la mesure précisément où elles sont obligées de faire appel à la croyance, ne méritent pas d'être encore nommées « religions ».

H. L.

— Le treizième volume de la *Minerva*, année 1904, vient de paraître. M. Karl Trübner ne cesse, chaque année, d'enrichir sa publication, et il constate dans la préface que le nouveau tome contient 105 instituts nouveaux, répartis en 72 endroits, et 4,000 noms qui n'étaient pas dans le précédent volume : quel accroissement du personnel savant et universitaire! L'ouvrage est précédé d'un portrait du Nestor de la philologie classique à l'Université de Cambridge, le professeur John E. B. Mayor. Inutile d'ajouter qu'il rendra les plus grands services et qu'il est comme toujours, fort soigné et correct. Remarquons seulement que le *Chuquet* de la p. 835 est le même que celui de la p. 819 et ne doit par conséquent figurer qu'une fois à la table des matières; qu'à cette table on a oublié que le nom de *Clermont-Ganneau* est mentionné p. 822; que le *Boutroux* de Glasgow est le même que celui de Paris; que le *Funck-Brentano* des p. 825 et 838 doit être dédoublé. — A. C.

— La librairie Rosenthal nous a envoyé les trois dernières parties de son catalogue de *Folk lore et sciences occultes* (Catalogue 33; 8875 n^os^). Parmi les sections

de ces parties notons les articles sorcellerie, sectes, torture, inquisition, phénomènes, proverbes, énigmes, gastronomie, jeux et sports, contes, fêtes populaires etc.

— Le *Bulletin* (décennal) *de la Société Schongauer*, de Colmar, autrement dit *Mittheilungen der Schongauer-Gesellschaft* vient de paraître, en français et en allemand, et contient, outre un intéressant rapport de son président, M. Fleurant (mort tout récemment) sur les opérations de la société pendant les années 1893-1902, diverses études d'art qu'il est intéressant de signaler. En français, de M. J. B. Fleurent, un chapitre sur les *Peintres et dessinateurs de Colmar* pendant le XIXe siècle. En allemand, de M. Joseph Fleurent, une monographie très soignée, et ornée d'excellentes reproductions, du magnifique autel-rétable, à peintures et sculptures, qui est au musée : *Der Isenheimer Altar*. Enfin, dans les deux langues, de M. André Waltz, bibliothécaire de la ville et conservateur du Musée, une très bonne *Bibliographie* des ouvrages et articles concernant Martin Schongauer, Mathias Grünewald et les peintures de l'ancienne école allemande à Colmar, la société Schongauer et le Musée des Unterlinden. L'ensemble de cette publication forme un volume in-8° de 200 pages et 17 planches, chez J.-B. Jung, à Colmar. — H. de C.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 8 janvier 1904.

M. Perrot, président sortant, et M. Havet, élu président pour l'année 1904, prononcent les allocutions d'usage. — M. Maxime Collignon s'assied au fauteuil de la vice-présidence.

M. Omont annonce que la Bibliothèque nationale vient d'acquérir, grâce à la libéralité de Mme la baronne James de Rothschild, treize volumes originaux, et en partie autographes, de l'œuvre de Brantôme.

M. Philippe Berger présente, au nom de M. Perdrizet, la photographie d'un bas-relief trouvé en Tripolitaine et représentant trois nymphes qui se suivent en se tenant par le pan de leur manteau. — M. Berger communique ensuite un certain nombre de découvertes épigraphiques faites dans ces derniers temps par le R. P. Delattre : un nouvel exemplaire du petit disque en plomb qui porte une dédicace gréco-phénicienne à un dieu inconnu; puis une inscription funéraire sur laquelle le P. Delattre croit lire le nom de Malte; enfin une grande inscription, malheureusement mutilée, donnée il y a six ans au Musée Lavigerie par M. le capitaine Bernard, et tracée sur un fragment de calcaire gris.

L'Académie procède à l'élection des commissions de prix suivants :

Prix Bordin : MM. Barbier de Meynard, Oppert, Senart, Berger.

Prix Stanislas Julien : MM. Barbier de Meynard, Senart, Barth, Chavannes.

Prix Delalande-Guérineau : MM. Longnon, d'Arbois de Jubainville, de Boislisle, Lair.

Prix de La Grange : MM. Delisle, Meyer, Longnon, Picot.

Prix Fould : MM. Perrot, de Lasteyrie, Saglio et Babelon.

Prix Loubat : MM. Hamy, Oppert, Senart et Barth.

Prix Prost : MM. d'Arbois de Jubainville, Longnon, de Barthélemy, de la Trémoille.

Prix Saintour : MM. Perrot, Boissier, Alfred Croiset, Bouché-Leclercq.

Prix de Chénier : MM. Foucart, A. Croiset, S. Reinach, M. Croiset.

M. Clermont-Ganneau fait une communication sur une série de monogrammes byzantins.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest Leroux.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

// REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 4 — 25 janvier — 1904

H. Pognon. **Une version syriaque des Aphorismes d'Hippocrate,** seconde partie, traduction. Leipzig, Hinrichs, 1903, in-4°, p. xx et 66. Prix : 12 mark.

Dans cette seconde partie, M. Pognon publie la traduction française de la version syriaque des Aphorismes d'Hippocrate qu'il a éditée il y a quelques mois et dont j'ai rendu compte dans le n° 28, 13 juillet 1903, de cette *Revue.* Cette seconde partie est précédée, comme la première, d'un Avertissement dans lequel l'auteur reprend sa charge à fond de train contre les traducteurs syriens « qui écrivaient en ce jargon incorrect et parfois incompréhensible qu'on pourrait appeler le *syriaque des traductions* ou le *syriaque des traducteurs*... Les traducteurs syriens se préoccupaient surtout de rendre chaque mot grec par un mot syriaque ayant exactement le même sens ; écrire quelque chose d'intelligible était le moindre de leurs soucis et ils laissaient à leurs lecteurs le soin de deviner ce que leurs traductions voulaient dire », p. 1. Plus loin, p. xiii, note 4, M. P. ajoute : « Je m'imagine que la traduction syriaque d'un ouvrage inconnu de Platon ou d'Aristote que l'on viendrait à découvrir serait un incompréhensible galimatias que les plus forts syriacisants comprendraient à peine... ». On ne peut lire

ces lignes sans se rappeler que c'est par des traductions syriaques que la science grecque de la philosophie et de la médecine est parvenue aux Arabes qui en ont tiré le parti que l'on sait. C'est aussi dans leurs traductions que les Syriens ont étudié les œuvres d'Hippocrate, de Galien, de Dioscoride et de Paul d'Égine, grâce auxquelles se sont formés les célèbres médecins qui avaient toute la confiance des califes de Bagdad.

A l'appui de sa thèse, M. P. cite deux passages incorrects de la version syriaque du traité de Titus de Bostra contre les Manichéens. Il est amené ensuite à parler de Georges Warda, un poète de l'époque de décadence, qui affectait d'employer des mots artificiels tirés des lexiques de Bar Ali et de Bar Bahloul [1], et il reproduit un extrait d'un cantique de cet auteur [2].

M. P. a remarqué dans le lexique de Bar Bahloul des mots grecs transcrits en syriaque, qu'un Syrien aurait certainement traduits, et il a cherché l'explication de ce phénomène, p. x, note 1. Il suppose que ces mots se trouvaient dans des manuels de conversation destinés aux Syriens qui voyageaient dans les provinces de langue grecque. Mais Payne Smith a établi dans son *Thesaurus syr*. que des mots de ce genre correspondaient dans l'Hexaplaire et l'Héracléenne à la version des Septante et au grec du Nouveau Testament. D'après Payne Smith, j'ai indiqué les passages bibliques dans l'Appendice grec de Bar Bahloul avec le sigle PS. Ces mots grecs étaient ajoutés à la marge par des glossateurs. En outre, nous savons que l'Hexaplaire comprenait non seulement des mots grecs, mais aussi des phrases grecques empruntées surtout aux additions des versions de Symmaque et de Théodotion [3].

Arrivons maintenant à la version syriaque des Aphorismes. J'ai attendu, pour la lire, la bonne et consciencieuse traduction de M. P.,

---

1. Comp. ma *Littérature syriaque*, p. 27 et suiv.

2. P. VIII, l. 3, lire : un lit d'argent pur au lieu de « un lit d'or pur »; l. 5, prend l'apoplexie, au lieu de « garde le silence », voir Appendice grec à mon édition de Bar Bahloul, 251, 6; P. Smith, *Thesaurus syr.*, col. 4358, 16 et 37. Note 3, ὑπόληψις mal transcrit se trouve dans le *Paradisus Patrum*, voir Appendice grec de Bar Bahloul, 82, 9.

3. Voir Field, *Origenis Hexaplorum quae supersunt*, I, p. LXIX-LXX. Field confirme par plusieurs citations de l'Hexaplaire la remarque de M. Ceriani relative à Paul de Tella, l'auteur de cette version, ainsi conçue : « Si vero aliquid deesse putaret in vocis syriacae vi, quominus plene vocem graecam referret, non raro *vocem vel locum ipsum* graece adscripsit. » M. P. ne croira peut-être plus que le manuscrit de l'Hexaplaire que Timothée possédait, « contenait seulement des noms propres écrits en caractères grecs », p. XVI; il admettra peut-être que le passage de Timothée qu'il affirme mieux comprendre que moi, visait ces phrases. M. P. a consacré près de la moitié de son Avertissement, p. XII-XX, à répondre avec aigreur aux observations de mon compte-rendu de la première partie de sa publication. Il ne me semble pas intéressant de revenir sur ce sujet, et ce n'est pas ici que je pourrais le faire.

qui m'a beaucoup facilité l'étude du texte syriaque [1]. A ma grande surprise, l'impression que j'ai éprouvée après cette lecture a été très différente de celle que donnent les Avertissements. L'auteur, il est vrai, a traduit d'une manière inepte quelques passages qu'il ne comprenait pas ; mais, prise dans son ensemble, cette version est exacte et intelligible. M. P., par antagonisme contre les traducteurs syriens, a trop poussé au noir ses notes critiques. Hippocrate, par excès de concision, est difficile à comprendre et parfois obscur. Il est à présumer que si M. P. n'avait pas eu pour guide l'excellente traduction de Littré et que s'il avait dû s'en tenir à l'édition de Gottlob Kühn, il n'aurait pu être aussi sévère pour le Syrien, qu'il accuse de traduire mot pour mot sans se soucier d'être intelligible.

Cette accusation est exagérée. Le syriaque dit, par exemple, p. 7, nº 19 : « Nous ne devons pas mettre en mouvement ceux qui ont une crise et qui ont eu une crise complètement » ; c'est une interprétation heureuse des mots grecs peu clairs que Littré traduit littéralement : « Ne pas mettre en mouvement ce qui se juge, ni ce qui est jugé complètement » [2]. Le Syrien a eu tort de traduire « des douleurs élevées » au lieu de « des douleurs superficielles », p. 42, note 1, mais Gottlob Kühn a écrit aussi « dolores sublimes », *Hippocrate*, III, 750. Le Syrien était encore excusable d'avoir rendu ἄκρητος = ἄκρατος par « sans mélange », comme l'a fait Gottlob Kühn, « ex *sincera* alvi egestione », *Hippoc.*, III, 759. Littré y a vu plus clair en substituant ἀκρατής « intempéré » à ἄκρατος.

Enfin, il n'est pas toujours évident que les traductions littérales n'aient pas eu de sens pour les Syriens. Ils pouvaient comprendre « les gens d'un embonpoint modéré » dans cette expression : « ceux qui ont les chairs moyennement belles », p. 22, note 2, car en Orient l'embonpoint est une condition de la beauté. M. P. a-t-il eu raison de traduire, p. 41, nº 4 ; « les ulcères... ont de mauvaises coutumes » et de railler le Syrien d'avoir rendu κακοήθεν par « qui ont de mauvaises coutumes » sans se demander si un ulcère pouvait avoir de bonnes ou de mauvaises mœurs ? S'il s'était reporté au lexique de Bar Bahloul, col. 1429, l. 4, M. P. aurait vu que le mot syriaque qu'il rend par coutume se disait aussi d'une maladie ; Bar Bahloul parle d'une maladie de bonne habitude, c'est-à-dire qui se comporte bien.

---

1. P. 13, nº 50, l 3, et p. 14, nº 54, l. 2, les mots *mōkōn* et *mōkó* = χείρω et χεῖρον ont été traduits « plus nuisibles » et « nuit plus », comme s'ils venaient des verbes *nkó* et non du verbe *makk*.

2. La traduction d'Hippocrate par Littré n'est pas, plus que les autres traductions, à l'abri de toute critique, voir Delpeuch, *Presse médicale*, 5 mars 1898 et 19 juillet 1899. Il est curieux que, dans son second article, Delpeuch, que la mort a enlevé à la science dans la pleine force de l'âge, signale une erreur d'interprétation d'une phrase d'Hippocrate que Galien et d'autres médecins, Littré compris, ont commise, mais que Razès dans son *Kitâb al-Hâwi* avait évitée. La version arabe d'Hippocrate dont Razès se servait, procédait vraisemblablement du syriaque.

Je le répète, cette version ne me paraît pas détestable. Elle renferme, comme M. P. le remarque avec raison, des variantes qui ne sont pas le fait d'une mauvaise traduction et qui ont leur intérêt. M. P. a donc été bien inspiré en la publiant, moins bien en la dénigrant de parti pris.

Le glossaire des termes médicaux que M. P. a ajouté rendra de grands services et, pour ma part, je lui en suis très reconnaissant.

Cette publication très soignée fait honneur à l'imprimerie Holzhausen de Vienne [1].

R. D.

K. Krumbacher. **Das Problem der neugriechischen Sprache.** Festrede gehalten in der öffentlichen Sitzung der K. B. Akademie der Wissenschaften zu München am 15 November 1902. Munich 1903. Verlag der K. B. Akademie, in Kommission des G. Franz'schen Verlags (J. Roth); 226 p. in-4.

En lisant ce remarquable ouvrage de M. Krumbacher, je ne pouvais me défendre de songer à l'époque déjà lointaine où écrivait Koraïs. Les conseils de ce grand homme ont à peine vieilli après un intervalle de près d'un siècle. Aujourd'hui comme alors la lutte est vive; la question de la langue, τὸ ζήτημα τῆς γλώσσης, passionne toutes les classes de la société grecque; de même qu'il y avait des Koraïstes, des Antikoraïstes et des Hyperkoraïstes, de même on est partagé entre Psycharistes et Antipsycharistes; mais il n'y a pas d'Hyperpsycharistes, parce que M. Psycharis [2] a atteint d'un seul coup les limites du radicalisme en matière de réforme. Les théories en présence sont à peu près les mêmes qu'au temps de Koraïs. Les uns voulaient alors — soit dit d'une façon toute générale — helléniser la langue écrite et la ramener peu à peu à l'usage ancien; les autres estimaient que la langue populaire devait être laissée à elle-même et devenir par la suite la langue de tout le peuple grec. Actuellement les partisans de la langue populaire n'ont rien cédé de leurs principes; mais leurs adversaires, à part quelques irréductibles, se montrent moins intransigeants, et ne seraient pas éloignés d'accepter un accommodement. Sentiraient-ils la victoire leur échapper, et les progrès du parti contraire leur donneraient-ils à réfléchir? Les Grecs, qui n'aiment guère les critiques, ne voient pas d'un bon œil que les étrangers se mêlent à leur débat,

---

1. Cependant une imprimerie française n'aurait pas laissé des coquilles telles que « la frisson », p. 28, n° 58; « effectée », p. 30, n° 77; « herpes » pour herpès, p. 34, n° 20.

2. On sait que le savant professeur écrit son nom, en caractère romains, Psichari; j'ai préféré lui donner ici l'orthographe grecque Ψυχάρης; j'avoue d'ailleurs que j'aime mieux songer à Ψυχή qu'à Ψίχα. — A propos de noms propres, je ne comprends pas pourquoi M. Krumbacher écrit *Michaelides*, *Palles*, *Photiades*, etc.

et les accusent facilement d'incompétence; M. K., en intervenant dans la lutte, a cru devoir plaider *pro domo*, et justifier son droit à prendre la parole (p. 49 sv.). Mais nous autres δυτικοί, nous savions bien que nul n'était plus qualifié que lui pour donner son avis; et j'ajoute que précisément sa qualité d'étranger, en dehors des partis, garantit la clarté de sa vision et l'impartialité de son jugement. M. K. a pris une position analogue par beaucoup de côtés à celle de Koraïs; il se tient, comme lui, entre les deux extrêmes, et, comme lui également, il voit le salut de la langue dans un compromis entre la καθαρεύουσα et la δημοτική, qu'il appelle la langue naturelle. Mais si les arguments qu'il invoque sont pour une bonne part ceux que jadis mettait en avant l'illustre Smyrniote, l'analogie cependant n'est pas complète. Koraïs demandait que les savants se missent à la portée du peuple, mais en même temps que le peuple s'efforçât de s'élever vers les savants, et d'arriver à comprendre ce qu'ils disent et écrivent; le point de rencontre serait ainsi, comme il dit, τὸ μέσον τῆς κλίμακος. M. K. est un partisan décidé de la langue naturelle; il est beaucoup plus voisin de M. Psycharis que des puristes, et dans le compromis qu'il propose, c'est la langue naturelle qui doit avoir le beau rôle. Nous verrons tout à l'heure quel il est.

L'ouvrage de M. K. est divisé en quatre parties. La première expose, dans ses traits essentiels, l'histoire du développement de la langue et l'origine de la diglossie actuelle. Ce dualisme est dû à une sorte de nécessité historique; trois grandes causes ont empêché la formation d'une langue unique : 1) l'atticisme de l'époque romaine; 2) la renaissance humaniste sous les Comnènes et les Paléologues; 3) le triomphe des tendances archaïsantes au XIXe siècle. Une langue écrite, qui pour l'observateur superficiel a un vernis d'antiquité, s'est ainsi conservée jusqu'à nos jours. De son côté, la langue naturelle n'est pas demeurée stable; elle a subi de nombreux changements, comme toute langue qui vit; de là une séparation, d'autant plus marquée que le développement de la nouvelle κοινή a été faussé par la conquête turque. Après cet exposé, M. K. signale les tentatives faites au commencement du XIXe siècle par les défenseurs de la langue populaire, surtout par les poètes des Sept-Iles, et insiste également sur le rôle de Psycharis. Il retrace alors le conflit récemment provoqué par la traduction des Évangiles en langue vulgaire. Dans la troisième partie, M. K., entrant dans le fond même du sujet, étudie les qualités et les défauts des deux langues. Les savants reprochent à la langue naturelle son incorrection, sa pauvreté, ses nombreux termes d'origine étrangère; mais sont-ce là des obstacles tels que cette langue ne puisse être la langue commune de tout le peuple et surtout une langue littéraire? Les diversités dialectales (M. K. s'étend longuement sur ce point) ne sont pas davantage un obstacle à l'introduction de la langue naturelle dans la littérature. Quant à la langue écrite, son attachement obstiné à la

tradition ancienne et byzantine lui enlève toute possibilité d'être une langue naturelle et vivante, de produire des œuvres vraiment littéraires, et la réduit à l'impuissance; incomprise du peuple, elle ne saurait satisfaire à aucun de ses besoins. Ce funeste état de diglossie fait sentir son influence paralysante dans tous les domaines de la culture intellectuelle; l'âme même du peuple en souffre, et « ressemble à un homme qui ne se montre simple et naturel qu'entre ses quatre murs, mais dans la vie publique ne peut marcher et parler qu'avec une pompe théâtrale » (p. 115-116). Heureusement — ici commence la dernière partie — on commence à écrire dans la langue naturelle, à l'employer dans la prose, et jusqu'ici de grands progrès ont été réalisés. Les partisans de la καθαρεύουσα ne ferment plus les yeux à la vérité, et s'ils ne cèdent pas encore à l'évidence, ils croient du moins pouvoir se tirer d'affaire grâce à un compromis. — Un compromis, c'est en somme ce que demandent aujourd'hui la plupart des modérés, et il y a longtemps que Koraïs le conseillait; mais il est loin d'être entendu de la même façon par tous, car chacun veut tirer à soi le plus possible. — M. K. propose le système suivant : la langue écrite épurée est non-seulement insuffisante, mais encore dangereuse pour l'avenir; la base de la réforme doit donc être la langue naturelle, celle qui est aujourd'hui en usage dans tout le peuple, et qui s'est produite régulièrement du grec ancien par une évolution naturelle permanente. Mais elle devra être tempérée par des emprunts judicieux faits à la langue savante. Elle n'est pas, en effet, assez complète pour se prêter à l'expression de toutes les idées (dans le domaine de la science, par exemple), et, en outre, un certain nombre de mots de la langue savante sont tellement enracinés dans l'usage qu'il serait difficile de ne pas les conserver. Il faudra savoir faire des concessions à la tradition, mais elles devront être réduites au minimum. En principe, il faut rejeter franchement toute influence ancienne et byzantine, et n'admettre de la langue savante que ce qui est absolument indispensable; ainsi la langue naturelle, au lieu de s'helléniser sur le modèle de la καθαρεύουσα, et par suite d'être absorbée par elle, restera le fond même du grec moderne, continuera à se développer selon ses lois propres, et deviendra finalement la véritable langue littéraire du peuple grec. Malheureusement, il n'est pas à prévoir que la diglossie prenne fin de sitôt.

Cette brève analyse d'un ouvrage si plein de vues originales et de justes observations montrera suffisamment, je pense, sur quel terrain se place M. Krumbacher. Il prend les choses au point où elles en sont, et considère le grec moderne non pas seulement en linguiste, mais aussi en historien et en psychologue, j'ajoute en philhellène. Ses théories seront vivement contestées; elles le sont déjà; elles resteront vraisemblablement, je le crains, dans le domaine de la spéculation, car d'une part elles heurtent des préjugés tenaces, et de l'autre, si

l'évolution d'une langue peut se constater dans le passé et se prévoir jusqu'à un certain point pour l'avenir, elle est soumise à une foule de circonstances indépendantes de la volonté humaine. Un compromis, quel qu'il soit, n'a jamais qu'un caractère provisoire; il n'apaise pas les luttes, il les assoupit seulement, et tôt ou tard elles recommencent. La Grèce doit-elle donc renoncer à avoir une langue nationale? Je suis loin, pour ma part, de le penser; mais je me rappelle que Koraïs a écrit quelque part : Ἐπειδὴ ἡ γλῶσσα εἶναι κοινὸν καὶ δημοτικὸν ὅλων τῶν ὁμογλώσσων κτῆμα, τόση μόνον ἐξουσία συγχωρεῖται εἰς τοὺς καλλωπιστὰς αὐτῆς, ὅση δὲν τοὺς κάμνει ἀκατανοήτους εἰς τὸν ἀπαίδευτον λαόν; et ailleurs : Αἱ γλῶσσαι ἀποστρέφονται τὸν δεσποτισμόν. On peut tirer de là des conclusions.

My.

Sainte-Beuve. — **Table alphabétique et analytique des « Premiers Lundis », « Nouveaux Lundis » et « Portraits Contemporains », avec une étude sur Sainte-Beuve, et son œuvre critique,** par Victor Giraud, professeur de littérature française à l'Université de Fribourg (Suisse). — Paris, Calmann-Lévy, 1903, un vol. in-18 de xxvii-379 pp.

Je m'empresse de signaler aux travailleurs l'apparition de cette *Table* qui vient compléter d'une manière si opportune et si heureuse celles qu'avaient déjà dressées A. de Montaiglon pour les six volumes de *Port-Royal* (librairie Hachette) et M. Ch. Pierrot pour les *Portraits Littéraires* et les *Causeries du Lundi* (librairie Garnier). Grâce à M. Giraud, nous voici désormais amplement outillés. Avec ces trois index — que l'on pourrait un jour, si les éditeurs s'entendaient, fondre en un seul — il n'est plus de partie, dans ce vaste domaine qu'est l'œuvre critique de Sainte-Beuve, où l'on ne puisse, *vite et bien*, pratiquer des recherches. Que dans la *Table* de M. G. quelques erreurs se soient glissées, la chose est fort possible, et c'est ce que seuls pourront découvrir ceux qui feront un constant usage. Mais on doit savoir trop de gré aux patients ouvriers qui nous rendent de tels services pour leur reprocher quelque inadvertance dans la transcription d'un nom ou d'un chiffre. M. G. l'a dit excellemment : « Ceux-là seuls, sans doute, *lui* seront bien sévères qui, habitués à des travaux de grand seigneur, ne savent pas combien sont longues, et pénibles, et souvent rebutantes, ces obscures besognes dans lesquelles on est uniquement soutenu par la pensée d'être utile aux autres. » Ce qu'il n'a pas dit et ce que je tiens à dire, c'est qu'à ce simple index, à tant d'égards si précieux, M. G. a joint, sur la critique de Sainte-Beuve et sur sa valeur de forme et de fond, quelques pages aussi substantielles que concises.

Henri Chamard.

Gaston Brière, Pierre Caron, Henri Maïstre. **Répertoire méthodique de l'histoire moderne et contemporaine de la France,** publié sous les auspices de la Société d'histoire moderne. Année 1901, quatrième année. Paris, Soc. nouv. de libr. et d'éd., 1903. In-8°, xl-334 p.

Les précédents volumes du *Répertoire* n'étaient, pour ainsi dire, que le cahier complémentaire de la *Revue d'histoire moderne et contemporaine.* Dès cette année, il est publié sous les auspices de la Société d'histoire moderne. Il acquiert ainsi, pour l'avenir, un caractère de plus grande stabilité; il devient une sorte d'institution permanente, ce dont les chercheurs doivent hautement se féliciter.

On s'étonnerait de voir paraître à la fin de 1903 un répertoire de 1901 si l'on ne connaissait les difficultés inhérentes à ce genre de travail. Elles justifient amplement l'adjonction au duumvirat primitif d'un troisième collaborateur.

Les vaillants auteurs ne reculent d'ailleurs devant aucune charge nouvelle. De 2038 en 1898, le nombre des numéros s'est élevé progressivement à 5278. Mais ce n'est pas seulement la quantité des ouvrages cités qui est devenue énorme, ce sont des compartiments entiers qui se sont ajoutés au plan primitif. Non seulement, dans l'*Histoire intérieure*, on a constitué cette année une section spéciale d'*Histoire des Institutions.* Mais on a encore créé de toutes pièces une section *Histoire des sciences* et une section *Histoire littéraire*, qui contiennent respectivement 270 et 578 numéros. Joli résultat pour un début, et sur des terrains dont l'un au moins était peu familier aux trois auteurs et à la plupart de leurs collaborateurs. Travail ingrat entre tous, puisqu'il expose ceux qui l'ont entrepris aux critiques toujours faciles des spécialistes. — L'histoire littéraire est subdivisée en : Généralités et histoire par époques, Histoire par genres, Biographies et monographies critiques (par ordre alphabétique). — L'histoire des sciences comporte, pour chaque grand groupe de sciences, une section biographique.

Le *Répertoire* se trouve aujourd'hui comprendre une vingtaine de compartiments, subdivisés à leur tour. Cette multiplicité des divisions n'est pas sans quelques inconvénients, que les auteurs signalent dans leur préface. Fallait-il mettre Taine à Histoire de la philosophie (*De l'Intelligence*), à Histoire des Lettres (*Littérature anglaise*) ou à Histoire de l'histoire (*Origines*)? Fallait-il placer les études de M. Camille Bloch dans Généralités de l'histoire économique ou dans Histoire économique du xviiie siècle? Le jeu des trois index (ils remplissent maintenant 38 pages) remédie en grande partie à ces inconvénients, inhérents à tout répertoire méthodique.

La table des périodiques (complète pour les périodiques français, très abondante pour les étrangers) est établie avec le plus grand soin.

De plus en plus le *Répertoire* devient un instrument de travail de

premier ordre et de première nécessité. Si ce n'était nous plaindre de trop de richesses, nous dirions même qu'on est effrayé, tout en se réjouissant, de le voir ainsi s'enfler d'année en année. On ne pense pas sans inquiétude à l'heure où le fascicule unique devra fatalement se dédoubler! Celui de 1898 n'avait que 119 pages!

Henri HAUSER.

Jean JAURÈS. **La Constituante** (1789-1791). Paris, Rouff, gr. in-8°, s. d. 750 et VII p. collection de l'*Histoire socialiste*.

J'arrive bien tard pour signaler ce livre aux lecteurs de cette *Revue*, mais il est du petit nombre des œuvres dont l'intérêt puissant ne passe pas avec l'actualité. Livre de vulgarisation, de combat, de parti, disent les esprits superficiels ou les pédants qu'effarouchent sa rouge couverture et la franchise de son titre *Histoire socialiste!* Sans doute, mais aussi livre de science claire et pénétrante, véridique et neuve, livre de haute conscience, livre à méditer et à scruter par les professionnels eux-mêmes, parce qu'il renouvelle déjà sur bien des points et des plus importants cette histoire de la Révolution, si étudiée en apparence, et qu'il la renouvellera davantage encore par les discussions qu'il provoquera, par les aperçus qu'il ouvre et les compléments qu'il appelle.

Aucune tentative aussi vaste, aussi hardie et aussi heureusement conduite dans l'ensemble, n'avait encore été faite d'une part pour joindre au tableau des événements politiques de la Révolution le tableau des faits économiques qui les conditionnent et les expliquent, et d'autre part pour mêler à la vie de la capitale, que se bornent à retracer d'ordinaire les histoires générales, la vie de la France entière si négligée par elles et pourtant si importante dans sa complexité.

C'est une vue banale aujourd'hui que de considérer la Révolution comme une conquête de la bourgeoisie. Il était plus difficile de sortir des généralités où se complaisent les historiens de l'école marxiste, et d'apporter une étude précise, détaillée et pénétrante de la puissance économique de la classe bourgeoise à la veille de 1789. M. Jaurès l'a fait en des pages admirables (39 133). Il y montre comment la royauté fut placée peu à peu sous la dépendance des fermiers généraux et des capitalistes, pourquoi les rentiers, ne croyant plus leurs créances en sûreté, sont devenus révolutionnaires et anticléricaux, les biens d'église seuls pouvant payer leurs créances, pourquoi les artisans et les campagnards, dont la conscience de classe n'était pas encore éveillée, choisirent d'eux mêmes ces opposants pour chefs. Entrant en plein dans la réalité, il décrit les grandes places commerciales d'alors, Bordeaux, Marseille, Lyon, Nantes, Grenoble, notant avec

soin les caractères particuliers de chacune, insistant sur les détails concrets, ne reculant pas devant les plus menus, nommant les principaux marchands, facteurs historiques égaux en importance aux princes ou aux ministres, résumant avec intelligence les histoires locales et les complétant au besoin par les documents contemporains, les articles et les mémoires de Roland, le Dictionnaire du commerce de Savary des Bruslons, etc. Chemin faisant, il jette des aperçus nouveaux d'une profonde justesse. L'entente, la fusion d'une bourgeoisie riche et d'une noblesse active qui donnait à Lyon un caractère unique, expliquera l'originalité de son histoire pendant la Révolution (p. 83). Les formidables rancunes soulevées chez les ouvriers du faubourg Saint-Antoine par les odieux règlements de la marque des cuirs font comprendre l'ardeur farouche de leur foi patriotique (p. 108). Ailleurs, d'une comparaison de la liste des propriétaires de maisons dans certains quartiers de Paris avec la liste de leurs habitants, M. J. peut conclure que dès cette époque la plupart des maisons de la capitale étaient des objets de rente, des immeubles de rapport (p. 125).

Au tableau des villes et des bourgeois succède celui des campagnes et des paysans, non moins large, non moins poussé, non moins neuf. On y voit comment le droit de propriété est devenu de plus en plus exclusif au cours du xviiie siècle, comment les droits de glanage et de vaine pâture qui facilitaient l'existence de la plèbe paysanne furent réduits progressivement, pourquoi les seigneurs poussèrent au partage des communaux dont ils se réservaient le tiers par le droit de triage (p. 202), et on comprend que toutes ces mesures restrictives des droits des pauvres aient produit une grande agitation parmi les paysans et les aient préparés à la Révolution. On y voit aussi que dès 1789 le divorce entre la bourgeoisie et le peuple, qu'accentuera la politique religieuse de la Constituante, était déjà beaucoup plus marqué dans les campagnes que dans les villes (p. 220).

Ayant ainsi assis son œuvre sur une solide fondation économique, M. J. aborde enfin le récit des faits. Je ne puis le suivre dans tous ses développements, mais je veux indiquer les points qui m'ont paru particulièrement importants et neufs. Je ne connais nulle part une interprétation aussi frappante et aussi juste de la nuit du 4 août (p. 283 et suiv.). Que le lecteur lise ces pages pénétrantes. Il y verra que dans cette nuit fameuse nobles et bourgeois firent preuve d'un désintéressement plus apparent que réel, et avec quelle habileté ils offrirent les dîmes ecclésiastiques en sacrifice expiatoire aux colères paysannes. Sans la résistance passionnée des paysans qui refusèrent de racheter les droits féodaux, la simple exécution des décrets aurait fait des nobles les premiers capitalistes de France et livré à la Contre-Révolution un formidable trésor de guerre (p. 291 et suiv.).

L'analyse de la constitution de 1791 est remarquable. M. J. y

montre bien que la distinction des citoyens actifs et des citoyens passifs ne fut pas à cette date une mesure de classe, une arme de la bourgeoisie contre le peuple, mais une mesure de parti, inspirée par le désir commun à tous les patriotes d'écarter des élections cette plèbe misérable qui était dans la dépendance des nobles et des prêtres.

Plus digne d'attention encore est l'étude de la vie municipale à la ville et à la campagne dans les premières années de la Révolution (p. 412-435). M. J. y raconte la lutte de la bourgeoisie oligarchique en possession des anciennes charges municipales avec la bourgeoisie révolutionnaire à Bordeaux, à Marseille, à Nantes, à Lyon, etc. — Entre autres conclusions qu'il formule je détache celle-ci : Le personnel municipal nommé en 1789 ne fut pas renouvelé dans son ensemble jusqu'au 31 mai 1793, date qui marque la première scission grave de la bourgeoisie avec la Révolution.

La difficile question des assignats est exposée avec une grande clarté ; la vente des biens nationaux, retracée jusque dans le détail le plus minutieux. En passant, M. J. note que la vente du mobilier monastique déshabitue le peuple du respect superstitieux des choses saintes (p. 517). Son étude de la Constitution civile du clergé abonde en vues perçantes. Il montre entre autres choses pour quelles raisons décisives cette Constitution si décriée s'imposait alors aux patriotes ; il estime qu'elle fit beaucoup pour la liberté intellectuelle du peuple, il note la pénétration réciproque de la religion et de la philosophie dans les âmes troubles de beaucoup de prêtres d'alors, etc.

Le chapitre sur les partis et les classes en 1791 renferme des parties brillantes, comme celles qui sont consacrées à la question coloniale, à la politique ouvrière de Marat, à la vie économique du pays pendant les premières années de la Révolution. M. J. n'a pas de peine à démontrer combien est fausse l'opinion d'après laquelle l'émigration aurait arrêté l'essor du commerce et de l'industrie. L'année 1791 est marquée au contraire par un vigoureux réveil économique.

Le chapitre sur la fuite à Varennes n'est pas enfin un des moins originaux de ce livre où la nouveauté et la profondeur des jugements éclate à chaque page. On y verra quels effets surprenants M. J. a tiré du simple rapprochement méthodique aux mêmes dates des lettres de Fersen et des articles des journaux, notamment de la feuille de Marat.

M. J. n'est pas pour rien un homme politique au sens le plus aiguisé et le plus fin ; il a apporté à l'étude des textes de lois, des articles de journaux etc., un flair tout particulier qui touche parfois à la divination. Mêlé à la vie fiévreuse des assemblées et des partis, il était plus apte qu'un professeur, qu'un homme de cabinet, à revivre les émotions, les pensées claires ou obscures des Jacobins du temps passé, il était plus près d'eux, il les entendait à demi-mot. Par une singulière bonne fortune, cet homme politique était doublé d'un professeur rompu aux bonnes méthodes, sachant et voulant s'informer

et pénétré d'un respect scrupuleux pour la vérité. On est stupéfait de la richesse et de la nouveauté de sa documentation, autant que de son extraordinaire puissance de travail et de coordination. Il n'a pas pris seulement le temps de lire, il a critiqué et commenté les documents et les histoires comme un maître, comme l'auteur des *Preuves*. Grands et petits historiens sont disséqués par lui en un tour de main, Taine et M. A. Lichtenberger, les Goncourt et M. Robinet, M. Loutchitsky et M. Karéiev, etc. Les quelques notes qui terminent ce premier volume et où il défend sa méthode offrent parfois des modèles de critique en raccourci.

Quand j'aurai ajouté enfin que ce livre présente la plus riche moisson d'illustrations révolutionnaires qui ait jamais été recueillie, estampes, gravures du temps, fac-similés reproduits par la photographie et la plupart inédits [1], j'aurai donné l'impression, je pense, qu'aucune des autres histoires générales de la Révolution n'approche de celle-ci en intérêt et en nouveauté.

Est-ce à dire que tout y soit à louer? Tant s'en faut! Sous prétexte qu'il faisait avant tout œuvre de vulgarisation, M. J. a supprimé toutes les références et il s'est borné à la sèche mention des auteurs qu'il cite. Il en résulte que son livre ne peut à aucun degré passer pour un instrument de travail et qu'il est difficile de vérifier et de contrôler sa documentation. Comme il a dû forcément travailler vite, très vite, il a fait souvent entrer dans son récit des documents in extenso, lois, articles de journaux, etc..., intéressants sans doute, mais trop longs et d'une lecture pénible pour le peuple, quoi qu'il en pense. Sous couleur de donner l'impression de la réalité, il reproduit des pages entières de noms d'acquéreurs de biens nationaux avec l'indication de leurs achats, leurs prix, leur contenance. C'est excessif. — En dépit de l'étendue prodigieuse de ses lectures, il n'a pu éviter des lacunes graves que lui a reprochées justement M. Sagnac dans son compte rendu [2]. Il ne parle que dans la conclusion et d'une façon très sommaire du mouvement d'idées qui a préparé la Révolution. Il ne dit rien ou presque rien des loges maçonniques dont l'action sur les événements mériterait d'être étudiée. Son récit de la séance royale du 23 juin 1789 est incomplet et fautif parce qu'il ignore l'important passage des Mémoires de La Révellière où est racontée la résistance à main armée qu'opposa la noblesse patriote à l'évacuation de la salle de l'Assemblée par les gardes du corps. Son étude sur les journées

1. Le juge le plus compétent, M. Aulard, a pu dire de cette illustration : « Voilà une iconographie exquise et variée, comme je n'en connais pas d'autre. C'est à Carnavalet surtout que M. Jaurès a trouvé ces estampes, que je ne me lasse pas de regarder et dont les légendes m'ont révélé plus d'un fait important, notamment la date de la fondation de la première société populaire.... », *Révolution française*, t. XLIII, p. 298.

2. *Revue d'Histoire moderne* du 15 janvier 1903, p. 279 et suiv.

d'octobre, d'ailleurs exacte dans l'ensemble, est pourtant insuffisante. Il ne sait pas que le veto suspensif fut le résultat d'un marché passé entre Barnave et Necker par l'intermédiaire de Mme de Staël, qu'au début de septembre 1789 les modérés du parti Mounier s'unirent aux aristocrates pour inviter Louis XVI à transférer le gouvernement à Compiègne ou à Soissons loin du peuple de Paris [1].

Incomplet et insuffisant aussi ce qu'il dit de la Fédération. Il n'a pas vu que les premières fédérations furent avant tout des ligues armées au service de la cause populaire, qu'elles remontent à l'agitation qui a suivi le 14 juillet, à l'armement des gardes nationales. Ce ne furent pas les municipalités, mais les gardes nationales qui se fédérèrent. En dépit de quelques bonnes parties, l'histoire religieuse n'est pas sans reproche. M. J. d'ordinaire si pénétrant ne s'est pas demandé pourquoi le pape attendit neuf mois, un siècle dans ce temps où les choses marchaient si vite, avant de condamner la Constitution civile. Il n'a pas vu la répercussion des affaires d'Avignon et du Comtat sur la politique générale de la papauté.

Je lui reprocherai encore d'avoir laissé dans un demi-jour lointain le caractère mystique et profondément religieux du patriotisme. Il n'a fait que soupçonner comme Michelet l'existence de la religion révolutionnaire, il ne l'a pas définie, ni analysée. Aussi ne comprend-il qu'à moitié l'attitude des révolutionnaires à l'égard de l'Église romaine.

Les éloges hyperboliques qu'il décerne si souvent à Mirabeau, auquel il fait dans son récit une si grande place, me paraissent tout à fait injustifiés. Mirabeau que personne n'estimait, dont tout le monde se défiait, et à juste titre, n'a joué dans la Révolution qu'un rôle personnel très secondaire.

Je regrette enfin que M. J. n'ait pas donné plus de soin à la disposition extérieure de son livre, à la typographie. Les chapitres sont peu nombreux et d'un seul bloc. Pas de titres, ni de sous-titres; les pages se suivent, compactes et serrées; ce qui ne facilite pas précisément ni la lecture ni les recherches.

Sans exagérer ni atténuer la portée de mes critiques comme de mes éloges, je voudrais que M. J. permît au professeur que je suis de lui adresser un vœu en terminant. C'est qu'il nous donne avant peu une édition abrégée de son livre si remarquable à tant d'égards, une *édition pour les classes* qui rendrait les plus grands services à la cause de l'enseignement laïque qui doit être avant tout un enseignement de vérité.

Albert Mathiez.

---

1. Ainsi que j'espère l'avoir montré, *Revue Historique*, 1898-1899, *Étude critique sur les journées d'octobre.*

— La cinquième édition de la *Praktische Theologie* du Dr E. C. Achelis vient de paraître (Tübingen, Mohr, 1903; in-8°, xvi-327 pages). — L.

— M. R. Homburg publie d'après trois manuscrits (Paris. gr. 1631; Ambros. A 56; Panorm. III B 25) le texte de l'*Apocalypse d'Anastasie* (*Apocalypsis Anastasiae;* Leipzig, Teubner, 1903; in-8°. xvi-42 pages). Ce curieux ouvrage a été édité en partie, il y a quatre ans, par L. Radermacher. M. R. H. en donne le texte complet, avec la collation des manuscrits, se réservant de traiter ailleurs de l'origine et du caractère de ce document. — L.

— Dans sa conférence sur les miracles bibliques (*Die biblischen Wunder*; Tübingen, Mohr, 1904; in-8°, 37 pages), M. F. Ziller observe à bon droit que l'idée du miracle n'est pas la même dans toutes les parties de la Bible ni à toutes les, époques de l'histoire biblique; il entreprend d'analyser ces différentes conceptions, ainsi que les influences qui ont contribué à la notion du miracle telle qu'elle existait au commencement de l'ère chrétienne et qu'on la trouve dans le Nouveau Testament. La conclusion de l'auteur manque un peu de clarté : les vrais miracles sont ceux que l'on a soi-même éprouvés ou revécus, et qui proviennent d'un développement normal du sentiment religieux et de la connaissance religieuse. — A. L.

— Les sermons de M. J. Bauer (*Predigten über Worte Jesu*; Tübingen, Mohr, 1903; in-8°, vii-122 pages) sont des exhortations morales qui échappent à la compétence de cette *Revue*. Ils n'en sont pas moins édifiants. — A. L.

— Les conférences de P. E. Lucius, sur les missions (protestantes) à l'intérieur et à l'extérieur, paraissent après la mort de leur auteur (*Zur aüssern und innern Mission*; Tübingen, Mohr, 1903; in-8°, 186 pages). On lira surtout avec intérêt celles qui concernent les conditions de la victoire du christianisme dans l'empire romain et l'avenir des missions évangéliques chez les païens. — A. L.

— Une nouvelle édition augmentée de l'étude publiée par M. J. Jeremias sur le code de Hammurabi vient de paraître (*Moses und Hammurabi*; Leipzig, Hinrichs, 1903; in-8°, 63 pages). Cf. *Revue* du 10 août 1903, p. 126. — A. L.

— M. C. Bezold expose sommairement le progrès des découvertes assyriologiques et leurs conséquences pour l'interprétation de la Bible (*Die babylonisch-assyrischen Keilinschriften und ihre Bedeutung für das Alte Testament*; Tübingen, Mohr, 1904; in-8°, 67 pages) : travail méthodique et sagement critique, où l'on évite toutes les opinions extrêmes. La tendance de l'auteur, s'il en avait une, serait plutôt à diminuer qu'à exagérer les rapports de l'assyriologie avec la Bible. — A. L.

— On trouvera, dans la conférence de M. K. Budde sur la portée religieuse du débat concernant la Bible et l'assyriologie (*Was soll die Gemeinde aus dem Streit um Babel und Bibel lernen*; Tübingen, Mohr, 1903; in-8°, 38 pages), des considérations touchant l'inspiration des Écritures, la façon d'entendre le développement historique de la religion d'Israël et d'expliquer l'emprunt de mythes comme celui du déluge, qu'il n'est pas sans intérêt de comparer avec certains essais de théologiens catholiques sur ce même sujet. — A. L.

— La brochure de M. H. Zimmern, *Keilinschriften und Bibel* (Berlin, Reuther, 1903; in-8°, 54 pages), sera un des meilleurs écrits provoqués par la controverse sur Babylone et la Bible. On y trouve exposés avec beaucoup de clarté les points de contact certains, probables ou possibles, qui existent entre la tradition reli-

gieuse de Babylone et la tradition biblique. L'auteur s'exprime très sagement sur le rapport que l'historien peut et doit admettre entre ces deux traditions. — A. L.

— La critique de M. J. Hehn est beaucoup moins nuancée, et la juste portée des rapprochements qu'il fait entre les textes babyloniens et les textes bibliques, sur la question du péché et de la rédemption (*Sünde und Erlösung nach biblischer und babylonischer Anschauung*; Leipzig, Hinrichs, 1903; in-8°, 62 pages), est moins bien sentie, moins finement analysée et exprimée. Certains détails sont tout à fait contestables : dans le combat de Marduk contre Tiamat il ne s'agit pas de péché, et l'on se donne une peine bien inutile à vouloir reconnaître dans Tiamat le serpent de la Genèse. — L.

— M. A. C. Headlam traite en théologien anglican, respectueux de l'Écriture et de la tradition, et en critique bien informé, très ouvert, mais prudent, des sources et de l'autorité de la théologie dogmatique (*The sources and authority of dogmatic theology*). La critique, conclut-il, ne détruira pas l'autorité de la révélation chrétienne, mais elle changera grandement la méthode du théologien. — L.

— M. René Basset a publié en 1902 *une complainte arabe sur Mohammed et le Chameau.* (Florence, 1902 Giorn, S. Asiat. It.). Elle reproduit, sous une forme populaire et poétique, une légende qui a été donnée notamment par Bargès et qui a pour origine un récit d'ed Demiri, que l'auteur discute dans une introduction. Le mètre est intéressant ; R. B. en cite d'autres exemples dans le même genre poétique, en indiquant le rythme très particulier qu'y appliquait le chanteur de l'Ouarsenis auquel il doit de connaître ce curieux spécimen de poésie maghrébine. — Le même auteur a publié à part le *rapport sur les études berbères et haoussa*, qu'il avait présenté au Congrès des Orientalistes de Hambourg (Journ. Asiat., 1902). — M. G. D.

— La vingt-quatrième édition de la grammaire grecque de Curtius (*Griechische Schulgrammatik* von Curtius-v. Hartel, 24te Auflage bearbeitet von Dr Florian Weigel. Vienne, Tempsky, 1902; IV-310 p.) est accompagnée de *Bemerkungen zur Bearbeitung der gr. Schulgr.* (x pages), où les principales modifications sont indiquées et justifiées. Ces modifications, assez importantes, tendent principalement à simplifier, et il est à remarquer qu'un grand nombre d'explications nouvelles ont pour but de montrer aux élèves que beaucoup de prétendues irrégularités sont parfaitement conformes au système général de la langue. A ce point de vue, on notera surtout les règles relatives à la formation des comparatifs et superlatifs en ιων et ιστος, et à celle du parfait dans les verbes à muette, ainsi que le chap. 12, les dernières classes des verbes en ω. On approuvera, dans la syntaxe, le choix d'un vers facile à retenir, comme exemple pour les règles les plus importantes. Cette nouvelle revision est un progrès ; il est d'autant plus regrettable que l'on y trouve encore des règles comme celle-ci, d'un empirisme suranné : « § 62, l'adverbe se forme des adjectifs en changeant la terminaison ων du gén. plur. masc. en ως ». — My.

— Un jeune archéologue grec, M. Arvanitopoullos, dont la *Revue* a déjà signalé les *Questions de droit attique*, a réuni en une brochure une série d'articles publiés dans le journal Ἀθῆναι (déc. 1902-janv. 1903), relatifs au bronze connu sous le nom de *Éphèbe de Cérigotto* (Ὁ Ἔφηβος τῶν Ἀντικυθήρων, Athènes, typ. Ἑστία, 1903, 41 p.). La statue est maintenant complète, mais elle a été restaurée avec peu de soin. L'hypothèse de M. A. est distincte de celles qui ont été propo-

sées jusqu'ici : la main droite n'aurait tenu aucun objet ; la gauche aurait tenu un attribut qui serait un strigile ; l'éphèbe serait alors un apoxyomène, au moment où il va entrer en action. Ces conclusions, qui s'appuient sur un examen minutieux du bronze, sont assez plausibles ; en tous cas, il semble bien, autant que l'on peut en juger par la mauvaise reproduction p. 16, que la main gauche tenait quelque chose. Ce qui paraît moins sûr, c'est l'attribution à Alcamène, bien que la date de l'œuvre, de l'avis général, soit environ 400 avant J. C. — My.

— M. Fred. B. R. Hellems a soutenu, pour obtenir le grade de docteur en philosophie de l'Université de Chicago, une thèse sur la *Lex de Imperio Vespasiani*. Cette thèse, brochure d'une vingtaine de pages, n'apporte point de solution nouvelle ni originale aux diverses questions que soulève la *Lex*. Après avoir reproduit le texte du document et l'avoir traduit en anglais, M. F. H. commente chacun des paragraphes l'un après l'autre, en s'occupant moins de la réalité historique des pouvoirs de Vespasien que de leur source constitutionnelle. Il laisse passer, sans y accorder la moindre attention, des expressions comme : *senatui populoque romano commendaverit*, *comitiis quibusque*...., *si populi plebisve jussu acta essent*... ; la mention du *populus*, de *comitia*, de la *plebs* à l'époque de Vespasien est assez curieuse pour que l'on s'y arrête. Au commentaire de chacune des clauses de la *Lex*, succède un commentaire général de quatre pages, qui n'est guère qu'un résumé des opinions de Pelham, Mommsen, Cantarelli. En un mot, c'est là un travail honnête, sans plus. — J. T.

— En 1901 et 1902, M. P. Garofalo a publié quelques études : *Il « Census » sotto l'Impero*, où sont donnés, en même temps que de brèves indications générales, quelques détails sur le *Census* dans les Gaules et en Espagne ; — *Le Hispaniae nell' Itinerarium Antonini*, *Sulla geografia delle Galliae sotto l'impero Romano*, *Note di Storia Elvetica*, simples notes de géographie ancienne ; — enfin *Sulle armate Tolemaiche*, travail un peu plus développé que les précédents, dans lequel l'auteur esquisse l'histoire de la marine macédonienne sous Alexandre et de la marine égyptienne sous les Ptolémées. — J. T.

— M. le Dr Carton, qui a déjà rendu d'importants services à l'archéologie de l'Afrique du Nord, vient de publier une étude détaillée et précise sur le *Théâtre romain de Dougga*, fouillé par lui en 1891, 1892, 1898, 1899 et 1900 (Mémoire présenté à l'Académie des Inscriptions, Paris, 1902, 117 p. et 18 pl. hors texte). Grâce à la persévérance de M. C., le théâtre romain de Dougga est aujourd'hui complètement dégagé ; c'est l'un des monuments les plus complets et les mieux conservés de la Tunisie. L'auteur, après avoir rappelé les principaux épisodes de ses campagnes de fouilles, donne une description très exacte du théâtre. Tous les détails d'architecture, de sculpture, de mosaïque, tous les textes épigraphiques découverts dans le théâtre, sont étudiés avec soin et compétence. M. C. rapproche souvent le théâtre de Dougga d'autres théâtres romains, en particulier de ceux de Timgad et de Djemila ; plus près de Dougga, le théâtre de Ctemtou lui aurait fourni des points de comparaison peut-être plus nombreux et plus frappants. La cavea et ses divisions, les deux vomitoires latéraux, la disposition du *proscenii pulpitum* offrent en effet, dans les deux édifices, de curieuses analogies. L'intérêt capital du théâtre de Dougga, c'est la conservation de la scène. Tandis qu'ailleurs seules ou presque seules la *cavea* et l'*orchestra* sont aujourd'hui reconnaissables, à Dougga M. C. a retrouvé la scène et ses dépendances. Il les a décrites dans son mémoire avec beaucoup de précision. Au total, le Mémoire du Dr Carton est une œuvre consciencieuse, importante pour la connaissance de l'archéologie africaine,

et qui est appelée à rendre de grands services. Dix-huit planches hors texte illustrent cet ouvrage et en rendent la lecture encore plus attrayante. — J. TOUTAIN.

— M. BRÉHIER, professeur à l'Université de Clermont-Ferrand, recherche, dans un mémoire présenté au XIIIe congrès des Orientalistes à Hambourg (*Les colonies d'Orientaux en Occident au commencement du moyen âge*; v^e-viiie siècle. Leipzig, Teubner; extrait de la *Byz. Zeitschrift*, XII, 1 et 2, p. 1-39), quel a été le rôle des Orientaux en Occident après l'invasion des barbares, et quelle a été leur influence sur la civilisation. Un premier chapitre nous montre les « Syriens », comme ils étaient appelés généralement, établis dans les principales villes d'Occident, où ils se livrent au commerce, s'adonnent aux professions libérales, et occupent des situations prépondérantes dans le clergé, en Italie, en Espagne, en Gaule, jusqu'en Germanie et en Grande-Bretagne. Un second chapitre étudie leurs importations; ils avaient à peu près le monopole du commerce des denrées précieuses et des objets de luxe; leur influence sur l'orfèvrerie et l'ornementation des étoffes précieuses est incontestable; la culture morale de l'Occident doit beaucoup à la conception orientale de la vie religieuse. La civilisation apportée dans l'Europe latine par les Orientaux a donc été comme une digue opposée à la barbarie, et a préparé la renaissance carolingienne. Ce mémoire est rempli de faits et très documenté; c'est un tableau d'ensemble dont tous les traits ont été fixés soigneusement. Il pourra être le point de départ d'études originales dans un domaine encore peu exploré. — MY.

— La controverse sur Colomb devient plus passionnée à mesure qu'elle se prolonge (Cf. *Rev. crit.* 1903, n° 1). M. Henry VIGNAUD publie une nouvelle réplique, sous le titre prolixe à la manière de jadis : *La route des Indes et les indications que Toscanelli aurait fournies à Colomb. Lettre au Dr Jules Mees de Gand qui pourra intéresser le Dr Sophus Ruge de Dresde* (Paris, Leroux, 1903, 35 p.). L'auteur discute et réfute plusieurs objections de ses contradicteurs, et souvent, semble-t-il, avec succès; mais il y met de l'aigreur, surtout contre le Dr Ruge. Cette brochure devra être versée au dossier qui menace de s'enfler encore. — B. A.

— M. VAN ORTROY, dont le travail sur *l'œuvre géographique de Mercator* fait autorité, consacre à celle de Pierre Apian une bibliographie qui est un modèle du genre (*Bibliographie de l'œuvre de Pierre Apian.* Extrait du *Bibliographe moderne*, mars-octobre 1901. Besançon, Impr. Paul Jacquin, 1902, 118 p.). Il a exploré les bibliothèques et dépôts à la recherche des exemplaires connus et inconnus : parmi ces derniers il en est qu'il faut désespérer de retrouver; l'auteur en compte seize, signalés en diverses publications. L'œuvre qui subsiste se divise en cartes, au nombre de 8, et livres et opuscules, au nombre de 25. Chaque exemplaire est décrit minutieusement, avec reproduction de titres, dédicaces, légendes et souvent d'images, avec l'indication des bibliothèques et des cotes pour les exemplaires de chaque édition. Dans ces notices se dissimulent trop modestement des observations critiques très précieuses. — B. A.

— Les touristes qui voudront parcourir les côtes de la Manche, se muniront avantageusement du volume de M. Ch. LENTHÉRIC (*Côtes et Ports français de la Manche.* Paris, Plon, 1903, III-318 p., 8 cartes et plans). Ils y trouveront sur tous les ports et hâvres et jusqu'aux hameaux de pêche des renseignements historiques et statistiques; une explication de l'interférence des marées et du mascaret. Les plus érudits contrôleront sur place l'identification avec les localités celtiques et gallo-romaines; ils apprendront aussi que Londres, capitale de l'Empire britan-

nique, « n'est que la fille d'un bourg de notre continent, Londinières, *Londinum* à quelques kilomètres de Dieppe »; et que Douvrend du val de l'Eaulne, « semble avoir donné son nom à Douvres » (p. 218). A quelle fin M. L. a-t-il dressé sur le port et la baie de Seine une bibliographie où il ne procède ni par ordre chronologique ni par ordre alphabétique et où il cite Dufrénoy et Élie de Beaumont, *Explication de la carte géol. de France*, de Lapparent, *Manuel de géologie*, sans autre référence, et en bloc les cartes modernes des ingénieurs hydrographes et des ingénieurs des ponts et chaussées sans plus d'indications? — B. A.

— Quand un écrivain prend un pseudonyme comme *Verax*, il faut se méfier. Un *Verax* essaie en un volume intitulé *La Roumanie et les Juifs* (Bucarest, I. V. Socecu, 1903, IX-377 p. avec des tableaux statistiques dans le texte, une carte et trois planches hors texte) de justifier la politique du gouvernement et des classes dirigeantes de Roumanie à l'égard de leurs compatriotes juifs. La thèse se résume en cet argument : les Juifs sont étrangers; donc il est légitime de les traiter en ennemis. Proposition odieuse au regard du droit naturel, fausse au regard du droit public. Si les Juifs en masse sont étrangers en Roumanie, de quelle nationalité se réclament-ils? Et par quel abus les contraint-on au service militaire? Ils sont, ajoute-t-on, des agents de démoralisation. Ont-ils beaucoup à faire au milieu d'un peuple corrompu jusqu'à la moelle par le régime des boiars? La querelle, conclut-on, est économique et non religieuse. La belle excuse! En dehors de ce plaidoyer, le livre fournit à la polémique des données curieuses, d'intéressantes statistiques et des documents peu connus en Occident. — A.

— Sous le titre assez vague de *Vieille France. Jeune Allemagne* (Paris, Perrin, 1903, in-16, p. 321), M. Georges Goyau a réuni quelques articles sur des questions à la fois religieuses et politiques qui peuvent se grouper autour d'un centre commun : l'expansion extérieure du catholicisme français et du protestantisme allemand. Malgré deux chapitres sur les Croisades et sur Jeanne d'Arc (qu'il est bien exagéré de nous présenter à l'aide de quelques obscurs témoignages comme la continuatrice de Godefroi de Bouillon), il s'agit de faits d'expansion moderne : l'évolution du protectorat religieux de la France dans l'empire ottoman, les efforts du cardinal Lavigerie en faveur de l'union des églises orientales, enfin l'action diplomatique de notre ancien ambassadeur à Rome, Lefebvre de Béhaine. Pour l'Allemagne l'expansion du luthéranisme est marquée dans deux faits : le voyage que fit il y a cinq ans en Palestine l'empereur Guillaume, dont la mentalité religieuse n'est pas parfaitement saisie, car elle ne tient pas tout entière dans la formule du luthéranisme; puis, conté avec beaucoup de menus détails, le mouvement politique malgré ses dehors religieux du *Los von Rom* en Autriche de 1898 à 1902. M. G. est très au courant des questions religieuses, on le sent bien informé, mais il reste trop l'avocat des intérêts dont il s'est fait l'historien pour emporter notre conviction absolue. En outre, si l'on suit ses expositions avec plaisir, malgré la forme un peu précieuse, elles gardent partout quelque chose de fluide qui empêche, l'article lu, la représentation nette d'une conclusion précise (P. 237, les premiers livres d'école en slovène ne datent pas seulement d'un demi-siècle et du prince-évêque Slomsek. Il faut remonter jusqu'en 1548, jusqu'à l'imprimerie slovène qu'avait établie à Urach un exilé de la Carniole, Primus Truber). — L. R.

— Sous le nom délusoire de *Journal*, qui implique une idée de notions recueillies à la hâte et, par suite, peu sûres, la *Société Finno-Ougrienne*, de Helsing-

fors, a publié depuis 1886 vingt-un fascicules destinés à recevoir, outre les discours et rapports annuels du président (en finnois et en français, plus rarement en allemand), des mélanges trop peu étendus pour figurer dans la série des *Mémoires*, mais qui, pour être courts, n'en ont pas moins une grande valeur scientifique. Le dernier paru de ces périodiques (*Suomalais-ugrilaisen Seuran aikakauskirja*, XXI, Helsingfors, 1903, 238 p. in-8°) traite des *Mordouines Karatai*, tribu de 1700 individus qui sont chrétiens et tatarisés, par H. Paasonen; — du *dialecte mongol d'Ourga*, comparé à la langue écrite, par G. J. Ramstedt; — du *Voyage d'Irjœ Wichmann chez les Zyrianes* en 1901-1902, pour étudier leur vocabulaire, leur grammaire, les ouvrages écrits en leur langue, leur littérature, leurs tissus, dont quatre planches représentent de remarquables spécimens; — des publications relatives aux *idiomes lapons*, faites par des Finnois, des Hongrois, des Norvégiens, des Suédois, notice bibliographique par Konrad Nielsen; — des voyages de *H. Paasonen chez les peuples de l'Oural*; de *K. F. Karjalainen chez les Ostiaks*; de *A. Kannisto chez les Vogoules*. — Dans un *Discours* et un *Rapport annuel*, l'éminent linguiste O. Donner a exposé les travaux et les publications de la Société et annoncé la préparation d'un *Atlas ethnographique et historique des peuples ougro-finnois*, accompagné d'un texte où les noms indigènes seront, nous l'espérons, transcrits en russe et en finnois. — E. Beauvois.

— M. le lieutenant Guillaume de Champeaux, qui a pris part au récent mouvement de pénétration dans l'extrême sud algérien, en a rapporté une brochure : *A travers les Oasis sahariennes. Les Spahis sahariens* (Paris, Chapelot, 1903. In-8°, p. 110. Prix : 4 fr.). Ce n'est guère qu'un carnet de notes, mais elles sont très précises, et comme la matière était maigre, suffisantes en somme. Sur les trois groupes d'oasis du Gourara, du Touat et du Tidikelt, sur leurs productions, mode de culture et d'irrigation, leur population (50,000 hab. environ), leur organisation sociale très rudimentaire, leurs mœurs et leur genre de vie, M. de Ch. nous livre des renseignements qui seront les bienvenus, parce qu'ils sont ceux d'un observateur scrupuleux. Quant à l'intérêt que présente pour nous la possession de ces postes, l'auteur est assez sceptique. A son esquisse géographique et ethnique succède un court aperçu historique sur la conquête et l'occupation des oasis et enfin quelques pages sur l'organisation du corps de spahis sahariens, de *méharistes*, créé en 1894 et supprimé en 1902. Un tableau des principaux itinéraires et une carte des oasis, de nombreuses et très nettes reproductions photographiques ajoutent à la valeur documentaire de cette monographie. — L. R.

— Dans son livre : *La question d'Orient. La Macédoine. Le chemin de fer de Bagdad* (Paris, Plon, 1903, in-16, avec six cartes, pp. xv, 397. Prix : 4 fr.) — de ces trois titres le dernier est le vrai; la question de la Macédoine n'occupe à la fin du volume que quelques pages n'offrant rien de bien nouveau — M. André Chéradame veut démontrer la thèse suivante. Dans le chemin de fer de Bagdad le caractère international de l'entreprise n'est que spécieux; en réalité, elle est destinée à fonder la prépondérance de l'Allemagne dans la Turquie d'Asie et en général dans l'empire ottoman; au point de vue technique et financier, comme au point de vue économique, elle est très aléatoire, et une sage politique nous défend de favoriser ce développement de l'influence allemande en Orient qui ne peut se réaliser qu'aux dépens de la nôtre. Les contradictions, les assertions contestables, les conclusions exagérées ne manquent pas dans cette démonstration; mais ce qui la rend surtout suspecte, malgré son déploiement de chiffres, c'est qu'elle s'appuie moins sur des faits précis que sur des affirmations de journaux. Il est si facile de trou-

ver dans les feuilles anglaises ou russes des protestations contre l'expansion allemande et dans la presse d'outre-Rhin elle-même des rodomontades pangermanistes. Dégagée de ces préoccupations tendancieuses, l'étude de M. Ch. aurait eu plus de droit à l'attention. — L. R.

— *L'Algérie* du regretté Maurice Wahl paraît en quatrième édition à la librairie Alcan. Par la justesse des appréciations comme par la précision et la quantité des détails, l'ouvrage est, ainsi qu'on sait, le meilleur livre d'ensemble que nous ayons sur l'Algérie, et une des rares publications à consulter pour quiconque veut avoir sur notre colonie de rapides et sûres informations. M. Augustin Bernard a mis l'ouvrage à jour et revisé la plupart des chapitres. Sur bien des points, notamment sur le mouvement de la population, sur les israélites naturalisés, sur la question des indigènes, on trouvera des modifications importantes et d'autant plus nécessaires qu'il y a eu en Algérie, dans ces dernières années, de considérables transformations.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 15 janvier 1904.

M. le Dr Hamy annonce qu'il a reçu des nouvelles de M. le lieutenant Desplagnes, auquel une allocation de la fondation Garnier a été accordée pour pratiquer des fouilles dans le cercle de Tombouctou. — M. Hamy donne ensuite d'excellentes nouvelles de la mission de M. Auguste Chevalier, subventionnée sur les crédits de la fondation Garnier, qui se poursuit dans les meilleures conditions. Après avoir exploré le lac Iro et une partie du cours inférieur du Bahr Salamat, la plus importante artère du Wadaï, le voyageur a gagné le sud du Dékakiré en traversant une région parsemée de pitons granitiques, où vivent dans les rochers des troglodytes fétichistes apparentés aux Noubas du Kourdofan. La traversée de ce pays difficile s'est effectuée sans aucun acte d'hostilité, et M. Chevalier est parvenu aisément chez le sultan du Baghirmi, Gaourang, qui l'a accueilli avec bienveillance et lui a donné tout l'appui nécessaire pour continuer ses recherches. Le chef de la mission du Tchad était vers le milieu d'août à Tcheena, capitale du Baghirmi, et le 25 septembre, il annonçait de Massacori qu'il allait commencer l'étude de l'archipel Kouri dans le S.-E. du grand lac.

M. Berger présente, au nom de M. Gauckler, une curieuse stèle en terre cuite trouvée dans une tombe punique de Carthage du ve ou du vie siècle. Cette stèle porte un motif que M. Berger a déjà signalé sur des monuments plus récents et qu'il a appelés la triade punique : trois cippes inégaux dressés sur un autel et accompagnés de symboles divins. Ces cippes sont encadrés dans une décoration de style égyptien, d'une réelle élégance, et leur base porte une courte inscription phénicienne. — Dans la même lettre, M. Gauckler annonce qu'il est tombé, dans ses fouilles, sur un véritable arsenal composé de projectiles en grand nombre, de diverses dimensions, et dont quelques-uns porteraient des lettres phéniciennes.

M. Clermont-Ganneau communique une lettre de M. Diels, de Berlin, où celui-ci revient sur la glose étymologique médiévale concernant le mot λύγνος, en rapproche un passage du grammairien Orion, et en conclut qu'il faudrait lire : λύγνος · ὁ λύων τὸ νύχος τουτέστι τὸ σκότος.

M. Homolle fait une communication sur les fouilles de Delphes et de Délos. — M. Perrot présente quelques observations. — M. Havet, président, remercie M. le duc de Loubat de sa libéralité qui a permis de reprendre les fouilles de Délos.

M. Maurice Croiset commence la lecture de sa notice sur M. Gaston Paris auquel il a succédé à l'Académie.

Léon Dorez..

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 5 — 1er février — 1904

Lao-tsï und seine Lehre (Chinas Religionen, IIter Theil) von Rudolph Dvorak. Münster i. W. 1903, 1 vol. in-8.

L'auteur nous avertit que ce travail, section de l'ouvrage qu'il a entrepris sur les religions de la Chine, diffère des études précédentes relatives à Lao-tseu. Ce n'est pas, en effet, une traduction annotée qu'il nous donne, mais un exposé méthodique de la doctrine du philosophe, avec plusieurs chapitres destinés à établir la position de cette théorie métaphysique et morale dans la pensée et dans l'histoire chinoises. Ce sont ces chapitres que j'apprécie le plus; ils posent assez nettement la question pour la personnalité même de Lao-tseu comme pour l'origine et l'âge du Tao te king. Sans prendre parti, l'auteur incline visiblement contre le scepticisme extrême de M. Giles et il indique de son opinion des raisons sérieuses. J'espère que M. D. dans la suite de son grand ouvrage, comprendra une étude approfondie du taoïsme, postérieur à l'ère chrétienne et qu'il complétera alors les indications un peu maigres qu'il nous donne; ce travail, d'un haut intérêt, reste à faire et devra montrer dans le taoïsme philosophique le germe reconnaissable du taoïsme ultérieur. Il est légitime d'ailleurs que M. D. sépare du fondateur la postérité, celle-ci surtout étant aussi différente.

Quant à l'exposé très consciencieux de la doctrine, je le trouve extrêmement difficile à suivre; il pouvait être bon, ainsi que l'a fait l'auteur, d'ordonner sous quelques idées générales des citations bien

choisies de Lao-tseu et des concordances avec les passages analogues; mais il ne fallait pas se borner là, il fallait expliquer et étudier ces idées générales mêmes : on aurait compris alors le système de Lao-tseu. M. Dvorak a craint, sans doute, de nous proposer des théories siennes en les attribuant au philosophe : ce scrupule est regrettable. Mais tel qu'il est, son livre peut servir de guide dans une traduction ou dans le texte de Lao-tseu; il est un commentaire, non un exposé se suffisant à lui-même.

Maurice Courant.

Alttestamentliches von Zapletal. Fribourg (Suisse) Veith, 1903; in-8, VII-190 pages.

Samaria und seine Propheten, von K. Lincke. Tübingen, Mohr, 1903; in-8, VIII-179 pages.

Neutestamentliche Apokryphen, von E. Hennecke. Tübingen, Mohr, 1904; in-8, XII-558 pages.

Le volume du R. P. Zapletal est un recueil de notes exégétiques sur divers morceaux ou passages de l'Ancien Testament : création de l'homme « à l'image de Dieu », condamnations prononcées par Iahvé après le péché du premier couple, la bénédiction de Jacob, l'ephod, le cantique d'Anne, l'élégie de David sur la mort de Saül et de Jonathas, le psaume II, le mot *séla* dans les Psaumes, l'allégorie de la vigne (Is. V, 1-7), l'oracle sur Moab (Is. XV-XVI). L'auteur est bien informé; sa critique des morceaux de poésie offre un particulier intérêt. Il pense que le serpent d'Éden était animé par un mauvais esprit, qui a été atteint, avec le serpent, par la malédiction de Iahvé.

M. Lincke échappe quelque peu à la critique par l'extrême nouveauté de ses conjectures, qui rend l'objection presque superflue, et aussi par un défaut d'unité dans l'ensemble, de clarté dans les détails de son œuvre, qui rebute le lecteur. Il traite successivement des prophètes depuis Moïse jusqu'à Jérémie (j'ai dit que M. L. émettait des hypothèses nouvelles; j'ajoute maintenant qu'il ne les présente pas comme des hypothèses et qu'il oppose Jérémie, prophète éphraïmo-benjaminite, à Isaïe, prophète judéen, premier auteur de la Loi); de Phocylide et de la Loi (le poème du pseudo-Phocylide serait bien authentique, et, au lieu qu'il dépende du Pentateuque, c'est le Pentateuque, si j'ai bien entendu M. L., qui, en beaucoup de ses parties, dépendrait de Phocylide); des esséniens (à ce propos, M. L. parle d'abord des Rékabites, qui se seraient perpétués sous la domination persane et qui seraient auteurs de plusieurs de nos psaumes; les esséniens font suite aux Rékabites et le christianisme procède des esséniens); de la Sagesse de Salomon (la première partie de ce livre,

I-XII, 18, aurait été écrite par un samaritain, à Sichem, vers la fin du IIIe siècle avant J.-C. ; le reste est l'œuvre d'un juif alexandrin) ; les Machabées (considérations sur leur histoire, sur les deux premiers livres qui portent leur nom, sur la hiérocratie dans la littérature israélite des derniers temps). Le tout laisse une impression des plus confuses, et les principales thèses de M. L. restent à démontrer.

La publication de M. Hennecke a sa raison d'être à côté des Apocryphes et pseudépigraphes de l'Ancien Testament édités par M. E. Kautzsch. M. Hennecke s'est adjugé la plus grande part du travail ; pour certains écrits, et non des moins importants, il s'est assuré le concours d'autres savants : MM. Drewes (Didaché), Geffcken (parties chrétiennes des livres sibyllins), G. Krüger (Épîtres d'Ignace et de Polycarpe), A. Meyer (Protévangile de Jacques, Évangile de Thomas), Weinel (Pasteur d'Hermas) etc. L'on s'est occupé seulement des apocryphes antérieurs à Origène, et l'on en donne la traduction allemande, avec introduction. Le tout est soigné, et ce recueil sera utile aux exégètes et aux historiens des origines chrétiennes. Peut-être certaines introductions auraient-elles pu être utilement complétées par quelques indications bibliographiques ; ainsi l'on aurait pu dire avec plus de précision où se trouve cité chacun des seize *agrapha* qui figurent en tête des évangiles apocryphes ; la même remarque s'applique aux fragments de l'Évangile des Hébreux et de l'Évangile des Égyptiens.

Alfred LOISY.

Der Brief in der römischen Litteratur, litterargeschichtliche Untersuchungen und Zusammenfassungen. Von Hermann Peter. Leipzig, Teubner, 1901. 259 pp. gr. in-8. Prix : 6 Mk.

(*Abhandlungen der philologisch-historischen Classe der kön. Sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften*, Bd. XX, nº III.)

Après une courte introduction générale sur l'histoire de la lettre chez les anciens, M. Peter traite des origines du genre et se trouve obligé de nous transporter aussitôt à Rome. C'est qu'en Grèce, la lettre n'existe pas ; elle y est seulement le moyen nécessaire et indifférent que l'on emploie pour communiquer à distance, ou bien elle devient un cadre factice aux mains des rhéteurs et des philosophes. Pour l'historien de la littérature, elle naît à Rome et Cicéron paraît en avoir été le vrai créateur. M. P. détermine d'abord l'aspect extérieur de ces lettres, date, adresse ; les procédés matériels de la rédaction, brouillon, lettres autographes, lettres transcrites ; la conservation et l'édition des collections. Les divers recueils de lettres de Cicéron sont passés en revue, mais considérés essentiellement dans leurs conditions

extérieures, édition, division en livres, groupement, langue, date de publication. Les mêmes questions sont reprises à propos des autres épistolographes, Pline le jeune, Fronton, Symmaque, les Gaulois et les Cisalpins; de courtes indications sur l'épître supposée terminent cette première partie. Avec le chapitre VI, commence en réalité une deuxième partie, sur les lettres de caractère particulier, lettres en vers, lettres officielles, lettres fictives. La lettre en vers est une création d'Horace. On ne peut attacher une grande importance aux jeux poétiques d'un Sp. Mummius (Cicéron, *Att.* XIII, VI, 4) ou à quelques essais de Catulle. La question des *Héroïdes* d'Ovide est brièvement traitée. Dans l'histoire de la lettre fictive servant de cadre à un pamphlet, à une étude philosophique ou littéraire, le second livre d'Horace et les Épîtres de Sénèque à Lucilius ont naturellement la place principale.

Bien que ce soit le moindre souci de M. P., aucun genre ne pouvait mieux montrer la profonde originalité et le caractère essentiellement moral de la littérature latine. Comme on s'y attend, M. P. attribue le développement de la lettre à l'hellénisme. Certainement, cette cause n'y est pas étrangère, en ce sens que toute culture intellectuelle eût fatalement amené les Romains à prendre conscience de leur génie et à l'exprimer. Mais le genre épistolaire n'a pu être emprunté aux Grecs qui n'ont jamais su faire de la lettre qu'un ornement artificiel, un tour de force élégant de rhéteur, une dissertation philosophique. Au reste, sur les 250 pages de M. P., les Grecs n'en ont pas en tout vingt-cinq. Ils ne sont ni assez attentifs ni assez pénétrants pour réussir dans un genre qui suppose un continuel examen de conscience, de soi et d'autrui. Il faut aller plus loin que les types généraux, que les singularités du costume et du patois, que les discussions de la place publique et les spéculations de l'école. Il faut savoir pousser l'analyse morale jusqu'à ces traits déliés qui dégagent la vie individuelle du fond abstrait de l'espèce. Le peuple qui nous a donné la poésie profonde et intime de Virgile et des élégiaques devait aussi créer la lettre familière.

Le style de M. P. est clair; son plan naturel; la méthode est rigoureuse; le sentiment littéraire, absent. J'aurai achevé de caractériser cet ouvrage en disant que le livre de M. Boissier, *Cicéron et ses amis*, n'est pas cité; du moins, j'ai cherché en vain cette mention. En tout cas, M. P. a pu compiler son mémoire sans avoir lu M. Boissier. La *Philosophie de l'art* de Taine et un bon catalogue de musée peuvent être chacun parfait dans son genre; mais les genres sont différents. M. Peter nous a donné un répertoire utile: le livre reste à écrire.

Paul Lejay.

A history of Classical scholarship from the sexth century B. C. to the end of the Middle ages; by J. E. Sandys. Cambridge, at the university press, 1903; xxiv-672 pp. petit in-8°. Prix : 10 sh. 6.

M. Sandys définit dans son premier chapitre le terme *scholarship :* c'est la philologie. Il l'a choisi parce qu'il est anglais (ce qui n'est vrai qu'à demi) et parce que *philology* désigne habituellement en anglais la linguistique.

La critique littéraire, entendue dans tous les sens, fait partie de la notion *scholarship*. En revanche, M. S. laisse de côté l'histoire de l'élément matériel de la littérature : alphabet, écriture, matière et forme des livres.

Après l'introduction sur les mots anciens et modernes désignant la philologie et les philologues, six livres divisent le sujet : 1° l'époque athénienne (600 à 300 avant J.-C.) ; 2° l'époque alexandrine (300-1 avant J.-C.) ; 3° l'époque romaine de la philologie latine (168 avant J.-C. à 530 après J.-C.) ; 4° l'époque romaine de la philologie grecque (1-530 après J.-C.) ; 5° l'époque byzantine (600-1350) ; 6° le moyen âge en Occident (530 1350).

L'ouvrage est accompagné de listes bibliographiques, de tableaux chronologiques, d'illustrations (représentations d'écoliers et d'écrivains, pages de manuscrits). Les livres les plus importants pour le sujet sont analysés avec détail ou cités assez longuement : la *Poétique* d'Aristote (p. 73), la *Rhétorique* (p. 79), le *Cratyle* (p. 92), les œuvres de Denys d'Halicarnasse (p. 274), le traité *du Sublime* (p. 282), les œuvres de Roger Bacon (p. 568). Un index général et un index des mots grecs permettent de se retrouver.

On n'a qu'à parcourir la bibliographie générale, p. xv suiv., pour voir que nous n'avions pas de livre de ce genre. Ce n'est pas un cliché que de dire que M. S. comble une lacune.

Elle est d'ailleurs fort bien comblée. M. S. a visé à condenser le plus de renseignements possibles sous le plus petit volume ; non seulement il a réussi, mais il est toujours resté clair, élégant, intéressant. L'excellente distribution des matières permet de retrouver rapidement un détail, même sans consulter les tables.

L'ouvrage de M. S. est surtout précieux pour le moyen âge latin. Pour l'antiquité, on avait l'ouvrage vieilli et critiquable de Gräfenhan ; pour la période byzantine, celui de M. Krumbacher ; pour les deux, quantité d'ouvrages spéciaux. Mais le philologue n'avait aucune carte appropriée à son but pour le guider sur la mer infinie de la littérature médiévale latine. Il n'était jamais sûr de n'avoir rien oublié de ce qui en est connu ou accessible. Les travaux modernes étaient presque aussi difficiles à réunir que les textes, dont au moins une partie se trouve dans Migne. M. Sandys l'a bien compris. Un tiers du volume est consacré au moyen âge en Occident. Ce soin est d'autant plus

méritoire que M. S., surtout helléniste, a dû faire plus d'efforts pour s'orienter lui-même dans un domaine nouveau.

Il ne faudrait pas conclure que chacun ne puisse apporter des corrections ou des additions à cet ouvrage, suivant le hasard de ses études. Voici mes notes marginales. — Dans la bibliographie générale, auraient dû figurer les *Bibliothèques* de Fabricius, le recueil d'anciens catalogues de Becker (et à la p. 604, n. 4). — Le *liber glossarum* devait être mentionné autrement que par hasard (voy. p. 639) et il fallait parler des glossaires latins anonymes, du *Corpus glossariorum latinorum*, des travaux de Löwe. — P. 12, n. 6, citer la leçon de M. Louis Havet sur la philologie, le livre de M. Max Bonnet sur le même sujet, les discussions que ces questions ont soulevées en France il y a une quinzaine d'années. — P. 183, la position d'Horace dans les discussions et la critique littéraires est caractérisée de manière trop brève et trop vague. — P. 185, le *Gothanus* d'Horace apparenté aux *Blandinii*, est du xve, non du xe siècle. — P. 222, sur la *Chronique* d'Eusèbe, citer A. Schöll, *Die Weltchronik des Eusebius*, Berlin, 1900. — Dans le même chapitre, on aurait pu citer la souscription du manuscrit de Wolfenbüttel de la Rhétorique à Hérennius (*Romaniane uiuat*); il eût fallu parler de l'anthologie latine et de Luxorius. — P. 461, sur les bibliothèques de Lorsch et de Fulda, ajouter : Falk, *Beiträge zur Rekonstruction der alten Bibliotheca Fuldensis und Bibliotheca Laureshamensis*; Leipzig, 1902. — P. 485, M. S., qui a cité p. 478, n. 4, l'édition Fox de Remi d'Auxerre, ne parle pas de l'*Occupatio* d'Odon de Cluny ni de l'édition qui en a été donnée par M. A. Swoboda en 1900 (voy. *Rev. crit.*, 1901, I, 145). — P. 504, le mot *scholasticus* est déjà employé par Grégoire le grand avec le sens d'humaniste, de lettré, *Epist.* IX, 26 (éd. des *Monumenta* ; IX, 12 éd. des Bénédictins), dans un passage curieux où il oppose le canon de la messe, œuvre d'un *scholasticus* quelconque, *precem quam scholasticus composuerat* au *Pater*, prière composée par le Christ lui-même. — P. 532, Jean de Meung, nommé en passant, méritait mieux, à cause de tous les auteurs anciens qu'il cite ou qu'il nomme; voy. *Revue critique*, 1884, I, 391. — Pp. 539 suiv., M. S. est peu au courant des travaux les plus récents sur la philosophie scolastique et sur les Arabes; il en est resté à Jourdain, Renan, Hauréau (dont les *Notices et extraits* ne sont pas cités, je crois) ; M. S. ne paraît connaître ni le *Guillaume d'Auvergne* de M. N. Valois (Paris, 1880), ni l'*Avicenne* de M. Carra de Vaux (Paris, 1900), ni la collection dirigée par M. Bäumker, *Beiträge zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters*; voy. M. De Wulf, dans la *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, t. V (1900), p. 48; t. VII (1902), pp. 461 et 536. — P. 521, n. 2, une équivoque paraît être le principe du mot cité de Renan : « En général, l'école franciscaine nous apparaît comme beaucoup moins orthodoxe que l'école dominicaine » ; l'orthodoxie s'est faite thomiste

et ainsi le thomisme a paru orthodoxe; mais on peut concevoir une autre direction des systèmes théologiques. — P. 602, pour Murbach, consulter H. Bloch, *Ein karolingischer Bibliothekskatalog aus Kloster Murbach*. — P. 608, peut-être fallait-il indiquer pour Catulle, le *Romanus* de M. Gardner Hale (Vat. Ottoboni 1829), ne serait-ce qu'à cause des âpres discussions qu'il vient de provoquer. — P. 609, M. S. répète le roman de Lachmann sur l'original des manuscrits de Lucrèce; voy. cependant l'article décisif du regretté Louis Duvau, *Revue de philologie*, XII (1888), pp. 32 suiv.; si Lachmann a voulu dire seulement que le texte de Lucrèce a été à un moment donné écrit en capitales, il a enfoncé une porte ouverte. — P. 612, le *Bernensis* d'Horace vient « des environs d'Orléans »; c'est bien peu précis, et il fallait indiquer la conjecture qui place à Bobbio l'origine première du volume. — P. 617, M. S. réédite sur Paul de Constantinople la combinaison manquée de M. Usener; tout cet alinéa sur Lucain laisse à désirer. — P. 618 : ajouter que Stace (non Virgile ou Lucain) est cité dans le *Liber glossarum* sous le simple nom de *poeta* (*Revue*, 1894, I, p. 424), probablement parce que ces gloses sont tirées d'un commentaire sur Stace; mais la place que Stace se trouve obtenir ainsi n'a pas dû être sans influence sur la tradition des écoles. — P. 624 et ailleurs, les manuscrits possédés ou les auteurs connus par Pétrarque sont relevés sans renvoi au livre essentiel de M. de Nolhac, *Pétrarque et l'humanisme*, Paris, 1892. Voir cet ouvrage, p. 179, n. 4, pour les études cicéroniennes au moyen âge. M. S., qui cite et explique les appellations bizarres des auteurs et des ouvrages classiques au moyen âge, eût dû indiquer, pour Cicéron, les désignations de *rhetorica uetus*, *rhetorica noua*, qui sont le pendant des expressions *logica uetus*, *logica noua* employées pour Aristote; pour César, p. 632, le nom de *Iulius Celsus*, sous lequel le cite tout le moyen âge, y compris Pétrarque. Cette dernière erreur explique probablement pourquoi son nom figure rarement dans les anciens catalogues. Le nom de Celsus est emprunté à une souscription dont M. S. ne parle pas. Les renseignements donnés sur les deux classes de manuscrits de César sont vagues et confus : M. S. connaît mal l'état de la question, tel que l'on posé les travaux de MM. R. Schneider et Meusel. — P. 633, on pouvait peut-être indiquer l'*Epitoma Liuii*, et d'une façon générale, dans un chapitre précédent, réunir tous les travaux d'abréviateurs et de compilateurs : ils caractérisent la méthode des écoles à la fin de l'antiquité, et sont une des causes de la perte des grands ouvrages, comme les œuvres des grammairiens de l'époque classique, de Tite-Live, de Trogue-Pompée. — L'index est très détaillé, mais non sans lacunes; ajouter : Cominianus, 218; Horace, non cité par Eberhard de Béthune, 622; *Liber glossarum*, 639, n. 3; les manuscrits des bibliothèques modernes sont relevés arbitrairement : il y a un article *Cambridge, mss.*, et *Oxford, mss.*; mais rien à *Paris* ou à

Rome. La figure de la p. 600 n'est pas indiquée, p. XIV, dans la liste des illustrations.

Une partie des observations qui précèdent portent sur le dernier chapitre du livre, sur la survivance des classiques latins en Occident pendant le moyen âge. M. S. a conçu son livre comme une histoire, non comme un manuel technique. Par suite, il s'est trouvé amené à faire une place secondaire à ces questions. Au surplus, toutes ces rectifications sont une infime quantité en comparaison des milliers de faits, de dates, de références qu'a réunis M. Sandys.

Un second volume doit traiter l'histoire de la philologie classique depuis Pétrarque jusqu'à nos jours. Nous espérons qu'il ne tardera pas.

Paul Lejay.

L.-E. Chevaldin, **Les Jargons de la Farce de Pathelin**. — Paris, A. Fontemoing, 1903; un vol. in-12, de XIII-515 pages.

Avant d'ouvrir ce volume, me rappelant que les « patoiseries » du *Pathelin* constituaient un ensemble d'environ soixante vers, j'étais quelque peu surpris de voir consacrer 500 pages à leur déchiffrement. Mon étonnement a cessé, quand j'ai vu comment M. Chevaldin avait compris son rôle de commentateur. Il a disserté *de omni re scibili et quibusdam aliis*. S'attaquant bravement à des problèmes très ardus, pour ne pas dire insolubles, il a amassé pendant plusieurs années quelques milliers de fiches, et a fini par verser ses tiroirs pleins dans le présent volume. Il n'a même pas travaillé seul, car il a institué par correspondance ou autrement une sorte d'enquête, fait appel de tous côtés à des compétences et à des bonnes volontés obligeantes. Ce n'est pas qu'on puisse lui reprocher d'avoir cherché à dissimuler ces emprunts et ces concours : oh ! non, tant s'en faut. Il les proclame au contraire à tout propos, et avec une sorte d'insistance : d'abord sur la couverture de son livre, puis à chaque page, citant avec leurs dates des fragments des lettres qui lui ont été écrites, multipliant les formules de gratitude. Cette façon de procéder n'est pas exempte de certains dangers, et le moindre est qu'un travail résultant de tant de collaborations diverses ne présente un aspect un peu incoordonné. Il y a là un écueil que M. C. n'a pas évité, et contre lequel il devait d'autant plus donner que ses renseignements semblent avoir été souvent quêtés un peu au hasard. Lorsqu'à propos des fragments écrits en breton et en flamand, il s'est adressé à des savants comme M. Ernault ou M. Vercoullie, il a pu, grâce aux indications fournies, arriver à une restitution du texte qui paraît acceptable. Mais, bien souvent aussi, il a écouté trop de cloches, trop de sons divers : de là une certaine discordance. Je dirai même qu'il a procédé dans son enquête par tâtonnements, multipliant les intermédiaires

inutiles, allant puiser des renseignements auprès de Présidents ou de Vice-Présidents d'Académies locales, qui ne les lui ont pas toujours donnés très précis. Voyez ce qu'il a fait, par exemple, pour arriver à interpréter le passage rédigé en limousin : il s'est adressé d'abord à une personne de Limoges, cette personne l'a renvoyé à un de ses amis, lequel ami a déclaré le passage inintelligible, tout en conseillant d'écrire à M. Antoine Thomas. Et alors en effet M. C. a écrit à M. Thomas : mais que ne l'a-t-il fait tout de suite? Il se serait épargné des hésitations et des pertes de temps. J'ajoute que tous ces détails, donnés avec une certaine prolixité, avec preuves et dates à l'appui, ne sont pas d'un intérêt très grand, qu'il faudrait au moins abréger, et qu'enfin ce n'est pas là ce que nous cherchons dans une étude de ce genre. Notez qu'à propos des autres textes dialectaux, cela se répète sous une forme plus ou moins analogue et à quelques changements près. On n'a le droit de raconter toutes ces choses et de faire ainsi pénétrer le lecteur dans son atelier de travail, que lorsqu'on fait une enquête d'une haute portée scientifique, et lorsqu'on est tout à fait maître de sa méthode. Or, ce n'est pas ici le cas.

J'adresse précisément à M. C. deux reproches — qui au fond n'en sont qu'un seul — c'est de manquer de méthode dans ses investigations, et de mal connaître les instruments de travail qu'on a à sa disposition pour aborder certains problèmes. Je trouverai à les justifier surabondamment dans les deux cents pages de ce livre (p. 164-377), qui sont spécialement consacrées à des questions de philologie romane. Comment se fait-il que, dans ces pages, le livre de référence fondamental soit non pas la Grammaire de Meyer-Lübke, mais toujours celle de Diez, dont le premier volume notamment ne saurait plus faire autorité? Comment se fait-il que la *Bibliographie des Patois Gallo-romans* de Behrens, traduite par Rabiet, n'ait pas été utilisée ici, ne soit même pas citée? Et, pour prendre enfin un exemple plus particulier, comprend-on que quelqu'un entreprenne l'interprétation d'un texte lorrain difficile, sans mettre à profit les recherches de M. Horning sur les dialectes de l'Est? Se priver de pareils secours, c'est s'exposer à bien des mécomptes, à bien des lacunes, et à des redites plus fastidieuses encore. On risque de croire à chaque instant qu'on vient de découvrir l'Amérique, et on le laisse un peu trop voir. Le plus grave défaut peut-être du livre de M. C., c'est que les faits y sont entassés dans un certain pêle-mêle, c'est qu'ils n'y sont présentés nulle part suivant le degré d'intérêt ou de nouveauté qu'ils peuvent offrir : ce qui mériterait d'être retenu se trouve par là-même noyé au milieu de détails insignifiants ou même quelquefois erronés, empruntés à des livres comme le *Dictionnaire Etymologique* de Brachet, ou encore les *Récréations Philologiques* de Génin. De là un manque absolu de perspective, des développements d'une prolixité uniforme, d'une superfluité évidente, mais qui expliquent bien pourquoi ce volume

a cinq cents pages. Je n'ai que l'embarras du choix pour prouver ce que je dis, et je donne un peu au hasard mes références. A la p. 176, le lecteur trouvera le verbe *anar*, qui ne fait nullement difficulté dans le texte limousin : mais, à propos de ce verbe, l'auteur éprouve le besoin d'aborder la périlleuse question des étymologies, il rappelle quelques-unes de celles qui ont été proposées, et avoue sa préférence secrète pour *adnare*. Et ce n'est pas tout, car envisageant le type *alare* (qui n'est pas en question), il croit utile encore de nous apprendre que « le changement de *alare* en *aler*, est aussi régulier que celui de *amare* en *amer*, vieux verbe dont le participe a longtemps persisté dans la formule de chancellerie : « A nos *amez* et féaux conseillers. » Tout cela est bel et bon, mais qui donc prétendait le contraire, et en quoi cela aussi se rapporte-t-il à *anar* ? On peut aller très loin avec ce système de rapprochements, et de fil en aiguille le dictionnaire entier y passerait. C'est bien ce qui arrive, car dans les p. 193-197 à propos d'un mot *none* un peu hypothétique, mais qui pourrait signifier « sommeil », je trouve de longues séries d'onomatopées empruntées au *Trésor du Félibrige*, et même au *Thesaurus* grec d'H. Estienne : qu'est-ce que cela prouve, et en quoi le passage dont il s'agit s'en trouve-t-il éclairci ? Plus loin (p. 209) une page entière est employée à démontrer que *w* à la place de *gu* s'est maintenu à l'initiale dans les dialectes de l'Est : nous le savions, il eût suffi de mentionner le fait d'un mot, et cela eût un peu diminué cette longue discussion sur la forme *wast* qui remplit plus de douze pages. Si je voulais insister, je pourrais citer encore, à la p. 288, le mot *prestres* qui traîne à sa suite des détails sur son ancien cas-régime, y compris l'inévitable indication de la *rue des Prouvaires* : tout cela c'est vraiment de la science trop facile. Et à quoi bon une page aussi (p. 314) pour justifier l'emploi du pronom dans une locution comme *parler à moi*, avec renvois à la Grammaire de Chassang et au texte de Des Perriers ? On perd ainsi de vue souvent, beaucoup trop souvent, le passage même qu'il s'agit d'élucider.

M. C. n'a épargné à cette étude du *Pathelin* ni son temps, ni sa peine. Il a consulté avec beaucoup de zèle les manuscrits, les plus anciennes éditions; il a même fait preuve de connaissances paléographiques. Sa méthode de travail a été défectueuse assurément, très hésitante; et sa méthode d'exposition l'est aussi, peu scientifique, puisqu'elle consiste à ne faire grâce de rien au lecteur, à mettre les faits les plus insignifiants ou les plus étrangers au sujet sur le même plan que ceux qui sont à retenir. Malgré tout, il est arrivé, en ne se servant pas toujours de bons livres, à éviter les assertions par trop erronées [1]; il est même arrivé, par des voies très détournées et après beau-

1. Que signifie cependant celle-ci, que je trouve p. 291 : « La gutturale des syllabes latines *ca*, *co*, *cu*, devient *k* en picard, *ch* en français » ? Y a-t-il là une simple erreur d'impression ?

coup de hors-d'œuvre, à donner des textes en question des interprétations plausibles, acceptables à peu près. Mais je me demande alors si l'effort n'a pas été au-dessus de la matière où il se dépensait ? Et que savons-nous après tout si ces jargons du *Pathelin* ne sont pas des jargons dans toute la force du terme — j'entends des expressions dialectales estropiées et mises bout à bout, sans que l'ensemble offre forcément un sens bien suivi ? Il s'agissait de faire rire les Parisiens du xve siècle : on y pouvait arriver par ce baragouin dont quelques mots frappaient leurs oreilles sans qu'ils s'inquiétassent du sens de la phrase, et je me demande si l'auteur anonyme de la célèbre farce a été un polyglotte assez consommé pour mettre dans la bouche de son personnage un breton ou un flamand impeccable, sans parler du lorrain, du limousin, du picard, du normand. M. C. s'est aussi posé la question, à propos de quelques passages particulièrement obscurs (*loca desperata*), et il l'a résolue dans le sens que j'indique : je crois qu'il a eu raison. Et je concluerai en disant que son livre mérite assurément d'être consulté, mais avec bien des précautions. Je ne puis pas aller plus loin. Ainsi, dans son *Avis au lecteur*, M. Chevaldin exprime l'espoir que « cette étude ne sera pas sans intérêt pour les lettrés ni pour les étudiants désireux d'étendre leurs connaissances ». Puis il ajoute plus modestement : « Il serait même à souhaiter, me dit-on, qu'un pareil livre, où abondent les détails paléographiques et les documents d'histoire grammaticale ou littéraire, fût jugé digne de figurer aux programmes des agrégations. » Je ne suis point de cet avis. D'abord, je ne sache pas qu'on inscrive au programme des agrégations autre chose que des textes proprement dits d'auteurs classiques. Si on y voulait faire figurer des ouvrages de discussions philologiques, il faudrait les choisir courts et clairs, rigoureusement ordonnés et vraiment au courant de la science.

E. Bourciez.

Les quatre Mariages de Jacqueline, duchesse en Bavière, comtesse de Hainaut, de Hollande et de Zélande et dame de Frise, duchesse de Touraine, dauphine de France, duchesse de Brabant, duchesse de Glocester (1401-1436), par Édouard Le Blant. Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1904. In-8° de xvii-287 pages, 7 fr. 50.

Jacqueline de Bavière, fille unique et héritière de Guillaume, comte d'Ostrevant, puis de Hainaut, de Hollande et de Zélande, et de Marguerite de Bourgogne, celle-ci sœur de Jean sans Peur, naquit en 1401. En 1406, à Compiègne, elle épousa Jean, duc de Touraine, second fils de Charles VI, et revint avec lui à la cour de son père. Mais

ce premier mari, devenu dauphin après la mort de son frère aîné (15 décembre 1416), à peine de retour en France, décéda au mois d'avril de l'année 1417. Deux mois plus tard, Jacqueline perdait son père et son héritage commençait à lui être disputé par son oncle Jean, évêque élu de Liège. Ses partisans crurent fortifier sa situation en la mariant avec le jeune duc Jean de Brabant, son cousin (10 mars 1418); mais cette union devait être le point de départ de tous les malheurs de la jeune femme, car son mari, moins âgé qu'elle de deux ans, n'eut pas l'énergie et l'activité nécessaires pour défendre ses droits et la protéger contre les attaques de son oncle.

Jacqueline, voyant ses possessions passer les unes après les autres aux mains de l'usurpateur, très irritée contre son mari, s'enfuit en Angleterre, et sous le prétexte que les dispenses pour son second mariage n'avaient pas été obtenues régulièrement, déclara ce mariage inexistant et convola en troisièmes noces avec Humphroy, duc de Glocester (janvier ou février 1423). Ce prince parut mieux disposé à servir les intérêts de sa femme; mais il n'avait pas seulement à lutter contre Jean de Bavière, mais aussi contre Jean de Brabant, soutenu par son cousin, Philippe le Bon, duc de Bourgogne.

Cette compétition n'était pas sans gêner considérablement l'alliance anglo-bourguignonne et sans susciter au duc de Glocester de sérieux embarras à la cour d'Angleterre. Aussi tous ces ennuis, joints aux insuccès de ses troupes en Hollande, le déterminèrent-ils à répudier Jacqueline, lorsque le pape déclara valable sa précédente union avec le duc de Brabant (27 janvier 1426-9 janvier 1428). Jean de Brabant était mort le 9 avril 1427; le duc de Bourgogne n'en continua pas moins ses campagnes pour l'occupation définitive des biens de sa cousine. Celle-ci eut beau résister; il lui fallut, après un dernier désastre, consentir au traité de Delft, qui la reconnaissait comtesse de Hainaut, Hollande, Zélande et Frise, mais établissait le duc de Bourgogne pour gouverneur des mêmes pays et le déclarait son héritier; de plus, il lui fut interdit de se remarier sans le consentement du duc (avril 1428). Cela ne l'empêcha pas de contracter d'une façon toute romanesque un quatrième mariage avec Frank de Borselle, gouverneur de Hollande et Zélande au nom de Philippe le Bon (juillet 1432). Borselle y gagna d'être emprisonné: pour obtenir sa liberté, Jacqueline dut abandonner ses derniers droits (14 avril 1433). Elle mourut trois ans après, entièrement dépouillée de ses anciens comtés ou duchés.

Sa longue résistance avait eu le plus heureux effet pour la France. Elle avait marqué le commencement des difficultés du duc de Bourgogne avec l'Angleterre et elle avait détourné l'attention du puissant Philippe le Bon de la lutte que Bedfort menait contre le pauvre Charles VII.

Il est à regretter qu'une telle biographie ait été écrite au moyen de documents insuffisants. M. Édouard Le Blant, en dehors de

Mons[1], ne paraît pas s'être préoccupé de dépouiller les dépôts publics ou privés d'archives : il a rédigé son livre avec les chroniques de Monstrelet, Saint-Remy et Dynter et avec les ouvrages d'auteurs néerlandais des XVI[e] et XVII[e] siècles. Il y a donc de très grosses lacunes dans son information. Dois-je ajouter que le même historien n'a pas des notions exactes sur les façons de dater usitées au moyen âge (cf. page 62 : le 11 des calendes du mois de janvier ne correspond pas au 11 de ce mois, mais au 22 décembre), qu'il n'identifie pas toujours les personnages dont il rencontre le nom dans les chroniques [2], enfin qu'il ne donne pas assez de références?

L.-H. LABANDE.

Les officiers royaux des bailliages et sénéchaussées et les institutions monarchiques locales en France à la fin dn moyen âge, par Gustave DUPONT-FERRIER... — Paris, E. Bouillon, 1902, in-8 de XXXIV-1043 pages. 145e fascicicule de la Bibliothèque de l'Ecole des Hautes-Etudes.

Le volumineux ouvrage que M. G. Dupont-Ferrier a consacré aux officiers royaux des bailliages et sénéchaussées et aux institutions monarchiques locales en France de 1450 environ à 1550 environ, a déjà recueilli les suffrages les plus autorisés. L'Académie des inscriptions et belles-lettres lui a décerné, et avec raison, sa plus haute récompense. Cette distinction vaut à elle seule mieux que tous les éloges que nous pourrions lui donner.

L'auteur s'est livré à un travail prodigieux ; le bas de ses pages est surchargé d'annotations qui prouvent avec quelle conscience il a traité son sujet : archives nationales et départementales, bibliothèques publiques, histoires générales, monographies locales, il a tout dépouillé pour recueillir les renseignements qui lui étaient utiles.

Il a certainement voulu épuiser la matière et il a essayé de présenter un tableau complet des institutions qui, dans les différentes parties de la France, représentaient le pouvoir central. S'il a laissé de côté la Bretagne, qui, à vrai dire, formait encore à la fin du moyen âge une sorte d'Etat autonome, il a présenté par contre toutes les particularités des provinces qui venaient à peine d'être réunies au royaume et qui prétendaient conserver leurs antiques privilèges : je veux dire le Dauphiné et la Provence.

---

1. Et encore les documents de ces archives ne sont cités que parce qu'ils ont été publiés ou analysés par MM. Gachard et L. de Villers.

2. Exemple : le comte de « Conversan », si souvent cité, est un parent du duc Jean de Brabant, fils de Jeanne de Luxembourg; c'est Pierre de Luxembourg, héritier par sa mère, Marguerite d'Enghien, des comtés de Brienne et de Conversano (ce dernier fief en Pouille, dans le royaume de Naples). — Autre remarque : le « Mont-Epiloy », cité par Monstrelet, que M. E. Le Blant ne paraît pas avoir retrouvé, est Montépilloy, près de Senlis. — Je n'aime pas non plus l'expression de « Dauphinois », que l'auteur emploie pour désigner les partisans de Charles VII.

La difficulté d'un tel sujet ne résidait pas seulement dans son ampleur, mais surtout dans la confusion qui régnait dans les institutions étudiées. Le pouvoir central, à la fin du xve siècle, ne connaissait pas lui-même les limites des bailliages ou des sénéchaussées, il en oubliait aussi avec une facilité étonnante les subdivisions multiples. Sa tendance était bien de tout régir et d'exercer son influence sur toutes choses, mais il superposait constamment institutions sur institutions, sans créer d'uniformité et sans simplifier les rouages.

Il a donc été nécessaire pour M. Dupont-Ferrier d'examiner de très près les cadres géographiques, le groupement et les subdivisions des bailliages et des sénéchaussées. Sans aucun doute il est arrivé à mieux renseigner ses contemporains que ne pouvait l'être au début du xvie siècle un officier de la Chambre des comptes de Paris.

Une fois connues ces divisions et subdivisions administratives de la France, il a fallu montrer quel était le personnel mis par le roi à la tête de chacune d'elles : gouverneurs, baillis ou sénéchaux, juges-mages, lieutenants criminels, généraux et particuliers, assesseurs, procureurs, avocats, receveurs et tout à fait au bas de la hiérarchie les prévôts, viguiers, vicomtes, bayles, châtelains, juges ordinaires et sergents.

Mais ni le gouverneur, ni le sénéchal, ni le bailli, n'administrait : c'était au conseil institué dans chaque bailliage de sénéchaussée qu'il appartenait de représenter le roi d'une façon continuelle, de transmettre ses ordres, de les appliquer, d'exercer les droits de police ou de pourvoir à la vie matérielle, intellectuelle, religieuse et morale de la circonscription, de tenir les assises judiciaires et les plaids, de lever le ban et l'arrière-ban, de prendre soin des places fortes, de recruter, équiper, nourrir et loger les gens d'armes réclamés pour les besoins de la défense locale ou nationale, de gérer les intérêts du roi dans ses domaines, de surveiller les recettes et dépenses, etc., etc.

J'ai dit tout à l'heure que certaines provinces telles que la Provence et le Dauphiné, annexées au royaume dans des conditions spéciales, tenaient à conserver leurs anciennes institutions. Cependant, sous l'influence des agents du roi, les privilèges qu'elles revendiquèrent s'estompaient de jour en jour ; au milieu du xvie siècle, si les mots subsistaient encore, il n'y avait plus de différence essentielle entre ces pays et les provinces voisines. La tendance générale était de tout ramener sous la dépendance immédiate du roi et de tout placer sous le contrôle de ses officiers. Aussi le fonctionnarisme se développait-il avec une étonnante vigueur en même temps que la centralisation s'opérait de plus en plus fortement : les agents qui exerçaient jusque dans les plus petites circonscriptions n'avaient qu'un désir, ne plus dépendre que du roi ou de son Conseil et mériter ses faveurs par leur zèle.

Il serait trop long d'examiner en détail chacune des parties de l'ouvrage de M. Dupont-Ferrier : il y aurait trop à dire tellement l'auteur

a accumulé de faits et d'observations. Est-ce à dire que son livre soit tout à fait définitif? Assurément oui, pour la plus grande partie. Cependant, bien qu'il soit excessif de prétendre découvrir des lacunes dans un ouvrage de plus d'un millier de pages, j'aurais pour mon compte désiré au moins une brève étude sur l'origine des principaux fonctionnaires mis en scène, tels les gouverneurs, les baillis ou sénéchaux. On nous les montre en plein exercice, mais depuis quand existaient-ils et sous quelles influences avaient-ils été créés? Peut-être l'examen des origines aurait-il expliqué quelques unes des nombreuses anomalies et quelques-unes des variétés qui se remarquent dans les institutions locales du XV[e] siècle. Je crains qu'il n'y ait mauvaise grâce à insister davantage, car je le répète, le livre de M. Dupont-Ferrier est le produit d'un énorme labeur, il est très clair et il nous fait connaître aussi bien que possible l'état administratif de la France à la fin du moyen âge. Malgré une forme quelquefois un peu défectueuse, c'est un excellent ouvrage, qui fait grand honneur à celui qui l'a entrepris.

L.-H. LABANDE.

Sales españolas ó agudezas del ingenio nacional, recogidas por A. PAZ Y MÉLIA. (Segunda serie). Madrid (Suc[s]. de Rivadeneyra) 1902, in-12, XVI-408 pp.

M. Paz y Mélia, le savant administrateur-adjoint de la Bibliothèque Nationale de Madrid, a donné, dans la *Colección de Escritores Castellanos*, une suite à sa première série de *Sales españolas*. Cette suite comprend seize œuvres plaisantes, comiques et satiriques des XVI[e], XVII[e] et XVIII[e] siècles, pour la plupart inédites. La première est un dialogue entre le docteur Villalobos et un Grand de Castille, daté de 1524, et où il est fort question de médecine et de médecins, avec le récit d'une certaine aventure arrivée à un comte de Benavente et dans laquelle l'instrument de « Monsieur de Pourceaugnac », moins perfectionné qu'au temps de Molière, joue un rôle prépondérant. Viennent ensuite deux recueils de contes de Garibay et de D. Juan de Arguijo, contes si brefs qu'on peut les qualifier plus justement d'anecdotes ou de nouvelles à la main. On y trouve, parmi beaucoup de libre fantaisie, bon nombre de traits de mœurs typiques et parfois assez réjouissants. Entre deux figure la *Carta de las 72 necedades*, lettre des 72 sottises, où sont relevées et plaisantées toutes sortes de formules de politesse courante, de banalités de style et de conversation. La seconde partie du volume renferme des lettres d'Eugenio de Salazar, d'une gaîté parfois un peu pesante, des *vejámenes* de D. Francisco de Rojas, de D. Antonio Coello et de D. Juan de Orozco, enfin trois poésies en latin macarronique, dont la *Pepinada* de Sánchez Barbero. Telles sont les pièces principales de ce recueil qui n'est pas seulement intéressant au point de vue littéraire, mais aussi fort utile

pour la connaissance familière des mœurs de jadis, beaucoup plus mal connues encore que la grande histoire politique. Nous regrettons seulement que M. Paz y Mélia n'ait pas, en plus des indications de sa préface, déjà fort précieuses, piqué çà et là quelques notes, au moins pour certaines pièces. Les *vejámenes*, ces étranges satires académiques, d'une brutalité parfois déconcertante, présentent des allusions difficiles à saisir et mettent en scène des personnages souvent peu connus. La sûre érudition de M. Paz y Mélia eût été pour les lecteurs un guide de toute confiance, auquel ils auraient aimé pouvoir recourir en mille occasions.

H. LÉONARDON.

Ernest SEILLIÈRE. **Le comte de Gobineau et l'aryanisme historique** (La philosophie de l'impérialisme) Paris, Plon, 1903, grand in-8°, pp. XLI, 450 pages.

Le comte de Gobineau, oublié tant qu'il vécut, est maintenant à la mode, sinon célèbre. On sait qu'il jouit d'une grande réputation en Allemagne, qu'il y est même l'objet d'un culte, au moins dans la chapelle wagnérienne. Voici que chez nous M. Seillière vient « travailler à la même œuvre réparatrice » que M. Schemann, le grand prêtre du *gobinisme*. En un gros volume il nous présente l'œuvre du comte dont il veut faire un précurseur de l'aryanisme et de ces théories impérialistes qui attribuent à une race privilégiée un rôle conquérant et dominateur. L'introduction recherche les origines de cet aryanisme historique dans le féodalisme du XVIIIe siècle et le germanisme des débuts du XIXe [1]. La conception particulière au comte de Gobineau est longuement étudiée dans son principal ouvrage, l'*Essai sur l'inégalité des races humaines* paru en 1853-55. Sa thèse que je me garderai de suivre dans le détail, revient à démontrer que le prétendu progrès de l'humanité n'est qu'une longue décadence due au mélange fatal des races blanche, noire et jaune ; Gobineau a varié et variera à l'infini ce thème de l'abâtardissement. Son second grand ouvrage, son *Histoire des Perses*, prétend nous donner dans l'évolution de l'empire iranien une illustration des vertus de l'aryanisme. Les autres livres du comte, notes de voyages, romans, nouvelles et poèmes, sont plus étrangers à ces préoccupations philosophiques, quoique M. S. les ait tous étudiés avec beaucoup de finesse et en eux-mêmes et dans ce qui les rattache aux œuvres principales. Il lui importait d'ailleurs plus de fixer le portrait moral de son héros que de suivre simplement ses théories fuyantes et capricieuses.

---

1. Il n'eût pas fallu oublier Klopstock dans cette esquisse ; p. XXX, l'autodafé de la fête de Wartbourg est un peu travesti ; M. S. s'est mépris sur son symbolisme en partie.

Chercher uu système dans Gobineau ressemble à une gageure, et j'ai admiré la patience de M. S. à le suivre dans cette fantasque randonnée de son imagination. « Arguments saugrenus, puérilités, incohérence, aveuglement volontaire, parti-pris enfantin », ce sont les jugements ordinaires qui lui viennent au bout de la plume, et on en souhaiterait de plus sévères pour les billevesées de ce dilettante aigri. Mais Gobineau a séduit son critique par sa verve méridionale, sa fantaisie pittoresque, la *splendida bilis* du féodal, héritier du pur sang des jarl scandinaves. Je ne suis pas surpris non plus que chez M. S. l'écrivain se soit montré si indulgent à un tour d'esprit qui n'est pas sans affinités avec le sien propre. Qu'il voie encore en Gobineau « un poète, un symboliste, un fantaisiste amusant », nous serons d'accord avec lui, mais les éloges qu'il lui décerne de « précurseur aux multiples aspects, d'observateur aux vues originales et profondes, au pressentiment génial », etc., sont en droit de nous surprendre. Si ce prophète s'est rencontré avec quelques hypothèses aventureuses de la science de demain et avec certains côtés de la philosophie moderne; il s'est lourdement trompé sur l'Allemagne où il avait été élevé, où il a vécu, pour ne rien dire d'autres peuples qu'il avait aussi pratiqués. J'aurais aimé que M. S. nous eût dit d'où venaient les idées de l'auteur, dans quelles lectures il les avait puisées, et on y aurait, je crois, perçu plus souvent un écho de théories abandonnées qu'une voix de l'avenir. Quant à son influence sur la pensée contemporaine, il faut réserver notre opinion, ce livre n'étant qu'une première étude de « la philosophie de l'impérialisme ». Elle laisse sans doute entrevoir déjà des rapports étroits entre Gobineau et Nietzsche, et M. Seillière, il nous le déclare à la fin, se propose de les étudier en détail. Mais ce maître du pré-nietzschéisme ne méritait guère plus qu'une courte notice ; il ne serait après tout qu'un petit Boulainvilliers, sans tout le bruit qu'on a mené en Allemagne autour de son *odinisme*, et on regrette presque le talent dépensé dans cette longue étude intéressante malgré son parti-pris[1].

L. Roustan.

O. Ewald, **Nietzsches Lehre in ihren Grundbegrfffen. Die ewige Wiederkunft des Gleichen und des Sinn des Uebermenschen.** Berlin, Hofmann, 1903.

Le travail de M. Ewald n'est pas un simple exposé des théories de Nietzsche; c'est en même temps et surtout une tentative — en tout cas hardie et ingénieuse — de *repenser* quelques-unes des conceptions

1. P. xxv et ailleurs, écrire Raynouard et non *Renouard*; p. 35, aucun des Grimm ne peut être rangé parmi les *indianistes*; p. 167, Prokesch-Osten est qualifié de *président de la Confédération germanique;* M. S. a voulu dire, je pense, qu'il présidait les séances de la diète du *deutscher Bund*. — Les fautes d'impression ne sont pas rares.

fondamentales de l'éthique de Nietzsche, d'en dégager la signification véritable et la valeur durable, de philosopher, comme dit l'auteur, non point *sur* Nietzsche, mais *par delà* Nietzsche.

Prenez, dit M. E., les deux conceptions fondamentales de la philosophie de Nietzsche, le « Surhomme » et le « Retour éternel », comme des hypothèses cosmologiques et elles apparaissent aussitôt comme radicalement contradictoires : l'une implique une évolution qui se poursuit à l'infini sans jamais atteindre de but ; l'autre repose sur l'idée d'un infini réalisé, toujours identique à lui même. — Mais cette contradiction n'est qu'apparente : approfondissez le sens vrai de ces deux concepts et vous la voyez disparaître. Qu'est-ce d'abord que le Surhomme ? Ce n'est pas, d'abord, un programme politique ou social, un idéal qui serait le but *définitif* vers lequel tendrait l'humanité ; le Surhomme est un « postulat permanent », il est la loi qui prescrit à l'homme, *à tous les degrés de son évolution*, de perpétuellement se dépasser lui-même, de nier le présent au profit de l'avenir, de se développer toujours à l'infini ; il implique la poursuite éternelle d'un idéal dont on se rapproche sans jamais l'atteindre ; il est ainsi « l'idée objectivée de l'éternité », le symbole poétique de l'infinité du vouloir humain. Il est non point un *objet*, mais une « fonction psychique », non une mission que l'homme doit historiquement réaliser, mais une puissance vivante, immanente que l'homme porte en lui, un *impératif moral* qui lui commande éternellement. « Agis comme si tu voulais enfanter le Surhomme en le réalisant en toi ». — Et de même le Retour éternel n'est pas une hypothèse scientifique sur les destinées de l'univers, mais, tout comme le Surhomme, un symbole ; il est l'affirmation toujours vivante au tréfonds de notre être de la valeur absolue, de l'éternité de l'individu ; il est la question formidable qui se pose au fond de nous : « Peux-tu t'accorder à toi-même une valeur infinie, vouloir recommencer éternellement et sans trêve ta vie, toute ta vie, avec ses joies et ses douleurs, ses beautés et ses laideurs ? » ; ou encore il est l'impératif moral qui nous ordonne : « Agis toujours comme si chaque instant de ta vie avait une valeur éternelle, et comme si l'avenir entier se trouvait impliqué dans l'instant présent un et indivisible ! » — Ainsi dépouillées de leur réalité objective et réduites à l'état de symboles, les deux conceptions du Surhomme et du Retour éternel cessent d'être contradictoires. Elles se conditionnent et se complètent l'une l'autre, elles sont la même idée vue par le dehors et par le dedans. Le Retour éternel est le *sens* du Surhomme : en l'homme il n'y a pas seulement la volonté et le pouvoir de se dépasser sans cesse, mais il y a aussi l'éternité d'une existence indépendante du temps et du devenir, d'une existence possédant en soi une valeur absolue. Et le Surhomme est l'*incarnation* de l'idée du Retour éternel, il est l'*organe* par lequel elle se manifeste : ce qu'il y a d'éternel et d'absolu dans l'homme se manifeste par sa volonté de se

dépasser sans cesse. — La grandeur de Nietzsche, c'est d'avoir ainsi pressenti et exprimé en de magnifiques symboles l'éternité et la valeur absolue de l'individu. Le vice fondamental de son système, c'est qu'il tend à tout instant à faire de ses deux symboles des réalités objectives, à montrer comment il faut produire des Surhommes et quelles doivent être leurs qualités, ou à présenter le Retour éternel comme une loi cosmique scientifiquement vérifiable. — On lira avec intérêt ce travail, sans se laisser arrêter par le ton bien tranchant sur lequel l'auteur expose ses hypothèses, ni par le superbe dédain dont il accable, à mainte reprise, ceux qui ne pensent pas comme lui. On admirera l'ingéniosité d'une construction qui fait de Nietzsche le continuateur de Kant qu'il a si âprement combattu. Et si même on la trouve d'une logique parfois un peu abstraite, on reconnaîtra qu'il est infiniment plus juste de voir dans le Surhomme ou dans le Retour éternel un symbole moral qu'une conception biologique et plus vraisemblable d'honorer en Nietzsche l'apôtre d'un nouvel impératif que de le considérer comme un successeur aventureux de Darwin ou de Spencer.

Henri LICHTENBERGER.

— L'*Année cartographique* de cette année, ce « supplément à toutes les publications de géographie et de cartographie » que dirige M. F. Schrader (Libr. Hachette, un fascicule in-folio de 3 feuilles de cartes avec texte au dos; prix : 3 fr. *Treizième année*), contient les modifications géographiques et politiques du globe pendant les années 1901-1902. L'Asie est représentée par les itinéraires du Dr Sven Hedin et une belle carte hypsométrique de l'Indo-Chine. L'Afrique contient les levées et les itinéraires de nos explorateurs français (Congo, Tchad, Soudan, Nil, etc.). L'Amérique figure avec une carte de l'Alaska, une autre de la frontière Chilo-Argentine etc.

— Le tome quinzième du *Recueil des Actes du Comité de salut public avec la correspondance officielle des représentants en mission* publié par F.-A. AULARD, vient de paraître à la librairie Leroux; il va du 8 juillet au 9 août (20 messidor-22 thermidor an II), et ses huit cents pages comprennent l'histoire de trente jours seulement; mais que d'événements pendant ces trente jours! La publication est, comme toujours, très soignée, et l'orthographe des noms propres, très correcte. — C.

— La librairie Berger-Levrault publie en un élégant volume une troisième édition des *Souvenirs* du commandant Parquin où il y a tant de verve primesautière, tant d'entrain et de bonne humeur (In-8°, 474 p. 6 fr. avec une introduction par le capitaine A. AUBIER). Remarquons que plusieurs passages qui se rapportent à des aventures d'ordre tout intime, ont été retranchés; ce qui permet de faire lire l'ouvrage par tout le monde. — A. C.

— La deuxième édition de l'excellent *Manuale della letteratura italiana* de MM. d'Ancona et Bacci (Florence, Barbèra), au courant de laquelle nous avons tenu nos lecteurs, est achevée. Entre temps, M. d'A. a publié *Per nozze Escha-*

Feranco (Pise, Mariotti) des lettres inédites de R. Bonghi, G. Capponi, F. D. Guerrazzi, T. Mamiani, T. Salvagnoli, N. Tommaseo, A. Tannucci, G. P. Vieusseux et *Per nozze Gibellini Tornielli-Cimmino* (*Ibid.*), des lettres inédites de Berchet, F. Confalonieri, M. D'Azeglio, Cl. Fauriel, G. Giusti. On y goûte l'esprit de Giusti, la belle humeur de M. d'Azeglio et plus encore peut-être l'exquise courtoisie de Mamiani, qui sent son gentilhomme et en même temps respire la bonté. Pour le fond je signale une curieuse lettre de Giusti (20 avril 1849) sur le gouvernement et la chute de Guerrazzi, une lettre de Fauriel (5 août 1830) où l'on voit que cet étrange Libri s'est battu contre Charles X aux Glorieuses, enfin ce jugement de Berchet sur les petites cours allemandes : « C'est un monde de commérages;..... c'est une immense cohue de diplomates qui ne font rien parce qu'ils n'ont rien à faire et qu'on prendrait pour un essaim d'espions; il n'est ni prudent ni agréable de vivre au milieu d'une telle canaille ». — Charles Dejob.

— Le XLVII[e] fascicule du *Schweizerisches Idiotikon, Wörterbuch der Schweizerdeutschen Sprache*, commencé par Staub et L. Tobler, continué par Bachmann, Balsiger, Bruppacher et Schwyzer (Huber, Frauenfeld) renferme la liste des sources littéraires et de leurs abréviations (*Verzeichniss der literarischen Quellen mit den dafür gebrauchten Abkürzungen*). Cette liste n'aurait dû paraître qu'à la fin de l'ouvrage; les éditeurs la publient aujourd'hui parce qu'elle leur semblait, non sans raison, nécessaire (voir leur *Vorwort*), et tous ceux qui se servent du Dictionnaire, leur en sauront gré.

— Nous avons reçu le catalogue 101 de la librairie Rosenthal à Munich, sur la Hongrie, la Transylvanie, les pays slaves du Sud, les guerres contre les Turcs, Rhodes, Malte : description de 2,525 imprimés ou planches, parmi lesquels beaucoup d'ouvrages modernes écrits en latin.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 22 janvier 1904.

M. Havet, président, annonce le décès de M. Louis Guibert, de Limoges, correspondant.

M. Maxime Collignon présente, au nom de M. Émile Guimet, des photographies communiquées par M. Wilberg qui, avec M. Heberdey, a fait des fouilles à Éphèse pour le compte du gouvernement autrichien. Presque toute la ville antique est déblayée. On a dégagé deux larges avenues bordées de monuments et de statues. L'avenue de gauche longe le Forum, les bains et les constructions de l'époque romaine. Celle de droite, coupée par des propylées à colonnes, conduit à l'agora grecque. On y a découvert un immense bas-relief de 2 mètres de hauteur sur 18 mètres de longueur, représentant des scènes de la vie de Marc-Aurèle. Les plaques de marbre viennent d'être envoyées au Musée de Vienne.

M. J. Loth, doyen de la Faculté des Lettres de Rennes, fait une communication sur l'année celtique chez les Irlandais, les Bretons (Galles, Cornouaille et Bretagne armoricaine) et dans le calendrier de Coligny. Il y ajoute quelques remarques sur la numération celtique. — M. Paul Viollet présente quelques observations.

M. Léon Dorez termine la lecture d'une note sur une relation inédite de l'entrée de François d'Anjou à Tours, le 28 août 1576. Cette relation, due au médecin et humaniste Nicolas de Nancel, l'élève et le biographe de Ramus, est dédiée à Ronsard et montre la grande part de l'illustre poète dans l'organisation de cette fête.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 6 — 8 février — 1904

Wsewolod Miller. **Die Sprache der Osseten** (supplément du premier volume du *Grundriss der iranischen Philologie*, publié sous la direction de Geiger et Kuhn), grand in-8° vi-111 p. Strasbourg 1903 (prix 6 marks).

M. Hübschmann, qui avait accepté de traiter l'ossète dans le *Grundriss* de la philologie iranienne, a été empêché de le faire par une maladie qui est intervenue au moment de la publication ; et, comme les savants qui ont étudié ce domaine particulier sont rares, on avait dû laisser de côté ce dialecte. Le savant directeur de l'Institut Lazarev des Langues Orientales à Moscou, M. Vsevolod Miller, qui a fait des dialectes iraniens du Caucase une étude spéciale, vient de combler de la manière la plus heureuse et avec une parfaite compétence cette fâcheuse lacune. Et, surcroît précieux de garanties, M. Hübschmann a revu les épreuves de l'ouvrage, qu'il a même enrichi de quelques observations personnelles.

Ce qui rend l'ossète particulièrement intéressant entre tous les dialectes iraniens, c'est que séparés du gros des populations de langue iranienne, les Ossètes ont eu un développement linguistique autonome : les traits que ce développement a en commun avec celui des autres dialectes indiquent donc quels changements appelait naturellement la structure de la langue. D'autre part, M. Miller a montré que les particularités phonétiques les plus curieuses que présentent les noms propres contenus dans les inscriptions grecques de la rive septentrionale de la Mer Noire se retrouvent en ossète ; par exemple

on a -φουρτος = ossète *furt* « fils » en face de zend *puθra-* « fils », avec φ = *f* en regard de *p* et *rt* en regard de θr.

Le travail de M. M. ne paraît appeler que des critiques de détail. La graphie des mots avestiques est parfois gauche, et en tout cas en désaccord avec la transcription admise pour le *Grundriss*, ainsi *râdanh* p. 6 ou *garanh* p. 26. Se conformant à une mauvaise habitude des iranisants, l'auteur a négligé de donner des indications précises sur la nature et la place de l'accent. Au chapitre des noms de nombre, en exposant comment sont exprimées les dizaines : vingt, vingt et dix, deux vingt, vingt et dix, etc., il rappelle le français *quatre vingts* et ne mentionne pas la numération géorgienne, qui est toute pareille et dont le rapprochement s'imposait beaucoup plus. L'explication des formes grammaticales de l'ossète présente de telles difficultés qu'il est malaisé même d'esquisser une critique des hypothèses que propose M M., généralement avec la réserve qui convient. Toutefois, on trouvera étrange que le génitif singulier en *-i* soit séparé de l'ancien génitif en *-ahya* qui servirait en revanche à rendre compte de l'ablatif ; le pronom personnel montre que le génitif ossète continua l'ancien génitif, et joint l'emploi d'accusatif à ceux qu'il avait en iranien commun.

A. MEILLET.

Mesrop TER-MOVSESIAN. — **Histoire de la traduction de la Bible en arménien** (en russe, *Istorija perevoda biblii na armjanskij jazyk*), Saint-Pétersbourg, 1902, in-8°, IX-287 p.

L'auteur de cet ouvrage, qui est un des jeunes moines du couvent d'Etchmiadzin et qui s'est fait déjà connaître par de nombreuses et importantes publications dont la principale est l'édition princeps du Socrate arménien, aborde ici la question capitale de la philologie arménienne. Il n'affiche pas la prétention de la résoudre ; sur la façon même dont le texte sacré a été traduit en arménien, il se borne à peu près à reproduire et à discuter les opinions émises par ses devanciers, et sa réserve est justifiée. D'une part, en effet, les témoignages historiques relatifs à cette traduction ne sont encore édités ni complètement ni d'une manière satisfaisante : il est à espérer qu'un autre savant du couvent d'Etchmiadzin, M. Galoust Ter-Mkrttchian, publiera sans trop tarder ces documents avec la rigueur et la précision qui font de ses éditions de véritables modèles pour la philologie arménienne. D'autre part, il n'existe pas d'édition critique de la bible arménienne : l'édition de Zohrab, faite à Venise en 1805, et constamment reproduite depuis lors sans aucune nouvelle revision du texte, a constitué un immense progrès, mais elle ne saurait passer pour une

édition critique, puisqu'elle ne renferme d'indications précises sur aucun manuscrit.

L'un des mérites de M. M. est précisément d'avoir relevé tous les manuscrits connus de la bible arménienne ou des parties de cette bible et d'avoir décrit avec quelque détail ceux de ces manuscrits que renferme la belle bibliothèque d'Etchmiadzin. Il a indiqué les nombreux apocryphes dont on a signalé l'existence dans la littérature arménienne; marqué les conditions dans lesquelles se présentent d'autres fragments discutés de l'Évangile (par exemple la parabole de la femme adultère qui manque ou est ajoutée en dehors du texte); défini le canon de la bible arménienne aux diverses périodes en recourant à des documents encore inédits de la bibliothèque d'Etchmiadzin, et fait l'histoire du travail auquel se sont livrés les théologiens arméniens sur le texte biblique. M. M. a fait œuvre vraiment utile; sans doute, on a pu lui reprocher des erreurs (on en trouvera un relevé minutieux dans le fascicule V des *Teksty i razyskanija po armjano-gruzinskoj filologii* de M. Marr, Pétersbourg, 1903); mais tous ceux qui s'intéressent aux traductions orientales de la bible auront profit à connaître son livre, et il est regrettable que les circonstances qui ont amené l'auteur à écrire en russe plutôt que dans une langue occidentale — M. M. a déjà publié des travaux en allemand — rendent impossible la lecture de son travail à beaucoup de personnes pour lesquelles il présenterait un vif intérêt.

A. MEILLET.

Fr. Nik. FINCK. — 1° **Katalog der armenischen Handschriften des Herrn Abgar Joannissiany.** Marburg, 1903, in-4°, XXIII-260 p. (prix, 20 mk.). — 2° **Lehrbuch des Dialekts der deutschen Zigeuner.** Marburg, 1903, in-8° XVI-96 p.

1° Les grands dépôts de manuscrits arméniens de Venise et de Jérusalem n'ont pas encore de catalogue publié; pour Etchmiadzin, on ne possède qu'un catalogue imprimé dont l'insuffisance est notoire, et il est à craindre que la récente confiscation des biens de l'église arménienne par le gouvernement russe ne retarde — ou ne remette indéfiniment — la publication d'un nouveau catalogue qu'on allait mettre sous presse. Mais on a déjà des catalogues détaillés de collections moins étendues, principalement ceux publiés par les Mékhitharistes de Vienne, et surtout celui des manuscrits du couvent de Vienne publié par le P. Dashian, qui est un monument de la philologie arménienne. M. Finck, à son tour, a rapporté de Tiflis la description détaillée des quinze manuscrits appartenant à M. A. Joannissiany qu'il publie en arménien, avec des résumés en alle-

mand. On notera en particulier l'analyse complète de deux recueils d'hymnes, qui fournira un bon point de comparaison pour l'étude de ces sortes de recueils.

2° On a beaucoup publié et beaucoup discuté sur les parlers tsiganes et leur explication étymologique. Avant de pousser les recherches plus avant, il importe avant tout d'avoir des descriptions précises, méthodiques et rigoureuses du parler des Tsiganes en chaque pays; c'est une description de ce genre, sans aucune part d'explication étymologique ou historique, qu'offre au public M. Finck, et il convient de le remercier d'avoir fourni un moyen commode de s'initier à la langue des Tsiganes allemands. L'auteur a choisi la forme d'un manuel : grammaire, quelques pages de textes, glossaire. Il s'est acquitté de sa tâche avec le soin et la science qu'on a pu apprécier dans ses précédentes publications, et son ouvrage sera indispensable à tous ceux qui étudient la question du tsigane.

A. MEILLET.

Numeri erklaert von H. HOLZINGER (*Kurzer Hand-Commentar zum A. T.* Lief. 19). Tübingen, Mohr, 1903; in-8°, XVIII-176 pages.

The book of the Covenant in Moab, by J. CULLEN. Glasgow, Maclehose, 1903; in-8°, x-244 pages.

Il n'y a plus à faire l'éloge des travaux exégétiques de M. Holzinger. Son commentaire des Nombres est digne de ceux qui ont paru dans la même collection sur la Genèse, l'Exode et Josué. La distinction générale des sources P et JE se fait assez facilement dans les Nombres; mais au document P se rattachent quantité d'additions de provenance diverse, et dont quelques-unes peuvent avoir eu d'abord une existence indépendante avant d'être incorporées par les rédacteurs soit à P soit à la compilation finale du Pentateuque; le document ancien, JE, a été sacrifié à P dans le travail de rédaction, et il est impossible d'en rétablir la suite avec certitude; on ne peut guère davantage, en maint endroit, démêler ce qui provient spécialement de J ou de E; cependant des morceaux assez considérables de E se sont conservés, et il semble que le compilateur de JE ait sacrifié J à E, comme le compilateur du Pentateuque a sacrifié JE à P. En tête de chaque section du texte M. Holzinger a réuni de nombreux matériaux de critique textuelle. La critique des sources, bien documentée, est conduite avec beaucoup de sagacité. Citons en exemple l'argumentation par laquelle on établit que la patrie de Balaam dans E ne doit pas être la ville de *Pitru*, connue par les inscriptions cunéiformes, mais une localité iduméenne, Édom étant devenu Aram dans la tradition du texte.

L'essai de M. Cullen sur la composition du Deutéronome est très original. On peut douter qu'il soit définitif. La rédaction du livre dont il s'agit paraît assez compliquée ; mais autre chose est de constater ce fait, et autre chose de reconstituer toute l'histoire de cette rédaction jusque dans les détails. La discussion de textes à laquelle s'applique M. C. est passablement confuse et difficile à suivre. A la base du Deutéronome serait « le livre de l'alliance en Moab », un document qui aurait compris DEUT. XXVIII, 69 ; XXIX, 1-14 ; V, 2 ; IV, 10*b*-16*a*, 19-26 ; V, 29-VIII, 18 ; XXVI ; IX, 1-6 ; X, 12-21 ; XXVII, 1*b*, 3*b*-4*a*, 5-7 ; XI, 8-28 ; XXVIII, 1-2*a*, 7-25*a*, 43-45 ; XXX, 11-20 ; XXIV, 48 ; XXXII, 45-48. C'est ce document dont la découverte aurait provoqué la réforme de Josias. Très peu de temps après, les circonstances auraient imposé la rédaction et la publication d'un code législatif comprenant DEUT. IV, 44, 45*c*-46*a* ; XXVII, 9-10 ; IV, 1-4 ; XI, 31-XXV ; IV, 5-8 ; XXVII, 11-14 ; XXVIII, 2*b*-6, 15-19 ; XXVII, 26 ; XXXI, 9-13. Il se fit ensuite une première édition de ces deux documents amalgamés : M. C. en indique toutes les particularités avec plus d'exactitude que s'il l'avait préparée lui-même. Puis vint une seconde édition caractérisée surtout par l'insertion du décalogue, DEUT. V, 5-28 ; puis une édition « comminatoire » où l'on introduisit IX, 7-X, 11 et quelques passages analogues ; puis, la rédaction exilienne (quatrième édition), à laquelle appartiennent d'autres additions ; puis des compléments postexiliens ; enfin, « la rédaction P », adaptation du Deutéronome au Pentateuque. La critique de ces conclusions remplirait un volume aussi gros que celui de M. Cullen, et mieux vaudrait écrire un commentaire du Deutéronome. Peut-être y avait-il lieu d'examiner à nouveau la question du rapport qui existe entre DEUT. V-XI, et le corps du livre (XII-XXVI) ; mais il ne semble pas que le document censé primitif, en admettant qu'il ait été tel qu'on nous le présente, puisse être considéré comme une loi complète, indépendante du recueil de préceptes qu'on trouve dans DEUT. XII-XXV.

Alfred LOISY.

Mediæval England, 1066-1350. By Mary BATESON. London, T. Fisher Unwin, 1903. In-8° xxvij-418 pages.

Voici un excellent ouvrage de vulgarisation (vol. 62 de la série intitulée : « The Story of the nations »), qui ne ressemble guère, d'ailleurs, aux autres volumes de la collection. L'auteur n'a écrit ni l'histoire de l'Angleterre au moyen âge, ni l'histoire politique du peuple anglais. Les principaux faits et les dates essentielles de cette histoire sont résumés à la fin, sous forme de tableau chronologique. C'est une peinture de la vie sociale pendant trois cents ans, divisée en trois

compartiments se rapportant à la féodalité, telle qu'elle fut organisée après la conquête normande (1066-1154), à la féodalité des légistes (1054-1250), et à la décadence du régime féodal (1250-1350). On pourrait critiquer cette division qui force l'auteur à revenir trois fois sur le même sujet (le roi et sa cour, l'Église et les monastères, la science et l'éducation, l'exploitation agricole, les bourgeois et les villes); mais il faut dire que chaque fois le même sujet est considéré sous des aspects différents et qu'on n'éprouve aucune impression de monotonie.

Miss Bateson était fort bien préparée pour exécuter un pareil travail qui demande une connaissance étendue et directe des documents. Peu d'érudits sont mieux au courant de la littérature du moyen âge, Elle a déjà fait ses preuves, soit en publiant les chartes de Leicester et en poursuivant les traces laissées par les coutumes de Breteuil dans les institutions communales de certaines villes d'Angleterre et de Galles, soit en éditant avec M. Poole l'*Index* de John Bale soit en rédigeant pour le *Social England* de Traill et Mann (édition illustrée), les chapitres relatifs à la vie sociale, etc. Nulle part, sauf trois exceptions, elle n'a mis de notes au bas des pages, mais il n'est pas un paragraphe où l'on ne puisse reconnaître, si l'on a quelque habitude de ces textes, à quel auteur elle emprunte le fait ou l'exemple indiqué. C'est une grande sécurité pour le lecteur; il voit que rien n'est dit au hasard ni abandonné à l'imagination. Peut-être Miss Bateson n'a-t-elle pas d'imagination; au moins sait-elle dominer les documents réunis par elle. Son livre n'est pas une simple mise bout à bout de fiches prises au cours de lectures très variées; c'est un véritable tableau de la vie anglaise, considérée durant trois siècles dans les diverses classes de la société.

Ajoutons que ce volume est joliment illustré, que les objets reproduits ont été choisis avec discernement. Miss Bateson montre qu'elle est aussi familière avec les monuments figurés qu'avec les chroniques, les chartes, les livres de comptes ou les traités d'économie rurale et domestique.

C. Bémont.

Baron du Roure. **Inventaire analytique de titres et documents originaux**, tirés des archives du château de Barbegal. — *Paris, H. Champion*, 1903. In-4° de xiv-536 pages.

Les collectionneurs intelligents qui recueillent avec patience et discernement les documents d'histoire locale qu'ils rencontrent au hasard de leurs recherches, les préservant ainsi d'une destruction certaine, ont droit à la reconnaissance de tous ceux qui s'attachent aux choses du passé. Mais que d'obligations ne devra-t-on pas avoir pour

ces mêmes collectionneurs, si non contents de jouir de leur trésor, ils en publient à leurs frais l'inventaire très détaillé, jetant ainsi dans le domaine public toutes les pièces inédites qu'ils possèdent ! Telle est l'œuvre du baron du Roure : elle est digne de tout éloge.

L'inventaire analytique qui vient d'être publié comprend 2,500 numéros : quelques-uns embrassent tout un ensemble de documents, par exemple un dossier de procédure; d'autres ont trait à des livres de raison. On voit d'ici l'importance de ce recueil. Ajoutons que les pièces analysées les plus anciennes datent du début du XIIIe siècle; les plus modernes sont comprises dans le premier tiers du XIXe; en général, elles sont des XVIe, XVIIe et XVIIIe.

Le baron du Roure, qui jadis dirigeait une *Revue historique de Provence* où se publiaient d'excellents documents, a surtout recueilli des titres concernant les familles provençales. Et de fait, en parcourant son volume, on se rend compte qu'il est peu de familles comtadines, provençales ou avignonaises, qui ne soient ici représentées. Je citerai parmi celles qui trouveront ici des actes les plus anciens ou les plus nombreux, celles des Agoult (1297-1727), Albaric (1316-1367), Albert (1393-1639), Astoaud (1485-1585), Baux (1251-1426), Barras (1410-1777), Blacas (1363-1814), Brancas (1442-XVIIIe s.), Castellane (1331-1786), Coriolis (1437-1701), Cossa (1441-1486), Estienne (1431-1837), Forbin (1481-1836), Gantelme (1234-1518), Gardin (1490-1577), Gautier de Girenton (1353-1813), Ginestous (1215-1793), Glandevès (1418-1799), Hugolein (1297-1499), Merles (1495-1680), Parpaille (1495-1566), Pontevès (1367-1775), Pontis (1252-1488), Porcellet (1234-1748), Sabran (1396-1677), Sade (1456-1774), Thomas (1413-1787), Venasque (1349-1511), Villeneuve (1370-1745) et Vivaud (1220-1435). Cette simple énumération montre quels avantages on retirera de cet inventaire.

J'aurai cependant une ou deux observations à faire sur la façon dont il a été rédigé; j'aurais préféré que les notices, au lieu de reproduire les phrases latines ou françaises données par les documents, fussent écrites en français d'aujourd'hui, que toutes les anciennes formes des noms fussent ramenées aux modernes, que les noms de lieux ou de seigneuries fussent identifiés. Il aurait été bon aussi de ne pas distribuer dans deux ou trois rubriques des titres qui auraient pu être groupés sous une seule; je citerai par exemple les notices Candolle (nos 2368-2370), qui auraient pu avec avantage ne pas être distraites du dossier Doni (nos 685-697). On pourrait en signaler d'autres dans le même cas.

L'*Inventaire* du baron du Roure n'en est pas moins précieux : il devra être entre les mains de tous ceux qui auront à traiter l'histoire des familles provençales. Par surcroît, on y rencontrera sur des églises, couvents et prieurés, bien des documents qui ne seront pas à dédaigner.

L.-H. LABANDE.

Le Président Hénault. Sa vie, ses œuvres d'après des documents inédits par Henri Lion, docteur ès-lettres. Plon, 1903, in-8°, 446 pages.

Disons-le tout de suite : l'ouvrage de M. Henri Lion peut passer pour un modèle d'information précise et de saine critique. A la vérité nous éprouvons une appréhension méfiante devant un gros livre consacré à un moyen personnage. Nous sommes tentés de voir dans ce grand zèle un signe du temps, et d'admirer d'abord l'abnégation de l'auteur. M. H. L. ne nous laisse pas longtemps ce préjugé. Et d'abord ce n'est pas un homme vulgaire, celui sur qui Montesquieu écrit à la marquise du Deffand : « Parlez aussi de « moi à ce Président qui me touche comme les Grâces et m'instruit « comme Machiavel..., et dont j'espère toujours acquérir l'estime, « sans pouvoir espérer les sentiments. » Voltaire le flagorne afin qu'il « favorise » *Rome sauvée*, et, sans pitié, le malmène après sa mort comme vaniteux et cagot ; mais son vrai sentiment est entre ces deux extrêmes, ou, pour mieux dire, très favorable au Président. Si l'on se rappelle quelles furent les amitiés, le rôle politique, le goût, la variété de talents, et surtout la puissance de travail du Président Hénault, si l'on veut bien voir à quelles qualités sérieuses et profondes il dut ce bonheur que l'on vanta beaucoup — et certainement à l'excès —, on comprend qu'un critique, préparé par des études antérieures, et dont le XVIIIe siècle est le domaine, ait trouvé cette physionomie intéressante à fixer. Mais M. L. ne s'est pas borné à nous donner une étude de l'homme et de sa vie ; son livre ne nous montre pas seulement un *unus e multis*, un de ces magistrats hommes de lettres tels que Bouhier, de Brosses ou Rolland ; il a eu plus d'ambition pour son personnage et s'est demandé s'il n'était pas injuste que l'*Abrégé chronologique*, les *Poésies*, les *Essais dramatiques*, la *Correspondance*, les *Portraits* et les *Maximes* fussent presque complètement oubliés. De là, deux parties dans son ouvrage, une étude biographique et une étude critique.

La première partie est d'un intérêt très varié, par tous les personnages distingués, ou même illustres, qu'elle fait mouvoir, par son abondance d'anecdotes et de traits piquants, de chronique et d'histoire. Bien des détails nous étaient déjà connus grâce aux *Mémoires* (publiés par le baron de Vigan en 1854), qui ne nous laissaient ignorer ni le talent d'Hénault en vers latins, ni sa courte vocation d'orateur de la chaire. Mais M. L. qui a pu consulter les papiers du château de Carrouges nous apporte une ample moisson d'inédit. C'est ainsi qu'il analyse ou extrait le meilleur de la correspondance d'Hénault avec ses trois nièces, Mmes de Jonzac, d'Aubeterre et de Tillières. Ce sont des lettres exquises, pleines de délicatesse et de tendre affection. Ce que l'ouvrage de M. des Diguères [1] nous avait appris sur l'amitié du

1. *Lettres de Marie Leczinska et de la duchesse de Luynes au président Hénault etc...* Paris 1886. Champion éditeur.

Président avec Marie Leczinska se trouve également complété par certains de ces papiers inédits [1]. Une lettre, inédite aussi, de Hénault à Voltaire, au sujet du *Siècle de Louis XIV* nous montre le Président jouant, avec une certaine malice, le rôle de « correcteur » : il hausse même le ton, en constatant que la religion est traitée « avec indifférence ou avec légèreté »; il est véhément au sujet de Turenne, quand Voltaire, par un trait qu'il relève, semble vouloir « dédommager les Calvinistes de son abjuration »; il s'irrite enfin de voir Condé « dégradé » par Voltaire. Mais M. L. a eu surtout la très heureuse fortune de découvrir au chartrier de Carrouges onze lettres de Voltaire qui donnent à certaines parties de son étude un attrait de nouveauté. On les trouve réunies à la fin du volume, en un très précieux *Appendice*. Ces lettres sont souvent discursives et touchent à des sujets très divers, mais il y est surtout parlé d'histoire, à propos de l'*Abrégé chronologique*, et du *Siècle de Louis XIV*. On lit notamment avec grand intérêt la lettre du 14 mars 1768, qui complète ce que nous savions déjà (par la lettre connue du 26 février) sur le dissentiment de Voltaire avec le Président au sujet de Servet. Voltaire s'indigne et déclare « que le meurtre de Calas est une action très pardonnable, en comparaison de l'assassinat juridique commis sur la personne de Servet » : sans accuser Hénault de justifier la persécution, il est impossible de ne pas trouver, avec Voltaire, son attitude un peu déplaisante, et sa tirade sur le paganisme assez faible. On serait enclin, en pareil cas, à penser que tout ne fut pas injuste dans les malins propos de Voltaire, de Collé, de Grimm, et même de M[me] du Deffand. M. L. n'a pas de ces mouvements d'humeur : il juge son personnage avec un esprit de justice, une modération, une intelligence d'historien qu'il faut louer sans réserves, parce qu'on les trouve rarement à ce degré. C'est Voltaire lui-même qui souhaitait d'être défendu contre ses amis : M. Lion se conforme à ce vœu, en défendant contre lui l'homme qu'il disait tant apprécier.

L'intérêt ne faiblit pas dans la deuxième partie de l'ouvrage (*Les Œuvres*), et c'est grâce à la méthode de M. L. qui, le plus souvent, élargit le débat et l'élève assez sensiblement au-dessus de son personnage. Collé n'a pas toujours tort de trouver les *Poésies* fades, et, malgré la grosse flatterie de Fontenelle, la *lettre de Psyché à l'Amour* n'est pas « une lettre interceptée ». La pièce *Sur l'ordre de la mouche* court après l'esprit sans l'atteindre. On en peut dire autant des *Madrigaux* et des *Épigrammes*. L'intérêt de ce chapitre est dans les réflexions générales sur la Poésie au XVIII[e] siècle; l'auteur plaide pour elle (car sa critique est toujours action) et fait ressortir, avec raison, ce qu'elle a souvent de philosophique et d'humain. Pour ce qui est des œuvres dramatiques, M. L. met bien en leur jour l'adresse et l'émotion

1. Voir notamment page 107, *note*.

délicate du *Jaloux de lui-même* et de la *Petite maison*, mais bien des situations qui sont, paraît-il, neuves sur notre scène (p. ex. Julie déguisée en homme pour suivre son amant, et Cidalise devenant amoureuse d'elle) sont pour nous sans grand intérêt, ou même déplaisantes. La véritable originalité d'Hénault est dans son *François II*, et dans ses théories sur les « Scènes historiques ». Il veut unir la tragédie et l'histoire, mais en dehors des anciens genres, mettre en scène des faits exacts et des personnages réels, sans cette déformation que le drame fait nécessairement subir aux uns et aux autres, en vue de l'unité condensée, qui est sa loi. Hénault voit, en effet, quelle vivacité et quelle force d'impression l'histoire vraie peut retirer de la forme dramatique; elle mettra sous nos yeux des *suites* d'événements qui n'auront pas cette vérité idéale qui est celle de la poésie, mais une vérité plus bornée qui est la simple fidélité du témoignage. Le *François II* de Hénault donne-t-il raison à cette conception nouvelle ? Il semble bien plutôt que l'auteur ait mal prêché d'exemple. M. L. fait de ces scènes une analyse critique très judicieuse, et nous fait bien sentir pourquoi la vie manque à cet essai. Mais, de toute manière, l'idée était neuve et intéressante[1] et cette tentative malheureuse est assurément le meilleur titre du Président Hénault, avec les *Mémoires* et l'*Abrégé Chronologique*.

Cet abrégé que Voltaire appelle le *Bréviaire des Français* et consulte sans cesse, qui est à sa 12e édition en 1789, et que Walckenaer et Michaud rééditent sans grands changements, en le continuant jusqu'en 1830, doit son succès à de très réels mérites : il est, dans son genre, tout à fait original et excellent. Comme il s'attache principalement aux lois et aux mœurs, cite des textes originaux (ordonnances, mémoires ou lettres), propose des *Remarques et Réflexions* pleines de sens, et dispose avec méthode cette abondante matière, à laquelle il donne de la suite et de la vie, l'ouvrage garde un intérêt durable. M. L. souligne chacun de ces mérites d'un trait juste et précis, sans omettre cependant les critiques qu'on a faites à l'ouvrage et à son esprit. Voltaire, dans l'*Histoire du Parlement de Paris*, faisait allusion au livre d'Hénault, quand il disait : « il n'appartient qu'à la liberté de connaître la vérité et de la dire; quiconque est gêné ou par ce qu'il doit à ses maîtres, ou par ce qu'il doit à son corps, est forcé au silence. » M. J. Chénier parlait « d'omissions que l'on peut croire involontaires ». Après avoir lu les analyses de M. L., il nous reste encore un désir — sans malignité — de savoir où le Président se sent ainsi « gêné », en quelle occasion son intégrité d'historien a subi quelque défaillance.

1. A signaler dans un genre analogue, plus restreint d'étendue, mais aussi plus fidèle à l'histoire et plus appuyé de documents, le très heureux essai de M. Camille Vergniol *La Cage de l'Aigle* (Revue de Paris, 15 août), dont le sous-titre pourrait être : unej ournée de la vraie vie de Napoléon à Sainte-Hélène.

Les *Mémoires* sont l'objet d'une excellente étude. M. L. fait bien ressortir le mérite de ces tableaux, pleins de vie et d'agrément et dont quelques-uns (p. ex. la visite à Heinsius ou l'agonie du Cardinal Dubois) sont des morceaux achevés et classiques. L'ouvrage du Président qu'on lira le plus est celui qui lui a coûté le moins de peine : « ainsi vont les choses de ce monde », dit M. L., et cela est vrai des talents moyens, ou de ceux qui ont plus d'ambition que de génie. Pourquoi le français est-il plus chaste que le latin ; la comédie est-elle plus utile que la tragédie ? Ce sont les sujets de deux opuscules qui sont assez pauvres d'idées ; leur analyse est heureusement suivie de l'étude de la *Correspondance*, qui fait reprendre à Hénault tous ses avantages.

En terminant, M. L. fait à son tour un portrait du Président, dans la manière du XVIII[e] siècle. Cette façon enjouée de finir un ouvrage très sérieux et approfondi fait assez voir quel intérêt l'auteur a pris à son personnage. Le livre est d'ailleurs écrit de verve ; M. L. intervient à chaque instant et relève ses analyses d'observations personnelles. Il n'est pas rare de trouver des remarques de ce genre (p. 374) : « Rien de plus hasardeux que de faire défendre la vertu par les femmes vertueuses : elles y mettent le plus souvent une façon hautaine, âpre, irritante, qui gâte les choses. » Je signale encore (p. 41) une page de très fine psychologie sur les exigences de M[me] du Deffand. M. Lion trouvait qu'il y avait une injustice à réparer envers le Président Hénault. On peut dire aujourd'hui que c'est chose faite — et bien faite.

G. Dalmeyda.

Un Philanthrope d'autrefois. La Rochefoucauld-Liancourt, 1747-1827, par Ferdinand-Dreyfus, Paris, Plon-Nourrit et C[ie], 1903, de XVI-549 pages. In-8°.

C'est vraiment une figure intéressante que ce La Rochefoucauld-Liancourt, grand-maître de la garde-robe royale, ami intime de Louis XVI, philosophe entièrement imbu de nouvelles idées, député de la noblesse aux États Généraux et comme tel très décidé à soutenir une politique de réformes, président de l'Assemblée constituante, président du Comité de mendicité institué par la même Assemblée pour subvenir à toutes les misères et secourir toutes les indigences, lieutenant général du roi en Normandie, émigré forcé pour éviter un emprisonnement des plus hasardeux, divorcé également par nécessité pour conserver à sa famille de quoi subsister, fondateur des premières écoles techniques d'arts et métiers, ce qui lui valut d'être nommé par Napoléon I[er] inspecteur général de ces établissements, propagateur convaincu de toutes les œuvres d'assistance, d'éducation et de mora-

lisation, membre extrêmement libéral de la Chambre des pairs dès l'octroi de la charte par Louis XVIII, en somme apôtre des plus zélés de la bienfaisance sous ses formes les plus diverses, ami très dévoué du peuple malgré sa naissance et son éducation. Une telle vie et de telles œuvres méritaient d'être mises en lumière.

M. Ferdinand-Dreyfus n'est certes pas le premier qui l'ait tenté, mais son livre, très documenté et très complet, deviendra certainement définitif dans la plupart de ses parties. Il a consacré de longs chapitres, ce en quoi il est digne d'éloges, aux idées de La Rochefoucauld-Liancourt et à ses travaux. Il a parfaitement montré la besogne énorme à laquelle s'était consacré le président du Comité de mendicité, et en ce faisant, il n'a pas dissimulé le caractère utopique de certains de ses projets. Le Comité, chargé de trouver les ressources nécessaires pour l'assistance de tous les malheureux tombés à la charge de l'État, par suite de la maladroite spoliation des hôpitaux, obligé également d'élaborer un vaste plan de législation, ne pouvait absolument pas aboutir; mais ses travaux n'ont pas été inutiles et le XIX[e] siècle s'en est plus d'une fois inspiré pour ses œuvres.

Fidèle à son esprit de libéralisme et d'attachement au peuple, La Rochefoucauld-Liancourt ne marchanda pas au premier consul qui l'avait radié de la liste des émigrés, ses bons offices pour la réorganisation des services d'assistance, d'enseignement technique et d'éducation. Il n'avait d'ailleurs pas cessé de se préparer à cette mission pendant son exil : en Angleterre et aux États-Unis, il n'avait pas manqué de s'instruire des institutions en vigueur; aussi revint-il en France avec la préoccupation de contribuer au progrès de l'agriculture et de l'industrie et à l'amélioration de la condition des ouvriers. Je ne suivrai pas M. Ferdinand-Dreyfus dans le développement de toute cette partie de la carrière de son héros; je me bornerai à dire qu'il a parfaitement établi en relief le rôle social si important joué par le duc de Liancourt. Je lui reprocherai peut-être d'avoir, dans son affection pour le personnage mis en scène par lui, forcé quelquefois l'éloge; il lui fait, par exemple, grand mérite d'être resté sous le Consulat et l'Empire ce qu'il appelle un indépendant. Je le trouve, au contraire, lui et ses enfants (ceux-ci surtout occupant de hautes situations) très attaché au nouveau régime. Dans ses discours, l'ancien ami de Louis XVI a toujours à la bouche la louange de Napoléon I[er]. Je veux bien qu'à cette époque ce fût presque de style; mais si l'empereur n'avait pas cru pouvoir compter sur lui, croira-t-on qu'il lui aurait permis d'exercer une si grande influence sur l'éducation de la jeunesse, par ses fonction d'inspecteur général des écoles d'arts et métiers?

L.-H. LABANDE.

Gust. Allais. **Les Débuts dramatiques de Victor Hugo**, Amy Robsart, Paris, in-8 carré, 61 pp. Société française d'Imprimerie, 1903.

M. Allais n'a que le nom d'un auteur gai, et la preuve c'est que de Malherbe, par Racine, il en vient au romantisme et à Victor Hugo débutant, — qui sont choses graves, que je pense, et qu'il traite gravement, à l'en croire, puisqu'il se documente chez M. André Pavie, chez MM. Victor et Paul Glachant, chez M. Auguste Dorchain, chez M. Maurice Souriau, qu'il discute l'authenticité des textes, imprime des Appendices et..... voilà bien du bruit pour une omelette.

Victor Hugo avait vingt ans quand il commença, d'abord avec la collaboration de Soumet, puis quand il acheva, seul, son *Amy Robsart*, et vingt-six quand ce drame fut joué à l'Odéon, sous le nom de Paul Foucher, et outrageusement sifflé. Il était, nous nous en doutions, tiré du *Kenilworth* de Walter Scott. D'abord terminée en façon de mélodrame noir du Boulevard du Crime, la pièce eut plus tard un dénoûment « bien meilleur, plus simple, plus naturel et plus logique. » D'ailleurs, nous n'en avons pas le texte authentique. A quoi bon, dès lors, épiloguer ! Et que cet aveu me rassure ! Car j'avais eu grande peur en pensant au pas qu'allait faire pour la gloire du grand Hugo le petit livre de M. A. « Cette œuvre informe et mal venue, » comme dit Auguste Filon, dans laquelle Soumet trouvait « des scènes très belles » avec « bien des témérités », était, — et c'est là son seul mérite, — une première et malheureuse tentative du romantisme naissant, qui ne pouvait réussir, — tant était grand ce que Stendhal appelle *le bégueulisme* du public, — à moins d'être un chef d'œuvre, — ce qu'elle était loin d'être à mon sens. Un sujet rebattu, une imitation maladroite, des procédés bizarres que nous retrouverons dans *Lucrèce Borgia*, dans *Marion Delorme*, dans le *Roi s'amuse*, assuraient une chute qui ne manqua point. Cet essai de jeunesse, que Victor Hugo ne voulut pas signer et qu'il abandonna à son beau-frère, était une réduction de l'ouvrage de Walter Scott, et naturellement moins bonne que le roman original, parce qu'il n'y a pas possibilité au théâtre de faire comprendre les états d'âme des personnes, et que « la scène est toujours un tableau » avec un caractère synthétique et « la simultanéité dans le temps et l'espace. » Si donc on voulait reprendre *Amy Robsart*, il conviendrait de faire bien des retouches et des corrections, d'opérer de larges coupures, de mettre de la clarté dans l'exposition, de remanier le rôle de Leicester. Et M. Allais tranche ainsi la question *d'Amy Robsart*, — car il paraît qu'il y en a une, à moins que j'ai trahi — oh ! bien involontairement — sa pensée. Je l'ai suivie avec la plus grande attention et ma conclusion est analogue..... ou à peu près : laissons dormir cet ouvrage presque apocryphe. Victor Hugo n'a rien à gagner aux reconstitutions de M. Paul

Maurice, aux schémas que regrette M. Allais, dont le travail, sérieux certes et consciencieux, a l'irrémédiable défaut d'être inutile, comme un exercice d'érudit sur la corde roide de la littérature.

Pierre Brun.

H. Romundt. **Kirchen und Kirche nach Kants philosophischer Religionslehre**; Gotha, Thienemann 1903.

Dans cet ouvrage qui se présente comme la conclusion d'une série de travaux antérieurs, M. Romundt s'est efforcé de présenter sous son vrai jour et de mettre en pleine valeur la philosophie religieuse de Kant dont on a, suivant l'auteur, méconnu jusqu'à présent la véritable importance. Le célèbre théologien protestant R. Rothe exprimait en 1860 la conviction que, d'une part, aucun des systèmes dogmatiques issus du christianisme n'avait de chances de conquérir l'adhésion intime pleine et sincère de toute la chrétienté, qu'il était invraisemblable aussi d'admettre l'avènement futur d'un système nouveau réalisant cette union spirituelle de l'humanité chrétienne, mais que, néanmoins, il ne fallait pas désespérer de voir s'établir un jour un accord de tous les esprits au sujet de la vérité chrétienne : le libre développement de la science laïque indépendante était capable de préparer et d'accomplir cette œuvre. Or M. R. hésite pas à déclarer que cette œuvre *est* d'ores et déjà accomplie et que dans la philosophie religieuse de Kant nous possédons un système *exclusivement* basé sur la raison pure et identique en son essence dernière à la doctrine du Christ bien comprise et purifiée de toutes les additions étrangères. Kant nous est ainsi présenté comme le continuateur direct de l'œuvre du Christ. L'idée d'une vie collective éthique de l'humanité à laquelle la loi du devoir nous oblige de croire et de travailler, et qui se réalise sous la forme plus proche et plus concrète de l'Église visible puis aussi sous la forme supérieure et plus lointaine de l'Église invisible, cette idée est l'essence même de l'enseignement de Jésus et elle est aussi la conclusion de l'œuvre de Kant. Le philosophe a fondé sur un immense travail de réflexion et de critique la doctrine même que dix-huit siècles auparavant le fondateur du christianisme a apportée aux hommes. La science humaine, dans la plénitude de son indépendance, conçoit une religion purement humaine et qui apparaît comme identique, finalement, à la religion révélée bien comprise. On voit ainsi comment, d'après M. R., l'intelligence profonde de l'œuvre de Kant peut rétablir progressivement l'unité de la conscience chrétienne en amenant peu à peu les esprits — s'ils renoncent à un paresseux agnosticisme et se contraignent, à l'exemple de Kant, à un courageux et sincère effort de réflexion — à reconnaître dans la religion

positive révélée ce qu'elle est aussi virtuellement — dans son essence, — à savoir l'œuvre la plus haute de la raison humaine libre et autonome. On lira, non sans quelqu'effort peut-être, mais avec fruit, le livre de M. Romundt et l'on observera la position assez originale qu'il occupe, dans le débat toujours renouvelé sur l'idée religieuse, en face des théories répandues dans le public cultivé, ces derniers temps, par MM. Harnack, Chamberlain ou Overbeck.

H. L.

L'Etat Socialiste par ANTON MENGER, professeur à l'Université de Vienne. 1 vol. in-18 I. XIV, 1-385 p., traduit par Edgard Milhaud. Préface de Ch. Andler. Société nouvelle de librairie et d'édition, 1903.

« S'il importe après un travail critique plus que séculaire, de formuler aussi la pensée positive et organisatrice du socialisme, le nouveau livre d'Anton Menger paraît à son heure... Définir en entier, et jusque dans le détail cette tâche réformatrice et civilisatrice, cela a été l'ambition de l'auteur. » Ainsi s'exprime M. Ch. Andler dans la préface qu'il a écrite pour la traduction de l'*Etat Socialiste*; et ces lignes éveillent chez le lecteur une curiosité et une attente qui, je dois le dire, sont dans une grande mesure déçues par l'ouvrage lui-même. Non que celui-ci ne soit une revision comparative, intéressante, quoique bien concise, des différents systèmes socialistes historiques. Mais l'auteur a prétendu tirer de la conciliation de plusieurs de ces systèmes non seulement la condamnation définitive du régime économique actuel, mais la constitution pratique du futur « Etat populaire du travail » ; et vraiment dans cet essai de constitution on ne sait ce qui l'emporte du vague des conceptions ou de l'indétermination des moyens de réalisation. Le système aboutit à la suppression presque complète de la propriété individuelle, à la remise à l'Etat (sous forme des communes) de tous les moyens de production et de tous les biens d'usage, à la répartition par les autorités économiques (élues on ne sait trop comment) de toutes les besognes et de toutes les rémunérations. L'auteur admet bien qu'il y aura une « certaine raideur incontestablement inhérente au système » : mais elle ne l'effraye pas et il admet la réduction croissante — jusqu'à sa suppression — du régime contractuel, qui serait remplacé par un régime « assignant impérativement les travaux et les produits et confondant le droit public avec le droit privé ». Comment les travaux ainsi assignés, et sans le mobile de l'intérêt personnel, pourront continuer l'œuvre de production dirigée aujourd'hui par les entrepreneurs, qui en prendra l'initiative, comment l'Etat (ou les communes) exploiteront les sources de richesse mises à leur disposition exclusive et qu'ils ne pourraient affermer

qu'en violant les principes de justice sociale par l'application du principe de la concurrence : cela — et beaucoup d'autres choses — n'apparaît point — ou plutôt n'est pas même sérieusement abordé dans le « néo saint-Simonisme » de M. Menger, néo saint-Simonisme d'où l'auteur en constituant vaguement les groupes de travail, a exclu la cheville ouvrière du vrai saint-Simonisme de Bazard et d'Enfantin, le clergé scientifique. Celui-ci pouvait être une utopie : mais au moins il donnait une possibilité logique à un système d'organisation sociale qui, avec les bases démocratiques que lui attribue M. Menger, est une pure incohérence.

Il faut remercier M. Milhaud d'avoir traduit et M. Andler d'avoir (avec admiration, mais avec des réserves) signalé le livre du savant professeur de l'Université de Vienne. Je ne connais pas de moyen meilleur d'éclairer les esprits sur les impasses du socialisme collectiviste, que de le montrer réalisé sur le papier par d'ingénieux dialecticiens favorables au système. Si des auteurs non socialistes traçaient un tableau pareil de « l'Etat populaire du travail », on les accuserait de caricature.

La partie la plus intéressante du livre de M. Menger est la critique de la « conception matérialiste de l'histoire » de K. Marx, à laquelle il consacre quelques pages solides.

Eugène d'Eichthal.

Lettre de M. G. Michaut.

Voulez-vous me permettre de répondre à l'article que M. Baldensperger a, dans votre numéro du 29 décembre, consacré à mon livre, *Sainte-Beuve avant les Lundis*? Il ne s'agit pas (cela va sans dire) de discuter ses appréciations ; il s'agit de rectifier quelques erreurs de fait.

M. B. voit une preuve de ma partialité dans le jugement sévère que j'aurais porté sur « les déceptions et les défections » de Sainte-Beuve, « dès que Lamennais, Port-Royal, Vinet sont en cause ». Il y a là une erreur et les deux jugements que M. B. rapproche ici n'ont rien de commun. Sur la rupture avec Port-Royal et Vinet, j'ai en effet été sévère. Je ne suis ni janséniste ni protestant et par conséquent je me soucie peu que Sainte-Beuve se soit fait ou non janséniste ou protestant. Mais je l'ai vu à cette époque commencer à se faire de son incertitude, jusqu'alors involontaire et sincère, une attitude et un jeu ; je l'ai vu surtout abuser de la confiance de Vinet, en lui laissant ou en lui donnant des espérances qu'il ne pouvait plus, qu'il savait ne plus pouvoir, que d'ailleurs il ne voulait plus réaliser ; cela m'a déplu et je l'ai dit. Mais sur la rupture avec Lamennais, je n'ai pas un mot de blâme. Au contraire : contre Sainte-Beuve lui-même (car dans la suite il a jugé bon de se calomnier), j'ai soutenu que dans ses relations avec Lamennais, il avait été ardemment et profondément sincère ; j'ai dit expressément qu'il avait plutôt été déserté par le Mennaisianisme qu'il ne l'avait déserté lui-même ; quand Lamennais rompt avec Rome, j'ai parlé de « la surprise de Sainte-Beuve, de son désarroi, de son désespoir, de ses cris ». N'est-ce point faire l'éloge de Sainte-Beuve que de mettre ainsi en lumière sa douleur et sa bonne foi ? Et voit-on là l'ombre même d'un « jugement sévère » ?

M. B. me reproche de « mettre en cause » une sorte « d'aridité » dont je blâmerais Sainte-Beuve. Je ne blâme pas. Je n'exprime aucune opinion personnelle. Je constate un fait. Dans la seconde période de sa vie, quand Sainte-Beuve est arrivé à un parfait équilibre moral, il n'a plus éprouvé ce sentiment d'aridité. Mais dans la première (que j'étudie seule) il l'a ressenti cruellement. Aspirant-croyant et aspirant-poète, voyant surtout dans la religion une source de poésie intérieure, il se désolait de sentir la foi et l'inspiration le fuir en même temps. Tous ses écrits d'alors sont remplis de plaintes amères sur les progrès de cette aridité d'âme. Je l'ai répété d'après lui; si je ne l'avais pas fait, j'aurais commis à la fois une inexactitude et un anachronisme.

M. B. dit : « M. Michaut n'admet pas volontiers qu'un « matérialisme tranquille » puisse arriver à la sérénité ». M. B. me prête là une pure absurdité : un *matérialisme tranquille* étant par définition celui qui *arrive à la sérénité*, et je serais fâché que l'on me crût capable d'un pareil non-sens. Il n'en est rien. J'admets parfaitement qu'il existe un matérialisme tranquille, puisqu'à la fin de mon livre je montre Sainte-Beuve parvenu à cet état (p. 465-466), et qu'à la page même à laquelle M. B. renvoie (p. 73), j'ai eu soin de l'annoncer par avance dans une note. A cette page et dans les lignes que vise M. B., je n'énonce aucun principe, je soulève une simple question de fait : le matérialisme de Sainte-Beuve, *en ces années-là*, était-il vraiment un matérialisme tranquille? Encore, par scrupule d'exactitude, laissé-je la réponse indécise; je donne les arguments contre (« Peut-être faut-il un peu en rabattre de cette *tranquillité*... » suivent les raisons), puis les arguments pour (« Il se pourrait aussi d'ailleurs qu'il n'y eût point là d'affectation... » suivent les raisons), et je ne conclus pas (« Quoi qu'il en soit... etc. »).

M. B. écrit : « M. Michaut ne distingue pas volontiers entre les deux libertinages, celui de la pensée et celui des mœurs ». Cela encore est inexact : M. B. me prête des idées générales que je n'ai nulle part énoncées et que je n'admets point. Je distingue très bien entre les deux « libertinages » : par exemple, il ne me viendrait pas à la pensée d'attribuer « au dieu Priape » le rupture de Taine avec l'Église. J'ai simplement dit que, *dans le cas particulier de Sainte-Beuve* l'influence du « dieu Pan » a été très vivement renforcée par l'action du « dieu Priape » (M. B. intervertit les rôles, mais c'est, je pense, une simple faute d'inattention ou d'impression). C'est là un fait que Sainte-Beuve atteste mille et mille fois dans ses écrits, dans ses lettres, dans son journal inédit; et en ces matières intimes, il est le seul dont l'affirmation — qui est une confession — ait quelque valeur.

Dans une phrase peu claire (« Ce n'est point présenter les métamorphoses de S. B. de la manière la plus fidèle à la conception à laquelle aboutit le grand critique, écrivant etc. ») M. B. m'objecte une lettre du 25 juillet 1867. Je connaissais cette lettre, puisqu'elle a paru dans la *Correspondance*. Reste à savoir ce qu'elle vaut pour la période où elle a été écrite : d'autres de la même époque la contredisent singulièrement (voir notamment *Nouvelle Corr.*, p. 270, 23 mai 1869); mais, ce que je sais, c'est qu'elle ne s'applique pas du tout à la période que j'ai étudiée.

M. B. trouve que « les erreurs de transcription ou de répartition sont malheureusement nombreuses » dans le dépouillement que j'ai fait des articles du *Globe*. Des erreurs, il y en a certainement et je serai reconnaissant à qui m'aidera à les corriger. Mais pourquoi M. B. les fait-il paraître plus nombreuses, en en donnant une liste peu heureuse et peu bienveillante? Qu'on en juge plutôt. « Sous le titre de *Poésies Européennes*, dit le *Globe* du 15 septembre 1827, M. Halévy publie un recueil qui se compose d'imitations en vers de poésies étrangères, allemandes, anglaises, suisses, italiennes, espagnoles, portugaises, russes, suédoises, danoises, slaves, illyriennes, grecques modernes ». Pour abréger, j'ai dit dans ma note : « Ce sont des traductions de toutes les langues ». M. B. répond : « Il s'en faut que les *Poésies Européennes* soient des traductions de *toutes* les langues ». Quelle est cette

chicane ? Qui ma formule abrégée a-t-elle pu tromper? Quel lecteur naïf a pu s'imaginer qu'il trouverait là réellement des traductions de *toutes les langues du monde?* — « Un article sur les *Lusiades*, dit M. B., s'est fourvoyé dans la littérature italienne ». L'article en question a un titre italien : *Lusiadi del Camoens, recati in Ottava rima da A. Briccolani ;* il a pour objet une traduction en vers italiens du poème portugais; il est publié par le *Globe* sous la rubrique : *Poésie italienne*; il ne s'est donc point « fourvoyé ». — M. B écrit : « Il s'agit, à la note 5 de la page 91, de la traduction des Poésies de Gœthe par Mme Panckouke ». La note en question se rapporte à la phrase : « Le *Globe* signale les traductions des ouvrages de Gœthe ». Où est mon « erreur de transcription ou de répartition » ? — M. B. demande : « Est-ce bien la vieille mythologie germanique que concerne un article sur *Robin des Bois* » ? Oui. Dans cet article du *8* février, Duvergier de Hauranne s'indigne qu'on ait ri d'une « vieille tradition germanique »; il s'écrie ironiquement : « Voilà nos voisins d'outre-Rhin bien et dûment convaincus d'extravagance parce qu'à la mythologie de temps passés ils ont osé substituer quelquefois celle du moyen âge et de leur propre pays » ; et il démontre que la mythologie allemande vaut bien la mythologie grecque ou latine. — M. B. dit encore : « p. 92, n. 6, les *Mémoires* de Pepys sont attribués à W. Scott ». Je dis que le *Globe* s'est beaucoup occupé de W. Scott et j'indique en note les principaux articles que le journal a consacrés à cet auteur. Or, les 19 et 21 septembre 1826, le *Globe* a publié des extraits d'une étude de W. Scott sur les *Mémoires* de Pepys (*Quarterly-Review*, de décembre 1825 à mars 1826). Je donne donc, purement et simplement, la référence : « *Les mémoires de Samuel Pepys, 19, 21 septembre* ». Où M. B. a-t-il vu une « attribution ? » — Plus loin, M. B. écrit : « Charles Potier, le fameux comique, avait débuté dès 1809 aux Variétés : il est douteux que S. B. l'ait connu à Charlemagne en 1818 ». C'est plus que douteux : certainement ce Charles Potier là n'a pas été camarade de Sainte-Beuve au collège; je parle ici de l'autre Charles Potier, fils du premier et comédien comme lui; j'indique d'ailleurs ma référence (*Souvenirs et Indiscrétions*, p. 153), où M. B. aurait trouvé ce renseignement, s'il lui paraissait avoir quelque intérêt. — Enfin M. B. demande encore : « Sainte-Beuve savait-il si bien l'anglais que M. M. l'admet ». Je n'ai pas dit qu'il le savait « si bien », ni « très bien », ni même « bien », mais simplement : « il savait l'anglais ». Pourquoi me faire dire plus que je n'ai dit?

M. Baldensperger me reproche ma sévérité pour Sainte-Beuve. Cependant je n'ai pas prêté à mon auteur des idées qu'il n'a pas énoncées, pour me donner le plaisir de les combattre; je ne lui ai pas attribué des erreurs qu'il n'a pas commises, pour me donner les gants de les corriger.

G. Michaut.

— M. Wilhelm Ohr nous envoie la communication qu'il a faite au Congrès historique de Rome sur l'élection de Charlemagne comme empereur (*La legendaria elezione di Carlo Magno a imperatore*, Roma, Ermanno Loescher, 1903, 15 p. in-8°; prix : 75 c.). Il s'y déclare absolument contraire à l'idée d'une *élection* qui aurait été le fait du peuple romain. Celui-ci, profondément hostile au pape Léon, ne saurait s'être entendu avec le pontife pour se choisir un monarque; tout au plus « la clique » de quelques meneurs papalins a-t-elle figuré pour cette circonstance le peuple souverain; et la légende d'une *élection impériale* doit aller « rejoindre au grand cimetière de l'histoire » tant d'autres légendes, détruites et ensevelies au cours des siècles. M. Ohr n'allègue pas d'ailleurs, dans sa discussion, d'autres textes que ceux déjà souvent cités dans la controverse qui se conti-

nue sur cette matière ; ils ne nous semblent ni assez explicites ni assez nombreux pour en imposer la clôture définitive aux jurisconsultes et aux historiens que passionnent ces joûtes plutôt théoriques. — E.

— Nous venons de recevoir le *Moyen âge* de M. Ch. Seignobos, professeur à la faculté des lettres de Paris, constituant le cours de cinquième du *Cours d'histoire* qu'il a entrepris de rédiger conformément aux nouveaux programmes de mai 1902 (Paris, Armand Colin, 1903, 372 p. in-18; prix : 3 fr.) et nous en avons parcouru les vingt chapitres, illustrés de près de deux cents dessins (vues générales, édifices civils et religieux, armes, vêtements, instruments professionnels, portraits, etc.) empruntés aux meilleures sources et de dix-huit cartes, avec l'intérêt qu'il mérite. C'est un véritable tour de force d'avoir renfermé dans un volume de 370 pages, où l'illustration tient tant de place, toute l'histoire profane du moyen âge jusqu'à la prise de Constantinople en 1453, en y ajoutant encore, en tête du volume, toute l'histoire de la Gaule libre et de la Gaule romaine. Il est vrai que par contre l'histoire *religieuse* du moyen âge s'arrête dans notre volume à Boniface VIII et que tous les grands conciles du xv[e] siècle, par exemple, sont réservés au volume suivant. Tout de même ce tour de force n'a été possible qu'en réduisant à un minimum l'histoire des territoires les plus importants de l'Europe en dehors de notre pays, même du Saint Empire, de l'Angleterre et de l'Italie, et en passant à peu près ou même complètement sous silence tous les autres. Ils n'ont pas le droit de s'en plaindre, puisque plus d'un monarque français lui-même, habitué jusqu'ici à une place plus ample dans nos manuels, a été réduit à la portion congrue. Nous ne songeons pas non plus à le reprocher à l'auteur, puisque de cette façon seule il a pu gagner une place suffisante pour les chapitres relatifs aux institutions et aux mœurs, à l'Église et à la Société du moyen âge, à l'industrie et aux arts, chapitres qu'il a fort bien su mettre à la portée d'intelligences de treize ans. Çà et là le lecteur (maître ou élève) trouvera, non sans plaisir, en petit texte, à côté de l'exposé de M. Seignobos, des « anecdotes légendaires et des légendes ». C'est un heureux compromis entre la conviction personnelle de l'auteur, hostile à tout fait non scientifiquement établi et le désir naturel des professeurs d'égayer de temps à autre leur récit d'une de ces bonnes historiettes de Grégoire de Tours, d'Eginhard ou de Joinville qui jadis ont fait le bonheur de notre propre enfance. — R.

— M. Olivier-Joseph Thatcher vient de consacrer dans les *Decennial publications of the University of Chicago* (Chicago, 1903, 88 p. in-4°) un très intéressant mémoire à la question de l'offre prétendue de l'Irlande faite à Henri II Plantagenet par son compatriote anglais, le pape Adrien IV. Dans ce travail, intitulé *Studies concerning Adrian IV*, et dédié à la mémoire du regretté médiéviste berlinois P. Scheffer-Boichorst, M. F. traite avec une grande prudence et un art critique consommé une question d'histoire devenue fort embrouillée par suite des passions nationales excitées à ce sujet des deux côtés du canal de Saint-Georges. Si les savants anglais ont trouvé la chose fort naturelle, les érudits irlandais n'ont jamais voulu admettre que l'Église, leur mère, ait pu les donner à leurs ennemis héréditaires et ils ont déclaré de bonne heure mensongère la donation d'Adrien IV et naturellement fausse aussi la bulle *Laudabiliter* qu'on prétendait avoir contenu ce transfert. Notre auteur a commencé par dissocier ces deux données généralement solidaires, la donation même et la bulle en question, et les examine à part. Après avoir exposé et résumé la manière de voir de ses nombreux prédécesseurs, il étudie en détail les textes contemporains ; il constate que Henri II envoya en

effet une ambassade à Adrien, en 1155, pour lui demander la permission d'attaquer les Irlandais; mais le pape, sur les conseils de Jean de Salisbury, refusa de lui octroyer la liberté de massacrer de bons chrétiens, et de lui abandonner la *possession absolue* de la grande île (la tradition des siècles précédents réservait, on le sait, toutes les îles du globe au Saint-Siège). Il voulut cependant lui accorder une fiche de consolation et lui offrit en conséquence de *l'investir* de la terre d'Irlande comme son *vassal*. Mais le roi d'Angleterre refusa cette situation subordonnée qui ne lui convenait pas, et quand il franchit la mer, bien des années après (en 1172), il ne songea nullement à se prévaloir de cette ancienne offre du souverain pontife. C'est par le droit seul de l'épée qu'il réclama et subjugua les terres celtiques; mais ce fut inutilement aussi qu'il s'adressa au pape d'alors pour obtenir la reconnaissance de droits ainsi fondés sur la violence. Quant à la prétendue bulle *Laudabiliter*, M. Th. estime qu'elle n'a rien d'authentique sans doute, mais qu'elle n'eut pas la fraude pour but; en en comparant le texte au récit de Jean de Salisbury et en appliquant au document une série de critères, puisés dans une connaissance approfondie de la diplomatique pontificale, l'auteur conclut que c'est tout simplement un exercice de rhétorique d'un étudiant du moyen âge, comme nous en possédons tant. Il la compare à un autre document analogue, une prétendue lettre de Henri II à Adrien IV, qui se trouve parmi les *Épîtres* de Pierre de Blois dans la *Patrologie latine* de Migne, au vol. CCVIII. — Les cinquante dernières pages du travail de M. Th. sont consacrées à un écrit de Gerhoh de Reichersperg, adressé par ce dernier au pape Adrien, en 1156, le *Liber de novitatibus huius temporis*. Il est publié ici intégralement pour la première fois, d'après un manuscrit du XIIe siècle, conservé à l'abbaye autrichienne d'Admont. — Ces études de détail font bien augurer de l'ouvrage d'ensemble sur Adrien IV que le savant professeur américain nous annonce pour plus tard. — E.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 29 janvier 1904.

MM. Paul Meyer et Salomon Reinach présentent quelques observations au sujet du désastre qui vient de frapper la Bibliothèque nationale de Turin. — M. Dieulafoy demande que l'Académie émette un vœu pour la reproduction en facsimilé des manuscrits particulièrement précieux. — Le vœu est adopté et sera transmis à M. le Ministre de l'instruction publique.

M. le Ministre de l'instruction publique écrit à l'Académie pour la prier de désigner deux candidats à la place de directeur de l'Ecole française d'Athènes. L'Académie fera cette désignation dans quinze jours.

L'Académie procède à la désignation de deux candidats à la chaire de langue grecque moderne vacante à l'École des langues orientales vivantes. M. Psichari est présenté en première ligne, par 24 suffrages contre 13 donnés à M. Pernot; M. Pernot est présenté en seconde ligne par 31 suffrages.

M. Philippe Berger présente, de la part de M. le professeur Giacomo di Gregorio, de Palerme, une inscription trouvée au pied de la montagne de Pellegrino, l'ancienne Hesiktè. C'est un ex-voto à Tanit, dont tout l'intérêt vient de l'endroit où elle a été trouvée. Le culte de Tanit aurait donc franchi le détroit, comme semblait l'indiquer déjà la provenance, probablement maltaise, de trois autres inscriptions de la même famille publiées par le R. P. Magri.

M. Maurice Croiset continue la lecture de sa notice sur M. Gaston Paris, son prédécesseur.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 7 — 15 février — 1904

The Political Ideas of modern Japan (Studies in Sociology, Economics, Politics and History, Bulletin of the State University of Iowa) by Karl Kiyoshi Kawakami. — 1 vol. grand in-8. Iowa City, 1903.

Dans le développement politique du Japon contemporain, montrer ce qu'il y a de national et ce qu'il y a d'européen, distinguer les idées japonaises et chinoises des inspirations françaises ou anglaises ou allemandes, voir la combinaison ou la lutte de ces éléments, nous en faire suivre l'action dans les faits d'hier et d'aujourd'hui : voilà sans conteste un sujet intéressant, une contribution de valeur à l'étude du phénomène si curieux qu'est la transformation du Japon.

M. Kawakami débute par une introduction historique, ethnographique, géographique, nécessaire en partie pour le lecteur européen, bien longue à coup sûr, formée moitié de lieux communs sur l'influence des milieux et des races, moitié d'un exposé vague où n'apparaissent presque ni dates ni noms ni faits, assaisonnée d'affirmations sans preuves sur les Aryens comme élément constitutif de la race japonaise, sur l'écriture employée avant l'introduction des caractères

chinois, sur les victoires *perpétuelles* du Japon en Corée et en Chine. Dans la partie principale de l'ouvrage, M. K. étudie les écoles de théoriciens politiques modernes, les partis qui se sont constitués vers 1880, la constitution japonaise; il cherche à caractériser les idées et les programmes, il le fait presque sans noms propres, sans dates ni faits, sans analyser les principes ni en montrer les rapports avec l'application; toujours il retourne bien vite à des digressions sur Rousseau, sur Stuart Mill, sur d'autres écrivains européens.

Nous sommes convaincus que l'auteur connaît la littérature politique européenne; mais nous nous demandons parfois s'il sait de l'histoire de son pays autre chose que ce qui a été écrit en anglais; encore s'il avait feuilleté la collection du Japan Mail, serait-il mieux informé et plus précis; et si vraiment il a des notions nettes sur le Japon, il est regrettable qu'il les ait voilées d'un tissu de phrases aussi vagues.

M. Kawakami a eu une bonne intention, mais il ne l'a pas réalisée. Ce que je trouve de plus instructif dans son livre, en même temps que surprenant de la part d'un Japonais loyaliste, c'est le scepticisme qu'il marque pour l'origine divine des Mikado, tout en ne songeant pas à douter de l'authenticité de l'histoire ancienne japonaise.

Maurice COURANT.

Henri LECHAT, **Catalogue sommaire du Musée de moulages pour l'histoire de l'art antique**, Lyon, Rey, 1903; 1 vol. in-12°, de 158 pages. Prix . 1 franc 50.

Si la vie de nos grandes Universités de province n'a pas encore, parce qu'on laisse végéter les petites, toute l'intensité désirable, on se sent gagné à l'espérance en voyant celles qui ont su se créer, comme Nancy avec son Institut de Chimie et Lyon avec son Musée de moulages, des organes parfaits, qui ne sont pas « à l'instar de Paris », tout au contraire, puisqu'ils manquent à Paris, et que Paris les copie. Il est douteux, du reste, que la Sorbonne arrive jamais à avoir un musée de moulages comparable à celui de Lyon. La première condition pour mener à bien une œuvre du genre, c'est d'avoir de la place; dans la Sorbonne telle qu'elle était sortie des mains de M. Nénot, le musée de moulages n'avait pas été prévu. Celui de Lyon occupe, dans un palais, une surface de près de 1300 mq. en dix salles de plain pied, sans interruption, et recevant leur éclairage d'en haut. Ce n'est pas un local transformé avec plus ou moins de bonheur; il a été bâti exprès, en vue de sa destination actuelle; peu, trop peu de musées français sont dans ce cas-là.

Il faut avoir à former une collection de moulages pour se rendre

compte du travail que celle de Lyon a demandé aux deux savants éminents qui en ont été successivement chargés, M. Holleaux de 1893 à 1898, et depuis M. Lechat. J'avais l'honneur d'en parler naguère à Strasbourg avec M. Michaelis, le créateur du Musée de moulages modèle; le vénéré maître s'étonnait qu'en si peu d'années, Lyon eût pu rassembler une telle collection, si riche et si bien choisie.

M. Lechat nous en donne un catalogue excellent. Les sculptures y sont, comme dans le musée, rangées chronologiquement, par provenance pour la période archaïque, par école ou par genre après l'archaïsme. De brèves notices indiquent, pour les 800 et quelques numéros de la collection, ce que chacun représente, les restaurations, la date, la matière et la provenance de l'original, l'endroit où l'original est conservé, l'ouvrage où l'on trouvera la bibliographie, le recueil qui donne la meilleure reproduction. C'est, on le voit, à peu près le plan et la méthode du *Führer* de la collection strasbourgeoise. Mais depuis la dernière édition du *Führer* (1897), l'archéologie a fait des progrès. Comme M. Lechat connaît admirablement tout ce qui s'écrit sur la plastique ancienne, son catalogue présente vraiment, pour les monuments qu'il décrit, l'état de la science à la date d'aujourd'hui. Ce petit livre sera, pendant longtemps, pour d'autres encore que les visiteurs du Musée universitaire de Lyon, un instrument de travail solide, précis et commode.

M. Lechat, dans sa préface, demande qu'on l'avertisse des erreurs qu'il aurait pu commettre. Je ne pense pas qu'on en relève beaucoup dans un travail fait avec autant de conscience et de compétence. Voici pourtant deux observations.

Le sarcophage Függer à Vienne (nº 539) ne provient pas de Sparte, mais de Σόλοι en Chypre (*Arch. ep. Mitth.*, 1896, p. 142; cf. *Rev. des ét. anc.*, 1900, p. 272). R. von Schneider lui avait assigné une origine spartiate, sur la foi de Lepsius, qui l'avait cru en marbre de la vallée de l'Œnonte (affluent de l'Eurotas). — Dans la description du nº 659 (trône du prêtre de Dionysos, au théâtre d'Athènes), au lieu de parler d' « hommes en costume oriental, luttant contre des animaux fantastiques, du genre de la Chimère ou de la Licorne », écrire : « bataille d'Arimaspes et de griffons », en notant d'un mot que le griffon dont il s'agit est le griffon perse, en forme de lion ailé et cornu (cf. Furtwängler dans Roscher, I, 1775, et l'*Ant. Gemmen*, pl. XII, 4; Dieulafoy, *L'art antique de la Perse*, III, pl. 17; Babelon, *Coll. Pauvert*, nº 37). Quand ce monstre est représenté de profil, on ne lui voit qu'une corne (et encore pas toujours : cf. Carapanos, *Dodone*, pl. XVIII, 2; Babelon, *Cab. des antiques*, pl. L et *Coll. Pauvert*, nº 21); mais les monuments de ronde bosse, par exemple les trapézophores de Pompéi (Overbeck, *Pompéi*, p. 379), montrent qu'il avait deux cornes. L' « unicorne » ne paraît pas dans l'art avant le Moyen Age. Si j'insiste, c'est que d'autres s'y sont trompés, par exemple

M. Perrot (*Histoire de l'art*, V, fig. 486, ou ou encore *BCH*, 1881, p. 20). Une des conventions les plus générales du dessin primitif ou enfantin consiste à ne donner qu'une corne aux bêtes cornues vues de profil, l'autre, celle qu'on ne voit pas, étant censément cachée par celle qu'on voit.

M. Lechat aurait encore été plus utile à ceux qui ont à former une collection de moulages, en indiquant, comme l'a fait M. Michaelis, où il s'est procuré les siens.

Paul Perdrizet.

Kromayer (Johannes), **Antike Schlachtfelder,** Bausteine zu einer antiken Kriegsgeschichte, Ier Band, von Epaminondas bis zum Eingreifen der Römer, mit 6 lithographischen Karten und 4 Tafeln in Lichtdruck, Berlin, Weidmann, 1903, in-8°, S. VII-352. Pr. 12 mk.

Il ne m'appartient pas de trancher le différend qui sépare sur beaucoup de points M. Kromayer de M. Delbrück. Le récent ouvrage de M. Delbrück (*Geschichte der Kriegskunst*, Berlin, 1900) embrasse toute l'histoire militaire de la Grèce, dans ses rapports avec l'histoire politique. M. Kromayer, lui, n'apporte encore que des documents, des pierres d'attente, *Bausteine zu einer antiken Kriegsgeschichte;* il se propose avant tout de combiner les données historiques avec l'étude de la topographie; l'abondance des cartes, des plans, des vues photographiques, qui illustrent son volume, prouve l'importance fondamentale qu'il attache à cet élément primordial du problème. Pour mener à bien cette entreprise, il a visité les principaux champs de bataille de la Grèce, en compagnie de deux officiers, le colonel Janke et le capitaine Göppel : les connaissances techniques de ces deux collaborateurs lui ont servi, non seulement à dresser les cartes, mais d'abord à discuter la valeur des témoignages anciens pour déterminer les emplacements qu'il s'agissait d'étudier. Ces recherches préliminaires une fois achevées, il restait à élucider les questions de stratégie et de tactique que soulève chaque bataille. L'exposé de ces études complexes, pour être clair, devait se dégager des discussions minutieuses qu'il suppose. Aussi M. K. a-t-il adopté un plan qui mérite, ce me semble, l'approbation de la critique : chacun de ses quatre chapitres, *Mantinée* (362), *Chéronée, Sellasie, Mantinée* (207), se divise en deux séries d'études : la première comprend le récit des diverses phases de l'expédition et de la bataille, avec, en appendice, une traduction littérale des principaux textes; la seconde, des *Excursus,* d'un caractère plus spécial, où tient plus de place la discussion des solutions antérieurement proposées, ainsi que l'examen des données de la chronologie et de la statistique. Même en s'appuyant sur une

connaissance aussi complète de tous les documents, M. Kromayer se croit encore à peine en état de résoudre scientifiquement les problèmes en cause : il souhaiterait plus d'informations sur les armes des belligérants, sur les forces respectives et les manœuvres même de chacun des corps de troupes engagés dans chaque bataille. Cette exigence et ces scrupules, sincèrement exposés dans les vingt pages de l'introduction, donnent une idée du soin que l'auteur a mis à exécuter son travail. Sa polémique, pour être très ferme, n'a rien d'agressif ; sa doctrine repose toujours sur une étude directe et personnelle des faits et des textes.

Am. HAUVETTE.

J. KIRCHNER, **Prosopographia Attica,** tome II, Berlin, Reimer, 1903. Prix : 28 mark.

Ce second volume va de la lettre Λ à la lettre Ω. Il est tout à fait digne du premier, dont j'ai déjà eu l'occasion de vanter les mérites (*Revue*, 1902, nº 30). On y trouvera la mention de 6,629 personnages, citoyens de naissance ou naturalisés. De plus, dans les *Addenda*, l'auteur a joint une multitude d'individus qu'il avait à dessein exclus du précédent volume parce qu'on n'a pas la preuve qu'ils soient Athéniens, mais qui néanmoins peuvent l'avoir été. Il a eu enfin l'excellente idée de dresser en appendice deux listes, l'une des citoyens groupés par dèmes, l'autre des archontes, avec l'indication de leur année de charge. On ne saurait trop remercier M. K. d'avoir fourni aux érudits un répertoire si utile et si complet. Notre satisfaction serait sans mélange s'il avait fait pour les métèques et les étrangers, sinon pour les esclaves, le même dépouillement. Peut-être s'y décidera-t-il.

Paul GUIRAUD.

CAGNAT ET BESNIER, **L'année épigraphique.** Année 1902. Paris, Leroux, 1903.

MM. Cagnat et Besnier continuent avec la même régularité la publication de leur excellent répertoire. Celui de l'année 1902 contient 256 inscriptions. Dans le nombre il s'en trouve qui sont particulièrement intéressantes. Je signalerai surtout les numéros suivants : 10 (liste de vétérans de l'armée d'Afrique congédiés) ; 15 (mention du *concilium* de la Maurétanie Cæsariensis) ; 40 (allusion au tremblement de terre de 70) ; 44 (délimitation sous Vespasien de la *provincia vetus* et de la *prov. nova* en Afrique) ; 54-57 (tablettes magiques) ;

106 (délimitation de la Thrace et de la Mésie en 136); 149 (tablette magique); 155 (allusion à un long voyage de Gaule en Macédoine fait par deux personnes pour aller voir leur oncle); 159 (fragment très mutilé d'un legs par fidéicommis); 164 (*legatio urbica* pour obtenir le *Latiium majus* en faveur d'une ville d'Afrique); 165 (mention des *tesserariae in Asia naves*); 189 (mention de plusieurs procuratèles avec leur durée); 253 (monument élevé à Orléans en l'honneur du Dieu Mocétès par les *Mocetes* (?)

P. G.

Die Metamorphosen des **P. Ovidius Naso.** Erster Band. Buch, I-VII, erklärt von Moriz Haupt. Nach den Bearbeitungen von O. Korn und H, J. Müller in achter auflage herausgegeben, von R. Ehwald. Weidmann, 1903. Vorwort p. v-vi, Einleitung p. 1-10. Kritischer Anhang p. 332-363.

On a vu par le titre qu'avant d'arriver à sa forme présente, cette édition de la première moitié des Métamorphoses a passé par les mains de plusieurs savants [1] dont on a eu grand raison de conserver le nom en première page. Chacun d'eux l'a améliorée de son mieux. Le livre ne pouvait mieux aboutir qu'en venant dans les mains de M. R. Ehwald de Gotha qui, par son édition de la Bibliothèque de Teubner, par ses recensions dans le Jahrbericht de Bursian-Müller, est regardé, parmi nos contemporains, comme celui qui présentement connaît le mieux tout ce qui concerne Ovide [2].

N'oublions pas que nous n'avons pas ici tout à fait la pensée de M. E. Il a tenu à conserver, pour le fond, le commentaire de Haupt et n'y a apporté que les changements indispensables. Mais par le seul fait d'ajouter à la fin un appendice critique (ici 31 p.), on a assuré à la nouvelle édition un grand avantage sur les anciens volumes de Haupt-Korn. Jadis, dès qu'on voulait se rendre compte des fondements du texte, il fallait le secours d'autres livres (Riese ou l'édition critique de Korn, moins facile à trouver). Nous sommes très heureux d'être enfin quittes de tout cet embarras.

On ne s'étonnera pas de voir revenir souvent aux notes critiques de la fin le nom de M. Hugo Magnus. Au bas des pages les retouches ou compléments se rencontrent surtout dans les notes sur l'origine des diverses légendes. Mais il serait plus exact de dire qu'entre ce travail et les éditions précédentes, il n'y a pas à faire de comparaison.

---

1. Avant sa mort (1874) Moriz Haupt a revu cinq fois cet Ovide; O. Korn a préparé (1878) la sixième et H. J. Müller (1855) la 7e édition.

2. M. E. a déjà donné ici du second volume des Métamorphoses une révision que je ne connais pas.

Ci-dessous quelques légères critiques ou remarques complémentaires [1].

Emile THOMAS.

Vorreformationsgeschichtliche Forschungen, Aus den Tagen Bonifaz VIII. Funde und Forschungen von Dr Heinrich FINCKE. Münster i. W. Aschendorff, 1902, XVI, 296, CCXXIII p. in-8°. Prix : 15 fr.

Sous le titre général d'*Études antérieures à la Réforme*, la librairie Aschendorff, de Münster en Westphalie, a commencé la publication d'une série de travaux sur l'histoire ecclésiastique des derniers siècles du moyen âge. Le premier tome, dû à M. Landmann, s'occupait des sermonnaires westphaliens de cette époque, le second, publié par M. Fincke, professeur à l'Université de Fribourg en Brisgau, est formé d'une série d'études et de pièces inédites relatives au pape Boniface VIII ; on sait que M. F. est, à l'heure actuelle, un des savants les plus compétents pour l'histoire religieuse du XIVe siècle et du XVe siècle et son recueil ne manquera pas d'intéresser vivement ceux qui s'occupent de cette période du moyen âge. Il se partage en deux parties bien distinctes, en Mémoires (*Forschungen*) et en Sources (*Funde*). Les premiers sont au nombre de sept, indépendants l'un de l'autre, sauf qu'ils se rapportent tous, de près ou de loin, au personnage aussi connu que discuté jusqu'à ce jour, qui s'appela le cardinal Benoît Gaëtani avant de figurer dans l'histoire sous le nom de Boniface VIII.

Une première étude très habilement menée établit, à l'aide de quelques documents assez insignifiants en eux-mêmes, que les données traditionnelles sur l'âge du souverain pontife sont erronées et que

---

1, Le plus grave défaut est dans l'Errata (Druckfehler) de la fin qui est très incomplet et lui-même très fautif · P. 22, au v. 99, l. *usu*. P. 77. au v. 181, l. *obortae*. P. 138, au v. 435, la virgule doit être reportée après *tecum*. P. 161 (IV, 95) lire au texte arbo*re*. P. 201, au v. 14, l. *agit*. P. 202, au début de la n° 23 (l. 22) : *rheto*-rischem. P. 299, au v. 325, l. dem*p*serat. P. 333, sur 53, l. 2, écrire pon*dus*. P. 355. Appel de la note lire 146 (et non 145), etc. C'est à tort suivant moi que les deux points après III, 62, *forent* ont été ici remplacés par une virgule. Pour l'orthographe, si je ne vois pas grand inconvénient à l'accusatif pluriel en *-is* (IV, 7 et passim), j'avoue que j'aurais des scrupules pour adopter *motasse* (N) contre *mutasse* (IV, 46 ; de même II, 145 : *motabile*). Pourquoi au bas de la page, pas un mot sur l'ἅπαξ εἰρ. V, 2 : *fremida* ? Cf. III, 55, sur *letata*. N'eût-il pas fallu ici renvoyer à la note de l'appendice critique ? Je vois dans VII, 170, une réminiscence, avec légère modification, de En. IX, 294 et X, 824. Pourquoi partout, à chaque nom propre, ajouter le prénom, alors qu'aucune équivoque n'est possible (noms de Heinsius, Bentlei, etc.) ? C'est une cause de confusion (par exemple pour N). Il eût fallu aussi mettre en tête de l'apparat une liste complète et plus claire des sigles employés.

Boniface VIII était en réalité beaucoup plus jeune qu'on ne l'a cru jusqu'ici, au moment de sa mort; la légende de la vigueur extraordinaire de ce vieillard de quatre-vingt-six ans doit donc être assez notablement modifiée. M. F. examine ensuite les légations de Gaëtani en France; son attitude vis-à-vis de Célestin V; son exaltation au trône pontifical; la fausse Confession de foi de Boniface, alléguée par Guillaume de Nogaret. Nous étudions encore avec lui, dans le détail, le groupement des partis dans le collège des cardinaux à cette époque et particulièrement les querelles de Boniface avec les Colonna. D'autres études s'occupent de la bulle *Unam sanctam;* des rapports du pape avec son médecin, le célèbre alchimiste Arnaud de Villeneuve; des apologies et réquisitoires produits dans le procès intenté contre la mémoire de Boniface VIII, au printemps 1310. Un dernier travail, intitulé *D'Anagni à Avignon*, raconte la fin de son pontificat, depuis l'attentat du 7-9 septembre 1303, et retrace l'élection de son successeur [1]. M. F. y fait ressortir combien peu l'universalité de l'Église s'intéresse à ce drame et combien peu surtout elle s'indigne de l'outrage fait à son chef. On remarquera surtout les pages dans lesquelles l'auteur apprécie et juge celui dont il a retracé fragmentairement l'histoire [2]. Il signale en Boniface une haute intelligence, une irascibilité hautaine et brutale, une soif de vengeance prononcée contre ses ennemis, une avidité répugnante au profit de ses népotes; mais il déclare absurdes et non fondées les accusations d'hérésie portées contre le vivant et le mort.

Parmi les nombreuses pièces déjà utilisées en partie ou complètement inédites qui remplissent la seconde partie du volume, nous signalerons, outre le rapport sur le Concile national de Paris (1290) dejà souvent imprimé, les pièces empruntées aux Archives de Barcelone, et en particulier les correspondances des envoyés aragonais, de l'abbé Gaufrid de Foix, de G. d'Albalato, de Vidal de Villanova, etc., avec le roi Jayme II, leur maître, durant les années 1300 à 1305. On y trouve aussi des renseignements nombreux sur les écrits eschatologiques et autres d'Arnauld de Villeneuve, sur lequel M. F. prépare un volume spécial.

R.

1. On trouvera dans ce chapitre des polémiques de détail contre le travail de M. R. Holtzmann sur Guillaume de Nogaret; on y remarquera surtout les pages consacrées à l'élection de Clément V. Le légendaire récit de Villani y est rectifié par un rapport à Jacques II d'Aragon; ce n'est plus aux latrines, mais dans un couvent caché au fond des bois, qu'ont eu lieu les conciliabules des cardinaux!

1. P. 290, ss — Il serait fort désirable que M. F., si complètement documenté par ses études antérieures, nous donnât maintenant un travail complet, non seulement critique, mais d'une forme littéraire plus accentuée, sur Boniface VIII.

La méthode historique appliquée aux sciences sociales, par Ch. Seignobos, maître de conférences à la faculté des lettres de l'Université de Paris. Paris, F. Alcan, 1901, II, 322 p. in-8°; prix : 6 fr.

Nous sommes bien en retard avec ce volume du savant professeur de la Sorbonne, mais il n'est pas de ceux qu'on lit d'un seul trait, sans songer à les méditer ensuite, et il est moins encore de ceux qui ont besoin de l'appui des critiques pour faire leur chemin. Issu d'un cours professé pendant trois ans au Collège libre des sciences sociales, il nous offre, comme son titre l'indique, un traité didactique sur la méthode applicable à l'étude de ce vaste ensemble de faits isolés et de spéculations générales qu'on est convenu d'appeler les sciences sociales, encore qu'il n'y en ait aucune qui ne puisse réclamer au fond, cette épithète, à un titre quelconque. Il est rédigé dans une langue aussi peu chargée de termes techniques et de métaphores que possible, et complètement étrangère à l'argot philosophique que l'on rencontre trop souvent dans les livres de ce genre, parus de l'un ou de l'autre côté des Vosges. Cependant, malgré sa lucidité parfaite, il aurait gagné peut être à certains développements, que l'auteur avait certainement donnés dans son exposition orale. Tel qu'il se présente aujourd'hui, avec ses divisions et ses subdivisions très apparentes, il exige du lecteur — de celui qui n'a pas la bosse de la philosophie surtout — un effort de volonté soutenu, qui ne va pas sans quelque fatigue, s'il veut suivre le maître et ne pas risquer de perdre, en un moment d'inattention, le fil conducteur de son impeccable logique.

Le volume de M.S. se compose d'une introduction et de deux parties distinctes. Dans l'introduction il expose ses idées sur l'histoire, science des faits humains du passé, et sur la méthode historique; pour lui, « l'histoire n'est pas une science, elle n'est qu'un procédé de connaissance ». Les sciences sociales, très diverses, subdivisées en démographie, économie générale, histoire des doctrines, etc., n'ont qu'un trait de caractère commun, c'est d'étudier les phénomènes qui se rapportent aux intérêts matériels des hommes. La première partie du livre, reproduit en les précisant, et en visant plus spécialement les sciences sociales, les doctrines exposées en 1897 dans le livre que M. S. a publié avec son collègue, M. V. Langlois, l'*Introduction aux sciences historiques*. Il y expose d'abord la théorie du document historique, la façon d'en établir le caractère et la provenance, les précautions à prendre pour l'utiliser, il nous fait suivre les différentes

1. Signalons en passant aux lecteurs de la *Revue critique*, l'éloge qu'en fait l'auteur (p. 37), en la signalant, comme exerçant, depuis une trentaine d'années, une espèce de police scientifique très salutaire sur le marché littéraire

opérations de la critique [1]; il montre comment il faut, réagissant contre les mouvements de notre propre nature, crédule et paresseuse, contrôler à la fois l'exactitude du document, la sincérité et la capacité intellectuelle de celui qui le produit, voir ce qu'il a voulu dire, interpréter au besoin sa pensée, se poser la question de savoir s'il n'a pu être victime d'une illusion, et classer finalement toutes ces données, affirmées de la sorte, en impossibles, suspectes et non suspectes [1]. Les faits passés ainsi au crible de la critique, étant établies les probabilités d'erreur et les probabilités de vérité, il s'agit de grouper les faits, un certain nombre de faits tout au moins et d'en construire provisoirement des monographies de dimensions modestes, des espèces de répertoires où seront réunies des données de valeur très diverse, mais qui permettront aux débutants eux-mêmes de dominer au moins un coin de l'immense champ de travail. Seulement, comme dans le domaine des sciences sociales, « on opère non pas sur des objets réels mais sur les représentations qu'on se fait des objets », ces opérations ont nécessairement un caractère subjectif; « il entre forcément une part d'à priori dans toute science documentaire ». Même sans en avoir conscience, on construit à priori le questionnaire auquel on se répond soi-même dans la disposition de son propre travail.

Après avoir expliqué la méthode du groupement des faits simultanés et des faits successifs, fournis par les documents, l'auteur démontre que les méthodes utilisées par les mathématiques, la biologie, la logique sont également incorrectes et inapplicables quand on les applique aux sciences sociales comme à l'histoire [2].

La seconde partie du livre s'occupe plus spécialement de la méthode historique dans l'histoire sociale. L'auteur y examine les différentes espèces d'histoire, histoire générale et spéciale, politique, militaire, diplomatique, histoire de l'Église, histoire des mœurs, des institutions, des littératures, etc. Il estime que malgré toutes ces spécialisations si nombreuses il y aura toujours une histoire commune de l'humanité embrassant ses manifestations diverses; seulement il semble croire (ou dire tout au moins) que ces différents chapitres sont suffisamment *piochés* à l'heure présente et que l'on y a tiré tout

1. Bien entendu, M. S nous concède que « toutes ces opérations se font à la fois, sans qu'on prenne conscience de faire des actes différents » (p. 50). S'il n'en était pas ainsi, qui donc aurait encore le courage de faire de la science ou de l'histoire ?

2. Il y a là une parole qui paraîtra fort dure à certains de ses confrères; il faut, dit-il, « ôter aux historiens jusqu'à la prétention de faire de la science » (p. 134). Nul ne sait plus que moi combien sont faillibles les historiens les plus illustres; mais il me semble que la physique, la chimie, la médecine aussi, depuis qu'elles existent, n'ont été qu'un tissu d'erreurs, réfutées et démolies d'âge en âge; cela n'empêche pas que chimistes, physiciens, médecins se disent savants. Ont-ils tort ?

au net, ou à peu près [1]. Il en est tout autrement pour ce qui concerne l'histoire sociale ; d'origine toute récente, elle est encore bien arriérée ; si elle a vu naître déjà de nombreuses monographies restreintes, elle ne peut exhiber des travaux d'ensemble satisfaisants, trop de faits n'étant pas encore suffisamment dégagés. Car si l'histoire des *doctrines* économiques et sociales peut être déjà traitée d'une manière suffisante, il en est autrement pour l'histoire des *faits;* ce qui manque partout, ce sont des recueils de documents nécessaires aux travailleurs et ces recueils n'existeront pas, sans doute, de longtemps encore, parce que c'est une tâche très longue et très pénible de les constituer, et qui tente peu les savants, puisqu'ils savent d'avance qu'ils ne seront pas lus ni surtout achetés.

Le dernier acte du travail historique, c'est la construction des faits sociaux, leur sectionnement matériel en leurs trois groupes de *production* (industrie), de *transfert* (commerce) et de *répartition* (appropriation et jouissance des objets, transmission des droits). Mais il n'est pas niable que l'on rencontre des difficultés toutes spéciales quand on aborde cette histoire sociale, car selon M. S. les faits isolés, considérés en eux-mêmes, ne signifient rien ou du moins pas grand chose ; ils n'agissent dans l'humanité que par leur fréquence. Or, comment établir l'intensité de celle-ci ? On peut mesurer les faits en les dénombrant, au pis aller en les évaluant ; on peut enfin hardiment généraliser, ce qui est une des causes d'erreur les plus actives en histoire, et surtout en histoire sociale, où les données sont encore si rares. Il est donc bien difficile de définir et préciser actuellement les groupes sociaux comme, par exemple, un groupe religieux ou national. Quand une fois les matériaux seront assez abondants, quand on pourra les traduire en chiffres, alors les courbes du statisticien nous feront saisir l'évolution des habitudes, du milieu matériel, des individualités elles-mêmes. Mais il y a là encore des difficultés énormes à vaincre, parce que ces transformations seront graduelles et surtout parce qu'il sera toujours très délicat de marquer les causes des évolutions sociales.

M. S. examine alors les systèmes d'histoire sociale que nous devons au passé comme au présent, ceux qui sont nés de l'idée religieuse (Vico et Fustel de Coulanges), ceux qui dérivent de la science économique (Buckle, Saint-Simon, Marx). Il les déclare trop simplistes, même au point de vue uniquement matériel, car beaucoup d'actes humains restent inintelligibles par des explications se rapportant uniquement à la vie matérielle, et les sociétés se transforment sous l'action de conditions beaucoup plus variées que ne le suppose l'in-

1. Si je n'ai pas mal compris M. S., on pourrait lui faire remarquer combien peu de points durablement établis se rencontrent sur le sol mouvant de l'histoire universelle et qu'il y a là du travail acharné pour des générations d'ouvriers, tout comme pour l'histoire sociale.

terprétation économique. D'autre part il faut se garder aussi des exagérations de l'anthropogéographie (Ratzel) et de la théorie des races (Taine). Cependant, quelque difficile qu'elle soit à constituer, l'histoire économique est nécessaire aux autres histoires dans la mesure où les faits économiques et leur évolution ont été la condition d'existence d'autres faits et de leur évolution, par exemple dans le domaine des mœurs et des institutions.

Dans ses derniers chapitres, l'auteur étudie l'action des faits humains individuels et collectifs sur les faits sociaux; il montre comment des usages et des habitudes communes, les croyances et les connaissances techniques et autres, peuvent agir à un moment donné et provoquer une évolution plus ou moins rapide, ou comment une individualité puissante peut amener, à elle seule, un changement d'importance dans les destinées d'un pays [1]. Mais cette influence est naturellement plus accentuée encore quand c'est une organisation collective, (association, gouvernement), qui intervient ou quand un événement collectif (comme la Révolution française) vient hâter les évolutions sociales. L'auteur conclut en disant que l'histoire sociale ne peut être comprise que par l'étude des autres branches historiques; elle n'est qu'un « fragment d'une histoire générale de l'humanité » (p. 315).

Tel est le résumé sommaire d'un livre que les professionnels de l'histoire et de l'économie politique liront avec beaucoup de fruit et les philosophes — du moins je le suppose — avec plus de plaisir encore. Il faut féliciter les générations nouvelles de trouver d'aussi bons guides au milieu des difficultés grandissantes de la carrière scientifique. Mais ne peut-on pas craindre — qu'on excuse cette remarque timide! — que certains au moins des jeunes apprentis historiens futurs, en constatant, grâce aux sévères leçons du maître, quelles innombrables chances d'erreur s'interposent entre leur bonne volonté et la réalité des faits à réunir, à décrire, à grouper, à interpréter surtout, ne se découragent et quittent la partie? J'aurais voulu voir par moments un sourire encourageant interrompre l'austère enseignement du savant professeur de la faculté des lettres de Paris [2].

R.

---

1. Telle l'influence de Pierre-le-Grand sur l'histoire de la Russie.

2. J'aurais aussi désiré trouver quelque part, ne fut-ce qu'en passant, un mot revendiquant pour l'histoire le droit d'être un art. Puisqu'elle ne doit pas avoir la prétention d'être une science, c'est bien le moins que M S. permette à l'historien — peut-être me trouvera-t-il bien vieux jeu! — d'être un artiste.

— La librairie Alphonse Picard et fils vient de mettre au jour le second et dernier volume des *Mémoires de Philippe de Commynes* (I. 473 p. — II. CXL, 483 p. in-8°; prix : 25 francs) dont M. B. de Mandrot avait publié le premier tome dans la « Collection des textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire », il y a deux ans. Nous possédons ainsi un excellent texte complet, en huit livres, du récit du célèbre conseiller de Charles le Téméraire et de Louis XI, qui nous mène jusqu'à l'avènement de Louis XII (1464-1498); il est emprunté au manuscrit, encore inédit dans son ensemble, qui provient d'Anne de Polignac, comtesse de La Rochefoucauld et propre nièce de l'auteur. Ce manuscrit de Commynes, appartenant aujourd'hui à M. de Naurois, s'il n'a été écrit que vers 1530, semble pourtant le plus voisin de l'original perdu que nous possédions à l'heure présente. L'éditeur a utilisé en outre deux autres copies de la Bibliothèque Nationale, le manuscrit du musée Thomas Dobrée de Nantes (anciennement à Saint-Germain-des-Prés) et celui des Montmorency-Luxembourg, qu'avait collationné déjà, mais d'une façon incomplète, M. de Chantelauze pour son édition de 1881. M. de Mandrot ajoute à son texte une bibliographie de toutes les éditions et traductions de Commynes depuis 1524 jusqu'à nos jours; il y a joint surtout une annotation à la fois abondante et précise et une table analytique détaillée. Son *Introduction* (qu'on trouvera au *second* volume) nous donne une appréciation juste et sagace du caractère de l'homme, comme des mérites et des défauts de son œuvre. Sans dissimuler les reproches parfois sévères que lui ont adressés certains historiens modernes, M. de M. traite Commynes avec une visible sympathie et quand on sort de relire un certain nombre de chapitres de cette histoire, si instructive et si vivante, on est tout prêt à se rallier à son avis et à le féliciter d'avoir ajouté une édition nouvelle aux cent vingt et quelques énumérées dans la *Bibliotheca Belgica* de M. Verhaegen. — R.

— M. le Dr Wilhelm Koehler, *privat-docent* à Giessen, auquel nous devons déjà un *Recueil de documents pour servir à l'histoire de la querelle des indulgences en 1517* (voy. *Revue* du 9 février 1903) a tenu à compléter la collection des pièces qu'il y offrait aux historiens ecclésiastiques et profanes. Pour ne pas exagérer les dimensions de son premier volume, il avait laissé de côté les *Résolutions* dans lesquelles Luther lui-même commentait les quatre-vingt-quinze thèses de Wittemberg et les réponses faites à celles-ci par les champions de l'Église, Tetzel, Wimpina, Eck, Prierias, etc. Il vient combler aujourd'hui cette lacune volontaire dans un second fascicule, *Luther's 95 Thesen, samt seinen Resolutionen, sowie den Gegenschriften und den Antworten Luther's darauf, Kritische Ausgabe* (Leipzig, Hinrichs, 1903, VI, 211 p. in-8°. Prix : 3 fr. 75 c.). M. K. y a donné les textes, d'après l'édition critique des *Œuvres de Luther*, publiée à Weimar, en les revisant encore une fois; il a placé — ce qui est commode pour les élèves d'un *séminaire* d'histoire ecclésiastique ou de dogmatique, mais un peu gênant pour ceux qui désirent suivre un écrivain dans le développement de ses idées — sous chacune des thèses affichées par Luther à la porte de l'église de Wittemberg, les alinéas afférents des *Antithèses* de Wimpina-Tetzel, du *Dialogue* de Prierias, des *Resolutiones* de Luther, des *Obelisci* d'Eck, des *Asterisci* et de la *Responsio* du réformateur, en y ajoutant çà et là quelques notes critiques sommaires et des renvois aux Pères de l'Église. L'historien, comme le théologien, pourra désormais très facilement étudier les éléments de cette polémique, toute scholastique encore, d'où devait sortir, sans que son promoteur lui-même en eût encore conscience, le vaste mouvement de la Réforme, avec ses incalculables conséquences intellectuelles

et politiques. Nous ne savons pas s'il se trouvera beaucoup d'historiens profanes — comme l'espère M. K. — pour faire étudier tous ces textes à leurs élèves dans leurs séminaires historiques et, à vrai dire, nous en doutons un peu; mais en tout cas ceux qui désireraient le faire, trouveront dans le volume du *privat-docent* de Giessen, les éléments nécessaires d'une pareille étude très commodément et très soigneusement réunis. — R.

— M. Ernest Wiese vient de publier une contribution utile à l'histoire économique de l'Europe septentrionale et spécialement des Provinces-Unies pendant les premières années du xviie siècle (*Die Politik der Niederlaender waehrend des Kalmarer Kriegs (1611-1613) und ihr Bündniss mit Schweden (1614) und den Hansestaedten (1616)*. Elle forme le troisième fascicule des *Heidelberger Abhandlungen* dirigées par MM. E. Marcks et D. Schaefer (Heidelberg, Winter, 1903, VIII, 147 p. in-8°, prix : 5 fr. 75). L'auteur a surtout utilisé les dossiers des Archives royales de La Haye pour raconter cette campagne, diplomatique plus encore que militaire, des États-Généraux, entreprise pour la défense de leurs intérêts commerciaux dans la Baltique (700-800 vaisseaux hollandais passaient le Sund chaque année) fortement compromis par la guerre entre Charles IX de Suède et Chrétien IV de Danemark. Leur péril commun engagea la République néerlandaise et les villes de la Ligue Hanséatique à conclure une alliance offensive et défensive et l'on vit une armée hollandaise venir en aide à la ville libre et hanséatique de Brunswick (1615) menacée par le duc Frédéric-Ulric, qui se prétendait son suzerain. Ce fut la dernière fois que la Hanse eut le courage de se mêler de politique générale; elle n'y revint plus. Il est curieux de constater avec M. W. la haine profonde du souverain danois contre « les marchands et revendeurs de choux » républicains d'Amsterdam. — R.

— M. l'abbé Uzureau nous envoie trois nouvelles brochures relatives à l'histoire angevine. La première nous raconte la *Séance d'inauguration de l'ancienne Académie d'Angers*, qui eut lieu en juillet 1686 (Extr. des *Mémoires de la Société d'agriculture et arts d'Angers*, 1903, 48 p. in-8°) et nous semble surtout remarquable par les flagorneries prodiguées à Louis XIV; parmi les orateurs se distingue sous ce rapport Louis Béchameil, marquis de Nointel, le fameux gastronome et intendant de Tours. — La seconde pièce s'occupe des *Élections du tiers dans la sénéchaussée de La Flèche* en mars 1789 et nous donne une analyse des procès-verbaux et du cahier des « doléances et respectueuses remontrances » des représentants de la dite sénéchaussée (Extr. de la *Revue historique et archéologique du Maine*, 1903, 22 p. in-8°). Cette publication utile l'aurait été davantage si l'éditeur avait donné les textes *in extenso*, avec leurs cotes d'archives. — La troisième étude de M. l'abbé U., tirage à part de la *Revue des sciences ecclésiastiques* (Lille, 1903, 40 p. in-18°) est intitulée *Le serment de liberté et d'égalité et l'administrateur du diocèse d'Angers*. Elle nous expose l'attitude de l'administrateur secret du diocèse, l'abbé Meilloc, ancien supérieur du grand séminaire avant la Révolution, vis-à-vis des exigences de la loi du 14 août 1792, et nous raconte ses efforts pour amener les membres du clergé réfractaire à se résigner à ce serment purement politique. M. U. nous donne quelques-unes des exhortations, restées généralement sans effet, de ce personnage relativement conciliant; son travail est une contribution intéressante à l'histoire des controverses politico-religieuses du temps. — R.

— Voici plus de vingt ans que M. Eugène Hubert, professeur à l'Université de Liège, continue ses études sur la condition légale et sociale des protestants de

Belgique, du XVIe au XVIIIe siècle. Après avoir publié tout récemment, dans les *Mémoires* de l'Académie de Bruxelles, un volumineux travail sur le *Protestantisme à Tournai au* XVIIIe *siècle*, il vient de mettre au jour un intéressant dossier, concernant une famille hérétique, qui avait réussi à se maintenir dans un village de Flandre et qui fut dénoncée en 1730 par le curé d'Estaires à la régente des Pays-Bas autrichiens, comme faisant profession des doctrines de la Réforme, « avec effronterie, publiquement, au grand scandale de toute la paroisse » (*Une page de l'histoire religieuse de la Flandre au* XVIIIe *siècle*, Bruxelles, Hayez, 1903, 42 p. in-4°). M. Hubert nous raconte les discussions qui s'élevèrent au Conseil privé au sujet de cette requête, les enquêtes officielles de la magistrature, l'intervention de l'évêque de Saint-Omer, M. de Valbelle, celle, en sens contraire, du résident des États-Généraux, M. d'Assendelft, etc. Grâce à l'intervention des Provinces-Unies, les accusés furent enfin autorisés à vendre leurs biens (que personne ne voulut acheter) et à se retirer en Zélande (1732) où ils demandèrent quelques secours aux autorités. Toutes les pièces justificatives sont jointes au récit. En voyant l'Église catholique réclamer encore officiellement, en 1730, l'application de la législation du XVIe siècle, on comprend mieux combien l'Édit de tolérance de Joseph II était nécessaire cinquante ans plus tard et combien aussi il dut paraître radical aux Brabançons et aux Flamands d'alors. — R.

— M. Henri JADART nous envoie deux plaquettes, tirées des *Travaux de l'Académie nationale de Reims*. Ce sont deux récits de voyage inédits retrouvés par le savant bibliothécaire de la ville de Reims, et mis au jour avec tous les éclaircissements désirables. Le plus détaillé des deux est la relation de l'excursion faite à Reims par le botaniste versaillais Antoine-Nicolas Duchesne (1747-1827), lors du couronnement de Louis XVI ; il l'a racontée dans une série d'épîtres adressées à son père (Reims, Michaud, 1902, 142 p. in-8°). Le second récit, infiniment plus court, mais illustré par d'intéressants croquis de l'auteur, est un travail de jeunesse de Natalis Rondot, l'industriel et l'économiste bien connu, mort à Lyon en 1900. Ce sont des notes sur une excursion en Champagne, faite en 1839, et qui a mené le jeune touriste successivement à Laon, à Reims et à Troyes (Reims, 1903, (26 p. in-8°). Ces deux textes, écrits l'un et l'autre sans aucune prétention littéraire et sans doute aussi nulle arrière-pensée de publicité, nous révèlent plus d'un aspect pittoresque disparu, plus d'un trait de mœurs et de coutumes oubliées et permettent ainsi de mieux juger les hommes et les choses d'antan. Tous ceux qui s'intéressent au passé de la Champagne remercieront M. Jadart d'avoir arraché ces documents à la poussière et de les avoir édités avec soin. — N.

— La question de la vente des biens nationaux est étudiée depuis quelque temps avec une attention soutenue dans plusieurs régions de notre territoire ; aux travaux de MM. Legeay, Rouvière, Minzes, etc., l'on peut joindre le mémoire de M. MARION, professeur à l'Université de Bordeaux (*La vente des biens nationaux dans le district de Libourne*. Extr. de la *Revue philomathique* de Bordeaux, 1902, 23 p. in-8°) que nous avons lu avec d'autant plus d'intérêt, que l'auteur a mieux prouvé sa compétence dans ces questions économiques, plus embrouillées encore que les simples problèmes d'histoire. M. Marion a choisi pour champ d'études dans la Gironde le canton de Libourne, comme n'étant pas aussi essentiellement *rural* que Lesparre ou Cadillac, pas aussi complètement *urbain* que Bordeaux. Comme M. Lecarpentier pour la Seine-Inférieure, et M. Minzes pour Seine-et-Oise, il a trouvé que, dans la région spécialement examinée, le *résultat essentiel* de la vente des biens nationaux a été d'accroître la part de la moyenne et de la

petite propriété, déjà fortement constituée avant la Révolution ; comme *résultat secondaire*, elle a ouvert à un certain nombre de paysans et d'artisans, l'accès de la petite propriété foncière. Il résume ses observations en constatant « un mouvement ascensionnel prononcé dans l'ensemble du tiers-état, sans que la situation respective des différentes couches ait été sensiblement modifiée ». — R.

— M. Pierre Quentin-Bauchart consacre à *Lamartine homme politique* (Paris, Plon, 1903, 423 p. in-8°; prix : 7 fr. 50) un travail qui sera considérable, car le présent volume ne nous en offre que la première moitié, relative à la *politique intérieure*. Un second tome s'occupera de la *politique extérieure*. C'est peut-être un peu beaucoup pour ce côté de l'activité du grand poète, que peu de ses contemporains, et moins encore les épigones, ont pris au sérieux comme homme d'État. Nature primesautière, toute d'élans irréfléchis, sauf quand sa vanité profonde l'égarait en des calculs enfantins toujours déçus, Lamartine a promené durant une longue carrière ses accointances politiques de l'extrême droite à l'extrême gauche, coquetant avec Polignac et, dix-huit ans plus tard, avec Blanqui ; il a successivement professé devant le public son admiration pour Charles X et pour Louis-Philippe ; il s'est prononcé pour la politique de résistance et a défendu M. Molé contre la coalition des Guizot et des Thiers ; il s'est enthousiasmé pour la république et a fini par se prononcer pour le bonapartisme lui-même, sauf à s'en repentir après. Généralement sincère, toujours éloquent, il a su faire vibrer son âme et sa parole aux agitations de la foule, mais il ne l'a jamais dominée (sauf un seul jour peut-être), car il n'a jamais su manier les hommes. Il était trop grand seigneur et trop artiste pour être un politique. Ce qui lui assure, en dehors de ses vers immortels, une mention dans l'histoire de son temps, ce sont bien moins ses actions et ses discours d'apparat que certains mots heureux (*La France s'ennuie*, 1839. — *La révolution du mépris*, 1847. — *Le drapeau rouge et le drapeau tricolore*, 1848) par lesquels il traduisait, en les concentrant, les émotions et les passions du jour. Ses actes politiques proprement dits ne prouvent nullement cette supériorité de vues qu'aucuns réclament pour lui. Les *Girondins* en 1847, en poétisant la Terreur, attisent fort inutilement l'esprit révolutionnaire; une fois la République conquise (et il ne s'y rallie que le jour même du 24 février), il la compromet en se prononçant pour une assemblée unique, pour l'élection du président pour le peuple, en prononçant cette parole vraiment inepte : « *Alea jacta est;* il faut laisser quelque chose à la Providence ! » ; il va jusqu'à déclarer l'ex-prisonnier de Ham, Louis-Napoléon Bonaparte, « très supérieur à son oncle ». Sans doute M. Quentin-Bauchart, trop intéressé à trouver d'illustres parrains au 2 décembre, exagère en attribuant à Lamartine la paternité du Second Empire, qu'il aurait contribué à fonder « plus que Persigny et Morny » ; mais il est certain que l'auteur des *Méditations*, égaré dans la politique, a gaspillé en 1848 bien inutilement et plus rapidement encore une popularité immense et que ce fut bien en partie sa faute si, grâce à son alliance avec Ledru-Rollin, lors des élections présidentielles, l'élu de dix départements ne recueillit plus que 17,000 suffrages. Le récit de l'auteur, bien qu'il ne soit point celui d'un ami politique, s'est d'ailleurs visiblement inspiré d'une sympathie sincère pour l'homme et, comme tout en blâmant le poète, on ne peut s'empêcher de le plaindre et de l'aimer, M. Q. B. bénéficiera de cette disposition bienveillante du lecteur, alors même que l'on différerait d'opinion avec l'auteur sur plus d'un point de l'histoire contemporaine. — R.

— Nous avons parlé, il y a quelques mois, du premier fascicule des *Archives*

ombriennes de M. l'abbé Eugène Sol. Il vient de publier deux nouveaux fascicules de son recueil, consacrés tous deux aux *Archives épiscopales de Pérouse* (Paris, Picard, 1903, 46 p., 119 p. in-8°; prix : 4 fr. 75 c.). L'auteur, actuellement directeur du Grand Séminaire de Meaux, y donne l'historique sommaire de ce dépôt, puis il en analyse les fonds les plus importants et spécialement la collection dite de Ricciardi, d'après le nom de l'érudit qui essaya de restituer au XVII° siècle, les archives pérugiennes brûlées en 1534. On y trouvera également le catalogue des églises, hospices, confréries, etc. que comprenait le diocèse de Pérouse au XVI° siècle, celui des statuts des associations diocésaines, de 1581 à 1835, un relevé des actes de jurisprudence criminelle de 1572 à 1631, enfin l'inventaire d'une série d'actes épiscopaux du futur pape Léon XIII, qui vint occuper comme on sait, le siège de Pérouse en 1846. Le dernier fascicule se termine par la liste des évêques, depuis les origines jusqu'en 1702; ils ne pourront manquer d'être utiles à ceux qui s'occupent de l'histoire ecclésiastique de l'Ombrie au moyen âge et surtout dans les temps modernes. — R.

— Le travail de M. A. Grotenfelt sur les normes de l'appréciation des événements historiques (*Die Wertschaetzung in der Geschichte, eine kritische Untersuchung*, Leipzig, Veit, 1903, VII, 227 p. in-8°; prix : 7 fr. 50 c.) est une de ces études d'historiographie spéculative — si je puis employer cette expression barbare — qui sont assez à la mode depuis quelques années et qui ont tout au moins le mérite de forcer ceux qui les écrivent et ceux qui les lisent, à raisonner leurs convictions individuelles comme écrivains et comme savants, sans que leurs auteurs puissent se flatter d'ailleurs, dans la plupart des cas, de convertir des adversaires également convaincus Le problème que s'est efforcé d'élucider le savant finlandais est celui de savoir s'il y a pour l'historien des normes d'appréciation fixes et absolues des actes historiques, des événements du passé, et jusqu'à quel point l'historien, dans ses jugements, est enchaîné par elles. L'histoire peut-elle être une science ? L'histoire peut-elle être vraiment objective ? Quel est le but de l'histoire ? Les *jugements* de l'historien n'ont-ils qu'une valeur *relative*, *temporaire*, et *doit-il juger*, est-il *licite* qu'il *apprécie* les faits et les actions humaines, au lieu de les enregistrer purement et simplement ? Les événements eux-mêmes, la marche fatale de l'humanité, créent-ils les individus ou les individualités puissantes déterminent-elles le cours des choses à travers les siècles ? Ces polémiques sont courantes, chez nous comme en Allemagne, où de nombreux écrits de méthodologie historique ont paru dans ces dernières années. L'auteur, qui les connaît bien, se prononce prudemment et sagement contre les tendances extrêmes, et n'entend pas nier absolument la raison d'être d'aucune des tendances opposées. S'il prêche l'objectivité à l'historien pour autant qu'elle est possible; s'il lui demande d'étudier les pièces en juge d'instruction consciencieux, avant de prononcer la sentence, il ne méconnait point pour cela le fait évident que, spontanément, malgré lui, l'historien, parce qu'il est homme et homme de son temps, en traitant tel sujet, négligera toujours forcément une partie du dossier et que l'impartialité absolue n'est pas dans la nature humaine. En général on sera d'accord avec M. Grotenfelt — surtout quand on n'est pas fanatique de ces discussions à priori et qu'on ne professe du culte pour aucune théorie préconçue quelconque — pour approuver ici cette attitude de juste milieu. On approuvera fort aussi le professeur d'Helsingfors quand il déclare que le public, le grand public, ne s'intéresse aux ouvrages d'histoire qu'autant que derrière l'armure critique du savant il sent palpiter un cœur d'homme, quand il veut que l'écrivain historique ne soit

ni un prédicateur ni un sceptique, et qu'il lui demande de n'être pas seulement un érudit mais encore un artiste. — R.

— M. Martin Rade prof. de théologie à Marbourg, a réuni sous ce titre : *Die Leitsätze der ersten und der zweiten Auflage von Schleiermachers Glaubenslehre nebeeinandergestellt* (Tubingue et Leipzig, Mohr, 70 p., 1904, 1 M. 20), les paragraphes (sans le commentaire) des deux premières éditions (1821-1822 et 1830-1831) de la Dogmatique de Schleiermacher, dont l'influence, affirme M. R., est appelée incontestablement à jouer encore un grand rôle. Les paragraphes correspondants sont mis en regard de telle sorte que la première édition occupe la page de gauche et la deuxième celle de droite. La dernière page donne les détails bibliographiques essentiels. C'est un petit manuel destiné en première ligne aux étudiants en théologie, mais qui pourra servir à tous ceux qui voudront se familiariser avec la dogmatique de Schleiermacher. — Th. Schoell.

— Dans *Gœthe und Schopenhauer, Ein Beitrag zur Entwicklungsgeschichte der Schopenhauerschen Philosophie* (Berlin, Hofmann, 1904, in-12 de 73 p.), M. Henri Doell veut rompre définitivement le lien de dépendance que plusieurs critiques, surtout Harpf, ont tenté de nouer entre Schopenhauer et Gœthe. Leur philosophie a sans doute des points de contact et des analogies apparentes, mais la source de leur inspiration et leurs tendances essentielles diffèrent : telle est la thèse que l'auteur défend. Il étudie d'abord le développement de Schopenhauer au point de vue des rapports personnels que ce dernier entretint avec Gœthe, surtout dans l'hiver 1813-14; puis examine le monisme des deux penseurs, lequel devient chez Gœthe un panthéisme esthétique et optimiste, chez l'autre, une conception moraliste et pessimiste : contraste comparable à celui qui sépare la Renaissance de la Réforme; trace ensuite un parallèle entre leurs deux théories de la connaissance, signale encore les autres rapprochements possibles entre eux (sur la nature des caractères, la valeur de l'histoire, etc.), et conclut en revendiquant pour le pessimiste de Francfort une entière indépendance vis-à-vis de son illustre compatriote. Son essai se lit avec fruit et l'ensemble de ses conclusions nous paraît justifié : ce n'est pas Gœthe qui a appris à Schopenhauer que la volonté est le véritable noumène, et Kuno Fischer a raison de considérer son système comme une synthèse de Platon, de Kant et de la sagesse hindoue. — Th. Schœll.

— M. Louis Stein, professeur à l'Université de Berne, vient de réunir sous ce titre : *Der Sinn des Daseins, Streifzüge eines Optimisten durch die Philosophie der Gegenwart* (Tubingue et Leipzig, Mohr, 1904, 437 p., 8 M.) vingt essais parus dans diverses revues et qu'il divise en 4 groupes : métaphysique (*Der Sinn der Welt*), théorie de la connaissance (*Der Sinn des Erkennens*), éthique (*Der Sinn des persönlichen Lebens*), sociologie (*Der Sinn des sozialen Lebens*). Ce dernier groupe renferme la moitié des essais et remplit plus de la moitié du volume, qui est à considérer comme une importante tentative de dominer et d'analyser tous les grands courants de la philosophie contemporaine. Ce qui peut augmenter la réelle valeur intrinsèque de cette tentative, c'est un style vivant et imagé qui n'a rien de la monotonie académique et professionnelle. Les images ne sont pas toujours du meilleur goût, mais contribuent puissamment, par leur familiarité, leur coloris et leur précision énergique, à tenir en éveil l'attention du lecteur, portée aisément à s'assoupir dans un domaine aussi abstrait. Ajoutez-y d'innombrables allusions à l'histoire de la philosophie et des citations, toutes très courtes, mais dont la variété se révèle au premier coup-d'œil jeté sur le registre des noms

propres (p. 435), où la France est représentée par Bichat, Bodin, Bossuet, Brunetière, Bastiat, Castille, Comte, Couturat, Descartes, Diderot, Durkheim, Lamarck, Malebranche, Montesquieu, Proudhon, Renouvier, Ribot, Rousseau, de Roussiers, Taine, Tarde, etc. — Th. SCHOELL.

— *Zur Psychologie des ästhetischen Genusses* (Leipzig, Engelmann, 1903, 148 p.) est un essai du Dr G. WERNICK pour résoudre le grand problème kantien : sous quelles conditions arrivons-nous à fondre les données sensibles en une unité synthétique? Montrant l'importance de ce problème déjà dans le fait qu'il forme le trait-d'union entre la psychologie et l'esthétique, l'auteur veut baser la dernière de ces sciences sur la nature de l'impression esthétique et sur la manière dont elle naît conformément aux lois psychiques ordinaires de la réceptivité, de la reproduction et de l'association. La réceptivité et la reproduction introduisent le processus en fournissant la matière première représentative, l'association le complète en faisant la synthèse des éléments disparates. Cette synthèse est l'acte suprême de l'âme, dont elle révèle le mieux l'essence. Créer la liberté nécessaire pour cet acte est le but de l'émotion esthétique. Impuissant à franchir les bornes de sa nature étroitement limitée, l'homme a du moins la précieuse faculté de les oublier momentanément; dans cet oubli réside le bonheur que l'art nous peut donner. — Th. SCHOELL.

— Les *Principia Ethica* (Cambridge, 1903, 232 p.) par George Edward MOORE, *fellow* au Collège de la Trinité, à Cambridge, donnent, en 6 chapitres, les généralités sur l'objet de la morale, la critique du naturalisme (aussi bien de l'éthique évolutionniste de Spencer que de l'hédonisme de Stuart Mill et de Sidgwick), l'examen de la morale métaphysique, opposée à la morale pratique, qui est envisagée à son tour au chapitre v, enfin un essai sur l'Idéal qui étudie successivement les *Aesthetic Enjoijments* ou émotions artistiques, et la *Personal Affection*, les maux positifs et les biens mixtes. L'orientation se fait très aisément dans ce livre, qui n'a pas seulement une table des matières détaillée, mais encore un sommaire très net à la fin de chaque chapitre, plus un index. La préface semble trahir un esprit encore jeune ; la première phrase n'est pas dépourvue d'une présomption quelque peu impertinente à l'adresse de ses prédécesseurs : « Il me semble qu'en morale, comme dans toutes les autres études philosophiques, les difficulés dont son histoire est pleine, sont généralement dues à une cause toute simple, à savoir à l'essai de répondre à des questions, sans avoir préalablement vu exactement quelle est la question à laquelle on désire répondre. » Quelques autres phrases de la Préface formulent des jugements tout aussi radicalement juvéniles. — Th. SCHOELL.

— *L'Animal Education* (Chicago, imprimerie universitaire, 1903, 122 p.), par John B. WATSON, nous donne une *Étude expérimentale sur le développement psychique de la souris blanche mis en rapport avec celui de son système nerveux*. C'est donc une contribution à la connaissance de la vie mentale animale. M. W. recherche la corrélation entre la complexité croissante de la vie mentale de la souris blanche et la complexité croissante de son système nerveux. Il communique les résultats d'une série d'expériences approfondies, destinées à « déterminer l'âge de maturité psychique et la facilité relative de la jeunesse et de la vieillesse à résoudre les problèmes de l'activité et du régime musculaire ». Trois parties : I. Le développement psychique de la souris blanche, à ses différents âges. II. Le développement de la médullation dans son système nerveux central. III. Corrélation entre ces deux développements. Cette dernière partie n'a que 8 pages, elle finit en

montrant la portée des résultats qu'elle enregistre, sur l'étude comparative faite par Flechsig entre la médullation du centre d'association (particulièrement dans la région frontale) et la complexité croissante de notre vie psychique. Et ici apparaît la valeur philosophique de ce travail, en apparence exclusivement médical. Trois planches portant 27 figures viennent illustrer le texte. Ce sont des coupes transversales dans le cerveau de la souris à différents âges. — Th. Schœll.

— Dans *The Mental Traits of Sex* (Chicago, 1903, 188 p.), Mme Helen Bradford Thompson, Ph. D., donne les résultats de ses observations (faites au laboratoire psychologique de l'université de Chicago, de 1898 à 1900) sur les différences que le sexe semble apporter à l'aptitude motrice, à l'activité musculaire et sensorielle, aux facultés intellectuelles, enfin à la vie affective. Ce domaine de la science est encore si peu exploré que les résultats, quelque prudemment que M. Th. les formule, ne sauraient être admis qu'à titre provisoire. Félicitons d'autant plus l'auteur de sa hardiesse à s'aventurer en pleine *terra incognita*. Ses investigations n'auront pas été vaines, même si elles n'avaient d'autre effet que de susciter des imitateurs. On trouvera ses conclusions au chap. xi, qui les compare avec celles où aboutit la théorie biologique des différences psychologiques des sexes. Retenons-en ce seul point que si le sexe fort garde sa supériorité musculaire (explicable en partie seulement par une plus grande intensité d'entraînement), il est décrété inférieur pour la faculté mnémonique. Les sujets observés étaient naturellement du même âge (20 à 25 ans) et, autant que possible, les produits de milieux et d'influences identiques. La liste bibliographique qui clôt le volume appelle cette remarque : des quatre-vingt-trois ouvrages énumérés, neuf seulement sont français, cinq allemands et huit italiens, le reste anglais. Faut-il en conclure que l'auteur a négligé les publications européennes continentales, ou bien que la supériorité anglo-saxonne est déjà si écrasante même sur ce terrain hier encore vierge ? — Th. Schœll.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 5 février 1904.

M. Wallon, secrétaire perpétuel, communique le texte d'une proposition de loi aux termes de laquelle un crédit de 100,000 francs serait ouvert à l'Académie pour faire reproduire les manuscrits les plus précieux des bibliothèques publiques de France. — Il commuuique ensuite, de la part de la Société de géographie, un télégramme datée de Lagos, 30 janvier, et donnant d'excellentes nouvelles de la mission Lentant.

M. Philippe Berger communique, de la part du R. P. Delattre, une inscription phénicienne trouvée en Espagne, au sud de Carthagène, par M. Siret, ingénieur des mines. Il s'agit d'une stèle funéraire portant cette inscription : « Tombeau d'Abdmelqart, fils de Baalpillès ». C'est la première fois que l'on découvre une inscription punique en Espagne, où l'influence phénicienne a été si profonde et si étendue. — M. Berger signale ensuite trois autres inscriptions funéraires trouvées à Carthage par le R. P. Delattre. — Enfin, M. Berger présente le moulage de la petite stèle représentant la triade punique, dont il a entretenu l'Académie dans sa dernière séance, et une photographie représentant deux piles de balles et de boulets provenant de l'arsenal de Carthage.

M. Maurice Croiset achève la lecture de sa notice sur M. Gaston Paris.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 8 — 22 février — 1904

Iesus-Christ gure Iaunaren Testamentu berria. — Londres, Trinitarian Bible Society, 1903, in-18 de (iv)-917 p. (Nouveau Testament en basque).

On est exposé parfois, dans la République des lettres, à rencontrer certains individus d'un type particulier dont le portrait ferait bien dans l'immortelle galerie de Labruyère. Philalèthe, aurait-il pu dire, est tout à fait dépourvu d'invention, d'imagination et de spontanéité ; il manque absolument de goût, de méthode et d'originalité. Sa continuelle préoccupation est de refaire ce que d'autres ont fait avant lui ; un livre vient-il à paraître, il s'en empare, il l'ouvre, il le parcourt avidement, non pas pour y chercher quelque chose à apprendre, non pas pour en apprécier le style ou les mérites, mais avec l'espoir d'y trouver une erreur, une omission, une coquille typographique ; et il voit d'autant mieux un fétu dans les yeux d'autrui que les siens sont obstrués de poutres énormes. Grand redresseur de torts, enfonceur de portes ouvertes, courant par monts et par vaux en quête d'étymologies et de comparaisons linguistiques, sa plus grande joie est d'insérer dans des journaux inconnus de localités ignorées, imprimés sur du papier à chandelles avec des têtes de clous, des protestations ou des réclamations contre tel ou tel ouvrage nouveau où l'auteur a oublié une virgule à la page 9 et mis un accent de trop à la page 27 ; d'autres fois, c'est pour signaler quelque inscription que les spécialistes

n'ont pas encore relevée et qui a tout juste autant d'importance que le « c'est ici » de certaines auberges rurales. Pour le peindre en un mot, il rappelle à la fois don Quichotte, Zoïle et le Juif errant.

Ces pensées m'ont été inspirées par le petit volume que j'ai sous les yeux. Le livre le plus important et le plus précieux pour l'étude du basque est la traduction du Nouveau Testament, par Jean de Liçarrague, imprimée à la Rochelle en 1571 par ordre de Jeanne d'Albret, aux frais du Parlement de Navarre. Mais ce livre est infiniment rare aujourd'hui ; je suis arrivé, après une enquête minutieuse, à établir qu'il n'en existe guère qu'une trentaine d'exemplaires tout au plus. Aussi, le monde savant est-il universellement reconnaissant à MM. le professeur H. Schuchardt et le pasteur Th. Linschmann qui en ont publié en Allemagne, il y a deux ans, une réimpression figurée, faite page pour page, ligne pour ligne et mot pour mot, avec le soin le plus minutieux. Cependant — la perfection n'est pas de ce monde — M. Dodgson a eu la joie de relever, dans cette réimpression, une demi-douzaine d'erreurs. Cela lui a suffi pour entreprendre à son tour une réimpression de l'ouvrage. Mais hélas ! il y a des mains qui gâtent tout ce qu'elles touchent. M. D. est parvenu à intéresser à cette réédition la Société Trinitarienne de Londres ; mais le volume sorti de leurs presses nous paraît sans aucune utilité tant au point de vue scientifique qu'au point de vue religieux. Les savants et les travailleurs n'auront que faire de cette petite brochure, imprimée en caractères très fins sur un papier extrêmement mince ; la propagande protestante n'en retirera non plus aucune aide, car les Basques ne lisent pas et seront parfois déroutés par le style un peu vieilli de Liçarrague. M. D. au surplus n'a pas respecté le texte du ministre de Briscous ; il y a porté une hache sacrilège et l'a audacieusement « corrigé », modifiant des formes verbales, uniformisant les adverbes, régularisant l'orthographe. Ce volume n'est pas seulement un mauvais livre ; c'est avant tout une mauvaise action.

Julien Vinson.

---

1. **Die Keilinschriften und das Alte Testament** von Eberhard Schrader; dritte Auflage neu bearbeitet von Dr H. Zimmern und Dr H. Winckler ; II. Hälfte pp. 345-680, in-8°; Berlin, Reuther und Reichard, 1903.
2. **Babylonische Miscellen** von F. H. Weissbach, 52 pp. 15 pl. in-4°, Leipzig, Hinrichs, 1903.
3. **Becherwahrsagung** bei den Babyloniern von Johannes Hunger, 80 pp. in-8°, Leipzig, Hinrichs, 1903.
4. **Ninive und Babylon** von Prof. Dr C. Bezold, 143 pp. in-8°, Bielefeld und Leipzig, Velhagen, 1903.
5. **Die Religion Babyloniens und Assyriens** von Morris Jastrow, 4 Lieferungen, pp. 1-304, Giessen, Ricker, 1902-1903.

6. **Die Ausgrabungen im Bêl-tempel zu Nippur** von H. V. HILPRECHT, 76 pp. in-8°; Leipzig, Hinrichs, 1903.
7. **The Oldest Code of Laws** by C. H. W. JOHNS; 88 pp. in-12°, Edinburgh, Clark, 1903.
8. **Altbabylonische Rechtsurkunden** von Samuel DAICHES, 100 pp. in-8°; Leipzig, Hinrichs, 1903.
9. **Keilinschriftliches Textbuch zum Alten Testament** von Hugo WINCKLER, 130 pp. in-8°; Leipzig, Hinrichs, 1903.

1. On sait les services rendus par l'ouvrage de Schrader intitulé *die Keilinschriften und das Alte Testament*. Dans la troisième édition le titre a bien été conservé, mais l'ouvrage a été entièrement remanié. La partie relative à la mythologie et à la langue, dont s'est chargé Zimmern, est une œuvre remarquable, dont on ne saurait assez apprécier la méthode rigoureusement scientifique. Ayant à traiter un sujet où il est prématuré de conclure, l'auteur s'est surtout attaché à présenter parallèlement les éléments de comparaison puisés d'un côté dans la Bible et de l'autre dans la littérature cunéiforme; il s'est contenté de rassembler les matériaux d'une histoire de l'influence babylonienne sur l'origine et le développement de la religion hébraïque. Le moment ne paraît pas encore venu de mesurer l'étendue de cette influence, ni surtout de déterminer à quels moments et par quelles voies elle s'est exercée.

Il est possible que par la suite une partie des matériaux rassemblés par M. Z. soient reconnus inutilisables; de ce nombre seront peut-être quelques-uns des rapprochements qu'il suggère entre la religion babylonienne et le judéo-christianisme. Cela est de peu de conséquence. Le livre de M. Z. est avant tout un recueil de faits. C'est comme tel qu'il doit être jugé et apprécié et c'est à ce titre qu'il est appelé, croyons-nous, à rendre les plus grands services. Je regrette seulement que M. Z. considère encore comme possibles ou probables certaines lectures ou interprétations qui, pour être communément adoptées et répétées à satiété, n'en sont pas moins erronées. Ainsi le nom du génie à forme léonine, dont il existe de si fréquentes représentations, n'est pas *nergallu* mais *uggallu*. La lecture *nergallu* repose sur deux hypothèses non fondées (existence d'une valeur *ner* pour le premier signe et assimilation au dieu *Nergal*). Autre chose : la célèbre scène sculptée sur un bas-relief de Nimroud ne représente pas la lutte du demiurge contre le monstre Chaos (*Tiamat*), mais simplement le combat d'un bon contre un mauvais génie. M. Heuzey en a fait la démonstration : les ailes dont est munie la figure humaine écartent toute identification avec un dieu supérieur [1].

---

1. Autres remarques : le nom divin *Bu-ni-ni*, cité p. 368, n. 4, n'est pas à conserver. Le nom propre d'où on l'a extrait est à lire (*ilu*) *She-rum-i-li*, comme le prouve la variante (ilu) *She-ru-um-i-li* (A. O. 1649 inédit.) Le dieu *Shalim* (cf. p. 474) est mentionné dès la dynastie d'*Ur*, cf. le nom propre *Sha-lim-be-li-ni* (*Rec. de tabl.* n°s 342 et 343).

2. Sous le titre de *Babylonische miscellen*, le distingué Assyriologue attaché à l'expédition Allemande de Babylone, publie un choix des textes trouvés au cours des dernières fouilles. Tous ces textes sont intéressants, quelques-uns sont fort importants au point de vue historique ou lexicographique. Édition, traduction et commentaire sont faits avec le soin le plus scrupuleux [1]. A signaler particulièrement un fragment du syllabaire S6, complétant la tablette qu'on doit, je crois, considérer comme la seconde et dernière de ce texte capital. Malgré la valeur des résultats acquis, les fouilles de Babylone ne paraissent pas avoir encore donné au point de vue épigraphique tout ce qu'on en attendait. On a trouvé des morceaux précieux sans doute, mais aucun dépôt considérable n'a encore été mis au jour.

3. Zimmern avait attiré l'attention sur deux textes du *British Museum* relatifs à la lecanomancie. L'un de ses élèves, M. J. Hunger, vient de publier une fort intéressante étude sur ces textes qui semblent avoir servi de guides ou de manuels pour la pratique de ce genre de divination. De l'huile jetée dans une coupe pleine d'eau formait la matière du présage, bon ou mauvais, suivant le cas. Il est difficile de préciser le sens de tous les termes techniques employés pour désigner les divers phénomènes produits par la réunion de l'eau et de l'huile. *ana u-di-tim i-tu-ur* pourrait signifier « si (l'huile) retourne au fond (du vase) ». On possède en effet deux textes bilingues [2] où *u-di-tim* (ou *ud-di-tum*) correspond à *ki* qui a le sens de « sol » ou de « fond ». Le terme désignant « spectre » est écrit *e-di-im-mi* (ou *e-te-im-mi*) ; il serait bien possible, comme le suggère M. H. que la lecture commune *ekimmu* fût à rectifier. Je suis d'autant plus porté à le croire que j'ai relevé sur un texte inédit du Louvre (A. O. 3763 [3]) ce terme orthographié *e-di-im-mu*.

4. Les éditeurs des *Monographien zur Weltgeschichte* ont été fort bien inspirés en confiant à M. Bezold le soin de rédiger le volume sur Ninive et Babylone. L'auteur de l'admirable Catalogue de la Collection de Kuyundjik était parfaitement qualifié pour présenter au grand public un résumé des résultats obtenus par le déchiffrement des inscriptions cunéiformes. Son livre ne me paraît faible qu'en ce qui touche la période primitive : sur ce seul point la science de M. B. n'est pas de première main et il y paraît à quelques lacunes ou erreurs regrettables. Ainsi on chercherait en vain même une allusion aux luttes acharnées qui ont rempli des siècles de l'histoire de *Shumer* et d'*Accad ;* on trouve

---

1. N° 4, col. II, 37 et IV, 7 *e-sal* désigne probablement le « harem » (cf. *Rec. de tabl.* 2e série, *passim*) ; Col. IV, l. 4 *mihru* signifie « réservoir » ; n° 11, col. II, l. 1, le texte cité DT 38 est publié IVR additions ; n° 13 obv. l. 39 au lieu de *tu-ra* lire *engur-ra*.

2. IVR 28 * n° 4, Rev. 43/44 et Reisner, Hymnen n° 58 Obv. 19/20.

3. Double de l'inscription qu'avec l'autorisation de son possesseur j'ai publiée O. L. Z, janvier 1901 et qui depuis a été acquise par le musée de Berlin.

même cette assertion surprenante que les documents de cette période ne se réfèrent qu'à des constructions de temples (p. 27). *Gu-de-a*, qui est seulement de quelques générations antérieur à *Bûr-Sin* est placé aux environs de l'an 4000 (pp. 26 et 30) alors que ce dernier est placé aux environs de l'an 2600 (pp. 39 et 40). Des inscriptions de *Bûr-Sin*, roi d'*Ur*, sont reproduites sous le nom de *Bûr-Sin* roi d'*Isin* (pp. 39 et 40). Je m'étonne aussi que M. B. présente encore comme « altbabylonisch » les sarcophages trouvés à Niffer et reproduits pp. 107 et 109.

5. J'ai rendu compte ici-même de l'excellente histoire de la Religion babylonienne et assyrienne publiée en anglais par Jastrow en 1898. Une édition allemande de cet ouvrage est actuellement en cours de publication; quatre livraisons en ont déjà paru. Ce n'est pas une simple traduction du texte anglais. L'auteur a voulu utiliser les découvertes faites depuis la publication de la première édition : aussi a-t-il remanié et complété son travail en maints endroits.

6. L'interminable débat sur *Babel und Bibel*, dont le public allemand ne paraît pas encore las, à offert à Hilprecht l'occasion d'une conférence, publiée depuis sous le titre « *die Ausgrabungen im Bêl-Tempel* »[1]. Cette intéressante brochure expose en abrégé l'œuvre de la mission américaine à Niffer et donne quelques détails sur la dernière campagne de fouilles dont les résultats principaux ont été la découverte d'une énorme quantité de tablettes de caractère didactique et la mise au jour de tombes de l'époque présargonique près de la *ziggurat* de Niffer. L'actif fouilleur est en ce moment sur les lieux, pour diriger la cinquième campagne.

7. Parmi les nombreux travaux dont le Code de *Hammurabi* a déjà été l'objet, celui M. Johns mérite une mention toute particulière. Le but en est de mettre à la portée du grand public anglais cet important document. Mais, sous l'apparence d'une simple œuvre de vulgarisation, ce petit livre cache un réel mérite scientifique. Il améliore ou complète sur un grand nombre de points l'interprétation de l'original babylonien. Ainsi pour l'ideogramme *sal-me* (lire ainsi conformément aux textes archaïques où l'identification des signes n'est pas douteuse), M. J. a bien vu qu'il est identique à celui qui apparaît si fréquemment dans les contrats pour désigner une catégorie de prêtresses et a été lu (à tort) *ud*, *sal*, *sal-tish* etc. Sa traduction « votary » paraît être très près du sens. Je ne crois pas cependant qu'elle soit tout à fait exacte; §§ 144-146 on lit « si un homme épouse une *sal-me*..... » Hammurabi n'a pas prévu le cas où une religieuse se marierait. Je crois que le vrai sens de *sal-me* est « vierge » « jeune fille ». Dans certains cas seulement (ainsi quand il est question de *sal-me* de *Shamash* ou de

1. M. Hilprecht a depuis publié une importante histoire de toutes les fouilles faites dans l'Orient classique au cours du XIXe siècle.

Marduk), ce terme désigne une jeune fille ayant fait vœu de virginité, une « votary ».

8. Des *Sal-me*, consacrées au dieu *Shamash*, formaient à *Sippar*, au temps de la première dynastie babylonienne, un couvent fort important. Une bonne partie des contrats transcrits et traduits par M. Samuel Daiches proviennent des archives de ce couvent. On y voit les « vierges de Shamash » acheter ou vendre, chacune pour son compte personnel : tout en vivant en communauté, sous l'autorité de surveillants appelés *pa-sal-me*, elles conservaient donc le libre usage de leurs biens. M. D. méconnaît, comme on l'a toujours fait jusqu'ici, le terme *sal-me* et le lit de différentes manières, ce qui l'amène à distinguer diverses classes de prêtresses. Son travail est d'ailleurs très consciencieux et on n'y pourrait faire que des critiques de détail [1].

9. Le livre dont Winckler publie une réédition sous le titre *Keilinschriftliches Textbuch zum Alten Testament* contient, outre les fragments mythologiques de Berose et de Damascius, tous les documents historiques ou mythologiques, de langue assyrienne, pouvant servir à l'interprétation de l'Ancien Testament. C'est une compilation fort utile.

F. Thureau-Dangin.

Pausanias, **Graeciae descriptio**, recognovit Fr. Spiro, t. I, II, III, Lipsiae, Teubner, 1903 (*Bibliotheca Scriptorum graecorum et romanorum Teubneriana*).

M. Spiro ne s'est pas contenté de reproduire, quitte à l'améliorer dans le détail, l'édition donnée par Schubart en 1875 ; le texte publié alors par Schubart reposait lui-même sur une édition antérieure, celle de Schubart-Walz (1839). Il était temps de reprendre, après soixante ans, la collation des manuscrits de Pausanias, et de préciser, de rectifier, de compléter les recherches, d'ailleurs si méritoires, de Schubart. Ce travail exigeait l'étude d'un grand nombre de manuscrits ; M. Spiro a fait, à cette intention, des voyages et des séjours prolongés en Italie, en France, en Allemagne, à Leyde, à Moscou. Par lui-même il a vu tous les manuscrits qui servent à établir le texte de son auteur, et il a joint à cette révision complète la collation de certains extraits, dispersés dans divers recueils. Cette minutieuse enquête a donné des résultats appréciables, au point de

---

1. Ainsi n° 6 l. 20 au lieu *I-din-Upi-(ki)*, il faut lire *I-din-kesh-(ki)* (cf. Weissbach ZDMG, LIII, p. 653) ; p. 46 en lisant 10 *gan* Mr D. ne tient pas compte de l'échelle établie par Reisner (*bur-gan* = 18 *gan*) ; p. 29 et passim, la lecture KA-*sha* (élément des noms propres) est certainement erronée : le premier signe est Br. n° 802. Dans les textes archaïques et dans le même groupe, Br. n° 802 et n° 820 alternent.

vue de la date et de la classification des manuscrits. C'est ainsi que le manuscrit de Moscou, *Mosquensis* 194 (et non 195, comme on le répète depuis Schubart), ne représente pas, comme on l'a cru souvent, une tradition meilleure que les autres de la même famille (*Vindobonensis* 23, *Venetus* 413, etc.....). C'est à tort que depuis Schubart on attribue à ce manuscrit seul la bonne leçon ἐπάλαισε, au liv. IV, 36, 4 de Pausanias : il y a là une erreur de fait, et la leçon fautive ἐπελάσαι figure, en réalité, dans M comme dans tous les autres manuscrits. D'ailleurs, la tradition même du *Mosquensis* n'est que la *Vulgate* de Pausanias, et cette vulgate offre un texte beaucoup moins correct qu'une autre tradition, représentée pour nous par le *Parisinus* 1410 et par deux mss. de Florence (*Medicei*, 56, 10 et 11). Enfin, de cette branche même il faut distinguer celle à laquelle appartient le manuscrit de Leyde (*Lugdunensis* 16 K), complété par un *Parisinus* (1399) et un *Vindobonensis* (51). Toute cette filiation des manuscrits est exposée par M. S. dans une préface claire et sobre, où je regrette seulement de trouver quelques fautes d'impression, qui gênent un peu la lecture. (1).

Les notes critiques ne signalent, parmi les innombrables variantes des manuscrits, que celles qui intéressent vraiment le sens du texte : le plus souvent il suffit à M. S. d'indiquer la leçon donnée par les trois sources principales, à savoir la *Vulgate* (Y), le *Parisinus* (P) et le *Lugdunensis* (L). Quant aux corrections par conjecture, M. S. considère qu'elles doivent être fort rares dans Pausanias, et il donne les raisons de cette opinion (p. xx). Malgré tout, il ne laisse pas de signaler au passage les corrections des philologues, et surtout celles des archéologues, ces lecteurs habituels de Pausanias : le nom de Frazer revient souvent dans les notes, et aussi, pour certaines parties du moins, celui du savant à qui l'ouvrage même est dédié, M. Karl Robert.

Am. HAUVETTE.

Proclus le philosophe. Commentaire sur le *Parménide*, suivi du Commentaire anonyme sur les VII dernières hypothèses, traduit pour la première fois en français et accompagné de notes, d'une table analytique des paragraphes, et d'une traduction de *Damascius, La Vie d'Isidore* ou *Histoire de la Philosophie*, par A.-Ed. CHAIGNET. Tome III, avec un Avant-propos et l'éloge de l'auteur, par J.-A. HILD. Paris, Leroux, 1903; xv-375 p.

Le commentaire de Proclus sur le *Parménide* n'avait jamais été traduit en français, non plus d'ailleurs qu'en une autre langue moderne. M. Chaignet, recteur de l'Académie de Poitiers, entreprit

1. P. VI, *utamur*, au lieu de *utimur*; p. VII, *statium*, au lieu de *spatium*; p. VIII, *alios*, au lieu de *alias*; p. XVI, *illus*, au lieu de *illius*.

cette tâche ingrate et pleine de périls ; le premier volume parut en 1900, et le second suivit de près. Mais Ch. mourut en 1901, sans avoir achevé la publication de ce difficile travail. La traduction cependant était entièrement terminée; c'est grâce aux soins de M. Ernault, professeur de littérature grecque à l'Université de Poitiers, que le tome troisième et dernier est donné aujourd'hui au public. Il est précédé de l'éloge de Ch., par M. Hild, doyen de la Faculté des Lettres, qui a retracé avec une éloquence émue la vie de dévouement à la science et de labeur incessant du professeur et de l'administrateur, dont plusieurs ouvrages ont été justement couronnés par l'Institut. La critique impartiale ne saurait refuser ses éloges au savant qui n'a pas craint de s'attaquer à un texte peu commode et se prêtant assez mal à être traduit dans notre langue ; la traduction était rendue encore plus ardue par le mauvais état du texte que le traducteur avait à sa disposition. Le texte publié par Stallbaum fourmille d'incorrections, de lectures inexactes, de fautes typographiques ; le texte de Cousin, celui de 1864, est meilleur et plus lisible, quoiqu'il soit loin d'être excellent, comme le croit Ch. Le commentaire de Proclus, avec le commentaire anonyme sur la fin du *Parménide*, a grand besoin d'une nouvelle et sérieuse publication. Les théories de Proclus, en outre, ne sont pas toujours accessibles de plain pied; sa langue a souvent un caractère technique avec lequel il est nécessaire d'être très familiarisé, et son style est d'une prolixité quelquefois fatigante, qui n'est pas sans nuire à la clarté des idées. Le seul fait d'avoir assumé la tâche de traduire, en de pareilles conditions, et d'avoir voulu ainsi épargner aux philosophes amis du grec, quelque restreint que soit leur nombre, la lecture pénible du commentaire sur le *Parménide*, est donc tout à la louange de Ch., et il n'est que juste de lui être reconnaissant. Le résultat, malheureusement, ne répond pas à cette bonne volonté. En tenant compte des conditions défavorables, en admettant encore que l'auteur n'a pu donner le dernier et définitif coup d'œil à son ouvrage, on pourra s'expliquer et excuser dans une certaine mesure plusieurs des erreurs et des fautes graves qui se rencontrent dans ce troisième volume. Mais, il faut bien le dire, il y a d'autres fautes, d'autres erreurs flagrantes, qui ne peuvent en aucune façon être attribuées ni au mauvais état du texte ni au défaut d'une dernière révision ; et la critique ne saurait les passer sous silence. Elles proviennent, à mon avis, de deux causes différentes, qui peut-être ont influé simultanément pour l'interprétation de certains passages. L'une est la nature même du texte traduit. Ch. s'est imaginé, on le voit à sa manière de traduire, que la pensée de Proclus et de son continuateur, de même que la pensée de Platon (car le dialogue lui-même est traduit dans son entier) est très compliquée, pleine de subtilités et de mystères, et d'une interprétation fort malaisée. Je ne veux pas dire qu'il ait eu complètement tort ; mais il ne faudrait pas croire qu'il en est ainsi dans

toute la suite du développement. Difficile à saisir d'emblée et à première lecture, soit ; mais, à part les endroits où le texte est altéré, et quelques rares passages où l'idée, trop complexe, ne se dégage pas avec toute la netteté désirable, l'étude de la forme permet généralement de découvrir le véritable sens. Ch. s'égare parfois en croyant à la profondeur d'une pensée qui n'est rien moins qu'obscure, et va chercher bien loin un sens péniblement obtenu, d'ailleurs erroné, alors que l'habitude de la langue et le secours de la grammaire fournissent l'exacte traduction, sans qu'il soit besoin de se creuser la cervelle. Et précisément la seconde cause, celle-ci bien plus grave, est que Ch., malgré tout son savoir, malgré son long commerce avec les écrivains grecs, n'a saisi qu'imparfaitement le mécanisme de leur langue. Des règles élémentaires lui semblent inconnues ; la présence ou l'absence de l'article lui est indifférente ; il s'inquiète peu que la négation soit οὐ ou μή ; le sens de certaines tournures lui échappe ; il traduit des fautes grossières du texte qu'il a sous les yeux, sans voir qu'aucun sens ne peut en sortir ; bref, il traduit trop souvent sans construire la phrase grecque, ou en la construisant contrairement aux lois de la grammaire. Avec une telle méthode, ou plutôt une telle absence de méthode, une traduction court grand risque d'être infidèle, pour peu que le texte présente des difficultés. Certes, ce n'est pas une petite affaire que de traduire le *Parménide* et le commentaire qu'en donnent Proclus et un philosophe inconnu ; et dans un travail de cette longueur, *non ego paucis offendar maculis* ; il n'est guère de traducteur qui, malgré son soin et sa pénétration, n'encoure quelques critiques. Mais, tout en reconnaissant qu'en de nombreux passages le sens est exactement rendu, si je crois devoir porter un jugement sévère sur l'ensemble de ce troisième volume, c'est que le texte y est trop souvent mal compris, que les erreurs graves y abondent, et qu'elles pouvaient facilement être évitées. Les exemples suivants justifieront cette appréciation.

P. 16 (*Parm.* 139 *d*) : « Lorsque le même arrive à s'introduire dans quelque chose, elle ne devient pas un pour cela. — Et pourquoi donc ? — C'est que si quelque le même s'introduit dans les plusieurs », etc. Où Ch. a-t-il cherché cette traduction extraordinaire ? Le texte est fort simple : οὐχ, ἐπειδὰν ταὐτὸν γένηταί τῳ τι, ἓν γίγνεται. Τοῖς πολλοῖς ταὐτὸν γενόμενον πολλὰ ἀνάγκη γίγνεσθαι, « ce qui devient le même que quelque chose ne devient pas un pour cela... ce qui devient le même que plusieurs devient nécessairement plusieurs ». Mais Ch. construit τῳ et τοῖς πολλοῖς avec γένηται et γενόμενον, et ne voit pas que ces datifs dépendent de ταὐτόν. P. 40 (*Parm.* 140 *c*) : Οἷς δ'ἂν μὴ σύμμετρον (ᾖ), τῶν μὲν σμικροτέρων, τῶν δὲ μειζόνων μέτρων ἔσται. « De celles (des choses) avec lesquelles il n'a pas de commune mesure, il aura des unes un plus petit nombre, des autres un plus grand. » Ch. n'a pas compris, comme il lui arrive ordinairement là où il s'agit de notions mathématiques,

ainsi que nous le verrons encore plus loin; et cela parce qu'il n'a pas su construire τῶν μέν et τῶν δέ ; d'ailleurs, il n'est pas question ici du nombre des mesures, mais de leur grandeur. « Relativement aux choses avec lesquelles il n'a pas de commune mesure, ses mesures seront plus petites que celles des unes, plus grandes que celle des autres » (τῶν μέν et τῶν δέ = τῶν μειζόνων et τῶν ἐλαττόνων exprimés plus haut). P. 116 (*Parm.* 143 *e* 144 *a*): Ἀρτιά τε ἄρα ἀρτιάκις ἂν εἴη καὶ περιττὰ περιττάκις καὶ ἄρτια περιττάκις καὶ περιττὰ ἀρτιάκις. « Il y aura donc des nombres pairement pairs, des impairement impairs, des impairement pairs et des pairement impairs. » Comment croit-on que Ch. ait compris cette phrase si facile? Au lieu d'unir ἄρτια ἀρτιάκις etc., termes pourtant bien connus, il prend les adverbes pour des atributs de ἂν εἴη : « Il y aura un nombre pair de fois des pairs, et un nombre impair de fois des impairs, et un nombre impair de fois des pairs, et un nombre pair de fois des impairs. » Ce n'est plus un contre-sens, c'est un non-sens. P. 173 (*Anonyme,* Cousin VI, 295) : Νῦν δὲ δεικνύων ἐν τῷ ἐξαίφνης ταῦτα γίγνεσθαι, τὸ δ' ἐξαίφνης πάντως ἐν ἀκαρεῖ ἐστι, συνιστᾷ ὅτι etc. Rien ne semble plus simple; le membre de phrase τὸ δ' ἐξαίφνης... ἐστι est l'explication du terme ἐξαίφνης, « or l'instantané est absolument dans un temps indivisible », c'est-à-dire dans aucun temps, ἐν χρόνῳ οὐδενί (*Parm.* 158 *d*). Mais Ch. n'aime pas le simple ; il fait de ce membre une proposition dépendant de δεικνύων, supplée εἶναι, et prend ἐστι comme un substantif qui aurait ἀκαρεῖ pour épithète : « montrant que... et que l'instantané est nécessairement dans le *est* qui consiste dans l'indivisible ». La grammaire n'est pas moins choquée que le sens. P. 162 (*Anon.* VI 289) : « Deux diffère de huit d'un quart ». Singulière arithmétique! Texte : « le plus grand (8) diffèrera du plus petit (6) de deux, τὸ δὲ δύο τοῦ ὀκτὼ τέταρτον, or deux est le quart de huit. » Ch. lit sans doute avec Stallbaum τετάρτῳ ; mais alors il faut comprendre « six diffère de huit du quart de huit », ce que le texte ne saurait fournir. Ch. semble d'ailleurs se préoccuper fort peu de la logique ; il n'hésite pas à écrire, par exemple, p. 196 (*Anon.* VI 310) : « Lorsqu'on dit l'un n'est pas non étant, on affirme le non étant de l'un, et on obtient il est étant ». Lisez *on nie* au lieu de *on affirme*, et tout est en ordre ; car c'est ainsi qu'il faut entendre ἀποφαίνομαι, terme fréquemment usité dans le commentaire comme équivalent de ἀπόφημι. Tout ce passage est d'ailleurs peu compris et se termine par une série de contre-sens. P. 118 (*Anon.* VI 260) : « Car nous disons que deux fois deux est un, et trois fois trois est un ». Ch. n'a pu croire que le texte dise tout bonnement : « deux fois un font deux, trois fois un font trois ; » τὰ γὰρ δύο δὶς ἓν λέγομεν, καὶ τὰ τρία τρὶς ἕν. Combien n'aurais-je pas encore à relever de contre-sens, de passages dépourvus de sens, de traductions incohérentes, où le traducteur trouve moyen de rendre inintelligible un texte qui ne manque ni de suite ni de clarté! Il arrive à Ch. de ne pas voir une correction à faire, qui pourtant saute aux yeux: P. 132 (*Anon.* VI 268) : « De même que la colombe de

colombier est différente par la petitesse » etc.; en note: différente « de la colombe silvestre ». Texte: ἡ περιστερὰ τῆς φάτνης ἕτερον. Il ne faut pas grand effort pour voir que φάτνης est absurde, et qu'il faut lire φάττης. « Le pigeon domestique est différent du ramier »; φάτταν ἀντὶ περιστερᾶς, dit Platon (*Théét.* 199 *b*). D'autres fois, le traducteur, ne comprenant pas, a recours à une correction malheureuse. P. 43 (*Procl.* VI 207): « Si tu prends le côté et le diamètre (note exacte: « d'un carré », mais Ch. aurait dû dire « la diagonale »), et si tu les divises chacun en deux, le plus grand aura un plus grand nombre de parties, l'autre un moins grand ». Quel est le géomètre qui admettra une aussi étonnante proposition? Je veux bien qu'il y ait une faute dans le texte: ἡ μὲν μείζων ἕξει τῶν μερῶν ἑκάτερον, ἡ δὲ ἔλαττον; il faut lire μεῖζον et traduire: « l'une (la diagonale) aura chacune de ses parties plus grande, l'autre (le côté) chacune de ses parties plus petite; » plus brièvement: « la moitié de la diagonale d'un carré est plus grande que la moitié de son côté ». Mais Ch. corrige ἑκάτερον en μακρότερον (p. 43, note 2), et construit μακρότερον τῶν μερῶν, « un plus grand nombre de parties » en une langue barbare. Il est vrai qu'il s'agit de géométrie, et qu'en pareil cas Ch. s'égare facilement. P. 142 svv. (*Parm.* 150 svv., *Anon.* VI 277 svv.) il est souvent fait usage des termes ἐξ ἴσου et ἴσον; nous lisons p. 143 note 4: « ἐξ ἴσου: pareillement, également, de la même manière; la nuance entre ἐξ ἴσου εἶναι et ἴσον εἶναι est bien subtile ». Ch. se débat dans une obscurité profonde; il traduit « être répandu dans, être également répandu, être sur le pied d'égalité, être également dans, demeurer pareillement à », et le développement entier se termine, après une série d'erreurs, par cette phrase, où l'on chercherait en vain une apparence de sens (p. 146): « Or ce qui ne surpasse pas et n'est pas surpassé est pareillement (ἐξ ἴσου), et ce qui est pareillement sera égal. » Plus haut, la même phrase grecque est rendue (p. 143): « Ce qui ne dépasse pas et n'est pas dépassé est sur le pied d'égalité, et ce qui est sur le pied d'égalité est égal. » La théorie de Platon est loin d'être aussi obscure; mais Ch. n'a pas compris la différence entre ἐξ ἴσου et ἴσος, qui est très caractéristique. Nous avons là, en somme, la méthode employée en géométrie pour démontrer l'égalité de deux figures, la méthode de superposition. Si deux figures coïncident dans toute leur étendue (ἐξ ἴσου τετάσθαι ou εἶναι), elles sont égales. Or la première phrase où se trouve ἐξ ἴσου, à savoir ἐξ ἴσου τῷ ἑνὶ δι' ὅλου αὐτοῦ τεταμένη, signifie précisément « coïncidant avec l'un dans toute son étendue », d'où Platon, et son commentateur après lui, conclut l'égalité, τὸ ἴσον. Cette première phrase a pour traduction dans Ch.: « Ne serait-elle pas (la petitesse) répandue comme l'un, dans le tout de l'un? » où il y a autant d'erreurs que de mots. Ce n'est pas là, malheureusement, un passage isolé; mais je ne veux plus en citer qu'un, par où l'on verra encore combien l'on s'expose à s'écarter du sens, lorsqu'on ne veut pas croire à la simplicité de la pensée. P. 119 (*Anon.*

VI 260). « Mais outre le nombre impair, il y a des parties impaires, qui portent le nom de pair impair, et de pair impair (ainsi répété ; en note : Passage altéré et où il y a en outre des lacunes) ; et s'il le voulait, il pourrait pousser la division plus loin, mais sans pouvoir aller jusqu'à la monade qui constitue le Principe souverain ». N'eût-il pas mieux valu ne pas traduire, plutôt que de donner une traduction inintelligible ? Voyons cependant le texte : Πλὴν τοῦ μὲν περιττοῦ καὶ τὰ μέρη περιττὰ ἀρτιοπέρισσος λέγεται · εἰ δὲ ἐπιπλέον τὴν τομὴν εὐοδοῦται, πλὴν δὲ οὐ μέχρι καὶ αὐτῆς τῆς ἀρχικωτάτης μονάδος, περισσάρτιος. Je reconnais que la première partie, πλὴν... λέγεται, est corrompue ; mais elle n'est pas si dénuée de sens qu'on veut bien le dire. Le commentateur anonyme explique ce que sont les nombres appelés ἀρτιοπέρισσος et περισσάρτιος. Or nous savons que le premier est un nombre tel que, divisé en deux parties égales, ces parties sont impaires, et que le second est celui que l'on peut diviser plusieurs fois de suite en deux parties égales, mais sans arriver à l'unité (μὴ μέχρι μονάδος δύεσθαι Jamblique, *Nicom. arithm. intr.* Pistelli, 24). C'est justement ce que dit l'anonyme ; et je lirais cette première partie, sinon comme vrai texte ; au moins selon le sens : Πλὴν ὅτι ὁ μὲν ἄρτιος, οὗ ἐστι τὰ μέρη περιττὰ, ἀρτιοπέρισσος λέγεται, « mais le nombre pair dont les parties sont impaires est dit ἀρτιοπέρισσος ». Le reste est aussi clair que possible : « s'il (le nombre pair) admet plusieurs fois la division, sans cependant atteindre l'unité primordiale elle-même, il est dit περισσάρτιος. » Nous sommes loin de « s'il le voulait », de la « monade », et du « Principe souverain » ; c'est simplement de l'arithmétique.

Résumons cette longue mais nécessaire critique. Je n'ai pas à juger ici l'ensemble formé par les trois volumes de la publication ; mais en ce qui concerne le troisième, le texte du commentaire du *Parménide*, aussi bien que celui du *Parménide* même, est trop souvent incompris, et, lorsqu'il est compris, trop souvent traduit sans méthode. Je rends hommage à la patience, au travail et à l'effort du traducteur ; mais il a cru pouvoir traduire sans le secours de la grammaire, et il n'a pas réussi. Si le texte du commentaire est à republier, la traduction est en grande partie à refaire [1].

My.

---

(1) Les autres volumes sont peut-être meilleurs, quoique, à vrai dire, l'examen que j'ai fait du premier, en un certain nombre de passages, ne me paraît pas de nature à modifier mon opinion. Voici un exemple typique, qui montrera comment, sans la grammaire, un contre-sens se produit nécessairement. T. I, p. 242 (*Parm.* 130 *b*) : Ὦ Σώκρατες, ὡς ἄξιος εἶ ἄγασθαι τῆς ὁρμῆς τῆς ἐπὶ τοὺς λόγους. Traduction : « Mon cher Socrate, tu es vraiment bien digne d'aimer ce ravissement de l'âme qui porte à la dialectique ». Le « ravissement de l'âme » est au moins inattendu ; mais que dire de « tu es digne d'aimer » ? Je ne puis faire au lecteur l'injure de lui montrer en quoi consiste la faute.

S. Eitrem. **Die gœttlichen Zwillinge bei den Griechen**. Christiania, J. Dybwad, 1902. 125 pp. in-8 (Videnskabsselskabets Skrifter. II. H-F. Klasse. 1902. n° 2).

L'auteur de cet intéressant et savant travail s'est proposé d'étudier les couples mystiques dans les légendes grecques, en prenant pour point de départ les Dioscures qui en sont le type le plus connu et le plus caractéristique. Avec une érudition très étendue et très sûre, il réunit ingénieusement une série de groupes analogues, dont il cherche à établir l'étroite parenté avec Castor et Pollux et s'efforce de montrer chaque fois que c'est bien à une même conception primitive que l'on a affaire. Il en vient ainsi à établir que, dans la mythologie grecque, des couples divins accompagnaient les mortels de la naissance à la mort, les aidant, les punissant et leur promettant encore protection dans l'autre vie.

Il est difficile de ne pas trouver que M. Eitrem a été quelquefois emporté un peu trop loin dans cette chasse aux *jumeaux divins*, par exemple, quand à des groupes mystiques, comme Borée et Zéphyre, Némésis et Thémis, les Harpyes, les Érinyes et bien d'autres encore, il rattache les grandes Déesses d'Éleusis, Déméter et Coré, qui semblent bien devoir s'expliquer tout autrement.

On fera sans doute aussi plus d'une objection à ses étymologies et et l'on constatera plus d'une lacune dans son information bibliographique trop exclusivement allemande, mais il faut reconnaître qu'il a exploré avec le plus grand soin le vaste domaine des légendes grecques et qu'il connaît fort bien les textes, sinon toujours les monuments figurés.

Ch. M.

A. De-Marchi. **Il culto privato di Roma antica**. II. **La religione gentilizia e collegiale**. Con 9 tavole. Milan, Hoepli, 1903. IX-189 pp. in-8. Prix : 8 fr.

Le premier volume de cet ouvrage, publié en 1896, traitait des Lares, des Pénates et des Génies, ainsi que des cérémonies du culte familial. Dans le nouveau volume qui termine son travail, l'auteur étudie avec la même compétence le culte des *gentes* et des corporations, et fait preuve encore une fois d'une louable connaissance des sources épigraphiques et littéraires, ainsi que de la bibliographie de son sujet. Si pour le second chapitre : *il culto collegiale*, M. De-Marchi s'est largement servi de l'ouvrage capital de M. J. P. Waltzing sur les corporations professionnelles chez les Romains, personne ne songera à lui en faire un reproche, ni même à s'en étonner. Mais la critique doit constater que dans les questions archéologiques M. De-

M. est beaucoup moins bien informé. Dans la planche I, il reproduit la mosaïque découverte en 1889 sur le Coelius, dans la *Basilica Hilariana* (cf. *Bull. Comm.*, 1890, p. 18 s.) et il la commente sans s'apercevoir qu'elle a beaucoup préoccupé les archéologues. Il voit encore une couronne dans l'objet figuré au centre de la composition, tandis que c'est bien un œil gauche, placé là comme ἀποτρόπαιον, ainsi que M. Petersen (*Röm. Mitth.*, VI [1891], p. 109 s.) l'a reconnu peu de temps après la première publication (voir sur le même sujet, *Eranos Vindobonensis*, p. 285 s.). La planche V représente, d'après les *Monum. dell' Ist.*, vol, VIII, pl. LV, un pavement de mosaïque trouvé dans les ruines d'un sanctuaire d'Ostie; mais M. De-M. ne paraît pas se douter que M. Fr. Cumont, dont il cite cependant le grand ouvrage à plusieurs reprises, a démontré qu'il s'agissait d'un *Mithréum* et que les figures devaient s'expliquer par le culte de Mithra (*Textes et monuments figurés relatifs aux mystères de Mithra*, II, p. 414 et suiv.).

Ch. Michel.

Georg Weber, **Lehr-und Handbuch der Weltgeschichte,** Erster Bd., Altertum. — 21e édition. Leipzig, Engelmann, in-8, 1902.

Cette édition de l'ouvrage bien connu de Weber n'est pas une simple réimpression. Elle a été l'objet d'une révision attentive de la part de M. Baldamus, qui s'est efforcé de la mettre au courant des travaux les plus récents. Les États orientaux, Chine, Inde, Assyrie, Égypte, Phénicie, Judée, Médie et Perse, occupent les 125 premières pages. Puis viennent la Grèce (p. 126-325) et Rome (p. 326-610). Il ne faut pas demander à l'auteur plus qu'il n'a voulu donner. Son intention n'a pas été de faire une œuvre originale; il s'est proposé surtout de présenter un résumé exact et suffisamment complet, et on peut dire qu'il y a réussi. Il serait facile d'indiquer quelques erreurs; mais l'information est bonne, le style clair et la répartition des matières judicieuse. L'empire romain est un peu écourté. Je regrette qu'il n'y ait pas un tableau général de la civilisation durant cette période; on s'est borné à des indications très sommaires.

P. G.

La langue des inscriptions latines de la Gaule, par Jules Pirson. (Bibliothèque de la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Liège, fasc. XI). Bruxelles, Société belge de librairie, 1901; xvi-328 pp. in-8.

Livre de haute valeur qui manquait à notre littérature grammaticale. M. Pirson a dépouillé soigneusement les tomes XII et XIII (1re partie) du *Corpus*, les recueils d'inscriptions, les revues, a groupé

et classé les faits, les a expliqués. Non seulement les romanistes trouveront là de bons matériaux; les philologues classiques devront aussi étudier le livre : ils y verront certaines tendances du latin classique persister, d'autres, qui n'y font qu'apparaître, se généraliser. D'ordinaire les travaux de ce genre étaient limités à la phonétique et à la morphologie; tout au plus s'étendaient-ils au vocabulaire. M. P. a compris dans son enquête la syntaxe et le style, et ce ne sont pas des cadres vides, puisque une centaine de pages sont réservées à ces questions.

La Gaule n'a pas en grand nombre les inscriptions que recherchent surtout les épigraphistes, textes juridiques, carrières de hauts magistrats, documents historiques. Surtout si l'on sort de la Narbonaise, à part quelques grandes villes et dans tout le nord du pays, les inscriptions sont presque toujours des épitaphes, très humbles, souvent barbares. On peut en extraire, par l'accumulation des faits, des renseignements utiles sur ce qu'on pourrait appeler l'histoire anonyme, sur la vie économique de la région, sur la dispersion ou la densité de la population, sur les cultes locaux, sur l'ethnographie, enfin sur la langue. La langue est même l'un des objets sur lesquels on peut formuler les conclusions les plus sûres, parce que les faits sont abondants et clairs. Les archéologues locaux qui s'occupent de ces textes sont ordinairement mal préparés à ce genre d'études; ils comprennent rarement l'intérêt de ce qu'ils lisent et leur ignorance de l'histoire du latin peut même les induire à mal lire. Pendant longtemps, ce n'a pas été tout à fait leur faute. Quand j'ai essayé de commenter les inscriptions trouvées dans la Côte-d'Or, il y a une quinzaine d'années, on n'avait guère, avec quelques articles de revues, d'autres secours que Schuchardt et Seelmann, ouvrages rares en province et dont aussi on aurait pu dire: *Germanicum est, non legitur*. Depuis, les livres et les travaux de détail se sont accumulés. Enfin le livre de M. P. parait: il peut être recommandé comme le manuel grammatical de l'épigraphiste dans nos contrées; s'il avait existé autrefois, il eût rendu mes notes parfaitement inutiles.

Mais il a une portée plus générale. Comme l'a dit M. Boissier, il n'y a pas eu deux façons de mal parler le latin. Il eût été singulièrement tentant de faire remonter à la période latine la diversité romane. M. Gröber et d'autres romanistes ont voulu soutenir cette hypothèse. Une étude plus rigoureuse des faits leur a donné tort. On trouvera dans le livre de M. P., p. 102, une discussion qui aboutit à la même conclusion négative. Certaines particularités de vocabulaire ou de syntaxe, classées d'abord comme africismes ou comme gallicismes, ont été trouvées ailleurs. Ce qui reste est trop peu de chose pour compter, et il ne faudrait pas s'étonner qu'il y eût des détails de style ou de syntaxe propres à un pays. Ils prouveraient l'existence non de dialectes, mais d'écoles littéraires. C'est ainsi que des traits qualifiés

africismes chez Apulée ont été retrouvés ensuite chez des auteurs qui n'ont pas mis le pied hors de l'Italie. On a donc affaire à des traditions d'école, et, comme on n'est jamais sûr d'en saisir l'origine, comme le tempérament de l'écrivain qui a pu les créer peut y avoir plus de part que les instincts de sa race, il est préférable de s'abstenir de conjectures sur des causes qui nous échappent. Les altérations phonétiques et morphologiques du latin se révèlent au contraire identiques dans toutes les provinces. Par suite, le livre de M. P. peut être consulté, quelle que soit la provenance d'un texte.

De ce qu'on ne trouve pas des divergences de nature dialectale, il ne suit pas qu'un pays ne présente des faits particuliers. Alors se trahissent des influences qui lui sont propres, mais qui produiront des effets analogues partout où elles se feront jour. Pour la Gaule, l'influence grecque et l'influence celtique doivent entrer en ligne. M. P. en a déterminé les effets avec prudence et sagacité; voir les indications de la page 324. A la fin de l'époque étudiée, les langues germaniques interviennent; voir *ib.*; mais M. P., p. 146 considère les accusatifs en *-ain* (*Bertain* à côté de *Berthe*) comme des élargissements latins et les rattache à tout un mouvement qui s'est produit en latin (*Petro, Iuliana, Iuliane, Iulianenis*).

Le livre de M. P. montre un soin égal dans toutes ses parties. Aussi, à côté d'excellentes discussions grammaticales (p. 7, sur *Vianna;* p. 167, sur le mélange du génitif et du datif dans les formules; p. 189, sur le remplacement du génitif possessif, etc.), il apporte un avis réfléchi sur de petits problèmes archéologiques, par exemple sur le sens de *cera*, p. 124, n. 1. Voici seulement quelques menues critiques; presque toutes portent sur des points où l'on a à tenir compte du latin classique.

P. 3, les formes *ni*, *niue*, sont tout autre chose que *ficit* (*fecit*), *monistirium*, etc.; ce sont des mots distincts de *ne*. — P. 18 suiv., M. P. ne cite pas les cas où un *ae* ancien est traité prosodiquement comme *e* bref. Telle est la fin de vers *defunctae requires*, *C. I. L.*, XII, 631; quelles que soient les fautes de ces vers « pessime facti », l'auteur a eu certainement l'intention de placer à la fin du vers un dactyle suivi d'un spondée. — P. 19, *poscaenium :* mais *scaena, poscaenium*, avec *ae*, sont l'orthographe de l'époque classique; voy. Ribbeck, *Prolegomena*, p. 387. — P. 25, la synizèze de *eu* dans les noms germaniques est un fait artificiel, d'origine grecque (L. Mueller, *De re metrica*, 2e éd., pp. 282 suiv.); d'ailleurs l'exemple cité contient un mot grec, *Theudosium*. — P. 50, les formes syncopées *postus*, *repostus*, appartiennent à toutes les époques de la poésie latine depuis Ennius; dans un vers d'une inscription rhénane, elles peuvent être de pure tradition littéraire. — P. 55, les cas cités, comme *Secundna*, sont presque tous des mots où la voyelle tonique supprimée est *i*; or, rien n'est plus facile que d'omettre dans la lecture d'une inscription

cette lettre, quand elle est en surcharge de *n* ; il est possible, d'ailleurs qu'un jambage ait compté deux fois, pour *i* et comme jambage de l'*n*. — P. 61, *tauripolium* n'est pas un exemple du changement de *b* en *p*, mais la forme primitive du mot (*tauropolium*) ; voy. Fr. Cumont, *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, VI (1901), p. 104. — P. 75, *zunior :* cf. l'énigmatique *zandu* de Virgile le grammairien, p. 53, 20 Huemer, qui cache probablement *iamdiu*. — P. 84, *l* au lieu de *ll :* il faut complètement séparer des autres cas *li*, comme le prouvent les alternances normales *Iullus Iulius*, *mille milia*, *uilla uilicus*; voy. l'explication phonétique du phénomène donné par M. Louis Havet, *Archiv für lat. Lexikographie*, t. IX (1894), p. 135. — P. 85, *Sollemnis* est très régulier ; *relligio* pour *religio*, p. 86, n'est pas une « liberté de la langue populaire », dont profitaient « les métriciens-graveurs »; c'est une très vieille licence, voy. L. Müller, *De re metrica*, 2ᵉ éd., p. 449. — P. 100, dans *Roccolane su* (*su* pour *sum*), *su* ne serait-il pas atone? — P. 102, M. P. note la persistance de *s* finale dans le roman en regard de sa chute en latin ; mais cette chute ne me paraît nullement prouvée ; les exemples réunis p. 102, n. 5, sont, en somme, rares, par rapport au nombre des inscriptions. La restauration de l'*s* au temps de Cicéron doit avoir été complète. — P. 109, dans la forme épigraphique MIIILES, ne faut-il pas lire *Meiles?* — P. 134, ne devait-on pas classer à la phonétique les changements d'*o* long final en *u* sous l'influence du celtique (*Criciru* pour *Criciro*) ? — P. 138 : « Certains noms propres de femmes terminés en *-ium*, d'origine grecque, semblent bien appartenir en propre aux textes d'origine vulgaire ». Ce n'est pas une question de langue, mais de condition sociale. Ces noms désignent généralement des courtisanes. *Philematium*, cité par M. P., est le nom d'une femme dans la *Mostellaria* de Plaute. — P. 163 suiv., les exemples cités d'accord de l'adjectif épithète avec un seul substantif entre plusieurs, ne sont ni une « liberté » ni une « anomalie », mais l'application d'une règle qui est absolue à l'époque classique; Riemann, *Syntaxe latine*, § 24. — P. 173, n. 3 ; *mihi* dans Properce I, 1, 7, est, je crois, un datif de relation, non un complément indirect ; *deficere* est construit avec un datif par Stace et Silius Italicus d'après Draeger, *Histor. Syntax*, 2ᵉ éd., t. I, p. 356. Mais l'expression citée par M. P. : *Superstitibus omnibus filis suis adque uxore* (*C. I. L.*, XII, 257), me paraît être un ablatif. — P. 176 : le génitif de qualité joint directement à un nom propre pourrait être d'ancien style ; Tite-Live, XXII, lx, 5 : *Torquatus, priscae seueritatis;* cf. Horace, *Sat.*, I, 1, 33 : *magni formica laboris.* — P. 213, l'emploi de l'indicatif dans des expression comme : *quod ille me debuit facere*, ne semble pas « émaner de la langue familière », mais est la construction logique, l'idée conditionnelle ne portant pas sur le verbe « devoir » (« pouvoir, falloir »), mais sur l'infinitif qui suit ; voy. Riemann, *Synt. lat.*, § 157. L'indicatif est entamé dès le temps

de Cicéron et les exemples cités par M. P. seraient très remarquables s'ils n'étaient métriques, c'est-à-dire le produit de l'imitation. — P. 234 : *harpagius*, qualificatif des enfants enlevés en bas âge (synonyme de *raptus*) ; rapprocher de ce mot très intéressant le nom de collyre, *harpaston* (par exemple, *Soc. des Antiquaires de France, Bulletin*, 1890, p. 81) : c'est un mordant (non un collyre à base d'ambre, comme on l'a dit). — P. 235, il faut toujours citer le *Recueil de cachets d'oculistes romains* de MM. de Villefosse et Thédenat, t. I (seul paru), à cause du commentaire. — P. 240 : *Decessor*, « prédécesseur » ; il fallait préciser le sens ; voy. l'article de l'*Antibarbarus* de Krebs et Allgayer, revu par M. Schmalz, v^e. — P. 244, *aeternalis* est un mot des traductions de la Bible, ce qui suffit à expliquer sa diffusion. — P. 271, on est surpris de trouver des prépositions sous le titre : *Particules*. — P. 290 : l'énumération des formules aurait dû être accompagnée de données topographiques. — Pp. 291 et 292, les observations sur *in*, et p. 301, les remarques sur *suus* et *is* auraient dû trouver place dans la syntaxe. — P. 301 : *tan dulcis erat tamquam aromata* (*C. I. L.*, XII, 874). M. P. y voit un composé : *tandulcis*, analogue au v. fr. *tamaint*. Ce n'est pas sûr à cause de *tanquam* qui suit ; de telles répétitions sont bien dans le ton de la langue populaire ; on peut comparer : *tam magis... quam magis*[1]. La ligature qui unit *n* et *d* ne prouverait rien, non plus que l'assimilation, même si *tam* n'était pas enclitique. Il y a un grand nombre d'autres ligatures dans cette inscription. — P. 309 : *eximia sinceritate promeruit quam si aetate longissima pariter senuissent* (*C. I. L.*, XIII, 2635). M. P. rétablit (*tam*)*quam ;* ne faut-il pas plutôt sous-entendre *magis?* Comme on sait, cette construction n'est pas rare dans les traductions de la Bible : Rönsch, *Itala und Vulgata*, pp. 442 et 443. — P. 310, *fecerat* dans *C. I. L.*, XIII, 522, signifie « avait sacrifié » ; ce n'est pas un défaut de clarté et une maladresse, mais un sens ordinaire de *facere* pris absolument ; voy. Cic., *Att.*, I, xii, 3 ; Tibulle, IV, vi, 14 ; Virg., *Buc.*, iii, 77 ; etc. — Il y a peu de fautes d'impression et elles sont sans importance.

Le livre n'a pas d'index. Il a une table des matières, très courte, et, dans la conclusion, une sorte de table analytique. L'une et l'autre sont insuffisantes. Il fallait un index des mots, sinon de tous les mots cités, ce qui eût été parfait, au moins des mots traités d'une manière spéciale. On ne peut pas toujours retrouver ce qu'on a vu dans le livre de M. Pirson, parce que le classement des faits, surtout dans la stylistique et la syntaxe, est parfois arbitraire. Ponr ne citer qu'un exemple,

1. Voici le phénomène inverse. Dans le Pseudo-Rufin, préface au *Commentaire d'Osée, Johel et Amos, Patr. lat.*, t. XXI, 959, on lit d'après le ms. de Paris, B. N. 12148, du Xe s. : *Gidicen ille sacerrimus tamquam regnandi arte nobilis quam canendi... Tamquam* a été d'ailleurs corrigé en *tamque*, texte que reproduit l'édition ; mais *tamquam* est la leçon primitive.

l'emploi de *facere*, « sacrifier », cité plus haut, est séparé d'autres emplois du même verbe, relevés pp. 314 suiv. Cette dispersion des faits aurait dû être corrigée par un index.

Ces réserves ne touchent pas le fond du livre. Pour mon compte, j'ai été très satisfait de voir enfin traité solidement un sujet qui m'avait autrefois vivement intéressé.

Paul Lejay.

Histoire de la charité, par Léon Lallemand,... tome II. Les neuf premiers siècles de l'ère chrétienne. — Paris, A. Picard et fils, 1903. In-8° de 195 pages.

M. Léon Lallemand continue avec une louable activité la publication de son *Histoire de la charité,* dont l'an dernier nous avons annoncé ici même le premier volume. Son deuxième tome expose comment les chrétiens, suivant les préceptes de leur divin Maître, prirent soin des pauvres, des malades, des infirmes, des prisonniers, comment ils restaurèrent les droits de la femme et de l'enfant, comment ils améliorèrent le sort des esclaves. Il montre les énormes bienfaits que la nouvelle religion apporta au vieux monde antique et l'influence que les lois évangéliques exercèrent sur la législation romaine.

Les différents chapitres de ce volume touchent donc à de multiples questions sociales et économiques. M. Lallemand les a abordées peut-être avec un peu trop d'enthousiasme pour l'œuvre de l'Église; sans méconnaître l'action considérable des papes et des évêques, sans vouloir en rien diminuer leur mérite, il est peut-être permis de juger que M. L. s'est constitué souvent leur panégyriste et leur a prêté quelquefois des sentiments qu'il n'avaient pas et ne pouvaient pas avoir, notamment au sujet des esclaves. Pour être chrétiens, les premiers évêques, en Occident surtout, n'en étaient pas moins romains et imbus des idées de leur temps; l'esclavage ne leur répugnait pas autant qu'on veut bien le prétendre.

Il aurait été désirable aussi que M. Lallemand s'étendît plus longuement sur les divers sujets qu'il traitait. Par endroits, son *Histoire* n'est qu'un canevas, susceptible de longs développements, grâce aux nombreux documents qu'il aurait été facile de trouver : ainsi par exemple les aumôneries des monastères et des églises, sur lesquelles il n'est dit ici que peu de mots. Les vies de saints auraient pu être utilisées plus abondamment; de même, les travaux des auteurs allemands sur la constitution des églises primitives et de leur manse, ainsi que sur la distribution de leurs revenus, étaient à consulter; ils paraissent avoir été laissés complètement de côté. Il y a donc dans

ce tome II des lacunes qu'on craint de retrouver encore plus grandes dans le volume suivant : d'après l'annonce qui en est faite, ce dernier traitera de la charité du xe au xvie siècle! S'il n'a plus d'étendue que celui dont je rends compte maintenant, il ne présentera guère qu'une esquisse du sujet. M. Lallemand est cependant en mesure de faire mieux. L'histoire complète de la charité ne sera vraiment intéressante que si elle contient beaucoup de détails : espérons qu'il l'écrira.

L. H. Labande.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 11 février 1904.

M. Perrot entretient l'Académie du projet de publication des actes byzantins présenté à l'Association internationale des Académies par l'Académie de Munich.

M. Havet, président, donne lecture d'une lettre du capitaine Lenfant qui annonce l'entier succès de la mission au lac Tchad qui lui avait été confiée.

M. le Dr Hamy commente le texte de cette lettre.

M. Salomon Reinach communique, de la part d'Edhem-bey, le résultat des fouilles pratiquées au gymnase de Tralles (Asie Mineure) par le gouvernement ottoman. Outre de nombreuses inscriptions, Edhem-bey a découvert un bas-relief de style « pittoresque », le premier de ce genre qui ait été trouvé en Asie Mineure.

M. Picot annonce que la commission du prix de La Grange a décerné cette récompense à M. Ernest Langlois pour son *Recueil d'Arts de seconde rhétorique.*

M. Salomon Reinach montre et commente vingt-deux photographies représentant des miniatures qui ornent un magnifique manuscrit de Froissart, exécuté pour le grand bâtard de Bourgogne en 1469 et donné, au xvie siècle, à la bibliothèque de Breslau. Dans le nombre, il y a des scènes historiques où figurent des vues de Paris, de Bruges, de Dunkerque, de Bordeaux et de Londres; la vue de Paris, avec le Châtelet et la Bastille, est particulièrement intéressante. M. Reinach croit que les meilleures miniatures de ce manuscrit peuvent être d'un artiste français établi à Bruges, auquel M. P. Durrieu a attribué les belles grisailles des *Miracles de la Vierge*, à la Bibliothèque nationale, et plusieurs miniatures d'un manuscrit de la collection Dutuit, au Petit Palais.

L'Académie procède à la désignation de deux candidats à la place de directeur de l'École française d'Athènes. M. Holleaux est présenté en première ligne; M. Lechat, en seconde ligne.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 9 — 29 février — 1904

Albert DUFOURCQ. **L'Avenir du christianisme.** Introduction : la vie et la pensée chrétiennes dans le passé. Paris, Bloud, 1904; in-8, IX-779 pages.

James FORBES. **L'Église catholique au XIX[e] siècle.** Paris, Lethielleux, 1903; in-8, 290 pages.

Le Monachisme, par James HOCART. Paris, Fischbacher, 1903; in-12, VI-494 pages.

C'est tout bonnement le *Discours sur l'histoire universelle* que M. A. Dufourcq a entrepris de refaire. Il est incontestable que ce fameux *Discours* avait grand besoin d'être refait d'un bout à l'autre. Mais la tâche est d'une difficulté non médiocre, surtout quand on ne se propose pas uniquement de philosopher sur l'histoire du passé, mais encore de préparer, de prophétiser presque l'histoire de l'avenir.

Le présent volume contient *seulement* l'histoire du passé chrétien depuis les origines de l'humanité jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle : immense synthèse historique, dont la conclusion est donnée en quatre pages. Au commencement, cinquante-quatre pages sont attribuées à l'histoire religieuse des temps qui ont précédé la domination grecque; il y a cent quatre-vingts pages pour la période que l'auteur appelle

messianique (du IIIe siècle avant J.-C. à la fin du second siècle de l'ère chrétienne); deux cent quarante pour l'époque dite méditerranéenne (jusqu'au milieu du XIe siècle), et un peu plus pour la dernière époque, dite occidentale.

Les origines ont été un peu sacrifiées : il y avait plus de huit pages à écrire sur les commencements de l'humanité et sur ceux de la religion : M. D. n'a que des considérations incomplètes sur la signification des premiers chapitres de la Genèse et leur rapport avec les légendes babyloniennes, ainsi que sur les formes primitives de la pensée religieuse et du culte. Que la vocation d'Abraham ait fondé la distinction des « enfants de Dieu » et des « enfants des hommes », c'est un point malaisé à établir en histoire. On ne peut pas dire non plus que Saül ait été « rejeté par son peuple ». J'avoue humblement ne pas comprendre ce que M. D. entend par une « apparition réelle de Dieu sur le Sinaï ». Les pages consacrées au « paganisme » concernent surtout la cité antique et ne donnent pas même une idée nette soit de la religion grecque soit de la religion romaine.

Les lacunes et les inégalités sont moins sensibles dans « l'époque messianique ». Cependant le chapitre de « la révolution religieuse », où l'on montre comment l'œuvre du Christ a été préparée par l'évolution du paganisme et celle du judaïsme dans les deux siècles qui ont précédé l'ère chrétienne, est mieux documenté que celui qui concerne l'histoire même de Jésus. M. D. ne s'est guère servi que des Synoptiques, mais il garde les récits de l'enfance; il est très bref sur la dernière partie du ministère de Jésus, après la confession de Pierre; cette partie n'est cependant pas la moins importante; les récits de la résurrection sont combinés d'une façon très particulière, mais pris à la lettre. Ce n'est pas sans raison que l'échec du montanisme est présenté comme la fin de la période messianique; mais on ne suit pas bien l'histoire de l'idée apocalyptique depuis la prédication de Jésus.

Sans poursuivre cette critique dans l'histoire de l'Église, notons, en ce qui regarde la méthode de composition, le parti qu'a pris l'auteur de ne point citer ses sources, bien qu'il déclare avoir « emprunté certains passages à des savants contemporains ». Voulant « apporter une synthèse chrétienne de l'histoire », il « entend ne compromettre personne dans son effort ». Mais la synthèse aurait gagné peut-être à ne pas ressembler, en certains endroits, à une compilation. Quant au fond, il est permis de se demander s'il y a une « synthèse chrétienne de l'histoire ». On peut concevoir une interprétation chrétienne de l'histoire humaine, mais l'idée d'une synthèse chrétienne paraît impliquer quelque confusion entre l'histoire et sa philosophie. Cette confusion existe réellement dès la première phrase : « Créé comme la nature, l'homme, loin de glorifier comme elle son Dieu, se révolte contre lui ». La création du monde et celle de l'homme ne sont pas des données d'histoire : M. D. a

placé à la base de sa synthèse une assertion théologique. Son livre est néanmoins, dans l'ensemble, un exposé assez complet, très discutable en maint endroit, de l'histoire de l'Église et de la pensée chrétienne, la philosophie y étant quelque peu noyée sous l'érudition.

Les quatre pages de la conclusion sont vraiment insuffisantes comme vue générale sur le passé du christianisme. On est un peu inquiet lorsqu'on voit M. D. parler avec assurance du *droit chrétien* et en trouver la définition parfaite dans ces paroles d'Innocent IV : « En succédant à Jésus-Christ, qui est tout ensemble le vrai roi et le vrai prêtre selon l'ordre de Melchisédech, les papes ont reçu la monarchie non seulement pontificale mais royale, et l'empire non seulement céleste mais terrestre ». Cela peut être le droit chrétien du moyen âge; mais il est assez difficile de trouver que la diminution progressive de l'influence temporelle des papes ait été un mal. Attendons pour juger les théories de l'auteur, qui ne se dégagent pas nettement de ce premier volume, qu'il nous ait dit ce qu'il pense du mouvement contemporain, et la façon dont il comprend l'application de son droit chrétien dans la société de l'avenir.

Le livre de M. Forbes consiste en une série de conférences prêchées dans diverses églises de Paris, sur les progrès du catholicisme au XIXe siècle, et spécialement l'histoire du catholicisme en Allemagne, aux États-Unis, en Angleterre, en France. La tendance générale est à l'optimisme en ce qui regarde les pays étrangers. L'auteur prouve surtout par des statistiques les progrès de la religion. Pour la France, il montre le revers de la médaille ; il proclame la nécessité de « rendre aux hommes la foi » ; il indique divers moyens, qu'on peut dire extérieurs, de rattacher les Français au catholicisme, patronage chrétien des grands propriétaires à la campagne, rapprochement entre le prêtre et l'homme du peuple, apostolat par la presse, etc., et il ne touche pas aux causes profondes de la crise religieuse dans notre pays.

Si l'étude de M. Hocart sur le monachisme a son défaut, ce n'est pas le manque d'actualité. En l'appréciant au seul point de vue de la critique historique, on devrait la trouver trop dominée par les préoccupations du présent. Les sous-titres ont leur éloquence : « origines païennes, erreurs fondamentales, influence néfaste sur la religion, la morale et la société ». L'auteur a voulu être impartial, il a fait de sérieuses recherches, il poursuit un idéal de religion sincère, de justice et de liberté. Mais sa logique est peut-être un peu raide, et, si libéral qu'il soit, le théologien qu'il est semble imposer à l'observateur et au philosophe certains jugements absolus que ne justifient point les réalités contingentes de l'histoire. Le monachisme ne procède pas uniquement de l'Évangile, mais il ne lui est pas étranger ni contraire dans son principe. Bien subtile est la distinction que l'on fait à propos des services que les religieux ont rendus, qu'ils rendent encore, et qui procèderaient de leur qualité d'homme, leur profession n'y

étant pour rien. Mieux eût valu sans doute reconnaître que les grands ordres religieux avaient eu, en leur temps, leur raison d'être pour la catholicité, mais que, la face de ce monde changeant, sans que l'institution monastique ait tenu suffisamment compte de l'évolution de la société, une réforme générale, dont l'Église aurait eu intérêt à prendre l'initiative, semble s'imposer. Les principales critiques de M. H. contre la théorie du renoncement absolu et la discipline des vœux renferment au moins une part de vérité. Il se peut que les ordres religieux n'aient d'avenir dans la société moderne qu'en se transformant. Pourquoi ne subsisteraient-ils pas en se fondant sur le principe de l'association et en éloignant de leur contrat toute clause qui compromettrait le droit de la personne humaine ou qui léserait le droit commun? Après tout, les grands services sociaux réclament une très large mesure de désintéressement, de dévouement et de discipline. Si les religieux savent s'adapter au besoin de ces services, la société n'aurait aucun motif de refuser leur concours.

A. L.

Die Theologie des Methodius von Olympus untersucht von N. Bonwetsch (*Abhandlungen d. k. Gesellschaft d. Wiss. zu Göttingen*; philol. Klasse, N. F. VII, 1). Berlin, Weidmann, 1903; in-4, iv-173 pages.

M. Bonwetsch a publié, en 1891, les écrits de Méthodius, sauf le *Symposion*. Il nous donne maintenant une analyse très minutieuse et documentée de ses doctrines théologiques, exposant successivement l'objet et le plan de ses différents écrits, ses vues dogmatiques sur Dieu, le monde et l'homme, le péché, la rédemption, l'Église, la consommation du salut, ses vues morales et l'emploi qu'il fait de l'Écriture, de la philosophie, de la tradition ecclésiastique. Méthodius n'est pas un théologien original, mais c'est un homme d'assez large culture, qui s'efforce de donner une base scientifique à la foi de l'Église et de rendre cette foi agissante dans la vie chrétienne. Au point de vue de l'interprétation du dogme chrétien, son attitude à l'égard d'Origène, qu'il a combattu, présente un intérêt particulier que M. B. a bien saisi. Réalisme dogmatique et ascétisme moral, tels sont les deux traits caractéristiques de Méthodius. L'exposé détaillé de ses doctrines est particulièrement instructif, et peut-être certaines opinions que la théologie postérieure a oubliées fourniraient-elles à l'historien des religions la matière de curieux rapprochements : par exemple, cette assertion du *Symposion*, que le nombre mille est l'image du Père, deux cents celle du Saint-Esprit, et soixante celle du Christ. La théorie origéniste de la résurrection est fort exactement

présentée, ainsi que la critique à laquelle Méthodius a voulu la soumettre. En résumé, travail très consciencieux, très complet, et contribution importante à l'histoire de la théologie chrétienne.

A. L.

Kurze vergleichende Grammatik der Indogermanischen Sprachen, von Karl Brugmann. III : Lehre von den Satzgebilden und Sach- und Wörterverzeichniss. — Strasbourg, Trübner, 1904. In-8°, xxij-xxviij-155 pp. (cotées 623-777).

La dernière partie de l'ouvrage de M. Brugmann est très courte ; car les index généraux en occupent près de moitié, et il ne reste que 83 pages pour « l'étude des schèmes de proposition ». Telle quelle, pourtant, elle paraît répondre parfaitement à son but : une exposition sobre et claire des faits et constructions de syntaxe indo-européenne dont le premier germe tout au moins peut être rapporté à la période proethnique. C'est toujours avec une vive satisfaction qu'on retrouve la méthode prudente de l'auteur, qui sait se garder des négations comme des affirmations aventureuses dont une école plus jeune est trop prodigue : ainsi, il n'écrira pas, tant s'en faut, que l'indo-européen ne connaissait pas la proposition subordonnée ; mais, reportant à un *urindogermanisch* théorique et quelque peu fabuleux ce stade semi-inorganique du langage (p. 650), il montrera par des exemples bien choisis (p. 657 sq.) comment les hypotaxes compliquées des langues issues existaient déjà en puissance dans l'enfilade paratactique d'où elles se sont développées et qu'elles n'ont point entièrement reléguée dans l'oubli. Peut-être seulement, dans cet ordre d'idées, souhaiterait-on qu'il eût davantage utilisé les intéressants parallèles consignés par M. Jacobi dans *Compositum und Nebensatz*.

Il va de soi — et M. B. en avertit surabondamment le lecteur — qu'en matière aussi délicate les transitions d'un type syntaxique à l'autre sont peu accusées et leurs distinctions aisément subjectives. C'est temps perdu que d'insister sur ces nuances, qui sans doute ne se préciseront jamais davantage et qui en tout cas sont du ressort du psychologue autant que du linguiste.

La *Grammaire* de M. Brugmann paraîtra bientôt en français : la traduction est déjà sur le chantier, partagée entre plusieurs collaborateurs. Il y avait longtemps que pareille fortune n'était échue à un livre de linguistique pure. C'est, je crois, le meilleur éloge à faire de celui-ci.

V. H.

M. A. Kugener. **Sévère, patriarche d'Antioche,** 512-518, textes syriaques, publiés, traduits et annotés ; tome II, fascicule I de la *Patrologia orientalis*, première partie, Vie de Sévère par Zacharie le scholastique. Paris, Firmin-Didot, gr. in-8, p. 115.

M. Kugener s'est chargé d'éditer, dans la *Patrologia orientalis* publiée par MM. Graffin et Nau, les textes syriaques relatifs à la vie de Sévère d'Antioche. Le premier fascicule qui vient de paraître comprend la vie de Sévère écrite par Zacharie avec une traduction française ; le second contiendra le texte et la traduction de la vie de Sévère par Jean de Beth-Aphthonia avec diverses notices ; et le troisième, l'introduction, le commentaire et les index.

La vie de Sévère par Zacharie a été composée en grec mais elle ne nous est parvenue que dans une version syriaque. Cette version a déjà été éditée par M. Spanuth et traduite en français par M. Nau. L'*editio princeps* est épuisée et on saura gré à M. K. et à la *Patrologia orientalis* de nous donner une nouvelle édition améliorée. Le texte syriaque renferme beaucoup d'obscurités dues à la servilité de l'auteur qui a rendu le grec littéralement. M. K. a eu le mérite de débrouiller la plus grande partie de ces obscurités en rétablissant les tournures grecques déguisées sous les mots syriaques. Sa grande connaissance de la littérature byzantine l'a bien secondé dans cette tâche où un simple syrologue se serait difficilement tiré d'affaire. Les notes des pages sont très instructives ; nous n'en citerons qu'une, à titre d'exemple, c'est la note 6 de la page 70, où M. K. a retrouvé le mot βωμολόχοι « des vauriens » (βωμολόγοι est une faute d'impression) que le Syrien avait rendu littéralement « ceux qui s'embusquent près des autels ». On doit donc louer M. K. d'avoir pris le contre-pied du Syrien et de nous donner une traduction claire et intelligible au lieu d'une traduction littérale ; mais peut-être s'est-il parfois laissé aller à la tentation de paraphraser [1].

Zacharie s'est arrêté au moment où Sévère venait d'être nommé patriarche d'Antioche. Il avait en vue de répondre à un calomniateur qui prétendait que l'illustre Père de l'Eglise monophysite n'était même pas chrétien et n'avait pas reçu le baptême. La première partie de son opuscule a trait à l'époque où Sévère étudiait la philosophie à Alexandrie. Les étudiants se divisaient en chrétiens et en libres-pen-

1. P. 31, l. 10, « après nous avoir offert un repas », le texte porte seulement : après dîner. — P. 54, l. 7, « mais nous nous rendions chaque jour de compagnie à l'église pour accomplir les devoirs du soir », plus brièvement : nous allions ensemble chaque jour aux offices du soir. — P. 38, l. 9, « l'amour du monde », plutôt : la miséricorde divine. — P. 46, l. 15, « aussi publiquement sous ce rapport », mieux : facilement par ce moyen. — P. 12, l. 1, au lieu de σημειογράφος (?), lire συγγραφεύς. — P. 22, l. 14, et p. 58, l. 4, au lieu de *schógouschó* « perturbateur », je lirais *mgouschó* « magicien », comp. p. 16, l. *ult.*, et p. 62, l 9.

seurs ; Sévère faisait partie de ces derniers quoique son panégyriste cherche à dissimuler son état d'esprit. Les pratiques de la magie jouissaient à ce moment là d'un grand crédit en Égypte et, de là, elles s'étaient répandues en Syrie, notamment à Beyrouth, où nous transporte la seconde partie. Sévère, ses études philosophiques terminées, s'était rendu, pour étudier le droit civil, à Beyrouth dont l'école de droit était célèbre. C'est dans cette ville que sa vocation pour la vie religieuse se manifesta. Après avoir lu les œuvres des Pères grecs, il se fit baptiser, prit l'habit monastique et devint un ardent défenseur des monophysites qui l'envoyèrent à Constantinople plaider leur cause auprès de l'empereur.

M. Kugener a fait preuve dans cette publication, comme dans ses précédents écrits, d'une saine critique appuyée sur une parfaite connaissance du syriaque et du grec.

R. D.

C. Stange, **Einleitung in die Ethik** II. **Grundlinien der Ethik**; Leipzig, Dieterih'sche Verlagsbuchhandlung 1901.

Dans cet ouvrage qui forme le complément d'un examen critique des divers systèmes de morale paru en 1900 et précédemment analysé ici, M. Stange nous trace les lignes générales d'une l'éthique scientifique telle qu'il la conçoit. — Pour lui, la science de l'éthique n'a pas à formuler une règle de vie pratique ; c'est là une erreur rationaliste analogue à celle qui a donné naissance à l'illusion d'un » droit naturel » ou d'une « religion naturelle ». L'éthique doit se borner à donner une interprétation philosophique des *faits* moraux ; et le but essentiel que se propose M. S. c'est de nous donner une analyse et une interprétation scientifiquement rigoureuse du fait moral par excellence, le devoir.

Les moralistes se divisent en deux grandes classes suivant qu'ils considèrent, dans la loi du devoir, surtout le *contenu* ou surtout la *forme*, suivant qu'ils définissent l'acte moral comme l'accomplissement d'une certaine *fin*, comme la réalisation d'un certain *bien*, ou qu'ils insistent au contraire sur la forme *impérative* qui revêt la loi du devoir. M. S. repousse l'une et l'autre manière de poser le problème. La moralité n'est pas, pour lui, un fait individuel mais un fait collectif : elle consiste essentiellement à reconnaître des « rapports de volontés moraux » (*ethische Willens verhältnisse*). Or, se demande M. S., quand est-ce que deux ou plusieurs volontés se trouvent dans un rapport moral? Et il répond : quand ces volontés au lieu de se trouver en conflit veulent l*a même chose*,

quand l'une de ces volontés, par conséquent, fait de l'autre le contenu de sa volonté, quand ces volontés se trouvent, ainsi, dans un certain rapport de *dépendance*, et, d'autre part, aussi, quand il existe entre ces volontés des liens de *réciprocité*. Cette notion des rapports de volontés moraux lui paraît également propre à servir de principe matériel et formel à la morale, à déterminer le contenu de la loi morale et à expliquer le caractère impératif de cette loi. — Or, ce fait de l'existence de rapports de volonté moraux trouve à son tour son explication dernière dans la Raison (Vernunft), dans ce principe à la fois subjectif et transsubjectif, subjectif parce que la raison ne peut se réaliser que dans des formes individuelles différentes les unes des autres, transsubjectif parce que en chacune de ces formes individuelles la raison s'exprime tout entière et d'une matière parfaite. La Raison a ainsi pour fonction de mettre de l'unité dans la multiplicité : elle trouve son expension sur le domaine de la volonté, dans l'idée de *solidarité*. Elle est ce par quoi l'humanité tend à devenir « un organisme de vie spirituelle » ; elle est le principe qui, d'une part, détermine notre activité morale consciente, nous pousse à entrer avec les autres volontés dans des rapports moraux, ou ce qui revient au même à travailler à la réalisation de la solidarité et de l'unité morale au sein de l'humanité, — et qui, d'autre part, antérieurement à toute activité morale consciente, crée la distinction entre les rapports de volonté moraux et ceux qui ne le sont pas et nous permet de distinguer immédiatement entre ces deux catégories de rapports de volontés.

On suivra avec intérêt M. S. dans ses développements sur les notions fondamentales de l'éthique, sur l'essence et la genèse de la moralité. On ne devra chercher dans ce livre ni tendance pratique ni analyse psychologique ; on reste de la première page à la dernière loin de la vie concrète, dans les régions de la spéculation théorique la plus abstraite ; mais on admirera l'élégance et l'ingéniosité d'une construction qui, si l'on part, de la notion du devoir comme d'un fait établi et donné, fournit une interprétation fort plausible de ce fait et nous présente, chemin faisant, des hypothèses originales pour concilier les antinomies que l'on rencontre le plus fréquemment dans l'histoire de l'éthique, comme celle entre le *contenu* et la *forme* de la loi morale, celle entre la *liberté* et le *déterminisme*, ou encore celle entre la solution *intuitionniste* et la solution *empirique* du problème de l'origine de la loi morale.

H. L.

The Spanish People : their Origin, Growth, and Influence, by Martin A. S. Hume. — London (Heinemann) 1901, petit in-8°, xix - 535 p.

M. Hume est un érudit bien connu par ses travaux sur l'histoire d'Espagne. Outre sa collaboration aux *Calendars of Spanish State Papers*, il a déjà publié deux volumes sur l'histoire de la Péninsule depuis le règne de Ferdinand et Isabelle jusqu'à nos jours, une étude intéressante et sans passion sur Philippe II, etc. En écrivant ce nouvel ouvrage, M. Hume a voulu non seulement tracer un rapide tableau historique, de lecture agréable et facile, mais aussi expliquer la formation compliquée du peuple espagnol, montrer comment s'est constitué le caractère national et comment se sont développées les institutions. M. Hume a donc attribué une part assez large, relativement, à la vie intérieure de l'Espagne, à l'histoire de son commerce et de son industrie, dont on est d'ailleurs jusqu'à présent assez mal informé, et il a même essayé d'indiquer à la fin de chaque grande période quelle a été la part de collaboration du peuple espagnol au progrès de la civilisation du monde, par ses œuvres littéraires, ses découvertes, ses arts, etc. Son livre se lit donc avec plaisir et profit, sans être encombré des détails et des dates qui font les précis arides et rebutants pour le grand public. Nous regretterons cependant que la dernière partie ait été traitée si sommairement. Quinze pages pour le xixe siècle et pour des événements si proches de nous, c'est trop peu. Des choses essentielles y sont passées sous silence : aucune mention de l'expédition du duc d'Angoulême en 1823 ; à peine un mot en passant de l'émancipation des colonies ; des protagonistes de la révolution de 1868, Prim, Serrano, Topete, etc. aucun n'est cité. Nous signalerons encore à l'auteur quelques lapsus échappés à son attention : le ministre de Philippe IV s'appelait D. *Luis* et non D. *Juan* de Haro (p. 437). Le ministre des finances de Charles III portait le titre de marquis de *Squillace*, de nom d'un bourg de Calabre, et non *Squillaci* (p. 490 et 491). Enfin M. Hume persiste dans une erreur, déjà commise dans un de ses précédents ouvrages, en appelant *Grimaldo* le négociateur du Pacte de Famille. Philippe V eut bien un secrétaire du nom de D. Joseph de Grimaldo, mais l'ambassadeur et ministre de Charles III était D. Pablo Jerónimo *Grimaldi*, marquis de Grimaldi de la grande famille de Grimaldi de Gênes, et de plus il ne mérite l'épithète de Napolitain (p. 489 et 490), ni par son origine, ni par ses emplois, car il ne fut point ministre de D. Carlos à Naples, mais fit toute sa carrière au service de l'Espagne sous Ferdinand VI et Charles III. Il y a à la fin du volume une bibliographie qui peut rendre service. La table présente des lacunes : les noms du roi Louis Ier, des ministres Haro, Carvajal, Aranda, etc. cités dans l'ouvrage, ne figurent pas à l'index.

H. Léonardon.

G. Hanotaux, **Histoire du cardinal de Richelieu.** T. II, 2e partie. **Richelieu rebelle. La vie européenne de 1621. Richelieu cardinal et premier ministre (1617-1624).** Paris, Didot [1903]. In-8°. P. 203-556.

Les lecteurs de ce demi-tome y retrouveront, comme dans toutes les œuvres de M. Hanotaux, de très intéressants tableaux d'ensemble, largement brossés : l'élection de Ferdinand à l'Empire, le rôle de Bouillon dans l'affaire du Palatin Frédéric V, la maison d'Autriche en 1621, le parti protestant avant 1624. Ils s'étonneront seulement que, dans ces tableaux, la personnalité de Richelieu disparaisse trop complètement : il y a deux chapitres où son nom est à peine prononcé. L'ouvrage flotte ainsi, perpétuellement, entre la biographie et l'histoire. Je sens bien qu'il fallait montrer le théâtre, les théâtres où va s'exercer l'activité multiple du cardinal. Mais vraiment cela ressemble trop à un simple développement de la phrase célèbre : « Richelieu avait trois buts :... » A quoi Michelet avait déjà répondu : « Si l'on veut ignorer solidement et à fond Richelieu, il faut lire ses *Mémoires*. Tous les gens de cette race... ont fait ou fait faire des mémoires ou des Mémoriaux... pour arranger le commencement de leur vie avec la fin, et déguiser un peu les fâcheuses contradictions de leurs différents âges [1] ». Je crains que M. H. n'ait fait trop grand état des *Mémoires*.

Son livre est un pur récit, sans discussion de textes. Ce genre aujourd'hui nous inquiète, et l'on s'effraie de voir un érudit, autrefois plus soigneux, traiter la critique des sources avec la liberté dédaigneuse d'un grand seigneur de lettres. Quand Richelieu se trouve en contradiction avec d'autres témoins, c'est peut-être se tirer très élégamment d'affaire que de recourir à cette formule désinvolte (p. 279) : « On peut, à la rigueur, le supposer. » Mais cela n'est pas d'une très bonne méthode; ni d'écrire une page qui résume une très suspecte lettre de Bouillon insérée dans le *Mercure*, quitte à mettre en note (p. 380 n. 1) : L'attribution au duc de Bouillon n'est pas tout à fait formelle [2] ». Je sais bien qu'il est de bon ton, dans certains milieux littéraires, de reléguer ainsi au rez-de-chaussée les questions critiques. Mais alors, qui croire? le texte? ou la note?

Le *Mercure* n'a d'ailleurs pas porté bonheur à M. H. « Le mémoire présenté au nom de l'Empereur par le comte de Furstemberg, écrit-il p. 377, avait été rédigé, *paraît-il*, par le vieux baron Alérimand Conrad de Friedenbourg ». Or que dit exactement le *Mercure* de

1. *Hist. de France* (éd. Lacroix 1877) t. XIII, p. 301. Et dans la note 1 (p. 379) : « c'est à l'histoire de retrouver leur marche sinueuse, leurs tours et leurs détours sous la pression des événements sans tenir grand compte des systèmes arrangés après coup par lesquels ils voudraient dominer encore l'opinion et duper la postérité ».

2. Michelet n'avait pas tort non plus de nous mettre en garde contre les « mensonges » du *Mercure*.

1619, p. 341 ? « Au mois de décembre arriva à Paris le comte de Furstemberg...: Peu de jours après qu'il fut arrivé, on vit ce discours imprimé, intitulé : « Avis sur les causes des mouvements de l'Europe : « Envoyé aux Rois et Princes, pour la conservation de leurs Royaumes « et Principautez : Faict par Messire Alerimand Cunrad, baron de « Fridembourg : Et présenté au Roy tres chrestien, par les comtes de « Furstemberg, Ambassadeurs de l'Empereur ». — Donc cette affirmation, que le discours de Friedenburg (personnage inconnu à toutes les biographies et bibliographies allemandes que j'ai pu consulter, et dont le nom semble un ingénieux calembour) aurait été présenté à Louis XIII, elle ne se trouve pas dans le récit du *Mercure*, mais dans le titre de la plaquette, ce qui n'est pas du tout la même chose. Le *paraît-il* de M. H. est prudent.

Poursuivons. Le vieux burgrave (et M. H., qui lui donne « quatre-vingt-trois ans passés », cite ce passage) se vante d'avoir, « depuis la journée de Pavie jusqu'en l'année 1586, continuellement porté les armes », ce qui ne l'empêche pas de nous parler de la défenestration de Prague de 1618, et de morigéner fort gaillardement les princes en 1619. A tout le moins notre héros avait-il 15 ans en 1525, alors qu'il illustrait sa jeunesse sur le champ de bataille de Pavie. D'où il faudrait conclure qu'il a vécu près de 110 ans... et qu'on ne doit se servir du *Mercure*, en pareille matière, que si les Archives des affaires étrangères sont d'accord avec lui. Tant qu'une pièce officielle ne me parlera pas d'Alérimand, je resterai sceptique.

Trop souvent aussi, surtout quand il s'agit de ces nombreuses plaquettes politiques que M. Fagniez a si consciencieusement étudiées, M. H. a recours à un artifice très en faveur chez les historiens de l'école académique, mais singulièrement dangereux : donner en style direct, parfois même entre guillemets, non pas des fragments, mais un résumé du texte. C'est là une véritable infidélité.

Il n'est pas jusqu'au style qui, par ses allures pompeuses, n'ébranle la confiance que nous voudrions garder à l'historien. Il y a, p. 229-232, un morceau sur les ambitieux qui est peut-être intéressant au point de vue psychologique, mais que les historiens ne liront pas sans un certain agacement. Ils ne seront pas moins surpris de voir (p. 213) le récit d'une entrevue entre Marie et Richelieu brusquement interrompu par cette phrase, qui semble venir tout droit d'un roman de Dumas père : « Que se disent-ils, la femme et le prêtre ? Personne ne le sait, personne ne le saura jamais ». Et puisqu'il s'agit de la reine et de l'évêque, pourquoi chercher tant de mystères dans « la précieuse lettre » de la page 226 ? Je ne réussis pas à y voir un billet d'amoureux [1].

1. Ici M. H. se rencontre avec Michelet. Mais précisément sur un terrain où cette rencontre aurait dû suffire à l'inquiéter. Michelet n'a t-il pas mis l'amour (ou la sexualité) partout ?

J'y démêle au contraire le ton d'un politique avisé, qui veut se dégager sans rompre, se libérer sans se compromettre.

M. H. trouvera peut-être ces critiques acerbes [1]. Il aura tort. On souffre de voir ses dons naturels d'érudit et d'écrivain noyés sous le flot tiède et fade des élégances académiques. On souhaite, maintenant que son héros est premier ministre, qu'il travaille plus exclusivement d'après les pièces, qu'il ne nous affirme que ce que les pièces contiennent, qu'il les confronte entre elles quand elles sont en désaccord, et qu'au lieu d'un « discours » — en plusieurs tomes — sur le grand cardinal, il nous donne tout simplement une « histoire » de Richelieu [2].

Henri Hauser.

Pierre Boyé. **Les salines et le sel en Lorraine au XVIIIe siècle.** Nancy. Crépin. Leblond, 1904, gr. in-8, 63 pages sur deux colonnes (extrait de l'*Annuaire de Lorraine*, 1903 et 1904).

Œuvre d'un érudit de talent qui n'en est pas à son coup d'essai, la présente monographie est excellente en tous points et peut être à juste titre proposée comme un modèle du genre. J'ai beau chercher où je pourrais la critiquer, plus je la scrute et plus j'y découvre de mérites.

La documentation est si abondante et si variée qu'elle épuise certainement la matière. Sources imprimées et inédites, travaux originaux et de seconde main, M. Boyé a tout lu, tout critiqué, tout utilisé avec une conscience scrupuleuse. Il a exploré avec le plus grand soin aussi

---

1. Je néglige les points sur lesquels on peut différer d'avis avec M. Hanotaux. Son adoration quasi-mystique de l'unité et de la centralisation le rendent partial contre les protestants. Il ne croit même pas à la possibilité d'une application loyale de l'Edit de Nantes (p. 420). Cependant il ne démontre pas, au contraire, que la guerre du Béarn fût inévitable (p. 429); c'est de Luynes qui a voulu avoir « sa guerre », tirer cette épée de connétable qu'il remettait prudemment au fourreau lorsqu'il s'agissait de combattre l'Autriche. — P. 418, il s'agit de populations « filles des plus vieilles races de l'Europe », ce qui veut dire sans doute les Basques, et c'est un peu par leur antiquité que l'on explique leur hétérodoxie : le malheur veut que ce soient les Béarnais, gens de langue romane, qui se soient faits huguenots, tandis que les Navarrais, de langue euskarienne, restèrent le plus souvent catholiques! — N'est-ce pas chercher midi à quatorze heures que d'expliquer le rôle de Rohan par ceci que Rohan était un parent des d'Albret, un candidat au trône de Navarre (p. 440 n. 1)? — On ne voit pas très bien (p. 412) que « les papiers de La Miletière ne laissent aucun doute » au sujet des « négociations directes » du parti huguenot avec l'Espagne : car les documents cités en note (d'après les Affaires étrangères, *Pays-Bas*, suppl. II), ne parlent que de missions auprès des Provinces-Unies et du roi de Grande-Bretagne. Si ces papiers corroborent l'affirmation du texte, il fallait ici nous en citer les passages essentiels.

2. La table est commune aux deux demi-tomes. Celui-ci contient un portrait de Luynes, un portrait de Bouillon et un dessin de la bataille des Ponts-de-Cé.

bien les dépôts parisiens que les archives et bibliothèques locales. Il a fait des recherches jusqu'au ministère de la guerre, jusque dans les registres d'écrou des prisons ! Et chose peut-être plus digne d'éloges, il n'a jamais cédé à la tentation de faire étalage de ses richesses documentaires ; il n'y a pas une phrase inutile dans sa courte mais substantielle étude !

La question est traitée sous toutes ses faces :

Après l'histoire de l'établissement du monopole et de son fonctionnement, c'est la description précise et technique sans être aride des usines, du personnel, de la fabrication. Un chapitre est consacré à l'alimentation des usines en combustible, très grosse affaire en ce temps où le chauffage au bois était presque exclusivement en usage. Deux autres chapitres enfin, qui ne sont pas moins intéressants, traitent de la vente du sel à l'intérieur et à l'extérieur du royaume, de l'organisation de la gabelle et de la répression de la contrebande.

Des faits énumérés, il ressort une conclusion générale que l'auteur n'a nulle part tirée expressément, mais qu'il ne désavouera pas sans doute si je la tire à sa place. Il me semble que cette monographie spéciale a démontré jusqu'à l'évidence que le règne des capitalistes sur la société ne date pas de notre temps, comme on se le figure trop souvent. Au XVIIIe siècle déjà, les rois de la finance, les fermiers généraux étaient les maîtres dans le gouvernement, dans les administrations, jusque dans la justice. Fonctionnaires petits et grands se trouvaient dans leur dépendance, littéralement à leurs ordres. Les rares intendants qui essayent de leur résister, même les mieux en Cour comme La Galaizière, étaient vaincus dans la lutte. La Ferme a besoin d'énormes quantités de bois pour faire évaporer l'eau salée dans ses usines, l'État lui abandonne ses forêts domaniales. — Les forêts domaniales ne suffisant plus, l'État livre à ses ravages les forêts des particuliers et des communautés. — La Ferme vend au dehors la plus grande partie et la meilleure du sel produit aux dépens de la richesse nationale et réserve ses rebuts aux consommateurs de France, acheteurs forcés. Le transport des sels à l'étranger abîme les chaussées, les rend inutilisables, vite la Ferme obtient que les routes seront réparées par les corvées des paysans. Les chevaux et les hommes manquent pour les charrois, la Ferme trouve moyen d'y pourvoir par des réquisitions forcées qui font le plus grand tort à l'agriculture. Le prix du sel augmente sans cesse, les employés de la gabelle volent sur la quantité et la qualité. Pour réprimer la contrebande, l'État ne met pas seulement à la disposition de la Ferme tout un arsenal de pénalités terribles, mais il lui fournit des troupes, des compagnies franches. Si les hauts magistrats de Nancy se montrent parfois compatissants pour les malheureux faux-sauniers, les juges inférieurs des bailliages font assaut de servilité à l'égard des fermiers et condamnent au maximum de la peine, regrettant de ne pouvoir faire plus, etc. J'en ai assez

dit pour montrer que cette courte monographie passe en intérêt bien des gros volumes.

Espérons que M. Boyé ne s'arrêtera pas en si beau chemin et qu'il prolongera son étude à travers le XIXe siècle jusqu'à nos jours.

Albert Mathiez.

Dr Ph. Maréchal. **La Révolution en Franche-Comté. Études documentaires. La Révolution dans la Haute-Saône,** préface d'A. Chuquet. Paris, Champion 1903, gr. in-8°, XXI et 662 p.

On trouvera dans ce livre, qui est plutôt un recueil de documents rassemblés par un amateur qu'une histoire à proprement parler, des pièces intéressantes tirées des Archives nationales, des archives départementales de la Haute-Saône et des collections particulières. Je signalerai particulièrement des procès-verbaux d'élections d'assemblées primaires et d'assemblées électorales à la Législative et à la Convention, des comptes rendus de fêtes nationales, des lettres et des arrêtés de conventionnels en mission, des Comptes décadaires d'agents nationaux, de procureurs syndics et de commissaires du Directoire, des extraits des papiers des comités de surveillance. Il y a là des matériaux à utiliser pour l'histoire.

L'inexpérience de l'auteur se traduit de différentes manières, dans la méthode, dans les références, dans les jugements, etc... Je ne veux pas y insister ici. Je préfère remercier M. Philippe Maréchal d'avoir ouvert dans l'histoire encore vierge du département de la Haute-Saône un chemin que les travailleurs n'auront plus qu'à suivre et à élargir. Son volume est imprimé sur beau papier. Il renferme de nombreux fac-similés et il est orné de frontispices et de culs de lampe qui proviennent de bois de l'époque. Une table alphabétique des noms de lieux facilite les recherches.

A. M.

Marius Sepet. **Six mois d'histoire révolutionnaire** (juillet 1790-janvier 1791). La question politique et la question religieuse. Paris, Téqui. 1903, VI et 384 p.

M. Marius Sepet poursuit son histoire narrative de la Révolution. Le présent volume, qui est le quatrième de la série, commence en juillet 1790 pour la raison que le précédent se terminait à cette date et il se termine en janvier 1791 parce qu'il faut bien laisser la place au suivant. Le récit se traine au jour le jour des événements qui se suivent comme ils peuvent, à la queue leu leu. Ce n'est pas que l'ou-

vrage manque de divisions. Comme les livres ordinaires, il comprend plusieurs chapitres (dix), mais la typographie seule indique où ils commencent et où ils finissent et il n'y a pas entre eux d'autre lien que la chronologie. Cette chronique annalistique peut-elle du moins être consultée en toute confiance? A défaut d'autre mérite, ne peut-on lui refuser celui d'être exacte, complète, critique? Il faudrait pour cela que M. S. n'eût négligé aucune source importante, qu'il n'ait accueilli aucun fait sans l'avoir rigoureusement contrôlé, etc. Mais M. S. n'a pas fait une seule visite aux Archives [1]. Il semble ignorer l'existence des recueils bibliographiques de MM. Tuetey et Tourneux sur les sources imprimées et manuscrites de l'histoire de la Révolution à Paris. Peut-être les juge-t-il négligeables? Il ne s'est servi que de sources imprimées et encore n'a-t-il pas toujours choisi les meilleures, puisqu'il emprunte de longues et continuelles citations aux *Archives parlementaires* ou aux mémoires de Bouillé [2]. Je ne mets pas en doute son sincère désir d'impartialité, mais est-ce d'une bonne critique que de représenter Danton, Marat et Desmoulins comme vendus au duc d'Orléans et à la liste civile, sans donner à l'appui de cette accusation le moindre commencement de preuve? (p. 224) On ne peut nier pourtant que des livres de ce genre soient de l'histoire, puisque les faits qui s'y trouvent relatés appartiennent au passé.

Albert MATHIEZ.

QUENTIN-BAUCHART, **Etudes et souvenirs sur la Deuxième République et le second Empire** (1848-1876). Mémoires posthumes publiés par son fils. 1re partie. La République de 1848... 2e partie. La présidence décennale et l'Empire. Paris, Plon, 1901-1902, 484 et 622 p. in-8.

L'auteur, représentant à l'Assemblée législative, puis président au Conseil d'Etat et sénateur de l'Empire, retiré dans la vie privée depuis 1870, avait écrit (de 1872 à 1883) — de mémoire, semble-t-il, et plutôt en 1883 qu'en 1872, — un récit des événements auxquels il aurait pu assister. C'est ce que son fils appelle « des Mémoires ». Les historiens ont appris à se défier des souvenirs ramassés à la fin d'une carrière et ils ne s'en servent plus guère qu'à défaut de documents contemporains. Mais ce ne sont même pas des « Mémoires » qu'on nous donne ici. Dans ces 1110 pages il n'y a pas vingt pages de souvenirs personnels. J'ai perdu plusieurs heures à les lire, sans y trouver d'autre renseignement que l'apologie de l'auteur pour sa conduite personnelle le

1. Il cite en tout deux documents inédits, l'un et l'autre de la Bibliothèque nationale.

2. Il rectifie un compte rendu des *Archives parlementaires* par les mémoires de Ferrières.

3 décembre 1851 (fin du t. Ier), une anecdote insignifiante sur un dîner à Compiègne où l'auteur eut l'honneur d'être assis à droite de l'impératrice (t. II p. 345), une lettre écrite par l'auteur à Napoléon III en 1866 pour l'engager à ne pas céder à la Prusse (p. 401) et une confidence d'E. Ollivier (p. 526) qui n'apprend rien de nouveau. Le reste ne contient que des documents à la portée de tout le monde, extraits de compte-rendus de séances ou de rapports, professions de foi, ordres du jour, proclamations, articles de journaux. Même sur les affaires où l'auteur a joué un rôle (rapport sur les journées de juin 48, « mission de clémence » de 1852), ces « Mémoires » n'apportent aucun renseignement utile.

Quel service croit-on rendre à l'histoire en encombrant les bibliothèques de deux gros volumes qui ne renferment rien qui ne se trouve dans les annuaires, les recueils officiels, ou les collections de périodiques [1] ?

Ch. Seignobos

Ferdinand Brunetière, **Études Critiques sur l'histoire de la littérature française,** 7me série, Paris, in-18o jésus, 316 pp., Hachette, 1903.

C'était bien la duchesse de Longueville, — et ce souvenir de notre XVIIe siècle n'est pas pour déplaire à M. B., — qui disait de *la Pucelle* de Chapelain : « C'est parfaitement beau mais mortellement ennuyeux? ». On ne peut pas douter d'un compliment exprimé avec pareille réserve, et le *Petit Bob* de Gyp le fait bien savoir à son abbé : « Ton abbé, a dit le Coquin d'oncle, est un homme très capable, mais il est bien embêtant ».

Pourquoi donc le mot de Mme de Longueville et sa moderne transposition me reviennent-ils à la mémoire en face des *Études Critiques.....* de M. B.? Parce que, peut-être, ce nouveau volume, pareil à ses devanciers, est plein de qualités sérieuses, d'érudition incontesta-

---

(1) Voici quelques spécimens du niveau de l'intelligence de l'auteur. I, p. 442 à propos des insurgés de 1851. « Liés par leur serment comme au Moyen âge les gens qui donnaient leur âme au démon... Quand le signal fut donné ils se précipitèrent en masse à la curée de la société.» II, p. 253. « Le Conseil général n'est pas la phase la moins remplie de ma vie publique. Si l'orgueil était jamais permis, n'en mettrais-je pas à me souvenir de la part que j'ai eue dans tant d'œuvres qui sont un bienfait ou un honneur pour le département. » P. 413. « Qui aurait osé croire que ce monarque du Nord, le plus grand de tous... etc., L'œil seul de Dieu pénètre dans ces abîmes. » P. 427 « Un étudiant avait cédé à l'idée sauvage de nier l'immortalité de l'âme, la liberté des actions humaines et de prêcher ouvertement le matérialisme, le fait était grave, mais isolé... A vingt ans on est *incrédule*, on est *radical*, et à 40 ans on est croyant, on est conservateur... On est aux prises avec les réalités de la vie et on croit en Dieu parce qu'on a des *peines*, on croit au gouvernement parce qu'on a des intérêts ». — Le retrait des troupes françaises de Rome est reporté après la défaite de Sedan.

ble, de critique serrée, mais de ci de là s'émaille de théories bizarres, d'une langue peu agréable, d'un ton acrimonieux, de parti-pris contestables; parce que M. B. est un maître lorsqu'il s'abandonne à son savoir acquis et à ses fortes études; lorsqu'il apprécie « Vaugelas », « la langue de Molière, » « la bibliothèque de *son* Bossuet »; mais aussi parce qu'il sort de son domaine propre, de sa province, comprend mal les modernes, — et est-ce la faute des modernes s'ils n'ont pas écrit au XVII[e] siècle? — s'embarrasse dans des « évolutions » où sa science, d'ailleurs puissante, fait faillite; se perd dans la rénovation des travaux du pauvre Bénard sur « Ronsard », en y insérant, par surcroît, quelque chose du nationalisme actuel qui ne m'y paraît guère en sa place.

« La Critique n'est que l'art de lire », écrit M. B. lui-même (p. 213), et j'ai sans doute bien peu cet art pour me permettre ici des observations de la sorte. Mais, toutefois, qu'il me soit permis de me former un bouclier de cette critique impressioniste que je n'aime guère plus que M. B.; et que l'académicien illustre, que le célèbre directeur de *la Revue des Deux Mondes*, ne voie dans ses lignes, — à supposer qu'elles tombent sous ses yeux, — que le regret de ne pouvoir exprimer une admiration entière pour son grand nom et son œuvre majestueux. Que voulez-vous? sans doute je n'ai pas « un cœur humain, moi, » (p. 239); je suis un « anormal » (id.); car il paraît que les vers de Musset ne sont point justes. Sans doute, j'ai méconnu « la vérité de la nature et de l'histoire, » (p. 239); mais nous ne sommes point d'accord avec M. B. sur le roman naturaliste et sur quelques autres points de « la littérature européenne », tel le passage (p. 295) où il affirme « qu'il ne resterait rien de Michelet ou d'Edgard Quinet s'ils ne s'étaient à peu près constamment inspirés de la haine de la religion ».

Je n'insisterai pas. Modestement j'ai indiqué, — sans appuyer, — mon opinion personnelle et je terminerai en *corrigeant* le mot de la duchesse de Longueville : « C'est très fort et très érudit, mais c'est d'un étroit parti-pris, » ce qui enlève assurément quelque chose au mérite qui, avec plus d'équitable impartialité et un style plus alerte, serait absolu.

Pierre BRUN.

— Les grands travaux de M. OLDENBERG sur l'évolution religieuse de l'Inde sont maintenant accessibles à tous les savants, historiens ou philosophes, qu'intéressent ces origines lointaines de la pensée humaine. M. Victor HENRY (*H. Oldenberg. La Religion du Veda*. Avec préface du traducteur. Paris, Alcan, 1903, in-8°, pp. XXV, 520. Prix : 10 fr.) et M. A. FOUCHER (*H. Oldenberg. Le Bouddha. Sa vie, sa doctrine, sa communauté*. Avec une préface de M. Sylvain Lévi. 2[e] édition française,

revue et augmentée d'après la 3e édition allemande. Paris, Alcan, 1903, in-8°, pp. VII, 401. Prix : 7 fr. 50) nous en ont offert une traduction très limpide que je dois m'excuser d'annoncer si tard. Du fond je n'ai rien à en dire — il n'est pas de ma compétence — et je renvoie aux articles que les livres de l'auteur, quand ils ont paru dans l'original allemand, ont provoqué dans cette *Revue* ou ailleurs. Il faut ajouter seulement que M. V. H. ne s'en est pas tenu à sa tâche de traducteur : il a fait précéder son volume d'une instructive introduction sur les sources du védisme, sur les tendances divergentes des exégètes, suivant qu'ils appartiennent à l'école mythologique ou ethnologique ; dans les notes il a fait de fréquentes réserves pour défendre des interprétations qui lui sont chères, comme dans tout ce qui touche aux mythes solaires. En tête du volume de M. F., M. S. Lévi a écrit une courte mais substantielle préface. — L. R.

— Le recueil des *Inscriptiones græcae ad res romanas pertinentes* (Paris, Leroux), que publie l'Académie des inscriptions, vient de s'enrichir de deux fascicules. L'un établi par les soins de M. Toutain, contient les nos 391-568 du tome Ier. Il renferme la fin des textes d'Italie, ceux de Sicile, de Sardaigne, de Malte, de Pannonie, de Dacie, de Dalmatie, et le commencement de ceux de Mésie. En général ils offrent peu d'intérêt, sauf quelques inscriptions de Naples et de Pouzzoles, et un contrat de Dacie. L'autre fascicule (nos 310-739 du tome II) ne donne que des textes de Lycie et de Pamphylie, à l'exception des quatre premières pages, affectées à la Pisidie galate. Il était plus difficile à former, par suite de la dispersion des documents. M. Lafaye, qui en est l'auteur, s'est bien acquitté de sa tâche. Il a même pu reproduire quelques textes inédits, qui lui ont été communiqués par l'Institut archéologique de Vienne. — P. G.

— Il a paru récemment dans l'*Hermes* un substantiel article de M. W. Crönert, relatif au papyrus 1021 d'Herculanum (*Die Ueberlieferung des Index Academicorum*, *Hermes*, t. XXXVIII, p. 357-405, tir. à part, Berlin, Weidmann, 1903). On sait que ce papyrus contient l'histoire sommaire des chefs de l'Académie, et qu'il a été dernièrement l'objet d'une nouvelle publication de M. S. Mekler, faite sur les copies de Naples et d'Oxford. M. Cr., en examinant de très près son état actuel, montre quelle importance a ce genre d'études pour l'histoire de l'écriture et de la librairie antiques. L'ensemble de l'article se compose de détails très minutieux sur lesquels la critique peut difficilement s'exercer; l'auteur nous fait part de ses observations sur l'ordre probable des colonnes, sur la manière dont peuvent s'être produites les transpositions, sur les notes marginales et autres signes du papyrus; et à propos des transpositions, il établit le rôle probable de l'auteur, du copiste et du *glutinator*. Il montre enfin comment il faudrait pousser plus loin l'étude de l'*Index Academicorum* pour la disposition extérieure du papyrus, l'état matériel de l'écriture, l'aspect et la forme des caractères, pour tout ce qui touche, en un mot, à la transcription du texte. Tout cela est éminemment pratique, et les conseils qui suivent, pour recouvrer du texte tout ce qui est possible, ont également leur intérêt. Il serait surtout désirable que l'on pût achever le déroulement du papyrus 164, qui serait d'un très grand secours pour la reconstitution de l'ouvrage de Philodème. En somme, bonne leçon de papyrologie herculanienne. — My.

— La *Revue* a signalé en son temps (2 février 1903) la deuxième édition des Morceaux choisis des Lyriques grecs de M. Alf. Biese (*Griechische Lyriker in Auswahl*), publiés par la librairie G. Freytag de Leipzig ; la première partie seule, le texte, avait paru alors. La seconde partie (*Einleitung und Erläuterungen*, 1902, 100 p.) ne nous était pas parvenue. Elle ne diffère en rien d'essentiel de la pre-

mière édition, sauf en ce qui concerne les morceaux ajoutés au volume de textes. Ces notes sont bonnes dans leur brièveté, et sont, d'ailleurs, destinées plutôt à aider l'élève qu'à le dispenser de recherches personnelles. Elles renferment de nombreuses comparaisons avec les poètes grecs et latins, ce que j'estime un excellent principe d'enseignement. — My.

— Dans le *Bullettino comunale di Roma* de 1903, M. Dante VAGLIERI a donné un premier supplément au travail qu'il avait publié antérieurement sur les nouvelles fouilles du forum romain. Il entretient le lecteur de la nécropole préromuléenne qui a été découverte l'année dernière auprès du temple d'Antonin et de Faustine. L'article est accompagné de nombreuses illustrations dans le texte et hors texte. L'article se vend à part chez Loescher (2 lires). — R. C.

— Annonçons tout de suite, sauf à y revenir plus tard, la publication de la première moitié de la quatrième partie de l'histoire de la littérature romaine de M. SCHANZ, contenant la littérature du IVe siècle, jusques et y compris saint Jérome. — É. T.

— Il faut lire dans le dernier numéro des Annales de l'Est les jolies pages de M. Albert COLLIGNON intitulées : *Observations sur la traduction de Pétrone par M. Laurent Tailhade.* On y verra comment ces modernistes enragés, grands prôneurs d'argot et de gros mots, s'appuient pour le texte sur le vieux Panckoucke et traduisent consciencieusement tout le latin de Nodot. Est-ce assez nouveau jeu? M. C. a eu le scrupule de souligner cependant les rencontres heureuses qu'on trouve en telle ou telle partie. — É. T.

— A cause de ce que le fait contient d'imprévu, notons que les habitudes de parcimonie des éditeurs français gagnent, qui l'eût cru? jusqu'à l'Université de Cambridge. En donnant un petit Tite-Live, VI, par M. Marshall, fellow du collège Emmanuel à Cambridge et « assistant » pour les antiquités grecques et romaines au British Museum, ne s'est-on pas avisé à Cambridge de reprendre pour le texte les clichés d'une édition précédente (Stephenson)? Voilà une belle économie ; de là sans doute certains désaccords d'orthographe entre la carte et le texte (Allia-Alia) etc. A part cela le livre est soigné. Tout au plus objectera-t-on que la rédaction est verbeuse et que tout ce qui est d'intérêt archéologique a eu, peut-être un peu trop dans un livre comme celui-ci, les préférences de l'auteur. — É. T.

— *The psychology of Child Development* (Chicago, imprimerie universitaire, 265 p.), par Irving KING, se présente avec une introduction de John Dewey, dont nous signalons ci-après les *Studies in logical theory.* M. K. prétend donner à la psychologie infantile un point de départ tout nouveau en l'isolant complètement de la psychologie des adultes. L'objet de sa nouvelle méthode d'investigation est de trouver comment et dans quelles circonstances se font les opérations mentales et ce qu'elles signifient pour l'enfant, non ce qu'elles ont d'analogue dans l'esprit adulte ; surtout d'apprécier ces processus non par eux-mêmes, mais par leur place et leur valeur dans l'ensemble de la vie consciente. On ne rencontrera pas dans son livre de nouveaux matériaux, mais l'essai d'une nouvelle interprétation fonctionnelle des faits connus. Signalons la partie consacrée à exposer la théorie des « intérêts » (ch. XII-XIV) et (p. 249 suiv.) leur bibliographie, dont les 84 nos renferment un seul titre non anglais, celui d'un article de Binet (Revue philos. de déc. 1890). La science anglo-saxonne va bientôt nous déborder autant que le fait déjà leur industrie. — TH. SCHŒLL.

— Les *Decennial Publications* de l'Université de Chicago fêtent le 10e anniversaire de son existence. Le t. XI de la 2e série (*Studies in logical theory*, imprimerie

universitaire de Chicago, 1903, 388 p.) donne onze études de logique faites par d'anciens élèves de cette haute école (V. *R. Internat. de l'Enseign.* du 16 juil. p. 48). Les quatre premières études, de M. John Dewey, traitent des opérations de la pensée (*Thought and its Subject Matter*); la cinquième, par Helen Bradford Thompson, directeur du laboratoire psychologique du collège de Mont-Holyoke, est une critique de la théorie du jugement développée en 1888 par Bosanquet; la sixième due à Simon Fraser Mc Lennan, professeur de philosophie au collège Oberlin, fixe les *Typical Stages in the Development of Judgment;* la septième, œuvre de Myron Lucius Ashley, examine la *nature de l'hypothèse;* la huitième, écrite par Willard Clark Gore, professeur de psychologie à l'Université de Chicago, envisage l'*Image et l'Idée dans la logique;* la neuvième, de William Arthur Heidal, professeur de latin au collège d'Iowa, expose la *Logique de la philosophie présocratique;* la dixième, de Henry Waldgrave Stuart, s'occupe de la *Valuation as a Logical Process;* la onzième, qui a pour auteur Addison Webstes Moore, envisage *Some Logical Aspects of Purpose*. — Th. S.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 19 février 1904.

M. le préfet de la Seine invite les membres de l'Académie à se joindre à la Commission du Vieux-Paris pour visiter les fouilles actuellement faites rue de Lanneau et de Fromentel.

M. Clermont-Ganneau donne lecture d'une lettre du R. P. Lagrange, de Jérusalem qui envoie la copie sommaire de quelques inscriptions grecques du vi[e] siècle, recueillies à Bersabée par le R. P. Cléophas. Ce sont des épitaphes chrétiennes très exactement datées selon l'ère d'Eleuthéropolis et qui permettent de fixer définitivement l'époque de cette ère à l'an 199 p. C. C'est donc à cette année qu'il convient de rapporter la date, jusqu'ici très controversée, du voyage de l'empereur Septime Sévère en Palestine et en Egypte et de l'autonomie accordée par lui, à cette occasion, à la ville d'Eleuthéropolis, l'antique Betogabris, aujourd'hui Beit Djibrin.

M. Hamy annonce qu'il a reçu des nouvelles de M. Chevalier en date du 17 octobre 1903 et de 17 janvier 1904. Dans la seconde, M. Chevalier dit qu'il pense rentrer à Paris à la fin mois de février, avec des documents fort nombreux et fort variés.

L'Académie procède à la désignation d'une commission chargée d'étudier le projet de publication des documents byzantins proposé à l'Association internationale des Académies par l'Académie des sciences de Munich. Sont nommés : MM. Schlumberger, A. Croiset, H. Omont, M. Croiset.

M. Heuzey continue à exposer quelques-uns des principaux résultats obtenus dans les fouilles de Tello par le capitaine Cros, le nouveau chef de la mission française de Chaldée. Parmi ces découvertes, il faut signaler celle de la polychromie dans l'ancienne sculpture chaldéenne. On doit citer aussi un bas-relief très archaïque qui représente la pêche miraculeuse du héros Isdoubar, l'Hercule oriental, sujet des plus rares, reproduit seulement sur un cylindre. D'autre part, une plaque de coquille découpée présente la figure du roi Our-Nina que l'on place vers le xl[e] siècle avant notre ère. Les documents épigraphiques recueillis par le capitaine Cros et déchiffrés par M. François Thureau-Dangin établissent une relation directe entre les annales de Sirpourla et celles de plusieurs autres villes chaldéennes, parmi lesquelles la cité biblique d'Erech, mentionnée dans la Genèse.

M. Cagnat lit, de la part du D[r] Carton, une note sur l'emplacement probable de l'ancienne ville de Gurza.

M. Marcel Dieulafoy commence la lecture d'un travail de M. Fauré sur la longueur du pied grec. En s'appuyant sur des mesures de l'Hécatompédon du temple d'Athéna, il en fixe à 0 m. 2972 la longueur, qui est très voisine de celle du pied romain.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 10 — 7 mars — 1904

Cl. Huart : **Littérature arabe**. Paris 1902. Colin, xiv-470 pp.

L'histoire de la littérature française, anglaise ou allemande est l'exposé des diverses étapes à travers lesquelles a évolué l'une des principales manifestations artistiques de la pensée de ces peuples. Poésie, roman, théâtre, écrits de morale et de critique reflétant, sous une forme aisée ou légère, les diverses époques de l'âme sociale, tels sont les sujets de cette étude. Son objet s'arrête à ces œuvres d'imagination et de rêve ; il ne va point à celles où se sont attardées la réflexion et l'effort. La science religieuse et la philosophie, ces deux tendances sœurs et ennemies de la pensée civilisée ardente à chercher dans le développement des dogmes et dans la raison pure une explication du monde et de la vie, sont hors de son domaine.

Mais la pensée arabe semblerait avoir méconnu les jouissances caressantes de l'art. Ce que la littérature arabe contient de poésie, ce sont, ou quelques chants anciens, mal compris de ceux-là même qui les ont recueillis plus tard, déchiquetés par les savants au milieu de la poussière des bibliothèques, quasi incompréhensibles pour nous ; ou des vers de cour, légers essais où se jouent les subtilités de la pensée persane ; enfin d'innombrables pastiches où d'estimables érudits ont montré qu'ils connaissaient leur langue et leurs auteurs. La poésie vivante, celle qui va à l'âme de l'Arabe, qui sort d'elle et qui la touche, celle-là que l'on peut, semble-t-il, seulement goûter en vivant sa vie et en partageant ses peines et ses joies, nous l'ignorons presque toute entière ; voici seulement que l'érudition européenne se tourne vers elle, la recueille et en fixe entre deux épingles les ailes changeantes

et fragiles : elle n'est point encore entrée dans la littérature. — Le roman n'a vécu que dans quelques recueils de contes et d'épopées, souvent venues de l'étranger et anonymes. — Il n'y a point de théâtre. — Les écrits de morale sont des recueils d'anecdotes ou de réflexions pédantesques, sans méthode et sans art.

Car la pensée arabe s'est donnée toute entière à la religion, au droit, à la philosophie, aux sciences, à l'érudition ; elle a développé, analysé, fixé en règles d'existence terrestre le livre, admirable de vie et d'art inconscient, qui semble avoir été son plus grand et unique effort, le Coran ; puis elle a pris à ses voisins le goût de la controverse philosophique et de la recherche historique. Et tout cela n'est point, au sens européen du mot, de la littérature.

On comprend donc que l'excellent manuel de littérature arabe que vient de publier M. Huart soit composé sur un tout autre modèle que celui des histoires de la littérature française. Ce ne pouvait être qu'une suite de notices sur les hommes qui à des titres quelconques ont fait honneur à la pensée arabe, un recueil de renseignements sur leur vie et sur leurs ouvrages, encadrés de notes historiques et de quelques idées générales. M. Huart a donné à ce travail tout l'agrément possible, tout en lui laissant la précision du détail. Un bon index facilite les recherches et fait de ce livre un instrument de travail indispensable à tous les étudiants en langue arabe.

M. G. D.

J. J. Œri. **Die Sophokleische Responsion.** Verteidigung, Berichtigungen, Folgerungen (Progr. année scolaire 1902-1903). Bâle, Reinhardt, 1903 ; 45 p. in-4°.

M. Œri n'a pas rencontré, parmi les hellénistes, tout l'assentiment qu'il espérait pour sa théorie de la correspondance exacte du nombre des vers dans les parties principales d'une tragédie grecque. On comprend qu'il en ait éprouvé quelque contrariété : l'inventeur d'un système, pour peu que ce système repose, comme c'est le cas pour celui de M. O., sur une étude persévérante et une incontestable connaissance de la matière, a toutes sortes de raisons pour se croire dans le vrai, et il ne se résout qu'avec peine à voir une expérience ultérieure ébranler ce qu'il a construit avec de patientes et difficiles recherches. Mais aucune expérience nouvelle n'a porté atteinte au système de M. O. ; bien au contraire, ses études, à mesure qu'elles progressent, ne font que corroborer les résultats obtenus ; c'est du moins ce que pense M. O. lui-même, et le présent programme est destiné à montrer, par de nouvelles observations sur Sophocle, que les grandes parties d'une tragédie, ainsi que leurs subdivisions intérieures, ont un nombre de vers exactement identique. Je ne suis pas plus convaincu

qu'auparavant, et cependant M. O. peut croire que je ne m'obstine pas à ne pas voir. Je lui accorde que quelques critiques ne se sont pas tenus strictement dans la question, et que certaines objections ne prouvent rien quant au fond même de la chose. Mais pourtant, puisqu'il s'agit seulement de voir, et de compter, on ne peut se soustraire aux conséquences du calcul : deux et deux font toujours quatre. Or si, dans deux parties qui se doivent correspondre, je compte pour l'une 200 vers, et pour l'autre 201 ou seulement 199, je ne puis pas dire qu'il y ait correspondance mathématique. M. O. nous dit qu'un vers est à supprimer, ou qu'il y a une lacune d'un vers, pour la seule raison que le nombre des vers doit être le même; c'est s'appuyer sur cela même qui est à démontrer. Le poète, dit encore M. O., une fois la symétrie conçue, sera bien moins gêné par des nombres exactement pareils que par des nombres approximativement égaux; la symétrie provoque toujours l'exactitude mathématique. On serait tenté de répondre : Vous avez constaté l'admirable proportion des parties du drame grec, et vous êtes ainsi provoqué à y chercher la correspondance mathématique absolue, même là où le premier calcul ne la fournit pas. Comment se passent les choses, par exemple, pour *Œdipe à Colone*, une des pièces les plus symétriquement construites? Le texte traditionnel ne donne pas des nombres qui se répondent exactement ; du vers 254 au vers 1555, ces nombres sont 38. 18. 198. 119. 8. 137. 4. 145. 8. 115. 197. 18. 38 [1]. Les 4 vers sont les trochées de Thésée (887-890), autour desquels sont symétriquement disposées des scènes d'un parallélisme certain quant au sens, et aussi, comme on le voit, quant au nombre des vers. Je ne pense pas qu'on puisse être choqué de ne pas avoir une symétrie parfaite entre 137-145, 119-115, 198-197; pour ma part, une semblable ordonnance me satisfait pleinement. Mais là-dessus M. O. s'écrie : « Serait-ce véritablement du bon sens, que d'attribuer au hasard cette série de nombres liée à un si évident parallélisme du contenu, et de ne pas en tirer les conséquences critiques qu'elle réclame? Le *seul* fait (je continue à citer) que la restitution d'une si riche symétrie est possible, grâce à une seule opération importante et à quelques autres d'importance moindre, implique la plus haute vraisemblance que le poète a voulu la correspondance exacte, et ces opérations doivent être faites. C'est là un de ces cas, où la nécessité d'admettre une chose ressort de sa seule possibilité. » Or, comme la

1. Dans cette série ne sont pas comptés, après la scène de Polynice (197 vers, 198 selon M. Œri) les 15 trimètres d'Œdipe et Antigone, v. 1457-1461, 1472-1476, 1486-1490; je n'en vois pas la raison. Serait-ce parce qu'ils sont intercalés entre des strophes du chœur? Pourtant l'on compte bien, par exemple, les vers 736-737, 745-746 dans le *Rhésos*, semblablement placés. Est-ce parce que ceux-ci sont entre des anapestes? Mais 904-905 sont entre deux parties lyriques, et ils entrent en ligne de compte. Ne serait-ce pas alors que ces 15 vers de la seconde partie n'ont pas de correspondants dans la première?

symétrie désirée par M. O. exige, pour des raisons que je n'examine pas ici, 198. 116. 8. 138. 4. 138. 8. 116. 198, il faut bien qu'il ramène le nombre de 119 vers à 116, 137 à 138, 145 à 138, 115 à 116, et 197 à 198 ; et ses opérations sont les suivantes : suppression des vers 614-615, 640-641, 988-990 comme interpolés ; remaniement de 1436 (deux vers au lieu d'un) ; intercalation d'un vers après 639, 866 (après φιλόν), 979, 1018 (après φωτί), 1209 ; élimination de 991-996, comme étant une addition postérieure du poète. La correspondance est alors mathématique. Il ne s'agit pas ici de rechercher si ces additions et athétèses sont justifiées (d'ailleurs, il est bien peu de ces sortes de corrections qui ne se puissent défendre par quelque côté, car elles ont en général un caractère subjectif) ; il suffit de constater qu'elles sont faites pour les besoins de la cause. Il est toujours facile d'obtenir la symétrie parfaite, et il ne manque pas de moyens pour y arriver. Le prologue d'*Œdipe à Colone* compte 116 vers ; dans la pensée de M. O., il doit correspondre aux deux grandes scènes de Thésée, qui sont respectivement de 119 et 115 vers ; actuellement, comme on vient de le voir, ces nombres sont ramenés à 116 ; mais auparavant le nombre voulu était 115, ce qui nécessitait l'athétèse d'un vers dans le prologue, le v. 95, maintenant laissé dans le texte. Cette variation prouve que le même vers peut être suspecté ou tenu pour authentique, suivant que la correspondance se réglera sur tel ou tel morceau ; et l'on a bien le droit, je suppose, de ne pas admettre ce genre de critique qui fait dépendre l'authenticité d'un vers du nombre des vers qui l'entourent. Autre procédé : M. O. ne fait pas entrer dans ses comptes les interjections ou exclamations au milieu des trimètres, comme φεῦ, τί σιγᾷς, τί φῶ, etc. ; c'est son droit, et je n'ai rien à objecter. De même il ne compte pas τάλαινα *Œd. Col.* 318. Au contraire, il compte αἰαῖ τάλας *Trach.* 1081, et la raison est assez ingénue : « Comme l'on pourrait aussi bien compter que ne pas compter ces vers (il s'agit de trois vers des *Trachiniennes*, dont le v. 1081), c'est le nombre même des vers qui doit décider, et ce nombre indique qu'ils doivent être comptés, puisque autrement trois vers précisément auraient manqué. » Si donc un vers avait manqué, pour le compte, dans *Œd. Col.*, M. O. aurait certainement compté τάλαινα, à moins qu'il n'eût cherché, et découvert sans doute, une lacune d'un vers. Quoi qu'il fasse, il ne peut échapper à la pétition de principe. Son système, très ingénieux, habilement présenté, non moins habilement défendu, repose sur l'observation et non sur le raisonnement ; or en pareil cas, lorsque certaines observations sont contredites par d'autres, faites dans des conditions identiques, elles ne sauraient conduire à une loi. On pourrait encore demander à M. O. comment cette symétrie absolue, qui aurait tant préoccupé les poètes tragiques dans la composition de leurs pièces, peut se concilier avec certaines additions qu'il attribue expressément au poète lui-même, comme les vers 991-996 d'*Œdipe à Colone*. Plusieurs vers ont été ainsi ajoutés par Sophocle,

nous dit-on, dans *Œdipe Roi*, et cependant ils détruisent la concordance exacte. C'est donc que Sophocle se souciait peu d'une complète symétrie ; autrement pourquoi les aurait-il ajoutés plus tard, s'il est vrai que le sens, selon M. Œri, ne les réclame pas nécessairement ? Ce serait soi-disant pour plus de clarté. En réalité, ils gênent le système, non par eux-mêmes, mais quant à leur nombre; les attribuer à une révision postérieure, de la main même du poète, n'est qu'un expédient. Tout bien considéré, je ne saurais modifier l'opinion que j'ai exprimée à l'occasion d'autres ouvrages de M. Œri (*Revue* du 1er mai 1899) : Le besoin de symétrie étant satisfait, dans les scènes de moindre étendue, par le même nombre de vers attribué systématiquement à chaque personnage, il était naturel qu'avec un pareil point de départ l'ensemble de plusieurs scènes atteignit un nombre de vers sensiblement égal, parfois même exactement égal à celui d'un autre ensemble ; mais que cette exacte correspondance se soit toujours produite, rien ne nous autorise à le supposer, et il n'est pas légitime de l'obtenir par des moyens artificiels.

My.

Désiré Charnay, **Manuscrit Ramirez : Histoire de l'origine des Indiens qui habitent la Nouvelle-Espagne, selon leurs traditions** (formant le t. XIX du *Recueil de Voyages et documents pour servir à l'histoire de la géographie*). Paris, Ernest Leroux, 1903, XIX-246 p. in-8, avec fig.

Le Musée du Trocadéro doit à M. D. Charnay des antiquités et de précieux moulages de bas reliefs, faits au moyen des estampages qu'il a rapportés de ses pénibles voyages dans des contrées peu accessibles du Mexique ; les curieuses relations illustrées qu'il a publiées nous font connaître divers aspects de ce pays, dans le présent, comme dans le passé qu'il éclaire en outre par la traduction d'anciens documents espagnols. Après les *Relations épistolaires* de F. Cortès qui ne seraient pas déplacées à côté des *Commentaires* de César, il vient de mettre en français un épitomé de l'Histoire du Mexique précortésien. Trompé par les derniers possesseurs du manuscrit, J.-F. Ramirez et A. Chavero, avec lesquels firent chorus Orozco y Berra et feu Boban, dont pas un n'eut la perspicacité de découvrir le nom de l'auteur et qui imposèrent au prétendu livre anonyme le titre de *Códice Ramirez*, — il nous donne, en adoptant cette fausse dénomination, un nouvel exemple de la difficulté qu'il y a de rectifier les erreurs de ceux que l'on regarde comme les maîtres de la science.

Il y a une vingtaine d'années deux extraits d'une lettre du P. Juan Tobar (+ 1626), publié par Kingsborough (t. VIII, *notes*, p. 259), nous avaient appris tout à la fois le nom de l'auteur du manuscrit en

question, et la manière peu critique dont il l'avait composé à la demande du P. José d'Acosta, qui s'en servit pour sa célèbre *Histoire naturelle et morale des Indes*. Quoique cette note perdue dans un trop volumineux et incommode in-folio, eût échappé à l'attention de l'éminent archéologue Ad.-F. Bandelier, il lui suffit de comparer avec l'épitomé allonyme le fragment (imprimé par les soins de sir Thomas Philipps) de l'*Historia de los Indios Mexicanos*, pour constater leur identité ; mais il s'en tint là et ni lui, ni le grand bibliographe J.-G. Icazbalceta, à qui il avait fait part de sa découverte [1], ne prirent la peine de suivre une indication du P. J. Tobar ou de Tovar qui avouait ingénument avoir résumé *de mémoire* une ample histoire du Mexique écrite par lui, mais emportée en Espagne, en la combinant avec un autre ouvrage composé sur le même sujet par un frère Dominicain de ses parents. Ce dernier, comme nous l'avons surabondamment démontré dans l'*Histoire de l'Ancien Mexique : les antiquités mexicaines du P. D. Duran, comparées aux abregés des PP. J. Tobar et J. d'Acosta* [2], n'est autre que le P. D. Duran, dont l'*Historia de las Indias de Nueva-España* [3], écrite d'après l'interprétation des *iconophones* (ou sons représentés par des images) et les traditions orales des Mexicains, est à défaut des originaux nahuas une source de premier ordre, de beaucoup supérieure à son mince abrégé ; elle n'a pas mérité les reproches fondés que le P. J. de Torquemada adresse à l'ouvrage de seconde main dont on a voulu, contre toute vraisemblance, faire la base de l'histoire des Tenuches de Mexico ; c'est un impardonnable contre-sens que d'affirmer, malgré l'aveu de l'excerptateur, qu'elle est une amplification de l'abrégé qui en a été fait. Comme elle nous est parvenue et qu'elle est aussi pleine de saveur que les souvenirs de Bernal Diaz del Castillo, il eût été plus utile de la traduire, que son incolore et parfois mauvais résumé. Quant à ce dernier, comme son auteur est parfaitement connu, il n'est plus permis de l'appeler *Manuscrit Ramirez*, d'après son détenteur plus ou moins légitime qui, lors de la destruction du grand couvent des Franciscains, de Mexico, aurait dû remettre le manuscrit en provenant à l'une des bibliothèques publiques de son pays et qui n'a même pas eu, comme Orozco y Berra ou D. Charnay, le mérite de l'éditer ou de le traduire.

Eug. Beauvois.

---

1. *Don Fray Juan de Zumárraga, estudio biográfico y bibliográfico*, par J.-G. Icazbalceta, Mexico 1881, pet. in-4, p. 263-267 de l'append.
2. Dans la *Revue des questions historiques*, juillet 1885, p. 109-165.
3. Editée par J.-F. Ramirez et Gumesindo Mendoza, Mexico, 1867-1880, 2 vol. in-4, avec album.

B. Berenson. **The drawings of the Florentine Painters**, classified, criticised and studied as documents. Londres, Murray, 1903. 2 vol. in-fol., VI-330 et 200 p., avec 180 planches hors texte. Prix : 400 francs.

Le premier de ces gigantesques volumes contient un essai historique et critique sur les grands dessinateurs florentins de la Renaissance, en particulier sur Botticelli, les Pollaiuoli, Léonard, Fra Bartolommeo, Andrea del Sarto, Michel Ange et Pontormo. Le second est un catalogue raisonné de 2800 dessins ou groupes de dessins de cette école, tous décrits *de visu* par l'auteur, qui a exploré la plupart des collections publiques et privées et a consacré près de douze ans de préparation à sa lourde tâche. Avec cet ouvrage, l'étude des dessins des maîtres italiens entre enfin dans une phase scientifique. Ce que l'on avait jusqu'à présent se bornait à quelques catalogues de collections publiques, dont le meilleur est celui des dessins du Louvre par Reiset et B. de Tauzia ; le nombre des documents photographiés ou gravés étant très insuffisant, on ne sait même pas comment les citer d'une manière intelligible. Dans son catalogue raisonné, M. B. a adopté le système de la numérotation continue, de sorte qu'à l'avenir le *Saint Jean* de Léonard à Windsor, par exemple, sera coté *B*[*erenson*] 1124. Cette nécessité, depuis longtemps reconnue, d'une cote uniforme et facilement vérifiable pour les œuvres d'art, a été l'un des motifs qui m'ont décidé à publier mes *Répertoires*, auxquels s'ajoutera prochainement — on m'excusera de l'annoncer ici — le premier volume d'un *Répertoire de la peinture*.

Les deux volumes de M. Berenson pèsent environ 30 kilos et, tirés à 355 exemplaires, sont déjà presque épuisés en librairie ; on m'assure que le prix des exemplaires restants a été encore augmenté. Les reproductions photographiques sont parmi les plus belles qui aient jamais été publiées ; mais il eût été facile de les réunir en un album in-folio et d'imprimer le texte dans le format in-8, en caractères lisibles, mais non énormes comme ceux qu'on a choisis. Dans ce volume de texte auraient dû figurer un certain nombre de *similis*, d'après des dessins qui ne méritent pas de grandes images, mais auxquels il est fait, dans l'ouvrage, de fréquentes allusions. Rien de moins pratique que le système adopté, d'autant plus qu'il n'y a aucune relation entre le texte et les planches, distribuées, suivant l'ordre chronologique, entre les deux volumes. On doit regretter qu'un travail aussi considérable ait vu le jour dans un format et à des conditions qui ne lui permettront pas de franchir d'autres portes que celles des grandes bibliothèques publiques et des châteaux.

Vasari possédait une collection de dessins où il y avait, croyait-il, des spécimens de Cimabué et de Giotto, d'Orcagna et de Starnina. De tous ces maîtres primitifs, nous n'avons plus rien, pas même un Giotto authentique. De Fra Angelico, il reste un seul dessin d'attri-

bution certaine, le *David* de la collection Malcolm; M. B. a pu ajouter un feuillet de Windsor, portant des esquisses pour les fresques du Frate au Vatican. La plupart des dessins qu'on voit sous son nom sont de son imitateur Michelino ou de son élève Benozzo Gozzoli; M. B. a le premier distingué ceux de ce dernier artiste, dont un spécimen charmant est à Chantilly. De Masolino et de Masaccio, il n'y a rien. Avec Paolo Uccello et les frères Pollaiuolo, notre pénurie cesse: dès lors, on peut poursuivre, avec le seul secours des dessins de maitres, l'histoire et l'évolution de l'art en Toscane.

M. B. a tiré au clair la question des frères Pollaiuolo, embrouillée comme à plaisir par Vasari. Suivant cet historien toujours sujet à caution, Antonio, l'aîné des deux frères, abandonna la sculpture pour la peinture et se mit à l'école de son frère Piero, qu'il eut bientôt fait de dépasser. Égarée par cette légende, la critique moderne a attribué à Piero la plupart des peintures et des dessins des Pollaiuoli. Or, de Piero, il n'existe qu'une seule œuvre certaine, d'ailleurs médiocre, datée de 1483; vingt-trois ans plus tôt, Antonio, alors âgé de trente et un ans, peignait pour les Médicis trois combats d'Hercule, dont il subsiste des réductions de sa main. Il s'ensuit qu'Antonio n'a pu être ni l'élève, ni le rival de son jeune frère, mais que Piero (comme l'avait déjà vu Cavalcaselle) fut l'auxiliaire d'Antonio. Le beau *Tobie* de Turin est d'Antonio, non des deux frères ensemble (vers 1470). Le *David* de Berlin et le profil de femme de la collection Hainauer sont d'Antonio. Une réplique de la fresque peinte par Antonio sur la façade de San Miniato fra le Torri, plusieurs fois copiée par Michel Ange, est au Metropolitan Museum de New-York. Les rares dessins d'Antonio, comme l'*Hercule combattant l'hydre* du British Museum, « offrent cette sobriété de touche, cet ascétisme de moyens que l'on trouve quelquefois dans Rembrandt et plus souvent dans Hokusaï ». M. B. a fréquemment insisté sur l'affinité des grands dessinateurs florentins de la Renaissance avec les Japonais du XVIIIe siècle.

Dans ce chapitre, M. B., entraîné par l'intérêt du sujet, ne s'est pas contenté de parler des dessins des Pollaiuoli, mais a passé en revue tout l'ensemble de leur œuvre. Il a fait de même en s'occupant d'un groupe d'artistes de bien moindre valeur, mais dont il s'agissait aussi, pour lui, de fixer les personnalités flottantes. Vers 1500, il existait à Florence une demi douzaine de peintres nommés Raffaellino. Ordinairement, on en distingue trois : R. Capponi, R. Carli et R. del Garbo. En dehors de R. del Garbo, élève de Filippino Lippi et collaborateur de Botticelli, il y avait un R. qui signait Carli, Capponi ou — à l'étranger — *Raphael de Florence*. Morelli avait admis que Carli et Capponi étaient distincts; M. B. croit qu'ils ne font qu'un. Carli, formé par Ghirlandajo, devint « Ombrien » sous l'influence de Pérugin, puis subit celle de son homonyme R. del Garbo. Nous avons un tableau signé de Capponi en 1500, que M. B. affirme être l'œuvre de Carli,

lequel l'aurait peint pour R. del Garbo, dont le nom de famille était Capponi. La plupart des dessins attribués à R. del Garbo sont de Carli ; d'autres sont d'un élève de Ghirlandajo que M. B. a d'abord appelé *Alunno di Domenico* et qu'il identifie aujourd'hui à Bartolommeo di Giovanni, auteur du *Massacre des Innocents*, au fond et à gauche de l'*Adoration des Mages* de Ghirlandajo (1488) et, suivant M. B., des dessins mis sur bois par nombre de graveurs florentins du XV[e] siècle.

M. B. a signalé plusieurs dessins de Francesco Pesello « qui, parmi les successeurs de Filippo Lippi, n'est inférieur qu'à Botticelli ». De Botticelli même, nous avons peu de dessins, en dehors des illustrations du poème de Dante (à Berlin), parce que les élèves du maître les abîmèrent à force de les copier. Dans l'illustration de Dante, M. B. voit avec raison « des conceptions aussi enfantines que celles de Fra Angelico, mais rarement aussi séduisantes. » Le génie de Botticelli n'était pas dantesque ; ses dessins sont précieux parce qu'ils sont de lui, non parce qu'ils prétendent servir de commentaire à la *Divine Comédie*. « Botticelli est, avant tout, le maître de la ligne en mouvement ; il aime à la faire courir, tressauter, tourbillonner ; comme illustrateur, il est inférieur à beaucoup de nos contemporains les plus obscurs. » Ceux qui ont vu les dessins en question souscriront très volontiers à ce jugement.

M. B. s'est appliqué à distinguer les dessins des trois Ghirlandajo, Domenico, Ridolfo et David. Il s'est livré au même travail pour classer les œuvres de trois maîtres très voisins, Fra Bartolommeo, Fra Paolino et Sogliani (auquel il attribue, soit dit en passant, le prétendu *Portrait de Raphaël* au Louvre, que Morelli donnait au faible plagiaire Bacchiacca). Mais M. B. fait sentir lui-même combien de pareilles expertises sont incertaines : « Prenons, écrit-il, une très jolie tête dans la galerie Corsini à Rome. Je crois que nous pouvons l'attribuer avec confiance à Fra Paolino ; quelque chose dans le type et dans la touche nous dit cela. Cependant, il n'y a qu'une épaisseur de cheveux entre cette tête et d'autres que j'attribue à Fra Bartolommeo. » Cette « épaisseur de cheveux » qui, dans l'espèce, devient un mur, est bien inquiétante ; et qu'est-ce que ce « quelque chose dans le type et dans la touche » qui inspire un tel sentiment de sécurité à M. B. ? Puisqu'il parle de cheveux, il me permettra de lui dire qu'il essaie bien souvent de les couper en quatre et qu'il ne sait pas assez mettre ses lecteurs en garde à l'endroit des thèses qu'il leur expose. Du reste, pour critiquer les solutions qu'il apporte, il faudrait avoir sous les yeux les mêmes matériaux que lui, l'immense collection de photographies qu'il a réunies à Florence ; ce ne sont pas les 180 planches de son ouvrage qui permettront d'en contrôler toutes les conclusions. Nous sommes encore loin de l'ère des *Corpus*.

Le chapitre sur Léonard est du plus haut intérêt. M. B. a fort bien mis en lumière une des qualités distinctives des dessins de ce maître, qui veulent toujours être quelque chose et expriment toujours une intention ; ce sont vraiment les notations graphiques de ses idées. Il me semble pourtant qu'il exagère la part de la nature dans la formation du génie de Léonard et ne fait pas assez grande celle de l'antique ; en particulier, les chevaux, si nombreux dans ses dessins, témoignent plus, à mon avis, de l'étude des bas-reliefs romains que de celle de la nature vivante. M. B. n'a n'a dit nulle part, ce me semble, que les allures des quadrupèdes de Léonard sont conventionnelles ; à cet égard, le Véronais Pisanello lui fut supérieur.

M. B. s'est longuement occupé de Michel-Ange « le plus abstrait des grands voyants de l'art. » Il l'a montré, dans sa jeunesse, copiant Giotto et Masaccio, puis faisant des emprûnts, qui paraîtraient indiscrets aujourd'hui, au carton de la bataille d'Anghiari de Léonard. A propos du tombeau de Jules II, il nie l'authenticité de l'esquisse de 1516 appartenant à M. de Beckerath, non moins que celle de l'esquisse des Uffizi (n° 608) ; ce seraient, d'après lui, des dessins de l'école de San Gallo, qui ne nous renseignent en rien sur le projet non réalisé de Michel Ange. M. B. pense que la sacristie de San Lorenzo, avec les tombes des Médicis, est telle que Michel Ange l'avait conçue et qu'il n'a jamais sérieusement accepté d'y placer d'autres figures. Une des parties les plus importantes du livre est celle où M. B., avec l'aide de M. Fr. Wickhoff, a fait effort pour distinguer les dessins authentiques de Michel Ange de ceux de ses élèves ou imitateurs, Sebastiano del Piombo, Bandinelli, Montelupo, Passerotti, Manfredi. Quelques-uns des dessins les plus célèbres sous le nom de Michel Ange, comme la tête de Satyre de profil, lui sont enlevés pour être attribués à Bandinelli. Là encore apparaît le danger d'une critique bien plus hasardeuse que celle des experts graphologues opérant sur des écritures spontanées et naturelles ; car les imitateurs de Michel Ange ont plus ou moins procédé en faussaires et il faut chercher le tempérament propre de l'artiste sous le déguisement qu'il a adopté. Du reste, *vestigia terrent.* Morelli n'a-t-il pas attribué à Luca Cambiaso un des plus beaux dessins de Michel Ange à Oxford ? Il n'est pas moins difficile, mais M. B. l'a tenté quand même, de distinguer les dessins d'Andrea del Sarto de ceux de ses imitateurs comme Puligo et Bacchiacca. Assurément, le principe de ces recherches délicates ne doit pas être condamné ; mais il ne faut pas se faire d'illusions sur le degré de certitude auquel elles peuvent atteindre, ni surtout — comme trop souvent M. B. — tancer et même injurier ceux qui, en pareille matière, ont le malheur de juger autrement que lui (voir, p. 192, un singulier exemple de ce mauvais ton) [1].

1. L'introduction à la nouvelle édition de l'Histoire de la peinture de Crowe et

On doit savoir gré à l'auteur d'avoir poussé son étude jusqu'à la fin du XVIe siècle et de s'être occupé avec détail d'un artiste éminent et trop peu connu, Pontormo, « le premier qui ait introduit dans le portrait la forme et le mouvement de Michel Ange. » Les élèves de Pontormo, Bronzino et Naldini, ont aussi intéressé M. B., qui termine son histoire des dessinateurs de la Renaissance avec Rosso. Je ne suis pas de son avis quand il attribue à cet artiste et à Cellini (il aurait dû nommer plutôt Primatice) « cette élégance, cette grâce dans le port et dans les manières qui n'ont cessé de distinguer depuis l'école française ». Ces qualités d'urbanité paraissent déjà dans l'école parisienne de 1400, où Courajod les a très justement signalées ; ce sont bien les mêmes que, sous un masque d'italianisme décadent, l'on retrouve dans l'école de Fontainebleau.

Outre de très nombreuses découvertes de détail, dont beaucoup, sans doute, resteront acquises à la science, on pourrait signaler dans l'ouvrage de M. B. bien des conceptions ingénieuses et brillantes, exprimées dans une langue qui n'est pas toujours claire ni simple, mais qui a son originalité et sa saveur. Morelli n'avait pas d'idées générales ; Taine n'était pas connaisseur. Une des raisons de l'intérêt qui s'attache à toutes les productions de M. Berenson, c'est qu'il réunit deux ordres de qualités presque toujours insociables, le don de regarder les choses de près et celui de s'élever au-dessus d'elles pour les voir de haut.

Salomon REINACH.

Comte de REISET. **Mes souvenirs. * Les débuts de l'indépendance italienne** (préf. par Robinet de Cléry), ** **La guerre de Crimée à la cour de Napoléon III** (préf. par R. de Cléry), *** **L'unité de l'Italie et l'unité de l'Allemagne,** Paris, Plon, 1901-1902, 1903, VII-479 ; IV, 453 et 536 p. in-8.

Baron des MICHELS. **Souvenirs de carrière (1855-1886).** Paris, Plon, 1901, II, 337 p. in-8.

Marquis Amand d'HAUTPOUL. Quatre mois à la cour de Prague. **L'éducation du duc de Bordeaux (1833-1834),** publiés par le comte FLEURY. Paris, Plon, 1902, XII-420 p. in-8.

L. THOUVENEL; **Pages de l'histoire du second Empire,** d'après les papiers de M. Thouvenel, ancien ministre des affaires étrangères (préf. de A. Vandal). Paris, Plon, 1903, XIX-465 p. in-8.

La librairie Plon, depuis plusieurs années, publie en grand nombre les souvenirs des anciens serviteurs des monarchies de la France contemporaine.

Cavalcaselle, publiée à Londres chez Murray par des adversaires de M. B. (1903) montre une fois de plus quelles déplorables habitudes de polémique règnent dans le domaine de la critique d'art, surtout en pays anglo-saxon. Si cela continue, les gens qui se respectent s'en détourneront comme d'un guêpier.

Les souvenirs rédigés longtemps après l'événement ne peuvent pas prétendre à la même place en histoire contemporaine que dans l'histoire des périodes plus anciennes où on est réduit à les utiliser en l'absence d'autres documents. L'entreprise paraît donc calculée plutôt sur le public mondain qui achète les livres sans les lire que sur le public historique qui les lit sans les acheter. Pourtant elle rendrait quelques services à l'histoire si les éditeurs pouvaient soumettre à certaines conditions la publication des manuscrits.

1° Les personnages mêlés aux événements, même dans un poste subalterne — et plus encore leurs héritiers — ont l'illusion excusable d'avoir eu sur l'histoire de leur temps des lumières incomparables ; la moindre parcelle de leurs souvenirs leur paraît contenir des renseignements uniques. Ils ignorent que la plupart de leurs renseignement se trouvent dans des documents publiés et, comme ils ont peu pratiqué les documents, ils ne pourraient pas, même s'ils le voulaient, faire dans ce qu'ils apportent le départ de ce qui est vraiment inédit. C'est à l'éditeur, plus expérimenté en bibliographie, de contenir ce besoin de publier en enlevant au possesseur du manuscrit ses illusions. S'il parvenait à ne laisser passer que les parties neuves de ces énormes amas d'écritures, il rendrait service à l'histoire contemporaine étouffée sous le poids des publications inutiles.

2° Les hommes du monde se croient obligés de faire la toilette de leurs souvenirs avant de les présenter au public. Même quand ils ont le bonheur de posséder des notes prises au jour le jour, ils trouvent plus convenable de les refondre dans un récit continu. N'ayant aucune notion de critique historique, ils ne savent pas que la valeur d'une affirmation dépend du moment où elle a été rédigée et que la date de rédaction jointe à un renseignement est l'élément le plus sûr d'appréciation pour l'historien. C'est à l'éditeur de réclamer ces notes datées quand elles existent et de les publier de préférence à un récit fabriqué. Le récit continu, si on n'ose pas s'en passer, serait diposé de façon à encadrer les vrais documents.

3° Ce n'est pas l'usage des gentilshommes de joindre à leurs œuvres les indications nécessaires à la critique externe. Décrire le manuscrit, indiquer la date exacte et les conditions dans lesquelles il a été composé leur semblerait ou pédantesque ou indiscret. L'éditeur pourrait leur expliquer pourquoi il est utile, en publiant un document, d'y joindre son état civil.

Les publications dont je vais parler sont d'inégale valeur, mais elles ont ce caractère commun qu'aucune des précautions indiquées plus haut n'a été prise par l'éditeur.

I. Les trois volumes de *Souvenirs* de M. de Reiset renferment plusieurs anecdotes amusantes sur Victor-Emmanuel que l'auteur a connu familièrement (voir chap. x) et beaucoup de détails sur l'histoire secrète des gouvernements italiens dans la période critique de 1849

à 1860. Le principal épisode de sa carrière, — sa mission fameuse de 1859 en Italie centrale où il combattit ouvertement l'unité italienne, — lui donne même l'occasion d'un récit (2e volume, p. 1 à 81), qui pourrait servir à l'histoire d'Italie si l'on pouvait savoir quand et comment ont été rédigées ses conversations avec Ricasoli, Cipriani et Garibaldi. Mais c'est ici qu'on déplore l'inexpérience des éditeurs. Ni le comte de Reiset, ni M. Robinet de Cléry (qui s'est chargé de le présenter au public) n'ont dit avec précision comment ont été composés ces *Souvenirs*. « Dans nos longues causeries, dit le préfacier, les souvenirs de la vie publique du comte de R. revenaient en foule. Fréquemment il m'a été donné de compulser ses *papiers* renfermant sur les événements politiques et la chronique des cours des *documents de toute sorte*. En effet, *presque chaque soir*, M. de R. écrivait une *courte note* résumant... les incidents de la journée, et quand une *pièce* intéressante passait sous ses yeux, il en gardait *copie*... Je lui ai dit qu'il y aurait un véritable crime à laisser perdre... tous ces *témoignages écrits*..... Il fallait avant tout faire un choix. Ce dépouillement est aujourd'hui terminé (vol. I, VI-VII). »[1] Cette préface laisse l'impression que M. de R. possède beaucoup de documents, écrits au jour le jour et qu'on peut, par conséquent, lui accorder toute confiance; peut-être l'auteur de la préface ne s'est-il pas proposé d'autre but que de produire cette impression.

Mais l'ouvrage sorti de ce « dépouillement » est rédigé d'une telle façon qu'il est devenu impossible d'y retrouver « les documents de toute sorte », et les « témoignages écrits », noyés dans un récit continu au milieu de réflexions, d'explications et de transitions. Surtout il ne reste aucune trace distincte des « courtes notes » rédigées « presque chaque soir », sur lesquelles le récit est censé reposer. Et l'on se demande tout le long de ces trois volumes énormes si on a devant soi des observations notées sur le moment ou des souvenirs de retraité. Il eût été facile pourtant ou de donner en note les « documents » et surtout (les « courtes notes »), ou de les mettre entre guillemets, ou tout au moins d'indiquer par une référence les passages qui les reproduisaient.

Quant aux « copies de pièces », il y en a, en effet, quelques-unes (en petit nombre). Plusieurs sont des pièces officielles sans contenu utilisable. Les plus instructives sont les lettres écrites de Naples à M. de R. par un collègue qui semble avoir été un observateur spirituel, quoique malveillant.

Les souvenirs sur les séjours à Darmstadt et à Hanovre (3e vol.) sont moins intéressants, les cours de Hesse et de Hanovre étaient de médiocres postes d'observation. Les remarques sur les sentiments unitaires des Allemands et sur le *National Verein* n'apprennent rien

---

1. La préface du volume II ne donne aucun renseignement de plus.

qui ne soit déjà connu par les documents allemands ; les conversations avec les princes et les ministres ne font que confirmer ce qu'on savait de leur hostilité envers la Prusse et de leurs illusions sur sa faiblesse.

Les lettres du ministre de France à Cassel, sur la guerre de 1866 en Hanovre, sont plutôt amusantes qu'instructives.

La mission en Russie qui remplit la plus grande partie du deuxième volume ne fournit que des impressions superficielles sur la vie russe et la cour de Nicolas I.

Des chapitres entiers (les chap. I à V du 1er volume, qui racontent la carrière de Charles-Albert depuis 1829, — les derniers chapitres du 2e volume sur la période de 1854 à 1858 — presque toute la deuxième moitié du 3e volume sur la guerre de 1866) — ne sont que des résumés d'événement connus, sur lesquels l'auteur n'avait aucun renseignement personnel à apporter [1].

On aurait pu de ces trois gros volumes faire un petit volume de documents utilisables.

II. Le lecteur est averti, dès la première page, qu'il ne trouvera rien d'important dans les « Souvenirs de carrière » du baron Des Michels. « J'ai été élevé dans cette doctrine qu'un diplomate doit s'abstenir de toute publication sur les questions de politique contemporaine. » L'auteur a voulu seulement « sa carrière finie, rassembler quelques souvenirs au profit de ses enfants ou de ses amis » en « s'appliquant à ne divulguer aucun document, à éviter les questions brûlantes ». Il s'est donc borné à raconter quelques faits-divers curieux auxquels il avait assisté à Rio-de-Janeiro, l'acquisition d'un cuirassé, — à Rome, une conversation avec Pie IX, une fouille sur l'emplacement de la villa de Varus, « le Varus des légions ! »; — en Égypte, les discussions pour le règlement des finances d'Ismaïl [2]; — en Espagne, une entrevue avec Alphonse XII au moment de l'agitation à propos des Carolines. Cela est raconté d'une façon amusante, à la fois vivante et puérile, entremêlé de réflexions très longues (en particulier sur la politique de Bismarck en Espagne; le tout arrangé de façon à faire ressortir que le baron D. M. a été honoré de l'amitié spéciale de S. M. le roi d'Espagne, chargé d'une mission de confiance par S. M. l'Empereur du Brésil, et pris en affection par S. S. Pie IX qui l'a conduit dans sa chambre à coucher pour lui faire choisir son portrait. Il y a même quelques détails intéressants pour l'histoire, l'attitude d'Alphonse XII après la manifestation contre lui à Paris (p. 207-217) et

1. Voir t. I, p. 119 un exemple caractéristique de l'esprit traditionaliste des diplomates français. « J'avais été élevé... dans la conviction que le plan de confédération italienne conçu par Henri IV était encore la meilleure solution. » (Il s'agit du projet apocryphe tiré des Économies royales).

2. Ce volume n'ayant que 250 pages, on l'a grossi de 85 pages de documents nullement inédits, presque tous des règlements financiers et tout à fait inutiles.

surtout la conversation avec Thiers au sujet du conflit entre Pie IX et l'ambassadeur français en Italie, Fournier (p. 97-102), d'où résulterait que Thiers aurait fait sa soumission au Pape en 1872 pour calmer la Droite de l'assemblée. Mais le baron D. M. — pas plus que les autres — ne nous fait savoir quand et comment il a rédigé ses souvenirs.

III. Les *Souvenirs* du général d'Hautpoul paraissent avoir été rédigés d'un trait, on ne nous apprend pas à quel moment. L'avant-propos, qui consiste en une biographie panégyrique de l'auteur, se borne à dire : « Ces chapitres, préparés pour l'impression par l'auteur lui-même, font partie des très importants papiers que le général d'H. a laissés à son frère. » Le manuscrit a dû être rédigé *au plus tôt* à la fin de 1835 ; il n'est donc pas strictement contemporain, il ne donne pas un journal, mais seulement des impressions.

Le général d'H. avait été chargé de diriger l'éducation du duc de Bordeaux qui vivait alors à Prague, au Hradschin, auprès de son grand-père Charles X ; il n'y resta guère que deux mois (1834-35), car il se brouilla vite avec les autres précepteurs et fut renvoyé à l'instigation, dit-il, de M. de Blacas. Son récit, amusant par sa naïveté, montre dans le détail la vie morne de cette petite cour avec ses occupations monotones et ses pauvres distractions, et donne des renseignements sur le caractère du duc, qui paraît avoir été alors un jeune garçon violent et honnête. On appréciera de quelle portée peut être pour les études historiques l'histoire de l'éducation d'un prince qui n'a jamais régné. Ce que les *Souvenirs* nous apprennent de plus instructif, ce sont les intrigues et les rivalités entre le parti des anciens émigrés et le parti des royalistes de France qui se disputaient cette petite cour d'exilés, déjà ouverte aux Jésuites. C'est le conflit si caractéristique sur la question de l'abdication de Charles X que le parti des émigrés ne reconnaissait pas pour valable. Ce serait surtout le sentiment de l'homme de confiance de Charles X, M. de Blacas, sur la France (p. 306), pour laquelle il souhaite une « restauration imposée, afin que le roi reste le maître de donner la direction qu'il jugera la plus convenable » — si l'animosité de l'auteur ne faisait douter qu'il ait rapporté exactement les termes d'une conversation, rédigée probablement de mémoire plus d'un an après.

IV. Les *Pages de l'histoire du second Empire, d'après les papiers de M. Thouvenel*, donnent au premier abord l'impression de ressembler davantage à une véritable publication de documents. Le fond est visiblement constitué par les lettres de Thouvenel et de ses correspondants, ce sont de vrais documents contemporains. Bien que les papiers de Thouvenel les plus importants aient déjà été publiés dans des ouvrages antérieurs[1], il reste encore ici beaucoup d'inédit intéressant[2].

1. *Trois années de la question d'Orient. Le secret de l'Empereur.*

2. Lettres de Benedetti envoyé à Constantinople et de l'ambassadeur de France à

Mais au lieu de publier les documents (lettres et rapports) avec leur date (en les accompagnant de notices), on les a noyés dans un récit continu ; souvent on les a coupés en petits morceaux qu'il faut une attention soutenue pour dégager de la masse des réflexions inutiles ; ou même on a oublié de les dater. Quelques-uns sont donnés sans le nom de leur auteur. Il faudrait, pour utiliser ce livre, commencer par le démolir.

M. Vandal, qui a, dans la préface, expliqué l'intérêt des événements de cette période, aurait rendu service à l'auteur en lui faisant supprimer une partie de sa composition historique et une expression [1] déconcertante pour un homme de métier.

Ces quatre ouvrages, consacrés pourtant à des événements déjà anciens, contiennent tous des attaques (d'une violence inégale) contre le gouvernement actuel de la France. Cela aussi n'est plus dans les usages de l'histoire.

Ch. Seignobos.

Albert Houtin. **L'américanisme**. Paris, Nourry, 1904. In-8, vii-497 p. — **Mes difficultés avec mon évêque.** Paris, chez l'auteur, 1904. In-8, ii-62 p.

Ce qu'on appelle assez improprement l'*américanisme* n'est qu'un épisode de l'évolution qui, au sein même de l'Église romaine, tend à mettre la foi et les mœurs en harmonie avec les exigences de l'esprit moderne. Lamennais, qui n'était point américain, mais breton, ne demanda pas autre chose, et s'il eut peut-être le tort de le demander en déclamant, il a trouvé des successeurs plus discrets et mieux armés de patience. Naturellement, l'Église romaine réagit ; c'est sa mission et son métier d'être conservatrice, comme c'était celui de Joseph II d'être monarchiste. Mais, vus de haut et de loin, les retours agressifs du principe d'autorité ont peu d'importance; la mise à l'index n'est plus qu'un *brutum fulmen*; le mouvement continue, emportant ceux-mêmes qui croient lui résister en le condamnant :

Ducunt volentem fata, nolentem trahunt.

Berlin sur la guerre de Crimée, lettre de Drouyn de Lhuys à Napoléon III pour justifier sa politique (p. 79-83), « testament » politique de Thouvenel en 1855 (p. 90-96); lettre de Schefer de Constantinople (p. 116-118); lettres de Thouvenel de Turquie en 1855, dépêche de Russie relative à la paix (p. 204), quelques lettres pendant le Congrès sur la question des principautés roumaines,— une longue lettre anonyme sur le Congrès (p. 267). Même sur la question d'Italie, il reste un rapport confidentiel de Mgr Lavigerie sur l'esprit de la cour de Rome en décembre 1861 (p. 329) et quelques dépêches de Thouvenel. Il y a aussi des lettres de dame, avec des anecdotes scandaleuses sur le séjour de Victor Emmanuel à Paris (p. 233) et des appréciations sur les chefs de l'opposition (p. 264).

1. P. 112, n. 1. Les Turcs de race musulmane.

M. l'abbé Houtin, qui a des qualités exquises de narrateur — la sobriété, la clarté, l'art d'avoir raison avec politesse — a exposé, dans un volume très attrayant, l'histoire de l'américanisme *stricto sensu*, c'est-à-dire de ce catholicisme un peu *flou*, plus soucieux d'action sociale que de dévotion ou de théologie, qui, constitué presque sans résistance aux États-Unis, dans une société pratique et utilitaire, n'a commencé à susciter des polémiques que lorsqu'on tenta de l'acclimater en Europe. Il y eut un moment, vers 1885, où, sous l'influence de l'éloquent évêque Ireland, soutenu en France par des chrétiens libéraux et des idéalistes en quête d'un idéal, on put croire qu'un néo-catholicisme allait naître et faire la concentration des bonnes volontés actives autour d'une hampe surmontée d'un *labarum*. C'était l'époque, précisément, où M. de Voguë, dans la *Revue des Deux-Mondes*, regrettait qu'on n'eût pas planté le *labarum* en haut de la tour Eiffel. Ce néo-catholicisme là, professé surtout par des gens de lettres étrangers à toute culture théologique, avait quelque chose d'équivoque et de frivole; il était permis de craindre, suivant la spirituelle expression de M. H., « qu'il ne s'agît que de mettre de nouvelles cordes à de vieilles guitares ». Le jour où l'on voulut s'expliquer un peu clairement, l'accord cessa; il cessa surtout, pour ne se point rétablir, le jour où la jeunesse fut en présence d'une grave question morale et qu'elle dut choisir d'urgence entre deux conceptions antagonistes du devoir. M. H. n'a touché que d'un mot à ce sujet, sans doute parce que la crise dure encore; mais qui osera écrire l'histoire de l'Église pendant les trois dernières années du XIX[e] siècle sans tenir compte de la grande *psychostasie?*

A côté des gens de lettres, il y avait des ecclésiastiques comme M. l'abbé Klein, traducteur et propagateur de la *Vie du Père Hecker*, un Pauliste dont l'américanisme voulait faire un saint. Alors même que Rome eût approuvé ce livre, on ne voit pas ce que l'émancipation religieuse y aurait gagné. L'âme de la religion est et restera la théologie; or, il ne semble pas que la théologie puisse s'élargir et se renouveler par des concessions à l'esprit du siècle ; son évolution, pour être féconde, doit être intérieure. Science logique, fondée sur des données historiques et des textes, elle doit se régénérer par l'histoire et la logique, sans se soucier — car ce n'est pas son rôle — de l'utilité ou de l'opportunité de ses leçons. Un bon commentaire d'un Évangile, comme celui que vient de publier l'abbé Loisy, a plus de poids que tous les discours sur la nécessité de ramener le peuple à l'Évangile, en adoucissant les aspérités de la route et en la semant de petites fleurs — fût-ce les *Fioretti* des Franciscains. La grande faiblesse de l'américanisme fut la médiocrité, pour ne pas dire la veulerie théologique de ses défenseurs. On lui ferait, en le traitant d'hérésie, un honneur qu'il ne semble pas avoir mérité.

L'américanisme, d'ailleurs, n'a jamais été formellement condamné

à Rome. La lettre pontificale *Testem benevolentiae* (22 janvier 1899), adressée au cardinal américain Gibbons, condamna certaines opinions nouvelles dites américanistes ; mais, d'abord, Léon XIII (ou le cardinal jésuite Mazzella, auteur présumé de ce document) ne spécifie aucune opinion comme professée par tel ou tel auteur ; en second lieu, sitôt la lettre publiée, l'archevêque Ireland, l'archevêque Keane et bien d'autres se hâtèrent de blamer les doctrines qui avaient été déclarées contraires à la foi. « La lettre du Saint Père, remarquait un journal catholique, a produit un résultat merveilleux : non seulement il n'y a plus d'américanistes, mais il n'y en a jamais eu. » Ce fut, en somme, la répétition de ce qui s'était passé lors de l'Encyclique *Providentissimus Deus ;* tout le monde s'inclina, on protesta qu'on était d'accord, et les travailleurs honnêtes continuèrent à travailler honnêtement. Des esprits entiers peuvent s'indigner de ces accommodements et les qualifier d'hypocrites ; mais d'autres estiment que l'évolution se poursuit ainsi mieux qu'au fracas de vitres brisées et que, si le pape lui-même croit devoir ménager aux « avancés » une porte de sortie, ils seraient bien sots de s'aller buter la tête contre les murs.

M. l'abbé Houtin prononce une seule fois (p. 169) le nom du Père pauliste Zahm ; il eût été bon d'en dire davantage. Le cas du P. Zahm est, en effet, très intéressant. Ce brave homme, professeur de physique à l'Université de Notre-Dame (Indiana), a publié en 1896 un ouvrage intitulé : *Evolution and dogma,* qui a été fort remarqué, même en France. Ses convictions évolutionistes étaient si profondes qu'il en retrouvait l'énoncé dans la Genèse, ou du moins dans la Genèse commentée par saint Augustin. Sauf l'âme de l'homme, tout avait évolué ; la vie elle-même avait pu sortir de la matière ; le Créateur s'était contenté d'insuffler à l'homme « l'haleine de vie. » Je connais deux savants catholiques (savants, mais pas théologiens), qui, lors de l'apparition de ce livre, ne se tenaient pas d'aise ; on allait pouvoir enfin, suivant la vieille formule, « réconcilier la science et la foi ». Chose étrange, il se trouva deux évêques, un Italien et un Américain, pour féliciter le P. Zahm. Or, cet évolutioniste n'oubliait qu'une chose : c'est que l'humanité, elle aussi, a évolué depuis la rédaction de la Bible. L'idée de chercher une vérité scientifique dans la Genèse est souvent une hérésie religieuse, mais c'est toujours une hérésie scientifique. Une étude sérieuse des sources de la Genèse, comme l'essai bien connu de M. l'abbé Loisy, est la condamnation la plus efficace d'un concordisme qui, pour s'affubler d'un masque darwinien, n'en est pas moins du concordisme, c'est-à-dire une négation puérile du progrès. Le masque darwinien finit d'ailleurs par donner ombrage, surtout quand l'ouvrage du P. Zahm eut été traduit en italien. Après plusieurs années d'attente, Rome invita discrètement l'auteur à retirer son livre de la circulation (*Civiltà Cattolica*, 1er juil-

let 1899, p. 125). « La hiérarchie américaine, écrit M. H., honore un apologiste évolutioniste, le P. Zahm. » Franchement, si c'est là le chef-d'œuvre de l'apologétique américaine, point n'est besoin d'importer cette denrée-là.

Un des adversaires les plus violents de l'américanisme a fait le meilleur éloge du livre de M. Houtin, tout en dénonçant le « mauvais esprit » qui l'anime et les « conclusions détestables » auxquelles il conduit (l'esprit en est purement scientifique et il n'y a pas de conclusions du tout.) Le terrible abbé Maignen reconnaît que ce livre est « bourré de documents cités sans réticence » et qu'il » met à la portée de tous... des dépôts de munitions à peu près inaccessibles. » Ce sont là, évidemment, des mérites très sérieux. M. Maignen, dans le même article de la *Vérité Française* (19 décembre 1903), a qualifié l'auteur de « prêtre interdit. » Cela n'est pas vrai. On n'a qu'à lire la brochure de l'abbé Houtin, si piquante dans sa finesse attristée : *Mes difficultés avec mon évêque*. M. Houtin a été si peu jugé indigne du ministère que son évêque le pressait, tout récemment encore, de rentrer dans le diocèse d'Angers. Il ne l'a pas fait, par scrupule de conscience, parce que les Angevins se passionnent « pour des vieilles légendes aussi ineptes que celle de saint René » et parce que « ils acceptent, avec une si étrange faveur, les dernières extravagances de la dévotion ». Exemple : « En 1900, la dernière année que j'ai passée en Anjou, le tronc qui est au pied de Saint Expédit, dans la cathédrale d'Angers, rapporta 4,000 francs. Le culte de Saint Expédit repose sur un calembour. » C'est tout; pas un mot de plus. Je cite ces quatre lignes, parce qu'elles donnent une idée de la réserve vraiment attique de l'auteur. Bref, il sentit qu'il ne serait pas à sa place en Anjou et l'évêque, en retour, refusa de renouveler son *celebret*. Des gens du monde peuvent croire qu'un prêtre sans *celebret* est un prêtre interdit ; mais l'abbé Maignen peut-il croire cela [1] ?

Salomon REINACH.

— La *Theorie der Lokalzeichen, ihr Verhältnis zur empiristischen und nativistischen Lösung des psychologischen Raumproblems* (Tubingue et Leipzig, Mohr, 1904, 88 p., 2 M.) du Dr Erwin ACKERKNECHT veut continuer l'étude publiée par Geyer dans les *Philos. Monatsh.* de 1885 sur la théorie des signes locaux des sens, en montrant le développement ultérieur de cette théorie ébauchée par Lotze dès 1846 et complétée dans la *Medizinische Psychologie* (1852, p. 325), le *Mikrokosmus* I (1856, p. 330) etc., en dernier lieu dans les *Grundzüge der Psychologie* (1881). L'auteur s'inspire surtout de la *Psychologie* d'Hœfler (1897), des *Principles of*

---

1. Depuis que cet article est écrit, les ouvrages de M. l'abbé Houtin ont été rejoindre, sur la liste de l'*Index*, ceux de Renan, de Taine et de l'abbé Loisy; ceux de Leo Taxil sur Diana Vaughan n'y figurent pas encore.

psychology de James (1891) et des travaux de Stumpf, pour éclairer les rapports de la théorie des signes sensoriels locaux avec celle des deux écoles empirique et nativiste sur la psychologie locale. Son travail étant achevé dès 1901, il n'a pu utiliser qu'en notes sommaires les publications plus récentes et n'a plus tenu compte des *Grundzüge der Psychologie* d'Ebbinghaus ni de la dernière édition des *Grundzüge der physiologischen Psychologie* de Wundt, aux hypothèses duquel il consacre tout un chapitre (p. 43-53) à la suite de la critique d'Helmholtz. Dans ses conclusions (3e partie; la 1re exposait la théorie de Lotze, la 2e en faisait la critique), il combat l'empirisme spiritualiste et fait l'apologie du nativisme sensualiste, dont il illustre finalement l'hypothèse sur certains sens spéciaux, sensations du visage, de la peau, de la vue etc. — Th. Schœll.

— Dans *Kant und die Platonische Philosophie* (Heidelberg, Winter, 1904, 94 p.), M. Th. Valentiner étudie, en six chapitres, les influences platoniciennes dans Kant : 1° phénomènes et noumènes; 2° l'origine des connaissances rationnelles; 3° idéalisme objectif et transcendental : 4° l'Idée chez Kant; 5° raison et morale; 6° conception génétique et paradigmique. Il rattache, fort à propos, son Introduction à une phrase de Leibniz à Huet, rappelée à Kant par son ex-condisciple David Ruhnkens dans une lettre du 10 mars 1771, c'est-à-dire au moment même où la fameuse Dissertation de 1770 venait de révéler pour la première fois la profonde influence de Platon sur le penseur de Koenigsberg. Influence profonde dans cette phase du développement de Kant, mais récente chronologiquement, puisque, d'après Laas, ce ne seraient que les *Nouveaux Essais* (1765) qui auraient attiré définitivement l'attention sur Platon. D'ailleurs Kant ne l'a jamais étudié au point de faire le départ entre platonisme et néo-platonisme. Hemann (*Kantstudien*, VIII, n° 1, p. 89) vient de montrer que c'est surtout Malebranche qui a formé le trait d'union entre Kant et Platon. Les rapports entre ces deux philosophes n'ont encore guère été étudiés à fond, si ce n'est par Laas (*Idealismus and Positivismus*, 1879-1884) et par Paulsen. Le travail de M. V. comble ainsi une lacune assez sérieuse et vient à son heure. — Th. Schœll.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 26 février 1904.

M. Chevalier, de retour de sa mission en Afrique, assiste à la séance. M. Havet, président, lui adresse les félicitations de l'Académie.

M. Clermont-Ganneau communique une lettre du R. P. Lagrange (Jérusalem, 15 février), où il annonce que l'on a découvert à Eboda le sanctuaire du fameux roi nabatéen divinisé Obodat, avec la marque de deux pieds gravés attestant l'acte d'adoration d'un pèlerin. — M. Clermont-Ganneau communique ensuite une inscription grecque chrétienne qui lui a été envoyée de Jérusalem par le R. P. Prosper et qui provient de Rouheibé (entre Eboda et Elousa). C'est l'épitaphe d'une certaine Anastasia, dont le principal intérêt consiste dans le libellé de la date : le 4me jour épagomène de l'an 494. Si l'ère employée est celle de Gaza, la date correspondrait au 27 août 434 p. C.; mais l'indiction ne concorderait pas exactement. Pour la faire concorder, il faudrait admettre que le calendrier employé est celui dit des Arabes, ce qui nous reporterait au 20 mars 435 p. C.

M. Marcel Dieulafoy fait une communication sur la métrologie bretonne.

L'Académie procède à la désignation d'une commission chargée d'examiner la question d'une édition critique de Mahâbhârata. Sont nommés : MM. Bréal, Oppert, Sénart et Barth.

M. Clermont-Ganneau commence la lecture d'une communication sur la *Peregrinatio Silviæ*.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 11 — 14 mars — 1904

Die Gesetze Hammurabis und ihr Verhältnis zur mosaischen Gesetzgebung sowie zu den XII Tafeln, von D. H. Müller. Wien, Hölder, 1903, in-8°, 285 pages.

The Laws of Moses and the Code of Hammurabi, by Stanley A. Cook. London, Black, 1903; in-8°, xviii-307 pages.

F. Mari. **Il Codice di Hammurabi e la Biblia.** Rome, Desclée 1903; in-8°, 76 pages.

L'ouvrage de M. Müller contient d'abord la transcription assyrienne des lois de Hammurabi, avec une traduction hébraïque et une traduction allemande; vient ensuite l'explication raisonnée des différentes sections du code et les rapprochements qu'elles peuvent comporter avec les lois mosaïques et les lois romaines des Douze tables. Ce sont les deux parties les plus solides du livre; les traductions sont très soignées et le commentaire des dispositions législatives est très instructif et érudit; cependant l'on y trouve, en certains endroits, des déductions d'une logique très subtile et qui déconcerte le lecteur. La troisième partie, où sont proposées les conclusions générales, contient des hypothèses qui semblent fort sujettes à caution et qui ont premièrement le tort de n'être pas toujours présentées comme des hypothèses: ainsi M. M. admet l'existence d'un très ancien code dont dépendraient les lois de Hammurabi, le Livre de l'alliance et les Douze tables (l'analogie de certaines dispositions concernant les mêmes sujets suffit-elle à prouver cette communauté d'origine?); que le Livre de l'alliance remonte à Moïse; que le code de Hammurabi rend témoignage à l'historicité des légendes patriarcales (on savait

déjà que ces légendes n'étaient point fausses comme peinture des mœurs anciennes, et les rapports avec le code babylonien ne prouvent rien de plus); que Moïse a hérité de la vieille loi importée d'Ur-Casdem et de Harran par Abraham, qu'il l'a corrigée et qu'il a promulgué le décalogue (rien de tout cela ne paraît plus certain après qu'avant la découverte du code babylonien); enfin que, soit de Babylone, soit de Canaan, la vieille loi sémitique s'en vint en pays grec et de là jusqu'à Rome. A la fin du volume, on trouve d'utiles remarques grammaticales et quelques suppléments et corrections.

M. Cook nous apporte une étude très complète, méthodique et sagement critique sur le code de Hammurabi; peut-être eût-il bien fait, pour la commodité du lecteur, de reproduire d'abord in-extenso le texte qu'il commente. Il traite, en onze chapitres régulièrement proportionnés, du code babylonien (renseignements généraux), des rapports entre Babylone et Israël, des éléments législatifs (coutumes, autorités judiciaires, oracles, serments, etc.) et de la procédure, de la famille, des esclaves et des laboureurs, de la terre et de l'agriculture, du commerce, de la protection des personnes, du rapport qui existe entre le code babylonien et la législation mosaïque. La première dynastie de Babylone était-elle cananéenne ou arabe? M. C. incline plutôt vers la seconde hypothèse. Était-elle monothéiste? M. C. en doute, et il a bien raison. Il admet que le code de Hammurabi n'a pas été improvisé, mais il se garde bien de lui attribuer une source unique; il ne croit pas que le Livre de l'alliance ait été écrit avant le IXe siècle; il regarde comme assez restreinte l'influence du code babylonien sur le développement de la législation mosaïque et attribue les principales analogies entre les deux systèmes à leur commune origine non proprement arabe mais sémitique.

L'œuvre de M. Mari est moins considérable que les précédentes; elle comprend une introduction, substantielle et claire, et la traduction italienne des lois de Hammurabi, accompagnée de notes critiques, citations de passages bibliques, etc. Travail soigné. L'auteur oublie un peu que le code babylonien est un code civil, promulgué par un roi, quand il s'étonne de n'y pas trouver la notion morale du péché.

A. Loisy.

Pantagruel. Fac similé de l'édition de Lyon, François Juste, 1533, d'après l'exemplaire unique de la Bibliothèque royale de Dresde. Introduction de Léon Dorez et Pierre-Paul Plan. Paris, Mercure de France, 1903, XLIX p.-95 fos in-16.

Le volume reproduit par MM. Léon Dorez et Pierre-Paul Plan [1] est le seul spécimen connu de la seconde édition du livre I de *Panta-*

1. MM. D. et P. ont publié leur reproduction photographique deux jours après l'apparition d'un fascicule de la *Revue des Etudes rabelaisiennes*, contenant les premières feuilles d'une réimpression textuelle du même *Pantagruel* de Dresde.

gruel. Il appartient aujourd'hui à la Bibliothèque royale de Dresde. Son texte est intéressant et fournit des variantes utiles. Cependant quelles que fussent sa rareté et sa valeur, il n'avait pas été reproduit intégralement avant ces derniers temps, et il n'a pas encore été étudié à fond. Seul, Gottlob Regis en avait relevé les variantes, avec plus ou moins d'exactitude, à la suite de la traduction allemande de Rabelais qu'il fit paraître de 1832 à 1841. C'est de son travail que se sont servis les plus récents éditeurs du *Pantagruel*. Mais le texte de Dresde méritait d'être reproduit en entier.

MM. D. et P. emploient trois pages de leur introduction à réfuter une opinion de Montaiglon, lequel n'aimait pas les fac-similés mécaniques, et à établir que seul l'emploi de la photogravure supprime toutes les erreurs possibles de transcription. Dans le cas particulier du *Pantagruel* de Dresde, on pouvait en effet songer à une reproduction photographique : le volume ne présente pas de difficultés paléographiques ; les abréviations qui s'y trouvent employées sont très simples ; et tout le monde pourrait le lire dans l'original, avec moins d'agrément certes que dans une édition moderne bien ponctuée, mais enfin sans grande difficulté. D'où il semble résulter que le meilleur moyen de le reproduire, c'est la photogravure. Mais ici, je prie de remarquer que si rien n'est plus exact qu'un bon fac-similé, rien en revanche n'est plus dangereux qu'un fac-simile, je ne dis pas même *mauvais*, mais seulement *passable*. La série ancienne des fac-similés de l'Ecole des Chartes en fournit la preuve, et malheureusement la reproduction de MM. D. et P. en témoigne également.

En effet, supposons que l'on veuille donner une édition critique du l. II ; on se dira qu'il est inutile de recourir à l'original puisqu'il en existe une reproduction photographique. Or voici quelques unes des fautes que l'on sera exposé à commettre. Au f° 33 v° ligne 9, Rabelais parle d'un « crucifix a cheval ». Probablement, cette image dut scandaliser l'un des anciens possesseurs du volume original, car le mot « crucifix » a été énergiquement barré à l'encre. Or cette rature n'est pas reproduite dans l'édition Dorez-Plan. Bien plus, celui qui a retouché le cliché en voulant rétablir le mot qu'on ne lit plus très bien, l'a orthographié « cruc*e*fix ». Et voilà comment un fac-similé peut devenir absolument fautif. — De même au f° 52 v° l. 16, le texte original porte : « de la *maĩ* », ce qui se lit : « de la *main* ». Sur le fac-simile, le signe de l'abréviation n'est pas venu, et on lit : « de la *mai* ». — Pareillement : f° 52 v° l. 18 : Orig. « en ce poĩt » ; f.-s. « en ce po*i*t » ; — f° 55 v° l. 15-16 : Orig. « respon*d*it » ; f.-s. « respon*b*it » (la marge a mangé la partie du *d* qui commence la ligne, en sorte que le *d* gothique est devenu un *b*.) ; — f° 58 v° l. 2 : Orig. « onc ne *f*eis » ; f.-s. « onc ne *s*eis » ; — f° 58 v° l. 12 : Orig. « deh*a*it » ; f.-s. « deh [*lettre illisible*] it » ; — f° 58 v° l. 25 : Orig. « qu'il me doĩt » ; f.-s. « qu'il me do*i*t » ; — f° 85 r°, l. 20 : Orig.

« *du* tout » ; f. s. « d*ir*tout » ; — f° 85 v°, l. 1 : Orig. « Carpal*im* » ; f. s. « Carpal*nn* » ; — f° 87 r°, l. 24 : Orig. « be*l*istres » ; f. s. « be*u*s-tres » ; — f° 87 v°, l. 23 : Orig. « gro*b*is » ; f. s. « gro*d*is » — f° 88 r° l. 1 : Orig. « reins : » ; f. s. « reins, » (en retouchant le cliché, on a arrangé l'*r* qui sur l'original est au-dessus de la ligne, et on a dessiné une virgule à la place des deux point qui sans doute n'étaient pas venus) ; — f° 89 v°, l. 26 : Orig. « d*e* roys » ; f. s. « d*c* roys » ; — f° 89 v°, l. 28 : Orig. « trou*b*ler » ; f. s. « trou*d*ler » ; — f° 91 r°, l. 27 : Orig. « d*e*esses » ; f. s. « d*c*esses ».

Ma collation n'a porté que sur 14 f^os^ pris au hasard : si je l'avais poussée plus loin, nul doute qu'elle ne m'eût fait découvrir d'autres leçons fautives de la réédition. Celles que je cite n'ont point une importance capitale, assurément, mais elles suffisent à montrer que si le fac-similé de MM. D. et P. n'est point assez bon pour remplacer l'original, il est, en revanche, dangereux, puisqu'il se présente comme pouvant remplir cette condition ; et nous sommes bien forcés de regretter que les éditeurs n'aient pas cru devoir adopter un procédé de photogravure, plus coûteux peut-être, mais aussi plus exact [1].

MM. D. et P. font précéder leur texte d'une introduction qui remplit, en tout, 28 pages d'un très petit in-16, imprimées en très gros caractères. Or, dans ces 28 pages, ils réfutent Montaiglon, comme je l'ai dit, décrivent le volume de Dresde, racontent son histoire, et, même, ils étudient la valeur critique du texte qu'il contient. On ne s'explique pas, tout d'abord, comment un tel programme pourrait être réalisé en si peu de place. Et en effet, il ne l'est pas.

Voyons la description bibliographique. Elle commence par un relevé sévère des fautes commises par Regis, par Brunet, par Montaiglon et par Jannet, dans la transcription du titre, l'appréciation du format et le compte des feuillets. On s'attendrait donc à ce que MM. D. et P. n'eussent pas commis d'erreurs eux-mêmes. Cependant : 1° dans la transcription de l'ex-libris qu'une main du XVIe siècle a inscrit au dernier f° v° de l'original, ils lisent « rendra » au lieu de « r*a*ndra », et impriment ce qu'ils lisent ; 2° en déchiffrant la note allemande d'Ebert, pourtant d'une bonne écriture moderne, ils commettent encore deux fautes de lecture : « *frühren* » pour « *frühern* », et : *roter Schrift* » pour « *Rothstift* ».

Je sais bien que ces fautes sont légères, mais dans une description bibliographique, il me paraît qu'une rigoureuse exactitude est nécessaire ; et il n'y a pas, d'autre part, de raison pour se montrer moins sévère envers MM. D. et P. qu'eux-mêmes ne l'ont été à l'endroit de leurs devanciers. Je ne leur reprocherai point, d'ailleurs, d'avoir fait leur description trop courte, encore que je la trouve telle. En pareille

1. Sur le cliché du titre même, le cachet de la Bibliothèque de Dresde n'est pas venu.

matière, il n'est point de règle fixe ; certains bibliographes noteraient jusqu'aux plus petites particularités du volume qu'ils décrivent, d'autres se borneraient à énoncer ses caractéristiques. Pourtant, il me semble que, puisque MM. D. et P. observent que la numérotation des chapitres est fautive dans le corps du volume, ils auraient dû remarquer qu'elle l'est aussi, mais d'une manière différente, dans la table ; puisqu'ils mentionnent la déchirure du f° 91, ils auraient pu mentionner celles des f°s 3 et 59, ainsi que les piqûres de vers ; et enfin, il aurait peut-être été bon de donner le nombre de lignes à la page et les erreurs du titre courant.

Après la description, MM. D. et P. font l'histoire du *Pantagruel* de 1533 : ils nous montrent qu'avant la Bibliothèque de Dresde, le volume eut pour possesseurs le comte Henri de Brühl et le comte d'Hoym. Dans le catalogue des livres du comte d'Hoym — auraient-ils dû ajouter — on ne trouve mention que du *Pantagruel* et non pas des deux autres pièces. D'où il faut conclure sans doute qu'à cette époque le *Pantagruel* était en tête du volume, et que c'est par une simple inadvertance — fréquente dans les catalogues du XVIIIe siècle et même encore dans ceux du XIXe — que le libraire Gabriel Martin a omis d'indiquer les deux autres opuscules. L'ordre des trois pièces aura été modifié lors de la nouvelle reliure, exécutée vers 1840.

Le chapitre qui fait suite à l'histoire du volume de Dresde est consacré à l'examen critique du texte. A la vérité, ce chapitre ne nous apprend pas grand chose et il est très superficiel. Puisqu'ils se contentaient de donner un fac-similé et qu'ils ne faisaient point une édition savante, MM. D. et P. auraient parfaitement pu se dispenser d'apprécier la « valeur critique » (selon leur expression) du texte de Dresde. S'ils l'entreprenaient, il fallait donner une étude approfondie, basée sur l'examen de *toutes* les variantes. Or, ils ont simplement conféré trois morceaux pris au hasard dans l'édition Marty-Laveaux, avec les passages correspondants de leur fac-similé. Ce dénombrement incomplet des variantes ne pouvait leur fournir de bases solides ; et d'autant moins qu'ils se servaient pour leur comparaison, d'un texte de seconde main, l'édition Marty-Laveaux.

D'ailleurs, l'étude critique qui nous est promise sur le titre, se réduit en réalité à deux pages et demie, où l'on constate brièvement : 1° Que le volume de Dresde suit le texte de l'édition de Lyon, Cl. Nourry, in-4° (ce qui paraît a priori assez nécessaire puisque c'est la seule qui ait été publiée antérieurement à lui) ; 2° qu'il contient « une notable quantité » de fautes d'impression, et « un certain nombre » de passages ajoutés, dont ceux qui ont été supprimés dans les éditions postérieures sont « pour la plupart » des attaques contre la Sorbonne ; 3° qu' « il est possible » que la cause de ces suppressions ait été les poursuites intentées contre Rabelais par la Sorbonne, dont une lettre de Calvin nous fournit la première mention ; 4° que

le volume de Dresde présente avec les dernières éditions « de grandes différences dans le style et dans la graphie »,—ainsi que J. Ch. Brunet l'avait remarqué dès 1852. Et sur ce vient une longue citation tirée des *Recherches bibliographiques et critiques sur les éditions originales... de Rabelais* (Paris, 1852, in-8°) dudit J. Ch. Brunet. Cette citation pourra paraître longue : elle remplit plus de la moitié des pages que MM. D. et P. ont consacrées à étudier la « valeur critique » de leur texte. De plus, les aperçus de Brunet, encore qu'excellents pour l'époque dont il datent, sont bien démodés aujourd'hui, et paraissent fort éloignés de la rigueur philologique que l'on exige en ces sortes d'études. On leur aurait préféré un travail original. Je comprends que MM. D. et P. ne l'aient point voulu faire. Mais leur extrait d'un ouvrage très connu et vieilli ne le remplace en rien.

L'introduction se termine par une promesse : l'un des éditeurs annonce qu'il démontrera que, pour trois des quatre livres de son roman, Rabelais a publié des éditions *corrigées* postérieures à celles de Juste (1542) et de Fezendat (1552), qu'ont adoptées les derniers éditeurs. Gaston Paris, dans un article qu'il aurait fallu citer [1], disait déjà en 1869 qu'il serait bon de prendre pour base d'une édition un autre texte que celui qu'ont choisi Marty-Laveaux, Jannet et Montaiglon. Souhaitons qu'on nous démontre bientôt que Gaston Paris avait raison.

Jacques BOULENGER.

Jean DARCY. **France et Angleterre. Cent années de rivalité coloniale. L'Afrique.** Paris, Perrin, 1904. In-8°, 481 pages.

Le titre du livre dont M. Jean Darcy nous donne aujourd'hui le premier volume est inquiétant. Et ce n'est pas le titre seulement qui nous fait craindre que l'auteur n'ait pas apporté, à l'examen des problèmes de l'histoire contemporaine, la sérénité — souvent faite de sacrifices amers, mais nécessaires — de l'historien. Il est trop évident que, pour lui, l'histoire du XIXe siècle se réduit presque à un duel entre la France et la perfide Albion. Il tient à ce scénario quelque peu mélodramatique, au point d'oublier dans son « avertissement » ce qu'il sera obligé de reconnaître plus loin dans son texte, à savoir que, pour montrer la Grande-Bretagne opposée à « toutes nos tentatives d'expansion », à « tout accroissement de notre domaine », il convient de faire au moins abstraction de la Tunisie. Partout, à l'en croire, la France « s'est heurtée à l'Angleterre acharnée à lui couper la route et à réprimer son élan ». C'est là une vue sentimentale des choses. L'Angle-

1. *Revue critique*, 1869, I, p. 149.

terre a voulu sa propre grandeur, sa propre richesse ; lorsqu'elle nous a rencontrés sur son chemin, elle nous a repoussés avec une brutalité toute britannique, absolument comme le Londonien affairé, sur le trottoir de London-Bridge, donne une bourrade à l'innocent promeneur qui a oublié de prendre sa gauche. Mais supposer chez le *business man* un perfide désir de « réprimer l'élan » du touriste, c'est lui prêter, en vérité, des sentiments qu'il n'a point. Palmerston est peut-être (depuis Pitt) le seul homme d'État anglais qui réponde au signalement donné par l'auteur.

M. D. remonte jusqu'à Guillaume le Conquérant (c'est encore plus vieux que Conradin de Hohenstauffen !) pour prouver que « pas un des vingt-deux souverains qui depuis l'arrivée des Normands jusqu'à la mort d'Élisabeth se succédèrent à Londres, ne vécut en paix avec les rois de France ». J'avais cependant entendu dire que, tout compte fait, Élisabeth elle-même ne fut pas pour Henri IV une trop mauvaise amie, et, après elle, il me semblait que les étendards du Lord Protecteur avaient voisiné, sur le champ de bataille des Dunes, avec ceux de S. M. Très chrétienne [1].

C'est dire que M. D. n'aborde peut-être pas ce sujet délicat avec tout le sang-froid désirable. Et qui donc, en pareille matière, peut être assuré de parler le langage de l'impartiale histoire ? Pas moi, sans doute, plus que d'autres. Au moins faut-il faire effort pour se tenir à égale distance de l'anglomanie et de l'anglophobie.

Le livre de M. D. contient en réalité trois parties : la première, relative à l'expédition d'Alger, est un travail d'histoire diplomatique ; la troisième est un morceau de politique étrangère sur la veille, le jour et le lendemain de Fachoda ; entre deux, des récits de transition, souvent écourtés [2], et qui tiennent à la fois du livre d'histoire et de l'écrit politique.

Les chapitres relatifs à Alger sont les plus intéressants. Aussi bien, ce sont ceux qui servent le mieux les vues de l'auteur. Jalouse de voir la France redevenir une puissance maritime, l'Angleterre a tout fait pour empêcher notre établissement en Algérie, encore qu'il ne faille point rendre le cabinet de Londres responsable de toutes les frasques

---

1. Mais M. Darcy en est encore (p. 9) à regretter que la France et l'Angleterre ne soient pas restées une seule nation, « mélange de Latins, de Francs et de Gaulois (!) », des Alpes à la mer d'Irlande. Macaulay (*Hist. of England*, ch. 1) a d'avance réfuté ce paradoxe. — P. 6, M. D. accuse l'Angleterre d'avoir abandonné Napoléon III, « jusques et y compris la catastrophe finale » ; c'est oublier que Bismarck put montrer à l'Angleterre certain petit papier relatif à la Belgique. Il serait aussi décent de se souvenir que la générosité anglaise vint au secours des Parisiens, et que le cabinet anglais tendit la perche au gouvernement de la Défense, en l'invitant à se faire représenter à la conférence de Londres, de mentionner l'intervention de Victoria en 1875. Je ne vois point là ce perpétuel misogallisme qui, d'après M. D., crève les yeux.

2. Silence presque complet sur la crise de 1840.

d'un agent consulaire. Mais, si le récit de M. D. est instructif et captivant — malgré le style pompeux et vague, vrai style « quai d'Orsay », — il ne nous inspire qu'une confiance limitée, tant la documentation est peu précise. Les renvois sont donnés de la façon suivante : « *Affaires étrangères* », « *Record office* », sans références. Les Mémoires, en particulier ceux de d'Haussez, sont traités comme des sources de même valeur que les documents immédiats (p. 130) [1]. Comme si les acteurs des événements n'avaient pas pu, à distance, grandir et surtout systématiser leur rôle ! Il est visible, par exemple, qu'au moment même Polignac était bien hésitant sur ce que l'on devait faire de l'Algérie (p. 142). Ajoutons que, fidèle à une détestable habitude des historiens de la diplomatie, M. D. constitue quelquefois des conversations, mises en style direct et entre guillemets, avec des documents d'origines diverses [2]. La critique ne saurait protester avec trop de vigueur contre de pareils procédés.

De la question d'Alger, M. D. saute d'un bond à l'affaire tunisienne (p. 199), « peut-être la seule fois dans notre histoire coloniale que ce pays (l'Angleterre) ne chercha pas à s'opposer à notre expansion », et au partage du bassin du Niger. Il juge avec la sévérité nécessaire le traité Ribot de 1890. Il expose avec clarté l'histoire du Congo.

Puis il arrive à Fachoda. C'est ici qu'il faut dire : *Incedo per ignes*... C'est ici surtout que les documents nous manquent et qu'on est tenté de suppléer au silence des Livres jaunes, bleus ou verts par des racontars diplomatiques, des propos de salon, des conjectures de journalistes [3]. La lumière est si peu faite sur ces événements récents qu'il est tel de nos agents diplomatiques dont on ne sait encore s'il faut dire, avec les uns, qu'il est un grand homme, avec les autres, qu'il est un incapable, un vaniteux, dont l'infatuation confine à la trahison [4].

---

1. De même, p. 131 n. 2, pour un entretien entre Stuart et Polignac, ce n'est pas une source suffisante que « Gaffarel, *l'Algérie* (*sic !*) ».

2. Ou bien donne entre guillemets, comme MM. Hanotaux et Sorel, des résumés de documents.

3. P. 402. La lumière n'est pas faite notamment sur la note Berthelot du 17 mars 1895. Dans les pages suivantes, mêmes incertitudes sur l'attitude réelle de l'Allemagne à cette date. Quant à la proposition qui nous aurait été faite (p. 408) en 1899, « aux termes de laquelle la question douloureuse qui depuis vingt-neuf ans divisait la France et l'Allemagne devait être tranchée d'une manière également honorable pour les deux parties », j'avoue ne pas comprendre ces paroles sibyllines. Quelle solution honorable pour la France, en dehors du libre consentement des populations ? Les références sont (n. 1) : « Renseignements particuliers : récit d'un témoin ». — D'hier seulement nous en savons un peu plus sur l'attitude de la Russie.

4. M. D., sans aller aussi loin, s'étonne (p. 428 et suiv.) de l'obstination avec laquelle le quai d'Orsay maintient cet agent à son poste. Et il semble bien que le *Livre vert* de 1895-96 (cité p. 478, n. 1) contienne contre cet agent des charges accablantes.

Comment, en de telles obscurités, porter sur les faits un jugement solide ? Je vais me borner à dire ce qui me paraît clair.

M. D. est d'accord avec le père de l'anthropogéographie — j'ai nommé Hérodote — pour soutenir que l'Égypte est un don du Nil, et il en conclut (p. 346) : « Les immenses espaces qui... constituent le bassin du Nil et de ses affluents sont le prolongement logique de l'Égypte ». Il démontre (p. 348) que le maître, quel qu'il soit, du Delta doit nécessairement avoir en mains les clefs de ces immenses réservoirs dont le plus ou moins d'écoulement apporte au pays de Misr la famine ou la richesse.

Or la France, par son *gran rifiuto* de 1882, a laissé l'Angleterre prendre seule en charge les destinées de l'Égypte. Je sais bien que M. D. passe rapidement sur les fautes accumulées à cette occasion. Cela ne fait point qu'elles n'aient été commises. Responsable de l'Égypte, l'Angleterre ne pouvait permettre — même avant l'éclosion du projet de Cecil Rhodes — à une grande puissance européenne [1] de s'établir sur un point quelconque de la ligne fluviale qui va des Lacs équatoriaux à Ouadi-Halfa. Il faut, si dur que soit l'aveu, il faut avoir le courage de le reconnaître. Et lorsque, dès 1894, M. Delcassé envoyait M. Liotard vers l'Est « *en lui désignant le Nil comme terme de sa mission* », nous avions déjà perdu le droit de prétendre que notre politique vis-à-vis de l'Angleterre fût une politique « amicale ».

Mais que dire de la suite? Après la déclaration fameuse de sir Edward Grey, qui est du 28 mars 1895, notre gouvernement était averti. A cette déclaration publique, officielle et répétée, il ne sert de rien d'opposer des conjectures, ni même (p. 398) les déclarations de lord Kimberley. Celles-ci, plus modérées dans la forme, ne retirent à celles-là rien d'essentiel, ni en ce qui concerne l'Égypte, ni en ce qui concerne le Nil (le fleuve Nil) lui-même. Elles montrent seulement qu'un arrangement aurait peut-être pu se négocier en ce qui concerne le Bahr-el-Ghazal, *parce que le Bahr-el-Ghazal n'est pas un facteur direct de l'inondation dans le delta*, au même titre que le Nil blanc ou le Nil bleu. Raison de plus pour accuser l'impéritie, la folie de nos ministres, qui pouvaient accroître la sphère d'action de la France sans léser les intérêts légitimes de l'Angleterre. Mais ils voulaient « tirer la queue du lion britannique ».

A la politique d'entente, ils ont préféré une politique que M. D., reprenant un mot de M. Robert de Caix, appelle une « politique femelle » et que j'appellerai plutôt une politique d'enfant, de l'enfant qui joue une niche à son camarade et qui, ensuite, s'étonne que le camarade se

1. Et voilà pourquoi l'Etat du Congo, à cette date, l'inquiétait moins que la France Maintenant que le Congo gêne la politique anglaise, ne voit-on pas sir Charles Dilke nous en faire bénévolement cadeau ?

fâche. La marche vers Fachoda, les dénégations répétées à la tribune [1], l'aveu tardif, l'effroi à la veille de la catastrophe, les arguties diplomatico-juridiques de la fin, rien de tout cela n'était digne de la France. Dans le cours du XIXe siècle, il est bien vrai de dire, sans aller jusqu'à partager le sentiment de M. D., que la politique de l'Angleterre ne fut pas toujours ni généreuse, ni loyale ; mais, dans l'affaire de Fachoda, il faut avouer que tous les torts ne furent pas de son côté. Je crois que c'est ce que l'on dira le jour où les passions seront éteintes, le jour où ces événements seront entrés dans la paix de l'histoire.

La politique de Fachoda ne pouvait avoir qu'une excuse, le succès [2]. Or M. D. a prouvé surabondamment que rien n'avait été fait pour préparer le succès : ni la composition de la mission, ni les soutiens disposés sur la ligne de l'Oubangui, ni notre politique abyssine, rien ne rendait ce succès possible. Aussi M. D. ne songe-t-il pas à faire peser sur le seul cabinet de 1898 (p. 445) la responsabilité d'un échec que les fautes entassées depuis 1895 (je dirais même depuis 1894) rendaient inévitable.

Un second volume sera consacré à Madagascar et aux autres parties du monde. J'ai peur qu'il ne soit trop exclusivement, comme celui-ci, consacré à exacerber les rivalités franco-anglaises. En vérité, il semblerait que la France et l'Angleterre soient seules au monde et que la France n'ait jamais rencontré sur sa route d'autre obstacle que l'obstacle britannique ! Je sais bien que nos rivalités coloniales avec d'autres peuples tiennent peu de place à côté de cette rivalité foudamentale, pour la simple raison que nous sommes, après l'Angleterre [3], la plus grande puissance coloniale du monde. Mais, à régler par la force [4] tous les conflits qui peuvent naître entre la France et l'Angleterre, je ne vois pas du tout ce que la France peut gagner, je frémis de voir ce qu'elle peut perdre. Et je ne me sens pas d'humeur à travailler pour le roi de Prusse..., ou même pour le tsar de toutes les Russies.

Henri HAUSER.

---

1. Et dans les conversations diplomatiques. Encore le 18 sept. 1898, on dit (p. 448, n. 1) à Sir Edmond Monson : « En réalité, il n'y a pas de mission Marchand. »

2. On a prêté au chef de la mission ce mot : « C'est m'envoyer prendre Berlin avec quatre hommes et un caporal ». Voilà qui juge le cabinet de 1895.

3. La Russie doit être comptée à part, à raison du caractère « continu » de son empire.

4. Comme paraît le désirer en terminant M. D. (p. 473 n. 1) : « Puisse la France, lors des grandes liquidations de l'avenir, trouver des serviteurs dignes d'elle! »

P. J. Möbius. **Ausgewæhlte Werke :** Band 1. *J. J. Rousseau.* Mit Titelbild und Handschriftprobe. In-8°, pp. xxiv, 312. Band 2 und 3. *Gœthe.* 1. und 2. Theil. Mit Titelbild und Tafel. In-8°, pp. x, 264 et 260. Leipzig, Barth, 1903. Prix par vol. : 3 mk.

I. Les médecins se sont volontiers occupés de Rousseau. Un aliéniste bien connu en Allemagne, M. le Dr Möbius, a donné une seconde édition du livre qu'il lui avait consacré en 1889 (On trouvera dans la *Revue des deux Mondes* du 1er février 1890 à propos de cette publication un article de M. Brunetière : *La folie de J.-J. Rousseau*). Sans documents nouveaux, mais très informé de tout ce qui s'est publié sur Rousseau, M. M. s'est tenu surtout aux abondants renseignements que l'écrivain lui-même lui fournissait. Les infirmités très connues de la jeunesse sont analysées avec toute la franchise de langage du médecin ; dans la maladie assez mal caractérisée qui fit quitter à Rousseau les Charmettes en 1738 M. M. veut trouver une neurasthénie ; les troubles des voies urinaires s'expliquent pour lui par la présence d'une valve musculaire au col de la vessie. Mais toutes ces affections ne sont qu'accessoires dans le cas de Rousseau et indépendantes du mal dont il avait reçu le germe en naissant, le délire de la persécution, pour lequel il peut offrir un exemple classique. Les premiers symptômes un peu positifs se rattachent aux complications que provoqua l'apparition de l'*Émile*. L'auteur montre alors comment se forme peu à peu, dans l'esprit du fou, l'image du complot tramé contre lui et les racines qu'avaient dans la réalité toutes ses appréhensions. La longue lettre à Hume du 10 juillet 1766 présente la preuve la plus nette de la manifestation du mal ; dès lors il ne fait que se développer avec une alternance de crises et de rémissions, et M. M. en suit les phases dans les Lettres, dans les *Dialogues* et dans les *Confessions* qui ne sont pas moins que ceux-ci l'apologie d'un dément; enfin, à une dernière période d'accalmie, c'est-à-dire d'épuisement de l'organisme, succède la mort pour laquelle M. M. écarte l'idée de suicide et qu'il attribue à une paralysie du cœur.

L'enquête est adroitement menée et très consciencieuse. Elle corrigera bien des jugements outrés sur Rousseau, sur son orgueil, son insociabilité. Je crois cependant qu'elle pèche par excès d'indulgence. L'auteur a trop cédé au besoin de charger les ennemis ou les anciens amis de Rousseau, Diderot, par exemple, qui n'était pas si fielleux ni si vindicatif (p. 81)[1]; lui et les autres étaient après tout excusables d'ignorer qu'ils avaient devant eux un cas de folie dont l'éclosion, M. M. l'avoue le premier, fut très tardive. En outre, le moment où, dans l'entourage de Rousseau, des torts réels devaient engendrer la série inextricable des torts imaginaires n'apparaît pas assez nettement :

1. Tronchin était loin aussi d'avoir la réputation d'un *charlatan* p. 96).

il est vrai qu'il est bien difficile à fixer. Malgré ces réserves, les critiques sauront gré à un homme du métier d'avoir donné son avis dans une question qui dépasse leur compétence[1].

II. Si une *pathographie* sur Rousseau ne surprend personne, elle étonnera peut-être quand Gœthe en devient l'objet. Pour M. M., il est vrai, les idées de santé et de maladie sont d'une relativité que ne soupçonne pas le commun des hommes, et à ses yeux, tout ce qui s'écarte de la norme ordinaire est du domaine pathologique, tout présente alors un cas de *dégénérescence.* Une critique superficielle s'était habituée à voir dans Gœthe un modèle admirable de santé intellectuelle et physique, d'équilibre harmonieux de toutes les facultés : M. M. va nous prouver que des troubles de tout genre ont rempli cette longue existence, et de plus qu'à eux seuls nous devons les fruits les plus merveilleux du génie de Gœthe, qu'en dehors d'eux le poète rentré dans l'état normal ne nous a rien donné de digne de lui. Il commence par relever dans son œuvre toutes les descriptions qu'a tracées Gœthe lui-même de ces états pathologiques qui forcément doivent y tenir une large place, puisqu'elles correspondraient à des phénomènes personnels. Mais en mettant *Werther* et *le Tasse* de côté, il ne reste presque rien qui nous permette de conclure de tous les cas de désordres psychiques analysés ou effleurés par Gœthe à une autoconfession. Il n'y a été qu'un observateur curieux, partageant sur ces questions l'intérêt et aussi les préjugés de ses contemporains. Dans cet examen littéraire peu probant pour la thèse de l'auteur on recueillera du moins d'utiles observations du spécialiste : sur la folie de Gretchen, sur celle du Tasse, sur la figure du harpiste dans *Wilhelm Meister*, etc. (L'expérience du *Kanonenfieber* dans la *Campagne in Frankreich* a été oubliée). Comme il l'a fait pour l'œuvre, M. M. recherche maintenant dans la vie même de Gœthe l'élément pathologique. Nous suivons avec intérêt le détail de toutes ses maladies : tuberculose probable en 1768, troubles nerveux en 1773, grave influenza en 1780, de même en 1801, avec symptômes de méningite et herpès facial, retour de l'ancienne affection tuberculeuse en 1823 et encore en 1830. Ce sont les grandes crises qu'a traversées Gœthe : sur les maux moindres, sur son humeur très facilement variable, son empressement à user des médecines, ses cures balnéaires presque annuelles l'auteur nous renseigne abondamment et avec compétence. Mais il a fait plus ; il a cherché si quelque loi ne régissait pas la succession de ces affections comme leur rapport avec la production poétique, et il y a découvert un caractère de périodicité : de sept ans en sept ans apparaît une crise

---

1. P. 26. La querelle qui força le père de Rousseau à quitter Genève est de 1722 et non de *1720*. P. 310. Il y a quelques années, l'ouverture des cercueils de Voltaire et de Rousseau au Panthéon a montré que la prétendue violation des sépultures ne repose sur rien de précis.

et à chacune d'elle correspond une période d'excitation poétique en même temps qu'amoureuse : puis vient avec la maladie une période de dépression, ensuite de santé physique et de sécheresse dans la production. La thèse de M. M. est ingénieuse, et en la dépouillant de son schématisme trop rigoureux, je la crois vraie. Seulement je ne partage pas son opinion sur l'importance de ce facteur pathologique. Malgré l'accumulation de détails — ils remplissent la moitié du second volume — que l'auteur a relevés dans le Journal de Gœthe, dans ses Lettres et ses Entretiens au sujet de toutes ses maladies, le plus souvent bien bénignes, Gœthe était très sain, et c'est justement parce que chez lui l'élément vigoureux était plus fort que l'élément morbide qu'il traversait en les dominant ces sortes de bouillonnements éruptifs du génie. Après la pathologie de Gœthe, c'est celle de sa famille que M. M. étudie. Il aborde la question de l'hérédité, mais pour avouer que rien chez les ascendants n'autorise des conclusions sûres pour expliquer le génie du poète. En revanche, la sœur de Gœthe, Cornélie, sa femme, Christiane Vulpius, son fils (sa mort aurait été un suicide, p. 254) et ses petits-fils sont soumis à un examen minutieux qui aboutit à ce résultat que la famille offre un exemple typique de dégénérescence progressive.

La seconde partie de l'ouvrage, complément nouveau de la première édition, est surtout une réunion de documents. En dehors de ceux-ci l'auteur y a essayé un portrait physique et moral de Gœthe. Toutes les impressions que les contemporains ont eues du poète, toutes les peintures qu'en ont essayées leur plume ou leur pinceau sont pour lui contradictoires. Il ne veut s'en tenir qu'au masque de Gall, utilisé par Schadow et par Rauch. D'après ce masque aussi il donne un portrait moral de Gœthe en s'appuyant... sur la phrénologie. Il est convaincu qu'on a fait à Gall l'injure de rejeter son système sans l'avoir sérieusement examiné. Gœthe au contraire l'avait en haute estime et le dernier chapitre de l'ouvrage (p. 209-260) est justement consacré à exposer ces rapports du poète avec le phrénologue qui eut un moment de vogue si brillante. Ce n'est pas ici le lieu de discuter ces titres bien compromis de Gall ; mais, fondée ou non, l'étude crânioscopique de l'auteur n'ajoute rien et ne change rien à notre connaissance de Gœthe.

Certaines exagérations mises à part, M. M. a écrit un livre utile, précieux surtout par des renseignements de détail, ceux que le médecin seul pouvait donner, mais dont il faudra pour l'ensemble se servir avec précaution.

L. Roustan.

Ottokar Lorenz. **Gegen Bismarcks Verkleinerer.** Nachträge zu « *Kaiser Wilhelm und die Begründung des Reichs.* » Iena, Fischer, 1903, in-8°, p. 116. Prix : 2 mk.

Georg Rathlef. **Zur Frage nach Bismarcks Verhalten in der Vorgeschichte des deutsch-französischen Krieges.** Jurjew (Dorpat), Anderson, 1903, in-8°, p. 208. Prix : 5 mk.

I. On connaît sur la fondation de l'Empire allemand la thèse de M. Lorenz (je l'ai signalée ici même. V. n° du 4 mai 1903) qui revendique pour Guillaume Ier ce que l'opinion courante, c'est-à-dire, pour lui, la légende, la mythologie attribue à son ministre. On se doute aussi que la thèse n'a pas été acceptée sans soulever une vive discussion. M. Lorenz y est intervenu lui-même pour éclaircir certains points des plus débattus, disons pour accentuer ses affirmations. Sa brochure, œuvre de polémique où ne manquent pas les coups de boutoir, si elle n'apporte pas aux débats beaucoup de documents nouveaux, offre cependant un complément intéressant et utile à son grand ouvrage. Sur le caractère de l'empereur Guillaume, sur l'évolution de sa popularité, sur ses droits au surnom de *Grand*, droits compromis par l'initiative malheureuse de son second successeur (p. 77), il y a d'excellentes pages, en faisant le départ de l'enthousiasme de l'auteur qui ne trouve son héros déplacé dans aucun des plus glorieux panthéons de la légende ou de l'histoire. Mais l'effort principal de sa démonstration porte sur Bismarck et spécialement sur ses *Mémoires*, dont M. L. n'a pas de peine à infirmer l'autorité, sans que toutefois son argumentation emporte toujours l'assentiment (Cf. le chapitre sur l'attitude de Guillaume à l'égard du ministre dans la journée du 18 janvier 1871). Pour accuser avec tant de vivacité les *Mémoires* d'avoir faussé le sens historique du public allemand, il faut que M. L. ait une bien pauvre idée de son esprit critique. A ses yeux, l'unité a été réalisée sur les champs de bataille et non pas dans les négociations diplomatiques; c'est au souverain, organisateur et chef de l'armée, seul représentant responsable de l'État, qu'en revient le premier mérite. Bismarck a surtout celui de législateur; il est le fondateur de la constitution impériale, et M. L. revient sur la question des concessions qu'il dut faire, bien malgré lui, aux prétentions d'un *bajuvarisme* anti-national. Quand M. L. pose sa plume irritée, on se demande s'il a sérieusement attaqué les esprits mal avisés qui en voulant grandir Bismarck le rapetissent, et on garde plutôt l'impression que son livre écrit pour le défendre, en dépit de toutes les protestations très sincères d'admiration, l'amoindrit au fond. C'est presque un piquant pendant à son premier ouvrage entrepris pour glorifier Guillaume et où Bismarck tient le premier rôle.

II. L'attitude de Bismarck dans les préliminaires de la guerre franco-allemande a été une des questions les plus discutées et en particulier celle de la part qu'il a prise à la candidature Hohenzollern a

provoqué les interprétations les plus contradictoires. J'ai signalé dans la Revue (26 janvier 1903) l'étude de M. W. Schultze (*die Thronkandidatur Hohenzollern und Graf Bismarck*) dont la conclusion était que Bismarck avait été dans toute l'affaire le *spiritus regens* et qu'il avait tout mis en œuvre pour faire éclater le conflit. M. Rathlef qui n'a pas connu le travail de M. Schultze [1], mais s'appuie sur les mêmes sources que lui, aboutit à un résultat tout opposé : Bismarck a priori n'a pas voulu provoquer la guerre; il n'a pas cru non plus que la candidature Hohenzollern l'amènerait inévitablement; tous ses actes comme toutes ses paroles prouvent que la guerre lui a été imposée par le rôle du gouvernement français. M. R., très informé d'ailleurs, n'apporte pas de preuves décisives à sa thèse ; il en convient le premier et ses propres convictions restent assez hésitantes. Les historiens de Bismarck se partagent en deux groupes : ceux qui admirent sans réserves sa politique, cherchent à en pénétrer les dessous et ne lui tiennent compte que des résultats acquis, et ceux qui voudraient, confiants dans ses propres déclarations, accorder avec les lois de la morale ordinaire le machiavélisme de l'homme d'État. M. Rathlef est de ces derniers. Il n'a pas réussi à trancher le procès, mais il en a examiné les pièces avec beaucoup de pénétration et de scrupule, et sur certains points, mais sur certains seulement, il aura montré ce que la thèse de ses adversaires à d'excessif.

L. Roustan.

The Philippine Islands 1493-1803. Explorations by early navigators, descriptions, etc. Translated from the originals by Emma Helen Blair and James Alexander Robertson, with historical introduction... by Edward Gaylord Bourne. Volume III, 1569-1576, Cleveland O., The Arthur H. Clark Cy, 1903. In-8°, 317 p. — Vol. V, 1582-1583. 1903, 320 p. — *The Philippine Islands 1493-1898*. Vol. VI, 1583-1588. 1903, 325 p.

Il nous est difficile de porter un jugement sur une publication dont les éditeurs ne nous ont envoyé que des fragments. D'après les prospectus qui accompagnent ces trois volumes dépareillés, il s'agit d'une collection complète de tous les documents — explorations, descriptions, rapports des Missions, actes officiels, etc. — relatifs aux Philippines depuis la découverte jusqu'à nos jours. Primitivement, la collection devait aller seulement jusqu'au début du XIX[e] siècle. Depuis le t. VI, il a été décidé de la pousser, en 55 volumes, jusqu'à la guerre hispano-américaine. Mais pour le XIX[e] siècle on s'en tiendra à peu près exclusivement aux actes officiels.

---

1. Il ignore aussi le *Prim* de M. Léonardon dont il n'a vu que l'étude sur la question dans la *Revue historique*.

Les documents, tantôt imprimés, tantôt inédits (ceux-ci proviennent surtout des Archives de Séville), sont disposés dans l'ordre strictement chronologique. Ils sont donnés en traduction anglaise. Pour un seul j'ai trouvé le texte original espagnol en regard de la version anglaise, et je dois dire que la comparaison ne m'a pas donné une absolue confiance dans les traducteurs [1].

Je signalerai ici quelques documents importants. T. III : la relation du gouverneur Legazpi, en 1569. T. V : la très curieuse et très complète *Relacion de las Yslas Filipinas*, écrite en 1582 par le soldat Miguel de Loarca, riche en détails sur les populations, leurs mœurs, leurs croyances; les lettres du bon et grand évêque Domingo de Salazar, qui dénonce à Philippe II l'oppression des indigènes par les Espagnols. T. VI : des extraits de la *Historia de las cosas mas notables... del gran Reyno de la China*, publiée par Fray Geromino de Guzman en 1586; un Mémoire au Conseil, de la même année, qui contient tout un plan d'invasion, de colonisation et de christianisation de la Chine, etc. Ces documents fourmillent en données précieuses sur les productions des îles, le travail des mines, le commerce avec la Chine (VI, 279-289), etc.

C'est dire le haut intérêt de l'œuvre entreprise, et qui doit être menée rapidement, à raison d'un volume par mois depuis février 1903 [2]. Elle sera complétée par un index en deux volumes. Chaque volume contient trois ou quatre illustrations en phototypie d'après les documents : portraits, cartes anciennes, manuscrits ou imprimés rares, etc.

Henri Hauser.

Lettre de M. Chevaldin.

Rouen, 18 février 1904.

L'article consacré aux *Jargons de la Farce de Pathelin* par la *Revue Critique* du 1er février dernier dépasse un peu la mesure du blâme qu'il est permis d'infliger à un livre de quelque valeur.

Ce n'est sans doute pas le cas, mais on croirait vraiment lire une élucubration de débutant en quête de la petite bête ou le factum systématique d'un adversaire.

Chose curieuse, l'auteur de cette critique à jet continu commence par tomber dans le principal défaut qu'il me reproche : la prolixité. Le tiers au moins de son article est consacré à l'examen de mes notes préliminaires, au choix de mes collaborateurs, envers qui j'ai eu, paraît-il, le tort d'être trop reconnaissant; et, en attirant l'attention sur des aides de second ordre, il oublie de citer des romanistes comme MM. Constans et Jeanroy : le lecteur est bien renseigné!

Il m'accuse ensuite de ne pas avoir usé de certains ouvrages nouveaux ou d'en

---

1. T. V, p. 186-187 : « Este Relacion saco, etc. » n'est pas une signature de l'auteur, mais bien une note mise par un scribe sur un ms. « Uno de los primeros... » veut dire : « qui fut l'un des premiers... » et non : « I was also one of the first... ».

2. Je reçois à l'instant le t. IX (1593-1597), 1904, sans avoir reçu les tomes intermédiaires.

avoir consulté de trop vieux. Et qu'importe, si, par un chemin plus long, je suis arrivé tout de même à destination? Le mal a été pour moi. Mais, quand on a l'air de trouver naïf le rapprochement de *alare* « aler » (auj. *aller*) et de *amare* « amer » (auj. *aimer*), on devrait bien signaler ma conjecture personnelle sur l'étymologie *ala* « aile » : le lecteur ne verrait pas toujours que le revers de la médaille.

De même pour le mot *nonne*, dont j'ai découvert l'emploi au masculin dans un texte du XIIIe siècle; et pour le mot *wast*, qui est une restitution assez heureuse; et pour le mot *prestres* et pour la locution *parlez à moi*, dont l'explication, pour avoir été facile, n'était pas moins à fournir en son lieu.

Et nous voilà aux deux tiers de l'âpre critique! L'auteur veut bien alors se décider, — encore n'est-ce pas sans réserves, — à faire quelques constatations favorables : zèle à consulter manuscrits et anciennes éditions, connaissances paléographiques, chance d'être « arrivé, en ne se servant pas toujours de bons livres, à éviter des assertions par trop erronées » et même « à donner, des textes en question, des interprétations plausibles, acceptables à peu près ». — Mais ce n'est donc rien que cela? — Oh! fort peu de chose, quand « la méthode de travail a été défectueuse et la méthode d'exposition peu scientifique », mettant tous les faits sur le même plan, sans dégager le principal de l'accessoire.

Eh bien, n'en déplaise au peu bienveillant critique, qui me trouve même présomptueux d'avoir exprimé l'espoir que mon livre ne serait pas sans intérêt pour les lettrés ni pour les étudiants, les *Jargons de la Farce de Pathelin* sont autre chose qu'un fatras de notes péniblement ajustées; et à l'appréciation maussade d'un homme qui, pour s'être mis en arrêt devant tant de vétilles, n'a certainement pas vu la charpente de l'œuvre ni compris l'ensemble de l'ouvrage, on peut opposer ces quelques lignes de M. Vercoullie, un de mes meilleurs collaborateurs (*La Flandre libérale*, 16 septembre 1903) :

«..... Ce sont tous ces textes burlesques — [au nombre de 7, formant un total de 87 vers : mon critique dit 60!] — que M. Chevaldin est parvenu à élucider, en confrontant les leçons et les variantes de toutes les éditions et en examinant paléographiquement les manuscrits.

« Ils sont examinés dans autant de chapitres, comprenant chacun une note sur la genèse de la restitution, la restitution elle-même avec la traduction, la discussion et des observations. » — [Le manque de méthode saute aux yeux?]

« L'Introduction traite, en trois chapitres, du mot *pathelin* (probablement formé de *paterninus*) des crudités en littérature, du jargon en littérature.

« On voit, par cet aperçu, quel est l'intérêt de cet ouvrage. D'ailleurs un coup d'œil sur l'Index alphabétique, de 61 pages, convaincra tout de suite le lecteur que toutes les questions qui touchent de près ou de loin au sujet sont traitées. Elles le sont avec une savante érudition, une patiente ardeur et une ingénieuse critique. Disparates, comme elles semblent quelquefois, elles ne font pas l'impression de matériaux amenés à pied d'œuvre.

« L'auteur possède cette qualité éminemment française de former avec ses matériaux une construction dont les justes proportions annoncent la solidité et la beauté : il a fait un livre. »

M. Vercoullie étant, avec M. Ernault, reconnu par M. Bourciez, l'auteur de la critique en question, comme un savant généralement estimé, je pourrais me contenter de laisser le lecteur choisir entre les deux appréciations contraires ou s'en tenir à une opinion moyenne. Mais peut-être la fin de cette discussion ne perdra-t-elle pas à être égayée par deux petits quatrains envoyés à M. Bourciez :

« Pour un article peu indulgent.

Bien que votre docte critique
Appelle plus d'une réplique,
Merci : vous m'avez fait, Seigneur,
En me croquant, beaucoup d'honneur.

Pourtant, la science étrangère
Pour mes *Jargons* est moins sévère...
A la loi du sort j'obéis :
Nul n'est prophète en son pays! »

Pour justifier ce dernier mot, je puis renvoyer aux articles élogieux consacrés à mon travail soit par M. Salverda de Grave dans *De Nederlandsche Spectator* du 26 septembre 1903, soit par M. Paul de Reul dans la *Revue de l'Université de Bruxelles* de janvier 1904. Il est vrai que les *Annales du Midi* (XVIe année, p. 147) ne me sont pas moins favorables avec un article de M. Jeanroy.

Mais alors que signifie cet acharnement d'un seul, dans la seule *Revue Critique?* Critiquer, n'est-ce donc plus juger, mais simplement blâmer? Un fait certain, c'est que si la *Revue* avait eu le même éditeur que les *Jargons*, jamais pareil article n'y aurait paru.

E. Chevaldin.

Bordeaux, 21 février 1904.

M. Chevaldin disait naguère dans la préface de son livre qu'il n'était point effrayé à l'idée de le voir « passer sous le feu des critiques ». Il semblerait cependant que la mienne n'a pas eu l'heur de lui plaire. Qu'y puis-je? En somme, je n'ai pas dénié tout mérite à son travail : j'ai dit qu'il fallait le consulter avec certaines précautions, et que la méthode en général m'en paraissait défectueuse, par trop discursive. Je ne pense point que ce soit là excéder les droits de la critique.

Dans sa réponse, après avoir insinué que je procédais en « débutant » et en chercheur de « petite bête », M. C. déclare mon compte rendu prolixe. Et quand cela serait? C'est apparemment que, sortant de lire son livre, j'aurai reproduit sans le vouloir l'impression que m'avait causée cette lecture. M. C. me suppose d'ailleurs toutes sortes d'intentions noires. D'abord, il m'accuse d'avoir passé sous silence le nom de quelques-uns de ses collaborateurs occasionnels et bénévoles : MM. Constans et Jeanroy riront bien de l'accusation, si ces lignes leur tombent sous les yeux. Puis, à propos du fameux verbe *alare*, il me reproche d'avoir encore voulu dissimuler au lecteur sa « conjecture personnelle sur l'étymologie *ala*, aile ». Eh bien, non! Cette conjecture précisément n'est pas aussi « personnelle » que se l'imagine M. C. : il la trouvera déjà faite ailleurs, et notamment dans un livre très classique, la *Grammatik des Altfranzoesischen* de Schwan (édit. de 1893, p. 20, au bas). Voilà ce que j'ai appelé une tendance à découvrir trop souvent l'Amérique, faute d'une information antérieure assez étendue. Je ne puis donc rien retrancher non plus de mes critiques de détail. Je pourrais en ajouter d'autres, mais je m'en garderai bien : il est inutile de prolonger un débat sans intérêt pour les lecteurs de la *Revue*. Comme le dit M. C., des critiques ont été faites de son livre, peut-être plus élogieuses que la mienne : c'est le public qui lira l'ouvrage, si bon lui semble, et qui jugera en dernier ressort.

M. C. m'adresse encore deux quatrains pour égayer la discussion. Je l'en remercie et lui en fais mon compliment : cela montre qu'il n'est pas seulement philologue, mais aussi poète à ses moments perdus. Quant à la dernière phrase de cette réponse, elle prouve évidemment que M. Chevaldin se fait de l'indépendance des critiques et de celle des Revues une idée toute spéciale. N'insistons pas.

E. Bourciez.

— Nous avons reçu de M. Alphonse Roersch, chargé de cours à l'Université de Gand : *Chr. Ischyrius Homulus*. Texte latin publié avec une introduction et des notes. Gand, Librairie néerlandaise, 1903, in-8°, pp. xliii, 63. Prix : 3 fr. Il s'agit de la moralité bien connue de l'homme surpris par la Mort dans une vie de plaisirs, abandonné de ses amis et de ses parents, et soutenu seulement par *Virtus* et *Cognitio* sur la route suprême. C'est une traduction latine du drame flamand de

P. Diesthemius, *Elckerlyc*, dont il existe de célèbres versions anglaise et allemande. Le texte dont on a huit éditions a été publié sur l'édition princeps de 1536; l'éditeur donne les variantes de quatre éditions qu'il a eues sous les yeux (Il y a une erreur p. XXVII; l'édition C de 1538 n'entre pas en ligne; cf. p. XX). Dans l'introduction, M. R. nous fournit quelques renseignements sur l'auteur, Christiaen Stercke, dont on ne sait presque rien, si ce n'est qu'il fut de 1517 à 1532 un *prothodidascalus* peu brillant de Maestricht et qu'il a laissé outre la présente comédie un pieux recueil, *Hortulus animae*, Anvers, 1533. Dans les notes M. R. ajoute des détails sur la langue et le style de la comédie, renvoyant aux ouvrages de Bolte et de Logeman pour la comparaison avec l'original. — L. R.

— M. H. JELLINGHAUS a publié en brochure une conférence faite à la société de théologie d'Osnabrück : *Ossians Lebensanschauung* (Tübingen und Leipzig, Mohr, 1904, in-8°, p. 61. Mk. 1. 20). C'est un essai de caractéristique des poésies d'Ossian, mais l'auteur s'est presque borné à colliger dans le *Fingal* d'Ebrard et dans la version anglaise de Mac-Naughton, en les traduisant en allemand, d'abondants passages relatifs à la religion, à la morale, au rôle du héros et du barde, au sentiment de la nature, etc. L'esquisse du début sur l'authenticité des poésies que M. J. ne met pas en doute, n'apporte rien de nouveau à la question. — L. R.

— Le 7e fascicule du *Schwäbisches Wörterbuch* de M. H. FISCHER, — Tübingen, Laupp, 1903, in-4°, 3 mk., — comprend les colonnes 961 à 1120 et va de *Bett* à *Bindet* (le *b* et le *p* ne faisant qu'une seule lettre). Parmi les articles les plus détaillés de cet excellent répertoire dialectal, je relève particulièrement : *Pfaff* et ses composés; *Pfanne*, avec nombre de locutions proverbiales; *Pfarrer, Pfeife*, *Pfenning*, *Pfingsten* (dictons ruraux), et *Bier* (*Bierfass*), où toutefois je n'ai pas trouvé la phrase qu'en Alsace on prête aux bourgeois de Munich : « *Am Morgen bin ich ein Bierfass, und am Abend bin ich ein Fass Bier.* » A noter, sous *Pfalz*, le calembour avec *pfalts* = *behalte es*, sorte de répétition, à douze siècles de distance de la mutation consonnantique *p* > *ph* > *pf*. — *Beuelein*, diminutif historique de *Beule* (979) vit encore en Alsace sous la forme (colmarienne) *piwele*, « petite pustule, bouton de fièvre », etc. — Il n'est pas probable que *Beutel* et *beuteln*, malgré le sens, doivent rien au fr. *bluteau* et *bluter*, ce dernier ayant passé par les formes *bureter, buleter, beluter*. — Sous *Pfauengigel* « Radhaube », l'auteur donne sous toutes réserves une étymologie licencieuse. Il ne me sied guère de me prononcer là où il se récuse. Cependant, je dois dire que, si ce mot, qui m'était inconnu, existait en Alsace, j'aurais compris « œil de paon ». Il se peut fort bien que cette coiffure en éventail, encadrant de pasquilles d'or et d'argent le visage féminin, ait été comparée à un œil de queue de paon. — Sous *Pfeffer*, le dialecte n'a-t-il rien de pareil à la jolie locution alsacienne *wó tr pfáfr wàkst* « les pays estranges »? *I wött te wärsch* (= *ich wollte du wärest*) *wó*... c'est la façon d'envoyer « promener » un fâcheux. — Je n'ose contester que *Pfnüsel* « coryza » soit *oberelsässisch*. Toutefois, il faudrait mieux préciser : Colmar est bien de Haute-Alsace, et je n'y ai jamais entendu dire que *Schnüppe*. — J'ai relevé dans mon lexique colmarien la curieuse mutation *péfrtsán* pour *Biberzahn*. — V. H.

— Dans son *Histoire de la Philosophie moderne* (2 vol. 1895-96), M. Harald HÖFFDING avait essayé de montrer, sur le terrain historique, l'existence des quatre grands problèmes fondamentaux : psychologique, logique, cosmologique, religieux et moral. Aujourd'hui, il veut prouver, dans ses *Philosophische Probleme* (Leipzig, Reisland, 1903, 109 p.) que ces quatre problèmes ne forment que les faces diverses d'un problème unique, celui du rapport entre la continuité et la dis-

continuité de l'existence de la personnalité. Au début du XIXe siècle, c'était l'idéalisme philosophique qui défendait la thèse de la continuité; plus tard, le réalisme évolutionniste le remplaça, comme dans les fêtes antiques (cette belle image est de M. Höffding) les coureurs, porteurs de torche, se succédaient, la torche restant toujours la même (p. 6). La quatrième partie (*Wertungsprobleme*) renferme quelques curieux passages : « Le travail moral (« toute morale est un travail; si l'existence était finie, harmonique et immuable, aucune morale ne serait possible », p. 82) est l'effort pour mettre plus de continuité soit dans la personnalité individuelle, soit entre les différentes personnalités », p. 86. Et p. 94 : « La religion est devenue problématique à cause de la division du travail dans le domaine intellectuel... Depuis que science, morale, poésie se sont émancipées, il faut se demander si la vie de l'esprit a gardé sa continuité dans ce passage de concentration en différenciation. » On trouvera encore, p. 95, une excellente définition du double but de la philosophie de la religion : 1° chercher la source psychologique du sentiment religieux en comparant l'activité de ce sentiment avec les autres activités intellectuelles; 2° prouver par l'expérience ce résultat psychologique en comparant les principales formes historiques de la religion. On sait que M. H. a publié en 1901 une remarquable *Religionsphilosophie*. — Th. SCHŒLL.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 4 mars 1904.

M. le Président de la Société archéologique du Limousin annonce l'ouverture d'une souscription pour élever un monument sur la tombe de M. Louis Guibert, qui fut correspondant de l'Académie.

M. le Préfet de la Seine offre à l'Académie de lui communiquer des renseignements complémentaires sur les résultats des fouilles exécutées près du Collège de France. — M. Georges Villain, président de la Commission du Vieux Paris, sera convoqué par l'Académie.

M. Havet, président, annonce que M. Edmond Drouin a légué à l'Académie une rente annuelle de 300 francs pour fonder un prix de numismatique orientale qui sera décerné tous les quatre ans.

M. Bayet, directeur de l'Enseignement supérieur, annonce que la Délégation française en Perse, dirigée par M. de Morgan, a découvert, dans sa dernière campagne de fouilles, une statue de femme en granit avec inscription, un lion en marbre, une colonne de bronze avec longue inscription, des cylindres portant des scènes figurées, etc.

M. Pottier présente, de la part de M. Conze, une photographie de la sculpture trouvée à Pergame et publiée dans les Comptes rendus de l'Académie de Berlin (1904, p. 69). C'est une copie romaine de l'Hermès Propylaios d'Alcamènes, comme l'indique une inscription gravée sur la base. Le style, encore archaïque, est fidèlement conservé. La sculpture a été transportée au Musée de Constantinople.

M. Heuzey continue sa communication sur la reprise des fouilles de Tello. La céramique chaldéenne n'était représentée jusqu'ici que par des vases en terre ordinaire, sans nulle décoration. Le capitaine Cros a retrouvé une série de vases chaldéens en terre noire, ornés de figures à la pointe, dont le contour est avivé par une pâte blanche incrustée dans les incisions. Les sujets sont empruntés pour la plupart à la vie fluviale, oiseaux aquatiques, barques sacrées portant des étendards que surmonte le croissant du dieu lunaire Sin. Les mêmes fouilles ont fait reconnaître aussi sur les vases chaldéens un décor géométrique très complexe et très savant.

M. Clermont-Ganneau continue la lecture de son mémoire sur la *Peregrinatio* dite de sainte Silvie.

Léon DOREZ.

Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 12 — 14 mars — 1904

M. Courant : Okoubo (fait partie de la collection intitulée « Ministres et hommes d'État »); in-16 de 203 pages ; Paris, Alcan, 1903.

Le livre de M. Courant vient à son heure ; au moment où le Japon s'engage dans une aventure qui doit changer la face du monde en Extrême-Orient, il n'est pas inutile de rappeler comment s'est opérée la révolution profonde qui, en moins d'un demi-siècle, l'a tiré de son isolement, lui a fait rejeter la civilisation chinoise dont il vivait et l'a lancé toutes voiles dehors dans le courant tumultueux des idées occidentales. Cette révolution nous est déjà connue dans ses grandes lignes, mais nous n'en voyons pour ainsi dire que le dehors et nous ignorons quel fut le rôle précis des hommes qui s'y trouvèrent mêlés. Parmi ceux qui travaillèrent à édifier le régime actuel, nul ne fut plus influent qu'Okoubo. En lui consacrant une monographie fondée sur l'étude de divers ouvrages japonais publiés dans ces vingt dernières années, M. Courant a pu écrire une histoire du Japon contemporain qui manquait en France. Il a montré ce qu'était le pays en 1830, année de la naissance d'Okoubo, comment s'opéra la restauration de l'empereur au détriment de la puissance quasi-souveraine des Chôgouns, par quelles ordonnances successives le gouvernement nouveau réduisit graduellement l'importance des clans féodaux pour organiser un état moderne et centralisé, de quelle manière enfin le Japon

prit conscience de l'attitude qu'il devait adopter à l'égard des nations étrangères. L'exposé de ces réformes et de ces luttes est fait par M. Courant avec exactitude et impartialité ; on comprendra mieux, après l'avoir lu, les événements qui s'accomplissent aujourd'hui sous nos yeux.

E. CHAVANNES.

Dionysius Bar Salibi. *Expositio Liturgiae.* Edidit et interpretatus est H. LABOURT (forme le t. XCIII, 2e série des écrivains syriens du *Corpus script. christ. orient.*). Paris, Poussielgue 1903 ; in-8°, pp. 95 + 106 pp. (Prix 10 fr. ; traduction séparée 3 fr. 75).

Jacques Bar Salibi, né au commencement du XIIe siècle, prit le nom de Denys lorsqu'il devint évêque de Germanicia (Marache), en 1154. En 1166, le patriarche Michel le fit métropolitain d'Amid. Il mourut en 1171. Peu d'écrivains syriens ont été aussi féconds ; ses écrits jouissent d'une très grande autorité chez les Jacobites, ses coreligionnaires. Ses ouvrages liturgiques, exégétiques, polémiques, témoignent d'une érudition peu commune chez les Orientaux. Un bon nombre d'entre eux nous sont parvenus et ne formeront pas moins de dix volumes du *Corpus Scr. Chr. Orientalium.* M. Labourt a ouvert cette série par la publication de l'*Exposition de la Liturgie ;* elle sera continuée très prochainement par celle des *Commentaires sur le N. T.*, édités et traduits par M. Sedlacek, prof. à Prague.

L'*Exposition de la Liturgie*, ou explication à la fois littérale et allégorique (matérielle et spirituelle, comme dit l'auteur) des rites de la messe n'était pas un ouvrage tout à fait inconnu. Assemani en avait donné une assez longue analyse (*Bibl., or.*, II, p. 177 et suiv.) et Renaudot lui a emprunté, presque exclusivement, son commentaire sur la liturgie syrienne (*Coll. liturg.*, t. II). Cependant le texte était encore inédit, et la traduction intégrale n'avait point été publiée. M. Labourt a donc rendu service aux orientalistes, en leur donnant un texte nouveau, et aux érudits qui s'occupent des questions liturgiques, en le mettant à leur disposition par une traduction aussi littérale que possible. Je n'ai aucune critique à formuler sur la manière dont la publication a été accomplie ; je n'ose prétendre qu'il n'y reste aucune imperfection, mais du moins n'en ai-je point ren-

1. Puisque le nom de Michel se rencontre sous ma plume, j'en profiterai pour dire que la malveillance seule a pu répandre le bruit que je ne poursuivrais pas la publication de l'importante *Chronique* de cet auteur. Un cinquième fascicule a été mis à l'impression dès le mois de juin dernier, et c'est uniquement par la négligence de l'imprimeur qu'il ne verra pas le jour avant quatre ou cinq semaines.

contré qui vaille d'être notée[1]. L'édition est établie avec soin d'après les quatre manuscrits connus en Europe. L'un de ces manuscrits, écrit au XVIe siècle, par un Maronite d'Alep, présente des particularités assez curieuses : on a cherché à y atténuer tout ce qui paraissait en opposition avec la doctrine catholique à laquelle les Maronites, après avoir été monothélites, s'étaient rattachés à l'époque des Croisades. Mais leur ancienne tradition était encore si vivace que le copiste confond dans une même réprobation (p. 34, n. 6) Nestorius et S. Maximus, l'adversaire du monothélisme. Au reste, comme l'a remarqué M. L., le traité liturgique traduit par Assemani (*Codex liturg.*, t. V), et placé sous le nom de Jean Maron, n'est autre chose qu'un remaniement dans le sens catholique de l'œuvre de Denys Bar Salibi. — La liturgie commentée par Denys est celle qui est communément appelée *Liturgie de saint Jacques*. Comme le commentateur se contente souvent de citer les premiers mots de certaines prières, en attendant l'édition critique du texte liturgique, qui est encore à faire[2], M. Labourt a placé en tête de sa version une traduction empruntée à Renaudot, de manière à éviter au lecteur tout embarras. Une courte préface résume la vie de Denys et contient l'énumération de ses œuvres ; des tables soigneusement rédigées terminent le volume et facilitent les recherches.

J.-B. CHABOT.

Dodekapropheton, erklärt von K. MARTI. Erste Hälfte (*Kurzer Hand-Commentar zum A. T.*, Lief. 20). Tübingen, Mohr, 1903 ; in-8, 240 pages.

Die kleinen Propheten, übersetzt und erklärt von W. NOWACK. Göttingen, Vandenhoek, 1903 ; in-8, 446 pages.

Les Psaumes traduits de l'hébreu par M. B. d'EYRAGUES, Paris, Lecoffre, 1904 ; in-8, XIII-427 pages.

M. Marti nous donne, dans ce premier fascicule des Petits prophètes, le commentaire d'Osée, de Joël, d'Amos et d'Abdias, avec introduction spéciale pour chacun. Le savant exégète considère comme interpolés tous les passages d'Osée qui concernent Juda. D'une manière générale, l'hypothèse de ces interpolations et d'autres

1. A peine deux ou trois coquilles : p. 19, *pénult.* : *cum eum tremore*, pour *eum cum* ; p. 35, l. 35 : *lividitur* pour *dividitur* ; p. 41, note : *vertimur*, pour *vertimus* ; et dans le texte, p. 80, n. 7, il faut lire C *addit*.

2. Une édition des liturgies syriennes, récemment annoncée à l'étranger, ne retardera point leur publication dans le *Corpus Scr. Chr. Or.* En déclarant dans le programme de cette collection que « les ouvrages récemment imprimés ou en cours de publication ne seraient réédités qu'en dernier lieu » on n'avait en vue, bien entendu, que ceux qui avaient été publiés ou annoncés au moment où ce programme a été lancé, et il ne pouvait être question de se limiter pour l'avenir.

encore, notamment de celle qui constitue la finale du livre, n'a rien que de vraisemblable [1]. L'unité du livre de Joël est admise, et sa date placée aux environs de l'an 400. La majeure partie du livre d'Amos est authentique. M. M. pense que le prophète avait écrit lui-même ses oracles sur quelques feuillets séparés; le livret a pu être constitué au temps d'Isaïe; les principales additions sont postexiliennes, et la rédaction traditionnelle peut dater du IV[e] siècle. Le noyau primitif de la prophétie d'Abdias est rapporté au commencement du V[e] siècle; le complément (vv. 16-21) aurait été ajouté au cours du second siècle. Espérons que la suite de ce remarquable travail ne se fera pas trop longtemps attendre.

Le commentaire de M. Nowack en est à la seconde édition. Il y a été tenu compte des travaux parus depuis la publication de la première (1897). Peut-être n'est-il pas inutile de rappeler que les volumes de la collection à laquelle appartient l'ouvrage important de M. Nowack (*Handkommentar zum Alten Testament*) ne contiennent pas seulement l'interprétation critique et historique, mais une traduction du texte biblique.

« J'ai examiné avec soin *les Psaumes traduits de l'Hébreu* par M. B. d'Eyragues », écrit M. Vigouroux à S. E. le Cardinal Richard, qui a donné au livre l'imprimatur. « Depuis environ un siècle les Psaumes ont été étudiés avec un redoublement d'ardeur. Les nombreux ouvrages qu'on leur a consacrés ont éclairci presque toutes les difficultés (?). Le nouveau traducteur a mis à profit tous ces progrès de l'exégèse; sa version est exacte en même temps qu'élégante...; elle conserve de plus, dans la mesure du possible, la forme même des Psaumes, en marquant le parallélisme, ...et en distinguant les strophes. » Cet éloge est mérité. La traduction est soignée. Du reste pas de critique textuelle, et à peine est-il besoin d'ajouter que, pour ce qui regarde l'origine et l'interprétation des textes, l'auteur est strictement « traditionnel » [2].

A. L.

---

1. M. Marti suggère pour Os. IX, 13, une correction du texte, d'après le grec, qui donne un sens peu acceptable. La vraie leçon que supposent les Septante paraît être celle qui a été indiquée dans la *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, III (1898), 502-506 : *Ephraïm kaasher hittsib el has-Sittim banav*, « Comme Éphraïm a exposé ses fils à Sittim (cf. Os. V, 3), Ainsi Éphraïm conduira ses fils au massacre. »

2. Je me demande s'il y a une faute d'impression à la p. 324, n. 1, où on lit, à propos de Ps. CX, 1 : « Le texte porte littéralement : *Oracle de Jahvéh à Adoni* c'est-à-dire à *mon Seigneur*. C'est Jahvéh le souverain Seigneur qui parle à Adonaï (?), celui qui est le Seigneur de David. » Tout le monde sait que la traduction exacte serait : « Oracle de Iahvé à mon maître », et que le psalmiste, qui n'est point David, ne parle pas à Adonaï, mais à son prince.

Paul Shorey. — **The unity of Plato's thought.** — Chicago, the University press, 1903, in-4°, 88 pages.

M. Shorey, en sa qualité de « *Professor and head of the department of Greek* », pourrait, semble-t-il, avoir un faible pour la méthode stylométrique ; il ne l'a pas. Il accorde, sans doute, qu'elle peut rendre, si elle se renferme dans ses limites, quelques menus services ; mais il est surtout frappé de ses excès, et c'en est un, à ses yeux, que de prétendre découvrir entre la *République* et les *Lois* une transformation radicale de la pensée de Platon. La *Sprachstatistik* ne fournirait pas même, d'après lui, un moyen assuré de déterminer l'ordre chronologique des Dialogues. Cette énumération patiente des καθάπερ et des τί μήν, comme il dit, n'a rien appris qu'on ne sût déjà, et pour connaître, autant qu'on le peut aujourd'hui, cet ordre des écrits de Platon, pour en apprécier, en même temps, le contenu, le mieux est encore de recourir à l'ancienne méthode, la méthode littéraire et philosophique. Si elle paraît moins rigoureuse que la méthode stylométrique, elle est cependant plus compréhensive, et comme elle n'implique aucun préjugé, aucun parti pris, elle est aussi plus sûre. Elle a permis à M. Shorey de démontrer dans divers articles de l'A. J. P. et de la *Philosophical Review*, et particulièrement dans cette étude qui résume et complète ses recherches antérieures, que si l'humeur de Platon et ses opinions sur des points secondaires ont subi, avec l'âge, des modifications bien naturelles, sa pensée est restée essentiellement une.

Cette démonstration s'appuie sur une connaissance parfaite des textes, comme le prouvent les 670 notes qui, presque toutes, renvoient à tel ou tel passage des Dialogues, et sur la discussion de cette foule de commentateurs modernes, allemands surtout, qui a fait dire à Stuart Mill : « Platon est peut-être de tous les auteurs anciens celui dont l'esprit et le but qu'il s'est proposé ont suscité le plus d'erreurs manifestes ». Encore Stuart Mill n'avait-il pas prévu la méthode stylométrique à laquelle les travaux de M. Lutoslawski ont donné un moment tant d'importance ! L'érudition si variée et si étendue de M. Shorey nous inclinerait déjà à admettre l'exactitude de ses conclusions ; elle a de plus ce grand mérite de n'être pas mise, comme il arrive trop souvent, au service d'idées préconçues, et par là, faussée. Nous n'avons pas affaire à un philosophe de profession ; il n'a pas de système à défendre ; il est donc capable de lire les œuvres de Platon pour elles-mêmes, de les laisser parler, en quelque sorte, d'en mieux pénétrer ainsi le sens, comme avait fait Bonitz, et d'en goûter tout le charme. Mais s'il n'était pas tout d'abord philosophe, il l'est devenu, il est platonicien, et dès lors il comprend à merveille pourquoi les Dialogues sont, en général, si mal interprétés aujourd'hui. Il en donne, entre autres, cette raison qui surprend au premier abord et qui est cependant très vraie : nous oublions, dit-il, que Platon était avant tout

un esprit religieux et un poète, et nous exigeons de lui la solution de tel ou tel problème métaphysique, comme si nous n'en étions pas encore à la chercher; d'un autre côté, sans tenir compte de ce fait que la logique n'était pas constituée de son temps, nous prétendons trouver dans ses écrits une précision des termes et une rigueur dans l'enchaînement des idées qui ne se rencontrent pas dans ceux mêmes d'un Spinoza ou d'un Kant. Et c'est au nom de cette prétendue solution des problèmes les plus difficiles, de cette précision et de cette rigueur imaginaires, que les critiques se flattent de déterminer la date d'un dialogue, se croient autorisés à morceler une œuvre comme la *République* pour rapporter à des époques plus ou moins éloignées la composition de ses différentes parties, décident enfin que l'auteur des *Lois* et de quelques autres dialogues antérieurs a répudié la théorie des Idées.

M. Shorey n'admet pas que l'infinie variété des pensées si librement exprimées dans les dialogues les plus vivants se prête à l'application d'une méthode qui fait songer, dirions-nous, à certains procédés de mensuration, et qui a, par cela même, quelque chose de répugnant. Bien plus, cette variété et cette richesse sont rebelles, suivant lui, à tout essai d'exposition systématique. Les habiles tentatives — « *the clever attempts* » — d'une suite de commentateurs français, pour déduire tout le platonisme d'un petit nombre de principes, lui paraissent plus ingénieuses que décisives, et, pour le dire en passant, c'est aussi, avec la mention du beau travail de M. Rodier sur le Περί ψυχῆς, la seule allusion qu'il ait faite à nos compatriotes. Mais si une exposition systématique, fût-elle celle d'un Zeller, risque de dénaturer la physionomie de l'œuvre de Platon, l'exposition atomique qui étudie chaque dialogue séparément, a de graves défauts elle aussi, et il s'arrête à un compromis : après avoir traité successivement de la morale, de la théorie des Idées, de la psychologie, il passe en revue un certain nombre de dialogues pris à part, et ces deux parties aboutissent à la même conclusion, à savoir que Platon n'est pas de la race des philosophes qui ont tous les dix ans une révélation nouvelle, que dès l'âge de trente ou quarante ans sa doctrine, dans la mesure où l'on peut employer ici cette expression, était arrêtée dans son esprit et n'a subi par la suite que des variations de détail.

En morale, déjà dans les dialogues dits Socratiques, il laisse entrevoir sous une forme et avec des procédés qu'il abandonnera plus tard, le fond de sa pensée. Il a adopté, sans doute, les idées essentielles de Socrate; mais les vertus particulières, dont les définitions laborieuses font l'objet de quelques-uns de ces ouvrages, se rattachent toutes à un idéal auquel son maître paraît n'avoir jamais songé, et la préoccupation de ce Bien dont il faut se rapprocher, le console assez facilement de ses échecs dans la poursuite de ces définitions. Grâce à elle, ses conceptions morales et sociales sont mieux coordonnées que celles des plus brillants sophistes qu'il met en scène. C'est le fruit de la

dialectique, qui seule donne la certitude et seule permet de défendre ses opinions en réfutant les opinions contraires. Parallèlement à cette étude des vertus et du bien, se développe, dans la suite des Dialogues, celle de l'amitié, de l'amour, de la beauté à peine distincte du bien, qui a fourni à toute la philosophie moderne un de ses thèmes habituels. Une partie essentielle de cette morale est la polémique contre l'hédonisme qu'il ne faut pas confondre avec l'utilitarisme. Comme Socrate, Platon est utilitaire; il montre cependant que le plaisir, comme tel, ne peut être identifié avec le bien; mais la vie vertueuse est aussi la plus agréable, et la vertu est inséparable du bonheur qui tient à la prédominance en nous du λογιστικόν, qui nous fait goûter déjà la vie divine où ne se rencontrent, à proprement parler, ni peines ni plaisirs. Comment ces traits de la morale platonicienne sont épars dans tous les écrits du maître, c'est ce que M. Shorey fait voir avec une grande abondance de citations où il est impossible de le suivre.

Son interprétation de la théorie des Idées se ramène au fond à cette assertion, justifiée par une foule de textes, que Platon se borne à affirmer sous le nom d'Idées l'existence d'un absolu, dont il sait très bien qu'on ne peut pas dire ce qu'il est, et dont il sait, en revanche, aussi bien que nous, qu'il est l'occasion de difficultés insurmontables. Quelquefois, comme dans le *Parménide*, il joue avec ces difficultés, sans avoir, à aucun degré, la prétention de les résoudre. Le plus souvent il a recours aux mythes fameux qui lui permettent de feindre qu'il connaît ce que nous sommes condamnés à ignorer toujours. Cette doctrine, ou plutôt cette disposition, ou cette attitude est, dirions-nous, le contraire de l'individualisme où chacun se prend pour un centre et un tout; c'est l'effet de la conviction, du sentiment, si l'on veut, que les êtres éphémères de ce monde sensible ont leur réalité dans le suprasensible éternel. Est-ce sous l'influence inconsciente de Platon, ou par quelque secret instinct, que dans notre pays, jusqu'à la Révolution, les individus se subordonnaient d'eux-mêmes à certaines *idées* (famille, corporation, province, royaume), rendues sensibles par des personnalités idéalisées (un chef de famille, un seigneur, un roi), ou encore des souvenirs d'ancêtres, des patrons dans le ciel, etc. ? L'individu, dans ce cas, ne s'appartenait pas et n'en était que plus heureux, parce qu'au lieu de chercher son bonheur en lui-même, il le trouvait dans sa *participation* à quelque chose de beaucoup plus grand et de beaucoup plus beau que lui. Nous avons changé tout cela. C'est nous qui avons répudié la théorie des Idées. M. Schorey n'a pas de peine à prouver que l'auteur de cette théorie ne l'a jamais abandonnée. Ce n'est pas qu'elle soit expressément exposée dans tous les dialogues, ou qu'elle ne soit pas tout à fait absente de quelques-uns d'entre eux! Mais le sujet n'exigeait pas toujours qu'elle fût rappelée, et si Kant, par exemple, ne parle pas, dans son Essai sur la

paix perpétuelle, de l'idéalité du temps et de l'espace, en concluons-nous qu'il avait renoncé à cette partie de sa doctrine ?

On s'est encore servi de variations supposées de sa psychologie pour déterminer l'évolution de la pensée de Platon et la date de ses ouvrages. Elles se rapporteraient à l'immortalité de l'âme, à son unité et à la classification de ses facultés ; on prétend aussi que la psychologie est dans les derniers dialogues traitée avec plus de richesse et de précision que dans les premiers. Sur ces trois points, M. Shorey oppose aux partisans de ces variations les arguments que lui fournit sa parfaite connaissance des textes, et, plus d'une fois, ici comme ailleurs, il a l'occasion de relever, chez ses adversaires, même chez les plus renommés, des citations inexactes ou des contre-sens. Mais, ici aussi, il serait malaisé de donner de ses développements une analyse satisfaisante.

Dans l'examen de quelques dialogues qui constitue la seconde partie de cette étude, il revient, à propos du *Sophiste* et du *Parménide*, sur les questions de métaphysique déjà examinées avec la théorie des Idées. Il faut signaler particulièrement, à propos du *Philèbe*, son commentaire sur la célèbre classification des différentes espèces de plaisirs et de connaissances, subordonnée elle-même à celle des choses, dont les éléments sont le πέρας, l'ἄπειρον, le μικτόν et l'αἰτία. Mais de quelque sujet qu'il s'occupe, M. Shorey s'applique surtout à distinguer ce qui appartient vraiment à Platon du système rigoureux et trop ingénieux en même temps qu'on s'est avisé quelquefois de lui attribuer. Il n'était possible de faire cette distinction qu'à un lecteur aussi sincère et aussi parfaitement affranchi de toute idée préconçue.

Enfin, dans sa conclusion, après avoir réfuté l'opinion d'après laquelle une théorie des Nombres se serait substituée, dans l'esprit de Platon, à la théorie des Idées, il fait voir que jusque dans les *Lois* cette dernière théorie est clairement invoquée, et il le fait, naturellement, en se servant des mêmes citations que notre éminent collègue, M. Brochard, donnait, dans un article de l'*Année philosophique*, en faveur de la même thèse, et, par une coïncidence curieuse, exactement à la même époque.

Il y aurait quelque naïveté à prétendre qu'aucun travail d'érudition puisse être jamais définitif. Mais il nous sera bien permis de dire que l'étude de M. Shorey sur l'Unité de la pensée de Platon fait le plus grand honneur à l'Université que fondait tout récemment M. John Rockefeller.

A. Penjon.

Excerpta historica jussu Imp. Constantini Porphyrogeniti confecta ediderunt U. Ph. Boissevain, C. de Boor, Th. Büttner-Wobst. Vol. I. *Excerpta de Legationibus* ed. C. de Boor. Pars I : Exc. de Leg. Romanorum ad Gentes; Pars II : Exc. de Leg. Gentium ad Romanos. Berlin, Weidmann, 1903; 2 vol. XXI-227 et 229-599 p.

Il y a déjà longtemps que M. de Boor songeait à publier les *Extraits des Historiens* faits sur l'ordre de l'empereur Constantin Porphyrogénète ; jusqu'ici en effet plusieurs manuscrits étaient totalement négligés, d'autres n'étaient utilisés que partiellement, suivant le besoin des éditeurs d'un texte déterminé, et la relation entre les différents manuscrits n'était point établie. La publication complète de ces *Extraits*, dont nous avons ici le commencement, sera due à la collaboration de plusieurs savants : M. Büttner-Wobst se charge des *Excerpta de Virtutibus ;* les *Exc. de Sententiis* seront la part de M. Boissevain, le patient éditeur de Dion Cassius ; M. de Boor s'est réservé les *Exc. de Insidiis*, avec les *Exc. de Legationibus*. Ce sont ces derniers qui viennent de paraître, divisés en deux parties : *Romanorum ad Gentes*, et *Gentium ad Romanos*. La préface a ceci d'important qu'elle décrit les manuscrits connus, établit leur origine et leurs liens de parenté, et détermine quels sont ceux qui doivent servir de fondement au texte. Si le seul manuscrit connu au xvi[e] siècle, qui était à l'Escurial, n'avait pas été détruit par le feu en 1671, la tâche de l'éditeur eût sans doute été simplifiée. Heureusement qu'avant sa perte plusieurs copies en avaient été faites ; d'autres furent faites sur celles-ci, de sorte qu'aujourd'hui, bien que plusieurs de ces manuscrits aient été perdus, on en compte encore neuf, qui donnent en totalité ou en partie le texte des *Excerpta de Legationibus*. L'étude de ces sources diverses a conduit M. de B. aux résultats suivants : Le meilleur manuscrit, pour les *Legationes gentium*, est l'Ambrosianus N 135 sup. (A), qui en contient le texte entier, et dérive directement du manuscrit de l'Escurial ; l'appareil critique donne également les leçons du Vaticanus 1418 et du Neapolitanus III B 15 (V et N, sur lesquels fut faite l'édition princeps de Fulvio Orsini, en 1582, comprenant seulement les extraits des historiens classiques), et celles d'un manuscrit de l'Escurial (E) ; ce dernier seul est complet, et V ne contient, pour cette partie, que quelques extraits de Polybe. M. de B. ne se prononce pas sur leur origine, indirecte ou immédiate, par rapport à l'archétype. Pour la première partie, le texte est fondé sur le même manuscrit E (Scorialensis R III 14), qui vient immédiatement du manuscrit brûlé ; les autres, B, M, P (manuscrits complets, respectivement à Bruxelles, à Munich, au Vatican) dérivent de l'archétype par un autre intermédiaire, que M. de B. désigne par X, et dont les leçons se retrouvent dans la concordance de B (ou MP) avec E. Bien que ces *Excerpta* aient été publiés à plusieurs reprises depuis Orsini, par Hœschel (1603, extraits des

historiens byzantins), puis dans les Byzantines de Paris et de Bonn, enfin dans les *Fragmenta historicorum græcorum* de Müller et les *Historici græci minores* de Dindorf, c'est une œuvre très utile qu'a faite M. de Boor en donnant cette nouvelle édition : elle contient l'ensemble des *Excerpta de Legationibus*, sous la forme dans laquelle ils ont été transcrits au xe siècle ; elle repose sur une étude plus sûre des manuscrits, et sur des manuscrits meilleurs et plus nombreux ; et elle rendra les plus grands services aux éditeurs futurs de chaque historien en particulier.

My.

Jahrbücher des deutschen Reiches unter Otto II und Otto III, von Karl Uhlirz. Band I : Otto II, 973-983. Leipzig, Duncker und Humblot, 1902, XIV, 293 p., 8° ; prix : 10 francs.

M. le Dr Uhlirz, directeur des Archives de la ville de Vienne et collaborateur à la section des *Diplomata* de la collection des *Monuments* de Pertz, avait été chargé, dès l'année 1888, de réviser, pour la nouvelle série des *Annales de l'Empire*, les biographies d'Othon II et d'Othon III, rédigées une première fois par W. Giesebrecht, voici plus de soixante ans déjà. Les occupations professionnelles et surtout les suites d'une longue et douloureuse maladie ont empêché l'auteur de présenter plus tôt au public le fruit de ses recherches, et le premier volume, paru en 1902, attend toujours encore une suite qu'on nous promettait alors (p. vi) pour bientôt. Aussi ne voulons-nous pas tarder davantage à signaler à nos lecteurs la vie de l'empereur Othon II qui est achevée et pour laquelle M. U. a dépouillé consciencieusement la masse de matériaux nouveaux réunis depuis l'apparition des *Jahrbücher* de Giesebrecht, à commencer par la *Geschichte der deutschen Kaiserzeit* du savant munichois lui-même ; tous les cartulaires variés mis au jour depuis une quarantaine d'années, soit en Allemagne, soit en Italie, tous les travaux publiés en France sur les derniers Carolingiens par le regretté Giry, ses élèves et ses collaborateurs [1] ; toutes les recherches enfin consacrées à l'histoire byzantine ont non seulement élargi forcément l'horizon des travailleurs, mais fourni directement mainte pierre de taille nouvelle pour le monument élevé ici aux derniers souverains de la dynastie saxonne. M. U. a surtout eu l'avantage

1. C'est surtout avec le savant ouvrage de M. F. Lot sur *Les derniers Carolingiens* (Paris, 1891), qu'il est intéressant de confronter certains chapitres du volume de M. U. et de comparer les conclusions des deux érudits. On se rendra facilement compte, en lisant ses notes, avec quel soin l'auteur viennois a dépouillé toute notre littérature historique, afférente à son sujet et en a tenu compte dans ses observations critiques ou son récit.

(et il le signale lui-même), relativement à ses devanciers, de trouver dans l'édition des *Diplomata* un fil conducteur précieux, qui lui épargnait la fatigue de mainte enquête minutieuse préparatoire et l'ennui de longues discussions chronologiques.

Pour ce qui est de l'emploi des matériaux ainsi réunis, M. U. s'est strictement conformé à la méthode prescrite pour les *Jahrbücher* par la commission de l'Académie royale de Munich. Tout, dans son récit, est disposé dans l'ordre le plus étroitement chronologique, et les faits les plus importants y sont entremêlés en conséquence à de menus faits divers ne présentant aucun intérêt général. Malgré les arguments que l'auteur fait valoir (p. VI-VII) en faveur de ce système, nous ne pouvons qu'exprimer, une fois de plus, le regret qu'on ait adopté ce procédé analytique à outrance, qui encombre le récit, vraiment historique, d'inutilités manifestes et le coupe à tout moment par la mention de quelque donation faite à des gens obscurs par des inconnus ou par celle de la mort d'un seigneur ou d'un abbé quelconque. Mais il y aurait évidemment de l'injustice à quereller là-dessus M. U. qui n'a fait que se conformer fidèlement aux traditions des *Jahrbücher* et de ceux qui les dirigent [1].

Nous sommes infiniment plus d'accord avec lui sur la façon générale dont il conçoit le règne des derniers Othons de la maison de Saxe. Les historiens veulent y voir assez généralement une période de décadence, voire même de décomposition dans l'Empire. M. U. n'est pas de cet avis et nous croyons qu'il a raison; si certaines formations politiques fléchissent, d'autres se développent et pour l'Eglise, tout au moins, c'est à coup sûr une période de progrès. On considérera donc plus équitablement l'époque d'Othon II et d'Othon III comme une époque de transition. Pour ce qui est de la personnalité même du premier de ces souverains, ce qui frappe le plus, après les recherches si consciencieuses de l'auteur, c'est que nous ne savons, en fin de compte, que fort peu de chose sur l'homme et que le souverain lui-même, avec ses projets intimes, nous échappe en bonne partie. Les contemporains ne se sont pas arrêtés à nous décrire ce jeune prince, petit et roux, hautain, colère [2], ambitieux, que le sort met à dix-huit ans à la tête de la Germanie et dont le règne de dix ans n'est qu'une lutte continuelle sur toutes les frontières, en France contre Lothaire, au nord contre les Danois et les Wendes, à l'est contre les

1. Quelquefois cependant M. U. se laisse aller à des caractéristiques plus détaillées; nous signalerons, par exemple, les pages intéressantes qu'il consacre à l'évêque Pilgrim, de Passau, l'apôtre ambitieux et le savant faussaire (p. 95-101) ou au futur pape Sylvestre, à Gerbert d'Aurillac (p. 139-145).

2. Qu'Othon II ait hérité dans une certaine mesure du caractère *léonin* de son père Othon-le-Grand, on ne peut guère en douter quand on voit la manière dont il traite le comte saxon Gero en août 979; ce n'est guère autre chose qu'un assassinat judiciaire (p. 125).

Bohêmes, au sein même de l'Allemagne contre les insurrections bavaroises et lorraines, et enfin, par-delà les Alpes, contre les Italiens récalcitrants, les Byzantins et les Arabes.

Cette activité incessante, presque fiévreuse, fut-elle le fruit d'une polique longtemps méditée, arrêtée d'avance, ou le résultat d'impulsions décousues, de nécessités subites? On a différé de tout temps, on diffère encore d'avis à ce sujet. M. U. penche plutôt vers cette dernière manière de voir, au moins dans une certaine mesure, et je crois qu'on pourrait encore aller plus avant dans cette voie sans être infidèle à la réalité historique. Une seconde question qu'il soulève et qui se pose, en effet, forcément, c'est celle de savoir si ces tentatives d'expansion mondiale (comme on dirait aujourd'hui) avaient quelque chance de réussir. L'accord sur ce point me semble encore plus difficile et de son temps déjà le jeune empereur était diversement jugé par les contemporains; il en sera de même, je le crois bien, pour l'avenir. Il est vrai que son plus récent biographe estime que, malgré la défaite de Cotrone (ou de Rossano), Othon II était en passe de triompher de ses adversaires dans l'Italie du Sud, quand la mort l'enleva subitement à Rome à l'âge de vingt-huit ans. Il affirme que toutes les chances étaient en sa faveur, bien plus que pour Henri VI, deux siècles plus tard, et qu'il aurait pu fonder peut-être la domination durable de l'Allemagne sur les bords de la Méditerranée. Ne sont-ce pas là des illusions, assez naturellement inspirées par la fin tragique et prématurée d'un ambitieux de haut vol, plutôt que des vraisemblances — on ne peut vraiment dire, des réalités — historiques? Ce qui me semble infiniment plus certain, c'est qu'Othon II a contribué, lui aussi, pour sa part, à faire dévier l'activité de la Germanie vers la péninsule italique et que son successeur Othon III a été la principale victime d'un système politique, brillamment inauguré par le grand-père, continué avec un succès diminuant par lui-même, mais qui devait aboutir à la ruine politique et physique de sa race.

M. Uhlirz a joint à son récit annalistique une assez longue série d'appendices, relatifs surtout à de petits problèmes de diplomatique et de chronologie que lui posait son sujet et qu'il désirait traiter plus en détail. Nous nous bornerons à mentionner les numéros IX et X qui se rapportent à la bataille de Cotrone, perdue contre les Sarrasins, le 15 juillet 982, et à la fuite dramatique de l'empereur après la défaite des Impériaux.

R.

VENTURI (A.), **Storia dell' Arte italiana.** II. Dall' Arte Barbarica alla Romanica. Milan, U. Hœpli, 1902, in-8°, XXIII-674 pp., 506 grav. [1].

Que des critiques moroses se plaisent à écrire leurs regrets de voir M. Venturi ne tenir aucun compte des observations pourtant judicieuses soulevées naguère autour du premier volume de l'*Histoire de l'art italien;* qu'ils répètent que la bibliographie est une science véritable et non pas une approximative fantaisie, comme on le pourrait croire, à lire les références données par le savant archéologue italien; qu'ils déplorent de trouver encore aujourd'hui ces belles gravures dispersées, sans aucune de ces légendes explicatives qui permettent de les utiliser; qu'ils insistent pour obtenir les tables qui faciliteront les recherches ; auraient-ils cent fois raison qu'il n'en demeure pas moins que, malgré les menues imperfections, le bon volume de M. V. est de ceux qui doivent demeurer sous la main des travailleurs. Mille documents nouveaux y sont réunis, qu'on ne trouve que là ; et si la hâte avec laquelle ils ont été rassemblés ne paraît pas avoir permis à l'érudit auteur de les mettre complètement en valeur, de s'assimiler les derniers travaux qu'ils ont inspirés, de discuter les observations de leurs commentateurs, ils forment cependant un ensemble des plus remarquables, où les érudits vont pouvoir puiser à pleines mains.

Mais est-ce vraiment tout à fait la faute de M. V. si la bibliographie laisse si fort à désirer ; les travailleurs ne succombent-ils pas sous le poids de tant de matériaux, quotidiennement apportés ? Pourtant, il semble que le docte écrivain ne devrait pas ignorer les *Monuments Piot*, par exemple : presque toujours, il les passe sous silence. Dix écrivains antérieurs peuvent-ils remplacer une étude de M. G. Schlumberger sur un ivoire du Louvre? Quand M. V. présente la châsse de Saint-Maurice, (pp. 91, 94, 95) et qu'il écrit « reliquiario tutto ornato di cammei », n'aurait-il pas été indispensable de signaler le beau livre de M. Babelon sur les *Pierres gravées*; il y aurait vu que le superbe « camée » de la face, est une simple pâte de verre, dont naguère j'ai décrit minutieusement la technique si curieuse dans le *Bulletin du Comité d'Archéologie*. Et puisqu'il était en Valais, Sion ne lui offrait-il pas une châsse d'une importance d'autant plus grande, que ses réfections modernes, soigneusement indiquées, devaient le faire à tout jamais écarter d'une époque, dans laquelle elle a toujours été comprise jusqu'ici.

Et la couronne de fer de Monza (grav. p. 8), cette pièce capitale de l'histoire diplomatique d'Italie ? Semble-t-il qu'il en parle autrement que par un ouï dire ancien ; paraît-il l'avoir tenue dans ses mains ? En tout cas, il ne fait aucune mention d'un article de la *Gazette des Beaux Arts*, paru il y a quelques années (1897), qui venait corroborer archéologiquement la solidité des hypothèses historiques de Brünner (1888). Et le *Journal des Savants*, n'a-t-il donc jamais passé les

1. Pour le t. I, cf. *Revue Critique*, 27 janvier 1903.

Alpes, que M. V. ne signale pas à propos du coffret de Terracine (p. 104) un article du regretté Duvau, sur l'importance du Mythe d'Odin dans l'art chrétien runique?

On me dira que la critique est facile, que bien d'autres monuments sont ici précieusement décrits, qu'au milieu des 500 planches excellentes, je ne prends à partie que quelques monuments. C'est vrai : mais à ceux-ci, j'en pourrais ajouter bien d'autres; je n'ai signalé que les objets fondamentaux. Ce qu'il faut dire, c'est qu'il est fâcheux que les Manuels d'art qui voient quotidiennement le jour, se bornent presque toujours à compiler simplement ce qui a été écrit, sans l'ombre de critique. Il est facile de s'en aller se répétant les uns les autres, sans fatigue. Qu'un aperçu nouveau surgisse, on l'ignore et on n'en parle pas. On se plaint de la faillite du livre; n'est-ce pas vraiment, parce qu'en allant au fond des choses, il ne nous apprend plus rien : le romancier démarque l'archéologue : l'archéologue ou soi-disant tel, ne prend plus la peine de penser. Un, deux in-folios chaque année ne l'effrayent pas. Il les compose à son bureau, à coups de ciseaux. On traite de la couronne de Monza, on n'a même pas pris la peine d'étudier la technique curieuse de ses émaux du IXe siècle. On signale le Camée de Saint-Maurice, on n'a pas songé que ce pouvait être une pâte de verre; on n'a même pas poussé jusqu'à Saint-Nazaire de Milan pour admirer le chef-d'œuvre extraordinaire qu'il conservait; mais on a fait un livre.

Cependant, comme il n'est que juste de reconnaître chez chacun ce qui est bon, ne manquons pas de dire que M. V. a publié un album précieux, qui sera le point de départ de rapprochements très curieux; les travailleurs trouveront là certainement la matière de bien des articles intéressants de sept à huit pages, qui demanderont, peut être, elles, quelques années pour être mises au point.

F. DE MÉLY.

H. SCHŒN. — **La Métaphysique de Hermann Lotze ou la philosophie des actions et des réactions réciproques**; Paris, Fischbacher 1902.

M. Schœn a été attiré vers Lotze parce qu'il a vu en lui « le continuateur et correcteur du criticisme. » « Développer, dit-il, les germes de réalisme continus dans la doctrine de Kant et non l'idéalisme qui y est également renfermé, voilà le but auquel doit tendre la métaphysique moderne ». Il lui sait gré d'avoir évité le scepticisme et l'idéalisme où menaçait de s'abîmer le criticisme après Kant, d'avoir, par sa philosophie de l'action et de la réaction, ouvert une voie nouvelle à la métaphysique, en même temps que, par sa philosophie religieuse, il devenait le point de départ de toute une évolution nouvelle de la théologie. Visiblement M. S. cherche à constituer, à travers Lotze, les éléments de sa propre métaphysique et sa propre philosophie religieuse. Et cette disposition d'esprit le conduit à faire à tout

instant, parmi les théories de Lotze, le triage de ce qui lui paraît utilisable et de ce qui lui semble caduc. Ceux qui abordent Lotze sans préoccupations de cet ordre, avec le seul désir de connaître sa personnalité, sa conception du monde, et comment cette conception du monde reflète soit l'individualité propre du philosophe, soit aussi un moment particulier de la vie spirituelle de l'Allemagne, seront peut-être tentés de se demander s'il n'eût pas été possible de nous faire de Lotze un portrait plus vivant et surtout de le rattacher plus étroitement au milieu qui lui a donné naissance. On présente parfois Lotze comme le philosophe typique de la période de réaction qui suit les bouleversements de 1848-49, et le *Microcosme* comme « la *bible* d'une bourgeoisie lasse d'un excès d'agitations, tout imprégnée d'exclusivisme aristocratique et d'orgueil intellectuel. » Je doute fort que M. Schœn soit disposé à admettre une assertion de ce genre, mais il eût été intéressant de savoir pourquoi il la repousse et en quel sens Lotze lui semble « représentatif », non pas seulement dans l'histoire des doctrines philosophiques, mais dans l'évolution de la culture allemande.

H. L.

— Sous le titre de *Aus Dichtung und Sprache der Romanen* (Strasbourg, Trübner, 1903; in-12 de XI-540 pages, M. H. Morf vient de réunir une série d'études et d'esquisses — en tout dix-huit articles, dont quelques-uns sont anciens déjà (car il y en a un, intitulé *Deux étranges Saints*, qui remonte à 1883); mais la plupart datent de ces dix dernières années. L'idée est heureuse. En fait de linguistique proprement dite, je ne vois guère ici que l'article, d'ailleurs fort intéressant, sur *Une querelle linguistique dans la Suisse rhétique*. C'est de littérature française qu'il s'agit avant tout dans le présent recueil, les autres littératures romanes n'intervenant guère que pour offrir des points de comparaison, par exemple dans l'étude par où s'ouvre le volume, intitulée *De la chanson de Roland à l'Orlando furioso*. La variété des sujets abordés est du reste assez grande : mais c'est notre XVII[e] siècle classique, et surtout notre XVIII[e] (avec des études pénétrantes sur Diderot, Bernardin de Saint-Pierre, M[me] de Staël, etc.), qui occupent ici le premier rang. Le XIX[e] siècle n'est guère représenté que par l'article sur Mistral, le dernier de tous en date, si je ne me trompe, et le volume se clôt par trois *in-Memoriam*, dont le plus récent est consacré à Gaston Paris. — Je connaissais déjà quelques-unes de ces études : j'ai lu ou relu le tout avec plaisir. On y trouve les qualités de sobriété élégante qui caractérisent la manière de M. Morf. Point d'effets cherchés de style, mais beaucoup de précision, des dates, et une incontestable habileté pour présenter les questions sous un biais qui les renouvelle. Le livre est d'autant plus à prendre en considération qu'il nous offre une enquête critique sur certains de nos auteurs, mais faite de points de vue qui ne sont pas toujours ceux où nous avons l'habitude en France de nous placer. Le volume est bien édité, comme toujours, par la maison Trübner : pourquoi l'auteur n'a-t-il pas eu pitié de nos yeux, et a-t-il imprimé ces « choses romanes » en caractères gothiques? — E. B.

— M. A. Counson vient de publier en français (Paderborn, F. Schoeningh, et Paris, F. Gamber, 1903) une cinquième édition de l'*Aucassin et Nicolette* de

H. Suchier. L'éloge n'est plus à faire de cette publication, ni du soin minutieux avec lequel a été établi le texte de notre précieuse « chantefable » picarde : on connaît la haute valeur philologique du commentaire qui l'accompagne. D'ailleurs M. Suchier lui-même, pour cette édition française, a remanié partiellement son commentaire, les paradigmes et les notes critiques. A la fin de sa préface, il réclame, comme lui appartenant, une certaine formule d'assibilation du c et du *t*, qu'on a reproduite parfois sans le nommer. Il y aurait en réalité, je crois, quelques observations à faire sur la façon dont est posée cette formule (p. ex. p. 69, § 10) : mais ce n'est point ici le lieu d'entreprendre à cet égard aucune discussion. Tout ce que l'on doit constater, c'est que dans l'œuvre désormais classique en Allemagne (et qui mérite de le devenir en France), dans cette œuvre revue avec amour depuis vingt ans, nous avons sur les diverses questions soulevées, l'opinion définitive et *ne varietur* de l'éminent romaniste. — E. B.

— Fidèle à sa promesse, M. A. Carnoy n'a pas beaucoup tardé à publier la seconde partie de son étude phonétique sur *Le latin d'Espagne d'après les inscriptions* (Louvain, J.-B. Istas, 1903, extrait du *Muséon*). Il a été rendu compte ici naguère de la partie de ce travail relative au vocalisme (voir *Revue Critique* du 29 juin 1903, p. 509) : le consonantisme est traité avec la même méthode rigoureuse et prudente. Des faits qu'il a réunis et classés (p, 134-146) M. C. a raison, je crois, de conclure que le bétacisme n'existait pas à l'époque latine dans la péninsule ibérique : à côté de *yerva* et *olvido*, dont il rapproche avec raison les graphies anciennes comme *arviter*, il aurait pu citer encore les mots portugais tels que *arvore* (= arborem) La discussion à propos des groupes *ty* et *ky* (p. 147-160) est aussi fort intéressante : par quel son passe *ky* pour devenir en vieil espagnol sonore et sifflant? Puis l'opposition signalée ici entre les faits en Ibérie et en Gaule s'aggrave de ce fait que d'un côté *ky* et *k* + *e* ont marché d'accord, tandis que de l'autre c'est *ty* et *k* + *e* qui aboutissent ensemble à un résultat distinct de celui de *ky*. Dans tous ces faits et aussi dans leur chronologie il y a encore bien des points qui restent obscurs. M. C. expose dans une longue note pourquoi il ne peut pas reculer aussi loin, que le fait par exemple M. Mohl, l'assibilation de *k* + *e*; mais il admet cependant que ce *k* ait pu être de bonne heure un *k* antérieur : pour ma part, c'est à peu près la solution à laquelle je me suis arrêté, en l'appelant *k* palatalisé (*Précis de Phonétique*, p. 123). Enfin les faits relatifs à *s* et *m* finales, par l'ampleur même de l'exposition, montrent quel soin M. Carnoy a apporté à son étude. Je relève une légère inexactitude d'expression à la p. 125, où *Lovatus* (= Lupatus ?) est classé parmi les changements de sourdes en sonores : il y a ici un peu plus, puisqu'il s'agit du passage d'une explosive à une spirante. — E. B.

— Pour célébrer la 47e réunion des Philologues et professeurs allemands qui s'est tenue à Halle du 6 au 10 octobre dernier, le « Kollegium der Oberrealschule » a publié sous le titre de *Festschrift* (Halle, imprimerie de l'Orphelinat, 1903) un opuscule in-8 de 92 pages qui contient trois études littéraires. La première de ces études, due à M. E. Regel et rédigée en anglais, est relative à *La vie et la mort de Mr. Badman*, une des œuvres les moins connues de John Bunyan, le célèbre chaudronnier, puritain et visionnaire contemporain de Milton, celui qui, suivant le mot de Macaulay, a su « donner à l'abstrait l'intérêt des choses concrètes ». — Dans le second essai, M. R. Hoyer, à propos d'une interpolation dans notre vieux poème du *Coronement Loois*, reprend une question dont s'était occupé M. Jeanroy il y a quelques années (*Romania*, XXV, p. 553 suiv.). Après diverses analyses et des rapprochements minutieux, il conclut, tout en rendant justice à la

critique déjà si pénétrante de M. Jeanroy, qu'on peut considérer une partie du *Coronement* comme étant le fragment d'une épopée perdue. — La troisième et la plus étendue de ces études, signée par M. M. Hobohm, a trait enfin à deux pièces bien connues de la *Légende des siècles* et à leur sources immédiates. On savait à vrai dire, que ni le *Mariage de Roland*, ni *Aymerillot* ne reposaient sur une imitation directe de Girard de Vienne ou d'Aimeri de Narbonne; que Victor Hugo n'avait guère entrevu notre vieille épopée qu'à travers le voile des traductions fragmentaires et passablement infidèles, faites à son époque par A. Jubinal. M. Hobohm reprend ici la question, fait par le menu des rapprochements, et publie même synoptiquement les trois textes relatifs au duel d'Olivier et de Roland. Il fait ressortir avec assez de justesse (indépendamment d'anachronismes connus, celui par exemple du « Clerc en Sorbonne » placé sous le règne de Charlemagne) que le romantisme de Victor Hugo a singulièrement altéré le ton de nos chansons de geste, et que son procédé de grossissement à outrance n'aboutit pas toujours non plus à grandir les personnages. — E. B.

— M. J.-M. Vidal, ancien chapelain de Saint-Louis des Français, publie le deuxième fascicule des *Lettres communes de Benoit XII* (*1334-1342*), *analysées d'après les registres dits d'Avignon et du Vatican* (pages 223 à 497; Paris, A. Fontemoing, 1903, in-4°). Celles qui ont ici leur notice ont été écrites pendant les années 1336 et 1337; elles sont relatives aux promotions de prélats, évêques ou abbés, aux collations de canonicats, prieurés, églises paroissiales, expectatives ou autres bénéfices, aux nominations de notaires apostoliques et de juges-conservateurs, aux réceptions de religieux et de religieuses dans des couvents, aux concessions d'indults aux cardinaux, aux autorisations de percevoir pendant des absences les revenus de bénéfices, aux permissions de tester, aux absolutions à l'article de la mort, aux dispenses pour défaut de naissance, aux levées de censures, aux dispenses de mariage, aux concessions d'indulgences et de privilèges, etc. Tous ces documents concernent non seulement la France, mais l'Europe entière; ils sont du plus haut intérêt principalement pour l'histoire locale, car ils permettront de compléter les listes d'évêques, abbés, chanoines, curés, vicaires, prieurs, etc. Souhaitons qu'une publication aussi utile et faite aussi soigneusement que l'édition de M. l'abbé Vidal, se poursuive activement pour tous les papes dits avignonais. — L.-H.-L.

— Bien qu'il ait paru il y a quelque temps déjà, le travail de M. Charles Godard sur les *Pouvoirs des intendants sous Louis XIV, particulièrement dans les pays d'élection, de 1661 à 1715* (chez Larose, xv-455 pages, in-8°), doit être signalé ici. Peut-être la monographie d'un intendant ou d'une généralité eût-elle été plus opportune et plus instructive, dans l'état actuel des connaissances historiques. Il en existe déjà d'excellentes, mais la série est loin d'être complète. M. Godard a cru cependant pouvoir dès à présent tracer une vue d'ensemble de l'histoire des intendants sous Louis XIV. Il a fait de son mieux. Il n'a pas seulement utilisé les textes et les ouvrages imprimés, mais il a opéré de sérieuses recherches d'archives. Son exposé est clair, judicieux, muni des références nécessaires. Les faits caractéristiques sont habilement choisis, et la précision, chez M. Godard, n'exclut pas le pittoresque. Successivement, l'auteur étudie la situation matérielle des intendants, leur autorité judiciaire et leurs rapports avec les divers tribunaux, leur rôle dans les affaires ecclésiastiques et religieuses, dans la direction des États provinciaux et dans la tutelle administrative sur les communautés d'habitants, leurs attributions relativement à la levée de la taille, aux aides et gabelles, revenus doma-

niaux, affaires extraordinaires et impôts nouveaux, leurs pouvoirs en matière d'agriculture, de commerce, d'industrie, de travaux publics, d'assistance et d'instruction publique, leur compétence militaire, et, dans un chapitre de conclusion, le caractère général de leur administration. Dans l'appendice, il convient de noter la liste des généralités et de leurs intendants sous Louis XIV. Un index alphabétique n'eût pas été inutile. La synthèse qu'a esquissée M. Godard nous a paru plus consciencieuse que forte et plus complète, malgré des lacunes forcées, que pénétrante. Elle n'est que provisoire. Mais elle est. Par quoi son mérite est grand. M. Godard a fait œuvre de courage et de dévouement. Son livre est comme un gîte d'étapes. Il marque commodément le chemin parcouru, et aussi celui qui reste à faire. — G. P.

— M. Léon Halkin qui a déjà édité les lettres échangées par le baron G. d. Crassier et G. de Louvre avec Bernard de Montfaucon et Edmond Martène, nous a donné il y a quelques mois la *Correspondance de J.-F. Schannat avec G. de Crassier et Dom E. Martène* (Bruxelles, O. Schepens et Cie, 1903, in-8e de 164 pages), Elle ne le cède pas en intérêt à celles qui ont été précédemment publiées. Jean-Frédéric Schonnat, né à Luxembourg le 23 juillet 1683, eut l'existence la plus mouvementée. Chanoine de Saint-Jean à Liège, il aima courir le monde; ses voyages l'amenèrent, en 1714, à Paris, où il se lia avec les célèbres bénédictins de Saint-Germain-des-Prés, puis à Nuremberg, à Melk, à Wurtzbourg, enfin à l'abbaye de Fulde, où il fut nommé bibliothécaire. Les ouvrages historiques qu'il écrivit sur ce monastère avec les riches archives mises à sa disposition, eurent le plus grand retentissement et lui valurent d'ardentes polémiques qui se terminèrent à son avantage. Inutile de citer ses autres ouvrages si nombreux, son Histoire des évêques de Worms, son Histoire de la maison palatine, la préparation de ses *Concilia Germaniae*, etc., Schannat était donc bien de la famille des grands historiens qui ont illustré la première moitié du xviiie siècle; aussi ses lettres sont-elles fort instructives. Les plus nombreuses ont été adressées à D. Martène; il en a reçu également beaucoup de lui; elles sont relatives surtout aux recherches du savant bénédictin et aux travaux ou polémiques de Schannat. — L.-H.-L.

— Le titre de l'ouvrage que M. le vicomte de Noailles a publié à la librairie académique Perrin en un volume in-8e de vii-439 pages, avec 2 cartes et 7 gravures, indique très exactement son contenu : *Marins et soldats français en Amérique pendant la guerre de l'Indépendance des États-Unis (1778-1783)*. Ce n'est ni une histoire générale de la participation de la France à la guerre d'Amérique, ni même une étude des opérations militaires et navales que l'auteur a prétendu donner; son point de vue est autre, et il est nouveau. En racontant les croisières de d'Estaing, de Guichen et de Grasse, les mouvements de l'armée de Rochambeau de 1780 à 1783, avant et après Yorktown, M. de Noailles insiste surtout sur le personnel des troupes françaises. Son livre est une véritable mine de renseignements biographiques de toute nature. La table alphabétique qui clôt l'ouvrage ne comporte pas moins de huit cents noms propres. Dans le corps du volume, les renseignements fournis sont presque toujours appuyés de références précises. M. de Noailles a utilisé principalement les archives de la guerre (historiques et administratives) et la portion des archives de la marine qui a été versée aux archives nationales; il a eu accès dans divers dépôts particuliers et il a tiré parti de notes et souvenirs qu'il a recueillis au cours d'un voyage en Amérique. Peut-être aurait-il trouvé dans les archives qui sont restées au ministère de la marine,

un certain nombre de documents complémentaires, notamment les dossiers personnels des officiers de marine. Mais est-il possible, en ces matières, d'être toujours absolument complet? C'est ainsi que nous avons vainement cherché à la table mention de Barré de Saint-Leu, qui, malgré sa jeunesse, s'est honorablement distingué dans la guerre d'Amérique. Tels quels, les *Marins et soldats français* du vicomte de Noailles sont œuvre utile, et qui restera. — G. P.

— On trouvera dans le volume intitulé. *L'abrogation de la loi Falloux* et publié par la librairie Cornély (Paris, 101, rue de Vaugirard. In-8°, 584 p. 3 fr. 50) les discours prononcés sur la liberté ou le monopole de l'enseignement dans les séances du 7 au 22 novembre 1903. Ce volume contient d'après le *Journal officiel*, les textes des discours dans l'ordre où ils furent prononcés, les répliques des orateurs et le résultat des scrutins.

— La *Bibliographie der finnisch-ugrischen Sprach-und Volkskunde für das Jahr 1901*, par E.-N. Setälä (remplissant 174 des 184 p. in-8° de l'*Anzeiger* des *Finnisch-ugrische Forschungen*, *Zeitschrift* herausgegeben von E.-N. Setälä und Kaarle Krohn, t. III, fasc. 1-2. Helsingfors et Leipzig, chez Otto Harrassowitz, 1903 in-8°), ne comprend pas seulement les ouvrages publiés à part, mais encore les mémoires parus dans des recueils, les articles de revues et même de journaux, le tout classé de manière à ce que chaque spécialiste puisse facilement trouver ce qui l'intéresse : d'abord les généralités avec de nombreuses subdivisions (recueils, catalogues, sociétés, congrès, universités, programmes, biographies et nécrologies, linguistique, demomathie : littérature populaire, mélodies, mythes et superstitions, ethnographie, anthropologie, statistique, conditions sociales, histoire, archéologie, affinités des divers rameaux de la race; ensuite ce qui concerne chaque famille de peuples : Finnois de la Baltique (Suomalais, Karjalais, Vepses, Votes, Esthoniens, Lives), Lapons, Mordouines, Tchérémisses, Permiens (Zyrianes, Votiaks), Ougriens de l'Obi (Vogoules, Ostiaks), Magyars; les premiers et ces derniers avec autant et parfois plus de subdivisions que pour les généralités. C'est naturellement la famille du Danube et celle de la Baltique qui ont été l'objet du plus grand nombre d'écrits (261 n°s pour la première, 407 pour la seconde, 113 seulement pour tous les autres peuples, ceux du Volga et de l'Oural, qui sont beaucoup moins avancés en civilisation, enfin 253 n°s pour les généralités). Ces publications au nombre de plus de mille sont écrites principalement en magyar et en finnois; d'autres en russe, en allemand, en suédois; fort peu en anglais, en danois, en italien et en français. M. Setälä et ses dix-sept collaborateurs ne sont pas bornés à reproduire les titres avec traduction allemande : ils les ont très souvent fait suivre de brèves analyses et de courts extraits en allemand. Une table des noms d'auteurs, accompagnés de l'indication sommaire de leurs écrits, facilite beaucoup les recherches dans cette bibliographie, que l'on peut (à part quelques classifications ou leur arrangement peu logiques) proposer comme modèle du genre. — Eug. Beauvois.

— M. le pasteur Ernst Katzer, de Lœbau, étudie Kant dans *Das Problem der Lehrfreiheit und seine Loesung nach Kant* (Mohr, Tübingue et Leipzig, 1903, 53 p., prix : 1 M.). C'est un essai théorique sur la liberté de la discussion publique. Le chapitre premier définit la liberté d'enseigner (dans le sens le plus large de ce mot) d'après le *Streit der Fakultäten* (1798). Le deuxième donne les causes du débat en esquissant une psychologie de l'intolérance individuelle et sociale. Le troisième fixe les diverses faces du problème : loi de la continuité

historique, rapport du subjectif et de l'objectif, poids de la routine. Le quatrième proclame la nécessité de la liberté, condition essentielle de tout développement, avec cette réserve expresse que quiconque prend part à la lutte des esprits, s'oblige à une entière sincérité. C'est l'unique restriction à la liberté illimitée de l'expression de la pensée, à condition encore que l'exercice de cette liberté soit assujetti à une méthode rigoureuse (ch. v), qui doit distinguer soigneusement entre la théorie et la pratique, entre la science et la foi, ne pas considérer la science comme but absolu (*Selbstzweck*, le but suprême restant la morale), observer toujours la continuité historique (évolution, non révolution!), bref user de la liberté d'après une norme susceptible de devenir loi universelle, comme pour l'impératif catégorique. Chap. vi. Comment amener la vraie pratique de la liberté de doctrine? En n'en limitant jamais le fond, mais en en réglant sévèrement la forme : Personne ne doit être molesté pour ce qu'il a dit, mais chacun doit être contrôlé dans la manière dont il le dit. Le mot d'ordre sera donc : liberté, mais non licence! La critique des idées exprimées relèvera exclusivement du tribunal de la science, les autorités n'auront à s'occuper que de la forme : tact dans la manière de dire, occasion, circonstances accessoires; qu'à tracer son chemin à la liberté, qui elle-même sera illimitée. La brochure de M. Katzer est à méditer, elle est apte à nous montrer combien loin nous sommes encore d'une notion rationnelle de la liberté, et combien plus loin encore d'une pratique rationnelle. Toutes les conclusions sont contrôlées et justifiées par des citations de Kant. — Th. Schœll.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 11 mars 1904.

M. le duc de La Trémoïlle annonce, au nom de la commission du prix Auguste Prost, que cette commission a accordé sur les arrérages de la fondation 900 francs à M. Boyé pour son volume intitulé : *Les Hautes-Chaumes des Vosges* (Paris, 1903, in-8º), et 300 francs à M. Roger Clément, pour son travail sur *Les conditions des juifs de Metz sous l'ancien régime* (Paris, 1903, in-8º).

M. Georges Villain, président de la Commission du Vieux Paris, rend sommairement compte des fouilles exécutées près du Collège de France, rues de Lanneau et de Fromentel.

M. Henri Martin, conservateur des manuscrits à la Bibliothèque de l'Arsenal, communique une série d'observations sur le mode de travail des enlumineurs de manuscrits au moyen âge. Il résulte de ces observations qu'il y a eu, dès le xiiie siècle, de véritables ateliers de peintres, placés sous la direction d'un maître, qui fournissait à ses collaborateurs les esquisses des miniatures à exécuter. Ces esquisses, demeurées inaperçues jusqu'ici, peuvent être observées sur les marges d'un très grand nombre de manuscrits de luxe et sont généralement d'un dessin bien supérieur à celui des miniatures. Grâce à elles, on peut comprendre pourquoi les miniatures d'un même manuscrit, quoique parfaitement homogènes pour la composition des scènes, accusent si souvent d'incroyables inégalités dans l'exécution de l'enluminure. — M. Martin a constaté aussi l'existence à Paris, sous Charles VI, d'une femme peintre inconnue jusqu'ici, Anastaise, dont les œuvres se payaient fort cher.

MM. le Dr Capitan, Breuil et Charbonneau communiquent le résultat des observations qu'ils ont faites sur le territoire de la ferme de La Vaulx, près de Saint-Aubin-Baubigné (Deux-Sèvres), entre Bressuire et Cholet. Il existe là, dans un espace d'un kilomètre carré à peine, de nombreux blocs de granit isolés dans les champs. Sur la plupart, on a découvert de nombreuses gravures qui se composent de signes divers, de figures d'animaux et de figures humaines, toutes extrêment stylisées. — M. Salomon Reinach ajoute quelques observations.

M. Maxime Collignon, vice-président, donne lecture d'un mémoire de M. W. Helbig, où l'auteur étudie l'origine du costume et de l'armement des Saliens.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 13 — **28 mars** — **1904**

Wilhelm Engelkemper. **Die Religionsphilosophische Lehre Saadia Gaons über die heilige Schrift.** Vol. IV, fasc. 4 des *Beiträge zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters*. Munster, Aschendorff, 1903, in-8°, p. viii et 74.

Le nom de Saadia qui brille à côté de celui de Moïse Maimonide dans la littérature juive du moyen âge, a reçu récemment un nouvel éclat des études historiques consacrées à cette littérature. Notre célèbre talmudiste, Joseph Derenbourg, a élevé à ce docteur un digne monument en publiant une édition complète de ses commentaires bibliques que la mort de l'éditeur n'a pas interrompue mais qui est poursuivie régulièrement.

L'ouvrage que Saadia a intitulé : « Livre des religions et des sciences, » *Kitâb al-amânât wal i'tiqâdât*, contient une apologie de la religion juive selon les principes de la philosophie scolastique. Par son importance et l'influence qu'il a exercée sur les écrits juifs postérieurs, ce livre a valu à son auteur l'honorable titre de « premier philosophe juif ». Le texte arabe, divisé en dix traités, a été édité par M. Landauer à Leide en 1880. Mais ce texte n'a pas encore été étudié d'une manière complète par les savants modernes ; seuls, les deux premiers traités avaient été traduits et commentés d'une manière satisfaisante.

M. Engelkemper vient de publier la traduction allemande du troisième traité qui forme un tout complet par lui-même et qui présente « une introduction systématique à l'étude de l'Écriture sainte ». Cette définition que nous empruntons à M. E., p. 2, est confirmée par la

lecture de ce traité. M. E. n'a pas jugé à propos de joindre à sa traduction un commentaire continu, mais les notes du bas des pages font ressortir suffisamment l'enchaînement logique des déductions de l'auteur.

Ce fascicule fournit une bonne contribution à l'étude des œuvres de Saadia. Il témoigne de connaissances étendues sur le sujet et d'une saine critique, qualités qui font regretter que M. E. se soit arrêté à ce traité et n'ait pas présenté le livre entier, soit dans une traduction annotée, soit dans une analyse et un commentaire critiques qui auraient permis de l'apprécier dans son ensemble.

Nous espérons que M. E. n'a pas dit son dernier mot sur cet important livre de Saadia, mais que les autres traités retiendront son attention.

R. D.

S. I. Curtiss. **Ursemitische Religion im Volksleben des heutigen Orients** (la religion sémitique primitive dans la vie populaire de l'Orient actuel). Mit Vorwort von Wolf Wilhelm grafen Baudissin. Leipzig, Hinrichs, 1903. In-8°, xxx-378 p. et 2 cartes. Nombreuses illustrations [1].

Ce livre, vraiment curieux et suggestif, est un complément indispensable aux ouvrages bien connus de Wellhausen et de Robertson Smith sur l'ancienne religion sémitique. Ceux-ci en ont étudié les traces dans la littérature arabe préislamique; M. Curtiss les a cherchées dans la vie actuelle des paysans de la Syrie et des tribus nomades du désert avoisinant. Il avait eu des précurseurs dans cet ordre de recherches : Burckhardt, Palmer, Doughty, Clermont-Ganneau, Conder, etc., mais son enquête, qui s'est prolongée pendant quatre ans, a été de beaucoup la plus approfondie. Elle exigeait des déplacements nombreux (ses cartes en font foi), souvent pénibles, parfois dangereux, une familiarité sérieuse avec la langue et les mœurs arabes, enfin pas mal de doigté; car les pratiques et les croyances qu'il s'agissait de constater sont condamnées et même contestées par l'islam orthodoxe, aussi bien que par les différentes sectes chrétiennes; ceux qui s'y conforment le savent; aussi ne s'en confessent-ils ni au premier venu ni à la première sommation. M. C. est un missionnaire doublé d'un diplomate. Il a réussi à recueillir, on peut dire à arracher, un nombre imposant de témoignages authentiques et qui paraissent sincères. Il a vu beaucoup de choses de ses propres yeux. Récits d'autrui et observations personnelles, il a tout consigné sous la dictée des

---

1. L'édition anglaise (Chicago 1902) porte le titre : *Primitive semitic religion to-day*.

hommes et des choses dans ses carnets de voyage, mais ce ne sont pas ces carnets tout secs qu'il nous communique : les faits ont été triés, classés, groupés, puis rapprochés des antécédents historiques, surtout des textes de l'Écriture qui les éclairent et s'en éclairent. Ainsi, au lieu d'un simple recueil de matériaux, est né un véritable livre, qui se lit avec plaisir et qui fait penser.

J'ai écrit « avec plaisir », mais ce plaisir n'est pas sans mélange : *surgit amari aliquid*. M. Maurice Vernes a récemment soutenu avec sa vigueur coutumière — dans la leçon d'ouverture d'un cours professé à l'École d'anthropologie — que le progrès religieux n'est qu'une illusion, que les grandes religions universalistes ne sont que des théologies officielles, mince glacis qu'il suffit de gratter pour retrouver au-dessous, partout et toujours, la véritable vie religieuse du peuple, c'est-à-dire les croyances et les pratiques du « polydémonisme localisé » le plus grossier. L'homme du xxe siècle, quand il croit, croit ce que croyait son « ancêtre de l'époque quaternaire » et il ne croit pas autre chose. Et c'est pour cela que Moïse a brisé les Tables de la Loi, que Jésus a souffert sur la croix et que Mahomet a prêché le Coran ! — Cette thèse brutale et décourageante, qui, dans sa généralité, peut être contestée, paraît bien se confirmer pourtant en ce qui concerne certaines régions particulièrement conservatrices, comme notre Bretagne (voir *le Conflit* de Le Dantec etc.) et la Syrie.

En Syrie, chrétiens et musulmans, Druses et Nossaïris, adorent du bout des lèvres un dieu unique, incorporel, éternel, tout-puissant, omniprésent, souverainement juste et bon, qu'ils appellent les uns Dieu le Père [1] ou le Christ, les autres Allah. Mais au fond des cœurs gît et persiste une tout autre foi, qui remonte bien au-delà de l'Islam, de l'Évangile et même du Pentateuque. Encore aujourd'hui les *bâmoth*, les « hauts lieux » des anciens Cananéens survivent soit dans des rochers naturels aux formes singulières, considérés comme le siège ou le logis d'êtres supérieurs, soit dans les *makam*, répandus à travers toute la contrée, petits sanctuaires, dont la chapelle (*Koubba*) au dôme neigeux se blottit près d'une source vénérée, derrière un bouquet d'arbres intangibles. Là s'abrite le tombeau — ou soi-disant tel — d'un « saint » ou d'un « ancêtre », dont le nom varie selon les localités. Les chrétiens lui donnent la désignation générique de *mar*, les musulmans celle de *weli* ou *faghir*, mais ce prétendu saint est bien un petit dieu. Son sanctuaire possède souvent un sacerdoce héréditaire, tout à fait distinct du sacerdoce officiel ; on appelle ces prêtres « cheiks » ou « serviteurs » du *weli*. Ils sont tous plus ou moins exorcistes de profession. Quelques-uns de ces « saints » sont adorés dans tout le pays,

1. Ils se font de celui-ci une idée assez grossière. Un catholique, auquel on reprochait de vivre en concubinage, répondit : « Je ne fais que suivre l'exemple de Dieu le Père. Il vit toujours avec la Vierge Marie, sans l'épouser » (Curtiss, p. 119).

comme Mar Elias (Élie) ou saint Georges (Mar Djirdjis, Khidr); d'autres n'exercent leur pouvoir que dans un rayon limité, 20 ou 30 kilomètres autour de la *Koubba*. Presque chaque village, chaque tribu a ainsi son culte local et son *hêrôon* particulier.

Ces divinités locales, pour les appeler de leur vrai nom, sont les véritables héritiers, les continuateurs ou pour mieux dire les avatars des *baalim* d'autrefois. C'est à elles qu'aux heures de péril ou de détresse va d'instinct la pensée, le cri de secours du musulman aussi bien que du chrétien. La façon de les honorer, de se concilier leur faveur ou de détourner leur colère ne diffère pas essentiellement des rites du passé le plus lointain. Le sacrifice, qui, on le sait, n'a pas complètement disparu de l'islamisme officiel, y tient la plus grande place. Il a la valeur d'un acte de rachat (*fedou*) et, pour tout dire, d'un pot de vin (*keffara*): c'est le *bakchich* du dieu. Il est offert non à Allah ou au Christ, mais au *weli*, ou quelquefois aux morts, aux *djinns*. Les occasions en sont très variées. On sacrifie pour faire cesser une épidémie, pour sauver la vie d'un enfant malade, pour racheter les péchés d'un mort, pour préserver un troupeau de la contagion ou pour en assurer le croît; on sacrifie pour fêter le retour d'un pèlerin, pour bénir la construction d'une maison, pour réconcilier des ennemis ou des époux en dispute; la femme sacrifie pour devenir enceinte, les parents pour célébrer la naissance d'un fils. L'objet du sacrifice n'est pas moins varié que l'occasion. Il peut consister dans les prémices d'un champ ou d'une vigne. Quand un enfant a été « voué », on le rachète[1] en offrant le poids en argent de sa chevelure, et alors le prêtre, intéressé dans l'affaire, savonne la chevelure pour en augmenter le poids. Mais la grande majorité des sacrifices consiste en l'offrande d'un animal, bœuf, chèvre, brebis, chameau. Le prêtre en a sa part: la peau et un quartier de la bête. L'effusion du sang (*fedjr ed dem*) est essentielle; elle se fait, selon des rites minutieusement prescrits, non sur un autel — il n'en existe pas — mais tantôt sur le seuil du sanctuaire, tantôt au-dessus d'une ouverture pratiquée dans le toit. On asperge de ce sang (sans doute pour éloigner les mauvais esprits) les montants et les battants de la porte, comme dans la Pâque juive; le sacrifiant s'en barbouille le front, il en frotte ses enfants et ses bêtes, comme d'un puissant antiseptique; parfois le sang est remplacé par un mélange rouge de beurre et d'henné. Outre le sacrifice de rachat *in genere*, M. Curtiss croit avoir observé un véritable sacrifice de substitution, tout à fait analogue à celui du bélier qui remplace Isaac; un coupable, par exemple, rachèterait sa vie en immolant un animal « entre ses jambes »: ici les faits allégués ne paraissent pas décisifs. Quant au sacrifice de communion, auquel beaucoup de

1. Les filles ne sont pas toujours rachetées, mais offertes parfois effectivement au sanctuaire qui en fait alors commerce

théoriciens voudraient ramener tous les sacrifices primitifs, M. C. ne l'a rencontré nulle part. Il y a bien des repas pris en commun après le sacrifice, par exemple à la naissance d'un fils [1]; mais c'est pour utiliser les chairs non délivrées au prêtre ou pour sceller *inter pocula* une réconciliation. Bref, le sacrifice, pour M. C., est exclusivement expiatoire ou *apotropéique*, et il voudrait généraliser cette thèse même pour les temps anciens. Mais là dessus et sur quelques autres points, M. Baudissin, qui a présenté son livre au public allemand, exprime des doutes et des réserves qui me paraissent pleinement justifiés. Les généralisations prématurées sont la plaie de l'histoire des religions, comme de toutes les sciences dans l'enfance.

Les théories de M. C., surtout ses théories historiques, sont parfois contestables, et son exégèse biblique assez défectueuse [2], mais il reste les faits, qui sont nombreux, intéressants, et dont la portée dépasse peut-être même celle que l'auteur a osé leur attribuer. Il s'est surtout occupé des rapprochements avec l'Ancien Testament, mais le Nouveau Testament aussi est né en Palestine; il y est né non pas du judaïsme officiel, avec lequel il fut en violent antagonisme, mais du judaïsme populaire, et aussi de la vieille religion indigène, recouverte d'un vernis mosaïque, comme aujourd'hui d'un vernis chrétien ou musulman. Jésus était un rabbin, mais ses premiers disciples étaient des *amhaareç*, pauvres gens sans instruction ni prétentions de savants; leurs croyances plongeaient inconsciemment dans le vieux fonds de superstitions animistes, qui survivent encore actuellement, tenaces et à peine modifiées, chez leurs descendants en turban. C'est là, au moins autant que dans la Bible et dans l'hellénisme mal digéré, qu'il faut chercher les sources du dogme chrétien. C'est de là, en toute probabilité, que viennent des croyances aussi étrangères au judaïsme, même hétérodoxe, que le culte de la Vierge Mère — encore aujourd'hui à Kerak on adore une « fiancée de Dieu » en chair et en os (p. 119) — et le rachat par le sang, symbolique ou non, de la victime sacrée.

Théodore Reinach.

Franz Scheichl. **Das Griechentum und die Duldung,** ein Kulturbild. Gotha, Fr. A. Perthes, 1903; 88 p.

Voici comment s'exprime M. Scheichl, vers la fin de son opuscule : « A tout prendre, ceux qui qualifient les Grecs d'intolérants sont plus près de la vérité que ceux qui prétendent le contraire. » Etait-il pos-

1. Mais je ne comprends pas comment le nouveau né peut y prendre part (p. 232)!

2. Il prend au sérieux les 318 tentes d'Abraham (*Gen.* 14, 14); il affirme que les Hébreux ont appris leur langue des Cananéens; il confond Isaac avec Ismaël (p. 221) etc.

sible d'arriver à une conclusion plus précise ? Peut-être ; mais M. S. n'a pas su pénétrer l'esprit grec. Son travail est un travail tout entier de seconde main, dépourvu de critique et d'originalité. Comme il s'agit de tolérance religieuse, un chapitre énumère chronologiquement les opinions des principaux écrivains et philosophes sur la divinité, sur l'âme, sur les oracles, sur les croyances populaires ; un autre, les procès pour crime d'impiété, d'après Gomperz, Curtius, Beloch, Zeller, Susemihl et autres savants, dont les ouvrages sont cités p. 78-88. M. S. a lu beaucoup d'histoires grecques, beaucoup d'ouvrages de littérature et de philosophie grecques, quelques traductions ; et après avoir pris de nombreuses notes, découpé de nombreux passages, il a fait imprimer ses fiches, se croyant suffisamment armé pour traiter une des questions les plus complexes que puisse nous poser l'histoire de l'hellénisme. Il ne tient compte ni des milieux, ni de l'état social, ni des circonstances politiques, se bornant le plus souvent à enregistrer le fait matériel, sans en rechercher la signification et la portée, sans se demander même quel peut en être le degré d'authenticité ; souvent d'ailleurs il ne fait que répéter sans grand changement les phrases de ses sources. M. Scheichl s'est contenté d'être compilateur.

My.

A. Chavanon. Etude sur les sources principales des *Mémorables* de Xénophon. Bibl. de l'Ecole des Hautes Etudes, fasc. 140. Paris, Bouillon, 1903 ; 105 p.

Il est juste de féliciter M. Chavanon d'avoir entrepris cette étude sur les sources des *Mémorables*. On trouvera peut-être que les résultats en sont minces, et il est vrai qu'ils ne sont pas bien considérables ; mais l'important, pour le philologue, est de faire des recherches utiles. Il n'y a pas de petits gains ; M. Chavanon a fait faire un progrès à la critique de Xénophon, et nous devons l'en remercier, que ce progrès soit petit ou grand. On remerciera également l'Ecole des Hautes Etudes, qui a inspiré son travail. Après avoir retracé l'histoire du texte des *Mémorables* depuis l'édition princeps, M. Ch. examine, dans une première partie, jusqu'à quel point il faut s'en rapporter aux assertions de Schenkl pour l'appréciation des Parisini 1302 et 1740 (A et B). Une nouvelle collation de ces deux manuscrits (de A pour les deux premiers livres seulement) rectifie en de nombreux passages les lectures de Schenkl, et prouve ainsi que la véritable valeur de A a été méconnue ; elle montre en outre qu'il y a lieu d'admettre dans le texte quelques nouvelles leçons, par exemple I, 1, 2 καὶ après πολλάκις δέ avec A ; I, 2, 54 τούτων χάριν confirmé par A (τούτου Gilbert, qui cependant préférerait τούτων) ; II, 8, 6 τούς τε φιλαιτίους avec B (τοὺς φ. A ; aussi B selon Dübner et Schenkl, inexactement). Je note en

passant qu'une édition classique déjà ancienne (éd. Martin, Paris, Dezobry, sans date) porte τοῖς τε φ. (M. Ch. dit « toutes les éditions donnent τοῖς φ. »); mais l'éditeur ne donne aucun renseignement sur son texte. Une seconde partie est consacrée à la discussion des citations des *Mémorables* dans Stobée ; M. Ch. s'y montre en général bon grammairien et critique exercé, bien que l'on puisse concevoir quelques doutes sur la solidité de sa méthode ; des arguments d'ordre subjectif sont dangereux pour la critique des textes, et M. Ch. s'en rapporte trop facilement à son goût pour discuter une variante ; v. par exemple, p. 72, où il se prononce, avec Cobet, pour l'insertion dans le texte I, 6, 5 des participes πεινῶν et διψῶν, insertion que les stricts principes de la critique scientifique ne sauraient justifier. Dans le fait, il n'y a pas grand'chose à tirer de Stobée ; mais M. Chavanon a eu le mérite de montrer, par un examen minutieux, en quels cas il soutient le texte de Xénophon, et en quels autres ses lectures méritent sinon l'approbation, au moins l'attention des éditeurs [1].

My.

E. Nachmanson. **Laute und Formen der magnetischen Inschriften.** Upsal, Lundström; Leipzig, Harrassowitz, 1903; xvi-199 p.

Lorsqu'on a la bonne fortune de posséder, pour un même point géographique, un ensemble d'inscriptions assez nombreuses pour que les traits distinctifs de la langue s'y présentent à plusieurs reprises, et s'étendant sur une période assez longue pour que l'on puisse y constater des variations, on peut s'attendre à y recueillir des observations précieuses. M. Schweizer a montré, il y a quelques années, quel profit l'on devait tirer des inscriptions de Pergame pour l'histoire si importante de l'origine et du développement du grec commun. Aujourd'hui M. Nachmanson fait la même étude sur les inscriptions de Magnésie du Méandre. Les textes, publiés dans le recueil de Kern (*Die Inschriften von Magnesia am Mæander*, 1900), s'étendent depuis la fin du ive siècle jusqu'au ive siècle après J.-C. Ils sont au nombre de 400, mais il faut en disjoindre un assez grand nombre, qui sont de provenance étrangère; M. N. en fait exactement l'inventaire p. 15 sv. D'après les sources ainsi spécifiées, M. N. étudie, suivant le plan habituel, les voyelles, les consonnes, puis les formes nominales et verbales; et de ses observations il dégage les conclusions suivantes. A Magnésie, on trouve encore quelques restes du dialecte ionien au com-

---

1. Les pages du début, sur la valeur morale et pédagogique des *Mémorables* sont bien peu à leur place dans un ouvrage de pure critique de textes. P. 25 lire *athétèses* ; p. 70 et 96, *Madvig* et non *Madwig*. Meisterhans est souvent cité; quelle édition? Il y en a trois.

mencement du IIIe siècle, et, comme on pouvait l'attendre dans une ville ionienne, l'ionien a eu une très grande part dans la formation de la κοινή ; au contraire, il ne peut être question d'une forte influence attique ou atticisante. Pour ce dernier point, on sera entièrement d'accord avec M. N.; pour le premier, l'examen des textes est moins probant qu'il ne pense. Les formes dialectales qu'on note dans les inscriptions ne peuvent être toutes interprétées de la même manière; celles qu'on retrouve dans les noms propres, dans les dates et en général dans les formules n'ont pas la même valeur historique que les autres, et des premières seules on ne saurait conclure que le dialecte en question subsiste encore dans la langue courante, ou a exercé sur elle une influence quelconque. Or, dans les inscriptions de Magnésie, ce sont de telles formes, à une exception près [1], que l'on a à enregistrer; et quant M. N. nous parle de deux inscriptions, les seules, du IVe siècle en ionien pur, il faut y regarder à deux fois : l'une, nº 259, se compose de trois noms propres, et d'ailleurs ne prouve rien pour Magnésie, car il s'agit d'une étrangère; l'autre, nº 1, est un fragment très court, où pas un seul mot n'est entier, où l'on discerne cependant deux formes ioniennes, διχομ] ou νουμ]ηνίης et un mois en ηιών; c'est donc la date, ce qui ne suffit pas pour parler de pur ionien (cf. les nos 4 et 6). Je n'hésiterais pas à conclure, beaucoup plus radicalement que M. N., qu'à Magnésie, déjà à la fin du IVe siècle, l'ionien ne persistait plus que dans des formes immobilisées, noms de personnes et de lieux ou formules protocolaires; il disparaît d'ailleurs de ces dernières dès le milieu du IIIe siècle. On ne peut rien affirmer pour le commencement et le milieu du IVe siècle, puisqu'on n'a pas de documents. La dissertation de M. N. n'en est pas moins bien préparée et soigneusement conduite, et l'auteur peut se dire qu'il a fait un livre utile, dont les hellénistes lui sauront gré. — Je voudrais cependant ajouter quelques mots relativement à l'autorité qu'il convient d'attribuer à certaines formes transmises par les inscriptions, parce que M. Nachmanson me semble, en plusieurs occasions, accorder trop de confiance au texte publié. Il lui est pénible d'admettre une faute de gravure (p. ex. p. 31, 109, 127); quant aux fautes possibles de lecture, s'il en parle quelquefois, il préfère en général n'y pas penser. Il est pourtant des cas où une légitime défiance s'impose; pour le sens, il importe peu que les mots soient bien ou mal copiés, mais il n'en est pas de même quand il s'agit des formes de la langue. Or il y a dans le recueil de Kern une inscription, le nº 116, sur laquelle M. N. s'appuie à différentes

1. L'inscription nº 2, où on lit, outre διχομηνίηι et deux noms propres, πο]λιτείην à côté de προε]δρίαν; elle était, dit Kern, complètement recouverte de concrétions. Quant aux deux autres textes qui « montrent encore à côté de ᾱ quelques η ioniens », le nº 6 a en ionien seulement la date, δευτέρηι νουμηνίης, et le nº 8 seulement l'intitulé, πρᾶσις τῆς ἡμ[έρ]ης ἢ λείας τῆς ἐν τῇ ἀγ[ροι]κίηι; la première restitution n'est rien moins que certaine, et le dernier mot peut être un nom de lieu.

reprises, et qui ne saurait être invoquée en témoignage pour des faits de langue, au moins dans les 26 premières lignes. Elles ont été copiées par MM. Cousin et Deschamps, les premiers éditeurs, sur une copie faite par un individu du pays, qui n'avait même pas séparé les lignes. Une autre copie en fut prise par M. Kontoléôn, et les renseignements fournis sur celle-ci, dans le BCH, XII p. 209-210, laissent beaucoup de points obscurs. Les deux copies sont très fautives et présentent entre elles d'assez nombreuses divergences : 1 τιχη, K. τύχη ; 3 ἔδοξεν, K. εδοσεν ; 3 συσστηματτη, K. συστήματι, etc. etc. Si donc nous lisons, dans le texte publié (copie de Cousin-Deschamps, avec la séparation des lignes d'après Kontoléôn), 8 αὔσειν, 12 ἐσάχουν, 15 ἐσαικεῖν (= ἐξαρκεῖν) à côté de 3 ἔδοξεν, 25 ἐξόδων, et si nous remarquons en outre que K. lit 3 εδοσεν et 21-22 περισσευξα pour περισσευσα, la simple logique nous oblige à dire que certainement le Ξ et le Σ ont été confondus dans plusieurs mots par les copistes. Et cela est encore confirmé par l'observation suivante : l. 18 on lit τσε ; 54 et 55 τξε (= 365), et pour cette dernière partie de l'inscription les éditeurs ont pris l'estampage ; τσε nous montre donc encore la confusion, dans la copie, de ξ avec σ, et ce n'est pas ici un fait de langue. On n'a donc pas le droit de chercher dans ce texte des arguments pour justifier une théorie, et je repousse absolument, pour la langue de Magnésie, le prétendu changement de ξ en σ. Je ne crois pas davantage pour Magnésie, jusqu'à plus ample informé, au soi-disant dorisme γραμματῆ l. 23 et 32, à côté de γραμματέα l. 28. Dans le premier cas la ligne entière est aussi mal copiée que possible, et dans le second il se peut fort bien qu'on doive lire γραμματΕΑΔΕΙ, c'est-à-dire γραμματέ<α> ἃ δεῖ. Bien que pour cette ligne on ait l'estampage, on sait combien il est facile, à la lecture, de prendre un E pour un H ; il suffit d'avoir lu et copié des inscriptions. Quoi qu'il en soit de cette dernière hypothèse, la première partie de l'inscription 116 reste suspecte, et il n'est pas légitime de considérer comme des formes appartenant à la κοινή de Magnésie celles qui sont données par elle seule.

My.

Geschichte Baierns von Siegmund Riezler. Band V (von 1597 bis 1651). Band VI (von 1508 bis 1650). Gotha, Andreas Perthes, 1903, xxvi, 695, xvi, 521 p. in-8°.

La grande collection de l'*Histoire des Etats Européens*, mise en train jadis par Heeren et Uckert, et dirigée actuellement par M. Lamprecht, vient de s'enrichir — c'est à dessein que j'emploie ce mot — de deux nouveaux volumes de l'*Histoire de la Bavière* de M. Sigismond Riezler, le cinquième et le sixième. Ils sont consacrés tous deux au représentant le plus marquant de l'histoire bavaroise ancienne et moderne,

à Maximilien I, le chef de la Ligue catholique, l'allié puis le gendre de l'empereur Ferdinand II, le premier électeur de la branche des Wittelsbach restée fidèle à l'Eglise. Quelle que soit l'importance du personnage, non seulement dans le cadre de l'histoire provinciale, mais dans celui de l'histoire générale de l'Allemagne et même par moments dans celui de l'histoire universelle de son temps, on trouvera peut-être que, dans une collection de ce genre, c'est un peu beaucoup qu'un ensemble de plus de douze cents pages consacré à l'histoire d'un seul règne. Mais si l'on fait abstraction du manque de proportions forcé qui en résultera pour cette histoire spéciale de Bavière, l'on ne peut que se réjouir de voir cet épisode d'importance majeure traité d'une façon si détaillée et si compétente, tant au point de vue de l'histoire politique [1], que de l'histoire économique et religieuse, de celle des mœurs, des lettres et des arts; en effet M. R. a eu le grand mérite de sortir des limites traditionnelles de son sujet, et de consacrer le second des deux volumes que nous annonçons ici, tout entier, à ce que nous appellerions l'histoire de la civilisation bavaroise sous Maximilien-le-Grand et ses prédécesseurs immédiats.

Le savant professeur de Munich a tout naturellement profité des travaux de ses devanciers; car, bien des fois déjà, des érudits bavarois de mérite ont retracé le portrait et le panégyrique du chef ferme et prudent, très ambitieux mais très avisé, qui fût, grâce aux circonstances favorables, le véritable créateur de la puissance de sa maison. Depuis son confesseur le jésuite Vervaux, qui sous le couvert d'Adlzreitter commença, de son vivant même, dans les *Annales boïcae gentis*, à raconter ses hauts faits, Wolff et Breyer, au début du XIXe siècle, Arétin, Soeltl et l'abbé Schreiber, plus tard, ont, dans des écrits plus ou moins étendus, plus ou moins documentés, retracé l'image du héros national et confessionnel de la Bavière, soit en accentuant les traits du souverain et du fidèle, soit en essayant de les estomper quelque peu, pour les rendre plus sympathiques au lecteur moderne. Il n'y a rien d'étonnant à ce travail contradictoire; disciple docile dans une certaine mesure, de ses maîtres de la Société de Jésus, Maximilien s'est montré toujours prêt à faire beaucoup de choses « à la plus grande gloire de Dieu »; mais il entendait également agir à son propre profit et, excellent opportuniste, il s'entendait à saisir les occasions favorables pour avancer sa propre cause, parallèlement à celle de l'Eglise et de l'Empereur; parfois même, il lui a semblé plus urgent de s'occuper de ses propres affaires, plutôt que de celles de ses protégés ou de ses patrons, ce dont nous ne songeons point à le blâmer. Seulement cela explique les jugements assez con-

1. J'avouerai pourtant que l'auteur me semble avoir assez inutilement raconté ou du moins mentionné plus d'un fait de la guerre de Trente Ans qui ne touchait en rien Maximilien.

tradictoires portés sur lui, non seulement dans le camp de ses contemporains protestants, dont il fut le plus dangereux adversaire, mais encore dans celui des défenseurs du trône impérial et de l'autel, qui auraient dû l'acclamer, mais ne se faisaient pas faute de le juger parfois avec une sévérité plutôt malveillante [1].

M. R. a, je crois, trouvé la note juste en parlant du premier électeur bavarois du XVIIe siècle. Non pas qu'il ne me paraisse plaider çà et là les circonstances atténuantes avec une insistance trop grande ou qu'il n'exagère par moments les vertus nationales de son héros [2]; mais l'ensemble de l'ouvrage me paraît bien nous donner le Maximilien de l'histoire et non plus celui de la légende, en le replaçant dans le cadre normal des événements et des influences ambiantes. Il nous le montre bien catholique intransigeant et presque mystique, déposant aux pieds de la Vierge noire d'Altoetting une déclaration d'allégiance, écrite de son sang et signée « *Peccatorum coryphaeus* », poussant Ferdinand II à lancer l'Edit de restitution de 1629, qui seul incita les protestants désespérés à continuer la lutte, se livrant avec conviction aux persécutions religieuses à Donauwoerth, dans le Palatinat supérieur, etc.; mais il nous le montre aussi sachant fort bien réfréner ses passions religieuses et renoncer à ses sympathies politiques quand son intérêt propre l'y engage. Esprit calculateur, essentiellement pratique, Maximilien de Bavière fut surtout *impérialiste* fervent et *catholique* avec zèle, puisque la situation politique du Saint-Empire l'amenait forcément, à cette heure, à se mettre du côté de l'Empereur et de l'Eglise; ce ne fut ni l'élan chevaleresque du guerrier, ni l'enthousiasme du croyant qui agirent en lui; ce fut le froid et lucide et très exact calcul du fin politique qui détermina ses paroles et ses actes. Cela le diminue peut-être un peu comme héros; cela ne fait que mieux établir sa réputation politique et sa valeur comme homme d'Etat. Peu aimable et peu aimé de ses sujets, malgré

---

1. Son allié, le cardinal Mazarin, le déclarait « rusé et artificieux au dernier point » (Lettres II, p. 209) et les membres du Conseil aulique secret de Vienne écrivaient en 1647, que c'était un être obstiné, chiche, ne cherchant absolument que son propre intérêt, « *welches bei ihme die hoechste ratio status ist* ». (Riezler, V, p. 695).

2. Tout en accordant qu'au *premier abord* l'attitude de Maximilien vis-à-vis de la France est un trait fâcheux (*ein undeutscher Zug in seiner Politik*), M. R. s'efforce pourtant de démontrer que l'électeur n'a sacrifié que ce qu'il n'y avait plus moyen de sauver en Alsace. Ce n'est pas l'avis de la plupart des historiens allemands contemporains. Il faut voir avec quelle sévérité, M. Jacob, par exemple, caractérise l'attitude du duc de Bavière (*Die Erwerbung des Elsass durch Frankreich*, Strasbourg, 1897, *passim*). M. R. affirme que son héros n'a sacrifié sa « *nationale Gesinnung* » et sa « *religioese Uberzeugung* » qu'à son profond amour de la paix (p. 647), et que le cœur lui a saigné d'avoir à sacrifier des terres allemandes; il n'a pas montré là en tout cas, la « constance inébranlable » qu'il mit à maintenir ses droits au chapeau électoral et à une indemnité de treize millions.

tout ce qu'il avait fait pour eux [1], Maximilien eut les deux qualités maîtresses d'un souverain : il savait vouloir, il savait aussi ce qu'il voulait et son regard perçant saisissait avec une promptitude rare le moment favorable à la mise en œuvre de ses volontés. Ce fut un grand travailleur ; au milieu des fantoches princiers du Saint-Empire, ses contemporains, au début de la lutte trentenaire, ruinés par la débauche, déshabitués de gouverner, incapables de rien comprendre aux complications en vérité terribles de la situation d'alors, il est presque le seul homme. Il est, jusqu'au moment où paraît Frédéric-Guillaume de Brandebourg, le seul prince digne de ce nom, et Ferdinand II lui-même et Ferdinand III, ne sont à côté de lui, que des instruments presque passifs de leurs confesseurs, de leurs conseillers et de leurs courtisans.

Il est évident que nous ne pouvons songer à entrer ici dans la discussion des détails du compacte et substantiel travail de M. R. Ce serait passer en revue toute l'histoire de la guerre de Trente Ans et sur certains points nous aurions des réserves à faire, sur d'autres une adhésion complète à donner aux solutions proposées ou acceptées par l'auteur [2] ; nous signalons ici surtout les chapitres du sixième volume, relatifs à l'administration intérieure du pays, à son organisation militaire, à l'exploitation économique de ses richesses, à l'agriculture, à l'industrie et au commerce durant le XVIe et la première moitié du XVIIe siècle ; on y trouvera aussi un chapitre, peut-être un peu court, sur l'Eglise et son rôle en Bavière, dans l'Ecole et dans l'Etat, ainsi que des paragraphes assez détaillés sur la culture des sciences, des lettres et des arts, pour autant que ces disciplines purent se développer et fleurir sous le contrôle vigilant d'une cour pieuse, d'une administration soupçonneuse et forcément économe, des autorités ecclésiastiques de tout rang. Les noms que M. Riezler y a réunis sont assez nombreux, il est vrai, mais il en est bien peu qui surnagent dans la

1. M. R. l'accorde lui-même (p. 694), et en donne d'excellentes raisons ; sa tyrannie ecclésiastique et sa police des mœurs surtout devaient exaspérer la jovialité des bons Bavarois d'alors, car elle était aussi sévère au moins que celle des calvinistes de Genève. D'autre part il ne faut pas oublier que Maximilien ne fut presque jamais dans une situation politique ou financière qui lui eût permis d'employer les moyens (abandon d'impôts, fêtes populaires, etc.) par lesquels un prince peut exciter l'enthousiasme de ses sujets.

2. J'avoue, par exemple, ne pas bien comprendre pourquoi M. R., plus royaliste que le roi, semble faire un reproche à Maximilien d'avoir renoncé, par l'arrangement de février 1628, à la possession comme gage, de l'archiduché d'Autriche, en deçà de l'Enz, p. 316). Il ne peut pourtant pas s'imaginer que la maison d'Autriche, une fois un peu fortifiée, eût laissé cette épine dans son flanc. Il n'y a là ni *schwere Schaedigung* des intérêts bavarois, ni une « *verfehlte Gelegenheit* » ; jamais les Habsbourgs n'auraient pardonné cette usurpation aux Wittelsbach et Maximilien fit preuve de sa sagacité habituelle en s'en allant avant qu'on pût songer à le mettre dehors ; au XVIIIe siècle, comme sous Napoléon, ses successeurs n'ont pas su résister aux successeurs de Ferdinand II.

mémoire des générations actuelles, comme celui du poète jésuite Jacques Balde ou celui du compositeur Orlando di Lasso. Ni le milieu ni l'époque n'étaient alors favorables à cet épanouissement artistique et intellectuel qui fait la gloire du Munich d'aujourd'hui [1].

R.

État des classes rurales au XVIIIe siècle dans la généralité de Bordeaux par Marcel Marion. Paris, A. Picard, 1902, 123 p. in-8°.

Ce très instructif et intéressant mémoire du professeur à l'Université de Bordeaux a été couronné par la Société des études historiques en 1901. Il est principalement rédigé d'après les nombreux documents inédits réunis aux Archives départementales de la Gironde et de la Dordogne, surtout d'après les cahiers de doléances de 1789, émanant des communautés du Libournois, du Bazadois et du Périgord. M. Marion a choisi tout exprès les dossiers des *élections* de Bordeaux, Périgueux, Sarlat et Condom, parce que ce sont des pays de condition économique très variable, les uns riches et peuplés, les autres relativement pauvres et déserts et qu'ils fournissent ainsi, dans leur ensemble, une image assez exacte de la France d'alors. Il assure, dans son introduction, qu'il a laissé parler partout les faits, sans aucune velléité de sa part, de les interpréter soit dans le sens de la Révolution, soit dans un sens contre-révolutionnaire et l'on peut dire que cette affirmation de principe était bien inutile, tant on constate, en le suivant dans son exposé lucide, l'absence absolue de tout parti-pris.

L'auteur commence par nous donner un aperçu de l'état du territoire, tel qu'il l'a constaté dans la généralité de Bordeaux. Il nous le montre morcelé à l'infini; dans certaines localités « presque tout le monde était propriétaire » et l'on trouve même parmi ces derniers des « mendiants de profession ». La petite propriété représente d'ordinaire une part fort notable de l'exploitation générale; mais si le nombre des paysans propriétaires est considérable, on constate pourtant, aux approches de la Révolution, un effort marqué du capital bourgeois, pour enlever aux ruraux leurs lopins de terre, surtout dans le voisinage des villes. M. M. nous décrit ensuite les charges

---

1. J'ai noté en passant, quelques menues fautes d'impression et autres, à joindre à l'errata du tome V : p. 185, lire *1621* au lieu de *1611*. P. 527 l. *Benfeld* pour *Bonfelden*. P. 529 l. *Lamboy* pour *Lambry*. P. 567. Il est question des « *Marschaelle* » Syrot, Normantier, Maugiron, etc., et p. 577 du « *Marschall Echelle* ». Je n'ai pas besoin de dire qu'aucun de ces subordonnés de Guébriant et de Rantzau n'a porté le titre de *maréchal*, mais bien sans doute celui de *maréchal de camp*. (Il faut écrire d'ailleurs *Sirot*). — P. 587. Au lieu de *Gil de Hasi* ne doit-on pas lire *Gil de Haes* ?

effrayantes qui pesaient sur le menu peuple; il nous montre la taille, lourde en elle-même, plus lourde parce qu'elle est mal répartie par les petits tyrans locaux; il décrit les abus des privilégiés, la situation des collecteurs et des séquestres, guère moins malheureux que leurs victimes. L'état du pays, au point de vue financier, est celui d'une anarchie à peu près complète, les chenapans nobles et bourgeois se narguant de la loi, déjà si partiale à leur égard, et trop souvent avec la complicité des représentants même de la loi. M. M. croit que l'on peut évaluer à 35 o/o — pour autant qu'il est permis de fixer un chiffre, même purement approximatif — l'impôt *directement prélevé* sur le revenu des contribuables dans la généralité de Bordeaux.

A cela vient s'ajouter la charge des milices, une vicinalité détestable, la dîme, parfois écrasante quand elle se prélève au huitième des fruits [1] et que le paysan doit y ajouter encore un lourd casuel [2]. La noblesse intervient à son tour comme troisième créancière, après le roi et le clergé, par ses droits seigneuriaux. M. M. examine ici la question si controversée de savoir si, comme le veulent les uns, il y eut un retour offensif de la féodalité, vers l'époque de la Révolution, ou bien si ses charges, ainsi que l'affirment d'autres, étaient devenues assez légères au moment où elle-même allait disparaître. Il estime que dans ces deux façons de voir, il y a quelque part de vérité. On ne peut trouver dans les sources aucune preuve d'une augmentation positive des sommes à payer; mais il semble certain que le besoin d'argent toujours croissant des nobles et des bourgeois vivant noblement les poussait à être plus exigeants sur leurs vieux droits négligés par des ancêtres moins âpres à la curée. Ils avaient été oubliés aussi, plus ou moins sincèrement, par les paysans qui s'irritaient maintenant davantage de leur misère en même temps qu'ils devenaient moins souples et moins craintifs; de là des contestations réciproques en nombre croissant; de là aussi cette impression de vexation, toujours plus forte, qui éclate dans les premières jacqueries rurales de juillet et d'août 1789.

On comprend que les habitants des campagnes se soient sentis privés de toute sécurité matérielle comme de toute liberté réelle, aussi longtemps que leurs trois « ennemis » réunis leur enlevaient jusqu'à 60 o/o de leur modeste revenu [3]. On comprend aussi qu'ils aient déserté les champs pour devenir laquais, mendiants ou « artistes ». « Prennent-ils un peu plus d'essort, dit le cahier de Villamblard, ils se font prêtres ou moines et vont grossir la troupe des

1. Voy. un tableau détaillé de ces dîmes, p. 53.

2. Aussi les rédacteurs du cahier de Fossemagne s'écriaient : « La graisse des moines, des abbés et des évêques coûte cher à l'État ». (P. 55).

3. On sait que Taine avait évalué ce prélèvement à 81 o/o.

fainéants [1] ». Toute la bourgeoisie rurale, notaires, vétérinaires, curés, médecins, les hommes de loi surtout, « engeance qui pullule à l'infini », n'ont malheureusement pas été, d'après ce qu'on nous dit d'eux, des représentants bien distingués de la civilisation d'alors. Ajoutez à cela que les procédés de culture étaient arriérés, que la culture de la vigne elle-même était entravée par des règlements absurdes, iniques, rédigés en vue de l'intérêt exclusif des marchands de Bordeaux, et l'on comprendra sans peine que le paysan, toujours à la veille d'une famine, toujours à la merci de la maladie [2], ait été dans une situation lamentable et porté d'avance aux revendications les plus radicales. Sans doute la misère générale n'empêchait pas le gaspillage et l'insouciance de ceux auxquels il restait quelques deniers, et M. Marion nous montre très impartialement les cabarets remplis de buveurs et la débauche grossière installée parfois côte à côte avec l'extrême pauvreté. Mais pouvait-on leur en vouloir, si ces miséreux cherchaient au fond du verre un moment d'oubli ? C'est un mot terrible pour l'ancien régime — et ne pourrait-on pas l'évoquer encore de nos jours? — que cette doléance des paysans de Bègle disant : « On nous appelle Pères de la Patrie, et la patrie nous tyrannise sans cesse ; aussi mourrons-nous misérablement, après avoir misérablement vécu [3] ».

R.

C. HUIT. **La vie et les œuvres de Ballanche.** Lyon et Paris, Witte, 1904, 376 p. in-8°.

Il faut féliciter M. Huit d'avoir rappelé l'attention sur un auteur bien oublié et qui cependant tient une place importante dans l'évolution intellectuelle du XIXe siècle. Le volume qu'il a publié sur Ballanche ne nous donne ni de l'homme ni du penseur la pleine connais sance que nous souhaiterions — beaucoup de matériaux inédits dorment encore dans la bibliothèque de Lyon et bien d'autres sont disséminés ailleurs — mais quoique fait d'après des sources presque

---

1. P. 89. Alors déjà on proposait un impôt sur les célibataires afin de doter les filles des familles nombreuses.

2. Le 20 avril 1748 l'intendant de Bordeaux, M. de Tourny, écrivait : « J'ai plus de 10,000 squelettes ambulants dans ma généralité, leur nourriture n'étant presque depuis longtemps, que de son et d'herbes. Mon cœur crève de douleur et de désespoir ». En 1770, 1773, 1778, les subdélégués, dans leur correspondance officielle signalaient que « ces malheureux meurent exactement de faim. » et « De cent pauvres mendiants de notre paroisse, il ne s'en sauvera pas dix ». En 1789, la misère fut encore plus générale ; à Soulac, « sur *cent* familles *quatre-vingt-dix* sont dans la dernière indigence »

3. P. 122.

exclusivement connues, en dépit de quelques lenteurs et d'un trop fréquent recours aux notes, son ouvrage met en lumière les traits essentiels de l'œuvre de Ballanche. M. H. a étudié simultanément la biographie et les livres de son auteur à mesure de leur publication. L'enfance maladive et repliée de Ballanche, son existence effacée et studieuse dans l'imprimerie paternelle à Lyon, dans ce milieu sérieux et méditatif sur lequel le biographe insiste avec raison, quelques voyages en Italie trop brièvement esquissés, et à Paris la longue amitié avec Mme Récamier, dans le cercle de ses fidèles de l'Abbaye-aux-Bois : nous apprenons l'essentiel de cette vie toute unie et abstraite, mais on devine qu'éclairée par une « volumineuse correspondance » encore inédite, elle prendrait un autre intérêt. Des ouvrages de Ballanche l'auteur nous donne une idée très complète à l'aide d'analyses et d'abondants extraits, trop abondants peut-être, car il me semble s'en exagérer la valeur littéraire et garder trop d'indulgence à ces froides fictions mythologiques. On lui saura gré au contraire d'avoir signalé tout ce que contiennent d'idées neuves en littérature, en politique et en philosophie les principales de ces œuvres, comme l'*Essai sur les institutions sociales* et la *Palingénésie*. Bien des racines de notre romantisme et du socialisme théorique de la Restauration s'y pourraient facilement découvrir; il y aurait aussi d'intéressantes questions de priorité à fixer entre Ballanche d'une part et Chateaubriand, Mme de Staël, quelques-uns encore, de l'autre.

De même qu'on aurait souhaité connaître le détail de cette influence latente exercée par les idées du philosophe lyonnais, il eût été également utile de nous en indiquer l'origine. Il est impossible de ne pas être frappé par l'analogie de ce mouvement théosophique en France et en Allemagne. Baader n'apparaît-il pas comme un frère aîné de Ballanche? même état nerveux anormal, mêmes dispositions pour les applications techniques des sciences, même enthousiasme d'apôtre jusque dans la conversation, pour ne rien dire de la communauté des idées. M. H. fait bon marché de ces influences germaniques (il les révoque en doute même pour Quinet, p. 346, chez qui elles sont cependant frappantes). Il semble bien que par Saint-Martin, qui avait à Lyon des relations de librairie, dont l'*Homme de désir* y parut en 1790, qui se lia sur le tard avec de Gérando, l'ami de Ballanche, peut-être aussi par quelques disciples lyonnais de Martinez, comme Willermoz et l'abbé Tournié, avec lesquels Baader justement était en rapports, une voie indirecte ait pu s'ouvrir à l'influence allemande.

Ces observations n'ôtent rien au mérite du livre de M. Huit qui déclare le premier n'avoir pas voulu donner une étude définitive; il s'est en effet borné à décrire plutôt qu'à expliquer l'œuvre de Ballanche. Il l'a résumée dans les derniers chapitres, en étudiant « l'historien, le publiciste et le philosophe chrétien ». Ce dernier tient au cours de l'ouvrage une place parfois un peu excessive: il fallait l'at-

tendre d'un ancien professeur de l'Institut catholique de Paris, de même qu'on ne sera pas surpris de ses regrets ou de ses retours affligés sur l'époque contemporaine; il n'en a pas moins apporté à sa tâche beaucoup d'impartialité et une clairvoyante sympathie pour son auteur.

L. ROUSTAN.

Bolton KING. **Histoire de l'unité italienne.** Histoire politique de l'Italie de 1814 à 1871, trad. de l'anglais par E. Macquart, préface d'Yves Guyot. (Biblioth. d'histoire contemporaine), 2 vol. XXXI-444 p. 8° Paris, Alcan 1901.

Il n'existait en français aucune bonne histoire contemporaine de l'Italie. On doit être reconnaissant à M. Y. Guyot d'avoir eu l'idée de faire traduire l'excellent ouvrage de M. B. King et on doit féliciter lui, le traducteur et l'éditeur d'avoir rendu ce service au public français si peu de temps après la publication (1899) de l'original anglais.

L'auteur a réuni et étudié tous les documents imprimés et les travaux historiques publiés sur cette période. Il en a donné à la fin du tome II une bibliographie en 22 pages, divisée par régions et par époques, qui sera d'un grand secours aux travailleurs français. Il a traité ses sources avec la défiance critique particulièrement nécessaire pour des récits écrits par des Italiens ; en beaucoup d'endroits il résume, sous une forme brève mais précise, tout un examen critique en indiquant ses motifs de rejeter un épisode traditionnel.

L'ouvrage, comme il est naturel pour l'histoire d'une révolution, consiste plus en récits d'événements qu'en descriptions d'états sociaux. Pourtant la société et la vie économique des différentes régions de l'Italie dans la période de la Restauration, sont esquissées avec des détails assez précis pour faire comprendre la nature intime de la réaction. Le *Risorgimento* est réduit à l'importance d'un mouvement littéraire. Il y a quelques bons chapitres descriptifs sur le Piémont (14, 20, 22, 25) dans la période de préparation et sur l'état embarrassé du royaume d'Italie (33, 34, 40, 41).

Le récit est clair, simple et — ce qui n'est pas facile quand des Italiens sont mêlés aux événements — il est précis et nettement ordonné ; les menus incidents, si nombreux dans la vie italienne, ne cachent pas la marche générale de l'évolution. L'auteur, toujours de sang-froid, ne se laisse prendre ni aux déclamations patriotiques ni aux ruses de vanité, et réduit chaque personnage à son rôle exact. Il met Cavour à sa place, au-dessus de tous les autres, sans restreindre outre mesure la part de Garibaldi.

M. B. K. qui a vécu en Italie et qui aime les Italiens, ne les flatte pas. Il ne se fait d'illusions ni sur la nature, ni sur les résultats du

mouvement unitaire. Mais il a résumé en quelques lignes très fermes (II, p. 397) les bienfaits du nouveau régime.

C'est l'histoire la plus scientifique et la plus substantielle de l'Italie contemporaine depuis la grande histoire en allemand de Reuchlin, à laquelle elle ressemble par la facture et par l'esprit; un peu moins vivante parce qu'elle est plus résumée, mais plus sereine. Elle répond donc aux besoins des étudiants et des professeurs français.

M. B. King ne paraît pas avoir connu l'histoire de Reuchlin [1], il y aurait trouvé, entre autres, sur l'état des troupes napolitaines au moment de l'expédition des Mille des renseignements qui manquent dans son récit. (Il est remarquable aussi que l'étude de Treitschke ne soit citée que dans une traduction italienne).

M. Yves Guyot a mis en tête une esquisse rapide de l'histoire politique de l'Italie depuis 1871, il a parlé surtout des questions cléricales et coloniales et de leurs répercussions sur les relations avec la France. La politique y est traitée sous la forme de leçons constitutionnelles à l'adresse de la France [2].

Ch. Seignobos.

James de Chambrier, **La cour et la société du Second Empire.** Perrin, s. l. n. d. (1902), 341 p. in-16.

L'auteur, qui faisait son droit au commencement de l'Empire, raconte en un style littéraire, parfois attendri, des impressions sur les hommes et les choses de ce temps (1852 à 1856). On ne trouvera dans ce petit livre ni un tableau « de la société » ni même un tableau de « la cour » du second Empire. C'est une série d'anecdotes déjà connues enfilées sous des rubriques vagues (*A l'intérieur. — A l'étranger. — En Crimée. — A Windsor. — Pendant l'Exposition. — Au Congrès de Paris. — Aux Tuileries*). Aucun renseignement utile pour un historien ; même les petits racontars sur la cour ne sont pas inédits ; sauf quelques détails d'une extrême puérilité sur les manies du général Rollin, et les fantaisies des dames de la cour. C'est l'aimable bavardage d'un serviteur d'une dynastie déchue.

Ch. Seignobos.

---

1. Elle n'est pas indiquée dans sa bibliographie.

2. La traduction n'est pas mauvaise, mais il y reste des inadvertances (*Lucca* pour *Lucques* — Compétence doit se traduire par « capacité ». — *Apparently* par évidemment.

E. Zevort, **Histoire de la troisième République. ***. La présidence de Carnot.** (Biblioth. d'hist. contemp.). Paris, Alcan, 1901, 396 p. in-8°.

Ce troisième volume est composé suivant la même méthode et dans le même esprit que les précédents. C'est un récit des épisodes de la vie parlementaire, entremêlé de quelques-uns des événements d'une autre espèce qui ont attiré l'attention, manifestations politiques, solennités, grèves, accidents, morts de personnages connus. L'auteur est républicain modéré, de la tradition gambettiste; mais l'affaire Dreyfus paraît l'avoir fait incliner un peu à gauche dans un sens plus nettement laïque [1]. Il a conservé pourtant pour les talents politiques de M. Ch. Dupuy une estime que l'expérience ne paraît pas avoir éclairée. (Voir p. 254).

Il est difficile de discuter une histoire qui n'a pas d'autres prétentions que de présenter au public en ordre chronologique la série des faits recueillis dans les annuaires et les comptes rendus des Chambres. Un travail de ce genre ne comporte ni recherche de documents, ni critique, ni arrangement des faits. C'est un annuaire historique accompagné des impressions personnelles de l'auteur. Les faits ici sont exposés fidèlement et clairement et le récit laisse transparaître une loyauté, une sincérité de convictions, un amour de la patrie et du bien public qui inspirent de la sympathie pour l'auteur, même là où l'on ne partage pas ses sentiments [2].

M. Z., suivant la tradition des historiens de la période censitaire, se borne pour décrire les résultats des élections, à donner les chiffres de députés des différents partis. Il ne cherche pas à voir comment les électeurs se répartissent entre ces partis; il procède comme si chaque député choisissait son parti et n'essaie pas de se représenter la distribution régionale des partis en France.

Comme les historiens latins, M. Z. s'étonne, s'indigne et déplore; ce qui est une mauvaise préparation à comprendre. Il s'étonne et

---

1. Voir p. 155 les réflexions sur l' « impossibilité d'une conciliation entre l'Église et l'État » avec l'allusion aux « événements qui se sont accomplis depuis dix ans ». « L'Église a bien affecté une certaine soumission extérieure aux institutions établies. — Elle n'a cessé de maudire... tout ce qui est la raison d'être de la République. » P. 171. « Pourquoi faut-il que cette adhésion purement doctrinale n'ait pas empêché... une opposition obstinée aux lois, aux principes, aux progrès qui sont la seule raison d'être de la République. » — P. 243.

2. On pourra s'étonner de sa définition de M. Casimir Périer (p. 258) « C'était un caractère et une volonté » et des formes dubitatives sur les motifs de l'attentat de Caserio : « Ce garçon boulanger *se prétend* anarchiste et *peut-être* a-t-il voulu venger Vaillant... et Henry. » — P. 60, sur le vote qui a rétabli le scrutin uninominal en février 1889. « La question de priorité avait ici une importance capitale; très patriotiquement M. Floquet la fit trancher en faveur du scrutin d'arrondissement... Le projet gouvernemental adopté sans résistance sérieuse ». La priorité ne fut votée qu'à quelques voix de majorité. Floquet la soutint mollement, il s'intéressait davantage à la revision. Ce passage est trop court pour expliquer le fait décisif de l'histoire du boulangisme.

déplore que la Chambre de 1893, malgré sa majorité de même opinion, n'ait pas su soutenir un ministère. En examinant les trois cas où la Chambre dans cette législature a renversé le ministère, on s'aperçoit que dans tous trois la question était posée de façon que les députés du centre, en votant pour le ministère, auraient pu craindre de mécontenter un groupe de leurs électeurs; en votant contre ils évitaient de se compromettre et ne couraient aucun risque grave, puisqu'il n'y avait de majorité possible que pour un ministère de même nuance. La stabilité ministérielle ne dépend ni du nombre de la majorité, ni même de sa cohésion doctrinale; elle tient seulement à son unité tactique. Elle résulte de l'entente contre un adversaire commun dont on redoute le succès; comme le montre la longue durée des ministères Méline, Waldeck et Combes, dont aucun n'avait de majorité homogène.

M. Zevort s'est laissé aller à donner une « leçon de l'histoire » (p. 254). « Il faudra *toujours*, dit-il, en revenir à un cabinet d'union ou de concentration... parce que le péril, venant des deux ailes, obligera *toujours* le gouvernement à chercher son point d'appui au centre. » L'histoire s'est chargée de le démentir aussitôt en ne réalisant plus que des gouvernements appuyés sur une des deux ailes.

Ch. Seignobos.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 18 mars 1902.

La séance trimestrielle de l'Institut est fixée au 13 avril.

M. Clermont-Ganneau continue la lecture de son mémoire sur la *Peregrinatio Silviae.*

M. Salomon Reinach annonce que M. R. Herzog, professeur à Tübingen, ayant découvert à Cos une inscription grecque très intéressante pour l'histoire des Gaulois, a voulu que l'Institut de France en eût la primeur. Il a envoyé à l'Académie le texte de cette inscription accompagnée d'une traduction et d'un commentaire en latin. A la demande de l'Académie, M. S. Reinach donne lecture d'une traduction française de l'inscription et en fait ressortir l'importance. La ville de Cos, ayant appris, vers le mois de mars 278, que les Gaulois avaient été repoussés devant Delphes en décembre 279, vote un décret pour exprimer la joie que lui cause cette nouvelle. Elle rend grâces au dieu de Delphes Apollon, apparu en personne pour sauver son temple. Des envoyés de Cos lui offriront en sacrifice un taureau aux cornes dorées et invoqueront sa protection, afin qu'il fasse régner la prospérité et la concorde parmi eux; ils lui demanderont d'accorder un bonheur perpétuel à ceux des Grecs qui sont venus au secours du temple. D'autres sacrifices seront offerts à Jupiter Sauveur et à la Victoire; le jour de ces sacrifices sera considéré comme férié, et toute la population de Cos portera des couronnes. Un crédit de 400 drachmes est ouvert pour les sacrifices de Delphes et un autre de 160 drachmes pour ceux qui seront offerts à Cos. Enfin, on décide que le décret sera gravé sur une stèle de marbre qui sera exposée dans le temple d'Esculape à Cos. C'est cette stèle, tout à fait intacte, que M. Herzog a eu la bonne fortune de retrouver.

M. Philippe Berger annonce que M. Gauckler a découvert au Djebel Mansour, dans les ruines de la petite *civitas Galitana* (là où fut déjà trouvé un monument funéraire avec bas-reliefs et inscription bilingue, latine et néo-punique), un linteau de porte monolithe portant la dédicace d'un temple à Mercure par la *civitas Galensis* et ses deux suffètes, Aris et Manius, fils de Celer.

M. Pottier donne lecture d'une notice du R. P. Louis Jalabert sur une série de stèles, portant des représentations et des inscriptions sur stuc blanc, découvertes près de Sidon. Ce sont les monuments funéraires de mercenaires tenant garnison dans cette ville, un Chiote, un Carien, trois Lacédémoniens, un Crétois, un Thessalien et un Lycien. — Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 14 — 5 avril — 1904

Inscriptiones græcæ ad inlustrandas dialectos selectæ. Scholarum in usum edidit F. Solmsen. Leipzig. Teubner, 1903; viii-96 p. (*Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana*).

Il n'était pas inutile de réunir en un volume peu coûteux des spécimens épigraphiques de tous les dialectes de l'ancienne Grèce; l'histoire de la langue grecque ne peut être complète sans la connaissance de ses variétés dialectales, et les collections partielles d'inscriptions que l'étudiant peut avoir entre les mains ont toutes été conçues, à part celle de Cauer, dans un autre but que celui de faire étudier la langue pour elle-même. La *Sammlung* de Collitz-Bechtel est en effet trop considérable pour être un instrument de travail commode; le *Delectus* de Cauer, qui répondait à un besoin, n'a pas été republié depuis 1883, et d'ailleurs est épuisé, et le nouveau choix de M. Solmsen présente un ensemble de textes suffisant pour qu'on puisse se familiariser avec tous les dialectes et en apprendre les caractères distinctifs. Il comprend seulement cinquante numéros, mais ils sont bien choisis, et chaque inscription est accompagnée d'indications relatives aux ouvrages où elle a été publiée et commentée. Le recueil serait plus complet, me semble t-il, s'il donnait un exemple du pamphylien; il est évident qu'on ne pouvait admettre, dans un livre de ce genre, la grande inscription de Sillyon; mais les nos 1260 et 1261 de Collitz auraient pu y trouver place, d'autant mieux qu'ils sont très courts. Il n'y a d'autres notes que quelques conjectures des commentateurs, là où le texte n'est pas lu avec sûreté; je crois que ce n'est pas suffisant pour un ouvrage à l'usage des classes. Un index, tout au moins des formes trop difficiles et des mots qui ne sont pas dans les dictionnaires, n'eût pas été superflu; je ne comprends guère un recueil de textes dialectaux, où l'étudiant peut être arrêté à chaque pas, sans des secours de cette nature.

My.

O. Immisch. **Philologische Studien zu Plato.** Zweites Heft : De Recensionis Platonicæ præsidiis atque rationibus. Leipzig, Teubner, 1903 ; iv-110 p.

Le livre de M. Immisch est tellement nourri de faits et d'observations qu'il faudrait de longues pages pour en examiner dans le détail toutes les conclusions; j'indiquerai donc seulement les résultats généraux de cette dissertation, laissant à ceux qui ont étudié de près les manuscrits de Platon le soin d'en discuter l'exactitude et la solidité. Autant que j'ai pu en juger non seulement par la lecture attentive de l'ouvrage, mais par la comparaison avec les travaux d'autres platonisants, ces résultats me semblent des plus judicieux et, s'ils ne modifient pas l'orientation actuelle des recherches sur le texte des dialogues, ils viennent au moins la préciser et donner des éléments plus fermes d'appréciation ; c'est l'histoire du texte et de la manière dont il nous est parvenu, depuis l'antiquité la plus accessible, qui les fournit. D'ailleurs M. I. a voulu bien plutôt étudier l'histoire même de la tradition qu'établir la filiation des manuscrits; et le stemma qui termine le volume est moins un arbre généalogique à proprement parler qu'un simple indicateur des grandes familles et de leurs origines. Avant l'archétype commun des manuscrits actuels, la tradition du texte de Platon n'avait pas suivi un courant unique; les Néoplatoniciens, qui s'attachaient à un texte dont les exemplaires étaient appelés ἀντίγραφα κεκωλισμένα, connaissaient cependant une autre tradition, προτέρα ou ἀρχαιοτέρα γραφή (Procl. *in Remp.*, II, p. 218 Kroll), et cette tradition s'est perpétuée de différentes manières, dans les citations, lemmes ou extraits des grammairiens, et encore dans les papyrus. Il en reste des traces dans plusieurs de nos manuscrits, qui représentent ainsi un ancien texte encore flottant, antérieur aux diorthoses représentées d'une part par B (Clarkianus 39), d'autre part par T (Venetus app. IV, 1), les chefs des deux familles de Schanz. Le Vindobonensis 54 (W) est le type de cette ancienne tradition, dont les représentants, par exemple le Vaticanus 173, sont trop anciens pour qu'elle puisse être considérée comme dérivée de l'une des familles de Schanz, ou d'un mélange de ces deux familles. En réalité elle leur est antérieure. Selon M. I., il n'y avait pas, pour les anciens, de texte reçu, de vulgate, mais une tradition multiple. Cela ne s'oppose pas néanmoins à l'unité primitive de l'archétype, commme on pourrait le croire ; déjà dans l'antiquité beaucoup de textes de Platon étaient pourvus en marge non seulement de signes critiques et de notes explicatives, mais aussi d'assez nombreuses variantes, principalement, comme il est vraisemblable, dans les κεκωλισμένα des Néoplatoniciens ; et cet appareil se propagea dans la source commune des manuscrits byzantins. Après avoir établi l'inconstance de l'ancienne tradition, et l'avoir retrouvée non seulement dans un groupe de manuscrits, mais encore dans la version arménienne de plusieurs dialogues et dans une

ancienne traduction latine du *Phédon* et du *Ménon*, M. I. s'occupe des recensions qui nous sont parvenues. La question est ici plus importante. Le texte des *Lois* a pour fondement le Parisinus 1807 (A), et en outre, selon Peipers, le Vaticanus Ω, actuellement disparu, et le Vossianus 74; cependant, comme ces derniers dépendent de A, celui-ci resterait donc la seule base du texte (Jordan, Schanz). Mais il est à remarquer que pour les dialogues des deux dernières tétralogies (A ne contient que tétral. VIII-IX, les *Définitions* et les *Spurii*) ce manuscrit ne saurait seul être pris en considération; pour la *République*, par exemple, le Marcianus 185 (Π) et le Cæsenas (M) ont leur importance, M. Burnet a démontré en outre la valeur de F (Vindobonensis 55), et M. I. lui-même a montré récemment, dans le premier fascicule des *Philol. Stud. zu Plato*, que le Vindobonensis 21 (Y) devait s'adjoindre à A pour les *Apocryphes*. Il a induit de là qu'il pouvait en être de même pour les *Lois*, et il a noté que les marges de Ω (de même Peipers) et de plusieurs Laurentins portaient des traces d'une recension provenant d'un manuscrit que les annotateurs appellent τὸ βιβλίον τοῦ πατριάρχου (Photius?); il montre en outre que le Laurentianus 80, 17 (δ), qui ne vient pas de Ω (contre Schanz et Jordan), mais appartient à la même famille que Y, présente, tant par son texte que par ses scolies, une certaine diversité relativement à A. La somme de cette discussion est que, si d'une part les théories de Schanz ont débarrassé la critique platonicienne d'une foule de manuscrits inutiles, en ne s'attachant qu'à un très petit nombre de sources (B et T), il n'en est pas moins vrai qu'il y a un choix à faire, car la tradition écrite se distribue en groupes très nets. Pour M. I., aux recensions B et T (avec A) doivent s'adjoindre, d'après sa discussion, les types W et Y; il se trouve ainsi d'accord avec les conclusions de Jordan relativement aux tétralogies I-VII. Mais comme ces derniers ne contiennent pas tous les écrits de Platon, il est bon d'avoir égard, pour les dialogues qui manquent, à des manuscrits de même famille, comme le Palatinus 173, qui se rattache à W, et δ et Σ (Venetus 189), qui se rattachent à Y; il faut ajouter F, qui semble très apparenté à Σ, et dont l'intérêt n'est plus à démontrer, après Burnet. D'autres arguments permettent encore à M. Immisch d'arriver au même résultat : le nombre des dialogues, qui varie suivant les manuscrits; leur ordre, qui est également variable; les autres ouvrages qui accompagnent les œuvres de Platon; les différences dans les titres; les scolies enfin, qui, en confirmant le principe d'un archétype commun, se subdivisent selon les genres précédemment établis. Le stemma p. 106 résume ces conclusions et les met, pour ainsi dire, sous l'œil même du lecteur [1].

My.

1. Il est regrettable que les éditeurs et critiques de Platon n'adoptent pas les mêmes sigles pour désigner les manuscrits; M. Immisch n'emploie pas B et T, mais les sigles de Bekker.

Salvatore Sabbadini. **Epoca del Gorgia di Platone.** Trieste, typ. G. Caprin, 1903 (Extr. du Progr. du gymn. de Trieste publié à la fin de l'année scolaire 1902-1903); 91 p.

L'opuscule de M. Sabbadini serait meilleur s'il était mieux documenté. D'après les recherches des critiques sur la chronologie des œuvres de Platon, et d'après le sujet et la disposition du *Gorgias*, M. S. donne pour date à la composition de ce dialogue la période qui va de la mort de Socrate à la fondation de l'Académie (399-387), mais ne croit pas pouvoir descendre au-delà de 390. C'est en effet à cette période que le *Gorgias* est attribué par la plupart des platonisants, et M. S. se conforme ainsi à une opinion à peu près générale. On ne peut dire que ses arguments soient bien originaux; mais il résume suffisamment un grand nombre de travaux publiés sur le sujet, donne une bonne analyse du dialogue, et en défend bien, d'après Bonitz, la division en trois parties. C'est cette étude sur le *Gorgias* lui-même qui est le meilleur de l'ouvrage. Ce qui précède, l'examen des théories proposées pour les divisions à adopter dans la vie de Platon et pour la chronologie des dialogues, manque parfois de précision et ne met pas assez en lumière le résultat cherché. Mais M. S. encourt un grave reproche : il n'est pas au courant des derniers travaux sur la question; et il n'est pas permis, dans un sujet comme celui qu'il traite, d'ignorer des études récentes qui ont appelé l'attention de tous. Il le confesse en quelque sorte lui-même ; après avoir cité les opinions de nombreux savants, antérieures pour la plupart à 1890, il ajoute p. 52 : « Je ne sache pas que la question de l'ordre des dialogues platoniciens ait été soulevée par d'autres ». Or, pour ne donner qu'un nom, Lutoslawski n'est pas cité une seule fois ; c'est d'autant plus étonnant que les principes de ce savant ne sont pas plus inconnus en Italie qu'ailleurs ; ils ont été analysés dans les comptes rendus de l'Académie dei Lincei (sér. V, vol. VI) par M. Covotti. Et précisément les ouvrages de Lutoslawski, si M. Sabbadini prend la peine de les lire, le renseigneront sur tous les détails de la question bien mieux qu'il ne renseigne lui-même ses lecteurs [1].

My.

D. Imperatoris Marci Antonini Commentariorum quos sibi ipsi scripsit libri XII. Iterum recensuit Jo. Stich. Leipzig, Teubner, 1903; xxii-218 p. (*Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana*).

Le texte de Marc-Aurèle repose principalement sur le Vaticanus 1950 (A), du xiv[e] siècle, qui seul donne les *Pensées* dans leur entier, le Palatinus, sur lequel fut faite en 1558 l'édition princeps de Xylander,

1. Le nom de M. de Wilamowitz est déformé partout en *Villamovitz*.

ayant disparu. Le plus important après lui est le manuscrit de Darmstadt (D), qui contient un assez grand nombre d'extraits, et que Polak a pensé être dérivé de A. D'après ces sources et plusieurs autres manuscrits fragmentaires, M. Stich avait donné, il y a déjà plus de vingt ans, une édition des *Pensées* dans la bibliothèque Teubnérienne (1882); il vient de la reproduire avec des modifications assez intéressantes. Le texte, en effet, est nouveau en une quarantaine de passages; l'appareil critique s'est enrichi des leçons d'un manuscrit de Paris (C, contenant quelques fragments), d'ailleurs sans grande valeur pour la plupart, et a donné place à un plus grand nombre de variantes de D; on y lit en outre les principales conjectures des savants qui se sont occupés de Marc-Aurèle depuis la première édition, entre autres celles de Rendall et de v. Wilamowitz; enfin l'index des mots grecs a été considérablement augmenté. Les changements introduits dans le texte ne sont pas à proprement parler des nouveautés : ils consistent soit dans un retour à la vulgate (p. ex. 12, 10 ἀπέχθεσθαι αὐτῷ; 19, 2 ἐφ' ἑαυτῇ; 13, 3 ὑποδύεσθαι [1]), soit dans l'admission d'une conjecture que la première édition donne en note (p. ex. 25, 18 πολιτικῷ Gataker; 70, 6 ἀνελήφθησαν Schultz; 93, 16 ἀπάνθρωποι Gataker; 111, 18 διερείδεται Reiske), soit dans l'adoption de la leçon de AD contre la vulgate (25, 22 et 47, 14). Cette nouvelle édition n'est donc pas une simple réimpression de la première; elle fournit plus d'éléments d'appréciation du texte, et permettra de l'étudier avec plus de sûreté. Mais il y a encore beaucoup à faire, et nombre de passages attendent encore leur restauration.

MY.

Geschiedenis van het drama en van het tooneel in Nerderland, door Dr. J. A. WORP. Groningen, J. B. Wolters, 1904, In-8, tome I, VIII-466 pp.

M. Worp, déjà connu avantageusement par des travaux d'histoire littéraire et notamment par une étude sur l'influence de Sénèque sur le théâtre néerlandais, a entrepris un travail d'ensemble, comme il s'en exécute trop rarement aux Pays-Bas : une histoire complète, faite de première main, du théâtre néerlandais, des origines à nos jours. Le tome I, qui vient de paraître, est divisé en trois parties : moyen âge, seizième siècle, dix-septième siècle. Dans la première partie, M. W. considère d'abord le drame religieux, puis le drame profane;

---

1. Ce mot ne convient guère dans le passage; A et D donnent ἀποδύεσθαι, qui ne vaut rien, pas plus que ἀναδύεσθαι C, qui peut cependant s'expliquer dans le même sens que la vulgate. On a fait diverses conjectures : ὑποδείσασθαι Gataker, ὑποδεῖσαι Koraïs, ὀπιδέσθαι Wilamowitz; mais je crois qu'il s'agit d'une autre idée que celle de *redouter*. Je propose ἀποδύρεσθαι, ne pas supporter avec peine sa destinée présente, ni *se lamenter* sur sa destinée future.

dans la seconde, le théâtre des rhétoriciens, et le théâtre scolaire, (ce dernier chapitre est particulièrement intéressant et neuf). Dans la troisième partie, le dix-septième siècle, il passe en revue la tragédie classique et non classique, la tragédie classique imitée des Français et la tragédie à grand spectacle, le tragi-comédie, la pastorale, la moralité, la comédie et la farce. A la fin de chaque partie, des pages sont consacrées aux acteurs et à l'organisation matérielle du théâtre. Pour chaque genre, M. W. énumère les auteurs et donne des indications, souvent assez détaillées, sur le contenu des pièces, dont il s'efforce de déterminer la source.

Ce plan a l'inconvénient de disloquer l'œuvre des auteurs qui ont cultivé plusieurs genres ; en général, dans ce livre si plein de renseignements, les arbres empêchent un peu de voir la forêt ; l'ensemble est trop touffu ; les personnalités importantes ne se détachent pas assez de la foule des médiocrités, surtout dans la partie qui traite du dix-septième siècle. L'œuvre de M. W. n'en est pas moins méritoire, surtout par le soin qu'il a mis à déterminer les sources des pièces et à distinguer les œuvres originales des traductions. Ceux qui ont essayé ne fût-ce que pour un simple travail de bibliographie, de se retrouver dans ce fouillis de l'ancien théâtre néerlandais, sauront gré à M. W. qui a le courage d'y porter la lumière ; ils espéreront que le tome II (fin du XVII[e] siècle, XVIII[e] et XIX[e] siècles) ne se fera pas trop longtemps attendre.

Les remarques qui suivent prouveront à M. W. que nous avons lu son livre avec attention. — P. 15. L'étymologie *mystère = ministerium* n'est pas admise par tous les romanistes ; voir, par exemple, le *Dictionnaire* de Darmesteter et Hatzfeld au mot *mystère*. — P. 24. (*Paaschspel* de Maastricht). M. W. ne cite pas le travail de M. Wilmotte sur les Passions allemandes du Rhin, paru dans les *Mémoires de l'Académie de Belgique*, t. LV. — P. 42. Le tableau vivant représenté à Gand, en 1458, est évidemment la mise en scène du célèbre rétable des frères Van Eyck, *l'Adoration de l'agneau* ; comparer la reconstitution de l'ensemble de la composition des Van Eyck chez Van Vloten, *Nederlands Schilderkunst*, p. 37. — P. 81. La *fieste des enfans Aimeri de Narbonne* à Lille en 1351, n'était pas une représentation dramatique; voir ce que dit M. Suchier, dans son édition des *Narbonnais*, t. II, p. XXIII. — P. 81-82. M. W. met très bien en lumière le rapport entre les drames profanes (*abele spelen*) des Pays-Bas et les *miracles* français, de même que la coïncidence entre l'apparition à peu près simultanée du drame profane dans les deux pays ; il est ainsi conduit à ce dilemme : ou bien le drame profane dans les Pays-Bas, comme en France, est sorti du « miracle », ou bien les Pays-Bas ont emprunté leur drame profane à la France. Ce dilemme ne nous semble pas nécessaire. On peut supposer que les *abele spelen* sont sortis de l'imitation de « miracles » français, analogues aux miracles de la Vierge

publiés par G. Paris et U. Robert, imitation dans laquelle on aurait laissé de côté les scènes où la Vierge paraît comme *Dea ex machina*; ces scènes sont le plus souvent, comme le remarque M. W., des hors-d'œuvre dans les pièces françaises elles-mêmes. Ces imitations (perdues) ont pu donner aux gens des Pays-Bas l'idée de traiter de la même façon des sujets empruntés directement aux romans de chevalerie ou de leur propre invention. Ceci expliquerait pourquoi les *abele spelen* présentent une analogie si frappante, pour le style et une particularité souvent remarquée de la versification, avec les pièces françaises, tout en ayant un certain goût de terroir qui se sent mieux qu'il ne se démontre. — P. 110. Explication extrêmement ingénieuse de l'expression tant discutée *spel van sinne* pour « moralité » : le *sin* serait la sentence finale, le proverbe résumant la leçon morale à laquelle aboutit le drame allégorique. — P. 276. M. W., à propos du *Lucifer* de Vondel, fait remarquer qu'on ne trouve pas, avant Vondel et Milton, trace d'une lutte entre *l'armée céleste* de saint Michel et celle de Lucifer. Il est difficile, en effet, d'indiquer avec précision l'origine *littéraire* de cette idée, mais on la trouve dans l'art, bien avant Vondel; par exemple, dans la *Chûte des Anges rebelles*, de Frans Floris, au Musée d'Anvers, l'Archange est assisté de toute une légion d'anges, qui l'aident à précipiter les révoltés dans l'abîme. On sait que Vondel s'intéressait aux œuvres d'art et y puisait des inspirations. — P. 301 (tragédies d'Oudaen) : ces tragédies ont une tendance « anticléricale » marquée, qui n'a pas échappé à l'auteur de la notice sur Oudaen en tête de l'édition de 1712 et sur laquelle M. W. n'appuie pas assez. — P. 306. La pièce de Blasius est traduite, comme le suppose M. W., du *Mariage d'Oroondate et de Statira*, de Magnon; pour la tragédie de Lingelbach, qui porte le même titre, je n'ai pu faire la vérification, la Bibliothèque Nationale ne possédant pas la pièce. — P. 462. La farce de Van Haps, *Huwelyk door list* (*Mariage par ruse*) doit être la mise en scène d'un récit bien connu du *Trouringh* de Cats.

Souhaitons à M. Worp même zèle et même courage pour son second volume.

G. Huet.

A.-M. P. Ingold, **Moines et religieuses d'Alsace.** Bernard de Ferrette, prieur de Murbach et son *Diarium*. Colmar, Hüffel, 1902-1903, 3 vol. (VIII, 175, 208, 206 pp.) in-16° avec gravures. (Prix : 6 fr.).

De tous les travaux, si nombreux déjà, que M. le chanoine Ingold a consacrés à l'histoire religieuse de l'Alsace, il en est peu, je dirais volontiers qu'il n'en est pas un qui présente un plus vif intérêt [1] pour

1. Je fais abstraction ici de l'*Alsatia sacra* de Grandidier, refaite et coordonnée par M. Ingold d'une façon si méritoire dans les *Nouvelles œuvres inédites de Grandidier* (Colmar, Huffel, 1897-1900, 5 vol. in-8°), travail d'un ordre tout différent, et d'une importance forcément majeure.

les lecteurs désireux de pénétrer l'esprit même d'une époque, de connaître les occupations et les préoccupations d'une classe spéciale de la société (clergé et noblesse), que les trois volumes du *Journal* de Dom Bernard de Ferrette, récemment publiés d'après le manuscrit autographe conservé à la Bibliothèque de Colmar. Ce n'est pas la première fois d'ailleurs qu'il s'occupe du *Diarium* du bénédictin de Murbach; il en avait déjà mis au jour de curieux fragments, traduits en français, il y a une dizaine d'années [1], mais mieux vaut naturellement le texte original et complet de l'auteur.

Issu d'une ancienne famille d'Alsace, les Ferrette (rameau de Zillisheim) [2], ce dernier, François-Antoine-Conrad, né en 1680 à Porrentruy, y fait ses premières études au collège des Jésuites, puis entre à onze ans comme novice à l'abbaye de Murbach, dont le prince abbé était un État du Saint-Empire romain, et où ne pénétraient plus guère alors que les rejetons de familles à quartiers. Il y séjourna depuis lors jusqu'à sa mort, advenue en 1746, comme simple conventuel d'abord, puis comme économe, ensuite comme sous-prieur et comme secrétaire de l'abbé, finalement comme prieur, depuis 1742. S'occupant volontiers d'études historiques, à côté de ses devoirs officiels, Dom Bernard de Ferrette a fourni à Lunig pour son *Spicilegium* des documents sur l'histoire de Murbach; il en a réuni d'autres pour son propre compte, dans le gros volume in-folio de la bibliothèque de Colmar. Mais, sur les 618 pages de son recueil, les plus curieuses de beaucoup, sont les 366 premières, qui comprennent son *Diarium* latin. Tel que nous l'avons sous les yeux dans ce manuscrit, il n'a commencé à l'écrire qu'en 1740, mais évidemment d'après des notes accumulées depuis de longues années, remontant en arrière, jusqu'avant sa naisssance [3] et se continuant jusqu'aux derniers temps de sa vie [4]. Seulement ce n'est pas sous sa forme primitive que M. Ingold nous le donne ici; Bernard de Ferrette avait assez singulièrement classé les divers faits qu'il jugeait dignes d'être conservés à la postérité, d'après les jours de chaque mois seulement, en ne tenant pas compte des années [5], ce qui donnait à son travail un aspect assez singulier. L'éditeur a rétabli l'*ordre chronologique* [6], ou à peu près [7] et

1. Paris, A. Picard, 1894, in-8°.

2. Famille ancienne s'entend, mais nullement de *haute* noblesse; ils n'ont rien à faire avec les *comtes* de Ferrette, du moyen âge.

3. Les premiers faits cités, chronologiquement, remontent au 30 novembre 1671, mais ils sont d'abord très clairsemés.

4. La dernière notice est du 29 mai 1746; Bernard mourut le 18 août de la même année.

5. Il avait pris évidemment pour modèle les obituaires ou nécrologes de son monastère.

6. Seulement, M. Ingold a oublié de nous renseigner sur ce point dans une *introduction* générale. C'est seulement à la page 176 du tome III qu'il explique enfin sa méthode.

7. Je dis *à peu près*, car à la fin du 3e volume, il y a des passages oubliés d'abord à leur place, par l'éditeur.

l'on peut maintenant suivre les faits et gestes personnels de l'auteur et les événements qu'il observe autour de lui dans leur succession naturelle. Le latin qu'il écrit n'est pas trop barbare [1] et parfois même bien amusant, quand, désespérant de se faire comprendre du commun, il y ajoute, entre parenthèses, le mot allemand vulgaire [2]. Pour le fond, on peut dire que tous ceux qui s'occupent de l'histoire des mœurs et de la civilisation en Alsace et même en Europe, au XVII[e] et au XVIII[e] siècles, trouveront dans le Journal de Dom Bernard une abondance vraiment réjouissante de faits curieux relatifs à la vie quotidienne, civile ou religieuse ; fêtes ecclésiastiques, discussions théologiques, visites de personnages illustres, assassinats, incendies, morts subites et étranges [3], inondations et autres phénomènes naturels, comètes et tremblements de terre, noces et décès dans le *high-life* alsacien, on rencontre un peu de tout dans nos trois volumes. Ce qui manque le plus, ce sont les données sur l'histoire politique proprement dite. Je relève pourtant une violente sortie de Dom Bernard contre John Law, « *atérrimum ex Anglia tenebrionem* » (II, 121) en 1720 [4] et la « *papyrea vexatio* » du Régent en 1723. (II, 141). Il parle aussi de l'invasion des Impériaux en Alsace, en 1743 et de la venue des Pandours, « *horridum ex Illyrico genus* » jusqu'aux environs de Neuf-Brisach. Mais, c'est surtout pour l'histoire des familles nobles d'Alsace, pour la peinture des mœurs ecclésiastiques [5], et plus spécialement des habitudes monastiques du temps [6], que le *Diarium* est

---

1. On admirera surtout l'abondance des locutions poétiques employées pour indiquer le trépas des amis et connaissances de l'auteur.

2. P. ex. : *Ex fistula Nicotiana* (die Tabackspfeiffen).

3. On est frappé, à la lecture du *Diarium*, du nombre prodigieux de personnages, laïques et ecclésiastiques, qui passent subitement de vie à trépas, enlevés par une apoplexie foudroyante. Se défiait-on moins alors des vins capiteux de la Haute-Alsace qu'aujourd'hui ?

4. Le père capucin Gabriel de Soleure qui prêcha contre ces innovations missisipiennes à Obernai, dut chercher « in celeri fuga salutem » (III, p. 156).

5. Voy. p. ex. la description des bals et banquets donnés par le second cardinal de Rohan à Guebwiller, en 1737, avec son *accursus et concursus praelatorum, procerum, illustrium dominarum et domicellarum*, ses *saltationes et tripudia dapum et vinorum*. Il a soin de faire observer que *nec cardinali nec purpuratis, quibus exquisitum erat palatum, displicebant Alsatiae superioris vina*.

6. Nous citerons tout particulièrement les aventures incroyables d'un des moines de Murbach, Dom Pirmin Cointet de Fillain, voleur, débauché, apostat, qui, après s'être sauvé à Genève, « *abominationis omnis sentinam* », revient au bercail, retombe dans le péché, se sauve de prison, est repris par ses confrères, et dont l'existence fournirait la trame d'un roman à la mode du jour. (I, p. 33-41). On peut signaler encore l'amusante histoire du P. Didacus, ce franciscain de Thann, habile danseur (*saltandi peritissimus*), qui « *vino probe saturatus* » ne peut plus parler, mais beugle seulement comme une vache (*praeter Mû, Mû nullam emittit vocem*) (II, p. 20) et l'action, pour le moins singulière, de ces moines qui pénètrent de nuit dans le cachot d'une jeune fille condamnée pour infanticide et la font évader la veille de son supplice (II, p. 115). A côté des religieux authentiques,

précieux. C'est également une mine de renseignements curieux sur les superstitions populaires de l'époque (apparitions de comètes [1], recherches de trésors cachés [2], visions fantastiques [3], etc.), ou sur les superstitions de la haute société, cléricale ou laïque, qui recherche la pierre philosophale ou, plus vulgairement, de l'or dans le creuset des alchimistes [4].

Ce qui fait le charme de ces notices, c'est que le bon chanoine de Murbach, les a rédigées avec une absence totale de préoccupations extérieures, pour son usage purement personnel et qu'il note ainsi, pêle-mêle, les faits de chaque jour, sans se demander, semble-t-il, s'ils sont à l'honneur ou à la honte de l'ordre des choses dont il est le représentant et que naturellement il admire ; cela fait de lui un de ces témoins de choix qu'on ne saurait récuser quand ils sont allégués par des adversaires, parce qu'on ne peut absolument pas leur imputer des sentiments hostiles. Bernard de Ferrette a d'ailleurs dans tout ce qu'il raconte, un accent de conviction subjective qui ne permet pas de trop lui en vouloir, alors même qu'il se montre à nous avec toute l'intolérance et les préjugés de son siècle. Très attaché à son ordre et surtout à son antique abbaye [5], il aime moins ses confrères réguliers et surtout la *gens barbata Capucinorum* [6], il signale volontiers leurs querelles, celle par exemple, des capucins et des

---

il y a des histoires de faux moines, de faux ermites que l'on pend (II, 95) ; il y a même des ermites féminins, témoin cette *puella non illiberali forma* qui vient s'établir tout près de Murbach, dans la forêt, mais qui est incarcérée en 1703, « pour s'être livrée à des sortilèges » (I, p. 99.119).

1. Celle de 1743 préoccupe fort Dom Bernard et il se demande si elle n'annonce pas la défaite de la flotte anglaise devant Toulon. (III, p. 160).

2. Voy. l'histoire de la consécration d'une hostie diabolique que des paysans demandèrent à l'auteur même en 1704, pour arracher un trésor aux ruines du Hugstein, et une anecdote analogue se rapportant à un trésor au Hohlandsberg, en 1709. (I, p. 166).

3. Voy. l'exorcisme d'un fantôme par un capucin, en 1718 (II, p. 85) et la prépa ration de tout un réservoir d'eau bénite par le P. Ubalde Thyring, de Soultz, qui réussit de la sorte à préserver d'une épizootie tous les troupeaux du Belchenthal. (II, p. 55).

4. V. I, p. 17 et surtout l'histoire d'un ex-pharmacien du Brisgau, Louis Mader, que le prince-abbé de Murbach, reçut à bras ouverts « comme s'il avait été Raymond Lulle et Paracelse lui-même ». Il coûta cher aux finances de l'abbaye qui pourtant, ainsi que le dit en soupirant notre auteur, aurait eu bien besoin d'un *chrysopaeius* ou *Goldmacher* (II, p. 66).

5. Un des soucis de sa vieillesse fut la réforme introduite dans le costume de ses confrères de Murbach ; la jeune génération a réclamé et obtenu la permission « *ut nutriant comam* » et de supprimer le capuchon. Il s'écrie : « *Tu scis, Domine nunquam cum tentantibus talia me miscui !* » et le 8 novembre 1742, il ajoute : *Ego confratres secutus hodie, dimissa tonsura, qua jam a die 7 decembris 1695 utebar et non sine repugnatione aliqua ad aram accessi.* » (II, 153-154).

6. Il est intéressant de constater que Bernard parle très peu des Jésuites, si puissants pourtant à ce moment en Alsace.

récollets de Blotzheim qui se plaignent que leurs rivaux viennent s'établir, comme des moineaux pillards, dans les nids construits, *non sine labore*, par les hirondelles (III, p. 114); il raconte la *confusio magna et crassa* qui se produisit à Colmar, quand les *vestales sub tilia*, les Dominicaines d'Unterlinden, remercièrent brusquement en 1730 leur receveur Wilhelm, procureur au Conseil souverain d'Alsace et que ce dernier leur réclama dix mille livres de dommages-intérêts (II, p. 144). Il est heureux surtout quand il peut noter dans son journal le gain de quelques âmes luthériennes (II, p. 139) [1], ou de quelque petite juive de dix ans (II, p. 166 [2]). C'est pour lui un vrai triomphe de la foi (*catholica et bona causa triumphat*), quand le *pseudo-minister* luthérien de Chagey, sur les terres de la principauté de Montbéliard est obligé, grâce à l'intervention des soldats de Louis XV (qui tuent quelques-unes de ses ouailles récalcitrantes) de les abandonner au curé nouvellement imposé, *erecta in signum victoriae cruce, ad confusionem vero sectariorum patibulo* » (III, p. 129.)

On pourrait continuer longtemps encore à signaler des traits intéressants dans les souvenirs de ce religieux, à la fois homme du monde, prêtre convaincu, pêcheur émérite, viticulteur passionné, qui ne peut voir *siccis oculis* la récolte de ses vignobles compromises et attend chaque fois anxieusement, « *spem inter et metum, quae sit vindemiarum conditio* » (III, p. 126). Mais il faut s'arrêter, quel que soit le charme de ces notules naïves, et nous terminerons donc en remerciant encore une fois M. le chanoine Ingold de nous avoir fourni cette contribution, d'un si notable intérêt et d'une saveur toute particulière, à l'histoire des mœurs et des idées en Alsace au XVII[e] et au XVIII[e] siècle [3].

R.

---

1. Surtout quand il s'agit d'un seigneur d'importance comme le baron Charles-Ferdinand de Rathsamhausen, en 1773 (III, p. 39).

2. L'un des juifs convertis, dont il mentionne le baptême, devint le père de Jean-Michel Dreyfus, « *clerici melioris notae, et ab anno 1730 zelotissimi vicarii* de Soulzmatt.

3. Qu'il nous soit permis pourtant de regretter que le texte n'ait pas été revu dans les épreuves avec une attention plus soutenue. Les fautes d'impression sont assez nombreuses. En voici quelques-unes, relevées presque au hasard. T. I, 168, lire *exercitus* pour *exercitur*. T. II, 84, l. *Bauyn*. p. *Baurain*. — P. 109, l. *foeminei* p. *foeninei*. — P. 119, l. *inguina*, p. *inguin*. — P. 129, l. *prostratis* p. *prostrati*. — P. 141, l. *de Francia*, p. *de Francio*. — T. III, 81, l. *amittendae* p. *amittendat*. — P. 136, l. *Klofter* p. *Kloster*. — P. 148, l. *Wolken* p. *Wolchen*, etc., etc. — Çà et là des notes auraient été absolument nécessaires; ainsi Dom Bernard parle en maints endroits de son journal d'un autre travail de lui qu'il appelle la *Nepperologia*; nous n'avons rien trouvé qui explique ce mot bizarre, ni le contenu de cet ouvrage, et l'on pourrait signaler encore plus d'une lacune de ce genre.

Conrad DE MANDACH, **Un gentilhomme suisse au service de la Hollande et de la France. Le comte Guillaume de Portes** (1750-1823). Paris, Perrin, 1904. In-8°, 338 p.

M. de M. a retrouvé dans les papiers du comte de Portes, son ancêtre, un journal et des correspondances qu'il publie par larges extraits, enchâssés dans une biographie détaillée. Guillaume de Portes n'est rien moins qu'un homme illustre : non qu'il valût moins qu'un autre : doué d'intelligence, de sang-froid et, semble-t-il, de quelques talents militaires, il aurait pu tenir avantageusement son rôle sur un plus grand théâtre et parvenir à quelque célébrité. Le fait est qu'après avoir rempli plusieurs fonctions obscures, il rentra dans la vie privée, et qu'il y demeura la majeure partie de sa vie. Il n'a même pas eu l'occasion d'être témoin d'événements importants, et parmi les gens qu'il a connus de près, je ne vois guère qu'un personnage de premier plan, c'est Necker. Les Curchod et les Necker étaient depuis longtemps en relations d'amitié avec les de Portes, Français d'origine, mais établis à Genève depuis la fin du XVIIe siècle. Guillaume passa plus d'un mois, au début de 1783, dans la maison des Necker. L'impression qu'il a gardée du Paris élégant d'alors et des salons à la mode est curieuse. Les paradoxes qu'il entend soutenir l'effarouchent, et il trouve les discuteurs « ridicules par leur air extraordinairement rempli d'eux-mêmes et leur mépris pour tout le reste, hors le dîner et ceux qui le donnent ».

M. de M. ne nous dit pas ce que devint son héros de 1783 à 1787. A cette dernière date, il est en Hollande, capitaine au régiment de Salm. Les États-Généraux, en lutte contre le stathouder, le nomment lieutenant-colonel et le chargent de lever un corps d'infanterie. Les Prussiens envahissent la Hollande avant qu'il ait achevé, et c'est avec des recrues qu'il doit défendre le poste d'Amstelveen sous les murs d'Amsterdam. Il s'y conduit bravement du reste, et M. de M. ne résiste pas au plaisir de conter dans le plus grand détail cet épisode, le seul peut-être de toute la campagne qui soit honorable pour les Hollandais « patriotes ». Les troupes licenciées, de Portes demande du service en France ; après six mois d'attente, il est nommé mestre de camp, va passer quelque temps en Suisse, et revient à Paris au début de 1789. Il en repart à la fin de juin, sans avoir reçu de commandement, à ce qu'il semble. Dès lors, on n'entendra plus parler de lui qu'une fois, en 1803. Allié des de Gingins et ami de d'Affry, gratifié d'une épée d'honneur par MM. de Berne pour ses dévoués services, il est naturellement hostile à la révolution suisse. Au moment de l'acte de médiation, quand le canton de Vaud supprime, sans indemnité, les lods et rentes foncières des ci-devant seigneurs, c'est lui que les intéressés envoient à Paris pour protester auprès du Premier Consul. L'insuccès de sa démarche ne fit que l'attacher davantage aux souvenirs de l'ancien régime ; en 1805, il eut avec

Henri Monod, le futur landaman, une longue polémique sur les causes et les résultats des changements de gouvernement en Suisse. M. de M. a réimprimé les lettres qu'ils échangèrent ; elles sont utiles pour bien juger les deux doctrines ; le temps a donné tort au comte de Portes, mais ses lettres font voir que parmi les motifs qui ont guidé les gens de son parti, il n'y en avait guère que d'honorables. Cette partie du livre de M. de M. est la plus intéressante pour les historiens ; elle fait admettre l'opportunité d'une publication agréable, mais où beaucoup de détails n'ont qu'un intérêt de famille. L'admiration constante que l'auteur professe envers son héros procède d'un sentiment respectable, mais qui l'a conduit, à son insu peut-être, un peu loin dans l'apologie [1].

R. GUYOT.

Bruto AMANTE. Fra Diavolo e il suo tempo (1796-1806). Firenze, Bemporad, 1904. in 8°, 476 p.

M. B. Amante, Directeur de l'enseignement primaire du royaume d'Italie, a déjà publié, outre des ouvrages techniques (manuels de législation universitaire ; *Codice scolastico*, 1re éd., 1896), plusieurs travaux historiques appréciés. Son étude sur le lieu de repos de *Vittoria Colonna* soutenait une hypothèse hasardée ; elle nous donnait pour la première fois le testament de la poétesse. La même année, 1896, il publia *Giulia Gonzaga, contessa di Fondi, e il movimento religioso femminile nel secolo XVI*, important ouvrage, intéressant et pittoresque (notamment l'expédition de corsaires turcs sur le couvent de Bénédictines à Fondi). En collaboration avec le Prof. Romolo Bianchi, il a fait paraître, l'année dernière, *Memorie storiche e statutarie*..... sur Fondi, cette ville si intéressante de la Terre de Labour, à la frontière napolitaine, sur la via Appia : écrit avec cet amour de la ville natale si répandu en Italie, ce livre est une excellente histoire locale. L'auteur y a reproduit quelques pages particulièrement curieuses pour le public français, et sur un fait mal connu, la mort d'Esménard le censeur : Esménard avait été chargé par Napoléon de surveiller le roi Murat, à Naples, et il revenait en France quand, peu avant d'atteindre Fondi, il fut projeté par son cheval ; il se traîna jusqu'à la maison du médecin Amante, grand-père de M. A., un libéral de 1799, partisan de l'influence française ; le médecin ne put le sauver, mais Esménard, par un effort héroïque, réussit, durant ses derniers moments, à écrire son rapport à l'Empereur. Le même Amante, en 1850, lors d'un tumulte populaire, sauva de la profanation les restes d'Esménard. — Je rappelle ces faits peu connus pour montrer

---

1. P. 127, lire Oudekerke ; p. 241, Démeunier. Il n'est pas tout à fait exact de dire, p. 223, que Bonaparte « intervint brusquement » en 1802 dans les affaires de la Suisse, ni que le landaman « n'était autre qu'un préfet impérial ».

que M. A., ni par tradition de famille, ni personnellement, n'est adversaire de l'influence française, et l'on doit lire sans défiance la réhabilitation qu'il tente du « brigandage » dans le royaume de Naples, sous la République Parthénopéenne et les rois français, et de son plus fameux représentant, Michele Pezza, dit Fra Diavolo.

Disons tout d'abord que l'ouvrage est solidement construit et repose sur des documents en grande partie inédits : archives d'État, registres paroissiaux, papiers privés (notamment ceux de la famille Pezza, à Itri), traditions locales et même familiales, etc). Il décèle le patriotisme local et un optimisme, parfois contestable, envers le peuple napolitain d'alors et même envers l'armée de ce temps. M. A. s'indigne de la facilité à flétrir du nom de « brigandage » les mouvements populaires contre un envahisseur, et il fait l'éloge ardent des lazzaroni de Naples et des paysans, qui, protestant contre l'incohérence et la lâcheté des souverains et des généraux, se levèrent en masse contre les Français, combattant, dit-il, *pro aris et focis*. Leur conduite ne fut ni moins courageuse ni moins légitime que celle des Espagnols contre Napoléon. — Il est certain qu'ils ne furent pas tentés par les dépouilles d'ennemis qui « se présentaient en sans-culottes », et que la principale cause du soulèvement fut l'horreur envers des envahisseurs « ennemis du trône, puisqu'ils avaient sacrifié un roi, ennemis de l'autel, puisqu'ils avaient exilé un pape », et qui respectaient peu « le bien et la femme d'autrui » (p. 11). On doit reconnaître aussi que la sauvagerie de cette lutte était l'effet nécessaire de la sauvagerie des mœurs, et que les Français commirent aussi force cruautés. — Quelques réserves toutefois sont permises : si l'insurrection était légitime, ses procédés, même en tenant compte des mœurs, ne l'étaient pas. M. A. met à part les éléments impurs, car, suivant sa comparaison, dans un incendie aux sauveteurs se mêlent les voleurs ; il ne demande nulle circonstance atténuante pour les bandits de l'espèce de Mammone qui, en 1799, opérait, en même temps que Fra Diavolo, dans la Terre de Labour, et, suivant des témoignages sérieux, buvait du sang et dînait en face d'une tête fraîchement coupée. Mais ne doit-on pas maintenir aussi le nom de « brigandage » aux supplices infligés aux prisonniers (brûlés à petit feu, hachés vivants, dévorés par les chiens, etc...), au rançonnement des localités, au pillage des biens des gens présumés libéraux ou, plus généralement, des gens aisés, au point que la lutte prit le caractère d'une lutte de classes?

Le héros du livre, s'il perd sa physionomie romanesque, gagne beaucoup à l'étude de M. A., et cette étude est très nouvelle, les romans et les dictionnaires n'ayant fait connaître qu'un Fra Diavolo fantaisiste. Sans dissimuler ses cruautés, M. A. le présente comme un véritable chef de guerre, organisateur d'un mouvement national. — Une tare affecte toutefois le héros : c'est qu'il fut brigand avant qu'il ne s'agît de défendre le sol de la patrie. Le motif qui lui fit gagner la

campagne, en 1796, à l'âge de 25 ans, est plus prosaïque que la vengeance classique, imaginée par Alexandre Dumas (dans *la Sanfelice*), à savoir le meurtre d'un rival heureux, le jour même du mariage : en réalité, il s'agit d'un double meurtre à la suite de coups de bâton reçus par Fra Diavolo. Il fut grâcié, mais envoyé dans un régiment, d'où d'ailleurs il déserta. — En tout cas, brigand ou non, ce ne fut pas un homme ordinaire. A ses débuts comme « chef de masses », il défendit, pendant plusieurs jours, contre l'avant-garde de Championnet, la route d'invasion, en avant d'Itri ; cette résistance, avec celle des lazzaroni à Naples, sont les seuls actes énergiques des royalistes dans cette campagne et contrastent avec la lâcheté de la cour. Fra Diavolo fut vraiment extraordinaire par le courage personnel, reconnu de ses adversaires, par l'activité, l'audace, et même le sens de la guerre. En 1806, bien que colonel, pensionné, marié bourgeoisement, bref personne rangée, il répondit sans hésiter à l'appel du roi. Il montra même un beau désintéressement, en payant de son argent des réquisitions que la cour refusait de reconnaître. Sa légende se forma de son vivant : on le croyait imprenable, on disait qu'il avait pu sauter de la haute tour de Gaëte dans la mer. — Sur l'arrestation et la mort de Fra Diavolo, l'ouvrage, faute de documents, se fonde surtout sur le manuscrit publié en 1881 par M. Fortunato.

S'autorisant du titre donné à son livre « Fra Diavolo et son temps », M. A. donne un tableau du gouvernement napolitain à la veille de l'invasion française, et une véritable histoire de la République Parthénopéenne. Peut-être même l'élasticité du titre prête-t-elle à de véritables digressions (par exemple la fin de lady Hamilton, les renseignements sur la famille d'Arezzo). Notons le jugement sur la reine Caroline, d'abord réformatrice, puis cruelle et perfide, par suite, pense M. A., des déceptions rencontrées et des défections de ses serviteurs. Sur la rupture de la capitulation de Naples en 1799, opinion analogue à celle exprimée plus récemment par M. H. Hueffer dans la *Revue Historique* : Ruffo défendit loyalement la capitulation, mais il céda trop vite, par crainte de la cour ; Nelson n'agit que sur la volonté formelle des souverains, mais il le fit avec perfidie. — Éloge légitime de l'historien Colletta, dont les erreurs (surtout chronologiques) ont été très exagérées.

Soixante illustrations ornent l'ouvrage ; quelques-unes sont peu utiles (ainsi Terracine, parce que Scribe en fait, à tort, le théâtre des exploits de Fra Diavolo), mais les autres sont curieuses et fort bien choisies : notons la maison du héros à Itri ; la vieille église de S° Spirito, dominant un précipice, et d'où il faisait précipiter, après les avoir dépouillés, les prisonniers, y compris les blessés et les femmes, pêle-mêle avec les chevaux et les voitures.

Ce livre consciencieux, nouveau en bien des parties, se recommanderait même au grand public, au cas où l'auteur donnerait suite à son intention de le faire traduire en français. Jacques Rambaud.

Catulle Mendès. **Le Mouvement poétique français de 1867 à 1900.** Rapport à M. le Ministre de l'instruction publique et des Beaux-Arts précédé de réflexions sur la personnalité de l'esprit poétique de France suivi d'un dictionnaire bibliographique et critique et d'une nomenclature chronologique de la plupart des poètes français du xixe siècle. In-4° de viii-218-340 pp. Paris. Imprimerie Nationale. E. Fasquelle éditeur. 1903.

Ce gros volume fait suite au Rapport de Th. Gautier sur les progrès de la poésie française de 1830 à 1867, qui, limité à son objet, occupe moins d'une centaine de pages in-18° à la fin de l'*Histoire du Romantisme.* C'est qu'il y a ici, précédant l'histoire de notre poésie contemporaine, un système général de l'histoire de la poésie française et, en appendice, un bilan détaillé, sous forme de dictionnaire, de la poésie au xixe siècle. Ceci, pour ne point faire de mécontents : naïf espoir. Et l'introduction parce qu'une théorie de plus était absolument nécessaire. On en jugera sans doute autrement et de la préface on retiendra seulement la dernière phrase, dès à présent célèbre : la dédicace au ministre-poète qui commanda ce Rapport.

La théorie se fonde sur une distinction, renouvelée d'Aug. Thierry, entre l'esprit *frank* et l'esprit *gaulois*. Celui-ci — et l'auteur s'en scandalise en style truculent, — n'est rien que bassesse, gaudriole, parodie, prosaïsme. L'autre, essentiellement *lyrique* et *épique*, est « le vrai génie français, génie d'aventures, d'amour, d'idéal » (p. 10). Il se manifeste dans les cantilènes (dont M. C. M. aime à parler comme s'il les avait lues) et dans les chansons de geste. Puis, il est étouffé par les diverses formes de l'esprit gaulois, par les intrusions antiques et étrangères, et dans les mystères et dans Corneille (un épique) par la forme du théâtre. Enfin, après cette longue suite d'erreurs et d'avortements qui est toute l'histoire de notre littérature, l'avènement du Romantisme, lyrisme et épopée, restaure l'esprit frank. « Oh! qu'il a fallu attendre longtemps! » (p. 43). Et le romantisme « premières manifestations de notre poésie » est « immémorial et nécessaire [1] ». Il ne doit, en réalité, rien aux influences étrangères (la preuve en est qu'il n'a pas compris Shakespeare). Il convient aussi de supprimer de son histoire tout ce qui fait tort à la « gravité » d'un pareil moment. Et le Romantisme, c'est V. Hugo : « O, poétiquement, toute notre race, enfin! » — En l'absence de Hugo exilé, l'amour-propre de trois poètes, Leconte de Lisle, Banville et Baudelaire méconnaît et renie hypocritement le Maître. Viennent M. C. Mendès et les Parnassiens, ses collaborateurs, qui le rétablissent dans sa royauté. Les symbolistes, pendant quinze ans, peinèrent en vain à l'obscurcir. La réaction présente contre le symbolisme fait penser que V. Hugo, C. Mendès et ses amis resteront vainqueurs.

1. M. Louis Bertrand soutient dans son manifeste récent : *la Renaissance classique* une thèse absolument contraire. Mais, vus de si haut et de si loin, les faits se prêtent à toutes les constructions.

Cette conception schématique, malgré les atténuations de style, ne va pas sans des sacrifices ou des exécutions rigoureuses. Villon, Rabelais, puis Molière, sont excusés, vaille que vaille, de leur gauloiserie. Mais la Renaissance, antique et italienne, « fut chez nous une espèce de mal de Naples » (p. 28). La Fontaine, lui, va de pair avec Saint-Amand. Il faut citer : « Ce douteux la Fontaine, sur lequel V. Hugo a omis de dire son avis... Il est bien évident que les Fables ont quelque chose de pénible et parfois de répugnant » (p. 37). « Chez lui, on peut trouver un tout menu sens du paysage. C'est dans ce pittoresque involontaire qu'il faut chercher une excuse au prolongement de la gloire de la Fontaine » (p. 38). M. Mendès n'aurait-il lu les *Fables* que pour le baccalauréat ? — Et autour de V. Hugo, en notre « auguste et incomparable XIX[e] siècle » (p. 54), quelle ingénieuse hécatombe ! Lamartine, sans doute, est un poète épique considérable à cause de la *Chute d'un ange*. Vigny, qui n'inventa rien, a écrit, il est vrai, *Quitte pour la peur*, ce chef d'œuvre, et la *Maréchale d'Ancre*. De même Musset, dont « il semble que le flot se soit tout à fait retiré » et pour qui les seuls Parnassiens, en faisant leurs réserves, ont été justes, reste l'auteur défendable de *Lorenzaccio*. Soumet, Vacquerie, Paul Meurice, par contre, sont récompensés de leur fidèle et modeste amitié. Dans le Parnasse même, quiconque, bien qu'orthodoxe, diffère un peu trop de la mentalité de M. C. M., par exemple Sully-Prudhomme, obtient quelques exclamations et une douzaine de lignes contre 150 environ à Arm. Silvestre, ou à Hérédia, ou à Ephraïm Mikhaël.

C'est que ce rapport — on s'en doute déjà — n'est pas une œuvre de critique objective, malgré l'affectation d'érudition en quelques endroits. C'est une œuvre lyrique [1]. Ce sont les Mémoires, poétiques et person-

1. Lyriques sont les enthousiasmes, cela va de soi. Mais lyriques pareillement les digressions (sur la vertu de l'admiration et la bassesse de la critique p. 85); lyriques les indifférences (parmi l'apologie du théâtre en vers, qui fait encore de si belles recettes, Bornier est passé sous silence et n'a place ni à côté de Ponsard, ni auprès de Louis Bouilhet); lyriques les antipathies (comme un leit-motiv revient la haine de Sainte-Beuve, vipère, couleuvre, prêt aux basses besognes, laid, perfide, et qui surtout manqua à un devoir « traditionnel », paraît-il, en n'accordant au jeune Parnasse qu'une trop dédaigneuse condescendance); lyriques les appendices (M. Rostand est une division du livre : un copieux supplément au Rapport reproduit les feuilletons de M. C. M. à sa gloire); lyrique surtout le style, funambulesque même, parfois jusqu'au calembour (Mæterlinck est une façon de Pascal bêlant, un agneau Pascal ; tel mystique précieux officie à l'autel de Rambouillet); essentiellement métaphorique (parfois avec bonheur, en formules dignes des Préfaces d'Hugo et des quatrains de définitions littéraires dans les *Chansons des Rues et des Bois*); rival des vers dans l'ode à Banville (traduite au reste des propres vers de M. C. M.) et dans les beaux mythes qui servent à définir la Renaissance ou Villiers de l'Isle-Adam; mais souvent amphigourique et inextricable par le pullulement d'un vocabulaire fabriqué, parasite et de syntaxes complexes et trop personnelles. On sait d'ailleurs que M. C. M. excelle au pastiche de presque tous les tons. S'il habille de ce style luxuriant également des paradoxes chers aux critiques romantiques (comme celui sur Th. Gautier élégiaque, penseur, chrétien)

nels, de M. C. Mendès. On y trouvera avec intérêt sa version des origines du Parnasse, puis du symbolisme et du vers libre (qui pourrait bien remonter sinon au Péruvien Vergallo ou à la Polonaise Marie Krysinska, du moins à certaines proses rythmées de C. Mendès, une « amusette » confesse-t-il, dont il ne pensait pas que dût naître une école). On s'intéressera à ses révélations sur Villiers de l'Isle-Adam, sur Mallarmé, Verlaine, sur la maladie, la mort, les obsèques d'E. Mikhaël, surtout sur les rapports des jeunes Parnassiens avec Leconte de Lisle et l'étroitesse de sa discipline impérieuse. On remarquera que M. C. M. n'a fait paraître qu'un volume chez Alphonse Lemerre, et on s'expliquera une omission singulière dans l'Anthologie de cet éditeur. Le ton de tout cela et les divergences de la légende d'aujourd'hui avec l'ancienne *Légende du Parnasse contemporain* (1886) seront un avertissement à n'accepter l'œuvre présente, bien qu'officielle, que comme une simple contribution (et sujette à contrôle) à l'histoire de la poésie contemporaine.

Le Dictionnaire a été composé de la même façon personnelle et arbitraire. Il ne se donne pas pour complet et il était difficile qu'il le fût. Mais puisqu'il ne l'est pas [1], on ne pourra s'y fier absolument. Il

---

et des lieux communs insignes (que Ronsard n'a pas « autant qu'on le pense » parlé grec et latin en français ou que le théâtre est autre chose que l'ode et l'épopée) il discute d'un ton plus rassis et plus exact, quand son enthousiasme fait place à une politesse un peu froide, les théories symbolistes et le vers libre : il dit là des choses raisonnables, mais qui ne sont pas bien neuves.

1. Ne parlons pas des innombrables poètes des « clochers » de France. Chacun de nous, en se comptant peut-être, aurait trop de lacunes à signaler. (Par exemple un Franc-Comtois lettré tient pour d'aussi bons poètes que cent de ceux qui figurent ici : Max Buchon, Louis Mercier, Louis Duplain, Henri Pauthier, Alfred Marquiset.) Mais si M. C. M. a fait une place à A. Chénier (qui est du XVIIIe siècle, malgré l'adoption et la publication posthume) et à tant de poètes de l'Empire, pourquoi avoir omis entre autres : M.-J. Chénier, Delille, Fontanes, Campenon, Gabriel Legouvé ? On ne trouvera pas ici non plus ni Louise Bertin (l'auteur des *Glanes*, l'amie et la collaboratrice musicale de V. Hugo), ni Sophie Gay, ou la princesse de Salm-Dyck, ni Henri de Latouche, ni Philothée O'Neddy, ni les poètes catholiques et qui furent célèbres : Hippolyte Violeau, Marie Jenna et le P. Delaporte, jésuite et excellent parnassien, recommandé par Sully-Prudhomme, ni les *Vers d'un philosophe* de Guyau, ni Octave Lacroix, ni Saint-Cyr de Rayssac, révélé avec délices au public par A. France, ni tant d'auteurs de poèmes symphoniques et de livrets d'opéra, tant de traducteurs en vers des poètes ou du théâtre antique et étranger, tous moins notables par eux-mêmes, sans doute, que par rapport à ceux qui ont eu la faveur de n'être pas omis. Moins excusable est l'omission, dans la bibliographie des poètes cités, d'œuvres importantes ; ainsi pour Chateaubriand, *Moïse* ; pour Mme de Girardin, *Napoline* ; pour Brizeux, les *Histoires poétiques*, la *Poétique nouvelle*, *Telen Arvor*, *Primel et Nola* ; pour L. Ratisbonne, la *Comédie enfantine*, son œuvre la plus connue ; pour Banville, *Nous Tous* et plusieurs comédies ; pour A. Vacquerie, *Depuis* ; pour P. Déroulède, les *Chants du paysan* ; pour A. Theuriet, le *Livre de la payse* ; pour M. Bouchor, *l'Aurore* ; pour E. Trolliet, la *Vie silencieuse*, etc. Je m'arrête, en signalant que les ouvrages omis dans la bibliographie sont souvent nommés dans les opinions des critiques, citées au-dessous. C'est la preuve d'une attention vacillante.

renseignera seulement dans un très grand nombre de cas. Les omissions, les incorrections matérielles nombreuses [1], la méthode incertaine [2] attestent une négligence trop peu parnassienne. Le poète dont la verve s'est égayée à écrire le Rapport, s'est visiblement fatigué de cette seconde tâche, érudite et minutieuse. Le choix des appréciations critiques est riche, mais également sujet à l'arbitraire. Certains écrivains sont peu allégués (MM. Doumic, Lanson et Pellissier chacun une fois). MM. Brunetière et Lemaître ne sont pas extraits sans malice et s'il leur arrive de se tromper ou d'en avoir l'air, ils sont, exceptionnellement, redressés en note, tandis que M. Catulle Mendès n'a pas jugé à

---

1. *Noms propres : Zyrowski* (Dict. p. 156), Max. *Ducamp* (p. 44), *Boulenger* (le général) *Lemière* (p. 52), *Claudies* (Claudien, p. 57), *Marino Falieri* (p. 66), *Schelley* (pp. 78, 127, 156, 240 et passim), *Th. Gauthier* (p. 105), *Réber* (Weber p. 106), *Scheelcher* (p. 134), *Maeterlenck* (p. 151), *Verarhen* (p. 151), *Ed. Birée* (p. 159), *Marcelle Tynaire* (p. 158), *Leconte Delisle* (p. 164), *Delisle* (p. 170), *Brizieux* (p. 177), *Yatuk* (Vatek, p. 181), *Segallas* (p. 271), *Phrynée* (p. 322), Rome et *Laurette* (de Veuillot, p. 301), et enfin *Arthur Rambaud* (Rapport, p. 155). Non, Leconte de Lisle n'eût pas été content !

Vers détruits ou défigurés : Le lourd sommeil qui t'a *prosté* dans le cercueil (F. Vielé-Griffin. Dict. p. 26). — N'épuisant plus sa *face* (force) en efforts superflus (M. Bouchor p. 41). — Vers ce tertre. Celui dont les lèvres (suppl. sont) closes (C. Mendès, p. 103). — Ni les *héros* (hérons) plongeurs... (Musset, p. 121). — Le pain qui rend fécond et le vin qui rend *frère* (fier). (Ephr. Mikhaël p. 138). — Et de servir à point un dénouement bien *écrit* (cuit) (Musset, p. 216). Un vers omis au début d'un sonnet d'A. Vernemouze p. 301, etc.

Quelques autres fautes : postiche (lire: pastiche. Dict. p. 57), l'*arbre* (l'abus) du bel esprit (p. 78). Il *n'* (à supprimer) y a plus qu'une... (p. 96) ; *campagne* (compagne p. 97) ; *Fauca mese* (Pauca meae, p. 106) ; l'immortelle *face* (farce) italienne (p. 112) ; garde *un* (au) bon chroniqueur (p. 124) ; Je ne *trouve* (doute) pas (p. 158) ; être élu en *ce* (à supprimer) qui a brûlé (p. 174) ; *électrique* (éclectique) p. 238 ; Contes pour les soins (soirs) d'hiver (p. 184) ; *nous ne sommes pas* (pour : nous, ne sommes-nous pas, p. 311) ; *Politique* nouvelle (pour Poétique nouvelle p. 318) etc, etc.

2. Tantôt pour quelques vers ou couplets, des romanciers ou dramaturges célèbres (Sardou, R. Coolus, Courteline, Jules Renard, Maurice Donnay, etc) occupent une place déniée aux auteurs dramatiques dont l'œuvre est surtout en vers, bons ou mauvais, il n'importe (Casimir Bonjour, par exemple). Tantôt la bibliographie de l'œuvre en prose du poète s'étale complaisamment et tantôt elle est absente (ex. : M. E. Dupuy n'est pas l'auteur que des *Parques*, M. A. Campaux n'a pas écrit, même en vers, que le *Legs de Marc-Antoine*, Henri Bérenger et G. Sarrazin n'en sont pas restés à leur volume de début). La bibliographie des poètes les plus fameux et les plus favorisés n'est presque jamais complète. (Il manque à celles de F. Coppée au moins le volume de nouvelles : *Longues et Brèves*, de P. Bourget, au moins la *Physiologie de l'amour moderne* et les *Sensations d'Italie*, de C. Mendès enfin — si fertile, il est vrai, — au moins la *Femme de Tabarin*, *Sainte Thérèse* et la traduction de *Haensel et Gretel*). Que dire des autres ? Que M. C. M. a consulté, et avec quelques défaillances de zèle, certains répertoires et anthologies, mais non pas tous ceux qu'il pouvait atteindre. Il y a d'autres inconséquences : ainsi l'œuvre de Madame de Girardin se trouve dans le Dictionnaire sous le nom de Delphine Gay, celle de Rosemonde Gérard sous celui de Madame Rostand (à tout seigneur, tout honneur), etc., etc.

propos de restituer à V. Hugo un vers (La moisissure rose aux écailles d'argent. *Châtiments, l'Egout de Rome*) dont Verlaine critique fait honneur à Sully-Prudhomme. Enfin, trop de citations insignifiantes, de critiques purement métaphoriques, complaisant échange d'éloges confraternels. Mais on retrouvera là de très nombreux et curieux extraits de recueils et de revues devenus rares, ainsi des *Hommages* recueillis pour le 80e anniversaire de V. Hugo, du *Tombeau* de Th. Gautier, de celui de Baudelaire, du *Monument* de Desbordes-Valmore, de l'enquête qui proclama Léon Dierx prince des poètes, de la *Vogue*, des *Entretiens politiques et littéraires*, de *l'Ermitage*, etc). Somme toute, le Dictionnaire rendra bien plus de services que le Rapport. L'un et l'autre, malgré leurs agréments brillants, forment ensemble un médiocre ouvrage de critique et même cette question se pose : imprimé, rétribué, distribué aux frais du public, ce magnifique volume vaut-il ce qu'il nous a coûté ?

J. Bury.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 25 mars 1904.

M. Clermont-Ganneau communique des estampages d'inscriptions grecques chrétiennes provenant de Bersabée (Palestine), qui lui ont été envoyés de Jérusalem par le R. P. Prosper, de Jérusalem. Une de ces inscriptions présente un intérêt particulier pour la chronologie. Elle se compose de deux épitaphes qui paraissent se faire suite : la première, celle d'un certain Petros, mort le 1er du mois d'Artémisios, de l'indiction 3 ; la seconde, celle d'un médecin, Abraamios, mort le 8 mai correspondant au 18 Artémisios, de l'indiction 12, de l'an 365. L'ère employée ici doit être celle de la ville voisine, Eleuthéropolis, commençant en 199 p. C. La date équivaut donc au 8 mai de l'an 564 p. C., moment où l'on était, en effet, en pleine indiction 12. D'autre part, la concordance du 8 mai julien avec le 18 Artémisios prouve une fois de plus que le calendrier employé à Bersabée était bien le calendrier dit « des Arabes », qui a été conservé par l'*Hemerologion* de Florence et dans lequel l'année commençant au 1er Xanthicos, soit le 22 mars, se composait de 12 mois égaux de 30 jours, plus un groupe de 5 jours complémentaires ou épagomènes.

M. Cagnat communique, de la part de M. Gauckler, le texte de quelques inscriptions récemment trouvées en Tunisie, dont l'une, de l'an 313 p. C., montre que la bourgade ruinée de l'Henchir Tambra correspond à l'antique *Thabbora*.

M. Cagnat communique ensuite une note de M. Paris, professeur à l'Université de Bordeaux et correspondant de l'Académie, relative à une inscription gravée sur bronze et trouvée à Cortegana (province d'Huelva), en Espagne.

M. Bouché-Leclercq annonce, au nom de la commission du prix Saintour, que cette commission a attribué un prix de 2,000 francs à M. Maurice Besnier, pour son livre intitulé : *L'Ile Tibérine dans l'antiquité;* un prix de 1,000 francs à M. de Ridder, pour son *Catalogue de vases peints de la Bibliothèque nationale*.

M. W. Helbig, associé étranger, établit que l'*equitatus* romain, jusqu'à l'époque des guerres Samnites, n'était pas une troupe de cavalerie, mais une troupe de fantassins montés qui mettaient pied à terre quand il fallait combattre. Ce résultat est confirmé par les monuments archaïques de l'Etrurie et du Latium. Les guerriers à cheval qui y sont représentés ne peuvent être que des soldats d'infanterie. Ils sont armés du grand bouclier rond que portaient les hoplites grecs. Il était impossible de manier un pareil bouclier en combattant à cheval. Les guerriers à cheval que l'on voit sur les monuments archaïques de l'Italie n'étaient donc pas des soldats de cavalerie. — MM. Dieulafoy, Pottier, Bouché-Leclercq, S. Reinach, Bréal et Chavannes présentent différentes observations.

M. Bréal communique une série de remarques sur les mots suivants : μέροπες, ὄλβος, ἀλλοπρόσαλλος, αἱμύλος. — MM. S. Reinach, Bouché-Leclercq et Maurice Croiset présentent quelques observations. — Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 15 — 11 avril — 1904

H. GŒLZER. **Nouveau dictionnaire français-latin**. Paris, Garnier, 1904.

M. Gœlzer donne là, aux écoliers, aux étudiants et, d'une manière générale, à tous ceux qui ont à traduire du français en latin, un instrument très précieux, qui sera, j'en suis sûr, le bienvenu. La disposition adoptée — les mots latins, qui traduisent le mot français dans ses différentes acceptions, imprimés en caractères gras et saillants, puis fortifiés et précisés par une série d'exemples imprimés en caractères plus petits — m'a paru excellente. Quant à l'ouvrage lui-même, sans prétendre le juger à fond, ce qui supposerait un long usage, je me suis convaincu par la lecture de beaucoup d'articles importants, qu'il est très supérieur à tout ce que nous avons en ce genre en France. Il est riche, précis et sûr, et, malgré quelques petites lacunes inévitables dans une première édition [1], on le trouvera excellent. M. Gœlzer a droit

1. En voici quelques-unes que je soumets à M. Gœlzer. Ajouter à : s'éprendre, *adamare ;* vrai, *germanus ;* minutieusement, en détails, *subtiliter* (Rep. II. 23. 42; Att. II. 21. 1); plan (dessin), *forma* dans Cic. (ad Q. II. 5. 3; II. 2. 1); en tout cas, *certe, quidem, certe quidem, certe tamen ;* peut-être *nescio an adverbe ;* avec doute, en doutant, *dubitanter* (non *dubie*) Ac. I. 4, 17 ; familier, jamais *familiaris* en parlant du style (*sermo familiaris* = causerie familière), *sermo, sermo cotidianus ;* introduire (qq. ch. dans un ouv.) *interponere, interpositio :* moment (ce n'est pas le), *nihil ad hoc tempus* (de Or. II. I. 5); il s'agit de faire, il ne s'agit pas pour nous d'exposer, *neque id agimus, ut...* explicemus (de Or. II. 41. 175); se délasser dans quelque chose, *remittere* (*relaxare*) *animum in aliqua re, requiescere* (*requiescam in Caesaris sermone*, de Or. II. 57. 234); pendant (mettre comme), *ex altera parte ponere... ex altera autem* (Fin. II. 19. 63); précisément, *ipse* joint au subst., Dyrrachio sum profectus *ipso illo die*, quo lex est lata, de même *tum ipsum, nunc ipsum ;* temps (en même), à la fois, *idemque, et idem ;* commémoratif (récit), relation, *commentarios* rerum omnium conficiam (Fam. V. 12. 10).

à la reconnaissance de tous ceux qui s'intéressent aux choses latines en France.

Qu'il me permette de saisir l'occasion que m'offre son travail, pour signaler aux lecteurs un certain nombre de points, où j'ai cru trouver en défaut les enseignements courants, consignés soit dans l'Antibarbarus, soit dans les stylistiques, soit dans les éditions. — Et cetera. On dit communément que la traduction de *etc.* par *et cetera* n'est pas correcte. C'est une erreur. La vérité est que le mot *cetera* se joint à ce qui précède, conformément aux règles générales de l'emploi des conjonctions copulatives. Ex : *N. Deor.* I. 33. 92 : cor, pulmones, jecur, cetera.., *Ibid.* III. 24. 61 : nam mentem, fidem..., concordiam, ceteraque ejus modi rerum vim habere videmus, non deorum ; *De Or.* II. 64. 258 : in hoc genus conjiciuntur etiam proverbia, ut illud Scipionis, cum Asellus omnes provincias stipendia merentem se peragrasse gloriaretur : « Agas asellum » et cetera ; *Fam.* VI. 18. 6 : Lepta suavissimus ediscat Hesiodum et habeat in ore τῆς δ'ἀρετῆς ἱδρῶτα et cetera. D'une manière générale, le mot *ceteri* est traité dans une énumération comme les autres mots; ainsi, où nous dirions « les choses qui nous affectent, comme le froid, le chaud, le plaisir, la douleur, etc. » le latin dira (*N. Deor.* III. 13. 34) ea... quae sentiuntur, ut frigus, ut calor, ut voluptas, ut dolor, ut cetera. On ferait les mêmes remarques sur l'emploi de *alius.* Ex : *Acad.* I, 3, 10 : an quia delectat Ennius, Pacuvius, Accius, multi alii, qui...; *De Or.* II. 84. 341 : libri quibus Themistocles, Aristides, Agesilaus..., Alexander, aliique laudantur ; *Lael.* 4. 14 : et Philus et Manilius... et alii plures; *Div.* II. 21. 48 : habes et respersionem pigmentorum et rostrum suis et alia permulta. — Quidem. Telles remarques des stylistiques ou des éditions (p. ex. *De Signis*, éd. Bornecque, p. 169) semblent témoigner qu'on a quelque incertitude sur les emplois de cette particule. Voici, je crois, les principaux à la période classique. Malgré leur apparence quelquefois contradictoire, ils se rattachent tous à une seule et même fonction : *quidem* est une sorte de geste, qui souligne et met en relief les paroles, et qui n'a pas, ni ne peut avoir d'acception fixe ; tout dépend du contexte. 1° Dans le premier membre d'une opposition, il prépare la conjonction adversative : *certes, en vérité, il est vrai, oui..., mais.* » *De Or*, II. 79. 322 : est id quidem... sed tamen..., *Fin.* I. 3. 7 : facete is quidem ...sed... 2° Par un emploi tout contraire, il semble tenir lieu d'une particule adversative, en détachant une affirmation qui, dans la suite logique des idées, s'oppose à ce qui précède. Le français le rendra bien alors par « ce qui est sûr, c'est que », « en tout cas ». *Verr.* IV. 9. 20; *ibid.* IV. 67, 151 : quamobrem habe sane istam laudationem Mamertinorum; Syracusanam quidem civitatem... ; *Tusc.* IV. 4. 8 : Non mihi videtur omni animi perturbatione posse sapiens vacare. — Aegritudine quidem hesterna disputatione videbatur... ; *Acad.* I. 3. 10 : oratores quidem... ; *Off.* I. 22. 76 : mihi quidem neque.. ; *Leg.*

I. 14. 41 : noster quidem... 3° Sans idée d'opposition, il souligne une affirmation, pour elle-même, ou à l'appui d'une proposition générale, α) *Off.* I. 22. 75 : ... et Themistocles quidem..., *une chose bien certaine, c'est que...; ibid.* I. 26. 90 : Philippum quidem... β) *Off.* II. 17. 59 : L. quidem Philippus...; *ibid.* II. 18. 64 : Theophrastus quidem, scribit... 4° Il joue un rôle restrictif ou limitatif, « *du moins* », *De Or.* II. 54, 218 : quare mihi quidem nullo videtur modo doctrina ista res posse tradi. Il est alors souvent employé dans les relatives. *Brut.* 48. 180 ; Cratippus, Peripateticorum, omnium, quos quidem ego audierim, facile princeps...; *ibid.* 17. 45... oratorum, qui quidem nunc sunt... « j'entends de notre époque ». 5° Rôle augmentatif, dans les appositions, surtout sous la forme *et... quidem* « et il y a mieux », « qui plus est », *Fin.* I. 1. 1 : Quibusdam, et iis quidem non admodum indoctis...; *N. Deor.* I 2. 4 : sunt autem alii philosophi, et ii quidem magni atque nobiles...; 6° Ajoutons que, sa place étant naturellement à côté du mot important dans la proposition, il accompagne très souvent les pronoms, *ille* notamment, et semble se confondre avec eux ; il n'y a pas alors à lui chercher d'équivalent français, il suffit de les détacher dans la traduction « tu quidem, toi ; illi quidem, eux, etc » *Att. VIII.* 11. 3 ; illi quidem, alterum metuunt, nos utrumque. — ELEGANTIA (ELEGANS). On lui attribue (Nägelsbach, Antibarbarus, etc.) deux sens qui me paraissent inacceptables : 1° *ordre logique*, *Fin.* II. 9. 27 : (Epicurus) contemnit disserendi elegantiam, confuse loquitur ; *ibid.* II. 9. 26 : divisit ineleganter ; 2° *chose scientifique, philosophique*, par opposition avec ce qui est du domaine des intelligences ordinaires, *Fin.* IV. 10. 24 : quae enim adhuc protulisti, popularia sunt ; ego autem a te elegantiora desidero. Dans ces passages le mot a son acception habituelle et étymologique ; il implique l'idée de *choix*, d'*art :* Contemnit, etc. = il méprise l'art dans l'argumentation et parle pêle-mêle ; divisit, etc. = sa division est gauche. — Voici d'ailleurs un passage qui ne laissera aucun doute, *Tusc.* II, 2. 6 : sed eos, si possumus, excitemus qui liberaliter eruditi adhibita etiam disserendi elegantia ratione et via philosophantur. On voit clairement que l'*elegantia disserendi* est autre chose que la logique (*ratione et via*) ; c'est l'art, et le reste du passage le prouve surabondamment. Dans le dernier exemple, l'antithèse *popularia, elegantiora* est suffisamment explicite : « je te demande des choses qui sortent davantage du commun ». Cf. *Fin.* I. 1. 1 : Genus hoc scribendi etsi sit elegans, personae tamen et dignitatis esse negent, « Cette occupation littéraire a beau sortir du commun, elle n'est pas digne de mon rang, à leur avis ». — PRAESERTIM. On prétend que *praesertim* ne se joint qu'à *cum* causal ou explicatif. Ce serait étrange. De fait, *praesertim* souligne *cum*, et la conjonction conserve avec lui les différentes acceptions qu'elle peut avoir sans lui : α) sens temporel avec l'indicatif *P. Mur.* 26 : 53 : Magna est... comitiis consularibus repentina voluntatum inclinatio, praesertim cum

incubuit ad virum bonum et multis aliis adjumentis petitionis ornatum. β) Sens explicatif. C'est évidemment le plus fréquent et on a cru que c'était le seul [1]. γ) adversatif ou concessif; *Phil.* II. 26. 64; *Arch.* 9. 19; *Verr.* IV. 64. 143; *S. Rosc.* 24. 66; *Or.* 9. 32, etc.; δ) voici même un passage où, la nuance concessive étant fort atténuée, le français le rendra bien par un p. prés., *Brut.* 77. 267 : Bibulus... qui scriptitavit accurate, cum praesertim non esset orator, « surtout n'étant pas orateur ». — Ut... ita (sic) pour marquer une opposition « s'il est vrai que... du moins » est très classique, quoi qu'en pensent quelques-uns (Agricola éd. Pichon, p. 31). Ex. *Fin.* I. 1. 3; *Lael.* 4. 14; *Fam.* X. 20 2; etc... — Quo (eo) peut s'employer sans qu'il y ait de comparatif dans la proposition (remarque erronée de Agric. Pichon, p. 39). Ex. *Leg.* II. 26. 65; *P. Planc.* 21. 52; *P. Cluent.* 51. 140, etc.. Quant à eo, il s'emploie, au même titre que *ea re*, pour signifier « à cause de cela ». Voir les grammaires. — Non quia, suivi du subjonctif, est-il incorrect ? Dans *Tusc.* I. 1. 1 : hoc mihi litteris illustrandum putavi, non quia philosophia graecis... doctoribus percipi non posset, le texte est sûr et Gebhardi avait tort de proposer « non quin... percipi posset »; mais *non quia...* est une prop. causale au subjonctif du style indirect : « j'ai jugé bon... non pas en ayant comme motif que... ». A s'en rapporter aux statistiques, la tournure n'est pas chez les classiques. Elle est fréquente chez Tite Live et Tacite. Ont-ils voulu, en substituant *non quia* à *non quod*, produire un effet de style ? J'ai peine à le croire. A la période classique *quod* joue en général le même rôle que *quia* et il est difficile de les différencier. Si *non quod* est employé, de préférence à *non quia* chez Cicéron et César, c'est un fait accidentel qui ne prouve rien pour l'usage commun de la langue. — Adspicere ut (Catilinaires éd. Antoine, p. 79) peut-il rendre le français *regarder comme* ? Non. Dans le passage *Cat.* II. 6. 12, *adspicere* a manifestement son sens propre « jeter les yeux sur » et *ut* = « en songeant que, en ayant l'idée que ». — Adquirere ad. On ne peut donner à *ad* le sens de *relativement à* (Cat. éd. Antoine, p. 84). Dans *Cat.* II. 8. 18 et III. 12. 28 *ad fidem* et *ad fructum* sont des compléments indirects de *adquirere*. *Ajouter à* se dit *adquirere ad* par la reprise toute naturelle de la préposition qui entre dans la composition du verbe. Cf. dans le premier passage, *detrahere de*. — Praecipue quod. On ne cite qu'un exemple de cette construction *de Signis* 37. 81 : Est aliqua mea pars virilis, quod ejus civitatis sum, quam ille amplam... reddidit, praecipue quod in his rebus pro mea parte versor... Sur la foi de l'Antibarbarus, qui déclare que l'emploi ordinaire est *praesertim quod*, l'édition Bornecque (p. 119) met en note « construction rare ». Il y a là une confusion. *Praecipue* est très régulièrement employé, pour souligner un fait parmi d'autres faits. « Il rentre pour

1. Voir Revue de Phil. 1903 : A propos de quelques locutions fixes.

une part dans mes devoirs de défendre la gloire de Scipion, parce que *d'une manière générale* je suis de la cité qu'il a illustrée et parce que *en particulier*, etc. » Il ne s'agit pas du tout de *praecipue quod* employé isolément. Quand on veut signaler un fait, à l'exclusion des autres, comme notable entre tous, c'est, en effet, *praesertim* qu'on emploie ; ce n'est pas le cas ici.

Félix GAFFIOT.

Das Verbum ohne pronominales Subjekt in den älteren deutschen Sprachen, von Karl HELD. (Palaestra XXXI). — Berlin, Mayer et Müller, 1903. In-8, xiij-164 pp.

Dans toutes les langues germaniques actuelles, comme en français, le verbe qui n'a point de sujet nominal s'accompagne presque toujours obligatoirement d'un pronom-sujet ; et toutes aussi, comme le français, procèdent d'un prototype où le sujet pronominal, virtuellement contenu dans le verbe, n'avait pas besoin d'être exprimé et l'était fort rarement. Dans l'excellent exposé de M. Held, on peut suivre à la trace, depuis le gotique jusqu'aux débuts de l'allemand moderne, l'évolution lente qui, favorisée d'ailleurs par la chute ou l'assourdissement des désinences personnelles, a fini par faire, d'une tournure originairement pléonastique, un expédient sémantique à peu près indispensable et, par suite, de l'exception, une règle rigoureuse.

Non pas, au surplus, que la question soit exclusivement du ressort de la chronologie : si, en effet, l'ellipse du pronom est extrêmement commune dans la vieille langue, la nouvelle, aux abords du XVe siècle, s'arroge également à cet égard une liberté plus grande que n'avait fait celle du moyen âge (p. 107). C'est qu'elle se rapproche davantage du parler populaire, au-dessus duquel a plané la littérature plus savante et raffinée de la période moyenne. Or l'ellipse du pronom-sujet était alors et elle est restée une des particularités caractéristiques de l'allemand parlé dans tous ses dialectes (p. XII), et les constatations que j'ai consignées à ce sujet dans mon *Dialecte de Colmar* (p. 83) concordent absolument avec les faits relevés ailleurs par M. H., qui n'a pas eu connaissance de mon ouvrage.

La rythmique de la phrase, et cela dans la prose presque autant que dans la poésie, a dû, elle aussi, jouer un rôle de premier ordre dans le développement de ce procédé. L'auteur, qui introduit cette considération à propos de la versification allitérative du vieux haut-allemand (p. 43), ne contestera pas sans doute qu'elle eût pu être invoquée partout ailleurs. Il n'est pas douteux, — cela est indéfinissable si l'on veut, mais je serai compris de quiconque a goûté la douceur nombreuse des versets d'Ulfilas, — que, dans une chute du genre de *nu witum ei*

thu kant alla (p. IX) « νῦν οἴδαμεν ὅτι οἶδας πάντα », la simple suppression de *thu* causerait un immense dommage.

L'esthétique du langage, on le voit, ne tient qu'une fort petite place dans l'étude de M. Held, qui lui préfère évidemment des guides plus sévères et plus sûrs. Malgré cela, elle se lit avec beaucoup plus d'agrément que n'en comportent d'habitude ces sortes de statistiques : elle témoigne d'une lecture considérable, d'un sens critique qui se joue avec aisance parmi les distinctions grammaticales les plus délicates, et d'un art d'exposition qui pallie la monotonie de l'ensemble par la variété du détail [1].

V. H.

The Elene of Cynewulf, translated into english prose by L. H. Holt. (Yale Studies in English, XXI). — New York, H. Holt, 1904. In-8, 42 pp.

Le pieux Anglo-Saxon Cynewulf (VIII[e] siècle) fait beaucoup parler de lui depuis quelque temps en Amérique : son *Crist* a été récemment édité, avec un grand luxe de commentaires savants et littéraires, par M. Albert Cook [1] ; et c'est dans la collection dirigée par cet éminent germaniste que paraît aujourd'hui la traduction de son *Elene*, poème de 1321 vers, où sont décrits, d'après la Vie des Saints (S. Cyriaque, 4 mai), la conversion de Constantin, le voyage à Jérusalem de sa mère Sainte Hélène, la découverte des trois croix, le miracle de la vraie croix, enfin la découverte des clous de la Passion, qu'on enchâsse dans le mors du cheval de Constantin.

La traduction de M. Holt repose sur l'édition de M. Kent (Boston 1891), qui elle-même a eu pour base essentielle la 3[e] édition de M. Zupitza (Berlin 1888). Ce travail facile, fidèle et élégant, en une prose poétique tout à fait adéquate à l'original et au sujet, n'appelle que peu d'observations. — (141-143) *Héap was gescyrded láthra lindwered ; lythwón becwom Húna herges hám eft thanon.* « The horde of hated shield-bearers was lessened, but few of the army of Huns returned thence home again. » Ce *but* n'est pas dans le texte et établit entre les deux propositions uue opposition qui ne se comprend pas. J'avoue, d'ailleurs, qu'il n'y a pas non plus une suite d'idées bien nette entre « l'armée fut décimée » et « bien peu s'en retournèrent à leurs foyers ». Le mot *gescyrded* est de sens douteux et, en tous cas, beaucoup trop faible : ne pourrait-on lire *gescynded* = *gesciended* = *gescended* « abîmée » ? — (169) « Then spake the wisest... »

---

1. La tournure impérative par *lasst uns* est déjà du XVI[e] siècle (p. 68) ; cependant elle est inconnue à l'Alsace ; je ne sais ce qu'il en est des autres dialectes, mais je suppose qu'elle est partout plus littéraire que populaire.

1. Cf. *Revue critique*, LI (1901), p. 211.

Rien n'indique qu'ils sont plusieurs (*thà wisestan*). C'est la faute de la langue anglaise, sans doute ; mais il y avait moyen d'y parer. — (254-255). Le vaisseau qui a amené Sainte Hélène attend au port le moment « when the warrior queen... should again seek the eastern ways ». Je m'y perds : pour retourner chez elle, la reine cinglera vers l'ouest et non vers l'est, et Cynewulf n'a pu s'y tromper. La vérité est qu'elle reviendra à son navire, « par les chemins de l'Orient », c'est-à-dire en passant par une contrée orientale, *ofer ëastwegas*, cf. 998. — (709) *Sio haelethum scëad* « she who held sway over the heroes ». C'est bien le sens dérivé ; mais le primitif et littéral est « celle qui partageait entre les héros [la nourriture qu'elle leur fournissait] ». Le propre du suzerain est de *nourrir* ses vassaux : cf. *lord* et *lady*. — (845-846) *Féthegestas ëodon, aethelingas, in on thà ceastre.* « Then strangers and heroes entered into the town. » Je suppose que M. Holt comprend comme moi : après la découverte, hors ville, des trois croix, les nobles étrangers [qui accompagnaient Judas Cyriaque] *rentrèrent* [avec lui] dans la ville [et y apportèrent les croix]. C'est la traduction du passage des *Acta* « invenit tres cruces absconditas *quas* ejiciens *attulit in civitatem* ».

La collation de la traduction et du texte donne une impression étrange : y a-t-il au monde une langue historiquement connue qui ait plus vite changé que l'anglais ? Certes, après vingt siècles, le français diffère moins du latin, que l'anglais de lui-même après dix ! Le phénomène est connu et étudié, mais ne laisse pas d'étonner toujours.

V. H.

J. Nève, **Antoine de La Salle**, sa Vie et ses Ouvrages, d'après des documents inédits. Paris, H. Champion, et Bruxelles, Falk fils, 1903 ; un vol. in-12, de 289 pages.

Voici ce que renferme ce volume d'aspect un peu composite, mais qui ne sera pas sans utilité, et n'est pas en lui-même dépourvu d'intérêt : 1° une étude biographique et littéraire sur Antoine de La Salle, occupant les cent premières pages ; — 2° une réédition *Du réconfort de Madame du Fresne* (pp. 101-155), sorte de « consolation morale » adressée à une mère qui vient de perdre son premier né : cet opuscule inédit de La Salle avait été déjà publié en 1881, par M. Nève, mais il avait été tiré à un petit nombre d'exemplaires et non mis dans le commerce ; — 3° quatre fragments, dont les deux principaux (*Excursion aux îles Lipari*, et *Le Paradis de la Reine Sibylle*) sont des extraits d'ailleurs assez curieux de *la Salade* : le texte est ici donné d'après l'édition de Philippe le Noir de 1527, mais revue sur le ms. 18210 de la Bibliothèque Royale de Belgique ; — 4° enfin

diverses pièces justificatives concernant la famille de La Salle, et provenant presque toutes des Archives des Bouches-du-Rhône.

Les textes et les pièces diverses sont publiées avec soin : c'est une bonne contribution et fort appréciable à la connaissance de la langue du xv[e] siècle. Je reviens à l'étude par laquelle s'ouvre le volume. Cette étude est à vrai dire plus biographique encore que littéraire, ou du moins les questions littéraires n'y sont posées que vers la fin. M. N. résume d'abord à grands traits, d'après les recherches antérieures de P. Durrieu (*Les Gascons en Italie*, Auch, 1885), le rôle du père de La Salle, ce fameux Bernard, vrai type du condottiere, qui servit tantôt les Anglais et tantôt Du Guesclin, puis alla guerroyer pour le compte des Papes en Italie, en Provence, et finit par trouver la mort dans un défilé des Alpes en 1391. Son fils naturel, Antoine, eut en revanche une carrière infiniment moins mouvementée — il fut d'abord page dans la maison d'Anjou, puis précepteur du fils du roi René, et plus tard des enfants de Louis de Luxembourg — vie très calme, sans rien de bien saillant, vouée tout entière aux lettres, et dont les grandes dates (parfois incertaines d'ailleurs) sont celles de la publication de ses ouvrages. M. N., s'aidant de pièces d'archives et de certaines déductions historiques, a essayé de rétablir au moins les principales : il a montré que la publication de l'ouvrage un peu incohérent qui a pour titre *La Salade* doit être placée entre 1437 et 1442 ; vint ensuite la *Salle* (Antoine aimait évidemment à jouer sur son nom, ce qui est d'un goût plutôt médiocre). C'est enfin à l'année 1456 qu'il faudrait rapporter la fameuse *Histoire du petit Jehan de Saintré*, le chef-d'œuvre authentique de son auteur, et dont M. N. s'efforce ici de démontrer l'unité de ton, en dépit du réalisme un peu crû de ce dénouement qui vient se superposer aux épisodes idéalistes du début : il y a du vrai dans ces considérations, mais elles sont déjà un peu « tendancieuses ». Il part de là en effet pour soulever un débat assez grave, et qui est vraiment le point capital de toute cette notice. Depuis l'époque de Leroux de Lincy, il s'est formé un courant d'opinion qui attribue à Antoine de La Salle deux des plus célèbres ouvrages du xv[e] siècle, les *Quinze Joies du mariage* et les *Cent Nouvelles nouvelles*. Que vaut cette opinion ? Elle a été plus ou moins admise ou soutenue successivement par des érudits de poids, tels que MM. Ludwig Stern, E. Gossart, G. Paris et G. Raynaud. Tous les critiques cependant ne sont pas d'accord, car M. Gröber notamment conteste formellement que les *Cent Nouvelles* soient de La Salle, et il considère l'attribution des *Quinze Joies* comme tout au moins discutable. M. N. est beaucoup plus catégorique encore, il dénie à son auteur la paternité de ce dernier ouvrage aussi bien que celle de l'autre, et expose les raisons à l'appui. N'y a-t-il pas une sorte de contradiction entre un La Salle d'une part catholique et chevaleresque, donnant une sorte de manuel idéalisé du « parfait amant », puis

d'autre part devenant subitement, et on ne sait pourquoi, sceptique, bourgeois et ricaneur? Mon Dieu, il se rencontre bien, après tout, des antithèses de ce genre en littérature. Puis, poursuit M. N., où donc lui, familier des Princes, vivant à la Cour, aurait-il connu par le menu les détails de la vie bourgeoise? J'avoue que cet argument me touche peu : c'est en somme un intérieur de bourgeoisie moyenne, plutôt relevée même, que celui qui est peint dans les *Quinze Joies;* tout précepteur qu'il fut des princes, La Salle a eu évidemment bien des occasions de pénétrer dans quelque intérieur de ce genre, et que savons-nous après tout si une bourgeoise elle-même ne lui en avait pas donné la clef? Est-ce qu'au XVIe siècle la Reine de Navarre elle aussi n'a pas retracé, et avec bien de la vérité, les mœurs de la classe moyenne? Quant à l'argument tiré de la forme, en faveur d'une attribution à La Salle, et qui consiste à relever, ainsi que l'a fait M. Stern, des mots comme *aage*, *acertainé*, *especial*, *meschef*, etc., il est évident que de telles listes ne prouvent rien, et je le concède volontiers à M. N., puisque tous ces mots font partie intégrante du vocabulaire du XVe siècle. Mais de dire d'autre part que le style des *Quinze Joies* est plus archaïque que celui de *Jehan de Saintré*, voilà qui ne me paraît pas évident. Puis il restera toujours, en ce qui concerne le fond, le rapprochement avec un passage de la *Salle* indiqué par M. Gossart, et ce rapprochement, quoi qu'en dise ici M. N. (p. 83), est vraiment bien curieux, bien suggestif, presque probant. Je dirai plus : l'homme qui a mis au bout de *Jehan de Saintré* l'infidélité de la Dame aux belles Cousines — ce dénouement équivoque, sorte de « cruelle énigme! » du XVe siècle — me paraît d'une gaillardise assez caustique pour avoir aussi composé les *Quinze Joies*. Je ne lui en enlèverai donc pas la paternité, quoiqu'il soit toujours très hasardeux de se prononcer sur ces questions d'attribution sans avoir examiné les choses à la loupe. Quant aux *Cent Nouvelles*, bien plus modernes de style et d'allure, il y a en effet toutes sortes de bonnes raisons — mais dans le détail desquelles je ne veux pas entrer — pour que la rédaction ne puisse pas en être attribuée à Antoine de La Salle. En somme il faut remercier M. Nève d'avoir soulevé, et d'avoir essayé de résoudre en un certain sens ces problèmes qui sont délicats mais qui offrent beaucoup d'intérêt.

E. BOURCIEZ.

Georges DUMESNIL. **L'âme et l'évolution de la littérature des origines à nos jours.** Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1903 2 vol. in-18°, pp. LVIII, 436 et 352. Prix : 7 fr.

M. Dumesnil qui, dans son livre du *Rôle des concepts dans la vie intellectuelle et morale* (Paris 1894), avait tracé l'évolution philosophique de l'esprit humain, nous décrit maintenant l'évolution parallèle

dans la littérature. Il commence par une franche déclaration de spiritualisme, et devant ce postulat doivent évidemment disparaître et le solide système déterministe édifié par Taine et la promesse d'une explication transformiste de M. Brunetière, oubliée presque aussitôt faite. L'individualité du génie subsiste tout entière, sans qu'il soit besoin de diminuer, encore moins de nier ses attaches dans l'espace et dans le temps; mais c'est comme âme, comme personnalité libre, indépendante des choses, que M. D. veut la considérer. L'auteur étudie l'éveil de cette personnalité dans la poésie grecque d'abord où pendant longtemps le sujet ne parvient pas à se dégager de l'objet; puis vient une heureuse période de transition dans laquelle les deux éléments se font équilibre : c'est celle qui correspond aux productions les plus parfaites de cette littérature privilégiée. Quand l'équilibre est rompu au profit du sujet pensant, le moi littéraire a constitué son indépendance et cet accroissement successif de l'élément subjectif est la marque de la littérature latine. L'avènement du christianisme en amène le triomphe et c'est dans saint Augustin que M. D. trouve l'incarnation la plus profonde et la plus séduisante d'un subjectivisme tout affranchi du monde extérieur. La littérature du moyen âge, du moins la littérature épique, étudiée ici dans son œuvre la plus significative, la Chanson de Roland, est toute pénétrée d'un ardent idéalisme et d'un lyrisme religieux dont M. D. analyse le détail avec une très heureuse précision dans le fond où il est assez apparent, mais jusque dans la forme où il était moins facile à saisir. Les tendances contraires qui tirent l'esprit vers ce monde matériel dont il s'est abstrait ne manquent pas au moyen âge, on le sait assez ; mais l'auteur ne veut pas qu'on s'en exagère l'importance, il s'élève plutôt contre l'opinion courante qui fait de la littérature satirique du Renart et des fabliaux comme la littérature favorite du peuple, et à son sens, le goût spiritualiste du moyen âge, sa prédilection pour l'imprécis et l'infini persistent jusque dans Rabelais et la Renaissance au sortir de laquelle le renouvellement chrétien s'affirme dans le protestantisme. Il y a au XVIe siècle et au début du XVIIe comme un effort âpre de l'âme pour s'élever au-dessus de la nature et un raidissement des esprits que M. D. caractérise par *l'âge de la volonté*, jusqu'à ce que cette tension soit remplacée dans la période suivante par un *âge de l'eurythmie*, par un besoin de plus en plus dominant de se mettre en harmonie avec ces lois de la nature dont l'homme ne saurait s'affranchir tout à fait. Mais de nouveau l'équilibre qui rappelle celui que l'antiquité avait si heureusement réalisé se rompt et tout le XVIIIe siècle va faire de plus en plus large cette part de la nature à laquelle la personnalité individuelle finira par être toute sacrifiée. Deux hommes surtout représentent cette évolution : Fénelon et Rousseau, qui n'est qu'un « Fénelon brutal » L'étude (p. 278-429) que fait M. D. de cette action de Rousseau est des plus pénétrantes et l'enchaînement de ses constructions sociales,

politiques et pédagogiques présenté avec la plus grande rigueur. Et pourtant je ne sais si en dernière analyse Rousseau ne reste pas un apôtre de l'individualisme, plus jaloux après tout de sauvegarder à force de règles et de lois cet élément subjectif que de l'asservir, comme M. D. lui en fait le reproche.

En réhabilitant le christianisme dans la littérature Chateaubriand brise ce despotisme de la nature et inaugure une nouvelle période de subjectivisme. Le moi se ressaisit lentement; mais cette reprise de la personnalité n'est pas allée sans « désordres ni ébranlements ». M. D. les étudie dans les figures qui les illustrent le mieux : les désenchantés, Saint-Preux, Werther, le Faust de Gœthe (qu'il ne faudrait pas tant tirer vers le pessimisme) et la Véronique de Balzac, René et Obermann; puis toute la longue et si variée lignée des pessimistes, Byron, Léopardi, Lamartine, Musset, etc., jusqu'à Baudelaire, accompagnés ou suivis des représentants du volontarisme, Corinne et Julien Sorel, des possédés de l'idée fixe, Colomba et d'autres, des *abouliques*, Adolphe et Joseph Delorme, et des *dépersonnalisés* comme Amiel et Loti. Si d'un côté la personnalité se blesse, se replie ou s'irrite au contact des choses ou bien se noie dans elles, ailleurs elle s'affermit en cherchant un appui ou dans la science, avec Comte et Renan, ou dans l'art, avec Ruskin, ou dans le culte des héros, avec Emerson et Carlyle, ou dans la morale du surhomme de Nietzsche, ou dans le simple moralisme de Tolstoï, ou bien encore dans les liens naturels de la famille, dans ceux du sol et de la tradition, ou enfin dans la religion et, plus exactement, dans le catholicisme.

Il est difficile de donner une idée nette d'une enquête qui s'étend à une si longue période, qui ne s'est pas limitée d'ailleurs à la littérature nationale, bien qu'elle n'en soit pas assez sortie pour étudier les origines, qui souvent ne s'est pas refusée les digressions (ainsi sur l'auteur de la Chanson de Roland, p. 107-124), ou bien indique sans les creuser de suggestifs rapprochements (entre Kant et Rousseau, entre Rousseau et Tolstoï, entre Nietzsche et Baudelaire, etc.). Dans les parties où la matière se presse davantage, le livre abonde en raccourcis ingénieux, en formules heureuses, souvent en jolies méchancetés; celles-ci se pardonnent quand elles ne visent que Sénancour ou Max Stirner, mais elles choquent à l'adresse de noms qui restent grands malgré tout, comme ceux de Taine et de Renan. J'exprimerai aussi une crainte sur ce que l'auteur appelle sa méthode. Je n'ai pas à discuter le fondement religieux sur lequel il appuie la théorie d'une évolution littéraire ou autre; il lui est loisible de l'envisager sous l'angle du spiritualisme ou du christianisme. Mais ne risque-t-on pas à le faire quelques injustices et n'est-ce pas s'exposer au danger d'admirations ou d'antipathies excessives?

L. R.

Alfred Rambaud, **Jules Ferry.** Paris, Plon, 1903, pp. xxviii, 553, 8° (avec un portrait).

M. A. Rambaud était certainement parmi les plus qualifiés pour écrire l'histoire de Jules Ferry. Il l'a particulièrement connu, il fut pendant le plus long de ses ministères son chef de cabinet, il a été dans d'autres circonstances encore son collaborateur, il est resté en relation avec beaucoup de ses amis politiques, son propre passage aux affaires l'a familiarisé avec les réformes accomplies par son prédécesseur dans l'instruction publique, enfin ses travaux d'historien et de géographe lui donnaient toute compétence pour apprécier l'autre aspect essentiel de l'activité de Jules Ferry, l'accroissement de notre domaine colonial. Il a eu aussi la bonne fortune d'obtenir communication de plusieurs lettres inédites; sans apporter de grandes révélations, elles sont toujours intéressantes, souvent piquantes. Cependant c'est surtout d'après des témoignages connus, le plus souvent d'après les discours mêmes de Ferry, que M. R. expose sa carrière politique, car c'est à celle-ci qu'il s'est tenu et il n'a pas voulu écrire une biographie.

Les premiers chapitres sont consacrés à ce qui forme comme la période héroïque de cette existence qui dans aucun de ses moments n'ignora les luttes; le rôle de Ferry pendant le siège, puis pendant la commune, est suffisamment connu, mais on était moins renseigné sur sa mission à Athènes, et on ne savait pas assez quel esprit amoureux de l'antiquité se cachait sous l'homme d'Etat; « je mange pierre à pierre le Panthéon », lit-on dans une lettre inédite à Charles Ferry (p. 78). Avec raison M. R. a groupé dans une partie commune tout ce qui se rattache à l'œuvre scolaire de Ferry : la longue bataille autour de l'article 7 et toutes les réformes si vivement disputées pour renouveler notre enseignement primaire. Peut-être le développement parallèle des débats dans les Chambres et des mesures d'administration comme aussi l'abondance des menus détails de réorganisation nuisent-ils un peu à une vue nette de l'ensemble. La troisième et la quatrième partie traitent de la politique des deux ministères dont Ferry eut la présidence. Remplie à l'intérieur de luttes et d'agitations assez incohérentes, comme la fameuse discussion de « la révision partielle » de la constitution d'où sort un *ridiculus mus*, à l'extérieur elle embrasse toutes les tentatives d'expansion coloniale au Congo, en Tunisie, à Madagascar, en Indo-Chine. On se souvient encore des méfiances qu'excitait alors cette politique et Ferry porta la peine de son impopularité : le premier revers transformé en désastre par l'affolement général l'abattit. M. R. démontre comment il se sacrifia dans la fameuse journée du 30 mars pour ne pas compromettre le succès d'une paix laborieusement négociée avec la Chine. Puis il s'attache à prouver par des chiffres que les résultats ont justifié les premiers

efforts de Ferry. Si dès ce moment son rôle dans la direction de la politique de la France est terminé, il continue du moins à prendre part aux événements, comme dans la campagne contre le boulangisme dont un des premiers il dénonce le péril (Voir la lettre inédite à un membre du cabinet Freycinet, p. 428).

Homme de gouvernement avant tout, sa carrière se passa tout entière dans une période d'anarchie ou de tiraillements ; il ne pouvait que recueillir de son intervention énergique et volontaire des antipathies et des haines, et comme le grand politique dont on ne lui pardonnait pas de s'être rapproché, il eût pu dire qu'il était « l'homme le mieux haï de son temps ». M. R. a eu raison de revendiquer pour un de nos véritables hommes d'Etat plus d'impartialité. Son livre qui est d'un admirateur et d'un ami ressemble trop sans doute à une apologie et si on ne peut lui reprocher son pieux attachement, il est permis de penser qu'il eut mieux servi encore cettte œuvre de réparation, en se plaçant à un point de vue plus indépendant et plus critique [1].

L. R.

F. Schrader et L. Gallouedec. **Géographie générale.** Amérique. Australasie... Classe de sixième (A et B). Paris, Hachette, 1903. In-16°, 334 p., 13 cartes en couleur, 116 c. et grav. en noir. Id. Asie et Insulinde. Afrique. Cl. de cinquième (A et B). 1903. in-16°, 362 p., 16 et 114 c. et grav.

L'apparition des programmes du 31 mai 1902 oblige les auteurs de précis à refondre leurs ouvrages. Le cours de géographie de MM. Schrader et Gallouedec était déjà très avantageusement connu dans nos lycées; les remaniements qu'il vient de subir le rendent plus estimable encore.

Les reproches que je serais tenté de lui faire s'adressent moins aux auteurs qu'aux programmes. Bien que ces programmes aient été allégés et mieux adaptés à l'âge de l'enfant, je m'étonne encore de voir un enseignement de la géographie générale destiné *à des enfants de onze ans*, et qui débute par « le globe » pour passer au « relief », à « la mer », etc. Ne conviendrait-il pas de suivre la marche inverse, de traiter la géographie comme une science d'observation, d'attirer d'abord l'attention de l'enfant sur les phénomènes géographiques dont il peut avoir l'expérience directe : une source, une plaine, un fleuve, une colline, un village, un hameau, une forêt? De là on remonterait aux idées générales, et les notions cosmographiques apparaîtraient à la fin, comme une synthèse. Mais parler de l'équateur, des pôles, des zones terrestres, à des enfants qui ne savent pas encore *regarder* le

---

1. Un lapsus p. 400: le *jeune* roi d'Italie Humbert avait alors (1885) 41 ans — P. 173, écrire Wychgram et non *Wychgramm*.

ruisseau voisin qui ronge une de ses rives et couvre l'autre d'alluvions... Ce renversement me paraîtrait d'autant plus facile à opérer que, grâce au système des cycles, on reprendra la géographie générale en seconde. Il sera possible alors de l'enseigner sous forme déductive.

Ce défaut du programme, les auteurs l'ont aggravé en débutant par des divisions et des définitions dogmatiques. Que signifient, pour des enfants de onze ans, les mots de « périhélie » et « aphélie » écrits sur une figure (p. 7), et non expliqués dans le texte? Et que feront-ils de cette formule, bonne tout au plus pour leurs camarades de seconde (p. 8) : « ces saisons sont naturellement inversées dans les deux hémisphères »? Pourquoi ne pas leur dire : En janvier, il fait très chaud à Buenos-Ayres et à Melbourne [1]?

Ceci dit, j'aurai beaucoup à louer : un choix heureux des détails, une façon vivante de peindre les choses, un sens très éveillé des conditions modernes de la lutte économique ou politique entre les États. Il est bon que nos enfants sachent de bonne heure que le monde humain dépasse de beaucoup l'étendue de leur horizon habituel [2]. Les illustrations sont nombreuses, et le plus souvent très instructives. L'exécution en laisse naturellement à désirer, mais il ne faut pas se montrer sévère pour un ouvrage dont le bon marché doit être l'une des qualités essentielles. Les figures sur l'étagement des zones de végétation (p. 23), les rizières chinoises (II, 79), les gorges du Yang-tsé (II, 89) sont des modèles. A « types d'habitations en Indo-Chine » il est fâcheux (II, p. 121) que manque précisément la maison annamite.

Je féliciterai également les auteurs de l'abondance de leurs cartes et croquis, grands et petits : il faut que chez l'enfant soit constamment tenue en éveil l'imagination cartographique. Ici aussi quelques critiques de détail : p. 32, la lettre dit : « courants marins et atmosphériques », et la carte ne donne que les premiers. T. II, p. 15 : la ligne Sretensk-Kharbin est indiquée en projet, et p. 95 en exploitation. La carte des religions de l'Inde (p. 135) est à revoir. P. 319, Brazzaville manque. P. 293, les planches ont dû glisser, d'où la position étrange de Sfax, Saint-Louis, Bammako.

Il faut souhaiter le meilleur succès à la nouvelle série inaugurée par MM. Schrader et Gallouedec [3]. Elle répandra certainement dans nos lycées la connaissance et le goût de la géographie.

Henri Hauser.

---

1. Est-il utile qu'un élève de 6e sache la superficie de chacun des Océans? Gardera-t-il ces chiffres dans sa mémoire?

2. Quelques expressions obscures à force de concision (p. 56) : « fleuve perméable, fleuve imperméable ».

3. Chitkoot à la p. 167 du cours de 6e (la carte donne bien Chilkoot). Le très précieux index a le défaut de ne donner pour chaque nom qu'un seul renvoi, le renvoi au passage principal. Pour Malacca, il fallait, à côté de 128, mettre également 120, quitte à distinguer le renvoi essentiel par un caractère gras.

POZZOLINI-SICILIANI (Cesira). **Lettere da Parigi.** Florence, Alfani et Ventura, 1904. In-8. de XII-582 p. 3 fr. 50.

Le Président de la République a bien voulu accepter la dédicace de ce livre, et vraiment c'était justice, car je ne crois pas exagérer en disant que jamais visiteur de Paris n'en a vanté les charmes avec plus d'enthousiasme. Le ravissement d'écolier en vacance qui remplit les *Promenades* de Stendhal semble presque froid auprès de celui où Mme P. S. a vécu durant son séjour en France. Chaque matin elle se lève, toute pleine encore de ce qu'elle a vu la veille, impatiente de recommencer des courses dont elle ne ressent jamais la fatigue ; et chaque jour elle répète : « Que je me suis amusée aujourd'hui ! » Notez que la voyageuse enchantée à ce point n'est pas une provinciale qui n'a encore vu que le curé et le notaire d'une sous-préfecture ; c'est une Italienne qui habite Florence et y tient un salon fort animé, qui a toujours vécu parmi l'élite des penseurs et des artistes de son pays ; et, entre les destinataires des lettres qui forment le volume, figurent les plus grands noms de l'Italie savante : MM. Carducci, Villari, les deux D'Ancona, P. D. Pasolini, Del Lungo, G. Mazzoni, De Gubernatis, etc. Notez qu'avant de venir à Paris elle a visité l'Allemagne et l'Egypte. Rien pourtant ne refroidit son enthousiasme. Pieuse, dévouée aux institutions de sa patrie, rien ne la choque dans la France contemporaine ; bien mieux, ses croyances, au lieu de l'indisposer à notre endroit, l'éclairent : elle sait apercevoir à Fourvières et ailleurs une foi vive sous l'étalage de l'incrédulité. Son aversion franchement exprimée pour la Terreur et pour la Commune ne l'aigrit point. Conduite dans ces cabarets et théâtres interlopes où quelques provinciaux et beaucoup d'étrangers se font les uns aux autres l'effet de Parisiens en belle humeur, son œil glisse sur l'assistance hétéroclite et s'arrête avec indulgence sur la partie amusante et honnête du spectacle.

D'où vient cette joie, cette sérénité ? Du plaisir qu'elle prend dans son excursion ? Sans doute, mais aussi du fond de bonté qu'elle porte en elle. Son voyage a tout d'abord été une visite à son fils attaché au Consulat italien de Lyon ; à Paris, elle loge chez des amis Hongrois et retrouve des amis Français. Voilà tout d'abord pourquoi son âme est en fête. Puis, le soir, elle écrit à un de ses correspondants pour lui rendre compte de sa journée, et tout d'abord elle le revoit dans sa famille entre sa femme et ses enfants ; sans ombre d'apprêt, une évocation fait, pour ainsi dire, apparaître devant nous des intérieurs touchants où l'on s'aime, où l'on pleure. On ne peut lire sans émotion le début de la lettre à la veuve de Fr. De Sanctis où, après avoir rappelé l'adieu solennel qu'elle entendit adresser par l'éminent critique à la dépouille de L. Settembrini, elle raconte sa dernière visite à De Sanctis déjà condamné par les médecins et à qui elle porte des fleurs pour le distraire : « Pauvre amie, tu aurais voulu fêter mon arrivée, mais, dominée par un pressentiment fatal, tu ne pouvais sourire et tes yeux

se voilaient souvent de larmes... Je te serrais fortement la main sans parler et je le regardais lui tandis que pâle, mélancolique, il s'efforçait de jouer avec son chien et de se divertir aux bonds inutiles que faisait l'animal pour atteindre une friandise que son maître élevait au-dessus de sa tête. Mes fleurs, qui devaient égayer ta maison furent placées sur son lit de mort. » Ces souvenirs, pour nous Français, forment peut-être la partie la plus attachante du livre : « Que d'honnêtes gens, dit l'auteur, j'ai eu l'occasion de connaître dans ma vie ! C'est un rare bonheur que de garder la mémoire de tous ceux qu'on a fréquentés, sans avoir un reproche à faire, une désillusion à oublier. » Ce que Mme P. S., trop modeste, prend pour du bonheur, c'est une science du cœur, celle de choisir et de chérir ses amis.

Pour les Italiens, ils trouveront dans ces pages, non pas peut-être nombre d'aperçus neufs, mais une singulière fidélité d'impressions. L'auteur concilie deux choses que la logique ne déclare pas incompatibles, mais que la réalité sépare souvent, la mémoire des yeux et la mémoire de l'âme. Trois ou quatre secrétaires occupés à noter séparément tout ce que peut offrir à la fois la scène la plus compliquée arriveraient difficilement à donner une idée aussi complète et aussi juste des Grandes Eaux de Versailles; et l'abondance des détails ne retarde aucunement la marche du récit ; on suit en quelque sorte les regards du narrateur qui se portent tour à tour sur tous les bassins, et on lit sur son visage l'émerveillement à la fois ingénu et judicieux qui s'assaisonne par la comparaison avec des spectacles antérieurement goûtés.

Les obligations de la France envers Mme P. S. ne datent pas, au reste, aujourd'hui. Les lettres que nous annonçons furent publiées isolément, il y a quatre ans, dans de grandes Revues de sa patrie. On ne peut donc la soupçonner d'avoir spéculé en les composant sur le rapprochement de l'Italie et de la France ; il serait plus juste de dire qu'elle y a contribué à sa manière. Nous lui devons encore autre chose : elle accueille dans son salon nos jeunes candidats aux concours d'italien, et ces échappés de Sorbonne s'y trouvent dès le premier jour admis dans la familiarité des plus illustres maîtres de l'Italie. La *Revue Critique* comptera, je l'espère, un jour, parmi ses rédacteurs, des italianisants distingués qui auront passé par cette séduisante école.

Charles DEJOB.

— M. J. Rosenberg fait paraître, dans la collection des petites grammaires intitulée *Die Kunst der Polyglottie* et publiée par Hartleben à Vienne, un manuel du néo-syriaque parlé à Ourmia en Perse, *Lehrbuch der neusyrischen Schrift und Umgangsprache.* La grammaire est résumée en quelques pages, la plus grande partie du livre comprend des textes relatifs à la conversation et à la correspondance, et un choix de morceaux tirés d'ouvrages divers, le tout accompagné d'une traduction allemande. L'auteur possède suffisamment la langue dont il traite et son manuel

sera utile aux Allemands qui sont en relation avec les Syriens d'Ourmia. Les textes sont imprimés avec les caractères nestoriens, comme c'est l'usage, mais, de plus, ils sont transcrits en hébreu. Cette transcription est faite vraisemblablement en vue des Juifs d'Ourmia, mais il est peu probable que ceux-ci s'en servent, car elle est dépourvue de voyelles. En outre les Juifs parlent un dialecte différent de celui des chrétiens, et c'est le dialecte chrétien qui fait l'objet du manuel. — R. D.

— Les livraisons 3-5 du tome VI du *Recueil d'archéologie orientale* de M. Clermont-Ganneau viennent de paraître à la librairie Leroux. Sommaire : § 3 : Saïda et ses environs d'après Edrisi. § 4 : Une nouvelle dédicace du sanctuaire de Baal Marcod. § 5 : Lepcis et Leptis Magna, nouvelles inscriptions. § 6 : « Meskîn » et lépreux. § 7 : Monogrammes byzantins sur tessères de plomb. § 8 : Platanos de Phénicie. § 9 : Inscription égypto-phénicienne de Byblos (pl. II). § 10 : Jupiter Heliopolitanus (pl. I).

— Le numéro XXIX de la revue *Hermathena* (publiée par l'université de Dublin (vol. XII, 1903 ; pp. 257-536), contient les articles suivants : J. S. Reid, *Notes on Cicero Ad Atticum XVI* : corrections et explications ; en deux ou trois passages, une tendance à éliminer des ἅπαξ ou des raretés : *eclogarius, arcano* (adv.), dans le nom du lieu d'où part la lettre (toujours l'ablatif, non le locatif) ; mais des listes utiles, de bonnes observations sur *relictio*, la construction de *recens a*, l'emploi de *sat*. — R. Y. Tyrrell, *On the third foot of the Greek hexameter*. 1° Une coupe après le troisième pied est fréquente dans Homère, mais on évite qu'elle coïncide avec une pause de sens ; souvent la pause de sens est avant ou après. 2° L'absence de césure au 3e pied est fort rare : sept exemples dans les vers du chant Ω ; ordinairement alors une forte césure précède ou suit. 3° Les vers d'Homère où l'on a voulu trouver l'harmonie imitative sont des accidents et l'harmonie est le produit du hasard ; ce genre de peinture rythmique est le produit d'une époque littéraire moins spontanée. — R. Ellis, *Notes on W. L. Newman's edition of Aristotle's Politics*, vol. III. Noter qu'Aristote, d'après IV, 10, 8 (p. 386), ne paraît pas connaître l'étymologie d'*Italia* par ἰταλός *uitulus*. — H. J. Johnstone, *Notes on the Epistles of Horace*. A propos de II, II, 21-22, réunit les passages où *meus* placé au commencement de la phrase est séparé de son substantif par plusieurs mots ; mais dans *Od.* II, XVII, 4, entre *mearum* et *rerum* sont intercalés seulement les mots régissants *grande decus columenque ;* l'exemple est à mettre à part. — Alexander R. Eagar, *The spirit of man, a prolegomenon in spiritual metaphysic* — F. R. Montgomery Hitchcock, *Wendt's theory of the fourth gospel*. M. Wendt suppose que l'évangile de Jean a été rédigé en Asie, dans le premier quart du IIe siècle, d'après des notes laissées par l'apôtre. M. H. soutient que l'évangile johannique est d'une unité parfaite et que, en supposant un dualisme d'auteur, on soulève plus de difficultés que l'on en résout. — J. H. Kennedy, *The problem of second Corinthians* : discussion, dans un sens conservateur, des théories exposées par M. van Manen dans l'*Encyclopaedia biblica*. — F. Purser, *Butler's indebtedness to Aristotle, a reply* : Défend l'originalité de Butler contre un article précédent de M. Goligher. — J. Wardell, *Certain aspects of colonial democracy, with especial reference to Australasia* : étude de plus de cinquante pages d'après les publications anglaises et françaises. — J. E. Sandys, *Notes on Mediaeval Latin authors :* Jean Scot, Raban Maur, Bernard Silvestre de Tours, Gunther (auteur du *Ligurinus*), Gautier de Chatillon ou de l'Isle, Alain de l'Isle, Jean de Garlandia. Ces notes, biographiques ou littéraires, ont été recueillies lors de la préparation d'une histoire de la philologie classique dont il a été rendu compte dans la *Revue*. —

Ernest Ensor, *Notes on the Odes of Horace*. *Od.* III, iv, 9 suiv., lire : *Me fabulosae Volture ut appuli* (ou *attuli*). *Nutricis extra limen Apuliae... palumbes texere : Me* dépend à la fois par *attuli* (ou *appuli*) et *texere; fabulosae* se rapporte à *nutricis* (ce qui me paraît peu explicable). *Od.* III, xxiv, 3-4, lire : *Caementis licet occupes Tyrrhenum omne tuis et mare publices :* correction excellente; les manuscrits sont partagés entre *Apulicum* (admis par les éditeurs), *publicum et ponticum*; à la fin de l'asclépiade, il semble que dans l'archétype la fin du vers était altérée; l'accident est antérieur à Porphyrion. — H. J. Lawlor, *Notes on Lactantius*, à propos du livre de M. Pichon. — Charles Exon, *The relation of metrical ictus to accent and quantity in Plautine verse*. Cet article prouve l'embarras des philologues qui admettent qu'en latin ancien l'accent indo-européen est devenu intense; M. Exon est obligé de dire qu'il devait être moins intense qu'en anglais ! Le point de départ étant faux, il est difficile d'arriver à des conclusions solides soit sur la question des brèves abrégeantes, soit sur celle des rapports généraux de l'accent et de l'ictus. Il est tout à fait surprenant que le livre de M. Vendryès soit inconnu et non avenu pour M. Exon. — P. L.

— De même que M. Doniol a rendu service aux historiens américains en mettant commodément à leur portée, dans sa vaste compilation sur la *Participation de la France à l'établissement des États-Unis d'Amérique*, les documents d'archives conservés en France, de même Mme Gaston Paris a rendu service aux historiens français en traduisant l'ouvrage de M. Charlemagne Tower, *The Marquis de La Fayette in the American Revolution, with some account of the attitude of France toward the War of Independence* (Philadelphie, 1895, 2 vol., in-8°), où l'on trouvera mention de nombreuses pièces conservées dans les dépôts ou collections transatlantiques. La traduction est aussi fidèle qu'élégante. Un excellent index facilite le maniement de l'ouvrage (trad. franç., t. II, p. 487-516); il est même si développé qu'il a comme mangé la table des chapitres et des appendices : celle-ci manque. Dans sa préface (trad. franç., t. I, p. iv), M. Tower annonce qu'il a fait reproduire les cartes originales « qui donnent les mouvements des troupes à Gloucester, à Barren Hill, à Monmouth et à Newport » : il est permis de regretter qu'elles ne se trouvent pas dans l'édition française et qu'on ne les ait pas données en place des deux portraits, assez médiocrement gravés, qui figurent en tête de chaque volume. D'autre part, on sait que M. Etienne Charavay a publié en 1898 pour la *Société de l'histoire de la Révolution française* une excellente *Notice biographique* sur le *Général La Fayette*. Or, M. Charavay a eu connaissance du livre de M. Tower dans son texte anglais; il le cite, il le complète et le corrige par endroits; mais l'édition française n'en tient pas compte, de sorte que, malgré leur millésime, les deux volumes du *Marquis de La Fayette et la Révolution française* de M. Tower, parus en 1902 et 1903 chez Plon, sont en réalité antérieurs au *La Fayette* de M. Charavay. L'édition française sera néanmoins la bienvenue. M. Tower a largement tiré profit du travail de M. Doniol, mais il y a beaucoup ajouté; son étude, écrite avec une clairvoyante sympathie et une documentation très avisée, méritait d'être mise à la portée du public français sous la forme originale et autrement que par les détails — d'ailleurs fort judicieusement choisis — qu'en avait extraits M. Charavay il y a cinq ans déjà. — G. P.

— Il ne faut pas chercher dans le *Jérôme Napoléon, roi de Westphalie* de M. André Martinet (in-8° de xxi-287 pages, chez Ollendorff) plus que l'auteur n'a voulu y mettre. On n'y trouvera pas grand'chose sur la Westphalie elle-même et sur l'administration française, presque rien sur les conditions économiques et sur

les conséquences du blocus continental. Le peu qu'en dit l'auteur est vraiment insuffisant et ne paraît pas toujours exact. M. Martinet ne semble pas au courant des travaux allemands sur la question et il est permis de regretter qu'il ne les ait pas mis au point pour le public français, en les complétant avec nos documents d'archives. Mais tel n'était pas son dessein. L'étude qu'il nous a donnée est surtout biographique. C'est un portrait du roi Jérôme qu'il a voulu tracer, et de sa femme, la courageuse et touchante Catherine de Wurtemberg, pendant qu'ils régnaient — si mal — sur la Westphalie. Après une introduction rapide, où il rappelle la jeunesse et les aventures matrimoniales de Jérôme, M. Martinet commence son récit au 8 juillet 1807 quand Napoléon annonce la promotion du prince au trône de Westphalie, et il le termine au 22 août 1815, quand Jérôme et Catherine se retrouvent après la séparation des Cent-Jours. Faut-il critiquer l'absence complète des références au bas des pages et le caractère un peu trop apologétique de l'exposition? Disons plutôt que le livre finit trop brusquement au gré du lecteur. Non pas seulement parce qu'il est fort aimablement écrit, mais parce qu'avec M. Martinet on a pris intérêt à Jérôme et à Catherine, et qu'on eût désiré savoir ce qui leur est arrivé ensuite. La biographie de Jérôme réclame un second volume, que nous doit M. Martinet. — G. P.

— M. Alphonse Roserot a publié récemment dans la collection ministérielle le *Dictionnaire topographique du département de la Haute-Marne* (Paris, imp. nat., 1903. In-4°, de LIX-221 pages). Il a suivi le plan que l'on connaît : introduction sur la géographie historique et les anciennes subdivisions du département, nomenclature des différentes localités, fiefs, lieux dits, bois, cours d'eaux, etc., avec indication des anciens noms relevés dans les documents authentiques et renseignements très brefs sur la situation politique, administrative et religieuse de chacune des localités; enfin, table des formes usitées autrefois. Le département de la Haute-Marne ne correspond pas exactement à des circonscriptions de la Gaule et de l'ancienne France; il ne comprend pas à beaucoup près toute l'ancienne *civitas* de Langres et il a recueilli des débris d'une douzaine de *pagi* carolingiens. Au moyen âge, l'évêque de Langres et le comte de Champagne étaient les principaux seigneurs qui dominaient sur l'étendue de son territoire, mais dès Philippe le Bel en 1285 le domaine royal commençait à s'y constituer. A la fin de l'ancien régime, les localités qui ont contribué à sa formation faisaient partie du grand gouvernement de Champagne et dépendaient surtout des bailliages de Bourmont, Chaumont et Langres. C'est principalement à l'usage qu'on reconnaît si un tel Dictionnaire est complet et exact : telles sont, en effet, les principales qualités qu'on en exige. Celui de M. A. Roserot paraît les posséder; les dépouillements qu'il a faits ont porté sur une longue liste de textes manuscrits ou imprimés et il est à croire que bien peu de documents importants lui ont échappé. — L.-H. Labande.

— M. Émile Couvreu, dont on connaît la compétence en tout ce qui concerne l'histoire de la Suisse romande, vient de faire paraître, à l'occasion du centenaire de l'indépendance vaudoise, célébré à Lausanne l'an passé, une élégante brochure intitulée : *Comment est née la constitution vaudoise de 1803.* (Lausanne, Bridel, et Paris, Fischbacher, 1903, in-8°, XII-224 p.). C'est un recueil de notes, adresses, pétitions, mémoires et projets divers sur l'organisation et la constitution du canton de Vaud, présentés soit au Premier Consul, soit à la Commission sénatoriale chargée par lui de préparer l'acte de médiation. Ces 48 documents sont extraits des dépôts français (Archives nationales et archives des Affaires étran-

gères). Ils jettent une vive lumière sur le rôle joué dans l'organisation de 1803 à la fois par les députés vaudois Monod, Cart, Muret, Secrétan, etc., et par les commissaires français Barthélemy et Démeunier. Par ce côté, la publication de M. Couvreu, bien que faite « au point de vue strictement cantonal vaudois », intéresse directement l'histoire extérieure de la France. L'auteur a joint du reste à son recueil un « Tableau sommaire des faits » (écrit d'après de nombreuses pièces inédites et d'après les travaux de Strickler et Dunant), qui résume d'une façon excellente l'histoire des rapports de la France avec le pays de Vaud entre 1798 et 1803. M. Couvreu apporte à la transcription des documents un soin particulier ; peut-être même va-t-il un peu loin dans cette voie, en s'attachant à reproduire les abréviations, les incorrections de style et jusqu'aux fautes d'orthographe. Si quelque jour, comme il faut l'espérer, M. Couvreu est chargé par le grand conseil du canton d'une publication plus étendue sur les origines de l'indépendance vaudoise, il pourra, croyons-nous, renoncer sans inconvénient à ces scrupules d'exactitude typographique rigoureuse, et gagner ainsi le temps nécessaire pour quelques recherches dans nos archives historiques de la guerre, où il y a d'utiles renseignements à trouver. — R. G.

— Nous avons reçu le numéro spécimen d'une nouvelle revue locale italienne, qui paraît tous les deux mois à Imola (imprimerie coopérative Galeati) sous le titre : *La Romagna nella storia nelle lettere e nelle arti*. Chaque fascicule comprendra trois parties : 1° articles de fond sur des sujets historiques (moyen âge et temps modernes), littéraires (1748 à nos jours) et artistiques (monuments et collections de la Romagne); 2° variétés d'histoire et de littérature locales; 3° bibliographie méthodique de la Romagne, revue des périodiques et comptes rendus. Nous souhaitons une longue prospérité à cette nouvelle publication, qui, sous la direction de MM. G. Gasperoni et L. Orsini, semble réunir toutes les conditions d'un succès durable. — R. G.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 30 mars 1904.

M. Helbig commence la lecture d'un mémoire sur les attributs des Saliens. Les Saliens, représentants sacerdotaux du patriciat, formaient à Rome deux *sodalitates*, l'une établie sur le Palatin, l'autre sur le Quirinal. Ce fait prouve que leur institution remonte à l'époque où la population du Quirinal et celle qui, originairement limitée au Palatin, se répandit peu à peu sur le *Septimontium*, formaient encore deux communes indépendantes l'une de l'autre, c'est-à-dire à l'époque antérieure au συνοικισμός qui donna naissance à la ville de Rome. L'institution du Forum comme centre politique et commercial de l'État était une des conséquences du συνοικισμός. Tout récemment, M. Giacomo Boni a découvert au-dessous du sol du Forum un groupe de tombes à puits et à fosses. Il est clair que la vallée du Forum ne pouvait plus servir de nécropole lorsqu'elle était devenue le centre de l'État romain. Donc, les tombes à puits et à fosses découvertes au-dessous du Forum datent sans nul doute de l'époque qui a précédé le συνοικισμός. Il en était de même de l'institution des *Salii palatini* et *collini*. On a donc le droit d'illustrer les attributions des Saliens à l'aide des objets provenant des tombes des deux espèces indiquées.

M. Bréal lit une note sur le mot Ἀγελείη, épithète de la déesse de la guerre.

M. Babelon fait une communication sur les monnaies de Sicyone.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 16 — 18 avril — 1904

J. Beloch, **Griechische Geschichte**. 3e Band : die griechische Weltherrschaft, 1e Abtheilung. Strassburg, Trübner, 1904, in-8o, 760 pp., broché, 9 marks.

Le troisième volume de M. Beloch nous conduit de la bataille d'Arbèles 331 à celle du Trasimène 217, d'Alexandre le Grand à Hannibal. Cette période a paru à l'auteur, comme l'indique le sous-titre, caractérisée par la *domination mondiale des Grecs*.

L'ouvrage comprend une introduction et vingt chapitres.

L'introduction est consacrée à l'examen de la *nationalité des Macédoniens*. L'auteur indique l'importance de cette question préalable : avec Philippe et Alexandre, les Macédoniens avaient pris la direction politique du monde grec ; était-ce là une conquête étrangère ? Selon M. B., c'est à la linguistique qu'il faut demander la réponse : et il démontre que les Macédoniens ont toujours parlé un dialecte grec. S'ils ont été traités de Barbares par les Grecs du ive et du ve siècle, c'est qu'à cette époque ils étaient étrangers au mouvement de la civilisation hellénique depuis un laps de temps plus ou moins long, mais qui ne remonte pas au-delà d'Hésiode. — Reste à savoir si cette considération n'est pas beaucoup plus importante que celle de la langue. Les Macédoniens étaient, à l'origine, confondus avec les autres Grecs. Mais ils étaient restés fermés à l'influence ionienne des viiie, viie et vie siècles, au mouvement politique du ve; ils n'avaient été hellénisés, au sens profond du mot, qu'à partir d'Archélaüs et surtout au ive siècle. Ce n'est pas sans raisons sérieuses que les Grecs, même à cette époque, les considéraient comme des étrangers, et Alexandre ne disait-il pas lui-même que les Hellènes étaient au milieu de ses compagnons d'armes comme des demi-dieux parmi les bêtes fauves ?

Dans l'ouvrage même, on distingue immédiatement trois parties.

Le récit commence (ch. 1) à la bataille d'Arbèles 331. Les Macédo-

niens étant considérés comme Grecs, ce fait apparaît comme le triomphe définitif des Grecs sur le peuple rival des Perses. M. Beloch expose les efforts d'Alexandre pour organiser le nouvel empire mondial : ses tentatives pour fondre ensemble les vainqueurs et les vaincus, qui étaient données dans nos manuels comme son plus beau titre de gloire, sont nettement condamnées par l'auteur, en raison de l'irréductible infériorité des Orientaux.

Le chapitre II est consacré aux efforts des principaux États grecs, après la mort d'Alexandre, pour se soustraire à la suprématie macédonienne. L'auteur fait intentionnellement une place spéciale aux événements dont la Grèce était le théâtre, parce que, selon lui, ils avaient encore une importance exceptionnelle à cette époque. Au regard de l'opinion publique, ce n'est pas douteux : c'est d'ailleurs pour cela qu'ils sont mieux connus par la littérature historique comme par les inscriptions. Mais l'action *réelle* qu'ils ont exercée sur les grands changements politiques du temps répond-elle bien à la place qui leur est faite dans ces récits ?

Les chapitres III et IV exposent les luttes des généraux d'Alexandre jusqu'au démembrement final de l'empire.

Le chapitre V nous transporte dans l'Occident grec, qui a presque toujours eu une histoire *politique* à part, dominée par la lutte contre les Carthaginois et les Italiens. Carthage, il est vrai, n'était guère dangereuse, dit l'auteur, en raison de la trop grande infériorité de sa civilisation. L'arrêt est dur, et bien des Grecs eussent été moins sévères. Aristote, dans sa revue des constitutions helléniques, fait une place d'honneur à Carthage. Au IIIe siècle surtout, les Carthaginois semblent avoir été très accessibles aux influences helléniques : Hannibal n'écrivait-il pas en grec? — Quoi qu'il en soit, le principal danger venait d'Italie, où les villes grecques, pour résister aux Samnites, étaient réduites à appeler les Romains. M. B. relève les indices qui nous montrent, dès la fin du IVe siècle, Agathocle de Syracuse préoccupé des progrès de ceux-ci : c'est un point intéressant, qui n'avait pas encore été mis en lumière. On n'est pas habitué à voir ainsi mener de front l'histoire de l'Orient et celle de l'Occident. Cependant les rapports étaient étroits : et l'histoire d'Ophellas, les alliances d'Agathocle avec Démétrius et Pyrrhus, le prouvent suffisamment. Mais la complexité des faits crée pour le récit certaines difficultés, que l'auteur a toutefois vaincues dans la mesure du possible.

Le chapitre VI conduit l'histoire de l'Orient jusqu'à l'avènement de Ptolémée Céraunus, et termine la première partie, qu'on pourrait intituler : *histoire politique du monde civilisé de 330 à 280*. Il nous semble que la date finale n'est pas très heureusement choisie. En 280, les monarchies des Lagides et des Séleucides sont constituées; mais le sort de la Macédoine, comme le remarque l'auteur lui-même, est

encore en suspens. Et surtout, la grande évolution dont l'Occident était le théâtre, et aux commencements de laquelle on nous avait intéressés, n'est pas achevée : les puissances grecques restent en présence de Carthage et de Rome, déjà prépondérante en Italie. La date de la mort de Pyrrhus 272, par exemple, eût été plus significative.

La deuxième partie (ch. VII-XIV) est un tableau de la civilisation hellénique au IIIe siècle. L'auteur commence (ch. VII) par le fait qui domine tout, la diffusion des Grecs (Macédoniens compris) en Orient : il a mis au point le travail de Droysen sur les colonies fondées par Alexandre et ses successeurs.

Puis (ch. VIII) il étudie la révolution économique qui a suivi cette prise de possession de l'Orient. Il y a quelque obscurité dans l'exposé des conséquences sociales qu'elle a eues pour les villes de la Grèce propre : on ne saisit pas nettement pourquoi les mêmes faits ne se sont pas produits dans les villes nouvelles d'Orient. Mais cet effort pour saisir dans leur ensemble des phénomènes aussi complexes est assez nouveau pour qu'on sache gré à l'auteur de la clarté qu'il y a apportée, sans s'attacher aux imperfections de détail.

Alors (ch. IX) on peut passer en revue les grands États qui ont été édifiés sur ces bases matérielles, examiner et comparer leurs ressources réelles. La supériorité de Rome apparaît déjà : c'est ici qu'on regrette de n'avoir pas, au préalable, été conduit plus loin dans l'histoire politique de l'Occident.

Le chapitre X étudie les États dans leur constitution intérieure et définit le caractère des monarchies nouvelles. Ici il n'est plus question de Carthage ni de Rome, et il est certain qu'il était difficile de faire entrer les deux grandes républiques dans cet examen : on voudrait pourtant savoir ce que leur organisation intérieure pouvait ajouter à leur force relative.

M. B. passe ensuite (ch. XI) à l'étude de la société qui vivait dans ces grands États, à ses idées générales sur le monde (ch. XII). Dans l'exposé des influences religieuses venues d'Orient, il y a une incontestable lacune : M. B. ne parle pas du judaïsme.

Dans le chapitre XIII (sur la science), la partie consacrée aux mathématiques est bien courte : il n'y a pas un paragraphe sur Euclide, Archimède et Apollonius de Perga sont mentionnés en quelques phrases. C'est pourtant dans ce domaine que la science hellène a fait des conquêtes qui sont restées définitives (géométrie à 3 dimensions, théorie des coniques). En revanche, la partie consacrée aux travaux d'histoire et de philologie, que l'auteur fait rentrer dans les sciences, est un peu longue, surtout si l'on songe que la philologie alexandrine n'a atteint son apogée qu'au IIe siècle.

Dans le chapitre XIV (sur la littérature et l'art), l'auteur souligne le caractère artificiel de la poésie nouvelle ; il semble regretter que cette poésie savante ne se soit pas fondue avec ce qui restait de faculté

créatrice et de verve originale : c'est sur cette fusion que repose, dit-il, la supériorité de la poésie moderne sur la poésie grecque. Le passage est peu clair et l'affirmation qui le termine, bien contestable : c'est dans ce domaine surtout qu'il faudrait se défier davantage des généralisations sommaires et présentées de façon trop tranchante. De même, dans l'analyse du progrès moral qu'a déterminé, selon l'auteur, le progrès intellectuel à cette époque (?), plus de réserve s'imposerait. Mais nous sommes ici sur un terrain où, plus encore que pour les faits d'ordre économique, on est presque fatalement entraîné à cet oubli des nuances nécessaires par la nécessité de présenter un résumé. Remercions simplement l'auteur d'avoir fait ce résumé complet et exact.

La troisième partie nous ramène à l'histoire politique (280-217). Ce qui semble en faire l'unité, aux yeux de l'auteur, c'est le recul politique de l'hellénisme. Les « peuples du Nord » progressent (chap. xv) : Rome rompt avec Tarente et bat l'Épirote Pyrrhus, qui voudrait jouer en Occident le même rôle que les Macédoniens en Orient. Ainsi l'entrée en scène de Rome apparaît comme une invasion barbare, qui va être mise en parallèle avec les incursions gauloises. Je crois que les Grecs en ont jugé tout autrement. Dès leur arrivée en Italie, le Latium leur était apparu comme un pays ami, qu'ils opposaient aux « sauvages Tyrrhéniens » : au v[e] siècle, il était en rapports étroits avec nombre de villes helléniques. Quand les Gaulois en prirent la capitale, le bruit se répandit dans le monde grec qu'une ville hellénique du nom de Rome avait été emportée par des Hyperboréens. Dans la lutte entre Romains et Samnites, les villes grecques paraissent, en règle générale, avoir pris parti pour les premiers. Dès que Rome devient grande puissance, elle combat et négocie avec les États grecs d'égal à égal, bien plus encore que Carthage : le Sénat est en rapports courtois avec Pyrrhus, amicaux avec Ptolémée..... En réalité, la démarcation était bien plutôt entre les Grecs et les peuples plus ou moins hellénisés (Macédoniens, Carthaginois, Romains), d'une part, et les peuples du Nord ou les Orientaux d'autre part. Pendant que les Romains l'emportent sur Pyrrhus, les Celtes paraissent en Grèce, s'établissent en Asie-Mineure. Voilà un fait d'un tout autre caractère. C'était l'entrée des Celtes en Italie qui avait fait apparaître Rome comme le boulevard de la civilisation. C'étaient les mouvements des peuples de Thrace, contre-coup de l'apparition des Celtes sur le Danube, qui trempaient l'énergie militaire, et constituaient l'importance politique des Macédoniens. Plus tard, la résistance aux Galates fit la fortune des dynastes de Pergame. Les Grecs ont parfaitement compris la portée de l'entrée en scène de ces Barbares : c'était le premier ban de ces peuples du Nord, qui désormais devaient se relayer sans cesse à l'assaut du monde civilisé. Malheureusement, les nécessités de la chronologie ont amené M. B. à disperser les premiers

faits de cette vaste évolution, lesquels n'apparaissent pas ici dans toute leur importance.

Vient (ch. xvi) l'exposé de l'antagonisme des puissances continentales, Macédoine et Syrie, contre la puissance maritime, l'Égypte, et (ch. xvii) les efforts intéressants des cités grecques pour conserver leur indépendance à la faveur de ces luttes, en s'organisant en ligues. L'auteur a le mérite d'avoir débrouillé autant que possible ces faits confusément connus : malheureusement le travail qu'ils coûtent au narrateur n'est pas proportionné à leur importance générale.

C'est au chapitre xviii, consacré à l'Occident, que nous voyons, après l'éclipse des puissances grecques, s'engager entre Carthage et Rome la partie capitale, celle dont l'issue décidera bientôt du sort de l'Orient même. Et en effet, aussitôt vainqueurs de Carthage, les Romains prennent pied en Illyrie, et se trouvent en antagonisme avec la Macédoine.

Mais d'abord (ch. xix) l'auteur nous transporte à l'Extrême-Orient, où se produit, dit-il, une autre réaction nationale contre l'hellénisme. L'empire séleucide, assailli de divers côtés, laisse échapper ses provinces orientales, et nous sommes conduits jusqu'au moment où Antiochus le Grand va faire un suprême effort pour les recouvrer. On regrette que M. B. ne se soit pas attaché plus particulièrement aux débuts de la renaissance ionienne : c'est le second danger véritable pour la civilisation grecque. Il est vrai qu'il est à ce moment d'un intérêt moins présent que l'entrée en scène des Barbares du Nord : l'Orient n'a vraiment repris sa place dans le monde qu'avec les Arabes.

Enfin (ch. xx), nous voyons, à la faveur des luttes entre les Achéens et Sparte, la Macédoine reprendre sa prépondérance en Grèce, et la maintenir contre les Étoliens. A ce moment arrivent les premières nouvelles du duel engagé entre Hannibal et Rome (217), elles inspirent à un Grec la prophétie fameuse : « Si les nuages qui se forment à l'Occident viennent à crever, c'en sera fait de nos luttes mesquines, et nous prierons les dieux de nous rendre la liberté de nous combattre et de nous réconcilier à notre guise! » M. B. a jugé que ce pouvait être le mot de la fin.

Nous nous sommes bornés à présenter les réserves que nous croyions pouvoir faire sur la conception générale de l'ouvrage, parce que ce sont les seules sur lesquelles il soit loyal d'insister pour un travail de synthèse comme celui-ci. Il va de soi que, dans un sujet aussi étendu, tel ou tel point de détail pourrait être relevé. Par exemple l'auteur expose qu'Hermogène (fin du iiie s.) a dérivé du temple diptère la conception du pseudodiptère, en s'inspirant de précédents isolés du ive siècle : il en existe d'autres dès le ve, et qui tendraient à faire attribuer au pseudodiptère une origine différente de celle qu'indique l'auteur (l'Apollonion de Sélinonte). Maint reproche de cet ordre pourra

évidemment être adressé par des spécialistes. Du reste, M. B. a réservé les controverses critiques pour une deuxième partie, dont le contenu est annoncé (sources, chronologie, géographie, discussion de faits obscurs, en particulier pour l'histoire littéraire) : il convient de l'attendre. L'ouvrage n'en marque pas moins une étape de l'historiographie moderne pour cette période. Le travail fondamental de Droysen était depuis longtemps dépassé par les découvertes de l'épigraphie et de la papyrologie. Il n'avait encore été refait que par parties. M. Beloch a le premier repris d'ensemble et de première main ce chapitre de l'histoire générale. Son travail pourra être complété par les monographies que commence à nous donner M. Bouché-Leclercq, rectifié au besoin sur tel ou tel point. Il est, pour le moment, nécessaire à quiconque veut se faire une idée d'ensemble de l'époque hellénistique, et le restera peut-être longtemps.

E. Cavaignac.

Studien zu Eusebs Theophanie von Lic. Dr. Hugo Gressmann, privatd. der Theologie in Kiel. (*Texte und Untersuch. zur Gesch. der altchristl. Literatur.* N. Folge, B. VIII, H. 3.) Leipzig, Hinrichs, 1903; in-8°, pp. xii-154-70*. Prix : 8 Marks.

L'ouvrage apologétique rédigé par Eusèbe sous le titre de περὶ τῆς θεοφανίας ne nous est point parvenu intégralement dans son texte original. Maï en a retrouvé des fragments, qu'il a publiés dans sa *Nova bibl. Patr*. (t. IV). Le traité tout entier fut de très bonne heure traduit en syriaque et cette version nous est arrivée dans un manuscrit daté de l'an 411, aujourd'hui au British Museum. Elle a été publiée, avec une traduction anglaise, par S. Lee (Londres, 1842-43). On put dès lors se rendre compte que la *Théophanie* n'était qu'un résumé, souvent textuel, des idées contenues dans la *Préparation* et la *Démonstration évangélique*, ou dans l'*Éloge de Constantin*.

L'étude que M. Gressmann vient de consacrer à cet ouvrage comporte trois parties. La première est une analyse des cinq livres de la Théophanie. La seconde est une collation minutieuse de la version syriaque avec les textes grecs parallèles. M. Gr. ne s'est pas contenté de comparer les fragments de Maï; mais, avec une singulière patience, il a recherché dans les autres voyages d'Eusèbe les passages répondant à peu près, souvent même tout à fait textuellement, au texte de la Théophanie. Examinant le syriaque page à page, M. Gr. propose de nombreuses améliorations au texte édité par Lee (1), et, par contre, la

(1). Les restitutions proposées par M. Gr. sont justifiées en ce sens qu'elles répondent au texte grec ; mais il ne s'en suit pas que toutes doivent être considérées comme des fautes de copistes ou des erreurs de traduction ; il en est qui proviennent de l'altération du manuscrit grec dont le traducteur syriaque s'est servi.

version syriaque lui sert, beaucoup moins fréquemment, à corriger les textes grecs. Les améliorations du texte engendrent d'assez notables modifications à introduire dans la traduction anglaise. J'ai examiné de près une cinquantaine de passages sans trouver la critique de M. Gr. en défaut. Son étude devient la base solide d'une édition nouvelle du texte syriaque de la Theophanie, et devra être utilisée par les futurs éditeurs d'Eusèbe. — La dernière partie est un lexique syro-grec de 70 pages, dans lequel chaque mot syriaque de la Théophanie est mis en regard des mots grecs qu'il traduit, avec renvoi aux sources. Cette partie est particulièrement intéressante pour la philologie syriaque. Ce sont, au reste, les orientalistes, beaucoup plus que les héllénistes, qui tireront profit de la consciencieuse étude de M. Gressmann.

J.-B. Ch.

Handbuch der Klassischen Altertums-Wissenschaft von Ivan von Mueller. Achter Band. *Geschichte der römischen Litteratur* bis zum Gesetzgebungswerk des Kaisers Justinian von Martin Schanz, prof. Univ. Würzburg. Vierter Teil : erste Hälfte : Die Litteratur des vierten Jahrhunderts. München 1904, Oskar Beck. Gr. in-8°, 469 p. 8 m. 50.

Tout tome de M. Schanz, revu ou nouveau, est sûr désormais d'être bien reçu du public. Mais il est naturel que quelque préférence soit donnée aux volumes nouveaux comme à cette première partie du tome IV, qui vient de nous parvenir. La seconde partie paraîtra d'ici à l'an prochain, date à laquelle tout le manuel, si estimable, d'Ivan Müller doit être achevé.

Le dernier tome contiendra saint Augustin et l'histoire des ve et vi^e siècle jusqu'à l'œuvre législative de Justinien (533-4). Pour cette fois le thème est celui-ci : d'une part : fin de la littérature païenne qui s'étiole et se perd en artifices d'école; de l'autre, développement de la littérature chrétienne qui, ardente et pleine d'idées, s'étend de plus en plus et se fait presque partout et dans presque tous les genres une place assez brillante. Au point de vue de l'étendue des articles, ont les les honneurs de ce volume, parmi les poëtes : Ausone (20 p.) et Prudence (24 p.); parmi les prosateurs : saint Ambroise (56 p.) et saint Jérôme (77 p.). Signalons en passant l'article (n° 806) sur les Nicomaques, sur les Annales de Flavianus et sur leurs recensions des classiques, particulièrement de Tite Live : il est précis et très intéressant.

Cependant, à comparer notre volume aux précédents, il faut reconnaître que, dans toute cette période, les grands noms deviennent plus rares. M. Sch. parle quelque part (p. 192 en haut) de tel poëme que seuls lisent maintenant les historiens de la littérature. Je suis sûr qu'en préparant ce nouveau volume M. Sch. a fait souvent pareille

rencontre. Il remarque lui-même (p. 322) que, parmi les œuvres même signées des plus grands noms, il en est ici qui fatiguent et étonnent le lecteur moderne. C'était le côté ingrat d'une œuvre comme celle-ci : ajoutez que, par une étrange ironie, les complications y augmentent avec la stérilité du fond ; à mesure que baisse la valeur des œuvres, on voit se multiplier et se préciser les travaux modernes qui les interprètent, les analysent, les datent : matière plutôt trop riche en sa stérilité, qu'il n'est pas facile de dominer, moins facile encore d'exposer clairement ; et cependant on verra que M. Sch. n'y réussit pas trop mal. A toutes les épines que j'ai indiquées, se joignent forcément les discussions d'authenticité, de date, et celles qui se rattachent à la dogmatique chrétienne, toujours voisine ici de la littérature proprement dite. On ne perd, pour ainsi dire, pas de vue la terrible ennemie des pères et des apologistes, de Lucifer comme de tous ses semblables : l'hérésie, arianisme ou autres doctrines, qu'ils veulent pourfendre et qu'ils poursuivent à la cour, partout et avec toutes les armes[1]. Ajoutons encore ces folles explications allégoriques et mystiques dont l'Eglise ne saura plus se débarrasser avant les temps modernes.

Aucune de ces difficultés n'a rebuté M. Schanz. Il n'ignore pas que ce qui fatigue dans une lecture suivie, est justement ce que recherchent ceux qui consultent un manuel, au cours de leurs travaux. C'est pour ces lecteurs avant tout qu'il a fait son livre. La disposition extérieure est très bonne. Les rubriques de chaque paragraphe, en caractères espacés, rendent la lecture commode et rapide. A noter aussi la rédaction, en la jugeant du moins, au point de vue de la clarté, qui prime tout pour un étranger. Ici tout est précis. Le nom, le texte dont on a besoin s'offre sous la main, en pleine lumière. L'impression typographique est excellente, et l'on devine que M. Sch. a eu d'excellents aides qu'il a fort bien dirigés.

Pour la bibliographie, on nous donne l'essentiel et rien que l'essentiel. Je ne puis que louer la méthode qui a fait éviter à l'auteur toute la partie subjective, ces vues personnelles que, chez nous, l'on attend tout au contraire, et bien à tort, dans les livres de ce genre. Autant il y a ici de faits et de preuves, autant manquent les « combinaisons ». L'originalité, comme l'entend M. Sch. consiste justement à bien exposer ce que voient, ce que pensent tous les lecteurs de bon sens et instruits, sur tel sujet donné ; à reléguer à leur place les notions secondaires ; à mettre en pleine lumière la vue essentielle en lui donnant le développement convenable : le tout avec toute la clarté possible. M. Sch. n'intervient que rarement dans les questions controversées, et cela pour indiquer la conclusion qu'il préfère ou vers laquelle il inclinerait, s'il était nécessaire de prendre parti. Quand les

1. Remarquons que M. Sch. se borne sur ce sujet aux indications nécessaires, en s'en rapportant aux conclusions des théologiens (die Fachmänner).

questions par trop embrouillées ne permettent pas d'aboutir en l'état, (ainsi sur Dictys, sur le *De viris illustribus*, sur le rapport de l'*Epitome* et du *De Caesaribus*), M. Sch. s'est très sagement borné à un exposé historique des différents systèmes. Les matières les plus compliquées sont ainsi le plus souvent fort bien élucidées. Les exemples abondent : qu'on lise par exemple dans l'article sur saint Jérome, le nº 980 intitulé *Die Vulgata*. Je n'ai vu non plus nulle part exposée avec autant de netteté et celle d'une manière aussi complète l'histoire de *l'origo gentis romanae* et des discussions soulevées à ce sujet. M. Sch. prend partout le soin, qui n'est pas inutile, de distinguer les faits certains, établis de ce qui n'est qu'hypothèse vraisemblable, séduisante peut-être, mais jusqu'ici non prouvée. Les besoins qui se manifestent dans l'état de nos connaissances sont nettement indiqués [1]. Résultat qui me paraît caractéristique : ceux-mêmes qui ont été amenés à faire des études de détail sur un sujet spécial, et qui, se souvenant de la peine qu'ils ont eue jadis à trouver le vrai fil, n'ouvrent pas sans quelque inquiétude le Manuel à la page où les conduit un titre connu, ceux-là auront la surprise de trouver, dans le présent livre, une analyse, sommaire sans doute, mais claire, exacte et que nous aurions été bien heureux de rencontrer jadis; que les travailleurs jeunes n'oublient pas du moins, dans l'avenir, tout ce qu'ils doivent à M. Schanz.

Parfois le résultat de découvertes ou de discussions récentes est négatif (comme p. 205, sur les hymnes de saint Hilaire). Tel quel il a néanmoins son prix pour nous. Ajoutons que souvent lorsqu'il s'agissait d'éditions ou de travaux en préparation, M. Sch. a pu obtenir des auteurs, par lettres, des communications précieuses [2], ou encore on lui a donné communication de textes inédits [3].

Quelques paragraphes servent à compléter les indications des volumes précédents : ainsi p. 148, à propos du commentaire de Donat sur Térence. M. Sch. s'est cru aussi autorisé à faire, pour la clarté, quelques rares anticipations sur l'époque suivante [4].

Dans cette période, quoique plus rarement, M. Sch. retrouve des sujets qu'il a eu occasion d'étudier à fond : ainsi la question des sources de Végèce.

Je n'en finirais pas si je voulais énumérer les appréciations littéraires dont la justesse m'a frappé. M. Sch. souligne sans mé-

---

1. Par exemple p. 56, après le milieu : la nécessité d'une nouvelle édition de l'histoire Auguste, à cause de l'importance particulière qu'on donne au Palatinus.

2. Ainsi p. 235 en haut, de M. Bergman de Stockholm, sur le classement des manuscrits de Prudence ; p. 98 au milieu, de M. Gardthausen, sur le classement des manuscrits d'Ammien Marcellin etc.

3. Ainsi, p. 270 au milieu : M. Sedlmayer, sur un traité contre les Ariens qu'on attribue à Hilaire.

4. P. 364, pour la série des récits de pèlerinage en terre sainte ; p. 284 au milieu pour les publications des Ariens etc.

nagement tout ce qu'il y a de factice dans les vers d'Ausone, ce poëte, faiseur de phrases, qui très justement n'a pas mieux réussi que Fronton avec son élève. Dans la caractéristique de Symmaque est noté le vide de ses lettres, et combien le paganisme à courtes vues paraissait mûr pour la fin en face d'une nouvelle littérature, plutôt trop pleine d'idées, et, malgré ses faibles, riche et féconde. Comme pendant, M. Sch. relève le mérite (à part les défauts indéniables) de Prudence, surtout dans le Peristephanon, l'appropriation au sujet des mètres qu'il choisit, le bonheur avec lequel il rend l'humeur, l'accent populaire etc. En saint Ambroise, M. Sch., avec grand raison, suivant moi, admire et met en relief moins l'écrivain et l'orateur que l'évêque dont l'influence fut si grande en son temps et sur les générations qui ont suivi. Avec la même franchise (surtout p. 445 et s.) il indique les faibles de saint Jérome ; sa négligence dans les extraits qu'il nous a conservés ; surtout ses défauts de caractère : la manière, fort peu chrétienne, dont il traite ceux qu'il combat, et tous les écarts auxquels, du moins à notre sens, il se laisse entraîner, même dans ses lettres de direction, tout cela cependant sans oublier les éminents services qu'il a rendus à l'Eglise. Je signale aussi le jugement sur l'adversaire de saint Jérome, sur Rufin, le premier des auteurs chrétiens qui se soit préoccupé de traduire les grandes œuvres grecques en un bon latin et avec assez de liberté pour qu'elles prennent un air national.

Cherche-t'on une idée générale, un ordre de connaissances, d'habitudes qui serve de lien à tous ces noms ? On le trouverait dans la Rhétorique. Elle demeure dans les survivances païennes ; mais elle ne règne pas moins dans les nouveautés chrétiennes. Toute cette époque avait été si profondément marquée de son empreinte qu'elle l'a gardée ; et, pendant bien des années encore, orateurs, poëtes, polémistes, jusque dans leurs lettres improvisées, ces auteurs seront des fils de la Rhetorique et vivront d'elle presque uniquement. Ici en combien de pages ne reconnaissons-nous pas son attirail accoutumé : longues digressions, goût pour l'horrible, des discours à profusion etc ? Les preuves abondent ; mais c'est si bizarre que malgré toutes les peines du monde, nous ne parvenons que tout juste à le croire. M. Sch. me paraît s'engager beaucoup quand il croit saint Jérome sur parole dans ses protestations contre tout emploi de la Rhétorique. Voilà qui me mettrait justement en défiance, et j'ai montré ici-même[1] a propos du *patrem calca* que nos anciens étaient dupes et qu'ils avaient perdu leurs belles phrases sur cet effet volé à Sénèque le père.

Bref ce nouveau volume confirme pleinement la bonne impression qu'avaient laissée les précédents. L'histoire de M. Sch., pour lui

1. Revue de 1893, II, p. 156.

prendre un de ses mots, est désormais le livre de fond indispensable (massgebend) à tous ceux qui étudient la littérature latine.

La seule objection générale qu'on puisse faire à l'auteur au sujet du présent volume, est peut-être que la place qu'il a faite à la littérature chrétienne semblera à plus d'un quelque peu démesurée. C'est l'histoire de l'hôte devenu le maître de la maison. Je ne dis pas qu'il y ait ici trop de noms parce qu'il pouvait être utile de les trouver; mais les analyses des moindres œuvres ne comportaient pas, selon moi, tant de développements. Une étude souvent détaillée sur *tous* les ouvrages de saint Jérôme, *tous* ceux de saint Ambroise et de tant d'autres, n'est-ce pas un peu plus qu'il ne convenait? Que répondra M. Sch. aux intransigeants de l'ancienne méthode qui soutiendront, non sans quelque vraisemblance, que la moindre page d'un grammairien, réflétant les idées et la langue du monde ancien, aurait plus de prix pour nous que le meilleur commentaire chrétien de tel livre de la bible? Car dans ce grammairien, fût-il de nulle valeur, qu'il en ait eu conscience ou non, il peut se cacher un écho de l'antiquité très précieux pour nous. Et l'on poussera l'objection : n'avons nous pas assez de difficultés, de recherches compliquées et obscures sur lesquelles il serait bon de jeter quelque lumière, sans aller nous embarrasser d'une autre matière, qui nous est étrangère et qui paraît sûrement, et non sans cause, même aux plus patients, lourde et fastidieuse? Mais c'était la nouveauté du livre. Il sera arrivé à M. Sch., comme c'est l'habitude, de trop abonder dans son sens. Il n'y a là rien de bien grave.

Je n'attache aucune importance aux lapsus d'impression ou de rédaction que l'on trouvera indiqués ci-dessous. Je ne les transcris que pour donner à l'auteur la preuve d'une lecture attentive [1].

Emile THOMAS.

---

1. Il ne faudrait pas, suivant moi, laisser telles quelles, dans les citations, des formes quasi inintelligibles qui nous forcent de recourir à l'édition elle-même : ainsi p. 147 au bas : Donatus V. C. *D.* Aussi p. 150, la fin de la remarque sur la préface de Charisius (à propos des mots *urbis-dicit*), n'est pas assez claire. J'aurais voulu que la fin de l'inscription citée : p. 85, à la seconde remarque, le fût d'une manière plus exacte et plus intelligible : *Sept<em>br. [Basso et Antioc]ho.* P. 168 vers le bas : la citation d'Ammien, trop incomplète, laisse le sens en suspens : il eût fallu à la fin ajouter tout au moins... *exclamavit.* — P. 34, l. 7, lire merkw*ü*rdig, et 7 l. avant le bas, lire ge*nus*. P. 77, l. 15, livre quinge*n*tesimo. P. 80, 7 l. avant le bas, lire l'ou*bli*. P. 98, 6 l. avant le bas : après *Amerikaner*, ajouter : de Yale Univ. P. 151, vers le milieu, au commencement de la ligne l. *ita*. P. 182 l. 3 : pour la clarté, il n'eût pas été mauvais d'ajouter tout au moins au nom équivoque de Marcellus son surnom et le titre de son livre des médicaments. P. 190, l. 15, au lieu de Ninive, lire *Sodome*. P. 251, l. 6, lire exs*ti*terit. Au milieu de la p. 269, à la 5e l. de la Rem. 2, il manque une négation (sans doute *nicht*) devant *gegeben*. P. 310 vers le bas, lire : Etude comparée *des* traités etc. P. 320, dernière remarque du n° 940, écrire Epit*a*phium. P. 329, 3 l. avant le bas : après *Justinianus*, il faut lire, je suppose : *rescr. in* ou *vid*, ou encore *rescr. ded.*, ou *lex de* (et non *rex die*). P. 442, l. 52, lire n° 5. P. 446. n° 2, au 2e mot grec sont tombés ou ont été oubliés esprit et accent.

A. Bossert. **Schopenhauer.** L'homme et le philosophe. Paris, Hachette, 1904. 350 p. in-16. Fr. 3,50.

L'épigraphe de son volume nous en avertit, c'est un exposé non pas critique, mais historique de la philosophie de Schopenhauer que M. Bossert a voulu écrire. Il devait donc pour en montrer la genèse étudier l'homme, ses origines, son éducation, son entourage, l'influence de ses maîtres favoris, Kant et Platon, dans la substruction de son système, celle de l'ascétisme bouddhique — ce dernier élément est un peu sacrifié — dans les conclusions qui en forment le couronnement. En s'appuyant surtout sur les livres de Grisebach et de Gwinner, sur les lettres publiées par Schemann, M. B. a donné de l'homme un portrait intéressant et complet, quoique reflétant trop l'indulgence qui caractérise ses sources. Comme correctif et comme complément à la bibliographie de la préface, je renvoie les lecteurs aux livres de Möbius, *Ueber Schopenhauer*, 1899; de R. Lehmann, *Schopenhauer, ein Beitrag zur Psychologie der Metaphysik*, 1894; de W. Wallace, *Life of Schopenhauer*, 1890 et de F. Paulsen, *Schopenhauer, Hamlet, Mephistopheles*, 1900. Du grand ouvrage de Schopenhauer et du reste de son œuvre plus fragmentaire l'auteur présente une démonstration très suivie où la parole le plus souvent est laissée au philosophe lui-même. Le volume se termine par de courts chapitres sur l'écrivain et les disciples ou les continuateurs du maître, R. Wagner et Hebbel, Bahnsen, Ed. von Hartmann, Nietzsche; ici j'aurais souhaité une étude plus pénétrante de l'action du schopenhauérisme sur la littérature et la philosophie, non seulement en Allemagne, mais aussi chez nous. (P. 46, à cette date (nov. 1813) Wieland lui aussi était mort. Les fautes d'impression ne manquent pas).

L. Roustan.

W. H. Hutton. **By Thames and Cotswold, Sketches of the Country.** Westminster. Constable, 1903, 10 s. 6 d.

Oxford est une ville que l'on ne se lasse pas de revoir. Elle est un livre qu'on relit sans cesse, un ami dont on goûte le commerce et à l'esprit duquel on accommode insensiblement le sien. A l'aspect seul de ce volume d'impressions et de notes, à ces dessins à la plume qui reposent de la photogravure vulgaire, à la distinction du style et à son parfum classique, on devine, bien que M. Hutton ne parle pas d'Oxford, qu'il a écrit à l'ombre de ses cloîtres. Cette Université n'a pas été improvisée à coups de décrets, elle a grandi comme un organisme vivant et capable de garder précieusement la mémoire du passé; aujourd'hui, elle est peut-être en Angleterre l'institution qui conserve le mieux ce qu'il y a eu d'excellent dans l'ère de Victoria. Les étudiants dont la foule n'est pas assez grande pour ressembler à une cohue, sont répartis entre des collèges où ils forment autant de familles adonnées à la culture

des bonnes lettres. Un collège n'est pas une fourmillière affairée, où chacun s'affole à la conquête d'un diplôme qui lui donnera l'avantage sur ses camarades; c'est un monastère laïque où l'on vient subir le noviciat de la vie. Le cadre de cette Université est un paysage incomparable. M. H., *fellow* de *Saint-John*, lettré et archéologue, prêtre de l'Église d'Angleterre, *high-churchman*, c'est-à-dire artiste et dilettante, nous fait sentir tout le charme de ces prairies coupées de haies et bordées de vieux arbres, de ces nombreux bras de la Tamise, aux rives bien entretenues, au lit débarrassé d'herbes et de bancs de sable, fleuve de plaisance sur son plus grand parcours, vaste port de mer à son embouchure. Par instants, le paysage semble irréel : les choses transparaissent plus délicates et plus belles sous un voile de vapeur, les lignes de l'horizon s'effacent, le ciel et la terre se fondent sous les teintes d'une lumière atténuée. On dirait un immense parc où les poètes et les artistes cherchent le silence et le recueillement. La population restée agricole n'est pas trop dense. Ici les villes se sont conservées pures des souillures de l'industrie. A Burford, à Lechlade par exemple, nulle main impie n'a touché aux souvenirs du vieux temps. Les ruines elles-mêmes n'éveillent aucune idée pénible; l'archéologue en parle sans songer aux guerres dont elles sont les reliques; les massacres et les pillages disparaissent sous la poésie du temps comme sous le lierre qui les recouvre, les blessures faites jadis aux murs et aux tours. Nous sommes dans la vieille Angleterre à laquelle l'ère de Victoria a fait une toilette moderne. C'est près de Lechlade, dans le village de Kelmscott qu'il a rendu célèbre, que repose le poète William Morris. Cependant, sur la pelouse bien unie, de jeunes géants jouent maintenant au *cricket;* ils ont le port noble et le regard vif; c'est parmi eux que se recruteront les futurs ministres d'État, les futurs gouverneurs des colonies; ils le pensent tout au moins, leurs pareils ne sont-ils pas les maîtres depuis deux cents ans? Mais observez-les de plus près; ces petits-fils des *squires* du XVIIIe siècle se sont trop affinés ; la force de ces athlètes se dépense en des jeux futiles, la puissance d'invention de ces artistes s'use à dessiner des meubles et des tapisseries, la religion de ces *high churchmen* s'affadit dans une complication de rituel. Le peuple a cessé de les suivre. Trop tôt émancipé, le barbare applaudit les tribuns et les démagogues et leur donne un suffrage dont il ignore le prix en échange de théories jingoistes ou protectionnistes qui l'éblouissent comme la verroterie des trafiquants éblouit un chef de tribu sauvage.

Le livre de M. Hutton est destiné à être feuilleté dans une *Common-room* de collège. En le lisant, loin d'Oxford, on entend un de ces causeurs aimables, comme il s'en rencontre parfois dans une Université qui se tient à l'écart du tumulte des grandes villes. Une pointe d'émotion perce dans ses paroles quand il répète ce que les arbres et les pierres de son pays lui ont dit. Les Églises, les châteaux, les maisons ont

des mémoires à raconter. Ici un poète est né, là a grandi un homme d'état. Voici le presbytère où Keble a vieilli, le manoir où Warren Hastings vint se réfugier après son fameux procès. Plus loin, c'est Stratford avec la maison de Shakespeare. Mais il ne faut pas s'attarder à ces causeries. A moins d'être *fellow*, on ne passe jamais à Oxford que quelques années ; c'est une île où l'on se repose un peu de temps, avant de se hasarder sur la mer orageuse.

La carte qui accompagne le volume manque de clarté : c'est le seul reproche à faire à un livre exquis.

Ch. Bastide.

M. Adair Welcker s'est trompé en envoyant à la *Revue critique* une brochure qui intéresse plutôt les lecteurs d'une « jeune » revue. *A Dream of Realms beyond us* (San Francisco. Cubery. 1903) est un poème dramatique extrêmement obscur. D'après ce que nous avons pu y démêler, M. W. est un apôtre de la paix; il avait compté sur les universités américaines pour réaliser ses rêves humanitaires, elles ont trompé son attente. Il prévoit des calamités prochaines, les mouvements sismiques de notre planète étant, selon M. W., déterminés par le déchaînement des passions humaines. La critique littéraire laisse la sibylle indifférente et les oracles qu'elle rend ne sont qu'exceptionnellement du domaine de la littérature.

Ch. B.

Commedie scelte di Giov. Giraud *precedute da uno studio critico di Paolo Costa* Rome, Loescher, 1903. In-8° et 500 p. 4 fr.

Le satire di Giov. Giraud *per la prima volta edite con uno studio biografico critico di Tomm.* Gnoli. In-8° de 307 p. *Ibid.* 1904, 3 fr.

M. T. Gnoli a certes rendu service à l'histoire de la littérature italienne en éclaircissant la vie de Giov. Giraud, et en publiant pour la première fois ses satires; il est moins sûr qu'il ait rendu service à la mémoire de l'auteur. Les satires de Giraud ne manquent ni d'aisance, ni d'élégance, mais elles manquent en général de vigueur, sans compter que des satires qui demeurent manuscrites se dérobent au premier de leurs devoirs : quand on veut dire la vérité à son siècle, il ne faut pas se cacher dans sa cave. M. Gnoli se moque, et c'est son droit, de l'étrange censeur qui, dans les 16 volumes des *Opere* soi-disant complètes, après avoir indiqué le moyen de publier subrepticement les pièces licencieuses qu'il ne pouvait laisser passer, supprima impitoyablement tout ce qui ressemblait à une satire politique ; il fallait en effet être bien timoré pour chicaner un auteur qui se tient toujours sur les généralités. D'ailleurs Giraud a tour à tour, et c'est M. Gnoli qui nous l'apprend, flatté ou servi tous les régimes. En 1796 il s'est battu lui et sa famille, et bravement, pour le pape contre les Français; sous Napoléon, toujours d'accord avec les siens, il presse Miollis

d'opérer la fameuse escalade du Vatican ; à Paris, il fait bon visage en 1814 aux Bourbons, en 1815 aux Cent Jours. Il accepte naturellement des emplois de tout gouvernement qui veut bien récompenser son zèle provisoire. Il glorifie la franchise à la barbe de Tibère dans le dialogue intitulé *Sincerità* qu'il garde pour plus de sûreté en portefeuille, mais il a une autre manière de soulager sa conscience sans se compromettre : au sortir des bureaux où le pape l'emploie et des académies où il débite des fadeurs historiques et bibliques, il compose des sonnets où il insulte la morale, la bible et la papauté. Même plus vigoureusement écrites, les satires de Giraud eussent gagné à être signées d'un autre nom, et, quant aux pièces obscènes qu'il y mêle, il eût mieux valu assurément que l'éditeur les laissât dans le manuscrit. M. Gnoli ne goûte pas plus que nous ces palimodies et ces ordures, mais il les met sur le compte de l'éducation que donnait alors le clergé romain, et sa meilleure page est celle où il décrit avec verve et relief les versificateurs obséquieux et haineux qui en étaient sortis (p. 100) ; toutefois son aversion fort légitime pour le pouvoir temporel l'égare un peu. Il flétrit à la fois l'esprit et les pratiques dans lesquels la jeunesse romaine était alors élevée ; il faut distinguer : les pratiques n'étaient pas mauvaises, l'esprit seul en était faussé ; cent cinquante ans avant la contre-réformation, Giovanni Dominici, frère prêcheur si peu clérical qu'il dissuadait ses pénitentes de confier leurs enfants aux gens d'Eglise, si peu flatteur des puissances qu'il dénonçait leur corruption, préconisait ces jeux de l'autel, de la crèche qui indignent M. Gnoli ; le même Dominici voulait également que l'enfant ne sortît jamais de la maison sans demander la bénédiction de son père, et Leon Batt. Alberti, qui ne passe pas pour un esprit vulgaire ni timide, s'applaudissait d'avoir été élevé dans ces principes que Dominici avait précisément enseignés à une de ses ancêtres.

Mais tout cela n'ôte pas à M. Gnoli le mérite d'avoir découvert des textes nouveaux qui, après tout, émanent d'un homme de beaucoup d'esprit.

On nous dit pourtant que, dans ses dernières années, à la suite de calomnies essuyées au cours d'affaires financières mal expliquées, Giraud jeta un regard plus hardi sur les vices du siècle. De fait, sa satire *La Giustizia*, également demeurée dans ses tiroirs, est mordante, et sa comédie *Il Galantuomo per transazione*, représentée seulement après sa mort, est vraiment une œuvre vigoureuse. Le héros en est un juge qui fait sonner haut la réputation d'intégrité qu'il s'attribue, mais qui, pris pour arbitre, souhaite de tout son cœur trouver une apparence de justice dans la cause injuste d'un riche prétendant à la main de sa fille. Il y réussit enfin, sur l'injonction de sa femme, à l'aide de son secrétaire ; il découvre ce nouveau principe de droit qu'un homme réputé honnête a nécessairement toujours raison et que par conséquent l'adversaire du dit prétendant a nécessairement tort. Mais voici qu'au

moment où il a envoyé sa sentence, l'adversaire, plus riche que l'amoureux, offre d'épouser la jeune fille, quelle que soit la sentence : « Mais alors, se dit le juge, lui aussi il est un honnête homme ! il pourrait donc avoir raison dans son procès. Ah, j'ai trahi la justice ! » Il fait courir après sa sentence, la rattrape à temps ; seulement la manœuvre sur laquelle il comptait pour dégager sa parole avec le premier prétendant échoue ; il a le dédommagement incomplet d'entendre l'éloge de l'abnégation avec laquelle il a condamné le fiancé de sa fille. Le personnage est réellement étudié avec finesse, le rôle abonde en mots naïfs et expressifs. Certaines parties de la pièce ont vieilli, mais on pourrait les retrancher ou les modifier sans en altérer l'ensemble, et M. Costa a raison de la préférer à *L'honnête homme* d'Emile Augier qu'il en rapproche très à propos et qui, avec une tout autre action, traite exactement le même caractère. On trouvera dans son édition choisie d'amusantes histoires de censure théâtrale (p. 35-6) ; on relira avec plaisir ces désopilantes comédies qu'on appelle *Don Desiderio disperato per eccesso di buon cuore*, *L'ajo nell' imbarazzo*, et l'on s'étonnera de l'adresse avec laquelle Giraud a dans de petites pièces en un acte attrapé la manière des *proverbes* français.

Charles DEJOB.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 8 avril 1904.

M. W. Helbig termine la lecture de son mémoire sur les attributs des Saliens.

M. Léon Heuzey fait connaître un monument de sculpture romaine, découvert en deux fois (1889 et 1898) à Villevieille, près de Sommières (Gard). On trouva d'abord un étroit piédestal de pierre grise, taillé en forme de gaine ou d'hermès, et portant une courte inscription latine qui peut se traduire ainsi : « Au Génie de notre Publius, Pimigenius, son affranchi. » Cette formule familière, fréquente dans la région de l'ancienne colonie romaine de Nîmes, indique un culte religieux voué par les esclaves, les affranchis, les clients d'un patron à son *genius*, c'est-à-dire au démon intime que les Romains croyaient résider au fond de chaque personnalité. La figure de ce personnage manquait, et c'est beaucoup plus tard que fut recueilli dans le même terrain un buste en marbre blanc que M. Fernand Révil, possesseur de ces divers fragments, reconnut comme s'emboîtant dans la cavité creusée au sommet de l'hermès. La tête, d'une réalité vivante, est surtout curieuse parce qu'elle est coiffée de l'*apex* ou bonnet à pointe des prêtres appelés *flamines*. Dans l'espèce, il ne peut s'agir que d'un flamine colonial ou provincial, voué au culte impérial d'Auguste dans l'antiquité cité de *Nemausus*.

M. Clermont-Ganneau étudie des fragments de papyrus en langue et en écriture araméenne, recueillis il y a deux ans dans une des pyramides Sakkâra par M. Maspero et présentés alors à l'Académie par M. le marquis de Vogüé. Sur l'un de ces fragments, il a réussi à lire la mention en toutes lettres de l'an 29 du roi Artaxerxès, date qui correspond à l'an 436 a. C., si, comme tout l'indique, il s'agit d'Artaxerxès Longuemain, premier du nom. C'est une preuve de plus, et une preuve décisive à l'appui de la thèse autrefois soutenue par M. Clermont-Ganneau, à savoir que tous les monuments araméens découverts jusqu'ici en Egypte et qu'on classait à tort à la période ptolémaïque ou même romaine, appartiennent en réalité à l'époque de la domination des Perses Achéménides, et que l'araméen était la langue officiellement employée dans leurs chancelleries des satrapies extérieures.

Léon DOREZ.

Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 17 — 25 avril — 1904

The Study of religion by Morris Jastrow : London, Walter Scott, 1901 ; in-8, xiv-451 pages.

Grundprobleme der Religionsphilosophie, von A. Dorner. Berlin, Schwetschke, 1903; in-8, 132 pages.

Eine Mithrasliturgie erlaütert von A. Dieterich. Leipzig, Teubner, 1903; in-8, x-230 pages.

Il n'est jamais trop tard pour signaler un bon livre. La *Revue critique* aurait annoncé déjà celui de M. M. Jastrow, s'il lui était parvenu plus tôt. Cet ouvrage, sorte de manuel d'introduction à l'étude des religions, est divisé en trois parties : questions générales, l'étude des religions et son histoire, la classification des religions, les définitions de la religion, l'origine de la religion ; questions spéciales, facteurs impliqués dans l'étude de la religion, morale, philosophie, mythologie, histoire, civilisation ; questions pratiques, attitude générale dans l'étude des religions, l'étude des sources, l'enseignement de l'histoire des religions, les musées comme auxiliaires des études religieuses ; en appendices, programme de la section des sciences religieuses à l'Ecole des Hautes Études, bibliographie, index. M. J. est clair, méthodique et complet.

L'examen de ses conclusions même les plus générales ne saurait trouver place en ce compte rendu. Notons seulement que M. J. fonde sa classification des religions sur le rapport de la religion avec la civilisa-

tion ou la vie : religions des sauvages, religions de civilisation primitive, religions de civilisation avancée, religions dont l'idéal établit une étroite correspondance entre la religion et la vie (*the coextensiveness of religion with life*). Le principe est bon, mais il ne comporte pas une application rigoureuse dans l'histoire, les religions supérieures, par exemple, se présentant comme des réformes qui gardent quelque chose de leur point de départ et souvent même des éléments que l'on regarde comme caractéristiques des cultes inférieurs. M. J. définit la religion : « la croyance naturelle à un pouvoir ou à des pouvoirs en dehors de notre contrôle, et dont nous nous sentons dépendants, cette croyance et ce sentiment tendant à produire une organisation, des actes spécifiques et des règles de conduite qui ont pour objet d'établir des rapports favorables entre nous et les pouvoirs dont il s'agit ». Cette définition contient tous les éléments essentiels de la religion, mais elle ne donne pas assez de relief au sentiment de dépendance, qui est l'élément fondamental et qui ne résulte pas de la croyance, mais qui, dans la réalité, contribue à la produire et qui la soutient. La religion, quant à son origine, serait-elle « la mise en œuvre du pouvoir qu'a l'homme de percevoir l'infini à travers l'impression que lui donnent les multiples phénomènes de l'univers » ? L'explication est très métaphysique, et peut-être exprime-t-elle l'effet plutôt que la cause de la religion, ou bien il faudrait dire ce qu'est l'infini en tant qu'objet de la foi religieuse, et ce que l'on entend ici par la perception de cet infini, laquelle ne peut être une simple connaissance; les racines psychologiques de la religion semblent être dans un sentiment de dépendance, un besoin de confiance ou d'appui, et la nécessité où se trouve l'homme de se représenter l'univers d'après lui-même, ce qui fait qu'il se sent dépendant d'une ou de plusieurs personnalités supérieures à la sienne. L'effort qu'il fait pour concilier son moi inférieur avec ce moi supérieur est bien une entreprise sur l'infini; mais l'infini se cache dans son effort, comme il se dérobe à son étreinte, et l'on pourrait presque dire que ce n'est pas sous cette raison spéciale d'infini que l'homme religieux cherche Dieu. La notion d'infini appartient à la philosophie plutôt qu'à la psychologie de la religion.

Les conférences de M. A. Dorner présentent un ensemble de doctrine très logiquement équilibré. L'auteur discute les principales opinions touchant l'essence de la religion, puis il donne la sienne et il expose le développement de la religion et les manifestations de la foi ; il traite en dernier lieu du rapport de la religion avec la morale, la science et l'art. Il donne de l'essence de la religion une idée fort abstraite : besoin de satisfaire la tendance vers l'unité par le sentiment de la dépendance à l'égard d'une unité plus haute où se résolvent toutes les contradictions, celle du moi et du monde extérieur, et celles qui se rencontrent dans le moi lui-même. Voilà encore une religion bien philosophique. Ce besoin d'unité n'est-il pas plutôt le besoin d'une

certaine sécurité intérieure, on pourrait dire d'une certaine assiette de la conscience, selon les divers degrés du développement religieux, et la tendance à l'unité n'est-elle pas surtout dans le travail de l'intelligence, dans l'effort de la spéculation religieuse, non dans le fond le plus intime de la religion ? Les considérations de M. D. sur la morale religieuse, la religion et la science, la religion et l'art sont tout à fait remarquables. Il pense avec raison qu'on ne sauve pas la foi en l'isolant de la science, et que le danger de la demi-science n'est point conjuré par l'ignorance : la plus haute religion ne peut vouloir la mutilation de l'homme, mais son plein développement aussi bien dans l'ordre de la connaissance que dans l'ordre moral.

Une compétence spéciale serait nécessaire pour apprécier comme il faudrait la publication de M. Dieterich, qui est, autant que nous en pouvons juger, une contribution assez importante à l'histoire du culte de Mithra. On y trouvera le texte du Papyrus 574 du *Supplément grec de la Bibliothèque nationale*, soigneusement édité, puis très abondamment commenté. Le commentaire présente des considérations très érudites, peut-être un peu confuses, sur l'origine et les sources du texte publié et sur les symboles liturgiques du culte de Mithra (Dieu dans l'homme et l'homme en Dieu, l'union de l'homme à Dieu par l'amour, la filiation divine, la régénération, l'ascension céleste de l'âme vers Dieu).

A. B.

Spicilegium Sophocleum commentarium perpetuum in septem Sophoclis fabulas continens scripsit Fred. H. M. Blaydes. Halis saxonum in orphanotrophei libraria, 1903. Un vol. in-8° de 529 p. Marc 10.

M. Blaydes est un fervent de Sophocle. Il a édité les sept tragédies que nous possédons de ce poëte ; les premiers volumes de cette édition remontent à près d'un demi-siècle, à 1859 ; il a publié en outre des *Adversaria critica in Sophoclem*, 1899 ; enfin dans les deux ouvrages intitulés l'un *Adversaria critica in tragicorum graecorum fragmenta*, 1894 ; l'autre *Spicilegium tragicum*, 1902, c'est de Sophocle qu'il est le plus souvent question. On peut dire que M. B. s'est encore plus occupé de Sophocle que d'Aristophane. Le volume de 529 pages qu'il nous donne aujourd'hui est, comme le dit le titre, un commentaire perpétuel du texte du grand tragique ; il n'y a presque pas de conjectures, ce qui est à signaler de la part d'un homme comme M. Blaydes. Dans l'œuvre de Sophocle, M. B. semble avoir des préférences, ce qui est du reste légitime. Aussi, dans le présent volume, l'*Ajax* et l'*Electre* n'obtiennent qu'une trentaine de pages (nous sommes étonné de cette sobriété pour une pièce comme l'*Electre*) : *Philoctète* et les

Trachiniennes en ont une cinquantaine; mais *Antigone* et *Œdipe à Colonne* en ont près de cent; enfin *Œdipe Roi* arrive à 131 pages. Il y a bien des choses inutiles dans ce long commentaire. Souvent M. B. ne donne que les références qui traînent dans toutes les éditions; mais souvent aussi ont est heureux de trouver quelques fines observations, quelques références utiles. Ainsi aux vers 2 et 7 de l'*Electre* sont relevées des parodies, qui, ne pensent pas être indiquées dans des éditions pour les classes, mais qui n'en sont pas moins bonnes à connaître. On désirerait un peu plus de netteté dans la rédaction de certains passages : au v. 29 de l'*Œdipe Roi*, se trouve une excellente note sur les cas d'élision à la fin du trimètre iambique; mais pour les autres exemples de cette licence, par exemple au v. 1017 de l'*Electre;* au v. 618 du *Philoctète*, etc., on ne trouve rien; c'est le hasard seul qui peut vous faire tomber sur le bon endroit. La critique de M. B. est souvent flottante. Ainsi pour la fameuse question du v. 800 de l'*Œdipe Roi*, M. B. dans les *Adversaria critica in Sophoclem* conteste l'explication de Dindorf et admet l'authenticité de ce vers; mais aujourd'hui, dans le *Spicilegium*, on ne trouve au v. 800, que la citation de Dindorf, ce qui indiquerait que M. B. se range à présent à l'avis de ce critique. Nous avons relevé plus de fautes d'impression qu'à l'ordinaire, car les ouvrages de M. B. sont presque toujours bien imprimés; nous indiquons cette fois : *Œd. Col.* 188; Œd. Roi v. 3, l. 2; 27, por pour pro, etc.

Albert MARTIN.

Edward CAPPS. **The Introduction of Comedy into the City Dionysia.** A chronological study in greek literary history. Chicago, the University of Chicago Press, 1903. 30 p. in-4° et 1 planche (The Decennial Publications of the University of Chicago, first series, vol. VI, p. 261-288).

On n'est pas d'accord sur la date de l'introduction officielle de la comédie dans les fêtes athéniennes; les renseignements fournis par les textes n'ont pas par eux-mêmes toute la précision désirable, et l'on a dû avoir recours à diverses combinaisons qui, comme il arrive d'ordinaire, ont conduit à des résultats différents. L'opinion générale, cependant, incline à admettre, avec Wilamowitz, que le concours comique a été inscrit officiellement au programme des Dionysies vers 465. M. Capps — nos lecteurs connaissent bien ses travaux sur le théâtre attique — reprend la discussion non sur de nouveaux documents, mais en interprétant d'une manière nouvelle les textes connus : les renseignements chronologiques fournis par Suidas, deux passages de la *Poétique* d'Aristote, 1448 *a* 32-33, 1449 *b* 1 sv., et les fragments d'inscriptions relatifs aux concours dramatiques, notam-

ment CIA, II, 971 et 977. Ces textes ne sont pas bien nombreux; en outre les passages d'Aristote peuvent ne pas sembler très clairs. Il est certain qu'on peut comprendre 1449 *b* de plusieurs façons, et je dois dire que le sens attribué par M. C. à la phrase ἤδη δὲ σχήματά τινα αὐτῆς ἐχούσης οἱ λεγόμενοι αὐτῆς ποιηταὶ μνημονεύονται ne me satisfait pas complètement, pas plus que le rapport chronologique qu'il établit entre cette phrase et celle qui la précède, καὶ γὰρ χορὸν κωμῳδῶν ὀψέ ποτε ὁ ἄρχων ἔδωκεν. C'est là une observation que je fais en passant; mais elle suffit pour montrer que si l'interprétation de M. C. est contestée — elle le sera, puisqu'elle est contestable — l'hypothèse qu'il met en avant, que la mention de Chionidès est en relation avec le premier concours comique, perdra beaucoup de sa vraisemblance. Je ne dirai pas que la dissertation de M. C. est d'une lecture toujours facile, car ses raisonnements et ses calculs sont très subtils et demandent, pour être suivis, une attention extrêmement soutenue, qui ne va pas sans une certaine fatigue; mais elle est d'un haut intérêt. L'auteur est doué d'un véritable talent de combinaison, et son essai de restitution de la grande inscription CIA, II, 971, le catalogue des vainqueurs aux Dionysies urbaines, peut être considéré comme un modèle en ce genre de recherches. Si la date 487-6, à laquelle il inscrit le synchronisme : 1er concours comique — Χιωνίδης ἐδίδασκεν, me semble avoir besoin de preuves plus solides, il n'en est pas de même pour d'autres de ses conclusions, et, pour ne donner qu'un exemple, la place qu'il convient d'assigner dans l'inscription à la première mention de l'ὑποκριτής est excellemment discutée. Mais que d'autres trouvailles seraient les bienvenues!

My.

J.-B. Egger, **Begriff der Gymnastik** bei den alten Philosophen und Medizinern. Ihr Verhältnis zur Iatrik, Diätetik, Hygieine, Paidotribik und Athletik, nach den Quellen dargestellt (Diss. inaug. Fribourg en Suisse); s. l. n. d. (1903); 103 p.

On sait quelle importance avait la gymnastique dans la vie publique et privée des anciens Grecs; elle était une véritable science, ayant son objet déterminé et ses règles précises; et parce qu'elle intéressait autant l'état que le particulier, qu'elle faisait partie de l'éducation du citoyen aussi bien que de celle de l'athlète de profession, et qu'elle avait, alors comme aujourd'hui, des rapports étroits avec la médecine et avec l'hygiène, il est naturel que les exercices du corps, dans leur nature et dans leurs effets, n'aient pas laissé indifférents les grands esprits de la Grèce. Il est certain, d'autre part, que l'idée qu'on se faisait de la gymnastique s'est modifiée suivant les points de vue et suivant les

époques : un médecin comme Hippocrate, un philosophe comme Platon devaient concevoir la gymnastique d'une façon différente, et cette science au temps de Galien n'était pas considérée de la même manière qu'au temps d'Hippocrate. M. Egger, frappé de ces appréciations diverses, a recherché, en puisant aux sources, comment la gymnastique fut comprise par les Grecs non seulement à une époque déterminée, mais aussi dans la suite de leur histoire ; il a voulu montrer quels changements se sont produits dans les idées grecques sur la gymnastique, sur sa valeur pratique, sur son utilité dans la vie politique et sociale ; et pour cela il a lu spécialement Hippocrate, Platon, Aristote, Galien, Philostrate, sans négliger cependant les témoignages d'autres médecins grecs, de Xénophon et de Lucien. Il est sorti de ces lectures une sorte d'histoire non de la gymnastique elle-même, mais des théories exposées par les Grecs sur la gymnastique. Philostrate est un peu sacrifié dans cette revue, et le rôle de la gymnastique dans l'éducation des athlètes est seulement effleuré par M. E. ; mais à part ce côté spécial, le reste de son étude est fort intéressant. L'importance qu'attachait Hippocrate à l'exercice rationnel, aussi bien comme moyen diététique que comme médication dans certaines maladies, est bien mise en lumière ; l'alliance de la gymnastique (γυμναστική) avec la musique (μουσική) dans Platon, le but en quelque sorte universel qu'elle doit poursuivre, puisqu'elle doit servir en même temps à l'éducation physique, morale, sociale, politique et militaire, est également bien montré, à l'aide de citations prises surtout dans les *Lois;* nous voyons comment Aristote sépare dans la gymnastique la pratique de la théorie, et établit ainsi une différence essentielle entre le pédotribe et le gymnaste, et comment enfin Galien, à la fois médecin et philosophe, considère la gymnastique comme une branche de l'hygiène, celle-ci à son tour étant une partie de la médecine, en même temps qu'il insiste d'une part sur le caractère scientifique de la gymnastique, de l'autre sur sa double essence de pratique et de théorie. Le plan adopté, purement chronologique, a quelque chose de défectueux ; il permet sans doute de voir comment le concept de la gymnastique s'est successivement modifié ; mais il laisse dans l'ombre le développement logique des théories et de leur application rationnelle dans chacun des domaines où les Grecs lui attribuaient une place. La thèse de M. Egger est néanmoins soignée, consciencieuse, suffisamment documentée ; et puisqu'il s'est limité lui-même à un seul côté du sujet, il ne faut pas lui demander plus qu'il n'a voulu donner.

My.

G. WALTER. **De Lycophrone Homeri imitatore** (Thèse de doctorat). Bâle, zum Basler Berichthaus, 1903; 75 p.

Lycophron a emprunté beaucoup à Homère; avant les commentateurs modernes, les scholiastes anciens avaient déjà remarqué que certaines expressions de l'*Alexandra* avaient été prises dans les poèmes homériques. Et en effet, puisant une grande partie de ses légendes dans Homère ou dans les poètes cycliques, Lycophron se sert fréquemment des mêmes termes que ses sources, et l'imitation se laisse facilement découvrir. M. Walter, pour sa thèse de doctorat, a voulu examiner de plus près les caractères de cette imitation, et il a choisi pour sujet de son étude les deux passages de l'*Alexandra* où Cassandre prédit les combats devant Troie (v. 249-306) et les aventures d'Ulysse (648-792); il conclut qu'en ces passages Lycophron a pour source principale, sinon unique, Homère, et qu'il l'imite souvent jusque dans les plus minces détails. L'imitation ne se borne pas à l'usage de certains mots disséminés çà et là, que Lycophron pouvait retrouver dans sa mémoire, mais elle est parfois si précise que l'on doit penser qu'alors il avait Homère sous les yeux. La dissertation de M. W. est bien composée et ses rapprochements sont généralement justes; on apprend non seulement comment Lycophron a fait usage d'Homère, et par suite, ainsi qu'on peut le supposer, de ses autres sources, mais encore comment il lisait le texte là où plusieurs leçons étaient proposées par les critiques. Le vers 665, par exemple, σχοίνῳ κακὴν τρήσουσι κεστρέων ἄγρην prouve que Lycophron lisait dans l'Odyssée κ 124 ἰχθῦς δ' ὣς πείροντες et non εἴροντες. M. W. est cependant trop exclusif en ne voyant dans les passages étudiés que l'influence homérique; celle des tragiques, pour être moins sensible, n'en est pas moins discernable. M. Walter ne la nie pas, mais il ne l'admet que très difficilement et l'atténue le plus possible (p. 45 quanquam concedendum est... tamen; p. 65 quanquam negari nequit... tamen, cf. note 72; voir encore p. 15). C'est un tort; Lycophron, et d'ailleurs les Alexandrins en général, ne lisaient pas seulement Homère, et ils ont, quoique plus discrètement peut-être, beaucoup plus emprunté aux tragiques qu'on ne le pense ordinairement.

MY.

Galeni libellus de Captionibus quæ per dictionem fiunt, ad fidem unius qui superest codicis editus. Diss. inaug. quam... tradidit C. GABLER. Rostock, Warkentien, 1903; XV-36 p.

M. Gabler est un élève de M. Kalbfleisch, dont on connaît les recherches sur Galien; c'est l'édition d'un texte de Galien qu'il a prise pour sujet de sa dissertation inaugurale, le Περὶ τῶν παρὰ τὴν λέξιν σοφισμάτων, dont le dernier éditeur est Kühn (1822). Ce texte, d'ailleurs

fort court, existe dans un seul manuscrit, l'Ambrosianus Q 3, du xvi[e] siècle. M. G., par l'examen des leçons, démontre que la première édition, l'Aldine (1525), fut faite d'après ce manuscrit. A la fin du xvii[e] siècle, Charter donna un texte un peu meilleur, mais sans le secours d'une autre source; il s'appuyait surtout sur la traduction latine de Liman, faite elle-même, selon toute vraisemblance, sur l'Ambrosianus. L'annotation de M. G. donne toutes les leçons du manuscrit, ainsi que la plupart des lectures de l'Aldine, de la Basiléenne, des éditions de Charter et de Kühn; nous avons donc ainsi non seulement le manuscrit, mais encore la condensation de tout le travail des précédents éditeurs. Quelques heureuses corrections sont dues à M. Kalbfleisch et à M. Gabler lui-même, et de bonnes observations complètent l'opuscule, que termine un *index verborum*. La critique n'a cependant pas dit son dernier mot sur le texte. Un exemple : p. 2, 13 sv., δόξειε δ' ἂν τοῦ ποιεῖν (le verbe ἀκούω) διὰ τὴν προφοράν, ὅπερ ἐστὶ τὸ σχῆμα παραπλήσια κρατεῖσθαι τοῖς τοῦ ποιεῖν. Charter et Kühn παραπλήσιον, ce qui ne rend pas la phrase plus intelligible. La faute est dans κρατεῖσθαι, comme l'ont bien vu Kalbfleisch et l'éditeur. Celui-ci propose σχῆμα · παραπλησία γάρ ἐστι, et Kalbfleisch διὰ <τὸ> τὴν προφοράν, ὅπερ ἐστὶ τὸ σχῆμα, παραπλησίαν κεκτῆσθαι; mais ἐστί est bien loin du texte, et κεκτῆσθαι, bien qu'il en soit plus voisin, ne convient guère avec ἀκούω comme sujet, outre qu'il entraîne la nouvelle correction παραπλησίαν. Je lirais, en suppléant également τό après διά, κροτεῖσθαι; entendez « parce que sa prononciation (c'est-à-dire sa forme) *sonne* comme celle des verbes actifs », et comparez Lucien, *Dem. encom.* 15 ὁ κρότος τῶν Δημοσθενικῶν λόγων.

My.

Switalski. **Des Chalcidius Kommentar zu Plato's Timaeus.** (Collection Baeumker et Hertling pour l'Hist. de la Phil. du moyen âge; III, 6). Aschendorffsche Buchhandlung, Münster, 1902, 114 pp. in-8°.

Cette étude sur le Commentaire du Timée par Chalcidius (éd. Wrobel, Leipzig, 1876); est divisée en trois parties : I. Renseignements généraux; II. L'éclectisme de Chalcidius; III. Les sources.

I. Il est probable que Chalc. est chrétien, mais d'un très large éclectisme, plutôt que juif ou païen. Il est possible qu'il soit en effet un diacre de l'évêque de Cordoue, Osius (Nicée, 325); le dernier auteur cité dans le Commentaire est Origène († 254); et les prétendus emprunts (chap. 141-190, sur le Destin), faits à Némésius (425) sont en réalité des passages communément empruntés par ces deux auteurs au Ps.-Plutarque, ou même à une source antérieure. (Gercke contre Freudenthal, Musée du Rhin, 1886).

II. Les auteurs les plus souvent cités par Chalc. sont Platon, Aristote, les stoïciens de l'époque romaine, Origène.

III. Du rapprochement d'un certain nombre de passages, suivant la méthode de Diels dans les Doxographes, Switalski conclut (p. 113) : « la source principale de Chalc. est le commentaire de Posidonius sur le Timée, utilisé par l'intermédiaire d'Adraste et d'Albinus. Il est vraisemblable qu'un Grec, postérieur à ces auteurs et à Numénius dont il s'est également servi, est l'auteur d'un commentaire continu que Chalc. n'avait qu'à transcrire. Vu le peu d'originalité du commentaire, c'est plus probablement un Grec qu'un Latin qui a dû employer des sources grecques si différentes. Le chrétien Chalc. a fourni l'exemple de l'Étoile des Mages au chap. 127 et les chap. 276 sqq. sur l'éternité du monde d'après Origène [cf. Denis : Origène, Paris, 1884]. D'après son caractère général, le Commentaire émane d'un platonicien éclectique du IIe siècle après J.-C. ».

E. T.

De re metrica in Vergilianis bucolicis thesim Facultati litterarum parisiensi proponebat Max Jasinski in duacensi Lyceo professor. Duaci ex typis H. Brugère, Alex. Dalsheimer et sociorum (1904). IV-66 p. in-8°.

Cette thèse de doctorat est le premier ouvrage d'un débutant. On s'en aperçoit : l'auteur qui a travaillé seul, en dehors du grand courant philologique, n'a que des connaissances bibliographiques insuffisantes; il ignore nombre de travaux allemands sur la métrique de Virgile et la dernière édition de la métrique de M. Havet ne lui est pas encore familière; il se sert uniquement de la seconde. Mais il a un goût très vif pour la métrique et des qualités d'esprit qui donnent des espérances. Il observe avec patience et sagacité les phénomènes métriques et il tire de cette observation des conclusions intéressantes. Il ne se borne pas à donner des matériaux bruts : ses recherches aboutissent. Il a essayé de déterminer comment Virgile avait imité la versification de Théocrite et comment il l'avait accommodée aux habitudes romaines, au lieu de s'en tenir à une reproduction servile, en quoi la métrique des Bucoliques diffère de celle des ouvrages postérieurs de Virgile et comment le poète a évolué dans la pratique du métier, quelle place la métrique des Bucoliques tient dans l'histoire de la métrique dactylique latine et quels sont ses rapports avec celle des écrivains antérieurs et postérieurs. Sur la différence du sujet et des modèles imités dans les diverses Églogues, différence qui se traduit par des modifications dans la structure du vers, il a des remarques pénétrantes. Ce qui m'a tout particulièrement intéressé, c'est que l'auteur s'est proposé d'établir par la métrique la chronologie des Églogues et qu'il est arrivé à des résultats qui confirment ceux que j'avais

obtenus par des moyens tout autres. S'il avait fait de cette recherche l'unique objet de sa thèse, il aurait pu la pousser plus loin, en négligeant ce qui ne lui apporte rien. Telle qu'il l'a conçue, elle fournit des indications qui ne sont point négligeables; non point que la métrique à elle seule permette de ranger dans l'ordre chronologique des pièces dont la composition se répartit dans un laps de temps assez court et qui se sont succédé à des intervalles rapprochés; mais elle atteste entre les premières, c'est-à-dire II et III, et les dernières c'est-à-dire I, IX et X, quelques divergences qui ont de l'importance et qui prouvent que la métrique de Virgile s'est modifiée. Une constatation à retenir est celle de la note 1 de la p. 63. J'avais cherché à démontrer que la IXe Églogue a été écrite dans des circonstances spéciales : Virgile dépouillé brusquement de son patrimoine malgré les promesses formelles d'Octave, promesses qu'il a célébrées dans la Ire Églogue, obligé de quitter son pays et sans doute de se réfugier à Rome pour y porter ses doléances, pousse dans cette pièce son cri de détresse. Il n'avait ni le temps ni la liberté d'esprit nécessaires pour composer avec la patience et les études qu'il y consacrait d'ordinaire une œuvre absolument nouvelle; il s'est borné à inventer un scénario qui est fort pittoresque et dans ce scénario il a intercalé des morceaux qui étaient dans ses cartons et qu'il n'avait pas encore trouvé l'occasion d'utiliser. Or M. Jasinski signale entre ces morceaux et la partie récente de la pièce quelques différences de versification qui montrent que tout n'est pas de la même époque. Certaines théories de l'auteur ne sont malheureusement pas à l'abri de la critique; il y aurait par exemple à vérifier la justesse des principes d'après lesquels il attribue la césure penthémimère ou hephthémimère aux vers où l'on peut hésiter entre l'une ou l'autre. En pareil cas la coïncidence avec l'une ou l'autre de la ponctuation ou d'une façon plus exacte de la coupe de sens lui paraît une raison dirimante pour décider. Or le rapport entre la coupe métrique et la coupe de sens n'a pas encore été suffisamment étudié; à première vue il semble que ce soient là deux choses différentes. La coupe métrique est affaire d'architecture verbale, la coupe de sens affaire de pensée. On ne voit pas que les Romains se soient préoccupés de les associer ou de les dissocier; la coupe métrique n'est pas fortifiée par le fait qu'elle coïncide avec une coupe de sens, pas plus qu'elle n'est déplacée parce que la coupe de sens est ailleurs. Si cela est vrai, une partie des listes et des chiffres apportés par M. Jasinski est à reviser. Il y a là un terrain intéressant pour des recherches ultérieures. L'ouvrage actuel ne semble pas absolument solide dans toutes ses parties. Je ne puis terminer sans constater le nombre de fautes d'impression vraiment trop considérable qui le défigure [1].

A. Cartault.

1. P. 2, l. 1 summanque, l. summamque, p. 14, l. 22 *ulutátus*, l. *ululátus*, p. 15, l. 15 *Orphūēs*, l. *Orphēūs*, p. 16, l. 17 olivis, l. olivi, p. 18, dernière ligne, apocopan,

Laterculi uocum latinarum. Voces latinas et a fronte et a tergo ordinandas curauit Otto Gradenwitz. Leipzig, Hirzel, 1904; II-545 pp. in-8. Prix : 16 mk.

Livre de la plus haute utilité et qui sera à portée de la main dans la bibliothèque de tous les latinistes. Il est surprenant que, pendant quatre siècles d'études classiques, ce livre ait manqué. Mais on observe qu'en général les instruments mécaniques de travail viennent en dernier lieu. La Société de linguistique de Paris avait conçu et fait commencer un livre de ce genre; ainsi que souvent en France, on a sans doute voulu trop bien faire et le livre reste en plan.

L'ouvrage de M. Gradenwitz a été exécuté par plusieurs collaborateurs à la tête desquels doit être placé M. A. Brinckmann. Il comprend deux parties.

La première est une liste alphabétique de tous les mots latins. Cette liste a pour fondement la septième édition de Georges, complétée par les listes de Paucker et par les *Addenda lexicis*, publiés dans l'*Archiv* de M. Wölfflin. M. G. ne s'est nullement proposé d'augmenter notre connaissance des mots latins, mais seulement de réunir tout le connu. Cette limitation de sa tâche ne peut qu'être louée; après l'achèvement du *Thesaurus*, nos arrière-neveux dresseront une liste plus complète. Mais il s'en faut que tout le connu soit entré dans la liste de M. G.

On pouvait peut-être demander aux élèves de M. G. de dépouiller, outre les *Addenda* de l'*Archiv*, les articles eux-mêmes de cette revue. Mais il fallait du moins incorporer les mots, traités ou cités d'après la table alphabétique des dix premiers volumes. Elle se trouve, t. X, pp. 573 suiv. et a paru en 1898, l'année même où M. G. et ses élèves commençaient leurs fiches. Ouvrons au hasard; p. 607, 2e col., voici les mots qui ne sont pas chez M. G. : *priscare, proda* (à la rigueur peuvent être omis), *progubernator, pronulus, propitanus, propitiatus* (subst.), *proritus, proscultare, prudere, pruneus, psaltrix, pseudo-ecclesia, psilosis;* en tout, 13 mots sur une colonne de table qui contient pas mal d'autres indications : elle a quarante-trois renvois de mots latins, en dehors des noms propres, mais, dans le nombre, plus d'une expression, comme *prospectum habere*, qui ne rentre pas dans notre sujet. Or, on a toujours eu besoin d'une liste des mots connus, pour savoir du premier coup si telle expression, rencontrée dans un texte, a déjà été cataloguée; mais si ce besoin ne s'est jamais fait plus vivement sentir qu'aujourd'hui, c'est précisément à cause du travail

l. apocopam, p. 19, l. 25 hexemetrum, l. hexametrum, p. 23, l. 10 adventus, l. adventu etc. Certaines négligences ne peuvent être imputées qu'à l'auteur : p. 12, l. 26 *Phyllida amo*, l. *Phyllida habebam*, p. 30, l. 2 105, l. 106, *ibid.* x, 48, l. 1x, 48 etc. Le latin, trop riche en gallicismes, présente un certain nombre d'incorrections : p. iv, l. 2 dissentior, l. dissentio, p. 6, l. 24 *lacrymis*, l. *lacrimis*, p. 44, l. 12 concionibus, l. contionibus, p. 52, l. 3 et suiv. quid...genus, l. quod...genus etc.

considérable accompli depuis vingt ans par M. Wölfflin et ses collaborateurs.

Le *Thesaurus glossarum* est venu sans doute trop tard pour qu'on en fît des extraits. Cependant il valait peut-être la peine d'attendre son achèvement.

Voici, en revanche, un livre qui n'est pas nouveau : *Addenda lexicis latinis inuestigauit collegit digessit* L. QUICHERAT ; Parisiis, Londini, Lipsiae, Hachette ; M DCCC LXII. Ce luxe d'indications bibliographiques ne me paraît pas inutile ; car le livre paraît ignoré en Allemagne, ou, si on le connaît (on lui emprunte volontiers son titre), on le traite comme s'il était inconnu. Ouvrons encore à une page quelconque, soit p. 62. Il y a 28 mots. Manquent dans M. G. : *cruesco, cruminare, crurarium, crustatio, crustella, cubatus, cucubare, cucurbitare, culipilarius, culpator, cultifera, cultulus, cumipha, cunctabunde ;* soit 14 mots, exactement la moitié. Et il y a 314 pages dans les *Addenda*. Cinq de ces mots ont été recueillis dans le *Dictionnaire latin français* par QUICHERAT et DAVELUY, nouvelle édition par E. CHATELAIN (Paris, Hachette, 1889) : la destination scolaire de l'ouvrage a pu en faire éliminer deux ou trois. En tout cas, Quicherat-Chatelain est plus complet que Georges. Puisque M. G. voulait prendre pour base un ouvrage tel quel, il devait, ou choisir le plus complet, ou faire entrer dans son travail tous les livres de lexicographie latine existants [1].

Enfin l'orthographe est également copiée telle quelle dans Georges. Ce système peut être défendu à condition de n'être pas tout à fait exclusif. On est surpris de trouver à la lettre K *kasa*, mais pas *kalendae*. Il y avait aussi de graves inconvénients à laisser aux verbes la forme de la 1re personne. M. G. l'a si bien compris qu'il a ajouté, dans la seconde partie, des exposants pour indiquer la conjugaison. Il eût fait l'économie de ces exposants en donnant la forme de l'infinitif. C'est déjà bien assez d'être forcé de les employer pour la déclinaison.

Les critiques que je viens de faire s'appliquent aux deux parties du livre, puisque la seconde ne contient rien de plus que la première. Mais, à elle seule, cette seconde partie vaut le prix du volume, et serait-elle encore beaucoup plus imparfaite, elle resterait indispensable.

On y trouve, en effet, tous les mots de la première partie, rangés par ordre alphabétique inverse, c'est-à-dire en commençant par la fin du mot et de là en remontant. On a ainsi tous les exemples d'un même suffixe ou d'un même type de dérivation. Il y a longtemps qu'un tel recueil était désiré par les linguistes et les lexicographes. Il

1. Je ne discute pas le plus ou moins de certitude ou la date de ces mots, puisque M. G. s'interdit de faire un choix et de raisonner son recueil. Si tel mot des *Addenda* est discutable, de simples graphies, comme *quum*, transférées mécaniquement de Georges dans les *Laterculi*, ne le sont pas moins ; *quum* n'est pas un mot latin.

servira en même temps aux épigraphistes et aux papyrologues pour restituer des mots dont la fin seule est conservée. Les philologues enfin le consulteront pour corriger les textes et substituer à une leçon fautive un mot de structure semblable.

Dans les deux parties, des chiffres en haut de chaque colonne indiquent le nombre de mots cités depuis le commencement de chaque lettre. J'ai eu la curiosité de faire le total d'après la première partie; je suis arrivé au chiffre de 52 292 mots. Mais cela n'est qu'un jeu. Ce qui est plus sérieux, c'est d'établir avec une approximation suffisante dans quelle proportion un suffixe a été employé. On le pourra désormais. Bien que ce renseignement brut, sans distinction de temps et de genres littéraires, reste obscur, il ne sera pas sans intérêt.

Malgré ses imperfections, le livre de M. Gradenwitz et de ses élèves est donc une œuvre utile ; nous n'avions rien qui pût en tenir lieu.

Paul Lejay.

Les Coopératives et l'organisation sociale en Belgique par A. Léger, docteur en droit. 1 vol. in-8°, p. 1325, librairie Larose, 1903.

« Si l'on examine la constitution et le fonctionnement des coopératives socialistes de consommations belges, on ne trouvera rien en elles qui diffère fondamentalement de ce qui a été déjà fait par des coopératives non socialistes ou même par des établissements ordinaires. On a dit d'elles qu'elles étaient des plaidoyers en pierres et en briques en faveur du socialisme coopératif : il eût été plus exact de dire en faveur de la coopération. Elles n'ont pas toujours réussi à mettre complètement d'accord leurs actes avec leur principes... elles n'ont pu établir intégralement la journée de huit heures. Le mode de rétribution de leurs ouvriers et de leurs employés reste le salariat complété ou non par la participation aux bénéfices qui n'existe pas toujours... Il y a lieu de remarquer la grande influence qu'ont eue sur leur prospérité l'habileté et le sens commercial de certains directeurs. Il y a là de quoi modifier les idées de ceux qui, d'après Marx, ne voulaient voir dans les chefs d'entreprises que des « garde-chiourmes ».

C'est là la conclusion à laquelle, après une étude consciencieuse approfondie et largement documentée, aboutit l'auteur des *Coopératives et l'organisation socialiste en Belgique*. Elle est intéressante à signaler dans un temps où l'on confond si volontiers dans le même mot de socialisme tous les efforts tentés vers l'amélioration de la condition des classes laborieuses. L'auteur se fait peut-être quelques illusions sur l'ampleur des bienfaits à attendre de la coopération, même libre et non collectiviste, dans le sens précis de ce terme. En tous cas il limite sagement ses espérances à des conditions bien déterminées

qu'il a soigneusement analysées, et ne fait pas de la coopération une panacée. Il en fait encore moins la compagne inséparable et comme l'avant-garde du socialisme, dont elle ne pourrait se désunir sans péril pour elle. « Tandis que le socialisme, dit-il, (en Belgique), perdrait beaucoup à ne plus s'appuyer sur la coopération » (qui lui fournit des subsides et des moyens de propagande) « on ne voit guère, quoiqu'en disent les coopérateurs socialistes, ce que perdrait la coopération dans un semblable divorce. »

L'auteur a commencé son livre par un résumé bref mais clair et précis de l'histoire du parti socialiste belge qui, parti de 300,000 suffrages en 1894 contre un million de voix conservatrices et 600,000 voix libérales, en a obtenu 467,000 aux dernières élections au détriment des libéraux et en laissant les conservateurs gagner 50,000 voix. Puis il fait l'historique de la coopération belge en remontant jusqu'au milieu du XIX[e] siècle, et arrivé au présent examine séparément et en grand détail les institutions coopératives qui ont le mieux réussi et dont quelques-unes sont célèbres comme la *Maison du Peuple* à Bruxelles, le *Vooruit* de Gand, le *Progrès* de Jolimont, etc., institutions dont il ne faut pas d'ailleurs exagérer, comme on le fait souvent, l'amplitude : car le total des membres adhérents à toutes les sociétés socialistes est évalué, dit l'auteur, d'après le dernier recensement à environ 100,000 (sur une population ouvrière de plus de 820,000 individus).

Eugène d'EICHTHAL.

La démocratie socialiste allemande par Edgard MILHAUD, professeur à l'Université de Genève, 1 vol. in-8°, I-IV. I-591 p. Alcan, éditeur, 1903.

M. Edgard Milhaud a écrit sur la « Démocratie socialiste » allemande un volume considérable. Il a voulu « faire connaître ses ressources d'organisation, ses moyens de propagande, caractériser sa vie intérieure et son action au dehors, définir les tendances spéciales et les tendances particulières qui la sollicitent en des sens divers ». Le programme est vaste, on le voit, sinon défini en termes très précis [1]. La documentation n'a pas manqué à l'auteur : elle est innombrable en

1. Le titre même de l'ouvrage prête à ambiguité. Est-ce la *Sozial democratie* dont M. M. veut faire l'histoire, ou de l'ensemble de la démocratie socialiste ? La première dénomination est celle du parti socialiste depuis le congrès de Halle (1890), et doit être, à mon avis, conservée fidèlement sans transformer *sociale* en *socialiste* comme le fait M. M. qui écrit : « programme du parti *démocrate socialiste* d'Allemagne au congrès d'Erfurt en 1891 » (p. 55). D'autre part dans son *Avant-Propos*, l'auteur parle de son exposé de l'histoire générale du parti, du cadre de l'organisation du parti, etc. Il a donc bien visé la *Sozial demokratie*. Alors pourquoi ne pas lui laisser son nom ?

Allemagne sous forme de journaux, de revues, d'ouvrages, de comptes-rendus de congrès. M. M. l'a largement utilisée. Il y a joint des séjours chez nos voisins d'Outre-Rhin et des conversations avec les chefs de partis ou de groupes. Il a rapporté de ces sources d'informations un ouvrage détaillé, et qui sera utile comme résumé d'histoire.

Je ne pense pas cependant qu'il ait gagné à vouloir embrasser dans cette histoire tout l'ensemble de l'évolution sociale de l'Allemagne démocratique depuis cinquante ans. Il introduit ainsi dans cette évolution une idée d'unité qui me paraît être plutôt dans son esprit et dans ses désirs d'ami du socialisme que dans la réalité des faits. On avait jusqu'ici soigneusement séparé l'histoire de ce qu'on a appelé le mouvement *petit-bourgeois*, les lois de protection ouvrière, les assurances sociales, les coopératives, les syndicats, de celle du mouvement marxiste : et il est de fait qu'il y a eu toujours antagonisme entre les deux tendances comme entre leurs chefs ; de sorte que rien qu'à réunir sous un titre commun ces deux faces de l'évolution ouvrière, on risque de fausser les idées du lecteur ; de faire passer pour des conquêtes du marxisme ce qui a été réellement des défaites[1] ou des transformations obligées très-voisines de défaites. Au lieu de jeter de la lumière sur l'histoire véritable, on tend à confondre tout dans une sorte de *monisme* général qui ne met ni chaque doctrine ni chaque chef à sa place véritable.

C'est là une tactique que nous retrouvons souvent dans les publications socialistes, aussi bien chez nous qu'en Allemagne : mais un historien devrait mettre tous ses soins à s'en garder. Il le devrait d'autant plus que la vérité est plus difficile à rétablir en terre germanique que sur notre sol, le parti socialiste allemand ayant toujours été jusqu'ici un parti d'opposition politique, sans responsabilité gouvernementale, auquel, après le bruit des congrès, il est relativement aisé de déployer une apparence de front uni et de discipline intérieure : tandis que chez nous les socialistes ayant pris leur part de pouvoirs et d'honneurs effectifs, il a bien fallu accuser des divergences politiques et sociales que l'action publique ne permettait pas de dissimuler. J'ajoute que l'esprit hiérarchique allemand, la valeur et l'autorité de quelques-uns des chefs socialistes, le sérieux général de la population ouvrière, ont contribué à maintenir le caractère extérieur de modération relative et de discipline du parti démocratique qui frappe le spectateur par son contraste avec ce qui se produit dans d'autres pays.

Mais l'historien n'est pas le spectateur qui passe : au contraire il doit renseigner le spectateur sur les dessous réels de ce que celui-ci aper-

---

1. Cf. Rivaud : *Les syndicats allemands* : Revue politique et parlementaire, 10 août 1903, p. 311 « C'est la nécessité qui a obligé les théoriciens du parti à tenir compte d'un mouvement dont ils ne sont plus les maîtres ».

çoit dans un examen rapide, établir des différenciations là où on serait tenté d'établir une identification de surface.

La différenciation des syndicats et du mouvement socialiste apparaît d'ailleurs nettement au fond à M. M. : ainsi en est-il même pour les syndicats dits : *démocrates-socialistes* : « Il est inexact, écrit M. M., de les appeler ainsi, en ce sens qu'ils n'exigent de leurs adhérents aucune profession de foi politique, et qu'ils sont entièrement indépendants du parti socialiste comme tel. Mais les hommes qui sont à leur tête et l'immense majorité de leurs adhérents, sont en fait des socialistes... Aussi tout ce qui a trait à ces syndicats a-t-il de l'importance pour le parti. » Et il en est de même des coopératives, qui certes, aussi bien que les syndicats, valent la peine d'une étude détaillée, par les progrès rapides qu'elles ont faits en Allemagne : mais est-ce dans une histoire de la *Sociale-Démocratie* qu'il fallait consacrer aux uns et aux autres près de 200 pages d'un volume qui en compte 580 ?

Leur accorder cette place dans l'histoire du parti social démocrate allemand n'eut été légitime que si ces institutions, soit fussent nées directement de l'action de celui-ci, soit eussent contribué par de larges subventions et une collaboration assurée à ses efforts électoraux ou de propagande politique. Mais la vérité est que l'ancienne opinion de Bebel au sujet des coopératives que « pas un seul socialiste ne songe à résoudre ainsi même un petit morceau de question sociale », était encore en 1892 l'opinion de la majorité au Congrès de Berlin [1]. Quant aux syndicats ils étaient « des ennemis » pour la majorité du Congrès de Hanôvre en 1874. Ce n'est qu'en 1890 que le Congrès de Halle donna, vu les circonstances de la politique, le conseil aux ouvriers de se rallier aux organisations syndicales. Depuis cette époque la lutte a continué entre les partisans de l'action économique et ceux de l'action politique, les nouveaux étant en général favorables à la première, et les anciens chefs à la seconde. (Voir le Congrès de Lubeck, 1901). Ceux-ci (notamment Bebel), quand ils acceptent ou encouragent les syndicats, veulent les « exclure de l'action politique du parti » pour les consacrer entièrement aux questions professionnelles et ouvrières.

Quant aux subventions pour les campagnes socialistes, je vois bien un appel de M. Kautsky dans ce sens aux syndicats (p. 431): mais ici M. M. ne nous dit pas que les syndicats se soient exécutés, ni dans quelle mesure. Quant aux coopérati ves, rien n'indique qu'aucune consacre ses ressources à d'autre but qu'à ses propres affaires.

Dans ces conditions, vouloir faire des syndicats et des coopératives une des branches de l'activité du parti démocrate-socialiste, même

---

1. Voir Milhaud p. 419 « Le parti n'a reconnu que très lentement, très tard, l'importance des Sociétés Coopératives ».

avec toutes les atténuations et explications de fait possibles, me paraît une erreur de plan, de la part de l'auteur.

Une autre lacune à mon avis — et si elle est indépendante de la volonté de l'auteur, elle contribue également à laisser au lecteur une idée erronée de la situation actuelle de la « démocratie socialiste » — est que, dans son livre, l'histoire du parti s'arrête au Congrès de Lubeck (1901). M. M. fera bien de poursuivre dans une prochaine édition cette histoire jusqu'aux violents dissentiments qui ont éclaté au Congrès de Dresde (1903) et dont la question de la vice-présidence au Parlement a été, comme chez nous la question de la participation d'un socialiste au ministère, l'un des prétextes. La Revue « le *Mouvement socialiste* » (novembre 1903) définit les incidents qui ont passionné le Congrès de Dresde « l'explosion nécessaire d'une atmosphère surchauffée ». L'immense majorité du Congrès s'est prononcée, contre l'avis des modérés, pour que « le parti décline toute responsabilité sur les conditions politiques et sociales qui ont pour base la production capitaliste » et déclaré que « la sociale-démocratie ne peut partager le pouvoir au sein de la société bourgeoise ».

Je crains que, ainsi composé, l'ouvrage de M. M. ne donne une impression infidèle ou en tous cas incomplète, non de la puissance d'action du parti social-démocrate, — elle est incontestable et s'est démontrée elle-même par le nombre des voix obtenues aux dernières élections (plus de trois millions contre 443.000 en 1877) mais de l'unité du parti et de l'ampleur de son activité directe. Il y fait rentrer non seulement, comme nous l'avons vu, l'organisation professionnelle ouvrière, mais tout le mouvement d'idées religieuses, commerciales anti-militaristes et d'éducation de la démocratie allemande. Marx aurait été bien étonné des déviations qu'a subies sa doctrine. Après avoir épuré Lassalle, le voici épuré à son tour par Vollmar, Bernstein et bien d'autres : c'est tout de même sous son nom — sinon avec avec ses principes — que se présente encore la sociale démocratie : mais à force de l'élargir comme le fait M. M. il ne lui resterait plus rien à proprement parler de collectiviste ni même de socialiste. Elle se transformerait en un grand parti de réforme démocratique, et ce serait peut-être pour le plus grand bien de la démocratie y compris les classes ouvrières. Que ce soit là une tendance de l'ancien parti fondé par Marx et Engels, ce n'est pas, je crois, niable : mais actuellement les événements ne sont pas si avancés et l'historien ne doit pas devancer l'histoire. Le présent est un état de crise intérieure et de transition dont, à mon avis, l'ouvrage de M. M., malgré ses renseignements, précis et détaillés sur tant de points, ne fournit pas l'image tout à fait exacte.

Il a de plus, au point de vue de sa composition, l'inconvénient d'être constitué en grande partie, comme l'auteur le rappelle dans son avant-propos, par des articles de revues, qui ont fragmenté le sujet

sans toujours suivre suffisamment l'ordre historique : ainsi le tableau de la campagne électorale de 1898 vient aux premières pages du livre, avant même le résumé de la doctrine de Marx (que l'auteur a trop exclusivement empruntée à l'exposé de Engels). Je ne comprends pas bien pourquoi l'auteur a consacré deux sections distinctes l'une à la *propagande*, l'autre à l'*action*. Il donne lui-même d'excellentes raisons pour les identifier. La véritable source de la division est peut-être que l'auteur avait publié dans des recueils différents des études séparées sur les deux faces du sujet.

Eugène d'Eichthal.

Alma von Hartmann. **Zurück zum Idealismus. Zehn Vorträge.** Berlin, Schwetschke u. Sohn, 1902.

Mme de Hartmann proclame, dans ce recueil de conférences, la nécessité, pour la pensée moderne, de se détourner soit du matérialisme anti-téléologique qui ne voit dans l'univers qu'un éternel recommencement ou qu'un chaos de forces ou d'atomes aveugles, soit de l'agnosticime si infécond avec sa rigoureuse délimitation du domaine du Connaissable. Le siècle nouveau reviendra à l'idéalisme des grands philosophes de l'ère classique, d'un Fichte, d'un Schelling, d'un Hegel; il s'élèvera à un idéalisme moniste qui saura concilier en une harmonieuse unité l'idée de l'évolution développée avec excès par Hegel et la conception du pessimisme exagérée par Schopenhauer. Et l'on discerne dès à présent des symptômes annonçant que, sur ces bases, une réconciliation entre la science et la spéculation, entre les « exacts » et les « philosophes » est en voie de se produire. — Comme préparation générale à l'étude de la philosophie de Hartmann, ces conférences, claires de pensée et précises de langue, ont une très appréciable valeur.

L.

— Les considérations de M. O. Baumgarten sur la prédication évangélique (*Predigt-Probleme;* Tübingen, Mohr, 1904; in-8, 149 pages, sont une sorte de programme pour substituer aux formes plus ou moins convenues de l'enseignement ordinaire un enseignement vivant. Nous les signalons ici à titre de document sur la prédication pastorale dans le protestantisme allemand. — A. L.

— On ne lira pas sans intérêt ni profit l'étude de M. H. Gressmann sur la musique et les instruments de musique dans l'Ancien Testament (*Musik und*

Musikinstrumente im Alten Testament; dans le recueil des *Religionsgeschichtliche Versuche und Vorarbeiten*, édité par A. Dieterich et R. Wünsch, II, 1; Giessen, Ricker, 1903; in-8, 32 pages). L'auteur a recueilli et discuté les indications de la Bible concernant l'origine et l'emploi surtout religieux de la musique; il s'efforce également de déterminer l'étymologie des noms et la nature des instruments, peu nombreux d'ailleurs, qui sont mentionnés dans l'Écriture. — A. L.

— M. Grafe a soigneusement analysé les rapports de l'Épître de Jacques avec le développement du christianisme primitif et l'ancienne littérature chrétienne (*Die Stellung und Bedeutung des Jakobusbriefes in der Entwickelung des Urchristentums;* Tübingen, Mohr, 1904; in-8, 51 pages) : l'Épître aurait été composée, sous le nom de Jacques, vers 120-140, probablement à Rome, par un moraliste chrétien d'assez large culture. — A. L.

— M. Robinson Ellis publie : *The correspondence of Fronto and M. Aurelius, a lecture delivered in the hall of Corpus Christi College, Oxford, december 3, 1903; with an appendix of emendations of the letters;* London, H. Frowde, 1904; 29 pp. in-8; prix 1 sh. Élégante et précise étude, où sont racontées la découverte du palimpseste, les éditions, la vie de Fronton, où de larges citations font connaître les jugements et les idées littéraires de l'auteur, son style et sa langue. Dans l'appendice, M. Ellis a réuni les corrections publiées en 1868 dans le *Journal of philology* et celles qu'il y va faire paraître. Ainsi, dans le cours d'une vie consacrée sans défaillance aux mêmes travaux, il peut réunir les fruits cueillis en différentes saisons. — P. L.

— M. A. Roersch, poursuivant ses études sur l'histoire de l'humanisme en Belgique, a analysé récemment : *La correspondance de Nicolas Olahus* (*Bulletin de la société d'histoire et d'archéologie de Gand*, 1903, n° 7); Gand, J. Vuylsteke, 1904. Olahus (1493-1568) séjourna en Belgique de 1531 à 1538 et fut en relation avec les savants de cette époque, notamment avec Erasme. — P. L.

— Nous avons reçu le prospectus et deux planches d'une reproduction du *Bréviaire Grimani de la bibliothèque de Saint-Marc à Venise*, publié par le Dr S. G. De Vries, bibliothécaire en chef de l'unversité de Leyde; Paris, Delagrave; Leyde, Sijthoff. L'ouvrage, comprenant 300 planches en couleur et 1268 en noir paraîtra en douze livraisons, à raison de deux par an. Le prix de souscription pour chaque livraison est de 250 fr.

— En deux lourds volumes M. Serge Sculfort de Beaurepas prêche la *Rénovation celtique* (Paris, Champion, 1903, 583 et 543 pp., gr. 8°. Prix : 12 fr.). Il veut travailler à une œuvre patriotique qu'il appelle « le panceltisme universel et pacifique contre le pangermanisme envahissant et l'impérialisme anglais », ou encore « la fondation des États-Unis gaulois » où entreront, avec la France, l'Irlande, les pays rhénans, la Suisse, la Belgique, la Hollande, le Luxembourg et tous les peuples gallo-latins, car tous sont réunis par une communauté d'origine et d'intérêts. Jugeant ce commun passé trop méconnu, M. Sc. a entrepris d'écrire un « commencement d'encyclopédie celtique ». Des esquisses historiques et géographiques, d'après des sources bien vieillies, sont consacrées à chacun de ces pays baptisés gaulois; leurs « villes et lieux célèbres » y sont énumérés par ordre alphabétique dans de longues pages où ne manquent ni les fables ni les puérilités. En outre, les erreurs les plus lourdes y abondent : vol. I, p. 367, Washington est né au Canada; p. 415, la guerre de Trente ans a lieu en 1688; p. 466, *Polyhistor*

« représente la plus grande autorité des anciens pour la connaissance des temps passés » ; p. 568, la Matrona est la *Meuse;* etc. Les chiffres donnés sont souvent inexacts : l'Allemagne n'a que 51 millions d'habitants, Pest que 360,000, mais Aix-la-Chapelle 205,000 ! Les fautes d'impression fourmillent : *Kest, Zerten, Kuckert, Grisler, Constadt, Brentamb, Emilie Castelar, Margate* et *Morganten, Masfeld, squakers, crucification*, etc., pour Keith, Ziethen, Rückert, Gessler, etc. La langue est très souvent ou prétentieuse ou lâchée. L'ouvrage sans doute ne vise qu'à être populaire, il peut renfermer quelques bonnes parties (à signaler I, p. 485 et suiv., une argumentation sérieuse sur l'emplacement de la bataille que César livra aux Nerviens aux bords de la Sambre), mais elles sont étouffées sous un amas de préventions, de fautes et d'inexactitudes. — L. R.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 15 avril 1904.

M. le capitaine Lenfant rend compte de sa mission au lac Tchad, qui a été subventionnée par l'Académie sur les arrérages de la fondation Benoît Garnier.

M. d'Arbois de Jubainville fait une communication sur le premier chapitre du *De bello Gallico* où se trouvent deux assertions sciemment erronées. La première est que le pays conquis par Jules César était toute la Gaule, tandis que ce n'en était qu'une minime partie, la Gaule chevelue. L'autre assertion fausse est que les Celtes ou Gaulois n'habitaient qu'un tiers de cette petite Gaule, tandis que le territoire occupé par les Celtes ou Gaulois atteignait à l'ouest les côtes occidentales de la péninsule ibérique et s'étendait à l'est jusqu'à la mer Noire. Le but de ces mensonges était d'exagérer aux yeux des plébéiens de Rome, partisans de Jules César, l'importance des conquêtes faites par l'auteur du *De bello Gallico* et de lui assurer une supériorité énorme sur les vingt-deux chefs d'armées romaines qui avaient avant lui triomphé des Gaulois.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 18 — **2 mai** — **1904**

Étude phonétique de la langue japonaise. Thèse pour le doctorat d'Université de Paris, présentée à la Faculté des Lettres à la Sorbonne par Ernest Richard Edwards. — 1 vol. grand in-8. B.-G. Teubner, Leipzig, 1903.

Il y a deux parties très distinctes dans la thèse de M. Edwards. L'une, comprenant ce que l'auteur intitule deuxième et troisième parties (Notes grammaticales, Textes), rentre à peine dans le cadre d'une *étude phonétique*. Les textes n'ont rien de saillant et n'ont d'autre mérite que d'être notés au moyen de la transcription spéciale à l'auteur. Les notes grammaticales sont dans un ordre qui ne s'explique pas toujours très bien; elles témoignent pour le verbe et l'adjectif par exemple, d'une exacte intelligence du rôle de ces mots. Pour les *parties du discours insusceptibles de flexion*, l'analyse de M. E. est insuffisante ; en pénétrant plus loin il eût pu supprimer au moins deux classes (adverbes et conjonctions) dont les membres se répartissent ailleurs, dans le verbe, dans le nom, dans les particules, etc.; il eût fallu s'abstraire davantage des catégories grammaticales européennes. D'ailleurs, toute cette partie ne renferme rien qui ne soit exposé plus méthodiquement dans des grammaires écrites en français, anglais, ou japonais. Je dois signaler quelques assertions qui m'ont surpris. — § 225. « Une forme en *si* s'emploie quelquefois « dans les propositions subordonnées : *akasi*, *kurosi* ». Cette forme, rare, en langue parlée, est celle que les maîtres de la grammaire japonaise, M. M. Aston, Chamberlain appellent le conclusif; elle appartient essentiellement à la proposition principale et conclut la phrase.

Je ne comprends donc pas ce que veut dire M. E.; s'il n'y a pas dans le texte une faute d'impression, il aurait dû s'expliquer et donner des exemples. — §§ 229, 231 : je ne connais pas de formes *futattsu, mittsu, jottsu, muttsu, jattsu;* les seules existantes sont *futatsu, mitsu, jotsu, mutsu, jatsu* que M. R. qualifie à tort de formes réduites. — § 239 la particule *wa* ne marque pas le sujet ni le régime; elle attire l'attention sur un mot quelconque de la phrase; l'auteur aurait pu méditer les exemples topiques donnés par M. Chamberlain dans son Handbook of colloquial japanese.

La première partie de la thèse a une plus grande originalité et une plus grande valeur. Cet essai de notation des nuances que l'on entend dans la prononciation de Tôkyô, n'avait pas été fait à ma connaissance; le résultat m'en semble fort exact et montre que les lois phonétiques du japonais contemporain sont analogues ou même identiques à celles que révèle l'étude des textes classiques. J'espère que désormais, après l'analyse de M. Edwards, nous en aurons fini avec la légende du japonais langue non accentuée : l'accent n'en existe pas moins pour être différent de celui du français, de l'allemand ou du chinois. M. E. s'attache avec prédilection à la langue tout à fait courante, à celle même des conducteurs de tramways, il en note les abréviations hardies; c'est son droit. J'aurais pour ma part tenu plus de compte du langage qn'on entend sur les lèvres de ce que les Anglais appellent « a careful speaker », il y en a aussi. Nombre des exemples japonais cités font l'effet du français populaire : « T'es arrivé, quand çà? »; encore faudrait-il noter cette phrase phonétiquement.

Dans la transcription, je ne vois guère pourquoi poser, p. 10, l'égalité de l'initiale de *sima* avec celle du français *chou* pour ensuite (p. 36) donner de cette initiale une explication qui la rapproche beaucoup de *s*; ce qui est exact. Il y a là, et dans quelques autres cas, une influence évidente de l'orthographe employée par les étrangers au Japon. M. E. qualifie cette orthographe de bizarre; je l'ai constaté avec plaisir, d'autant plus que je suis en Occident un des rares qui la repoussent; il n'y a pas de raison pour adopter une transcription qui n'est ni phonétique, ni calquée sur l'écriture japonaise, alors qu'elle n'est pas consacrée par l'usage national.

Quant au but « essentiellement pratique » de l'ouvrage (p. 7), M. Edwards l'a atteint dans la limite qu'il a fixée, il a donné une idée générale phonétique du japonais parlé. Cette idée sera assez nette pour celui qui connaît la langue et reconnaît au passage une multitude de sensations auditives à demi-conscientes; mais une description si détaillée ne sera qu'un embarras pour celui qui veut apprendre à prononcer : celui-là se perdra entre les bords de sa langue à appliquer et le voile de son palais à relever. Pareille manœuvre ne saurait être consciente : mieux vaut l'imitation des indigènes.

Maurice Courant.

Griechische Geschichte bis zur Schlacht bei Chaeroneia, von Dr G. Busolt, Band III, Theil II ; Der Peloponnesische Krieg. Gotha, F. A. Perthes 1904. 1 vol. in-8° de 1,100 p. environ, broché 18 mks.

Le nouveau volume de l'*Histoire grecque* de M. Busolt est conçu sur le même plan que les précédents. Cependant, il ne nous offre pas un tableau complet des événements survenus de 432 à 404, mais uniquement une histoire de la lutte qui remplit cette période : le mouvement intellectuel par exemple est laissé de côté.

Comme il convient en un tel sujet, l'auteur a attaché une importance prépondérante aux faits proprement militaires : son récit, à ce point de vue, serre la réalité de beaucoup plus près que les précédents. Peut-être a-t-il trop cédé à la tentation de la critique. Il est déjà si difficile de nous faire une idée exacte des conditions concrètes des opérations ! A fortiori est-il téméraire de les juger,

Un mot d'abord sur la table chronologique qui est placée en tête de l'ouvrage, comme dans le volume consacré à la Pentékontaétie. La chronologie de cette période présente infiniment moins de difficultés que celle de la précédente. On sait pourtant que, pour l'espace de temps compris entre la bataille de Cyzique (février ou mars 410) et celle des Arginuses (août ou septembre 406), elle a donné lieu à des discussions. M. B. se range à l'avis de ceux qui placent l'expédition de Thrasylle en 410, les grands succès d'Alcibiade en 409, son retour en 408, sa chute en 407, et le remplacement de Lysandre par Callicratidas au début de 406. Il est incontestable que cette opinion est celle qui s'accorde le mieux avec l'ensemble des documents. Mais elle se heurte toujours à un texte de Denys d'Halicarnasse plaçant le départ de Thrasylle sous Glaucippe (juillet 410-juillet 409), alors que nous savons par Xénophon qu'il était arrivé à Éphèse dès le mois de juin : M. B. ne nous semble pas avoir résolu cette difficulté.

Suit une revue très complète des sources. Dans l'énumération des textes épigraphiques manque le décret de Callias : M. B. a donc conservé l'opinion exprimée par lui dans le volume précédent, et considère ce document comme antérieur à la période ici traitée (de 434). — Dans la critique de Thucydide, il revient aux idées qu'avait combattues M. Meyer dans le deuxième volume de ses *Forschungen* : il pense que l'ouvrage, tel qu'il nous est parvenu, n'a pas reçu sa forme définitive, au moins pour les livres V et VIII. — Il ne parle pas du Papyrus de Strasbourg. Il est vrai que les paragraphes relatifs à cette période (3-6) n'ont pas grand intérêt. Une simple mention eût pourtant été nécessaire. — Dans la revue générale de la littérature moderne, le tome IV de l'*Histoire de l'Antiquité* d'E. Meyer, qui traite en grande partie des mêmes événements, n'est pas cité.

Venons au récit même, qui naturellement suit pas à pas l'ordre chronologique.

Rôle de Périclès dans la déclaration de guerre. Thucydide, comme on sait, a rejeté la tradition populaire suivant laquelle celui-ci, pour se dérober à des embarras intérieurs, aurait lancé le décret contre Mégare dans l'intention d'allumer une guerre générale. Il reproduit l'ultimatum des Spartiates, dans lequel il n'est pas question de ce décret, et cependant, dans le discours de réponse qu'il prête à Périclès, le même décret apparaît au premier plan. C'est une difficulté que M. B. constate sans la résoudre : peut-être trahit-elle, chez l'historien grec, des doutes sur la justesse de ses vues, auxquels l'auteur n'a pas fait la part assez large.

Ambassade spartiate aux Perses. Des demandes de secours ont été adressées au Grand Roi par Athènes comme par Sparte, bien que Thucydide n'en parle pas : M. B. pense que l'ambassade dont plaisante Aristophane dans les *Acharniens*, est réelle.

Mort de Périclès. Quoique M. B. ait déclaré que celui-ci, depuis son procès, n'avait plus exercé aucune influence sensible sur la marche des événements, il interrompt le récit pour raconter sa fin et caractériser ses « successeurs », Cléon, Nicias, avant qu'ils aient joué aucun rôle : nous soulignons cette petite digression biographique, conforme à la tradition moderne, parce qu'elle constitue, croyons-nous, une faute historique *que Thucydide a soigneusement évitée*.

Rappel de Plistoanax. L'auteur expose aussi complètement que possible les revirements de la politique intérieure à Sparte et à Athènes, que Thucydide a trop négligés, puisqu'ils ont souvent réagi sur la marche de la guerre. Pour Athènes, la tâche est rendue facile par Aristophane, et avait déjà été accomplie par M. Beloch dans sa *Politique attique*. Pour Sparte, l'insuffisance des renseignements avait rebuté les historiens. M. B. nous semble avoir ici le mérite de l'initiative.

Rupture de l'armistice. On sait que la date de l'armistice d'un an, donnée par Thucydide (mars 423), et le passage du même auteur disant que la trêve expira aux jeux Pythiques (juin 422), constituaient une petite difficulté. M. B. l'a heureusement résolue. Mais il nous semble placer un peu tard l'expédition de Cléon (en septembre 422).

Préliminaires de l'expédition de Sicile. M. B. relève dans les *Troyennes* d'Euripide, représentées alors, une protestation discrète contre l'impérialisme athénien. C'est la seule fois qu'il trouve dans la tragédie une allusion aux faits politiques contemporains : on sait combien il est tentant d'en chercher, et combien certains érudits en ont abusé.

Exposant l'état des finances athéniennes en 415, il reconnaît du moins qu'on avait dû rassembler de l'argent pendant les six ou sept ans de paix, ce que M. Meyer allait jusqu'à nier complètement. Je persiste à penser qu'il faut pousser plus loin, admettre la reconstitution presque complète du trésor de réserve de Périclès, si l'on veut

s'expliquer l'effort fait par Athènes en Sicile (415-3), *lequel est hors de toute proportion avec les entreprises antérieures*. Toute cette histoire des finances athéniennes au ve siècle aurait besoin d'être encore une fois reprise.

L'εἰκοστή. M. B. est de ceux qui croient que le remplacement des tributs par le droit du 20e a été effectué. Cependant, comme on sait, le traité passé avec Chalcédoine quelques années plus tard stipulait que cette ville payerait aux Athéniens le même tribut qu'auparavant. M. B. n'a pas été arrêté par cette difficulté.

Le récit de la guerre d'Ionie et des premières manœuvres des Quatre-Cents est parfaitement clair, ce qui n'est pas sans mérite en un sujet si complexe. Mais il est surprenant que l'auteur, qui d'ordinaire use largement d'Aristophane, n'ait pas tiré parti de la *Lysistrata*, ce document si précieux sur l'état d'esprit des Athéniens au moment de la conspiration.

L'Erechthéion. M. B. indique que, d'après lui, ce monument avait été commencé avant 415 et n'a été que repris après 411 : au reste, il évite de s'engager dans l'histoire des constructions. Peut-être y aurait-il meilleur parti à tirer de ce qu'ont appris les dernières fouilles sur l'Acropole, même au point de vue de l'histoire générale.

L'auteur a bien mis en lumière le rôle primordial qu'a joué la question financière, et par suite les subsides perses, dans toute la dernière partie de la lutte. On serait curieux de pouvoir mesurer en quelque sorte l'importance du sujet : sauf erreur, je n'ai vu citer nulle part le texte d'Isocrate disant qu'il en coûta 5,000 talents au Grand Roi pour achever Athènes.

Comme on voit, nous n'avons guère souligné dans cette analyse que des points de détail relevant de l'érudition pure. C'est que M. Busolt n'a pas seulement donné une histoire nouvelle de la guerre du Péloponnèse, un peu longue peut-être pour qui voudra seulement acquérir une connaissance générale du sujet, mais éclairant bien des points obscurs. Il a tenu avant tout à présenter un tableau complet du travail de critique, si disséminé, auquel ont donné lieu les sources exceptionnellement abondantes de cette histoire. Son livre sera par là un instrument indispensable, lorsqu'on voudra voir exactement dans quelle mesure nous pouvons approcher de la vérité pour ces faits si éloignés de nous, et d'un intérêt si présent pourtant, puisque c'est tout l'avenir politique de l'hellénisme qui s'est décidé dans cette crise dramatique.

E. Cavaignac.

Hieronymi Chronicorum codicis Floriacensis fragmenta Leidensia Parisina Vaticana phototypice edita. Praefatus est Ludouicus Traube. Lugduni Batauorum, A. W. Sijthoff, 1902. xxii pp. et 44 pl. in-4.

L'abbaye de Saint-Benoît, à Fleury-sur-Loire, a possédé autrefois un manuscrit oncial des Chroniques de saint Jérôme. Cette bibliothèque a été dispersée au xvi[e] siècle et de ce manuscrit il reste seulement vingt-deux feuillets, deux à la bibliothèque Vaticane (*Regin.* 1709), quatorze à la bibliothèque nationale de Paris (lat. 6400 B) et six à Leyde (*Vossianus* Q 110[a]). M. A. Schœne, à qui l'œuvre de saint Jérôme doit tant d'heureux soins, a reconnu que ces feuillets provenaient d'un seul manuscrit et que le manuscrit avait été à Fleury. Ce sont ces pages lacérées que publie M. Ludwig Traube dans la collection dirigée par M. S. de Vries, *Codices graeci et latini photographice depicti*.

L'étude de M. Traube est fort intéressante. Le manuscrit de Fleury a donné naissance au ix[e] siècle à deux copies que nous possédons, un manuscrit de Tours, aujourd'hui à Berlin (126), et un manuscrit écrit à Tours pour le monastère de Saint-Mesmin de Micy, aujourd'hui à Leyde (*Vossianus* Q 110). Ces manuscrits sont des copies très fidèles, qui reproduisent l'original jusque dans sa disposition matérielle. Aussi M. T. a-t-il pu reconstruire complètement le manuscrit de Fleury, cahier par cahier.

Pour déterminer la date du manuscrit de Fleury, M. T. étudie les abréviations, la forme des caractères, l'emploi de l'encre rouge, et le rapport de ces divers éléments avec les préceptes et la pratique bibliographiques de saint Jérôme. Car ce docteur était aussi un philologue et un éditeur. Il donne dans ses préfaces des évangiles et des chroniques ses indications au rubricateur. M. T. compare entre eux tous les anciens manuscrits de Jérôme écrits en onciale et en semi-onciale, On voit par cette étude qu'ils présentent déjà complet et constant le système d'abréviations des mots chrétiens tel qu'il va être pratiqué, système logique et uniforme qui triomphera des abréviations capricieuses des Africains. M. T. se demande si Jérôme n'est pas lui-même l'auteur du système, lui, le disciple d'Origène dans la pratique des sigles et signes diacritiques. Quant au manuscrit de Fleury, ces diverses données et la comparaison avec le manuscrit d'Oxford (Auct. T 2, 26) permettent de placer les deux manuscrits entre 400 et 450. Copié en Italie, le *Floriacensis* a été une des acquisitions précieuses qui avaient rendu célèbre dès le ix[e] siècle la bibliothèque de Saint-Benoît.

Les copies de Tours et de Micy nous fait entrer dans l'activité savante qui animait au ix[e] siècle les monastères des bords de la Loire. Les livres de Saint-Mesmin de Micy portent d'ordinaire une indication de provenance avec une formule d'anathème. M. T. dresse la liste des manuscrits qui ont cette formule et en dégage l'inscription-

type fondée sur la comparaison de 28 manuscrits : *Hic est liber sancti Maximini Miciacensis monasterii quem Petrus abbas scribere iussit et cum salutari hostia, die sancto cenae Domini super sanctum altare sancti Stephani martyris, Deo et sancto Maximino habendum obtulit sub huius modi uoto : Quem si quis de isto loco aliquo ingenio suadente diabolo non redditurus abstulerit, cum Iuda proditore, Anna et Caipha, atque Pilato damnationem accipiat; amen*. Cette formule a naturellement quelques variantes suivant les manuscrits. L'usage de déposer les livres nouvellement acquis ou copiés sur un autel le Jeudi-Saint pour les consacrer comme une propriété inviolable est mentionné par le moine Letaldus, auteur au xe siècle de *Miracles de saint Maximin*. Dans ces formules, relevons un détail auquel M. T. ne s'est pas arrêté. Un des manuscrits, les *Antiquités juives* de Josèphe, a été offert le VIII des Kalendes d'avril (25 mars). Cette date n'est pas un jour quelconque. En Gaule, en dehors des fêtes mobiles de Pâques et de la Cène, on avait deux fêtes fixes, de la Passion, le 25 mars, et de la Résurrection, le 27. La fête du 25 est donc analogue à celle de la Cène, et on comprend qu'on ait pu placer ce jour-là un rit habituel au Jeudi-Saint. Il est toujours intéressant de noter la persistance de ces fêtes fixes de la Passion et de la Résurrection.

L'abbé Pierre a fait copier le manuscrit des *Chroniques* par le moine Elie : *Helias monachus rogante Petro abbate scripsit*. Cet abbé est connu par des chartes de 840 et de 859. On retrouve son nom sur d'autres manuscrits. Il ne se contentait pas d'acquérir, de copier et de faire copier des livres. Il se livrait à un véritable travail de philologue : *Petrus abbas scribere iussit et proprio labore prouidit et distinxit* (ms. d'Hilaire *Sur les Psaumes*, *Vat. Reg.* 95). Un autre manuscrit du même temps, Solin, *Voss.* Q 87, a été collationné par un anonyme sur un autre appelé *antiquus*. De telles mentions ne sont pas rares alors. On en retrouve de semblables sur un Salluste de Fleury (B. N. lat. 16024), sur un Cyprien de Lorsch (Vienne 962). Le vieux manuscrit de Fleury, contenant les *Chroniques*, a été comparé lui-même avec un autre appelé *nouus*. Loup de Ferrières, si c'est lui, laisse une note sur un Valère Maxime du IXe siècle (Berne 366) où il oppose *uetustus* et *nouus*.

Il était nécessaire d'entrer dans quelques détails pour faire comprendre l'intérêt du mémoire de M. T. Ce sont deux époques de l'histoire de la philologie qu'il éclaire par des textes et des faits. M. Traube annonce, au surplus, qu'il reviendra sur l'histoire de la semi-onciale et de l'école de Tours. On ne peut que se réjouir d'une telle promesse. Chacun de ses travaux apporte une lumière nouvelle sur l'histoire de la transmission de la civilisation et des œuvres antiques et prouve qu'il ne faut pas séparer la paléographie, l'histoire de la philologie et la critique des textes.

Paul Lejay.

Monumenta Ecclesiae liturgica ediderunt et curauerunt F. Cabrol et H. Leclercq. Vol. I, *Relliquiae liturgicae uetustissimae*. Sectio I. Parisiis, F. Didot, MDCD-MDCDII; CCXV-276-204 pp. petit in-f°.

Le présent ouvrage sera très utile, bien qu'à première vue, il effraie un peu par une impression d'entassement. C'est un recueil des textes relatifs à l'histoire de la liturgie, extraits de tous les documents anté-nicéens, y compris les inscriptions. Les auteurs et les documents sont classés par séries géographiques et, dans chaque série, chronologiquement.

Voici d'abord des critiques. Les éditions employées ne sont pas citées. La bibliographie est surabondante. De plus, elle n'est pas claire. On ne devrait pas être obligé de chercher à leurs dates de publication le *Corpus* et les *Inscriptiones christ. urbis Romae*. Les citations de la Bible incluses dans les textes devraient toujours être accompagnées de leur référence. Cela n'est pas grave.

Quant aux avantages ils sautent aux yeux. Évidemment le livre n'est guère utilisable sans les tables que contiendra le second volume. Mais on peut déjà se rendre compte de ses services. J'en ai fait l'expérience. Dès maintenant il est très facile de se documenter sur un point particulier en le parcourant rapidement, grâce aux titres qui annoncent le contenu de chaque passage. En somme, les PP. Cabrol et Leclercq avaient dépouillé la littérature chrétienne et ils publient leurs fiches pour que tous nous en profitions. Bien des savants seraient peu disposés à imiter ce désintéressement.

Une lacune cependant doit être indiquée dans ce dépouillement si consciencieux. Les auteurs n'ont pas relevé les textes négatifs, ceux qui proscrivent un usage (comme païen, immoral, hérétique, etc.). Ainsi je n'ai pas trouvé les passages où Minucius Felix et Tertullien s'élèvent contre l'usage de déposer des couronnes auprès des défunts.

Ces extraits sont accompagnés et précédés de dissertations et de tableaux. Comparaison des usages liturgiques des juifs et des chrétiens, recueils anténicéens de formules liturgiques, sources grecques de la liturgie occidentale, sources de la dernière prière de saint Polycarpe, le *Diatessarôn* de Tatien (essai de restitution et tableaux comparatifs des péricopes), le *Diatessarôn* dans l'Église égyptienne, le *Comes* d'Origène; antiquité de certaines formules liturgiques documentées par le IV[e] livre d'Esdras, l'*Oratio Manasses*, etc.; comparaison du canon (grégorien) de la messe avec les textes anténicéens, introduction aux inscriptions de caractère liturgique (recueils, formules, etc.), *Liber psalmorum antenicaenus* : telles sont les principales questions traitées dans les Prolégomènes. A la fin du volume est annexée : *De Hippolyti canone Paschali dissertatiuncula*.

Le latin est aisé et correct; l'orthographe est moins bonne : *heic* est un archaïsme et une singularité; *quum*, *paena*, *coelum* sont bar-

bares. Le format est trop grand. Celui du *Dictionnaire d'archéologie chrétienne* était un maximum qu'on n'eût pas dû dépasser. La table des matières est mal placée; bien des gens useront du volume sans savoir qu'elle existe. Il y a enfin exagération de tableaux, de colonnes, de caractères épigraphiques. Moins de typographie eût été souvent plus clair, et certainement moins coûteux [1].

Paul Lejay.

Paul Herrmann. **Nordische Mythologie in gemeinverstaendlicher Darstellung.** Mit 18 Abbildungen im Text. In-8°, vii-634 S. Leipzig., Wilh. Engelmann, 1903.

En 1898, M. P. Herrmann a publié une « Deutsche Mythologie », dans laquelle, et c'était sa principale originalité, il laissait complètement de côté la mythologie nordique, à la différence des précédents mythologues qui avaient réuni les deux en une « Mythologie germanique ». J'ai dit alors (*Rev. crit.*, 22 mai 1899) ce que je pensais de cette distinction. M. P. H. la justifie-t-il aujourd'hui ? Je crains bien que non.

Après l'introduction obligatoire sur les sources, il divise son ouvrage en cinq parties consacrées : Ier à l'animisme, II à la transition de l'animisme au nahorisme, III au nahorisme et aux dieux, IV au culte et V aux mythes de la création et de la fin du monde. C'est donc la même division que dans sa « Deutsche Mythologie », sauf qu'il attribue cette fois, en une partie spéciale, une importance plus grande à la période de transition de l'animisme au nahorisme. A de nouveaux détails près, la matière aussi est sensiblement la même, au moins dans les trois premières parties. Et forcément; l'animisme et le nahorisme ne peuvent guère varier dans les deux grands groupes germaniques : nous les retrouverions les mêmes chez bien d'autres peuples et de race tout à fait différente. C'est à peine s'il y a là quelque chose de particulier aux allemands ou aux scandinaves : la croyance aux esprits, quelle qu'en soit l'origine, appartient, à des degrés divers, à toute l'humanité. Ces deux premières parties des deux mythologies eussent donc, à mon avis, gagné à être fondues ensemble, et même aussi la troisième. Les dieux et les mythes ont, en effet, pour la plupart, pris naissance à une époque où toute la famille germanique était encore réunie autour du même foyer. Seulement, ces dieux et ces mythes, restés en Allemagne à l'état d'ébauche, ont eu, au contraire, un merveilleux développement dans les pays scandinaves. C'est à ce moment que la distinction s'impose. Il eût fallu nous dire pourquoi d'un côté il y a arrêt de dépérissement, tandis

1. Par suite d'une inadvertance, il y a deux § VII dans l'Introduction.

que, de l'autre, c'est un épanouissement superbe. Pour mon compte, je l'explique, en très grande partie, par l'apport considérable des populations primitives de la Scandinavie au fonds importé par les conquérants germains. Quoi qu'il en soit, ce sont les raisons de cette différence qu'il serait intéressant de connaître. Je les ai vainement cherchées dans le livre de M. P. H. En somme, je n'y ai trouvé, à très peu près, que ce que nous avions déjà dans les ouvrages antérieurs — avec plus de citations tirées des sources, ce qui est un mérite réel. Il y aurait eu, cependant, beaucoup à dire encore : et sur l'origine des Ases, sur leurs luttes avec les géants d'une part et d'autre avec les Vanes, sur le mythe de Thôr, sur celui de Sigurd, etc., etc. Autant de sujets qui sont loin d'être épuisés. Évidemment, M. P. H., qui n'écrit que pour le grand public, ne pouvait donner toutes les hypothèses émises sur tel ou tel point. Reste à savoir si celles qu'il a choisies sont toujours les plus plausibles. Quelques-unes m'ont semblé pour le moins bizarres, p. ex., son explication du mythe de Skirni, p. 211. Peut-être aurions-nous aussi le droit de demander qu'il nous indiquât les plus nouvelles. Il ne l'a point toujours fait : dans la quatrième partie, qui traite du culte, aucune allusion au curieux ouvrage de Fr. Kauffmann sur Baldr (Strasbourg, Trübner, 1902) ; rien, non plus, dans la cinquième, ne laisse soupçonner l'existence du livre d'Axel Obrik sur le Ragnarok (Copenhague, 1902). Ce sont d'inexcusables oublis. Sans doute, c'est aussi parce qu'il ne veut que faire œuvre de vulgarisation, qu'il ne cite personne. Cela aurait évidemment un aspect scientifique trop rébarbatif. Je trouve ce procédé injuste et vraiment trop facile. En réalité, qu'y a-t-il de personnel dans tout cela ? Tout ou rien ? Mettons que la vérité soit entre les deux. Mais, combien de lecteurs feront la part de ce qui revient à M. P. Hermann ? Et c'est regrettable pour lui : car je suis convaincu que nombre des idées les plus intéressantes de son livre, et il y en a beaucoup, lui appartiennent.

Léon Pineau.

Edward Moore, **Studies in Dante; third series : Miscellaneous Essays.** — Oxford, Clarendon Press, 1903 ; in-8°, xvi, 388 pages et une carte en couleurs.

Cette troisième série d'études dantesques continue dignement les volumes précédemment parus. Deux des chapitres qui la composent avaient d'abord vu le jour dans la *Quarterly Review*, l'un sur l'Astronomie de Dante, l'autre sur la date de la vision de la Divine Comédie ; tous deux ont été retouchés et complétés. Ils sont rendus d'une consultation plus aisée par des sommaires détaillés ; la même observation s'applique à l'étude, jusqu'à ce jour inédite, sur la Géographie de Dante. En ces questions arides, M. Moore possède une sûreté et une

étendue de connaissances, grâce auxquelles il peut embrasser et systématiser tous les renseignements qui se rattachent à ces difficiles problèmes; ces essais sont aussi remarquables par la façon dont le sujet y est traité dans son ensemble que par le commentaire qui y est donné de tous les passages de Dante se rapportant à la discussion. En ce qui concerne la date de la vision, M. M. tient pour assuré que l'année 1,300 doit être maintenue, bien que l'année 1301 ait récemment trouvé des défenseurs adroits et convaincus en Italie.

Après ces trois études, qui ne remplissent pas moins de 177 pages, M. M. en consacre plus de cent au commentaire des chants XXVIII-XXXIII du Purgatoire; il examine successivement la vision apocalyptique relative à l'histoire de l'Église, les reproches de Béatrice à Dante, et la prophétie du DXV (*Purg.*, XXXIII, 37-45), c'est-à-dire, selon l'auteur, l'annonce de la prochaine délivrance de l'Église par l'empereur Henri VII. Chemin faisant, M. M. élucide bien des points de détail, et, en ce qui concerne la « Matelda » du Paradis terrestre, il se prononce en faveur de la comtesse Mathilde. On sait déjà, par ses publications antérieures, que M. M. appartient à cette école de critiques qui, par réaction contre le scepticisme et contre les hardiesses excessives qui furent naguère en honneur, mettent toute leur science et leur autorité au service des interprétations anciennes et vraisemblables, dédaigneusement repoussées par une critique trop aventureuse; personne n'a rendu plus de services que lui à cette œuvre de reconstruction. Ce caractère conservateur de son exégèse, fort sensible dans l'étude consacrée aux derniers chants du Purgatoire, éclate encore mieux dans l'essai intitulé « l'authenticité de la lettre à Can Grande » (p. 284-369). M. M., dans la seconde série de ses études dantesques, avait déjà soutenu l'authenticité de la *Quaestio de aqua et terra*, entreprise ardue — et hardie —, qui ne paraît pas lui avoir suscité, jusqu'à ce jour, beaucoup de partisans. Le problème relatif à la lettre de Dante à Can Grande trouve les esprits beaucoup plus divisés; les arguments produits pour et contre l'authenticité ne sont pas de nature à forcer la conviction; et l'adhésion ou la résistance est, sur ce chapitre, question de tempérament plus que de science. La défense présentée par M. M., très adroite, très claire, très modérée, ne me paraît pas apporter d'éléments nouveaux dans la discussion. Il faut attendre ce qu'en diront les adversaires de l'authenticité; mais on peut craindre qu'ils n'apportent pas non plus d'arguments décisifs! Au fait, s'il existait des arguments décisifs, on les aurait sans doute produits déjà; à moins de quelque découverte inattendue, on peut donc considérer la question comme insoluble. Ceci ne veut d'ailleurs nullement dire qu'un exposé clair et qu'une discussion solide, comme M. M. nous en donne ici des modèles, puissent être considérés comme inutiles.

Henri Hauvette.

Mélanges de littérature et d'histoire, par A. Gazier, in-18 jésus de 354 pp.; Arm. Colin, 1904, 3 fr. 50.

M. Gazier, les lecteurs de cette *Revue* le savent, est ce qu'on appelle aujourd'hui un critique d'une érudition fortement documentée. Dès sa thèse de doctorat (*Les dernières années du cardinal de Retz*, Thorin, 1875), il laissait entrevoir derrière lui les six gros volumes des Mémoires de Godefr. Hermant, inédits, mais consultés par Sainte-Beuve, et les soixante volumes du recueil que Mlle de Téméricourt fit des papiers sauvés par elle avant la ruine de Port-Royal. Longtemps après, quand il adressait à la *Revue Bleue* sa réfutation de Taine historien, recueillie dans les présents *Mélanges* (*L'anarchie spontanée en 1789*), il s'appuyait sur les 400 volumes et les 15 ou 20,000 lettres du fonds Grégoire.

Quel usage il fait de ces documents divers, ce livre nous l'apprend. Je négligerai à dessein les études où les documents n'occuperont pas la principale place, même cette très curieuse étude mystique et réaliste, *Une femme anachorète au* XVIIe *siècle, Jeanne de Caylus, la solitaire des Rochers* (*1645-1700*), car, si le fond de cette étonnante aventure est solidement certain, l'identification de la solitaire des Rochers à Jeanne de Caylus reste à l'état de conjecture plausible.

Parmi les autres études, plusieurs ne sont visiblement destinées qu'à encadrer des documents. Je citerai : *La vie de Pascal par Mme Périer, sa sœur, Étude critique d'un ancien manuscrit*. Dans les papiers de Port-Royal, l'auteur a découvert un cahier de 22 p. in-4° intitulé : *La vie de M. Paschal*, sans autre indication et sans nom d'auteur; il en fixe approximativement la date à 1684, et il s'en sert pour apporter des rectifications importantes quelquefois au texte consacré (Voir, par exemple, p. 73. Le texte complet a été publié dans la *Revue d'histoire littéraire*, 5e ann., n° 4). — *Bossuet et les jansénistes*, d'après les journaux manuscrits de Port-Royal pour l'année 1679, « journaux précieux, que Sainte-Beuve n'a pu consulter à loisir, car il en a tiré bien peu de chose ». Après s'être prononcé contre les Propositions, Bossuet s'était réconcilié avec les jansénistes au lendemain de la paix de l'Église, si bien que le roi, ou plutôt le P. de la Chaise, refusa l'évêché de Beauvais au dauphin qui le demandait pour son précepteur, parce que son précepteur ne paraissait pas suffisamment hostile au jansénisme. — *Rollin défenseur de l'Université contre les Jésuites; fragment d'un mémoire inédit*. Ce mémoire, trouvé dans les papiers de Crévier, écrit par Rollin et Besoigne, historien de l'Université, fut composé en 1739, quand l'Université de Paris révoqua son refus, formulé en 1718, de recevoir la bulle *Unigenitus*. Est-il si « actuel » que M. Gazier le croit? Je ne sais. — *L'abbé de Prades, Voltaire et Frédéric II*: deux lettres du marquis d'Argens et une,

longue et curieuse, de Voltaire à l'abbé de Prades, d'après une copie du temps insérée dans un recueil de pièces du XVIII[e] siècle.

Quelquefois, les jugements qui encadrent les documents ne semblent pas justifiés par les documents eux-mêmes. Par exemple, l'objet de l'étude sur *Fénelon à Cambrai* est moins d'apprécier le livre de M. Eman. de Broglie que de présenter au public dix lettres inédites de Fénelon, écrites de 1700 à 1709, la plupart adressées à Chamillart, et conservées dans les archives du Ministère de la guerre. M. Gazier, qui aime trop Bossuet pour aimer Fénelon, ne peut se retenir d'attaquer à fond celui-ci, sa bonne foi, sa sensibilité même (p. 151-153), sans apporter de ses accusations des preuves suffisantes, à mon sens. Il appelle de ses vœux (p. 153) un livre qui détruira la légende du Fénelon angélique. Mais il y a longtemps que cette légende s'est dissipée. Fénelon est un homme « on ne peut plus ému des choses de la terre », soit : il ne nous en intéresse que davantage, et nous sourions de ses faiblesses très humaines, sans éprouver le besoin d'en former un « dossier ».

Quelquefois aussi des faits nouveaux ou déjà connus on tire des conclusions trop larges. Dans l'étude intitulée : *Racine et Port-Royal; souvenirs du deuxième centenaire de Racine*, on lit des affirmations un peu bien absolues comme celles-ci : « Racine serait incompréhensible si l'on ne se disait *toujours*, en étudiant sa vie et ses œuvres, qu'il a été élève à Port-Royal... (pp. 95-96) ». *Iphigénie* est « une œuvre exquise, *toute imprégnée de christianisme* (p. 120) »... *Esther* et *Athalie* sont deux plaidoyers en faveur de Port-Royal ; les allusions discrètes y abondent, et, *quand on est prévenu*, elles sautent aux yeux.... L'insuccès d'*Athalie* eut pour cause *unique* des scrupules suggérés par les Jésuites, car M[me] de Maintenon continua jusqu'en 1715 à faire jouer sur le théâtre de Saint-Cyr des tragédies sacrées. Racine seul était tenu à l'écart et cela parce qu'il était suspect de jansénisme » (p. 122-123). Toutes ces affirmations ont un fond de vérité que gâte une forme trop absolue. Mais le moyen de résister à un entraînement naturel? L'Appendice donne entre autres pièces une lettre de Racine jeune, adressée à Robert d'Andilly, 26 janvier 1659, et dont l'authenticité aurait peut-être besoin d'être démontrée, bien qu'elle soit insérée dans le recueil d'Hermant. L'article entier crie la sympathie généreuse que M. Gazier apporte dans l'évocation de ces souvenirs. Comment s'étonner, dès lors, si, plus encore que Sainte-Beuve, janséniste d'occasion, il est tenté de tout ramener à son cher Port-Royal ?

Port-Royal n'est pas directement en jeu dans cette humiliante aventure, *Massillon consécrateur de Dubois*, et c'est par un pur amour de la vérité que M. Gazier entreprend de disculper Massillon. Il ne m'a convaincu qu'à moitié. Sans doute, en 1719, Dubois s'était mis en tête de pacifier l'Église de France, nous le savons par le jour-

nal de l'abbé Dorsanne, par celui du président Hénault, par l'histoire manuscrite de l'abbé Couet, grand vicaire du cardinal de Noailles (copie manuscrite de 1757). Pour réaliser cette pacification, qui dépendait du seul Dubois, Massillon aurait sacrifié délibérément sa propre renommée, jusqu'alors sans tache. Cruel fut son embarras, nous dit-on, mais il n'hésita pas longtemps. Où est la trace historique de cet embarras et de cette résolution? Le fait initial est certain ; le reste n'est qu'une conjecture, admissible ou discutable comme toutes les conjectures. Il est possible que Massillon ait obéi à ce mobile généreux; il n'est pas sûr que d'autres considérations moins nobles n'aient pas eu leur part dans ce qui reste, malgré tout, un acte de faiblesse. Et je crains qu'il ne soit imprudent de déclarer tout d'abord que toutes les autres excuses invoquées en faveur de Massillon « ne valent rien », car, si cette excuse nouvelle n'est pas pleinement reçue, voilà Massillon mal en point.

Ce qui fait l'originalité de la critique telle que l'entend M. Gazier, ce qui aussi la rend çà et là vulnérable, c'est qu'elle est faite d'un curieux mélange d'érudition et de passion. Lui seul, je le crois bien, pouvait écrire cette très curieuse, très personnelle et très discutable étude, *Pavillon, Molière et Conti; essai sur l'histoire littéraire de « Tartufe »*, car lui seul pouvait parler de Molière et de *Tartufe*, du théâtre en général, avec cette admiration pour ainsi dire défiante. Lui accorderons-nous sa conclusion : « Ainsi se trouvent éclaircis les points obscurs de l'histoire de *Tartufe*, et le caractère de Molière apparaît dans son unité » ? Un jour plus complet, sans doute, est jeté sur les affronts que, dès 1655 et 1657, certains dévots de marque firent subir à Molière; mais on savait de longue date que rien n'était commun entre les dévots et cet esprit libre, entre cet homme de théâtre et les ennemis naturels du théâtre. Mais que *Tartufe*, dont la portée est si haute et la vérité si humaine, n'ait été qu'une vengeance personnelle, cela n'est pas plus prouvé aujourd'hui qu'hier. Il faut bien, dit-on, que cela soit, puisqu'il n'y avait pas alors d'hypocrites à la Cour. Il y en avait, virtuellement; mais l'hypocrisie n'y était qu'en puissance, parce que personne n'avait encore intérêt à être hypocrite. Et rien ne dit qu'il n'y en eût pas dans le milieu bourgeois, où Molière a pu les observer. Or, c'est dans un milieu bourgeois que Tartufe évolue. Quant à l'unité du caractère de Molière, il est clair qu'elle est ici parfaite; mais justement elle est trop simple, et l'âme de Molière, tenu à de certains ménagements, ne peut pas l'être à ce point. Molière hors de lui, Molière *haineux*, Molière frappant à faux parce qu'il est aveuglé par la rage (p. 15-17), ce n'est plus Molière. Jusqu'où cette rage aurait-elle emporté cet improvisateur de ballets royaux? C'est Conti lui-même qu'il aurait mis sur la scène sous les traits de Don Juan : « Conti était un peu bossu, mais que de ressemblances d'ailleurs! Elvire fait songer à M[me] de Calvimont.... C'était

grave, car il s'agissait d'un prince du sang royal » (p. 19). Si grave, qu'il nous est difficile d'en croire M. Gazier, car il allègue en vain que Molière était coutumier du fait ; le grand veneur raillé dans les *Fâcheux* n'est pas si cruellement atteint ; quant aux hommes de lettres, ils ne comptent pas.

Voilà bien des chicanes ; mais on ne discute d'aussi près que ce qui mérite la discussion, et ce livre impose l'estime, s'il n'entraîne pas toujours la persuasion. Qu'on y lise les pages intitulées *Pascal et Mlle de Roannez*, alors même qu'on ne se placerait pas entièrement au point de vue où se place l'auteur, on lui accordera, sans doute, qu'on y trouve « pour la première fois, un récit fidèle et complet de ces événements ». Le « roman » de Pascal ne survivra pas à cet exposé critique, appuyé sur les mémoires inédits d'Hermant, les recueils manuscrits de Mlle de Téméricourt et sur un nécrologe manuscrit de Port-Royal. C'est un très utile appendice au *Port-Royal* de Sainte-Beuve.

En somme, si l'interprétation des faits nous divise, les faits, dans ce livre, sont très sûrs et quelques-uns sont assez nouveaux. L'auteur ne les fausse pas, même pour défendre une thèse ; de sorte que, même la thèse écartée, les faits subsistent, matériaux utiles de travaux différents. Quant aux inexactitudes, je n'en vois qu'une, en tout, à signaler. On lit, p. 6 : « La pièce de Scarron intitulée les *Hypocrites*, date de 1655, et elle met sur la scène des coquins espagnols ». M. Gazier sait aussi bien que moi que la « pièce » de Scarron est une nouvelle Ce n'est qu'une distraction.

Félix Hémon.

Otto Driesen. **Der Ursprung des Harlekin.** Ein kulturgeschichtliches Problem. Mit 17 Abbildungen im Text. Berlin, Duncker, 1904, in-8°, pp. x, 286. Mk. 5.

C'est moins un chapitre d'histoire littéraire qu'un chapitre d'histoire des mœurs, de *Kulturgeschichte*, que M. Driesen a écrit, mais de ses conclusions l'histoire littéraire profitera. On était d'accord pour reconnaître dans Arlequin un type de la comédie italienne, mais d'où venait-il ? M. D., convaincu que ses origines ne sont pas en Italie, les a cherchées en France, et dans le personnage de la *commedia dell' arte* il a découvert une figure française de nom, de masque, de costume, d'allures et de caractère. Elle a été fournie par les Herlequins, ces diables aériens qui sous le nom de « maisnie Herlequin » ou Hellequin sont notre *wildes Heer*. Le premier témoignage qu'on ait d'eux remonte à 1095 ; c'est celui d'Orderic Vital. L'auteur suit leur trace dans la littérature, leur intervention sous forme de personnage comique dans le *Jeu de la feuillée* d'Adam de le Hale, l'emprunt fait

à leur masque barbu et grimaçant dans la mise en scène du théâtre du moyen âge pour désigner l'entrée de l'enfer (manteau, chape de Herlequin), tradition qui s'est perpétuée jusque dans la technique de la scène moderne sous le nom de manteau d'Arlequin. Les *diableries* du moyen âge, ces courses dans la ville et la campagne des acteurs chargés du rôle des démons, puis les défilés carnavalesques du *charivari* dégagent peu à peu le personnage du démon traditionnel, l'isolent du groupe collectif qu'étaient à l'origine les Herlequins, pour en faire un masque comique, une figure des fêtes populaires, bruyante, mobile et volontiers obscène. C'est de ce type dont s'emparent à la fin du XVI[e] siècle les comédiens italiens, les *zanni*. Le bouffon bergamasque, avant tout bateleur et danseur, presque autant acteur de la rue que du théâtre, trouva un élément de succès naturel à s'incarner dans cette figure populaire du herlequin français, sans qu'il soit possible de fixer à quelle date cette incarnation a eu lieu; il est d'ailleurs vraisemblable qu'elle se fit progressivement. M. D. est disposé à en placer l'apparition entre 1571 et 1580, dans la troupe de Ganassa. Quant à la transformation phonétique du nom, il a commencé par établir qu'elle est dûe à la prononciation particulière à Paris.

La démonstration très bien enchaînée de M. D. est séduisante et il a eu raison d'orienter ses recherches dans le sens qu'avaient indiqué Génin et Gaston Paris. Ses déductions appuyées sur d'abondants témoignages très peu connus et quelques-uns inédits — ils sont reproduits dans l'appendice — me paraissent irréprochables pour tout ce qui a trait à l'évolution des Herlequins. Mais sur l'intervention de la comédie italienne dans la tradition française, sur le moment justement intéressant où se produit cet emprunt par l'étranger d'une figure nationale, les documents sont pauvres, et peut-être faudrait-il attendre une plus ample information avant de trancher le problème ; je crois néanmoins qu'elle ne contredira pas les conclusions de M. Driesen [1].

L. Roustan.

Gaston Maugras. **Les demoiselles de Verrières.** Avec deux portraits. Nouvelle édition. Paris, Plon, 1904, p. 286, in-16. Fr. 3,50.

Dans ses études sur la société du XVIII[e] siècle M. Maugras devait une petite place aux courtisanes ; il a choisi pour les représenter la maîtresse du maréchal de Saxe, l'arrière grand'mère de Georges Sand.

1. Le témoignage de Lebret invoqué p. 139 ne s'appuie sur rien de précis; en tout cas M. D. en force le sens (Ne faudrait-il pas interpréter *barbostales* par une forme languedocienne *barbo estalo* ?). Pour les dessins de Callot reproduits dans le texte, p. 221, « figurant des danseurs italiens vers 1600 », il faut en avancer la date, parce que Callot n'est né qu'en 1594 et parce que les costumes des personnages du second plan ne sont pas ceux de 1600. Les abondantes traductions de poèmes français sont heureuses et offrent à peine quelques légers contre-sens.

Marie Rinteau, née vers 1728, était l'aînée des deux sœurs qui prirent le nom de Verrières. Elle avait commencé par entrer en 1745 dans la troupe de comédiens que le maréchal traînait avec lui dans ses campagnes. Elle resta à Paris sa maîtresse jusque vers 1749, puis devint celle du duc de Bouillon, du fermier général d'Épinay qu'elle ruina, du poète Colardeau, celui que Diderot appelait « un tiercelet d'épervier » et pour le talent duquel M. M. est bien indulgent ; je passe les caprices fugitifs pour Marmontel et La Harpe. Des dernières années nous ne savons presque rien, sauf le retour classique à la dévotion. Quant à la sœur cadette, Geneviève, elle eut pour amant Dupin de Francœuil qui devait plus tard épouser sa nièce, Aurore de Saxe ; on l'appelait, nous dit son historien, *la Belle et la Bête* et elle a tenu dans l'association l'emploi des utilités au théâtre ; aussi n'a-t-elle dans le livre de M. M. qu'un rôle effacé. L'aînée d'ailleurs est loin d'occuper le premier plan, et c'est souvent moins d'elle qu'il s'agit que de ses enfants, Aurore de Saxe et le chevalier de Beaumont, ou des étranges ménages des d'Épinay et des Bouillon. L'hospitalière maison des Verrières est un cadre commode pour nous montrer quelques *dii minores* des lettres du XVIIIe siècle. L'auteur voudrait bien nous donner ces salons de courtisanes pour un milieu fin, spirituel, à propos duquel il évoque les comparaisons obligatoires avec l'antiquité grecque, mais dans toute sa biographie nous n'avons pas trouvé trace de l'esprit des Verrières, et si elles en eurent, ce ne fut que celui des affaires. Ce monde de la galanterie, tel qu'il nous apparaît dans son livre, ne joue qu'un rôle bien secondaire, nul en politique, insignifiant en littérature ; il est borné au plaisir et s'enferme dans une société d'étourdis et de viveurs. Il est juste de ne pas s'en exagérer l'importance, quelque utilité qu'il y ait à le connaître et si piquante qu'en soit la révélation. Il faut savoir gré surtout à M. M. de n'avoir pas trop appuyé sur ce genre d'intérêt que le sujet lui présentait [1].

L. R.

L. Bonneville de Marsangy. **Madame de Beaumarchais**. Paris, Calmann-Lévy, s. d. [1904], IV-428 p. in-8°.

C'est de la troisième femme de Beaumarchais, Marie-Thérèse Willermaula, qu'il est ici question. Son mariage date de 1786 (Beaumarchais avait alors cinquante-quatre ans) mais leur liaison durait déjà depuis près de dix ans. Ce fut une femme aimable, intelligente, « sensible », et douée d'un joli talent épistolaire. On la connaissait déjà

1. P. 30, Maurice de Saxe était né non le *19*, mais le 28 octobre 1696 ; p. 73, Saint-Cyr date plutôt de 1686 que de 1684 ; p. 107, M. M. écrit *La Poupelinière*, l'autre forme La Popelinière est plus fréquente.

par des travaux antérieurs, et ce que M. de M. nous dit d'elle et de sa vie avant son veuvage, il l'emprunte presque entièrement à Gudin de la Brenellerie, à MM. de Loménie, Lintilhac et Maurice Tourneux. Toutefois, il a eu l'heureuse pensée de demander aux Archives nationales le dossier de police de Beaumarchais, et on lui a communiqué. quelques pièces intéressantes, qu'il faut lui savoir gré de nous donner Au demeurant, c'est surtout la veuve de Beaumarchais que son ouvrage nous fait connaître, d'après un grand nombre de lettres, utilisées déjà en partie par M. de Loménie, et que Madame de Beaumarchais adressait à une amie de Nancy, Madame Dujard. Ces lettres ne contiennent bien souvent, M. de M. l'avoue, que « de simples épanchements intimes », et si l'auteur les reproduit presque toutes, c'est, nous dit-il, à cause de sa « prédilection marquée pour les femmes qui n'ont pas d'histoire ». Je ne sais trop si le public partagera cette prédilection. Madame de Beaumarchais semble avoir été une amie fidèle, une bonne épouse, une excellente mère, et une « mère grand » fort tendre et prodigue de bons conseils. Mais tout cela gagnerait certainement à être dit et montré plus brièvement. Il y avait là peut-être la matière de deux cents pages in-12, tout au plus. L'auteur a voulu faire un gros volume. On le peut toujonrs avec des citations, des commentaires, et, pour trancher le mot, du remplissage. Ainsi, Madame de Beaumarchais est enfermée avec ses enfants, pendant la Terreur, à l'ancien couvent des Bénédictins anglais ; de ce séjour, on ne sait rien, sinon les dates d'entrée et de sortie relevées par M. de M. sur les registres d'écrou. Mais « cette lacune est facile à combler » : il se trouve que la comtesse de Béarn, fille de Madame de Tourzel, a été enfermée aux Bénédictins ; comme « les impressions des personnes partageant la même prison sont à peu près uniformes », il n'y a qu'à reproduire plusieurs pages des *Souvenirs* de Madame de Béarn (p. 73 et suiv.). Si la fille de Beaumarchais obtient un jour, pour des affaires d'intérêt, un entretien de quelques minutes avec l'Empereur, M. de M. en prend texte pour écrire un chapitre de vingt pages intitulé *La famille de Beaumarchais et Napoléon*. Une autre fois, Madame de Beaumarchais raconte à son amie de Nancy l'entrée de l'impératrice Marie-Louise à Paris. Cela nous vaut quinze autres pages, où de longs extraits empruntés à l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* de Thiers servent à étoffer le récit (pp. 322, 328, 345). Ailleurs, c'est un passage de Jules Simon sur « nos aïeules » (p. 40), ou une note prise dans Larousse (p. 327) ; plus souvent encore, des paraphrases ajoutées aux lettres de Madame de Beaumarchais, et ponctuées de nombreuses exclamations (p. 151-152, 301 [1], 321, etc.). Assurément tout dans ce

1. « Le canon des Invalides, horloge gigantesque (*sic*), sonne régulièrement la victoire : Iéna ! Auerstaedt ! Eylau ! Friedland ! A chacun de ces coups terribles, que de mères, d'épouses, de filles, de sœurs tressaillent et pleurent ! Faut-il apprêter et revêtir les habits de deuil ? ».

volume n'est pas sans intérêt : il y a, dans les lettres de 1814 et de 1815, de très curieux détails sur l'entrée des alliés, sur les sentiments de la bourgeoisie parisienne lors de la première Restauration et des Cent-jours, mais tout cela n'aurait pu que gagner à être résumé, resserré, raccourci. Il y a trop de fatras, trop de commentaires inutiles où plus d'une erreur s'est glissée par surcroît [1].

R. GUYOT.

Les Anglais dans l'Inde, Warren Hastings (*1772-1785*), par Achille BIOVÈS. Paris, Fontemoing, 1904. In-8°, 372 p. 4 francs.

Cet ouvrage, très consciencieux, très fouillé, plein de détails curieux, écrit en fort bon style, non sans agrément et sans vivacité, se lit d'un bout à l'autre avec grand intérêt. L'auteur l'a divisé en dix-huit chapitres. Il retrace d'abord la situation de l'Inde et de la Compagnie anglaise en 1772. Puis il expose les débuts d'Hastings et le montre gravissant tous les degrés de la hiérarchie, devenant président du Conseil de Calcutta, et ensuite gouverneur général de l'Inde, et conservant cette fonction jusqu'au moment où l'India Bill place la Compagnie sous la tutelle du ministère. Il met en relief les talents qu'Hastings déploya durant treize années, tirant l'Inde de l'anarchie et l'organisant, créant toute une administration, transformant les commis en fonctionnaires publics, mêlant la politique au commerce, trouvant des ressources dans un pays presque ruiné, levant des armées, refoulant la coalition des puissances indigènes, luttant contre Haïder-Ali et les Français, luttant contre la majorité de son Conseil, contre le « triumvirat » qui fit échouer les meilleurs de ses plans, frayant les chemins qui ont conduit l'Angleterre à la possession de cet immense territoire. Dans les dernières pages, les plus attachantes peut-être, M. B. raconte les poursuites intentées contre Hastings et le fameux et interminable procès.

L'ouvrage rendra de grands services. Nous n'avons en France sur ce sujet que la traduction du célèbre *Essai* de Macaulay, le livre de Barchou de Penhoën composé d'après l'*History of British India* de James Mill et les pages, excellentes d'ailleurs, de M. Rambaud dans

---

1. Il n'y a pas de *gouvernement révolutionnaire* en septembre 1792 (p. 53) ; l'inscription sur la liste des émigrés entraîne le *séquestre* des biens, non la *confiscation* (p. 57) ; M. de M. parle d'un ministre des *affaires extérieures* et d'un *préfet de police* en l'an VI (p. 108), et il affirme que le traité de Chaumont « constituait la Sainte Alliance » (p. 375). Il faut écrire : Sartine, Barère, Dubarran, Voulland, Monmayou, Pémartin, Courtois, Vivant-Denon, etc., et non : Sartine*s* (p. 19), Ba*r*rère (p. 58). Dubarra*u* (p. 69), Voulla*u*d, Mon*t*may*a*u (p. 81), P*u*ïmartin, Courtin (p. 93), Viv*aux*-Denon (p. 326).

l'*Histoire Générale*. En revanche, les travaux anglais abondent : d'un côté, Macaulay et Mill, évidemment partiaux et trop influencés par les discours des grands orateurs du Parlement contre Hastings ; de l'autre côté, Gleig, Malleson, Trotter, Stephen, Strachey, Lawson, Lyall. M. B. a gardé une juste mesure entre les deux partis. Il est resté équitable. Il ne fait pas d'Hastings un Verrès anglais et ne compare pas, comme on lit dans Henri Martin, la mentalité du proconsul à celle d'un chef de chauffeurs ; mais il ne dit pas, ainsi que Malleson, que jamais plus noble fils d'Angleterre ne dévoua à sa patrie une vie plus pure.

Hastings est, sur nombre de points, absous par son nouveau biographe. Il n'a pas été étranger à la mort de Nandkoumar : la situation désespérée où il se trouvait, la fourberie, l'indignité de Nandkoumar, l'excusent d'avoir usé des mêmes moyens que ses ennemis. Il reçut des présents des princes hindous : Dupleix en reçut aussi. Il désobéit aux directeurs de la Compagnie : les directeurs étaient si ignorants, si nuls, qu'il fallait bien agir contre leurs instructions. Toutefois, la guerre des Rohillas, si utile qu'elle fût, était une guerre injuste et qui fut accompagnée d'excès ; la spoliation des bégums d'Aoudh mérite le blâme le plus rigoureux ; et Hastings eut tort de favoriser les tripotages de ses amis.

Au demeurant, c'était un homme d'État, et M. B. le qualifie même de grand homme. Hastings joignit à l'habileté une fermeté, une énergie superbe. Quel beau courage, quel admirable sang-froid il montra en 1781 à Bénarès ! S'il se servit sans nul scrupule de tous les expédients, s'il effraya les uns et s'il acheta l'assistance des autres, il triompha de ses adversaires et il posa les fondements de l'Empire anglais dans les Indes. Les Communes le poursuivirent, et le procès qu'elles firent à Hastings après le procès qu'elles n'avaient qu'ébauché contre Clive, marquait l'intention du peuple britannique d'en finir avec les horreurs qui déshonoraient la conquête. Mais les Lords eurent raison d'acquitter Hastings, et les Anglais l'innocentent aujourd'hui parce qu'ils veulent, comme dit très bien l'auteur, jouir sans remords des avantages qu'ils lui doivent.

Ajoutons que, chemin faisant, et tout en étudiant la vie de Hastings, M. Biovès compare les Compagnies anglaise et française. L'intelligence, l'esprit d'union, la largeur des vues ont manqué à toutes deux, et Hastings aurait eu le sort de Dupleix s'il n'avait résisté presque par la force à ceux qui voulaient jouer contre lui le rôle de Godeheu. Mais les circonstances étaient différentes : Hastings avait, somme toute, moins d'obstacles à combattre que Dupleix, car les Anglais s'étaient débarrassés de leurs concurrents durant la guerre de Sept ans, et leur puissance était solidement établie lorsque les Français vinrent les combattre pendant la guerre d'Amérique.

On accueillera cette œuvre de début avec la plus vive sympathie et

en souhaitant que le jeune auteur continue à marcher avec la même vaillance et le même succès dans la voie où il vient d'entrer.

A. C.

A. Hägerström. **Kants Ethik im Verhältnis zu seinen erkenntnistheoretischen Grundgedanken systematisch dargestellt;** Upsala, Almqvist et Wiksell; Leipzig, Harrassowitz 1902. 1 vol. xxxi et 830 pp.

M. Hägerström s'est donné pour tâche d'exposer l'éthique de Kant sous sa forme définitive, telle qu'elle est contenue dans les ouvrages appartenant à la période critique, spécialement à partir de 1785 (*Fondements de la métaphysique des mœurs*). Il ne se propose donc pas de faire assister à la genèse des idées morales de Kant, mais bien de décrire sous forme de système ses théories définitives. Son point de vue est celui de la plus stricte objectivité. S'il n'admet pas qu'on puisse procéder en philosophie suivant la méthode des sciences naturelles ni reconstituer la doctrine d'un auteur en se bornant à rapprocher mécaniquement les unes des autres une collection de citations glanées à travers son œuvre, et s'il reconnaît que, sans tomber dans l'erreur des « constructions » à la Hegel, il est nécessaire de « repenser » par soi-même cette doctrine pour la présenter sous son vrai jour, il se refuse en revanche très nettement à *juger* l'œuvre de Kant, à faire intervenir, pour apprécier ses théories, des considérations étrangères à son système même. Il n'a qu'un but : faire apparaître la logique interne de la doctrine kantienne et la défendre, à l'occasion, contre des critiques qui, en vertu d'un parti-pris subjectif, parviennent à des interprétations de nature à détruire l'harmonie du système et « nous décrivent la philosophie de Kant comme si elle avait son origine non pas dans *un* grand penseur, mais dans *beaucoup* — de petits ». — On suivra avec intérêt M. H. soit dans l'exposé clair et abondant de sa construction de l'éthique kantienne soit dans sa discussion avec les autres interprètes de Kant, en particulier Cohen ou K. Fischer. Et on lui saura gré en particulier de la conscience avec laquelle il met le lecteur en présence de la masse énorme des faits à expliquer, et lui permet ainsi de se faire un jugement personnel et indépendant. A titre de commentaire des œuvres morales de Kant, en particulier, cet ouvrage considérable est d'une utilité et d'un intérêt évidents.

H. Lichtenberger.

I « **Settlements** » *europei e i privilegi degli stranieri nell' Estremo Oriente*, del Prof. Enrico Catellani (Atti del Reale Istituto Veneto de scienze, lettere ed arti; 1902-1903).

Le Prof. Catellani a rassemblé un grand nombre de textes relatifs à la condition juridique des étrangers et de leurs établissements dans les États indépendants de l'Extrême-Orient. L'abondance des textes, l'analyse minutieuse, une méthode de composition non pas superficielle, mais un peu extérieure, amènent des répétitions et causent quelque fatigue à la lecture. Il faut bien dire aussi que les droits personnels des étrangers, leurs prérogatives municipales, créés au fur et à mesure des traités, des conventions spéciales, modifiés, étendus en profitant des évènements, forment un sujet très complexe; les catégories usuelles du droit européen s'y appliquent mal.

C'est le mérite de l'auteur de s'être affranchi des formules préconçues, d'avoir observé les faits; il a tâché de dégager ce droit contractuel et coutumier qui se fait au jour le jour, bien différent du droit systématique de notre civilisation centralisée, il y a souvent réussi. Il y a réussi inégalement toutefois; tels chapitres historiques, 15 de la partie II par exemple, abondent en rapprochements instructifs avec les établissements analogues des Gênois, des Vénitiens, de la Hanse dans une époque antérieure; tels autres passages, dans les chapitres du début surtout, abusent un peu du raisonnement a priori et traitent sur le même pied l'*État* chinois et l'*État* italien ou anglais; il y a là, un peu d'observation sur place le révèle, une sorte de jeu de mots dont les conséquences peuvent être désastreuses en pratique.

Cette étude soulève encore d'autres questions intéressantes, situation des territoires loués à des puissances étrangères, situation du quartier étranger créé à Péking par le protocole de 1901, conception diverse des établissements étrangers des ports, que l'on tient soit pour des établissements cédés à des étrangers individuels, soit pour des concessions territoriales, au moins municipales. Sur plus d'un point je ne saurais adopter les vues de l'auteur; je déplore que le manque de place m'interdise de le suivre dans ses discussions.

Maurice Courant.

— Le dernier volume des *Harvard studies in Classical philology* (volume XIV, 1903; Leipzig, O. Harrassowitz, VI-175 pp. et 94 phototypies; Prix : 6 Mk. 50) est consacré à la mémoire du professeur J. B. Greenough, un des meilleurs latinistes américains, mort à Cambridge (Mass.) en octobre 1901. Après une notice biographique et un portrait, on trouve les trois études suivantes : W. Warde Fowler, *Observations on the fourth eglogue of Virgil :* après discussion des hypothèses de

M. Ramsay et de M. S. Reinach, et aussi de quelques jugements de M. Cartault, M. F., auteur d'un excellent livre sur les fêtes romaines, rapproche le v. 63 d'un texte du Servius de Daniel : *Nobilibus pueris editis, in atrio domus iunoni lectus, Herculi mensa ponebatur;* l'enfant est un enfant réel, probablement celui que l'on attendait en 40 de Scribonia et qui fut la célèbre Julie. — K. E. Weston, *The illustrated Terence manuscripts* : étude des miniatures des mss. *C*, *P*, *F* et *O* (*Dunelmensis* d'Oxford); éléments et histoires de ces miniatures; gestes reproduits; les planches en phototypie présentent les miniatures du *Phormion;* on peut y voir qu'il y a une tradition manuscrite qui s'établit pour ces représentations d'après les mêmes règles que pour le texte, point encore peu élucidé et que M. W. ne touche pour ainsi dire pas. — J. C. Watson, *The relation of the scene-headings to the miniatures in manuscripts of Terence;* au contraire, dans ce mémoire, les questions critiques ont la première place; le lien entre les en-tête et les miniatures paraît étroit à M. W., les mss. de la famille γ représentent l'archétype de l'artiste; le texte a été transmis en même temps que les miniatures; le rôle des mss. de la famille δ, tel que l'imaginent MM. Leo et Schlee, est sans fondement. Ces assertions reposent sur une étude très minutieuse et précise et elles sont conformes à ce qu'un simple examen des données générales du problème faisait prévoir. — P. L.

— Parmi *The decennial Publications* de l'université de Chicago, a paru : George Lincoln, Hendrickson, *The commentariolum petitionis attributed to Quintus Cicero* (printed from Volume VI; Chicago, The university of Chicago press, 1903; 25 pp. in-4°). M. H. ne croit pas à l'authenticité du *Commentariolum*. Il étudie d'abord les points de contact de cet opuscule avec les discours de Cicéron *In toga candida*, et *Pro Murena*, avec la première lettre à Quintus, avec Horace (*Sat.* I, iii, 58), avec Publilius Syrus (Aulu-Gelle, XVII, xiv); il s'efforce de montrer que l'auteur s'est inspiré de ces divers ouvrages et qu'il existe entre lui et eux le rapport d'un imitateur à des sources, non inversement. Pour Horace, tout au moins, cela ne me paraît pas prouvé. Il s'agit d'une pensée très générale (*Comment.*, 54). Les deux auteurs ont pu la trouver dans le fond commun de la littérature morale. On ne tient pas assez de compte, dans ce genre de comparaisons, de l'influence de l'école; sans parler d'une rencontre, qui est un hasard beaucoup plus fréquent qu'on ne pense chez des écrivains appartenant au même milieu. M. H. montre ensuite que le *Commentariolum* est une *suasoria* de l'espèce de celles dont le but est *consilium dare*. Il en rattache le plan à la pratique ordinaire de l'école (cf. Quintilien, III, viii, 2) et compare l'opuscule avec les deux discours *Ad Caesarem senem de re puublica* attribués à Salluste. Si le *Commentariolum* n'est pas authenthique, il rentrera, avec ces deux apocryphes, dans le genre des *prosopopeiae*, exercices d'école attribués à un personnage historique. Le style a une sécheresse remarquable, que les partisans de l'authenticité expliquent par le stoïcisme dont Quintus faisait profession (cf. *De diu.*, I, 10 et *De or.*, II, 10 et 11); mais M. H, remarque que cette sécheresse n'exclut pas certaines recherches propres aux rhéteurs et l'emploi des cadences métriques. La brochure se termine par quelques observations sur le texte. L'analyse de M. Hendrickson est pénétrante et fait bien comprendre le véritable caractère du *Commentariolum*. Mais il n'est pas prouvé que Quintus n'a pas fait œuvre de rhéteur. M. Hendrickson convient que la première lettre de Cicéron à Quintus présente bien des traces de l'influence et de la méthode des rhéteurs; Cicéron a plus de liberté et de naturel que son frère parce qu'il a plus de talent. Les allusions du *Commentariolum* et ses attaches à la réalité

sont trop rares et trop faibles pour qu'on fasse grand état de quelques erreurs (p. 17). En somme, la solution du problème dépend uniquement de la manière dont on appréciera les rapprochements de la première partie de ce mémoire. — P. L.

— M. Robert Novák publie une deuxième édition de *C. Sallusti Crispi bellum Iugurthinum* (Prague, A. Storch, 1904; VIII-88 pp.). L'introduction, destinée aux élèves, est en tchèque. A la fin, quatre pages d'*adnotatio critica*, où sont relevées les variantes des manuscrits pour les passages douteux et indiquées des conjectures modernes, dont un grand nombre de M. Novák lui-même. — P. L.

— La librairie Freytag, à Leipzig, nous a envoyé : 1° la troisième édition de : *Q. Horatius Flaccus, für den Schulgebrauch, herausgegeben* von O. Keller und J. Häussner (2 vignettes et 3 cartes, XXXXXV-317 pp. petit in-8°, 1903); en tête, biographie, courte étude littéraire, métrique, principales imitations grecques d'Horace; à la fin, biographie de Suétone, table des *initia*, index de noms et de matières avec renseignements historiques, géographiques, etc.; belle impression ; on ne nous dit pas en quoi cette édition diffère de la précédente; il est à noter que le texte est complet, bien que la biographie de Suétone ait subi l'amputation d'un passage connu (et en partie suspect). — 2° Karl Brandt, *Uebungsbuch zum Uebersetzen aus dem Deutschen ins Lateinische für Tertia* (VIII-250 pp. in-8°; 1903; prix : 2 Mk. 80). — 3° Le même, *für Obersekunda u. Prima*, par Jakob Loeber (VIII-176 pp. in-8°; 1904; prix : 2 Mk. 25); ce dernier volume contient une petite stilistique (pp. 163-176). — P. L.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 22 avril 1904.

M. Havet, président, annonce la mort de M. Bœthlingk, de Leipzig, correspondant de l'Académie depuis 1881.

M. Havet donne ensuite lecture d'une lettre adressée à l'Académie par M. le capitaine Lenfant pour remercier la compagnie de l'accueil qui lui a été fait, à ses compagnons de voyage et à lui-même, dans la dernière séance.

M. le marquis de Vogüé communique un memoire du R. P. Lagrange sur de récentes découvertes archéologiques en Palestine.

M. Babelon communique des monnaies qui donnent pour la première fois l'image du dieu phénicien Eschmoun, que les Romains ont assimilé à leur Esculape. Ces monnaies sont, les unes de Berytus, les autres des monnaies romaines frappées en l'honneur de Carthage. Le dieu Eschmoun avait l'aspect d'un jeune homme debout, accosté de deux dragons ailés; dans certaines légendes, il fut assimilé à Adonis. — M. Heuzey présente quelques observations.

Sur la proposition de M. Héron de Villefosse et Reinach, l'Académie décide que des démarches seront faites près le Ministère de l'instruction publique pour attirer son attention sur l'intérêt qu'il y aurait, pour l'histoire de la Gaule, à dégager d'une manière définitive les ruines du trophée d'Auguste, à la Turbie.

M. Huart communique un mémoire sur une nouvelle source du Coran.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchesson, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 19 — 9 mai — 1904

Alfred Loisy, **Autour d'un petit livre,** in-18°, xxxvi-291 pages; Paris, Alphonse Picard, 1903; prix : 3 fr.

Le même, **Le Quatrième évangile,** in-8°, 960 pp.; Paris, A. Picard, 1903 ; prix ; 15 fr.

Le même, **Le discours sur la montagne,** in-8°, 144 pp.; Paris, A. Picard, 1903; prix : 3 fr.

« L'auteur d'un petit livre qui a pour titre *L'Évangile et l'Église* croit avoir observé assez longtemps le précepte du silence. Il parle maintenant. » Ainsi débute l'*Avant-propos* de *Autour d'un petit livre.* M. Loisy, après avoir, par un acte de respectueuse déférence pour son supérieur ecclésiastique, le cardinal-archevêque de Paris, retiré de la circulation le remarquable ouvrage sur les caractères du christianisme primitif et son rapport avec l'Église catholique romaine, dont nous avons rendu compte en son temps, s'est résolu à soumettre au grand public les pièces du différend que ses dernières publications ont porté à l'état aigu. Il le fait en des termes où l'ironie alterne avec les éclats d'une amère éloquence. L'homme de science défend sa situation contre les censures, de si haut qu'elles soient tombées, et maintient le bien fondé de son attitude. Le corps de cette « défense » personnelle se compose de lettres adressées à plusieurs de ceux qui ne lui avaient pas ménagé les reproches. Quelle que soit l'issue du conflit engagé entre le prêtre qui, sans renoncer à sa foi, voudrait relever au sein de son Église le niveau de la critique biblique, et les représentants de la tradition, tristes émules d'un Bossuet dans les persécutions dirigées contre Richard Simon, *Autour d'un petit livre* restera le témoignage émou-

vant d'une lutte que, par respect pour la dignité de la raison humaine, on voudrait n'avoir pas eu pour théâtre la France du xxe siècle.

Mais M. Loisy voulait, en même temps, fortifier les titres qu'il s'est acquis, depuis tantôt douze ans, aux yeux des exégètes et il nous donne, dans son *Quatrième évangile*, un monument de probe érudition et de vraie science, dont le mérite ne saurait être proclamé trop haut. C'est, depuis les grandes œuvres d'Édouard Reuss, ce qu'on a publié de plus considérable chez nous en matière d'exégèse du Nouveau Testament. Une copieuse *Introduction* précède les *traduction et commentaire* en trente-cinq chapitres, suivis eux-mêmes d'un *Index alphabétique* de toute utilité. L'ouvrage, on le pense bien, n'a aucunement le caractère d'une compilation; il repose sur une étude personnelle des textes et suppose une somme énorme de travail qui, à elle seule, mérite le respect; l'auteur a tenu un compte particulier des propositions de l'exégèse traditionnelle et de celles des plus récents et autorisés écrivains protestants. Je crois bien que je m'accorde avec M. L. sur le plus grand nombre des points qu'il traite et des solutions qu'il adopte. Je fais cependant des réserves sur ce fameux Prologue (chap. I, 1-18), où l'auteur voit, à mon sens, beaucoup plus de choses que l'écrivain n'y a mises. Je voudrais aussi que plusieurs des conclusions indiquées fussent accusées avec plus de netteté. M. L. aurait pu nous faire voir plus directement par quel procédé pseudo-Jean a « fabriqué » son Évangile en transformant les données des évangiles antérieurs; la synthèse des éléments épars au cours de l'ouvrage et de nature à répondre à cette question, aurait dû être présentée dans un chapitre à part de l'Introduction. Et puis, le quatrième évangile, à côté de définitions de haute envolée, contient bien des théories mal venues, gauchement présentées; M. L. a éprouvé quelque embarras à le dire en toutes lettres.

Le *Discours sur la Montagne* est un commentaire des chapitres V, VI et VII de S. Mathieu, avec rapprochement des développements similaires dans S. Luc. C'est une œuvre solide, mais de moindre originalité. Je saisis au vif ce qu'il y a d'inconsistant dans les procédés exégétiques de l'auteur, — tout en comprenant la nécessité de certaines précautions, — dans une déclaration telle que celle-ci : « Avec des éléments *qui sont presque tous empruntés à la tradition la plus authentique*, l'évangéliste a constitué une thèse qui lui appartient en propre et *il instruit lui-même, avec le Christ, les chrétiens de son temps.* » Si pseudo-Mathieu place sur les lèvres de Jésus les leçons applicables à la deuxième ou troisième génération chrétienne (c'est ce que M. Loisy déclare très à propos), il faut cesser de parler en cette place d'une « tradition authentique ».

Malgré des atténuations, pour lesquelles nous ne nous sentons pas le courage d'être sévère, — M. Loisy étant en si grand progrès sur l'exégèse catholique, — tout ce qui sortira de sa plume sera accueilli

avec un vif intérêt, — à moins qu'il ne prenne le parti de briser cette plume devant les menaces de l'autorité ecclésiastique.

Maurice VERNES.

The Vedânta-Sûtras, with the Commentary of Râmânuga, translated by George THIBAUT (Sacred Books of the East, vol. XLVIII.) — Oxford, Clarendon Press, 1904. In-8, xij-800 pp. Prix : 25 sh.

M. Thibaut avait déjà publié, en deux volumes de la même collection (XXXIV et XXXVIII), les Sûtras du Vêdânta avec commentaire de Ça*m*kara. S'il a pu se contenter d'un seul pour le commentaire de Râmânuja, il n'en faut pas conclure que ce pieux glossateur du xii[e] siècle soit moins abondant que son illustre devancier : presque toute la différence gît dans la volumineuse et substantielle préface que M. Th. a placée en tête de sa traduction de Ça*m*kara, et dont il a pu se dispenser pour celle de Râmânuja, puisque tout avait été dit dans la première ; à cela près, celui-ci tient 771 pages contre 862 de celui-là, et il n'en faut guère moins à l'un qu'à l'autre pour éclaircir le maigre filet d'eau qui serpente à travers leur délayage scolastique [1].

L'éclaircir ? ou le troubler? Il est bien certain, en effet, que sans eux le Sûtra serait, la plupart du temps, tout à fait inintelligible ; mais il n'en reste pas moins qu'il nous est difficile de le comprendre comme eux, par la bonne et simple raison qu'ils ne le comprennent point toujours de même. Et je ne parle point ici de leur différend de principe ; car, si Râmânuja admet, contre Ça*m*kara, un Dieu personnel, encore sont-ils tous deux radicalement monistes, et à cette hauteur d'horizon théisme et panthéisme trouvent une synthèse aisée ; Fénelon, dans son *Traité de l'Existence de Dieu*, a écrit un chapitre qu'eût pu signer Spinoza. Mais, même dans le détail, c'est l'infirmité chronique du style des Sûtras, qu'on est obligé de suppléer ce que dissimule son effrayant laconisme : l'auteur a-t-il approuvé ou condamné la doctrine qu'il mentionne ? Bien fin qui le saurait dire, et alors, par exemple en II. 2. 42-45, chaque commentateur l'entend à sa façon : le fervent vishnuite lui attribue la foi aux hypostases personnelles de l'Être, que le froid rationaliste relègue au rang des fables ou des symboles [2].

1. Il est bien entendu que les deux docteurs du védantisme répartissent fort différemment leurs développements, et que souvent même Râmânuja est de beaucoup le plus prolixe : son commentaire sur le premier verset de l'ouvrage est un véritable traité de 160 pages, plus de dix fois l'espace qu'y consacre Ça*m*kara.

2. Que dire du cas fréquent où le Sûtra procède par voie d'allusion énigmatique à quelque lieu commun d'école ? II, 1. 19 : « Et comme une pièce d'étoffe. » Ça*m*kara : « Comme d'une étoffe pliée nous ne savons pas au juste si c'est une étoffe ou quelque autre chose, tandis que, si on la déplie, il devient manifeste que l'objet plié était une pièce d'étoffe,...... » Râmânuja : « De même que les fils ajustés en un croisement déterminé sont dits pièce d'étoffe, acquérant ainsi nouveau nom, nouvelle forme et fonctions nouvelles, ainsi de Brahma. » *È sempre bene.*

A la question de savoir si les gloses nous rendent bien l'esprit du Sûtra, s'en superpose naturellement encore une autre et plus délicate : le Sûtra lui-même avait-il bien compris la doctrine, dont il a prétendu extraire le suc ? Son autorité, partout présente et latente, c'est l'Upanishad; mais que ne lit-on pas dans et entre les lignes de ces traités mystiques, de dates et d'auteurs différents et inconnus, où la pensée procède, non par méthode, mais par élans, où les raisonnements semblent relever de l'élémentaire et spontanée logique du rêve, où les spéculations les plus hardies d'une théodicée sans Dieu côtoient constamment les plus infimes puérilités d'un ritualisme idolâtre ? Risible ou touchante est la peine que prennent les savants docteurs à tirer les textes de leur côté, à concilier les contradictions évidentes qu'ils rencontrent à chaque pas dans ce canon pourtant tout entier sacré et infaillible. La théologie est bien la même sous tous les climats et dans tous les esprits : elle ne peut admettre, sans se condamner à l'impuissance, que ses livres saints ne contiennent pas toute vérité; elle est obligée de contester avec énergie qu'on arrive à la connaissance de Dieu par la seule raison (p. 165); et toutefois, dans son noble et viril effort pour se dégager de la servitude de la lettre, c'est bien elle, partout, qui la première a enseigné à l'homme à se servir de cette raison qu'il retourne follement contre elle. L'Écriture nous apprend que les âmes des défunts montent au ciel en suivant les rayons du soleil. Mais alors l'homme qui meurt de nuit, fût-il un saint, ne peut atteindre Brahma. « Il l'atteindra », répond Çaṁkara, « car autrement l'effet de la science sainte serait entravé du fait d'un pur accident! » (IV. 2. 19). Et voilà déjà du rationalisme, où je ne m'y connais pas : la preuve, c'est que Râmânuja (p. 740), croyant évidemment plus timoré, ne lui emprunte point son argument; c'est à l'Écriture qu'il se réfère pour ne pas damner le fidèle qui meurt de nuit.

M. Thibaut, qui a pratiqué à fond les textes, les commentaires des textes et les commentaires des commentaires, apporte à ce multiple problème une solution ingénieuse et élégante dans sa préface du tome XXXIV (p. cxxvj sq.). Il divise en une double filière la longue et obscure évolution des idées védantiques : l'Upanishad est bien panthéiste, et Çaṁkara, qui commente le Sûtra dans le sens panthéiste, reste parfaitement dans l'esprit des philosophes du temps jadis, mais il est infidèle à la pensée de Bâdarâyaṇa, l'auteur même du Sûtra ; celui-ci, qui a travaillé sur l'Upanishad, lui a fait, à son insu peut-être, subir une déviation, et, en pliant à la rigidité d'un système son incohérente phraséologie, a introduit un Dieu personnel dans son mécanisme idéal. Il n'est pas le premier : les sectes religieuses l'avaient fait avant lui, et l'une de ses autorités capitales est précisément cette curieuse Bhagavad-Gîtâ qui, non contente d'essayer de fondre le Sâṁkhya et le Vêdânta, trouve le moyen de concilier avec le concept d'un Dieu-Univers la foi au Seigneur Vishnu-Kṛshṇa et

l'amour de Dieu. Il s'ensuit que Râmânuja le vishnuite est, beaucoup mieux que Çaṃkara le philosophe, dans la tradition du Sûtra, et que son commentaire échappe aux compromissions ou aux distinctions arbitraires auxquelles Çaṃkara a dû recourir pour maintenir l'œuvre de Bâdarâyaṇa dans l'orbite du pur monisme primitif. Çaṃkara s'en tire en imaginant deux hypostases de Brahma : l'une, inférieure, en souverain régulateur du monde, c'est le Brahma du Sûtra ; l'autre, supérieure, c'est l'Être en soi, absolu, sans attributs (*nirguna*), le Brahma de l'Upanishad ; et, cet artifice une fois admis, on doit convenir qu'il en sait faire partout le plus habile usage ; encore est-ce un artifice, dont Râmânuja, franchement théiste, n'a pas besoin. En revanche, on embarrasserait fort ce dernier, en le priant de serrer de plus près les termes du texte canonique, où tiennent si peu de place les attributs de Brahma, moins encore l'idée de sa personnalité.

La polémique tient naturellement une large place dans cette exposition : polémique contre le Sâṃkhya, contre le Vaiçêshika et son matérialisme atomique, contre les bouddhistes, les jaïnistes, et maints autres, — de copieux index aident à se retrouver dans ces dédales ; — polémique toujours objective, sans aigreur ni violence [1], mais terriblement dogmatique, avocassière et vétilleuse. Il faut admirer l'aisance avec laquelle M. Thibaut circule à travers ces chausses-trapes, l'art consommé de ses traductions plus adéquates que serviles, et cette pénétration sympathique dont seul un long commerce avec les philosophes hindous a pu lui infuser le don. Car il ne suffit pas d'une réelle hauteur de pensée pour suivre le vol de la leur : ils exigent de leurs exégètes une subtilité raffinée pour se reconnaître dans leurs arguties [2], une langue sobre et ferme pour les mettre au point des habitudes de la controverse occidentale, et surtout une patience de fourmi, pour ne pas se décourager dans la tâche d'accompagner pas à pas cette exposition inégale et heurtée, intéressante dans l'ensemble, mais trop largement semée d'objections qui ne portent qu'à demi auxquelles s'opposent

---

1. La plus énergique rétorsion, d'ailleurs impersonnelle et conditionnelle, se réduit à dire : « Cette objection, si vous la formuliez, témoignerait chez vous d'une ignorance du sens des termes qui confinerait à une certaine faiblesse d'esprit » (p. 27). Et quelle alerte façon — mais c'est un cliché d'école (p. 43) — de dénoncer une grossière impossibilité de fait, que de répondre à l'adversaire : « C'est comme si vous affirmiez que votre mère n'a jamais eu d'enfant. »

2. Un spécimen entre cent, où grammaire, logique, spéculation abstruse et vulgaire bon sens se mêlent et se choquent en dissonance harmonisée. L'impératif n'a sa pleine valeur, la propriété d'être cause d'une action, que dans les textes sacrés ; car personne jamais ne se serait avisé de célébrer un sacrifice de sôma pour gagner le ciel, si le Véda ne l'avait prescrit (p. 30). Cette valeur, l'impératif ne l'a pas dans la vie ordinaire ; car, si vous dites à quelqu'un d'aller traire la vache et qu'il vous obéisse, rien ne vous assure qu'il ne l'aurait point traite sans votre ordre. Pour simples que soient ces propositions, encore fallait-il s'en aviser ; mais cela était-il bien nécessaire ?

des raisons qui portent à faux, de sophismes dont on ne saurait dire au juste s'ils sont retors ou naïfs [1], même de grotesques et effrontés calembours, lorsqu'il s'agit, au prix d'une étymologie absurde, d'infirmer un témoignage gênant [2], qu'au besoin l'on corroborerait d'une autre étymologie non moins horripilante s'il cadrait avec le système.

Et tant d'efforts dépensés, tant de montagnes d'arguments amoncelées ou démolies, pour en venir à cette conclusion : Brahma s'amuse! (II, 1, 33)... Et tant d'esprits éminents se tenant pour satisfaits de cette formule explicative de l'énigme de l'univers!... Pourquoi pas, après tout, puisque aucune philosophie n'en a jamais su trouver de meilleure?

V. Henry.

Platons Dialoge. Inhaltsdarstellungen I. der Schriften des späteren Alters, von Constantin Ritter. Stuttgart, Kohlhammer, 1903 ; vi-219 p.

Personne n'ignore combien il est difficile, à la lecture de certains dialogues de Platon, d'en suivre l'argumentation et de s'en représenter l'exact développement ; les points fondamentaux y sont exposés au milieu d'une telle richesse de détails, les idées principales y sont reprises et analysées sous tant d'aspects différents, la dialectique en est si subtile et si serrée, qu'il est indispensable, pour ne pas perdre de vue la marche de la discussion, de se recueillir et de faire un effort quelquefois considérable. Ceci s'applique surtout aux dernières œuvres de Platon, plus abstraites que les œuvres de sa jeunesse, et pour lesquelles la meilleure traduction ne supprime pas les difficultés. M. C. Ritter, qui aime Platon et voudrait qu'il fût lu davantage, a cherché un moyen de rendre les dialogues plus accessibles, d'en faci-

---

1. Le mot *ânandamaya*, littéralement « dont la matière première est le délice », désigne quelque part Brahma. Or ce qui est fait d'une matière est un *effet*, dont cette matière est la *cause*. De là, cruel embarras : comment l'Être en soi pourrait-il jamais être désigné comme un effet? Et nos deux commentateurs d'enseigner à l'envi que le suffixe *-maya*, partout ailleurs indice de matière, est dans le cas présent significatif d'abondance (I, 1, 14).

2. Il s'agit de combattre l'opinion suivant laquelle un homme de 4e caste serait capable d'atteindre la connaissance de Brahma (I, 3, 32 sq.). Ceux qui la soutiennent allèguent un texte, où un grand sage, après avoir interpellé un visiteur du nom de *çûdra*, se déclare prêt à l'instruire. Là-dessus, grand émoi de nos docteurs : le mot *çûdra*, dans ce passage, ne signifie pas çûdra ; le mot *çûdra* vient de la racine *çuc* (! Çamkara, plus précis, dit que *çûdra* = *çucam abhidudrâva* « il se rua dans le chagrin ») et signifie « affligé ». Le survenant est affligé de ne pas connaître la science sainte, et le sage à qui il vient la demander l'interpelle en conséquence en lui disant : « O affligé »... Mais, au fait, le *Cratyle* en a beaucoup de cette force : l'idéalisme, partout, fait bon marché du vil concret.

liter l'intelligence, et de réduire au minimum l'effort nécessaire pour les comprendre. Il a imaginé, pour atteindre ce but, d'en donner une analyse suivie, en supprimant la forme dialoguée, en élaguant tout ce qui n'est pas nécessaire au raisonnement, en ne retenant du sujet que les propositions maîtresses dans leur succession logique ; et comme il suit pas à pas l'ordre des chapitres, et ne néglige rien d'essentiel, on a ainsi, sous la forme d'un exposé systématique, la substance même du dialogue, avec l'enchaînement de la discussion et la progression de la pensée, sans que rien d'extérieur vienne distraire l'attention ni faire obstacle à une juste conception de l'ensemble. M. R., qui a déjà fait ce travail pour le *Théétète* et pour les *Lois*, expose, dans le volume actuel, le contenu des dialogues suivants : *Parménide*, *Sophiste*, *Politique*, *Philèbe*, *Timée*, *Critias* ; quatre appendices apportent des éclaircissements sur la structure des quatre premiers, et un index, dressé avec « un soin extraordinaire » (p. v), permettra au lecteur de retrouver les traits principaux de la philosophie de Platon dans les dialogues analysés. M. Ritter ne sait pas encore, dit-il, s'il publiera une seconde partie, contenant les autres dialogues ; cela dépendra de l'accueil qui sera fait à la première (p. iv). Sera-t-il bon ? on doit le souhaiter, car l'ouvrage le mérite. Il serait à désirer que des exposés de ce genre fussent publiés chez nous ; actuellement il faut lire Platon directement, ce qui ne sourit peut-être pas à tout le monde, ou se contenter des analyses plus ou moins sommaires disséminées dans les éditions dites classiques ; or, à part le *Criton*, le *Phédon*, deux ou trois autres dialogues et quelques livres de la *République*, l'œuvre de Platon, il faut bien le dire, est à peu près inconnue du grand nombre des étudiants. C'est pour cela qu'une exposition raisonnée du contenu des dialogues platoniciens rendrait service aux études ; non seulement les élèves des universités, mais aussi beaucoup de professeurs y trouveraient du profit.

My.

M. Clerc et G. Arnaud d'Agnel, **Découvertes archéologiques à Marseille**, 1 vol. in-4, pp. 1-114, avec 3 planches en couleurs, 6 planches en phototypie et 20 figures dans le texte. Marseille, Aubertin, 1904.

En dehors de quelques vases trouvés dans les dragages du Vieux Port, l'Aphrodite à la colombe du Musée de Lyon et les Cybèles encore inédites du Château Borély sont à peu près tout ce que nous connaissons de la Marseille antique. La faute n'en est pas tant à l'exhaussement du sol qu'à l'incurie des habitants et, si quelque archéologue avait seulement suivi avec soin les travaux qui dans le cours du XIXe siècle ont bouleversé le sol de la ville, tout porte à croire que

nous en saurions beaucoup plus sur la topographie et sur l'histoire artistique de la cité phocéenne. Ce qui le prouve est que de simples sondages, exécutés dans un terrain propice, ont fourni à MM. Clerc et Arnaud d'Agnel les éléments principaux de leur travail. La démonstration est d'autant plus probante que, par suite de la déclivité du sol, les terres antiques avaient glissé sur le point en question, de sorte que les fouilles n'ont guère livré que des tessons et des débris de vases. Mais ces fragments sont assez significatifs pour qu'on en puisse tirer des conclusions importantes sur l'évolution qu'a subie l'industrie marseillaise dans les temps anciens.

M. Clerc, le zélé directeur du Musée Borély, s'est assuré le concours de M. Arnaud d'Agnel, un de ces amateurs éclairés qui sont justement fiers du passé de leur cité. Les recherches ont porté sur la butte de la Tourette, située près de la place de Lenche, centre et agora de la vieille ville. Divers objets, trouvés soit au même lieu, soit tout auprès, sont venus s'ajouter au produit des fouilles. Elles sont exposées avec une clarté et une netteté que les publications archéologiques, même françaises, présentent trop peu souvent. En voici les principaux résultats, que permet de contrôler, presque à chaque pas, une illustration complète, presque luxueuse, qui fait grand honneur à l'éditeur marseillais [1].

La période paléolithique n'a rien donné et les temps néolithiques et ligures n'ont guère livré qu'une hache en pierre polie et quelques vases d'âge indéterminé, mais où n'est sensible aucune influence venue de la Grèce. Par contre les auteurs étudient longuement, et ils ont grande raison de le faire, une cinquante de fragments en terre fine estampée, dont la fabrication paraît bien indigène. L'argile en est toujours la même et la surface est revêtue d'un engobe de même couleur. Les vases sont faits au tour et le décor, sauf peut-être une exception, est imprimé à l'aide de poinçons ou de matrices. Sur un seul morceau, le sujet (cervidé courant) est emprunté au monde animal. Tous les autres motifs sont soit géométriques (rouelles, cercles, zigzags ponctués...), soit pris au règne végétal (grande feuille dressée, palmettes accolées...) L'un des signes se retrouve à Hallstatt et provient d'un ornement mycénien, déformé et mal compris. En dehors de Marseille, cette céramique, d'abord étudiée par M. Vasseur, s'est rencontrée en plusieurs points des Bouches-du-Rhône, à Toulon, à Vaison, à Oppedette dans les Basses-Alpes, peut-être à Chalinargues, dans les environs de Saint-Flour. Il est difficile de la dater, même d'une manière approximative. M. Clerc tendrait à y voir le souvenir d'une poterie salyenne ou ligure. M. Déchelette par contre la fait descendre jusqu'à l'époque

1. Les planches ne sont pas toujours en regard de la partie correspondant du texte. Ce défaut de disposition, qu'il eût été aisé d'éviter, rend les recherches plus difficiles.

franque. Les éléments manquent encore pour se décider entre les deux hypothèses, mais il semble bien que, primitive ou plus probablement tardive, la fabrication en est locale et provençale : s'il s'en est trouvé jusqu'en Auvergne, les vases ont dû être importés de la mer et ont sans nul doute remonté la vallée du Rhône.

En dehors de cette variété indigène, les fouilles ont fait connaître d'abondants fragments de vases grecs dont quelques-uns contemporains de la fondation de Marseille (600 avant J.-C.) ou même quelque peu antérieurs, ce que les auteurs expliquent par l'hypothèse de rapports entre les deux pays qui précéderaient cette date précise. A défaut de vases mycéniens, quarante-cinq tessons appartiennent à une fabrique ionienne d'art « géométrique » et à engobe blanchâtre, qu'il faut localiser quelque part sur la côte d'Asie Mineure, peut-être à Phocée même. D'autres fragments sont « proto-corinthiens », corinthiens ou d'imitation corinthienne. Sur une peinture à plusieurs tons (Pl. I, fig. 4), je crois reconnaître un Silène ionien, à l'oreille dressée, à la longue chevelure pendante et striée de traits en zigzags, au nez court et retroussé : si les couleurs sont exactes, le vase appartient à quelque fabrique ionienne, apparentée de près à la céramique « cyrénéenne ». Les vases à figures noires sont peu nombreux : sur l'un paraît un personnage (Thrace ou Amazone) coiffé d'une alopekis et debout à droite devant une croupe de cheval. Parmi les peintures à figures rouges, je relève une palmette de style sévère (Pl. V. 5). Un mascaron dionysiaque (Pl. I. 7) provient de l'anse verticale d'une œnochoé.

Les poteries sigillées sont assez nombreuses et les auteurs n'ont pas relevé moins de quarante et une marques de fabrique. Un dizième seulement est originaire d'Italie, surtout d'Arezzo. Tout le reste des tessons sort d'ateliers gaulois ou africains. Les fabriques du Sud de la France, en particulier celle de la Graufesenque ont produit une bonne moitié des fragments découverts : Banassac, Lezoux et Saint Rémy paraissent avoir été, moins que la Graufesenque, en relation directes avec Marseille. Il n'est pas surprenant de retrouver à la Tourette des pièces tournées dans l'officine d'Arles, ni des plats fabriqués à Carthage. Si d'autres centres ont très peu donné, tels que la région du Rhin et Rheinzabern, c'est qu'ils étaient en communications moins fréquentes avec la vallée du Rhône. Il est par contre intéressant de relever à Marseille l'existence d'une poterie gallo-romaine où le décor est peint au lieu d'être incisé ou en relief. La planche VI permet d'étudier le coloris des échantillons découverts et de se rendre compte de l'ornementation très simple qu'ils présentent. Ces vases, exclusivement gaulois, et dont le Musée de Roanne présente une riche série, n'avaient pas été rencontrés jusqu'ici au dessous de Valence. Les fouilles de la Tourette montrent que le rayonnement de cette céramique était bien plus étendu que ne le croyait M. Déchelette.

On ne peut s'étonner de trouver à Marseille, après ces produits grecs

et romains, un assez grand nombre de monuments chrétiens. Ce sont des lampes, des ampouls de Saint Ménas, des fragments de plats et de carreaux à sujets religieux, qui témoignent de relations étroites avec l'Egypte et surtout avec l'église africaine.

Si l'on ajoute qu'un fragment d'inscription grecque et plusieurs monnaies provenant de la Grèce propre ont été découvert dans les fouilles, on ne peut qu'applaudir à l'heureuse initiative de MM. Clerc et Arnaud d'Agnel. Leur coup de sonde a montré ce que renferme encore le sol de la Marseille antique. Si une tentative nouvelle est faite près de la place de Lenche, nul doute qu'elle ne produise d'importants résultats : les trouvailles récentes donnent presque une certitude à cet égard.

A. de Ridder.

Collignon et Couve, **Catalogue des vases peints du Musée National d'Athènes.** Planches. Un vol. in-4°, avec 52 planches en similigravure, par M. Devillard et 9 figures dans le texte. Paris, Fontemoing, 1904.

L'album, qui devait accompagner le catalogue de MM. Collignon et Couve [1], a suivi de près l'apparition des tables [2]. L'illustration en est due à des clichés pris à Athènes et que M. Jules Devillard a gravés avec un soin auquel M. Collignon rend un juste hommage. M. Bayet, directeur de l'Enseignement Supérieur, MM. Homolle et Mendel, directeur et membre de l'École française d'Athènes, ont contribué, chacun pour leur part, au succès de l'entreprise : ceux-là seuls savent combien elle était difficile, qui ont fait imprimer à Paris des catalogues illustrés des Musées d'Athènes, les photographes grecs étant résolus à ne pas se servir de plaques orthochromatiques, ce qui rend presque inutilisables les clichés des vases à figures rouges.

Les 52 planches de l'ouvrage contiennent près de 240 vases, dont certains ont été reproduit sous deux faces différentes. Tous ne sont pas inédits, mais, comme beaucoup de ceux qui étaient déjà connus avaient été assez mal publiés, nous devons à M. Collignon de pouvoir contrôler les dessins qui en avaient paru. Théoriquement, l'album ne doit que donner pour chaque série du catalogue des spécimens qui reproduisent les formes principales et les types les plus intéressants. Mais il tient à cet égard plus qu'il ne promet. Les similigravures, sauf celles des vases à figures rouges, sont d'ordinaire assez nettes pour que nous puissions juger, non seulement du galbe et de l'apparence extérieure du vase, mais du motif qui le décore, ou tout au moins d'une partie de la scène figurée. Il en est surtout ainsi pour les séries archaïques, qui sont aussi bien les plus dignes d'inté-

1. *Revue Critique*, 1902, I, p. 502-4.
2. *Ibid.*, 1903, II, p. 24-5.

rêt, et dans le catalogue, et dans le Musée même. On trouvera de plus dans les 22 pages d'introduction les dessins que Couve avait fait exécuter pour ses articles du *Bulletin*. La préface résume, en tête de l'ouvrage, les notices du catalogue qui sont relatives aux vases illustrés. On pourra de la sorte consulter l'album sans être à tout moment forcé de recourir au livre qu'il accompagne. Les descriptions sont sommaires, mais contiennent tout ce qu'il est nécessaire de connaître sur la technique, sur le sujet, les provenances et les dimensions. J'ajoute que M. C. ne s'est pas borné, comme il l'aurait pu, à résumer, sans les contrôler, les descriptions déjà publiées. Non seulement, il a rendu plus uniformes les indications bibliographiques, mais il les a, par endroit, complétées (n[os] 214, 458, 471, 1120). Ailleurs, il a distingué des citations précises les références aux cas analogues n[os] 29, 60, 122, 219, 254). Enfin, il a noté avec grand soin, ce que ne faisait pas toujours le catalogue, les cas où le vase était publié avec illustration et ceux dans lesquels il était simplement signalé (n[os] 139, 272, 434, 625, 630, 690, 763, 844, 847, 1023, 1052, 1084, 1094, 1132, 1190, 1204, 1226, 1340, 1846). Ces innovations de détail ne font pas moins honneur à la mémoire de Couve qu'aux scrupules scientifiques de M. Collignon.

A. DE RIDDER.

Dominicus Gundissalinus de divisione philosophiæ, herausgegeben und philosophie-geschichtlich untersucht. — Nebst einer Geschichte der philosophischen Einleitung bis zum Ende der Scholastik. — von D[r] Ludwig BAUR. — Münster, Aschendorff, 1903, XII, 408 pages gr. in-8°.

Ce volume forme les fascicules 2-3 du Tome IV des *Beiträge zur Geschichte der Philosophie der Mittelalters*, que publient Clemens Baümker et le baron George de Hertling. L'archidiacre de Tolède, encore appelé Gundisalvi, ouvrait le Tome I de cette collection avec son traité *De unitate :* le Tome II contenait sous son nom corrigé, le *De immortalitate animæ* ; la part qui lui est faite est, on le voit, proportionnée à l'importance du rôle qu'il a joué comme propagateur de la science arabe dans l'Occident latin vers le milieu du XII[e] siècle.

Son traité *de la division de la philosophie*, c'est-à-dire de l'ensemble des connaissances susceptibles d'être enseignées, est, bien entendu, une compilation ; l'originalité ne pouvait guère se révéler à cette époque que par le choix des matériaux et la façon de les combiner, et l'on croyait inutile de donner une autre forme aux pensées déjà magistralement exprimées. Gundissalin a pris comme fonds un traité d'Al-Farabi, *De ortu scientiarum*, peut-être traduit par lui-même et qu'en tout cas Hauréau (*Hist. de la phil. scol.* II. p. 55) lui a attribué à tort : il a fait d'autres emprunts importants à des sources arabes,

Al-Kindi, Avicenne, Algazel, etc., il a aussi largement puisé dans la littérature latine (Boèce, Cassiodore, Isidore, Bède) et a ainsi composé un ouvrage d'introduction à la philosophie, qui comporte un projet de réforme dans l'enseignement, et dont l'influence historique n'a point été négligeable.

Je ne m'arrêterai pas à détailler sa classification des connaissances humaines, mais je crois intéressant d'indiquer l'ordre pratique qu'il propose pour la *lecture*, ordre tout à fait différent de celui de la classification a priori qu'il a établie.

Grammaire (les lettres, les syllabes, les mots, les phrases). — Poétique (les temps, les pieds, les mètres, les *rithmi*). — Rhétorique. — Logique (les Catégories d'Aristote, l'Introduction de Porphyre, le *periermenias*, les premiers analytiques, les Topiques, les seconds Analytiques, les *Sophistici elenchi*). — Science naturelle (la Physique d'Aristote, les traités du Ciel, de la génération et de la corruption, la météorologie, un livre de *mineris* et un *de vegetabilibus* attribués à Aristote, les traités des animaux, de l'âme et les autres *Naturalia*). — Arithmétique : théorique (Nicomaque) : pratique (le livre arabe *mahamelech*, non identifié. — Musique : théorique, et surtout pratique. — Géométrie : théorique (Eléments d'Euclide) : pratique. — Optique et catoptrique. — Astrologie (G. substitue ce nom à celui d'astronomie et inversement). (Ménéilas, Théodose, Hypsiclès avant l'Almageste. — Astronomie (judiciaire). — Science des poids. — Science *de ingens* (G. y range l'*algebra et mukabala* avant les inventions et instruments concernant les sciences pratiques, l'architecture, la mécanique et les arts). — Médecine. — Métaphysique. — Philosophie pratique (morale) : Politique, Economique, Ethique.

Le texte est suivi 1° d'une discussion sur les manuscrits, l'authenticité, la date de l'ouvrage (vers 1160 ?); 2° d'une analyse approfondie avec recherches des sources diverses ; 3° d'une très intéressante étude sur l'histoire de la littérature analogue : M. Baur passe en revue les auteurs grecs, depuis Sotion jusqu'à George Pachymère et Joseph Rhacendytes ; la littérature syriaque et arabe ; la littérature latine de l'antiquité et du moyen âge jusqu'à Gundissalin : il insiste longuement sur l'essai à peu près contemporain d'Hugues de Saint Victor, encore étranger à la science arabe ; puis il montre l'influence exercé par l'un ou par l'autre sur Michaël Scotus, Robert Kildwarby, Saint Thomas, et termine par Ægidius Romanus, Arnulf le provincial et enfin Savonarole.

Ce volume, dans son ensemble, ne mérite que des éloges. Voici les corrections de détail que j'indiquerais.

Texte. — P. 31, 17 *non* est à supprimer avec le manuscrit C = Oxford Corpus Christi 86, que M. Baur a peut-être estimé au dessous de sa valeur. — P. 54, 9 corrupcione] *rétablir* correpcione PRC. — P. 55, 13 eo quod acutissime videat] à supprimer avec C. — P. 55, 14

casibus] p. e. ossibus. — P. 60, 7 non] lire *nonnisi* ou supprimer avec C. — P. 77, 4 propopositi] faute d'impression. — P. 78, 19 improbacione] probacione C. — P. 79, 17-21, ponctuation vicieuse. Lire après *auditum*. Sed, ex sermonibus extrinsecis, illi qui minores sunt, compositi sunt ex duabus dictionibus ; et ex fixis in anima, illi... simplicibus ; ex sermonibus vero compositis sillogisticis, qui minores sunt etc. — P. 87, 14 fuit] *lire* fluit. — P. 106, 2 permealia] pinealia (= coni) C. est la bonne leçon que l'éditeur a du reste tacitement acceptée p. 252 ; « serratilia » = prismata. — P. 111, 4 ; après *musica*, il faut mettre une virgule et continuer sans passer à la ligne.

P. 118, 20 Ascalonita] les manuscrits donnent « ascl'ata C a se data RP, assedata D ». M. Baur a essayé de justifier sa conjecture dans une longue note p. 260, 6 : le nom corrompu est celui d'un des auteurs compris dans le *Petit Astronome* ; il s'agirait d'Eutocius d'Ascalon. Mais celui-ci n'a rien écrit qu'il puisse être utile de lire avant l'Almageste, et d'autre part, il est certain que la terminaison *ata* est corrompue, puisque si les Arabes avaient eu à transcrire l'ethnique, cette terminaison serait *itis* ou *ites* en latin. Il est dès lors préférable de rétablir *Assicolaus*, forme connue pour Hypsiclès.

P. 122, 18 « secundum numerum ; est incompréhensible à cette place ; les mots sembleraient devoir être supprimés ou reportés l. 19 après *qualis*. — P. 127, 23, unum] lire « ut unum » ?

Etude critique. — P. 180. Le quatrième nombre parfait est 8128 et non 8628 : au reste, les incorrections dans l'impression des chiffres, en particulier pour les index, sont malheureusement un peu plus fréquentes que d'ordinaire. — P. 251, note 2, et 253, note 3. M. Baur qui me cite en ces deux endroits, m'a convaincu que dans la *Practica geometriæ Hugonis*, dont l'auteur n'est pas déterminé, mais qui est à peu près contemporaine de l'ouvrage de Gundissalin, la division de la géométrie en théorique et pratique, et la subdivision de la géométrie pratique en *altimetria*, *planimetria* et *cosmimetria*, sont d'origine arabe. Mais, en particulier pour ces dernières expressions, l'opuscule en question les prend dans un sens tout à fait spécial. L'*altimetria* est la mesure pratique des hauteurs et profondeurs verticales, la *planimetria* celle des dimensions horizontales, la *cosmimetria* celle des dimensions du monde. La subdivision d'Al-Farabi semble au contraire se rapporter à la mesure des lignes, des surfaces et des volumes (distinction classique des Grecs). Il y a donc eu soit une autre tradition arabe antérieure (?), soit une adaptation de la tripartition arabe aux notions fournies par la *Geometria Gerberti*. Il n'est pas douteux d'ailleurs que la seconde partie de la dernière compilation ne dérive, dans une certaine mesure, de sources arabes ; mais la question, dans son ensemble, est toujours obscure et réclame de nouvelles recherches.

P. 259, note 3. L'*opus quadripartitum* de Ptolémée ne comprend point les *Hypothèses* ni le *Centiloquium* ; c'est le *Tétrabiblos*. —

Page 260, note 5. Le texte grec des livres de Théodose *de habitationibus*, et *de diebus et noctibus* existe parfaitement et n'est même point rare. M. Fr. Hultsch a d'ailleurs annoncé, dès 1877, qu'il se proposait de l'éditer. — P. 279. C'est évidemment par un *lapsus calami* que M. Baur dit que la rhétorique et la logique formaient ensemble une seule branche du trivium, à savoir la dialectique; ou que, p. 255, il a écrit : « die analytische (compositio) und die synthetische (resolutio). »

Ces légères taches sont insignifiantes dans un travail aussi considérable et qui augmente, dans une si notable proportion, nos connaissances sur le mouvement intellectuel pendant le moyen âge. Si je les ai relevées, c'est que précisément ce volume possède, à mes yeux, une importance considérable et qu'il mérite d'être lu et étudié sérieusement.

Paul Tannery.

Barbèra (Piero). **Editori e autori : studi e passatempi di un librajo.** Firenze, G. Barbèra, 1904. In-8° de 337 pp., 4 fr.

L'auteur, un des libraires italiens les plus en vue, a rassemblé sous ce titre les études suivantes : Imprimeurs humanistes de la Renaissance (Nic. Morello et Et. Dolet), Nic. Bettoni, Dav. Passigli, Vinc. Betoni, Les dernières années d'un éditeur (Gasp. Barbèra, le père de l'auteur), Le dernier des classiques (Paolo Galeati, La presse et l'affranchissement de l'Italie, Souvenirs typographiques de voyages aux États-Unis et dans l'Argentine, Auteurs et éditeurs, Progrès de la typographie.

Quelques-uns de ces morceaux offrent un véritable intérêt dramatique, surtout celui que M. B. avait d'abord présenté en excellent français à la Société d'Études italiennes et qui roule sur l'aide prêtée par la presse au relèvement de l'Italie. On y trouve, en traits rapides mais animés, l'attachante histoire de la typographie helvétique de Capolago, celle de l'héroïque Dottesio qui installait sa contrebande de livres à deux pas de la maison d'un archiduc et la dissimulait sous les dehors de la frivolité mondaine, puis des célèbres libraires Felice Le Monnier, G. Barbèra, des Revues sagement hardies, le *Conciliatore*, l'*Antologia*, le *Crepuscolo*, le *Politecnico*, enfin de ces temps légendaires où auteurs et éditeurs jouaient leur liberté et leur vie, mais où ils avaient pour compensation l'ardente curiosité du public. Je signale aussi le récit des vicissitudes de Bettoni que M. P. B. caractérise fort bien : « Sa vie est un chassé-croisé de bonnes et de mauvaises fortunes, de projets colossaux parfois exécutés, parfois abandonnés ou sacrifiés à d'autres plus vastes et d'une exécution aussi malaisée, une alternative de travail gai ou de lenteur fébrile avec des distractions,

des plaisirs de grand seigneur, tout cela joint à une aspiration continuelle vers un repos patriarcal et glorieux auquel il ne devait jamais parvenir » (p. 28). En effet, Bettoni, après avoir rempli de son nom l'Italie et la France, a passé par la prison pour dettes de Clichy et est mort insolvable et calomnié.

Mais l'intérêt du livre n'est pas seulement dans celui des morceaux qui le composent; il est aussi dans l'amour intelligent, impartial, de M. P. B. pour sa corporation. De même qu'il en recherche l'histoire dans le passé, il en étudie la condition présente en Europe et au Nouveau-Monde. Il examine sans esprit de représailles la question des rapports entre auteurs et éditeurs. S'il nous raconte qu'il eut à se débarrasser d'une veuve qui réclamait les honoraires d'un travail dont elle ne savait pas que son mari avait été payé, mais qu'elle savait qu'il n'avait pas fait et qu'on avait dû payer ensuite à un autre, il nous raconte aussi que certains éditeurs commandent un nouveau tirage d'un livre à la veille du jour où ils vont cesser d'en être propriétaires à temps. Il appelle de ses vœux une législation qui oblige ses confrères à respecter tous l'honneur de la profession et il nous révèle, en attendant, que quelques-uns d'entre eux appellent bravement les Pays-Bas *Lo Landa* et, rebaptisant un livre de révélations sur des couvents de Naples, l'intitulent *Il mistero* DELL' INCHIOSTRO *napoletano*. Mais surtout il insiste sur la dignité, la fierté qui doivent faire partie des qualités d'un libraire. Il n'aime pas qu'un éditeur s'épanche devant la public en confidences oiseuses, qu'il l'informe de l'heure où il a conçu ses opérations (p. 46); il lui demande de n'avoir pas d'autre mécène que ses clients (p. 40), et l'avertit que le gouvernement n'est qu'un Crésus comme un autre et dont les faveurs sont tout aussi précaires, tout aussi onéreuses; il exhorte les Italiens à ne compter que sur l'initiative individuelle et sur l'association (p. 89, en note). Le conseil est bon pour tous les peuples.

Charles DEJOB.

Verseghy Ferencz élete és müvei (François Verseghy, sa vie et ses œuvres) par Elemér CSASZAR. Budapest, Académie, 1903, VI-384 p. in-8°.

Le livre de M. Császár ressemble beaucoup à ces thèses de doctorat des Universités françaises où l'auteur étudie, sous toutes les faces, un écrivain auquel les histoires de la littérature consacrent généralement deux ou trois pages.

Verseghy (1757-1822) sans être un écrivain de marque, occupe néanmoins dans le renouveau de la littérature magyare une place assez importante pour mériter un travail d'ensemble. En XXI chapitres

M. C. nous retrace sa carrière très mouvementée. Comme beaucoup d'écrivains hongrois, Verseghy, était prêtre. Il entra de bonne heure dans l'Ordre de Saint-Paul l'Ermite et fit de bonnes études à Tyrnavie et à Pest. Il devint un de ses meilleurs orateurs de la chaire, mais vit sa carrière brisée, sous Joseph II, par la suppression de son Ordre (1786). Il se fit alors aumônier militaire et servit, en cette qualité, dans la guerre contre les Turcs. Il se consacra ensuite tout entier au culte des belles-lettres et vécut d'une maigre pension.

Verseghy a écrit des poésies lyriques, des contes, des épopées, des romans, des traités d'esthétique, des ouvrages de philologie et des grammaires. C'est un prêtre savant, un peu frivole, qui dans bon nombre de ses poésies s'inspire des chansons légères des poètes français et allemands du XVIIIe siècle, mais qui, au fond, avait l'âme d'un révolutionnaire aspirant à la liberté de conscience, à l'abolition de la servitude aussi bien physique qu'intellectuelle. C'est un grand admirateur de Voltaire ; il imite ses poèmes philosophiques, ses contes et ses romans. Il ne se contente pas de traduire les « Eléments d'histoire générale » de l'abbé Millot, il y ajoute même des traités qui contiennent des attaques contre les prêtres et une satire des cérémonies religieuses. Le clergé lui en garda rancune et lorsqu'il se vit impliqué dans la « Conjuration » de Martinovics il fut condamné à mort pour avoir traduit en hongrois la *Marseillaise* et quelques chansons croates sur la Révolution. François II commua cette peine en prison *sine die*. Verseghy passa neuf ans à Kufstein, à Gratz et à Brünn, se retira ensuite à Bude où il devint précepteur de langue hongroise dans la maison du palatin. Il déploya alors une grande activité comme grammairien et eut une polémique retentissante avec Révai, le fondateur de la grammaire historique magyare. La langue magyare fut soumise alors à une refonte générale ; Révai et ses adeptes se déclarèrent pour le principe historique, tandis que Verseghy était pour l'usage. Partisan de la théorie évolutionniste dont il trouva les principes chez Herder, il combattit — mais en vain — son puissant adversaire qui avait pour lui, Kazinczy, l'arbitre du goût. Aussi pendant les campagnes victorieuses de ce dernier, le nom de Verseghy était-il honni ; il vécut dans un isolement complet. On commence seulement de nos jours à rendre justice à certaines de ses théories (p. e. sur les verbes en -ik, sur l'emploi des provincialismes etc.).

Le travail de M. C. est très solide ; il n'a pas seulement consulté toutes les sources imprimées ; les archives de la capitale hongroise lui ont fourni maints détails qui méritaient d'être tirés de l'oubli (p. e. sur la suppression de l'Ordre de Saint-Paul, sur les requêtes de Verseghy pour devenir « censeur des livres ») ; il a traité avec beaucoup de compétence les controverses linguistiques. L'exposition de son livre est suffisamment claire ; certaines parties cependant auraient gagné à être abrégées, p. e. celle qui traite de la Conjuration de Mar-

tinovics. Les mérites de Verseghy, poète lyrique, sont exagérés. M. Császár aurait dû mieux faire ressortir ce qu'il doit à Voltaire et aux poètes légers du XVIII[e] siècle [1].

J. KONT.

Helyes magyarság (Parlons correctement le hongrois!) par Sigismond SIMONYI. Budapest, Athenaeum, 1903, 212 pages, in-8°.

Quand on a lu le livre de M. Simonyi, on se demande quel peut bien être l'écrivain magyar dont les œuvres ne fourmillent pas de fautes contre la grammaire et surtout contre la syntaxe. N'est-ce pas bizarre de voir un linguiste de la valeur de Simonyi constater qu'un Petöfi ou un Jókai ont employé des tournures contraires au génie de la langue? de voir démontrer par de nombreux exemples que les journaux de Budapest les plus littéraires servent à leurs lecteurs des phrases calquées sur l'allemand et qui font dresser les cheveux sur la tête de ceux qui aiment le vrai parler hongrois? D'où vient le mal? Des néologues qui, depuis Kazinczy, c'est-à-dire depuis le commencement du XIX[e] siècle ont introduit des milliers de vocables, ont coupé, transformé de bons mots magyars, ont forgé des suffixes barbares, ont imité des constructions allemandes que le « Gardien de la langue » (Nyelvör) combat depuis 30 ans, mais hélas! avec peu de succès. Ces mots faussement formés, ces anomalies syntactiques sont devenus tellement courants que les linguistes ont un mal inoui à les déraciner. On voit des pièces de théâtres très applaudies porter des titres qui font frémir [2]. Ceux qui prêchent le retour vers les écrivains du XVII[e] siècle, trouvent encore aujourd'hui de nombreux contradicteurs qui défendent les innovations; et les défenseurs ne sont pas seulement des journalistes, mais des académiciens!

M. Simonyi passe d'abord en revue les locutions vicieuses dans l'ordre des chapitres de la syntaxe (p. 13-98), puis il dresse un lexique de tous les mots et des principales locutions qu'il faut éviter en y ajoutant le mot ou la locution vraiment magyars. Son livre est comme le résumé de la polémique du *Nyelvör* contre les néologues.

J. KONT.

---

1. Page 123. Il est inexact de dire que le pamphlet d'Aloïs Batthyany: *Ad amicam aurem* a quatre « volumes »; ce sont quatre brochures de 62, 78, 95 et 85 pages.

2. Tels: *Kegyencz* (le favori), *Lelencz* (l'enfant trouvé) forgés sur: *Günstling*, *Findling;* les néologues ne se contentaient pas des mots: *Kegyelt* (favori) et *Talált gyerek* (enfant trouvé) qui correspondent tout à fait aux mots français; il leur fallait des mots à part, et ces mots sont des barbarismes.

Nos Bibliothèques publiques, leur situation légale, par Jean Gautier. Deuxième édition. Paris, Chevalier et Rivière, 1903. In-8° de x-181 pages.

Les Bibliothèques publiques françaises se divisent à peu près en trois catégories : celles qui appartiennent exclusivement à l'État et dont la situation légale est parfaitement claire ; celles des Universités (on a pu discuter sur leur condition, mais elles sont également à l'État quoique soumises à une affectation spéciale et incorporées aux Universités) ; enfin les Bibliothèques communales. A l'exception de celle de la ville de Paris, celles-ci possèdent toutes un fonds ancien provenant des confiscations révolutionnaires, par conséquent des biens nationaux, qui n'ont jamais cessé d'appartenir à l'État ; elles se sont enrichies ensuite par des dons ou dépôts de l'État, par des donations ou legs de particuliers et par des acquisitions aux frais des villes. Les municipalités ne peuvent revendiquer que la propriété de ce qu'elles ont acheté ou reçu de particuliers.

M. Jean Gautier examine très minutieusement si les manuscrits, livres, estampes, etc. qui garnissent une bibliothèque font partie du domaine public ou privé de l'État et des communes. Il se prononce pour le domaine public et par conséquent pour leur inaliénabilité et leur imprescriptibilité. Il a parfaitement raison d'ailleurs, et la jurisprudence est d'accord avec la législation actuelle pour le reconnaître. La loi du 30 mars 1887 pour la protection des monuments historiques et objets mobiliers présentant un intérêt national au point de vue historique ou artistique, ne s'applique pas à nos bibliothèques publiques, mais seulement aux objets formant le domaine privé de l'État ou des communes et pouvant faire l'objet de commerce.

La publication des manuscrits qui sont conservés dans les bibliothèques publiques, nationales ou communales, est encore régie en droit par le décret du 20 février 1809, qui exige l'autorisation préalable soit du Ministre de l'instruction publique, soit des maires. En fait, cette autorisation n'est presque jamais demandée et il est extrêmement rare que l'administration dirige des poursuites contre ceux qui s'en sont passés. Pourquoi cependant laisser cette épée de Damoclès suspendue sur la tête de ceux qui fréquentent nos bibliothèques ? Un jugement du tribunal civil d'Avignon, cité en note (p. 116) par M. J. Gautier, montre quelles entraves peuvent être ainsi mises aux travaux des érudits : en l'espèce, il s'agissait de la copie d'un manuscrit, qui se trouvait conservé dans la bibliothèque publique de cette ville. Le tribunal a ordonné la confiscation de la copie, sans se demander si en dehors de la bibliothèque il n'existait pas, comme de fait ils existent, d'autres exemplaires, d'après lesquels la copie a pu être exécutée. — Dans une autre bibliothèque municipale que je ne nommerai pas, il est interdit de copier quoi que ce soit, même une page de l'imprimé le plus vulgaire, sans autorisation. S'adresse-t-on

au maire pour demander à publier un manuscrit, on obtient cette réponse : « Quelle somme payez-vous ? » Aux yeux de cet administrateur, les collections qui lui ont été confiées par l'État on données par des particuliers pour être rendues publiques, doivent être une source de revenus pour la ville. N'est-ce pas une singulière conception de ce que doit être une Bibliothèque ? Et cette conception ne se trouve-t-elle pas autorisée en quelque sorte par le décret du 20 février 1809 ? Il est donc à souhaiter que cette législation soit entièrement abolie : que pour la publication de certaines pièces on prenne des précautions, qu'on fixe un délai avant lequel, pour telle ou telle raison, on ne puisse mettre au jour toute une catégorie d'œuvres, qu'on prescrive la remise dans la bibliothèque de deux exemplaires de tout ouvrage donnant le texte d'un manuscrit, rien de mieux, mais que, de grâce, on lève cet embargo que la fantaisie d'un maire ou d'un comité administratif peut, avec le régime actuel, mettre sur les travaux d'un érudit. Ces rigueurs sont d'autant plus exaspérantes qu'elles s'exercent principalement contre les gens du pays : les étrangers, empruntant les manuscrits par voie ministérielle ou venant passer quelques jours dans une bibliothèque, y échappent par contre très facilement.

M. J. Gautier n'a pu manquer de dire quelques mots de la situation des bibliothécaires municipaux. Avant le décret du 1er juillet 1897, ils étaient exposés à tous les hasards de la politique locale. Le décret récent a eu pour effet d'obliger les maires à les choisir, pour les bibliothèques les plus importantes, parmi les archivistes-paléographes ou les candidats ayant obtenu un diplôme spécial. Mais le décret est lui aussi très incomplet : la révocation de ces mêmes bibliothécaires est toujours à peu près livrée au bon plaisir. Pourquoi ne pas aborder franchement la réforme qui est demandée par tous les gens du métier : la nomination et la révocation des conservateurs des bibliothèques classées par le Ministre de l'instruction publique seul, la fixation et le paiement de leur traitement par l'État qui centraliserait les sommes versées de ce fait par les municipalités ? Je sais bien qu'on objectera les fameuses libertés communales : mais l'État, à qui appartiennent quelquefois les deux tiers des livres d'une bibliothèque de province, n'a-t-il pas lui-même des droits supérieurs ? Prenant en main un service public, dont les municipalités s'occupent mal, n'agira-t-il pas pour le plus grand bien de tous ?

Toutes ces réflexions sont suggérées par l'excellent ouvrage de M. Gautier. Il est certain en effet que la situation légale des bibliothèques communales n'est pas encore au point où elle devrait être et il est à souhaiter que toutes les bonnes volontés s'unissent pour l'améliorer et rendre ces établissements publics aptes à fournir le maximum de services possible. Il y faudra peut-être du temps, il faudra surtout vaincre certaines résistances locales qui seront d'autant plus dif-

ficiles à briser qu'elles s'opposent actuellement à la libre communication de richesses bibliographiques, sur lesquelles on n'a souvent que des idées fausses; mais il sera absolument nécessaire d'accroître l'autorité de l'État. Actuellement le Ministère de l'instruction publique fait surveiller par ses inspecteurs la gestion des dépôts de livres : mais quelle action et quelle influence possèdent ces fonctionnaires? Quelle sanction découle de leurs rapports? Qui oblige le maire d'une grande ville à écouter leurs observations? Le Ministère pourra, dit-on, suspendre ses envois de livres. Et ensuite?

A la fin de son ouvrage, M. J. Gautier publie les décrets, arrêtés et circulaires concernant les bibliothèques publiques parus depuis 1884. C'est parfait; j'aurais désiré cependant y trouver encore la liste des établissements classés, qui sont intéressés par le décret du 1er juillet 1897.

L.-H. Labande.

— Au lendemain de la mort de Mommsen, M. C. Bardt a publié, en le complétant de quelques brèves indications, une caractéristique du savant remontant à 1875 : *Theodor Mommsen* (Berlin, Weidmann, 1903, 38 p. in-8°. Prix : 0,60 mk). L'auteur n'a pas voulu dans ce cadre modeste donner une biographie de Mommsen; il a seulement cherché à esquisser à grands traits le juriste, le philologue, l'historien et un peu le politique. De nombreux articles nécrologiques ont déjà éclairé ces différents côtés d'une longue et laborieuse carrière; celui de M. B. insiste surtout sur les travaux d'épigraphie de Mommsen, ses rapports d'archéologue avec les savants italiens, son rôle dans la publication du Corpus des Inscriptions latines et les résultats si neufs qu'il sut tirer de l'étude du droit romain pour l'explication de difficiles problèmes politiques. Le public est en droit d'espérer une étude d'ensemble sur le grand historien; souhaitons qu'il la reçoive bientôt : cette courte monographie servira à l'orienter en attendant. — L. R.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 29 avril 1904.

M. Edouard Chavannes donne lecture de sa notice sur la vie et les travaux de M. Alexandre Bertrand, son prédécesseur à l'Académie.

M. Chavannes annonce, au nom de la commission du prix Stanislas Julien, que ce prix a été partagé de la manière suivante : 1,000 fr. à l'ouvrage posthume du R. P. Gaillard, *Nankin d'alors et d'aujourd'hui, aperçu historique et géographique*; 500 fr. à M. Morisse, pour sa *contribution préliminaire à l'étude de l'écriture et de la langue Si-hia.*

M. Dieulafoy commence une communication sur la polychromie en Aragon et en Castille du XIIe au XVe siècles.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 20 — 16 mai — 1904

Zum religionsgeschichtlichen Verständniss des Neuen Testaments, von H. GUNKEL. Göttingen, Vandenhœck, 1903; in-8°, 96 pages.

Probleme des apostolischen Zeitalters, von E. VON DOBSCHÜTZ. Leipzig, Hinrichs, 1904; in-8°, 138 pages.

G. ROSADI. **Il processo di Gesù.** Firenze, Sansoni, 1904; in-8°, XVI-400 pages.

La brochure de M. Gunkel aurait pu tout aussi bien s'intituler : du syncrétisme juif et chrétien. La thèse est que la religion du Nouveau Testament, dans son origine et sa formation, a subi, même sur certains points importants, l'influence de religions étrangères, et que cette influence s'est exercée sur le christianisme primitif par l'intermédiaire du judaïsme. La part de l'hellénisme est relativement bien connue ; celle des cultes orientaux reste en grande partie à étudier. Le mélange des idées et coutumes religieuses a suivi, dans le monde ancien, la constitution des empires perse, grec, romain. Certains éléments de l'eschatologie juive seraient de provenance païenne et mythologique. M. G. l'affirme de la croyance à la résurrection. Cependant, observe-t-il, le judaïsme reste le judaïsme et garde son originalité. En ce qui regarde le christianisme, M. G. fait une distinction entre la prédication de Jésus et les croyances des premiers chrétiens. Il admet comme une sorte de postulat l'existence d'une religion néo-orientale ou prégnostique dont on souhaiterait que l'existence fût un peu

mieux établie. N'était-ce pas une tendance générale plutôt qu'une religion à part des anciens cultes? La signification originelle que M. G. assigne aux sept esprits de l'Apocalypse, aux vingt-quatre vieillards, aux quatre animaux, à la Jérusalem céleste, au tableau du dragon et de la femme, est d'ailleurs très plausible. Mais n'a-t-on pas le droit de ne le point suivre quand il affirme, sans autre preuve, que l'idée de la conception virginale du Messie est antérieure à l'ère chrétienne, que la tentation du Christ est un ancien mythe où les paroles ont pris la place d'arguments plus frappants, etc. ? Les considérations sur la résurrection du Christ, sa date au troisième jour, l'origine du dimanche, sont aussi ingénieuses que risquées. Tout cela doit être contrôlé, mais tout cela mérite d'être examiné. M. G. ouvre une voie nouvelle, et, comme il arrive aisément en pareil cas, il peut abonder un peu trop dans son propre sens, mais on peut croire que sa méthode prépare une meilleure interprétation historique de nombreuses particularités des origines chrétiennes.

M. von Dobschütz traite, en cinq conférences, de l'origine de la première communauté chrétienne, du judéochristianisme, de l'hellénochristianisme, du rapport de l'un à l'autre, du christianisme primitif et du catholicisme. Synthèse claire et méthodique, fondée sur une très solide connaissance du sujet [1]. La critique de l'auteur en ce qui concerne les récits de la résurrection est assez circonspecte et un peu particulière : il maintient comme historique la découverte de tombeau vide et il se montre sceptique à l'égard des rapprochements que M. Gunkel tire de la mythologie pour expliquer la résurrection au troisième jour; il ne veut pas que les apparitions du Christ ressuscité aient été de simples visions, mais on ne voit pas bien ce qu'il entend par les « expériences réelles » qu'il s'interdit de définir; il admet que la communication de l'Esprit aux Onze dans Jean XX, 21-23, et l'histoire de la Pentecôte dans les Actes sont un seul et même fait avec l'apparition aux cinq cents frères dont parle Paul. L'identification ne manque pas de hardiesse, mais on n'en voit pas bien la raison ni l'utilité. En général, M. v. D. est peut-être trop préoccupé de garantir contre « les historiens de religions » l'essence morale du christianisme, que ceux-ci, pour la plupart, ne semblent pas avoir l'intention de nier ni de rabaisser.

Avant de discuter le procès du Christ, M. Rosadi expose assez longuement son histoire et analyse son enseignement. Il prend toutes les indications des Évangiles sans les examiner autrement, mais en essayant de les éclairer au moyen de l'archéologie, comme ont fait

---

1. M. v. D. cite volontiers les auteurs catholiques, mais il commet une erreur d'attribution tout à fait curieuse à propos de la formule : « Jésus annonçait le royaume et c'est l'Église qui est venue » *L'Évangile et l'Église* [1], III) dont il veut faire honneur à un « théologien » qui l'a combattue.

jusqu'à présent la plupart des exégètes catholiques. Une critique détaillée d'un semblable travail serait superflue. La conclusion de l'ouvrage, d'ailleurs très consciencieux, très soigné, et même imprimé luxueusement, est que la condamnation du Christ par le sanhédrin fut « un complot, non un jugement », et que la condamnation par Pilate fut « un homicide politique ».

L'état de la question n'est peut-être pas si simple. Une analyse attentive des témoignages évangéliques induirait à penser que le sanhédrin n'a pas porté de condamnation formelle contre Jésus, et que ses principaux membres n'ont pas tenu d'autre rôle que celui d'accusateurs auprès de Pilate; ils n'ont pas demandé à celui-ci de ratifier un jugement rendu, mais de statuer sur le cas de celui qu'ils dénonçaient comme faux Messie et prétendant à la royauté d'Israël. Du côté juif toute la responsabilité se concentre dans l'arrestation de Jésus et dans cette dénonciation. Du côté de Pilate, elle est dans la condamnation capitale que Pilate, et Pilate seul, a prononcée.

Mais les évangélistes, si on les entend bien, sont persuadés que Pilate ne pouvait pas se dispenser de condamner; ils tiennent à dire que Pilate a fait tout ce qui était moralement possible pour échapper à cette nécessité, en essayant de sauver Jésus de la mort par voie de grâce. L'incident de Barabbas, où les commentateurs voient une preuve de sa faiblesse, est conçu par ceux qui le racontent comme un témoignage de sa bonne volonté : le gouverneur est censé n'avoir pu faire davantage. Les évangélistes pensent que l'aveu de messianité entraînait après soi la condamnation. Ce sentiment des évangélistes est fondé en réalité. « Il fallait que le Christ souffrît pour entrer dans sa gloire ». Jésus devait mourir comme Messie d'Israël et roi des Juifs afin de ressusciter Sauveur du monde. Il y avait dans la qualité messianique une terrible équivoque dont Jésus n'est sorti, ne pouvait sortir que par la mort, et dont Pilate n'a pas dû soupçonner le premier mot. La distinction du règne spirituel du Christ, compatible avec les institutions politiques de ce monde, et du règne glorieux, qui doit mettre fin à l'économie actuelle des choses, n'a été acquise que par la fondation du christianisme sur la foi au Christ ressuscité. Pilate n'a pas cherché à la deviner, et Jésus, en s'avouant « roi des Juifs », ne la lui a pas insinuée. Il est vrai que Jésus n'était pas un agitateur politique, et Pilate a pu s'en apercevoir; mais, pour un politique, il ne laissait pas d'être un agitateur, et l'idée du royaume prochain, toute spirituelle qu'elle fût en son fond, n'en était pas moins enfermée dans un symbole menaçant pour les pouvoirs établis. Pour voir clair dans le cas qui lui était proposé, pour le comprendre comme un cas purement moral et le résoudre comme tel, Pilate aurait eu besoin de n'être pas Pilate, ni romain, ni juge, et de posséder des lumières plus qu'humaines.

De sérieuses connaissances juridiques, et telles paraissent être celles

de M. Rosadi, ne suffisent pas pour traiter un pareil sujet; il faut encore, il faut premièrement un peu et même beaucoup de critique.

A. B.

Platonis opera recognovit breviqueadnotatione critica instruxit J. Burnet. Tomus III, tetralogias V-VII continens. Oxford, Clarendon, s. d. (1903 à la fin de la préface); non paginé (*Script. class. bibl. Oxoniensis*).

Platons Laches für den Schulgebrauch herausgegeben von A. Th. Christ. Leipzig, Freytag, 1904; xii-47 p.

Le troisième volume du Platon de M. Burnet contient les tétralogies V, VI, VII. Les manuscrits qui servent à constituer le texte sont le Clarkianus (B), où manque la septième tétralogie, et le Venetus app. 4, 1 (T), c'est-à-dire les deux principaux manuscrits de Schanz; en outre le Vindobonensis 54 (W), important témoin d'une tradition plus ancienne, avec son parent P (Pal. Vatic. 173), et pour le *Gorgias*, le *Ménon* et la tétralogie VII, le Vindobonensis 55 (F), dont M. B. a signalé l'intérêt dans son édition de la *République*; ce dernier a été collationné par M. Král. M. B. insiste avec raison sur la valeur de F; ce manuscrit non seulement fournit d'excellentes leçons, comme *Gorg.* 472 *b* ἐν Πυθίου (cet. ἐν Πυθοῖ), 486 *a* διατρέπεις (cet. διαπρέπεις), mais est souvent le seul à coïncider avec les citations anciennes. La méthode de M. B. est conservatrice; il s'abstient en général d'admettre dans le texte les corrections proposées par les critiques, sauf dans le cas de corruption manifeste; il donne les principales dans les notes. Il est d'ailleurs lui-même très sobre de conjectures; je signale *Charm.* 156 *e* τοῦ ὅλου au lieu de τὸ ὅλον, motivé par la lecture ἀμελοῖεν (γρ. T, Stobée) au lieu de ἀγνοοῖεν; *Meno* 91 *c* τῶν γ' ἐμῶν, heureuse variante tirée de F (γεμῶν), pour τῶν συγγενῶν; *Lach.* 181 *b* ἐν τοῖς εὐνούστατόν σοι εἶναι, plus élégant que εὐνουστάτοις, qui pourtant peut se défendre et a l'autorité des manuscrits. *Lach.* 198 *b* συνδοκεῖ est encore une bonne correction; mais dans des interrogations de ce genre, Platon emploie ordinairement le pronom, de sorte que le texte est plus probablement καὶ σοὶ δοκεῖ (καὶ σὺ δοκεῖ BW, σοί B², δοκεῖ καὶ σύ T).

M. A. Th. Christ donne une édition du *Lachès* dans la collection publiée à l'usage des classes par la librairie Freytag. Le texte est précédé d'une introduction où les personnages sont présentés, avec leur caractère et leur attitude dans le dialogue, en même temps qu'on montre le but que se proposait Platon en écrivant cet ouvrage. Il est suivi de notices sur les noms propres cités, et d'une analyse du sujet. Quant au texte lui-même, il faut, pour le bien apprécier, se reporter à une brochure que M. C. a publiée il y a quelques années, intitulée *Beiträge zur Kritik des Platonischen Laches* (Prague, 1895), qui

comprend, avec des remarques critiques sur le *Lachès*, une étude sur le papyrus de Tell Gurob. Pour le fragment qui y est contenu, de 190 *b* à 192 *a*, M. C. s'en rapporte au papyrus à chaque fois que cela est possible ; et en effet les variantes en sont parfois supérieures aux leçons des meilleurs manuscrits. Il s'en faut cependant que toutes soient également admissibles, et malgré l'autorité d'un tel témoin, il n'est rien moins que prouvé que la tradition qu'il représente doive être considérée comme au-dessus de tout soupçon. Je veux dire simplement qu'il est prudent d'y regarder à deux fois avant de s'écarter de la tradition manuscrite, et que celle-ci est tout aussi respectable, sinon pour les mêmes motifs, au moins pour des motifs également sérieux ; les papyrus ne sont pas moins exempts que les manuscrits de fautes et d'interpolations. Dans le reste du texte, M. C. a fait quelques bonnes corrections, consistant pour une bonne part dans l'élimination d'un ou de plusieurs mots suspects : 182 *c* εἰπεῖν, 183 *d* ὡς ἀληθῶς, 187 *e* λόγῳ ὥσπερ γένει (avec Cron), 198 *b* δέος παρέχει (après ἃ μή), etc. Les modifications apportées 186 *b* sont fort contestables ; ce passsage est d'une extrême clarté et d'une parfaite construction si l'on y lit κελεύειν avec le Coislinianus 155 au lieu de κελεύει ; la correction κελεύετε, et l'intercalation à cet endroit de l'apostrophe ὦ Λυσίμαχέ τε καὶ Μελησία, supprimée après ἐγὼ μὲν οὖν, ne reposent sur aucune raison suffisante (cf. *Beitr*. p. 17 sv.) et changent au contraire sans profit l'allure générale de toute la période. L'édition n'a aucune note explicative.

My.

Demosthenis Orationes recognovit brevique adnotatione critica instruxit S. H. Butcher. Tomus I. Oxford, Clarendon, s. d. (1903 à la fin de la préface) ; non paginé (*script. class. bibl. Oxoniensis*)

Demosthenes On the Crown edited by W. W. Goodwin. Cambridge. University Press, 1904 ; VII-296 pp.

La collection des classiques d'Oxford vient de commencer la publication des œuvres de Démosthène, qui doit comprendre trois volumes ; l'édition en est confiée aux soins de M. Butcher, naguère professeur à l'université d'Edimbourg. Le premier volume paru contient les discours I-XIX, c'est-à-dire les démégories, plus la *Couronne* et l'*Ambassade*. Les principes de critique démosthénienne exposés dans la préface par M. B. sont marqués au coin de la saine doctrine et de la bonne méthode ; ce sont, ou ce devraient être ceux de tout éditeur sérieux de Démosthène. La question critique ne porte plus, depuis les travaux des grands éditeurs, Reiske, Bekker, Dindorf, Vœmel, Weil, Blass, sur les manuscrits qui doivent servir de fondement au texte ; elle n'est plus maintenant que sur l'appréciation particulière des leçons

qui semblent mériter plus de confiance, pour des raisons littéraires, ou grammaticales, ou encore historiques; le goût personnel est souvent alors ce qui détermine l'éditeur. M. B. estime qu'il ne faut pas, comme l'ont fait quelques éditeurs récents, s'en rapporter aveuglément au Parisinus Σ; quelle que soit son autorité, il donne parfois des leçons inférieures (je ne parle pas des cas où il y a une faute évidente), et il omet çà et là des mots d'une nécessité absolue, sans lesquels la phrase est inintelligible ou d'une construction impossible à admettre; alors L et les chefs des trois autres familles, principalement A, doivent venir en considération; les papyrus n'apportent pas grand secours, au moins pour les morceaux contenus dans ce volume. L'appareil critique donne toutes les variantes dignes d'intérêt, tant celles des manuscrits que celles des imitateurs anciens de Démosthène, comme Aristide et Libanius; en outre les principales corrections proposées. M. B. conjecture rarement lui-même; il peut y avoir encore, dit-il, quelques fautes qui ont échappé à l'œil des critiques ou qui ont résisté à toute émendation; mais cependant il ne reste plus guère de passages où l'on puisse remédier par voie de conjecture. Ses corrections, dans le texte, sont les suivantes; je pense les avoir notées toutes : *Chers.* 29 ταῦτ' ἔστιν (ἐστίν Σ); *Rhod.* 19 οὐδένας <ἂν> ἄλλους (ἂν est dans quelques manuscrits inférieurs); *Megalop.* 5 βουλοίμεθ' <ἂν>; *Cor.* 262 del. ἐκείνοις avec un manuscrit; *id.* 312 πλεῖν (codd. πλειόνων); *Amb.* 244 ὡς εἴσει (εισηι Σ; ἔχει vulg.); ajoutons qu'il fait connaître une nouvelle leçon de Σ, *Amb.* 279 ἐλέγχειν (codd. edd. ἐξελέγχειν). Le texte donné par M. B. tient donc un juste milieu entre ces deux extrêmes, le respect exagéré de Σ et l'abus de la correction ; ce sont là, ai-je dit, de sages principes. J'estime cependant que M. B. se laisse entraîner de temps en temps par une sorte de défiance à l'égard du Parisinus, et qu'il semble craindre d'être compté au nombre de ceux qui regardent ses leçons comme « sacrosaintes » (préface; je ne puis citer mieux en l'absence de pagination); il en abandonne le texte en quelques passages où il n'est contraire ni au sens, ni à la grammaire, ni à la clarté. *Phil. I*, 16 παρασκευάσασθαι codd.; M. B. adopte la correction de Blass παρεσκευάσθαι, cf. 19, sans nécessité; le ton n'est pas le même dans les deux passages, et le parfait, justifié dans le dernier, ne saurait en aucune façon imposer le parfait dans le premier. *Chers.* 71 οὕτω γὰρ ἂν ἴσως ἀνεπίφθονον εἰπεῖν; la particule n'a rien d'incorrect; il vaut donc mieux la conserver avec Σ que la rejeter, comme M. B., avec A. *Cor.* 71 les meilleurs manuscrits donnent ἃς μέν... εἰς ἃς δέ, sauf A qui a τὰς μέν; d'autres ont τινάς les deux fois au lieu de ἅς. M. B. lit τὰς μέν... εἰς τὰς δέ; mais je ne crois pas que l'on puisse refuser à Démosthène une manière de s'exprimer aussi bien autorisée, qui d'ailleurs n'est pas inconnue après lui, aussi bien en prose qu'en poésie. Les passages ainsi sujets à discussion sont néanmoins fort rares. L'édition de M. Butcher se recommande donc à tous les points de vue, et elle peut compter dès maintenant au nombre des bonnes éditions de Démosthène.

M. Goodwin, l'helléniste bien connu de Harvard University, qui a publié il y a trois ans une édition critique du Περὶ στεφάνου, en a fait récemment une adaptation à l'usage des classes. Les modifications introduites étant tout extérieures, il me suffira de les signaler ; je renvoie le lecteur à mon appréciation sur l'édition de 1901 (*Revue* du 24 mars 1902). Les notes critiques sont supprimées ; le dernier essai, sur la stichométrie, est également laissé de côté ; dans les autres, de même que dans les cinq chapitres d'histoire relatifs aux événements dont parle l'orateur, on a retranché tout ce qui n'est pas strictement nécessaire ; enfin les notes explicatives sont un peu moins développées. Pour ce qui est du texte, M. G. a rejeté la leçon εἰσάγειν de Σ pour la vulgate εἰσάγων (121) ; en outre, il a introduit dans son nouveau texte un grand nombre de modifications relatives à l'hiatus. Il n'y a qu'à feuilleter le volume pour en trouver des exemples : 4 ἀγῶν' ἐνστησάμενος (grande édition ἀγῶνα), 14 μεγάλ' ἔχουσαι (μεγάλα), 60 ταῦτ' (ταῦτα), 123 ἵν' (ἵνα), 268 ἔσθ' (ἔστι), etc. Au contraire, en d'autres passages non moins nombreux, M. G. laisse subsister l'hiatus : 18 ὥστε ἀνελεῖν, 19 χρήματα ἀναλίσκων, 89 τότε ἐνστάς, 131 ἄρα ὑπέρ, etc. Il est impossible de découvrir pourquoi M. Goodwin tantôt élide, tantôt n'élide pas les voyelles finales, ni pourquoi il a corrigé sa première édition en certains passages seulement ; je parle, bien entendu, des seuls cas où il n'y a pas un repos de la voix. Ce ne peut être une question de manuscrits, comme on le voit par plusieurs endroits de la grande édition, par exemple 239 texte ὅσ' ἠβουλόμεθα, mais notes critiques ὅσα ἠβ. Σ, ὅσα ἐβ. ΑΦ, ὅσα ἂν βουλώμεθα L vulg. ; cf. 20, 23, 40, 76, 113, etc. ; autrement c'est la grande édition qui serait criticable, car les corrections, dans celle-ci, sont fréquentes dès les premiers paragraphes. Nous aurions dû être renseignés sur la méthode suivie à ce sujet.

My.

Georgii Acropolitæ opera recensuit A. Heisenberg. Vol. II continens Scripta minora. Præcedit dissertatio de vita scriptoris. Leipzig, Teubner, 1903 ; xxvi-120 p. (*Bibl. script. græc. et lat. Teubneriana*).

Georgii Monachi Chronicon edidit C. de Boor. Vol. I textum genuinum usque ad Vespasiani imperium continens. Leipzig, Teubner, 1904 ; 382 p. (*Bibl. script. græc. et lat. Teubneriana*).

Après la Χρονικὴ συγγραφή, M. Heisenberg publie, sous le titre *Scripta minora*, divers autres opuscules de Georges Acropolite : quelques poésies, l'éloge funèbre de Jean Doukas, deux discours Κατὰ Λατίνων, une lettre à Jean Tornikès, l'explication de deux pensées de Grégoire de Nazianze, et l'éloge des apôtres Pierre et Paul. Ces écrits, tout ce que l'on connaît de l'auteur, étaient encore inédits, sauf le premier discours contre les Latins, publié en 1866 par Dimitrakopoulos. Les

discours κατὰ Λατίνων ne sont pas sans intérêt, bien que nous soyons mieux renseignés par d'autres écrivains, comme Nicéphore Blemmydas, sur la question qui divisait les deux églises, la procession du Saint-Esprit. L'oraison funèbre et l'éloge des apôtres sont deux morceaux curieux pour la rhétorique du temps. Il n'est pas sûr que la lettre à Jean Tornikès doive être attribuée à Georges Acropolite ; son auteur, il est vrai, est appelé grand logothète, et le manuscrit où elle se trouve ne contient que des écrits qui ont rapport à des contemporains ; mais le destinataire est dit συμπένθερος τοῦ βασιλέως, et il s'agirait de déterminer comment et par qui cette συμπενθερία est établie, et qui est l'empereur désigné ; en outre, Constantin Tornikès n'était pas beau-père de Michel Paléologue, comme le dit M. H. ; il était beau-père de Jean, frère de l'empereur. Je ne partage pas l'avis de M. H. au sujet des trimètres iambiques d'Acropolite : « discrimina, dit-il (p. XVII), syllabarum longarum et brevium adeo non respexit, ut η, ω, diphthongos corripere, ε et ο producere non vereatur ». Ce n'est pas exact ; la quantité est parfaitement observée, sauf dans les noms propres, pour lesquels on sait que les Byzantins se permettent de telles licences [1]. Je relève seulement εὐμενές, I, 115, où il faut lire sans doute εὐμενῶς, et λαμπρῶς, III, 35, à corriger en λαμπρός (peut-être mieux λαμπρὰ σύμπας au lieu de λαμπρῶς ἅπας). La préface débute par une dissertation sur la vie de Georges Acropolite, où M. Heisenberg a réuni tout ce que l'on sait de lui ; on notera la date de sa naissance, justement ramenée à l'année 1217, au lieu de 1220, comme on l'admettait jusqu'ici.

M. de Boor aura rendu service aux études byzantines en publiant une nouvelle édition de la *Chronique* de Georges le Moine, autrement dit Georges Hamartole. Les publications antérieures, celle de Muralt et celle de la Patrologie grecque, sont en effet insuffisantes, faute d'avoir été faites sur de bons manuscrits ; et comme l'ouvrage, malgré son peu d'originalité, a été constamment lu et copié par les chroniqueurs postérieurs, qu'en outre, il est une des sources de la chronique de Nestor, et que pour les trente années qui précèdent la mort de l'empereur Théophile il est le seul document contemporain, il était utile qu'une édition critique en fût donnée. Le premier volume paru s'arrête à Vespasien ; mais M. de Boor s'est borné à publier le texte, annonçant

1. P. ex. Θεόδωρος formant les deux premiers pieds (*Epit. Ir.*, 26), Μακεδόνων les deux derniers (*id.* 67), etc. Mais il ne faut pas juger les vers byzantins selon les règles anciennes ; il ne faut pas oublier que les voyelles α, ι, υ étaient indifféremment brèves ou longues. Acropolite suit l'usage de son temps, comme Blemmydas, Manuel Philès et autres. M. Heisenberg a donc tort de proposer συγκλαίειν (*Epit. Ir.* 112), ὑπερεξηρημένους (troisième morceau, 33), qui font des vers faux, au lieu de συγκλάειν et ὑπεξηρημένους. — Dans l'*index verborum*, on lit comme manquant aux dictionnaires le mot ἀνεκφύτητος (p. 107, 16) ; c'est une forme bien irrégulière et plus que douteuse ; il faut lire sans doute ἀνεκφοίτητος, cf. Proclus *in Tim.*, I, p. 6, 2, Diehl.

que la préface paraîtrait seulement avec le second volume. Nous sommes donc, pour le présent, dépourvus de renseignements sur les manuscrits, sur leur valeur relative, sur celui d'entre eux qui est le principal fondement du texte; nous ne savons pas davantage si la publication comprendra seulement la *Chronique* jusqu'à sa fin en 842, ou si elle donnera en même temps l'ouvrage anonyme qui est ordinairement à la suite de Georges le Moine dans les manuscrits, et qui en est comme la continuation. J'attendrai le second volume pour apprécier l'édition, dont la bonté est d'ailleurs garantie par le nom de l'éditeur.

My.

L. Joulin. **Les Établissements Gallo-Romains de la plaine de Martres-Tolosanes**, Extrait des Mémoires de l'Académie des Inscriptions, Paris, Imp. Nahon, 1901, in-4°, 295 p., 25 pl. hors texte.

M. L. Joulin, membre de la *Société archéologique du Midi de la France*, a présenté à l'Académie des Inscriptions un mémoire très détaillé sur les *Etablissements gallo-romains de la plaine de Martres-Tolosanes*. Depuis plus d'un demi-siècle, l'attention du monde savant avait été attirée sur les fouilles exécutées aux environs de Martres-Tolosanes (Haute-Garonne) par la découverte en cet endroit de très nombreuses sculptures antiques. En 1890, Lebègue, professeur à la Faculté des lettres de Toulouse, y fit des fouilles importantes; en 1895, le ministère de l'Instruction publique, le département de la Haute-Garonne et la ville de Toulouse accordèrent des subventions qui ont permis de nouvelles recherches. Ces travaux ont duré deux ans et demi. Ils ont été dirigés par MM. L. Joulin et Deloume.

L'ouvrage, dans lequel M. L. J. a exposé les résultats de ces dernières fouilles, est purement descriptif. Successivement l'auteur expose les résultats de recherches en ce qui concerne : 1° Les constructions et les ouvrages (bâtiments proprement dits, murs de clôture, canaux et rigoles, chemins et allées; technique des constructions, décoration architecturale); 2° Les objets recueillis dans les fouilles (ornements architectoniques, ensembles décoratifs, statues, statuettes, reliefs, bustes-portraits); 3° Les développements successifs de la ville et sa destruction; 4° Les villas découvertes à quelque distance de Martres, et les voies de communication qui existaient dans le pays à l'époque romaine. Cette description se distingue par la précision, l'exactitude minutieuse, la parfaite clarté du développement. Deux appendices ou Annexes accentuent ce caractère de l'ouvrage. L'Annexe n° 1 est une *Description détaillée des maçonneries et des aires des bâtiments et des ouvrages;* — l'Annexe n° 2 est un *Inventaire des*

objets recueillis dans les fouilles, répartis par bâtiments, ouvrages et amas de décombres. 26 figures ou plans dans le texte et 25 planches ou plans hors texte ajoutent encore à la valeur scientifique de cette publication.

Il convient d'adresser à M. L. Joulin de chaleureux compliments pour le soin avec lequel il a mené à bien l'œuvre dont la direction lui avait été confiée. Son beau mémoire rendra les plus grands services à tous ceux qui voudront étudier sérieusement l'histoire de la Gaule romaine.

J. TOUTAIN.

Il Faust di Wolfango Gœthe. Il Parsifal di Wolframo d'Eschenbach. Studi critici di Augusto FOA. Firenze, Successori Le Monnier, 1904. In-8°, VI-362 pp.

M. Foà a réuni dans un volume deux études de dimensions fort inégales, l'une sur le *Faust* de Gœthe, qui s'étend sur 300 pages, l'autre sur le *Parzival* de Wolfram d'Eschenbach, qui n'en comprend qu'une soixantaine.

Ce sont les origines du *Faust* qui ont surtout attiré l'attention de M. F. Une partie assez importante de son livre est consacrée à la période du *Sturm und Drang*, à l'influence du voyage en Italie sur le développement intellectuel et moral de Gœthe [1], à la transformation de la légende ancienne dans le poème moderne. L'étude des caractères de Marguerite, de Faust et de Méphistophélès termine le travail.

On ne trouvera pas dans le livre de M. F. de faits nouveaux. Le critique italien s'est abstenu de recherches minutieuses destinées à éclairer tel problème de la *Faustforschung*. Il s'est attaché à donner une idée de l'œuvre par des citations et par des considérations générales souvent intéressantes mais pas toujours neuves. Si son livre ne peut guère rendre de services aux critiques qui sont au courant des travaux allemands [2], il sera utile aux profanes soucieux d'avoir quelque notion des tendances du poème et de se familiariser avec les questions essentielles qu'aborde l'exégèse de *Faust*.

L'étude de M. F. sur *Parzival* est un rapide et vague examen de l'idée du poème et des principaux caractères qui y figurent. On lira

---

1. M. F., attribuant à l'influence de l'Italie la pacification de l'esprit de Gœthe, sacrifie le rôle de Mme de Stein (p. 56). Il oublie de signaler parmi les motifs qui dirigèrent Gœthe vers l'Italie les sensations d'enfance du poète (p. 50).

2. M. F. connaît les ouvrages importants parus sur *Faust*. Mais pourquoi cite-t-il l'édition de 1881 du *Faust* de Schröer ? Entre cette édition et la dernière (1898-1903) a eu lieu la découverte de l'*Urfaust*, découverte dont l'importance ne lui a d'ailleurs pas échappé.

avec intérêt quelques comparaisons faites entre Wolfram et Dante, Arioste et Tasse [1].

F. PIQUET.

Un Chancelier au xv[e] siècle. Nicolas ROLIN (1380-1461), par Arsène Périer,... — Paris, Plon-Nourrit et C[ie], 1904. In-8° de 392 pages.

Nicolas Rolin est aujourd'hui bien oublié ; seuls ses compatriotes, quelques érudits et les amis des arts, pour lesquels l'hôpital de Beaune reste comme un magnifique témoignage de son opulence et de sa charité, gardent son souvenir. Il mérite cependant d'être classé parmi les grands hommes d'État du xv[e] siècle et M. A. Périer a eu raison de lui consacrer quelques centaines de pages : depuis l'avènement de Philippe le Bon, en effet, jusque vers la fin du règne de Charles VII, il ne s'est accompli aucun événement important en France et dans les Flandres, où Rolin ne soit intervenu.

Avocat au Parlement de Paris, le futur chancelier de Bourgogne n'aurait jamais osé espérer arriver à une situation aussi haute, s'il ne s'était fait remarquer par son plaidoyer contre les auteurs de l'assassinat de Jean sans Peur sur le pont de Montereau : ce fut donc en épousant sa querelle contre le dauphin qu'il mérita l'attention et gagna l'amitié de Philippe le Bon. Aussi sa politique consista tout d'abord dans une alliance étroite avec les Anglais contre l'héritier légitime du trône de France, et dans la satisfaction de la vengeance du duc. Mais celui-ci, d'une ambition dévorante, insatiable dans son avidité d'accroissements territoriaux qui le conduisit à dépouiller en Hollande sa cousine Jacqueline de Bavière, eut à se plaindre plus d'une fois de la mauvaise volonté de ses dangereux alliés ; Rolin se rapprocha donc insensiblement du parti français et fut assez heureux pour amener au congrès d'Arras la réconciliation de Philippe le Bon et de Charles VII. Il en coûta gros au roi de France ; car Rolin ne négligeait ni les intérêts de son duc, ni les siens. Ambitieux comme son maître, ayant de commun avec lui l'amour des richesses et de la magnificence, dur à l'occasion pour les faibles et les révoltés, il était l'homme qui convenait au duc de Bourgogne pour remplir ses coffres toujours vides et poursuivre la réalisation de ses rêves de royauté. Il entra bien dans l'esprit de son temps et ne se contenta pas d'acquérir de l'argent et des domaines ; il aida à la création des universités de

1. Il n'est pas du tout assuré que le nom *Herzeloyde* soit, comme le pense M. F. (p. 313), un nom allemand signifiant « peine de cœur ». Tout porte à croire au contraire que c'est un nom français (d'origine germanique), dont la forme et le sens ne sont pas encore fixés. — Le nom *Feirefiz* ne vient pas du français « faire fiz », mais « vair fiz ».

Dôle et de Louvain, fit rédiger la coutume de Bourgogne et favorisa intelligemment les arts.

A ce propos, je signalerai à l'attention de M. A. Périer parmi les fondations pieuses du chancelier, celle qu'il fit à Avignon dans le monastère des Célestins, où il eut sa chapelle, magnifiquement peinte (voir *l'Art*, 1903, p. 598; 1904, p. 154). Malheureusement, le vandalisme qui s'est exercé dans cette ville plus qu'ailleurs n'a pas permis la conservation de ce petit monument aux fresques merveilleuses.

On peut se demander, après avoir lu ce volume, si M. Arsène Périer était assez préparé pour l'écrire. C'était un si vaste sujet que la biographie de Nicolas Rolin, ce personnage a eu une telle action pendant les quarante ans qu'il a tenu les sceaux de Philippe le Bon, qu'il était nécessaire d'étudier à fond tout le xv[e] siècle et de parcourir un nombre considérable de pièces d'archives. Or, l'auteur de ce livre paraît s'être contenté de dépouiller les principaux ouvrages écrits sur la cour, le duché de Bourgogne et les rois de France de ce temps, les histoires de Michelet, de Barante, de Beaucourt, Lecoy de la Marche, surtout le tome IV, deuxième partie, de la nouvelle ***Histoire de France*** de Lavisse (la paternité de ce volume appartient à M. Ch. Petit-Dutaillis, dont le nom n'est pas écrit une seule fois : *sic vos non vobis*...), les principales chroniques de cette époque, enfin, quelques ouvrages plus spéciaux, dont la bibliographie ne serait guère longue. A peine quelques manuscrits de la Bibliothèque nationale ont-ils été consultés. Comme information, c'est vraiment insuffisant. J'ajouterai encore que l'indication des références est faite souvent d'une façon beaucoup trop sommaire. Aussi le livre de M. Périer doit-il être considéré comme un livre de compilation, de condensation et de vulgarisation plutôt que d'érudition : c'est peut-être en somme le but que l'on s'est proposé.

J'y ai relevé également, par ci par là, de petites erreurs, comme j'y ai reconnu quelques phrases toutes faites qui courent les manuels, bien que démontrées inexactes : telles celles qui concernent le talent (?) de peintre du roi René (p. 187), la protection (?) donnée par le duc de Bourgogne à l'imprimerie naissante (p. 360), etc. A remarquer encore que Louis II de Sicile ne fut pas couronné en 1384 (p. 183), mais en 1389; que Jeanne de Duras, reine de Naples, était la mère adoptive et non la veuve de Louis III (p. 191), qu'Antoine de la Salle ne fut jamais premier maître d'hôtel du duc de Bourgogne (p. 360), etc.

L.-H. Labande.

J. Trénel. **L'élément biblique dans l'œuvre poétique d'Agrippa d'Aubigné.** Paris, Cerf, 1904, gr. in-8°, p. 124. Fr. 5.

On parle souvent à propos de certains de nos écrivains d'une influence de la Bible sur leur langue, sans se représenter exactement ce qu'a été cette influence. Pour l'un de ceux qui l'ont subie le plus étroitement, Agrippa d'Aubigné, nous serons du moins fixés maintenant, grâce un travail que lui a consacré M. Trénel. Il l'a conçu moins comme un commentaire que comme un répertoire dans lequel il a groupé sous différentes rubriques les emprunts ou les imitations que la comparaison de la Bible avec les œuvres de d'Aubigné — il s'agit avant tout des *Tragiques* — permet de relever. Théologie biblique, idées d'ordre religieux ou moral, expressions ou tournures imitées directement ou par contamination des livres saints, souvenirs historiques et allusions, quelques rares hébraïsmes et de plus rares mots hébreux : telle est dans l'essentiel la matière du lexique que l'auteur a dressé, après en avoir justifié le plan dans une courte introduction. On souhaiterait celle-ci plus abondante, en particulier pour ce qui intéresse la connaissance qu'avait d'Aubigné du texte original des Ecritures. Pour la comparaison des passages relevés dans le poète — il y en a 664 qu'un index permet de retrouver facilement — M. T. s'est référé avec raison à la version de la Vulgate, sans s'interdire de recourir çà et là au texte hébreu ou grec. Cette étude n'est que le complément d'un ouvrage d'ensemble que nous devons à l'auteur sur *L'Ancien Testament et la Langue française du moyen âge*. N'y eût-il pas eu dès lors profit — ce que M. T. était seul capable de faire — à séparer dans son auteur les emprunts déjà passés dans la langue, et ils sont nombreux, de ceux qui lui appartiennent en propre ? D'une part, l'originalité du poète et de l'autre, l'enrichissement du français par cette source eussent apparu plus nettement. Mais tel qu'il est, ce travail est une contribution neuve et précieuse aux études de lexicographie française.

L. R.

J. Silvestre. **De Waterloo à Sainte-Hélène** (20 juin-16 octobre 1815. Paris, Alcan, 1904, in-16°, XI-304 pp.

Ayant constaté que l'histoire du départ de Napoléon pour Sainte-Hélène n'a pas été écrite en détail d'après les sources, M. S. s'est proposé de combler cette lacune. Connaissant à merveille Rochefort et ses environs (il est secrétaire général de la société de géographie du lieu), il était mieux que personne en état de recueillir, sur le séjour

que Napoléon fit en rade de l'île d'Aix du 3 au 15 juillet 1815, des témoignages nouveaux et intéressants. Aux récits déjà connus de Becker, Las Cases, Gourgaud, Montholon, Bonnefoux, il a pu joindre d'assez nombreuses indications, fournies par des témoins bien informés quoique obscurs, et qui étaient demeurées jusqu'à présent inédites. Il a connu et utilisé des articles quelquefois précieux publiés par des revues ou gazettes locales. Il s'est enfin soucié d'identifier les personnages secondaires du drame, et pour ceux d'entre eux qui étaient officiers de vaisseau, il a eu l'idée de consulter les dossiers des archives de la Marine. Il y avait là tous les éléments d'une bonne étude, qui aurait pu soutenir avantageusement la comparaison avec les deux articles trop rapidement faits que M. H. Houssaye vient de faire paraître sur le même sujet dans la *Revue des Deux-Mondes*. Mais la mise en œuvre de l'ouvrage est défectueuse, peut-être par un excès de modestie de la part de l'auteur. M. S. estime que sa part dans un travail de ce genre est petite, et il l'a faite trop restreinte en effet. Son livre, que lui-même dit être (p. 304) « l'exposé d'un amas de documents, d'opinions, de compilations » n'est pas suffisamment composé. Il est rempli de digressions sans grande utilité sur toutes sortes de sujets : sur les moutons de Rambouillet (p. 71); sur l'histoire en général (p. 80); sur le soulèvement vendéen de 1815 (p. 87 et suiv.); sur Maubreuil (p. 92); sur l'amiral Martin (p. 130); sur l'historique de la ville de Fouras (p. 152); sur la guerre anglo-américaine de 1812 (p. 178), etc. L'auteur le sent si bien qu'il s'excuse (p. 121), ou qu'il affirme l'utilité de ces longues parenthèses (p. 88). De copieux extraits empruntés à divers auteurs interrompent le récit, et l'on est quelque peu surpris de voir M. Silvestre, au cours d'un travail historique, céder si facilement la parole à Balzac (p. 204), à Dumas père (p. 205), à Châteaubriand (p. 208), à Eugène Pelletan (p. 206), à Gustave Larroumet (p. 172), pour cette simple raison « qu'il est toujours intéressant de mettre la légende à côté de l'histoire ». On préférerait que l'auteur eût pris la peine d'indiquer ses références au bas des pages, de vérifier certaines anecdotes (sur les projets d'empoisonnement de Napoléon, par exemple), au lieu de les reproduire sans aucune mention de sources, et qu'il eût essayé, toutes les fois que cela était possible, de critiquer et de contrôler le récit du *Mémorial*, comme il l'avait fait au début pour celui de Becker. Après les recherches assez bien conduites et en général heureuses qu'il a faites, M. S. pouvait écrire, sur ce sujet précis et limité, une œuvre à peu près définitive. On doit regretter que, faute de méthode, il n'y ait réussi qu'à demi.

R. GUYOT.

Georges de Lauris, **Benjamin Constant et les idées libérales**. Paris, Plon, 1904, in-12, 294 pages.

Ce livre, qui semble être une thèse de doctorat en droit, est aussi, selon toute probabilité, l'œuvre de début, trop hâtivement faite, d'un auteur inexpérimenté et qui n'a pas encore, espérons-le du moins, donné toute sa mesure. Le titre semblait promettre une étude intéressante et nouvelle. Quelle fut la place tenue par Benjamin Constant parmi les libéraux de la Restauration ; d'où venaient ses doctrines ; comment se sont elles formées et transformées ; quelle a été leur influence sur la législation et sur les mœurs politiques ; qu'en demeure-t-il aujourd'hui ? A toutes ces questions qui valaient la peine d'être examinées, on chercherait vainement une réponse dans le livre de M. de L. L'auteur s'est contenté, semble-t-il, pour toute recherche, d'une rapide lecture des œuvres de Constant, plus, peut être, quelques articles biographiques. A part un résumé historique semé de longues citations et de considérations générales, et bizarrement intitulé : *Introduction et vie politique de Benjamin Constant*, le volume se compose exclusivement d'un exposé des « idées libérales » de Benjamin Constant, divisé par catégories de libertés : liberté personnelle, liberté religieuse, liberté de la presse, etc. Cet exposé n'a aucun caractère critique ou explicatif. Cela ressemble à un cours de libéralisme politique qui aurait été bâti sur le modèle des manuels de droit civil d'il y a cinquante ans : tout en aphorismes péremptoires, appuyés chacun d'un ou plusieurs passages du code Napoléon ; ici les textes sont pris indistinctement à tous les écrits de Constant, pamphlets, discours, brochures et même à l'acte additionnel de 1815, sans aucun souci des circonstances ou de la chronologie. Nulle part au reste, ni l'opinion de l'auteur sur le sujet qu'il a choisi, ni même l'intention qu'il a pu avoir en écrivant ces trois cents pages n'apparaissent avec netteté, malgré le ton apologétique de certains passages [1] et quelques allusions d'ailleurs peu claires aux événements contemporains [2]. L'étude sur Benjamin Constant et les idées libérales est à refaire ou plutôt reste à faire [3].

R. Guyot.

---

1. P. 83, 152, 219, etc.
2. P. 103 (Congrégations) et (Conseils de guerre).
3. Le titre du fameux drame de Schiller est *Wallenstein* et non *Waldstein* (p. 43) ; les cours prévôtales ont été établies en décembre 1815 (p. 236) ; et l'on aimerait savoir quelles furent, sous le Directoire, les « commissions militaires assemblées pour juger des conspirations vraies ou supposées » (p. 235).

Charles-Marc Des Granges. **La Comédie et les Mœurs** sous la Restauration et la Monarchie de Juillet (1815-1848); préface de Jules Lemaître. Paris, Fontemoing, 1904; in-8° de xxiii-265 pages.

Partant de cette idée très juste que l'on a chance de trouver « l'expression de la société » non dans la littérature, mais dans la façon dont l'opinion réagit sur la littérature, M. Des Granges s'est occupé à rechercher des témoignages sur la valeur relative de la comédie de mœurs, entre 1815 et 1848. Il s'est adressé aux journaux — échos et artisans des opinions *collectives;* et, non sans un peu d'admiration complaisante pour la nouveauté de sa méthode, il nous donne les résultats de son enquête. Pour être tout à fait décisive en ce qui concerne les mœurs, elle eût gagné, semble-t-il, à subdiviser cette période de 1815 à 1848, à n'en point faire une époque aussi « une » : la littérature nous fait deviner, dans la mentalité de ces trente années, des variations que l'opinion des spectateurs, trahie par la presse, n'a pas dû manquer de refléter de son côté. Pour ce qui est de l'histoire littéraire, elle enregistrera avec satisfaction plusieurs des résultats que lui apporte M D. G. : l'existence, sur les scènes *à côté*, d'une comédie de mœurs qui, si elle a souvent manqué de style, n'était dénuée ni d'audace ni de pénétration (et l'auteur nous dit d'excellentes choses sur les raisons qui prolongèrent, au Théâtre Français et à l'Odéon, la tradition surannée de la comédie de caractère en vers [1]); surtout, la vérification, pour une période et pour un genre déterminés, d'un fait qui semble démontré par ailleurs, et qui paraît plus certain que la loi de l'évolution des genres : l'espèce de promotion qui élève à la dignité de l'art et du style, après un temps, des manifestations intellectuelles d'abord reléguées en marge de la littérature [2].

F. Baldensperger.

---

1. Les *Chroniques des petits théâtres de Paris*, de N. Brazier compléteraient avantageusement, sur certains points, la documentation de M. D. G. (cf. surtout, t. II, p. 210).

2. D'assez nombreux *errata* dans les citations, p. 121, 123, 221; est-il exact de dire (p. 173) que la plupart des héros de George Sand appartiennent à la catégorie des « jeunes nobles désœuvrés »? Dans l'index chronologique, p. 261, les *Philanthropes* sont de 1841 au lieu de 1842; ne conviendrait-il pas de citer les *Droits de la femme* de Th. Muret, 1837? L'orthographe *Wafflard* semble plus correcte que Waflard.

Wilhelm Münch. **Aus Welt und Schule**. Neue Aufsätze. Berlin, Weidmann, 1904, 8°. p. 276. mk. 5.

Ce recueil d'articles très variés, publiés déjà pour la plupart dans des revues, présente cependant un caractère commun qui en constitue comme le lien. Ils se proposent d'étudier, même les articles plus spécialement pédagogiques, la psychologie de collectivités, telles que la nation, la grande ville, le peuple et les classes cultivées, l'église et l'école. L'évolution qu'ont suivie dans le passé ces différents groupes, les transformations que la vie moderne leur a imposées, l'action et la réaction que les individus et le groupe exercent les uns sur les autres, les aspects heureux ou fâcheux de ces formes nouvelles de la civilisation contemporaine sont finement analysés par un esprit curieux de synthèse, d'une information abondante, puisée surtout dans une observation directe et journalière qui ne s'est pas bornée à la seule patrie de l'auteur. M. Münch a su à propos éclairer par d'intéressants rapprochements les trois milieux allemand, français et anglais qu'il a pratiqués, sans parler de quelques autres encore. Ces pages sans doute n'ont aucune prétention à une enquête scientifique ; ce ne sont que des causeries, d'un fil sinueux même, mais d'un fonds solide et dont le détail n'est pas sans valeur.

Des treize articles du livre la moitié environ traite de questions pédagogiques. On y trouvera avec de courts aperçus historiques des conseils et des directions dont beaucoup de maîtres pourraient profiter en dehors même de l'Allemagne : M. M. signale des lacunes, des travers dans l'enseignement, certains dangers que présente telle orientation nouvelle. Il demande qu'on fasse une part plus grande à l'éducation du goût de la jeunesse allemande, qu'on lui donne davantage l'amour et le respect de sa langue, qu'on néglige moins de lui enseigner l'art de la parole. Deux longs articles nourris d'observations et très précis dans les conclusions sont consacrés à la lecture de Shakespeare et de Goethe dans les écoles allemandes. Sur la question du *Faust* au gymnase, très agitée dans ces derniers temps, M. M. donne aussi son avis qui est plutôt bienveillant ; il compte ici comme ailleurs sur le tact des maîtres dont le premier souci doit être d'amener leurs élèves à se plaire aux œuvres classiques, en évitant tout pédantisme [1].

L. R.

---

1. P. 115, il fallait cependant dire aux lecteurs allemands que notre *rhétorique* est maintenant devenue aussi une *prima*.

— Le tome IV des *Inscriptions de l'ancien diocèse de Sens*, publiées, d'après les estampages d'Edmond Michel, par M. Henri Stein et le regretté Paul Quesvers, vient de paraître à la librairie Picard (1 vol. in-4° de 762 pages). Sans revenir sur les éloges si mérités que nous avons adressés à ce travail à l'occasion des premiers volumes, il convient de rappeler que le relevé de chaque inscription est toujours accompagné d'une inscription du monument et d'un historique des personnages en question, parfois d'après des documents absolument inédits : c'est le résultat de recherches considérables, et qui sera d'un prix exceptionnel pour l'histoire du Gâtinais. On peut se rendre compte d'ailleurs de l'importance de cette source, en feuilletant la table alphabétique qui termine le volume et qui ne comporte pas moins de 284 colonnes. Ce sont les doyennés de Milly et du Gâtinais dont les inscriptions ont été relevées ici, c'est-à-dire, d'une part : Avon, Bonnevaux, Chaintreaux, Egreville, Fay, Fontainebleau, Jacqueville, Larchant, Milly, Nemours, Paley, Poligny, S[t] Mammès, Varennes, etc., etc. ; de l'autre : Bois-commun, Château-Landon, Egry, Gaubertin, Gironville, Gondreville, Maison-celles, Noyers, Villemoutiers, etc., etc. Le total des inscriptions déjà publiées est ainsi porté à 1,287. — H. de C.

— L'ordre adopté par Dante dans la classification des damnés dans son Enfer, est une des questions les plus débattues entre les commentateurs de la Divine Comédie, et il n'en est guère que la critique contemporaine remette plus volontiers sur le tapis. Il est vrai de dire que les vers, dans lesquels le poète a donné lui-même la théorie de sa classification des péchés, prêtent à plus d'une discussion, et que, pour les bien interpréter, il faut posséder une connaissance exacte des doctrines morales que Dante avait puisées dans Aristote et dans Saint-Thomas. La question est reprise avec une ampleur particulière par M. Giuseppe Chesani « sacerdote Stimatino » dans un ouvrage intitulé *L'ordine nell' Inferno di Dante*, dont la première partie (Vérone, Gurisatti, 1903 ; in-8°, 160 pages) contient un historique de tous les systèmes proposés pour expliquer la division des pécheurs de l'Enfer, et un abondant commentaire du texte de Dante relatif à la question (*Inf.*, XI, v. 21-111). La connaissance que l'auteur a de la philosophie scolastique rend son exposé instructif, encore qu'un peu pesant ; mais il est regrettable qu'il n'ait pu profiter plus complètement du premier volume de M. Flamini paru avant le sien (*I significati reconditi della Div. Com.*, Livourne, 1903) ; il le cite d'un mot (p. 30), sans paraître se douter que l'œuvre du savant professeur de Padoue rend inutiles bien des discussions contenues dans la présente brochure. — H. H.

— Sous un titre qui ne dit pas grand chose, et qu'il aurait été facile de compléter — *Virtù d'Amore di suor Beatrice del Sera*, Catane, 1903 —, M. Angelo Emanuele fait connaître le drame en vers, demeuré inédit, qu'une nonne florentine tira, vers le milieu du xvi[e] siècle, du *Filocolo* de Boccace. La brochure offre un intérêt réel, d'abord en ce qu'elle montre sous un aspect assez inattendu la vogue qu'obtint l'œuvre du fameux conteur, même en ces couvents de femmes dont il n'avait que trop parlé ; M. A. E. confirme, après beaucoup d'autres, que cette œuvre a été, au xvi[e] siècle, une des sources favorites de la littérature dramatique. En outre cette étude est une utile et curieuse contribution à l'histoire de la culture littéraire à Florence dans les couvents de femmes. Pour ce qui est du drame lui-même, *Virtù d'Amore*, que M. A. E. analyse avec soin, en le comparant pas à pas avec le roman de Boccace, et dont il publie d'assez nombreux morceaux, c'est une œuvre plutôt

insignifiante, qui tient le milieu entre la « Sacra Rappresentazione » traditionnelle et le théâtre régulier; son commentateur fait à sœur Beatrice del Sera un honneur dangereux en évoquant le souvenir de Shakespeare! Cependant cette aimable nonne possédait des qualités estimables, et puisque l'attention avait déjà été attirée sur son essai de poésie dramatique, il était bon que quelqu'un le lût avec attention et nous donnât le moyen de le juger. On en remerciera M. A. Emanuele, tout en regrettant que son style ne soit pas plus soigné, et que la correction typographique laisse à désirer. — H. H.

— En publiant naguère une plaquette intitulée *Storia e leggenda di P. Aretino* (1903), dont la *Revue critique* a entretenu ses lecteurs, M. G. Mari ne faisait guère que préparer les voies à une œuvre d'art dont l'Arétin serait le héros; il l'annonçait discrètement en quelques lignes d'avertissement. Nous venons de recevoir cette œuvre, intitulée *Pasquino*, et publiée avec élégance à Melfi (1903). C'est une action dramatique en 4 actes (M. M. n'a voulu la qualifier ni de drame ni de comédie : *Quattro atti inversi*), dont un forme prologue. Ce Prologue se déroule à Rome, le dernier jour du conclave qui élut Adrien VI, successeur de Léon X; les trois actes suivants nous transportent à Venise. La matière sentimentale de la pièce est fournie par l'amour de l'Arétin pour Riccia infidèle; le dénouement nous fait assister à la mort du célèbre pamphlétaire. Il ne rentre pas dans le cadre de cette revue d'apprécier cette œuvre au point de vue poétique et dramatique; il nous suffit de signaler cette très intéressante reconstititution de la vie italienne du XVIe siècle tentée par un habile poète doublé d'un savant consciencieux. — H. H.

— M. Gius. Bologna consacre une étude de 75 pages intitulée *Rosmunda nella storia del teatro tragico italiano* (Acircale, Donzuro, 1903) aux pièces consacrées à l'héroïne lombarde par G. Ruccellai, Cavallerino, Ceruti, Gorini, Corio, Carli, Alfieri, Grassi, Teresa Bandettini, P. Corelli. Sa conclusion est que l'imperfection de toutes ces tragédies tient aux auteurs et non au sujet; je crains que l'horreur du sujet n'y soit cependant pour quelque chose. — Charles Dejob.

— Pendant une villégiature à Dinard en septembre dernier, au moment de l'inauguration de la statue de Renan à Tréguier, M. Brunetière écrivit pour un grand journal de la région, l'Ouest-Éclair, des lettres qu'il publie aujourd'hui complétées de quelques notes : *Cinq Lettres sur Ernest Renan*. (Paris, Perrin, 1904, 102 pp. in-16e. Fr. 1). Il avait voulu, disait-il, tracer de Renan « un portrait plus ressemblant que la caricature qu'on se préparait à en charbonner à Tréguier ». S'il ne l'a pas caricaturé, M. B. a dessiné son Renan d'un charbon net et rude. Le philosophe qu'on nous donne pour un amoureux de vérité ne fut qu'un dilettante; le moraliste, qu'un sophiste corrupteur; l'historien n'eut de l'histoire que la conception la plus anti-démocratique. Il lui reste, il est vrai, le double mérite, et M. B. le lui reconnaît hautement, d'avoir été le plus séduisant des écrivains et un incomparable vulgarisateur. La discussion ici dépasse de beaucoup Renan et son œuvre, et il serait prétentieux de penser à l'aborder dans un compte-rendu. Je n'ai voulu que signaler cette dure esquisse où même les amis de Renan, ceux du moins que la contradiction n'irrite pas, trouveront plus que dans bien des panégyriques des occasions de réflexion. — L. R.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 6 mai 1904.

M. Senart annonce la mort tragique de M. Odend'hal, chargé par le gouvernement de l'Indo-Chine de l'exploration ethnographique du Laos. M. Odend'hal a été assassiné dans le Bas-Laos, au cours de son voyage scientifique.

M. le Dr Hamy annonce, au nom de la commission du prix Loubat (3,000 francs), que ce prix a été partagé également entre M. le baron Marc de Villiers du Terrage, pour son livre intitulé : *Les dernières années de la Louisiane française* ; et M. Georges Musset, pour la partie américaine de son édition d'Alphonse le Saintongeois.

Le R. P. Séjourné communique, au nom du R. P. Lagrange, correspondant de l'Académie, directeur de l'Ecole biblique de Jérusalem, un rapport sur l'exploration archéologique de 'Abdeh. Le rapport signale en particulier, parmi des centaines d'autres, un hypogée que l'on croit être le tombeau d'Obodas, roi des Nabatéens, puis le haut-lieu ou sanctuaire de ce roi divinisé, ensuite les graffites nabatéens aussi importants que difficiles à déchiffrer. Il contient enfin une brève description sur la citadelle et la ville byzantine qui ont succédé à l'antique Oboda, puis l'énumération des résultats épigraphiques obtenus au cours de tout le voyage. A ce rapport sont joints de nombreux dessins, relevés et photographies.

M. Dieulafoy termine la lecture d'un des premiers chapitres d'une étude sur la sculpture espagnole et notamment sur la statuaire polychrome depuis le XIIIe siècle jusqu'à la fin du XVIIIe. Au début du XIIIe siècle, la sculpture procède des écoles méridionales de la France et des écoles clunisiennes. D'ailleurs, l'influence artistique de la France reste prépondérante jusqu'au milieu du XVe siècle environ. Vers 1450, l'influence de la Bourgogne, des Flandres et même de l'Allemagne se substitue à celle de la France, mais elle dure peu. L'Espagne entre alors en contact permanent avec Florence, Gênes et Rome, et adopte le style de la Renaissance italienne tout en restant fidèle à la statuaire polychrome.

Léon Dorez.

— Errata. — N° 18, 2 mai, art. de M. Pineau sur la Mythologie de M. Herrmann, lire p. 345, lignes 10, 14 et 17 « naturisme » et ligne 30 « arrêt et dépérissement », p. 346, ligne 22 « Olrik » et non *Obrik*.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 21 — 23 mai — 1904

Nielsen, L'ancienne religion lunaire des Arabes. — Guthe, Histoire du peuple d'Israel, 2ᵉ éd. — Wernle, Les commencements de notre religion, 2ᵉ éd. — E.-G. Browne, Le Lobab ol-Albâb. — Besnier, Le pays des Péligniens; L'Ile Tibérine. — Seeck, La fin du monde antique, II. — Bonnard et Salmon, Grammaire sommaire de l'ancien français. — Flach, Les origines de l'ancienne France, III. — Michelet, Poètes gascons du Gers. — Ricci, Sophonisbe dans la tragédie classique. — Académie des inscriptions.

Die altarabische Mondreligion und die mosaische Ueberlieferung, von D. Nielsen. Strasbourg, Trubner, 1904; in-8, 221 pages.

Geschichte des Volkes Israël, von H. Guthe. Zweite Auflage. Tübingen, Mohr, 1904; in-8. xv-354 pages.

Die Anfänge unserer Religion, von P. Wernle. Zweite Auflage. Tübingen, Mohr, 1904; in-8, xx-514 pages.

Le sujet traité par M. Nielsen ne manque pas d'intérêt, et l'auteur fait preuve de solide érudition. On peut regretter qu'il n'ait pas mis çà et là un peu plus d'ordre et de clarté. Dans la première partie, qui concerne l'ancienne religion arabe, il s'appuie principalement sur les inscriptions minéennes et sabéennes pour définir l'idée de Dieu, l'origine des temps et des lieux saints, celle des symboles religieux. Il s'autorise des noms propres où entre le nom divin *il* (*el*) pour en déduire une sorte de monothéisme primitif. Question difficile et embrouillée. Il faudrait savoir à qui et à quoi se rapporte cet *il*. Le commentaire de la théophanie du Horeb par les noms, coutumes et institutions de l'Arabie est très instructif. Mais on ne doit pas se hâter de conclure que Iahvé et Horeb sont deux noms de la même divinité. Le rapport de la manifestation de Iahvé par l'extermination des premiers-nés, avec la manifestation de la lune dans son plein, temps fixé pour les sacrifices au dieu lunaire, est fort ingénieux, trop peut-être; de même l'identification de la lune et de l'ange de Iahvé qui guidait les Israélites dans la colonne de feu et de nuée; les quarante jours que Moïse passe sur le Sinaï sans boire ni manger ne sont pas en relation très étroite avec le ramadan; que la face de Iahvé soit dite lumineuse, ce n'est pas une preuve que le dieu d'Israël ait été une divinité lunaire. N'est-il pas vrai que, dans ces matières d'histoire

religieuse, si le rapprochement éclaire presque toujours (celui que M. N. établit, par exemple, entre la carrière de Moïse et celle de Mahomet ne laisse pas d'avoir son utilité) l'identification trompe souvent ?

La seconde édition de l'excellent ouvrage de M. Guthe sur l'histoire d'Israël est une révision soignée et augmentée de la première (voir *Revue* du 7 mai 1900, p. 365). Un chapitre entièrement nouveau est consacré aux légendes mythologiques dans l'Ancien Testament ; l'auteur y discute les hypothèses de M. H. Winckler sur les mythes astrologiques de Babylone, et il déclare ne point voir l'espèce d'emprunt systématique où le savant assyriologue trouve la clef de l'histoire biblique jusqu'à David et Salomon ; il admet d'ailleurs l'origine mythologique de certains récits ou détails particuliers.

Le très remarquable volume de M. Wernle s'est pareillement accru d'une centaine de pages. La distribution générale du livre est restée la même ; les retouches et additions portent sur l'ensemble. Notons, en passant, que la première édition assignait deux motifs à la réserve que Jésus a gardée touchant sa qualité de Messie ; le fait qu'il était Messie en expectative, et les abus ou le faux sens qui pouvaient se déduire de cette qualité. La nouvelle édition ne maintient que la première raison : la royauté messianique était encore à venir, comme le royaume des cieux. M. W. se montre maintenant fort sceptique sur l'emploi du titre de « Fils de l'homme » par Jésus lui-même : tout au plus le Christ l'aurait-il adopté dans les derniers temps de son ministère. Un chapitre nouveau, concernant la théologie du Nouveau Testament, a été ajouté : il y est parlé de l'origine du recueil général, que M. W. met assez haut, vers le commencement du second siècle, ce qui appellerait peut-être quelques réserves ; des différents livres qui le constituent, de leur caractère, et principalement du quatrième Évangile. Certains traits de cet ouvrage sont bien saisis, par exemple l'attitude de l'auteur à l'égard des Juifs, la façon dont il a réalisé la synthèse de l'vangile et de Paul, les éléments de la Éthéologie johannique. M. Wernle est peut-être moins heureux quand il refuse de reconnaître dans la notion du Verbe incarné l'idée fondamentale du livre et la clef de son interprétation.

Alfred Loisy.

Edward G. Browne, Part II of the **Lubâb u'l-albâb** of Muḥammad 'Awfi, edited in the original persian, with preface, indices and variants. — 1 vol. in-8°, 78 — 472 pages. London, Luzac and C°; Leide, Brill, 1903.

Fidèle à la promesse qu'il avait faite au Congrès des Orientalistes réuni à Paris en 1897, M. Edw. G. Browne, qui professe aujourd'hui l'arabe à Cambridge après y avoir enseigné le persan, continue

la série de publications qu'il avait magistralement inaugurée avec son édition du *Tezkirèt och-Cho'ará* de Daulet-Châh. Aujourd'hui c'est la seconde partie du *Lobâb ol-Albâb* de Moḥammed 'Aufî qui voit le jour. Dans son étude sur les sources de Daulet-Châh (*Journal of the Royal Asiatic Society*, janvier 1899), le savant éditeur avait montré l'intérêt qui s'attachait à cet ouvrage, écrit vers l'an 1220, dont deux manuscrits seulement existaient en Europe, celui de Berlin et celui qui, provenant de la collection de John Bardoe Elliot et décrit par Bland, se trouvait alors dans la bibliothèque de Lord Crawford de Balcarres. Les mésaventures postérieures de ce dernier manuscrit agrémentent délicieusement la préface que le spirituel éditeur a jointe à son volume. Il lui avait été prêté, et M. B. avait commencé à le copier, lorsqu'il s'est aperçu que la seconde partie était plus intéressante que la première; il acheva donc la copie de la seconde partie, et allait reprendre son travail inachevé quand ce volume lui fut réclamé. En effet, la collection dont celui-ci faisait partie avait été cédée à Mme Rylands de Manchester, pour être placée dans la bibliothèque de John Rylands en cette ville. Tout le monde crut que les manuscrits qui la composaient allaient devenir plus accessibles au public; mais on sait les usages des bibliothèques d'Angleterre; elles ne prêtent pas leurs volumes, de sorte que M. Browne, s'il avait voulu achever son travail, aurait dû aller s'installer à Manchester, même pendant une période indéterminée; de là ses récriminations contre « l'une des plus grandes calamités qui aient atteint les orientalistes en ces derniers temps. » Et voilà pourquoi la seconde partie paraît avant la première.

Nous ne savons que peu de chose de l'auteur; M. B. nous en promet davantage pour la préface de la 1re partie. Moḥammed 'Aufî est né en Transoxiane, étudia à Bokhara, voyagea dans le Khorasan et séjourna longtemps dans l'Inde, à la cour du sultan Nâcir-oddîn Qobâtcha et à celle de son heureux rival Chems-oddîn Iltatmich. Quant à son ouvrage, il ne tient pas tout à fait les promesses qu'on pouvait espérer voir s'y réaliser, car, à l'imitation des recueils arabes du même genre, c'est plutôt une anthologie qu'une biographie de poètes; les notices biographiques y sont extrêmement succinctes et insuffisantes. Mais comme chrestomathie poétique, l'ouvrage est de grande valeur, et Rizâ-qouly-Khan, qui en avait un exemplaire entre les mains, s'en est servi pour son *Medjma' ol-Fosahâ*. Le volume qui nous est présenté ne fournit pas moins de cent soixante-neuf notices, depuis les poètes des Tâhirides et des Çaffârides jusqu'à l'innombrable pléiade du temps des Seldjouqides; elles se succèdent suivant l'ordre chronologique. Elles commencent à Hanzhala de Bâdghîs, mort, suivant le *Medjma'*, en 219 de l'hégire (834) pour se terminer avec Ziyâ od-dîn Sandjarî. Roûdékî (ainsi appelé de Roûdek « la petite rivière » endroit près de Samarqand, son lieu de naissance, rime avec *koûdèki* p. 7, l. 15; non pas Roûdègi), 'Onçorî, Firdausî

(dont on ne cite que deux petites pièces déjà publiées et traduites par M. Ethé dans *Firdûsî als Lyriker*, d'après Bland), Envéri, Khâqânî, Zhahîr-od-dîn Fâryâbî, Férîd-oddîn 'Attâr, Nizhâmî de Guèndjè, tels sont les noms les plus illustres de la période qui précéda Sa'dî.

Pour les amateurs de littérature persane, le *Lobâb* d''Aufi offre une abondance de citations dont il était bon de posséder une ancienne recension, sans les corrections plus ou moins adroites, plus ou moins autorisées que les éditeurs d'Orient ne se font pas scrupule d'introduire dans leurs publications, ou plutôt qu'ils se feraient scrupule de ne pas y introduire. Il est la meilleure preuve de la rapidité avec laquelle se développa la littérature persane dès que les gouvernants consentirent à s'occuper de la langue du peuple et à en subventionner les aèdes ; les Ṭahirides, par exemple, ne s'intéressaient pas du tout à la langue iranienne, et sous leur dynastie les poètes s'occupèrent fort peu de cette branche, dit textuellement 'Aufî (p. 2, lignes 5 et 6) ; ceux-ci préféraient sans doute, composer de longues et artificielles *qaçidas* en langue arabe qui leur valaient honneur et profit. C'est donc bien décidément aux Samanides que revient la gloire d'avoir encouragé la renaissance des lettres iraniennes.

La constitution du texte au moyen des deux manuscrits existants et du texte imprimé du *Medjma' ol-Fosahâ* a été faite avec tout le soin possible; mais il y a des lacunes que la découverte d'un nouveau manuscrit pourrait seule combler. On peut regretter que le savant éditeur n'ait pas cru devoir indiquer les mètres prosodiques. Au courant de la plume, on peut suggérer quelques corrections à faire, en très petit nombre. Ainsi, dans la préface persane, p. 5, ligne 15, au lieu de *kèd* (faute typographique) lisez *kèh*. Dans le texte, p. 16, l. 19, *tô'rafo bi-maurid*, lisez *yo'rafo*. P. 15, l. 7. La fin du premier hémistiche, que M. B. n'a pas pu comprendre, est *kèmèr kè nigèr*, c'est-à-dire : « Lorsque Orion enlève sa ceinture en disant : Regarde ! » Cette ceinture, c'est le groupe de trois étoiles bien connu sous le nom de baudrier d'Orion. — P. 33, l. 13, *dinyâr*, lisez *dînâr* (faute d'impression). — P. 385, ligne 21 et précédentes ; ce passage, déclaré corrompu et inintelligible, me paraît signifier ceci, sans y apporter la moindre correction : « Ils (les notables de Bokhara, qui s'étaient rendus au camp des Khitaïens) avaient apporté des ordres et voulurent les faire exécuter à coups de lance et de flèches (arabe *niksè*, nom d'unité de *niks*) ; ce qu'il y a de sûr, c'est que ces ordres ne furent pas accomplis (lisez *bè-nifâdh*), et tous restèrent endettés et en déconfiture ; les villages, sans eau et sans instruments (de culture), furent ruinés. » — P. 24 des notes : Sabuktagin ; lisez Subuk-tékin ; la *scriptio plena* du premier mot est donnée dans le dictionnaire turc-oriental de Pavet de Courteille, s. v°. Les Persans seront toujours tentés de lire *sabuk-* à cause de l'étymologie populaire que ce mot fournit naturellement.

Nous espérons que M. B. se décidera à s'installer pendant quelque

temps à Manchester et complètera sa publication par celle du premier volume, que les iranisants attendent avec impatience et liront avec profit.

Cl. HUART.

M. BESNIER, **De regione Paelignorum,** thèse latine, Paris, Fontemoing, 1902, in-8°, 129.

M. BESNIER, L'ILE TIBÉRINE DANS L'ANTIQUITÉ, thèse française. Paris, Fontemoing, 1902, in-8°, avec 32 gravures.

I. La thèse latine de M. Besnier est une monographie fort intéressante, solidement documentée et bien construite. L'auteur connaît, pour l'avoir parcouru et visité à plusieurs reprises, ce coin des Abruzzes, où les vallées profondes alternent avec les chaînes sauvages et les plateaux dénudés. Sur l'histoire de ce pays et du peuple qui l'habitait dans l'antiquité, il a groupé tout ce que nous apprennent les documents, textes des auteurs, inscriptions, monuments d'archéologie récemment découverts. Il a décrit, avec une sobre précision, les voies romaines qui traversaient le pays des Péligniens, les villes et les villages qui s'y trouvaient. La lecture de cet opuscule sera profitable et agréable à tous ceux qui n'ont pas encore perdu le goût de l'histoire ancienne.

II. Le livre de M. B. sur l'*Ile Tibérine* est une œuvre remarquable. C'est justement qu'il a valu à son auteur le titre de docteur avec la mention *très honorable* et le prix Saintour à l'Académie des inscriptions. Non seulement M. B. a cité, commenté et discuté avec une érudition très avisée et très sûre tous les textes littéraires ou épigraphiques, tous les documents archéologiques ou numismatiques qui peuvent nous renseigner sur l'histoire et la topographie de l'île, mais encore, pendant son séjour à Rome, il a étudié sur place tous les vestiges antiques qui subsistent dans l'île; avec la collaboration de M. Patouillard, architecte, pensionnaire de la Villa Médicis, il a pu ainsi reconstituer la physionomie de ce quartier si original de la Rome d'autrefois.

L'ouvrage de M. B. est divisé en quatre livres. Le premier expose, avec un grand luxe de détails, l'histoire de l'île Tibérine dans l'Antiquité; la légende des origines; l'arrivée du serpent d'Esculape; la décoration de l'île à laquelle on donna la forme et l'aspect extérieur d'un vaisseau; puis les destinées de l'île à la fin de la république, sous l'empire et jusqu'au moyen âge.

Le second livre est consacré à l'étude archéologique et historique des ponts qui reliaient l'île Tibérine aux deux rives du fleuve, le pont Fabricius et le pont Cestius.

Le troisième livre constitue à lui seul une étude fort bien conduite sur le culte d'Esculape. M. B. y montre successivement quelles

furent à Rome les origines du culte d'Esculape Asklepios, dans quelles circonstances et dans quelle condition le culte du dieu grec Asklepios fut introduit à Rome; il décrit le temple du dieu; les fêtes annuelles que l'on célébrait en son honneur, les cérémonies et les rites divers qu'accomplissaient les malades venus en pèlerinage, les ex-voto aussi nombreux que variés par lesquels ils témoignaient leur reconnaissance au dieu; il montre enfin que ce culte a persisté, sous une physionomie chrétienne, à travers tout le moyen âge jusqu'aux temps modernes. L'île Tibérine, conclut M. B., est restée d'âge en âge fidèle à ses destinées antiques. »

Mais le sanctuaire d'Esculape, s'il était de beaucoup le plus important, n'était pas le seul des temples de l'île. M. B. étudie l'un après l'autre les cultes de Jupiter Jurarius ou Lurarius, de Vejovis, de Semo Sancus, de Faunus, de Tiberinus apportant, sur chacun d'eux des détails précis, des commentaires mesurés et prudents, souvent des solutions solides; c'est là le sujet du quatrième livre.

En conclusion M. B. esquisse l'aspect que présentait l'île Tibérine sous les Antonins. A l'aide des ruines, des monuments figurés, des textes, il reconstitue l'apparence extérieure de l'île, puis les sentiments et les pensées que la vue de cette île inspirait aux contemporains des Antonins. « L'île Tibérine était avant tout un lieu de pèlerinage. Les dieux y avaient élu domicile. Son caractère essentiellement religieux avait frappé les Anciens, qui la surnommaient l'île Sacrée. »

Tel est l'ouvrage de M. B. Les conclusions en sont justes. Le développement en est méthodique et sagement conduit. La lecture en est intéressante. C'est une excellente contribution à l'histoire et à la topographie romaine. Il est à souhaiter que les futurs membres de l'École française de Rome suivent l'exemple de M. Besnier et nous apportent peu à peu la solution des problèmes de détail qui se posent à propos des divers quartiers de l'antique cité.

J. Toutain.

Otto Seeck, **Geschichte des Untergangs der antiken Welt**, B. II, Berlin, Siemenroth und Troschel, 1901, 456 p. in-8°.

Depuis de longues années, M. Otto Seeck, le savant éditeur de la *Notitia Dignitatum*, a entrepris une *Histoire de la chute du Monde antique*. Le premier volume de cette histoire, dont une seconde édition a déjà paru en 1897, se compose de deux livres : I, *Die Anfänge Constantins des Grossen ;* II *Verfall der antiken Welt*. Le second volume, publié en 1901, comprend le troisième livre, intitulé *Die Verwaltung des Reiches ;* et les trois premiers chapitres du quatrième livre, *Religion und Sittlichkeit*.

Quel que soit le respect que nous professions pour la personne et

les travaux d'Otto Seeck, il nous est impossible de ne pas dire ici que ce second volume de la *Geschichte der Untergangs der antiker Welt* nous paraît manquer de toute valeur originale. Examinons d'abord le troisième livre, dans lequel l'auteur expose l'administration de l'Empire. Ce troisième livre est formé par sept chapitres : 1. *Der Kaiser und seine Offiziere* ; 2. *Hof und Provinzen* ; 3. *Das Reich und die Einzelstaaten* ; 4. *Die Verwaltung der Städte* ; 5. *Geld und Tribute* ; 6. *Die neuen Steuern* ; 7. *Die Erblichkeit der Stände.* Dans chacun de ces chapitres, l'auteur expose, sous une forme générale et succincte, des faits depuis longtemps connus : par exemple les transformations subies par l'armée, par l'administration provinciale et municipale, par l'organisation financière de l'empire, par les diverses classes sociales. Sauf les pages consacrées aux réformes monétaires de Dioclétien et de Constantin et à la répercussion que ces réformes ont eue sur la situation financière et économique du monde romain, il n'y a dans ces divers chapitres rien d'original, rien de vraiment scientifique. Bien plus, il semble qu'O. Seeck ignore ou veuille ignorer certaines idées nouvelles, justes à notre avis, qui inspirent de plus en plus les historiens de l'empire romain. Ainsi il croit toujours que l'empire, tel qu'Auguste l'organisa, était une dyarchie : « Anguste, écrit-il, voulut faire du Sénat le contrepoids de la puissance impériale. » Or il est aujourd'hui reconnu que la théorie de la dyarchie, chère à Mommsen, est une théorie fausse, et qu'en fait dès le début du régime impérial l'empereur posséda tous les pouvoirs. Dans les chapitres qu'il consacre à l'histoire de l'administration municipale, O. Seeck ne fait aucune distinction entre les provinces ; à le lire, on croirait que cette histoire a passé, dans toutes les régions du monde romain, par les mêmes péripéties aux mêmes époques. Rien encore de plus faux que cette vue générale. Les études spéciales, qui depuis une dizaine d'années ont été entreprises sur l'histoire des diverses provinces de l'empire, nous prouvent avec quel soin l'historien doit se garder de ces généralisations vagues, et quelles erreurs grossières il s'expose à commettre, s'il veut s'obstiner à voir dans l'Empire romain un Etat puissamment centralisé. Or M. O. Seeck paraît tout ignorer de ces conceptions nouvelles. Ou plutôt, croyons-nous, il s'est contenté de rééditer, sans y apporter aucun travail personnel, des affirmations fort discutables. En tout cas, il nous est absolument impossible de contrôler sa méthode, puisqu'il n'y a dans ce second volume ni une note, ni une référence.

Si du troisième livre nous passons aux trois premiers chapitres du quatrième livre, notre impression se confirmera encore. Dans ce quatrième livre, l'auteur veut étudier la Religion et la morale, *Religion und Sittlichkeit.* Il commence par déclarer que la religion qui occupa le premier rang dans l'empire fut la religion grecque : « *Die Religion, welche im Römerreiche die beherrschende Stellung einnahm,*

war die griechische. » Cette affirmation n'est ni plus ni moins qu'une erreur capitale. La religion grecque a sans doute continué, sous la domination romaine, à jouer le premier rôle dans la Grèce propre, les îles de la mer Egée et la côte occidentale de l'Asie-Mineure, elle a exercé une certaine influence sur la religion de Rome et de quelques grandes cités italiennes. Mais partout ailleurs son rôle a été des plus effacés, si l'on veut bien ne pas se laisser duper par les apparences, et ne pas prendre pour des divinités grecques le Saturne d'Afrique, le Mercure, l'Apollon, l'Hercule gaulois, le dieu Heros de la Thrace, les Jupiter ou les Zeus d'Asie-Mineure et de Syrie. Hors des pays grecs et de l'Italie, les cultes prédominants ont été, outre les cultes officiels de Rome, d'Auguste, des empereurs, les cultes orientaux et les anciens cultes indigènes ou locaux. Les noms grecs ou gréco-romains ont pu souvent servir d'étiquettes à des divinités qui n'étaient ni grecques ni romaines ; mais les vrais cultes de la Grèce ne se sont pas répandus dans l'empire. Ainsi c'est d'une idée tout à fait inexacte que part M. O. S. Et les conséquences de cette idée sont des plus inattendues. M. O. S. croit en effet nécessaire, dans un livre consacré à la chute du monde antique, de remonter jusqu'aux origines plus lointaines de la religion grecque. Ces origines, il les expose à sa manière dans les trois chapitres intitulés : 1. L'animisme. 2. Le culte solaire. 3. La religion d'Homère. Il y aurait bien des objections à faire à la méthode et aux conclusions de l'auteur. Mais ces pages sont tellement un hors-d'œuvre, que cette discussion nous paraît tout à fait inopportune.

A notre avis, ce nouveau volume de M. O. Seeck ne doit être lu qu'avec les plus grandes précautions. Nous n'y avons pas trouvé beaucoup d'idées nouvelles ; mais nous y avons rencontré plusieurs théories erronées, dont on peut dire que « ce sont des morts qu'il faut qu'on tue. »

J. Toutain.

J. Bonnard et Am. Salmon, **Grammaire sommaire de l'Ancien français**, avec un essai sur la Prononciation du ixe au xive siècle. — H. Welter, Paris et Leipzig, 1904 ; un vol. in-8°, de 70 pages.

M. Bonnard et M. Salmon viennent de donner la grammaire qu'ils promettaient depuis quelque temps déjà, et qui sert d'introduction au Lexique publié par leurs soins et tiré du grand Dictionnaire de Godefroy. Dans des proportions moins vastes, et s'arrêtant au milieu du xive siècle, cette introduction rappelle donc un peu celle que MM. Thomas et Sudre ont placée naguère en tête du Dictionnaire Général : elle n'en est pas moins la bienvenue. Ce qu'on doit demander avant tout à un ouvrage de ce genre, c'est de la méthode et de la

précision, un exposé clair des principaux faits acquis, bien plus encore que des nouveautés ou des discussions théoriques : je suis heureux de constater que les auteurs ont conçu et rédigé sur ce plan leur travail. Non qu'il me paraisse encore irréprochable de tous points, et je vais dire brièvement pourquoi, en suivant l'ordre indiqué des paragraphes. Voici quelques-unes des remarques que j'ai faites. D'abord au § 23 *semondre* pour *somondre* est un fait de dissimilation, et devrait à ce titre être rapproché de *devin* = *divinum* cité un peu plus loin. Il est dit au même paragraphe que, dès le XVIe siècle, l'*e* sourd français avait été nommé *e féminin* : ceci est exact, et nous avons même de cette appellation des exemples plus anciens que le témoignage de Th. de Bèze allégué ici en note (cf. E. Langlois, *Recueil d'Arts de seconde Rhétorique*, p. 268). Dans une note afférente au § 27 et relative au cas de *c* + *é* libre accentué, il est rappelé que M. Mohl a nié la réalité de l'étape *yei*, et que je me suis ici même rallié à son opinion : ceci est encore vrai. Mais les auteurs croient pouvoir en conclure qu'on se tirera d'affaire en reculant dans le passé la résolution de *yei* en *i* ; or, voilà ce que je ne puis admettre pour ma part, car nous avons déjà des exemples de *mercidem* dans les textes mérovingiens du VIe siècle, c'est-à-dire à une époque où, toute influence des palatales laissée de côté, il ne saurait être question d'une diphtongaison de *é* libre en *ei*. Dans ces paragraphes relatifs aux changements phonétiques, j'ai noté aussi à première lecture que les types du latin classique ou vulgaire n'étaient pas toujours cités avec une rigueur absolue, et c'est un tort, surtout dans un ouvrage comme celui-ci où l'on s'attendrait à les trouver soigneusement vérifiés. Ainsi au § 53 *esmeraude* ne peut pas remonter à *ismeraldum*, mais bien à **ismaralda* : je ne suis même pas sûr qu'un type **smaragda* ne soit pas suffisant, étant donné le résultat de *sagma* et aussi le *pegma non peuma* de l'Appendix Probi. Au § 64 *cimam* devrait être précédé d'un astérisque, car la forme classique est *cyma*. Au § 67 apparait un *speltrum* qui est bien étrange : je ne connais que *spelta*, et c'est de là que provient *épeaute* forme sans *r* épenthétique, encore concurrente de *épeautre* chez Furetière. Enfin au § 70 *annellum* est cité comme exemple de la réduction de *nn* à *n*, et l'exemple est assez mal choisi, car les meilleurs manuscrits latins donnent précisément l'orthographe *anellus* et *anulus*. Ce sont là de petites choses, mais en pareille matière, je le répète, l'exactitude la plus rigoureuse est requise, et seule peut inspirer confiance au lecteur. Il est donc regrettable qu'à cet égard les auteurs de la présente grammaire n'aient pas toujours soumis leur manuscrit à une revision assez sévère, et j'en citerai tout à l'heure d'autres preuves.

Passons à la morphologie. Il y a là des questions très intéressantes et de longue haleine, mais que je ne puis effleurer qu'en passant. Au § 81, comme exemples de neutres passés au masculin, sont cités des

mots empruntés à la Loi Salique et au Vocabulaire de Saint-Gall : à quoi bon, puisque des formes *caelus*, *scutus*, apparaissent dès l'époque de Plaute et d'Ennius ? Cette tendance à la disparition du neutre remonte évidemment très haut dans le latin parlé. Les auteurs, au § 88, adoptent une opinion jadis mise en avant par M. Thomas, et qui aboutit à poser l'équation *lui* = *illo* + *ei*. Mais il y a de cela vingt ans, et il y aurait bien à dire à ce sujet : je ne sais si M. Thomas est resté fidèle à son ancienne hypothèse, qui me paraît en tout cas des plus problématiques. Le § 117 soulève une question qui a été déjà beaucoup discutée, celle du nominatif singulier des mots féminins comme *fin* et *flor* : je sais que la solution ici rapportée est généralement adoptée. Elle consiste à tirer ce nominatif du cas oblique par addition tardive d'une *s*. Mais vraiment cela ne me paraît guère probable, ni même conforme à l'idée qu'on peut se faire de la déclinaison française : je ne vois pas pourquoi *finis*, s'il a été employé, ne se serait pas prolongé tout de suite en *fins* au nord de la France comme au midi. J'aime mieux en tout cas l'opinion de M. Meyer-Lübke, qui déjà dans sa Grammaire (t. II, § 21) n'admettait d'exception que pour la Normandie. En ce qui concerne la conjugaison, je trouve ici soutenue la théorie d'après laquelle l'*e* final de *je chante* serait due à l'influence analogique de *j'entre* : et je ne nie point que cela n'ait pu y être pour quelque chose, mais, à tout prendre, la solution me paraît cependant un peu plus complexe. J'estime que nous avons à faire à une de ces formations proportionnelles qui jouent un si grand rôle dans l'évolution du langage, et qu'ici la proportion s'est essentiellement établie entre *il vent*, *tu vens*, *je vent* d'une part, et d'autre part *il chante*, *tu chantes*, *je chant(e)*. Pourquoi faut-il qu'au § 213 je retrouve un de ces affreux barbarismes déjà signalés plus haut ? Je suis vraiment confus d'avoir à dire que le parfait classique de *pellere* est *pepuli*, mais jamais que je sache *pepelli*. Et malheureusement le *pepelli* en question n'est pas une coquille typographique, car il apparaît une seconde fois dans le § 216. A mesure qu'on apprend et qu'on sait moins le latin, nous devons, nous autres romanistes, éviter avec plus de soin les lapsus de ce genre, car, s'ils se multipliaient, tout en arriverait vite à se confondre dans l'esprit du lecteur, la base de nos raisonnements ou de nos reconstructions théoriques deviendrait singulièrement ruineuse. De la p. 41 à la p. 57 de cette grammaire (§§ 267 et 268) se trouve dressée une longue liste d'environ 150 verbes plus ou moins irréguliers, avec le relevé de toutes leurs formes fait dans le grand Dictionnaire de Godefroy et dans les deux Chrestomathies de Bartsch. Cette liste ne sera pas consultée sans fruit : ce qui en diminue un peu l'utilité, c'est l'absence de toute indication chronologique ou dialectale ; mais nous ne pouvions demander ici aux auteurs un travail de ce genre. — Resteraient enfin à apprécier les six pages qu'ils ont consacrées à la syntaxe : cette partie de leur étude est évi-

demment un peu courte, et il eût fallu une place double au moins, même en se bornant à recueillir « les traits les plus saillants », comme ils en annoncent dès le début l'intention. Aussi les lacunes à signaler dans ce bref exposé seraient nombreuses, trop nombreuses pour que j'entreprenne de les énumérer. Il me suffira de dire que je trouve bien signalée ici (§ 309) l'omission possible de la conjonction *que* entre la phrase principale et la subordonnée, mais non point celle du relatif *qui* dans les mêmes conditions. Il eût fallu ajouter de plus que la conjonction se redouble souvent par pléonasme à la suite d'une incise; et, relativement à ces différents tours, il y a entre le style épique et le langage de la prose des différences qui mériteraient d'être brièvement notées. Comment se fait-il encore qu'on ne trouve nulle part signalée la construction si fréquente *je n'ai se un frere non*, celle qui sert à restreindre la négation ? C'est bien là, si je ne me trompe, un des « traits saillants » de l'ancienne langue. Enfin, si l'on se reporte au § 305, on jugera sans doute que la construction des périodes hypothétiques, et l'emploi des temps dans ces phrases y sont expliqués d'une façon par trop sommaire. En revanche — et puisque les auteurs tenaient à beaucoup ménager la place — je crois qu'ils auraient pu sans grand inconvénient supprimer les §§ 293 et 294 : il n'y a là, sur l'accord du verbe avec un ou plusieurs sujets, que des détails en somme peu caractéristiques, et qui ne sont guère faits pour embarrasser les lecteurs d'anciens textes français. C'est à ces lecteurs qu'il faut songer avant tout, en rédigeant un ouvrage de ce genre. Aussi MM. Bonnard et Salmon ont-ils bien fait, dans leurs cinq dernières pages, de donner un tableau résumé de la prononciation au moyen âge : quelques-unes des opinions émises pourraient assurément prêter à la controverse, mais le résumé lui-même est clair et méthodique. J'ai dû faire voir que le reste de l'ouvrage n'était pas exempt de quelques défectuosités : mais je ne doute pas que, si l'occasion s'en présente, les auteurs ne fassent disparaître ces taches dans une seconde édition; leur petite grammaire deviendra alors un manuel tout à fait solide et commode à consulter.

E. BOURCIEZ.

Les origines de l'ancienne France. x^{e} et xie **siècles.** Tome III. **La Renaissance de l'État. La Royauté et le Principat,** par Jacques FLACH. — Paris, LAROSE et FORCEL, 1 vol. in-8° de XII-580 pages.

En 1886 et en 1893, M. F. avait présenté les tomes I et II d'une histoire sociale de la France aux xe-xie siècles (*Le régime seigneurial; Les origines communales, la féodalité et la chevalerie*). La société française s'y dissolvait et s'y reconstruisait ensuite ; du moins commençait-elle à se refaire. Actuellement, avec la *Renaissance de l'État*,

la Royauté et le Principat, cette restauration se poursuit, sans s'achever pourtant dans le présent volume : la majeure partie de l'étude du principat est réservée pour la suite prochaine de la publication.

Dix ans ont favorisé une incomparable richesse de documentation, un travail d'information prodigieux. Il semble que presque rien des documents du xe et du xie siècles n'a échappé à l'auteur (voir la bibliographie, complémentaire, des sources, pp. 13-50 ; cf. *addenda* et mise au courant, pp. 569-573). Un esprit judicieux a présidé à l'emploi des vies de saints (liste, pp. 20-42 ; cf. critique de ces sources, pp. 18-20). Dans le corps de l'ouvrage, M. F. a multiplié les références et les citations textuelles, les notes et les discussions, peut-être avec quelque surabondance et surcharge : il y aurait eu peut-être avantage à alléger cet appareil un peu touffu, pour sobriété et clarté.

Le volume s'ouvre par une vue d'ensemble de la renaissance de l'État ; il s'épanouit en une étude de la royauté dans son essence et dans ses rapports généraux avec le principat, le peuple et l'Église ; il se ferme sur un tableau de la formation des principautés de la Francie. Il se continuera par une description des principautés du reste de la Gaule, suivie d'une étude du principat dans ses aspects multiples. A côté se placeront la noblesse et l'Église.

Le point de départ est, comme par le passé, l'idée de protection, précédemment développée (tomes I et II) : on a vu que, dans la dissolution de la société, les groupes protecteurs sont intervenus comme la pierre angulaire des formations et des reconstitutions futures ; au livre III (tome II) s'était placée l'étude de sa reconstitution dans quatre groupes : commune rurale, commune urbaine, féodalité et chevalerie. — Or, sur la même base aussi se sont constitués la royauté et le principat, auxquels l'Église est venue s'adjoindre pour concourir à la renaissance de l'État. La tradition a consolidé plus tard cette unification au profit de la royauté ; auparavant la Gaule se décompose en organismes indépendants, gouvernés par des chefs.

A cette époque (987-1099), préorganique par rapport à la renaissance du xiie siècle, M. F. recherche (livre IV, 1re partie, pp. 53-142) quels sont les bases et les éléments constitutifs de l'État. — La base essentielle, c'est la foi lige naturelle, principe des liens sociaux à l'intérieur des groupes. Ces liens ont été successivement fortifiés par la recommandation, puis par le bénéfice, qui a consolidé, non créé, la foi et l'hommage, lesquels se sont soudés ensemble ; enfin, par deux sentiments des hommes du moyen âge, la largesse et la munificence du suzerain en bénéfices, l'honneur et l'amour du vassal en son service. M. F. examine ensuite le rôle du bénéfice dans la lente formation de l'État féodal : le fief s'implante au sol, l'État deviendra territorial, et le contrat, foncier. Cette évolution reçoit ici une force heureuse d'exposition nouvelle (en dépit de retours sur des choses souvent dites). On continue par démontrer que le progrès de l'orga-

nisation féodale de l'État est en raison directe de l'homogénéité politique et de la force du pouvoir (la Normandie, la Flandre et le comté de Barcelone, opposés au Languedoc et en général aux pays du midi de la France). — Quant aux éléments constitutifs de l'État, on voit, notamment par l'étude des circonscriptions ecclésiastiques, que le groupement territorial est clairsemé et secondaire; il faut lui opposer le caractère personnel de la seigneurie ; surtout, ce qui est capital, il faut voir dans cette société déracinée une superposition complexe de quatre groupes fondamentaux : ethnique, familial, domanial et enfin religieux. — Il y aura toujours dans cette dernière conception, si l'exactitude n'en était pas vérifiée, le mérite d'une faculté d'analyse puissante et féconde.

Précisément, au seuil de la deuxième partie, étude des organes gouvernementaux, où M. F. présente la royauté et le principat sous leur aspect le plus général, il a lié à cette dissociation de la société en quatre groupes sa conception de la royauté capétienne. D'après M. Luchaire, la royauté des premiers Capétiens était restreinte, sauf quelques droits régaliens, à leur domaine propre et à leur action sur le clergé. Pour M. Pfister, au contraire, le roi de France commandait, à des degrés divers, dans la majeure partie de la Gaule. Pour M. F., aux quatre groupements de l'État correspondent, mais en les combinant, quatre caractères distincts de la royauté. « Au groupement ethnique le plus large correspond plus spécialement la suprématie sur les *principes* de la Gaule; au groupement ethnique restreint, la souveraineté sur les *principes* de la Francie ; au groupement religieux l'autorité sur l'Église; au groupement quasi familial combiné avec le groupement domanial se rapporte le pouvoir sur le peuple et les seigneurs indépendants. » (p. 153).

On trouvera au chapitre II de ceux consacrés à la Royauté (pp. 209-284) l'application de cette doctrine neuve, originale, et par suite discutable. M. Flach y étudie dans les faits les quatre faces de la Royauté (pouvoir sur les princes de la Gaule, — de la Francie, — sur le peuple et les seigneurs indépendants, — sur l'Église). Il analyse surtout avec soin le dernier point, mieux documenté que les autres (pouvoir général sur l'Église, le clergé et les fidèles ; — pouvoirs particuliers sur le clergé : *tuitio* ou garde et immunité, droit d'élection aux évêchés et aux abbayes ou chapitres). C'est une analyse renouvelée des pouvoirs de la royauté qui se recommande surtout par l'angle, le point de vue nouveau d'où ils sont vus.

M. F. a encadré ce chapitre essentiel de deux autres qui paraissent moins utiles. Du chapitre Ier, où il reprend les destinées du droit royal de Louis le Débonnaire a Hugues Capet (pp. 255-209). Du chapitre III, étude historique de l'indépendance de la Couronne par rapport au Saint-Empire romain et au Saint-Siège (pp. 285-317). Ces belles pages d'histoire, accompagnées d'aperçus critiques, ont évidem-

ment reçu des proportions un peu trop développées dans leur cadre ; du moins sont-elles solidement assises sur de nombreux documents.

Dans l'étude de la royauté capétienne, M. Luchaire a ouvert, il y a vingt ans, les voies, par son *Histoire des Institutions monarchiques*. M. F. la reprend aujourd'hui, à son point de vue. Elle repose sur les mêmes faits. Elle est prise un peu d'un autre angle. On vient de le voir pour l'étude des pouvoirs. Voici comment M. F. poursuit son exposition.

Prérogatives et attributs de la royauté (II, pp. 317-386). — Les prérogatives se ramènent à une prééminence ou préexcellence extérieure : le roi ne fait pas hommage ; le roi ne partage pas ; du roi émanent franchise des personnes et sauvegarde des biens. — Pouvoir législatif : la solution de continuité entre les derniers capitulaires du IXe siècle et les premières ordonnances du XIIe n'exclut pas l'évolution normale et logique de la puissance royale : la source n'a été qu'interceptée. — Pouvoir exécutif : le roi dispose du *bannum*, qui est l'exécution de la loi sous forme d'ordre royal ; ni ce droit ni ceux qui en découlent, pouvoir de lever l'armée et pouvoir théorique d'imposer, ne se sont perdus ; — théoriquement aussi, le droit d'ordonner et de défendre à l'aide du ban s'est conservé sous la forme du droit de garde reconnu au roi ; — enfin, les rois du XIe siècle l'ont exercé pratiquement sous forme de violences individuelles ou de guerres privées. — Pouvoir judiciaire : le roi du XIe siècle est toujours *summum justitiae caput*, la suprême expression de la justice royale ; — dans la pratique, la justice palatine a survécu. Si l'on recherche ce qui a subsisté aux Xe-XIe siècles des ressorts de la justice franque, on voit que : 1° la compétence générale du roi est atteinte dans son principe ; 2° le nombre des personnes et des objets sur lesquels s'exerce spécialement la justice royale devient de plus en plus faible ; 3° les degrés de juridiction disparaissent ; 4° la justice d'équité du roi subsiste dans la base du droit général de protection et se répand au loin dans la pratique de l'arbitrage. Au plaid royal, presque tous les procès portent trace de l'enquête ; le caractère définitif de la sentence offre au plaideur et au juge une sécurité qu'ils ne trouvent pas dans la cour seigneuriale ; l'exercice du ban royal favorise la main-mise du roi sur les biens religieux.

La famille du roi et la pairie princière participent au gouvernement. — Parmi ces « Compagnons en la majesté royale » (V, pp. 387-431), le personnage le plus important est l'héritier désigné, puis sacré. M. Luchaire avait conclu que désignation et sacre étaient deux degrés successifs pour acquérir le droit d'exercer le pouvoir royal : le roi sacré devenait le roi associé. Pour M. F., la désignation, même suivie du sacre, ne comporte qu'une expectative ; l'autorité effective de l'héritier désigné procède d'autres sources, son droit familial et la volonté exprimée du souverain, comme il se vérifie par les faits. — Considérée au point de vue juridique, la royauté des Xe et XIe siècles

réside d'ailleurs moins dans la personne du souverain que dans la famille dont il est le chef : en particulier, la reine participe au gouvernement par intervention dans les actes les plus solennels. — Quant à la pairie princière, elle n'est pas fondée seulement sur un principe d'égalité, mais comporte aussi un lien d'association et de fidélité mutuelle. Tout en ne formant ni un corps politique ni un corps judiciaire, et sans se confondre jamais dans les rangs des vassaux, les pairs assistent le roi, s'ils le veulent bien, dans l'exercice du pouvoir judiciaire, qu'il s'agisse de l'un d'eux ou même d'un vassal, surtout quand ce dernier, en raison de sa puissance, peut être difficilement jugé par des pairs de fief. — M. F. rattache ici une tentative de résoudre l'obscur problème de l'origine des pairs de France. On voit qu'il a emprunté à M. de Manteyer l'opinion d'une relation entre la pairie laïque (princière) et l'existence de six grands groupes ethniques en dehors de la Francie (trois duchés et trois comtés palatins équivalant à des duchés) ; d'autre part d'une relation entre la pairie ecclésiastique et l'existence des six seigneuries ecclésiastiques formant marches frontières. Mais c'est à la condition, ajoute-t-il en propre, de ne pas y voir une organisation féodale, et de distinguer entre la pairie ordinaire, vassalique (pairie de fief), et la pairie des simples fidèles, à la tête desquels se placent les princes de la Gaule et les princes ecclésiastiques (pairie princière). — Voir p. 419 sq. (pas clairement exposé, sans parler des discussions que la thèse soulèvera au fond).

En dernier lieu, dans l'étude des organes et des moyens d'actions de la royauté (VI, pp. 429-504), M. F. reprend d'abord la cour du roi. — Il distingue : 1° la cour plénière : ce n'est pas une assemblée, mais un concours de population, un régulateur de l'étiage social, une suite de l'assemblée militaire du Champ de Mars ; elle ne délibère pas, elle se borne à acclamer ou à attester (M. F. ne croit pas avec M. Luchaire qu'elle n'ait ni pouvoir réel, ni initiative, ni droit d'être convoquée : car plus le fidèle y était puissant, plus le conseil y était pour lui un droit ; — 2° la cour restreinte ou grand conseil (M. Luchaire l'identifie avec une cour provinciale des seigneurs des régions circonvoisines traitant des affaires locales ; M. F. croit plutôt que le noyau est l'entourage ordinaire du roi, la cour du palais, augmentés de diverses catégories de personnes selon l'objet spécial du conseil) ; — 3° la cour du palais, conseil privé : le noyau en est formé par les agents des divers services du palais, choisis, et non pas nommés, pour un temps indéterminé, selon leur expérience, leurs aptitudes et leur fidélité, pour assister le roi dans l'exercice de ses attributions législatives, judiciaires, exécutives. — M. F. reprend ensuite la genèse et la physionomie des grands offices de la couronne : 1° le comte du palais (c'est un trait saillant au XI[e] siècle qu'il est resté une doublure du roi ; — dignité excentrique qui tient de la pairie princière plus que de la fonction palatine) ; 2° la chancellerie (c'est au contraire une fonction trop

spéciale pour se fondre dans la pairie; investie d'attributions judiciaires étendues, elle devient parfois l'office dominant). Puis le chambrier, le sénéchal, le bouteiller et le connétable. L'autorité de chaque officier n'est pas d'ailleurs nécessairement inhérente à sa charge; ils ont, en outre, des attributions générales communes en qualité de palatins et de *domestici*. — En ce qui concerne l'*ost* royale, les maîtres de l'armée sont les chefs des groupements fondamentaux; ils ne sont plus tenus d'amener l'*ost* au roi que comme *pares Francorum;* si le principe des levées générales ne s'est pas perdu, elles sont du moins peu élevées et peu solides, par opposition à l'importance prise par la maisnie (*manus privata*). — Sur le domaine et le trésor ou fisc du roi, M. F. confirme surtout les données de MM. Luchaire et Pfister. — Il montre, pour achever, au sujet des officiers locaux ou domaniaux, que les attributions domaniales et judiciaires se sont intimement soudées; tous ont été rattachés au palais; leurs offices sont, au fond, des charges de la maison du roi.

Il convient d'ajouter que dans chaque partie de ce cadre, M. F. a toujours pris soin de reconstituer le lien de filiation vivante qui rattache pouvoirs, attributs, prérogatives, organes, modes d'action des Capétiens, à l'organisation franque carolingienne, à travers la période de dissolution. Cette analyse de l'évolution, qui nous échappe ici, est un des principaux étais de l'ouvrage et semble précieuse par son exactitude et sa finesse.

M. F. n'a pas voulu terminer ce tome III sans amorcer l'étude du Principat. Il a commencé à en publier (livre IV, 2e partie, III, pp. 505-508) les premiers chapitres de géographie politique et historique en décrivant les principautés laïques et ecclésiastiques de la Francie. Mais cette portion ne sera bien jugée qu'avec le tome IV qu'elle annonce. Il suffit d'indiquer qu'il s'agit là de la genèse des grandes principautés et de leurs rapports avec la royauté.

En résumé, dans son troisième volume, M. F. a surtout voulu reprendre l'analyse de l'essence et des caractères de la royauté des xe-xie siècles. Sur son principal prédécesseur, M. Luchaire, il a eu l'avantage de vingt ans de progrès. Evidemment, il ne s'agissait pas d'écrire une œuvre nouvelle. Elle est différente; encore la différence n'est-elle pas fondamentale. De la conception de M. F. émanent un certain nombre d'aperçus nouveaux. Il n'est pas sûr que ces points de vue ne soient pas trop avancés, et que l'on doive adopter tout ce qu'il a tiré de l'interprétation de certains textes. Peut-être y a-t-il en même temps une tendance générale à reprendre de trop loin des chemins déjà battus, et à ratifier quelquefois des conclusions antérieures.

Mais l'œuvre est imposante par une construction fortement enchaînée. M. F. a fondu tout ensemble un système et des morceaux d'histoire. De là vient peut-être que le lien des chapitres n'est pas toujours bien marqué. L'auteur a dû lutter contre des facultés d'ana-

lyse trop puissantes; pour être tout à la fois historien et jurisconsulte, il manque un peu de l'uniformité de Fustel et de ses élèves par exemple. Cela se marque jusque dans le style : certaines pages sont admirables; d'autres offrent un mélange de confusion et de clarté et sont d'une lecture pénible. Dans l'ensemble, ce système coordonné, qui renferme une grande part de vérité, est exposé, édifié, dans une forme de grandeur clair-obscure.

G. A. Hückel.

J. Michelet : **Poètes gascons du Gers,** depuis le xvie siècle jusqu'à nos jours. — Auch, Th. Bouquet, 1904; un vol. in-8° de 493 pages.

Voici une publication essentiellement provinciale, mais qui mérite cependant d'être signalée aux littérateurs, et plus encore peut-être à l'attention des linguistes. M. Michelet a voulu faire une sorte d'anthologie des poètes qui depuis la Renaissance ont écrit en gascon dans l'Armagnac et dans les régions formant le département actuel du Gers. En fait la limite géographique, ainsi tracée, n'est point arbitraire autant qu'on serait tenté de le croire à première vue. Il y a bien eu par là, depuis le xvie siècle, une école de poésie locale qui se distingue par certains côtés de celles qu'on pourrait trouver soit en Béarn, soit dans les autres parties de la Gascogne. Ces poètes — et peut-être M. M. aurait-il pu faire ressortir la chose davantage, — je les diviserais pour ma part en deux groupes essentiels, qui se succèdent d'ailleurs chronologiquement. Il y a d'abord eu celui qui au xvie siècle procéda, semble-t-il, de la Pléiade : le vieux lectourois Pey de Garros, traducteur des Psaumes, auteur des Eglogues, et son frère Jean; puis Du Bartas, qui n'a écrit en gascon qu'un sonnet et sa fameuse pièce trilingue pour l'entrée de Marguerite à Nérac; enfin, Guillaume Ader, ce médecin belliqueux par atavisme, dont le style rappelle quelquefois celui d'Agrippa d'Aubigné, et dont l'œuvre principale est une apologie enthousiaste d'Henri IV. Le second groupe appartient nettement au xviie siècle, et n'a plus tout à fait le même caractère : les poètes qui le constituent — si peut-être nous mettons à part Dastros, bucolique, et le plus connu de tous — ce sont Louis Baron de Pouyloubrin, Géraud Bédout d'Auch, Dominique Dugay enfin. Tous ceux-là ont subi, à n'en pas douter, l'influence directe de Goudelin et du milieu toulousain, où ils ont achevé leur éducation, écrit des pièces pour les concours des Jeux Floraux; mais je dirai qu'en un sens ils procèdent aussi de Malherbe et de Racan, car ici se vérifie la loi qui veut que, pendant les temps modernes, la poésie écrite au midi, et dans des idiomes qui ne sont pas le français, se rat-

tache cependant à celle du nord par l'analogie du fond et de l'inspiration. Sur tous les poètes que je viens de nommer, et aussi sur ceux qui apparaissent au XVIIIe et au XIXe siècle — mais ils sont très clairsemés ceux-là! — M. M. a donné, dans son livre, des détails biographiques abondants et sûrs, puisés aux meilleures sources : il a donc complété en ce sens l'esquisse jadis tracée par le Dr Noulet, et qu'il est devenu difficile de se procurer. Mais il a fait plus, car aux études biographiques, il a joint une analyse complète et méthodique des œuvres, et de ces œuvres elles-mêmes il a donné enfin de très larges extraits accompagnés d'une traduction. C'est là un point essentiel. Les poésies de Dastros et de Pey de Garros ont été rééditées de notre temps; mais la réédition du *Parterre* de G. Bédout, qui date de 1850, devient déjà rare. Que dire de l'œuvre de Dugay qui est à peu près introuvable, et de celle de Louis Baron restée manuscrite! Le *Gentilhome Gascoun* d'Ader, qui n'a jamais été imprimé qu'en 1610 (à Tholose, chez Ramon Colomiés), ne se rencontre guère lui non plus, et c'est dommage à certains égards. On en trouvera dans l'Anthologie de M. M. tous les passages vraiment saillants, 560 vers sur un total de 2690, c'est-à-dire presque le quart du poème. De Louis Baron on trouvera ici sept grandes pièces, au total presque un millier de vers, et ainsi de suite. Par ses analyses judicieuses, par les larges citations de son livre, c'est donc un véritable service que M. Michelet vient de rendre pieusement à la mémoire des vieux poètes du Gers : il les a, dans une certaine mesure, exhumés. Mais, du même coup, il rend aussi service à tous ceux qu'intéresse l'évolution de la langue et de la littérature gasconne, et nous devons l'en remercier.

E. Bourciez.

C. Ricci. **Sophonisbe dans la tragédie classique italienne et française**; Turin, Paraira, gr. in-8°, XIX-222 p., 1904.

Traitant de la « Littérature Européenne », M. Brunetière écrivait en 1900 (*Rev. des deux M.*, 15 sept. 1900, p. 338) : « Le seul sujet de la *Sophonisbe* étudié dans ses transformations, depuis le Trissin jusqu'à Mairet, et dans les causes prochaines de ses transformations, projetterait sur l'histoire du genre tragique une lumière dont l'éclat s'étendrait à toutes les parties obscures de l'histoire de la Renaissance. » Peut-être s'imaginera-t-on, en lisant ces quelques lignes, que M. Ricci s'est proposé de remplir le programme tracé par M. Brunetière? Il n'en est rien cependant, et le nom du critique de la *Revue des Deux Mondes* n'est même pas prononcé dans ce volume consacré à étudier la fortune tragique de Sophonisbe, non pas seulement depuis le

Trissin jusqu'à Mairet, mais depuis Pétrarque — le Pétrarque de l'*Africa* et des *Triomphes* —, disons mieux depuis Tite-Live et Appien, jusqu'à Corneille, Voltaire, Alfieri, et, en plein XIXe siècle, E. Fabbri et Dalban. La négligence dont M. R. a fait preuve à l'endroit de la citation que je viens de faire (car d'ignorance, il ne saurait être question), est une des rares critiques que l'on sera tenté de faire à ce travail si consciencieux. L'auteur s'est refusé la facile satisfaction de montrer combien était exagéré le jugement de M. Brunetière, mais il est dommage pour lui qu'il n'ait pas médité davantage sur « les causes prochaines » des transformations apportées par les divers poètes au sujet de Sophonisbe ; il se serait convaincu qu'il fallait tenir un peu plus de compte qu'il ne l'a fait des conditions psychologiques particulières à chacun des auteurs, à chacun des « milieux » qu'il a si consciencieusement passé en revue.

Sa grande préoccupation a été de considérer les malheurs de la fille d'Asdrubal en eux-mêmes, et de répondre à cette question : comment se fait-il qu'un sujet qui paraît si beau, et qui a séduit tant de poètes différents, n'ait inspiré que des œuvres médiocres ? Et M. Ricci montre avec force que le sujet de Sophonisbe est un « faux bon sujet », que tous ceux qui se sont laissé attirer par cette sirène sont venus se briser sur des écueils variés, et que leurs plus savantes manœuvres les ont tout au plus conduits sur d'autres brisants, dont ils ne se gardaient pas. Dans l'examen pénétrant, impitoyable, que M. R. a fait des tragédies par lui étudiées, il a déployé de précieuses qualités d'analyse et de jugement ; on le sent là sur son terrain favori, dans son véritable élément, et je ne pense pas qu'on puisse l'y prendre en défaut. On lui souhaitera seulement sans doute, après ce début si honorable, de considérer d'une façon un peu moins abstraite et moins géométrique des problèmes purement littéraires, comme celui-ci. Son inexorable critique ne lui a pas permis de mettre suffisamment en lumière les mérites singuliers, cependant et surtout bien personnels, de trois au moins des auteurs qui ont raconté la tragique aventure de Sophonisbe : le Trissin, Mairet et Alfieri.

Mais ce qui, dans cet essai, nous annonce en M. R. un très utile auxiliaire dans le champ de la littérature comparée, c'est, avec les qualités déjà signalées, le soin, la patience, le zèle avec lesquels il a cherché à connaître toutes les œuvres dramatiques, italiennes et françaises (il se contente d'en signaler quelques-unes en allemand et les anglais), dont Sophonisbe est l'héroïne ; même le domaine du « mélodrame » italien ne lui est pas resté étranger, et il a tiré de l'oubli bien des *Sophonisbe* inconnues, sans pourtant céder à la tentation de les surfaire et de nous les « révéler ». Son livre devra donc être nécessairement consulté par quiconque s'intéresse à l'histoire de la tragédie classique en France et en Italie, depuis le début du XVIe siècle jusqu'au milieu du XIXe.

Il est juste enfin de relever combien est claire et correcte la langue écrite par cet étranger, ancien élève et aujourd'hui docteur d'une de nos Universités provinciales.

Henri HAUVETTE.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 13 mai 1904.

M. Heuzey rappelle que, grâce à l'initiative de MM. Arthur Engel et Pierre Paris, le Musée du Louvre a pu, depuis plusieurs années, suivre et encourager des recherches qui ont mis au jour nombre de monuments appartenant à l'antiquité ibérique, encore si mal connue. M. Heuzey résume une notice de ces deux archéologues sur les fouilles qu'ils ont exécutées à Osuna, l'antique *Ursao*. Ils y ont déblayé les constructions d'une muraille construite avec des blocs arrachés à des édifices d'époques différentes. Beaucoup de ces blocs portaient des sculptures, quelques-unes romaines, mais la plupart d'un style indigène rude et demi-barbare, conservant quelques traces des influences antérieures, grecques ou orientales. Ce sont des angles de frises, des pièces d'architecture, avec des restes de représentations militaires ou religieuses : guerriers aux casques chevelus et aux longs boucliers presque gaulois; autres combattants à la tête nue, armés de la petite rondache ibérique; à côté de ces soldats, un curieux acrobate marchant sur ses mains; puis des femmes portant des vases à libation, une joueuse de flûte, un prêtre en long manteau, de nombreuses figures d'animaux, surtout des taureaux.

M. Maurice Croiset annonce, au nom de la commission du prix de Chénier, que ce prix est partagé en deux parties égales : une récompense de 1,000 francs à M. l'abbé Ragon, pour la 15e édition de sa *Grammaire grecque* et pour l'ensemble de ses publications scolaires; une récompense de 1,000 fr. à MM. Bodin et Mazon pour leur édition d'*Extraits d'Aristophane*, suivie de remarques grammaticales.

M. Barbier de Meynard annonce, au nom de la commission du prix Bordin (Orient), que ce prix a été partagé de la manière suivante : 1,500 fr. à M. Marçais pour ses trois ouvrages intitulés : 1° *Le Takrib de El-Nawawi* (jurisprudence musulmane); 2° *Le dialecte arabe parlé à Tlemcen*; 3° *Les monuments arabes de Tlemcen*; 1,000 fr. à M. Fossey, pour son *Manuel d'assyriologie*; 500 fr. à M. Cabaton, pour ses *Nouvelles recherches sur les Chams*.

M. Dieulafoy termine sa communication sur la polychromie en Espagne.

M. J.-B. Mispoulet communique un mémoire sur la consularité et les consulaires au IVe siècle de notre ère. La conclusion est que cette innovation a pour auteur Constantin et que la date peut être fixée entre les années 315 et 320.

Léon DOREZ.

Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 22 — 30 mai — 1904

A Synopsis of the Gospels in Greek, by Arthur WRIGHT. Second edition. London, Macmillan, 1903; in-4, LXXII-319 pages.

The Gospels as historical documents. Part I. The early use of the Gospels, by W. H. STANTON. Cambridge, University Press, 1903; in-8, IX-288 pages.

The character and authorship of the fourth Gospel, by J. DRUMMOND. London, Williams, 1903; in-8, XVI-528 pages.

L'Evangile selon saint Jean, traduction, introduction et commentaire, par le P. T. CALMES. Paris, Lecoffre, 1904; gr. in-8, XVI-485 pages.

New light on the life of Jesus, by C. A. BRIGGS. Edinburgh, Clark, 1904; in-8, XIII-196 pages.

La Synopse que publie pour la seconde fois M. A. Wright n'est pas une simple édition des Évangiles sur colonnes parallèles, c'est en même temps et d'abord un essai d'analyse critique moyennant lequel l'histoire de la composition des Évangiles est comme étalée sous les yeux du lecteur. Là est l'originalité, là sans doute aussi est le défaut de cette publication. L'auteur a son système sur l'origine des Évangiles : il met à part, comme tout le monde, le quatrième ; dans les trois premiers il distingue six éléments différents, Marc, les *Logia* de Matthieu, la source paulinienne (?) de Luc, les fragments anonymes, les récits de l'enfance dans Luc, les notes éditoriales ; il défend, contre la majorité des critiques modernes, l'hypothèse de la tradition orale ; il ne craint pas d'invoquer en sa faveur le prologue de Luc, où est attestée l'existence antérieure de nombreux évangiles écrits ; il sait sur le bout du doigt l'histoire de chaque source orale et des combinai-

sons successives qui ont finalement abouti à nos Évangiles; il distingue proto-, deutero-, trito-Marc, proto-, deutero- Matthieu; il fait rédiger le second Évangile en Chypre, le premier à Alexandrie (le récit de la fuite en Égypte serait un indice de cette origine?), le troisième en Occident. Le système est très touffu, et il faudrait prendre trop de pages de cette *Revue* pour l'exposer dans tous ses détails. C'est d'après le système que la Synopse est faite : d'où il suit qu'elle vaut, en tant qu'édition des textes comparés, ce que vaut le système. Elle comprend d'abord le cycle *marcien*, c'est-à-dire le second Évangile avec les passages parallèles de Matthieu, Luc et Jean ; puis les *Logia* de Matthieu en vingt-et-un groupes avec les passages parallèles, et successivement les quatre autres éléments que M. W. discerne dans les Synoptiques, le tout accompagné de notes critiques (variantes des principaux manuscrits) et exégétiques. Travail considérable, dont le fruit pourrait bien n'être pas en rapport avec la peine qu'il a coûtée.

M. Stanton se propose de traiter à fond la question des Évangiles ; la première partie de son étude a pour objet les témoignages anciens concernant l'usage et l'origine de la littérature évangélique; la seconde partie concernera la composition des Synoptiques ; la troisième, l'Évangile de Jean ; la quatrième, le caractère historique des Évangiles. Autant qu'on en peut juger par le présent volume, la critique de M. S. est très bien informée, très attentive, très pénétrante, et aussi très circonspecte, sans parti pris, mais avec une tendance apologétique nettement accentuée. Les citations des Pères apostoliques ne laissent pas de créer bien des difficultés : Clément de Rome a l'air de puiser ses citations de paroles du Seigneur dans une sorte de catéchèse, de *Didaché*, qui n'est ni Matthieu ni Luc ; Ignace d'Antioche cite une parole du Christ ressuscité et décrit l'étoile des Mages d'après un Évangile apocryphe ou une tradition particulière. Les citations de Justin sont des problèmes; l'assurance d'Irénée et de ses contemporains en est une autre. M. G. excelle dans la discussion minutieuse des témoignages, et son travail est à lire par tous ceux qui voudront examiner sérieusement la question de l'origine des Evangiles. Mais on peut douter que ses conclusions générales touchant l'origine apostolique ou équivalemment apostolique des quatre Évangiles du canon, fondées sur une argumentation souvent subtile, s'imposent à la critique ou qu'elles exercent même une influence appréciable sur l'orientation de l'exégèse scientifique. Son mérite paraît être dans l'analyse des détails. Par exemple, l'examen du rapport de Justin avec l'Évangile de Pierre est très bien conduit, quoique la conclusion négative semble fort contestable ; l'hypothèse d'Actes de Pilate, qui seraient la source commune de Justin et de l'Evangile, apocryphe est d'autant plus significative qu'elle ne fortifie guère la position de Justin comme témoin de la tradition évangélique. On pourrait se demander

si le document de Pilate auquel Justin fait allusion, au lieu d'être une source distincte de l'Évangile de Pierre, ne serait pas une simple assertion de cet apocryphe, que Justin aurait recueillie dans l'évangile même avec les autres données que M. S. voudrait qu'il eût puisées dans le prétendu rapport de Pilate. Les points de contact que l'on trouve entre Justin et le Protévangile de Jacques seraient-ils encore à expliquer par une source commune, laquelle ne serait rien moins que l'Evangile des Hébreux ? Il est permis d'en douter, d'abord parce que rien ne prouve que l'Évangile des Hébreux, vers 130-150, ait contenu un récit de la naissance du Christ, et parce que M. S., en observant que ce livre n'était pas un apocryphe comme l'Évangile de Pierre, laisse trop voir l'intention de tourner un témoignage obscur en attestation claire de l'autorité exclusive qui aurait appartenu dès l'abord à nos quatre Évangiles dans l'Église des Gentils.

Des difficultés ne sont pas des preuves, dit M. Drummond; la thèse de l'authenticité johannique et apostolique du quatrième Évangile a ses difficultés, mais la thèse contraire en a bien plus encore, et les preuves, tant internes qu'externes, sont en faveur de la première. M. D. discute d'abord le caractère et l'origine du livre dont il s'agit. L'auteur aurait connu le cycle des traditions synoptiques, cependant rien ne prouverait qu'il ait fait usage de nos trois premiers Évangiles ou de l'un d'entre eux : ce point de départ est capital pour la thèse de l'origine apostolique, mais il ne peut manquer d'être contesté par tous ceux qui voient ou croient voir que le quatrième Évangile est une sorte de libre contemplation sur le thème fourni par les Évangiles antérieurs. Selon M. D., les discours sont une glose de l'enseignement de Jésus, et l'on ne saurait discerner le fond primitif sous la forme johannique. M. D. abandonne, sans l'expliquer, la chronologie de Jean et n'admet qu'un voyage à Jérusalem, mais il préfère la donnée du quatrième Évangile touchant le jour de la passion. Pourtant, si l'évangéliste a pu créer un cadre artificiel au ministère de Jésus, n'a-t-il pu aussi facilement retarder d'un jour la pâque des Juifs, s'il y trouvait quelque avantage didactique ? Peut-être y a-t-il été aidé par la confusion qui régnait dans la tradition antérieure. La coïncidence du dernier repas de Jésus avec le festin pascal est acquise dans et par le récit de Marc; elle n'est pas indiquée par saint Paul, et il semblerait que Marc a travaillé sur un document qui mettait le dernier repas « deux jours avant la pâque » (Marc, xiv, 1), ce qui amenait la passion au 13 nisan et pouvait suggérer de la placer le 14. M. D. se prononce pour les Synoptiques contre le quatrième Évangile en ce qui regarde le rôle du Baptiste et la date de l'expulsion des vendeurs; il déclare que la résurrection de Lazare est une allégorie et que Jean vaut surtout comme interprétation de l'enseignement et de la vie de Jésus qui sont connus historiquement par les Synoptiques. Dans ces conditions, la question d'authenticité perd beaucoup de son importance, à moins qu'elle

ne soit déjà résolue en un sens contraire à celui que voudrait M. D. La discussion, d'ailleurs très soignée, des témoignages anciens apprendra peu de chose aux critiques nombreux qui les ont déjà examinés. L'ardeur avec laquelle on combat l'emploi de l'Évangile de Pierre par Justin dépasse un peu le but, et M. Stanton, avec son hypothèse d'une source commune, tient beaucoup mieux compte du rapport des textes. Ce n'est pas sans subtilité que l'on entend le célèbre passage de Papias, où se trouve deux fois le nom de Jean, des paroles des apôtres et des écrits d'Aristion et de Jean l'Ancien. Le problème des deux Jean n'est pas éclairci, et il paraît assez inutile de contester que l'apôtre Jean ait été, selon Papias, martyrisé par les Juifs, comme son frère Jacques, quand il est évident que l'auteur du second Évangile, en écrivant Marc, x, 39, savait fort bien que Jean avait déjà subi le martyre, ainsi que Jacques. Pourquoi M. D., qui s'étend si longuement sur les témoins favorables, ou qu'on peut interpréter comme tels, passe-t-il si vite sur les opposants, et a-t-il mêlé, dans un court chapitre, les Aloges et Caius avec les naasséniens, les pérates et les docètes? L'argument général tiré de ce qu'un livre grec, publié à Éphèse ou à Alexandrie, n'aurait pas été attribué à un Juif parlant araméen, qui aurait vécu et qui serait mort en Palestine, ne suppose-t-il pas ce qui est en question et ne méconnaît-il pas les conditions historiques du christianisme primitif, de son esprit, de sa littérature? Est-on bien autorisé à faire si grand cas des connaissances géographiques de l'évangéliste quand on se défie de ce qui paraîtrait être des souvenirs de fait et qu'on voit dans l'histoire de Lazare une description détaillée qui n'est point réelle, dans celle de la Samaritaine un entretien circonstancié que nul n'a entendu? Le caractère non historique de la composition n'étant pas censé une objection recevable contre son origine apostolique, on conçoit que M. D. ne soit pas embarrassé davantage par les autres remarques des adversaires de l'authenticité. Ce grand plaidoyer en faveur de la tradition se résout en une concession essentielle sur le caractère du livre et en une affirmation courageuse de son origine apostolique.

« On est bien obligé d'admettre que Jean connaît la Palestine, écrit le P. Calmes, et en particulier la ville de Jérusalem. Si donc la partie pour laquelle nous avons un élément de contrôle se trouve conforme à la réalité objective, n'est-on pas en droit de supposer qu'il en est de même des faits? » Il n'y a guère de romans dont on ne puisse pas établir la vérité historique au moyen de cet argument. Le P. Calmes admet l'historicité, avec le symbolisme, et l'authenticité du quatrième Évangile. Il regarde la réflexion de Jean, xix, 35, comme ajoutée dans le texte primitif du livre par le rédacteur de l'appendice, Jean, xxi. L'hypothèse est très soutenable. « A cela près, conclut-il, nous croyons fermement que saint Jean est mort après avoir écrit le livre tout entier; mais l'ouvrage, tel qu'il le laissait, pouvait n'être pas d'un

bout à l'autre dans un état parfait de rédaction. » La meilleure partie de ce livre est assurément le commentaire, qui est très soigné, très documenté, très exact comme interprétation littérale.

L'aperçu de M. Briggs se fonde sur une combinaison nouvelle des données johanniques avec les données synoptiques touchant le ministère de Jésus, en prenant les unes et les autres pour des indications historiques très précises. Le temps de ces concordances pouvait sembler passé, et l'on est un peu surpris de voir un critique se livrer à un exercice aussi ingénieux que superflu. M. Briggs pense que Jésus revenait de la fête des Tabernacles quand il est allé se faire baptiser par Jean ; pendant la mission des Douze que signalent les Synoptiques, Jésus, accompagné de Jacques et de Jean, aurait prêché à Jérusalem ; il serait allé aussi avec Matthieu et Thomas en Pérée, et c'est de là qu'il serait venu ressusciter Lazare ; ainsi s'expliquerait le silence de Marc sur des faits dont Pierre n'a pas été témoin ; il y aurait à la base des Synoptiques deux sources hébraïques (non araméennes), les *Logia* de Matthieu et la première rédaction de Marc ; le rédacteur du Matthieu grec aurait employé le Marc hébreu et les *Logia;* la plupart des paraboles propres à Luc viendraient de la tradition orale ; un écrit hébreu de Jean serait à la base du quatrième Évangile, et un disciple de l'apôtre aurait donné au livre sa forme actuelle ; les récits de l'enfance auraient été empruntés à deux poèmes hébreux originaux et historiques dont l'un aurait été exploité par Matthieu, l'autre par Luc. Inutile de dire que tout cela est bien hypothétique et difficile à discuter, par défaut de preuves suffisamment tangibles.

Alfred LOISY.

Ed. LISCO. **Quæstiones Hesiodeæ** criticæ et mythologicæ (Comm. philol. regio præmio coronata). Göttingue, impr. acad. Dieterich, 1903 ; 83 p.

L'accord semble fait aujourd'hui sur la composition des deux grands poèmes qui portent le nom d'Hésiode, la *Théogonie* et les *Travaux et Jours*. Ils ne sont plus considérés, par la majorité des critiques, comme des compilations de fragments sans suite, de morceaux cousus les uns aux autres sans ordre déterminé ; on y voit, au contraire, des œuvres dont l'unité de composition ne saurait être mise en doute, remaniées, il est vrai, et interpolées gravement, mais dont le plan est nettement posé, et a été fidèlement suivi dans la rédaction primitive. Là où les divergences d'opinion commencent, c'est lorsqu'il s'agit d'établir les rapports entre les deux poèmes et de fixer la nature des interpolations qui en rompent l'unité. M. Lisco a tenté, dans un mémoire couronné par l'université de Göttingue, d'apporter quelque lumière dans cette question encore obscure, en prenant pour point de départ les passages de la *Théogonie* et des *Travaux* où sont contées

les légendes de Prométhée et de Pandore. Dans la *Théogonie*, le poète (Hésiode lui-même, comme on l'admettra avec M. L.) expose la supercherie de Prométhée à l'égard de Zeus, et le don du feu aux hommes ; mais la fable de la première femme n'est pas d'Hésiode ; elle a été substituée par un interpolateur à un passage où le supplice de Prométhée devait être mentionné. Dans les *Travaux*, cette fable remonte à deux sources, parce que, selon M. L., dans la première partie, la femme créée par Héphaistos sur l'ordre de Zeus représente l'ensemble du sexe féminin, tandis que dans la suite il s'agit d'une femme en particulier, à laquelle un passage postérieurement ajouté a donné le nom de Pandore. Ici se trouve une des conclusions les plus intéressantes de M. L. La première partie de la fable, qui se termine au vers 89, est tronquée, et sa fin a disparu ; on la retrouve à la fin de la légende de la *Théogonie*, v. 590-612, et ces vers sont à leur véritable place dans les *Travaux et Jours*, où ils doivent être restitués. Tandis que l'auteur de la fable de Prométhée dans les *Travaux* imite les vers d'Hésiode dans la *Théogonie*, le mythe de Pandore, au contraire, a été intercalé dans la *Théogonie* par un imitateur peu intelligent de l'autre poème. L'argumentation de M. L. ne m'a pas convaincu sur ce dernier point. Le récit de la *Théogonie* est incomplet, mal agencé et obscur ; celui des *Travaux* est supérieur de toute manière ; et je ne m'explique guère une imitation qui dénature le sujet et le rend moins intelligible. De même que la fable de Prométhée, qui est à sa place dans le premier poème, a été réduite à quelques traits dans le second, de même l'histoire de la première femme pouvait être complète dans la *Théogonie*, et l'interpolateur y a puisé les éléments de son récit ; ou si les vers des *Travaux* ne remontent pas à un développement plus détaillé de la *Théogonie*, je ne saurais y voir, à moins de preuves plus fortes, qu'une amplification, non sans talent, de ce que nous lisons dans le plus ancien poème. La question est d'ailleurs délicate et loin d'être résolue. M. L. essaie ensuite de démontrer que le supplice de Prométhée [1] a lieu dans l'Erèbe, et que la *Titanomachie* n'est pas une partie primitive de la *Théogonie ;* cette dernière conclusion me semble plus acceptable que la première. La dissertation de M. Lisco repose sur une étude sérieuse d'Hésiode ; elle donne sur l'histoire du texte des aperçus nouveaux et mérite d'être discutée ; l'auteur insiste avec raison sur la composition des deux poèmes, et principalement

1. Je ne puis admettre l'explication proposée pour *Theog.* 522 μέσον διὰ κίον' ἐλάσσας ; κίων ne peut être interprété par *palus*, et aucun texte ne prouve que l'ancienne mythologie admettait l'empalement de Prométhée. L'interprétation de certains vases peints en ce sens est inexacte. Les vers d'Eschyle, *Prom.*, 64-65 ne signifient pas nécessairement, selon moi, qu'un coin transperce la poitrine du Titan ; ils sont susceptibles d'une autre explication. Au contraire, je partage complètement l'avis de M. L., quand il entend par ἄρρηκτοι δόμοι (*Trav.* 96) le πίθος de Pandore, et non la demeure d'Épiméthée.

sur celle des *Travaux*, dont il prouve, tant par ses propres arguments que par des raisons précédemment invoquées, l'unité et la continuité.

My.

L. Ruhl. **De mortuorum iudicio** (Religionsgeschichtliche Versuche und Vorarbeiten, hggb. von A. Dieterich und R. Wünsch, t. II, fasc. 2, p. 33-105). Giessen, J. Ricker (Alf. Töpelmann), 1903; 73 p. Prix : 2 fr. 25 (1 mk. 80).

Le plan de ce livre est très simple. M. Ruhl n'a pas voulu autre chose que recueillir tous les témoignages anciens sur le jugement des morts et les disposer suivant un ordre qui permette de constater les variations des opinions à ce sujet. De fait, si l'idée d'un jugement après la mort se retrouve chez les Grecs et chez les Romains à peu près à toutes les époques de leur littérature, les mentions expresses de ce jugement ou les allusions qui y sont faites ne donnent pas toujours une idée bien nette de la manière dont on le concevait. Dans Homère il n'en est pas question; Pindare n'en parle qu'en termes assez vagues dans la seconde Olympique, et c'est seulement à partir de Platon que le mythe prend une forme précise; après lui il faut arriver à Plutarque et à Lucien, qui en somme l'ont imité, pour avoir d'autres renseignements, car les tragiques et les orateurs parlent fort peu des juges de l'Hadès. Quelques allusions éparses dans divers écrivains postérieurs, et la liste est épuisée. Les poètes latins, car les prosateurs comme Cicéron et Sénèque sont à ce point de vue des esprits forts, suivent les opinions des Grecs, à cela près qu'ils se font du jugement des morts une opinion plus conforme à leurs usages; c'est d'ailleurs assez naturel, et l'on devait s'attendre à rencontrer d'une part un fond mythologique à peu près identique, de l'autre une forme de jugement plus appropriée aux mœurs romaines. C'est ce que l'on voit déjà dans Virgile, et mieux encore dans Properce et dans les poésies de Sénèque. M. R. examine ensuite le rôle spécial d'Éaque, qualifié dans quelques auteurs de « gardien des portes d'Hadès », étudie deux monuments figurés qui semblent représenter des scènes du jugement des morts, et termine en signalant, dans la littérature chrétienne, quelques rares vestiges des mythes anciens. Un excursus réunit les textes grecs et latins peu nombreux (en latin, seulement le prologue du *Rudens*) qui mentionnent un livre où sont inscrites les fautes des hommes. M. Ruhl a bien rempli la tâche qu'il s'est imposée; il a réuni et analysé les textes relatifs au jugement des morts; il a même fait un peu plus, en examinant quelles relations existent entre ce mythe et la doctrine de la métempsychose, et en montrant que Platon n'a sans doute pas imaginé l'idée d'un jugement après la mort, mais l'a connue par les théories orphiques et pythagoriciennes.

My.

Bibliothèque de la Faculté des Lettres de Paris, XVIII. Troisièmes Mélanges d'histoire du moyen âge, publiés sous la direction de M. le professeur Luchaire. Paris, F. Alcan, 1904. In-8° de 267 pages.

Ce troisième volume de Mélanges historiques publiés sous la direction de M. A. Luchaire n'est pas moins précieux que les deux précédents, dont il a été rendu compte ici-même. Il se compose de quatre mémoires :

1° Tout d'abord d'une étude de M. L. lui-même sur les registres du pape Innocent III. Elle se divise elle-même en deux parties : la première consiste en une série d'observations sur les registres originaux du Vatican considérés par rapport aux éditions, surtout à celles qui ont été données par Baluze et la Porte du Theil. L'auteur essaie de déterminer la source de ces éditions et après avoir fait la description des manuscrits aujourd'hui conservés aux archives du Vatican, il expose les différences principales qui existent entre les imprimés et ces registres. La seconde partie établit la concordance des 4889 bulles des *Regesta* avec le classement donné par Potthast ; quand il y a lieu, les dates de Potthast sont rectifiées et ses omissions réparées. Ce travail complète donc d'une façon très heureuse les mémoires et études déjà publiés sur la correspondance si importante d'Innocent III.

2° Il est curieux d'observer avec M. Beyssier, qu'il n'existe aucune notice vraiment détaillée sur le chroniqueur méridional Guillaume de Puylaurens. Il a donc prétendu combler cette lacune de notre histoire littéraire. Pour ce faire, il a compulsé soigneusement le texte même de la chronique, relevé tous les passages où l'auteur se met en scène et réuni les documents diplomatiques qui avaient déjà été signalés sur son compte. M. Beyssier est parvenu à reconstituer, sommairement il est vrai, mais pouvait-on faire mieux? la biographie de son personnage. Il place sa naissance vers 1205. N'est-ce pas un peu tard ? Si Guillaume a consigné dans son récit, à la date de 1211, des événements qu'il a vus, il devait sans doute avoir alors plus de six ans pour avoir l'intelligence de ce qui se passait autour de lui et garder la mémoire des faits qui s'accomplissaient sous ses yeux. Je serais donc porté à croire qu'il était né quelques années plus tôt. Le futur chroniqueur fut d'abord attaché à la personne de l'évêque Foulques de Toulouse, pour lequel il témoigna plus tard la plus grande vénération. Notaire de son successeur Raymond de Fauga, en 1241, il passa dès l'année suivante au service du comte Raymond VII en qualité de chapelain ; il y resta jusqu'en 1249. D'après les synchronismes, il est établi qu'il écrivit la première partie de son ouvrage après 1249, et la seconde partie en 1273 ; cependant il ne serait pas impossible d'admettre que son récit, élaboré beaucoup plus tôt, ait subi une refonte générale en 1273. C'est qu'en effet son témoignage est de tout premier ordre pour la connaissance des événements relatifs à la guerre des Albigeois et au

comte Raymond VII ; son exactitude n'est jamais en défaut. Il en serait probablement tout autrement et il aurait eu certainement des défaillances de mémoire, s'il n'avait entrepris son ouvrage que bien après. Je serais par conséquent tout disposé à accepter l'hypothèse, d'après laquelle Guillaume de Puylaurens, ayant recueilli des notes au fur et à mesure des événements, les aurait mises au net sur la fin de sa vie. Comme suite à son étude, M. Beyssier a donné la transcription, d'après le manuscrit latin 5212 de la Bibliothèque nationale, du texte même de la chronique. Ce manuscrit n'est pas un original ; mais la copie qu'il présente est la plus ancienne et la plus correcte.

3° Sur la pénitence imposée par les évêques à Louis le Pieux en 833 à Saint-Médard de Soissons, les documents officiels ou les récits de chroniqueurs offrent des divergences très sensibles. Les partisans du malheureux empereur atténuent l'humiliation qu'il dut subir, tandis qu'au contraire les procès-verbaux officiels de la cérémonie, rédigés par les évêques, sont entachés d'une partialité contraire. Il est difficile de savoir exactement la vérité. M. Louis Halphen s'y est appliqué ; par la comparaison des textes opposés, il esssaie de deviner ce qui se passa. Selon ce judicieux critique, Louis le Pieux, obligé de se soumettre, dut se résigner à accepter sa déchéance, mais il l'aurait fait bien à contre-cœur et ce n'est pas volontairement qu'il se serait soumis à la dégradation ; sa prétendue confession n'aurait pas été telle que ses adversaires ont voulu le faire croire. C'est là une question très obscure, dans la solution de laquelle entre toujours une part d'hypothèse.

4° M. Jean Cordey a enfin étudié l'administration d'un abbé de Saint-Denis au XIIIe siècle, Guillaume de Massouris. Nommé au mois d'avril 1245, il gouverna son abbaye jusqu'au 4 mars 1254, date de sa mort. Les actes qu'il accomplit ou qui intéressent Saint-Denis pendant le même temps, ont été soigneusement relevés et analysés : leur catalogue comprend 258 numéros. Avec eux, M. J. Cordey a pu dresser la liste des donations faites à l'abbaye ou des acquisitions consenties par elle, examiner les procès et contestations qui surgirent relativement à ses possessions, indiquer quels étaient les fonctionnaires locaux chargés d'administrer les biens des religieux et de percevoir leurs revenus, signaler les ventes d'affranchissements, montrer les efforts de l'abbé pour maintenir la discipline parmi ses moines et enfin exposer les rapports qu'il eut avec la maison royale de France. Son mémoire nous fait donc pénétrer dans la vie même de l'abbaye et à ce titre il constitue une page d'histoire économique ou sociale des plus curieuses.

L.-H. LABANDE.

Général de Piépape. **Une Châtellenie du pays de Langres.** Les anciens seigneurs et l'ancienne seigneurie de Pléopape (Piépape, Haute-Marne). Paris, H. Champion, 1903. In-8° de 209 pages.

La châtellenie en question appartint d'abord, pendant les xiie et xiiie siècles, à une famille noble qui en portait le nom; elle passa, en 1329, par le mariage d'Odette de Pléopape ou Piépape, aux seigneurs de Tanlay, branche cadette de l'illustre maison de Courtenay. Plus tard, elle advint aux Amoncourt, qui la gardèrent de 1370 à 1540, puis aux marquis de Coublanc, de la maison d'Anglure (1540-1670), aux Petit de Frettes, aux d'Amedor de Mollans et enfin aux Philpin.

La monographie qu'a rédigée le général de Piépape est très consciencieusement écrite d'après les documents d'archives; de nombreuses pièces justificatives (dénombrements, hommages, contrats de mariage, inventaires), entremêlées de notes d'intérêt variable, y sont jointes. La transcription de ces documents pourrait cependant prêter à quelques observations : il serait ainsi désirable que pour certains (par exemple le n° 2) il y ait un peu de ponctuation, que les noms de lieux ou de personnes aient été identifiés, que les petits problèmes chronologiques présentés par les façons de dater (n° 1, mercredi avant la fête de S. Vincent) aient été résolus, etc.

On relève également quelques erreurs, qu'on regrette de rencontrer dans un ouvrage qui paraît aussi bien étudié : ainsi le mot *miles* au moyen âge, ne veut pas dire homme de guerre (p. 13), mais chevalier. Je n'ai pas sous les yeux l'article de l'ancienne coutume de Sens visé p. 21, mais je n'ai pas besoin de m'y référer pour contredire ce qu'avance le général de Piépape, à savoir que « l'écuyer était inférieur au pair, au chevalier et à l'homme noble ». Il est certain au contraire qu'il fallait être noble pour être écuyer. A la page 23, il est excessif de parler des Bourbons à propos des premiers rois Capétiens; que dis-je même, c'est une erreur, puisque les Bourbons constituaient une famille entièrement distincte de la famille royale. Donc Pierre de Courtenay, fils de Louis VI le Gros, ne doit pas être appelé « héritier des Bourbons ». Corrigeons encore La Chesnaye-Desbois en La Chenaye-Desbois, Frantz-Brentano en Funck-Brentano, etc. Vétilles, si l'on veut, tout cela; mais c'est souvent à cela que l'on reconnaît si un auteur a une érudition générale suffisante.

L.-H. Labande.

J. Petzoldt. **Einführung in die Philosophie der reinen Erfahrung**; tome I. *Die Bestimmtheit der Seele;* Leipzig, Teubner 1900.

Le livre de M. Petzoldt est un exposé, à l'usage du public cultivé, de de la doctrine exposée par Avenarius sous une forme rigoureusement

systématique, et, dans son extrême concision, difficilement intelligible aux non-spécialistes, dans sa *Kritik der reinen Erfahrung*, Leipzig 1888-1890. — La première partie expose la nécessité, pour arriver à une explication des phénomènes psychiques, d'admettre dans sa rigueur le parallélisme psycho-physique, de se rendre compte que tout phénomène psychique, sans exception aucune, correspond à une modification *entièrement définie* des centres nerveux, et de se demander d'abord ce que signifie *en soi* la vie du cerveau indépendamment de la série psychique qui accompagne un certain nombre de ses modifications, ensuite comment il est possible de rapporter tout phénomènes psychique à un processus physique complètement déterminé. — La seconde partie développe l'hypothèse d'Avenarius. Elle nous montre dans le « Système C » c'est-à-dire dans la partie du système nerveux d'où dépendent *immédiatement* les phénomènes psychiques, un organisme dont toutes les parties tendent à se maintenir dans la situation la plus favorable c'est-à-dire dans l'état de repos, mais qui, en même temps, est continuellement sillonné par une foule de « séries vitales » (*Vitalreihen*). Une série vitale est la série des modifications par lesquelles passe un système C ou une portion de ce système quand son état de repos est troublé par une excitation extérieure et qu'il tend à faire de nouveau disparaître la « différence vitale » (*Vital-differenz*) produite par cette perturbation pour revenir de nouveau à l'état de repos primitif. Ces séries vitales sont de deux sortes, les *physiques* et les *psychiques*, ou, pour employer la terminologie d'Avenarius, les *indépendantes* et les *dépendantes*. On sera arrivé à une connaissance scientifique de la vie psychique lorsqu'on aura montré que pour chaque moment et chaque aspect d'une série psychique on peut trouver un élément correspondant d'une série physique, d'où dépendent ce moment et cet aspect. M. P. classe ainsi et explique, à la suite d'Avenarius, les séries psychiques, en allant des plus simples au plus complexes, complète la théorie d'Avenarius en étendant son interprétation aux faits esthétiques et éthiques que celui-ci avait laissés en dehors du cadre de son étude et dégage finalement les grandes lignes d'une conception nouvelle de l'univers qui doit délivrer la pensée humaine de l'idée que le monde pourrait n'être que notre représentation, replacer l'homme au milieu de la nature, et projeter un peu de lueur dans les ténèbres de l'avenir que nous pouvons espérer pour notre espèce. — On suivra avec un intérêt soutenu M. P. dans son exposé en général fort clair des questions ardues et complexes qu'il traite et on lui saura gré d'avoir mis à la portée du public les résultats généraux d'une philosophie qui s'efforce de se libérer de toute métaphysique, de ne se baser que sur la pure expérience, et dont le caractère exact et scientifique est fait pour séduire au premier chef notre époque positive.

H. L.

L'orgueil humain, par Ernest Zyromski, professeur à l'Université de Toulouse, 1 vol. in-18, 378 p. Armand Colin, éd. 1904.

Malgré une apparente simplicité, la thèse de M. Zyromski manque de clarté. Elle est exposée assez nettement dans la conclusion : mais même là elle est insuffisamment définie : « Dans le livre que nous venons d'écrire, nous avons cherché à comprendre les causes de nos infortunes et de nos discordes, et il nous a semblé que l'orgueil de l'homme explique les erreurs de l'humanité. La nature lui offrait ses dons et ses lois, c'est-à-dire la matière du bonheur et l'ordre qui la discipline. L'homme s'est égaré, quand il a méconnu ou déformé les leçons de la nature pour chercher en lui-même sa loi... : Ce livre, qui est une plainte, est l'histoire d'une longue erreur. Il dénonce les altérations apportées par l'orgueil humain au culte de la nature ».

Que de questions préliminaires soulève une pareille thèse, questions que M. Z. n'a pas résolues ni même à vrai dire abordées! Qu'est-ce que « la nature », et comment s'oppose-t-elle à l'homme? Celui-ci ne fait-il pas partie de la nature, et son orgueil lui-même, si orgueil il y a, n'est-ce pas le résultat de son organisation naturelle? Qu'est ce encore que la *matière du bonheur* que la nature offre à l'homme et dont par un singulier refus il n'aurait pas voulu, pour le chercher dans des combinaisons étrangères à la nature? Le bonheur est chose relative et n'a pas d'autre définition que le sentiment de celui qui l'éprouve. Si l'homme n'a pas apprécié comme définitif le bonheur que lui apportait directement la nature, c'est que probablement ce n'était pas pour lui tout le bonheur. A l'époque des Védas, M. Z. pense que « l'homme ne se détachait pas de la nature et trouvait dans cette union profonde avec la vie de l'univers... des assises de bonheur strictes, inébranlables... » Que voilà une assertion aventureuse! Il est vraisemblable que l'homme réel a été d'un autre avis : mais M. Z. veut lui démontrer qu'il s'est trompé : « L'orgueil est venu accomplir son œuvre de dissolution. Au lieu de se rattacher de plus en plus à l'univers par la force grandissante de la science, l'homme eut l'audace de prétendre que la pensée est le centre du monde ».

C'est là une erreur que les progrès de la science nous ont démontrée. M. Z. poursuit la constatation de cette erreur et la constatation de ses effets désastreux dans le cours des religions et des littératures depuis le Brahmanisme jusqu'au Christianisme, et depuis Homère jusqu'à nos jours. Il y voit la source de notre répugnance pour la mort, de notre mysticisme, de notre métaphysique, de notre rationalisme égalitaire, etc., etc. J'admire le talent d'analyse et la verve d'expression qu'il apporte dans certains développements de son examen critique : mais je ne suis pas satisfait par son point de départ. Si l'anthropocentrisme a été en effet la grande illusion de l'esprit humain jusqu'à une époque récente, est-ce la faute de l'homme, ou de la nature qui a fait l'homme primitif avec une curiosité suffisante pour

vouloir connaître, et des facultés insuffisantes pour connaître complètement; curiosité qui heureusement a été insatiable et a poussé au développement indéfini des facultés et de la prolongation des facultés par l'invention, mais qui tout d'abord s'est arrêtée au spectacle des choses directement visibles et tangibles? Si le ciel lui a paru à quelques lieues de la terre, les étoiles des lampes d'or et le soleil un grand flambeau pour l'éclairer, c'est que la nature avait donné à l'homme des yeux à la fois trop attentifs et trop peu perçants. Si elle lui avait fourni en même temps le télescope, il eût aperçu de suite le véritable plan de l'univers et compris la place qu'il y occupait.

Cette place l'aurait-elle satisfait? Là encore pour obtenir ce résultat, la nature aurait probablement dû faire autrement l'être pensant et sentant qu'elle a créé, qu'elle a doué de mémoire à la fois pour savoir, pour jouir et pour souffrir, pour se souvenir des maux ou de la mort des êtres aimés et y répugner à la fois pour eux et pour lui-même, pour constater l'horrible indifférence de la nature à la conservation de la vie individuelle, elle qu'il voit sacrifier, à toute seconde, des milliards de créatures à la faim ou au caprice d'autres dont il ne peut même pas apprécier la supériorité, elle qui lui apparaît comme un mystère incompréhensible, un autel de sang et de meurtre, comme le disait de Maistre, dont, s'il voulait appliquer ses lois à la cité humaine, il instituerait un simulacre repoussant pour la raison et funeste au bonheur de ceux qui le peupleraient.

L'idéal grec — et c'est celui auquel M. Z., tout en le couvrant de fleurs, ne peut pas pardonner (il y insiste longuement) — a été d'organiser la cité sur un plan rationnel, c'est-à-dire d'accord non avec le spectacle général de la nature brute, mais avec les instincts d'une humanité adoucie, instruite et policée. Que la Grèce se soit trompée souvent, avec ses héros ou ses sages, avec Prométhée ou Socrate, il est facile après coup de le constater : il est plus difficile d'imaginer par la pensée un autre plan de développement intellectuel et civilisateur qui, autant que celui qu'elle nous a légué, aurait conduit les sociétés européennes de la barbarie primitive à leur état actuel. Nos pères ont pu pécher par orgueil de curiosité : mais c'est leur curiosité même qui nous a permis aujourd'hui, grâce aux progrès de la science, de constater leurs fausses directions et de les redresser dans nos esprits et dans nos visées d'institutions. Malgré ses déviations, l'instinct grec avait été si juste dans ses grandes lignes qu'il nous inspire encore et a le droit de nous inspirer, en dépit des changements qui se sont produits dans nos vues sur l'univers. Précisément en créant un règne humain au sein de cet univers qui restait confus à leur esprit amateur de clarté, les Grecs ont semé la bonne semence d'une cité devant se développer humainement, quels que fussent les rapports qu'une science plus approfondie de l'univers révèlerait entre l'homme et les dieux ou le Cosmos. Tous nos progrès scientifiques, politiques

et sociaux sont venus de ce royaume de l'homme planté dans l'étendue de l'infini. Les limites de ce royaume ont pu varier par rapport à l'espace total du monde : mais plus il s'est trouvé petit à côté de la matière infinie, plus l'homme a cru à son droit d'avoir ses lois à lui, qui importaient peu peut-être au reste de l'univers, mais qui importaient beaucoup aux chétifs habitants de sa planète. Que ceux-ci aient conçu quelque orgueil de leur création, je ne leur en veux pas trop, quand je vois le point de départ et le point d'arrivée ou plutôt l'étape franchie. Que la route soit terminée je ne le crois nullement et j'aperçois comme M. Z. « nos discordes et nos infortunes » : mais le remède est-il, comme le pense celui-ci, dans ce qu'il appelle d'un terme vague le « retour au culte de la nature » et à « une morale imposée par la science et le culte de la nature » ? L'auteur à la fin de son livre, qui se termine par une étude élogieuse consacrée à Chénier considéré comme précurseur (en tant qu'auteur de l'*Invention* et de l'*Hermès*), annonce vouloir dans un prochain volume juger « l'œuvre du XIX[e] siècle, œuvre incohérente et encore égarée, mais déjà traversée de magnifiques lueurs avec Gœthe et Vigny, Michelet et Sully Prudhomme, Hugo et Tolstoï », élaborer « la morale nouvelle dans sa plénitude », « collaborer enfin à l'édifice qui doit grouper les hommes dans la paix des certitudes ». Je suivrai volontiers l'auteur dans cette seconde partie de son enquête : mais je lui demande, s'il veut me conduire à des « certitudes », d'apporter plus de précision dans ses définitions. Telles qu'elles sont il m'est impossible de voir clair dans sa pensée fondamentale. Ses désignations de ce qu'il entend par la nature sont par trop superficielles. Je lis au début de son livre des descriptions enthousiastes de la lumière, de la montagne et de la mer qui prouvent une âme impressionnable à ce qu'on appelle les « beautés de la nature » et qui les décrit d'une façon lyrique. S'il s'agissait d'art, je comprendrais de suite ce qu'est le « retour à la nature », et j'applaudirais des deux mains : et de même s'il s'agit de science d'observation — et là la thèse devient un truisme. Mais M. Z. vise la morale et l'organisation sociale : or ni les beaux paysages ni les lois inexorables de la nature ne suffisent au bonheur des hommes. Ce sublime glacier engendre l'avalanche qui va engloutir des êtres vivants, aussi bien que le fleuve qui va les abreuver. Je veux bien admirer esthétiquement ou observer scientifiquement : mais ni l'admiration ni l'observation des forces naturelles ne me fourniront de base à une religion ni à une morale. Il reste à M. Z. de nous montrer que cette base existe et en quoi elle consiste. C'est ce qu'il n'a pas fait jusqu'ici. Il nous indique vaguement dans une alliance de la science avec le culte de la nature une sorte d'apaisement général de nos passions, de nos désirs, de nos répugnances surexcitées par un égarement séculaire et funeste : mais on peut donner à sa formule des sens si différents, que tant qu'il ne l'aura pas lui-même précisée, la discussion en restera forcément confuse et sans aboutissement fécond. — Eugène d'Eichthal.

— La librairie Cotta vient de faire paraître la 4ᵉ édition du *Tristan und Isolde* du regretté Wilhelm Hertz (Stuttgart et Berlin, 1904, in-8ᵉ, x-574 pp., 6 m. 50). Cette édition ne se distingue de la troisième, donnée par Hertz en 1901, que par l'élégance des caractères typographiques. On sait que le *Tristan* de Hertz est une traduction assez libre (certains passages du texte ont été supprimés), mais fidèle quant au sens, et très poétique, du *Tristan* de Gottfried de Strasbourg. Au poème de Gottfried, qui n'est pas terminé, Hertz a ajouté comme dénouement la traduction du texte de Thomas, puis des remarques très érudites et très instructives sur la légende, les personnages et les mœurs. — F. P.

— M. Alexandre Cartellieri, l'historien bien connu de Philippe-Auguste, nous envoie un tirage à part des *Neue Heidelberger Jahrbücher* (Heidelberg, Koester, vol. XII, 13 p., in-8ᵉ), dans lequel il a consacré une courte, mais très suggestive étude à *l'empereur Henri VII*, de la maison de Luxembourg. Sans essayer de fournir en une douzaine de pages une histoire forcément incomplète de ce règne si court de moins de cinq années, l'auteur s'est efforcé de dégager des récits contemporains et des jugements fort contradictoires de la postérité, l'importance historique de cette figure un peu énigmatique d'un empereur qui, à l'aurore du xivᵉ siècle, essaie une dernière fois de reprendre en Europe et particulièrement en Italie, le rôle des Hohenstaufen, et succombe tragiquement presque au début de cette entreprise impossible. M. Cartellieri résume sa manière de voir sur Henri VII en disant qu'il conservera sa place à part dans l'histoire d'alors pour s'être opposé, au moment psychologique, aux ambitions de la monarchie capétienne et pour avoir détourné de l'Europe germanique les dangers de la suprématie française, qui n'ont pu, grâce aux circonstances, se reproduire que trois siècles et demi plus tard, sous le règne de Louis XIV. Je ne sais si cette façon d'interpréter les pensers intimes du monarque brusquement enlevé le 24 août 1313, sera généralement adoptée par les historiens compétents d'Allemagne, de France et d'Italie; mais la lecture de l'étude de M. Cartellieri mérite en tout cas l'attention sérieuse des savants de tout pays; elle provoquera sans doute des discussions et peut-être l'auteur aura-t-il la satisfaction de voir accepter comme véritables, ou du moins comme plausibles, les conclusions d'une thèse, qu'il peut placer, dans une certaine mesure, sous le patronage imposant de Léopold de Ranke. — E.

— Un privat-docent de l'Université de Helsingfors, M. le Dʳ Hjalmar Crohns, vient de publier dans les *Acta Societatis Finnicae*, t. XXXII (1903, 23 p. 4ᵉ) une étude sur le fameux *Alphabet féminin*, dans lequel un misogyne furibond, l'archevêque de Raguse et cardinal Jean Dominici († 1419) a réuni et concentré tout le mal qu'on a pu dire jamais du beau sexe, Alphabet que le disciple et l'admirateur de Dominici, Antonin de Florence a inséré dans sa Somme théologique (*Die Summa theologica des Antonin von Florenz und die Schaetzung des Weibes im Hexenhammer*). M. Crohns y a joint la démonstration curieuse et péremptoire que c'est dans ce recueil que les dominicains Sprenger et Institoris ont puisé leurs jugements sur la femme, exprimés dans le *Malleus maleficarum* qu'il n'a pas tort d'appeler « le plus stupide et le plus scélérat de tous les livres ». Seulement le professeur finlandais a pris peut-être un peu trop au tragique les doctrines extravagantes du théologien du xvᵉ siècle ; ces élucubrations d'un monachisme exaspéré par tous les mauvais instincts de la nature humaine ne nous paraissent plus assez dangereuses aujourd'hui pour qu'on les réfute avec tant de sérieux. — E.

— Le *Journal de Clément de Fauquembergue* dont M. A. Tuetey vient d'entreprendre la publication pour la Société de l'histoire de France avec le concours de

M. H. Lacaille (Paris, Renouard, t. I, 1903, 391 p. in-8°; prix : 9 fr.), fait suite à celui de Nicolas de Baye, greffier au Parlement de Paris depuis l'année 1400 et publié, il a quinze ans, par les soins de la même Société. Quand ce personnage quitta son poste pour les fonctions de conseiller au Parlement, il fut remplacé, le 27 janvier 1417, par un clerc du diocèse d'Amiens, Mᵉ Clément de Fauquembergue, licencié en droit et conseiller, depuis plusieurs années, à la Chambre des Enquêtes. Ce dernier continua les errements de son prédécesseur en consignant sur les registres du Conseil non seulement les décisions judiciaires et autres faits intéressant le Parlement d'une façon plus directe, mais encore les événements politiques qui se produisaient à Paris et dans son rayon visuel. Or comme la période de son activité de *journaliste* embrasse les années si riches en désordres et en événements tragiques qui s'étendent depuis l'entrée des Bourguignons à Paris jusqu'à la fin de l'occupation anglaise, on comprend que ces notes quotidiennes fournissent un appoint de renseignements précieux non seulement à l'histoire judiciaire du temps, mais encore à l'histoire générale de la France et plus spécialement à l'histoire intime de la capitale. Le Journal de Clément de Fanquembergue n'est pas entièrement inédit sans doute, puisque des érudits de marque, tels que Du Boulay, dans son *Histoire de l'Université de Paris* et surtout Dom Félibien, dans les *Preuves* de son *Histoire de la ville de Paris* en ont cité d'assez nombreux passages, comme aussi, plus récemment, M. Douet d'Arcq dans son *Choix de pièces inédites relatives au règne de Charles VI* et M. Noël Valois dans son beau travail *La France et le grand schisme d'Occident*. Mais la publication intégrale du manuscrit, en trois volumes, avec notes et commentaires, n'en sera pas moins une excellente aubaine pour les historiens qui auront à s'occuper des dernières années du règne de Charles VI et des premières années de celui de Charles VII. En attendant que nous revenions plus longuement sur cet ouvrage, quand l'*Introduction* des éditeurs, promise pour le troisième volume, aura paru, nous voulons au moins signaler à l'attention de nos lecteurs ce tome premier qui n'embrasse que l'histoire de trois années et s'arrête au 30 décembre 1420. — E.

— Sous le titre de *Pro Macedonia* (Paris, Colin, 1904, VII, 209 pp. in-18. Fr. 2), M. Victor Bérard a réuni ses derniers articles publiés dans la *Revue de Paris* sur l'insurrection macédonienne. Le système de voleries et de massacres du sultan, l'inanité de l'action austro-russe, les menées ambitieuses du cabinet d'Athènes se faisant le complice de la plus sanglante des répressions, l'attentat de Salonique, qu'il est injuste, quoi qu'on en dise, de comparer à l'héroïsme des Canaris et des Botzaris, tous les aspects historiques et politiques du mouvement sont éclairés avec l'habileté ordinaire de l'auteur, quoique insuffisamment pour l'Autriche et la Russie qui restent les vrais premiers rôles dans la pièce. La moitié de ce petit livre sur la Macédoine est consacré à la Crète. M. B. nous communique quelques rapports inédits des officiers du contre-amiral Pottier et expose tout ce que l'énergie, le tact et l'humanité de nos marins ont réalisé de merveilles pour la pacification de l'île en 1897-99. Il souhaiterait une intervention analogue en Macédoine et s'en promet les mêmes bienfaits. Je pense que M. B. n'a vu là qu'une utile transition pour ajouter au tableau du soulèvement macédonien contemporain l'histoire rétrospective de l'insurrection crétoise; il est trop au courant des choses d'Orient pour s'abuser un seul moment sur l'analogie des deux problèmes. — L. R.

— Voici quatre nouveaux volumes ajoutés à la collection des *grands artistes*, que l'éditeur H. Laurens mène de front avec celle des *Villes d'art* = *Van Dyck*, par Fierens-Gevaert; *Velazquez*, par Élie Faure, *Ingres*, par Momméja ; *Puget*,

par Ph. Auquier (Les grands artistes ; leur vie, leur œuvre; biographies critiques : vol. in-8° carré de 126 pages et 24 reproductions, prix : 2 fr. 50). La personnalité de Van Dyck a été étudiée avec compétence et caractérisée avec goût par M. Fierens-Gevaert, qui a su s'entourer de tous les documents historiques et qui a vu par lui-même les œuvres. Il insiste en particulier sur les travaux de son illustre compatriote en Angleterre, et défend avec adresse cette impression que Van Dyck s'est alors seulement épanoui dans la maturité de son talent. Le Velazquez de M. Elie Faure est plutôt une causerie d'art, éloquente et fine, qu'une histoire documentée. Le critique y analyse ingénieusement cette « insaisissabilité » du faire de l'artiste espagnol, dont le dessin, inconstestable pourtant, est invisible, qui « modèle par la valeur », dont les colorations sont fixées par la lumière naturelle ; et quand on s'écrie : quel métier incomparable! il répond que justement jamais peintre ne fut plus dégagé du métier. M. Momméja, conservateur du musée d'Agen, a naturellement insisté à propos d'Ingres, sur la méprise dont notre grand peintre a éte victime et pendant sa vie et si longtemps encore après sa mort ; sur la rigueur de ses observations archéologiques d'abord, pittoresques ensuite ; sur sa campagne contre l'académisme et le rajeunissement qu'il a poursuivi, de la tradition française par le culte de la nature et de la réalité. C'est encore plutôt une causerie un peu sommaire qu'une monographie. L'étude sur Puget, de M. Auquier, conservateur du Musée de Marseille, est plus serrée, plus historique. Aussi bien la vie du sculpteur marseillais avait-elle besoin d'être un peu révélée au public ordinaire des lecteurs. Elle est bien, dans son caractère passionné et en lutte perpétuelle, d'accord avec son œuvre, peinte ou modelée : les qualités d'énergie et d'émotion dramatique prennent la place qu'occupaient d'habitude celles de grâce et d'esprit, mais non sans laisser une impression de tourmenté et d'inquiet. — Les reproductions de ces quatre volumes, toujours directes et par la photographie, sont suffisamment nettes et bien venues. — H. de C.

— M. Henri-René d'Allemagne, de la Bibliothèque de l'Arsenal, collectionne pour lui et aussi pour le public, non seulement parce qu'il expose, à l'occasion, les documents réunis par lui, mais parce qu'il fait reproduire les principaux dans de belles publications spéciales. Nous avons déjà signalé ici, en 1891, son histoire, copieusement illustrée, du *Luminaire*. Cette fois (après un volume sur *les Jouets*, l'an passé), c'est aux *Sports et Jeux d'adresse* qu'il a donné ses soins (Paris, Libr. Hachette, 1 vol. in-4° de 382 p.). Après avoir réussi et classé ses documents, c'est-à-dire 428 gravures anciennes, toutes reproduites ici, soit dans le texte, soit hors texte et parfois en couleurs, il les a commentés, d'abord en définissant d'une façon en quelque sorte pratique chacun des jeux étudiés, puis en contant leur origine et leurs transformations, enfin en notant les faits ou les anecdotes que rappellent les gravures, ou encore des textes curieux et piquants. Cependant ce n'est pas de ce côté que s'est porté son effort, qui s'est attaché avant tout au côté graphique de la question. C'est en quoi le volume restera comme, un complément attrayant aux travaux d'érudition plus spéciale et plus sûre tels que *les Sports et jeux d'exercice de l'ancienne France* de M. Jusserand, dont nous avons parlé en 1901. — L'ouvrage de M. d'Allemagne est divisé en plusieurs grands chapitres, où les jeux étudiés sont groupés puis examinés séparément, et toutes les indications sont données avec une netteté qui fait de l'ensemble un vrai répertoire. Ce sont les premiers jeux de l'enfance (tels que cerceau, cerf-volant, toupie...), les jeux à courir, les jeux d'adresse (arc, bague, bilboquet, tonneau ...) les jeux de balle, les jeux de boules (billard, quilles...) enfin les jeux gymnastiques. Beau-

coup des gravures reproduites sont documentaires pour les costumes ou les mœurs de leur époque, en même temps que pour les jeux qui y figurent. Il en est d'ailleurs de fort anciennes, et de rares, dont la réunion est précieuse. — H. de Curzon.

Publications hongroises.

— M. Geyza Némethy, dont nous avons annoncé dernièrement l'étude sur Virgile, vient de publier dans les : « Editiones criticae scriptorum graecorum et romanorum » de l'Académie hongroise une édition avec commentaire latin de Perse : *A. Persii Flacci satirae.* Edidit, adnotationibus exegeticis et i ndice verborum instruxit. Budapest, 1903. — 390 pages in-8°. L'édition suit, à quelques variantes près, énumérées dans la préface, le texte établi par Jahn-Buecheler, mais le commentaire qui reproduit les leçons de M. Némethy à l'Université de Budapest, est très copieux (p. 45-351) et s'efforce d'éclaircir un texte souvent fort obscur. Il est écrit dans un bon latin et pourra être consulté non seulement par les professeurs magyars, mais par tous ceux que le satirique romain intéresse. — J. K.

— Vingt-trois ans après la publication du premier volume des *Analecta* sur la Renaissance hongroise du regretté Eugène Abel, l'Académie hongroise s'est décidée à donner un second volume intitulé: *Analecta nova ad historiam renascentium in Hungaria litterarum spectantia.* Ex scriptis ab Eugenio Abel relictis cum commentariis edidit partimque auxit Stephanus Hegedüs. Budapest, Hornyánszky, 1903. — 520 pages in-8°. — M. Hegedüs, professeur de littérature grecque à l'Université de Budapest, s'occupe, depuis quelque temps, de l'histoire de l'humanisme en Hongrie ; il était tout désigné pour publier les notes recueillies par Abel. Tout n'est pas inédit dans ce volume, mais ces préfaces, ces épitres, ces poèmes qui concernent plus ou moins le mouvement de la Renaissance sous Mathias Corvin et montrent les relations des savants magyars avec les écrivains italiens, ne sont pas faciles à trouver et l'Académie a rendu un bon service à l'histoire des études latines en Hongrie aux xv[e] et xvi[e] siècles en les publiant. Nous relevons dans ce volume des lettres et des opuscules peu connus d'Aldus, de Fontius, de Bonfinius, de Bocchius, de Constantius Fanensis, de Marsile Ficin, de Ransan, de Balbus, d'Anselmus Nepos, d'Ursinus Velius et de quelques humanistes hongrois moins connus. — J. K.

— La publication de l'énorme *Correspondance de François Kazinczy* suit son cours. M. Jean Váczy en publie tous les ans régulièrement un volume. Le xiii[e] qui vient de paraître (*Kazinczy Ferencz levelezése.* Budapest, Académie, 1903. — xxxvi — 603 pages in-8°) contient les lettres du 1[er] juillet 1815 au 29 février 1816 (N[os] 2933-3139). Une introduction, des notes (p. 519-577) et un index les accompagnent. La plupart traitent de l'édition des œuvres complètes de Kazinczy alors en cours, de la réforme de la langue, des résistances que les néologues rencontrèrent parmi les écrivains, des tracas causés par la censure (un des « censeurs » allemands ne disait-il pas à propos de la réimpression du Dictionnaire latin-hongrois de Pariz-Papay : « Da hat man wiederum was von Paris ; nichts da ! das kann nicht passiren »). Quelques lettres font allusion à la politique funeste pour la Hongrie, après 1815, puisque le gouvernement viennois ne voulait tenir aucune des promesses qu'il avait faites pendant les guerres napoléoniennes. — J. K.

— M. Joseph Thury vient de prendre séance à l'Académie hongroise par un mémoire sur les *Monuments linguistiques turcs jusqu'à la fin du xiv[e] siècle* (*Török*

nyelvemlékek a XIV *század végéig*. Budapest, Académie, 1903, — 52 pages). Il y passe en revue les monuments de l'époque la plus ancienne de la littérature turque, insiste particulièrement sur les inscriptions ouigoures, si importantes pour la philologie comparée des langues ougro-finnoises et donne, finalement, une analyse du poème épique Iskandernamé (1389) qui raconte l'histoire d'Alexandre le Grand et fournit des détails historiques très importants sur certaines provinces d'Asie. — J. K.

— Le tome XXVII (1903) de l'*Egyetemes philologiai Közlöny* (Revue générale de philologie 920 p.) contient une étude de Császár sur *François Faludi*, de G. Finály sur les *Fouilles du Forum*, de Hornyánsky sur la *Tragédie et la comédie ancienne*, (au point de vue de la musique et de la danse), de S. Krausz sur l'*Hellénisme*, de Loosz sur les *Métaphores de Petőfi*, de Charles Szabo sur *Cyrano de Bergerac*, d'Ozorai sur *La langue de Kazinczy dans sa traduction de Salluste*, de F. Szinnyei sur les *Théoriciens hongrois de l'humour*, de Závodszky un *Supplément au Glossaire de la latinité du moyen âge par Bartal*. Les fascicules II-X publient le VII[e] compte-rendu sur les travaux français concernant l'antiquité classique et les littératures modernes. Dans ces comptes-rendus les thèses de la Sorbonne, généralement peu connues à l'étranger, sont analysées. Le Közlöny est d'ailleurs l'organe hongrois qui tient ses lecteurs le mieux au courant de la production philologique et littéraire en France. — J. K.

— Le tome XIII (1903) de *Irodalomtörténeti közlemények* (Revue d'histoire littéraire 508 p.) exclusivement consacrée à la littérature hongroise contient les études suivantes : L. Dézsi : *Les méthodes de l'histoire littéraire* (avec une introduction beaucoup trop longue sur Platon et Aristote) ; S. Kunfi : *François Toldy* (surnommé le père de l'histoire littéraire hongroise, 1805-1875) ; L. Katona : *les Sources des codices Ehrenfeld et Domonkos* ; L. Bayer : *La première représentation théâtrale en langue hongroise* (elle eut lieu en 1784) ; J. Olasz : *Grégoire Szánoki* (humaniste polonais) ; K. Balkányi : *Joseph Péczeli jeune* ; G. Baros : *Poésies inédites tirées des archives de Radvány* ; Z. Ferenczi : *Petőfi et l'idée de la liberté*. — Parmi les documents inédits nous trouvons de nombreuses lettres d'écrivains et d'hommes politiques du XIX[e] siècle (Széchenyi, Kossuth, Csengery, Arany, Kölcsey, Bajza). Les comptes rendus sont trop rares ; il y en a *trois* sur des ouvrages hongrois. Aujourd'hui que les journaux de Budapest ont, pour ainsi dire, totalement supprimé la critique des livres savants — et même des autres — il serait à souhaiter qu'une Revue que l'Académie a fondée pour favoriser les études sur la littérature magyare, s'occupât un peu plus des ouvrages qui rentrent dans son domaine. — J. K.

— Le tome XXXII (1903) du *Gardien de la langue* (*Magyar Nyelvör*, 592 p.) continue la lutte contre la néologie outrée et apporte de nombreuses contributions à l'étude des dialectes et des parlers populaires. Le nombre des collaborateurs est de 147. Parmi les articles les plus approfondis nous mentionnons : L. Erdélyi : *L'étude de nos dialectes* ; Z. Gombocz : *L'histoire de la langue et la psychologie* ; G. Joannovics : *Etudes sur l'ordre des mots* ; J. Melich : *La traduction des psaumes dans les codices* ; M. Rubinyi : *Grimm et Révai* (les travaux du grand philologue hongrois sont antérieurs à ceux de Grimm) ; S. Simonyi : *La construction des phrases* ; *Etymologies* ; S. Takats : *L'ancienne vie pastorale* ; *La langue hongroise dans l'armée* ; J. Ullrich : *Les termes scolaires*. Outre ces études, nous

trouvons des comptes rendus détaillés sur les ouvrages linguistiques, des contributions au Dictionnaire historique de la langue magyare, au Dictionnaire allemand-hongrois, des poésies, des contes et des adages populaires. — J. K.

— Le tome XXXIII (1903) des *Nyelvtudományi közlemények* (Revue de philologie ougro-finnoise ; 480 pages) contient plusieurs études importantes. O. Asboth : *Les éléments aryens et caucasiques dans la langue magyare* (attaque très virulente du livre prématuré et fait à la hâte de Munkácsi sur ce sujet) ; le dernier travail du regretté Halász : *Histoire des études étymologiques magyares* ; la suite des articles de Melich : *Mots slaves en hongrois ;* J. Szinnyei : *Contributions à la syntaxe magyare.* — La Revue annonce la formation d'une « Société de linguistique magyare » qui, indépendamment des commissions de l'Académie, cultivera la langue dans son passé et dans son état actuel. Elle s'occupera principalement de recueillir les dialectes, les parlers populaires, le folklore. Elle commencera très prochainement une série de publications de ce genre. — J. K.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 20 mai 1904.

M. Senart, au nom de la Commission de l'Ecole française d'Extrême-Orient, propose à l'Académie de nommer M. Foucher directeur de cette Ecole en remplacement de M. Finot, dont le mandat est expiré. — M. Senart propose ensuite M. Parmentier, membre de la même Ecole, pour la médaille décernée annuellement par la Société Centrale des Architectes français, pour fouilles archéologiques, à un membre des Ecoles protégées par l'Académie.

M. Hamy, au nom de la commission de la fondation Benoist Garnier, annonce que cette commission a fait une nouvelle allocation de 6,000 francs à M. Dufour, pour la continuation des fouilles du Bayon d'Angkor-Thôm.

L'Académie procède à la désignation d'un membre du Conseil supérieur de l'Instruction publique. M. de Lasteyrie est élu.

M. d'Arbois de Jubainville fait une communication sur la vente de la fiancée par son père au futur époux. Cette coutume encore en usage en certains pays, par exemple en Chine, a été anciennement générale ; on la trouve, par exemple, à une époque plus ou moins reculée, chez les Celtes, chez les Romains et les Germains, dans l'*Iliade*, en Perse, dans l'Inde, dans la *Genèse* et enfin dans la loi du roi babylonien Hammurabi, vers l'an 2000 a. C.

M. Mispoulet termine sa communication sur les *consulares* et la *consularitas* au IVe siècle. — MM. Cagnat, Bouché-Leclercq et Viollet présentent quelques observations.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 23 — 6 juin — 1904

René Basset. **Contes populaires d'Afrique**. Paris, 1904. Guilmoto, xxii-455 pp.

Il n'y a plus à démontrer que les récits populaires sont des documents essentiels à l'étude de la vie sociale des peuples, et particulièrement de ceux qui se sont arrêtés à une étape relativement lointaine de la civilisation. Chez les populations de demi-culture intellectuelle, c'est dans des récits transmis de bouche en bouche que l'on peut découvrir les éléments de leurs idées cosmogoniques et métaphysiques; certaines anecdotes d'allure historique sont des fragments d'annales pour les peuples qui n'ont point d'histoire; les contes d'animaux, tout en ouvrant parfois des aperçus sur le passé totémique des populations, fournissent quelques renseignements sur leur vie morale; c'est là enfin qu'il faut chercher la plupart des éléments d'une étude approfondie des théories magiques.

Un recueil de contes, qui sont vraiment populaires, est donc toujours le bienvenu, et ceux que publie M. René Basset ont éminemment ce caractère. Tous ont cette allure naïve, et parfois obscure, que l'on n'imite point, et qui rappelle le long passage à travers des générations de mémoires d'hommes, peu à peu éloignés de quelques-uns des faits et des idées qui ont donné naissance à ces récits. M. B. a indiqué dans une introduction où l'on retrouve ses qualités habituelles de précision et de science, comment son recueil contient des spécimens de ces diverses traditions: mais il a cru préférable de les grouper dans son livre par familles linguistiques, et l'on ne saurait nier l'intérêt et la nouveauté de cette classification, qui devient un guide à travers les dialectes africains.

Tout un groupe de ces contes peut être isolé tout d'abord : ce sont ceux dans lesquels des esprits primitifs ont cherché des explications, qui leur semblent être simples, aux faits grands et petits de la nature

et de la vie : la mort, contre qui l'homme s'insurge en vain, n'a été causée que par le mauvais vouloir ou la sottise d'un animal chargé de lui apprendre qu'il renaîtrait (contes 86, 93, 95), ou par une maladresse des hommes (97) ou d'un animal (59). Les relations les plus étroites unissent en effet dans ces contes l'homme et les animaux : ils se mêlent les uns aux autres pour se faire du mal ou se rendre des services, comme cet oiseau que le Vazimha utilise comme courrier (nº 160). Il est fort difficile de déterminer à première vue la part que peut avoir le totémisme dans ces récits : pour y réussir sans s'exposer à de grosses erreurs, il faut pouvoir replacer chaque tradition dans son milieu social ; car le rôle joué par les animaux dans les contes s'explique en général par les conditions mêmes de la vie des demi-civilisés : ils sentent les animaux tout près d'eux : leur fréquentation et leur observation constante les persuadent aisément que leur existence physique et morale est dirigée par des motifs analogues à ceux qui les font agir eux-mêmes. Le livre de M. Basset contient un grand nombre de récits qui fourniront d'excellents sujets à des analyses de ce genre. On trouvera aussi, dans ce folklore si différent du nôtre, des contes qui nous sont familiers ; le chien qui lâche sa proie pour l'ombre (nº 130), la fée qui fait le bonheur d'un homme à la condition qu'une parole ne sera jamais prononcée (nº 124), etc.

Ces quelques indications suffisent à montrer l'intérêt de ce nouveau volume de la collection des « Littératures Populaires ».

M. G. D.

Prolegomena ad Arriani Anabaseos et Indicæ editionem criticam, adiecto Anabaseos libri primi specimine, scripsit A. G. Roos. Groningue, Wolters, 1904 ; XLVIII-64 pp.

La thèse présentée à l'université de Groningue par M. Roos, pour obtenir le grade de docteur, est une édition du premier livre de l'*Anabase* d'Arrien. Le texte est précédé d'importants prolégomènes, relatifs aux manuscrits de cet ouvrage et à leur classement, dans lesquels M. R. montre que le texte de l'Ἀλεξάνδρου Ἀνάβασις et de l'Ἰνδική doit reposer sur le manuscrit Vindobonensis hist. gr. 4, désigné par A (fin XIIe ou commencement XIIIe siècle), qui est l'unique source de tous les autres. Ceux-ci, en effet, au nombre de 38, présentent tous la même lacune que A (*Anab.* VII, 12, 7). Mais l'état actuel de ce manuscrit s'oppose à ce qu'il soit le fondement unique du texte : des feuillets ont péri (il manque le commencement de l'*Anabase*, une cinquantaine de lignes, et les quinze dernières lignes environ de l'*Indique*) ; l'humidité en a altéré ou fait disparaître les caractères en de nombreux passages, et un scribe peu intelligent a cherché à les refaire, ou même a transcrit sur un nouveau papier, substitué au premier, ce qu'il lisait ou croyait lire.

Le secours des autres manuscrits est donc indispensable; ils sont dérivés de A avant la perte du commencement et de la fin, et tous, sauf un, ont été copiés avant que A n'ait subi ses retouches. Mais tous ces manuscrits, à part le Parisinus 1753 (B), un manuscrit de Constantinople (C), et le Laurentianus plut. IX, 32 (*h*), connu sous le nom de *Optimus*, présentent un certain nombre de lacunes, dues pour la plupart, nous dit-on, à l'homéotéleute. M. R. les divise en deux classes, la première composée de B et C, la seconde subdivisée en trois familles, comprenant respectivement 6, 10 et 12 manuscrits. Je ne crois pas utile d'entrer dans plus de détails; l'exposé de M. R. est très minutieux et en même temps très clair, et je ne saurais trop en recommander la lecture à ceux qu'intéressent non seulement les ouvrages d'Arrien, mais aussi les questions d'ecdotique. On retiendra particulièrement les points suivants : 1) L'Ambrosianus E 11 (T), d'où sont dérivés les onze autres manuscrits de la troisième famille de la seconde classe, n'a pas l'importance que veut lui attribuer le savant italien Bolla; ses variantes ne sont que des corrections assez habiles, faites pour remédier à des leçons altérées; elles décèlent plutôt, dit M. R., l'œuvre d'un éditeur, qui corrige, supplée et modifie, que celle d'un simple copiste. 2) Le Laurentianus *h* (Optimus, qui fut la base de l'édition de Gronovius) n'a pas de lacunes, mais il dérive de A déjà maltraité par une seconde main; il concorde en effet généralement avec les réfections du Vindobonensis. La conclusion générale de M. R. est que le texte d'Arrien, pour l'*Anabase* et pour l'*Indique*, doit avoir pour base A, et là où ce manuscrit fait défaut, B, avec le Laurentianus plut. LXX, 1 (J), le meilleur de la seconde famille de la seconde classe. Le livre premier de l'*Anabase*, publié selon ces principes, représente donc le texte de A; les leçons non admises sont notées dans l'appareil critique, avec les variantes BJ, et, quand il est nécessaire, les leçons récentes de A, ainsi que celles des principaux manuscrits de la première famille. Il va de soi que M. R., en éditeur consciencieux, n'a négligé aucun des travaux de ses devanciers, et que les corrections ou conjectures des précédents éditeurs, notamment celles de Krüger, ne lui sont pas inconnues; mais il les cite souvent pour les repousser, car la sagacité des hellénistes s'est exercée sur le texte d'Arrien en bien des passages où le texte traditionnel est très suffisant. Il est à souhaiter que M. R., reconnaissant aux encouragements de la critique, ne tarde pas trop à donner l'édition complète de l'*Anabase* et de l'*Indique*, ainsi qu'il le promet. J'ajoute quelques remarques sur le texte. 6, 8 Alexandre, au passage d'un cours d'eau, donne l'ordre aux Agrianes et aux archers de se hâter vers le fleuve, et lui-même πρῶτος φθάσας διαβαίνει; ensuite, les ennemis pressant ses dernières troupes, ἐκέλευσεν... τοὺς τοξότας ἐκ μέσου τοῦ ποταμοῦ ἐκτοξεύειν, ἐπεσβάντας καὶ τούτους. M. R. estime que καὶ τούτους est mal construit, et pour justifier ces mots insère dans le texte, après ἐκτοξεύειν, τοὺς δὲ σφενδονήτας σφενδονᾶν, cf. IV,

4, 5, ajoutant qu'Alexandre avait en effet des frondeurs. C'est exact; mais outre qu'il est difficile d'expliquer comment ces mots peuvent avoir disparu, il n'est aucunement question des frondeurs dans tout le passage, et les mots καὶ τούτους sont en relation directe avec πρῶτος αὐτὸς διαβαίνει; Alexandre passe le premier, puis ordonne aux archers, qui *eux aussi* viennent d'entrer dans le fleuve, etc. L'addition ne me semble nullement nécessaire. 12, 8 Memnon παρῄνει... προϊόντας δὲ τόν τε χιλὸν ἀφανίζειν καταπατοῦντας τῇ ἵππῳ. Krüger explique προϊέναι par ὑποχωρεῖν, ce qui évidemment est inexact, car il n'est pas parlé de *retraite* dans le conseil des généraux perses; Memnon conseille de *précéder* Alexandre en dévastant le pays, et la phrase n'est ni embarrassée ni irrégulière. M. Roos lit προϊόντος (scil. Alexandre), sans nécessité, et même contre la bonne construction, car un génitif absolu ne saurait être ici que προϊόντων, à savoir les Macédoniens; on le verra mieux par l'ensemble de la phrase : Μέμνων παρῄνει μὴ διὰ κινδύνου ἰέναι πρὸς τοὺς Μακεδόνας... πολὺ περιόντας σφῶν, καὶ αὐτοῦ Ἀλεξάνδρου παρόντος, αὐτοῖς δὲ ἀπόντος Δαρείου · προϊόντας δέ etc. Qui ne voit que προϊόντος serait ici mal écrit, et que προϊόντων seul serait à sa place? Mais la leçon de A n'est pas à changer.

My.

Handbuch der lateinischen Laut- und Formenlehre; eine Einführung in das sprachwissenchaftliche Studium des Lateirs, von Ferdinand Sommer; Heidelberg, Carl Winter, 1902. xxiii-603 pp. pet. in-8°. Prix : 9 Mk.

Ce volume fait partie de la collection de manuels des langues indo-européennes (*Sammlung indogermanischer Lehrbücher*) que dirige M. Hirt et ou il a publié lui-même la grammaire grecque [1].

Nous possédions déjà deux (ou trois) grammaires scientifiques de la langue latine, ou plus exactement de la phonétique et de la morphologie latines. M. Stolz a publié en effet ces deux parties dans le *Manuel* d'I. Müller et une phonétique développée dans la grande grammaire entreprise par la librairie Teubner. Ce dernier livre est une compilation fort utile où la bibliographie et les diverses solutions des problèmes sont soigneusement cataloguées. Il contient de plus une très longue étude de la dérivation et de la composition qui n'a son pendant nulle part. M. Lindsay nous a donné en même temps une excellente grammaire où dominent les considérations historiques et philologiques [2]. Le livre de M. Sommer est écrit d'un point de vue un peu différent : c'est une œuvre de linguiste plus que de philologue, bien qu'une considération très attentive des faits recueillis par le philologue serve toujours de base aux spéculations du linguiste. Les ques-

1. Voy. l'art. de M. Mondry Beaudouin, *Revue*, 1903, I, 308.
2. Voy. sur ces deux livres, *Revue*, 1897, I, 284.

tions d'origine, d'étymologie et de rapports ont la première place. Par cette tendance, ce livre se révèle peut-être d'une utilité plus directe pour le philologue, qui a besoin d'être renseigné sur les découvertes de son voisin, le linguiste.

Les grandes divisions étaient imposées par le sujet. Il est, je pense, inutile de dire qu'après une introduction sur la langue latine, sa place dans la feuille indo-européenne et dans le rameau italique, les sources, l'alphabet, M. S. traite de la phonétique d'abord, c'est-à-dire des voyelles et des consonnes, puis de la morphologie, c'est-à-dire de la déclinaison et de la conjugaison. J'aime mieux noter deux ou trois caractères de cette nouvelle grammaire.

Un caractère général qui frappe dès les premières lignes et qui s'accentue à mesure que l'on pratique le volume est un réalisme vigoureux. Les meilleurs ouvrages de linguistique en ces trente dernières années donnaient l'impression d'une algèbre opérant sur des quantités abstraites. La cause de cette impression n'était pas seulement l'usage des équations et autres modes abréviatifs de notation. Cet usage est légitime et fournit des expressions souvent plus claires à l'œil et à l'esprit que les longues phrases qui les traduiraient. Mais probablement par suite de cet usage même, il semblait souvent que l'on oubliait le point essentiel, la parole parlée. Les matériaux fournis par les textes, seules réalités linguistiques, étaient volatilisés en représentations schématiques, et, par un retour inévitable, ces représentations, pures conceptions théoriques, recevaient une vie artificielle et devenaient les fondements de la doctrine. M. S., ayant à faire court, a employé autant que personne les formules et les reconstructions. Il n'oublie cependant pas que nous avons affaire à une langue vraiment parlée dans tout le cours de son évolution. Dès la première page, il se met en présence du Latium antique et de ses habitants; il cherche à se les représenter de manière concrète et, par suite, à définir leur condition linguistique.

Deux causes ont déterminé ce progrès et on les trouve agissantes dans le livre de M. S., le retour à l'histoire et le développement pris par la phonétique physiologique. La séparation entre la philologie proprement dite et la linguistique existe encore, et ne pourra cesser d'être; mais elle avait failli être un divorce. L'expérimentation et l'observation du sujet parlant ont condamné les hypothèses scolastiques et montré la voie pour l'explication des phénomènes figés dans l'écriture.

Une des conséquences du réalisme linguistique est la notation des différences dialectales. Le latin n'est pas un dans son fonds primitif; le patois du village qu'était Rome à l'origine a fait aux villages voisins des emprunts dont les anciens avaient conscience et que nous pouvons isoler. M. S. parle de formes sabines, falisques, prénestines, lanuviennes. A plus forte raison marque-t-il soigneusement l'influence des

dialectes italiques, l'osque ou l'ombrien. S'il ne fait pas davantage, c'est que la science est encore peu avancée dans cette direction. Mais il ne groupe pas seulement tous les résultats antérieurement acquis, il y ajoute.

Son livre est donc l'œuvre d'un esprit bien informé et ouvert. Voici quelques remarques plus particulières.

La phonétique est très détatillée et très précise. Elle a réalisé de grands progrès depuis peu d'années. Ce livre permet de les mesurer et de les coordonner. — P. 85 : *laeuir* est l'orthographe supposée par l'étymologie que cite Nonius, p. 557, 6 : « Quasi laeuus uir » (il faut lire évidemment *laeuus*, avec M. Lindsay, contrairement au témoignage des manuscrits que suit L. Müller : *leuus* ou *lebus*); la source de Nonius est probablement ancienne. — P. 86 : la graphie *ei* de *i* long fait partie du système où les voyelles longues sont notées par un double signe (*aa*, *ee*, *oo*, *uu*); on n'écrit pas *ii* à cause de confusions possibles (II peut signifier E). Le système s'oppose au système plus récent des *apices* (*á*, *é*, *ó*, *ú*) et de l'*i longa*. Ainsi l'*i* a une situation spéciale. — P. 136 : l'allongement de l'*a* bref de *ago* dans *actus* est lié au changement de la sonore *g* en la sourde *c*. Dès lors, *iussus* de * *iudhtos*, *tussis* de * *tudtis* ne sont pas en cause, non plus que *fissus*, *scissus* (formes à *i* bref), etc., cités p. 642. — P. 89, excellente exposition du cas de *poena punio*. — P. 141 : M. S. admet, avec tous les savants étrangers, une théorie fausse de l'accent latin; ce n'est pas le lieu d'y revenir. Mais je note au passage l'obscurcissement qu'en reçoit la loi des brèves abrégeantes. — P. 150 : très bonne explication des doublets en *-clum*, *-culum* par la distinction de deux formations différentes. — P. 162 et ailleurs : la loi d'abrègement des mots iambiques est enfin reconnue comme une loi phonétique et M. S. en trouve l'influence dans un très grand nombre d'altérations. Je ne suis pas sûr qu'il n'ait pas assigné à cette loi les effets d'un phénomène général dont elle n'est qu'une manifestation, la tendance des finales longues à s'abréger et des finales brèves à disparaître; cf. A. Meillet, *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*, 1900, nº 49 (XI, 3), p. CXXXVII. — P. 211 : M. S. ne dit rien de l'*s* conservée dans *nasus;* cf. *Revue de philologie*, XVI (1892), p. 18. — Pp. 240 et 263 : M. S. aurait pu aller jusqu'au bout de son doute et éliminer *pesnas* que l'érudition mal avertie de Pomponius Laetus a introduit dans Festus; cf. *Revue critique*, 1897, t. I, p. 288. — P. 296 : la forme *milia*, avec une seule *l*, est plus ancienne que le temps postérieur au monument d'Ancyre; on a *meilia*, *miliarios* dans une inscription de P. Popilius, *C. I. L.*, t. I, 551 (de 622/132). — P. 305 : l'histoire de *s* finale manque de précision, sans être inexacte; cf. L. Havet, *S latin caduc*, dans les *Études romanes dédiées à Gaston Paris*, p. 303 suiv. — P. 309, à côté de *ter* = *terr*, *cor* = *corr*, on attend *ess* cité à la page suiv. — P. 311 : c'est un progrès de trouver enfin dans un manuel

une partie de la phonétique consacrée à l'étude de la syllabe, s'opposant au vocalisme et au consonantisme. Malheureusement, pour la coupe des syllabes au milieu des groupes de consonnes, M. S. s'en est tenu à l'enseignement des grammairiens anciens : ils rattachent à la voyelle suivante les consonnes qui pourraient commencer un mot latin : *pote-stas*, *ma-gnus*, *pro-pter*, etc. : « ce sont des inventions de la subtilité grecque, ineptes dès leur origine, et qui n'ont pas gagné à être adaptées par des Latins à leur langue ». Il faut distinguer la division graphique des syllabes et la division phonétique. Ces deux aspects de la question ont été considérés successivement par Mommsen et M. Louis Havet. Mommsen, *Abhandlungen* de l'Académie de Berlin, 1868, pp. 164-166, distingue la méthode ancienne, suivie par les bonnes copies (inscriptions ou manuscrits) et conforme à la prononciation *duc-tu*, *trans-cendere*), et la méthode nouvelle (grecque), codifiée par les grammairiens. M. Louis Havet s'est occupé de la division phonétique et l'a établie sur les bases que le bon sens, la prosodie et l'histoire indiquent; *Revue celtique*, t. XVI (1895), pp. 125-128. Le chapitre de M. S. est à récrire d'après ces deux études; les séparations épigraphiques *He-dy-pnus*, dans un mot grec, *ui-xit*, *ma-ximus*, devant *x*, ne prouvent rien. Voy. aussi Gardner Hale, *Syllabification in Roman speech*, dans les *Harvard studies*, t. VII (1896), pp. 249-271. — P. 320 : les cas de *nullus* = *ne ullus*, *antea* = *ante ea*, *animaduerto* = *animum aduerto*, ne sont pas semblables, puisque dans *ante ea* les deux voyelles sont identiques et qu'il peut y avoir eu haplologie (cf. p. 314) dans *animum aduerto*. — P. 568, *stupefacio*, avec *u* bref et *e* long, se trouve dans Térence, *Ph.*, 284; cf. Skutsch, *Satura Viadrina*, p. 133.

Les fautes d'impression sont rares; p. 656, lire : *unentbehrlich*.

La disposition et la rédaction du livre sont excellentes, claires et sobres. Ce manuel est à la fois solide et pratique [1].

Paul Lejay.

Nonii Marcelli De conpendiosa doctrina libros XX, Onionsianis copiis usus edidit Wallace M. Lindsay. Vol. I, ll. I-III, argumentum, indicem siglorum et praefationem continens; Vol. II, l. IV continens; vol. III, ll. V-XX et indices continens. Lipsiae, in aedibus B. G. Teubneri, MCMIII; XLII-997 pp. in-18.

T. Macci Plauti comoediae; recognouit breuique adnotatione critica instruxit W. M. Lindsay, in uniuersitate Andreana litterarum humaniorum professor. Tomus I : Amphitruo, Asinaria, Aulularia, Bacchides, Captiui, Casina, Cistellaria, Curculio, Epidicus, Menaechmi, Mercator. Oxonii, e typographeo Clarendoniano. Signatures, a, b (1 feuillet) et 1-32 (non paginé). [1904]. Prix : 6 sh.

M. Lindsay est de ceux qui se reposent d'un travail par un autre. Il venait à peine de terminer son Nonius qu'il nous envoyait le

1. Les lacunes doivent être rares. Depuis que je le feuillette, le seul cas où j'ai cherché en vain est celui de *relligio*.

premier volume d'un Plaute. Nous les réunissons. Il n'y a pas d'ailleurs très loin de Plaute à Nonius pour un philologue moderne.

Le Nonius débute par un *Index siglorum et philologorum*. Les sigles de manuscrits y sont citées à leur place alphabétique au milieu des noms de philologues. Autrefois, j'ai été malmené ici même par un de mes maîtres pour en avoir fait autant. J'étais parti de ce principe qu'une liste de références n'est pas une table méthodique et qu'il n'y a rien d'agaçant comme d'avoir à chercher dans trois ou quatre tables différentes, savantes, complexes, établies dans un ordre aussi profond qu'imprévu. M. L. me procure le plaisir de me marquer un point.

Quinze manuscrits ont servi de fondement à la présente édition. L'étude et la collation de ces manuscrits avaient été commencées par Onions dont il a été publié une édition des trois premiers livres en 1895. Dès 1882, lui-même avait fait connaître une partie de ses recherches; mais en 1888, Lucien Müller s'en tenait encore, à une exception près, au fonds des éditions de Gerlach et Roth et de Louis Quicherat; pour lui, le travail d'Onions était à peu près non avenu, comme aussi ceux de MM. Meylan et Havet. La mort a malheureusement empêché Onions de poursuivre ses études (1889). Mais il a eu la chance rare de trouver un continuateur dans la personne de M. Lindsay. Ce savant a d'abord donné ses soins à l'édition posthume des trois premiers livres. Puis, dans une série d'articles dispersés dans diverses revues, il a discuté la parenté des manuscrits et élucidé les problèmes successifs qu'elle pose au philologue. La présente édition est, non le résumé, mais la conclusion de ces travaux préparatoires.

Dans l'introduction, M. L. distingue trois familles de manuscrits et trois parties dans l'œuvre de Nonius, I-III, IV, V-XX. Les trois familles sont constituées un peu différemment dans chaque partie. La troisième que représentent assez bien les deux manuscrits de Fleury (1° B. N. 7665 complété par Bern. 347 et 357; 2° le *Colbertinus*, B. N. 7666), est le produit d'une tentative de réduction de l'ouvrage à un glossaire. La deuxième famille est, d'après M. L., une recension qui a subi les corrections et les interpolations d'un demi-savant. La première famille donne seule un témoignage non arrangé. Dans cette famille, il faut accorder le premier rang à *L* (Leyde, Voss. F. 73; IXe s.; provient de Saint-Martin de Tours), au ms. de Genève 84 (IXe s.) pour le livre IV, aux corrections F^3 d'un manuscrit de Florence *F* (*Laurentianus* XLVIII, 1). Ces résultats et les conclusions intermédiaires qu'ils supposent sont indiqués brièvement dans la préface de M. L. Pour les preuves, il renvoie à ses articles et aux travaux d'Onions.

Même simplification dans l'apparat critique. Sauf *L*, les manuscrits ne sont cités que par accident et très rarement. Ils sont seulement représentés par les archétypes que M. L. a reconstitués. On est donc

obligé de le croire sur parole, si l'on ne peut se reporter à ses nombreux articles. L'apparat contient presque autant de conjectures modernes que de lectures paléographiques : ce n'est, bien entendu, qu'une très petite partie des tentatives faites pour améliorer le texte du grammairien et de ses citations.

Le texte lui-même est établi avec prudence. La réserve de M. L. est à elle seule un progrès sur le sans-gêne de Lucien Müller. Nous avons maintenant des chances de lire ce que Nonius a voulu écrire.

Mais cette édition n'est pas l'instrument de travail attendu. Une édition de Nonius doit contenir toutes les conjectures des savants et toutes les leçons des manuscrits. Il faut d'ailleurs que ces deux groupes de renseignements soient matériellement séparés, de manière à ce que l'on voie du premier coup d'œil quelle est la tradition. M. L. ne pouvait évidemment pas répondre à cette double fin. La grande édition n'y répond pas davantage. Lucien Müller avait trop de partis pris et aussi trop de génie primesautier pour jouer le rôle de compilateur. Son édition restera, quoi qu'il arrive, un monument de science fine et pénétrante, que l'on consultera comme on consulte une étude sur un auteur. Mais ce n'est pas le livre fondamental. Les progrès même qu'Onions et M. L. ont fait faire à notre connaissance de Nonius rendent au surplus caduque la partie de son apparat qui concerne les manuscrits. L. Müller n'a connu ou n'a voulu connaître ni le manuscrit de Florence, ni celui de l'Escurial, ni celui de Montpellier, ni le *Canonicianus* d'Oxford, ni le *Cantabrigiensis*; il a négligé systématiquement les manuscrits de Paris [1]. Par conséquent, si une autre librairie, la maison Weidmann par exemple, voulait avoir son Nonius, il y aurait place pour une seconde « grande » édition, qui serait la vraie.

Celle de M. L. a ses mérites dont j'ai indiqué le principal, un texte plus conforme à la tradition manuscrite, grâce à une plus large documentation et un soin plus exact à ne pas dépasser les limites de l'information. Il y en a d'autres, comme la bonne distribution et la clarté des renseignements. P. xix, l'archétype est présenté comme un manuscrit écrit en minuscule. Ainsi se trouve rectifiée une des erreurs de Lucien Müller ; il avait imaginé un archétype en capitale pour le plaisir d'imiter le roman de Lachmann sur l'archétype de Lucrèce. La parenté du ms. de Paris 7667 avec l'*Harleianus* n'est plus expliquée par une dérivation directe qui en faisait la copie de l'*Harleianus* ; mais il n'eût pas été inutile de remarquer que ce volume forme au moins deux manuscrits matériellement distincts par les signatures de cahiers et les mains différentes des copistes. Pourquoi

1. Voy. *Revue critique*, 1889, II, 275; je me permets de renvoyer à cet article pour certaines questions de détail sur lesquelles je ne peux revenir.

H², un des rares témoins de la seconde famille de M. L. (p. xxvii), est-il omis dans les stemmes des manuscrits ?

L'impression est correcte. Il y aurait peu à ajouter sans doute à l'errata : sur le titre, la faute LIRBOS. On se demande pourquoi M. L., qui écrit la conjonction *cum* correctement, a au moins deux fois (pp. xvi, n. 2, l. 1 ; xxv, l. 20) laissé le barbarisme *quum*. P. xx, l. 25 de la n., le tiret doit être placé sur *aen*., non sur *ut*.

L'ouvrage se termine par un *index lemmatum*, un *index auctorum*, un *index rerum* : ce dernier est une nouveauté qui est la bienvenue.

L'édition de Plaute est aussi une *editio minor ;* mais la situation de Plaute est toute différente de celle de Nonius. La grande édition de Leipzig donne, avec surabondance, tous les renseignements possibles sur les manuscrits, et en même temps un nombre considérable des conjectures proposées depuis la Renaissance. Elle restera toujours la base de toutes les études. Mais elle permet les éditions avec apparat restreint. Déjà l'édition de M. Leo est un abrégé, mais un abrégé encore très complet. La petite édition de Leipzig (Götz et Schöll) représente le minimum de réduction possible ; au-delà il n'y aurait plus qu'une simple publication du texte.

Celle dont M. L. nous donne le premier volume dans les *Oxford Classicat Texts* est assez différente. Avec la petite édition de Leipzig, on sait toujours dans quelle mesure un texte est une leçon des manuscrits ou une conjecture de savant. Mieux même que dans la grande édition, on voit du premier coup quel rapport existe entre le texte et la tradition. Il n'en est pas ainsi de l'édition Lindsay. Voici, à titre d'exemple, pour une quarantaine de vers, les indications de MM. Götz et Schöll que l'on ne trouve pas dans l'apparat de M. L. *Am.*, 167 : *ingratis* mss, *ingratiis* Pareus, Lindsay ; 167 *diuitis* uel *diuitiis* mss, *diuiti'* Lindsay ; 175 *opus* mss., *onus* B² Lindsay ; 178 *potuit* mss., *potiuit* B² Lindsay ; 187 *potiremur* mss, *poteremur*, Guyet, Lindsay ; 191 *id ui* uel *indui* mss., *id ui* Lindsay ; 199 *tum* om. mss., add. B² ; 200 *tamen quasi adfuerim* uel *quasi adfuerim tamen* mss., *q. a. t.* Lindsay ; 202 *sic* uel *si* mss., *sic* Lindsay. Comme on le voit, ce sont surtout des cas où les manuscrits divergent et ceux où le texte adopté n'a l'appui que d'un manuscrit. Ces derniers cas ne sont pas sans importance et l'on y peut apprécier la valeur du correcteur de *B*.

En matière d'orthographe, M. L. ne donne pas de renseignements ; ainsi *Am.*, 141, il écrit *quoiius* sans note : tous les manuscrits ont *cuius*. Il en est de même pour *eiius* (*Bacch.*, 986 ; etc.). Par ces graphies, M. L. veut seulement avertir de la prononciation trochaïque du mot. Tout est combiné pour la commodité du lecteur plutôt que pour la fidélité de la transcription : non seulement M. L. écrit *eru' noster*, mais il écrit *nemp'* et *perq'* pour *nempe* et *perque*.

En revanche les *apices* sont supprimés. Ils ne sont indiqués que

par exception, quand il pourrait y avoir hésitation sur la nature du mètre. Au surplus, on trouvera un *schema metrorum* très détaillé à la fin du volume. L'innovation est louable ; M. L. a raison de dire que l'on n'aurait pas commis tant d'erreurs sur la nature du temps fort (et j'ajouterai sur le rôle de l'accent), si l'on n'avait pas usé du signe de l'accent pour marquer le temps fort.

Dans l'apparat, M. L. désigne les manuscrits par leurs archétypes, suivant le système de sigles qu'il a proposé en 1896 [1] et complété depuis ; il distingue donc les différentes dérivations de *P*, archétype des manuscrits du moyen âge, par des lettres servant d'exposants. L'exposant *A* désigne la source commune à nos manuscrits du moyen âge et au manuscrit perdu de Turnèbe, dont M. L. a découvert une collation partielle. Le double exposant *BC* désigne la source commune à *BCD;* le double exposant *BD*, la source commune à *BDEV JOV²*; le double exposant *CD*, la source des manuscrits *C* et *D;* l'exposant *E*, la source commune à *EVJOV²;* l'exposant *J*, la source commune à *JOV²*. Le même système a été appliqué aux manuscrits de Nonius. J'ignore si c'est une simplification et un progrès. Dans la démonstration et la discussion des sources, il peut y avoir utilité à employer une sigle qui établit la parenté des manuscrits et indique en même temps leur place dans le tableau généalogique. Je ne crois pas que ce soit aussi utile dans l'apparat. Car, après tout P^A ou P^E sont des reconstructions ; ce qui est réel, se sont les manuscrits qu'elles supposent. Mais l'observation n'a pas une grande portée dans le cas présent, puisqu'il faudra toujours recourir à une autre édition pour savoir ce qu'il y a dans les manuscrits.

Pour les dates des manuscrits, M. L. s'en tient aux estimations traditionnelles, qui remontent à Ritschl. Je crois que l'on peut sans témérité vieillir *B* et *C* d'un bon siècle, *B* surtout.

Le texte marque ce retour croissant aux manuscrits dont toutes les éditions récentes donnent la preuve. Toutes les hypothèses, ou presque toutes, ont été faites. En tout cas, le champ de notre ignorance et de nos doutes est délimité. Dans le choix des corrections, M. L. se guide par la nature des fautes habituelles aux copistes. Il se détermine par des raisons paléographiques dont le détail est exposé dans son petit livre, *Introduction to Latin textual emendation*, traduit en français par M. J. P. Waltzing. L'apparat critique renvoie au paragraphe ou à la page de ce livre.

Enfin la bibliographie récente est abondamment citée : c'est la seule utile, puisque toute la bibliographie ancienne se trouve compilée dans la grande édition de Leipzig. Elle est parfaitement au courant et comprend les travaux les plus récents, comme les articles si intéres-

---

1. *The Palatine text of Plautus,* Oxford, Parker, 1896 ; 20 pp. in-8.

sants de M. K. Schmidt sur les noms de personnages, la thèse de M. Bosscher sur le *Curculion*, et même les *Mélanges Boissier*.

La couverture du volume ne porte le titre que de dix pièces : *Casina* a été omis. Puisque je parle de couverture, la librairie Teubner devrait bien prendre modèle sur les *Textes* d'Oxford. Les couvertures de la *Bibliotheca teubneriana* sont tellement légères que l'on ne peut mettre les volumes côte à côte sur un rayon sans risquer de les froisser et de les déchirer.

En résumé, les deux ouvrages publiés par M. Lindsay sont faits avec toute la compétence d'un savant préparé à cette tâche par de nombreux travaux antérieurs. Dans la mesure que j'ai essayé de préciser, ils seront fort utiles. Ce n'est pas la faute de l'auteur s'ils ne remplacent pas les livres antérieurs. On ne pouvait atteindre ce but par ce genre d'éditions.

Paul Lejay.

Grani Liciniani quae supersunt. Recognouit et apparatu critico instruxit Michael Flemisch. Lipsiae, in aedibus B. G. Teubneri, mcmiv. xviii-58 pp. in-18.

Granius Licinianus a été découvert par Pertz dans un palimpseste du Musée britannique ; son fils l'a publié en 1857. Deux autres éditions ont été données, en 1858, par l'Heptade de Bonn (*Bonnensium philologorum heptas*), et en 1900, par M. G. Camozzi. Mais le palimpseste a été détruit, dit-on, par les réactifs, et M. Flemisch a jugé inutile de l'aller voir. Un Studemund eût probablement risqué le voyage.

M. F. ne paraît pas attacher grande importance aux questions paléographiques. Pour la description du manuscrit, il renvoie à Pertz : rien ni sur la particularité intéressante que le manuscrit est *ter scriptus*, ni sur les deux autres textes superposés à Licinianus, ni sur la date de l'écriture des *Annales* que M. Chatelain place au v[e] siècle [1].

Dans l'apparat critique, les lettres du manuscrit sont reproduites en capitales (l'écriture elle-même du manuscrit est plutôt de l'onciale) ; mais ces capitales sont de deux grandeurs sans que rien dans l'introduction n'avertisse du motif de cette différence.

M. F. s'est attaché à réunir toutes les tentatives faites depuis 1857 pour compléter et rétablir ces malheureux fragments. Il y a joint les passages parallèles des auteurs anciens. On a donc réuni d'une manière commode tous les éléments de discussion, sauf examen nouveau du palimpseste. Rien ne peut mieux montrer à quel point le texte est incertain.

---

1. *Les Palimpsestes latins*, dans l'*Annuaire* de l'Ecole pratique des hautes études 1904, p. 34.

L'introduction présente des observations de détail sur des points particuliers. En voici une que je me permets d'ajouter. Les historiens de la littérature latine connaissent le jugement de Licinianus sur Salluste, que M. F. rétablit ainsi (p. 33, 9) : *Sallustium non ut historicum aiunt, sed ut oratorem legendum;* manuscrit : HISTORICISUNT. On avait conjecturé *scribunt*, *sentio*, *scimus*, *puto*. *Aiunt* est une restitution due à Ten Brink. Elle me semble, comme à M. F., préférable aux autres. Je crois que nous avons affaire non à un jugement personnel, mais à un cliché d'école. Il devait être de mode de discuter si un ouvrage appartenait au genre pour lequel il se donnait ou plutôt à un autre. C'était une sorte de *controuersia* à sujet littéraire. Il est assez curieux de relever les traces de ce type dans nos maigres renseignements d'histoire littéraire. Nous avons le vestige de deux controverses sur Lucain dans le jugement que l'on fait remonter à Suétone (*historicus, non poeta*) et dans le précepte conciliateur de Quintilien, X, 1, 90 (*magis oratoribus quam poetis imitandus*). On posait donc les questions : *Lucanus orator an poeta*, *historicus an poeta*, et on les résolvait en sens divers. Mais nous avons mieux puisque l'on a retrouvé dans un manuscrit de Bruxelles le début d'une controverse écrite par Florus : *Vergilius orator an poeta;* il semble l'avoir traitée sous forme de dialogue. Il eût été étonnant, en effet, que l'on ne soit pas d'abord exercé sur le grand poète classique. Licinianus apporte le souvenir d'une quatrième controverse : *Sallustius historicus an orator*. Il le fait par le verbe *aiunt*, employé d'ordinaire pour les proverbes et les traditions, ce qui est justement le cas. Cet ensemble de renseignements n'est pas sans intérêt pour l'histoire des études littéraires dans les deux premiers siècles de notre ère.

M. Flemisch s'est montré dans cette édition plutôt historien que grammairien, pour lui appliquer ce cliché des écoles romaines. Il se montre pourtant grammairien dans l'index très soigné qu'il y a joint; mais tous les mots du texte n'y sont pas. Il avait étudié la langue de Licinianus dans un article de l'*Archiv für lat. Lexikographie*, t. XI (non VI), p. 265. Une autre faute d'impression est *nocto* pour *nocte*, p. 13, l. 8.

Paul Lejay.

C. Voretzsch, **Einführung in das Studium der altfranzœsischen Sprache, zum Selbstunterricht für den Anfänger.** Halle, 1903; in-8° de xvi-218 pp.

Nos lecteurs connaissent déjà par un compte rendu de M. Bourciez (*Revue* du 28 avril 1902) l'économie de ce livre, qui vise, comme l'indique le titre, à tenir lieu des explications orales qui se font dans les cours universitaires. On pouvait se demander s'il correspondait à un besoin réel, si ce plan, qui morcelle l'exposition et multiplie les ren-

vois, serait goûté des lecteurs. L'événement a donné raison à M. Voretzsch et une seconde édition est vite devenue nécessaire. Cette seconde édition a naturellement profité des remarques faites sur la première; l'auteur a çà et là modifié son texte, fait profiter certaines explications des travaux les plus récents, multiplié surtout les observations de syntaxe. Ce livre constitue en somme un manuel commode [1], remarquable par la netteté et la sobriété de l'exposition, et qui doit être chaudement recommandé aux étudiants, surtout aux autodidactes, plus nombreux, croyons-nous, en France qu'en Allemagne.

C'est le sort commun des manuels élémentaires d'être dogmatiques. Celui-ci l'est peut-être un peu trop : il me semble que M. V. eût pu distinguer plus souvent qu'il ne l'a fait entre les explications sûres et les explications simplement plausibles. Il me semble aussi que quelques notes bibliographiques n'eussent pas été déplacées : il y a bien des questions importantes qui sont tranchées en quelques lignes, et sur lesquelles les débutants eux-mêmes, s'ils sont intelligents et curieux, aimeraient à pouvoir se renseigner plus complètement; la seule précaution à prendre est de ne leur indiquer que des travaux excellents et clairs. On me permettra, pour justifier ces remarques, d'alléguer quelques passages que je prends dans l'ordre même où ils se présentent. P. 18. Ce qui est dit de *s* + consonne convient à *s* + consonne sourde seulement; c'eût été le cas d'exposer la loi dans son ensemble. — P. 22. On ne peut dire d'une façon générale que *u* atone en hiatus se consonnifie et quelques-uns des exemples allégués (*battuo*, *mortua*, *quattuor*) contredisent cette formule. — P. 111, sur la finale *-ons* de *-umus*; aucune allusion aux récentes discussions sur ce point difficile. — Pp. 171 et 193, sur l'introduction de *s* finale aux formes *vois*, *estois*, etc.; l'explication proposée ne tient pas compte de toutes les difficultés : si cette *s* vient de *puis* (*possio*) elle devrait partout être sourde; or les subjonctifs *voise*, *estoise*, à côté de *puisse*, *truisse* prouvent qu'on a affaire à des *s* de deux sortes (Cf. *Romania*, XXII, 156). — P. 177. *Come* viendrait de *com* plus *e* analogique (sur *ore*); ou eût pu indiquer l'étymologie *como et* proposée par Vising. — P. 179. A côté de *mençonge* il eût été bon de signaler la forme régulière *mençoigne*, attestée par la rime dans le *Brut* de Münich (voy. Godefroy) et Gontier de Soignies (Scheler, *Trouvères belges*, II, 21). — P. 188. La forme *demuere* est beaucoup moins fréquente que *demeure* (voy. *Romania*, X, 44, n. 3 et les ex. de Godefroy).

M. V. a craint en somme, en engageant lès débutants dans des dis-

1. Il le serait encore si les renvois étaient faits, non aux vers du texte étudié, mais aux pages; au début, en effet, l'explication d'un seul vers en occupe souvent un grand nombre; de plus les morceaux expliqués sont séparés par des chapitres de théorie, de sorte qu'il faut, pour s'y retrouver aisément, avoir constamment sous les yeux une table sommaire du livre.

cussions trop compliquées, de jeter dans leur esprit des germes de scepticisme. Je crois au fond qu'il a bien fait. Je souhaiterais seulement que, quand il propose une solution, simple, il est vrai, mais douteuse, il en avertît le lecteur, quitte à ne pas déduire tout au long les raisons de douter.

A. JEANROY.

O. KÜHN, **Medicinisches aus der altfranzœsischen Dichtung.** Breslau, 1904, in-8° de 147 p. (*Abhandlungen zur Geschichte der Medicin*, VII).

Était-il possible, après les indications données sur la médecine et les médecins au moyen âge par A. Schultz (dans son livre bien connu sur *la Vie courtoise*) et G. Manheimer (*Romanische Forschungen*, V), de tirer de ce sujet un travail neuf et utile ? Ce n'est pas, en tous cas, celui de M. Kühn qui nous le ferait croire : il pêche gravement, en effet, par la conception, le plan et l'exécution.

D'abord quelle singulière idée que d'aller chercher des renseignements techniques *exclusivement* dans des œuvres en vers, où l'observation de la réalité est constamment remplacée par d'énormes partis-pris, dans les Chansons de geste, où l'héroïsme a pour corollaire une insensibilité aux blessures équivalente à l'invulnérabilité, dans les romans, où la guérison est assurée par un baume magique, dans les *Miracles*, où elle vient du ciel ? Esclave de son titre, M. K. a omis quelques-unes des pages médicales les plus précises qui aient été écrites au moyen âge, celles de Joinville par exemple sur l'épidémie de scorbut dont souffrirent les Croisés en Égypte. Pourquoi, dira-t-il, Joinville écrit-il en prose? Mais pourquoi, répondrons-nous, M. K. se borne-t-il aux versificateurs? Il ne paraît même pas avoir réussi à délimiter exactement son sujet : il déclare (p. 1) s'occuper moins du traitement des maladies, que des descriptions et des mentions qui en sont faites. Les « mentions » ne pouvaient évidemment donner lieu qu'à une étude philologique ; quant aux « descriptions », il fallait, ce me semble, les chercher là où elles sont précises, c'est-à-dire dans les ouvrages techniques ou chez les historiens. Aussi quelles observations M. K. en est-il réduit à recueillir ! Le moyen âge avait remarqué, nous dit-il, que trop manger nuit au ventre, que trop marcher fait mal aux pieds, que la diète affaiblit, qu'il en est de même de la vieillesse, que les gens âgés sont parfois obligés de se servir de bâtons ; — M. K. note (p. 103) que le fait est raconté, tantôt d'hommes, tantôt de femmes ; — il était d'avis que la santé est le plus grand des biens (il y a trois pages sur ce sujet), au surplus que contre la mort il n'y a nul remède. M. K. ne pouvait évidemment nous donner que ce qu'il trouvait dans ses textes : d'accord ; mais pourquoi choisir

ceux-là ? En fait, dans ces cent cinquante pages il n'y a peut-être pas vingt observations qui puissent intéresser les historiens de la médecine.

J'ai dit que le plan était médiocre. Que de longueurs ! que d'inutilités ! Pourquoi cette bibliographie des traités médicaux, dont il ne sera pas fait usage (ch. I) ? Que sert de nous expliquer comment et pourquoi s'introduisent dans des œuvres littéraires des mentions de choses médicales (ch. II et III) ? Y avait-il lieu d'étudier ici les symptômes des passions (l'amour, la crainte, etc.), de consacrer tant de pages à la grossesse, à l'accouchement, voire au baptême, aux sages-femmes, aux arracheurs de dents, aux guérisons magiques et surnaturelles ? Tout cela appartient à d'autres sujets. En revanche, ce qui rentre dans celui de l'auteur est sacrifié : il y a une description de peste dans le *Roman de Troie* : pas un vers n'en est cité ; d'intéressants détails sur la saignée et les bains (p. 142) sont relégués en note. Les chapitres VII et X font double emploi : ce sont deux listes de noms de maladies, mais dans la première ces noms sont classés, très approximativement, suivant leur origine, dans la seconde, par ordre alphabétique. (C'est, au reste, dans la seconde qu'il faut chercher, on ne sait pourquoi, tout ce qui concerne la peste et les léproseries.) Ce sont en somme ces listes qui offrent le plus d'intérêt, au moins au philologue ; malheureusement M. K. n'est pas lui-même philologue [1], et il ne s'occupe, du moins avec succès, ni de l'étymologie, ni du sens précis des mots. En résumé, il ne paraît pas avoir su exactement s'il devait s'occuper des mots ou des choses : flottant entre deux sujets, il les a manqués l'un et l'autre.

A. JEANROY.

J. MORTENSEN, **Le Théâtre français au moyen âge,** traduit du suédois par E. Philipot. Paris, 1903 ; in-12 de XXI-255 p.

Ce petit livre, issu d'un cours public, offre de notre ancien théâtre un tableau bien proportionné, et, dans l'ensemble, exact autant que précis. Son grand mérite, sur lequel M. Philipot a insisté avec raison dans une introduction sobre et substantielle, est surtout d'en marquer nettement les phases et d'en faire comprendre l'évolution. Il complète ainsi très heureusement les ouvrages de Petit de Julleville, précieux par l'abondance des renseignements, mais vraiment un peu pauvres en idées générales. M. M. a bien compris, notamment, le caractère particulier des Miracles, qui durent à leur origine d'être plus émancipés

---

1. Il y a, dans les listes, des quantités de variantes graphiques sans importance, tandis que des formes intéressantes sont omises, par exemple *lois* à côté de *lousque*, *louche* (p. 108) ; *borgne* au moyen âge (p. 54) = « louche » (voy. Godefroy) ; *rain de passion* (p. 141) est facile à expliquer (voy. Godefroy, VI, 562, col. 1) ; *potentiers* (p. 64) est à corriger en *potenciers* ; il eût valu la peine de citer les exemples de *bougre* au sens de « contrefait » (*ibid*).

que les Mystères ; il a bien analysé aussi les germes de progrès, au point de vue de la structure du drame et de l'analyse psychologique, qui apparaissent dans les *Quarante Miracles de Notre-Dame* et dans les Moralités, et fait voir comment notre théâtre, religieux ou profane, du xve siècle ne différait pas essentiellement — sauf par le génie des auteurs — du théâtre religieux et national qui fit la gloire de l'Espagne et de l'Angleterre au siècle suivant.

Il va de soi que dans un ouvrage de ce genre, l'auteur peut écarter les discussions techniques aussi bien que les références bibliographiques. Il m'a semblé toutefois que l'exposition était trop rigoureusement dogmatique. M. M., dans ses leçons orales, a dû mentionner au moins les théories différentes des siennes, celles par exemple de M. Wilmotte sur l'origine du drame comique, ou de M. Bédier sur l'indépendance de la farce vis-à-vis des fabliaux [1] ; on ne voit pas pourquoi on n'a pas reproduit ici ces allusions, avec des renvois aux ouvrages visés. Sans tomber dans l'abus des références, M. M. pouvait aussi nous renseigner d'une façon plus précise sur certains faits et certaines œuvres, nous donner par exemple quelques détails sur cette « Société des douze apôtres » qui serait la plus ancienne des confréries dramatiques (p. 50), nous dire que la *Passion* à laquelle il fait une brève allusion (p. 19) est celle (en latin) des *Carmina Burana* ; nous apprendre dans quel texte il a trouvé, dès 1398, le mot *farce* au sens moderne (p. 224).

Les affirmations inexactes ou hasardées sont rares. On pourrait cependant en relever quelques-unes. P. 45. Il est excessif de parler du ton plaisant des Miracles latins, de dire surtout qu'ils étaient « comme des parodies du drame liturgique ». — P. 51. Ce n'est certainement pas pour le puy d'Arras qu'Adan a écrit le *Jeu de Robin et Marion* ; le fait n'est même pas absolument certain pour le *Jeu de la Feuillée*. — P. 52. Contre la date assignée ici à Bodel il a été fait de graves objections qu'il eût fallu signaler. — P. 128. *La Voie* (lire *Le Songe*) *de Paradis* n'est pas de Raoul de Houdan (voy. Friedwagner, *Meraugis*, p. LVIII, n° 2).

La traduction, d'un style élégant et facile, se lit avec plaisir ; on pourrait y relever pourtant quelques lapsus et de grosses fautes d'impression. P. 103. « *Ce qu'on appelait* des Mystères mimés ». — P. 107. « Sujets religieux » vaudrait mieux que « sujets ecclésiastiques ». — P. 204. xiie [siècle] est mis pour xiiie et p. 232, xie pour xve. — P. 234. « Société de juristes » est bien impropre pour désigner les confréries tenant de près ou de loin au Palais. — P. 216, au lieu de Robert d'Ar-

---

1. Article *Fabliaux* dans l'*Histoire de la litt. française*, p. p. Petit de Julleville. Déjà Petit de Julleville (*La Comédie et les mœurs en France*, p. 54) avait fait des réserves sur la théorie qui rattache ces deux genres l'un à l'autre.

tois, lire Charles d'Anjou. — P. 217, l. 5 du bas, « suivant » au lieu de « précédent ».

A. JEANROY.

The Cambridge modern history, edited by A. W. Ward, G. W. Prothero, Stanley Leathes; Vol. II, the Reformation; — Cambridge, imprimerie de l'Université; in-8° de xxiv-857 pages, 1903.

J'ai indiqué, en rendant compte du premier volume (1903, n° 28, p. 31), le caractère général de cette nouvelle histoire moderne; je n'ai pas à y revenir. Pour le plan et pour l'exécution, celui-ci me paraît marquer un progrès sur le précédent. A vrai dire, l'histoire particulière des différents pays y est subordonnée à celle des affaires religieuses, et cela sans doute ne va pas sans quelques inconvénients. L'histoire intérieure de la France n'occupe pas même 5 pages (pp. 95-99)[1], mais un chapitre entier est consacré à Calvin considéré comme homme et comme réformateur de l'église (XI) et la *Réforme suisse* (X) tient plus de place que la *Réforme française* (IX). Il y a là un manque évident de proportions, mais dont ce n'est pas nous, Français, qui aurons le plus à souffrir. En revanche, nous pourrons faire notre profit des cinq chapitres sur la Réforme en Allemagne (IV-VIII) et des bibliographies très copieuses qui y sont annexées; je signalerai encore au lecteur le chapitre sur *l'Église et la Réforme* (XVIII).

Ce sont des études comme celles-là qui recommandent le présent volume. On ne voit pas ce que lui font gagner en intérêt des chapitres de généralités tels que le premier et le dernier. Le travail du regretté professeur F. X. Kraus sur la *Rome Médicéenne* (I) s'inspire d'une idée très contestable [2] et je n'ai pas besoin de montrer, d'autre part, ce qu'il y a d'ambitieux — ou de vain — à prétendre résumer, en trente pages, les *tendances de la pensée européenne au temps de la Réforme* (XIX).

Les diverses bibliographies gagneraient à être conçues de manière plus méthodique; par exemple, quand, sur une matière, un ouvrage récent a déjà donné toute la « littérature » du sujet, ne serait-il pas utile de le mettre en relief et de le citer à part [3]. Le volume se termine

---

1. Dans le chap. III, consacré, comme le chap. II, à la lutte des Habsbourg et des Valois.

2. Ne pouvant la discuter en détail, je me contente de citer l'une des phrases où s'exprime cette théorie : « This expansion and elevation of the intellectual sphere is the most glorious achievement of Julius II and of the Papacy at the beginning of modern times (p. 7). »

3. Quelques omissions, d'ailleurs inévitables dans un ouvrage de ce genre. Dans la bibliographie relative à la lutte des Habsbourg et des Valois, on cherche vainement, parmi les ouvrages relatifs à la France, la *Correspondance politique de MM. de Castillon et de Marillac* (Inventaire analytique du Ministère des Affaires Étrangères), le livre de Forneron sur les *Ducs de Guise*, etc.... Dans la bibliogra-

par une table chronologique des événements « directeurs » [1]. Tel quel, il me semble offrir de l'époque de la Réforme un tableau fort vivant et suffisamment complet.

Louis DELARUELLE.

Elbert N. S. THOMPSON. **The Controversy between the Puritans and the Stage.** New-York. Holt, 1903 (Vol. XX des *Yale Studies in English*).

La thèse de M. Thompson raconte dans le plus grand détail l'histoire de la lutte entre les Puritains et les Comédiens au XVIe siècle. Le livre comprend deux parties : la première est le réquisitoire des Puritains contre le théâtre, la seconde contient le plaidoyer des acteurs. On voit tout de suite ce que ce plan a d'artificiel et à combien de redites il expose l'auteur. Le titre du livre est d'ailleurs inexact : les ennemis du théâtre, et il faut louer M. T. de l'avoir montré, n'étaient pas toujours Puritains et leurs motifs d'animosité contre les acteurs n'avaient quelquefois rien de religieux. Pour les magistrats de Londres et les conseils universitaires d'Oxford ou Cambridge, le théâtre compromettait la santé et la sécurité publiques. Dans un temps où la peste faisait de grands ravages, une troupe de comédiens ambulants offrait un excellent véhicule pour la contagion. Les représentations étaient aussi des occasions de troubles, des rixes éclataient, des conspirateurs mêlés à la foule pouvaient exciter une sédition. Les comédiens et leurs défenseurs eurent l'habileté de mettre la question sur un autre terrain. Ils ne voulurent avoir d'autres ennemis que les Puritains, et se rendirent agréables à la Cour en les couvrant de ridicule. Aussi la question religieuse et politique passa-t-elle au premier plan. La Cour s'amusait à braver l'opinion puritaine : en 1629, la reine Henriette causa un scandale en faisant venir en Angleterre des actrices françaises. On sait comment le parti puritain ayant fini par prévaloir au Parlement, provoqua la célèbre ordonnance de 1642 qui fermait tous les théâtres de la capitale. C'est à cette date que s'arrête le livre de M. T. Cette lutte, pour M. T., est plus qu'une querelle religieuse, plus qu'une manifestation de la sombre austérité des Puritains, c'est en réalité un épisode de l'éternelle querelle entre la morale et l'art. Pourquoi, dit-il, Bossuet écrivait-il contre Molière à peu près au même moment où Collier dénonçait Congreve ? La raison et l'imagination seront toujours aux prises ; un artiste paraîtra toujours suspect à un homme d'ordre. Il est devenu banal, à propos de la fermeture des théâtres en 1642, de déplorer l'étroitesse d'esprit des

---

phie — d'ailleurs très sérieuse, — du chapitre sur Calvin, l'on voudrait trouver l'article de Lanson sur le vrai texte de l'*Institution chrétienne* (*Revue histor.*, janvier-février 1894). Dans celle du chap. XII (The catholic South) Rodocanachi est cité pour une conférence sur Renée de France, mais son livre sur le même sujet n'est nulle part mentionné.

1. Il n'y en avait pas dans le premier volume.

Puritains. M. T. a pris le parti original de les justifier. Ici son étude est peut-être superficielle. En réalité les Puritains n'étaient pas unanimes à souhaiter la disparition du théâtre anglais. Qu'on se reporte en effet aux termes de l'Ordonnance de 1642 qu'on devrait citer chaque fois qu'on en parle, on verra qu'elle n'est pas une condamnation de principe : « On croit bon, tant que ces douloureuses causes d'humiliation subsistent, d'interrompre les représentations publiques ». Les théâtres sont fermés parce qu'il est convenable de suspendre des réjouissances publiques en temps de guerre civile (Gardiner, *Great Civil War*, I, 17). Au contraire l'Ordonnance de 1648, votée par un Parlement où prédomine l'élément presbytérien, est une condamnation de principe, qui s'inspire de Prynne : le mobilier du théâtre sera détruit, les acteurs fouettés, les spectateurs condamnés à l'amende. Quand les Indépendants arrivèrent au pouvoir, on cessa d'appliquer ces dispositions draconiennes. Les théâtres se rouvrirent discrètement ; on joua des *masks* au *Middle Temple* (*Ibid. Commonwealth and Protectorate*, II, 12). Milton, qui était indépendant, voulait rénover le théâtre par l'imitation de l'antiquité grecque. Ces efforts devaient rester vains. En jetant le discrédit sur le théâtre, les Presbytériens avaient réussi à en éloigner la bourgeoisie. Prynne triomphait donc : la forme d'art qu'il avait attaquée avec tant de violence, ne pouvait plus être qu'un frivole passe-temps de rois ou de courtisans ; elle avait cessé d'être, comme au temps d'Élisabeth, une noble distraction nationale. Le travail de M. Thompson, qui a coûté beaucoup de peine, se lira avec fruit. — Ch. Bastide.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 27 mai 1904.

M. Senart communique une lettre où M. Finot, directeur de l'École d'Extrême-Orient, donne quelques nouveaux détails sur le meurtre de M. Odendhal.

M. Havet, président, donne lecture d'un télégramme de M. le lieutenant Desplagnes annonçant la découverte de l'emplacement de Koukia, métropole aujourd'hui disparue de l'empire Sonrhaï.

Le R. P. Jalabert communique, au nom du R. P. Ronzevalle, professeur à l'Université française de Beyrouth, une note sur quelques monuments relatifs aux cultes syriens d'époque gréco-romaine. C'est d'abord un autel du Hourân, dont une face représente le dieu Esculape revêtu de l'uniforme romain. Puis une nouvelle inscription relative au dieu Beellepharus, provenant de Helboun, permet d'affirmer que ce dieu est bien d'origine syrienne ; ce serait le Baal d'Ifry, près Damas. Enfin, de divers monuments où figurent des représentations divines sous la forme de lion, le plus intéressant, le lion comme la gaine du Jupiter Heliopolitanus, confirme l'origine égyptienne du grand dieu cœlésyrien.

M. Clermont-Ganneau commente un papyrus araméen récemment découvert à Éléphantine (Haute-Egypte) et qui doit être classé à l'époque perse achéménide, comme tous les autres monuments araméens d'Egypte. C'est un acte notarié dressé par un scribe juif et concernant le prêt d'une somme de mille sicles d'argent, consenti à un fonctionnaire perse qui s'engage à en payer mensuellement l'intérêt sur les appointements qu'il touche du Trésor.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 24 — 13 juin — 1904

Fusamaro Tsugaru, **Die Lehre von der japanischen Adoption** 1 vol. grand in-8°, Mayer und Müller. Berlin, 1903.

Cette étude complète expose la question depuis les plus anciennes mentions qu'on trouve dans l'histoire japonaise jusqu'au système organisé par le code de 1896-1898; elle est faite d'après les sources japonaises, d'après divers travaux récents en langue japonaise, enfin d'après des études en langues européennes dont quelques-unes sont dues à des Européens. L'exposé des étapes historiques de l'institution est clairement divisé. Les rapprochements avec les coutumes et législations étrangères sont nombreux, comme il est naturel, et témoignent d'une connaissance sérieuse de la matière. Je trouve particulièrement intéressantes les comparaisons avec le droit chinois; en effet, les lois dites de Tai-hô, du nom de la période (701-703) où elles ont été promulguées, sont adaptées du code des Thang et le suivent de très près; par la suite la pratique a introduit de nombreuses dérogations aux principes chinois et c'est surtout dans l'âge féodal, du XIIe au XIXe siècle, que le développement juridique japonais devenant indépendant, l'adoption se diversifie et prend une extension dépassant de beaucoup son sens premier. On saisit une fois de plus dans l'histoire de cette institution l'originalité dont le Japon a toujours usé en appropriant à sa vie nationale les coutumes et les lois étrangères. En un mot, le livre de M. Tsugaru mérite d'être lu par ceux qui étudient soit l'histoire japonaise soit le droit historique et comparé.

Maurice Courant.

Oscar Montelius, **Die aelteren Kulturperioden im Orient und in Europa.** I. Die Methode. Stockholm, chez l'auteur, et Berlin, Asher, 1903. In-4°, xvi-110 p., avec 498 gravures sur bois.

C'est au savant directeur du Musée de Stockholm que revient incontestablement l'honneur d'avoir fondé la chronologie protohistorique sur une base solide. La doctrine qu'il a élaborée à ce sujet et dont il poursuit les applications depuis vingt ans a pour point de départ quelques vérités presque élémentaires; encore fallait-il y songer et, les principes établis, savoir s'y tenir. Je vais ici les résumer très brièvement :

1° Soit une trouvaille d'objets d'usage ou de parure faite dans un milieu homogène, par exemple une tombe, une cachette de fondeur, une couche bien déterminée d'une station lacustre. Ces objets ne sont pas tous nécessairement contemporains; mais si on les rencontre une, deux, trois, *n* fois ensemble, il deviendra non seulement vraisemblable, mais certain qu'ils appartiennent à la même époque. Les objets beaucoup plus anciens ou beaucoup plus récents, recueillis dans une même trouvaille, seront éliminés par l'application même de la méthode.

2° Soit donc une statistique de trouvailles comprenant des objets de types définis, ABC, BCD, CDE. Si le nombre des trouvailles sur lequel on raisonne est élevé (et il l'est toujours quand c'est M. Montelius qui opère), on pourra conclure avec certitude que les types ABC sont contemporains, que D est plus ancien ou plus récent que ABC, que E est plus ancien ou plus récent que ABCD, que D appartient à une période contiguë à celle de ABC, que E est séparé de ABC par toute une période. On formera ainsi des tableaux comprenant *n* types, dont quelques-uns seront manifestement contemporains, tandis que les autres seront plus ou moins éloignés de ce groupe initial, suivant que leurs éléments se seront rencontrés plus ou moins rarement avec ceux du groupe initial ou les groupes qui ont des éléments communs avec celui-ci.

3° Pour résoudre la question qui se pose maintenant : *Avant ou après?* — une autre considération doit entrer en jeu : c'est celle de l'évolution des types (*typologie*). L'histoire de l'industrie moderne, telle qu'elle a été constituée, par exemple, par M. Tylor au Musée Pitt-Rivers d'Oxford, prouve de la manière la plus évidente que les types évoluent, que leur histoire est celle du passage du simple au complexe et de l'organique au schématique. Elle prouve aussi que si deux types — d'agrafes, par exemple — diffèrent par ce caractère qu'un élément est organique dans l'un est décoratif dans l'autre, c'est le type à élément décoratif qui est le plus récent. L'industrie, comme la nature, connait des organes atrophiés. Ainsi, par la seule étude des objets répondant aux mêmes besoins pratiques dans la série ABCDE etc.,

on peut résoudre avec certitude la question d'antériorité et les groupes d'images se classent naturellement suivant une chronologie *relative*.

4° Pour passer de la chronologie relative à la chronologie absolue, on dispose aujourd'hui des produits des fouilles faites à Mycènes, en Crète et sur d'autres points de l'Orient hellénique, qui permettent d'établir des synchronismes entre certains types et des objets égyptiens approximativement datés qu'on a recueillis dans les mêmes milieux.

5° Une fois que l'on dispose ainsi de synchronismes reliant des objets protohistoriques, d'une part à des produits de la XVIIIe dynastie, d'autre part à des produits de la XIIe (spirales, etc.), on peut se faire une idée approchée de la rapidité de l'évolution qui, dans les pays sans histoire écrite, a présidé aux transformations des objets usuels. C'est le seul fait sur lequel puissent subsister de notables différences d'appréciation ; mais il est à remarquer que plusieurs dates, avancées hypothétiquement par M. Montelius il y a dix ou quinze ans, se sont trouvées confirmées par des découvertes ultérieures.

6° L'évolution des types ne se poursuit pas de la même manière dans les différents milieux, comme M. M. l'a très bien montré par l'étude des fibules italiennes comparées aux fibules grecques. Il faut tenir compte des influences de voisinage, des relations commerciales, de la rareté ou de la fréquence des matières premières servant à la fabrication ou à la décoration, etc. Mais, quand on suit l'évolution locale d'un type, à l'aide d'un nombre suffisant d'exemplaires, on constate toujours qu'elle est logique, lente et progressive : *non facit saltus*.

On dira peut-être que ce système implique un déterminisme rigoureux qui fait abstraction de l'initiative individuelle, du génie humain, qu'il condamne *a priori* le développement industriel, jusque dans ses moindres manifestations, à l'allure réglée et sans soubresauts d'une machine. Mais l'étude de l'industrie moderne prouve qu'il en est bien ainsi. Ce que nous appelons des découvertes et des inventions ne sont cela qu'en apparence ; elles résultent d'un travail long et obscur qui échappe à l'attention du public et leur nouveauté n'est que le fait de l'ignorance où nous sommes souvent de leur genèse. Ce qui est vrai de l'industrie l'est aussi de l'art, malgré la prétention des artistes à l'originalité : un Mantegna est aussi impossible au XIXe siècle qu'un Delacroix au XVe. Ainsi la doctrine de M. Montelius, qui a renouvelé les études protohistoriques, se recommande aussi, et de façon toute particulière, à l'attention des sociologues et des historiens.

Salomon Reinach.

Camille Enlart. **Manuel d'archéologie française**. Tome II, *Architecture civile et militaire*, Paris, Alphonse Picard et fils, édit. 1 vol. in-8°, 856 pages, 292 fig.

M. Enlart a publié en 1902 le premier volume de son *Manuel d'archéologie française* : moins de deux ans après il nous en donne le second. Cet énorme travail, qui eût fait reculer tout autre, ne l'accable pas, et il est probable que le troisième volume suivra avec la même régularité. Nous aurons ainsi le résumé clair et méthodique de tout ce qui s'est fait dans ce domaine depuis soixante-dix ans. Si les archéologues qui se sont formés seuls veulent bien se rappeler combien il leur a été difficile de faire leur éducation, ils sentiront tout le prix d'un pareil livre.

Ce second volume est consacré à l'architecture monastique et hospitalière, à l'architecture privée, à l'architecture publique, à l'architecture militaire et à l'architecture navale. Le lecteur y trouvera une quantité vraiment extraordinaire de faits exacts et bien observés. Les groupements systématiques y sont plus rares que dans le premier volume. C'est que notre architecture civile a été étudiée par nos érudits avec infiniment moins d'application que notre architecture religieuse. Nos églises se groupent par écoles, il n'en est pas encore ainsi des châteaux ou des maisons que nous a laissés le moyen âge. Plus tard sans doute on distinguera des nuances et on verra des rapports qui nous échappent. Pour le moment il importe, comme l'a fait M. E., de rassembler le plus de faits possible.

M. E. a des convictions qui animent tout son livre. Il croit que le moyen âge, dont les Romantiques ont si longtemps dénaturé le vrai caractère, fut une époque d'admirable bon sens. Jamais l'architecture n'a été mieux appropriée aux besoins de l'homme. On ne peut rien imaginer de plus raisonnable que le plan des petites villes neuves, bâties au XIIIe siècle. Les maisons ne sont pas seulement commodes, elles sont encore belles, parce que l'architecte n'y tolère aucun mensonge. Rien n'est faux ni au dehors, ni au dedans. Les poutres du plafond, par exemple, sont apparentes : on les peint avec goût, mais on ne les dissimule pas, comme aujourd'hui, sous un revêtement de plâtre orné de fausses rosaces. Il semble que le XVIIe siècle marque chez nous une sorte de retour à la barbarie. Non seulement on perd le goût de ce qui est sincère et vrai, mais on se désintéresse même de ce qui est utile. Les architectes étalent l'orgueil de leurs colonnes et oublient les cabinets, alors que les maîtres d'œuvres du moyen âge, dans certains châteaux, annexent « des privés » à chaque chambre. On a accusé souvent le moyen âge d'avoir dédaigné non seulement l'hygiène, mais même la propreté. « Pas un bain en mille ans » dit Michelet. Rien de plus faux. En 1292, il y avait à Paris vingt-six établissements de bains ; sous Louis XIV, il n'en restait plus que deux. Que l'on compare aussi les belles salles d'hôpital du moyen âge,

où chaque malade a son lit, avec le hideux Hôtel-Dieu du XVIIe siècle, où le même lit reçoit souvent trois malades, et l'on verra de quel côté est le souci de l'hygiène. Tous ces exemples et une foule d'autres qu'a rassemblés M. E. sont de nature à modifier les idées qu'on se fait d'ordinaire du progrès.

Ces qualités de logique des architectes du moyen âge, M. E. les retrouve dans leurs châteaux et dans leurs ouvrages militaires. Ce sont les moyens d'attaque qui expliquent les moyens de défense. L'étude des tours roulantes, des balistes, des catapultes et des premiers progrès de l'artillerie n'est donc pas oiseuse ici, mais indispensable. Dès la fin du XVe siècle, la puissance irrésistible du canon modifie complètement l'aspect des forteresses. Tous ces changements ont été parfaitement indiqués par M. E. qui se montre, en tout ceci, un excellent disciple de Viollet-le-Duc. Mais il a connu une foule d'exemples que le maître ignorait.

Ce n'était pas une petite tâche que de prétendre débrouiller en quelques pages les mystères de l'archéologie navale. M. E. confesse qu'il n'a pu qu'effleurer le sujet; il a du moins réussi à intéresser le lecteur à ce sujet difficile et à lui laisser dans l'esprit quelques notions claires.

Un répertoire extrêmement précieux nous donne, département par département, la liste des abbayes, des châteaux et des maisons du moyen âge qui subsistent encore en France. Une table alphabétique permet de faire des recherches rapides dans les deux premiers volumes du *Manuel*.

On voit qu'on ne saurait assez remercier M. Enlart de toute la peine qu'il prend. Sa récompense est qu'il sera utile à beaucoup de gens, et qu'il attache son nom à une œuvre qui, longtemps encore, sera indispensable.

Émile Male.

P. Serrant, **L'abbé de Rancé et Bossuet,** ou le grand moine et le grand évêque du grand siècle. Un vol. in-8° de XVI-610 pages. Paris, Téqui, 1903.

L'auteur de ce parallèle historique est un moine, un religieux de la Grande-Trappe, désireux d'élever à Rancé, qui lui paraît trop oublié aujourd'hui, un monument digne de ce « grand moine ». Il avait de quoi faire un bon article de *Revue*; il a mieux aimé donner au public un gros volume à couverture coquette, d'une lecture facile et agréable; et d'un bout à l'autre de son ouvrage il a voulu montrer qu'il sait son monde, qu'il a jadis vécu dans le siècle, et qu'il a lu ses auteurs. Ses

intentions sont d'ailleurs excellentes, et le procédé auquel il a eu recours est ingénieux. Comme il se proposait d'exalter le réformateur de la Trappe et de faire de lui un très grand homme, il a jugé bon de l'associer à l'illustre évêque de Meaux; il a cru pouvoir placer leurs deux statues sur un même piédestal, — tels ces deux pharmaciens de bronze que l'on a juchés naguère sur un même socle non loin du Luxembourg. Mais le voisinage de Bossuet fait trop de tort à l'abbé de Rancé, que l'on ne saurait comparer comme orateur, comme écrivain ou comme directeur de conscience, à l'auteur des *Oraisons funèbres*, de l'*Histoire universelle*, des *Méditations* et des *Lettres à la sœur Cornuau*. Une bonne moitié du livre, celle qui est relative à Bossuet, est inutile, car elle n'apprend rien à personne; et quand il s'agit de narrer les faits et gestes de Rancé, le P. Serrant n'a plus assez d'espace pour se mouvoir. Il aurait mieux fait de laisser Bossuet de côté, et de chercher à nous donner d'après les sources une vie de Rancé plus complète que celles de Maupeou, de Marsollier, de Le Nain, de Chateaubriand et de Dubois. Il serait en effet possible de renouveler complètement la biographie du célèbre abbé; mais ce n'est pas un prêtre, c'est encore moins un trappiste qui pourrait entreprendre un semblable travail. Tout n'est pas également admirable chez l'abbé de Rancé; il s'est attiré bien des affaires par sa fougue inconsidérée, par son peu de jugement, et aussi par son désir de ne pas irriter des ennemis puissants; et l'historien doit convenir parfois que son héros n'avait pas raison. C'est trop exiger que de demander un tel aveu à un « religieux de la grande Trappe ».

D'ailleurs le P. Serrant convient lui-même, avec autant de modestie que de naïveté, qu'il n'était pas dans les conditions requises pour faire un travail définitif. « Il y avait pour un Trappiste, dit-il à la page xv, *un peu de témérité* à entreprendre cet ouvrage. La bibliothèque de son monastère lui offre en général peu de ressources pour des travaux historiques et littéraires. Par ailleurs, les lois sévères de la clôture ne lui permettent guère de mettre à profit les richesses renfermées dans les bibliothèques publiques. » Mais alors il y avait *beaucoup de témérité*, n'en déplaise au P. S., à entreprendre un pareil ouvrage. Il est vrai que ce bon religieux se contredit aussitôt, et qu'il déclare quelques lignes plus bas que les ressources ne lui ont point manqué. Ses supérieurs lui ont ouvert les portes de son couvent, et « à plusieurs reprises » il a pu « explorer rapidement quelques bibliothèques de Paris ou de province » (p. xvi). Il dit même, page 410, que les Trappistes d'aujourd'hui ont « des bibliothèques, formées de livres assez nombreux et variés pour subvenir à tous les besoins ordinaires des intelligences. » Dans un appendice bibliographique assez confus, il dresse en neuf ou dix pages la « Liste des principaux ouvrages *cités ou simplement consultés* par l'auteur », et l'on voit par là que les ressources ne lui manquaient pas absolument. Mais on

voit en même temps que le P. S. n'a pas voulu utiliser certains documents de grande importance ; il semble notamment s'être interdit la lecture de quelques ouvrages composés par des « Universitaires » suspects, et par suite il a commis bien des erreurs : il nous montre Rancé allant visiter Retz à Commercy en 1657 (p. 37), et il dit (p. 91), que l'accommodement du cardinal avec Louis XIV eut lieu en juin 1664. Elles sont malheureusement nombreuses les fautes de ce genre ; ainsi l'on apprend que Bossuet fut nommé prédicateur du roi en 1658, quatre ans avant le Carême du Louvre (p. 63) ; que Pavillon n'était pas encore janséniste en 1660 (p. 56) ; que Mlle de La Vallière était à Saint-Germain en 1672 (p. 114), et que Clément X mourut en 1676 (p. 159), etc., etc. Chose plus grave encore, les textes cités par le P. S. ne sont pas transcrits exactement, alors même qu'il les emprunte aux archives de la Grande-Trappe. Il donne comme inédite la première lettre de Rancé à l'abbé Le Roy de Haute-Fontaine, et en la comparant avec une ancienne copie faite sur l'autographe même, j'y trouve huit ou dix grosses fautes de lecture, celle-ci entre autres qui constitue une véritable absurdité (p. 142) : « L'usage des fictions n'est permis qu'à ceux qui sont *capables* (lisez *incapables*) de tout mensonge. »

Ainsi la méthode du P. S. n'est pas assez rigoureuse, et considéré comme livre d'histoire son ouvrage est tout à fait insuffisant. Je crois même que l'abbé de Rancé eût traité durement le bon religieux qui s'évertue aujourd'hui à le glorifier. On lit à la p. 141 que Rancé, ayant remarqué au réfectoire « que le lecteur ne lisait pas avec assez de simplicité, l'interrompit brusquement et lui ordonna de quitter la chaire, en lui reprochant de remplir sa fonction avec affectation et vanité. » Rancé n'aurait certainement pas permis au P. S. d'achever son ouvrage. On sait d'ailleurs que l'abbé de la Trappe, bien qu'il écrivit lui-même très volontiers, n'encourageait pas les travailleurs, et voici quelques lignes d'une lettre de lui, inconnue, je crois, au P. S., qui sont bien significatives. La lettre est adressée à un certain M. Pinet, je ne saurais en déterminer la date. «.... Après de mûres et solides réflexions, il nous a paru à tous qu'il n'y avait rien qui nous fût moins utile que notre bibliothèque, puisque nos occupations et nos exercices étant aussi réglés qu'ils le sont, il ne nous reste aucun temps pour employer à l'étude. L'état de pénitent, qui nous est essentiel, demande que nous passions nos vies dans les gémissements, dans la méditation de la mort, et dans la seule lecture des livres qui sont propres pour toucher le cœur et y exciter l'esprit de componction, et non pas que nous donnions notre temps pour devenir savants et acquérir les connaissances qui conviennent à la vérité aux personnes établies pour l'instruction des peuples, mais non point à des gens cachés et à des pécheurs tels que nous sommes. Cette conviction, M., nous a fait prendre la résolution de nous défaire de notre biblio-

thèque, et de la donner à l'Hôtel-Dieu de Paris pour être vendue, et les deniers employés aux besoins des pauvres..... [1] »

Les Trappistes d'aujourd'hui ont une bibliothèque et ils peuvent être autorisés par leur abbé à faire des ouvrages d'histoire. Ce n'est pas nous qui nous en plaindrons; mais encore faut-il que ces ouvrages soient complets, exacts, et d'une impartialité au moins relative. Or tel n'est point le cas du livre du P. S. qui dramatise trop son récit, qui est trop à la remorque d'historiens de 2e ou de 3e ordre, et qui a trop de propension à innocenter toujours Rancé en incriminant ses adversaires ou même ses contradicteurs. Il suffit, pour se convaincre de l'imperfection du travail du P. S., de jeter un coup d'œil rapide sur quelques-uns de ses chapitres, et d'abord sur le ch. IX, dont voici le titre exact : Contestation entre l'abbé de Rancé et M. Le Roy sur la pratique *des humiliations (1671-1677). — Bossuet met fin au débat.* On ne saurait croire ce qu'il y a d'erreurs dans ce chapitre, et même dans les trois lignes de ce sommaire. Pourquoi ne pas donner à « M. Le Roy » son titre d'abbé, car il était à Haute-Fontaine ce que Rancé était à la Trappe? Pourquoi parler simplement d'humiliations alors que toute la contestation porta sur la pratique des *fictions?* Pourquoi enfin attribuer à l'évêque de Condom un rôle qui n'a pas été le sien ? Mais ceci demande quelques explications, car l'histoire de cette querelle des deux abbés est fort curieuse, et j'ai sous les yeux un dossier de 150 lettres, adressées à Le Roy ou écrites par lui, qui permet de mettre les choses au point. Beaucoup de ces lettres, fidèlement transcrites sur les autographes par Mlle de Théméricourt, émanent de personnages considérables ; il y en a de M. de Montausier, de Fléchier, d'Arnauld, de Nicole, de Pontchateau, de l'abbé de Châtillon, etc. Il y en a même, et ce sont peut-être les plus sévères pour Rancé, qui ont été envoyées à Le Roy par les propres nièces du fougueux abbé. On voit, en étudiant ce dossier, que l'abbé de Rancé a trouvé le moyen de se donner tous les torts, et de décourager ses meilleurs amis, entre autres les évêques Vialart et Choiseul. Il a pris feu au sujet d'une dissertation que Le Roy avait faite à sa prière, et qu'il n'a jamais voulu imprimer; il a écrit à son contradicteur les lettres les plus dures, et il n'a pas protesté avec assez d'énergie lorsque des amis trop zélés ont fait imprimer une de ces lettres dont la forme était blessante. L'abbé de Haute-Fontaine au contraire ne se départit jamais de la modération qu'il s'était imposée dès le début de l'affaire, et il mérita de recevoir de l'austère Montausier, le 21 juillet 1677 une lettre où se lisent ces lignes : «.... Ce que j'admire le plus, c'est la bonté, la douceur et la charité vraiment chrétienne avec lesquelles vous vous défendez contre un homme qui a du mérite à la vérité, mais qui n'en a pas usé ainsi avec vous. Vous lui avez donné un bon

1. Copie ms. de la fin du XVIIe s.

exemple en cela, et à tous ceux qui écrivent pour soutenir leurs opinions; et étant ce que vous êtes, vous n'en sauriez jamais donner d'autres.... [1]. » Enfin, l'abbé de Haute-Fontaine était déjà bien résolu à ne pas pousser les choses plus loin lorsque Bossuet lui écrivit pour lui recommander un silence d'autant plus méritoire que c'était lui qui était l'attaqué. Si quelqu'un a dû sortir meurtri de cette fâcheuse querelle, c'est Rancé, à qui l'évêque de Tournay, Choiseul, écrivit en vain pour l'exhorter à supprimer sa lettre pleine d'invectives, et même à en faire une rétractation publique.

Cette affaire des fictions était à peine terminée que l'abbé de la Trappe s'en attira une autre plus fâcheuse encore sur laquelle le P. S. ne dit pas non plus toute la vérité. Assurément Rancé avait le droit de s'exprimer comme il le fit dans sa lettre au maréchal de Bellefonds; et nul ne saurait le blâmer d'avoir détruit par une déclaration d'orthodoxie et de soumission absolue les accusations de jansénisme que lui intentaient les jésuites. Mais, d'autre part, les jansénistes n'avaient pas tort de déplorer ce qu'ils appelaient la chute de M. de la Trappe, et après tant de lettres de lui, tant de démonstrations de sympathie à l'adresse de la mère Angélique, de la mère Agnès, de Mlle de Vertus, d'Arnauld, de Nicole, de Pavillon, etc., ils étaient dans leur rôle en l'accusant de chanter la palinodie. Au fond, l'abbé de la Trappe était plus qu'à demi janséniste, bien qu'il eût signé le Formulaire, car il réprouvait la théologie des jésuites et il avait leur morale en horreur. Mais il tremblait pour la Trappe comme saint Vincent de Paul avait jadis tremblé pour Saint-Lazare, et il croyait assurer l'avenir de son abbaye en donnant des gages à la toute-puissante Société. On pourrait écrire un chapitre bien intéressant qui serait intitulé : *l'abbé de Rancé, Port-Royal et les Jésuites*, et l'on s'appuierait pour écrire ce chapitre sur des documents que le P. S. paraît avoir ignorés de propos délibéré, bien qu'il ait dû les rencontrer quand il a « parcouru » les manuscrits de la bibliothèque de Troyes. C'est un trappiste, un enfant chéri de Rancé, un de ses premiers biographes, c'est dom Le Nain, frère de Tillemont, qui a cru devoir laisser à la postérité un témoignage authentique des véritables sentiments de son abbé sur les contestations du temps [2]. Docteur de Sorbonne, Rancé aima mieux se faire chasser avec 80 autres docteurs que de souscrire la condamnation d'Arnauld. « Je sais, ajoute Le Nain, que le R. P., dans les commencements de la réforme, vou-

---

1. Lettre 80 du recueil Théméricourt.

2. Le P. S. paraît ignorer que Bossuet lut en manuscrit la vie de Rancé par dom Le Nain. J'ai sous les yeux 2 chapitres de cette vie, les ch. 13 et 14, avec l'indication suivante : « Feu M. de Meaux ne jugea point à propos qu'on parlât de ce qui regarde les disputes, et conseilla au P. Le Nain (dom Pierre) de retrancher ce chapitre et celui qui suit ». A défaut du silence respectueux, Bossuet conseillait ainsi le silence prudent.

lant faire instruire ses frères des principes de la théologie, il choisit pour cela M. de Sainte-Marthe, un des plus grands jansénistes. — Je sais que son monastère était rempli de ceux qu'on appelle jansénistes, qui n'avaient jamais signé, et qu'il savait être dans une volonté déterminée de ne jamais signer, quelque chose qu'on pût leur dire ; qu'il ne leur en a jamais fait le moindre scrupule, qu'il ne leur en a jamais dit un mot, soit en confession, soit ailleurs, et qu'il les a laissés dans une pleine liberté et une entière paix dans les sentiments où ils étaient sur ce sujet. — Je sais qu'il ne mettait entre les mains de ses religieux presque que des livres des jansénistes ; qu'il leur permettait la Fréquente communion, les Lettres de M. de Saint-Cyran ; que les lectures publiques et les conférences n'étaient presque que des livres des jansénistes. — Je sais que M. le comte du Charmel l'ayant consulté s'il devait quitter l'union qu'il avait avec les jansénistes, lui protestant que s'il croyait que leur parti fût mauvais ou dangereux, il n'y resterait pas un moment, le R. P. le détermina à persévérer dans l'union qu'il avait avec eux, et à ne changer rien en ce point ni dans ses sentiments ni dans sa conduite.... »

La citation pourrait se prolonger longtemps ainsi, et l'on verrait de la manière la plus évidente, par le témoignage de Le Nain et par des extraits authentiques des lettres de Rancé, que l'abbé de la Trappe en 1672 comme en 1647, avait la plus profonde estime pour Arnauld « le premier homme de notre siècle et le plus savant ». C'est à ce même Arnauld, dont il parlera si légèrement au lendemain de sa mort dans la fameuse lettre à l'abbé Nicaise, que Rancé écrivait le 9 avril 1672. « Il est impossible d'aimer Dieu et son Église sans être comblé de joie et de consolation toutes les fois que l'on pense à ce que Dieu fait aujourd'hui par vous pour la gloire de son nom, la défense de la foi et la confusion de ses ennemis.... »

Quant aux jésuites, Rancé dans ses lettres les traite de la belle façon, et ils auront beau jeu à faire les avocats du diable si jamais on s'avise de vouloir béatifier le réformateur de la Trappe. Voici un échantillon de sa prose à la date de 1676 : « Je sais par ma propre expérience et je l'éprouve tous les jours jusqu'où va l'injustice et la violence de ceux qu'on appelle molinistes. Il n'y a point de calomnies dont ils n'essaient de noircir ma réputation, point de bruits injurieux qu'ils ne répandent contre ma personne. Comme ils ne sauraient attaquer mes mœurs, ils attaquent ma foi et ma croyance, et trouvent dans les règles de leur morale et dans la fausseté de leurs maximes qu'il leur est permis de dire contre moi tous les maux que l'envie et la passion leur peut suggérer.... En un mot, je ne suis rien moins que moliniste ; je ne pense point comme eux pour ce qui regarde la grâce de J.-C., la prédestination des saints et la morale de son évangile. »

Est-ce assez clair ? Mais c'est en vain que l'on chercherait dans le livre du P. S. ces documents là et beaucoup d'autres du même genre.

Les y introduire, c'eût été rendre absolument impossible la publication de l'ouvrage, et c'est pour cela qu'une étude sérieuse et complète de la vie de Rancé ne peut pas être faite par un prêtre et à plus forte raison par un moine. Le P. S. a des aspirations généreuses ; il est même libéral dans la mesure du possible, et il fait les plus grands efforts pour ne pas choquer le lecteur profane. Il a quelques bons chapitres de vulgarisation, écrits parfois d'une plume très mondaine (v. surtout p. 47, *solus cum sola ne sedeas*, et p. 375, le passage relatif à la présence de J.-C. aux noces de Cana : « Ce n'est peut-être pas ce qu'il a fait de mieux »). Mais en tant que livre d'histoire religieuse, l'ouvrage me paraît d'une extrême faiblesse, il est trop peu et trop mal documenté.

A. Gazier.

A. Debidour, **Le général Fabvier,** sa vie militaire et politique, avec un portrait en héliogravure. Paris, Plon, 1904, III et 520 pages in-8°.

C'est une vie singulièrement attachante que celle de ce fier soldat dont il faut savoir gré à M. Debidour d'avoir retracé l'histoire mouvementée. Sorti de polytechnique à l'heure où commence l'Empire, il accompagne le général Gardane en Perse et organise l'artillerie du shah, devient aide de camp puis chef d'état-major de Marmont, se distingue en Espagne, en Russie, dans la campagne de France. La Restauration n'eut pas d'ennemi plus acharné ni plus redoutable. En 1817, il se fait connaître à l'opinion libérale en dénonçant les crimes commis à Lyon par un général de terreur blanche, Canuel. Dès lors il est la cheville ouvrière de tous les complots contre le régime. Investi de la confiance de Manuel, de Foy, de Lafayette, il est leur intermédiaire habituel et leur chargé de pouvoirs auprès des officiers en demi-solde ou en activité qu'il enrôle sans relâche au service de l'insurrection. Plusieurs fois arrêté et traduit devant la cour des pairs, il n'en continue que de plus belle à conspirer. Quand l'expédition d'Espagne est décidée, il se met à la tête de la petite troupe de libéraux qui sur la Bidassoa présenta le drapeau tricolore à l'armée d'intervention dans l'espoir de lui faire faire demi-tour. D'Espagne il passe en Grèce où il joue le rôle glorieux qui popularisa sa mémoire dans toute l'Europe. Les Grecs n'ont pas oublié son héroïque défense dans l'Acropole ni l'organisation de leur première armée régulière qui fut son œuvre. Il applaudit à 1830 qui donna le pouvoir à ses amis et qui réalisa son idéal politique, la monarchie constitutionnelle et nationale. Devenu lieutenant-général et pair de France, l'ancien conspirateur n'échappa pas au mouvement qui entraîne alors la bourgeoisie. La peur du socialisme le rendit conservateur. Son mariage

avec une Espagnole, l'ex-maréchale Duroc, en fit un catholique pratiquant et même mystique. Il désapprouva 1848 et se rallia au prince-président qui le chargea de la mission de réorganiser l'armée du Danemark, au moment de la première agression des Allemands, dans les duchés (1849). Il mourut quelques années après (1855).

Cette biographie ne doit pas seulement son intérêt au caractère du personnage, à ses aventures dramatiques ou romanesques. Par sa documentation très étendue et très neuve elle apporte à l'histoire des contributions précieuses. Aux Archives Nationales, aux Archives de la guerre, de la marine, aux archives de la société historique et ethnologique d'Athènes, M. D. a fait de patientes recherches, heureuses en découvertes. L'obligeance de la famille a mis à son entière disposition tous les papiers de Fabvier qui forment un dossier considérable par l'étendue et l'importance. On y trouve ses notes de voyage, ses écrits divers, la volumineuse correspondance qu'il entretenait avec les hommes politiques les plus en vue tant en France qu'en Espagne et en Grèce, les minutes des réponses qu'il faisait à leurs lettres, etc. J'ai à peine besoin de dire que M. D. a fait de tous ces documents l'usage le plus scientifique et qu'il n'y a que des éloges à lui adresser pour sa méthode critique comme pour son impartialité. La longue et précise bibliograpbie des sources manuscrites et imprimées qui termine le volume avec l'index des noms propres rendra de grands services.

Personne désormais ne pourra plus écrire sur la Restauration, sur la révolution espagnole de 1823, sur l'insurrection grecque sans recourir à ce livre dont la nouveauté égale la solidité. Qu'on me permette seulement de signaler parmi les pages les plus nouvelles celles qui sont consacrées aux intrigues orléanistes en Grèce de 1823 à 1829.

Albert Mathiez.

— Le trente-quatrième fascicule du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* de Daremberg, Saglio et Pottier (MET-MOR, t. III, 2e partie; pp. 1845-2004; Paris, Hachette, 1903) contient les articles suivants : *Metalla* (Ardaillon); *Metatum*, *Moneta falsa* (G. Humbert); *Metaxa*, *Metragyrtae*, *Midas*, *Modiolus*, *Molochina*, *Monobolon* (E. Saglio); *Meteorologia* (Ruelle); *Metoikoi* (M. Clerc); *Metopa*, *Modius*, *Mola* (A. Baudrillart); *Metreta*, *Metronomoi*, *Ministeriales domini*, *Mittendarius*, *Mnamones*, *Monarchos*, *Montani*, *Morbus sonticus* (Lécrivain); *Metrooi theoi* (Toutain); *Metus* (Baudry); *Micatio*, *Milliarium* (Lafaye); *Militia*, *Militia equestris*, *Militiae municipales*, *Militum poenae*, *Missio* (Cagnat); *Mimus* (G. Dalmeyda et G. Boissier); *Mina* (Babelon); *Minerua*, *Moleia* (G. Fougères); *Minor*, *Missio in possessionem*, *Modus*, *Mora*, *Mores* (Cuq); *Minotaurus* (Dürrbach); *Missilia* (Fabia); *Missorium* (Pottier); *Misthodotès*, *Misthosis oikoi* (Beauchet); *Mithra* (Fr. Cumont); *Mitra* (De Ridder); *Moneta*, *Monetarii* (Lenormant et Babelon); *Monile* (Karo); *Monomachia*, *Mora* (A. Martin); *Monstrum* (Bouché-Leclercq); *Montes diuini* (Lenormant).

— M. G. Curcio traite de deux questions voisines : *L'apostrofe nella poesia latina, ricerca di stilistica storica* (Catania, C. Battiato, 1903; x-112 pp. in-8°) et : *De conuersionibus Lucretianis* (Catanae, N. Gianotta, 1903; 26 pp. in-8°). La première brochure est une étude consciencieuse sur l'apostrophe ; il n'est pas seulement question des poètes latins : deux chapitres concernent les Grecs. La deuxième a pour but de démontrer que Lucrèce s'adresse à Memmius toutes les fois qu'il emploie la seconde personne, cela me parait moins solide. L'usage de la seconde personne est plutôt un idiotisme de la langue pour désigner une personne indéterminée. Le fait n'est pas douteux au subjonctif; je crois qu'il en va de même à l'indicatif. Il ne semble pas que Virgile, dans les *Georgiques*, et Horace, dans l'*Art poétique*, aient suivi une méthode nouvelle. Il sera, en tout cas, difficile d'admettre que Caton, dans le *De agricultura*, pense toujours et seulement à son fils, qu'il ne nomme jamais, quand il rédige ses prescriptions. La seconde personne est la personne « didactique », qu'il s'agisse du Décalogue ou de recettes de cuisine. — P. L.

— M. S. Reiter réunit dans le *Jahresbericht des K. K. deutschen Staatsgymnasiums in Prag-Königl. Weinberge für 1902-1903* (Prag, Selbstverlag, 1903; 22 pages in-8°) : I. *Textkritisches zu Ciceros Orator* : discussion très intérssante des §§ 4, 10, 16, 20, 21, 23; et : II. *Noch einmal elementum*, réfutation d'une étymologie sémitique; dans un programme antérieur (1899-1900), M. Reiter avait très habilement défendu l'étymologie par les noms de lettres *el, em, en*; il y a longtemps que je la crois la seule acceptable et il n'a fait que me confirmer par des raisons nouvelles dans une vieille opinion. — P. L.

— Le professeur G. Segre a publié : *M. Tullio Cicerone, Il primo libro De officiis, commentato storicamente e filisoficamente* (Turin, Loescher, 1902 ; 178 pp. in-8°). Longues notes avec de longues citations de savants italiens et de publicistes que je ne connais pas. Il est possible qu'un tel livre rende quelques services en Italie. P. 40, n. 2 : « L'armée romaine était composée de quatre légions » : erreur qui repose sur un passage de Polybe mal compris ; et ce chiffre pour les derniers temps de la République est, à coup sûr, faux. On se demande pourquoi M. Segre n'a pas indiqué les numéros des paragraphes. — L.

— M. Hans von Schubert a fait devant les étudiants de Kiel une série de conférences où il a résumé les grandes lignes de l'histoire ecclésiastique. Après les avoir reprises et complétées, il les publie aujourd'hui : *Grundzüge der Kirchengeschichte, ein Ueberblick* (Tübingue et Leipzig, J. C. B. Mohr : 1904 ; vii-304 pp. in-8° ; prix : 4 Mk.). Il étudie successivement : 1° Les données préliminaires de l'histoire de l'Église (milieu politique et social, philosophie, situation des Juifs, Philon) ; 2° Le christianisme primitif; 3° La formation de l'Église catholique (que M. von Sch. rapporte à l'origine, à la troisième génération chrétienne) ; 4° Le christianisme et l'État romain ; 5° Foi, théologie et dogme ; 6° Morale, discipline et monachisme (il faudrait ici, et aussi dans le chapitre précédent, marquer d'un trait plus accentué les différences suivant les régions ; il y a un certain développement général, mais dans cet ensemble se détache l'activité d'églises particulières, Antioche, Alexandrie, Rome) ; 7° Service divin, culte et messe (même observation); 8° Changement du monde, Byzance et Occident ; 9° L'origine de la monarchie romaine en Occident ; 10° Les Églises des terres germaniques ; 11° Empire et sacerdoce de Charlemagne à Innocent III ; 12° La vie spirituelle dans l'Église au moyen âge (M. von Sch. ne montre pas assez le double caractère, contradictoire en apparence, de la vie religieuse au moyen âge, l'observation mécanique des lois

de l'Église et une piété passionnée qui entoure surtout la Vierge et le Christ souffrant d'un amour mystique : entre autres effets, l'une produit cette curieuse institution de la pénitence tarifée, dont il fallait dire un mot; l'autre se peint dans les œuvres d'art, que M. von Sch. néglige trop comme tant d'historiens, dans les révélations des extatiques, dans les traités des Victorins et de leurs émules); 13° La dissolution de l'Église romaine et la naissance de l'époque moderne; 14° La fin de l'unité ecclésiastique et la formation d'églises confessionnelles par la Réforme et la Contre-Réforme; 15° La victoire du subjectivisme protestant, piétisme et philosophie; 16° La régénération religieuse et ecclésiastique et la lutte des antinomies à l'époque moderne. Ces conférences sont rédigées dans un style très clair. Quoique assez légères de substance, elles peuvent mettre un esprit cultivé au courant des principaux résultats de l'histoire ecclésiastique. M. von Schubert les connaît mieux que personne, puisqu'il a refondu une bonne partie du manuel de W. Moeller. Sur cette refonte, un prospectus de la librairie cite, sous le nom de M. Loisy, une note parue dans la *Revue*, 1903, n° 9. Cette note n'est pas de M. Loisy, mais la confusion ne peut qu'honorer le soussigné. — Paul Lejay.

— M. Alfred Kirchhoff, *De Apulei clausularum compositione et arte quaestiones criticae* (Commentatio ex supplemento XXVIII Annalium philologorum seorsum expressa; Lipsiae, in aedibus B. G. Teubneri, MCMII; 56 pp. in-8°; prix : 2 Mk. 40) étudie principalement l'hiatus, le traitement des finales en *-m*, les formes atones du verbe *esse* (*st*, *s*) : points qui n'avaient pas encore fait l'objet d'une discussion aussi minutieuse et aussi spéciale. Incidemment, il aborde la question des commencements de phrases. De multiples comparaisons avec l'usage d'autres auteurs, notamment des poètes, donnent à ce travail une portée plus étendue que les œuvres d'Apulée. Ces recherches sont faites avec exactitude et conscience. Mais on pourrait faire des réserves sur plus d'un point. Je ne vois pas pourquoi, *a priori*, Cicéron n'aurait pas écrit des lettres métriques, si sa correspondance renferme bien autre chose que des lettres familières, rapports, lettres de cérémonie, dissertations politiques (p. 5). En faisant la statistique des *initia*, M. K. trouve une grande proportion de monosyllabes; mais il néglige de nous dire s'il compte ainsi les mots proclitiques tels que les prépositions. Cette confusion est de nature à fausser tous les chiffres (p. 37). Je ne vois pas pourquoi, relevant les fins de vers monosyllabiques, il écrit *causast* dans Tibulle et *ulla est* dans les *Satires* d'Horace (pp. 29-30). Enfin M. Kirchhoff ne paraît pas tout à fait au courant, car il ignore les études de M. Paul Thomas sur Apulée; il sera difficile de faire un travail solide tant qu'on en sera réduit à l'édition Goldbacher pour les œuvres philosophiques. — P. L.

— M. Ch. Upson Clark a présenté comme thèse de doctorat à Yale University : *The text tradition of Ammianus Marcellinus*, with five manuscript fac similes; published by the author, New Haven, Conn., 1904; 67 pp. et 4 pl. Son but était de déterminer les rapports des manuscrits et des anciennes éditions. La source de notre texte est un manuscrit perdu copié en écriture insulaire. De ce manuscrit, sont dérivés les deux plus anciens manuscrits perdus, le manuscrit de Hersfeld, dont il ne subsiste que 6 feuillets, et le manuscrit de Fulda (*Vaticanus* 1873). Aucun manuscrit ne dérive du manuscrit de Hersfeld; mais Gelenius l'a employé et le cite souvent. Tous les autres manuscrits existants dérivent directement ou indirectement du manuscrit de Fulda. On notera cette conclusion. Elle est fondée sur une comparaison détaillée des fragments de Marbourg avec

tous les manuscrits. M. C. a publié dans sa dissertation l'apparat de cette partie du texte. Le manuscrit de Hersfeld n'avait pas été communiqué aux humanistes italiens et c'est ce qui explique qu'il est resté sans influence sur les copies de la Renaissance; il a été seulement utilisé dans la période de l'imprimerie. La plus ancienne édition, un incunable de 1474, a été faite d'après le plus corrompu de tous les manuscrits connus : résultat qui n'a rien de surprenant; c'est l'habitude des éditions incunables. Le premier texte convenable a été préparé par Mariangelo Accorsi (Accursius; 1533), d'après une copie du manuscrit de Fulda modifiée d'après des corrections d'humaniste. La même année, Ghelen (Gelenius) publiait à Bâle son texte d'après les mêmes sources et d'après le manuscrit de Hersfeld. En conséquence, une édition d'Ammien Marcellin doit être basée sur le manuscrit de Fulda et les fragments de Hersfeld, accessoirement sur les citations que Ghelen fait du manuscrit perdu. Ce sont ces principes que M. Clark doit appliquer dans une édition préparée pour la librairie Weidmann. Sa dissertation fait très bien augurer de cette édition. Une légère erreur. Le ms. du Vatican 3341 ne porte pas comme inscription : *Jul. Urs.*, mais *Ful. Urs.* C'est un manuscrit qui a appartenu à Fulvio Orsini, et avant lui à Antonio Panormita; voy. P. de Nolhac, *La bibliothèque de Fulvio Orsini*, p. 220. En regardant le fac similé de la signature d'Orsini, *ib.*, pl. VIII, on comprend la méprise de M. Clark. Il y aurait un intérêt de curiosité au moins à examiner les notes manuscrites de l'incunable qui a appartenu à l'évêque d'Aleria et qui a passé dans la même bibliothèque (maintenant Vatican, Incunable 108; voy. *ibid.*, p. 230). — P. L.

— M. Armand Carlot a essayé, dans une *Étude sur le domesticus franc* (Liège, Bibliothèque de la faculté de philosophie et lettres de l'université, fasc. XIII; 1903; 115 pp. in-8°) de préciser les fonctions de ce personnage. C'est un dignitaire laïc, de rang égal au comte, chargé de l'administration des domaines privés des rois mérovingiens. Il a sous sa juridiction plusieurs *uillae*, parfois tout le domaine royal. M. Carlot a indiqué sa place à la cour et dans la hiérarchie. Un appendice contient 65 pièces justificatives, c'est-à-dire les textes où il est question du *domesticus*. Une liste des *domestici* connus termine la brochure. — M. D.

— Nous avons reçu tout un cahier de musique sous le titre inattendu de : *Rapport sur une mission scientifique en Turquie*, par Hubert Pernot (Extrait des Nouvelles annales des missions, t. XI, pp. 117-241); Paris, imprimerie nationale, 1903; 129 pp. in-8°. C'est un recueil d'airs de danses et de chansons recueillis à Chio. Depuis Bourgault-Ducoudray, aucun travail de ce genre n'avait été publié en France. Il a l'avantage d'être strictement limité au point de vue géographique. De plus, intervient un instrument nouveau qui contrôle les impressions de l'oreille et les fixe, le phonographe, dont M. P. indique le maniement; car il y faut un certain apprentissage et l'on doit aussi choisir judicieusement l'instrument. Les airs recueillis à Chio ont pu ainsi être notés à Paris par un élève du Conservatoire, M. P. Le Flem. Le recueil comprend deux parties : Airs de danse (violon, danses chantées), Chansons (chansons de baptême, berceuses, chansons de mariage, mirologues ou chansons funèbres, chansons de la meule à main, chansons de tissage, chansons du nouvel an, chansons de sarclage, chansons de mai, chansons de moisson, chanson des lentisques, sérénades, chansons diverses). Les villages ou bourgs d'où proviennent ces airs sont exactement indiqués. Il est superflu de signaler l'intérêt que ce recueil aura pour les folkloristes en quête de documents exacts, pour les linguistes et les métriciens, et aussi pour les musiciens qui cherchent un renouvellement de leurs formules dans les airs nationaux. Le volume a été exé-

cuté par l'Imprimerie nationale. La typographie est bonne, mais le papier est une honte. — L.

— M. Hubert Pernot commence la publication des travaux laissés inédits par le regretté Émile Legrand : *Trois chansons populaires grecques, Chartzianis et Arété, Les fils d'Andronic, La vengeance du mari;* nouvelle édition revue et corrigée (Paris, E. Guilmoto [1904], 33 pp. in-8°). Ce fascicule était prêt pour l'impression, quand Legrand a été enlevé. Non seulement l'auteur y a fait les corrections nécessaires à une seconde édition, mais il a traduit à nouveau *Chartzianis et Arété,* au lieu de réimprimer la traduction très imparfaite de Fauriel. Il a aussi complété le texte de la seconde chanson, *Les fils d'Andronic,* ayant retrouvé dans les papiers de Villoison les vers 65 à 83 qui n'ont jamais été publiés. La troisième raconte l'histoire de Mazeppa sous une forme anonyme et avec une finale édifiante (supplice des amants dans l'enfer). — L.

— M. P. Coquelle a étudié et classé *Les clochers romans du Vexin français* (Magny, Chaumont en Vexin, Pontoise, Meulan) *et du Pincerais* (Mantes et Poissy); Paris, Picard, 1903; 23 pp., 53 dessins. Le principe de classement est la date et la nature de la pyramide. Les dessins, suffisants pour le but de M. Coquelle, ne peuvent remplacer des photographies pour l'étude des détails. — S.

— M. P. Pélicier, vient de mettre au jour le tome IV de son utile collection des *Lettres de Charles VIII* qu'il a entrepris de publier pour la Société de l'histoire de France. Il comprend les missives royales de janvier 1494 à décembre 1495 (Paris, Renouard, 1903, 365 p. in-8°; prix : 9 fr.), au nombre de 219, plus une vingtaine de pièces justificatives qui se rapportent à la même époque et dont la plupart sont des lettres du duc de Ferrare en réponse à celles du jeune roi. La plupart des lettres de la chancellerie de Charles VIII se rapportent aux préparatifs ou aux phases successives de son expédition d'Italie, qui le mène par tout son royaume, à Turin, Florence, Rome et Naples, pour l'y faire revenir après la journée de Fornoue. Il y a encore des lettres relatives aux finances, adressées aux gens du roi ou aux habitants de ses bonnes villes; mais l'immense majorité des pièces est destinée aux souverains ou aux autorités intéressées dans les affaires de la Péninsule, le pape Alexandre VI, Ludovic Sforza, la République de Venise, les cantons suisses, le duc de Ferrare, la seigneurie de Sienne, etc. Parmi elles, les pièces les plus intéressantes sont les lettres du roi au duc de Bourbon, qui relatent les faits de guerre et les négociations diplomatiques de cette campagne, toutefois la plupart d'entre elles ont été publiées déjà jadis dans le volume de M. de la Pilorgerie, *Campagne et bulletins de la grande armée d'Italie;* des notes copieuses éclaircissent dans la mesure du possible les données parfois incertaines sur tels événements ou tels personnages secondaires, connus des contemporains et retombés pour nous dans un complet oubli. — R.

— Il y a cinq ans, M. Paul Frédéricq publiait au tome LIX des *Mémoires de l'Académie royale de Belgique* un curieux mémoire sur les *Comptes des indulgences en 1488 et en 1517-1519 dans le diocèse d'Utrecht* (voy. *Revue critique* du 21 mai 1900). Il vient d'insérer au tome LXIII du même recueil une seconde série de documents analogues (*Les comptes des indulgences dans les Pays-Bas*, 2° série, Bruxelles, Hayez, 1903, 42 p. in-8°) qui se rapportent à une émission de lettres d'indulgence faite en 1443, au profit de la cathédrale de Saint-Lambert, à Liège, en vertu d'une bulle du pape Eugène IV. Cet édifice religieux étant dans un état de délabrement lamentable, le Saint-Père fixait un terme (jusqu'en avril 1446) pendant lequel tous les fidèles des deux sexes pourront gagner une indulgence plénière de

tous leurs péchés, après une bonne confession à un prêtre de leur choix, s'ils travaillent aux réparations urgentes de ladite cathédrale, les riches pendant trente jours, les autres pendant quinze ou s'ils paient l'équivalent du salaire des ouvriers à employer dans les mêmes journées; ils devront, en outre, jeûner le vendredi pendant une année entière. C'est le dossier relatif à cette opération à la fois religieuse et financière qu'une heureuse chance a fait découvrir aux archives de l'État de Liège où il échoua finalement après avoir figuré d'abord dans les archives de la Cathédrale et, plus tard, dans celles du bureau de bienfaisance de la ville, et y avoir subi des mutilations assez considérables. Ce qui en reste, comptes proprement dits, correspondances, instructions aux moines collecteurs, relevés des versements partiels, etc., a paru à bon droit suffisamment intéressant au savant professeur de Gand pour être déchiffré dans tous ses détails et livré aux érudits. Le caractère éminemment financier de toute l'affaire ressort avec évidence de notre dossier; les lettres d'indulgence ne seront délivrées que contre argent comptant ; les frères encaisseurs se surveilleront les uns les autres; les marguilliers qui placeront les indulgences, recevront une commission en rapport avec les sommes encaissées ; les deux dominicains, quêteurs en chef, recevaient même, en dehors des frais de voyage, le quart du bénéfice net « *pro laboribus et penis eorum* », tandis que les trois autres quarts revenaient au chapitre et à la fabrique de Saint-Lambert. La liste des souscripteurs, conservée fragmentairement au moins, est curieuse à étudier; il y a des nobles, il y a des bourgeois, mais il y a aussi pas mal de pauvres femmes qui sacrifient leurs journées de travail pour entrer en Paradis, comme cette « beghuta pauperrima » du béguinage de Saint-Christophe, Agnès, qui meurt avant d'avoir pu acquitter les 19 sous et 6 deniers qu'elle restait à devoir à la caisse. Signalons encore une lettre en flamand, que le Frère Guillaume d'Erkelentz adresse à Goswin van Stralen, maître de la fabrique de Saint-Lambert, pour lui faire la commande d'une lettre d'indulgences en faveur de sa « *geystelike vriendynne* (*der gueder joufrouwen name es geheyten suster Beater Wylremans*) », et lui faire tenir, comme à compte, la somme d'un florin. Il s'y informe également auprès de son cher et bien aimé seigneur (*lieve gemynde here*) du mariage récent de sa nièce et voudrait bien savoir si l'heureux époux est flamand ou wallon (*oft eyn duytsche man sy, of eyn welsche man sy*). Les correspondances particulières entre bourgeois, venues jusqu'à nous, sont trop rares, pour la première moitié du xvᵉ siècle, pour qu'on n'en mentionne pas avec plaisir un nouveau spécimen. Remercions surtout M. Frédéricq d'avoir enrichi de ces sources authentiques et suggestives un des chapitres les plus curieux de l'histoire ecclésiastique du moyen âge. — R.

— Tous les lecteurs de notre littérature classique se souviennent, grâce à Mᵐᵉ de Sévigné, du lieutenant-général, M. de Saint-Hilaire qui, ayant le bras emporté par le boulet, dont Turenne fut mortellement blessé à Sassbach, le 27 juillet 1675, disait à son fils : « Ce n'est pas moi qu'il faut pleurer, c'est la mort de ce grand homme! » Ce sont les mémoires de ce fils, Armand de Mormés de Saint-Hilaire, officier supérieur d'artillerie, comme son père, que M. Léon Lecestre met au jour pour la Société de l'histoire de France. (*Mémoires de Saint-Hilaire*, publiés par L. Lecestre. T. I (1661-1678), Paris, Renouard, 1903, 366 p. in-8°; prix : 9 francs). Ils s'étendent sur tout le règne personnel de Louis XIV; écrits en partie après la paix de Ryswik, en partie après la mort même du monarque, ils forment une espèce d'histoire militaire du Grand-Roi et semblent écrits avec un désir consciencieux de relater les faits tels que l'auteur a pu les connaître. Les Mémoires de Saint-

Hilaire ne sont pas d'ailleurs inédits, car on en a publié une édition en quatre volumes in-12°, en 1766. Seulement l'éditeur y supprima des passages assez nombreux et crut devoir faire la toilette du style qui lui semblait vieillot. Deux manuscrits, dont l'un appartient à la bibliothèque d'Aix et l'autre à M. le marquis de Nicolaï, ont permis à M. Lecestre de rétablir le texte original. Nous lui conseillerions de rectifier dans celui-ci les « fautes d'écriture » (en écrivant correctement *Rheinfelden, Gengenbach, Guémar*, etc., pour le *Rheinfels*, le *Gegenbach*, le *Guémur* de son auteur). Nous le prierons surtout de ne pas défigurer son travail, très utile, par des notes, comme celle de la p. 291, où il nous raconte que le château de Lichtenberg « est bâti sur un rocher escarpé qui domine le Rhin », alors qu'il est dans le cercle de Saverne, dans les Vosges, à quarante kilomètres environ du fleuve, à vol d'oiseau. — R.

— La première moitié du second volume de l'Inventaire des Archives grand-ducales de Carlsruhe vient de paraître (*Inventare des Grossherzoglich Badischen General-Landes-Archiv's*, Karlsruhe, Müller, 1904, 194 p. in-8°). Nous avons signalé le premier volume dans la *Revue* du 5 août 1901 ; le présent fascicule, édité par MM. les archivistes Roller et Frankhauser, sous la surveillance de M. de Weech, directeur général des Archives, est consacré aux papiers personnels (*Personalia*) des membres de la famille régnante, les anciens margraves de Bade (xiiie au xve siècle), les Hochberg (xive au xvie siècle), les margraves de Bade-Bade (xvie au xviiie siècle); le fascicule suivant s'occupera des margraves de la branche de Bade-Dourlach. Il y aura lieu de revenir sur ce recueil quand la préface et les registres du volume auront paru; mais on peut dès maintenant attirer l'attention des travailleurs sur une série de pièces intéressantes et de dossiers signalés dans la moitié qui vient d'être publiée et qui se rapportent, soit aux affaires générales de l'Empire, soit encore à des relations de la maison de Bade avec la couronne et la cour de France durant la seconde moitié du xvie et le xviie et xviiie siècles. — R.

— Dans son livre *Les protestants à Nîmes au temps de l'Édit de Nantes* (Paris, Fischbacher, 1903, 237 p. in-18), M. Jacques Boulenger nous offre une intéressante étude sur l'organisation politique, religieuse et sociale d'un groupe important de population huguenote, à la fin du xvie siècle, d'après des sources en bonne partie inédites. Ce travail a valu à l'auteur le diplôme de l'École pratique des Hautes-Études et il méritait cette distinction pour le soin avec lequel il a traité son sujet et pour l'esprit impartial qui l'a guidé dans ses appréciations. Naturellement M. B. s'est rencontré sur bien des points avec ses prédécesseurs, M. Léonce Anquez et M. Paul de Félice, dont on connaît les récents et nombreux volumes, *Les protestants d'autrefois*. En circonscrivant très nettement, au point de vue chronologique, comme au point de vue géographique, la matière de ses études, il a pu la fouiller davantage sur certains points spéciaux, grâce surtout aux registres du Consistoire de Nîmes et à d'autres documents trouvés et consultés dans cette ville et aux grands dépôts parisiens. L'auteur n'a donc pas tant examiné l'action politique proprement dite des protestants nîmois, que leur existence intime, en dehors et — si je puis dire — au-dessous des grands mouvements du parti huguenot. Il nous les montre guidés dans leurs opinions, surveillés dans leurs mœurs par les autorités locales ecclésiastiques ; il nous expose par le menu les ressources matérielles et l'influence sociale des consistoires, et, dans des chapitres assez neufs dans leur ensemble, les rapports des hérétiques avec les groupes religieux opposés. On trouvera là, même après l'étude si consciencieuse de M. de Félice,

une série de renseignements utiles et nouveaux sur le corps pastoral, sur son recrutement et ses études, sur les élections des représentants laïques des Églises de la Réforme, etc., sur l'influence, indirecte mais considérable, exercée en ce temps-là, par ces corps ecclésiastiques sur le gouvernement municipal de la cité. On comprend, en étudiant ce chapitre que, dans le Bas-Languedoc tout au moins, les huguenots aient accueilli assez froidement l'Édit de Nantes qui ne pouvait, même s'il avait été loyalement tenu et interprété, leur donner tout ce qu'ils possédaient déjà par droit de conquête et privilège du nombre. Mais dans plusieurs de ses appendices, M. Boulenger nous montre que Henri IV, loin d'agir de la sorte, non seulement n'a point réalisé les promesses d'appui pécuniaire faites à ses anciens coreligionnaires, mais a encore introduit des modifications « perfides » dans le texte de l'Édit de 1598, après l'avoir signé. Une bonne *bibliographie* se trouve vers la fin du volume (p. 217-221) que terminent quelques pièces justificatives, relatives en partie à des affaires de mœurs, examinées en Consistoire. — R.

— La Direction des Archives Nationales vient de publier un inventaire qui était attendu avec impatience par tous les chercheurs, et qui, en effet, a de quoi piquer la curiosité, non seulement des érudits, mais des artistes, des lettrés, de tous ceux que le XVIIIe siècle intéresse. C'est l'inventaire des *Archives de la Maison du Roi* sous l'ancien régime, c'est-à-dire Louis XIV et surtout Louis XV et Louis XVI. C'est le répertoire sommaire de tous les registres, cartons, dossiers de pièces originales concernant : les Châteaux et les Bâtiments royaux (Blois, Compiègne, Fontainebleau, Marly, Saint-Cloud, Versailles et les Trianons, Paris avec le Louvre et les Tuileries....) les Académies et les Beaux-Arts, les Musées, les Manufactures, l'Opéra, la Comédie française et la Comédie italienne, les Menus plaisirs, le Garde Meuble et les Diamants de la Couronne, la Maison du Roi et celles de la Reine et des Enfants de France, le Domaine de la Couronne, etc., etc. Le classement de ces documents si précieux à tant d'égards, et la rédaction de leur inventaire, avaient été confiés à M. Henri de CURZON, qui a fait précéder son très méritoire travail d'une introduction sur l'histoire de ce fonds d'archives, et l'a terminé par une table alphabétique générale (1 vol. in-4° de X p., 218 colonnes, impr. P. Gounouilhou, à Bordeaux; quelques exemplaires en vente à la librairie A. Picard, à Paris). — C.

— Sur le théâtre alsacien, ses origines dans l'ancienne littérature, ses débuts, son organisation, ses principaux poètes et interprètes et leurs œuvres les plus remarquables M. Henri SCHOEN nous renseigne d'une manière un peu brève et superficielle : *le Théâtre alsacien* (Strasbourg, Noiriel, 1903, in-16, pp. 329, XXX. Fr. 3,50). Le photographe est au moins de moitié dans son livre et la disposition typographique a réduit encore la part de l'historien et du critique. Dans ce peu les appréciations banales et les louanges hyperboliques tiennent en outre trop de place. Tel qu'on l'entrevoit à travers l'analyse de M. Sch. ce théâtre donne l'impression plutôt d'un théâtre de société que d'un théâtre vraiment populaire ; c'est la tentative plus suivie et mieux coordonnée qu'ailleurs de dilettantes sans prétentions dont la verve réelle a fait parfois d'heureuses trouvailles, comme le *Monsieur le Maire* de Stoskopf; mais la masse des pièces est à ranger dans les productions faciles du vaudeville ou du mélodrame. Dans le livre de M. Sch. trop dépourvu de critique et écrit d'un style lâché non exempt de germanismes, il faudra surtout chercher un répertoire commode de noms, de faits et de dates; il se termine d'ailleurs par une bonne bibliographie du théâtre alsacien. — L. R.

— Je me borne à signaler le livre de M. André Godard, *Les Routes d'Arles* (Paris, Perrin, 1904, in-16, 311 p. Fr. 3,50) dont la manière relève assez peu de la *Revue*. D'un voyage en Provence, ou plutôt dans la vallée inférieure du Rhône, l'auteur, en sa qualité de « barbare celtique » a gardé une vision émerveillée qu'il a notée dans de courts chapitres écrits d'une langue recherchée et rare. Paysages, aperçus ethnographiques, mœurs locales, traditions et légendes, tentative littéraire du félibrige, et par dessus tout — l'Arélat lui est tout ensemble l'Hellas et la Judée — souvenirs de culture et d'art helléniques mêlés aux splendeurs de l'art chrétien et à la pieuse évocation des premiers apôtres de la Provence : tout cela, se succédant sans grand lien, a fourni la matière d'un livre agréable qu'on peut recommander aux touristes épris d'art religieux, peu soucieux de *scientisme*, pour parler la langue de M. G., mais pourvus d'une foi robuste (Çà et là quelques erreurs de faits et de dates et des bribes de provençal mal transcrites). — L. R.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 3 juin 1904.

M. Perrot fait un compte rendu sommaire des réunions de l'Association internationale des Académies qui viennent de se tenir à Londres.

M. Cagnat communique une note de M. Gauckler relative à une inscription trouvée au 33e mille de la voie romaine de Carthage à Théveste, dans un domaine où subsistent des ruines antiques que, grâce aux indications concordantes de la table de Peutinger et de l'Itinéraire d'Antonin, on pouvait avec une très grande probabilité identifier avec l'ancienne station de *Sicilibba* (Henchir-Alouin). Cette inscription confirme définitivement cette identification ; elle est ainsi conçue : Q (*uinto*) *Comio Armigero Crescenti c*(*larissimo*) *v*(*iro*). *Aedili curuli, ab actis Senatus, quaestori, seviro turmae secundae arn? eq*(*uitum*), [*decem*] *v*(*i*)*ro stilitibus iudicandis, patrono incomparabili municipes Sicilibbensium*. Cette inscription montre, en outre, qu'à la fin du IIIe siècle Sicilibba était devenue un municipe.

M. Pottier annonce qu'il a reçu du R. P. Ronzevalle des renseignements sur le sceau syrien dont la presse a parlé et où on voulait lire le nom d'un contemporain du roi Salomon, Jéroboam. Après examen, le R. P. Ronzevalle conclut que le style du sujet gravé (un lion rugissant) se rapporte plutôt à l'époque perse ; 2° que l'inscription se lit ainsi : « de Sama, serviteur de Yarob'am ». L'attribution à Jéroboam, roi d'Israël, paraît donc chimérique.

M. Homolle donne lecture d'un rapport de M. Lefebvre, membre de l'Ecole française d'Athènes, sur les fouilles dirigées par M. Bany et par lui sur l'emplacement du village de Tchneh (Egypte). On a découvert dans la ville antique un temple, à moitié creusé dans la montagne, et précédé d'une salle hypostyle. Les inscriptions recueillies prouvent que la ville portait dans l'antiquité le nom d'Achoris, que les dieux adorés dans le temple étaient Ammon, les Dioscures, Hermès et Héra. Dans les tombeaux, on a trouvé des dédicaces en grec, des papyrus grecs et surtout coptes, des scarabées, des sceaux et des masques en plâtre en excellent état de conservation.

M. Raymond Weill communique une note sur un nouveau bas-relief de Snofrou, découvert par L. Borchardt au Ouady Magharah, et qui appartient au type des monuments *thinites* des trois premières dynasties égyptiennes.

M. de Mély commente, à propos des découvertes de M. Evans à Cnossos (Crète), une hymne empruntée au *livre des Cyranides*, où il est parlé des mystères de la hache et du couteau.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 25 — 20 juin — 1904

Dr. Hugo Bretzl. **Botanische Forschungen des Alexanderzuges.** Mit zahlreichen Abbildungen und Kartenskizzen. Leipzig, 1903, in-8, xii-412 pages.

M. Hugo Bretzl a été bien inspiré en prenant pour sujet d'étude les découvertes botaniques faites par les savants attachés à l'expédition d'Alexandre ; bien qu'elles ne fussent pas inconnues, Théophraste les a résumées dans son Histoire des Plantes, elles présentaient bien des points obscurs, et il était bon de soumettre à un examen attentif et vraiment scientifique les renseignements fournis par le naturaliste grec. C'est ce qu'a fait M. H. B. avec un soin, une richesse d'informations, qui donnent une haute valeur à son livre. Théophraste avait décrit en quelques pages les espèces nouvelles observées par les compagnons d'Alexandre ; M. H. B. leur a consacré un gros volume, et encore il n'a point parlé de toutes celles que le disciple d'Aristote s'est attaché à faire connaître ; il a laissé de côté les plantes de la Syrie et de l'Égypte, ou n'y a fait que de rapides allusions et il s'est borné à étudier celles de l'Asie — Iran, Inde, mer Erythrée et golfes Persique et Arabique. Il a divisé son sujet en huit paragraphes ou chapitres d'importance et de longueur très inégales [1] ; il y passe successivement en revue les palétuviers et leur répartition sur les côtes de l'ancien monde (p. 23-114), la végétation de l'île de Tylos (115-157), le banyan ou figuier d'Inde (138-190), les plantes du bassin de l'Indus (191-206), les « jardins de la Médie » (207-217), « l'Europe et l'Asie, problème de l'ancienne géographie des plantes » (213-236), la Flore méditerranéenne du moyen Himalaya (237-248), enfin les plantes des déserts du Béloutchistan (249-303).

Le premier chapitre offrait des difficultés toutes particulières ; il

1. Un paragraphe préliminaire traite des sources et de la langue scientifique de la botanique grecque et des différentes formes de feuilles.

s'agissait de plantes sans analogues avec celles du bassin de la Méditerrannée, que les Grecs n'avaient vues qu'en passant, et dont ils n'avaient pu dès lors donner que des descriptions approximatives ; en comparant ces descriptions telles qu'on les trouve dans Théophraste avec celles des écrivains arabes, en relevant soigneusement sur les cartes modernes la répartition des divers palétuviers sur les côtes, M. B. est parvenu à déterminer les trois espèces dont il est fait mention dans l'Histoire des plantes : la *Rhizophora mucronata*, l'*Avicennia officinalis* et l'*Aegiceras majus*. Toute cette étude est un modèle de discussion et d'analyse. Le chapitre second consacré à l'île de Tylos, à ses plantations de cotonniers, aux arbres divers qu'on y trouve ou qu'on y cultivait, est d'un grand intérêt ; on ne peut que louer aussi dans le chapitre suivant, où il est question du figuier de l'Inde, cet arbre dont l'immensité frappa si vivement les compagnons d'Alexandre; ce qui est dit de son mode de propagation, du rôle de ses racines adventices est plein d'aperçus justes.

Théophraste, par une confusion singulière, a décrit deux fois et avec des caractères différents le bananier ; M. H. B. a très bien reconnu cette erreur, dans laquelle d'ailleurs Pline n'était pas tombé, mais il ne s'est pas borné à la relever, il s'est complu à rappeler tous les caractères de cette plante si utile, dans laquelle il voit avec le riz et le bambou, dont parle Théophraste, avec le nélaumbo, qu'il a omis de mentionner, un des représentants principaux de la flore des tropiques. Puis après quelques lignes sur l'ébène, insuffisantes pour éclaircir ce qu'il y a d'obscur dans ce que dit de ce bois précieux l'Histoire des Plantes, M. H. B. quitte l'Inde et sa flore pour aborder celle de l'Iran. Il commence par les « jardins de la Médie », titre bien pompeux, puisqu'il s'agit simplement du cédratier si bien décrit par Théophraste. Il a cru devoir compléter le naturaliste grec à l'aide du jardinier français Risso; on eût préféré qu'il eût examiné la question de l'origine du cédratier et de son acclimation dans la Perse ; s'il l'eût fait, peut-être eût-il hésité à attribuer à sa culture, au IVe siècle avant notre ère, une extension qu'elle n'avait certainement pas encore. Il y a dans les deux chapitres suivants des observations justes, si elles ne sont pas toutes nouvelles, sur la végétation du moyen Himalaya [1], je préférerais de l'Himalaya occidental; après quoi nous arrivons à celle des déserts du Béloutchistan. Trois plantes de cette région ont surtout retenu M. H. B. le *Nerium odorum*, l'*Euphorbia antiquorum* et le *Balsamodendron mukul*, dont Théophraste ne donne que des descriptions incomplètes et obscures, aussi n'avait-on pu identifier qu'au hasard ; M. H. B. a mis la certitude là où était le doute. Je demanderai toutefois si l'espèce de l'*Historia plantarum*, dans laquelle il

1. Il s'agit des conifères qu'on ne trouve pas sur le plateau de l'Iran proprement dit, et qui abondent dans l'Himalaya occidental, avec le buis, le lierre et quelques autres plantes méditerranéennes.

voit le *Balsamadondron mukul*, est uniquement cette plante, et si la description du naturaliste grec ne s'applique pas aussi bien à l'*Alhagi maurorum*, qui produit la manne, qu'au B. *mukul* ou *guggulu*, qui exsude le bdellium.

Autre remarque. Au commencement du dernier chapitre, M. H. B. dit qu'il y a dans le désert de Carmanie et la Perse méridionale deux plantes vénéneuses célèbres, l'*Oshar* — *Calotropis procera* — et le *Kherzehreh* — *Nerium odorum*, — et cependant il ne compte, plus loin, que la seconde parmi les végétaux caractéristiques de cette région, et après avoir, d'après Néarque et E. Meyer, cité p. 233, le premier en passant, il le laisse de côté et lui subsitue parmi les plantes mortelles de cette région le *Scorodosma foetidum* — l'asa fœtida —; ce serait là le végétal aux feuilles de laurier dont parlerait Théophraste comme si redoutable; il est vrai que le Scorodosma a des feuilles composées, et que l'asa fœtida est recherchée en Orient par les hommes et les animaux; M. H. B. n'a pas été arrêté par ces objections et séduit par sa prétendue découverte, il l'a maintenue contre toute évidence. On trouve dans son livre d'ailleurs excellent un autre exemple d'une illusion semblable. Théophraste dit que dans l'île de Tylos croît un arbre aux feuilles semblables à celles du rosier, mais qui se replient le soir pour s'ouvrir le lendemain, quand le jour reparaît. Il est trop évident qu'on ne peut rien conclure de cette description. M. H. B. a supposé qu'il s'agissait du tamarin, et bien qu'il n'ait pu découvrir aucune preuve que cet arbre ait jamais été cultivé dans l'île de Tylos, il n'en persiste pas moins à dire que c'est de lui que le naturaliste grec a voulu parler.

M. H. B. a pris pour point de départ de ses recherches les descriptions que Théophraste a données des plantes de l'Inde et de l'Iran dans le chapitre quatrième et une partie du septième du livre IV de l'*Historia plantarum;* mais à l'occasion et pour les éclaircir, il les rapproche d'autres passages de cet ouvrage, dont il semble avoir fait une étude approfondie [1]. Il n'a point oublié non plus, et cela avec grand raison, de rapprocher ces descriptions de celles qu'ont données les historiens d'Alexandre, ainsi que Pline; il ne s'en est pas même tenu pour ce dernier à de simples rapprochements; il a, chaque fois, établi entre le texte imité de Pline et le texte original de Théophraste une comparaison instructive qui nous fait assister aux procédés de composition de l'écrivain latin et nous montre avec quelle liberté singulière et quel amour de l'amplification il traitait ses sources. On voit par là que M. H. Bretzl n'est pas moins philologue ou critique que savant botaniste; les 55 pages de notes en petit caractère, qui terminent son volume, montrent aussi quelle est l'étendue de son érudition et sa connaissance approfondie de la littérature classique et moderne. Aussi si l'on

1. Le choix de tableaux botaniques qui en est tiré p. 302-315 est une preuve manifeste de cette étude.

trouve dans son livre un enthousiasme de jeunesse peut-être exagéré, il se recommande à la fois par une étude approfondie des sources, les recherches les plus étendues et un esprit vraiment scientifique [1]; on comprend que l'Académie des Sciences de Gœttingue ait voulu contribuer à sa publication.

J. C.

Ch. Renel. **Cultes militaires de Rome. Les Enseignes.** Lyon et Paris, 1903 chez Fontemoing.

Comme le fait pressentir le titre, le livre de M. Renel n'est pas un travail d'archéologie ni d'histoire militaires; il n'étudie pas proprement la nature des enseignes de l'armée, leur rôle tactique, leur transformation; de tout cela, il n'est question qu'en passant et pour compléter le tableau. L'auteur s'est placé surtout sur le domaine de l'histoire des religions; il s'est attaché particulièrement à rechercher l'origine des enseignes, leur essence, la cause du culte dont on les entourait : c'est ce qui fait l'originalité de l'œuvre et son intérêt. Elle a nécessité beaucoup de recherches dans les auteurs anciens et modernes, elle est pleine de détails instructifs. Les conclusions en sont-elles vraies? C'est ce que je n'affirmerais pas, n'étant point aussi persuadé que M. R. que « les sauvages modernes nous renseignent utilement sur l'état d'esprit des hommes d'autrefois » et croyant même contraire à toute méthode scrupuleusement scientifique de mettre sur le même plan les Hurons, les Iroquois, les Égyptiens, les Grecs, les Romains et bien d'autres encore; de déclarer, en somme, que les mêmes apparences répondent à des causes identiques; mais c'est la mode en ce moment. Il n'en est pas moins utile de noter quelques-uns des résultats auxquels M. R. est arrivé. On sait que d'après Pline l'Ancien (X, 5) les enseignes à représentations animales de l'époque républicaine primitive étaient le loup, le cheval, le sanglier, le minotaure et l'aigle. Pour l'auteur, ces animaux sont à l'origine des animaux totémiques, « des dieux concrets adorés comme tels par les soldats ou des talismans qui assuraient aux hommes de la tribu la protection des esprits ». Chacun répondait à un clan particulier et représente un contingent spécial dans l'agrégation des différents éléments qui ont formé l'armée romaine. Le loup était l'emblème totémique du clan auquel appartenaient les fondateurs de Rome; le culte du sanglier était commun à Albe et à Lavinium; l'aigle doit peut-être être rapporté aux Sabins ou aux Etrusques; le cheval caractérise les clans albains; enfin, le Minotaure indique des

1. Il faut ajouter que quatre index de 40 pages en facilitent l'usage et achèvent de témoigner du soin avec lequel cet ouvrage a été fait.

clans campaniens et a dû entrer dans les légions en même temps que les nombreux contingents Campaniens introduits à la fin du IVe et au commencement du IIIe siècles. Voilà une théorie attrayante et qui paraît acceptable en soi; on souhaiterait seulement que les différents paragraphes où l'auteur l'a développée fussent moins confus, moins remplis de démonstrations de valeur inégale, qui s'enchevêtrent les unes dans les autres et qui, au lieu de convaincre le lecteur, le laissent quelque peu étonné.

Mais les Romains avaient aussi, à l'époque antique, d'autres enseignes : chaque manipule primitif portait au bout d'une perche, disent les auteurs, une poignée de foin. M. R. explique ainsi cette coutume. « Au début des civilisations les plantes sont l'objet, comme les animaux, d'un culte; il en était ainsi à Rome (arbres sacrés, figuier ruminal); la couronne était originairement une branche recourbée que les dieux seuls avaient le droit de porter; l'herbe même était vénérée; la motte de gazon a son rôle dans certains rites : ainsi, les féciaux pour être aptes à conclure un traité devaient aller chercher les verdures sacrées (*sagmina, herbae purae*) au Capitole, etc. Donc, les bottes portées par les manipules sont des herbes sacrées qui représentent le sol consacré de la patrie; le camp qui les renferme devient une parcelle de ce sol même. » Je veux bien; mais les auteurs ne parlent pas d'herbes sacrées (*sagmina, herbae purae*), ils parlent de foin : *foeno* (Ovide); *stipulae vel herbae alicujus* (Isidore dans un passage), *manipulis foeni varie formatis* (dans un autre); *foeni manipulos* (Servius); χόρτου καὶ ὕλης ἀγκαλίδα (Plutarque). L'auteur va essayer de prouver que ces textes ne contredisent pas sa théorie — et c'est ici où nous touchons au grand danger de sa méthode — il écrira donc : (p. 253 note 1) « Le terme de foenum adopté généralement par les anciens pour désigner les verdures qui surmontent les enseignes primitives *a été choisi de façon malheureuse* [1]. L'idée que les sagmina étaient le plus souvent de l'herbe commune prise seulement dans un lieu sacré a pu amener la confusion. Le gramen sur pied est de l'herbe; coupé, il devient du foin. Ovide, du reste, ne manque pas de nous dire que ce foin était l'objet d'un culte (p. 253) [2]. » Ainsi, quand les textes des auteurs anciens ne concordent pas avec la théorie que nous imaginons — théorie vraisemblable, je le veux bien — nous sommes autorisés à dire qu'ils ont été malheureux dans le choix de

---

1. Dans la conclusion, ces herbes deviennent « les branches des arbres sacrés, qui remplissaient dans les cérémonies religieuses un rôle purificateur ou propitiatoire » (p. 325).

2. Ce n'est pas précisément ce que dit Ovide. Il explique, que transformé en enseigne ce foin était vénéré, comme on le fait de son temps des aigles. Il ne s'agit pas du foin en général, mais du foin-enseigne :

> Illa quidem fœno; sed erat reverentia fœno
> Quantum nunc aquilas cernis habere tuas.

leurs expressions ! De la sorte, il n'est rien que l'on puisse se refuser.

Cet à peu près dans l'utilisation des documents est malheureusement un peu dans les habitudes de M. R., qui gâte ainsi ses meilleures idées. Je n'en veux pour autre preuve que ce qu'il dit de la cigogne, emblème légionnaire. D'après les monnaies, cet emblème appartient à la légion IIIe Italica. M. Domaszewski avait cru pouvoir en expliquer la raison. Il avait remarqué que sur une inscription (*C. I. L.*, III, 1980), cette légion est surnommée *Concordia;* d'autre part, il avait relevé dans Juvénal les vers (*Sat.* I, 116) :

Ut colitur Pax atque Fides, Victoria, Virtus
Quaeque salutato crepitat Concordia nido.

Donc, disait-il, la cigogne est le symbole de la Concorde. M. R. met en doute cette opinion et établit que la cigogne semble plutôt l'emblème de la Piété — ce qui est admissible. Puis, il ajoute (p. 227) : « C'est pour les mêmes raisons que les légions décorées du surnom de Pia prirent quelquefois l'insigne de la Cigogne. Ainsi, les monnaies de Gallien donnent ce symbole à trois légions, la IIe, la IIIe et la IVe Italicae, qui s'appellent aussi toutes *Pia Fidelis* ». Suit un renvoi à Cohen (*1re édition* qui, on le sait, est assez défectueuse). Il n'y a à tout ceci qu'une objection; c'est que la IIIe Italica est la seule qui porte ce symbole de la Cigogne sur les monnaies de Gallien. Pour la IIe Italica, on n'a qu'une seule pièce où figure la cigogne; mais, la pièce est perdue et on ne la connaît que par Banduri (Cohen, V, p. 388, n. 477); c'est une raison pour douter de la lecture *II* Italica, à cause même de cette singularité, en présence des pièces si nombreuses de la IIIe au type de la cigogne; et, de fait, ni M. Kolb dans son catalogue des monnaies de Gallien, ni M. Domaszevski dans son relevé des insignes légionnaires ne l'ont admise. Quant à la IVe, qui paraît pour la première fois dans la *Notice des Dignités*, il est difficile qu'elle ait figuré avec ou sans cigogne sur les pièces de Gallien.

Que reste-t-il donc du raisonnement de M. Renel? Que la IIe Italica, surnommée par excellence *Pia*, n'a probablement jamais eu la Cigogne comme emblème, tandis que la IIIe surnommée *Concordia* la porte couramment?

Combien le livre eût gagné en autorité et en valeur si, à tant d'idées ingénieuses, à tant de recherches instructives, l'auteur avait joint une méthode philologique plus sévère et plus respectueuse des documents utilisés !

R. Cagnat.

Sprachgebrauch und Sprachrichtigkeit im Deutschen, von K. G. Andresen, Neunte, neu durchgesehene Auflage. Leipzig, O. R. Reisland, 1903. Un vol. in-8°, 458 p. Prix : 6 mark.

Il a été rendu compte des 2e et 3e éditions de ce livre dans cette *Revue* (29 mai 1882, 13 janv. 1884). Dans l'Introduction, l'auteur cherchait à distinguer (p. 4 et 5) entre « la langue *usitée* « (*Sprachgebrauch*) et « la langue *elle-même* » (*die Sprache selbst*). L'usage n'a pas le droit de créer ou de consacrer des formations inorganiques; cependant il en existe de parfaitement établies (p. ex. prétérit *pries* pour *preiste*, etc.), si bien « qu'*aucun* auteur n'oserait entreprendre *impunément* de les modifier »; mais « en aucun cas on a le droit d'en augmenter le nombre » (p. 3). Bref, M. Andresen constatait qu'il existait dans la langue beaucoup de formations inorganiques, irrégulières, mais il n'admettait pas qu'à partir de la publication de son livre la langue pût en créer de nouvelles, ni adopter définitivement celles pour lesquelles l'usage hésitait encore : dorénavant, tout devait s'y passer régulièrement. Et ces choses étaient dites d'un ton pontifical : « la grammaire est non seulement *la servante* de la langue usitée, mais aussi *sa dominatrice*, qui la cite devant son tribunal, pour blâmer ou louer ses procédés! » (p. 5.)

Ces solennelles niaiseries ont disparu de cette 9e édition [1], publiée par les soins d'un linguiste bien connu, M. A. Hirth. L'Introduction a été complètement remaniée; elle renferme encore des choses contestables ou contradictoires, mais ces erreurs sont plus inoffensives. Dans le corps de l'ouvrage aussi, un certain nombre de fautes ont été corrigées, de sorte qu'il est devenu plus utile à consulter qu'autrefois. De plus, nous le constatons encore une fois, le livre est fort bien écrit : en ceci, M. A. a toujours prêché d'exemple.

Il reste aussi des lacunes importantes; certains points, traités dans des ouvrages bien connus, ne sont même pas mentionnés. Ainsi, par exemple, il n'est rien dit de l'emploi de *stehen*, *liegen*, *sitzen* avec les auxiliaires *haben* ou *sein*, suivant que les auteurs appartiennent à l'Allemagne du Nord ou du Sud; et en général l'auteur n'a pas l'air de se douter que pour un certain nombre de cas, l'usage diffère essentiellement dans ces deux régions, non seulement dans le langage familier, mais aussi chez les meilleurs écrivains.

A la page 289, il est dit que *trotz* s'emploie indistinctement avec le génitif ou avec le datif, quoique le premier soit plus usité. Mais on a oublié de dire qu'il y a un cas où cette préposition est exclusivement employée avec le datif, où le génitif serait une faute grave; c'est dans le sens de *aussi bien* ou *mieux que*, *rivalisant avec*, par exemple : *er*

1. Nous ne connaissons pas celles qui ont été publiées par M. Andresen lui-même depuis la 3e édition, et nous ne savons donc pas à qui revient le mérite de ces modifications.

singt trotz einem Hänfling (comme une linotte). Et même dans le premier cas, le datif est de rigueur quand le substantif régi par *trotz* est précédé d'un complément au génitif; ainsi on dira : *er sündigt trotz der göttlichen Gebote* (gén.) ou *trotz den göttlichen Geboten* (dat.); mais on dira toujours avec le datif : *trotz* GOTTES *Geboten* [1].

Nous pourrions multiplier ces exemples. Mais nous préférons nous arrêter à une note aussi remarquable par la forme que par le fond, qui orne le bas d'une page depuis la 3e édition. Il s'agit des formes *wollen* ou *gewollt*, *mögen* ou *gemocht*, etc., employées alternativement comme participes passés, même lorsqu'ils ne sont pas accompagnés d'un infinitif. « Dans la *Revue critique*, 1882, n° 22, p. 436, un « certain Alfred Bauer [2], qui y rend compte de la 2e édition de ce « livre, croit savoir que j'aurais dû préférer *wollen* et *mögen*, etc., au « lieu de *gewollt*, etc., puisque dans beaucoup de dialectes du Sud « on ne dit jamais autrement... » (p. 86).

L'auteur condamnait l'usage des formes *wollen*, *mögen*, *können*, etc. (au lieu de *gewollt*, etc.) là où elles ne sont pas accompagnées d'un infinitif, mais il ajoutait que « *beaucoup* [3] ne craignent pas de dire : *ich habe nicht wollen* (au lieu de *gewollt*), et *sie hat nicht mögen* (au lieu de *gemocht*) ».

J'ai d'abord voulu mettre M. A. en contradiction avec lui-même. En effet, il a affirmé, quelques lignes plus haut, que les formes *wollen*, *mögen*, etc. ne sont que des « infinitifs apparents »; il avait dit autre part que c'étaient des participes forts, réguliers, existant *avant* les participes faibles *gewollt*, etc.; et ailleurs encore, il avait déclaré solennellement que les formes anciennes, régulières, devaient toujours être préférées aux formations nouvelles. Voilà pour la contradiction !

Ensuite, M. A. n'a pas vu que s'il y a « beaucoup » d'Allemands qui ne disent et qui n'écrivent jamais autrement que *ich habe* WOLLEN, etc., ces nombreux compatriotes se trouvent être *tous* les habitants d'une très grande partie de l'Allemagne, surtout de l'Allemagne du Sud, et parmi eux les meilleurs auteurs. Aussi Daniel Sanders, qui cependant était un Allemand du Nord, dans ses *Hauptschwierigkeiten*, dit-il simplement : *regelmässig : du hast* WOLLEN *oder* GEWOLLT, *sie hat hin* SOLLEN *oder* GESOLLT, etc.

Il existe un cas particulier, il est vrai, où l'emploi de la forme infinitive n'est pas recommandable; c'est lorsque l'auxiliaire est rejeté à la fin, ou quand il est supprimé : *weil er nicht gewollt hat* ou *weil er nicht gewollt*. Ceci aussi a été dit par Sanders.

---

1. La présence d'un adjectif permettrait cependant de mettre le génitif : *trotz Gottes ausdrüklichen Gebotes* ou *ausdrücklicher Gebote*.

2. In der Revue Critique, 1882, 22, p. 436, meint ein gewisser Alfred Bauer...

3. Il a atténué, depuis, *viele* en *manche*.

Dans le grand Dictionnaire de Grimm, à l'article *müssen*, M. M. Heyne se contente de dire, p. 2750 : *wir haben fort müssen, er hat bald weg müssen*. Plus tard, il est vrai, dans le volume rédigé sous la direction de ce même savant par ses élèves, il est dit à l'article *sollen*, p. 1468 : *wo kein Infinitif dabei steht, muss das Particip immer* gesollt *heissen*. Et sur quelles autorités se fondent les auteurs de cet article ? Sur M. K. A. Andresen et sur M. Wustmann [1].

Alfred BAUER.

JEAN JAURÈS. **La Législative**, gr. in-8° de 559 p. ; — **La Convention**, 2 vol. gr. in-8° de 854 et 970 p. — tomes II, III et IV de l'**Histoire socialiste**. Paris, Jules Rouff.

Avec ces trois volumes, qui s'arrêtent au 9 thermidor, M. Jaurès termine son histoire de la Révolution. J'ai dit précédemment [2] ce que je pensais de cette œuvre magistrale dont la nouveauté et la profondeur rachètent largement les défauts dûs à un travail trop hâtif. La méthode n'ayant pas sensiblement varié d'un volume à l'autre, au lieu de répéter mes éloges et mes critiques, je préfère signaler quelques morceaux que l'auteur a particulièrement soignés et qui sont comme les pièces de résistance de son édifice.

Estimant avec raison que la guerre de 1792 fut l'évènement décisif de la Révolution, car de cette guerre sortit le 10 août, la multiplication des assignats, la terreur et le césarisme, M. J. s'efforce de prouver dans une dissertation de deux cents pages bourrées de faits et d'idées que cette guerre aurait pu être évitée si les révolutionnaires l'avaient voulu et il regrette vivement avec son parti-pris pacifiste qu'ils ne l'aient pas voulu. Brissot, à l'en croire, fut le grand coupable, Brissot qui se servit de la guerre comme d'un expédient politique, pour mettre à nu la trahison de la cour. A vrai dire, M. J. ne m'a pas convaincu, son argumentation n'est pas exempte de contradictions ni d'inductions forcées. Je persiste à croire, après l'avoir lu, que Brissot n'est pas si coupable, puisque coupable il y a, et qu'en tout cas il n'aurait pas dépendu de lui de prévenir un conflit sur lequel la cour mettait sa dernière chance. Je remarque aussi que M. J. cède trop souvent à la tentation d'expliquer les événements par l'action individuelle de

---

1. Il est curieux de constater que dans son Dictionnaire allemand en trois volumes, M. Heyne émet trois opinions différentes sur ce même point : 1° Aux articles *müssen, mögen, sollen*, il dit simplement : *schwankend wo kein Infinitiv dabei steht : er hat fort gemusst* und *fort müssen* (p 891), etc.; 2° Il fait exactement la même remarque pour *können*, mais en donnant la préférence à la forme faible : *wir haben nicht weiter können*, lieber : ...*weiter gekonnt*; 3° Pour *dürfen*, il ne paraît admettre que la forme faible : *ich habe nicht gedurft*, aber : *ich habe nicht ausgehen dürfen*. — Pour *wollen*, M. H. oublie de traiter la question.

2. *Revue Critique* du 25 janvier 1904.

quelques personnages qu'il place au premier plan : Mirabeau, Brissot, Robespierre, Danton. Mais, cela dit, il faut reconnaître qu'on ne pourra plus écrire sur les origines de la guerre de 1792, sans être obligé de discuter avec lui.

L'étude du mouvement économique et social reste la partie la plus originale de l'œuvre. Les historiens devront lire et méditer ces pages si pleines et si neuves sur la question coloniale, la suppression progressive des droits féodaux, les assignats, les subsistances, le maximum, l'agitation agraire. Qui connaissait jusqu'ici la figure attachante de ce socialiste lyonnais, Lange, précurseur de Fourier ? Connaissait-on davantage, sinon par quelque sèche mention, le parti des Enragés et ses chefs Varlet et Roux qui inquiétèrent plus d'une fois Robespierre, Marat, la Commune elle-même ? Dans quel autre ouvrage, la question sociale à la Convention est-elle développée avec une telle ampleur ?

L'histoire économique tient la première place, mais sans préjudice pour l'histoire politique. Le procès du Roi, la lutte des Girondins et des Montagnards, les divisions de la Montagne sont traitées de main de maître. Je n'ai jamais mieux compris qu'à la suite de M. J. la politique de Robespierre et du comité de salut public à l'égard des dantonistes et des hébertistes. Si du simple exposé des faits Danton sort quelque peu diminué et Robespierre grandi, la vérité seule y gagnera.

M. J. a pensé que la Révolution ne tenait pas toute en France. Près de la moitié de son premier volume de la *Convention* (p. 442 à 854) est un tableau, un peu confus sans doute, mais puissant des idées politiques et sociales en Allemagne, en Angleterre, en Suisse à la fin du XVIIIe siècle. Il faut le remercier vivement d'avoir donné en même temps que l'analyse des ouvrages des principaux penseurs un état de la grande industrie et des progrès des classes bourgeoises dans chacun de ces pays. Si fragmentaire et incomplète qu'elle soit, cette courte revue des forces économiques de l'Europe au temps de la Révolution était difficile à écrire. Elle n'en est que plus précieuse.

La question religieuse ne semble pas avoir passionné M. J. autant que la question politique et sociale. De tout son livre la partie la plus superficielle, la plus contestable, je dirais presque la plus faible, est celle qui concerne la constitution civile et les cultes révolutionnaires. Il lui arrive ici de commettre des erreurs énormes. C'en est une que d'écrire (*Législative* p. 852) que la Législative fut plus éloignée encore que la Constituante de toute idée de séparer l'Eglise de l'Etat. Le contraire est l'exacte vérité. La Législative fut presque unanime à condamner la Constitution civile dès ses premières séances. La question de la séparation fut nettement posée par de nombreux orateurs, Lemontey, Ramond etc., lors de la grande discussion sur les prêtres réfractaires qui aboutit au décret du 29 novembre 1791. On peut dire que la séparation resta dès lors constamment à l'ordre du jour de la Législative et de l'opinion. La proposition que fit Cambon en décembre 1792 à la

Convention de supprimer le salaire des prêtres n'était donc nullement une proposition nouvelle. La qualifier de brusque et d'insolite, c'est rayer d'un trait de plume l'histoire de tout le mouvement anticlérical antérieur, c'est méconnaître notamment la propagande si intense et si efficace de cétte *Feuille Villageoise*, dont M. J. ne cite même pas le nom, et sans laquelle pourtant la déchristianisation eût été impossible.

C'est aussi commettre une sorte de contre sens que de confondre le culte de la raison avec l'hébertisme, comme de faire honneur au seul Robespierre du décret du 18 floréal qui organisa le culte de l'Etre suprême; c'est oublier en tout cas que le culte de la raison, sorti en droite ligne des fédérations, ne fut que très exceptionnellement une démonstration athée ou une mascarade, mais presque toujours la manifestation sérieuse et sincère d'une foi civique et déiste communément répandue.

Avec ses erreurs, ses lacunes, ses imperfections, l'œuvre de M. J. n'en garde pas moins une haute valeur, non qu'elle résolve toutes les questions, mais parce qu'elle les pose à nouveau. Je ne doute pas qu'elle ne devienne le point de départ d'études de détail aussi fécondes que variées.

Albert Mathiez.

Le Soldat Impérial, par Jean Morvan. Tome Ier. Le recrutement, le matériel, l'instruction, la solde et les vivres, l'administration. Paris, Plon et Nourrit. In-8°, vii-513 pages.

M. Jean Morvan a voulu nous présenter « le Soldat Impérial ». A-t-il réussi? c'est ce que nous dirons après le deuxième volume, car, dans le premier, ne sont traitées que des questions d'organisation générale, en cinq longs chapitres bien faits pour lasser notre patience.

Et d'abord, au sens strict du mot, il n'y a pas d'armée impériale, pas plus que certain jour il n'est éclos d'armée révolutionnaire; il y a, déjà vieux de quatre siècles, un organisme militaire qui a suivi, dans le temps, son développement propre, a absorbé peu à peu tous les éléments qui lui ont été juxtaposés et leur a infusé ses habitudes et ses traditions. Une longue crise a centuplé à l'intérieur et à l'extérieur la tâche de cet organisme sans augmenter ses moyens matériels; les années qui ont suivi les traités de Lunéville et d'Amiens n'ont pu suffire à remédier à l'épuisement produit par les dix années précédentes; la situation de l'armée de 1805 découle donc de la misère des armées de 1793 et de 1799; la disproportion de jour en jour plus considérable entre la production et la consommation n'a fait qu'aggraver cette détresse, contre laquelle on ne pouvait rien et que M. M. semble

imputer à l'indifférence des officiers, aux voleries des grands chefs, à la mauvaise foi de l'Empereur.

M. M. a éliminé de parti-pris les sources officielles; elles n'expriment, à son avis, que ce qui doit être, ou que ce que le gouvernement consent à faire connaître à la nation; elles masquent la vérité, donnent naissance à une histoire neutre, correcte, froide, nous ajouterons inexacte; c'est pourquoi il a cherché dans les souvenirs, les mémoires, les journaux de marche, qui ont la prétention de montrer ce qui réellement était, les éléments d'une histoire plus vivante. Pourtant, à défaut d'un index bibliographique, qui manque, si nous consultons les annotations au bas des pages, nous constatons combien peu nombreuses sont ces sources particulières, et combien la correspondance de Napoléon Ier — document officiel — a été mise à contribution. Encore dans ces sources M. M. a-t-il fait, d'après son optique personnelle, un nouveau tri. Après avoir écarté les pièces officielles, les mémoires, tous sujets à caution, des maréchaux et des officiers, il récuse maintenant les souvenirs du soldat lui-même, cervelle enthousiaste et fruste, hantée de mirages, saturée de contes de bivouac. Que peut être l'observateur, tel que M. M. le réclame, en contact constant avec le soldat, resté dans un grade subalterne, tout en ayant conservé une intelligence éveillée? Ce sont choses bien difficiles à concilier, à une époque où l'Empereur acceptait pour sous-lieutenants des sous-officiers ne sachant ni lire ni écrire. Le « Capitaine à la canne de jonc » d'Alfred de Vigny satisfait à ces conditions; par malheur, si un pareil homme se raconte quelquefois, à coup sûr il n'écrit pas.

Tout historien qui essaie de camper un ensemble sur des données aussi rares, s'expose fatalement à tirer de cas particuliers des généralisations excessives; M. M. n'a pas échappé à ce danger. Exemples : le métal des canons est mauvais, les pièces éclatent «*parfois*», à preuve « *une* » pièce a tué dix canonniers-servants à Ciudad Rodrigo (p. 206) — tous les fournisseurs sont des filous, ils s'entendent avec les commandants de dépôts pour livrer de mauvais habits, de mauvais souliers : « d'Espinchal nous présente « *un* » capitaine d'habillement, dont « les livres sont tenus avec une négligence coupable, dans les maga- « sins duquel existe un grand désordre et un déficit considérable; c'est une culotte de peau renforcée. » (page 174). Vous entendez bien : *un*, pas dix, pas deux, *un*; et M. M. de conclure : « ce capitaine est le type de son espèce. » Un autre défaut de pareille documentation, c'est encore que, suivant la disposition de son esprit, l'auteur court le risque de n'utiliser que des pamphlets.

Aussi nous est-il permis de regretter, puisque M. M. a mis de côté les principes exposés dans sa préface, qu'il n'ait pas apporté à fouiller les archives de toutes sortes le même effort qu'il a employé à tirer de son immense lecture des citations habilement choisies et non moins habilement rapprochées.

La lecture de quelques pages isolées est facile, agréable même, malgré l'abus des citations; il faut, au contraire, une grosse bonne volonté, pour achever d'un trait un chapitre : M. M. ne nous épargne pas le moindre détail; il en résulte que les grandes lignes de sa composition ne sont pas suffisamment dégagées; les chapitres auraient gagné à être transformés en parties, et les paragraphes en chapitres; l'œuvre n'est pas assez éclaircie, l'ensemble est lourd et manque d'air.

Nous n'entrerons pas dans la discussion des divers chapitres, quoique certaines affirmations, bien qu'étayées de citations, soient fort sujettes à discussion; nous aurions aimé trouver, en fin de ces chapitres si longs et parfois si monotones, d'autres conclusions qui nous auraient fait pressentir l'éveil de l'âme gauloise loquace et aventureuse dans l'âme fermée de ce petit paysan de France, qui non encore saturé de mirages ou de légendes, j'imagine, va, en blouse et sabots, se faire tuer à Saint-Dizier, en criant : Vive l'Empereur! ; qui nous auraient fait deviner d'un mot la métamorphose de l'enfant violemment déraciné en ce gueux superbe qui grognait, mais LE suivait toujours; qui nous auraient enfin ramenés au sujet même du livre qui est le « Soldat Impérial ».

B.

Louis CAZAMIAN. **Le Roman social en Angleterre,** 1830-1850. *Dickens, Disraeli, Mrs. Gaskell, Kingsley*. Paris. Société nouvelle de Librairie et d'Édition, 1904, 575 pp., 3 fr. 50.

Le livre de M. Cazamian est un chapitre de l'histoire du roman anglais. D'une peinture réaliste des mœurs contemporaines qu'il était au XVIIIe siècle, le roman devint, au siècle suivant, soit une évocation du passé avec Walter Scott, soit, avec Dickens, un plaidoyer en faveur des pauvres et des opprimés. C'est ce roman humanitaire que M. C. s'est appliqué à étudier dans ses origines et dans son influence. Les véritables inspirateurs de Dickens, ses lecteurs les plus enthousiastes, ses disciples les plus fervents appartenaient aux classes moyennes : ils étaient piétistes et philanthropes. Comme les Puritains du XVIIe siècle avaient accueilli les théories démocratiques, ainsi leurs arrière petits-fils, pour protester contre l'individualisme utilitaire, contre la doctrine whig du « laissez-faire », n'hésitaient pas à se convertir au socialisme. Peut-être, si leur sentimentalisme eût été moins aigu, et leur faculté de généraliser plus forte, ces bourgeois, devenus maîtres des destinées de l'Angleterre, auraient-ils continué la politique sociale de l'oligarchie qu'ils remplaçaient au pouvoir. Hommes d'affaires avant tout, ils portèrent dans leur lutte contre la misère, les habitudes d'esprit qui font la fortune des maisons de commerce : un grand sens pratique, et un beau dédain des principes a priori. L'intervention du législa-

teur, l'action collective, le développement du fonctionnarisme ne les effrayaient pas. Quand on leur proposait un remède, ils ne s'inquiétaient pas de connaître son origine, ils voulaient le juger à ses effets.

Dans la réalité, le mouvement de réaction contre l'utilitarisme prit des aspects très divers : M. C. a minutieusement analysé le caractère de chaque fraction de cette armée acharnée à changer la face de l'Angleterre, et où l'on vit souvent des amis se combattre et des alliés s'ignorer. Le mouvement chartiste parmi les ouvriers, le mouvement évangélique dans les classes moyennes, le mouvement d'Oxford dans l'Église, « l'esthétisme » parmi les lettrés, le « nouveau Torysme » dans les rangs de l'aristocratie, tout ce travail et tous ces efforts sont combinés pour ruiner la vieille Angleterre oligarchique. Les diverses phases de cette lutte se reflètent dans l'œuvre des romanciers humanitaires : Dickens traduit l'impression faite par la misère sociale sur la petite bourgeoisie; Disraeli peint les aspirations de la jeune aristocratie, libérée de ses préjugés de caste; avec Mrs. Gaskell, la guerre aux injustices, à l'inégalité, à la pauvreté prend le caractère d'une croisade; avec le socialiste chrétien Kingsley, le clergé est invité à se jeter dans la mêlée. Mais vers 1850 la belle époque du roman philanthropique est passée. La prospérité renaît. La mode est à l'optimisme. En règle avec Dieu et sa conscience, la bourgeoisie anglaise songe moins aux pauvres, elle vaque de nouveau à ses affaires. Lasse de Kingsley et de Dickens, elle revient maintenant au réalisme et lit George Éliot.

Quoique renforcé par l'action des romanciers, l'élan philanthropique des classes moyennes fut provoqué par des préoccupations religieuses. Il eût été curieux de rechercher ce qui, dans la Bible, pouvait porter les Anglais à agir vers 1840 autrement que leurs ancêtres immédiats, grands lecteurs cependant des Livres saints. On étudiait la Bible sous la reine Anne et les Georges, on en rédigeait des Commentaires, on ergotait sur le sens d'un texte, sans pour cela être particulièrement humanitaire. Mais il est à remarquer que l'intérêt se portait alors sur le mystère de la Trinité. C'est le centre et le point principal de la plupart des controverses du temps. Les esprits forts sont moins libres-penseurs qu'anti-trinitaires. Au siècle suivant, au contraire, la personne du Christ attire surtout les regards. Or, le dogme de la Trinité n'a pas la valeur sentimentale de celui de la divinité du Christ. Tandis que la Trinité intéresse surtout les métaphysiciens, l'idée ou plutôt l'image de l'Homme-Dieu rachetant l'humanité par son sacrifice, s'impose à tous indistinctement et répond au besoin de ceux qui souffrent ou qui compâtissent aux misères d'autrui. Le Sermon sur la Montagne a déterminé plus de vocations philanthropiques que les Épitres de Paul. Il semble bien que les apôtres de la réforme sociale contemporaine de Dickens ou de Kingsley aient eu la préoccupation d'« imiter » Jésus-Christ. Qu'est-ce que la « philosophie de Noël » de Dickens lui-même, sinon une paraphrase des préceptes évangéliques?

Le caractère des romans philanthropiques, à l'exception de ceux de Disraeli, d'où la préoccupation confessionnelle est absente, est satirique et négatif. Admirables quand il s'agit de dénoncer un abus, de flétrir une institution mauvaise, Dickens, Mrs. Gaskell et Kingsley deviennent faibles et insuffisants dès qu'il leur faut proposer des réformes. Aussi bien le mouvement qu'a étudié M. C. a-t-il laissé une trace moins profonde qu'on ne le croirait au premier abord. De tous les romanciers de cette époque, Dickens est à peu près le seul qu'on lise assidûment aujourd'hui. Peut-être, en fin de compte, est-ce moins aux piétistes et aux philanthropes qu'aux individualistes et aux utilitaires que l'Angleterre doit les progrès accomplis. Mais l'espace nous manque pour discuter toutes les questions que soulève ce livre remarquable. En terminant, nous voulons rendre hommage à l'érudition consciencieuse, à l'esprit critique très sûr de l'auteur, et louer son style sobre, vigoureux, volontiers impersonnel et abstrait [1].

Ch. BASTIDE.

Dr CHALLAN DE BELVAL, **Au Tonkin**, 1884-1885. Notes, souvenirs et impressions. Paris, Plon, 1904, 8°, 415 p. Fr. 7.50.

M. le Dr Challan a pris part comme médecin-major à l'expédition du Tonkin de 1884-85 qui fut moins une campagne de conquête que de pacification. Les quelques opérations dont il a pu être le témoin direct ou directement renseigné se bornent à la prise de Bac-Ninh, au guet-apens de Bac-Lé et à la marche victorieuse de la colonne Négrier en octobre 1884 sur Lang-Kep. Au commencement de 1885 le Dr Ch. très affaibli dût être rapatrié; il nous manque donc la partie la plus dramatique de l'expédition, l'épilogue de Lang-Son. L'auteur a du moins brièvement complété son récit de la suite de la campagne à l'aide de documents, lettres ou notes, émanant de ses amis, officiers

1. On nous permettra quelques remarques : P. 141, « l'apologie de l'enthousiasme » de Shaftesbur est une attaque contre « l'enthousiasme », c'est-à-dire le fanatisme. — P. 142. « La croyance intellectuelle de Butler et de Paley met un siècle à mourir. Le christianisme anglais n'est rajeuni qu'aux environs de 1850 », passe encore pour Butler, mais Paley, qui est né en 1744, appartient aux dernières vingt-cinq années du siècle. — Pp. 142-146. Il ne faut pas exagérer l'influence des méthodistes. La renaissance religieuse s'est opérée au sein de l'Église officielle aussi bien qu'en dehors d'elle; le Docteur Johnson est un véritable mystique. William Blake ne devait rien à Wesley. — Pp. 315 sq. M. C. ne croit pas à la sincérité politique de Disraeli. Les arguments qu'il développe ne sont pas absolument convaincants. A moins de preuves formelles, il convient, ce semble, de présumer sincères les hommes politiques qui « évoluent ». Sans la force que donne la conviction, il est très difficile d'expliquer leur succès : le meilleur avocat n'est-il pas celui qui croit son client innocent?

et confrères demeurés au Tonkin après son départ. Sur cette dernière phase de notre expansion coloniale en Indo-Chine nous ne manquons pas de publications. Celle du Dr Ch. se distingue par une très grande franchise d'appréciation sur les chefs, dont certains sont sévèrement jugés ; son livre ne manque pas de signaler toutes les erreurs nées d'une organisation confuse et de conflits d'attributions. Ces notes, très abondantes, prises au jour le jour, nous donnent l'impression vivante des faits de guerre ; mais elles contiennent d'autres renseignements encore : avant tout, sur l'organisation des ambulances et des hôpitaux dans la colonie, les dangers ordinaires de ce climat meurtrier et les moyens de les combattre. C'était la part de l'homme de métier et c'est avec raison la plus abondante ; mais à côté du médecin l'observateur a noté beaucoup de détails de mœurs, d'ethnographie ou d'histoire qui augmentent l'intérêt de son livre. Il est fâcheux qu'il ne soit pas accompagné d'une carte.

L. R.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 10 juin 1904.

M. Héron de Villefosse communique une lettre où M. le Dr Carton annonce qu'i vient de découvrir, avec M. l'abbé Leynard, l'entrée ou l'une des entrées des catacombes d'Adrumète.

M. Dieulafoy achève sa communication sur la statuaire polychrome en Espagne.

L'Académie procède à la nomination d'une commission pour la médaille de l'Afrique du Nord (reliquat de la souscription pour le monument Paul Blanchet). Sont élus MM. Boissier, Héron de Villefosse, Cagnat et Babelon.

M. Collignon lit une note sur un fragment d'un petit sarcophage trouvé à Pergame. C'est la face antérieure du monument, portant une inscription, la dédicace funéraire d'une femme, Elpis, à sa nourrice Euodia, et la représentation d'un chien. Ce monument éclaire le sens de ce symbole, qui figure sur certains stèles attiques. Le chien, comme dans la stèle d'Eutamia, est l'emblème de la bonne garde et fait allusion aux soins donnés à Elpis par sa nourrice. — M. S. Reinach présente quelques observations.

M. Salomon Reinach annonce, au nom de la Commission des Antiquités nationales, que cette commission a décerné les récompenses suivantes :

1re médaille : M. Bertrand de Broussillon, *La maison de Laval ; Cartulaire de Saint-Aubin d'Angers* ;

2e médaille : M. Ernest Rupin, *Roc-Amadour* ;

3e médaille : M. Fr. Abbadie, *Le Livre noir et les établissements de Dax* ;

4e médaille : MM. P. Quesvers et H. Stein, *Inscriptions de l'ancien diocèse de Sens*, t. III et IV ;

1re mention : M. Vindry, *Dictionnaire de l'Etat-Major français au* XVIe *siècle* ; *Les ambassadeurs français au* XVIe *siècle* ; 2e mention : M. R. de Laigue, *La noblesse bretonne aux* XVe *et* XVIe *siècles* ; 3e mention : MM. Michel Clerc et l'abbé Arnauld d'Agnel, *Découvertes archéologiques de Marseille* ; 4e mention : M. Gardère, *Histoire de la seigneurie de Condom* ; 5e mention : M. l'abbé Chaillan, *Nouveaux documents sur le studium de Tretz* ; *La maison des repenties à Avignon* ; *L'orphanotrophium de Grégoire XI* ; 6e mention : M. A. Dussert, *Essai historique sur La Mure et son mandement*.

M. Ruelle communique une note sur le diagramme musical inédit, qui se trouve dans le m. LXXXVI, 3 de la Laurentienne de Florence (fol. 163). L'auteur de ce diagramme s'est inspiré non seulement de Ptolémée, mais encore de Porphyre et de Manuel Bryennios ou de Georges Pachymère, continuateurs et commentateurs du premier de ces musicographes.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

// REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 26 — 27 juin — 1904

Odoardo H. GIGLIOLI, **Pistoia nelle sue opere d'arte**. Firenze, Lumachi, 1904, in-8°, pp. XXXVIII, 176.

Le livre de M. Giglioli sera indispensable à tous ceux qui voudront bien voir cette cité de Pistoia, une des plus riches et des plus charmantes parmi les villes-musées dont la Toscane est semée. Prato, Pistoia et Lucques : trois perles enfilées sur la petite ligne qui relie Florence à Pise par la montagne : M. G. a très convenablement enchâssé Pistoia dans un commentaire abondant et précis, borné à l'étude des œuvres d'art : il faudrait que chacune des jolies cités toscanes et ombriennes fût l'objet d'une monographie comme celle-ci, au lieu des pots-pourris d'histoire, de folklore, d'ethnologie, de critique d'art (très médiocre histoire, très médiocre critique, etc.), dont maints auteurs anglais, hommes ou femmes, ont gratifié Pérouse, Sienne et d'autres. Ce n'est pas que le livre de M. G. soit complet ni définitif : il n'est même qu'un résumé des travaux faits sur le sujet, résumé provisoire, en attendant ce qui est encore à faire : recherches d'archives, photographies, identifications — mais résumé clairement fait, accompagné de gravures assez nombreuses et assez bonnes, pour que le possesseur de ce livre puisse préparer de près une visite à Pistoia, et la refaire à sa table au retour.

Ce qui rend si attrayante une telle visite (et le livre de M. G. par contre coup) c'est l'extrême diversité des œuvres d'art que cette petite ville contient. Du XIIe au XVIe siècle, chacune des directions princi-

pales de l'activité artistique italienne est représentée là par un ou plusieurs exemplaires, dont chacun évoque un monde de chefs-d'œuvre. On y voit le vieux dossier d'autel en argent de la cathédrale Saint-Jacques, expression de l'âme raide et grave des pieux sculpteurs de la fin du XIIIe siècle, — à côté de l'admirable drame, mouvementé et harmonieux, dont les Della Robbia ont orné la fameuse façade de l'hôpital de la Nativité. De belles fresques des primitifs toscans voisinent avec les radieuses et douces madones de Lorenzo di Credi... — Il est un genre d'œuvres dont Pistoia possède un grand nombre de beaux échantillons, qui forment une très instructive série : les chaires d'église. M. G. leur consacre un chapitre. Entre la lourde estrade de pierre, à l'ornementation barbare, de l'église Saint-Michel *in Groppoli*, et la riche et gracieuse floraison sculpturale dont Jean Pisano couvre les flancs de ses corbeilles hexagonales, Pistoia nous présente de curieux intermédiaires : l'œuvre de Guido de Come à Saint-Barthélemy *in Pantano*, celle de Fra Guglielmo à Saint-Jean *Fuorcivitas*. C'est un des points où le travail de M. Giglioli offre un véritable intérêt pour l'histoire de l'art proprement dite.

Julien Luchaire.

Ed. Driault. **La politique orientale de Napoléon, Sébastiani et Gardane** (1806-1808). Paris, Alcan, 1904, in-8°, 410 p. 7 fr.

Il y a dans l'ouvrage de M. Driault deux parties, qu'indiquent le titre et le sous-titre : les missions Sébastiani et Gardane, et la politique orientale de Napoléon. La première de ces deux parties comprend les chapitres I à IV, VIII et IX. C'est l'étude des ambassades du général Sébastiani à Constantinople en 1806-1808, et du général Gardane à Téhéran en décembre 1807 et janvier 1808. Le sujet était presque neuf. M. D. l'a traité à fond, en dépouillant méthodiquement la correspondance de Turquie et de Perse aux Affaires étrangères, et sans négliger aucun des travaux antérieurs les plus importants. C'est la partie la plus positive et la plus solide de son ouvrage. Elle abonde en renseignements de toute nature, en détails curieux sur le gouvernement ottoman, ses énergies passagères, ses habiletés et ses faiblesses. On relira surtout avec intérêt le récit de l'expédition maritime de l'amiral Duckworth sur Constantinople, déjà apprécié des lecteurs de la *Revue historique* [1]. Il y a bien, par endroits, un luxe de

1. Les chapitres IV et VIII avaient de même déjà été publiés sous forme d'articles de revue. Le chapitre IV (Napoléon à Finkenstein) aurait gagné, ce me semble, à être un peu resserré. M. D. y avait inséré plusieurs développements intéressants en eux-mêmes, et même des détails amusants, destinés à mettre au fait des circonstances les lecteurs de la revue où l'article a paru, et peut-être un peu à piquer leur curiosité. Dans l'étude d'ensemble, cela fait un peu hors d'œuvre (p. 126-150), et l'on est surpris, par exemple, de tant de détails sur les opérations autour de Danzig, quand plus loin la bataille de Friedland est indiquée d'un mot (p. 185).

détails militaires qui fatigue un peu (p. 42 et suiv., 128 et suiv.). Mais je ne chicanerai pas M. D. là-dessus. Ces faits sont trop peu connus pour qu'on ne soit pas heureux de pouvoir les retrouver en cas de besoin dans un livre d'accès facile.

La seconde partie traite la question beaucoup plus étendue des vues de Napoléon sur l'Orient (ch. v à vii) et même de sa politique générale (ch. x). La matière est moins neuve. Après Taine et Seeley, après MM. Buchholz et Fournier, après M. Emile Bourgeois, M. D. s'est demandé quel avait pu être le « secret de l'Empereur ». On sait que M. E. Bourgeois, dont la thèse a rencontré une grande faveur, explique par la pensée d'un démembrement de l'Empire turc, de compte à demi avec la Russie, toute la diplomatie de Napoléon après l'échec du camp de Boulogne en 1805. Le traité de Tilsit est le *Wendepunkt* de cette politique. Dès lors, Napoléon a sacrifié la Turquie ; il s'efforcera bien d'être au moment du partage, en posture de faire ses conditions et de s'assurer le meilleur lot, mais il est décidé à partager. M. D. va beaucoup plus loin. Pour lui, Napoléon veut bien accepter la disparition du sultan, il l'escompte même, mais c'est pour devenir son seul héritier, s'installer à Constantinople et en Égypte, et réaliser sa conception antique d'un empire unique, oriental et occidental à la fois, plus méditerranéen et romain que français (p. 394). Cela posé, il reste à expliquer comment Napoléon, ayant sur l'empire turc ces vues de conquête exclusive, a spontanément proposé aux Russes de le partager avec lui. Le fait n'est pas douteux, et les textes sont là ; le traité de Tilsit, l'entretien de Talleyrand avec Metternich le 18 janvier 1808, la conversation de Napoléon avec Stadion le 26, et la fameuse lettre à Alexandre du 2 février. Dans toutes ces démarches, dit M. D., Napoléon n'était pas sincère, il ne cherchait qu'à gagner d'abord, à conserver ensuite l'alliance de la Russie qui devait lui servir pour contenir l'Angleterre, régler à son aise les affaires d'Espagne, écraser l'Autriche menaçante. Après quoi, s'il eût réussi dans ces diverses entreprises, il jetait le masque, prenait Constantinople et la gardait, quitte à faire la guerre aux Russes, comme il dut la faire en 1812.

C'est une hypothèse ; M. D. la donne comme telle, et il la soutient adroitement. Il me permettra pourtant de lui dire que son argumentation ne m'a pas convaincu tout à fait. Si telle a été l'arrière-pensée constante de Napoléon, si vraiment il n'a, comme le dit positivement M. D., « jamais voulu le partage » (p. 210 et 294), il me semble que, malgré ses habitudes de « secret », on devrait trouver quelque indication de cela dans les instructions de Caulaincourt en novembre 1807. L'auteur semble indiquer que ces instructions ont disparu (p. 290). Pourtant M. Bourgeois (*Manuel de Politique étrangère*, II, 312), en cite un passage, qui est, dit-il, de la propre main de l'Empereur, et le sens de ce passage est très clair : « Le partage de l'Empire ottoman est inévitable, et si l'idée en est décidée à Saint-Pétersbourg, l'inten-

tion de l'Empereur est de ne point trop choquer cette cour sur cet objet, préférant ce partage seul avec elle, de manière à ce que la France ait le plus d'influence possible dans le partage... » Si ce langage encore n'est pas sincère, et que Napoléon, dès Tilsit, ait leurré constamment l'Empereur Alexandre, que sont donc les « hésitations » dont il parle à Savary dans cette lettre du 14 octobre 1807 (*Correspondance*, n° 13253) qu'il termine en disant : « L'empire turc tombe tous les jours? » Comment expliquer aussi que Talleyrand n'ait pas douté des vues de Napoléon sur un partage avec la Russie, bien qu'il les désapprouvât tout à fait? J'entends bien que, pour venir au fait, Napoléon recule toujours, et que finalement on en demeure aux projets de lotissement ébauchés par Caulaincourt avec Roumiantsof. Mais les défenseurs de la « thèse du partage » l'expliquent en disant : Napoléon attendait d'être en force, craignant de voir les Russes, une fois nantis, l'abandonner pour renouer avec l'Angleterre. Et l'explication est plausible.

Je ne dis pas, bien entendu, que l'hypothèse de M. D. doit être écartée dès maintenant ; elle est trop intéressante et trop satisfaisante par certains côtés, pour ne pas mériter un plus mûr examen. Je regrette seulement qu'en la présentant, l'auteur n'ait pas serré les textes d'un peu plus près, et qu'après avoir suivi sa démonstration avec toute l'attention qu'elle mérite, on trouve qu'elle ne rend pas compte, mieux que telle hypothèse antérieure, de certains textes embarrassants par leur précision même. Quoi qu'il en soit, l'ouvrage de M. Driault, très approfondi et qui témoigne à la fois de patientes recherches et d'un méritoire effort de synthèse, sera lu avec un grand intérêt et contribuera certainement à faire mieux poser, s'il ne la résout pas encore, la question toujours actuelle et passionnante du « secret de l'Empereur [1] ».

R. Guyot.

Edmond Biré, **Armand de Pontmartin.** Sa vie et ses œuvres, 1811-1890. Paris, Garnier, 1904, gr. in-8°, p. 538.

Pendant sa longue carrière de quasi-octogénaire, Pontmartin a tenu une plume infatigable et l'œuvre qu'il a laissée — plus de quarante volumes — assez oubliée aujourd'hui, reste imposante par ses proportions, sinon par sa valeur. Mais bornée presque exclusivement à la critique et à la nouvelle, elle est par nature fragmentaire et éparpillée ; à de pareils talents si féconds et si émiettés un biographe est surtout précieux. Pontmartin a trouvé le sien dans un de ses plus

1. L'exécution matérielle de ce volume révèle le soin le plus attentif. Je n'ai relevé qu'une inadvertance insignifiante : p. 375, note 1, au lieu de : *seiner Lebensaufgabe*, lire *seine*.

fidèles amis, M. E. Biré, qui n'aura pas eu à se plaindre d'avoir manqué de matériaux pour son livre. Outre les *Mémoires* et les *Souvenirs* et même les *Causeries* du « samediste » qui ont si souvent un caractère d'autobiographie, d'abondantes correspondances, des confidences de parents et d'amis se sont offertes à lui. Aussi ne nous laisse-t-il rien ignorer de tous les incidents menus et graves de l'existence domestique, littéraire ou politique de son auteur. Sur ses origines et son éducation, ses relations si variées, ses incessants voyages et villégiatures, ses collaborations commencées, quittées et reprises à plus de vingt journaux ou revues de Paris ou de la province, sur la genèse régulière de chacun de ses volumes comme sur ses interventions dans les luttes électorales ou le modeste rôle qu'il joua dans la vie publique nous sommes renseignés avec exactitude et abondance, et aussi avec agrément, aux calembours près qui sont de trop; ils étaient une des faiblesses de Pontmartin, mais il n'eût pas exigé de son biographe cette preuve excessive de sympathie. J'aurais souhaité seulement que M. B. eût fait une part aussi importante à la biographie intérieure de son auteur, à sa psychologie, et nous l'aurions tenu quitte volontiers de bien des détails trop copieusement contés, comme tout ce long chapitre de la candidature à l'Académie. Sans doute grâce aux nombreuses lettres citées au cours de l'ouvrage, l'homme intime se révèle à nous par degrés, mais M. B. qui avait plus que nous de ces documents expressifs à sa disposition aurait dû s'en servir pour nous faire connaître davantage le moi même de Pontmartin.

Pour l'œuvre également, j'entends l'œuvre critique, qui d'ailleurs n'est pas restreinte à la littérature, une étude d'ensemble eût été la bienvenue; les quelques pages à la fin du volume sont insuffisantes. Ce travail de synthèse, bien facile à une si longue amitié, n'aurait pas dû non plus manquer de signaler les limites fâcheuses d'une intelligence plus légère que souple, ces préventions monarchistes et catholiques dont le gentilhomme de lettres ne sut jamais se dégager. Il est curieux par exemple de le voir refaire, en les jugeant, les pièces de Gozlan ou d'Augier pour sauver le prestige de la noblesse ruinée et réduite à des mésalliances. Mais ce n'est pas de M. B., à peine est-il besoin de le dire, qu'on pouvait espérer un jugement si désintéressé sur son ami. Son livre, s'il ne fait pas assez pénétrer au cœur de l'œuvre, en fournit du moins un commentaire précieux. Il abonde en renseignements précis de faits et de dates; il signale avec raison ce qui de la tâche hebdomadaire du journaliste n'est pas passé dans l'œuvre définitive du critique ou n'y est passé qu'en se modifiant; il rectifie telles inexactitudes de son auteur et aussi de ses contemporains; il fournit enfin une telle moisson de détails sur les journaux et les revues de la monarchie de Juillet et du second Empire que son travail s'imposera à l'attention de l'historien de la presse française au XIXe siècle. A qui voudra suivre l'évolution de la critique pendant la

même époque le livre sera aussi un document utile, mais dans une pareille étude Pontmartin ne serait pas, je le crains, en aussi belle place que le laisseraient croire les éloges de son trop bienveillant biographe.

L. R.

Newman, by W. Barry (Literary Lives). London, Hodder and Stoughton, in-8°, p., 3 s. 6 d.

Le livre du Dr William Barry sur Newman, par le fait seul que c'est la première fois qu'un prêtre catholique anglais étudie d'une façon véritablement scientifique le leader de l'anglocatholicisme, mérite d'être signalé ici. Ses qualités d'écrivain rehaussent d'ailleurs l'intérêt de l'ouvrage. On sent, dès la lecture des premières pages, que la phrase n'est que le revêtement d'une pensée que n'effraient nullement les méthodes modernes d'analyse. Avec quelle alerte franchise nous est retracée la genèse intellectuelle de ce fils de banquier franc-maçon, admirateur de Franklin et passionné de Shakespeare, dont l'origine hollandaise se complique d'une lointaine ascendance israélite, tandis que sa femme descendait d'une famille de protestants français émigrés en 1685 et devenue conformiste depuis son établissement en Angleterre!

A mon avis, le livre vaut surtout par une idée capitale. Toute l'œuvre de Newman a son point de départ dans sa théorie du « développement ». Quiconque est familier avec la vie de Newman n'ignore point que son *Essay on developement* fut publié en 1845, quatorze ans avant l'apparition de l'*Origine des Espèces*, l'année même de la conversion de Newman au catholicisme. Or le « développement » tel qu'il l'entend n'est pas autre chose que l'épigenèse de K. F. Wolff, amplifiée par Ch. von Pander et K. E. von Baer. Seulement, il s'agit ici de l'Église catholique et non plus de l'Embryologie comparée. Le « développement » revêt sur ce terrain la forme d'un procédé d'incorporation. L'action des Papes, des Conciles, des Pères de l'Église n'est que l'objective manifestation du phénomène d'assimilation en vertu duquel des éléments nouveaux viennent nourrir en un apport constant le corps préexistant de la Foi. La conséquence directe de ce phénomène est la transformation de doctrines, d'usages, de personnalités préalablement *nocives* ou, du moins, *indifférentes*, en doctrines, usages, personnalités *orthodoxes*. Et une autre conséquence, une moins directe, sera aussi que l'absolutisme dogmatique de Rome, l'infaillibilité transcendante des conciles ne sont qu'autant de chimères. L'Église de l'avenir pourra différer de l'actuelle Église au moins autant que l'actuelle Église diffère des communautés chrétiennes des premiers âges. L'incessante transformation des organismes vivants modifie aussi l'organisme de l'Église. Qui sait ce qu'il sera demain?

Nous apercevons bien ici, comme l'écrit M. B. « *Darwin's advancing shadow* ». Mais l'originalité de Newman est moins dans sa thèse que dans l'application de sa thèse. Que l'on se représente l'état de l'Église catholique en 1845, au moment où parut le livre de l'ex-pasteur de l'Église Sainte-Marie-d'Oxford. La thèse que défendaient alors les théologiens était à peu de choses près celle de Bossuet, c'est-à-dire de l'immutabilité du dogme opposée aux « variations » protestantes. Or les théologiens de 1845 se souciaient aussi peu que Bossuet des complexités et des difficultés sans nombre que soulève l'histoire ecclésiastique au cours des siècles. Et leur méthode, aussi, restait la vieille méthode scolastique, celle qui, pour citer une dernière fois M. Barry, « *starts from a synthesis already gained, without inquiring, unless by compulsion, into its previous stages.* » La grande audace, en même temps que la grande originalité, de Newman consista à rester étranger, sans sortir de l'orthodoxie, à ces doctrines et à cette méthode d'un autre âge et à parler à ses contemporains le langage de leur époque. Voilà aussi pourquoi il restera pour la postérité — j'entends cette section de la postérité qui continuera à admettre l'existence d'une révélation chrétienne — le grand précurseur, l'Origène du christianisme renouvelé.

Camille PITOLLET.

Th. SCHIEMANN, **Deutschland und die grosse Politik anno 1903**. Dritter Band. Berlin, Reimer, 1904, 8°, p. 409. Mk. 6.

J'ai signalé aux lecteurs de la *Revue* le précédent volume de M. Schiemann. Le nouveau, qui est le troisième de la publication, présente les mêmes caractères. L'auteur y a suivi semaine par semaine, en les commentant avec sa compétence habituelle, les grands événements politiques de 1903. Ce sont pour cette nouvelle année, en se bornant aux plus saillants, le problème macédonien, le vaste projet d'union douanière et d'imperium abordé par M. Chamberlain, la question marocaine, le conflit russo-japonais dans ses origines, enfin l'évolution des anciens systèmes d'alliances. Plus que dans le dernier volume il est question de la France dont le ministre des affaires étrangères est moins couvert de fleurs, depuis que sa politique s'est affranchie du mot d'ordre de Saint-Pétersbourg. L'Allemagne aussi, par suite du conflit vénézuélien, a été plus mêlée à « la grande politique », et M. Sch. met un peu de nervosité à défendre sa patrie adoptive contre les calomnies dont la poursuivent à l'envi Anglais, Américains, Russes et autres. Mais c'est la Russie qui de nouveau tient dans ces pages la première place, ce sont les journaux et les revues russes qui sont mis le plus souvent à contribution pour nous renseigner à l'occasion sur des questions de politique intérieure, mais surtout sur les objectifs,

les succès ou les échecs de l'action extérieure de la Russie. De sa longue pratique de la presse russe ou anglaise et de la profonde connaissance qu'il a de ses attaches, les commentaires de M. Sch. empruntent une valeur incontestable. Le grand public qu'intéresse la politique étrangère trouvera dans la réimpression de ses articles, à défaut d'un éphémère intérêt d'actualité, une lecture substantielle grâce au fond historique sur lequel ils s'appuient le plus souvent. En songeant à ces nouveaux lecteurs, et sans léser les anciens, ceux de la Revue hebdomadaire, n'y aurait-il pas profit à leur donner des articles moins morcelés, plus homogènes et bornés à l'examen d'une seule question? Des redites seraient ainsi évitées et la matière plus abondante fournirait une étude plus nourrie et de plus haute portée. Déjà quelques-uns du présent volume sont dans ce cas : ce sont les meilleurs.

L. Roustan.

Iéna ou Sedan? par F. A. Beyerlein, roman traduit de l'allemand par Joseph Schrader et Bruck-Gilbert, préface de Pierre Baudin, 2 volumes, Paris, Tallandier, édit.

Ce livre est-il un roman, ainsi que l'annoncent les traducteurs? ou bien un ouvrage technique comme semble l'indiquer le titre? Ou n'est-il pas plutôt une étude des mœurs et une critique de l'armée allemande à l'aube du xxe siècle?

Il est tout cela à la fois.

Ce n'est pas un roman pourtant, du moins comme nous l'entendons, développant une intrigue dont les péripéties intéressent les mêmes personnages durant tout le cours de l'ouvrage; car l'auteur nous fait vivre de la vie d'un régiment, en nous montrant successivement dans une série de tableaux, les soldats, les sous-officiers et les officiers. A mesure que le temps s'écoule, des personnages nouveaux apparaissent, d'autres disparaissent comme dans la réalité, et sauf le soldat Vogt et le lieutenant Reimers, dont les figures restent continuellement en scène, ils nous montrent des *tranches de vie*, indépendantes les unes des autres. Quelques uns de ces tableaux sont peints de main de maître, et certaines scènes offrent un puissant intérêt dramatique. La description du ménage malheureux du maréchal des logis Heppner et la mort terrible de sa femme sont d'un réalisme poignant; et peut-on lire rien de plus impressionnant que la nuit de veille précédant le duel des lieutenants Güntz et Landsberg et le duel lui-même? ou encore le presqu'assassinat du maréchal des logis Heppner par le sous-officier Heimert?

Parmi les caractères il en est de charmants, par exemple celui du colonel Falkenhein, intelligent, droit, si simple, sans pose et sans prétention, vrai chef sachant conserver toute son autorité et cepen-

dant affectueux, tendre même pour ses subordonnés, faisant preuve de jugement et sachant apprécier les hommes à leur juste valeur, qualités si rares chez un militaire.

Puis ce sont le lieutenant Güntz au caractère élevé et noble, sans faiblesse et sans veulerie, et son ami le lieutenant Reimers, studieux, sérieux, mais rêveur et sentimental dont l'avenir est brisé par une femme, qui le conduit au suicide.

A côté d'eux nous trouvons vigoureusement tracées les silhouettes de l'officier débauché, du joueur, du fat, du chef incapable, inutile, malfaisant même, ou bien celle de l'arriviste comme le major Mohbrinck, descendant à toutes les lâches compromissions pour monter en grade; ou encore celle si amusante du général qui veut que toutes les batteries aient le même nombre de punitions, de telle sorte que « le registre des punitions présente une certaine uniformité. » N'est ce pas exquis et ne trouvons-nous pas ces types-là chez nous?

Enfin qui ne reconnaît pour l'avoir souvent rencontré au milieu de nous le lieutenant Brettschneider qui « venait de l'académie de guerre, et les sous-officiers se murmuraient entre eux, qu'il était malin pour neuf. Eh bien! il se pouvait que ce que l'on disait de sa malice fut exact, mais malgré tout, le premier lieutenant n'était pas infaillible et il lui arrivait comme à tout autre de commettre des fautes à l'exercice. Mais une chose était sûre. Il était tellement prétentieux; il se tenait continuellement raide et droit comme une chandelle. On eût dit qu'il avait avalé une baguette et c'est à peine s'il pouvait tourner sa tête, soigneusement frisée dans son haut col. Et jamais sa figure imberbe aux joues roses ne perdait son expression hautaine. Les hommes l'évitaient autant qu'ils le pouvaient, car il était fort malaisé de passer à côté de lui sans être rappelé et sermonné, et tous, les sous-officiers non exceptés, étaient exaspérés de ses façons arrogantes. »

Voilà pour le roman. L'ouvrage est aussi une étude de mœurs. Quelques soldats nous apparaissent bons : ils le sont alors sans limite, avec des reconnaissances de caniches, des dévouements d'âmes simples. Mais à côté d'eux le corps des sous-officiers est fort malmené. Pas un ne trouve grâce. Tous sont voleurs, débauchés, joueurs, assassins ou stupides, ignorants, paresseux. Enfin, sauf quelques rares exceptions, les officiers ont les mêmes vices. Tous, sous-officiers ou officiers « crèvent presque d'orgueil et d'arrogance et voient à peine encore un homme dans un subordonné. »

Si ces portraits sont vrais, que doit être une telle armée? Où va-t-elle?

En se posant cette question, l'auteur aborde certains détails techniques du métier militaire. L'armée allemande, dit-il, conserve des pratiques surannées, des règlements vieillis, des modes anciens d'instruction et d'éducation militaires, qui la préparent plus pour la parade que pour l'action et pour la lutte. Jadis elle s'était enlisée après la

gloire du grand Frédéric, dans de semblables errements, et avait ainsi abouti à Iéna, au désastre; puis, s'étant ressaisie, ayant profité de la leçon, elle avait atteint le triomphe magnifique, Sedan. Aujourd'hui elle s'endort dans le souvenir du succès et retourne à la catastrophe.

Et cependant de tous côtés, autour d'elle, le socialisme gronde « continuant à faire tache d'huile parmi les hommes, et le dégoût du service qui ne fait que croître, accomplit à l'intérieur l'œuvre de destruction, qui extérieurement ébranle déjà les solides jointures de l'armée. Aveuglement! Cette armée qui manque de plus en plus d'enthousiasme convaincu pour la lutte, qu'on éduquait de moins en moins pour la guerre et de jour en jour davantage pour la parade, se ruait vers sa perte. Dans le lointain bruissent déjà les flammes de la destruction, gronde déjà l'écroulement. Les descendants des vainqueurs de Sedan y marchent tout droit, raides, les genoux tendus en solennelle marche de parade; le poteau indicateur de la route de l'armée montre Iéna! »

Ne pourrions-nous pas retirer de ce livre un grand enseignement, puisque nous retrouvons chez nous beaucoup de fautes et d'erreurs pareilles à celles qu'il nous dépeint si vivement? En somme, malgré les longueurs inévitables que nous rencontrons dans toutes les œuvres étrangères, c'est un livre de valeur et de grand intérêt. Et en le lisant, répétons, nous aussi, en changeant l'ordre des termes, le cri d'appel éperdu qui forme le titre de l'ouvrage : Sedan ou Iéna.

Henri Baraude.

M. ODEND'HAL.

L'École française d'Extrême-Orient vient de subir une perte cruelle : un de ses premiers amis, un de ses plus constants auxiliaires, un de ses collaborateurs les plus estimés, M. Odend'hal, a succombé à une mort brutale le 8 avril 1904, victime d'une des tribus sauvages qui peuplent la chaîne annamitique. M. Odend'hal n'était pas un philologue de profession. Officier sorti de l'École de Saint-Cyr, son service l'avait amené en Indo-Chine, et là, comme tant d'autres, il s'était immédiatement pris d'une ardente passion en présence de la grande tâche entreprise par la France dans ces régions lointaines. Esprit ouvert, nature généreuse, tempérament hardi et méthodique à la fois, il se voua corps et âme à la conquête pacifique de nouveaux domaines, au profit de la science et de la civilisation. En 1893, le gouverneur-général lui confia une mission « en vue de rechercher une voie de pénétration du littoral vers la rivière d'Attopeu ». Le rapport qui suivit cette mission met en lumière les aptitudes étonamment variées d'Odend'hal; il s'y montrait observateur précis et sûr, géographe et géologue, ethnographe, linguiste, et même écrivain élégant. Pour se lier définitivement à l'Indo-Chine, il quitta l'armée et entra dans le service civil. On lui confia le district de Phan-Rang, tout au sud de l'Annam, qui venait de prendre, par le concours des circonstances, une importance particulière. La création de l'École française d'Extrême-Orient vint alors donner à Odend'hal la direction philologique qu'il souhaitait et qui lui manquait encore. Il accueillit en ami les premiers membres de

l'École, leur facilita les premiers travaux; dans la préface de son excellent livre sur les Chames, M. Cabaton a dit franchement tout ce qu'il dut au résident de Phan-Rang. Odend'hal se rendit alors nettement compte que pour établir dans l'Indo-Chine un ordre durable, il fallait s'appuyer sur le passé; mais ce passé même il fallait le disputer à l'oubli, en rechercher, en recueillir, en sauver les monuments. L'homme d'action se fit étudiant; il vint à Paris, y suivit avec assiduité les cours du Collège de France et de l'École des Hautes-Études, apprit le sanscrit, le pâli, la paléographie et l'épigraphie de l'Inde. Muni du bagage de connaissances qu'il jugeait indispensables, il sollicita et obtint sans peine du Gouverneur-général une mission scientifique au Laos; il se proposait surtout de rechercher les inscriptions, les manuscrits, tous les débris des civilisations éteintes. Personne n'aurait pu combiner autant de chances de succès; il connaissait le Laos comme l'Annam, pour y avoir résidé; il parlait les langues indigènes; il avait acquis, chez ses anciens administrés, une véritable réputation de bienveillance et d'équité. Fort de tant d'avantages, il crut pouvoir s'engager sans escorte dans la zone montagneuse au nord du Darlac. C'est là qu'il vient de trouver la mort, dans des circonstances encore obscures, massacré avec son boy et son interprète annamite. Il disparaît à 36 ans, à l'heure même où la vie s'ouvrait large, active, glorieuse devant lui. Ceux qui l'ont approché conserveront pieusement le culte de cette noble mémoire; l'École française salue dans Odend'hal un martyr de la science. — SYLVAIN LÉVI.

— Les livraisons 6-9 du tome VI du *Recueil d'archéologie orientale*, publié par M. CLERMONT-GANNEAU, viennent de paraître à la librairie Leroux. Sommaire : § 10 : Jupiter Heliopolitanus (pl. I). § 11 : Le chrisme constantinien selon Mas'oûdi. § 12 : Une nouvelle chronique samaritaine. § 13 : L'inscription israélite de l'aqueduc de Siloé. § 14 : *Fiches et notules* : Inscriptions grecques de Gaza. — Noms propres palmyréniens et nabatéens. — Inscriptions nabatéennes d'Oumm Qotain. — Quatre cachets israélites archaïques. — Stèle araméenne (*C. I. S.*, II, n° 143). — Jupiter Heliopolitanus. — Onomastique punique et africaine. — La déesse Cælestis. — Timbre céramique punique et latin. — Inscriptions nabatéennes de la Haute-Égypte. § 15 : Le calendrier dit « des Arabes » à l'époque grecque. § 16 : La Peregrinatio dite de sainte Sylvie. § 17 : La diaconesse Sophie, nouvelle Phœbé.

— M. G. GEHRICH a traduit en allemand les Éléments de la science des religions, de C. P. TIELE (*Grundzüge der Religionswissenschaft*; Tübingen, Mohr, 1904, in-8, VII-70 pages) : exposé clair et bien ordonné de la méthode à suivre, de la « recherche morphologique » (développement religieux, ses degrés, ses facteurs) et de la « recherche ontologique » (conceptions religieuses, culte, société religieuse, sentiment religieux, essence, origine, rôle de la religion). — A. B.

— Les théologiens de profession, même chez les protestants, sont encore loin d'accorder tous à l'histoire des religions toute l'attention que cette jeune science mérite. M. M. REISCHLE s'est efforcé de définir la loi de ses rapports avec la théologie (*Theologie und Religionsgeschichte*; Tübingen, Mohr, 1904; in-8, VII-105 pages). Il traite le sujet en cinq conférences dont les conclusions sont formulées en manière de thèses touchant l'application de la méthode critique à la Bible et à l'histoire des origines chrétiennes, les conséquences de cette application pour la théologie historique et la théologie dogmatique, les dangers à éviter (l'auteur a parfaitement raison de prémunir les critiques contre les conclusions hâtives en matière d'emprunts et de faire valoir la très grande variété des formes qu'ont pu revêtir les influences étrangères sur le développement religieux et la réaction que le développement même exerce sur ses influences), le maintien du droit de la théologie

historique et la légitime appréciation de sa valeur, le caractère absolu de la religion chrétienne, de sa dénomination et de sa doctrine (très contestable, quoi qu'en dise l'auteur, au point de vue de l'histoire et de la philosophie positive). — A. B.

— On ne se retrouve pas très facilement dans la dissertation que M. A. Titius oppose à M. Ladenburg à propos du rapport de la religion avec la science de la nature (*Religion und Naturwissenschaft*; Tübingen, Mohr, 1904; in-8, 114 pages). Ses considérations sur la science de la nature et la vie spirituelle, la religion chrétienne, les prétendus conflits entre la science de la nature et le christianisme ne laissent pas de mériter l'attention des théologiens : il y manque peut-être une détermination un peu nette du domaine propre de la science et de celui de la foi ou bien de la philosophie; on ne voit pas très bien ce que M. T. veut dire, à propos de l'Évangile et de la personnalité de Jésus, quand il affirme que l'on peut déterminer autrement que par un jugement de foi, la présence, en un moment de l'histoire, de « valeurs absolues qui dominent tout le développement »; ce n'est peut-être pas non plus sans quelque subtilité qu'il maintient la notion du miracle tout en n'admettant, semble-t-il, que des influences normales de l'esprit dans le monde sensible. — A. B.

— Les lettres de M. H. Bassermann sur la réforme de la cène (*Ueber Reform des Abendmahls;* Tübingen, Mohr, 1904, in-8, 81 pages) ont un intérêt spécial et actuel pour le protestantisme allemand. Ce que l'auteur dit de la dernière cène du Christ serait assez discutable au point de vue critique, bien que l'idée d'institution liturgique soit écartée. — A. B.

— *Une religion rationnelle et laïque, la religion du* xx*e* *siècle*, par M. L. G. Lévy (Dijon, Barbier-Marilier, 1904, in-8, 75 pages) est un plaidoyer en faveur du judaïsme, mais d'un judaïsme dégagé « des pratiques, institutions et coutumes qui ont eu leur raison d'être en d'autres temps et sous d'autres latitudes ». Reste à savoir si cette condition est plus réalisable pour le judaïsme que pour les autres religions. Toute la dissertation de M. L. est pénétrée d'une très haute inspiration morale. La première partie, « la religion devant la science », est un peu confuse; on y souhaiterait plus d'esprit positif et une plus grande sobriété de style. — A. B.

— Ce n'est pas sans intérêt ni profit qu'on lira le discours rectoral de M. G. Krüger sur la critique et la tradition à propos des origines chrétiennes (*Kritik und Ueberlieferung auf dem Gebiete der Erforschung des Urchristentums*; Giessen, Ricker, 1903, in-8, 32 pages). L'assertion tant commentée de M. Harnack : « Dans la critique des sources du christianisme primitif nous rétrogradons vers la tradition », y est expliquée conformément à son vrai sens et à la réalité. En supplément M. K. répond à quelques objections venues de droite et de gauche. — A. B.

— M. W. Hermann (*Die sittlichen Weisungen Jesu*; Göttingen, Vandenhoeck, 1904, in-12, 66 pages) s'efforce de trouver à tous les enseignements moraux de Jésus une valeur absolue et il écarte autant qu'il peut, l'influence de l'eschatologie sur les instructions du Christ : tout s'expliquerait si l'on entendait les textes comme il faut. Mieux vaudrait sans doute reconnaître que la détermination d'un certain nombre de préceptes est en rapport avec les circonstances de la prédication évangélique et que l'on n'en peut retenir utilement que l'aspect ou le principe. — A. B.

— Dans son étude sur Jésus à Capharnaüm (*Jesus in Kapernaum*; Tübingen, Mohr, 1904, in-8, 44 pages), M. K. Lincke analyse le commencement du second Évangile : le début primitif aurait été gardé dans l'Évangile de Marcion ; Marc

dépendrait de Luc; le discours sur la montagne, dans Matthieu, dépendrait de la Sagesse de Salomon, de la *Didaché* et d'Épictète..... Ces hypothèses semblent plus hardies que solides. — A. B.

— *La légende de Jésus et les traditions populaires*, par M. W. Lessewich (Paris, Giard, 1903, in-8, 20 pages), traite surtout des contes populaires et de leur rôle dans l'histoire des religions; on voit, dans les dernières pages, l'Evangile interprété à l'aide de Cendrillon. Qui prouve trop ne prouve rien, dit le proverbe. Les rapprochements comme ceux que fait M. L. n'ont de raison d'être que pour un petit nombre de récits évangéliques, et pour la forme plus que pour le fond. — A. B.

— *Jeremia* par M. J. Arthur (Tübingen, Mohr, 1903, in-8, 75 pages) est un drame en cinq actes, cinq petits actes, qui couvrent trois années et qui se passent les quatre premiers à Jérusalem, le cinquième en Égypte. Le tout est en vers et s'inspire de la Bible. Baruch a une fiancée avec laquelle il débite quelques strophes du Cantique des cantiques. Mais le ton général du poème est lugubre. Une bonne traduction des passages les plus remarquables de Jérémie serait sans doute d'un meilleur effet. — A. B.

— Le remaniement des programmes de l'enseignement secondaire pour l'histoire fait surgir chez tous les éditeurs de manuels scolaires ou des abrégés nouveaux ou des éditions nouvelles d'ouvrages déjà connus. Nous venons de recevoir celui de M. Albert Malet (*Le moyen âge et le commencement des temps modernes*, classe de cinquième, Paris, Hachette, 1904, 364 p. in-18°; prix : 3 fr.), professeur au lycée Louis-le-Grand, qui nous a paru bien fait dans son ensemble, et dont les 180 gravures répondent en général à ce qu'on peut demander d'une *illustration* de ce genre, qui doit être absolument *exacte* et *précise*, pour être vraiment utile. A ce point de vue, il vaudrait mieux retrancher certaines planches, comme (à la p. 16) le chef gaulois du Musée d'artillerie, dont l'auteur est amené à dire lui-même qu'il « y a beaucoup de fantaisie ». Nous signalons à M. Malet quelques petits détails à rectifier. Pourquoi (p. 76) appeler *ring*, les camps retranchés des Avars, qui certainement ne parlaient pas allemand? — P. 92. Louis-le-Pieux est mort en 840, et non en 839. — P. 129. D'après les recherches récentes de M. Fincke, il faut retrancher une dizaine d'années au « vieillard de 86 ans », Boniface VIII. — P. 334. Charles-le-Téméraire ne s'était pas « fait donner l'Alsace » par Sigismond, mais *les terres d'Autriche en Alsace*, ce qui est bien différent. — P. 339, Rodolphe de Habsbourg n'a jamais été élu « empereur »; il n'a porté que le titre de *roi d'Allemagne*. — P. 350. Il est incorrect de dire que « le royaume tchèque de Bohême a duré jusqu'au XVIIe siècle »; si l'on veut parler du fait que les *souverains* sont *allemands*, le changement se fait en 1526 déjà; si l'on veut dire que *le nom* du royaume disparait, c'est encore inexact, car il subsiste durant *tout le dix-huitième* siècle, seulement avec une constitution plus autocratique. — N.

— Nous avons parlé asssez récemment de la communication faite au Congrès historique de Rome par M. Wilhelm Ohr sur le couronnement de Charlemagne par le pape Léon III. L'auteur nous offre maintenant un texte allemand infiniment plus détaillé que la notice italienne (*Die Kaiserkroenung Karl's des Grossen, eine kritische Studie*, Tubingen et Leipzig, Mohr, 1904, in-8°; prix : 4 fr. 50 c.) mais qui aboutit naturellement à des conclusions identiques. Il a non seulement dépouillé et analysé toutes les sources directes ou indirectes sur la matière mais aussi lu la légion d'historiens anciens et modernes, ecclésiastiques ou laïques, qui ont discuté ces textes trop rares et passablement obscurs. Il a divisé son travail en

trois chapitres. I. Charles a-t-il été vraiment *élu* empereur? II. Ce projet de couronnement émanait-il de Charles? III. Pourquoi Léon III a-t-il procédé au couronnement impérial? M. Ohr, après avoir examiné toutes les descriptions et analysé toutes les hypotèses antérieures, conclut par l'énoncé des thèses suivantes : Charlemagne n'a pas été *élu* empereur par les Romains, les lois de Rome et de Byzance ne permettent pas un acte d'usurpation pareil. Il ne l'a pas demandé, ni personne dans son entourage (Alcuin, p. exemple, comme on l'a soutenu). Tout ce vacarme autour de sa personne lui a plutôt déplu (*es aergert ihn der ganze Klimbim!* p. 137). C'est Léon III qui, pour des raisons personnelles a imaginé non pas l'*élection* mais l'*ovation* faite à Charles; le chant de cet « hymne à refrain » était d'ailleurs chose usuelle à Rome quand il s'agissait de saluer des étrangers haut placés (p. 142). Ce sont les seuls *amis du pape*, et non le *peuple romain* qui ont participé à cette *acclamatio* dans Saint-Pierre. Quant au *couronnement* (matériel), il a été rendu possible par le fait qu'une couronne royale était préparée pour procéder à la consécration annoncée du jeune roi Charles. Il résulte donc de ces démonstrations, si on veut bien les accepter comme probantes, que le couronnement de Charlemagne à Rome fut un acte illégal, fortuit, qui se passe entre un pape haï de ses sujets et un roi plus ou moins récalcitrant et que ce fait de l'octroi de la couronne impériale, si fertile en conséquences pour toute l'Europe chrétienne du moyen âge, a été, pour ainsi dire, l'œuvre du hasard. Sans lui, pas de querelles du Sacerdoce et de l'Empire, pas de Canosse, pas de Legnano, pas d'échafaud pour le malheureux Conradin! (p. 146). L'auteur termine par un parallèle entre cet empire médiéval, sans racines profondes dans les âmes germaniques et l'Empire allemand moderne, voulu par des générations d'ardents patriotes et conquis à la suite de la plus glorieuse des guerres. Seulement il n'est pas vraisemblable que les historiens consentent tous à mettre ainsi le renouvellement de l'Empire romain d'occident au compte de Sa Majesté le Hasard, ni surtout qu'ils oublient combien cette conception *fortuite* s'est emparée rapidement des esprits des princes et des peuples et de quel poids énorme elle a pesé sur les siècles qui séparent le couronnement de Charlemagne de celui de Charles-Quint. — E.

— Ce n'est pas précisément comme travail d'érudition historique, mais plutôt à titre de document sur certaines tendances actuelles de l'Allemagne anticléricale, que nous conseillerions de lire l'étude assez volumineuse de M. Théodore FRANTZ sur la lutte entre le Sacerdoce et l'Empire au temps de l'empereur Frédéric II (*Der grosse Kampf zwischen Kaisertum and Papstum zur Zeit des Hohenstaufen Friedrich II.* Berlin, C. A. Schwetschke, 1903, VII, 205 p. in-8°). L'auteur, jurisconsulte badois, n'est pas un historien de profession; s'il a tenu à traiter pareille matière « au milieu de besognes professionnelles absorbantes », c'est qu'il a pensé pouvoir en tirer pour ses compatriotes un *enseignement pratique*, leur apprendre « à se soustraire aux prétentions révoltantes d'un clergé avide de pouvoir », à « échapper aux tentacules de cette pieuvre » comme réussit en ce moment, à le faire la France, la plus fidèle et l'aînée des filles de l'Église (p. VII). Seulement, si des déclarations pareilles montrent à quel degré de malaise et d'irritation les avances et les concessions du gouvernement impérial vis-à-vis du Saint-Siège ont poussé bien des protestants et des libres-penseurs en Allemagne, il est évident aussi qu'elles dénotent un état d'esprit peu propice à une étude impartiale et scientifique de pareil sujet. Si M. Frantz nous donne le catalogue formidable de toutes les sources et des ouvrages de seconde main qu'il a étudiés pour son travail, on ne peut s'empêcher pourtant de penser qu'il n'a guère compris le caractère de Fré-

déric II, en le comparant à Luther (p. 107) et en déclarant que « c'est lui qui, le premier a poussé le cri de : *Los von Rom!* » (p. 172), alors que l'empereur, on le sait, n'a cessé d'affirmer son orthodoxie, et de la prouver en brûlant galamment tous les hérétiques que lui dénonçait l'Église. On pourrait signaler, à côté de vérités historiques incontestables, qui gagneraient à être énoncées d'un ton plus calme, bien des erreurs de détail, et des exagérations manifestes; mais à quoi bon? L'étude de M. F., n'est pas, je le répète, et ne veut pas être un travail d'érudition, mais un appel au peuple allemand pour qu'il se libère à jamais « des odieuses luttes confessionnelles entretenues dans son sein par un clergé rétrograde »; ce ne sont pas quelques menues erreurs de plus ou de moins, qui augmenteront ou diminueront son autorité vis-à-vis du grand public. — R.

— M. Ernest Knoth nous a fourni dans sa monographie sur Ubertino de Casal une étude très attachante sur l'un des plus hardis continuateurs de S. François d'Assise (*Ubertino von Casale, ein Beitrag zur Geschichte der Franziskaner*, Marburg, Elwert, 1903, 162 p., in-8°; prix : 4 fr. 50 c.). Il nous y raconte avec autant de détails que le permettent des sources fort incomplètes, la longue lutte entre ce champion de la pauvreté absolue, ordonnée par l'Évangile et la majorité des conventuels, qui finirent par triompher sous le pontificat de Jean XXII. Aussi l'auteur de l'*Arbor vitæ crucifixæ Jesu*, après avoir été persécuté de son vivant, continua à être accusé d'hérésie, même après sa mort, et sa mémoire est restée chargée des anathèmes de l'Église. M. Knoth a surtout essayé d'élucider les dernières années d'Ubertino, à nous connues, celles de son existence en Allemagne; il le montre comme un des inspirateurs de l'appel au Concile formulé par Louis de Bavière à Sachsenhausen, travaillant avec Marsiglio de Padoue à la sentence de déposition du pape, en 1328. Mais à partir de cette date, il avoue ignorer son destin. M. Paul Sabatier, dans son édition du *Speculum perfectionis*, le fait mourir vers 1338; d'autres vont jusqu'à prétendre que le moine schismatique vécut à Montpellier jusqu'à l'époque d'Urbain VIII (1378), c'est-à-dire que, né vers 1259, il aurait été plus que centenaire. L'impression qui se dégage de l'étude de M. K. est en somme, favorable à son héros, bien agité parfois, violent, apocalyptique, mais d'une piété profonde et sincère et faisant preuve, dans sa lutte si longue avec l'autorité suprême de l'Église, d'un courage moral aussi grand qu'il était rare à cette époque. — E.

— Nous avons reçu trois nouveaux fascicules des *Publications de la Commission historique de la Styrie*, les nos 17, 18, 19, qui portent la date de 1903 et de 1904. Le premier de ces cahiers renferme les régestes des fiefs seigneuriaux de la province (*Die landesfürstlichen Lehen in Steyermark von 1421-1546*, Gratz, 288 p. in-8°) d'après les registres des feudataires, conservés aux Archives impériales de Vienne; l'éditeur, M. Albert Starzer, en a classé les détenteurs dans l'ordre alphabétique, sous 363 rubriques, depuis *Ackerl* jusqu'à *Zwickl*, en faisant suivre son catalogue d'un répertoire des noms de personnes et de lieux. M. Aloyse Lang a groupé dans le second fascicule des *Contributions à l'histoire ecclésiastique de la Styrie et des contrées voisines, tirées des Archives romaines* (156 p. in-8°). Les documents qu'il a réunis se rapportent surtout au début du XVIIe siècle et sont extraits des registres de la nonciature de Gratz, tenus par l'évêque d'Alessandria, Erasme Pallavicini. Ils concernent l'élection du comte Marx Sittich de Hohenems, comme prince-archevêque de Salzbourg, en 1612, l'élection d'un abbé d'Admont en 1615, le rôle du cardinal Khlesl dans la question de la succession d'Autriche, au moment où l'on crut à la grossesse de l'impératrice, épouse de l'empereur

Mathias, etc. L'éditeur y a joint 26 lettres diverses, tirées des recueils de suppliques du Vatican, datant de 1424 à 1456, et dont quelques unes ne sont pas sans intérêt, même en dehors d'un point de vue local. Dans le troisième cahier enfin, M. Antoine de Pantz nous raconte l'histoire d'une association d'usiniers styriens formée en 1625 (*Beitraege zur Geschichte der Innerberger Hauptgewerkschaft*, 57 p.) dont l'exploitation fut d'abord très fructueuse puis tourna à la débacle, jusqu'à ce que l'État prit la direction de la corporation et de ses hauts-fourneaux ; ransformée, bien plus tard, en société par actions, elle n'a cessé d'exister qu'en 1868. L'auteur a réuni, dans l'ordre alphabétique, une série de notes sur les familles qui ont, pendant une série de générations parfois, été associées aux labeurs et aux profits de cette importante entreprise industrielle. — R.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 17 juin 1904.

M. le Dr Hamy communique une lettre du lieutenant Desplagnes, de l'infanterie coloniale, datée de Dounzou, 3 avril 1904, confirmant la découverte de Koukiya, première métropole des Songhais. M. Hamy insiste sur l'importance de cette découverte pour l'histoire et l'archéologie soudaniennes.

M. Daniel Serruys signale une source ignorée jusqu'ici du capitulaire par lequel Charlemagne s'éleva contre le culte des images et que l'on désigne communément sous le nom de *Libri Carolini*. M. Serruys a retrouvé dans un ouvrage inédit de Nicéphore, patriarche de Constantinople, le texte original grec de certains témoignages invoqués par le Capitulaire. Ces témoignages, empruntés à des écrits de propagande iconoclaste composés à Byzance au VIIIe siècle, furent sans doute envoyés en Occident par les empereurs de Byzance, désireux de créer un dissentiment entre Rome et les Francs sur la question des images, ainsi qu'ils le tentèrent encore sous Louis le Débonnaire.

M. Théodore Reinach traduit et commente un papyrus grec de sa collection. C'est une pétition adressée au roi Ptolémée Evergète II, l'an 141 a. C., par un colon militaire, Képhalos, fils de Dionysios, du bourg d'Akoris, qui se prétend lésé par un de ses camarades. Ce document, parfaitement conservé, abonde en renseignements intéressants sur le droit public et privé de l'époque ptolémaïque.

M. Havet, président, annonce que la commission du prix de linguistique Volney a décidé qu'il n'y avait pas lieu de décerner le prix, mais qu'elle décernait une récompense de 500 francs à chacun des auteurs suivants : le R. P. G. Huyghe, *Dictionnaire kabyle-français*; Paul Toscanne, *Etudes sur la langue sumérienne*; Julien Vinson, *Manuel de la langue tamoule*.

M. le Président de la Société centrale des Architectes français informe l'Académie que la médaille qu'elle décerne annuellement à un membre des Ecoles françaises d'Athènes ou de Rome, sera décernée à M. Lefebvre, membre de l'Ecole d'Athènes.

M. Babelon annonce que le prix Fould est partagé en deux parties égales entre M. Emile Bertaux, *Histoire de l'art dans l'Italie méridionale*, tome Ier, et M. Durand, *Monographie de la cathédrale d'Amiens*, tome II.

M. d'Arbois de Jubainville communique un mémoire sur les dieux celtiques à forme d'animaux.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 1 Trente-huitième année 4 janvier 1904

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet

(Au Bureau de la *Revue :* Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue des études historiques, novembre-décembre : C. Striyenski, Le testament de madame Infante 1759. — M. Boutry, Le mariage de Marie-Antoinette (fin). — *Comptes rendus :* Docum. sur l'escalade de Genève ; Lemoine et Lichtenberger, De La Vallière à Montespan ; Paultre, La taille tarifée de l'abbé de Saint Pierre ; Bonnal, L'esprit de la guerre moderne, de Rossbach à Ulm ; Lenôtre, Paris révolutionnaire, II ; Camon, La guerre napoléonienne ; Peyre, Nîmes, Arles, Orange, Saint-Remy ; Hoffbauer, Les rives de la Seine à travers les âges, Paris.

Romania, n° 128, octobre 1903 : G. Paris, Le cycle de la Gageure. — Toldo, Pel fableau di Constant du Hamel. — Paget Toynbee, Dante's use of the word « trattato » in the Convivio and Vita nuova. — *Mélanges :* Lot, Conjectures sur Girart de Roussillon, 1 Boson d'Escarpion, 2 Odilon, 3 Les Desertois. — Lot, Orson de Beauvais ; P. Meyer, Wauchier de Denain ; G. Raynaud, Le dit du hardi cheval ; E. Langlois, Traités mis à l'index au XIIIe siècle ; E. Langlois, Integrum, entre ; Clark, Les explosives sourdes entre voyelles en italien. — *Comptes rendus :* La chanson de Willame (P. M.) ; L. Jordan, Girartstudien (P. M.) ; Chronique rimée des troubles de Flandre en 1379-1380 p. Pirenne (Wilmotte). — Périodiques. — Chronique. — Table des matières.

Revue celtique, n° 4 : Loth, La légende de Maes Gwyddneu dans le Livre noir de Carmarthen. — Dottin, Le Teanga bithnua du manuscrit de Rennes. — Whitley Stokes, On Dr Atkinson's glossary to vols. I—V of the ancient Laws of Ireland. — Loth, Notes étymologiques bretonnes, suite. — V. Tourneur, Pangur bân. — Garofalo, Questioni di diritto celtico. — Ernault, Notes sur Ar Furnes ac ar Jagrin. — Ernault, Tables des principaux mots étudiés dans le tome XXIV de la Revue celtique.

Revue d'Alsace (supplément) : Documents inédits pour servir à l'histoire d'Alsace. Première série. I. Règlements municipaux de la ville d'Ammerschwihr, de 1561, notes et éclaircissements par C. Hoffmann, II. Journal du palais du conseiller de Holdt, publié par Angel Ingold, avec notices et tables.

Bulletin italien, n° 4 : C. Dejob, Le « Secretum » de Pétrarque. — E. Rodocanachi, Une ancêtre des Bourbons, Catherine Sforza (1er article). — L. Auvray, Inventaire de la collection Custodi, conservée à la Bibliothèque nationale (1er article). — *Questions d'enseignement :* Bibliographie des auteurs inscrits aux programmes de l'agrégation d'italien et du certificat d'aptitude en 1904. — Certificat d'aptitude de l'enseignement de l'italien : arrêté ministériel du 14 août 1903. — Licence ès lettres avec mention « Langues vivantes » : textes italiens à expliquer à partir du 1er juillet 1904. — *Bibliographie :* I Fioretti di S. Franciescho, pubblicati da L. Manzoni ; I Fioretti del glorioso messer S. Francesco, a cura di G. L. Passerini (E. Bouvy). — A. Della Torre, Di Antonio Vinciguerra e delle sue satire (H. Hauvette). — P. Arcari, L'Arte poetica di P. Metastasio (H.). — E. Levi, Dai nostri poeti viventi, p. 347. — Chronique.

Bibliographie moderne (le), juillet-octobre 1903 : Emm. de Margerie, Un essai de bibliographie géologique. — Roserot, Catalogue des actes royaux contenus dans les archives de la Haute-Marne (suite). — Em. Picot, Une édition inconnue du Speculum crucis de Marco Dandolo. — Lecestre, Table de la chronologie militaire de Pinard,

lettres D à L. — STEIN, Le ms. de Boèce revendiqué par la Bibliothèque nationale. — AUVRAY, Sur le classement des mss. de Petau. — Chronique des archives, des bibliothèques, des livres, France et étranger. — Ouvrages analysés (VERKOOREN; J. GAUTIER; L. GAUDIN; LUERQUIN; GETTE; BRIÈRE et CARON; CALVI; CLUGNET, P. LACOMBE; DELALAIN; SCHREIBER; MATTON).

Museum, n° 3, décembre : BOISSEVAIN, Theodor Mommsen. — Abhandlungen Aug. Fick gewidmet (Uhlenbeck). — Van HERWERDEN, Collectanea (Van Leeuwen). — DESSAU, Inscriptiones lat. selectae, II, 1 (Van Gelder). — Apuleius, Herscheppinge, vert door BOEKEN, 2-6 (H. D. Verdam). — BENDELL, Catalogue of Sanskrit mss. in the British museum (Speyer). — STUMME, Deutsche Gaunersprache (De Goeje). — Olrik, Danmarks Heltedigtning, I (Boer). — Deelman, Kl. Lautlehre des Neuhochdeutschen (Blöte). — Ten CATE, Menno Simonaz en de Mennoniten.

Academy and Literature, n° 1650 : BRUNETIÈRE, Etudes critiques sur l'histoire de la littérature française, VII. — BIRCH, London on Thames in bygone days. — Lord AWEBURY, Essays and addresses, 1900-1903. — Hakluyt's Voyages, I and II. — SAINT LEGER, War sketches in colour. — MAHAFFY, An epoch in Irish history, Trinity College, Dublin, its foundation and early fortunes. — BRIERLEY, Problems of living. — Heraclitus and Spencer (Saleeby).

Athenaeum, n° 3973 : Sir Walter BESANT, London in the time of the Stuarts. — BUDGE, The gods of the Egyptians. — CRAIGIE, A new English dictionary on historical principles, R — Reactive. — Poem of the Cid; I, text reprinted from the unique ms.; II translation. III notes, by A. M. HUNTINGTON. — Antiquarian literature. Patent Rolls of Henry III, 1225-1232; Calendar of the Close Rolls of Edward III, vol. VI, 1341-1343; PIKE, Year-books of the 17 and 18 years of the reign of Edward III; Acts of the Privy Council, vol. XXVII; Catalogue of Ancient Deeds, vol. IV. — Cambridge notes. — Lamb trouvailles. — The disputches of an English agent in Paris in the reign of Louis XIV. — DAVIES, Hans Holbein the Younger. — Notes from Rome (Lanciani).

Literarisches Centralblatt, n° 50 : NATHUSIUS, Handbuch des kirchlichen Unterrichts, I. — DOBSCHÜTZ, Osten und Pfingsten. — Schriften zur Babel = und Bibelfrage (Delitzsch, Zimmern, Hommel, Jeremias, Grimme, Giesebrecht, Gunkel, Löhr, Oettli, Köberle, Knieschke, Rosenthal, S. Meyer, Goldschmied, Münz, Leimdörfer, Fuchs, Lehmann, Winckler, Grimme, Cohn, König, Hilprecht; compte rendu de trente écrits et brochures par P. Jensen). — Passiones vitaeque sanctorum aevi Merovingici p. KRUSCH. — WIGENER, Bezeichnungen für Volk und Land der Deutschen vom X bis XIII Jahrhundert. — STRUNZ, Paracelsus. — Leb. Hensel, Ein Lebensbild aus Deutschlands Lehrjahren, von P. HENSEL. — PHILIPPSEN, Kultur = und Naturbilder von Föhr. — Der Diwan des Umar Ibn Abi Rebi'a, p. P. SCHWARZ. — Aristotle's psychology, transl. HAMMOND. — SAMFIRESCO (Elvire), Ménage polémiste, philologue, poète (trop étendu, trop détaillé et manque son but principal qui était d'étudier Ménage grammairien; encore l'auteur utilise, sans le citer, le travail de M. J. Minckwitz). — English Literature, an illustrated record in four volumes. I. From the beginnings to the age of Henry VIII by GARNETT; III. From Milton to Johnson by GOSSE (bien fait et intéressant). — LANGGUTH, Esmarch und der Göttinger Dichterbund (bon). — Gœthes Gedankenlyrik für Schule und Hans, p. MATTHIAS.

Literarisches Centralblatt, n° 51-52 : Boehmer, Der alttestam. Unterbau des Reiches Gottes. — Baum und Geyer, Kirchengeschichte für das evangelische Haus. — Pallis, A few notes on the gospels. — Robertson, Pagan Christs. — Cassiner, Leibniz' System. — Kirchner, Worterbuch der philosophischen Grundbegriffe, 4ᵉ ed. — Helmen, Beitraege zur Diplomatik Erzbischof Engelberts des Heiligen von Köln, 1216-1225. — Knoke, Gegenwärtiger Stand der Forschungen über die Roemerkriege im nordwestlichen Deutschland (sans valeur scientifique). — Andreas von Regensburg sämtliche Werke, p. Leidinger. — Ottosen, Vor Historie fra Margrete til Karl XII. — Eckardt, Geschichte der Gesellschaft Harmonie in Kiel (intéressant). — Krahmer, Die Beziehungen Russlands zu Persien. — Des Al-Qiftis Tarib Alhukama, p. Lippert (texte important). — Philon de Byzance, Le livre des appareils pneumatiques, p. et trad. Carra de Vaux. — Apulei fabula de Psyche et Cupidine, p. Beck. — Gossart, Ant. de La Sale ; (Un anonyme), L'auteur des XV joies du mariage ; Nève, Ant. de La Salle. — Lamouche, Essai de grammaire languedocienne. — Haym, Gesammelte Aufsätze. — Heinemann, Gœthe, 3ᵉ ed. — Friedlaender, Das deutsche Lied im XVIII Jahrhundert, Quellen und Studien. — Houben, Devrient. — Obrist, Neue Möglichkeiten in der bildenden Kunst, Essays. — Stephani, Der aelteste deutsche Wohnbau und seine Einrichtung. — Happel, Die Burgen in Niederhessen und dem Werragebiet. — Julia Cartwright, J. F. Millet. — Clemen, Die rhein. und die westfälische Kunst auf der kunsthistor. Ausstellung zu Düsseldorf. 1902.

Zeitschrift für katholische Theologie, 1904, n° 1 : N. Paulus, Die Reue in den deutschen Beichtschriften des ausgehenden Mittelalters. — H. I. Cladder, Die Anlage des Jacobusbriefes. — C. A. Kneller, Papst u. Conzil im ersten Jahrtausend, III. — H. Brewer, Ueber den Heptateuchdichter Cyprian u. die Cena Cypriani. — Rezensionen. — Analekten. — Kleinere Mitteilungen.

Le Puy-en-Velay — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 2 Trente-huitième année. 11 janvier 1904

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue des études rabelaisiennes, 3e et 4e fascicules : RAJNA, Il Rabelais giudicato da un Italiano del secolo XVI. — *Mélanges :* VAGANAY, De Rabelais à Montaigne, les adverbes terminés en ment ; G. PFEFFER, Les études sur Rabelais parues en Allemagne ; PINVERT, Un entretien philosophique de Rabelais rapporté par Charondas ; Abel LEFRANC, Une poésie inconnue sur Rabelais philosophe, 1538 ; VAGANAY, La mort de Rabelais et Ronsard ; LAUMONIER, L'épitaphe de Rabelais par Ronsard ; W. F. SMITH, Rabelais et Shakspeare ; E. LANGLOIS, Le fumet du rôti payé au son de l'argent. — *Comptes-rendus :* DE COCK et TEIRLINCK, Kinderspel en Kinderlust in Zuid-Nederland ; R. PEYRE, Une princesse de la Renaissance, Marguerite de Parme, duchesse de Berry, duchesse de Savoie. — Périodiques. — Chronique. — Questions et réponse. — Table des matières (on trouve dans ce fascicule les premières feuilles d'une réimpression du texte du Ier livre du Pantagruel, édition publiée à Lyon par François Juste en 1533 et dont on ne connaît aujourd'hui qu'un exemplaire unique, conservé à la Bibliothèque royale de Dresde ; cette réimpresion a une foliotation spéciale de façon qu'elle forme un volume distinct et peut être reliée à part).

Academy and Literature, n° 1651 : SOLON, A brief history of old English porcelain. — SLADEN, Queer things about Japan. — HINKSON, Coperight Law. — FREY, L'armée chinoise. — Sir Walter BESANT, London in the time of the Stuarts. — KENNEDY, A tramp in Spain. — Chamber's Cyclopaedia of English literature, vol. III, new édition by D. PATRICK.

Athenaeum, n° 3974 : Personal Reminiscences of the Duke of Wellington. — Andrew LANG, The Valet's Tragedy and other studies. — YOUNG, Ireland and the cross roads. — G. E. MOORE, Principia Ethica. — Memoirs and letters of Cardinal de Bernis ; Richard WADDINGTON, La guerre de Sept Ans, les débuts ; WILLIAMS, Madame de Pompadour. — COLLINS, The study of ecclesiastical history ; GREEN, A handbook of church history. — Keats, a correction. — The old State paper office. — The sonnets of William Alabaster. — The art of the Italian Renaissance, from the German of H. WÖLFFLIN.

BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE
DE LA
RENAISSANCE

DIRIGÉE PAR

Pierre de NOLHAC et Léon DOREZ

I. Henry Cochin. Chronologie du Canzoniere de Pétrarque, 1 volume petit in-8° . . . . 4 fr.

II et III. Louis Thuasne. Roberti Gaguini Epistolae et Orationes. Texte publié sur les éditions originales de 1498, précédé d'une notice bibliographique et suivi de pièces en partie inédites, par Louis Thuasne, 2 volumes petit in-8°. 25 fr.

En présentant cet ouvrage à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (Séance du 11 septembre 1903), M. Léopold Delisle s'est exprimé en ces termes : « La nécessité d'une nouvelle édition était reconnue depuis longtemps. M. Thuasne n'a pas seulement le mérite d'avoir préparé cette édition avec le soin et la critique dont il a déjà donné des preuves. Les notes dont il l'a enrichie et la longue bibliographie qu'il a mise en tête, font des deux volumes qu'il vient de publier un livre rempli de détails très intéressants, en grande partie tout à fait nouveaux, sur la vie de Gaguin et sur les hommes avec lesquels il a été en rapport. Il y a là une masse énorme de renseignements pour un tableau de la société politique, religieuse et surtout littéraire de Paris pendant le dernier tiers du xve siècle.... L'édition des lettres de Gaguin de M. Thuasne est un ouvrage indispensable à consulter pour l'histoire des règnes de Louis XI et de Charles VIII. »

IV. Henry Cochin. *Le frère de Pétrarque et le livre « du Repos des Religieux »*. 1 volume petit in-8° . . . . 6 fr.

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE GARANCIÈRE, 8, PARIS.

LA

FRANCHE-COMTÉ

Texte par Henri BOUCHOT

ILLUSTRATIONS PAR EUGÈNE SADOUX

Un magnifique volume in-4°, illustré de 30 eaux-fortes, de 3 héliogravures de 13 reproductions en phototypie de dessins originaux et de plus de 270 dessins imprimés dans le texte

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE 812 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS

Nos 1 à 12, sur chine, avec quatre états des eaux fortes... 250 fr.
Nos 13 à 62, à 62, à grandes marges sur vélin, avec trois états des eaux-fortes.............................. 150 fr.
Nos 63 à 812, sur vélin. Broché, 60 fr.; reliure amateur... 70 fr.

Les exemplaires sur chine renferment l'original d'un des dessins reproduits en phototypie ;
Les exemplaires à grandes marges, l'original d'un des dessins reproduits dans le texte.

LE MÊME OUVRAGE

NOUVELLE ÉDITION

DE MÊME FORMAT
RENFERMANT 270 GRAVURES DANS LE TEXTE
ET 16 PLANCHES TYPOGRAPHIQUES HORS TEXTE

Prix : broché, 20 francs; relié, 30 francs.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 3 Trente-huitième année 19 janvier 1904

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI[e]

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue historique, janvier-février : Louis Bréhier, La Royauté homérique et les origines de l'Etat en Grèce ; 1er article. — Hermann Hueffer, La fin de la République napolitaine (suite et fin). — Bernard Monod, De la méthode historique chez Guibert de Nogent. — Ch. E. Œlsner, Fragments de ses Mémoires relatifs à l'histoire de la Révolution française, publiés par Alfred Stern (suite). — Correspondance. La mission de Prieur de la Marne dans le Morbihan. Lettre de M. Lévy-Schneider. — Bulletin historique : France. La réforme de l'Ecole normale, par G. Monod, de l'Institut. Epoque moderne, par Henri Hauser. Publications diverses, par G. Monod. — Allemagne. Mommsen, par Camille Jullian. Epoque moderne, par M. Philippson. — Comptes rendus critiques : Hausen, Hexenwahn ; Blech, Château d'Echery ; Ferstel, Hist. de la responsabilité des ministres ; P. Gautier, Mme de Staël et Napoléon ; Philippson, Friedrich III ; Menger, Le droit au produit intégral du travail ; Dubois et Terrier, Les colonies françaises.

Academy, 9 janvier : Bradley, Canada in the XX century. — Hughes, Shakespeare's Europe. — Bunyan, Pilgrim's Progress, illustrated by G. Cruikshank. — Nicholson, Elements of political economy. — The water-colour drawings of Turner. — E. Thomas, Oxford. — Carroll, The Exiles of eternity. — Letters of Walpole, p. Toynbee, I-IV. — Hundred love-songs of Kamal-Ad-din of Ispahan, trad. Mumford ; Poems of Philip Freneau, poet of the American Revolution, p. Pattee, II ; Horace for English readers, trad. Wickham.

Athenaeum, no 3975 : A. Dobson, Madame d'Arblay. — Ward, Problems and persons. — Nevinson, Between the acts. — Phillpots, My Devon year. — Creighton, Historical lectures and addresses. — Miss Otté (Gosse). — The book sales of 1903, I (Slater). — Raleigh's Wordsworth, a note. — The earliest editions of the Divina Commedia printed in England (Paget Toynbee). — MS. C. C. C. C. 270 (M. Rule). — Daniel's Delia, 1592. — George Gissing. — Freshfield, Round Kangchenjunga. — Duff, Nyasaland under the Foreign Office ; Campbell, Formosa under the Dutch ; etc. — Foster, Miniature painters, British and foreign. — Rosenthal, La peinture romantique ; Hartmann, A history of American art.

Deutsche Literaturzeitung, no 1 : Haym, Gesammelte Aufsätze. — Ficker, Druck und Schmuck des neuen evangelischen Gesangbuches für Elsass-Lothringen. — Drews, Die Predigt im 19. Jahrhundert. — O. Baumgarten, Predigt-Probleme. — Feine, Die Erneuerung des paulinischen Christentums durch Luther. — Chamberlain und Poske, Heinrich von Stein und seine Weltanschauung. Nebst Heinrich von Steins Vermächtnis. — Külpe, Die Philosophie der Gegenwart in Deutschland. 2. Aufl. — Seeger, Der Bildungswert der modernen Sprachen und die Berechtigungsfrage der Realschule. — Hüttner, Über Karl Theodor Freiherrn von Dalberg als Vorsitzenden der Schulkommission für das Hochstift Würzburg. — Schreiber, Buddha und die Frauen (cf. *Revue*, no 1). — M. Schwab, Notice sur le ms. hébreu no. 1338 de la Bibliothèque nationale. — Nonii Marcelli de coppendiosa doctrina libros XX Onionsianis ed. Wallace M. Lindsay. Vol. I-III (très bon). — Auswahl aus den römischen Lyrikern mit griechischen Parallelen, hgb. von Jurenka. — Expeditus Schmidt, Die Bühnenverhältnisse des deutschen Schuldramas und seiner volkstümlichen Ableger im sechzehnten Jahrhundert (soigné). — Bürkner,

Herder (fait avec goût). — BÉDIER, Etudes critiques (très intéressant). — SIEGFRIED, Shakespeare-Brevier. — GOLDFRIEDRICH, Die historische Ideenlehre in Deutschland. — GRUPP, Kulturgeschichte der römischen Kaiserzeit. I. Bd. : Untergang der heidnischen Kultur. — SEATON, Napoleon's Captivity in relation to Sir Hudson Lowe. — H. KAISER, König Sigmunds Einkünfte aus dem Zehnten des Bistums Strafsburg. — FREEMAN, The historical geography of Europe. Ed. by Bury. — SUPAN, Grundzüge der Erdkunde. — HOERNES, Der diluviale Mensch in Europa. — MÖBIUS, Ausgewählte Werke. I, J. J. Rousseau.

Literarisches Centralblatt, n° 1 : VÖLTER, Aegypten und die Bibel. — Das Johannes-Evangelium p. JANSSEN. — DIETTRICH, Die nestorianische Taufliturgie. — RITTELMAYER, Nietzsche. — P. KOCH, Die byzantinischen Beamtentitel von 400 bis 700 (soigné). — Vie de Sévère par Zacharie le Scolastique et trad. KUGENER (très recommandable). — Mitteil. der Vereinigung für Gothaische Gesch. und Altertumsforschung, 1903. — WAGEMANN (Anna), Die eiserne Maske (sans valeur). — Die Kaiserliche Marine während der Wirren in China, 1900 (première publication de l'état-major de la marine allemande; très détaillé et instructif). — PERNOT, En pays turc, l'île de Chio (très intéressant et même amusant). — PEDERSEN, Bidrag till en fremstilling of Danemarks Havebrug i Middelalderen (indil 1500). — HOULBERT, Les insectes ennemis des livres, leurs mœurs, moyens de les détruire (sera fort utile). — HUART, Littérature arabe (malgré des critiques à faire, l'auteur a su dominer la masse des matériaux). — Scholia vetera in Pindari carmina rec. DRACHMANN, I. Scholia in olympionicas (solide). — LUMBROSO (Giac.), Expositio totius mundi et gentium, studio. — Milton, p. WRIGHT. — Gœthes Werke, p. Heinemann, IX, p. SCHWEIZER, XV, p. R. WEBER u. HEINEMANN; Goethes sämtliche Werke, p. v. d. Hellen; VIII, Singspiele p. PNIOWER; XIII, Faust, 1, p. E. SCHMIDT; XXIII-XXIV, Dichtung und Wahrheit p. R. M. MEYER; XXXIII, Kunst, 1, p. OETTINGEN. — Fr. VOGT, Die schlesischen Weihnachtsspiele; DRECHSLER, Sitte, Brauch und Volksglaube in Schlesien. — Salomon REINACH, Recueil de têtes antiques idéales ou idéalisées (nouvelle publication du tenace et habile érudit qui fait par son travail personnel en un temps étonnamment court ce que des académies n'arrivent à faire qu'après une longue préparation et avec l'aide de nombreux collaborateurs). — Victoria, Opera omnia p. PEDRELL. II. Missarum liber primus.

Museum, n° 4, janv. : KOSSMANN, Wunderlich's Der deutsche Satzbau. — REICH, Der Mimus (K. Kuiper). — Terentius, Codex Ambrosianus (Van Leeuwen). — BOSSCHER, De Plauti Curculione (Bierma). — BRANDES, Javaansche Handschriften von Van der Tunk (Gunning). — DE HOOG, Studiën over de Nederl. en Engelsche Taal en Letterk. (Kalff). — Nieuwe publikaties over France tael. en letterkunde (Salvarda de Grave). — HASENCLEVER, Die Politik Kaisers Karls V (Rogge). — GOSSES, Stadsbezit in grond en water (Garatama). — De BROUWER, Latijnsch Taeleigen (Van Eck). — Van VEEN, Grieksche Mythologie (Fraenkel).

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Régis MARCHESSOU, boulevard Carnot, 23.

N° 4 Trente-huitième année. 25 janvier 1904

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Nouvelle revue rétrospective, n° 115, 10 janvier 1904 : Correspondance du minéralogiste Monnet (suite). — Campagnes et missions de Charles-Stanislas Lefebvre, 1773-1815 (suite). — Lettres de Sophie de Monnier à Mirabeau, 1775-1781 (suite).

Annales du midi, n° 61, janvier 1904 : J. M. Vidal, Les origines de la province ecclésiastique de Toulouse, 1295-1318 (suite et fin). — Baux, Bourrilly, Mabilly, Le voyage des reines et de François Ier en Provence. — Guy, Les quatrains de Pibrac ; Vignaux, Lettre de Marguerite de Valois aux capitouls de Toulouse, 6 juillet 1581. — Appel, Provenz. Chrestomathie (Andraud) ; Portal, Hist. de Cordes (Dognon et Jeanroy) ; Moris, Le sénat de Nice avant 1792 (Doublet) ; Marignan, Hist. de la sculpture en Languedoc aux xiie et xiiie siècles (Graillot).

Academy, n° 1653 : The literature of 1903. — The prophetic books of William Blake, Jerusalem p. Maclagan and Russele. — Education Supplement.

Athenaeum, n° 3976 : Wickham, Horace for English readers. — Moore-Smith, The life of John Colborne, Lord Seaton. — Oems of James Clarence Mangan, p. O' Donoghue. — Hutton, A history of the English Church, 1625-1714 ; Henson, English religion in the XVII century. — Moret, Du culte divin journalier en Egypte ; Du caractère religieux de la royauté pharaonique. — Yearbooks and calendars. Herbert Spencer and social statics. — Coleridgeana (Dobell). — G. Johnson, The All Red Line, the annals and aims of the Pacific Cable Project.

Deutsche Literaturzeitung, n° 2 : Falk, Beiträge zur Rekonstruktion der alten Bibliotheca fuldensis und Bibliotheca laureshamensis. — Yearbook of the Bibliographical Society of Chicago 1902-1903. — Hehn, Sünde und Erlösung. — Zahn, Das Evangelium des Matthäus ausgelegt. — Graue, Die Religion des Geistes. Wie der Gebildete denkend zu ihr Stellung nimmt. — Kassner, Der indische Idealismus (mauvais). — Höffding, Philosophische Probleme. — Bücherverzeichnis der Offentlichen Bibliothek und Lesehalle Berlin, Alexandrinenstrafse 26. — Hübner, Das Schulmuseum zu Tokio. — Diederich, Von Gespenstergeschichten, ihrer Technik und ihrer Literatur (bien des défauts). — Hastie, The Festival of Spring. From the Divan of the Jelal-ed-din. — Die Gedichte des Christophoros Mitylenaios, p. Kurtz. — Kaussen, De Cicerone et Torquato Epicureo. — Schwäbisches Wörterbuch. p. Fischer. 4-7. — Blümner, Das Märchen von Amor und Psyche in der deutschen Dichtkunst. — Hessen, Leben Shakespeares. — Hanssen, Metrische Studien zu Alfonso und Berceo. — Historical essays ed. Tout and Tait. — Annalen und Akten der Brüder des gemeinsamen Lebens im Lüchtenhofe zu Hildesheim p. Doebner. — Chr. Pfister, L'archevêque de Metz Drogon (823-856). — Inventaire d'anciens comptes royaux (Recueil des Historiens de la France. Documents financiers T. 1), p.p. Mignon et Ch. V. Langlois. — Ch. Engel, Colmar im Feldzuge 1813 bis 1814. — Krebs, Die nördlichen Alpen zwischen Enns, Traisen und Mürz. — Hengstenberg, Weltreisen. — Vosberg-Rekow, Der Grundgedanke der deutschen Kolonial-politik. — Annales de Sociologie, p. p. la Société belge de Sociologie, I. — Vocabularium iurisprudentiae Romanae. Fasc.

IV. — GUNTHER, Deutsche Rechtsaltertümer in unserer heutigen deutschen Sprache. — Die Malereien der Katakomben Roms. p. VILPERT.

Literarisches Centralblatt, n° 2 : WEISS, Die Religion des N. T. — TROELTSCH, Die Absolutheit des Christentums und die Religionsgeschichte. — HARNACK, Verlor. Briefe der Cyprian. Sammlung; KLOSTERMANN, Eusebius, Schrift ; BONWETSCH, Hippolyts Commentar zum Hohen Lied. — PETERSEN, Trajans Dakische Kriege, II. — NIKOLSKIJ, sur l'ancienne littérature russe (en russe). — GOLDMANN, Die Einführung der deutschen Herzogsgeschlechter Kärntens in den slovenischen Stammesverband. — HASENCLEVER, Die Politik Kaisers V und Landgraf Philipp von Hessen vor Ausbruch des schmalkaldischen Krieges. — M. von BRANDT, Die Zukunft Ostasiens (beaucoup de développements instructifs). — MACHACEK, Gletscherrunde. — SCHWABE, Dienst und Kriegführung in den Kolonien und auf überseeischen Expeditionen. — JACOB, Türkisches Lesebuch, I, Texte in lateinischer Umschrift. — REINISCH, Die Somali-Sprache, III. Grammatik. — PASCAL, Studi critici sul poema di Lucrezio. — WUSTMANN, Der Wirt von Auerbachs Keller, 1982-1542; KROKER, Doctor Faust und Auerbachs Keller. — Die Meisterwerke der deutschen Bühne, p. Witkowski. — B. MÜNZ, Literarische Physiognomien.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 5 Trente-huitième année 1er février 1904

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue d'Alsace, janvier-février : A. M. P. INGOLD, Grandidier, liturgiste (avec un portrait). — HANAUER, Les imprimeurs modernes de Haguenau. — C. HOFFMANN, Les élections aux Etats Généraux (Colmar-Belfort), suite. — LORTET, Reinhold Forster, sous-lieutenant aux hussards, 1774-1844. — L. EHRHARD, Correspondance entre le duc d'Aiguillon et le prince coadjuteur Louis de Rohan. — GASSER, La direction des domaines de Colmar pendant l'invasion, 1813-1814. — Mélanges : Histoire des diocèses de Toul, de Nancy et de Saint-Dié, par l'abbé E. Martin (A. M. P. Ingold). — Livres nouveaux : Entstehung und Gesch. U. L. Frau zur Eich bei Blotzheim ; PAULUS, Die deutschen Dominikaner im Kampfe gegen Luther, 1518-1568 ; OBERREINER, Hist. généal. de la famille Oberreiner ; Alb. EHRHARD, Kathol. Kirche und theolog. Fakultat ; E. BLECH, J.-G. Reber, Notes biogr. et corresp. — E. WOLFF, Handbuch der staatlichen Denkmalpflege in Elsass-Lothringen.

Revue Musicale, n° 2 : Sommaire. — I. PHILIPP, Une classe de piano au Conservatoire. — Fr. LISZT, Lettres inédites à Alfred Jaëll. — DANNHAUSER, L'enseignement du chant. — Jules COMBARIEU, La musique au point de vue sociologique : l'imitation. — L'expression passionnée dans la musique de M. Leroux (notes sur la Reine Fiammette). — Les maîtres d'autrefois, MEYERBEER. — Louis LALOY et Romain ROLLAND, Les Concerts. — Publications nouvelles. — Actes officiels, Informations, Correspondances. — Exercices d'harmonie et de contrepoint. — Supplément musical : Pavane inédite de Henry DU MONT, (1610-1684) et Scène de l'Orphée de CLÉRAMBAULT, (1676-1749), publiées par Henry Quittard. — Deux Noëls provençaux publiés et harmonisés par C. Gueydon.

Athenaeum, n° 3977 : BRINKLEY, Japan, III, IV, V, VI ; WATSON, The rolling stones in Japan. — Chamber's Cyclopaedia of English literatur, new edition, by Fitz PATRICK, III. — Sir George TREVELYAN, The American Revolution, II. — Wiinfred lady BURGHCLERE, George Villiers, second duke of Buckingham, 1628-1687. — Mr. W. J. C. Moens (nécr.). — The Cambridge Studies syndicate. — George Gissing. — Miss Otte. — Miltonic elision, I (Bridges). — Hippolyte Marinoni. — FORBES and BURMESTER, Our Roman highways ; DELBRÜCK, Die drei Tempel am Forum Holitorium in Rome. — Jean-Léon Gérôme.

Literarisches Centralblatt, n° 3 WEINEL, Jesus im XIX Jahrh. — BOUSSET, Das Wesen der Religion. — HARNACK, Reden und Aufsätze. — BEZOLD, Ninive und Babylon, 2e éd. (important). — BEVAN, The house of Seleucus (très intéressant, très juste, mais peu de recherches originales et profondes). — Inventaire d'anciens comptes royaux, p. Ch. V. LANGLOIS. — KRIEGER, Die ersten hundert Jahre russisch-chinesischer Politik. — MARCKS, Die imperialistische Idee in der Gegenwart. — MEILLET, Introd. à l'étude comparative des langues indo-européennes (très réussi ; clair, net, solide ; il faut souhaiter que les lecteurs allemands aient un jour un aussi bon livre à leur disposition). — Neuarabische Volkspoesie Ges. u. übers. von LITTMANN (long art. de Vollers. — LYDI, De magistratibus populi romani. — SANDYS, A history of classical scholership (et le présent n° de la *Revue*). — FOLEY, The language of the Northumbrian gloss to the gospel of Saint Matthew. — DOLLMAYR, Die Sprache der Wiener Genesis (soigné). — HOLZMANN u. BOHATTA, Deutsches Anonymenlexikon 1501-1850, II, E-K. (très recommandable et utile). — SVORONOS, Dos Athener Nationalmuseum. — Schliemanns Sammlung Trojanischer Altertümer, beschrieben von R. SCHMIDT. — BODE, Florentiner Bildhauer der Renaissance. — ZABEL, Zur modernen Dramaturgie, III.

II. — Langues Sémitiques.

Président : M. Philippe Berger, ✻, I. ✪, Membre de l'Institut, Professeur au Collège de France, 3, quai Voltaire, Paris.

Secrétaire : M. Fossey, 1, avenue de l'Observatoire, Paris.

III. — Langues Musulmanes (Arabe, Turc, Persan).

Président : M. René Basset, ✻, I. ✪, Correspondant de l'Institut, Directeur de l'École Supérieure des Lettres d'Alger, 77, rue Michelet, Mustapha.

Secrétaire : M. Delphin, I, ✪, Directeur de la Médersa d'Alger, 25, boulevard Bugeaud, Alger.

IV. — Égypte; Langues Africaines; Madagascar.

Président : M. Lefébure, I, ✪, Chargé de cours à l'École Supérieure des Lettres d'Alger, 94, rue de Lyon, Mustapha-Belcourt.

Secrétaires : M. Héricy, I, ✪, Professeur au Lycée d'Alger.

M. Boulifa, Répétiteur de langue kabyle à l'École Supérieure des Lettres d'Alger.

V. — Extrême-Orient.

Président : M. Cordier, ✻, I. ✪, Professeur à l'École des Langues Orientales vivantes, 54, rue Nicolo, à Paris.

Secrétaire : M. Courant, I. ✪, Maître de conférences à l'Université de Lyon, chemin du Chancelier, 3, Ecully (Rhône).

VI. — Grèce et Orient.

Président : M. Diehl, ✻, I. ✪, Professeur à la Faculté des Lettres de Paris, Paris, 67, rue de Seine.

Secrétaire : M. Bréhier, Professeur à la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand.

VII. — Archéologie africaine et Art musulman.

Président : M. Gsell, ✻, I. ✪, Correspondant de l'Institut, Professeur à l'École Supérieure des lettres d'Alger, Directeur du Musée d'Alger, 77, rue Michelet, Mustapha.

Secrétaire : M. le Baron de Vialar, directeur-adjoint du Musée d'Alger.

Les titres des communications scientifiques destinées à être lues au Congrès devront être envoyés, soit au Président de la section à laquelle elles ressortissent, soit au Secrétaire général ou aux Secrétaires-adjoints.

Le montant de la cotisation est fixé à vingt francs; les femmes ou parentes de congressistes accompagnant ceux-ci auront droit à une *carte de dame* du prix de dix francs. Cette carte donnera droit à toutes les réductions et prix de faveur qu seront éventuellement consentis aux membres du Congrès par les Compagnies de transports et autres, mais elle ne donnera pas droit aux publications du Congrès.

Les correspondances et les demandes de renseignements touchant le Congrès devront être adressées au Secrétaire général ou aux Secrétaires adjoints.

Les adhésions peuvent dès maintenant être adressées au Trésorier : elles doivent être accompagnées du montant de la cotisation, faute de quoi elles seront considérées comme non avenues. Pour la commodité des futurs congressistes, elles pourront également être adressées :

à Paris, à M. Leroux, ✻, I. ✪, éditeur, 28, rue Bonaparte, VIe.

Le Président du Comité d'organisation,
René BASSET.

Le Secrétaire Général du Comité,
Edmond DOUTTÉ.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot

XIVe Congrès International
DES ORIENTALISTES

Le Congrès des Orientalistes de Hambourg, en 1902, a désigné Alger comme siège du XIVe Congrès, qui doit avoir lieu en 1905, pendant les congés de Pâques, et M. le Gouverneur Général de l'Algérie a bien voulu accorder son haut patronage à cette manifestation scientifique.

Le Comité d'organisation est ainsi composé :

Président : M. René Basset, ✱, I. ✪, Correspondant de l'Institut, Directeur de l'École Supérieure des Lettres d'Alger, 77, rue Michelet, Mustapha.

Vice-Présidents : MM. J.-D. Luciani, I. ✪, Directeur du Service des Affaires Indigènes au Gouvernement Général de l'Algérie.
Mesplé, I. ✪, Professeur à l'École Supérieure des Lettres, 17, rue Saint-Augustin, Alger.
Bou Kandoura, ✱, Mufti hanéfite d'Alger, Mosquée de la Pêcherie.

Secrétaire Général : M. Edmond Doutté, A. ✪, Chargé de cours à l'École Supérieure des Lettres, Parc de Fontaine-Bleue, Mustapha-Supérieur.

Secrétaires-Adjoints : MM. Chambige, A. ✪, Administrateur de commune mixte, Chef de bureau au Service des Affaires Indigènes du Gouvernement Général de l'Algérie.
Yver, Chargé de cours à l'École Supérieure des Lettres, 21 ter, rue Clauzel, Mustapha.
Cherchali, A. ✪, Rédacteur au « Mobacher ».

Trésorier : M. David, A. ✪, Chef du Secrétariat particulier de M. le Gouverneur Général de l'Algérie, au Palais d'hiver.

Trésorier-Adjoint : M. Ettori, A. ✪, Chef du Service du Matériel au Gouvernement Général de l'Algérie.

Membres du Comité : MM. Delphin, I. ✪, Directeur de la Médersa d'Alger, 25, boulevard Bugeaud, Alger.
Gsell, ✱, I. ✪, Correspondant de l'Institut, Professeur à l'École Supérieure des Lettres, Directeur du Musée d'Alger, 77, rue Michelet, Mustapha.
Commandant Lacroix, ✱, A. ✪, Chef du Service des Affaires Indigènes et du Personnel Militaire du Gouvernement Général de l'Algérie, 12, rue Bourlon, Mustapha.
Waille, I. ✪, Professeur à l'École Supérieure des Lettres, 30, rue Dupuch, Alger.
Ben Cheneb, A. ✪, Professeur à la Médersa d'Alger.
Ben Smaia, A. ✪, Professeur à la Médersa d'Alger.

Le Congrès comprendra les sections suivantes :

I. — Inde ; Langues Aryennes et Langues de l'Inde.

Président : N.
Secrétaire : N.

N° 6 Trente-huitième année. 8 février 1904

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)
MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Annales des sciences politiques, janvier 1904 : E. Levasseur, La France économique de 1848 à 1870. — R. Savary et Dr Collet : La lutte contre la tuberculose en France. — G. Alfassa : Quarante ans de propriété collective. Paysans russes. — V. Marce : La vie communale en Bohême. — Z : Les puissances maritimes en Méditerranée (*avec 3 cartes*). — P. Matter : L'Université de Göttingue et Bismarck étudiant. — D. Zolla : Chronique des questions agricoles (1903). — Analyses et comptes rendus. — Mouvement des périodiques.

Annales de l'Est, n° 1 : Staeff, Les possessions bourguignonnes dans la vallée du Rhin sous Charles le Téméraire d'après l'Information de Poinsot et de Pillet, commissaires du duc de Bourgogne, 1471. — Froehlich et Perdrizet, La Roche du Trupt. — Davillé, Le rôle de la Lorraine dans la succession de Clèves et Juliers à propos d'une lettre du duc de Saxe à Henri II, 2 oct. 1609. — Favier, Sentences et proverbes recueillis en Lorraine au xvie siècle. — *Comptes rendus :* Th. Walter, Alsatia superior sepulta, die grabschriften des Bezirkes Oberelsass bis 1820 ; Eheberg, Verfassungs, Verwaltungs, und Wirtschaftsgeschichte der Stadt Strassburg bis 1681, tome I ; Dettmering. Beiträge zur aelteren Zunftgesch. der Stadt Strassburg ; Bardy, Allanjoie ; Dreyfuss, Le collège de Saint-Michel ; Schoen, Le théâtre alsacien ; Abel, In Halm und Feder ; Haelter, Der Nazi ; E. Bertrand, Esquisses et silhouettes de province ; Congrès de la houille blanche.

Athenaeum, n° 3978 : Wilkins, Caroline Matilda, queen of Danemark. — Stubbs, Cambridge and its story. — Nelson and the Neapolitan Jacobins, documents relating to the suppression of the Jacobin Revolution at Naples, june 1799, p. Gutteridge. — Henderson, The life and principate of the Emperor Nero. — Souttar, A short history of ancient peoples. — The Alchemist, by Ben Jonson, p. Hathaway, p. Hart ; Bolle, Die gedruckten englischen Liederbücher bis 1600 ; Erskine, Die Elizabethan lyric. — Carpenter, The Bible in the xix century ; Thomas, The first Christian generation ; Macleod, The ministry and sacraments of the National Church of Scotland ; Weymouth, The N. T. in modern speech ; Stokoe, First days and early letters of the church. — Unpublished letters from Dorothy Wordsworth to Mrs Clarkson, together with an unpublished letter to Mrs Clarkson from William Wordsworth. — Miltonic elision, II. — Sibylla Novello. — A chart of Oxford printing, 1648-1900.

Literarisches Centralblatt, n° 4 : Gunkel, Zum relig. Verständniss des N. T.; Pfleiderer. Das Christus bild des urchristlichen Glaubens in relig. Beleuchtung. — Meyer von Knonau, Jahrb. des Deutschen Reichs unter Heinrich IV u. Heinrich V, 4e Band, 1085-1096. — Regesten zur schles. Gesch. 1327-1333, p. Grünhagen u. Wutke. — The Cambridge modern history, VII. The United states (23 chapitres, par 13 auteurs). — H. Smidt, Ein Jahrhundert römischen Lebens, von Winckelmanns Romfahrt bis zum sturze der weltlichen papstherrschaft, Berichte deutscher augenzeugen, gesammelt (compilation de sources allemandes imprimées). — Bettelheim, Biogr. Jahrbuch und deutscher Necrolog, V. — Deussen, Erinnerungen an Indien. — Ethé, Catalogue of Persian hss. in the library of the India Office, I. — Meissner, Neuarabische Geschichten aus dem Iraq (rend un grand service). — Papyri graecae musei Britannici et musei Bero-

linensis, p. Kalbfleisch. — Morf, Aus Dichtung und Sprache der Romanen, Vorträge und Skizzen. — The poems of Anne Countess of Winchilsea, 1713, p. Myra Reynolds. — Herders Werke, p. Matthias. — Rau, Grillparzer und sein Liebesleben. — Strzygowski, Kleinasien ein Neuland der Kunstgeschichte (remarquable).

Deutsche Literaturzeitung, n° 3 : J. E. Sandys, A History of Classical Scholarship from the Sixth Century B. C. to the End of the Middle Ages (cf. *Revue*, n° 5). — Bousset, Die religion des Judentums im neutestamentlichen Zeitalter. — Mark, The revised version ed. by A. F. Hord and Mary Dyson Hort. — Schultz, Gehirn und Seele. — Höfler und Witasek, Hundert psychologische Schulversuche. 2 Aufl. — Lemke, Universität und Volksschullehrer. — Strannik, La pensée russe contemporaine. — Liebich, Das Datum Cadragomins und Kalidasas. — Sophokles' Philoktetes. Erklärt von Gerh. Heinr. Müller. 2. Aufl. hgb. von Hunziker. — Dedekindus, Grobianus. Hgb. von A Bömer. — Tolkiehn, Ovids Liebeskunst. — Maria Brie, Savonarola in der deutschen Literatur (bon). — Schoen, Le théâtre alsacien. — Jahnke, Hebbels Nibelungen. — Commedie scelte di Giovanni Giraud pubbl. da P. Costa. — Holzer, Elementary English Grammar. — Urkunden des Alten Reichs, I. II. Bearb. von K. Sethe. — Martroye, L'Occident à l'époque byzantine (insuffisant). — A. Leroux, Les conflits entre la France et l'empire pendant le moyen âge. — Granderath, Geschichte des Vatikanischen Konzils. Hgb. von K. Kirch. I. Bd. : Vorgeschichte. II. Bd. : Von der Eröffnung des Konzils bis zum Schlusse der dritten öffentlichen Sitzung. — Wustmann, Deutsche Geschichte im Grundriss. II. Anhang : Seit der Gründung des neuen Reiches. — Strack, Der Einzelne und das Volk. — Brommer, Versuch einer Morphometrie der pyrenäischen Halbinsel. — Haebler, Die überseeischen Unternehmungen der Welser und ihrer Gesellschafter. — Schlofsmann, Altrömisches Schuldrecht und Schuldverfahren. — Künstlerisches aus Briefen Friedrich Prellers des Älteren. Hgb. von W. Vitting.

Le Puy-en-Velay — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 7 Trente-huitième année 15 février 1904

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue de philologie française et de littérature, n° 4, 4e trim. 1903 : Kastner, Le songe, poème inédit de Jean de Meung. — Casse et Chaminade, Vieilles chansons patoises du Périgord (suite). — Clédat, Consonnes intervocales après la protonique et la pénultième atones. — Baldensperger, Notes lexicologiques. — Yvon, A propos d'un passage et Corneille. — Vézinet, L'appauvrissement de la syntaxe. — L. C. Etymologie « or » et « lors ». — *Comptes rendus* : Constantin de Désormaux, Parabole de l'enfant prodigue en divers patois savoyards (L. Vignon) ; Foss, Die Nuits von Musset (Baldensperger). — *Chronique* : Felix Pelen (A. Devaux).

La Correspondance historique et archéologique, nos 119-120, nov.-déc. 1903 : Jurisprudence des archives et des bibliothèques : Conseil d'Etat statuant au contentieux. Présidence de M. Berger. Séances des 4 et 11 décembre 1903 ; Arrêts du Conseil d'Etat relatifs aux droits des archivistes-paléographes. — Mélanges et recherches critiques : A. Molinier, Les Archives de l'Assistance Publique au Conseil municipal. Extrait du procès-verbal de la séance du Conseil municipal du 21 décembre 1903. — Ouvrages nouveaux.

Athenaeum, n° 3979 : Ward, The Electress Sophia and the Hanoverian succession. — Bradley, A new English dictionary on historical principles, VI, Lock-Lynn. — Hakluyt, The principal navigations, voyages, traffiques, etc., within the compasse of these 1600 yeeres, I and II. — Acheson, Shakespeare and the rival poet. — Dante books (livres de MM. Henderson, Dods, Dinsmore, Carroll et de Mme Gualtieri et Underdown). — Local history. — Spanish books. — The provost of Trinity College, Dublin. — Unpublished letters from Dorothy Wordsworth to Mrs Clarkson together with an unpublished letter to Mrs Clarkson from Wordsworth, II. — Miltonic elision, III (Bridges). — The father of Alex. Dumas. — Em. Deschanel. — Thacher, Columbus, I and II. — Cust, Authentic portraits of Mary, queen of Scots.

Deutsche Literaturzeitung, n° 4 : P. Schwenke, Die Donat- und Kalender-Type. — Sell's Dictionary of the world's press and advertiser's reference book. — Harnack, Reden und Aufsätze. — Chantepie de la Saussaye, The Religion of the Teutons, transl. by B. J. Vos. — Elard Hugo Meyer, Mythologie der Germanen. — Porta Sion. Lexikon zum lateinischen Psalter (Psalterium Gallicanum) mit Anhang : J. Ecker, Der apokryphe Psalter Salomos. — Schleiermachers Dialektik hgb. von Halpern. — Shorey, The unity of Plato'-thought. — Hayward and M. E. Thomas, The critics of Herbartianism and other matter to the study of the Herbartian Question. — J. B. Rambaud, la langue Wolof. — Gubler, Die Patronymica im Alt Indischen. — G. Hempl, The Salian hymn to Janus ; The Duenos Inscription. — Büttner-Wobst, Der Hiatus nach dem Artikel bei Polybius. — Goethes Sämtliche Werke hgb. von Eduard von der Hellen. 8. Bd. : Singspiele hgb. von O. Pniower. 13. Bd. : Faust hgb. von Erich Schmidt. — Golther, Die sagengeschichtlichen Grundlagen der Ringdichtung Richard Wagners. — Herz, Englische Schauspieler und englisches Schauspiel zur Zeit Shakespeares in Deutschland. — Kowal, L'Art poétique des Vauquelin de la Fresnaye und sein Verhältnis zu der Ars poetica des Horaz. — J. G. C. Anderson, A journey of exploration in Pontus. — Mary Bateson,

Mediæval England 1066-1350 (cf. *Revue*, nº 6). — Johann Mayer, Die Klosterpolitik Ottos I. — H. v. Petersdorff, Friedrich der Grofse. — Tagebuch Joseph Steinmüllers über seine Teilnahme am russischen Feldzuge 1812. Hgb. von K. Wild. — Schurtz, Völkerkunde. — A. G. Keller, Queries in Ethnography. — P. Schütze, Die Entstehung des Rechtssatzes : Stadtluft macht frei. — Hirschberg, Arbeitslosen-Versicherung und Armenpflege. — Görres, Der Wahrspruch der Geschworenen und seine psychologischen Grundlagen. — Claudii, Ptolemaei Opera quae exstant omnia. I : Syntaxis Mathematica. Ed. Heiberg. — Ebstein, Die Medizin im Neuen Testament und im Talmud. — Venturi, Storia dell'arte italiana. III.

Literarisches Zentralblatt, nº 5 : E. von Dobschütz, Die urchristlichen Gemeinden. — Nietzsches Briefe. — Tarikhe Gozidè texte et trad. par J. Gantin (traduction excellente, texte correct). — Pommersches Urkundenbuch, IV, 2; V, 1, p. Heinemann. — Simson, Gesch. der Stadt Danzig (bon livre populaire). — Kiewning, Die auswärtige Politik der Grafschaft Lippe 1789-1807 (soigné et intéressant). — Hohenzollern-Jahrbuch, p. Seidel, VI. — Verax, La Roumanie et les Juifs (cf. *Revue*, nº 4). — Winternitz, A catalogue of South Indian Sanskrit mss. — Immisch, Philol. Studien zu Plato, II. — Pichon, De sermone amatorio apud latinos elegiarum scriptores (très soigné et détaillé). — Chansons populaires recueillies dans les Alpes françaises par Julien Tiersot. — R. Jordan, Die englischen Säugethiernamen. — Gœthe Briefe, p. W. Stein, IV und V. — Zur Gesch. der kaiserlichen Wiener Zeitung. — C. Van Zanten, Leitfaden zum Kunstgesang.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot.

N° 8 Trente-huitième année 22 février 1904

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue de l'histoire des religions, nov.-déc. : GOBLET D'ALVIELLA, Syllabus d'un cours sur les origines du christianisme. — J. TOUTAIN, Bulletin archéologique de la religion grecque, II. — G. FOUCART, Imhotep. — N. SÖDERBLOM, Notes sur les relations du judaïsme avec le parsisme. — Le second congrès de l'histoire des religions, à Bâle, en 1904. — *Revue des livres*. — *Chronique*.

Revues des Études historiques, janvier-février 1904 : DEPOIN, L'empire carolingien d'après un livre récent. — MIROT, La France et le grand schisme d'Occident. — MOYSSET, Lamartine homme politique. — *Comptes rendus :* Dom CABROL, Dict. d'arch. chrét. et de liturgie, III; CABANÈS et NASS, Poisons et sortilèges, II ; TOWER, La Fayette et la Révol.; Senac de Meilhan, L'Emigré, p. FUNCK-BRENTANO, et STRYIENSKI; FERDINAND-DREYFUS, Larochefoucauld-Liancourt; TANNENBERG, L'Espagne littéraire; Vincent D'INDY, Cours de composition musicale, premier livre.

Nouvelle revue rétrospective, n° 116 : Campagnes et missions de Charles-Stanislas Lefevre, 1793-1815 (suite). — Un projet de mariage pour le prince Napoléon, lettres d'Odilon Barrot à Mlle X, 1848. — Correspondance du minéralogiste Monnet, XVIIIe siècle (suite). — Lettres de Sophie de Monnier à Mirabeau 1775-1781 (suite).

Revue Musicale, n° 3 : Gustave LYON, Les études scientifiques et l'art musical. — DODEMONT, STOLTZ, BÉDUIN, abbé CHÉRION, S. ROUSSEAU, Le *motu proprio* du pape et ses effets (opinions). — O. MAUS, L'humour en musique. — Les Maîtres d'autrefois : MAUDUIT. — C. SAMAZEUILH, Publications nouvelles. — L'enseignement du chant en Allemagne. — L. LALOY, R. ROLLAND, Jules COMBARIEU, Les Concerts. — Max SCHÖNE, Le Baromètre musical. — Actes officiels et informations. — Exercices d'harmonie. — *Supplément musical :* le *Roi Arthus*. d'E. CHAUSSON : Prélude du IIe acte; scène 5e du IIIe acte.

Athenaeum, n° 3980 : RAIT, The life and compaigns of Hugh, First Viscount Gough, Field-Marshal. — BELL, Lives and legends of the English bishops and Kings, mediaeval monks and other later saints. — ORR, Ritschlianism, expository and critical essays. — Eusebii Pamphili Evangelicae Praeparationis Libri XV, p. GIFFORD. — Cambridge Records. — Modern theology. — G. W. Rusden. — Lamb's letters on the death of John Wordsworth . — A note on Stephens' reign (Salter). — Edward Fitzgerald. — The original of Adrian Harley. — Curriculum of studies in the Universities of middle ages. — Roman Britain in 1903. — Portraits of Albrecht Dürer the elder (Dodgson).

Deutsche Literaturzeitung, n° 5 : Beiträge zur Bücherkunde und Philologie August Wilmanns zum 25. März 1903 gewidmet. — RITCHIE, A list of Lincolniana in the Library of Congress. — KROPATSCHECK, Das Schriftprinzip der lutherischen Kirche. I. Bd. : Die Vorgeschichte. Das Erbe des Mittelalters. — Adolf MÜLLER, Scheinchristentum und Haeckels Welträtsel. — Die Studierstube. Hgb. von J. Böhmer. II, 1. — DE BOER, The history of philosophy in Islam. Transl. by Edward R. Jones. — VOCKE, Kants Lehre von den Grenzen der menschlichen Erkenntnis. — ECHTERMEYER, Auswahl deutscher Gedichte für höhere Schulen. 34 Aufl. hgb. von A. Rausch. — M. CONSBRUCH und Fr. KLINCKSIECK, Deutsche Lyrik des 19. Jahrhunderts. — LORENZ, RAYDT, RÖFSGER, Von allen Zweigen. — Agyptische Inschriften aus den Königlichen Museen zu Berlin. Hgb. von der Generalverwaltung. II. Die drei vollständigen Opferkammern des Alten Reichs und

Inschriften aus der Zeit zwischen dem Alten und dem Mittleren Reiche. — LEANDER, Über die sumerischen Lehnwörter im Assyrischen. — Homers Ilias ins Ungar. übertr. von A Baksay. — Homers Ilias ins Ungar. übertr. von J. Kemenes-Kempf. — HENDRICKSON, The commentariolum petitionis attributed to Quintus Cicero. — UHDE-BERNAYS, Catharina Regina von Greiffenberg. 1633 bis 1694. — KRÜGER-WESTEND, Goethe und der Orient. — EICHHOFF, Unser Shakespeare. Beiträge zu einer wissenschaftlichen Shakespeare-Kritik. I. — K. SCHNEIDER, Die Charakteristik der Personen im Aliscans. — SCHWARZENBERG. Leitfaden der römischen Altertümer für Gymnasien, Realgymnasien und Kadettenanstalten. — MATTHIAS, Über Pytheas von Massilia und die ältesten Nachrichten von den Germanen. I. II. (peu utile). — SCHREPFER, Pfalzbayerns Politik im Revolutionszeitalter von 1789 bis 1793 (beaucoup de travail). — G. VON PFLUGK-HARTTUNG, Vorgeschichte der Schlacht bei Belle-Alliance. Wellington. — G. LEFÈVRE-PONTALIS, Les sources allemandes de l'histoire de Jeanne d'Arc. Eberhard Windecke. — DEUFSEN, Erinnerungen an Indien. — L. DE LACGER, De Lausanne à Zermatt. — Stanley A. COOK, The laws of Moses and the code of Hammurabi. — D. H. MÜLLER, Die Gesetze Hammurabis und ihr Verhältnis zur mosaischen Gesetzgebung sowie zu den XII Tafeln. — BIERMER, Die neueste Bankkrisis und das deutsche Aktienrecht. — F. WOLFF, Handbuch der staatlichen Denkmalflege in Elsafs-Lothringen.

Literarisches Centralblatt, n° 6 : KÖGEL, Die Gedankeneinheit des ersten Briefes Petri. — OETTINGEN, System der christlichen Hilfswahrheit. — MÖBIUS, Gœthe. — MONTELIUS, Die aelteren Kulturprioden im Orient und in Europa, I, Die methode. — Zwei Kämmerei-Register der Stadt Riga, p. BULMERINCQ. — SMITAL, Gesch. der Grossgemeinde Florinsdorf. — Fürstin Pauline von Lippe und Herzog Friedrich Christian von Augustenburg, Briefe, 1790-1812, p. RACHEL. — Corresp. de Le Coz, p. ROUSSEL, II. — Franz KAUFMANN, Leopold Kaufmann, Oberbürgermeister von Bonn 1821-1898. — NEUSE, Landeskunde der Britischen Inseln. — COOKE, A text-book of North-Semitic inscriptions (choix fait avec soin). — Excerpta historica iussu Constantini Porphyrogeniti confecta ed. BOISSEVAIN, de BOOR, BÜTTNER-WOBST. — HOPPE, Syntax und Styl des Tertullian (à accueillir avec reconnaissance). — PORENA, Alfieri e la tragedia (assez bon). — R. LEVY, Martial und die deutsche Epigrammatik des XVII Jahrhunderts (soigné). — Conrad Ferdinand Meyer, In der Erinnerung seiner Schwester. — LITZMANN, Gœthes Lyrik (très recommandable). — BRINKMANN, Die Denkmäler der Stadt Aschersleben. — REINECKE, Meister der Tonkunst.

Altpreussische Monatsschrift, VII und VIII, octobre-décembre 1903 : Franz KOCH, Der letzte Druck des Lycker Erzpriester Johann Maletius. — WARDA, Kleine Beiträge zur Jugendgeschichte Herders. — SEMBRITZKI, Verzeichnis in Memel vorhandener älterer Erzeugnisse der Edelschmiedekunst nebst Reihenfolge der Memeler Gold = und Silbenschmiede. — Drei lose Blätter aus Kants Nachlass (comm. par WARDA). — OSTERMEYER, Die Ostermeyer alias Ostermayr. — Mitteilungen und Anhang : LOHMEYER, Welches ist die aelteste öffentliche Bibliothek in Europa? — Praenumeranten werden zu einem neuherauszugebenden Werck erfordert in Königsberg (Reicke). — Die Bibliothek zu Königsberg (Reicke). — Universitäts. — Chronik 1903. — Autorenregister. — Sachregister.

Euphorion, X, 4 (Vienne, Fromme) : Elly STEFFEN, Zur Quellenfrage des Hürnen Seufrid von Hans Sachs (fin). — CONSENTIUS, Briefe eines

Berliner Journalisten aus dem XIX Jahrhundert (suite). — STEIG, Zur Günderode. — WALZEL, Görres' Stil und seine Ideenwelt. — WIHAN, Franz Stelzhamer und Robert Burns III. Burns und Stelzhamer als Sänger der Heimatliebe und der Freiheit. IV. Stelzhamers Märchen. — « 's Waldfräuerl » und Burns « Vision ». — Nachrichten. — Nachträge und Berichtigungen. — Register (Alfred Rosenbaum).

Zeitschrift fur Theologie und Kirche, XIII (1903), v : GOTTSCHICK, Die Heilsgewissheit des evangelischen Christen im Anschluss an Luther dargestellt. — VI. SCHÜRER, Das messianische Selbstbewusstsein Jesu Christi. — HAFTAN, Zur Dogmatik. XIV (1904), I : SCHULTZ, « Wer saget denn ihr, dass ich sei? » — HERZOG, Jesus als Prediger.

Museum, n° 5, février : W. WOLLGRAFF, Les fouilles d'Argos. — LUNDSTRÖM, Anecdota Byzantina, I (Hesseling). — NORDEN, Vergilius, Aeneis Buch IV erklärt (Hartman), I. — ALLAIN, Pline le Jeune (Wilde), — DE GOEJE, Migrations des Tsiganes à travers l'Asie (Kluyver). — HENRY, La magie dans l'Inde ant. (Caland). — SAUER, Die deutschen Säculardichtungen (Kozsmann). — STEIG, Brentano's Valeria oder Vaterlist (Kossmann). — HERRMANN, Nordische Mythologie (Chantepie de la Saussaye). — OMONT, Missions archéologiques franç. en Orient (De Vries). — VAN VOLLENHOVEN, Het Forum Romanum (Kan). — LINCOLN, John Paul Jones' manuscripts (Blok). — FAIRCHILD, F. A. Van der Kemp (Blok). — HEYMAN, Regelcahier v. d. uitspraak d. Engelsche taal (Roorda). — ROBERT, Matériaux préparatoires (Stille). — Berichten en Mededeelingen.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot.

N° 9 Trente-huitième année. 29 février 1904

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue des études grecques, n° 72, nov.-déc. : *Partie administrative :* Membres de l'Association ; etc. — *Partie littéraire :* C. E. Ruelle, Bibliographie annuelle des études grecques. — J. Guillebert, Courrier de Grèce. — Lettre de M. A. Pallis. — Actes de l'Association. — Tables.

Bulletin italien, n° 1 : E. Rodocanachi, Une ancêtre des Bourbons : Catherine Sforza (2e article). — J. Vianez, La part de l'imitation dans les « Regrets ». — P. Toldo, Quelques notes pour servir à l'histoire de l'influence du « Furioso » dans la littérature française (1er article). — *Questions d'enseignement :* Rapport sur le Concours de l'agrégation d'espagnol et d'italien en 1903 (A. Morel-Fatio). — Certificat d'aptitude à l'enseignement de l'italien. Concours de 1904. — *Bibliographie :* Venturi, Storia della Letteratura italiana (H.). — O. Zenatti, Dante e Firenze (H. Hauvette). — Il Morgante di L. Pulci, a cura di G. Volpi (H.). — G. Mari, Storia e leggenda di P. Aretino (J. Barou). — D. Tordi, Il Codice autografo di rime e prose di Bernardo Tasso (M. Paoli). — G. Muoni, 1° Ludovico di Breme e le prime polemiche intorno a Madama di Staël ed al Romanticismo in Italia ; 2° La Fama del Byron e il Byronismo in Italia (M. Paoli).

Revue Musicale du n° 4 : Louis Laloy, Claude Debussy et la simplicité en musique. — Fr. Liszt, Lettres inédites à Alfred Jaëll (suite et fin). — P.-J. Thibaut, Le chant des Eglises d'Orient (à propos d'un ouvrage récent). — Adalbert Mercier, Publications nouvelles. — Louis Laloy, Romain Rolland, Joseph Trillat, Les Concerts. — L'Enseignement du chant dans les Lycées; lettre de M. Osiris. — Actes officiels, Informations et Correspondances. — Exercices d'harmonie et de contrepoint. — *Supplément musical :* Le *Printemps*, Suite pour orchestre et chœurs, de Cl. Debussy (œuvre inédite).

Athenaeum, n° 3981 : The letters of Horace Walpole, I-IV, p. Mrs Paget Toynbee. — Angus Hamilton, Korea. — Howard, Savonarola, a city's tragedy. — C. C. Binney, The life of Horace Binney. — Russian books. — Classical books. — English classics in German. — Canon Ainger. — Keats, some readings and notes, I (Forman). — The original of Adrian Harley. — Unpublished letters from Dorothy Wordsworth Fo Mrs Clarkson, Fogether with au unpublished letter Fo Mrs Clakson from William Wordsworth, IV.

Deutsche Literaturzeitung, n° 6 : G. Hempl, The variant runes on the Franks casket. — Meinsma, Middeleeuwsche Bibliotheken. — H. Zimmern, Keilinschriften und Bibel nach ihrem religionsgeschichtlichen Zusammenhang. — Clemen, Beiträge zur Reformationsgeschichte aus Büchern und Handschriften der Zwickauer Ratsschulbibliothek. 3. Heft. — Tennant, The origin and propagation of sin. — Kirchner, Wörterbuch der philosophischen Grundbegriffe. 4 Aufl. bearb. von C. Michælis. — Bradley, The Definition of Will. — Freytag, Die Preufsen auf der Universität Wittenberg und die nichtpreufsischen Schüler Wittenbergs in Preufsen von 1502-1602. — Israël, Pestalozzi-Bibliographie. I. Bd. — Finck, Lehrbuch des Dialekts der deutschen Zigeuner. — Caland, Parallelen zu den altindischen Bestattungsgebräuchen. — Hepding, Attis, seine Mythen und sein Kult. — Abbott, The Toledo Manuscript of the Germania of Tacitus. — Cl. Brentano, Romanzen vom Rosenkranz. Hgb. von M. Morris. — Nippold, Herder und der Katholizismus. — Wilmotte, L'évolution du roman français aux environs de 1150. — Jellinghaus, Ossians

Lebensanschauung. — WINCKLER, Abraham als Babylonier, Joseph als Ägypter. — SPENGEL, Zur Geschichte des Kaisers Tiberius. — FINKE, Aus den Tagen Bonifa'z VIII. — POBEDONOSZEW, Sammlung moskowitischer Studien. — ONCKEN, Aus den Jugendbriefen Rudolf v. Bennigsens. — PERNOT, L'île de Chio. En pays turc. — NANSEN, Eskimoleben. Aus dem Norwegischen übs. von W. Langfeldt. — Max Ernest MAYER, Rechtsnormen und Kulturnormen. — Ludwig Richter an Georg Wiegand. Hgb. von E. Kalkschmidt. — COELLEN, Modernes Drama und Weltanschauung.

Literarisches Centralblatt, n° 7 : Encyclopædia biblica, p. CHEYNE and BLACK, IV. — MÜLINEN, Die latein. Kirche im türkischen Reiche, 2e éd. — BULLINGER, Hegels Naturphilosophie. — CUMONT, Die Mysterien des Mithra, trad. — Urk. der Stadt Hameln, II. 1408-1576, p. E. FINK. — BEAULIEU, Les gabelles sous Louis XIV (fouillé). — PFLUGK-HARTTUNG, Vorgesch'der Schlacht bei Belle-Alliance. — Von RICHTHOFEN, Chrysanthemum und Drache. — Else REITEMEYER, Beschreibung Ægyptens im Mittelalter, aus den geogr. Werken der Araber (agréable). — CONRAT (Cohn), Breviarium Alaricianum. — J.-B. RAMBAUD, La langue wolof. — CHAVANNES, Dix inscriptions chinoises de l'Asie centrale. — Libanii opera, rec. R. FOERSTER, I, 2, orat. 6-11. — DEDOUVRES, Les Latins peints par eux-mêmes (n'est pas scientifique ; effusion du cœur qui nous rend l'auteur sympathique, et qui fait regretter l'art. sévère de la *Revue crit.* 1903, II, p. 72). — H. HAUVETTE, Alamanni (beau et grand ouvrage digne des plus vifs éloges). — WILMANNS, Der Untergang der Nibelunge in alter Sage und Dichtung. — STÜMCKE, Hohenzollernfürsten im Drama. — L. von SYBEL, Weltgesch. der Kunst im Altertum, 2e éd. — ANGELI, Le chiese di Roma.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

OUVRAGES

SUR LA CORÉE

CHAILLÉ LONG (Le colonel). La Corée ou Tchösen (la terre du calme matinal). In-4, fig., planches et cartes............ 3 fr. 50

COURANT (Maurice), interprète-chancelier. Bibliographie coréenne. Tableau littéraire de la Corée, contenant la nomenclature des ouvrages publiés jusqu'en 1890, ainsi que la description et l'analyse détaillées des principaux d'entre ces ouvrages. 3 forts volumes in-8, avec planches et fac-similé. Chaque volume. 25 fr.
— Supplément à cet ouvrage. In-8....... .... 7 fr. 50
Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — Prix Stanislas Julien.

GRAMMAIRE CORÉENNE, par les missionnaires. Gr. in-8. 50 fr.

KOEI-LING. Journal d'une mission en Corée, traduit du chinois, par F. Scherzer. In-8, carte........................... 5 fr.

IMBAULT-HUART (Camille), consul de France. Manuel de la langue coréenne. Introduction grammaticale. — Phrases et dialogues faciles. — Recueil des mots les plus usités. In-8.... 12 fr.

HONG-TJYONG-OU. Le bois sec refleuri. Roman coréen. In-18 .... 3 fr.50

MORSE (Ed.). Korean interviews. In-8, br.............. 2 fr.

PUJILLO (M.). Vocabulaire russe-coréen. Saint-Pétersbourg, 1874, in-12, br... 12 fr.

SCHERZER (F.), consul de France. — Tchao-sien-tche. Mémoire sur la Corée, par un Coréen anonyme, traduit pour la première fois, avec un commentaire. In-8....................... 5 fr.

TRANSACTIONS of the Korea branch of the Royal Asiatic Society. Volume I (1901). In-8........................... 10 fr.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 10 Trente-huitième année 7 mars 1904

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Athenaeum, n° 3982 : Oxford, painted by Fulleylove, described by E. Thomas. — POLLOCK, The Popish plot, a study in the history of the reign of Charles II. — ROTH, Great Benin, its customs, arts and horrors. — WADMORE, Some account of the worshipful Company of skinners of London. — SCHMIDTKE, Das Klosterland des Athos. — New England records. — The late Master of the Temple (S. Lee). — Unpubl. letters from Dor. Wordsworth to Mrs. Clarkson together with an unpubl. letter to Mrs. Clarkson from W. Wordsworth. — Edward Fitzgerald. — Bold Hang'em, an Essex version of the ballad Lamkin. — Symbolic logic, IV (Maccoll). — Lord BALCARRES, Donatello. — A. G. MEYER, Donatello, trad. Konody.

Deutsche Literaturzeitung, n° 7 : H[ugo] LAEMMER, De Caesaris Baronii literarum commercio diatriba. — OMONT, Une bibliothèque au XIII[e] siècle. — CULLEN, The book of the Covenant in Moab. — RINN und JÜNGST, Kirchengeschichtliches Lesebuch. — BORNHÄUSER, Wollte Jesus die Heidenmission? — FUCHS, Schleiermachers Religionsbegriff und religiöse Stellung zur Zeit der ersten Ausgabe der Reden (1799-1806); — STEPHAN, Die Lehre Schleiermachers von der Erlösung. — The Bristish Journal of Psychology ed. by Ward and Rivers. I, 1. — WOLLMANN, Eine Reform-Pädagogik für höhere Lehranstalten. — Sultan Soliman des Grofsen Divan hgb. von G. Jacob (très louable). — BERTHOLET, Der Buddhismus und seine Bedeutung für unser Geistesleben. — MAURENBRECHER, Sallustiana. 1. Heft : Die Überlieferung der Jugurthalücke. — CLARK, The Text Tradition of Ammianus Marcellinus. — MÖLLER, Die Bauern in der deutschen Literatur des 16. Jahrhunderts. — Friedrich HEBBEL, Sämtliche Werke. Hgb. von Richard Maria Werner. I. Abt., Bd. 6—8, 10—12. — ANDERS, Shakespeare's Books. — KASTNER, Histoires des termes techniques de la versification française. — HOLSTEN, Die Bedeutung des 7. Jahrhunderts für die Entwicklung der sittlichen Anschauungen der Griechen. — A. von PREMERSTEIN, Die Buchführung einer ägyptischen Legionsabteilung. — Benoit XII (1334-1342), Lettres closes, patentes et curiales se rapportant à la France p. p. G. Daumet. 2 fasc. THATCHER, Studies concerning Adrian IV. — SCHYBERGSON, Finlands historia. 2. Aufl. I. II. — GELZER, Vom Heiligen Berge und aus Makedonien. — BÜRCHNER, Geographische Grundbegriffe, erläutert an der Heimatkunde von München. — HUVELIN, La notion de l'« iniuria » dans le très ancien droit romain. — FRIDRICHOWICZ, Kurzgefasstes Kompendium der Staatswissenschaften in Frage und Antwort. VI. — UNGER, Das Kinderbuch des Bartholomäus Metlinger 1457 bis 1476. — SAITSCHICK, Menschen und Kunst der italienischen Renaissance.

Literarisches Zentralblatt, n° 8 : SCHÄFER, Beiträge zur Gesch. des span. Protestantismus. — BOSSERT, Schopenhauer (intéressant). — Regestrum Varadinense p. KARACSONYI u. BOROVSKY. — WOPFNER, Beitr. zur Gesch. der freien bäuerlichen Erbleihe Deutschtirols im M. A. (fouillé). — ZELLE, Das Völkerdrama in Russland (méritoire). — Graf Alexander Keyserling I. — KRIEG, Constantin von Alvensleben (rien de nouveau). — Nauticus, Jahrbuch für Deutschlands Seeinteressen, V. — Monatshefte der Comenius-Gesellschaft XII. — DUMOLARD, Le Japon politique, économique et social (utile, mais des sévérités exagérées). — SCHLOSSMANN, Altrömisches Schuldrecht und Schuldverfahren. — MARÇAIS, Le dialecte arabe parlé à Tlemcen (art. de Nöl-

deke). — Unters. zur ælteren Griech, Prosaliteratur p. Drerup. — Glachant, Essai critique sur le théâtre de V. Hugo. — L. Brandl, Darwins's Temple of Nature. — Büchting, Martin Rinckart. — S. Singer, Schweizer Märchen. — Lorentz, Slovinzische Grammatik. — Goeler von Ravensburg, Grundriss der Kunstgeschichte, 2e éd. p. Max Schmid.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, PARIS, VIe

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

MÉMOIRES DE LA DÉLÉGATION EN PERSE

Publiés sous la direction de M. J. de Morgan, délégué général.

Tome I. FOUILLES A SUSE en 1897-98 et 1898-99, par J. de Morgan, G. Lampre et G. Jéquier. In-4, planches en héliogravure et en chromotypographie .... 50 fr.

Tome II. TEXTES ELAMITES-SÉMITIQUES, par V. Scheil, O. P. première série. In-4, 24 planches en héliogravure........ 50 fr.

Tome III. TEXTES ELAMITES-ANZANITES, par V. Scheil. O. P. première série. In-4, 33 planches en héliogravure........ 50 fr.

Tome IV. TEXTES ELAMITES-SÉMITIQUES, par V. Scheil. O. P. Deuxième série. In-4°, 20 planches hors texte (comprend le Code de Hammourabi) .... 50 fr.

Tome V. TEXTES ÉLAMITES-ANZANITES, par V. Scheil, O. P. Deuxième série. In-4°, avec planches hors texte)........ 50 fr.

Tome VI. TEXTES ÉLAMITES-SÉMITIQUES, par V. Scheil, O. P. Deusième série. In-4°, avec planches hors texte (*sous presse*).

Tome VII. ÉTUDES ARCHÉOLOGIQUES. In-4°, avec planches hors texte (*en préparation*).

J. DE MORGAN

MISSION SCIENTIFIQUE EN PERSE

1889-91

Vol. I et II. ÉTUDES GÉOGRAPHIQUES, par J. de Morgan.

Tome I. In-4°, nombreuses planches et figures........ 40 fr

Tome II. In-8°, 130 planches hors texte........ 60 fr.

ATLAS DES CARTES. Rives méridionales de la mer Caspienne, Kurdistan Central. Elam. En un carton in-folio........ 15 fr.

Vol. III. ÉTUDES GÉOLOGIQUES et PALÉONTOLOGIQUES.

Première partie : I. GÉOLOGIE, par J. de Morgan (*sous presse*).

— II. PALÉONTOLOGIE, par H. Douvillé (*sous presse*).

Deuxième partie : ÉCHINIDES, par G. Gotteau et V. Gauthier. In-4°, planches........ 15 fr.

Troisième partie : ÉCHINIDES. Supplément, par V. Gauthier. In-4°, 7 planches........ 12 fr.

Vol. IV. ARCHÉOLOGIE, par J. de Morgan. In-4°, nombreuses planches et figures........ 60 fr.

Vol. V. ÉTUDES LINGUISTIQUES. — Première partie. — Dialectes kurdes, langues et dialectes du nord de la Perse, par J. de Morgan. In-4°, cartes........ 40 fr.

Deuxième partie. — TEXTES MANDAITES. In-4°, planches (*sous presse*).

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 11 Trente-huitième année. 14 mars 1904

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue Musicale, Sommaire du n° 5 : M. Bourgault-Ducoudray. — Nos Concours. — Miss A. Fay, Souvenirs d'une élève de Liszt. — Gustave Samazeuilh, Hélène, de C. Saint-Saëns (Monte-Carlo, 18 février). — Gustave Lyon et René Dubrisay, L'acoustique du Trocadéro. — Paul Landormy, Le système harmonique de H. Riemann. — Jules Combarieu, Louis Laloy, Romain Rolland, Les Concerts. — Adalbert Mercier, Publications nouvelles. — Actes officiels, Informations et Correspondances. — Le Baromètre musical. — Exercices d'harmonie et de contrepoint. — *Supplément musical :* Le Printemps de Cl. Debussy (suite).

Athenaeum, n° 3983 : Laughlin, The principles of money. — Gibson, The story of the Zulus. — Mrs. Morse Earle, Two centuries of costume in America. — Douglas Hyde, Songs ascribed to Roftery. — More books on Japan. — Books for schools and students. — Sir Leslie Stephen. — Unpublished letters from Dor. Wordsworth, VI. — The Popish Plot. — Thomas Creevey. — The invention of gunpowder. — Studies in the mediaeval universities. — Archaeology and Geology. — Harrisson, Prolegomena to the study of Greek religion. — Archaeological notes.

Deutsche Literaturzeitung, n° 8 : Blass, Wissenschaft und Sophistik. — Sury, Le Catalogue de la Bibliothèque de l'Université libre de Bruxelles. — Acta Pauli aus der Heidelberger Papyrushandschrift Nr. 1 hgb. von Carl Schmidt. Florilegium patristicum. Dig., vert., adnot. G. Rauschen. — Kautzsch, Bibelwissenschaft und Religionsunterricht. 2. Aufl. — Th. Lipps, Ästhetik. I. — Apel, Immanuel Kant. Ein Bild seines Lebens und Denkens. — Niebergall, Die paulinische Erlösungslehre im Konfirmanden-unterricht. — Pantheon Ausgabe, Bd. 1-9, hgb. von O. Pniower. — Das Mânava-Çrauta-Sûtra, hgb. von Fr. Knauer. Buch III-V (fait avec soin et sagacité). — Le Râmâyana de Vâlmiki, traduit p. A. Roussel, t. I. — American Journal of Archaeology. The Journal of the Archaeological Institute of America, vol. VII. 1903. — Bethe, Ovid und Nikander. — Muthesius, Herders Familienleben. — Jantzen, Untersuchungen über die Kreuzfahrt Ludwigs des Frommen. — Gross, Geffrei Gaimar. — Tatlock, The dates of Chaucer's Troilus and Criseyde and Legend of Good Women. — La Historia di Maria per Ravenna. — Maurice, L'atelier monétaire d'Aquilée pendant la période Constantinienne. — Asser's Life of King Alfred. Ed. by Stevenson. — Binder von Krieglstein, Ferdinand von Schill (attachant). — Courant, Okoubo (intéressant et soigné). — Knüll, Historische Geographie Deutschlands im Mittelalter (utile). — A. Jahn, Westarabien. Eine geographische Skizze nach den Berichten der Reisenden, I. — Verax, La Roumanie et les Juifs. — Archiv für Rassen- und Gesellschafts-Biologie, hgb. von A. Ploetz, H. Friedmann, A. Nordenholz und L. Plate, I, 1. — Bisoukides, Der Hochverrat. — La Canzone delle Virtù e delle Scienze di Bartolomeo di Bartoli da Bologna pubbl. a cura di L. Dorez (très bonne publication qui ne doit être négligée ni par les historiens de la littérature, ni par les diplomates de l'art).

Literarisches Centralblatt, n° 9 : Giesebrecht, Die altest Schätzung des Gottesnamens. — Baumgarten, Predigt-Probleme. — R. Richter, Nietzsche. — King, The psychology of child development. — Scholz, Die Publicistik zur Zeit Philipps des Schönen undBo nifaz VIII. — D. Schaefer, Die Hanse (sera partout accueilli avec joie). — Zie-

kursch, Die Kaiserwahl Karls VI, 1711 (clair et bon). — Kuhl, Bonapartes erster Feldzug 1796, der Ausgangspunkt moderner Kriegsführung (soigné). — Schurtz, Altersklassen und Männerbünde, eine Darstellung der Formen der Gesellschaft. — Turba, Gesch. des Thronfolgerechtes in alten habsburg. Landen. — Levi, Afonia consonantica (n'enrichit pas la science). — Stumme, Arabisch, Persisch und Türkisch (court exposé qui rendra de bons services). — A. Dieterich, Eine Mithrasliturgie (grande sagacité et compétence). — Abbott, The Toledo ms. of the Germania. — Die Werke Villons, p. Wurzbach (à peine du nouveau). — P. E. Schmidt, Die Bühnenverhältnisse des deutschen Schuldramas (sera le bienvenu). — Couturat et Leau, Hist. de la langue universelle. — Boxler, Précis des institutions publiques de la Grèce et de Rome anciennes (contient le nécessaire, mais le but du livre n'est pas clair ; il y a souvent trop, et souvent trop peu). — R. Delbrück, Die drei Tempel am Forum holitorium in Rom.

Museum, n° 6 : Speyer, Une nouvelle grammaire comparée des langues indo-européennes. — Cebes rec. Van Wageningen (Fraenkel). — Solmsen, Inscriptiones Graecae dialect. (Van Leeuwen). — Norden, Vergilius, Aeneis Buch VI erklärt (Hartman), II. — Kley, Die Pentateuchfrage (Wildeboer). — Gunning, Bhârata-yuddha (H. H. Juynboll). — Finck, Dialekt d. deutschen Zigeuner (Kluyver). — Kauffmann, Balder (Symons). — Knoke, Römerkriege im nordwestl. Deutschland (I. M. J. Valeton). — Sorel, L'Europe et la révolution franç., V-VI (P. L. Muller).

N° 12 Trente-huitième année 21 mars 1904

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, VI

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue historique, mars-avril : G. Servières, Le rôle de Bourrienne à Hambourg, 1805-1810, 1er art. — Germain Bapst, Napoléon III à Magenta. — René Basset, Les documents arabes sur l'expédition de Charlemagne en Espagne. — L. Maury, Une relation inédite des journées des 5 et 6 octobre 1789. — Correspondance. Lettre de M. Albert Dufourcq, à propos de l'Avenir du Christianisme ; Réponse, par G. Monod. — Lettre de M. P. Bliard. — *Bulletin historique :* France. La réforme de l'Ecole normale supérieure et les universités de province, par Gabriel Monod. — Le Bulletin de Correspondance africaine et l'Ecole supérieure des lettres d'Alger, par G. Monod et René Basset. — Antiquité romaine, par Camille Jullian. — Epoque contemporaine, par André Lichtenberger. — Histoire de l'art, par Bernard Monod. — Allemagne et Autriche. — Publications relatives à l'histoire romaine ; 2e art., par W. Liebenam. — *Comptes rendus critiques :* Walker, A history of the law of nations ; Schlitter, Die Regierung Josefs II in den oesterr. Niederlanden ; Zirbt, Bibliografie ceske historie.

Revue celtique, n° 1 : D'Arbois de Jubainville, La famille celtique, I. — Longnon, Pennovindos, Pinnevendum, Pavant. — W. Stokes, The songs of Buchet's House. — Loth, Notes étymologiques bretonnes. — W. J. Purton, Some remarks on the Irish thirrd person in -nn, nd. — Cumont, Le dieu celtique Medros. — Ernault, Sur l'étymologie bretonne. — Chronique. — Périodiques. — Post-scriptum.

Bulletin hispanique, n° 1 : P. Paris, Petit cavalier ibérique. — E. J. Navarro, Murgis ! — P. Quintero, Mosaicos inéditos italicenses. — J.-A. Brutails, Note sur une charte suspecte du fonds de la Sauve-Majeure. — A. Thomas, Roger Bacon et les étudiants espagnols. — Maria Goyri de Menéndez Pidal, Romance de la muerte del principe D. Juan. — R. Menéndez Pidal, Más sobre las fuentes del Condenado por desconfiado. — E. Walberg, L'Auto sacramental de Las Ordenes militares de D. Pedro Calderón de la Barca (suite). — Variétés : Une nouvelle œuvre de Felipe Pedrell (H. de Curzon). — Bibliographie : J. Jungfer, Ueber Personennamen in den Ortsnamen Spaniens und Portugal (C. Jullian). — V. Lampérez, Del bizantinismo en la arquitectura cristiana española (J.-A. Brutails). — R. Menéndez Pidal, Manual elemental de gramática histórica española (E. M.). — V. Vives y Liern, Las casas de estudios en Valencia (H. M.). — C. Fernandez Duro, Viajes del Infante D. Pedro de Portugal en el siglo XV (E. M.). — H. be Curzon, Bibliographie Térésienne. — N. Estévanez, Fragmentos de mis memorias (H. Léonardon). — B. de Tannenberg, L'Espagne littéraire (R. Lerouge). — Sommaires des Revues consacrées aux pays de langue castillane, catalane ou portugaise. — Articles des Revues françaises ou étrangères concernant les pays de langue castillane, catalane ou portugaise. — Chronique. — Gravures : I. Petit cavalier ibérique. — II. Monnaie avec légende MVRTILI. — III. Plan d'une maison d'Italica. — Planches : I-II. Mosaicos inéditos italicenses. — III. Charte suspecte relative au prieuré d'Ejea.

Athenaeum, n° 3984 : Mahaffy, An epoch in Irish history, Trinity College, Dublin, its foundations and early fortunes. — Canton, A history of the British and Foreign Bible Society. — Boscawen, The first of Empires. — The seven golden odes of Pagan Arabia, known also as the Moallakat, transl. Lady Anne Blunt. — A. E. Taylor, Elements of metaphysics. — Books on London. — Theological

books. — Thomas Creevey. — Gray and Horace Walpole. — Mr Chesterton's « Robert Browning ». — Perrot et Chipiez, Hist. de l'art dans l'antiquité, VIII.

Deutsche Literaturzeitung, n° 9 : A. Chuquet, Études d'histoire (de très grand intérêt). — Potter, Descriptive and historical notes on the Library of Harvard University. — Rosenthal, Die Mischna, Aufbau und Quellenscheidung. I, 1 (manque de clarté). — Wordsworth, The Ministry of Grace. Studies in Early Church History. 2e ed. — H. Taine, Sa vie et sa correspondance. T. II : Le critique et le philosophe, 1853-1870. — Leopold, Ad Spinozae opera posthuma. — Haussleiter, Die Universität Wittenberg vor dem Eintritt Luthers (intéressant). — Bennecke, Zur Reform des Unterrichts in der Naturgeschichte. — Lang, Elemente der Phonetik. 2. Aufl. — Lloyd, Catalogue of recently published Japanese Books. — Eusebii Pamphili Evangelicae Praeparationis Libri XV. Recens. E. H. Gifford, T. I-IV (bon). — Funaioli, Der Lokativ und seine Auflösung. — L. Wolf, Der groteske und hyperbolische Stil des mittelhochdeutschen Volksepos. — Stockhausen, Studien zu Platens Balladen. — Vossler, Die philosophischen Grundlagen zum « süssen neuen Stil » des Guido Guinicelli, Guido Cavalcanti und Dante Alighieri (très bien fait). — Thomas und Krueger, Berichtigungen und Ergänzungen zum 2. Teil von Muret-Sanders' Encyklopädischem Wörterbuch der englischen und deutschen Sprache. — Breasted, The Battle of Kadesh. (instructif). — Fr. Fröhlich, Die Glaubwürdigkeit Cäsars in seinem Bericht über den Feldzug gegen die Helvetier, 58 v. Chr. — W. Norden, Das Papsttum und Byzanz (malgré des défauts, très remarquable travail d'ensemble). — O'Donnell, The failure of Lord Curzon (pamphlet). — Volz, Die Erinnerungen der Prinzessin Wilhelmine von Oranien an den Hof Friedrichs des Grofsen, 1751-1767. — Menge, Ithaka nach eigner Anschauung geschildert. 2. Aufl. — Bälz, Zur Psychologie der Japaner. — A. Hesse, Natur und Gesellschaft. Eine kritische Untersuchung der Bedeutung der Deszendenztheorie für das soziale Leben. — List, Franz regierender Graf zu Erbach. Neue Beiträge zu seiner Lebensgeschichte.

Literarisches Zentralblatt, n° 10 : Die Evangelien eines alten Unzialcodex, p. Schmidtke. — Bassermann, Ueber Reform des Abendmahls. — Barth, Die Stoa. — Thompson (H. B.), The mental traits of sex. — Blok, Verspreide Studien op het gebiet der geschiedenis. — H. Bock, Jakob Wegelin als Geschichtstheoretiker. — Schierse, Das Breslauer Zeitungswesen vor 1742. — Von der Goltz, Geschichte der deutschen Landwirtschaft, II. Das XIX Jahrh. (« standard work »). — M. A. Stein, Sandburied ruins of Khotan. — Bliemetzrieder, Ein Kanonistischer Traktat für das Pisaner Konzil 1409 (bon). — Bisoukides, Der Hochverrat. — Bazille und Köstlin, Das Recht der Staatsangehörigkeit mit bes. Ber. Württembergs. — O. Schwartz und Strutz, Der Staatshaushalt und die Finanzen Preussens. — Wacker, Entwicklung der Sozialdemokratie in den zehn ersten Reichstagswahlen 1871-1898. — Stoicorum veterum fragmenta, p. Arnim, III. Chrysipp. (toujours remarquable). — Hendrickson, The Commentariolum Petitionis attributed to Quintus Cicero. — Wendt, Studium und Methodik der franz. und englischen Sprache; Gassmeyer, Wie studiert man neuere Philologie? — Bielschowsky, Gœthe, II ; Bojanowski, Herzog Carl August und der Pariser Buchhändler Pougens. — L. Keller, Herder und die Kultgesellschaft des Humanismus. — Lambert und Stahl, Architektur von 1750-1850. — Beiträge zur Gesch. des Gymnasiums zu St. Elisabet.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, PARIS, VI[e]

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 13 Trente-huitième année. 28 mars 1904

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue des études anciennes, n° 1 : S. Reinach, Candaule et Camblès. — P. Perdrizet, L'Hippalectryon, contribution à l'étude de l'ionisme. — V. Chapot, Antiquités de Syrie. — R. Pichon, L'affaire des rhetores latini. — A. Collignon, Note sur Lucain, II, 93-96. — C. Jullian, Remarques sur la plus ancienne religion gauloise, VII. — A. Cherel, Fragments d'un sarcophage gallo-romain. — Bibliographie.

Romania, n° 129, janvier : P. Meyer, Notice du ms. med. Pal. 141 de la Laurentienne (Vies des saints). — Guarnerio, Postille sul lessico sardo. — Densusianu, Notes de lexicographie roumaine. — Mélanges : G. Huet, La parabole des faux amis. — A. Thomas, Encore l'ancien fr. gars. — A. Longnon, Estourmi de Bourges. — Brandin, Un fragment de la vie de saint Gilles. — Comptes rendus : P. Meyer, Die Aussprache des C und t im klassischen Latein (Densusianu). — Béthune, Les écoles historiques de Saint-Denis et de Saint-Germain-des-Prés (P. M.). — White, A translation of the quaestio de aqua et terra (Toynbee). — H. Hauvette, De Laurentio de Primofato (A. Thomas). — Nève, Ant. de la Salle (G. Raynaud). — E. Langlois, Recueil d'arts de seconde rhétorique (E. Picot). — H. Hauvette, Alamanni (E. Picot). — Papahagi, Megleno Rominii (Densusianu). — Weigand, Prakt. Gramm. der rumän. Sprache (Densusianu). — Miscellanea di studi critici in onore di A. Graf (C. de Lollis). — Societa filologica romana (P. M.).

Revue Musicale, sommaire, n° 6. — Albert Carré. — Nos Concours. — Le chant dans les Lycées et Collèges : Conditions d'un concours pour la composition d'une œuvre chorale. — Adalbert Mercier, La Symphonie de Franck. — Louis Laloy et Romain Rolland, Les Concerts. — Actes officiels, Informations et Correspondances. — Supplément musical : Le Printemps, de Cl. Debussy (suite et fin).

Revue de l'Instruction publique en Belgique, n° 6 : J. Feller, L'évolution littéraire du moyen âge au XVIIe s. — E. Boisacq, Notes de linguistique. — *Comptes rendus :* Ouvrages de MM. Rosenberg, C. Jentsch, J. H. Srawley, H. Leclercq, L. Leclère, L. Mention, G. Hanotaux, E. Deberre, A. Keller, A. M. Gossez, L. Goemans, H. Bischoff, L. Busse, M. de Fleury, G. Demeny. — *Chronique.*

— N° 1 : Franz Cumont, Un livre nouveau sur la liturgie païenne. — P. Hoffmann, Notes critiques sur Marc-Aurèle. — *Comptes rendus :* Ouvrages de MM. A. Kugener, H. Hepding, J. Strzygowski, Ch. Hennings, J. Burnet, B. Niese, E. Bruhn, A. Kaegi, B. Monod, K. Höhlbaum, E. Hubert, L. Halkin, G. Kurth, S. Lenel, A. Lagoguey, F. Flamini, G. Compayré, R. Eucken, R. Richter, Fr. Baumann, P. Tack, Gower. — *Chronique.*

Deutsche Literaturzeitung, n° 10 : Dalton, Eine preufsische Hofpredigergestalt in Berlin vor zweihundert Jahren. — Wachsmuth, Worte zum Gedächtnis an Theodor Mommsen. — Zapletal, Alttestamentliches. — Zwinglis Sämtliche Werke hgb. von Egli und Finsler. I, 1. — Schulze, Die Ursprünglichkeit des Galaterbriefes. — Ganzmann, Ueber Sprach- und Sachvorstellungen. — Willmann, Philosophische Propädeutik. II. Empirische Psychologie. — Anthes, Dichter und Schulmeister. Von der Behandlung dichterischer Kunstwerke in der

Schule. — G. Jacob, Karagözkomödien. Heft 1-3; Türkische Literaturgeschichte in Einzeldarstellungen. I. Das türkische Schattentheater; Das Schattentheater in seiner Wanderung vom Morgenland zum Abendland. — Littmann, Arabische Schattenspiele. Mit Anhängen von G. Jacob. — Pischel, Die Heimat des Puppenspiels; The Home of the Puppet-Play. Transl. by Mildred C. Tawney. — Nachmanson, Laute und Formen der magnetischen Inschriften. — A. Mulfinger, Ferdinand Kürnbergers Roman « Der Amerikamüde », dessen Quellen und Verhältnis zu Lenaus Amerikareise. — Anna Michaelis, Zum hundertsten Geburtstag von Schillers Tell. — Holl, Das politische und religiöse Tendenzdrama des 16. Jahrhunderts in Frankreich (utile). — Neuendorff, Entstehungsgeschichte von Goldsmiths Vicar of Wakefield. — Goerlitz, Die historische Forschungsmethode Maskovs. — Büttner-Wobst, Zur Geschichte des pyrrhischen Krieges. — Volkov, Statisticeskija svedneija o soehranivsichsja drevnerusskich knigach XI-XIV vekov i ich ukazatel. — Kiefer, Die deputierten Bischöfe der französischen Nationalversammlung und die constitution civile du clergé in den Jahren 1790-1792. — Leist, Das georgische Volk. — Campbell, Formosa under the Dutch. — Ludwig, Die Gesindevermittlung in Deutschland. — Thomae, Der ehemalige Hochaltar in der Karmeliterkirche zu Hirschhorn a. N.

— N° 11 : Jaeschke, Die Stadtbücherei Elberfeld. — Stadtbücherei Elberfeld. Katalog. — Spoelberch de Lovenjoul, Bibliographie et Littérature. Trouvailles d'un bibliophile. — Giesebrecht, Die Grundzüge der israelitischen Religionsgeschichte. — Ficker, Die Petrusakten. — Tschackert, Eine neue Legende über Luthers Lied Ein feste Burg ist unser Gott. — Bergemann, Ethik als Kulturphilosophie. — Bolliger, Die Willensfreiheit. — Petermann, Die Gelehrtenschulen und der Gelehrtenstand. — Beyer, Deutsche Schulwelt des 19. Jahrhunderts in Wort und Bild. — The Udana or the solemn utterances of the Buddha. Transl. by Strong. — Beiträge zur Kenntnis des Orients. Jahrbuch der Münchener Orientalischen Gesellschaft, 1902-1903, hgb. von H. Grothe. — A. Bohler, Sophistae anonymi Protreptici fragmenta instaurata illustrata (important). — Stemplinger, Horazische Motive in der Flucht der Zeiten. — Abraham a Sancta Claras Werke. Hgb. von Strigl. I. — Matthias, Franz Grillparzer, Die Ahnfrau. — Voretzsch, Die Anfänge der romanischen Philologie an den deutschen Universitäten und ihre Entwicklung an der Universität Tübingen. — Shakespeare, Hamlet, ed. by Verity. — Varese, Il calendario romano all' età della prima guerra punica (peu convaincant). — Mémoires de Commynes, p. Mandrot, II. — Philippi und Grotefend, Neue Quellen zur Geschichte. Westfalens in Handschrift 861 der Leipziger Universitätsbibliothek. — Fournier, Zur Textkritik der Korrespondenz Napoleons I. — G. de Grandmaison, Napoléon en Russie (1812) d'après des documents inédits des archives espagnoles. — Neuse, Landeskunde der britischen Inseln. — Stephan, Le Mexique économique. — Schüddekopf, Caroline Neuber in Braunschweig.

Zeitschrift für katholische Theologie, 1904, n° 2 : St. von Dunin. — Borkowski, Methodologische Vorfragen zur urchristlichen Verfassungsgeschichte. — E. Dorsch, Zur Hierarchie des Hirten. — H. E. Cladder, Der formale Aufbau des Jakobusbriefes. — L. Fonck, Die Malereien der Katakomben Roms. — *Rezensionen.* — *Analekten.* — *Literarischer.* — *Anseiger.*

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 14 Trente-huitième année 4 avril 1904

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Annales des Sciences politiques, mars 1904 : E. Boutmy, A propos de la souveraineté du peuple. — M. Lair, En Galicie : Noblesse polonaise et paysans ruthènes (fin). — V. Marcé, La vie communale en Bohême. II : L'organisation municipale et le contrôle des finances (fin). — M. B. : L'armée japonaise. — M. Courant, La Corée et les puissances étrangères, — O. Festy, Chronique des questions ouvrières (1903). — Analyses et comptes rendus. Mouvement des périodiques.

Revue d'Alsace, mars-avril — Wirth, Un centenaire, fête patriotique célébrée à Colmar en 1804. — Mgr Chèvre, Les suffragants de Bâle au xiv[e] s. — D[r] L. Ehrhard, Corresp. entre le duc d'Aiguillon et le prince-coadjuteur Louis de Rohan (suite). — A. Ingold, Jean d'Aigrefeuille, II. — A. Adam, La congrégation de Notre-Dame de Saverne. — Linotte. Négoc. pour l'échange de paroisses alsaciennes contre des paroisses franc-comtoises, 1757-1782. — De Latouche, Souvenirs de 1815 (suite). — A. Chuquet, Le maréchal Lefèbvre à l'Académie des sciences morales et politiques.

Le Bibliographe moderne, n° 42, nov.-décembre 1903 : Villepelet, Le classement et l'inventaire des fonds révol. conservés dans les archives dép. — Paulus, Suppl. au catal. des mss. de la bibliothèque de la ville de Metz. — Stein, A propos de falsification dans les actes de l'état-civil. — Nécrologie : M. Robert et R. Proctor. – Chronique des archives, des bibliothèques, des livres. — Livres nouveaux (Ausfeld, Staatsarchiv zu Koblenz ; J. Gauthier, Guill. de Gevigney ; Van den Gheyn, Catal. des mss. de la bibliothèque royale de Belgique, II ; Graesel, Handbuch der Bibliothekslehre ; Houlbert, Les insectes ennemis des livres ; Morin, Hist. des artisans du livre à Troyes ; Les imprimeurs-libraires à Troyes ; L'imprimerie du Port-Saint-Nicolas).

Revue des Etudes Rabelaisiennes, 2[e] année, 1[er] fascicule : Statuts — Liste des membres. — Lefranc, Le tiers livre du Pantagruel et la querelle des femmes. — Vaganay, De Rabelais à Montaigne, les adverbes terminés en -ment, 2[e] partie — Comptes-rendus : C. H. C. Wright, Selections from Rabelais' Gargantua (J. Boulenger). — Chronique — Réponses.

Athenaeum, n° 3985 : Mudie-Smith, The religious life of London. — Collins, Studies in Shakspeare. — Prothero, The Psalms in human life. — Moore, Studies in Dante. — Grotenfelt, Die Wertschätzung in der Geschichte. — The hundred love songs of Kamal Ad-Din of Isfahan, p. Gray and Mumford ; The quatrains of Abn'l-ala, p Rihani. — Books of travel — Some unpublished letters of Tom Moore's. — Thomas Creevey. — Coleridge's brother in Wordsworth's Castle of Indolence, Stanzas. — Laking, The Armoury of Windsor Castle, European section. — Brinkley, Japan, vii and viii ; Strange, Colour prints of Japan. — A. S. Murray.

— N° 3986 : Sir Horace Plunkett, Ireland in the new century. — Dowden, Robert Browning — Mary Durham, Through the lands of the Serb. — Cazamian, Le roman social en Angleterre. — D[r] Law. — Welsh Bible exhibition in Cardiff. — Coteridge's brother. — The Royal Historial Society « Transactions » — Mary Witt, The German and Flemish masters in the National Gallery. — Vincenzo Benvenuti. (W. Mencer).

Litterarisches Centrablatt, nº 11 : J. Böhmer, Hinein in die alttest. Prophetenbücher. — G. Hoffmann, Die Lehre von der fides implicita. — Heil, Die deutschen Städte und Bürger im M. A. (petit livre clair). — Das zweite Stralsundische Stadtbuch, 1310-1342, I, p. Ebeling. — Kentgen, Aemser und Zünfte, Zur Entstehung des Zunftwesens (solide). — Karner, Künstliche Höhlen aus alter Zeit (très considérable). — Rothschild, Der gedanke der geschriebenen Verfassung in der englischen Revolution (très soigné). — Posener, Die Verfassung des deutschen Reiches. — Sultan Soliman des Grossen Divan, auswahl, p. G. Jacob (beaucoup de fines remarques). — Dreerup, Homer; Altendorf, Aesthet. Kommentar zur Odyssee; Hennings, Homer; Odyssee. — Eschine, Discours sur l'ambassade, p. Julien et Péréra (« on aurait pu attendre »). — Plinii epist. Paneg, p. C. F. W. Mueller. — Sonson, The Alchemist, p. Hathauway (bon). — Schoen, Quid boni periculosive habeat goethianus liber « Affinitates electivae » (« nous agrée peu ; ne devait pas être imprimé »). — Zschalig, Bilder und klänge aus der Rochlitzer Pflege. — P. Herrmann, Erläuter. zu den ersten neun Büchern der dänischen Gesch, des Saxo; Nordische mythologie. — Collignon et Couve, catalogue des vases peints du Musée national d'Athènes.

Nº 12 : Grossmann, Musik und Musikinstrumente im *n.* T. — Granderath, Ges. des vatik. Konzils p. Kirch, 2 vol. — Bensow, Die Lehre von der Kenose. — Shorey, The unity of Plato's thought (cf. le précédent nº de la *Revue*). — Forst. Das Fürstentum Prüm. — Haake, König August der Starke (bon). — Von Frisanberg, aus dem Kriege 1807-1814, Erinn, eines dän. Offiziers. — Bock, Feldzugserlebnisse, 1870-1871. — A. Lang, Social origins ; Atkinson, Primal law. — Die Lieder eines aegyptischen Bauern, ges. u, übersetzt von H. Schäfer (beau petit livre). — Kemmer, Die polare ausdrucksweise in der griech. Literatur (recueil méritoire de matériaux assez mal utilisés). — Borgeld, Aristoteles en Phyllis. — Vallée, La sarabande ou choix d'anecdotes. — Geschwind, Die ethischen Neuerungen der Früh-Romantik (consciencieux). — Schwenke, Die Donat = und Kalendertype. — Volkmann, Naturprodukt und Kunstwerk ; Grenzen der Künste.

HISTOIRE DES LAGIDES

Par **A. BOUCHÉ-LECLERCQ**, membre de l'Institut,
Professeur a la Faculté des Lettres.

Tome Ier. Les Cinq Premiers Ptolémées (323-181 avant J.-C.)

Un volume in-8.. 8 fr.

L'HISTOIRE DES LAGIDES comprendra 3 volumes. Les deux premiers embrassent l'histoire politique, diplomatique et militaire, le troisième volume est consacré aux Institutions. Une table chronologique et un index général y seront joints.

CURTIUS, DROYSEN, HERTZBERG

HISTOIRE GRECQUE

TRADUITE EN FRANÇAIS

Sous la direction de **M. A. BOUCHÉ-LECLERCQ**

Membre de l'Institut, Professeur à la Faculté des Lettres de Paris.

Ouvrage couronné par l'Académie française (Prix Langlois),
Par l'Association pour l'Encouragement des Études grecques (Prix Zographos).

Douze volumes in-8, dont un Atlas

Les douzes volumes, pris ensemble.............................. 100 fr.

ERNEST CURTIUS

HISTOIRE GRECQUE

Cinq volumes in-8.. 37 fr. 50

J.-G. DROYSEN

HISTOIRE DE L'HELLÉNISME

Trois forts volumes in-8.. 30 fr.

G.-F. HERTZBERG

HISTOIRE DE LA GRÈCE
SOUS LA DOMINATION ROMAINE

Trois forts volumes in-8.. 30 fr.

A. BOUCHÉ-LECLERCQ, membre de l'Institut.

ATLAS POUR L'HISTOIRE GRECQUE

In-8.. 12 fr.

HISTOIRE DE LA DIVINATION
DANS L'ANTIQUITÉ

Par **A. BOUCHÉ-LECLERCQ**, membre de l'Institut.

Quatre volumes in-8.. 40 fr.

L'ASTROLOGIE GRECQUE

Par **A. BOUCHÉ-LECLERCQ**, membre de l'Institut.

Un fort volume in-8 de 680 pages, avec 47 figures............... 20 fr.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 15 Trente-huitième année. 11 avril 1904

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Bulletin italien, n° 2 : H. HAUVETTE, Les Poésies de Cosimo Rucellai et de Francesco Guidetti. — P. TOLDO, Quelques notes pour servir à l'histoire de l'influence du « Furioso » dans la littérature française (2e article). — BOUVY, Léonard de Vinci et la caricature française en 1830. — E. PICOT, Les Italiens en France au XVIe siècle (8e article). — *Mélanges et Documents* : LASSAUGUE, Pour le centenaire de Pétrarque. — AUVRAY, Inventaire de la collection Custodi, conservée à la Bibliothèque nationale (2me article). — *Questions d'enseignement :* Les Jurys d'italien en 1904. — *Bibliographie :* Miscellanea di studi critici edita in onore di A. GRAF (E. Bouvy-H. Hauvette). — H. COCHIN, Le frère de Pétrarque et le livre du « Repos des religieux » (C. Dejob). — G. MANACORDA, Benedetto Varchi, l'uomo, il poeta, il critico (H. Hauvette). — Lettres inédites de la comtesse d'Albany à ses amis de Sienne, t. Ier, publiées par L.-G. PÉLISSIER (P. Sirven). — Le satire di GIOVANNI GIRAUD per la prima volta edite con uno studio... di T. GNOLI; Coimmedie scelte di G. GIRAUD precedute da uno studio... di P. COSTA (E. Bouvy). *Chronique*, *Planches* : I. — 1. Têtes grotesques, d'après un dessin de Léonard de Vinci; 2. Fragment du « Ventre législatif », d'après la lithographie de H. Daumier. — II. — Scène (ou Cène) révolutionnaire, lithographie de Benjamin Roubaud.

Athenaeum, n° 3987 : STEPHEN, English literature and society in the XVIII century. — GOSSE, Jeremy Taylor. — Lady GREGORY, Gods and fighting men, the story of the Tuatha de Danaan and of the Fianna of Ireland. — LUCAS, Highways and byways in Sussex. — Tacitus, Annals, I-VI, p. RAMSAY; Persii satirae, p. NEMETHY. — Notes from Oxford. — London residences of Shakspeare (Hales). — The Psalms in human life (Prothero et Carmichael). — MASSÉ, Pewter plate, an historical and descriptive handbook. — GOTCH, Early Renaissance architecture in England; BLOMFIELD, A short history of Renaissance architecture in England, 1500-1800.

Deutsche Literaturzeitung, n° 12 : LION, Le président Hénault. — UNGHERINI, Incendie de la Bibliothèque de Turin. — STANGE, Die ältesten ethischen Disputationen Luthers. — MEYER-BENFEY, Moderne Religion. — Die Haupt-Parabeln Jesu. Ausgelegt von Chr. A. Bugge. — Jahresversammlung der Society of Biblical Literature and Exegesis. — W. FISCHER, Poetenphilosophie. — ARLETH, Die metaphysischen Grundlagen der aristotelischen Ethik. — ZIEGLER, Geschichte der Pädagogik mit besonderer Rücksicht auf das höhere Unterrichtswesen 2. Aufl. — The musical compositions of Somanatha. Ed. by R. Simon. — Sten KONOW, Etruscan and Dravidian. — F. J. HARTMANN, Untersuchungen über den Gebrauch der Modi in den Historien des Prokop aus Cäsarea. — WIEDERMANN, De ablativi usu in Silii Italici Punicis. I. — STOECKIUS, Naturalism in the recent German drama with special reference to Gerhart Hauptmann. — E. NAUMANN, Herder. — The Works of Lord Byron. Poetry. Vol. VII ed. by E. Coleridge. — Segrè, Studi petrarcheschi. — GOTTL, Die Grenzen der Geschichte. — JORET, La bataille de Formigny. — DITSCHEID, Alcuins Leben und Bedeutung für den religiösen Unterricht. — ADRIANI, Mededeelingen omtrent de Toradjas van Midden-Celebes. — DENINGER, Reisetage auf Sardinien. — Verein für Volkskunde zu Berlin. — STRZYGOWSKI, Kleinasien, ein Neuland der Kunstgeschichte.

Litterarisches Zentralblatt, n° 13 : von SODEN, Die Schriften des N. T. — PEABODY, Jesus Christus und die soziale Frage. — Nietzsche, Nach-

lass. — I. Stein, Die Juden der schwäbischen Reichsstädte im Zeitalter König Sigmunds 1410-1437. — W. Hofmann, Die Politik des Fürstbischofs von Würzburg und Bamberg Adam Friedrich Grafen von Seinsheim 1756-1763. — Gräfin Martinengo-Cesaresco, Italienische Patrioten. — Buss, Der Fächer. — Knüll, Historische Geographie Deutschlands im M. A. (bon). — Goll, Die Erdbeben Chiles. — G. Hartmann, Die Zukunft Deutsch — Südwestafrikas. — Sammlungen alter arabischer Dichter, p. Ahlwardt .I. Elaggag und Ezzafajan, II. Rûba Ben Ellaggag (excellent travail, qui est « le fruit mûr d'une forte individualité »). — Apollonii Dyscoli quae sup. I, 2. — Recueil d'arts de seconde rhétorique, p. M.-E. Langlois (recueil d'un très grand intérêt). — Vossler, Die philos. Grundlagen zum süssen neuen Stil des Guinicelli, Cavalcanti und Dante (riche en observations de détail). — Cazamian, Le roman social en Angleterre, 1830-1850, Dickens, Disraeli, Mrs Gaskell, Kingsley (excellent). — Salzer, Illustrierte Gesch. der deutschen Literatur. — Rhein. Most, p. Desceltes. — Fischer, Die Münzen des Hauses Schwarzburg. — Fäh, Gesch. der bildenden Künste, 2e ed. — Hirschderg, Die Encyclopädisten u. die franz. Oper im XVIII Jahrh.

Le Puy. — Imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 16 Trente-huitième année 18 avril 1904

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, VI°

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

La Correspondance historique et archéologique, nos 121-122, janvier-février : Renseignements administratifs. — Jurisprudence des archives et des bibliothèques. — Conseil d'Etat statuant au contentieux. Présidence de M. Berger. Séances des 4 et 11 décembre 1903. Arrêts du Conseil d'Etat relatif aux droits des archivistes-paléographes. — Mélanges et recherches critiques. — Les Archives et les Bibliothèques dans leurs rapports avec les pouvoirs publics. — L'Ecole des Chartes dans le projet du Budget de 1904. — L'Ecole des Chartes devant le Sénat. — A propos des Musées. — Chronique. — Comptes-rendus. — Périodiques.

Athenaeum, n° 3988, 2 avril : Merz, A history of European thought in the XIX century (1er art.). — Brinkley, China, its history, literature and art. — The poetical works of Christina Georgina Rossetti, with memoir and notes by W. M. Rossetti. — Chesterton, The Napoleon of Notting Hill. — Local history : Crofton, A history of the ancient chapel of Stretford, III ; Coward, Picturesque Cheshire ; Lady Goskell, Old Shropshire life ; Barnstaple Parish Register, p. Wainwright. — English philology : English Dialect Dictionary, p. J. Wright, XIX-XXIII ; — Hargreaves, The grammar of the dialect of Adlington. — French history : D'Alméras, Cagliostro ; P. de Ségur, Le maréchal de Luxembourg et le prince d'Orange. — Sir Edwin Arnold. — The Popish Plot. — The psalms in human life. — Chesterton, Watts ; Hugh Macmillan, The life work of G. Fr. Watts. — Among the Norfolk churches, I.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 13 : Les manuscrits arabes de l'Escurial décrits p. H. Derenbourg. T. II, fasc. I : Morale et politique (très utile. — Pollard, Robert Proctor. — Die Scholien zu fünf Reden des Gregor von Nazianz (Nonnos) hgb. von Agop Manandian. — Corpus documentorum inquisitionis haereticae pravitatis Neerlandicae. Fredericq. V. — Tambyah, A Hindu's Criticism of Christ criticised. — Herr P. Denifle und die Deutsche Literaturzeitung. (Hinneberg). — Goldscheid, Zur Ethik des Gesamtwillens, I. — Johnson, The Free-Will-Problem in Modern Throught. — Gruber, Geographie als Bildungsfach. — Jacobi, Mahābhārata. Inhaltsangabe, Index und Concordanz der Calcuttaer und Bombayer Ausgaben. — A. Levi, Apofonia consonantica. — Psichari, Roda kai Mela II. — Sonnenschein, The Latin Sapphic. — Odermatt, Die Deminutiva in der Nidwaldner Mundart. — Hebbel, Sämtliche Werke. Hgb. von Richard Maria Werner. 2. Abt. : Tagebücher. — Hoepffner, Eustache Deschamps. — Omond, A study of metre. — Mitteilungen der Altertums Kommission für Westfalen. III. — Kehrmann, Die « Capita agendorum ». — Goette, Die Klöster des Mittelalters in dem wirtschaftlichen. Verkehr. — Binder von Krieglstein, Regensburg 1809 (très bon). — Gräfin Eveline Matinengo-Cesaresco, Italienische Patrioten Deutsch von Friedr. Noack. (instructif). — Supan, Grundzüge der physischen Erdkunde. 3. Aufl. — Michow, Caspar Vopell und seine Rheinkarte vom Jahre 1558. — Eisler, Soziologie. — Kraemer, Die unterseeischen Telegraphenkabel in Kriegszeiten. — Dühren, Das Geschlechtsleben in England. III : Der Einfluſs äuſserer Faktoren auf das Geschlechtsleben in England ; Neue Forschungen über den Marquis de Sade und seine Zeit. — A. Frey, Arnold Böcklin. — Verlaine, Ausgewählte Gedichte, übs. von O. Haendler (excellent).

Literarisches Zentralblatt, n° 14 : Codex Waldeccensis, p. v. Schultze. — Eusebius, Kirchengesch. pr Schwartz u. Mommsen. — Batteiger, Der Pietrisurus in Bayreuth — Röck, Der unverfälschte Sokrates, der Atheist und Sophist. — Bertholet, Der Buddhismus und seine Bedeutung für unser Geistesleben — Lavisse, Hist. de France. I. Tableau de la géographie de la France, par Vidal de la Blache (très bon). — Wattenbach, Deutschlands Geschichtsquellen im M. A. I, 7e éd. p. E. Dümmler, — Personalhistorike Samlinger p. Hauch-Fausboll, I-2. — Briefwechsel zwischen August Kestner u. seiner Schwester Charlotte, p. H. Kestner. — Reinde, Die schwarzen Flüsse Americas. — The Mimes of Herodas, p. Nairn (bon). — Hemme, Das latein. Sprachmaterial im Wortschatze der Deutschen, franz. und englischen Sprache. — Aucassin und Nicolette, p. Suchier, trad. Counson. — Sandeau, Mlle de La Seiglière, p. Ropes. — Mathesius, Herders Familienleben. — Croce, Gœthe a Napoli. — Rostowzew, Tesserarum urbis Romae et suburbi plumbearum sulloge.

Zeitschrift für Theologie und Kirche, xiv, janvier 1904 : Schultz, Wer saget denn ihr, dass ich sei ? — Herzog, Jesus als Prediger.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
RUE BONAPARTE, 28, PARIS (VI[e])

OUVRAGES
SUR LA CORÉE

CHAILLÉ LONG (Le colonel). La Corée ou Tchösen (la terre du calme matinal). In-4, fig., planches et cartes............ 3 fr. 50

COURANT (Maurice), interprète-chancelier. Bibliographie coréenne. Tableau littéraire de la Corée, contenant la nomenclature des ouvrages publiés jusqu'en 1890, ainsi que la description et l'analyse détaillées des principaux d'entre ces ouvrages. 3 forts volumes in-8, avec planches et fac-similé. Chaque volume. 25 fr.

— Supplément à cet ouvrage. In-8........ .... 7 fr. 50

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — Prix Stanislas Julien.

GRAMMAIRE CORÉENNE, par les missionnaires. Gr. in-8. 50 fr.

KOEI-LING. Journal d'une mission en Corée, traduit du chinois, par F. Scherzer. In-8, carte......................... 5 fr.

IMBAULT-HUART (Camille), consul de France. Manuel de la langue coréenne. Introduction grammaticale. — Phrases et dialogues faciles. — Recueil des mots les plus usités. In-8.... 12 fr.

HONG-TJYONG-OU. Le bois sec refleuri. Roman coréen. In-18 .... 3 fr. 50

MORSE (Ed.). Korean interviews. In-8, br.............. 2 fr.

PUJILLO (M.). Vocabulaire russe-coréen. Saint-Pétersbourg, 1874, in-12, br.. 12 fr.

SCHERZER (F.), consul de France. — Tchao-sien-tche. Mémoire sur la Corée, par un Coréen anonyme, traduit pour la première fois, avec un commentaire. In-8........................ 5 fr.

TRANSACTIONS of the Korea branch of the Royal Asiatic Society. Volume I (1901). In-8........................ 10 fr.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 17 Trente-huitième année. 25 avril 1904

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue de l'histoire des religions, n° 1 : M. REVON, Le shintoïsme, I. — L. DE MILLOUÉ, Comparaison de quelques mythes relatifs à la naissance des dieux, des héros et des fondateurs de religions. — P. ALPHANDÉRY, Les derniers travaux de M. P. Sabatier sur l'histoire franciscaine. — *Revue des livres*. – *Chronique*.

Revue des études historiques, mars-avril 1904 : MIROT, La France et le grand schisme d'Occident (suite). — C. DE FROMONT DE BOUAILLE, Lettres inédites sur le procès et la mort de Louis XVI. — MADELIN, Une banlieue du vieux Paris, Chaillot, Passy, Auteuil. — *Comptes rendus* : LABORDE, Briouze ; BOYER, La princip. de Boisbelle-Henrichemont ; CALMON-MAISON, Le maréchal de Château-Renault ; LION, Le président Hénault ; C. DE MANDACH, Un gentilhomme suisse au service de France ; B. de MARICOURT, Souvenirs du baron Hue ; DRIAULT, La politique orientale de Napoléon ; MORVAN, Le soldat impérial, I ; SILVESTRE, De Waterloo à Sainte-Hélène ; LESCŒUR, L'église catholique et le gouvernement russe ; DARCY, France et Angleterre ; R. HENRY, Questions d'Autriche-Hongrie et question d'Orient ; FLORNOY, La Moricière ; SALOMON, Dupanloup ; LIONNET, Ketteler ; COURSON DE LA VILLENEUVE, La brigade Bellecourt à l'armée du Rhin ; D'ALLEMAGNE, Sports et jeux d'adresse.

Revue de philologie française et de littérature, fasc. 1, 1894 : VIGNON, Les patois de la région lyonnaise, le pronom régime de la 3[e] personne (suite), le régime direct au masculin pluriel. — YVON, Etude sur notre vocabulaire grammatical, le mot « indéfini ». — BOURCIEZ, L'étymologie de « biais ». — L. C. qui vive ? — *Comptes rendus :* Alma SÖDERHJELM, Kulter förhallanden under franska revolutionen (F. Baldensperger). — KASTNER, A history of French versification (F. B.) — TIMMERMANS, Précis de phonétique et de prononciation françaises (L. Vignon). — BETZ, L'Académie française et Gaston Paris. — *Comptes rendus sommaires*.

Annales du Midi, n° 62, avril 1904 : L. THOMAS, La vie privée de Guillaume de Nogaret. — H. GUY, Les quatrains de Pibrac, fin ; MILLARDET, Gascon subiw, « haie » ; De la réduction du ñ à y en gascon. — *Comptes rendus :* abbé LECLERC, Dict. topogr. de la Creuse (A. Thomas) ; JEANROY et VIGNAUX, Voyage en Purgatoire de saint Patrice (Andraud) ; CARAYON, L'Inquisition au XIII[e] et au XIV[e] siècles (Guignebert) ; BOUDET, Registres consulaires de Saint-Flour (Jeanroy) ; CALMETTE, Louis XI, Jean II et la Révolution catalane (Boissonnade) ; COTTIN, Sophie de Monnier et Mirabeau ; Mirabeau, Lettres à Julie, p. D. MEUNIER (Pélissier).

Nouvelle revue rétrospective, n° 118, 10 avril 1904 : Carnet d'un Italien au service de France, 1803-1815. — Correspondance du minérologiste Monnet, XVIII[e] siècle (suite). — Lettres de Sophie de Mounier à Mirabeau, 1775-1781 (suite).

Revue musicale, sommaire du n° 7. — Fr. de Lacerda, lauréat du Concours de la Revue musicale. — Constant PIERRE, Notes sur la chanson pendant la Révolution française. — Paul LANDORMY, Le système d'harmonie de M. Hugo Riemann (suite). — C. La fille de Roland, de Henri Rabaud, à l'Opéra comique. — L'enseignement du chant dans les lycées. — Les concerts. — Actes officiels, informations et correspondances. — Le baromètre musical. — C. : Exercices d'harmonie et de contrepoint. — *Supplément musical :*

Danse du voile, de Fr. de Lacerda, œuvre couronnée au Concours de la Revue musicale. — Mélodie de Schumann.

Athenaeum, n° 3989, 9 avril 1904 : GREEN, Historical studies, Stray studies, II. — DRAGE, Russian affairs. — MACLEAN, The literature of the Highlands. — WILLIAMS, Hill towns of Italy. — TRENT, A history of American literature. — LYTTELTON, Modern poets of faith, doubt and paganism ; G. C. MACAULAY, Gower, selections from the Confessio Amantis ; J. R. MACDONALD, Women in the printing trades. — Wynkyn de Worde and Benedetto da Rovezzano at Westminster. — The liturgical libellus of Alcuin (M. Rule). — Early English charters connected with Boulogne. — The University of Durham. — The date of Wycliffe's doctorate of divinity (Tout). — Symbolic logic, V (Maccoll). — MACCOLL, The administration of the Chantrey Bequest. — Lord GOWER, Michel Angelo Beronarroti. — HOWARD, Old London silver. — Among the Norfolk churches, II (Cox). — A state of sixteenth-century woodcut. (Longfield).

— N° 3990 : Letters of Lord Acton to Mary Gladstone, p. H. PAUL. — The Diary of Sir John Moore, p. Sir J. F. MAURICE. — MERZ, A history of European thought in the XIX century, I and II. — Sir Robert BIDDUPH, Lord Cardwell at the War Office. — Scotch history. Antiquarian literature. — RUSSELL, Matthew Arnold ; L. GUINEY, Robert Emmet ; Life of F. W. Farrar. — Keats, some readings and notes, II (Forman). — African languages (Ray and Sharp). — Coleridge's brother in Wordsworth's Stanzas (Cooper). — A fourteenth-century debenture (J. A. H. Murray). — M. Henry Martin on illumininated manuscripts. — MORIS, British violin makers, classical and modern.

Deutsche Literaturzeitung, n° 14 : P. von BOJANOWSKI, Herzog Carl August und der Pariser Buchhändler Pougens. — CHILOVI, Le biblioteche ambulatorie. — HJELT, Die altsyrische Evangelien-übertsetzung und Tatians Diatessaron besonders in ihrem gegenseitigen Verhältnis. — KÜGELGEN, Schleiermachers Reden und Kants Predigten. — NAUSESTER, Denken, Sprechen und Lehren. I. Die Grammatik. — ARNDT, Uber das Böse. — CAUER, Grammatica militans. 2 Aufl. — Diwân des 'Umeir ibn Schujeim al-Qutâmî hgb. und erläutert von J. Barth (fait avec sagacité et savoir). — GUNNING, Bhârata-yuddha. — DRERUP, Homer. Die Anfänge der hellenischen Kultur (beaucoup de bonnes remarques). — WILLING, Grundzüge einer genetischen Schulgrammatik der lateinischen Sprache. — Grilparzers WERKE. Hgb. von Rudolf Franz. I, u. II. — WORP, Geschiedenis van het Drama en van het Tooneel in Nederland. I. — ERSKINE, The Elizabethan Lyric (insuffisant). — H. D'ALMÉRAS, Avant la gloire. Leurs débuts, 2e série. — GELBHAUS, Esra und seine reformatorischen Bestrebungen. — P. FOUCART, La formation de la province romaine d'Asie. — E. SCHÄFER, Sevilla und Valladolid, die evangelischen Gemeinden Spaniens im Reformationszeitalter. — Ferd. DREYFUS, La Rochefoucauld-Liancourt 1747-1827. Un philanthrope d'autrefois. — DEGERT, Le pouvoir royal en Gascogne sous les derniers Carolingiens et les premiers Capétiens. — A. PHILIPPSON, Das Mittelmeergebiet. — Das überseeische Deutschland. Die deutschen Kolonien in Wort und Bild. — JELLINEK, Das Recht des modernen Staates. I. Allgemeine Staatslehre. — TSCHIERSCHKY, Kartell und Trust. — TROPFKE, Geschichte der Elementarmathematik in systematischer Darstellung. II. — HORA, Die hebräische Bauweise im alten Testament.

N° 15 : KLEIN, Über die Aufgaben und die Zukunft der philosophischen Fakultät. — OTLET, Les sciences bibliographiques et la Documentation. — CUMONT, Die Mysterien des Mithra. Übers von G. Gehrich. — H. von SCHUBERT, Der sogenannte Praedestinatus (instructif). — TRAUTZSCH, Die mündliche Verkündigung des Apostels Paulus. — OEHLER, Friedrich Nietzsche und die Vorsokratiker. — BALDWIN, Fragments in Philosophy and Science. — ITSCHNER, Lehrproben zur Länderkunde von Europa. — SIXT, Die Preismedaillen der Hohen Karlsschule. — COUTURAT et LEAU, Histoire de la langue universelle. — COUVREUR, Petit dictionnaire chinois-français. — Plauti comoediae. Rec. Lindsay. T. I. — HENTZE, Die Monologe in den homerischen Epen. — MÖRIKES BRIEFE, Hgb. von Fischer und Kraufs. I. Bd. — GERSTENBERG, Henriette v. Schwachenberg und Hoffmann von Fallersleben. — Shakespeares Dramen. Hgb. von Wattendorff. Bd. I bis V. — J.-J. ROUSSEAU, Du contrat social. Nouv. éd. p. G. Beaulavon. — CAUER, Ciceros politisches Denken. — HOELSCHER, Palästina in der persischen und hellenistischen Zeit. — D'AVENEL, Les Français de mon temps. — BEAUVOIS, La chrétienté du Grœnland au moyen âge. — Ausgewählte Stücke aus den Klassikern der Geographie, zusammengest. von O. Krümmel. — HOFFMANN-KRAYER, Neujahrsfeier im alten Basel und Verwandtes. — HAUSHOFER, Bevölkerungslehre. — SCHWEIZER, Merkantilismus von Colbert. — Joannis Lydi de magistratibus populi Romani libri tres. Ed. Wuensch. — CZERNY, Über die Entwickelung der Chirurgie während des 19. Jahrhunderts und ihre Beziehung zum Unterricht. — KAUTZSCH, Die Holzschnitte zum Ritter vom Turn.

Literarisches Zentralblatt, n°s 15-16 : E. SCHRADER, Die Keilinschriften u. das A. T. 3e ed. — Acta Pauli, p. C. SCHMIDT. — INAMA-STERNEGG, Deutsche Wischaftsgeschichte II (bon). — SANDER, Die reichtstädt, Haushaltung Nürnbergs 1431-1440. — LÖFFLER, Die westfäl. Bischöfe im Investiturstreit. — JANSSEN, Vorbereitung des dreissigjährigen Krieges, 16e ed. — Histor. Landeshalle für Schleswig-Holstein. — SVERDRUP, Neues Land, vier Jahre in arktischen Gebieten. — K. E. NEUMANN, Die Reden Gotamo Buddho's. — HEYSE, Ueber die Abhängigkeit einiger jüngerer Aeschines-Handschriften. — Martialis, Epigr. p. LINDSAY; LINDSAY, The ancient editions of Martial. — BARDENHEWER, Gesch. der altchristl. Literatur, II (méritoire, quoique « ni chair ni poisson »). — Eddalieder, p. RANISCH. — BÜRKNER, Herder. — JONAS, Schillers Seelenadel (instructif). — PANZER, Deutsche Heldensage im Breisgau. — K. E. SCHMIDT, Franz. Malerei des XIX Jahrb.; HEVESI, Oesterr. Kunst im XIX Jahrh. — KIENZL, Die Gesammtkunst des XIX Jahrh.

Museum, n° 7 : MOES, Das Breviarum Grimani. — BARDT, Theodor Mommsen (I. M. J. Valeton). — Libanius rec. FOERSTER, I, 1-2 (Van Herwerden). — Lévèque, de Plutarcho, ed. cur. HARTMAN (Ovink). — CAUER, Ciceros politisches Denken (M. C. Valeton). — Ovidi Ars amat., erkl. von BRANDT (De Vries). — LAUTERBACH, Saadja Al-fajjûmi's arab. Psalmenübersetzung. Ps. 107-124 (Houtsma). — Rhys DAVIDS, Buddhist India (Huizinga). — HEPDING, Attis (Vürtheim). — FISCHER, Die Herkunft der Rumänen (Kluyver). — VORETZSCH, Die Aufänge der roman. Philologie (Salverda de Grave). — D'ALMÉRAS, Les romans de l'histoire (P. L. Muller). — ORBAAN, Stradanus te Florence (Martin). — WOLTJER, Beknopte Lat. Grammatica (Van Eck). — KRUYDER, Kleine Hoogduitsche Spraakkunst (Deelman).

N° 18 Trente-huitième année. 2 mai 1904

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue Musicale, nº 8 : Henri Brody, Tamberlick, histoire d'un chanteur. — M.-D. Calvocoressi, Le Quatuor à cordes de M. Ravel. — J. Combarieu, La Passion selon saint Jean, de J.-S. Bach. — Wüllner, Méthodes pour l'enseignement du chant. — *Publications nouvelles :* A. Gastoué, Cours théorique et pratique de plain-chant. — F. Vigouroux, Psautier polyglotte. — Les Concerts. — Actes officiels. — Informations et Correspondances. — *Supplément musical :* Danse afghane, de Henri Mulet (Concours de la *Revue Musicale*, mention très honorable).

Altpreussische Monatsschrift, 1 et 2 fasc. janvier-février : Zum hundertsten Todestage Kants. — Marcus, Ein Weg zur widerspruchsfreien Auslegung der Kritik der reinen Vernunft. — Warda, Kants Erklärung wegen der Hippelschen Autorschaft. — Kossmann, Ein Brief Kants an Biester über Dirk van Hogendorp. — L. Goldschmidt, Kantorthodoxie wider Kantorthodoxie. — Thiele, Bemerk. zum ersten Bande der von der preuss. Akad. hrsg. Schriften Kants. — Warda, Wann hörte Kant zu lesen auf? — Ortner, Für Kant-Liebhaber. — Kritiken und Referate : Hansisches Urkundenbuch, IX, 1463-1470, p. W. Stein. — Mitteilungen und Anhang. Universitätschronik 1904; Lyceum Hosianum in Braunsberg 1904 ; Kants ges. Schriften hrsg. von der preuss. Akad. der Wiss. zu Berlin.

XIVe CONGRÈS INTERNATIONAL

DES ORIENTALISTES

AVRIL 1905

Haut Patronage du Gouverneur Général de l'Algérie

M. JONNART, député, Gouverneur Général.

Comité d'appui.

MM. Barbier de Meynard, Membre de l'Institut, Administrateur de l'École des Langues Orientales vivantes, Professeur au Collège de France, 2, rue de Lille, Paris (VIIe).

Barth, Membre de l'Institut, 10, rue Garancière, Paris (VIIe).

Berger (Philippe), Membre de l'Institut, Professeur au Collège de France, 3, quai Voltaire, Paris (VIIe).

Bréal, Membre de l'Institut, Professeur au Collège de France, boulevard Saint-Michel, 87, Paris (Ve).

Cagnat, Membre de l'Institut, Professeur au Collège de France, 10, rue Stanislas, Paris (VIe).

Chavannes, Membre de l'Institut, Professeur au Collège de France, rue des Écoles, Fontenay-aux-Roses, Seine.

Cordier, Professeur à l'École des Langues Orientales vivantes, 54, rue Nicolo, Paris (XVIe).

Diehl, Correspondant de l'Institut, Professeur à la Faculté des Lettres de Paris, 67, rue de Seine, Paris (VIe).

Houdas, Professeur à l'École des Langues Orientales vivantes, 29, avenue Wagram, Paris.

Maspero, Membre de l'Institut, Professeur au Collège de France, 24, avenue de l'Observatoire, Paris (XIVe).

Sénart, Membre de l'Institut, rue François Ier, 18, Paris (VIIIe).

Commissaire Général du Gouvernement.

M. le Commandant Lacroix, Chef du Service des Affaires indigènes et du Personnel militaire du Gouvernement Général de l'Algérie.

Commission d'Organisation.

Président : M. René Basset, Correspondant de l'Institut, Directeur de l'École Supérieure des Lettres, 77, rue Michelet, Mustapha.

Vice-présidents : MM. J.-D. Luciani, Directeur du Service des Affaires Indigènes au Gouvernement général de l'Algérie.

Mesplé, Professeur à l'École Supérieure des Lettres, 17, rue Saint-Augustin, Alger.

Bou Kandoura, Mufti hanéfite d'Alger, Mosquée de la Pêcherie.

Secrétaire général : M. Edmond Doutté, Chargé de cours à l'École Supérieure des Lettres, parc de Fontaine Bleue, Mustapha-Supérieur.

Secrétaires-adjoints : MM. Chambige, Administrateur de commune mixte, Chef de bureau au Service des Affaires indigènes du Gouvernement Général de l'Algérie.

Yver, Chargé de cours à l'École Supérieuredes Lettres, 21 ter, rue Clauzel, Mustapha.

Cherchalli, Rédacteur en chef au « Mobacher ».

Trésorier : M. David, Chef du Secrétariat particulier de M. le Gouverneur Général de l'Algérie, au Palais d'hiver.

Trésorier-adjoint : M. Ettori, Chef du Service du Matériel au Gouvernement Général de l'Algérie.

Membres du Comité : MM. Delphin, Directeur de la Médersa d'Alger, 25, boulevard Bugeaud, Alger.

Gsell, Correspondant de l'Institut, Professeur à l'École Supérieure des Lettres, Directeur du Musée.
Commandant Lacroix, Chef du Service des Affaires indigènes et du Personnel militaire du Gouvernement Général de l'Algérie, 12, rue Bourlon, Mustapha.
Lefébure, Chargé de cours à l'École Supérieure des Lettres, 94, rue de Lyon, Mustapha-Belcourt.
Waille, Professeur à l'École des Lettres, 30, rue Dupuch, Alger.
Ben Cheneb, Professeur à la Médersa d'Alger.
Ben Smaia. Professeur à la Médersa d'Alger.

Secrétaires Correspondants.

A Paris : MM. Gaudefroy-Demombynes, Secrétaire de l'École des Langues Orientales vivantes, 2, rue de Lille.
A Tlemcen : William Marçais, Directeur de la Médersa.
A Constantine : De Calassanti-Motylinski, Professeur à la Chaire d'arabe, Directeur de la Médersa.
A Tunis : Victor Serres, Consul de France, attaché à la Résidence Générale.

Libraires Correspondants.

A Paris : M. Ernest Leroux, 28, rue Bonaparte.
A Leyde : M. De Stoppelaar, Maison Brill, Oude Rijn (Hollande).
A Londres : MM. Probsthain et Cie, 14, Bury Street, Londres, W. C.

Tableau des Sections.

I. — Inde; Langues Aryennese et Langues de l'Inde.

Président : M. Senart, Membre de l'Institut, 18, rue François Ier, Paris (VIIIe).
Secrétaire : M. V. Henry, Professeur à la Faculté des Lettres de Paris, 95, rue Houdan, Sceaux (Seine).

II. — Langues Sémitiques.

Président : M. Philippe Berger, Membre de l'Institut, Professeur au Collège de France, 3, quai Voltaire, Paris.
Secrétaire : M. Fossey, 1, avenue de l'Observatoire, Paris.

III. — Langues Musulmanes (Arabe, Turc, Persan).

Président : M. René Basset, Correspondant de l'Institut, Directeur de l'École Supérieure des Lettres, 77, rue Michelet, Mustapha.
Secrétaire : M. Delphin, Directeur de la Médersa d'Alger, 25, boulevard Bugeaud, Alger.

IV. — Égypte; Langues Africaines; Madagascar.

Président : M. Lefébure, Chargé de cours à l'École Supérieure des Lettres, 94, rue de Lyon, Mustapha-Belcourt.
Secrétaire : MM. Héricy, Professeur au Lycée d'Alger.
Boulifa, Répétiteur de langue kabyle, à l'École Supérieure des Lettres.

V. — Extrême-Orient.

Président : M. Cordier, Professeur à l'École des Langues Orientales vivantes, 54, rue Nicolo, Paris (XVIe).
Secrétaire : M. Courant, Maître de conférences à l'Université de Lyon, chemin du Chancelier, 3, Ecully (Rhône).

VI. — Grèce et Orient.

Président : M. Diehl, Correspondant de l'Institut, Professeur à la Faculté des Lettres de Paris, 67, rue de Seine, Paris (VIe).
Secrétaire : M. Brehier, Professeur à la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand.

VII. — Archéologie Africaine et Art musulman.

Président : M. Gsell, Correspondant de l'Institut, Professeur à l'École des Lettres, Directeur du Musée d'Alger, 77, rue Michelet, Mustapha.
Secrétaire : M. le Baron de Vialar, Directeur-adjoint du Musée d'Alger.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot.

N° 19 Trente-huitième année 9 mai 1904

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Annales de l'Est, n° 2, avril : PFISTER, Hist. de l'ancienne Univ. de Nancy, 1768-1793 (suite). — POULET, Thiaucourt, 1787-1799. — DUVERNOY, Cahier de doléances d'Haroué, 1789. — Comptes rendus : PERROUT, Histoires lorraines ; LAUER, Louis d'Outremer ; HINZELIN, Chez Jeanne d'Arc ; FISCHER et WIESER, Die aelteste Karte mit dem Namen America ; BEAULIEU, Christ. de Forstner ; ENGEL, Colmar im Feldzuge von 1813-1814 ; LANZY, En pays messin. — L. HUMBERT, Nancy grande ville ; L'Alsace-Lorraine, album ; Festschrift zum 50e Regierungsjubiläum des Grossherzogs Friedrich von Baden ; HAUSER, L'enseignement des sciences sociales ; J. B. Kirchenordnung der Stiftskirche S. Martin zu Colmar während des M. A.

Athenaeum, n° 3991 : CAIRD, The evolution of theology in the Greek philosophers. — Some recent Shelley literature. — CORBETT, England in the Mediterranean 1603-1713. — JAMES, The ancient libraries of Canterbury and Dover. — LANGE et NOSS, A text-book of colloquial Japanese. — Egyptological books (Garstang, Davies, Steindorff, Schack-Schackenburg). — Our library table (Helene VACARESCO, Kings and Queens I known ; SICHEL, Beaconsfield ; VANDAM, Men and manners of the third Republic). — Dr Samuel Smiles. — Neutrals in international law. — Verestchagin.

Deutsche Literaturzeitung, n° 16 : MERZ, A history of European thought in the nineteenth century (très brillant). — J. GAUTHIER, Guillaume de Gevigney. — KÖSTLIN, Martin Luther, sein Leben und seine Schriften. 5. Aufl. von Kawerau. II. — WRIGHT, The Finger of God. Studies and Suggestions in the Miracles of Jesus. — ROMUNDT, Kirchen und Kirche nach Kants philosophischer Religionslehre. — PORTIG, Die Grundzüge der monistischen und dualistischen Weltanschauung. — TSCHINKEL, Die Gymnasialfrage eine nationale Frage. — SEILER, Der Oberlehrer. — Le livre de Mohammed ibn Toumert, Mahdi des Almohades. Texte arabe et introduction p. I. Goldziher (excellent). — Jahrbuch der Jüdisch-Literarischen Gesellschaft. — Die Bakchen. Tragödie des Euripides. Deutsch von Hans von Arnim. — SCHLITTENBAUER, Die Tendenz von Ciceros Orator. — SANDBACH, The Nibelungenlied and Gudrun in England and America. — KNEPPER, Eine alte Verdeutschung lateinischer Sprichwörter. — GÜNTHER, English synonyms explained and illustrated. — STIER, Causeries françaises. — BORENIUS, De Plutarcho et Tacito inter se congruentibus (soigné). — WEIFSBACH, Das Stadtbild von Babylon. — ERBEN, Das Privilegium Friedrichs I. für das Herzogtum Osterreich. — CHAMBRIER, La cour et la société du Second Empire. — GEISSLER, Anschauliche Grundlagen der mathematischen Erdkunde. — BRAUN, Ostpreufsens Seen. — G. DE LEENER, Les syndicats industriels en Belgique. 2. Aufl. — LOENING, Die Gerichtsbarkeit über fremde Staaten und Souveräne. — MARI, Il codice di Hammurabi e la Biblia. — K. O. HARTMANN, Stilkunde. 3. Aufl.

Literarisches Zentralblatt, n° 17 : WEJNEL, Die Gleichnisse Jesu. — DÖBSCHÜTZ, Probleme des apost. Zeitalters ; GRAFE, Stellung und Bedeut. des Jakobusbriefes in der Entwickl. des Christentums. — GILLMANN, Das Institut der Chorsbischöfe im Orient. — FERGUSON, Lebensbejahung, trad. C. Mettenius. — PFUNGST, Aus der indischen Kulturwelt (jugements qui manquent de justesse). — PROU, Recueil

de fac similés d'écritures du ve au xviie siècle (très recommandable). — Die päpstlichen Annaten in Deutschland während des XIV Jahrh. p. J. P. Kirsch, I (utile). — M. Philippson, Der grosse Kurfürst Friedrich Wilhelm von Brandenburg, III, 1660-1688 (bon et consciencieux, sans être un chef-d'œuvre d'art biographique). — Hugo Berger, Gesch. der wiss. Erdkunde der Griechen, 2e ed. — C. Ritter, Platons Dialoge, I (analyses utiles). — Ball, The satire of Seneca on the apotheosis of Claudius (bon à tous égards). — Ehwald, Aldhelms Gedicht de Virginitate (excellent commencement). — Huszar, Corneille et le théâtre espagnol (louable). — E. A. Meyer, Englische Lautdauer, eine experimenial phonetische Untersuchung (« ouvre sur la matière une nouvelle époque »). — Hebbel, Sämtliche Werke, p. J.-M. Werner, 9-12; Tagebücher, I-IV. — Klara Hechtenberg, Fremdwörterbuch des XVII Jahrhunderts (bon, quoique borné à peu d'auteurs). — E. Petersen, Ara Pacis Augustae. — Witting, Künstlerisches aus Briefen Friedrich Prellers des Aelteren. — Briefe hervorragender Zeitgenossen an Liszt, p. La Mara, III, 1836-1886.

Revue byzantine russe, tome X, fasc. 3-4. — L'Akathiste de la mère de Dieu, la Russie et le Patriarche Photius (Papadopoulo-Kerameus). — Markos Ksulographos (Papadopoulo-Kerameus. en grec). — Les *Eklogai peri presbeôn* (Krachennikov). — Deux canons inédits de Georges Skylitzès (S. Pétridés, en français). — Comptes rendus. A. Schneider, Der hl. Theodor von Studion. Incerti scriptoris byzantini sœculi X liber de re militari. — Vasiliev, Byzance et les Arabes. — Pastinek, Histoire des apôtres slaves Cyrille et Méthode. — Schlumberger, L'épopée byzantine, etc. Bibliographie. Essais et Notices. — Chronique.

N° 20 Trente-huitième année. 16 mai 1904

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI[e]

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue historique, mai-juin 1904 : Louis Bréhier, La royauté homérique et les origines de l'État en Grèce (suite et fin). — Bracq, La question de Terre-Neuve, d'après des documents anglais. — Servières, Le rôle de Bourrienne à Hambourg, 1805-1810 (suite et fin). — A. Coville, Une aubaine à Lyon sous Henri II. — *Bulletin historique :* France. Moyen âge, par Aug. Molinier. — Suède, 1884-1902, par Lucien Maury, 1re partie. — *Comptes rendus critiques* (ouvrages de MM. Norden, Boffito, Muller et Diegerick, Brosch, Eug. Guérin, Du Bosc de Beaumont, Ludwig, Guardione, Br. Gebhardt, Cunningham).

Correspondance historique et archéologique, n° 123, mars 1904 : Jurisprudence des archives et des Bibliothèques. — Archives, Bibliothèques et Musée de la ville de Paris. — Félix Chambon, Le décret du 20 février 1809. — Proposition de loi, réorganisation générale des Archives de France. — André Mesureur, Les Archives de l'Assistance publique. Chronique. — Périodiques.

Revue Musicale, n° 9 : Sommaire. — Gabriel Parès, Chef de la musique de la Garde républicaine (notice et portrait). — J. C., Le Fils de l'Etoile, de MM. Catulle Mendès et C. Erlanger. — H. Brody : Tamberlick, carrière d'un ténor italien (1820-1889). — Constant Zakone, Notes sur le chant dans les églises de Paris. — Paul Lacombe, Quatuor. — Sérieyx, Sonate pour piano et violon. — L'enseignement du chants dans les lycées. — Adalbert Mercier, Stella, poème symphonique d'Henri Lutz. — Publications nouvelles. — Les Concerts. — Actes officiels, Informations et Correspondances. — Recettes officielles des théâtres lyriques. *Supplément musical :* Scènes d'Idoménée (1712) de Campra (1660-1744), réduites pour piano d'après la partition originale, par Henri Quittard.

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, décembre 1903 : Grabowski, Notes biographiques et littéraires sur Staszic.

— Nos 1 et 2, janvier-février 1904 : Brückner, Les apocryphes du moyen âge, 2. — St. Schneider, G. E. Groddek (à l'occasion du centenaire de sa nomination à l'Université de Vilna.

— N° 3, mars : Mandybur, Plutus et Penia. — Abraham, La Pologne et le concile de Pise en 1409. — Ciszewski, La couvade, étude ethnologique.

Athenaeum, n° 3992 : Now letters of Carlyle. — Taine, sa vie et sa correspondance, II. — Asser's life of King Alfred, p. Stevenson. — O'Brien, Studies in Irish history, 1649-1775 ; R. J. Smith, Ireland's Renaissance ; Emmet, Ireland under English rule ; miss Alexander, Lady Anne's walk. — Bishop Hobhouse. — The Shakspeare exhibition in the British Museum. — O. Gréard. — H. Ellis, A study of British genius. — Exhibition of French primitives in the Pavillon de Marsan. — Shakspeare's and Gray's Inn, 1594.

Deutsche Literaturzeitung, n° 17 : Věstník slovanské filologie p. L. Niederle, F. Pastrnek, J. Zubaty. — Lacombe, Balzac imprimeur. — Didaskalia, die katholische Lehre der zwölf Apostel und hl. Schüler

unseres Erlösers, p. Achelis und Flemming. — Davidson, Old Testament Prophecy. — Aristotelis Ethica Nicomachea. Rec. Susemihl. Ed. alt. cur. Apelt. — Güttler, Wissen und Glauben. 2. Aufl. — Müncht, Zukunftspädagogik. Pfungst, Aus der indischen Kulturwelt (attachant). — Ferrand, L'élément arabe et souahili en malgache ancien et moderne. — Van Herwerden, Collectanea critica, epicritica, exegetica sive addenda ad Theodori Kockii opus Comicorum Atticorum fragmenta (n'est pas heureux). — Lejay, Lexicographie latine. — Georgy, Die Tragödie Friedrich Hebbels nach ihrem Ideengehalt. — Betsy Meyer, Conrad Ferdinand Meyer. — Morillot, La Bruyère. — Vindicta Salvatoris, Mittelenglisches Gedicht des 13. Jahrunderts hgb. von R. Fischer. — Greenidge and Clay, Sources for Roman history b. C. 133-70 collected and arranged (peu utile). — Carolina Lanzani, Ricerche intorno a Pausania, reggente di Sparta. — R. Koser, König Friedrich der Grofse. II. Bd., 2. Hälfte : Letzte Regierungszeit (1763-1786 (excellent). — Jean Morvan, Le soldat impérial (1800-1814) (soigné). — Höhlbaum, Der Kurverein von Rense (1338). — Handbuch des Deutschtums im Auslande. Hgb. von Henoch, Dibelius, Lenz. — Wohltmann, 120 Kultur- und Vegetationsbilder aus unseren deutschen Kolonien. — Sander, Die reichsstädtische Haushaltung Nürnbergs. II. — Küchler, Beiträge zur Kenntnis der Assyrisch-Babylonischen Medizin. — Strzygowski, Der Dom zu Aachen und seine Entstellung.

— N° 18 : Dinse, Katalog der Bibliothek der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin. — Ida L. Rosenberg, Problems of a reference librarian. — Fischer, Die chronologischen Fragen in den Büchern Esra-Nehemia (clair). — Reischle, Theologie und Religionsgeschichte. — Brauer, The philosophy of Ernest Renan. — Orth, Gefühl und Bewusstseinslage. — Röhl, Entlassungsreden. — Meder, Inwiefern kann der französische Unterricht an den höheren Schulen eine Vertiefung erfahren? — Reinisch, Der Dschäbärtidialekt der Somalisprache. — Scheftelowitz, Die Begriffe für « Schädel » im Indogermanischen. — Aristotelis res publica Atheniensium. Ed. Fr. G. Kenyon (marque un progrès). — Winbolt, Latin Hexameter Verse. — Drei Proömien unserm Freunde Wilhelm Gurlitt überreicht zum 7. März 1904. — Sylwan, Svensk Literatur vid adertonhundratalets midt, 1830-1860. — Eckhardt, Die lustige Person im älteren englischen Drama. — Scholl, Guillaume Tardif und seine französische Übersetzung der Falbeln des Laurentius Valla. — Hamd Ollâh Mostouofi Qazvînî, Târikhè Gozîdè. Les Dynasties persanes pendant la période musulmane depuis les Saffârides jusques et y compris les Mogols de la Perse en 1330 de notre ère. Publ. et trad. p. J. Gantin (texte bien constitué et traduction excellente). — Spiegelberg, Zu der Hyksosfrage. — J. A. Fridericia, Revolutionen og Napoleon I. 1789-1815. — Merx, Der Aufstand der Handwerksgellen auf der Gartlage bei Osnabrück vom 13. Juli 1801. — G. Oppert, Tharshish und Ophir. — Koganei, Über die Urbewohner von Japan. — Adickes und Beutler, Die sozialen Aufgaben der deutschen Städte. — Gottlob, Die Servitientaxe im XIII. Jahrhundert. — Bartsch, Die Rechtsstellung der Frau als Gattin und Mutter. — Haas, Der Vulkan. — Förster, Kind und Alkohol. — Kossmann, Der Ostpalast.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 21 Trente-huitième année. 23 mai 1904

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI°

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Nouvelle revue rétrospective, n° 119, 10 mai : Docum. sur la défection du roi de Naples, lettres du général Miollis, 1814. — Lettres de Sophie de Monnier à Mirabeau, 1775-1781 (suite).

Athenaeum, n° 3993 : Herbert Spencer, An autobiography. — Sir Mountstuart Grant Duff, Notes from a diary. — Long, The new American navy. — Loisy, The Gospel ad the Church, translated by Chr. Home. — English classics and critics : Fielding, p. Henley ; Dawson, Matthew Arnold — « Popism plot » trials (Marks) — Shelley's « Tower of Famine » (Symons). — Archaeological notes.

Literarisches Zentralblatt, n° 19 : Bauer, Der apostolos der Syrer. — Goebel. Herders und Schleiermachers Reden über die Religion ; Wielandt, Herders Theorie von der Religion und den religiösen Vorstellungen. — Zwinglis sämtliche werke p. Egli und Finsler, I. — Wolff-Thüring, Philosophie der Gesellschaft. — Feuerbach, Das Wesen des Christentums, p. Bolin. — Hünemörder, Deutsche Marine = und Kolonialgeschichte im Rahmen einer Gesch. der Seefahrt und des Seekrieges (excellent répertoire). — C. L. Becker, Beitraege zur Gesch. Aegyptens unter dem Islam, II (bon). — Pouillés de la prov. de Rouen, p. Longnon ; Obituaires de la prov. de Sens, p. Molinier. — Lonke, Königin Luise von Preussen (beau livre). — Briefw. zwischen Stüve und Detmold 1848-1850. — Davidson, The island of Formosa. — Schulthess, Lexicon Syropalaestinum (excellent). — H. Weil, Etudes de littérature et de rythmiques grecques. — Lamarre, Hist. de la litt. latine, 1-4 (pas toujours au courant, mais chaud et instructif). — Eug. Geiger, Hans Sachs als Dichter in seinen Fastnachtspielen im Verhältnis zu seinen Quellen betrachtet (beaucoup de remarques justes). — Schillers sämtliche Werke, p. von der Hellen. I, Gedichte. — Pernice und Winter, Der Hildesheimer Silberfund ; H. de Villefosse, Le trésor de Boscoreale.

— N° 19 : C. Bugge, Die Hauptparabeln Jesu. — Schubert, Grundzüge der Kirchengeschichte. — Soden, Die cyprianische Briefsammlung. — Besnier, L'ile tibérine dans l'antiquité (très soigné). — Steinhausen, Gesch. der deutschen Kultur (1re livraison). — Fahlbeck, Der Adel Schwedens und Finlands, eine demographische Studie. — G. von Diest, Aus dem Leben eines Glücklichen, Erinnerungen eines alten Beamten. — Jacobi, Mahabharata, Inhaltsangabe, Index u. Concordanz. — C. Moeller, Die Medicin im Herodot (bon). — Manilius, I, p. Housman. — Del Cerro, Roma che ride (importante contribution à l'histoire de la satire). — Meister Eckharts Schriften und Predigten, übers. u. hrsg. von Büttner ; Meister Eckharts Mystische Schriften, übertr. von Zandauer. — Novalis, ausgew. Werke, p. Bölsche. — Scheichl, Das Christentum und die Duldung. — Strzygowski, Der Dom zu Aachen und seine Entstellung ; Buchkremer, Zur Wiederherstellung des Aachener Münsters. — Beringer, P. A. von Verschaffelt. — Meyers grosses Konversationslexikon.

Arthur CHUQUET
DE L'INSTITUT

DUGOMMIER

(1738-1794)

AVEC PORTRAIT ET CARTES

In-8°, 466 pages.. 7 fr. 50

I. Les Antilles. — II. Gilette et Utelle. — III. Toulon. — IV. Le combat des Arènes. — V. La redoute anglaise. — VI. Perpignan. — VII. Milhaud et Soubrany. — VIII. L'armée des Pyrénées-Orientales. — IX. Dagobert. — X. Le Boulou. — XI. Collioure et Bellegarde. — XII. La Fonderie et le Llobregat. — XIII. Ripoll et Bellver. — XIV. Saint-Laurent de la Mouga. — XV. Négociations. — XVI. — La Montagne Noire. — XVII. Dugommier.

Du même auteur :

ÉTUDES D'HISTOIRE

1re Série

Bayard à Mézières. — La sœur de Gœthe. — L'affaire Abbatucci. — Le révolutionnaire Georges Forster.

2e Série

Le commandant Poincaré. — Adam Lux. — Klopstock et la Révolution française. — Bertèche dit La Bretèche.

Le Puy-en-Velay — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 22 Trente-huitième année 30 mai 1904

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue celtique, n° 2, avril : LOTH, L'année celtique d'après les textes irlandais, gallois, bretons et le calendrier de Coligny. — DE LA VILLE DE MIRMONT, Cicéron et les Gaulois. — D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, La famille celtique, II. — S. REINACH, Les carnassiers androphages dans l'art gallo-romain. — W. STOKES, A note on Esnada Tige Buchet.

Revue Musicale. Sommaire du n° 10. — Louis LALOY : Isadora Duncan et la Danse nouvelle. — M. MASSENET à l'Opéra-Comique. — A. FAY : Souvenirs d'une élève de Liszt. — Jules COMBARIEU : Comment bat-on la mesure ? Temps fort et temps faible. — A. LENOËL-ZÉVORT : L'enseignement du chant et les méthodes. — Constant ZAKONE : Le chant dans les églises de Paris. — Les Concerts. — Publications nouvelles : MM. SAINT-SAËNS, P. FAUCHEY, Paul FOURNIER. — Correspondance : Lettre de M. Th. REINACH. — Actes officiels et Informations. — *Supplément musical :* Mélodies de Chopin.

Athenaeum, n° 3994 : Corresp. of William Cooper, p. WRIGHT. — COLQUHOUN, Greater America. — PEARCE, The sons of the clergy, 1655-1904. — BOUTMY, The English people. — Thesmophoriazusae, p. ROGERS ; Catullus. trad. CORNISH ; Orientius, p. BELLANGER. — Jokai. — Shelley's Tower of Famine. — York Powell. — A letter attributed to the poet Cowper. — Tennyson and Darley. — Stanley — SVARDRUP, New Land, four years in the Arctic regions. — Purcell's Dido and Aeneas (Steele). — Westminster School and Shakspeare's family (Scott).

Deutsche Literaturzeitung, n° 19 : GRAUERT, Dante und Houston Stewart Chamberlain. — GERHARD und GRADENWITZ, Ein neuer juristischer Papyrus der Heidelberger Universitätsbibliothek. — ZILLER, Die biblischen Wunder in ihrer Beziehung zu den biblischen Welt-und Gottesvorstellungen. — Kleine Texte für theologische Vorlesungen und Uebungen hgb. von Hans Lietzmann. Heft 1-4. — ANDRÉ, Les Apocryphes de l'Ancien Testament. — DESSOIR, Geschichte der neueren deutschen Psychologie. 2. Aufl. — FAHRION, Das Problem der Willensfreiheit. — KUNSTERZIEHUNG. Ergebnisse und Anregungen des zweiten Kunsterziehungstages in Weimar am 9, 10, 11. Oktober 1903. Deutsche Sprache und Dichtung. — FESTCHRIFT zur Jahrhundertfeier der Realschule der israelitischen Gemeinde (Philanthropin) zu Frankfurt am Main. — PLATZHOFF-LEJEUNE, Werk und Persönlichkeit. Zu einer Theorie der Biographie. — SPEYER, Ueber den Bodhisattva als Elefant mit sechs Hauzähnen. — SNIEHOTTA, De vocum graecarum apud poetas latinos dactylicos ab Enni usque ad Ovidi tempora usu (très soigné). — CAPPS, The Introduction of Comedy into the City Dionysia. — STÜMCKE, Hohenzollernfürsten in Drama (bon). — MUMMENHOFF, REICKE, TÖLKE, Die Pflege der Dichtkunst im alten Nürnberg. Dramatische Szenen aus drei Jahrhunderten. — HENK, Die Frage in der altenglischen Dichtung (utile). — PORENA, Vittorio Alfieri e la tragedia (clair et chaud). — SODERHJELM, Le Miroir des dames et des demoiselles. — DEVRIENT, Die Sweben und ihre Teilstemme. — JANSEN, Papst Bonifatius IX (1399-1404) und seine Beziehungen zur deutschen Kirche (important). — DAENELL, Die Hansestaedte und der Krieg um Schleswig. — Max LEHMANN, Freiherr vom Stein. H. T. : Die Reform 1807-1808 (très complet et il y a du neuf). — HÜBNER, Eine Pforte zum schwarzen Erdteil. Die Gestade, Steppen und Wüsten Französisch-Nord-Afrikas. — KNUDSEN, Den danske Ishavsfarer Jens Munk. — USTERI, Aechtung und Verbannung im griechischen Recht.

Le Puy-en-Velay — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

Nº 23 Trente-huitième année. 6 juin 1904

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Annales des sciences politiques, mai 1904 : Gabriel-Louis Jaray, Le socialisme municipal en Italie : La loi de mars 1903. — Paul Lefébure, Un émule oublié de Metternich et de Talleyrand : Le baron de Wessenberg (1773-1858), I. — Georges Alfassa, Quarante ans de propriété collective : Paysans russes (fin). — M. B., L'armée de deux ans. — L. Dop, L'association et la coopération agricoles en Allemagne. — A. de Lavergne, Chronique budgétaire et législative (1903). — Analyses et comptes rendus. — Mouvement des périodiques.

Revue d'Alsace, mai-juin : Guerlin, Une visite à Henner. — V. Henry, Un plan de dialectologie alsacienne. — Koenig, La vigne et le phyloxera en Alsace. — Gendre, L'église Saint-Martin de Colmar. — De Latouche, Souvenirs de 1815 (suite). — Variétés : Quelques mots sur l'origine des légendes alsaciennes (Gasser) ; L'Alsace et la Guerre (M. de G.). — Livres nouveaux : La Chartreuse de Bâle, par M. Nicklès; Monuments d'architecture d'Alsace ; Un voyage à la cour de Prusse en 1775, p. Fallot ; Le Mont S. Odile par M. Umbricht ; Images du Musée alsacien ; Le T. R. P. Ratisbonne ; Articles de journaux et de revues.

Athenaeum, n° 3995 : The works of Lord Byron, poetry, vol. VII, p. E. H. Coleridge. — Sir Spencer Walpole, The history of twenty-five years, I and II ; J. Franck Bright, A history of England, period V. — Dawson, Things seen in Marocco. — Harper, The Newmarket, Bury, Thetford and Cromer Road. — American literature. — Scotch history and genealogy. — Keats and Haydon, a fresh letter (Forman). — A Nelson letter. — Notes from Bangkok. — The beginnings of typography. — Clausen, Six lectures on painting. — Yeats, Plays for an Irish Theatre, I-III. — Hamlet and Macbeth, an intended contrast (Ch. C. Stopes).

Deutsche Literaturzeitung, n° 20 : Ethé, Catalogue of Persian Manuscripts in the Library of the India Office. — Katalog der Sammlungen des † Geh. Hofrats Prof. Kürschner. — Denifle, Luther und Luthertum in der ersten Entwicklung. I. — Luther in rationalistischer und christlicher Beleuchtung. — J. Herzog, Der Begriff der Bekehrung im Lichte der hl. Schrift, der Kirchengeschichte und der Forderungen des heutigen Lebens. — Goldstein, Die empiristiche Geschichtsauffassung David Humes. — Auerbach, Einfälle und Betrachtungen. Philosophische und weltliche Gedanken. — Veil, Am Scheidewege. — Trampler, Der Geschichtsunterricht vor 170 Jahren. — Ehwald, Aldhelms Gedicht De virginitate. — Sobota, Griechisches Schatzkästlein. — Rheinischer Most. 1775 (J. J. Hottinger), Menschen, Thiere und Goethe. 1775 ; (Hch. Leop. Wagner), Confiskable Erzählungen. 1774. Einleitung von M. Desceltes. — Ladendorf, Wielands Sonnenhymne. — Fink, Das Weib im französischen Volksliede (recommandable). — The Elene of Cynewulf transl. by L. H. Holt. — Detmer, Bilder aus den religiösen und sozialen Unruhen in Münster während des 16. Jahrhunderts. I. Johann von Leiden ; II. Bernhard Rothmann ; III. Uber die Auffassung von der Ehe und die Durchführung der Vielweiberei in Münster während der Täuferherrschaft (bon). — Arnheim, Gustav Adolfs Gemahlin Maria Eleonora von Brandenburg. I. (complète Irmer). — Schjott, Studien zur alten Geschichte. — Mentz, Dialektwörter und ihre Bedeutung für den Historiker. — Strieder, Zur Genesis des modernen Kapitalismus. — Agahd, Kinderarbeit und Kinderschutz. — Charlotte Broicher, John Ruskin und sein Werk. I. Reihe.

Literarisches Zentralblatt, nº 21 : P. W. SCHMIDT, Die Geschichte Jesu, II. — JERUSALEM, WINDELBAND, Kant. — G. LEFÈVRE-PONTALIS, Les sources allemandes de l'hist. de Jeanne d'Arc, Eberhard Windecke (très méritoire). — DETTMERING, Beitr. zur aelteren Zunftgesch. der Stadt Strassburg (recommandable). — Annalen und Akten der Brüder des gemeinsamen Lebens im Lüchtenhofe zu Hildesheim, p. DOEBNER. — Marie HERZFELD, Leonardo da Vinci (bon). — Deux mois à Paris et à Lyon sous le Consulat par Mme d'Arlens. — HENGSTENBERG, Weltreisen. — Agnes GIBERNE, Das Meer und was wir darüber wissen. — EBSTEIN, Die Medizin im N. T. und im Talmud. — BACHER, Aus dem Wörterbuch Tanchum Jeruschalmi's (service signalé rendu à la littérature hébreue). — BRANDES, Beschrijving der Javansche, Balineesche en Sasaksche Hss. — The Chronicle of Morea, p. J. SCHMITT (voici enfin une édition critique!) — N. M. BERNARDIN, La comédie italienne en France (très attachant). — LOHMEYER, Die Hauptgesetze der german. Flussnamengebung. — FOA, Faust e Parsifal; Gœthe, Faust, II, p. PNIOWER. — Mörikes Briefe, I, 1816-1840, p. KRAUSS. — DE MARCHI, Il culto privato di Roma antica, II, La religione gentilizia e collegiale (très détaillé et instructif). — UHDE, Die Konstruktionen und die Kunstformen der Architektur. — GUTHMANN, Otto Greiner. — WALLASCHEK, Anfänge der Tonkunst.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, PARIS, VIe

MÉMOIRES DE LA DÉLÉGATION EN PERSE

Publiés sous la direction de M. J. de Morgan, délégué général.

Tome I. FOUILLES A SUSE en 1897-98 et 1898-99, par J. de Morgan, G. Lampre et G. Jéquier. In-4, planches en héliogravure et en chromotypographie .... 50 fr.

Tome II. TEXTES ELAMITES-SÉMITIQUES, par V. Scheil, O. P. Première série. In-4, 24 planches en héliogravure.................... 50 fr.

Tome III. TEXTES ELAMITES-ANZANITES, par V. Scheil. O. P. Première série. In-4, 33 planches en héliogravure...................... 50 fr.

Tome IV. TEXTES ELAMITES-SÉMITIQUES, par V. Scheil. O. P. Deuxième série. In-4°, 20 planches hors texte (comprend le Code de Hammourabi) .... 50 fr.

Tome V. TEXTES ÉLAMITES-ANZANITES, par V. Scheil, O. P. Deuxième série. In-4°, avec planches hors texte........................... 50 fr.

Tome VI. TEXTES ÉLAMITES-SÉMITIQUES, par V. Scheil, O. P. Deuxième série. In-4°, avec planches hors texte (*sous presse*).

Tome VII. ÉTUDES ARCHÉOLOGIQUES. In-4°, avec planches hors texte (*en préparation*).

J. DE MORGAN

MISSION SCIENTIFIQUE EN PERSE

1889-91

Vol. I et II. ÉTUDES GÉOGRAPHIQUES, par J. de Morgan.

Tome I. In-4°, nombreuses planches et figures.................... 40 fr.

Tome II. In-4°, 130 planches hors texte............................ 60 fr.

ATLAS DES CARTES. Rives méridionales de la mer Caspienne, Kurdistan Central. Elam. En un carton in-folio .... 15 fr.

Vol. III. ÉTUDES GÉOLOGIQUES et PALÉONTOLOGIQUES.

Première partie : I. GÉOLOGIE, par J. de Morgan (*sous presse*).

— II. PALÉONTOLOGIE, par H. Douvillé (*sous presse*).

Deuxième partie : ÉCHINIDES, par G. Cotteau et V. Gauthier. In-4°, planches.. 15 fr.

Troisième partie : ÉCHINIDES. Supplément, par V. Gauthier. In-4°, 7 planches.. 12 fr.

Vol. IV. ARCHÉOLOGIE, par J. de Morgan. In-4°, nombreuses planches et figures.. 60 fr.

Vol. V. ÉTUDES LINGUISTIQUES. — Première partie. Dialectes kurdes, langues et dialectes du nord de la Perse, par J. de Morgan. In-4°, cartes.. 40 fr.

— Deuxième partie. TEXTES MANDAITES. In-4°, 3 planches...... 40 fr.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 24 Trente-huitième année. 13 juin 1904

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue Musicale. Sommaire du n° 11. — Georges ENESCO. — Henri QUITTARD, Une composition française du XVII[e] siècle à deux chœurs. — I. PH. : Notes sur Stephen Heller. — Constant ZAKONE, Le chant dans les églises. — A. FAY, Souvenirs d'une élève de Liszt. — Paul ELNIS, La *Tétralogie* à Lyon. — Les Concerts. — Publications nouvelles. — Correspondance. — Actes officiels et Informations. — Le Baromètre musical. *Supplément musical : Islande*, poème symphonique de G. SPORCK (réduction pour piano). — *Le jour fuit*, Nocturne de G. SPORCK, pour chant et piano.

Athenaeum, n° 3996 : Three books on Japan (Clement, Davidson, Hatch). — DOUBLEDAY and PAGE, A history of Bedfordshire, I. — BINGHAM, Gemme della letteratura italiana. — HUTCHINSON, The New Forest; Mrs RAWNSLEY, The New Forest. — MURRAY, A new English dictionary on historical principles, Outjet-Ozyat. — Military books. — Money and political economy. — A forgotten scholar (Hartshorne). — LOGAN, The Back Blocks of China. — Notes from Ravenna (Gronau). — The works of Beaumont and Fletcher, variorum edition, I.

Deutsche Literaturzeitung, n° 21 : GLA, Systematisch geordnetes Repertorium der katholisch-theologischen Literatur. I. Bd., 2. Abt. — PLOMER, A Cavalier's Library. — Maimonides' Kommentar zum Traktate Tamid. Hgb. von M. FRIED. — Der authentische Text der Leipziger Disputation (1519). Hgb. von SEITZ. — ACHELIS, Abriss der vergleichenden Religionswissenschaft. — ROTHENBÜCHER, Geschichte der Philosophie. — Wissenschaftliche Beilage zum sechzehnten Jahresbericht (1903) der Philosophischen Gesellschaft an der Universität Wien. — FERET, La faculté de théologie de Paris et ses docteurs les plus célèbres. T. III. — WEGENER, Die Geschichte des Gymnasiums zu Greifswald. I. — SCHELLHAS, Die Göttergestalten der Mayahandschriften, 2. Aufl. — VELICS, Über Ursprung und Urbedeutung der Wörter. — BACH, Jakob Balde (soigné et solide). — DEMOSTHENES, On the Crown. Ed. by Goodwin. — BORNSTEIN, Hebbels Herodes und Mariamne. — R. G. : SON BERG, Om den poetiska friheten i 1800 talets svenska diktning. — Elizabethan critical essays. Ed. by B. Gregory SMITH. — AUER, Landor in seinen Beziehungen zu den Dichtern des Trecento. — Lettres inédites de M[me] de Staël à Henri Meister, p. USTERI et RITTER. — LAVISSE, Histoire de France depuis les origines jusqu'à la révolution (tout à fait remarquable par le travail pénétrant et la grande compétence des auteurs). — KRAUEL, Prinz Heinrich von Preussen in Paris während der Jahre 1784 und 1788-1789; Prinz Heinrich von Preufsen als Politiker. — HAMMERSTEIN, Erinnerungen eines alten Lutheraners. 5. Aufl. — Shamsululuma Maulavi Nazir Ahmad, The Bride's Mirror, Transl. by WARD. — KAHLE, Deutsche Volkskunde. — Sir Thomas MORE's Utopia. Ed. by J. Collins. — KROMREY, Baugenossenschaften und der Berliner Spar- und Bauverein. — LEIST, Untersuchungen zum inneren Vereinsrecht. — POGNON, Une version syriaque des Aphorismes d'Hippocrate. I. — GREFSMANN, Musik und Musik-instrumente in Alten Testament.

Literarisches Zentralblatt, n° 22 : Realencycl. für protest. Theologie, 3[e] éd. p. HAUCK, XIII. — HARNACK, Der pseudocypr. Traktat de singularitate clericorum. — PICHON, Lactance (solide et comble une lacune). — AZAN, Annibal dans les Alpes. — OHR, Die Kaiserkrönung

Karls des Grossen (excellent, travail de critique). — GLASER, Die franziskanische Bewegung (remarquable). — Le livre de Mohammed Ibn Toumert Mahdi des Almohades, p. GOLDZIHER (mérite la plus chaude reconnaissance). — CONARD, La peur en Dauphiné (bonne méthode). — Von CAEMMERER, Die Entwicklung der strategischen Wissenschaft im XIX Jahrhundert. — KOLDEWEY, Die Pflastersteine von Aiburschabu in Babylon. — IMMISCH, Die innere Entwicklung des griech. Epos; AMMANN, Das Floss der Odyssee (le premier travail est solide et instructif; le second, confus et obstrus). — BELLING, Studien über die Liederbücher des Horatius; Pseudacronis scholia in Horatium vetustiora p. O. KELLER, I. — GANZMANN, Lehrbuch der franz. Sprache, I. — BOLLE, Die gedruckten englischen Liederbücher bis 1600. — Wolframs Parzival und Titurel, p. MARTIN. II, Commentaire (très bon). — GIETMANN, Die Aesthetik der Baukunst.

BERGER-LEVRAULT ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
PARIS, 5, RUE DES BEAUX-ARTS. — 18, RUE DES GLACIS, NANCY.

ARDOUIN-DUMAZET

VOYAGE EN FRANCE

31e SÉRIE

AGENAIS, LOMAGNE ET BAS-QUERCY

La Plaine de la Garonne. — La vallée du Drot. — Les Landes de Lot-et-Garonne. — La Capitale du Béarnais. — Les bouchonniers de Mézin. — Le Fezensac et l'Eauzan. — Le pays des Prunes. — Les petits pois de Villeneuve. — Le Haut-Agenais. — Agen et ses campagnes. — Le Bas-Quercy. — La rivière montalbanaise. — Les chapeaux de paille du Quercy. — Les gorges de l'Aveyron. — Les cingles du Lot. — Le causse de Limagne. — Le Lot entre Rouergue et Quercy.

32e SÉRIE

HAUT-QUERCY ET HAUTE-AUVERGNE

Le Célé et la Braunhie. — Gourdon et la Bouriane. — Le causse de Martel. — De César à Canrobert. — Le causse de Gramat. — De Capdenac au Segala. — Les gorges de la Cère et Aurillac. — La Châtaigneraie. — Campuac et Viadène. — Dans l'Aubrac. — En Carladès. — Saint-Flour et la Planèze. — Luguet et Cézallier. — Le Féniers et l'Artense. — Du sommet du puy Mary. — Les bœufs de Salers.

33e SÉRIE

BASSE-AUVERGNE

Combrailles et Franc-Alleu. — Les houillères de la Combrailles. — La Limagne. — Le puy de la Poix. — Clermont-Ferrand. — Au puy de Dôme. — Le reboisement dans le Puy-de-Dôme. — Le mont Dore. — Le camp de Bourg-Lastic. — Les orgues de Bort. — Le puy de Sancy et les lacs d'Auvergne. — Du mont Dore à l'Allier. — Du Velay à la Margeride. — De Brioude à Issoire. — Gergovie. — De l'Allier à la Dore. — En Livradois. — Du Livradois en Forez. — De la Loire aux Boutières.

34e SÉRIE

VELAY, VIVARAIS MÉRIDIONAL, GÉVAUDAN

Le Lignon vellave. — Le pays d'Emblavès et le Puy. — La dentelle du Puy. — Polignac et le volcan de Bar. — Le mont Mézenc. — A la source de la Loire. — Le lac d'Issarlès. — Le lac du Bouchet. — Entrée en pays cévenol. — Au long de l'Ardèche. — Ascension du mont Lozère. — Mende et le Gévaudan. — Le palais du roi. — Le causse de Sauveterre. — Bramabiau et l'Aigoual.

Volumes in-12 d'environ 400 pages, avec cartes et croquis.
Chaque volume, broché, 3 fr. 50. — Elégamment relié, 4 francs.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 25 Trente-huitième année 20 juin 1904

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue des études anciennes, n° 2 : O. Navarre, Etudes sur les particules grecques, I, Ἠδη. — R. Schwab, Κτερίσματα. — H. de la Ville de Mirmont, Notes sur Tacite (Hist., IV). — C. Jullian, Remarques sur la plus ancienne religion gauloise, VIII. — M. Clerc, tête antique trouvée à Orgon (Bouches-du-Rhône). — G. Gassies, Notes sur un graffite récemment trouvé à Meaux. — G. Radet, *Chronique*. — *Bibliographie*.

Athenaeum, n° 3997, Lea-Warner, The life of lord Dalhousie. — Kidd, The essential Kohr. — Byron, Poetry, VIII, p. Coleridge. — Brandin and Hartog, A book of French prosody. — Father d'Alton, History of Ireland, I. — New Testament commentaries. — A school poem by Lamb. — British Ceramic art. — Some recent antiquarian discoveries in Switzerland.

Deutsche Literaturzeitung, n° 22. — Verzeichnis der Sammlungen des Börsenvereins der Deutschen Buchhändler. III : Katalog der Bibliothek. 2. Bd. : Zuwachs 1885-1901. — Library of Congress. Division of Bibliography. Select list of references on federal control of commerce and corporations, on the Negro question, on the constitution of the United States, on labor. Compiled under direction of A. P. C. Griffin. — Loisy, L'évangile et l'église, 2e éd.; Evangelium und Kirche. Ubs. von Johana Griève-Becker ; Autour d'un petit livre. — Rade, Die Leitsätze der ersten und der zweiten Auflage von Schleiermachers Glaubenslehre. — P. Barth, Die Stoa (à étudier). — Pöhlmann, Rudolf Euckens Theologie mit ihren philosophischen Grundlagen. — L. von Sybel, Gedanken eines Vaters zur Gymnasialsache. — Grünert, Arabische Lesestücke. I. Heft : Aus der arabischen Bibelübersetzung (excellent). Odyssey. XIII-XXIV ed. by D. B. Monro ; Hennings, Homers Odyssee ; Altendorf, Asthetischer Kommentar zur Odyssee. — Ausgewählte Briefe Ciceros hgb. von Gschwind. — E. Hügli, Die romanischen Strophen in der Dichtung deutscher Romantiker (utile). — Weise, Unsere Muttersprache, ihr Werden und ihr Wesen. 5. Aufl. — Shakespares Sonette. Ubers von Wolff. — Flaubert, Ein schlichtes Herz, Die Sage von Sankt Julianus. Herodias. Ubtr. von E. Hardt ; Gossez, Le Saint Julien de Flaubert. — D. Schäfer, Die deutsche Hanse (très louable). — Hirschfeld, Der Endtermin der gallischen Statthalterschaft Cäsars. — Privatbriefe Kaiser Leopold I. an den Grafen F. E. Pötting 1662-1673. Hgb. von A. F. Pribram und Lasdwehr von Pragenau. I. November 1662 bis Dezember 1668. II. Januar 1669 bis Dezember 1673. — Kawakami, The political ideas of modern Japan. — Schinz, Schweizerische Afrikareisende und der Anteil der Schweiz an der Erschliefsung und Erforschung Afrikas überhaupt. — Boden, Mutterrecht und Ehe im altnordischen Recht. — Gerh. v. Keufsler, Die Grenzen der Asthetik. — Runeberg, Fähnrich Stals Erzählungen. Deutsch von Tilgmann.

Literrarisches Zentrablatt, n° 23 : André, Les Apocryphes de l'A. T. — Haller, Papsttum und Kirchenreform. — Lincke, Samaria und seine Propheten. — Scheffer-Boichorst, Gesamm. Schriften, I. — Frantz, Der grosse Kampf zwischen Kaisertum und Papsttum zur Zeit des Hohenstaufen Friedrich II (très soigné) — Die Chroniken der deutschen Städte vom 14 bis ins 16 Jahrh. 28 B. Lübeck. III. — Haebler, Die überzeeischen Unternehmungen der Welser und ihrer Gesells-

chafter. — JOHNS, An Assyrian Doomsday Book or liber censualis of the district round Harran (sera le très bienvenu). — Georgii monachi chronicon, p. C. de BOOR, I. — Breitinger. Die Grundz. der franz. Literatur= und Sprachgesch, 8e ed. p. LEITSMANN.— NUSSBERGER, Der Landoogt von Greifensie. — SAURE, Erzäklungen und Dramen deutscher Klassiker. — GEORGY, Die Trogödie Hebbels nach ihrem Ideengehalt (écrit avec chaleur). — Nyelveszeti Fuzetek, 11-14. — FREY, Böcklin. — PELTZER, Malweise und Stil in der holl. Malerei. — G. BRANDES, Gestalten und Gedanken.

Museum, n° 9 : KERN Sr., Otto Böhtlingk. — KAPPUS, Der indogerm. Ablativ (Van Wijk). — Mélanges Boissier (Damsté). — Aristophanis Lysistrata, ed. Van LEEUWEN (Kuiper). — Aristophanis Thesmophoriazusae, ed. Van LEEUWEN (Kuiper). — Marci Antonini Commentar. II., rec. STICH (Polak). — BOISSIER, Tacite (Hartman). — PRICK, Indische woorden (H. H. Juynboll). — Catalogus der bibl. van Const. Huygens (Kalff). — VOSSLER, Die philos Grundlagen zum « süszen neuen Stil » (Salverda de Grave). — De BERNATH, Cléopâtre (Van den Es). — JAPIKSE, Notulen van Hop en Vivien (Bussemaker). — ALLARD, De sint Fr. Xaveriuskerk te Amsterdam (Veder).

OUVRAGES SUR LA CORÉE

ATLAS SINO-CORÉEN du British Museum. Six cartes publiées en fac-similé, avec introduction. par Henri Cordier. In-folio, en un carton . . . . 25 fr. »

CHAILLÉ LONG (Le colonel), La Corée ou Tchösen (la terre du calme matinal). In-4. fig., planches et cartes . . . . 3 fr. 50

COURANT (Maurice), interprète-chancelier. Bibliographie coréennne. Tableau littéraire de la Corée, contenant la nomenclature des ouvrages publiés jusqu'en 1890, ainsi que la description et l'analyse détaillées des principaux d'entre ces ouvrages. 3 forts volumes in-8, avec planches et fac-similé. Chaque volume. . . . 25 fr. »

— Supplément à cet ouvrage. In-8 . . . . 7 fr. 50
Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — Prix Stanislas Julien.

KOEI-LING. Journal d'une mission en Corée, traduit du chinois, par F. Scherzer. In-8, carte. . . . . 5 fr. »

IMBAULT-HUART (Camille), consul de France. Manuel de la langue coréenne. Introduction grammaticale. — Phrases et dialogues faciles. — Recueil des mots les plus usités. In-8. . . . . 12 fr. »

HONG-TJYONG-OU. Le bois sec refleuri. Roman coréen. In-18. . . . . . . 3 fr. 50

SCHERZER (F.), consul de France. Tchao-sien-tche. Mémoire sur la Corée, par un Coréen anonyme, traduit pour la première fois, avec un commentaire. In-8. 5 fr. »

TRANSACTIONS of the Korea branch of the Royal Asiatic Society. Volume I (1901). In-8. . . . . 10 fr. »

INDO-CHINE

RÉCENTES PUBLICATIONS HISTORIQUES

AYMONIER (F.), directeur de l'École Coloniale. Le Cambodge. 3 vol. gr. in-8, fig. et cartes . . . . 65 fr. »

I. Le royaume actuel. . . . . 20 fr. »

II. Les provinces siamoises. . . . . 20 fr. »

III. Le groupe d'Angkor et l'histoire . . . . 25 fr. »

— Voyage dans le Laos. 2 vol. in-8, nombr. cartes . . . . 32 fr. »

FOURNEREAU (Lucien). Le Siam ancien. Archéologie, épigraphie, géographie. In-4, fig. et 84 planches . . . . 50 fr. »

— Les ruines d'Angkor. In-4, carte et 101 planches. . . . . 50 fr. »

— Les ruines Khmères. Cambodge et Siam. In-4, 110 planches. . . . . . . 50 fr. »

GANTER (D.) Recueil de la législation en vigueur en Annam et au Tonkin. Supplément 1895-1899. Gr. in-8. . . . . 15 fr. »

LECLÈRE (A.). Les Codes Cambodgiens. 2 vol. in-8. . . . . 30 fr. »

— Le Buddhisme au Cambodge. In-8, fig. et planches. . . . . 12 fr. »

LURO (E.). Le pays d'Annam, étude sur l'organisation politique et sociale des Annamites. In-8, carte. . . . . 8 fr. »

PARIS (C.). Voyage d'exploration de Hué en Cochinchine, par la route mandarine. In-8, 6 cartes et 12 gravures . . . . 7 fr. 50

SAINSON (C.). Mémoires sur l'Annam. Traduction accompagnée d'un lexique géographique et historique. In-8. . . . . 16 fr. »

— *Nan-tchao-ye-che*. Histoire particulière de Nan-tchao, traduction d'une Histoire de l'Ancien Yûn nan, accompagnée d'une carte et d'un lexique géographique et historique. In-8. . . . . 15 fr. »

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 26 Trente-huitième année. 27 juin 1904

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue des études historiques, mai-juin 1904 : Léon MIROT. La France et le grand schisme d'Occident (fin). — L.-G. PÉLISSIER. Un voyage du Pont-Saint-Esprit à Paris en 1658. — Comptes rendus critiques : RODOCANACHI. Le Capitole romain et moderne. — HOMO, Essai sur le règne de l'empereur Aurélien. — VIOLLET, Histoire des institutions politiques et administratives de la France, t. III. — FUNCK-BRENTANO, Les brigands. — BERNARDIN, Contes et causeries. — E. LEFÈVRE, Taine. — H. TAINE, Sa vie et sa correspondance. II. — MILLARD, Une loi historique, I ; Les Chinois, les Egyptiens, les Français.

Athenaeum, n° 3998 : Life and letters of the great Earl of Cork, p. Don. TOWNSEND. — MATTHEWS, Thirty years in Madagascar. — SANDYS, A history of classical scholarship. — DELAVILLE LE ROULX, Les Hospitaliers en Terre Sainte et à Chypre. — The works of Sir Thomas Browne, p. SAYLE, I. — Paradisi in sole paradisus terrestris, p. Parkinson — Early poems by Byron authenticated (H.-B. Forman) — Shelley's Tower of Famine. — The Taming of the Shrew (Ch. C. Stopes).

Deutsche Literaturzeitung, n° 23 : BUDDE, Das alte Testament und die Ausgrabungen. 2. Aufl. ; Was soll die Gemeinde aus dem Streit um Babel und Bibel lernen ? — DELITZSCH, Babel und Bibel. — DÖLLER, Bibel und Babel oder Babel und Bibel ? — GIESEBRECHT, Friede für Babel und Bibel. 2. Aufl. — GOLDSCHMIED, Der Kampf um Babel-Bibel im Lichte des Judentums. — GRIMME, Unbewiesenes. — GUNKEL, Israel und Babylonien. — HIRSCH, Meine Glossen zum zweiten Vortrage des Professors Delitzsch über Babel und Bibel. — KITTEL, Die babylonischen Ausgrabungen und die biblische Urgeschichte. — KNIESCHKE, Bibel und Babel, El und Bel. 2. Aufl. — LEHMANN, Babyloniens Kulturmission einst und jetzt. — NIKEL, Genesis und Keilschriftforschung. — OETTLI, Der Kampf um Bibel und Babel. — RAU, Bibel und Offenbarung. — REIMARUS, jun., Babel und Bibel. — TÄNZER, Judentum und Entwicklungslehre. — THIEME, Der Offenbarungsglaube im Streit um Babel und Bibel. — WEBER, Theologie und Assyriologie im Streite um Babel und Bibel. — WICLIFS, De veritate Sacrae Scripturae, hgb. von Buddensieg. — SMALL, The significance of sociology for ethics. — JANKO, Das System der langen Auslautssilben im Altgermanischen. — STOLZ, Nachträgliches zu dem Aufsatze Sprachpsychologische Spähne. — Xenophontis apologia Socratis. Rec. Tretter. — CICHORIUS, Catulls Phaselusgedicht. — MUSCHNER-NIEDENFÜHR, Cäsar Flaischlen. — L. MOREL, « Clavijo » en Allemagne et en France. — CHASE, The English Heroic Play. — ROTH, Geschichte des byzantinischen Reiches (fait avec bon sens et adresse). — Th. REINACH. Un décret de Gortyne introduisant la monnaie de bronze. — Mailänder-Briefe zur bayerischen und allgemeinen Geschichte des 16. Jahrhunderts, p. Simonsfeld. — BALAGNY, Campagne de l'empereur Napoléon en Espagne 1808-1809. III. — RYFFEL, Die schweizerischen Landsgemeinden. — BUCHKREMER, Zur Wiederherstellung des Aachener Münsters.

Literarisches Zentralblatt, n° 24 : HOENNICKE, Die Chronologie des Lebens des Apostels Paulus. — Origenes' Werke, IV, p. PREUSCHEN. — VOLZ, jüdische Eschatologie von Daniel bis Akiba (très fouillé). — BISCHOFF, Die Kabbalah. — LINDL, Entstehung und Blüte der orientaI. Kulturwelt (bien instruit et clair). — ROLOFF, Probleme aus der griech. Kriegsgeschichte (E. von Stern : n'a pas toujours raison contre

Kromayer, mais a le mérite d'avoir prouvé des erreurs de détail chez son devancier, d'avoir rectifié ses vues en certains cas, et nous oblige à reprendre les problèmes posés). — SRBIK, Die Beziehungen von Staat und Kirche in Oesterreich während des Mittelalters (solide et bon). — Joachim Brandis des Jüngeren Diarium, p. BUHLERS. — Deukw. des Admirals Stosch. — ADEMEIT, Beiträge zur Siedlungsgeographie des unteren Moselgebietes. — Konstantinopel unter Sultan Suleiman dem Grossen aufgenommen 1559 durch Lovichs, p. OBERHUMMER. — WATSON, Animal education. — DIEDERICH, Von Gespenstergeschichten, ihrer Technik und ihrer Literatur (instructif). — STEFFENS, Lateinische Paläographie, II (suite de cette excellente publication). — Elise RICHTER, zur Entwickl. der roman. Wortstellung aus der latein. (une foule d'observations fines). — Tiecks Werke, p. WITKOWSKI (bon choix). — ODERMATT, Die Deminution in der Niwaldner Mundart. — Athena, XIV. — BORRMANN, u. NEUWIRTH, Gesch. der Baukunst, I. Altertum u. Islam im M. A. von BORRMANN.

Zeitschrift für Theologie und Kirche, XIV, II, février 1904 : FEYERABEND, Moderne Theologie. — KAFTAN, zur Dogmatik III, mai 1904 : VOLZ, Was wir von den babylonischen Ausgrabungen lernen. — OTTO, Die Ueberwindung der mechanistichen Lehre von Leben in der heutigen Naturwissenschaft.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

II

Nouvelle série. — Tome LVII

TRENTE-HUITIÈME ANNÉE

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : M. Arthur CHUQUET

TRENTE-HUITIÈME ANNÉE

DEUXIÈME SEMESTRE

Nouvelle Série. — Tome LVIII



PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28, VIe

—

1904

ANNÉE 1904

TABLE DU DEUXIÈME SEMESTRE

TABLE ALPHABÉTIQUE

PÉRIODIQUES

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE

FRANÇAIS

Annales de l'Est.
Annales de l'École libre des sciences politiques.
Annales du Midi.
Bibliographe moderne.
Bulletin hispanique et italien.
Correspondance historique et archéologique.
Revue celtique.
Revue d'Alsace.
Revue de la Société des études historiques.
Revue de l'histoire des religions.
Revue des études anciennes.
Revue des études grecques.
Revue d'histoire littéraire de la France.
Revue historique.
Revue musicale.
Revue rétrospective.
Romania.

ALLEMANDS

Altpreussische Monatsschrift.
Annalen des historischen Vereins für den Niederrhein.
Deutsche Literaturzeitung.
Euphorion.
Literarisches Zentralblatt.
Zeitschrift für katholische Theologie.

ANGLAIS

Athenaeum.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 27 — 4 juillet — 1904

Manuel d'histoire des religions par P. D. Chantepie de la Saussaye ; traduit de l'allemand sous la direction de H. Hubert et J. Lévy. Paris, Armand Colin, 1904 ; gr. in-8, liii-714 pages.

Das Alte Testament in Lichte des alten Orients, von A. Jeremias.

La *Revue Critique* a signalé en son temps (1897, deuxième semestre, XLIV, p. 146 et p. 377) la seconde édition de l'excellent ouvrage publié par M. Chantepie de la Saussaye. La traduction française sera la bienvenue. « Nous avons mieux aimé, lit-on dans l'introduction, traduire un ouvrage éprouvé par le succès que d'en faire un nouveau qui pouvait être médiocre ». Les traducteurs ont fidèlement suivi le texte de l'édition allemande ; il n'y a guère d'additions que dans les indications bibliographiques en tête des chapitres ; la traduction est correcte et de lecture facile. Une introduction magistrale due à M. H. Hubert, sur la méthode, la définition et l'objet de la religion, ou plutôt de la science des religions, supplée en quelque façon au défaut d'introduction générale dans le livre allemand. M. H. insiste à bon droit sur le caractère social des phénomènes religieux et de la

religion ; il a esquissé, trop brièvement peut-être, une théorie générale du fait religieux. C'est trancher un peu vite une question ouverte, et ouverte surtout par la crise actuelle des confessions chrétiennes, que d'écrire : « La théologie est enfermée sans issue possible entre la liberté théorique de ses spéculations et l'immutabilité fondamentale du dogme. La raison n'en est pas que le dogme est astreint à ne varier que lentement..., mais c'est surtout qu'un acte de foi collectif est imposé aux exégètes comme aux autres et leur rogne les ailes ». On ne voit que trop pourquoi le christianisme n'a pas son chapitre dans les manuels d'histoire des religions. Il est permis de souhaiter qu'on cesse bientôt de lui octroyer ce privilège négatif, plus dangereux qu'utile à la religion qui en est l'objet. L'histoire des religions et sa philosophie ne pourront aussi qu'y gagner.

Le livre de M. Jeremias est d'un assyriologue compétent et d'un critique modéré ; ouvrage orné de nombreuses illustrations, facile à lire et qui sera bon à consulter. Après avoir exposé l'ancienne idée chaldéenne de l'univers, la constitution du panthéon babylonien et les anciennes cosmogonies, l'auteur indique les éclaircissements que l'on peut tirer de l'archéologie orientale et principalement de l'assyriologie pour l'interprétation des livres de l'Ancien Testament, qu'il prend l'un après l'autre. Il adopte en principe la théorie de M. H. Winckler touchant l'influence des mythes astrologiques de la Chaldée sur la tradition biblique ; en même temps il trouve moyen de garantir à cette tradition le maximum d'historicité en limitant l'influence mythologique à la forme ou à certains détails des récits. Abraham, par exemple, serait un personnage historique et aurait été le chef d'une migration qui, ayant quitté, pour des motifs religieux, Babylone et la Mésopotamie, serait venue par Damas en Canaan ; il aurait exercé dans ce dernier pays une propagande religieuse analogue à celle de Paul parmi les Gentils. Jacob aussi aurait été une personnalité historique, un chef religieux de l'ancien temps ; il aurait eu « à peu près » douze fils. Les histoires patriarcales sont possibles : le tort de la critique serait de les avoir considérées comme historiquement impossibles. Mais la question est-elle si simple, et la critique, après avoir examiné d'abord, comme il le fallait, le problème littéraire, n'en est-elle pas venue à distinguer la date de rédaction et l'époque de formation des légendes ? La vérité de la couleur locale et des peintures de mœurs, qui prouve l'antiquité de ces légendes, détruit-elle l'argument qui se tire de leurs transformations et de leurs variantes contre leur historicité littérale ? Et M. J., qui ne croit pas à l'histoire d'Isaac, est-il autorisé à croire si fermement à celles d'Abraham, de Jacob, de Joseph ?

Alfred Loisy.

Geschichte der strafrechtlichen Zurechnungslehre von Richard LOENING, ord. Professor der Rechte zu Jena. — Erster Band : Die Zurechnungsleher des Aristoteles. — Jena, Gustav Fischer, 1903; xx-360 pp. in-8.

L'ouvrage a pour épigraphe cette formule d'Aristote : « il faut que le politique connaisse les choses de l'âme ». (Eth. Nic. I, 13). Dans l'avant-propos de son livre, M. Loening constate que le droit pénal n'a pas fait de progrès réels depuis un siècle; qu'il tourne toujours dans un même cercle de doctrines et de preuves. Pour sortir de cette stagnation il faut remonter aux principes sur lesquels la science repose, et qui ont été établis par Samuel Pufendorf. Mais Pufendorf a lui-même puisé ses principes dans la philosophie morale du XVII[e] siècle qui était celle d'Aristote; et ainsi c'est dans Aristote qu'il faut chercher les origines de la science pénale actuelle. Le présent livre étudie la doctrine de l'imputation morale et légale chez Aristote; un second livre étudiera la même doctrine chez les successeurs d'Aristote jusqu'à Pufendorf; un troisième enfin sera consacré au droit naturel.

Le présent livre comprend, outre l'avant-propos, une introduction, dix-neuf chapitres et deux appendices. Dans l'introduction, Loening insiste de nouveau sur l'importance d'Aristote chez qui la politique et la morale s'impliquent mutuellement; Aristote est en fait sinon en titre le fondateur du droit pénal.

Les chapitres 1-7 établissent l'origine du jugement moral chez Aristote. Le point de départ est la recherche du bonheur, *Eudaimonie*. Le bonheur consiste pour tout être doué d'activité à réaliser les actes dont cette activité est capable; pour l'homme, dont la nature est la raison ou faculté de connaître, le bonheur consiste dans la connaissance. — La raison pratique est intimement liée à la raison théorique. Elle a également pour but la connaissance, non pas la connaissance du nécessaire et de l'éternel, qui est objet de science théorique, mais la connaissance de ce qui est contingent et possible, de ce qui dépend de nous. L'action résulte d'un choix rationnel, d'un syllogisme qui a pour majeure la définition du rationnel en soi; pour mineure le rapport d'un certain acte particulier possible au rationnel préalablement établi; pour conclusion le choix de cet acte particulier. — La raison pratique se manifeste sous deux formes. L'art, τέχνη, a pour but la fabrication ou réalisation extérieure, ποίησις, de certaines réalités objectives; la sagesse, φρόνησις, a pour but l'agir, πράττειν, qui a sa fin en lui-même dans sa perfection intrinsèque, et non pas dans la chose créée par l'agir. La perfection qui est le but de l'action morale est un bien absolu, ἁπλῶς ἀγαθόν, qui n'est pas désirable pour un individu ou pour un autre, dans une circonstance ou dans une autre, comme le plaisir des sophistes, mais en lui-même et par lui-même, partout et toujours. Cette partie, la plus faible de toute la doctrine, dit Loe-

ning, n'échappe pas à un cercle : le bien moral est le souverainement désirable, le désir souverainement moral est celui qui désire le bien. — La vertu éthique est la soumission à la sagesse et à la raison. La sensation, le désir, la passion, constituent l'ensemble de notre complexion éthique ou *éthos*, et la vertu éthique est l'information de toute cette matière morale par la sagesse pratique. — Le désir nous meut; mais le désir est un moteur mobile, un intermédiaire qui lui-même est mû par d'autres moteurs. Les moteurs derniers du désir sont tantôt le bien, tantôt l'agréable. La sensibilité est l'ensemble des parties irrationnelles de notre âme en tant que mues par le plaisir. — La vertu éthique est la soumission de l'âme irrationnelle à la raison pratique et au bien, c'est-à-dire la suspension du désir au moteur qui est le bien, par opposition au moteur qui est l'agréable. — L'idée du bien et du mal est une idée de valeur; le jugement moral est un jugement de louange ou de blâme par lequel on impute l'action à son auteur moral, jugé par là même digne de récompense ou de châtiment. Moralité et valeur, louange et blâme, récompense et châtiment, sont les éléments de l'imputation.

Les chapitres 8-19 définissent les conditions dans lesquelles cette imputation a lieu et les règles générales de l'imputation. Or l'imputation a pour première condition que l'acte soit dépendant de nous, volontaire ἑκούσιον, et non pas effectué malgré nous, involontaire, ἀκούσιον; — elle suppose chez l'agent moral une seconde condition qui est la conscience, la connaissance morale de ses actes. — Ainsi sont exclues du domaine de l'imputable les actions purement organiques, qui résultent du fonctionnement des lois corporelles; — de même les actions produites par violence, βίᾳ, c'est-à-dire par une force physique étrangère; — les actions mêmes produites par une nécessité psychique inéluctable; — les actions produites sans connaissance et sans conscience; — les actions des êtres irresponsables : animaux, enfants, faibles d'esprit. — Par contre les fautes par omission seront imputables aussi bien que les fautes par action; parce que la loi ne défend pas seulement de faire certains actes; elle ordonne aussi d'en accomplir certains autres. — L'imputation portera, non seulement sur un acte isolé, mais sur l'ensemble du caractère, vertu ou vice; la vertu et le vice sont, en nous, dignes d'éloge ou de blâme, comme chacun de nos actes isolés. — Ce qui se dégage donc de tous ces points particuliers, c'est que l'imputation morale s'adresse à l'homme tout entier, et à l'homme tout seul. Tout ce qui ne dépend pas de lui (la force, le hasard, l'ignorance) est amoral. Tout ce qui se ramène à une action de l'homme, soit qu'on le considère dans l'ensemble de toutes les parties qui le constituent, soit que l'on considère seulement telle ou telle partie isolée de sa nature psychologique, est imputable en bien ou en mal. — Cette notion d'individualité humaine, d'intégration individuelle est le fondement véritable de la responsabilité aristotéli-

cienne, et non pas la prétendue idée de liberté. La croyance à la liberté n'est pas chez Aristote le fondement de l'imputation morale. La liberté d'indifférence n'a rien à voir avec l'acte moral, toujours rationnellement établi suivant le syllogisme que nous avons vu ; et la volition rationnelle, suspendue à l'idée de liberté rationnelle, βούλησις, n'est pas tout le domaine de l'imputation. On a confondu à tort le champ de la liberté qui est une entité métaphysique, *Willfreiheit*, avec le champ de l'individualité, de la spontanéité, de la volontarité : *Willkürlichkeit*. Ce qui est imputable c'est tout ce qui dépend de nous, ἑκούσιον; or, le désir, l'appétit, le vouloir rationnel sont des forces diverses de l'ἑκούσιον et toutes sont également soumises à l'imputabilité. La confusion de l'espèce et du genre, du βουλητικόν et de l'ἑκούσιον, est l'origine de l'erreur qui met la liberté à la base du système moral d'Aristote. Loening montrera, dans un livre ultérieur, l'origine de cette interprétation inexacte, mais historiquement inévitable. — Il y a enfin un principe d'imputation générale qui peut se dégager de la comparaison attentive des textes. Les vertus sont d'autant plus appréciées qu'elles revêtent davantage un caractère d'utilité sociale; ainsi le courage est supérieur à la tempérance parce que la tempérance n'intéresse que l'individu isolé; au contraire le courage et son complément la bienveillance intéressent l'individu dans ses rapports avec ses semblables. Le même point de vue social apparait dans la théorie des excuses : une faute est d'autant plus digne de pardon qu'elle résulte d'une tendance plus commune à tous les hommes. Ce par quoi l'homme se singularise, se sépare de ses semblables et de la société de ses semblables, est chez lui le plus sévèrement imputable en mal.

En accord avec cette conclusion l'appendice I traite de l'origine et du but du châtiment légal d'après Aristote. Le châtiment n'est pas ici un rétablissement de l'ordre extérieur, de l'harmonie par simple application de la loi du talion. La loi du talion, ἀντιπεπονθός, donnnée par les pythagoriciens comme base du droit pénal, est insuffisante et inexacte, parce qu'elle ne tient pas compte ni des sentiments internes, ni de l'état relatif des personnes; elle est une apparence d'égalité et une réalité inégale. Mais Aristote croit, comme Platon, que l'Etat a pour but d'assurer le bonheur et la vertu des citoyens; le châtiment a donc pour but d'une part l'amendement des coupables, d'autre part la diffusion de l'exemple et de la crainte. On aboutit ainsi à une divergence entre le point de départ purement moral de la responsabilité et le but social du châtiment. De même, app. II, s'il est vrai que celui-là seul fait le mal qui le fait volontairement, il est vrai aussi que celui-là seul subit le mal qui le subit malgré soi. Un être n'est pas lésé quand il accepte volontairement la lésion commise. Donc on ne peut pas commettre de faute envers soi-même. Toute faute de l'individu envers soi-même, par exemple le suicide, est en réalité une faute contre l'Etat, et punissable à ce titre.

Telle est la théorie soutenue par M. Lœning. Le seul fait qu'un professeur de droit a pu se livrer à un travail aussi considérable, sur une doctrine aussi abstraite et aussi métaphysique, est remarquable en soi. Si l'on ajoute que l'étude est faite de première main, d'après les textes d'Aristote, dont les citations accompagnent le développement d'un bout à l'autre, on conclura que les conséquences auxquelles cette étude aboutit, doivent être pour les philosophes l'objet d'un examen attentif et approfondi. Ces conséquences n'ont pas été résumées par l'auteur dans une conclusion d'ensemble et cette absence de conclusion générale est une lacune de l'ouvrage. Cette conclusion aurait fait probablement de l'homme moral, d'après Aristote, un être assez semblable à ce qu'est l'homme moral d'Helvétius, de Bentham et de Stuart Mill. L'homme est constitué par un ensemble de faits psychologiques; les idées qui sont en lui déterminent ses volitions et ses désirs. On modifie ses volitions en intercalant dans la chaine de ses faits psychologiques des idées nouvelles, par exemple la crainte du châtiment. Est moral, non pas ce qui est fait dans un sentiment de pure liberté et de pur amour du bien, mais tout ce qui résulte de l'action de l'homme sur les choses par l'intermédiaire des désirs qui le sollicitent et des idées au moyen desquelles on agit du dehors sur ses désirs. La vie morale est un automatisme moral et c'est cet automatisme que Stuart Mill appelle la liberté. En fait Aristote a été considéré comme un précurseur tantôt par les rationalistes, tantôt par les philosophes empiriques. Il est présenté ici, dans sa doctrine de l'imputation morale, comme l'ancêtre de Bentham, psychologue et sociologue. Cette thèse est un exemple de la tendance, plus apologétique que critique, qui pousse certains modernes à interpréter Aristote ou Platon comme si les Grecs du IVe siècle avaient lu Hobbes ou Kant.

E. T.

E. Rodocanachi. **Le Capitole romain antique et moderne.** Paris. Hachette. 1904. XLIV-223 pp., 74 gravures dans le texte et 6 planches hors texte.

Depuis quelque temps, on s'applique à étudier les divers quartiers de la Rome antique et moderne au point de vue tout à la fois de la topographie et de l'histoire. A l'aide des découvertes nombreuses qui ont été faites sur le sol romain, avec le secours des travaux d'ensemble ou de détail qui ont élargi et précisé dans ces dernières années notre connaissance de toutes les questions romaines, on a pensé qu'il était maintenant possible et qu'il serait utile de retracer dans une série de monographies la physionomie individuelle des différentes régions, de montrer quelle place à part chacune eut dans l'évolution de la cité et quelle influence elle a exercée sur les destinées générales de la ville et de l'état romains.

Dans cette vaste enquête qui s'étendra un jour, espérons-le, à tous les coins de Rome, M. Rodocanachi a choisi l'une des parties les plus captivantes par la grandeur des souvenirs qui s'y rattachent, les plus importantes par le rôle qu'elle a joué à toutes les époques dans la vie du peuple romain : le Capitole. Se réservant à lui-même le moyen âge et les siècles modernes, il a confié à M. Homo le soin de rédiger le premier chapitre de l'ouvrage, jusqu'aux invasions des barbares (p. III à XLIV).

Nul n'était mieux qualifié que M. H. pour parler du Capitole dans l'antiquité et il a prouvé une fois de plus en cette circonstance sa science approfondie de la Rome d'autrefois; dans le cadre forcément restreint que comportait cette introduction, M. H. ne pouvait avoir l'intention de tout dire : aussi a-t-il renoncé à toute discussion critique et s'est-il contenté de raconter, avec toute la clarté et le soin désirables, ce que fut le Capitole pendant les périodes royale et républicaine, — puis sous l'empire; d'indiquer, mais sans chercher à en dégager la signification historique et à en fournir l'explication, les faits qui intéressent la colline, les épisodes de ses annales, les transformations de ses monuments, de sa topographie, de son aspect. M. H. s'est presque exclusivement borné à renvoyer aux textes anciens; limité par la place, il a presque complètement banni de ses notes les références aux livres modernes, et, tout en regrettant cette exclusion, on ne peut songer à en blâmer l'auteur [1]. Dans l'ensemble, ces quelques pages sont un excellent exposé de ce que nous apprennent les écrivains latins ou grecs et de ce que les fouilles ou le hasard des trouvailles nous ont révélé sur le Capitole antique.

Après cette préface, M. R. aborde l'histoire du Capitole au moyen âge : les monuments ont disparu; la hauteur est occupée par des enclos, des jardins, des arbres, quelques ruines informes ; les grands souvenirs du passé se conservent pourtant dans les esprits, entretenus par la légende de la *Salvatio*, et c'est pour renouveler ces traditions vénérables que les Romains, insurgés contre le pouvoir pontifical, prennent possession du Capitole en 1143 et, encouragés par A. de Brescia, y édifient un palais fortifié où siège le sénat et qui devient aussitôt le centre de la vie urbaine renaissante : c'est là que se jugent les procès, que se discutent les affaires municipales; c'est sur la place devant le palais que le peuple s'assemble pour délibérer, que se tient le marché. Telles sont les origines aux XIe, XIIe, XIIIe siècles. — Au XIVe, le palais sénatorial subit de nombreuses transformations, mais il reste une forteresse flanquée de tours, propre à résister à un coup de

---

1. On peut cependant trouver que M. Homo a poussé cette abstention systématique un peu loin; on aurait aimé à lui voir citer, entre autres, l'article récent de M. Hülsen, *Zur Topographie des Capitols*, paru dans la *Festschrift für H. Kiepert* (Berlin, 1898), pp. 207-222.

main. A côté des jours sombres cependant, comme le meurtre de Rienzo, où on se bat au Capitole, où on lance flèches et pierres, où on allume des incendies, d'autres événements rappellent la mémoire des gloires de jadis et jettent une note brillante au milieu des tristesses du présent : la plus fameuse de ces fêtes est le couronnement de Pétrarque, qui reçut en grande pompe le 8 avril 1341 le laurier symbolique dans la salle des audiences solennelles. — Au XVe siècle, Nicolas V et ses successeurs font réparer le palais qui était en fort mauvais état, mais ces restaurations sont rejetées dans l'ombre par un événement beaucoup plus important. En même temps que la magistrature sénatoriale tombait de plus en plus dans la dépendance du Saint-Siège et prenait un caractère exclusivement judiciaire, l'autorité des conservateurs, représentants directs du peuple, croissait en proportion ; dès le début du XVe siècle, ils ont à côté du palais sénatorial leur palais, très modeste à l'origine, mais que les libéralités pontificales ne vont pas tarder à enrichir et à accaparer.

Telle est la première partie du livre de M. R.; ce rapide aperçu ne rend que très insuffisamment l'impression que donne la lecture : ces cinquante-cinq pages sont pleines de renseignements curieux : sur les lions vivants qu'on nourrissait au Capitole, sur les représentations de la colline dans les manuscrits et fresques des XIVe et XVe siècles, sur les exécutions au monte Caprino, sur la garde du Capitole. Tout un ensemble de faits intéressants pour saisir le caractère véritable du Capitole à cette époque, rassemblés avec soin et groupés avec méthode et netteté.

Plus étendue est la seconde partie du volume : Le Capitole moderne (p. 59 à 192). Le XVIe siècle marque une date décisive dans les fastes de la colline : c'est le moment où le palais sénatorial perd sa physionomie de château-fort féodal, à l'aspect confus, aux murs crénelés, aux tours menaçantes, pour devenir le correct édifice symétriquement encadré qu'il est aujourd'hui. Cette transformation s'accomplit en trois étapes successives. Jusqu'au sac de Rome en 1527, on ne travailla guère qu'au palais des conservateurs et encore assez peu. Quand on annonça la visite de Charles-Quint en 1536, le conseil communal, désireux de remédier à l'état de délabrement où se trouvaient les palais municipaux, s'adressa à Michel-Ange qui traça un plan des embellissements à faire : les anciennes constructions devaient être masquées par des façades régulières, — à toits plats bordés d'une balustrade et surmontés de statues, — telles à peu près que nous les voyons aujourd'hui. Mais l'argent manquait pour la réalisation de ce programme grandiose et, de 1536 à 1563, on s'occupa seulement de transporter sur la place du Capitole la statue équestre de Marc Aurèle qui décorait jusqu'alors la place du Latran, et de ménager du côté de la ville un escalier d'accès facile. C'étaient les papes qui étaient les promoteurs de ces modifications considérables ; les conservateurs se

souciaient peu, assez souvent, de contribuer à ces lourdes dépenses et il fallait les menacer, leur forcer la main pour qu'ils se décidassent à prendre sur la gabelle des vins l'argent nécessaire à solder gages d'architectes, indemnités d'expropriations, frais de terrassements ou de maçonnerie. Enfin, vers 1560, on commença à mettre en exécution le plan de Michel-Ange en ce qui concernait les palais du sénateur et des conservateurs : on y employa de grosses sommes. Grégoire XIII fut un des plus ardents à poursuivre l'œuvre qu'acheva Clément VIII. Au XVII[e] siècle, Innocent X ordonna la construction du troisième palais prévu par Michel-Ange, celui qui devait faire face au palais des conservateurs et dont Clément VIII avait commencé les substructions. Malgré la pénurie du trésor communal, les travaux extérieurs étaient terminés en 1655. Telles sont les principales phases de l'histoire des monuments.

Ce cadre renouvelé se prête merveilleusement à ses attributions nouvelles : depuis le XV[e] siècle, un musée a été constitué au palais des conservateurs et il va s'accroissant sans cesse par les achats, les cadeaux des papes, les libéralités des particuliers. M. R. a consacré à la formation des musées Capitolins un chapitre fort important (p. 139 à 161) ; l'origine du musée avec Sixte IV qui fait don entres autres de la Louve de bronze et du tireur d'épine, son extension principalement au XVI[e] siècle, la création d'une seconde galerie d'antiques dans le palais bâti au XVII[e] siècle sont racontées par l'auteur avec un luxe de détails et une précision minutieuse qui permettent de suivre pas à pas les développements de ces collections fameuses.

Bien d'autres points sont traités dans le livre de M. R : il s'arrête aux statues élevées en l'honneur des papes pendant les XVI[e] et XVII[e] siècles, aux fresques du cavalier d'Arpin qui décorent le palais des conservateurs, aux tribunaux consulaires des diverses corporations qui y siégeaient, aux fêtes dont le Capitole fut le théâtre, soit quand les papes venaient y recevoir les hommages des magistrats urbains en allant de Saint-Pierre au Latran pour prendre la tiare, soit au XVIII[e] siècle, lors des couronnements poétiques de Perfetti et de Corilla Olympica.....

Dans son ensemble, avec tous les documents qui y sont utilisés, avec les nombreuses illustrations qui l'ornent, le livre de M. R. est un instrument de travail très précieux pour tous ceux qui s'intéressent à la Rome antique, médiévale et moderne. Le seul regret que nous puissions formuler, c'est que M. R. se soit à peu près exclusivement attaché à retracer les transformations des édifices capitolins, à décrire les événements qui s'y passèrent, et qu'il ne nous ait pas mêlé plus intimement à la vie des institutions que les palais de sénateur et des conservateurs ont abritées ; les remaniements édilitaires qui furent exécutés sur le Capitole ont eu une portée générale et un sens politique. En disant ce que furent à l'origine et ce que

devinrent peu à peu les magistratures communales, quelle fut la conduite de la papauté à leur égard, comment elle chercha à les absorber et à les annihiler, on aurait mieux vu peut-être la raison des modifications apportées aux palais capitolins, on aurait mieux compris peut-être les motifs de l'ingérence pontificale en matière de constructions ou d'embellissements : le Capitole, dans la Rome du Moyen-Age, incarne en lui la vie du peuple romain, à la faveur des grands souvenirs que son nom évoque; ses destinées sont celles du peuple romain et des institutions municipales : il est impossible de séparer les unes des autres. Ce que M. Rodocanachi pourrait répondre à ce désidératum, c'est qu'il nous a déjà donné un volume sur les *Institutions communales de Rome sous la Papauté* (Paris, 1901) et qu'il ne tenait pas à se répéter lui-même. D'aucuns pourront cependant trouver que le livre actuel eût gagné à faire de plus nombreux emprunts à celui d'autrefois [1].

A. Merlin.

Poema de Fernan Gonçalez, texto critico, con introduccion, notas y glosario, por C. Carroll Marden. Baltimore (John Hopkins Press), 1904, in-8°, LVIII-212 p.

M. Carroll Marden s'est efforcé d'établir un texte critique du célèbre poème de Fernan Gonçalez d'après le manuscrit de l'Escorial, en le ramenant aussi près que possible du texte vraisemblable de l'original par un examen attentif de la langue, de la métrique et des variantes que l'on trouve de certains morceaux du poème dans divers manuscrits tels que la Crónica del Conde Fernan González de Fray Gonzalo de Arredondo. En tête de son édition M. M. a mis une introduction érudite où il explique sa méthode, indique les sources du poème, et en étudie minutieusement la langue. Quant à l'auteur, il admet, sans pouvoir préciser davantage, qu'il fut moine au couvent de de San Pedro de Arlanza et il croit pouvoir fixer la date où l'œuvre

---

1. Quelques remarques de détail : p. XVII, le XVII des Kal. Jul. est le 15 et non le 17 juin ; — p. 20, n. 4, il est inexact que le sceau de la bulle de Louis de Bavière ne montre qu'une des deux tours du palais (cf. p. 18, fig. 2, et p. 37); — p. 91, il y a contradiction entre la note 1 et la note 2 (note 1, il est question *des statues* qui ornaient le haut du Campanile et que Sixte Quint fit enlever en 1585; note 2 : il n'y eut jamais en réalité *qu'une statue* sur le haut de la tour ; — p. 156, le Faune jouant de la flûte avec un veau à ses pieds ne fut pas acheté en 1712, il fut découvert en 1749 sur l'Aventin, avec un autre Faune semblable (cf. Ficoroni, dans Fea, *Miscellanea* I, p. CLXIV, n° 94) ; actuellement ce dernier se trouve dans la même galerie que le premier, n° 60 ; — p. 180 et 181, au lieu de supposer que l'horloge d'Ara Caeli avait été déplacée avant 1725, ne serait-il pas plus simple de penser que c'est en 1729, quand on mit en place l'horloge nouvelle, qu'on la fixa au milieu de la façade au lieu de la laisser à gauche de la porte d'entrée de l'église, comme l'ancienne ?

fut composée à 1250, à très peu près, d'après des indications admissibles, et d'accord au surplus avec M. R. Menéndez Pidal qui suggérait les environs de 1240. En plus des variantes, notes philologiques et historiques et d'un glossaire, M. Marden a joint au poème les chapitres de la *Crónica general de Alfonso X* qui se rapportent au comte Fernan Gonçalez et où l'on retrouve transcrits, et parfois presque sans déformation, certains fragments du poème. Les philologues et les historiens accueilleront avec plaisir cette édition consciencieuse et vraiment documentaire d'une des rares épopées de l'ancienne Espagne.

H. L.

D. Maria **Telles da Gama.** Le Comte-Amiral D. Vasco da Gama. Paris, Roger et Chernoviz, 1902, gr. in-8°, xxvi-329 pp.

Ce volume renferme plusieurs études très différentes, que son titre n'indique pas. Il contient bien, en tête, une première partie consacrée à D. Vasco de Gama, à ses origines, ses voyages, les privilèges qui lui furent concédés au retour, etc. et, en appendice, certains documents, d'ailleurs sans indication d'origine, et une traduction française du *Routier* écrit par un compagnon du grand Amiral des Indes. Il ne semble pas que nos connaissances sur l'histoire des découvertes et conquêtes de D. Vasco de Gama s'en trouvent sensiblement accrues. On trouve ensuite un chapitre intitulé : *Choses d'Ethiopie*, où il est traité des relations des Portugais avec le Prêtre Jean, puis une quarantaine de pages sur la descendance de Vasco de Gama, où il y a des renseignements biographiques et généalogiques qu'il serait peut-être assez malaisé de se procurer ailleurs. Enfin, parmi les appendices, l'un a trait au rôle joué par un Telles da Gama, le comte de Palmella, dans les événements politiques de Portugal, au cours de la période troublée de 1812 à 1833. Un autre vise une époque encore plus proche de nous : il s'y agit des négociations poursuivies en 1869-70 par le général Prim auprès du roi veuf de Portugal, Dom Fernando, pour lui persuader d'accepter la couronne d'Espagne, négociations au cours desquelles, et dès le début, le nom de Léopold de Hohenzollern fut suggéré par l'intermédiaire d'un descendant du grand Amiral, le marquis de Niza. Les documents cités dans cet appendice ne portent pas d'indication très nette d'origine, mais ils nous semblent bien n'être autres que ceux cités par M. Fernández de los Rios dans son livre : *Mi Mision en Portugal*, livre peu répandu et dont on pourra être bien aise de trouver ici certaines pièces, fort intéressantes, reproduites en traduction française. D'ailleurs c'est dans notre langue, qu'elle possède fort bien, que Mme D. Maria Telles da Gama a écrit son ouvrage, et nous devons lui en savoir gré.

H. L.

Émile Longin. **Un diplomate franc-comtois** : François de Lisola, sa vie, ses écrits, son testament (1613-1674). Dôle, P. Chaligne. 1902, in-8°, 245 pp.

La carrière diplomatique de Lisola a été une des plus agitées et des plus laborieuses qu'il soit possible d'imaginer : en Pologne, à Berlin, en Espagne, en Angleterre, aux Pays-Bas, à Cologne, où Lisola représenta l'Empereur, partout il donna les preuves d'une inlassable activité, en même temps que d'une hostilité irréductible contre la France. Sa politique de combat, obstinément dirigée contre les projets ambitieux de Louis XIV, non seulement dirigea toutes les négociations et les intrigues que, trente-cinq ans durant, il poursuivit d'un bout à l'autre de l'Europe, mais aussi lui inspira les vigoureuses œuvres de polémique qui l'ont mis au premier rang parmi les pamphlétaires français : *le Bouclier d'Estat et de Justice, le Dénouement des intrigues du temps, l'Orateur françois, la Saulce au Verjus, etc.* Il mourut le 19 déc. 1674, après avoir, par un dernier effort, neutralisé l'Angleterre en la rapprochant des Pays-Bas, fait avorter le congrès de Cologne et déchaîné une nouvelle guerre contre la France. En s'appuyant sur les études de M. Reynald sur Lisola et sur le livre de M. Pribram : *Franz Paul Freiherr von Lisola und die Politik seiner Zeit*, M. E. Longin a donné sur le diplomate impérial et l'écrivain politique une étude consciencieuse, qui sera utile aux historiens du XVIIe siècle.

H. L.

Paul Morillot. *La Bruyère*. Paris, Hachette, 1904, in-18°, p. 208. Fr. 2.

La collection des *Grands écrivains français* s'est enrichie d'un nouveau volume que publie M. Morillot. Ces petits livres veulent être pour le grand public une introduction attrayante, précise et bien informée à la lecture de l'œuvre même. Quand celle-ci n'est pas trop vaste, elle se prête aisément à ce cadre de proportions modestes et M. M. n'a pas eu à se plaindre d'être tenu d'y faire entrer une matière trop abondante. De la biographie même de La Bruyère nous savons si peu que n'ayant presque rien à en dire il s'est trop complaisamment étendu sur l'académicien. On goûtera, je crois, davantage les renseignements sur la genèse des *Caractères* et l'accroissement successif des différentes éditions ; j'aurais même souhaité plus de détails encore sur ces apports nouveaux à l'édition primitive. Après ce premier chapitre sur « l'homme et son livre », M. M. étudie l'écrivain, le peintre et le philosophe. Il montre nettement l'esthétique de La Bruyère, ses modèles, la virtuosité du styliste, avec un peu plus d'artifice les qualités de composition des *Caractères*. Le chapitre du peintre est une analyse de la matière même du livre un peu en surface et qui eût gagné

à être illustrée par des rapprochements historiques. Du philosophe, entendez du moraliste, M. M. voudrait nous donner une haute opinion, mais il faut bien convenir que chez la Bruyère la qualité de la pensée est assez médiocre et qu'après tant d'autres son nouveau critique est plus à l'aise pour louer dans son auteur le cœur dont il a très justement souligné les fiertés et les délicatesses. L'étude de M. Morillot d'une lecture très agréable donnera en somme de La Bruyère un portrait juste, net, peut-être légèrement embelli [1].

L. R.

Marc Frayssinet, **La République des Girondins**. Étude de droit public et d'histoire. — Toulouse, Société provinciale d'édition, 1903, in-8 de 359 p.

Sous ce titre, l'auteur a groupé une série d'études, moitié juridiques, moitié historiques, sur le projet de constitution étudié par le comité girondin et rapporté par Condorcet —, sur Condorcet lui-même, ses idées politiques et sociales —, sur la Constitution de l'an II, et enfin sur la religion, le socialisme et le fédéralisme des Girondins. — L'auteur avoue lui-même qu'il n'apporte pas ou peu de conclusions nouvelles et, en effet, il reprend la plupart du temps les jugements de MM. Aulard et Jaurès en leur donnant une teinte plus sympathique aux Girondins. Il n'a pas de peine à montrer, après les maîtres dont il se réclame, qu'il n'y avait pas de différence doctrinale sérieuse entre les Montagnards et les Girondins. Tout le monde sera d'accord avec lui sur ce point. Quant aux discussions ou plutôt aux digressions juridiques qu'il entremêle à son récit et qui en rompent assez fâcheusement le courant, ce sera aux juristes de dire ce qu'ils en pensent. Je remarque simplement qu'à l'occasion de la Constitution de 93, M. F. nous entretient de sujets très divers et très actuels, dont chacun mériterait un livre particulier : de la décentralisation au XIXe siècle, du referendum en Suisse et aux États-Unis, de la Souveraineté du peuple d'après MM. Faguet, Duguit, Léon Bourgeois, etc.

D'ordinaire ce livre témoigne d'une bonne méthode de travail. M. F. va aux sources et aux meilleures. Mais son inexpérience se traduit par l'insuffisance ou le manque de références exactes. Il lui arrive souvent de se borner à l'indication du titre de l'ouvrage où il puise sa citation, sans indiquer le volume, l'édition, la page.

Albert Mathiez.

---

1. P. 196. Il est difficile de dire que l'abbé de Mably vint *cent* ans après La Bruyère. P. 39, lire Basnage pour *Barnage*.

Lapauze (H.). **Procès-verbaux de la Commune générale des Arts (1793) et de la Société populaire et républicaine des Arts (28 floréal an III).** Paris, Imprimerie Nationale, 1903, in-4°, LXXVI-540 pp.

Au mois de décembre 1903, la *Revue des deux mondes* publiait *Une Académie des Beaux-Arts révolutionnaire* (1790-1795) par M. H. Lapauze.

L'auteur nous y montrait les artistes français gagnés par le vertige de la Révolution, faisant tous leurs efforts pour s'affranchir de la tutelle académique, le rôle joué par David, qui dès 1790, créait, pour renverser l'Académie, la « Commune des Arts qui ont le dessin pour base », enfin, en 1791, l'égalité devant l'art de tous les artistes, — hélas ! — proclamée par l'Assemblée nationale !

Puis c'étaient les séances de cette « Commune générale des Arts », auxquelles M. H. L. nous faisait assister : on y voyait Garat, invitant les artistes « à la plus parfaite impartialité dans leurs délibérations, qui ne devaient reconnaître d'autres distinctions que celles des talents » ; avec l'auteur, nous suivions les discussions qui allaient « contribuer à détruire les vestiges d'un passé odieux » ; nous y ententions les indignations d'un « membre qui constate, avec horreur, qu'on a simplement couvert de plâtre les fleurs de lys qui ornent les colonnes des Tuileries, alors qu'il les fallait complètement enlever ».

Puis nous voyons apparaître la sinistre figure de Sergent, dont naguère j'ai raconté les hauts faits, — de simple voleur. — Mais derrière toutes les décisions, plane l'ombre de David ; et ce ne sont que pétitions, dénonciations, proscriptions, dans lesquelles l'art n'occupe qu'une place bien secondaire : chacun veut tout réformer à la condition d'être le premier ; tous veulent l'égalité, à la condition de présider : flot d'indescriptibles sottises et d'invraisemblables prétentions. Nous les soupçonnions, mais jamais elles n'avaient ainsi été mises au jour.

Et j'étais de ceux qui se demandaient où M. H. L. avait puisé ces documents très nouveaux, quand ont paru les *Procès-verbaux de la Commune générale des Arts*.

La publication a été très attaquée. On a parlé des omissions, — la liste des artistes qui faisaient partie de la Société — ; des développements inutiles, — les discussions longues et fastidieuses sans intérêt — ; enfin des incorrections et de la fantaisiste orthographe des rédacteurs des procès-verbaux, trop servilement reproduites.

Ces reproches, sauf le premier, ne sont nullement mérités. En copiant patiemment des pages arides de procès-verbaux, l'auteur a su accomplir une besogne ingrate, mais utile ; il faut donc lui en savoir gré. Il s'est souvenu des recommandations du regretté Montaiglon, qui nous citait cet exemple typique : « On prononce toujours « *Coysevoxe* », en parlant de Coysevox ; or, les procès-verbaux de

l'Académie, qui reproduisent fidèlement les consonances des noms, donnent toujours « *Coisveau* ». Cette orthographe fausse nous apprend donc comment, dans le monde, s'appelait le célèbre sculpteur. »

Et ce volume était loin d'être inutile, puisqu'il a fourni la matière d'un article très intéressant sur un sujet qu'on ne connaissait guère; assurément d'autres travailleurs sauront y découvrir des renseignements curieux.

F. DE MÉLY.

La guerre de 1870-71. Réflexions et Souvenirs, par le général ZURLINDEN. Paris, Hachette, 1904, in-8°.

Encore un livre sur *la Guerre !* En éprouvions-nous le besoin après les écrits sans nombre sur cette funeste époque? Il paraît que oui, car, nous dit l'auteur, « cet ouvrage a pour but de dégager et de mettre en relief les causes les plus importantes de nos désastres, les fautes à éviter et surtout les motifs d'espérance, que nous pouvons concevoir pour l'avenir ».

Aussi sommes-nous très surpris, en parcourant ces pages, de n'y trouver qu'un résumé sommaire des opérations de la guerre.

Le livre se divise en trois parties.

Les titres des chapitres de la première sont « Préparation à la guerre, Mobilisation et concentration, Opérations en Alsace, Opérations en Lorraine. »

La deuxième concerne l'armée de Metz « Opérations et *Souvenirs*. »

La troisième est tout entière consacrée à « Sedan, Paris, la Province! » Et nous cherchons la lumière promise, la mise en relief de nos fautes, l'espérance pour l'avenir. Les trouverons-nous, au début, dans l'exposé rapide des méthodes napoléoniennes, suivi de l'affirmation que nous les avons dédaignées; ou bien dans les reproches adressés au maréchal Bazaine, épars dans l'ouvrage; ou encore dans des aphorismes répandus çà et là, tels que :

« Le soldat français est le meilleur fantassin du monde, quand il est entraîné..... et quand il croit à son chef. » Ou bien « à la guerre les capacités du chef, son génie même, ne suffisent pas pour réussir, il faut en outre l'instruction, l'entraînement et la discipline des troupes ».

Mais tout ceci ne nous démontre et ne nous apprend rien que nous ne sachions très bien déjà.

Enfin, des souvenirs forment un chapitre. Ils nous racontent quelques menus détails de la vie d'un officier de 33 ans en campagne. Il porte un ordre, cherche un général, entend siffler les balles, va, galope, revient, voit éclater des obus, cherche un gîte et souffre de la

faim, de la soif, de la pluie et de la chaleur, sans arriver à nous émouvoir.

Tous ces petits faits, peut-être remplis d'intérêt pour le narrateur, comme tout ce qui touche de près chacun de nous, laisse le lecteur assez froid. Et à part le récit de l'évasion de la forteresse de Glogau, bien conduite, et pourtant sans épisode marqué, on cherche vainement une émotion nouvelle.

En résumé, ce livre paraît avec trente ans de retard. Il eût peut-être apporté jadis une modeste pierre à l'œuvre de l'histoire ; à cette heure il n'y ajoute pas le moindre grain de sable.

Henri Baraude.

Le Romancéro populaire de la France. Choix de chansons populaires françaises. Textes critiques par Georges Doncieux. Avec un avant-propos et un index musical par Julien Tiersot. Grand in-8° de XLIV-522 p. Paris, E. Bouillon, 1904. Pr. 15 fr.

« L'objet de ce livre est double, a dit l'auteur dans sa préface : offrir au public un choix des chansons populaires de France les plus répandues et les plus caractéristiques, en la forme rétablie de leur texte primitif; présenter, en même temps, l'étude de leur thème, de leur origine, de leurs développements, de leurs transformations, de leurs degrés de parenté et de leurs rapports avec les chants traditionnels des différents peuples d'Europe ». M. G. Doncieux étant mort avant d'avoir pu achever son œuvre, je ne veux point discuter si son but a bien été complètement atteint. S'il eût vécu, sans doute les nombreuses lacunes, que l'on constate dans la seconde partie de son travail, auraient été comblées et quelques erreurs corrigées; le choix même des chansons eût pu être soumis à une nouvelle révision : alors je me serais assurément permis de rompre une lance avec lui, car je suis loin, très loin de partager ses vues sur l'origine de telle ou telle de nos chansons, deux notamment, à l'occasion desquelles, p. 364 et 402, il m'a fait l'honneur de me citer. Je n'insisterai que sur une question de principe. M. G. D. a prétendu donner un choix de chansons populaires *en la forme rétablie de leur texte primitif*. Je ne crois cela possible que pour un petit nombre qui, d'origine littéraire, ont été composées par un auteur déterminé, en un endroit précis et à une date fixe. Les chansons proprement dites historiques sont, pour la plupart, dans ce cas. Quant aux autres, les plus nombreuses, on a trop le tort, à mon avis, de vouloir les étudier comme on fait une œuvre écrite. La chanson vraiment populaire est bien née quelque part, elle aussi, et jaillit de l'âme d'un poète : mais, outre que nous ne savons presque jamais le lieu exact où cela s'est produit, ce poète peut être une foule anonyme. En tous les cas, un chant, que la tradition transmet aux

générations, ne reste point immuable. Au contraire, il suit, dans le cours des âges, les transformations de la langue et des mœurs. Selon ceux qui le chantent, il peut s'allonger ou se raccourcir, se transformer même au point de sembler une chanson nouvelle. M. G. D. en a fourni lui-même de curieux exemples, p. 35, 47, 80. A quel moment de son développement la chanson est-elle le plus belle? C'est demander quand la fleur est le plus jolie. M. G. D. rétablit ainsi le texte de « La Pernette »:

La Pernette se lieve
La tra, la tra..., la trala,
1. La Pernette se lieve treis ores davant jor,
Treis ores davant jor (*bis*).
2. El prent sa colognete avoi son petit tor. Etc., etc.

A ce texte soi-disant du xve siècle, et qui, si habilement revu soit-il, demeure purement hypothétique, je préfère, pour ma part, la chanson telle qu'on l'entend aujourd'hui dans nos provinces. Un véritable romancéro doit donner non pas *un* texte, mais toutes les versions connues d'une chanson. A cette condition seulement il est possible d'entrer dans la véritable intimité de la poésie populaire : c'est ce qu'ont compris les auteurs des célèbres recueils danois et anglo-écossais, Grundtvig et Child, qui devraient bien servir de modèles aux folk-loristes français.

Le Romancéro de M. G. Doncieux, qui paraît grâce aux soins pieux de son frère, n'en reste pas moins une intéressante tentative et je m'associe complètement à ce qu'écrit M. J. Tiersot dans son avant-propos : « Tout le monde sera d'accord pour louer la haute conscience du travailleur, la probité de son effort, l'ingéniosité de ses vues et pour l'applaudir d'avoir sur un sujet si obscur apporté plus de lumière ».

Léon PINEAU.

— Les livraisons 10, 11, 12 du recueil d'archéologie orientale publié par M. CLERMONT-GANNEAU viennent de paraître (librairie Leroux). Sommaire ; § 17 : La diaconesse Sophie, nouvelle Phœbé ; § 18 : Papyrus et ostraka araméens d'Éléphantine ; § 19 : La nouvelle inscription phénicienne du Temple d'Echmoun à Sidon. § 20 : Sur diverses inscriptions de Palestine publiées par M. Dalman. § 21 : Objets épigraphiques de la collection Ustinow ; § 22 : Nouvelles inscriptions de Palestine.

— Nous avons reçu le trente-cinquième fascicule du dictionnaire des antiquités, grecques et romaines de MM. DAREMBERG, SAGLIO et POTTIER (MOR-MYS ; t. III part. II, pp. 2005-2143 ; 113 gravures ; Paris, Hachette, 1904). Ce fascicule contient les articles suivants : *Moriai*, *Mundus muliebris*, *Musculus*, *Mystrum* (E. Saglio) ; *Morio*, *Musae* (O. Navarre) ; *Mors (Letum, Orcus)*, *Mundus* (J. A. Hild) ; *Mortarium* (A. Baudrillart) ; *Mouseia* (non *Monseia*) (P. Jamot) ; *Mucia*, *Mysia* (Hunziker) ; *Muinda*, *Mulio*, *Mulus*, *Mustea* (non *Musica*) (G. Lafaye) ; *Mulctra*, *Muria*

(Pottier); *Mulomedicus* (S. Reinach); *Multa, Munus, Myrioi, Mysteria* (Ch. Lécrivain); *Municipium, Munychia* (Toutain); *Munitio* (A. de Rochas); *Murrhina uasa* (E. Babelon); *Murus* (G. Fougères et Cagnat); *Museum* (Michon); *Musica* (Th. Reinach); *Musiuum opus* (P. Gauckler); *Mutuum* (Beauchet et Cuq). Ce fascicule termine le tome III. — L.

— Les *Neue Jahrbücher für das klassische Altertum, Geschichte und deutsche Literatur*, VIIe année (Leipzig, Teubner, 1904) publient une lecture faite au 47e congrès des philologues et professeurs allemands à Halle, le 9 octobre 1903, par M. Erich Bethe (*Dis Troianischen Ausgrabungen und die Homerkritik*, tir. à part, 13 p.). M. B. avait émis l'opinion, au congrès de Strasbourg en 1901, que les combats des héros, décrits par Homère, avaient eu lieu dans leur propre pays, et non devant Troie; il répond maintenant à une question posée par M. Cauer: Comment se fait-il que l'Iliade ait fait de Troie le lieu de ces combats? C'est, dit-il, qu'Ajax est le centre du poème. Ajax, fils d'Oïleus (Ileus), établi au promontoire Rhétée, où il eut son tombeau, entra en lutte nécessairement avec Troie. Le culte d'Athéna Ilias remonte à l'époque mycénienne et dure jusqu'aux temps hellénistiques; les deux jeunes filles locriennes, de la race d'Ajax, débarquées à Rhétée pour être offertes à la déesse, rappellent l'épisode d'Ajax et de Cassandre; c'est le héros destructeur de Troie qui en a consacré les ruines à Athéna Ilias. Le rôle d'Ajax dans l'Iliade, ses rencontres avec Hector, surtout lors de l'attaque des vaisseaux, sont les vrais chants de l'Iliade, et primitivement Ajax tuait Hector. La lutte d'Ajax avec Troie eut tant de célébrité que les chants héroïques, qui réunirent en un tout les combats des héros, furent groupés autour de Troie. Ce sont là des hypothèses d'une extrême importance pour l'histoire de l'Iliade; mais que pensera de ces combinaisons M. C. Robert, pour qui c'est une nécessité poétique qu'Hector tue Ajax? Et je demanderai à mon tour, en admettant l'hypothèse d'une lutte célèbre entre Ajax et Troie: Comment le poème s'est-il transformé au point qu'Ajax n'en soit plus le personnage principal? Et comment le poète a-t-il pu laisser Ajax au second plan, et tout ramener à Achille devant Troie, si celui-ci a été seulement le héros de combats thessaliens? Arrangements postérieurs, répondra-t-on. C'est plus facile à dire qu'à démontrer; et M. Bethe convaincra-t-il ses lecteurs dans l'ouvrage qu'il annonce? — My.

— Dans une lecture faite au même congrès, le 10 octobre, et publiée dans la même revue (*Die Landschaft Thessalien und die Geschichte Griechenlands*, tir. à part 15 p.), M. Otto Kern montre qu'une exploration systématique de la Thessalie serait d'une importance capitale pour l'histoire des anciens temps de la Grèce; elle confirmerait certainement quelques hypothèses faites sur l'ancienne population, sur ses relations avec l'Asie et le reste du monde grec. La toponymie témoigne de rapports étroits avec la Crète, et en même temps des noms de lieux, comme Halos, et plusieurs documents épigraphiques fournissent des indices sur la race qui occupa, aux époques primitives, la partie la plus intéressante du pays au point de vue historique, l'Achaïe Phthiotide. Le dialecte de cette contrée de la Thessalie, qui se rattache au groupe du nord-ouest, est vraisemblablement un dialecte importé, car quelques inscriptions sont en dialecte thessalien; on doit donc en conclure que les Achéens Phthiotes, sans doute les descendants des Achéens homériques, sont venus de la Thessalie du nord; c'est un peuple de culture éolienne. On comprend, par ces simples notes, quel intérêt auraient des recherches méthodiquement dirigées, et l'on souhaitera, avec M. Kern, que son désir se réalise. — My.

— M. Fr. Luterbacher, le professeur de Berthoud dont on connaît les nombreux articles et les excellents livres et qui a une compétence particulière pour tout ce qui regarde Tite-Live, avait composé, en 1880, dans le Jahresbericht du Gymnase où il enseigne, un article intitulé : *Der Prodigienglaube und Prodigienstil der Römer* (7 chap., 69 p.). Le fascicule ne se trouvait plus depuis longtemps en librairie. C'est donc un service que nous rend l'auteur lorsqu'il en donne à Burgdorf (Langlois et Cie) une seconde édition avec des compléments ou corrections suggérées par les travaux sur le même sujet de G. Hofmann (progr. Trieste, 1884), Ludw. Wülker (thèse de Leipzig, 1903), et d'autre part par les articles afférents de l'Encyclopédie Wissowa. L'exposé est fait avec méthode ; on appréciera surtout le soin avec lequel ont été dressées les listes des différents prodiges, des procurations et expiations, celles des formules consacrées et des expressions ou périphrases parallèles ou postérieures, etc. Passim des remarques importantes sur la forme du texte. Je regrette seulement qu'on n'ait pas profité de l'occasion pour ajouter à ce programme un Index détaillé. On aurait ainsi sensiblement ajouté à l'utilité de cette très bonne publication. Pour supprimer toute équivoque, p. 26, l. 10, écrire : II, I, 15, 40. — É. T.

— Sous le titre : *Studia Curtiana* IV, *Curtius Bentleianus*, M. Edm. Hedicke, le directeur du gymnase de Freienwalde auf Oder, vient de publier sous forme de programme, en un ordre commode et pratique, toutes les conjectures de Rich. Bentley sur Quinte-Curce. Elles sont empruntées soit aux éditions du célèbre Anglais, soit à une collection du Colbertinus qu'avait faite pour Bentley l'éditeur de Lucrèce, Gilbert Wakefield, et qu'on a retrouvée dans un des livres de la Bodléienne. C'est un complément fort utile et très bien fait à l'édition et aux études précédentes de M. Hedicke. — E. T.

— Un représentant des idées officielles en Allemagne s'était plaint, paraît-il, qu'on eût voulu introduire dans l'enseignement élémentaire du latin les résultats de la grammaire comparée ; d'où selon lui, difficultés et complications dans l'étude des formes et dans la syntaxe, surtout en ce qui touche la *consecutio temporum*. A ces plaintes, M Willing, oberlehrer au gymnase de Liegnitz, oppose une expérience de quinze années, et, pour remédier « à l'état chaotique de l'enseignement grammatical », il publie à Halle (1903, in-8°, 93 p.) une brochure intitulée : *Grundzüge einer genetischen Schulgrammatik der lateinischen Sprache, in zwölf Lehrproben entwickelt*. Thème déjà bien significatif, si je ne me trompe ; mais le cadre, par demandes et réponses, l'est encore davantage. C'est bien ici le vin nouveau mis dans de vieux vaisseaux. Je ne crois guère, que chez nous, on en fasse la tentative. Je dois cependant reconnaître qu'à la lecture de ces pages, sous des dehors plutôt naïfs, et aussi avec toutes sortes d'invraisemblances, je trouvais pas mal d'ingéniosité et de conscience. — É. T.

— Nous venons de recevoir en même temps de M. Karl-Johann Neumann, professeur d'histoire à l'Université de Strasbourg, trois brochures : comme les deux premières sont déjà anciennes et qu'elles ont été en leur temps analysées et critiquées dans les revues, je ne fais qu'en indiquer le sujet : 1° de 1900 : *Die Grundherrschaft der römischen Republik : die Bauerbefreiung und die Entstehung der servianischen Verfassung* : discours prononcé à l'Université le jour anniversaire de la naissance de l'empereur : en voici le thème : ce qu'on appelle Constitution de Servius correspond à un changement profond produit dans la situation agraire ; les paysans antérieurement attachés au sol, ont été affranchis et ont reçu des droits

politiques; cela a coïncidé avec la création des quatre tribus urbaines et avec l'institution du tribunat; au service de la légende doit se substituer historiquement le consul M. Valerius de 456. — 2° (23 p.), article de 1901, dans la Festschrift du 46e congrès des philologues : *L. Junius Brutus der erste Consul*. Par la tradition, nous remontons pour le fait et pour le nom jusqu'à l'édilité de Cn. Flavius (304 av. J.-C.). On a la preuve que Flavius en dressant la liste des Fastes a donné des ancêtres patriciens à plusieurs plébéiens célèbres de son temps (*Volumnii, Minucii, Sempronii, Genucii*); M. N. suppose qu'il aura fait de même en visant un de ses contemporains, C. Junius Bubulcus Brutus, consul trois fois (317, 313, 311), ensuite censeur (307) et dictateur (302). Mais le cognomen Brutus, suivant M. N., n'était pas dans la liste dressée par Flavius et n'aurait été ajouté que plus tard, au commencement du IIIe siècle avant J.-C. Bref le premier consul de la République, comme aussi le premier tribun de 493, L. Junius Brutus, serait une création de l'annalistique récente. — 3e (45 p.), tirage à part d'un article de l'Historische Zeitschrift sur Mommsen. Rappelons que M. N. avait publié de même autrefois (1886) un article sur Ludwig Lange. Le présent nécrologe est fait sans aucun doute au point de vue allemand. De plus M. N. a gardé les ménagements qu'imposait en ce moment une grande mémoire toute récente, et l'on ne pouvait attendre de lui qu'il dît partout et entièrement la vérité comme on la dira plus tard. Mais le fond de l'article vise surtout l'originalité de Mommsen dans ses divers ouvrages, et il est sérieux, très nourri, juste en somme et tout à fait digne de la Revue qui le publie. — É. T.

— M. G. des Marez, le savant archiviste de Bruxelles, examine, dans une étude sur les *Sceaux des corporations bruxelloises*, parue d'abord dans les *Annales de la Société d'archéologie*, tome XVIII, et publiée aussi en tirage à part (Bruxelles, Vromont, 1904, 24 p. in-8°), les matrices des sceaux des trois corporations des *barbiers*, des *boulangers*, et des *bouchers* qui sont conservées dans des collections publiques ou privées de la capitale belge. Le problème consistait à expliquer comment des corporations, qui ne possédaient pas, au moyen âge, le droit légal de sceller des actes officiels, ont pu posséder des sceaux pareils. M. des Marez établit avec beaucoup de sagacité comment les deux premiers de ces sceaux corporatifs datent du laps de temps, fort court, où les métiers de Bruxelles tentèrent de s'émanciper, après la mort de Charles le Téméraire et avant la répression de Maximilien d'Autriche (1477-1480). Le troisième sceau est dû à un octroi gracieux de la part de Charles-Quint (1519); et voici pourquoi l'auteur, contrairement à certains critiques trop défiants, regarde les trois matrices en question, comme des pièces parfaitement authentiques. — N.

— M. Edouard Fueter, *privatdocent* à l'Université de Zurich, nous offre une esquisse assez complète de l'état religieux de l'Angleterre au XVe siècle, d'après les rapports des *visitateurs* officiels, les annales monastiques et les chroniques, la littérature populaire et théologique du temps. (*Religion und Kirche in England im fünfzehnten Jahrhundert*. Tübingen u. Leipzig, Mohr, 1904, 78 p. in-8°; prix : 2 fr. 50). Il a divisé la matière en trois chapitres et s'occupe successivement de de l'*Eglise*, de la *Société laïque*, et de l'*Hérésie*. Dans ce dernier chapitre il s'attache plus spécialement à la figure originale de l'évêque de Chichester, Réginald Peacock, qui fut déposé en 1457 et enfermé jusqu'à sa mort dans un couvent, comme suspect d'hérésies lollardes. L'auteur a publié en appendice le discours d'inauguration de la *Convocation* de Canterbury, en avril 1483, qu'il a retrouvé dans un des manuscrits cottoniens du *British Museum*. Le travail de M. F., quelque

court qu'il soit, permet de se faire une idée fidèle de la situation ecclésiastique de l'Angleterre à cette époque; on ne saurait accuser l'auteur ni d'avoir idéalisé son tableau, ni surtout de l'avoir peint trop en noir. — R.

— Autant l'Électeur palatin Frédéric III, dit le Pieux, est connu dans l'histoire de l'Allemagne au XVIe siècle et même dans celle de l'Europe occidentale d'alors, autant l'on ignore généralement celui de ses homonymes qui le précède dans le numérotage officiel. C'est une lacune que M. Hans Rott a entrepris de combler dans son volume *Friedrich von der Pfalz und die Reformation*, qui vient de paraître dans la collection des *Heidelberger Abhandlungen*, dirigée par MM. Marcks et Schaeffer (Heidelberg, Winter, 1904, X, 156 p. in-8°; prix : 5 fr.). Autant que le permettent les sources actuelles (peu de pays ont vu leurs archives aussi dévastées et partiellement détruites que le Palatinat) M. Rott a reconstitué l'existence de cet aventureux comte palatin, né en 1483, ami de jeunesse de Philippe le Beau et, comme lui, quelque peu viveur et dépensier; il vécut longtemps en Espagne, au service du jeune Charles-Quint, et ne commence à jouer un rôle (tout d'apparat d'ailleurs) en Allemagne que lorsqu'il est chargé de représenter l'Empereur comme *statthalter*, à côté de Ferdinand d'Autriche, auprès du *Reichsregiment* de Nuremberg. Longtemps resté bon catholique, c'est lui qui préside encore, au nom du souverain, le colloque de Ratisbonne en 1541. La mort de l'Électeur palatin Louis V, décédé sans héritiers directs, en 1544, l'appelle subitement à régner, à l'âge de 61 ans. Et alors commence chez lui une lente conversion vers les idées nouvelles, préparée peut-être antérieurement déjà, qui se marque dans la *Kirchenordnung* de 1546, mais ne l'empêche pas de rester en termes amicaux avec ses collègues princiers catholiques, parmi lesquels il compte d'ailleurs un frère, l'évêque de Worms, Il évite soigneusement aussi d'être englobé dans la grande crise de la guerre de Smalkalde, et il accepte l'intérim sans broncher pour ceux de ses sujets qui sont déjà gagnés aux doctrines luthériennes. Ce n'est qu'après la victoire de Maurice de Saxe, qu'il reprend des allures plus indépendantes et sans doute il aurait proclamé les doctrines de la Réforme dans son territoire, s'il n'avait été emporté par la maladie en février 1556, après s'être ouvertement déclaré protestant sur son lit de mort. Ce fut donc son neveu et successeur, Othon-Henri de Neubourg, qui fut le réformateur officiel du Palatinat. Bien que M. R. se soit principalement occupé du développement ecclésiastique, si je puis dire, de la personnalité de Fréderic II, il a néanmoins réuni des données suffisantes dans son travail pour que nous puissions désormais nous faire une idée très nette du personnage, de ses visées politiques (il rêva longtemps la couronne d'un Danemark redevenu catholique, ayant épousé la fille du roi Christiern II), de sa cour fastueuse de Heidelberg, etc. — R.

— *La Renaissance du christianisme au seizième siècle*, tel est le titre d'une conférence de M. Paul Wernlé, professeur de théologie à l'Université de Bâle (*Die Renaissance des Christentums im 16 Jahrhundert*, Tübingen et Leipzig, Mohr, 1904, 47 p. in-8°; prix : 1 fr. 25). C'était l'une des expressions favorites du réformateur suisse Ulrich Zwingli et nous la trouvons, dès 1519, dans sa correspondance avec son ami l'humaniste alsacien, Beatus Rhenanus. Nous retrouvons même le mot, précédemment déjà (ou à peu près) dans la *Restitutio Christianismi* d'Erasme, et quant à la chose, à l'idée-mère elle-même, nous pouvons remonter bien plus haut encore, en passant les Alpes, auprès de Laurent Valla, Marsilio Ficino, etc. Quand ce commentateur et traducteur de Platon se mit également à commenter les épîtres de saint Paul, il fut l'initiateur du mouvement dont M. Wernlé a donné un aperçu,

forcément sommaire, mais intéressant pourtant, à son public. Il nous montre le mouvement intellectuel et religieux se transportant d'Italie en Angleterre, avec John Colet, l'interprète, à Oxford, de la pensée paulinienne. C'est chez le savant anglais que s'instruit à son tour Erasme, en 1499; c'est en partie sous l'influence de ses études d'Oxford, qu'il écrit le *Miles christianus*, qu'il termine vers 1513 son Nouveau Testament grec, paru en 1516, dans la préface duquel il proclame la nécessité de la lecture de la Bible par tous, femmes, artisans et paysans. Mais bientôt cette tendance plus large se complique de questions ecclésiastiques et dogmatiques; des conflits forcés éclatent entre catholiques modérés, luthériens, calvinistes, sectaires plus radicaux encore, un Hetzer, un Campanus, un Servet; car la *Restitutio christianismi* du malheureux Espagnol est, elle aussi, un produit de la *Renaissance du christianisme*, et cette phase spéciale du développement des idées religieuses s'achève ainsi dans un désordre absolu. Le savant bâlois, dont les jugements paraitront équitables et modérés à la plupart des lecteurs, dont l'information est solide, a dû grouper les traits saillants de son sujet en un nombre restreint de pages compréhensibles à tous; peut-être aurait-il pu développer un peu davantage ce qu'il y dit de Lefebvre d'Etaples et de ses commentaires sur saint Paul. — E.

— MM. A. Cauchie et R. Maere, professeurs à l'Université de Louvain, nous donnent dans la *Revue d'histoire ecclésiastique* (tirage à part, Louvain, 1904, 33 p. in-8°) une étude sur les *Instructions générales aux Nonces des Pays-Bas espagnols (1596-1635)*; c'est l'introduction d'ensemble au recueil de ces mêmes Instructions générales qu'ils viennent de publier. La *Nunziatura di Fiandra*, établie à Bruxelles en 1596, fut un dédoublement de celle de Cologne, créée par le Saint-Siège douze ans auparavant déjà. Il est inutile de signaler, une fois de plus, la haute importance historique de ce fonds spécial du Vatican, dont tant de séries spéciales (instructions et rapports) sont mises en exploitation, depuis quelques années, par des travailleurs assidus de tous pays. Pour l'époque d'Albert d'Autriche et de l'infante Isabelle-Eugénie, on trouvera donc bien des renseignements curieux, sur l'histoire ecclésiastique en particulier des provinces néerlandaises restées à la maison d'Autriche. L'introduction de MM. C. et M. orientera très suffisamment le lecteur sur les personnages qui représentèrent les papes auprès des archiducs durant le premier tiers du XVII° siècle, sur leur sphère d'activité spéciale, sur les principales questions qu'ils eurent à traiter, etc. — R.

— Après ce que nous avons dit ici (R. Cr. 27 juillet 1903) des premiers volumes des *Mémoires domestiques pour servir à l'histoire de l'Oratoire* du P. Louis Botterel, édités par MM. A. M. P. Ingold et Bonnardot, nous pouvons nous borner à signaler à nos lecteurs le troisième volume de cette publication (Paris, Picard, 1904, VII, 529 p. in-8°, prix : 5 fr.) renfermant les biographies des Pères de l'Oratoire qui ont vécu, sous le quatrième supérieur général, le P. Jean-François Senault (1663-1672) le fils d'un fameux ligueur, de l'un des Seize de la capitale; on y a joint quelques notices de membres appartenant déjà au généralat du P. de Sainte-Marthe. Nous citerons seulement les noms de Mascaron, l'évêque de Tulle; de J.-B. du Hamel, de l'Académie des sciences; de Le Cointe, confesseur de Mme Servien et conseiller de l'ambassadeur lui-même à Münster; de Thomassin, le canoniste distingué, etc. La plus curieuse des nouvelles biographies, sinon la plus édifiante, est sans contredit celle du *confrère* Louis-Henri de Loménie, comte de Brienne, l'ex-secrétaire d'Etat, qui, renonçant au monde, se mit de l'Oratoire, mais que le P. Senault dut prier de quitter, en 1670, « à cause de sa mauvaise conduite » et qui après une suite de « folies » en Allemagne, fut longtemps enfermé, pour tout de bon, comme aliéné à Saint-Lazare (1674-1692). — R.

— Les événements de Crète, durant ces dernières années, ont rappelé l'attention sur la grande île méditérranéenne et l'exploitation des Archives du Vatican a permis de retrouver une série de documents inédits et curieux dans les fonds des nonciatures de France, d'Espagne et de Venise, ainsi que dans la correspondance des souverains avec le Saint-Siège, relativement à la dernière grande lutte soutenue pour la conservation de cette terre chrétienne contre les attaques répétées des Infidèles. Ce sont ces données nouvelles qui font l'intérêt du livre de M. Ch. Terlinden, *Le pape Clément IX et la guerre de Candie, 1667-1669* (Paris, Fontemoing, 1904, xxxii, 354 p. 8°; prix : 5 fr.), publié d'abord dans le *Recueil de travaux historiques de l'Université de Louvain* et garanti comme ne contenant « rien de contraire à la foi ni aux bonnes mœurs » par la signature du cardinal-archevêque de Malines. La lutte pour le royaume de Candie a commencé, il est vrai, dès 1664, mais ce n'est qu'avec l'avènement du cardinal Jules Rospigliosi (juin 1667) que débute le récit détaillé de M. Terlinden, qui est un vrai panégyrique de la conduite du pape, entremêlé de quelques sorties contre la politique *particulariste* de la France, dont le clergé était « attaqué par les fatales erreurs du jansénisme et du gallicanisme » (p. 89). On ne voit pas cependant que ces « erreurs » aient empêché les généraux et la noblesse française de se battre avec bravoure, et l'orthodoxie la plus parfaite de la part de l'Église gallicane n'aurait sans doute pas augmenté non plus leurs talents militaires. On admettra volontiers que la maladresse des uns, la chevalerie absurde des autres ait notablement contribué à l'échec final; mais Navailles est-il réellement l'auteur de la catastrophe du 6 septembre, pour avoir insisté, conformément ou non à des ordres de Louis XIV, (auxquels M. T. ne croit pas), pour le départ de nos troupes? Il semble bien qu'après 69 assauts repoussés et 80 sorties, la défense était arrivée de toute façon au bout de ses forces, tandis que les Turcs pouvaient presque indéfiniment augmenter les leurs. Que Clément IX ait été vivement affecté par l'issue fatale d'une expédition, qu'il avait déclaré *guerre sainte* et pour la réussite de laquelle il était allé jusqu'à conseiller à l'Espagne la suppression des couvents de Sicile, cela est certain; peut-être y a-t-il tout de même quelque exagération à prétendre avec l'ambassadeur vénitien Grimani, que « c'est ce coup qui a jeté le bon pontife dans la tombe ». On trouvera dans l'appendice une vingtaine de pièces, principalement des dépêches du nonce Bugellini, à Paris, etc. — N.

— Le soulèvement de Messine en juillet 1674 et la participation des troupes et des flottes françaises, sous Vivonne et Duquesne, à la défense de la cité rebelle contre les Espagnols, forme un épisode bien connu des guerres dites de Hollande, jusqu'à la paix de Nimègue. Les deux fascicules du Dr Prospero Cardone relatifs à l'attitude de la ville de Catane durant cette révolte (*Catania ed il Val di Noto durante la rivolta messinese del 1674-1678*. Acireale, 1903, 115, 151 p. 8°) ne nous apprennent rien de bien important sur l'ensemble de la lutte d'une partie des Siciliens contre la tyrannie espagnole. Mais on y trouvera des détails assez nombreux pour l'histoire purement *locale* de Catane et de ses environs; les 170 documents que M. Cardone a tirés de diverses archives de Sicile (textes italiens et espagnols presque tous) compléteront aussi les publications déjà nombreuses faites dans l'île même et dans le reste de l'Italie, sur cet épisode de l'histoire du xviie siècle qui nous montre, une fois de plus, comment toutes les provinces possédées par l'Espagne dans les deux mondes ont été exploitées, opprimées et plus ou moins ruinées par elle. — R.

— M. François SCHLEICHL, professeur à l'école de commerce de Linz en Autriche, nous fait parvenir, un peu tard pour en rendre compte, une étude sur les émigrations occasionnées en Europe par les persécutions religieuses depuis le seizième siècle, jusqu'à nos jours (*Glaubensflüchtlinge aus Spanien, Niederlanden, Italien und Frankreich seit dem Jahre 1500*, Linz, Mareis, 59 p. in-8°) publiée il y a plusieurs années déjà. Elle est intéressante, en ce qu'elle développe surtout les conséquences *économiques*, si désastreuses pour les gouvernements persécuteurs, de ces expulsions en masse et les résultats favorables pour le commerce, l'industrie ou l'agriculture des états qui ont accordé un asile aux victimes de l'intolérance religieuse. Il est regrettable seulement que les très nombreux faits, chiffres, etc. réunis par l'auteur, ne soient pas appuyés sur des renvois détaillés aux sources; quelque louable que soit l'intention de M. S. et quelque juste que nous semble sa thèse, en général, il y aurait sans doute plus d'un chiffre à discuter et à modifier, plus d'un trait à vérifier; la maigre bibliographie à la fin de l'opuscule ne remplace que très imparfaitement les références précises qui font défaut. — N.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 24 juin 1904.

M. Salomon Reinach appelle l'attention de l'Académie sur d'importants textes inédits qui viennent d'être publiés à Londres par MM. Grenfell et Hunt, d'après des papyrus. Un fragment de Tite-Live révèle que Mummius, après le sac de Corinthe, distribua les œuvres d'art conquises entre Rome et les villes italiennes. Quatre-vingts vers de Pindare, dont plusieurs très bien conservés, font partie d'un hymne chanté par des vierges au *parthénion*. Une autre trouvaille est l'analyse, due à un grammairien grec, d'une comédie perdue de Cratinus, contemporaine d'Aristophane : c'est une parodie de l'histoire d'Hélène. Enfin, il y a des paroles attribuées à Jésus, qui les aurait dites à l'apôtre Thomas, et un curieux fragment de l'Evangile.

M. Cagnat entretient l'Académie d'un milliaire récemment trouvé en Algérie entre Bône et Guelma et mentionnant la réfection de la voie romaine sous Antonin le Pieux.

M. Chavannes étudie trois inscriptions chinoises dont les estampages ont été rapportés par M. Gervais-Courtellemont. Ces trois monuments se trouvent dans le temple Tch'ong-cheng, à Ta-li-fou (province de Yun-nan); l'un d'eux, daté de l'an 1500, permet de faire l'histoire du temple. Les deux autres inscriptions sont de l'époque mongole. La première reproduit un édit promulgué en 1311 par Bouganton Khan pour exempter de taxes les religieux du temple. La dernière, datée de 1325, fournit des renseignements sur la famille princière des Touan, qui, après avoir été les souverains de Ta-li (937-1252), firent leur soumission aux Mongols et devinrent gouverneurs de leur ancien royaume.

M. Leger étudie les diverses formes du nom des Francs dans les anciens textes slaves.

Léon DOREZ.

Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis MARCHESSOU, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 28 — 11 juillet — 1904

P. Viollet. **L'infaillibilité du pape et le Syllabus.** Etude historique et théologique. Besançon (Jacquin) et Paris (Lethielleux), 1904. Publication du « Comité Catholique pour la défense du Droit. » In-8°, 115 p.

M. Viollet montre très clairement que les rationalistes et le vulgaire des catholiques tombent dans une même erreur quand ils s'imaginent que la liberté du croyant a été confisquée et anéantie par les décisions du concile de 1870. Avant comme après le concile, le catholique doit une obéissance raisonnable, λογικὴν λατρείαν (*Rom.* XII, 1); il doit non-seulement admettre, mais croire, avec l'Église et les papes eux-mêmes, qu'un pape peut errer en la foi. Les histoires d'Honorius, de Jean XXII, de Boniface VIII, que M. V. expose une fois de plus d'après les textes, sont là pour prouver la faillibilité des papes et le fait que l'Église admet cette faillibilité. *Certum est quod (pontifex) possit errare, etiam in iis quae tangerent fidem*, a dit celui qui devait être le pape Adrien VI.

Qu'a donc ajouté au dogme, qu'a donc retranché de la liberté des fidèles le concile de 1870? Ceci seulement, que M. V. énonce d'après un théologien très autorisé, Mgr Fessler : « La seule chose qui résulte de l'acceptation de la définition dogmatique du concile du Vatican, c'est qu'on doit accepter comme doctrine de l'Église sur la foi ou les mœurs ce que le pape, dans l'exercice de son suprême magistère, déclare ou définit comme doctrine sur la foi ou les mœurs devant être tenue par l'Église Universelle. »

Chaque expression de cette phrase demande à être pesée; on y trouve de quoi répondre à la plupart des objections des anti-infaillibilistes. Un pape pourrait sans doute être dément; mais alors sa démence lui aurait enlevé *de plano* sa qualité de pape et s'il prononçait des hérésies *ex cathedra*, ce ne serait plus un pape hérétique qui

parlerait. Un pape pourrait aussi, avant de prononcer une hérésie *ex cathedra*, avoir erré en la foi ; mais cette erreur l'eût mis *ipso facto* en dehors de l'Église ; encore une fois, il ne pourrait en être le chef qu'en apparence, puisqu'il aurait cessé, en réalité, d'être même un des membres.

Tout cela n'empêche pas que la doctrine de l'infaillibilité comporte une objection d'ordre historique extrêmement grave, à laquelle M. V. n'a pas répondu.

L'infaillibilité des conciles composés d'évêques résulte de textes évangéliques fort clairs qui, s'appliquant aux apôtres, renferment une promesse pour les successeurs des apôtres, lesquels se rattachent à eux par une succession continue et avérée (je me place, bien entendu, au point de vue catholique). Ces textes sont Math. XXVIII, 19 ; Jean, XIV, 16 ; Luc, X, 16. On pourrait en ajouter quelques autres, de saint Paul par exemple, mais moins précis ou de moindre autorité.

En regard de ces textes, que peuvent donc alléguer les infaillibilistes ? Le *Tu es Petrus ?* Mais Bossuet a démontré, et le bon sens suffit à prouver que ce texte est irrecevable. M. Viollet, d'ailleurs, ne l'allègue même pas. Mais il cite les paroles de Jésus à Simon-Pierre dans Luc XXII, 32 : *Ego autem rogavi pro te ut non deficiat fides tua ; et tu, aliquando conversus, confirma fratres tuos.*

Il n'y a qu'à lire le contexte pour se persuader que ce passage est purement historique, non dogmatique. Jésus n'affirme pas, il ne fait pas de promesse : il dit qu'il a demandé à Dieu que Pierre restât ferme dans la foi ; mais, connaissant l'avenir, il sait que sa prière n'a pas été exaucée, puisque Pierre le reniera bientôt (XXII, 34). Toutefois, il console d'avance son disciple en lui annonçant que, plus tard, il pourra confirmer ses frères dans la foi. Le texte pourrait se paraphraser ainsi : « J'ai demandé à Dieu que ta foi ne défaillît point ; pourtant, je sais qu'elle va défaillir à l'instant. Mais, après cette défaillance, tu pourras un jour, revenu à de meilleurs sentiments, confirmer tes frères dans la foi (ποτε... στήρισον) ». Où y a-t-il là une promesse, même voilée et atténuée, d'infaillibilité ? Il n'est pas dit que Pierre *guidera* les autres fidèles, mais qu'il les *confirmera* ; d'ailleurs si l'on s'en tient au grec, ce n'est pas par le futur qu'il faut traduire le verbe, ni par l'impératif, mais par une sorte de locution optative, exprimant un vœu bien plutôt qu'une prédiction.

L'absence de toute mention, dans les Évangiles, d'une infaillibilité quelconque conférée au prince des apôtres, alors qu'elle est formellement conférée au Collège apostolique, semble créer, pour les infaillibilistes, une difficulté inextricable, dont ils ne peuvent se tirer que par le recours au miracle, ce qui est contraire à une saine théologie.

En effet, si le Saint Esprit descend sur les successeurs attitrés des apôtres et les éclaire, c'est moins un miracle que l'accomplissement d'une parole divine, c'est-à-dire l'équivalent d'une loi naturelle dans

l'ordre surnaturel. Au point de vue catholique, cela n'est pas plus difficile à admettre que le miracle, également prévu et comme régularisé d'avance, de l'eucharistie.

Mais s'il faut admettre, sans texte à l'appui, que le Saint-Esprit descend sur le pape et l'éclaire lorsqu'il parle *ex cathedra* sur la foi et les mœurs, alors qu'il est privé de ce secours lorsqu'il opine, dans d'autres circonstances, sur ces questions-là ou sur d'autres, on ne fait pas seulement une hypothèse gratuite et téméraire, mais on prête aux sarcasmes des incrédules. Ils peuvent rappeler, s'ils ont assez de lecture, que la Pythie était infaillible alors seulement qu'elle parlait sur le trépied et sous le laurier de Phébus, *Pythia quae tripode ex Phoebi lauroque profatur ;* et si ce parallèle peut intéresser les historiens de la religion, toujours curieux de constater des survivances, le catholicisme d'un sage comme M. Viollet ne peut certes pas s'en accommoder.

Dans la seconde partie de son opuscule, qui concerne le *Syllabus*, M. V. n'a pas de peine à réfuter l'opinion commune qui attribue à ce résumé une autorité dogmatique où il ne saurait prétendre. Ici comme toujours, l'auteur est d'une parfaite bonne foi ; il ne se permet pas de répéter, après tant d'autres, que le pape Pie IX a pu ignorer le *Syllabus*, que c'est un document anonyme annexé à une encyclique, une simple table des matières plus ou moins bien faite. Loin de là: il rappelle d'abord que, le 17 juin 1867, Pie IX a formellement confirmé, en présence des évêques, l'Encyclique et le Syllabus (*Encyclicam* Quanta Cura *nec non et Syllabum coram vobis nunc confirmo et vobis iterum tanquam regulam docendi propono*); à son tour, Léon XIII a visé trois fois le Syllabus, en 1879, en 1884 et en 1885. Mais, ces concessions faites, M. V. a parfaitement raison de dire : 1° Que le Syllabus n'est pas une définition *ex cathedra*, ni même rien qui en approche; par suite, que la doctrine de l'Église et des papes permet de le discuter, tout en lui témoignant du respect ; 2° Que ce document, œuvre d'un prélat qui n'a pas dit son nom, contient au moins une évidente absurdité. Ainsi la proposition 61 (dont il faudrait que la contradictoire fût vraie) est non seulement déraisonnable, mais opposée au passage correspondant d'un écrit de Pie IX que le rédacteur a transcrit sans se soucier du contexte. Cette erreur énorme n'est pas la seule. Ce qui doit étonner, c'est moins qu'un homme d'Église se soit trompé ainsi, que la nécessité où s'est trouvé un laïc de défendre tardivement Pie IX contre un interprète inintelligent de sa pensée.

Le livre de M. Viollet, muni de l'*imprimatur* de l'archevêque de Besançon, rassurera les croyants et empêchera les autres de dire des sottises ; ainsi, pourvu qu'il trouve des lecteurs, ce qu'on lui souhaite, le but de l'auteur aura été pleinement atteint.

S. R.

The Chronicle of Morea, Τὸ Χρονικὸν τοῦ Μορέως, a history in political verse, relating the establishment of feudalism in Greece by the Franks in the thirteenth century, edited in two parallel texts from the MSS of Copenhagen and Paris, with introduction, critical notes and indices, by John SCHMITT. Londres, Methuen et Cie, 1904; XCII-640 p.

La chronique de la conquête de la Morée par les Français, écrite en vers politiques par un auteur inconnu, au commencement du XIVe siècle, a un double intérêt, historique et philologique. Au point de vue historique, il suffisait qu'elle fût publiée, sa valeur ne pouvant être diminuée même si le texte n'en était pas donné sous une forme rigoureusement critique. Ce fut l'œuvre de Buchon; après avoir publié les 1338 premiers vers (la *Chronique* en contient 9235), avec une traduction complète du manuscrit de Paris 2898 (P) en 1825, il donna de nouveau cette traduction, en 1840, avec le texte entier de P; cinq ans plus tard, il en donna une autre édition, d'après le manuscrit de Copenhague 57 (H). Mais, au moment où Buchon faisait connaître ces importants documents, les études sur le grec byzantin et sur l'origine de la langue grecque moderne étaient en médiocre faveur, la philologie néohellénique était peu développée, et le but principal des publications de ce genre était exclusivement historique. Les éditions de Buchon ne furent pas faites, au point de vue du texte, avec toute la rigueur voulue; et pour le manuscrit de Copenhague en particulier, que Buchon connut seulement par une copie assez défectueuse, la forme laisse beaucoup à désirer. M. J. Schmitt, qui a déjà consacré plusieurs articles à la *Chronique de Morée*, a pensé qu'il était à propos de publier un texte plus conforme aux exigences de la critique. En principe, les byzantinistes et les romaïsants lui en sauront gré, car la *Chronique* est un des textes les plus étendus et les plus anciens en grec populaire, et d'autre part la manière dont il a conçu son travail est certainement des plus utiles. L'Académie royale de Munich a jugé l'ouvrage digne du prix Zôgraphos, et j'estime qu'il méritait cet honneur; car ce n'est pas un de ces livres médiocres ou inutiles qu'il arrive de voir couronner, rarement il est vrai, et sans doute à titre d'encouragement à mieux faire. Mais obtenir un prix ne veut pas dire être parfait, et nous aurons à relever certaines taches que la critique a le devoir de signaler. La *Chronique de Morée* soulève diverses questions que M. Sch. signale et discute brièvement dans son introduction; quelques-unes sont d'un vif intérêt, celle-ci par exemple: D'où vient le texte grec que nous possédons? Est-il original, ou n'est-ce que la traduction d'un ouvrage antérieur écrit en français? C'est-à-dire: La forme première de la *Chronique* se trouve-t-elle dans le Χρονικὸν τοῦ Μορέως, ou dans le texte français connu sous le nom de *Livre de la Conqueste*, ou même n'existerait-elle pas dans une chronique française plus ancienne, source des deux autres versions, française et grecque? Une autre question, connexe avec la précédente, est

de savoir si l'auteur de la *Chronique* est un Grec ou un Franc grécisé. Mais quelle que soit l'importance de ces problèmes, et quoique certains des arguments invoqués par M. Sch. me semblent facilement réfutables, j'en laisserai de côté l'examen, d'abord pour ne pas excéder les limites d'un compte rendu, ensuite parce que M. Sch. a traité ces sujets dans d'autres dissertations, et qu'il se place, dans sa publication, sur un terrain exclusivement philologique : « Le principal but de la publication de cette chronique en deux versions distinctes fut de rendre service à l'étude du grec médiéval et moderne » (p. XXIII ; cf. p. VII). Je ne m'occuperai donc que de la manière dont est publiée la *Chronique* et des principes exposés par M. Sch. dans son introduction. Deux textes sont donnés parallèlement, H et P ; en note sont les leçons rejetées, toutes celles du moins qui peuvent offrir quelque intérêt pour l'histoire de la langue ; il était inutile, en effet, de surcharger l'appareil critique de variantes qui en réalité ne sont que des orthographes vicieuses. En outre, les notes contiennent toutes les lectures d'un manuscrit de Turin (T), inconnu jusqu'alors, qui semble apparenté au manuscrit de Copenhague, et dont la langue, quoique extrêmement incorrecte, mérite l'attention aussi bien pour elle-même qu'au point de vue de la versification. Comme ces trois manuscrits sont d'époques différentes, respectivement XIVe-XVe, XVe-XVIe, et XVIe siècle, leur étude comparative n'est pas sans intérêt, et l'histoire des variations de la langue, dans les formes comme dans le vocabulaire, pourra s'y enrichir d'utiles observations. Deux autres manuscrits sont connus, l'un à Paris, l'autre à Berne ; ce sont de simples copies de P, et M. Sch. les a laissés de côté. Maintenant, comment convenait-il de publier ces textes, pour les besoins de la critique et de la philologie byzantine ? La langue grecque, au XIVe et au XVe siècle, est dans une période de transformation, et dans l'état actuel de nos connaissances, il est souvent difficile de discerner ce qui est ou n'est pas une faute ; des textes de cette époque ne se publient pas comme des ouvrages en grec ancien, et M. Sch. en fait sagement la remarque. Le fait que la *Chronique* est en vers politiques, vers dont la structure est connue, permet évidemment de reconnaître des fautes d'une certaine nature, mais toutes les questions relatives à la prononciation et à l'accent ne sont pas encore élucidées, et l'on n'oubliera pas qu'à une date encore peu éloignée de nous les rares éditeurs de textes byzantins, Miller entre autres, considéraient comme faux des vers terminés, par exemple, par ἐθαύμαζαν, κατέπραξαν, parce qu'ils accentuaient ces mots à l'ancienne. L'écriture ne correspond pas toujours à la prononciation : synizèzes, crases, et autres phénomènes de prononciation vulgaire ne sont indiqués qu'exceptionnellement, et dans les cas d'élision il n'est pas souvent discernable si l'on a affaire à une élision proprement dite, c'est-à-dire à la perte d'une voyelle finale, ou à la chute d'une voyelle initiale. Bien d'autres difficultés analogues se produisent dans la publication

d'un texte vulgaire en vers, sans compter que l'on rencontre de temps en temps des vers faux, imputables soit au scribe, soit peut-être à l'auteur lui-même, dus par exemple à des noms propres ou à des mots trop longs qui se prêtent mal à la mesure. Il serait souvent très hardi, quoique très simple, de vouloir corriger, et l'on risquerait ainsi, pour parler avec M. Sch., de moderniser la langue et le style. Une méthode rigoureuse s'impose donc d'autant plus que notre connaissance de l'exacte prononciation (car le juge, ici, est l'oreille, et non l'œil) est pour certains cas insuffisante, et que le texte des manuscrits de la *Chronique* ne fournit pas d'éléments assez solides pour permettre de restituer le véritable texte original. Une correction ne peut, et ne doit être admise que si elle répond pleinement et inconditionnellement à ce que notre science du grec byzantin a jusqu'ici fixé avec certitude. Cette méthode rigoureuse, M. Sch. la connaît, et la préconise; il n'y a qu'à lire, pour s'en convaincre, le chapitre III de l'introduction, intitulé *The present edition*, et le chapitre V, *Versification*. Cependant, il ne faut pas lire le volume de trop près ; on s'aperçoit alors que la pratique n'est pas toujours d'accord avec la théorie, et que, si celle-ci est stricte et sévère, celle-là est assez fréquemment indécise et flottante. A cela je ne vois guère qu'une explication possible, c'est que dans un ouvrage d'aussi longue haleine (il y avait à publier plus de 18,000 vers et à recueillir toutes les variantes de T) M. Sch. a perdu de vue le principe applicable à chaque cas, et a suivi son inspiration du moment. H 7309 τοῦ μεγάλου κοντοσταύλου, corr. μέγα (cf. p. xxxv); 8659 la correction n'est pas faite. H 9218 ἄλλον μέρος, 6983 ἄλλο μέρος, cod. ἄλλον; M. Sch. corrige généralement les neutres ἐκεῖνον, ἄλλον, πολύν, en supprimant le ν; je considère cela, au point de vue de la langue, comme une grave erreur, sauf, bien entendu, lorsque le mètre exige la correction. H 1112 ἀνθρώπους εὐγενικούς est corrigé en βγενικούς, et 1160 στρατιώτης εὐγενικός en εὐγενής, variation inadmissible. H P 6628, 7152 ἐκλεκτοί; M. Sch. a oublié qu'il corrige partout ἐκλεχτοί (cf. p. xxiv; de même στερχτός, mais H 8736 στερκτόν). Je fais d'ailleurs les plus expresses réserves sur les corrections χτ, φτ pour κτ, πτ; il n'est point démontré que cette prononciation, qui est la prononciation moderne, ait été, bien qu'elle remonte très haut, la prononciation normale et courante au xive siècle. Ce point est d'autant plus intéressant que H écrit le plus souvent κτ, πτ, alors que P donne χτ, φτ; d'ailleurs M. Sch., qui préfère ne pas corriger εὐθέως, ἀποκτείνω, parce que ce sont là des mots savants, empruntés au langage littéraire (p. xxvii), croit-il que ἐκλεκτός, toujours ainsi dans les manuscrits, même dans T, soit un mot tellement populaire? Et pourquoi alors conserver toujours λεπτῶς, λεπτομερῶς? Ces mots seraient-ils plus littéraires que ἐκλεκτός? M. Sch. dit p. xxviii : « Par suite de l'insuffisance de l'alphabet grec pour représenter les moyennes *b*, *d*, *g* sans un son nasal précédent, j'ai simplement suivi dans quelques cas le manuscrit, qui écrit ἔπροσ-

τεν pour ἔμπροστεν, ἐγράφως pour ἐγγράφως. » On lit en effet P 3662 ἔπροστεν, PH 1909 ἐγράφως ; mais P 1593, 2641 ἔμπροστεν, P 91, H 7569 ἐγγράφως sont des corrections, de même que ζωντανός P 7088, et inversement νύφην P 6288 (cod. ζωτανός, νύμφην). Si l'éditeur d'un texte prend ainsi le droit de suivre le manuscrit « dans quelques cas » et de ne pas le suivre dans quelques autres, la critique n'a plus qu'à se taire : sur quoi s'appuiera-t-elle, particulièrement s'il s'agit d'un texte de langue, pour juger de la valeur d'une édition ? Des remarques analogues pourront être faites au sujet de la versification ; H 2858 ὁ δοῦκας τῆς Βενετίας est devenu τῆς Β. ὁ δοῦκας, cf. 521, 1900, tandis que 934 τὸν δοῦκα τῆς Βενετίας reste sans changement, cf. 351, 363, et bien d'autres vers encore. Mais il y a là une question d'accentuation et de métrique byzantines sur laquelle je ne puis m'étendre ici. Je ne veux plus citer que quelques exemples des formes variables que M. Sch. a données aux hémistiches renfermant le mot ἐκεῖνος. P. XXXIV : « En beaucoup de cas, ἐκεῖνος altère le mètre, quand κεῖνος le rendrait juste, p. ex. 443 κεινῶν, etc., aurait rétabli le vers ; mais des changements de ce genre semblèrent trop radicaux. » M. Sch. préfère retourner le vers ; je ne sais si le procédé est moins radical ; ce qui est sûr, c'est qu'il n'est pas heureux, et que pour ma part je ne saurais m'en déclarer satisfait. En réalité, ἐκεῖνος n'altère le mètre que pour l'œil, et, certains cas spéciaux mis à part, un hémistiche final comme H 1184 ἐκεινοῦ τοῦ Βαλδουβίνου n'a pas besoin de correction ; mais comme il est extrêmement facile de trouver une autre forme plus correcte, pour l'œil, soit en transposant, soit en remplaçant ἐκεῖνος par αὐτός, soit encore d'une autre manière, M. Sch. a cru devoir corriger, tantôt d'une façon, tantôt de l'autre, et bien à tort selon moi, un assez grand nombre de ces hémistiches, qui sont par dizaines dans la *Chronique de Morée*, texte de H ; c'est ainsi que ἐκεινοῦ τοῦ Βαλδουβίνου devient 1184 τοῦ Β. ἐκείνου, ou encore 1287 ἐκεινοῦ τοῦ Βαλδουίνου, de même que ἐκεῖνος ὁ Βαλδουβῖνος est transformé soit en αὐτὸς ὁ Β. 1221, soit en ἐκεῖνος ὁ Βαλδουῖνος 1301. Mais la correction n'est pas toujours faite, et quand je lis H 8970 ἢ ν'ἀποθάνουν ἐκεῖνοι (2e hémist.), ou encore 8697 ἐκεῖνος διὰ τὴν ἀγάπην του (1er hémist.), où la correction était si facile, je me demande ce que sont devenus les principes et la méthode de M. Sch. Quand le texte porte, autre exemple, ὁ ἀφέντης τῆς Καρυταίνου, pourquoi retrouvons-nous cette fin de vers sous trois formes différentes, celle du texte H 4018, avec transposition H 5826 τῆς Κ. ὁ ἀφέντης, et avec un mot supprimé H 4453 ὁ ἀφέντης [τῆς] K. ? Il eût été préférable que M. Sch. s'en tînt fermement aux principes qu'il a exposés dans l'introduction, et qu'il modifiât le texte seulement en cas de nécessité absolue, en suivant au moins une méthode uniforme, précisément parce que ces documents sont d'importants textes de langue, et qu'en outre, raison décisive, ils peuvent nous révéler, et nous révèlent effectivement, de très intéressants phénomènes d'accentuation et de prononciation

vulgaires. Pour se servir avec fruit et avec sûreté de l'édition de la *Chronique de Morée* par M. Sch., il ne faudra pas s'en tenir au texte seul ; les leçons des manuscrits devront être consultées avant tout, si l'on ne veut courir le risque de construire, sur la langue et sur la versification des xive et xve siècles, des théories insuffisamment appuyées. On saura gré néanmoins à M. Schmitt d'avoir mené à bonne fin son difficile travail, justement parce qu'il nous fait connaître le texte des manuscrits dans ses détails les plus utiles ; et les critiques que je lui adresse [1] lui prouveront l'importance que j'ai attachée à son édition.

Je ne saurais terminer sans faire une observation relativement à une graphie particulière aux manuscrits P et T (H n'en offre que deux exemples, v. 5582 et 7892). C'est le signe double dont se servent les anciennes éditions pour représenter υν (peut-être aussi le signe de ην, qui est légèrement différent ; mais M. Sch. ne donne pas de renseignements précis sur sa forme). M. Sch. dit p. xxv : « Ce signe peut représenter un son *i* + ν, aussi bien qu'un simple son *i*. » Il y a lieu de rectifier cette assertion, qui n'est pas exacte. La ligature en question vaut toujours υ + ν (ou η + ν), d'où par itacisme *i* + ν. Je n'ai pas vu un seul exemple où elle ait la valeur de *i* seul ; tous les types où il pourrait sembler en être ainsi se retrouvent ailleurs, soit dans la *Chronique* elle-même, soit dans d'autres textes à peu près de même époque, avec un ν parasite régulièrement orthographié (Je rends ce signe, à défaut de mieux, par ɯ). On pourrait croire, par exemple, que ɯ = *i* dans des mots comme P 365 σɯμφωνίαις, 523 σɯμπάθιον, 2144 σɯγγενεῖς, 2170 ɯμπόρεσεν, T 1308 πρɯγκιπος, etc., en regard de T 137 ɯπορό, 2061 σɯονίες, P 2475 σɯπεθερίας, etc. ; mais les orthographes νμπ, νμφ, νγγ, νγκ, ne sont pas moins fréquentes : P 586 σηνμφωνήαις, 695 σηνμπάθειον, 1308 πρήνγγηπας, T 609 ἐσηνγκατέδηκεν, etc. ; de même dans d'autres mots : P 2333 ἐνμποδίσασιν, 1123 κάνμπον, 3211 ἀνμφηβολήας, T 3849 φενγκάρι, etc. ; cf. Machéras éd. Miller p. 135,12 κονμπωμένος, 59,8 συνγγενᾶς, 345,15 στρονγκύλην. Le signe ɯ est encore *i* + ν, et non *i* seul, dans des orthographes comme T 340 κɯνου, 369 προσμɯνη, 2526 γɯνετο ; ce redoublement du ν est connu ailleurs : P 1205 χρόννον, 3087, 4693 ἤτοννai = ἤτονε, 8074 ἴτοννε, 8961 ἔννει = ἔνι, 3727 ἤσαννε, etc., et on le trouve encore dans les fausses orthographes P 3505 δράμοɯ, 4627 σοɯ = σου, 4248 μοɯ, cf. H 284 ἐμοῦν. Le ν superflu à la fin des mots est fréquent dans les textes vulgaires de l'époque ; dans la *Chronique* P 6210

1. Bien d'autres observations seraient à faire si je pouvais entrer ici dans de plus nombreux détails. Pourquoi, par exemple, M. Schmitt corrige-t-il H 461 ἀνεψίε en ἀνεψιέ, et laisse-t-il H 6489 ἀνεψίος sans correction ? (P donne -ψιέ et -ψιός, et le mot est trisyllabe dans les deux cas). Pourquoi lire H 6320 ἐνταῦτα εὐλογήθηκεν, quand le texte porte ἐνταῦτα τὴν εὐλ., que τὴν est nécessaire, et que 7973 εὐλογητικήν est corrigé en βλογ. ? Pourquoi, alors que le texte donne P 39 τῶν ἐρταισμάτων, et 672 τὴν ἐστένεψιν, corriger τῶνε φτ. et τήνε στ. ? Ne serions-nous pas induits ici en erreur, si notre attention, ce qui peut arriver, ne se portait pas sur les notes ? Etc.

νὰ βαστάν = βαστᾷ, H 4414 νὰ ἐρωτᾶν, P 3114 δηλήαν = δειλία, 2048 τὰ γονικάν etc.; *w* vaut donc *i* + ν dans des nominatifs comme P 3174 μάχ*w* = μάχη, 6165 ἀνάπαυσ*w* = ἀνάπαψη, cf. 7811 ἡ δούλευσιν, et dans des 3ᵉ pers. sing. comme P 2179 λαλ*w* = λαλεῖ, 2604 νὰ κρατ*w* = κρατῇ, cf. 2172 νὰ ἔλθήν. P 1066 γ*w*ρωθεν = γυρόθεν, 2292 κ*w*διτᾶνον = κιδιτᾶνον s'expliquent de la même façon que P 505 δρόνμον, 6854 εὐχήνθη, cf. τινμωρία *Bibl. gr. med. ævi*, VI, p. 371, 27; Σ*w*κελίαν P 5957 a son pendant dans P 6659 Λακινδαιμονίαν. Même le nominatif ὅλοι, qu'on trouve deux fois dans T sous la forme ὅλ*w* 138 et ὅλλ*w* 1961, ne peut faire conclure à *w* = *i* seul, puisqu'on lit ὀλίγοιν dans Machéras 282,8. Je ne parle pas d'un neutre comme πολύν, écrit tantôt πολ*w* P 2813, 4862 etc., et tantôt πολήν P 8072, πολλήν H 4714, et πολύν H 8072; M. Sch., ai-je dit a le tort de corriger régulièrement en πολύ; de même P 7138 βαρ*w* = βαρύν et non βαρύ. Enfin P 1184 τοῦ Βαλδουδ*w* est Βαλδουδῆν et non Βαλδουδῆ; on pourrait admettre une faute pour Βαλδουδ*w*ου, cf. P 1272 ἐκ*w* pour ἐκεῖνος; mais ce n'est pas nécessaire, car on lit également T 1098 τοῦ Βαλδουδήν, cf. Machéras 339,8 τοῦ τουρκοπουλιέρην. Quant à P 918 ἐν ταύτ*w*, 1166 et 7313 ἐν Κωνσταντίνου πόλ*w*, que M. Sch. rend par ἐν ταύτῃ, ἐν Κ. πόλει, je ne saurais lire autrement que ἐν ταύτην, ἐν Κ. πόλιν, d'autant mieux que ἐν avec l'accusatif n'est pas inconnu. Il n'est pas utile d'accumuler les exemples; on arrivera toujours à cette conclusion que *w* = *i* + ν, et que rien ne nous autorise à attribuer à ce signe la valeur de *i* seul. Au contraire, on remarquera ceci : La ligature *w* est un signe purement graphique, représentant, dans l'écriture, l'union de υ + ν; les exemples en abondent : T 470 βάλο*w*, 6197 νάλθο*w*, P 6760 νο*w* = νοῦν, T 696 ἀπὸ το*w*ήν = ἀπὸ τοῦ νῦν, 8047 το*w* ομου = τοῦ νόμου, etc.; avec la nasale insérée T 3577 Ο*w*γκαρίας, P 92 Κο*w*γγέστας (cf. plus haut); et surtout les types curieux comme P 310 πήσο*w*σιν = ποίσουνσιν, T 331 θέλο*w*ση = θέλουνσι, P 8953 ἀκο*w*σο*w* = ἀκούνσουν, 1824 διαθηχο*w*με = δυστυχοῦμε, cf. T 2820 ἔχουνσι, P 323 ἐσώσανσοι = ἐσώσασι, 1700 ἐσ*w*χνάσαν σ*w* = ἐσυγχνάσασιν (l'orth. συγχνός est bien connue), 4999 εὕρονμεν, 4459 ἐσηνμδιβάσανμεν, etc. On écrivait donc régulièrement P 272 σ*w*τομος, T 547 δ*w*ήθησαν = δυνήθησαν, P 1333 ἀπὸ το*ww* = ἀπὸ τοῦ νῦν, etc., et par suite de la confusion des sons dans la prononciation, le signe *w* servit indistinctement pour écrire υν, ιν, ην, ειν, c'est-à-dire *i* + ν. Là encore l'étude des notes de l'édition devra passer avant celle du texte.

My.

E.-J. Goodspeed. **Greek Papyri from the Cairo Museum together with papyri of roman Egypt from american Collections.** University of Chicago, the decennial publication. Chicago, 1902.

Sans analyser en détail les trente documents de ce nouveau recueil, je grouperai ici, en supposant l'ouvrage de Goodspeed sous les yeux du lecteur, quelques remarques qui aideront, du moins je le souhaite, à l'intelligence de certains textes du Caire. Quelques-unes de mes lectures confirment les observations de Wilcken (*Archiv f. Papyrus forshung*. III, *p*. 113 et suiv.) et de Crœnert (*Woch. f. Kl Philol*. XX, 1903, *p*. 729); voyez aussi Schubart (*Berl. Phil. Woch*. XXIII, 1903, *p*. 854 et *suiv*.), et Schulthess (*Neue philol. Rundsh*. XXII, 1903, *p*. 509 et suiv.)

N° 3. — La l. 1 (μετὰ τὸ δῖξαι) ne peut se rattacher à ce qui suit (l. 2, Πτολεμαῖος Ἀχιλλεῖ χαίρειν) et ne s'explique guère au début du document. G. ne nous dit pas s'il est possible de supposer à gauche une colonne disparue et de croire que la lettre de Ptolémée est intercalée dans un autre document. Peut-être cette ligne énigmatique est-elle la fin des indications données à l'ὀνειρόμαντις (Crœnert) ou à l'ἐνυπνιοκρίτης (*Paris*, 54, Miller *J. des Savants* 1879, p. 471.) à qui l'on soumet la lettre de Ptolémée et le récit de songe qui, selon l'ingénieuse correction de Crœnert devrait être cherché dans le démotique du verso. — S'agit-il d'un songe inattendu (*Paris*, 44, 45) où Ptolémée a cru voir un avertissement des dieux ou d'une vision qu'il est allé chercher dans un sanctuaire comme le Sérapéum de Memphis? La seconde hypothèse est plus probable et la l. 7 me fait croire qu'il était délégué par son ami.

Un certain nombre de textes ptolémaïques de Gizeh (Caire) proviennent d'une trouvaille faite par M. Grébaut à Gebelein (témoignage de U. Bouriant). Ce fait est généralement oublié. Cf. par ex. préface de Grenfell à Hunt à leur catalogue des *Greek Papyri* dans le *Catalogue général des antiquités Égyptiennes du Caire*. De ce nombre sont les textes que G. a imprimés, et en particulier le n° 9. C'est un billet joint par le locataire d'une île à l'envoi de son loyer (45 artabes de blé, 10 oiseaux). Le nom de l'île a été lu par G. Περχμασσινῆτ. Ma copie, peut-être à tort, porte Περχμασινισιτ. Le document est complet (cf. Wilcken).

Le n° 11 (Caire 10486) fait partie du dossier d'Aurélia Charité. Les pièces de ce dossier sont dispersées dans les collections de Vienne et du Caire. G. énumère les documents du Caire (Grenfell-Hunt, l. c. n°s 10465, 10467 et 10476) ; G. date à tort 10476 de 333 ap. J.-C. (d'après Amherst, II, p. 169); il est de 347 (cf. Wilcken, Archiv, II, p. 135). J'ajoute que ce document dont on n'a publié qu'une courte description (Grenfell-Hunt., l. c.) et la date (Amh. II, l. c., Wilcken, l. c.) est un bail intéressant à un autre titre : le locataire Flavius

Casius est qualifié, d'après ma lecture, de ἱπ[πέ]ως τοῦ οὐιξιλλα[τίω]νο-ἱππέων σκουτ[αρί]ων τῶν ὑπὸ Ἀλεισιανὸν πραιπόσιτ[ον] διακειμένων ἐν τῇ Ἑρμουπόλει; or les equites scutarii ne sont mentionnés à Hermopolis qu'au vᵉ siècle par la *Notitia dignitatum* (Milne). Quant au papyrus publié par G. il est difficile de dire s'il est un reçu, comme le veut l'éditeur ou un ordre de paiement, comme le disent Grenfell-Hunt. Le mot décisif ενιδαλου (ma lecture est conforme) est évidemment fautif. La pièce émane de l'ἐπιμελητὴς οἴνου ἀναφερομένου εἰς τὴν Θηβαΐδα. Ce vin fait partie de l'*annona militaris*. Un personnage portant le même titre délivre à Aurelius Adelphius le reçu du vin pour l'annona militaris dont 10530 est un débris, si du moins il faut lire, comme je le crois, l. 3 et 4 de ce dernier document : ἐπιμελητὴς οἴνου [ἀναφερομ]ένου ἐπὶ τ[ὴν Θηβαΐδα (315 ap. J.-C.). La comparaison des deux documents n'est pas décisive; on entrevoit en effet certaines différences de rédaction; pourtant, elle me porte à croire que le nº 11 de G. est aussi un reçu.

Nº 12 (Caire 10267) introd. Le village de Prektis est aussi mentionné dans Caire 10266, qui est aussi une liste de contribuables. Je lis Col. I, l. 1, 2. Πρήκτεως μερίδος αλαπολων..(?).

Nº 13. l. 2. Ἀδελφίου. Ce personnage est probablement le même que celui qui est mentionné dans Caire 10530, 10484, 10485 et qu'Ἀδέλφιος Ἀδελφίου de C. P. R. X, 1 p. 31 (321 ap. J.-C.).

L. 3 ma copie confirme la correction de Wilcken ἐγγραφὸν ἀσφάλ ειαν au lieu de ἐγγραφήν.

Nº 14. G. a négligé les deux premières lignes. Les voici d'après ma copie

[40 lettres] μο [13 lettres] ναυ [10 lettres]

[29 lettres] ω [..] ο̄ [12 lettres] λουχλτου [12 l.] ου [5 l.] ρ [...] α [.] κ.

De plus les lacunes sont mal mesurées : je lis par exemple, l. 3. :

[17 lettres] ὁμοιως ναυκ [12 lettres π]λοίου ἰδίου ἑλληνικοῦ, etc...

Il est clair qu'on peut restituer l. 1 et 3 une forme du mot ναύκληρος, probablement l'accusatif. La pièce était un cautionnement fourni par les six ἐγγυηταί qui signent l'acte et jurent le serment impérial à un certain nombre de *navicularii* chargés d'un transport de blé. Elle devait commencer par le mot ἐγγυῶμεν. On a plusieurs reçus de ναύκληροι qui s'engagent par le même serment à livrer leur changement intact à Alexandrie (*Amherst* II, 138, *Lond.* II, p. 256). L'usage du serment impérial peut faire supposer qu'il s'agit de transport entrepris dans l'intérêt de l'état : on employait à cet effet soit des navires publics (δημόσια πλοῖα) soit des navires particuliers (cf. l. 3) de même que dans les transports par terre on employait des δημόσια et ἴδια κτήνη (*Fay. Tovons. Ostraka*, nº 24-40 et mes *ostraka du Fayoum. Bull. Inst. Caire*, p. 91-105). On ne peut guère douter que dans le cas du papyrus Goodspeed, il ne s'agisse du *frumentum Alexandrinum*. Il est probable que les cautions étaient exigées par l'état. Un document bien

postérieur, mais dont l'esprit ne doit pas être différent de celui qui présidait à l'administration de l'annone au IVe siècle, la *lex de diocœsi aegyptiaca* nous montre la lourde responsabilité qui pesait sur toutes les personnes mêlées à cette administration. Les ναύκληροι de l'annone sont mentionnés dans un autre papyrus du Caire sommairement décrit par Grenfell-Hunt, catalogue no 10520. Le document n'est qu'un débris, mais il me semble qu'on peut y reconnaître une série de reçus émanant des diverses personnes occupées au chargement et au transport d'une certaine quantité de paille. Il ne reste sauf une lettre de l'avant-dernière, que la dernière ligne du premier reçu donné sans doute par celui qui avait livré la paille au ναύκληρος : le signataire appuyait sa déclaration sur le reçu de ce dernier (l. 2, ἀκολούθως τῇ ἐκδοθείσῃ ὑπ [αὐ]τοῦ ἀποχ[ῇ]). Puis vient le reçu du ναύκληρος; l. 3, 4 : Αὐρήλιος Ἀμμωνᾶς Βησαρίωνος ἄρ(ξας) τ[ῆς Ἑρμουπόλεως? ναύκ]ληρος πλοίου δημοσίου : il est adressé aux ἀπαιτηταῖς ἀ[ννώνης (l. 6). Ammonas déclarait qu'il avait pris livraison et chargé la paille, et touché le prix du transport (ναῦλον) : la cargaison était confiée à Apollonios Silbanos [ἀ]κ[ο]λο[ύ]θω[ς] τῇ ἐκδοθ[είσ]ῃ ὑπ' αὐτοῦ ἀποχ[ῇ] (l. 14). Cet Apollonios Silbanos donne à son tour quittance (l. 15 et suiv.); il se qualifie de [κυβερ]νήτης πλοίου σκαφοπλωρου (i. e. σκαφοπρωρου, mot nouveau) ἀγωγῆς (ἀρταβῶν) ϙ'. La pièce est aussi adressée aux ἀπαιτηταῖς ἀ[νν]ώνης κώμης Κ[... Le papyrus est déchiré avant la fin. Il me semble que ce document jette quelque lumière sur le papyrus Goodspeed.

L. 2. (cf. ma copie ci-dessus) on restituera au début ἀγ]ω[γῆς] (ἀρταβῶν) ?.

L. 4. La lacune du début est de 15 lettres et conviendrait bien à la restitution de Wilcken μεμετρῆσθαι δεξ]αμένους... Par analogie avec le papyrus que je viens de citer où on lit l. 5-6 [παρέ] λαβον παρ' ὑμῶν καὶ ἐνεβαλόμην εἰς τὸ προκ[είμενον πλοῖον... je préférerais παρειληφέναι δεξ]αμένους καὶ ἐμβεβλῆσθαι, — l. 5, ἰνδικτίον]ος ne suffit pas à remplir la lacune de 13 lettres ; peut être νέας ἰνδικτίον]ος. — L. 6. à la ligne 5 nous avons le total de la fourniture soit 1800 artabes : ce total est partagé en deux l. 6; il semble que les ναύκληροι doivent livrer d'abord 500 puis 1300 artabes. Ponctuer avec G. καὶ πα. ὥστινδε..... ne supprime pas la difficulté qui vient de l'énigmatique παωσιν (lecture certaine) car πα reste inexplicable. Je crois que παωσιν cache un subjonctif dépendant de la même préposition (ὅπως, ἵνα?) qui régit κατακομίσωσι et παραδώσωσι des ll. 8 et 9. Cette préposition se serait perdue dans la lacune (14 lettres) du début de la l. 6 avec un premier verbe qu'un μ]ὲν peut être opposait à καὶ παωσιν (?) δὲ : le sens serait à peu près : nous cautionnons tels et tels, nauclères, qui s'engagent à prendre livraison de 1800 artabes de blés à les charger sur leurs navires de manière à transporter d'abord 500 artabes et à livrer, en outre, 1300 artabes, etc... S'il en est ainsi on peut voir dans παωσιν une faute pour πα<ραδῶσ>ωσιν. Notez que cette division du chargement en 1300 et en 500 peut être imposée par

le jaugeage des bateaux. L'un d'eux jauge précisément 500 artabes (l. 3)[1].

L. 7, début,]ου ναῦλα, lecture douteuse. — L. 9, début, lacune de 13 lettres; donc 'Αλεξανδρείαν] avec Wilcken. — L. 10, début,]ωματα et non]οματα. Cette lecture confirme la restitution de Crœnert qu'il faut un peu allonger pour remplir la lacune de 13 lettres. Écrivons ἐπ' ὀνόμα[τος αὐτῶν διπλ]ώματα. — L. 16, au lieu de Αὐρήλιος 'Ατρῆς πάντων ὑμῶν, je lis 'Αυρήλιος 'Ατρῆς Παντωνύμου.

Le nº 15 est un *libellus* adressé par une femme aux riparii du nome Hermopolite. Elle se plaint des violences d'un certain Isakis, qui lui conteste la propriété d'un terrain. L'inimitié est ancienne. Les mêmes personnes ont jadis obligé à fuir le père des enfants de la plaignante. On peut tout d'abord noter dans ce texte l'altération des noms des consuls Μαμερτίου = Mamertinus, et Εουιττᾳ = Nevitta. Des faits de ce genre font bien comprendre pourquoi, surtout à partir de Constantin, on a dans les actes multiplié les formules de dates. Wilcken a fait observer que le nom de Isakis révélait un juif ou un chrétien; mais peut-être n'a-t-on pas assez remarqué l'expression dont se sert la plaignante, l. 4, ἐν τοιαύτῃ πρ[υ]τα[ν]ευομένῃ εἰρήνῃ τοῦ δεσπότου [ἡ]μῶν βασιλέως Φλαουίου 'Ιουλιανοῦ, etc. Nous sommes en 362, au lendemain des mesures de tolérance édictées par Julien et, en particulier de cet édit de restitution qui ordonnait aux églises de rendre les biens qu'elles avaient pris aux villes. Il y eut des troubles en Égypte n'aurions nous pas ici un écho de ces troubles? Dès lors pourquoi τῇ μονῇ (l. 19) ne ferait-il pas allusion à un monastère, ou à une église (à une époque très postérieure, il est vrai on trouve ce mot dans ce dernier sens). La plaignante aurait montré les actes de vente qui assure ses droits à la puissance religieuse, à la μονή, dont Isakis pourrait être le prête-nom et au représentant de l'empereur (le βοηθός τοῦ πραιποσίτου). Il faudrait pouvoir affirmer que dès le IVe siècle μονή a pris ce sens. Voyez Greg. de Naz. éd. Migne, III, 220, texte qui n'est cependant pas très décisif.

Ces quelques observations comme celle des critiques que j'ai cités plus haut montrent combien il est difficile en traitant de documents mutilés et qui touchent à tant de détails obscurs d'arriver à une conclusion certaine. Elles feront mieux sentir, je l'espère, le mérite de M. Goodspeed.

Pierre Jouguet.

---

1. Si l'on pense que la lacune est trop courte pour contenir une préposition et un verbe, on peut ne suppléer qu'un premier verbe au futur et admettre que παωσιν est pour πα<ραδ>ώ<σουσ>ιν.

Das Lehnbuch Friedrichs des Strengen, Markgrafen von Meissen und Landgrafen von Thüringen, 1349-1350, herausgegeben von Woldemar Lippert und Hans Beschorner. Leipzig, Teubner, 1903, cclviii, 640 p. gr. in-8°, avec planches. Prix : 35 fr.

On a déjà signalé dans la Revue les publications de la *Commission royale pour l'histoire saxonne* qui, depuis 1898, a fait paraître toute une série de recueils de pièces inédites, dont plusieurs n'intéressaient pas seulement le passé du royaume de Saxe, mais méritaient d'attirer l'attention des historiens du dehors [1]. Celui que nous annonçons ici pourrait sembler appartenir tout entier à l'histoire provinciale et locale. C'est le *Livre des fiefs de Frédéric-le-Sévère, margrave de Misnie et landgrave de Thuringe*, dressé durant les années 1349-1350, et dont M. Woldemar Lippert vient de mettre au jour le texte latin [2] avec le concours de M. Beschorner, d'après le manuscrit original conservé aux Archives royales de Dresde. Il y a joint un commentaire courant au bas des pages, une double introduction très détaillée, des chartes et autres appendices divers, une longue série d'explications supplémentaires sur l'identification géographique des localités et lieux dits figurant au texte ; il a clos son travail par des répertoires des noms de lieux et de personnes très copieux. Sur les neuf cents pages de ce gros volume, le *Lehnbuch* lui-même n'en occupe pas trois cents pour le texte. Mais aussi bien est-ce peut-être la partie la moins intéressante de l'ouvrage, j'entends pour ceux qui n'auraient point à y rechercher des renseignements spéciaux pour la géographie des régions thuringiennes ou saxonnes au moyen âge, ou pour le développement de la puissance de la maison de Wettin.

Par contre tous les historiens qui s'occupent de l'histoire des institutions, de l'organisation de la propriété, des questions économiques durant cette période, auront grand profit à étudier de près l'étude préliminaire *générale* que M. Woldemar Lippert a joint à son introduction *particulière* et qu'il a placée en tête du *Lehnbuch*. Il a d'ailleurs poussé l'amabilité vis-à-vis des lecteurs moins riches ou plus pressés, jusqu'à en publier une édition spéciale, revue et augmentée [3], qui est un véritable traité didactique sur la création des registres féodaux dans les chancelleries allemandes, ecclésiastiques et laïques, à partir

1. Voy. R. Cr. du 18 déc. 1899 (sur la correspondance de Hans von der Planitz) et du 25 juin 1900 (sur la correspondance de l'Electeur Maurice de Saxe. D'autres publications se rapportent à l'histoire de l'art, comme celle de M. Flechsig sur Lucas Cranach (Leipzig, Seemann, 1900) ou sur le manuscrit illustré du *Sachsenspiegel*, de Dresde, dont M. Karl von Altamira a commencé la publication (Leipzig, Hiersemann, 1902).

2. Les additions postérieures sont en allemand.

3. C'est ce tirage à part révisé et complété que M. Lippert a fait paraître sous le titre *Die deutschen Lehnbücher, ein Beitrag zum Registrarwesen und Lehnrecht des Mittelalters*. Leipzig, Teubner, 1903, VII, 184 p. gr. in-8°.

du XIIIe et surtout du XIVe siècle ; sur la façon dont ces registres étaient dressés ; sur les procédés employés pour les tenir à jour, etc. L'auteur y expose les formalités de l'investiture féodale, le parallélisme du *Lehnbuch* avec les *Lehnbriefe* ou lettres d'investiture personnelles ; il consacre plus d'une cinquantaine de pages à dresser le catalogue de tous les *livres de fiefs* du Saint-Empire romain-germanique, pour autant qu'il a pu les retrouver dans les dépôts d'archives de l'Allemagne actuelle. C'est donc un très utile manuel sur ce chapitre spécial de la diplomatique et dont il sera fort intéressant pour les spécialistes de comparer les données et les conclusions de l'auteur, relatives à l'Allemagne du moyen âge, avec ce que nous apprend l'étude des documents analogues dans d'autres régions de l'Europe occidentale pour la même époque.

E.

Louis Arnould. **Un gentilhomme de lettres au XVIIe siècle. Honorat de Bueil, seigneur de Racan** (Arm. Colin, 1901, in-8, XLIII-562 p.). — Ouvrage récompensé par l'Institut (prix Saintour).

Nous venons tard pour applaudir au succès du bel ouvrage, admirablement consciencieux, de M. Arnould. Ce livre est de ceux qui restent, et qu'on peut à bon droit nommer *définitifs :* nul ne s'avisera de le refaire, ni même, sans doute, n'essaiera de le compléter. S'il fallait à toute force trouver un défaut à ce volume aussi recommandable par les sérieuses qualités du fond que par la magnifique exécution typographique, nous serions enclin à dire qu'il nous semble un peu trop épais. Pourvu d'une documentation luxuriante, enrichi de pièces justificatives, répertoires, tableau généalogique, reproductions de photographies, portraits, plan, autographe, blason en couleur, musique... que sais-je encore? il paraît, au premier abord, bien imposant pour un sujet non pas mince, à la vérité, mais restreint. Cette impression se dissipe en partie à la lecture. M. A. ne se contente pas d'étudier à fond son Racan ; il l'aime de tout cœur. En son honneur, il organise des pèlerinages commémoratifs, des fêtes rustiques ; il surveille l'érection d'un buste. Je crois même qu'il a acheté sa maison. Il se comporte envers lui comme un parent très dévot qui tente de ranimer une chère mémoire d'aïeul, et qui ne négligera rien pour y parvenir. Et ceci même est très respectable.

L'auteur n'a donc rien omis, je ne dis pas seulement d'important, mais même d'insignifiant dans sa copieuse monographie de plus de 550 pages, dont pourtant (je me hâte de l'ajouter) la lecture n'est jamais fastidieuse, et presque jamais aride. Sous sa conduite, nous nous laissons mener jusqu'au bout de ces vingt chapitres bien nourris

de faits et d'appréciations judicieuses. Evidemment M. A. eût pu, sans trop de dommage, abréger certains chapitres (iv, x, notamment) où tout n'a pas trait directement à la personne de son poète. — Mais non. Il a préféré (et la légitimité de cette conception peut se soutenir, et M. Brunetière, par exemple, ne la désavouerait pas), il a préféré, travaillant sur un écrivain longtemps tenu pour un *poète mineur*, peu connu, peu pratiqué et, par suite, insuffisamment estimé, ouvrir à ses lecteurs d'agréables et claires échappées de vue sur la cour de Louis XIII (chap. iii), sur le monde des gens de lettres à cette date, sur les jugements de Malherbe en matière critique (chap. iv), etc. M. A. n'adopte pas non plus la double et traditionnelle division : *l'homme, l'œuvre*. Chez lui, les deux vont de pair; il ne sépare pas l'un de l'autre. Habilement il entremêle la biographie et l'examen précis des œuvres. Son opinion demeure impartiale, sans cesser d'être sympathique. Il passe en revue les ascendants de Racan (lignée antique, honorée par de glorieuses alliances); la brève enfance oisive, à la campagne (il reste orphelin à 13 ans); la brillante adolescence passée à la cour, la fameuse rencontre avec Malherbe, et les essais de début. C'est la période consacrée à la poésie profane (guerre, politique, amour); la période aussi où, gêné, Racan doit vendre ses vers. Les pensers mélancoliques le tournent promptement à la retraite, à la solitude, et, partant, à la pastorale. Puis vient la veine religieuse, en même temps que le poète voue aux effusions de l'amour et de l'amitié l'âge de son heureuse maturité. Les *Odes sacrées* accompagnent comme un cantique d'actions de grâces la reposante vie de famille — qui rappelle celle de Racine — et l'éducation des cinq enfants. Les dernières élucubrations de Racan sont des *Psaumes* où s'affirme et s'épanche encore, comme dans les premières poésies, le délicat sentiment de la nature (si rare alors!) qui constitue, peut-être, la marque essentielle de ce souple et élégant esprit (*génie* serait trop fort).

Le style est partout coulant, limpide, abondant — un peu trop, à mon goût. — C'est écrit avec naïveté, charme et bonne grâce. Rien de pédantesque ou de doctoral en ce livre signé par un maître, un docteur (l'ouvrage, en effet, est une *thèse*, à peine transformée). Les contributions et documents de l'histoire littéraire et locale, ingénieusement fouillée, sont discrètement mis à profit et mis en œuvre. Ici, l'érudition n'a rien de fastueux ni d'incommode. Elle ne s'étale pas, mais elle ne se cache point non plus. Elle se borne à consolider, à préciser l'utile enquête sur un homme dont, depuis Mme de Sévigné jusqu'à Victor Hugo, la postérité a toujours parlé en termes vagues. — Conclusion : il faut remercier (et je le fais fort amicalement) M. Louis Arnould d'avoir mis en juste relief, en pleine lumière, celui qui fut moins, sans conteste, un écrivain de métier (le titre même nous prémunit contre la méprise) qu'un grand seigneur de la littéra-

ture, moins un professionnel de la plume qu'un *honnête homme* citoyen de la république des lettres, quelque chose comme un Lamartine moins hautain mais aussi rêveur, un petit Lamartine anticipé qui aurait lu l'*Astrée*, et qui se souviendrait de Florian.

Victor GLACHANT.

René CANAT. **Une forme du mal du siècle.** Du sentiment de la solitude morale chez les Romantiques et les Parnassiens. Paris, Hachette, 1904; in-8° de 310 p.

Les divers modes de l'isolement de l'individu ou de l'homme supérieur dans la société; la solitude dans l'univers, et le silence successif de toutes les « voix consolatrices »; le culte du moi enfin aboutissant à son tour à une subtile détresse : telles sont les grandes divisions de cette enquête consacrée à l'une des formes — la plus aiguë peut-être et la plus prolongée — du « mal du siècle ». C'est tout le XIXe siècle qui se trouve examiné ainsi dans une de ses inquiétudes les plus caractéristiques, puisque l'étude de M. Canat débute à Mme de Staël et à Sénancour, pour ne s'arrêter qu'à de toutes récentes variétés d'esseulement : et les planches d'anatomie morale fournies par de pénétrantes et sûres analyses [1] sont groupées selon un plan d'une unité si forte qu'elle en devient presque dangereuse. Car une continuité un peu factice malgré tout s'en trouve conférée à la succession des mouvements et des écoles littéraires : le lyrisme agité du romantisme se prolongeant par le lyrisme impassible du Parnasse, Flaubert continuant Musset à sa manière. C'est à merveille lorsque M. C. démontre (p. 164 et *passim*) que le Parnasse ne signifie nullement un recul de l'individualisme; mais l'ardeur de paradoxe l'entraîne à négliger bien des éléments importants de différenciation. Sans compter qu'il faudrait démontrer encore, pour être complet, que les tentatives symbolistes et décadentes continuent de leur côté le Parnasse, l'art ésotérique étant l'aboutissement immanquable du souci de préserver la personnalité du poète !

D'une manière générale, on peut estimer que l'histoire littéraire ne trouve pas toujours son compte, autant que la critique psychologique,

---

1. Dont les résultats sont parfois présentés sous un jour uniquement favorable à l'idée qui est en cause. Le rattachement de la poésie familière et domestique, chez Sainte-Beuve, à la curiosité, au « pur désir de voir » (p. 130) fait tort à des dispositions bien plus profondes. C'est plutôt une analyse qu'une vraie adhésion personnelle, semble-t-il, qui paraît rendre Mme de Staël (p. 258) « solitaire en face des multiples formes de son moi ».

aux monographies souvent excellentes de M. C. [1]. Cette étude sur la solitude est elle-même un peu isolée, sans lien solide avec les conditions ambiantes de la société et de la philosophie; elle se poursuit un peu trop, si l'on peut dire, « en vase clos »; et, à part une mention donnée à Aug. Comte, quelques lignes sur la disparition de la vie mondaine [2], et des allusions à d'autres circonstances, les attaches sont rompues entre l'évolution du sentiment de la solitude morale et la marche même du siècle. On est d'autant plus disposé à le regretter, que l'auteur dit de très bonnes choses sur les transformations lentes et compliquées des sentiments moraux, et qu'il témoigne du plus heureux souci dans la recherche des intermédiaires entre les œuvres significatives qui illustrent son sujet [3].

Ce qui eût permis peut-être à M. Canat de donner, de ce côté-là aussi, toute sa force à sa démonstration, c'eût été de retracer, pour chaque variété d'isolement moral, la période triomphante qui a précédé la période douloureuse. Presque chacune de ces « solitudes » a été précédée d'une « intimité » qui consolait les âmes d'une rupture survenue sur un autre point. La littérature « sensible » de la fin de l'ancien régime, la littérature religieuse de 1815, la littérature humanitaire de 1830, etc., préparaient ainsi, en intéressant la vie du cœur à divers objets, les désenchantements de plus tard. Sans doute aussi quelques rappels caractéristiques d'analogues étrangers éclaireraient-ils de jours révélateurs cette monographie d'une sorte de « mal de croissance » de l'individualisme moderne [4].

F. Baldensperger.

---

1. Pourquoi, dans un exposé de la façon dont la solitude morale s'étend, chez Vigny, à tous les objets, réserver la *Colère de Samson* pour la fin, puisque ce poème, quoique posthume, est d'avril 1839 (p. 7)? C'est admettre en bloc une période susceptible de subdivisions que d'écrire, p. 91 : « *Après 1815*, la littérature apparaît comme la seule activité permise aux énergies inoccupées. » La souffrance de l'isolement née du culte de l'art (p. 109) semble avoir son paroxysme bien après 1850.

2. Encore y-a-t-il bien de l'exagération à parler (p. 38) de « l'abandon total de cette vie mondaine ».

3. Cf. en particulier des vues ingénieuses sur le caractère de l'inspiration de Laprade.

4. Il ne faudrait pas oublier de donner une mention à l'ouvrage de Zimmermann, si souvent traduit et réédité en France: *La solitude considérée relativement à l'esprit et au cœur*. Quelle peut être l'influence de Maupassant sur *Niels Lyhne* de Jacobsen (p. 30), puisque ce roman est de 1880? Quand donc le *Representative man* d'Emerson cessera-t-il de s'appeler le Sur-Humain (p. 42)? Byron a déchaîné tant d'imprécations romantiques qu'on voudrait voir développer l'idée ingénieuse, énoncée p. 185, sur son influence dans une direction tout opposée.

FAGUET (Émile), **En lisant Nietzsche.** Paris, Société française d'imprimerie et de librairie. 1904. In-8° de 362 p.

D'ordinaire, les critiques mêmes qui pensent le plus remplissent de faits une partie de leurs livres; ils racontent la vie de leur auteur, ils énumèrent, ils analysent ses œuvres; sans doute, ils choisissent, combinent, commentent tous ces faits; mais enfin un tiers ou un quart de leur volume se compose de ce qu'y auraient mis bien d'autres à leur place. M. Faguet procède ici d'une façon toute différente : pas un mot de biographie, pas une date; si vous voulez connaître la vie de Nietzsche, adressez-vous ailleurs; ici on ne vous donnera même pas la liste de ses ouvrages. Dès le premier mot, sans autre secours qu'une lecture approfondie de son auteur dont il domine l'œuvre, M. F. explique sa doctrine; dès le premier mot, l'intelligence seule et non l'érudition est en jeu. Seul le lecteur qui est du métier s'aperçoit que M. F. a prodigieusement lu et retenu, qu'il n'est pas seulement ce qu'on appelle bien informé, qu'il ne sait pas uniquement ce qui est indispensable pour juger Nietzsche, mais qu'il est en fonds de données précises et de réflexions personnelles sur toute l'histoire politique, littéraire, artistique de l'humanité.

Néanmoins, à cet égard, le présent livre ne nous apprend rien de nouveau sur M. F. Mais d'ordinaire M. F. entame tout d'abord la discussion avec ses auteurs, et c'est tant mieux pour eux s'ils sont véritablement grands, tant pis dans le cas opposé; car autant ses louanges sont précieuses, autant sa critique est acérée. Cette fois, séduit par la difficulté d'exposer une doctrine qui s'est formée sous des influences contraires, qui s'est souvent produite par fragments isolés, souvent contredite, où l'expression exagère souvent la pensée, il se borne durant près de trois cents pages à présenter le système de Nietzsche. En vain voudrions-nous l'arrêter, le consulter, l'appeler à notre secours contre des assertions fausses et dangereuses, il marche impertubablement jusqu'à l'heure de la conclusion où il démêlera la vérité de l'erreur, tâche plus facile en effet dans le cas présent et qu'il accomplit enfin à merveille. Il y a des généraux temporiseurs qui reculent provisoirement devant l'ennemi; M. F. fait mieux, il marche à la tête de l'ennemi jusqu'au moment où il se retourne contre lui et le met en déroute.

Mais l'expression est impropre. M. F., loin d'avoir de l'antipathie pour Nietzsche, lui accorde peut-être plus de talent qu'il n'en a. Il marque très bien que le fond de sa doctrine se borne presque à reproduire des idées chères à Gœthe et à M. Renan, on pourrait ajouter au Calliclès de Platon ; mais la plupart des idées de détail chez Nietzsche ne sont pas bien neuves non plus : il proteste par exemple contre l'asservissement de l'art, de la science, de la politique à la morale, mais, outre que la politique, la science et l'art ne paraissent guère menacés aujourd'hui de servitude, il y a longtemps que la question a été résolue en principe. A peine aussi M. F. touche-t-il un mot (p. 319) des

lourdes et grossières boutades de ce Teuton. Il se borne à dire que Nietzsche n'atteint pas toujours à la netteté; c'est peu pour caractériser un style prolixe, lâché qui ne gagne pas à être encadré dans la prose alerte et spirituelle de M. F. La verve de Nietzsche paraît souvent celle d'un journaliste, et d'un journaliste qui, hélas, ne serait pas né à l'ouest du Rhin.

Si M. F. exagère un peu la finesse de Nietzsche, c'est par gratitude; il lui sait gré de soulever, fût-ce au hasard, une foule de problèmes; en souvenir de tant de paradoxes, il nous expliquera un jour ou l'autre avec sa pénétration accoutumée combien il est faux de prétendre que la morale date de Socrate, de soutenir que le christianisme et l'art ne peuvent se concilier, que les âmes saintes sont de petites âmes, que le peuple ne goûte que la sensiblerie ou la trivialité, etc., etc. D'ailleurs il est incontestable que certaines idées de Nietzsche sont très fines, par exemple quand il montre qu'attribuer au monde de l'ordre ou de la beauté, c'est être déiste, même quand on se croit athée, ou quand il prouve que c'est Socrate, accusé quelquefois d'avoir paralysé en Grèce l'esprit scientifique, qui l'y a fondé. Surtout, il a très bien vu le danger qui menace la civilisation moderne, l'abaissement des intelligences et des caractères par la prépondérance assurée à la foule et il peut ne s'être pas trompé en croyant que cette prépondérance conduirait à la reconstitution d'une aristocratie. Seulement il n'a pas compris que, comme le démontre fort bien M. F., la grandeur d'une aristocratie se mesure non pas seulement à son énergie mais à celle du peuple qui se laisse guider par elle et j'ajoute à la sincérité avec laquelle elle partage les croyances morales de ce peuple. Nietzsche, qui est beaucoup plus de son siècle qu'il ne croit, réclame pour l'élite le droit aux plaisirs défendus : c'est au contraire parce que le patricien de la vieille Rome fut longtemps aussi frugal que le plébéien qu'il put longtemps le dominer; le jour où la rigidité se trouva du côté du peuple, c'est le peuple qui l'emporta. Le triomphe du christianisme aurait dû l'apprendre à Nietzsche.

La conclusion de M. F. est conduite d'une façon très piquante. Nietzsche, en la lisant dans l'autre monde aura cru d'abord que son critique, après avoir si bien compris sa doctrine, allait la justifier; mais il a dû s'apercevoir bientôt que c'est le vulgaire qui, dans ses moments de faiblesse, admet comme lui que l'élite est dispensée des devoirs courants : M. F. déclare nettement qu'à son sens *l'homme supérieur a simplement plus de devoirs que les autres* (p. 333), que les passions qu'il ne faut pas confondre avec la volonté sont des maladies et ne servent à rien (p. 341) et que ni la science, ni l'art ne sauraient disputer à la morale l'ascendant sur le monde (p. 339-343).

Charles Dejob.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 29 — 18 juillet — 1904

Isæi orationes cum deperditarum fragmentis post C. Scheibe iterum edidit Th. Thalheim. Leipzig, Teubner, 1903 ; xxxviii-214 p. (*Bibl. script. græc et rom. Teubneriana*).

M. Thalheim, qui avait déjà revu, pour la bibliothèque Teubnérienne, le Lysias de Scheibe, vient de remanier l'Isée du même éditeur. Les améliorations sont sensibles ; bien que dans le dernier quart de siècle le texte d'Isée n'ait guère attiré l'attention, il n'était cependant pas complètement négligé ; l'édition de Buermann a paru en 1883, et il y avait à récolter dans les corrections proposées depuis Scheibe ; M. Th. en a admis un certain nombre. D'autres sont dues à de plus anciennes éditions. L'accord est fait depuis longtemps sur la valeur relative des manuscrits ; il est reconnu, après les recherches de Jernstedt, de Buermann et de M. Th. lui-même, que le Crippsianus du British Museum (A) est la source de la plupart des autres manuscrits, qu'il est par conséquent la base du texte, et que l'Ambrosianus Q, qui tient une place à part, est d'un utile secours pour les discours I et II, les seuls qu'il contienne. Ce manuscrit concorde d'ailleurs en plusieurs endroits avec les premières corrections de A, et il semble bien, en comparant ces corrections avec la première main, qu'elles ne sont pas dues à un interpolateur, mais bien plutôt qu'elles tirent leur origine d'un autre manuscrit. Parmi les modifications apportées au texte de Scheibe, on notera principalement les suivantes : II, 14 πολιτῶν AQ

pour ἀνθρώπων vulg.; III, 34 ὁ ἀνήρ Dobree pour ὁ πατήρ ; I, 46 κληρονομῆσαι Thalheim pour κληρονόμους codd. ; cependant κληρονόμους <εἶναι> Scheibe est également bon; II, 21 <οὐκ> εὖ φρονεῖν Th.; II, 47 la ponctuation de la première phrase est heureusement rectifiée par Th. ; IV, 7 ἀλλότριοι, excellente correction de Bookmeijer pour ἄλλοι ; VII, 8 <ὧν> ἐπεπόνθει Th., en supprimant ensuite ὃ avec Buermann; IX, 20 ἐκ παίδων est rétabli avec A au lieu de ἐκ παιδίου que Scheibe avait adopté après Dobree, de même XII, 3; IX, 20 Κλέωνι, τούτων ὑμῖν A pour Κλέωνι τουτῳί, ὑμῖν. M. Th. lit comme Scheibe, avec le manuscrit VIII, 6 λόγων ἀκοῇ καὶ μαρτύρων; Reiske ajoutait πίστει; je préfère lire καὶ μαρτυριῶν, cf. 45 [1]. Le passage I, 10, où M. Th. adopte la lecture de Schœmann ἔργῳ ἐδήλωσεν (codd. ἐσώθη ἔλεγεν), ne me paraît pas, malgré toutes les corrections proposées, rétabli d'une façon certaine ; de même I, 14 οὐχ οὕτως ὡς ἀσθενῶν διακείμενος, où M. Th. écrit avec Schœmann οὐχ οὕτως πω ἀσθενῶς ; avec ce qui précède et ce qui suit, πω ne convient guère, et aucune des conjectures proposées n'est pleinement satisfaisante ; la leçon des manuscrits est d'ailleurs susceptible d'une bonne interprétation. Ce qui distingue surtout cette seconde édition (Thalheim) de la première (Scheibe), c'est que les formes de la langue y sont plus attiques : ἀποθνῄσκω, σῴζω (Sch. η, ω), ὑός (υἱός) φράτερες (-τορες), ληιτουργεῖν (λειτ.), τοῖν, τούτοιν fém. (ταῖν, ταύταιν), ἠμφεσβήτουν, Εἰλείθυια V, 39 (Sch. « fortasse », mais il écrit néanmoins ἠμφισβ., Εἰλήθ.), Πιθεύς II, 29, VIII, 19 (Πιτθ.), Μειξιάδης VI, 10 (Μιξ.), Μουνιχιασί VI, 27 (νυ). Cependant M. Thalheim écrit τοιοῦτο VI, 17 et non τοιοῦτον, et Κόπριος III, 2 au lieu de Κόπρειος (Meisterhans-Schwyzer[3] p. 43 et 51 [2]).

My.

Galeni de Temperamentis libri III, recensuit G. Helmreich. Leipzig, Teubner, 1904 ; x-132 p. (*Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana*).

L'ouvrage de Galien intitulé Περὶ κράσεων se compose de trois livres, et fut publié, après l'Aldine, édition princeps (1525), par les éditeurs de Bâle, puis par Singkeller, un siècle plus tard par Chartier, et enfin par Kühn. Mais il avait besoin, comme la plupart des écrits de Galien, d'une sérieuse révision, et M. Helmreich, l'un des éditeurs, comme on le sait, des *Scripta minora* de Galien dans la bibliothèque Teubné-

---

1. Je ne sais si je puis revendiquer cette conjecture : je l'ai écrite, sans indication, dans mon exemplaire d'Isée, et il est possible que je l'aie notée dans quelque ouvrage.

2. P. 15 l. 13 lire ἀποθνῄσκοντες (ἀποθνήσκ.); 89, 23 τούτῳ (-τω); 103, 17 κεχορήγηκα (- ρήκηκα); 133, 15 εἴ τινι (εἰ). A signaler, pour les publications futures, que plusieurs A et une quinzaine d'ῳ sont cassés.

rienne, jugea à propos d'en revoir les manuscrits et d'en donner un texte plus sûr. Il avait déjà publié le premier livre il y a quelques années (*de Temperamentis l. I ad codices primum conlatos*, Progr. Augsbourg, 1897); l'édition actuelle comprend l'ouvrage en entier. M. H. a usé de plusieurs manuscrits, principalement L, le meilleur (Laurentianus 74, 5), T (Trivultianus 685), M (Marcianus 275), et O, d'une autre famille et inférieur (Bodleianus 709), dont les leçons sont données dans les notes critiques; en outre les principales variantes d'un second Marcianus (V), dérivé de T et de valeur médiocre, sont notées pour le commencement (les deux tiers environ) du premier livre, partie qui manque dans T. L'édition est très soignée; de bonnes corrections ont été faites par M. H : 14,4 ὅσι (codd. ὅσει); 23,22 <πρὸς> ὁμογενές; 62,1 δεήσει (codd. δεήσῃ et διοίσει); 92,13 ἀδύνατον (codd. ἀδύνατα, οὐ δύναται O), 115,17 ἐκπυρῶται (codd. -οῦται), etc. En quelques passages, je ne vois pas la raison qui peut avoir fait rejeter la leçon de L : 6,25 ἀδύνατον LV n'est pas inférieur à ἀδυνάτους; 13,26 συμπίπτουσαν LM vaut autant, sinon mieux, que συμπίπτει T; 64,23 ταῖς πόαις ἀδύνατόν ἐστι φυῆναι LTO; M. H. préfère φῦναι de M; mais cf. 82,20 αἱ ἀναφυεῖσαι βοτάναι; 81,28 ὀνομαζομένων L n'a rien d'insolite, et est cependant rejeté pour ὀνομασθέντων. Ailleurs encore la leçon de L, soutenu par un autre manuscrit, me paraît plus sûre. Dans les citations d'Hippocrate, M. H. lit 12,13 ποιέῃ avec OV (L ποιέει), et 112, 3 ποιέεται avec L; cependant, la forme correcte de l'ionien étant donnée dans un cas par M (ποιεῖ, l. ποιῇ), dans l'autre par MTO (ποιεῖται), je n'aurais pas hésité à l'admettre dans le texte. Je remarque enfin que 20, 9 où on lit ὡς σκώληξ ὑγρός, ὡς ἄνθρωπος θερμός, ὡς κύων ψυχρός, la variante de O ξηρός pour ὑγρός paraît indiquer que le texte portait primitivement ὡς μύρμηξ ξηρός ὡς σκώληξ ὑγρος etc.; il semble bien, en effet, en comparant toute la discussion qui précède, que ξηρός ne peut manquer ici.

My.

Howard Grosby Butler. *American archeological expedition to Syria in 1899-1900 (architecture and other arts)*, New-York, 1903, 1904, 426 p. (Century Co).

En 1899 une expédition archéologique américaine entreprenait de parcourir les régions montagneuses de la Syrie septentrionale et le Haouran. Elle s'était donné pour objectif de visiter à nouveau toutes les localités étudiées jadis par MM. de Vogüé et Waddington, comme aussi celles qui avaient été explorées par d'autres voyageurs soit avant, soit après eux : de Laborde, Rey et Dussaud pour ne parler que des savants français. Elle devait, par un examen minutieux des restes antiques, compléter leurs descriptions et leurs découvertes. Elle se

proposait, en outre, d'étendre les recherches au delà des limites dans lesquelles les missions antérieures s'étaient renfermées, en abordant aussi de nouveaux sites de ruines qu'elle supposait à bon droit riches en monument d'architecture et en inscriptions. L'expédition réussit à souhait. De retour en Amérique les archéologues se mirent au travail et préparèrent, chacun dans leur domaine, la publication de leurs trouvailles. L'ouvrage se composera de cinq volumes : itinéraire et topographie, architecture, inscriptions grecques et romaines, inscriptions sémitiques, anthropologie ; c'est le second de ces volumes qui vient de paraître ; on assure qu'il sera suivi, cette année même, des quatre autres.

Il traite de l'architecture, de la sculpture, de la mosaïque, de la peinture murale, surtout de l'architecture. On sait, en effet, quelle est la richesse monumentale des ruines de la Syrie et que, dans aucun pays peut-être ; les restes du temps passé, n'ont été aussi complètement préservés, il y existe encore des maisons à plusieurs étages. L'auteur a publié ou republié, la plupart du temps avec plan et vues photographiques, tous les monuments publics et religieux qu'il a pu étudier ; parmi les édifices privés (tombeaux et maisons) il a choisi les plus caractéristiques. Ce qui constitue la valeur de l'ouvrage, outre la quantité considérable de documents, en partie nouveaux, qu'il renferme, c'est le plan méthodique suivant lequel il est conçu. Grâce aux nombreuses inscriptions qui sont gravées sur les édifices, il est assez aisé de les dater et par suite, de les classer par périodes. Au lieu de procéder géographiquement M. B. a donc pu procéder chronologiquement, décrivant successivement les constructions anciennes, celles du IIe et du IIIe siècles, celles de l'âge chrétien (IVe et Ve siècle) et par suite nous montrant le développement et la transformation de la vie monumentale en Syrie. C'est un plan excellent.

La caractéristique de ces constructions, ainsi que l'a montré l'auteur, c'est qu'elles sont à la fois indépendantes des traditions romaines et de l'art oriental : elles ont un caractère propre, différent suivant les régions. Dans le nord du pays, dont la métropole, Antioche, n'avait pas échappé, sous les Séleucides, à l'influence grecque, toutes les villes tenaient à honneur de copier les modes de la capitale ; les édifices s'y ressentent par suite des habitudes adoptées à Antioche, c'est-à-dire qu'ils présentent quelques éléments où l'on reconnaît un souvenir des méthodes grecques. Dans le Haouran, au contraire, qui demeura toujours assez fermé, les infiltrations héllénistiques sont insensibles ; on y constate plutôt l'existence d'un style demi-oriental et, en tout cas, absolument personnel, qui persiste sans grande altération jusqu'à la fin de la période chrétienne.

De la sculpture et de la mosaïque il n'y a presque rien à dire. Les bas reliefs et les statues sont l'œuvre de manœuvres inhabiles et barbares ; les mosaïques citées sont peu nombreuses et sans grand intérêt

— il est probable qu'on en trouverait un grand nombre si l'on pouvait déblayer les restes des édifices publics et privés.

L'ouvrage est imprimé avec le plus grand soin ; les illustrations sont très nombreuses et bienvenues ; c'est une publication qui honore l'auteur. Elle fait bien augurer du reste de l'ouvrage.

R. Cagnat.

P. Viollet, **Histoire des institutions politiques et administratives de la France,** t. III et dernier. Paris, Larose, 1903, in-8°, 601 p.

M. Viollet vient de terminer le grand ouvrage qu'il a consacré à l'histoire des institutions de la France pendant la période médiévale. Ce troisième volume est caractérisé, comme les précédents, par une alliance heureuse de la science juridique et de la recherche historique, par l'étendue de l'investigation appliquée à toutes les provinces françaises et à toutes les périodes du moyen âge mais comportant toujours la distinction rigoureuse des lieux et des époques, enfin par une exposition originale, essentiellement personnelle, pleine d'aperçus piquants et de comparaisons suggestives. Ici, l'érudition, quoique surabondante, n'est jamais confuse, parce que la multiplicité des détails est toujours ramenée à des formules générales qui les éclairent. Bref, une science de très bon aloi, traitée de haut par un homme qui sait réfléchir et fait penser.

Le volume s'ouvre par des vues d'ensemble sur les chartes de franchise, les communes, les villes de bourgeoisie et les communautés d'habitants. M. Viollet donne de la commune une définition très conpréhensive : ce qu'il voit d'essentiel dans l'idée de commune, c'est le droit, pour un groupe important d'habitants, d'avoir des mandataires ou représentants permanents. Il montre, mieux qu'on ne l'avait fait avant lui, en ce qui touche la participation de la noblesse et du clergé au lien communal, l'infinie diversité des faits dans l'espace et dans le temps. Et comme il a raison de dire, pour conclure « que la société enmêlée et touffue du moyen âge résiste aux classifications et aux divisions que nos esprits, moins riches et plus systématiques que ce monde évanoui, s'efforcent d'y introduire pour parvenir à le connaître » ! La vérité est, d'ailleurs, qu'en dépit des formules des chartes de commune où sont proclamées la fraternité et l'assistance mutuelle, les luttes de classes « ont été le pain quotidien » de la plupart de ces petits organismes politiques. L'inégalité des charges, l'écrasement des classes inférieures par une oligarchie puissante, tel est le mal profond que déplore déjà Beaumanoir, à la fin du xiiie siècle. Notons que M. V. établit un lien entre les *maires* des villes émancipées et les *villici* de l'époque gallo-romaine, entre les *scabini* de l'époque franque

et les *échevins* communaux du XIIe siècle. Par malheur, pour reconstituer ces chaînes d'institutions à travers plusieurs siècles, les anneaux intermédiaires devraient être retrouvés, et ils manquent trop souvent. Enfin l'auteur croit pouvoir dégager des faits cette loi générale : qu'au moment de l'établissement des communes, le droit populaire était très simple, de caractère démocratique et fondé sur le suffrage direct, mais qu'au XIIIe et surtout au XIVe siècle, les constitutions communales se sont compliquées, par l'adoption d'un système électoral à deux ou plusieurs degrés et ont presque toutes abouti à l'oligarchie.

En traitant des corporations, M. V. insiste avec raison sur le fait qu'en beaucoup de points de la France le travail libre a subsisté à côté du travail corporatif, à réglementation et monopole, et que les villes de jurande n'ont été qu'une minorité. Il croit que, sous ce régime du XIIIe siècle qui paraît à première vue si étroit, il était d'ordinaire plus facile qu'aujourd'hui de conquérir le titre de patron, par la raison très simple que le capital jouait alors un rôle relativement peu important. La corporation a d'ailleurs elle aussi subi l'effet de ces tendances générales qui se manifestaient dans l'évolution des villes : elle est devenue chaque jour plus étroite, et le système sur lequel elle reposait, plus fiscal et plus oligarchique.

C'est avec la même précision de détails et avec la même lucidité dans la généralisation que M. V. a traité l'importante question des États Généraux et provinciaux. On voit très clairement dans les pages qu'il a consacrées à ce sujet, comment notre édifice constitutionnel, tout en prenant une physionomie nouvelle dans la seconde partie du moyen âge, est resté fragmentaire et n'a jamais été achevé, puisque l'action des États Généraux a été discontinue et qu'ils n'ont jamais été régulièrement convoqués. Il en conclut que ces assemblées ont été dans notre histoire des *accidents* plutôt qu'une institution proprement dite. Au courant de son exposé, M. V. observe 1° que la royauté a toujours mieux aimé s'adresser aux populations, sur place, dans leur pays que de réunir une assemblée unique 2° que la population rurale n'a pas été, le plus souvent, au moyen âge, représentée dans les assemblées des tiers.

Des autres études consacrées à l'administration royale (prévôts, baillis, sénéchaux), aux Parlements de Paris et de province, aux Chambres des Comptes, et enfin aux finances ordinaires et extraordinaires, nous dirons, comme pour celles qui les précèdent, qu'elles représentent exactement l'état de la science sur ces questions, mais qu'en outre nous y trouvons toujours quelque donnée nouvelle empruntée aux recherches personnelles de M. V. Ce qui caractérise l'érudition de cet excellent historien, c'est qu'elle ne se borne jamais à reproduire les résultats de la recherche d'autrui : comme elle connaît non seulement tous les livres, mais tous les textes, elle y ajoute toujours quelque chose de son propre fonds. Au total, l'*Histoire des*

institutions politiques et administratives de la France est un monument de haute probité scientifique et qui fait grand honneur à celui qui l'a édifié.

Achille LUCHAIRE.

Félix BRUN. **Jeanne d'Arc et le capitaine de Soissons en 1430.** Imprim. de l'Argus soissonnais, 15, rue S. Antoine. 1904, in-8°, 44 p.

En 1430, comme l'atteste le héraut Berri, le capitaine ou gouverneur de Soissons, Guichard Bournel, refusa l'entrée de la ville aux troupes de la Pucelle et peu de temps après vendit la place à l'ennemi. M. Félix Brun a creusé cet épisode de l'histoire de Jeanne, et son étude, très bien documentée, très bien menée, lui méritera la reconnaissance de tous ceux qui s'intéressent à la mission et à la personne de la Pucelle. Il prouve que ce Bournel, plus tard capitaine d'Ardres et du Crotoy, était un gentilhomme de la région picarde, d'abord au service du duc de Bourgogne ; aussi Bournel n'eut-il pas de peine à rentrer dans le parti bourguignon et à livrer Soissons à Jean de Luxembourg ; il a, dit M. Félix Brun, l'allure d'un condottiere prêt à servir qui le veut payer et changeant de drapeau sans trop de scrupule. Il était du reste de ceux qui, au soir du 8 septembre 1429, obligèrent la Pucelle blessée à abandonner l'assaut de la porte Saint-Honoré. M. Brun recherche, en outre, quelle fut la part des habitants dans le « fait de Soissons », et il n'expose là dessus que des conjectures, mais qui sont très plausibles et soutenables : les Soissonnais n'ont pas encouragé la félonie de Bournel, ils en ont subi les conséquences passivement et parce qu'ils étaient épuisés par la lutte, parce qu'ils n'en pouvaient plus. Reste la date des événements. La Pucelle entre le 13 mai 1430 à Compiègne, vient à Soissons, retourne le lendemain à Compiègne, paraît le 22 à Crépy-en-Valois, et rentre le 23 au matin à Compiègne pour être prise le soir même dans une sortie ; elle a donc fait sa tentative sur Soissons du 13 au 21. Quant à la reddition de Soissons, elle eut lieu, dit le héraut Berri, « incontinent » après le départ de Jeanne, et l'on sait que la Pucelle était en prison lorsqu'elle apprit la nouvelle et qu'elle s'écria que si elle tenait Bournel, elle le ferait trancher en quatre morceaux. Il serait à souhaiter que tous les épisodes de l'existence de Jeanne fussent traités avec le même soin et la même précision que l'épisode de Soissons dont M. Félix Brun s'est fait l'historien. On ne pouvait exposer d'une façon plus serrée, plus consciencieuse et plus complète les relations de la vieille cité avec la Pucelle.

A. C.

E.-P. Beaulieu. Les **Gabelles sous Louis IV** (Paris-Nancy, Berger-Levrault, 1903, in-8, 233 p.).

En publiant un ouvrage posthume, M. Ch. Godard a voulu d'abord acquitter un pieux devoir envers la mémoire d'un ami. Mais il a pensé aussi qu'il rendrait service aux historiens en leur faisant connaître le résultat des recherches d'un jeune professeur, doublé d'un érudit des plus sagaces, enlevé à la science par une mort prématurée. M. Beaulieu avait réuni les matériaux de ce travail dont il voulait faire une thèse de doctorat, et déjà écrit les premiers chapitres de son livre. M. Godard, que ses études personnelles rendaient plus propre que tout autre à cette tâche, a rédigé le reste de l'ouvrage en se servant des notes et extraits laissés par le jeune savant. Sans doute on a, en lisant cette étude, l'impression d'une œuvre inachevée : le plan manque parfois de rigueur, les faits ne sont pas toujours groupés avec assez d'art, et on s'aperçoit assez souvent qu'on se trouve en présence de notes plus ou moins heureusement juxtaposées. M. Godard le reconnaît lui-même et s'en excuse modestement en disant que seul, M. Beaulieu, pouvait mener à bonne fin l'œuvre qu'il avait entreprise. Telle qu'elle est, cette étude sur la gabelle n'en est pas moins fort précieuse. M. Beaulieu avait trouvé des documents très curieux, résolu des problèmes obscurs, et, grâce à M. Godard, nous avons en main tous les éléments d'un chapitre, et des plus dramatiques, de l'histoire financière de l'ancien Régime.

G. G.

S. Lenel. **Un homme de lettres au** xviii[e] **siècle. Marmontel.** Paris, Hachette, 1902, in-8°, 572 pp.

Nous ne lisons guère aujourd'hui de Marmontel que ses Mémoires, et seuls, les érudits consultent encore parfois ses éléments de littérature. M. Lenel commence par déclarer très simplement que, tout compte fait, le reste de l'œuvre de Marmontel peut sans grand inconvénient être laissé de côté par le public lettré. Lui-même s'est cependant astreint à étudier tout ce qui est sorti de la plume de cet homme de lettres, persuadé que ce travail pouvait être d'un grand intérêt pour l'histoire littéraire et morale du xviii[e] siècle. Le livre qu'il nous donne aujourd'hui prouve qu'il ne s'est pas trompé. Si Marmontel, comme écrivain, n'a guère laissé qu'un nom, il a été mêlé par sa situation personnelle et son rôle de publiciste à la plupart des principaux événements de son siècle, et ses rapports avec les plus puissants esprits de son temps lui ont permis d'être au courant des grandes questions qui ont agité ses contemporains. Nous n'en voulons pour preuve que les aperçus nouveaux et ingénieux que la lecture de Marmontel a inspirés

à M. Lenel, au sujet par exemple de la *Lettre sur les spectacles* de Rousseau, de la fameuse guerre des deux musiques entre Gluckistes et Piccinistes, du *Mercure* et de la presse au XVIIIe siècle.

Mais ce sont surtout les *Contes moraux* qui ont fait l'objet d'une étude approfondie de la part de M. L. Il a cherché notamment à nous montrer, en comparant les contes de Marmontel avec ceux de ses prédécesseurs, comment celui-ci avait contribué à faire sortir ce genre littéraire de la voie scabreuse où l'avaient engagé les Crébillon fils et les Voisenon. M. L. n'ose pas conseiller aux lecteurs de Daudet et de Maupassant de lire *Bélisaire* ou les *Incas*, mais il a fait pour nous ce travail ingrat, avec le désir d'y trouver une peinture de la société moyenne du XVIIIe siècle. Sa conclusion est que cette société que nous sommes trop habitués à juger à travers le pessimisme intéressé de Voltaire, Rousseau et Diderot, n'était ni plus ni moins pervertie que toute autre. Marmontel était un honnête homme sans haine ni préjugés, et, à la peinture des vices où se complaisaient les écrivains ses contemporains, heureux de dénigrer une aristocratie dégénérée, il a préféré le tableau des vertus qu'il voyait fleurir dans le peuple et la petite bourgeoisie. Il éprouvait pour les petits et les humbles une sympathie très vive, et il leur a rendu justice, en reconnaissant chez eux, en dépit de la misère qui les accablait, « une pudeur, une patience, une honnêteté, quelque fois même une noblesse de sentiments qui attendrit et qui étonne. » Marmontel fut toujours bon, indulgent et tolérant, et M. L. a bien fait de nous retracer cette figure fort sympathique.

Ajoutons que l'ouvrage de M. L. est composé avec le plus grand soin, et qu'écrit dans une langue sobre, mais non dépourvue d'élégance, il est d'une lecture agréable en même temps qu'instructive. Marmontel n'aura plus beaucoup de lecteurs, mais on lira avec plaisir l'historien qui nous a donné la meilleure part de l'œuvre de cet aimable philosophe.

Georges GAZIER.

L'idylle d'un gouverneur, La comtesse de Genlis et le duc de Chartres, par Gaston MAUGRAS. Deuxième édition, Paris, Plon, 1904, in-8°, 66 p.

De quelle nature ont été les relations du duc de Chartres et de la comtesse de Genlis ? Amitié ou amour ? M. Maugras prouve que Mme de Genlis fut la maîtresse du duc de Chartres. Il nous fait connaître des lettres où la dame nomme le duc son « enfant », son « cher ami », son « petit cœur », son « cher amour » et regrette de n'être plus « dans ses bras », où elle s'écrie : « je me suis livrée, donnée à vous avec transport, jamais amant n'a été aimé comme vous l'êtes ! » Et, à

la suite de ce commerce, Mme de Genlis fut nommée dame de compagnie de la duchesse de Chartres : elle fit nommer son mari capitaine des gardes du duc; elle s'installa au Palais Royal, dans un appartement qui, dit-elle dans ses *Mémoires* avec une singulière pudeur, était encore chaud des orgies de la Régence; l'amour du duc cessa, mais, au témoignage des contemporains, il se laissa toujours mener par Mme de Genlis, et en 1782, il la nomma « gouverneur » de ses fils. Mme de Genlis, dit M. Maugras à la fin de sa piquante brochure, écrit dans ses Mémoires « que le déshonneur, la tache ineffaçable, ne peut exister qu'avec des preuves irrécusables ; nous craignons que la preuve irrécusable n'existe maintenant pour elle. »[1]

A. C.

Général J.-P. Doguereau. **Journal de l'Expédition d'Égypte,** publié par C. de La Jonquière, chef d'escadron d'artillerie breveté, avec un portrait et une carte. Paris, Perrin, 1904, In-8°, 430 p. 7 fr. 50.

M. de La Jonquière qui a déjà publié quatre volumes sur l'Expédition d'Égypte, nous donne aujourd'hui d'après le manuscrit original le *Journal* de cette expédition, tenu très exactement par Jean-Pierre Doguereau. Non que ce soit le *Journal* même de Doguereau pendant la campagne ; il est évident que Doguereau a recopié, reproduit des notes ; mais il ne les a guère modifiées, et il les a, sans doute aucun, rédigées avant 1802, comme le prouvent les allusions qu'il fait, les caractères du papier qu'il emploie et, ainsi que le remarque fort bien M. de La J., les très grandes analogies du Journal avec les documents contemporains (Belliard, Detroye, Dumas, Jacotin, Kleber, Laugier). Or, Doguereau était très bien placé pour observer les événements et pour marquer de la façon la plus exacte leurs causes et leurs circonstances. Il avait l'entière confiance de Dommartin qui commandait l'artillerie de l'armée d'Orient; il était en relations constantes avec l'état-major général ; il connaissait et les opérations et les plans d'opérations. C'est d'ailleurs un esprit précis, véridique, désintéressé, qui ne cherche pas à se faire valoir, et M. de La J. a raison de dire que ses souvenirs sont toujours fidèles et ses affirmations sincères. M. de La J. a reproduit scrupuleusement le manuscrit; le seul changement qu'il s'est permis, c'est de diviser l'œuvre en chapitres. Dans son introduction il fournit quelques renseignements biographiques sur Doguereau et son frère Louis. Le texte est accompagné de notes instructives qui com-

(1) Les lettres citées par M. Maugras dans sa brochure sont extraites d'un dossier du Ministère des affaires étrangères (France, 319), mais il n'ose affirmer qu'elles sont inédites. P. 59 et 60 lire Starhemberg et non *Slahremberg*, P. 28 Guerignon et p. 37, Pérignon doivent être le même personnage.

plètent le texte sur certains points. M. de La Jonquière commente les allusions de l'officier d'artillerie, compare ses assertions avec celles de tel ou tel contemporain, rectifie ses erreurs qui sont d'ailleurs en petit nombre. La tâche lui était facile; il n'avait qu'à se rapporter aux documents qu'il a trouvés dans les archives publiques et utilisés dans son grand travail sur l'expédition d'Égypte. Ces rapprochements font apprécier la valeur historique du *Journal* de Doguereau et montrent fort bien qu'on peut se fier à ce témoin qui avait vu beaucoup et qui avait bien vu.

A. C.

Campagne de l'empereur Napoléon en Espagne 1808-1809, par le commandant breveté Balagny. Tome troisième. Paris, Berger-Levrault, 1903, in-8° 707 p. avec 5 cartes, plans et croquis, broché 15 fr.

M. Balagny continue avec le même succès sa remarquable publication. On sait qu'il ne se contente pas de rassembler des documents et à Paris et à Londres (voir la lettre si intéressante de Tascher à Clermont-Tonnerre, p. 695-696) et à Madrid. Il parcourt le théâtre des opérations, il suit l'itinéraire des armées françaises, il visite les champs de bataille et il en rapporte des croquis qui rehaussent, ainsi que des cartes et plans, l'attrait et l'utilité de son ouvrage. Ce tome troisième comprend deux parties. Dans la première, *Napoléon à Chamartin*, M. B. retrace la politique de l'empereur en Espagne après la prise de Madrid. Les décrets du 4 décembre réduisent des deux tiers le nombre des couvents et des religieux et attribuent au domaine d'Espagne les biens des monastères supprimés (il y avait alors sur 11 millions d'habitants 184,000 personnes appartenant au clergé ou en dépendant, et les revenus des biens ecclésiastiques atteignaient le chiffre de 275 millions de francs); le roi Joseph revient à Madrid, et de Chamartin où il séjourne, l'empereur dirige de nouvelles opérations autour de Madrid et dans le bassin du Tage contre les restes des armées espagnoles, prend d'excellentes mesures relatives à l'organisation et à l'administration de ses troupes. La seconde partie du volume a trait à *la manœuvre de Guadarrama*. Napoléon croyait les Anglais en pleine retraite et comptait les rejeter sur le Portugal; il laissait Soult pousser vers Léon Or, Moore, loin de se retirer, se portait dans la direction de Valladolid; le 13 décembre, sa cavalerie attaquait à Rueda une reconnaissance du général Franceschi, et ce ne fut que le 19 que Napoléon connut le mouvement des Anglais (ici, M. B. prouve qu'il n'y a lieu ni « à des étonnements ni à des reproches »; les dépêches que Napoléon reçut à Chamartin eurent 440 kilomètres à parcourir). Sur le champ l'empereur prit ses dispositions pour joindre les Anglais avec le plus de troupes qu'il pourrait en ne laissant devant les Espagnols

que l'indispensable. C'est alors (22 décembre) qu'eut lieu, par une tourmente affreuse, le passage du Puerto de Guadarrama et déjà Napoléon espérait faire ce qu'avait espéré Moore, tomber sur les derrières de l'ennemi. Mais pendant ce temps Moore avait marché contre Soult qui manœuvrait sur le Carrion; le chef de sa cavalerie, lord Paget, avait surpris à l'aube du 21 décembre un détachement français et remporté à Sahagun un succès que tous nos historiens ont passé sous silence, — et sur lequel M. B. insiste avec raison — ; Soult, toujours calme et plein de sang-froid, restait sur le Carrion pour couvrir Burgos, et il allait être attaqué à la fois par Moore et par La Romana. Soudain, le général anglais apprit que l'armée française de Madrid marchait vers le nord-ouest. Il craignit justement d'être coupé de sa ligne de retraite sur Benavente et commença cette reculade qui le mena jusqu'à la Corogne et qui le sauva d'une catastrophe. Il y a du reste, dans les dernières pages de M. B. une foule d'observations très intéressantes sur ces opérations de Moore qui « furent entreprises sans méthode et sans art, dans des conditions particulièrement aventurées et sans que ce général eût assuré sa liberté de manœuvre et la sécurité de ses troupes. » Moore voulut faire quelque chose; il voulut inquiéter, troubler Napoléon, infliger un échec au maréchal Soult; c'était compromettre inutilement son armée, et que de risques il courait pour obtenir un résultat en somme incertain et mince!

A. C.

Joseph Wirth. **le maréchal Lefebvre duc de Dantzig,** 1755-1820. Paris, Perrin, 1904. In 8°, 430 p. 7 fr. 50.

Le livre est trop long; il aurait gagné à être resserré en nombre d'endroits; il renferme de ci de là quelques légères erreurs, surtout dans la transcription des noms propres[1]; il manque parfois d'exactitude et de précision dans la partie relative aux campagnes du maréchal. Mais l'auteur a longuement travaillé; il a cherché, fouillé partout,

1. P. 24 « M. A. Chuquet prétend à tort que Lefebvre avait été clerc de notaire avant de s'engager »; M. A. Chuquet a trouvé ce renseignement dans une notice de Lefebvre sur lui-même; Lefebvre dit qu'il est fils d'un aubergiste, qu'il a été clerc de procureur à Colmar, et qu'il a conduit à la prise de la Bastille son ancienne compagnie des ci-devant garde-françaises dont il fut commandant après la fuite des officiers; c'est peut-être inexact, mais Lefebvre le dit; — lire p. 103, Kinzig et non *Kinh*, Werneck et non *Warneck*, Forchheim et non *Forcheim*; — p. 107 *Wemrik* doit être le « Warneck » de la p. 103; — p. 139 l'auteur cite une *Vie* de Jean Bon Saint-André par « Nicolas Schneider », il a sans doute consulté le livre de Nicolas et appris ensuite l'existence de l'excellent ouvrage de Lévy-Schneider; — p. 151 lire Bousmard et non *Bousnard*; — p. 478 et 121 le même personnage est appelé Callier et Cossier; — p. 479 lire Chambarlhac (*Chamberhac*), La Chaux (*Lacheux*), Dormenault (*Dormineau*), Frotté (*Frossé*).

et il a trouvé aux archives de la guerre et surtout dans les archives de la famille Lefebvre des faits curieux et des documents intéressants. Il nous présente le maréchal sous tous les aspects; il met en relief tous ses services, même ceux que Lefebvre rendit comme préteur du sénat et comme maire de sa commune; il nous fait voir l'homme, digne, loyal, probe, charitable. Il nous montre dans la maréchale une femme nullement vulgaire, pleine de bon sens et d'esprit naturel, singulière, mais non ridicule, au langage pittoresque, mais non trivial. L'ouvrage témoigne non seulement d'un consciencieux labeur, mais d'un ardent amour de la France et de l'Alsace, et il mérite d'être bien accueilli.

A. C.

Le maréchal Berthier, par le général Derrécagaix. Première partie, 1753-1804. Paris, Chapelot, 1904. In-8°, 527 p.

On reprochera tout d'abord à l'auteur de n'avoir pas suffisamment marqué les commencements de Berthier. Il aurait dû, par exemple, feuilleter les Mémoires de Ségur qui parle quelquefois de « l'Ephestion du nouvel Alexandre » (Ségur, *Mém.*, I, 174). Il aurait dû parcourir les journaux de la Révolution et il y aurait trouvé assez souvent le nom de Berthier qui s'attira par son royalisme, son « feuillantisme », la haine des jacobins; je ne citerai que le journal de Marat qui s'indigne que le comité ait placé Berthier en Vendée « dans un poste aussi délicat » (*Le Publiciste*, n° 225). Il aurait dû lire les Mémoires de Choudieu qui nous montre Berthier à la bataille de Saumur se promenant avec calme sur le parapet de la redoute de Nantilly au milieu de la vive fusillade qui part des prairies (*Mém.*, 390). Le général s'est borné à consulter les archives de Grosbois et nos archives publiques : guerre, affaires étrangères, archives nationales, et il traite dans ce premier volume des années 1795-1804 [1]. On ne peut du reste que louer cette partie de son travail. Il met en une très vive lumière les talents de Berthier et, comme il dit, sa convenance spéciale aux fonctions de major-général de Bonaparte. Il le montre exécutant avec une

---

1. Pourquoi dire d'une façon assez méprisante « le ministre de la guerre, un sieur Duportail » (p. 17); « le sieur Le Cointre » (p. 18); « un sieur Delmas » (p. 26); « un sieur Aubry » (p. 62); « le sieur Denniée » (p. 68), que M. D. appelle plus loin « le baron Denniée », p. 88)?; — p. 22, lire Lajard et non *La Jarre*; — p. 26, Lamarque, Laporte et Bruat, et non *Lamarck*, *Lamothe et Brua*; — p. 31, Grammont et Parein, et non *Gramon et Parrain*; — p. 33, Choudieu et non *Choudieux*; — p. 34, Turreau et Bourbotte et non *Thureau et Bourbote*; — p. 39, Bassal et non *Bassat*; — p. 40, Fourmy et non *Fourné*; — p. 65, Bonaparte ne lutte pas contre Paoli en *1789* et le Du Teil qu'il rencontre à Toulon, n'était pas le Du Teil d'Auxonne; — p. 335, Phélipeaux (et non *Philippeaux*), était officier d'artillerie et non ingénieur.

stricte exactitude et un zèle ardent les instructions dictées ou indiquées par le général en chef, reproduisant ses volontés avec une impeccable mémoire de la façon la plus nette, la plus précise et la plus détaillée, réglant le service d'état-major et celui du quartier-général, veillant à la rédaction, à la transmission et à l'expédition des ordres, imprimant à toutes choses une active et énergique impulsion, admirant Napoléon, disant qu'il est beau d'être le second de cet homme-là. Il fait voir aussi — et c'est là un point le qu'il ne fallait pas négliger — que Berthier a eu quelque influence sur le général en chef. On voit qu'en 1800 l'honneur de la bataille de Montebello revient à Berthier qui y assista, commanda les troupes et prescrivit le mouvement décisif de la division Chambarlhac. Chemin faisant, M. Derrécagaix appelle notre attention sur d'autres mérites de Berthier qui possède non seulement la puissance de travail nécessaire au chef d'état-major, mais encore la bravoure et la vigueur du soldat. A Lodi, Berthier est, selon l'expression de Bonaparte, canonnier, cavalier et grenadier. A Rivoli, il déploie la plus belle valeur, et à la fin de la campagne d'Italie, le général en chef le proclame un des plus zélés défenseurs de la liberté, une des colonnes de la République. En Égypte, il renonce à son retour en France pour accomplir la partie la plus périlleuse de la campagne, l'expédition de Syrie. M. D. insiste pareillement sur les services que Berthier, après avoir réorganisé le ministère de la guerre, rendit comme commandant de l'armée de réserve; le Consul avait alors besoin d'un chef éprouvé qui connût les ressources militaires de la France, qui sût les former en quelques semaines, qui pût les commander en son absence et accepter avec dévouement sa direction (p. 378); Berthier signale toutes les imperfections et les moyens d'y suppléer, son activité répond à celle de Bonaparte, il s'efforce d'aplanir tous les obstacles, il a une foi inaltérable dans les projets du Consul (p. 398). On pourrait trouver que Berthier disparaît quelquefois dans le récit de M. Derrécagaix; l'auteur aurait bien fait de résumer et d'abréger les documents, d'insister moins sur Bonaparte, de mettre toujours Berthier au premier plan, et peut-être son ouvrage aurait-il gagné à ne comprendre qu'un seul volume. Dirons-nous aussi que Berthier est traité trop favorablement et, par exemple, que l'auteur refuse de croire, malgré le témoignage de Napoléon, aux actes d'hésitation et de découragement qu'inspira à Berthier sa passion pour Mme Visconti? (cf. pourtant p. 308 et 319). Mais M. Derrécagaix a su montrer au cours de sa longue et consciencieuse narration que Bonaparte ne pouvait avoir un collaborateur plus infatigable et plus sûr que Berthier, et que sans Berthier, sans cet « aide incomparable », dans les campagnes de la Révolution et de l'Empire, la transmission des ordres eût été moins prompte, l'exécution moins rapide, le résultat moins assuré. La publication du général prendra rang parmi nos meilleurs livres d'histoire militaire.

A. C.

Louis Le Barbier. **Le général de la Horie, 1766-1812.** Paris, Dujarric, 1904. In-8°, 300 p. 3 fr. 50.

La Horie ou Lahorie est connu parce qu'il a été le chef d'état-major de Moreau, parce qu'il prit part à l'échauffourée de Malet, parce qu'il fut le parrain de Victor Hugo. L'auteur de ce livre a rassemblé sur Lahorie tout ce qu'il a pu trouver, et on accueillera volontiers, parmi les pièces inédites qu'il apporte, les lettres qui lui ont été communiquées par la famille du général, notamment les lettres à Savary (juin, juillet, décembre 1810, 22 août 1811) et l'exposé justificatif au Conseil privé (novembre 1811), qui suffiraient seuls à justifier la publication. Il semble résulter de tous ces documents que Lahorie a été injustement persécuté. En tout cas, il n'eut pas de chance; il se fit de Vincennes transférer à La Force et s'il était resté à Vincennes, il aurait été embarqué pour les États-Unis; à La Force, Malet vint le chercher, et Lahorie, déjà emprisonné pour avoir à son insu conspiré avec Moreau, fut fusillé pour avoir de nouveau et à son insu conspiré avec Malet. Dans le récit de cette conspiration Malet M. le Barbier met surtout en relief le rôle de Lahorie. Il montre la grandeur d'âme du général qui refusa de se venger de Savary et le protégea plutôt qu'il ne l'arrêtait : « Ne crains rien, dit Lahorie à Savary, tu es dans des mains généreuses, félicite toi d'être tombé dans mes mains. » Il reproduit l'interrogatoire de Lahorie et sa déposition devant le tribunal. A-t-il raison de louer si grandement son héros, de parler de ses « victoires », de voir en lui « une des plus nobles figures de la Révolution »? Quoi qu'il en soit, nous dirons avec lui que Lahorie avait rendu des services à sa patrie et que l'injustice, la fatalité (pour nous servir de l'expression même du général, p. 288) dont il fut victime, doit préserver de l'oubli sa mémoire [1].

A. C.

---

1. Lire p. 5 Guntersblum et non *Gundenblum*; p. 28 Parsdorf et non *Pasdorf*; p. 59, 70, 116 Bellavène et non *Bellavesnes*; p. 155 Dessolle et non *Derolle*; p. 198 Pélardy et non *Peilhardi*; p. 250 d'Hastrel et non *Dastrel*; p. 259 Bouxwiller et non *Bouxivillers*. Pourquoi l'auteur n'a t-il pas reproduit tout ce que dit Desmarest sur le pauvre Lahorie qui « se croyait bien ministre, et non pas l'agent aventuré d'une chimère »? Pourquoi ne dit il pas que le mot de *fatalité* dont se sert Lahorie, a été également employé à son sujet par Savary (*Mém.* IV, 110)? Il y a aux Archives Nationales une pièce sur Lahorie où il dit qu'il a été étudiant en droit à Paris et où Bourcier le juge « propre à la place d'adjudant-général et même de chef de l'état-major. »

Tagebuch Joseph Steinmüllers über seine Teilnahme am russischen Feldzuge 1812, hrsg. von Karl Wild. Mit 4 Abbildungen und 1 Uebersichtskarte. Heidelberg, Winter, 1904. In-8°, xi et 69 p. 1 franc 50.

Ces souvenirs d'un sergent-major badois qui fit la campagne de Russie, sont intéressants. Joseph Steinmüller les a composés en 1817 ou 1818 d'après les notes qu'il avait prises au jour le jour pendant la campagne et qu'il avait pu sauver, non sans efforts. Il parle d'abord des habitants de la Lithuanie et de leurs mœurs ; puis il raconte qu'il est allé, avec sa division, s'opposer à la marche de Wittgenstein et se joindre à la grande armée qui revenait de Moscou. « Mais dans quel état lamentable se trouvait cette grande armée! Tout était dispersé ; plus de tenue, plus de discipline ; quelques hommes armés auprès des drapeaux et des aigles ; les autres étaient sans armes, en haillons et en fourrures. » Il passe la Beresina, mais il déclare que nul pinceau ne pourrait peindre cette scène d'horreur, et il compare les malheureux restés sur l'autre rive aux ombres qui errent sur les bords du Styx en attendant la barque du nocher. Il a, dans sa description de la retraite, entre la Beresina et le Niemen, des traits saisissants. « Sur la route, à chaque pas, des hommes gelés ; quelques-uns appuyés au tronc des sapins, les cheveux et la barbe hérissés de glace ; d'autres, le visage tout noirci par la fumée et par le sang de la viande de cheval qu'ils avaient mangée, glissaient comme des spectres autour des maisons incendiées, regardaient d'un œil fixe les cadavres de leurs camarades, puis tombaient et mouraient. Chaque bivouac offrait le lendemain l'image d'un champ de bataille. Dès qu'un soldat tombait, et avant même qu'il fut mort, son voisin le dépouillait pour se couvrir de ses loques. La route était remplie de soldats qui n'avaient plus forme humaine. Les uns avaient perdu l'ouïe ; les autres, la langue, et beaucoup étaient dans un état d'hébétement et de délire qui les poussait à rôtir et à manger les cadavres. Oui, cela est révoltant, mais vrai : ils rongeaient leurs propres mains et leurs propres bras ! » A Vilna, Steinmüller apprit le départ de Napoléon, et il remarque : « Napoléon a quitté son armée comme en Égypte ». Il n'a pas un mot de sympathie ou d'admiration pour l'empereur « brisé par un coup de la Providence », mais il loue le maréchal Ney, « ce grand général qui ralluma toujours le courage des troupes et qui commanda l'avant-garde jusqu'au Niémen ».

On remerciera M. Wild d'avoir tiré ce *Journal* des archives de la ville de Carlsruhe et de l'avoir publié en l'accompagnant de notes instructives. Le *Journal* de Steinmüller renferme des détails instructifs sur la belle conduite des Badois pendant la campagne et c'est

un des témoignages les plus courts, il est vrai, mais les plus véridiques et les plus poignants que nous ayons sur la retraite de 1812 [1].

A. C.

Mémoires d'un officier de la garde royale (1785-1855) publiés par son petit-fils A. Hériot de Vroil, chevalier de l'ordre de Malte, avec un portrait, Paris, Champion, 1904. In-8°, 121 p. 3 fr.

Ces Mémoires qu'on a bien fait de mettre au jour, comprennent deux parties. Dans la première, le chevalier Henry Hériot de Vroil, ancien garde d'honneur et maire d'Etrepy, dans la Marne, raconte du 19 janvier au 19 mai 1814 ce qu'il a vu dans son village, arrivée de blessés français, de Cosaques, de Prussiens, réquisitions, etc. et il nous offre l'image d'un village de la Champagne au milieu du flux et du reflux de l'invasion ; notons au passage dans cette première partie que l'auteur se rend à Vitry le 9 avril pour acclamer le comte d'Artois et il est touché de « son air d'amabilité et de bonté »; il assure que le prince a « fait des réponses flatteuses et ingénieuses. » Dans la seconde partie des *Mémoires*, Henry Hériot de Vroil narre comment il alla rejoindre Louis XVIII à Gand et fut admis, le 25 mai 1815, dans la compagnie de chevau-légers de la garde du roi. Ici encore, signalons un intéressant endroit de ces souvenirs. Le 18 juin, pendant que se livre la bataille de Waterloo et sur la nouvelle que les Anglais sont battus, la maison du roi quitte Alost et au lieu de s'acheminer vers la France, prend la route de Hollande; ce n'est que le lendemain qu'elle regagne Alost et qu'elle sait la déroute de l'armée impériale. Ajoutons que lorsque rentrent le roi et les princes, ils sont accueillis avec allégresse : « grande expression de joie dans tous les villages... A Cambrai, les femmes avaient tendu les mains aux soldats anglais et fixé les échelles... A Paris (c'est le plus beau jour de notre vie) nous marchons entre deux haies très épaisses de peuple qui fait retentir l'air des cris mille fois répétés de *Vive le roi*. » [2]

A. C.

---

1. Lire, p. 3 Michaud et non *Micheau;* p. 9, 32, 39 Partouneaux et non *Partonneaux*.

2. p. 25, lire prægnantibus, et non *praegantibus*; — p. 99, lire Gysegem et non *Guisgnem* ; — p. 102, lire sans doute au lieu de *Gonfredin*, *Chafes* et *Loge* Gondregnies, Chièvres et Lhoves ; — id. lire Moustier et non *Moutte;* — p. 103, lire Bavay et non *Bavey* et Feignies au lieu de *Peiget*.

— Dans un récent programme de Gotha (11 p. in-4°), M. R. Ehwald passe en revue, avec beaucoup plus de soin qu'on ne l'avait fait jusqu'ici, toutes les questions qui se rapportent au poème (*De virginitate*) de Adhelm, l'abbé de Malmesbury, évêque de Sherburn (de 705 à 709). Je recommande cette étude à tous ceux qu'intéressent les œuvres du précurseur des poètes carolingiens. Ils y trouveront de bonnes corrections à notre texte, qui est des plus fautifs, le plan véritable du poème, le relevé des imitations de Sédulius, bref l'examen de nombre de difficultés d'histoire ou de langue qui arrêtent le lecteur moderne. — É. T.

— L'association internationale des Académies, dans sa première assemblée générale en 1901, à Paris, avait adopté l'idée de former un Corpus des documents grecs, médiévaux et modernes, proposée par l'Académie royale des sciences de Bavière. Mais des difficultés d'ordre tout extérieur empêchèrent la constitution d'une commission pour en faire le plan, qui devait être soumis aux académies intéressées en 1904, à l'assemblée générale de Londres. M. Krumbacher, de Munich, et M. Jirecek, de Vienne, se chargèrent alors volontairement d'étudier la question et d'élaborer un programme provisoire. C'est ce programme qu'ont pnblié les deux savants (*Plan eines Corpus der griechischen Urkunden des Mittelalters und der neueren Zeit* (Munich, G. Franz (J. Roth), 1903, 11 p. in-4°); il est suivi, p. 13-124, d'un *Register über das byzantinische und neugriechische Urkundenmaterial*, dressé par M. Paul Marc. Le plan proposé par MM. K. et J. règle la disposition des matériaux, leur choix tant d'après leur nature que d'après leur date, et plusieurs autres questions de détail : description des pièces, authenticité, tables, photographies, etc. Les subdivisions seraient purement géographiques, par régions et par villes, et seraient au nombre de sept. Les documents du mont Athos sont exclus de ce plan; la publication en est entreprise par l'Académie impériale de Saint-Pétersbourg, et quinze actes du couvent de Xénophon ont déjà été publiés l'année dernière par M. L. Petit. On concevra sans peine l'utilité d'un pareil Corpus pour l'histoire intérieure de l'Orient grec, sa géographie, sa topographie, l'histoire de sa langue, etc., et le *Register* de M. Marc, qui comprend, entre autres indications, celle de tous les documents déjà publiés, donne une idée suffisante de ce que pourra être l'ouvrage. Mais cela coûtera cher : MM. K. et J. estiment que l'ensemble comprendra de 16 à 18 volumes, grand in-8°, de cinq à six cents pages chacun, et que la dépense moyenne, pour chaque volume, atteindra 5,000 marks ; au total, les frais seraient d'une centaine de mille francs. Le Corpus pourrait être achevé en quinze ans. — My.

— Nous avons reçu un article extrait du Δελτίον τῆς ἱστορικῆς καὶ ἐθνολογικῆς Ἑταιρείας, t. VI, p. 304-320, portant le titre Τὸ οἴκημα παρὰ τοῖς Βυζαντίνοις. L'auteur, M. Adamantios J. Adamantios, y analyse l'ouvrage du général de Beylié, *l'Habitation byzantine*, et fait ressortir en termes élogieux les services qu'il rendra spécialement aux Grecs, en leur faisant connaître quelle influence l'hellénisme médiéval a exercée sur la civilisation moderne. Si je ne me trompe, M. Ad. était naguère élève, à titre étranger, de l'École normale supérieure. — My.

— Le nom de *Nouvel Hellénomnemon*, choisi par M. Spyridion Lambros, professeur d'histoire à l'Université d'Athènes, pour le périodique qu'il a entrepris de rédiger et d'éditer à lui seul, rappelle à dessein le recueil publié sous le titre de *Hellénomnemon*, de 1843 à 1853, sans désignation d'auteur, mais en réalité par André Moustoxydis. Disons en passant que les exemplaires complets, assez rares,

de cette dernière publication doivent contenir 2 pages de table + 712 pages + 8 pages ainsi numérotées 489 α', 490 β', 491 γ', 492 δ', 493 ε', 494 ς', 495 ζ', 496 η' et intercalées entre les pages 488 et 489 + une carte géographique, la couverture formant titre. L'ouvrage de M. Lambros, comme celui du savant Corfiote, comprendra des mémoires personnels, historiques ou littéraires, et des extraits de manuscrits puisés dans les nombreuses bibliothèques d'Europe et d'Asie explorées par l'éditeur des *Romans grecs*. Ce premier fascicule renferme : 1° un important fragment inédit de Jean d'Antioche emprunté à un manuscrit du Mont Athos ; 2° une correction à Georges Pachymène I, 411, 9 : τοὺς Ὠρεοὺς au lieu de τοὺς Σωρεοὺς, ville d'Eubée ; 3° la restitution d'une inscription mutilée, parue dans l'*Annuaire du Parnasse*, VII, 215 et portant le nom d'Anne Cantacuzène, mère de Thomes l'Ange, despote d'Épire ; 4° quelques lettres très intéressantes de Michel Calophrenas et du patriarche Métrophane II relatives aux événements qui suivirent le concile de Florence ; 5° deux portraits de Nicéphore Phocas tirés, l'un d'un manuscrit de Modène, l'autre, de beaucoup le meilleur, du Marcianus latin 342 ; 6° une notice sur un manuscrit moderne appartenant à la bibliothèque du Parlement hellénique et traitant de Cyzique et de ses antiquités : 7° le commencement du catalogue des manuscrits de la susdite bibliothèque : 8° quelques pages de mélanges paléographiques, littéraires et linguistiques ; enfin, 9° divers comptes rendus d'ouvrages récemment parus. Ce nouveau périodique — πολλὰ τὰ ἔτη του — sera certainement bien accueilli du public. Le prix d'abonnement est de 15 francs. — H. P.

— La huitième livraison du *Schwäbisches Wörterbuch* de M. Hermann FISCHER (Tübingen, Laupp, 1904, in-4°, 3 mk.) va de *Bindet* à *polteren* (le *b* et le *p* confondus) et comprend les colonnes 1121 à 1280. Toujours grande abondance de dits villageois et de proverbes pittoresques, notamment sous *Bins*, *Bir* « poire », *Bischof*, *blasen*, *Blässe* « marque blanche au front d'un cheval ou d'un bœuf », *Blater*, *Platz*, *Blei*, *bleiben*, *Bletz* « pièce de raccommodage » (facettes à l'adresse des tailleurs), *Bock*, *Boden*, etc. Entre autres (col. 1202, s. v. *blind*), une jolie réponse à quelqu'un qui se pâme à un spectacle fort ordinaire : « Oui, un aveugle paierait cher pour le voir. » Jolie aussi la distinction sémantique établie entre *bissig* « mordant » et *beissig* « qui mord », avec le calembour sur *bei sich* (col. 1140). Des formules de médecine populaire, sous *bläselen* (opération qui se pratique le jour de S. Blaise et préserve du mal de gorge) et *Blut* (contre l'hémorrhagie). Enfin deux curieux spécimens d'étymologie populaire : *primula veris* devenu *Blümleferis*, et *Podagra* devenu *Bodenkrampf*. — *Bine* « abeille », presque inconnu ou souabe, comme à l'alaman d'Alsace et de Suisse : on dit *Imme*. — *Binetsch* « épinards » disparaît devant *Spinat*, et bientôt l'Alsace en sera le seul et dernier témoin. — Le mot *plärren* « pleurer » est aussi de Basse-Alsace (non colmarien), et naturellement il y passe pour un emprunt au français, par une illusion étymologique irrésistible, puisque dans ces dialectes *ö* ouvert devient *è* ouvert. — *Der blaue Montag* « le lundi chômé » : j'apprends par le Dictionnaire l'origine de cette expression, si courante en Alsace ; c'est, paraît-il, le lundi de la Quinquagésime (carnaval), où le célébrant catholique revêtait des ornements bleus. — *Bobo* « joli » (enfantin) : le sens exclut l'idée d'emprunt du terme enfantin français, qui signifie tout autre chose ; ne serait-ce pas pourtant une réduplication hypocoristique du fr. *beau*? — *Polt*, alsacien *Pilt* « Hippolyte » : l'*i* doit représenter une métaphonie ancienne, soit **P-ült* = *Pölt*. — V. H.

— C'est encore une légende qui s'en va, qui s'en est allée plutôt, quand on ferme le gros volume que M. le professeur Michel-Angelo Schipa a consacré au premier souverain indépendant de Naples, issu de la race des Bourbons (*Il regno di Napoli al tempo di Carlo di Borbone*, Napoli, Luigi Pierro, 1904, xxxv, 815 p. 8°; prix : 10 fr.). Ce mémoire, couronné par l'Académie royale des sciences morales et politiques et paru d'abord dans l'*Archivio storico per le provincie napolitane*, nous raconte, par le menu, l'existence de ce fils de Philippe V d'Espagne, d'abord duc de Parme, puis (à partir de 1738) roi des Deux-Siciles, jusqu'au jour où l succéda lui-même en Espagne (1759) à son demi-frère Ferdinand III, sous le nom de Charles III. Né « d'un prince français qui valait moins qu'une femme et d'une princesse italienne qui valait plus qu'un homme » (p. 70), Charles de Bourbon, laid, édenté, plutôt brutal, indolent au travail, fou de la chasse, dont l'entourage d'ailleurs ne le poussait guère à faire son métier de roi, n'aurait jamais pu passer pour un monarque de quelque mérite sans l'enthousiasme naïf des Napolitains, heureux d'avoir enfin un roi à eux, en chair et en os, au lieu des vice-rois tyranniques des Espagnols détestés, ou des représentants de l'empereur Charles VI, qui ne s'occupa jamais d'eux sérieusement. Après lui vint la tyrannie bien plus lourde encore de son fils Ferdinand; ainsi s'explique le souvenir trop flatteur que la postérité locale conserva longtemps de son règne, « aube rosée et souriante, heureuse de la dynastie, dit M. Schipa, dont la journée devait être si sombre et si douloureuse ». L'auteur ne se contente pas de nous exposer en détail les actes de *gouvernement* du roi Charles, ou plutôt de ses ministres, Fogliani, de Gregorio, Tanucci, et de nous montrer comment certaines mesures, si vantées, du *despotisme éclairé* n'ont été là-bas, comme ailleurs aussi, que des « ordres vains et lettre morte » (p. 623). Mais il nous a également retracé le tableau très fouillé de la *société* napolitaine vers le milieu du xviii[e] siècle : une cour frivole, une noblesse en général fainéante et peu cultivée, à la fois prétentieuse et dissipatrice (p. 651), une bourgeoisie médiocre, une population rurale misérable et dont le sort n'avait guère changé en mieux au bout de vingt ans d'un règne qualifié de bienfaisant et de réformateur. Ni l'homme ni le souverain ne sortent indemnes de l'enquête scrupuleuse à laquelle s'est livré notre auteur. Les suffrages des juges les plus compétents indiquent assez que ses conclusions ont été reconnues exactes et nous saurons donc à l'avenir que les regrets, dont ses anciens sujets honorèrent longtemps Charles III, quand il régna, non plus à Naples mais à Madrid, naissaient, moins de ses mérites à lui, que de l'indignité de son successeur immédiat ; s'ils ont fini par constituer une espèce de légende d'un *âge d'or*, c'est que, de génération en génération, le peuple napolitain perdit toujours davantage l'espoir de voir revenir des jours de bonheur. — R.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 30 — 25 juillet — 1904

The Hebrew text of the Book of Ecclesiasticus edited by Israël Lévi (*Semitic Study series* edited by R. J. H. Gottheil and M. Jastrow). Leiden, Brill, 1904; in-12, xiii-85 pages.

Das neue Testament nach D. Martin Luthers berichtigter Uebersetzung mit fortlaufender Erläuterung versehen von D. B. Weiss. Leipzig, Hinrichs, 1904; deux in-8, xx-566 et 546 pages.

Altjüdische Gleichnisse und die Gleichnisse Jesu, von P. Fiebig. Tübingen, Mohr, 1904; in-8, vii-167 pages.

Nul n'était plus qualifié que M. I. Lévi pour donner une bonne édition manuelle des fragments hébreux de l'Ecclésiastique qui ont été découverts il y a quelques années. Les variantes des manuscrits, celles des versions grecque et syriaque sont indiquées au bas des pages; à la fin, un petit lexique des mots ou formes qui ne se rencontrent pas dans la Bible hébraïque. Publication soignée et d'excellente apparence.

M. Weiss a corrigé discrètement la version de Luther afin de la rendre conforme au texte grec que lui-même juge le meilleur et dont il a donné une édition critique. Une introduction générale, telle qu'il convient à une œuvre de vulgarisation, présente d'abord en abrégé l'histoire des livres du Nouveau Testament. Vient ensuite la traduction, découpée en paragraphes entre lesquels s'intercale une sorte de paraphrase. Ce commentaire est littéral et historique, mais sans aucune discussion critique. Il est d'ailleurs aussi solide et nourri qu'on pouvait l'attendre de l'exégète expérimenté qu'est M. Weiss. Les opinions de l'auteur sont bien connues. Il n'y a pas lieu de les

discuter ici à propos d'une publication où elles sont plutôt supposées qu'expliquées et défendues.

On ne voit pas très bien où va l'argumentation de M. Fiebig. Dans une dissertation très érudite et bien ordonnée, instructive surtout par le grand nombre de paraboles rabbiniques qui y sont contenues, l'auteur a voulu prouver, contre M. Jülicher, que les paraboles évangéliques, même dans leur forme primitive, n'étaient pas de simples fables, mais qu'elles renfermaient une part d'allégorie. Or il se trouve que les paraboles rabbiniques citées à l'appui de cette thèse sont des fables, des comparaisons développées, et rien de plus. Ces comparaisons ne sont pas toujours très bien venues, parce que la plupart, à la différence des paraboles évangéliques, qui servent à relever et à éclairer la prédication du prochain royaume des cieux, sont en rapport avec un ou plusieurs textes bibliques auxquels elles servent d'illustration, et que la fable a été inventée ou arrangée en vue du texte; mais il ne se fait pas pour cela de confusion entre la parabole et son application. Voici un des rares exemples où M. Fiebig a voulu reconnaître des éléments allégoriques; pour commenter la protection de Iahvé sur Israël dans la colonne de nuée qui était devant ou derrière le peuple (Ex. xiv, 19), en rapprochant d'autres passages de l'Écriture (Os. xi, 3; Ps. cv, 39; Ex. xvi, 4; Ps. lxxviii, 16; Cant. iv, 15; Prov. v, 15), un rabbin faisait la comparaison suivante : « Il en était (de Dieu et d'Israël) comme d'un homme qui voyageait avec son fils et le faisait marcher devant lui; des voleurs se présentèrent à l'encontre pour prendre (son fils), et il le fit passer derrière lui; un loup vint par derrière, et il le fit repasser devant; des voleurs vinrent par devant et des loups par derrière, il le prit dans ses bras; l'enfant fut gêné par le soleil, et il l'abrita sous son manteau; il eut faim, et il lui donna à manger; il eut soif, et il lui donna à boire. » L'histoire peut manquer de naturel, mais elle n'a rien absolument d'allégorique; c'est la conduite d'un père qui sert à expliquer la conduite de Dieu à à l'égard d'Israël; ce père n'est pas Dieu; le fils n'est pas Israël; les voleurs et les loups ne sont pas les Égyptiens; et ainsi du reste. La fable n'aurait aucune raison d'être si elle signifiait directement la même chose que les textes bibliques à propos desquels on la raconte. Le commentaire donné par M. F. au discours des paraboles dans Marc (iv, 1-34) peut être fort ingénieux, et il satisfera sans doute les personnes qui se défient de la critique, mais il paraît bien méconnaître le caractère composite de ce morceau, l'artifice de l'explication allégorique du Semeur et son rapport avec les circonstances de l'âge apostolique, l'impossibilité historique et l'origine paulinienne de la déclaration touchant l'endurcissement providentiel des Juifs par le moyen des paraboles.

Alfred Loisy.

Aristotelis Πολιτεία Ἀθηναίων. Quartum edidit Fr. Blass. Leipzig, Teubner, 1903; xxx-162 p. (*Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana*).

Les éditions de la Πολιτεία Ἀθηναίων d'Aristote se succèdent en apportant toujours quelques améliorations au texte, qui se constitue ainsi peu à peu et approche de sa forme définitive. M. Fr. Blass, le savant helléniste, après l'avoir publiée en 1892, y revint en 1895, la donna une troisième fois en 1898, et voici sa quatrième édition. Si je ne me trompe, en publiant de nouveau ce texte déjà si étudié, M. B. n'a pas eu pour but unique de nous faire profiter des améliorations acquises par des travaux récents; il a saisi là une occasion de revenir sur sa théorie du rythme dans la prose classique, et de montrer comment cette théorie peut servir à confirmer et à corriger les textes. Que cette quatrième édition nous soit donc aussi une occasion de juger la théorie comme instrument de critique. Il arrive à M. B. ce qui arrive à tous les auteurs d'un système : légitimement fier d'avoir retrouvé, dans des cadences merveilleusement agencées, l'un des ornements les plus raffinés du style grec, il s'est laissé aller, suivant une pente bien naturelle, d'abord à considérer le parallélisme des quantités comme le facteur essentiel du nombre, ensuite à vouloir plier le texte aux exigences du rythme [1]. L'appendice de cette édition, p. 117-151, est particulièrement instructif à cet égard : M. B. y analyse de nombreux passages, dont le rythme, selon lui, indique une correction nécessaire; beaucoup, il est vrai, ne sont pas introduites dans le texte. On verra plus loin quelle est mon opinion sur le principe; mais je dois dire, pour qu'on ne se méprenne pas sur les observations qui vont suivre, que je ne combats pas la théorie en elle-même : je ne suis pas de ceux qui « ne veulent pas voir » (p. xxv); je la critique dans ce qu'elle a d'hypothétique et d'excessif. Dans le système de M. B., le rythme, ou plutôt la correspondance rythmique, se poursuit indépendamment de toute pause de la voix. Que la cadence, dans une succession de mots appartenant à la même pensée, se termine au milieu d'un mot pour reprendre à la syllabe suivante et se dérouler soit dans le même ordre, soit dans un ordre différent, il n'y a là rien que de légitime, et l'on doit y reconnaître un élément du nombre. Il est encore légitime d'établir un parallélisme entre une succession rythmique et une autre plus courte, en reprenant pour celle-ci la ou les syllabes finales de la première. Il est déjà plus téméraire de chercher une correspondance entre deux séries, quand pour l'obtenir on est

1. C'est là, au fond, une pétition de principes : on découvre un usage appuyé par un certain nombre de faits; on ne peut se résoudre à lui laisser un caractère particulier; on veut l'ériger en loi générale; on suppose donc qu'il en est ainsi ailleurs, et par des procédés plus ou moins violents on ramène les cas discordants au type désiré. L'exemple n'est pas isolé dans l'histoire de la critique.

obligé de négliger une ou plusieurs syllabes initiales ou finales; car cette syllabe ou ces syllabes sont bien prononcées, et alors le rythme n'est plus exprimé qu'imparfaitement; néanmoins, en pareil cas, le nombre n'est pas détruit et se laisse encore percevoir. L'oreille seule est sensible à ces symétries et à ces cadences; mais pour qu'il en soit ainsi, il faut que la diction soit ininterrompue; et alors qu'arrivera-t-il, si l'on admet qu'un rythme se prolonge au-delà d'une pause, je veux dire au-delà d'une fin de période où l'orateur, ou bien le lecteur, comme on voudra, devra nécessairement laisser reposer sa voix, ne serait-ce que pour laisser se préciser la double impression de la pensée et de la forme? La comparaison que fait M. B. avec les poèmes lyriques ne saurait justifier un tel procédé, parce que dans ceux-ci intervient un élément musical, qui est en union intime et inséparable avec la disposition des pieds et des κῶλα. C'est pourquoi je considère comme impossible la perception d'un rythme ainsi établi, ch. XXII, 2, cf. p. 132 : (τῆς δ' ἁπάσης στρατιᾶς ἡ)γεμὼν ἦν ὁ πολέμαρχος. Ἔτει | δὲ μετὰ ταῦτα | δωδεκάτῳ νι- | κήσαντες τὴν [ἐν] Μαραθῶνι μάχην, forme *abba*. Non seulement il y a une forte pause après πολέμαρχος — elle est d'autant plus forte qu'alors commence une idée toute différente — mais il est à noter, en outre, qu'elle se trouve dans la cadence initiale, que doit rappeler plus loin, pour que le nombre existe, une cadence identique. Celle-ci, M. B. la trouve dans -κήσαντες τὴν [ἐν] Μαραθῶνι μάχην; or, on voudra bien remarquer qu'à partir de ἔτει δὲ le rythme est particulièrement indécis, et que, même en écartant ἐν, il ne précise guère celui qu'il est censé remémorer; par suite, si la suppression de ἐν est légitime au point de vue de la langue, la concordance rythmique est insuffisante pour la rendre obligatoire. J'ai choisi ce passage parce que j'aurai encore à y revenir; mais il n'est pas le seul dans lequel M. B. détermine ainsi les rythmes, et c'est précisément dans ce genre de séries que l'hypothèse dépasse les faits. Ou bien n'aurions-nous à juger, au lieu des mots et de leur débit dans la phrase, que des successions de longues et de brèves, indépendamment de tout sens et de toute expression? Ce qu'il y a d'excessif, d'autre part, dans le système de M. B., c'est que, là où il trouve une concordance des rythmes, il semble vouloir en faire le seul régulateur du texte; pour peu que le rythme ne soit pas parfait, des suppressions, des additions, des transpositions viennent tout remettre en ordre. Mais il y a autre chose que le rythme; l'ordre des mots ne dépend pas exclusivement du nombre, et un écrivain sérieux peut en rechercher une disposition qui ne repose pas sur le nombre seul. La période est un facteur du style non moins important, et plus nécessaire encore que le nombre; et lorsque ces deux éléments se rencontrent simultanément, c'est la période qui doit commander le nombre, et non inversement, car le nombre n'est que la forme, tandis que la période est la pensée. La perfection serait que ces deux éléments fussent en exacte coïncidence; mais il n'en est pas

toujours ainsi, et l'on ne peut qu'être frappé, au contraire, du soin qu'apportent les grands écrivains à rompre le rythme lorsqu'ils arrivent à la fin d'une période, comme s'ils voulaient, par une cadence nouvelle et imprévue, produire une impression plus vive. Dans l'intérieur même des périodes, on comprend que le rythme puisse être indépendant des membres, et que la double succession des quantités dans un même ordre ne coïncide pas avec leur commencement et leur fin, car il résulterait de là quelque monotonie; mais on admettra également qu'il suffit que le rythme soit senti, qu'une syllabe en plus ou en moins ne le détruit pas au point de le rendre indistinct [1], que la période peut exiger une certaine disposition qui le contrarie, et qu'enfin, par conséquent, le nombre, en lui-même et par lui-même, ne doit pas être considéré comme un critérium infaillible du texte. Une correspondance des rythmes imparfaite peut être un indice de trouble, je ne saurais le méconnaître; mais cela ne suffit pas pour justifier une correction. La période dont j'ai déjà cité une partie me servira encore d'exemple. Ἔπειτα τοὺς στρατηγοὺς | ᾑροῦντο κατὰ φυλάς, || ἐξ ἑκάστης φυλῆς ἕνα, || τῆς δ' ἁπάσης στρατιᾶς | ἡγεμὼν ἦν ὁ πολέμαρχος. Il n'est pas besoin de montrer par les détails combien, malgré la simplicité et la brièveté de cette période, les mots y sont disposés avec art. M. B. néglige ἔπειτα, et voit le rythme suivant : τοὺς ...φυλάς, | ἐξ ...ἕνα, τῆς δ' ἁ-|πάσης ...ἡ-|γεμών, etc. (V. plus haut) ; -πάσης ...ἡ- est une reprise de la finale précédente φυλῆς ἕνα, τῆς δ' ἁ-. Mais pour que la correspondance soit exacte entre les deux premiers membres, il manque une syllabe dans le second ; on lit donc ἐξ ἑκάστης <τῆς> φυλῆς. Au point de vue de la langue, la correction ne s'impose pas; l'emploi de l'article avec ἕκαστος est très flottant, et avec le génitif φυλῆς on lit toujours τῆς φυλῆς ἑκάστης, p. 17, 14; 51, 16 ; 67, 20, etc., sauf φυλῆς ἑκάστης, 69, 6 ; mais ἑκάστης φυλῆς, 18, 7 ; 38, 3 ; 39, 13, etc., sauf 106, 9, ἑκάστης τῆς φυλῆς. M. B., qui ajoute toujours l'article, sans raison suffisante à mon avis, lit cependant avec Kenyon LXI, 1, ἀφ' <ἑκάστης> φυλῆς [2]. Au point de vue du style, τῆς n'est pas plus nécessaire, et même, à mon sens, ferait une bien moins bonne cadence. Il est donc plus sage et plus sûr de s'en tenir à la tradition. Mais, en outre, ce qui est ici digne de remarque, c'est que la période a par elle seule un rythme franchement marqué : ἔπειτα (début) ; τοὺς στρατηγοὺς ᾑροῦντο κα- (position du rythme) ; -τὰ φυλάς (reprend ἔπειτα en fermant le premier membre) ; ἐξ ἑκάστης φυλῆς ἕνα (reprise du rythme) ; τῆς δ' ἁπάσης στρατιᾶς (autre rythme) ; ἡγεμὼν ἦν ὁ πολέ|μαρχος (même rythme, mais prolongé

---

1. On peut se convaincre que M. B. partage cet avis, en se reportant à l'analyse rythmique du commencement du chap. XX, qu'il donne p. XXII de la première édition.

2. Cf. p. 150 : « τῆς per numeros ne admittitur quidem »; mais cette raison serait à elle seule bien faible, car la correspondance rythmique se retrouve aussi bien avec τῆς, en coupant différemment.

en une nouvelle cadence, qui rappelle en même temps la finale du premier membre, pour asseoir la fin de la période). Le rythme final reprend d'ailleurs avec ἔτει δὲ μετὰ ταῦτα, comme il arrive assez souvent. Le lecteur appréciera ces observations, en notant cependant qu'une telle précision n'est pas la règle, bien qu'elle se rencontre encore plus fréquemment qu'on ne pourrait le croire ; mais l'exemple suffit pour montrer les deux points que j'ai cherché à établir : qu'il est aléatoire de déterminer le rythme sans tenir compte des fortes pauses de la voix, et que la constatation du rythme n'est pas suffisante, à elle seule, pour autoriser la correction des textes. La théorie de M. Blass n'en est pas moins une belle découverte, à laquelle les études sur le style grec sont certainement très redevables ; mais sa portée est déjà assez grande sans qu'il soit besoin de l'exagérer.

My.

H. J. E. Endepols. **Het Decoratief en de opvoering** van het Middelnederlandsche drama, volgens de Middelnederlandscho tooneelstukken. Amsterdam, C. L. van Langenhuysen, 1903. In-8°, 139 p.

Ce travail (une thèse de doctorat) est un complément utile du livre de M. Worp (voir la *Revue Crit.*, n° 14 de cette année). M. E. étudie l'organisation matérielle, les décors, la mise en scène du théâtre néerlandais du moyen âge, en y comprenant celui des rhétoriciens, jusqu'à la fin du XVIe siècle. L'auteur se sert en première ligne des indications que pouvait lui donner une lecture attentive des pièces elles-mêmes. L'ensemble de faits ainsi réunis justifie la conclusion de l'auteur : que ce théâtre, pour l'organisation matérielle, était plus avancé et plus richement fourni qu'on ne le croirait au premier abord.

Une seule remarque. M. E., qui a eu la bonne idée de joindre à son travail des illustrations tirées de documents contemporains, donne (p. 27, 30) la reproduction de gravures sur bois, représentant le *tanneel*, la scène, employée en 1539 et en 1561, à Gand et à Anvers, lors des grands concours des chambres de rhétorique. Ces gravures sont imparfaites et les deux scènes représentées offrent de grandes différences entre elles. Mais une chose est certaine : à en juger d'après ces spécimens, la scène des rhétoriciens, scène à étages, assez étroite, différait complètement de la scène des mystères, telle qu'elle existait en France et en Allemagne, et probablement aussi dans les Pays-Bas. M. E. se tire d'affaire en parlant en général des formes variées qu'on a dû donner aux scènes pendant la période qu'il étudie. Ne pourrait-on risquer une supposition plus précise : la scène des rhétoriciens ne serait-elle pas sortie de la bâtisse à étages qui servait aux tableaux

vivants, notamment à celui de 1458 (p. 41, 71; M. E. lui aussi, néglige de faire remarquer que ce tableau vivant reproduisait l'*Adoration de l'Agneau*, des Van Eyck)? Cette supposition est d'autant plus vraisemblable que les tableaux vivants étaient un élément essentiel des moralités jouées par les rhétoriciens (voir les faits réunis par M. E., p. 128 et suiv.). On aurait ainsi la solution de ce problème de la scène à étages, que M. E. (p. 37) discute après tant d'autres : la scène à étages (qui n'avait du reste rien de commun avec la représentation superposée du Paradis, de la terre et de l'Enfer, qu'on a supposée autrefois pour les mystères) a existé dans les Pays-Bas, mais, semble-t-il, exclusivement pour la représentation des moralités, et elle se liait à l'usage des tableaux vivants.

G. Huet.

Pierre Grenier. **L'Empire byzantin**, son évolution sociale et politique. T. I : L'Etre social : t. II : L'Etre politique. Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1904. Deux vol. de XXXII-340 et 291 p.

Dans ces deux volumes, l'auteur, M. Pierre Grenier, a voulu « donner un aperçu de l'histoire générale de l'empire byzantin », ce qui « lui a paru utile et intéressant ». L'ouvrage est en effet un ouvrage de vulgarisation, et pour en faire d'un mot la critique générale, il a les défauts de ce genre de composition : aucune source originale n'est citée, aucune référence n'est faite aux travaux modernes; le lecteur est dépourvu de tout moyen de contrôle, et se trouve trop fréquemment en présence d'affirmations plus ou moins vagues, pour lesquelles les faits viennent trop rarement fournir à l'esprit la connaissance précise dont il a besoin. M. G. a fait de sérieuses lectures, a condensé des recherches étendues, s'est assimilé la substance de nombreuses monographies; mais il a rédigé son ouvrage comme s'il s'adressait à des lecteurs déjà très au courant; il sait pourtant bien que l'histoire générale du byzantinisme n'est encore connue que d'un petit nombre de lettrés, et ce n'est pas à eux qu'est destiné son travail. Son ouvrage ressemble à un vaste bâtiment dont toutes les pièces sont bien disposées et régulièrement contruites, mais où la lumière n'a d'accès que par des ouvertures insuffisantes pour un éclairage parfait. Il n'est pas possible, par exemple, que les chapitres sur la littérature et l'art byzantins donnent une impression précise et par suite durable, si l'on n'est d'avance instruit par d'autres lectures; ce ne sont que des résumés, des « aperçus », pour dire comme l'auteur, assez superficiels. Je dois dire cependant que les autres parties de l'ouvrage sont mieux comprises et mieux présentées que celles auxquelles je viens de faire allusion. La division est la suivante, conformément au sous-titre : origine de l'empire byzantin et développement de ses organismes sociaux; évolution écono-

mique, religieuse et morale, artistique, littéraire ; évolution politique intérieure et extérieure. Ce dernier tableau me paraît de beaucoup le mieux vu et le mieux mis en lumière ; M. G. insiste avec raison sur la situation difficile de l'empire, en butte de tous côtés à tant d'ennemis, et montre bien comment il devait finir par succomber ; l'activité et les efforts de plusieurs empereurs pour maintenir ou rétablir la cohésion administrative et militaire sont exposés avec compétence et avec plus de précision que l'auteur n'en a d'ordinaire, parce que des notes historiques apportent fréquemment, dans cette partie, les éclaircissements indispensables. La lutte des empereurs contre le monachisme, les funestes conséquences des dissensions religieuses, le tableau économique de l'empire sont encore des chapitres bien traités. L'ouvrage, en somme, serait plus utile si l'on y rencontrait, soit en note, soit dans le texte même, un plus grand nombre de faits qui fissent comprendre et apprécier les assertions souvent trop générales de l'auteur ; il serait plus intéressant s'il était écrit avec plus de soin : l'expression manque de variété et de souplesse, et décèle une rédaction hâtive ; le style est lâche, monotone, et la langue est loin d'avoir toute la pureté désirable.[1] L'impression enfin aurait dû être surveillée de plus près : plusieurs noms propres sont estropiés, et certaines fautes sont inexcusables.[2]

My.

Les précurseurs de la Réforme et de la liberté de conscience dans les pays latins du XIIe au XVe siècle, par Gaston Bonet-Maury, professeur à la faculté de théologie protestante de l'Université de Paris. (Paris, G. Fischbacher, 1904, VII, 268 p. 8°. Prix : 5 fr.).

M. G. Bonet-Maury s'est donné, de bonne heure, dans la littérature historique et théologique de langue française, une tâche qui méritait de lui attirer bien des sympathies, celle de montrer comment, au prix

---

1. Quelques exemples seulement : I 141 : les grands propriétaires recrutèrent presque toutes les charges de gouvernement ; 230 : la religion chrétienne posa plus que jamais son empreinte dans tous les domaines ; 319 : les Byzantins ne se servirent pas de la littérature antique seulement pour vivifier leur propre littérature ; ils devinrent prisonniers de leur base ; II 23 : des brèches à ces principes furent faites ; 171 : arrivés au même stade... que l'avaient été les peuples... ; 174 : bien que certains d'entre eux avaient été... ; 262 : le remplacement graduel du monothéisme au polythéisme ; 276 : les assauts auxquels l'empire avait été en but.

2. I 305 note, Kosmos Indikopleustès (*Kosmas*) ; 319 note, Kimnanos (*Kinnamos*) ; 324, Xiphilanos (*Xiphilinos* ou *Xiphilin*) ; 325 Sophanias (*Sophonias*) ; II 75 note, Eulathérius (*Eleuthérios*). — I 217 les discussions... qui excitait ; 250 c'étaient dans les grandes villes que... ; 264 la nécessité... portèrent ; 291 importés d'Allemagne (*en* All.) ; II 276 la littérature... n'avaient plus... ; 188 la Cilicie et Mélitène, les deux chefs de l'Asie-Mineure (*clefs*) ; 7 note, les légions élirent empereur ; 200 l'empereur romain Diogène (*Romain*).

de quels efforts, à travers quels obstacles, et combien imparfaitement encore, l'idée de l'indépendance de la pensée et de la liberté des consciences individuelles, a pu s'affirmer en face des croyances religieuses officielles et se développer dans l'histoire. C'est là l'idée maîtresse que nous retrouvons dans tous ses écrits, depuis son premier travail sur *Josias de Bunsen, un prophète des temps modernes* (1867) jusqu'au volume sur le *Congrès des religions de Chicago* (1895) et celui qu'il nous donne aujourd'hui. C'est elle qui l'a poussé à ses études d'histoire religieuse modernes, *Des origines du christianisme unitaire chez les Anglais* (1881) et l'*Histoire de la liberté de conscience depuis l'Edit de Nantes jusqu'en 1870* (1900). Dans les *Précurseurs de la Réforme*, c'est au moyen âge qu'il revient, à des recherches entreprises, il y a un quart de siècle déjà, alors qu'il publiait ses mémoires sur Gérard de Groote (1878) et Arnaud de Brescia (1881).

Les principes qu'il défend lui semblent — et non à tort, hélas ! — moins solidement ancrés que jamais dans les esprits enfiévrés et plus ou moins deséquilibrés des contemporains ; « tout le monde, dit-il, a sur les lèvres les mots de liberté de conscience, de croyance sacrée, et sitôt qu'un intérêt politique ou économique est en jeu, on foule aux pieds les plus élémentaires principes du respect et de la croyance d'autrui » (p. VII). C'est peut-être une illusion naïve de croire que l'exemple des précurseurs de la Réforme et de la liberté de conscience au moyen âge, mis sous les yeux de nos politiciens et de nos journalistes, soi-disant religieux ou anti-religieux, aura le don de calmer leurs haines et de les ramener à des jugements plus équitables. Il est malheureusement plus probable qu'on en conclura, dans les deux camps, à la nécessité de continuer la guerre à mort actuelle, les uns déclarant qu'on n'a pas suffisamment écrasé jadis les hérétiques, les autres, qu'il faut en finir une bonne fois avec leurs persécuteurs. En tout cas, nous ne nous plaindrons pas de l'illusion généreuse de l'auteur, puisqu'elle nous a valu ce livre utile venant à son heure et dont il faut louer la forme dégagée de tout appareil d'érudition, le style sobre et lucide, l'esprit pondéré et scientifique. Souhaitons qu'il fasse pénétrer, dans certains milieux au moins, plus accessibles aux enseignements de l'histoire, la vérité trop méconnue, même aujourd'hui, que jamais la violence ni de l'Etat, ni de l'Eglise, n'a pu supprimer d'une façon définitive les vérités religieuses, anciennes ou nouvelles, qui se révélaient au cœur de l'humanité.

Ce n'est pas — le titre même l'indique — un tableau d'ensemble des mouvements spontanés de la conscience religieuse chrétienne, au sein de l'Eglise du moyen âge, que M. B.-M. a entrepris de nous donner ici. Il a pensé que trop d'écrivains modernes, théologiens, littérateurs, historiens et philosophes, ont parlé en détail des hommes représentatifs de la foi dans les régions de l'Europe septentrionale et centrale, et spécialement dans le monde germanique, des mystiques

de la vallée rhénane, des Amis de Dieu de l'Oberland, des Félix Haemmerlin de Zurich, des Grégoire de Heimbourg, des Nicolas de Cues, des John Wycliffe et des Peabody, des Jean Hûs et des Jérôme de Prague, des Jean de Wesel et de tant d'autres encore, pour qu'il soit bien nécessaire d'y revenir une fois de plus. Il s'est donc cantonné chez « les peuples latins » entre le douzième et le quinzième siècle; avant cette première date, les dissidences religieuses, qui ne manquent pas, à coup sûr, sont de pures querelles entre théologiens et n'affectant pas la foi religieuse des masses. Mais avec le douzième siècle, nous touchons à la grande période du moyen âge, au réveil général des intelligences et des consciences, réveil qui mène forcément à la critique de la hiérarchie dominante et à la lutte émancipatrice contre les servitudes du passé; la formation des nationalités modernes, le changement de la situation économique de l'Europe, favorisent cette émancipation en élargissant à la fois l'horizon intellectuel et l'horizon géographique, et rendent possibles des insurrections d'abord partielles et toujours écrasées, contre la toute-puissance morale de l'Eglise, qui vont se répétant néanmoins et se multipliant jusqu'au jour où cette omnipotence disparaît pour toute une moitié de la chrétienté. M. B.-M. a divisé l'histoire de ces mouvements d'importance très diverse en trois périodes et il consacre à chacune d'elles un des trois livres de son volume [1].

Nous voudrions présenter tout d'abord une observation générale sur le plan de l'ouvrage. Désireux d'étendre et d'étoffer davantage son sujet, M. B.-M. nous semble avoir réuni dans ses différents chapitres trop d'individualités un peu disparates, qui ne sauraient passer en définitive, ni pour des représentants de la *Réforme* [2] ni de la *liberté de conscience*. Cette dernière, en particulier ne fut guère en honneur au moyen âge, ni malheureusement au seizième siècle, où elle fut à peu près unanimement conspuée dans les deux camps hostiles. L'empe-

---

1. Livre premier : Les précurseurs du XII[e] siècle. Chap. I : Réformateurs conservateurs, S. Bernard. Pierre le Vénérable. — Chap. II. Réformateurs radicaux. P. de Bruys, Arnaud de Brescia. — Chap. III. Réformateurs modérés. Pierre Valdo, François d'Assise. — Livre deuxième : Les précurseurs du XIII[e] et de la première moitié du XIV[e] siècle : Chap. I. Les modérés; Occam, Marsiglio, Dante. — Chap. II. Frédéric II de Hohenstaufen, Fraticelles, Arnaud de Villanova. — Chap. III. Franciscains spirituels et Vaudois. — Livre troisième : Les précurseurs de la seconde moitié du XIV[e] et du XV[e] siècle : Chap. I. Les conservateurs. — 1. Italiens : Pétrarque. S. Catherine de Sienne. 2. Espagnols : Lopez de Ayala, Vincent Ferrier, Ximenés. — 3. Français : P. d'Ailly. — Chap. II. Les réformateurs modérés : Gerson, Clamengis. — Chap. III. Les réformateurs radicaux. — 1. Vaudois. — 2. Espagnols : Martinez, Tostado, etc. — 3. Italiens : L. Valla. Savonarole. — Conclusion. — Nous avons cru devoir reproduire sommairement le *schema* de la table des matières pour qu'on comprenne mieux les observations que nous suggère le plan de l'ouvrage.

2. De *certaines réformes* (au pluriel) oui, de la Réforme, non. Il ne faut pas détourner les mots de leur sens historique.

reur Frédéric II, par exemple, brûlait avec la plus grande complaisance tous les hérétiques lombards que voulait bien lui signaler l'Eglise; s'il suffit, pour être rangé parmi les *réformateurs*, de se prononcer contre la corruption des mœurs du clergé, on pourrait citer des milliers de noms à côté de ceux de S. Bernard de Clairvaux et de Pierre-le-Vénérable ; tous les bons prêtres — et certainement il y en eut alors beaucoup — tous les moines convaincus — et comment n'auraient-ils pas été nombreux en des siècles de foi ? — partageaient leur haine pour le vice charnel et la simonie. Mais non seulement ils n'attaquaient ni les dogmes ni la hiérarchie de l'Eglise, mais même ils faisaient tous les efforts possibles pour faire régner celle-ci sur le monde chrétien. Que viennent-ils faire ici, comme *précurseurs* d'un mouvement qui leur aurait fait horreur, s'ils avaient pu seulement le prévoir ? En quoi le bon Pierre Comestor, avec son *Historia scholastica*, le cardinal Ximenés, avec sa Bible polyglotte, sont-ils des avant-coureurs de de la *liberté de conscience* ? S'ils avaient pu se douter que, dans une bien faible mesure, ils faciliteraient pour l'avenir les ravages de l'hérésie, l'un aurait brûlé ses manuscrits et l'autre brisé ses presses d'Alcala !

Il me semble, en un mot, que M. B.-M. abuse un peu du terme de « précurseur » afin de pouvoir grossir davantage son bataillon sacré ; mais le terme n'est applicable à mon avis, que quand l'individualité dont il s'agit, fait une œuvre *consciente* et *voulue*, quand elle en comprend les responsabilités et en accepte les dangers. Je comprends encore que les réformateurs politico-religieux comme Arnaud de Brescia, comme Savonarole, figurent au martyrologe de la pensée libre et de la liberté de conscience, puisque, de leur temps, la puissance de l'Eglise dominait le monde politique comme le monde religieux, et qu'ils ont lutté contre elle, qu'ils ont été écrasés, eux aussi, pour leur foi individuelle. Cependant j'ai quelques doutes, je l'avoue, qu'on puisse les regarder comme des défenseurs de ce que nous appelons aujourd'hui la liberté de conscience ; Savonarole, par exemple, l'impérieux ordonnateur du *brusciamento delle vanita*, n'était guère disposé à la mansuétude pour ceux qui ne partageaient pas à Florence ses austérités, tout aussi peu que plus tard, Calvin pour les *libertins* de Genève. Quant à introduire dans ce cénacle des *Précurseurs de la Réforme* des personnages comme S. Vincent Ferrier, Ximenés ou le cardinal d'Ailly, c'est effaçer, je le crains, les limites nécessaires, et dans le désir d'ouvrir bien larges les portes du sanctuaire, abattre les murs qui le soutiennent et le séparent de l'édifice voisin.

En dehors de cette divergence de principe, que je devais naturellement accentuer ici, l'on pourrait faire encore certaines observations de détail à l'auteur, relatives soit à l'absence de tel personnage secondaire, il est vrai, sur sa liste, soit à l'appréciation divergente de quelques-uns d'entre ceux qui y figurent ; on pourrait signaler aussi,

çà et là, quelques travaux plus récents qui manquent dans les renvois bibliographiques ; mais comme l'auteur destinait son ouvrage, non pas aux érudits mais au grand public, il serait évidemment injuste d'appuyer sur de pareilles vétilles critiques. Nous préférons terminer ce compte rendu en répétant que le livre de M. Bonet-Maury est une œuvre tout à la fois très actuelle et d'un mérite durable, et nous souhaitons qu'il gagne de nombreux adhérents aux idées de respect réciproque et de tolérance mutuelle, sur tous les terrains où se heurtent les esprits, et surtout dans le domaine intangible de la conscience religieuse et morale[1].

R.

J. H. Scheltema. **Het Boek der kusjes** van Janus Secundus, in het Nederlandsch vertolkt. *Leiden*, E. J. Brill, 1902. Pet. in-4°. LIX-75 p.

Dans ce volume, qui se présente fort agréablement, M. Scheltema nous offre, avec le texte en regard, une traduction en vers rhytmiques, mais non calqués servilement sur les mètres de l'original, des *Baisers* de Jean Second. Cette traduction se lit avec plaisir, et le traducteur s'est tiré d'affaire fort adroitement les quelques fois que Jean Second exprime sa passion amoureuse d'une façon un peu plus vive que ne le permettent les convenances actuelles. On se demande cependant pourquoi M. S., du moment qu'il ne s'astreignait pas à imiter strictement les mètres de l'original, n'a pas traduit au moins certaines pièces en vers rimés. D.-J. van Lennep, le poète-philologue, a montré par son exemple qu'on pouvait admirablement traduire la poésie antique ou imitée de l'antique en vers rimés néerlandais. — M. S. a joint à sa traduction une étude qui donne tous les renseignements essentiels sur Jean Second et sur la littérature de traductions et d'imitations que les siècles ont accumulée autour des *Basia*.

G. Huet.

---

1. J'ai relevé à la lecture une série de fautes d'impression ; en voici quelques unes. P. 12. lire *acharnées* pour *archarnées*. — P. 19. l. *Wilken* p. *Vilkens*. — P. 41. l. *1148* p. *1548*. — P. 165. Philarète de Candie est *Alexandre III* ; p. 174. il est devenu *Alexandre V*. — P. 190. Je ne m'explique pas la date *1414* placée à côté de la mention de « la délivrance de la France par Jeanne Darc ». — P. 229. l. *tedesca* p. *tadesca*. — P. 233. l. *Alexandre VI* p. *Alexandre III*. — P. 236, l. *Ranke* p. *Rancke*.

Privatbriefe Kaiser Leopold I an den Grafen Franz Eusebius Poetting, 1662-1673, herausgegeben von A. F. Pribram und M. Landwehr von Pragenau. Wien, Carl Gerold's Sohn, 1903, XCIX, 430, 494 p. 8° (Fontes rerum Austriacarum, 2e série, vol. 56-57).

M. Heigel, en 1890, M. Pribram lui-même, dans son intéressant travail sur *François de Lisola*, paru en 1894, avaient déjà cité de nombreux passages de cette correspondance intime conservée aux Archives d'État de Vienne, en cinq volumes. Le savant autrichien n'a pas reculé devant la tâche infiniment pénible[1] de la déchiffrer toute entière, avec le concours de M. Landwehr de Pragenau; on ne peut que lui être très reconnaissant de la peine qu'il s'est donnée en transcrivant et en publiant pour l'Académie de Vienne ces épanchements impériaux, et en les annotant à l'aide de la correspondance et du *Diarium* de Poetting lui-même.

Il ne faudrait pas chercher dans les lettres de Léopold I des secrets d'État, ni des vues bien profondes sur la politique de la maison de Habsbourg, dans la seconde moitié du XVIIe siècle. Nous avons là, dans ces deux volumes, des lettres intimes, écrites par un ami à un ami, pour autant qu'un prince absolu peut être l'ami d'un de ses sujets. Il y bavarde, à cœur ouvert, sur les choses les plus sérieuses comme sur les petits cancans du jour. Il s'y montre, ou s'y laisse deviner, dans toute la vérité de sa nature, pieuse, superstitieuse jusqu'au ridicule[2], bienveillante aux solliciteurs jusqu'à la faiblesse, toujours affairée, sans que le souverain fût pourtant un travailleur effectif et sérieux[3]. J'avoue que la lecture des deux volumes terminée, je penche à trouver bien optimiste la préface des éditeurs, qui font ressortir l'indépendance de sa volonté et s'étendent sur son intelligence des affaires, encore qu'ils accordent qu'une certaine lenteur de conception l'ait paralysée trop souvent.

Son correspondant, le comte François-Eusèbe de Poetting, né en 1627, était l'aîné de l'empereur, d'une douzaine d'années; conseiller intime dès 1660, il était envoyé deux ans plus tard comme ambassadeur à Madrid, afin d'y demander la main de l'infante Marie-Marguerite pour son maître; il y resta jusqu'en 1674, devint alors grand-maréchal de la cour de Vienne, et mourut en 1678. Autant qu'on peut en juger par ce que disent de lui MM. P. et L., et par les lettres impériales elles-mêmes, Poetting était un brave homme très dévoué

1. En effet ces lettres sont écrites en quatre langues sans cesse entremêlées, (l'allemand, l'espagnol, l'italien, le latin, sans compter le dialecte viennois), griffonnées de la façon la plus horrible, et le *chiffre* de la correspondance étant perdu, il a fallu le reconstituer non sans peine.

2. Voy. p. ex. la lettre à Poetting du 23 sept. 1671 (II, p. 188).

3. Après la mort du comte Portia, il déclare bien « *bin ich entschlossen mein eigener primado zu sein* » (I, p. 105), mais en réalité il sera toujours guidé par un conseiller tout puissant; seulement il en change de temps à autre.

à son souverain, mais nullement à la hauteur intellectuelle voulue pour représenter à Madrid, d'une manière efficace, la politique des collatéraux de Vienne et surtout pour l'y faire triompher, à l'encontre de la diplomatie française [1]. Mais c'est précisément pour cette raison, sans doute, que Léopold ne se sentait pas gêné vis à vis de lui dans ses épanchements naïfs et lui confiait, *currente calamo*, en sautant d'une langue à l'autre, ses impatiences d'amoureux d'abord [2], puis ses prouesses de jeune marié [3], ses joies nombreuses et ses tristesses de père et d'époux, ses satisfactions de veuf assez rapidement consolé [4], après s'être d'abord déclaré plus misérable que Job (II, p. 385). Il n'est pas possible d'accorder à ce prince bavard et prolixe [5], absolument soumis à la Compagnie de Jésus [6], d'ailleurs assez indifférent au vrai bien de l'Église [7], grand chasseur aussi devant l'Éternel [8], une valeur politique tant soit peu sérieuse; c'est par la force des choses, plus que par une impulsion quelconque donnée par le souverain, que les affaires de la maison d'Autriche ont marché durant son long règne. Mais si le monarque est bien nul, quand on le compare à plusieurs de ses contemporains, l'homme qu'on voit à nu dans ces lettres qu'il ne pensait pas devoir être connues jamais, éveille plus d'intérêt qu'on ne l'aurait cru possible quand on connaît seulement le personnage officiel et qu'on se rappelle certains actes de cruauté ou de fourberie commis par lui ou du moins en son nom. Par moments, quand il nous parle de ses deux femmes, des nombreuses grossesses de la première, de la mort de ses petits enfants [9], de son petit beau-frère, Charles II d'Espagne [10], des amours, des mariages et des intrigues de

1. Nous recommandons surtout le chapitre II de l'introduction, sur l'état de l'Espagne et le personnel gouvernemental d'alors, d'après les dépêches de Poetting; on y étudie sur le vif le marasme général de l'État, et ses causes matérielles et morales.

2. « Wenn nur einmal meiner Gredl Reis effective stabilirt würde! » s'écrie-t-il naïvement (I, p. 89).

3. « Hab mich ziemlich frisch gehalten und nicht lang gefeiert » (I, 295).

4. Voy. lettre du 15 octobre 1673, après son second mariage (II, 370).

5. Voy. p. ex. le début curieux de la lettre dans laquelle il parle de la mort de Philippe IV, (I, p. 167).

6. Il veut absolument pour confesseur de sa future épouse un Père Jésuite, Allemand de préférence; si ce n'est pas possible « *sit Hispanus, saltem Jesuita.* » I, 13).

7. Cela se voit par la nomination de l'ancien ayo de son frère, le comte Rabatta, à l'évêché de Laybach; « *habe mich seiner entledigt*, écrit-il naïvement, *indeme ich nicht gewusst haette ihn zu accomodiren; und so ist er wohl accomodirt.* » (I, p. 53).

8. Voy. I, 127, 415, 418, II, 317, les tableaux de ses chasses au héron, au sanglier, etc.

9. Voy. lettre du 15 janvier 1668, où il décrit « *wie unser lieber engel a gran passi zum himmel geeilet het* » (I, 347).

10. Il l'appelle le *Bübel* (I, 85) et le félicite de s'être fait si courageusement arracher une dent (II, 333).

sa propre cour [1] ou de celles de certains collègues couronnés [2], il montre une bonhommie viennoise et même un certain *humour* qui peut faire illusion sur le déficit véritable de ses capacités affectives et mentales. Même ses pires antipathies, transposées en son allemand bizarre et surchargé de mots étrangers [3], peuvent ainsi passer pour des boutades, au lieu de choquer le lecteur par leur brutalité [4]. Il n'en est pas moins vrai que l'impression totale et durable qu'on remporte de cette lecture, plus psychologique encore qu'historique, c'est qu'on se trouve en présence d'une intelligence médiocre mal servie par une volonté plutôt passive [5] et résignée d'avance à plier sous les coups du sort, plutôt qu'à réagir contre eux. Il n'y a pas là d'ailleurs lieu de s'étonner. Issu d'une race à peu près épuisée par des croisements consanguins perpétuels, produit d'une éducation destructive de toute initiative personnelle, privé des connaissances indispensables à celui qui veut prendre au sérieux son métier de roi, Léopold ne pouvait être guère différent de ce que nous le voyons dans l'histoire et quand on compare cette correspondance aux lettres de Louis XIV ou de Guillaume d'Orange, on comprend mieux pourquoi les Bourbons du XVIIe siècle l'ont emporté sur les Habsbourgs.

Remercions en terminant les éditeurs d'avoir joint au second volume un petit dictionnaire espagnol-allemand, vraiment indispensable, et rendons les lecteurs attentifs aux errata passablement nombreux qui se trouvent au tome II, p. 385-389, et qu'explique en bonne partie la déplorable écriture de l'auguste épistolier.

R.

Manuel républicain de l'homme et du citoyen, par Ch. Renouvier, Nouvelle édition publiée par Jules Thomas, professeur au Lycée de Pau. 1 vol. in-18 1,315 p. librairie Armand Colin 1904.

En publiant une nouvelle édition du *Manuel républicain* de Renouvier (la dernière était de décembre 1848). M. J. Thomas paraît avoir

---

1. Voir p. ex. I, 205, 266, 285.

2. Voy. ce qu'il dit du roi de Portugal, dom Pédro (I, 386).

3. Pour donner une idée de ce style d'ordre composite nous citerons le passage où il se défend contre le reproche d'avoir assisté à un ballet français chez l'envoyé de Louis XIV, M. de Grémonville : « *Vermein aber man kœnne wohl auch ein franzoesischen Narren und Tanzer zuschauen ; oltre che era una cossa si fredda das gar nit der mühe nit wert ist so siel ruido darauss zu machen. Aber die leutt so keine negotia haben, die machen ex mosca elephantem, id est aus einer narretei das grœsste negotium.* » (I, 249).

4. Une fois qu'il est fâché contre l'ambassadeur Peñaranda, il écrit : Waer er damals nur crepirt, als wir auf Frankfurt gereist, waer kein grosser schaden nit gwest! » (I, 345).

5. On sera frappé, rien qu'en parcourant fugitivement ces deux volumes, du nombre infini de fois où l'on retrouve ces mêmes locutions résignées : « *Ma patienza!* — « *Gott hat es also gewollt!* » — « *Fiat voluntas ejus!* » etc.

poursuivi à la fois plusieurs objets : répandre quelques-unes des idées d'un maître pour laquelle il a une profonde admiration et dont les œuvres (compactes) ont, il le reconnait, peu pénétré dans le public ; faciliter la lecture d'un de ses ouvrages devenu à peu près introuvable; fournir à la jeune démocratie « un manuel des devoirs et des droits composé avec l'autorité d'une pensée philosophique aussi solide que réellement émancipatrice », manuel qui, de l'avis de M. T. « manquait encore à l'éducation civique des adultes. »

L'auteur a inégalement atteint ces divers objets : à un point de vue documentaire, il rend un véritable service en mettant sous les yeux du lecteur un écrit qu'on ne pouvait guère plus se procurer et qui est un précieux témoignage des opinions, des passions et des illusions d'une époque dont, par certains côtés, nous sommes au moins aussi loin que de 89. Ce petit livre a d'ailleurs joué un rôle important en 1848, puisqu'à la suite d'une interpellation de M. Bonjean, il motiva la démission du ministre de l'Instruction publique, H. Carnot, qui avait demandé à Renouvier le *Manuel* et l'avait répandu parmi les instituteurs. M. T. a fait précéder sa nouvelle édition d'une instructive notice sur la vie et les ouvrages de Renouvier. Je reprocherai, cependant, à cette notice, d'être trop concise et de donner une idée insuffisante des théories du philosophe, dont j'ai lu souvent des éloges enthousiastes (notamment dans les livres de M. Henry Michel), mais dont je n'ai jamais rencontré une analyse suffisamment claire et précise. Je sais bien que la production intellectuelle de Renouvier, comme le dit M. T., « ininterrompue pendant soixante-cinq ans, n'a pas été le progrès d'opinions d'abord embrassées et toujours accentuées par la suite, mais qu'elle eut des crises, des ruptures et des renouvellements »[1]. Je tiens compte de ce manque d'unité dans les vues du philosophe pour excuser son commentateur de n'avoir pu, en quelques pages, nous en fournir un résumé net : mais j'en tire argument pour me demander s'il a atteint et s'il pouvait, en publiant cette nouvelle édition, atteindre son troisième objet : la production d'un *Manuel civique*, devant servir à la génération actuelle.

M. T. a bien senti combien pour réaliser ce but la simple réédition du livre de Renouvier serait insuffisante. D'abord il semble que le

1. Des soins pieux viennent de reproduire sous forme de brochure (Colin éd.) les « derniers Entretiens du » philosophe dictés à M. L. Prat, quelques jours avant sa mort, à 88 ans. On y sent un cerveau resté vert jusque dans l'extrême vieillesse, un grand esprit et de nobles aspirations, mais on y trouve peu d'indications sur le système logique laissé par le penseur. Il dit, lui-même, probablement avec une sévérité outrée, qu'il a été « un manieur, un arrangeur d'abstractions » (p. 63). A la fin de sa vie, c'est le *Personnalisme* (titre de son dernier livre 1903) qui est pour lui la vérité. » « J'y suis venu tard, mais tout ce que j'ai écrit, directement ou indirectement m'y a conduit pas à pas ». Il y a émis de bien singulières hypothèses sur les *trois mondes*, en vue « de comprendre le mal et d'expliquer qu'il résulte de l'injustice ».

philosophe lui-même en avait eu pleine conscience, puisque, depuis cinquante ans, il n'avait pas eu la pensée de republier son ouvrage épuisé. Il y avait à cela plusieurs raisons : et la première, c'est que les idées de l'auteur s'étaient depuis 1848 profondément modifiées sur beaucoup de points. « Il faut reconnaître, dit M. T., qu'à cette époque et à l'âge de trente-six ans, le grand penseur que nous admirons n'était pas encore entièrement lui-même. » Rééditer le *Manuel* sans accuser les changements d'opinion ou de point de vue qui s'étaient produits dans l'esprit de l'auteur, c'eût été vraiment de la part de l'éditeur (non sollicité ni autorisé par l'écrivain) une sorte de trahison. M. T. s'en est rendu compte et a pris le parti d'accompagner le texte de notes fréquentes et développées qui indiquent des opinions de l'auteur qui contredisent ou qui complètent celles formulées en haut des pages : il y a joint des idées personnelles à lui éditeur, sur les sujets traités par le philosophe. Il résulte de ce système de composition beaucoup de confusion. Les idées de M. T. ne sont distinguées de celles de Renouvier que par des guillemets difficiles à apercevoir et qui ne sont pas toujours régulièrement posés. De plus, presque à chaque ligne, l'esprit du lecteur se trouve en face d'un amalgame de vues très souvent discordantes et qui le laissent dans un assez grand embarras. Je comprends jusqu'à un certain point que M. T. ait corrigé les appréciations du Renouvier de 1848 par celles du Renouvier des années postérieures, bien que ces simples corrections portant sur des sujets de première gravité comme la souveraineté du peuple, la personne et l'intervention de l'État, le principe de la morale, l'appréciation du rôle social des religions, le droit à l'insurrection, etc., etc., soient déjà de nature à ébranler sérieusement la confiance d'un lecteur, apprenti de ses devoirs politiques, dans l'autorité de son *Manuel civique* : mais je ne comprends pas qu'aux conceptions de Renouvier résumées depuis 1848 jusqu'en 1903, M. T. ait encore voulu joindre les conceptions de M. T. en 1904. Il avait un moyen plus simple et plus efficace de les faire connaître : c'était de rédiger lui-même un « *Manuel républicain* des devoirs et des droits de l'homme et du citoyen ». Il se serait ainsi placé franchement en face des difficultés de la tâche à remplir et aurait remplacé les critiques, divergences ou commentaires par un essai de construction.

Je ne me dissimule point d'ailleurs — et l'examen des matériaux, encore gisants sur le sol et à peine dégrossis par l'auteur, le fait éclater aux yeux les moins prévenus — que l'édification d'un manuel sur le vaste plan que M. T. semble avoir entrevu dans ses notes est à peu près impossible dans les données actuelles de la science sociale. M. T. relève certaines erreurs de point de départ ou de déduction de Renouvier : mais combien il faudrait en relever qu'il n'a pas constatées, et combien on pourrait faire d'objections à ses propres propositions ! Ce catéchisme civique en 200 pages me paraît prêter le flanc à autant de controverses

possibles que *Catéchisme* proprement dit : Renouvier renvoyait d'ailleurs à celui-ci pour l'énoncé de certaines vérités morales : M. T. pense que « l'honneur de la République en France sera de faire enseigner en son nom ses propres principes, c'est-à-dire ceux de la morale elle-même qui de sa nature est rationnelle, juridique et par conséquent laïque ». J'y consens : mais mettre cette morale là à portée des enfants, ou des électeurs populaires, tout en lui conservant son appareil philosophique, n'est pas aisé. Je prends la définition du devoir : Renouvier disait : « Un devoir est un acte ou une règle d'agir auxquels nous nous sentons obligés par la conscience ou par le cœur. » M. T. aperçoit la faiblesse de cette définition (qui suppose une première définition de la conscience et du cœur) et il la complète par celle-ci : « La règle est d'abord posée par la raison pratique, dans la conscience de l'agent ; l'acte est l'aboutissement de l'effort volontaire fourni par l'agent pour obéir à la règle ». Voyez-vous *l'élève* — (le manuel est un dialogue entre instituteur et élève) — en face de cette expression : « la raison pratique » et comme il sera éclairé ! Aussi dans l'énumération des devoirs, M. T. se résout-il à laisser Renouvier parler tout simplement de la justice comme ayant un caractère obligatoire, sans explication, ce qui revient à peu près au *Décalogue*. — « Il faut honorer ses parents et respecter le mariage, *parce que* cela est juste.. il ne faut jamais tromper ni mentir *parce que* cela est injuste... » (p. 132). C'est encore la justice que Renouvier posait comme fondement au devoir d'obéissance à la loi, en tant que « volonté de tout le peuple s'imposant à la volonté de chacun ». Mais là M. T. fait de sages distinctions et indique les conditions sur lesquelles repose le droit des majorités à légiférer. Parmi ces conditions figure celle-ci : « Les droits naturels des personnes seront respectés par la loi ». Voilà une juste restriction : mais allez donc dans un manuel élémentaire vous entendre sur les droits naturels des personnes. Renouvier lui-même les définit : « Les pouvoirs que les hommes ne veulent ou ne peuvent jamais abandonner entièrement, parce qu'ils tiennent de trop près à leurs personnes ». Et M. T. : « La liberté du corps et de la conscience ». Mais que de sujets à discussion dans ces définitions générales !

On pourrait étendre cet examen critique à toutes les parties du *Manuel* et de son commentaire, et partout on viendrait se heurter ou à l'extrême complication des raisonnements ou à des difficultés logiques qui ne sont pas résolues dans la superposition qui nous est offerte d'opinions de Renouvier et de M. T. Dans la partie économique notamment ces difficultés sont nombreuses et inextricables, parce que l'auteur et le commentateur y ont constamment confondu l'économique proprement dite qui est l'étude des conditions pratiques de la production, et la justice sociale. Tout en repoussant le collectivisme avec Renouvier qui a écrit sur ce point des pages très nettes, M. T. aboutit à une sorte de transaction entre la liberté et l'Étatisme, qui consisterait,

autant qu'on peut saisir son système sous la forme concise où il est exposé, dans l'aide de l'État assurée par des privilèges aux associations ouvrières. L'expérience, que Renouvier prenait sagement comme criterium des réformes légales (p. 58), s'est plusieurs fois prononcée contre ce régime, qui n'est guère défendable d'ailleurs au point de vue de la justice, bien que M. T. trouve tout naturel que l'État « retourne contre le travail libre non collectif les effets de la concurrence, l'amène à prendre de lui-même la forme collective, et résolve ainsi la difficulté sans recours à la *contrainte légale* (!) » Le tout est de s'entendre sur les mots.

Celui par lequel M. T. désigne l'état de liberté industrielle relative qui est le nôtre, et qu'il appelle l'*état de guerre*, ne me paraît pas juste. La compétition industrielle n'est pas la guerre. C'est une lutte dans des conditions toutes spéciales et dont précisément le caractère principal est d'être pacifique. Supprimez la compétition pour le gain : vous donnerez à celle qui visera la possession de l'autorité un essor redoutable : et si vous voulez supprimer aussi l'ambition de l'autorité, je me demande en face de quelle humanité vous nous placez. Elle existe peut-être dans un paradis : mais la terre n'est pas mûre pour elle. Je le regrette.

Eugène D'EICHTHAL.

— Sous le titre de : *Nuovo saggio di critica biblica* (broch. in-8°, IV, 34 p., Firenze, 1903), le professeur F. SCERBO, de l'Institut des Études supérieures, revient sur les questions de méthode abordées dans une précédente publication. Les présentes réflexions ont pour point de départ l'examen d'un passage d'Isaïe, LXIII, 9, que la plupart des critiques corrigent sans hésitation, tandis que, d'après M. S., le texte traditionnel offre un sens très acceptable. M. S. ne prend point son parti de la facilité avec laquelle, sous des prétextes souvent futiles, on déclare que tel passage est, soit interpolé, soit altéré; en suite de quoi on le modifie ou l'élimine sans autre forme de procès. Nous avons dit que nous approuvions le « rappel aux principes » dont M. S. a pris l'initiative en Italie; nous-même avions, il y a quelques années, protesté contre de semblables abus. Il ne semble pas que l'on soit très désireux de s'incliner devant les critiques qui peuvent venir à cet endroit des différents centres de travail. Et cependant je ne crois pas m'aventurer beaucoup en annonçant que l'on se verra prochainement dans l'obligation de réformer des procédés, qui tiennent de la fantaisie personnelle plus que de l'application des règles d'une sage méthode. Voyez ce que nous propose un éminent exégète anglais, M. T.-K. CHEYNE, dans ses *Critica biblica, notes critiques sur le texte des écrits de l'Ancien-Testament* (Londres, 1903). — Dans un petit nombre de textes de la Bible, il est question d'un clan édomite, en relation avec la région méridionale du pays de Juda; M. Cheyne s'est imaginé de donner de l'importance à ce canton perdu. Pour lui les « Yérakhmeélites constituent un peuple arabe, dont les invasions et le culte ont joué un rôle essentiel aux VIIIe, VIIe et VIe siècles

avant notre ère. C'est à eux qu'est consacré le chapitre Ier d'Isaïe, où le texte indique une invasion syro-éphraïmite, de même au chapitre VII, où l'enfant attendu « Immanouel » doit se lire Yerakmeél ; de même au chap. LII, puis à Jérémie, à Ézéchiel, sans oublier Osée, Joël, Amos et Michée. Notez que, pas une fois, le nom en question n'apparaît ; c'est le critique qui l'introduit par d'audacieuses corrections. Certes, s'il est un travail capable de jeter le discrédit sur les études bibliques, c'est celui-là ; quelle aubaine pour les ennemis de l'exégèse indépendante qu'un pareil exemple venu de haut ! — Néanmoins, aux yeux de ce qu'on a appelé malicieusement, certain jour, « la néo-orthodoxie exégétique », M. Cheyne est un « savant éminent », dont le seul tort est de ne pas avoir établi « les raisons péremptoires » de son système ; mais il en a, sans doute, et ne manquera pas de les donner. M. Scerbo, en revanche, fait de la mauvaise besogne ; car « il se borne à jeter du discrédit sur les travaux de quelques savants indépendants ». J'engage le professeur de Florence à ne pas se laisser émouvoir par ces manifestations de mauvaise humeur. Il rendra service à nos études en dénonçant les excès dont il a si vivement senti le danger.

— C'est d'Italie aussi que nous parvient, sous le titre de *Carlomagno e i due papi Adriano I e Leone III nell' arte christiana*, in-18, 292 p., Torino, 1903), la seconde édition d'un ouvrage de M. B. Labanca, paru en 1891. Cédant à des considérations qui se font de plus en plus jour dans les cercles de l'histoire ecclésiastique, M. L. invoque les lumières fournies par les monuments, trop négligés jusqu'ici. On connaît les qualités de l'infatigable travailleur qu'est M. Labanca.

— Quelques jeunes gens ont entrepris de tracer en petits volumes d'une allure vive une esquisse de l'histoire politique de l'Église catholique. M. Francis Delaisi a traité de l'*Église et l'Empire romain*, de l'étable de Bethléem au dôme de Sainte-Sophie (in-18, 95 p.) ; M. A. Rebillon, de l'*Église au moyen âge*, papes, moines et conciles (in-8, 95 p.) ; M. Julien Luchaire, de l'*Église et le seizième siècle*, d'Alexandre Borgia à Sixte-Quint (in-18, 955 p., « pages libres », Paris, 1904), chaque volume 1 f. 50). La collection sera complétée à très bref délai par quatre études de même étendue. L'idée était excellente : s'étonnera-t-on si l'exécution donne prise à des critiques ? Pour entreprendre de résumer en une centaine de pages les quatre premiers siècles de l'Église ou les dix siècles du moyen âge, il faut ou bien une méthode très sévère, ou bien une connaissance approfondie du sujet. Nous ne saurions demander la seconde à des écrivains qui font leurs débuts ; aussi eussions-nous préféré le genre du « précis », dates, faits, institutions, personnages, le jugement philosophique des périodes étant réservé à de courtes introductions. En tout cas, nous louons les auteurs associés de l'esprit de haute indépendance qui s'affirme d'un bout à l'autre de leur œuvre. Ils ont fait effort pour voir les choses dans la reculée sereine de l'histoire, en dehors de la basse polémique.

P.-S. — Faisant honneur à leurs engagements, les jeunes auteurs associés ont achevé leur tâche dans les limites indiquées. Nous les en félicitons ; mais, par égard pour un travail aussi utile, nous préférons revenir à loisir sur les parties parues en dernier lieu, qui méritent plus qu'une simple mention.

Maurice Vernes.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

Nos 31-32 — **1er-8 aout** — **1904**

KURT SETHE, **Urkunden des Alten Reichs,** t. I, 1-2, Leipzig, Hinrichs'sche Buchhandlung, 1903, in-8°, 152 p. autographiées. Prix 12 fr. 50.

Les égyptologues de l'école de Berlin se sont associés pour former, sous la direction de Steindorff, un recueil de textes et documents relatifs à l'antiquité égyptienne. Ils ont résolu de l'autographier afin qu'il soit le moins cher possible, et ils se proposent d'y réunir, en ordre chronologique, les textes historiques, biographiques, littéraires, religieux, les plus importants, qui sont dispersés dans des ouvrages souvent peu accessibles, et qui ne sont pas toujours rendus, disent-ils, avec toute l'exactitude philologique qui serait nécessaire. Steindorff s'est réservé la XVIIIe dynastie, Schæfer a pris l'époque éthiopienne : Sethe s'est attribué l'Ancien Empire, les temps compris entre l'Ancien et le Moyen Empire, l'âge gréco-romain, et il a publié déjà deux livraisons des *Documents de l'Ancien Empire :* d'autres collaborateurs viendront par la suite.

Les deux livraisons de M. Sethe contiennent les textes biographiques et historiques aujourd'hui connus qui vont de Sanofroui a Papi II, de la fin de la IIIe à la fin de la VIe dynastie. Elles sont autographiées d'une façon fort lisible, avec beaucoup de blanc dans les

pages. L'habileté manuelle de M. Sethe a atténué autant qu'il était possible l'imperfection du procédé ; il me paraît néanmoins qu'aujourd'hui l'impression est préférable. Elle ne revient pas beaucoup plus cher, les types hiéroglyphiques permettent de serrer la composition et de fournir la même quantité de matière sous un volume moins gros que celui que l'autographie exige ; toutefois le préjugé est encore trop fort contre elle pour qu'on se résigne à l'employer partout avant plusieurs années. Comme ici, d'ailleurs, la reproduction autographique est très nette, et que M. Sethe dessine très suffisamment les hiéroglyphes, le mal n'est pas grand, et l'on pardonnera à Steindorff, d'avoir choisi pour son recueil ce procédé un peu archaïque. Pourvu seulement que ses autres collaborateurs ne soient pas trop sommaires dans leur façon d'écrire les caractères égyptiens !

Le choix des textes est très bon. On y rencontre surtout de ces formules courtes qui sont fréquentes sur les stèles et sur les parois des mastabas de l'époque memphite ; on y voit aussi des formules plus développées. On serait tenté au premier moment de penser que les unes et les autres auraient dû être écartées d'une collection de ce genre ; je crois pourtant que M. Sethe a eu grand raison de les y admettre. Elles appartiennent en effet à une sorte de formulaire que nous ne connaissons pas en entier, et les décorateurs se bornaient le plus souvent à en extraire les passages les plus expressifs afin de les graver dans les tombeaux. Il y a donc un intérêt réel pour les égyptologues à bien les connaître, ce qui ne leur était pas facile, semés que ces extraits étaient dans Lepsius, dans Mariette, dans Davies et ailleurs encore : à les trouver réunis dans Sethe, ils les apprendront vite, et ils restitueront sans peine beaucoup de passages mutilés qui, autrement, leur seraient demeurés incompréhensibles. Les inscriptions biographiques très endommagées peuvent d'ailleurs être complétées parfois au moyen de ces formules, ou du moins l'étendue des lacunes y être restreinte considérablement.

Il ne faudrait pas croire qu'une publication de ce genre ne contienne nécessairement rien d'original. Les copies des inscriptions sont parfois nombreuses, divergentes, et un travail très minutieux de critique verbale est indispensable pour en établir le texte. M. Sethe a donné en note la plupart des variantes de copie, ce qui permet de le corriger lorsqu'il a commis une erreur, — mais l'erreur est rare chez lui. Dans plusieurs cas, il a poussé l'étude assez loin pour que son édition présente l'aspect d'une véritable restitution. Je citerai comme exemples les inscriptions de Phtahouashou (p. 40-45), de Phtahshepses (p. 51-53), surtout, de Sanotmouabou (p. 59-67). J'avais traduit cette dernière dans les cours que j'ai faits, il y á seize ans, au Collège de France, sur la préparation des tombeaux égyptiens, et j'ai vu par moi-même la difficulté qu'il y avait à la comprendre : la restitution que M. Sethe en propose, me semble être indiscutable presque partout.

G. Maspero.

Charles de Ujfalvy. **Le type physique d'Alexandre le Grand d'après les auteurs anciens et les documents iconographiques** (1 vol. in-4° 185 p. Paris, Fontemoing, 1902.

Theodor Schreiber, **Studien über das Bildniss Alexanders des Grossen;** (*Abhandl. der phil. histor. Klasse der koenigl. sächsischen Gesellschaft der Wissenchaften*, Bd. XXI. n° III.) 312 p. 13 planches, Leipzig, 1903.

I. — A peu de temps d'intervalles, deux ouvrages ont paru en France et en Allemagne sur le même sujet, à savoir sur les portraits d'Alexandre le Grand. Le plus ancien est celui de M. de Ujfalvÿ. C'est un beau volume, édité avec luxe, et abondamment illustré. Il faut savoir gré à l'auteur d'y avoir fait figurer des monuments qui ne sont pas encore vulgarisés par les reproductions courantes, comme le buste de Priène (pl. XII et XIII), la statuette de Parme (fig. 35), le prétendu Alexandre de Pergame (fig. 77, 81, 82). A ce titre l'ouvrage de M. de Ujfalvÿ peut rendre des services, en offrant une assez riche documentation figurée. On ne saurait cependant s'empêcher de formuler au sujet du texte quelques réserves. Il ne semble pas que l'auteur ait toujours apporté dans l'étude des sources historiques toute la critique désirable, et l'on s'étonnera sans doute qu'il prenne comme point de départ de ses investigations un ouvrage tel que le *Supplément à la vie d'Alexandre* de Freinsheimius. L'examen des travaux de Sainte-Croix et de Visconti l'entraîne à des redites, et il était fort inutile de consacrer un chapitre aux auteurs modernes, Koepp, Stark, Wulff, Kekulé. La discussion des opinions émises par ces savants devait trouver plus naturellement sa place dans l'étude des monuments figurés. Il est aussi regrettable que ceux-ci ne soient pas groupés suivant une méthode très rigoureuse. En voici un exemple. La tête d'Erbach est très suspecte en tant que portrait d'Alexandre. On peut en dire autant de buste de Magnésie du Méandre. Or ces monuments sont mis sur le même plan que la tête du British Museum (pl. XIV) dont personne ne conteste la valeur documentaire.

On pourrait relever des inexactitudes. Le bronze du Louvre reproduit p. 61, fig. 20, n'est pas un Alexandre, mais un Atys. Le médaillon d'or du Trésor de Tarse est donné à tort comme une monnaie de Lysimaque (p. 147). Mais en réalité l'auteur s'est donné pour tâche, moins de classer les monuments suivant une méthode scientifique que de les interroger pour en dégager les traits du type physique d'Alexandre. Il y reconnaît l'expression la plus caractéristique du type macédonien. Alexandre « était mégasème, leptoprosope et leptorhinien, et très vraisemblablement un dolichocéphale vrai » (p. 169).

II. Le travail de M. Schreiber offre tout l'intérêt qu'on est en droit d'attendre d'un savant qui a fait son domaine propre de l'histoire de l'art alexandrin. C'est une œuvre d'une haute valeur scientifique, où toutes les questions sont posées et discutées avec une méthode rigoureuse. Après tant de travaux sur le sujet, notamment après l'étude

de M. Koepp et la publication des *Griech. und roem. Porträts* de P. Arndt, l'auteur a pu enrichir d'éléments nouveaux la documentation figurée, grâce à ses voyages en Égypte. Les musées et les collections privées d'Alexandrie lui ont fourni un apport considérable de monuments peu connus, et son ouvrage, illustré de 13 planches, muni d'un index muséographique, est le répertoire le plus complet que nous possédions de l'iconographie d'Alexandre.

Quelles sont, d'après les sources littéraires, les traits physiques du conquérant de l'Asie? Possédons-nous de lui un portrait indiscutable, répondant à ces traits, et pouvant fournir des points de repère certains pour l'identification des autres monuments? Telles sont les questions que pose tout d'abord M. Schreiber. Les textes, il est aisé de les réunir. Quant au portrait, l'auteur le cherche, et, avec raison, dans le buste-hermès Azara du musée du Louvre; il démontre l'authenticité de l'inscription, mise en doute par Bernoulli, et dresse la liste des répliques. Que le portrait soit l'œuvre de Lysippe, c'est ce que d'autres critiques avaient depuis longtemps admis. Mais Lysippe avait fait le portrait du roi à des âges différents, « *a pueritia orsus* ». C'est une véritable découverte de M. S. que de reconnaître le style de Lysippe dans un type d'Alexandre jeune, encore adolescent, conservé, grâce à une tête du musée d'Alexandrie qui ne saurait passer pour une réplique de l'hermès Azara. Les types lysippiques ainsi définis, l'auteur s'attache à grouper suivant les affinités de style les autres bustes conservés, pour déterminer les types d'où ils dérivent. Il est naturel qu'Alexandrie ait vu se créer et se développer une iconographie très riche du roi de Macédoine, et que ces portraits aient été traités avec les caractères du style alexandrin que M. S. a plus d'une fois déterminés, notamment dans une étude sur la tête de Gaulois du musée de Gizeh. Or, voici des œuvres de provenances égyptienne, qui ne se confondent pas avec les portraits lysippiques : un buste du British Museum, une tête de la collection Sieglin (pl. II). Ce sont les dérivés d'un type créé vers la fin du IVe siècle par un sculpteur attique; et, de fait, l'influence de l'art attique à Alexandrie est trop vraisemblable, elle est attestée par trop de preuves, pour que la conclusion de M. S. ne paraisse pas tout à fait plausible. Reste à faire la part des autres maîtres dont nous savons par les textes qu'ils sont les auteurs de portraits d'Alexandre : Léocharès, le collaborateur de Lysippe dans le groupe de la chasse d'Alexandre, à Delphes, et les élèves de Lysippe, Euthykratès, Charès de Lindos. M. S. attribue au maître élégant et correct que paraît avoir été Léocharès — fort étudié dans ces derniers temps — la tête de Chatsworth qu'a fait connaître M. Furtwaengler. Du même type procéderait un buste en calcaire, de la collection von Bissing, trouvé en Égypte. La tête d'Alexandre en Hélios de la collection Barracco, celle du Capitole, quelques autres encore, constituent un groupe qui dérive d'une création de

Charès de Lindos. Ces attributions faites, l'auteur rejette dans la série des images suspectes des œuvres telles que la statuette de Priène, le buste d'Erbach et la tête du musée de l'Acropole (Ἐφημ. ἀρχ. 1900, pl. I) qui s'étaient à tort insinuées parmi les portraits d'Alexandre.

Pouvons-nous nous faire une idée exacte de la statue célèbre où Lysippe avait représenté le roi de Macédoine appuyé sur sa lance, dans une attitude héroïque, avec les traits caractéristiques de sa physionomie (ἀῤῥενωπὸν καὶ λεοντῶδες)? M. S. attribue à ce point de vue une grande valeur à deux statuettes de bronze du Louvre (pl. VI), provenant l'une de la Basse-Égypte, l'autre d'Alexandrie. Pour l'une au moins (pl. VI, L) l'hypothèse paraît très vraisemblable. Si elle était justifiée, il conviendrait de diminuer l'importance attachée par plusieurs critiques, entre autres par M. Wulff, à la statuette de la collection Nelidow, qui serait simplement l'imitation de la statue d'un Diadoque non identifié. Un autre monument du Louvre, une statuette de Gabies, nous conserverait le souvenir d'un Alexandre casqué, œuvre d'Euthykratès.

Il nous est difficile de suivre l'auteur dans son étude critique de tous les documents de l'iconographie d'Alexandre, petits bronzes, monnaies, pierres gravées. Ses conclusions ne seront sans doute pas toutes acceptées sans réserves, et l'on peut douter, par exemple, que la statuette équestre d'Herculanum représente non pas le roi, mais un de ses συγγενεῖς (p. 96). Mais si les problèmes que soulève encore une question toujours à l'étude ne sont pas résolus, ils sont abordés ici avec une rare érudition, une critique très ferme et très sûre. L'ouvrage de M. Schreiber restera le point de départ obligé de toutes les recherches ultérieures sur les portraits d'Alexandre.

Max. Collignon.

Stoicorum veterum fragmenta collegit Ioannes ab Arnim. Vol. II. Chrysippi fragmenta logica et physica. vi-348 p. in-8°, 14 m. — Vol. III. Chrysippi fragmenta moralia. Fragmenta successorum Chrysippi. iv-269 p. in-8°, 12 m. — Leipzig, Teubner, 1903.

Un recueil des fragments de la philosophie stoïcienne était désiré depuis longtemps, et il sera accueilli avec reconnaissance à la fois par les philologues classiques et par les historiens de la philosophie. Parmi ceux-ci, il n'intéressera pas seulement ceux qui étudient la pensée antique. Au moyen âge et à l'époque moderne, les doctrines stoïciennes ont continué à exercer une influence profonde. Pour la comprendre, il sera toujours indispensable de remonter jusqu'aux initiateurs de ce grand mouvement, Zénon et Cléanthe, et jusqu'à Chrysippe, le théoricien le plus important du stoïcisme orthodoxe,

L'œuvre de M. d'Arnim formera trois volumes dont les deux derniers seuls ont paru. Le second est tout entier consacré à Chrysippe. Il donne d'abord les témoignages anciens relatifs à sa vie et à son œuvre, puis les fragments de sa logique, de sa dialectique et de sa rhétorique, enfin les fragments de la physique rangés par ordre de matière en neuf chapitres. Au total 1216 fragments.

Le troisième volume contient les fragments de la morale de Chrysippe, au nombre de 768, répartis en dix chapitres. Un premier appendice réunit les quelques fragments relatifs à l'interprétation d'Homère; un second donne une répartition de tous les fragments d'après les œuvres de Chrysippe. Cet appendice était nécessaire à cause du plan adopté par M. d'Arnim. Il a en effet, disposé les fragments dans un ordre systématique, visant à présenter, autant que possible, un exposé suivi de la philosophie de Chrysippe. Les fragments sont donc distribués, d'après le fonds, en chapitres qui traitent successivement les divers points de la doctrine stoïcienne. Il se fait ainsi que des fragments d'un même écrit se trouvent souvent placés très loin l'un de l'autre. Une autre difficulté est que le même fragment présente souvent deux pensées philosophiques toutes différentes, en sorte que logiquement il eût fallu le répéter dans deux chapitres. A tout le moins, il eût convenu peut-être de multiplier davantage les renvois. Il est vrai que M. d'Arnim se réserve sans doute de remédier, à l'aide d'un index, à l'inconvénient que l'on signale ici.

La seconde partie du troisième volume contient les fragments des disciples de Chrysippe et des stoïciens antérieurs à Panétius. Onze noms ont ainsi été retenus, mais il n'y a de fragments d'étendue notable que pour Diogène de Babylone et Antipater de Tarse.

En entreprenant de recueillir les fragments des vieux stoïciens, M. d'Arnim s'était donné une tâche extrêmement difficile, et qu'il a poursuivie pendant de longues années. Il fallait dépouiller une immense littérature, comprenant des œuvres souvent mal éditées ou peu étudiées, par exemple Galien, Clément, Plotin. En beaucoup d'endroits, l'éditeur a dû dépenser tous les efforts de sa critique pour corriger les textes par conjecture et les rendre intelligibles. D'autre part, en présence d'une foule de citations souvent vagues et générales, il fallait toujours prendre parti, distinguer ce qui appartient au stoïcisme ancien de ce qui est addition des âges postérieurs, même quand il était impossible d'arriver à une solution absolument certaine. Par exemple, il sera toujours loisible à l'un ou l'autre critique de revendiquer pour Posidonius tel passage que M. d'Arnim a donné à Chrysippe. Dans l'ensemble cependant, on s'accordera à reconnaître et à admirer la prudence et l'érudition qui ont guidé l'éditeur pendant tout le cours de sa tâche ardue.

Au surplus, pour apprécier l'œuvre en pleine connaissance, il faut attendre l'apparition du premier volume qui contiendra les fragments

de Zénon, de Cléanthe et de leurs disciples, ainsi que les prolégomènes et les divers index. Dès à présent, le livre de M. d'Arnim ne paraît pas au-dessous de ce qu'on a le droit d'exiger en Allemagne dans le domaine des philosophes grecs, après les modèles parfaits donnés par MM. Usener et Diels.

L. P.

Casimir Stryienski, **Le gendre de Louis XV,** don Philippe, infant d'Espagne et duc de Parme. Paris, Calmann-Lévy, 1904, in-8°, IV et 493 p., 7 fr. 50.
Senac de Meilhan. **L'Émigré,** publié par Casimir Stryienski et Frantz Funck-Brentano. Paris, Fontemoing, 1904, in-8°, XXVI et 305 p., 7 fr. 50.

Dans un livre bien ordonné et attrayant M. Stryienski, un des plus fins connaisseurs de notre XVIIIe siècle, retrace la destinée d'un *gendre de Louis XV*, de don Philippe, infant d'Espagne et duc de Parme. Ce prince était fils de Philippe V, et, paresseux, apathique, dénué d'initiative, destiné à devenir le jouet de ses favoris. Il eut le bonheur de rencontrer dans sa propre famille deux princesses dont il fut l'instrument, sa mère, Élisabeth Farnèse, et sa femme, Louise-Élisabeth de France. Plus tard, quand il n'eut plus à ses côtés ni mère, ni femme, il eut encore la chance de rencontrer Du Tillot qui gouverna ses duchés avec autant d'habileté que de désintéressement. Écrire l'histoire de don Philippe, c'est donc parler non seulement de l'infant, mais encore et surtout de ceux qui gouvernaient et lui et l'État, c'est parler d'Élisabeth Farnèse, de Louise-Élisabeth, de Du Tillot et de Louis XV — qui, il faut le reconnaître, fit des sacrifices pour donner un trône au mari de sa fille aînée. Or, M. Stryienski a trouvé aux archives de Parme des lettres d'Élisabeth à don Philippe, à son bien-aimé Pippo, et ces lettres intimes ajoutent quelques touches au portrait de cette mère passionnée qui, pour son fils, met l'Italie à feu et à sang, et qui, de l'Espagne, commande aux généraux : grâce à cette correspondance, M. S. a quelque peu renouvelé, du moins en ce qui concerne la Péninsule italienne, le récit de la guerre de la succession d'Autriche, et nous voyons Élisabeth préoccupée d'« augmenter le lot de l'Infant », le pressant d'aller à Milan pour que Milan devienne sa propriété, profitant du pouvoir pour satisfaire ses ambitions jusqu'au jour où la mort de Philippe V la renvoie à Saint-Ildefonse, malgré elle, et, selon une belle expression de Vauréal, comme un vivant qui va à son propre enterrement. De même, sur Louise-Élisabeth, M. S. nous renseigne de façon très complète, même après Beauriez et Jules Soury ; il a consulté toutes les sources manuscrites et trouvé à glaner dans les archives de Paris et de Parme ; il montre en elle une femme politique, très éprise des grandes affaires, très soucieuse de ses inté-

rêts, très loquace, très écrivassière, très active, remuante, et qui eut fait, disait Bernis non sans quelque flatterie, un excellent ministre des affaires étrangères. Pour Du Tillot, M. S. n'avait qu'à puiser dans l'étude de Charles Nisard sur ce valet ministre : « Du Tillot, dit M. S., tira les Parmesans de la torpeur intellectuelle et de la rudesse de mœurs où les avaient entretenus les Farnèse ; il les disciplina, les civilisa et les enrichit. » Mais c'est sur Louis XV que M. S. a recueilli peut-être le plus de détails intéressants : Louis XV joue ici le rôle assez nouveau de beau-père et de grand-père ; il est le plus grand bienfaiteur de don Philippe, et Louise-Élisabeth écrivait à son mari qu'elle était « étonnée et charmée » de l'amitié que Louis XV avait pour lui. Ce livre est donc intéressant, et, à notre avis, le meilleur de M. S. Peut-être l'auteur aurait-il pu serrer le récit, abréger ou résumer certains épisodes, certaines citations ; peut-être aurait-il pu faire moins de chapitres — il y en a vingt et un — et diviser l'ouvrage en trois parties : I. *Élisabeth Farnèse*. II. *Louise-Élisabeth*. III. *Du Tillot*. Mais il a tracé de ressemblants portraits ; il a mis en relief les principaux acteurs ; il a groupé habilement autour d'eux des guerriers et des diplomates, Conti, Noailles, Maillebois, Belle-Isle, Argenson, La Mina, Vauréal, Bernis. Ce volume sur un prince peu intelligent, puérilement vain et sottement prodigue, qui épuisait ses revenus pour imiter dans sa petite cour de Parme la magnificence de Madrid et de Versailles, est une des études les plus curieuses qui aient paru dans ces dernières années sur l'histoire politique du XVIIIe siècle [1].

M. Stryienski s'est associé à M. Funck-Brentano pour rééditer l'*Émigré*, ce roman de Senac de Meilhan dont on ne compte aujourd'hui que sept exemplaires. A parler vrai, le roman est insignifiant en lui-même ; ce qui lui donne du prix, c'est le jugement que deux personnages, le président de Longueil et le marquis de Saint-Alban, portent sur la Révolution. Les deux éditeurs ont bien montré dans leur intéressante préface que l'ouvrage était surtout une étude historique où Senac nous communique ses impressions personnelles. On pourra les blâmer de n'avoir pas intégralement reproduit l'*Émigré*, tel qu'il parut en 1797 ; mais ils ont supprimé de véritables longueurs qui n'avaient aucun rapport avec l'émigration ainsi qu'avec l'intrigue du récit, et on leur saura gré de donner au public ce livre rare où l'on trouve, à côté de certaines préventions, de vivantes peintures (celle, par exemple, de l'insouciance de la bonne compagnie au soir du 5 octobre), des anecdotes saisissantes, des réflexions profondes, des idées finement exprimées, comme celle-ci sur le pauvre qui envie le sort des riches : il croit que les riches « sont toujours prêts à jouir de tous les objets qui peuvent leur plaire et qu'ils voient toujours avec

(1) Pourquoi mettre en note, p. 233, sur la régence momentanée d'Élisabeth un renseignement qu'on trouve dans le texte p. 258 ?

une égale satisfaction les objets agréables qui les environnent; cette erreur est pareille à celle des religieuses qui croient que les maris goûtent sans cesse avec leurs femmes les plaisirs de l'amour, que les ambassadeurs écrivent du matin au soir et que les militaires ont toujours le sabre à la main. »

A. C.

Procès-verbaux de la Commission des monuments, 1790-1794, publiés et annotés par Louis Tuetey. Tome II. Paris, Charavay. 1903, in-8°, 387 p.

Le second volume de cette utile publication (voir sur le premier *Revue Critique*, 1902, n° 46) comprend les procès-verbaux de la Commission des monuments du 1er septembre 1793 au 16 mars 1794. Il est accompagné de pièces annexes et d'une table analytique et raisonnée des procès-verbaux. Cette table qui a sûrement coûté à son auteur beaucoup de temps et de peine, rendra de grands services; il suffit de dire qu'on y trouve en petites capitales les noms de personnes, en italique les noms de lieux et ceux des objets d'art, en caractère romain les noms de matières. Les pièces annexes, au nombre de 51, renferment une foule de renseignements sur l'art et l'histoire, par exemple, l'état des livres et manuscrits choisis dans la bibliothèque de divers émigrés (Crussol, Liancourt, Hocquart, Grimm, Beuil, Limon), des rapports sur la manufacture de porcelaine de Sèvres, sur les châteaux de Saint-Germain-en-Laye, d'Ecouen, de Brunoy, de Fontainebleau et d'Orsay, sur les monuments et objets d'art de l'hôtel Penthièvre, du Palais-Bourbon, du Luxembourg, de la « maison d'Egalité », sur Louveciennes, sur l'église de Franciade ou de Saint-Denis, sur Saint-Roch, sur Sainte-Geneviève, etc. Quant aux procès-verbaux reproduits par M. Louis Tuetey, (et qu'il a pourvus de notes sobres et instructives) ils prouvent que la commission des monuments s'est tant bien que mal, avec autant de zèle que possible, acquittée de sa tâche si difficile au milieu des orages révolutionnaires. Parfois elle fut réduite à l'impuissance; elle ne put empêcher la démolition des tombeaux de Saint-Denis. Mais elle éveilla l'attention des municipalités sur l'importance des anciens documents, elle fit des instructions sur la manière de trier les archives, et elle même opéra des triages. Si, par suite des circonstances, ses commissaires intervinrent tardivement et sans grand succès, ils s'efforcèrent par une initiative éclairée, comme dit très bien M. L. Tuetey (I, p. xxiv), de prévenir les destructions aveugles par un triage raisonné, et M. L. T. nomme parmi eux, au premier rang, l'ex-bénédictin Dom Poirier dont le mémoire intitulé *Observations sur les archives des monuments ecclésiastiques* est un « modèle d'érudition et d'intelligence historique ». On remarquera

enfin les sages idées et les démarches de la commission des arts en faveur des bibliothèques ; on se rappellera que c'est elle qui sollicita la plupart des lois rendues pour la conservation des monuments, et qu'elle forma des dépôts, celui des Petits Augustins et celui de Nesle (outre le dépôt des cartes et les dépôts de livres de Saint-Louis-la-Culture et des Capucins), où trouvèrent asile d'innombrables monuments et objets précieux, tirés des anciennes maisons ecclésiastiques, des résidences royales, des habitations d'émigrés, et on remerciera M. Louis Tuetey du labeur qu'il a entrepris pour nous faire connaître de la façon la plus complète l'activité de cette commission des monuments qui sut, parmi des obstacles de tout genre, protéger et garder nos richesses de littérature et d'art.

A. C.

Emile CHEYLUD. **L'Ecole centrale du département du Cantal.** (An V-an XI). Notes et documents. Paris, Picard, 1904. In-8°, 73 p.

Dans ce travail bien fait et utile, M. Cheylud a rassemblé tout ce qu'il a pu trouver sur l'Ecole centrale du Cantal fixée, malgré les efforts d'Aurillac, à Saint-Flour. Il reproduit les arrêtés relatifs à l'organisation de l'Ecole, à son local, à son ouverture qui eut lieu en brumaire an V. Il expose les relations des professeurs avec la municipalité de Saint-Flour et l'administration et montre avec quel empressement, parfois quelle exagération, ils manifestaient leur foi républicaine. Il parle ensuite des élèves ; mais il n'a trouvé sur cette partie de son sujet que peu de détails. Il conclut (et il aurait pu à ce propos consulter les pages que nous avons consacrées dans notre *Stendhal* à l'Ecole centrale de Grenoble) que l'Ecole centrale du Cantal n'obtint pas de grands résultats et qu'elle n'eut relativement que très peu d'élèves, 80 peut-être, 100 au maximum. Mais des causes particulières, spéciales, expliquent cet insuccès : Aurillac évincé n'avait pu pardonner à Saint-Flour, les arrondissements d'Aurillac et de Mauriac n'envoyèrent pas d'élèves, et l'Ecole centrale du Cantal ne fut que l'Ecole centrale des arrondissements de Saint-Flour et de Murat. Ajoutez à cette rivalité le défaut d'un pensionnat bien organisé, l'éloignement, la difficulté des communications. Le travail de M. Cheylud se termine par des pièces justificatives de grande importance : règlement de l'Ecole centrale, liste des professeurs (nous y remarquons Gustave Planche), listes d'élèves, séance du jury d'instruction en l'an VI, exercices publics de l'an VII et de l'an VIII, enquête de l'an IX — ce dernier document fournit de précieux renseignements sur l'instruction publique dans le Cantal avant la Révolution.

A. C.

Alphonse Aulard, **Études et leçons sur la Révolution française,** quatrième série. Paris, Alcan, 1904, in-8°, 318 p., 3 fr. 50.

Il y a dix études dans cette quatrième série. M. Aulard montre quelle fut l'instruction scolaire des hommes de la Révolution et que les orateurs de cette époque avaient tous reçu l'enseignement universitaire (p. 1-19). Il prouve que les origines historiques du socialisme français se retrouvent dans les principes, les actes et les circonstances de la Révolution et que ce socialisme naquit, non seulement d'une interprétation logique de la déclaration des droits, « mais d'une expérience inconsciente, d'un commencement de réalisation provisoire, involontaire et fortuite de la cité collectiviste » (p. 20-68). A propos du centenaire de la Légion d'honneur, il expose quelques faits intéressants qui nous font comprendre la création de cet ordre et l'opinion des Français de 1802 sur les distinctions honorifiques (p. 261-302). Il étudie dans les vrais et authentiques documents la célèbre algarade de Napoléon à l'athée Lalande et nous fait mieux voir, pour parler comme lui, non seulement la figure du bon Lalande, mais les mœurs, le régime d'alors et le caractère de Napoléon (p. 303-316). Les six autres études du volume sont consacrées à Danton (p. 69-260). M. A. retrace l'enfance et la jeunesse du grand révolutionnaire « que de bienveillants Plutarques ont ornée avec complaisance »; il raconte, en écartant les légendes, tout ce que nous savons de certain sur les débuts de Danton dans la vie politique et sur ses actes au district des Cordeliers et à la Commune; il apprécie le rôle de Danton au club des Cordeliers et au Département de Paris, son attitude dans le mouvement républicain qui se produisit à Paris aux mois de juin et de juillet 1791, son activité — mince d'ailleurs, — comme substitut du procureur de la Commune; il fait voir comment Danton a été, non pas le chef du parti populaire, non pas le dictateur du 10 août, mais l'un des acteurs les plus adroits et les plus résolus de cette journée, et il dit avec raison que Danton fut le seul homme d'action du ministère nouveau, que Danton « par son ascendant presque physique amena ses collègues à suivre une politique décidée, positive et réaliste »; il traite enfin de l'élection de Danton à la Convention nationale et de ses premiers actes dans l'assemblée. On ne peut que louer ces solides essais dont la lecture est aussi attachante qu'instructive et que le nom de l'auteur suffit à recommander.

A. C.

Alfred Herrmann. **Marengo,** mit zwei Karten und einem bibliographischen Anhang. Münster i. W., Aschendorff, 1903, in-8°, VIII et 256 p., 6 mark.

Ce début est excellent. Çà et là l'auteur aurait pu nous parler moins de lui-même et de ses recherches et de ses craintes de déplaire à la

critique ; qu'il se rassure ; son travail lui fait honneur. Il avait, à vrai dire, deux devanciers qui lui ont été très utiles, Cugnac et Hüffer, et, sans ces deux sources essentielles, indispensables, il n'aurait pu faire de si bonne besogne ; mais il a le mérite de les avoir mises à profit, et il a, en outre, consulté une foule d'ouvrages et d'études dont la liste, vraiment formidable, remplit dix-sept pages. Le travail est très bien disposé : d'abord une introduction; puis le tableau de l'armée française en 1800, et spécialement de l'armée de réserve ainsi que le tableau de l'armée autrichienne; le plan de campagne de Bonaparte; les opérations jusqu'à Marengo; la bataille de Marengo; le combat de San Giuliano ; les pertes de part et d'autre; la convention d'Alexandrie. Tout cela est clair, étayé sur des documents et sur des discussions sagaces et approfondies. En somme, comme dit et prouve M. Herrmann, Bonaparte a fait de grandes fautes, et sans l'incapacité de ses adversaires, sans un concours de circonstances imprévues, il eût été battu. Contrairement à ses propres principes, il avait disséminé ses troupes lorsqu'il fut, le 14 juin 1800, surpris par les Autrichiens. Il s'était absolument trompé sur les intentions de l'adversaire et il lui fallut du temps pour reconnaître son erreur, pour comprendre que Mélas ne voulait pas esquiver la bataille décisive. Ses lieutenants luttèrent avec vaillance ; ils durent toutefois reculer ; lui-même parut sur le lieu de l'action sans pouvoir ramener le succès, et la part qu'il a prise à l'affaire est même, selon l'expression de M. Herrmann, insignifiante. Mais, de leur côté, les Autrichiens, eux aussi, avaient commis fautes sur fautes, et ils ne surent pas profiter de leur avantage et achever la défaite de Bonaparte. La division Desaix arriva et changea la face des choses. C'est alors que la bataille de Marengo devient le combat de San Giuliano. On n'aurait jamais cru que les Français pussent reconquérir le terrain perdu ; tout au plus pouvaient-ils espérer d'arrêter la poursuite, et notre auteur ne cache pas l'admiration — tel est son mot — que lui inspire leur énergie, leur résolution d'en venir de nouveau aux mains, résolution « dont un Mélas battu aurait été sûrement incapable ». Les Autrichiens s'avançaient lentement, ils avaient, écrit Neipperg, une « marche grave et pathétique », ils mettaient de « la coquetterie à marcher bien alignés sur cette bruyère qui leur rappelait tout le séduisant des places d'exercice de nos garnisons de paix. » La charge soudaine de Kellermann, exécutée de sa propre initiative, dispersa tout. La cavalerie autrichienne (régiment Liechtenstein qui depuis fut cassé) tourna bride ; les autres régiments qui venaient derrière sans être encore formés, l'imitèrent ; pris de panique, les Autrichiens s'enfuirent vers le pont de la Bormida dans le plus affreux désordre. C'était une victoire, comme disait plus tard, au soir de Magenta, Frossard à Napoléon III ; mais la marche en avant des Français ne fut pas aussi brillante, aussi irrésistible qu'on l'a dit ; ils furent contenus par Weidenfeld et Oreilly, et ce revirement inattendu

les avait étonnés (p. 195). Ajoutons que M. Herrmann — que nous félicitons encore de son solide et consciencieux travail — démontre que la convention d'Alexandrie n'était pas une suite nécessaire de la bataille.

A. C.

Capitaine SAUZEY. **Les Allemands sous les aigles françaises.** Essai sur les troupes de la Confédération du Rhin, 1806-1814. I. Le régiment de Francfort, avec une préface de Henry Houssaye. Paris, Chapelot, 1902. In-8°, IX et 118 p.

Les soldats du prince-primat Dalberg qui présidait le conseil de la Confédération du Rhin et possédait, avec le titre de grand-duc, la souveraineté de la ville de Francfort, ont combattu en Espagne, en Russie et à Danzig ; beaucoup étaient arrivés à penser et à sentir comme les Français ; en sortant d'Espagne, et quand ils touchaient le sol français, ils semblaient retrouver la terre natale ; le napoléonisme, a-t-on dit, était entré dans leur âme, et lorsqu'ils partirent pour la Russie, un de leurs officiers assurait qu'il allait planter l'aigle impériale aux limites du monde. Ces troupes de Francfort méritaient donc d'être mieux connues, et, pour ce faire, M. Sauzey n'avait qu'à traduire le livre de Bernays. Mais cet ouvrage lui a paru « inspiré de l'esprit gallophobe » et aurait, selon lui, indisposé le lecteur français. Il a donc suivi la publication de Bernays dans ses lignes générales, et il nous la donne, élaguée, comme il dit, et après avoir mis à large contribution les nombreux épisodes, les pièces officielles, les documents particuliers que Bernays mentionne. Le volume de M. Sauzey, d'ailleurs net, exact, soigné, est le premier d'une série ; le laborieux capitaine veut faire l'histoire de toutes les troupes de la Confédération du Rhin, et son deuxième volume aura pour sujet le contingent badois.

A. C.

Christian PETZET. **Die Blütezeit der deutschen politischen Lyrik** von 1840-1850 Ein Beitrag zur deutschen Litteratur = und Nationalgeschichte. Munich, Lehmann, 1903, in-8°, IV et 519 p. 9 marks.

On avait déjà sur le sujet que traite M. Petzet, des recueils de l'époque même, Marggraff, Prutz, Ruge. Mais le livre de M. Petzet est plus complet, et on ne trouvera nulle part le coup d'œil d'ensemble qu'il nous offre sur la lyrique allemande de 1840 à 1850. La poésie politique de ces dix années a eu une plus grande importance qu'on ne le croit d'ordinaire. C'est le moment où Anastasius Grün glorifie le *politisch Lied* qu'il nomme un tonnerre, une oriflamme sacrée, une

colonne de feu, une trompette de Jéricho. L'avènement du roi Frédéric-Guillaume III, ce « romantique sur le trône », éveille les espérances, et lorsque la guerre menace d'éclater, le sentiment national s'exalte. « Le canon d'alarme a retenti à l'ouest, s'écrie le roi Louis de Bavière dans un de ses poèmes, et tous, les moindres, comme les meilleurs, sont enflammés de l'amour de la patrie ». Becker compose *der deutsche Rhein*, et Schneckenburger, *die Wacht am Rhein*. Musset et Lamartine répondent à Becker. Hoffmann de Fallersleben publie son *Deutschland über alles*, etc. C'est tout ce mouvement que M. P. a entrepris de représenter à nos yeux ; c'est toute cette lyrique qu'il analyse ou reproduit dans son livre. Il n'omet même pas les poètes du troisième ou du quatrième ordre. Après une introduction et un chapitre sur le « Rhin allemand », il passe en revue Hoffmann de Fallersleben, Dingelstedt, Herwegh, Prutz, Freiligrath, Heine, Geibel, les poètes de l'Autriche, ceux de la vieille Prusse et du Brandebourg, ceux de la Silésie, ceux de la Saxe et de la Thuringe, (y compris ceux de la Basse-Saxe et du Schleswig-Holstein), ceux de Bavière et de Franconie, ceux de Souabe, ceux du pays rhénan et de la Suisse, les pseudonymes et anonymes. L'ouvrage est donc, comme l'indique le titre, une contribution, un complément à l'histoire de la littérature et de la nation allemandes. A vrai dire, il vaut surtout par les citations ; mais il faut savoir gré à M. Petzet de les avoir multipliées, et on consultera avec profit, on lira avec intérêt ce livre si copieux. La période à laquelle il est consacré, a produit plusieurs belles poésies, et ces poésies, quelle que fût leur valeur, préparent et annoncent le nouvel empire allemand. Le vieil Arndt, s'associant à Becker, ne disait-il pas dans l'automne de 1840, dans la pièce de vers qu'il intitule *Lorsque Thiers eut agité les Welches* : « Toute l'Allemagne en France ! Mon Allemagne unie, en avant ! Et vous, Welches, vous allez nous rendre Strasbourg et Metz et la Lorraine ! »

A. C.

Le maréchal Canrobert. **Souvenirs d'un siècle,** par Germain Bapst. Tome troisième. Paris, Plon, 1904, in-8°, 538 p., 7 fr. 50.

Ce troisième volume est aussi curieux, plus curieux peut-être que le deuxième. Le sous-titre indique les principaux sujets dont il traite : Paris et la cour pendant le Congrès ; la naissance du prince impérial ; la guerre d'Italie. C'est la guerre d'Italie que M. Bapst a étudiée avec le plus de soin et d'amour. Il a eu à sa disposition, pour composer cette partie de son récit, une foule de renseignements et de documents

fournis notamment par Mme la comtesse Della Rocca, veuve du chef d'état-major de Victor Emmanuel, par le sénateur Chiala, par M. Roberti, et il a interrogé la plupart des acteurs des événements. Il ne se borne pas à retracer les actes du maréchal, sa décision qui sauva Turin et l'armée lorsqu'il marcha sur Alexandrie malgré les ordres de l'empereur, son rôle à Palestro et à Magenta. Il raconte les escarmouches et les combats ; il fait le portrait de Napoléon III, de Victor-Emmanuel, de Cavour, des généraux. Les anecdotes abondent ; quelques-unes amusantes, les autres très instructives et qui donnent la meilleure idée du soldat français, plein de bravoure, d'assurance, de dévouement, et une idée fort peu avantageuse de l'administration et de l'Empereur. Tout n'est qu'incurie et désordre : dans ce pays coupé de rivières on n'a pas d'équipages de pont; lorsqu'on veut assiéger Plaisance, on s'aperçoit qu'on n'a pas une pièce de siège; à Magenta et les jours suivants l'intendance ne peut nourrir l'armée qui ne bouge pas faute de subsistances. L'empereur apparaît malade, dépourvu d'énergie, maladroit, inhabile à discerner les aptitudes des gens qui l'entourent, prenant pour major-général un Vaillant à l'âme insouciante et au style embrouillé, n'osant blâmer ou renvoyer Baraguay d'Hilliers qui défend à Bazaine de secourir Forey et qui livre trop tôt la sanglante affaire de Melegnano, dissertant sur la guerre et incapable de la conduire, dégoûté dès les premiers jours par la vue du sang, hésitant, inquiet, envoyant sans cesse des contre-ordres pour modifier ou arrêter les mouvements, exaspérant Victor-Emmanuel par ses incertitudes. Quelle piteuse attitude à Magenta! Il est effaré, perdu, étranger à ce qui se passe; il ne fait rien ; d'autres, Lebœuf, Martimprey, agissent à sa place. Ces pages que M. Bapst consacre à Magenta sont très animées, très vivantes; il a su rendre la physionomie de cette victoire si longtemps douteuse et chèrement achetée. Le récit de Solférino n'est pas moins attachant, et tous les épisodes de cette bataille, l'assaut de la « Spia d'Italia », la prise du cimetière, l'attaque de Cavriana et de Rebecco, se lisent avec l'intérêt le plus vif. Ce troisième volume de M. Bapst sur Canrobert et son temps contient d'ailleurs beaucoup de nouveau, beaaucoup d'inattendu : qui savait que Napoléon III, avant de partir pour l'Italie, demanda conseil au vieux Jomini qui lui proposa trois opérations, et que l'empereur, après avoir essayé les deux premières, — que Jomini qualifiait de dangereuses — exécuta la troisième ? [1]

A. C.

---

1. A remarquer dans les pièces justificatives (p. 533) la lettre de l'empereur au colonel Saget lui expliquant comment il veut que son idée à Magenta et à Solférino soit rendue dans l'ouvrage officiel de la guerre d'Italie,

Pierre Lehautcourt. **Histoire de la guerre de 1870-1871.** Tome III. Paris, Berger-Levrault, 1903. In-8°, ix et 585 p. 6 fr. (avec quatre cartes).

Ce volume est consacré aux journées de Wissembourg, de Froeschwiller et de Spicheren. Il offre tous les mérites des deux tomes précédents. Le récit est clair, et il est complet. L'auteur a consulté les nombreuses publications allemandes et françaises dont ces événements ont été l'objet, notamment le *Froeschwiller* du général Bonnal et les documents et études que la section historique de l'état-major de l'armée publie dans la *Revue d'histoire*. Comme toujours, il ne retrace pas seulement le détail des mouvements et des engagements; il ne se contente pas d'élucider, de préciser certains points; il s'efforce de mettre en lumière la pensée de ceux qui dirigent le combat, de dégager les enseignements de la guerre. Il montre l'infériorité manifeste du commandement français à qui, trop souvent, firent défaut et le savoir, et l'intelligence, et le caractère. Peut-être s'est-il montré trop sévère en disant que ce commandement « ignorait tout de sa tâche ». Mais tant de généraux et d'officiers d'état-major savaient si peu leur métier, et les campagnes d'Afrique les avaient rendus si étrangers aux grandes opérations! Comme l'a dit le général Bonnal, l'armée française avait désappris la guerre à un point que ne peuvent s'imaginer ceux qui n'ont pas servi dans ses rangs à cette époque. En revanche, l'ennemi avait mis en œuvre les leçons de l'histoire; depuis des années il se préparait patiemment à la lutte; ses soldats étaient d' « excellents outils » (p. 70) et ses officiers, ses généraux avaient initiative et énergie; dès Wissembourg, la caractéristique des Allemands est le développement de l'esprit offensif, et « ils montrent un sens profond de la camaraderie de combat, suppléent ainsi aux lacunes évidentes de direction. » Il est aujourd'hui certain qu'il y eut à Froeschwiller, chez les Allemands, défaut d'ensemble et de coordination d'efforts; ce furent les lieutenants du prince royal, et surtout Bose, qui engagèrent et qui gagnèrent la bataille; mais « la volonté d'agir au mieux des intérêts communs s'affirme à tous les degrés de la hiérarchie, et l'initiative, le *mordant* ont beau jeu devant la défense passive et la crainte des responsabilités » (p. 334). On remarquera surtout dans l'ouvrage de M. Lehautcourt ces réflexions qu'il fait à la suite de chaque bataille, et notamment ce qu'il dit de Mac-Mahon qui, plus que le prince royal et ses lieutenants, a contribué à faire de la journée du 6 août une irréparable défaite, obstiné, croyant épuiser l'adversaire par une suite de contre-attaques, oubliant que son armée inférieure en nombre était fatalement condamnée à un échec. Mêmes observations à propos de Spicheren; on connait l'abstention de Bazaine et les lenteurs, l'apathie de ses lieutenants qui laissent Frossard se dépêtrer comme il peut; ils n'éprouvent pas ce désir de combattre, de dégager, de sauver les camarades en péril, qui pousse et jette les Prussiens vers Sarre-

brück. Notre auteur rappelle à ce propos le mot de Brack, que l'élément moral est le roi des batailles, et le reste, une triste prose, et il ajoute assez justement que c'est le soldat prussien qui a battu le commandement français ; « l'échec tient beaucoup moins à l'influence passagère des hommes qu'à celle des institutions et des faits antérieurs ; Spicheren et Froeschwiller sont des résultats et non des accidents ».

A. C.

L'Officier éducateur, (leçons faites à l'école Polytechnique) par George Duruy, Paris, chez Chapelot, 1904; 1 vol, in-8°.

Cet ouvrage, ou plutôt cette suite de conférences, se donne pour but la définition du rôle que doit remplir l'officier dans « l'armée nouvelle. »

« L'armée est un organe, qui a eu jusqu'à présent pour fonction unique, la guerre. » L'armée de demain n'est plus cet organe, car « pieusement elle conservera les traditions d'honneur, de discipline, de vaillance, d'abnégation, de patriotisme, et elle deviendra une grande école d'hygiène morale et physique, l'ouvrière du progrès social. » Nous sommes à présent, paraît-il, dans la période de transition entre ces deux états, l'armée pour la guerre et l'armée pour la paix; et « l'officier, nous dit l'auteur, ne se bat plus — ou rarement; il n'avance plus — ou lentement et, il se sent quelque peu isolé, j'allais dire, étranger dans une société de jour en jour plus pacifique... » De là, « doute chez beaucoup sur l'utilité de leur métier, et chez quelques uns, obscurs regrets du passé. »

« Ces traits de psychologie d'un très grand nombre d'officiers » semblent très discutables. Il n'existe pas d'officiers doutant de l'utilité de leur mission, ou du moins ils sont en si petit nombre, qu'ils disparaissent dans la masse. Tous savent fort bien que leur métier, *le vrai*, celui d'instructeurs en temps de paix et de conducteurs d'hommes en temps de guerre, est non seulement utile, mais indispensable à une nation soucieuse de la paix au dedans et de la sécurité au dehors. Tous connaissent et apprécient à sa valeur le mot célèbre « si vis pacem, para bellum ».

Mais ils sont peut-être en effet assez portés à regretter le passé ! Seulement entendons-nous bien sur ce mot. Est-ce la guerre? Non! nul d'entre eux ne la désire, nul ne la regrette, ils savent trop bien, mieux que personne, les effroyables désastres, les ruines et le sang qu'elle coûterait. Non! S'ils regrettent le passé, c'est qu'ils trouvaient plus de considération, plus d'estime, plus d'affection dans la nation, et cette sorte de dédain qu'on leur témoigne les rend bien « isolés, presque étrangers ! »

Le remède, dit l'auteur, est dans le rôle social à remplir par l'officier, ce qui établira une communion plus intime entre lui et la nation.

Mais d'abord quelle est la cause du mal ? Elle paraît plus profonde qu' « un peu de mésintelligence » ; elle réside dans la haine de l'autorité, dans l'impatience de supporter un joug. Et l'officier doit plier les volontés sous sa main ; violente ou paternelle, peu importe ; on refuse de s'y soumettre.

A cela il n'y aurait qu'un remède ; rendre à la nation le respect de l'autorité, qu'elle perd de plus en plus et que détruisent chaque jour davantage les doctrines révolutionnaires.

Le rôle social de l'officier n'y fera rien. Est-ce à dire qu'il n'en aie pas un à jouer ? Non certes, et même très noble et très élevé, mais il faut bien le définir.

L'auteur prétend faire du chef « un instituteur ». Malgré la noblesse du titre et de la fonction, l'officier ne peut les revendiquer. Il parlera à ses hommes dans des « entretiens familiers » « du pain, du vin, de la houille, d'un arbre, d'une montagne, d'un torrent, de la mer, d'un bateau à vapeur, d'un orage » lorsqu'il conduira à la promenade les soldats de l'armée « de demain », la milice... Mais à présent où, quand, comment traitera-t-il ces sujets ? à la manœuvre ? en marche ? ou bien au quartier ?

Depuis de longues années l'officier *cause* avec ses hommes, tous réunis d'abord et leur explique la patrie, l'honneur, le dévouement, etc. en appuyant sa théorie de récits et d'exemples ; puis en particulier et les interroge sur eux, sur leur santé, leur famille, leur profession, leur avenir. Depuis de nombreuses années l'officier se fait très paternel, très fraternel même, et tout cela ne le fait pas aimer davantage, parce qu'il est l'autorité ; et faut-il tout dire ! parce que le temps passé au régiment est improductif et ne rapporte rien !

Quand à « la monotonie de la caserne... à l'âme trop vide du soldat », [1] on s'en occupe depuis plusieurs années. Toutes les casernes ont des salles de récréation munies de livres, de jeux, de papier à lettre, etc. Des conférences avec projections lumineuses sur des sujets variés faites par des officiers, des professeurs civils, des médecins, etc. sont du reste aussi peu suivies que possible la plupart du temps.

Non ! ce que l'officier regrette, c'est la considération ; ce dont la nation ne veut plus, c'est l'obligation d'obéir, c'est le joug militaire. Et « la belle vision d'avenir pour l'officier et l'armée de demain » dont l'auteur nous trace l'idyllique tableau, n'est pas sur le point de devenir une réalité.

Henri Baraude.

---

1 *Officier et soldat*, par Georges de Lys.

— On apprendra sans surprise que l'*Essai de sémantique* de M. M. Bréal, dont la première édition datée de 1897 a été annoncée ici le 21 février 1898, est déjà parvenu à sa troisième édition. Avec beaucoup de raison, on a remplacé le solennel in-octavo par un in-12°, plus portatif et moins coûteux; sous cette forme nouvelle (Paris, 1904, in-12° de 372 pages), le livre se fera sûrement beaucoup de nouveaux amis. Il est du reste enrichi de deux articles, déjà connus, que l'auteur a joints à l'appendice : *La linguistique est-elle une science naturelle?* et *Les commencements du verbe*. Le livre lui-même n'a subi que de très légères retouches de détail. — A. M.

— M. Francesco Cimmino, professeur à l'Université de Naples, qui s'est voué à étudier et à populariser le théâtre hindou, publie, dans la *Biblioteca dei Popoli* (t. IV) une élégante traduction, en prose et vers, du curieux drame bouddhiste du roi Harsha, *Nâgânanda o il Giubilo dei Serpenti*, précédé d'une introduction aussi sobre que bien documentée (in-8°, lxxiij-167 pp.). Il avait eu dans cette voie des devanciers auxquels il sait rendre pleine justice, — et notamment notre cher et toujours regretté Bergaigne, — mais dont l'initiative n'enlève rien à son mérite. Il signale et discute les variantes importantes, mentionne en note les *concetti* trop rebelles à la traduction, et réussit à donner en somme une idée parfaitement juste d'une pièce de valeur moyenne, semble-t-il, en tous cas étrange et disparate, mais intéresante au plus haut degré pour le folkloriste, et non moins indispensable à la connaissance de l'esprit hindou que la plupart de ses chefs-d'œuvre. — V. H.

— Notre collaborateur, M. P. Lejay, avec le concours de M. H. M. Hemmer, entreprend une collection de *Textes et Documents pour l'étude historique du christianisme*. Elle comprendra les œuvres les plus utiles pour l'histoire proprement dite du christianisme, pour celle de ses institutions et de son dogme. Les ouvrages trop longs seront présentés dans leurs parties essentielles, reliées par des analyses. La collection a pour but de mettre sous les yeux les textes originaux auxquels il faut toujours revenir quand on veut faire un travail solide. Toutefois, les textes grecs seront accompagnés d'une traduction française. Il en sera de même pour les textes latins qui présentent une réelle difficulté. Pour les œuvres des Pères latins qui peuvent se passer de traduction, des analyses détaillées permettront de s'orienter rapidement au milieu d'un livre, d'un chapitre, et des notes indiqueront le sens des phrases ou des expressions rares qui pourraient arrêter à la lecture. Des introductions précises fourniront les données indispensables sur la biographie de l'auteur et sur les circonstances où furent composés ses écrits, les renseignements utiles à l'intelligence d'un ouvrage et à l'appréciation de sa valeur historique. Chaque volume sera muni d'un index détaillé des matières, comprenant les noms propres, les ouvrages cités par l'auteur, les faits principaux, les termes philosophiques et théologiques pouvant aider à une recherche ou une comparaison. Les directeurs de la collection s'interdisent de faire un travail critique. Ils reproduiront le meilleur texte connu, en l'accompagnant d'indications sur l'état de la science et sur les progrès qui peuvent rester à accomplir. Ils refusent de se mêler à aucune polémique religieuse, voulant se renfermer dans le rôle modeste qu'ils ont défini et ne présenter aux lecteurs que des textes sûrs et des traductions exactes, en deux mots des faits et des documents. Les volumes de cette collection paraîtront à intervalle rapproché, trois ou quatre mois environ, dans le format in-12° et seront d'un prix extrêmement modique, les plus gros volumes de 500 pages ne devant pas dépasser 3 fr. 50. Le 1er octobre, sera distribué les *Apologies* de saint Justin; en janvier ou février, le tome I de l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe; en

avril, le tome I des *Apocryphes* du Nouveau Testament. Sont en préparation : Athénagore, *Apologie;* Clément d'Alexandrie, *Les Stromates;* Les Pères Apostoliques; *Apocryphe* du Nouveau Testament; Épiphane, *Panarium* ou Hérésies; les grands Conciles grecs.

— M. Voretzsch, professeur extraordinaire de philologie romane à l'Université de Tübingen, vient d'être promu sur place à l'ordinariat. C'est la juste récompense de travaux déjà nombreux, solides et variés, dont la *Revue critique* a souvent entretenu ses lecteurs. Les Universités de Rostock et d'Erlangen restent donc aujourd'hui les seules, dans toute l'Allemagne, où l'enseignement des langues romanes soit confié à un professeur extraordinaire. M. Voretzsch a saisi l'occasion que lui offrait la solennité de l'*Antrittsrede* pour retracer à grands traits l'histoire de la philologie romane en Allemagne et notamment à Tübingen (*Die Anfänge der Romanischen Philologie an den deutschen Universitäten und ihre Entwicklung an der Universität Tübingen*; Tübingen, 1904; in-8° de 32 p.). Nous assistons aux humbles débuts des professeurs de langues modernes, qui au xvi[e] siècle se glissent timidement, non point dans les rangs du personnel universitaire, mais bien loin derrière les représentants des antiques disciplines, parmi les maîtres de danse et de gymnastique, sans aspirer même à l'honneur d'être nommés, se faisant tout petits, en gens qui sentent gronder l'excommunication sur leurs têtes : *nec deerunt fortasse*, écrivait en 1572 le Dauphinois Guillaume Rabot, qui avait quitté le commandement d'une compagnie de chevau-légers pour enseigner, aux appointements de cent « guldens » par an, le français à Wittenberg, *qui curiosa ingenia ab aliis magis necessariis studiis abduci et novam quasi barbariem introduci clamitabunt*. Nous voyons le nouvel enseignement conquérir peu à peu sa place au soleil, grâce au zèle, au mérite personnel de quelques esprits d'élite qui surent relever ce qu'il y avait de modeste dans leurs fonctions par le sérieux de leurs recherches scientifiques. Donné d'abord par des lecteurs, puis par des professeurs extraordinaires, cet enseignement n'obtient qu'en 1833 les honneurs d'une chaire magistrale ; et ce n'est point à Bonn, pour Diez, que cette chaire fut créée, mais à Halle, pour L. Gottfried Blanc. Bientôt les chaires se multiplient, et presque partout elles apparaissent comme un dédoublement de celles de philologie germanique. L'exposition de M. V. est pleine de piquants et instructifs détails; et c'est plaisir de voir comme il sait allier à une parfaite équité dans les jugements une chaude sympathie pour ces ouvriers de la première heure, auxquels leurs successeurs ne doivent ménager ni l'estime ni la reconnaissance. — A. J.

— M. A. Tobler vient de publier la quatrième édition de son livre sur le *Vers français*, depuis longtemps classique en Allemagne (*Vom französischen Versbau alter und neuer Zeit*. Leipzig, Hirzel, 1903 ; in-8° de 174 p.) et bien connu aussi en France par une traduction, malheureusement déjà bien ancienne (1885). Rien n'a été et ne devait être changé à l'ordonnance du livre ; les additions, qui l'ont grossi d'une dizaine de pages, consistent en exemples nouveaux, empruntés aux récentes publications de textes, ou en renvois aux derniers travaux critiques ; la bibliographie est donc soigneusement tenue au courant. Enfin l'auteur a cru devoir faire quelques modifications de style, sur lesquelles il s'explique avec une spirituelle malice : « Les gens à courte haleine, dit-il, me sauront gré d'avoir introduit çà et là — peu volontiers — un point au lieu d'un point et virgule parfaitement justifié. La fameuse phrase du début... est toujours là : mais elle est précédée d'une autre, où nous apprenons qu'il n'est pas nécessaire de la lire ». — Le lecteur n'en croira rien, bien entendu, et continuera à méditer, comme par le passé,

cette célèbre définition, qui, si elle manque un peu de légèreté, est au moins un modèle d'exactitude et de précision. — A. J.

— Le discours sur l'*histoire du droit du midi de la France* que M. G. Brissaud a prononcé dernièrement à l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse, exprime un vœu qui ne peut manquer de rallier tous les suffrages : la recherche méthodique et la publication en un *Corpus* des anciennes coutumes locales. L'orateur demande ensuite que l'on examine de très près la littérature populaire pour reconstituer les mœurs et coutumes d'autrefois : quelques exemples typiques montrent le parti qu'on peut en tirer au point de vue juridique. — L.-H. L.

— Nous devons signaler le mémoire érudit du baron François Béthune, professeur à l'Université de Louvain, que, sous le titre : Les *Écoles historiques de Saint-Denis et Saint-Germain-des-Prés dans leur rapport avec la composition des Grandes Chroniques de France*, il a publié d'abord dans la *Revue d'histoire ecclésiastique*, puis en un tirage à part de 40 pages in-8° (Louvain, E. Charpentier, 1903). C'est en définitive l'étude des sources et de la composition des célèbres *Chroniques de France* antérieurement à 1285; par l'examen des diverses œuvres historiques écrites au XIIIe siècle à Saint-Germain-des-Prés et surtout en l'abbaye de Saint-Denis, par la critique des divers auteurs qui se sont intéressés à cette difficile question, le savant professeur établit que la première partie, comprenant l'histoire des rois de France jusqu'en 1223, a été composée en 1274 par le moine Primat. La seconde présente au contraire une traduction des vies de saint Louis et de Philippe III le Hardi par Guillaume de Nangis. La suite offre beaucoup moins de difficultés et a soulevé beaucoup moins de controverses. — L.-H. L.

— M. Séverin de la Chapelle, dont nous avons précédemment loué la compétence et le caractère, a réuni quelques études consacrées à la question de la représentation des partis politiques, sous le titre de : *Études complémentaires sur la représentation politique vraie* (in-18, 175 p.; Guingamp, Eveillard-Bréban; Paris, F. Pichon, 1903). C'est d'abord une critique de la loi belge, actuellement en vigueur, où est appliqué pour la première fois à un corps législatif le principe de la Représentation proportionnelle. Jusqu'à présent ce principe n'avait été mis à l'épreuve qu'à l'intérieur de quelques petits cantons suisses, où il a présenté le sérieux avantage d'apaiser les passions déchaînées et d'éviter une guerre civile. Puis vient une note, assez brève, sur un projet d'application de la R. P. à la France, dû à M. Yves Guyot, l'économiste, ancien ministre, et rédigé par un de ses disciples, M. Émile Macquart. L'auteur expose, à son tour, le système de ses préférences et s'attache à mettre en lumière l'objet précis qu'il a cherché à réaliser. Il étudie ensuite le principe proportionnel dans les élections municipales françaises et dans les élections des conseils généraux et d'arrondissement. Le volume se termine par la reproduction d'une brochure parue en 1901 sous le titre un peu énigmatique de : *Le suffrage universel, ses deux cadres, ses trois modes de scrutin*. On sait que M. S. de la Ch. n'est point, au sens précis du mot, un proportionnaliste, c'est-à-dire un de ceux qui se proposent d'arriver à la répartition, la plus approchée possible, des sièges électifs entre les partis rivaux, s'affirmant par des listes concurrentes. Ce qu'il cherche à réaliser, avec une grande conviction, c'est ce qu'il appelle lui-même la *représentation politique vraie*. Il pense atteindre ce but par l'emploi d'une liste dite *fractionnaire*, limitant, au sein d'une circonscription plurinominale, le nombre des candidats de chaque parti à la moitié, plus un. Ainsi, si ses calculs ne l'abusent pas, le parti qui pos-

sède réellement la majorité dans le corps électoral, peut et doit obtenir la majorité des sièges, les autres partis se distribuant les sièges restants. Si l'on objecte que cette limitation de la majorité des électeurs à la majorité *tout juste* des sièges, est de nature à la léser toutes les fois qu'elle atteint les deux tiers ou les trois quarts des suffrages, M. de la Ch. répond, sans aucun embarras, qu'il n'en a cure, considérant que si on place dans le plateau d'une balance un poids capable de l'entrainer, l'effet produit sera le même, quel que soit l'excédent. Je doute que les proportionnalistes se rallient à cette fiction hardie : ils poursuivent un but qui n'est pas précisément celui de M. de la Ch., à savoir le respect, dans la *représentation*, des rapports constatés dans les groupes politiques. Des personnes qui ne s'accordent pas sur la définition du but, ne pourront s'entendre sur les moyens. Combattant à côté des proportionnalistes dans la critique, malheureusement trop justifiée, de l'attribution des sièges à la seule majorité, flétrissant avec une égale énergie l'insouciance folle avec laquelle on sacrifie d'importantes minorités, M. de la Ch. se retourne contre eux et ne les ménage point davantage. « Me plaçant, dit-il, au point de vue historique et juridique du droit français moderne, je considère tous les systèmes belges, suisses et leurs dérivés, comme étant incompatibles avec notre droit national et avec le génie, unitaire et égalitaire, de la race française. Les systèmes belges et suisses violent ou faussent, suivant moi, trois principes, indiscutables pour nous, de notre droit national : 1° l'égalité de tous devant la loi ; 2° la solidarité nationale, non seulement entre les hommes d'opinions concordantes, mais entre les hommes d'opinions contraires ; 3° l'unité de loi dans l'unité indivisible du territoire national ». On ne perdra pas, non plus, de vue que M. de la Ch. fait intervenir le facteur religieux, comme élément essentiel du débat. La « liste fractionnaire » est, en effet, à ses yeux « une humble tentative d'application à la politique du précepte enseigné par « N. S. J. C. dans son sermon sur la montagne : Qui que ce soit qui vous *force* « de faire mille pas, faites-en deux mille de plus avec lui ». Si le rapprochement peut paraître singulier, l'intention, tout au moins, est claire. Malgré tant de divergences, malgré ce que nos points de vue ont d'irréductible, je recommande aux hommes politiques l'étude de cet intéressant ouvrage, parce qu'il sort de la banalité courante. On proteste, on résiste, on oppose aux thèses de l'estimable écrivain des propositions qui semblent répondre plus exactement aux faits et aux besoins : néanmoins on se convainc que la question soulevée touche à des intérêts primordiaux, que c'est la rabaisser que d'y voir un simple procédé de calcul, une formule « élégante ». M. de la Ch. est un fils dévoué, passionné de la France moderne ; il trouve des accents élevés pour célébrer la Révolution ; il loue Paris et le rôle dévolu à la capitale avec une éloquence qui vient du cœur (p. 122-125). C'est un noble esprit et la méditation de ce qu'il écrit laisse une impression réconfortante.

— Paris avait possédé une *Société d'études pour la R. P.*; ce groupe d'hommes de travail a interrompu sa tâche après avoir fait connaître au monde politique les arguments invoqués en faveur de la représentation des partis dans les assemblées électives selon leurs proportions réelles et les applications, qui commençaient d'être faites de ce principe de justice en différents pays de l'ancien et du nouveau monde. Une ligue pour la R. P. s'est, récemment, constituée pour « substituer au système majoritaire, dans notre régime électoral, la représentation proportionnelle des partis suivant leurs forces respectives ». Cette nouvelle association a rédigé et publié, après des discussions approfondies, une *Proposition de loi ayant*

pour objet l'application de la R. P. aux élections législatives (brochure in-8° de 63 p., Paris, avril 1903). Il n'y a pas indiscrétion à dire que l'exposé des motifs, qui justifie le texte adopté, est dû à la plume alerte du président actuel de la Ligue, de M. Yves Guyot, ancien ministre. Cet exposé dit l'essentiel et répond, d'une façon suffisante, aux questions que ne manquent pas de poser ceux qui ne connaissent, jusqu'à ce jour, que deux procédés de recensement des votes, le scrutin d'arrondissement et le scrutin de liste, qui, en conséquence, ne voient pas clairement comment on peut donner tout à la fois une réelle satisfaction aux griefs des partisans du scrutin uninominal et aux griefs des partisans du scrutin plurinominal, en corrigeant, en *complétant* le scrutin de liste par la répartition des sièges à occuper entre les partis en présence, au prorata de leur force réelle, telle que le scrutin l'établit. J'aurais voulu que M. Yves Guyot expliquât d'une manière plus décisive les raisons très graves qu'on a eues de renoncer au procédé de l'attribution des sièges 1° d'après le quotient simple (division des suffrages valables par le nombre des sièges) ; 2° pour les sièges non pourvus par ce moyen, d'après les plus forts *restes*, ce qui crée un double mètre électoral, un mètre « de droit » et un mètre « d'indulgence ». On a établi que l'on faussait ainsi les proportions des partis et que le remède était dans l'adoption d'un mètre unique, dit *chiffre diviseur commun*, ou *chiffre répartiteur :* le procédé, ainsi mis au point, est volontiers dit méthode d'Hondt, du nom du juriste qui a le mieux démontré ses avantages et a découvert un procédé de calcul, sûr et simple, pour l'appliquer.

— On trouvera dans une courte brochure du secrétaire de la Ligue, M. Émile Macquart, intitulée : *La moralité des élections et la R. P.* (in-8°, 35 p. Paris, Guillaumin, 1904) quelques rapides indications sur les vices du système dit « majoritaire ». L'auteur apporte à la défense de sa thèse l'ardeur d'un néophyte, qui escompte, un peu prématurément, et le succès et ses conséquences bienfaisantes.

La proposition de loi étudiée par la Ligue pour la R. P. ayant été adoptée par plusieurs députés qui l'ont déposée, en leur nom sur le bureau de la Chambre des députes, M. S. de la Chapelle a senti se réveiller l'ardeur combative, qu'il sait mener de front avec des préoccupations d'un ordre plus théorique. Il a aussitôt fait tenir aux membres du parlement une brochure, où il prétend réfuter le dit projet « au nom du droit politique français. » Je ne sais par quelle circonstance cette nouvelle publication n'est pas venue entre mes mains. J'en devine, d'ailleurs, le contenu d'après des déclarations antérieures du même auteur.

Cette intervention, dont je déclare que l'à-propos me semble contestable, a fourni l'occasion à l'un des membres du Comité central de la Ligue, M. Léon Philippe, de riposter par une *Note sur le mémoire de M. S. de la Chapelle contre le projet de loi relatif à la R. P.* (Imprimé à la machine à écrire, 16 p. in-4°; Paris, octobre 1903). C'est un chef-d'œuvre de discussion fine, précise et courtoise. La tâche n'était point aisée, M. de la Ch. ne craignant pas toujours les affirmations sibyllines et les allusions vagues. Je me joins sans hésitation aux remarques suivantes : « Qu'il nous soit permis, déclare M. Philippe, d'exprimer le regret que notre honorable contradicteur n'ait pas aperçu que si l'on veut faire un pas en avant dans la voie de la réalisation, tout système satisfaisant à la double condition et réalisant le double avantage de rompre avec le scrutin uninominal par circonscription et d'atténuer les inconvénients du scrutin de liste purement majoritaire, devait obtenir l'adhésion, au moins temporaire, de tous ceux qui voient la nécessité d'une réforme électorale favorable au droit des minorités. » Je suis persuadé que M. S. de la Ch. ne se consolerait point à la pensée qu'il aurait retardé l'heure

d'une grande réforme par sa résolution obstinée de maintenir *ne varietur* un procédé, dont, si je ne me trompe, il reste, jusqu'à présent le premier et unique défenseur. Je l'écouterais plus volontiers — je me plaçais à l'instant au point de vue pratique de la réussite d'un projet concernant le mode de nomination de la Chambre des députés — en matière d'élections municipales. Je ne sais si, au moment de la publication de la nouvelle brochure intitulée : *La R. P. et les Élections municipales françaises en 1904*, on nourrissait encore l'espoir d'instituer sur cette question, en dehors de ce qui concerne Paris, un débat de quelque ampleur. Pour le moment, il n'est plus question de rien, pas même pour Paris et, à l'heure où j'écris, la campagne électorale est déjà commencée. Je recommanderai donc, comme je l'ai fait plus haut, l'étude du nouveau mémoire de M. de la Chapelle. Il est de ceux chez lesquels il y a toujours quelque chose à prendre quand même on poursuivrait un but notamment distinct par des voies tout à fait divergentes. Je dois dire que, en matière d'élections municipales, de conseil général et de conseil d'arrondissement, le problème, selon moi, est tout autre — en somme, beaucoup plus complexe — qu'en matière de politique pure. Il faudrait quelque chose de très simple, de très élastique : je ne conçois pas le fonctionnement du scrutin de liste avec répartition proportionnelle des sièges, dans les communes rurales, ce qui tient peut-être à ce que je sais ce qu'est la vie municipale à la campagne. Dans les centres de quelque importance, ma pensée serait de suspendre l'application de la R. P. comme une menace sur la tête des meneurs qui voudraient accaparer pour leurs amis, pour la question du jour, pour l'intérêt en jeu, la totalité des sièges. Par exemple, je dirais : dans les communes au-dessus de 2,000 habitants, l'application de la R. P. aux résultats du scrutin de liste sera de droit si elle est demandée avant le scrutin par le quart (ou le cinquième) des électeurs inscrits. Dans les communes au dessous de 2,000 habitants, il y aura lieu d'appliquer la R. P. si le quart (ou le cinquième) des électeurs inscrits proteste contre la composition du conseil municipal, élu dans les conditions actuelles. Ce qui revient à dire : là où les chefs des partis n'auront pas su s'entendre pour une liste commune, la loi les obligera à faire ce qu'ils ont refusé à une intelligente équité. Mais le système de la R. P. appliqué obligatoirement aux communes rurales, cela, non, malgré le dévouement que j'ai apporté depuis vingt ans à soutenir cette thèse de justice et de loyauté. Je voudrais, en terminant cette analyse, poser une question à M. de la Chapelle. Son système me paraît devoir supposer, en matière tant politique que municipale, l'unité de collège : liste unique pour la France (élections politiques) comme pour la commune (élections municipales). Sans quoi, rien ne garantit que la majorité des électeurs aura la majorité des sièges à la Chambre et au Sénat. En effet, le contingent d'un parti est formé par l'addition des sièges obtenus dans les diverses circonscriptions, qui sont les départements. Un calcul très simple établirait que, par suite de la réduction infligée par M. de la Chapelle aux majorités, un parti en minorité pourrait obtenir plus de sièges que son concurrent, groupé en masses compactes. — Maurice Vernes.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 33-34 — 16-23 août — 1904

Ægyptische Inschriften aus den Kœniglich en Museenzu Berlin, herausgegeben von der Generalverwaltung. — *II. Die drei vollstaendigen Opferkammern des Alten Reichs und Inschriften aus der Zeit zwischen dem Alten und dem Mittleren Reiche*. Leipzig, J.-C. Hinrichs'sche Buchhandlung, 1903, in-8°, p. 73-185 autographiées.

Comme la première, cette seconde livraison a été publiée par M. Schæfer. L'exécution matérielle en est fort bonne, admis le procédé de l'autographie. La seule différence que j'y remarque, c'est que, dans la première M. Schæfer avait écrit uniformément tous les textes de gauche à droite pour la facilité de la copie ; dans celle-ci, il a conservé la direction des caractères dans l'original, reproduisant de droite à gauche les inscriptions qui marchent de droite à gauche, et de gauche à droite celles qui marchent de gauche à droite.

Le Musée de Berlin possède trois mastabas complets de l'Ancien Empire qui ont été rapportés par Lepsius il y a soixante ans, celui d'Amteni ou plus correctement de Mâtenoui, celui de Marabou et celui de Manofir. M. Schæfer a publié très exactement toutes les inscriptions qu'ils contiennent, et son édition est supérieure à celle de Lepsius en ce qui concerne les textes : elle ne l'annule pas en ce qui concerne les représentations. Il en est de même pour toutes les inscriptions qu'il a réunies à la suite de ces tombeaux; elles sont

excellentes en ce qui concerne les hiéroglyphes, mais les figures manquent, et l'on devra les aller chercher soit à Berlin sur les originaux, soit dans les ouvrages où elles auront été publiées. C'est là, à vrai dire, le gros défaut du système adopté par le Musée de Berlin : on n'a songé qu'à l'écriture, sans réfléchir que le dessin est presque toujours nécessaire pour que l'écriture devienne intelligible et pour que le monument prenne toute sa valeur. La publication que M. Spiegelberg entreprend des Musées de l'Allemagne du Sud me paraît donc mieux conçue, car elle donne la photographie de presque tous les monuments étudiés : il est vrai qu'elle coûte plus cher, mais les égyptologues ne sont pas gâtés par les éditeurs et ils ont l'habitude de payer de gros prix.

Cette réserve faite, le fascicule que M. Schæfer vient de publier est très bon : la disposition en est claire et la correction complète.

G. Maspero.

Dyroff-Pörtner, **Ægyptische Grabsteine und Denksteine aus Süddeutschen Sammlungen**, herausgegeben von W. Spiegelberg, II. München, bearbeitet von Dr. K. Dyroff, Privatdozent an der Univ. München, und Dr. B. Pörtner, Divisionspfarrer in Mülhausen, mit 38 Abbildungen and 25 Lichtdrucktafeln, Strasbourg, Schlesier et Schweikhardt, 1904, in-4°, III-83 p. et 25 planches.

Le second volume de la collection n'a pas tardé à suivre le premier, et il a été exécuté avec le même soin. Les planches en photolithographie sont fort bonnes, et dans les quelques cas où la photographie avait déformé ou mal rendu certaines lignes, les auteurs les ont reproduites en copie courante dans leur commentaire. L'ensemble est d'un maniement commode, et M. Pörtner qui a autographié le texte, a tiré le meilleur parti du procédé médiocre qu'il doit employer : son écriture est nette et ne fatigue pas les yeux du lecteur. Le contenu n'est pas moins bon que l'enveloppe. Les explications sont en général fort courtes : ainsi que M. Dyroff le dit dans la préface, elles sont avant tout le complément des planches photographiées. Cela n'empêche point qu'à l'occasion elles ne prennent un certain développement : les points de chaque monument qui sont intéressants pour l'histoire et pour l'archéologie ont été mis en relief aussi sobrement mais aussi nettement que possible. Les quatre index des noms de Dieux, des termes géographiques, des noms propres, des titres et professions, complètent heureusement ces données et ils nous fournissent une aide précieuse pour la reconstitution de la société égyptienne à travers les âges. Enfin M. Spiegelberg a prêté aux auteurs le secours de son érudition, et ils lui doivent la solution de plusieurs des difficultés qui les avaient arrêtés.

Les stèles publiées viennent toutes de l'Antiquarium et de la Glyp-

tothèque. Elles n'offrent pour la plupart rien qui sorte de l'ordinaire. Ce sont des stèles funeraires dont la moitié au moins est originaire d'Abydos et elles ne portent guère que des formules connues ou des énumérations de personnages sans notoriété. Il a suffi le plus souvent de transcrire les noms et les titres de personnages qu'elles mentionnent et d'en dresser la généalogie. Çà et là pourtant des détails nouveaux paraissent, sur lesquels les auteurs ont appelé l'attention du lecteur. Ainsi la stèle nº 1 (*Antiquarium 33*) insère dans le proscynème courant, adressé à Osiris, pour qu'il donne au mort le repas en milliers de pains, de liqueurs, de toutes les choses bonnes et pures qui sortent en présence du dieu grand, un membre de phrase *ma-khait hotpou ka-f am*, que M. Dyroff traduit « so oft sein Ka es wollte », *aussi souvent que son double le désire*. Je ne crois pas que ce sens puisse se justifier. L'idée que le membre de phrase exprime rentre dans un ordre de conception avec lequel les auteurs ne sont pas familliers. Ils ont reconnu que la locution est assez fréquente : eux-mêmes l'ont rencontrée plus loin dans leur stèle nº 3 (l. 10 ; cfr. p. 5) sur une des stèles de la XIIᵉ dynastie conservée au Musée du Caire [1]. La traduction littérale en serait pour la stèle nº 1, « toutes les choses bonnes et « pures qui sortent devant le dieu grand, *après que son double s'est « posé, s'est joint, là* » ; pour la stèle nº 3, « on a défilé pour lui les « deux bras chargés d'offrandes devant le dieu grand, *après que son « double s'est posé là* » ; enfin, pour la stèle du Caire, « les provisions « du maître d'Abydos, qui sortent sur la table d'Osiris, *après que son « double s'est posé, s'est joint, là* ». Dans tous les cas, le terme KA, *double*, s'applique au mort seul ; c'est donc le *double* du mort qui s'est *posé* ou *joint*, mais sur quoi s'est-il *posé*, à quoi s'est-il *joint ?* L'examen des notions relatives à la valeur des stèles et du sacrifice nous l'apprend. La stèle représente successivement la porte du caveau funéraire, le tombeau, l'autre monde, en un mot l'endroit où le mort vit et où il faut que l'offrande aille le chercher. De son côté, dans le concept le plus vieux que nous connaissions, l'offrande placée sur la table de pierre devant la stèle, est expédiée au mort par la vertu des formules qu'on prononce en la servant, et elle va paraître sur le guéridon de bois en face duquel il est assis, ainsi qu'on le voit sur les stèles de toutes les époques. Ce fut la croyance prédominante, tant qu'on supposa que le *double* ne quittait jamais le tombeau ou du moins qu'il ne s'éloignait pas pour longtemps. Lorsqu'on se décida à lui permettre d'émigrer vers un autre monde, comme il fallait que l'offrande l'allât chercher à l'endroit inconnu où il séjournait pour le moment, on imagina de la présenter à un ou plusieurs dieux qui se chargeraient de la livrer au destinataire moyennant une commission

1. Lange-Schæfer, *Grab=und Denksteine des mittleren Reichs*, p. 106, nº 20088, c, l. 4-5.

raisonnable : désormais, au lieu de *sortir* devant le mort *à la voix* du dédicateur, elle *sortit devant* le dieu choisi, qui était le plus souvent Osiris, *le dieu grand*, et *sur la table* de ce dieu, *outhou, hotpou*. Sans entrer dans le détail des modifications que cette théorie a subies [1], il me suffira de dire que la phrase en discussion nous indique clairement l'une d'elles. Il semble bien en résulter qu'à la transition entre l'idée la plus ancienne et l'idée plus récente, on crut que le mort venait lui-même recevoir du dieu les provisions qu'on lui assignait : il ne prenait sa part « de toutes les choses bonnes et pures qui sortent [à la « voix du célébrant] devant le dieu grand », ou le défilé des offrandes qu'on lui apportait « devant le dieu grand » n'était valable, ou enfin il ne touchait « aux provisions du maître d'Abydos qui sortent sur la « table d'Osiris », qu'après qu'il s'était rendu lui-même à l'endroit où étaient la table et le dieu, « *après que son double s'était posé là* ».

J'ai relevé quelques autres inexactitudes de détail, toutes fort légères. Dans ce que j'ai appelé la formule de la XII[e] dynastie, le dieu Horus est suivi d'une épithète où j'ai songé à reconnaître un nom de lieu et que j'ai lu Shen, Shonou. M. Dyroff propose de la lire Shen-n, et pour cela il sépare la lettre n finale afin d'en créer un mot spécial nw-nwy ; il invoque à ce propos une conjecture que Sethe a émise dans ses études sur l'histoire la plus ancienne de l'Égypte [2]. Je ne rechercherai pas ici si la conjecture de M. Sethe est très valable, il suffit de dire que la lettre n est le complément ordinaire du syllabique Shen, et n'a point de valeur individuelle ; le trait qui suit le signe Shen dans une inscription du Louvre n'est qu'un accident de transcription et s'explique par une forme existante sur l'original hiératique du monument. Il me semble d'ailleurs que les auteurs se seraient montrés moins hésitants dans leur façon de traduire l'ensemble de l'inscription, s'ils s'étaient figuré plus nettement la série de cérémonies et de mythes afférents aux cérémonies dont elle est l'expression. Elle débute par l'indication d'un apport de provisions devant la stèle ; seulement, comme le mort est identifié d'ores et déjà avec Osiris, les gens qui exécutent la cérémonie pour lui répondent aux notables des villes osiriennes qui naguère avaient rempli ce même office à l'intention du dieu : « On défile pour le mort, les bras chargés d'offrandes en « présence du dieu grand, après que son double s'est posé là, et ceux « qui accomplissent les rites de l'offrande envers lui (sakhou-ou-sou) « sont les chefs de Mendès et les courtisans dans Abydos ». Le viatique reçu, le mort se met en route avec l'appui des prêtres d'Osiris : « si « bien qu'il s'engage (litt. *il ouvre*) sur les voies qu'il lui plaît en paix. « en paix, et ceux qui l'exaltent alors sont les résidents du nome

1. On verra un résumé de cette histoire dans Maspero, *Guide to the Cairo Museum*, 1904, p. 14-23, 73-84, 109-115.

2. Kurt Sethe, *Beiträge zur ältesten Geschichte Ægyptens*, p. 40.

« Thinite, les prêtres du dieu grand. » Une fois en chemin, il monte sur la barque sacrée d'Abydos afin de passer la *Bouche de la Fente* qui mène à la mer de l'Ouest, puis prend part à la manœuvre, et celui qui lui prête son secours à cet effet c'est le dieu lui-même, sous son épithète de Taureau d'Occident : « Le mort est accueilli (litt. il lui est « donné les mains) dans la barque Nashmit sur les voies d'Occident, « si bien qu'il manœuvre les rames dans la barque solaire du matin, « qu'il pilote la barque solaire du soir, et qu'il passe avec le dieu « Grand jusqu'à la *Bouche de la Fente* dans le bateau divin, la Nashmit « plus puissante que ceux qui s'embarquent sur elle, en toutes les « fêtes funéraires, et celui qui l'exalte alors c'est le Taureau d'Occi- « dent » et ainsi de suite. De manière générale, on peut dire que les quelques inexactitudes qu'on signale dans l'ouvrage, viennent de ce que la préparation mythologique des auteurs n'est pas aussi forte que leur préparation philologique.

A bientôt, je l'espère, le troisième volume de cette excellente publication.

G. Maspero.

G. Steindorff, **Koptische Grammatik mit Chrestomathie, Wörterverzeichnis und Literatur,** zweite gänzlich umgearbeitete Auflage, Berlin, Reuther und Reichard, 1904, in-8°, xx-242-104 pages. — Prix : 17 fr. 50.

La nouvelle édition a été en effet retravaillée à presque toutes les pages. La plupart des modifications sont empruntées, comme Steindorff le dit lui-même, au *Verbe* de Sethe, et elles accentuent la doctrine exposée dans la première édition. Il faudrait, pour en juger la tendance, me lancer dans de très longues discussions qui ne seraient pas de mise : je me bornerai donc à prendre un point particulier, et à montrer brièvement en quoi l'hypothèse sur laquelle il repose me paraît ne pas être établie suffisamment.

Le Copte possède une série de causatifs qui commencent en t et finissent en -o. « Ce t, dit Steindorff, est le reste du verbe ti, *donner*, « *faire que*... (en égyptien ancien *dj-t*) que suit la racine du Verbe « au mode subordonné, au Subjonctif (cf. Erman, *Gr. Egypt.*, § 197). « Le causatif copte tsio, *rassasier*, est composé de t, *faire*, et de « sio, *que soit rassasié ;* tsie-prôme signifie *faire* (t) *que l'homme soit* « *rassasié* (sie-prôme) ; tsiof, *faire* (t) qu'il soit *rassasié* (siof). Prôme « et *-f* sont donc à l'origine les sujets de la proposition subordonnée. « C'est seulement après que l'intelligence de cette forme se fût perdue, « que l'on conçut en Copte, par analogie avec les autres verbes, les « sujets, dans le cas présent prôme et *-f*, comme étant des régimes, et, « par suite, que l'on considéra des formes telles que tsie-prôme ou

« TSIOF, comme étant des infinitifs avec régime pronominal ou nomi-« nal en suffixe — *rassasier l'homme, le rassasier*. De ce causatif « dérivent, comme formations secondaires, des infinitifs absolus en -O « final et des qualitatifs en — ÊU (B. ÊOUT) [1]. » Erman avait en effet écrit, il y a vingt ans, dans la *Zeitschrift*, un article, afin de démontrer que les phrases régies par les variantes multiples du verbe *donner*, TI, RTI, etc., constituaient un mode subordonné avec flexion spéciale qu'il appelait subjonctif, que, par suite, on pouvait déduire des factitifs coptes en T -O qui dérivent de ces combinaisons la vocalisation et l'accent tonique de ces subjonctifs de l'Ancien égyptien [2]. A la suite d'Erman, Sethe, dans son *Verbe* a analysé la composition des factitifs en T-O du copte et il les a classés sous diverses rubriques [3]. La conséquence de cet ensemble de recherches a été : 1° en ce qui touche le copte, la théorie de factitifs en T-O, dont on vient de lire l'énoncé dans le passage cité plus haut ; 2° en ce qui touche l'ancien égyptien pour le temps simple de la conjugaison, un schème de vocalisation et d'accentuation que je ne peux mieux définir qu'en citant les termes mêmes qu'Erman emploie : « La forme habituelle *s*ᵉD*m'f*. — A. Sa for-« mation. — Des restes de la forme [subjonctive], qui se sont conservés « pour les cas étudiés au § 19 [de ma grammaire], en Copte (Steindorff, « *Gr. Copte*, § 250, 254 sqq.), on voit que ce temps se figurait ainsi : « IIᵉ rad., * ᵉMNÓF, IIIᵉ rad. * s'ᵉ*d*MOF, IIIᵉ inf. * Mᵉ SJOF. »

Tout cet édifice repose sur le mémoire d'Erman, dont personne n'a essayé jusqu'à présent de reprendre les données. J'espère pouvoir l'examiner ailleurs et montrer que les conclusions n'en sont pas aussi solides que l'école berlinoise a pris l'habitude de le penser. En fait, dans la plupart des cas, on peut interpréter le rapport entre le verbe TI et la racine verbale qui le suit autrement que comme une relation subjonctive. En ce qui concerne les factitifs en T -O, il résulte des termes mêmes de M. Steindorff, qu'ils étaient considérés par les Coptes eux-mêmes comme provenant de la combinaison de T avec un infinitif en -O. M. Steindorff allègue bien que cette conception est secondaire, mais ce qu'il en dit est un *à priori*; admettant que l'opinion d'Erman sur les subjonctifs est prouvée, il essaie de la concilier avec le fait copte, en plaçant au début ces subjonctifs méconnus que le peuple aurait pris pour des infinitifs. Je crois que la confusion, s'il y en a eu une, est antérieure à la formation du copte et qu'elle s'est produite dans l'ancien égyptien, plus spécialement dans la κοινή de l'âge Ramesside. Le verbe TI, TAIT, TAÏ, *donner, faire que*... y est employé de deux façons différentes : 1° au début, il est toujours indépendant du verbe

1. Steindorff, *Koptische Grammatik*, 1ʳᵉ éd., p. 104, § 230 *b*; 2ᵉ éd., p. 119-120, § 250.

2. Erman, *Spuren eines alten Subjunctivs in Koptischen*, dans la *Zeitschrift*, 1884, p. 28-37.

3. Sethe, *Verbum*, t. II, p. 92-97, §§ 208-220.

qu'il régit et il s'attribue les pronoms sujets pour son compte, tandis que ce verbe les assume pour le sien, TA-*i* AMAMOU-*k* IRINAF (*Pap. Anast.*, I, p. 18, l. 6-7). « *Je* donne que TU voies ce qu'il a fait » et avec un substantif sujet au lieu du pronom, TAOU-*i* DAPOUIT DOUT-I M-AM-SENOU (*Pap. Sallier*, III, p. 4, l. 8). « *Je* donne que *ma main* les goûte », AOUI-TA HAI-TO (*Pap. Mag. Harris*, pl. VII, l. 3). « Je fais tomber la « terre. » 2° Toutefois, à mesure que la conjugaison par les auxiliaires remplaça la conjugaison par les suffixes immédiats, le verbe TI se trouva accolé sans intermédiaire au verbe qu'il régissait, et, dans une phrase comme la dernière que je viens de citer, la combinaison TAHAI tendit de plus en plus à s'agglomérer en un mot unique TAHAI, THAI où TA-T- n'eut plus que le rôle de particule factitive. Les exemples de ces factitifs, propres d'abord à l'usage familier, deviennent, fréquents dans les textes démotiques dont la langue se rapproche du parler populaire. Ainsi l'on a, au commencement du premier roman de Satni, le verbe TI-HEMSIT, *marier*, qui équivaut au copte THMSO, *collocare*. Dans les phrases de la première catégorie, est-il bien nécessaire de supposer, comme Erman le pense et comme je l'ai fait pour la commodité de la traduction, une relation de mode subjonctif? Le mot à mot des phrases donne deux fois l'indicatif ordinaire : TA-I, *je donne*, AMAMOU-K tu vois, et les phrases dont Erman se sert pour sa démonstration « Ich thue dass er lebt », et « je fais qu'il vit » n'ont également que deux indicatifs « er lebt », non « er lebe », et « qu'il vit », non « qu'il vive ». Un Égyptien d'aujourd'hui voulant rendre *je te fais voir ce qu'il fait*, dirait de même, AOUZ-AK TESHOUF ÂMEL Ê ou, s'il était lettré, une phrase arabe plus régulière mais construite sur le même type. La subordination est exprimée par la position relative des deux verbes à l'indicatif, non par une flexion particulière du second verbe et M. Erman est allé trop loin lorsqu'il a voulu voir dans les composés copte en T-O les traces d'un mode spécial : il n'y a qu'un indicatif ordinaire qui, mis en position, exprime une relation de dépendance vis-à-vis d'un autre indicatif, mais il n'y a pas de subjonctif avec une forme différente de l'indicatif. Je supprimerai donc entièrement ce subjonctif égyptien et avec lui les conséquences d'accent et de vocalisation que l'école de Berlin avait tirées de son existence. Ainsi que je compte le montrer dans des revues plus spéciales, les faits phonétiques peuvent s'expliquer autrement, et, par suite, la théorie de vocalisation proposée n'est plus valable. C'est donc sur la théorie seule que j'élèverai des réserves : partout où celle-ci n'est pas en jeu, je ne puis qu'applaudir à l'œuvre de M. Steindorff. Aussi est-ce avec une véritable impatience que nous attendons tous la Grammaire des autres dialectes, dont il nous promet la première édition dans quelque temps ; elle sera la bienvenue, surtout la partie qui traitera de ce qu'on nommait jadis le bachmourique, c'est-à-dire, le fayoumique, l'akhmimique et ces patois de l'Égypte moyenne, dont les papyrus nous ont rendu tant de fragments curieux, depuis trente ans.

G. MASPERO.

J. Nietzold, **die Ehe in Ægypten zur Ptolemæisch-Rœmischen Zeit,** *nach den Griechischen Heiratskontrakten und Verwandten Urkunden,* Leipzig, Veit et Cie, 1903, in-8°, vi-18 pages. — Prix : 4 fr. 40.

L'ouvrage de M. Nietzold ne renferme aucune conception qui soit entièrement originale : il a le grand mérite de résumer dans une série de chapitres très clairs et bien déduits, l'état actuel de nos connaissances sur le mariage égyptien à l'âge classique. Les trois premiers chapitres définissent successivement les espèces de mariage en usage dans le pays, les contrats, les actes de séparation et de divorce; le quatrième traite assez longuement d'un fait spécial, qui n'intéressa jamais que très peu la population indigène, le quasi-mariage des soldats romains.

L'auteur est avant tout un juriste et, s'il sait utiliser directement les documents conçus dans une des langues classiques, il n'en est plus de même des nombreuses pièces écrites dans la langue indigène. Il n'en a pas moins puisé ses renseignements dans les contrats démotiques, à coup sûr pas autant qu'il eût été nécessaire, du moins autant qu'il l'a pu sans imprudence. Il avait à sa disposition des traductions de nature et de valeur fort diverses, celles de Révillout dont certaines sont déjà vieilles de plus d'un quart de siècle et celles de Spiégelberg qui sont beaucoup plus récentes. Dans une étude aussi embrouillée que celle des textes démotiques, il y a eu beaucoup de tâtonnements, d'essais de lecture et d'interprétation, de *repentirs,* qui rendent le maniement de la littérature spéciale difficile et parfois périlleux même aux gens du métier. M. Nietzold a été très discret et presque partout très heureux dans l'usage qu'il en a fait, et si la réserve dont il a donné les preuves l'a gêné parfois, elle lui a du moins évité des déductions inexactes ou même erronées du tout. En tant qu'Égyptologue, je regrette qu'il n'ait pas songé à s'informer auprès d'un de nos confrères allemands, qui l'aurait renseigné sur le peu que nous connaissons jusqu'à présent du mariage dans l'Égypte pharaonique. Je conçois très bien la crainte qu'éprouvent les savants qui n'ont reçu que l'éducation classique à s'aventurer dans les domaines de l'Égyptologie ou de l'Assyriologie pures; je dois constater pourtant que ce sentiment a pour résultat inévitable de leur cacher toute une partie, la plus curieuse souvent, des sujets qu'ils abordent et qu'il les habitue à considérer comme des commencements les points où leur compétence leur permet de les aborder. Tout ce qui, dans l'évolution des mœurs ou des institutions, dépasse l'entrée des Grecs en scène, leur échappe, et faute de remonter au-delà, ils se heurtent à des difficultés qui n'existeraient pas ou qui seraient moins fortes pour eux, s'ils pratiquaient le vieil Orient par eux-mêmes ou s'ils s'associaient à quelqu'un qui lui fût familier. Le temps est venu où il faudrait pour des études de ce genre, la collaboration constante d'un Orientaliste et

d'un Classique : tant que nous nous obstinerons à travailler chacun de son côté, nous n'arriverons qu'à des résultats incomplets.

Les Égyptologues trouveront dans la brochure de M. Nietzold une exposition très nette de ce qu'il y a dans les documents égyptiens de l'époque gréco-romaine. Ce sera un bénéfice pour la plupart d'entre eux qui n'ont que des notions sommaires en droit et pour qui le grec légal est vraiment *le grec qui ne se lit pas.*

G. MASPERO.

LUCHAIRE (Achille). **Innocent III, Rome et l'Italie.** Paris, Hachette, 1904. In-8, de 262 p.

Le titre de ce livre en indique l'objet exact. M. L. ne s'est pas proposé d'étudier dans son entier le pontificat d'Innocent III et encore moins de marquer sa place dans l'histoire de la querelle des Investitures, de le comparer avec les Pontifes qui avant et après lui tinrent tête aux empereurs d'Allemagne. Il a soigneusement limité sa tâche à l'étude de la manière dont Innocent III s'est formé à son rôle, de la lutte qu'il a soutenue pour restaurer en Italie la domination ou l'influence du Saint-Siège et des soucis que la partie contentieuse de son administration ajoutait à son gouvernement spirituel et politique.

Quoique l'ouvrage n'étale aucun appareil d'érudition, quoiqu'on n'y lise aucune note en bas des pages et que, pour toute pièce justificative, il soit simplement suivi d'un appendice sur les portraits d'Innocent III, un coup d'œil suffit pour reconnaître qu'il est fait sur les documents originaux et non d'après les travaux de prédécesseurs, que M. L. n'ignore pas, mais dont il accepte ou réforme librement les opinions. Ainsi s'explique, que, bien que n'embrassant pas tout son personnage, il réussisse à donner de lui une idée complète. Il fait voir à merveille combien Innocent III est pénétré de l'esprit de son temps, par où il est supérieur à son entourage et comment, toutefois, on ne peut lui attribuer un vrai génie.

Innocent III est de son temps par son ardent amour pour la scolastique, par la tendre gratitude qu'il garde à ses anciens maîtres, tout en veillant à ce qu'ils marchent droit et ne contrecarrent pas sa politique, par la volupté avec laquelle il s'enfonce dans des déclamations d'école, dans des débauches de symbolisme mystique, dans des orgies de citations. Il a préludé au souverain pontificat et s'en est frayé inconsciemment la voie par des traités sur le *Mépris du monde*, sur le *Mystère sacré de l'autel*, sur les *Quatre espèces de mariage*, dont le docteur en théologie le plus indissolublement attaché à sa chaire eût souhaité de se dire l'auteur.

Il est supérieur à son entourage, d'abord par l'énergie même avec laquelle il en épouse les idées. Dès le jour de son sacre, dit éloquem-

ment M. L. : « dans la phrase même où il parle de son indignité personnelle, il définit avec une sorte d'emportement d'orgueil, l'immense étendue de la puissance dévolue au pape : « qui suis-je, moi, ou qu'était la maison de mon père pour que je sois admis à siéger au-dessus des rois? car, c'est à moi que s'applique la parole du prophète..... » Il déclare que le pape est l'époux de l'Église de Rome, que sans doute les évêques sont les époux des autres églises, mais que l'Église Romaine a le droit d'agir avec le pape comme la Sarah de la Bible qui introduit Agar dans la couche de son époux Abraham. Il est supérieur par l'étonnante puissance de travail qu'il possède et enfin par la modération qu'il porte dans toutes les questions où les intérêts de l'autorité pontificale ne sont pas en jeu. Sans doute, dans ses États, il démolit les maisons des hérétiques, confisque leurs biens, frappe d'énormes amendes leurs partisans, interdit aux avocats, notaires, juges, ecclésiastiques de leur prêter assistance, excommunie qui les élit, ou les enterre; mais, dans les innombrables cas de conscience que la timidité, l'inexpérience du clergé soumettent des quatre coins de l'Europe à sa longanimité, il déploie un bon sens, une modération qu'on croirait d'un laïque ou d'un moderne. Et pourtant ce n'est pas un véritable grand homme. M. L. se garde bien d'en donner pour preuve son obstination à soutenir la suprématie de l'Eglise sur le pouvoir laïque; l'avenir seul devait prouver l'injustice et la chimère de cette politique : tout l'effort du génie, pour un Italien ou un poète, ne pouvait alors aller au-delà du choix entre la prépondérance de l'Empire et celle de la Papauté. La preuve qu'Innocent III n'était pas un homme de premier ordre, M. L. la tire de l'imprudence avec laquelle il se départit du principe de ses prédécesseurs : ne jamais permettre que la couronne des Deux Siciles et celle de l'Empire reposassent sur une même tête. Parce qu'il a protégé le futur Frédéric II, parce que le jeune prince joue la comédie de la reconnaissance et de la docilité. Innocent mord à l'appât et s'imagine tripler sa puissance en triplant celle de sa créature. Non seulement il ne perce pas Frédéric à jour, mais il ne devine pas que, duplicité à part, la force des choses fera de lui un ingrat.

La partie narrative de l'ouvrage est très bien conduite. Nous signalons en particulier le vigoureux résumé des perpétuelles révolutions qui avaient rendu intenable le séjour de Rome à quelques prédécesseurs d'Innocent III, sa lutte contre les seigneurs allemands demeurés sur le sol de l'Italie, ses négociations pénibles avec la ligue toscane, ses conflits avec le chancelier de Frédéric, les passages relatifs à sa vie privée, à sa charité quelquefois naïve (comme lorsqu'il conseille d'épouser des prostituées pour les retirer du vice), plus souvent ingénieuse. Le livre est même amusant par endroits, quoique le ton en demeure toujours soutenu; le dernier chapitre surtout est très piquant. Ajoutons que les italianisants y trouveront matière à de curieux rap-

prochements : dans ses invectives, Innocent III semble écrire par avance certains vers de Dante et, ce qui est plus singulier, quelques-uns des anathèmes de Pétrarque contre la cour pontificale. (Cf. le passage central de la p. 93 avec les vers 79 sqq. du XXXIIIe ch. de l'Enfer et avec le dernier vers du sonnet de Pétrarque *Fiamma del ciel su le tue trecce piova*).

Mais surtout on doit louer un érudit aussi consommé que M. L. de consentir à écrire pour le grand public. C'est aux savants, en effet, qu'il faudrait réserver s'il était possible, et s'ils étaient tous aptes à s'en charger, le droit de l'instruire. Tout homme de bonne volonté est capable, s'il a été formé par de bons maitres, d'élucider un point de détail. Mais conclure, généraliser, tout en faisant avancer la science, voilà ce qui suppose, outre beaucoup d'intelligence et l'art de manier la plume, de vastes connaissances. Il faudrait plaindre l'époque où les vrais savants détourneraient de cette façon de traiter l'histoire, surtout dans un pays qui l'aime et qui y est propre. On doit au contraire les féliciter et les remercier quand ils s'y délassent; encore ce dernier mot n'est-il pas juste; car ce qu'on fait avec le plus de plaisir et ce qui plaît davantage aux autres n'est pas toujours ce qui coûte le moins de peine.

Charles DEJOB.

Charles BAILLE. **Un prélat d'ancien régime au XIXe siècle.** Sa famille et son groupe. Le cardinal de Rohan-Chabot, archevêque de Besançon (1788-1833). Paris, Perrin, 1904, 8e, 489 pp.

Personnellement, le cardinal de Rohan-Chabot fut un personnage des plus médiocres. Toute sa fortune politique, il la dut au grand nom qu'il portait. Sa noble origine en fit d'abord un chambellan de l'empereur Napoléon, puis sous la Restauration, après la catastrophe terrible qui lui enleva sa jeune femme, un archevêque de Besançon et enfin un cardinal. Arrivé ainsi très jeune aux plus hautes dignités ecclésiastiques, son rôle n'en fut pas moins très effacé. Sans grande instruction, d'une intelligence assez lente (au séminaire on fut obligé de lui donner deux répétiteurs pour lui permettre de suivre les cours), de peu d'esprit, dit Mme Lenormant dans ses *Souvenirs*, il ne fit rien de vraiment remarquable. Ses contemporains s'accordent à louer sa piété, sa vertu et sa charité, mais tous disent qu'il fut surtout un prélat entiché des préjugés les plus rétrogrades, préoccupé presque exclusivement de s'entourer de tout l'éclat et de toute la pompe extérieure, qu'il croyait convenir à un prince du sang. Les cinq années de son épiscopat à Besançon, il ne les employa guère qu'à restaurer richement les appartements de l'archevêché, et à gâter, sous prétexte de la rendre plus luxueuse, sa belle cathédrale. C'est ainsi qu'il trouva

indigne de lui une charmante petite chaire en pierre dentelée du xve siècle, dans laquelle avait prêché saint François de Sales, (heureusement replacée depuis), et y substitua une lourde et prétentieuse construction en bois, à double escalier, où pouvait du moins trouver place toute la suite chamarrée de Son Eminence. Fier de la beauté de son visage, toujours très soigné de sa personne, vêtu d'ornements magnifiques, il croyait par là s'imposer à la vénération de ses diocésains. Sa conduite en 1830 où, sous couleur de rester fidèle à son roi légitime, il abandonna pendant deux ans le troupeau qui lui était confié, donna une pauvre idée de son caractère, et souleva contre lui des colères à tout prendre assez légitimes, malgré leur explosion trop brutale. Quand il mourut en 1833, on put vanter ses bonnes mœurs, son innocence, mais Lamennais n'a pas porté un jugement si injuste, quand il a écrit que le cardinal de Rohan-Chabot n'atteignit jamais l'âge viril, et que la nature l'avait destiné à vieillir dans une longue enfance.

Si M. Charles Baille s'était borné à nous retracer une telle carrière, on pourrait lui reprocher d'avoir dépensé beaucoup de talent sur un mince sujet. Sans doute il ne juge pas son héros aussi sévèrement, et il a fini même par éprouver pour le cardinal une certaine sympathie. Du moins le titre de son ouvrage suffit à nous prouver qu'il a surtout voulu peindre le milieu dans lequel a vécu ce prélat d'ancien régime, égaré au xixe siècle. C'est là aussi qu'est tout l'intérêt historique de son étude. De bons juges en ont déjà reconnu la valeur littéraire et nous n'y insisterons pas. Nous préférons dire avec quel profit les historiens consulteront cet ouvrage plein de renseignements inédits et aussi de jugements nouveaux sur les hommes et les choses de l'Empire, de la Restauration et des premiers temps du gouvernement de Louis Philippe. Ils y trouveront notamment des pages curieuses sur l'assassinat du duc de Berry, sur la politique de Villèle et de Martignac, sur la chute de Charles X et les événements de 1830. Rohan a joué un rôle — que M. B. estime peut-être plus décisif qu'il ne le fut en réalité — dans la condamnation des doctrines de l'*Avenir* : c'est une occasion pour notre historien de nous faire connaître bien des dessous encore ignorés de la tentative si intéressante de Lamennais et de Lacordaire. On lira aussi dans ce livre un tableau des mieux brossés de la vie en Franche-Comté à cette époque, et de la répercussion que les événements de 1830 eurent à Besançon, fief épiscopal de Rohan. Les faits cités par M. B. sont puisés aux sources et il n'y a guère qu'un point sur lequel nous ne soyons pas d'accord avec lui : c'est quand il semble croire au suicide du prince de Condé en 1830, dans son château de Saint-Leu. Les traditions locales recueillies à Saint-Leu même, jointes aux faits connus, ont au contraire fait naître chez nous la conviction que le prince, à demi paralytique, et à la veille d'un départ pour l'Angleterre, a été purement et simplement égorgé

par une intrigante, qui redoutait une modification de testament à son désavantage.

Les jugements que porte M. B. sont très personnels, et en général leur originalité, parfois piquante, n'empêche pas leur impartialité. Toutefois il est quelques pages dont le ton passionné nous a surpris. A la tête du clergé bisontin se trouvait, quand Rohan arriva dans son diocèse, un vieux chanoine âgé de 94 ans, célèbre par son érudition et par le rôle important qu'il avait joué sous la Révolution et l'Empire, l'ami et le confident de Grégoire et de son ancien archevêque Lecoz, Dom Grappin. Or il n'est pas d'épithètes flétrissantes dont ne l'accable M. B. Pour lui, cet historien ne fut qu'un vulgaire compilateur; généalogiste, il aurait, au besoin par des faux, créé plus de nobles que le roi lui-même; poète, il aurait écrit des vers érotiques indignes d'un ecclésiastique. M. B. nous parle aussi de sa férocité, de son hypocrisie de « chat tigre », nous dit qu'il haïssait l'Eglise et ne croyait même pas à la religion qu'il prêchait. Et il flétrit sa fin sans repentir ni sacrements (il est mort à 97 ans d'une attaque d'apoplexie!). Or il serait facile de répondre à M. B. sur tous ces points, de montrer la valeur réelle de cet érudit, bénédictin digne de son nom, d'établir sa parfaite loyauté de généalogiste (ici M. B. doit faire une confusion avec un contemporain de Grappin), de prouver la sincérité et la profondeur de sa foi religieuse. Il a eu la faiblesse excusable d'écrire des vers médiocres, mais nous n'en avons pas trouvé un seul susceptible de choquer les plus délicats moralistes. Mais en réalité, si M. B. est si sévère pour Grappin, c'est qu'il a subi ici l'influence des historiens qui n'ont pu pardonner à ce moine d'avoir accepté la Constitution civile du clergé. Comme tant d'autres, Grappin subit encore aujourd'hui la peine d'avoir cru à une conciliation possible entre ses convictions religieuses qu'il gardait intactes, et les idées nouvelles de la Révolution. Ses efforts et ceux de ses amis ont échoué, parce que Napoléon a préféré à ces prêtres qu'il jugeait « trop républicains », l'ancien clergé émigré mieux façonné à l'obéissance. Est-ce une raison pour ne pas vouloir reconnaître qu'il put y avoir chez eux autant de bonne foi et de sincérité, sinon autant d'habileté, que chez leurs adversaires? On pourrait encore discuter avec M. B. sur d'autres questions et, par exemple, son généreux plaidoyer en faveur de la duchesse de Berry nous laisse sceptique. Mais même quand on ne partage pas toutes ses opinions, du moins il intéresse toujours, parce qu'on devine en lui un historien qui dit hautement, et en termes excellents, tout ce qu'il pense et tout ce qu'il croit vrai.

Georges Gazier.

— En lisant la brochure de M. Louis-Germain Lévy, intitulée *Une religion rationnelle et laïque,* avec ce sous-titre : La religion du xxe siècle (in-8o, 77 p., Dijon, 1904, prix : 1 fr. 25), nous nous sommes dit : quelle louable rivalité dans l'empressement de tant de communions religieuses à se donner pour la formule définitive de l'accord entre la science et la religion ! Nous aurons la franchise de dire à M. L.-G. Lévy que ce qui nous a le plus frappé dans sa brochure, c'est qu'il n'ait pas craint de joindre à son nom l'indication de ses fonctions : rabbin de Dijon. Si des vues aussi éloignées du dogmatisme théologique pouvaient passer pour la pensée de la majorité des conducteurs spirituels de la Synagogue, une des forteresses de la tradition serait bien près de s'ouvrir à la liberté complète de la pensée. C'est assurément voir les choses plus avancées qu'elles ne sont dans la réalité : nous dirons simplement que des gens capables d'entendre le langage que tient ici M. Lévy, n'ont plus beaucoup de chemin à faire pour secouer le joug des opinions reçues, l'oppression des formes traditionnelles, et ne reconnaître désormais d'autre autorité que celle de la raison. Si, au point de vue de l'indépendance des croyances, ce ne sont pas les recrues d'aujourd'hui, ce seront, on peut l'espérer, celles de demain. — M. Vernes.

— Les réformateurs de l'instruction se tournent de plus en plus du côté de l'enseignement primaire, parce que la nécessité d'une instruction commune à tous les membres d'un grand organisme social tel que la France, apparaît à tous. Selon les fonctions et les situations, cet enseignement, partant de principes semblables, comportera des développements, que nous continuons de désigner du nom d'enseignements secondaire et supérieur. J'ajoute que l'on ne sent pas moins la nécessité de donner aux filles, qui seront les femmes, les mêmes principes de connaissance qu'aux futurs hommes.

C'est ainsi que l'on ne s'étonne plus de voir de modestes instituteurs et institutrices soumettre au grand public le résultat de leurs expériences. Mlle Liquière aborde des questions, très grosses et très délicates à la fois, dans *Une révolution en éducation* (broch. in-18o, 33 p., Rodez, 1903) et *L'enfant, la femme et le vieillard dans la société nouvelle* (broch. in-18o, 35 p., Rodez, 1903). Dans la première de ces études, l'auteur préconise un système d'écoles coopératives, l'état se substituant dans la plus grande mesure aux parents trop souvent incapables. Mlle L. se préoccupe, avec grande raison, de l'alimentation qui convient à l'enfance et des ravages de l'onanisme. Dans le second opuscule, l'auteur traite de la réforme de la société ou, plus exactement, de la nécessité d'une nouvelle organisation sociale comme condition préalable de la réforme de l'éducation.

C'est un point de grammaire — d'orthographe — que traite Mlle H. Brunet dans la *Clef de voute de l'accord du participe* (broch. in-8o, 16 p. Fontainebleau). L'auteur voudrait faciliter aux élèves l'application de la règle fameuse de l'accord du participe passé. La même personne — une ancienne institutrice — est l'auteur de quelques pages curieuses, où la connaissance de l'idiome auvergnat est mise au service de l'instruction grammaticale : *Les principales difficultés de l'orthographe résolues par la traduction en l'idiome ou patois d'Auvergne* (broch. in-18o, 15 p. Fontainebleau ; se trouve chez l'auteur à Condat (Cantal). Il est exact — et l'observation s'applique aux dialectes du centre et du midi de la France — que le rapprochement avec des parlers plus voisins encore du latin, peut renseigner sur la façon d'écrire certains mots français. — M. Vernes.

— Vient de paraître la première livraison des *Tables générales de la Grammaire des Langues romanes* de W. Meyer-Lübke (Paris, Welter. un vol. in-8o de

160 pages). Ces Tables, où les renvois ont été faits aux paragraphes, serviront aussi bien pour l'édition allemande que pour la traduction française; elles seront évidemment très commodes, et il faudrait même dire nécessaires. C'est un travail considérable et digne de tous éloges qu'ont fait là MM. A. et G. Doutrepont, car cette première livraison qui s'arrête au mot *finir* comprend déjà environ 26,000 articles. Après la table des mots proprement dits, il sera publié en outre une Table alphabétique des matières (*faits, doctrines, questions grammaticales*, etc.), et ce second inventaire sera, lui aussi, très utile, Pour quelques mots, MM. D. ont donné dans des notes très sobres certaines rectifications et surtout des renvois à des travaux récents. Cet inventaire est bien de nature à faire ressortir quelle masse inépuisable de faits Meyer-Lübke a su condenser et coordonner dans son œuvre magistrale : on en a ici la pleine impression. Et d'autre part on ne peut se défendre d'une certaine mélancolie, en constatant que ce labeur colossal se trouve déjà court par quelques endroits, et que notamment tout ce qui avait trait à la dialectologie française moderne est périmé par la seule publication de l'*Atlas linguistique*. Enfin n'importe, la science marche, et c'est l'essentiel. — E. B.

— La publication que M. Albano Sorbelli vient de consacrer à la Bibliothèque du chapitre de Bologne au xve siècle (*La Biblioteca capitolare della cathedrale di Bologna nel secolo xv. Notizie e catalogo* (1451). — Bologne, librairie Zanichelli, 1904; in-8° de 182 pages) peut être proposée comme modèle : elle est en effet de tous points excellente. Après avoir examiné l'état et la composition des librairies monastiques de Bologne à la même époque (il en donne en appendice plusieurs inventaires), il prend en main un catalogue de la Bibliothèque du chapitre rédigé en 1451, fait remarquer avec quel soin il a été rédigé, énumère les richesses qu'il signale, leur choix, leur importance, le nombre des œuvres, etc. Cette belle collection de livres venait à peine d'être constituée, puisqu'en 1443, le chapitre n'avait guère que 42 volumes; aussi M. A. S. a-t-il eu raison d'attribuer sa formation à la magnificence et au goût éclairé de Thomas Parentucelli de Sarzana, qui, d'abord chanoine de l'église de Bologne, en devint évêque en 1444. On sait qu'il ne tarda guère à être revêtu de la pourpre cardinalice et à être coiffé de la tiare pontificale (1447) : pape sous le nom de Nicolas V, il laissa de multiples témoignages de son amour pour les livres. — L'inventaire de 1451 a été donné en entier par M. A. S., qui l'a enrichi de très précieuses notes pour l'identification de chacun des volumes décrits; encore une fois, sa publication se présente dans les meilleures conditions et paraît extrêmement soignée. — L.-H. L.

— M. W. H. Woodward vient de consacrer une étude très attentive à Erasme éducateur : *Desiderius Erasmus concerning the Aim and Method of Education* (Cambridge, University Press, 1904, in-18, 244 p.). Il a mis en tête une courte biographie, insistant avec raison sur les différents séjours d'Erasme en Angleterre, en même temps qu'une caractéristique du savant dont l'humanisme a une marque propre qui se reflète dans son idéal pédagogique. On se le figurera assez exactement, situé entre Quintilien et Montaigne, mais en accentuant encore leur commun souci de former un esprit sage, juste et pondéré. Quant au détail de cette éducation, sur le moment où elle doit commencer, sur la question de savoir si elle sera privée ou publique, sur les qualités du maître, sur la méthode et la matière de son enseignement, M. W. l'a soigneusement relevé dans l'œuvre abondante d'Erasme. Il a voulu même donner de celle-ci une idée plus précise à ses lecteurs; les deux traités pédagogiques les plus remarquables de son auteur, le *de ratione studii* et le *de pueris instituendis* ont été joints à son étude en traduction avec

quelques autres passages. Une bibliographie et un index terminent le volume édité avec le soin bien connu de l'Imprimerie universitaire de Cambridge. (La bibliographie eût pu être plus complète, je n'y ai pas trouvé cités les ouvrages de K. Schmid, Bursian, Compayré, Massebieau et quelques autres utiles à consulter. J'ajoute comme *curiosum* que M. W. Kersten du *Reformrealgymnasium* de Barmen a essayé dernièrement d'user dans ses classes des *Colloquia* d'Erasme dont il a publié en 1903 une édition remaniée). — L. R.

— La *Cambridge University Press* a inauguré par le *Léviathan* de Hobbes une série d'éditions critiques ou plutôt de réimpressions qu'elle intitule *Cambridge English Classics*. Les principes qui guident les éditeurs sont excellents : ils réimpriment, en conservant l'orthographe et la ponctuation de l'original, le dernier texte revu par l'auteur ou la première édition posthume. C'est M. A. R. Waller qui c'est chargé du *Léviathan*. L'exécution typographique est parfaite et le prix modique (4 s. 6 d.). Les volumes suivants de la série seront les œuvres d'Ascham, les poèmes de Crashaw, les poèmes de jeunesse de Crabbe. Il est à souhaiter que la *Cambridge University Press* réimprime les in-quarto de Shakespeare, qu'on a quelque difficulté à se procurer à l'heure actuelle. — Ch. Bastide.

— Avec le sous-titre *Un petite découverte bibliographique*, M. F. Lachèvre vient de publier *Les Poésies de Des Barreaux* (Paris, H. Leclerc, 1904 ; un vol. in-8° de 72 pages) : ces poésies comprennent essentiellement les *Vers à Marion de L'Orme* et des *Sonnets philosophiques*. On les avait considérées jusqu'ici comme perdues, à l'exception d'un sonnet célèbre cité dans toutes les notices : M. L. croit les avoir retrouvées, et c'est en cela précisément que consiste sa « découverte ». Comment s'y est-il pris? Il a feuilleté attentivement à l'Arsenal les fameux cahiers de Conrart et institué une collation avec les poésies anonymes qui ont trouvé place dans des *Recueils* comme celui de Sercy en 1653, et celui de Pierre Marteau à Cologne en 1667. Le résultat de cette enquête minutieuse semble assez probant : il a permis de restituer à Des Barreaux son dû, et aussi de retracer la physionomie de ses amours avec Marion de L'Orme, ce qui est après tout une page assez intéressante de l'histoire du xviie siècle. Ces vers amoureux ne laissent pas d'être prosaïques, quoique animés çà et là d'une flamme : ils sont après tout ce qu'on pouvait attendre d'un bon élève de Malherbe et de Racan, mais que nous voilà loin du drame romantique de Victor Hugo ! Quant aux sonnets philosophiques, ils sont d'une hardiesse « libertine » qui peut en effet justifier leur attribution, et il faut en somme remercier M. L. d'avoir su débrouiller avec beaucoup de vraisemblance toute cette question. — E. B.

— On sait qu'on est mal renseigné sur la vie de Molière et de sa troupe en province. M. A. Prudhomme, archiviste de l'Isère, vient de fixer une de ces étapes (*Molière à Grenoble, 1652-1658*. Grenoble, Allier, 1904, in-8°, p. 16) par la découverte dans une paroisse de Grenoble d'un document qui avait échappé aux recherches des Moliéristes. C'est un acte de baptême — un fac-similé accompagne la brochure — de Jean-Baptiste Villequin, daté du 12 août 1652, et portant la signature de J.-B. Poquelin et de Madeleine Béjart qui avaient servi de parrain et de marraine à l'enfant d'un de leurs camarades, Villequin, plus connu sous le nom de de Brie. On ne connaissait encore qu'un séjour de Molière, à Grenoble, celui de 1658 ; il est établi maintenant qu'il y est venu dès 1652 et aussi qu'il ne faut plus fixer à 1653 la date de l'entrée des de Brie dans sa troupe. A ces deux faits à présent acquis M. P. a joint d'intéressantes conjectures sur les pièces dont les Grenoblois furent les spectateurs, peut-être les involontaires collaborateurs. — L. R.

— M. Hugo HUMBERT a pris pour sujet de thèse de doctorat : *Delisle de la Drévetière. Sein Leben und seine Werke* (Berlin, Gronau, 1904, in-8°, p. 68). Il a écrit une monographie très consciencieuse de cet auteur oublié à juste titre. Sans documents nouveaux et réduit à des sources maigres, il a surtout étudié l'œuvre de Delisle, son théâtre principalement. Dans celui-ci deux pièces par la nouveauté des idées ont arrêté sur son nom l'attention des historiens de la littérature : *Arlequin sauvage* (1721) et *Timon le Misanthrope* (1722) ; l'apologie qu'y présente Delisle de l'état de nature a fait de lui comme un précurseur de Rousseau. M. H. estime que l'influence de ces bluettes fut plus profonde même que celle des œuvres satiriques de Voltaire et de Montesquieu. Il s'en est certainement exagéré la portée comme aussi les mérites littéraires. De l'analyse de ces deux pièces et de celle du reste de l'œuvre il apparaît que Delisle fut un bien médiocre talent. Il a droit sans doute à une place dans l'histoire de l'évolution intellectuelle du XVIIIe siècle, mais il ne faut pas la lui faire plus grande qu'il ne convient. — L. R.

— M. Louis de GRANDMAISON, l'érudit archiviste de l'Indre-et-Loire, a trouvé le moyen de compléter les excellentes publications de M. Guiffrey sur les *Lettres de noblesse accordées aux artistes français* aux XVIIe et XVIIIe siècles. Dans une première brochure intitulée *Essai d'armorial des artistes français* (XVIe-XVIIIe *siècles*), parue récemment chez H. Champion (1904, in-8° de 108), il donne toute une série de lettres d'anoblissement ou de confirmation de noblesse, de règlements d'armoiries et de preuves pour l'ordre de Saint-Michel concernant des architectes, ingénieurs civils et militaires, employés de l'administration des bâtiments, fondeurs et entrepreneurs. Chacun des artistes auxquels ces documents se rapportent, a fait l'objet d'une notice plus ou moins détaillée, dont les éléments sont puisés aux meilleures sources. Il suffit de signaler quelques noms pour donner l'idée de l'intérêt de cette publication ; contentons-nous de citer ceux d'André Le Nôtre, de Jules Hardouin-Mansart, de Jacques Gabriel, de Jean Orry, de Jacques-Germain Soufflot, de Charles-Pierre Coustou, d'Etienne-Jacques Montgolfier, etc. A remarquer encore que les documents transcrits donnent bien souvent l'énumération des principaux travaux exécutés par les bénéficiaires et qu'ils seront fort utiles à consulter pour une histoire de l'art. Une seconde partie sera réservée aux sculpteurs, peintres, dessinateurs, graveurs et musiciens. — L.-H. L.

— Les *Lettres inédites de Mme de Staël à Henri Meister*, que publient MM. P. USTERI et Eug. RITTER (Paris, Hachette, 1903 ; in-18 de 285 p.) sont plus intéressantes comme document qu'à titre d'œuvre littéraire. De 1786 à 1816, la correspondance échangée entre Mme de Staël et Meister reste presque toujours, au moins du côté de celle-là, affairée, pratique, pleine de soucis positifs. Des lettres de M. et Mme Necker au même correspondant, d'autres de Mme de Staël à Guillaume de Schlegel, écrites en 1813, renforcent l'intérêt documentaire de cette publication. Les notes qui l'accompagnent éclairent suffisamment les allusions éparses. Quant à l'intéressante *Notice* qui esquisse la physionomie du successeur de Grimm à la *Correspondance littéraire*, ne cède-t-elle pas un peu à la tentation d'imaginer *ce qui serait arrivé, si,...* ? P. 13, 14, 40, il y a ce rêve légèrement indiscret d'un autre dénouement, d'une tournure différente qu'auraient pu prendre les choses. — F. B.

— Sous le titre de *Précurseurs et Révoltés* (Paris, Perrin, 1904, in-8, 377 p. Fr. 3,50) M. Édouard SCHURÉ a réuni des études (quelques-unes déjà anciennes) sur des poètes, penseurs ou artistes qui lui ont paru illustrer une évolution moderne vers l'idéalisme ou qui du moins par leurs tendances ont pris une attitude hostile à

l'égard des doctrines contemporaines. Les noms sont étrangement accouplés : Nietzsche (bien insuffisant) et Ada Negri, la poétesse italienne; Ibsen et Maeterlinck ; la cantatrice Wilhelmine Schröder, d'après les Mémoires de Clara von Glümer, Gobineau dont la *Renaissance* est qualifiée de « création de génie », et enfin le peintre Gustave Moreau. La première étude, la plus longue et la meilleure aussi, est consacrée à Shelley. Les autres sont surtout de rapides esquisses biographiques, auxquelles s'ajoutent pour les principales œuvres des analyses, des citations et de courtes caractéristiques, noyées dans trop de phraséologie et toujours colorées des préférences de l'auteur. Le lien de ces chapitres disparates, c'est l'assurance que nous donne sans cesse M. Sch. de l'avènement d'un art renouvelé par la religion, tout pénétré d'un « spiritualisme évolutif et transcendant », pour employer des mots qui lui sont chers (J'ajoute quelques menues observations : p. 246, en 1834 Wagner a 21 ans et non 27; p. 250, Wilhelmine Schröder est née le 6 octobre et non le 6 *décembre* 1804; p. 251, les ballets d'enfants de Horschelt étaient spéciaux à Vienne; p. 255, Schindler fait un récit différent de la représentation de *Fidelio* de novembre 1822. Les indications bibliographiques ne sont guère à jour). — N.

— Les *Souvenirs d'un claqueur et d'un figurant* de M. Maximin Roll (Paris, aux bureaux du Magasin pittoresque, 1904, in-16, p. 136, Fr. 2) ne nous apprendront pas grand'chose. Quelques insignifiantes anecdotes sur Delaunay, Mounet et d'autres comédiens du Théâtre français, des critiques pour les deux Coquelin, des récriminations sur la décadence de la maison de Molière et l'oubli des vieilles traditions : il n'y a dans cette mince plaquette d'un aimable *laudator temporis acti* rien qui s'impose à l'attention. — L. R.

— Le *Précis d'histoire de la littérature française depuis les origines jusqu'à la Révolution*, par M. A. Nalis, professeur à l'Institut des jeunes filles nobles à Kiew (2e édition, complètement refondue, Kiew, Idzikowski, 1903, in-8°, pp. xvii, 787) est un livre d'enseignement fait de seconde main, mais qui se recommande par beaucoup de bonnes qualités : suffisamment complet, très au courant des derniers travaux de la critique moderne, portant sur les hommes et les œuvres des jugements sages et motivés, quoique visant trop exclusivement la forme, présenté enfin dans une exposition claire et agréable, ce manuel sera aux mains des élèves un guide utile. S'adressant à des Français, il renfermerait bien quelques développements superflus; l'auteur s'est parfois imposé une réserve excessive, mais son public est étranger, l'auditoire féminin, on peut passer condamnation. On lui reprochera pourtant avec raison de n'avoir pas donné aux différentes périodes de l'histoire littéraire l'importance relative qu'elles méritent : il passe trop rapidement sur la Renaissance et à tout le dix-huitième siècle il n'a consacré que cent pages. Pour certains auteurs secondaires que volontairement M. N. a ou écartés ou mentionnés à peine, il devait même à des lecteurs moins exigeants un supplément d'information : on a le droit d'être surpris que des noms comme ceux de Brantôme, de Malebranche, de Rollin, pour ne citer que quelques exemples, manquent dans cette histoire. Un *Précis d'histoire de la littérature française pendant la première moitié du dix-neuvième siècle* (in-8°, p. 260, sans date, même éditeur), publié un peu antérieurement présente un complément heureux de l'ouvrage principal. Dans cette histoire écrite en Russie pour des Russes on eût aimé trouver quelques détails sur les rapports qui se sont parfois noués entre la Russie et les lettres françaises, mais à cet égard l'ouvrage ne contient rien de plus qu'un manuel français. Il est regrettable enfin que les deux volumes n'aient pas été

pourvus chacun d'un index (je relève quelques légers lapsus : p. 136, le Reynke de Vos, et non *Reineke Vos*, est un remaniement bas-allemand et non *flamand*; p. 675, *Turcaret* est de 1709, et non de *1708*; p. 727, M. de Mably dans la maison duquel Rousseau entra comme précepteur était le frère et non l'*oncle* de l'abbé de Mably; p. 28, au 2e volume, c'est l'Assemblée législative et non la *Convention* qui décerna à Schiller le titre de citoyen français. Écrire Tiercelin, p. 134, Copée, p. 135, La Meillerie, p. 772, Sénancour, p. 75, Töpffer, p. 248, au lieu de *Tiécelin, Coupée, Meillerie, Sénancourt, Töppfer*). — L. R.

— La conférence de M. G. Witkowski : *Was sollen wir lesen und wie sollen wir lesen?* (Leipzig, Hesse, in-16, p. 32) n'offre rien de bien nouveau; le public populaire auquel s'adressait l'auteur l'obligeait à des considérations très simples. Mais la liste des « livres à lire » dont il l'a fait suivre (p. 20-32) peut fournir mainte indication utile aux étudiants comme aux étrangers. Elle a sans doute ses lacunes et plus encore des noms superflus, cependant elle donne l'essentiel. — L. R.

— M. Raymond Recouly a publié ses notes sur un voyage en Hongrie, plus exactement en Transylvanie et dans la Hongrie méridionale : *Le pays magyar* (Paris, Alcan, 1903, in-16°, p. 286, 3 fr. 50). Si intéressant qu'il soit, le pays n'est plus à découvrir et ces impressions de touriste qui se lisent agréablement ne nous apprennent rien de bien nouveau. Mais le livre offre heureusement plus qu'un amusant carnet de route. Dans les régions qu'il a visitées l'auteur s'est livré à une enquête assez précise sur les rapports des différentes classes sociales, le journalisme de province, l'antagonisme des races : Allemands dans le Banat; Allemands, Roumains et Valaques en Transylvanie; Serbes et Croates au Sud de la monarchie. A côté de l'agitation anti-magyare menée sourdement du dehors par les agents du pangermanisme il y a la résistance légitime de traditions et d'intérêts hostiles, de langues, de politiques et de religions divergentes. Les renseignements que l'auteur a puisés à la source, malgré la rapidité de l'information, peuvent contribuer à orienter le grand public sur ces questions complexes, comme sur celle qui en est inséparable, le problème du dualisme austro-hongrois. Son livre fournira un petit complément à l'étude de M. Auerbach sur les *Races et les Nationalités en Autriche-Hongrie* (P. 48, Lenau dont il ne faut pas faire un poète d'inspiration seulement magyare n'est pas né de parents *souabes* et sa statue a été inaugurée en *1902*; p. 123 et suiv. il y a quelques légères inexactitudes dans la biographie de Kossuth; p. 131 et ailleurs, pourquoi écrire *Pozsony*, quand Presbourg est si familier aux Français ?). — L. R.

— M. Max Adler s'est fait le secrétaire du XLVIIe congrès que les philologues allemands ont tenu à Halle en octobre 1903 (*Verhandlungen der 47. Versammlung deutscher Philologen and Schulmänner in Halle a. S. vom 6. 10. Oktober 1903*. Leipzig, Teubner, 1904, in-8°, pp. viii, 191). La brochure reproduit les discours qui y ont été prononcés et nous donne un résumé très bref des conférences faites tant dans les séances générales que dans les dix sections particulières entre lesquelles le congrès s'était partagé; la discussion qui parfois suivait est aussi mentionnée en gros. La plupart des sujets traités par les savants dans ces réunions doivent ou faire l'objet d'une publication en volume ou paraître sous forme d'article dans des revues, quelques-uns même ont déjà paru : il n'y a donc pas à entrer dans des détails à cet égard. Il faut signaler seulement quelques résolutions d'intérêt général prises par le congrès, comme celle destinée à hâter la publication des papyrus Régnier et la continuation du dictionnaire des frères Grimm. Plusieurs des orateurs se sont attachés à appeler l'attention sur les services qu'on

peut attendre du concours de disciplines étrangères par leur objet ; à notre époque de division excessive du travail scientifique, c'est une préoccupation légitime que cet appui réciproque d'efforts divergents et au fond la seule raison d'être de ces réunions si bigarrées. Le prochain congrès se tiendra à Hambourg. — L. R.

— M. Désiré Lacroix a fait paraître à la librairie Garnier deux volumes nouveaux des *Mémoires de Napoléon*, le deuxième (584 p. 1) et le troisième (467 p.). On trouve dans le deuxième la fin de la campagne d'Italie (observations et notes), la campagne d'Égypte, la politique du Directoire, le 18 brumaire, et la Vendée; dans le troisième, la campagne de 1800, les opérations et négociations de 1801, les neutres, et diverses Notes. M. Lacroix a joint à chaque volume des appendices qui contiennent des pièces officielles et des lettres de Bonaparte.

— Le XLVIII[e] fascicule du *Schweizerisches Idiotikon* (Frauenfeld, Huber) contient dans les pages 657-816 à deux colonnes, les mots de *br-n* à *br-s* : *brun*, *brand*, *bringen*, *brunst*, *brinz* (ou *prinz*), *bropst*, *prass*, *brosem*, etc.

— Nous avons annoncé déjà les éditions scolaires de Graeser qui paraissent à la librairie Teubner. La collection s'est enrichie récemment de volumes nouveaux : *Macbeth* (traduction de Dorothée Tieck) par V. Langhans; *Hamlet* (texte de Schlegel), par Alex. de Weilen; *Emilia Galotti*, par A. Rebhann; *Minna de Barnhelm*, par F. Streinz; *Laokoon*, par K. Jauker; un abrégé de l'*Iliade*, trad. de Voss, par A. Primozic; *Egmont*, par L. Blume; *Iphigénie* par A. Lichtenheld; la *Jeanne d'Arc* de Schiller, par Hans Kny : chaque volume (50 pfennig!) contient, outre des notes placées à la fin, une introduction qui renseigne l'élève sur les points essentiels : genèse du livre, idées qu'il contient, sujet, composition, représentations, accueil du public.

— Dans une autre collection scolaire que publient à la librairie Teubner MM. Gaudig et Frick, ont paru récemment *Minna de Barnhelm* (Frick); un choix des poésies de Gœthe, *Gœthes Gedichte in Auswahl* (Frick); le *Wallenstein* en deux volumes (Frick); *Guillaume Tell* (Gaudig). Notons dans *Minna* que « pigonneau » (« Donnez-moi un pigonneau à plumer ») ne peut être traduit par *Taubenschlag* qui signifie « pigeonnier ».

— Signalons encore dans une autre collection de la maison Teubner, la collection des poètes allemands du xix[e] siècle dirigée par M. O. Lyon, les volumes suivants : C. F. Meyer, *Jürg Jenatsch*, par M. J. Sahr; XII. Grillparzer, *Die Ahnfrau*, par M. Ad. Matthias; XIII. *Ferd. Avenarius als Dichter* par M. Gerhard Heine; XIV. Sudermann, *Heimat*, par M. Boetticher. Il est remarquable que ce dernier ouvrage prenne place dans une collection de « commentaires esthétiques pour l'école et la maison ».

— Une autre librairie de Leipzig, la librairie Max Hesse, dont on connait la collection des classiques allemands (*Neue Leipziger Klassiker-Ausgaben*) publie à part les introductions de ces éditions; elle vient ainsi de faire paraître l'introduction des œuvres de Tieck, due à M. G. Witkowski et celle des œuvres de Novalis due à M. W. Bölsche.

— Nous avons reçu trois volumes nouveaux des Pitt Press Series : *Das Jahr 1813*, édité par M. J. W. Cartmell (tiré de la *Deutsche Geschichte für Schulen* de Fred. Kohlrausch) et deux éditions très soignées, l'une des *Burgraves* de Victor Hugo par M. H. W. Eve, l'autre, du *Voyage en Italie* de Théophile Gautier par M. De V. Payen-Payne.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N°° 35-36 — 29 aout-5 septembre. — 1904

La Contrefaçon du Christ, par L. A. GAFFRE. Paris, Lecoffre, 1904; in-18, pp. 263.

Cet ouvrage a la prétention d'être une réfutation de la *Vie de Jésus* par Renan : et cette prétention à elle seule montre que l'auteur ne connaissait rien du sujet qu'il abordait. La *Vie de Jésus* contient une si large part d'appréciations subjectives qu'elle a été qualifiée, avec raison, par des rationalistes allemands des plus avancés, de « roman historique » ; et quand son auteur présente — souvent en les exagérant — les difficultés d'interprétation, il les laisse habituellement sans solution. Aussi, aucun exégète sérieux n'a t-il songé à écrire une réfutation scientifique de la *Vie de Jésus*, pas plus qu'un historien ne se croit obligé de redresser les romans historiques d'Alexandre Dumas. En France, les multiples réfutations de prétendus exégètes catholiques ont contribué au succès de l'ouvrage plus que son mérite littéraire. M. Gaffre a cru que le nombre n'en était pas suffisant. Il a voulu en ajouter une de sa façon. Il a traité le sujet avec la même incompétence que la plupart de ses devanciers; mais il l'emporte certainement sur tous par l'assurance avec laquelle il tranche les questions dont il ne soupçonne pas les difficultés, par un pédantisme peu commun et par un ton arrogant capable d'inspirer de la répugnance au lecteur le plus bienveillant [1]. Des apologies de ce genre font infiniment plus de tort au catholicisme que la *Vie de Jésus* elle-même.

J.-B. Ch.

1. Je donnerai un seul exemple de l'esprit critique de l'auteur. Renan écrit que le recensement opéré par Quirinius est postérieur d'au moins dix ans à l'année où Jésus serait né selon les Evangiles. M. G. s'indigne d'une pareille témérité attendu que Tertullien et S. Jean Chrysostome affirment que de leur temps les registres officiels de ce recensement étaient conservés à Rome et exposés au contrôle du public !

Karl PIEHL, **Inscriptions hiéroglyphiques recueillies en Europe et en Égypte.** Troisième série, II, commentaire. Leipzig, J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung, 1903, in-4°, p. 62. Prix : 22 fr. 50.

Le texte avait paru en 1895 : la maladie a empêché l'auteur d'y joindre aussitôt le commentaire qui était nécessaire à l'intelligence des planches : le voici enfin après huit ans [1]. Le délai a été long, mais les monuments égyptiens, qui ont patienté des siècles avant de sortir de terre, n'y regardent pas à deux ou trois années près lorsqu'il s'agit de traductions. Ils n'y perdent point d'ailleurs pour avoir attendu; l'interprétation que M. Piehl a donnée d'eux les met complètement en lumière.

Il ne s'agit plus cette fois d'inscriptions relevées sur les murs d'un temple, mais de statues, de sarcophages, surtout de stèles choisies dans les musées au cours de plusieurs voyages : l'ancien Musée de Boulak en a fourni trente-neuf sauf erreur, le Musée de Berlin quatre, celui de Leyde dix-huit, celui de Munich deux, celui du Vatican deux, enfin le British Museum dix-neuf. Tout cela est intéressant : quelques morceaux sont de premier ordre pour la connaissance des idées religieuses ou pour l'histoire de l'Égypte. Il y en a dans le nombre qui avaient fourni déjà à d'autres égyptologues la matière de mémoires développés ou de traductions complètes : la statue de Bakenkhonsou à Munich avait été étudiée par Devéria et par Lauth, et celle d'Aménôthès, fils de Hapoui, au Caire, par Henri Brugsch. Il est curieux de comparer ces anciennes versions avec celle de Piehl et de voir les progrès que notre science a accomplis depuis le temps où elles ont été faites : j'ai éprouvé un vrai plaisir à constater combien, malgré quelques erreurs que Piehl a corrigées, la traduction de Devéria se tient encore après quarante ans, et avec quelle sûreté les égyptologues de la deuxième heure comprenaient ce qui leur passait sous les yeux. La plupart des documents recueillis étaient ou entièrement inédits, ou, s'ils avaient été publiés, n'avaient été l'objet d'aucun essai d'interprétation. Pour plusieurs, qui sont de la XII[e] Dynastie et qui présentent des difficultés spéciales, — celle de l'an XXXIX d'Ousirtasen, au British Museum, par exemple, — M. Piehl s'est borné à offrir une analyse ou plutôt une paraphrase : les graveurs d'Abydos n'étaient pas toujours très habiles, et les auteurs d'épitaphes avaient parfois la manie du beau langage, si bien qu'entre les deux les modernes sont embarrassés à bon droit. Partout où l'ensemble des phrases présente une correction suffisante, M. Piehl l'a traduit complètement et nous avons une idée exacte des allures de l'original. Le plus souvent celui-ci ne portait qu'une de ces formules que l'on passe lorsqu'on les ren-

1. Le millésime du Commentaire doit être 1903, mais par une distraction singulière de l'imprimeur le dernier chiffre a été bloqué et la date est donnée sur la couverture comme 190.

contre, parce que, la retrouvant fréquemment, on la tient pour banale. A examiner les choses de plus près, on remarque bientôt que la banalité n'était qu'apparente et qu'il y a toujours dans les formules les plus rebattues un point intéressant ou difficile dont on est embarrassé de rendre compte. Je crois donc que M. Piehl a eu raison de ne négliger aucune des formules, même celles qu'on serait tenté de croire le mieux connues : on verra, en parcourant son ouvrage, que le sens n'était pas toujours fort aisé à établir, et qu'il y avait mérite à le déterminer. La traduction est d'ailleurs la partie considérable de l'ouvrage ; le commentaire se présente presque partout sous forme de notes très brèves, mais pleines d'observations philologiques ou lexicographiques, d'une importance réelle. Le côté archéologique a été délaissé presque systématiquement, et je le comprends, tout en le regrettant. Les titres et les fonctions qu'exerçaient les personnages mentionnés ne peuvent être définis qu'aux prix de nombreuses recherches sur les monuments figurés et de longs développements pour exposer ces recherches : le commentaire aurait dû être triple ou quadruple en étendue, si cet élément de discussion s'y était introduit.

Il y a toujours grand profit à tirer de l'étude d'un des ouvrages de Piehl, et celui-ci est aussi riche que ses aînés en faits nouveaux. J'ai eu de plus, en le lisant, le plaisir de voir que M. Piehl, qui était souvent dur et plus que dur pour nos confrères, a fait preuve cette fois-ci de beaucoup de modération : cette joie a été tempérée malheureusement par divers traits où la vivacité antérieure perce encore çà et là. Je souhaite très sincèrement que ces dernières traces s'effacent promptement. M. de Rougé, m'écrivant quelques mois avant sa mort, au sujet d'attaques violentes dont j'avais été l'objet et qu'il réprouvait, me disait qu'il faut toujours critiquer les gens de manière à pouvoir rester leur ami. Ce n'est pas tout de dire son avis sur l'œuvre d'autrui il est bon de le dire avec aménité. Un savant, dont l'autorité est aussi universellement reconnue que l'est celle de Piehl, même par ceux qui ne partagent pas toujours son avis sur divers points de nos doctrines, a beau jeu de se montrer imperturbablement adouci dans ses expressions ; on sait assez que chez lui l'indulgence n'est pas l'impuissance et sa modération de parti-pris ajouterait une autorité nouvelle à ce qu'il écrit.

G. MASPERO.

F. W. DE BISSING, **Geschichte Ægyptens im Umriss, von der æltesten Zeiten bis auf die Eroberung durch die Araber,** Berlin, Al. Duncker, 1904, in-8°, 184 p. avec une carte lithographiée.

L'histoire de M. de Bissing a un avantage réel sur la plupart des autres livres qui traitent de la matière : elle ne s'arrête pas au IVe siècle avant notre ère, à la chute du dernier Pharaon indigène, mais elle

se prolonge jusqu'à la conquête musulmane c'est-à-dire jusqu'à l'événement qui rompit définitivement la tradition et mit fin à l'Égypte ancienne. Les Arabes firent ce que n'avaient pu ni les Grecs ni les Romains. Ils supprimèrent à la longue ce qui subsistait de la langue ancienne; et ils imprimèrent à la population le caractère qu'elle a aujourd'hui, qu'elle gardera longtemps encore malgré l'influx toujours plus pressant des éléments européens.

Pour enfermer tant de siècles en moins de deux cents pages, il a fallu que M. de Bissing condensât la matière extraordinairement. Il a visé surtout à la clarté et il a réussi fort bien à donner en peu de mots une idée nette de chaque période ou au besoin de chacun des principaux souverains. Çà et là, il s'est livré à des développements plus longs que l'exécution de son plan ne semblait l'exiger : c'est ainsi qu'il a discuté des points de chronologie et inséré une traduction du traité conclu par Ramsès II avec le prince de Khatti. Je crois que, dans une prochaine édition, ces passages devront être rejetés en appendices, à fin du volume : c'est une nécessité de proportions à garder entre toutes les parties de l'œuvre. D'autre part, j'ai vu avec plaisir que M. de Bissing ne s'est pas laissé séduire aux idées paradoxales qui ont cours, depuis peu en Allemagne, sur la succession des trois premiers Thoutmôsis, et sur la date de la XIIe dynastie. S'il admet avec Sethe que Thoutmôsis III est le fils de Thoutmôsis Ier, ce qui est difficile à maintenir en présence du témoignage des monuments, du moins il repousse le système compliqué dans lequel l'école berlinoise enchevêtre les carrières de Thoutmôsis Ier, Thoutmôsis II et Thoutmôsis III. De même il se refuse à croire qu'il n'y ait eu que trois cents ans entre la XIIe et XVIIIe Dynastie, et à placer la septième année du règne d'Ousirtasen III entre 1876 et 1872 avant J.-C. Cette façon nouvelle de dater repose sur un *a priori* de Borchardt qui, ayant le choix entre le XIXe et le XXIIIe siècle avant J.-C., s'est décidé pour le XIXe uniquement parce que l'autre date lui paraissait trop reculée dans le passé. Les calculs astronomiques qui ont trompé si souvent les chronologistes, ont ici encore été la cause d'une erreur grave. M. de Bissing a remis les choses au point.

Si bref que soit l'ouvrage, il contient beaucoup d'aperçus nouveaux qui mériteraient d'être présentés plus au long dans des mémoires spéciaux. M. de Bissing se propose-t-il d'écrire quelque jour une histoire détaillée? Je le souhaiterais, car, à la connaissance précise et étendue des documents originaux, il joint des qualités d'exposition et de mouvement qui ne sont pas communes. Si court que soit le récit, il laisse une impression vive et nette qui ne s'effacera pas rapidement de l'esprit du lecteur. J'ajoute que le volume a été imprimé avec un souci de l'élégance que nos confrères d'Allemagne ne manifestent pas toujours, et qu'il fait honneur au libraire qui l'a édité comme au savant qui l'a écrit.

G. MASPERO.

Heinrich Hilgenfeld. **Ausgewæhlte Gesænge des Giwargis von Arbel** mit Uebersetzung, Einleitung und Erklärung. Leipzig, Otto Harrassowitz, 1904, gr. in-8°, p. 86 et 44. Prix : 7 M.

Georges Warda et Khamis bar Kardahé sont les derniers poètes nestoriens qui ont jeté quelque éclat sur la littérature syriaque. Leurs hymnes, fort goûtées des Syriens orientaux, ont été introduites en grande partie dans les livres liturgiques de ceux-ci. C'est un honneur mérité, car elles sont écrites dans un beau style, quoique à l'époque de leur composition, au XIIIe siècle, le syriaque ancien ne fût plus depuis longtemps qu'une langue littéraire. On les avait déjà appréciées par les quelques morceaux qui avaient paru dans des anthologies ou dans des publications spéciales. La nouvelle édition d'hymnes de Warda par M. H. Hilgenfeld confirme cette appréciation favorable.

Cette édition comprend neuf hymnes ou homélies poétiques, dont quatre ont pour sujet la famine qui désola la Syrie orientale dans le premier quart du XIIIe siècle ; la cinquième décrit les maux endurés à la même époque par la ville de Karmelisch, à l'est de Mossoul (cette hymne avait déjà été publiée par M. Deutsch) ; la sixième est dirigée contre le diacre Abraham qui avait apostasié [1] ; la septième est consacrée à saint Jean-Baptiste ; la huitième, à Tahmazgerd, un martyr persan ; et la neuvième, à Jacques l'Intercis.

Ces hymnes valent par leur caractère littéraire et religieux. L'auteur ne donne aucun détail des événements contemporains dont il parle. Quant aux faits anciens, il en traite d'après des documents qu'il altère. Les légendes sur saint Jean-Baptiste, tirées d'apocryphes, sont rapportées de seconde main.

L'édition de M. H. est excellente en tous points. Le texte syriaque est bien établi et la traduction allemande exacte [2]. Les notes du bas des pages témoignent de l'érudition de l'éditeur.

Dans son introduction, M. H. rapporte le peu que l'on sait de la vie de Warda, un ecclésiastique d'Arbèle qui vivait au commencement du XIIIe siècle, à en juger par les événements des années 1224-1228 et 1235 dont il traite. M. H. cite, à ce propos, les notices des précédents éditeurs de Warda, mais il omet de discuter l'hypothèse

---

1. Abraham avait abandonné le nestorianisme pour le jacobitisme, et non pour l'Islam, comme le pense M. Noeldeke, ZDMG, LVIII, 1904, p. 497, l. 13. Le fait résulte des deux derniers vers de la strophe 29, en haut de la page 30 : « Il n'y aura pas pour toi de prieurs, si ce n'est des tondus et des rasés », c'est-à-dire, des moines jacobites, comp. B. O., III, I, p. 456 et 457, note, cité par Payne Smith, Thes. syr., col. 787. Ce sens a échappé à M. Hilgenfeld, p. 64, note 4.

2. Je traduirais ainsi les deux derniers vers de la strophe 36, p. 8 (trad. p. 33) : « car il (le troupeau) n'a ni pasteur, ni pâturage ; il n'est ni repu, ni satisfait ». Il y a là un jeu de mots entre les deux sens « paître » et « être content » qui, en hébreu et en arabe, sont distingués par deux verbes, mais confondus en syriaque.

de M. Pognon qui place Warda au xive siècle, *Une version syriaque des Aphorismes d'Hippocrate, seconde partie, p.* v, *note 1*. Cette omission paraît intentionnelle de la part de M. H. qui, page 9, note 1, mentionne M. Pognon parmi les éditeurs de Warda, en renvoyant à l'ouvrage que nous venons de citer. Il est vrai que l'hypothèse de M. Pognon est bien en l'air ; elle est déduite de ce fait que le manuscrit des poésies de Warda que M. Pognon a utilisé contient un autre manuscrit où tous les patriarches nestoriens sont énumérés jusqu'à Timothée II qui est qualifié de défunt. Timothée II, ajoute M. Pognon, est mort vers 1327, et il est probable que ce cantique fut écrit sous son successeur Denha II. M. Pognon en conclut que Georges Warda vivait au xive siècle. Il devait, pour en tirer cette conclusion, montrer que ces manuscrits n'étaient pas postérieurs à Warda.

M. Hilgenfeld traite ensuite de la valeur poétique des hymnes; du mètre; des éditions antérieures; et des manuscrits dont il s'est servi.

R. D.

Otto Jespersen. **Lehrbuch der Phonetik.** Autorisierte Uebersetzung von Hermann Davidsen. — Leipzig et Berlin, Teubner, 1904. In-8, vj-256 pp. et 2 planches. Prix : 5 mk.

Tous ceux — et l'on sait que je suis malheureusement du nombre — qui n'ont pu apprécier qu'à la volée, dans le texte danois, l'excellente *Phonétique* de M. Jespersen, sauront gré à l'auteur de l'avoir condensée à l'intention des profanes, que ne sauraient intéresser les infinis nuancements de la prononciation scandinave parce qu'ils sont dans l'impossibilité de les vérifier par eux-mêmes, et à M. Davidsen d'avoir traduit en allemand cet extrait, encore fort considérable malgré les éliminations qu'il a subies. Dans ce nouveau livre, sans s'interdire les excursions éventuelles dans les domaines les plus variés, — slave, bantou, chinois, — c'est essentiellement à l'allemand, à l'anglais et au français que l'auteur emprunte ses observations, toutes strictement conçues au point de vue de la position buccale afférente à chaque phonème : à cet effet, il a imaginé un système de transcription « analphabétique », où le lieu d'articulation immobile est désigné par une lettre latine, l'organe mobile de l'articulation par une lettre grecque, la forme et le degré de l'ouverture par un exposant numérique, — l'occlusion totale étant 0 ; — et il serait à souhaiter que cette notation très simple devînt familière aux explorateurs et aux missionnaires ; car elle leur permettrait de définir, avec une précision très suffisante, le phonétisme d'une foule de langues « estranges », dont leurs descriptions laborieuses ne nous donnent jamais sans doute qu'une esquisse vague ou une caricature.

M. J. nous dira plus tard (p. IV) pourquoi il a négligé de parti pris le côté acoustique du langage. Mais je crois le deviner sans qu'on me le dise, d'autant qu'il m'a toujours paru subjectif et incertain : l'essence d'un phonème réside dans la façon de l'articuler, la façon de l'entendre n'est que sa finalité, et je suppose qu'en physiologie la finalité a fait son temps; combiner à doses variables, comme certains le font encore, la classification physiologique et la classification acoustique, est donc un sûr moyen d'embrouiller l'une et l'autre. Bien mieux, c'est en se tenant ferme sur le terrain de la première qu'on parvient à voir clair dans la seconde, à dissiper les nuages d'illusions qui l'enveloppent. La sobre et limpide exposition de M. J. en offre plus d'un exemple. Quand les manuels pratiques anglais ou allemands veulent donner une idée des voyelles nasales françaises, ils les transcrivent par *ng* à la suite de la voyelle : évidemment, c'est que les étrangers entendent dans nos nasales leur *n* guttural, et pourtant nous ne le prononçons pas : d'où vient? de la position respective de la racine de la langue et du voile du palais dans l'articulation très nette des quatre voyelles nasales du français (p. 59). De même, cette éternelle question : y a-t-il deux phonèmes, ou rien qu'un seul, une explosion unique, ou une explosion suivie de souffle, dans les palatales sanscrites et slaves, le *c* italien devant *e* et *i*, le *ch* anglais ou espagnol, etc.? Réponse : un seul phonème à l'origine (p. 43); seulement, tôt ou tard, cette explosion développe un *glide* (p. 163) plus ou moins prononcé, auquel l'oreille de l'indigène ou de l'étranger est plus ou moins sensible. Et cette confusion tout extrinsèque nous explique qu'une école pourtant aussi bien informée que celle de M. Passy semble ne vouloir rien entendre à une distinction que mettent hors de doute les appareils enregistreurs de M. l'abbé Rousselot.

Informé, l'auteur l'est comme personne, et il serait difficile de le prendre en défaut ailleurs que sur des minuties. Il devrait traduire les homonymes qu'il cite : p. 84, à première lecture, j'ai cru qu'il attribuait au substantif français *vis* la prononciation *vi*. Ailleurs (p. 173) il croit que le grec τράπεζα est aphérésé de * τετράπεζα : ce serait une grosse erreur pour un indogermaniste. Je ne connais pas le mot anglais *comparation* (p. 219), et mes dictionnaires ne le donnent pas; mais sans doute sont-ils incomplets. Dire (p. 208) que la langue primitive indo-européenne faisait voyager d'une syllabe à l'autre l'accent d'intensité, c'est enseigner qu'elle en avait un, alors que nul microphone préhistorique n'y saurait révéler autre chose qu'un accent de tonalité; mais ici encore M. J. peut invoquer des garants de son erreur. En somme, je ne vois rien de grave à lui reprocher, que d'avoir, au sujet de la métaphonie (p. 171), ignoré l'article de M. le Dr Rosapelly qui me paraît résoudre définitivement la question des origines du phénomène germanique [1].

1. *Mém. Soc. Ling.*, X, p. 122 sqq., et spécialement p. 128-129.

L'ouvrage se divise en quatre parties. — I. Analyse : chacune des positions buccales est définie par rapport à chacun des phonèmes qui sont susceptibles d'être émis, expiratoirement ou inspiratoirement, par l'organe en cette position. — II. Synthèse : chacun des phonèmes émis est défini par rapport à l'ensemble des positions buccales qui le produisent. — III. Combinaison : influence réciproque, progressive ou régressive, des phonèmes contigus ou voisins. — IV. Systématique nationale : chaque langue correctement parlée se caractérise par un habitus buccal à elle propre, dont tous les éléments se conditionnent rigoureusement les uns les autres par un système de coordination aussi fatal que d'ailleurs inconscient et mécanique.

Si ce livre est bien compris [1], M. Jespersen aura atteint son but, qui est de proscrire à jamais une nomenclature surannée et pseudo-scientifique, propre seulement à entretenir de regrettables ou dangereuses erreurs.

V. Henry.

Euripide, Electre. Texte grec avec un commentaire critique et explicatif et une notice par Henri Weil, 3e édition revue et corrigée, Paris, 1903. Un vol. in-8° p. 560-670.

Le même, **Oreste,** Paris 1904, p. 671-805.

Nous avons rendu compte ici même, n° du 18 décembre 1899, de cette nouvelle réimpression de l'*Euripide* de M. H. Weil, un des meilleurs livres de la collection des éditions savantes publiée par la maison Hachette. Nous avons dit que cette réimpression se faisait sur clichés ; mais que, malgré ces conditions défavorables, elle n'en était pas moins, comme le dit le titre, une nouvelle édition revue et corrigée. Pour les deux pièces qui paraissent aujourd'hui, M. W. a eu le soin d'indiquer, en tête du volume, les passages dans lesquels le texte de la présente édition diffère de celui de la précédente. Ce relevé est suivi dans l'*Electre*, de la réflexion suivante : « La plupart de ces changements sont des retours au texte des manuscrits ». M. Weil avait été encore plus explicite dans son beau livre, *Études de littérature et de rythmique grecques*. En réimprimant un article paru en 1900, sur un passage de l'*Oreste* dont nous aurons à nous occuper, il disait :

1. Qu'on me permette de le compléter par quelques observations personnelles. — Sur les modifications phonétiques dues à un état affectif (p. 24) : l'*u* japonais est un *u* prononcé en souriant ; M. Jourdain « fait la moue » en disant *u*, mais on sait que depuis des siècles l'étiquette oblige les Japonais à sourire en parlant. — Sur le « coup de glotte » initial allemand (p. 78) : il est parfaitement exact que le parler alsacien l'ignore absolument. — Sur l'accent initial des phrases qui commencent par un mot interrogatif (p. 230) : c'est à cette loi qu'est dû l'oxyton permanent du pronom τίς.

« S'il m'est donné de publier une nouvelle édition de l'*Oreste*, je « rétracterai non seulement la constitution conjecturale de ce pas- « sage, mais aussi d'autres conjectures téméraires, ainsi que j'ai déjà « fait pour d'autres pièces d'Euripide, sans renoncer toutefois à cor- « riger d'une manière probable des endroits évidemment altérés. » Ces quelques lignes nous donnent la partie essentielle de la méthode que suit aujourd'hui M. Weil; elles sont encore un témoignage de l'évolution qui s'est produite depuis un certain nombre d'années dans le domaine de la critique verbale. La critique ne renonce pas à la tâche qu'elle a entreprise : elle cherche à corriger les passages manifestement gâtés; elle s'applique à réparer, dans les textes antiques, quelques-unes des ruines faites par le temps. Ce qu'elle veut aujourd'hui, c'est apporter à cette tâche plus de réserve et plus de méfiance. C'est simplement une question de mesure; mais la mesure ici est tout.

Si donc, dans la liste dressée par M. Weil des changements qu'il a apportés à l'édition précédente de son *Euripide*, le fait dominant est le retour à la leçon des manuscrits, il ne laisse cependant de s'y trouver bon nombre de corrections nouvelles. C'est le propre de la critique verbale de proposer des conjectures; quelquefois ces conjectures sont de vraies trouvailles, qui sont sûres, qui s'imposent; d'autrefois, elles restent... des conjectures. Les premières sont de beaucoup les plus rares; mais, grâce à elles, le texte des classiques anciens devient chaque jour plus certain, plus vrai.

Une bonne partie des corrections nouvelles de la présente édition de ces deux tragédies étaient déjà connues. Elles avaient été publiées les unes dans la *Revue de Philologie*, t. XVIII, 1894, p. 201, les autres dans la *Revue des études grecques*, t. XIII, 1900, p. 182 (*Études de littérature et de rythmique grecques*, p. 160) et t. XIV, 1901, p. 20. C'est à ces articles qu'il faut recourir pour connaître les discussions où sont exposées les raisons qui ont motivé les corrections proposées, Parmi ces corrections nouvelles, nous citerons les suivantes : v. 877, αὖ ajouté après γαίας, ce qui rétablit l'accord antistrophique en améliorant le sens; au vers 978, θεῷ δ'οὐ, en complétant heureusement une conjecture de Schmidt; au v. 1207, une correction proposée dans la *Revue de philologie* n'a pas été admise aujourd'hui dans le texte. Pour l'*Oreste*, au v. 399, la correction ἐλάσιμος, au lieu de ἄσιμος peut être acceptée, quoiqu'on n'ait pas d'exemple de l'emploi de ce mot avec ce sens à la bonne époque : v. 415, μὴ ἀθάνατον εἴπῃς, avec cette lecture, le sens du vers précédent est plus satisfaisant.

Pour ce qui concerne les vers 337 et 343, dont la mesure nous a été révélée par un papyrus, il est bon de se rappeler que nous avons là l'exemple de vers qui, au point de vue métrique, avaient été traités par le poète ou par le musicien, son collaborateur, d'une façon tout autre que le contexte ne le faisait supposer. Si, cette fois, nous avons la bonne fortune de connaître la notation musicale du passage, par-

tout ailleurs, nous sommes dénués de tout secours. Cela doit nous rendre fort réservés, comme dit M. Weil (Et. de litt. et de rythmique, p. 123).

Quelques questions importantes se sont présentées dans le cours de ces deux volumes sur lesquelles M. Weil a été amené à faire connaître son opinion. Une de ces questions concerne la situation respective du logeion et de l'orchestra. Depuis quelques années, elle n'a cessé d'être à l'ordre du jour. M. Weil avait déjà eu l'occasion de s'expliquer sur ce point. En 1893, en rendant compte, dans le *Journal des Savants*, de l'ouvrage de M. Decharme sur *Euripide et l'esprit de son théâtre*, il énumérait quelques objections assez fortes contre le système de M. Doerpfeld. Une des principales objections est précisément tirée des vers 489-492 de l'*Electre*. En 1897, en insérant cet article dans son beau livre sur le *Drame antique*, il maintenait ces conclusions. Aujourd'hui encore, en commentant les deux vers de l'*Electre*, il croit qu'ils contiennent pour les théories nouvelles, une difficulté dont il y a lieu de tenir compte.

Une scène célèbre de l'*Electre* a été, dans ces dernières années, l'objet de vives attaques. Nous voulons parler de la scène de reconnaissance entre Electre et Oreste. C'est M. Mau qui a commencé par un article inséré dans le volume publié en l'honneur de Th. Mommsen. M. Mau contestait l'authenticité de toute cette partie de la scène dans laquelle Euripide se fait le critique d'Eschyle. Ces conclusions étaient évidemment exagérées. M. Radermacher a repris la question dans un article publié l'an dernier par le *Rheinischers Museum*. Il admet comme authentique une partie des vers rejetés par M. Mau; ce sont ceux dans lesquels il est question de la couleur des cheveux du frère et de la sœur, c'est-à-dire les vers 532-544; il rejette le reste. M. Radermacher croit donc, contrairement à M. Mau, qu'Euripide a voulu critiquer Eschyle. Il y a évidemment du trouble dans ce passage. M. Weil le reconnaît, car il transpose les vers 545-546 après le v. 554 (Wecklein supprime les vers 545-546). M. R. fait cette remarque fort juste, qui n'est pas de lui d'ailleurs, c'est que le tombeau d'Agamemnon n'est pas sur la scène, qu'il est même un peu éloigné du lieu de l'action. On ne comprend alors plus que le vieillard dise à Electre, v. 532 : « Mets tes pieds sur les traces que les pas de ton frère ont laissées près du tombeau ». Ces vers auraient été ajoutés par un reviseur qui relisait la pièce dans son cabinet, sans songer à la représentation. Il faut ajouter qu'Aristophane, dans la parabase des *Nuées*, ne parle que d'un seul motif de reconnaissance, la couleur des cheveux. Rappelons que tout récemment un éditeur anglais des *Choéphores*, M. Tucker, attribuait le thème original de la reconnaissance amenée par la couleur des cheveux et la trace des pieds, non plus à Eschyle, mais à Stésichore dans son *Orestie*.

Albert Martin.

A fourteenth Century English Biblical Version, edited by Anna C. Paues, Ph. D. — Cambridge, University Press, et Londres, C.-J. Clay, 1904. In-8°, lxxxvj-263 pp. Prix : 10 sh. net.

La publication de Mlle Paues est une contribution des plus méritoires aux études de moyen-anglais, ainsi qu'à l'exégèse biblique telle que la pouvaient entendre et pratiquer les contemporains orthodoxes de Wycliffe. A ce point de vue, il n'est pas jusqu'aux contre-sens, d'ailleurs assez rares, des pieux traducteurs, qui ne présentent un réel intérêt de curiosité : quantité de noms propres estropiés dans les *Actes des Apôtres*, la reine Bérénice déguisée en « gens de la Baronie » (25.13, etc.) et le nommé Jovis, enfant de Diane (19.35), ce ne sont que gentillesses ordinaires; mais que penser de cette clausule « et ils furent émerveillés de la circoncision » (10-45), appendue à un chapitre destiné tout entier à démontrer que la circoncision n'est point nécessaire, et à constater que les nouveaux convertis avaient reçu le Saint-Esprit sans passer par cette formalité [1]?

Le volume contient, outre un assez long prologue et de courts épilogues du traducteur : in extenso, les épîtres de saint Pierre, celle de saint Jacques, celles de saint Jean et celle de saint Jude; des extraits importants de toutes les épîtres de saint Paul, sauf celle à Philémon; *in extenso*, les Actes; et enfin les six premiers chapitres de l'Évangile selon saint Matthieu. La traduction des Épîtres, sous la forme où la publie l'éditrice, qui a eu entre les mains cinq manuscrits [2], offre les caractères linguistiques de la région méridionale. Celle des Actes, très inférieure, on vient de le voir, est cependant plus intéressante au point de vue dialectal : elle est sûrement du Midland, et probablement du Midland septentrional; car son phonétisme confine à celui des comtés de l'extrême Nord, et elle conserve maint type grammatical en voie de disparition à cette époque, notamment les participes présents en *-ande*. Une introduction très substantielle atteste la compétence et le soin avec lesquels l'auteur a collationné ses documents, et la critique approfondie à laquelle elle les a soumis [3].

---

1. « Ande wore awondurd thurghe tho circumsicyon tho trewe folke that comen with Peter, for in nacyons tho grace was yotted oute of tho Holygoste. » Le verset signifie en réalité : « Et ceux qui croyaient à la circoncision et qui avaient accompagné Pierre furent très surpris de voir que des Gentils, eux aussi, recevaient le don du Saint-Esprit. »

2. Trois, des bibliothèques de Cambridge; un, de la Bodléienne; le cinquième, de la collection particulière du comte de Leicester.

3. L'imprimeur seul est responsable de quelques confusions bien excusables entre les caractères *p* et *th*, lesquelles n'ont pas été toutes relevées aux errata : *pougt* « pensée » II Tim. 3.8, *pat* « que » Act. 7.46, et inversement *thutte oute* « chasser ». Act. 3.23. — II P. 1.12, le sens réclamerait : «... that *ye* knoweth ande beth y-confermed... » Mais la lacune est probablement imputable au manuscrit. — I Tim, 6.5 « that weneth that getynge *by* pity » (supposing that gain *is* godliness) : l'orthographe *by* pour le verbe « être » est tout à fait en dehors des habitudes des scribes; l'auteur devait corriger *be* ou avertir de l'anomalie.

Tout au plus pourrait-on souhaiter que son court glossaire, de 12 colonnes en tout, eût reçu quelques additions qui ne l'auraient point considérablement grossi. Elle nous dit (p. viij) qu'elle s'est bornée à expliquer les mots qu'un lecteur anglais de moyenne force n'eût pu comprendre sans dictionnaire; mais, même en se maintenant avec elle dans cette mesure modeste, il est permis de se demander pourquoi elle n'a pas relevé *anentes* « towards » (Act. 3.22, 26.8, etc.), *in aunter* « haply » (Act. 17.27), *vneside* = * *uneased* « troubled » (Act. 15.19), *angreth* « compels » (Matth. 5.41), pourquoi *kendames* « countries » (Act. 8.1) est signalé sans être glosé par *kengedames* « kingdoms », sans lequel il est incompréhensible. — I P. 2.25, *erreden* « égarées » méritait mention, en tant que participe passif d'un verbe neutre, autant qu'il semble. — I Cor. 12.16, après *he ne is neferthelatere of the body*, il fallait suppléer un point d'interrogation, s'il manquait au manuscrit : « [l'oreille] n'appartient-elle pas néanmoins au corps ? » — I Tim. 1.17, il serait remarquable que le mot *worldes* fût pris au sens étymologique de « siècles ». — Act. 16.1, le mot *panyme*, qui est censé traduire « Grec », n'est pas expliqué. — Matth. 3.14, S. Jean-Baptiste dit à Jésus : « I fel to be baptized of thee » (c'est toi qui devrais me baptiser). Si, ce que j'ignore, ce *fel* est l'ags. *féolan* « to apply oneself to », le lecteur n'en devrait-il pas être averti ?

L'orthodoxie d'alors n'était point tendre à ceux qui se permettaient de traduire la Bible en langue vulgaire : l'auteur inconnu nous fait même entendre qu'il y va de sa vie ! On vénérerait davantage encore les reliques du passé, si l'on se doutait du prix qu'elles ont parfois coûté.

V. Henry.

Pierre de Nolhac. **Louis XV et Madame de Pompadour.** Paris, Calmann Lévy, 1904, in-12. 363 p.

M. de N. poursuit, avec un succès qui ne se dément pas, la série de ses *Etudes sur la cour de France*. Ayant réussi naguère à intéresser le grand public à la figure touchante, mais un peu effacée, de Marie Leczinska, il ne pouvait manquer de voir accueilli plus favorablement encore ce nouveau volume sur Louis XV et madame de Pompadour. Les critiques un peu informés, avertis par des exemples renouvelés sans cesse, ne considèrent pas d'ordinaire, — loin de là — que le succès auprès du plus grand nombre et les éloges de la presse quotidienne soient, pour un ouvrage d'histoire, une garantie de valeur scientifique; mais ils ont accoutumé depuis longtemps d'excepter de cette règle tout ce qui sort de la plume de M. de Nolhac : sur ce point encore, le présent volume leur donnera raison.

Qu'il travaille sur des documents inédits, sur des mémoires ou sur des études de seconde main, M. de N., on le sait, ne sacrifie jamais l'exactitude des faits à la recherche de l'anecdote ou au souci du pittoresque. Mais il n'annote pas son récit, et rejette à la fin du volume l'indication des sources et de la bibliographie. Ce procédé d'exposition une fois admis, — et il semble qu'un moment viendra où le grand public lui-même ne s'en contentera plus, — peut-être pourrait-on demander à l'auteur de nous donner un peu plus en détail les moyens de nous informer sur ce que lui-même n'a pas cru devoir dire et n'a pas pu dire en ce petit volume. Quand M. de N. nous avertit qu'il s'est servi de pièces d'archives, est-ce trop exiger que de lui demander au moins la cote du fonds où elles se trouvent? Cela n'alourdirait pas beaucoup le volume, et les jugements de l'auteur, qui ne sont pas ceux de tout le monde, y gagneraient en force.

Nous ne pouvons donner ici l'analyse détaillée du livre de M. de N., qui prend Madame de Pompadour tout au début de sa faveur, au bal masqué du 25 février 1745, et la conduit jusqu'en 1752. Il faut renvoyer le lecteur à ce récit plein d'agrément et d'intérêt, qui est de l'excellente histoire et qui se lit comme un conte du XVIIIe siècle. Au risque de fâcher M. de N., qui n'aime pas Voltaire, je dirais volontiers que l'on retrouve chez lui le style même de l'auteur de *Zadig*, et par intervalles aussi sa morale indulgente. Des contemporains de la marquise, ceux qui l'aimaient le mieux ne peuvent avoir eu moins de sévérité pour elle que son historien d'aujourd'hui. Il faut presque un effort pour se rappeler à quoi Madame de Pompadour et son entourage devaient leur titre et leur puissance, tant M. de N. a mis d'art et d'application à plaider la cause de son héroïne : s'il arrive que parfois il ne puisse l'excuser tout à fait, il aime mieux, plutôt que de la condamner seule, faire le procès à toute la moitié du genre humain (v. p. 243). Je doute que ses nombreuses lectrices le lui pardonnent volontiers.

R. Guyot.

L'expédition d'Égypte, 1798-1801, par C. de La Jonquière, chef d'escadron d'artillerie breveté. Tome IV (avec seize cartes et croquis). Paris, Charles-Lavauzelle. 1904. In-8°, 688 p.

Le quatrième volume de cette publication mérite les éloges que nous avons donnés aux trois volumes précédents. Il est consacré à la campagne de Syrie et M. de La Jonquière y retrace successivement les préparatifs de la campagne, la prise d'El-Arich et de Jaffa, le combat de Nazareth, la bataille du Mont Tabor, le siège de Saint-Jean-

d'Acre et la retraite de l'armée. Le savant et laborieux militaire prouve, au cours de son récit, que Bonaparte entreprit cette expédition pour mettre l'Égypte à l'abri d'une attaque sur terre : le général comptait se débarrasser de Djezzar en deux mois et revenir à temps pour s'opposer aux tentatives de débarquement qui se produiraient dans la belle saison. Il expose avec grand détail la formation de l'armée de Syrie, les mesures que prit Bonaparte pour mettre le Caire en état de défense, les incidents de la marche dans le désert après la capitulation d'El-Arich, les travaux d'attaque contre Jaffa. Ici, se pose une question : les aides-de-camp de Bonaparte, Eugène de Beauharnais et Croisier, avaient de leur propre initiative promis la vie sauve à trois mille soldats de Djezzar ; comme on le voit dans le livre de M. de La J., Bonaparte les fit fusiller, à l'exception de quelques centaines d'Égyptiens. On remarquera dans le chapitre relatif à la bataille du Mont Tabor, la relation de Berthier et le rapport de Kleber. Mais la partie la plus importante du volume concerne le siège de Saint-Jean-d'Acre. Bonaparte avait confiance dans la vigueur et l'élan dont ses troupes avaient donné des preuves à Jaffa; elles rencontrèrent, dit M. de La J., des obstacles matériels qui n'avaient pas été prévus, et les travaux du génie furent ralentis par les difficultés du terrain et par l'activité des assiégés qui répondaient aux assiégeants non seulement par le feu, mais par la mine et la sape. On sait qu'après des assauts réitérés, Bonaparte ramena l'armée en Égypte en donnant à ce retour le caractère d'une rentrée victorieuse, et non d'une retraite. Ici se présente une nouvelle question souvent discutée, celle des pestiférés de Saint-Jean-d'Acre et de Jaffa. Devant Saint-Jean-d'Acre, Bonaparte proposa à Desgenettes de donner de l'opium aux blessés, et cette proposition ne reçut pas d'exécution. Mais devant Jaffa, le pharmacien en chef Royer, plus docile que Desgenettes, prépara la potion nécessaire au moyen d'une certaine quantité de laudanum fournie par le médecin turc Mustapha-Hadji; cette potion fut donnée à vingt-cinq ou cinquante pestiférés. M. de La Jonquière termine son volume par de judicieuses considérations sur l'issue de cette campagne de Syrie; il insiste avec raison sur la disproportion entre les résistances à vaincre et les moyens qui pouvaient être mis en action ; traverser le désert, conquérir la Palestine, triompher au Tabor, entreprendre deux mois durant un siège pénible, voilà ce que fit l'armée d'Orient, et elle ne pouvait davantage; et quand Bonaparte aurait pris Saint-Jean-d'Acre, Damas et Beyrout, il devait regagner l'Égypte pour la protéger contre un débarquement toujours menaçant. Il y a dans ces dernières pages de l'ouvrage des notes très curieuses de Kleber. « Quelle est, dit-il, la grande qualité de Bonaparte? Car enfin, c'est un homme extraordinaire. C'est d'oser et d'oser encore, et il va dans cet art jusqu'à la témérité. »

A. C.

ZUMBINI (Bonav.) **Studi su Leopardi.** IIe et dernier vol. Florence, Barbèra, 1904, in-8 de VIII-375 p., 3 fr. 50.

La critique, chez M. Z. est l'art de jouir du beau. Il ne dédaigne en aucune façon les menus faits, les petites découvertes, il prend des notes comme tout le monde, et classe, lui aussi, des documents au point qu'il finit quelquefois par n'en plus savoir que faire, comme il lui est précisément arrivé pour le catalogue des écrivains qui ont étudié la philosophie de Leopardi. Mais ce n'est pas surtout de ce genre d'étude qu'il tient à nous apporter les résultats. Aux courts articles, aux bonnes fortunes des fureteurs, il préfère un long commerce avec des écrivains de choix qu'il n'abandonne que quand il se sent en mesure de donner une large et pleine définition de leur génie. Il s'y complait d'autant plus volontiers qu'il ne s'enferme pas, avec chacun d'eux, dans le tête à tête : il admet en tiers les grands hommes de tous les temps qui lui ont ressemblé et lui présente pour ainsi dire toute sa famille intellectuelle. C'est ainsi qu'il a mis tour à tour Pétrarque, Boccace et Leopardi en relation avec l'élite polyglotte qui fréquente son salon idéal.

Le présent volume ne soutient aucune thèse. M. Z. se contente d'y semer des vues fines, de rectifier, par une plus délicate indication des nuances, tels jugements désormais indiscutables pour le fond. Par exemple, on n'ignorait pas que Leopardi avait été sceptique de bonne heure, mais M. Z. analyse les pièces où le poète se croit encore chrétien et montre que la douleur y est un sentiment profane qui ne compte pas sur les consolations de l'autre vie et ne souhaiterait que des réconforts terrestres (p. 11-12); les Européens qui veulent faire vivre les Californiens à notre mode et ne réussiront qu'à les rendre malheureux, sont les missionnaires. M. Z. définit très bien l'origine du scepticisme de Leopardi sans revenir d'ailleurs sur la question tant débattue de la part qu'y eurent ses mécomptes : ce ne sont pas, dit-il, les philosophes français du XVIIIe siècle qui détachèrent d'abord Leopardi de la foi. Il les avait lus à une époque où il ne songeait qu'à les réfuter et, d'ailleurs il ne les aimera jamais beaucoup, parce qu'ils sont optimistes. C'est la poésie antique, qui, en lui offrant l'image de mâles vertus dont son entourage pieux ne lui avait pas donné l'idée et qui seules pouvaient sauver l'Italie, sapa ses croyances : vue très pénétrante! les hommes nourris dans la foi ne la perdent d'ordinaire que pour des raisons indirectes : M. Renan, on s'en souvient, déclarait être sorti du christianisme, non pour des motifs d'ordre philosophique, mais pour des raisons d'ordre philologique.

M. Z. discerne dans la doctrine et dans la vie de Leopardi une raison pratique qui corrige heureusement le rigorisme de la logique. Dans un de ses dialogues, un personnage qui a prouvé qu'il doit se tuer ne se tue pas; ailleurs Parini, qui prouve que la gloire ne mérite

pas qu'on se fatigue pour elle, va continuer à la poursuivre. Inutile de dire que notre critique sent et aime le poète de Recanati. Mais il a le difficile mérite de ne pas fermer les yeux sur ses imperfections. Il lui échappera de dire, dans un passage, d'ailleurs très remarquable (p. 323 sqq.), que Leopardi est « riche en idées personnelles », ce qui paraît vraiment excessif, quoiqu'il soit très vrai que ses idées ne se réduisent pas à son système; si trois générations de philosophes ont attesté leur estime pour Leopardi, il est permis de croire qu'ils la fondent sur la profondeur de ses sentiments plus que sur la multitude de ses aperçus; il était fertile en fictions (et M. Z. le fait très bien ressortir p. 40-41) plus qu'en idées. Mais d'ailleurs M. Z. démêle parfaitement une certaine monotonie dans les pensées, dans les images et l'explique par la fatigue précoce qui avait replié le pauvre infirme sur la méditation solitaire et l'avait réduit à une connaissance insuffisante de l'histoire, à des données de seconde main sur plus d'un philosophe. Il n'avait bien étudié, dit excellemment M. Z. que la nature et lui-même, de là vient qu'il ne sait pas faire parler les personnages qui ne lui ressemblent pas, qu'il donne dans les discussions à ses adversaires une gaucherie, une maladresse invraisemblables et que; pour avoir trop peu pratiqué les hommes, il peint mal les ridicules. Mais ces aveux sincères n'ont rien d'irrévérencieux. M. Z. prouve que cet infortuné valétudinaire, dont les œuvres semblent toutes incomplètes et dont l'esprit tourne trop souvent dans un cercle, n'en a pas moins retrempé l'intelligence et la volonté de l'Italie parce qu'il a, plus que pas un de ses compatriotes d'alors, compris que l'originalité de la forme dépend du fond et que toute grandeur littéraire ou politique suppose une doctrine.

Notons aussi l'attrait des rapprochements que M. Z. fait avec les littératures diverses. On verra (p. 131 sqq.) comment Leopardi reprend des pensées de La Bruyère pour les rendre plus amères et l'on remarquera que M. Z. est beaucoup plus équitable pour ce dernier que M. Taine. On goûtera le passage où il montre que, à la différence de Leopardi, les pessimistes anglais et allemands du XIXe siècle étaient tout préparés par la tradition nationale à désespérer du bonheur et les pages 343-344 où il discute la mesure dans laquelle son poète connut les littératures du nord.

Charles DEJOB.

Adolphe PAUPE. **Histoire des œuvres de Stendhal.** Introduction par Casimir Stryienski. Paris, Dujarric, 1904. In-8°, 446 p.

Ce livre n'est pas seulement une bibliographie; c'est une histoire raisonnée des œuvres de Stendhal. L'auteur ne s'est pas contenté de faire la nomenclature des éditions; il a dressé une liste des articles les

plus importants dont Beyle a été l'objet, et il reproduit tout au long ce que ces articles, élogieux ou non, renferment de saillant. Le travail pourrait être plus condensé et, par suite, plus clair; certains articles de journaux et de revues ne méritaient pas l'honneur de la citation. Mais le travail de M. Paupe est intéressant, il se fait lire, les beylistes ou stendhaliens auront plaisir à le feuilleter, et y trouveront parfois des choses peu connues ou oubliées, parfois même de l'inédit, par exemple, une longue note de Colomb (p. 172-177), communiquée à l'auteur par M. Stryienski[1].

A. C.

ROSSETTI by Arthur C. BENSON. VIII and 238 pp. (English Men of letters.) London, Macmillan and C°, Ltd.

Il existait déjà plusieurs biographies du peintre et du poète génial qui souffrit la damnation dans l'*Inferno* londonien. Depuis sa mort, en avril 1882, jusqu'à nos jours T. Hall Caine, W. Sharp, Knight, W. M. Rossetti, Mrs. J. W. Wood, Marillier, pour ne citer que les plus connus, ont essayé d'apprécier l'homme et l'artiste. Je ne crois pas cependant que la présente monographie fasse double emploi avec les études précédentes. Outre qu'elle contient des détails biographiques extrêmement intéressants et en partie nouveaux, il me semble qu'elle a le mérite de formuler une appréciation, relativement du moins, définitive de la valeur pictoriale et poétique du grand italien, du promoteur « *of the Renascence of the spirit of wonder in Poetry and Art*[2] ».

La sobriété dont use l'auteur en traitant la question capitale de la fondation, en 1849, par D. G. Rossetti, conjointement à Millais et Holman Hunt. de la P. R. B. pourra sembler extrême à quelques-uns. Je l'estime, pour ma part, méritoire, car il ne pouvait guère, en pareille matière, que répéter ce qui a été dit déjà par d'autres, et si excellemment par Mrs. Wood[3]. J'imagine que l'intérêt du livre résidera, surtout pour le lecteur français, en l'amplitude du jugement et la saine largeur des vues de A. C. Benson. Car ce n'est pas, à mon sens, un mince mérite que d'avoir su rester objectif dans le jugement d'une personnalité aussi embarrassante que D. G. Rossetti. Cette nature d'artiste, impénétrable et hautaine malgré un tempérament passionné de méridional, ennemie par instinct du terre à terre, de la régularité, du comme il faut bourgeois, rime avec le philistinisme anglo-saxon comme hallebarde et miséricorde. L'homme qui n'hésitait pas à com-

---

1. Un amusant lapsus à la table analytique : *Berlag* (pour *Verlag* « librairie ») que l'auteur prend pour un nom d'homme.

2. Theodore Watts, *The Encyclopaedia Britannica*, Ninth Edition, vol. XX, art. Rossetti, p. 858.

3. Mrs. J. W. Wood, *Dante R. and the Pre-Raphaelite movement* (London, 1894).

parer son bienfaiteur Ruskin à un chameau, qui tourmentait ses fidèles en de mesquines et infinies querelles, qui transformait en chambre à coucher le salon de Maddox Brown, s'emparait sans plus de façons des vêtements de celui-ci et s'obstinait à ne pas comprendre les allusions, pourtant peu équivoques à l'inopportunité de sa présence, l'homme qui contraignait William Morris à faire des vœux pour son départ de Kelmscott House et à s'en réjouir ouvertement lorsqu'il eut lieu et qui, néanmoins, exerçait sur son entourage, sur Morris, Ruskin, Burne-Jones, Swinburne eux-mêmes, une magnétique et magique influence et sur ses jeunes disciples un véritable despotisme, un tel homme, dis-je, met à une rude épreuve les facultés critiques de son biographe. Comme, en outre, à un instinct commercial extraordinaire — D. G. Rossetti s'entendait à merveille à exploiter ses acheteurs — se joignait, chez le peintre de « Beata Beatrix » et le chantre de « Sister Helen » une prodigalité inouïe — revenu de son voyage de noces à Paris les poches vides, il n'hésite pas à engager les quelques bijoux de sa femme pour tirer d'embarras la jeune veuve d'un collègue — on comprend que l'aspect éminemment ondoyant et divers de cette physionomie risque de dérouter et de fausser le jugement de qui ne serait pas un parfait dilettante.

Mr. A. C. Benson a fort délicatement retracé la triste aventure amoureuse et matrimoniale du peintre et de son modèle Élisabeth Eleanor Siddall, la modiste aux cheveux d'or. Le biographe affirme que ce fut une union mal assortie. En vérité l'on se demande quelle femme eut vécu heureuse au foyer de D. G. Rossetti. Les génies sont rarement des époux modèles : le 11 février 1862 s'éteignait la belle Lizzie, empoisonnée par une trop forte dose de laudanum, et, vingt ans plus tard, par un dimanche de Pâques, disparaissait, à Birchington-on-Sea, son passionné amant, victime de l'abus du chloral. L'insomnie, cette malédiction des tempéraments artistiques, se vengeait par ce moyen du remède destiné à la combattre.

C'est avec un sentiment de profonde sympathie et de pitié que l'on ferme ce livre nouveau sur D. G. Rossetti, dont l'auteur ne désavouerait pas, j'en suis convaincu, la belle phrase par laquelle Edmund Gosse clôt, dans son excellente *English Literature*, la notice qu'il a dédiée au fils du Tyrtée de la Révolution italienne de 1820 : « *He was far too vigorous not to court the buffeting of life, and far too sensitive not to suffer exquisite pain from it.* »

Camille PITOLLET.

Wœrterbuch der Elsæssischen Mundarten, bearbeitet von E. MARTIN und H. LIENHARDT. II. 1. — Strasbourg, Trübner, 1904. In-8, 160 pp. Prix : 4 mark.

Après un intervalle de cinq ans [1], voici donc cet excellent diction-

1. Cf. *Revue Critique*, XLVIII (1899), p. 204.

naire qui commence à reparaître, et les auteurs nous en promettent le prompt achèvement. Comme entre temps j'ai publié ma grammaire et mon lexique colmariens [1], où j'ai traité les questions générales de méthode, de phonétique et de transcription dialectologiques, je n'ai plus qu'à feuilleter le présent fascicule, en notant au passage les rares observations qu'il me suggère.

P. 4, la prononciation *pièvele* « petit garçon » était dans mon enfance plus commune que la syncope *pièvle*, surtout comme terme de caresse ou de compliment, *e nats p.*, *en ôrtliks p.*, etc. [2]. — P. 17, l'article *pièf* est à refaire quant à l'étymologie : c'est le fr. *bief*, qui signifie, tout comme l'allemand, « section de canal comprise entre deux écluses ». — P. 26, le mot *pikenière* « agacer » est une contamination évidente de *pikière* et du fr. *chicaner*. Même page, le jeu de *ayer péke* n'est pas spécial à Strasbourg, mais connu dans toute l'Alsace. — P. 32, d'après la description elle-même, le jeu de *pàlèt* n'est pas le fr. *palette*, mais le fr. *palet*. — P. 44, dans la locution proverbiale *er vél ófm nóspòym frsufe* (d'un pessimiste ou d'un timoré), il semble qu'il y ait, à l'état latent, un calembour français sur le substantif *noyer* et le verbe *se noyer*. — P. 64, je ne sais ce qu'il en est à Türkheim, mais il m'étonnerait qu'il en fût autrement qu'à Colmar, où une « poire de bon-chrétien » se dit *pónkrtin* et non *pónkretin*. — P. 74, un « parapluie » *pàrepli* et non *pàràpli* et de même *pàresòl* p. 75 [3]. — P. 77, le doublet *prómpér* et *prômr* « mûre », à Colmar, est déconcertant; mais *prómpér* est sûrement la forme citadine (pour ma part, je n'ai jamais entendu que celle-là, bien que je connaisse l'autre), et *prômr* doit être un mot rural importé par les cueilleurs ambulants. Et, à ce propos, pourquoi les auteurs écrivent-ils *prómpér*, etc., mais *krüslpér* « groseille à maquereau » ? La voyelle est la même dans tous ces mots : un *é* fermé long [4]. — P. 85, *Berg*, à Colmar est *pàrik*, nettement disyllabe, et non *park* [5]. — P. 91, « une brosse », *e pérscht* = *Bürste*. Je ne sais qui a pu four-

1. V. Henry, le *Dialecte Alaman de Colmar*, Paris, Alcan, 1900.

2. Rien n'est délicat comme cet usage de la syncope : il faut l'avoir dans l'oreille, on n'en saurait donner de règle. Ailleurs, au contraire, les auteurs transcrivent, évidemment d'après moi, le dicton *playch vè s-khàtsele-n àm pūch* « pâle comme ventre de chaton » ; or j'avais écrit *khàtsle*, qui est la vraie forme du mot quand il n'est pas hypocoristique (*Dial. Colm.*, s. v. *Bleich*, p. 140).

3. Je rappelle que mes observations ont trait à la prononciation d'avant 1870. Je ne conteste pas qu'elle ait pu changer depuis ; mais, si elle l'a fait, c'est sous l'influence du *hochdeutsch*, et dès lors mes corrections demeurent sauves comme représentant l'*èchtkhòlmrtitsch*.

4. Sous ce mot *bir* je signale un abondant répertoire de toutes les variétés possibles de poires réelles ou métaphoriques.

5. Toujours sous le bénéfice de la remarque faite plus haut : il se peut, bien que j'en doute, que *Berg* ait contaminé *pàrik* et l'ait rendu monosyllabe ; mais la loi phonétique du groupe *r+g* ou *l+g* est pour Colmar d'une parfaite clarté. Cf. mon *Dial. Colm.*, p. 54.

nir à MM. M. et L. le mot *pórscht*, qui ne signifie que *Bursche*. — P. 107, j'ai cherché vainement le mot *Bischof*. — P. 115, pour « persil » je n'ai jamais entendu dire que *pêtrle*. — P. 119, l'expression *tütle-pütik* est le fr. *toute la boutique*, dont *hütle-* et *rütle-* sont des corruptions : il fallait le dire. — P. 138, il semblerait, d'après l'article, que *pfàrer* ne se dit que du pasteur protestant ; mais dans les paroisses catholiques c'est le curé. — P. 150, les auteurs notent *plòi* = *blau* avec *o* long, en ajoutant que d'après moi il est bref. Je le maintiens : il se peut qu'on l'entende demi-long dans l'adjectif prédicat *tr hémel ésch plòy*, etc.; mais en épithète, *plòyi klàytr*, *tr plòye màntik*, nettement bref. En revanche, *plòye* « tourmenter » (p. 155) a l'*o* ouvert long.

P. 10, je relève une phrase qui m'est allée au cœur : « Vor 1870 hatte man in den elsässischen Schulen ein erstes und ein zweites deutsches Lesebüchel. » Oui, l'histoire le dira : la France, non seulement tolérait l'allemand aux Alsaciens, mais elle le leur enseignait ; et la maternelle Allemagne leur interdit le français.

V. HENRY.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 1er juillet.

M. Collignon, vice-président, annonce la mort de M. de Barthélemy, membre ordinaire de l'Académie, et rappelle ses travaux les plus importants sur l'archéologie et la numismatique.

M. Senart donne lecture d'une note nécrologique sur M. Charles Carpeaux, attaché, depuis 1903, à l'Extrême-Orient comme chef des travaux pratiques, mort à Saïgon le 28 juin dernier à la suite d'une maladie contractée au cours d'une campagne archéologique à Angkor.

M. Clermont-Ganneau annonce la mort, à Beyrouth, du R. P. Paul de Saint-Aignan, de l'ordre des Franciscains, un des correspondants bénévoles les plus zélés de l'Académie. Il rappelle les textes et les monuments les plus importants qu'il a communiqués à la compagnie.

M. Gauckler, directeur des antiquités et des arts de la régence de Tunis, annonce qu'il vient de découvrir à Carthage le théâtre romain que l'on croyait détruit et qui existe au contraire tout entier sous 8 mètres de terre à 150 mètres au sud de l'Odéon déblayé par lui-même en 1900 et 1901.

On vient de découvrir la première statue, un Apollon debout à côté du trépied autour duquel s'enroule un serpent. Quelques fragments d'inscription en marbre blanc à caractères peints en rouge font espérer qu'on retrouvera bientôt tous les textes concernant la construction de l'édifice et permettant d'en fixer la date.

M. Senart présente son rapport sur l'emploi des crédits de la fondation Benoît Garnier.

Après un comité secret, il est procédé au scrutin sur l'attribution du prix Gobert. Le 1er prix est décerné par 21 voix, contre 13 à M. Alfred Richard et 1 à M. Dupont-Ferrier, à M. Ferdinand Lot, maître de conférences à l'Ecole des Hautes Etudes, auteur d'*Etudes sur le règne de Hugues Capet et la fin du dixième siècle ;* le 2e prix, à M. Alfred Richard, archiviste de la Vienne, pour son *Histoire des Comtes du Poitou* (778-1204 t. 1 et 2).

M. Cagnat dépose sur le bureau un rapport sur une mission scientifique en Tripolitaine, par M. Méhier de Mathuisieulx.

Léon DOREZ.

Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis MARCHESSOU, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 37 — 12 septembre. — 1904

Jean Capart, **Les débuts de l'Art en Égypte,** par J. Capart, conservateur adjoint des Antiquités Égyptiennes des musées royaux de Bruxelles, chargé de cours libre à l'Université de Liège (réimprimé des *Annales de la Société d'Archéologie de Bruxelles*, t. XVII, 1903, et tome XVIII, 1904), Bruxelles, Vromant et Cᵉ, 1904, in-8°, ix-316 pages et 191 vignettes intercalées dans le texte.

M. Capart aurait pu aussi bien intituler son volume les débuts de la civilisation égyptienne. Il lui a fallu, en effet, examiner de près tous les monuments qui sont venus au jour depuis une dizaine d'années, dans les différentes parties de la vallée du Nil, et il en a distribué les données dans six chapitres qu'il a consacrés à *la Parure*, à l'*Art ornementaire et décoratif*, à la *Sculpture et peinture*, aux *premiers monuments pharaoniques*, aux arts d'agréments, *Danse*, *Musique et Poésie* : un chapitre de *considérations préliminaires* définit les limites, ou plutôt le manque de limites, du sujet qu'il a traité, un chapitre de *conclusions* nous indique le point où en sont actuellement les recherches entreprises dans cette portion nouvellement découverte de l'antiquité égyptienne. On voit par cette simple énumération de titres qu'il s'est inspiré des idées exposées par Gosse dans ses *Débuts de l'art*, et qu'il lui a emprunté le plan de son livre. Il a donc divisé, à l'égal de son modèle, les arts égyptiens en arts de repos et arts de mouvement, les arts de repos étant ceux qu'on nomme d'ordinaire les arts plastiques. Comme la forme la plus primitive en est probablement la décoration et que l'objet que l'homme décore avant les autres est son propre

corps, M. Capart a d'abord étudié ce qu'était la parure du corps, puis, les hommes les plus primitifs se plaisant à embellir les objets dont ils se servent, il a attribué la seconde place à l'ornementation des armes et des ustensiles. La danse, toujours liée au chant chez les primitifs, aurait dû lui marquer la transition entre les arts du repos et les arts du mouvement, mais nous savons si peu ce qu'elle était chez les Égyptiens les plus vieux qu'il l'a reléguée à la fin ; il a donné le pas sur elle aux arts plastiques libres, qui ont pour objet la création d'œuvres artistiques indépendantes, la peinture et la sculpture, telles qu'elles se révèlent chez les Égyptiens archaïques d'abord, puis chez les Égyptiens de la première époque pharaonique. Le plan est très bien conçu, et quand même il trahirait un peu trop l'artifice, il permet à l'auteur de passer en revue l'ensemble des découvertes récentes et d'en classer les résultats acquis jusqu'à présent.

M. Capart l'a exécuté avec la richesse de faits précis et la sûreté d'informations qui caractérisent ses écrits antérieurs. Je regretterai brièvement qu'il n'ait pas fait un usage plus fréquent des œuvres d'Amélineau : si l'homme s'est montré souvent maladroit et suspect, les monuments possèdent une valeur réelle et les découvertes de Petrie ont souvent confirmé ou simplement complété les siennes. A cela près, tout le matériel relatif à la question a été mis à contribution de la manière la plus abondante et la plus claire. Que certains faits ne lui aient pas échappé, je ne voudrais pas le garantir et l'on serait mal avisé de s'en étonner ; toutefois les omissions ou les oublis sont rares, et ils s'expliquent le plus souvent si l'on se rappelle que, le volume étant extrait des *Annales* de la Société d'Archéologie de Bruxelles, certains ouvrages ont été publiés quand les premiers chapitres en avaient déjà paru. Je pourrais citer deux ou trois exemples ; un seul suffira. Parlant du percement de l'oreille, M. Capart, tout en constatant que les Égyptiens de l'époque pharaonique se paraient de boucles d'oreille, se demande si ceux de l'âge préhistorique en agissaient de même (p. 34-36). L'examen de plusieurs momies appartenant à la famille des prêtres d'Amon, nous a prouvé récemment que les boucles énormes, figurées sur les cercueils et sur les monuments, n'ont pas été exagérées par les décorateurs funèbres : un procès-verbal d'ouverture, publié dans les *Annales du Service des Antiquités*, constate que, chez une femme de cette famille, la partie inférieure du lobe était distendue démesurément et réduite à l'état de simple lanière par le poids de l'ornement, comme il arrive encore chez certaines tribus de l'Afrique ou de l'Amérique [1]. Il en est résulté aussitôt que toute une série de pendants et d'anneaux, dont on n'osait pas dire qu'ils étaient portés par l'oreille ou même s'ils étaient des boucles d'oreilles [2], étaient bien des-

1. *Annales du Service des Antiquités*, t. IV, 1904, p. 155, 160.
2. Maspero, *Guide to the the Cairo Museum*, 1904, p. 259, n°s 942 et 942 *bis*.

tinés à cet emploi, sans que les Égyptiennes redoutassent les effets de leur poids. L'anneau de brocatelle de Schweinfurth, que cite M. Capart, est donc un anneau d'oreille plutôt qu'un anneau de lèvre[1]; je pense qu'il en est de même de certains gros disques en pierre avec gorge, ressemblant à la pièce centrale d'une poulie et qu'on ramasse en quantité dans les ruines. Évidemment, il serait injuste de reprocher à M. Capart d'avoir ignoré un fait dont la constatation a eu lieu au cours de la publication de son ouvrage.

Au lieu donc de relever ces menus oublis, j'aime mieux le mettre en garde contre une tendance générale chez les savants qui s'occupent de ces vieilles époques. Comme Petrie et comme bien d'autres, il parle d'Égyptiens pharaoniques et d'Égyptiens préhistoriques qu'il oppose assez volontiers les uns aux autres ; évidemment, il ne va pas jusqu'à admettre entre eux des différences de race fondamentales, mais il me paraît considérer que la distinction est assez bien justifiée pour ne soulever aucun doute. Depuis cinq années que je suis de retour, j'ai eu plus d'une fois l'occasion d'étudier les monuments archaïques, soit isolés de leur lieu d'origine dans les salles de notre Musée, soit encore réunis sur place dans les sites où mes inspections m'ont mené. L'impression que j'ai ressentie partout à les voir est que, pour la plupart, ils appartiennent à la période historique proprement dite; jusqu'à présent, il me semble que nous ne sommes pas entrés avant dans la préhistoire égyptienne. Nous en sommes à Ménès et à ses succcesseurs, et si quelques-uns de nos monuments sont véritablement préménites, ce que je crois volontiers, ils nous viennent de gens qui maniaient déjà l'écriture et qui, par conséquent, sont capables d'histoire pour nous ou pour nos successeurs. Je ne veux pas déclarer par là qu'il n'y a pas en Égypte de monuments préhistoriques; je pense seulement que les monuments d'Abydos, de Gébéléin et des autres endroits exploités jusqu'à présent ne sont pas à proprement parler préhistoriques. On oublie trop qu'en Égypte, non plus qu'en n'importe quelle contrée, il n'y a pas uniformité absolue de culture à une même époque à la surface du pays entier. Il y avait, à petite distance au nord et au Sud d'Abydos, des villages très arriérés et qu'on peut considérer presque comme barbares par rapport à la ville des souverains thinites, tant leurs habitants employaient un outillage inférieur à celui des officiers de Ménès ou de Miébis. Aujourd'hui, les fouilleurs qui exploitent à la fois les sites des cités importantes et celui des villages, notant les différences entre ce que l'on trouve dans les unes et dans les autres, sont tentés d'y voir, non pas un degré plus accentué de rusticité, mais un écart de temps : ils reportent le matériel le plus grossier plus loin dans le temps, quand au fond il est souvent contemporain du matériel le plus perfectionné ou même il lui est postérieur de beaucoup. Les

1. J. Capart, *les Débuts de l'art en Égypte*, p. 36.

observations faites avec la critique et la prudence nécessaires sont trop rares jusqu'à ce jour pour qu'on puisse établir une chronologie suffisante par le moyen des formes notées dans des localités diverses : tel vase rouge et noir, que les circonstances de la découverte prouvent nous venir des débuts du premier empire thébain, a été donné comme préhistorique et est encore considéré comme tel par beaucoup de savants [1]. Le plus sage est donc de n'admettre les théories les mieux étayées de faits en apparence que sous bénéfice d'inventaire, à correction dans un délai plus ou moins long, sinon à suppression complète : les premiers volumes de M. Reissner sur les nécropoles thinites d'Aoulad Yahia vont paraître, et les résultats qui y sont consignés avec une rigueur de méthode unique, modifieront, je n'en doute pas, beaucoup des idées en cours actuellement.

M. Capart n'est pas tombé très avant dans le défaut que je signale, et il n'aura pas de peine à atténuer dans une prochaine édition quelques passages où cette opposition des monuments archaïques et pharaoniques est trop accentuée. Le livre, tel qu'il nous le donne aujourd'hui, aura autant d'utilité pour l'égyptologue de métier que pour les historiens de l'art et de la civilisation.

G. Maspero.

Kurt Sethe, **Beiträge zur ältesten Geschichte Ægyptens**, 1ste Hälfte (forme la première partie du t. III des *Untersuchungen zur Geschichte und Altertumskunde Ægyptens*), Leipzig, J.-C. Hinrichs'sche Buchhandlung, 1903, in-4°, 64 p. et 2 planches. — Prix 16 fr. 25.

Ce fascicule contient quatre mémoires qui découlent l'un de l'autre et qui se complètent : 1° *Les « Serviteurs d'Horus »*, 2° *les rois qui se rencontrent sur les monuments des plus anciennes dynasties historiques*, 3° *la disposition de la Pierre de Palerme* (avec 2 planches), 4° *le développement de la façon de dater par années chez les Anciens Égyptiens*, avec un Appendice par Ed. Meyer. Ce dernier mémoire n'est pas achevé, et la fin ne nous en sera connue que dans le fascicule prochain de l'ouvrage.

I. Le premier mémoire a pour objet de faire revivre, en la complétant, la définition qu'E. de Rougé avait donnée de ces *Shamsou-Hor* que la tradition égyptienne plaçait aux époques antérieures à Ménès. Il examine les documents relatifs à ces personnages, et il en déduit la preuve qu'ils furent vraiment des hommes attachés plus particulièrement au culte d'Horus : ils représentent probablement des dynasties

1. Ainsi les vases que j'ai découverts à El-Khizâm, il y a vingt ans, avec une stèle qui ne saurait remonter plus haut que la VIe Dynastie, et cela dans des circonstances telles qu'on ne saurait admettre un remaniement de l'ensemble.

de princes qui régnaient dans la Haute-Égypte à El-Kab et dans la Basse-Égypte à Boutô. Ménés mit fin à leur domination et fut donc, ainsi qu'on l'a indiqué depuis longtemps, le roi, originaire de la Haute-Égypte, qui réunit les deux principautés du Nord et du Sud en un État unique ; toutefois, les souverains des premières dynasties historiques, dont l'autorité sur le Delta ne se conservait que par la force, se réclamaient principalement des *Serviteurs d'Horus* du Midi, ceux de Hiérakônpolis, et professaient une dévotion spéciale aux dieux de cette ville. Au temps de la VIe dynastie, on possédait encore des monuments qui remontaient aux âges des rois de Hiérakônpolis et de Boutô, les *Serviteurs d'Horus :* les Annales, telles que la *Pierre de Palerme*, enregistraient leurs noms. Néanmoins, leur antiquité était déjà si lointaine alors, qu'on leur assignait une situation mixte dans le royaume des Morts. Ils y tenaient le rôle d'*Esprits*, intermédiaire entre celui des dieux et des hommes, mais d'*Esprits royaux* apparentés aux dieux et presque dieux eux-mêmes. Aussi en arriva-t-on, par la suite des siècles, à imaginer qu'ils avaient possédé cette condition à demi immatérielle pendant leur règne terrestre ; on les considéra comme des Esprits-rois, destinés à ménager la transition entre le règne des Dieux et celui des hommes, et on leur attribua, de même qu'aux dieux et aux demi-dieux, des règnes mythiques de plusieurs milliers d'années. C'est pour cela qu'on les trouve mentionnés chez Manéthon comme des morts demi-dieux, νέκυες οἱ ἡμίθεοι, formant une dynastie, la dernière de celles qui précédèrent les dynasties historiques. Leur évolution ne s'arrêta pas là : on les transforma en personnages mythologiques, les âmes de Boutô et les âmes de Hiérakônpolis, les premières filles d'Horus et à figure d'épervier ou d'hommes à tête d'épervier, les secondes filles d'Ouapouaîtou et à figure de chacals ou d'hommes à tête de chacal. Plus tard enfin, on les amalgama aux *Enfants d'Horus*, et les Ames de Boutô et de Nekhabît ne furent plus que l'Horus de chacune de ces villes, accompagné de deux de ses fils Amsîti et Hapi d'un côté, Dioumaoutf et Kabhsanouf de l'autre.

Cette façon d'envisager les choses contient beaucoup de vrai : elle me paraît ne pas toujours prendre suffisamment en considération certaines données purement mythologiques ou religieuses. Ainsi M. Sethe affirme que *les âmes de Boutô* et *les âmes de Hiérakônpolis* sont *à l'origine* les âmes des *Serviteurs d'Horus*, les rois pré-ménites de la Haute et de la Basse Égypte. Mais *les âmes de Boutô et d'Hiérakônpolis* n'étaient pas les seules *âmes* qu'il y eût dans la religion égyptienne : celles d'Hermopolis existent, et celles d'Héliopolis sont mentionnées fréquemment au *Livre des morts*. Sont-elles aussi des âmes de rois divinisés, et en ce cas, quelle position ces rois d'Hermopolis et d'Héliopolis auraient-ils occupée dans l'histoire pré-ménite ? En fait, quand même on admet avec M. Sethe qu'à un moment donné les *âmes* de Boutô et d'Hiérakônpolis ont pu être assimilées à celles des

rois préménites, il n'est pas nécessaire qu'elles aient été à l'origine une simple variété de ces dernières. Les *âmes* de ce genre sont en relation avec les quatre piliers du monde, c'est-à-dire avec les quatre points de l'horizon, et elles ont eu, autant qu'il me semble, une existence indépendante de celle des rois pré-ménites. Il y aurait une enquête curieuse à instituer sur leur compte, mais trop longue pour que je puisse seulement noter dans cet article les faits sur lesquels elle devrait porter. Je pense que M. Sethe aurait conservé plus de solidité à sa thèse s'il ne l'avait pas compliquée de cet élément au moins douteux. Un autre point me paraît mal établi dans sa thèse, l'hégémonie qu'il prête à Boutô et à Hiérakônpolis pendant l'histoire préménique. Ces deux villes marquaient, à l'époque archaïque, les deux localités extrêmes occupées dans la vallée sinon par les Égyptiens, au moins par ceux des Égyptiens qui adoraient Horus ; comme le concept Pharaonique de la royauté repose en entier sur le mythe d'Horus, il est naturel que les plus reculées dans les deux sens des villes consacrées à Horus fussent choisies pour indiquer, d'abord les limites du domaine pharaonique, ensuite les deux régions dont ce domaine se composa, mais les rois pré-ménites de la Haute et de la Basse Égypte avaient-ils vraiment Hiérakônpolis et Boutô pour lieu d'origine ou pour capitale ? Ce que nous entrevoyons de ces premiers âges me porterait à songer plutôt aux cités telles qu'Héliopolis, Hermopolis, Thinis et d'autres. Avant, toutefois, d'énoncer cette hypothèse trop fermement il convient d'attendre que les fouilles nous aient rendu des documents précis : j'espère qu'elles n'y manqueront pas à bref délai.

II. Le second mémoire traite des dynasties thinites qui suivirent immédiatement les *Serviteurs d'Horus*, et il contient un essai de classification des personnages découverts par J. de Morgan, Amélineau et Petrie.

Petrie a déjà tenté de les ranger, et il en a reconstitué une dynastie antérieure à Ménés, qu'il nomme la dynastie O, puis les deux premières dynasties de Manéthon, les deux Thinites. J'ai montré ici même le peu de solidité de cette reconstitution [1]. Petrie a mis les Pharaons en ordre, d'après la profondeur relative des couches de sable ou de remblais dans lesquelles il a rencontré les objets qui leur appartiennent ; d'après les surcharges que portent certains de ces objets et qui nous montrent un nom royal écrit sur un autre nom ; d'après le style des objets eux-mêmes. De ces trois moyens, le premier et le dernier me paraissent entièrement insuffisants. Les tombes d'Abydos ont été bouleversées à plusieurs reprises et à plusieurs reprises restaurées dès l'antiquité ; depuis une vingtaine d'années, les Arabes y ont creusé clandestinement, puis Amélineau y a opéré des fouilles pen-

1. Cf. *Revue Critique*, 1902, t. II, p. 124-128.

dant quatre ans, avec une mollesse de méthode que Petrie lui a reproché d'une rudesse parfois inutile. Dans un terrain retravaillé de la sorte, il y a peu à tirer de la position des objets pour la chronologie. De même pour le style : outre qu'il est, par soi, un critérium d'emploi fort délicat, les indices qu'on en peut déduire sont faussés par l'incertitude qui résulte des remaniements du sol. En outre, il y a eu nécessairement des hauts et des bas dans le développement de l'art Abydénien, pendant les siècles que les dynasties thinites ont duré. On a dû faire mal après avoir fait mieux, et le progrès ni la décadence n'ont pas été plus continus qu'ailleurs ; on y rencontrait d'ailleurs plusieurs ateliers dont chacun avait sa technique différente et ses traditions. Après avoir examiné les monuments de notre Musée du Caire, il me semble que beaucoup des particularités notées par M. Petrie ne proviennent pas d'une évolution dans le temps et ne constituent pas des éléments chronologiques ; elles ne dépassent pas le degré de dissemblance qu'on relève chez nous entre les œuvres de deux ouvriers contemporains, ni même entre celles d'un même ouvrier à quelques mois d'intervalle. L'étude des surcharges présente un degré supérieur de vraisemblance, bien qu'elle soulève elle aussi quelques problèmes troublants. Pour tout dire en deux mots, nous ne commencerons à être renseignés exactement que le jour où des objets nouveaux nous rendront le nom propre des rois, celui qui était seul inscrit sur nos listes officielles à côté de leur *nom d'Horus*. C'est le cas probablement pour Ménés, à coup sûr pour trois souverains de la première dynastie Ousaphais, Miėbis et Sémempsès, que M. Sethe a découverts il y a quelques années déjà.

Au fond, aucune identification certaine n'a été faite depuis lors. M. Sethe, dans le présent mémoire, écarte plusieurs rois que M. Petrie avait créés par mégarde avec des mots mal compris, et il parvient à supprimer ainsi la Dynastie O. Il critique aussi beaucoup les rapprochements proposés par Petrie des rois d'Abydos avec ceux de Manéthon, et il institue quelques rapprochements nouveaux. Il me paraît, à l'exemple de M. Petrie, accorder trop de valeur aux observations tirées de la stratification et du style, et la plupart des résultats auxquels il arrive me laissent aussi sceptique qu'auparavant. Néanmoins, je me garderais d'aborder le classement à mon tour : admis la quantité des noms recueillis jusqu'à présent, les combinaisons possibles sont trop nombreuses pour que les chances d'erreurs ne dépassent pas celles de vérité. C'est avant tout affaire de patience, et rien ne nous oblige à donner dès maintenant la place authentique de ces nouveau-venus. Ils ont attendu sous terre pendant cinq ou six mille ans que des débris de leur mobilier funéraire nous manifestent leur *nom d'Horus* ; quand même ils attendraient quelques années encore que leurs noms propres ressuscitent, le mal ne serait grand pour personne. Nous commençons à les rencontrer partout, depuis que nous savons que leurs monu-

ments existent encore, et il suffit d'un hasard heureux, comme l'a été celui d'Abydos, pour nous renseigner pleinement à leur égard. Le mieux est donc de considérer le classement de M. Sethe comme une série provisoire, établie d'un esprit plus critique que celle de M. Petrie, mais exposée à être réformée à la prochaine occasion. Si les fouilles justifient en tout ou en partie les rangs qu'il vient d'assurer aux rois, cette confirmation lui fera grand honneur; si, au contraire, elle les infirme, M. Sethe a assez de beaux travaux à son actif pour qu'on lui passe deux ou trois conjectures par trop risquées.

Le petit appendice, où il est traité de la lecture de plusieurs des *noms d'Horus*, mérite une attention spéciale. M. Sethe pense que le signe lu *n* par les savants, dans plusieurs de ces noms, est un abrégé du groupe *mou* qui signifie *eau*, et qu'il convient de les lire *Noutir-mou, Oudou-mou*, peut-être *Son-mou*. Pour ce dernier, je crains que toutes les analogies ne nous obligent jusqu'à nouvel ordre à lire *Sonou*, en un seul mot, non pas *Son-mou*, en deux mots, mais en ce qui concerne les autres, la conjecture de M. Sethe me semble devoir être prise en sérieuse considération. Toutefois, je me demande pourquoi M. Sethe a donné à la simple *ligne ondée* la valeur *mou*. Le vieil Égyptien possédait très anciennement un mot, *nou*, *noui* qui signifiait *eau* lui aussi, et qui a laissé des traces dans la langue postérieure, *noui*, *nouît*, *nini*, etc. Pourquoi ne pas lire *Noutir*-NOUI, *Noutir*-NI au lieu de *Noutir*-MOU, *Dou*-NOUI, *Dou*-NI au lieu d'*Oudou*-MOU? Le sens serait le même, et on aurait une forme plus ancienne encore que celle de M. Sethe. De même, les variantes graphiques du nom lu *Semer*-KHET m'inclinent à penser que l'un des signes, le prétendu *mer*, pourrait bien n'être que le déterminatif des deux autres; on aurait prononcé *Sakhe*, *Sakhet*, le *nom d'Horus* du souverain. Enfin, la lecture *Bouzaou* du ciseau, qui entre dans le nom lu provisoirement *Nar*-MIR, *Ouahâ*-MIR, est donnée pour le ciseau du sculpteur par un texte de Turin que j'ai publié il y a longtemps; cela rendrait très probable, comme je l'ai dit ailleurs, l'identification de ce personnage avec le Boëthos de Manéthon. Ce ne sont là, néanmoins, que des hypothèses.

III. Dans le troisième mémoire, M. Sethe entreprend des calculs très minutieux pour déterminer quelles devaient être les dimensions originaires de la *Pierre de Palerme*, et par suite, la nature des dynasties et le nombre des rois qu'elle comprenait. J'ai parlé ici à plusieurs reprises de la *Pierre de Palerme* [1], depuis le jour où M. Pellegrini l'a publiée, et l'on imaginera aisément la valeur qu'elle a pour les Égyptologues, si l'on se rappelle qu'elle contient les fragments d'une liste de rois rédigée au plus tard vers la fin de la Ve dynastie. La tentative de M. Sethe est très ingénieuse, mais il faudrait pour l'exposer clairement apporter *in-extenso* beaucoup de chiffres et de calculs. Je me

1. *Revue critique*, 1899, t. I, p. 1; 1901, t. I, p. 383-384.

contenterai donc d'attirer l'attention du lecteur et de M. Sethe lui-même sur un côté de la question qui n'a pas été examiné jusqu'à présent, bien que j'en aie signalé l'intérêt à plusieurs Égyptologues.

Je crois bien avoir été le premier qui, ici même [1], aie défini le caractère du document, en en rapprochant les dates de celles que fournissent les monuments de la Chaldée. Si, à ce moment, je n'ai pas prononcé le mot d'*Annales*, et si je le prononce encore avec circonspection, c'est que l'étude des textes cunéiformes m'inspire certains scrupules à cet égard. On sait que les Babyloniens désignaient les années de règne de leurs souverains par l'indication d'un événement important qui s'était accompli au cours de chacune d'elles; il arrivait toutefois que la même année ne recevait pas le même nom dans toute l'étendue du royaume, ou qu'elle changeait de nom au bout de quelques mois, si bien que des pièces exactement contemporaines pourvaient être datées de façons différentes. Pour se reconnaître au milieu de ce désordre, les scribes avaient recueilli ces façons de dater, et ils les avaient classées chronologiquement sur des tablettes. Nous possédons les restes de plusieurs de celles-ci, et les catalogues qu'elles contiennent ne nous montrent pas toujours les mêmes termes de date, ni le même nombre de termes pour le même règne : il y avait des catalogues plus ou moins complets, selon que le scribe avait rassemblé toutes les variantes d'une même année, ou qu'il s'était contenté d'en noter une seule par année, ou même qu'il avait ignoré plusieurs des termes de date qui s'appliquaient à certaines années de ce règne. Schaefer a déjà bien vu que, par la force des choses, les catalogues épyptiens de dates archaïques devaient souffrir des mêmes irrégularités que les babyloniens [2]; mais, après avoir constaté le fait, il n'en a pas déduit les conséquences. Certains de ces catalogues accumulaient l'un sur l'autre tous les noms qu'on donnait à chacune des années de règne, d'autres n'en admettaient qu'un seul par année, d'autres omettaient complètement les noms de certaines années et, par suite, supprimaient des années à certains rois, faute d'avoir possédé tous les monuments relatifs à ces rois. Je croirais volontiers que les catalogues étaient en général plutôt trop longs que trop courts, et qu'ils enregistraient beaucoup de noms pour une même année, au moins en ce qui touche aux premières dynasties. J'en vois la preuve dans les fragments de Manéthon et du Papyrus de Turin [3]. On connaît, en effet, les chiffres d'années considérables que ces documents attribuent aux premiers rois, Manéthon, 60 ou 62 ans à Ménés, 57 ans à Athôthis, le papyrus 70 ans à Miébis, 72 ans à Semempses, 83 à Biounoutir,

1. *Revue critique*, 1901, t. I, p. 383-384.

2. Schaefer, *ein Bruchstück altægyptischer Annalen*, p. 11-12.

3. Pour le *Papyrus de Turin*, voir ce que dit E. de Rougé, *Recherches sur les monuments qu'on peut attribuer aux six premières dynasties de Manéthon*, p. 158.

93 à Binouterou, 70 à Ouznas. Ces chiffres, qui étaient tenus presque pour fabuleux, s'expliquent convenablement, si l'on suppose que les chronographes à qui nous devons les Canons des Pharaons égyptiens eurent entre les mains des catalogues où les noms divers d'une même année étaient inscrits à la suite, et qu'ils prirent chacun de ces noms comme marquant une année distincte : ils y lurent, par exemple, 62 noms d'années qui étaient notées comme ayant appartenu à Ménès, et ils en firent les 62 années de règne, quand peut-être la défalcation des noms surnuméraires aurait réduit de dix ou vingt unités la somme totale. Les variantes de chiffres qu'on remarque entre le Canon de Turin et Manéthon proviennent peut-être de défalcations de ce genre dans les documents utilisés par les Compilateurs. Le rédacteur de la *Pierre de Palerme* opéra-t-il les retranchements nécessaires, ou se contenta-t-il de fournir à la file tous les noms d'année qu'il trouvait inscrits au compte d'un roi, ou même un certain nombre de ces noms ne lui a-t-il pas échappé? Il est difficile d'en rien préjuger actuellement. Nous voyons qu'il avait réuni et coordonné chronologiquement une quantité de règnes et d'années dépendantes de ces règnes, mais rien ne nous prouve qu'il ait eu à sa disposition tous les règnes et, dans tous les règnes, toutes les années. Il a dressé ou reproduit un catalogue, mais ce catalogue était-il assez étendu pour constituer une chronique suivie? Jusqu'à ce que les autres fragments ou un duplicata de la pierre aient reparu, il sera prudent de parler d'elle comme d'un catalogue de dates royales et non comme d'Annales réelles.

Un dernier mot sur ce mémoire. Schaefer a développé récemment l'idée que la rangée supérieure, où chaque nom est déterminé par l'image d'un roi de la Basse Égypte, était une liste de personnages n'ayant régné que sur la Basse Égypte [1], et Sethe adopte cette conjecture sans élever contre elle le moindre doute. La chose ne va pas autant de soi qu'on serait tenté de l'imaginer à première vue, et la présence du déterminatif n'est pas entièrement probante. Prenons en effet la table d'Abydos de Sétoui Ier, et examinons la façon dont sont déterminés les cartouches qu'on y lit. Ceux du dédicateur, Sétoui Ier, sont accompagnés alternativement du signe du roi de la Haute Égypte et de celui du roi de la Basse, mais *tous les noms de ses prédécesseurs qui occupent les deux registres supérieurs ont un déterminatif unique, le signe du roi de la Haute Égypte*. Si on lui appliquait le critérium dont on use pour la *Pierre de Palerme*, il faudrait déclarer qu'ils n'ont tous régné que sur la Haute Égypte de Ménés à Ramsès Ier, et chercher ailleurs des rois de la Basse Égypte qu'on ne trouverait nulle part à coup sûr. Il est donc sage, surtout lorsqu'il s'agit d'un monument aussi mutilé que l'est la *Pierre de Palerme*, de ne pas trop insister sur des détails de cette espèce. Il n'est pas impossible que l'hypothèse de

1. Schœfer, *ein Bruchstück altägyptischen Annalem*, p. 7.

Scaefher se vérifie par la suite, mais il se peut aussi que la présence du déterminatif de la Basse Égypte n'ait aucun rapport avec l'origine des rois eux-mêmes. Si Sétoui ou ses artistes ont préféré le déterminatif de la Haute Égypte, c'est sans doute parce que la dynastie était thébaine et avait assuré la suprématie de la Haute sur la Basse Égypte. Si les dessinateurs de la *Pierre de Palerme* ont employé avec préméditation le déterminatif de la Basse Égypte, le motif en est peut-être analogue : la dynastie sous laquelle ils vivaient résidait au nord de l'Égypte, et la Basse Égypte exerçait une autorité prépondérante sur le pays en entier. Ici encore il n'y a qu'une hypothèse sur laquelle je n'appuierai pas.

Le quatrième mémoire n'est pas achevé : il y manque, avec la fin des observations de Sethe lui-même, l'appendice d'Edouard Meyer. J'en rendrai compte quand le second fascicule de l'ouvrage aura paru. Je ne voudrais pas que la longue critique à laquelle j'ai soumis les trois premiers laissât penser à nos lecteurs que j'en méconnais la grande valeur. Ils sont des plus importants pour nos études et, là même où j'hésite, les faits sont si bien présentés qu'ils convaincront certainement d'autres que moi. Toutefois la matière en est si neuve, et les époques où les monuments nous introduisent sont si obscures encore, qu'un grain de scepticisme ou, si l'on veut, de prudence, n'est pas de trop, même lorsqu'il s'agit de savants très préparés ou de travaux menés avec beaucoup de finesse : nous en sommes, dans ce genre de recherches, au point où un coup de pioche heureux peut ruiner du jour au lendemain les combinaisons les plus ingénieuses et le plus solidement établies en apparence.

G. Maspero.

W. Spiegelberg, **Der Aufenthalt Israels in Ægyptis im Lichte der ægyptischen Monumente,** — mit 12 Abbildungen, Strasbourg, Schlesier und Schweikhardt, 1904, in-8°, 55 p.

La question du séjour d'Israel en Égypte revient régulièrement presque d'année en année devant le public savant, mais elle est traitée le plus souvent par des hébraisants purs, qui n'ont qu'une connaissance indirecte des documents hiéroglyphiques ou cunéiformes. Elle a eu cette fois-ci, par aventure, la chance d'attirer l'attention d'un savant, M. Spiegelberg, qui, tout en étant un de nos Égyptologues les plus habiles, sait l'hébreu, on peut dire, de naissance, et s'est de plus tenu au courant des travaux de la critique biblique. Sa brochure présente donc pour nous cet intérêt particulier, de nous donner l'avis fortement motivé d'un homme qui a en main, non pas un ou deux des éléments, mais tous les éléments connus du problème.

On peut résumer sa solution comme il suit. Au temps où les conquérants asiatiques que nous appelons les Hyksôs, faute de nom meilleur, dominaient sur la vallée du Nil, des clans de Sémites nomades, affamés dans le pays que leur race occupait, émigrèrent en Égypte à la recherche de pâturages pour leurs troupeaux. Ils appartenaient à ce que l'on désigna par la suite comme étant la maison de Jacob, et, trouvant un appui auprès de quelque compatriote qui détenait un poste élevé à la cour du Souverain Hyksôs, ils furent autorisés à s'établir vers l'orient du Delta, dans le canton de Gochen. Telle est, réduite à son expression la plus simple, la donnée sur laquelle se développa plus tard le joli roman de Joseph : elle est conforme à ce qui s'est passé souvent et à ce qui se passe encore sur cette frontière Orientale de l'Égypte, où les Bédouins viennent en nombre, chaque fois que la guerre, la sècheresse ou une autre cause accidentelle les oblige à quitter leurs territoires au désert. Les clans immigrés pullulèrent pendant la XVIIIe Dynastie, sans que les Pharaons indigènes, victorieux toujours et partout, s'inquiétassent de leur prospérité. Pourtant, les autres, ceux qui n'étaient pas descendus en Égypte au temps de la famine, mais qui étaient demeurés en Canaan, commencèrent vers le milieu de la dynastie à diriger des incursions fréquentes contre les petits princes syriens vassaux de l'Égypte. La correspondance cunéiforme des Pharaons Aménôthés III et IV, les désigne sous le nom de *Khabiri*, c'est-à-dire, d'après la concordance des signes assyriens, d'*Hébreux*. Les bandes de ces Khabiri pillaient les villes et les campagnes, mais en évitant de heurter directement les garnisons égyptiennes : aussi Aménôthés IV ne s'inquiéta-t-il pas d'elles, et il ne répondit pas d'ordinaire lorsque les princes lésés lui réclamaient l'envoi d'auxiliaires pour réprimer leurs pillages. Peu après, l'avènement de la XIXe dynastie amena des changements dans la politique égyptienne. Il fallut que Sétoui Ier châtiât les populations de la Syrie méridionale, parmi lesquelles les Khabiri vivaient confondus, mais ni ses succès, ni ceux de Ramsès II ne ramenèrent l'Égypte au degré de puissance qu'elle avait atteint sous les Ahmessides, et la paix intérieure s'en ressentît. Les Pharaons durent séjourner une partie de leur règne dans les villes qu'ils s'étaient bâties à l'est du Delta, afin de surveiller de plus près les affaires de l'Asie, et ils y entrèrent en contact avec les clans de Gochen : Ramsès II vit leur fortune d'un mauvais œil et, leur enlevant leur situation presque indépendante, il les traita comme s'ils avaient été des prisonniers étrangers, capturés et introduits de la veille aux bords du Nil. Sous Ménephtah, la crise se produisit : les Nubiens se révoltèrent au Sud, les Libyens envahirent l'Égypte à l'Ouest, les Syriens méridionaux prirent les armes et parmi eux les clans demeurés au pays de Canaan, en première ligne, Israël. Ménephtah triompha des Libyens, en l'an V, et, bientôt après, il châtia les Syriens si fort, qu'il put dire d'eux

dans son inscription triomphale qu' « Israel est ravagé et sans fruits « des champs ». Israël avait-il eu le temps de se mettre en rapport avec les clans de Gochen? Ceux-ci profitèrent du désordre où ces révoltes et l'invasion Libyenne avaient jeté l'Égypte pour s'évader et pour s'enfuir au désert. Ils retournèrent plus ou moins lentement à leur patrie première, et ils prirent part aux luttes qui, vers l'an 1100, abattirent la suzeraineté égyptienne sur l'Asie.

Tel est le tableau que M. Spiegelberg retrace, et il emprunte la plupart des traits dont il l'a composé aux documents égyptiens et assyriens. Je suis d'autant plus enclin à l'accepter comme vraisemblable dans l'ensemble que je m'étais fait une idée analogue, la dernière fois que j'eus l'occasion de traiter la question, il y a une dizaine d'années, au tome II de mon Histoire ancienne. Je n'aurais qu'un petit nombre de points à y discuter, l'un, par exemple, sur les dates admises pour la chronologie des Hyksôs et du premier empire thébain, d'après les indications de Borchardt : il y a dans les calculs de Borchardt un à-priori qui ne justifie pas une réduction aussi considérable que le veut l'école berlinoise de la durée de l'histoire égyptienne. Aussi bien, est-ce là un épisode de la lutte des deux systèmes de chronologie, chronologie longue et chronologie courte, qui se sont partagé les Égyptologues de tout temps : la chronologie longue l'ayant emporté pendant plus d'un quart de siècle, la chronologie courte revient en honneur. Je laisserai donc cette question de côté pour m'attacher au passage de la stèle de Ménephtah qui contient la mention d'Israël, et que je ne comprends pas de la même façon que M. Spiegelberg. J'ai déjà montré ici, il y a quelques années, que les traducteurs n'y ont pas tenu un compte suffisant des formes grammaticales employées. L'indication du Libyen par lequel l'énumération débute est au passé en-NI-, -NE-, tandis que tous les autres membres de phrase et, parmi eux celui d'Israël, sont au présent sans -NI-,NE-. Ce jeu de temps marque une subordination des phrases entre lesquelles il se produit, et c'est méconnaître le mouvement du morceau que, les traitant tous de la même manière, les traduire tous par le présent. M. S. le fait pourtant : « La Libye est désolée — Kheta est en paix, — Kanaan est pri-« sonnier avec tout ce qu'il a de mauvais, — Ascalon est emmené « captif, — Gezer est pris, — La race d'Israël est ravagée, sans fruits « des champs, — la Palestine est devenue une veuve pour l'Égypte, — tous les peuples réunis sont en paix, » etc. Si l'on tient compte de la différence des temps, il faut traduire : « La Libye a été désolée, — « Khéta est en paix, — Kanaan est prisonnier..... », c'est-à-dire, en insérant dans le français les conjonctions qui rétablissent la corrélation des membres : « Maintenant que la Libye a été désolée, — « Khéta est en paix, — Kanaan est prisonnier..... », ce qui modifie complètement l'intention du texte. L'écrivain, après avoir célébré les victoires de Ménephtah sur les Libyens, décrit les conséquences

qu'elles ont eues pour les peuples dépendants de l'Égypte, et il varie les formules avec chacun d'eux, mais sans que ces formules répondent nécessairement à un fait immédiat ou précis : ce sont autant de figures de rhétorique, qui montrent l'état pitoyable où des peuples dénombrés ont été jetés par la seule annonce des succès égyptiens. Plusieurs des figures sont de vraies hyperboles, mais il ne faut pas oublier que la stèle ne contient pas un récit strictement historique; elle porte un texte ultra-poétique, composé probablement, comme Groff l'a dit, d'extraits de plusieurs chants populaires ou courtisans, et l'hyperbole y abonde à chaque ligne. Sans doute, l'introduction de noms peu importants comme ceux de l'Ascalonien, de Gézer, d'Israël, est un souvenir de menues opérations de police qui auraient suivi ou précédé de peu la guerre libyenne, mais, à coup-sûr, on n'y saurait voir l'indice d'un soulèvement dangereux de la Syrie, coïncidant avec l'invasion africaine : la conclusion que ces mouvements de l'Israël Syrien ont favorisé l'Exode du Jacob égyptien est donc prématurée, tant qu'elle repose sur ce passage unique.

En résumé, l'exposition de M. S. est presque entièrement un tissu de conjectures : lui-même l'avoue du reste, et il demande qu'on ne voie dans sa brochure autre chose qu'une tentative d'explication des parties plausibles de l'Exode par les monuments retrouvés. Il va de soi qu'un hasard heureux de découverte peut renverser toute sa reconstruction : jusqu'à ce que ce hasard se produise, il sera difficile de la modifier beaucoup, à moins pourtant qu'on ne se jette aux extrêmes et qu'on ne veuille tout nier dans le récit traditionnel de l'Exode, ou tout croire.

G. Maspero.

A Critical examination of the so-called *Moabite Inscription* in the Louvre, by the Rev. Albert Löwy, L. L. D. Printed for private circulation. London, 1903, in-8°, pp. 33.

M. Löwy a de la persévérance. Il publia en 1887, dans la *Scottish Review*, un article destiné à montrer le caractère apocryphe de la stèle de Mésa. Bien que l'idée n'ait pas fait grand chemin et qu'elle ait même été abandonnée par quelques-uns de ses premiers adhérents, l'auteur vient de donner coup sur coup une seconde édition de son travail, en allemand, et une troisième en anglais. Des circonstances que chacun devine lui ont fait juger le moment opportun pour proposer à nouveau son opinion.

En bonne logique, quiconque songe à contester l'authenticité de la stèle devrait préalablement prouver la *possibilité* d'une falsification : Si la stèle est fausse, il y a eu, avant 1868, époque à laquelle elle fut

signalée pour la première fois, un savant de premier ordre qui a rédigé le texte de l'inscription ; ce savant avait appris qu'il se trouvait au pays de Diban un bloc de basalte, d'une dimension donnée, propre à recevoir une inscription de 34 lignes ; ce savant était doué d'un intuition si profonde qu'il a pu *composer* un alphabet avec des formes de lettres différant de celles des alphabets phéniciens et hébreux connus jusqu'alors[1], formes qui se sont trouvées justifiées par d'autres monuments épigraphiques *découverts depuis ;* ce savant est allé, dans le plus strict incognito, faire un voyage au pays de Moab, et a passé de longs jours à polir le basalte et à graver ou faire graver sous sa direction, sans éveiller l'attention des bédouins, la longue inscription ; puis, son œuvre achevée, il l'abandonna, sans chercher à en tirer ni profit ni gloire. Voilà ce qu'il faut admettre pour soutenir la simple possibilité d'une falsification! Qu'on nomme donc ce savant épigraphiste!

Sans se laisser arrêter par de semblables considérations, qui ne lui sont pas même venues à l'esprit, M. Löwy prétend prouver la falsification par l'examen critique du texte de la stèle, laquelle, selon lui, n'a dû sa fortune qu'à l'ignorance de deux piètres hébraïsants : Renan et Clermont-Ganneau ; car le caractère apocryphe de l'inscription est de toute évidence ! C'est un plagiat biblique. Il suffit d'être versé dans la connaissance de la Bible pour s'en apercevoir ! — Ce langage si assuré vient-il d'un érudit qui possède à fond son sujet et qui s'est fait une spécialité des études épigraphiques ? Sans entrer dans la discussion approfondie des objections présentées par M. Löwy, qui sortirait du cadre de cette Revue, je crois pouvoir cependant mettre les lecteurs à même d'en juger. M. L. connaît-il bien son sujet ? a-t-il même jamais examiné la stèle ? On en peut douter, puisqu'il laisse entendre que les parties mutilées ont été restituées d'après les conjectures de Clermont-Ganneau, et semble ignorer qu'il existe un estampage de l'inscription complète, exposé au Louvre à côté du monument. M. L. est-il au moins versé dans la connaissance de l'épigraphie sémitique, pour aborder avec tant d'assurance un sujet aussi délicat? Qu'on en juge par ses propres arguments. Une de ses objections porte sur ce que les mots de l'inscription sont séparés par des points « usage qui fut mis en vogue sous les empereurs romains » mais contraire aux habitudes des scribes hébreux ; « si cet usage avait existé, les Massorétes n'auraient pas manqué d'employer un moyen si commode pour marquer les divisions du texte biblique » On pourrait répondre simplement que, même actuellement, cet usage n'est encore point complètement adopté dans les éditions du Talmud. Mais il y a

1. Par suite d'une ignorance profonde de l'épigraphie semitique, M. L. peut écrire que les caractères de la stèle ressemblent à ceux des épitaphes de Sidon, qui sont du IVe siècle avant notre ère. En réalité, il y a des lettres dont les formes diffèrent autant que β et 6, σ et ς en grec.

mieux. M. L. n'ignore pas [1] que dans les plus anciennes inscriptions araméennes les mots sont séparés par des points; « mais, dit-il avec son ton d'autorité (p. 3, note), cela ne se rencontre pas dans les anciens textes phéniciens ou hébreux » Des notions même superficielles de l'épigraphie sémitique auraient appris à M. Löwy que les mots sont séparés par des points dans la plus ancienne inscription *hébraïque*, celle de l'aqueduc de Siloé, dont il ne songe pas, je pense, à contester l'authenticité. Quand on laisse percer une telle ignorance des premiers éléments de l'épigraphie, on est mal fondé à s'ériger en maître, ou à qualifier avec impertinence les savants les plus éminents.

J.-B. Chabot.

Hermann Gollancz. **The ethical treatises of Berachya** son of Rabbi Natronai ha-naqdan, being the Compendium and the Masref, now edited for the first time from mss. at Parma and Munich with an english translation, introduction and notes. Londres, David Nutt, 1902, gr. in-8°, p. lv, 361 et 153. Brochure anglaise. Prix : 21 sh.

La vie de Berachya dont le nom tient une place honorable dans la littérature juive du moyen âge, était demeurée assez obscure jusqu'à ce jour. On connaissait de cet écrivain son livre de fables de renard; ses autres œuvres étaient inédites. M. Gollancz vient de publier deux traités de morale religieuse et philosophique, le *Compendium* et le *Masref*. Cette publication l'a amené à examiner dans son introduction les questions biographiques relatives à Berachya; il conclut que celui-ci vivait à Lunel ou près de cette ville dans le sud de la France et florissait entre 1160 et 1170. M. G. caractérise ensuite les traités qu'il édite. Ce sont deux compilations qui ont un rapport intime entre elles. La première ne porte pas de nom, l'éditeur l'appelle *Compendium;* la seconde est intitulée *Masref*, mot biblique qui signifie « creuset ». Ces compilations sont dues à plusieurs sources, mais le fond en est tiré, pour la majeure partie, du livre de Saadya bien connu : *Ha-émounoth veha-déoth*. Berachya, ne sachant pas l'arabe, s'est servi pour ce livre de l'ancienne version hébraïque qui est divisée en chapitres. Il a extrait de cette version les passages relatifs à la morale et à la religion, laissant de côté les spéculations purement philosophiques de Saadya.

La traduction anglaise du texte hébreu est suivie de notes critiques et explicatives ainsi que de huit tables : la première de ces tables indique les passages correspondants de Berachya et de Saadya dans le Compendium; cinq autres tables signalent les emprunts faits à

1. Quoiqu'il sache cela depuis peu de temps; car, si ma mémoire est fidèle, il n'en était pas question dans son édition allemande de l'an dernier.

d'autres auteurs; la septième contient la liste des passages parallèles du Compendium et du Masref; et la huitième, la liste des citations de la littérature biblique.

Le livre qui sort des presses de M. Drugulin de Leipzig se distingue par la beauté des caractères du texte hébreu et du texte anglais. M. G. a apporté à son édition des soins exceptionnels; il n'y a que fort peu de fautes d'impression dans un volume aussi compact.

M. G. annonce l'édition d'un autre traité de Berachya intitulé *Dadi venechdi*. Ces publications assureront à leur auteur un titre à la reconnaissance des lecteurs que la littérature juive intéresse. Quoique les œuvres de Berachya n'aient pas un caractère original, elles ont leur utilité pour l'histoire littéraire des Juifs dont l'activité intellectuelle se soutint en Europe pendant tout le moyen âge, même aux époques des persécutions qu'ils subirent.

R. D.

— La librairie Ernest Leroux vient de publier un nouveau volume de *Conférences faites au Musée Guimet en 1903-1904* (Première partie, in-18, 175 p. Fr. 3,50). Elles sont au nombre de quatre. La première, de M. Maurice COURANT, sur « Les clans japonais sous les Tokougawa », expose avec beaucoup de précision l'organisation féodale du Japon d'avant la Restauration. M. Salomon REINACH a choisi dans les Actes apocryphes des apôtres les Actes d' « André et de Mathias dans la cité des Anthropophages », et après avoir raconté la légende, il montre comment elle doit dériver d'un conte égyptien de navigateur. Le mémoire de M. E. CARTAILHAC décrit « Les peintures préhistoriques de la caverne d'Altamira (Espagne) » qu'il rapproche d'autres découvertes faites dans des cavernes ornées; l'auteur est disposé avec M. S. Reinach à chercher l'origine de ces images, non dans une intention décorative de chasseurs oisifs, mais dans la préoccupation d'exercer sur les animaux à l'aide du dessin une emprise d'ordre magique. C'est de magie aussi que s'occupe la quatrième conférence, celle de M. René CAGNAT : « La sorcellerie et les sorciers chez les Romains » passe en revue rapidement, mais avec beaucoup de détails piquants, les origines de la sorcellerie à Rome, puis sous l'empire les types fameux de sorcières et de thaumaturges dans les poètes et les romanciers, avec leurs procédés, formules, remèdes et talismans qu'ont révélés les découvertes archéologiques. — N.

— La *Société française de Fouilles archéologiques* qui sur l'initiative de M. Bischoffsheim s'est fondée à Paris le 14 janvier 1904 avec M. Babelon comme président du comité central, a publié le premier fascicule de son *Bulletin* (Paris, Ernest Leroux, 1904, grand in-8°, 52 p. Fr. 2). Il renferme les statuts de la Société, des extraits des procès-verbaux de ses premières séances, la liste de ses membres au 30 mars 1904, le compte rendu d'une conférence de M. L. WATTELIN sur les fouilles de Suse et les Antiquités de la Perse avec l'allocution prononcée par M. BABELON dans cette occasion, et enfin une très intéressante notice sur les sociétés privées de fouilles archéologiques à l'étranger, en Angleterre principalement, où de brillants résultats ont récompensé l'activité et la générosité de leurs membres. Souhaitons à notre Société française la même prospérité et les mêmes succès. — N.

— M. Hugo Winkler vient de faire paraître une nouvelle traduction des lois de Hammurabi (*Die Gesetze Hammurabis in Uebersetzung* hggbn von H. W. Dazu Einleitung, Wörter-, Eigennamen-Verzeichnis, die sog. sumerischen Familiengesetze und die Gesetztafel Brit. Mus. 82-7-14, 988. Leipzig, Hinrichs, 1904). La traduction de W. ne diffère pour ainsi dire pas de celle du P. Scheil. « L'explication des *Lois*, dit H. W. dans sa Préface, a été poussée si loin et si bien établie par leur premier éditeur, Scheil, qu'il ne reste plus à glaner que des détails ou de menues chicanes. » W. s'est surtout proposé de fournir aux travailleurs une édition d'accès plus facile, mais son Introduction et ses Index très complets leur rendront de grands services. — H.

— Le *Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium*, publié sous la direction de MM. Chabot, Guidi, Hyvernat et C. de Vaux, s'est enrichi dernièrement de trois nouveaux volumes dont voici les titres :

Acta s. Mercurii ed. et interpr. C. Conti Rossini (texte éthiopien et trad. latine : prix 5 fr. 50). — Petrus Ibn Rahib. *Chronicon orientale*, ed. et interpr. L. Cheikho (texte arabe et trad. lat.; 14 fr. 50). — Severus Ben el Moqaffa'. *Historia patriarcharum Alexandrinorum*, tom I, fasc. 1 ; ed. C. Fr. Seybold, (texte arabe, pp. 120, 7 fr. 50). La traductioa latine de ce dernier ouvrage, d'une importance capitale pour l'histoire du christianisme en Égypte, paraîtra dans quelques semaines. La suite est sous presse.

— Nous avons reçu un extrait du *Musée Belge* (t. VII, janvier 1904, p. 65-100) où sont consignés les résultats d'une seconde campagne de fouilles exécutées dans l'île de Tinos sous la direction de M. Demoulin (*Fouilles et Inscriptions de Ténos*; Louvain, typ. Peeters, 1904). Les travaux ont mis au jour un grand portique long de 170 m. dirigé est-ouest ; ils ont fait découvrir quelques morceaux médiocres de sculpture, des monnaies sans grand intérêt pour la plupart, et 23 inscriptions ou fragments, dédicaces et décrets de proxénie : la plus intéressante est un décret de la tribu des Eleithyéens en l'honneur de personnages déjà connus par un décret de la tribu Donakis. Quelques autres inscriptions de l'île sont publiées en appendice. Le résultat des fouilles de 1902 a paru, nous dit M. Demoulin, dans le tome XXVI (1902) du BCH, et il y renvoie souvent ; mais le *Bulletin* est devenu en ces derniers temps bien irrégulier ; le dernier fascicule de 1902 n'a pas encore été distribué, que je sache ; du moins je ne l'ai pas reçu. — My.

— Le volume XXXIV, 1903, des *Transactions and proceedings of the American philological association* (105-cliii, pp. in-8; Boston, Ginn et Cᵒ; Paris, Welter) vient de paraître. Dans les mémoires publiés dans leur étendue (*Transactions*), M. F. G. Moore, étudie l'ellipse du verbe dans Tacite, notamment dans les passages descriptifs. L'exemple typique est le début des *Histoires* (2-3). L'ellipse est moins employée dans le *Dialogue* et l'*Agricola*, d'un part, dans les *Annales*, de l'autre. La *Germanie* doit être classée avec les *Histoires* sous ce rapport. Ainsi il y a progression, puis déclin. Le point culminant est le temps où Tacite fait le plus d'efforts pour acquérir les ressources de la rhétorique. M. Moore conclut que l'ellipse, habituelle dans les descriptions de l'*Énéide*, est un procédé qui répondait aux goûts du public des lectures. Sans contester qu'en effet l'ellipse a pu devenir un artifice et être « stylisée », je crois qu'il faudrait se demander si nous n'avons pas affaire à un type primitif de phrase sans verbe. Voy. Bréal, *Journal des savants*, 1902, p. 11. — M. Th. D. Goodell cherche à préciser le rôle de l'accent du mot dans les galliambes de Catulle. Je regrette de voir les recherches se porter dans cette direction,

qui ne peut qu'introduire la confusion dans la métrique. Il est très difficile qu'un Anglais, un Allemand ou un Américain comprenne que l'accent ne joue aucun rôle dans la métrique classique. Tout ce qui a pu être allégué à l'encontre repose cependant sur des équivoques, sur des faits qui ont une autre explication. Le même jugement doit être porté sur le plus long mémoire du volume, le travail de M. R. S. Radford, *The Latin monosyllables in their relation to accent and quantity, a study in the verse of Terence*. Il s'agit du problème de l'abrègement des initiales longues après monosyllabe bref. Le travail est à refaire d'après d'autres principes ; on pourra d'ailleurs utiliser quelques-uns des matériaux recueillis par M. Radford. Il faudra aussi tenir compte du livre de M. Vendryès que M. R. paraît seulement connaître par l'article « einseitig » de M. Solmsen. Le préjugé des langues modernes reparaît encore dans d'autres parties du volume, dans les *Proceedings*, p. xxvii-xxviii, à propos des fins de vers de l'hexamètre latin ; p. xxviii-xxix, à propos des élégiaques latins, chez qui M. K. P. Harrington trouve la rime et le vers léonin ! — M. C. L. Brownson a discuté la succession des navarques dans le premier livre des *Helléniques*, pour les années 411 à 404. — M. H. W. Prescott pense que le *magister curiae* est bien un magistrat romain, dans Plaute, *Aul.*, 107. La curie était un groupement religieux, qui, comme d'autres, devait avoir pour président un *magister*, à fonctions financières. Le fait que l'on ne trouve rien de semblable avant l'Empire n'est pas une preuve du contraire. Ce qui est grec, dans l'épisode de l'*Aululaire*, ce n'est pas le magistrat, mais la distribution d'argent. — M. C. W. E. Miller a comparé les enseignements d'Héphestion avec la structure du trimètre dans Aristophane et donné tort à Héphestion. — M. F. A. March propose l'emploi de trois nouveaux signes pour rendre l'*a* de *far*, l'*o* de *not*, l'*u* de *but*. — Les *Proceedings* contiennent l'analyse plus ou moins sommaire de cinquante-six mémoires présentés aux deux assemblées de l'Association en décembre 1902 et juillet 1903. Dans cette foule bigarrée, j'ai distingué surtout les travaux suivants : J. E. Harry, *On the omission of the copula in certain combinations in Greek* ; H. L. Wilson, *The Codex Canonicianus XLI and the tradition of Juvenal* (le passage découvert par Windstedt serait une double rédaction conservée en marge, mais éliminée de la meilleure tradition, tandis qu'elle était conservée en Italie dans des mss. lombards) ; H. C. Tolman, *Danielsson's assimilation mit nachträglicher Diektasis in Homer* (signale un parallèle védique de la diectase homérique) ; une malencontreuse défense du prologue de l'*Énéide* par M. Th. Fitz-Hugh ; un article mal informé de M. G. Showerman sur Cicéron appréciateur de l'art grec (ignore complètement les travaux français, les thèses de Maignen, Rigal, Bertrand, l'article de Gasté, et même le livre de E. Bertrand, *Cicéron artiste*) ; une utile statistique de M. R. B. Steele sur le gérondif et l'adjectif gérondif dans T. Live ; une lumineuse discussion de M. Minton Warren, où les variantes inintelligibles de quelques mss. dans Cic., *Brutus*, 75, interprétées comme des corrections fourvoyées, prouvent que l'archétype avait *Bellum poenicum* ; une introduction de M. Gudeman à une étude des discours chez les historiens anciens et, du même, une discussion du jugement porté par Quintilien (X, 1, 99) sur les mètres de Térence ; une explication de M. J. C. Rolfe d'Horace, *Od.*, III, 6, 24 : *De tenero ungui* ; une étude de la diérèse après le second pied dans Lucrèce, par M. H. J. Edmiston ; l'esquisse d'une étude sur les scolies de Donat relatives au geste par M. J. W. Basore. Recueil fort intéressant dans l'ensemble et où l'on est heureux de constater, sauf exceptions, l'attention que les philologues américains prêtent aux travaux français. — P. L.

— Les amis du grec moderne, qui ont applaudi à la nomination de M. Jean Psichari à la chaire de grec de l'École des langues orientales vivantes, ne liront pas sans intérêt ni sans plaisir la leçon qu'il a prononcée à l'ouverture de son cours (*Les Études de grec moderne en France au XIX*e *siècle*, dans la *Revue internationale de l'enseignement*, nº du 15 mars 1904, p. 220-239). Le savant professeur paie un juste tribut d'éloges à ceux qui l'ont précédé dans cet enseignement, Villoison, Hase, Brunet de Presle, Miller, et à son prédécesseur immédiat, Émile Legrand. A côté de ces maîtres, il mentionne brièvement tous ceux qui ont contribué par leurs travaux à relever le goût des études néogrecques en France, pendant le dix-neuvième siècle, en y comprenant ceux qui se sont plus spécialement attachés à la civilisation byzantine. L'École française d'Athènes n'est pas oubliée, bien que dans ce domaine elle ait fait moins qu'elle n'aurait dû. Je n'ai qu'un regret à exprimer à propos de cette vive et parfois spirituelle revue : j'aurais voulu y trouver quelques lignes sur Egger, qui fut toujours, surtout à la fin de sa carrière, un infatigable champion des études de grec moderne, et ne cessait, comme on peut le voir par ses rapports sur les travaux de l'École d'Athènes, d'encourager aux recherches sur la langue et les dialectes parlés actuellement en Grèce. — My.

— Le lecteur français qui sait l'allemand lira avec intérêt les souvenirs du voyage de M. Alfred Schmidtke (*Das Klosterland des Athos;* Leipzig, Hinrichs, 1903, 166 p.), illustrés de seize photographies, dont quatre sont dues à M. G. Millet, de l'École des Hautes-Études. M. S. a séjourné pendant sept mois sur la Montagne Sainte; il en a rapporté ce petit livre, qu'il a divisé en deux parties. Dans l'une il retrace à grands traits l'histoire de la fondation des couvents ; il en décrit l'architecture et la décoration ; il dépeint l'organisation et le genre de vie des deux sortes de moines, les *kinovites* et les *idiorrythmes*. Dans l'autre, d'une forme plus vive et d'un style plus coloré (sauf en quelques pages vers la fin, où le ton devient quelque peu prédicant), se traduisent avec simplicité et naturel les impressions de l'auteur. On y trouvera des descriptions vivantes de la nature, des scènes curieuses de la vie monacale, quelques légendes poétiques ; on assistera à des entretiens caractéristiques, à des cérémonies pittoresques ; et l'on prendra ainsi une connaissance assez exacte de ce pays original et de sa singulière population. — My.

— Dans le nº du 4 mai 1903 de cette revue, nous avons dit quelques mots d'un petit volume de commentaire que M. Lud. Hüter venait de composer pour la troisième édition de l'*Ajax* de Sophocle par Fr. Schubert. Une quatrième édition de cette pièce paraît aujourd'hui par les soins de M. Hüter (Leipzig, G. Freytag, 1904, xliv-60 pages). Cette édition, comme le dit le sous-titre, est complètement remaniée. Le remaniement, pour ce qui touche à la constitution du texte, consiste à revenir à la leçon des manuscrits, là où l'éditeur précédent avait cru devoir s'en écarter. L'influence de Wolff-Bellermann est très sensible. M. H. se permet cependant lui-même quelques conjectures, bien inoffensives, comme par exemple celle du v. 1190; quant à la correction τἄμὰ pour τἄλλα au v. 1398, il y a bien des chances pour qu'elle soit la vraie leçon, car τἄλλα se trouve bien à sa place deux vers plus haut; mais cette heureuse trouvaille n'est pas de M. H., elle appartient à Rauchenstein. En tête du volume, se trouve une longue préface, très bien faite en général, qui permettra aux élèves de se mettre au courant des principales questions qui concernent le théâtre grec. — Albert Martin.

— Dans les *Studi Italiani di Filologia classica*, XI, p. 389, sous le titre : *I codici minori di Plauto nell' Ambrosiana*, M. C. Pascal résume une étude qu'il a faite sur les huit manuscrits de Plaute, du xive et du xve siècle, que possède l'Ambro-

sienne en plus du fameux palimpseste et du manuscrit E. Ils semblent dériver de la source E I F. Ils ne peuvent avoir pour nous, comme on s'y attendait, qu'un intérêt très secondaire, plutôt de statistique. — E. T.

— Trois publications de valeur différente, que je réunis ici parce qu'elles se rattachent à l'étude de la religion romaine. M. Carlo PASCAL, dont je viens de parler, n'admet pas qu'il soit condamné à traiter toujours de « l'Incendie de Rome »; il l'a prouvé l'an dernier; il le prouve encore par un petit livre de vulgarisation, fort joliment imprimé, clair et élégant. La plus grande partie du volume intitulé : *Dèi e Diavoli*, Saggi sul paganesimo moriente, traite en dix paragraphes « des Dieux et des démons ». Suivent deux opuscules : « le dernier chant romain (Rutilius) et la fin du paganisme » et « la destruction des idoles à Rome ». M. P. ne prétend pas à la nouveauté. Son petit traité expose des idées très répandues. J'avoue, et ce serait ma principale critique, que je ne saisis pas bien la suite « des Dieux et des démons » ; du moins je ne vois pas l'enchaînement logique des développements. Le défaut saute aux yeux à la simple lecture de la table. Mais il me semble que M. P. a réuni tous les textes importants. On sent chez l'auteur une curiosité très éveillée et la plus large érudition. Il connaît tout ce qui a paru dans toutes les langues et aux dates les plus récentes. En même temps la forme est choisie, élégante et l'exposé très clair. — M. Carlo GIAMBELLI, privat-docent et bibliothécaire à Turin, avait publié, en 1896, dans la collection Loescher, le premier livre du *de Natura deorum* (préface. XIX p.; appendice critique, 5 p.; court index philosophique selon l'ordre des temps et des diverses écoles, 2 p.). Il achève l'ouvrage en publiant aujourd'hui les deux derniers livres (court index du même genre, 3 p.; pas d'appendice critique). Ici, comme au livre I, le texte est presque partout celui de Müller, Teubner (1887). Le commentaire emprunte beaucoup, et cela est naturel, à Schömann, à Mayor, à Goethe. Très copieux, il est, suivant moi, fort inégal ; mais il y a aussi en général du soin, un effort considérable et le livre rendra certainement des services. Il est regrettable seulement que les fautes d'impression soient assez nombreuses; des noms sont estropiés (p. 154, Ribbeck ; p. 150, Bouhier, Davies); des citations sont ultra-incomplètes (Stace, p. 163) etc. — L'index raisonné de la mythologie d'Horace par Michel PSICHARI, élève de philosophie au lycée Condorcet (Welter, 48 p. in-32), dédié à son père, lui a été suggéré par celui-ci ; les divisions de l'index ont été indiquées par Louis Havet ; en tête une préface de deux pages d'Anatole France ; on ne peut imaginer plus belle bordure. J'avoue que le reste ne me plaît guère. Il y avait dans ce travail une partie mécanique qui ne peut être méritoire. J'aimerais mieux ne pas juger ce qui reste en dehors d'elle. M. M. Ps. me paraît jouer avec le feu ; cela est de son âge. Si j'avais eu à le conseiller, je l'aurais renvoyé pour un meilleur emploi de son temps, à quelque bonne lecture, Wissowa, Preller, Chantepie de la Saussaye, ou toute autre. — E. T.

— M. W. M. LINDSAY a étudié *The orthography of Martial's epigrams* dans *The Journal of Philology*, vol. XXIX, pp. 24-80 (1903). Cette étude complète et précise les indications groupées par M. Gilbert dans l'édition Friedländer. M. L. considère les mots grecs, les formes archaïques, l'assimilation des consonnes, l'alternance de *d* et *t*, *e* et *ae*, *h*, les formes familières et plébéiennes. Une liste alphabétique de mots intéressants comprend les faits qui ne rentrent pas dans les catégories précédentes. M. L. applique à l'orthographe de Martial sa classification des mss. Reste à savoir dans quelle mesure l'orthographe peut être affaire de tradition et d'archétypes. En tout cas, l'étude de M. Lindsay rendra des services parce qu'elle

réunit les éléments de la question et qu'elle fait entrer en ligne le ms. de Lucques, du XIIe siècle, encore inconnu au moment de l'édition Friedländer. — P. L.

— Deux plaquettes sur des questions de droit romain. D'abord de M. le D. Siegmund Schlossmann, *Nexum*, Nachträgliches zum Altrömischen Schuldrecht (Leipzig, 1904, 91 p. in-8°). Le sujet est intéressant. Il s'agit de savoir si la théorie de Huschke pourra résister aux attaques qui seront dirigées contre elle. Mais notez ici le sous-titre. Je connais bien dans la Zeitschrift *Savigny-Stiftung* l'article sensationnel de Mitteis (XXII, 1901) et la réplique de Mommsen. Depuis M. Schlossmann a renouvelé l'attaque dans un livre récent que je n'ai pas vu. Altrömisches Schuldrecht und Schulvdverfahren, 1903 ; et il réplique ici aux objections qui lui ont été faites, particulièrement à celles de B. Kübler. Je n'ose m'aventurer dans la critique d'un livre que je ne connais que par des comptes rendus et je dois me borner à signaler cette plaquette complémentaire. Deuxième étude : Uber die *Mancipatio*, von Dr W. Stintzing, professeur de droit romain à Leipzig (Leipzig, 1904, 47 p. in-12). L'auteur admet que le sujet, très rapproché du *Nexum*, nous est bien connu tant par Gaius que par les travaux des modernes, et de fait les textes invoqués sont très souvent les mêmes (j'avoue qu'ils sont, suivant moi, mieux élucidés ailleurs qu'ici). Mais M. St. n'a pas voulu autre chose que compléter, par l'étude de quelques points, la doctrine sur le sujet. On accordera que son exposé contient, avec netteté, en une exposition élégante, tout ce qui est essentiel sur la matière. Mais je ne sais s'il y a rien ici de bien original, et, comme profane, je ne prendrai jamais mon parti de manquer de table et de titres et d'être astreint à digérer, à la suite, ces vingt paragraphes. Cela me réconcilierait avec certains titres de la table de M. Schlossmann, ou l'on voit devant trop de paragraphes : Fortsetzung ; entenden : ici l'on respire. A la fin deux petits appendices, sur l'*actio certae creditae pecuniae* et sur quelques passages du Digeste. Comme latiniste, j'ai peine à digérer (p. 9) l'interprétation de *manceps* dans le sens de garant, responsable (qui *manu capiatur*). Combien cela est peu naturel ! — E. T.

— M. le prof. Giovanni Ferrara a lu (5 mai) à l'Institut Lombard des sciences et des lettres une étude sur le *Carmen de Synodo Ticinensi* (90 vers) dont on place la date entre 698 et 700. Le texte nous a été conservé dans un manuscrit qui est presque contemporain. Sans doute la valeur littéraire de ce poëme est nulle ; l'effort de l'auteur, un moine sans doute, (*Stefanus mag.*) s'est porté, et assez gauchement, sur la composition d'un acrotische formé par le début des vers. M. F. a réuni assez clairement ce qu'on a dit, ce qu'on sait et ce qu'on doit penser de cet auteur. Il a noté dans le poème les formes de la langue, curieuses à saisir en cette période de transition ; aussi la forme métrique, adoptée par l'auteur : vers de douze syllabes en hémistiches de 5 et 7 syllabes, les vers groupés par 5 et séparés les uns des autres par de petites croix. Pas d'élisions. L'accent porte presque sans exception sur la pénultième du premier hémistiche et sur l'antépénultieme du second, ou autrement : sur la 4e et sur la 10e syllabe de chaque vers. L'origine de ce vers est à chercher dans le trimètre iambique, Prudence étant l'intermédiaire. Sur ce rythme, avec l'accompagnement de notes musicales et avec l'aide de refrains, ont été composées les hymnes attribuées à Saint Paulin d'Aquilée, sous Charlemagne ; d'autres aussi au IXe. Donc très intéressante contribution à l'histoire de la rythmique latine. — E. T.

— M. Georges Goyau a mis en brochure son article sur Léon XIII publié dans la *Revue des Deux-Mondes*, du 1er août 1903 ; *Le Pape Léon XIII* (Paris, Perrin, 49 pp. in-18 ; prix 0 fr. 60).

La Correspondance d'Alfred de Vigny.

« La correspondance d'Alfred de Vigny est étendue : elle n'a jamais été recueillie. Cependant, toutes les lettres du poète ont, à notre avis du moins, une véritable valeur de forme et de pensée, et nous ne doutons pas qu'un choix intelligent de la correspondance de Vigny n'obtienne auprès du public lettré un heureux succès. » Ces lignes d'Etienne Charavay accompagnaient le fac similé d'une lettre d'Alfred de Vigny à Thalès Bernard publié dans le *Musée universel* (II, 188-9, 21 juin 1873) ; elles remontent à trente et un ans et pourtant la correspondance du poète des *Destinées* n'a pas encore vu le jour.

Dans son numéro d'avril-mai, *la Correspondance historique et archéologique* contient l'*Essai d'un catalogue* des lettres d'Alfred de Vigny dressé, par Mlle E. Sakellaridès, en vue de leur publication. On connaît une soixantaine de lettres de Vigny à Ph. Busoni (*le Gaulois*, 21 septembre 1895 et *la Quinzaine*, 1er février 1896), à la vicomtesse de Plessis (*Revue des Deux Mondes*, 1er janvier 1897), à Camilla Maunoir (*Revue de Paris*, 15 août et 15 septembre 1897) et au prince Maximilien-Joseph de Bavière (*Revue de Paris*, 1er mai 1898) ; Mlle E. S., sans tenir compte de celles qui, sans nom de destinataire et sans date, ont figuré dans le commerce des autographes, en mentionne un peu plus de quatre cents imprimées, citées ou ayant passé en vente.

Au nombre des correspondants du poète on remarque Auguste Barbier, Baudelaire, Berlioz, le Dr Brierre de Boismont, Brizeux, Eugène Crépet, David d'Angers, Antony Deschamps, Marie Dorval, Pauline Duchambge, Alexandre Dumas, Victor Hugo, Lamartine, Victor de Laprade, Lassailly, Montalembert, Alfred de Musset, Guillaume Pauthier, Edgar Quinet, L. Ratisbonne, Auguste (?) Robert, Roger de Beauvoir, Sainte-Beuve, Augustin Soulié, Frédéric Soulié, Spontini, le baron Taylor, Turquety, etc. etc. ; mais il est surprenant de ne point voir parmi eux Emile Deschamps, Alexandre Guiraud, Ulric Guttinguer, Charles Nodier, le comte d'Orsay.

Plusieurs lettres imprimées ne pourraient entrer dans un volume de correspondance que s'il était possible de les compléter sur les originaux ; tel est le cas des lettres à Louise Lachaud, connues par les citations de l'*Histoire d'une âme* ; telle est celui de la lettre suivante, publiée seulement dans sa partie essentielle. Nous en donnons le texte intégral d'après une copie prise autrefois sur l'autographe, de 3 p. 1/4 in-8, dont l'encre était « devenue noire » :

10 février 1858, mercredi.

Je vous prie, mon cher ami, de ne pas permettre à *l'Illustration*, toujours si gracieuse pour moi, de dire, après notre élection, que j'ai voté pour tel ou tel candidat. — Je ne sais pas moi-même encore pour qui je voterai. — Demain à 2 h. 1/2 on nous lira les noms des candidats que je connais à peine.

Alors il descendra du plafond quarante *langues de feu* qui nous donneront l'inspiration et j'écrirai ce que la mienne aura la bonté de me dicter.

Ensuite je boirai un verre de l'eau du Léthé et je ne me souviendrai plus du nom que j'aurai écrit.

Voilà comme cela se passe et l'on se compromettrait beaucoup, comme historien, en racontant une chose aussi vague.

L'Illustration me semble votre seconde fille ; malgré ses mérites, j'aime mieux l'aînée, Clotilde, à qui je vous prie de donner un baiser sur le front de ma part.

Je ne sais trop ce que j'écris car me voilà un peu fatigué d'une cruelle nuit que vient de passer encore ma chère malade et moi debout près d'elle avec garde et médecin. — Ce matin elle est plus calme et j'espère qu'elle aura un peu de repos pendant plusieurs jours.

Si vous pouvez lire cette encre verte, qui dit-on deviendra noire et que je déteste, voyez-y que je vous aime toujours avec la même constance.

Alfred de Vigny.

Busoni, à qui cette lettre était adressée, parla de l'élection dans son *Courrier de Paris* du 20 février. «... M. M. de Laprade et Jules Sandeau ont été admis en remplacement de M. M. Alfred de Musset et Brifault. Il a fallu quatre tours de scrutin pour dégager tout à fait l'immortalité des nouveaux élus ; aussi n'a-t-on pas manqué de dire que l'Académie leur avait ouvert sa porte de guerre lasse et à la dernière extrémité... »

En réalité, Victor de Laprade avait été élu, en remplacement d'Alfred de Musset, au quatrième tour de scrutin par 17 voix sur 33 votants ; les autres candidats étaient : Liadières, Jules Sandeau, Mazères, Léon Halévy, Henri Martin et Philarète Chasles.

Pour le fauteuil de Brifault les concurrents étaient Jules Sandeau, L. de Carné, le comte de Marcellus, Liadières, Mazéres, Henri Martin et Léon Halévy ; au troisième tour, Jules Sandeau obtint les 17 voix de la majorité.

Il est à désirer que Mlle E. S. obtienne les renseignements qu'elle demande et surtout des communications d'autographes, alors même que les lettres auraient été publiées. Le travail que nous annonçons, fait avec soin et contenant beaucoup de citations recueillies dans les catalogues d'autographes, rendra des services et sera utilement consulté.

Le *Journal des Débats* (12 juin), le *Petit Temps* (23 juin), l'*Intermédiaire* (30 juin), le *Bulletin du Bibliophile* (juillet), viennent de publier, d'après les originaux, les lettres des 28 novembre et 30 décembre 1828, 9 novembre 1829, [décembre 1832], [21 avril 1834], 11 avril 1843 et 1er décembre 1859. Enfin, M. Ernest Dupuy (*Revue d'Histoire littéraire de la France*, avril-juin 1904) dans une étude sur l'*Amitié d'Alfred de Vigny et de Victor Hugo,* détachée du grand ouvrage qu'il prépare sur Alfred de Vigny, fait connaître deux nouveaux billets du poète : le premier daté du 27 décembre 1840, le second du 15 mai 1845, qui n'était pas un mercredi mais un jeudi. — C.-B.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 38 — 19 septembre — 1904

GRIFFITH et THOMPSON, **the Demotic Magical Papyrus of London and Leiden,** edited by P. L. E. GRIFFITH, and HERBERT THOMPSON, Londres, H. Grevel, 1904, in-8°, VII-205 p.

Le sujet traité dans ce livre me reporte, malgré moi, à près de trente-six ans en arrière, au temps où, étudiant les écritures démotiques, j'avais essayé de comprendre ce que nous appelions alors le Papyrus Gnostique de Leyde. Je publiai alors, au commencement de 1870, dans ce premier numéro du *Recueil des Travaux* qui fut longtemps le seul, la transcription, la traduction et le commentaire d'une très longue formule magique, et je donnai le premier exemple d'un texte démotique analysé amplement, selon la méthode qui réussissait si bien à E. de Rougé pour les textes hiératiques. J'ai toujours regretté que l'impossibilité d'avoir accès aux manuscrits originaux m'ait empêché de persévérer dans cette étude, et j'ai suivi avec un intérêt soutenu les travaux de ceux qui s'y liront méthodiquement.

Les deux manuscrits de Leyde et de Londres ne sont que les morceaux d'un même manuscrit, brisé par les fellahs au moment de la découverte : Pleyte reconnut que le fragment de Londres complétait celui de Leyde, puis Hesse édita le fragment de Londres en fac-simile vers 1892. Le volume que MM. Griffith et Thompson viennent de faire paraître n'est que le premier d'un ouvrage plus complet. Il sera suivi, prochainement je l'espère, d'un second volume contenant le Glossaire et les Index ; en attendant nous avons sous les yeux la trans-

cription du texte, sa traduction et un commentaire philologique, dont les éléments occupent le bas de chaque page sous forme de notes. Pour la transcription, MM. Griffith et Thompson ont continué de recourir au système compliqué et illisible que M. Griffith avait employé déjà dans son volume des romans de Satni-Khâmois. J'avoue que, plus je vais et moins je m'habitue à ces translitérations, qui consistent presque uniquement en consonnes et en signes sans valeur personnelle, et qui ont été préconisés depuis quelque temps. Une phrase telle que *e·'r-k ҁ n p ẖm-ẖl ҁ a·wn n yr·t-k* ne me dit rien et ne dit rien à personne. L'égyptologue n'y retrouve point les éléments non alphabétiques des groupes auxquels les textes l'ont habitué, et les lecteurs ordinaires ne savent comment les prononcer. C'est une série d'idéogrammes nouveaux, d'autant plus décevants qu'ils sont composés avec nos propres lettres sans que nous réussissions à les énoncer du tout : les écritures démotiques sont assez rebutantes par elles-mêmes, pour qu'on ne leur ajoute pas une cause de dégoût en plus de celles qui sortent de la matière même. Si M. Griffith choisissait un système qui permît à ses lecteurs de sonner d'une manière quelconque les mots qu'il leur présente, il rendrait un service réel, à eux d'abord, ensuite au démotique lui-même. Ce parti-pris de dérouter le lecteur est d'autant plus regrettable que la traduction est fort bonne et qu'elle rachète l'impression désagréable causée par la transcription. Le texte n'était pas difficile au point de vue de la grammaire, et il ne comporte pas de phrases embrouillées, mais on y rencontre quantité de mots inconnus d'ailleurs, et le sujet des formules y est parfois si étrange, qu'il y a un mérite réel à l'avoir entendu d'un bout à l'autre. Le commentaire un peu concis est toujours bien adapté au texte. On y lit quelques explications sur les noms et sur les manipulations mises en œuvre par le sorcier, mais la plupart des questions que soulèverait l'interprétation magique des passages difficiles, ne sont touchées nulle part. Je ne vois pas annoncé dans la préface que le second volume contiendra des notions sur la magie telle qu'elle était pratiquée par les rédacteurs de notre grimoire. Il serait fâcheux que M. Griffith renonçât à aborder cette partie de son sujet ; faute de notions suffisantes sur ces sorcelleries, beaucoup de passages de sa traduction demeureront un galimatias pour le plus grand nombre des lecteurs.

En résumé le livre est très bon. Il est meilleur peut-être que l'ouvrage consacré aux deux contes de Satni-Khâmois : les données en sont moins amusantes, mais M. Griffith y est plus maître de lui-même et plus sûr de sa méthode. M. Thompson, qu'il s'est associé, n'avait guères publié jusqu'à présent que des articles assez courts : il vient de faire ses débuts réels dans notre science, et la part qu'il a prise à l'œuvre commune nous est déjà un garant qu'il est bon égyptologue.

G. Maspero.

H. Schack-Schackenburg, **das Buch von den Zwei Wegen des Seligen Toten (Zweiwegebuch), Texte aus der Pyramidenzeit nach einem im Berliner Museum bewahrten Sargboden des Mittleren Reiches**, 1ter Theil, *Text nebst Einleitung*, Leipzig, Hinrichs'sche Buchhandlung, 1903, in-f°, 52 p. et 12 planches. — Prix : 60 francs.

L'écrit, ou la collection d'écrits, dont M. de Schack vient de publier le texte sous le titre de *Livre des deux voies*, se rencontre assez fréquemment sur les ais de fond des cercueils en bois de la Moyenne Égypte, aux débuts du premier empire thébain. Il est reconnaissable de loin à un fouillis de lignes noires, rouges et bleues qui se croisent et se poursuivent dans le sens de la longueur, décrivant sur la teinte jaunâtre de l'ensemble une série d'arabesques capricieuses. Des vignettes, répandues dans les intervalles, nous montrent des bateaux de formes diverses, des portes enflammées, des plans d'édifices, mais fort peu de figures d'homme ou de divinité, ce qui a bien son importance : la tête humaine apparaît aux deux extrémités de certaines barques, mais c'est sans doute, comme au *Livre de l'Hadès*, afin d'y indiquer la présence des génies qui animent ces barques. Les textes couvrent l'espace que les lignes et les vignettes avaient laissé libre, et, comme ils sont après tout d'une importance moindre, le scribe ne s'est fait aucun scrupule de les mutiler, lorsque cet espace n'a pas été assez considérable pour les recevoir en entier. L'exemplaire qui a servi de base à l'édition de M. Schack est conservé au Musée de Berlin ; il sort de la nécropole de Berchéh, et il a été vendu par un des fouilleurs, les plus redoutables, le Copte Iasso Todros. Le musée du Caire possède plusieurs exemplaires en bon état, dont M. Lacau a inséré la notice dans son Catalogue, et dont il a envoyé la collation ou la copie à M. de Schack.

Le volume présent contient douze belles planches, dont dix en photogravure reproduisent le monument lui-même, une copie autographiée des inscriptions par M. Schæfer, et une introduction d'une quinzaine de pages, dans laquelle M. de Schack justifie le nom qu'il a imposé à son livre, et en analyse les matières avec soin. J'avais étudié pour mon compte les exemplaires du Caire, et je suis arrivé à des résultats que j'aurais eu plaisir à exposer ici. Toutefois, M. de Schack nous promet un second volume qui renfermera la traduction des textes et un commentaire, et je risquerais de déflorer son œuvre, si je me donnais la satisfaction de développer mes idées à ce sujet : j'attendrai donc que son second volume soit paru, et, pour le moment je me contenterai de quelques remarques générales. Le *Livre des deux voies* appartient à la catégorie de compositions dont le *Livre de l'Hadès* de la seconde époque thébaine nous fournit l'exemple le plus célèbre. Il a été formé artificiellement, par des théologiens, afin que les morts eussent un guide qui leur permît de s'orienter à travers les régions de

l'autre vie et d'en affronter les périls sans crainte d'être détruits. Les auteurs de ces guides ne les inventaient pas de toutes pièces : ils prenaient une ou deux ou plusieurs des conceptions qui prévalaient de leur temps, ils les reliaient les unes aux autres, et ils y adaptaient de vieilles formules, qu'ils gardaient telles quelles, ou qu'ils modifiaient légèrement afin de les faire coïncider avec leurs théories. Ces écrits présentent donc, comme la plupart des livres sacrés d'Égypte, cette particularité d'être à la fois récents et archaïques : ils sont récents par la date de la compilation dernière, et ils sont archaïques par celle des éléments dont ils sont constitués et qui remontent pour la plupart aux temps antérieurs à l'histoire.

Le *Livre des deux Voies* paraît avoir été populaire surtout dans les nomes de la Moyenne Égypte, l'Hermopolite et ses voisins, mais est-ce pour eux qu'il a été écrit ? Une rubrique (§ XV, l. 18) affirme qu' « il est sous la semelle de Zahoui », sans qu'on distingue encore s'il s'agit de la place qu'il doit occuper au cercueil, sous les pieds du mort, ou si le scribe a voulu dire qu'il avait été sous les pieds de Thot : cette seconde partie de l'alternative indiquerait une origine hermopolite, toutefois l'indice qu'elle fournit est encore trop incertain pour qu'il soit prudent d'en rien conclure. La teneur des textes ne nous apporte non plus aucun renseignement décisif ; il y est question d'Héliopolis, de Bouto, d'Abydos, mais dans des termes qui n'ont rien de caractéristique. La forme littéraire se rattache de très près à celle que les Livres des Pyramides nous ont révélée, et cette ressemblance est assez forte pour me persuader que l'origine des éléments constitutifs est la même dans les deux cas : les prières au moins seraient de provenance héliopolitaine, et l'ouvrage entier aurait été arrangé pour une région de l'Égypte dans laquelle l'autre monde, s'appelant le *Rostaou*, consistait en une série de couloirs, c'est-à-dire dans le nome du Mur Blanc. Qu'à l'époque du premier empire thébain cette conception fût en faveur à Hermopolis, nos cercueils de Berchéh nous en apportent la preuve, mais elle s'applique surtout aux cantons memphites du Fayoum à la pointe du Delta. Je pense donc jusqu'à nouvel ordre que notre *Livre des deux voies* représente au début l'image de l'autre monde, telle qu'elle était dans le nome du Mur Blanc à une époque très ancienne. Je pense même que la figure matérielle du *Rostaou*, telle qu'on la voit sur nos cercueils, répond assez à celle qui prévalait dans les heures *sokariennes* du *Livre de l'Hadès* thébain. Ce *Livre des deux Voies* serait un ancêtre lointain du *Livre de l'Hadès*, avec des différences de doctrine considérables : il a sur l'autre vie l'idéal osirien, tandis que le *Livre de l'Hadès* a l'idéal solaire. J'ajoute, comme dernier trait de comparaison, que ni l'un ni l'autre ne sont populaires, mais qu'ils représentent des idées en cours chez les classes riches et instruites. Tandis que les concepts ordinaires du *Livre des Morts* dominaient parmi le peuple, les gens d'un certain rang se complaisaient dans des imagina-

tions plus rares : le *Livre des deux voies* avait, comme plus tard le *Livre de l'Hadès*, ce qu'on pourrait appeler une clientèle aristocratique.

M. de Schack, frappé par la présence de certaines rubriques, lui attribue un caractère plus magique que religieux : à ce compte, le *Livre des Morts* et le *Livre de l'Hadès*, qui contiennent des rubriques de même nature, seraient eux aussi également des livres magiques. Je ne crois pas qu'il y ait lieu d'insister sur cette distinction. En fait, la religion égyptienne n'est, comme toutes les religions antiques, qu'une magie véritable : ses cérémonies et ses formules ont pour objet de permettre à l'homme de contraindre les dieux à faire ce qu'il leur demande. La prière agit par le mot, par le son, par l'intonation de celui qui la prononce, par le geste qui accompagne l'intonation, et, quand elle est dite de la façon qu'elle doit l'être, le dieu n'a pas le droit d'y résister : il faut qu'il concède à l'homme ce que l'homme réclame de lui. Le *Livre des deux voies* est donc religieux et rien que religieux, mais, de même que tous les recueils de prières, il a pour objet de procurer à celui qui l'a appris par cœur un nombre d'avantages déterminés. Je crois que l'étude des textes ramènera M. de Schack à cette manière de voir, mais je n'ose espérer que son commentaire sera prêt bientôt: la besogne est lourde, et de longs développements seront nécessaires pour expliquer les particularités mythologiques de la plupart des chapitres. Je n'en souhaite pas moins que le second volume ne se fasse pas trop attendre : le sujet est très intéressant, et la manière dont M. de Schack en a traité les préliminaires me rend impatient de lire le gros de l'ouvrage.

G. Maspero.

Theodor Nöldeke. **Beiträge zur semitischen Sprachwissenschaft.** Strasbourg, Karl Trübner, 1904, grand in-8°, p. ix et 139. Prix : 8 M.

Ces contributions à la linguistique sémitique comprennent dix articles, dont quelques-uns sont nouveaux ; les autres ont déjà paru dans des revues, mais ils ont été retravaillés et mis au point. Il suffit d'annoncer leur apparition aux sémitisants qui savent à l'avance tout le profit qu'ils retireront de leur lecture. Ce qui frappe dans les publications de l'illustre maitre, c'est son esprit pénétrant qui embrasse le sujet avec une rare clarté ; c'est son jugement sûr, sa précision rigoureuse, ses fines remarques, ses heureux rapprochements qui ouvrent de nouvelles vues, sa vaste érudition qui s'étend au domaine sémitique entier, l'assyrien excepté.

Ce recueil d'articles variés débute par une étude générale de l'arabe

classique et des dialectes arabes, où l'on trouve les principaux éléments d'une histoire comparée de la langue arabe. L'arabe classique n'est pas une langue artificielle : les phénomènes qui la caractérisent ont laissé des traces dans les dialectes modernes, mais parfois les grammairiens ont la tendance de ramener les formes à un type commun.

Les désinences du parfait, traitées dans le numéro suivant, comprennent un terrain plus limité, mais la critique trouve à s'y exercer. Comme autretois, M. N. admet encore, avec raison selon nous, que la désinence *eth* de la première personne du singulier du parfait araméen vient de *ti*, et ne s'est pas produite dans les verbes forts par l'analogie des verbes *lamed-hé*, comme le pense M. J. Barth.

Les noms de la forme *fuᶜdl*, si variés et indiquant, en dehors des diminutifs, des idées de fractionnement, de dépouillement, d'affaiblissement, de maladie, et autres idées abstraites, sont fort bien classés et distingués les uns des autres.

La division que M. N. avait faite autrefois des verbes *'aïn-vav* et *'aïn-yod* en hébreu n'a rien perdu de sa valeur après la nouvelle théorie, acceptée par M. N., suivant laquelle ces verbes se sont développés de racines bilittères à une époque antérieure à la séparation des langues sémitiques. C'est le cas de rappeler ici ce que M. N. a dit plus haut p. 28. à propos de son article sur les désinences du parfait : « Au surplus, mon but n'était autre que de trouver la forme phonétique la plus ancienne à laquelle on puisse atteindre, et non pas d'établir l'origine des formes. » On lira encore avec profit la nouvelle édition revue et augmentée de cet article.

Le numéro suivant, sur la formation des pluriels dans les noms araméens, éveille vivement l'attention du lecteur. M. N. défend contre M. Praetorius la théorie admise auparavant, suivant laquelle la désinence *ē* du pluriel masculin des noms dans l'araméen oriental s'est produite par la fusion de *aiă*. M. Praetorius objectait à cette théorie que la contraction de *aiă* en *ē* est impossible. M. J. Barth vient d'apporter son appui à M. Praetorius, ZDMG, LVIII, 1904. p. 436 : « Une contraction de ce genre, écrit-il, serait sans analogie dans l'araméen ancien. » Cette objection me semble trop absolue. Je crois encore qre les formes *malkēh* « les rois d'elle » et *qtolēh* « tue-la » sont pour *malkai* + *āh*, *qtolai* + *āh*, comme je l'ai dit dans ma grammaire syriaque, § 104, 2°.

Quant aux pluriels en *wāthā*, M. N. est disposé à y voir avec M. G. Hoffmann un pluriel du pluriel ; cette désinence s'est ajoutée au pluriel masculin *ai*, et *awwāthā* est pour *aijāthā*. Cette thèse a l'avantage de faire saisir la raison d'être du double pluriel de quelques noms araméens. M. Praetorius suit une autre voie : il cherche l'origine de cette désinence dans les noms *lamed-hé*. M. J. Barth prend aussi ce point de départ, ZDMG, 1904, p. 439-442. Ce nouveau

système a cependant ses difficultés; il n'explique pas la formation d'un pareil pluriel dans les noms autres que les *lamed-hé.* L'analogie qu'invoque M. Barth, p. 442, note 2, ne s'impose pas. Doit-on expliquer aussi par l'analogie les pluriels *awwâthâ* des mots araméens d'origine grecque? De μόδιος (modius) le double pluriel *mdhaijâ* et *mdhawwâthâ* semble favoriser la thèse de M. Hoffmann. L'objection faite à cette thèse par M. Barth, p. 442, que *awwâthâ* ne peut être dérivé pour les noms *lamed-hé* du pluriel *ê* que ces noms ne possèdent pas, n'est pas convaincante, puisque le pluriel de ces noms, en *aijâ*, a la diphthongue *ai* [1].

Le *pluralis fractus* est propre aux langues sémitiques du sud; il est venu des abstraits pris dans un sens collectif. A cette occasion, M. N. est amené à parler de quelques collectifs araméens.

Dans l'article sur quelques préfixes verbaux en arabe, l'auteur recherche l'origine et le sens de ces préfixes dans les dialectes arabes modernes.

La courte dissertation sur les formes analogues des mots « père » et « mère » en sémitique offre de frappants exemples de l'analogie qui prend aujourd'hui un rôle important dans les études philologiques.

Le chapitre consacré à quelques groupes de noms de personnes en sémitique est divisé en cinq paragraphes : 1° noms d'animaux en tant que noms de personnes; le lecteur est mis en garde contre les exagérations du système du totémisme; 2° noms de parenté en tant que noms de personnes; 3° le mot « compensation » comme nom de personne; 4° les noms des membres du corps comme noms de personnes, surtout avec la forme du diminutif; 5° les noms théophores, sujet qui a déjà excité la curiosité de savants tels que Renan, mais à un point de vue différent.

L'article sur les noms d'animaux par redoublement a causé beaucoup de recherches à l'auteur. Cet article prend rang parmi les diverses monographies qui ont été écrites sur les noms des plantes et des animaux en sémitique. On sait combien ces noms varient suivant les temps et les lieux, et combien sont vagues les explications qu'en donnent les lexicographes.

L'origine des lettres de l'alphabet sémitique qui ont été reçues par les Grecs, a soulevé des controverses de plusieurs côtés. Dans le dernier article de ce recueil, M. N. recherche la phonétique primitive de ces lettres et les modifications que leur prononciation a subies avec le temps chez les peuples sémitiques. Il établit ainsi une base solide à la tradition qui attribue l'invention de ces lettres aux Phéniciens. Pour

---

1. La nouvelle explication proposée par M. Barth, p. 435, de la forme *malkau(hi)* « les rois de lui » est contestable en présence de la forme hébraïque *m'lâkhâ(i)u*. Comme le remarque M. N., p. 126, note 6, l'écriture *â(i)u* prouve qu'autrefois *î* était véritablement prononcé.

ce résultat, M. N. est d'accord avec M. Lidzbarski qui a consacré un chapitre à l'alphabet sémitique dans le premier volume de ses Éphémérides.

R. D.

Mandæischer Diwan nach photographischer Aufnahme, von Dr B Poertner, mitgeteilt von Julius Euting. Un carton in-4° contenant 9 pp. de texte et un rouleau plié à plat, formant 23 pages au développement. Strasbourg, K. Trübner, 1904. Prix : 10 Mk.

Le R. P. Ignace, de l'ordre du Carmel, avait été envoyé par la Propagande, en 1622, en qualité de missionnaire chez les Nestoriens de Mésopotamie; arrivé à Bassora, il y fonda une église et un hôpital dont il fut le premier vicaire; cette position le mit en rapport avec les Mandaïtes (sabéens ou chrétiens de saint Jean-Baptiste) sur lesquels, à son retour à Rome, il publia une narration en latin (1652). Il avait rapporté de son long séjour en Orient, un document fort curieux, dénommé *diwân* par les Mandaïtes, et qui consiste en un rouleau de papier de 7 m. 60 de longueur sur lequel sont tracées, d'une manière grossière et enfantine, des figures d'anges, de démons, de bêtes infernales. C'est, en somme, une représentation de l'autre monde.

Le manuscrit était connu depuis longtemps, et M. Euting s'était proposé de le publier; un premier voyage à Rome en 1869 étant resté infructeux, le savant orientaliste reprit son premier projet à l'occasion du congrès des Orientalistes de Rome; ne pouvant s'en occuper lui-même, il chargea un de ses amis, le curé Dr Poertner, de photographier le précieux document. C'est cette reproduction qui est mise au jour actuellement. Elle est de nature à intéresser vivement tous ceux qui s'occupent de ce débris sporadique des populations babyloniennes, renfermant tout ce qui ne s'est pas fondu dans le puissant creuset des idées musulmanes et de la langue arabe. Le *diwân* mandaïte vient accroître heureusement le nombre fort restreint de documents étudiés à ce jour. Les annotations latines que le carme déchaussé avait ajoutées en marge ont été reproduites en typographie (pp. 4-9). Je ne saisis pas très bien pourquoi M. Euting n'a pas ajouté à cette publication la transcription du texte mandaïte et sa traduction; peut-être a-t-il voulu laisser à de jeunes orientalistes le soin de déchiffrer et de commenter ce précieux reste d'une branche peu étudiée des littératures araméennes.

Cl. Huart.

A. Barbeau, **Une ville d'eaux anglaise au XVIIIe siècle. La société élégante et littéraire à Bath sous la reine Anne et sous les Georges.** Paris, Picard, 1904, 7 fr. 50.

D'un sujet un peu mince à première vue, M. Barbeau a tiré la matière d'un travail sérieux et intéressant. A la fin du xviiie siècle, la vie mondaine n'était plus confinée à la capitale. On voulait, pendant la belle saison, retrouver à la campagne les salons et les théâtres de Londres. Les témoignages abondent sur le dégoût qu'inspirait alors la province. Le pire des malheurs qui pût arriver à un courtisan, c'était d'être relégué dans sa « maison des champs ». La société brillante que peignent Pepys ou Hamilton est incapable d'aimer la nature pour elle-même. Saint-Evremond écrivit un jour à la duchesse de Mazarin :

Puisque vous m'ordonnez, Hortence,
De vous parler des champs, voici ce que j'en pense :
Le séjour en est assez bon,
Lorsque l'on trouve compagnie (*Œuvres*, VII, 156, éd. 1753).

On se mit donc à fréquenter les villes d'eaux pour y « trouver compagnie ». M. B. voit dans ce fait une preuve de l'influence française sous la Restauration ; la cour de Charles II aurait rapporté de son exil le goût de la vie mondaine prolongée jusque dans la villégiature. L'exemple du roi dut être pour quelque chose dans le succès de la mode nouvelle : il aimait assez s'absenter de la capitale où l'étiquette, quelque simplifiée qu'elle fût, lui pesait toujours, où il se sentait aussi sous la surveillance de la Cité aux mœurs austères ; une course de chevaux à New-Market, une fête au château de Euston lui semblaient infiniment préférables aux splendeurs de Whitehall. Ajoutons que l'Angleterre, délivrée du cauchemar des guerres civiles, travaillait sans inquiétude et s'enrichissait. Les voyageurs s'étonnaient de son opulence. Avec le développement du bien-être naquit le goût des voyages. Chaque été Bath, comme Tunbridge et Epsom, vit affluer les étrangers. Le livre de M. B. contient des chapitres curieux sur l'organisation de la vie élégante dans la plus fréquentée de ces villes d'eaux. Les bourgeois de Bath surent tirer un heureux parti de leur vieille coutume d'élire tous les ans un roi. L'un de ces rois, Nash, « beau » Nash, comme on l'appelait, eut le mérite au xviiie siècle de présider aux distractions de plusieurs générations de visiteurs oisifs. Il sut les polir, leur donner un vernis d'élégance, rapprocher et confondre leurs rangs, et les tyrannisa quelque peu. C'était une manière de génie, et M. B. en fait le héros de son livre. L'histoire anecdotique de Bath est riche en scandales ; M. B. en raconte quelques-uns, il développe entre autres avec détail, le scandale du mariage de Sheridan,

l'auteur comique. Mais un jour, au milieu des intrigues, de la galanterie et du jeu, on vit arriver des prédicants faméliques et rapés : les méthodistes tentaient un effort parmi les classes bourgeoise et aristocratique ; ce fut la fin de Bath. Issue des fêtes de la Restauration, grandie au siècle mondain par excellence, cette ville devait mourir dès qu'un retour à la nature rendit l'Angleterre impatiente de la vie artificielle des salons. On eût dit que les disciples de Wesley étaient venus réciter la prière des agonisants.

Les chapitres suivants décrivent la société littéraire de Bath et des environs. La liste est interminable des écrivains qui ont séjourné dans cette célèbre ville d'eaux : citons Defoe, Pope, Arbuthnot, Gay, Shenstone, Cowper, Lady Montague, Goldsmith, Sterne, Johnson. Bath figure dans une foule de romans et de comédies, notamment dans *Peregrine Pickle* de Smollett, dans *Northanger Abbey* de Miss Austen, dans les *Rivaux* de Sheridan. Au XVIII[e] siècle, la ville comptait de nombreux *water-poets* (« poètes d'eaux »), occupés à célébrer les gloires locales. De cette troupe de versificateurs la postérité n'a retenu que le nom d'Anstey, l'auteur de quelques poésies assez agréables. Dans les derniers chapitres, M. B. parle de Prior Park, la résidence du Mécène de Bath, Ralph Allen, et le lieu de réunion de toutes les gloires littéraires du XVIII[e] siècle ; il conte la vie des artistes à Bath, architectes, peintres et musiciens, mais l'espace nous manque pour analyser ces cinquantes dernières pages et il est nécessaire de nous arrêter sur quelques menus détails :

Pp. 34-35. — A propos des « porteurs de chaises » à Bath, je signale à M. B. deux actes du Parlement qui les regardent : 12 Geo. II, c. 20, 30 Geo. II, c. 65 « for paving and lighting the streets, and regulating the chairmen and the watch ». Ces deux lois sont mentionnées dans le recueil de Ruffhead.

P. 88, n. 1 (Bibliog., p. 338). — A propos de l'hôpital de Bath, il aurait été bon de donner le titre complet de l'appendice au sermon de Warburton ; le voici : *A Short Account of the Nature, Rise, and Progress of the general Infirmary at Bath*. Cet appendice est véritablement un opuscule distinct. Un acte du Parlement (12 Geo. II, c. 31) autorisa la construction de l'hôpital, et un autre acte (13 Geo. II, c. 19, § 6) accorda l'année suivante au nouvel établissement le produit des amendes infligées aux propriétaires de chevaux faisant courir dans le comté du Somerset. C'est à Ruffhead que nous devons ces indications. A ce propos il semble que M. B. ait oublié parmi les distractions de la société élégante à Bath les courses de chevaux.

P. 68, n. 2. — Le théâtre de Bath ne fut pas autorisé par « des lettres patentes », mais par une loi : 8 Geo. III, c. 10 (Ruffhead).

P. 260, n. 4. — Voir aussi la lettre de Warburton à Doddridge (NICHOLS, *Literary Anecdotes*, V, 576).

P. 263 et *Index* : Oliver. — Warburton malade se fit soigner à Bath

par le Dr Oliver; Nichols cite deux lettres de Warburton à Oliver (id., 581).

P. 271. — Fielding a-t-il voulu prendre Prior Park pour modèle de la description qu'il fait du domaine d'Allworthy (*Tom Jones*)? Nichols cite une description intéressante de Prior Park empruntée à COLLINSON, *History of Somersetshire*, I, 168 (id., 593). Il semble bien qu'il n'y ait pas grande ressemblance entre les deux domaines : « It is built in the Corinthian style » dit Collinson de Prior Park; « the Gothic style of building could produce nothing nobler than Mr. Allworthy's house », écrit Fielding. P. 277, n. 6. — V. NICHOLS, V, 598.

Félicitons M. Barbeau de son excellent travail : le plan en est très clair, le style alerte et spirituel comme il convenait, enfin l'auteur n'a pas oublié l'index indispensable.

Ch. BASTIDE.

Ludv. F. A. WIMMER. **De danske Runemindesmærker.** Afbildningerne udførte af J. Magnus Petersen. IVe vol. 1re partie. In-folio de 217 p. Copenhague, Librairie Gyldendal, 1903-1904.

S. BUGGE. **Norges Indskrifter med de ældre Runer.** 2e vol. 1er fasc. Christiania, 1904.

Après avoir donné dans la première partie des « Danske Runemindesmaerker » (1895) les inscriptions runiques historiques et dans le deuxième volume les autres runes du Jutland et des îles, à l'exception de Bornholm, à laquelle avec la Scanie est destiné le troisième volume maintenant sous presse, l'auteur consacre aujourd'hui la première partie du quatrième volume de cet immense ouvrage aux inscriptions relevées sur les pierres tombales ou dans les églises, sur les objets du culte, fonds baptismaux, encensoirs, cloches, etc. Ces inscriptions, très courtes, datent du milieu du XIIe à la fin du XIIIe siècle. Elles sont pour le plus grand nombre en danois, quelques-unes pourtant en latin. Sur une pierre seulement on trouve à la fois des caractères latins et des runes. La plupart appartiennent au Jutland, 15 pierres sur 19. M. Wimmer fait d'abord l'historique et la description minutieusement détaillée de chaque pierre ou objet; après quoi non seulement il lit et traduit l'inscription, mais avec une compétence incontestée l'analyse pour ainsi dire mot pour mot, lettre par lettre : d'où quantité d'observations intéressantes pour quiconque s'occupe des idiomes scandinaves. Je ne saurais, non plus, passer sous silence la finesse et la netteté des gravures : quelques-unes, notamment les pierres de

Gœssingholm, de Hillerslev, de Bregninge, les fonds baptismaux de Örtofta, Sallerup, Hör offrent des motifs d'ornementation particulièrement curieux.

Avec le même soin et une compétence non moins grande, M. le professeur S. Bugge, assisté de M. Magnus Olsen, continue de son côté la publication des inscriptions runiques de la Norvège. Le fascicule annoncé ci-dessus ne contient guère que des appendices et des rectifications. J'y signalerai cependant l'article consacré au très curieux calendrier runique de Worm.

Léon Pineau.

— Viennent de paraître les livraisons XIX à XXI du *Obergermanisch-Raetische Limes*, à la librairie Otto Peters de Heidelberg. On sait que chacune des notices relatives aux différents fortins étudiés dans cet ouvrage se vend à part. Les présentes livraisons contiennent la description avec plans et figures des fortins suivants : Heddesdorf, Echzell, Seckmauern, Marienfels, Gross-Krotzenburg, Wol dürn et Welzheim. — R. C.

— La librairie Champion publie en deuxième édition une leçon d'ouverture faite au Collège de France en décembre 1889 par M. A. Longnon sur *la Formation de l'unité française* (Paris, Champion, 1904, in-8°, 27 p.). Cette unité, conséquence de l'unité territoriale et œuvre des Capétiens, est due avant tout au bienfait d'une loi successorale, la loi Salique, à l'heureuse fortune pour la dynastie capétienne de n'avoir pas eu d'héritiers exclus pour incapacité, à l'humanité qui marqua les rapports du chef de la branche directe avec les princes issus des branches collatérales, enfin à l'institution des apanages. De fréquentes comparaisons avec l'évolution d'autres maisons souveraines en France et hors de France, rendent très attachante la démonstration de l'historien. — N.

— M. Joseph Reinach a extrait de la correspondance d'Alphonse Peyrat quelques lettres adressées entre 1856 et 1870 au directeur de la *Presse* et de l'*Avenir national* par des littérateurs, historiens en hommes politiques. (*Quelques lettres à Alphonse Peyrat*, Paris, Fasquelle, 1903, in-18, 92 p.). Elles méritent de ne pas passer inaperçues, non seulement parce qu'elles soulignent la réputation de critique sévère et impartial, d'esprit franc et résolu qu'avait justement acquise Peyrat, mais aussi parce qu'elle projettent çà et là un petit rayon sur l'histoire des idées du second Empire et sur la genèse de quelques uns des livres les plus remarqués de cette époque. Parmi les lettres de ces seize correspondants, Ampère, Louis Blanc, Jules Favre, Guizot, E. Havet, Victor Hugo, Sainte-Beuve, Georges Sand, Taine, etc., les plus intéressantes sont celle d'Ét. Arago sur un livre de Marc Dufraisse, de Loménie sur son *Beaumarchais*, de Michelet se défendant d'être un poète en histoire, de Renan jugeant bien durement Bossuet qui n'est rien de plus qu'un « sorboniste encroûté ». La lecture des lettres est facilitée par des fragments des articles de Peyrat dont l'éditeur les a fait suivre. — L. R.

— Mme la comtesse de Pimodan que son séjour à Tokio où M. le commandant de Pimodan était notre attaché militaire (1895-97) a rendue familière avec les choses du Japon, publie, d'après le recueil déjà vieux de trente ans des *Tales of old Japan* de Mitford, un choix de contes japonais : *Contes et Légendes du vieux Japon* (Paris, Plon, 1904, in-8°, 135 p. Fr. 2). Les folkloristes aimeront mieux sans doute recourir au texte original, s'il leur est accessible, ou du moins à la version anglaise; mais le grand public pourra prendre dans cette traduction de traduction quelque idée de la littérature populaire du Japon. Le merveilleux tient la première place et les bêtes, chats et chiens, renards et blaireaux, jouent les principaux rôles dans la plupart de ces contes. Ceux-ci paraissent les plus anciens; d'autres, récits de revenants, aventures héroïques ou petites histoires morales, semblent plus récents et moins spontanés ; ils se lisent comme de courtes nouvelles ou des paraboles destinées à l'édification des âmes pieuses. Dans l'ensemble il en est plusieurs de gracieux ou spirituels et même du tour le plus malicieux. Je ne puis rien dire de la fidélité de la version, mais elle est, en tout cas, très aisée et d'une lecture agréable. — L. R.

— Dans une élégante brochure, *Pauvre et douce Corée* (3e édition, Paris, Champion, 1904, in-18, 87 p.), M. Georges Ducrocq nous donne des Coréens une esquisse délicate, d'un ton un peu trop tendre peut-être, mais où l'on sent que ce peuple enfantin qui serait pour d'autres si voisin du ridicule, lui a inspiré une sympathie discrètement émue. Sans sacrifier aux prestiges du style des maîtres de l'exotisme, M. D. a su retracer, en traits justes et fins, dans le paysage de Séoul, les mœurs naïves de la Corée, ses fêtes et ses deuils, sa pauvre industrie, son art si déchu aujourd'hui et sa poésie sentimentale, ses gauches et touchants efforts pour s'européaniser. Un détail surtout est à louer dans ce petit livre, parce qu'il n'est pas toujours commun chez les voyageurs et qu'il marque une pénétration plus familière du pays : ce sont les nombreux adages et proverbes coréens qui, piqués dans le récit, en augmentent singulièrement la saveur. — L. R.

— L'incomparable exposition des *Primitifs français*, à Paris, a provoqué plus d'une étude, plus d'une publication intéressante. En voici deux que nous signalerons à une attention particulière. D'abord, un guide précieux pour l'étude technique de ces tableaux des maîtres du xve siècle : Charles Dalbon : *Les procédés des primitifs; les origines de la peinture à l'huile*, étude historique et critique (1 vol. in-12, prix 3f; Perrin éd.). Ce n'est pas seulement un aperçu très informé et expérimental des matières employées par les peintres, de leurs procédés et de la façon dont on peut s'en rendre compte ; c'est une mise en œuvre, et en valeur, très intéressante, des documents constituant aujourd'hui l'histoire de ces origines de la peinture à l'huile, de son perfectionnement et de son expansion. L'auteur examine la tradition et ce qu'il faut en garder, interroge les techniciens et les historiens anciens, consulte les comptes de dépenses, les ordonnances, les contrats de commandes ; puis il passe à l'examen technique des matières, les étudie dans les œuvres mêmes, définit ainsi le procédé Brugeois et le suit dans son expansion, son évolution et son apogée. Une bonne bibliographie termine ce très curieux travail. L'autre volume, une brochure de M. Marcel Poëte : *Les Primitifs Parisiens* (Champion, éd.) est une étude sur la peinture et la miniature à Paris, du xive siècle à la Renaissance, l'esquisse d'un grand travail spécial, les conférences données par l'auteur à la Bibliothèque de la Ville. Malgré leur brièveté, ces pages, d'ailleurs écrites avec charme, sont pleines de documents historiques bien classés et bien présentés, et illustrés d'une demi-douzaine de reproductions. — H. de C.

— Les deux collections artistiques que poursuit simultanément l'éditeur Henri Laurens (Libr. Renouard) viennent de s'enrichir de trois nouveaux volumes. C'est d'une part une *Rome* (*antique*), dans la série des « Villes d'art célèbres » (1 vol. pet. in-4°, illustré de 135 reproductions; prix 4 francs), et de l'autre un *Poussin* et un *David* dans la série des « Grands artistes » (2 vol. in-8° carré, illustrés de 24 reprod. chacun, prix 2 fr. 50). La *Rome antique* de M. Émile Bertaux, maître de conférence à la Faculté des Lettres de Lyon, n'est que la première partie de l'ensemble de sa monographie, qui doit comprendre encore un volume « Des Catacombes à l'avènement de Jules II » et un troisième « De Jules II à nos jours ». L'importance exceptionnelle d'une pareille « ville d'art » méritait cette place triple dans l'économie générale de la collection, et personne ne se plaindra des 350 photographies que nous aurons ainsi. Au surplus, les volumes de cette collection-là, dans leurs proportions habituelles, répondent suffisamment à leurs sujets pour qu'on puisse dire que le but en est à peu près atteint. Texte et reproductions s'accordent en un tout artistiquement documenté qui ne laisse guère de points esssentiels dans l'ombre. Pour M. Bertaux surtout, qui a pu s'étendre, on n'aura que des éloges à lui adresser, et le tableau qu'il trace des monuments et des souvenirs de l'antiquité à Rome est clair, intéressant et plein de choses. La collection des « Grands artistes » est sensiblement plus condensée comme cadre et dès lors parfois plus superficielle. Ces 125 pages sont peut-être suffisantes pour certains maîtres, elles ne permettent guère, pour beaucoup d'entre eux, qu'un aperçu plus ou moins brillant ou si le critique, l'historien a pu glaner quelques documents nouveaux, une étude, une mise en valeur de quelques points particuliers de la personnalité de l'artiste ou de son œuvre. Le résultat peut être intéressant et c'est l'éloge que l'on fera par exemple à la petite biographie critique de *Poussin*, pour laquelle M. P. Desjardins a récolté plus d'un texte inédit et repris avec succès ces lettres de la Bibliothèque Nationale si infidèlement publiées jadis, et à laquelle il a su donner un caractère très attachant de vie sincère. Le choix des œuvres reproduites, presque toutes de collections étrangères, ajoute à l'agrément d'une étude d'ailleurs pleine de goût. Comme cette monographie, le *David* de M. Charles Saunier n'avait guère de précédents non plus. Il sera apprécié pour la netteté du récit fort mouvementé comme on peut penser, et la façon très informée avec laquelle l'auteur a mis en lumière la physionomie vraiment originale de l'artiste et son importance, longtemps méconnue, dans l'évolution de l'art. Il a eu raison ainsi d'insister sur un des côtés les plus remarquables et les plus féconds de son talent; ses portraits, et quelques bonnes reproductions en sont la preuve excellente. — H. de C.

— Depuis la notice qui précède, trois nouveaux volumes ont fait leur apparition dans la collection des *Grands artistes*, publiée par l'éditeur H. Laurens (vol. in-8° carré de 128 pages et 24 photogravures. Prix : 2 fr. 50). C'est un *La Tour*, rédigé par M. Maurice Tourneux, un *Chardin*, œuvre de M. Gaston Schéfer, et un *Fragonard*, signé de M. Camille Mauclair. Les limites uniformément assignées à ces brèves monographies ne sont pas toujours aisées à respecter sans insuffisance notoire, quand il s'agit des grands maîtres; nous l'avons déjà montré. Elles conviennent mieux à des études dans le genre de celle-ci, et de fait, ces trois volumes ont assez bien les qualités qu'il faut seules chercher ici : celles d'une mise en lumière caractéristique de la personnalité de l'artiste et de ses œuvres essentielles. On appréciera spécialement chez M. Tourneux cette documentation précise et curieuse qui relève tous ses travaux : il nous a bien peint le caractère de La Tour, en même temps que renseigné avec abon-

dance sur l'histoire de ses œuvres jusqu'à nos jours. M. Schéfer aussi a cherché des documents nouveaux sur Chardin, qu'il a d'ailleurs apprécié avec beaucoup de finesse : sa théorie des *reflets* dans la technique de Chardin est extrêmement intéressante. Enfin M. Mauclair a bien su présenter Fragonard dans son atmosphère légère et brillante et nous renseigner sur sa personne et son œuvre avec un charme communicatif. — H. de C.

— M. Hantich, professeur à Prague, auquel on doit déjà quelques ouvrages en français sur la Bohême vient de publier (Prague, Topicz. Paris. Nilson) une monographie de *l'Art tchèque au* XIXe *siècle*. Il y étudie l'évolution de la peinture, de l'architecture et de la sculpture durant cette période et fait ressortir l'influence que la France a exercée sur les artistes tchèques, sur les peintres notamment. L'ouvrage, précédé d'une préface de M. Charles Normand, est accompagné d'une cinquantaine de planches d'une excellente exécution. Il est à regretter qu'il soit d'un format peu maniable. — L. L.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 8 juillet.

Une note de M. Dissard sur la découverte de nouvelles inscriptions est adressée à l'Académie par M. Héron de Villefosse ; elle est renvoyée à l'examen de M. Cagnat.

M. S. Reinach annonce que M. l'abbé Arnaud d'Agnel vient d'explorer aux environs de Cuges (Bouches du-Rhône) une grotte dite le *Trou des morts*, où il a découvert trois squelettes humains dans l'attitude accroupie qui caractérise les plus anciennes inhumations des pays baignés par la Méditerrannée. Deux crânes bien conservés sont dolichocéphales et prognathes. C'est la première fois qu'on signale en Basse-Provence une sépulture d'une époque aussi reculée.

M. Philippe Berger annonce, de la part de M. Gauckler, une découverte que vient de faire M. Sadoux au cours des fouilles exécutées, sous sa direction, sur l'emplacement du Capitole de Dougga. C'est l'inscription dédicatoire d'un temple, élevé en l'honneur de Massinissa. L'inscription, trouvée sur l'emplacement du temple Jupiter, est écrite en deux langues, en phénicien et en libyque. Elle se compose de cinq longues lignes d'écriture punique et d'un nombre égal en libyque. Le tout est suivi d'une sixième ligne punique qui contient le nom et la généalogie de l'architecte. La pierre mesure 0m 68 sur 0m 33 ; les lignes de la partie punique comprennent environ soixante-cinq lettres chacune.

M. Maurice Croiset étudie le sommaire nouvellement retrouvé et publié du *Dionysalexandros* du poète comique Cratinos. Ce morceau permet d'établir : d'abord que la comédie mythologique avait, à Athènes, au cinquième siècle, une tendance satirique aussi bien que la comédie mélangée de fantaisie et d'observation telle que nous la trouvons chez Aristophane ; en second lieu, que les pièces tirées de la mythologie avaient même structure que les autres. C'est ce que montre M. Croiset en reconstituant, d'après le sommaire conservé, la division des scènes et en faisant voir que cette division répond au type ordinaire des comédies d'Aristophane. Il indique en même temps, par conjecture, ce que pouvait être la première partie de la pièce dont l'analyse n'a pas été conservée. Enfin, il établit par un rapprochement entre la pièce de Cratinos et un fragment des « Moirai » d'Hermippos que la première a dû être jouée aux Lenéennes de l'année 438.

MM. Wallon, Lair et Dieulafoy sont désignés comme délégués de l'Académie à l'inauguration du monument en l'honneur de Pasteur.

Séance du 15 juillet 1904.

M. Senart analyse le rapport de M. Dufour, missionnaire de l'Académie à Angkor, sur le déblaiement du Bayon.

M. Holleaux, directeur de l'Ecole française d'Athènes, adresse quelques photographies des œuvres d'art découvertes à Délos par MM. Jardé, Bizard et Bulard, membres de l'Ecole.

M. Jouguet présente plusieurs papyrus grecs trouvés dans les fouilles qu'il a exécutées avec M. Lefebvre à Ghôran (Fayoum) en 1902. Il signale particulièrement divers fragments de deux comédies de Ménandre.

M. Babelon annonce que la médaille de vermeil de la fondation Paul Blanchet est décernée pour la première fois, à la Société archéologique de Constantine.

M. Dieulafoy continue la lecture de son mémoire sur les origines orientales du drame espagnol.

Séance du 22 juillet 1904.

M. le Ministre de l'Instruction publique écrit à l'Académie pour l'inviter à désigner deux candidats à la chaire de sources de l'histoire de France, vacante à l'Ecole des Chartes. — L'Académie procédera à cette désignation dans la prochaine séance.

La mort de M. de Barthélemy laisse vacante une place dans la Commission des inscriptions et médailles. L'Académie décide de renvoyer cette élection au mois de novembre.

M. Wallon, secrétaire perpétuel, donne lecture de son rapport sur les travaux des commissions de publication de l'Académie pendant le premier semestre de 1904.

M. Dieulafoy achève la seconde lecture de son mémoire sur les origines orientales du drame espagnol.

M. Bouché-Leclerq commence la lecture d'une communication sur le culte dynastique en Egypte au temps des Lagides.

Séance du 29 juillet 1904.

L'Académie procède à la désignation de deux candidats à la chaire de sources de l'histoire de France à l'Ecole des Chartes. Sont désignés : en première ligne, M. François Delaborde ; en seconde ligne, M. Philippe Lauer.

M. Bouché-Leclercq continue la lecture d'une communication sur le culte dynastique en Egypte au temps des Lagides.

M. Homolle communique des lettres de M. Holleaux adressée à M. le duc de Loubat et à M. Homolle, sur les fouilles à Délos, à Ithaque, à Ios et à Céos, entreprises par les membres étrangers de l'Ecole française d'Athènes et par M. Chamonard, ancien membre de la même Ecole, grâce aux libéralités de MM. le duc de Loubat et Goekoop et du gouvernement belge. — MM. Cagnat et S. Reinach présentent quelques observations.

M. Tannery expose les raisons qui peuvent faire douter de l'authenticité d'un opuscule attribué au géomètre Euclide et que son titre présente comme ayant pour objet la division mathématique de la règle servant à déterminer les longueurs des cordes de la lyre grecque.

M. Clermont-Ganneau commence la lecture d'une communication sur une inscription d'Egypte, récemment publiée par M. Sayce.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N°° 39 — 26 septembre. — 1904

W. M. Flinders Petrie, **Abydos, Part II, 1903** with a Chapter by F. Ll. Griffith (forme le 24e mémoire de l'*Egypt Exploration Fund*), Londres, Offices of the Egypt Exploration Fund, 1903, in-8°, viii-56 pages et LXIV planches.

Ce second volume contient les résultats des fouilles entreprises dans l'hiver 1902-1903 sur le site du temple d'Osiris. Grâce à la faiblesse de la crue, le niveau des eaux d'infiltration y était descendu beaucoup plus bas qu'à l'ordinaire et M. Petrie, s'il n'a pu toucher partout le sable primitif, a du moins poussé jusqu'à des profondeurs inconnues avant lui. Il est arrivé de la sorte aux couches contemporaines des premières dynasties, et il a retrouvé les ruines des divers temples qui s'étaient succédés sur le site. Il n'en compte pas moins d'une dizaine, dont le dernier aurait été réparé ou construit sous la XXXe Dynastie, par Nectanébo Ier.

Les deux plus anciens, ceux du moins dont les restes se sont retrouvés au plus creux en terre, auraient appartenu, selon lui, le premier à l'époque de sa dynastie O, celle qu'il forme de souverains soi-disant antérieurs à Ménès, le second au temps des premiers rois thinites. J'ai déjà dit, à propos du volume précédent, combien peu cette classification est admissible : il me paraît encore aujourd'hui que les Pharaons de la dynastie O sont des Thinites mal rangés, et que nous n'avons pas de classement certain pour la plupart des noms retrouvés

dans les fouilles. Le plus prudent eût été de constater simplement que nous avons ici deux temples de l'âge archaïque et dont l'un exista peut-être dès avant Ménès. Ils étaient en briques, presque sans emploi de pierre, si ce n'est pour les seuils et pour quelques autres éléments des portes. Le plan des portions conservées n'est pas fort clair et je ne me hasarderai pas à déterminer l'usage de chacune d'elles. Un troisième édifice aurait remplacé ces deux-là, vers la fin de la première dynastie, pendant toute la durée de la seconde et de la troisième : il est du même type que les précédents et il ne contient pas plus de pierres qu'ils n'en contenaient. On ne doit pas s'attendre à recueillir dans ces ruines si vieilles des fragments d'inscriptions considérables ; par contre elles ont rendu, dans les chambres mêmes ou au voisinage, beaucoup de petits objets d'une valeur considérable. Une pièce, que M. Petrie suppose avoir servi de latrines, en a fourni plusieurs centaines à elle seule, statuettes d'ivoire, perles de verre, plaques d'émail, le tout brisé ou dégradé déjà au temps où il fut jeté au rebut, et ne présentant rien qui fût de beaucoup postérieur à la fin de la II[e] Dynastie, puisque le nom de Pirabsonou Sondi y apparaît à plusieurs reprises, mais renfermant des fragments de la première. Les ivoires sont des plus remarquables comme exécution, et c'est à bon droit, que M. Petrie signale, parmi eux, un enfant dans l'attitude de la marche (Pl. II, fig. 1), plusieurs femmes ou jeunes filles (Pl. II, fig. 2, 5, 9), et surtout un roi à qui les pieds manquent malheureusement : il est vêtu d'un manteau brodé, taillé sur le modèle de ceux que l'on portait lors de la fête de Sadou, et il est coiffé de la couronne de la Haute-Égypte. La facture est excellente et M. Petrie a grandement raison de la vanter : où je ne partage pas son avis, c'est quand il ajoute « que ces pièces appartiennent à une école encore libre de conventions, « antérieure à l'avènement des traditions fixes », et qu'elles « révèlent « un style qu'on ne soupçonnait pas jusqu'à présent avoir précédé le « style plus formaliste de l'Ancien Empire » (p. 24). J'y aperçois, au contraire, toutes les traditions, tout le formalisme des époques postérieures, et M. Petrie, est tombé, je le crains, dans l'erreur commune de comparer les styles sans tenir un compte suffisant de la matière dans laquelle les objets ont été sculptés. Qui ne connaîtrait de l'art de la XX[e] dynastie que les charmantes figurines en bois de Turin ou du Louvre et qui les apprécierait d'après ses souvenirs des statues en pierre de la XXVI[e], il serait exposé à porter de l'art Ramesside comparé au Saite le même jugement que M. Petrie porte de l'art thinite comparé au Memphite. Les ivoires memphites que nous connaissons sont aussi francs d'allure que les nouveaux ivoires thinites et pourtant ils sont d'un temps où toutes les conventions de l'art égyptien florissaient en pleine vigueur. Les figurines en émail et en pierre que M. Petrie a découvertes, portent d'ailleurs la peine de la matière dans laquelle elles ont été exécutées : la facture en est

plus raide et elle s'approche davantage à ce que nous sommes habitués à considérer comme étant la facture égyptienne. Ce sont des hommes et des animaux, entre autres des singes, des lions, des éperviers, les uns modelés avec soin, les autres d'un travail grossier. Un certain nombres de plaquettes en terre à glaçures vertes montrent que les Égyptiens avaient dès lors l'habitude de mettre un revêtement d'émail aux chambres d'apparat de leurs maisons ou de leurs temples. Si par hasard il restait encore quelqu'un pour imaginer que le parement de briques multicolores, découvert dans la pyramide à degrés de Sakkarah et transporté au musée de Berlin, date de la XXVIe Dynastie, la trouvaille de M. Petrie ne laissera pas que d'ébranler sa conviction.

Par suite de circonstances indéterminées, probablement vers le début de la IVe Dynastie, les bâtiments anciens furent abattus jusqu'à une certaine hauteur au-dessus du sol et un temple nouveau fut construit sur les arasements. Il était en briques, comme les précédents, et le sanctuaire en a complètement disparu, mais M. Petrie a mis au jour, dans un réduit sans apparence, un lit de cendres qui couvrait une superficie d'environ 3 m. 20 sur 4 m. 60; des centaines de menus amulettes en argile y étaient disséminés qui seraient des objets d'offrande, peut-être l'avant-train d'un mouton. Ce serait la chambre des holocaustes, et comme nulle autre officine de ce genre ne s'est retrouvée ailleurs en Égypte, M. Pétrie voit là les indices certains d'une révolution dans le culte : du coup, les traditions courantes au temps d'Hérodote sur Khéops et Khéphrên devraient être déclarées exactes. On sait en effet que Khéops « ayant fermé les temples, défendit « d'abord à quiconque d'offrir des sacrifices; il ordonna ensuite à « tous les Égyptiens de ne plus travailler que pour lui [1] ». On ne comprend pas trop *a priori* comment la découverte d'un tas de cendres provenant justement des sacrifices démontre l'authenticité d'une tradition qui raconte la suppression de tous les sacrifices. Aussi M. Petrie sollicite-t-il doucement le passage d'Hérodote pour l'amener à sa manière de penser : Khéops n'aurait pas fermé les temples mais il aurait ruiné le clergé égyptien en supprimant les sacrifices somptueux dont celui-ci tirait profit. Il aurait *réformé* le vieux culte. « Cette tradition répond exactement aux conditions que nous ren- « controns ici, il n'y a pas de temple, et des offrandes votives en argile « sont jetées au feu, pour remplacer à bon compte les offrandes réelles « d'animaux et de légumes qui faisaient vivre le sacerdoce. Ces dépos- « sessions et ces confiscations de biens ont été des pratiques usuelles « dans l'histoire, chaque fois qu'un souverain énergique eut à orga- « niser un ordre de choses nouveau, et tout cela s'accorde à merveille

---

1. Hérodote, II, cxxiv.

« avec les traits dominants du caractère de Khoufou [1] ». La conclusion me paraît dépasser singulièrement les prémisses, et, pour mon compte, j'estime que la chambre aux cendres du temple d'Abydos n'apporte aucune preuve à l'appui de la véracité des histoires d'Hérodote : elles restent toujours les extraits de romans qui amusaient l'Égypte au v[e] siècle, aux dépens des rois constructeurs de Pyramides. Ajoutons que, parmi les objets recueillis, figure au premier rang une charmante statuette en ivoire du souverain lui-même. Le travail en est très fin, mais je ne puis y discerner, comme M. Petrie, « l'énergie, « l'air de commandement, la volonté indomptable, l'intelligence « ferme de l'homme qui imprima un caractère indélébile à la monar- « chie égyptienne, et qui dépasse le monde entier par l'immensité de « ses constructions. Nul autre des rois égyptiens que nous connais- « sons ne ressemble à cette tête ; elle est, comme portrait, dans une « catégorie à part, bien que peut-être on ait le droit de la comparer « avec la figure énergique de Justinien, le grand constructeur et le « grand organisateur [2] ». C'est à mon sens, une œuvre de bon style et d'une habileté de main étonnante, mais sans personnalité très prononcée. La statue en diorite de Khéphrên est de dimensions trop fortes pour qu'on l'en rapproche, mais les statuettes du même Khéphrên, d'Ousirnirî et de Mankaouhor, découvertes par Grébaut à Bédréchéin, comparent très bien avec elle en tout, sauf en ce qui concerne la finesse de la matière.

Le temple de la VI[e] dynastie a conservé une faible portion de ses éléments en pierre, seuils de porte, dalles, stèles, et tout un ensemble de menus objets, en émail ou en cuivre, outils, miroirs, vases, plaquettes, avec ou sans inscriptions. Quelques unes des stèles datent d'avant la reconstruction, et elles avaient été respectées par les architectes, ainsi les deux décrets d'Ousirkhâou de la V[e] dynastie et du premier souverain de la VI[e] Téti. Le décret d'Ousirkhâou est seul suffisamment conservé pour qu'on en distingue l'intention, et M. Griffith, à qui M. Pétrie avait confié le soin de l'étudier, en a produit un essai de traduction. La tâche était difficile, car le graveur, reproduisant l'agencement de la tablette en bois qu'on lui avait confiée comme modèle, a tracé sur la pierre des combinaisons embrouillées de lignes horizontales et verticales, Voici à peu près comment on interpréterait les parties lisibles : « L'*Horus Ousirkhâou*. — Ordre royal au chef « des hiérodules Honouêri, délivré pour le temple d'Horus. [*Hait « horou* l'épervier étant enfermé dans le temple]. — Je n'ai donné « pouvoir à qui que ce soit de prendre quelqu'un des hiérodules « qui sont dans le domaine [*hospit.*, cfr. *Études Égyptiennes*, t. II,

---

1. Petrie, *Abydos*, t. II, p. 48 ; cf. p. 9-10, 30. Il a développé surtout cette idée dans un article d'une revue anglaise où il a résumé son œuvre à Abydos.

2. Petrie, *Abydos*, t. II, p. 30 ; cf. p. 40.

« p. 183-185] ainsi que n'importe quoi de ce qu'il contient, pour la « corvée des canaux (?) ni pour aucun travail du domaine, en plus des « choses qu'ils ont à faire au dieu pour lui dans l'enceinte même du « temple [*an ntit haîtnoutir amous*, litt. là où le temple est en lui], « ainsi que pour tenir en bon état [*sarouzouit*] les temples auxquels « ils sont attachés, ou pour porter les produits de tous les travaux « [d'une part, ni d'autre part] de prendre quelqu'un des serfs qui « sont [attribués] à la corvée des canaux (?) ou à aucun autre travail « du domaine, non plus que quelqu'un des colons [*haitiu*] qui tra- « vaillent sur le domaine [*harou-s*, litt. « sur lui »], car les hiérodules « [*An honou noutir*] ils sont sous la protection de mes mains pour la « durée (?) de l'éternité, et tout noble, tout cousin royal, tout chef de « police (cfr. *Études Égyptiennes*, t. II, p. 158-160) tout individu qui « rendrait après cela un ordre d'après l'ordre [*ma ouzou*] du roi Nofir- « kerî, il n'a plus aucun titre pour le faire [*ani-â nibou ro-si*, il n'y a « point *tablette* aucune ponr cela, le mot *â* désignant la tablette de bois « sur laquelle les actes officiels sont inscrits, et par suite, ces actes « eux-mêmes ; cfr. *Études Égyptiennes*, t. II, p. 215-217), à n'importe « quelle heure. Quiconque des gens du domaine prendra quelqu'un « des hiérodules qui sont dans le domaine ou des colons du dieu qui « travaillent pour le domaine [d'une part, et de l'autre], des serfs des « champs du dieu pour la corvée des canaux ou pour un travail du « domaine et qui fera aller par eau les colons ainsi que toutes les « choses.... » Ici, le texte devient trop fragmentaire pour que je me hasarde à pousser plus loin la restitution : la photographie malheureusement trop petite que M. Petrie en a reproduite (pl. XIV, n° 293) montre qu'un examen attentif de l'original permettrait de lire plusieurs signes que le copiste n'a pas déchiffrés. Il semble que la peine édictée contre les contrevenants au décret était la condamnation à la corvée agricole, mais cela n'est pas certain. Malgré ces lacunes regrettables, on voit quelle importance ce texte présente pour nos études : espérons que nous découvrirons d'autres documents du même genre, d'après lesquels il nous deviendra facile de reconstruire entièrement celui-là. Une autre inscription contenait la copie d'une charte par laquelle Papi II instituait, dans le temple de Khontamentit, le culte de sa propre statue et des statues de sa mère Papiânkhnas ainsi que de son cousin Zâou : il en subsiste trop peu pour qu'une étude minutieuse en soit profitable. Je me bornerai à dire que la mention des statues vient à l'appui d'une opinion que j'ai émise au sujet de l'origine de la plupart des listes de Pharaons que nous possédons : elles nous fournissent, classés par ordre chronologique, les noms des rois qui avaient un culte, c'est-à-dire une statue, dans la ville où elles furent compilées, et l'on s'explique ainsi les lacunes que nous constatons dans toutes.

Le temple de Papi était tombé en ruines pendant les siècles troublés qui suivirent la VI[e] dynastie : les rois de la XI[e] et de la XII[e] achevèrent

de le détruire, et ils édifièrent un temple nouveau sur un plan différent du tout. Monthotpou Nibkhrôouri y travailla et Sânkhkerî en mena l'exécution assez loin, mais le gros œuvre en appartient à Ousirtasen Ier; après celui-ci, les princes de la XIIIe dynastie opérèrent quelques agrandissements ou quelques retouches. Ce fut une époque de grande prospérité pour Abydos, comme le prouvent les belles stèles et les belles statues éparses dans les musées du monde entier, mais le nombre de monuments que M. Petrie en a découverts est peu considérable. Une stèle d'aspect misérable nous parle pourtant d'un roi inconnu dont le nom se lit Pantonou (pl. XXXI-XXXII) : un fils royal Zahoutiâ, et une fille royale, Nofriou, y sont figurés. M. Petrie est frappé par la ressemblance du cartouche prénom de ce souverain Sakhemkhoutaouirî avec celui de Sovkoumsaouf II, Sakhmoushaditaouirî, et il constitue à son intention une série qu'il compose de Ouapouaîtoumsaouf, Sovkoumsaouf Ier, Sovkhoumsaouf II, Pantonou, Tahouiti. Je crois qu'il vaut mieux attendre des monuments plus nombreux avant de prendre un parti : le prénom Sakhemkhoutaouirî reparaît en effet à deux endroits assez divers du papyrus de Turin, et n'a rien qui caractérise un moment de la dynastie plutôt qu'un autre moment. Un fragment de pierre a révélé un second nom inédit : Ou(?)akirrî, que M. Petrie assigne soit à la XIVe soit à la VIIe dynastie (p. 34-35). D'après ce qu'il raconte des circonstances de la trouvaille, il y aurait réellement des chances pour qu'on dût placer cet intrus entre la VIe et la XIe dynasties ; toutefois, dans un terrain remanié si fréquemment, les données qui résultent de l'endroit où un bloc se rencontre sont exposées à tant d'erreurs, qu'il est prudent de s'y fier fort peu. Le temple de la XIe dynastie s'écroula à son tour, la XVIIIe dynastie édifia un ensemble de bâtiments plus grands et plus magnifiques que ceux qui avaient précédé, chapelle d'Aménôthès Ier en l'honneur d'Ahmôsis, sanctuaire de Thoutmôsis III, salles d'Aménôthès III. Les Ramessides et les Saites y ajoutèrent quelques constructions d'un type mal défini dont M. Petrie a relevé le plan avec soin. C'est sur la description d'une salle à colonnes d'Ahmasis qu'il termine l'histoire des temples d'Abydos.

L'examen des inscriptions l'a mené à se demander si Osiris y fut toujours le dieu principal : il lui semble résulter des monuments que très anciennement le patron du lieu était le chacal Ouapouaîtou, après lequel seraient venus Khontamentit, puis, vers la XIe dynastie, Osiris. Il y a bien près de vingt ans, j'ai montré qu'en effet Osiris n'était pas le maître originaire d'Abydos, mais que c'était Khontamentit : Khontamentit, celui qui règne dans l'Ouest, est la forme morte du mot dieu solaire Anhouri-Shou, qu'on adorait dans le nome thinite, et c'est après coup seulement qu'on l'associa à Osiris, dieu de Dadou dans le Delta. M. Petrie me paraît donc être dans le vrai quand il considère Khontamentit comme antérieur à Osiris dans Abydos, mais je

ne crois pas qu'on ne doive le suivre lorsqu'il place Ouapaouaîtou avant Khontamentît. Ouapaouaîtou est le dieu suprême de Siout, mais il remplit un rôle secondaire à Thinis, et ce n'est pas le petit nombre de mentions qu'on y rencontre de lui qui peut prouver la thèse de M. Petrie : il avait certes sa chapelle ou son temple à Abydos, mais comme parèdre de Khontamentît ou d'Osiris. D'autre part, l'identification de Khontamentît avec Osiris a précédé l'histoire dynastique, et il me paraît probable que c'est Osiris Khontamentît qui recevait déjà un culte dans le plus archaïque des temples avec l'épithète de dieu grand, *Noutir aa*. Y en eut-il d'autres avant celui-là ? Il est vraisemblable, mais il faudrait une année de sécheresse invraisemblable pour que les restes en reparussent, et nous pouvons considérer que M. Petrie a recueilli à peu près tout ce que nous saurons jamais des destinées primitives du site. Les fouilles telles qu'il les a faites, si elles ont l'avantage de rendre un ensemble de faits méthodiques, ont l'inconvénient de supprimer une partie des éléments d'où ces faits résultent. Il a enlevé des dallages, percé des murs, bouleversé le terrain de fond en comble, et ceux qui voudront vérifier plus tard l'exactitude de telle ou telle de ses assertions seront parfois embarrassés pour le faire : son ouvrage restera la seule source complète pour l'histoire des édifices de l'étage inférieur.

G. MASPERO.

M. K. POPE : **Etude sur la langue de Frère Angier,** suivie d'un Glossaire de ses poèmes. Oxford, Parker, et Paris, A. Picard, s. d. ; un vol. in-4° carré, de 129 pages.

Ce livre est une étude complète sur la langue des *Dialogues* et de la *Vie de Saint Grégoire*, poèmes en vers octosyllabiques qui furent composés en Angleterre au début du XIIIe siècle par un certain frère Angier, et dont M. P. Meyer avait publié le premier il y a une vingtaine d'années, dans la *Romania*, en l'accompagnant de quelques observations linguistiques. La question essentielle que M. Pope s'est posée à propos de son auteur est de savoir d'où il était originaire, et si nous devons considérer son œuvre comme écrite en pur anglo-normand, ainsi qu'on l'a admis jusqu'ici. Frère Angier n'était-il pas plutôt un de ces écrivains nés dans les domaines continentaux des Plantagenets, et qui se sont établis en si grand nombre au cours du XIIe siècle en Angleterre ? M. P. est arrivé, je crois, à le démontrer : il a même été plus loin, car s'aidant de toutes les recherches faites sur notre dialectologie du moyen âge, de déduction en déduction, il assigne l'Anjou comme province natale à Angier, et fait remarquer entre parenthèse que son nom même s'accorde bien avec une telle

attribution. Mais ceci est secondaire. Toute la discussion, fondée sur l'interprétation de certains traits linguistiques combinés ensemble, m'a semblé bien faite, et en somme assez probante. Elle est trop serrée d'ailleurs pour que je puisse essayer d'en donner ici une idée : tout ce que je dirai, c'est que M. P. n'a négligé aucune source d'information pour mener à bien son enquête, et je vais me contenter de signaler quelques détails relevés au courant de la lecture. — P. 21, M. P. dit que dans *davant* qui se trouve à côté de *devant* « l'*a* n'est pas encore affaibli en *e* » : c'est là une expression inexacte, et le fait n'est pas en réalité d'ordre phonétique, car il est évident que *davant* est devenu *devant* par suite d'une assimilation analogique avec les mots comme *dessus*, *dessous*. Il y a, p. 31, une discussion sur des formes pronominales *is*, *es*, où M. P. Meyer croyait reconnaître *ipse*, et où M. Goerlich voit au contraire *ils* avec amuïssement de *l* : cette dernière opinion, qui est ici soutenue, me paraît peu probable. Sur une autre forme pronominale, *lui* pour *lu* employée comme article (pp. 33 et 59), M. P. ne conclut pas, et j'avoue que ce type rare, quoique non sans exemples ailleurs, est fort embarrassant. Est-il exact de dire, comme ici p. 45, qu'Angier de *nestre* « a tiré naessues pour faire rime à aperceües » ? Cela pourrait laisser croire à une création individuelle, or le participe *naissu* est dûment attesté et encore en usage dans certaines parties de l'Ouest de la France. Quant à la 1[re] pers. pl. *semes* pour *somes*, M. P. se demande p. 46 s'il n'y faut pas voir un rapport avec le provençal *sem ;* mais il ne me paraît pas démontré (quoi qu'en dise Meyer-Lübke, II, § 212, et non 211) que ce dernier soit analogique et relativement récent. A la p. 48, l'expression « développement de la triphtongue *iei* en *ei* » est un peu impropre : c'est « réduction » qu'on attendrait. P. 69 et suiv., M. P. défend son auteur à propos de l'emploi des formes doubles ou arbitraires, souvent amenées par la rime, et déclare qu'il n'y a pas trop « à lui reprocher sur ce chapitre » : il semble bien cependant, d'après les exemples mêmes cités, que ces formes sont assez nombreuses chez frère Angier. Enfin, p. 73, il indique une locution fréquente dans ces poèmes, et dont il avoue que l'explication exacte lui échappe ; c'est la locution *mais quel si*, par exemple dans une phrase ainsi construite : *Ne peüst il lu braz flecchir, mais quel s'il fust muez en pierre*. Ne pourrait-on pas voir là l'emploi d'un neutre *quale* équivalant à *qualiter* ou *quemadmodum ?* Autrement dit je me figurerais le prototype fictif de cette construction par *Non potuit magis, quale si*. — Il me reste à louer M. P. du glossaire étendu et soigné qui termine sa publication : le seul reproche qu'on pourrait lui adresser, c'est d'avoir renoncé à l'ordre alphabétique pur pour adopter un ordre logique, qui sans doute donne une idée de la richesse de la dérivation chez Angier, mais qui n'est pas toujours très commode. On arrive, en effet, de la sorte à trouver des mots très usuels sous des radicaux fictifs, et qui n'ont jamais existé en français

(ainsi *aparceivre* sous *ceivre*, *incision* sous *cire*, etc.), et cela ne fait pas très bon effet. Quoi qu'il en soit, le consciencieux travail de M. Pope fournit à la lexicographie française une contribution appréciable. Voici d'abord (sauf erreur de ma part dans le relevé) 21 mots employés par Angier, et qui manquent chez Godefroy : *Avanter, avoiement, charine, clergein, coverçon, desforcer, dorveillier, espectacle, esquas, flairour, frouer, nettesce, paumoire, psalmaire, refubler, savaument, sementage, seurondierre, souzdescendre, sozcourre, torchaz*. Voici d'autre part 26 mots qui ne sont cités dans le Dictionnaire Général qu'à des dates souvent très postérieures à 1214 : *Accent, accomparer, assigner, complexion, conclusion, conjecturer, débonnaireté, dépraver, diocèse, équité, instant, lumineux, marteler, moite, mutation, négligent, osier, parricide, patricien, restitution, ruche, rude, soluble, trin, véniel, vertevelle.*

E. BOURCIEZ.

E. HOEPFFNER : **Eustache Deschamps'** Leben und Werke. — Strasbourg, K. J. Trübner, 1904; un vol. in-8, de VIII-233 pages.

Voici un livre d'histoire littéraire, un bon livre, qui a le tort de venir un peu trop tard, et cela ne lui enlève point son mérite, mais en diminuera cependant l'utilité. M. Hoepffner a pris naturellement pour base de son étude l'édition d'Eustache Deschamps que publie depuis 1876 la *Société des Anciens textes français*, et dont il cite dans sa bibliographie les tomes I-X. Mais il ne savait donc pas que M. Gaston Raynaud préparait un tome XI[e] et dernier, consacré précisément à la vie de Deschamps et à une étude sur son œuvre? Si M. H. l'a su, c'est sans doute trop tard, et à un moment où son propre travail — dont quelques parties lui avaient déjà servi de thèse inaugurale à l'Université de Strasbourg — était très avancé sinon complètement achevé. En fait, le volume de M. Raynaud a paru l'an dernier et porte la date de 1903 ; celui de M. H. est daté seulement de 1904. Mais il serait peu équitable de rien conclure du rapprochement de ces dates : car l'étude allemande avait déjà partiellement paru, je le répète; l'ensemble en a été publié tout au début de 1904, sinon dans les derniers mois de 1903. En réalité, il n'y a pas eu priorité d'un côté ou de l'autre, mais bien plutôt simultanéité. Et c'est précisément cette simultanéité qui en un sens est regrettable : au point de vue de la science, il y a eu là comme qui dirait une déperdition de travail et une sorte de double emploi. Cependant n'exagérons rien. Il est évident qu'à certains égards M. Raynaud était mieux armé que son concurrent, d'abord par de longues études antérieures, puis par ce seul fait

qu'il a pu consulter sur place et tout à loisir beaucoup de textes manuscrits : cependant les deux savants aboutissent sur bien des points à des constatations et à des conclusions presque identiques; nous n'en devons que plus rendre hommage à la perspicacité et à la méthode de M. H.

Je pourrais, en m'aidant de celui de M. Raynaud, relever dans son livre quelques lacunes, quelques légères erreurs : mais elles ne paraissent être ni nombreuses ni vraiment de bien grande importance. Mieux vaut indiquer la trame de cette étude, où nous avons deux parties égales, d'environ cent pages chacune, et consacrées la première à la biographie de Deschamps, la seconde à ses œuvres. Je pourrais même remarquer que sur la jeunesse du poète champenois, sur ses études et sur ce qu'il en a dit lui-même, M. H. a écrit des pages plus vivantes que celles de M. Raynaud, dont le but à vrai dire était différent, dont l'exposition devait être plus sobre et procéder constamment par simples renvois. En somme les deux savants aboutissent à faire naître Deschamps entre 1340 et 1346 (M. Raynaud penche pour la date ferme de 1346), et à le faire mourir soit en 1405, soit en 1406. Sur les formes de vers et de strophes, ils donnent tous les deux des détails précis et scientifiques, mais qui sont exposés d'une façon plus commode dans l'ouvrage français. J'en dirai autant de ce qui concerne la question capitale des sources où a puisé Deschamps. Ici encore les indications de M. Raynaud sont disposées d'une façon plus méthodique, et sont sans doute un peu plus abondantes. Mais de son côté, M. H. a traité (p. 144-182) cette question des sources avec bien de l'ampleur et l'attrait que donne une exposition suivie : je dirai même qu'il ne le cède pas en précision, et que les références données en notes sont quelquefois d'une exactitude plus complète. En somme, tout pesé, les deux livres que j'ai été forcément amené à comparer entre eux se complètent l'un l'autre ; ils vident les questions relatives à Eustache Deschamps, et celui de M. Hoepffner atteste une pénétration d'esprit singulière et des recherches très étendues. Voilà beaucoup d'honneur fait à ce Champenois qui, malgré des strophes éloquentes sur Duguesclin et quelques vers satiriques ingénieux sur les femmes, ne fut après tout qu'un bien médiocre poète : il est vrai qu'il a été aussi très « représentatif » de l'état de la littérature et des mœurs dans le dernier tiers du XIVe siècle. A ce titre, on ne saurait trop se louer de voir enfin élucidées comme elles viennent de l'être, toutes les questions qui le concernent.

E. Bourciez.

W. CUNNINGHAM, **The growth of English industry and commerce in modern-times.** Cambridge, University press, 1903. In-8°. T. I, *Mercantile system*, XXXVIII-608 p. T. II, *Laissez faire*, XII + 609-1039 p.[1]

Dans sa forme actuelle, le livre de M. C. se présente comme un *manuel* de l'histoire économique de l'Angleterre, depuis le règne d'Élisabeth jusque vers les années 1850. Mais il y a « manuels » et « manuels ». Celui-ci est de tout premier ordre, constamment appuyé sur les textes, établi après un travail critique très sérieux, pourvu d'appendices nombreux (p. 887-942) et d'une bibliographie méthodique (documents officiels, travaux, littérature contemporaine classée chronologiquement : cette dernière série particulièrement précise). La clarté et la simplicité du style en font la lecture agréable; les tables analytiques, très détaillées, et l'index en rendront la consultation facile[2].

Quant à l'esprit dans lequel le livre est conçu et écrit, c'est celui d'un véritable historien : ne jamais séparer complètement, malgré les nécessités de l'analyse, l'histoire économique de l'histoire politique[3], démêler les « affinités économiques » des partis et des personnages politiques, noter les résultats économiques des révolutions et des guerres.

C'est ainsi qu'après une vue générale sur les différences économiques entre la société médiévale et la société moderne et une brève définition du mercantilisme, M. C. nous montre « l'économie nationale » triomphant en même temps que la politique nationale avec la grande reine Élisabeth. Ces faits ne sont pas spéciaux à l'Angleterre, nous les retrouverions en France, mais ils s'accusent avec une remarquable netteté sous l'administration de Burleigh, dans la législation industrielle et sociale, dans le développement du commerce et l'implantation de nouvelles industries, dans l'économie rurale, dans la politique monétaire. Ici intervient la baisse des métaux précieux[4].

La révolution de 1648 apparaît à M. C. comme une période désastreuse, la Restauration comme une période d'expansion. A la règle-

1. Le titre n'indique pas que c'est une troisième édition.

2. Signalons aussi le résumé cursif qui, par un procédé ingénieux, accompagne le texte tout le long des marges. Ce ne sont pas de simples têtes de chapitre ou des notes marginales, c'est un « sommaire perpétuel », une sorte d'édition restreinte.

3. C'est surtout (T. I, p. VII) depuis l'apparition de sa seconde édition que M. C. a fortement senti qu'on ne pouvait isoler ces deux ordres de phénomènes.

4. P. 161 n. 3. Le *Discours sur les causes de l'extrême cherté* n'est sûrement pas de Bodin lui-même; son *Discours sur le rehaussement des monnayes* a paru d'abord en 1568; l'édition de 1578 est une réimpression. Il est curieux de voir que les idées de Bodin se retrouvent, en 1585, dans les *Contes d'Eutrapel* de Noel du Fail (éd. Courtot, t. II, p. 34). — M. C. insiste avec raison (p. 166-169) sur les difficultés qu'on éprouve à mesurer les conséquences sociales de la révolution monétaire. En ce qui concerne les salaires, il soutient la théorie que j'ai cru devoir adopter moi-même dans *Ouvriers du temps passé*.

mentation étroite de l'âge précédent succède le système des grandes compagnies, à l'imitation de la Hollande. Après la Révolution, les whigs soumettent au contrôle du Parlement la vie économique de la nation aussi bien que la vie politique de l'État. La chute de la suprématie whig, la révolte des colonies, qui eut lieu à la fin du système mercantile, sont contemporaines du livre d'Adam Smith. Faits économiques (et politiques) et théories économiques entretiennent les uns avec les autres d'étroites relations, des relations réciproques.

C'est alors que l'Angleterre va devenir « l'atelier du monde ». La révolution industrielle amène le triomphe du « laissez faire [1] ». Mais l'application légale de cette doctrine aggrave encore les maux causés par le développement du machinisme. L'owenisme, la législation sur l'emploi des enfants dans les manufactures, les progrès des Trade-Unions, forment les premières brèches dans la citadelle de l'économie orthodoxe. Vers 1850, cinq ans seulement après le rappel des lois céréales, on peut déjà voir que cette doctrine a du plomb dans l'aile.

M. C. ne paraît pas le regretter. Dans un *post script*, il nous donne ses vues personnelles sur l'évolution actuelle de l'Angleterre. « Ce sera — écrit-il à propos de Gladstone — un problème pour les âges futurs de décider s'il fut le plus sage des hommes d'État démocratiques, ou le plus grand des charlatans inconscients ». M. C. pencherait plutôt, j'imagine, vers la seconde hypothèse. L'idéal du laissez faire absolu lui paraît périmé : il veut assurer à l'Angleterre son alimentation et recourrait sans trop d'hésitation à des taxes protectrices. L'histoire récente lui paraît présenter de singulières ressemblances avec celle du XVIe siècle ; la révolution monétaire qui a commencé vers 1850, le développement du capitalisme, la tendance à favoriser le bien-être des masses, pourraient bien nous conduire à un nouveau mercantilisme.

Nous ne suivrons pas M. C. sur ce terrain brûlant. Nous voudrions seulement insister sur la richesse des renseignements qu'on trouvera dans son livre : immigration étrangère [2], colonisation [3], théories économiques, les sujets les plus variés y sont traités d'une façon extrêmement intéressante. — Ces deux volumes donneront à nos étudiants un excellent raccourci de la croissance de l'Angleterre pendant trois siècles.

H. HAUSER.

---

1. M. C. estime, et nous serons de cet avis, que les inventions mécaniques n'ont révolutionné l'industrie que parce qu'elles arrivaient à une heure où tout était prêt pour en tirer parti. C'est une phase intense d'un mouvement plus ancien.

2. Insuffisant cependant (p. 79-82) sur les immigrants français du temps d'Élisabeth : M. C. aurait dû étudier avec plus de soin, à cet égard, le livre de Montchrestien. Il paraît trop croire que l'émigration huguenote date de Louis XIV (p. 327).

3. Sur le Canada, indispensable de citer H. Biggar, *Early trading companies of New France*.

La Bataille de Malplaquet, par Maurice SAUTAI, lieutenant d'infanterie détaché à la Section historique de l'État-major de l'Armée. Paris, Chapelot, 1904, un vol. de XI-226 pages avec 2 gravures et 10 cartes ou plans, publié sous la direction de la Section historique.

M. le lieutenant Sautai continue d'étudier les opérations militaires en Flandre pendant la guerre de la Succession d'Espagne. Aussi bien, connaissant ce terrain comme il le connaît, il aurait tort de le quitter avant de l'avoir épuisé. Pourquoi même, au lieu d'épisodes détachés, assurément bien choisis, mais qui font penser aux *membra disjecta* du poète, pourquoi ne se déciderait-il pas quelque jour à nous donner une histoire générale de cette guerre en ce qui concerne du moins la Flandre, son principal théâtre ? Personne n'est mieux préparé que lui pour une telle entreprise. Après une copieuse histoire du *Siège de Lille* parue en 1899, il publiait, il y a deux ans à peine, sur la *Manœuvre de Denain*, un volume fort bien documenté d'un bout à l'autre et très neuf en certaines parties. Revenant aujourd'hui sur ses pas, il consacre à la bataille de Malplaquet une étude analogue, moins neuve sans doute en ses conclusions, mais que recommande pourtant une réelle originalité, grâce à la mise en œuvre de documents de premier ordre trop négligés jusqu'ici : les lettres écrites au duc du Maine par quelques-uns des principaux officiers de l'armée de Flandre.

Colonel du régiment de son nom et du régiment royal des Carabiniers, grand-maître de l'artillerie, colonel-général des Suisses, le bâtard favori de Louis XIV avait naturellement à entretenir une correspondance assez considérable en raison de ces multiples charges. Mais en dehors même des attributions personnelles que celles-ci lui conféraient et qu'il semble avoir prises fort au sérieux, le prince s'était assuré des correspondants spéciaux pour être tenu au courant, presque jour par jour, des mouvements et des opérations des armées. C'est ainsi qu'aux Archives de la Guerre, pour la dernière période du règne de Louis XIV, presque chaque série de volumes concernant la Flandre, l'Allemagne, l'Espagne, l'Italie ou la Savoie, se termine par un recueil supplémentaire composé, à peu près exclusivement, à l'aide des lettres et des rapports envoyés de toutes les armées au duc. Il s'en faut que ces documents fassent double emploi avec ceux que le roi et le ministre recevaient de leur côté. En général, le duc avait su choisir ses correspondants parmi des officiers de situations et d'armes différentes, mais tous à même de bien voir ; la diversité de leurs fonctions faisait que les événements leur apparaissaient sous des faces diverses aussi ; leurs rapports, rapprochés les uns des autres et comparés d'autre part aux rapports plus officiels, n'en ont que plus d'intérêt, parfois même de piquant. Or, en 1709 et en Flandre, les officiers en relations épistolaires avec le duc du Maine étaient les suivants : deux artilleurs, M. de Saint-Hilaire et le second des deux La

Frézelière dont M. S. nous avait déjà donné la biographie, le chevalier de Rozel [1] qui, depuis la création des Carabiniers, commandait une brigade de cette troupe d'élite, l'actif comte Dauger, major de la Gendarmerie, vétéran de Steinkerque et de Nerwinden, le marquis de Goësbriand qui, à Malplaquet, commanda la gauche de l'infanterie de la première ligne. C'était enfin et, surtout, à côté de Goësbriand, son aide-de-camp, le chevalier de Folard. Le célèbre tacticien ne fut jamais homme à laisser passer une occasion de formuler, non toujours sans quelque pédantisme, des idées personnelles et des jugements dûment motivés sur les opérations à faire ou à ne pas faire. Aussi M. S. a-t-il la bonne fortune de publier de lui une longue relation de Malplaquet d'où la critique, voire une critique sévère, n'est pas absente. D'ailleurs, si la correspondance du duc du Maine fait comme le fond de l'ouvrage de M. S., ce dernier ne s'en est pas tenu à cette source unique; outre les autres manuscrits des Archives de la Guerre, outre les mémoires publiés, il a dépouillé soigneusement, aux Archives de La Haye, les papiers d'Heinsius et de Goslinga.

Il ne s'est point borné non plus, comme le titre pourrait le faire croire, à la seule journée de Malplaquet; en fait on trouve dans son livre un exposé complet, en cinq chapitres, de la campagne dont la bataille du 11 septembre est le point culminant et décisif. Dans une conclusion qui constitue le chapitre VI, l'auteur s'est attaché à faire ressortir que cette campagne de 1709, à première vue marquée surtout par des revers, n'en a pas moins, en définitive, préservé le royaume d'une invasion, réparé en partie l'affront reçu à Oudenarde l'année précédente, et qu'à tout prendre elle fait honneur au coup d'œil et à l'habileté de Villars. Sans la blessure du maréchal, Malplaquet serait peut-être une victoire.

Des appendices très nourris et plusieurs planches intéressantes complètent le volume. On appréciera particulièrement les biographies, puisées aux meilleures sources, des correspondants du duc du Maine; celle de Folard ne comprend pas moins de 20 pages en petit texte. Basée sur une documentation très abondante et très judicieuse, la méthode de M. S. est toujours celle qui a été louée déjà ici-même [2] à propos de *La Manœuvre de Denain*. La disposition des matières, dans *Malplaquet*, nous semble meilleure : les six chapitres d'exposition, dus en propre à l'historien, se suivent immédiatement et forment un ensemble qui se tient le mieux du monde, les appendices et pièces justificatives étant tous rejetés à la fin au lieu de figurer, comme dans *Denain*, à la suite de chaque chapitre.

F. B.

---

1. Avec Pinard, M. S. écrit toujours *du* Rozel : cependant la signature du chevalier et aussi celle du marquis portent bien *de* et non *du*.

2. *Revue critique* du 2 mars 1903.

Pierre Conard. — **La Peur en Dauphiné** (juillet-août 1789). Croquis et carte hors texte. Bibliothèque d'histoire moderne publiée sous les auspices de la société d'histoire moderne, fasc. Ier. Paris, Soc. nouv. de libr. et d'éd. 1904, in-8° de 282 p.

La Grande Peur pénétra en Dauphiné, le 27 juillet 1789, par le nord de la province. Elle dura un jour ou deux, pendant lesquels les citadins et les paysans s'armèrent contre les « brigands » et contre les étrangers alliés des émigrés. Le mouvement dégénéra vite en une jacquerie assez violente contre les châteaux des nobles, des gens de justice et d'Église. Attroupés contre des brigands imaginaires et grisés par la nouvelle des événements dont Paris venait d'être le théâtre, les paysans se tournèrent d'instinct contre leurs propres bastilles, exigèrent des seigneurs la remise de leurs chartriers qu'ils brûlèrent dans des autodafés joyeux et brutaux. Avec les chartriers brûlèrent aussi une douzaine de châteaux. La répression ne se fit pas attendre. Contre les brigands, cette fois trop réels, s'unirent tous ceux qui possédaient, bourgeois, robins, hommes d'épée. Mais les artisans des villes manifestèrent une active sympathie pour les émeutiers de sorte que le mouvement prit les allures d'une guerre sociale. La milice urbaine de Lyon, la maréchaussée, la troupe de ligne rétablirent l'ordre. Les prisons s'emplirent et les gibets ne chômèrent pas. De haut, la commission intermédiaire des États du Dauphiné dirigea la répression. S'imaginant avec la plupart des contemporains que les troubles étaient le résultat d'un complot prémédité de longue main, elle fit procéder à une enquête pour en découvrir les auteurs, mais l'instruction fit évanouir le complot. « On constata au contraire que les propagateurs de l'alarme avaient été des gens naïfs qui ne cachaient rien de leur rôle passé et qui avaient cru réellement au péril. » (P. 162).

Ce sont les dépositions de cette enquête, conservées à la bibliothèque de Grenoble et déjà publiées en 1891 mais assez mal publiées[1], qui sont la source principale de M. C. Mais ce n'est pas la seule. Il a fait aux Archives Nationales à Paris et départementales à Grenoble des recherches étendues et il donne en appendice les pièces les plus intéressantes qu'il a trouvées. La documentation semble très solide. On ne peut y relever qu'une lacune. Il a négligé les archives communales. La mise en œuvre des documents est excellente. M. C. a eu l'idée heureuse de faire précéder son récit d'un tableau du régime féodal en Dauphiné. Ce tableau vivant et creusé explique à merveille les causes du soulèvement paysan. Il faut louer aussi M. C. d'avoir suivi pour l'exposé des faits un ordre chronologique rigoureux. La succes-

1. Par Xavier Roux sous ce titre *Mémoire détaillé et par ordre de la marche des brigandages qui se sont commis en Dauphiné en 1789.*

sion et l'enchaînement des événements, les différents courants de transmission de la panique apparaissent ainsi en bonne lumière.

Je regretterai seulement que M. C., par un scrupule que je ne puis partager, ait cru devoir enfermer strictement son étude dans le cadre du Dauphiné et se soit interdit de jeter au dehors le moindre coup d'œil de comparaison. Il n'a lu, nous dit-il, qu'après avoir posé la plume les récents travaux de MM. Mège, Bussière et Bruneau sur la Grande Peur en Auvergne, en Périgord, en Berri. Il ne voulait pas « se laisser influencer ». M. C. a de son sens critique une opinion trop modeste. Les travaux de ses devanciers ne pouvaient l'influencer que dans le sens de la vérité. Pour l'intelligence même de sa propre étude, M. C. était tenu de sortir de son Dauphiné. La panique, dit-il, venait du Bugey. Pouvait-il se dispenser de rechercher ce qui s'était passé réellement dans le Bugey ? Il lui aurait été facile sans doute, s'il avait eu cette curiosité, de montrer la liaison entre les troubles du Dauphiné et ceux de Franche-Comté qui les précédèrent. Mais M. C. nous fait espérer une étude d'ensemble sur la grande Peur.

En attendant, contentons-nous de la présente monographie qui est la plus solide et la plus instructive qui ait encore été écrite sur ce sujet.

Albert Mathiez.

Publication du Conseil général de la Seine. **Le Conseil général de la Seine** (1791-1902). Lois, décrets, rapports officiels et documents divers relatifs à l'organisation et aux attributions de l'Assemblée départementale par H. Lanfant. Paris — s. d. [1903], in-8°.

Société de l'histoire de la Révolution française. **Le département de Paris et de la Seine pendant la Révolution** (février 1791 - ventôse an VIII) par Sigismond Lacroix. Paris, 1904, in-8°.

Jusqu'à ces dernières années l'histoire de l'administration du département de la Seine avait été entièrement négligée. Le Conseil général a entrepris la publication d'une série de monographies départementales et la première qu'il a voulu faire paraître est intitulée : « Le Conseil général de la Seine (1791-1902). Lois, décrets, rapports officiels. » Mais le sujet traité dans cet ouvrage est plus étendu que le titre ne pourrait le faire présumer ; c'est un historique général de l'administration du département et si l'on ne doit pas y chercher une étude complète du fonctionnement de ce pouvoir administratif et de son action, on y trouve du moins autre chose que des textes et même qu'une sèche analyse de leur contenu. Sans doute l'auteur, M. H. Lanfant, attaché au secrétariat du Conseil, n'était pas préparé à ce travail par la pratique de l'érudition et l'on est obligé de lui reprocher d'avoir fait certains renvois bibliographiques d'une manière insuffisante (cf. p. 52), reproduit avec quelque inexactitude des noms d'auteurs (p. 435-

36), surtout il est permis d'estimer que le procédé qu'il a employé, intercaler le plus possible de textes dans une rédaction assez courte, est particulièrement facile et fait d'une publication semblable plutôt un recueil de notes qu'un livre ; mais il était malaisé de faire mieux à celui qui en somme, débrouillait le sujet et en l'état actuel des moyens d'information, son travail pour lequel il a puisé aux sources est assurément honorable. Il semble qu'il aurait dû mentionner l'étude de M. Bournon sur l'Assemblée provinciale de l'Ile-de-France et mettre à profit les pièces ayant trait à Bourg-la-Reine, Sceaux et Choisy-le-Roi à propos de la question des districts qui sont indiquées page 5 du tome 2 du Répertoire des Sources manuscrites de l'histoire de Paris pendant la Révolution dû à M. Tuetey. D'autre part il ne paraît pas avoir connu un document imprimé de quelque intérêt conservé à la Bibliothèque Nationale sous la cote LK[4] 1196 : le rapport du citoyen Roux sur la suppression de 12 des cantons ruraux. Pour ce qui est de la partie de ce livre relative à la période contemporaine, je signalerai comme étant commode la liste des attributions comparées du Conseil général dans le département de la Seine et dans les autres départements. — Sous ce titre général : Le département de Paris et de la Seine pendant la Révolution, M. S. Lacroix s'est en réalité attaché à traiter particulièrement de l'histoire du personnel départemental et il s'est renfermé dans cette étude surtout en ce qui concerne la seconde partie, celle qui commence en l'an II. Mais pour la période antérieure il a donné en même temps qu'une histoire du personnel le fruit de ses recherches sur l'histoire de l'administration départementale et cette publication faite par l'auteur de la savante édition des Actes de la commune de Paris ne pouvait être que remarquable. Il est juste de faire observer qu'il a même eu le mérite d'exposer avec un style assez vivant des questions souvent très arides. De plus il est instructif de constater par l'exemple d'un érudit aussi compétent que M. L. l'impossibilité où l'on se trouve parfois de proposer une solution satisfaisante pour tel ou tel petit problème historique (cf. p. 66, p. 91). Je n'ai pour ainsi dire pas de critiques sérieuses à faire ; d'où la brièveté de ce compte rendu. Les erreurs de détail qu'on pourra relever le cas échéant étaient inévitables. M. L. a longuement disserté afin de déterminer quel était le citoyen nommé Gastrez qui fut administrateur du département en l'an VI ; le résultat heureux d'une recherche particulière qui m'a fait découvrir son nom avec son prénom (Nicolas) dans un acte notarié montre combien en pareille matière les raisonnements à la fois les plus savants et les plus sages sont souvent hasardeux. J'ajouterai que le tableau des commissaires du Directoire de l'an IV à l'an VI qui figure dans un des cartons des Archives Nationales auquel il a été fait des renvois [1] aurait pu être indiqué. M. L. aurait pu rappeler

1. F 1 b II Seine 7.

aussi, parlant de Dufourny de Villiers, qu'il était en 1789 ingénieur en chef de la Ville de Paris [1]. Quant à l'ouvrage de M. Lanfant, s'il n'a pas cru utile de le citer, c'est apparemment parce qu'il avait poursuivi toutes ses recherches de son côté et d'une manière plus approfondie, le sujet étant plus restreint ; dans un cas analogue il a cependant signalé en note un article de M. Mautouchet. On voit mal enfin pourquoi dans la première partie, les chapitres sont précédés de sommaires qui ne se retrouvent pas à la table, tandis que dans la seconde partie il n'y a pas de sommaires, mais des titres de subdivision introduits dans le texte et que la table reproduit.

M. Barroux.

Gilbert Stenger. — **La Société française pendant le Consulat.** Deuxième série. Aristocrates et républicains. Perrin, 1904, II et 436 p. in-8°.

M. G. Stenger continue de collectionner à l'usage du grand public ses récits anecdotiques sur l'époque du Consulat. Dans son premier volume il découpait surtout les journaux, c'est aux Mémoires cette fois qu'il a puisé. Ne lui demandons pas de composer un livre, de disposer les faits autour de quelque idée centrale ou même de se renfermer dans son sujet. Sa fantaisie regimberait contre de telles contraintes. Il nous donne aujourd'hui un aperçu à vol d'oiseau sur les émigrés (de la Constituante au Consulat), une narration en forme de reportage sur les complots dont fut menacé le Premier Consul, une relation, émouvante comme il convient, de l'assassinat du duc d'Enghien — cela forme une première partie — et il termine par un chapelet de notes biographiques sur les hommes marquants du Consulat; — cette galerie de portraits ou ces articles de dictionnaire constituent une seconde partie.

Plusieurs autres séries analogues sont annoncées et certes, il faut reconnaître qu'il y a progrès de l'une à l'autre. La suite des idées laisse moins à désirer, la langue ne s'insurge pas si souvent contre la syntaxe, les références sont plus correctes, les jugements s'inspirent d'ordinaire de la sage modération du vieux Nestor. Espérons qu'avec le temps M. S. se familiarisera avec les autres exigences de la méthode historique, qu'il éprouvera le besoin de se documenter ailleurs que dans les mémoires, mais aussi dans les archives, qu'il mettra quelque critique dans l'emploi de ses sources et qu'il ne négligera plus les études récentes qui pourraient l'aider dans ce travail critique. Alors nous n'aurons plus la surprise de le voir consacrer 42 pages à Fouché (278-320) sans citer le livre de M. Madelin, 24

---

1. L. N. pour L. P., comme prénoms du même Dufourny (p. 161), est évidemment un lapsus ou une faute d'impression.

à Cambacérès (200-224) sans mentionner les articles parus dans *La Révolution française* sous la signature P. M. [1] etc. Mais aussi que de belles légendes, que d'épisodes romanesques qu'il va falloir sacrifier! M. S. ne pourra plus sans doute raconter que Robespierre « était entouré d'agents de Louis XVIII qui lui désignaient les victimes à immoler, les hommes jadis zélateurs des États généraux et de la Constitution. » (p. 45). Et pourtant, s'il continue son évolution vers l'histoire, de quels frissons ne va-t-il pas être obligé de priver ses lecteurs?

Albert MATHIEZ.

— Al suo caro ed illustre Giuseppe Pitré nel giorno delle nozze di sua figlia Maria con il R. vice-console avv. cav. d'Alia ALBERTO LUMBROSO. Palermo, 20 aprile 1904. L'ultima nepote di Napoleone I. La principessa Matilda.

— Alberto LUMBROSO. L'agoni di un regno, Gioacchino Murat al Pizzo, 1815. Volume primo. L'addio al regno di Napoli. Prefazione di Guiseppe Mazzatinti, G. Murat a Forli. Rome, Bocca, 1904.

Voici du baron Albert Lumbroso deux nouvelles publications :

1° Une plaquette sur la princesse Mathilde que l'auteur célèbre comme une des figures historiques « les plus nobles et les plus intellectuellement belles de ces soixante dernières années »;

2° Le premier volume d'un ouvrage intitulé *L'agonie d'un royaume, Murat au Pizzo*. Ce volume est précédé d'une préface de M. Joseph Mazzatinti sur *Murat à Forli*. Il a pour sous-titre *L'Adieu au royaume de Naples* et il retrace la fin du règne et le commencement de la triste odyssée qui, d'Ischia, par Toulon et la Corse, conduit l' « Achille de Cahors » à la fosse commune de l'église de Pizzo. Quoique trop coupé de digressions, ce premier tome offre un très attachant récit composé d'après les sources.

A. C.

Les livraisons 13-17 du t. VI du *Recueil d'Archéologie Orientale*, de M. Clermont-Ganneau viennent de paraître à la librairie Leroux. Sommaire : § 22 Nouvelles inscriptions de Palestine. (*Suite et fin.*) § 23 : *Fiches et Notules* : Inscriptions diverses de Palestine. — Entre 'Ammân et Bosra. — Légats d'Arabie. — L'empereur Vaballath. — Inscriptions grecques, latines et nabatéennes. — Inscription néo-punique. — Inscriptions puniques. — Onomastique africaine. — Noms gréco-sémitiques. — Le dieu thrace Asdoulès. — Horus légionnaire. — Horus et saint Georges. — Le nom phénicien S N R. § 24 : Sur un passage des épitaphes d'Echmounazar et de Tabnit. § 25 : Nampulus. § 25 *bis* : Textes araméens d'Égypte. § 26 : L'inscription nabatéenne *C. I. S.*, II, n° 466.

---

1. *Révolution française*, XLIII, p. 385 et 528.

— Nous recevons de Beyrouth le *Programme de la Faculté Orientale* organisée par les Jésuites à l'Université Saint-Joseph. Ce programme comprend des Cours d'arabe classique et dialectal (3 ans), de Syriaque, d'Hébreu (2 ans), d'Histoire et Géographie orientales (3 ans), d'Archéologie orientale (2 ans), de Copte (2 ans), d'Antiquités Gréco-Romaines (3 ans). La nouvelle Faculté Orientale semble appelée à faire une sérieuse concurrence à l'Ecole Biblique des Dominicains de Jérusalem. Autre pays, autres mœurs; tandis que les Jésuites de Beyrouth organisaient assez habilement leur nouvelle faculté, les Jésuites qui enseignent à l'Institut catholique de Paris faisaient, d'ailleurs en vain, tous leurs efforts pour empêcher la création d'un diplôme en Langues orientales dans cet établissement. — J.-B. Ch.

— La librairie Lecoffre vient d'éditer un élégant petit volume (in-12; pp. 304) orné de nombreuses gravures et intitulé : *Sinaï, Ma'ân, Pétra*, par M[me] Adel. Sargenton-Gallichon. C'est le récit écrit par « une grand'mère » avec assez de verve et un enthousiasme religieux qui n'est pas exempt d'exagération, d'un voyage accompli avec la caravane de l'École biblique des Dominicains « sur les traces d'Israël et chez les Nabatéens ». L'ouvrage n'aurait rien perdu de son mérite littéraire si l'auteur avait laissé de côté les nombreuses discussions topographiques dont elle a émaillé son récit, qui sentent trop le plagiat et le remplissage et sont loin de présenter toujours les meilleures hypothèses. — J.-B. Ch.

— Sous le titre de *Dix ans à travers l'Islam, 1834-1844*, la librairie Perrin vient de publier (in-8°, pp. xiv-560; 5 fr.) une nouvelle édition des mémoires si curieux et si romanesques de Léon Roches, interprète de l'armée d'Afrique, ancien secrétaire d'Abd-el-Kader; mémoires qui avaient paru pour la première fois en 1884 sous le titre de *Trente-deux ans à travers l'Islam*. Un *Epilogue* ajouté par M. B. Carraby raconte sommairement la vie de Roches depuis l'époque où s'arrêtent les mémoires, inachevés, jusqu'à sa mort (1901).

— M. Charles Joret vient de publier le second volume, attendu depuis si longtemps, de son Histoire des plantes (*Les Plantes dans l'antiquité et au moyen âge*. II. *L'Iran et l'Inde*, Paris, E. Bouillon, in-8° de xv, 657 pages. Prix 12 francs). La Revue aura à revenir en détail sur ce livre; nous nous bornons aussi à en faire connaître aujourd'hui le contenu. L'auteur, après un chapitre consacré à la flore générale de l'Iran et de l'Inde et à ses types principaux, y étudie successivement les Plantes de ces deux grands pays dans l'agriculture et l'horticulture, l'alimentation et l'industrie, l'art et la poésie, la légende religieuse et le culte, enfin la magie et la médecine. C'est, on le voit, une histoire complète de la civilisation de l'ancien monde oriental.

— M. Maurice Campagne, dans une brochure intitulée : *De l'Emploi des chiffres dits arabes au moyen âge* (Agen, imp. moderne, 1904, in-8°, de 42 pages), a dépensé beaucoup d'érudition pour démontrer la parfaite authenticité d'une pierre découverte par lui à Escages près Gontaud (Lot-et-Garonne) et présentant un écusson arrondi par le bas, chargé d'une fleur de lis en relief et de la date 1261 en chiffres arabes gravés en creux. Mais en présentant la reproduction phototypique de cette pierre, il a ruiné lui-même son système et il a donné des armes pour se faire battre. Incontestablement l'écusson n'est pas gothique et ne peut être du xiii[e] siècle. Quant à la date, elle a été encore ajoutée après coup et les caractères sont bien postérieurs à l'époque que M. Campagne entend leur assigner : il n'a qu'à les comparer lui-même avec les modèles qu'il a donnés dans sa planche IV d'après différents auteurs. Ceci dit, il ne m'en coûte aucunement de reconnaître l'étendue

des recherches de M. Campagne sur l'emploi des chiffres arabes dans des inscriptions antérieurement au XVIe siècle. — L.-H. L.

— L'histoire de la Bibliothèque de la ville de Beauvais a été fort bien étudiée récemment par M. G.-Hector QUIGNON, qui a inséré dans l'*Annuaire de l'Oise* pour 1904, et a tiré à part une notice très complète sur cet établissement (Paris, H. Champion, 1904, in-8e de 51 pages). L'auteur a indiqué la constitution de la Bibliothèque par l'apport des livres provenant des confiscations révolutionnaires : le dépôt national du district de Beauvais qui a été formé en 1794, comprenait surtout des livres des abbayes de Saint-Lucien et de Saint-Quentin, de l'ancien collège, de l'évêché et du chapitre cathédral. Mais toutes les collections existant alors dans le département furent loin de prendre le chemin du chef-lieu : les villes de Crépy, Senlis et Noyon gardèrent ce qu'elles possédaient et des bibliothèques d'émigrés restèrent dans les châteaux où elles avaient été établies. D'autre part, même à Beauvais, les livres rares et les manuscrits précieux ne furent pas tous réunis, à beaucoup près dans la Bibliothèque nationale. C'est ce qui fait que celle-ci n'eut pas toute l'importance qu'on devait attendre. Depuis 1794, les destinées de cet établissement ont subi des vicissitudes qui n'ont pas été toutes à son avantage. Actuellement encore les livres sont installés très à l'étroit dans deux salles du premier étage de l'hôtel de ville et il faut songer à leur donner une place plus convenable, où la Bibliothèque pourra prendre tout le développement désirable. La ville de Beauvais, zélée en général pour tout ce qui touche à l'instruction publique, se montre d'ailleurs pour elle, dans son budget, d'une parcimonie par trop excessive et les crédits qu'elle affecte aux acquisitions sont vraiment dérisoires. Quand donc comprendra-t-on qu'une Bibliothèque publique bien entretenue et largement approvisionnée est d'une utilité aussi absolue qu'un lycée ou une école normale ? — L.-H. LABANDE.

— La collection des manuels Göschen, de Leipzig, vient de s'enrichir d'un nouveau volume : *Die Cultur der Renaissance* (1904), où l'auteur, M. Robert F. ARNOLD, s'est efforcé de renfermer en 137 pages des notions précises sur le mouvement intellectuel, moral et artistique du XVe et du XVIe siècles. Les titres de ses six chapitres indiquent suffisamment le plan qu'il a suivi : I l'humanisme; II les découvertes; III l'histoire, le droit, la politique, la philosophie; IV l'individu et la société; V la poésie italienne; VI la poésie hors d'Italie. Un index des noms propres (p. 135-137) et quelques renseignements bibliographiques très succincts, groupés par chapitres (p. 4-6), sont appelés à rendre des services, au moins aux débutants. M. Arnold, malgré le soin que révèlent les différentes parties de son livre, ne paraît pas avoir une familiarité suffisante avec les choses italiennes, car il lui arrive d'employer les mots *Trecento* et *Quattrocento* pour désigner le XIIIe et le XIVe siècle (p. 17), à propos de Dante, Pétrarque et Boccace. Je relève, en outre, que le rôle de Boccace comme humaniste est insuffisamment caractérisé, puisqu'il n'est fait aucune allusion à ses études grecques, ni à cette traduction d'Homère, à laquelle Pétrarque s'intéressa tant. — H. H.

— Le rapport que M. Alfred CAUCHIE a présenté récemment à la Commission royale d'histoire sur *l'Organisation de missions scientifiques en vue de répertoriser à l'étranger les documents diplomatiques relatifs à l'histoire de la Belgique* (Bruxelles, P. Weissenbruck, 1904, in-8e de 24 pages), fait ressortir l'intérêt que ces documents présenteraient non seulement pour l'histoire des relations entretenues par le gouvernement des Pays-Bas catholiques avec les souverains, espagnols ou allemands, mais encore pour la connaissance de l'histoire interne du pays.

L'auteur cite notamment les correspondances des nonces avec la cour romaine, qui renferment, à ce dernier point de vue, les renseignements les plus détaillés. La recherche, l'inventaire et la publication de ces documents diplomatiques, tel est le triple but que propose M. A. C., en demandant l'élaboration immédiate d'un plan susceptible d'être modifié selon les circonstances. S'adresser pour commencer aux sources principales, faire rédiger des inventaires sommaires par des archivistes éprouvés, telles seraient les premières mesures qui s'imposeraient. Il est incontestable que si la Commission royale d'histoire de Belgique entre dans la voie qui lui est ouverte, elle amassera pour les futures annales de son pays un ensemble merveilleux de matériaux importants. — L.-H. L.

— M. P. Perdrizet a fait tirer à part (in-12; pp. 44) les *Documents du* XVIII[e] *siècle relatifs aux Yézidis* qu'il a publiés dans le *Bulletin de la Soc. de géographie de l'Est* (1903). C'est la relation d'un missionnaire latin, un jésuite d'Alep, probablement le P. Besson (mort en 1691). Quoique le document ne nous apprenne rien de nouveau sur les Yézidis, il est intéressant parce qu'il montre l'idée que se faisaient de cette secte les missionnaires latins du XVIII[e] siècle. D'après son Introduction, M. P. est très au courant des publications concernant les Yézidis; mais il lui est arrivé de placer quelques notes mal à propos. Ainsi : p. 27, n. 1 : Roum-Kalah n'appartient pas au vilayet d'Orfa; p. 34, n. 1 : Ras-el Aïn n'a rien à faire avec la source voisine de Baalbek; la localité est en Mésopotamie (*Theodosiopolis* du Bas-Empire) — J.-B. Ch.

— Sous ce titre, les *Métiers pittoresques* (Paris, Fontemoing, sans date (1904), in-18, 348 p. Fr. 3 50). M. Charles Le Goffic a réuni des études qu'il avait déjà publiées en articles de revue. Les unes, d'un caractère plus particulièrement maritime, qui nous transportent sur cette côte bretonne si familière à l'auteur, nous initient à la vie de ces humbles plus pénible encore que pittoresque : gardiens de phares ou pêcheurs de Terre-Neuve (*La vie des phares. Le plus haut phare de France. La louée de la mer. Le grand départ. Les Graviers de Saint-Pierre*). D'autres, d'une note souvent gaie, forment de curieuses enquêtes sur certaines industries, souvenirs d'un autre âge, si rares aujourd'hui qu'on en compterait les représentants sur ses doigts. Sur l'évolution de chacune d'elles, M. L. G. nous donne un court aperçu historique et après quelques pages d'aimable érudition, conte avec beaucoup de verve ses interviews auprès des marionnetistes, trafiquants de cheveux, embaumeurs et ivoiriers (*Chez Guignol. Le trafic des cheveux. La confession d'un embaumeur. Les ivoiriers dieppois*). Il y a même un chapitre, pour n'en oublier aucun, mais fait un peu de chic celui-là, réservé à ceux dont le métier est de les fuir tous : *les Chevaliers du Grand Trimard*. Le livre, d'un contrôle assez délicat, du moins plein de menus faits, d'observations personnelles, écrit avec humour, avec émotion aussi, est partout d'un attachant intérêt. (*Pioussairé* dont l'étymologie p. 131 inquiète M. Le G. est apparemment un dérivé de *pièusses* = cheveux; il manque cependant dans le *Trésor* de Mistral. Il y a çà et là quelques noms propres mal orthographiés). — L. R.

— Un des plus féconds parmi les poètes tchèques contemporains fait l'objet d'une soigneuse étude de M. Alfred Jensen (*Jaroslav Vrchlicky, en litterär studie*; Stockholm, Aug. Rietz, 1904; in-8° de 335 p.). L'auteur s'est efforcé de combiner deux procédés d'exposition, de les juxtaposer plutôt : la première partie nous donne une analyse, accompagnée d'extraits, des œuvres du poète; la seconde examine, plus synthétiquement, le lyrique, le « faustien », l'épique; les drames, la prose et les traductions en vers de Vrchlicky sont examinés rapidement en un

chapitre d'appendice. La variété d'inspiration et d'imitation, qui, chez ce poète informé de toutes les littératures, ne fait pas tort à l'originalité et à la spontanéité, apparaît ainsi dans toute sa richesse. — F. B.

— A l'occasion du cinquantième anniversaire d'Adolf Noreen, cent vingt-deux de ses collègues et élèves lui ont offert un superbe volume contenant quarante-et-une études pour la plupart de philologie scandinave (*Nordiska Studier tillegnade* Adolf Noreen. Uppsala, 1904. In-8° de 692 p). Ce nombre et la variété des sujets traités, qui sont tout à l'honneur du savant professeur et de ses disciples, rendent tout compte-rendu impossible. J'indiquerai pourtant comme m'ayant particulièrement intéressé les articles de O. Klockhoff sur la chanson de Samson, d'Oscar Almgren sur les coutumes funéraires à l'époque des Vikings et de J. Reinius sur l'étymologie de « Gosse ». Ce mot, qui, actuellement, a la signification de garçon, adolescent, aurait été, à l'origine, un terme d'affection qu'on employait avec les enfants, auxquels on disait alors « mon petit cochon », comme on dit aujourd'hui, par exemple, « mon petit chat ». Plus d'un ne s'en doute pas en France, qui appelle son fils « mon gosse ».

— A signaler en même temps les « Nya Gotländska studier » de Hugo Pipping, qui forment le fasc. IV de la Revue de l'École supérieure de Göteborg (Wettergren et Kerber, 1904, Pr. 1 cour.). — Léon Pineau.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 5 août 1904.

M. Noël Valois est désigné comme lecteur pour la séance publique annuelle des cinq Académies. Il lira un mémoire sur la croyance à la fin du monde dans les derniers siècles du moyen âge.

M. Clermont-Ganneau commente les papyrus de l'époque achéménide, récemment signalés en Egypte. Il présente ensuite un essai d'interprétation d'une inscription nabatéenne provenant des environs de Pétra et considérée jusqu'ici comme inintelligible.

M. Héron de Villefosse communique, au nom de M. Paul Dissard, conservateur des Musées de Lyon, le texte de quatre inscriptions latines récemment découvertes dans cette ville. Ce sont les épitaphes de Caius Apronius Raptor, Trévère, décurion de cette cité, négociant en vins à Lyon et batelier de la Saône, et d'Apronia, fille d'Apronius Bellus ; puis celles d'Ulpius Tertius, soldat de la légion XXXe Ulpia Victrix, et de Plautia Hilaritas, femme de Publius Pamius Prudens, sévir augustal de Lyon ; et enfin deux fragments de la dédicace d'un autel aux Mères Augustes.

M. Lair communique un mémoire sur un formulaire normand du XIIIe siècle.

Séance du 13 août 1904.

M. Leger annonce que, sur l'intervention de M. le Dr Zolotowitz, ministre de Bulgarie à Paris, le gouvernement bulgare a autorisé M. Degrand, consul de France à Philippopoli, à entreprendre des fouilles sur l'emplacement d'Apollonie du Pont, près de Bourgas.

M. Homolle présente de la part de M. Marcel Le Tourneau, des aquarelles représentant neuf croix byzantines conservées dans des monastères de Thessalie. Ces croix, en bois sculpté, sont ornées de pierreries et d'émaux. Les sujets sont tirés de la vie du Christ et de la Vierge. Des inscriptions servent de légendes aux scènes, donnent les noms du donateur et de l'artiste. Une d'elles est datée de 1610.

M. Collignon donne lecture, au nom de M. Naville, d'un rapport touchant une récente campagne de fouilles sur la rive gauche du Nil, dans la nécropole de l'ancienne Thèbes.

Séance du 19 août 1904.

M. Collignon, vice-président, donne de bonnes nouvelles de la santé de M. Henri Wallon, secrétaire perpétuel de l'Académie, dont la villa des Petites-Dalles a été récemment incendiée.

M. Clermont-Ganneau transmet, de la part de M. le marquis de Vogüé, une note de M. Euting, correspondant de l'Académie, sur une inscription hébraïque relative à la synagogue de Tâdif.

M. Cagnat entretient l'Académie du tracé primitif de la villa romaine de Thamugadi (Algérie). Les fouilles exécutées par le Service des monuments historiques ont permis de déterminer la limite de l'enceinte assignée aux colons par l'empereur Trajan, fondateur de la colonie, et de retrouver les différents carrés déterminés par les rues qui sillonnaient la cité. — M. Collignon présente quelques observations.

M. Emile Chatelain communique plusieurs plaquettes du commencement du XVIe siècle, inconnues des bibliographes, qu'il a trouvées à l'intérieur d'anciennes reliures de la Bibliothèque de l'Université: une sorte d'élégie sur Anne de Bretagne et sa fille Claude, imprimée sans doute en 1524; une *Vie et légende de monsieur saint George*, traduite de Jacques de Varazze (vers 1526); un fragment du *Blazon des hérétiques* de Pierre Gringore imprimé en 1524 par Jérôme Jacob à Saint-Nicolas-du-Port; le tiers d'une édition inconnue d'Alexandre de Villedieu.

M. Clermont-Ganneau communique un mémoire sur l'origine des noms Didon et Tanit. — MM. Weil et Bouché-Leclercq présentent quelques observations.

Séance du 26 août 1904.

M. Collignon, vice-président, lit une lettre de M. Wallon, secrétaire perpétuel, remerciant l'Académie de la sympathie qu'elle lui a témoignée lors du récent incendie de sa villa.

M. Clermont-Ganneau communique une note de M. le marquis de Vogüé sur une statuette d'Isis portant une inscription phénicienne gravée à la pointe. Cette statuette, conservée au Musée de Caire et signalée par M. Maspero, remonte à la première moitié du IVe siècle avant C. Il est intéressant de noter dans la dédicace l'identification qui, dans l'esprit du donateur, s'est faite entre l'Achtoret phénicienne et l'Isis égyptienne.

M. Homolle décrit la célèbre colonne d'acanthe découverte à Delphes et dont il a exécuté au musée de Delphes une restitution en grandeur d'original.

M. Homolle communique ensuite une lettre adressée par M. Holleaux à M. le duc de Loubat et annonçant la découverte à Délos, dans une maison voisine du théâtre, d'une mosaïque représentant Dionysos armé d'un thyrse et à cheval sur un tigre. Ce tableau paraît être un des chefs-d'œuvre de l'art de la mosaïque antique. Il est sans doute du IIIe siècle avant C.

M. de Vaux montre que le mot τύραννος, avec plusieurs mots voisins, τύρσις, οὐρανός, etc., présente un cas de parallélisme linguistique avec les racines turques et mongoles en *tur*, *kur*, *or*. Un certain nombre d'exemples de ce genre indique une pénétration des langues et des races altaïques dans les langues et les races aryennes, à l'origine de l'âge classique. — M. Chavannes présente quelques observations.

M. Bouché-Leclercq fait une communication relative à la cassette royale au temps des Ptolémées.

Séance du 2 septembre 1904.

M. Chavannes étudie une inscription chinoise de l'année 1256 qui se trouve dans la province de Kouang-si et dont M. Joseph Beauvais, vice-consul de France, a pris un estampage. Ce monument rappelle les mesures défensives que prit la dynastie chinoise des Song pour protéger sa frontière du sud-ouest menacée par les Mongols maîtres du Yun-nan depuis 1254.

M. Cagnat communique une inscription de Khamissa en Algérie relative à un personnage nommé A. Larcius Macrinus qui fut *princeps gentis Numidarum*.

M. Clermont-Ganneau fait deux communications, l'une sur le dieu Ogénès, l'autre sur Hermès-Héraclès et Eschmoun-Melkarth.

Léon DOREZ.

Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis MARCHESSOU, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 40 — 3 octobre. — 1904

A. ERMAN. **Ægyptische Chrestomathie zum Gebrauch auf Universitäten und zum Selbstunterricht,** Berlin, Reuther und Reichard, 1904, in-8°, XXII-156-78 * pages. — Prix : 15 fr. 65.

C'est le complément de la Grammaire Égyptienne, dont j'ai rendu compte ici au moment où les deux éditions en ont paru. Dans la première édition, la Chrestomathie et la Grammaire étaient réunies, ce qui laissait naturellement assez peu de place pour la Chrestomathie : dans la seconde, elles ont été séparées et chacune d'elles obtient un volume entier.

La Chrestomathie comprend une courte introduction (XI-XXII p.), où l'origine des morceaux est indiquée, et où l'auteur passe en revue très rapidement le champ entier de la littérature égyptienne. Viennent ensuite (p. 1-156), soixante-quatorze morceaux en autographie, qu'accompagne (p. 1*-78*) un commentaire très concis, consistant surtout en références à la seconde édition de la *Grammaire*. Le plus grand nombre de ces morceaux, soit trente sur soixante-quatorze, sont conçus dans la langue du premier empire thébain, c'est-à-dire des temps que M. Erman considère comme l'âge classique, dix-neuf dans celle de l'empire memphite ou des temps antérieurs, quinze dans celle du second Empire thébain ou des débuts de la période saite : les derniers siècles de la langue et de l'écriture ont été négligés entièrement, avec raison, je pense, vu les difficultés spéciales que le déchiffrement présente. Les textes ont été choisis de manière à placer sous

les yeux des commençants presque tout le domaine de la littérature, religieuse, historique, romanesque, scientifique. La plupart d'entre eux sont assez développés, et M. Erman, afin d'en faciliter la lecture à ses élèves, les a partagés en paragraphes à chacun desquels il a imposé un titre qui en indique la teneur générale. Il y a dans son plan une particularité que je regrette : lorsqu'il a rencontré dans un développement des phrases ou des membres de phrase qui lui ont paru peu intelligibles, il les a retranchés et remplacés par des points. Où l'obscurité est due à la corruption du texte on ne le blâmera point d'en avoir agi de la sorte, mais le plus souvent, surtout dans les extraits des Pyramides, elle tient à l'accumulation d'allusions mythologiques dont beaucoup n'ont rien de mystérieux pour nous : alors, il arrive parfois que la suppression rompt la suite des idées, et rapprochant des passages qui étaient à distance l'un de l'autre, semble faire découler immédiatement des propositions antécédentes des conclusions dont la valeur religieuse ne pourrait être saisie correctement par l'élève que s'il avait sous les yeux les portions enlevées. Je crois qu'en pareil cas, le mieux eût été de n'admettre dans le recueil que des développements ininterrompus, sauf à expliquer dans le commentaire les faits d'histoire, de théologie ou de vie courante qui échappent nécessairement à des débutants.

Le Commentaire est presque exclusivement grammatical. Cela n'a pas d'inconvénient pour les élèves qui suivent un cours d'Université : le maître peut introduire de vive voix les notions historiques, mythologiques, archéologiques, indispensables. Toutefois M. Erman destine sa Chrestomathie *zum Selbstunterricht*, et faute de quelques pages, il oblige les étudiants isolés à traduire littéralement les mots sans se rendre compte des idées que ces mots expriment, ou à opérer de longues recherches dans des ouvrages spéciaux qu'ils sont encore inhabiles à manier. C'est pourquoi je souhaiterais qu'il voulût bien modifier dans une prochaine édition et augmenter son commentaire au sens que je lui indique ; son ouvrage, qui est très bon, en deviendrait meilleur encore, et il répondrait de façon plus complète aux besoins de la génération présente.

G. Maspero.

Kurt Sethe, **Dodekaschoinos, das Zwölfmeilenland an der Grenze von Ægypten und Nubien** (forme le 3e fascicule du t. II des *Untersuchungen zur Geschichte und Altertumskunde Ægyptens*), Leipzig, J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung, 1902, in-4°, 36 p. — Prix : 6 fr. 25.

L'opinion courante parmi les géographes et les historiens est que le canton nommé Dodécaschène par Ptolémée occupait les deux rives du Nil en Nubie, depuis Syène ou Eléphantine au nord, jusqu'à

Hierasycaminos au Sud. M. Sethe s'est imposé la tâche de démontrer dans ce mémoire qu'elle est fausse, et que le Dodécaschène est le pays de la première cataracte, d'Assouan à Philæ.

Il pose en principe, et je crois qu'il a raison, qu'il y a identité entre le Dodécaschène et les douze schènes de traversée qu'Hérodote compte pour la montée de la première cataracte de la ville d'Eléphantine à l'île de Takhompso. Le site d'Éléphantine nous est connu, mais en pouvons-nous dire autant de celui de Takhompso ? Pour plusieurs des écrivains qui mentionnent cette localité, pour Hécatée de Milet comme pour Hérodote, c'est une île ; pour d'autres, c'est un bourg, placé sur la rive orientale du fleuve (Aristogoras et Bion) ou sur les deux rives à la fois (Juba); pour tous, il marque la frontière entre l'Égypte et l'Éthiopie. Nous sommes donc obligés de placer Takhompso, île ou ville, au point où cette frontière se trouvait à l'époque du plus ancien document qui nous parle d'elle, c'est-à-dire vers la fin du VIe siècle avant J.-C., sous Darius : or, elle passait pour être dans le voisinage de Philæ. Toutefois rien, chez les classiques, ne nous permet de serrer sa position de plus près ; les documents égyptiens nous fourniront-ils des documents moins vagues ? Le meilleur, une inscription de Philæ, déjà citée par Brugsch[1], date de l'occupation de l'Éthiopien Ergamène, vers le milieu du IIe avant J.-C. Ce prince, désireux de se concilier les bonnes grâces d'Isis, lui donna, ou lui confirma, la propriété du territoire qui s'étendait de Syène « jusqu'à Takomsô, soit douze *Iarit* à « l'Ouest, et douze à l'Est. » Les douze *Iarit* de l'Égyptien représentent évidemment les douzes schènes des classiques, mais Érgamène n'ajoute aucun détail qui nous permette de porter Takhompso sur la carte. Et les autres monuments hiéroglyphiques ne sont pas plus clairs que celui-là : quand même il serait question du Dodécaschène dans la prétendue inscription du roi Zosiri que Wilbour a découverte, le nom de la localité qui marque au Sud le territoire concédé au dieu Khnoumou a été effacé par accident, et cette lacune enlève au document toute sa valeur dans la question qui nous occupe. En résumé, les textes indigènes confirment seulement ce que nous savions déjà par les classiques : Takhompso était quelque part dans le voisinage immédiat de Philæ, et, par conséquent, il faut entendre le Dodécaschène comme représentant le territoire de la première cataracte, ainsi que le veut M. Sethe.

En doit-on conclure, à son exemple, que le nom ne s'est jamais appliqué à un territoire plus étendu ? Il a essayé de montrer que l'inscription 5069 du *Corpus*, sur laquelle on s'appuie pour le prolonger au moins jusqu'à Talmis, n'a pas entièrement le sens qu'on lui a prêté jusqu'à présent. L'explication qu'il en donne n'a pas convaincu Wilcken, et celui-ci maintient l'interprétation traditionnelle. Sans

1 Brugsch, *Dictionnaire Géographique*, p. 844.

entrer dans le débat, on peut admettre sans invraisemblance que le nom de Dodécaschène, attribué d'abord à la marche extrême de l'Égypte, d'Assouân à Philæ, s'agrandit plus tard, lorsque la frontière recula vers le Sud, et qu'il servit à désigner, avec les territoires anciens, les territoires acquis récemment. Il n'aurait plus été alors qu'une expression géographique, dont le sens étymologique aurait été méconnu, un Dodécaschène de plus de *douze schènes*. Quoiqu'il en soit, il me paraît que M. Sethe a raison dans sa thèse principale, et que nous devrons désormais considérer le Dodécaschène primitif comme ayant été à proprement parler le pays de la cataracte, compris entre Syène au Nord et un point voisin de Philæ au Sud. Sur cette thèse, il a greffé deux digression un peu longues, dans lesquelles il essaie d'établir une fois de plus la valeur du schène et de mieux traduire qu'on ne l'avait fait l'inscription découverte par Wilbour. De la première je ne dirai rien, me méfiant de tout ce qui touche à la métrologie, mais la traduction de l'inscription est très heureuse. M. Sethe a corrigé les interprétations proposées par ses prédécesseurs, et il a montré que l'ensemble du texte devait en être coupé autrement qu'on ne l'avait pensé. Quand même sa solution du problème relatif à la situation du Dodécaschène serait écartée par la suite, l'étude de l'inscription Wilbour assurera à son mémoire une autorité durable auprès des Egyptologues.

G. MASPERO.

L. RADERMACHER, *Das Jenseits im Mythos der Hellenen*, Bonn, Marcus, 1903, in-8, 152 p., avec gravures.

Il ne faut pas chercher, dans ce recueil de petits mémoires, une doctrine ; mais il y a une méthode, la méthode comparative et ethnographique ; il y a aussi quelques observations nouvelles et des groupements de faits très suggestifs.

L'auteur ne croit pas possible de concilier les disparates et les contradictions que l'on relève dans les idées homériques sur l'au-delà. Mais il prend la défense du VI[e] livre de l'*Enéide* contre une critique trop pointilleuse, qui y découvre, à défaut d'interpolations, la trace de deux rédactions mal conciliées par Varus. L'Élysée de Virgile est bien un lieu de « purgation », mais non un purgatoire, car les âmes n'y souffrent point. Les fautes individuelles sont expiées dans le Tartare ; le séjour dans l'Elysée élimine les scories de la vie terrestre. Le système théologique de Virgile est déjà constitué avec autant de précision et de logique apparente que celui du christianisme.

Un motif très fréquent dans les littératures populaires est celui du héros combattant la Mort personnifiée. En Grèce, Héraklès est vain-

queur de Hadès, de Cerbère, de Thanatos. Mais il faut reconnaître la même idée dans d'autres légendes qui, au premier abord, offrent un caractère tout différent. L'expédition d'Héraklès dans l'île de Géryon est de ce nombre; Géryon est proche parent de Cerbère. De même, Héraklès écrase la Mort dans la personne de Diomède, qui fait dévorer les étrangers par ses chevaux. M. R. va certainement trop loin lorsqu'il veut voir une « Campagne contre la Mort » dans toute expédition héroïque qui a pour objet la délivrance d'une femme, la conquête d'un trésor, etc.; mais on fera bien de lire ses observations sur le mythe de Médée et de Jason, rapproché de celui de Thésée qui délivra Athènes du tribut de jeunes gens qu'elle payait au Minotaure (la Crète a passé pour une des îles des Bienheureux). Le voyage ou la descente aux Enfers — suivant qu'on se figure l'au-delà comme terrestre ou comme souterrain — fait si bien partie de toute conception épique qu'on l'a introduit dans l'épopée chrétienne; Jésus, comme Ulysse et comme Enée, a dû descendre aux Enfers.

Thanatos, dans la mythologie grecque, n'est que le survivant d'une nombreuse troupe de démons, mâles et femelles, qui ont été primitivement conçus comme des ravisseurs d'âmes; tels sont encore Eos, Borée, les Ménades, les Naïades, les Centaures, etc. Un enlèvement mythique, suivi d'un hyménée, doit s'expliquer, suivant M. R. par la croyance populaire qui se reflète dans ces mots d'Artémidore : « Si un malade songe qu'il épouse un dieu ou une déesse, cela présage sa mort. ». La lecture de cet opuscule sera instructive même après celle des ouvrages de Rohde et de Dieterich.

Salomon Reinach.

H. Hurter, **Theologiae catholicae aetas prima, ab aerae christianae initiis ad theologiae scholasticae exoordia (1109).** Œniponte, Libraria academica Wagneriana, 1903, xvi pp., 1100 col. et lxx pp. gr. in-8°. Prix : 12 Mk.

Le Jésuite Hurter a entrepris un *Nomenclator litterarius theologiae catholicae theologos exhibens aetate natione disciplinis distinctos.* Cet ouvrage est bien exactement une nomenclature, nullement une histoire. Il est destiné à compléter un manuel de dogmatique catholique et à servir aux étudiants de la faculté de théologie d'Inspruck. Mais jusqu'ici, il manquait la tête. M. H. avait commencé par la fin, du concile de Trente à nos jours, puis il avait donné un volume pour la période scolastique (1109-1563). Les auteurs sont classés par siècles, d'après la date de leur mort, et par région, Orient et Occident, jusqu'au ive siècle, par spécialités, après le ive siècle. Chaque article comporte une brève notice, l'indication des œuvres principales et de leur sujet; d'assez nombreux renseignements bibliographiques. Le tout est écrit en ce latin mou et onctueux qui est un latin de bréviaire.

L'attitude vis-à-vis de la critique est embarrassée. Il suffira de citer cette phrase, qui suit l'exposé des controverses sur les œuvres du Pseudo-Denys l'aréopagite (col. 456) : « Nolumus spinosam hanc ingredi controversiam. Supponimus ea non esse Dionysii Areopagitae, Pauli ap. discipuli. » Mais il faut reconnaître que les discussions sont généralement indiquées avec loyauté.

L'ouvrage pourra servir à compléter les patrologies. Mais il a son utilité surtout pour la période qu'elles n'étudient pas, c'est-à-dire pour tout le haut moyen âge. Nous avions déjà Ebert; mais dans Ebert, les œuvres purement théologiques sont omises ou traitées trop sommairement. Les recueils d'Ulysse Chevalier ou de Potthast sont exclusivement bibliographiques. L'*Histoire littéraire de la France* est incomplète. En attendant l'histoire de la littérature latine au moyen âge que semblait promettre M. Traube, le volume de M. Hurter rendra de grands services.

L'auteur n'a pas prétendu être complet. Aussi ne sera-t-il pas aussi utile qu'il aurait pu l'être. Pour la partie ancienne, où il entre en concurrence avec de nombreux ouvrages, il pourra seulement fournir quelques indications de bibliographie récente. Même dans ce rôle il est insuffisant. Il ne cite pas, col. 159 n., le livre de M. Voisin sur Apollinaire; il ne connaît pas, col. 415 n., les tentatives faites depuis les études de Carrière pour réhabiliter Moïse de Khorène ou tout au moins pour renouveler ce problème (Conybeare. *Byz. Zeitschrift*, X [1901] p. 489); il ne paraît, col. 462 n., avoir vu de M. Helm que l'édition du mythographe Fulgence, non les articles où il a essayé de prouver l'identité du mythographe et de l'évêque; sur Beatus de Liebana, il ignore l'article définitif de dom Ramsay (*Revue d'histoire et de littérature religieuses*, VII [1902], 419 suiv.), et il a tort, col. 674 de dire que le commentaire sur l'*Apocalypse* n'a jamais été édité, après avoir cité lui-même, col. 260, l'édition de Florez. En somme, quand il quitte ses guides ordinaires, Fessler, Bardenhewer, Potthast, Ebert, M. H. se trouve dépaysé. Il arrive à être moins complet et moins précis qu'un manuel profane, comme Teuffel (lequel n'est pas cité, je crois). Que l'on compare ses renseignements, hésitants et incomplets, sur les opuscules théologiques de Boèce, col. 460, avec le § 478, 6 de Teuffel-Schwabe. Sur des ouvrages théologiques, le théologien donne moins que le littérateur.

L'ouvrage ne doit donc être considéré que comme un supplément provisoire de Fabricius.

A la fin du volume, on trouve un tableau chronologique des écrivains, année par année, une table des noms d'auteurs, une table des matières.

Il y a trop de fautes d'impression. Une des plus choquantes est la date du pontificat de Gélase I (col. 375) : 1492-1496! Les théologiens ne pourraient-ils pas, de plus, se décider à orthographier correc-

tement le latin ? Il faut écrire *poena* et *paenitantia*; les deux mots n'ont rien de commun. Il faut écrire *litterae*, *immo*, *caelum*. On aurait tort de croire que, dans des livres ou l'on remue des faits et des idées, ces détails sont indifférents. Le manque de soin dans la forme peut faire conclure au manque d'exactitude et de précision. Il témoigne, en tout cas, d'une lacune dans la formation de l'esprit.

Paul LEJAY.

La Chronique de Gislebert de Mons. Nouvelle édition publiée par Léon Vanderkindere,... — Bruxelles, Kiessling et Cie, 1904, In-8° de LI-432 pages (Commission royale d'histoire. Recueil de textes pour servir à l'étude de l'histoire de la Belgique).

La Commission royale d'histoire de Belgique inaugure sa nouvelle collection de textes par la publication de l'importante chronique de Gislebert de Mons; elle en a confié le soin au savant professeur de l'Université de Bruxelles, M. L. Vanderkindere. Si l'on compte bien, c'est la 3e ou la 4e édition de cette chronique, mais celle-ci semble bien devoir être définitive. Faite par un historien, qui connaît à fond les annales de la Belgique aux XIe et XIIe siècles, enrichie de notes abondantes qui critiquent, commentent, expliquent le texte de l'auteur, elle témoigne d'un effort évident vers la perfection.

L'Introduction, après la description des manuscrits de l'œuvre de Gislebert, complète les renseignements déjà connus sur ce chroniqueur et donne le tableau des événements auxquels il prit part, des actes où il a comparu depuis 1175 jusqu'en 1224, etc. : c'est à vrai dire le canevas d'une future biographie. M. L. Vanderkindere étudie ensuite le caractère même du texte dont il nous offre l'édition ; il se refuse à croire avec Arndt que nous n'ayons qu'une première rédaction de la chronique. Le récit que nous possédons est au contraire absolument définitif ; il a été entrepris et composé d'une traite, sur un plan bien déterminé, lorsque Gislebert, à la mort de Baudouin V, quitta la chancellerie de Hainaut, c'est-à-dire en 1195. Il a été entièrement terminé dans les premiers mois de l'année suivante, car à part une seule exception que l'on peut facilement expliquer, il ne fait allusion à aucun des événements qui se sont accomplis après le mois d'août 1196.

L'auteur, chanoine et prevôt de plusieurs églises, par les fonctions de chapelain, de notaire, puis de chancelier qu'il occupa auprès du comte de Hainaut, était admirablement placé pour être exactement documenté sur l'histoire de son pays. Et de fait, sa chronique très détaillée est une source de premier ordre pour tous les faits qui se sont passés de 1168 à 1196; sans doute, elle revêt quelquefois le caractère d'un panégyrique, elle omet à plusieurs reprises de signaler des actions

où le souverain de Gislebert, Baudouin V, ne paraît pas avec tout l'éclat désirable, et par conséquent elle est humaine et partiale, cependant elle manifeste un souci assez évident de vérité et de précision.

La présente édition se termine par une suite de tableaux généalogiques concernant les comtes de Hainaut, leur descendance et leur parenté, les maisons de Namur, de Luxembourg, de Flandre, de Louvain, de Limbourg, de Vermandois, de Blois et de Champagne, de Mons, d'Avesnes, etc., par des listes d'évêques (et des documents inédits ont été mis parfois à contribution pour dresser les uns et les autres), par une table analytique des noms de lieux et de personnes, un glossaire, une double liste d'additions et de corrections, qui avec les nombreux cartons du volume démontre le soin apporté à l'étude du texte (ajouter la correction de *Merlo* en *Mello*, p. 88), enfin par une carte du Hainaut et des régions voisines à la fin du XII[e] siècle d'après la chronique de Gislebert. Le volume se présente donc avec tout l'appareil d'érudition qu'on était en droit d'exiger.

L. H.-Labande.

André Lebey, **Le Connétable de Bourbon, 1490-1527.** Paris, Perrin, 1904. In-4°, 448 p. [1], deux portraits.

« *Aequalium socordiam oblitus, majorum virtutem recordatus haec scripsi* » : telle est l'épigraphe de M. Lebey. Elle dit assez dans quel esprit il aborde l'histoire du connétable. Écœuré de la « veulerie » contemporaine, admirateur des grands coups d'épée, en extase devant les passions violentes et les truculentes attitudes que l'on prête un peu trop complaisamment, depuis Taine, aux âmes du XVI[e] siècle, il éprouve pour l'adversaire de François I[er] une ardente sympathie — ce qui ne l'empêche pas d'admirer aussi, et peut-être plus que de raison, François I[er] lui-même.

Il s'agit là d'opinions purement subjectives, où la *Revue* n'a rien à voir. Ce qui nous inquiète davantage, c'est la façon dont M. L. critique les textes dont il se sert. La principale base de son récit est l'œuvre de Marillac, c'est-à-dire d'un familier du connétable. Il s'aperçoit, à quelques endroits, que cette base est fragile : « Il y a sans doute, écrit-il (p. 41), de l'exagération sur ce point, mais excusable de la part d'un secrétaire ». La question n'est pas de savoir si le secrétaire est excusable, mais s'il est croyable, précisément parce qu'il est secrétaire. Et ce n'est pas en citant Varillas, Gaillard ou même Brantôme que l'on peut donner plus de force à son témoignage ou à celui d'Antoine de Laval.

---

1. Pas de table des matières. Est-ce parce que cela sent son pédant?

Inutile de dire que, sur Louise de Savoie, M. L. suit presque aveuglément de Maulde. Il est indispensable à sa thèse que la régente ait été une vieille femme amoureuse, dédaignée par un jeune homme. M. L. n'a cependant pas trouvé cela dans Marillac, mais cet oubli de la part du biographe (oubli extraordinaire si le fait était vrai) ne l'arrête pas un instant. Il lui suffit des textes de chroniqueurs impérialistes, comme Baarland et Macquériau, d'historiens défavorables à François I[er], comme Beaucaire, ou bourboniens et très postérieurs, comme Pasquier, enfin de Varillas, pour que cette hypothèse lui paraisse « d'une singulière vraisemblance ». Et après avoir lui-même avoué que certains de ces récits sont exagérés, après s'être joué au milieu des conjectures, il conclut (p. 107) : « *Un fait nous reste acquis* [1], à savoir que ce fut bien Louise de Savoie qui proposa le mariage au connétable. » Il aurait fallu d'abord prouver que ce projet de mariage exista jamais hors de l'imagination des chroniqueurs. Et c'est ce que M. L. n'a pas fait.

De même il discute longuement (p. 354-360) la plate histoire, imaginée vers 1696 par un auteur famélique, d'un amour réciproque qui aurait uni Charles de Bourbon et Marguerite d'Angoulême, et d'un mariage qui aurait failli se conclure entre eux, par l'intermédiaire de François I[er], au château de Madrid. Rien, bien entendu, dans les documents de la captivité, ne permet d'accepter un instant cette hypothèse, d'ailleurs difficilement conciliable avec celle des relations antérieures de Bourbon et de Louise. M. L. cite même un texte de le Ferron qui montre Marguerite décidée à tout plutôt qu'à donner sa main, comme l'eût désiré l'empereur, au traître Bourbon. Lorsqu'il est question d'un mariage de Bourbon en France, ce n'est pas de Marguerite, c'est de Renée qu'il s'agit. Mais pour que M. L. admette une conjecture, il n'est point du tout nécessaire qu'elle s'appuie sur un document ; il suffit qu'elle ne soit formellement contredite par aucun texte : « Ce singulier roman, dans certaines de ses parties, ne manque pas d'ailleurs d'une sorte de vraisemblance ». — Cette « vraisemblance » me paraît de la même sorte que celle du roman du Masque de Fer ou des amours de Marie-Antoinette avec le cardinal de Rohan.

Je regrette d'autant plus d'avoir à remplir ici l'office du critique grincheux que le livre de M. L. représente un travail considérable. Il a lu beaucoup d'imprimés — s'il n'a pas toujours lu ceux qu'il aurait fallu lire [2]. Il a dépouillé, un peu trop au hasard, les fonds Dupuy et Béthune, la correspondance d'Espagne aux Affaires étrangères, etc. Il corrige sur certains points quelques affirmations, trop évidemment

1. Je souligne.

2. Il tranche en deux lignes (p. 131 n. 1) la question Semblançay, et il ne connaît pas le livre de Spont. J'appelle son attention sur la légèreté sur laquelle sont faites ses copies.

royalistes, de Paulin Paris [1]. Et malgré tout ce travail, il n'arrive pas à forcer notre conviction, ni à nous faire partager sa sympathie pour le dernier des grands princes apanagés. Pour que nous voyions dans cette histoire un homme qui veut venger son honneur, il faudrait qu'il y fût moins question d'argent, de vicomtés et de châtellenies. Ni la piteuse attitude de Bourbon à Chantelle, ni sa fuite, ni son rôle à Madrid, ni sa fin à Rome ne le montrent plus noble et plus grand que les artisans de l'unité française, du Prat et Louise de Savoie [2].

Henri HAUSER.

Henri DAVIGNON. **Molière et la vie.** Paris, Fontemoing, sans date (1904), in-16, 298 p. Fr. 3,50.

Sous ce titre l'auteur a réuni quatre études où il s'est proposé d'analyser la puissance d'observation de Molière. Dans ce sujet peu neuf M. Davignon ne s'est piqué ni d'originalité, ni d'érudition, il en fait l'aveu dans sa préface ; il s'est borné à nous communiquer les impressions d'une lecture admirative. Mais que fait ce fervent enthousiasme avec ses formules fatigantes à l'intelligence de l'œuvre de Molière ? De pénétrantes études de détail nourries d'observations et de faits la serviraient davantage. Je ne sais si celle qui ouvre le volume, *Molière et les femmes*, satisfera tous les lecteurs : elles n'aiment pas Molière, dit M. D., parce qu'il les a ridiculisées, parce qu'il n'a fait dans son théâtre aucune place aux grandes amoureuses, parce qu'il veut les tenir trop dans la dépendance de l'homme. Cependant les portraits féminins qu'a tracés Molière sont assez séduisants pour plaire à ses spectatrices que M. D. s'imagine, je ne sais pourquoi, la tête uniquement tournée par les beaux ténébreux des Romantiques. Le second chapitre, *Molière et la bourgeoisie*, exagère certainement les sympathies de Molière pour cette classe sociale et il faut chercher ailleurs que dans le bonhomme Chrysale l'idéal du poète (p. 131). Le troisième, *Molière et les petites gens*, qui s'appellerait plutôt les Valets dans Molière, reste confus et le critique mêle ensemble des questions bien différentes : la technique de l'auteur comique, la moralité du spectacle, la philosophie du penseur. La plus acceptable de ces études serait la quatrième : *le drame dans Molière*. M. D. a été ici plus heureux pour démontrer

---

1. P. 40 n. 4 il a raison contre Paris au sujet de le Ferron. La première éd. de son livre parut en 1550, donc il n'est pas exact de dire que « François Ier était mort depuis longtemps ».

2. P. 304 n. 2 : « Ces vers de quelque soldat flamand Hennuyer », *l.* : « flamand ou hennuyer ». P. 54 n. 2 (*l.* 1), au-lieu de 1502, *l.* 1501. — La correction matérielle laisse d'ailleurs, en général, beaucoup à désirer. P. 14 : Sauvigny pour Souvigny (correctement p. 116) ; p. 34 recouvrir pour recouvrer, etc.

que le drame est latent dans certaines des œuvres, mais qu'il y est toujours refoulé et contenu par l'élément comique et que si l'interprétation au théâtre lui fait parfois une part trop large, elle trahit l'intention de Molière.

Des remarques exactes, intéressantes aussi, on en relèverait sans doute dans ce livre d'un véritable ami de Molière; mais je regrette qu'on en trouve à côté tant d'inutiles, de fausses, de justes à demi, avec les grosses affirmations pesantes, sans aucun sens des nuances, sans parler des réflexions d'un tour étrange et des incorrections qui vont jusqu'au barbarisme [1].

L. R.

Gaston MAUGRAS. **La cour de Lunéville au XVIIIe siècle.** Les marquises de Boufflers et du Châtelet, Voltaire, Devau, Saint-Lambert, etc. 3e édit. Paris, Plon, 1904, 8°, 473 p. Fr. 7,50.

M. Maugras, qui se complait à retracer les mœurs faciles du 18e siècle, vient de nous donner de la cour de Lunéville dans un volume d'une très élégante typographie une peinture amusante, leste, à l'occasion gaillarde, presque égrillarde. Les intrigues, les plaisirs, les fêtes qui se succèdent sans interruption sous le duc Léopold et son amie Mme de Craon, la mère de la future marquise de Boufflers, puis sous le bon roi d'opérette, Stanislas; le monde de maîtresses, de courtisans, de parasites, de poétereaux et de confesseurs dont les romans se croisent et s'entrecroisent, forment un ensemble qui piquera certainement la curiosité des lecteurs et des lectrices auxquelles M. M. songe aussi. L'historien en retirera un moindre profit, quoique le livre ne laisse pas d'offrir une intéressante contribution à l'histoire des mœurs. Seulement les nombreux personnages qui s'agitent dans ce cadre pourtant modeste sont peints avec une certaine imprécision, à l'aide des mêmes épithètes hyperboliques et vagues : tous sont « séduisants, aimables, élégants, spirituels », etc. La partie la plus nette de cette chronique galante de la cour lorraine, et qui tient plutôt à l'histoire littéraire qu'à l'histoire proprement dite, est l'épisode très copieuse-

---

1. En voici quelques exemples entre beaucoup : p. 76, ce n'est guère la femme qui a le plus à souffrir et c'est l'homme qui souvent écope le plus ; p. 99, l'abstraction est concrétisée dans une série de tranches de vie; p. 105, bonne chair (sic) et vin généreux... accueil plantureux, sans morgue ni façonneries; p. 148, j'imagine assez la bonhomie comme un tamis enveloppant la personnalité; p. 152, il n'est pas un spectateur sincère qui n'opine un (sic) franc bon sens de ces couplets(?); p. 164, il y a là l'embryon des gravures en chair vive qui seront l'*Avare* ou le *Misanthrope*; p. 264, le public s'esclaffe (sic) tout le long des pièces de Molière, etc.

ment exposé des relations de Voltaire avec Mme du Châtelet et son heureux rival, Saint-Lambert. Le récit de cette passion comique et touchante de la *divine Emilie* pour le froid poète des *Saisons* était déjà bien connu, mais je crois qu'il ne se rencontrera nulle part avec une telle abondance de documents. M. M. en a eu plusieurs d'inédits à sa disposition; nous aurions aimé trouver dans ses notes quelques références pour montrer en quoi il apportait du nouveau. En fait, ce sont là les véritables héros de son livre et nous ne les suivons pas seulement à Lunéville ou à Commercy, mais encore à Cirey, à Paris et ailleurs. A côté d'eux le roi lui-même et sa maîtresse, la marquise de Boufflers, avec ses nombreux parents, ses adorateurs et ses familiers, M. de la Galaizière, Mme de Graffigny, Devau-Panpan, le P. de Menoux et l'abbé Porquet, ne tiennent que la seconde place. Il est vrai que le récit s'arrête à la mort de Mme du Châtelet et que l'auteur doit à Mme de Boufflers un second volume qu'il nous promet. Le sujet est en effet inépuisable : Vehse a bien écrit jadis quarante-huit volumes sur les cours d'Allemagne [1].

L. R.

Eugène Berger. — **Le vicomte de Mirabeau** (*Mirabeau-Tonneau*) 1754-1792. Hachette, 1904. 394 p. in-8.

Mirabeau le grand a fait du tort à son cadet qui méritait mieux que l'oubli de l'histoire. Nature sans frein comme son aîné, il eut tous ses vices avec l'ivrognerie en plus, mais aussi quelques unes de ses qualités : l'imagination et l'esprit. Son biographe le considère avec raison comme un bon type de gentilhomme d'ancien régime. Dans sa jeunesse fort dissipée, il cherche un peu partout les plaisirs et les aventures, dans les rangs des chevaliers de Malte ou dans l'armée française qui défend les insurgents d'Amérique. La politique ou la philosophie le préoccupent assez peu. Les passe-temps intellectuels ne furent jamais son fait, mais rien n'indique qu'il fut alors hostile aux réformes ou particulièrement dévoué au trône et à l'autel. Il se fait même chasser de l'ordre de Malte pour avoir brisé quelques statuts de saints, une nuit d'ivresse. Quand éclate la Révolution, il est perdu de dettes, il vient de manquer d'être chassé de l'armée pour avoir détourné dix mille francs à la caisse du régiment dont il est colonel, la politique

---

1. P. 5, la duchesse d'Orléans n'était pas une princesse de *Bavière*; p. 42, Stanislas est né en 1677 et non en *1682* ; d'ailleurs la date est en contradiction avec p. 61 ; p. 66 *Rhingrave du Rhin* est une tautologie; p. 91, l'expression « monter sur ses grands chevaux » a une autre origine ; p. 95, en 1733 Voltaire ne jouit pas encore d'un « prestige inouï » ; p. 167, il est paradoxal d'avancer que « la tolérance n'existe au XVIIIe siècle à aucun degré. »

s'offre à lui comme une suprême ressource. Les hobereaux du Haut-Limousin, séduits par la raideur brutale qu'il met au service de leurs intérêts et de leurs préjugés de caste, l'envoient siéger aux Etats-Généraux où il ne trompe pas leur attente. A la tribune ou dans la presse il se distingue parmi les aristocrates les plus intransigeants et il déploie dans des polémiques fréquentes une verve un peu grosse mais mordante et vigoureuse. M. B. a pris soin de reconstituer les sociétés où il fréquentait alors, le salon de Mme Chambonas, les dîners du traiteur Masse au Palais-Royal, la salle de rédaction des *Actes des Apôtres*, etc. A rompre journellement des lances en faveur des parlements, du clergé, de l'esclavage, des privilèges de toute sorte, Mirabeau-Tonneau gagna une rapide et solide impopularité. Il ne put bientôt plus se montrer dans la rue sans être accueilli par des huées et menacé de la lanterne. Il émigra en août 1790 et organisa sur les bords du Rhin une légion royaliste qui portait son nom. Il ne survécut pas longtemps à la déclaration de guerre entre la France et l'Europe. Il mourut assez mystérieusement à Fribourg le 15 septembre 1792.

Cette biographie a été préparée avec soin. M. B. a tenu en mains la correspondance du vicomte et de la vicomtesse pendant l'émigration et il en donne d'abondants extraits, il a fait des recherches dans les études de notaires, aux Archives Nationales, aux archives de la guerre, il n'a pas plus négligé les sources imprimées que les sources manuscrites. Si étendue que soit sa documentation, il a eu la discrétion de ne jamais l'étaler. Le récit est vif, agréablement conté, égayé d'anecdotes piquantes et mêlé d'aperçus judicieux sur l'histoire générale. J'ajoute que les sympathies politiques de l'auteur n'ont pas nui à son impartialité.

Albert MATHIEZ.

Henri DONIOL. **La Fayette dans la Révolution** (1775-1799). Colin 1904. 189 p. in-8.

Cette courte étude n'est pas proprement une biographie, mais une sorte d'aperçu philosophique sur les idées et le caractère de La Fayette conçu comme « la personnification vivante des droits de la créature humaine dans le fonctionnement de l'état social et le héraut de la discussion publique, autrement dit de la liberté politique dans le gouvernement des nations. » (p. 135) Des faits concernant son héros, M. D. n'a retenu que les plus caractéristiques, ceux qui répondaient le mieux à l'idéal qu'il s'en est fait. Bien qu'il possède la littérature de son sujet, il n'a pas encombré son texte de reférences, dominé qu'il était par le souci de la sobriété et de la brièveté. Souci fort louable assurément, mais qui l'a conduit à donner à son style une tension par-

fois fatigante et qui le fait paraître apprêté. — Un historien philosophe ramène forcément ses jugements à sa philosophie. La philosophie politique de M. D., qu'il a exposée plus en détail dans un précédent ouvrage [1], c'est que la France n'a jamais eu le gouvernement qu'il lui fallait qu'à un seul moment, pendant le Consulat. La Fayette, ayant eu avant et pendant la Révolution des pensées et des actes assez souvent *consulaires* ou *quasi-consulaires*, est en général bien jugé par son biographe ou plutôt jugé en bien. — Il était impossible de séparer La Fayette de son époque et il se trouve que ce livre n'est pas seulement une philosophie de La Fayette, mais implicitement une philosophie de la Révolution. La discuter ici m'entraînerait bien loin. Il me suffira d'indiquer qu'à maintes reprises M. D. heurte les opinions reçues et qu'il n'hésite pas à contredire les conclusions de nos plus récents historiens.

Albert MATHIEZ.

Ferdinand BRUNETIÈRE. **Histoire de la littérature française classique. 1515-1830.** Tome 1er. De Marot à Montaigne, 1515-1595, 1re partie. Le mouvement de la Renaissance. Paris, Delagrave, sans date (1904), in-8°, p. 230. Fr. 2.50.

Dans l'avertissement mis en tête de ce volume, M. Brunetière donne le plan et les grandes divisions de l'ouvrage qu'il s'est proposé d'écrire et qui doit comprendre cinq parties. La première envisage la naissance et le développement initial, naturellement hésitant et contrarié, de notre idéal classique. Mais nous n'avons encore qu'une introduction en quelque sorte de ce premier tome : une caractéristique rapide de la Renaissance en Italie, en Europe et en France, puis une étude plus approfondie de Marot, Rabelais, Marguerite de Navarre et Calvin. L'auteur qui reste toujours fidèle à son explication évolutionniste de la littérature, ne doit retenir de la masse des faits et des œuvres que ceux qui intéressent la transformation des idées ; il ne s'est volontairement arrêté qu'aux hommes et aux livres représentatifs d'une époque et d'un mouvement littéraire, moral ou social. Dante, Pétrarque, Boccace, qui ne sont plus pour nous que des poètes italiens, ont eu, eux, le sentiment d'être avant tout des Latins et l'orgueil de perpétuer la tradition romaine. Ils ne méritent pas encore le nom d'humanistes, mais après eux Aurispa, Valla et Pontanus incarnent pleinement l'érudition du Quattrocento et « l'indifférence au contenu » qu'elle engendra ; l'Arioste est l'expression la plus parfaite de ce phénomène nouveau en littérature, « le sentiment de l'art », comme de cet autre, le

---

1. *De 1815 à 1900. Notre politique intérieure devant l'histoire.* Flammarion s. d. in-8.

retour d'une société chrétienne au paganisme. Seulement dans le reste de l'Europe, la Renaissance réagit contre le culte de la forme et aboutit à un humanisme agissant, tout préoccupé de leçons de morale et de solidarité. C'est dans Erasme, dans ses *Adages* en particulier, que M. B. montre avec beaucoup de netteté cette transformation de la Renaissance littéraire. En France au contraire elle perd le caractère cosmopolite et humanitaire qu'elle avait pris hors d'Italie : elle tend à se nationaliser en se socialisant, et c'est à nos Valois qu'elle en est redevable. J'ai tenu à marquer les grandes lignes de cette introduction — j'aurais souhaité le faire moins brièvement — car elle est d'un grand intérêt et constitue, à mon sens, la partie la plus neuve du volume. Sur les chapitres suivants, consacrés à quatre personnalités différentes si souvent étudiées, sur lesquelles d'ailleurs on connaissait déjà les idées du critique, on peut glisser davantage. Il faut signaler seulement qu'en bien des points, M. B. trouve l'occasion de réviser les jugements courants par une étude plus pénétrante et mieux informée de l'œuvre. Tout le chapitre sur Rabelais par exemple, sur son lyrisme, sa véritable profondeur, son isolement dans l'évolution littéraire, est un modèle de cette critique attentive et personnelle, dont l'auteur a déjà donné trop de preuves pour qu'il soit nécessaire d'y insister. Mais il faut bien ajouter, ce qu'on n'ignore pas moins, qu'elle est parfois aussi colorée de ses préventions. Les quelques pages consacrées à Calvin, outre qu'elles sont à peine suffisantes, ne lui rendent pas pleine justice. Voir en lui surtout un polémiste grossier, — il est pourtant la mesure même à côté des autres réformateurs et du doux Mélanchthon lui-même ou de leurs adversaires — un dialecticien subtil mais à demi sophiste, un raide orgueilleux et un tyran implacable, enfin n'accepter Calvin que comme une rançon des Pascal et des Bossuet, paraîtra excessif, même sans parti-pris confessionnel[1].

L. R.

BEER Rudolf : **Spanische Literaturgeschichte.** Leipzig, G. J. Göschen, 1903. — 2 vol. 148 et 164 pp., petit in-8°.

M. Rudolf Beer, l'auteur des *Handschriftenschätze Spaniens*, a consenti à résumer pour le public de la collection Göschen l'histoire

1. Je signale quelques vétilles. P. 34, les dernières recherches, celles de Richter, de Nichols, ont rectifié la date de la naissance d'Erasme : il est né en 1466 et non *1467* ; p. 35 et ailleurs, écrire Froben et non *Fröben* ; p. 36 les *Colloquia* sont de Bâle, 1523, et non de *Cologne, 1524* ; p. 51, le voyage de Luther à Rome est de 1511 et non *1510* ; p. 129, l'*Utopia* de Morus de 1516 et non *1518* ; ibid., la note sur les références de Rabelais puisées toutes dans Aulu-Gelle n'est pas tout à fait exacte pour les témoignages de Servius et de Censorinus qui sont postérieurs ; p. 150 le *quart livre* est mis par erreur pour le cinquième livre.

touffue d'une littérature qui est encore aujourd'hui l'une des plus mal connues du domaine roman. L'entreprise était ardue. Ni l'insignifiant *Grundriss* de A. Schmidt, ni l'analyse, pénible à force d'être condensée, de G. Baist dans le *Grundriss der romanischen Philologie* ne pouvaient servir de modèles à l'auteur. Il va sans dire que, parmi les ouvrages plus anciens, aucun n'était directement utilisable. Le seul travail qui eût pu inspirer le sien, *A history of Spanish literature*, de M. James Fitzmaurice-Kelly (Londres, 1898) — dont une traduction espagnole notablement enrichie de notes bibliographiques et critiques a été publiée en 1900 à Madrid par *La España moderna* — est trop hautement personnel pour ne pas exclure *a priori* toute espèce d'imitation. C'est donc réduit, si j'ai le droit de m'exprimer ainsi, à ses propres forces que M. Beer a résolu la tâche qu'il s'est imposée. Le jugement universellement favorable de la critique a dû le récompenser partiellement de ses peines. Non pas qu'il ne soit possible de relever, çà et là, quelque inadvertance dont, aussi bien, l'importance ne laisse pas d'être légère. Mais si l'on songe aux instruments de travail dont disposait, avant ce livre, le lecteur désireux de s'orienter dans le dédale de la littérature espagnole, il est impossible de ne point pardonner l'une et l'autre de ces inexactitudes ou omissions en faveur du bienfait que représentent ces 300 pages. Je sais que l'on a reproché au plan même de l'ouvrage certain défaut de logique. Pourquoi a-t-on dit, dans une œuvre de vulgarisation, 60 pages d'introduction historique? Pourquoi surtout un traité de morphologie, d'ailleurs imparfait, parce que trop court? N'eût-il pas mieux valu se borner à un exposé pur et simple de la littérature et donner de la sorte plus d'extension à la période classique, où l'absence de certains noms étonne, et à la période moderne, manifestement insuffisante? — Je me bornerai à consigner ici ces objections sans en discuter la portée, à coup sûr considérable. Il est certain que les hispanisants allemands s'attardent volontiers à traiter le moyen-âge espagnol de préférence à l'époque contemporaine. Que l'intérêt seul de la science les guide, soit. Il est non moins certain que la grande majorité d'entre eux n'ont de l'Espagne d'aujourd'hui et de sa littérature que des connaissances très imparfaites. Les bibliothèques allemandes accumulent un gros matériel de documents sur ces époques lointaines et sont fort pauvres, en général, de littérature espagnole contemporaine. Beaucoup d'ailleurs parmi ces érudits seraient parfaitement incapables de voyager avec fruit *tras los montes* parce qu'ils ignorent de tout point le castillan du xx[e] siècle. Et j'en connais plusieurs qui endosseraient, à cette date, en toute sérénité d'âme, la boutade que Philarète Chasles émettait en 1841, quand D. Eugenio de Ochoa publia ses *Apuntes para una biblioteca de escritores españoles contemporáneos* : « Abordez ces deux volumes, vous ne croyez pas sortir de France, tout ce que vous lisez est français ». Tel n'est pas du moins

le cas de M. Beer qui connaît l'Espagne mieux que quiconque et auquel on disait à Madrid : *Vd. no es hijo del Norte*. Et c'est sans doute parce que l'espace lui manquait — je sais qu'il eut toutes les peines du monde à faire consentir son éditeur à allonger en deux volumes un travail que l'on voulait publier en un seul numéro de la Collection — qu'il dit simplement de l'Espagne d'aujourd'hui : « *die spanische Litteratur des 19. Jahrhunderts hat eigenartige Schöpfungen auf dem Gebiete des Dramas, ganz vollwertige Leistungen auf dem Gebiete der Lyrik und der Novelle aufzuweisen* (II, 146) ». Tant que nous n'aurons en France à opposer à des travaux comme celui qui nous occupe — et il faut en outre songer à l'extraordinaire bon marché de ces deux volumes reliés en toile, à raison de un franc le volume ! — que les pauvretés d'un Hubbard ou d'un Baret, il sera bon de nous souvenir, avant de nous montrer trop sévères pour autrui, que sur le terrain de l'hispanisme plus encore peut-être que sur aucun autre terrain du domaine littéraire coutumier, la critique est aisée et l'art, difficile.

Camille PITOLLET.

Wörterbuch der Elsässischen Mundarten, bearbeitet von E. MARTIN und E. LIENHART, II, 2. — Strasbourg, Trübner, 1904. In-8, 160 pp. cotées 161-320. Prix ; 4 mk.

Les livraisons du *Dictionnaire Alsacien* se suivent maintenant avec une régularité qui présage un prompt achèvement. Ce qui vaut mieux encore, d'excellent qu'il a toujours été, il s'achemine à devenir parfait, parce que les auteurs, disposant d'un plus grand nombre de documents, peuvent les critiquer l'un par l'autre avec plus de fruit. C'est pourquoi je n'ai, pour ma part, c'est-à-dire en ce qui concerne le colmarien, presque rien à ajouter ou à modifier aux informations fournies par ce fascicule sur la fin de la lettre B-P, la totalité de l'R et le commencement de l'S.

P. 215, sur *rau=roh*, la forme colmarienne est transcrite *rói*. Il me semblait que l'accent aigu était le signe de la voyelle fermée; et, en ce cas, il serait fort déplacé ici, la prononciation étant par *o* bref et très ouvert (comme *plòi* « bleu », etc. — P. 217 : le terme d'argot fr. *rabiau* signifie « excédent »; s'il s'emploie pour désigner « la Saint-Lundi », c'est tout simplement que le chômage du lundi est envisagé comme un supplément à celui du dimanche. — P. 233, sous *reden*, il ne suffisait pas de dire que la prononciation est *réte*, ce qui d'ailleurs est irréprochable; il fallait reprendre les principales formes du verbe, ou tout au contraire la voyelle brève est de règle absolue en syllabe fermée, impér. *rèt lût* « parle haut », *i rèt* = ich rede, *si rèt* = sie

redet, ppe *krèt* = geredet, etc. — P. 237 : ajouter *Ràfl*, forme abrégée du prénom Raphael. — P. 248 : le mot *rékhometiere* (sic) est d'un usage courant au double sens de « recommander » une chose ou une personne. — P. 251, je lis deux formes du mot *Religion*. Mais aucune n'est la forme colmarienne *rèlikiôn*. — P. 291, une autre forme du proverbe est *wann e pür* (var *e yüt*) *ófme ross sétst, se weist er nét wie-n-er rite wél* (il se tourne dans toutes les postures imaginables pour bien se faire remarquer). — P. 295, *khè ràscht ón kè rüej*, telle est la forme colmarienne de ce dicton allitératif. — P. 305, la transcription *rût* pour « rouge » m'est incompréhensible : le mot est *rôt*, avec exactement la même voyelle que dans *rôt* = Rath, ainsi que l'implique au surplus le calembourg noté par les auteurs eux-mêmes p. 298. — P. 317, *Hühnerseb*, ein Unkraut : c'est le mouron des oiseaux.

L'article *Reijen* (p. 246) est une collection très intéressante de rondes enfantines. MM. Martin et Lienhart n'épargnent rien pour faire de leur livre le trésor du folklore aussi bien que des langages alsaciens.

V. Henry.

Lehrbuch des Dialekts der deutschen Zigeuner. Von Franz Nikolaus Finck. — Marbourg, Elwert, 1903. In-8, xvj-96 pp. Prix : 2 mk. 80.

L'auteur nous dit qu'il a longtemps hésité à publier ce petit livre : il faut donc le remercier de s'y être décidé, et féliciter M. Pischel d'avoir triomphé de ses scrupules. Trop mince est notre documentation sur la langue des Tsiganes, trop rares les occasions de la grossir en toute sûreté, pour qu'il soit permis de laisser sous le boisseau le peu de lumière qu'on a pu en acquérir. A en juger par ses précédents ouvrages et par celui-ci, M. Finck doit être doué d'un remarquable sens grammatical, je veux dire de la faculté d'ordonner rapidement en système le chaos que fait toute langue illettrée à une oreille qui n'y est point entraînée depuis l'enfance. C'est là son mérite, et c'est aussi son unique ambition : il nous enseigne le tsigane, il ne nous dit pas d'où il vient ; il s'abstient délibérément de rapprochements même aisés, et qui le lui seraient plus qu'à d'autres. Il y a temps pour tout : l'essentiel, aujourd'hui, est de fixer l'état de la langue ; on verra plus tard à l'analyser et à la situer dans la famille dont elle ressortit.

Il serait bien désirable, en effet, que de semblables précis, sobres et empiriques, retraçassent à grands traits la physionomie des dialectes tsiganes des autres pays : France, Espagne et Angleterre. On saisirait alors plus nettement les caractères distinctifs de la langue ; on en éliminerait avec plus de certitude les accidents, et surtout les mots

d'emprunt, qui doivent être en nombre considérable[1]; et le tsigane, dégagé de ses scories, désormais directement comparable à ses frères de l'Inde, assumerait dans notre linguistique le rôle modeste, mais non pas négligeable, que lui réservent ses lointaines origines.

L'ouvrage de M. F. comprend 40 pages de grammaire, 7 de textes et 48 de lexique. Il doit suffire à qui l'a bien étudié, sinon pour comprendre les Tsiganes, — c'est, paraît-il, une trop aventureuse entreprise, — au moins pour se faire entendre d'eux. Et je le crois volontiers; car j'en ai fait l'épreuve sur les textes de l'auteur, qui, à vrai dire, sont faciles, et je n'ai eu aucune peine à les traduire avec l'aide du lexique, où abondent les renvois à la grammaire. C'est bien ainsi qu'il convient de grouper et de présenter les faits d'une langue qui n'a point de passé, en attendant que la méthode linguistique parvienne, s'il est possible, à lui en reconstituer un.

Telle qu'elle ressort de ces pages, la langue des Tsiganes est un spécimen indo-européen fort intéressant : en morphologie, conjugaison fort réduite, et déclinaison riche en cas, non primitifs toutefois, mais, comme dans les langues hindoues, refaits par voie de postposition; en phonétique, conservation beaucoup meilleure qu'on ne s'y attendrait, puisque nombre de mots s'y devinent encore par le sanscrit, et que le nombre 3 y est *trîn*, plus pur qu'en hindoustani (*tîn*) et même qu'en pâli. Mais sans doute il aura recouvré son *r* au cours de ses voyages à travers l'Europe, et le tsigane ici ne semble fidèle à sa tradition que dans la mesure justement où il l'a oubliée.

V. Henry.

Die Schwiegermutter und der Hagestolz, eine Studie aus der Geschichte unserer Familie, von O. Schrader. — Brunswick, Westermann, 1904. In-8, IV-120 pp. Prix : 2 mk. 40.

Ce titre vaudevillesque recèle un symbole. Dans cet élégant petit livre, issu de deux conférences adressées au grand public, la belle-mère incarne le bon vieux temps, l'esprit conservateur des traditions de la famille indo-européenne; le célibataire, l'esprit de révolte, celui des temps nouveaux, qui prépare la ruine des nationalités par la dépopulation, ou du moins celle de la bourgeoisie par l'excès des naissances dans le prolétariat, en attendant qu'il fonde, s'il en est capable, sur la base du féminisme et de l'union libre, une société meilleure.

« J'ai eu », nous dit l'auteur (p. 6), « une excellente belle-mère, et je suis convaincu que la plupart de mes lecteurs, en tant qu'ils auraient

1. Jusqu'aux numéraux 7 à 9 qui sont manifestement tirés du grec moderne. Pourquoi ceux-là plutôt que d'autres ? Mystères et caprices de la vie du langage !

voix au chapitre, déclareraient avoir joui ou jouir encore du même bonheur. Confits en ce sentiment, prenons en main le premier venu de nos journaux pour rire : pas un où ne nous saute d'abord aux yeux une facétie plus ou moins piquante sur la belle-mère acariâtre et tyrannique ; n'y a-t-il pas de quoi nous blesser jusque dans les fibres les plus intimes de notre affection pour une personne à qui nous devons tendresse et respect ? — Et le célibataire ! Ne nous a-t-on pas appris dès l'enfance que c'est péché de faire ce dont le monde périrait si tous le faisaient ? Et pourtant ne voyons-nous pas une véritable corporation d'hommes très honorables, non seulement impunis, mais considérés et protégés par l'État moderne, écrire sur son drapeau la mort, sinon de l'humanité, au moins de la famille, l'un des biens les plus précieux de notre civilisation ? D'où vient tout cela ? d'où, le type de la « méchante belle-mère » ? d'où, celui du célibataire, si répugnant à notre sens social ? »

A ces questions, l'auteur répond en cinq chapitres. — I. La belle-mère de l'épouse ou mère du mari : la seule qu'ait connue la société patriarcale ; intraitable et despotique, terreur de ses brus, mais nécessaire et vivante discipline de la maisonnée rustique. — II. Le temps où il n'y avait pas de célibataires « Le paradis sur terre ! pas de célibataires ! et point de vieilles filles ! Partant, point de question féministe ! Trop beau pour être vrai, dira maint lecteur » (p. 32). — III. La mère de l'épouse ou belle-mère du mari : aux fines attentions pour son gendre, qui souvent en profite pour la brutaliser et l'achemine par ainsi, elle et sa fille, à secouer le joug ; mais l'animosité de belle-mère à gendre n'apparaît que tard, dans les sociétés déjà blettes, et il y en a encore aujourd'hui un bon nombre où nos plaisanteries stéréotypées sur ce thème ne seraient même pas comprises. — IV. Le célibat, qui se développe comme en un bouillon de culture sur le terrain désormais infecté du virus individualiste. — V. Résumé et conclusion.

A la fin de cette étude, aussi humoristique qu'abondamment documentée, M. Schrader menace son pays du sort de la France (p. 92). Je ne sais si socialement, malgré la croissance de sa population, l'Allemagne est beaucoup moins malade que nous. Notre seule originalité, à cette heure, — mais j'avoue qu'elle est grande, — est d'offrir le spectacle paradoxal d'une législation inspirée et prônée par les socialistes, sous laquelle prospère le célibat égoïste et ne sont inquiétés que ceux qui se sont consacrés au célibat par piété et dévouement.

V. Henry.

Louis LEGER, **Moscou,** 1 vol. petit in-4, 135 p., 86 gravures, H. Laurens édit. dans la collection des villes d'art célèbres.

Personne n'était mieux préparé que M. Leger, à écrire ce livre sur Moscou. Il sait le russe et connait l'histoire de la Russie mieux que personne; d'autre part plusieurs voyages lui ont permis d'étudier à loisir cette ville merveilleuse.

On se demande si une ville qui a quatre cent cinquante églises surmontées de dômes d'or et d'argent, des murs peints en vermillon, des maisons roses à toits bleus et verts, n'est pas la plus pittoresque qu'il y ait au monde. Les formes n'étonnent pas moins que les couleurs. Les lourdes tours carrées qui se terminent en pyramides, les étages en retrait du palais du Térem, dans le Kremlin, rappellent la vieille architecture en bois des Slaves. Les coupoles font penser à Byzance, les portails aux églises lombardes; il y a des motifs décoratifs qui sont empruntés à la Renaissance italienne, mais il y en a d'autres qui viennent de la Perse, et peut-être même, comme le croyait Viollet-le-Duc, de l'Inde. C'est-ici la rencontre de l'Orient et de l'Occident.

Un curieux chapitre, et très nouveau pour nous, est celui qui est consacré à la peinture russe. C'est au milieu du XVII[e] seulement, que des artistes de Moscou osèrent peindre autre chose que des icônes. Ils avaient vu les merveilles de l'art occidental, et ils voulurent eux aussi faire vivre le Christ et sa mère. Le clergé les considéra comme des hérétiques, et le patriarche Nicon ordonna que les nouvelles images du Christ auraient les yeux crevés et seraient ainsi promenées par la ville. Ce fut seulement un siècle après, en 1757, que fut créée l'Académie de Saint-Pétersbourg. Ses premiers maîtres furent des Français. Longtemps les peintres russes ne furent que de bons écoliers, mais dans la seconde moitié du XIX[e] siècle, ils découvrirent la beauté de leur pays. Le peintre Perov, à qui on avait donné une bourse de voyage à l'étranger, écrivit au bout de quelques mois à l'académie pour lui demander la permission de revenir. Il disait qu'il n'y avait aucun profit pour lui à copier les types étrangers, mais qu'il voulait « exploiter l'innombrable richesse des sujets que lui offrait la vie des villes et des campagnes dans sa patrie ». Ce jour là la peinture russe était née.

On lira donc avec profit le livre de M. Leger, on le lira aussi avec plaisir, car il est vivant et écrit d'une plume alerte.

Émile MALE.

Autour du monde par les Boursiers de voyage de l'Université de Paris. Paris, Alcan, 1904, gr. 8°. 418 p. Fr. 10.

Les premiers des jeunes agrégés qu'un généreux bienfaiteur de l'Université de Paris, M. Albert Kahn, a fait envoyer autour du

monde en 1898-1900 ont eu l'heureuse idée, leur périple accompli, de réunir en un volume quelques-unes de leurs observations. Ce livre auquel ont coopéré treize collaborateurs est le meilleur témoignage, donné d'ailleurs tout spontanément, que la libérale et confiante initiative du fondateur de ces nouvelles bourses ne s'était pas égarée.

Il est difficile d'analyser un recueil d'articles aussi variés et je me bornerai à en signaler les traits essentiels. La place faite au paysage, à la peinture de mœurs, la description en général a été heureusement restreinte. Quelques-uns des boursiers y ont cependant plus sacrifié que les autres : ainsi les chapitres sur l'*Inde* de M. Piriou, sur la *Terre-Sainte* de M. Borner sont agréables à lire, le premier surtout, mais n'offrent rien de bien neuf. Celui que M. E. Meyer a consacré au *Japon* est une esquisse plus complète, à la fois géographique et historique, d'où l'auteur a essayé de tirer une psychologie des Japonais. Il y a au contraire une note plus personnelle, avec plus de précision et une information plus directe, dans les monographies qu'ont écrites sur la *Birmanie* M. Bourgogne, sur *Java* M. Burghard, sur *l'Indo-Chine française* M. Challaye. Le système d'administration coloniale pratiqué par les Anglais et les Hollandais, celui ou ceux dont nous avons essayé dans nos propres possessions d'Extrême-Orient sont l'objet d'observations, de comparaisons, de critiques formant un commencement d'enquête, telle que l'attendait, je suppose, le fondateur des bourses. La conférence qu'a reproduite en partie M. Hovelaque sur la *Situation économique de la France à l'étranger* insiste plus encore que les articles de ses camarades sur les errements de nos procédés de colonisation et le manque d'adaptation de notre commerce extérieur au milieu indigène. D'autres problèmes coloniaux, mais envisagés sous leur aspect politique, ont attiré la curiosité des voyageurs. M. Garnier a étudié l'installation des *Américains aux Philippines;* il conte alertement ses interviews à Manille et nous renseigne sur l'œuvre de la seconde commission civile. M. Métin a fourni aussi un chapitre de politique contemporaine en examinant le rôle des *Premiers ministres de l'Empire britannique*, Laurier, Barton et Seddon, dans les colonies semi-autonomes du Canada, de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande. Quelques-unes enfin de ces études ont un caractère plus philosophique ou sociologique. Celle de M. C. Müller sur le *Canada* renferme une fine analyse du traditionnalisme canadien comparé à l'individualisme français. Dans son chapitre sur l'*Education publique aux États-Unis* M. Weulersse traite un sujet déjà bien connu ; cependant, comme son information est très abondante, il y aura profit à tirer aussi de cette nouvelle contribution. L'article de M. M. Roustan sur *l'Arbitrage obligatoire en Nouvelle-Zélande* est la plus spéciale de ces monographies, la plus théorique aussi, mais pour le grand public une des moins familières. Ce sont d'ailleurs les intérêts économiques qui semblent avoir le plus sollicité l'attention

des voyageurs ou qu'ils ont en tout cas fait avec raison le plus ressortir. S'ils ont cherché à en montrer les relations et l'évolution dans la géographie, l'histoire, les mœurs, la politique des pays qu'ils visitaient, c'est qu'ils ont plus vivement senti au contact des choses la nécessité où nous sommes aujourd'hui d'être familiarisés avec le jeu de ces intérêts si complexes. A cet égard, l'étude qui m'a paru la plus complète, la plus précise dans sa sobriété, la mieux soutenue partout dans ses généralités par une observation personnelle qui s'efface mais se devine, est celle de M. Duclaux sur *l'Amérique du Sud*.

Ce livre qui permet de juger des résultats pratiques de l'idée du libéral fondateur est certainement d'un bon augure ; il montre que tous ces jeunes gens, comme le demandaient les instructions, « ont su regarder et comprendre ». Je ne sais si les nouveaux boursiers imiteront l'exemple de leurs aînés et nous communiqueront à leur tour un fragment de leur enquête. On ne peut que les y engager, en souhaitant que celle-ci se circonscrive et s'écarte volontairement de certains domaines pour éviter de se répéter ou de rester superficielle. Il y a déjà dans ce volume des pages qui font double emploi et il y en eût eu bien d'autres si les relations avaient paru isolément ; d'autre part, il est trop évident qu'elles n'ont rien à nous apprendre, quand elles nous parlent par exemple des religions de l'Inde. Le désir de s'arrêter aux grands carrefours et de prendre contact avec les mœurs nationales là où elles s'accusent le plus est bien légitime, mais il peut se concilier aussi avec le dessein mûri d'avance d'étudier un point donné ou bien le même problème économique ou social sur des points différents, sans toutefois s'enfermer dans la préparation scientifique d'un travail personnel. En outre la préoccupation d'un lointain voyage ne devrait pas non plus faire négliger les pays plus voisins : en Afrique aussi — il est remarquable qu'elle n'ait dans ces trois années tenté aucun de nos boursiers — et même dans notre vieille Europe il ne manque pas d'utiles informations à recueillir et à répandre [1].

L. R.

— Parmi les récentes publications scandinaves qui nous ont été adressées il convient de signaler : le VI[e] et dernier fasc. du 1[er] vol. des « *Norges Indskrifter med de ældre Runer* » de M. Sophus Bugge (Christiania, A. W. Brœggers Bogtrykkeri, 1903). Je n'ai pas à refaire l'éloge de ce remarquable ouvrage. J'ajouterai seulement que pour une partie de ce fascicule et pour le second volume, qui doit paraître prochainement, l'auteur, dont la vue s'est malheureusement très affaiblie, a trouvé en M. Magnus Olsen un précieux collaborateur — le 3[e] fasc. du 1[er] vol. de la grammaire suédoise d'Adolf Noreen (*Vart Sprak*. Lund,

1. Il est regrettable que le secrétaire de la rédaction n'ait pas adopté une orthographe uniforme pour les noms propres; il a laissé aussi passer quelques menues fautes : *la* sésame, Litzt, Eberfeld, Darmstetes.

C. W. K. Gleerups Förlag. 1 kr. 25). Je me propose de revenir plus tard sur cette importante publication — enfin le 23e fasc. de l'excellent « *Engelsk-Dansk-Nork Ordbog* » de J. Brynildser avec la prononciation figurée par Otto Jespersen (Gyldendalske Boghandels Forlag, 1903). — L. P.

— La Société française de fouilles archéologiques qui a été fondée tout récemment sur l'initiative de M. Bischoffsheim et sous la présidence de M. Babelon, pour parer à l'insuffisance des crédits dont disposent les missions officielles, encourager les explorations scientifiques des terrains historiques et enrichir nos Musées, vient de publier, à la librairie Leroux, le premier fascicule de son Bulletin. Il contient les actes constitutifs de cette Société, ses statuts, les procès-verbaux des séances tenues par le Comité central pendant les mois de janvier-mars 1904, le compte rendu d'une conférence de M. Louis Watelin sur les fouilles de Suse et les antiquités de la Perse et des Notes sur les Sociétés étrangères de fouilles archéologiques. A peine constituée, cette Société a recruté un nombre respectable d'adhérents et a déployé un zèle des plus louables; elle a subventionné les recherches de M. Gayet à Antinoé, de M. Clerc à Marseille et de M. Arthur Engel à Séville. Il est à souhaiter qu'elle ne perde pas de vue que le sol même de notre France est encore à explorer d'une façon complète : les emplacements de plusieurs villes antiques du midi de la France, pour ne pas en citer d'autres, donneraient certainement lieu à des découvertes précieuses. — L.-H. L.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 9 septembre 1904.

M. Lair établit que la localité normande appelée Rottemasse dans certains documents anglais de l'année 1346 n'est pas Maisy (Calvados), mais Barfleur, où se trouve un rocher nommé la pointe de la Masse. Cette identification permet de mieux comprendre les opérations de l'armée anglaise débarquée à la Hougue-Saint-Waast.

M. Gauckler expose les résultats de l'exploration du *limes Tripolitanus* qui se poursuit sous sa direction dans le sud tunisien, avec le concours des officiers des affaires indigènes. Il signale en particulier la découverte, faite par le lieutenant Péricaud, d'une ferme fortifiée romaine, une *turris* reproduisant le type habituel des *castella* du *limes Tripolitanus*. La dédicace, gravée au-dessus de la porte d'entrée, fait connaître le nom du propriétaire du domaine, qui appartenait à la famille des Manilii Arellii.

M. le Dr Capitan, l'abbé Breuil et M. Ampoulange signalent une nouvelle découverte de gravures sur les parois d'une petite grotte des environs des Eyzies (Dordogne). Cette grotte, située au lieu dit La Grèze, commune de Marquay, est la onzième des grottes à parois gravées actuellement connues et dont six se trouvent dans la vallée de la Beune et assez rapprochées l'une de l'autre. Sur la paroi de gauche existe une bonne figure de bison, qui rappelle les gravures fort anciennes de Pair-non-Pair. A côté, on voit les deux jambes et le bout de la queue d'un grand animal. Plus près de l'entrée, on remarque les pieds antérieurs et postérieurs et le ventre d'un animal aux formes fines (cervidé ou équidé). Ces figures sont tracées en profil absolu.

M. Clermont-Ganneau présente quelques observations sur l'ouvrage de M. Brünnow relatif à la province d'Arabie entendue au sens romain.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

// REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 41 — 10 octobre — 1904

Θησαυρὸς τῆς ὀρθοδοξίας, **Die Bekenntnisse und die wichtigsten Glaubenszeugnisse der griechisch-orientalischen Kirche im Originaltext** nebst einleitenden Bemerkungen von Jon Michalcescu; eingeführt von Professor Albert Hauck (Leipzig, 1904; 2 ff. et 315 pp. grand in-8°).

Les textes qui servent de fondement officiel à la théologie de l'Église grecque orthodoxe ont été réunis en 1844 par E. Kimmel, *Libri symbolici ecclesiae orientalis*. Une deuxième édition parut en 1850, par les soins de Hermann Weissenborn, *Monumenta fidei ecclesiae orientalis*. Ce livre était depuis longtemps épuisé. Aussi M. Michalcescu, professeur au séminaire de Bukarest, a-t-il rendu service aux historiens en publiant ce recueil à nouveau.

L'ouvrage est un peu plus étendu que le recueil Kimmel-Weissenborn, parce qu'il contient des pièces nouvelles. Il est divisé en deux parties. La première seule est le *Thesaurus fidei orthodoxae*, composé de pièces officielles et reconnues comme l'expression authentique de la foi de l'Église.

Des extraits des décisions dogmatiques des « sept conciles » œcuméniques forment une première section; à côté des symboles dits de Nicée et de Constantinople, on y trouve le symbole proposé par Eusèbe de Césarée au concile de Nicée et qui n'avait pas été admis par cette réunion.

La deuxième section nous fait franchir un intervalle de sept siècles; elle nous présente la confession de Gennade II, patriarche de Constantinople après la prise de la ville (1453-1459?) et représentant du parti anti-latin dont la victoire des Turcs assura le triomphe. M. M. croit ce Gennade identique au laïque de même nom qui se montra au concile de Florence et après ce concile très favorable à l'union. La controverse n'est pas terminée. Il serait important d'avoir une solution, car on pourrait s'expliquer plus exactement l'élément philosophique de la confession, ce que M. M. appelle le platonisme de Gennade. Si l'auteur a été en Italie, s'il a pris contact avec la théologie et la philosophie de l'Occident, s'il a été touché par le mouvement de l'humanisme, son langage s'explique d'une manière toute naturelle et il n'est pas besoin de supposer chez lui une connaissance directe des œuvres de Platon. M. M. croit avec Otto et Gass que les huit derniers articles de la confession sont une addition postérieure et qu'elle ne comprenait à l'origine que douze articles.

Le troisième document est la confession de Pierre Mogilas. Fils d'un prince de Moldavie, Pierre, après des voyages en France et en Allemagne et une existence agitée, devint en 1632 métropolite de Kiew. Mais il n'est pas sûr que cette ὀρθόδοξος ὁμολογία soit son œuvre. On l'attribue aussi à Koslowski, abbé de Saint-Nicolas de Kiew. On n'est même pas sûr de la langue dans laquelle elle a été écrite d'abord, grec, russe ou latin. En tout cas, elle a été remaniée et authentiquée par un synode de Kiew en 1640 et a reçu finalement sa forme actuelle dans le synode tenu à Jassy en 1642. C'est un traité développé, une sorte de catéchisme par demandes et par réponses, qui forme un exposé complet de la religion.

La rédaction de ce document a été provoquée par les troubles de la Réforme. Ils ont eu leur contre-coup en Orient, soit que les réformés aient essayé d'entraîner les églises séparées de Rome dans leur mouvement religieux, soit que des Orientaux aient rapporté les idées nouvelles de leurs séjours en Occident et de leurs relations avec les protestants. Dans ce dernier cas se trouve un personnage d'allure douteuse, Cyrille Lukaris, un Candiote, qui, après avoir séjourné en Italie, en Suisse et en Allemagne, après des aventures en Lithuanie, devint en 1602 patriarche d'Alexandrie et en 1621 patriarche de Constantinople. Il fut victime d'une intrigue politique où, d'après M. M., trempèrent les jésuites et périt étranglé par ordre du sultan en 1638. Il était lié avec plusieurs savants protestants et entretenait avec eux une correspondance assidue. En 1629 il fit paraître à Genève une confession écrite en latin, rééditée avec le texte grec en 1633. Elle est très fortement imprégnée d'esprit réformé. Aussi n'a-t-elle pas été acceptée par les autorités ecclésiastiques de l'Orient. C'est principalement pour protester contre elle et pour marquer les limites de l'orthodoxie vis-à-vis des Églises réformées que les conciles de Kiew et de

Jassy ont publié la confession dite de Pierre Mogilas. M. M. donne, dans un appendice, celle de Cyrille Lukaris. Il faut lui être reconnaissant de mettre à la portée des historiens ce curieux document.

Le ministre Claude s'était appuyé sur la confession de Cyrille dans ses discussions avec les catholiques. Notre ambassadeur à Constantinople, M. de Nointel, détermina le patriarche orthodoxe de Jérusalem, Dosythée, à réunir un synode en 1672. L'ensemble de ses actes forme un quatrième document de la foi orthodoxe. Ils sont d'autant plus intéressants que la première partie contient les actes du synode tenu à Constantinople en 1638 contre Cyrille Lukaris et du synode de Jassy de 1642.

Le dernier document de la foi orthodoxe n'a pas le caractère officiel des précédents. C'est la confession rédigée en 1625 par Métrophane Kritopoulos à la demande de professeurs de Helmstedt. Bien que, d'après M. M., Kritopoulos, devenu vers 1630 patriarche d'Alexandrie, n'ait pas été aussi loin que Lukaris dans les concessions au protestantisme, sa confession n'est pas exempte d'influences occidentales. M. M. lui-même insiste sur le caractère privé de ce document et sur ce qu'il ne représente pas tout à fait la croyance de l'Église grecque. Kritopoulos a étudié plusieurs années à Oxford, tandis que Cyrille connaissait surtout la Réforme française et allemande. Il me semble que la différence des milieux suffit à expliquer la réserve de l'un et la hardiesse de l'autre.

En appendice, M. Michalcescu publie un dialogue entre un Turc et un chrétien attribué à Gennade II. On conteste son authenticité parce que l'auteur y enseigne la procession du Saint-Esprit *ab utroque*. Cela ne me paraît pas une difficulté, si l'on admet avec M. M. l'identité du patriarche Gennade avec le laïque du même nom. Le dialogue est un exposé de la foi, où M. M. retrouve la couleur platonicienne de la Confession de Gennade. Les autres pièces de l'appendice sont la Confession de Cyrille Lukaris, la liturgie dite de saint Jean Chrysostome, la règle monastique attribuée à Basile de Césarée, un petit euchologe, les chants des funérailles.

Je me demande pourquoi M. Michalcescu n'a pas nommé Mesoloras parmi ses devanciers (Συμπολικὴ τῆς ὀρθοδόξου ἀνατολικῆς Ἐκκλησίας, Athènes, 1883).

On pourrait aussi contester l'utilité de certains documents, le *Dialogue* de Gennade par exemple, qui est un élément de la controverse sur les deux Gennades, mais ne nous renseigne pas sur la foi ecclésiastique de l'Orient grec. D'autre part, on peut regretter de ne pas trouver dans ce livre le décret d'union de 1439, les décisions de Jérusalem (1672); voy. l'article de M. Ph. Meyer dans la *Theologische Literaturzeitung* du 9 juillet (col. 417). Quelques documents récents eussent aussi pu figurer au moins par extraits : la lettre du patriarche de Constantinople, Anthime, et la lettre récente de Joachim III

eussent formé un contraste significatif et instruit l'Occident des vieilles logomachies et des intérêts nouveaux qui se disputent l'influence dans l'Église d'Orient.

Paul Lejay.

The old french Grail Romance Perlesvaus, a study of its principal sources, by W. A. Nitze. Baltimore, 1902, in-8° de 113 p.

M. Nitze résume d'abord les opinions exprimées sur le sujet qui l'occupe, puis il les discute et expose enfin les siennes propres. Ce plan était simple et logique [1], mais il a été fort mal rempli. La discussion des opinions antérieures, notamment, est très superficielle; pour épuiser ce sujet, six pages étaient loin d'y suffire. Quant aux recherches personnelles de l'auteur, elles concernent uniquement les rapports entre le *Perlesvaus*, le *Joseph d'Arimathie* en vers, le *Perceval* de Chrétien et les suites de ce poème; les autres romans en vers et tous les romans en prose ont été délibérément laissés de côté [2]. M. N. aurait donc tort s'il s'imaginait avoir écrit l'ouvrage « définitif » dont il commence (p. 1) par regretter l'absence.

Cette partie même n'est pas exempte de défauts; les hors-d'œuvre abondent, les discussions se prolongent sans aboutir à des résultats précis et certains. C'est trop de quinze pages (48-65) pour la discussion des rapports entre le *Perceval* de Chrétien et notre roman; il suffisait de remarquer que celui-ci reprend le récit juste au point où il avait été interrompu par celui-là et que, sur les données essentielles, il n'y a entre eux aucune divergence; la dépendance de l'un vis-à-vis de l'autre eût été ainsi suffisamment établie. Il était inutile aussi de reprendre aussi longuement [3] la discussion instituée par M. Birch-Hirschfeld sur le rapport entre *Perlesvaus* et les continuateurs de Chrétien, du moment que les résultats obtenus par celui-ci n'étaient pas sensiblement modifiés. M. N. est un peu moins affirmatif que son prédécesseur (p. 158) en ce qui concerne l'imitation de Menessier; voilà toute la nouveauté que nous apportent ces vingt pages (78-98), où je m'étonne fort de ne trouver aucune mention de la démonstration du savant allemand [4].

---

1. L'étude sur ces manuscrits et leurs rapports (p. 3-19) n'y rentrait pas nécessairement et pouvait être supprimée, d'autant qu'elle n'aboutit à aucune conclusion précise.

2. M. Birch-Hirschfeld (*Die Sage vom Gral*, p. 135 et 142) avait exprimé sur ce sujet une opinion très nette; on ne voit pas pourquoi elle n'a pas été discutée ici.

3. Là aussi il y a des digressions et des hors-d'œuvre, par exemple la discussion (p. 66-8) sur le thème du « coup pour coup », étudié d'une façon autrement lumineuse par G. Paris (*Romania*, XII, 378 et *Hist. littér.*, XXX, 73-7).

4. Je ne trouve pas non plus cette mention dans le chapitre II où le nom de M. Birch-Hirschfeld est cité à propos d'autre chose.

Si M. N. se refuse à admettre que le *Perlesvaus* ait imité Menessier et Gerbert, c'est qu'il juge la composition du roman trop ancienne pour que cette imitation ait été possible : il lui assigne comme date les années 1200-1212 (p. 103). Mais cette datation se fonde uniquement sur l'identification des personnages nommés dans l'épilogue du manuscrit de Mons; or, cette identification est très problématique et l'épilogue en question, qui ne se trouve que dans un manuscrit, paraît bien n'avoir pas figuré dant l'original. Tout ce système est donc extrêmement fragile.

M. N. eût sans doute conclu tout différemment s'il eût étendu davantage le champ de son exploration; il n'eût pas manqué, en effet, de découvrir de nouvelles sources, dont quelques-unes assez modernes. Je me bornerai à en indiquer une. Il y a dans le *Perlesvaus* un épisode (p. 56-7) qui est imité de celui de la Dame de Gauldestroit dans la *Vengeance de Raguidel* : l'imitation est sûre, car cet épisode, absurde dans *Perlesvaus*, s'explique fort bien dans *Raguidel*. Or, ce dernier roman est certainement postérieur, comme l'a montré G. Paris [1], à *Méraugis*, qui lui-même ne paraît pas antérieur aux premières années du XIIIe siècle [2]. Il faut donc avancer sensiblement la date de *Perlesvaus*, et M. Birch-Hirschfeld me paraît, sur ce point, s'être approché beaucoup plus de la vérité que M. Nitze [3].

Ce travail est, en somme, diffus et superficiel et je crains bien qu'il n'en reste pas grand' chose [4].

A. JEANROY.

Joachim DU BELLAY. **La Deffence et Illustration de la langue françoyse**; édition critique par H. Chamard, maître de conférences de littérature française à l'École Normale Supérieure (Paris, Fontemoing, 1904, in-8°, XXI-381 p.).

Cette édition de la *Deffence* est, dans toute la force du terme, un modèle : aucun de nos écrivains du XVIe siècle n'a encore été réédité avec ce luxe de documents bibliographiques, de notes historiques et philologiques, de références et de tables (noms propres, choses, mots). Le commentaire est si abondant qu'il occupe le plus souvent les trois

---

1. *Hist. litt.*, XXX, 48.

2. Friedwagner (éd. p. LXV) le place à la fin du XIIe ou au commencement du XIIIe siècle.

3. M. B. H. (*op. cit.*, p. 143) place la composition du *Perlesvaus* dans le deuxième tiers du XIIIe siècle.

4. Il y a dans le détail même des traces de négligence : certains noms propres sont estropiés (*Zarnke*, pour Zarncke, p. 23 et passim; *Tolmin* pour Toulmin, p. 107) et les citations en ancien français sont souvent incompréhensibles, tellement elles sont criblées de fautes d'impression.

quarts de la page et que plus d'une fois le texte de Du Bellay y est réduit à deux ou trois lignes, ou même à une seule. L'auteur, M. H. Chamard, était admirablement préparé à ce travail de minutieuse érudition par les études qu'il a scientifiquement poursuivies durant près de dix ans sur l'œuvre entière de Joachim du Bellay et sur l'Art poétique de son principal initiateur, Jacques Peletier. Sa méthode d'investigation et de critique, préconisée en France depuis une vingtaine d'années seulement pour notre histoire littéraire, est la seule qui soit fructueuse et équitable, parce qu'elle est relativiste : elle examine les textes avec impartialité, fait autant que possible abstraction des préférences personnelles, cherche à découvrir jusque dans les détails en apparence les plus minces la vérité historique, juge enfin les œuvres par rapport à leur époque et comme aurait pu le faire un contemporain très lettré et très sagace ; ce qui exige, avec la connaissance approfondie du milieu artistique, moral et social où paraît l'expression de la pensée humaine, un libéralisme et un scepticisme scientifiques qu'on chercherait vainement chez nos critiques impressionnistes ou dogmatiques du XIXe siècle.

Cet esprit d'abnégation et cet amour du vrai, qui éclatent dans tout ce qu'écrit M. Chamard, nous mettent à l'aise pour présenter ici quelques desiderata, en vue de la réimpression dont son édition *savante* aura certainement les honneurs : simples remarques 1° sur ce que les notes nous semblent contenir de trop ; 2° sur ce qui pourrait y remplacer un excès d'érudition ; 3° sur l'interprétation de certains passages dont M. Ch. n'est pas sûr, ou qu'il comprend autrement que nous. Quant aux erreurs proprement dites, nous les avons soigneusement mais inutilement cherchées.

I

M. Chamard déclare dans sa préface qu'au lieu de publier, comme L. Person, le *Quintil Horatian* à la suite de la *Deffence*, il a préféré dans l'intérêt du lecteur insérer les fragments du *Quintil* « parmi les notes, au bas des pages, à l'endroit même du chapitre auquel ils se rapportent ». Or le préambule du *Quintil*, ne pouvant pas être imprimé au bas de la page 21, en note du titre de la *Deffence*, auquel il se rapporte, l'a été entre l'extrait du privilège de la *Deffence* et l'épître-dédicace de la *Deffence*, et cela du haut en bas des pp. 23 à 27, au lieu et place du texte de Du Bellay. Nous le regrettons, car outre que cela rompt la trame de ce texte et lui enlève la physionomie qu'il avait dans les éditions du XVIe siècle, il y a là pour le lecteur un enchevêtrement de deux opuscules opposés, qui peut le dérouter malgré la différence des caractères d'imprimerie, d'autant plus qu'aucune note ne rappelle que le préambule du *Quintil* est là par une décision motivée de M. Ch., et non par le fait des premiers éditeurs. Il vaudrait

mieux supprimer ce préambule, ou plutôt le rejeter à la suite de la *Deffence*, ainsi que le factum entier du *Quintil*. Au surplus le mince avantage qui existe à trouver tout de suite en note les critiques du *Quintil*, au lieu d'aller les chercher à la fin du volume, ne compense pas les inconvénients que présentent la fragmentation perpétuelle de ces critiques et leur insertion dans des notes surchargées. En les groupant à la fin du volume M. Ch. aurait pu augmenter le nombre des explications littérales qu'il en donne, et ménager une place aux commentaires du texte principal, qu'il a délibérément raccourcis faute d'espace.

Il existe un autre moyen de donner de l'air au rez-de-chaussée de l'édifice. C'est de supprimer à peu près entièrement l'appareil critique, dont les variantes (M. Ch. le reconnaît lui-même, préf. p. XI) n'offrent qu'un intérêt très secondaire, souvent même n'offrent pas d'intérêt du tout, sauf aux historiens de la graphie française; et encore ceux-ci trouveront-ils là plus de sujets d'erreur que de documents certains, l'orthographe variant alors suivant le goût personnel des imprimeurs bien plus que d'après des principes généralement adoptés, variant même d'une page à l'autre par la fantaisie de l'auteur ou celle de l'imprimeur, se réduisant enfin très souvent à des fautes d'impression, qui ne peuvent entrer en ligne de compte dans une enquête sur l'orthographe en France au XVIe siècle. Si Federic Morel a voulu mettre de l'ordre là où régnait l'anarchie, maints imprimeurs contemporains ou postérieurs ne l'ont pas suivi dans cette voie; quelles conclusions scientifiques peut-on tirer de tendances ou d'habitudes particulières? Donc cette collation des éditions de la *Deffence*, à laquelle s'est livré scrupuleusement M. Ch., risque de n'avoir pas le résultat qu'il en espère, ou plutôt ce résultat sera loin de répondre aux efforts patients qu'elle lui a coûtés; il suffirait, croyons-nous, d'indiquer dans une seconde édition un choix de variantes uniquement relatives à la forme des mots et utiles à l'histoire du vocabulaire, à défaut de variantes plus intéressantes portant sur l'expression des idées.

II

Le commentaire de la *Deffence* ainsi allégé, nombre de notes utiles pourraient encore trouver place au bas des pages et s'ajouter à cette abondante moisson de faits, de dates, de sources d'inspiration, de rapprochements lumineux, de remarques logiques, d'exposés techniques, de renseignements lexicologiques et syntaxiques, recueillis avec tant de soin par M. Chamard. Il ne s'agit pas de considérations purement littéraires, relatives à l'éloquence souvent redondante, aux métaphores et aux comparaisons poétiques dont est remplie la prose juvénile de Du Bellay; M. Ch. a bien fait de les réserver à l'initiative des professeurs et des étudiants, toute appréciation d'ordre exclusi-

vement esthétique restant l'affaire du lecteur qui commente oralement ou de celui qui l'entend commenter. Il s'agit d'éclaircissements nouveaux destinés à l'interprétation littérale du texte, au jugement de la doctrine, à la découverte de leurs origines. Voici les principaux; les uns confirmeront les résultats acquis par M. Ch., les autres les compléteront.

Page 33, ligne 4 :.... *ma Muse a pris la hardiesse*.... Cette phrase, moins la parenthèse, me semble un souvenir de vers de Martial cités dans une lettre de Pline le Jeune : « Alloquitur Musam, mandatque Esquiliis domum meam requirat, adeatque reverenter :

> Sed ne tempore non tuo disertam
> Pulses ebria januam, videto.
> Totos dat tetricae dies Minervae....

P. 35, ligne 2 : *et à te la dedier*... Deuxième régime de *a induit* avec anacoluthe. — P. 37, note 1 : construction courante également au xv[e] s. ; ex. de Villon (Ballade des dames) :

> Qui beauté eut trop plus qu'humaine.

P. 37, ligne 4 : ellipse; s. ent. *te rend* devant *venérable;* ligne 8 : *et à tes haultes entreprises*, régime de *être favorable*. — P. 45, ligne 2 et P. 46, ligne 5, latinismes à relever. — P. 47, lignes 2 à 5 : tournure équivoque; comprenez : les langues ne sont pas nées *spontanément* les unes infirmes (au sens latin), les autres saines. — P. 49 : *les quatre parties;* on dirait aujourd'hui : les cinq parties du monde; l'Australie et les archipels de l'Océanie n'étaient pas encore bien connus. — P. 50, ligne 4 : *n'étant riens moins que*, veut dire : n'étant pas du tout; au chap. suivant, p. 58, ligne 6, *nous ne sommes riens moins qu'eux* a un sens diamétralement opposé. — P. 53, note 4 : *deduire* est pris dans son sens étymologique de tisser; cf. Tenui deducta poemata filo (Horace), deductum carmen (Virgile). — P. 53, ligne 5, *estrangieres* veut dire : grecque, latine et italienne; cf. Ronsard, préf. des *Odes* : « j'allai voir les estrangers et me rendi familier d'Horace... ». — P. 57, ligne 2, *loy* veut dire ici permission, et avec ce sens vient de *licet* (loist), comme loisir de licere; c'est le vieux sens du mot; plus tard on l'a confondu avec loi venant de *legem* (Cf. p. 63, note 6). — P. 58, ligne 11, *qui* est un latinisme (mis pour illi enim). — P. 59, ligne 4, *de tout le monde* veut dire du monde entier, de toute la terre (cf. p. 136, ligne 6). — P. 60, ligne 2, *la plus part de leur gestes*, veut dire : la plus grande part; sujet de *s'est conservée*, alors qu'on attend le pluriel *se sont conservés*. — P. 64, note 2, l'emploi de *mesmes* dans le sens de surtout vient d'une erreur étymologique : on croyait au xvi[e] siècle que ce mot dérivait de *maxime*, alors qu'il vient de *metipsissimum;* la confusion s'explique aisément; on disait également Saint Mesme (S. Maximus); l's final est adverbial (cf. encores, ores, certes). — P. 66, note 2, latinisme qui se trouvait déjà

dans Rabelais. — Id., ligne 6, *comme si...* tournure équivoque; c'est une parenthèse ironique, correspondant à *quasi forte*. — P. 69, ligne 3, *Cela...*; nous dirions aujourd'hui *Et cela;* c'est le grec καὶ τοῦτο au début d'une phrase. — P. 70, note 4, étym. *in vicem* = pour jouer le rôle de (vrai sens de l'expression latine). — P. 73, ligne 7, *moyennant...*, ablat. absolu, mis pour : *la bonne destinée moyennant* (Cf. nonobstant la maladie, durant sa vie, pendant le procès). Pour le sens de *moyennant*, voir une citation du *Quintil*, p. 99, note 5. — P. 77, note 3, sur François Ier, père des Lettres, cf. Rabelais, II, ch. 8; A. Lefranc, *Hist. du Coll. de France;* Paul Dupont, *Histoire de l'Imprimerie*, I, pp. 128 et suiv.; Decrue, *la Cour de France au* XVIe *s.* pp. 20 et suiv. — Id., note 4. Marty-Laveaux confond les exemples de *et si* = et pourtant, avec ceux de *et si* = et ainsi ; voici des exemples de ce dernier sens tirés de Ronsard, éd. Blanchemain : I, pp. 152, 190, 195, 201, 209, 423; II, 458 ; III, 365; IV, 61, 222, 256, 266, 317, 369; V, 182 ; VI, 45 et 248. — P. 83, ligne 3, *tant.... comme*, sont corrélatifs (cf. p. 95, lignes 7 et 8). — P. 84, ligne 12, *unique* signifie *incomparable*, sens différent de celui qu'il a p. 82, ligne 5. — P. 90, ligne 2, *autrement* signifie *d'ailleurs*, et commence une parenthèse. — P. 91, ligne 3, style du palais ; Du Bellay a fait son droit à Poitiers. — P. 92, ligne 2, *le publier* est un infinitif substantivé précédé de l'article. — Id., ligne 5, suppléez [de l'époque] de Cicéron ; Dn Bellay fait bien de préciser l'époque, car ce qu'il dit n'est pas vrai des premiers poètes romains, Livius, Nævius, Ennius, Pacuvius. Page 95, ligne 4, *lumières de poésie* rappelle l'expression de Cicéron *lumina orationis*, qui désigne tout l'arsenal des figures oratoires et poétiques; ligne 5, *esprit* signifie *souffle* (cf. La Bruyère, début du parall. de Corn. et de Racine, où il est encore pris dans ce sens étymol.). — P. 97, ligne 7, *a bon droit* = et c'est bien fait pour eux. — Id., note 4, cf. un éloge des traductions par Ronsard (éd. Bl. VI, 234-238) ; Et. Pasquier pense avec Peletier que les traductions ont de leur temps rendu de très grands services aux lettres (*Œuvres choisies*, éd. Feugère, t. II, p. 18). — P. 98, le début du ch. VII continue la fin du ch. V; le ch. VI n'est qu'une longue parenthèse. — P. 100, ligne 4, *contrefist* signifie *imita, reproduisit*, sans présenter le sens péjoratif qu'il a aujourd'hui ; cf. Ronsard (Bl. II, p. 10 : contrefaisant sa naïve douceur... et p. 133, vers 7 ; p. 410, vers 20). — P. 102, ligne 3. Mais les Latins ont commencé par traduire ; puis Cicéron lui-même a beaucoup traduit, non seulement pour s'exercer la main, mais encore pour faire œuvre littéraire et rendre service à ses compatriotes ; voir ce qu'il dit sur sa façon de traduire dans le *De optimo genere oratorum*, § 14. — P. 108, ligne 2, suppl. [exemples] devant le mot *etrangers*. — P. 110, ligne 6, *curieuse diligence* rappelle le mot de Pétrone sur Horace, dont il loue la *curiosa felicitas*. — P. 111, note 1, le mot *vénusté* est dans Jean Lemaire et Jean Bouchet. — P. 116, note 3, pour l'origine

de l'expression proverbiale *Nécessité mère des arts*, cf. Virgile, Géorg. I, vers 125 et suiv. : Ante Jovem, nulli subigebant arva coloni. — P. 116 jusqu'à la fin du chap. Théorie du progrès qui est dans Quintilien (X, 2) et contient la base même de l'argumentation des partisans des modernes dans la querelle vingt fois séculaire des Anciens et des Modernes; en France elle était relativement nouvelle et peut-être exprimée pour la première fois (réaction contre le principe d'autorité déjà vue au chap. II du livre I). — P. 118. Le passage qui commence à : *Il est bien vray*... est ironique, jusqu'à : *Quoy donc*..; car on ne peut s'expliquer autrement la présence de ce développement, et d'ailleurs, outre la langue, nous nous servons pour parler de la gorge, du palais et des lèvres. — P. 120, ligne 6, *malheureuse rencontre à*... signifie : évènement de mauvais augure pour... — P. 121, ligne 4, *occupé*, est pris au sens latin de *occupare* = obtenir. — P. 122, les lignes 7 et suiv. développent ce vers des Géorg. de Virg. :

Tarda venit, tardis factura nepotibus umbram,

dont La Fontaine a tiré un si joli parti :

Mes arrière-neveux me devront cet ombrage.

P. 129, ligne 4, *communiquer* = vulgariser. — P. 133, note 4. Cette page, qui contient 350 ans d'avance les arguments que les éducateurs « modernes » font valoir depuis le livre de Raoul Frary, *la Question du Latin*, a pour pendant une page piquante de Ronsard (Bl. VI, 238), et d'ailleurs elle contredit le chap. v du livre I de la *Deffence*. — P. 144, ligne 12, allitération cicéronienne. — P. 149, ligne 5, ce rapprochement de *doctes* et des *indoctes*, déjà vu p. 130, ligne 12, et qui est encore à la p. 155, ligne 9, me semble un souvenir du vers d'Horace :

Scribimus indocti doctique poemata passim,

qui est d'ailleurs traduit à la p. 309, ligne 4. — Id., ligne 7, *simples paroles* est un latinisme (mera verba); entendez : ceux qui font leur art et science purement et simplement de paroles. — P. 154, ligne 9, le pronominal est mis pour le passif, de même qu'on dit : ce livre *se lit* avec plaisir. — Id., ligne 10, *parquoy* = c'est pourquoi (quare). — P. 156, note 1, cf. Virgile, *dives opum*. — Id., lignes 6 et suiv. Cf. Peletier, ode *A un poète qui n'écrivait qu'en latin* (1547) ; Du Bellay met ici en prose les vers de Peletier. Dans un ordre d'idées différent, La Fontaine a écrit :

Quelques imitateurs, sot bétail, je l'avoue,
Suivent en vrais moutons le pasteur de Mantoue.

P. 157-158. Du Bellay donne ici l'une des raisons pour lesquelles tant de bons esprits écrivaient encore en latin au XVI[e] siècle et aussi pourquoi tant d'éducateurs tiennent encore avec acharnement à l'étude

des langues anciennes. Ronsard en donne une autre raison non moins réelle (Bl. III, p. 35); une troisième raison, c'est qu'on voulait être lu plus loin que la France, le latin étant alors une langue universelle et internationale. — P. 168; la note g doit être ainsi complétée : Il faut entendre « Ce que par très bonne méthode *tu as vu faire par* un autre ci-devant imprimé ». — P. 171, ligne 1, *loisir* = compétence (de *licere*). — P. 176, ligne 6, *les plus recens*, c'est-à-dire les plus récents des poètes français anciens, de ceux que nos pères ont lus dans leur jeunesse. — P. 210, ligne 2, *mondain* signifie *de ce bas monde*; cf. Ronsard (Bl. II, 225, 253 et 310; V, 242 et 245). — P. 234, lignes 1 et 6, le sens des mots *courage* et *brave* est très différent aujourd'hui, comme ailleurs celui du mot *industrie.* — P. 238, ligne 12, avant *qui voulussent* suppléez [des auteurs, ou des gens]. — P. 241, note 3; l'expression *l'honneur nourrist les arts* se lit encore dans Peletier, proème du 1er livre de l'*Arithmétique*, parue avant la *Deffence*, et dans Ronsard (Bl. II, 446). — P. 249, ligne 7, *en ce mesme endroit* est équivoque, et peut avoir l'un des trois sens suivants : 1° dans le passage d'Horace; 2° dans le long poème; 3° à ce même propos ou égard, comme à la 3e ligne de la même page. — P. 250, note 2, voir surtout Peletier, proème du 3e livre de l'*Arithmétique*, parue quelques semaines avant la *Deffence* (l'épître au lecteur est du 12 février 1549, n. st.); il y parle 1° de l'abondance des termes techniques de justice, guerre, mondanité et alimentation en France, 2° des créations de mots nécessaires aux mathématiciens, et il cite l'exemple de Cicéron et de Boèce qui ont usé de néologismes peu latins, tels que *sesquitertia et proportio*, faute d'autres mots. Tout le passage de Du Bellay, jusqu'à la nécessité de franciser les noms propres gréco-latins (inclusivement) me semble inspiré directement de ce proème de Peletier, ou de conversations qui eurent lieu entre Peletier et Du Bellay avant 1549 (cf. mon commentaire des *Œuvres poétiques de Peletier* rééditées par L. Seché et P. Laumonier en févr. 1904, p. 179, note). — P. 263, note 1. Il serait bon d'indiquer la pièce de Peletier qui contient les termes *miséricordieusement* et *mélodieusement* (Voir les vers lyriques *A une dame*, pp. 110 et 181 de mon édition des *Œuvres poétiques* de 1547). — P. 264, note 1. Ronsard fait très souvent rimer le simple et le composé, ou des mots identiques qui ne diffèrent que par leur rôle grammatical, contrairement à ce passage de la *Deffence*, et en cela il suit la poétique de Sibilet (ex. dans l'éd. Bl. II, pp. 61, 121, 236, 253, 282, 333, 403, 404, 462); Malherbe a repris la règle de Du Bellay contre Ronsard. — P. 267, ligne 5. Du Bellay n'exigeant que la rime pour l'oreille réagit contre la poétique tyrannique des Rhétoriqueurs, qui voulaient que l'on rimât aussi pour l'œil; à cet égard la Pléiade a été bien plus libérale que Jean Bouchet; ainsi Ronsard fait rimer, conformément à la prononciation de son temps, perils et abortifs (pron. péris et abortis) hymne et digne (pron. hinne et dinne), email

et vermeil, pampre et septembre, noble et Constantinople. — P. 272; ne serait-il pas bon d'ajouter en note la vraie origine des vers rimés? Ce fut d'abord un procédé mnémotechnique dont se servit la prose d'église : l'évêque Commodien prêchait en vers latins rimés avec acrostiches et télestiches ; les hymnes de St-Hilaire de Poitiers sont également rimés. — P. 273, ligne 6, *et les ditz poëtes*, pour *et* [que] *les ditz poëtes ;* pour cette ellipse, cf. Ronsard, éd. Bl. II, p. 34,

Et tu le viennes regarder.

D'autres additions plus intéressantes pourraient encore trouver place dans les notes de la *Deffence ;* ce sont les considérations que M. Chamard n'aurait qu'à extraire de sa thèse française en les résumant ; s'il est vrai que cette édition est le « complément » de la thèse qu'il fit paraître en 1900 sur *Joachim du Bellay*, on peut dire tout aussi justement que l'édition a son complément nécessaire dans la thèse ; et la preuve c'est qu'elle y renvoie plus d'une fois le lecteur (par ex. pp. xix, 82, 98, 147, 150, 177, 198, 225, 232, 293, 314). Malheureusement ce bel ouvrage n'a été tiré, comme toutes les thèses, qu'à un nombre assez restreint d'exemplaires, qui sont possédés presque exclusivement par les Bibliothèques des Universités ; les étudiants et leurs professeurs peuvent donc seuls le consulter, et encore à la condition de ne pas être deux à en avoir besoin le même jour. Que dire des travailleurs qui ne résident pas au siège de l'Académie, ou des internes des hautes classes de l'enseignement secondaire ? Le livre en question leur est inaccessible, surtout quand, par la force des choses, il n'en existe qu'un exemplaire pour huit départements. Nous serons donc très reconnaissants à M. Ch. de faire passer dans son édition *classique* le plus grand nombre possible des développements de sa thèse, et notamment, sous forme d'Introduction historique et analytique, les chap. III, IV et V de la première partie.

III

Restent les points d'interrogation et les peut-être de cette édition, qui sont l'une des meilleures preuves de sa valeur scientifique. Voici le peu que nous avons à répondre à ces inquiétudes d'un doute consciencieux. P. 26, note a ; p. 64, notes a et d, les hypothèses de M. Ch. nous semblent entièrement fondées. — P. 30, note a ; si l'on tient compte de la majuscule initiale de l'éd. de 1555 (car les majusc. ont leur raison d'être en tête de certains substantifs et ne doivent pas toutes disparaître), il faut comprendre « un Roscius comédien », et il n'y a pas lieu de corriger le mot « Rost », forme francisée de Roscius, à moins de lire « Rosc » (cf. dans Rabelais, Lucece pour Lutece ; dans la Pléiade, luc pour luth) ; en tout cas il est certain, d'après le contexte, que l'auteur du *Quintil* a songé au célèbre acteur romain, pour

lequel plaida Cicéron. — P. 87, note 3, le pléonasme n'est qu'apparent : *dont* veut dire *avec laquelle*, et *en* se rapporte à *tout cela*. — P. 95, note 1, entendez : *aussi peu* [qu'ils s'y adressent beaucoup]. — P. 158, note 4 et p. 275, note 3, M. Ch. fait suivre d'un ? le nom de Jean Martin Parisien. Sur l'interprétation des initiales I. M. P. je partage entièrement l'opinion de G. Colletet ; voir ce que j'en ai dit dans la *Rev. d'Hist. Litt.*, d'avril 1903, où j'ai publié in extenso le commentaire de I. M. P., pp. 267-273. — P. 233, note 3 ; Person semble avoir raison, Du Bellay se souvenant ici de certains vers de l'*A. P.* d'Horace :

.........Ne forte seniles
Mandentur juveni *partes*, pueroque viriles...
et : Quod sit conscripti, quod judicis *officium*, quae
Partes in bellum missi ducis ; ille profecto
Reddere personae scit convenientia cuique.

P. 248, note 3 ; il faut voir dans le mot *composer* un simple synonyme d'*inventer ;* cette redondance, qui consiste à doubler et à tripler une idée par des vocables, est très fréquente dans la *Deffence ;* elle a pour causes la jeunesse exubérante de l'auteur, son imitation de Cicéron et les habitudes héritées des prosateurs français depuis Alain Chartier. — P. 282, note 3 ; Du Bellay ne fait pas allusion ici à Sibilet, mais à tous les auteurs de rondeaux, de ballades, de lais, de virelais et de chants royaux, genres dont le rythme est limité. — P. 339, note 2 ; la deuxième interprétation nous semble incontestablement la meilleure, si l'on considère l'antithèse entre les mots *traître* et *bonne foy*. — Enfin je diffère d'opinion avec M. Ch. sur deux points de détail. P. 99, note 4; je comprends : « que nous louons et admirons si fort, tantôt en jugeant un écrit Romain égal aux écrits Grecs, tantôt le préférant » ; autrement dit, *égalant* se rapporte à *nous* et non pas à *Romains* — P. 126, note 1 ; j'entends par *figures*, les figures de géométrie, interprétation qui convient mieux au contexte.

Quant au fond même de la *Deffence* je l'apprécie plus sévèrement que ne l'a fait M. Ch. Il a bien montré les défauts de composition de cet opuscule et les contradictions nombreuses qui existent entre la théorie de Du Bellay et sa pratique, mais a laissé un peu trop dans l'ombre les erreurs de doctrine et les excès de polémique, qui déparent à mon sens ce manifeste, inférieur à l'*Art poétique* de Peletier. La *Deffence* n'est pas seulement une œuvre pédantesque, mal digérée; c'est trop souvent (par ex. aux chap. II, IV et XI de la seconde partie) un pamphlet où les injures tiennent lieu d'arguments ; sans compter que Du Bellay n'a point rendu suffisamment justice aux efforts si louables des précurseurs de la Pléiade, grâce auxquels fut possible la révolution littéraire de 1549. Les chefs de cette révolution le reconnurent eux-mêmes, non seulement en abandonnant une partie de leurs principes, mais encore en ne parlant jamais de la *Deffence*, en n'y faisant jamais

la moindre allusion, comme s'ils avaient voulu condamner à l'oubli ce péché de jeunesse [1]. Oui, Ronsard lui-même évita soigneusement de la rappeler quand il publia son *Abrégé d'Art poëtique;* il se contenta d'y reprendre, ainsi que pour une des préfaces de la *Franciade*, certaines idées qui lui semblaient toujours raisonnables et qui le sont en effet. Au reste on aimerait à savoir quelle fut sa part de collaboration et de responsabilité dans la *Deffence*, qui n'est pas signée de son nom, mais qui aurait pu l'être; problème délicat, qui ne me semble ni vain, ni insoluble.

Malgré ses défectuosités, la *Deffence* n'en a pas moins une valeur historique et une portée esthétique considérables ; aussi les critiques et les historiens doivent-ils une vraie gratitude à M. Chamard, qui leur a permis de la relire en un volume d'une documentation très riche et précise, d'un maniement très commode, d'une irréprochable typographie [2]. Tous nos compliments à l'imprimeur Joseph Dumoulin, qui n'a rien épargné pour satisfaire les yeux des lecteurs, comme M. Chamard avait apporté tous ses soins à contenter leur esprit.

Paul Laumonier.

Paul Robiquet, **Histoire municipale de Paris.** t. III. Règne de Henri IV. Paris, Hachette, 1904. In-8, viii-532 p.

C'est en 1886 que parut, sous la forme d'une thèse de doctorat, le t. II de l'*Histoire municipale*, de M. R. Le t. Ier avait paru en 1880. Avec la réédition [3] de ces deux tomes paraît aujourd'hui le troisième, consacré au règne de Henri IV.

M. R. paraît craindre que les lecteurs ne manquent à son livre : il dépend d'eux, dit-il un peu tristement, « ou bien de montrer que cette histoire de la grande cité ne leur est pas indifférente, ou bien qu'en l'arrêtant à la mort du Béarnais, on ne leur causerait aucune peine ». Je crois que M. R. se trompe. L'histoire de Paris vaut qu'on la connaisse, son livre vaut d'être lu,et je ne crois point que personne en veuille à l'auteur « de tourner le dos aux succès faciles » et de s'atteler à des « besognes de bénédictin ».

En vérité, il serait très regrettable que cet estimable ouvrage s'arrêtât en 1610. Le récit de M. R. est vivant, et il donne dans l'ensemble, une idée assez nette du développement parisien. Mais, loin de lui reprocher d'avoir fait de son livre un ouvrage de lourde et sèche érudition, je lui ferais plutôt le reproche inverse.

---

1. La réédition de 1557 fut faite en l'absence, peut être même à l'insu de Du Bellay (préf. de M. Ch., p. ix).

2. A noter deux errata : p. 66, la ligne 4 est numérotée 5; p. 339, note 2, lire *ironique* au lieu de *ronique*.

3. N'ayant pas reçu la nouvelle édition, nous ne pouvons dire si elle diffère de la première.

M. R., on le sait, prend pour base de son travail les précieux registres de la Ville. Comme le t. XI de la publication municipale ne dépasse pas 1598, le dépouillement de M. R. présente actuellement, pour les douze dernières années du règne de Henri IV, un intérêt capital. Mais M. R. s'enferme trop exclusivement dans le fonds H, comme si toute l'histoire de Paris était contenue dans les procès-verbaux officiels. Faute d'avoir consulté d'autres fonds des Archives nationales, il nous renseigne très insuffisamment sur l'histoire économique. Le rôle des Parisiens à l'assemblée de Rouen, la grande consultation des communautés de métiers parisiennes faite en 1598 sous la direction de Laffemas auraient mérité une étude plus approfondie (p. 358).

En dehors des registres, M. R. n'utilise qu'un très petit nombre de textes : Cornejo, de Thou, Cayet, surtout l'Estoile. C'est peu. Sur l'enregistrement et l'application de l'Édit de Nantes, il ne cite même pas l'*Histoire de l'Édit de Nantes* d'Élie Benoît, et il ne connaît pas le travail de M. Lods.

Son parti-pris est le même en ce qui concerne presque tous les travaux modernes. M. R. emploie un grand nombre de pages à combattre feu Poirson. On peut même dire que son livre est en partie une réfutation en règle du panégyriste de Henri IV. Mais c'est se battre contre un moulin à vent, un de ces vieux moulins qui n'ont plus d'ailes et auxquels, depuis l'invention des moulins à vapeur, personne ne vient plus moudre son grain. M. R. ne paraît pas savoir qu'il existe sur Henri IV une littérature abondante, postérieure à Poirson. Il ne connaît pas le livre de M. Fagniez, pas plus qu'il ne connaît, sur les derniers temps de la Ligue parisienne, celui de M. Richard. Sur le « grand dessein », il en est resté à l'étude de M. Hanotaux, comme si MM. Kükelhaus et Pfister n'avaient pas, depuis, traité à fond le sujet. — Un pareil dédain de la bibliographie ne va pas sans inconvénients : il enlève à un ouvrage, non sans valeur à d'autres égards, toute nouveauté.

Un autre défaut, et qui me surprend davantage, c'est combien cette histoire *municipale* est peu municipale, peu exclusivement parisienne. En dehors d'une histoire, celle-ci très soigneusement faite, du corps municipal lui-même, c'est beaucoup trop une histoire de cour et beaucoup trop une histoire générale du règne de Henri IV. J'entends bien que l'histoire de la capitale ne saurait, sans dommage, s'isoler de celle du royaume, mais l'auteur passe vraiment trop de temps à nous conter la campagne de 1595 en Bourgogne et en Artois [1], la conspiration de Biron, la fuite de la princesse de Condé. Plus M. R. élargit ainsi, et sans nécessité, le champ de son récit, et plus on est en droit de lui reprocher l'insuffisance de son information.

1. Je ne sais pourquoi la bataille de Fontaine-Française est au ch. III, tandis que la déclaration de guerre du 17 janvier 1595 ouvre le ch. IV.

Nous avons dit qu'il fallait mettre hors de pair son histoire du corps municipal après la soumission. M. R. montre le Béarnais très peu respectueux des franchises municipales. Il impose à la ville des taxes arbitraires, il intervient de la façon la plus scandaleuse dans les élections, impose ses candidats, bouleverse l'administration financière. Le prévôté de François Miron (1604-1606) marquera le triomphe de ce régime du bon plaisir; la banqueroute des rentes faillit, en 1605, amener une agitation révolutionnaire, mais qui n'aboutit à rien de sérieux.

M. R. a épousé les rancunes de la bourgeoisie parisienne de 1605; il n'est pas tendre pour Henri IV. Il lui en veut de n'avoir pas « réalisé l'idéal de cette partie de la nation qui, tout en maudissant le fédéralisme aristocratique, tout en voulant un État indivisible et soustrait au joug de l'étranger, n'avait nullement entendu livrer au Béarnais les droits des citoyens et des communes ». Il proteste contre le « type légendaire » fabriqué au XVIII[e] siècle par l'auteur de la *Henriade;* le premier roi Bourbon est pour lui « un opportuniste, dans le mauvais sens du mot ». — Je ne serais pas loin de souscrire à ses jugements — si j'oubliais les circonstances dans lesquelles a vécu Henri IV. Était-il possible de tenir la promesse, faite en 1589, de réunir les États généraux? Pouvait-on, au lendemain de la Ligue, maintenir l'unité et l'indépendance françaises sans un peu d'absolutisme? Le Béarnais pouvait-il, conformément à la sommation que lui adresse un Français du XX[e] siècle, « fonder une monarchie tempérée et laïque » ? Autant se demander pourquoi il a fait l'Édit de Nantes, avec ses lieux de culte et ses places de sûreté, au lieu de proclamer tout bonnement la liberté de conscience, et de séparer les Églises de l'État.

Ce qui reste de la thèse de M. R., c'est que Henri IV, sous des formes douces et cauteleuses, fut le vrai précurseur de Louis XIV. Il est surtout son précurseur en ceci, qu'il ruine les libertés communales, qu'il prépare cet appauvrissement de nos municipalités dont il est vraiment trop commode de rendre la seule Révolution responsable. C'est la fiscalité royale qui a ruiné les communes. M. Charléty l'avait démontré en ce qui concerne Lyon (*Hist. de Lyon*, p. 112 et ss.); M. R. le prouve pour Paris. Souhaitons qu'il ne nous fasse plus, maintenant, attendre trop longtemps la suite de son exposé.

Henri HAUSER.

C. DOUAIS,... **L'Art à Toulouse**. Matériaux pour servir à son histoire du XV[e] au XVIII[e] siècle.— Toulouse, E. Privat; Paris, A. Picard et fils, 1904, in-8° de 214 pages.

— **La Mission de M. de Forbin-Janson**, évêque de Marseille, plus tard évêque de Beauvais, auprès du grand-duc et de la grande-duchesse de Toscane. Mars-

mai 1673. Récit d'un témoin. — Paris, Picard père et fils, 1904. In-8° de VII-204 pages.

Mgr Douais, évêque de Beauvais, nous présente deux ouvrages d'un caractère tout différent. Le premier est le résultat des recherches qu'il avait entreprises dans les minutes des anciens notaires de Toulouse, alors que le professorat à la Faculté catholique lui laissait quelques loisirs. Malheureusement il n'a pas eu le temps de parcourir tous les registres notariaux conservés dans les archives toulousaines et sa publication reste incomplète; ainsi qu'il l'annonce lui-même dans son introduction. Ceux qui voudront continuer à exploiter une mine aussi féconde regretteront peut-être de ne pas trouver en tête de son ouvrage la liste des volumes qu'il a parcourus, pour éviter de recommencer les mêmes dépouillements.

La ville de Toulouse présente encore aujourd'hui tant de monuments intéressants dans tous les genres, que la recherche des documents sur leur histoire devient tout à fait passionnante. Mgr Douais nous en présente 94 qu'il a partagés en deux séries : ceux qui concernent le mobilier des églises et l'architecture religieuse et ceux qui ont trait à l'architecture civile. Je signalerai plus particulièrement dans la première ceux qui se rapportent à l'église de la Dalbade et à son achèvement (portail, clocher, rétable, cloches, orgues, horloge, statues), à l'église de Saint-Étienne (reconstruction du chœur, chapelle du Monument, fonds baptismaux), etc. On remarquera également que les pièces de cette catégorie ne se bornent pas aux édifices toulousains : elles signalent encore la fourniture de bannières ou ornements brodés aux églises de N.-D. de Montagnac, de Florensac et de Capestang, dans l'Hérault; de verrières à celle de N.-D. de la Mer à Barcelone, de cloche à celle de Pouze (Haute-Garonne); elles précisent la construction des églises de Bruguières et de Montgiscard (même département), la réparation de celle de Gardouch, etc. Tous ces documents sont compris entre les années 1452 et 1663; les plus nombreux, à beaucoup près, appartiennent au XVIe siècle.

C'est aussi à la Renaissance que Toulouse dut les plus beaux des hôtels que les riches négociants établis dans cette ville construisirent pour abriter leur luxe. Mgr Douais a eu l'avantage de retrouver les contrats d'acquisition, prix-faits, quittances, etc., relatifs aux hôtels universellement connus de Jean de Bernuy, de Jean de Bagis et de Pierre d'Assézat, et c'est vraiment une bonne fortune pour l'histoire de l'art. A côté de ceux-ci, que d'autres documents curieux : ce sont les prix-faits de l'hôtel de Guillaume de Bernuy, du château de Saint-Jorry, du portail de la maison de l'Inquisition, du château de Lasserre, etc.; puis ce sont les fournitures de marbres pour le roi, les travaux exécutés au parlement et à l'archevêché, les constructions ou réparations de ponts sur la Garonne, la réparation de la halle de Toulouse. Il faudrait tout citer.

Le recueil de Mgr Douais est donc extrêmement précieux et il est à souhaiter vivement qu'il soit complété par de nouvelles explorations dans les riches archives notariales de la même ville. L'auteur n'a pas voulu tirer des conclusions pour une synthèse définitive : il estime qu'il n'a présenté encore que trop peu de pièces. Cependant il n'a pas pu s'empêcher, à la fin de son livre, de remarquer que sur les soixante artistes sculpteurs, architectes, argentiers, brodeurs, peintres, etc. dont il a relevé les noms, il n'y a pas un qui soit venu d'Italie : tous, à très peu d'exceptions près, sont français. Où serait par conséquent l'influence italienne que l'on a voulu retrouver dans toutes nos œuvres de la Renaissance? Cette conclusion n'est pas pour nous déplaire : il est temps de venger nos vieux artistes du dédain qui les a si longtemps méconnus. Quoi qu'on ait dit, à ce sujet la réaction contre ce dédain n'a pas encore été assez loin et l'on a peine à dégager les esprits des anciens préjugés. Remercions donc vivement Mgr Douais de contribuer à mettre en relief le talent des maîtres français d'autrefois.

Son deuxième livre paraît bien gros pour l'objet et les résultats de la mission de M. de Forbin-Janson à Florence en 1673. Ce prélat avait été envoyé en Italie par Louis XIV pour essayer de réconcilier Marguerite-Louise d'Orléans, fille de Gaston de France, avec son mari le grand-duc de Toscane. Après plusieurs tentatives de rapprochement, les deux époux, dont les caractères ne pouvaient s'accorder, avaient fini par vivre séparés et la grande-duchesse s'était retirée au Poggio à quelque distance de Florence. En qualité de chef de la maison de France, Louis XIV intervint pour faire cesser ce fâcheux état de choses; mais l'évêque de Marseille, qu'il envoya pour ramener la grande-duchesse à son mari, échoua complètement dans ses négociations. La relation de son voyage a été écrite par un Languedocien qui fit partie de sa suite, Jacques de Faur-Ferriès, cousin-germain de Pellisson. Mgr Douais en a publié les extraits les plus intéressants pour l'objet de la mission de l'ambassadeur royal, en négligeant les « amples et curieuses descriptions de l'Italie » qui sont consignées dans le même ouvrage. Il a donné à la suite, avec leur physionomie particulière, les pièces diplomatiques et lettres relatives au même ordre d'idées; il les a puisées dans les archives du Ministère des Affaires étrangères ou à la Bibliothèque nationale. Ces derniers documents prouvent l'exactitude de la relation de Faur-Ferriès et en démontrent l'impartialité. Mais, je le répète, c'est faire beaucoup d'honneur à une mission de médiocre importance.

L.-H. Labande.

Emile Lauvrière. **Edgar Poe, sa vie et son œuvre. Étude de psychologie pathologique.** Paris, Alcan, 1904, 10 fr. 732 pp.

En écrivant la biographie d'Edgar Poe, M. Lauvrière s'attendait à des attaques de la part des ennemis et des amis passionnés du poète.

Il aura certainement excité aussi le ressentiment des puristes. Les sept cents pages de son livre sont hérissées de ces néologismes grecs où Arsène Darmesteter voyait un danger pour notre langue. On croirait assister à un cours de la Salpétrière : les mots barbares, la *dipsomanie* et l'*érotomanie*, s'entrechoquent, l'*épilepsie larvée*, l'*opiophagie*, la *psychopathie* se rencontrent à chaque développement nouveau ; et comme s'il ne suffisait pas d'emprunter à la Faculté de médecine ses mots les plus récents, la langue des hautes mathématiques que parlent les Anglais a fourni le terme *repetend*, par lequel on désigne maintenant l'habitude qu'ont les poètes de répéter la même expression ou la même phrase, bref, l'habitude des refrains. M. L. parle quelque part du jargon des phrénologistes contemporains de Poe, on pourrait l'accuser à son tour de pédantisme scientifique, s'il n'avait été hardiment au-devant de la critique : « Jusqu'à présent, dit-il à peu près, les puristes ont exclu des traités littéraires la terminologie scientifique parce qu'ils croyaient à un divorce entre la littérature et la science, au lieu qu'à l'heure actuelle, toutes les activités de l'esprit humain se confondent dans une même poursuite du vrai. Pourquoi ne pas chercher dans l'étude de la médecine le secret du génie ? La monographie de l'homme de lettres n'est complète que si nous publions le carnet où son docteur inscrit les observations de chaque jour. Quelle raison alors de ne pas profiter de ce vocabulaire admirablement précis dont la nouveauté si désagréable aux puristes est précisément la meilleure preuve des progrès rapides qu'ont faits les sciences ? Les ressources du vocabulaire de salon — le seul qu'admettent les cercles littéraires — sont insuffisantes dès qu'on parle en savant : si vous dites par exemple que Poe est un alcoolique, vous faites erreur ; sachez qu'alcoolique signifie proprement ivrogne, homme qui boit par inclination ; or tel n'est pas le cas de Poe, puisqu'il boit par impulsion, avec un profond sentiment de honte et de dégoût de lui-même ; il a la monomanie de l'alcool, il est à un ivrogne ce qu'est un *kleptomane* à un voleur ; c'est un *dipsomane*. » Que répondre à cette argumentation sinon que, si le critique doit user de termes scientifiques, il est bon qu'il le fasse avec modération et en évitant de scandaliser les faibles.

Le point de vue où M. Lauvrière s'est placé pour étudier Edgar Poe est donc strictement médical : l'auteur du *Corbeau* est un dégénéré : issu d'ascendants déséquilibrés, victime d'une détestable éducation, précipité ensuite d'une vie de luxe dans la misère, traînant de ville en ville son existence de bohême, il a cédé facilement à l'impulsion atavique de boire de l'alcool, de fumer de l'opium. Son œuvre est le produit de ce manque de stabilité mentale : Poe a offert au monde le rare spectacle d'un fou lucide, doué de génie, capable par conséquent d'analyser sa folie, d'où ses contes fantatisques, ses étranges poésies, surtout le merveilleux *Corbeau*, échantillon achevé de la littérature morbide.

Résumons le plan du livre : après avoir raconté la vie du poète, M. L. passe en revue ses œuvres, dans une série de chapitres, où il étudie tour à tour en Poe le poète, le critique, le conteur. M. L. est indulgent pour son héros comme il convient à un biographe : il oublie peut-être un peu trop qu'Edgar Poe s'est toujours ressenti des impressions de la première enfance. Né de parents acteurs, il a gardé quelque chose du comédien. Il est difficile de séparer chez lui l'artiste sérieux et le mystificateur. La nature dans ses contes ressemble au décor artificiel de la scène, l'intrigue s'y développe à la façon d'un mélodrame, ce qui n'empêche pas Poe, comme tous les acteurs, d'être sincère à l'occasion, et, comme les plus grands d'entre eux, de nous donner des sensations d'art exquises.

Signalons un défaut de méthode dans les citations : il est très rare que M. L. cite le texte original du poète, il se contente de nous soumettre une traduction. Si exacte que soit celle ci, nous aimerions jeter un coup d'œil sur le texte, et tout le monde ne possède pas dans sa bibliothèque les œuvres complètes de Poe dans l'édition à laquelle son biographe renvoie [1].

C'est là un mince défaut comparé à l'immense mérite d'avoir écrit une biographie définitive de Poe. Il était juste qu'un tel ouvrage parût en France puisque c'est en France que Poe a trouvé tout d'abord une appréciation sympathique et éclairée. Félicitons M. Lauvrière d'avoir mené son travail à bonne fin. On ne se figure pas le labeur patient et tenace qu'il faut pour se procurer seulement les matériaux d'une si vaste et si consciencieuse étude. Quel est le milliardaire en quête de bonnes œuvres à faire qui dotera une de nos Universités d'une bibliothèque des langues vivantes un peu complète ?

Ch. Bastide.

— Le travail de M. H. Duhm sur les mauvais esprits dans l'Ancien Testament (*Die bösen Geister im Alten Testament* ; Tübingen, Mohr, 1904 ; in-8, iv-68 pages) est très solide et méthodique. Division : les mauvais esprits dans les temps préexiliens ; les mauvais esprits au temps de l'exil et dans les temps postexiliens. L'auteur insiste à bon droit sur le peu de place que tiennent les mauvais esprits dans les préoccupations religieuses d'Israël durant la première période, et sur la différence considérable qui existe à cet égard entre Israël et Babylone. Il observe de même avec raison que la religion juive ne peut être rangée parmi celles qui ont pour trait fondamental et caractéristique la distinction des bons et des mauvais esprits. — A. B.

— *Jésus Messie et Fils de Dieu d'après les Évangiles synoptiques*, par M. Lepin (Paris. Letouzey, 1904 ; in-12, xlv et 279 pages) est une œuvre apologétique et dogmatique, avec quelque aspiration vers l'histoire. Voici le sommaire des chapi-

1. A propos de citations, le même passage de Poe est traduit à deux endroits différents. Pp. 119 et 138.

tres : L'espérance messianique au début de l'ère chrétienne : Jésus Messie et Fils de Dieu dans son enfance; Jésus Messie dans sa vie publique; en quel sens le titre de Messie convient-il à Jésus? La divinité du Christ d'après M. Loisy. La polémique de l'auteur est objective et de ton modéré. — A. B.

— On a traduit en français le commentaire du P. V. Zapletal sur le premier chapitre de la Genèse (*Le récit de la création dans la Genèse*, I-II, 3, *expliqué d'après les découvertes les plus récentes*; traduit de l'allemand par P. Meyer-Boggio de Stadelhofen; Paris, Alcan, 1904, in-8, XI-155 pages). Explication raisonnable d'un texte fort tourmenté par les interprètes; idée juste du plan de la création élohiste; un peu trop de raisonnements peut-être, et une certaine aridité d'exposition. — A. B.

— L'esprit qui règne dans la brochure que vient de publier M. Le Camus, évêque de la Rochelle, ressort suffisamment de son titre : *Fausse exégèse, Mauvaise théologie, Lettre aux directeurs de mon séminaire à propos des idées exposées par M. A. Loisy dans « Autour d'un petit livre »* (Paris, Oudin, 1904; gr. in-8, 126 pages). — A. B.

— C'est plutôt un recueil de documents qu'un livre, mais c'est un recueil instructif et du plus haut intérêt que la publication de l'Université d'Atlanta sur l'Église nègre aux États-Unis (*The Negro Church*, a social study made under the direction of Atlanta University by the Ligth Atlanta Conference; the Atlanta University Press, Atlanta, Ga,, 1903; in-8, VIII-212 pages). L'état des communautés nègres est établi à grand renfort de chiffres et de statistiques; on peut noter en passant que les catholiques y tiennent peu de place. On trouve aussi des indications précises sur la religion primitive des nègres, les effets de la transplantation, la sorcellerie de l'obi, le peu d'empressement qu'on mit d'abord à convertir les nègres au christianisme, les tentatives et les progrès de l'évangélisation. — A. B.

— Le nouveau catéchisme (*A new catechism*) de M. Mangasarian est trop un anti-catéchisme. M. Leclerc de Pulligny en donne une traduction française sous ce titre : *Le monde sans Dieu*, avec une préface de M. E. Vandervelde (Paris, Cornély, 1904; in-12, XII et 137 pages). On peut regretter que cet ouvrage, dont l'intention est très droite et qui est loin d'être sans valeur comme critique du dogmatisme théologique, ne soit pas consacré à l'exposition d'une doctrine positive, dût cette doctrine être posiviste, et qu'il ne contienne guère autre chose qu'une réfutation impitoyable des articles de la foi chrétienne, et de toute croyance religieuse, même de la théosophie ou de telle secte récente des États-Unis. Toute l'histoire de la Bible et du christianisme passant dans les demandes et réponses, il y aurait bien de ci de là quelques inexactitudes à relever. Mais l'auteur a touché le fond du problème de la religion, et le livre, qui n'est point populaire, en dépit de sa forme, est à lire, surtout par ceux qu'une solution négative ne satisfait pas. C'est un document. — A. B.

— Que la conscience de l'homme soit essentiellement sa conscience morale, et que cette conscience soit libre, ce sont deux thèses soutenables assurément, pourvu qu'on ne les exagère pas et que l'on commence par en définir nettement le sens et la portée. La crainte du système, qui parait bien être un élément essentiel de la vraie philosophie, et la clarté du développement manquent peut-être un peu à l'essai, d'ailleurs remarquable, de M. G. Graue sur la conscience et la liberté (*Selbstbewusstsein und Willensfreiheit*; Berlin, Schwetschke, 1904 : in-8, XX-189 pages). Est-il si aisé de concevoir que Dieu ait imposé lui-même des limites à sa propre action, afin de laisser place au hasard dans l'ordre de la nature et à la liberté dans l'ordre humain? Y aurait-il dans l'univers un domaine à côté de celui où

Dieu règne souverainement? C'est ce qu'on se demande en lisant M. G., et l'on ne peut s'empêcher de trouver passablement mécanique sa façon de concilier la liberté de l'homme avec la souveraineté de Dieu. — A. B.

— Les vues présentées dans la *Réforme intellectuelle du clergé et la liberté d'enseignement*, par P. Saintyves (Paris, Nourry, 1904; in-12, xi, 341 pages) ne manquent pas de largeur ni de justesse, ni d'à-propos. Peut-être sont-elles insuffisamment mûries sur quelques points, et l'ouvrage même aurait-il gagné à être un peu plus travaillé. L'auteur est un catholique libéral qui déplore la faiblesse de l'enseignement ecclésiastique et cherche les moyens de le relever. Il regrette, et non sans raison, que les pouvoirs politiques n'aient jamais eu le moindre souci à cet égard. Mais en se tournant vers l'État pour obtenir la réforme intellectuelle de l'Église, il paraît faire tout simplement un acte de désespoir et il atteste involontairement le caractère irremédiable du mal qu'il combat. L'État n'est pas le médecin des Églises. Si l'Église catholique n'est pas capable d'entendre la parole : « *Medice, cura te ipsum* », il est superflu de vouloir l'instruire par force et la sauver d'elle-même. On voit très bien où portent les critiques de M. S. et combien elles sont fondées. Là est le principal mérite de son livre. — A. B.

— M. Jean Guiraud a publié, au commencement de cette année, le 6e fascicule des *Registres d'Urbain IV (1261-1264)*, dans la Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome (Paris, A. Fontemoing; in-4° paginé 129-256). Il renferme l'analyse ou la transcription de plus de 500 bulles (nos 1161-1680), comprises entre le 19 septembre 1263 et le 12 juillet 1264; mais la plupart sont de la fin de novembre 1263 au mois de mai 1264, car l'ordre chronologique, comme on le sait, n'est pas rigoureusement suivi. Elles sont surtout relatives à des concessions de bénéfices et de prébendes, à des réceptions de clercs dans des chapitres, etc.; cependant nous en relevons deux (nos 1175 et 1180), qui intéressent les hérésiarques français; un certain nombre d'autres qui ont trait aux troubles religieux en Angleterre, aux attaques du comte de Leicester contre l'évêque de Herfordt (nos 1358-1362, 1376-1378, 1454); une dernière très importante sur les difficultés de l'archevêque de Nicosie avec les Grecs (n° 1656). Signalons quelques errata : ne faut-il pas *Couciaco* et non *Conciaco* au n° 1303? Les dates de janvier 1263 seront à corriger en janvier 1264 (nos 1189, 1190, 1193, 1194, etc.). — L.-H. L.

— En hommage à l'éminent administrateur de la Bibliothèque nationale, M. Léopold Delisle, la Société royale des sciences de Göttingen a publié un mémoire de M. Wilhelm Meyer sur les caractères grecs du Roi et le témoignage qu'a fourni sur eux Henri Estienne, dans une conversation tenue en 1578 avec les membres d'une Université allemande (Bâle?). Ce mémoire est intitulé *Henricus Stephanus über die Regii typi graeci*; il a été publié à Berlin en 1902 (in-4° de 32 pages avec 2 planches). Henri Estienne inscrivit son nom sur la page blanche d'un exemplaire du Nouveau Testament imprimé par son père en 1550 (il est conservé actuellement à la Bibliothèque de Göttingen) et raconta en même temps à ses auditeurs que les caractères employés pour cette édition avaient été créés aux frais de François Ier et dessinés par le Crétois Ange Vergèce. M. W. Meyer prend occasion de cela pour rappeler l'origine et la fortune de ces *Regii typi graeci*; de trois grosseurs différentes et gravés par Garamond, ils avaient été calligraphiés par le seul Vergèce et c'est par une incroyable légèreté que Firmin Didot, en 1834, attribua une part de collaboration au jeune Henri Estienne, qui à l'âge de 14 ans aurait fait le dessin des poinçons pour le petit caractère. Par un non moins incroyable plagiat, cette fable était passée dans les écrits des bibliographes plus modernes, et M. Meyer a eu raison d'en montrer le peu de fondement. Je recom-

mande aussi la liste des *Alphabeta graeca*, imprimés au XVI[e] siècle que le même auteur a dressée : elle complète fort heureusement celle que M. Omont avait déjà publiée. — L.-H. L.

— La *Gutenberg-Gesellschaft* de Mayence a confié l'an dernier au Dr Paul Schwenke, de Berlin, la mission d'étudier la classification des caractères typographiques qui ont été employés pour les premiers Donat et les premiers calendriers publiés par l'imprimerie (*Die Donat = und Kalendertype*. Mainz, 1903. In-4° de 49 pages). Le savant bibliothécaire a donc examiné avec la minutie qui caractérise ses travaux, la forme et les caractères généraux de ces types ; il les a rapprochés des grosses écritures de missel, courantes sur les bords du Rhin au milieu du XV[e] siècle ; puis il a donné la description des premiers monuments typographiques connus : le Donat de 27 lignes de la Bibliothèque nationale de Paris, le calendrier astronomique de 1448, la lettre d'indulgences de 1454-1455, le calendrier des Turcs pour 1455, le calendrier des saignées pour 1457, le Cisianus allemand, les Donat de 27 lignes de Londres, Munich, Oxford et Bamberg, etc. D'un examen approfondi de ces impressions, du fait que les exemplaires qui en subsistent ont été trouvés dans la région rhénane, M. P. Schwenke tire la conclusion qu'elles ne peuvent sortir que d'une presse mayençaise et que tout au moins les plus anciennes doivent être attribuées à Gutenberg. Chemin faisant, il établit leurs rapports avec le *Missale speciale*, qui a été étudié par M. O. Hupp et a soulevé tant de controverses, et avec les Donat hollandais. A la fin il donne le texte du Donat d'après ces éditions primitives. Son petit volume est donc du plus haut intérêt pour l'histoire des premières productions de l'imprimerie. — L.-H. Labande.

— M. Angelo Solerti vient de tirer à part un article qu'il a inséré dans le deuxième numéro du XV[e] vol. de la *Rivista delle Biblioteche e degli Archivi*. Il y donne l'histoire, le catalogue et quelques extraits de pièces relatives à la famille de l'Arioste. Ces pièces, qui avaient passé en Allemagne, ont été rachetées par M. Giuseppe Cavalieri de Ferrare, bibliophile patriote qui avait déjà su faire rentrer en Italie le manuscrit du *Rinaldo Ardito*. M. Solerti donne de plus un catalogue d'autres documents qui doivent se trouver aux Archives du Vatican et une reproduction de trois portraits d'Arioste, le premier par Titien, le deuxième par Dosso Dossi, le troisième par un inconnu, le quatrième attribué à Palma le Vieux. — Charles Dejob.

— Le gros ouvrage illustré qui vient de paraître chez Léon Laveur sous le titre de « *La Terre et la race roumaines depuis leurs origines jusqu'à nos jours* » (Paris, 1904 ; XIII-724 pp.) et dont l'auteur est M. Alexandre A. C. Sturdza, « membre de la Société de géographie de France », ne doit pas inspirer une entière confiance, bien qu'il soit — ainsi que l'annonce la couverture même —, « honoré de souscriptions des Ministères des Affaires Étrangères, du Commerce et des Domaines, des Travaux Publics, etc,, de Roumanie » et que la Préface, écrite par l'auteur lui-même, le présente comme un essai d' « ensemble encyclopédique en même temps qu'attrayant », tel qu'il n'en a jamais paru à l'étranger sur la Roumanie. M. Sturdza est l'auteur de deux volumes de vers français, et toute préparation scientifique lui manque. Il recourut donc à un travail de compilation, qui ne lui a pas réussi, parce qu'il s'est borné à s'adresser à quelques ouvrages généraux, dont quelques-uns d'une valeur très discutable, ou même presque nulle. M. St. a mêlé ensuite à son résumé des hypothèses et des idées personnelles qui sont vraiment fort curieuses : ainsi, la langue roumaine contiendrait, d'après lui, des éléments « aryens », « scythiques », « celtiques » ; parmi les ancêtres des Roumains il y aurait eu des Pélasges ; sa propre famille, originaire du « X[e] siècle » (met

tons : XVIe) serait d'origine « gothe » et rappellerait les Tursènes d'Hérodote, ainsi que le fait la famille française de Tourzel ; l'empereur Marc Aurèle aurait visité les bords du Dniester ; les Hongrois devraient aux Roumains d'avoir adopté dans leur chancellerie l'usage du latin, etc. En définitif, l'ouvrage est trop long, trop mal informé et par trop émaillé de fantaisies scientifiques, d'erreurs manifestes et de fautes d'impression pour qu'il puisse répondre au but, très patriotique, de M. Sturdza, qui écrit, du reste, un français très élégant et a orné son ouvrage de nombreuses vues, cartes et statistiques, sans compter des portraits historiques très bien exécutés. — N. Jorga.

— Chargé par la section archéologique de l'Académie des sciences de Vienne d'une mission scientifique dans l'Albanie moyenne, M. Carl Patsch, attaché au *Landesmuseum* de Sarajevo, publie la relation de son exploration entreprise en avril-mai 1900 : *Das Sandschak Berat in Albanien* (Wien, Hölder, 1904, in-4°, 200 col. — *Schriften der Balkan-Kommission. Antiquarische Abteilung*. III). Ce n'est pas seulement en archéologue et épigraphiste que l'auteur a conduit son enquête; il a noté aussi tous les détails qui peuvent intéresser la géographie, l'histoire, l'ethnographie et l'économie de cette partie encore assez mal connue de l'Albanie, et trouvé ainsi l'occasion de corriger sur plusieurs points les renseignements de ses prédécesseurs. Les résultats de la mission qui relèvent de la botanique et de l'entomologie doivent faire l'objet d'une publication à part. Malgré cette grande variété de fond, le livre publié sous forme de journal est pour la plus grande partie consacré aux recherches d'ordre archéologique. Partie de Valona, la petite expédition a exploré, et non sans succès, surtout la région de Pljoca que M. P. croit pouvoir identifier avec l'ancienne Amantia, celle de Plaka, offrant des traces d'un port qui serait plutôt que Valona l'Aulon des anciens, le promontoire acrocéraunien avec Oricum intéressant par la campagne de César et les inscriptions votives des rochers de Grammata ; puis s'enfonçant dans l'intérieur vers Bérat, les ruines de Byllis près d'Hekalj et celles de Kljos. De Bérat l'expédition s'est engagée dans la plaine de la Muzakia et est revenue par Fieri à Valona. C'est dans le voisinage de Fieri, à Pojani, l'ancienne Apollonia, que la moisson archéologique a été le plus abondante. Dans ce chapitre, M. P. a réuni tout ce qu'il a noté, copié, mesuré ou fait dessiner de sculptures et d'inscriptions observées à Apollonia ou qui en proviennent et sont disséminées dans le sandschak. Ses recherches ont amené quelques découvertes nouvelles et beaucoup d'observations ou de rectifications relatives aux travaux antérieurs, par exemple, à ceux de la mission de Macédoine Heuzet-Daumet. La relation de M. P. sera donc surtout précieuse pour éclairer la topographie et la civilisation de l'Albanie dans l'antiquité et pour compléter et contrôler des données restées jusqu'à ce jour peu abondantes. Les 180 figures jointes au texte et la grande carte géographique sont d'une excellente exécution et augmentent la valeur de cette publication utile à tant d'égards. — N.

— Dans le roman qu'il intitule *Memorie di Oliviero Oliverio scritte da lui* (Catane, Giannotta, 1900) M. L. Ant. Villari a le mérite de vouloir nous présenter des personnages sympathiques, mais le style manque de concision et de relief. — Ch. D.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

// REVUE CRITIQUE
REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N°s 42 — 17 octobre. — 1904

Henri BOREL, **Wu wei. A phantasy based on the philosophy of Lao-Tse** (Traduit du hollandais par Meredith Janson). — London, Luzac, 1903, in-12 de VIII et 69 p.

L'opuscule de M. H. Borel est une rêverie panthéiste à propos de Lao-tseu. Avec une réelle élévation de pensée qu'accompagne un style imagé et poétique, l'auteur cherche à nous faire comprendre la profondeur des formules mystiques du Tao tö king. Il paraît être parti de l'opinion que les traductions littérales comme celles de Stanislas Julien ou de Legge dénaturent entièrement le sens du livre; mieux vaut, selon lui, s'affranchir de la lettre du texte pour faire revivre en nous la pensée de Lao-tseu. Cette méthode n'est pas condamnable a priori, mais elle devrait n'être appliquée qu'avec une extrême prudence; M. Borel lui-même avoue, dans son avant-propos, que ses considérations sur l'amour sont absolument étrangères à Lao-tseu : elles peuvent être déduites logiquement par un esprit européen des concepts fondamentaux du Taoïsme, mais elles n'ont jamais été imaginées par un cerveau chinois. La tentative de M. Borel s'inspire d'une généreuse confiance dans la valeur absolue des raisonnements métaphysiques; elle n'offre qu'un intérêt secondaire pour ceux qui croient qu'une philosophie doit être expliquée par les procédés rigoureux de la psychologie et de l'histoire. Il est d'ailleurs regrettable que M. Borel ne cite pas une seule fois la traduction allemande de Lao-tseu par Victor von Strauss; il y aurait trouvé une interprétation du Tao tö king qui n'est pas aussi terre à terre que celles de Julien et de

Legge, et qui se rapproche, me semble-t-il, de celle qu'il propose lui-même. Pourquoi enfin, à la p. 35. donner le titre de Buddha à Kouan-yin qui est un Bodhisattva ?

Ed. Chavannes.

G. Morisse, **Contribution préliminaire à l'étude de l'écriture et de la langue Si-hia** (Extrait des Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres : 1re série. tome XI, IIe partie, p. 313-379 et 2 planches hors texte).

Le royaume Si-hia, qui occupa la province actuelle de Kan-sou, au nord-ouest de la Chine propre, eut une existence indépendante depuis l'année 1043 jusqu'à l'année 1227, date à laquelle il fut détruit par Tchinghiz Khan. Antérieurement à l'époque de sa plus grande puissance, nous pouvons rechercher ses origines dans l'histoire des Tang-hiang. Le peuple appelé Tang-hiang par les Chinois est celui dont le nom figure sous la forme Tangout dans l'inscription turque de 735 érigée en l'honneur de Bilgä kagan : « Dans ma vingt-septième année (700 après J.-C.), dit ce chef turc, je fis une expédition contre les Tangout. Je dévastai le peuple des Tangout, et j'y pris leurs fils, leurs gens (?), leurs chevaux et leurs biens ». Les Tang-hiang sont d'origine tibétaine ; ils occupaient primitivement la région du Koukou-nor, et le nom de Tangout s'est conservé jusqu'à nos jours à l'ouest de ce lac. Vers la fin du VIIIe siècle, quelques-unes de leurs hordes vinrent se fixer dans le Kan-sou oriental. Un siècle plus tard, en 882, un prince des Tang-hiang, qui était établi dans l'arrondissement de Hia, au sud du Fleuve Jaune, prêta son appui à la dynastie T'ang qui chancelait sous les attaques du rebelle Houang Tch'ao ; pour reconnaître les services rendus, l'empereur lui donna le titre de duc du royaume de Hia. L'effondrement des T'ang, puis les troubles des cinq petites dynasties pendant la première moitié du Xe siècle, permirent au nouveau royaume de secouer le joug chinois, et, quand les Song montèrent sur le trône impérial en 960, ils ne parvinrent pas à obtenir sa soumission. En 1032, Yuan-hao, étant devenu prince de Hia, refusa de reconnaître la suzeraineté du *Song*, et, en 1043, il se proclama souverain indépendant du royaume de Si-hia, ou Hia occidental.

Pour bien marquer sa rupture avec la Chine, Yuan-hao avait renoncé, dès l'année 1036, à se servir des caractères chinois ; il ordonna alors à un certain Ye-li Jen-jong d'inventer une écriture. Le premier spécimen qui ait été connu en Europe de l'écriture Si-hia se trouve dans la fameuse inscription de 1345, à Kiu-yong kouan au nord de Péking ; sur les deux parois d'une porte voûtée que traverse la grande route allant de Péking en Mongolie, sont gravées deux dhâra-

nîs ou prières mystiques qui sont *transcrites* en six écritures différentes : devanâgarî, tibétaine, mongole de Phag's-pa, turque-ouïgoure, chinoise et si-hia ; deux autres textes en caractères plus petits sont la *traduction* dans les cinq langues autres que le sanscrit de deux notices qui offrent, en partie du moins, une rédaction abrégée des deux sûtras bouddhiques dans lesquels figurent les dhâra*nîs*. L'identification de ces deux sûtras qui a été faite, pour l'un, par Wylie en 1870, et, pour l'autre, par moi en 1895, a permis de fixer la valeur phonétique des caractères si-hia employés en transcription dans les dhâra*nis*.

En 1898, Devéria publia une inscription bilingue en chinois et en si-hia qui provenait du Temple du Grand nuage à Leang-tcheou, dans le Kan-sou, et qui est datée de l'année 1094. Il traduisit la partie chinoise et, s'il ne put déchiffrer la partie si-hia, il eut du moins le mérite de prouver définitivement que ce texte était en langue et en écriture si-hia, tandis que jusqu'alors le témoignage erroné de certains épigraphistes chinois, qui attribuaient à tort le texte si-hia de Kiu-yong kouan aux Jou-tchen ou Djourtchen de Mandchourie, avait laissé planer quelque doute sur la nationalité de ce système d'écriture.

Par des recherches extrêmement ingénieuses sur les deux monuments que nous venons de citer et sur quelques monnaies tangoutaines, le Dr Bushell réussit en 1899 à déterminer le sens d'une vingtaine de mots si-hia.

Enfin M. Bonin découvrit en 1899 dans les grottes des Mille Buddhas, près de Cha-tcheou, une stèle de l'année 1348, qui, postérieure de trois années seulement à l'inscription de Kiu-yong kouan, reproduit, dans les mêmes six écritures qui figurent sur cette inscription, une formule mystique en cinq mots.

En 1900, le siège des légations étrangères à Péking et les troubles qui en furent la conséquence firent tomber entre les mains de MM. Morisse et Berteaux un texte si-hia d'une importance capitale : c'étaient six volumes d'un manuscrit qu'une fiche chinoise indiquait comme étant la traduction en langue si-hia du Lotus de la Bonne Loi. Le problème du déchiffrement se trouvait du coup singulièrement facilité ; on était en effet en possession d'un ouvrage étendu dont on avait la contrepartie fidèle en chinois et en sanscrit, et les traductions française de Burnouf et anglaise de Kern rendaient d'ailleurs la tâche plus aisée encore ; il suffisait de dresser, au moyen des valeurs phonétiques des caractères si-hia connus par les dhâranis de Kiu-yong kouan, la liste des noms propres du texte si-hia ; on établissait ainsi, comme par des jalons, la corrélation constante avec le texte chinois et on pouvait alors déterminer, par une série de conjectures que la confrontation des nombreux passages où apparaissent les mêmes termes rendait de plus en plus assurées, la valeur des mots intercalés entre les noms propres. C'est la tâche qu'a menée à bien M. Morisse pour

les trois premières pages de son manuscrit. Il s'en est acquitté d'une manière satisfaisante, mais il est souvent difficile de contrôler ses assertions, car il ne nous a livré qu'une trop faible partie de son texte pour que nous puissions vérifier l'exactitude de toutes ses identifications ; par exemple, le titre chinois de l'ouvrage est Miao fa *lien houa* king : pourquoi M. Morisse croit-il que les caractères si-hia sont ici l'équivalent des mots chinois Miao fa *houa tsing* king ? peut-être a-t-il raison, mais encore faudrait-il en bonne logique, qu'il nous indique pour quels motifs il croit devoir modifier le titre traditionnel. D'autre part, si M. Morisse a fixé le sens de plusieurs caractères si-hia, il n'est pas parvenu à nous expliquer sur quels principes est fondée cette écriture qui, étant de création savante, peut, selon toute vraisemblance, se ramener à quelques combinaisons constantes d'éléments soit phonétiques, soit significatifs ; la seule tentative d'analyse qu'il ait faite se trouve aux p. 55-56 de son mémoire ; cependant, ici encore, nous manquons des éléments de comparaison suffisants pour discuter ses hypothèses. En conclusion, M. Morisse a publié une utile introduction à l'étude du manuscrit unique au monde que M. Berteaux et lui ont découvert, mais nous souhaitons qu'il se décide à reproduire intégralement le précieux document dont il est, depuis quatre ans, l'heureux détenteur. Il nous doit ce complément indispensable de son travail ; nous espérons qu'il ne nous le fera pas longtemps attendre.

Ed. Chavannes.

The Books of Kings, critical edition of the Hebrew Text, with notes by B. Stade and F. Schwally. Leipzig, Hinrichs, 1904 ; in-4, 309 pages.

La notion de l'apostolat, des origines à Irénée, par H. Monnier. Paris, Leroux, 1903 ; in-8, vi-386 pages.

Die Abendmahlsfrage, von K. G. Goetz. Leipzig, Hinrichs, 1904 ; in-8, viii-311 pages.

Das Abendmahl in den zwei ersten Jahrhunderten nach Christus, von A. Andersen ; Giessen, Ricker, 1904 ; in-8, iv-95 pages.

Le livre des Rois est un des plus copieusement annotés de la collection polychrome à laquelle il appartient. Sans doute la critique textuelle avait lieu de s'y exercer, mais il n'en existe pas moins une disproportion sensible entre l'édition de ce livre et celle de Samuel. La différence, qui n'est pas autrement à regretter, tient en partie à ce que les éditeurs des Rois ont discuté assez longuement les variantes de la version grecque. Bien des corrections peu sûres ou purement hypothétiques ont été introduites dans le texte. Peut-être n'a-t-on pas étudié avec assez de méthode les variantes du grec. Ainsi, dans le fameux passage I *Rois*, viii, 12-13, où l'on a voulu suivre l'hébreu

sans tenir aucun compte de la version, l'on eût pu voir que ἐγνώρισεν était inexplicable par l'hébreu הכין (censé lu הבין), et qu'il suppose plutôt la lecture הריע, tout comme ἐπὶ καινότητος, au second verset, était inexplicable par עולמים, et suppose un dérivé de חדש. En réalité, il ne s'agit pas du temple, mais des fonctions du soleil auquel Iahvé parle comme créateur, et c'est ce qui explique la suppression ou l'omission, dans l'hébreu traditionnel, du préambule où le soleil est mentionné [1]. De même que les autres parties de la Bible polychrome, celle-ci ne peut passer pour une édition critique du livre qu'elle contient, mais pour un essai conjectural d'analyse littéraire et de critique textuelle, dont toutes les conclusions ne sont pas à regarder comme définitives, et qui est même très discutable dans les détails.

Étendue et sûreté de l'information, ordonnance régulière de l'exposition, précision peut-être un peu aiguë des conclusions, tels sont les traits qui caractérisent le remarquable ouvrage de M. H. Monnier sur l'apostolat. L'auteur commence par établir l'originalité de l'apostolat chrétien, qui ne procède pas d'une institution analogue dans le judaïsme, puis il analyse la notion de l'apostolat dans Paul et l'idée qu'on se faisait de l'apostolat à Jérusalem, le conflit des deux conceptions qui aboutit au triomphe de la plus étroite, l'institution des Douze et l'apostolat d'après les Synoptiques, d'après le quatrième Évangile et les autres documents anciens de la littérature chrétienne. M. M. va sans doute un peu loin en effaçant toute distinction entre les disciples en général et les Douze, et en affirmant que ceux-ci ont été finalement « le résidu des foules » que Jésus appelait à le suivre; que la promesse des trônes n'a pas eu une signification spéciale par rapport à eux et qu'elle a même chance de n'être pas authentique dans sa forme traditionnelle. M. M. admettant que les Douze ont été d'abord choisis, on ne voit pas bien comment il peut contester que leur nombre ait été en rapport symbolique avec Israël; et ce rapport symbolique une fois admis, ainsi que le caractère eschatologique du royaume céleste, la promesse des douze trônes n'a rien que de naturel. Ce qui est très vraisemblable, c'est que, ni dans Matthieu ni dans Luc, elle n'a conservé son contexte primitif et sa teneur originelle. S'il était permis de risquer une hypothèse en matière aussi délicate, on pourrait conjecturer que cette parole du Seigneur venait d'abord en réponse à la question de Pierre : « Voici que nous avons tout quitté pour te suivre : qu'en retirerons-nous ? » (Marc, x, 28; Matth. xix, 27-28), sans ce que Matthieu y ajoute d'après Marc (x, 29-31), celui-ci ayant délibérément remplacé la promesse des trônes aux Douze par le refus des deux premiers trônes aux fils de Zébédée.

M. Goetz étudie la question de la cène au moyen âge, au temps de la réforme et de nos jours. Le développement du problème depuis

---

1. Voir *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, III (1898), p. 380.

Paschase Radbert et Ratramne jusqu'aux critiques contemporains est ainsi très bien suivi. On ne peut que louer l'érudition et la finesse d'analyse dont l'auteur a fait preuve. La conclusion générale, inspirée de M. Harnack, à qui est dédié l'ouvrage, est que le Sauveur, au commencement du dernier repas qu'il prit avec ses disciples, leur avait parlé de sa mort prochaine et de sa réunion ultérieure avec eux, puis que, à la fin du repas, après la prière d'action de grâces pour la nourriture et le breuvage, il leur avait encore une fois rompu le pain et présenté la coupe, en disant : « Voici ma chair et mon sang », pour définir par cette image et imprimer fortement dans leur esprit la signification permanente et l'importance de sa vie humaine, dont ils avaient été les témoins. L'idée d'offrande commémorative serait venue ensuite; Paul y aurait ajouté son idée de la communauté corps du Christ, représenté dans le même pain consacré pour tous, et de la nouvelle alliance dans le sang dn Christ, figurée par la participation à la même coupe, la cène eucharistique prenant ainsi un sens conforme à la christologie de l'Apôtre; Luc aurait été influencé par Paul, et les deux premiers Évangiles auraient été retouchés pour s'accommoder tant à la conception de Paul qu'aux changements survenus dans l'usage des communautés chrétiennes.

Comme il est impossible d'entrer ici dans la critique détaillée de ces opinions, observons seulement que l'idée attribuée au Christ convient beaucoup mieux à la mentalité des théologiens qui la lui prêtent qu'au véritable esprit de Jésus et de son enseignement; que si l'on admet une différence entre la conception de Paul et celle de la communauté primitive, c'est seulement dans celle-là que les paroles : « Ceci est mon corps, Ceci est mon sang », ont un sens naturel et définissable; que la bénédiction du pain et du vin, avec les paroles concernant la séparation imminente et la réunion ultérieure du Christ aux siens sont le point de départ historique de la cène chrétienne; que ces éléments constituent également le fond primitif de la tradition écrite des Évangiles, lequel a été ensuite influencé par l'enseignement de Paul; que cette influence s'est exercée à des degrés divers sur Marc, Matthieu et sur les différentes formes de Luc, mais qu'il ne paraît pas nécessaire de supposer que les deux premiers Évangiles ont été tardivement retouchés. Le rédacteur du second Évangile était pénétré des idées de Paul ; c'est à lui qu'on doit attribuer la combinaison du récit paulinien avec les souvenirs de la tradition apostolique; et le rédacteur du premier Évangile n'a fait que suivre celui du second.

La brochure de M. Andersen n'est qu'une reproduction complétée de deux articles publiés dans la *Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft* (1902); mais il convient de la signaler ici à cause de son importance et de l'originalité de certaines conclusions. L'auteur retranche du récit eucharistique de Paul les mots : « pour vous », après : « Ceci est mon corps », parce qu'ils ne comportent pas l'identi-

fication absolue du « corps » avec la communauté chrétienne. Mieux vaudrait, semble-t-il, reconnaître dans la pensée de l'Apôtre deux courants qui s'entrecroisent, l'idée du pain figurant le corps mystique du Sauveur, de la coupe figurant la nouvelle alliance, et celle du pain et du vin représentant la mort du Christ, l'idée d'une communion réelle au Christ immortel se joignant d'ailleurs à ce double symbolisme. Pour ce qui concerne la dernière pâque, M. A. se prononce décidément en faveur de Jean contre les Synoptiques, et il soutient que les chrétiens d'Asie célébraient le 14 nisan la mort salutaire du Christ, non l'anniversaire de l'institution eucharistique. Quoi qu'il en soit du dernier point, il semble du moins probable, quant au premier, que l'auteur du quatrième Évangile s'est aidé d'une tradition que l'on peut soupçonner aussi derrière Marc, et où la dernière cène était un repas ordinaire, non le festin pascal ; mais on peut douter que cette tradition ait fixé le dernier repas au 13 nisan, comme fait Jean ; elle le mettait plutôt deux jours avant la pâque, c'est-à-dire le 12 nisan (cf. *Marc*, XIV, 1). M. A. estime aussi que le texte des Synoptiques a été retouché tardivement, très tardivement, puisque la forme actuelle de Matthieu n'aurait pas encore été connue d'Apollinaire d'Hiérapolis, en 165. Mais, en disant que ses adversaires pensent trouver dans Matthieu que le Christ a célébré la pâque le 14 nisan, Apollinaire laisse bien voir que le texte de Matthieu était alors ce qu'il est aujourd'hui ; seulement l'évêque d'Hiérapolis le tirait, pour son compte et par un artifice d'exégèse, au sens de Jean.

La restitution conjecturale du récit primitif de la tradition synoptique mérite au moins d'attirer l'attention des critiques : « Jésus, ayant pris du pain et l'ayant béni, le leur donna et dit : « Prenez, mangez. En vérité je vous dis que je n'en mangerai plus jusqu'à ce qu'on le mange nouveau dans le royaume de Dieu ». Et ayant reçu la coupe et rendu grâces, il dit : « Prenez ceci et partagez-le vous. En vérité je vous dis que je ne boirai plus de ce fruit de la vigne jusqu'au jour où je le boirai nouveau dans le royaume de Dieu ». Repas d'adieu avec perspective de réunion prochaine dans le royaume céleste ; pas d'allusion à l'efficacité salutaire de la mort du Christ relativement aux croyants. Que l'idée de manger la chair et de boire le sang du Christ soit coordonnée à celle de l'incarnation du Verbe et postérieure au quatrième Évangile, c'est un point dont il ne semble pas que M. A. ait fourni la preuve. Mais il a raison de noter que la *Didaché* ne rattache pas la cène à une institution formelle du Christ et que ses prières eucharistiques ne contiennent pas la moindre allusion à la pâque.

Alfred Loisy.

René Bourgeois. **Du Mouvement communal dans le comté de Champagne aux** XIIe **et** XIIIe **siècles.** — Paris, H. Champion, 1904. In-8° de 181 pages.

Voilà un titre bien ambitieux pour le livre que M. R. B. nous présente. L'étude complète et méthodique du mouvement communal dans le comté de Champagne demanderait beaucoup plus de recherches que n'en a faites l'auteur de ce volume et exigerait des connaissances beaucoup plus étendues que celles dont il fait preuve. D'ailleurs ce qu'il sait, il l'a appris surtout dans les livres de M. d'Arbois de Jubainville et de Bourquelot, puis dans ceux de MM. Luchaire et Viollet sur les communes françaises : il ignore donc ou du moins il n'a pas utilisé d'autres publications récentes essentielles, telles que celles de M. Auguste Longnon. Quant aux documents, il s'est contenté de recueillir un certain nombre de chartes dans la collection de Champagne à la Bibliothèque nationale; il a négligé de parti-pris les archives locales. Enfin, troisième lacune, il n'a pas essayé de rattacher ce qu'il croit être le mouvement communal dans le comté de Champagne au mouvement qui s'est produit dans les provinces voisines; s'il l'avait fait, il serait certainement parvenu à des conclusions différentes de celles qu'il nous offre.

Son ouvrage sera cependant précieux à conserver, car il nous donne l'édition d'une douzaine de chartes très utiles à connaître et dont l'examen sera profitable aux historiens. Il les a partagées avec raison en quatre groupes distincts : c'est qu'en effet, les unes ne sont que la répétition, plus ou moins abrégée ou modifiée, d'autres de date antérieure.

Le premier groupe comprend les chartes de Bussy-le-Châtel (1200), Ainaumont (1200) et Villiers-en-Argonne (1208). Quoi qu'en dise M. R. B., ce ne sont pas des actes constitutifs de communes proprement dites. Il serait plus juste de les appeler des chartes d'habitation; elles donnent à ceux qui viendront résider dans les pays en question certains avantages, elles les protègent contre l'arbitraire du comte et de ses agents, elles fixent les sommes qu'ils auront à payer pour leurs biens et réservent au seigneur certaines causes de justice. Quatre jurés sont bien établis dans chacune de ces localités, on ne sait par qui ils sont choisis ; mais à Villiers-en-Argonne, il y aura de plus un maire, qui sera nommé par le comte et les religieux de Saint-Remy de Reims. Or, ces jurés auront pour mission de veiller à la sauvegarde des droits du seigneur et de la ville. Il ne peut être question ici de commune. D'ailleurs, le rapprochement avec les coutumes de la Villeneuve-au-Châtelet (1175) publiées en note est absolument typique.

Au contraire, les chartes du deuxième groupe (Meaux, 1179; Fismes, 1226; Ecueil, 1229), sont bien des actes de concession de commune. Comment s'y tromper? Le mot *communia*, absent des documents du

premier groupe, revient à chaque instant; les bourgeois prêteront bien serment de fidélité au comte, mais ils s'engageront également par un autre serment à se porter réciproquement secours de tout leur pouvoir. Et cela est caractéristique. Si nous continuons l'examen rapide de ces pièces, nous y lirons que le maire et les échevins ou jurés possèdent des droits de juridiction, que la commune forme une association autonome avec droit de guerre, que les bourgeois doivent se rendre au son de la cloche aux assemblées qui délibéreront sur les affaires de tous, que l'association a une caisse particulière et lève des collectes, que les châtelains du comte doivent rester en dehors de la *communia*, etc. Il est impossible donc de se méprendre sur le caractère de ces chartes. Aurait-on, par extraordinaire quelque hésitation, que l'article de la charte de Meaux renvoyant les contestations à la décision des jurés de Soissons lèverait tous les scrupules. Naturellement, ces actes délimitent les droits des bourgeois, du comte ou de ses représentants, déterminent les juridictions, fixent les sommes à payer au seigneur, établissent les franchises des adhérents à la commune, etc.

Le troisième groupe comprend les chartes françaises de Troyes (1230), Provins (1230), La Ferté-sur-Aube (1231) et Bar-sur-Seine (1234). Retenons bien ces dates rapprochées les unes des autres : c'est l'époque où Thibaut IV, pressé par ses barons coalisés, s'appuie pour leur résister sur les gens des villes et des campagnes. Il leur concède, de gré ou de force, des avantages et il obtient d'eux des subsides. Bien que les mots *commune* et *communité* se retrouvent fréquemment dans ces documents, nous n'avons pas là des actes constitutifs de commune comme dans le deuxième groupe. Lisons-les : Thibaut IV affranchit les gens de Troyes, Provins, etc. de toutes « toltes » et de toutes tailles, à la condition qu'ils lui paieront tant de deniers par livre de leurs biens; il leur vend la prévôté et les droits de justice qui y étaient affectés, moyennant 300, 250, 80 ou 117 livres; mais en même temps il détermine les causes qu'il se réserve et celles qui appartiendront aux bourgeois. Ceux-ci ne sont pas réunis en association et n'ont pas droit de guerre; ils doivent au contraire, sauf en certains cas, le service d'ost et de chevauchée au comte, ils sont obligés de lui fournir des chevaux ou des charrettes sur sa réquisition et de s'armer à leurs frais. De même ils moudront à ses moulins et cuiront à ses fours. C'est encore le comte qui nommera 13 jurés, et ceux-ci choisiront parmi eux un maire : leur mission consistera à être les intermédiaires entre le seigneur et les bourgeois, à encaisser les redevances dues au premier, à transmettre les réquisitions, etc. Le comte n'abandonne donc aucun droit essentiel, il garde toute son autorité : les bourgeois n'ont gagné que d'être à l'abri d'exactions arbitraires.

Les documents du quatrième et dernier groupe (La Neuville-au-Pont, 1203; Florent, 1226) sont encore des actes d'habitation ou de

coutumes et non des chartes de commune. Le préambule est, en effet, très explicite : « In terra mea novam villam constitui... in qua videlicet villa posui franchisias et coustumias que inferius describuntur. » Le concessionnaire entre ici dans plus de détails que dans les chartes du premier groupe et il fixe avec précision le tarif des redevances et des amendes. Il faut aussi observer que dans chacune des localités se trouveront des jurés annuels et un maire qui seront nommés avec l'assentiment de tous (à Florent il y aura, en outre, sept échevins), ils exerceront une juridiction et si on leur attribue une part des amendes, si on leur concède une franchise d'impôt pour une maison et un jardin, c'est qu'ils auront une responsabilité à soutenir devant le comte et ses agents : « de redditibus et exercitibus ville meis respondebunt servientibus », ce qui ne devait pas rendre leurs fonctions précisément agréables. Comme le seigneur a intérêt à voir se peupler les nouvelles villes créées par lui, il concède aux habitants une certaine représentation en dehors des jurés et du maire : dans un article il est question des décisions prises pour l'honneur et l'utilité de la ville (et non de l'association restreinte de la commune, qui n'a jamais compris tous les gens d'une ville), par le maire, les jurés et sept sages bourgeois.

Ces différences essentielles et ces caractères bien tranchés, M. R. B. les a à peine soupçonnés. Il lui manquait, pour les bien distinguer, une connaissance plus approfondie des chartes de communes, de coutumes ou d'habitations.

Je pourrais peut-être encore lui chercher chicane sur la façon dont il a publié ses textes (abréviations non résolues, défaut de ponctuation, hésitation dans les accentuations et apostrophes pour les chartes françaises), mais je ne veux pas prolonger démesurément ce compte rendu. Je préfère en terminant remercier l'éditeur de nous avoir fait connaitre des documents important.

L.-H. Labande.

Cartulaire du prieuré de Saint-Mont (ordre de Cluny), publié... par Jean de Jaurgain, avec introduction et sommaires de Justin Maumus,... — *Paris, H. Champion, Auch, L. Cocharaux*, 1904. In-8° de xiv-152 pages. (Archives historiques de la Gascogne, 2e série, fasc. 7).

Les documents qui forment le cartulaire dont je viens de transcrire le titre, sont du plus haut intérêt pour l'histoire économique, politique et morale de la Gascogne aux environs de l'an 1100. Ils contiennent aussi des renseignements de premier ordre sur les plus grandes familles de la région, les comtes d'Armagnac, de Bigorre et de Béarn, les Lomagne, les La Barthe, les Luppé, les Bernède-Corneillan, ainsi que sur les archevêques d'Auch et les évêques voisins. La Société historique de la Gascogne mérite donc des félicitations

pour continuer à mettre ainsi au jour des recueils de pièces aussi précieux.

La présente édition est l'œuvre de deux auteurs : M. Jean de Jaurgain, qui a établi le texte et l'a enrichi de notes copieuses et vraiment utiles ; M. Justin Maumus, qui a écrit une courte introduction et rédigé les notices complètes, quoique sommaires, que nous lisons en tête de chaque document. Mais ni l'un ni l'autre ne nous a dit à quelle époque avait été rédigé le cartulaire lui-même, ni dans quelles conditions et dans quel esprit il avait été fait. Il semble bien, d'après les dates des actes (le plus récent ne paraît pas postérieur au pontificat de Calixte II, 1119-1124) qu'il a été entrepris pendant le second quart du XIIe siècle ; nous aurions aimé avoir une certitude à ce sujet.

Les pièces qui sont contenues dans ce volume n'ont que rarement l'aspect de chartes ; presque toujours ce sont des notices, plus ou moins développées, dans lesquelles le scribe raconte les événements, mêle ou ajoute bout à bout les données qu'il a puisées dans plusieurs textes authentiques. Même dans les pièces, qui ont le plus d'apparence de véritables chartes, le scribe a intercalé des phrases ou fragments de phrases de sa façon. Ainsi, par exemple le privilège accordé au prieuré de Saint-Mont par le cardinal-légat Géraud (n° VI, p. 12-14) est interpolé : « Hanc autem cartam, ut firmior habeatur, subter propria manu *non in hoc libro, sed in carta* signavimus... » ; la donation de Bernard de Fourès (n° XXXV, p. 57-59) l'est aussi : « Hoc autem factum est in presentia dompni Guidonis, Pictavensis comitis tociusque Guasconie, *qui propria manu bannum suum tribuit et servari in archivis nostris non negligenter jussit* ; similiter in presentia dompni Bernardi Tumapalerii, avunculi mei... ».

Étant données cette méthode de transcription et les habitudes d'un scribe, qui respecta rarement le texte même des chartes qu'il avait sous les yeux, on est fondé à se poser la question de sincérité. Il est bien difficile d'y répondre, car ici les règles ordinaires de critique ne sont pas de mise. Cependant je dois dire que le « Testamentum Bernardi comitis Tumapalerii, quod fecit inter monasterium Sancti Montis, et ecclesie (*sic*) Nugarolii » (n° VII, p. 14-20), me paraît fort suspect, comme il l'a paru déjà à d'autres. Il peut avoir été rédigé à l'aide d'un ou de deux documents authentiques, mais sous sa forme actuelle, attribuée au comte Bernard Tumapaler (on y peut démêler en partie ce qui est propre à l'auteur du cartulaire), il ne doit être utilisé qu'avec prudence ; il semble bien qu'il est l'œuvre d'un moine de Saint Jean, passionné à tort ou à raison contre son archevêque. Ce qui augmente encore la suspicion, c'est que le scribe a interpolé, dans le but de viser ce « testamentum », la bulle de Calixte II (n° VIII, p. 21-22) ; mais il l'a interpolée si maladroitement qu'il a rendu inexplicable au point de vue grammatical la phrase retouchée par lui : « Sed omnia integre conserventur, eorum pro quorum sustentatione et

gubernatione concessa sunt, usibus omnimodis profutura *Austindo, Auxiensi archiepiscopo, et Bernardo comite Tumbapalerio inter monasterium vestrum et ecclesiam de Nugarol salubri provisione facta est, in perpetuum confirmamus, sicut in cartis ejusdem monasterii continetur* ». Il y aurait encore bien des choses à dire sur la méthode déplorable de l'auteur du cartulaire, mais passons.

Il a le plus souvent omis de transcrire les dates des documents qu'il mutilait ou arrangeait ; d'autres fois, fondant dans un seul récit plusieurs actes, il a emmêlé les chronogrammes qu'il conservait : un exemple typique s'en trouve précisément dans la pièce n° VII. Le document n° XI est devenu aussi très fautif dans sa date, mais ce n'est pas pour la même raison : les divers éléments ne concordent pas et l'on se demande si le scribe ne les a pas tout bonnement inventés, car le paragraphe qui les contient a bien l'air d'une addition. Les éditeurs ont peiné, je le reconnais, pour tâcher de donner des dates précises aux documents publiés par eux, mais bien souvent on ne s'explique pas pourquoi ils ont mis un chiffre plutôt qu'un autre. Leurs « vers 1055 », « vers 1060 », « vers 1075 », etc., fréquemment ne paraissent pas être suggérés par les textes. C'est ainsi que je me suis demandé pourquoi ils ont daté de vers 1050 la fondation du couvent de Saint-Mont, sans que cette date, à la vérité approximative, puisse être défendue. Pourquoi aussi la date fixe de 1104 à la pièce n° XVI (p. 31-32), qui relate un combat judiciaire à propos d'une église ? La pièce n° XXX (p. 48-52) est composée de plusieurs chartes, mais la principale semble avoir fourni la date, placée à la fin (9 septembre 1068) ; pourquoi alors avoir daté de « vers 1084 » une répétition de cette charte principale en termes différents, mais avec mêmes personnages comparants et mêmes témoins (pièce n° XXXI, p. 51) ?

Je n'insisterai pas davantage, car je tiens à faire remarquer combien ces questions sont difficiles, en présence des tripotages qui ont été commis par le rédacteur du cartulaire et qui rendent son œuvre désagréable à manier.

Dernières observations : la ponctuation est quelquefois par trop rare dans les textes ; les coquilles typographiques, malgré l'*erratum* de la fin, sont encore bien nombreuses ; je n'aime pas non plus l'habitude de séparer les conjonctions « que » et « ve » des mots précédents ; de même il est assez choquant de lire « at que », « in dominicata », « vice comes », « ad huc », « quam plures », « ad firmo », utrius que », « nec non », etc. ; on ne s'explique pas non plus les quelques « æ » que l'on rencontre.

En définitive, les textes qui nous sont ici offerts, sont des plus curieux, mais, à défaut d'une critique sérieuse que dans la plupart des cas on ne pourra leur faire subir, ils ne devront être employés qu'avec une certaine précaution, tellement la sincérité et l'exactitude du rédacteur du cartulaire sont suspectes.

L.-H. LABANDE.

Karl Vossler. **Die philosophischen Grundlagen zum « süssen neuen » Stil** des Guido Guinicelli, Guido Cavalcanti, und Dante Alighieri. — Heidelberg, Winter, 1904; VIII-110 pages, in-16.

L'étude historique, critique et littéraire de cette école de poètes que Dante illustra, et à laquelle il donna le nom sous lequel on la désigne encore couramment : « il dolce stil nuovo », n'a jamais inspiré un nombre plus considérable de contributions importantes, en un aussi court espace de temps. M. G. A. Cesareo s'attaquait à la définition même que Dante a donnée (Purg. XXIV, 52-54) de sa poétique (*Amor mi spira*, dans le volume intitulé *Miscellanea di studi critici edita in onore di A. Graf*, Bergame, 1903, p. 515 et suiv.), au moment même où l'un de ses élèves, M. Liborio Azzolina, consacrait un volume au *Dolce stil nuovo* (Palerme, 1903); peu de mois après, paraissait le livre de M. K. Vossler dont j'ai transcrit le titre en tête de ces lignes; enfin M. Vincenzo Crescini, en publiant et en commentant le texte d'une poésie de Bernart de Ventadorn, abordait incidemment le même ordre de questions, et annonçait son intention de publier un « petit volume » sur « Dante e l'amor cavalleresco » (*Atti del R. Ist. Veneto di scienze, lettere ed arti*, t. LXIII, parte 2 a, p. 319-331).

Il ne faut ni s'étonner ni se plaindre de cette abondance; non seulement les poètes du « Dolce stil nuovo » ont attaché leur nom à l'une des manifestations les plus considérables de la littérature du moyen-âge, mais rien n'est plus loin de nos mœurs, rien n'est plus complexe que leur inspiration; pour en bien saisir toutes les nuances, il est nécessaire de connaître à fond tout le mouvement d'idées, et les essais analogues, qui les ont précédés. M. K. Vossler s'est particulièrement attaché à reconstituer d'une façon synthétique les courants philosophiques qui, en se contrariant parfois, mais aussi en se complétant, ont insensiblement conduit Guido Guinizelli (pourquoi M. V. tient-il à la forme Guinicelli?), Guido Cavalcanti et Dante à leur conception si particulière de la poésie et de l'amour. Avec une modestie exagérée, M. V. déclare que son livre n'apprendra sans doute rien de nouveau aux spécialistes; mais ils sont rares les spécialistes qui connaissent et comprennent comme lui la poésie du XIIIe siècle, plus rares encore ceux qui savent en dégager, avec beaucoup d'observations de détail, pénétrantes et neuves, une vue claire et logique d'un sujet aussi délicat et abstrait. M. V. — pour m'en tenir à une courte analyse de ses conclusions — reconnaît trois courants qui se sont succédé, qui se sont superposés pour constituer la psychologie toute spéciale du « Dolce stil nuovo » : d'abord la tradition chevaleresque, avec l'idéalisation de la femme; puis le symbolisme philosophique, qui assimile la femme à quelqu'une des « intelligences » que l'on concevait comme dirigeant le monde; enfin le symbolisme

mystique, qui identifie la femme avec l'amour divin. Ces trois courants, qui se mêlent et se fondent sans s'exclure complètement, sont représentés de la façon la plus frappante dans l'œuvre même de Dante : au premier correspond la *Vita nuova* (1re partie) ; le second est bien reconnaissable dans le *Convivio;* et le *Paradis* est l'éclatante mise en œuvre de la conception la plus haute à laquelle puisse s'élever le poète amoureux. Mais, observe justement M. V., la Béatrice de la *Vita nuova* est encore contenue dans le *Paradis ;* on pouvait ajouter : et celle du *Paradis* est déjà en germe dans la *Vita nuova*. Il s'agit donc d'analyses fort délicates et subtiles, et on doit remercier M. Vossler d'avoir apporté tant de science et de méthode au service de ce problème psychologique et poétique à la fois.

Henri Hauvette.

Antonio Medin. **La storia della Repubblica di Venezia nella poesia.** Milan, Hoepli, 1904 ; in-16, xvi-623 pages.

Le beau volume, que M. A. Medin consacre à la gloire de sa patrie — *Custos vel ultor* est l'épigraphe qu'il a choisie — intéresse au même degré l'histoire proprement dite et l'histoire littéraire. « Ce livre, dit modestement l'auteur dans son avertissement, voudrait être une contribution à une future histoire de Venise, dans laquelle, en dehors des documents d'archives, des chroniques et des monographies particulières, il faudra tenir compte, ce qui n'est guère moins important, de l'opinion publique des contemporains... Seule la poésie historique, sous ses formes multiples, aristocratique, bourgeoise, populaire, à moins qu'elle ne soit officielle ou complaisante, reflète clairement les passions, les espoirs, les craintes, les haines, les préférences, en somme, les divers sentiments qui agitent le cœur des hommes dans les luttes de la vie publique. »

C'est donc cette histoire de l'opinion, en ce qui concerne les destinées de Venise, que M. Medin nous raconte, depuis la fin du xie siècle jusqu'à la chute de la République, en 1797. Ces dix chapitres considèrent un à un les divers « moments » de l'histoire de Venise qui ont inspiré particulièrement les poètes, à l'exception du premier, qui a une portée plus générale : l'auteur y passe en revue les thèmes traditionnels de la poésie politique à Venise, l'origine miraculeuse de la ville, le lion de Saint-Marc, la personnification de la République sous les traits d'une puissante reine, l'éloge des beautés de la ville, et divers autres lieux communs. Ce coup d'œil général montre que, si la poésie a prodigué ses louanges à Venise, elle l'a fait sans originalité, à l'aide des mêmes motifs indéfiniment répétés, sans qu'aucun écrivain se soit trouvé pour imprimer le sceau du génie à toute cette matière, et pour l'animer d'un souffle vivifiant. A

cet égard, Florence, moins bien faite cependant pour frapper l'imagination par l'étrangeté de sa situation et par l'éclat de sa politique en Europe, a été plus heureuse que Venise.

Ce volume, comme on peut penser, est le résultat d'une patiente enquête poursuivie depuis de longues années, et dont M. A. Medin avait donné çà et là, dans diverses revues, des essais pleins de promesses. Ce qu'il faut louer dans le livre d'ensemble qu'il en a tiré, c'est la clarté, la sobriété de l'exposition; les divers chapitres se lisent toujours avec facilité, souvent avec agrément, parce que l'érudition de l'auteur n'a rien d'encombrant, et que la forme est soignée, littéraire. La partie purement scientifique du livre, et pour beaucoup de lecteurs ce sera la plus précieuse, est constituée par une admirable bibliographie de toutes les poésies politiques relatives à l'histoire de Venise venues à la connaissance de M. Medin; cette bibliographie comporte 873 articles classés dans l'ordre chronologique (p. 483-576), et est complétée par un index des poésies, dans l'ordre alphabétique des premiers vers (p. 576-609), ainsi que par un index des noms propres et des matières les plus dignes de remarque.

Henri Hauvette.

Albert Mathiez. **La Théophilanthropie et le culte décadaire (1796-1801).** Alcan, 1904, in-8°, 753 p.

Les origines des cultes révolutionnaires (1789-1792). Société nouvelle de librairie et d'édition, 1904, in-8°, 151 p.

Les cultes révolutionnaires ont été longtemps très mal connus, et leur histoire défigurée par l'esprit de parti. Hier encore, un orateur monarchiste les définissait en bloc « un ridicule scandale », et les historiens dits « libéraux » ont eux-mêmes accepté, à peu près sans réserve, le jugement sommaire porté par les polémistes catholiques sur les novateurs philosophes ou déistes contemporains de la Convention et du Directoire. M. Mathiez a entrepris de reviser ce jugement et de refaire cette histoire; il y a pleinement réussi. Laissant de côté les cultes de l'an II, culte de la Raison et culte de l'Être suprême, déjà connus par le livre de M. Aulard, il nous donne aujourd'hui un gros travail de plus de sept cents pages sur la Théophilanthropie et le culte décadaire, et une étude moins développée sur les origines des cultes révolutionnaires. Je ne puis entreprendre ici l'analyse complète et détaillée de ces deux ouvrages; c'est eux-mêmes qu'il faut consulter : quiconque s'occupera de l'histoire religieuse ou même politique de la Révolution devra nécessairement s'y reporter : il suffit de parcourir l'index pour s'en rendre compte. Je mentionnerai simplement les résultats les plus nouveaux du travail de M. M.

En premier lieu, il est établi maintenant que la théophilanthropie est une institution d'origine privée, qu'elle fut fondée, non par le gouvernement, mais au contraire, après quelques essais antérieurs, par un homme obscur et sans lien avec le pouvoir, le libraire Chemin. Le Directeur La Revellière, qui passe pour avoir été le créateur et le pontife de la nouvelle secte, ne fit que la protéger, après sa fondation et ses premiers succès, et encore pendant une période assez courte. C'est alors que les théophilanthropes, d'abord modestes et tolérants, s'installèrent partout dans les églises, et engagèrent directement la lutte avec les catholiques.

M. M. établit ensuite, avec toutes les preuves à l'appui, que le succès de la théophilanthropie fut considérable, non seulement à Paris, et parmi la « classe éclairée », mais dans les départements, l'Yonne en particulier, où elle se répandit jusqu'au fond des campagnes, et même à l'étranger. Les catholiques réfractaires ou constitutionnels, et les protestants mêmes parurent un moment très inquiets des progrès rapides du nouveau culte. Les théophilanthropes cherchaient en même temps à gagner la faveur du parti des « philosophes », en donnant à leurs cérémonies un caractère plus laïque et plus républicain. Cette réforme fut entravée et l'avenir de la théophilanthropie compromis par le rétablissement des fêtes décadaires.

Le Directoire en effet, et c'est ici encore un des points importants établis par M. M., se brouilla rapidement avec la théophilanthropie, pour des raisons politiques probablement. A la fin de l'an VI, il lui suscita une concurrence en organisant ces fêtes du décadi, occupées par des hymnes, des lectures morales, la célébration des mariages, qui enlevèrent sa clientèle à la nouvelle religion et la ruinèrent rapidement sans parvenir à supplanter les anciennes. Pourtant, après les deux crises du 30 prairial et du 18 brumaire, les théophilanthropes subsistaient encore, surtout en province, et ils luttèrent énergiquement contre le rétablissement d'une religion dominante par le Concordat. Mais après la signature de cet acte, le nonce réclama la suppression des dissidents et les théophilanthropes furent chassés des églises. Ils n'ont gardé depuis lors qu'une existence sporadique, sans avoir jamais complètement disparu, même de nos jours. Cette persistance s'explique, selon M. M., par la nature même du problème que les novateurs religieux de la Révolution se proposaient de résoudre, et qu'il formule en ces termes : « La démocratie, étant incompatible avec les anciens cultes mystiques, ne sera une réalité que le jour où ces cultes seront supprimés et remplacés par une religion raisonnable, capable de refaire l'unité morale de la France. »

Ces conclusions seront discutées ; elles l'ont déjà été, et même, si je ne me trompe, quelques-uns des faits que M. M. a dégagés ont été utilisés tout récemment, avec plus d'adresse peut-être que d'esprit

scientifique, pour démontrer précisément la thèse opposée. Pour ma part (et sans prononcer sur une foule de questions que pose la conclusion de M. M., comme de savoir si cette « unité morale », en admettant qu'elle soit possible, est à ce point désirable), il me semble que le jugement de l'auteur sur le caractère « anti-social » des religions chrétiennes, qui est très juste si l'on pense au début du christianisme et aux premiers temps de la Réforme dans certains pays, ne s'applique plus guère aux églises de nos jours. Que la majorité des fidèles de ces églises, et la presque totalité de leur clergé, soit hostile aux institutions démocratiques, cela n'est pas douteux ; mais il y aurait erreur — et imprudence, à méconnaître les progrès du mouvement contraire, qui a déjà fait ses preuves et montré sa force en Belgique, en Italie, en Suisse, aux États-Unis et ailleurs. Au reste, ceci est matière plus proprement politique; que l'on pose le « problème de la démocratie » dans les mêmes termes que M. M., ou qu'on le pose autrement, ou qu'on ne le pose pas du tout, cela ne touche en rien à la valeur historique de son travail, l'une des meilleures études d'histoire révolutionnaire qui aient paru depuis plusieurs années.

La documentation en est aussi complète que possible, bien que M. M. s'excuse de n'avoir pas visité tous les dépôts d'archives départementales. La critique des sources et des témoignages est attentive et rigoureuse. Dans tout ce gros volume, je n'ai relevé que deux légères inexactitudes : c'est le 28 messidor, et non en thermidor an V (p. 144) que le ministre Cochon fut remercié — et il n'est pas vrai de dire (p. 110), que Dupont (de Nemours) n'avait pas été arrêté au 18 fructidor. Il fut enfermé à la Force, et relâché au bout de trois jours sur l'ordre de La Revellière, à qui il avait écrit une lettre éplorée (Arch. nat., AFIII, 463). A relever aussi, surtout dans les notes, un certain nombre de lapsus, au demeurant sans grande importance [1]. L'ouvrage est très solidement et très simplement construit; peut-être même la charpente en est-elle rendue un peu trop apparente par l'usage de sous-titres en capitales à chaque paragraphe. Le style est remarquablement précis, alerte et clair. Je n'en voudrais retrancher que quelques très rares expressions de polémique (p. 455 et 535) oubliées dans ce livre d'histoire impartiale, où elles font tache.

---

1. P. 197, n. 1 : le Conseil des Cinq Cents prenait, non des *arrêtés*, mais des *résolutions ;* p. 418, n. 2, et p. 453, n., il s'agit non des minutes des *procès-verbaux* mais des minutes des *arrêtés* du Directoire; p. 617, l. 22 et n. 2, le *18* dont il s'agit est bien Louis XVIII, et non le 18 fructidor. Les « amis du 18 » ce sont les muscadins. Ils se reconnaissaient dans la rue en se posant la question : « Combien font 13 et 5 ? » Il faut lire : p. 610 et 620, *subsister* et non *substituer*; p. 498, n. 1, le *fronton* et non le *frontispice* du temple ; p. 259, n. 1, *épigraphe* et non *epitaphe;* p. 209, Hanriot; p. 359, Coligny, p. 253, Guyomar. Il y a souvent des fautes dans la transcription des titres allemands, par exemple p. 391, n. 3, il faut lire : « religiösen Gesellschaft, aus dem Französischen nach der zweiten Auflage »; et n. 5 : « letzten Leiden... zum Vortrag. »

Le second ouvrage, sur l'origine des cultes révolutionnaires, est plutôt une dissertation historique, d'ailleurs abondamment et solidement documentée, qu'un ouvrage d'histoire proprement dit. Elle est pleine de vivacité et d'intérêt, et la thèse qu'y soutient M. M. est curieuse et neuve. Pour lui, les cultes révolutionnaires ont été, non des expédients politiques comme on le croit d'ordinaire, mais de vrais cultes, des manifestations religieuses comme les autres, et il y a une religion révolutionnaire comme il y a une religion ou musulmane ou chrétienne ou juive. Pour l'établir, M. M. part d'une définition théorique de la religion, empruntée à M. Dürkheim : un phénomène social décomposable en deux éléments : la *foi*, ensemble de croyances mystiques communes à tous les fidèles et obligatoires pour eux tous ; le *culte*, série de symboles, de cérémonies et de rites obligatoires également, et, de plus, périodiques. La religion révolutionnaire a sa foi, la croyance dogmatique en la « perfectibilité » de la condition de l'homme, réalisée par la loi. Cette foi est obligatoire pour tous les citoyens ; c'est une orthodoxie qui n'admet point d'hérétiques, et, s'il y en a, les supprime. Elle a ses symboles, d'origine classique, chrétienne ou maçonnique : la cocarde, l'autel de la patrie, l'arbre de la liberté, le niveau de l'égalité, les tables de la Constitution, le bonnet rouge, etc. Elle a ses fêtes, commémoratives, politiques ou morales. Cette foi et ce culte vivent d'abord en bonne intelligence avec le christianisme. Puis, lorsque la majorité du clergé se tourne contre la Révolution, la coupure se fait, les patriotes partent en guerre contre l'Église et la Constitution civile du clergé ; mais ils ne croient pas possible pour une nation de vivre sans une foi et un culte, et de là les projets de religion civile, élaborés par de Moÿ et Gohier par exemple, d'où sortent directement les cultes philosophiques et déistes de l'an II, puis la théophilanthropie et le culte décadaire.

On voit tout de suite l'intérêt de cette thèse. Elle a l'avantage de grouper, de rattacher à un même mouvement et de rendre par là même explicables une quantité de faits curieux et dont il paraissait difficile de rendre compte en les considérant isolément. L'étude de M. M. renferme une foule d'exemples très intéressants du symbolisme à forme religieuse qui se rencontre de très bonne heure dans les fêtes révolutionnaires et surtout dans les Fédérations. Ces faits sont très caractéristiques et leur ressemblance avec des rites religieux est frappante. Il n'est pas douteux non plus que la majorité du personnel dirigeant de la Révolution admettait comme démontrés un certain nombre de principes politiques, philosophiques et, comme nous dirions aujourd'hui, sociologiques, qu'elle essaya ensuite de réaliser par des lois et par conséquent d'imposer aux récalcitrants. Et cela, si l'on veut, ressemble à une foi et à une orthodoxie. Mais pour conclure, avec M. M., que ces « croyances obligatoires » (en admettant

qu'elles aient en effet formé un système) associées à des rites qui, eux, ne sont devenus obligatoires que plus tard, suffisent à faire de la « religion révolutionnaire » une religion véritable, il faudrait admettre la définition que M. Dürkheim donne de la religion sans la discuter, et comme si elle était acceptée de tous, ce que précisément elle n'est pas. Cette définition en effet, M. M. ne l'a pas discutée, il « l'a faite sienne » sans s'arrêter à ce qu'il peut y avoir d'outré, voire d'inexact, en des affirmations tranchantes et non prouvées comme celles-ci : « C'est la société qui prescrit au fidèle les dogmes qu'il doit croire et les rites qu'il doit observer.... La notion du sacré est d'origine sociale,... elle n'est qu'un prolongement des institutions publiques ». D'un mot, dans une note (p. 10) il écarte de sa définition « la religion intérieure, sentiment individuel », sans se demander si après avoir ainsi mis à part ce que lui-même appelle « le contenu des phénomènes religieux » il lui reste autre chose que l'enveloppe — vide — de ces mêmes phénomènes. Qu'importe après cela de faire voir la « forme religieuse » du mouvement révolutionnaire, si le contenu manque? Ou plutôt, il importe, en soi; mais après avoir montré cette forme religieuse, fût-ce avec toute l'habileté d'exposition, toute l'ingéniosité de recherche, toute la rigueur apparente de démonstration que M. M. a mises en œuvre, il ne me semble pas qu'il ait le droit, sans faire en quelque sorte abus de termes, de conclure « qu'il a existé une religion révolutionnaire, analogue *en son essence* à toutes les autres religions », et encore que la Réforme et la Révolution « ces deux grandes crises » loin d'être « l'une sociale et l'autre religieuse » sont l'une et l'autre sociales et religieuses *au même degré* ».

Au reste, je ne sais trop si l'hypothèse de M. M. perdrait beaucoup à n'être pas démontrée rigoureusement vraie. Car sa valeur et son utilité ne dépendent pas surtout de sa justesse. Elle met en lumière et coordonne un grand nombre de faits mal ou peu connus, elle fait réfléchir sur leur importance, elle pose ou précise une foule de questions intéressantes sur leurs origines ou leurs conséquences. Par là même elle conduit à faire des découvertes nouvelles, et à distinguer entre les faits déjà connus des rapports inaperçus jusqu'ici. C'est le rôle principal des hypothèses générales, en histoire comme dans les sciences expérimentales, et cette constatation n'est pas faite pour diminuer le mérite des vues nouvelles suggérées par M. M., bien au contraire.

R. Guyot.

— M. J. Freudenthal étudie Spinoza depuis dix ans. Il a publié en 1899 une *Lebensgeschichte Spinozas* et nous donne aujourd'hui le premier volume (*Das Leben Spinozas*, Stuttgart, Frommann, 1904, 349 p. M. 6,80) de son ouvrage définitif et complet : *Spinoza, sein Leben und seine Lehre*. Ajoutant de nouveaux faits et de nouveaux aperçus (aussi de nouvelles hypothèses, car tout est loin d'être éclairci dans la vie du philosophe) aux études de Vloten, Martineau, Meinsma et Pollock, M. Fr. dépeint avec verve et ampleur, souvent d'un ton lyrique, les tragiques destinées du plus illustre rejeton des Espinoza, qui méconnu et haï pendant sa vie et encore un siècle après, fut ensuite presque divinisé par un autre siècle et n'est guère estimé à sa valeur que depuis notre époque. C'est un homme bien vivant, avec ses qualités, ses contrastes et ses contradictions, qui se dégage de ces onze chapitres, dont nous signalons surtout le premier sur les Juifs d'Espagne et leur transplantation en Hollande, et le dernier qui condense les traits essentiels de cette imposante figure. A noter aussi sont les passages sur la colonie juive d'Amsterdam, la philosophie religieuse des Juifs au sortir du moyen âge, la vie du philosophe à La Haye (p. 187), ses amis et visiteurs, sa mort, etc. — Th. Sch.

— Dans sa *Kritik des sittlichen Bewusstseins* (Berlin, Reuther et Reichard, 1904, 385 p. 6 M.) M. Wilhelm Koppelmann commence par une réfutation de l'hédonisme, surtout dans sa forme moderne tel qu'il apparaît chez les positivistes allemands : Laas, Paulsen, Adickes, Ziegler, Ihering, etc., le Danois Hoeffding et Herbert Spencer. Puis il s'efforce de prouver les thèses suivantes : 1. Le devoir moral essentiel est la véracité. 2. Ce devoir primordial est la base de tous les autres devoirs. 3. Les divergences d'appréciation morales portent toutes sur des devoirs secondaires. 4. La charité chrétienne forme le degré suprême du développement moral. 5. Le principe du mal est l'égoïsme. 6. La réaction du bon principe contre les usurpations du mauvais principe produit les remords. 7. La victoire complète du premier sur le dernier n'a encore été réalisée que par le christianisme. 8. La morale de Jésus est le développement le plus pur, le plus conséquent et le plus élevé du principe moral fondamental qui est actif en tout homme. Ces deux dernières thèses, qui occupent les chapitres v et vi, marquent le point de vue particulier dans le système de l'auteur, qui l'a déjà exposé dans *Die Sittenlehre Jesu* et dans *Glaubenslehre auf Grund der Lehre Jesu*, opuscules parus précédemment à la même librairie. — Th. Sch.

— Le tome IX des *Kantstudien* nous apporte un long travail de M. Trœltsch, le théologien de Heidelberg, sur *Das Historische in Kants Religionsphilosophie* (134 p. Berlin, Reuther et Reichard, 1904). Ce titre convient bien à l'ouvrage : l'un est aussi obscur que l'autre est indigeste. Pas de table des matières. C'est avec peine que l'on finit par découvrir les 4 chapitres : p. 1, Les commentateurs de la philosophie religieuse de Kant ; p. 20, Son point de départ pour fixer le rapport entre religion et histoire ; p. 37, Son écrit principal en cette matière, *La religion dans les limites de la raison pure*, a le caractère d'un compromis ; p. 75, La vraie doctrine de Kant ne se révèle qu'en comparant cet écrit avec tous les autres où il traite de la philosophie religieuse et de l'anthropologie. Cette vraie doctrine, naturellement, n'a été comprise, dans son intégrité, ni par Kuno Fischer, ni par Pfleiderer, ni par Schweitzer, ni par Saenger, sans parler d'Hollmann et d'Arnoldt. Mais M. Trœltsch est là, et grâce à lui, la vraie pensée de Kant ne restera pas ignorée de ceux qui auront la louable patience de lire ce livre jusqu'au bout. — Th. Sch.

— A l'occasion du centenaire de la mort de Kant, M. Romundt a écrit « *Kants Widerlegung des Idealismus, Ein Lebenszeichen der Vernunftkritik* (Gotha, Thienemann, 24 p. Prix : 50 Pf.). Dans un *Anhang* des *Prolegomena zu einer jeden künftigen Metaphysik* (1783), le philosophe avait protesté contre l'accusation d'avoir créé un système d'idéalisme transcendental ; non content de cela, il ajouta à la deuxième édition de la *Vernunftkritik* (1787) une complète *Widerlegung des Idealismus.* Ces affirmations catégoriques n'empêchèrent pas Fichte, dans ses *Einleitungen in die Wissenschaftslehre* (1797), de mettre son idéalisme exclusif sous l'autorité du maître de Koenigsberg. M. R. s'efforce de réfuter cette prétention de Fichte, qu'il traite, et espère voir traiter universellement à l'avenir, de rhéteur et non de philosophe. Sans doute, la valeur philosophique de Fichte a peut-être été surfaite ; mais n'y at-il pas quelqu'ingratitude, de la part d'un Allemand, à affecter de faire si peu de cas de l'auteur des *Reden an die deutsche Nation*? — Th. Sch.

— Toujours à l'occasion du centenaire kantien, M. Aloïs Riehl publie à Berlin, chez Reuther et Reichard, 1904, une brochure de 48 p. sur *Hermann von Helmholtz in seinem Verhältnis zu Kant.* Il y étudie tous les points de contact et de contraste entre les deux philosophes et fait en même temps la critique des théories du premier, qui s'est beaucoup occupé des idées kantiennes, surtout pour la question de la connaissance. Helmholtz commença l'étude de Kant dès 17 ans, comme simple élève du lycée Frédéric-Guillaume et la continua au cours de psychologie de Jean Muller qui lui inspira l'alliance, maintenue toute sa vie, entre la philosophie kantienne et la physiologie des sens. Nativiste à l'origine, Helmholtz s'éloigne de Kant à mesure qu'il se rapproche de l'empirisme. Mais il resta kantien en récusant toute métaphysique transcendentale et en limitant d'autant le champ de la philosophie théorique. Son appréciation du grand philosophe se voit surtout dans son discours de 1855 sur *Das Sehen des Menschen*. Partout il juge que rien n'a nui autant à la philosophie que sa constante confusion avec la métaphysique, c'est-à-dire avec la soi-disant science qui prétend découvrir par la pensée pure les principes primordiaux du monde. Il se rapproche le plus de Kant dans l'essai qui précéda son traité de la conservation de la force et dans l'Introduction de ce même traité qui le plaça à 26 ans au premier rang des physiciens mathématiques. — Th. Sch.

— M. Louis Goldschmidt est à joindre aux nombreux écrivains qui ont consacré un écrit commémoratif à l'anniversaire du 12 février dernier. Son opuscule (*Kant über Freiheit, Unsterblichkeit, Gott*, Gotha, Thienemann, 40 p.) est une agréable causerie sur le père de la philosophie contemporaine, sur son influence toujours croissante, sur les nombreux malentendus dont il a été l'objet et dont M. G. s'exagère peut-être l'importance, sur la manière dont tous les grands courants intellectuels du XIXe siècle procèdent du grand penseur de Koenigsberg, etc. Le contenu de la brochure ne répond pas assez rigoûreusement à son titre qui devient ainsi une phrase quelconque. — Th. Sch.

— *Die Religionsphilosophie Hegels in ihrer Genesis dargestellt und in ihrer Bedeutung für die Gegenwart gewürdigt* (Berlin, Schwetschke, 1904, 126 p.) est un essai du Dr Émile Ott pour adapter la philosophie religieuse d'Hégel aux besoins actuels. M. Ott tâche de montrer que les conceptions de celui qui passe pour le véritable fondateur de la philosophie de la religion n'ont pas vieilli ou du moins s'allient aisément aux tendances contemporaines. Après avoir recherché les facteurs *constitutifs* et *déterminants* du développement d'Hégel, fixé les « points de cristallisa-

tion » et les principes fondamentaux de son système religieux, il l'expose dans toute son ampleur : notion de la religion en elle-même, religion déterminée (naturelle et individuelle), religion absolue (c'est-à-dire essence du christianisme). Puis il s'efforce de tirer de ce vaste système tout ce qui lui semble encore vivant et applicable à nos besoins et à nos aspirations, le tout dans une langue bien abstraite et souvent bien obscure, imprégnée d'un hégélianisme par trop optimiste. Naturellement personne ne lui semble avoir apprécié suffisamment tout ce qu'Hegel peut encore offrir d'utile à notre mouvement philosophique : de ses prédécesseurs dans ce domaine, Richert et Hering n'ont guère produit, répète-t-il complaisamment après Pfleiderer, que des esquisses et des caricatures ; Haym s'est jugé lui-même en niant toute l'originalité créatrice d'Hégel ; Rosenkranz n'a pas « dépassé une certaine objectivité historique qui méconnaît l'unité de vie et de pensée du philosophe ». Le chapitre qui nous a paru le plus intéressant est celui qui traite des éléments constitutifs, c'est-à-dire de la période qu'Hégel passa au gymnase de Stuttgart, ou de l'influence combinée de la race et de l'individualité. Od trouvera là (p. 8-12) une bonne caractéristique du tempérament souabe. — Th. Sch.

— Les *Cornell Studies in Philosophy*, ou recueil des thèses agréées par cette université américaine pour le grade de docteur, en sont à leur 5ᵉ fascicule. Les quatre premiers exposaient la théorie de la connaissance de Lotze, la philosophie indoue, celle de Nietzsche, et le côté éthique de la métaphysique de Lotze. Dans le dernier paru, Nathan E. Truman étudie *Maine de Biran's Philosophy of will* (93 p., New-York et Londres, Macmillan, 1904. 75 cents, comme les autres numéros) sous les 14 rubriques suivantes : Vie et œuvres — Critique de la théorie de Naville sur le développement de Biran (Dans son Introduction aux *Œuvres inédites*, 1859, N. divise l'œuvre de B. en 3 phases nettement distinctes; M. Truman au contraire rattache tonte sa philosophie à l'idée d'activité et de volonté). — Influeuce de Locke, Condillac, Kant et Reid (B. n'a recherché ni une position intermédiaire entre l'empirisme et le rationalisme ni la synthèse de ces deux systèmes, mais le prolongemeut direct de Locke et Condillac: il semble avoir surtout connu Kant par Gérando, *Histoire comparée des systèmes*, 1804, et par le t. II des *Mélanges* d'Ancillon. Quant à Reid, il le continue plus qu'il ne le combat; la principale différence entre eux réside précisément, il est vrai, dans la théorie de la volonté). — Base psychologique du système de B. — Déduction des catégories. — Divisions de la psychologie. — Système effectif-sensitif-perceptif-réflectif. — Comparaison entre l'*Essai sur les fondements de la psychologie* (1859) et le *Traité des sensations* de Condillac. — Éthique et esthétique. — Religion (surtout d'après les *Nouveaux essais d'anthropologie* (1823-24). — Influence sur Cousin, Comte, Renouvier et Fouillée (influence profonde, mais plutôt indirecte, et non celle de maître à disciple ; c'est Cousin qui publia ses *Nouvelles considérations*, etc., 1834, et ses *Œuvres philosophiques*, 1841, et l'appela dans son Introduction à ces dernières « le premier métaphysicien français de notre temps »). En somme, l'auteur revient plutôt déçu de son investigation sur le « Kant français » qui lui paraît bien petit à côté de son émule allemand. — Th. Sch.

— Le 55ᵉ bulletin de l'université de Wisconsin (série philologique et littéraire, vol. II, nº 3) renferme une thèse de doctorat en philosophie d'Herman G. A. Brauer sur la *philosophie de Renan* (Madison, Wisconsin, oct. 1903, p. 209-379). Outre une introduction qui donne un coup d'œil d'ensemble sur la *Weltanschauung* renanienne, le livre comprend 5 parties : La nature, c'est-à-dire l'explication de

l'univers (p. 219). — L'homme et sa destinée (247). — Philosophie politique et sociale (296). — Résumé critique des résultats (323), plus un triple appendice contenant 27 notes de citations (352), une liste bibliographique (372), et celle des abréviations (378). Cette sorte de table des matières que nous offrons ici n'est point inutile ; car l'ouvrage n'en a pas. Il donne une masse de citations, mais peu d'idées générales. Les extraits sont en général bien choisis, mais présentent trop d'*errata* : quelques citations sont en partie reproduites plusieurs fois (Ex. : 234, 252 etc.). Louons la mise en relief des contradictions et incohérences du système renanien, si l'on peut appeler système ces vues ondoyantes, ce brillant cliquetis de mots séduisants, ces phrases grandiloquentes et ces beaux mots sonores, souvent si vides. Comme M. Séailles dit bien : « Par la bouche de R. jeune, la jeunesse répond au vieux R. : Malheur à la génération qui a conçu la vie comme un repos et l'art comme une jouissance ! » A un tout autre point de vue, ce livre montre encore combien Nietzsche s'est inspiré de Renan. — Th. SCHOELL.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 16 septembre 1904.

L'Académie déclare la vacance de la place de membre ordinaire précédemment occupée par M. de Barthélemy, décédé en juin dernier. L'examen des titres des candidats est fixé au 25 novembre.

La séance publique annuelle aura lieu le 18 novembre.

M. Jacquot, juge au tribunal de Thonon, adresse à l'Académie la photographie d'une des salles du monument découvert il y a quelques années à Sedrata, banlieue d'Ouargla (département d'Alger).

M. Babelon lit la première partie d'un mémoire sur les origines de la monnaie à Athènes. Il passe d'abord en revue les traditions littéraires relatives à l'invention de la monnaie athénienne, puis le passage de Plutarque relatif à la réforme de Solon ; enfin, il explique et commente le chapitre 10 de la *Constitution d'Athènes* découvert dans un papyrus de Fayoum en 1891.

M. Paul Gauckler, correspondant de l'Académie, expose le résultat de ses recherches sur la topographie de Carthage. Il a pu reconstituer d'une manière précise tout le réseau des rues de la colonie romaine fondée par Caius Gracchus en 122 sur l'emplacement de l'ancienne métropole punique. Il démontre que Carthage romaine était bâtie sur un plan parfaitement régulier. Ce réseau urbain est complété par une centuriation rurale depuis longtemps signalée par Falbe. Les deux systèmes d'arpentage ont une orientation différente, mais un pivot commun, qui se trouve placé immédiatement au-dessus des grands réservoirs de la Malga. Il sera désormais possible d'entreprendre des recherches méthodiques établies sur une base topographique précise et suivant un programme vraiment scientifique.

M. Espérandieu, correspondant de l'Académie, communique un fragment d'inscription trouvé à Orange, en avril dernier, en construisant un égout. Il s'agit de parcelles de terre concédées à perpétuité à des colons contre le paiement d'une redevance annuelle. M. Espérandieu montre tout l'intérêt de cette inscription et du fragment de plan parcellaire trouvé dans la même ville pour l'histoire de la colonisation romaine.

Séance du 23 septembre 1904.

M. Héron de Villefosse communique la note qu'il a rédigée, à l'occasion de la mort de M. Anatole de Barthélemy, pour être lue à la séance du 5 juillet de la section d'archéologie du Comité des travaux historiques.

M. Philippe Berger communique d'abord une série d'inscriptions funéraires puniques trouvées par le R. P. Delattre dans ses fouilles de Carthage, puis un sarcophage en marbre blanc peint trouvé dans les mêmes fouilles : sur chacun des deux frontons, on voit, sculptée en relief, la nymphe Scylla, les bras étendus ; de ses reins s'élancent des chiens, suivant la tradition antique. Le P. Delattre avait déjà trouvé le même sujet, mais peint, sur un autre sarcophage. Ce qui donne un inté-

rêt tout particulier à cette sculpture, c'est que la même représentation se retrouve sur le mausolée néo-punique d'El-Amrouni en Tripolitaine, communiqué en 1895 à l'Académie par M. Berger. Avant la découverte du P. Delattre, le mythe de Scylla n'était connu à Carthage que sur des monuments romains.

M. E. Babelon continue sa communication sur l'origine de la monnaie à Athènes. Il s'efforce d'établir : 1° qu'Athènes avait un atelier monétaire avant Solon ; 2° que la réforme monétaire de Solon porta sur l'étalon euboïco-attique et non sur l'étalon éginétique ; 3° que cette réforme solonienne consista, non dans une diminution du poids de la monnaie, mais au contraire dans une augmentation qui porta au double toutes les divisions de la monnaie athénienne : l'ancien didrachme de 8 gr. 73 devint drachme ; la mine solonienne fut de 873 grammes ; 4° que le chapitre x de la *Constitution d'Athènes* d'Aristote bien interprété conduit à cette explication de la réforme solonienne ; 5° que les poids et les monnaies parvenus jusqu'à nous sont en accord parfait avec cette explication et la confirment. M. Babelon fait en outre remarquer que Solon, dans cette réforme monétaire et pondérale, ne fit que transférer à Athènes un système qu'il avait vu fonctionner en Orient au cours de ses voyages, notamment à Samos, où il était appliqué à la taille de la monnaie primitive en électrum. — MM. Pottier, Clermont-Ganneau, Berger et Reinach présentent quelques observations.

M. Bréal communique quelques observations sur les mots ξύλον, ἦλος et κυβιστητήρ.

Séance du 30 septembre 1904.

M. Maspero entretient l'Académie de l'Ecole récemment fondée à Tanger et en faveur de laquelle M. Etienne a rédigé un projet de loi. Il propose de témoigner à M. Etienne la très vive approbation de l'Académie. Cette proposition est adoptée.

M. Jean Clédat, de la Mission archéologique du Caire, communique le résultat de ses deux nouvelles campagnes de fouilles (1903-1904) dans le monastère de l'Apa Apollo à Baouît (Haute-Egypte). Durant ces deux hivers, une trentaine de nouvelles chapelles funéraires peintes à fresque ont été dégagées des sables. Un grand nombre des peintures ont été photographiées ; les plus intéressantes reproduites à l'aquarelle.

M. A. Michaelis, correspondant de l'Académie, présente un choix de reproductions phototypiques exécutées d'après les dessins d'un album de la fin du xv° siècle, appartenant à la Bibliothèque de l'Escurial et qui doit être prochainement publié par l'Institut autrichien d'archéologie. Ces dessins sont importants, non seulement pour la topographie de Rome à cette époque, mais pour la connaissance des sculptures et des peintures antiques. Parmi ces dernières, il en est un certain nombre qui ont disparu depuis et ne nous sont conservées que par ces dessins. M. Michaelis, signale, entre autres, des séries de dessins d'après des peintures romaines que l'on découvrait dans les caveaux des anciennes constructions ou *grotte ;* ce sont les *grottesche* que Raphaël et Jean d'Udine ont rendues si populaires par l'imitation qu'ils en ont faite dans la décoration des Loges du Vatican.

M. Révillout, conservateur au Musée du Louvre, communique un mémoire sur un personnage du *Livre des Rois* d'Egypte nommé Amenrameri et sur le roi Ammahoreroou.

M. Clermont-Ganneau fait une communication sur l'empereur usurpateur Achilleus.

Séance du 7 octobre 1904.

M. Collignon, vice-président, annonce la mort de M. le marquis de Nadaillac, correspondant de l'Académie.

M. Cagnat donne lecture, en comité secret, de son rapport sur les travaux des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome pendant les années 1902-1903.

M. Barbier de Meynard annonce que la commission de la fondation Benoit Garnier propose à l'Académie d'accorder une somme de 2,000 fr. à M. Foureau, pour contribuer à l'achèvement de ses *Documents scientifiques de la Mission saharienne.*

M. Salomon Reinach communique, au nom de M. le Dr Amelung, un mémoire sur l'Apollon du Belvédère et la Diane à la biche. M. Amelung essaie de démontrer qu'il faut attribuer ces deux statues, non pas à Léocharès, mais à un autre artiste du ɪᴠ° siècle, à la fois sculpteur et peintre, Euphranor.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 43 — 24 octobre — 1904

A. Choisy, **L'art de bâtir chez les Égyptiens,** Paris, Édouard Rouveyre, 1904, in-8°, 145 pages avec 106 vignettes intercalées dans le texte, et XXIV pl. en héliogravure.

M. Choisy, qui avait cherché à rétablir dans son *Histoire de l'architecture* les procédés que les Égyptiens avaient employés pour bâtir, a voulu vérifier sur les lieux la valeur des idées qu'il s'était faites, et il est venu passer quelques semaines en Égypte afin d'y étudier les monuments. Il s'y est confirmé en quelques-unes de ses conclusions, il en a modifié plusieurs autres, il a recueilli des faits inconnus, il a vu la manière dont les Égyptiens d'aujourd'hui manient les masses de pierre que nous les obligeons à remuer afin de consolider les parties menaçantes des temples, et il est revenu en France avec les éléments d'un livre nouveau sur l'*Art de bâtir*. Il l'a présenté sous la forme dogmatique et concise qu'il affectionne, écartant jusqu'à l'apparence de tout ce qui n'est point un fait ou une considération d'ordre purement technique. Il reste très peu des appareils ou des outils que les Égyptiens avaient imaginés, et les monuments figurés ne sont pas très riches en scènes de chantiers ; c'est donc aux restes des édifices eux-mêmes qu'il a emprunté la matière de son ouvrage. Il les a analysés comme un homme du métier sait seul le faire, il a noté la taille des blocs, leur position, les

traces qu'ont laissées sur eux les moyens usités pour les placer, et il a déduit de tout cela les procédés qui, donné l'outillage, ont dû produire les résultats qu'il voyait. Que ce soient toujours les procédés authentiques, il est parfois difficile de l'affirmer, et il faudrait pour en gagner l'assurance qu'un tableau ancien vînt nous les montrer en action : ils sont tous vraisemblables, et nul d'entre eux ne suppose des connaissances en mécanique plus avancées que celles que les Égyptiens étaient capables de posséder, aux époques différentes où ils construisirent.

M. Choisy consacre, dès le début, quelques pages à la construction en bois. Je n'ai rien à objecter aux combinaisons de charpente qu'il propose, mais je me permets de poser en doute ce qu'il dit du rôle accessoire qu'elles jouaient dans l'architecture. Cela est vrai pour le genre de monuments que nous connaissons le mieux, temples et tombeaux, mais dans l'architecture civile le bois était d'un usage perpétuel : il fournissait des colonnes et des toitures aux palais d'El-Amarna et de Médinet-Habou par exemple, et c'est en bois qu'étaient tous ces kiosques aux profils complexes, qu'on voit figurés sur les bas-reliefs. L'absence de forêts en Égypte n'était pas un obstacle : sans parler des arbres que le pays nourrissait en plus grand nombre qu'aujourd'hui, la Syrie, la Phénicie, la Caramanie, importaient les leurs dès l'âge memphite. Sous la XIe et sous la XIIe Dynastie, nous avons recueilli, à Berchéh, tel sarcophage en bois massif qui pèse près de trois tonnes. Il y a donc là pour M. Choisy quelque remaniement possible et une étude à entreprendre qui le conduira, j'en suis certain, à développer davantage son premier chapitre. Je ne sens pas grand chose à modifier au chapitre sur *les constructions en briques :* voici pourtant quelques chicanes. A propos de la dimension des briques, M. Choisy aurait pu dire qu'on en rencontre assez souvent dont les dimensions sortent de l'ordinaire : les plus grandes sont, jusqu'à présent, celles d'un mastaba de Dahchour de la XIIe Dynastie, qui mesurent presque un mètre de long. A la page 15, il assure que le « signe hiéroglyphique qui se traduit par « *fonder*, *entourer d'une* « *enceinte*, figure un terrassier manœuvrant un pilon. » Je n'ai pas rencontré ce signe pour déterminatif du verbe KHOUSI qui signifie en effet *fonder*, mais bien le maçon mettant un bloc de pierre en place avec un de ces longs leviers en bois que nos hommes possèdent encore : c'est la pose de la première pierre. Ce ne sont là que des minuties : la partie neuve, et, je le crois bien, définitive du chapitre, est celle où il explique le pourquoi des murs en briques à lits ondulés. Il en étudie assez longuement les exemples principaux, et il démontre que : « 1° Les ondulations ont pour résultat d'empêcher les glisse- « ments de la masse sur le sol et des lits les uns sur les autres ; 2° la « disposition ensellée des lits rend uniformes les effets de soulèvement « que la travée concave provoque en se gonflant ; 3° les coupures

« séparatives des travées régularisent les gerçures qui se produiraient « si la masse comprimée ne revenait pas à son volume original ». Plus tard, les Égyptiens appliquèrent le système aux murailles en pierre avec le même succès qu'aux murailles en briques.

La construction en pierre occupe, comme il est naturel, plus de la moitié du volume. Ici encore, ma tâche de critique sera aisée : je tiens à relever toutefois ce que M. Choisy dit des pylones, parce que son appréciation repose sur une erreur assez répandue. Il suppose que certains d'entre eux se composent de parements déliaisonnés formés d'un noyau de libage ou de pierrailles, parfois de gros sable, et il ajoute : « Le noyau sableux qui remplit l'intervalle joue un rôle « essentiel. Qu'une brêche donne issue au sable, les parements por- « teront à faux. Ainsi ont péri la plupart des pylônes de Thèbes », tel celui de Karnak, « où la disparition du noyau a laissé, en sur- « plomb sur le vide, des parements qui commencent à gauchir et dont « la ruine est imminente ». J'ai dû pénétrer, par nécessité de métier, dans la maçonnerie de plusieurs des pylones thébains, et je n'y ai jamais rencontré la fourrure de sable dont parle M. Choisy. Dans les pylones de la Salle Hypostyle, où je suis descendu à huit mètres de profondeur entre les lits, le noyau est d'énormes blocs sans mortier ni liaison de pierrailles. A Médinet-Habou, au Ramesséum, à Louxor, il en est de même. S'il y a des vides, ce qui est le cas pour la plupart, ce sont des vides utiles, des chambres, des couloirs, des escaliers, les *fenêtres* par lesquelles on ajustait les poutres qui saisissaient les mats d'ornementation dressés le long de la façade. Le pylone spécial auquel M. Choisy fait allusion, n'était pas plus que les autres à noyau de sable : il contenait seulement les escaliers ordinaires pour arriver à la plateforme terminale, et ce sont les vides de ces escaliers qui ont aidé à ruiner complètement les parements lors du tremblement de terre qui bouleversa Karnak. A part ce point qui me paraît réclamer révision, rien n'est plus ingénieux que les développements consacrés à la construction des pyramides et des temples ; je ne sais pas pourtant s'il est permis de faire remonter jusqu'au temps des Pyramides l'usage de l'*ascenseur oscillant* rétabli si adroitement par Legrain, Au cas où l'instrument aurait été d'invention si vieille, il me paraît très peu probable que nous n'en eussions pas rencontré une figure sur un monument quelconque : je serais plus tôt porté à croire qu'il n'existait pas avant la XVIII[e] Dynastie. Cela n'empêche nullement qu'on ne puisse le reconnaître, si l'on veut, dans l'engin en bois décrit par Hérodote comme ayant servi aux ouvriers de Khéops : les contemporains d'Hérodote, ne se rendant plus compte des moyens usités trois ou quatre mille ans avant eux, appliquaient à la construction du vieux monument des procédés qu'ils voyaient couramment autour d'eux. Ce serait le plus ancien exemple de cette sorte de mirage dont tant de voyageurs modernes ont été victimes, qui, stupéfaits de

l'immensité de l'œuvre, n'ont pas su se résigner à croire qu'elle avait été bâtie avec des appareils très primitifs, mais ont supposé que ses architectes avaient eu à leur disposition l'outillage perfectionné de l'époque actuelle.

J'aurais certainement beaucoup d'autres remarques à proposer, des suggestions ou des interrogations plutôt que des critiques. Ce qui me plaît dans l'ouvrage de M. Choisy, et ce qui frappera tous ceux qui l'étudieront, c'est la simplicité des solutions qu'il offre aux problèmes que l'aspect des monuments pose devant lui. Il est certain qu'avec les méthodes qu'il indique un architecte, ne possédant que les moyens en usage chez les Égyptiens, en arriverait à faire tout ce que les architectes égyptiens ont fait, même à dresser un obélisque : il lui faudrait à coup sûr peiner longtemps pour acquérir le tour de main nécessaire à appliquer les méthodes, mais ce tour de main acquis, il n'aurait probablement que quelques détails d'agencement pratique à revoir pour remédier à ce que peut renfermer de douteux encore le livre de M. Choisy.

G. Maspero.

A Text-Book of North-Semitic Inscriptions, Moabite, Hebrew, Phoenician, Araimaic, Nabataean, Palmyrene, Jewish ; by the Rev. G. A. Cooke, M. A. ; Oxford, Clarendon press, 1903 ; in-8°, pp. xxiv-407 ; avec 14 pl. (Prix : 16 sh.).

Conçu sur un plan tout autre que celui du Manuel d'Epigraphie sémitique de M. Lidzbarski, l'ouvrage de M. Cooke s'adresse surtout aux personnes qui, sans vouloir s'adonner ex-professo à l'étude de l'épigraphie sémitique désirent néanmoins se mettre en état d'utiliser les nombreux éléments philologiques et historiques que nous apportent les inscriptions. Pour atteindre ce but l'auteur a fait un choix des monuments les plus importants dans chacun des dialectes. Il en donne le texte transcrit en lettres hébraïques, accompagné d'une traduction anglaise, et suivi d'un commentaire assez concis, puisé aux meilleures sources. Je n'ai point constaté que M. C. ait fait faire dans ce commentaire de grands progrès au déchiffrement ou à l'interprétation des passages obscurs, ni même qu'il ait cherché à résoudre les difficultés qui se rencontrent encore nombreuses dans bien des inscriptions ; mais il a fidèlement et consciencieusement résumé les travaux des épigraphistes : le *Corpus Inscript. semit.*, les ouvrages de Clermont-Ganneau et de Lidzbarski ont été amplement et judicieusement mis par lui à contribution. Les inscriptions rééditées par M. C. sont au nombre de 150 ; les derniers numéros contiennent un choix de monnaies, sceaux et pierres gravées. Les planches XII-XIV reproduisent les principales formes de l'écriture de chaque dia-

lecte. Des Tables très complètes terminent l'ouvrage ; le premier index aurait été d'un meilleur usage si l'auteur l'avait dédoublé en mettant à part les mots araméens. Ce nouveau Manuel, en facilitant, sous la forme la moins aride possible, l'initiation à l'étude de l'épigraphie sémitique, contribuera sans doute au progrès de cette science dont l'importance est de plus en plus mise en relief par les découvertes inattendues qui ont été faites depuis une vingtaine d'années.

J.-B. Ch.

M. Minucii Felicis Octauius. Recensuit et praefatus est Herm. Boenig. Lipsiae, in aedibus B. G. Teubneri, MCMIII. xxviii-116 pp. in-12.

Cette édition est destinée à remplacer celle de Baehrens dans la *Bibliotheca teubneriana*.

L'introduction comprend deux parties : un inventaire minutieux des fautes du manuscrit de Paris 1661, le seul qui nous ait conservé l'*Octauius;* la discussion d'un certain nombre de passages. La liste des fautes du *Parisinus* servira en d'autres cas. Tout jeune philologue, qui veut s'initier à la critique, doit étudier un tableau analogue. Le travail de M. Bœnig est étendu et détaillé; je ne connais guère qui soit comparable en ce genre, que la liste des fautes du manuscrit des *Dialogi* de Sénèque, dressée par M. Gertz en tête de son édition. La situation est la même de part et d'autre : un seul manuscrit fondement du texte. Mais les fautes sont de nature un peu différente et il semble que le manuscrit de Minucius Félix soit beaucoup moins soigné que celui de Sénèque.

La discussion de passages isolés nous permet déjà d'apprécier la méthode de M. B. Le texte est fortement corrigé. On s'en rend compte en parcourant l'apparat placé au bas des pages. Cependant un grand nombre de conjectures sont restées dans l'apparat. M. B. est, comme on peut s'y attendre, bien plus conservateur que son devancier, Baehrens, ou que l'éditeur hollandais Cornelissen. Il y a là certainement un progrès. De tous les critiques qui, en ces derniers temps, se sont occupés de l'*Octauius*, M. Kronenberg paraît être celui dont M. B. suit le plus volontiers les avis.

P. 9, 18 (vii, 3), l'addition *Iuturnae* est-elle indispensable? De ce que tous les autres écrivains disent *lacus Iuturnae*, il ne suit pas nécessairement que Minucius Felix a dit de même. — P. 29, 3 (xix, 10), *Cleanthes enim mundum, modo animum, modo aethera, plerumque rationem deum disserit.* D'après Cic., *De nat. deor.*, I, 37 et à la suite de Halm, M. B. insère *modo* après *mundum : mundum modo, modo animum.* Mais *mundum* est aussi une correction de Halm. Le manuscrit porte *mentem.* Or, nous retrouvons ce mot dans le passage

cité de Cicéron; *Cleanthes... tum ipsum mundum deum dicit esse, tum totius naturae* MENTI *atque animo tribuit hoc nomen.* Le *De natura deorum* est certainement la source de tout le morceau de Minucius. Le texte ne sera donc corrigé qu'en tenant compte de *mentem;* peut-être : *mentem modo mundi, modo animum.* — Dans d'autres passages, on risque d'effacer par une correction une particularité grammaticale, p. 32, 1 (référence à ajouter, p. xxvi, l. 5; ch. xxi, 3), l'adverbe *illi* corrigé d'après Rigault en *illic;* p. 37, 25 (xxiv, 1), *quanto* devant le positif *naturaliter;* p. 55, 6 (xxxiv, 4), *inundare* intransitif. — Mais plusieurs corrections de M. B. me paraissent bonnes : p. 15, 20 (xi, 5), addition de *fateor* devant *fato;* p. 23, 12 (xvii, 6), *inducant* (retour au ms.; *indicant* P. Daniel), très bien justifié; p. 24, 28 (xviii, 4), *perscrutans aspicias* (*perspicias* ms.). P. 58, 9 (xxxvi, 1), je préférerais *sint sortis fortunae*, ou plutôt *sit sortis fortuna;* voy. l'index grammatical, v° *sors;* le mot *fortuna* ne s'y trouve pas.

Le principal mérite de M. Bœnig est la quantité de matériaux qu'il a réunis. Outre l'annotation de l'apparat, où l'on trouve les conjectures si nombreuses des savants, une seconde annotation court au bas des pages, contenant les références aux sources de Minucius Félix et aux passages parallèles des écrivains chrétiens. Enfin, il donne dans les dernières pages les *Vetera de Minucio testimonia*, et un triple index, qui ne contient pas tous les mots, ce qui est regrettable, mais qui rendra cependant des services appréciables. A cause de ces avantages, la nouvelle édition de l'*Octauius* ne manquera pas à la bibliothèque de tout « philologue chrétien ».

Paul Lejay.

P. Gauckler, **La mosaïque antique,** Hachette et Cie. Paris, 44 p. in-4°.

M. P. Gauckler vient de faire paraître en tirage à part l'important article qu'il a consacré à *la mosaïque antique* dans le Dictionnaire de M. Saglio. Nul n'était plus qualifié, pour traiter un pareil sujet, que le directeur actuel du Service des antiquités tunisiennes, qui s'est acquis, par une longue série d'études techniques et de fouilles heureuses, une compétence indiscutable en ce domaine de l'archéologie et qui a su faire du musée du Bardo, par le nombre et l'intérêt des pavements qu'il y a groupés, une collection unique pour la connaissance de la mosaïque romaine. Avec une grande richesse de documentation, avec des théories personnelles très séduisantes et souvent tout à fait neuves, M. G. nous a donné sur le *musivum opus* une notice d'ensemble qui nous permet maintenant de nous faire de l'évolution, des caractères, des procédés de cet art une idée précise et vraiment scientifique.

Un des principaux mérites de l'auteur a été de définir très exactement les divers genres de mosaïques qu'ont distingués les Romains, de séparer le *musivum* ou mosaïque murale des pavements historiés en *vermiculatum* ou en *opus tessellatum*, d'opposer ensuite très nettement les deux sortes de pavements : l'un, le second, avec ses dés rectangulaires, tous égaux, disposés en quadrillage, n'étant qu' « un ingénieux perfectionnement de l'*opus sectile* » (p. 9); l'autre, avec ses cubes de formes diverses, répartis en lignes sinueuses et dissymétriques, ressemblant à une peinture et laissant à l'artiste toute liberté pour exécuter au gré de son inspiration des compositions très vivantes, généralement d'assez petite dimension, des *emblemas*. M. G. insiste à bon droit sur la nature, la fabrication, le rôle de ces *emblemas :* c'est là une question fort intéressante sur laquelle on n'avait pas jusqu'ici appelé l'attention. Le mosaïste prépare ces panneaux avec un soin extrême, au fond de son atelier, dans des moules spéciaux qui permettent de les expédier au loin. Les particuliers qui les achètent, parfois fort cher, les font encastrer dans leurs pièces de réception, bien en vue, au milieu d'une large bande en *opus tessellatum* réservée à la circulation. L'*emblema* est au centre; il est destiné à être contemplé comme un tableau de prix, non à être foulé aux pieds comme un vulgaire dallage.

Telles sont les différentes variétés de la mosaïque antique : M. G. en retrace ensuite avec détails l'histoire qu'il divise en trois périodes : alexandrine ou augustéenne, jusqu'à la fin du Ier siècle de notre ère; romaine ou antoninienne, IIe et IIIe siècles; chrétienne ou constantinienne, jusqu'au moyen âge. Il ne peut être question de rappeler ici la série des transformations qu'a subies, au cours des siècles, la mosaïque romaine. M. G. les a indiquées avec tous les développements nécessaires. La partie la plus nouvelle de ce minutieux exposé est celle qui explique la genèse de la mosaïque byzantine et retrouve, au début même de la période classique, les lointaines origines de l'école artistique dont le règne de Justinien marque l'apogée. C'est ainsi que l'on aurait tort de considérer le rôle architectural de la figure vivante comme l'une des particularités caractéristiques de la mosaïque byzantine; sans doute, la place qu'occupent les personnages, les animaux, les attributs sur les murailles, les arcs, les frises des basiliques justiniennes détermine strictement leur type et leur attitude ; mais il en était de même dès l'époque d'Auguste : le *musivum opus*, dont on se servait au début de l'Empire pour orner les parois des fontaines, les niches des maisons particulières, était régi par les mêmes règles architectoniques qui se sont plus tard imposées aux artistes byzantins. Au Ier siècle déjà, « de l'ordonnance architecturale dépendent le choix, la grandeur, la disposition des motifs si bien que » le mode de décoration des basiliques chrétiennes ne diffère pas essentiellement de celui des fontaines de Pompéi » (p. 21).

On voit par cette rapide analyse quel intérêt s'attache à la brochure de M. Gauckler. Souhaitons qu'à côté de cet excellent exposé théorique et historique, il nous donne bientôt le *Corpus* des mosaïques, dont il nous a déjà esquissé dans ses notes comme un aperçu général et dont personne mieux que lui ne peut assurer la réalisation.

A. Merlin.

C. Cichorius. **Die römischen Dénkmäler in der Dobrudscha**, Berlin, 1904, iu-8°, 42 pages chez Weidmann.

Très intéressante est la petite brochure que M. Cichorius vient de consacrer aux monuments trouvés assez récemment dans la Dobrudja par M. Tocilesco. Ils sont, on le sait, au nombre de trois. L'un a déjà donné lieu à de nombreux travaux ; c'est le fameux *Tropaeum Trajani* sur lequel ont disserté MM. Cichorius, Furtwängler, Bormann, Petersen ; le second est une construction circulaire dont il est difficile de déterminer la nature ; le troisième enfin est un grand édifice funéraire qu'une inscription nous apprend avoir été élevée *in memoriam fortissimorum virorum qui pro re publica morte occubuerunt* ; on n'a retrouvé qu'une partie de ladite inscription où figure un certain nombre de noms de soldats, prétoriens légionnaires, auxiliaires. M. Cichorius consacre à interpréter l'inscription la plus grande partie de sa brochure. Pour lui elle comprenait : en tête le nom du préfet du prétoire Cornelius Fuscus qui commandait les troupes dans la guerre de Domitien contre les Daces (86-88) et qui fut défait dans une bataille où il trouva la mort — on le sait, d'autre part ; puis au moins 3,800 noms de soldats tués dans le combat. Donc, dit-il, ce monument nous fait connaître un épisode de la guerre de Dacie sous Domitien et précise le théâtre de l'action, les environs d'Adam-Klissi. L'empereur aurait élevé ce monument funéraire en 87/89 lors de son passage en Mésie. Tout cela est développé d'une façon aussi érudite qu'attachante. Il y a beaucoup de probabilités pour qu'il en soit comme le pense M. C. Mais, à vrai dire, la chose n'est pas absolument sûre. M. Cichorius admet presque comme l'évidence que les 3,800 soldats qui figuraient dans les listes ont été tués dans *une seule* bataille et dans une bataille livrée à l'endroit où le monument a été bâti. Si, par un malheureux hasard, il s'agissait ici des soldats tombés pendant toute une campagne et non en une seule fois, l'échafaudage du raisonnement s'écroulerait du coup.

R. C.

A. Barbeau. — **De usu articuli finiti Anglici quantum differat in Scripturæ Sacræ translatione A. D. MDCXI edita et in hodierno sermone.** Paris, Picard, 1904, 89 pp.

Ce petit travail intéressera tous les anglicisants. L'article défini anglais offre les difficultés du subjonctif français : il faut aux grammairiens un labeur immense pour expliquer dans des règles précises quelques subtilités de langage où tous les jours les crocheteurs et les porte-balle se reconnaissent sans peine. M. Barbeau a abordé la question dans un esprit scientifique : il demande des éclaircissements à l'histoire. Personne ne s'était avisé d'étudier en détail l'emploi de l'article au xvie siècle. M. B. a patiemment recueilli et passé au crible tous les exemples d'article, qui se rencontrent dans la fameuse traduction de la Bible publiée en 1611 par ordre de Jacques Ier. Voici quelles sont les conclusions de cette étude : l'emploi de l'article a changé depuis le xvie siècle; l'article est aujourd'hui strictement confiné dans son rôle de déterminatif; il est enfin d'un usage moins fréquent. Contrairement à ce qui s'est passé dans les langues issues du latin, le sens de l'article s'est précisé depuis trois siècles. Quand on possédera une série d'études aussi consciencieuses sur l'emploi de l'article dans Shakespeare, Bacon, Spenser et une demi-douzaine d'autres auteurs du même siècle, quand on aura poussé cette enquête jusqu'aux xviie et xviiie siècles, et qu'on verra nettement l'historique du *the*, on pourra songer à écrire le chapitre le plus délicat de la syntaxe anglaise. Une bibliographie et une bonne table des matières complètent heureusement cet utile opuscule.

Ch. Bastide.

John Erskine. — **The Elizabethan Lyric.** New-York. Columbia University Press. Macmillan, 1903, 7 fr. 50.

Voici un ouvrage qui jette un jour nouveau sur une période encore mal connue de la littérature anglaise. La poésie lyrique du xvie siècle évoque deux ou trois noms : Sidney, Spenser, Shakespeare; on se rappelle la chanson d'Ophélie, le titre de quelques recueils de sonnets; on pense surtout à une tournure d'esprit générale à la Renaissance et commune aux prosateurs et aux poètes. M. Erskine est venu ordonner les notions confuses et nous rappeler au respect de la chronologie. Par une sage précaution, il commence par limiter son sujet : il s'est proposé d'étudier un genre qu'on peut définir ainsi : la poésie lyrique a son origine dans la musique, elle renferme un élément subjectif, elle exige une unité d'émotion, elle s'exprime le plus souvent dans des pièces de vers courtes, harmonieuses et d'un ton personnel. Il ne faudra pas, on le voit, chercher dans le livre de M. E. un déve-

loppement sur le « lyrisme » au XVIe siècle : l'auteur passe sous silence le « lyrisme » des auteurs dramatiques et à plus forte raison le « lyrisme » de Bacon ou de Jeremy Taylor.

Dans l'histoire du genre tel que M. E. l'a défini, on remarque un divorce très rapide entre la poésie et la musique. Si le poète demande le concours du compositeur, dit M. E., c'est qu'il est incapable de rendre l'émotion qu'il *éprouve* : c'est un versificateur vulgaire. Un vrai poète se suffit à lui-même et ses vers ne sont pas destinés à être chantés, ils renferment une musique qui s'adresse à l'âme, ils se chantent intérieurement. On pourrait ajouter, ce semble, que la poésie et la musique tendent à s'exclure : telle oreille, sensible à la sonorité des voyelles, ne vibre pas pour un son musical, tel poète compose des vers harmonieux et a horreur d'une cantate : peut-être le physiologiste expliquera-t-il ces particularités ?

Après un chapitre consacré à la poésie lyrique du moyen âge, M. E. étudie les *miscellanies*, ces recueils de chansons, dont le premier, resté manuscrit jusqu'en ces dernières années, contient quatorze poèmes d'Henry VIII. Ensuite viennent Spenser et son groupe et les nombreux auteurs de sonnets : Shakespeare, Drayton, Daniel, etc. Fait curieux, il se produisit, vers 1588 et sous l'influence de la musique italienne, une véritable résurrection de la chanson ; on vit naître, sous le nom de « madrigals » et d' « airs » une nouvelle floraison de *miscellanies*. Tout ce chapitre est neuf. Enfin, ayant étudié la chanson au théâtre, M. E. passe en revue certains mètres lyriques, les moins connus ; ce dernier chapitre est incomplet et insuffisant.

En fidèle élève de l'Université Columbia, M. E. n'a pas négligé les idées générales, citons-en une qui mérite de retenir un instant l'attention : « A la Renaissance, dit à peu près M. E., l'Europe semble avoir été assoiffée de beauté ; si en Angleterre le mouvement lyrique fut particulièrement intense, c'est que ce besoin de beauté, en l'absence d'une école de peinture, n'avait que la poésie pour se satisfaire. » A la vérité, le mouvement lyrique fut plus profond qu'étendu. C'est à peine si l'expression de l'émotion personnelle prit deux formes différentes : le ton général de la poésie lyrique était « pastoral et idyllique ». Les chansonniers, dont le ton est « épigrammatique », forment l'exception : ils provoquent des émotions, ils ne peignent pas de tableaux ; leurs poésies sont légères, d'inspiration délicate et le plus souvent superficielle. On risque donc de se tromper en réduisant à ce dernier genre la poésie lyrique du temps de Shakespeare. C'est l'erreur de ceux qui songent moins aux poètes du XVIe siècle qu'à leurs successeurs du siècle suivant, aux « Cavalier-poets », et même aux pseudo-Elisabethéens d'aujourd'hui, moins imitateurs de Spenser que de Herrick.

Une bibliographie et un index complètent ce travail qui fait honneur à l'Université Columbia.

Ch. BASTIDE.

Worke for Cutlers Or A Merry Dialogue betweene Sword, Rapier and Dagger......, Edited, with Historical Prologue and Glossarial Epilogue, by Albert Forbes Sieveking....., With Introductory Note by Dr. A. W. Ward..... London, C.-J. Clay and Sons, Cambridge University Press..... 1905. — In-4 carré, 92 pp. Prix : 5 sh.

J'admire tout de cette édition d'un divertissement scolaire, représenté en 1615 à l'Université de Cambridge : le soin scrupuleux de l'éditeur, l'ingéniosité de ses conjectures et de ses rapprochements, la piété qu'il témoigne à ces reliques même frivoles d'un passé dont le présent continue la saine tradition, la beauté de l'impression et des fac-similés, jusqu'à l'élégance de la couverture; tout enfin, hors la pièce. Oui, j'avoue humblement que le sel m'en échappe, et qu'à mon estime les étudiants de Cambridge, il y a trois siècles, savaient s'amuser à peu de frais d'esprit. Mais rien n'est plus subjectif, sinon plus vain, que de disputer de la valeur d'une facétie, et cette contestation entre Sabre et Rapière, avec Dague pour arbitre, a du moins le mérite d'être fort courte, agrémentée d'allusions aux édits contre les duels, et piquée d'exclamations qui ne sont pas sans saveur. C'est ainsi que j'ai appris que le fameux juron *Zounds*, qui n'est pas dans Skeat et m'avait toujours intrigué, équivaut à *God's wounds* (p. 55) « par les plaies du Christ! » En outre, les notes et le copieux index contiennent en substance tout un manuel de l'armurerie blanche et même de l'armurerie à feu du temps jadis.

V. H.

Ant. Villien, **L'abbé Eusèbe Renaudot; Essai sur sa vie et sur son œuvre liturgique.** Paris, Lecoffre, 1904. xvi-288 pages in-12. Prix : 4 fr.

L'ouvrage de M. Villien est divisé en deux parties qu'indique le titre, la Vie, l'Œuvre liturgique.

Eusèbe Renaudot était le petit-fils de Théophraste, le fondateur de la *Gazette*. Né le 22 juillet 1648, il avait toutes les qualités de cette famille, « intelligente, active, habile à faire sa place au soleil, pleine d'initiatives souvent heureuses, bien en cour, persécutée par la jalousie, mais en prenant gaiement et vaillamment son parti; forte par son indépendance et aussi par les auxiliaires influents qu'elle savait se ménager habilement. » Eusèbe avait essayé d'entrer à l'Oratoire; mais sa santé détestable l'en fit sortir et il resta toute sa vie clerc minoré. Ce fut alors qu'il fut introduit dans le cercle des amis de Port-Royal et qu'il subit l'influence de Bossuet. Il devait garder l'empreinte de ces premières relations.

Déjà, il était une sorte de prodige et pouvait féliciter le duc d'Albret (Bouillon) de son cardinalat en « un poème latin fort ample, avec des

épigrammes et autres compositions en grec, chaldaïque, syriaque, hébreu, égyptiaque [copte] et samaritain ». Il ajouta bientôt aux langues orientales la connaissance de la plupart des langues de l'Europe. On utilisa son érudition dans le monde des Arnauld et de Bossuet : il eut la charge de traduire les pièces du III[e] volume de *La Perpétuité de la foi de l'Eglise catholique touchant l'Eucharistie*, textes provenant des Églises orientales. Il resta attaché à cet ouvrage, qui avait reçu les prémices de son activité scientifique. En 1711, il publiait un tome IV sur la foi et la liturgie des Églises d'Orient, et en 1713, un tome V, sur la théologie sacramentaire. Il y joignait un recueil de documents émanés de l'Église orthodoxe (1709) et il défendait *La Perpétuité* contre les attaques de Jean Aymon (1708). Il faut aussi regarder, comme sorti de la même inspiration, l'ouvrage capital de Renaudot *Liturgiarum orientalium collectio* (1715-1716); l'*Historia patriarcharum alexandrinorum iacobitarum* se rattache indirectement aux études qu'il dut faire pour documenter *La Perpétuité*. Ainsi tout ce qui compte dans cette œuvre a été la suite de l'impulsion donnée par Arnauld et Bossuet; l'auteur n'a fait que continuer dans ses livres le rôle qu'il jouait à ses débuts dans les conférences du « petit concile » de Saint-Germain.

Mais la vie d'Eusèbe Renaudot n'a pas été absorbée tout entière par ces travaux. Son père, qui s'appelait aussi Eusèbe, avait succédé au chef de la famille dans la direction de la *Gazette*. Eusèbe II succéda à son tour dans les mêmes fonctions quand son père mourut (1679). Ce « privilège » n'était pas sans entraîner, avec un travail considérable, une véritable action politique. Le directeur de la *Gazette* était l'homme le mieux informé du royaume, et si les ministres ne dédaignaient pas de prendre ses avis, ils faisaient aussi passer par ce canal les nouvelles et les doctrines qu'ils tenaient à répandre. Eusèbe Renaudot a été un de ces nombreux agents secondaires que multipliait la politique française. Il a été surtout mêlé aux affaires anglaises et romaines, aux intrigues où s'égarait la petite cour de Jacques II et aux négociations qui accompagnèrent ou suivirent le conclave d'où sortit le pape Clément XI. M. V. a esquissé, d'un trait un peu sec, les missions diplomatiques de Renaudot. Il n'avait pas à donner plus de développement à cette partie de son ouvrage où l'on trouve ce qu'il est essentiel de connaître. Mais le sujet, en tant qu'il touche à l'histoire générale, pourra être repris et approfondi. Le livre de M. V. indique les sources où l'on pourra puiser.

Le but de M. V. était d'étudier l'œuvre scientifique et spécialement l'œuvre liturgique d'Eusèbe Renaudot. Il a parfaitement réussi. Grâce à lui, nous pouvons la juger.

D'abord, que valait le savant chez Renaudot? Il s'était rangé à un parti de tendances jansénistes, traditionnelles et exclusives. Il faut en convenir, ce n'était pas de ce côté que devait venir le progrès. Les

jésuites, quels qu'aient été leurs torts ou leurs erreurs, avaient le mérite de défendre en France la cause de la raison, en professant une morale faite aux proportions de l'homme; ils montraient aussi la difficulté de tenir pour infaillible un docteur de l'Église, fût-il le plus grand de tous. Les jésuites procurent à Richard Simon le privilège d'imprimer l'*Histoire critique du Vieux Testament*; Renaudot et Bossuet font appel au bras séculier pour la supprimer. Dans les missions de Chine, les jésuites réduisent à leur valeur des cérémonies devenues fameuses; tout le monde des Missions étrangères, auquel tient Bossuet, s'agite pour faire triompher les idées rigoristes, et Renaudot prête à cette cause le concours de sa plume d'orientaliste par des mémoires secrets. Dans la question de la validité des ordinations anglicanes, Bossuet et Renaudot sont du parti le plus sévère, celui qui condamne. Une décision récente de Rome a pu trancher la question pour la pratique et la doctrine officielle des catholiques. Mais l'un des arguments historiques de Renaudot n'est plus soutenable : Barlow, consécrateur de Parker, et, par suite, source de toute la hiérarchie de l'Église établie, était bien réellement évêque. L'inquisition d'Espagne condamne en 1696 les *Acta sanctorum* des Bollandistes, où Papebrock avait eu le courage de mettre en doute les visions de Simon Stock. Renaudot procure le décret à Bossuet qui s'en félicite : l'éloquent accusateur de Marie d'Agréda ne trouvait d'inspirations critiques que dans la haine du quiétisme. Dans des travaux destinés à l'Académie des inscriptions, et fort heureusement restés inédits, Renaudot s'inspire des conceptions du *Discours sur l'histoire universelle*. Il se moque des millions d'années réclamés par les Égyptiens pour leur histoire. Il fait remonter l'astrologie et l'astronomie aux patriarches et à Abraham qui en avait la science infuse. Il proteste que la circoncision n'est pas un rit d'origine étrangère. Il dérive tous les alphabets et toutes les langues de l'hébreu. Il prétend démontrer l'inutilité de l'épigraphie.

Si l'on passe à ce qui est le domaine propre de Renaudot, les liturgies orientales, on ne le trouve solide et perspicace que sur un champ limité. Il détruit les prétentions des Maronites à l'orthodoxie. Il révoque en doute les attributions qui font remonter les liturgies orientales à des personnages illustres et anciens. Mais « sur l'âge de ces liturgies, l'opinion de Renaudot n'est pas admissible ; il attribue une trop haute antiquité à celles qu'il considère comme fondamentales. » Dans les problèmes un peu compliqués, il perd facilement pied, comme à propos de la personnalité du patriarche Gennadius. Enfin « on reconnaît, en le lisant, qu'il a dépouillé les nombreux manuscrits qu'il avait pu rencontrer...; mais on se convainc malaisément qu'il ait toujours su reconnaître la meilleure leçon ou la plus ancienne et la plus authentique » (Pp. 261 et 259). Nous voilà loin des éditeurs Bénédictins.

Le vrai mérite de Renaudot est d'avoir recueilli un grand nombre

de textes, de les avoir traduits, et ainsi de les avoir fait entrer dans le courant de la science. Mérite modeste, mais considérable. Son œuvre n'a pas encore été refaite. M. Chabot et ses collaborateurs vont la reprendre. Mais pendant deux siècles, on a vécu sur le fonds accumulé par Renaudot, et quand vers 1860, Denzinger voulut publier son recueil *Ritus orientalium*, il ne trouva rien de mieux que d'imprimer ce qui était resté inédit des traductions de Renaudot.

Eusèbe Renaudot a été un érudit et un polyglotte. De telles natures sont toujours déconcertées par la critique. Le bourgeois de Rome et de Paris s'imagine qu'un polyglotte est un grand homme. La science ne consiste pas dans l'entassement des textes et des connaissances, mais dans le jugement et l'usage qu'on en fait. C'est toujours, en fin de compte, l'esprit qui est le maître.

On me trouvera peut-être un peu sévère. Je me suis borné cependant à coordonner les jugements de M. V. Il faut dire, à la décharge de Renaudot, qu'il était de son temps. Il n'est pas douteux que la France de Louis XIV était avec Arnauld et Bossuet contre les jésuites et Richard Simon. Eusèbe Renaudot n'est pas seulement fort bien en cour; il est l'ami des plus grands écrivains. Racine meurt presque dans ses bras. Il défend la thèse irrationnelle soutenue par son ami Boileau dans l'insipide épître *Sur l'amour de Dieu*, et que les jésuites d'ailleurs savent si mal attaquer. Les idées du XVII[e] siècle ont reçu leur expression dans les œuvres de Bossuet, le maître de Renaudot.

La critique ne peut être le fait de la multitude, ni des salons, ni des lettrés. Il y faut une discipline de l'imagination dont peu d'hommes sont capables. Cela est si vrai que, lorsque Renaudot montra un peu de critique, on cessa de le comprendre et on attaqua son orthodoxie. Lui, qui avait accusé Richard Simon de « socinianisme », pouvait écrire à la fin de sa vie (p. 163) : « On s'est servi des ouvrages que j'ai faits pour la défense de la Foi, comme d'une preuve que je n'étais pas catholique. » On est toujours le Loisy de quelqu'un.

Le livre de M. Villien est excellent. Son principal défaut est la modestie extrême de l'auteur qui n'a pas donné peut-être assez d'ampleur au sujet. Mais tous les éléments d'appréciation sont réunis avec un grand soin et une critique judicieuse. La deuxième partie, véritable guide moderne à travers l'œuvre liturgique de Renaudot, rendra de bons services. Renaudot y est jugé par un orientaliste sûr et un historien informé. Avant de citer Renaudot, il faudra désormais lire M. Villien [1].

---

1. Je marque ici quelques désaccords. M. Villien fait une part inattendue à l'argument d'autorité. De ce que, dans la question des rites chinois et dans celle des ordinations anglicanes, Rome a jugé dans le même sens que Renaudot, cela ne constitue *pour le savant* pas même le commencement d'un mérite. — J'aurais voulu une étude plus approfondie des thèses historiques de Renaudot et de l'énorme compilation de la *Perpétuité de la foi*. — Quelle a été au juste l'influence de Tho-

Il manque un portrait de Renaudot en tête du volume. Par contre, on trouvera à la fin un précieux index.

Paul LEJAY.

E. GACHOT. **La Campagne d'Helvétie** (1799). Paris, Perrin, 1904, in-8° 570 pages. 7 fr. 50.

On admettait assez généralement jusqu'à ces derniers temps qu'un historien digne de ce nom se résignait à ne prendre la plume qu'après avoir dépouillé à fond la bibliographie du sujet qu'il se proposait de traiter. De parti-pris, M. G. rompt avec cette louable tradition. Il n'y a pas lieu, pensons-nous, de l'en complimenter. Affirmée déjà d'une manière inquiétante dans un précédent ouvrage « *Souvarow en Italie* » la méthode de composition adoptée par l'auteur de la *Campagne d'Helvétie* est, à dire vrai, d'une extrême simplicité. Au risque d'induire ses lecteurs en erreur quant à la nouveauté du thème choisi par lui, l'écrivain ignore volontairement toutes publications antérieures à la sienne. Trois ou quatre citations — sans grande importance d'ailleurs — empruntées aux *Acten der Helvetik* ou aux *Quellen* de Hüffer, forment le plus clair de sa documentation imprimée. Ni les travaux de l'archiduc Charles, de Clausewitz, de Becker, de Sybel, de Wertheimer, d'Angeli, de Reding-Biberegg, de Günther, de Zeller-Werdmüller, ni les *Kriegsgeschichtliche Studien* publiées par les soins de l'Etat major fédéral suisse n'ont trouvé grâce devant lui. Il n'en tient aucun compte. En revanche, ses sources manuscrites sont abondantes, mais exclusivement françaises. Enfin certains souvenirs transmis d'une génération à l'autre et dont il se fait complaisamment l'écho ne présentent peut-être pas toutes les garanties d'authenticité désirables [1].

Il était aisé de prévoir à quels mécomptes s'exposait M. G. en suivant cette voie. Aussi ne les a-t-il pas esquivés. Son livre pèche par une absence totale de critique. Il ne nous apprend rien que nous ne connaissions ou qui n'ait été développé par d'autres dans une forme parfois meilleure et assurément plus concise. Mais il y a plus. M. G. donne comme inédits des documents déjà publiés *intégralement* par ses devanciers. Nous n'insisterons pas.

---

massin sur Renaudot à l'Oratoire ? Noter, en tout cas, que Thomassin, lui aussi, est plus érudit qu'historien, plus compilateur que critique. — Il fallait mentionner plus expressément, pp. 192 et 198, les falsifications apollinaristes à propos des liturgies jacobistes attribuées aux papes Jules et Sixte.

1. P. 287 » Korsakoff, homme superstitieux, ne voulut jamais monter un cheval blanc» (« Renseignements communiqués par le comte de L., émigré polonais, vieillard qui a bien connu Korsakoff ») (!).

Le rédacteur en chef d'un grand journal étranger [1], publiciste bienveillant, mais lecteur superficiel, recommandait l'autre jour le livre dont nous nous occupons en insistant sur ce fait « que les militaires « surtout seront frappés par les qualités qu'ils estiment le plus, la « sûreté des renseignements, etc... » Est-ce à dire que M. G. rachète par l'exactitude de ses informations les erreurs de sa méthode ? Il serait téméraire de le prétendre. On constate sans peine que les généralités lui sont familières, encore que ses conclusions soient fort discutables. Mais, dès qu'il se hasarde à préciser, il en va différemment. Et l'on se prend à regretter que les « visites du terrain » faites par lui, à des dates qu'il tient à ne point passer sous silence, ne l'aient pas mis à l'abri des méprises auxquelles l'exposaient et son ignorance de la langue allemande et sa connaissance imparfaite de la topographie des lieux témoins des prouesses de son héros.

Selon M. G. la Limmat « sort du lac de Zurich et se dirige au Nord-« Est vers le Jura dans lequel elle *pénètre à Baden*, comme le fait la « Reuss à *Birmensdorf* [2]. » Autant dire que Zurich est situé dans les Alpes et Bâle dans la Forêt-Noire. Toujours d'après lui (p. 173), les Russes « firent treize marches de Grenze à Stockach ». Exceptionnellement, l'auteur veut bien indiquer sa source : Miliutin (*Kriege Russlands mit Frankreich* (III, 353). Nous avons eu la curiosité de vérifier cette assertion de l'auteur russe. Or ce dernier donne, en effet, les noms des étapes en question « von der *boehmischen Grenze* bis Stockach. » Certain publiciste ne prenait-il pas le Pirée pour un homme de guerre ? M. G. se contente de faire de *Grenze* — mot qui en allemand signifie *frontière* — une ville bavaroise. Aussi bien l'orthographe des lieux indiqués par Miliutin se trouve en partie défigurée sous la plume de M. G. (Ubach pour Abach, etc.). De surcroît, lorsque l'auteur s'avise d'esquisser une rectification, elle porte généralement à faux. C'est ainsi qu'il s'étonne (p. 150) de ce que les cartes de l'Etat-Major helvétique « impriment *Altdädten* » pour Altstetten — ce qui serait, en effet, un non sens, mais ce qui n'est pas le cas car on y lit sans conteste possible : *Altstetten*. Enfin le Rhin se jetterait dans le lac de Constance à *Alt Rhin* (p. 34) alors qu'il y débouche, en réalité, à Am Rhein.

Les erreurs géographiques fourmillent, on le voit, dans *la Campagne d'Helvétie* [3]. Or, les renseignements relatifs aux noms de personnes ne sont guère plus exacts. Qu'on en juge. Il conviendrait de lire : p. 4 Antoine et non *Joseph* Mengaud ; p. 33 Salis-Marschlins,

---

1. *Journal de Genève*, du 27 juin.

2. P. 151, note 1.

3. P. 12 *les lacs Griffen et Pfoff* (!); sans doute Greiffensee et Pfaeffikon; p. 16 : *le comté de Sarano*, pour Sargans; p. 18, *Newenegg* pour Neunegg ; *Faubrun* pour Fraubrunn ; p. 33 *Flins* pour Flims ; *Fizers* pour Zizers ; p. 152 *Neuhosen* au lieu de Neuhofen; p. 314, *Chattdorf* au lieu de Schaddorf, etc.

des Grisons et non *Salis Marshelin de Zurich*; à p. 66, Vieli, de Raetzuns au lieu de *Vali de Ruetuns*; à p. 135 Perrig et non *Périque*; Roverea et non *Rovera* (p. 150) : Tschudi et non *Ischudi* (p. 400). Les noms des Directeurs helvétiques sont à peine reconnaissables sous sa plume. Il imprime *Dodler* pour Dolder; *Obelin* par Oberlin, etc. (p. 156).

Même insécurité, mêmes données erronées en ce qui concerne les faits. A p. 6, M. G. dit textuellement : « Un arrêté du gouvernement « français, publié à Paris, le 28 décembre 1797, plaça les citoyens de « Berne et de Fribourg sous sa sauvegarde ». En fait ce fut exactement le contraire qui eut lieu. Le gouvernement français prit sous sa protection les citoyens de Vaud contre les gouvernements de Berne et de Fribourg. M. G. paraît ignorer que le peuple vaudois appartient dans sa très grande majorité à la confession réformée : « A Lausanne, « écrit-il, les démagogues transformaient en club l'église de Saint-Lau- « rent et, bravant la colère des *catholiques*, quatre individus chantèrent « quelques couplets de circonstance » (p. 20).

L'arrêté du Directoire nommant Perrochel ministre en Helvétie (p. 23) est du 30 août et non du 2 septembre. En février 1798, il y avait treize et non vingt-deux cantons (p. 19). Ce n'est point Hilty, auteur contemporain, mais Rousselin de Saint-Albin (cf. *Mémoires* de Barras III, 236) qui est l'auteur du fameux quatrain sur Rapinat (p. 31).

Nous pourrions multiplier à l'infini de telles citations, caractéristiques de la légèreté avec laquelle fut conçu et composé cet ouvrage dans lequel le côté anecdotique tient une trop large place. Mais à quoi bon? Qu'il nous suffise de faire observer qu'au lieu de chercher à diminuer la gloire militaire de Lecourbe au profit de celle de Masséna, qui n'est pas discutable, M. G. eût été mieux inspiré en s'efforçant — par des arguments convaincants ou par la production de sources nouvelles — de disculper le maréchal des accusations de concussion et de malversations qui, malgré ses panégyristes, continuent à peser sur sa mémoire.

Edouard Rott.

II

Ce nouveau volume de M. G. mérite les mêmes critiques que celui qui l'a précédé; ce n'est ni un ouvrage d'histoire militaire, ni un livre de simple vulgarisation ; volontiers le classerions-nous parmi les anecdotiques.

Tout d'abord, M. G. reporte sur Masséna toute la gloire de la campagne, et ses jugements sont la plupart du temps assez injustes. Jourdan nous est dépeint comme très autoritaire, le pauvre homme! (p. 36); Schérer comme follement confiant dans le succès (p. 39), Perrochel comme demandant des massacres, (p. 90). Lecourbe est

particulièrement maltraité : cet infatigable est un imprévoyant (p. 302), un insouciant (p. 276), il perd la tête (p. 311), la lassitude le prive de ses moyens (p. 118).

Mais ce qu'on reprochera surtout à M. G. c'est de manquer de méthode et de clarté. Il expose (chap. II et III) confusément et sans vue d'ensemble la situation militaire et le plan général de la campagne. Il ne saisit pas et ne fait pas saisir l'enchaînement logique des faits. D'après lui, la retraite de l'armée d'Helvétie serait la conséquence de la bataille de Stokach, où Jourdan s'est fait battre par l'archiduc Charles. Nous savons cependant que Masséna, repoussé devant Feldkirch, s'est replié sur la rive gauche du Rhin, avant de connaître le résultat de cette bataille. Les opérations de Lecourbe et de Dessolle dans l'Engadine et la Valteline sont en certains points inexactement retracées (p. 68) : M. G. a confondu le *16 mars* et le *16 germinal* (*5 avril*) ! Bref, — nous ne parlons ici que de la première partie du volume — il est assez difficile de suivre l'auteur dans sa narration : les événements y sont rapportés sans ordre, et dispersés sans raison dans les divers chapitres.

La deuxième partie est de la fantaisie pure. M. G. renchérit sur les exagérations de Milioutine. « Ils allaient sans guides sur les déclivités aboutissant à l'abime » (p. 117). « Déchirés aux angles des rochers, chus au fond d'un couloir sans issues, ils poussaient des appels plaintifs pendant que sur eux, la neige tissait lentement un linceul glacé » (p. 361). « Lentement, le paysage aux monstrueuses déformations s'éclairait d'une lumière rouge que la réverbération de la neige rendait aveuglante » (p. 392). Ce sont là des phrases prises au hasard, dans le récit de scènes pathétiques, toutes d'invention et de mauvais goût qui remplissent le cours de sept longs chapitres ; la « science alpestre » de M. G. (p. 331) aurait bien dû nous en faire grâce.

Nous avons déjà signalé la recherche forcée de l'image, l'étrange abus des appositions et des synonymes, l'emploi de termes, dont l'auteur ne connaît pas le sens exact : il nous montre (p. 395) un bataillon « manœuvrant avec stratégie ! ».

Serait-ce, pour finir, être trop exigeant que d'inviter M. Gachot à s'entourer de cartes et de dictionnaires ? Son livre contient de nombreuses fautes de noms de personnes et de localités, et d'incompréhensibles erreurs de traduction.

B.

La manœuvre de Lützen (1813), par le colonel Lanrezac. Paris-Nancy, Berger-Levrault, 1904. In-8°, 283 pages avec 18 croquis, 18 francs.

Dans cet ouvrage le colonel Lanrezac nous retrace la première partie de la campagne de 1813. L'histoire de cette campagne a déjà été maintes fois écrite ; mais il fallait l'étudier, c'est-à-dire exposer,

en les analysant, les ordres de Napoléon, ses opérations et le détail de celles de ses lieutenants, en un mot discuter la manœuvre. De là le titre du livre, très justifié par le lumineux exposé et les savants commentaires de l'auteur. Tout d'abord le colonel Lanrezac établit succinctement la situation politique qui n'est pas brillante et la situation militaire qui ne paraît pas meilleure. Les débris de la Grande Armée sont sous les ordres du prince Eugène ; mais le prince « honnête, brave, et assez intelligent, n'a ni pénétration d'esprit, ni décision, ni volonté » ; il recule derrière l'Oder, puis derrière l'Elbe ; et, de Paris, dans une correspondance qui est tout un traité de l'art de la guerre et en même temps une magistrale leçon, l'empereur lui écrit : « Vous avez perdu une attitude que l'art de la guerre est de savoir conserver ». Heureusement, le 29 mars, se rassemble sur le Mein une armée que Napoléon a fait sortir de terre ; il vient en prendre le commandement et passe à l'offensive à la fin d'avril. L'auteur discute son plan de campagne et la manœuvre qui devait aboutir à Lützen, puis la poursuite et la nouvelle manœuvre qui amène la bataille de Bautzen, enfin la conclusion de l'armistice de Poischwitz dont le signature, au témoignage de Jomini, est la plus grande faute que Napoléon ait commise dans sa carrière de général en chef. Des cartes et des croquis répandus à profusion dans l'ouvrage et qui permettent de suivre facilement les différentes situations, un style coulant et simple qui ne vise pas à l'effet et qui donne pourtant du relief à certaines descriptions, une érudition intelligente, une documentation très complète, tout fait de ce livre un ouvrage de haute valeur et de grand attrait.

Henri Baraude.

Emmanuel Barat. **Le style poétique et la révolution romantique.** Paris, Hachette, 1904 ; in-8° de VII-316 pages.

Faut-il admettre, comme M. Barat l'affirme à la fin de son livre (p. 308), que « cette question, importante pourtant, des anciennes et des modernes images », qui est au centre de son étude, « n'ait pas même été posée pendant la révolution romantique » ? N'est-ce pas elle qui fait l'objet, le 8 avril 1829, d'un long article du *Globe*, dont M. B. rejetterait le postulat : « toute poésie vit de métaphores », mais dont quelques idées ne seraient pas pour lui déplaire ? « Nous serions presque tenté de ramener la question du romantisme, quant au style poétique, à l'introduction dans la langue d'un trope, non pas nouveau, mais presque inusité pendant deux siècles » : et ce trope — le métaphorisme de M. Barat — « ne développe jamais l'idée morale en termes abstraits, mais prend toujours un emblème de cette idée... et procède par allégorie, dans le sens restreint que nous avons donné à

ce mot[1] ». C'est en tout cas, pour l'histoire et l'appréciation du romantisme, une question de première importance que le passage du style pseudo-classique au métaphorisme romantique, à travers divers compromis, des semblants d'audace, des tentatives plus ou moins heureuses de réalisme pittoresque ; et l'on ne saurait trop louer M. B. d'avoir appliqué à ce sujet une sagacité ingénieuse et une sorte d'humour très personnel qui animent singulièrement son exposé. Il excelle surtout à démêler ce qui, dans les styles de transition, est une survivance et ce qui est une originalité ; et, du fade pseudo-classique de 1820 au « pittoresque » et au « familier » de 1828 et 1829, il institue une série de dosages fort révélateurs, dont les résultats marquent les progrès, les timidités, les reculs des procédés d'expression poétique.

Cependant, même en admettant que, dans une révolution littéraire, les questions de forme ne sont jamais secondaires, on peut se demander si M. B. n'a pas grossi l'importance de celle-ci, ou plus exactement s'il n'en a pas, en quelque sorte, antidaté la signification. Puisqu'il reconnait lui-même que le romantisme, à ses débuts, n'était nullement un effort vers la vérité, convient-il d'attendre au détour, dès 1820, les poètes qui en étaient taxés (p. 62 et suiv.), de s'étonner qu'on pût s'inquiéter de théories ou d'œuvres qui ne mettaient pas en cause le style, de réduire à un malentendu la polémique de 1824 entre V. Hugo et Hoffman[2] ? Faute de faire sa place légitime à cette première manière du romantisme qui prétendait créer une littérature *transcendentale*, et qui, même en se servant de l'ancienne « poésie de style », voulait exprimer le « monde idéal », rien n'est plus aisé que de surprendre romantiques et classiques en flagrant délit d'insuffisance ou d'inconséquence. Ce *genre* romantique, que M. B. oppose à la *littérature* romantique d'après 1824[3], avait bien de quoi séduire les uns et inquiéter les autres, même en dehors des questions de tropes et de figures. Après *Racine et Shakespeare*, c'est autre chose[4], et M. B.

---

1. Et, plus loin, l'auteur (Pierre Leroux), après avoir constaté « que cette force de représenter tout en emblêmes, exagérée jusqu'au point de ne pouvoir souffrir l'abstraction, est le trait caractéristique de M. Hugo », se demande « si ce n'est pas errer que de cultiver exclusivement l'image ». Ce qu'il déplore en faveur de l'idée abstraite, M. B. le regrette au nom de l'expression directe de la réalité : mais l'inquiétude, au fond, est la même.

2. Soumet avait très bien pu passer pour « un révolutionnaire dangereux » (p. 64) : cf. le *Nain jaune*, 30 janvier 1815, les *Débats*, 6 et 8 février 1815 ; les classiques jugèrent les *Odes* de V. Hugo beaucoup plus judicieusement qu'il ne pourrait paraître : s'il semblait « abuser des privilèges du genre romantique », c'est parce qu'il chantait le *Cauchemar*, la *Chauve-souris*, le *Nuage* (cf. les *Lettres champenoises* de 1823) ; c'est bien aussi sur ce terrain que se place Hoffman dans les *Débats* du 24 juin 1824.

3. Convient-il de marquer cette opposition avec autant d'insistance (p. 11, 60 et 160) ? V. Hugo, s'il n'emploie plus le terme de *genre* dans sa *Préface* de 1826, se sert déjà de celui de *littérature* en février 1824.

4. Cf. la *Préface* de la 2e édition des *Mélanges poétiques* de Guttinguer (1825) :

a raison de noter dès lors tout ce qui, dans le style des novateurs, est, quoi qu'ils en aient, un héritage des anciennes écoles et un obstacle à l'expression directe.

Ailleurs encore, l'ingéniosité de M. B. est mise en défaut par des erreurs de date. L'Académie, écrit-il p. 102, reçoit Soumet en 1822; et ce succès doit nous aider (p. 115) à comprendre un passage d'une ode de V. Hugo ou la modération de sa préface de 1824 (p. 140). Or Soumet n'est élu que le 29 juillet 1824, reçu que le 25 novembre de la même année. La fameuse harangue d'Auger est du 24 avril 1824, et non 1823 (p. 135) : quoi d'étonnant dès lors qu' « en 1824 on y pense encore », et comment Stendhal, prenant la plume le surlendemain, n'aurait-il pas répondu surtout à cette admonestation académique? Ces détails sont de toute importance, puisque l'histoire *extérieure* du romantisme doit nous expliquer bien des phases de son histoire *interne*, dont M. Barat vient d'écrire un des plus intéressants chapitres : or, lui-même constate l'absence d'une histoire du romantisme. Et il y a là un cercle vicieux : un travail comme celui-ci, pour avoir toute sa valeur, devrait s'appuyer sur une chronologie assurée; et une histoire du romantisme, d'autre part, suppose un certain nombre de monographies de ce genre et de cet intérêt [1].

F. BALDENSPERGER.

Robert Browning by G. K. CHESTERTON. (*English men of letters*), in-8°, 207 pp. London, Macmillan and Co.

Il est difficile d'éviter, dans l'appréciation de Browning, un double écueil. D'un côté, l'enthousiasme de ses admirateurs, tel M. E. Gosse, sans compter l'action ardente des *Browning Societies*, le placent à

« A parler franchement, je me croyais romantique! j'avais pensé que la poésie rêveuse, tendre et méditative, doucement religieuse, constituait particulièrement le genre; mais depuis que j'ai lu M. de Stendhal, je ne sais plus où j'en suis. Le *Romantique*, c'est le genre clair, vif, simple, allant droit au but! et moi qui croyais l'avoir rencontré dans la *Génie du Christianisme*, dans *Corinne*, dans les *Méditations poétiques*, dans *Eloa*, dans les odes de M. Victor Hugo! »

1. L'énumération prolongée, p. 86 et suiv., des « thèmes » éminemment personnels développés par les poètes immédiatement antérieurs au romantisme est beaucoup moins probante en réalité qu'en apparence : il s'agit là, principalement, de la poésie de circonstance accueillie par les *Almanachs des Muses* : or c'est un genre que ni le romantisme, ni le Parnasse, ni le symbolisme, n'ont aboli ni même beaucoup renouvelé. Le *Jour des Morts* de Fontanes (p. 66) n'est pas *traduit* de l'anglais. Avec la meilleure volonté du monde, il n'est pas facile de *voir* un *coucher* de soleil dans la fameuse strophe de Pompignan (p. 56) sans pousser la « suggestibilité » bien au-delà de ce que M. B. demande d'ordinaire aux lecteurs de vers. Il s'agit sans doute (p. 103, note), des *Annales de la littérature et des arts*.

côté de Tennyson et affirment qu'il le complète,le corrige, le contre-balance. De l'autre, d'excellents esprits, ainsi feu L. W. M. Lockhart, persistent à ne voir en lui, pour employer une phrase courante jusqu'après 1855, que « *that unintelligible man who married the poet* ». Je dois avouer en toute candeur que la lecture de *Dramatis Personae*, par exemple, m'a toujours, en dépit des savants commentateurs, rejeté dans une angoisse intellectuelle comparable à celle que ressent celui qui absorbe pour la première fois les œuvres de Góngora, dont il est notoire qu'elles ne représentent pas, en volume, le dixième des interprétations qu'elles ont suscitées.

M. Chesterton n'a pas cru devoir récrire la biographie de Robert Browning, dont Mrs. Sutherland=Orr et William Sharp ont déjà dit tout ce qu'il y avait à dire. Rien de plus uni, d'ailleurs, de plus régulier, si l'on veut, que cette existence d'artiste. Le seul événement romantique est le mariage du poète, en 1846, avec celle qu'il a appelée *a lyric Love, half angel and half bird*. M. Chesterton ne me semble pas exagérer, lorsqu'il qualifie le père de cette femme extraordinaire, de maniaque et d'énergumène. On sait que, non content de considérer l'idée du mariage chez ses filles comme une *unfilial treachery*, il se refusa jusqu'à son lit de mort de pardonner à l'auteur d'*Aurora Leigh* le « crime » de son union. La conduite de Browning en cette occurrence, longtemps mise à l'index par le philistinisme anglais, a eu en 1899 sa réhabilitation définitive, et la publication, en cette année, de la correspondance des deux amants durant 1845 et 1846, si elle éclaire d'uu jour singulier la pitié filiale de l'éditeur, Oscar Browning, n'en a pas moins la valeur d'un document qui depuis longtemps faisait défaut aux pièces du procès. Au demeurant, M. Chesterton me semble se complaire à faire tomber le masque du *King of the mystics* pour révéler, dans tout son prosaïsme, sa figure de bourgeois endurci, plein d'érudition et de mesquinerie. Loin de moi la pensée de nier à la vérité ses droits. Tout de même, je crains un peu qu'un certain parti-pris n'ait influencé plusieurs des jugements formulés dans ce volume et que son auteur appartienne plutôt à la seconde catégorie d'esprits indiquée tout à l'heure qu'à la première. Il a raison, sans doute, de s'égayer des imaginations de M. Furnivall touchant l'ascendance créole, sinon normanno-chevaleresque, de Browning. Et il est, en outre, très certain que plus d'une tentative d'explication des obscurités du poète justifie une fois de plus la fameuse boutade de Gœthe : « *im Auslegen seid frisch und munter; legt ihrs nicht aus, so legt was unter* ». Mais ses sympathies pour Elizabeth Barrett l'ont décidement entraîné trop loin et l'ont rendu çà et là injuste vis-à-vis de Robert Browning.

Camille Pitollet.

Karl Lamprecht. **Deutsche Geschichte**. Zweite Abteilung: Neuere Zeit. Zweiter Band. 1. und 2. Auflage. Freiburg i. B., Heyfelder, 1904, 8°, 482 p. Mk. 6.

M. Lamprecht, une fois terminée l'étude d'histoire contemporaine (*Zur jüngsten deutschen Vergangenheit*; voir *Revue*, 2 février 1903 et 4 janvier 1904) qu'il avait entreprise pour éclairer l'ensemble de l'évolution historique de l'Allemagne depuis ses origines, est retourné à l'ouvrage principal. Le présent volume qu'il vient d'ajouter aux cinq premiers est le second de la deuxième section, celle que l'auteur a consacrée aux temps modernes, à « la période de l'individualisme », qui s'étend à peu près de la fin du xvie siècle jusqu'au milieu du xviiie. Il suit les manifestations de ce nouvel état moral, résultat lui-même de faits économiques nouveaux et d'un élargissement de l'horizon géographique et historique, dans l'avénement d'une forme de penser et de sentir propre à cette période et qu'on peut appeler le rationalisme et dans les caractères particuliers dont elle a marqué la philosophie, les arts et surtout les sciences. Deux grands faits dominent l'évolution de l'histoire d'Allemagne au cours de l'époque individualiste: ce sont la Renaissance et le si brillant essor politique, commercial, intellectuel et artistique des Pays-Bas. Pour tous deux, mais pour le second surtout, minutieusement étudié en lui-même, l'auteur a montré avec une admirable richesse de détails quelle influence multiple et moins heureuse qu'on n'admet d'ordinaire ils ont exercée sur l'Allemagne. Tout ce livre, le 17e de l'ouvrage entier, et qui dans le présent volume en occupe les trois quarts, est un de ceux dont l'intérêt est loin d'être restreint au public allemand, et pour l'abondance des rapprochements qu'il indique ou suggère il mérite d'être signalé aux lecteurs français.

Le suivant, au contraire, le 18e, est plus particulier à l'histoire d'Allemagne et même si différent de l'autre qu'on se serait attendu plutôt à les trouver dans deux volumes séparés. Tandis que la période d'évolution morale précédente offre un mélange d'éléments anciens et nouveaux si complexe que l'historien n'avance qu'avec la plus grande prudence et doit faire à chaque instant des réserves sur la rigueur des distinctions et des formules adoptées, la seconde, bornée pour le moment à l'évolution politique, présente un phénomène nettement délimité et tout nouveau pour l'histoire d'Allemagne: la formation des souverainetés territoriales après la guerre de Trente ans. Ici encore l'auteur trouve son point de départ dans la situation économique créée par la lutte trentenaire, dans la condition sociale et morale des classes rurales et bourgeoises. Il montre comment l'Empire, manquant d'une organisation financière et militaire, privé d'initiative administrative, a dû laisser passer toutes ses prérogatives aux mains des princes. Ceux-ci recueillent et incarnent les théories de l'absolutisme qui se sont développées dans l'Europe occidentale; en effaçant les anciens adver-

saires, Empire et diètes provinciales, et les derniers restes d'autonomie locale, ils affermissent par différents organes nouveaux, régime financier, fonctionnarisme, armée permanente, politique commerciale, ce pouvoir absolu dont les tendances individualistes du temps avaient préparé la formation.

Comme les précédents, ce nouveau volume du savant et actif professeur de Leipzig retiendra l'attention par l'abondance et l'habile groupement des faits, les déductions et les rapprochements que l'auteur sait en tirer et la rigueur qu'il continue d'apporter dans l'application de sa méthode évolutionniste. Bien des chapitres seraient à signaler ; je veux mentionner cependant, comme les plus pénétrants, celui de l'influence de la Renaissance sur les arts décoratifs, celui qui est consacré à la technique de Rubens et de Rembrandt, en général à l'art hollandais, et dans la seconde partie, les pages où l'auteur étudie la transformation des armées mercenaires et celles où il développe les premiers débuts d'un régime ploutocratique se substituant à l'ancienne organisation physiocratique.

L. Roustan.

G. Patouillet, **L'Impérialisme américain,** Paris, A. Rousseau, 1904. In-8°, 388 p.

Des thèses comme celle que M. P. a présentée à la Faculté de droit de Dijon auraient vite fait de relever le niveau de ce doctorat ès-sciences politiques dont on nous annonce la disparition prochaine.

On peut adresser à cet essai d'un débutant plus d'un reproche. Il est souvent plus préoccupé d'édifier, en juriste, la doctrine de l'impérialisme en soi que d'exposer, en historien, le développement de l'impérialisme américain. Cette préoccupation se trahit dans son plan. Tandis que la première partie (sauf une introduction d'une généralité un peu vague) est assez strictement historique, la seconde est une étude mi-dogmatique, mi-historique sur les rapports entre l'impérialisme et la doctrine de Monroë, et la troisième, complètement dogmatique, roule sur les rapports entre l'impérialisme (de nouveau considéré en soi) et le droit des gens. Il y a donc, dans cette thèse, plusieurs thèses qui se confondent, ce qui oblige l'auteur à de nombreuses répétitions : le panaméricanisme, le canal, la question du Pacifique, etc. sont d'abord examinés dans leur réalité historique (p. 101, 113, 122, etc.), puis en fonction de la doctrine Monroë (p. 257 et passim). De même, quoiqu'il soit très informé sur l'essor économique des États-Unis, l'auteur ne voit, ou ne dit, pas assez clairement que l'impérialisme yankee est avant tout l'irrésistible expansion d'un peuple de 80 millions d'hommes, dont l'industrie surproductrice exige des débouchés, dont l'appétit formidable réclame

des quantités énormes de denrées coloniales. Il considère trop l'impérialisme comme une idée pure, qui se développe en vertu de sa force interne.

Mais M. P. a courageusement étudié les diverses parties de son sujet. Sa bibliographie est très étendue. Il pose très bien la question : aux affirmations de Bryce qui, avec la quiétude qui sied aux prophètes, assurait il y a sept ans que l'Amérique resterait toujours de son propre côté de l'Atlantique, les États-Unis ont répondu en expulsant l'Espagne du Nouveau Monde, en devenant une grande puissance du Pacifique, en réclamant leur place dans le concert mondial, en expédiant leurs escadres devant Tanger ou devant Beyrouth. Le phénomène vaut qu'on l'observe.

M. P. en retrace la croissance. Il montre comment la doctrine de Monroë fut, à l'origine, une simple mesure de précaution contre les velléités interventionnistes de la Sainte Alliance. Cette doctrine d'isolement et de défense devient, entre les mains de Polk et de Grant, une doctrine d'envahissement et d'annexion. Sous la plume d'Olney, elle se transforme en l'affirmation d'une sorte de protectorat, de quasi-suzeraineté des États-Unis sur les trois Amériques. Si elle était, en 1823, une garantie pour l'Amérique, elle était aussi une garantie pour l'Europe : elle enfermait les États-Unis dans leur propre hémisphère. Mais les impérialistes américains sont aussi loin de la pensée de Monroë que de celle de Washington : après la « yankisation » de l'Amérique entière, ils rêvent « l'américanisation » du monde.

M. P., hostile aux politiques de conquête, n'en nourrit pas moins une secrète tendresse pour l'impérialisme yankee. Le caractère humanitaire que revêt à l'occasion cette politique, la splendeur des « idéaux américains », l'excellence des méthodes coloniales américaines, lui font croire que les Américains appliqueront l'Impérialisme « à l'établissement et au maintien de la paix dans le monde [1]. »

L'avenir dira s'il y a là plus que de juvéniles illusions. En tous cas, le livre gardera sa valeur, grâce à la masse des faits rassemblés, à la vigueur de la discussion. Comment l'impérialisme américain fait peu à peu évoluer le fédéralisme primitif vers une sorte de dictature démocratique, comment le pays de Monroë est devenu l'un des facteurs essentiels de la politique universelle, c'est sur ces points surtout que l'exposé de M. P. présente un vif intérêt.

Henri HAUSER.

1. Malgré tout ce qu'il doit, comme nous tous, au livre de M. Boutmy, M. P. a raison de se séparer de l'illustre maître et d'affirmer l'existence d'un élément mystique dans le patriotisme américain. Mais que signifie son chap. (p. 166) sur l'impérialisme religieux ? Il n'y a rien de spécialement impérialiste dans l' « américanisme », A propos de l'action de l'impérialisme sur les institutions fédérales, il fallait citer la négociation d'un concordat pour les Philippines. — P. 104, n. 3, ne pas parler d'abord d'un pont qui est « dans le Haut-Burma », puis d'un viaduc « en Birmanie ».

— Au 7[e] congrès des historiens allemands (Heidelberg, avril 1903), M. Frédéric Gottl avait lu un rapport sur *Les limites de l'histoire*. Il vient de le publier chez Duncker et Humblot à Leipzig (*Die Grenzen der Geschichte*, 1904, 142 p., 3 M.) après l'avoir remanié et enrichi d'un *Anhang* qui prend la moitié de la brochure et qui prétend introduire la solution de la question posée simplement par le rapport. Cette question est : Où commence l'histoire et où finit la « métahistoire » qu'il appelle aussi la quasi-histoire, c'est-à-dire la géologie et l'anthropologie historiques, la cosmogonie, etc. C'est donc à une phase de la grande lutte entre les sciences naturelles et les sciences historiques que nous avons à faire. L'auteur combat vaillamment *pro aris et focis*. Pour lui, l'histoire commence là où commence une évolution historique ; l'histoire interprète ce qui est, pour dévoiler ce qui est arrivé, la méthistoire interpole ce qui est arrivé, pour mettre de l'ordre dans ce qui est (p. 25 et 56). Bref, M. G. proclame l'incompétence de toute méthode géologique et biogénétique dans le domaine historique et le divorce « principiel » entre les deux formes de la science. — Th. Sch.

— M. Joseph Petzold vient de publier le deuxième volume de son *Einführung in die Philosophie der reinen Erfahrung*. Le t. I, paru en 1899 sous ce titre : *Die Bestimmtheit der Seele*, exposait, jugeait et continuait la *Kritik der reinen Erfahrung* d'Avenarius et les travaux similaires de Mach. Car M. P. appartient à l'école néo-positiviste, dite aussi impressionniste ou phénoménaliste. Son t. II, *Auf dem Wege zum Dauernden* (Leipzig, Teubner, 1904, 341 p.) mérite d'être pour quelque temps le livre de chevet des penseurs actuels. Il développe cette hypothèse remarquable que l'homme n'est pas, il est vrai, le type durable de la science prédarwinienne, mais tend à le devenir; comme les autres vertébrés le sont déjà. Il marque aussi un retour en arrière en admettant l'objectivité du monde perçu et son indépendance vis-à-vis du sujet qui le perçoit. Dans les deux cas, naturellement, le retour en arrière n'est qu'apparent, et ce livre fait au contraire faire à notre connaissance un pas des plus importants en avant — même si sa principale hypothèse ne se vérifiait pas absolument — par la masse d'éclaircissements et d'aperçus de détail qu'il apporte. Il n'est pas une de ses pages qui ne sollicite activement la pensée. Une première partie montre l'aboutissement des transformations à des états durables, c'est-à-dire à des états qui ne se modifient pas plus vite que le milieu ambiant, alors que l'homme, aujourd'hui, ou plus exactement le cerveau humain, se modifie encore beaucoup plus vite que ne l'exigent les influences extérieures. La deuxième partie étudie les modes durables de l'âme en éthique, esthétique et logique. On trouvera, chemin faisant, des quantités de remarques intéressantes sur le génie et le talent, sur l'imagination, l'habitude, la pitié (à laquelle il donne une origine toute nouvelle, plus noble que l'ancienne), le problème de l'infini, la pensée, le vitalisme, le rétrécissement de la notion du moi, qui n'est pas identique avec l'âme, etc., etc. Et tout cela est dit en un style largement humain, qui ne sent pas l'école ; c'est de la philosophie réellement expérimentale, basée sur une saine observation, sans jargon ni logomachie. Nous souhaitons de tout cœur à ce livre beaucoup de lecteurs. — Th. Sch.

— M. Rickert publie la deuxième édition de son *Gegenstand der Erkenntnis* (Tübingue et Leipzig, Mohr, 1904, 244 p., 4 M.). Les paragraphes I-XVII de la première édition ont été remplacés par 4 chapitres : Le problème fondamental de la théorie de la connaissance. — Le point de vue de l'immanence. — Le jugement et son objet. — La justification de l'objectivité ; et il s'y est ajouté un chapitre tout nouveau, qui prend plus du tiers de l'ouvrage : Idéalisme transcenden-

tal et réalisme empirique. Ce dernier chapitre donne un essai de systématisation de la théorie de la connaissance, indique l'utilisation féconde de la notion de la connaissance exposée au ch. 3 et prouvée au ch. 4, enfin veut montrer le rapport entre toute cette étude et les développements méthodologiques déposés dans le dernier travail de l'auteur sur *Die Grenzen der naturwissenschaftlichen Begriffsbildung* (1902). Exposant les prémisses de toute psychologie et de toute métaphysique, M. R. évite de tomber dans le domaine propre de ces sciences, et ne cherche que dans la théorie de la connaissance la base d'une philosophie scientifique ; il tâche surtout de légitimer la doctrine décisive du primat de la raison pratique. — Th. Sch.

— Deux fascicules nouveaux de la *Sammlung von Abhandlungen aus dem Gebiete der Paedagogischen Psychologie und Physiologie* : l'un, par M. E. v. Sallwürk, traite *Ueber die Ausfüllung des Gemüts durch den erziehenden Unterricht* (47 p. 1 M.) ; l'autre, par A. Netschajeff, *Ueber Auffassung*. M. Netschajeff part de ce fait que cet enseignement comprend trois degrés : saisir, retenir, s'approprier ; il consacre son « Esquisse de psychologie pédagogique expérimentale » à l'étude du premier de ces degrés, et définit l'*Auffassung* comme l'aperception du véritable objet de l'enseignement : la compréhension n'a lieu réellement que si l'esprit de l'élève reflète les vues mêmes que le maître a eu l'intention d'y provoquer; les objets d'enseignement sont ou des phénomènes soumis à la directe aperception sensible des élèves, ou des phénomènes dont la connaissance n'est obtenue qu'au moyen d'explications verbales, ou des notions, etc. L'auteur discute ensuite les observations de Lange relatées dans l'*Allg. Schulzeitung* de 1879, et poursuivies par Hartmann, Bergmann, Pilz etc., critique les théories de Wundt, Trautschold et Aschaffenburg, expose les expériences de Philippe, de Ribot, de Statson, de Binet, de Leclère etc. — L'essai de M. de Sallwürk est une critique des théories pédagogiques d'Herbart et de Ziller. Il s'inspire de Fouillée et de Janet, de Pestalozzi et de Regener, de Ballauf, disciple d'Herbart, etc. — Th. Sch.

— *Das Experiment im Psychologieunterrichte des Seminars* (20 p., Gotha, Thienemann, 1904, 40 Pf.), par M. A. Kœssner, énumère et discute les différentes expériences susceptibles d'être faites aux cours de psychologie; la brochure agite aussi la question de savoir jusqu'à quel point l'enseignement avait à tenir compte des fluctuations, progrès et changements de méthode de la science pure. Il ne s'agit ici naturellement que de la psychologie dans ses rapports avec la pédagogie. A ce point de vue, les domaines de la psychologie sont successivement passés en revue, dans la mesure où ils peuvent être utiles à de futurs instituteurs, et où ils peuvent donner lieu à des expériences simples et claires. — Th. Sch.

— La *Sammlung von Abhandlungen aus dem Gebiete der paedagogischen Psychologie und Physiologie*, dont nous avons déjà signalé ici différents fascicules, donne comme nos 2 et 3 du t. VII une étude surtout médicale, ornée de 13 figures et de nombreux tableaux synoptiques et explicatifs, du Dr M. Probit, de Vienne, sur *Gehirn und Seele des Kindes* (148 p. Berlin, Reuther et Reichard, 1904, 4 mark). L'auteur expose successivement les particularités anatomiques, histologiques et physiologiques du cerveau de l'enfant. Tout cela, on le voit, sort du domaine de cette Revue, c'est à peine si la 3e partie offre quelques données utilisables pour le pédagogue non médecin. Cependant on trouvera d'intéressantes comparaisons entre le développement de l'enfant et celui du chien. — Th. Sch.

— A peine née, la psychologie infantile est déjà l'objet de travaux importants et surtout nombreux, des deux côtés de l'Océan. C'est d'Amérique, de Princeton, que vient le grand ouvrage de Baldwin, traduit maintenant en allemand sous ce

titre : *Die Entwickelung des Geistes beim Kinde und bei der Rasse* (*Methoden und Verfahren*), avec une préface du prof. Ziehen, de Halle. On sait que ce dernier publie, avec le prof. Ziegler, de Strasbourg, un Recueil de traités relatifs à la psychologie et à la physiologie pédagogiques. Six de ces traités forment chaque fois un volume ; et c'est précisément le fasc. 1 du t. VII (*Die Geisteskrankheiten des Kindesalters mit besonderer Berücksichtigung des schulpflichtigen Alters*, 2. Heft, Reuther et Reichard, Berlin, 1904, 2 M.) que nous avons à annoncer ici. M. Ziehen a commencé cette étude de psychiatrie infantile au fasc. I du t. V et en donnera la fin dans un 3e fasc., qui doit paraître l'an prochain. Cette deuxième partie s'occupe surtout des différentes psychoses et étudie chaque maladie particulière, avec sa bibliographie, son étiologie, symptomatologie, diagnose, traitement, etc. C'est un traité de médecine, dont l'ensemble sort du domaine de notre Revue. Disons cependant que M. Z. remplit encore deux autres fascicules du même Recueil (I, 6 et III, 4) par son étude sur *Die Ideenassoziation des Kindes*, et un 3e (III, 5) par sa *Herbarts Psychologie*. Le travail du Dr Stilling sur *Die Kurzsichtigkeit*, que nous mentionnions ici récemment, fait partie de la même collection (VI. 3). Enfin, il nous reste à en annoncer VI, 6 : *Geisterstörung und Verbrechen im Kindesalter* (1903, 108 p., 2 M. 80) par le Dr Moenkemoeller, d'Osnabrück, qui traite surtout de la criminalité infantile, qu'il illustre par de nombreux tableaux de statistique comparative, il éclaire aussi les rapports de l'idiotie et de la criminalité, discute les théories de Lombroso et propose l'introduction de diverses mesures préventives. La bibliographie qui clôt sa brochure donne 114 numéros, dont 13 français. — Th. Sch.

— Signalons, par la même occasion, un ouvrage plus considérable qui rentre dans la même catégorie et qui vient du même éditeur, *Das Seelenleben des Kindes* (1904, 229 p., 3 M.) par Charles Groos, professeur à l'Université de Giessen. Son cours (car son livre n'est pas autre chose et en conserve la forme) comprend deux parties : psychologie générale (définition, but, méthodes d'observation, division de la vie psychique de l'enfant, réactions héritées et acquises, le jeu est le moyen naturel de développement spontané), psychologie spéciale au double point de vue de la reproduction et de ses effets (associations, apprendre et oublier, les erreurs de la mémoire, l'imagination combinante, l'aperception, la reconnaissance, l'illusion) et de la connaissance (notion, jugement, conclusion). — Th. Schoell.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 14 octobre 1904.

M. Maspero entretient l'Académie de la suite des travaux de restauration qu'il est chargé d'exécuter en Egypte. Il insiste particulièrement sur les fouilles faites à Karnak et qui ont amené la découverte d'environ 600 statues d'un très grand intérêt pour l'histoire de la ville. Un temple du temps d'Aménothès Ier, dont les matériaux avaient été employés par Thoutmosis III au xvie siècle, a. C., pourra être réédifié.

M. Collignon, vice-président, exprime à M. Maspero la vive satisfaction qu'éprouve l'Académie en voyant la science française si dignement représentée en Egypte.

M. Mâle étudie l'influence du théâtre sur l'art italien au xve siècle.

M. Mispoulet fait une communication sur la réforme du consulat romain au ive siècle. Les documents épigraphiques prouvent que cette transformation remonte à l'an 315. C'est précisément, comme l'a déjà démontré M. Mispoulet, la date de la création de la consularité par Constantin. M. Mispoulet montre qu'il y a une corrélation évidente entre ces deux innovations, qui font partie d'un plan général de réformes conçu et exécuté par Constantin au début de son règne.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 44 — 31 octobre. — 1904

Ottmar Dittrich. **Gruudzüge der Sprachpsychologie.** 1[er] vol. Einleitung und allegmeinpsychologische Grundlegung, 1 vol. in-8° xv-786 p. Halle, 1904 (sur la couverture; 1903 sur le titre intérieur), accompagné d'un : *Bilderatlas*, in-8°, 95 p. (même lieu de publication et mêmes dates sur la couverture et le titre intérieur).

Ce gros livre est l'œuvre d'un élève de M. Wundt et dédié à M. Wundt lui-même; on peut donc être sûr qu'il ne fait pas double emploi avec la *Sprache* du célèbre psychologue; mais, comme M. Wundt a déjà montré avec d'assez grands détails comment sa psychologie s'applique aux faits linguistiques et ce que la psychologie peut tirer de la linguistique, M. Dittrich n'avait que deux partis à prendre : ou fournir aux linguistes un exposé de l'état actuel des théories sur la psychologie adapté à leur usage, ou approfondir quelques questions particulières. Il a pris l'un et l'autre. Le premier volume, déjà paru, n'est rien qu'un manuel de psychologie; un second, dont le plan même n'était pas encore arrêté dans la pensée de l'auteur lors de la publication du premier, sera sans doute consacré à l'examen de deux grands problèmes typiques.

Le titre général du livre ne doit donc pas tromper sur le contenu du premier volume : il n'y est question de linguistique que dans l'introduction, et encore de manière très abstraite et très générale; tout le reste ne présente que l'exposé des principes de la psychologie, sans aucune allusion spéciale aux faits de langues; et M. D., dont la compétence n'est pas contestable, prend les choses de loin et de haut :

il décrit complètement le système nerveux, central et périphérique; quand il passe à la physiologie du système nerveux, il part des principes de la mécanique générale et formule la loi de la conservation de l'énergie, sans même omettre l'entropie. Puis il arrive à la psychologie proprement dite, passe en revue les sensations, les sentiments, les représentations de toutes sortes; et il ne s'attache nullement à choisir ses exemples dans les faits relatifs au sens de l'ouïe qui pourraient avoir un intérêt spécial pour le linguiste; il les prend indifféremment de tous les côtés, montrant bien ainsi qu'il veut seulement instruire son lecteur de celles des théories qui lui paraissent utiles à la formation générale d'un linguiste. Ce n'est pas la faute de l'auteur si l'on rencontre trop souvent dans son savant exposé des hypothèses là où l'on désirerait des démonstrations, des schémas là où il faudrait des descriptions de faits positifs; la psychologie vraiment scientifique est jeune encore, les recherches y sont difficiles, et nombreuses sont les lacunes qu'on masque par des constructions provisoires.

Il est permis de se demander si les traités existants ne suffisaient pas à instruire le linguiste curieux de psychologie, et surtout si M. D. n'a pas fait la mesure trop large. S'il se trouve des linguistes vraiment désireux de s'initier complètement à la psychologie, ils ne pourront se dispenser de recourir aux traités auxquels M. D. renvoie souvent et dont il cite de longs extraits; et quant à ceux qui ne voudront avoir qu'un aperçu de la psychologie, le livre est trop gros, trop compact, et, quoique assez clair, demande trop d'efforts et de temps pour leur convenir. — Au surplus, le choix des matières n'est peut-être pas parfait au point de vue linguistique même : l'auteur écarte par exemple la psychologie des enfants, comme ne rentrant pas dans son plan; or c'est justement la psychologie de l'enfant qui est essentielle pour le linguiste; car c'est au moment de l'acquisition du langage que se font la plupart des innovations phonétiques et grammaticales; le second volume comblera peut-être cette grosse lacune.

L'introduction où M. D. établit, contre M. Paul, qu'il peut exister une autre science du langage que l'histoire des langues semble fort juste en principe, mais elle ne pourra être exactement appréciée qu'après la publication du second volume où les idées qui y sont indiquées trouveront leur développement.

A. Meillet.

J. E. Breasted, **The Battle of Kadesh,** a Study *in the earliest known military Strategy* (reprinted from Volume V of the *Decennial Publications* of the University of Chicago) Chicago, University Press, 1903, in-4°.

M. Breasted a consacré à la campagne de Qodshou un mémoire spécial dans lequel il essaie de déterminer, mieux qu'on n'avait fait jus-

qu'à présent, la marche de l'armée égyptienne avant la bataille, le site où celle-ci fut livrée, les moments en lesquels elle se décompose. Il a utilisé à cet effet tous les documents égyptiens dont j'avais donné la bibliographie dans mon *Histoire*, le *Bulletin officiel*, le *Poème* dit de Pentaouërit, les bas-reliefs, puis les renseignements que les voyageurs et les géographes modernes ont recueillis sur la position de l'ancienne ville, Tell Nebi-Mindoh, et sur la campagne environnante. Voici, en quelques lignes, le résultat de ses observations.

Dans sa guerre de l'an V, Ramsès II alla chercher l'ennemi au cœur de la Cœlé-Syrie, et la campagne réelle ne commença pour lui qu'à proximité de Qodshou. C'est à un point nommé *les hauteurs au Sud de Qodshou* que la prennent le *Bulletin* et *le Poème*, et c'est ce point qu'il convient de déterminer d'abord. M. Breasted pense qu'il s'agit de la colline de Kamouât-el-Harmel, et il place là le dernier campement de Ramsès, à la veille de l'action. Le matin suivant, vers 7 heures, le Pharaon fila vers le Nord, par la route qui longe à distance la rive droite de l'Oronte, lui-même en tête avec la brigade d'Amon, puis, échelonnées sur une même piste à quelque distance l'une de l'autre, les brigades de Râ, de Phtah et de Soutkhou, qui formaient le gros de ses forces. Il franchit l'Oronte à gué près du bourg de Shabtouna, que M. Breasted identifie avec la Riblah de la Bible, aujourd'hui Ribléh, puis il continua avec sa maison, serré de près par la brigade d'Amon, tandis que la brigade de Râ passait le gué, et que les brigades de Phtah et de Soutkhou marquaient le pas sur la route en attendant leur tour. Deux Bédouins qu'il avait rencontrés à Shabtouna, et qui étaient des espions déguisés du prince de Khatti, lui avaient fourni des indications fausses d'après lesquelles il crut que l'ennemi était encore très éloigné au Nord, dans la direction d'Alep : il avança donc très vite, si bien qu'en peu de temps, la brigade d'Amon elle-même demeura en arrière. M. Breasted pense qu'il voulait commencer l'investissement le jour même et suppose qu'il arriva en vue de la place vers deux heures et demie, après avoir fourni une étape de quinze milles anglais environ, soit à peu près 24 kilomètres. Il s'arrêta au Nord ou au Nord-Ouest de la cité, et, rejoint bientôt après par la brigade d'Amon, il installa son camp. Cependant les Khatti, qui venaient à peine d'évacuer le site où les Égyptiens se trouvaient, avaient manœuvré autour de Qodshou et « joué littéralement à cache-cache avec Ramsès ». Au moment où celui-ci se croyait le plus en sûreté, ils tournaient déjà son flanc droit et ils se préparaient à le surprendre. Deux espions hittites, que la bastonnade fit parler, lui apprirent son danger, dans le temps que l'attaque se dessinait. Il envoya aussitôt des courriers à la recherche des trois brigades attardées, mais le conseil de guerre était encore en séance lorsque, vers trois heures, les Khatti, se démasquant, franchirent le gué au Sud de Qodshou. La brigade de Râ, qu'ils choquèrent en colonnes de marche, se dissipa du coup et une partie des

fugitifs se rejeta sur le camp, où elle pénétra pêle-mêle avec la charrerie hittite par la face ouest. Ramsès, réduit à sa seule maison militaire, essaya de briser la ligne ennemie en premier lieu dans la direction de l'Ouest, puis du côté de la rivière. Toute sa bravoure ne lui aurait servi de rien si les Khatti ne s'étaient amusés à piller les tentes; il profita du répit que leur indiscipline lui procurait pour jeter à l'eau leur aile droite, et à ce moment l'entrée en ligne d'un corps qui venait du pays des Amorrhéens lui permit de continuer la lutte dans des conditions plus favorables. Ce ne fut pourtant qu'au prix d'efforts répétés qu'il maintint sa position. Trois heures durant il chargea : vers six heures du soir la légion de Phtah, que ses messagers avaient rencontrée vers quatre heures, survint en forçant le pas et son apparition décida du succès. Le prince des Khatti ramena les restes de ses troupes dans la ville. M. Breasted ne croit pas que la bataille recommença le lendemain comme *le Poème* l'affirme. C'est au plus, dit-il, si Ramsès mit en ligne une portion de ses effectifs, pour couvrir sa retraite le matin du jour suivant, et pour protéger son arrière-garde contre un retour offensif des Khatti.

Je n'ai indiqué que les grandes lignes: M. Breasted discute très en détail les textes ou les représentations sur lesquelles il s'appuie, et les opinions des savants qui ont traité le sujet avant lui. La plupart de ses critiques sont fondées, et je profiterai, en ce qui me concerne, de plusieurs de celles qu'il m'adresse. Je crains bien de l'avoir attristé naguères, dans un article que j'ai consacré à un de ses derniers travaux, en disant de la manière dont il expédie les faits relatifs au couronnement de Thoutmôsis III que c'est le *roman de l'histoire.* Comme plusieurs des passages où j'ai raconté la bataille de Qodshou ne lui paraissent pas suffisamment justifiés par les faits, il retourne contre moi l'expression même dont je me suis servi, et il assure que *c'est faire du roman pur* que de dire que le prince des Khatti fut sur le point de périr dans la seconde journée de la bataille ou que de mentionner la reddition de Qodshou. La riposte est de bonne guerre dans les occasions de ce genre, lorsqu'elle est justifiée, mais, si M. Breasted veut bien examiner les choses sans parti-pris, il verra bientôt que tel n'est point le cas. Les expressions qu'il signale, en les isolant de leur contexte, sont justifiées si l'on pense, ainsi que je le fais, qu'il y a eu réellement bataille le second jour. Je crois que, là comme dans d'autres endroits, le scepticisme est poussé trop loin et que, de toute façon, une négation pure et simple, sans discussion d'aucune sorte, ne suffit pas à détruire un témoignage contemporain. Si je puis écrire sur le mémoire de M. Breasted l'article approfondi que j'ai préparé, il verra qu'il y a des raisons pour ne pas douter de l'existence de cette deuxième bataille. Déjà M. Breasted avait taxé de faux les inscriptions de Déir el Bahari qui avaient le malheur de ne pas concorder avec la théorie de Sethe sur la succession des trois premiers Thoutmôsis. Il serait

vraiment trop facile d'écrire l'histoire, si l'on pouvait éliminer par simple négative les documents qui sont en contradiction avec l'idée qu'on s'est forgée *à priori* de la marche des événements.

Laissant de côté ces questions personnelles, il me semble qu'il y a dans le récit rétabli par M. Breasted un nombre de points qui demanderaient à être démontrés plus complètement qu'il ne le fait. En premier lieu, l'identification de Shabtouna avec Ribla n'est pas d'une évidence qui s'impose : elle est possible, mais elle a contre elle plusieurs objections, dont la moins spécieuse n'est pas celle qu'on peut tirer de la rareté d'un changement de noms dans un pays où les noms se perpétuent de façon si générale. Il ne m'est pas prouvé non plus que l'armée égyptienne, traversant un pays qu'elle croyait abandonné par l'ennemi, et n'ayant aucun motif pour se presser, ait fourni en sept heures et demie les quinze milles qui séparent Kamouat-el-Harmel de Tell Nebi-Mindoh. M. Breasted ne voit rien d'étonnant à ce qu'elle ait couvert deux milles, soit un peu plus de trois kilomètres à l'heure. Je ne suis pas de son avis, surtout si je constate que la brigade avec laquelle la maison de Ramsès marchait emmenait des ânes et des bagages qui ralentissaient ses mouvements. Mais, sans insister sur ce point, M. Breasted ne tient aucun compte de la halte de midi qu'il n'y avait aucune raison de supprimer, dans les conditions où Ramsès croyait qu'il se trouvait : en accordant à ses soldats une heure seulement pour le repos, il serait arrivé à quatre heures et demie au lieu de trois heures et demie. En outre, M. Breasted ne concède aux Égyptiens qu'une demi-heure avant l'attaque des Khatti afin de dresser leur camp, un camp capable de contenir plusieurs milliers d'hommes avec chars de guerre, chariots, chevaux, baudets et bagages : c'est bien peu pour une armée qui se croit en sécurité et qui par conséquent ne se dépêche point. Ces observations ne semblent pas même être venues à l'esprit de M. Breasted ; elles sont pourtant de nature à compromettre tout son édifice, si l'on venait à reconnaître qu'elles sont fondées. Dès en effet qu'on en tient compte, il faut ou renoncer aux identifications qui supposent des distances trop fortes, comme celle de Kamouat el Harmel, ou obliger l'armée égyptienne à partir de très grand matin et à se livrer à des marches forcées quand rien ne l'y contraignait, ou ne pas laisser à Ramsès et au prince des Khatti le temps suffisant pour une bataille avant la nuit close. Ce sont là des objections générales ; d'autres se dressent plus menues, lorsque l'on entre dans le détail, mais j'aurais pour les signaler besoin de plus d'espace que je n'en ai ici. En attendant qu'il me soit loisible de les développer ailleurs, je recommanderai aux historiens de l'antiquité la lecture du mémoire de M. Breasted : ils y trouveront une solution très bien agencée des problèmes que soulève la bataille et une discussion, sinon toujours convaincante, toujours bien menée, des questions qui s'y rattachent.

G. MASPERO.

Kurt Sethe, **Hieroglyphische Urkunden der Griechisch-Rœmischen** Zeit; I-II bearbeitet von Kurt Sethe, *Historisch-biographische Urkunden aus den Zeiten der Makedonischen Könige der beiden ersten Ptolemæer und der Könige Ptolemæus Philadelpuhs und Ptolemæus Evergetes I*, forme les deux premiers fascicules du second volume, des *Urkunden des Ægyptischen Altertums*), Leipzig, J.-C. Hinrichs, 1904, in-4°, 158 p. — Prix : 12 fr. 50.

J'annonçais ces jours-ci les *Documents* de l'Ancien Empire, que M. Kurt Sethe a mis en œuvre dans le premier volume de la collection de Steindorff : voici maintenant, et du même auteur, un volume qui contient des documents d'époque toute différente. Les textes réunis appartiennent à l'âge ptolémaïque et aux commencements de cet âge. Ils sont au nombre de trente-trois dans les deux premiers fascicules, depuis l'inscription que porte la statue du prince Somtooui-Tafnakhti, aujourd'hui conservée au Musée de Naples, et où il semble être question de la bataille d'Arbèles, jusqu'à la liste où Ptolémée Évergète Ier énumérait les peuples vaincus par lui dans ses campagnes contre les Séleucides. Le choix a été très bien fait. Il comprend toutes les belles inscriptions historiques ou biographiques qui sont sorties de terre depuis les débuts des fouilles officielles en Égypte : la Stèle dite du Satrape, où Ptolémée Soter, en l'an VII du règne fictif d'Alexandre II, commémore la restitution au temple de Boutô des biens qui lui avaient été enlevés par un des Xerxès après la révolte de Khabbisha ; — la Stèle dite de Mendès, où Ptolémée Philadelphe raconte comment il honora le bélier sacré aussitôt après son avènement, comment, en l'an XV de son règne, les prêtres du bélier ayant divinisé la princesse Arsinoé II qui venait de mourir, il leur accorda des privilèges importants, et comment, en l'an XXI, il envoya son fils inaugurer le temple de la ville, ce qui valut à celle-ci des donations nouvelles ; — la stèle de Pithom, où le même souverain expose qu'il consacra le temple de Pithom en l'an VI, et qu'après sa campagne de Perse, il le visita de nouveau en l'an XII, puis, en l'an XVI répara les canaux et le mur qui protégeaient la frontière orientale de l'Égypte, inspecta la cité de Ptolémaïs sur le golfe Héroopolite, lança une flotte de quatre vaisseaux à l'exploration des côtes méridionales de la Mer Rouge, fonda enfin la station de Ptolémaïs épi-thèras pour la chasse aux éléphants ; — le décret de Canope avec les variantes de l'exemplaire de Tell-Ramsis. Les autres monuments reproduits, pour n'être pas aussi curieux, n'en présentent pas moins une valeur réelle. L'autographie, exécutée par M. Sethe lui-même, est très claire, sauf pour quelques signes à côté desquels il a jugé, non sans raison, qu'il devait mettre une explication. J'avoue que, sans l'annotation *Löwe*, je n'aurais pas soupçonné que le signe représenté debout, à la ligne 13 de la page 13, était un lion. C'est le défaut de l'autographie qu'elle exige une pratique du dessin supé-

rieure à celle que les Égyptologues possèdent d'ordinaire. Le texte a été établi avec le plus grand soin, non seulement d'après les copies des premiers éditeurs, mais presque partout d'après les estampages et les photographies dont les directeurs du Musée de Berlin ont réuni une belle collection. Il reste pourtant beaucoup à faire avant d'arriver à la correction absolue, au moins en ce qui concerne les monuments de lecture très difficile tels que la *Stèle de Pithom :* j'ai noté çà et là dans l'édition de M. Sethe quelques passages où sa version ne me paraît pas justifiée par les groupes de facture très gauche qu'on aperçoit sur l'original.

Cette publication répond à un besoin réel de nos études. Si les textes ptolémaiques ont été délaissés jusqu'à présent par beaucoup, cela tient bien moins à leurs étrangetés d'orthographe qu'à la difficulté de se les procurer : ils étaient épars dans des ouvrages coûteux et qu'on ne rencontre pas dans la plupart des bibliothèques. On pourra désormais avoir les principaux d'entre eux à bon compte, sous une forme commode, et avec des garanties excellentes d'exactitude : il en faut remercier sincèrement M. Sethe.

G. Maspero.

Das Marcusevangelium und seine Quellen, von R. A. Hoffmann. Königsberg, Thomas, 1904 ; in-8, x-444 pages.

L'auteur de ce livre espère que son travail pourra servir à compléter ceux de J. Weiss et de Wellhausen sur le même sujet. Il pense que ni Matthieu ni Luc ne dépendent du Marc grec, mais d'une source araméenne dont celui-ci ne serait que la traduction libre. Le document araméen aurait existé sous deux formes, l'une, primitive, que Matthieu aurait exploitée, l'autre plus développée, qui serait à la base de Marc, et que Luc aurait également connue.

M. Hoffmann prouve l'existence de son Marc araméen à peu près comme M. Resch prouvait jadis l'existence de son évangile hébreu, par les nombreuses variantes qu'il dit être de traduction et qui ont bien plutôt l'air d'être des variantes de copie en rapport avec les intentions et le goût des évangélistes. Il ne semble aucunement démontré que Marc et les morceaux parallèles des deux autres Synoptiques aient été traduits directement d'un original araméen. Que le second Évangile ne soit pas d'une seule venue, que l'on y doive distinguer un récit fondamental et des additions secondaires, que ces additions ne soient pas toutes de la même main, rien n'est plus vraisemblable ; que l'un ou l'autre des évangélistes plus récents ait pu connaître soit le document primitif avec Marc, soit une autre forme précanonique du second Évangile, on peut aussi l'admettre. Mais tout cela ne va pas où M. H. voudrait nous conduire. Le développe-

ment de la littérature évangélique, en tant qu'il s'offre à l'expérience critique, est presque uniquement grec. Sans doute Jésus parlait araméen, et il a existé, dans les premiers siècles de notre ère, un évangile en cette langue pour l'usage des judéochrétiens. Cependant l'*Évangile des Hébreux* ne peut à aucun titre passer pour la source de nos évangiles grecs, et non seulement on n'a pas prouvé que ces évangiles procèdent directement d'une ou plusieurs sources rédigées dans un idiome sémitique, mais il paraît beaucoup plus probable qu'ils dépendent de documents grecs, soit que ces documents aient été traduits de l'araméen, comme on l'admet volontiers de la source commune de Matthieu et de Luc pour les discours du Seigneur, soit qu'ils aient été rédigés d'abord en langage hellénique, comme on le suppose généralement pour Marc. La dépendance immédiate à l'égard de sources araméennes n'expliquerait pas l'accord des évangélistes dans le choix des expressions, à moins qu'on n'admette en même temps leur dépendance mutuelle, ce que ne fait pas M. H., et les cas où la différence des leçons grecques ne sauraient s'expliquer autrement que par des traductions diverses d'un même original sémitique sont extrêmement rares, si tant est que l'on puisse en établir la réalité.

La critique de M. H. est d'ailleurs conservatrice, sinon tout à fait traditionnelle. Il ne lui semble pas que le document fondamental de Marc ait pu être rédigé par un disciple de Pierre, mais il est disposé à reconnaître aux compléments de la seconde rédaction la même autorité qu'à la première, et s'il fait des réserves touchant certaines indications de cette source, c'est afin de laisser une place à la tradition du quatrième Évangile, qui lui paraît mieux fondée en ces points que la tradition synoptique. Il est à craindre que son travail, d'ailleurs très considérable par les recherches, par le bien-fondé de certaines remarques, utile comme critique et pour le contrôle des hypothèses que l'auteur juge insuffisantes, ne fasse pas autrement avancer la question du second Évangile, soit en ce qui regarde son origine, soit en ce qui regarde l'autorité qu'il convient de lui attribuer.

Alfred Loisy.

Paulus, sein Leben und Wirken, von C. Clemen. Giessen, Ricker, 1904; deux in-8, viii-416 et viii-339 pages.

Le premier volume de ce très remarquable ouvrage est tout entier de recherches et de discussion; le second est consacré à l'exposé des résultats, à l'histoire de saint Paul.

La critique des sources remplit la majeure partie du premier volume. M. Clemen discute assez longuement les arguments de l'école hollandaise qui conteste l'authenticité de toutes les Épîtres : la composition des grandes Épîtres, observe-t-il, ne se comprend pas au

milieu du second siècle et elle se place tout naturellement au début du christianisme, au temps où la question de la Loi avait sa raison d'être et son actualité; les Épîtres ne dépendent pas des Évangiles, et leur existence est impliquée ou attestée par l'Épître aux Hébreux, la première de Pierre, Clément de Rome, Polycarpe, Marcion, Justin, etc.; l'obscurité de certaines situations ou allusions est un indice plutôt favorable que contraire à l'authenticité. La seconde aux Corinthiens contiendrait un morceau (II Cor. vi, 14-vii 1) d'une épître antérieure à celle qui est dite la première, et un autre (II Cor. x, i-xiii, 10) d'une troisième épître postérieure à celle-ci. Le savant critique abandonne l'Épître aux Éphésiens et les Pastorales, alléguant contre la première sa dépendance à l'égard de la première Épître de Pierre, et retenant des autres comme billets authentiques de Paul II Tim. i, 15-18; iv, 9-18, 19-21 (22 *a*); Tit. iii, 12-15 (sauf les cinq mots de la fin). Le premier de ces fragments aurait été écrit en l'an 62, dans les premiers temps du séjour de Paul à Rome; le second à Césarée, en 61, avant le départ pour Rome; les deux autres à Éphèse, en 57. La critique des Actes est conduite avec beaucoup de pénétration et de prudence. A propos de la vision de Paul sur la route de Damas, M. C. discute l'origine de la foi à la résurrection du Christ. Il se borne généralement à signaler dans les Actes les traces de différentes sources écrites et de suppléments rédactionnels, sans prétendre reconstruire exactement la suite ni définir le caractère particulier des documents primitifs, sauf en ce qui regarde le journal de voyage écrit par Luc; il se fonde sur Gal. ii, pour contester l'historicité d'Act. xv, et l'attribution du livre à un compagnon de Paul. L'hypothèse d'une double édition des Actes lui paraît inadmissible, et il tient le texte du ms. D pour secondaire à l'égard du texte oriental, au moins pour la majeure partie des variantes. Il met la conversion de Paul en l'an l'an 31, et sa mort en l'an 64, au terme des deux années de captivité romaine dont parlent les Actes.

Après ce volume préliminaire, l'histoire de l'Apôtre se déroule et se lit sans difficulté. Un chapitre d'introduction traite du monde romain, du judaïsme, de la première communauté chrétienne; de même un chapitre de conclusion traite de la personnalité de Paul, des fruits de son apostolat, de sa théologie. M. C. pourrait bien avoir trop simplifié le problème de psychologie religieuse que pose la conversion de saint Paul. Il prend Rom. vii, 7-11 comme l'expression directe et historique d'expériences morales que l'Apôtre aurait faites avant sa conversion et qui l'auraient amené à ne plus se soucier de la Loi en tant que moyen de justification. L'évangile du pardon l'aurait impressionné dès l'abord; même il se serait demandé si le scandale de la croix n'avait pas, après tout, pour objet de soustraire les âmes croyantes à la malédiction de la Loi. Ainsi Paul juif aurait eu déjà les principales idées de Paul chrétien; l'incident du chemin de Damas

n'aurait fait que l'orienter définitivement dans une direction qu'il avait prise de lui-même. Mais est-il vraisemblable que ce grand zélateur de la Loi ait senti en même temps l'insuffisance de la Loi, qu'il en ait été convaincu, qu'il ait compris la nécessité de chercher le salut ailleurs? N'est-il pas plus naturel en soi et plus conforme à l'ensemble des témoignages d'admettre que les idées du Paul sur le rapport de l'Évangile et de la Loi se sont formées assez promptement sans doute mais graduellement, au fur et à mesure de ses expériences de missionnaire, sous l'empire des circonstances, et que sa préoccupation principale avant sa conversion était seulement de savoir si Jésus était le Christ. Il se révoltait contre cette idée; mais comme il souhaitait l'avènement du règne de Dieu et qu'il attendait le Messie, le zèle qu'il déployait contre les premiers croyants remplissait sa pensée de la foi même qu'il voulait combattre. L'incident de Damas lui donna cette foi. Tout le reste vint ensuite comme conséquence, explication ou apologie de la conversion de Paul et de son activité apostolique.

Alfred Loisy.

Patristische Untersuchungen von Arthur Stahl; I. Der erste Brief des römischen Clemens; II. Ignatius von Antiochien; III. Der « Hirt » des Hermas. Leipzig, 1901, A. Deichert. Prix : 8 Mk.

M. Stahl s'est efforcé de remettre dans son milieu historique la lettre de Clément de Rome; du même coup, il en a montré l'unité. Elle a été écrite à la requête de la communauté de Corinthe, que divise un parti de judéo-chrétiens. Ce parti prétend exclure de l'Église les non-judaïsants et revendique pour tout chrétien les privilèges et les fonctions du sacerdoce. L'étude de M. St. est très intéressante et ses conclusions paraissent solides. On hésitera cependant à le suivre dans sa division de l'épître en parties symétriques. Les anciens auteurs n'avaient pas notre rigueur. Il y a un peu plus de flottement dans leur exposition que ne le laisseraient supposer nos tableaux synoptiques.

Dans les lettres d'Ignace d'Antioche, M. St. a surtout considéré les passages relatifs à l'eucharistie. Il leur rend leur sens réaliste. Sans être très nouvelle, cette interprétation se recommande à l'attention [1].

Enfin le *Pasteur* d'Hermas est pour M. St. un ouvrage opposé par l'Église romaine à la réforme montaniste, accessoirement aux tendances gnostiques. Cette thèse me paraît juste. Je ferai seulement des réserves sur certains détails d'exégèse. Je ne puis renoncer à voir

1. Dans l'adresse de la lettre aux Philadelphiens, αἷμα me paraît, comme à M. St. désigner le vin eucharistique. Mais je ne puis croire que ἥτις se rapporte à l'Église. Ce prénom désigne αἷμα et n'est au féminin qu'à cause de χαρά : ἥτις ἐστὶν χαρά.

dans le cinquième parabole, l'enseignement des « conseils évangéliques », c'est-à-dire des œuvres surérogatoires de dévotion : il s'agit du jeûne; voy. notamment le chap. III de cette parabole. M. St. suppose que la *Didaché* est antérieure au *Pasteur*, lui a fourni quelques thèmes et consacre un relâchement contre lequel Hermas prétend réagir. Cette appréciation est fondée sur la comparaison des préceptes touchant l'aumône. La *Didaché* (IV, 8) limite « aux frères » le devoir de donner; le *Pasteur* exige que l'on donne à tous les indigents sans distinction (*Mand.*, II, 4). Il y a là une question à examiner.

Les études de M. Stahl se recommandent par une analyse minutieuse et approfondie des textes. On pourrait leur reprocher quelque longueur. L'auteur ne paraît jamais pressé. Il ne résume pas assez souvent ses discussions, de sorte qu'on risque de perdre pied. Mais le style est clair; la matière est bien divisée.

Paul LEJAY.

George UNWIN. **Industrial organization in the XVIth and XVIIth centuries.** Oxford, Clarendon Press, 1904. In-8, VII-277 p.

Après l'ouvrage général de M. Cunningham, il y avait place pour un travail spécial sur la période qui, en Angleterre comme dans le continent, marque le passage de la petite industrie du Moyen Age à la grande industrie moderne, période peu connue, parce que les historiens ont été séduits davantage par celle qui précède et par celle qui suit. M. U. a voulu « jeter un pont sur l'abîme qui semble exister, dans l'histoire industrielle, entre l'Angleterre médiévale et l'Angleterre du XVIII[e] siècle ».

C'est bien de l'Angleterre surtout, de l'Angleterre presque exclusivement qu'il s'agit, malgré le titre plus extensif du volume. En Angleterre même, il est particulièrement question de Londres. M. U. a dépouillé les registres de 40 compagnies londoniennes et, pour deux d'entre elles, les *Feltmakers* et les *Clothworkers*, il a pu en étudier à fond les *Courtbooks*, qui remontent respectivement à 1676 et à 1537. Hors de Londres, il apparaît que le travail de recherches, en matière d'histoire industrielle, est encore moins avancé en Angleterre qu'il ne l'est en France. Nous possédons chez nous des publications de statuts, des travaux sur les corporations d'un très grand nombre de villes ou de bourgades : tout, hélas ! n'est pas là dedans d'égale valeur, mais c'est une première base. M. U. n'a pu, dans les imprimés, trouver de renseignements que sur vingt-quatre villes anglaises en tout [1]. Il est

1. Bristol, Bury Saint-Edmonds, Chester, Coventry, Derby, Exeter, Gloucester, Hereford, Ipswich, Lincoln, Ludlow, Leicester, Lichfield, Newcastle, Northampton, Norwich, Oxford, Reading, Saint-Albans, Southampton, Shrewsbury, Worcester, York, plus le Norfolk et le Wiltshire. Ce sont du moins les seuls noms que je relève dans la très abondante bibliographie de M. Unwin.

le premier à déclarer que ses affirmations ne prendront toute leur valeur que le jour où (p. 147) elles auront été confirmées par « des recherches locales extensives et intensives ».

Hors d'Angleterre, M. U. ne cherche guère qu'à établir quelques points de comparaison entre son pays et le continent. C'est principalement la France qui prête à ces comparaisons et, en France, il connaît presque exclusivement les communautés parisiennes. Le recueil de documents de M. de Lespinasse et l'ouvrage de M. Levasseur sont, en ce qui nous concerne, les deux sources essentielles de l'auteur.

L'ouvrage tourne tout entier autour de deux thèses : la première, c'est qu'il existe un rapport de filiation entre l'ancienne communauté de métier, la *Handicraft gild* des villes du moyen âge, et la Trade Union moderne, née du développement du machinisme et du marché mondial ; la seconde, c'est qu'entre l'évolution de l'organisation industrielle en Angleterre et celle des nations du continent, il y a un certain parallélisme.

Le point de départ, ce sont les phénomènes économiques qui marquent la fin du Moyen Age : différenciation des classes industrielles ; lutte entre le capital industriel et le capital commercial. Le pouvoir croissant du capital apparaît dès le XIVe siècle, et peu à peu l'on voit : 1° les *crafts* apparentées, métiers de la même industrie, s'amalgamer ; 2° à cette fusion externe s'oppose la différenciation interne des classes dans le métier, 3° et l'absorption des crafts par des organisations commerciales.

A Londres comme à Paris, dans chaque industrie, une profession principale finit souvent par dominer les autres. A l'ancienne communauté de métier se substitue l'oligarchie des *livery companies*, dont les douze plus anciennes remontent à la fin du XVe siècle et dont les éléments essentiels sont : un statut d'incorporation qui leur confère la capacité légale, le droit d'acquérir des propriétés ; l'administration remise à une *Court of assistants*, composée des anciens maîtres-gardes, assistants à vie. Les autres maîtres perdent graduellement toute influence dans le choix des gardes, et par suite dans le gouvernement du métier. Ainsi naît une hiérarchie encore bien plus compliquée que celle des maîtres « anciens, modernes et jeunes » de quelques corps de métier parisiens. Alors aussi apparaît une classe nouvelle d'ouvriers, condamnés à perpétuité au rôle d'ouvriers, et sous la *livery* se forme la *yeoman company*.

Ce n'est cependant pas de la *yeoman company* que sortira la Trade Union. La lutte est moins entre les maîtres et les compagnons qu'entre les maîtres riches, les capitalistes, et les *small masters*, ceux qui travaillent pour le compte des gros marchands. L'évolution qui, à Florence comme en France, s'annonce de bonne heure dans la draperie, qui aboutira, dans la Grande Fabrique de Lyon, à l'opposition entre les maîtres-marchands-fabricants et les maîtres-ouvriers, cette évolu-

tion se développe en Angleterre dès le temps d'Élisabeth [1], sous les premiers Stuarts et pendant les luttes du *Commomwealth*; elle s'achève sous la Restauration, avec l'essor des *joint-stock companies*, lesquelles constituent de véritables monopoles industriels au profit des gros capitalistes. Cette monopolisation est rendue plus facile par l'essor du travail à la campagne, moins payé et plus dépendant que celui des villes [2]. L'État, voué à la politique mercantiliste [3], pousse à la roue : il a donné aux *livery companies*, déjà propriétaires d'immeubles, la propriété collective mobilière; il leur a suffi de faire appel ensuite à des capitalistes étrangers au métier (*stockers*) pour créer le *joint stock*. L'État va plus loin : il apparaît, dans certaines industries (*pinmakers*, p. 168), comme une sorte d'arbitre, d'intermédiaire entre les diverses communautés, voire même d'entrepreneur.

Les *small masters*, qui ont été à l'origine des ouvriers émancipés, retombent peu à peu dans une condition voisine de celle des salariés, à mesure que le *factory system* remplace le *domestic system*. C'est dans cette fusion des deux classes qu'il faut chercher les origines de la Trade Union. Les Feltmakers ont des *combinations* qui remontent à 1667 [4]; une grève éclate en 1696 et le conflit dure trois ans. Il aboutit à un arbitrage, qui améliore quelque peu la situation des ouvriers. Il semble certain que leur Union subsiste secrètement, et elle apparaît comme complètement constituée en 1777.

Des deux thèses de M. U., la première a l'inconvénient de schématiser [5] à l'excès l'évolution industrielle anglaise. Il la retrace comme une série linéaire, et ne donne pas toute leur importance aux faits qui montrent de bonne heure les ouvriers (*journeymen*) en lutte avec les maîtres, par exemple le conflit sur l'apprentissage de 1568-1574, qui rappelle de si près les grèves françaises du même temps. Il écarte trop rapidement les modifications de la technique; il néglige les éléments psychologiques, religieux ou politiques de l'évolution sociale, sauf en ce

---

1. Dès cette époque, on distingue chez les Clothworkers de Londres : 1° les *craftsmen*; 2° les *merchant employers*; 3° les exportateurs.

2. M. Unwin corrige à ce sujet, p. 92, une erreur de Froude : L'Acte des tisserands de 1555 ne légifère pas pour les villes.

3. On trouve le mercantilisme dans le *Commomweal*, p. 85. M. U. se donne beaucoup de peine pour démontrer que si l'absolutisme politique a développé le mercantilisme, ce n'est pas dans des intentions économiques que les créateurs de l'absolutisme ont agi. Mais cela, en vérité, nous importe médiocrement.

4. Voy. aussi celle des scieurs en 1670 (p. 213). Ils demandent un statut d'incorporation, qui leur est refusé. « Nous avons ici une coalition d'ouvriers qui tente de s'approprier les méthodes d'incorporation des *small masters* pour garantir leur propre situation de salariés... On peut dire qu'ici la dernière phase de la transformation de la guilde et la première phase de la trade union se touchent et se mêlent ».

5. Voy. par exemple les tableaux généalogiques des p. 11 et 13, qui doivent nous montrer comment le *craftsman* a donné naissance, par le *trading gild master* à l'*Employers' Association*, par le *journeyman* à la *Trade Union*.

qui concerne le *Commonwealth* (p. 205-210), qui est par certains côtés un épisode de la lutte entre les *small masters* et les gros marchands[1]. Il est insuffisant (p. 81) sur l'*Evil May* de 1517, conflit analogue à ceux qui éclatèrent si souvent, chez nous, entre les maîtres des métiers et l'envahissante communauté des merciers. Il nous renseigne trop peu sur la condition réelle de l'ouvrier. Préoccupé de démontrer sa thèse, il ne reproduit pas les multiples aspects de la vie.

M. U. exprime lui-même (p. v) la crainte de paraître avoir trop appuyé sur le parallélisme entre le développement économique anglais et celui des nations continentales. Ce parallélisme est évident. Il y a peut-être même plus de ressemblances encore qu'il n'en a vu. A propos des édits de 1581 et 1597 — qu'il connaît d'ailleurs assez mal (p. 136) — il avance que dans les mesures prises par les Stuarts le motif final est moins apparent. Est-il absent pour cela? M. U. lui-même ne voudrait pas l'affirmer (p. 137).

Mais à côté des ressemblances, il semble que nous, continentaux, soyons surtout sensibles aux différences. Le rôle des municipalités, si considérable en Angleterre où elles prêtent des capitaux et fournissent de la main-d'œuvre aux industriels (p. 93), est très effacé chez nous. L'État, même sous Colbert, est loin d'intervenir d'une façon aussi active. Enfin la *Livery Company*, avec cette puissante organisation qui lui a permis de survivre jusque dans la Cité de nos jours, est une création originale et bien anglaise. Inversement le compagnonnage, avec ses rites, ne semble pas avoir franchi le détroit : du moins M. U. est-il muet sur ce point. Quant à la Trade Union, il attribue son précoce développement au *laissez faire* qui, malgré le mercantilisme officiel[2], s'introduit en fait dans l'Angleterre du XVIIIe siècle, à l'abandon progressif par le gouvernement des vieilles théories réglementaires; la Trade Union apparaît donc comme un produit purement anglais.

Ici, à mon tour, je vais me plaindre que M. U. n'insiste pas assez sur les ressemblances : il donnerait moins de rigueur à son affirmation (p. 224), s'il connaissait mieux le développement et la puissance des associations ouvrières en France à la fin de l'ancien régime[3].

J'ai critiqué d'assez près et assez longuement cet ouvrage pour que le lecteur sente en quelle estime je le tiens. L'auteur, qui se réclame à la fois de M. Schmoller et de M. Cunningham, fait honneur à ses maîtres.

Henri HAUSER.

---

1. P. 295-210.

2. M. U. ne voit pas dans le mercantilisme, mais au contraire dans les atténuations apportées de bonne heure à la doctrine mercantile, la cause des progrès de l'Angleterre (p. 195).

3. La bibliographie ne mentionne pas les travaux de M. Germain Martin.

E. T. Hamy, de l'Institut. **François Panetié,** 1626-1696. Étude historique et biographique. Boulogne-sur-mer, 1903. — VII-170 pages in-8°.

Biographie bien informée et intéressante d'un marin du règne de Louis XIV, sur lequel les histoires navales ne fournissaient jusqu'ici que quelques indications incomplètes et éparses.

François Panetié, né à Boulogne-sur-mer en 1626, commença, comme plus d'un de ses compatriotes, par être capitaine de corsaire. Il fut nommé capitaine de vaisseau en 1665, c'est-à-dire à la belle époque où Colbert entreprenait la renaissance maritime de la France; il mourut au Havre en 1696, chef d'escadre [1] et commandant de la défense en Normandie. Lors de la création de l'ordre de Saint-Louis, il fut, parmi les officiers de marine, le premier en date des commandeurs de l'ordre nouveau.

Au cours de sa carrière de marin, qui fut bien remplie, il prit part tour à tour au siège de Candie, à la campagne de 1672 dans la mer du Nord, à la campagne de Cayenne en 1676, à des croisières au Maroc et dans la Baltique, aux campagnes de Chateau-Renault et de Tourville, notamment aux batailles de Bantry, de Béveziers, de la Hougue et de Lagos.

L'étude de M. Hamy a un double mérite. Elle a été faite directement sur les sources; les références aux archives de la Marine et aux divers documents sont données avec toute la précision désirable. De plus, elle reste exactement dans les limites mêmes du sujet. L'auteur a entendu raconter la carrière personnelle d'un homme de mer; son sujet n'est jamais devenu un thème d'histoire maritime générale. Sage réserve, trop peu commune aux auteurs de biographies.

Pour étudier la vie de son héros, M. Hamy avait réuni trois gros volumes de documents; il a fait don de ces instruments de travail à la bibliothèque publique de Boulogne-sur-mer.

Le livre est accompagné de quatre cartes maritimes, empruntées au *Neptune français* de 1692 [2].

G. Lacour-Gayet.

---

1. M. Hamy donne à François Panetié, sur la couverture du volume, le titre de premier chef d'escadre. Pourquoi ce qualificatif de « premier », qui n'est pas expliqué d'ailleurs ni répété dans le texte, à la page 108?

2. P. IV. Contrôleur général, et non surintendant général. — P. 21. Que veulent dire ces mots : « L'escadre de La Roche »? N'est-ce pas un lapsus pour « l'escadre de la Rochelle »? — P. 45. Rye, et non La Rye. — P. 99. Camaret, et non le Camaret.

Baron M. de Villiers du Terrage, **Les Dernières Années de la Louisiane française.** Paris, Guilmoto, éditeur, successeur de Maisonneuve, [1903]. — 1 vol. grand in-8, vi-468 pages.

Le mérite de ce fort volume, de plus de quatre cent cinquante pages grand in-octavo, souvent en petit texte, est de mettre à la disposition des historiens un grand nombre de documents, à peu près tous inédits, sur l'histoire politique, économique, administrative, et sur la géographie de la Louisiane au dix-huitième siècle. Les époques sur lesquelles se sont portées principalement les recherches de l'auteur sont, d'une part, le gouvernement de Kerlérec, de 1755 à 1763, d'autre part, la période très confuse de quarante ans, de 1763 à 1803, où la Louisiane fut tour à tour espagnole, française et américaine. En particulier, à propos des démêlés de Kerlérec et de Rochemore, du procès de Kerlérec, des préparatifs de l'expédition de Victor, de la préfecture de Laussat, on trouvera ici beaucoup de pièces intéressantes.

En publiant ce livre un peu touffu, il ne paraît pas que M. V. Du T. ait eu l'intention de trouver des lecteurs dans le grand public; car il se serait préoccupé de faire un triage parmi ses documents, et il n'aurait pas songé à donner in extenso, parfois les unes à la suite des autres ou reliées par des transitions sommaires, des pièces d'archives qui sont souvent longues, sans êtres toutes nécessaires. Il semble qu'il ait eu avant tout le désir d'être utile, en fournissant des matériaux, — documents originaux, listes de prix, dessins de diverse nature [1], croquis géographiques [2], — à l'historien qui voudra entreprendre un jour de faire connaître aux Français, en quelques pages claires et mises au point, des épisodes douloureux de leur passé colonial. Du moment où cet ensemble de textes ne sera guère consulté que par les professionnels de l'histoire, pourquoi n'a-t-il que d'une manière imparfaite les caractères qu'on est en droit d'exiger d'un livre d'érudition?

Le devoir strict d'un éditeur de documents nouveaux est d'indiquer l'origine exacte et la cote précise des documents qu'il publie. On ne l'a pas fait une fois, pour ainsi dire, au cours de ces dix-neuf chapitres; car personne ne tiendra pour des indications de sources des mentions aussi vagues que celles qui consistent à nommer, une fois pour toutes, à la page vi, et sans rien de plus, les Archives nationales, celles de la Marine, de la Guerre, de la Bastille, du Finistère, etc. Chacun sait par

1. Toutes les reproductions ne sont pas intéressantes. A quoi peut servir ici le portrait de Bonaparte, dessiné par Dutertre, au Caire, en 1799, qui a été reproduit à la page 376?

2. Les croquis géographiques, dressés par l'auteur, sont d'une grande clarté; ils seront utiles aux lecteurs européens, peu familiers pour la plupart avec le pays des Chérakis, des Chaktas ou des Alabamous.

provision que pour avoir des documents sur un marin, sur un soldat, sur un diplomate de notre pays, il faut s'adresser aux archives des ministères de la Marine, de la Guerre, des Affaires étrangères. L'auteur a peut-être pensé que l'indication détaillée des pièces d'archives était aussi « fastidieuse » (p. VI) que la bibliographie qu'il déclare avoir renoncé à dresser. Il faudrait pourtant bien se convaincre que la tâche n'est ni « fastidieuse » ni pédante de donner d'une manière précise l'adresse des gens ou l'indication des choses dont on entretient le lecteur. Dans tous les cas, cette besogne est strictement obligatoire. Aussi les historiens de métier, les seuls, croyons-nous encore, que ce recueil de pièces intéresse, tout en remerciant l'auteur des documents qu'il a introduits dans la circulation historique, ne lui auront qu'une reconnaissance imparfaite; ils regretteront de ne pas pouvoir contrôler et au besoin compléter, sans de longues recherches, les documents qui leur sont fournis.

Voici quelques observations de détail. — P. 16. 1818 est sans doute pour 1718. — P. 20 et *passim*. Au lieu de Périer de Salverte, lire Périer de Salvert. — P. 31. Au lieu de d'Estournel, d'Estourmelles. Les Salétins, et non les Saltins. — P. 35. Sur le combat soutenu par Des Herbiers de L'Étanduère (et non L'Étenduère), on aurait pu consulter d'autres ouvrages que les *Fastes de la marine*, de Richer, qui de toutes manières semblent aujourd'hui un livre bien vieilli. — Les états de la Marine, qui désignent Kerlérec sous le nom de Kerlérec de Kervaségan, donnent la date officielle de sa nomination au gouvernement de la Louisiane : 1er avril 1752. Ils fournissent aussi la date de sa radiation des cadres, qui suivit son procès : « Rayé des listes le 4 août 1769, en conséquence des intentions du roi à lui annoncées ledit jour. » — P. 356. Il y avait à rappeler la part qui fut prise dans l'expédition de Pensacola par une division de l'escadre française de Monteil, jointe aux forces des Espagnols. — P. 384. Les questions de la rupture de la paix d'Amiens et de la politique coloniale de Napoléon ont été assez récemment l'objet de travaux importants; il n'aurait pas été inutile de les consulter. — P. 387. Une distraction a valu à l'auteur de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* le titre même de son héros : « Le 10 avril, le premier Consul (Thiers) -*sic*- convoqua à Saint-Cloud...[1] »

Un index très étendu termine d'une manière utile l'ouvrage de M. Villiers Du Terrage.

G. Lacour-Gayet.

---

1. P. 386. A propos d'un mémoire de Dayton, on dit qu'il exprime : « 1° la crainte... ; 2° l'appréhension..., 3° la peur...; 4° la frayeur... » Il faut croire que ce général américain était un esprit craintif.

Léon Dubreuil. — **Essai sur l'administration générale d'un district pendant la Révolution. Le district de Redon** (1er juillet 1790-18 ventôse an IV). — Rennes. Plihon et Hommay, 1903, 218 p. in-8.

Cet essai, paru d'abord dans les *Annales de Bretagne*, est une analyse consciencieuse des papiers du district de Redon conservés aux archives d'Ille-et-Vilaine. M. Dubreuil n'a pu dépouiller que les archives départementales, il a dû négliger les dépôts nationaux et communaux et il ne semble pas qu'il ait mis à contribution les documents imprimés tels que journaux, pamphlets, placards, etc. Comme son récit n'est établi que sur des pièces officielles, il en garde une teinte grise. Les hommes et les partis qui ont dirigé les événements et administré le district n'apparaissent que dans la pénombre. On les soupçonne plutôt qu'on ne les voit. Si M. D. est amené à juger leur action ou leur caractère, il est manifeste que les principaux éléments d'appréciation lui font défaut. C'est ainsi qu'ayant à parler du principal chef du mouvement terroriste dans le district, un certain Le Batteux, il se borne à répéter les accusations de ses adversaires thermidoriens, accusations qui auraient eu naturellement besoin d'être contrôlées, critiquées, rectifiées. Mais, si incomplète et si provisoire que soit cette étude, elle n'en rendra pas moins des services, car elle met en évidence des faits importants. Il est intéressant d'apprendre que dans ce district breton, aucun ecclésiastique ne consentit à prêter serment à la constitution civile (p. 65), que les patriotes ne furent en nombre que parmi la bourgeoisie urbaine de la petite ville du chef-lieu, qu'aucun paysan, à l'exception d'un meunier, ne voulut acheter de biens d'Église (p. 108), que malgré son infériorité numérique et les difficultés des circonstances la bourgeoisie redonnaise fut assez énergique et assez habile pour écarter le fléau de la chouannerie et pour maintenir l'ordre en pleine Terreur presque sans violences. — M. D. a publié en appendices les pièces les plus intéressantes de son dossier et particulièrement des extraits des comptes décadaires de l'agent national en l'an II. Le volume se termine par une table alphabétique des noms propres qui ne sera d'aucun usage n'étant pas pourvue de renvois aux pages.

Albert Mathiez.

Dr Karl Brunnemann, **Maximilien Robespierre**, Traduction et notes de L. Lévi, Tome Ier. Paris, Schleicher 1904. In-18, xiv-370 p.

L'instituteur suisse Karl Brunnemann, qui écrivait en 1879 le livre dont Mlle Lévi nous donne aujourd'hui la traduction, ne s'était pas précisément proposé de faire œuvre historique, mais de dissiper les préjugés des Allemands à l'égard de Robespierre et particulièrement de répondre à Rudolf von Gottschall qui avait fait paraître sur le

grand homme d'État, en 1876, une biographie tendancieuse. Karl Brunnemann ne fit aucune recherche dans les archives et se borna la plupart du temps à démarquer le grand ouvrage d'E. Hamel. On peut donc être surpris que Mlle Lévi se soit donné la peine de traduire ce livre de seconde main. Elle aurait rendu beaucoup plus de services à la science historique en réimprimant avec des commentaires E. Hamel ou en composant une étude originale pour laquelle elle me semble préparée si j'en juge par les notes abondantes et précises dont elle a accompagné le texte de l'auteur allemand pour le compléter et le rectifier à tout instant. En général, Mlle Lévi est au courant de la littérature robespierriste. Je lui signalerai pourtant une petite omission. Elle n'a pas utilisé pour ses notes la longue lettre de Robespierre écrite de Carvin le 12 juin 1783, jusqu'ici inédite et publiée par M. Aulard, dans la *Révolution française* sous le titre d'*Impressions de voyage* (tome XL, p. 358). En général aussi, elle fait effort pour rester impartiale, tout en ne dissimulant pas ses sympathies très vives pour Robespierre. Mais n'exagère-t-elle pas quand elle représente les massacres de septembre comme un « mouvement spontané »? (p. 155 note). Elle accepte trop facilement aussi les accusations de royalisme portées par Robespierre contre les auteurs des troubles de février 1793 à Paris (p. 317, note). Les meneurs de cette agitation sociale, qu'elle ne semble pas connaître, étaient Varlet et Roux, qui ne sauraient être suspectés de royalisme [1].

Albert MATHIEZ.

A. MOREL-FATIO. **Études sur l'Espagne.** Troisième série. Paris (E. Bouillon), 1904, in-8°, 438 p.

Dans ce troisième volume d'Études sur l'Espagne, M. Morel-Fatio a réuni, en y faisant quelques retouches et additions, une série d'articles et de monographies dont la plupart avaient été publiés dans le Bulletin hispanique de l'Université de Bordeaux, et qui intéressent à la fois l'histoire, la littérature et la philologie.

De ces Études la première est un examen critique de la lettre du roi Sanche IV à Alonso Pérez de Guzman et Bueno, au sujet de sa défense héroïque de Tarifa. Cette lettre, datée du 2 janvier 1295, semble bien être un document apocryphe, fabriqué d'après des documents historiques; la forme en est tellement surprenante que les doutes les plus formes à son sujet nous semblent en effet parfaitement justifiés.

Les Études VI, VII et VIII sont également consacrées à l'histoire et

1. L'inexpérience du traducteur se trahit dans les références qui ne sont pas toujours correctement indiquées. On ne trouve que rarement la page et le tome de l'ouvrage cité, et presque jamais l'édition.

aux mœurs. Dans la sixième, *Soldats espagnols*, figurent trois étonnantes silhouettes de soudards du XVIIe siècle : Alonso de Contreras, capitaine, ruffian et ermite à ses heures ; le soldat Miguel de Castro, dont les aventures picaresques se déroulent dans la Naples espagnole du temps des comtes de Benavente et de Lemos ; enfin le gentilhomme D. Felix Nieto de Silva, marquis de Tenebrón, bon officier, fort dévot à la Vierge, mais quelque peu hâbleur et sentant son cadet de Gascogne. La septième étude, intitulée : *un Grand d'Espagne, agent politique de Louis XIV*, a trait au marquis de Caminha, qui, sous le règne de Charles II, se plaisait, par nécessité de fortune, à donner à nos ambassadeurs à Madrid d'utiles renseignements sur la Cour où lui donnait entrée sa naissance. *La Golille et le costume militaire* font l'objet de la huitième étude. On sait que la golille est cette espèce de collerette plate, montée sur carton, qui enserre le cou de la plupart des personnages peints par Velázquez. Apparue en Espagne dans le premiers tiers du XVIIe siècle, cette sorte de carcan de toile devint très vite une des pièces essentielles du costume civil national et il fallut toute son incommodité et, au XVIIIe siècle, l'influence des modes nouvelles à la Cour des Bourbons, pour faire disparaître ce gênant hausse-col et assurer le triomphe du costume à la française, d'un port plus facile et qui, pour ce motif, avait été toujours préféré par les militaires.

L'histoire nous mène à la littérature dans la deuxième étude, consacrée au drame de Tirso de Molina, la *Prudencia en la muger*, dont le personnage principal est la reine doña María de Molina. Avec beaucoup de sagacité M. Morel-Fatio a su retrouver les chroniques auxquelles Tirso avait emprunté les éléments de sa pièce. C'est également une étude mi-historique, mi-littéraire que celle où il nous esquisse la délicate silhouette de doña Marina de Aragón, dont le charme et la grâce juvénile ont été chantés à l'envi par les poètes contemporains de Charles-Quint, et notamment par l'ambassadeur D. Diego de Mendoza.

Dans l'*Histoire de deux sonnets* nous trouvons une très curieuse et amusante recherche littéraire à propos du sonnet de Joachim du Bellay : « Sacrez costaux, et vous sainctes ruines... » imité de l'italien de Baldassar Castiglione. L'autre sonnet en question est un badinage repris par plusieurs auteurs, dont Lope de Vega, Desmarais et M. Meilhac, où la description de la façon dont se fait le sonnet est le sujet même du sonnet. Avec *une Comédie de Collège*, « Ate relegata et Minerva restituta », nous assistons à un divertissement érudit offert par l'Université d'Alcalá au prince héritier Philippe II, en 1539 ou 1540. Enfin dans l'ordre littéraire nous citerons particulièrement une étude développée sur Cecilia Böhl de Faber, d'après sa correspondance avec Antoine de Latour. On sait que, sous le nom de Fernan Caballero, cette femme d'un esprit si distingué s'est appliquée à dépeindre

les mœurs populaires de l'Andalousie. Cet essai, un des plus considérables de ce volume, nous fait pénétrer dans l'intimité de la vie et de la pensée de l'aimable romancière et la font encore estimer davantage.

Les deux dernières études sont consacrées à la philologie : l'une a trait à quelques phrases en espagnol qui figurent dans les *Fiancés* de Manzoni ; l'autre réunit diverses observations sur l'article dérivé de *ipse* en Catalan et sur quatre locutions castillanes dont M. Morel-Fatio réussit à démêler les origines et le sens primitif sous la forme actuelle dénaturée ou même en contradiction apparente avec la véritable signification.

Il y a, comme on voit, dans ce troisième volume, une grande variété d'intérêt. Contrôlées par une critique vigilante, les méthodes de l'histoire, de la littérature et de la philologie s'y entr'aident et concourent sans cesse. On retrouve de plus à chaque page de ces essais, de sujets si différents, les indices d'une étonnante variété de lectures, qui permet à l'auteur d'élucider aussi aisément un problème historique que de ressaisir chez les écrivains les plus divers les traces et les déformations d'une locution rare. Ce sont là du reste les qualités bien connues, et des Espagnols, et des hispanisants, qui ont fait pour eux de M. Morel-Fatio un maître incontesté.

H. Léonardon.

— M. R. Szvacsek-Vari vient de publier une biographie attachante du romancier et publiciste Albert Pálffy d'Erdöd (1820-1897) (*Erdödi Pálffy Albert.* Budapest, Franklin, 1904, VIII-194 pages). C'était un journaliste de premier ordre et un romancier très fécond dont quelques œuvres resteront. Dans sa jeunesse il subit — comme presque tous les romanciers magyars vers 1840 — l'influence des romantiques français. Nourri de la lecture de George Sand, de Balzac et d'Eugène Sue, il s'est distingué par une grande élégance dans la forme et par l'allure presque dramatique de ses récits. Ce n'est pas par la peinture des passions ou des situations extraordinaires qu'il a voulu agir sur le public, mais par la fable bien agencée et des caractères nettement dessinés. Ses œuvres manquent de profondeur, mais elles nous donnent des tableaux très vivants de la société magyare de la première moitié du XIXe siècle. Pálffy n'a pas seulement subi l'influence littéraire des romantiques, il devint franchement républicain, comme son ami Petöfi. A l'approche de la Révolution, il fonda le journal : *Le 15 mars* où il fustigeait les réactionnaires avec une verve mordante et poussait le gouvernement de Batthyány à l'action. Cette feuille éditée à 5,000 exemplaires — chose rare en 1848 — attaqua même Kossuth. Après la catastrophe de Világos, elle disparut et Pálffy se cacha jusqu'en 1853 pour ne pas tomber entre les mains des bourreaux autrichiens. En 1853 il fut interné à Budweiss, en Bohême. Revenu en Hongrie, il devint un adepte de la politique sage et ferme de Deák et appuya, de 1867 à 1870, dans son journal *Esti lap* (Feuille du soir) l'œuvre du grand homme d'État. Il n'a jamais brigué le mandat de député et n'a rien accepté pour les services éminents qu'il a rendus au ministère Andrássy. De 1870 jusqu'à sa mort, il a produit ses meilleurs romans : *Le professeur de Mademoiselle Esther*, *Le roman d'un ingénieur*, *Mère et comtesse*, *Les dernières années de l'ancienne Hongrie* (1894) tableau très réa-

liste de l'époque mouvementée de 1840 jusqu'à la Révolution. — M. Szvacsek-Vári a rendu service à la mémoire de cet écrivain sur lequel il n'existait jusqu'ici que l'éloge de Vadnay prononcé en 1898 à l'Académie (*Budapesti Szemle*, juin, 1898). Il a surtout bien mis en relief le rôle du publiciste et a finement analysé ses principaux romans. Sa biographie, malgré quelques répétitions fâcheuses, se lit avec plaisir. Dans une seconde édition il faudrait faire disparaître les bévues suivantes : Page 6. On ne peut pas citer parmi les lectures françaises de Pálffy, entre 1837 et 1840, l'*Histoire des Girondins* de Lamartine qui ne parut qu'en 1847. — Page 20. Le dramaturge Czakó ne s'est pas suicidé dans une soirée donnée chez Csengery, mais bien aux bureaux du *Pesti Hirlap*, journal dirigé par Csengery. — Page 22. Ce n'est pas la brochure de Névy sur Jókai qu'il aurait fallu citer, toute cette page n'étant que la reproduction des Souvenirs de Jókai publiés dans les Annales de la Société *Kisfaludy* (tome VII, 1872) que Névy a copiée sans en mentionner la source. — Page 47. La date de la mort de Pálffy n'est pas le 23 décembre, mais le 22, comme l'indique d'ailleurs la plaque commémorative reproduite p. 48. — Page 141. *Le Notaire du Village* d'Eötvös est attribué à Kemény. — J. K.

— L'excellente *Anthologie des poètes magyars* rédigée par M. Antoine Radó est arrivée à sa cinquième édition (*Költök albuma*. Budapest, Lampel, 1904. — VIII-414 pages). Le mérite de ce livre est de nous faire connaître la poésie lyrique de ces cinquante dernières années et surtout les meilleures productions de la *Jeune Hongrie*. Les historiens de la littérature magyare ont, en effet, la fâcheuse habitude d'arrêter leur exposé avec l'année du dualisme (1867), mais voilà bientôt quarante ans que de nombreux poètes lyriques, dramaturges et romanciers ont enrichi l'ancien fonds national et ont greffé sur la littérature éminemment patriotique une branche nouvelle, plus humaine, plus universelle. Il est donc juste de tenir compte de ces efforts. M. Radó a rendu un service signalé aux « Jeunes » en leur attribuant la part du lion dans cette belle publication. Sans omettre les trois doyens de la poésie contemporaine : Paul Gyulai, Charles Szász et Joseph Lévay, il a fait une large place à Emile Abrányi, Alexandre Endrödi, Joseph Kiss, Louis Bartok, Jules Reviczky, Antoine Váradi, Jules Rudnyánszky, Michel Szabolcska, Géza Gárdonyi, Oedön Jakab, etc. Quelques-uns de ces *Jeunes* sont morts sans avoir vu leurs noms dans les histoires de la littérature, d'autres frisent la soixantaine et attendent encore leur page dans les manuels. Ils auront au moins la satisfaction de voir leurs meilleures pièces dans cette Anthologie, dont M. Radó, poète distingué lui-même, a fait comme le miroir du lyrisme contemporain. — J. K.

— M. Radó n'est pas seulement un poète — ses deux recueils : *Chansons et contes, Le tombeau de Rákoczi* le prouvent suffisamment —, il a acquis une véritable renommée par ses traductions en vers des poètes persans, grecs, latins, italiens et français. Parmi ces derniers, il montre une grande prédilection pour Alfred de Musset. Il a traduit magistralement les *Nuits* et un choix de ses poésies lyriques. Il nous envoie aujourd'hui la traduction très réussie de la comédie : *A quoi rêvent les jeunes filles* (*Miröl álmodnak a lányok*, Budapest, Lampel, 1904, 47 pages). — Ajoutons que c'est M. Radó qui rédige la *Bibliothèque hongroise* (*Magyar Könyvtár*) entreprise dans le genre de la Bibliothèque Reclam, et qui donne, à bon marché, les chefs-d'œuvre de la littérature hongroise et universelle. Les poètes étrangers sont toujours rendus dans le rythme de l'original. Cette bibliothèque compte aujourd'hui près de 400 numéros. — J. K.

— Parmi les drames du poète Michel Vörösmarty (1800-1855) se trouve un conte dramatique qui rappelle le « Songe d'une nuit d'été » de Shakespeare. Il

est intitulé : *Csongor et Tünde*. C'est l'histoire de deux êtres surnaturels qui se cherchent dans un commun amour, mais qu'une vieille sorcière empêche toujours de se réunir. Csongor lutte contre mille obstacles, supporte mille épreuves, jusqu'à ce qu'il trouve enfin sa bien-aimée sous l'arbre enchanté. Aucun poème dramatique hongrois n'est écrit dans un style aussi étincelant que celui-ci ; il contient des chœurs dont les expressions poétiques, les images colorées sont presqu'intraduisibles. Un professeur hongrois qui manie assez bien le vers allemand, M. Henri Gärtner, vient de donner la première traduction allemande de cette charmante pièce : *Csongor und Tünde. Schauspiel in fünf Aufzügen von Michael Vörösmarty. Aus dem Ungarischen übertragen* (Strasbourg, Joseph Singer, 1904. x-142 pages). Le traducteur s'est acquitté avec beaucoup d'adresse de sa tâche ardue. — J. K.

— L'Académie hongroise vient d'enrichir de quatre nouveaux volumes la série qu'elle consacre au public lettré. Ce sont tous des traductions. Le tome LIII donne les sept *Tragédies d'Eschyle* traduites dans le mètre de l'original par M. Jean Csengeri, professeur à l'Université de Kolozsvár (*Aischylos tragédiái*. Budapest, Académie, 1903. — xxiii-397 pages. Avec la reproduction du buste d'Eschyle du Musée Capitolin). M. Csengeri, bien connu pour ses traductions des Élégiaques latins, nous donne dans ce volume le fruit de plusieurs années d'efforts. Il n'est pas facile de passer de Properce à Eschyle, mais la maîtrise de M. Csengeri dans le genre qu'il cultive de préférence, est très grande. Son Eschyle, pourvu d'une bonne introduction, se placera dignement à côté du Sophocle de Grégoire Csiky et de l'Aristophane de Jean Arany. C'est le plus bel éloge que nous puissions faire de cette publication remarquable. — Le tome LIV contient *Le Saint-Empire romain* de James Bryce (*A római szent birodalom* xxxi-503 p. avec un Index) traduit par M. Arminius Balogh. L'auteur anglais a écrit une petite préface à cette traduction magyare. — Le tome LV donne la suite de l'ouvrage magistral de Henri Friedjung : *La lutte pour l'hégémonie allemande* (1859-1866), tome II ; traduit par Junius (*Harcz a német hegemoniáért*, xi-462, avec six cartes). — Le tome LVI nous apporte une traduction bien réussie de l'ouvrage de Le Play : *L'organisation du travail* (*A munkásviszonyok reformja*). viii-540 pages) due à M[lle] Charlotte Geöcze, avec une introduction sur la vie et les œuvres de Le Play qui, dans cet ouvrage, avait consacré un chapitre au paysan hongrois des bords de la Tisza. Cette introduction de 126 pages forme l'essai le plus complet qu'on ait consacré en Hongrie au distingué économiste. — J. K.

— La Société *Kisfaludy* vient de publier trois volumes de ses *Annales* (*A Kisfaludy-Társaság évlapjai*. Nouvelle série. Tome 36-38. Budapest, Franklin, 1903-1904. — 171, 174, 231 pages, in-8°) qui nous montrent l'activité de cette éminente société littéraire pendant les trois dernières années. Chacune de ses séances est un régal pour le public de la capitale qui y entend la lecture des productions les plus récentes des poètes, nouvellistes et critiques esthétiques. Parmi les travaux pouvant intéresser les lecteurs de la *Revue* nous relevons : B. Alexander : *Shakespeare et Katona* (démontre l'influence du poète anglais sur l'auteur du Bánkbán) ; Le même : *Shakespeare, créateur de caractères ;* G. Heinrich : *Louis Schedius* (esthéticien hongrois, 1768-1847 ; a dirigé de 1802 à 1804 la *Zeitschrift von und für Ungarn*) ; T. Szana : *Le paysage moderne ;* Z. Beöthy : *La délivrance de Kazinczy* (Kazinczy, pour sa participation à la Conjuration de Martinovics, a passé près de six ans en prison, mais la captivité n'a pas brisé sa carrière littéraire ; délivré en 1801, il se mit à la tête du mouvement intellectuel et déploya pendant trente ans une activité prodigieuse) ; A. Berzeviczy : *Éloge de Balthasar Hor-*

váth (1822-1898, poète et jurisconsulte, ministre de la justice dans le cabinet Andrássy), *Le Centenaire de la naissance de Victor Hugo* (Discours d'Émile Abrányi et traduction de deux poésies par Charles Szász) ; J. Hegedus, *Un poète italien à Mathias Corvin* (Traduction en vers de l'élégie d'Antoine Constanti, humaniste italien, 1436-1490) ; Z. Ambrus : *Éloge de Louis Bartók* (1851-1902, poète et dramaturge) ; Z. Ferenczi : *La devise de Petőfi* ; Gy. Viszota : *L'héritage de Charles Kisfaludy* ; Oe. Jakab : *Éloge de Louis Tolnai* (1837-1902, poète et romancier). — J. K.

— Les écrivains hongrois aiment de plus en plus à publier en langue française le résultat de leurs recherches. Sans parler des rapports officiels des ministères et de l'Académie, toujours rédigés en *français* et jamais en *allemand*, les savants et les littérateurs cherchent à se mettre en relations avec nos maisons d'édition. Nous rappelons seulement, pour ses dernières années, l'Étude sur André Chénier par Jules Haraszti (Hachette), la relation de voyage du comte Eugène Zichy au Caucase, le volume sur l'Instruction publique en Hongrie publiée à l'occasion de l'Exposition de 1900, celui sur les monuments artistiques en Hongrie, par Radisics, l'étude de Guillaume Huszár sur Corneille et le théâtre espagnol, qui a obtenu, l'année dernière, le prix Saintour à l'Académie française et fut présenté par M. Brunetière aux lecteurs de la *Revue des Deux-Mondes*. Aujourd'hui nous pouvons signaler une publication d'un haut intérêt artistique. C'est le volume que l'esthéticien hongrois M. Béla Lazar vient de publier sous le titre : *Ladislas de Paál, un peintre hongrois de l'École de Barbizon* (Paris, Librairie de l'art ancien et moderne, 1904, 152 p., in-4° avec 72 planches et dessins). En laissant le soin à une plume plus compétente que la nôtre d'en rendre compte en détail, disons seulement que l'ouvrage, paru d'abord en hongrois, est très bien traduit et que son exécution typographique fait le plus grand honneur aux presses de la Maison Franklin de Budapest. — J. K.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 21 octobre 1904.

M. Clermont-Ganneau présente l'estampage d'une inscription néo-punique trouvée par M. de Mathuisieulx en Tripolitaine. Elle se compose de trois longues lignes gravées en caractères monumentaux sur un grand linteau aujourd'hui brisé en deux morceaux. Ce texte est peut-être le plus beau spécimen découvert jusqu'ici de l'écriture néo-punique. Il contient la consécration au dieu Ammon d'une statue et d'un sanctuaire. Il présente, en outre, un intérêt historique de premier ordre. En effet, la dédicace est datée de l'année de Lucius Ælius Lamia, proconsul de la province romaine d'Afrique sous Auguste.

M. Héron de Villefosse communique, au nom du R. P. Delattre, quatre inscriptions récemment découvertes à Kanguet, point où était située la ville antique de Neferis. Le plus intéressant de ces textes a été gravé en l'honneur d'Adonis sous le règne simultané de Septime Sévère et de Caracalla (198-211). On sait que les monuments épigraphiques relatifs au culte d'Adonis sont rares en Afrique.

M. R. de Lasteyrie fait une communication sur le symbolisme de la déviation de l'axe dans les églises du moyen âge. — M. Salomon Reinach présente quelques observations.

M. E. Babelon donne lecture d'un mémoire de M. Georges Radet intitulé : L'Artémision de Sardes. M. Radet s'efforce de démontrer que Sardes possédait un Artémision presque aussi populaire que celui d'Ephèse, que l'Artémis qu'on y adorait était une Anaïtis persique, et enfin que ce fut dans ce sanctuaire qu'eut lieu la réconciliation de Cyrus le Jeune et du satrape Orontas.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 45 — 7 novembre — 1904

A. Erman, Ægyptisches Glossar, die häufigeren Worte der Ægyptischen Sprache zusammengestellt von A. Erman (forme la xxe partie de la *Porta Linguarum Orientalium*), Berlin, Reuther and Reichard, 1904, in-8°, viii-160 p. — Prix : 16 fr. 25.

C'est le complément de la Chrestomathie, comme la Chrestomathie est le complément de la Grammaire, et les trois réunis forment un manuel de la langue Égyptienne à l'usage des étudiants. Le glossaire contient, outre les mots compris dans les morceaux qui constituent la Chrestomathie, leurs formes archaïques ou récentes et un nombre d'autres mots, les plus fréquemment employés par les Égyptiens ; les noms propres de personnes ont été exclus, mais les noms les plus usités de lieux ou de divinités ont été insérés à leur place alphabétique, et les noms des nomes ou des mois se lisent à la fin du volume. Çà et là les transcriptions grecques et les dérivés coptes figurent à côté de l'orthographe hiéroglyphique et fournissent des indications précieuses pour l'intelligence du vocalisme antique. Enfin, dans bien des cas, les mots sémitiques d'emprunt ou d'origine commune accompagnent les termes égyptiens. J'ai parcouru avec attention trois des lettres les plus chargées, aîn, m et s : j'y ai relevé peu de chose. Voici pourtant quelques observations au hasard de cette lecture : Â (notê) signifie au propre la tablette en bois sur laquelle les scribes écrivaient dès les temps les plus reculés, et la tra-

duction *Urkunde* ne couvre qu'une partie du sens terme égyptien. ÂNKH, *schwören*, *schwur* : il aurait fallu, je crois, indiquer l'origine de cet idiotisme et montrer par quels liens il se rattache à la valeur première *leben, vivre*. De même pour ÂNKH, *ohr*, car l'oreille, dont le nom courant était MASZEROU, s'appelait aussi ÂNKH, le *vivant*. C'est en raison de la croyance populaire qui faisait pénétrer dans le corps humain *le souffle de vie*, par l'oreille droite, *le souffle de mort* par l'oreille gauche : on ne tenait compte ici que de la croyance de bon augure. Je ne pense pas que MAHOSI soit un doublet pur et simple de MAOUI, et doive, comme celui-ci, se rendre par *Löwe;* HOSI est une épithète, *le fascinateur*, jointe au mot MAOUI, et qui provient de la superstition courante encore en Afrique, d'après laquelle le lion fascinerait sa proie du regard avant de bondir sur elle et de l'abattre. Pour moi MJ n'est pas un seul mot à l'origine : il est la particule optative MA et le verbe IOU, EI, *aller*, MA-IOU, MA-EI, *viens*, en deux mots, et MJ en un mot est d'âge postérieur. Ce n'est pas donner une idée de ce qu'était la MONAIT (MNJ-T) que d'interpréter le mot par *grosse Halskette, mit der man beim Tanzen klirrt;* c'était un instrument de musique qu'on portait passé au cou lorsqu'on ne s'en servait pas, et non pas un collier avec lequel on faisait de la musique. Le mot SAB, *chacal*, ne signifie pas *Richter od. ähnl.;* j'ai montré, par de nombreux exemples, que c'est le grade supérieur de beaucoup de titres qui n'ont rien à voir avec la judicature ni avec les fonctions du même genre. Sous SOPOU (SP) il aurait fallu noter les idiotismes SAPOU NOFIR, SAPOU BAOUNOU, etc.; la traduction attribuée à SOPOU sous cet article *Art von*, *Fall von*, *Mittel von* ne permet pas à l'étudiant de deviner le sens de ces locutions. Un peu plus loin, il aurait été utile de marquer la communauté d'origine de SANON *Ebenbild* et de SANON, *Abschrift :* il y a là un mot unique qui signifie *copie*, et qui, selon les cas, s'applique à la sculpture ou à l'écriture. J'ai relevé dans ces trois lettres quelques-uns des mots qui ont attiré mon attention ; il y en a d'autres que j'ai négligés, parce qu'il aurait fallu employer les types hiéroglyphiques pour les discuter. Les divergences d'opinion sont inévitables lorsqu'il s'agit de fixer la lexicographie d'une langue aussi peu étudiée encore que l'Égyptien : l'étonnant n'est pas que j'aie pu faire tant d'observations sur quelques pages seulement, c'est que je n'aie pas eu à en faire davantage. Avec tous les points d'interrogation qu'il comporte, le Glossaire rendra des services aux commençants. Je regrette toutefois qu'Erman se soit borné à renvoyer pour quelques mots grammaticaux à sa *Grammaire*, et n'ait introduit nulle part aucune référence à aucun texte : c'est une garantie pour tout le monde, et pour les commençants plus encore que pour les savants, que de ne pas être contraints de s'en remettre aveuglément à la parole du maître, mais de pouvoir vérifier sur plusieurs exemples si le sens fourni est bien exact et, s'il s'applique à d'autres passages que celui sur lequel ils travaillent présentement.

Erman dit dans l'*Avertissement* qu'il a utilisé, outre ses propres collections de mots, une partie des matériaux réunis déjà pour le grand *Dictionnaire Hiéroglyphique* que l'école de Berlin prépare depuis de longues années : on aimerait à savoir si le plan qu'on trouve dans le *Glossaire* est, du moins au principal, celui qu'elle se propose de suivre dans ce *Dictionnaire*. Plusieurs détails d'agencement et de classification, qui sont indifférents dans un Glossaire de peu d'étendue, rendraient incommode, je le crains, la pratique d'un dictionnaire très développé. Ceci toutefois est le secret de l'avenir. Tel qu'il est le Glossaire d'Erman mérite qu'on lui fasse très bon accueil : s'il n'est pas appelé, en raison de sa briéveté, à rendre tous les services que le Lexique de Pierret a rendus pendant un quart de siècle, il atteindra sûrement le but que son auteur se propose et qui est d'alléger la besogne aux étudiants des Universités allemandes ou aux débutants de tous les pays.

G. MASPERO.

N. DE G. DAVIES, **The rock tombs of El Amarna**, Part I. — **The Tomb of Meryra** (forme le XIII[e] mémoire de l'*Archæological Survey of Egypt*), Londres, Offices of the Egypt Exploration Fund, 1903, in-4°, VIII-56 p. et 42 planches. — Prix : 37 fr.

Les tombes d'El-Amarna nous ont été connues jusqu'à présent surtout par les extraits que Lepsius en a insérés dans ses *Denkmäler* : les copies plus complètes et plus exactes que Hay et Nestor Lhôte en avaient prises sont inédites et presque inaccessibles au British Museum et à la Bibliothèque Nationale de Paris. Le relevé intégral des bas-reliefs et des inscriptions en avait été entrepris, pendant l'hiver de 1892-1893, par Bouriant et par les membres de la mission française du Caire, sur mes instances pressantes, mais les résultats de ce travail sont demeurés inconnus jusqu'à présent. Le premier des volumes qui les renferment est sous presse, grâce à la persévérance de M. Chassinat, et on nous annonce son apparition prochaine. Cependant l'*Archæological Survey of Egypt* s'était mis à la besogne en janvier 1902, et, depuis trois ans, M. N. de G. Davies avait passé tous ses hivers dans la montagne afin d'y recueillir tout ce qui subsiste encore de la nécropole antique. La première partie de son ouvrage, qui date de 1903, traite de la mieux conservée des tombes qui composent le groupe du Nord, celle de Maririya, ou selon l'orthographe courante Merirâ.

Merirâ était l'un des personnages le plus en vue de l'entourage de Khouniatonou : il était le grand-prêtre d'Atonou dans Khouitatonou, c'est-à-dire le chef officiel du culte dont le Pharaon avait été le fon-

dateur. Il demeura en fonctions jusqu'en l'an XVI au moins [1], et très probablement jusqu'à la mort de son souverain; après quoi, il disparaît. M. Davies aime à penser qu'il souffrit pour sa foi, et que sa fidélité à son dieu causa sa disgrâce. C'est juger trop à la moderne : il y a grand chance qu'à la réaction qui suivit de près la mort de Khouniatonou, Merirâ s'inclina comme les autres devant le fait accompli, et qu'il revint à l'orthodoxie d'Amon sans hésiter. Il retourna à Thèbes avec la cour et il laissa son tombeau inachevé. L'antichambre et la première salle hypostyle avaient été seules terminées et décorées; la chapelle funéraire et la niche des statues étaient à peine dégrossies dans le roc. Sitôt le roi mort, ses cartouches et ses portraits furent martelés ainsi que ceux de la reine, et l'œuvre de destruction a été menée avec tant d'acharnement que les traits de la face sont généralement méconnaissables malgré l'accentuation du relief original. Deux mille ans plus tard, des moines coptes installèrent une laure dans cette partie de la nécropole, et ils n'épargnèrent pas les sculptures qui avaient échappé à la persécution : ils creusèrent des trous dans les parois afin d'y planter des chevilles en bois, ils y ménagèrent des niches pour leurs lampes, ils abattirent deux des colonnes de l'hypostyle, et ils répandirent sur la muraille une couche de plâtre qui en empâta l'ornementation. En 1888 enfin, des marchands d'antiquités à qui un savant de passage avait assez imprudemment demandé des tablettes cunéiformes, pensèrent suppléer à l'absence de celles-ci en fournissant des fragments d'inscriptions hiéroglyphiques taillés convenablement. Ils découpèrent les cartouches qui se trouvaient dans les petits textes de Merirâ, mais d'une manière si maladroite qu'ils ne réussirent à se procurer aucun éclat de pierre bon pour la vente, et que leur spéculation échoua. Par bonheur, les dégâts ne sont pas irréparables : les copies de Nestor Lhôte et de Lepsius ont permis à M. Davies de combler sur ses planches les lacunes qui résultent de cet acte de vandalisme incroyable.

Les grands tableaux répartis sur les murs de l'hypostyle constituent un ensemble de documents précieux pour l'histoire de la réforme tentée par Khouniatonou. On y assiste à l'investiture de Merirâ en tant que grand pontife, à la visite au temple du roi et de sa famille, à l'offrande et au service royal, à la collation des honneurs que la dévotion de Merirâ lui avait mérités. Ils ont été dessinés par M. Davies avec un soin méticuleux, et complétés, où les lacunes sont récentes, d'après les copies de Nestor Lhôte, de Hay et de Lepsius. Que les planches ainsi composées nous donnent tout ce qui subsiste sur la muraille, je n'oserais l'affirmer. Les lignes sont parfois si peu visibles, dans la pénombre où certains coins de la pièce sont plongés perpétuellement, que des détails même importants ont pu échapper à

1. Petrie, *Tell-Amarna*, p. 33, d'après l'inscription datée d'une cruche à vin.

l'attention de M. Davies. Je crois me rappeler, du tombeau de Merirâ de même que dans plusieurs autres, deux petits arbres plantés chacun à une extrémité du signe du ciel et que je ne retrouve pas sur les planches : il serait utile pourtant de vérifier s'ils sont là, car ils représentent les deux *sycomores de malachite*, les deux sycomores verts, qui poussaient à l'entrée et à la sortie du ciel diurne et dont nous connaissons l'existence par certains passages du *Livre des Morts*. De toute façon, les omissions qui pourront être notées dans l'œuvre de M. Davies, doivent porter sur des points de la sorte ; l'ensemble des scènes y est fidèlement reproduit et il ne sera pas modifié sensiblement par les collations futures. Il y a pourtant une critique d'ordre purement matériel que je ne puis m'empêcher de faire. M. Davies, par un souci exagéré de la vérité, n'a pas voulu employer la ligne pleine et continue dans les endroits où l'original offre maintenant des portions de personnages ou de textes endommagés ; il a ébauché alors les figures et les hiéroglyphes au moyen de lignes brisées sans épaisseur. On imagine difficilement l'effet que ce parti-pris produit à la longue sur l'œil : les silhouettes papillotent, se recomposent mal et ajoutent une difficulté de plus aux difficultés de lecture qui résultent de l'état du texte. Si encore ce rendu était entièrement exact, on se résignerait à le supporter, mais, somme toute, il n'est qu'une convention destinée à montrer que la portion indiquée de la sorte est endommagée plus ou moins. Lorsque M. Davies nous présente un profil d'homme noté par quatre traits disjoints, il n'a pas la prétention de nous dire que la ligne continue qui détermine ce profil dans l'original est brisée en quatre morceaux de la longueur qu'il attribue à chacun de ses traits : il veut nous montrer seulement que le profil a souffert et s'est effacé par endroits. Il vaudrait mieux rétablir les figures et les hiéroglyphes mutilés dans la forme qu'on croit leur reconnaître, sauf à passer la roulette sur la planche et à signaler les endroits brisés par des surcoupages plus ou moins vigoureux : la lecture matérielle des planches serait plus aisée et le lecteur serait prévenu suffisamment de l'état des originaux.

Le texte qui accompagne les scènes est fort bon. M. de G. Davies a établi la bibliographie de son sujet d'une manière large, et je n'y ai relevé qu'une assertion inexacte et qu'une omission. Champollion n'a presque pas travaillé lui-même à el-Amarna, faute de temps, et la courte notice qui est insérée dans le texte autographié de ses *Monuments* n'est pas de lui : elle est de ses compagnons de voyage, surtout de Charles Lenormant, et c'est ce dernier qui est responsable des erreurs que M. Davies nous signale. Où Champollion a copié lui même, ses copies sont presque toujours les meilleures que l'on possède, et nul de ceux qui l'ont suivi, ni Lepsius, ni Mariette, ni Dümichen, ni d'autres, ne l'ont égalé : il n'y a que E. de Rougé qui puisse lui être comparé sur ce point. En second lieu, Villiers Stuart n'est pas

le seul qui ait décrit le tombeau de Ramsès à Cheikh Abel-el-Gournah : lorsque, je le fis déblayer en 1881, Bouriant en écrivit une description pour la *Revue archéologique*. Un trait suffira à montrer le peu de confiance qu'on doit avoir dans Villiers Stuart : comme il se sentait incapable de démêler les signes qui composaient l'une des légendes de ce tombeau, il inséra à la place, sur l'une des planches de son premier ouvrage, quelques lignes extraites du *Livre des Morts* de *Lepsius*, et si dans le second ouvrage, il put fournir l'inscription correcte, c'est que Bouriant lui en remit la copie. Sauf ces deux points, la partie bibliographique du texte de Davies est très bonne. Il en est de même de la description du tombeau et de l'analyse des scènes, mais je ferai des réserves sur l'interprétation religieuse et sur la traduction des hymnes au disque : M. Davies et son collaborateur Griffith ont suivi de trop près Breasted, qui entretient des idées spéciales sur la matière, et je crois qu'une étude plus personnelle des textes les ramènera par la suite à modifier la conception qu'ils se sont faite du disque et de la doctrine de Khouniatonou. En résumé, si le texte présente des passages de valeur contestable, les planches nous offrent des matériaux dont l'intérêt ne sera contesté par personne. M. Davies a sacrifié à sa tâche plusieurs années de sa vie, mais son sacrifice n'a pas été en vain; plus heureux que Nestor Lhôte et que Hay, il a la satisfaction de voir son œuvre publiée rapidement et mise à la portée de tous les savants.

G. Maspero.

H. Schæfer, **Die Lieder eines ægyptischen Bauern gesammelt und übersetzt,** Leipzig, J. C. Hinrichs'sche Buchandlung, 1903, in-8°, xv-149 p. avec des gravures hors texte. Prix : 2 fr. 75.

Au cours des fouilles d'Abousir en 1900-1901, M. Schæfer s'amusa à recueillir les chansons que ses ouvriers répétaient du matin au soir pendant le travail. Le surveillant des fouilles, Mahmoud Mohammed el-Itr, s'intéressa à sa recherche, et non seulement lui fournit un appoint considérable pour son recueil, mais il lui dicta avec une patience inépuisable chaque mot l'un après l'autre, jusqu'à ce que la transcription fût correcte. Le tout forma, à la fin de la campagne, un ensemble de cent trente-quatre petites pièces, dont quarante proviennent d'un ouvrier nègre Abou-Bekr Ibrahim es-Soudani, tandis que le reste est dû, sauf deux ou trois fragments, à Mahmoud Mohammed. Les chansons, dont les plus longues dépassent rarement le chiffre de dix vers, n'ont pas été publiées en lettres arabes, ce qui en aurait masqué l'énonciation, mais en caractères latins, avec le signe conven-

tionnel " au-dessus de la ligne pour le son du qâf, tel qu'il est émis au Caire. La transcription est exacte et elle rend bien le parler des gens de l'endroit. Ils prononcent *Sa''aréh ''adi* et rien n'est plus légitime que les orthographes *Sa'' ''are, ''adi*, dans le texte arabe : on peut se demander s'il était bien utile de les conserver dans le texte allemand, au lieu de l'usuel Sakkarah' kadi, que tout le monde connaît. Çà et là j'ai remarqué des notations qui diffèrent de celles que j'aurais faites en pareil cas. Le plus souvent c'est sur l'I que la divergence porterait : où M. Schæfer a saisi un I, je crois percevoir un É. Je penche à penser qu'en fait il n'y a ni notre I ni notre É, mais un son particulier qui tient de l'un et de l'autre, et que chacun de nous interprète selon son instinct personnel et selon les tendances de sa langue maternelle.

Les morceaux n'ont qu'une valeur médiocre en eux-mêmes : les idées y sont très plates presque partout, et la forme en est assez grossière. Je ne suis pas convaincu qu'ils eurent tous une origine populaire, et plusieurs d'entre eux affectent une tournure qui rappelle la poésie artificielle où se délectent aujourd'hui les lettrés des grandes villes d'Égypte. Toutefois, si la provenance de plusieurs d'entre eux est citadine, à se répandre dans les campagnes et à voler sur la bouche du peuple, ils se sont popularisés grandement et ils ne retiennent plus qu'assez peu de leur forme première. Le cas est le même pour les chansons que j'ai recueillies chez les matelots de ma dahabiéh, et que je publierai quand j'aurai réussi à en combler les lacunes. Beaucoup sont d'ailleurs l'œuvre des improvisateurs ou improvisatrices de village et ont un véritable fumet de terroir. En les lisant on ne manquera pas d'être frappé de la pauvreté d'imagination qu'ils trahissent. Les images y sont empruntées aux objets et aux travaux de la campagne ou du ménage. L'amoureuse est comparée à un gateau de maïs au miel, son talon au concombre, sa taille à une tige de fève, et ainsi de suite. L'odeur des vêtements d'un beau jeune homme est comme celle d'un gateau de Bairam, dont la pâte est mêlée d'absinthe et de camphre pétris avec de la graisse fraiche. La langue dans laquelle ces belles choses sont dites est pauvre, pleine de barbarismes vulgaires : c'est presque partout, malgré quelques prétentions à l'élégance, le patois qu'on parle dans les cantons situés immédiatement au sud du Caire.

Le petit volume de M. Schæfer est imprimé avec soin, et orné d'assez nombreuses vignettes qui illustrent les scènes de la vie paysanne : le réseau employé pour fixer les photographies sur le zinc était malheureusement un peu large, si bien que le rendu est parfois devenu flou. Texte et images, le tout forme un ensemble agréable à lire, agréable à voir pour le lecteur ordinaire, en même temps qu'utile pour les curieux de mœurs et de littérature populaire.

G. Maspero.

Dr Hans Stumme, **Maltesische Studien, eine Sammlung prosaischer und poetischer Texte**, in-8°, 124 pages.

— **Maltesische Märchen, Gedichte und Rätsel in deutscher Übersetzung**, in-8°, xvi-102 pages. Leipzig, Hinrichs, 1904.

La collection des *Leipziger Semitische Studien* publiée par MM. A. Fischer et H. Zimmern vient de faire paraître deux nouveaux numéros, dont le premier est un recueil de contes populaires en maltais, suivis de quelques dictons rimés et d'énigmes, et le second en est la traduction en allemand. Grâce à une subvention de l'Université de Leipzig, M. Hans Stumme, déjà avantageusement connu par ses recherches et ses publications consacrées aux dialectes arabes et berbères de l'Afrique du Nord, a profité d'un voyage à Malte et dans les îles voisines pour y recueillir les textes, en transcription phonétique, qu'il publie aujourd'hui. Les trente-sept morceaux de prose que renferme le nouveau recueil complètent utilement les récits, en petit nombre, déjà recueillis par M. Luigi Bonelli et parus dans les suppléments périodiques de l'*Archivio glottologico italiano*.

Les sous-dialectes représentés sont assez nombreux : en outre de celui de la Valette, on y rencontre ceux de Balzan, de Città Vecchia, de Musta, de Dingli, de Victoria et de Sciarra, les deux dernières localités faisant partie de l'île de Gozzo, plus un sous-dialecte mixte parlé généralement par les gens qui, originaires de la campagne, habitent la ville. M. Stumme donne la liste des personnes, pour la plupart illettrées, qui lui ont fourni les textes ; pendant qu'il transcrivait les contes sous la dictée des récitants, un jeune étudiant, M. Cachia, les écrivait de même en transcription maltaise usuelle ; enfin le Tunisien qui l'avait accompagné dans ses précédents voyages, Sî Hamda Zwiten, lui a été de la plus grande utilité pendant son séjour de trois semaines et lui traduisait le patois de la campagne, qu'en sa qualité d'Arabe il comprenait plus vite que lui. Il semble que toutes les précautions aient été prises pour livrer au public des textes représentant exactement la prononciation locale avec une traduction fidèle.

Les amateurs de folk-lore seront peut-être satisfaits de savoir que les contes populaires renfermés dans ces deux petits volumes sont les suivants : Bóčča, la petite boule (le petit Poucet), la princesse qui dormit cent ans, puis se maria et eut deux enfants, nommés le Soleil et la Lune, le matou (le Chat botté), les trois souhaits, Diamantina, l'aigle d'or (Barbe bleue), l'épi d'or, Léila et Kéila, la lettre, la bourse d'argent, le fils du pêcheur, l'oiseau qui par son chant rajeunit l'âme d'un an, Ghermoûda-Zermoûda (l'épouvantail, proprement le paquet de vieux chiffons ridés), les sept Dormants, Djahan, le singe qui a enlevé une jeune fille, le curé Don Isidoro, le curé Don Paulo, Margherita, Angiolina, la nièce, le soleil et la lune, le serpent à sept têtes, Djahan et le pois chiche (deux variantes, p. 70 et 91 de la tra-

duction), les sept cédrats tordus, le lion d'or, le capucin, le seigneur dans le coffre, Caterina, la maîtresse d'école, les trois accusations, le chacal et le hérisson, le dragon à sept têtes, le jeune homme qui s'est enfui de la maison de ses parents, l'homme et sa sœur.

Ces contes sont parvenus à Malte des origines les plus diverses; les uns sont venus d'Europe, les autres d'Orient; ils paraissent en général de provenance plutôt livresque que vraiment populaires (M. Maspéro a raconté, dans le *Journal asiatique* (1885, II, 149), comment le conte de Rhampsinite, emprunté par lui à Hérodote, avait fini par courir les campagnes de Louxor). On en retrouve en Sicile; d'autres proviennent des *Mille et une Nuits*. M. St. reconnaît lui-même qu'il est à peu près impossible de faire le départ entre ceux qui viennent d'Occident, dans leur forme actuelle, et ceux qui tirent leur provenance des pays arabes. Les mêmes personnages sont appelés tantôt *re* et tantôt *sultân, princep* ou *ittifel tarre* (arabe *et-tifl mta' er-re*). Djahan est le même personnage que les Arabes appellent Sî-Djoḥâ (Dj'hâ), les Albanais Djouha, les Siciliens Giufà ou Giucca. La transformation subie par l'histoire des sept Dormants est curieuse; sous l'influence du milieu, les personnages principaux sont devenus un agent de police (*puluẓia*), un inspecteur (*ispettûr*), un chapelain ou curé (*kappellân*).

Ces textes montrent que la phonétique de l'arabe vulgaire est partout à peu près la même, et que les dialectes en diffèrent surtout les uns des autres par le vocabulaire. Quant à la vieille théorie qui voulait voir du punique dans le maltais, elle est, je crois, bien enterrée; les transcriptions phonétiques lui ont donné le coup de grâce, s'il en était encore besoin.

Cl. HUART.

H. HÜBSCHMANN. **Die altarmenischen Ortsnamen.** Mit Beiträgen zur historischen Topographie Armeniens and einer Karte (tirage à part des *Indo-germanische Forschungen*, vol. XVI, p. 197-490, plus IV pages pour le titre et la table des matières, et une carte hors texte; se vend à part. au prix de 8 mk). Strasbourg, 1904.

En publiant ce travail approfondi du maître des études arméniennes, M. H. Hübschmann, la revue si active et si variée de MM. Brugmann et Streitberg a rendu un service capital. Les noms de lieux arméniens n'avaient été jusqu'à présent l'objet d'aucune étude systématique; mais du premier coup, la question peut passer pour vidée au moins au point de vue proprement arménien. L'absence de tout travail préparatoire a obligé l'auteur à reprendre les choses de très haut. Il trace d'abord avec beaucoup de détails l'histoire des régions occupées par les Arméniens et rappelle que les populations de langue arménienne n'y

apparaissent qu'après d'autres populations, de langue toute différente, et dont l'existence est révélée par le témoignage de leurs voisins assyriens et par celui des inscriptions de leurs rois. On doit donc s'attendre à trouver — et l'on trouve en effet — qu'une grande partie des noms de lieux sont inexplicables par l'arménien ; M. H. n'aborde pas l'explication de ces noms préarméniens dont il se borne à constater l'existence ; on sait en effet que la langue des vieilles inscriptions ourartiques peut passer pour inconnue, et que c'est surtout à la présence des idéogrammes qu'on doit de pouvoir les interpréter en quelque mesure. Avant d'essayer l'explication des noms, il est obligé d'énumérer les provinces, puis les cantons de chaque province arménienne ; ce recueil de témoignages qu'on pourrait n'être pas tenté de chercher dans une revue de linguistique pure rendra des services inappréciables, d'autant plus qu'il est complété par une carte à assez grande échelle : or une bonne carte historique de l'Arménie manque encore. Enfin M. H. indique les éléments qui entrent dans la formation des noms de lieux vraiment arméniens ; ces noms, en général tout à fait transparents, contrastent avec l'obscurité complète des noms plus anciens, devenus inintelligibles et qui ont le caractère de purs noms propres. Le travail se termine par l'énumération en ordre alphabétique de tous les noms explicables ou dont on a tenté une explication scientifique. Fait avec la sûreté, la prudence et la large information qu'il est devenu inutile de louer chez M. Hübschmann, le livre est de ceux qui ne sauraient désormais quitter la table de travail d'aucun arménisant ; et il sera d'un secours constant à ceux qui étudient les régions voisines de l'Arménie.

A. Meillet.

C. Sonneck, **Chants arabes du Maghreb** ; étude sur le dialecte et la poésie populaire de l'Afrique du Nord. Paris, t. I, Maisonneuve, 1902, t, II. 1er fascicule. Guilmoto, 1904.

Le snobisme contemporain se plaît à parler avec une émotion discrète et supérieure de la poésie arabe et de l'enchantement qu'elle réserve aux âmes artistes. Cependant le lecteur curieux, par exemple, de connaître la littérature poétique de l'Algérie moderne, trouve à grand peine quelques traductions de pièces éparses, belles infidèles, qui ne lui apportent qu'un vague souvenir du texte ; l'arabisant, lui, doit se contenter de quelques rares fragments. C'est donc un grand service que Souneck a rendu aux arabisants et aux curieux de littérature en publiant ces deux gros volumes, qui représentent un labeur considérable. Ces pièces, recueillies dans tous les milieux indigènes, de la tente bédouine à l'échoppe algéroise, offrent en effet des difficultés d'interprétation que

la variété de leur origine ne permet point de résoudre par les principes d'une méthode unique. Parmi les hardiesses d'une syntaxe débridée et d'une prosodie fantaisiste, les conteurs se font gloire de mêler à la langue courante des souvenirs de la poésie classique, dont parfois ils ignorent absolument le sens. Un arabisant, tout rompu qu'il peut être, comme notre auteur, avec la vie du langage, se heurtera donc sans cesse à des obscurités qu'il ne peut éclaircir de lui-même, et il s'aperçoit bientôt que le chanteur attitré des vers, qui lui restent obscurs, ne les comprend pas plus que lui ; il les dit ainsi parce qu'on les lui a appris ainsi. Il faut donc pour se laisser conduire dans une pareille étude un guide sûr et sincère ; on a bien le sentiment de l'avoir trouvé en lisant les *Chants arabes du Maghreb*. La traduction est très claire, et elle sait rendre certains morceaux avec force ou avec grâce.

Dans une troisième partie, Sonneck donnera une étude sur la langue et sur la poésie populaire du Maghreb : c'est donc une indication provisoire que je hasarde sur un ouvrage qui n'est point terminé. Il sera tout à fait intéressant d'apprendre de Sonneck sous quelle influence musicale les mètres classiques se sont modifiés pour former les combinaisons actuelles : il y montrera sans doute les sources d'inspiration de cette poésie, que quelques-unes de ses notes indiquent déjà. Peut-être l'impression qu'on ressentira sera-t-elle, d'une façon générale, celle que Sonneck a exprimée à plusieurs reprises avec sa franchise un peu rude : on pensera que ces poésies sont souvent de mauvaises adaptations de clichés antiques, ou des inspirations personnelles bien médiocres. Si l'on compte quelques récits amoureux qui ont de la flamme, quelques morceaux de bravoure qui ont de l'ardeur, et une pièce satirique qui a quelques verve, il ne semble pas que notre goût français puisse sincèrement trouver là un vrai plaisir. Je ne suis pas sûr moi-même que ce ne soit point un souvenir attendri pour la « perle de l'Algérie » qui me fait trouver de la grâce aux *haoufis* tlemcéniens publiés par Marçais.

La langue de ces morceaux est fort intéressante et le livre de Sonneck sera une source de premier ordre pour l'étude du maghrébin. Il m'est difficile de me plaindre de l'orthographe, car j'ai le regret d'en avoir conservé une semblable dans la publication d'un texte tlemcénien ; je ne crois point pourtant que notre exemple soit à imiter. Il faut que l'orthographe maintienne, sauf les cas exceptionnels, les formes classiques, et que le texte en caractères arabes soit doublé d'une transcription, quand on voudra l'utiliser d'une façon complète. Les transcriptions de Sonneck sont très intéressantes ; l'école allemande d'une part, MM. Marçais et Doutté de l'autre, nous ont seulement accoutumés à un souci plus minutieux des nuances. — Le style de ces poésies est très variable : parfois on y retrouve la vigueur concise des beaux jours ; parfois c'est la correction des versificateurs de tous les temps ; et l'on se demande si l'on est en présence d'une langue vraiment

parlée, ou seulement d'un style dont le ton purement littéraire admet l'emploi de certaines expressions courantes; mais peut-être est-ce faute de connaître les dialectes locaux. Au contraire, des morceaux comme le numéro 108 sont bien de la langue populaire des villes. Mais il importe de remettre les détails de cette discussion à l'examen du troisième volume.

J'ai voulu aujourd'hui signaler l'ouvrage, en dire la nouveauté et l'importance, et remercier l'auteur d'avoir présenté au public ces vers dont l'interprétation lui a coûté une longue patience, sans les farder et les accommoder à la mode du jour. Enfin, il faut le féliciter d'avoir dit parfois que son chanteur ne comprenant rien à ce qu'il disait, il n'avait point su comprendre mieux que lui; certains traducteurs modernes sont, au fond de leur conscience, trop peu sûrs de savoir l'arabe, pour oser avouer qu'il est des choses qu'ils ne comprennent point.

M. G. D.

K. Marbe. **Ueber den Rhythmus der Prosa** (Vortrag gehalten auf dem I deutschen Kongress für experimentelle Psychologie zu Giessen). In-8°, 37 p. Giessen, 1904.

Cette courte brochure apporte une manière nouvelle, et qui semble féconde, d'étudier le rythme de la prose. Prenant un fragment d'auteur allemand de mille mots, l'auteur l'accentue d'un bout à l'autre, puis forme un schéma du texte où il envisage simplement le nombre moyen des syllabes inaccentuées entre deux syllabes accentuées (m), la variation moyenne du nombre de syllabes qui séparent deux accents (ν) et le rapport : $\frac{v}{m}$; on voit immédiatement que, dans un texte rythmé rigoureusement, ν serait égal à zéro ; suivant que ν sera plus ou moins voisin de zéro, un texte de prose sera donc plus ou moins rythmé. M. M. tient compte en même temps des maxima et des minima : tout intervalle entre deux accents considérablement supérieur ou inférieur à la moyenne est à noter. — Les spécimens donnés par M. M., et qui portent surtout sur des morceaux de Gœthe et de Heine, sont intéressants et au point de vue de la langue allemande et au point de vue du style de ces deux auteurs. Mais ce ne sont que des spécimens, et des conclusions définitives ne pourront être tirées que d'études poursuivies sur un plan plus large. D'autre part, il importerait de tenir compte de la fin de phrase : la phrase est en prose l'unité rythmique, et c'est à l'intérieur de chaque phrase seulement que le rythme peut être apprécié. Sans doute la statistique en serait compliquée; mais le procédé de M. M. qui compte les accents d'un bout à l'autre du morceau étudié ne tient pas compte d'un fait

essentiel : l'interruption absolue du rythme à chaque fin de phrase. — Sous le bénéfice de cette réserve, il semble qu'il serait utile de poursuivre ces recherches et d'en instituer de pareilles pour les langues anciennes à rythme quantitatif; on aboutirait sans doute à des résultats importants et tant au point de vue littéraire qu'au point de vue linguistique.

A. MEILLET.

A history of french Versification by L. E. KASTNER. Oxford, Clarendon Press, 1903; in-12 de 312 p.

A Book of french Prosody with specimens of French verse from the twelfth Century to the present Day, by. L. M. BRANDIN and W. C. HARTOG. London, Blackie, 1904; in-12 de 284 p.

Ces deux volumes, qui ont paru à quelques mois d'intervalle, sont loin, comme l'indique leur titre, de se proposer exactement le même objet. Celui de M. Kastner a surtout un caractère historique : l'auteur a voulu reprendre sommairement, mais dans son ensemble, le sujet dont M. Tobler avait traité, avec la maîtrise que l'on sait, seulement quelques parties : son livre est donc une histoire complète de notre versification des origines à nos jours. Il y a fait preuve non seulement d'une connaissance approfondie des traités antérieurs, mais d'une grande familiarité avec les textes ; quelques chapitres surtout témoignent de recherches originales, dont M. K. a du reste commencé à exposer ailleurs les résultats [1]. Cet ouvrage est en somme le manuel le plus exact et le plus complet, dans ses dimensions restreintes, que nous ayons actuellement sur la matière.

Tout autre a été le but poursuivi par MM. Brandin et Hartog. Ceux-ci ont visé surtout à exposer les règles qui régissent actuellement notre versification, en ayant soin toutefois d'en montrer le fondement historique et en rattachant aussi souvent que possible le présent au passé. Le livre se termine par un choix de poésies où dominent naturellement les textes modernes [2] et qui montre au lecteur l'application des règles exposées dans la première partie. C'est là aussi un manuel commode, bien ordonné et qui rendra des services surtout aux étudiants qui débutent et aux lecteurs mondains. Je lui ferai toutefois le reproche de tomber parfois dans la subtilité et d'insister trop sur des théories contestables ou obscures : un livre élémentaire comme celui-là ne saurait être trop simple ; on ne devrait y rencon-

---

1. *Zeitschrift für franz. Sprache*, XXVI, 241 ; *Revue des langues romanes* XLVI, 289 ; XLVII, 5.

2. Il est même assez singulier, étant donné l'objet du livre, que les auteurs aient cru devoir remonter jusqu'au moyen âge ; quelques courts morceaux du XVI[e] siècle eussent amplement suffi.

trer aucune proposition qui pût soulever le moindre doute ou prêter le flanc à la moindre contradiction. Par exemple le chapitre relatif aux diverses coupes de l'alexandrin (p. 10 ss.) me paraît mal venu : les auteurs distinguent jusqu'à quatre sortes de « césures » (ce mot *césure* me paraît au reste trop fort), soit les césures « forte, faible, forte affaiblie, faible fortifiée ». Si MM. B. et H. tenaient absolument à leurs quatre subdivisions, il fallait trouver pour les deux dernières des termes plus clairs : c'est en effet par l'étude seule des exemples allégués qu'on arrive à découvrir que la césure « faible fortifiée » est plus forte que la césure « forte affaiblie ». Je dois ajouter que, à mon avis, l'une de ces divisions était inutile : et les auteurs s'en seraient aperçus, s'ils avaient revu avec soin leurs tableaux : ils auraient constaté alors qu'ils placent indifféremment ces deux sortes de césures [1].

Je ferai une observation analogue sur le chapitre de l'allitération. Les auteurs constatent (p. 66) que le lecteur a le droit d'allonger ou d'abréger une voyelle, selon l'effet à produire. Le principe est juste, mais à condition qu'on le restreigne aux syllabes « communes » et qu'on n'en pousse pas trop loin l'application. Or les exemples prouvent que les auteurs ne font pas les restrictions nécessaires. Dans ce vers : *O mes Muses, c'est vous : vous, mon premier amour !* le son *ou* serait bref dans *vous* et aussi dans *amour* parce que le lecteur doit viser ici à donner une impression de tendresse et de paix. En ce qui concerne *amour* (et *jour*, qui est à la rime) je proteste de toutes mes forces. — Dans ce vers : *Nous vassaux ! Vous les rois ! nous moutons ! Vous les loups !* le son *ou* serait bref dans *nous* et *moutons*, long dans *vous* et *loups*, parce qu'il faut, d'une part, marquer la sujétion, de l'autre la tyrannie. Je n'y vois, pour ma part, aucune différence et regrette qn'on sème sur les pas des étrangers (pour lesquels la matière est assez ardue déjà) des difficultés purement imaginaires.

Ces réserves de détail n'enlèvent pas grand'chose, je dois le dire, au mérite de ce volume, où le seul tort des auteurs a été de vouloir trop raffiner [2].

A. Jeanroy.

1. Ainsi (p. 11) les mots *mon Dieu* qui reviennent deux fois, ne sont pas traités de même. Je relève au reste dans ces tableaux des erreurs singulières : dans le premier vers d'*Athalie*, le mot *oui* n'est même pas suivi d'une césure faible. Dans les deux vers suivants, *Cruelle ! quand ma foi vous a-t-elle déçue ? — Songez-vous qu'en naissant mes bras vous ont reçue ?* C'est la même césure (faible fortifiée) qui est placée après *cruelle* et *songez-vous*. Ombre de Legouvé, qu'en penseriez-vous ? — Il eût fallu aussi indiquer, dans les vers modernes, quelle sorte de pause se place à la fin des vers, cette pause étant souvent moins forte que l'une de celles de l'intérieur du vers.

2. L'impression est assez négligée, surtout dans les citations. Les lecteurs, s'ils ont quelque pratique de la critique conjecturale, retrouveront aisément le texte authentique ; mais je crains bien que les auteurs ne soient attristés par certaines coquilles, celles par exemple, qui, dans un sonnet de M. de Régnier, ont transformé *castels* en *cartels* et *ligueurs* en *liqueurs* (p. 277).

A. Grouard. **La critique de la campagne de 1815.** Paris, Chapelot, 1904. In-8, xiv-272 p., avec deux cartes.

M. Houssaye, dans son ouvrage sur Waterloo, avait essayé de tenir la balance égale entre les opinions opposées de Thiers et de Charras, mais en inclinant pourtant vers celle de Thiers, qui a passé dans l'enseignement français et s'y maintient : Napoléon aurait bien commis quelques fautes, mais le désastre final est attribuable à ses lieutenants. M. Grouard revient, presque sans réserves, aux conclusions de Charras. Dès l'automne de 1813, Napoléon n'était plus lui-même; l'issue désastreuse de la bataille de Leipzig est le résultat de ses erreurs multipliées. Au début de la campagne de 1814, il ne sait ni organiser ni prévoir; son génie se réveille, il est vrai, avec un éclat incomparable, au milieu de la campagne; mais, depuis la reddition de Soissons, il s'éclipse à nouveau. Revenu de l'île d'Elbe non seulement gras, mais obèse, sujet à des misères physiques et à d'invincibles somnolences, il prépare admirablement, en 1815, l'entrée en campagne, mais ne sait profiter ni de ses premiers avantages, ni des fautes que commettent ses ennemis. Il perd du temps, il donne des ordres vagues, il se fait des illusions tenaces que les informations les plus précises ne parviennent pas à dissiper. Le 16 juin, il n'engage la bataille qu'à deux heures, sans s'être assuré le concours d'Erlon; le champ de Ligny conquis, il croit l'armée prussienne en déroute, alors qu'elle est seulement en retraite; il ne la fait pas poursuivre à temps et ne donne même aucun ordre, parce qu'il dort et qu'on n'ose pas le réveiller. La journée du 17 est perdue, alors qu'il aurait dû l'employer à fondre soit sur les Prussiens, soit sur les Anglais. Dans la nuit du 17 au 18, il n'ordonne pas à Grouchy de le rejoindre, parce qu'il le croit occupé à poursuivre les débris de l'armée prussienne et n'admet pas, malgré des indices positifs, qu'elle se rapproche de Wellington. Le 18 au matin, il ne fait rien et laisse les Anglais se fortifier à Mont-Saint-Jean. Quand il engage la bataille, il attaque follement le centre anglais, au lieu d'essayer un mouvement tournant. Dès qu'il aperçut le corps de Bülow, qui ne devait entrer en ligne qu'à cinq heures, il devait, soit battre en retraite, soit se hâter d'écraser les Anglais avec toutes ses forces; il ne prit ni l'un ni l'autre parti et laissa sa belle cavalerie s'épuiser en prouesses stériles. A six heures encore, il pouvait se retirer en bon ordre; mais il préféra « jouer son va-tout » dans une attaque générale, trop tardive, faite avec des troupes insuffisamment soutenues, qui échoua et eut pour conséquence, à huit heures, une déroute presque sans exemple dans l'histoire. Assurément, M. Grouard ne nie point que plusieurs généraux aient manqué d'initiative : Erlon eut tort, le 16, de se conformer aux ordres de Ney, au lieu de marcher sur Ligny; Grouchy aurait pu, de son propre chef, se diriger dans la nuit du 17

sur Mont-Saint-Jean. Mais ni Erlon ni Grouchy n'avaient reçu de Napoléon les ordres qu'il était seul en situation de leur donner, et, en ce qui touche Grouchy surtout, la responsabilité qu'on a fait peser sur lui est « une des grandes iniquités de l'histoire ». Même si le 18, vers midi, il avait suivi le conseil de Gérard et marché au canon, il ne serait arrivé que pour couvrir la retraite; Charras pensait, non sans vraisemblance, qu'il aurait été entraîné dans la déroute.

L'exposé de M. Grouard est fort clair, sa critique pénétrante et judicieuse. Il déclare n'avoir pas de documents nouveaux à verser au débat et se contente de ceux qu'il trouve dans les ouvrages de Clausewitz, de Charras et de M. Houssaye. Mais, publiant son livre en 1904, il aurait dû tout au moins connaître les discussions que celui de M. Houssaye a soulevées, et, pour les premiers jours de la campagne, le volume si considérable de M. Pflugk-Harttung. S'il avait lu les deux articles que la *Revue critique* a publiés sur ces travaux (1899, I, p. 442; 1903, II, p. 11), il n'aurait pas totalement ignoré le rôle de Gneisenau; il n'aurait pas renouvelé, à l'adresse de Wellington, le reproche non fondé d'avoir laissé 20,000 homme à Hal; il aurait surtout compris — ce dont il semble n'avoir aucune idée — que la trahison était au cœur de l'armée française et qu'elle facilita la tâche des Alliés plus encore que les fautes de Napoléon. On ne trahissait pas seulement en Belgique et sur le champ de bataille même de Waterloo, mais à Paris; ce que l'on sait déjà là dessus est très important et j'ai lieu de croire qu'on n'en sait qu'une petite partie. M. G., dans une étude stratégique, a peut-être eu raison de ne pas parler de Bourmont, dont la désertion ne paraît pas avoir exercé une grande influence sur la marche des événements; mais il ne dit rien d'autres incidents beaucoup plus graves, comme de la trahison qui empêcha Ney d'occuper sans résistance les Quatre-Bras, de celle qui fit échouer, le 18, l'attaque générale, etc. Une campagne n'est pourtant pas une partie d'échecs; l'état moral des éléments engagés y compte pour beaucoup et M. G. n'en a point fait assez de cas. Il n'a même pas signalé le peu de valeur militaire du 1er corps, qui fut pourtant un élément essentiel tant dans l'insuccès partiel de la journée du 16 que dans le désastre du 18.

Une longue note (p. 267-270) discute les conclusions d'un nouvel ouvrage allemand sur la campagne de 1815, celui de Lettow-Vorbeck, *d'après un compte rendu de la Revue d'Histoire*. Les comptes rendus sont faits pour apprendre au public l'existence des livres et lui donner une idée de leur contenu; mais, quand on veut discuter les livres, ne serait-il pas bon de les lire soi-même?

Salomon REINACH.

A. M. GOSSEZ. **Le département du Nord sous la deuxième république, 1848-1852.** Lille, G. Leleu, 1904, in-8°, 442 p.

Les événements de la Révolution de 1848 commencent à entrer dans le domaine de l'histoire scientifique. Une société vient de se fonder, qui se propose d'étudier spécialement cette période avec toute la méthode et l'impartialité requises : ses premiers efforts devront, semble-t-il, tendre à provoquer d'abord de nombreuses monographies locales du genre de celle-ci.

L'auteur était particulièrement qualifié pour étudier utilement le département du Nord sous la deuxième république : originaire de Lille, il appartient à une famille dont plusieurs membres ont joué un rôle politique de premier ordre dans la région, avant et après la Révolution de février. A ce titre, il a pu utiliser des documents personnels importants et entièrement inédits, et se servir également de nombreuses pièces et recueils imprimés qu'on ne trouve guère dans les dépôts publics aujourd'hui. Sa bibliographie des pamphlets et journaux locaux est abondante, fertile en indications nouvelles et rendra des services fort appréciables aux historiens. M. G. s'est également reporté aux documents d'archives. Ses recherches à Lille et dans le département ont été bien conduites, et lui ont permis de reconstituer les dossiers qui manquent aux archives de la Chambre des députés, sur la grande enquête agricole et industrielle de 1848. Il a consulté également, aux archives nationales, un grand nombre de dossiers des séries départementales. Je ne vois guère que les bulletins et rapports de gendarmerie (F[7], 3900 à 4215) qui paraissent lui avoir échappé. Probablement aussi trouverait-on des renseignements intéressants aux archives du ministère de la justice (division criminelle), qui ne sont, il est vrai, ni régulièrement accessibles au public, ni même pourvues d'un classement méthodique.

M. G. est surtout préoccupé des conditions économiques et de leur influence sur les événements politiques. Cette tendance d'esprit a des avantages. Elle peut mettre sur la voie de constatations importantes. Elle a permis à l'auteur d'apercevoir nettement et de bien mettre en lumière l'influence déterminante que la misère, la famine et le chômage, incessants depuis 1847, ont eue dans le département du Nord sur les sentiments du peuple à l'égard du gouvernement de Louis-Philippe et sur son attitude après les journées de février. Elle l'a conduit à nous donner de l'organisation du travail, des salaires, de la production agricole et industrielle, des mesures d'amélioration sociale, etc., un tableau assez complet et souvent très intéressant. On pensera peut-être, toutefois, que M. G. aurait eu avantage à ne pas se tenir exclusivement au point de vue de l'histoire économique ; il aurait pu, notamment, considérer d'un peu plus près l'organisation des partis politiques, surtout en ce qui concerne les partis de droite,

dont l'action électorale et surtout l'action sociale nous demeure très obscure. Peut-être les documents manquent-ils? M. G. ne nous le dit pas. C'est sans doute aussi la même préoccupation d'esprit qui l'a empêché de se renseigner assez complètement sur l'histoire générale pour faire disparaître de son livre certaines affirmations trop hasardées. Le ton de l'ouvrage est convenable, malgré quelques expressions un peu immodérées, qui n'ajoutent rien aux faits. On désirerait aussi, par endroits, un peu plus de clarté et de précision dans le style. L'ouvrage de M. G. n'en est pas moins un livre consciencieux, utile, neuf en beaucoup de ses parties, et, à l'heure actuelle, le seul qui vaille sur l'histoire d'un département entre 1848 et 1852. Il faut souhaiter que l'auteur ait des imitateurs nombreux, qui profiteront de ses indications et de son expérience.

R. Guyot.

E. Augier, professeur de l'École navale et de l'École des sous-officiers de la Marine. **Traité d'histoire maritime de la France depuis les temps primitifs de la Gaule jusqu'à nos jours.** Brest, Gadreau, 1902. Un volume de 640 pages grand in-8; 6 fr. 50.

L'auteur de ce *Traité* dit qu'il a voulu « contribuer à vulgariser les faits maritimes trop ignorés jusqu'à ce jour et surtout faire sa place à la marine de guerre dans notre histoire nationale ». L'intention est louable; car il n'est que trop vrai que l'histoire maritime ou plutôt que les événements maritimes de l'histoire ont été trop longtemps négligés dans l'instruction générale de la jeunesse française. A ce titre, le *Traité* de M. Augier pourra rendre des services.

Il est d'ordre un peu composite. Il s'ouvre par deux chapitres sur les marines de l'antiquité et du moyen âge; il se termine par l'exposé de la guerre hispano-américaine, de la guerre des « Boxeurs », et le résumé de l'œuvre navale de la troisième république. Les dernières pages touchent à de nombreuses questions, — les différents types de bâtiments de guerre, les rapports entre les officiers de pont et les officiers de machine, le recrutement des officiers, — qui sont à l'heure présente l'objet de nombreuses controverses entre spécialistes; comme elles alimentent la polémique quotidienne des revues maritimes et des journaux politiques, on pouvait les omettre dans un ouvrage dont le caractère est d'être avant tout un manuel d'histoire maritime.

La distribution même des matières au cours des chapitres peut prêter à la critique. Le chapitre xi — « Exposé de l'organisation de la marine par Richelieu, Colbert et Seignelay, précédé d'un aperçu sur l'organisation des marines européennes au xviie siècle et sur les ten-

tatives faites en France depuis Charlemagne » (*sic*) — ne devrait pas suivre, mais précéder les chapitres v-x, qui racontent l'histoire maritime depuis l'époque de Charlemagne jusqu'au milieu du xviii[e] siècle.

L'ouvrage ne contient aucune référence et il n'a pas été écrit d'après les documents. Peut-être était-il difficile qu'il en fût autrement pour un manuel de ce genre. Il ne faut donc pas trop s'étonner si l'on retrouve ici quelques affirmations qui, pour être traditionnelles, n'en sont pas moins contestables ou erronées : ainsi l'incapacité criminelle des ministres de Louis XV, — la culpabilité du maréchal de Conflans, créature de M[me] de Pompadour, — la responsabilité de Villeneuve dans l'avortement des projets de Napoléon, etc. Dans l'ensemble, le livre de M. Augier est exactement informé. De nombreux croquis à grande échelle ont été intercalés dans le texte ; ils contribuent à la clarté générale de l'ouvrage [1].

G. LACOUR-GAYET.

— A paru dernièrement : *Manuel de philologie classique*, par Salomon REINACH, deuxième édition; nouveau tirage augmenté d'une Bibliographie méthodique de la philologie classique ; Paris, Hachette, 1904 ; xxxiii-414 pp. in-8. « Ce volume s'étant trouvé épuisé à un moment où de nombreuses occupations m'empêchaient de le refondre, j'ai autorisé la maison Hachette à en faire un nouveau tirage sur clichés. » Telle est l'explication que donne l'auteur. Je pense qu'il ne s'abuse pas lui-même sur la possibilité de refondre un tel livre. Le mieux est de ne pas y toucher autrement que pour des corrections matérielles. Il est l'expression de ce qu'était l'antiquité, il y a vingt-cinq ans, pour les élèves d'Ottfried Müller, des Curtius, de Haupt et de Ritschl. Elle sortait de leurs travaux toute nouvelle et paraissait dans une France renouvelée qui croyait à la vertu de la philologie et de la culture antique. Tout a changé depuis. En tête du volume, se trouve la liste méthodique des ouvrages publiés de 1884 à 1904 « et nécessaires à une bibliothèque philologique ». Cette liste, judicieuse et sans trop de lacunes importantes, rendra service. — P. L.

---

1. P. 173. Lire Mezzomorto, au lieu de Mezomorto. — P. 289. Sartine, et non Sartines. — P. 295. Ransanne, et non Ronsanne. — P. 308. Ile de Conanicut, et non Ile de Connecticut ; Sakonnet, et non Sea-Channel ou Sea-Konnet. — P. 360. Au siège de Toulon, Bonaparte n'était pas lieutenant d'artillerie. — Le ton manque parfois un peu de simplicité. P. 577. « A la postérité qui cherchera les causes d'une chute si sensationnelle (la défaite de l'Espagne par les Etats-Unis), il est d'ores et déjà permis de laisser quelques indications. Tous les critiques et écrivains impartiaux, tous ceux qui font profession d'observer sans parti-pris, d'étudier et de méditer les grands actes de l'Histoire pressentaient depuis de longues années la catastrophe finale... »

— Miss Elizabeth Mary Perkins, de Bryn Mawr College, a étudié *The expression of customary action or state in early Latin; a study in tense functions*; Washington, D. C., 1904; 78 pp. in-8. Tous les temps de l'indicatif peuvent exprimer l'habitude. Mais il faut mettre à part les cas où ce sens de la forme temporelle se trouve précisé par le contexte, c'est-à-dire par des mots voisins, par la structure de la phrase, par le sens même du verbe (*soleo*, etc., *mos est*). La classification de miss Perkins subdivise ces cas. Je les groupe tous. Dès lors, on voit que l'imparfait est le seul temps qui exprime l'habitude indépendamment du contexte ou du sens du verbe. Le fait est d'ailleurs rare : 35 fois sur 456 emplois de l'imparfait avec le sens d'habitude et sur un total de 1241 emplois des divers temps. Le sens n'est pas original à l'imparfait, c'est une acquisition de la langue. Il se développe graduellement, car le dernier auteur considéré, Varron, est celui qui présente le plus grand nombre d'exemples : sur les trente-cinq, il en a vingt-quatre. Il y a donc là un effet du phénomène que M. Bréal appelle la contagion. L'imparfait, très employé avec un contexte impliquant idée d'habitude (421 ex.), a fini par prendre ce sens nouveau et le garder pour lui-même, indépendamment de toute influence étrangère. On pourrait se demander pourquoi le présent n'a pas contracté cette signification, plutôt que l'imparfait ; car il est encore employé plus souvent avec un contexte indiquant l'habitude : 522 ex. Mais sur ces 522 cas, 331, c'est-à-dire 63 o/o, sont des formules, où le temps est indifférent, et il y a 306 phrases où le verbe est *soleo* ou un mot analogue. De plus, le présent ne peut signifier par lui-même l'habitude : on est forcé, pour l'intelligence de la phrase, de joindre un mot qui la précise. Le travail patient de miss Perkins élucide une question assez délicate et prouve que, dans la détermination du sens primitif des temps, on devra laisser de côté l'imparfait d'habitude. Il faut aussi en tirer une autre conclusion. L'emploi du prétérit pour exprimer un fait d'expérience se rencontre chez les poètes classiques. Il n'y en a pas d'exemples dans le latin archaïque. En revanche, miss Perkins catalogue 257 emplois du parfait d'expérience avec contexte explicatif. On sait que la prose classique n'a pas été plus loin sur ce point que le latin archaïque. Il y a donc eu innovation chez les poètes. Mais cette innovation n'est pas, comme on l'a dit, un emprunt au grec. Le développement de sens qui s'est produit un peu plus tôt pour l'imparfait, s'est produit un peu plus tard pour le prétérit. Ce sont des phénomènes parallèles, qui s'expliquent par l'évolution normale de la langue. — Paul Lejay.

— Nous avons reçu deux nouveaux fascicules du *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, publié par dom Ferdinand Cabrol (Paris, Letouzey; col. 577-1184; prix : 5 fr. le fasc..) Voici le contenu de ces livraisons. Fasc. III : *Afrique* (très long article et très important, par Cabrol et Leclercq, comprenant des subdivisions : Histoire et topographie, Liturgie anténicéenne, Liturgie postnicéenne, Archéologie, Langues), *Agape* (Leclercq ; autant de bon sens que d'érudition), *Agathe* (P. Allard), *Agaune* (H. Leclercq ; il fallait citer le mémoire de M. J. Mahieu, *L'Epistula Eucherii et le martyre de la légion thébéenne*, dans le *Muséon*, t. XVII [1898]), *Concile d'Agde* (F. Cabrol). Fascicule V : *Agneau* (Leclercq), *Agneau pascal* (Pétridès), *Agnès* (sainte : P. Allard ; cimetière : H. Leclercq), *Agnus Dei* (Cabrol et W. Henry), *Agobard* (E. Debroise), *Agrapha* (liturgiques : F. Cabrol), *Classes agricoles* (Leclercq), *Aigle* (Menthon et J.P. Kirsch), Αἶνοι (Pétridès), *Aix* (mss. liturgiques : H. Leclercq), *Aix-la-Chapelle* (W. Henry), *Akhmin* (H. Leclercq), *Albano* (catacombe : H. Leclercq), *Albi* (mss. liturgiques : H. Leclercq), *Alchimie* (H. Leclercq), *Alcuin* (F. Cabrol), *Alexandre* (cimetière et

basilique : H. Leclercq). Le fasc. IV finit au milieu de l'article *Alexandrie*. Un spécialiste pourra sans doute trouver tel ou tel détail contestable dans les milliers de textes et de faits réunis par les auteurs du *Dictionnaire*. On n'est jamais dispensé de vérifier. Mais les erreurs doivent être rares et elles sont légères en tout cas; par exemple, dans l'inscription de l'*area* de Cherchel la pierre porte *ecclesia fratruum* (col. 596). Il y aurait aussi quelques critiques à faire à l'article sur le Latin africain : d'abord il n'y a pas de latin africain, et l'auteur, dom Leclercq, ne l'a pas dit assez nettement. En revanche, tel article est très satisfaisant et le bien venu. On est un peu surpris d'abord de trouver une rubrique *Agricoles* (*classes*). Ce n'est pas de l'archéologie chrétienne. En effet, c'est du droit ecclésiastique. Il est impossible de rien comprendre à l'organisation temporelle des églises, à leur fonctionnement, à la création des paroisses rurales, aux décisions des conciles et aux documents de tout genre sans ces notions de droit historique puisées d'ailleurs dans des sources ecclésiastiques. Ce qu'on peut reprocher à cet article, c'est qu'il est incomplet malgré son étendue. Dom Leclercq n'y parle guère que de la Gaule. Or nous avons les renseignements les plus précis et les plus circonstanciés sur l'Italie dans le *Registre* de Grégoire-le-Grand. Le regretté Paul Fabre avait montré le parti que l'on pouvait en tirer (*Rev. d'hist. et de littérature religieuses*, I [1896], p. 74). Mais peut-être les auteurs du *Dictionnaire* réservent-ils cette étude pour un article sur l'organisation du patrimoine de l'Église romaine. Voy. cependant col. 1011 et 1012, n. 6 et 7. De telles questions ne peuvent guère être traitées que partiellement, à propos de chaque Église ou de chaque monastère. Ces deux fascicules contiennent 189 figures et une planche en couleur (tapisserie d'Akhmîn). — P. L.

— Nouveaux fascicules des *Kleine Texte für theologische Vorlesungen und Uebungen* édités par M. Hans LIETZMANN : 5. LIETZMANN, *Liturgische Texte*, 1, *Zur Geschichte der orientalischen Taufe und Messe im II u. IV Jht.* (16 pp. pet. in-8, o Mk. 30) : Extraits de Pline, *Epist.*, X, 96; la *Didaché*, Justin, les *Constitutions apostoliques*, Cyrille de Jérusalem. — 6. H. LIETZMANN, *Die Didache, mit kritischen Apparat* (16 pp.; prix : o Mk., 30) : avec la traduction latine du morceau dit : *Les Deux Voies*. — 7. C. BEZOLD, *Babylonisch-assyrische Texte*, übersetzt; I, *Die Schöpfungslegende* (20 pp.; prix : o Mk. 30); traduction allemande d'après MM. Jensen et King, avec quelques retouches. — 8. E. KLOSTERMANN, *Apocrypha, II. Evangelien* (18 pp.; prix : o Mk., 40) : Évangile aux Hébreux, Évangile des Ébionistes, Fragment du Fayoum, Logia d'Oxyrhynque, Évangile des Égyptiens, Évangile de Thomas, Traditions de Mathias, Évangile de Philippe, Évangile d'Ève, Extrait de la première homélie d'Origène sur Luc (sur les évangiles apocryphes), témoignages relatifs à l'évangile de Pierre. Comme les précédents fascicules, l'impression est très soignée, les notices sont brèves et pleines de renseignements, l'annotation critique est exacte et suffisante. (Librairie A. Marcus et E. Weber à Bonn). — P. L.

— J'ai déjà signalé souvent les excellentes éditions de la *Sammlung ausgewählter kirchen-u. dogmengeschichtlicher Quellenschriften* dirigée par M. G. KRÜGER. Le dernier numéro de la collection est actuellement l'*Enchiridion : Augustins Enchiridion*, herausg. von O. SCHEEL (Tübingen u. Leipzig, Mohr 1903; x-98 pp. in-8; prix : 2 Mk.). M. Scheel était particulièrement préparé à cette tâche; il a publié, en 1901, un livre intéressant sur la christologie d'Augustin, dont j'ai rendu compte dans la *Revue*. L'introduction donne les renseignements essentiels sur le titre, le sujet, la date, l'intérêt, les éditions et les traductions de l'ouvrage; Arnauld

l'a traduit en 1648. Le texte est celui des Bénédictins rectifié d'après Krabinger. Cependant, M. S. imprime (ch. 95) : *nec utique Deus iniuste noluit saluos fieri, cum possent salui esse, si uellet*, et non pas *si uellent*; c'est la fameuse variante qui a déchaîné tant d'orages au XVIIe siècle. Voy. Ingold, *Hist. de l'édition bénédictine de saint Augustin* (1903), p. 46. Au ch. 67, au lieu de *igne puniri* et les manuscrits étant en désaccord, M. S. écrit : *igne puniti*; les ch. 67-69 sont la copie d'un passage du *De octo Dulcitii quaestionibus* où on lit *puniti*. M. S. donne sur trois colonnes les leçons adoptées par les Bénédictins, par Krabinger et par lui-même. En somme, il suit Krabinger. Des tables, entre autres un précieux index, terminent ce volume. — P. L.

— M. Louis Bréhier a recherché *Les Origines du crucifix dans l'art religieux* (Paris, Bloud, 1904; 62 pp. in-12; prix : 0 fr. 60). L'art chrétien antérieur au IVe siècle reproduit très rarement la croix; c'est moins un mémorial du sacrifice de Jésus qu'un symbole de reconnaissance, à côté d'autres figures où se déguise la croix, comme le tau, l'ancre, la croix gammée, la croix ansée. Pas d'exemples du crucifix. Le crucifix à tête d'âne du Palatin est probablement étranger au christianisme. Des témoignages assez certains sur la dévotion à la croix en Arménie n'ont rien à voir en tout cas avec l'histoire du crucifix. M. B. pense que la représentation du Christ en croix ne convenait pas à l'art funéraire des catacombes, tout préoccupé d'exprimer les espérances chrétiennes. Il n'eût pas été cependant difficile d'utiliser dans le même but le crucifix, en opposant, par exemple, à l'humiliation du crucifié la glorification du ressuscité. La raison en est autre probablement, peut-être tout simplement dans les traditions décoratives de la peinture antique. L'art des catacombes est un art pompéien. Si les préoccupations des chrétiens ont joué une certaine influence, c'est une influence générale. La dévotion au Christ souffrant est une dévotion médiévale. Et ici, je me retrouve d'accord avec M. B. Cette dévotion, avec les images qu'elle traduit, est sortie des controverses théologiques du Ve et du VIe siècles. Tandis que les monophysites niaient la réalité des souffrances du Christ ou les réduisaient à un symbole, les catholiques prenaient une conscience de plus en plus vive du Christ douloureux et mourant. Le culte de la croix se développe après la paix de l'Église. Mais on évite dans la représentation des scènes évangéliques celle de la crucifixion; elle est omise même dans la série des scènes de la Passion. Si par hasard on ne la supprime pas entièrement, on la fond, pour ainsi dire, avec la Résurrection dans une même représentation symbolique. Le Christ sur la croix entre deux larrons apparaît seulement dans des documents incontestables au milieu du VIe siècle. Un des plus anciens nous offre en même temps le type qui sera souvent reproduit au moyen âge : le Christ sur la croix, vêtu du *colobium*, entre les deux larrons, avec Marie et Jean à ses pieds, le centurion Longin perçant le flanc du Christ, un juif tendant l'éponge; les soldats tirant au sort la tunique, au-dessus le soleil et la lune. Cette peinture est de 586 et se trouve dans l'évangile syriaque dit de Rabula, conservé à la Laurentienne. En Syrie également, dès le VIe siècle, on voit sur l'autel une croix, peut-être un crucifix : l'usage ne se répandra qu'au XIIe siècle en Occident. C'est de la Syrie qu'est venu probablement aussi le Christ de Narbonne, dont la nudité scandalisait les fidèles au temps de Grégoire de Tours. Sur les quatorze exemples primitifs de la crucifixion, la moitié est d'origine orientale et même syrienne. A partir du VIIe siècle, cette image devient fréquente à Rome et pénètre dans tout l'Occident. La querelle des images ne fit qu'aider à la propager, par le moyen des moines exilés d'Orient. Telles sont les

conclusions de M. Bréhier. Elles sont solidement établies. L'auteur a prouvé qu'il connaissait aussi bien les textes que les monuments, et qu'il avait l'intelligence de l'histoire ecclésiastique. Son mémoire est excellent. — P. L.

— Dans une autre brochure, M. L. Bréhier raconte *La Querelle des images* (VIIIe-IXe siècles); Paris, Bloud, 1904; 64 pp. C'est un mémoire très solide, écrit d'après les sources. M. Bréhier donne une place égale à l'historique des faits, à la question artistique et au problème doctrinal. Par suite, cette brochure se trouve être la seule étude complète du sujet. Je ne saurais trop louer la pénétration et la rectitude de jugement qu'a montrées l'auteur. Parmi les points qui me paraissent les plus neufs ou les plus intéressants, je note la parenté des iconoclastes chrétiens et des iconoclastes musulmans, le caractère « oriental » des iconoclastes chrétiens, l'attitude des Studites vis-à vis des prétentions dogmatiques de l'empereur et leur soumission au pouvoir du pape, le tableau de l'art iconoclaste, l'opposition de la théologie des images en Orient et en Occident. Ce dernier point est important. M. Bréhier a parfaitement caractérisé les idées et la pratique de l'Église carolingienne que l'on a souvent représentée comme favorable aux iconoclastes. Il y avait là une erreur d'historiens mal informés des matières théologiques. Au fond, les Grecs sont restés à un degré inférieur de de pensée et à des conceptions toutes matérialistes. Ils ne représentent pas Dieu le Père parce qu'il n'a jamais eu de corps. Ils ont donc la prétention de reproduire les traits des originaux. Cette prétention devait aboutir à la fixation des types. Les honneurs qu'ils rendent aux images sont conformes à cet état mental. Les images ont une valeur propre et sont comme une émanation des originaux. Elles font donc des miracles et ont en quelque sorte une personnalité mystique. Les Occidentaux ne pouvaient admettre de telles rêveries. M. Bréhier l'a très bien montré. Le rationalisme religieux a toujours été le caractère du christianisme latin. Les images n'ont qu'une valeur d'enseignement ou d'ornement; elles sont la Bible des illettrés. Sur ce sujet, si l'on excepte Claude de Turin, les évêques francs et le pape sont unanimes et le concile de Trente est d'accord avec les livres carolins. Un juste milieu a toujours été la règle « raisonnable » en Occident. M. Bréhier a joint à son mémoire une bibliographie soignée et critique. Mais les notes 7 de la p. 35 et 3 de la p. 44 sont restées dans son encrier. Le mot de saint Basile (p. 53) : « L'honneur rendu à l'image remonte à son prototype », n'a aucunement le sens que lui ont donné les théologiens orientaux; voy. Funk, *Kirchengeschichtliche Abhandlungen*, t. II, p. 251 suiv. — Paul Lejay.

— Dans un mémoire, qui vient de paraître, M. Traube recueille, en collaboration avec M. Rudolf Ehwald, les éléments d'une reconstruction des bibliothèques de Murbach, en Alsace, et de Saint-Willibrord d'Epternach, dans le Luxembourg: *Jean-Baptiste Maugérard, Ein Beitrag zur Bibliotheksgeschichte*; Munich, 1904; dans les *Abhandlungen* de l'Académie, t. XXIII, 2e partie, pp. 301-387; deux pl. doubles, in-4) Bénédictin de Saint-Arnoul de Metz, émigré, « commissaire du gouvernement (français) pour la recherche des sciences et arts dans les quatre départements du Rhin » (à Trèves, Namur, Aix-la-Chapelle et Coblenz), puis retraité à Metz où il meurt (1735-1815), Maugérard n'a cessé d'acheter et revendre, de cataloguer et de dérober incunables et mss.; c'était une sorte de Libri, qu'un bibliothécaire clairvoyant, comme son confrère, dom Ybert, à Verdun, refusait de recevoir. Il a été l'instrument de la dispersion de plus d'une bibliothèque monastique. Il est donc impossible de faire l'histoire des bibliothèques de ces régions sans tenir compte de son intervention. Un lot assez con-

sidérable de livres et de manuscrits provenant de Maugérard se trouve maintenant à Gotha; ce sont des acquisitions faites par le grand-duc Ernest II, de 1794 à 1804. Le directeur actuel, M. Ehwald, a pu identifier et décrire un certain nombre de manuscrits d'Epternach, de Murbach, de Metz, de Trèves, d'Erfurt, de Bamberg, de Fulda, d'Hildesheim, de Wurzbourg. Parmi ceux qui peuvent nous intéresser, on peut citer : la Bible de Reginbert (abbé d'Epternach, 1051-1081), l'évangéliaire d'Epternach; un recueil de canons avec Sedulius, Aldhelm, etc. (du VIe au Xe s.); les Evangiles de Murbach, écrits *per cola et commata* (VIIIe-IXe s.); un Psautier grec de Murbach (IXe s.); Réginon de Prum, *De synodalibus causis* (Xe s.); *Chronicon Uraugiense* (milieu du XIIe s.); etc. A noter aussi, de M. Traube, la liste des manuscrits provenant d'Epternach qui se trouvent maintenant à la Bibliothèque nationale. L'histoire littéraire d'Epternach est particulièrement intéressante, parce que le monastère est de fondation ancienne et que la bibliothèque paraît s'être conservée intacte jusqu'aux événements de la fin du XVIIIe siècle. On sait que d'Epternach provient de l'un des trois manuscrits fondamentaux du martyrologe hiéronymien (B. N., lat. 10837), un Lucain du Xe s., etc. — P. L.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 28 octobre 1914.

L'Académie procède à l'élection des deux commissions suivantes :

1° Prix ordinaire (moyen âge) : MM. Delisle, Viollet, de Lasteyrie, Omont.

2° Prix extraordinaire Bordin (antiquité) : MM. Boissier, Weil, Alfred Croiset, Chatelain.

M. le Dr Hamy fait connaître à l'Académie les découvertes archéologiques que vient de mener à bon terme M. le capitaine Duchemin, de l'Etat-major de Dakar, dans la vallée de la Gambie. Cet officier a relevé au Nord du fleuve, le long de la frontière anglo-française, 37 groupes de monuments funéraires, composés de tumulus, entourés d'enceintes de grands monolythes cylindriques. Un de ces monuments a été fouillé; il contenait des squelettes offrant le type nigritique le plus accentué et des débris de poterie grossière. M. Hamy rapproche ces monuments anciens des tumulus que construisent dans les mêmes parages diverses tribus nègres et en particulier celle des Sérères.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 46 — 14 novembre. — 1904

Delphin : Recueil de textes pour l'étude de l'arabe parlé, traduction par le général FAURE-BIGUET. Alger, 1904, Fontana, in-8°, 130 pp.

Jusqu'aux publications de Marçais, de Doutté, de Cohen-Solal et de Bel, les textes publiés par Delphin en 1891 étaient le seul spécimen de la langue parlée en Oranie qui fut à la disposition des arabisants; ils n'ont aujourd'hui rien perdu de leur intérêt, et les difficultés qu'ils présentent pour les lecteurs qu'une longue pratique n'a point rompus aux particularismes des dialectes maghrébins de l'Ouest, en faisaient depuis longtemps désirer la traduction. Celle du général Faure-Biguet est en général fort exacte, et les critiques ne pourraient porter que sur des points de détail. — Mais l'importance des textes de Delphin n'est pas seulement linguistique : ils intéressent au plus haut point les folkloristes, qui eussent été heureux de trouver dans une traduction des indications capables de les guider dans l'étude de traditions et de coutumes qui ont un caractère très particulier ; le traducteur pouvait suivre, même *iniquo passu*, les exemples que René Basset a donnés en cette matière. Une traduction toute nue de textes populaires paraît un peu maigre aux lecteurs de ce temps-ci.

On doit féliciter le traducteur d'avoir compris qu'il était nécessaire de joindre un index au recueil : mais j'avoue que la méthode qui l'a dirigé dans sa rédaction ne me satisfait qu'à demi. Les textes abondent en mots rares, inconnus des dictionnaires, qu'il importait d'y replacer indirectement par un index alphabétique ; en les groupant par catégories plus ou moins artificielles d'objets similaires, l'auteur exige que le chercheur connaisse d'avance le sens approximatif du mot qui lui est inconnu ou qu'il lise les 28 pages de l'index. Enfin oserai-je dire qu'il eut été souhaitable de profiter de la traduction pour éclairer, à propos de ces textes si intéressants, quelqu'une des questions de phonétique et de syntaxe, qu'ils ont posées sans les résoudre. — Tel qu'il est, le livre du général Faure-Biguet sera fort utile, mais il me semble que le *Recueil de textes pour l'étude de l'arabe parlé* pouvait être complété par un ouvrage moins modeste.

M. G. D.

Paul Usteri, **Aechtung und Verbannung in griechischen Recht.** Berlin, Weidmann, 1903, in-8° de 172 p. (Dissert. inaugurale de Zurich). Prix 6 M.

Ce travail contient un dépouillement très complet et très méthodique de tous les textes relatifs à l'atimie et à l'exil. Ils sont d'abord reproduits et expliqués l'un après l'autre ; puis on résume les conclusions générales qui s'en dégagent. Ce plan n'est peut-être pas le meilleur ; mais l'ouvrage, tel qu'il est, rendra des services.

M. Usteri n'a pas eu de peine à montrer que l'atimie avait des degrés. Je crois pourtant qu'il n'a pas assez insisté sur l'évolution historique de cette peine. Le livre plus récent de M. Glotz (*La solidarité de la famille dans le droit criminel en Grèce*, Paris, 1904) pénètre beaucoup plus avant dans l'étude de la question.

Pour l'exil, M. U. ne s'est pas contenté d'en déterminer les caractères. Il a examiné en outre quelle était la situation juridique du banni au dehors, les faveurs qu'on lui accordait, et aussi les mauvais traitements qu'on lui infligeait parfois. Il montre enfin comment les bannis rentraient dans leur patrie, soit en vertu d'une amnistie, soit par suite d'une intervention étrangère. Il y a dans tout cela d'utiles indications ; mais le sujet est loin d'être épuisé.

P. G.

Le christianisme dans l'Empire perse sous la dynastie sassanide, (224-632), par J. Labourt; Paris, Lecoffre, 1904. xix-372 pp. in-12 et une carte. Prix : 3 fr. 50.

De Timotheo I Nestorianorum patriarcha (728-823) et christianorum orientalium condicione sub chalifis Abbasidis. Accedunt xcix eiusdem Timothei definitiones canonicae e textu syriaco inedito nunc primum latine redditae; Thesim facultati litterarum Parisiensi proponebat Hieronymus Labourt. Paris, Lecoffre, 1904; xv-86 pp. et 2 ff. in-8.

Le premier volume est une thèse de doctorat qui reçoit les honneurs de l'in-12. Le calcul de l'éditeur est justifié par les mérites du livre.

Le christianisme en Perse n'est probablement pas antérieur à l'avènement des Sassanides. En tout cas, il ne comptait pas de chrétientés organisées. Comme toutes les Églises, celle de Perse se disait apostolique ; elle se rattachait à la mission de saint Thomas. On mentionne un légendaire Mari, collaborateur d'Addaï, l'apôtre d'Édesse. Ainsi se trouvait symbolisé le lien qui rattache vraisemblablement l'Église de Perse à celle d'Édesse. Mais la première donnée historique est l'existence au commencement du ivᵉ siècle d'un évêque de Séleucie, nommé Papa. Encore est-elle mêlée à une polémique rapportée dans des documents suspects. L'histoire de l'Église de Perse ne trouve une base solide qu'avec les œuvres d'Afraat, écrites entre 337 et 345. Pour cette période, et pour toute la suite de l'histoire, on a des vies de saints et des passions. Le livre de M. Labourt montre quel emploi judicieux on peut faire de ces documents, d'où il a rassemblé beaucoup de détails importants. Enfin, en dehors d'autres ouvrages, chroniques, traités secondaires, presque toute l'histoire de cette Église se trouve, sinon racontée, du moins jalonnée de points solides grâce au recueil synodal, le *Synodicon orientale*, récemment publié et traduit par M. Chabot.

Cette Église est dans une situation qui rend son existence intéressante pour d'autres que des érudits et des orientalistes. Elle est établie en pays mazdéen. Son clergé trouve en face de lui un autre clergé, aussi fortement hiérarchisé, tout puissant grâce à l'appui du pouvoir royal, le clergé mazdéen. Le roi des rois a près de lui le *mobedan mobed*, l'évêque des évêques mazdéens. Le culte du feu est la religion de l'État. Le christianisme n'a pas de situation légale ; il ne peut jouir que d'une tolérance précaire. Il semblerait, par suite, que l'État ne lui accordera son intérêt que sous forme de persécutions. Cependant, il intervient dans les affaires intérieures de l'Église, surtout dans la nomination du chef suprême, le catholicos. Nous avons la preuve que la plupart furent choisis sur la désignation du roi, et si nous ne l'avons pas pour les autres, c'est le plus souvent que les renseignements nous font défaut.

Ainsi Iahbalaha est choisi grâce à la faveur de Iazdgerd I (415). Sa

mort survient en 420, avant celle de Iazdgerd, qui est alors hostile aux chrétiens. Trois compétiteurs se disputent le siège, et chacun d'eux s'appuie sur un personnage de la cour. L'un d'eux est écarté parce que « les évêques auraient obtenu la permission de le déposer » (p. 119). Ils reçoivent aussi du roi « la permission d'élire un patriarche », qui est Dadiso. Mais cette élection est contestée par une partie du clergé. Le différend est porté devant la Porte Royale, qui doit examiner, entre autres griefs, si Dadiso a signé son apostasie auprès des mages. Dadiso, condamné, est incarcéré par ordre du roi. Or toute cette affaire se déroule après la mort de Iazdgerd I, au début du règne de Bahrâm V. C'est le temps d'une violente persécution. Le roi persécuteur intervient donc en même temps dans les affaires ecclésiastiques et décide d'un procès canonique.

Quand vers 488, Mazdak prêche la communauté des biens et des femmes, l'Église mazdéenne établie se trouve menacée directement. Après divers incidents, le roi Zamasp fait appel au catholicos Babaï et lui demande de réunir un concile « pour établir une réforme relativement au mariage légitime et à la procréation des enfants pour tous les clercs en tous pays ». C'est le concile de 497 qui consacra sur ce point et renouvela les dispositions de conciles antérieurs. Ainsi l'orthodoxie mazdéenne provoque l'action du roi pour obtenir l'appui des chrétiens et définir un point de discipline.

Mais le roi pouvait agir encore plus ouvertement et se passer du concile. En 552, Chosrau I, satisfait des soins de son médecin, Joseph, le nomme directement catholicos. Ce personnage exerça la juridiction patriarcale, tint un concile en 554, et ne fut déposé qu'en 567, grâce à l'intervention d'un autre médecin auprès du roi. Sa déposition ne fut nullement provoquée par l'irrégularité de sa promotion, mais par des actes de violence et de tyrannie qui ameutèrent contre lui ses suffragants.

Enfin, si l'Église de Perse, qui a toujours été nestorienne, faillit devenir monophysite, elle aurait dû ce changement de doctrine à l'influence d'une favorite. Le médecin de Chosrau II, Gabriel, l'ayant saignée à propos, elle donna un fils au roi. Comme Gabriel était gagné aux monophysites, il usa de son crédit pour faire écarter du siège patriarcal par la favorite et malgré l'avis du roi un évêque de Nisibe trop hostile aux Jacobites (605). Quand le bénéficiaire de ce compromis mourut en 609, Chosrau ne permit pas qu'on lui donnât un successeur. Gabriel privait de chef l'Église nestorienne. Les événements qui suivirent sont très curieux. On y voit Chosrau II arbitre de l'orthodoxie et discutant les thèses nestorienne et monophysite; les évêques le suivant dans ses déplacements et formant autour de lui un concile ambulant. Il faut lire dans le livre de M. Labourt toute cette histoire. La vacance du patriarcat subsista jusqu'à la mort du roi (628).

Tels ont été les rapports de l'Église de Perse avec l'État sous un régime que nous appellerions aujourd'hui le régime de la séparation. Les personnes qui s'imaginent que l'État peut se désintéresser d'une institution comme l'Église se font de grandes illusions. Quant à l'intervention des laïcs, elle est constante. Le canon IX du concile de Joseph (p. 193) réprime les coalitions de clercs et de laïcs ; mais le mal était ancien. Les laïcs interviennent dans un des actes disciplinaires les plus importants du grand catholicos Maraba et signent au procès-verbal (p. 174).

Les autres problèmes que pose l'existence d'une Église se retrouvent aussi dans l'histoire de l'Église de Perse : primatie, hiérarchie, célibat ou mariage, Église et école, orthodoxie et hérésie, monachisme et clergé, liturgie et dévotion populaire. M. L. n'a pas traité tous ces points avec le même développement et il a formellement exclu de son plan la liturgie, je ne sais pourquoi. D'ailleurs il a accordé moins d'attention à la vie religieuse des chrétiens qu'à l'histoire de leur église. Il ne consacre que cent pages à la doctrine, aux écoles, au monachisme et à la législation canonique. Mais là où il entre dans le détail, il est toujours intéressant et solide.

Nous voyons la primatie de la capitale ne s'établir qu'à grand'peine. Il s'agissait d'affranchir l'Église de Perse, « l'Église d'Orient », de la juridiction et du contrôle des « Pères Occidentaux », c'est-à-dire, en dernière analyse, du patriarche d'Antioche. Il y a à l'origine de cette affaire un dossier de pièces fausses, les « fausses décrétales » de l'Église syrienne, toute une correspondance du catholicos Papa et notamment une lettre approbatrice des « Pères occidentaux » [1]. La question de la primatie, sans cesse remise sur le tapis, reste discutée pendant deux siècles et demi.

A peine est-elle tranchée, que les compétitions de deux catholicos, Élisée et Narsès, produisent un « schisme d'Occident ». Chaque patriarche élit et consacre ses évêques. L'imbroglio dure seize ans. Il ne faut pas moins que le génie du patriarche Maraba I, le grand homme de l'Église perse, pour remettre l'ordre.

La situation particulière de l'Église de Perse, rend plus lointains et plus tardifs les effets des événements et des controverses qui remplissent l'histoire de l'Église grecque. Ainsi, la théologie d'Afraat, entre 337 et 346, est dégagée de toute influence nicéenne; elle est nettement subordinatienne. Il combat les erreurs de Valentin et de Marcion qui divisaient les chrétientés du monde romain cent cinquante ans plus tôt. De même, l'édit de Justinien contre les Origénistes (542) et le concile de Constantinople (554) ne provoquent pas de réplique en Perse avant le synode de Isoyahb I (585).

Le livre de M. Labourt vient à propos. Il nous apporte la clé de

1. Voy. aussi p. 125, n., la discussion des actes de Dadiso.

deux ouvrages récents, le *Synodicon orientale* publié par M. Chabot et *La littérature syriaque* de M. Rubens Duval. Remis dans son cadre historique, le contenu de ces deux savants livres prend un sens. M. L. a rédigé le guide qu'ils réclamaient. Ce guide est bien composé et bien écrit. Le lecteur profane est surpris de prendre tant d'intérêt au sort de gens qui portent des noms si insolites et de voyager avec tant d'agrément et de sûreté hors des pays de culture classique. C'est peut-être que cette culture double ici le théologien et l'orientaliste. M. L. sait ce qui importe à Sirius.

P. 16 : le texte des *Actes*, II, 9, n'atteste pas l'existence de « communautés chrétiennes » chez les Mèdes et les habitants de la Mésopotamie; tout au plus suppose-t-il des prosélytes juifs en ces pays. — P. 19, la première ligne a été transportée au bas de la page; n. 1, l. 5, lire : *chrétiennes*. — P. 29, rien dans ce que cite M. L. ne prouve qu'il y ait eu des couvents au IVe siècle; il y avait seulement, comme dans d'autres parties du monde chrétien, des ascètes, « les fils et les filles du pacte ». Le monachisme est une importation étrangère et tardive; voy. p. 316. Il est curieux de voir que la Perse a eu aussi ses *uirgines subintroductae;* voy. p. 31, le témoignage d'Afraat. — P. 51, l. 1 des notes, lire : *Nous pouvons donc*. — P. 75 : durant la persécution de Sapor II, on veut forcer des chrétiens à manger du sang. L'Église de Perse, qui vivait près d'une population juive considérable et n'avait pas toujours à se féliciter du voisinage, aurait-elle adopté quelques pratiques judaïsantes? Cf. Afraat, qui place dans son symbole la défense : « Ne pas observer les semaines, les mois, les temps, les néoménies » (cité p. 35). — P. 77 : l'histoire de la source paraît être un conte populaire. — P. 105 suiv. L'histoire du pyrée détruit par un prêtre est très intéressante. Il est d'abord utile de voir que l'Église de Perse, dès qu'elle n'est plus persécutée, devient intolérante. De plus, l'exigence du roi, qui veut que l'évêque reconstruise le pyrée, n'a rien d'excessif. Théodose, qui n'était pas un Jazdgerd et avait plus de raisons de ménager les chrétiens, en une circonstance semblable, décida d'abord que l'évêque de Callinique rebâtirait à ses frais une synagogue démolie par des moines. Voy. le jugement du duc de Broglie, *Saint Ambroise*, p. 134 suiv., jugement bien mieux pondéré que celui de Théodoret sur l'affaire du pyrée et que celui d'Ambroise sur celle de la synagogue. M. Labourt a eu tort de prendre à son compte l'appréciation de Théodoret. Au surplus, ce qu'il appelle la persécution de Jazdgerd Ier paraît seulement avoir été une série de représailles motivées par des violences dues aux chrétiens. L'historien Socrate a raison (cité p. 109, n. 1) de soutenir qu'il n'y eut pas alors de persécution. — P. 113, n. 4 : « Il semble que la cour de Jazdgerd et de Bahram ait été organisée à la romaine. » Cela est important. N'y eut-il pas sous Jazdgerd une pénétration de la culture romaine en Perse, ce qui expliquerait son attitude vis-à-vis des

chrétiens et ce que M. L. appelle « l'édit de Milan de l'Église persane » ? — P. 250 suiv., dans tout le chapitre sur la théologie nestorienne, M. L. suppose, trop facilement, connu du lecteur, le détail des querelles théologiques de l'Empire grec. Ce chapitre est d'ailleurs très neuf et mérite d'être lu avec attention. En véritable historien, M. L. a bien vu que le conflit de deux doctrines les amène à s'atténuer et à exercer une influence réciproque l'une sur l'autre (pp. 266 et 280). Le nestorianisme de Perse finit par se réduire à des questions de terminologie : Isoyabh I refuse de dire que le Verbe est mort, repousse le θεοτόκος et l'union hypostatique, mais parle d'union prosopique. — P. 282, l. 20 suiv. (avec la citation), rédaction inintelligible. — P. 283 suiv., texte très important de Babaï (VIIe siècle). Pour lui l'hypostase est la substance une, qui dans chaque individu supporte les accidents ; la personne est la propriété de l'hypostase qui la distingue des autres, le total des accidents dont l'hypostase est le *substratum*. L'hypostase est donc quelque chose de plus que la nature : c'est la nature en tant qu'elle appartient à un individu. Il me semble que cette doctrine ne fait que préciser les idées de Théodore de Mospsueste, que M. L. résume ainsi : « Vus du dedans,... le Verbe et l'homme sont deux ; vus du dehors, par ceux qui doivent les honorer et les adorer,... ils ne sont qu'un » (P. 250). — P. 302, excellente discussion des sources pour l'histoire des origines du monachisme en Perse. Une série de documents, dont M. L. démêle très bien les relations, les relations, les reporte au IVe siècle. En réalité, cette tradition repose sur des légendes et sur des documents apocryphes.

La carte jointe au volume est tirée de *La littérature syriaque* de M. Duval. Il est fâcheux que l'éditeur n'ait pas fait les frais d'une nouvelle planche, car celle-ci ne contient pas la moitié des indications nécessaires et la transcription est différente de celle qu'emploie M. L.

La thèse latine a pour sujet la vie et les œuvres du patriarche Timothée I (728-823). Sous les Abbasides, l'Église de Perse eut une véritable grandeur et participa de la prospérité du Khalifat. Elle joua alors un rôle important dans l'histoire générale de la civilisation. C'est par elle, en effet, que la science et la philosophie des Grecs passèrent aux Arabes. Elle a donc été un des intermédiaires de la renaissance des études qui se produisit en Occident dans le cours des XIIe et XIIIe siècles. Le catholicos résidait à Bagdad. Parmi les œuvres de Timothée, figure un *Liber stellarum*. Dans ses lettres, à côté des Pères, on trouve cités Aristote (très souvent), Porphyre, Olympiodore, Nemesius et d'autres philosophes et commentateurs d'Aristote ; il abuse des termes grecs ; il fonde et favorise les écoles. A l'intérieur de l'Église perse, son action se manifeste de deux manières : il codifie le droit canon ; c'est à lui que nous devons le précieux recueil du *Synodicon orientale ;* il favorise les missions. L'Église de Perse a eu, en effet, une expansion considérable : aucune Église, dit, M. Labourt,

sauf l'Église romaine, n'a dépassé plus loin ses frontières naturelles. L'inscription de Si-ngan-fou est précisément de la première année du patriarche Timothée (781). M. Labourt a consacré tout le troisième chapitre de sa thèse latine à la Mission nestorienne; voy. aussi dans sa thèse française, p. 165, n. 6; p. 189, n. 2; 206, n. 4 : sujet d'un vif intérêt, qu'il devrait reprendre et développer en français. En appendice, nous trouvons la traduction des *Quatre-vingt-dix-neuf canons* de Timothée, recueil de questions et de réponses ou plutôt de cas de conscience avec leurs solutions, divisé en trois parties, du clergé, du mariage, des héritages. La deuxième est pleine de difficultés posées par les absences des maris; en la parcourant, un profane songe à la vie de voyages et de commerce qui sert de cadre aux aventures des *Mille et Une Nuits*. La troisième partie prouve que l'Église perse sous les Khalifes était en même temps une « nation », dont les chefs avaient à décider des litiges temporels. A défaut d'héritiers naturels, l'Église héritait sous la réserve du paiement des *tributar egia* (LVII).

Paul Lejay.

Trésor des chartes du comté de Rethel, publié par ordre de S. A. I. le prince Albert Ier, par Gustave Saige, correspondant de l'Institut, conservateur des archives du palais de Monaco et Henri Lacaille, archiviste paléographe. Tome II, 1329-1415. Imprimerie de Monaco, XXIV et 724 p.

Le deuxième volume du *Trésor des chartes de Rethel* a suivi rapidement le premier et, dans ce nouveau tome comme dans le précédent, les deux éditeurs, M. Saige et le pauvre Lacaille (mort il y a quelques mois), se sont fort bien acquittés de leur tâche.

Les documents renfermés dans ce deuxième volume se rapportent à la période comprise entre janvier 1329 et octobre 1415 (gouvernement des comtes Louis Ier et Louis II de Flandre, gouvernement de Marguerite, héritière du comté, et de son mari, Philippe, duc de Bourgogne, et actes de leur deux fils, Antoine et Philippe). M. Saige a donc étendu son plan. Il avait dit dans la préface du tome Ier que le deuxième volume terminerait la publication, et il ne comptait pas dépasser la mort de Marguerite de Flandre et du duc Philippe ou la fin du XIVe siècle. Mais s'arrêter à cette époque, c'était négliger une partie très précieuse des documents du trésor de Rethel, les actes relatifs aux deux derniers comtes de la maison de Bourgogne qui gouvernèrent le Rethelois pendant presque tout le XVe siècle. M. Saige nous donnera donc un troisième volume sur les comtes Charles et Jean, et tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la France et notamment de la Champagne septentrionale, lui en sauront le plus grand gré.

Le tome que nous annonçons aujourd'hui, contient 423 documents; 353 sont des originaux, les autres sont des *vidimus* presque tous contemporains et qui ont, par là même, la valeur d'originaux, ainsi que des copies, la plupart du xve siècle. Sauf quatre ou cinq (dont la réimpression s'imposait, entre autres les lettres patentes de Charles VI de 1405), ces pièces sont inédites. Elles ont été insérées selon l'ordre chronologique et à la fin du recueil, à leur date, une table analytique en reproduit les titres.

Une introduction excellente complète l'étude qui, dans le premier volume exposait la formation et le développement du Trésor des chartes du comté de Rethel. On y trouve des renseignements sur l'adnistration du comté pendant le xive siècle : une union étroite s'était établie au point de vue du contrôle financier et fiscal entre le Rethelois et la dynastie de Flandre, et nous apprenons au juste et aussi complètement que possible ce qu'étaient et qui étaient les principaux officiers chargés de gérer les affaires du comté : gouverneur, bailli, garde du scel, receveur, procureur.

A la suite de cette introduction administrative, M. Saige a placé des observations sur les documents qu'il a publiés dans son deuxième volume. Il montre l'importance de certains d'entre eux : les uns, relatifs à la seigneurie de Warcq, apportent des informations inédites sur la généalogie de la famille de Looz ; deux autres sont des traités entre le comte de Flandre, le duc de Bar et le duc de Luxembourg; d'autres montrent la conduite des marchands lombards, les plaintes que provoquent leurs exactions, les poursuites impitoyables qu'ils exercent contre leurs débiteurs et les protections qu'ils ont su se ménager. Mais il faut surtout remarquer à propos des travaux de transformation de la Tournelle (une maison forte que le comte Philippe avait à Mézières et qui commandait les fossés de la ville), les mémoires des corps de métiers qui reproduisent dans les moindres détails les opérations, les fournitures de matériaux, le prix de main-d'œuvre, les procédés de restauration; c'est là un document presque unique pour l'époque où les forteresses se changent en châteaux de plaisance et on y notera de curieux détails sur l'aménagement des appartements, on y verra que les questions d'hygiène et de confort étaient dès cette époque étudiées et résolues avec plus de soin qu'on ne le croit d'ordinaire.

Louons encore M. Saige d'avoir reproduit avec la plus grande exactitude les textes en langue vulgaire ; — il a respecté toutes les variantes d'orthographe, même celles qui viennent de l'ignorance des scribes et il fournit ainsi des éléments intéressants pour l'histoire des modifications de la langue dans cette région pendant le xive siècle — et souhaitons qu'il fasse bientôt paraître le troisième et dernier volume qui contiendra la table générale des noms et des matières.

A. C.

Hermann Michel. **Heinrich Knaust**, ein Beitrag zur Geschichte des geistigen Lebens in Deutschland um die Mitte des 16. Jahrhunderts. Berlin, Behr. 1903. In-8°, vi et 344 p. 8 mark.

L'ouvrage de M. H. Michel est très consciencieux et il a sûrement coûté à son auteur temps et peine. Il pouvait être plus court, et M. M. avoue que lui-même, à la fin, a été un peu effrayé de son étendue. Mais c'est, comme dit le titre, une contribution à l'histoire de la vie intellectuelle en Allemagne au milieu du xvi° siècle, et une contribution très utile et instructive. M. H. nous raconte d'abord en cinq chapitres la vie de Knaust. Nous voyons son héros à Hambourg, à Wittenberg où il s'attache à Mélanchton et se pénètre de la doctrine de Luther, à Berlin où il est recteur du gymnase de Cölln, à Stendal où il remplit les mêmes fonctions, puis de nouveau à Berlin, puis en Mecklembourg et en Poméranie, à Brême où il est syndic du chapitre de la cathédrale, enfin à Erfurt où, comme le montre l'auteur, il devient catholique tout en restant protestant (p. 108) et donne des leçons particulières et des consultations de droit (p. 136-137). La seconde partie de l'ouvrage, la plus profitable, est consacrée à la production littéraire de Knaust qui a été considérable. M. M. apprécie successivement les œuvres de théologie, de philosophie morale et de droit, le *Bierbuch* (où l'on remarque la liste des bières de ces temps-là que Knaust a goûtées pour la plupart ; la première est, à ses yeux, celle de Hambourg, puis vient celle de Danzig, p. 168), les traductions et enfin les œuvres originales. Il consacre quelques pages au petit livre des *Gassenhauer* paru en 1571 où Knaust transforme des chansons profanes en chants religieux ; il en découvre les sources et en analyse la méthode : Knaust, dit-il, garde le plus possible du texte profane, mais parfois il résulte de ce procédé des « Wechselbälge », des monstres vraiment comiques pour notre sentiment, et qui précisément ont dû plaire au peuple (p. 194). Le chapitre essentiel du livre traite des drames scolaires de Knaust. M. M. a peut-être eu tort de mettre plus haut, au cours de la biographie, le jeu de Noël de 1541 et la *Tragedia von verordnung der stende* de 1539. Quoi qu'il en soit, il faut remarquer avec M. M. que Knaust a, le premier en Allemagne, et avant Hans Sachs, dramatisé dans cette *Tragedia* de 1539 le récit de Mélanchton sur les dissemblables enfants d'Ève (p. 26-27) et que son jeu de Noël de 1541 fait de lui le premier dramatiste berlinois, car on ne connaît pas ses devanciers et c'est à lui qu'appartient par conséquent la gloire d'avoir écrit à Berlin et pour Berlin la première pièce de théâtre que nous possédions (p. 52). Pour revenir aux drames scolaires de Knaust, *Agapetus, Dido, Pecuparumpius*, il est de 1560 à 1575 presque le seul qui compose des drames en langue latine, lorsque ce genre tombe en stagnation (p. 211), et sa *Didon* est un des premiers drames où un Allemand ait traité en latin un sujet antique

(p. 227). M. M. a d'ailleurs parlé de ces trois drames avec grand détail, et on ne peut que louer son savoir et, répétons-le, la peine qu'il a prise; il suffirait, pour en juger, de parcourir les notes qu'il a rejetées à la fin du volume, la liste des ouvrages cités et l'index. Le livre est nécessaire à qui veut bien connaître le XVIe siècle allemand.

A. C.

Der Königsleutnant Graf Thoranc in Frankfurt am Main. Aktenstücke über die Besetzung der Stadt durch die Franzosen 1759-1762. Im Auftrage des Vereins für Geschichte und Altertumskunde zu Frankfurt am Main hrsg. von Dr. H. Grotefend, Geh. Archivrat. Frankfurt am Main, Völcker, 1904. In-8°. XII et 328 p.

Comme le dit M. Grotefend dans son introduction, son but est non pas de pénétrer dans le cercle des « Goetheforscher » et de fournir des contributions à la biographie de Thoranc désormais fixée par le livre de Schubart (1896) ainsi que par les articles d'A. Schoene (*Deutsche Rundschau*, nov. 1897) et d'A. Chuquet (*Revue critique*, 1897, n° 27), mais de publier les actes concernant l'occupation de Francfort sur le Main par les Français durant les années 1759-1762 ; ce n'est ni Goethe ni Thoranc, c'est Francfort qui forme le centre de ses recherches. Mais naturellement, le nom de Thoranc revient à chaque page ; c'est lui, c'est le lieutenant de roi qui vient en aide à la ville, c'est lui qui stimule, qui pousse par ses admonitions et ses reproches le Conseil de Francfort à prendre des mesures efficaces; c'est lui qui joue le beau rôle. Les rues désignées par des plaques, les maisons numérotées, un meilleur pavé, la propreté des rues et des rigoles, le balayage régulier et l'enlèvement des ordures, l'éclairage des rues par des lanternes, la police des étrangers, une bonne organisation du service des pompiers, l'interdiction des maisons de jeu, tout cela, Francfort le doit à Thoranc. Il maintint une sévère discipline, et Senckenberg admire sa simplicité, sa droiture, son désintéressement, son impartialité. Mais les Francfortois, Conseil et bourgeoisie, ne voyaient dans Thoranc qu'un étranger, un intrus; ils s'opposaient à tout ce qu'il désirait, sans comprendre qu'il n'avait en vue que l'intérêt de la cité, et ils criaient à l'arbitraire, criaient qu'on empiétait sur leurs droits de souveraineté. « Ils ont l'esprit négociant, disait Thoranc, point d'élévation, point de noblesse ». On remerciera donc M. Gr. de nous montrer Thoranc sous un si beau jour. Il nous dit — et on le reconnaît en lisant les actes qu'il édite — que Thoranc a toujours cherché la vérité, toujours exécuté ce qu'il regardait comme juste ; qu'il ne fut jamais brutal et qu'il recourait à la bonté, à la persuasion, aux prières mêmes ; qu'il est absolument digne de l'auréole que lui ont faite les souvenirs de la jeunesse de Goethe ; qu'il a été l'idéal du soldat. Les lettres et pièces

que M. G. publie ont été pour la plupart tirées des archives de Francfort et il les reproduit telles quelles, en conservant l'orthographe des originaux. Il pousse même, ce semble, l'exactitude trop loin. Mais il y a bien peu de fautes dans ces documents français [1]; on sent que l'editeur les a lus et relus, et que la tâche qu'il avait assumée, lui était douce. En tout cas, cette publication devra être consultée par ceux qui s'intéressent à la guerre de Sept Ans, à l'histoire moderne de Francfort, et à Gœthe; c'est peut-être le meilleur commentaire que nous ayons de la première partie de *Poésie et Vérité.*

A. C.

Goethes Lyrik. Erläuterungen nach künstlerischen Gesichtspunkten, ein Versuch, von Berthold Litzmann. Berlin, Fleischel, 1903. In-8°. 257 p. 3 mark 50

Comme l'indique le titre, ce livre n'est qu'un essai, et l'auteur veut commenter la lyrique de Gœthe « d'après des points de vue artistiques ». Il revient à diverses reprises sur ce point; son dessein, c'est d'exciter, d'augmenter la jouissance artistique, c'est de rendre le public capable de goûter les chefs-d'œuvre de la lyrique gœthéenne, c'est de montrer aussi bien que possible quels sont les éléments de cette lyrique. Il n'y réussit pas toujours, et il emploie à satiété des mots étrangers et des métaphores empruntées à la musique ou à la peinture. Toutefois, la plupart du temps, il a su, comme il s'en flattait, éviter dans ce qu'il nomme son *Interpretatorium* la pédanterie et la sécheresse des commentaires d'antan. Il attache, excite, remue son lecteur; il a de la vivacité, de la vervê, et aussi de la finesse; il fait souvent de jolies remarques, d'instructifs aperçus. Il insiste particulièrement sur la *Zueignung* et sur *An den Mond.* Il prouve que le *Jägers Nachtlied* célèbre Mme de Stein et non Lili. Il commente de façon attrayante et solide *Auf dem See*, *Wanderers Sturmlied*, *An Schwager Kronos*, *Harzreise.* Il rapproche ingénieusement du *Ganymed* un passage de *Werther* (lettre du 10 mai) et de l'*Erlkœnig* les « mille monstres de la nuit » de *Willkommen und Abschied*. Le livre qui a été évidemment parlé avant d'être écrit et qui offre un résumé des conférences de l'auteur à l'Université de Bonn, se lit donc avec intérêt et profit. On regrettera qu'il n'y ait pas d'index, pas de table des matières, pas de tête de chapitre; pourquoi ne pas donner à la fin du volume, avec renvoi aux pages correspondantes, la liste des poésies

---

1. N° 295, lire « viennent *se* plaindre » (viennent de plaindre) et « *chargé d'office* » (chargé d'affaire); n° 364 « *moyens* » (moyen); n° 374 « *engage* » (engagé); n° 375 « *prescrit* » (prescrivent); *id.* « *fonte* » (faute); n° 391 « *dénonciateurs* » (dénominateurs).

commentées ? Mais les professeurs de littérature allemande trouveront dans l' « essai » de M. Litzmann un modèle à suivre, et il est à souhaiter qu'ils aient, non seulement le même savoir, mais la même fraîcheur d'esprit, le même goût, le même sens littéraire.

A. C.

Fernand Baldensperger. **Gœthe en France.** Paris, Hachette, 1904. In-8°, 393 p. 7 fr. 50.

L'ouvrage de M. Baldensperger tient et tiendra une des premières places dans l'histoire de la littérature comparée. Le sujet était immense. M. B. a osé le traiter, et au bout de quatre années de recherches patientes, persévérantes, obstinées, il l'a épuisé. On ne saurait énumérer ce qu'il a lu : livres, revues, journaux. On est effrayé en pensant à tout ce qu'il a dû feuilleter et noter. Aussi l'ouvrage est-il une mine, une des mines les plus riches, les plus abondantes qui soient. Rien n'a échappé à l'auteur, et le seul reproche qu'on puisse lui faire, c'est d'être trop complet, c'est de citer des noms qui méritaient de rester dans l'oubli et des détails insignifiants. Et pourtant, y a-t-il des détails insignifiants, et tel nom qui nous semble négligeable, l'est-il réellement ? Quoi qu'il en soit, la publication de M. B. est si fournie, si pleine de renseignements qu'elle sera indispensable à quiconque étudie soit Gœthe soit notre littérature au XIXe siècle ; ne suffit-il pas de dire que M. B. retrace l'influence du *Werther* et du *Faust* sur la pensée française ? Mais le jeune professeur n'est pas seulement un consciencieux érudit, un infatigable chercheur, un inlassable collectionneur de menus faits. *Mens agitat molem*. Cette masse de notes qu'il a rassemblées par un labeur si constant, il la domine, il la maîtrise, et à son grand savoir, à sa merveilleuse connaissance de la matière, il ajoute la finesse de l'esprit, la pénétration du jugement, l'étendue des vues. Son ouvrage est très nettement composé et disposé. Le style est clair, souvent piquant. S'il y avait à blâmer sur ce point, ce serait peut-être la concision de l'auteur ; il a dû évidemment faire court pour renfermer tant de choses en si peu de pages, et l'on sent par endroits que *brevis esse laborat*. On voudrait qu'il se fût par instants étendu davantage, qu'il eût fait circuler un peu plus d'air dans ces pages touffues et serrées. On voudrait même qu'il eût développé certains points, insisté ici et là sur certains littérateurs, analysé, apprécié certaines œuvres dont le titre nous attire et qu'il se contente de mentionner. On souhaiterait aussi qu'il eût mis des sommaires à ses chapitres. On regrette qu'il n'ait pu produire ses références ; mais il nous promet une *Bibliographie* qui indiquera ses sources et qui répartira dans des cadres identiques à ceux du volume l'amas de ses

documents. Félicitons-le encore de ce beau, de ce vaste, de cet énorme travail [1].

A. C.

Schiller (pages choisies des grands écrivains), avec une introduction par Ludovic Roustan. Paris, Colin. In-8°, xl et 301 p. 3 fr. 50.

Ce volume des *Pages choisies* mérite d'être signalé à l'attention. M. Roustan — l'auteur d'un excellent livre sur Lenau — a su faire un choix dans l'œuvre considérable de Schiller, et il a tiré du théâtre, des poésies, de l'histoire, de la philosophie, de la correspondance des morceaux qui intéresseront le lecteur français.

L'introduction est très remarquable dans sa brièveté. M. Roustan a marqué nettement les principaux traits du génie de Schiller, et il sème au courant de son étude des remarques, des appréciations qui témoignent d'une grande finesse d'esprit et d'une profonde connaissance du sujet. Il montre, par exemple, que les drames de Schiller ont besoin de la vie de la scène pour prendre corps devant nous, et que « ses figures, à ne les voir que dans le livre, nous apparaissent exagérées ou déclamatoires, tandis que Gœthe qui nous enchante à la lecture, n'a plus au théâtre que des formes un peu froides » (p. xvii). Il justifie l'idéalisme des héros de Schiller. Il s'élève contre les critiques qui comparent le style de Schiller au lourd manteau de couronnement des princes ou aux somptueux caparaçons qui faisaient de la monture du chevalier une bête méconnaissable, et, ingénieusement, il « soupçonne la tradition de la scène allemande et la trop grande popularité de ses vers d'avoir égaré les jugements ». On sent à chaque page que M. Roustan connaît le pays allemand aussi bien que la littérature allemande, et ce n'est pas un des moindres attraits de son introduction. Il débute en nous décrivant le Musée Schiller que la piété souabe vient d'élever à Marbach, et c'est dans les termes suivants, de très belle et très saisissante façon, qu'il nous parle du buste de Schiller que fit Dannecker, un des camarades du poète à l'École de Charles : « Il y a au provincial musée de Stuttgart, dans les pauvres salles basses remplies des plâtres de Thorwaldsen qui en déguisent mal l'indigence, un buste colossal dont la beauté irrégulière et douloureuse étonne et retient le passant distrait. Le front vaste et puissant, coupé de deux plis amers, barré de sourcils volontaires, les yeux dont on devine dans le marbre immobile la flamme vivante, un nez aminci de phtisique, trop fort, mal planté, mais d'un arc terrible, et tout frémissant sur

---

1. P. 20 on ne peut citer les *Souvenirs* de la marquise de Créquy qui ne sont pas d'elle ; — p. 57 lire Ecquevilly.

les lèvres fermées et obstinées de la bouche souabe, tout dans ce masque ne serait que hauteur impérieuse ou souffrance maîtrisée, s'il n'y avait dans les lignes des joues et dans l'harmonie de tout le visage je ne sais quelle grandeur douce et sereine. Des innombrables portraits et statues du poète, je n'en connais aucun qui redise avec une émotion aussi intense l'énergie de volonté, la noblesse d'inspiration et l'humanité de cœur qui respirent dans toute la vie de Schiller et qu'on sent battre dans son œuvre ».

A. C.

Friedrich GUNDELFINGER. **Caesar in der deutschen Literatur** (Palaestra, XXIII.) Berlin, Mayer u. Müller, 1904. In-8°, VII et 129 p. 3 mark 60.

C'est un joli sujet que *César dans la littérature allemande*, et M. Gundelfinger, sans toutefois l'épuiser, l'a bien traité. Son travail n'est pas seulement une suite d'analyses et un recueil de citations. L'auteur recherche, avant tout, non pas la valeur littéraire des œuvres où paraît César, mais l'idée, l'image qu'on se faisait de César, d'abord au moyen âge, puis sous la Renaissance, et plus tard. Il y a là une foule de détails intéressants, qu'on ne peut citer tous. Notons ce que dit M. G. du *César* de Muret : jusqu'à Hans Sachs et Frischlin, César n'a que des vertus ou des vices typiques ; Muret représente dans César un homme qui a des passions et le sentiment de la dignité (p. 44). Il remarque en passant que Scherer a surfait Brülow. Il voit dans la peinture de Moscherosch « une caricature historique consciente ». Il découvre que Lohenstein a copié le *Jugement sur César et Alexandre* de Saint-Evremond (p. 68). Il insiste avec raison sur le *César* de Shakspeare, sur la traduction de Borck et sur le remaniement de Dalberg. A propos de Klopstock, il oublie de dire que son disciple et ami Cramer rêvait à Gœttingue de faire une épopée sur Brutus ou, comme disait Voss, une *Brutiade* (*Briefe* I, 153) et que le Siegwart de Miller, lisant les *Commentaires* de César, retrouve dans le caractère des Gaulois des traits du caractère français (*Siegwart*, I, 333). Mais il n'oublie pas Bodmer et Brawe et Meissner et Herder et Goethe et Frédéric Schlegel. Il passe rapidement, trop rapidement, sur les écrivains du XIX° siècle et termine en disant que Mommsen est le seul qui, dans ce siècle, ait fait un César réel, non un conquérant à demi mythique, « mais un grand politique réaliste ». Bref, malgré quelques lacunes et bien qu'on sente en certains endroits un peu d'inexpérience et de gaucherie, bien qu'on souhaite par instants un peu plus de clarté et de précision, l'étude de M. Gundelfinger est soignée et utile.

A. C.

Vieilles paperasses et vieilles gens, souvenirs d'une famille alsacienne au temps de la Révolution par Rod. Reuss. Paris, Fischbacher. 1904. In-8°, 57 p.

M. Reuss analyse et résume dans cette très intéressante brochure l'autobiographie d'un paysan alsacien de Heiligenstein, André Goepp, qui joua sous la Révolution un beau rôle dans sa petite commune. Il était maire et il fit en 1794, en 1795 dans l'église du village des discours patriotiques, des « sermons laïques » qui sont curieux. C'est ainsi qu'il parle à ses concitoyens « d'une ville rebelle qui s'appelait Toulong et qui s'appellera désormais Port de la Montagne ». Il leur parle le 20 prairial an II de l'Être suprême qu'il supplie de « fortifier le courage de la Convention ». Il leur parle, le 10 messidor suivant, du peuple français que Dieu protège contre les autres peuples, et le 30 messidor, des martyrs de la liberté, Abel immolé par Caïn, le jeune Bara, Marat « tué dans sa baignoire par une femme astucieuse et rusée », Le Peletier et les soldats morts pour la patrie. Ce dernier discours est vraiment beau; évidemment Goepp, en le prononçant, songe à son fils parti pour la guerre, et les éloquentes paroles qui lui échappent, montrent, dit M. R., « combien malgré l'idiome germanique, les cœurs des populations alsaciennes s'étaient ouverts à des sentiments nouveaux, s'étaient donnés déjà à cette France qui s'élaborait dans la fournaise ardente de la Révolution » (p. 28-29). M. R. cite encore d'autres discours de cet honnête paysan d'Alsace, et nous fait ainsi juger de ce que pouvait être la propagande patriotique dans un village des Vosges au fort de l'agitation révolutionnaire. On lit avec émotion les dernières lignes qu'il consacre au digne Goepp mort en 1807 : « Moins de cent ans se sont passés depuis. Est-il aujourd'hui un seul des habitants de Heiligenstein qui raconte quelques vagues souvenirs du pieux chrétien, du brave maire, du sincère patriote dont j'ai essayé de ressusciter l'image? Je l'ignore ; mais je puis affirmer que je ne regrette pas les longues heures passées à déchiffrer ces feuillets épars, mutilés et jaunis par le temps. J'en ai vu surgir peu à peu une personnalité modeste, mais vivante, qui fait honneur au patriotisme français de l'Alsace d'autrefois ».

A. C.

Hermann Hüffer. **Der Krieg des Jahres 1799 und die zweite Koalition.** Erster Band. Gotha, Perthes, 1904. In-8°, xi et 472 p.
— **Alfred von Reumont.** Cöln, Boisserée, 1904. In-8°, 239 p.

Le premier volume du nouvel et remarquable ouvrage de M. Hüffer, *La guerre de l'année 1799 et la Deuxième coalition*, contient douze chapitres. L'auteur retrace d'abord l'État de l'Europe et les premiers événements de la guerre, l'arrivée des Austro-Russes en

Italie, la reconquête de la Lombardie, du Piémont et des Grisons. Il insiste sur l'assassinat des plénipotentiaires de Rastatt et il apporte la vérité sur ce point déjà élucidé par Heigel dans la *Historische Vierteljahrsschrift* et par Rod. Reuss ici même (*Revue critique* du 20 janvier 1902). On peut dès à présent regarder comme certain que l'empereur et son gouvernement, Thugut, Lehrbach, Colloredo, Metternich ont été étrangers au meurtre et à toute tentative violente. Mais la guerre avait éclaté, les envoyés français étaient renvoyés de Munich, de Stuttgart et de Ratisbonne, le congrès de Rastatt n'avait plus de durée légale, Rastatt n'était plus reconnu comme neutre, et ainsi, pendant une maladie de l'archiduc Charles, se forma au quartier général autrichien l'opinion qu'on pouvait enlever les archives de l'ambassade française pour connaître les espions et autres personnages qu'il fallait éloigner du théâtre des opérations. Une lettre particulière du quartier maître général Schmidt, empreinte d'acrimonie et de colère, fut mal interprétée par les généraux de l'avant-garde, et de là, des dispositions qui amenèrent dans la nuit du 28 avril l'attaque des Szekler et la mort de Bonnier et de Roberjot; le crime fut exécuté, non par les autorités militaires, mais par des subalternes qui excédèrent leurs pouvoirs. Après avoir résolu cette question de Rastatt si importante d'ailleurs, comme il dit, et entourée de tant de doutes, M. H. expose la situation de la Suisse et l'impression profonde que fit dans le pays l'occupation de Zurich par les Autrichiens. Suivent deux chapitres, très fouillés, très attachants, sur la république napolitaine; c'est un sujet cher à M. H. et qu'il avait déjà traité en 1884 dans l'*Historisches Taschenbuch* et cette année même dans la *Revue historique*[1]. On trouvera dans ces chapitres la vérité sur ce mémorable événement de la campagne de 1799, sur les personnages qui y prirent part, sur les passions qui s'y déchaînèrent comme une force naturelle et avec de si étranges complications; d'après les documents récemment publiés, M. H. met en pleine lumière quelques-uns des points les plus importants, la prise de Naples, l'accord des républicains avec Ruffo, la rupture de la capitulation, et il conclut que Nelson, le roi, la reine, Acton, les Hamilton sont tous coupables, chacun à leur manière; « chacun des intéressés, dit-il, reçoit sa part de blâme, et, nulle part, dans ce tragique soulèvement, l'œil ne trouve un point sur lequel il puisse se reposer avec une joie sans mélange; on se demande lequel des deux fut le plus funeste, de l'inexpérience et de la présomptueuse faiblesse du gouvernement républicain ou de la royauté dépravée et profondément délabrée, qui, hostile à tout ce qui était cultivé, ne prit de point d'appui que dans l'ignorance de la masse » (p. 257). De Naples qui n'est, comme remarque l'auteur,

---

1. *La fin de la république napolitaine* par H. Hüffer, correspondant de l'Institut de France (Extrait de la *Revue historique*, tomes LXXXIII et LXXXIV).

décisif qu'en seconde ligne, il nous ramène en Lombardie, et nous assistons avec lui à la bataille de la Trébie et aux dissentiments entre Autrichiens et Russes, à ces dissentiments incessants qui ralentissent la marche des opérations (p. 294), à la bataille de Novi que Souvorov aurait perdue sans l'incomparable ténacité des Autrichiens de Kray (p. 358). Mais de nouveau les alliés ne s'entendent pas sur le but de la guerre, sur *la question de l'indemnité* (tel est le titre d'un des chapitres de l'ouvrage), et bientôt les Français reprennent le dessus ; Masséna fait ses dispositions, comme s'exprime M. H., à la fois avec hardiesse et prévoyance (p. 438) et il profite de la désunion des coalisés pour battre l'aile gauche de l'archiduc Charles et occuper le Simplon et le Gothard. Et cependant, il pourrait être écrasé sous le nombre ; il est sauvé par ce mouvement, ce malheureux mouvement, le plus malheureux de toute la guerre qui, selon les termes de notre historien, fut plus funeste qu'une bataille perdue et fit échouer les plans et même l'existence de la coalition. Qu'on change de positions sur un théâtre aussi étendu, est chose déjà délicate ; mais ce changement, il fallait du moins l'opérer à temps et convenablement; on fit quitter l'Italie à Souvorov et la Suisse à l'archiduc Charles prématurément (*vorzeitig*); l'un s'exposa à de grandes peines et fatigues, l'autre consacra des forces superflues à une entreprise qui ne promettait pas d'avantage signalé (p. 459-460). Ici s'arrête le premier volume de M. Hüffer. Il est à la fois politique et militaire, et, de fait, ainsi qu'il le dit (p. 359), les débats politiques exercent sur les mouvements des armées une influence rarement utile, mais considérable. Sur aucun point il n'est incomplet. Il n'a pu consulter le travail que la section historique de notre état-major commence sur le sujet ; mais il a tiré parti des Mémoires, du *Précis* de Dumas, de Jomini, de Clausewitz, de l'étude de Stutterheim, de l'ouvrage de l'archiduc Charles et de celui d'Angeli, de Miliutine, du colonel suisse Reding-Biberegg. Voilà pour la partie *campagne*. En ce qui concerne la politique, il a recouru aux Archives Voronzov, aux correspondances anglaises, à Bailleu et à Obser, à Strickler et à Dunant, et lui-même a recueilli à Vienne et à Berlin nombre de précieux documents qui se trouvent dans le premier volume de son recueil de sources pour l'histoire de la guerre de 1799. Grâce à tant de recherches M. Hüffer a pu tracer un tableau exact de la guerre et de la diplomatie. Non qu'il se pique d'être écrivain militaire; il ne raconte des batailles et des opérations que l'essentiel, que les épisodes marquants, et il cherche surtout en cette matière à résoudre des questions encore douteuses. Mais il s'attache à peindre les dispositions des esprits en France, en Suisse, en Italie, car cette guerre est, suivant ses propres termes, la première où les peuples se joignent aux rois pour se soulever contre la domination française et voilà pourquoi il a donné une grande importance à la république napolitaine. Le style est, comme toujours, simple et

clair, vif et animé. Puissions-nous voir bientôt le second volume qui doit embrasser la guerre de 1800 et la paix de Lunéville!

On trouvera dans le volume de M. H. sur Alfred de Reumont les *Souvenirs de jeunesse* de Reumont, la notice nécrologique que M. H. avait consacrée à son ami en 1887 dans l'*Allgemeine Zeitung* et trois études sur les rapports de Reumont avec Thile, Ranke et la maison impériale. Il y a dans les *Souvenirs* de Reumont, écrits, selon la coutume de l'auteur, un peu lourdement, des détails intéressants sur les commencements de la domination prussienne dans les provinces rhénanes et sur l'Université de Bonn. Mais ce qui sera plus utile à l'historien, c'est la notice de M. H. sur Reumont « au service de l'état et de la science » et les trois études qui terminent le volume. On remarquera dans ces études les lettres où Thile informe Reumont qu'on ne peut le nommer envoyé de Prusse à Rome parce que la Prusse a pour principe de ne pas accréditer un catholique auprès du Saint-Siège et que le poste est le centre d'établissements qui ont un caractère évangélique (p. 179), celles où Ranke entretient Reumont de ses travaux historiques, notamment d'une nouvelle édition de son livre sur la Serbie, et raconte qu'il revient parfois à ses classiques, qu'il relit les livres qu'il lisait jadis à Schulpforte, si bien que vieillesse et jeunesse se rencontrent (p. 205), celles de l'empereur Guillaume et de la reine Élisabeth, femme de Frédéric-Guillaume IV. L'empereur Guillaume écrit de Ferrières à Reumont le 8 mars 1871, qu'il a « conquis une grande chose qu'il avait à peine rêvée » (p. 229) et il s'efforce en 1881 et en 1882 de justifier sa politique religieuse : « Ne soyez pas, dit-il à Reumont, plus papal que le pape; il fallait faire voir par les lois de mai qui gouverne seul en Prusse; la rupture est venue, non de moi, mais de la désobéissance des princes de l'église catholique aux lois du pays » (p. 233 et 235). La reine Élisabeth parle avec Reumont de la situation politique. Elle lui écrit le 27 juillet 1870 que le zèle des réservistes et de la landwehr élève l'âme, que personne ne veut rester en arrière, que la vieille haine se réveille contre les Français. « Quels événements, lit-on dans une lettre du 20 septembre suivant, mais on a la crainte de l'avenir, c'est une situation embarrassante de se trouver en face d'un empereur prisonnier et de cette horrible société de Paris qui se nomme gouvernement républicain. Napoléon a de nouveau montré sa ruse; il ne pouvait rien faire de plus sage que de se rendre au roi et de rejeter sur d'autres la responsabilité de la capitulation et de la future paix. Le voilà très bien loti à Wilhelmshöhe et je crois, en toute sécurité, car il ne pense pas à la fuite et personne ne viendra de France le chercher. »

A. C.

— M. P. Decharme, professeur à la Sorbonne, va publier un livre sur *La critique des traditions religieuses chez les Grecs, des origines au temps de Plutarque* (Picard. In-8°, xii et 518 p.)

— M. F. G. Fumi publie en 3e édition son *Avviamento allo Studio del Sanscrito* (Milan, Hoepli, 1905), dont il a été rendu compte en 2e édition dans la *Revue critique* (1902, 1er semestre, p. 319). Comme il existe aujourd'hui nombre de manuels de sanscrit en toutes langues, il doit suffire d'annoncer ici la refonte de cet estimable précis, qui a passé de 254 pages à 343, et qui s'est accru, notamment, d'une histoire sommaire de la littérature de l'Inde et d'un tableau des racines sanscrites. — V. H.

— M. L. Preud'homme a écrit une *Troisième étude sur l'histoire du texte de Suétone, De uita Caesarum, Classification des mss* (Bruxelles; *Mémoires couronnés et autres Mémoires publiés par l'Académie de Belgique*, t. LXIII, 1904 ; 94 pp. in-8; imprimerie Hayez). Je ne connais pas les deux études qui ont précédé. D'après M. P., le ms. archétype immédiat était en onciale, et avait déjà une lacune au commencement. De lui sont dérivées deux familles, X, comprenant principalement B. N. 6115, 5804, Vat. 1904, *Gudianus* 268 ; et Z, comptant, entre autres, Mus. Brit. 15 C III, B. N. 6115, 5802, etc. Cette classification repose sur une discussion minutieuse. A la fin se trouve un inventaire des mss. connus avec une description sommaire. P. 85 : « l'écriture onciale, dans laquelle la haste de *l* dépasse la ligne d'écriture » : c'est une erreur paléographique, ou bien M. P. veut-il parler de la demi-onciale ? P. 88 : M. Preud'homme attache une certaine importance au fait que, dans le *Memmianus* (B. N. 6115, du ixe s.), la première ligne de chaque biographie est en capitale et la première de la vie de César est en onciale. Je crois bien que c'est un caprice de copiste. En tout cas, il ne faut pas s'imaginer que les commencements en capitale « ont dû se transmettre de ms. en ms. depuis l'original de l'archétype jusqu'au *Memmianus* ». Ces commencements en capitale sont fréquents, sinon ordinaires, dans les mss. de la même époque. Le mémoire est approfondi et intéressant. Mais les bonnes leçons ne prouvent pas la parenté des mss.; les fautes ont seules une valeur probante. — P. L.

— M. Léon Gry a choisi pour sujet de thèse de doctorat en théologie : *Le millénarisme dans ses origines et son développement* (Paris, Picard, 1904, 144 pp. in-8°). Après avoir recherché l'origine du millénarisme dans la littérature juive et le Nouveau Testament, M. Gry suit son histoire dans la littérature chrétienne jusqu'à Apollinaire de Laodicée en Orient et saint Augustin en Occident. La monographie est intéressante et consciencieuse. M. Gry conclut que le millénarisme n'a jamais été une hérésie pour l'Église, mais on l'a considérée comme une erreur, une naïveté des anciens. Il était assez difficile d'être plus sévère ; car la première génération chrétienne a certainement cru au moins à la parousie. Ce dernier point n'est pas nettement éclairci par l'auteur. D'ailleurs la question n'est pas très bien posée par M. Gry. Il se demande si le chiliasme est un dogme. Il faudrait se demander s'il a été un dogme, et saint Irénée donnerait la réponse. Mais l'ensemble de la brochure est solide et fondé sur une étude directe des textes. Je vois dans une note que la séparation de l'Église et de l'État a été prédite par saint Paul d'après un chanoine Arminjon, qu'il y a encore des chiliastes, qu'il y a en Sicile une congrégation de femmes, les Vierges de l'Expectation, qui attendent et hâtent de leurs prières la parousie et le nouveau règne. — P. L.

— M. Georges BEAURAIN décrit : *Le Portail de l'église de Mimizan, étudié dans ses rapports avec l'histoire du costume et du mobilier au moyen âge* (58 pp. in-8 et 52 figures dessinées par l'auteur, 3 photogravures ; Dax, Labèque ; Paris, Honoré Champion). Ce portail romano-gothique comporte une quantité de sculptures : au tympan, l'adoration des mages ; aux archivoltes, les vierges folles et sages, les signes du zodiaque, les occupations des mois, les prophètes ; enfin, au-dessus, le Christ dans une gloire, entouré des douze apôtres. Ces sculptures sont sans art ; la dimension exagérée des têtes et le défaut général de proportion trahissent l'inexpérience. Mais ces tailleurs d'images avaient un sentiment vif de la réalité et savaient la rendre avec franchise. Aussi les costumes sont-ils ceux des Landes à la fin du moyen âge. M. Beaurain compare tous les détails aux représentations connues d'ailleurs. Les occupations de l'année forment un thème souvent reproduit dans les monuments comme dans les mss. Nous avons ici le faucheur, le porcher, l'émondeur, le laboureur, le batteur des épis, le vendangeur. La flore elle-même est observée d'après nature. La brochure de M. Beaurain, éclairée par de bons dessins, se trouve être ainsi une contribution intéressante à l'histoire du réalisme dans l'ancien art français. — S.

— On a mentionné ici l'étude de M. Misset sur N.-D. de l'Épine et le symbolisme de la Vierge dans l'aubépin. La démonstration dérangeait la « tradition ». Un chanoine a voulu répondre. Malheureux chanoine ! Voici : 1° un *Avant-Propos d'une deuxième petite réponse à M. le chanoine Pannet*, par E. Misset (Paris, Champion, 1904 ; 12 pp. in-8°) et 2° *Une église de Victorins en Champagne, Les Victorins de Toussaints-en-l'Isle curés et seigneurs de l'Epine-Melette du* XII° *au* XVI° *siècle* (Paris, Champion, 1904 ; 80 pp. in-8°). M. Misset prouve que N.-D. de l'Épine était bien en possession des Victorins. Son seul défaut est d'être un peu long : dix pages suffisaient. M. Misset n'assomme pas son chanoine, il le hache menu. J'aimerais qu'il le laissât maintenant dans le mortier, d'où il ne peut guère ressusciter, et qu'il nous donne l'ouvrage d'ensemble annoncé dans l'*Avant-Propos : La miraculeuse image de sainte Marie à l'Epine du Mont Sinaï, origine primordiale de toutes les images miraculeuses de Notre-Dame trouvées par un berger dans un buisson lumineux*. J'espère que cet ouvrage aura une liste de ces images et des églises, tableaux, œuvres d'art, etc., qui s'y rapportent, et que j'y retrouverai, avec d'autres, certaine peinture que M. Misset a pu voir à l'exposition des primitifs français. — P. L.

— Nous avons reçu : FAUCON, *Notice sur la construction de l'église de la Chaise-Dieu (Haute-Loire), son fondateur, son architecte, ses décorateurs, 1344-1352, d'après les documents conservés aux archives du Vatican* ; nouvelle édition revue ; 68 pp. 2 pl. et 1 fig. in-8°. Prix : 2 fr. L'église de la Chaise-Dieu a été construite par Pierre Rogier, devenu pape sous le nom de Clément VI, et sorti de cette abbaye, fondée au XI° siècle par saint Robert. M. Faucon a retrouvé dans les registres caméraux du Vatican les comptes de cette construction (Vol. 228) : *Expensa fabrice Case Dei*. Il a pu ainsi indiquer le nom de l'architecte, Hugues Morel, aidé par Pierre de Cébazat, architecte de la cathédrale de Clermont, et par Pierre Falciat, qui jouait le rôle d'entrepreneur ; de Pons Sigaut et Martin de Chalancon, charpentiers ; de Robin de Champ-Villier, Pierre Bordier, Jean Laurent, Jean Auzepi, Raufet Bordier, Michel Eschayrosa, Jean de Nolhac, Pierre de Saint-Flour, etc., « tailleurs de pierre » et sculpteurs suivant l'occasion. Des mêmes comptes, on peut tirer des conclusions sur les prix de la main d'œuvre et des matériaux. Contrairement au préjugé répandu, ni les matériaux ne sont obtenus gratuite-

ment à titre de redevance, ni la main d'œuvre n'est due à des corvées. Tout est payé et assez cher. La construction va vite, parce que l'argent ne manque pas grâce à Clément VI. Le pape mourut avant l'achèvement : les trois dernières travées et les tours de la façade sont du temps de Grégoire XI (1370-1378). Mais on pouvait déjà s'installer dans la partie terminée. Clément envoya son peintre ordinaire, Matteo di Giovanetto, pour la décorer. Il y fit aussi dresser son tombeau. Il en reste aujourd'hui la statue couchée du pape sur un sarcophage de marbre noir. Mais le pourtour était décoré de vingt-quatre figures représentant toute la parenté du pape ; M. F. en a retrouvé l'énumération dans les pièces. Le tombeau fut saccagé par les réformés en 1562 et les figures ont été brisées. Le mausolée était l'œuvre de Pierre Roye, Jean *de Sanholis* et Jean David. Il faut louer M. Faucon de recherches si heureuses et d'une contribution si précise à l'histoire obscure de l'art français. — S.

— Nous avons déjà signalé les études de M. W. H. Goodyear sur l'emploi des lignes courbes et des verticales inclinées dans l'architecture. Il a fait porter en 1903 son enquête principalement sur l'architecture gothique : *Vertical curves et other architectural raffinements of the Gothic cathedrals and churches of Northern France and in early Byzantine churches at Constantinople*; New-York, Macmillan, 1904, 67 pp. et 31 gravures (*The Museum of the Brooklyn institute of arts and sciences Memoirs of art and archaeology*, Vol. I, n° 4). Les principaux monuments étudiés sont Sainte-Marie *Diakonissa* et Balaban Aga Mesjid, à Constantinople ; Saint-Loup, Saint-Albin, Notre-Dame, à Châlons; Saint-Remy, à Reims ; la cathédrale de Laon ; Saint-Jean de Caen ; l'église de Saint-Quentin ; la cathédrale d'Amiens ; celle de Noyon, et surtout Notre-Dame de Paris. — S.

— *Le latin et le problème de la langue internationale*, par Ch. André, sous-bibliothécaire de l'Université de Lyon, avec une préface de M. Paul Regnaud (Paris, Le Soudier, 1903 ; VI-79 pp. in-8) est une brochure beaucoup plus sérieuse que celles qu'on voit éclore chaque année sur la même question. Elle a une valeur durable, grâce à une histoire de l'usage du latin dans les temps modernes et à une bibliographie du latin moderne. Voici d'ailleurs les titres des chapitres qui montreront la place faite à l'histoire : Moyen âge et Renaissance ; XVII[e] et XVIII[e] siècles ; Parle-t-on encore en latin ; Écrit-on encore en latin ; Les tentatives modernes de restauration du latin ; Réponse à quelques objections. Il est certain que le latin est la solution de la question de la langue universelle. Mais quel latin ? M. André paraît préconiser un latin simplifié. Ne vaudrait-il pas mieux convenir que chacun écrira et parlera son latin ? Le mauvais latin est toujours intelligible, quand il dit des choses intelligibles. Quant au « bon » latin, il peut devenir obscur par raffinement. Cela arrive bien aussi à d'autres langues plus jeunes. On peut s'entendre pour bannir les longues phrases, principale source d'obscurité. Les Allemands auront de ce côté un effort à faire. P. 42, la *Bibliotheca critica nova* ne paraît plus ; mais les philologues hollandais publient exclusivement en latin la revue *Mnemosyne*. P. 72, je lis que la syntaxe compliquée du latin est « née des raffinements des grammairiens ». Aujourd'hui les grammairiens se bornent à constater. On pourrait dire aussi, de la même manière, que la structure compliquée des insectes est due aux raffinements des entomologistes. Mais il y a deux manières de savoir le latin, comme il y a deux manières de voir les insectes. *Et nunc latine loquamur ad bonam franchettam!* — P. L.

— Pièces couronnées au concours de poésie latine à Amsterdam : J. Pascoli, *Paedagogium*, 16 pp. ; J.-J. Hartman, *Cornelius Gallus Parthenio*, 19 pp. ; P. H.

Damsté, Duo signa, 17 pp.; P. Rosati, *De telegraphio acrocodilo*, 11 pp.; F. X. Reuss, *Ad Franciam*, 10 pp.; Amstelodami, MCMIV, in-8. Le rapport, signé par MM. J. van Leeuwen, S. A. Naber et H. T. Karsten (*Bericht over den Wedstrijt in Latijnsche Poëzie van het Jaer 1903*, Amsterdam, Müller, 1904, 6 pp. in-8) est en hollandais. Encore une fois, nous demandons pourquoi pas en latin.

— Nous avons reçu le catalogue 106 de la librairie L. Rosenthal (Munich, Hildegard str., 16). C'est la première partie d'un catalogue de théologie catholique (*A. — Concilium Poloniae*), 82 pp. et 1151 numéros. A noter les articles *Biblia* et *Breviarium*. — S.

— On nous écrit d'Athènes : La Bibliothèque Marasli s'enrichit de jour en jour. Parmi les traductions, nous signalons l'*Histoire de la ville d'Athènes au moyen âge* de Gregorovius, traduite par le professeur S. Lambros avec quelques corrections et un supplément de documents inédits. Le même professeur a traduit la *Paléographie* de Thompson. En fait d'ouvrages originaux, nous avons les deux volumes des leçons de grammaire comparée (Ἀκαδημεικὰ Ἀναγνώσματα) du professeur Hadjidakis et les *Antiquités publiques des Romains* (Ῥώμαίων Πολιτεία) du professeur S. Vassis.

Dans quelques jours paraîtra un grand ouvrage sur les *Monnaies des Ptolémées*, par S. Svoronos.

En dehors de la Bibliothèque Marasli, nous avons à noter le Νέος Ἑλληνομνήμων de M. Lambros, dont il a été déjà question dans la *Revue critique*, et deux *Annuaires*, celui de l'Université, qui se publie pour la première fois (Επιστημονικὴ Ἐπετηρίς) et celui du Syllogos Parnassos, qui en est à sa VIIIe année.

Enfin, la Société archéologique a publié (chez Vlastos, 1902) le premier vol. d'un *Répertoire* (Εὑρετήριον) de son Éphéméris de la IIIe période. Ce premier volume va de 1883 à 1887. »

— La *Mythologie* slave de M. Louis Leger vient d'être traduite en langue serbe par M. Agatonovitch, professeur au gymnase de Nich. (Belgrade 1904, in-8°). Le traducteur a fait précéder son travail d'une notice sur la vie de l'auteur et d'une introduction sur les études mythologiques. Il y a ajouté quelques observations qui complètent parfois le texte original. — C.

— La 9e livraison du *Schwäbisches Wörterbuch* de M. Herm. Fischer (col. 1281-1440, Tübingen, Laupp, 1904, 3 mk.) contient les mots *polteren-Brot* et donne, comme toujours, notamment sous *Brachet, Brand, braten, Brei, brennen*, d'amples collections de dictons campagnards, de formulettes curatives ou d'expressions proverbiales. Nombre de ces brocards sont aussi connus de l'Alsace : par exemple, ce fameux *Bohnenlied*, qui est dans toutes les bouches sans que personne sache ce que c'est; ou le proverbe libertin sur *Bratwurst* que j'ai cité ailleurs sous sa forme colmarienne, *khurtsi kepater un làngi prötwérscht* « courtes prières et longues saucisses »; en Alsace aussi le brûleur qui permet d'utiliser les chandelles jusqu'au bout s'appelle *profitle* « petit profit ». Mais nouvelle pour moi était la facétie de la col. 1364 (sous *brauchen*) : « Ce gaillard-là a une conscience toute neuve : elle n'a jamais servi. » Sous *bringen*, on nous fait assister à la naissance d'une forme analogique : bien que le dialecte possède le participe régulier *gebrócht*, il paraît que *gebrungen* (d'après *gedrungen*, etc.) se répand çà et là; on l'emploie en manière de plaisanterie, et peut-être une autre génération le prendra-t-elle au sérieux. Une observation : le mot *Brachreiter*, même avec un

point d'interrogation, me paraît de trop; dans le texte latin, en assez mauvais état, cité sous cette rubrique, le monstrueux vocable *brachareidterum* doit être lu en deux mots *brachare iterum* et traduit « mettre de nouveau en jachère » (*brachare*, bien entendu, étant de l'allemand latinisé). — V. H.

Erratum. — On nous prie d'annoncer que le nom de l'auteur du livre *Das Experiment im Psychologieunterrichte des Seminars* paru à Gotha chez Thienemann et analysé dans notre numéro 43, page 311, est Stoessner et non Koessner.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 4 novembre 1904.

M. Héron de Villefosse communique une lettre du Dr Carton contenant de nouveaux détails sur les catacombes de Sousse, dont M. l'abbé Leynaud, curé de Sousse, continue les fouilles.

M. Cagnat donne lecture d'une lettre de M. Pierre Paris, correspondant de l'Académie, sur la découverte d'un sanctuaire de Mithra à Merida (Espagne). On a trouvé là plusieurs marbres sculptés et des inscriptions.

M. Guillaume, de l'Académie française et de l'Académie des Beaux-Arts, dépose sur le bureau une série de documents relatifs aux fouilles faites par M. Bigot au Cirque Maxime, à Rome.

M. Alfred Croiset, au nom de la commission du prix extraordinaire Bordin (antiquités), annonce que, pour le prix à décerner en 1907, seront admis au concours tous les ouvrages imprimés relatifs à un sujet concernant les études grecques ou latines, et publiés depuis le 1er janvier 1904.

M. Henri Omont, au nom de la commission du prix ordinaire (moyen âge), propose, pour le prix à décerner en 1907, trois sujets parmi lesquels l'Académie choisit le suivant : « Établir, d'après des textes authentiques, la chronologie d'une ou plusieurs séries de grands feudataires français pour remplacer les séries défectueuses des anciens recueils imprimés. »

L'Académie procède à la nomination de deux commissions chargées de présenter des candidats aux deux places vacantes de correspondants nationaux et aux deux places vacantes de correspondants étrangers. Sont nommés, pour les correspondants nationaux : MM. Delisle, Perrot, Cagnat et Omont; pour les correspondants étrangers : MM. Barth, Pottier, Leger et Alfred Croiset.

M. Noël Valois fait une communication sur un ouvrage inédit de Pierre d'Ailly, *De Persecutionibus Ecclesiæ*, conservé dans le ms. 1156 de la Bibliothèque de Marseille, et composé en 1418.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 47 — 21 novembre — 1904

H. Schæfer, **Die Altægyptischen Prunkgefässe mit aufgesetzten Randverzierungen,** ein Beitrag zur Geschichte der Goldschmiedekunst, mit 117 Abbildungen, Leipzig. J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung, 1903, in-8°, 43 p. — Prix : 11 fr. 25.

Il y a une dizaine d'années [1], Borchardt expliqua certaines représentations de vases compliqués qu'on remarque sur les monuments de l'ancienne Égypte par l'hypothèse que les artistes, se sentant incapables d'en rendre en perspective la décoration intérieure, avaient pris le parti de la détacher des parois et de la figurer à l'extérieur, comme posée sur le vase vu de profil. Si, par exemple, l'intérieur était fleuri de lotus épanouis et de marguerites alternant sur des tiges de longueur inégale, lotus et marguerites sont figurés comme une sorte de parterre issu des vases et les dominant à toute la hauteur de ses tiges. L'hypothèse de Borchardt fut adoptée par la plupart des égyptologues qui s'occupent d'archéologie, Bissing, Steindorff, Erman, et elle commence à se répandre parmi les historiens de l'art : Schæfer l'examine dans le mémoire dont je rends compte, et il conclut qu'il faut l'écarter.

1. Dans la *Zeitschrift für Ägyptische Sprache*, 1893, t. XXXI, p. 1 sqq.

Il a fait sa preuve par la comparaison d'une quantité de vases originaires de l'Égypte et des autres contrées antiques : les cent dix-sept figures qu'il a entassées en quarante-trois pages d'impression ont parlé pour lui, et ont assuré l'exactitude de sa thèse. Il faudrait en insérer ici quelques-unes pour suivre le développement de la démonstration : faute de quoi, je dois me borner à reproduire ses conclusions. D'après lui, les vases en question, qui sont presque toujours en un métal précieux, or ou argent, ou du moins en cuivre ou en bronze doré, nous apparaissent sur les monuments tels qu'ils se comportaient dans la réalité. Les dessins dont ils sont surmontés ne représentent pas artificiellement, comme Borchardt le voulait, la décoration dont ils se revêtaient intérieurement, ce sont des superstructures véritables où tout l'art du fondeur et de l'émailleur se donnait carrière. Dans certains cas, lorsqu'il s'agissait d'un sphinx couché ou d'un bœuf galopant ou de tel autre motif dont Schæfer cite des exemples, l'image en surcharge est une poignée ou une emprise pour soulever le couvercle; dans d'autres cas, le thème décoratif avait sa base dans le vase même, et il le remplissait de manière à laisser une petite place au liquide, si même il la lui laissait. Schæfer en revient donc aux conceptions que les premiers égyptologues nourrissaient à ce sujet, Champollion, Rosellini, Charles Lenormant, Prisse d'Avennes, et qui avait prévalu jusqu'à l'apparition du mémoire de Borchardt. Ils voyaient dans cette vaisselle fantastique des objets d'ornement, que l'élégance et la richesse de leurs formes rendaient inutilisables aux usages ordinaires de la vie. A une époque où la monnaie n'existait pas, les possesseurs de métaux précieux étaient souvent embarrassés de savoir comment les employer. Quand ils avaient assez de bijoux ou d'ustensiles en or ou en argent, plutôt que de laisser leur richesse en lingots, ils en fabriquaient des vases de pure fantaisie. C'étaient des morceaux d'apparat, que l'on étalait sur des guéridons ou sur des dressoirs aux heures de fête, ou qu'on distribuait dans les chambres des palais, pour la montre et pour le coup d'œil, mais dont on aurait été fort gêné de tirer parti au cours de la vie journalière. On les considérait comme des réserves en vue des mauvais temps : on les fondait, au premier besoin, ou on les vendait, ou on les mettait en gage. Les diamants ont tenu longtemps chez nous et ils tiennent encore dans bien des familles bourgeoises le rôle que ces vases jouaient chez les Égyptiens ; mais avec cette supériorité, que l'insignifiance de leur poids et de leur volume permettent à leur possesseur de les porter sur soi à l'insu de tous.

L'exposition de M. Schæfer est si bien conduite et les monuments qu'il invoque sont d'un choix si heureux que peu de ses lecteurs hésiteront à reconnaître qu'il a raison. Il va de soi, pour qui connaît les habitudes des artistes égyptiens, que l'hypothèse de Borchardt n'est pas entièrement inexacte, et qu'on rencontre sur les monuments des

représentations même de vases, qu'on doit interpréter à sa manière. Toutefois ces représentations et l'interprétation qu'elles exigent étaient connues avant lui, et c'est l'application qu'il en avait faite aux vases de silhouette extraordinaire, que Schæfer a combattue et déclarée fausse. Il reste établi désormais que les figures qu'on voit de ceux-là dans les bas-reliefs ou dans les peintures des temples et des tombeaux ne sont pas le résultat d'une convention artistique imparfaite : elles expriment une réalité indiscutable et elles sont tout ce qui nous reste pour connaître une branche de l'industrie égyptienne dont les produits ont péri jusqu'au dernier, condamnée à la destruction par la valeur vénale des matières qu'elle mettait en œuvre.

G. Maspero.

R. C. Thompson, **The devils and evil spirits of Babylonia,** being babylonian and assyrian incantations against the demons, ghouls, vampires, hobgoblins, ghosts, and kindred evil spirits, which attack mankind, translated from the original cuneiform texts, with transliterations, vocabulary notes, etc. 2 vol. in-8°. Londres, Luzac, 1903-1904.

Les textes traduits par M. Thompson ont été copiés par lui et publiés, quelques-uns pour la première fois, dans les fascicules XVI et XVII des *Cuneiform texts from babylonian tablets in the British Museum*. Ils appartiennent aux séries bien connues des « *Utukku* méchants », des *Ašakku* douloureux », du « Mal de tête », etc. Parmi ceux qui sont traduits pour la première fois, les plus importants sont les tablettes trois et quatre des *Utukku* méchants, et quatre tablettes (A, B, C, K) de la même série ou d'une série analogue, dont il a été impossible de déterminer le rang ; trois tablettes de la série « *Ašakku* douloureux » (XI, XII et N) ; quatre tablettes de la série du « Mal de tête » (III, VIII, IX, P) ; enfin un texte très court qui donne une recette contre le mal de dents, précédée d'une généalogie du ver auquel ce mal est attribué : *Anu* a fait les cieux, qui ont fait la terre, qui a fait les rivières, qui ont fait les marais, qui ont fait le ver. A ces textes magiques, M. Thompson a joint sept fragments où sont décrits des dieux dont, malheureusement, le nom manque presque toujours. Dans l'introduction placée en tête de chaque volume, M. Thompson a fort bien résumé les données fournies par les textes : je suis heureux de constater qu'il se range sans hésiter à l'opinion que j'ai soutenue contre M. Prince sur le prétendu bouc émissaire des Babyloniens, et qu'il a fait justice d'une interprétation erronée, comme l'assyriologie en doit tant à l'obsession biblique, qui avait conduit certains auteurs à voir dans le *kiškanû* l'arbre du paradis terrestre. Sur quelques points, les théories de M. Thompson me paraissent contestables. Par exemple, je ne puis admettre que l'*utukku* était primiti-

vement un revenant, pour cette seule raison que le terme est employé une fois pour désigner le spectre d'un mort évoqué des enfers : il suffit d'admettre, comme je l'ai démontré, que *utukku* est le terme générique pour « esprit, démon ». Je ne puis non plus concevoir pourquoi M. Thompson, qui accepte cependant ma théorie du tabou babylonien, croit que le souci de l'hygiène avait une grande part dans la proscription de certains aliments : on s'expliquerait mal, dans ce cas, les prohibitions qui sont suspendues à certaines époques de l'année, ou qui sont relatives à des aliments absolument sains. La comparaison des religions a réduit de plus en plus la part de l'hygiène et de la morale, qu'une science trop théorique et trop dédaigneuse des enquêtes sur l'esprit de l'homme primitif avait faite trop grande. On a reconnu ainsi que l'institution primitive du sabbat s'expliquait par le caractère néfaste attaché à certains jours du mois, non par le désir d'assurer au travailleur un repos nécessaite à sa santé, et je serais bien surpris qu'un texte vînt nous révéler, dans une seule des prohibitions du rituel babylonien, l'œuvre d'un hygiéniste du troisième ou du quatrième millénaire avant notre ère.

M. Thompson a fait un effort souvent heureux pour traduire certains termes techniques dont le sens n'avait pas encore été déterminé, comme *eru*, tamaris (syriaque *'aro*), *kuliptu*, écailles (syriaque *klophtho*). Mais il ne me paraît pas user avec assez de prudence des ressources presque illimitées que fournissent les vocabulaires sémitiques. C'est ainsi que dans le passage *ina šumelia iaruṣ* (t. I, p. 26, l. 265) il explique par le syriaque *era'* une forme *iarus*, absolument barbare, et qui, d'après le témoignage de la version sumérienne, doit être corrigée en *ruṣ*, *ia* étant une simple dittographie. Nous connaissons encore moins le sumérien que l'assyrien ; pourtant, dans les textes bilingues, l'original sumérien fournit souvent pour la solution des cas difficiles un appoint que M. Thompson néglige trop. Par exemple (t. II, p. 55) il traduit *ul nâdi* « hath no praise », ce qui morphologiquement serait possible, la racine נאד donnant à côté du participe *nâidu* une forme *nâdu;* mais le sumérien NUBZU prouve qu'il faut rattacher *nâdi* à la racine ידא « savoir », qui donne d'ailleurs un sens bien plus satisfaisant : il s'agit du mal de tête, et le texte signifie que nul ne connaît ce démon ; c'est une idée que les incantations développent souvent. De même *paštum* signifie « hache à deux tranchants » comme le prouve le sumérien URUDU-ŠUN-TABBA, et l'hébreu פשתה ne peut rien contre le témoignage de nombreux textes qui confirment celui du sumérien ; la traduction « lin » (t. II, p. 115) doit être absolument rejetée. Quelques erreurs auraient pu être évitées par un souci plus grand de la grammaire. Il est impossible de restituer *ana bitišu ir*[*rubu*]*šu* et de traduire « they entered this house » ; il faut lire probablement, comme dans IVR16*b*20, *ana bitišu ir*[*du*]*šu* : « hors de sa maison ils l'entraînent ». « So must thou say

this : O Worm! », pour *aššum annâ taḳbî tultu* (II, p. 163) est certainement une traduction erronée : *taḳbi*, dont la dernière est longue, est une forme féminine, dont le sujet est *tultu* : « Puisque tu as dit cela, o ver! » On s'étonnera de voir *tubḳi uriḳ* et *šaḥat uriḳ* traduits également par « hath vanished far away (II, p. 113) ; *ṭabâti*, « sucre » traduit par « wine » (II. p. 5) *ikribi balaṭu ikarrabšu* « il a récité pour lui la prière de vie » par « hath shown favour for his life » (II, p. 115). J'ai proposé autrefois pour *parištu* la traduction « une femme qui a ses règles ». M. Thompson a préféré traduire « a wise woman ». Mais *parâsu* ne signifie pas « être sage » : le sens propre est « séparer ». Si on se rapporte à ce que Frazer a écrit sur la coutume d'isoler les femmes à certaines époques (*Golden Bough*, I, 325-326, II, 222-228, women secluded), on trouvera sans doute que l'assyrien confirme d'une manière satisfaisante l'explication que j'avais tentée en m'appuyant sur le sumérien MUD-DA-GA-A : « sang-couler ».

C. FOSSEY.

I. **The Code of Hammurabi** by Robert Francis HARPER. Chicago, Callaghanand C°; London, Luzac and C° 1904; XV-192 pp. ; XCIX pl. in-8.

M. R. F. Harper, l'éditeur des *Assyrian and Babylonian letters*, apporte, après tant d'autres, sa contribution à l'étude du code de Hammourabi. Son travail comprend transcription, traduction, index des matières, lexique et, ce qui est, il faut l'avouer, une grande nouveauté, *une copie du texte*. Nous ne disposions jusqu'ici que de grandes planches héliographiques, assez mal commodes à consulter. Cette copie est donc la bienvenue : elle est d'ailleurs un chef-d'œuvre de calligraphie. Le livre de M. H. se classera en fort bonne place parmi les travaux dont le Code a déjà été l'objet. Il est seulement fâcheux que la traduction ne soit accompagnée d'aucune note. Cette lacune est d'autant plus regrettable que beaucoup de termes ne sont traduits que d'une façon hypothétique et que rien ne met en garde le lecteur. Parfois l'interprétation est un peu lâche et manque de précision (cf. p. ex. *piḥû* « to build », *abbûtu* « service slavery », *nabalkattu* « pillage » etc.). Les mesures de surface ne sont pas exactement transcrites (10 GAN au lieu de 1 BUR ou 18 arpents). Pour SAL-ME M. H. conserve, à tort selon moi, la lecture de Scheil (*aššatu*) [1]. Au lieu de NU-TUK (orphelin) lire NU-SIG [2]. Le sens du terme difficile *aldû* ne pourrait-il se déduire de K. 4242, 18 (CT XII, 42) où [*kin*]-*al-du-ag* = *ma-ḫa ṣu ša* [*al-du*] ? Ne s'agirait-il

1. J'ai déjà ici même essayé de montrer que SAL-ME signifie « vierge ».
2. Cf. Goudéa, statue B, VII, 41.

pas d'un instrument pour briser la terre (houe) ? M. H. annonce un second volume qui traitera des rapports de la législation mosaïque avec le code de Hammourabi.

II. **The annals of Ashurbanapal** autographed text by R. J. Lau, glossary by Stephen Langdon; Leiden, E. J. Brill, 1903, 63-45 pp. in-12.

Le petit volume de MM. Langdon et Lau est le second d'une série d'études sémitiques publiée sous la direction de R. J. H. Gottheil et M. Jastrow. Il contient le texte des Annales d'Assourbanipal et un lexique fort soigné. La traduction anglaise se double d'une traduction allemande, ce qui est peut-être superflu.

F. Thureau-Dangin.

Christian Bartholomae. — **Altiranisches Wörterbuch.** Strasbourg, 1904 (1905 sur la couverture), grand in-8°, xxxii p. et 500 p. sur deux colonnes numérotées de 1 à 1000.

Le dictionnaire que renferme le beau manuel de M. Justi, daté de 1864, était resté jusqu'à présent le seul lexique complet de l'Avesta qu'on pût utiliser. Depuis 1864, il a été publié nombre de textes nouveaux ; les textes principaux ont été réédités par M. Geldner après examen d'un grand nombre de manuscrits importants, alors inconnus ; l'interprétation a été renouvelée par la traduction de Darmesteter et par le large apport de données de la tradition qu'a fait ce maître mort trop tôt ; les études linguistiques ont jeté sur la grammaire de l'ancien iranien une lumière nouvelle grâce surtout aux travaux de M. Bartholomae lui-même ; et la philologie iranienne a été résumée en son ensemble en un *Grundriss* qui en a fait ressortir les progrès : si remarquable par la rigueur de la méthode, la sûreté, la précision qu'ait été en son temps le dictionnaire de M. Justi, il avait au bout de quarante ans cessé de représenter l'état de nos connaissances. M. Bartholomae a entrepris la tâche difficile de remplacer un ouvrage si parfait que jusqu'ici personne n'avait osé le refaire, et il y a réussi complètement.

Outre les textes édités depuis 1864 et le glossaire zend-pehlvi, M. Bartholomae a dépouillé, en plus que M. Justi, les inscriptions des Achéménides ; il a donné ainsi un dictionnaire de l'ancien iranien tout entier ; cette réunion du vieux perse et du zend était imposée par l'étroite parenté des deux dialectes et par le fait que les textes présentent les deux dialectes à un même degré de développement linguistique : le vieux perse est expliqué par le zend, et réciproquement.

A l'exception des nombreux passages parallèles reproduisant les mêmes formules dans les mêmes termes, dont M. B. a donné dans sa

préface une liste détaillée, tous les exemples de tous les mots vieux perses et avestiques sont soigneusement relevés; les exemples de Gâthâs sont, comme il convient, toujours séparés des autres; partout où il y a une difficulté, M. B. traduit non seulement le mot, mais aussi le passage entier, si bien que ce dictionnaire fournit en même temps un commentaire explicatif par ordre alphabétique. Le volume se termine par un index des thèmes verbaux, des thèmes nominaux et des mots invariables; grâce à l'index des thèmes nominaux, il est aisé de retrouver les mots qui figurent au second terme d'un composé, et par conséquent tous les emplois de chaque mot dans les textes iraniens anciens.

Quand il s'agit d'un ouvrage de M. B., il est à peine utile de dire que tous les travaux modernes ont été utilisés et cités. Mais, et ceci caractérise l'ouvrage, la tradition est partout aussi considérée avec soin; la traduction pehlvie des mots est donnée (en transcription, sous la forme iranienne, mais non traduite) dans tous les cas où on la possède. N'étant pas assyriologue, M. B. n'a pas cru devoir donner les mots assyriens et élamites qui répondent à chacun des mots de la version perse des inscriptions achéménides : on sera d'autant moins tenté de l'en blâmer qu'il est aisé de retrouver ces correspondances à l'aide des éditions des versions assyriennes et élamites. — Enfin M. B. qui est un linguiste éminent, a mis quelque coquetterie à faire avant tout œuvre de philologue impeccable, et il n'a accordé à l'étymologie qu'une place tout à fait réduite, se bornant le plus souvent à citer le mot sanskrit qui correspond au mot iranien et à l'aide duquel les dictionnaires existants permettent de retrouver les rapprochements avec les autres langues indo-européennes; il ne donne plus de détails que là où il avait quelque difficulté à résoudre ou quelque nouveauté à exposer.

M. B. a tiré grand parti de la traduction de Darmesteter, qu'il cite souvent et dont il relève avec peu de ménagements les faiblesses, bien plus qu'il n'en met en évidence la nouveauté et la richesse; mais, en l'utilisant, il y apporte le précieux appoint de sa science de linguiste. L'exemple suivant est instructif; jusqu'à Darmesteter, le mot *xrûm* de Yasht XIV, 33 n'avait pas été compris; en rapprochant un passage du Bundehesh, Darmesteter a montré que le sens était « chair » mais il a donné une étymologie impossible; M. B. adopte l'explication et reproduit la citation du Bundehesh, sans du reste renvoyer à Darmesteter; mais il reconnaît avec raison dans *xrū-* un thème racine de la famille de skr. *kravish-*; il aurait été bon de citer à ce propos le slave *kry* attesté en slovène et en polonais, qui présente ce même thème racine de la manière la plus claire.

L'interprétation de l'Avesta est chose trop incertaine pour qu'il ne soit pas légitime de contester en nombre de cas les interprétations que propose M. B. Et peut-être le caractère hypothétique des traductions

n'est-il pas toujours indiqué assez explicitement : les personnes qui n'ont pas pratiqué les textes pourront s'y tromper ; par exemple le mot *mishti* est donné d'une manière très affirmative comme signifiant « en mélange avec » ; or le sens « toujours » donné par la tradition est admissible dans les deux passages où figure le mot, et il permet d'expliquer un mot arménien identique et qui a exactement ce sens (v. Hübschmann, *Armenische Grammatik*, I, p. 194) ; on voit qu'il y a au moins place au doute.

Les mots variables sont donnés sous la forme du thème au degré indo-iranien *a* de la voyelle prédésinentielle, ainsi *kavay-* et non *kavi-* ; ce procédé est excellent, mais M. B. a poussé le système trop loin quand il a créé des formes qui non seulement ne sont pas attestées en iranien ancien, mais qu'on n'a même pas le droit de supposer en indo-iranien ; par exemple, il pose *xan-* « source » alors que l'Avesta connaît seulement *xá-* et le védique *khá-* ; l'*a* long indo-iranien représente ici une nasale voyelle longue et, dans ce cas, le degré *a* n'est pas représenté normalement ; on n'a que le degré d'alternances sans voyelle ; il n'y a pas ici seulement un inconvénient théorique ; les recherches en sont rendues plus malaisées, surtout pour le lecteur non linguiste qui sera obligé de chercher sous *xan-* un thème *xá-* (M. B. a, il est vrai, paré à cet inconvénient par un renvoi) ; de même il n'y a pas de thème *frazan-*, mais seulement *frazá-* qui répond à skr. *prajá-*.

Il serait sans intérêt de chercher dans un travail fait et imprimé avec un tel soin quelques petits lapsus inévitables (p. ex. col. 1787, l. 35. lire 214 au lieu de 204), ou de faire grief à l'auteur d'une omission regrettable comme celle de la mention des excellents ouvrages de M. Cumont sur les cultes mithriaques, essentiels pour faire entrevoir quelle a été l'importance du culte de Mithra.

Comme autrefois la chrestomathie de M. Justi, le dictionnaire du vieil iranien de M. B. marque une étape de la philologie iranienne ; on y trouve à la fois le résumé et la critique des travaux déjà faits, et il est à prévoir qu'il sera durant de longues années le principal instrument de toutes les recherches sur les textes iraniens anciens. M. Bartholomae, qui a toujours consacré à l'Avesta le meilleur de son activité, a droit à la reconnaissance des iranisants et aussi des linguistes et des historiens des religions pour avoir achevé une œuvre indispensable, et que lui seul sans doute, à l'heure actuelle, était en mesure d'accomplir d'une manière aussi achevée.

A. Meillet.

Recueil des historiens de France, Pouillés, t. I : Pouillés de la province de Lyon, publiés par M. Auguste Longnon. — Tome III : Pouillés de la province de Tours, publiés par le même. — Tome IV : Pouillés de la province de Sens, publiés par le même. — Paris, imp. nationale, libr. C. Klincksieck, 1903-1904. In-4°ˢ de LIII-320, CI-601 et LXXXV-790 pages.

Quelques mois à peine après la distribution du volume des *Pouillés de la province de Rouen*, qui avait inauguré la série de ces documents publiée par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, M. Auguste Longnon nous donnait coup sur coup, avec une infatigable activité servant une érudition des plus étendues, trois nouveaux volumes de Pouillés : ils concernent les diocèses compris dans les provinces romaines qui, à la fin du IVᵉ siècle, avaient reçu le nom de première, troisième et quatrième Lyonnaise. Sans nous arrêter aux détails, indiquons sommairement la composition de ces volumes établis sur un plan rigoureux : introduction présentant une étude critique des documents publiés, la nomenclature des pouillés anciens inutiles à reproduire ou modernes, puis l'histoire succinte de la formation de l'évêché et de ses subdivisions en archidiaconés et archiprêtrés; — texte même des pouillés, avec identification dans une colonne spéciale des noms de lieux et annotations historiques ou paléographiques; — enfin, table générale des noms de lieux et de personnes.

La province de Lyon comprenait au moyen âge cinq diocèses : ceux de Lyon, d'Autun, de Langres, de Chalon-sur-Saône et de Mâcon. En général, elle n'est pas riche en pouillés anciens. Pour le diocèse de Lyon en particulier, M. A. Longnon a pu recueillir seulement un texte qu'on avait cru jusqu'ici de la fin du XIIIᵉ siècle et qui remonte en réalité aux dernières années du règne de Philippe-Auguste, et un état des décimes ou procurations payés au Siège apostolique par les bénéficiaires du diocèse à la fin du XIVᵉ siècle. Ces comptes de décimes versés à la cour romaine à diverses dates du même siècle existent d'ailleurs pour la plupart des évêchés français, et l'éditeur des *Pouillés* y a eu souvent recours pour suppléer à l'insuffisance d'autres documents.

Le diocèse d'Autun a eu la chance de conserver tout au moins des fragments de listes plus anciennes de paroisses ou d'églises. Ce sont des débris de comptes de « parées » qui avaient servi à des reliures de manuscrits; ils ont été rédigés au XIᵉ siècle pour un ou plusieurs archidiaconés. A ces documents déjà connus par les éditions antérieures, M. A. L. a ajouté un pouillé antérieur à la suppression des Templiers (1312) et postérieur à 1239, puis un rôle de la taxe apostolique au XIVᵉ siècle.

Pour dresser la nomenclature des églises et bénéfices du diocèse de Langres au moyen âge, on n'a pas les mêmes ressources à beaucoup près : M. Longnon n'a trouvé qu'un état qui a servi au XIVᵉ siècle pour

le paiement des décimes et procurations au Saint-Siège, et la copie assez moderne d'un pouillé compilé en 1436, d'après des documents plus anciens. Pour un évêché qui, à partir du xvie siècle, eut tant de listes de bénéfices et tant de pouillés (exactement 29), c'est vraiment peu.

Les diocèses de Chalon et de Mâcon ne sont pas plus riches : ils ont l'un et l'autre des comptes du xive siècle et seulement un pouillé qui paraît remonter à la même époque. En somme, pour la province ecclésiastique de Lyon les documents sont assez rares et en général d'une date récente.

Celle de Tours est plus avantagée pour certains diocèses, mais pour tous ceux dont la circonscription s'étendait sur la Bretagne, elle est aussi d'une aridité désolante. Pour le diocèse métropolitain lui-même, M. A. L. a présenté l'extrait de l'*Historia Francorum*, où Grégoire de Tours a noté l'établissement successif des églises qui existaient de son temps sur le territoire de sa cité; cette liste, complétée par d'autres renseignements, permet de reconnaître qu'au temps de l'évêque-historien, le nombre des paroisses rurales s'élevait à 34, 8 fois moins que ce qu'il fut aux environs de l'an 1300. Le diocèse de Tours possède encore le compte des droits synodaux dus en 1290 au trésorier de l'église métropolitaine; un pouillé antérieur à 1275; un compte de décimes rédigé entre 1329 et 1332 et conservé aux archives du Vatican (ce dernier document concerne chacun des douze diocèses de la province); un pouillé du xive siècle transcrit dans le cartulaire de l'archevêché intitulé *Liber bonarum gentium*; la taxe des procurations que l'archevêque, les collégiales et le clergé devaient payer au légat apostolique; un état des chapellenies à la collation de l'archevêque, enfin le compte des décimes concédés au roi de France en 1390-1391; mais ce dernier document, faisant double emploi, n'est qu'indiqué dans la publication de M. A. L.

Pour le diocèse du Mans, l'éditeur des *Pouillés* présente un extrait des fameux *Gesta pontificum Cenomanensium*, écrits entre 840 et 857 par un clerc de cette église qui arrangea et intercala dans son texte un document paraissant remonter à la fin du vie siècle : c'était un état des cens que chacune des paroisses rurales devait payer soit en nature, soit en argent, pour le luminaire ou la décoration de l'église cathédrale. Le faussaire s'en est servi pour attribuer la fondation de ces paroisses aux quatre plus anciens évêques du pays; ce n'en est pas moins une liste précieuse pour la connaissance de l'état de l'évêché en pleine période mérovingienne. M. A. L. a publié à la suite la charte du 3 octobre 1230, par laquelle l'évêque Maurice supprima les archiprêtrés de son diocèse et institua à leur place six archidiaconés ; puis l'extrait du compte du Vatican rédigé entre 1329 et 1332, l'état des droits synodaux dus au doyen et au chapitre de la cathédrale du Mans (vers 1373) et enfin un pouillé rédigé au début du xvie siècle (vers 1508).

Le diocèse de Rennes n'a, en dehors du compte du Vatican comprenant toute la province ecclésiastique de Tours, qu'un pouillé dont la date se place entre 1329 et 1428. Celui d'Angers a pour lui seul une liste des bénéfices avec indication des revenus, dépendant du chapitre cathédral (1392), et le compte d'une taxe imposée par Paul II en 1467. M. A. L. a donné à la suite une série de petits pouillés particuliers à diverses églises ou abbayes.

Pour le diocèse de Nantes, il a publié de nouveau la charte de janvier 1288, par laquelle l'évêque fixa la redevance que dut payer chacune des églises paroissiales en cas de vacance de la cure; l'extrait du compte de 1329-1332 relatif à cette circonscription ecclésiastique; un état des cures à la collation de l'évêque au XV[e] siècle, un pouillé du chapitre cathédral compilé en 1456 et remanié plusieurs fois depuis; enfin le seul pouillé général que l'on connaisse antérieurement au XVII[e] siècle (l'original paraît avoir été dirigé à la fin du XV[e]).

J'ai déjà dit que les diocèses bretons ont conservé peu de documents intéressant leur géographie ancienne. C'est ainsi qu'en dehors des comptes généraux de 1329-1332 et 1390-1391 (celui-ci non publié) celui de Cornouailles n'a qu'une taxe des bénéfices datée du 16 octobre 1368 et un état des mêmes bénéfices dressé d'après le département des décimes de 1516; celui de Vannes n'a que des listes de paroisses obligées à des redevances pour les synodes et la visite pastorale; celui de Léon, qu'un rôle des droits synodaux perçus en 1467 par le chapitre cathédral; celui de Tréguier, qu'un compte des bénéfices appartenant au plus tôt au dernier quart du XIV[e] siècle et l'état des droits synodaux payés en 1444 et 1461. Pour Saint-Brieuc, on n'a rien avant 1516, toujours abstraction faite des comptes généraux de la province de Tours signalés ci-dessus; pour Saint-Malo et Dol, on n'a qu'un seul pouillé rédigé dans le premier diocèse au XV[e] siècle, dans le second au siècle précédent.

Pour la province de Sens, nous avons de nouveau des documents plus nombreux et plus anciens. Concernant le diocèse métropolitain, M. A. L. édite une liste de 145 églises du *pagus Senonicus*, divisé en trois archiprêtrés (elle a été écrite par un scribe du XI[e] siècle dans un sacramentaire de l'église de Sens); un pouillé général, rédigé vers 1340 ou 1350 et remanié après 1544; enfin un compte des procurations payées par les bénéficiers au Saint-Siège en 1369-1370.

Le diocèse de Chartres a eu le privilège de garder un pouillé très complet, auquel on donne communément la date de 1250 environ, et dont la copie a été exécutée quelque vingt ans après. On trouvera de plus dans le volume de M. A. L. un état dressé avant 1312 des procurations dues au cardinal légat par l'évêque et les deux chapitres chartrains, les abbés, prieurs et correcteurs de l'ordre de Grandmont et les commandeurs du Temple ou de l'Hôpital; un compte du trentième datant de 1351, un dernier pouillé attribué à la fin du XV[e] siècle.

Deux règlements de l'époque mérovingienne, intercalés plus tard dans les *Gesta episcoporum Autissiodorensium*, ouvrent la série des textes auxerrois. Le premier, édicté par l'évêque Aunaire sous le règne de Gontran (561-594), offre une liste de 37 paroisses rurales; ce nombre était réduit à 35, malgré l'adjonction de 8 nouvelles églises, lorsque l'évêque Tetricus, en 692, détermina l'ordre dans lequel les membres du clergé célébreraient l'office divin dans l'église cathédrale. A la suite de ces précieux documents, viennent un compte de procurations pour les années 1369 et 1370, un fragment de compte dimaire de quelques années postérieur, enfin un pouillé de la fin du xv[e] siècle, qui fut probablement l'œuvre de Laurent Brethel, secrétaire de l'évêque Jean Baillet.

Moins copieux sont ceux qui concernent le diocèse de Troyes, pour lequel on a publié seulement un compte de décimes de 1353 et un pouillé de 1407. Orléans est un peu mieux doté, d'abord avec la liste des 36 paroisses qui au xi[e] siècle faisaient partie du *ministerium Arnulfi* (plus tard archidiaconé de Pithiviers), puis avec le compte de procurations pour les années 1369 et 1370 et l'unique pouillé manuscrit antérieur à l'an 1500 qui ait été signalé.

Voici maintenant le diocèse de Paris, avec son plus ancien pouillé, rédigé vers 1205 et agrémenté d'additions de la seconde moitié du xiii[e] siècle; les « dits des moustiers de Paris », en vers français, qui énumèrent les églises de la capitale existant vers 1270 et 1320; le compte du « piment », ou liste des prieurs dépendant du doyenné de Châteaufort, qui, la veille de l'Assomption, devaient à tour de rôle livrer une pleine charrette de mélisse au chapitre de l'église cathédrale; le compte du trentième établi en 1352 pour le terme échu le 1[er] novembre de l'année précédente; le compte des procurations ou redevances payées en 1384 à l'évêque par les églises soumises au droit de visite; enfin, le pouillé copié vers 1525, dérivé de celui, si complet, qui avait été rédigé en 1450 et utilisé par l'abbé Lebeuf (des extraits de ce dernier, dont l'original est aujourd'hui perdu, sont publiés en appendice). Il y a donc pour ce diocèse un ensemble de documents qui ne se retrouve plus pour ceux de Meaux et de Nevers. Le premier n'a, en effet, avec le compte du trentième pour 1353, qu'un pouillé transcrit en 1513. Quant au second, il a conservé le compte de la quête, ou impôt bisannuel payé par les curés au chantre de l'église cathédrale pour l'année 1287, celui des procurations de 1369-1370, celui de l'équivalent de 1399 (impôt établi par le concile national de 1398 sur les bénéfices exempts de la taxe apostolique), et le pouillé rédigé en 1478.

Les trois volumes, dont je viens d'indiquer le contenu, renferment donc toute une série de pièces importantes qui pourront être utilisées à divers points de vue par les historiens et les économistes. La profonde érudition et la critique exercée de M. A. L. sont un sûr garant

de la parfaite correction avec laquelle ils sont présentés. Nous n'avons donc qu'à souhaiter de voir promptement achevée une collection aussi précieuse.

L.-H. LABANDE.

JOHN MARTIN TELLEEN, **Milton dans la littérature française,** Thèse de doctorat d'Université présentée à la Faculté des Lettres de Paris. Paris, Hachette, 1904.

Si cette étude était anonyme, on ne songerait pas tout d'abord à l'attribuer à un étranger : il faut la lire attentivement pour y découvrir quelques légers anglicismes [1]. Maître-ès-arts de l'Université de Yale, M. Telleen n'a pas cru que le cycle de ses études fût achevé avant de s'être pénétré et des finesses de notre langue et des méthodes de notre enseignement supérieur. Il est de ces Américains qui, après leur séjour traditionnel en Allemagne, ne croient pas mauvais, avant de quitter définitivement l'Europe, de faire un crochet du côté de Paris et de la Sorbonne. C'est M. Jusserand qui a servi de modèle à M. T. dans son travail. Milton n'a-t-il pas subi en France à peu près les mêmes vicissitudes que Shakespeare? Voltaire les a présentés tous deux au grand public en tentant de les diminuer par ses réserves et ses critiques ; les romantiques les ont exaltés avec une non moindre méconnaissance de leur caractère vrai ; aujourd'hui, on commence à se faire une idée juste de leur génie. Les grandes lignes d'un livre sur Shakespeare en France ou d'une étude sur Milton dans la littérature française se ressembleront forcément. Une brève introduction amène le lecteur à Voltaire, qui est le centre du travail puisque c'est à lui que les étrangers doivent d'être traduits et discutés, et le romantisme fournit la matière du dernier chapitre. M. Jusserand s'était arrêté en 1789, jugeant qu'il fallait à l'étude de Shakespeare en France au XIXe siècle un volume à part; M. T. au contraire termine par Chateaubriand et sa traduction de Milton. A vrai dire sa thèse ne tient pas toute la promesse du titre : il y manque un chapitre final qui n'aurait pas été le moins intéressant; il valait la peine d'étendre à nos plus illustres romantiques l'étude si solide et si pénétrante de M. Ernest Dupuy sur les *Origines littéraires d'Alfred de Vigny* (*Revue d'histoire littéraire de la France*, 1903, n° 3). L'érudit tend à ne mesurer l'influence d'un auteur qu'à des manifestations extérieures : la traduction, le commentaire, l'allusion appuyée, le plagiat brutal, il remue des cendres éteintes ; ce qui est vivant intéresse surtout le critique, celui-ci cherche à démêler l'action mystérieuse d'un homme de génie sur un autre : quoi de plus intéressant par exemple que de préciser la

1. Par exemple « chrétien *dévot* » pour « *pieux* », p. 46.

part qui revient à Milton dans le développement du génie poétique d'un Lamartine ? La lacune est d'autant plus regrettable que M. T. connaît admirablement ce côté de son sujet, comme le prouve sa table chronologique.

M. Telleen corrige avec raison une erreur assez répandue : en littérature anglaise comme en bien d'autres points Bayle fut un précurseur pour Voltaire. C'est Voltaire qui fit connaître le poète, soit; mais les nombreux lecteurs du fameux *Dictionnaire historique et critique* n'avaient pas oublié un article sur Milton fort bien fait et souvent pillé du reste au XVIIIe siècle. Une phrase de M. T. à ce propos appelle une remarque : « Bayle, dit M. T., appréciait sans doute le caractère de Milton et son libéralisme en politique. » Le *sans doute* est heureux, car Bayle mentionne Milton sept ans avant la première édition du *Dictionnaire*. Il est question de lui dans l'*Avis aux Réfugiés* qu'on s'accorde aujourd'hui à attribuer à Bayle, mais loin de louer Milton, Bayle l'y traite « d'infâme apologiste de Cromwell ». Bayle ne comprenait pas qu'on s'enthousiasmât pour une doctrine politique. Quand un Milton ou un Jurieu parlait devant lui des « droits du peuple », il demandait des définitions précises. Dialecticien de naissance, il avait la démangeaison de l'objection. Homme de cabinet d'ailleurs, ennemi de l'action, aristocrate comme la plupart des savants, et timide, il redoutait le gouvernement d'une foule ignorante et fanatique et lui préférait la royauté absolue avec laquelle un homme intelligent et souple peut ruser. Sa préférence transparait dans *Les nouvelles de la République des Lettres*, dans le *Dictionnaire*. Par une inadvertance piquante, le « Presbytérien anglois » qui est censé avoir écrit le *Commentaire philosophique*, oublie, tout descendant qu'il est des adversaires de Charles I, de se prononcer sur la question de savoir si la royauté est d'origine divine ou populaire. Les Anglais crurent même comprendre, à certains passages du *Dictionnaire*, que Bayle condamnait la Révolution de 1688 (*Le Vassor à Bayle*, dans GIGAS, 507).

En rendant hommage à la solide érudition de M. Telleen, nous souhaitons que ses compatriotes suivent en grand nombre son exemple. Pour ceux d'entre eux qui s'inscrivent dans nos Universités, la littérature comparée semble un excellent champ d'études. Et combien de points ne reste-t-il pas à élucider dans l'histoire des rapports littéraires de la France et de l'Angleterre [1]?

Ch. BASTIDE.

---

1. Nous signalons quelques fautes d'impression : *Mission* pour *Misson*, p. 15; *complat* pour *complete*, p. 30; *Ariel* pour *Uriel*, p. 32; *Calot* pour *Callot*, p. 37. Il est difficile d'admettre comme exacte la citation de L. Racine : « La vue de la crime qu'il va commettre », p. 63. A propos de l'expression de Milton *darkness visible*, M. T. dit : « l'exactitude française n'admet pas une telle hardiesse d'expression », p. 20; il connait certainement *l'obscure clarté* de Corneille.

Rudolf Wolkan. **Die Lieder der Wiedertäufer,** ein Beitrag zur deutschen und niederländischen Literatur = und Kirchengeschichte. Berlin, Behr. 1903. In-8°, vii et 295 p. 8 mark.

Il n'y a guère que M. Wolkan qui puisse analyser et apprécier avec compétence l'ouvrage de M. Wolkan. Le domaine qu'il exploite est neuf, et il est seul à le connaître. Son livre, du reste excellent, traite non des anabaptistes de Münster, des anabaptistes fanatiques, mais des anabaptistes pacifiques, des *stille Wiedertäufer*, « dont les chants ont pendant des siècles régi la pensée et le sentiment des communautés et exercé une influence qui dure en partie aujourd'hui encore » (p. 4). Ces anabaptistes furent longtemps persécutés; de là leur poésie qui ne se borne pas à célébrer leur dogme, mais qui, en vers souvent lourds et gauches, et quelquefois saisissants, raconte leurs douleurs. M. W. nous fait donc l'histoire des anabaptistes et de leurs sectes principales, frères suisses, frères moraves ou *Huterer*, Mennonites, et l'histoire de leurs chants. Nous avons d'abord le recueil des frères suisses connu sous le nom d'*Ausbund;* la première édition qu'on connaisse, date de 1583, mais il y avait déjà un *Ausbund* en 1571 (p. 56); la seconde partie du recueil contient cinquante et un chants qui furent composés dans les prisons de Passau par Hans Betz, Michel Schneider et autres. L'*Ausbund* témoigne d'ailleurs de l'influence des chants néerlandais que M. W. étudie avec le même soin et la même minutie que les chants allemands (p. 57-90), et cette influence se manifeste également dans les chants des Mennonites dont le premier recueil a paru entre 1565 et 1569. M. W. analyse ces chants divers, non seulement ceux des Mennonites et ceux que contient l'*Ausbund*, mais les chants composés plus tard par les frères suisses et il montre que ces chants, lorsqu'ils sont traduits du néerlandais, ont été très librement remaniés (p. 130); il met en relief leur « caractère subjectif » (p. 150) et prouve que ceux du xvii[e] siècle rappellent ceux du xvi[e] sans offrir rien de nouveau (p. 160). Quant aux chants des frères moraves, M. W. les connaît, non d'après des recueils imprimés, mais d'après vingt et un manuscrits qui appartiennent pour la plupart au xvii[e] siècle; il en reproduit quelques-uns et nous renseigne autant que possible sur leurs auteurs. Ces chants, en général, s'adressent à la communauté : ils retracent, souvent avec un cruel réalisme, les souffrances des martyrs, mais ils expriment aussi l'espoir, la confiance en Dieu, et même, ce qui est touchant, l'amour de l'ennemi, du meurtrier (p. 246); ils déplorent la corruption croissante (p. 248). Ils ne valent guère par la forme ; les poètes étaient presque tous artisans et l'un d'eux avoue qu'il est difficile de versifier, *es ist schwer zu dichten*. Aussi s'appuient-ils au chant populaire; ils débutent et finissent volontiers comme le *Volkslied;* ils lui empruntent la mélodie. A la fin de son ouvrage, M. Wolkan donne

une liste des poètes anabaptistes et de tous leurs chants ainsi que des chants néerlandais cités. Ce triple index rehausse la valeur de sa publication qui témoigne d'un très grand labeur et de longues et consciencieuses recherches dans les archives.

A. C.

Louis Goebel, **Herder und Schleiermachers,** Reden über die Religion. Gotha, Perthes. 1904. In-8°, iv et 103 p. 1 mark 60.

M. Goebel n'insiste pas assez sur les différences entre les deux personnages qui font le sujet de son étude. Mais il montre que Schleiermacher à lu Herder et subi son influence. En quatre chapitres, il compare les deux écrivains, et il fait voir que les *Reden über die Religion* sont, suivant son expression, dans leur style de rhétorique, des variations à des motifs herdériens; que pour Schleiermacher comme pour Herder l'essence de la religion, c'est l'intuition et le sentiment; que pour tous deux le « domaine propre », la « patrie » de la religion est dans les profondeurs de l'âme. Le travail de M. Goebel mérite bon accueil, et il prouve, comme dit l'auteur — qui est pasteur à Brooklyn — que tout effort scientifique et idéal n'a pas disparu dans le pays du dollar.

A. C.

R. Bürkner, **Herder, sein Leben und Wirken.** Berlin, Ernst Hoffmann, 1904, in-8°, viii et 287 p. 2 mark 40.

Hans Sittenberger. **Grillparzer, sein Leben und Wirken.** Berlin, Ernst Hoffmann, 1904. In-8° 229 p. 2 mark 40.

Geisteshelden (Führende Geister, eine Sammlung von Biographien. Vol. 45 et 46).

Le volume que M. Bürkner consacre à Herder vaut surtout par l'ordonnance des matières et par la forme. L'auteur a tiré grand parti de l'ouvrage de Haym, et c'était son droit. Mais il ne connaît pas intimement l'époque où vivait son héros et il ne décrit pas suffisamment les mondes divers dont Herder a subi l'influence. Il donne peut-être trop d'importance au côté religieux, théologique, et il dit que ce que Herder a fait de plus haut et de meilleur, c'est comme ecclésiastique (p. 14). Il a commis quelques fautes : il attribue à Ewald de Kleist les poésies de Gleim (*Kleists Grenadierlieder!* p. 7); il qualifie Klotz, qui n'avait alors que vingt-neuf ans, de « vieux monsieur rhumatisant » (p. 42); il élève au rang de ministre M. Hesse qui n'était que conseiller intime et qui ne fut ministre que dix années plus tard (p. 60). Mais le livre est bien composé; il nous fait voir Herder sous tous ses

aspects; il le juge avec équité, sans trop d'enthousiasme; enfin, il est écrit dans un style clair, rapide, agréable.

L'ouvrage de M. Sittenberger sur Grillparzer mérite pareillement de grands éloges. De même que M. Bürkner, l'auteur suit l'ordre chronologique et il mêle la vie et l'œuvre, *Leben und Wirken*. Il a surtout réussi à peindre l'homme. Il montre fort bien ce que Grillparzer doit à son père et à sa mère, ce qu'il y a en lui d'autrichien et de viennois, de passionné et de pessimiste. Il montre aussi comment Grillparzer s'est peint dans ses œuvres qui sont chacune une confession (pp. 89 et 118). La partie biographique est très attachante ; la partie littéraire et critique est moins fouillée, et s'il y a de bonnes pages sur *Ottocar* et sur *Malheur à qui ment*, on peut trouver que l'appréciation de *Sapho* est un peu brusquée ; si le quatrième acte des *Vagues de la mer et de l'amour* est assez ingénieusement justifié (p. 177), *Libussa* est peut-être trop brièvement jugée, et on regrette que M. S. ait parlé si peu de la langue et du style de Grillparzer, de sa poésie lyrique, de son esthétique. Mais on suit volontiers l'auteur jusqu'au bout de son récit et on goûtera surtout ses peintures de la société viennoise et le chapitre qu'il a intitulé *Liebeswirren*. M. Sittenberger, il le dit lui-même, est de ces biographes qui veulent avant tout mettre en relief la personne de leur héros.

A. C.

Edgar Ederheimer. **Jakob Bœhme** und die Romantiker. I und II. Boehmes Einfluss auf Tieck und Novalis. Heidelberg, Winter. 1904. In-8°, 128 p. 3 mark 60.

Après une courte introduction intitulée « romantisme et mysticisme », M. Ederheimer expose les principes de la doctrine de Boehme, puis l'influence du philosophe sur Tieck et Novalis. Il y a quelques longueurs dans son travail, et aussi quelques exagérations. Peut-on croire que le Werner d'*Henri d'Ofterdingen* ait les traits de Boehme, et que Novalis l'établit exprès en *Boehmen* ou en Bohême, qu'il y a là « plus qu'une coïncidence du hasard » (p. 114-115) ? Peut-on croire que c'est dans Boehme que Novalis a trouvé la « fleur bleue », parce que Boehme parle d'une fleur en un endroit de ses *Trois Principes* (p. 75)? N'est-il pas outré de dire qu'on pourrait remplir des volumes avec les réminiscences de Boehme, les « boehmismes », qu'on rencontrerait à chaque pas dans *Octavien* et *Geneviève* (p. 53)? Mais l'auteur montre bien comment la riche et poétique imagination de Boehme enchanta les romantiques. Il fait entre certains passages de Boehme et certains passages de Tieck et de Novalis des rapprochements qui s'imposent. Il distingue nettement l'influence exercée par Boehme sur les deux romantiques. Tieck et Novalis considéraient Boehme comme un prophète; Tieck le nommait son « saint principal », et Novalis appelait Gœthe « le Boehme

de Weimar »; mais Tieck, toujours changeant et qui ne savait approfondir les choses, ne s'est pas imprégné du vieux théosophe de Görlitz; chez Novalis au contraire, la doctrine de Boehme avait pris racine; Novalis en a pris l'esprit, et Tieck, les dehors.

A. C.

August Leffson, **Immermanns Alexis, eine literarhistorische Untersuchung.** Gotha, Perthes. 1904, in-8°, 106 p. 2 mark.

Cette dissertation témoigne d'un grand labeur. L'auteur a fait des recherches étendues, il a voulu être complet, et il nous dit, par exemple, après enquête à la librairie Reclam, que l'*Alexis* est le volume d'Immermann qui se vend le moins (p. 95); il donne la date exacte des représentations de l'*Alexis* remanié par Buchholz (p. 105); il établit une liste chronologique de tous les drames sur Alexis et Pierre le Grand (p. 14-17). Son étude est d'ailleurs bien divisée et intéressante. Elle comprend cinq chapitres. Il retrace d'abord l'histoire du sujet dans la littérature dramatique. Puis il raconte comment Immermann composa sa trilogie. Il analyse et apprécie la trilogie. Il nous dit l'accueil qu'elle reçut. Il fait son histoire scénique. On notera qu'Immermann a particulièrement consulté Ségur (*Histoire de Russie et de Pierre le Grand*). M. Leffson loue surtout parmi les personnages, d'ailleurs trop nombreux, les boyards, leur chef Gleboff et le colonel Gordon, le compagnon fidèle du tsar Pierre. Quant au tsar et au tsarevitch, ils sont manqués : Pierre, par exemple, qui dans la première partie déployait une admirable vigueur, n'est plus dans la seconde qu'un homme faible et dépourvu de volonté propre. En somme, M. Leffson dont le jugement est toujours impartial, n'est pas loin de partager l'avis de Dorothée Tieck qui trouvait trop d'intrigue dans *Alexis* et quelque chose d'entortillé dans tous les caractères. Peut-être aurait-il dû marquer plus nettement ce qu'Immermann a mis de lui-même dans sa pièce; peut-être aurait-il dû rapprocher de l'*Alexis*, non seulement l'*Ottocar* de Grillparzer, mais le *Demetrius* de Schiller; en tout cas, il n'hésite pas à dire qu'Immermann n'a jamais été un dramatiste et n'a jamais cessé de dépendre d'un modèle.

A. C.

Ifflands Briefe an seine Schwester Louise und andere Verwandte, hrsg. von Ludwig Geiger. (Schriften der Gesellschaft für Theatergeschichte. Band V. Berlin, Selbstverlag der Gesellschaft für Theatergeschichte, 1904, in-8°, XLVII et 346 p.

Briefwechsel zwischen Gœthe und Zelter, 1799-1832, hrsg. von Ludwig Geiger, Leipzig, Reclam., 1904, 3 vol, petit in-8°, 577, 571 et 639 p.

Gœthe-Jahrbuch, hrsg. von Ludwig Geiger, XXV° vol. Frankfurt am Main, Rütten et Loening, 1904, in-8°. XII et 334 p.

La correspondance d'Iffland que M. Geiger publie pour la Société

de l'histoire du théâtre, se compose de quatre-vingt-dix-huit lettres recueillies pour la plupart par le regretté Kürschner. Elles vont de 1773 à 1814. M. G. y a joint une préface qui n'est pas une biographie d'Iffland, mais qui sert d'introduction aux lettres, et il a raison de dire, en la terminant, que ces lettres nous font voir et nous font aimer l'homme dans Iffland, un homme qui « pratiquait l'amitié, observait la bonne foi, travaillait à devenir meilleur et visait au mieux, faisait consciencieusement son devoir et servait pieusement l'art auquel il s'était consacré ». Il y a joint également des notes copieuses (p. 229-325) et un utile index (p. 325-344). Les notes sont très importantes : elles éclaircissent tous les points obscurs de la correspondance, fournissent des détails sur les personnages cités ou des dates certaines, et l'on y trouvera, en outre, soit la reproduction, soit l'analyse d'une centaine de lettres ou morceaux qui se rapportent à Iffland et à l'histoire du théâtre allemand. Cette nouvelle publication de M. Geiger ne peut donc qu'intéresser tous ceux qui s'occupent de la *Theatergeschichte*, et nous saisissons cette occasion de recommander à nos lecteurs de France la *Gesellschaft für Theatergeschichte* ou « Société pour l'histoire du théâtre » qui édite ces lettres d'Iffland. Cette Société n'est pas connue chez nous, d'autant qu'en sa qualité de Société, elle ne met pas ses publications dans le commerce et ne fait pas de service de presse, et l'exemplaire des *Lettres d'Iffland* que nous avons sous les yeux, est, par une faveur insigne, le seul qu'ait reçu la critique. Nous appelons donc l'attention de tous les studieux du théâtre sur cette Société. N'est-il pas étonnant qu'aucun théâtre de Paris, que la Comédie Française, qu'aucune de nos grandes bibliothèques de Paris et de la Province ne soit membre de la *Gesellschaft für Theatergeschichte ?* Cinq volumes ont déjà paru par les soins de la Société ; ils contiennent nombre de matériaux importants, soit de l'inédit comme les *Lettres d'Iffland* que nous annonçons et les *Journaux* de Schreyvogel, soit des œuvres devenues rarissimes comme la *Chronologie* de Schmid et les parodies de *Nathan*. La Société n'est pas pauvre, certes ; elle compte plus de quatre cents membres qui paient chacun douze marks ou quinze francs par an ; mais elle a de grands desseins ; elle voudrait publier, par exemple, un *Theaterlexikon* et une *Bibliographie der dramatischen Litteratur* ; elle va très prochainement donner (s'il n'a déjà paru) le premier volume d'un Archive annuel pour l'histoire du théâtre (*Archiv für Theatergeschichte*), et, naturellement, elle a besoin d'augmenter ses fonds.

M. L. Geiger publie en outre dans la collection Reclam la correspondance de Gœthe et de Zelter, celle des correspondances de Gœthe qui est la plus détaillée et une de celle qui nous font le mieux connaître l'homme dans Gœthe, une de celles qui par l'abondance des matières traitées et par le ton alerte et gai que Zelter savait prendre, joignent l'agréable à l'utile. M. G. n'a pu obtenir la permission de

contrôler les originaux qui sont à Weimar, dans l'Archive de Gœthe et de Schiller, et il a dû recourir aux textes imprimés. On sait l'estime que Gœthe avait pour Zelter; il le nomme une fois « grandios und tüchtig » et il assure à diverses reprises que ses lettres renferment un trésor, renferment des choses tout à fait inestimables. M. G., dans son introduction, nous renseigne sur ce point et nous donne une très intéressante biographie du musicien en qui, selon lui, Gœthe voyait un individu, un original, un « Kraftmensch » (p. 29). Il a bien fait de rééditer ces *Lettres* où l'on trouve une foule de détails sur le théâtre allemand, sur la société de Berlin, sur les œuvres de Gœthe, sur nombre d'autres sujets, et l'index qu'il y joint, index très copieux, noms de personnes, noms de choses (1° œuvres, 2° objets d'art, 3° matières de poésie et de musique), rendra de grands services.

Le nouveau volume de l'*Annuaire de Gœthe*, dirigé par M. L. Geiger, contient 1° des lettres échangées entre Gœthe et des Américains, une explication du conte qui termine les *Entretiens des émigrés*, des lettres de remerciements que reçut Gœthe pour l'envoi de son *Meister*, le discours d'Auguste de Gœthe déposant le crâne de Schiller à la bibliothèque de Weimar; 2° une *Posse* ou suite de souhaits plus ou moins malicieux composée par Gœthe et Seckendorff pour le nouvel an de 1779; une lettre du poète au Sénat de Brême; des témoignages de contemporains sur Gœthe (comment Lavater se le figurait — et très mal — en octobre 1773; lettres de Mme de Schardt à Seckendorff; lettre de Charlotte Kestner à Gœthe en 1803; on remarquera que Mme de Schardt qui s'est réjouie de la prise de la Bastille et qui se dit républicaine de cœur, se décourage bientôt à la vue de l'anarchie et du « démon malfaisant qui se plaît à répandre le désordre »); 3° des études sur Nausicaa, sur Gœthe botaniste, sur ses rapports avec Klopstock, avec Herder, avec Hebbel, avec ses amis de Rome; 4° des mélanges, entre autres un acte de M. Sintenis sur la petite ville représentée dans *Hermann et Dorothée* et qui serait Pössneck; 5° des articles sur Mommsen, Lassen, Betz et Franzos; 6° une bibliographie. Voilà le vingt-cinquième volume de l'*Annuaire*, de cette excellente revue qui demeure l'organe de la science gœthéenne; il est, comme les volumes précédents, attachant et utile à la fois; nous saluons avec reconnaissance ce « volume de jubilé » et en félicitant de nouveau M. Geiger de son entreprise si vaillamment conduite malgré nombre d'obstacles, (cf. p. VII), nous lui souhaitons, ainsi qu'au *Jahrbuch*, longue durée et bon succès.

A. C.

— Les livraisons 18-19 du tome VI du *Recueil d'archéologie orientale* publié par M. Clermont-Ganneau viennent de paraître à la librairie Leroux. Sommaire: § 26 : L'inscription nabatéenne *C. I. S.*, II, n° 466; § 27 : Tanit et Didon; § 28 :

L'empereur Adrien et Jérusalem; § 29 : Le prétendu dieu Ogenès; § 30 : Echmoun-Melkart et Hermès-Héraklès; § 31 : L'empereur usurpateur Achilleus; § 32 : Le sceau de Chema', serviteur de Jéroboam; § 33 : *Fiches et Notules :* Inscription d'El-Maqsoura. — Αὐξόνι. — Martha. — Phaena de la Trachonite. — Le nom phénicien Gerhekal. — Inscription bilingue de Qal'at Ezraq. — Χάρη Βοστρα! — Saint Épiphane et l'alchimie.

— Nous apprenons avec le plus vif regret la mort de M. Jules de Chantepie du Dézert, administrateur de la Bibliothèque de l'Université de Paris, décédé en son domicile à Epizy, près Joigny, le 8 novembre, dans sa 67e année. C'était un homme d'un goût délicat, d'un profond savoir, d'une incroyable variété de connaissances; avec cela, aimable, enjoué, causant avec vivacité, avec verve, avec une entière franchise. Il a collaboré à la *Revue critique*, il la lisait assidûment, et il a plus d'une fois conseillé et grondé son directeur. On ne pouvait le connaître sans éprouver pour lui estime et affection. — A. C.

— On trouvera un excellent aperçu de la controverse sur « Babylone et la Bible » dans la brochure de M. O. Weber (*Theologie und Assyriologie im Streite um Babel und Bibel;* Leipzig, Hinrichs, 1904; in-8°, 31 pages. Le point de vue de l'auteur est celui d'un historien et d'un critique. Les hypothèses de M. H. Winckler sur les documents de l'histoire biblique sont jugées très favorablement, et M. W. pense que l'avenir leur appartient : attendons l'avenir pour en décider. — A. L.

— Dans une conférence sur les lois de Hammurabi (*Ueber die Gesetze Hammurabis*; Wien, Hölder, 1904; in-8°, 45 pages), M. D. H. Müller résume et défend les conclusions générales de l'étude qu'il a publiée récemment sur le même sujet (voir *Revue* du 14 mars 1904, p. 201). — A. L.

— On ne lira pas sans intérêt les considérations de M. C. Clemen sur l'application de la méthode historique à la théologie (*Die religionsgeschichtliche Methode in der Theologie*, Giessen, Ricker, 1904; in-8°, 39 pages). Bien qu'il semble prendre ses précautions contre l'envahissement de l'histoire des religions et pour la sauvegarde de la théologie chrétienne, l'auteur traite avec modération et largeur d'esprit les trois points suivants : la signification et l'importance de l'histoire générale des religions; ce que peut fournir la méthode historique pour l'appréciation du christianisme et des cultes non chrétiens; les influences étrangères qui se sont exercées sur le judaïsme et le christianisme. Sur ce dernier point surtout M. C. redoute les conclusions trop générales, trop absolues ou trop hâtives, et il convient, au moins en principe, de lui donner raison. — A. L.

— La dissertation de M. D. M. Sluys sur les deux premiers livres des Machabées (*De Maccabaeorum libris I et II quaestiones ;* Amsterdam, Clausen, 1904, in-8°, 126 pages; thèse de doctorat) concerne principalement l'origine et l'autorité du second livre, qui est suspect à beaucoup de critiques. M. S. défend très habilement l'hagiographe sur plusieurs points où l'on avait cru le prendre en faute; il le croit indépendant du premier livre des Machabées, et il pense que Jason de Cyrène n'était pas juif. Cette dernière opinion semble difficile à admettre en regard de II *Mach.*, II, 19-23. Les divergences qui existent entre les deux livres touchant la chronologie résulteraient de ce que l'auteur du second livre s'est trompé sur la date de la mort d'Antiochus Épiphane, qu'il a rapportée à l'an 164 avant J.-C., au lieu de 163. — A. L.

— On sait que Marc, X, 35-40, laisse assez clairement entendre que les deux fils de Zébédée ont subi le martyre; un fragment de Papias, suspect il est vrai à beau-

coup de critiques, dit positivement que Jacques et Jean ont été tués par les Juifs. M. E. Schwartz (*Ueber den Tod der Söhne Zebedaei*; Berlin, Weidmann, 1904; in-4°, 53 pages) admet, sans doute avec raison, que les deux témoignages se confirment l'un l'autre; mais on peut craindre qu'il n'exagère beaucoup la signification du témoignage de Papias en supposant que les deux apôtres ont péri dans la même occasion; que l'auteur des Actes, qui raconte la mort de Jacques, a supprimé délibérément la mention de Jean pour ne pas contredire la légende relative au séjour de celui-ci à Éphèse; que le Jean qui est nommé dans l'Épître aux Galates ne serait pas l'apôtre, mais Jean Marc; enfin que Papias aurait attribué l'Apocalypse et le quatrième Évangile à l'apôtre Jean. Une érudition de bon aloi se déroule autour de ces hypothèses, qu'elle ne justifie pas suffisamment. — A. L.

— M. F. Scerbo semble s'attribuer la mission de corriger les intempérances de la critique textuelle en ce qui concerne les livres de l'Ancien Testament. Il s'attaque cette fois à M. P. Haupt et à sa reconstruction du Cantique, et il n'a pas trop difficile de montrer que maintes transpositions et corrections ne sont pas justifiées (*Il Cantico dei cantici*; Firenze, Libreria editrice Fiorentina; in-8°, 111 pages). Sans vouloir décourager l'auteur de ces notes critiques, il doit être permis de lui faire observer que la besogne ingrate à laquelle il se livre n'est peut-être pas tout à fait indispensable et que les principes généraux qu'il veut défendre sont peut être moins sûrs qu'il ne croit. Les exagérations de la critique textuelle se détruisent d'elles-mêmes, et d'essais hypothétiques tels que celui de M. Haupt il ne reste en définitive que ce qui mérite d'être retenu. D'autre part, M. S. se donne la partie belle en supposant que les critiques attribuent à la version des Septante une valeur absolue et indiscutable qu'ils refusent au texte massorétique. Ils ne reconnaissent cette autorité souveraine ni au texte ni à la version, et sans doute ils n'ont pas tout à fait tort. — A. L.

— M. W. R. Harper donne une édition critique du texte hébreu d'Amos avec traduction anglaise (*The structure of the text of the book of Amos;* Chicago, University Press, 1904; in-4°, 38 pages). L'emploi de caractères différents fait ressortir les fragments ajoutés et les gloses. L'éditeur a voulu reconstituer la division strophique des morceaux, mais il ne traite pas arbitrairement le texte. Une bonne partie de ses corrections, dont plusieurs ont déjà été proposées par d'autres exégètes, semblent assez fondées. Il renvoie, d'ailleurs, pour la justification de sa critique, au commentaire qu'il vient de publier (*Amos and Hosea*, Édinburgh, 1904, dans l'*International critical Commentary*). — A. L.

— *Pour quelle raison et à quelle date La Fontaine cessa-t-il d'être « Maître des Eaux et Forêts?* » (Vitry-le-François, Tavernier, 1904, 8°, p. 34). M. Ernest Jovy vient de consacrer à élucider ce point de la biographie du fabuliste une étude très documentée, appuyée sur des pièces en partie inédites. En voici la conclusion. Le duché-pairie de Château-Thierry étant passé à la maison de Bouillon, les offices royaux se trouvèrent supprimés dès 1656 et le jeune duc Godefroy-Maurice s'engageait à rembourser les officiers de la maîtrise des eaux et forêts du prix de leur charge qu'ils continuèrent cependant d'exercer jusqu'à ce que le duc se fût entièrement libéré de ses engagements. Une quittance de La Fontaine au duc montre que ceux ci prirent fin le 4 décembre 1668. On conçoit maintenant et plus facilement le peu d'empressement du poète à s'acquitter des devoirs d'une charge qu'il devait abandonner, comme aussi les reproches et les railleries que lui attira sa négligence. — L. R.

— Personne n'était mieux qualifié que M. Léon-G. Pélissier pour représenter au centenaire d'Alfieri que célébrait Asti en octobre 1903 la ville de Montpellier invitée à s'associer à ces fêtes. Asti a quelque raison d'envier à Montpellier les reliques de son grand poète. Le délégué montpelliérain s'est acquitté avec beaucoup de tact et d'esprit d'une tâche assez délicate et il a su même dans son discours faire accepter aux Astesans ce paradoxe que l'héritage d'Alfieri est mieux à Montpellier où le retiennent à jamais les clauses du testament Fabre que dans une ville italienne. On lira dans sa brochure, *Les fêtes du centenaire d'Alfieri à Asti* (Montpellier, Serre, 1904, 8°, p. 20), cet intéressant discours et le détail des fêtes. — L. R.

— A l'occasion de cet anniversaire M. Pélissier a aussi écrit pour le *Bolletino storico bibliografico subalpino* (VIII, IV, p. 231-250) un article publié en tirage à part : *Quelques documents à propos d'Alfieri*. Ce sont des pièces qui n'ont pas été incorporées au fonds Alfieri proprement dit : une lettre d'un inconnu, datée de Milan 20 novembre 1792, intéressante pour l'état des esprits à cette date dans l'Italie du Nord ; puis des lettres banales, en prose et en vers, adressées de 1795 à 1800 au grand tragique par ses admirateurs, un poète napolitain, Tommaso Gargallo, deux Français, de Thuisy et d'Arbaud-Jouques, ce dernier avec une ode assez bien venue ; enfin des notes et comptes relatifs aux funérailles d'Alfieri et une lettre que le sculpteur Dini, auteur de la statue élevée dans la ville d'Asti en 1862, écrivit au conservateur de la bibliothèque de Montpellier. — L. R.

— Voici quelques nouveaux tomes à ajouter à la collection des *Villes d'art*, si élégamment entreprise par l'éditeur Henri Laurens. Ce sont les 12e et 13e si nous comptons bien : *Versailles*, dont l'auteur est M. Pératé, conservateur adjoint du Musée, et *Rouen*, qui est signé de M. C. Enlart. M. Pératé a partagé son travail descriptif selon les périodes de l'histoire de Versailles, et non selon les lieux : il a bien fait ; on se rend mieux compte ainsi des évolutions de goût, des remaniements, fâcheux ou non, qui ont amené ces monuments à leur état actuel. Le château, le parc, les jardins, les Trianons, enfin le Musée et la Ville, tout revit ainsi à nos yeux par tableaux successifs, et nous avons le guide le plus intelligent et le plus éloquent qui puisse nous permettre de nous reconnaître au milieu de cet amas de bâtiments discords, dont la grandeur mêlée de « ridicule offusquera toujours et ne peut être entièrement rétablie ». Rouen est une ville d'art très complète, M. Enlart a raison de le faire remarquer dès l'abord ; bien que plus d'une autre vieille capitale de nos provinces puisse entrer sur ce point en lice avec elle (je pense à Troyes, à Poitiers, à Reims, etc.) on trouve difficilement en France plus de maisons anciennes en même temps que d'églises, et plus d'œuvres d'art dans ces édifices ou leur construction même, plus de souvenirs aussi, encore conservés sur les places ou dans les rues. M. Enlart a traité son travail en archéologue qu'il est, mais aussi en antiquaire, car Rouen est un foyer d'industries anciennes, et ses musées, non seulement de peinture mais de céramique et d'antiquités, sont du plus vif intérêt. D'excellentes reproductions directes abondent comme d'habitude en ces deux volumes (149 dans le premier, 108 dans le second). — H. de C.

— La librairie Teubner vient de publier sous le titre *Scherz und Ernst in der Mathematik, geflügelte und ungeflügelte Worte* (in-8°, x et 522 p. avec index), un livre de M. W. Ahrens qui nous a rappelé l'ouvrage du regretté Rebière, *Mathématiques et Mathématiciens*. Mais Rebière avait ordonné sa matière sous diverses

rubriques et son volume était par suite plus clair que celui de M. Ahrens qui a craint, dit-il, de fatiguer le lecteur par une « sévère systématisation ». En revanche M. Ahrens indique avec soin toutes ses sources et les cite dans le texte original. Cette scrupuleuse exactitude de reproduction ne peut qu'être louée, et, en somme, la lecture de ce recueil, faite à petites doses, sera intéressante et instructive. Il est regrettable toutefois, et la chose n'était pas inexécutable, quoi qu'en dise l'auteur, que l'ouvrage ne soit pas divisé en chapitres ni réparti selon certains principes, fussent-ils « extérieurs », comme ceux qu'avait adoptés Rebière. En tout cas, *Scherz und Ernst* est une bonne contribution à ce que M. Ahrens nomme la *schöngeistige mathematische Literatur*. — C. D.

— La même librairie publie, à l'occasion du premier centenaire de la naissance de Charles-Gustave-Jacques Jacobi, le génial mathématicien, une étude de M. Leo Koenigsberger (*Carl Gustav Jacob Jacobi, Festschrift zur Feier der hundertsten Wiederkehr seines Geburtstags*. In-8°, XVIII et 544 p. avec un portrait et le facsimile d'une lettre). Grâce à des recherches patientes dans les archives de l'Académie de Berlin et à des communications de la famille, M. Koenigsberger a composé sur C. J. J. Jacobi un travail qui complète le mémoire de Dirichlet et qui fournira aux mathématiciens de nombreuses et utiles indications. Il ne se borne pas à retracer la vie de Jacobi; il établit la priorité de ses inventions; il montre tout ce que Jacobi a imaginé et créé « avec une force créatrice » semblable à celle d'Euler et de Lagrange; il l'apprécie comme professeur; bref, c'est un beau et grand monument que M. Koenigsberger élève, avec autant de savoir que de piété, à C. G. J. Jacobi. — C. D.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 11 novembre 1904.

M. Cagnat communique le texte d'une inscription découverte à Aïn-Fourna (Tunisie) par M. Merlin, ancien membre de l'École française de Rome. Elle fait connaître le nom du consul de l'an 232 p. C., L. Virius Lupus.

M. Chavannes communique le mémoire qu'il lira à la séance publique annuelle de l'Académie, le 18 courant : *Les prix de vertu en Chine*.

L'Académie, sur la proposition de la Commission de la fondation Piot, accorde une subvention de 2,000 fr. à M. Bigot, ancien pensionnaire de l'Académie de France à Rome, pour des fouilles au Cirque Maxime.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 48 — 28 novembre. — 1904

W. SPIEGELBERG, **Geschichte der Ægyptischen Kunst,** im Abriss dargestellt von Dr W. Spiegelberg, AO. Professor an der Universität Strassburg, mit 70 Abbildungen, Leipzig, J. C. Hinrichs'sche Buchandlung, 1903, in-8°, VIII-88 p. — Prix : 2 fr. 50.

Ce ne sont que quatre-vingt-huit pages, mais quatre-vingt-huit pages bien serrées, remplies d'idées nettes et souvent neuves, ainsi que de faits bien disposés. Après une très courte introduction, M. Spiegelberg met en tableau, sur une seule page, les Époques de l'histoire de l'Art égyptien depuis l'âge préhistorique jusqu'aux derniers siècles de l'Empire romain en 395 après J.-C. Il en distingue sept principales, qu'il divise à l'occasion en périodes secondaires et entre lesquelles il place parfois des périodes de transition. La division est bonne en soi, bien que je n'aime pas beaucoup les termes d'Ancien, Moyen et Nouvel Empire, qui, à peine exacts au moment où Lepsius les popularisa, ne répondent plus à rien de réel depuis la découverte des monuments thinites et préménites, mais la durée des époques me paraît trop restreinte : Spiegelberg suit pour le moment la chronologie écourtée que l'École de Berlin préconise, et, comme j'ai dit dans un article précédent mon opinion à ce sujet, je n'insisterai pas ici. Aussi bien, dans un ouvrage de ce genre, les dates absolues ont une valeur médiocre, sauf le cas où les questions d'influence

étrangère seraient soulevées : ce qui a de l'importance, c'est la succession et la date relative des dynasties, qui nous sont entièrement connues.

Le premier chapitre est consacré aux temps préhistoriques; M. Spiegelberg examine ce que les fouilles récentes nous ont appris de l'art qui y florissait. Il y reconnaît déjà tous les traits particuliers aux périodes suivantes et il se demande comment les longues générations qui se succédèrent sur le sol de l'Égypte ont réussi à conserver presque immuable la tradition de leurs premiers ancêtres. Il en trouve la cause dans la constitution ethnographique des Égyptiens. Il lui paraît vraisemblable, en effet, que la civilisation égyptienne est une civilisation mixte, africaine et sémitique à la fois et que les Égyptiens sont des Nubiens sémitisés. L'art primitif dont nous ramenons les restes au jour, aurait été créé par l'élément africain de la population, puis interrompu dans son développement par l'invasion de l'élément sémite qui, plus tard, fournit les classes dominantes de la société. « L'orgueil de la vieille population autochthone lui fit considérer son art national comme un héritage sacré et toutes les modifications qu'on lui voulait faire subir comme un sacrilège. Comme les envahisseurs n'apportaient pas avec eux un art très supérieur qui leur fût personnel, ils s'approprièrent l'art indigène de la même manière que plus tard les Hyksôs, les Ptolémées ou les Césars romains, qui, pour ne pas choquer le sentiment populaire, respectèrent avec un soin scrupuleux les vieilles formes de l'art. » Spiegelberg déclare que c'est une simple hypothèse, et je crois, pour ma part, que les raisons de cette immobilité apparente plus que réelle sont d'une toute autre nature, mais il me paraît inutile d'opposer ici conjecture à conjecture. Ce qu'il importe, c'est d'enregistrer que la période de formation de l'art égyptien est antérieure à ce que nous savons de l'histoire d'Égypte. Les monuments les plus vieux nous le montrent fixé dans ses grandes lignes et déjà engagé sur les voies qu'il n'abandonna plus jusqu'à sa mort.

L'art thinite et le memphite sont étudiés dans les deux chapitres suivants. Spiegelberg a profité des découvertes récentes pour renouveler l'idée qu'on se faisait d'eux et il a corrigé ou complété les notions réunies sur ce point dans l'*Histoire de l'Art* de Perrot-Chipiez ou dans mon *Archéologie Égyptienne*. Il a été amené par l'examen des bas-reliefs memphites à discerner deux styles chez les artistes, un *style populaire* plus émancipé dans ses effets et dans sa perspective, un *style de cour* empêtré dans des conventions raides et sèches. Les faits sur lesquels il s'appuie pour établir cette distinction sont exacts, et il est certain que les gens de la classe inférieure figurés sur les parois des mastabas, sont d'un mouvement plus libre et d'une facture plus naturelle que les maîtres du tombeau et les hauts personnages pour lesquels ils travaillent. Toutefois lorsqu'il veut reconnaître là

une question de style artistique, je ne crois pas qu'il ait raison du tout. Les différences qu'on remarque entre le rendu des figures de maîtres et celui des figures de sujets tiennent à la nature même des individus et des scènes. Les princes et les riches apprenaient dès l'enfance à prendre des poses nobles et un peu compassées ; même dans les actions violentes auxquelles ils se livraient dans la guerre, dans la chasse, dans la pêche, ils observaient une mesure et un rythme de mouvements qui leur étaient propres. Les petites gens au contraire conservaient toute l'originalité de leurs allures natives, et leurs métiers développaient la tendance qu'ils apportaient en naissant aux gestes souples et aux poses abandonnées. Les dessinateurs des tombeaux, que le rituel contraignait à représenter les personnes et les choses aussi proches que possible de la nature, afin que les vertus magiques de leur œuvre ne fussent pas affaiblies par des inexactitudes de reproduction, montraient leurs sujets dans les moments caractéristiques de leur existence journalière, le prince à la pêche, à la chasse, au repas, inspectant ses domaines ou recevant l'hommage de ses fidèles; les vassaux dans l'exercice de leurs fonctions ou de leurs métiers, menuisant, cuisant la poterie, labourant, moissonnant, rentrant la gerbe, abattant et découpant les victimes. Si l'on comparait ces tableaux à ceux de nos peintres modernes, on ne tarderait pas à se convaincre que ceux-ci présentent sur le point qui nous occupe des différences analogues : les personnages y ont une tenue et ce que Spiegelberg appelle un style particulier selon la classe à laquelle ils appartiennent, et leurs gestes se succèdent sur des rythmes assez distincts. Le plus ou moins de franchise qui appartiendrait au *Style de cour* et au *Style populaire* ne dépend donc pas de l'éducation reçue par l'artiste, mais de la condition de ses personnages : il n'y avait en réalité pour chaque sculpteur et pour chaque peintre qu'un style unique, dont ils variaient l'expression avec leurs modèles.

L'exposition de M. Spiegelberg gagne en ampleur à mesure que les monuments se rapprochent de nous : elle atteint son développement le plus considérable sous le second empire thébain, et il a démêlé avec beaucoup de finesse les modifications que la tradition indigène subit inconsciemment pendant cette période sous l'influence des importations étrangères. L'Égypte conquérante, jetée en contact avec les vieux empires de l'Asie Antérieure, Babylone, Ninive, Carchémis, la Phénicie, la Syrie, la Cananée, et avec les peuples asiatiques ou européens, leur emprunta des modèles et elle leur en fournit ; si nous ne pouvons juger encore ce qu'elle leur doit et ce qu'ils lui dûrent, du moins commençons-nous à soupçonner que ces échanges d'éléments artistiques et les chocs en retour qu'ils déterminèrent exercèrent de chaque côté une influence extraordinaire. Spiegelberg a détaillé fort heureusement les caractères de l'art Ramesside et de l'art Saite ; il a même dessiné sommairement l'évolution qui s'accomplit sous les

Lagides et sous les Césars, ce que nul égyptologue n'avait tenté avant lui. Sur un point seulement il me paraît avoir émis une appréciation douteuse, lorsqu'il déclare que l'art saite délaissa le colossal qui avait été à la mode sous les Thébains. La réunion que j'ai faite exprès, dans une des salles du Musée du Caire, des naos que nous possédons de l'époque saite, suffirait seule à prouver que le colossal n'effrayait pas plus les Psammétique et les Nectanebo qu'il n'avait effrayé leurs prédécesseurs. Les récits des historiens classiques nous ont conservé la mémoire de statues gigantesques dédiées par Amasis et si nous n'avons pas d'exemples de grands temples bâtis sous la XXVI[e] dynastie et sous les suivantes, c'est que les villes du Delta où leur activité s'exerçait surtout sont détruites aujourd'hui. La tradition de l'énorme n'a jamais été interrompue en Égypte : elle est passée intacte des Pharaons constructeurs de Pyramides aux rois du premier empire Thébain, de ceux-ci aux Ahmessides et aux Ramessides, des Ramessides aux Saites, des Saites aux Grecs et aux Romains. Où il paraît y avoir lacune, la lacune s'efface et se comble dès qu'on y regarde de plus près : ce n'est pas que la conception du grand se soit amoindrie d'un âge à l'autre, c'est que les monuments qui auraient pu nous renseigner ou ont disparu ou nous sont inconnus encore.

Il y aurait de çà et de là quelques détails à modifier et quelques faits à ajouter, mais je ne vois guère qu'une seule critique à énoncer qui atteigne l'ensemble de l'ouvrage. M. Spiegelberg a trop parlé, comme si l'Egypte n'avait possédé qu'une seule école de peinture, de sculpture ou d'architecture, dont le développement ou l'affaiblissement aux époques diverses constituait l'histoire de l'art égyptien. Nous avons tous commis la même erreur, au moins jusque dans ces derniers temps, et cela sans qu'on soit trop en droit de nous le reprocher : nous ne connaissions que les monuments recueillis dans deux ou trois localités, Thèbes, Abydos, Memphis, et pour ces localités même, si les monuments d'une époque abondaient, ceux des IV[e] et V[e] dynasties à Thèbes, les monuments des autres époques manquaient presque toujours. Les fouilles récentes, en nous révélant nombre de localités nouvelles et dans les localités connues de longue date les monuments des époques encore ignorées, nous ont contraints de constater qu'il y avait d'un bout à l'autre de l'Égypte une quantité d'écoles locales, dont chacune possédait sa technique et sa tradition, qu'elle maintint à travers les siècles avec une persévérance incroyable. Nous avons des exemples de cette ténacité pour certaines industries, pour celles des tissus par exemple, et Akhmîm continue à fabriquer des étoffes renommées, comme sous les Romains et sous les Ptolémées. Nous avons déjà assez de documents pour saisir en quoi la sculpture thébaine diffère de la Memphite, et pour suivre les caractères propres à chacune d'elles, depuis la XII[e] dynastie jusqu'à la fin de l'art Ramesside. L'école hermopolitaine nous montre déjà dans

les tombeaux de Méir, sous la VIe et sous la XIIe dynastie, les tendances qui, exagérées par l'influence religieuse de Khoumatonou, aboutirent aux œuvres si curieuses d'El-Amarna. Certaines statues ptolémaïques ou romaines de Tanis, procèdent visiblement des traditions qui inspirèrent aux artistes locaux les sphinx que Mariette attribuait aux Hyksos, mais qu'il a fallu restituer à la XIIe dynastie. Il y avait des écoles analogues à Éléphantine, vers El-Kab, vers Dendérah, en Abydos, dans d'autres cités moins explorées par les fouilleurs modernes. L'effort des archéologues, au cours des années qui viennent, devra porter sur les monuments qui sortent de ces époques et sur la recherche des traits qui leur sont particuliers. On verra alors combien la vie artistique fut intense en Égypte, et de combien de façons variées elle se manifesta aux mêmes époques sur les points les plus divers du pays.

Je recommande à ceux que ces recherches intéressent, la lecture de l'ouvrage de Spiegelberg. Les idées et les faits n'y sont le plus souvent qu'indiqués, car ainsi le commandait l'étroitesse du cadre où il a dû enfermer son tableau ; mais les indications, pour brèves qu'elles soient, sont toujours claires et suggestives. Elles forceront le lecteur à examiner de nouveau des questions qu'il croyait résolues, et s'il n'adopte pas toujours les solutions nouvelles que l'auteur en propose, il sera forcé de confesser que les solutions anciennes n'étaient pas déduites aussi fortement qu'il le pensait.

G. Maspero.

Alfred Bel, **Les Benou Ghânya,** et leur lutte contre l'empire almohade. Paris, Leroux, 1903 (Bibl. Ecole des Lettres d'Alger, t. XXVII), in-8°, xxvii-251 pp.

La grande invasion arabe du xie siècle modifia profondément les groupements politiques dans l'Afrique du Nord. L'Ifriqiya, qui avait été le centre de l'autorité musulmane avec Cairouan et Tunis, perdit son rôle prépondérant : jadis siège du gouvernement oméyade et de la puissance fatimite, elle ne fut presque plus, pendant plusieurs siècles, qu'un terrain de chasse pour les tribus des Arabes envahisseurs et qu'une dépendance momentanée des royaumes éphémères qui surgirent dans le Maghreb occidental. C'est vers l'Ouest, au Maroc actuel et dans la région tlemcénienne que se concentre en effet à partir du xiie siècle la vie maghrébine, la vie berbère ; c'est là que se manifeste sous de nouvelles formes religieuses la réaction berbère contre l'arabisme. L'apparition des Almoravides et des Almohades, c'est l'entrée dans la civilisation et l'arrivée au pouvoir de nouvelles tribus

berbères, soulevées par des réformateurs religieux apportant à l'extrême Maghreb les idées que remuent encore les Écoles de l'Orient. Durant cette période, l'histoire de l'Ifriqiya est sous la sujétion étroite de l'histoire marocaine et l'on y vit de répercussions; on pourrait dire que durant deux siècles, l'Ifriqiya est, par rapport au Maghreb occidental, en retard d'une dynastie. Sous les Almohades, c'est une dynastie almoravide, celle de Benou Ghanya qui s'agite en Ifriqiya; c'est une famille almohade, celle de Benou Hafç, les Hafcides, qui tiennent tête avec quelque succès aux B. Mérin et aux B. Abd el Wad. Bel a tracé pour la première fois l'histoire de B. Ghaniya dans un livre excellent, qui fut d'abord une thèse présentée à l'École des Lettres d'Alger pour l'obtention du diplôme d'études historiques.

Maîtres des Iles Baléares, les B. Ghanya comprirent fort bien qu'ils ne pouvaient atteindre avec succès leurs adversaires dans leurs domaines du Maroc ou de l'Espagne; ils surent découvrir leur point faible, le Maghreb oriental, et osèrent les y attaquer. Le premier des deux grands chefs de cette famille almoravide, 'Ali ben Ghanya, était sûr d'y trouver un appui auprès des Arabes envahisseurs, toujours prêts à marcher au pillage ; il emmenait d'ailleurs avec lui un groupe de guerriers almoravides dont la fidélité était éprouvée par un exil volontaire. Pendant vingt années, les B. Ghanya réussirent à lutter contre les souverains almohades, et l'on put croire qu' 'Ali et Yahia ben Ghanya allaient rendre à Tunis sa gloire de capitale. Il semble que les victoires du sultan almohade, En Nacer, n'auraient point suffi à arrêter leurs succès, si ce souverain plus avisé ne s'était décidé à confier l'administration de l'Ifriqiya à l'un de ses parents, Abou Mohammed ben Abi Hafç, avec des pouvoirs si supérieurs à ceux que l'on accorde d'ordinaire à un gouverneur, qu'il devenait un véritable souverain, retenu seulement par un lien de vassalité. Bel a eu raison de publier en appendice le texte et la traduction d'un fragment de la Rihla d'et Tidjani jadis si maltraitée par Rousseau, qui, sur ce point notamment, est d'un grand intérêt. Abou Mohammed, dont il serait intéressant de fixer la physionomie dans une étude spéciale, prit si vigoureusement en main la défense d'un territoire qui était presque sa propriété, que Yahia ben Ghania, malgré son intelligence et son indomptable énergie, finit par aller périr misérablement à Sidjilmassa, dans un effort désespéré pour profiter des désordres qui agitaient alors le Maghreb occidental (1235). A cette époque en effet, l'empire almohade était condamné ; et ce ne fut point la dynastie impériale qui profita des victoires du premier des Hafcides : Abou Zakaria en transmit le profit à ses propres descendants.

Cet intéressant épisode des grandes luttes des XIIe et XIIIe siècles a été raconté par Bel sous une forme claire et précise, en utilisant toutes les sources auxquelles l'histoire peut actuellement puiser. Le

livre est bien composé : l'appareil critique est excellent : on reconnaît là la méthode minutieuse et l'esprit de généralisation de son maître René Basset. Peut-être pourrait-on reprocher à Bel quelque abus des annotations ; il y fait entrer parfois des détails qui, toujours intéressants, semblent n'être pas en rapport direct avec le sujet : c'est péché de jeunesse et d'exubérance. Les *Benou Ghaniya* classent leur auteur parmi les bons travailleurs qui forment autour de René Basset l'école maghrébine française.

M. G.-D.

Bernard Monod. **L'élection épiscopale de Beauvais de 1100 à 1104. Etienne de Garlande et Galon.** brochure de 26 pages. Extrait des *Mémoires de la Société académique de l'Oise*, t. XIX. Paris, H. Champion.

M. Bernard Monod avait pris pour sujet de sa thèse de l'école des Chartes : *Les relations du pape Pascal II avec la France* (1100-1118). De cet important travail, il nous donne ici un chapitre. Après la mort de l'évêque de Beauvais Anseau, les électeurs, à l'instigation du roi Philippe Ier, nommèrent pour lui succéder Étienne de Garlande (1100). Le parti réformiste, Yves de Chartres à sa tête, protesta contre ce choix, le pape Pascal II se déclara contre l'élu et une fraction du clergé de Beauvais procéda à une autre élection en choisissant Galon, abbé de Saint-Quentin de Beauvais. Pendant quatre années, le roi et le pape soutinrent chacun leur candidat; mais comme les deux partis cherchèrent à se réconcilier pour des motifs de politique générale, on eut recours en 1104 à un compromis. Étienne de Garlande fut momentanément sacrifié; Galon fut appelé au siège épiscopal de Paris, devenu vacant le 8 avril 1104, et on élut à Beauvais un troisième personnage, Geoffroi de Pisseleu.

M. B. Monod nous expose en détail les péripéties de cette lutte, et il tire de cet épisode des conclusions générales d'un grand intérêt. Il montre quels sont les droits respectifs des électeurs, du pape, du roi et du métropolitain dans la nomination d'un évêque; en fait, le roi ne saurait imposer un candidat qui serait désagréable au pape, et réciproquement. « Ni Galon, faute d'avoir le *pouvoir temporel*, ni Étienne de Garlande, faute d'avoir le *pouvoir spirituel*, ne furent évêques de Beauvais. » Nous attirons aussi l'attention sur les réflexions du début au sujet de la querelle des investitures en France; car la France a connu une querelle des investitures; la lutte fut seulement moins violente qu'en Allemagne; on n'a pas eu recours aux armes pour régler le différend. Mais les rois de France ont bien cherché à créer un clergé national, tandis que Rome voulait séparer le

clergé de son roi et le rattacher plus étroitement au Saint-Siège. Il y eut à ce propos un grand nombre de conflits, semblables à celui que M. B. Monod nous a si bien raconté.

Ch. Pfister.

Maurice Grammont. — **Le vers français**, ses moyens d'expression, son armonie (Tome XVII des *Publications de la Société des langues romanes*), Paris, Picard, 1904, in-8° 454 p., 7 fr. 50.

M. Grammont est, on le sait, un linguiste pénétrant, original, sûr de sa méthode; et il possède un sens artistique délicat, un sentiment juste du rythme et de l'harmonie des vers : il ne fallait rien moins que l'union peu banale de ces dons pour lui permettre de renouveler un sujet tant de fois traité, et par des maîtres. L'originalité du livre vient de là : les divers éléments du vers, qui sont tous des éléments linguistiques, sont étudiés analytiquement comme seul pouvait le faire un linguiste, et non pas un spécialiste du français ou même du romanisme, mais un linguiste général, accoutumé à envisager les faits phonétiques avec la dernière précision et dans leur plus grande généralité; mais en même temps l'expression et la beauté, qui sont les seules raisons d'être des vers, ne sont jamais perdues de vue; partout l'auteur recherche si les éléments employés sont conformes à l'idée, au sentiment à exprimer, et s'ils produisent l'harmonie sans laquelle il n'y a pas de poésie. Et c'est pour cela que M. G. borne son examen au vers français : il aurait pu examiner en linguiste les vers de toutes les langues qu'il connaît; mais il ne pouvait être sûr d'apprécier avec la finesse et la justesse qu'il faut que les vers écrits dans sa langue maternelle. D'autres savants pourront, sur le modèle maintenant donné, poursuivre l'étude en appliquant les mêmes principes aux vers écrits dans leurs langues respectives.

Les deux premières parties sont consacrées à l'étude des moyens d'expression : d'une part le rythme, de l'autre les sons qui constituent les mots et les phrases.

Le rythme des vers français est constitué par le retour à intervalles définis de syllabes accentuées, c'est-à-dire intenses; l'alexandrin classique comprend quatre mesures (que l'on considère comme terminées chacune par un temps fort; on sait que l'usage des musiciens de considérer les mesures comme finissant par le temps faible est maintenant reconnu fautif); le type idéal est celui où les quatre mesures sont composées chacune de trois syllabes, et ce type est réalisé assez souvent; mais souvent aussi l'une des mesures de l'hémistiche a deux syllabes et l'autre quatre, ou même l'une des mesures a une seule syl-

labe et l'autre cinq ; le sentiment général du rythme des vers conduit alors à ralentir le mouvement dans la mesure à nombre de syllabes au-dessous de la moyenne et à presser le mouvement dans la mesure à nombre de syllabes au-dessus de la moyenne ; une mesure courte donnera donc le sentiment de la lenteur et de tout ce qui est associé à la lenteur, la majesté par exemple ; une mesure longue donnera au contraire le sentiment de la rapidité :

> Le Parnasse où, le soir, las d'un vol immortel
> *Se po|se et d'où envole*, à l'aurore, Pégase.

Le fait est particulièrement saisissant dans ces vers de M. de Heredia, parce que, chose fort rare, la lenteur de l'une des mesures et la rapidité de l'autre y sont toutes deux expressives. Le principe a déjà été reconnu par Becq de Fouquières, mais M. G. l'approfondit, en montre l'application dans le détail, l'étend à la considération du trimètre romantique, des vers strophiques, des vers libres de La Fontaine et aboutit au vers libre moderne, qui apparaît ainsi comme le terme naturel d'un long développement. Peut-être pourrait-on contester en une certaine mesure le principe même d'où part M. G. : en musique, les mesures doivent être sensiblement égales, sauf les variations de mouvement exigées par l'expression et le phrasé et qui, tout en laissant constamment subsister le sentiment du rythme, sont d'ailleurs considérables ; mais le vers parlé est plus libre et, là où l'étendue plus ou moins grande des mesures n'a pas une valeur expressive nette, il n'est pas probable qu'on doive, dans la lecture, presser ou ralentir au point de se rapprocher de l'égalité de durée qui produirait un rythme parfait : l'alexandrin classique dont chaque hémistiche se termine, en règle générale, par un temps fort principal, serait ramené par ce procédé à une mesure à six-huit, la plus banale et la plus insipide de toutes les mesures ; du reste, M. G. reconnaît lui-même que souvent cette égalité est irréalisable. Mais partout où la différence d'étendue des mesures a une valeur expressive, la lecture doit être pressée ou ralentie comme l'indique l'auteur, et la réserve toute théorique présentée ici n'enlève absolument rien de leur portée aux conclusions et aux délicates analyses de M. G.

Chacun des sons employés dans la langue est susceptible de s'associer à certaines impressions, et la valeur expressive de ces sons devient apparente s'ils viennent à figurer dans des mots ou dans des phrases qui comportent des notions concordantes avec la valeur des sons employés ; ainsi les sifflantes de *cesser* n'ont aucune valeur expressive parce que l'idée de *cesser* ne s'associe à aucune des impressions que produit la sifflante ; au contraire *siffler* est un mot expressif parce que le sifflement naturel des sifflantes s'associe à l'idée de *siffler*. M. G. part de là pour examiner quelle peut être, le cas échéant, la valeur expressive de chacun des sons de la langue, et ensuite pour se

demander quel parti les poètes ont tiré de ce procédé. Des idées de ce genre ont déjà été exprimées, mais jamais avec cette connaissance de la phonétique et avec cette rigueur. Comme les poètes n'ont guère eu conscience précise de l'effet en question, la preuve est le plus souvent impossible ; en partant de la valeur propre des sons d'une manière générale, M. G. a adopté le seul procédé qui permît une démonstration et évité, dans la mesure du possible, l'arbitraire inhérent à un pareil sujet. — A cette seconde partie, M. G. rattache la question de l'hiatus; il la résout élégamment en constatant que le seul hiatus choquant est la rencontre de deux voyelles de timbre identique ou très voisin; les autres rencontres de voyelles ne sont et ne peuvent être choquantes; la présence d'un *e* muet ne change rien à l'hiatus, si bien que, dans : *la journée était belle*, on a le pire des hiatus. On voit que les règles sur l'hiatus enseignées dans les traités et appliquées par les poètes ne sont qu'un tissu d'absurdités. — Cette seconde partie se termine par un petit chapitre de la rime, où en quelques pages, par l'application d'un petit nombre de principes évidents, M. G. fait justice d'un bon nombre d'erreurs plus ou moins courantes et montre notamment quelle est, dans le français actuel, la véritable répartition des rimes masculines et féminines (toute différente de celle qui est enseignée et pratiquée[1]).

Une troisième partie intitulée *l'armonie du vers français* aborde une question toute neuve et où M. G. apporte une idée entièrement originale : d'où vient l'harmonie des vers français ? Si l'on classe physiologiquement les voyelles, on constate qu'elles produisent des effets très divers suivant le point où elles sont articulées : les voyelles prépalatales *i*, *u*, *é*, *è*, *eu* fermé sont les voyelles *claires* et, parmi celles-ci, *i* et *u* sont particulièrement *aiguës ;* les voyelles postpalatales *a*, *o* ouvert, *eu* ouvert (y compris l'*e* muet là où il se prononce), sont *éclatantes*, et les deux voyelles postpalatales fermées, *o* fermé et *ou*, sont *sombres* ; les voyelles nasales appartiennent à la même classe que les voyelles orales qui leur correspondent à peu près, mais sont relativement voilées. Ceci posé, un vers n'est harmonieux que si les voyelles qui le composent sont susceptibles d'être réunies par l'oreille en groupes parallèles. Soit par exemple le vers :

Voici la verte Ecosse et la brune Italie.

Les six syllabes du premier hémistiche se répartissent naturellement

---

1. Il est inutile de critiquer les détails : le livre vaut par les idées générales, et la critique, même fondée, d'un exemple isolé ne changerait rien à la valeur des conclusions. On peut cependant noter, à titre de curiosité, que la rime de *mai* et *opprimé* employée par V. Hugo n'est pas inexistante, comme le dit M. G. p. 292 ; elle est simplement fautive parce qu'elle repose sur une prononciation provinciale et incorrecte en français classique.

en trois groupes composés chacun de deux voyelles appartenant à des classes différentes et constituant ainsi des sortes de modulations parallèles :

a i | *a è* | *é ò* |

C'est le groupement en *dyades*. Les six syllabes du second hémistiche se répartissent en deux groupes de trois voyelles, commençant et finissant par une voyelle aigüe et dont la médiane est une éclatante :

é a u | *i a i*

C'est le groupement en *triades*. Les types sont multiples, variés et très inégalement harmonieux. Les vers où les voyelles n'admettent aucun type de groupement sont dénués d'harmonie, ainsi :

L'incorruptible cœur de la maîtresse branche.

L'exposé, singulièrement plein et serré de M. G. ne saurait être résumé ici ; il faut le lire, et l'on verra se préciser des idées lumineuses et solides en une matière sur laquelle on n'a jamais émis que des adjectifs vagues : « L'harmonie, dit excellemment l'auteur, naît du jeu des voyelles se correspondant non pas une à une, mais par groupes ».

Dans une large conclusion, M. G. esquisse tout le développement du vers français, tranche, en passant la question de l'*e* muet, si controversée et pourtant si simple, et entrevoit un renouvellement que les tentatives récentes d'innovations ont déjà complètement préparé.

Depuis Becq de Fouquières, aucun livre n'a fait faire à l'étude du vers français un pas comparable à celui que lui fait réaliser M.G. : partout des observations pénétrantes, la solution définitive de plusieurs questions controversées, enfin une théorie entièrement neuve sur une question capitale jusqu'ici non étudiée. Comme l'auteur exprime sans ménagements sa pensée à l'égard des vivants et des morts, il sera sans doute vivement discuté, mais toutes ses doctrines s'appuient sur des faits positifs, et pour le réfuter, il faudrait apporter d'autres faits qui lui auraient échappé ou interpréter autrement ceux qu'il signale ; or son information est aussi étendue que sa méthode est sûre.

A. Meillet.

Un tacticien du XVIIe siècle, par Paul Azan, lieutenant détaché à l'État major de l'armée (Section historique), docteur ès-lettres, 116 pages in-8°, 15 croquis, 2 cartes. Paris, Chapelot, 1904.

Ce tacticien s'appelait François d'Aurignac. Il servit en 1647 à l'armée d'Allemagne en qualité d'aide-de-camp du maréchal d'Hocquincourt ; on le voit en 1650 dans le régiment de Champagne et, en

1653, dans celui de Mazarin; il remplit successivement les fonctions de sergent-major et de maréchal de bataille, analogues à celles de nos officiers d'état-major; il eut l'honneur d'être recommandé au cardinal-ministre par Turenne; il se retira du service vers 1662; enfin il a écrit plusieurs traités d'art militaire dont un seul, un « Livre de toutes sortes de fortifications », avait été publié jusqu'ici : ces données sont à peu près tout ce que son éditeur a pu découvrir sur son compte, malgré des recherches minutieuses en divers dépôts d'archives et jusqu'en des études de notaires. Ce n'est donc pas la biographie de d'Aurignac qui remplit la nouvelle publication de M. Azan; le jeune officier a voulu surtout présenter au public l'un des livres de d'Aurignac restés inédits, le *Livre de Guerre*, vraisemblablement le plus important des sept qu'il avait composés ou au moins ébauchés. Il existe deux exemplaires manuscrits de cet ouvrage. L'un, daté de 1663, est à la Bibliothèque nationale; l'autre, à la Section technique du Génie, porte la date de 1664; mais il est accompagné de notes très intéressantes postérieures de quinze ou vingt ans. « L'ordre et la façon » de camper, de marcher, de combattre, d'attaquer et de défendre les places, tel est l'objet du *Livre de Guerre*; il contient de plus des renseignements sur le matériel d'artillerie, sur la solde des officiers et des soldats, sur la tactique de Gustave-Adolphe à Leipzig et à Lutzen, sur l'influence exercée à l'égard de l'armée française par le contact des autres armées européennes : si l'on se rappelle qu'avant de traiter par écrit des choses de la guerre, l'auteur les avait longuement pratiquées et sous d'excellents maîtres, on conviendra qu'il eût été dommage de laisser enseveli dans la poussière un livre qui résume avec autorité la science militaire de l'époque. M. A. n'a pas cru toutefois devoir le reproduire d'une façon absolument intégrale. L'écrivain, chez d'Aurignac, ne valait pas le tacticien; certains passages de son livre ne sont que des répétitions ou des inutilités, l'éditeur les a remplacés par une analyse de sa façon. Peut-être avons-nous ici à regretter que la disposition typographique ne distingue pas plus nettement ce qui appartient en propre à d'Aurignac, et ce qui est de son éditeur; nous soupçonnons que le premier des deux gagne à cette confusion plus qu'il ne méritait. Somme toute les historiens qui veulent raconter sans trop d'inexactitudes les combats et les manœuvres d'autrefois trouveront grand profit à cette lecture et celle-ci, d'autre part, sera matière à réflexions pour les théoriciens, grâce surtout au commentaire perpétuel de M. Azan, grâce à ses rapprochements ingénieux avec les règlements, les pratiques et les idées modernes. On pourrait même, rentrant dans l'actualité, recommander à nos législateurs le passage où le contemporain de Turenne exprime son opinion sur l'emploi des milices à la guerre.

F. B.

Fanny Burney — Mme d'Arblay by Austin Dobson. London, Macmillan. In-8°, VI and 210 p. (collection des English Men of Letters).

Depuis l'étude de Macaulay, le nom de Fanny Burney ou Mme d'Arblay est redevenu, sinon populaire, du moins familier à quelques lettrés. Le public anglais continuera à ignorer l'auteur de cette *Evelina* qui, selon Johnson, contenait des passages dignes de Richardson et qui fit passer à Burke une nuit blanche. *Evelina*, et *Cecilia* qui semblait au même Burke l'œuvre d'une « femme extraordinaire », et *Camilla* qui valut à Mme d'Arblay la bagatelle de 3,000 livres sterling, et le *Wanderer* n'ont plus de lecteurs, n'offrent plus qu'un intérêt archéologique. Et pourtant, l'année où le *Wanderer* rapportait à Mme d'Arblay plus de cent mille francs, miss Edgeworth publiait *Patronage*, et Miss Austen, *Mansfield Park*, et l'éditeur Constable refusait de payer plus de 700 livres sterling pour le *Waverley* de Walter Scott! Mais Scott lui-même ne dit-il pas, dans son journal, à la date du 18 novembre 1826, qu'il a vu Mme d'Arblay, la « *celebrated* authoress of *Evelina* and *Cecilia* » ? Scott ajoute que la dame a « a simple manner » : cette « simple manner » ne se retrouve nulle part dans les œuvres de Mme d'Arblay et moins encore dans son journal. Les personnages de ses romans ont cependant, ô caprices de la fortune littéraire! fourni des comparaisons, des allusions à la conversation. « *You are a perfect Branghton* » s'écriait Johnson un jour où Boswell s'apprêtait à quitter, avant la fin du repas, la table de Mrs Thrale, et Miss Burney nous apprend que le « Docteur » surpris par elle à rire tout haut par distraction apparente, lui jeta cette phrase, tirée d'*Evelina* : « *Only think, Polly, Miss has danced with a lord!* » Dans le volume que nous annonçons, M. Dobson a dit tout ce qu'il importait de savoir sur Mme d'Arblay, en une forme qui plaît et qui n'a rien de la pédanterie sentencieuse de certaines biographies. Il lui a assigné définitivement la place à laquelle elle a droit de prétendre en toute justice dans les lettres anglaises.

Camille Pitollet.

E. A. Georgy. **Die Tragödie Friedrich Hebbels nach ihrem Ideengehalt.** Leipzig, Avenarius, 1904, in-8°, XII et 334 p. 3 mark 15.

Ce livre long, mais intéressant, sérieux, réfléchi, écrit avec chaleur, parfois avec emphase et non sans négligence, est l'œuvre d'un admirateur passionné de Hebbel, et tous ceux qui regardent l'auteur de *Marie-Madeleine* et de *Gygès* comme un grand dramatiste, devront feuilleter l'ouvrage de M. Georgy. L'auteur étudie l' « idée » dans les

tragédies de Hebbel, et il déclare dès le début (p. x) qu'il n'est pas toujours de l'avis de Hebbel qui, comme on sait, s'est exprimé à diverses reprises sur l' « idée » de ses tragédies : il a pu suivre Hebbel une ou deux fois, mais « le poète n'a pas toujours raison quand il parle de son œuvre ». Voici donc ce que M. G. a découvert, voici les formules auxquelles il arrive, les « idées » que représentent, à ses yeux, les tragédies de Hebbel : Judith, *Handlung*; Geneviève, *reine Anschauung*; Marie-Madeleine, *Masslosigkeit;* Hérode et Marianne, *Innerlichkeit;* Agnès Bernauer, *Opfer*; Gygès, *Sitte*; Nibelungen, *durch Dienen zum Werden*. Tout cela est bien subtil, et par exemple, où est la « Masslosigkeit » dans les personnages de *Marie-Madeleine?* Léonard est-il « masslos » parce qu'il veut épouser Clara et avoir ses mille thalers (p. 109) ? Mais M. G. trouve qu'il y a de la « Masslosigkeit » et dans l'action de la pièce, et dans le destin qui pousse Clara à sa perte, et dans la vérité avec laquelle s'exprime l'héroïne (pp. 109, 110, 122) ! De même peut-on croire que l'idée des *Nibelungen* est incarnée dans Dietrich qui devient ce qu'il est, *durch Dienen*, parce qu'il sert (p. 293) ? Il faudrait d'ailleurs s'entendre sur le sens exact des mots que M. Georgy emploie ; c'est ainsi qu'il entend par « Innerlichkeit » *das reine Menschentum* (p. 149). Nous n'insisterons pas ; mais nous reconnaissons volontiers que le livre renferme d'ingénieuses réflexions, de fines remarques, et qu'il n'est pas du tout négligeable. Evidemment, l'auteur connaît son Hebbel, et il a vécu longtemps dans le commerce de ses personnages ; on ne peut que profiter à le lire. Il est dans le chapitre sur *Agnès Bernauer* aussi « fin psychologue » que le duc Ernest (p. 250). Il apprécie assez délicatement le caractère de Candaule dans *Gygès*. S'il loue outre mesure le Dietrich des *Nibelungen*, il le compare à Etzel et montre, comme il dit, ce que cette figure a de sang et de sève.

A. C.

Souvenirs du comte de Plancy (1798-1816), publiés par son petit-fils le baron de Plancy, avec une introd. de M. Frédéric Masson. Paris, Ollendorf. 1904. In-8°, xx et 579 p. 7 fr. 50.

Le volume est gros, mais il contient la correspondance de l'auteur des *Souvenirs* et nombre de pièces annexes. Les Souvenirs offrent une lecture souvent intéressante. On y remarque tout d'abord les pages qui concernent la vie de Barras à Grosbois, sa société intime, ses plaisirs et surtout les conciliabules qu'il tenait avec divers généraux. Puis vient un curieux chapitre sur le Conseil d'État où Plancy était auditeur, un autre sur le département de la Doire où Plancy fut préfet (détails sur les dispositions de la population, les menaces d'une

insurrection, le brigandage, les routes des Alpes). Plancy administre ensuite le département de la Nièvre et on trouve en cet endroit de ses Mémoires des renseignements sur l'organisation de la conscription, la levée des gardes nationales et les rapports de la préfecture avec la clergé. Il joue un certain rôle lorsqu'il est préfet de Seine-et-Marne; il prend des mesures pour combattre la disette; il lève des soldats et des gardes d'honneur, il s'oppose de tout son pouvoir à l'invasion, et sa correspondance quotidienne avec le ministre de l'intérieur nous permet de suivre les événements qui se passent en Seine-et-Marne dans les quatre premiers mois de 1814. On voit dans les lettres de Plancy s'accroître dès le 1er mars les mouvements de retraite, les désertions dans l'armée, l'épuisement du pays, la désorganisation des services; on y voit des habitants, des administrateurs s'entendre avec l'ennemi. Sous la Restauration, puis sous les Cent Jours, Plancy continua à être préfet dans Seine-et-Marne. Il raconte comment, en 1815, il employa tout son temps à faire surgir du sol comme par miracle des hommes, des chevaux et de l'argent; mais il ne cache pas les « ferments de rebellion » qui se manifestaient, la sourde agitation que les royalistes entretenaient et propageaient, et, comme il dit, le vent de discorde qui soufflait. Le Champ de Mai lui serre le cœur et il prévoit la catastrophe : Napoléon et les siens arrivent « habillés en polichinelles », l'empereur prononce une allocution dépourvue de couleur et d'énergie, la bénédiction des drapeaux est froide, et seuls les régiments acclament le souverain. Comme le dit M. Masson, ces *Souvenirs* présentent le caractère de la sincérité et ils offrent sur 1814 et 1815 des documents que le travailleur chercherait vainement ailleurs [1].

A. C.

Pierre Lehautcourt. **Histoire de la guerre de 1870-1871.** Tome IV. La retraite sur la Moselle, Borny. Avec cinq cartes. Paris, Berger-Levrault. 1904. In-8, vi et 376 p. 6 fr.

Ce volume est fait avec le même soin, la même minutie, la même conscience que les volumes précédents. L'auteur a consulté tout l'imprimé, allemand et français, et il tire grand parti des récentes publications, notamment de la *Revue d'histoire*. Son annotation est toujours très copieuse. On ne lui fera qu'un reproche; il tombe quelquefois dans des longueurs. Mais il est complet. Après tant d'autres, il trace un portrait de Bazaine intéressant et vrai. Il montre bien que

1. On a joint au livre une table des noms cités qui sera utile; y lire Bottot et non *Battot*.

le maréchal n'avait pas la volonté ferme de se retirer vers la Meuse et ne prit dès le début de la retraite que des dispositions inexécutables. Il voit, avec raison, dans la décision prise le 13 août par Moltke, le germe de la crise que les Allemands traverseront du 14 au 17. Il juge sévèrement Steinmetz et ses méthodes de commandement où il y a « si peu de sens et tant d'obstination ». Ce qu'il dit de l'initiative de von der Goltz à Borny, mérite considération. Von der Goltz comprenait-il que son attaque, si hardie qu'elle touchait à l'indiscipline, retarderait les Français? Se rendait-il compte d'une série d'événements que Moltke même n'avait pas encore entrevue? Non; il a obéi « au sentiment de la haute supériorité dont les Allemands se targuaient depuis nos premières défaites »; il a voulu obliger les Français à faire tête, et puis, « l'essai d'émulation intervient, chacun veut pousser de l'avant parce qu'il croit que ses voisins vont le devancer. » Mais son attaque fut-elle une erreur, comme dit l'historien? Ce fut, en tout cas, une erreur heureuse. Quant au commandement français, on ne peut trop blâmer sa négligence et son incapacité. L'inertie de Bazaine a été « criante » et Ladmirault a manqué de décision. Tandis que les Allemands affirment, comme toujours, leur esprit de camaraderie et le goût de l'offensive, se soutenant de proche en proche et quoique en forces très inférieures, réitérant leurs attaques, faisant croire qu'ils forment des masses considérables, lorsqu'ils ne sont que des avant-gardes, les Français gardent une attitude passive et ils n'usent même pas de la supériorité du terrain.

A. C.

Geschichte der deutschen Literatur von den ältesten Zeiten bis zur Gegenwart, von Prof. Dr. Friedrich Vogt und Prof. Dr. Max Koch. 2e édition. 2 vol. in-8e 355 et 599 p. Leipzig, Bibliographisches Institut. 1904. 20 mark.

Geschichte der deutschen Literatur von Gœthes Tode bis zur Gegenwart, von Paul Heinze. 2e édition. In-8e, viii et 545 Leipzig. Berger, 1903. p. 7 mark.

Ad. Bartels. **Die deutsche Dichtung der Gegenwart.** Die Alten und die Jungen. 6e édition. Leipzig, Avenarius. 1904. In-8e, viii et 322 p.

L'ouvrage de MM. Vogt et Koch a eu assez rapidement une deuxième édition qui, comme l'indique le titre, a été remaniée et augmentée. Il comprend maintenant deux volumes, dont le premier s'arrête à la fin du xvie siècle, et il offre une lecture et profitable et agréable : on y trouve des gravures, des portraits, des fac-similés, des reproductions de manuscrits. Mais ce qui fait surtout la valeur de l'ouvrage, c'est qu'il est, dans chacune de ses deux parties, l'œuvre d'un homme très compétent. MM. Vogt et Koch ont dressé à la fin de chaque volume une bibliographie qui contient l'essentiel et qui

sera commode à consulter. Les divisions qu'ils ont adoptées, sont heureuses. Le texte est clair, précis : de longues analyses et des citations dans le premier volume; de courtes analyses et beaucoup plus de biographie dans le second. Grâce à l'espace dont ils disposaient, les auteurs ont pu s'étendre sur certains points qui méritaient d'être développés. M. Vogt fait preuve de ses qualités ordinaires : sobriété, exactitude, justesse. M. Koch déploie l'ingéniosité et le savoir qu'on lui connaît. Cette belle et bonne publication, munie d'un index, ne peut qu'être accueillie avec faveur par le grand public.

M. Heinze publie une deuxième édition de son *Histoire de la littérature allemande* de la mort de Goethe jusqu'à l'époque présente. L'ouvrage est bon, utile, fait avec conscience. Sans doute, l'auteur a maladroitement ordonné son sujet. Il abuse des groupes et des sous-groupes. Certaines divisions s'imposent, comme l'école souabe, les poètes de la liberté, la jeune Allemagne. Mais comment voir clair et se reconnaître dans les divisions suivantes : *Dichter der freien Kunstform; Dichter der strengen Kunstform; neuere Dichter der strengen Kunstform; Lyriker erbaulich-beschaulicher Richtung; Dichter der freien Kunstform (jüngeres Geschlecht)*; etc. ? Je reconnais qu'il est très difficile de ranger les innombrables écrivains du XIXe siècle sous de larges et compréhensibles rubriques. Mais ce luxe de divisions ne produit pas la clarté. Il y a d'ailleurs très peu d'erreurs ou d'appréciations contestables dans l'ouvrage. La « lutte du Corse pour la domination du monde » est-elle peinte dans le *Napoléon* de Grabbe en » brûlantes couleurs »? (p. 7). Gustave Pfizer n'est-il pas surfait? M. H. nous dit que son style est d' « une beauté éblouissante » et que « la magnificence de ses images énivre et surprend » (p. 42); l'éloge semble bien exagéré, et le *Soupir du Maure* que cite M. H., ne le justifie pas. De même, la pièce de Wildenbruch, *Vater und Söhne* (p. 418) n'est-elle pas l'objet d'une louange excessive? Enfin, M. H. n'est-il pas trop complet, et n'admet-il pas dans son livre des auteurs de minime importance? Mais en général, ses jugements sont sains, judicieux, exempts de prévention, et, comme il dit d'Adolphe Stern (p. 422), sûrs et frappants. Il s'efforce d'être juste et impartial. C'est ainsi qu'il se refuse à rabaisser et à renier les mérites des Munichois (p. 154). Chacun des morceaux qu'il consacre à un écrivain se lit avec intérêt, avec profit; chacun forme un ensemble net et fort instructif; chacun donne l'impression que l'auteur parle en connaissance de cause sans copier ses devanciers. Le style de M. Heinze, — sauf quelques longueurs et répétitions — [1] est soigné, et l'ouvrage entier témoigne du même soin, de la même « Sauberkeit » [2].

---

1. Cf. à propos du même romancier p. 257 « lauschige Verstecke » et p. 258 lauschiger versteckter Winkel ».

2. p. 306, lire Vaucouleurs et non *Vaucolleurs*.

Nous avons déjà rendu compte du livre de M. Bartels, *Die Alten und die Jungen*. L'ouvrage a du succès ; le voilà à sa sixième édition, et c'est justice. Non qu'il faille toujours approuver l'auteur. Il a pour Hebbel et Ludwig, pour Hebbel surtout un enthousiasme qui dépasse la mesure. Il dispose assez mal son sujet, parlant d'abord des écrivains dans un tableau d'ensemble, puis revenant sur chacun d'eux et, par suite, répétant parfois la même chose. Il a le ton âpre et tranchant. Mais il est sincère, sérieux, solide ; et il inspire l'estime. On sent qu'il se tient au courant et il est un de ceux, en fort petit nombre, qui connaissent le mieux la littérature allemande du présent. Son livre qui a reçu, comme il dit, quelques petites additions et améliorations, abonde en dates et en détails. Quand certains de ses jugements seraient outrés, ils font réfléchir, et il a raison de penser que son ouvrage peut servir de guide à travers le chaos de la littérature moderne, former le jugement du public, faciliter le travail des futurs historiens.

A. C.

Albert Soubies. **Les membres de l'Académie des Beaux-Arts depuis la fondation de l'Institut,** première série, 1795-1816. Paris, Flammarion, 1904. In-8°, VII et 236 p. 6 fr.

— J.-L. Gérome (1824-1904). **Souvenirs et notes.** Paris, Flammarion, 1904. In-8°, 16 p., 1 fr.

— E.-J. Corroyer (1835-1904). **Notes biographiques.** Paris, Flammarion, 1904. In-8°, 8 p., 1 fr.

— **Histoire de la musique.** Iles Britanniques. Des origines au XVIII° siècle. Paris, libraire des bibliophiles (Flammarion), 1904. Petit in-12 : IV et 103 p. 2 fr.

— **Almanach des spectacles.** Année 1903. Tome XXXIII de la nouvelle collection. Une eau-forte par Lalauze. Paris, librairie des bibliophiles (Flammarion), 1904, petit in-12, 160 p., 5 fr.

M. Soubies a voulu compléter le travail du comte Henri Delaborde sur l'*Académie des Beaux-Arts* et celui de M. le comte de Franqueville *Le premier siècle de l'Institut de France*. Il a voulu raconter sommairement l'histoire des peintres, sculpteurs, architectes, graveurs, musiciens, sans oublier les secrétaires perpétuels et les membres libres, « en s'efforçant de rechercher par le document authentique et l'anecdote pittoresque ce que l'existence et la carrière de chacun d'eux peuvent offrir de saillant et de caractéristique ». Il a réussi dans cette tâche qui consistait, non à porter sur les artistes un jugement personnel, mais à faire connaître les jugements que portèrent sur eux les contemporains, et l'impression que leurs œuvres ont

produite. Cette suite de notices se lit avec agrément. On ne peut que recommander la première série au grand public.

Citons encore du même auteur des souvenirs et notes sur Gérome et sur Corroyer. Il insiste sur la haute idée que Corroyer se faisait de l'art français qui « avait établi sa suprématie dans toute l'Europe occidentale et jusqu'en Orient » et sur l'homme qui, en Gérome, « était à la hauteur de l'artiste ». Ces deux plaquettes renferment nombre d'anecdotes piquantes.

M. Soubies continue en même temps sa petite collection de l'histoire de la musique. Il vient de publier l'histoire de la musique aux Iles Britanniques, des origines au XVIII[e] siècle; cette histoire est assez peu connue; M. S. la résume d'après les ouvrages de Nagel et de Henry Davey.

Son utile et élégant *Almanach des Spectacles* pour l'année 1903 mérite également une mention : nous y trouvons, entre autres documents, la nomenclature des pièces qui, l'an dernier, ont réalisé dans chacun des théâtres de Paris les recettes les plus élevées, et il ne sera pas inutile de dire — en adressant nos plus sincères félicitations à l'auteur — que cet *Almanach des Spectacles* de 1903 marque à la fois l'apparition de la trentième année de cette publication et le quarantième anniversaire de l'entrée de M. Soubies dans la critique.

A. C.

LETTRE DE M. GACHOT

A M. le Gérant responsable de la Revue Critique, 28, rue Bonaparte.

Paris, le 11 novembre 1904.

Monsieur,

La publication de mes ouvrages est suivie, régulièrement, dans le fascicule que vous éditez sous le titre de *Revue Critique*, d'attaques et de considérations très malveillantes. Néanmoins, par pure indulgence, je m'étais abstenu, jusqu'ici, de protester.

J'aurais cependant répondu, l'année dernière, aux considérations portées sur *Souvarow en Italie*, si le rédacteur de l'article ne s'était abrité derrière une initiale *B*. Avec des gens usant de l'anonymat on ne peut discuter.

Mais je me trouve aujourd'hui en présence de M. Edouard Rott.

D'abord, il y a confusion.

Mon ouvrage, *La Campagne d'Helvétie, 1799*, portant une dédicace, fut envoyé à M. Arthur Chuquet qu'on dit historien probe et impartial. Comment le volume est-il tombé des mains du Directeur de votre fascicule aux mains de M. Rott dont les ouvrages sont imprimés ordinairement à Neufchâtel, en Suisse? Il est pourtant

d'usage que l'écrivain auquel on envoie un volume en parle lui-même, ou n'en dise rien.

Puisque je me trouve en présence de M. Rott, je vais répondre à ses observations.

Premièrement, mon texte est dénaturé pour prêter à une critique acerbe. On affirme que j'ai nommé « Joseph Mengaud ». Il y a réellement, page 4 : « *A François Barthélemy, nommé membre du Directoire le 24 mai, Antoine Mengaud avait succédé* ». Voilà la preuve que votre rédacteur ne sait même pas lire le français.

Les prétendues erreurs de noms de pays n'ont pas été découvertes par lui. *La Gazette de Lausanne* du 5 août 1904, et, précédemment, *La Revue*, de la même ville, du 13 juillet, avaient signalé ce qu'il imprime. Petite querelle non justifiée, car, dans les cartes de la Suisse, ces noms sont imprimés de différentes manières, Faubrun, Fraubrun, Fraubrunnen, etc. Aussi dans les *Beautés de l'Histoire de la Suisse*, p. 383, on a imprimé Newenegg. Quant à Chattdorf, le nom s'écrit ainsi depuis plusieurs siècles ; j'ai vérifié sur place dans les registres du presbytère, *pfarrhaus*, n'est-ce pas ? Wassen est souvent écrit Wasen ; et que d'autres !

Il m'est violemment reproché de n'avoir pas lu l'ouvrage de l'archiduc Charles ni le volume de Reding, etc. Erreur, monsieur. J'ai même cité les *Campagnes de 1798* du premier ; voyez, p. 168, 304, etc. Reding n'ayant fait que rééditer les erreurs commises par les mémorialistes, par conséquent, je n'avais rien à lui emprunter. Les autres auteurs dont vous parlez, je les connais, mais je craignais de trouver, chez eux, ces *absences* du célèbre Jomini, leur compatriote, qui, le 11 mai 1799, enterrait le général Tschubaroff après la bataille de Bassignana et le faisait arriver, 25 jours plus tard, à la tête des chasseurs russes à la Trebia. (*Histoire critique des Guerres de la Révolution, XI*e *vol, p. 294 et 359*). Que n'auriez-vous dit si je m'étais livré à pareille fantaisie ?...

J'ai fait à Boillot, qui est précis, et à L. Lusser, l'auteur de *Leiden und Schicksale der Urner*, dont vous vous gardez bien de parler, de nombreux emprunts. Et à Bollinger, et à Lavater, et à J. Picot, et à Dufour, et à Hartmann, et à Finseau. N'étaient-ils pas suisses ?

Judicieusement, j'ai préféré à des pages imprimées les documents de M. le Prince d'Essling, 3147 pages de papiers inédits dont vous n'avez pas fait mention, monsieur, ni des cartes, ni des illustrations encartées dans l'ouvrage.

Vous prétendez que je mentionne comme étant inédites des pièces déjà publiées. Vous visez sans doute les documents copiés par moi à Vienne en 1900, dans les archives du Ministère de la guerre. Hüffer les aurait imprimés depuis. Je pouvais l'ignorer. En tout cas, j'ai un droit d'antériorité.

Il vous plaît de critiquer la publicité des notes indiquant le jour de la visite du terrain. Sans cela, vous auriez annoncé que je n'ai pas mis les pieds en Suisse.

D'une faute typographique, — qui n'en laisse pas passer dans un texte de 25,000 lignes — faute corrigée d'ailleurs par la perspicacité du lecteur, vous croyez m'assommer parce que je ferais couler la Limmat vers l'est. Mon Dieu, j'avais bien écrit *ouest* dans le manuscrit.

J'en viens à la question de l'allemand, mal compris ou mal traduit par moi. C'est là une petite manœuvre insidieuse à propos du mot frontière... Un mot mal traduit sur 30 pages de texte allemand. Pour vous être agréable, sur ce point, je vous reconnais publiquement le privilège d'être, en France, avec ceux qui traduisent et démarquent les articles de la vieille Gazette de Francfort pour en faire des chapitres d'histoire, les seuls qui connaissiez à fond la langue d'Hégel et de Goethe. Votre prétention me rappelle Barbey d'Aurevilly disant de Sainte-Beuve : — Comment voulez-vous qu'il parle sciemment d'Abd-el-Kader puisqu'il ne connaît pas l'arabe !

Sur la date de la nomination de Perrochel, comme ministre à Berne, je vous renvoie aux Archives du ministère des Affaires étrangères ; je n'ai rien inventé à ce sujet.

Oui, à Lausanne, l'église Saint-Laurent était consacrée au culte catholique.

Je peux trouver étrange qu'un prétendu puriste, en histoire, oppose à ma documentation pour le quatrain fait sur Rapinat. *Les Mémoires de Barras.* Pourquoi n'invoquez-vous pas Marbot, Desvernois ou la duchesse d'Abrantès?

La plupart des critiques visant les noms d'hommes ou de localités portent sur des pièces documentaires. Est-ce que l'historien a le droit de modifier ces pièces, à son gré? Je ne le crois pas.

Relativement à la gloire militaire de Lecourbe, elle se trouve fort diminuée du fait que ce général a laissé passer Souvarow dans les défilés de la Reuss qui pouvaient être facilement barrés. Quoi que vous disiez, la gloire de Massena a pour durer : Zurich, Gênes, Essling et Wagram, ce qui vous rend tout chagrin.

Vous ne me pardonnez pas d'avoir montré M. de Perrochel, ancien grand vicaire du diocèse d'Angers, s'alliant à Berne avec les ennemis de Massena, travaillant à affamer l'armée française, à favoriser les manœuvres des Autrichiens afin qu'ils pussent envahir la France, à jouer enfin le rôle odieux d'un traitre. N'était-ce pas un devoir pour moi de dénoncer la conduite de cet individu que vous avez tant encensé?

N'est-elle pas excessive cette prétention de M. Rott de m'obliger à disculper Massena des accusations de concussion portées contre lui? Il ignore donc que j'ai, dans *La Première campagne d'Italie*, produit des pièces originales du collège Alberoni de Plaisance et des documents de l'armée de Rome détruisant les inculpations de quelques individus qui crient partout et toujours au voleur, sans savoir au juste pourquoi. J'ai, de plus, démontré combien étaient peu justifiées des accusations portées contre lui, à Baden, en 1799.

Est-ce que M. Edouard Rott est Français pour porter contre l'un des plus grands généraux de la Révolution, des accusations de vénalité? S'il ne l'est pas, ce droit lui est interdit dans une publication française. Qu'il aille alors dans son pays d'origine, ravaler les grands hommes; ou bien, il s'exposera, chez nous, à être rappelé aux convenances; je le préviens.

Je pourrais présenter d'autres considérations et détruire les affirmations du *B* (toujours l'anonyme) ajoutées en filet, mais je crois que cette simple défense suffira à démontrer que l'article publié le 24 octobre 1904, n'était pas une critique judicieusement établie ni un article présenté dans les formes ordinairement observées par les gens de bonne société.

Je vous prie, monsieur le gérant, de publier cette réponse dans votre prochain numéro, à la place même où a paru l'article de M. Rott, et d'agréer l'assurance de ma considération très distinguée,

Edouard GACHOT.

RÉPONSE DE M. ROTT

Dans la réalité, et cela seul importe, toutes mes critiques subsistent, car loin d'en affaiblir la valeur, le long plaidoyer de M. Gachot en fait ressortir davantage encore et la justesse et la nécessité.

De quoi s'agissait-il en somme? De déterminer au point de vue de la *Revue Critique*, la valeur historique de la *Campagne d'Helvétie*? L'auteur estime que cette valeur n'est pas discutable. Or, je n'ai fait qu'user de mon droit de critique en relevant des erreurs aussi fâcheuses qu'évidentes. Ce droit, je continuerai à l'exercer avec la même indépendance et la même impartialité qu'on le fait à la *Revue Critique* depuis 38 ans.

Ed. ROTT.

— La Mission scientifique du Maroc a publié les deux premiers fascicules de ses *Archives Marocaines* (Paris, Ernest Leroux. Nos I et II, mars et mai 1904, in-8°, pp. 148 et 149-300). Ils renferment différentes études et notes, dûes, sauf une seule, à M. G. Salmon, chargé de mission, et se rapportent à la ville et au pays de Tanger. Il ne s'agit sans doute encore que de la région la moins inexplorée, mais ce sont déjà d'instructifs travaux d'approche, de ceux par où doit commencer l'enquête indispensable à une bonne politique marocaine. Un premier article (p. 1-37) traite de l'*Administration marocaine à Tanger*, du rôle et des pouvoirs du gouverneur, des fonctionnaires placés sous ses ordres, du service des douanes et de l'organisation judiciaire. Le suivant est consacré au *Commerce indigène* et au *marché de Tanger* (38-55), M. Michaux-Bellaire a fourni le troisième, en donnant sur les *Impôts marocains* des renseignements de détail avec un examen des derniers règlements et de la situation des Européens en matière d'impôt. Ce premier fascicule se termine par une étude minutieuse, à la fois topographique et historique, de la *Qaçba de Tanger* et du mur d'enceinte (97-126) et par une note sur les *Institutions berbères au Maroc*, communiquant des extraits d'un manuscrit récent relatif à certaines coutumes de l'*Azref.* Le second fascicule contient sur *Une tribu marocaine : les Fahçya* (p. 149-261) une monographie complète où M. Salmon a réuni tous les détails d'ordre géographique, historique, ethnographique, économique et sociologique qu'il a pu recueillir sur ce groupe, qui, par ses origines et son organisation, peut représenter un type de tribu. Les articles suivants sont de moindre étendue : ce sont des *Notes sur les superstitions populaires dans la région de Tanger*, sur le culte des djinn en particulier; sur les *Mariages musulmans à Tanger*, avec leurs cérémonies spéciales au Maroc et encore peu connues; enfin sur les *Dolmens d'El-Mriès* que l'auteur a explorés avec M. Buchet. — N.

— L'histoire du Soudan est toute pleine des aventures de quelques grands empires noirs, dont la formation brusque et l'écroulement subit étonnent, et les esprits curieux de rencontrer dans l'histoire une belle ordonnance s'irritent à rechercher les causes de ces événements inattendus et éphémères. Ils s'éclairent cependant à l'étude des royautés momentanées que les nations européennes ont continué de trouver devant elles pendant le XIXe siècle, au cours d'une histoire qui s'est renouvelée, jusqu'au jour où la France, l'Angleterre et l'Allemagne ont modifié profondément la carte politique de l'Afrique. Le plus intéressant de ces conquérants contemporains est bien ce Rabah dont M. F. von Oppenheim (*Rabah und das Tschadgebiet.* Berlin, Reimer, 1902, in-8°) retrace la carrière, dans un livre qui sous une forme claire, contient l'essentiel de ce que nous ont appris sur lui les rapports publiés par ses vainqueurs, soit dans le Bulletin de l'Afrique Française, soit dans le livre de Gentil. L'auteur a recueilli au Caire des renseignements précieux qui corroborent et complètent ceux des Français du Tchad. Cependant, le récit ne donne point encore une connaissance parfaite de l'homme que M. von Oppenheim ne craint pas de comparer à Napoléon. Les années qui suivent le départ de Dèns Zuber sont mal connues; on sait bien peu de choses sur l'organisation de l'armée de Rabah et sur l'État qu'il dut former à Dikoa, durant un séjour de plusieurs années; l'homme enfin n'est pour nous qu'une vague silhouette. Il ne faut pas attendre que les souvenirs de ces événements s'estompent pour recueillir et publier les documents qui feront mieux connaître la vie d'un homme, qui après avoir terrorisé le Soudan Oriental, n'a été brisé que par un

sérieux effort de la France, et qui représente sous une forme saisissante le type du conquérant africain. — M. G.-D.

— La 7ᵉ édition du *Beowulf* de Heyne, revue par A. Socin, a paru récemment à la librairie Schöningh, de Paderborn (In-8°, VIII et 298 p.). Comme Heyne, Socin, dont l'édition est destinée aux étudiants, ne veut empiéter en aucune façon sur les théories du professeur qui commente et explique le texte : comme Heyne, il s'en tient donc strictement à la tradition, mais il a considérablement augmenté les notes de la fin en y citant ce qui lui paraît bon dans les travaux de Sarrazin, de Ten Brink, de Müllenhoff, de Kaluza, de Sievers, de Cosijn et de Trautmann, et, pour ne pas trop grossir le volume, il a supprimé tout ce qui a rapport aux caractères devenus illisibles du manuscrit, d'autant qu'on a maintenant le fac simile de Zupitza. — A. C.

— De la série des menus documents que l'infatigable curiosité de M. Léon G. Pélissier a publiés sous le titre de *Quinze paquets de lettres érudites, familières et politiques*, nous avons reçu les fascicules VII, IX et XV. Le premier, *Lettres de l'abbé Nicaise au cardinal Noris, 1686-1701* (Besançon, Jacquin, 1903, in-8°, p. 40) renferme treize lettres en latin, recueillies par M. P. à la Biblioteca angelica et presque exclusivement remplies de minces détails relatifs à des publications érudites de la fin du XVIIᵉ siècle. Les nouvelles littéraires intéressant le monde des philologues, archéologues et surtout numismates, l'échange entre savants de leurs derniers travaux, les éloges ou les polémiques qu'ils provoquent forment la matière ordinaire de ces lettres, auxquelles on reconnaîtra avec l'éditeur le mérite d'une « chronique bibliographique ». Elles sont accompagnées d'une courte introduction et d'abondantes notes contenant elles-mêmes d'intéressantes informations souvent inédites. — Le fascicule IX nous donne des *Lettres inédites de Madeleine de Scudéry à Pierre-Daniel Huet* (Paris, Leclerc, 1902, in-8°, p. 32). Cette correspondance n'était qu'imparfaitement connue par l'édition qu'en avaient donnée, en 1873, MM. Rathery et Boutron dans leur volume sur Mˡˡᵉ de Scudéry. M. P. qui a pris copie des autographes à la Laurentienne a complété et corrigé le texte des premiers éditeurs en y joignant une trentaine environ de lettres, billets et pièces de vers encore inédits. Tout en reconnaissant le piquant qui s'attache au contraste d'une correspondance galante et précieuse avec l'érudit évêque d'Avranches, il faut avouer que ces lettres, sauf peut-être celles qui se rapportent à Pellisson, n'offrent que l'intérêt ordinaire des aimables vétilles du grand siècle. — Dans le fascicule XV enfin, *Le vrai texte des Lettres de X. Doudan à M. et Mˡˡᵉ Gavard* (Paris, Bouillon, 1902, in-8°, p. 21), M. P. nous communique une petite découverte. Le hasard fit tomber entre ses mains un exemplaire des Lettres de Doudan publiées en 1879 à la librairie Calmann-Lévy. Le tome IV qui renferme les lettres à M. et Mˡˡᵉ Gavard était rempli en regard du texte de corrections, additions et observations que M. P. croit pouvoir attribuer à Mˡˡᵉ Gavard elle-même. Ce sont ces notes marginales que la brochure reproduit. Les corrections sont peu considérables en général ; mais les restitutions à faire, communiquées intégralement en additions ou indiquées par les débuts d'alinéas, sont importantes et montrent que le texte de Doudan a été traité sans vergogne et sa pensée parfois dénaturée par les éditeurs. En outre, si l'on songe que pour cette correspondance 42 lettres manquent sur 82, on partagera l'indignation de M. P. devant les prétentions de ce recueil à passer pour un document historique. — L. R.

— Voici encore une pièce pour le dossier « Christophe Colomb ». Le général Ugo Assereto vient de publier dans le *Giornale Storico e Letterario della Liguria* (Anno V, 1904, fasc. 1-2) un document nouveau sur la naissance de Colomb (*La data della nascita di Colombo accertata da un documento nuovo*). C'est un acte notarié de Gênes, daté du 25 août 1479, où *Cristofforus Columbus civis Janue* alors établi à Lisbonne intervient comme témoin déclinant son âge, environ 28 ans. Il a donc dû naître, conclut l'éditeur, entre le 26 août et le 31 octobre 1451. Cette découverte confirme celle de Marcello Staglieno, tirée d'un autre acte notarié de Gênes du 31 août 1470 et qui avait paru dans le *Giornale Ligustico* de 1887. S'agit-il bien de Christophe Colomb ? C'est ce que M. Ugo Assereto s'efforce d'établir. — B. A.

— M. Georges Musset nourrit l'illusion qu'une étude rétrospective sur *les Ports, francs* (*Étude historique*, Paris, Ernest Leroux, La Rochelle, Noël Texier, 1904 121 p.) fournirait quelque enseignement sur l'expérience que l'on propose de tenter à nouveau. Outre que toutes les données du problème se sont modifiées, ce travail n'offre qu'un intérêt local : le meilleur chapitre et le seul qui atteste des recherches personnelles est consacré « aux ports secondaires de l'Aunis et de la Saintonge, » dont le passé ne permet pas d'augurer favorablement pour l'avenir. Les grands ports, Dunkerque, Marseille, etc., jouirent de franchises plus ou moins temporaires; mais quelle fut la portée économique de ces mesures ? C'est ce que ne dégagent pas des résumés très secs, et le plus souvent sans conclusion. — B. A.

— M. Ch. H. Hubberich a reproduit en anglais, sous le titre : *The Trans-isthmian Canal. A study in American diplomatic history (1825-1904)*. (Austin, Texas, 1904, 31 p.), et renforcé l'article qu'il avait publié dans la *Revue du droit public et de la science sociale* (vol. XIX, 1903). C'est un sommaire des négociations relatives au percement d'un canal, soit par Nicaragua, soit par Panama, négociations où les États-Unis ont apporté un singulier esprit de suite. L'exposé aurait gagné à être divisé en chapitres, correspondant aux principales phases de cette action diplomatique. — B. A.

— M. le marquis Mac Swiney de Mashanaglass a étudié les rapports du Portugal et du Saint-Siège dont les phases décisives se symbolisent à ses yeux sous les espèces d'emblèmes mystiques : I. *Les Épées d'honneur envoyées par les Papes aux Rois du Portugal au* XVI*e siècle*, II. *Les Langes bénits envoyés par les Papes aux princes royaux de Portugal*. IV. *Les Roses d'Or envoyées par les Papes aux Rois de Portugal*. Si nous en jugeons par cette troisième partie (Paris, Alphonse Picard, 1904, XII, 276 p.). M. le marquis M. S. de M. a plutôt une vocation d'annaliste officieux que d'historien. C'est un peu la faute du sujet : sous les pontificats de Jules II et de Léon X, le Portugal n'entretient avec le Saint-Siège que des rapports de courtoisie, et s'intéresse peu aux affaires politiques de la Papauté. Quant aux actes diplomatiques qui méritaient quelque discussion, l'auteur les a éludés. Pourquoi Jules II veut il élever au cardinalat l'archevêque de Lisbonne contre le gré du Roi, Dom Emmanuel ? Pourquoi pendant 25 ans la Curie s'opposa-t-elle à l'établissement de l'Inquisition désiré par Dom Joan III ? La question des bulles d'investiture pour les terres découvertes et conquises est à peine effleurée. En appendice figurent 27 pièces tirées des Archives du Vatican. — A.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 49 — 5 décembre — 1904

Synodicon orientale ou Recueil de synodes nestoriens, publié, traduit et annoté par J.-B. Chabot, d'après le ms. syriaque 332 de la Bibliothèque nationale et le ms. K VI 4 du Musée Borgia à Rome. Tiré des *Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale et autres bibliothèques.* Tome XXXVII. Paris, imprimerie nationale; librairie C. Klincksieck. MDCCCCII, 695 pp. in-4°. Prix : 30 fr.

L'Église d'Orient est l'Église établie en Perse sous la dynastie des Sassanides et qui a eu une grande prospérité sous les khalifes Abbasides et sous les Mongols. C'était un grand patriarcat indépendant, gouverné par un catholicos, des métropolitains et des évêques. Le catholicos résidait à Séleucie-Ctésiphon sous les Sassanides et à Bagdad sous les Abbasides. Tous les deux ans, plus tard tous les quatre ans, il était tenu de réunir un synode où les évêques étaient obligés d'assister. Ainsi se constitua une législation. En fait, il y eut à peine un synode important sous chaque patriarche. Il en est resté encore moins dans la collection canonique d'Orient. Elle forme cependant un fort volume et un code assez varié.

C'est ce recueil qu'a entrepris d'éditer et de traduire M. Chabot, qui compte déjà tant de services rendus à l'histoire ecclésiastique. Eusèbe Renaudot avait formé ce projet au XVIIe siècle. Mais il ne put trouver de manuscrit. M. Ch. a été plus heureux. On ne connaît dans tout l'Orient qu'un manuscrit de ce recueil, conservé au couvent chaldéen de Rabban Hormizd, à Alqos, près de Mossoul. On sait seulement qu'il en existe un second dans un autre couvent. C'est donc du pre-

mier que sont dérivées les deux copies dont M. Ch. s'est servi; elles sont toutes deux modernes.

Le manuscrit original comprenait trois séries de documents : 1° un recueil de « synodes occidentaux », transmis en 410 par Marouta de Maipherqat, auquel on ajouta dans la suite les canons de Chalcédoine; 2° une collection de treize synodes des patriarches de Séleucie : c'est proprement le *Synodicon orientale;* 3° des canons et des traités canoniques postérieurs qui ne paraissent pas avoir été réunis en collection officielle.

Le recueil des treize synodes est dû au patriarche Timothée Ier (780-823). Il contient les synodes de 410, 420, 424, 486, 497, 544, 554, 576, 585, 605, 676, 775. On peut donc suivre pendant le cours de quatre siècles environ le développement de la discipline ecclésiastique en Perse. Par ces dates et les signatures, on a des éléments solides pour la chronologie. En somme, une partie de l'histoire de cette Église est écrite dans ce recueil.

On voit, par exemple, les développements de la primatie du siège de Ctésiphon. Elle a été fort longtemps contestée et ces contestations trouvent leur écho dans les synodes. Une grande partie des dispositions canoniques sont consacrées à définir les règles de la hiérarchie. Les questions de préséance, même entre prêtres, sont l'objet de minutieuses prescriptions.

Si on laisse toute cette partie, purement ecclésiastique, des canons orientaux, il reste surtout un tableau de la vie morale des chrétiens en Perse. Évidemment, nous n'en avons ici que l'envers et l'on doit tempérer par des restrictions la sévérité inhérente à tout moraliste. Cependant ces dispositions ont pour objet de répondre à des cas précis souvent introduits par la formule : « On a dit dans le synode que... » Par les espèces qui reviennent ainsi le plus souvent, il n'est pas impossible de se former une idée des principales difficultés et des misères morales contre lesquelles le christianisme avait à lutter.

Un trait général de cette législation est une extrême défiance à l'égard des moines. Le synode d'Acace (486) déclare qu'ils doivent aller s'établir « dans des lieux qui conviennent à leur habit », c'est-à-dire dans les déserts, loin « des villes ou des villages où se trouvent des évêques, des prêtres, des diacres » ; on leur interdit de tenir des assemblées, d'offrir le sacrifice, de donner le baptême, de troubler la hiérarchie ecclésiastique, « comme ils ont fait jusqu'à présent »; ils sont sous la juridiction de l'évêque et de ses représentants (p. 303). Le synode de Joseph (554) témoigne de plus de tolérance. Les moines peuvent s'établir dans les villes; on prévoit même qu'ils pourront recevoir la permission d'administrer le baptême (p. 364). Le synode de Jésuyahb Ier (585) déclare : « S'il est possible, qu'il n'y ait aucun couvent de femmes » ; on interdit aux chrétiens « de circuler dans les monastères et les cellules » des religieux les dimanches et jours de

fêtes (p. 407). Les monastères ne peuvent être fondés sans la permission de l'évêque et sans la constitution de revenus suffisants (pp. 408, 483, etc.). Les pèlerinages lointains sont à peu près interdits aux fidèles (pp. 409, 441). Enfin, on fait une guerre implacable aux moines gyrovagues, qu'accompagnaient souvent des femmes ; ils finissent par former une secte hérétique, les Messaliens (Euchites). L'Église de Perse ne paraît pas avoir eu beaucoup à se louer des religieux, à considérer cet ensemble de mesures. Une seule fois, nous trouvons l'éloge du monachisme dans Sabarjésus (en 598 ; p. 461 suiv.), mais ce patriarche renouvelle au fond les précautions prises par ses prédécesseurs. Assez tardivement (Georges Ier, en 676), on voit choisir « la plus vertueuse » des religieuses pour accomplir à l'égard des femmes « la cérémonie du baptême dans les choses exigées par la pudeur ».

Le clergé est souvent l'objet de vifs reproches. Des évêques se ravissent mutuellement leurs sièges (p. 357). Des prêtres et des higoumènes quittent leur paroisse ou leur couvent pour d'autres plus riches et vont ainsi de lieu en lieu exploiter et ruiner les biens de l'Église (p. 359). D'autres disposent de ces biens par testament, de manière à les faire tomber entre les mains des païens, ou vendent les vases sacrés (p. 360, 404). Dans un même village, il y avait deux églises, l'église ancienne et l'église neuve. Comme les Perses défendaient de bâtir de nouvelles églises, le clergé de l'église ancienne livre aux Perses une lettre de l'évêque à l'église neuve. Cette église fut détruite : il n'y eut plus qu'une paroisse et « les clercs purent satisfaire leur avidité » (Synode de 554, p, 356). La simonie n'est pas rare et comme le clergé décide des causes d'héritage entre chrétiens, elle se double de la vénalité dans les jugements (p. 382, etc.). Aussi est-il défendu aux prêtres d'intervenir comme procureurs, économes ou avocats aux procès qui ne les concernent pas (p. 416). Le célibat est interdit au clergé. Les diacres, prêtres et évêques peuvent se marier. Le mariage peut avoir lieu après comme avant l'ordination (p. 303 suiv. et ailleurs).

Parmi les désordres moraux qui reviennent le plus souvent dans ces canons, il faut compter le rapt et les mariages entre consanguins. Les mariages du père avec la fille, du frère avec la sœur, de la mère avec le fils, et à d'autres degrés prohibés par le christianisme, étaient fréquents chez les adorateurs du feu, et on les considérait comme des signes de mazdéisme. Les mariages mixtes, entre chrétiens et païens, sont également interdits. Les conciles rappellent souvent qu'il n'est pas permis d'avoir deux femmes, soit par bigamie, soit autrement et quel que soit le nom donné à la seconde.

L'esclavage existe chez les chrétiens. Mais il est défendu de tirer profit de la prostitution des esclaves (p. 378). Ils ne peuvent être ordonnés sans être légitimement affranchis, ni remis en esclavage après l'affranchissement (pp. 376 et 406).

Le synode d'Ezéchiel (576) interdit aux chrétiens de livrer leurs filles à l'étude de la musique profane (p. 386). Le prêt à intérêt et le serment sont défendus (pp. 412, 437), etc.); cependant on désire surtout que les chrétiens ne dépassent pas la mesure dans le taux de l'intérêt, et l'on prévoit des cas où « la nécessité » peut contraindre au serment. La défense est plus sévère pour les clercs que pour les laïcs. On fait aussi ce qu'on peut pour détourner les chrétiens des tavernes (tenues surtout par des Juifs, p. 489); leur accès est interdit aux clercs ainsi que tous les festins.

Les héritages sont l'objet d'une législation précise. L'évêque est le tuteur général des orphelins et désigne les curateurs de leur fortune (p. 487).

Les conciles mentionnent souvent les pratiques magiques, « les augures, les divinations, les œuvres occultes, les ligatures, les amulettes, les incantations, le culte des démons » (p. 264 et ailleurs). A noter un usage superstitieux de l'huile du baptême (p. 445), de l'huile ou de l'eau dans laquelle on a plongé les reliques des saints (p. 411).

Les fidèles sont invités à mener une vie pieuse. Matin et soir, ils doivent se réunir pour la prière commune dans l'église sous la présidence du prêtre (p. 488). Ils s'assemblent en outre le dimanche, les jours de fêtes ou de commémoraisons des saints pour entendre la prédication et participer à l'oblation. Le mariage, ou plus exactement les fiançailles, ne peut avoir lieu sans la présence de la croix et la bénédiction du prêtre (p. 487-488). Les funérailles sont accompagnées des prières de l'Église. Le cadavre doit être vêtu d'habits modestes. Les lamentations et les violences désordonnées des femmes sont proscrites, comme les tambourins, la musique et les castagnettes (pp. 376, 489-490). Les funérailles et la sépulture ecclésiastiques sont refusées aux excommuniés (p. 338).

Dans ces canons tiennent une grande place l'exposé et la défense de la doctrine nestorienne. Cette partie est d'un intérêt plus spécial. Je relève seulement ce texte, dans la confession de Jésuyahb Ier (585) : « Il est incontestable que le Père qui est Dieu est aussi Seigneur et Esprit, que le Fils qui est Seigneur est aussi Dieu et Esprit, que l'Esprit-Saint qui est Esprit est aussi Seigneur et Dieu. » On voit ce qui reste de l'ancienne distinction, méconnue parfois des historiens, entre les termes Dieu (θεός) et Seigneur (κύριος).

M. Chabot a joint aux treize synodes un certain nombre de documents apparentés, conservés avec d'autres dans le manuscrit, notamment une liste des sources du droit canon pour l'Église d'Orient d'après Ebedjésus. Dans cette liste sont énumérées les sources grecques suivantes : trois séries de canons « apostoliques », Ancyre, Néocésarée, Nicée, « synode œcuménique » (les 73 *canones arabici*), Gangres, Antioche, Laodicée, Constantinople, Chalcédoine. En 420, ce *Corpus* comprend, outre les « constitutions des apôtres », Nicée,

Ancyre, Néocésarée, Gangres, Antioche et Laodicée. — P. 259, n. 2, le nom de « concile des 318 Pères » donné au concile de Nicée n'est pas propre à l'Église syrienne; il est général, même dans les collections occidentales, et saint Ambroise en a déjà expliqué le sens mystique.

M. Chabot a joint des notices historiques et bibliographiques très précises, principalement au nom des patriarches, et des tables détaillées. Désormais, grâce à lui, ce nouveau domaine est accessible aux historiens.

Paul Lejay.

Drei Georgisch erhaltene Schriften von Hippolytus herausgegeben von G. Nath. Bonwetsch. Leipzig, Hinrichs, 1904; xvi-98 pp. in-8 (*Texte und Untersuchungen*, N. F., XI, 1 a). Prix : 3 Mk. 50.

Les découvertes d'ouvrages chrétiens dans les manuscrits géorgiens continuent, ou plutôt portent leur fruit. Le manuscrit, d'où M. Bonwetsch a déjà tiré un commentaire d'Hippolyte sur le *Cantique* lui fournit aujourd'hui trois opuscules du même écrivain sur la bénédiction de Jacob (*Gen.*, xlix), sur la bénédiction de Moïse (*Deut.*, xxxiii), sur la rencontre de David et de Goliath. Le texte géorgien a été traduit en russe par M. Karbelov et du russe en allemand par M. Bonwetsch. D'après M. Marr, l'original de la version géorgienne serait une traduction arménienne encore conservée au couvent des mékhitaristes de Venise.

Saint Ambroise avait exploité le commentaire sur la bénédiction de Jacob, comme il avait fait le commentaire du *Cantique*. Cette rencontre prouve que l'œuvre est bien d'Hippolyte, comme aussi le rapport de ces trois écrits avec ceux qui sont reconnus authentiques, particulièrement avec le *De Antechristo*. Théodoret et Léonce de Byzance nous ont conservé des fragments d'un commentaire εἰς τὴν ᾠδὴν τὴν μεγάλην. Ils ne se retrouvent pas dans l'opuscule sur la bénédiction de Moïse. C'est que ἡ μεγάλη ᾠδή désignait *Deut.*, xxxii seulement, à l'exclusion du ch. xxxiii, c'est-à-dire seulement le cantique de Moïse. Les extraits que fait saint Jérôme dans deux lettres du commentaire sur la bénédiction de Jacob ne concordent qu'imparfaitement avec notre document : mais il n'est pas sûr que saint Jérôme ait cité exactement. Enfin les citations de Procope, dans sa chaîne sur l'Octateuque, sur *Gen.*, xlix, ne se retrouvent qu'en partie et peu exactement dans l'écrit géorgien. Mais ici, Ambroise, les *Tractatus Origenis*, le *De antichristo* sont d'accord avec lui contre la chaîne. Il y a donc là des problèmes particuliers, non pas des raisons de douter de l'authenticité.

Toute l'exégèse d'Hippolyte est dominée par l'idée que l'Ancien Testament est la figure et la prophétie du Nouveau. Cette idée se retrouve dans les trois opuscules. Ainsi les bénédictions données aux patriarches sont à la fois des bénédictions et des prophéties. Israël a été remplacé et supplanté par l'Église dans la vocation au salut.

L'annotation de M. Bonwetsch contient tous les rapprochements utiles. Le savant théologien n'a rien négligé pour rendre plus précieuse cette nouvelle acquisition de la littérature chrétienne.

Paul Lejay.

Le Concile de Turin, Essai sur l'histoire des églises provençales au ve siècle et sur les origines de la monarchie ecclésiastique romaine (417-450). Par E. Ch. Babut. Paris, A. Picard et fils, 1904, XI, 317 pp., in-8°. (*Bibliothèque de la fondation Thiers*, fascicule VI).

Les collections canoniques contiennent une lettre adressée « aux évêques de la Gaule et des cinq provinces » par un concile tenu le 22 septembre *in urbe Taurinantium*. Pas d'année. M. Babut croit qu'il s'agit d'un concile tenu à Turin le 22 septembre 417.

Un évêque d'Arles, Patrocle, s'était fait investir au lendemain de l'élection du pape Zosime (18 mars 417) des droits de métropolitain sur la Viennoise et les deux Narbonaises (22 mars). Jusque là, Marseille, qui était en Viennoise, était la métropole de la seconde Narbonaise, et Vienne, de la Viennoise, laquelle comprenait Arles. En outre, la même décrétale octroyait à Patrocle le privilège de délivrer seul des lettres testimoniales (*litterae formatae*) aux évêques et clercs gaulois se rendant à Rome. Deux bourgades, Citharista et Gargarius, étaient enlevées à Marseille et rattachées à Arles. Enfin une phrase, d'ailleurs un peu obscure, renvoyait devant Patrocle les affaires de la Gaule et des sept provinces, le pape se réservant d'appeler au concile romain seulement les litiges les plus importants (lettre *Placuit apostolicae*, 22 mars 417).

Cette lettre lésait les métropolitains de Vienne et de Narbonne, doublement celui de Marseille. Elle soulevait aussi une question de droit. Le pape avait-il le droit de remanier à son gré les circonscriptions ecclésiastiques ? Pouvait-il, de sa propre autorité, enlever aux évêques le droit de délivrer des lettres testimoniales ? Jusque là, au moins depuis longtemps, on avait demandé à Rome surtout des renseignements de législation : « On la consultait sur des cas de morale ou de discipline générale [1] ». Les questions de fait étaient portées en der-

1. Duchesne, *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, t. I, p. 91.

nière instance devant le concile de la Haute-Italie, que présidait le métropolitain de Milan. Mais Zosime prenait dans sa décrétale des décisions qui ne rentraient ni dans l'un ni dans l'autre cas. C'étaient des actes de véritable souveraineté, comme l'empereur eût pu en rendre pour remanier les circonscriptions provinciales et modifier les pouvoirs des gouverneurs [1].

D'après M. B., le concile milanais se réunit à Turin, en 417, le 22 septembre, et c'est de lui qu'émane la lettre synodale incomplètement datée. Les évêques de Gaule y étaient présents, au moins Proculus de Marseille et Simplicius de Vienne. Patrocle d'Arles y était probablement. A sa grande stupéfaction, la première affaire dont s'occupa le concile fut celle des métropoles. Narbonne avait abdiqué, après des représentations respectueuses que le pape avait accueillies avec hauteur et dureté (décrétale *Mirati admodum*, 26 septembre 417). Vienne fut purement et simplement confirmé par le concile dans ses droits. La position de Marseille était particulière : il fut convenu que les droits de Proculus resteraient intacts jusqu'à sa mort.

Zosime fut averti par un courrier qui dut l'atteindre le 28 ou le 29 septembre. Il venait de faire excommunier par son concile les évêques partisans de Proculus et de convoquer Proculus lui-même devant son tribunal ; il venait d'envoyer à Hilaire de Narbonne la lettre *Mirati admodum*. Dès le 29, dans le premier mouvement de colère et de surprise, il écrit aux évêques de Viennoise et de Narbonaise seconde pour condamner l'œuvre du concile et les « intrigues » de Proculus, considéré comme le meneur.

Mais la situation, à Turin, s'était modifiée. Simplicius de Vienne et Patrocle ou ses représentants avaient pensé qu'un mauvais arrangement était toujours préférable à une guerre. La Viennoise fut divisée en deux parties, et la Viennoise du Sud accordée à l'évêque d'Arles. Zosime se trouvait dans une posture un peu ridicule. Il écrivit à Simplicius une lettre qu'on avait jusqu'ici regardée comme apocryphe (*Reuelatum nobis*, 1er octobre). Mais, probablement au cours du même mois, le concile romain excommuniait Proculus de Marseille. Patrocle, qui décidément passait beaucoup de son temps à Rome, était présent. La condamnation fut envoyée à tout l'univers, et Patrocle fut substitué dans les droits de Proculus. Celui-ci ne bougea pas, pas plus que les évêques ordonnés par lui et excommuniés comme lui. Il continua d'exercer ses fonctions et d'évêque et de métropolitain jusqu'à sa mort, vers 430, c'est-à-dire pendant une douzaine d'année au moins après sa condamnation. Zosime était mort depuis 418.

---

1. « Rendant des rescrits analogues à ceux de l'empereur, le pape a voulu comme lui imposer ces décrets... Comme l'empereur destitue un fonctionnaire, il semble qu'il soit facile au pape de déposer un évêque insubordonné ». Babut, p. 84-85.

La thèse de M. B. a certainement un avantage, c'est de présenter une succession satisfaisante des faits et des documents. Il poursuit l'histoire de la primatie d'Arles jusque vers le milieu du v[e] siècle.

Zosime, que les évêques d'Afrique avaient qualifié de « cyclone » (*typhum*), avait fait à l'Eglise romaine un présent funeste en créant cette institution. La réunion de la préfecture des Gaules et de la primatie dans une même ville assurait à Patrocle une autorité qu'avec son caractère il n'était pas homme à négliger. Il devint une sorte de pape gaulois. Le successeur de Zosime ne pouvait l'entendre ainsi. Il fallut persuader le bonasse Hilaire de Narbonne qu'il était bien métropolitain et qu'il avait tort de laisser présider les ordinations d'évêques par un étranger (Patrocle). Patrocle périt assassiné en 426.

Ses successeurs réservaient au siège apostolique un autre genre d'embarras. Alors il n'est plus possible de négliger un facteur que, pour la clarté de l'exposition, j'avais sous-entendu jusqu'ici. L'introduction du monachisme avait divisé l'Église des Gaules. Dès le vivant de saint Martin, un parti s'était formé en faveur des idées rigoristes. Ce parti cherchait à introduire des moines dans tous les sièges épiscopaux et à établir comme une règle la continence des clercs. Tout évêque marié etait accusé d'« adultère » [1]. Son extrême droite était représentée par Priscillien d'Avila, condamné et exécuté comme hérétique à Trèves en 385. Les évêques qui avaient trempé dans cette condamnation avaient ordonné, avant de se séparer, Félix, évêque de Trèves. Cette ordination fut déclarée nulle par le parti rigoriste, comme faite par des meurtriers. La Gaule se divisa en féliciens et anti-féliciens qui s'excommunièrent réciproquement. Le concile de Turin prétendit réconcilier les deux partis. Mais il ne pouvait atteindre les principes mêmes de la division. L'Église romaine, d'ordinaire fidèle à des traditions de pondération et de sage tolérance, bien qu'elle exigeât la continence de ses clercs, était hostile aux exigences des ascètes. Or Patrocle avait évincé sur le siège d'Arles un disciple de saint Martin, « le saint homme Héros ». Proculus de Marseille, l'excommunié de Zosime, était d'autre part un des chefs du parti rigoriste : il soutenait de son influence, non seulement Héros, mais Lazare, autre disciple de saint Martin, qui avait dépossédé Remi d'Aix et avait été chassé par

1. « Au cours du v[e] siècle, la division que l'on constate dans l'Église de Gaule à l'époque de saint Martin, subsista en s'atténuant. Il y eut encore un parti qui considérait l'épiscopat comme une grande magistrature ecclésiastique, où il convenait de tenir son rang, et pour lequel les hommes de bonne naissance et d'une éducation soignée étaient, en un sens, les mieux qualifiés; et une école qui ne recherchait dans les évêques que la sainteté, préférant qu'ils eussent été moines, leur demandant de mener dans l'épiscopat une vie monacale, leur sachant gré d'être mal peignés et de marcher pieds nus ». P. 47-48. Noter aussi le singulier conflit à la suite duquel, un peu plus tard (vers 455, sous Ravennius d'Arles en tout cas), l'évêque de Fréjus est dépouillé d'une partie de ses droits au profit de l'abbé de Lérins; DUCHESNE, *Fastes*, I, p. 124.

lui à son tour ; il soutenait Ursus et Tuentius, anciens moines gyrovagues, plus ou moins priscillianistes, établis par lui dans les paroisses que Patrocle revendiquait. Ce parti avait autrefois triomphé à Trèves grâce à l'usurpateur Maxime. Plus tard, le tyran Constantin semble avoir été le protecteur de Lazare et d'Héros. Patrocle, au contraire, s'appuyait sur le patrice et beau-frère d'Honorius, Constance. Ainsi Zosime faisait preuve de loyalisme et paraissait suivre une direction religieuse marquée par ses prédécesseurs en se prononçant pour Patrocle contre Proculus.

Mais les successeurs de Patrocle à Aix furent précisément des moines, Honorat, le fondateur de Lérins, et son disciple Hilaire, saint Hilaire d'Arles. Ils prétendirent user en faveur de leurs vues de la puissance dont Zosime avait imprudemment revêtu l'évêque d'Arles. Les événements qui suivirent ont été souvent racontés. Par les plaintes des papes, ont voit quels abus pouvait introduire l'intervention des moines dans l'administration des Églises, sans parler des difficultés suscitées par leur intransigeance, leur dureté pour les pécheurs, leurs refus de communion. Les évêques n'étaient plus choisis dans le clergé. Des laïcs, sortis du cloître, étaient élevés d'emblée à l'épiscopat. Des moines gyrovagues finissaient leurs aventures sur un siège des Gaules, tel ce moine grec, Daniel, dont les débordements avaient fait le scandale de l'Asie. Lérins devenait « un séminaire d'évêques ». Hilaire surtout procédait avec la brutalité expéditive d'un homme étranger à la vie. Il passait outre aux vœux des électeurs et établissait les évêques avec le concours des soldats qu'il empruntait aux fonctionnaires impériaux. Dans son empressement, il lui arriva de créer un évêque, quand le prédécesseur n'était encore qu'un mourant : le bonhomme en revint et il y eut un schisme. Enfin, étant en visite chez saint Germain d'Auxerre, il eut connaissance d'un procès intenté à l'évêque Chelidonius, l'évoqua à son concile et condamna l'évêque. Mais cette affaire eut de graves conséquences pour lui : Chelidonius en appelle à Rome; Hilaire se rend à la convocation du pape, puis s'enfuit; Leon Ier lui retire les droits de métropolitain et fait proclamer par l'empereur Valentinien III les droits du pape sur les évêques (445). L'affaire arlésienne, mal engagée par Zosime, finissait cependant par tourner au profit de la papauté, grâce aux maladresses des évêques d'Arles. Hilaire mourut le 5 mai 449, sans avoir obtenu le pardon de Léon. Le triomphe du pape fut complet, quand il rétablit la province d'Arles au profit de son successeur Ravennius, sur les très humbles supplications et l'hommage soumis des évêques gaulois [1].

---

1. Léon, en cette affaire, se dit le défenseur des droits des évêques : « Non enim nobis ordinationes uestrarum prouinciarum defendimus,... sed uobis per nostram sollicitudinem vindicamus ». *Patr. lat.*, t. LIV, col. 636 (Babut, p. 177).

« Si nos canonistes du xvii[e] et du xviii[e] siècle, dit M. B., avaient reconnu la date et la signification de la *Lettre synodale*, ils auraient rendu le concile de Turin célèbre. » Évidemment, mais cette histoire prouve aussi la faiblesse du gallicanisme d'Etat. Une administration intelligente aimera mieux avoir devant soi une tête qu'un concile. Pleine de dédain pour les querelles ecclésiastiques, elle n'y interviendra jamais que pour le profit de ses intérêts particuliers, sans se préoccuper de principes canoniques dont elle n'a cure. Les Églises ne peuvent attendre que d'elles-mêmes le salut de leurs libertés. Le dénouement de l'affaire d'Arles rappelle invinciblement la conclusion du concordat de Napoléon I[er]. Du côté du pape, même exercice d'un pouvoir discrétionnaire à l'égard des personnes et des Églises; du côté de l'empereur, même appui donné à ce pouvoir. On a dit souvent que l'acte de Pie VII était inouï dans l'histoire ecclésiastique : oui probablement, si l'on parle de l'aire sur laquelle il s'est développé; oui aussi, pour les héritiers des doctrines de Marca et de Baluze [1]. Mais Pie VII avait un illustre devancier dans saint Léon.

Il m'a semblé plus utile de donner une idée du livre de M. Babut que de le discuter. Les points nouveaux qu'il veut établir sont : la date du concile de Turin, l'authenticité de diverses pièces du dossier, l'attribution de Remi au siège d'Aix, quelques autres détails, enfin et surtout le rôle joué au dénouement par l'empereur et le lien établi entre la question monastique et la question de la primatie. Ces différentes thèses ont pour elles leur cohérence et leur simplicité. On pourra voir dans M. Duchesne, *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, t. I, pp. 84 suiv., quelles étaient auparavant les positions de l'histoire [2].

En terminant, je dois reconnaître que, si les thèses de M. Babut ne passeront probablement pas sans discussion, rien dans son livre ne trahit le « laïc », l'homme du dehors; pas d'à-peu-près ni de méprise ni de ces termes inexacts qui révèlent le savant égaré dans la sacristie. A mon avis, ce n'est pas un mince mérite en un temps où tout le monde veut se mêler de théologie. Le successeur de saint

---

1. Voy. sur l'exercice du pouvoir pontifical au moyen âge, Babut, p. 202 et n. : d'ailleurs assertions trop absolues. Augustin de Cantorbéry, en Bretagne, Boniface, en Allemagne, exercent les fonctions de véritables légats apostoliques et créent des sièges et des métropoles au nom du pape ou de son avis.

2. Il y a des « trous » dans le système de M. B., par exemple, le revirement du concile de Turin qui explique les deux parties du second canon, n'est pas bien expliqué; pourquoi après la mort de Proculus, Marseille reste métropole ? Cette question, il est vrai, se pose en toute hypothèse. On voudrait aussi être plus sûr de la survivance de la primatie sous Hilaire; mais voy. Duchesne, *Fastes*, I, p. 129 n. 2, ce qui serait en faveur de l'opinion que soutient contre lui M. B.

Hilaire, de Patrocle (et de saint Trophime!) pourrait offrir à l'historiographe de son siège une place dans son chapitre [1].

Le livre de M. Babut n'a pas d'index.

Paul LEJAY.

R.-A. Kollewijn. **Opstellen over spelling en verbuiging**, deuxième éd. Amsterdam, 1903.

Je regretterais que ce très beau livre restât inconnu en France. Bien qu'il soit écrit en hollandais et pour des Hollandais, il offre un intérêt bien plus général, pour deux raisons surtout. C'est, d'abord, que ce recueil d'articles, consacrés à la question de la réforme de l'orthographe en Hollande, est un modèle de vulgarisation et un puissant moyen de répandre dans le grand public des idées linguistiques plus justes que celles qui y ont cours maintenant. Puis, il me semble qu'au moment où la réforme de l'orthographe est mise à l'ordre du jour un peu partout, les lecteurs de cette *Revue* voudront peut-être savoir où elle en est en ce moment én Hollande.

Or, M. Kollewijn est le chef incontesté de ceux qui la réclament chez nous. C'est grâce à son initiative que s'est organisée *la Ligue pour la simplification de la langue écrite*, dont il est resté depuis, et, espérons-le, restera longtemps encore, le président dévoué. Ses précieuses qualités personnelles, le tact et la mesure avec lesquels il dirige l'œuvre qui lui est si chère, et non moins sa haute valeur scientifique l'indiquent tout naturellement pour ce poste d'honneur.

Nous vivons ici sur un système orthographique qui porte le nom de deux savants, dont l'un, M. de Vries, a été un des plus brillants professeurs de philologie néerlandaise que nous ayons jamais eu, et dont l'autre, M. te Winkel, était également un philologue de mérite. C'est ce dernier qui a eu la plus grande part aux travaux qui ont

---

1. Très peu de fautes d'impression, presque toutes relevées à l'errata. Ajouter p. 54, n. 2, l. 2 : le concile *de* Turin; p. 69, n. 1, 2ᵉ alinéa, l. 3 : *précédente*; p. 90, n. 3 : *Sirmond*. P. 120, n., 2ᵉ alinéa, l. 8 : « l'attitude de *Zosime* » est sans doute un lapsus pour : « de Boniface ». BRUNS n'est pas à sa place, p. 310. M. Babut fait dans les textes un usage des crochets droits [ ] qui n'est pas conforme aux habitudes, du moins dans les éditions d'auteurs classiques (mais qui est conforme à celles des épigraphistes). — Zosime était grec : cette origine expliquerait-elle sa conception du patriarcat? — P. 36, les termes de la constitution, cités n. 1, confirment l'opinion de M. B., que le transfert de la préfecture à Arles est récent en 418 : c'est un plaidoyer. — P. 134 : *clarus habetur*, dans une chronique, n'a pas de signification particulière. C'est la traduction, adoptée par Jérôme, du γνωρίζεται d'Eusèbe, lequel désigne simplement l'ἀκμή d'un personnage, le temps de sa vie active.

préparé leur système et qu'il a consignés dans son livre sur les *Principes d'orthographe néerlandaise ;* c'est à lui que s'adressent les critiques qu'a soulevées le système, depuis voilà plus d'un demi-siècle qu'il est en vigueur. Il est juste de reconnaître les services qu'il a rendus au pays ; il a apporté de l'unité à la place de l'incertitude qui régnait en matière d'orthographe, et il a mis fin à des querelles qui duraient depuis le commencement du siècle dernier. Mais après ce tribut payé à l'œuvre de te Winkel, il faut bien reconnaître que, depuis, la linguistique a fait un bon bout de chemin et que, notamment, nous nous représentons autrement les exigences auxquelles doit satisfaire un système orthographique. Nous nous rendons compte que l'orthographe doit, avant tout, être aussi simple, aussi peu savante que possible, et qu'elle doit s'écarter le moins possible de la langue que parlent les gens cultivés. Il va de soi que personne parmi les réformateurs ne songe à une orthographe phonétique — et pourtant combien de fois des critiques ignorants ou prévenus leur ont-ils fait ce reproche immérité ! Au contraire — M. Kollewijn l'a dit plusieurs fois — chaque réforme doit être lente, pour ne pas trop brusquer les habitudes du grand public ; jamais on ne pourra imposer des changements trop radicaux. Mais on voit d'ici quelle arme cette prétendue tiédeur fournit aux adversaires, qui s'empressent de dire : « vous enlevez telle difficulté, mais vous laissez subsister telle autre ; quel manque de logique ! » Comme si ce n'était pas déjà quelque chose de diminuer le nombre des chinoiseries que les pauvres écoliers auront à se loger dans la tête.

Je relève deux points importants. Le néerlandais actuel, généralement parlant, ne connaît plus que deux genres pour les substantifs : un genre commun aux mots qui, dans la vieille langue, étaient masculins et féminins, et le genre neutre. Ce genre double existe chez nous depuis quatre siècles. Or, les grammairiens du XVII[e] siècle, qui modelaient toute la grammaire sur celle du latin, n'ont pas su se résigner à la réduction des genres à deux ; aussi ils distinguent trois genres, ce qui, je le répète, au temps où ils vivaient, était déjà un archaïsme. En réalité, les écrits de ce temps portent la marque d'une extrême confusion, et cela était inévitable, puisque la distinction du masculin et du féminin manquait de la seule base possible : celle de la langue parlée. En effet, il n'y avait aucune raison intrinsèque pour laquelle tel ou tel mot devrait être plutôt masculin que féminin ; seule, une étude sérieuse du moyen-néerlandais eût pu donner un peu de solidité et d'unité au choix qu'il fallait faire pour chaque mot ; on comprend qu'au XVII[e] siècle il ne pouvait en être question, et que, d'ailleurs, seul un tout petit groupe d'érudits aurait pu faire cette étude et en faire profiter leurs écrits. Tous les essais faits pour régulariser la situation — et M. Kollewijn, dans son article sur *le Genre en néerlandais*, les a tous passés en revue — ont

naturellement échoué. Or, te Winkel, au lieu de résolument jeter par-dessus bord tout ce lest, l'a au contraire augmenté. Il a voulu insufler la vie à ces choses mortes; on s'étonne qu'il n'ait pas vu, dès l'abord, que c'était impossible et qu'aucune langue ne se laisse réimposer par un savant les formes dont elle s'est débarrassée. Il a naturellement fallu à te Winkel beaucoup d'imagination pour assigner à chaque mot un genre; il s'est, dans son choix, laissé guider par des règles qui, parfois, ne manquent pas de saveur. Ainsi, aux instruments de musique il a donné le genre féminin, parce qu'ils jouent un rôle passif quand on en joue!

Un autre point qui marque bien la différence entre les principes linguistiques de 1860 et les nôtres, c'est l'importance que, dans l'orthographe, te Winkel a accordée à l'étymologie. D'après le système actuellement en vigueur, un mot s'écrira avec deux *e*, quand, en ancien germanique, cet *e* était une diphtongue; tel autre n'aura qu'un seul *e*, parce que, anciennement, il avait un *e*. Quel embarras pour un pauvre journaliste qui n'a jamais fait une étude bien profonde des anciens idiomes germaniques! Tout ce qu'il pourra faire, c'est de lire beaucoup pour que son œil s'habitue à répartir les *ee* et les *e* à peu près convenablement. Mais s'il y réussit le plus souvent, comment un garçon du peuple qui, après avoir quitté l'école, a bien autre chose à faire que de lire des journaux du matin au soir, comment arrivera-t-il jamais à posséder une orthographe passable? D'ailleurs, y aura-t-il en Hollande une seule personne qui osera prétendre qu'il sait écrire sans fautes? Le fait est avéré que cela n'est possible qu'à grands coups de dictionnaire.

C'est contre cet état de choses qu'en 1891, M. Kollewijn dirigea son article sur *Notre orthographe difficile*, qui résuma ce que, depuis plusieurs années, il avait, dans des conférences et dans des conversations, essayé de faire comprendre à ses compatriotes. On le trouvera en tête du recueil qui forme le point de départ de cet article et dont je vais maintenant m'occuper. C'est — je l'ai déjà dit — une œuvre de vulgarisation et en même temps de science; sans rien sacrifier d'essentiel, sans aucuns de ces petits moyens déplaisants dont se servent quelquefois les savants quand ils se mettent à écrire pour le grand public, M. Kollewijn a réussi à faire de ces études une lecture attrayante et attachante. D'une matière qui semble aride, il a su faire quelque chose de vivant. Son trait distinctif, c'est l'extrême simplicité. L'exposé des faits est tellement lucide que les conclusions semblent s'imposer toutes seules. Il faut bien reconnaître que, si dans ce résultat le talent de M. Kollewijn est pour beaucoup, il défend une très bonne cause qui, pour ceux qui ne ferment pas les yeux à la lumière, est en quelque sorte gagnée d'avance.

J'aime beaucoup l'article consacré aux *Pronoms*, dans lequel M. Kollewijn a refait tout un chapitre de la syntaxe, dont les gram-

mairiens de profession — race qui heureusement tend à disparaître — avaient fait quelque chose d'impossible. M. K., lui, s'est demandé : quels sont les pronoms dont se sert, de nos jours, un homme bien élevé; et, par exemple, il a accordé une place auxpronoms *jou* et *jij*, que tous les grammairiens avaient stigmatisés comme appartenant à la langue basse, quoique tout le monde, depuis le ministre jusqu'aux balayeurs de la rue, l'aient constamment à la bouche quand ils parlent à ceux qu'ils tutoient. Il reconnaît le droit qu'ont à une place dans la grammaire les constructions comme *die z'n* pour *wiens*, forme archaïque qui depuis longtemps n'est plus en usage que dans le style soutenu et qui pourtant est citée comme forme unique par les grammairiens. Il condamne, comme n'existant plus, l'emploi substantif du pronom possessif, au sens de « les siens ». En un mot, partout, il promène le flambeau de son bon sens et de sa saine compréhension des faits linguistiques, et à cette lueur les fantômes créés par les grammairiens, les « revenants » au sens étymologique du mot, se dissipent.

Il me semble qu'après avoir lu ce qui précède, on sera étonné d'apprendre que des réformes aussi raisonnables ont rencontré chez nous un accueil très hostile, de la part même de ceux que l'étude aurait dû prémunir contre un jugement si mal fondé. Cet accueil s'explique par l'esprit de routine, mais encore par autre chose. Il ne faut pas s'y tromper; la question de la simplification de la langue écrite n'est pas isolée; elle se rattache à un mouvement beaucoup plus vaste. En bannissant de l'école les soi-disant finesses grammaticales, les jeunes professeurs de néerlandais se sont empressés de mettre autre chose à la place : une étude autrement vivante de la langue parlée, de manière à intéresser l'élève directement et personnellement au travail de la classe, à lui apprendre à s'écouter parler, à lui inspirer de l'amour pour la langue, qui est une avec les idées qu'elle sert à exprimer et avec la personne qui la produit, et qui a infiniment plus d'autorité que la plus savante grammaire. Les essais bien anodins de réforme se rattachent donc à un mouvement plus révolutionnaire et très salutaire, qui tend à changer de fond en comble l'enseignement du néerlandais. Et c'est ce qui explique en partie — sans la justifier — l'opposition que tant de gens continuent à lui faire.

J.-J. Salverda de Grave.

G. von Schulthess-Rechberg. **Frau Barbara Schulthess zum Schönenhof,** die Freundin Lavaters und Göthes. Zurich, Fäsi und Beer, 1903. pet. in-4°, p. 76. Fr. 3.

Les relations de Goethe avec Lavater et la petite chapelle des dévots du *prophète* à Zurich ont été déjà souvent étudiées. En écrivant sur leur amie commune, Barbara Schulthess, une nouvelle monographie, M. G. von Schulthess-Rechberg qui a voulu surtout faire revivre une aimable figure de l'histoire des lettres locales, a donné en même temps un intéressant chapitre d'histoire littéraire. De celle que Goethe appelait *die Herzliche* et Lavater *die Immergleiche* on ne possède que de rares documents originaux, car elle brûla sa correspondance avant de mourir. Cependant, à l'aide du peu qui s'en est conservé, avec les lettres adressées à ses enfants, celles de sa fille aînée et les notes de son gendre G. Gessner, M. von Sch.-R. a pu reconstituer un attachant portrait de la dame du *Schönenhof*, sage ménagère avant tout, mais douée d'un sens très juste des choses de l'esprit, caractère un peu fermé, presque viril, quoique sans raideur. Après nous l'avoir montrée dans son intérieur, préoccupée de l'éducation de ses quatre filles, l'auteur suit ses relations avec Lavater, pour lequel elle garda une réserve et une indulgence que n'imitèrent pas tous ses anciens admirateurs, à commencer par Goethe, puis avec le Francfortois Ph. Chr. Kayser, le génie musical manqué, l'amoureux timide et célibataire hypocondre, qui malgré les avances de son glorieux compatriote, se rencoquille pour toujours à Zurich ; avec Goethe enfin dont tous les renseignements épars dans la correspondance et relatifs à *Frau Bäbe*, et de l'amie elle-même tous les témoignages d'une admiration clairvoyante ont été pieusement recueillis, en même temps que leurs rencontres personnelles, surtout celle de Constance en juin 1788, nous sont racontées en détail. Un dernier chapitre sur les rapports de Barbara Schulthess avec la princesse d'Anhalt-Dessau et les baronnes von Palm d'Esslingen, autres enthousiastes de Lavater, terminent cette attrayante et solide étude. L'auteur l'a enrichie d'un portrait de Barbara Schulthess et du fac-simile d'un autographe de Goethe qui serait la plus ancienne rédaction originale connue de la poésie *Gesang der Geister über den Wassern*[1].

L. Roustan.

---

1. P. 14, au lieu de *Deinat*, il faut certainement lire Teinach, la petite station balnéaire en Wurtemberg.

Madame de Staël. **Dix années d'exil**; édition nouvelle d'après les manuscrits, avec une introduction, des notes et un appendice par Paul Gautier; Paris, Plon, 1904, in-8 de xxxvi-427 p.

M. Paul Gautier était particulièrement préparé, par sa thèse sur *Madame de Staël et Napoléon*, à publier une édition correcte et annotée de ce livre où sept années d'une lutte tenace se trouvent racontées par l'un des antagonistes. Le texte qu'il nous donne, établi d'après les manuscrits de Coppet et restituant certains passages supprimés par le baron Auguste de Staël, le premier éditeur, remplacera désormais, et d'une façon à peu près irréprochable, les réimpressions de l'édition de 1821. Divers documents publiés en appendice augmentent encore la valeur documentaire de cette édition.

Quant à l'introduction et aux notes, elles dégagent, soulignent ou commentent avec à-propos et précision la plupart des faits notables consignés par Mme de Staël, de ses impressions. de ses insinuations. Tout au plus s'étonnera-t-on que M. G., qui insistait naguère, dans son livre, sur le « cosmopolitisme de nature » de son héroïne, s'apitoie à ce point, ici, sur les rigueurs de l'exil [1]. Et l'on ne serait pas fâché de trouver — même quand Mme de Staël s'enfonce de plus en plus vers l'Est et le Nord — une égale abondance d'annotations pour contrôler la relation de son voyage : la documentation de M. G. est si variée qu'on voudrait la voir répartie entre tous les pays qu'a traversés l'exilée [2].

F. Baldensperger.

Alfred Philippson. **Das Mittelmeergebiet, seine geographische und kulturelle Eigenart.** (Leipzig, Teubner 1904. viii 266 p. 9 figures dans le texte, 13 vues photographiques; 10 cartes).

M. A. Ph. est un explorateur émérite du bassin oriental de la Méditerranée; non seulement il en a, dans des travaux qui font autorité, révélé la structure intime, mais il a observé, avec une curio-

---

1. A dégager « l'idée généreuse » qui inspire Mme de Staël lorsqu'elle écrit *Dix années d'exil*, il semble qu'on arrive plutôt encore à la notion de l'invincibilité de la conscience qu'à la préoccupation signalée page v.

2. Il ne s'agirait pas, naturellement, de simples remarques topographiques. Mais, par exemple, est-il certain que Mme de Staël ait compris la situation de la Finlande, lorsque, p. 372, elle attribue aux Finnois des traits ethniques qui semblent s'appliquer à la seule population du pays ? Est-elle bien renseignée sur les conditions de l'annexion ? — Quelques titres de publications allemandes (p. ex. *Annales goethiennes*, p. 393) seraient plus correctement cités sous leur forme originale.

sité non moins pénétrante, la vie qui s'épanouit sur ses bords; il a fait œuvre de géographe dans la pleine acception de sa tâche. Aussi était-il qualifié pour tracer un tableau d'ensemble du monde méditerranéen, une des plus nobles provinces naturelles et historiques du globe. Cette province est enchassée dans la zone plissée et fracturée de l'Europe; les mouvements dont elle a été le théâtre ont soulevé les couches tertiaires les plus jeunes en rangées de collines, en terrasses de médiocre altitude, foyers de culture et de peuplement; ils se sont traduits aussi par des éruptions volcaniques des secousses sismiques, qui ont accentué l'articulation et le morcellement des rivages; d'où une double conséquence : la multiplicité des échancrures, des abris pour les marins et les pirates; et l'insouciance, le laisser aller, la superstition des riverains sur cette aire trépidante. L'on surprend ici la méthode de M. Ph., qui aboutit aux considérations de la géographie humaine.

Les limites du monde méditerranéen se déterminent malaisément d'après les trais tectoniques, puisqu'il empiète sur les massifs stables qui le bornent; il paraît toutefois excessif d'y englober, comme fait l'auteur (p. 49-50) toute la péninsule ibérique et jusqu'à la Mésopotamie. Le centre en est la mer elle-même, animée de marées et de seiches, mais non parcourue, comme on l'a professé, par des courants permanents à orbe régulier suivis par les poissons migrateurs. Mais ce qui donne au monde méditerranéen son unité, sa physionomie et sa couleur, c'est le climat, dans sa distribution saisonnière; c'est lui le décorateur du paysage un peu uniforme, maquis, garrigues, phrygma de la Grèce, tomilares espagnoles, steppes à touffes de la Berbérie; c'est lui aussi qui a façonné cette race composite que l'on peut appeler méditerranéenne. Ce serait outrepasser la pensée de M. Ph. que de lui prêter la créance en l'*homo Mediterraneus*; au contraire, il est frappé de la diversité des groupes ethniques qui se sont donné rendez-vous sur le pourtour de la Méditerrannée et qui ont gardé leur originalité nationale et religieuse; sauf l'épisode de l'hégémonie romaine, aucun État n'a pu se fonder qui ait dominé tout le monde méditerranéen. Mais les ressemblances de la nature physique se sont reflétées sur l'homme : d'où des analogies dans les occupations, l'habitat, l'architecture.

Ces rapports entre le milieu et l'homme devraient ressortir avec plus de relief encore si M. Ph. eût moins sacrifié à l'ordonnance didactique eût et davantage fondu ses matières. Ainsi le chapitre qui traite des côtes ne se complète que beaucoup plus loin par la nomenclature (un peu sèche) des ports; le chapitre intitulé « *soziales* » eût gagné à être incorporé à la description du climat.

Cet essai de M. Ph. sera salué avec joie par les géographes; mais surtout ce sera un précieux enseignement pour les historiens et sociologues, chez lesquels il est de style d'invoquer les facteurs géographiques, sans avoir toujours l'art de s'en servir.

B. Auerbach.

La Démocratie en Nouvelle-Zélande, par André SIEGFRIED, docteur ès-lettres. 1 vol. in-18, 1,360 p. Librairie Armand Colin, 1904.

Grâce à ses observations de voyageur, et à son étude des publications antérieures à la sienne, M. André Siegfried a fait sur la Nouvelle-Zélande un livre intéressant et instructif. On y sent un esprit déjà mûri par le contact des hommes et des choses dans les deux hémisphères, et une grande volonté d'impartialité. La forme est claire et l'auteur dit simplement, mais bien, ce qu'il veut dire. Il aurait dû, à mon avis, suivre un plan un peu différent de celui qu'il a suivi : ou plutôt je me demande s'il a eu un plan, et s'il ne s'est pas contenté de noter ses impressions et de réunir ses lettres pour en faire des chapitres, dans l'ordre même où il a vu ou étudié les objets et les questions. C'est ainsi que son chapitre sur la démographie qui devrait en bonne logique figurer en tête de son volume après l'étude des origines, se trouve relégué entre des pages sur les grandes villes et une étude du snobisme dans la société néo-zélandaise, à la page 270. De même la question de la propriété foncière qui, l'auteur le reconnaît, domine tout le sujet du développement de la richesse de la colonie, ne vient qu'après la description du mécanisme politique de la Constitution, des partis et de la législation ouvrière qui a tant fait parler d'elle en Europe depuis quelques années, et qui semble avoir attiré tout d'abord l'attention de M. S.. comme elle a absorbé celle de bien d'autres observateurs. Mais précisément pour replacer ces réformes ouvrières dans leur véritable cadre, leur attribuer leur juste coefficient dans la vie d'ensemble du pays, il faut avoir bien présentes à l'esprit les données statistiques et économiques générales, et pour cela, une étude concise mais approfondie de ces données essentielles me paraît devoir précéder celle des modifications législatives obtenues récemment par le parti ouvrier.

Ce n'est là d'ailleurs qu'une question de forme qui est importante mais qui n'empêche pas le lecteur attentif de retrouver dans le livre de M. S. les renseignements nécessaires [1] pour se faire à lui-même une idée juste du pays que l'auteur étudie et des conséquences qu'il convient de tirer des expériences sociales plutôt hardies auxquelles s'est livré le peuple qui compte 800,000 habitants répartis sur un territoire aussi vaste que l'Angleterre et l'Écosse réunies : petit peuple insulaire qui peut se permettre bien des fantaisies anti-économiques ou anti-libérales qui ne seraient pas aussi inoffensives ailleurs. Du

---

1. Je n'y rencontre pas cependant des statistiques suffisantes sur l'industrie, ses principales branches, l'importance des établissements, etc.

reste, même en Nouvelle-Zélande, dans les conditions exceptionnellement favorables où elles se sont produites, elles ont déjà engendré des conséquences graves qui sautent aux yeux : législation de classe absolument partiale contre les capitalistes, recours perpétuel à l'État, accroissement prodigieux de la dette publique, arrêt complet non seulement de l'immigration, mais du progrès de la natalité, développement anormal du protectionnisme et par suite impossibilité d'extension des industries. Défendus par la mère patrie, en possession d'un ciel et d'un sol admirables, les Néo-Zélandais sont juste la contre-partie de ce qui constitue la moyenne des conditions d'existence de la généralité des peuples, surtout de ceux de l'ancien Continent. Il est bon de se le rappeler constamment quand on les étudie, et de multiplier par dix ou par cent la gravité des inconvénients qui sont résultés chez eux de certaines réformes politiques, si l'on veut prévoir la portée qu'auraient ces mêmes réformes chez d'autres nations livrées plus directement à la lutte internationale pour la vie, et moins bien armées contre les entraînements de la logique démocratique, que ne le sont les Néo-Zélandais grâce à la persistance chez eux de l'esprit pratique et des traditions britanniques.

Eugène d'Eichthal.

Ferdinand Lassalle, **Théorie systématique des droits acquis**, trad. franç. d'après la 2[e] édit. allemande par J. Bernard, J. Molitor, G. Mouillet, A. Weill, avec préface de Ch. Andler. Paris, Giard et Brière, 1904. 2 vol. in-8°. Prix 20 fr.

Le célèbre socialiste Lassalle publia l'ouvrage actuel en 1861. Une 2[e] édition parut en 1880 par les soins de Lothar Bucher; c'est celle qui a servi de base à la présente traduction. M. Andler l'a fait précéder d'une introduction très sobre, mais très claire, qui facilite singulièrement l'intelligence de la pensée de l'auteur.

Le tome I a pour sous-titre : « Théorie, applications. » Il se résume dans la proposition suivante, que formule M. Andler (p. xx) : « Un droit ne s'acquiert que par une action individuelle. Il n'y a de droit qu'à dater du moment où l'individu, par une manifestation éclairée de son vouloir, a établi une relation entre lui-même et ce qui fait l'objet de son droit. Mais cet acte individuel doit être conforme au vouloir traditionnel ou légal de la collectivité. Un acte n'est valable juridiquement que s'il est conforme à la coutume juridique ou à la loi. Si nous savons ainsi comment s'acquièrent les droits, nous savons implicitement, et du même coup, comment ils se perdent. Mais une modification du régime des droits acquis est ce qu'on appelle une *révolution sociale.* »

Ce n'est guère le lieu ici d'entrer dans l'examen de cette doctrine ;

on en voit aisément toute la portée. Je me bornerai au tome II qui contient une étude du droit successoral romain et du droit successoral allemand. Lassalle en effet a eu la prétention de donner pour fondement à ses idées socialistes la science elle-même.

Dès le début (II, p. 6) il annonce qu'il va rompre en visière avec les opinions reçues. « Quand, dit-il, nos auteurs positifs liront que la nature de la succession romaine ne peut avoir aucun rapport avec le patrimoine et qu'elle y touche seulement par opposition ; quand ils liront que l'héritier romain est l'héritier de la volonté, et non du patrimoine du testateur ; quand ils liront que la conception et l'intérêt dû droit successoral romain et son origine historique restent en dehors de la sphère du droit civil, que le testament ne dispose pas de la fortune, que le principe du droit successoral civil ne peut pas du tout représenter une attribution de patrimoine, mais une conception toute contraire, pour ainsi dire métaphysique, théologique ; quand ils liront ceci, il est à craindre que bon nombre d'entre eux ne soient tentés d'interrompre la lecture de ce livre. »

J'avoue que je n'ai pas été de ceux-là. Je reconnais que L. a montré dans cet ouvrage une connaissance très sérieuse du droit, une grande pénétration et une rare ingéniosité. On éprouve à le suivre, sinon beaucoup de plaisir (car la forme est souvent obscure), du moins beaucoup de profit. Son système se tient et il dénote une véritable puissance de déduction. Mais, sauf quelques remarques de détails, il me parait faux d'un bout à l'autre.

L'idée favorite de L. est que « le concept de l'héritage, c'est l'identité de volonté entre le *de cujus* et l'héritier » (II, 232). Le *suus heres* est « l'héritier et le continuateur, non pas d'une volonté étrangère, mais de sa propre volonté » (p. 242) ; il « acquiert la succession par un acte interne de sa volonté » (p. 244, note 2). S'il en est ainsi, on ne comprend pas qu'il n'ait point le droit de répudier la perception, et que, selon Gaius, il soit héritier, *sive velit, sive nolit.* » (II, 157). L. n'a pas manqué de sentir cette difficulté, et il a essayé de la résoudre ; mais il n'y a pas réussi.

La succession légitime, telle que l'entendaient les Romains, s'explique par cette considération, déjà formulée chez leurs jurisconsultes, que les enfants avaient, du vivant de leur père, un droit virtuel de copropriété sur le patrimoine. L. n'est point de cet avis. Pour lui, « l'idée concrète de la succession *ab intestat* est la volonté générale du peuple comprise, présumée et valable en tant que volonté de cet individu déterminée. » (II, 421). C'est là peut-être une vue très profonde ; mais elle me parait inintelligible. L'erreur de L. tient à une méconnaissance complète de ce qu'était le vieux régime familial. Il pense par exemple que la *gens* est « une communauté créée par les liens de la force » (p. 420), et que le droit des *gentiles* à succéder n'est pas « un droit successoral de famille. » (p. 448).

Dans le testament il n'a pas de peine à montrer le rôle de la volonté. Mais il prétend que les Romains l'ont pratiqué de tout temps avec une entière liberté. Or c'est là une assertion qu'il est impossible d'admettre. Le testament n'est pas né avec la société romaine, et il n'a pas eu au début le caractère qu'il a revêtu plus tard. L'opinion contraire est en désaccord absolu avec les données les plus certaines du droit comparé, que L. a totalement ignorées ou négligées. Il n'est pas exact non plus de dire que la succession *ab intestat* était subsidiaire à la succession testamentaire. Les testaments dans le principe furent très rares, puisque le seul testament usité alors était le testament comitial et que les comices ne se réunissaient à cet effet que deux fois par an. D'ailleurs tout acte de ce genre était annulé par la survenance d'un *heres suus*. L. qui joint à une grande subtilité une parfaite loyauté de discussion, est obligé, pour défendre sa thèse, de soutenir que le *suus* est « un testament vivant » et non pas un héritier *ab intestat* (II, 437). Cela concilie tout, mais on voit de quelle façon.

A la fin du volume il oppose le droit successoral germanique à celui des Romains, sans s'apercevoir que le premier trahit un état de civilisation par où les Romains eux-mêmes ont passé. Cette identité des deux droits à des époques différentes se manifeste à chaque pas. « En Germanie, dit-il, la succession n'est pas un droit nouveau que l'héritier acquiert à ce moment, mais simplement la réalisation actuelle d'un droit de propriété qui existe en soi et dont l'héritier a fait l'acquisition dans un temps antérieur. » (II, 653). C'est exactement ce qu'énonce Paulus au Digeste, XXVIII, 2, 11.

Paul Guiraud.

Gustave Schlumberger. **Vieux soldats de Napoléon.** Paris, Plon, 1904, in-8°, vignettes de MM. Paul Chardon et Gusman.

Si les écrivains de l'avenir veulent connaître l'âme de l'auteur de l'*Épopée byzantine*, ce magistral ouvrage qui demeurera comme un des monuments de l'érudition du XIXe siècle, ce n'est pas autre part, que dans ces quelques pages, finement écrites, qu'ils devront interroger le passé. Là, ils trouveront la source des enthousiasmes du savant archéologue, là ils suivront le développement de son intelligence, dans la fréquentation des témoins de la grande Épopée moderne, qui aimaient, comme il dit, passionnément l'armée.

Auditeur respectueux de leurs belliqueux récits, il gravait dans sa mémoire les bruits de batailles, de hauts faits, d'aventures, et sans s'en

douter assurément, ces vieux soldats de Napoléon, qui redisaient devant lui pour la millième fois les péripéties de leurs combats, façonnaient aux vivants récits guerriers son esprit très averti.

Et c'est, à ce point de vue très intéressant, que cette plaquette, brillamment écrite, ornée d'une eau forte exquise, méritait surtout d'être signalée, car elle touche de très près à la psychologie d'un savant connu et aimé de tous.

F. DE MÉLY.

— Les *Petits exercices arabes*, par J.-B. PÉRIER (Paris et Alger, 1903, III-113 pp.) sont composés avec conscience; mais il est difficile d'être équitable envers un travail que l'on juge tout d'abord inutile. Certains pensent que la grammaire, une fois les principes donnés, doit être apprise, non point en ânonnant des exemples morts, mais en étudiant des textes vivants. — M. G. D.

— MM. CAGNAT et LAFAYE viennent de publier (Leroux, 1904), un nouveau fascicule de leur recueil des inscriptions grecques d'Asie qui intéressent l'histoire romaine (*Inscript. graecæ ad res romanas pertinentes*, III, 3e fasc.). Il contient la fin des inscriptions de Lycie, celles de Pamphylie, de Cilicie et de Chypre, c'est-à-dire les numéros 739-997. Sauf l'interminable inscription d'Opramoas, dont une partie se trouve dans le fascicule précédent, ces textes n'offrent qu'un très médiocre intérêt. Ce sont pour la plupart des épitaphes, avec les formules ordinaires, des inscriptions élogieuses en l'honneur des bienfaiteurs municipaux, et quelques rares *cursus*. J'en relève deux où le nom de Domitien est martelé (755, 944), un où Tibère est appelé θέος de son vivant (933), un où l' ἐκκλησιαστής est distingué du πολείτης (800), et un qui présente de curieuses particularités d'orthographe latine (967). Le commentaire est, comme toujours, très sobre et très exact. — P. G.

— M. Albert COLLIGNON a réuni, remanié, complété des articles sur Pétrone qu'on a remarqués en leur temps dans les *Annales de l'Est*. Il en est résulté un petit livre d'environ 200 pages, in-12, chez Fontemoing, très savant et d'une lecture très agréable. Le cadre est celui d'une bibliographie où l'on insiste surtout sur les éditions de Pétrone ou les jugements sur Pétrone qui ont été publiés en France : d'où cinq chapitres : Pétrone en France, de l'édition *princeps* (1482) à la publication du fragment de Trau (1664); Pétrone pendant la deuxième moitié du XVIIe siècle; Pétrone au XVIIIe siècle; Pétrone au XIXe siècle; le personnage de Pétrone dans le roman et au théâtre. En appendice, l'*Equivoque*, conte d'Andrieux, et des Observations sur la traduction de Pétrone par Laurent Tailhade. M. C. a su éviter, par la forme de sa rédaction, l'ennui qui accompagne habituellement de telles revues, et il y a réussi en cherchant toujours à côté des éditions quels étaient les lecteurs et quelle influence, dans ces époques successives, paraît avoir exercée le Satiricon sur les auteurs français. Le lecteur cueillera tel ou tel chapitre suivant ses préférences, mais je ne doute pas qu'entraîné par l'auteur, il ne finisse pas par se faire scrupule de rien omettre. Tous seront charmés sûrement

par le chapitre v : le personnage de Pétrone dans le roman et au théâtre. On appréciera passim dans le livre la publication de certaines notes (surtout bibliographies) inédites de La Porte du Theil. Bref, il n'existe pas présentement, sur Pétrone, de bibliographie plus complète ; il n'en est pas non plus de plus agréablement présentée, ni, pour le fond, de plus sûre. — E. T.

— La *Revue de synthèse historique* entreprend une série de publications sous ce titre : *Les Régions de la France*. Le premier essai, — que nous nous reprochons de signaler avec tant de retard — est consacré par M. L. Barrau-Dihigo à la *Gascogne* (Paris, Léopold Cerf, 1903, 101 p. précédé d'une introduction générale : *La synthèse des études relatives aux régions de la France*, par Henri Berr). C'est d'abord une bibliographie critique, et très critique, de tous les traveux d'ensemble et monographies traitant des institutions, de l'idiome, du folk-lore de cette originale province : dans ce dénombrement d'ouvrages éclate le manque d'unité, de méthode, de culture générale qui a rendu vain un tel effort. Pour classer les résultats acquis M. Barrau-Dihigo a dressé le cadre d'une histoire de la Gascogne, et pour orienter les recherches, énuméré les *desiderata*. L'œuvre est conçue dans l'esprit et selon le programme de cette science dont M. Henri Berr proclame avec autant de foi que de droit l'éminente dignité, et elle doit fournir les matérianx et servir de répertoire initial à une psychologie du peuple français. — N.

— Sous un titre un peu ambitieux (*Les idées politiques et religieuses de Fustel de Coulanges*, Paris, Champion, 1903), M. Édouard Champion a publié une brochure de 30 p., dont tout l'intérêt consiste dans la reproduction d'un article que Louis Richard écrivit en 1868 sur la *Cité antique* et dans la lettre que F. de C. lui adressa à cette occasion. La réponse du grand historien ne nous apprend rien de nouveau ; on savait que dans son ouvrage il n'avait pas prétendu faire œuvre de croyant. Elle a seulement ceci de curieux qu'elle accentue fortement son détachement des idées chrétiennes. Nul esprit n'a été plus libre que le sien ; il l'était déjà à l'École Normale, et il le resta jusqu'à sa mort. — P. G.

— 70 auteurs se sont réunis pour célébrer le mariage du savant professeur de l'Académie de Milan, M. Mich. Scherillo, avec la fille de Gaetano Negri, le sénateur et littérateur distingué mort récemment dans un accident de montagne. Ce ne sont pas seulement le palais Brera où M. S. enseigne et Naples où il est né qui se sont mis en dépense de savoir : auprès des noms de MM. Novati, D'Ovidio, Porena, on lit sur le frontispice ceux de MM. D'Ancona, Del Lungo, Mussafia, Cian, Flamini, Rajna, G. Mazzoni, Crescini, V. Rossi, Bertana, Cesareo. Sept étrangers figurent dans le cortège, deux Anglais et cinq Français : notre nation y est représentée par madame Lucie Faure-Goyau, par MM. L. G. Pélissier, E. Landry, A. Pichon et par le signataire de ces lignes. Ces 70 articles forment un volume de 782 pages in-4 édité luxueusement avec fac-similé et table, par la maison Hoepli de Milan qui en a fait les frais et le met en vente au prix de 35 francs. — Charles Dejob.

— La librairie Carl Reissner, de Dresde, a publié la traduction allemande, par M. Fr. Norden, du livre de M. A. Bossert sur Schopenhauer (*Schopenhauer als Mensch und Philosoph*. In-8°, XI et 383 p.). Le traducteur a entrepris sa tâche parce qu'il juge l'ouvrage de M. Bossert excellent ; il a ajouté de ci de là quelques citations caractéristiques du philosophe et fait en certains endroits de très légères additions ; il a dressé un index, et, de la sorte, l'ouvrage allemand compte deux feuilles de plus. — N.

— La librairie Hesse, de Leipzig, publie à part deux introductions de ses classiques allemands (prix : 50 pfennigs) : l'introduction que M. Morris a mise à l'édition de Clément Brentano et celle que M. Ed. Arens a mise à l'édition d'Annette de Droste Hülshoff.

— Le *Dictionnaire étymologique de la langue allemande* entrepris par M. Paul Regnaud sur le plan de celui de M. Kluge, mais d'après les principes nouveaux de la « méthode évolutionniste » (Paris, Fontemoing), vient d'être terminé. Les livraisons IV-XI de *Gähren* à *Zwölf*, ont paru.

— Ont paru également les XLIX[e] et L[e] fascicules du *Schweizerisches Idiotikon* (Frauenfeld, Huber). Le XLIX[e] comprend les p. 817-976 en deux colonnes et va de *brasch-brusch* à *brot* et ses composés. Le L[e] comprend les p. 977-1136 et va des composés de *brot* à l'article *pfand*.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 25 novembre 1904.

M. Havet, président, prononce une allocution relative au récent décès de M. Henri Wallon, secrétaire perpétuel, et exprime les profonds regrets de l'Académie. Il donne ensuite connaissance à l'Académie des règlements concernant l'élection du nouveau secrétaire perpétuel. Cette élection aura lieu le 9 décembre.

M. Bouché-Leclercq est désigné par l'Académie pour remplir l'intérim des fonctions de secrétaire perpétuel.

M. Bouché-Leclercq, secrétaire perpétuel intérimaire, donne lecture d'une lettre de M. Finot, directeur de l'Ecole française d'Extrême-Orient, annonçant la nomination de M. Parmentier aux fonctions de chef des travaux archéologiques de cette Ecole.

M. Bouché-Leclercq donne ensuite lecture de lettres de MM. Elie Berger, Paul Girard, B. Haussoullier, Antoine Thomas, qui posent leur candidature à la place de membre ordinaire vacante par suite du décès de M. Anatole de Barthélemy. Il communique enfin une lettre par laquelle M. Victor Henry retire sa candidature à cette même place.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 50 — 12 décembre. — 1904

Socin's Arabische Grammatik, paradigmen, Literatur, Uebungsstücke und glossar, fünfte verbesserte Auflage bearbeitet von K. Brockelmann. Berlin. Reuther et Reichard, 1904, in-12, VIII 1re partie 176 p.; 2e partie 156 p.

Il n'y a plus à faire l'éloge de la bibliothèque d'enseignement « *Porta linguarum orientalium* » dont l'heureuse initiative est dûe à Petermann, et qui compte aujourd'hui une trentaine de grammaires et de Chrestomathies des principales littératures de l'Orient ancien et moderne. La rapidité avec laquelle ces petits livres sont enlevés par le public est la meilleure preuve des services qu'ils rendent à tout ce cycle d'études.

La grammaire arabe de Socin, dont la cinquième édition revue et augmentée par le Dr Brockelmann a paru, il y a quelques mois, est parmi ces ouvrages élémentaires un de ceux qui ont exercé la plus heureuse influence sur la connaissance de l'arabe classique. S'il est vrai, comme je l'entends dire autour de moi, que cette étude est quelque peu délaissée aujourd'hui, au profit des dialectes vulgaires, nous ne saurions trop remercier le savant professeur de Königsberg d'avoir donné ses soins à la réimpression d'un ouvrage qui, plus que tout autre, peut enrayer cette fâcheuse tendance. Tendance funeste en effet, puisque sans la connaissance préalable de l'arabe littéraire,

il sera toujours téméraire et infructueux de soumettre les dialectes arabes modernes à un examen scientifique.

Par un côté, d'ailleurs, la grammaire de Socin ouvre une issue à l'étude de l'arabe parlé. Après avoir suivi fidèlement dans ses deux premières éditions le plan adopté dès le début par Petermann : écriture, phonétique et morphologie, anthologie accompagnée d'un glossaire, S. sentit la nécessité d'y ajouter non seulement un abrégé de syntaxe, mais aussi — et c'est là sa véritable innovation — des thèmes arabes faits sur l'anglais pour les deux premières éditions, sur l'allemand pour les éditions suivantes. Afin de faciliter la tâche du maître, les passages à traduire en arabe, faciles et gradués avec soin, sont empruntés à des textes classiques, et le corrigé en a été publié par l'auteur lui-même, en 1898, sous le titre de *Schlüssel zur Ubersetzung*, etc.

Le thème, nous ne le nions pas, jouit aujourd'hui d'une assez piètre réputation : il la mérite peut-être s'il s'agit des langues de l'antiquité classique, mais pour l'arabe toujours vivant et bien vivant dans sa forme littéraire comme dans ses nombreux dialectes, le thème est et restera une discipline salutaire, un indispensable complément à la connaissance de la grammaire proprement dite, et à toutes les investigations qui auront l'arabe vulgaire pour objet.

Dans l'ensemble de sa révision, M. B. ne s'est jamais détourné du but que Socin s'était proposé : préparer l'étudiant à la lecture de la Chrestomathie de Brünnow, c'est-à-dire au livre le mieux fait, puisé aux sources les plus pures, varié et coordoné sans de trop brusques transitions, le meilleur guide en un mot qu'on puisse indiquer aux débutants. Ici, grammaire et anthologie sont faites l'une pour l'autre; elles ne se peuvent séparer et, à elles seules, elles mettent un bon travailleur en état d'arriver sans trop de peine à l'intelligence des textes de moyenne force.

C'est aussi pour faciliter la tâche de l'étudiant, surtout s'il travaille seul, loin des grands centres littéraires, que la nouvelle édition lui offre une bibliographie plus riche que celle des éditions précédentes. Grammaire et lexicographie, exégèse coranique, jurisprudence et philosophie, histoire et géographie, puis tout le champ des lettres proprement dites (*edebyyât*), rien de tout cela n'est omis dans les 36 pages qui forment la section « literatur ». Tout au plus pourrait-on chicaner le rédacteur sur la valeur relative que, par des signes de convention, croix et astériques, il décerne aux documents dont il recommande la lecture. Mettre, par exemple, sur la même ligne, la *Chrestomathie élémentaire de l'arabe littéral* (Paris, 1892) et celles de Sylvestre de Sacy, d'Arnold et de Brünnow, reçommander comme indispensable le dictionnaire de Freytag aujourd'hui si démodé et reléguer dans la liste des *ad libitum* celui de Kazimirski; laisser encore une place aux traductions arabes de la Bible, il y a là quelque

chose d'arbitraire qui surprend les gens du métier, à moins qu'on ne veuille y voir une marque de respect pour les morts, et une simple politesse faite aux vivants. Mais au surplus, c'est affaire de goût et nous aurions mauvaise grâce d'insister sur quelques minimes défauts d'une bibliographie si bien comprise dans son ensemble.

En un mot, et laissant de côté quelques fautes d'impression dans le texte arabe, quelques points diacritiques tombés pendant le tirage, etc, nous n'avons que des éloges à donner à la nouvelle édition — et elle ne sera pas la dernière — d'un livre dû à l'érudition d'un savant universellement regretté, et complété par le zèle dévoué d'un disciple qui a déjà pris place parmi les maîtres.

B. M.

I. — Lazare de Pharpi, **Histoire d'Arménie et Lettre à Vahan Mamikonien,** éditées par G. Têr-Mkrttchean et St. Malxasean (vol. I, tom IV des Historiens arméniens édités d'après les manuscrits par des philologues arméniens). Tiflis 1904 gd. in-8° xvi-215 p.; prix 1 rouble [en arménien].

II. — **Les martyrs modernes de l'Arménie** (1155-1843), textes édités par Manandean et Adjarean, Vagharshapat, 1903, gd in-8° xxiv-800 p. prix 3 roubles [en arménien].

I. — Les historiens arméniens ont tous été publiés depuis longtemps, la plupart par les soins des Mékhitharistes de Venise; ils ont été réédités, et quelques-uns à de nombreuses reprises; mais d'aucun il n'existe encore une édition critique, indiquant de manière précise la tradition manuscrite. Malgré la situation pénible où les met la politique oppressive de leurs maîtres tant russes que turcs, les Arméniens ont conçu le projet de former un Corpus de tous leurs historiens, les plus intéressants de leurs anciens auteurs, en procédant à une revision des manuscrits. Si ce projet se réalise, il sera le point de départ d'une rénovation de toute la philologie arménienne; les traductions existantes devront être refaites, et les études sur l'histoire de la langue auront un fondement solide. Le premier volume paru de la collection, une édition de Lazare de Pharpi par MM. Têr-Mkrttchean et Malxasean, autorise les meilleurs espérances. M. Têr-Mkrttchean, l'un des philologues arméniens doués de l'esprit critique le plus pénétrant, avait montré déjà que, des deux manuscrits connus de Lazare, l'un est la copie de l'autre; il n'y avait donc à proprement parler qu'un manuscrit à utiliser; les éditeurs en signalent les variantes avec soin; ils corrigent fort peu le texte et laissent même parfois sans correction des passages franchement inintelligibles; on peut regretter qu'ils aient suivi un peu trop l'orthographe de leur manuscrit qui n'a aucune autorité à cet égard. Mais leur édition, dont l'aspect typographique est excellent, apporte pour la première fois le texte authentique du

manuscrit et emprunte aux éditions précédentes les corrections indispensables pour rendre le texte lisible. Si les autres volumes annoncés sont exécutés avec le même sens critique et qu'ils ne se fassent pas trop attendre, les philologues qui ont entrepris cette collection auront bien mérité de leur nation et de la science.

II.— L'édition des martyrologes arméniens relatant les victimes des persécutions qu'ont subies les Arméniens de 1155 à 1843 est pour une grande partie une édition princeps et partout, ou du moins partout où les auteurs en ont eu le moyen, une édition critique, reposant même souvent sur la collation d'un grand nombre de manuscrits. Malgré la sécheresse de ces textes, signalée par les auteurs dans leur préface, et malgré la banalité de la langue, cette publication apporte une série importante de documents historiques édités avec soin et avec critique; M. Adjarean, dont on ne saurait trop admirer la force de travail, et M. Manandean ont fait œuvre vraiment utile.

Les deux publications annoncées ici témoignent d'un effort considérable et d'une solide connaissance des bonnes méthodes; elles feraient partout honneur à leurs auteurs, mais il faut savoir dans quelles conditions matérielles et morales ces grands travaux ont été préparés pour apprécier le mérite des hommes qui ont eu le courage de les entreprendre et la persévérance de les mener à bonne fin.

A. Meillet.

R.-E. Brünnow. **Die provincia Arabia,** auf Grund zweier in den Jahren 1897 und 1898 unternommenen Reisen und der Berichte früherer Reisender, im Verein mit. A. v. Domaszewski. T. I Die Römerstrasse von Mâdebâ über Petra und Odruh bis el-Akaba. Strasbourg, 1904, in-4° xxiv-532 pages chez Karl. J. Trübner (100 francs).

Le grand ouvrage que M. Brünnow vient de nous donner se présente sous une forme qui frappe tout d'abord l'attention : le luxe des planches y rivalise avec la beauté de l'impression. On serait presque tenté de dire que la publication est trop belle, si l'on pouvait se plaindre d'un excès de cette nature; cette magnificence n'a qu'un inconvénient qui est de rendre le livre inabordable aux petites bourses.

Le titre explique très nettement le contenu. M. B. a fait en Arabie deux voyages scientifiques dans une partie desquels il avait pour compagnon M. von Domaszewski. Ce sont les constatations faites au cours de ces voyages qui forment le fond du livre; elles sont aussi nombreuses qu'intéressantes. Mais comme d'autres explorateurs avaient visité le pays auparavant et en avaient parlé, tels que Laborde, de Saulcy, de Luynes, il a paru utile à l'auteur, au lieu de les compi-

ler en se contentant de citer leurs noms, en note, de rapporter en des extraits abondants le résultat de leurs observations. Par là, il a évité au lecteur de longues recherches puisqu'il leur met sous les yeux le texte même des voyageurs, et il a fortifié ses assertions ou complété ses observations par les témoignages d'autrui. Les itinéraires suivis ont dicté les divisions du travail : voie romaine de Madeba à Pétra, Pétra, Odrouh, voie romaine de Pétra à la mer Rouge. Il ne faut donc pas chercher dans ce livre une étude complète sur la province d'Arabie, comme on pourrait être tenté de le faire ; ou, du moins, si le résultat du travail sera une connaissance approfondie de ladite province, on y arrivera en accompagnant un voyageur, non en suivant les développements méthodiques d'un écrivain.

M. B. a laissé plus d'une fois la parole à son collègue M. v. D. pour traiter des questions archéologiques ou épigraphiques. A propos d'Odrouh, celui-ci a trouvé l'occasion de mettre à profit son expérience des choses militaires romaines. Il existe là, en effet, un camp, assez bien conservé ; plus d'un auteur en a déjà parlé et, en dernier lieu le R. P. Vincent, M. v. D. en a fait une étude fort sérieuse. Malheureusement, les documents écrits y font totalement défaut ; ce qui eût été utile pour fixer certains détails.

A propos de Pétra, il a longuement analysé les évolutions de l'architecture civile et funéraire du pays ; il a montré ce que ces monuments taillés dans le roc, dont quelques-uns sont d'une singulière richesse d'ornementation, avaient de propre et comment, malgré l'influence toujours croissante des Grecs et des Romains, ils avaient conservé sous la floraison gréco-romaine, une originalité puissante, caractéristique de l'élément nabatéen. Du reste, tout ce chapitre consacré à Pétra, très développé (300 pages) très richement illustré (375 gravures et 21 pl. hors texte), est d'un grand intérêt. Aucun détail n'a été négligé pour en rendre la lecture plus fructueuse. Pour faire comprendre avec quel soin a procédé M. B., il suffira de signaler un petit fait. Les photogravures relatives à Pétra n'étant pas très lisibles à cause de la richesse même de la ruine, véritable chaos architectural, il a eu l'ingénieuse idée de coller à la marge de plusieurs planches (vues d'ensemble) des feuilles transparentes superposables, qui portent en croquis schématiques au trait, numérotés, la reproduction des monuments décrits dans le texte ; on n'a qu'à soulever la feuille pour apercevoir sous le croquis la reproduction photographique. Les inscriptions grecques et latines rapportées au cours du volume ont déjà été publiées soit par M. B. lui-même, soit par les P. P. Germer Durand et Vincent. Ce sont, pour la plupart, des milliaires. Les inscriptions nabatéennes, très nombreuses, ont été lues et commentées par M. Euting, à qui ce soin revenait de droit.

Le deuxième volume fera connaître les recherches de M. Brünnow dans le Haurân.

R. Cagnat.

Lactance, Etude sur le mouvement philosophique et religieux sous le règne de Constantin, par René Pichon. Paris, Hachette, 1901. xx-470 pp. in-8.

M. Pichon a étudié dans Lactance le philosophe chrétien, l'écrivain classique, l'historien et le pamphlétaire politique.

Lactance, philosophe et écrivain, est un Latin, je dirais un Romain s'il n'était pas né en Afrique (ce qui prouve qu'il n'y a pas de littérature « africaine »). Sa philosophie est une sorte d'éclectisme, de juste milieu; il essaie de concilier les diverses doctrines, et, tentative plus hardie et plus significative, de compléter la philosophie par le christianisme. On pourrait objecter que telle est la tendance de tous les apologistes. Mais on n'a qu'à comparer Justin avec Lactance pour voir combien le professeur grec de Rome peut différer du professeur latin de Nicomédie. Justin est sincèrement chrétien ; en même temps il reste tout entier philosophe, et lors même qu'il expose la doctrine du Verbe, il semble qu'elle n'est pour lui qu'un système, plus parfait sans doute, mais ne différant que d'un degré des systèmes profanes. On a pu prétendre qu'il avait réduit le christianisme à une philosophie et qu'il était demeuré païen. Paradoxe, sans aucun doute ; mais que ce paradoxe ait été possible, c'est un signe. Justin s'adresse surtout à l'intelligence, à la raison sage, ὁ σώφρων λόγος. Lactance, au contraire, reproche à la philosophie de n'être pas religieuse. Le fait de distinguer et d'opposer philosophie et religion est à lui seul d'une portée décisive : Justin s'acharne à brouiller les deux objets, à montrer que les philosophes sont des prophètes et les prophètes des philosophes. Lactance fait à l'idée de Dieu une place prépondérante. S'il est médiocre théologien, comme déjà saint Jérôme le lui reprochait, il ramène cependant le regard de l'homme de la terre vers le ciel. Sa morale est religieuse par la place donnée à la charité, si différente de la fraternité ou de la solidarité philosophique ; par le rôle assigné à la vie future, qui réparera les injustices de la vie présente ; par la doctrine des passions. En ce dernier point, Lactance se sert ingénieusement du christianisme pour étayer une de ces solutions moyennes si conformes à l'esprit pratique des Romains : il est vain de vouloir supprimer les passions avec les stoïciens, ou de vouloir les maintenir avec Aristote dans une mesure difficile à fixer et facile à franchir ; il faut les diriger, en ramenant à Dieu les inclinations de notre nature.

Il est d'ailleurs remarquable que le rôle attribué à l'idée divine va croissant en importance d'un ouvrage à l'autre. Le *De opificio Dei* est une apologie de la Providence par la description de l'homme, de son corps et de ses facultés. L'essai reste timide et ne dépasse pas beaucoup le déisme d'un Cicéron. Dans les *Institutions*, Dieu, Père et Christ, gouverne le monde avec justice et miséricorde. Mais en face de Dieu, se dresse le démon. Ce qu'on a appelé, non sans exagération,

le dualisme de Lactance rétrécit toutefois l'action divine. Dans l'*Epitome*, les considérations rationnelles et les citations des philosophes cèdent le pas aux maximes évangéliques et aux citations de la Bible. M. P. conclut que l'*Epitome* s'adresse à des lecteurs chrétiens, à la différence des *Institutions* écrites pour les païens. C'est vraisemblable. Mais il paraît aussi que Lactance, au moment où il écrit l'*Epitome*, a, pénétré plus avant la doctrine et la pratique du christianisme. Il a suivi le mouvement qui s'accélère après l'édit de Milan et le triomphe de Constantin et qui précipite le monde vers la religion nouvelle. Ses lecteurs sont devenus plus chrétiens et chrétiens en plus grand nombre. Lui aussi a progressé dans la même voie avec ses contemporains. Le *De ira Dei*, antérieur ou postérieur à l'*Epitome*, en tout cas postérieur aux *Institutions*, est une synthèse des idées de Lactance. Mais cette synthèse a un caractère particulier. L'idée de la Providence était souvent énoncée et développée, mais elle était comme dissoute avec d'autres idées dans les sept livres des *Institutions*. Dans le *De Ira*, Lactance la dégage, la fortifie, la montre dans toute son ampleur et l'oppose à l'épicurisme, au système qui, du moins par les esprits ordinaires, pouvait être considéré comme le plus opposé à l'idée d'une religion. Cependant la Providence n'est pas complète sans la justice divine. Sans perdre son optimisme d'homme modéré, Lactance finit par écrire sur la colère de Dieu, après avoir débuté dans le finalisme indéterminé du *De Opificio*.

Il n'est pas inutile de marquer, plus nettement peut-être que M. P., ces étapes de la pensée de Lactance. Cependant, même dans le *De ira*, l'auteur chrétien ne va pas jusqu'aux extrémités de Tertullien et de Commodien. Il semble pratiquer dans le christianisme la maxime d'Horace : *Insani sapiens nomen ferat, aequus iniqui, ultra quam satis est uirtutem si petat ipsam.*

Cette modération est le trait distinctif de Lactance parmi les avocats du christianisme. D'autres caractères de sa pensée et de son talent montrent en lui le continuateur de la tradition latine : la préférence donnée aux questions morales et pratiques, la préoccupation de l'intérêt social, la défense de la propriété, la condamnation de l'ascétisme et des autres doctrines contraires à la prospérité de l'État, l'éclectisme philosophique, le goût de l'ordre et l'esprit patricien. Le plan des ouvrages est clair et bien construit et cette entente de l'architecture se retrouve dans chaque partie, jusque dans chaque phrase. Le style est périodique, animé, harmonieux. Il est peu coloré, comme il convient à une discussion plus oratoire que poétique. Les métaphores sont rares et prises généralement dans le droit ou la vie militaire. Dieu, par rapport à nous, est un père de famille romain, *pater familias*, à la fois bon et juste. Le Verbe est un fils associé par son Père à l'administration de la maison. Lactance est millénariste et répète les prédictions apocalyptiques. Mais dans ces peintures, plus orientales

que classiques, ce qu'il met en relief, c'est l'échec subi par la morale, la disparition de la justice, le triomphe de la force et de la violence. Le roi, précurseur de l'Antéchrist, est surtout pour lui coupable d'usurpation et de tyrannie; l'apologiste flétrit comme un orateur républicain son pouvoir personnel et son mépris des lois. Dans le temps où Dioclétien, puis Constantin, essaient de rendre à l'Empire des lois, une direction et une administration, Lactance est donc bien le défenseur qui convenait au christianisme. Une aristocratie surgit ou se relève, qui, dans un État rendu à la paix, va chercher à renouer les vieilles et solides traditions. Elle sera dans les villes le dernier refuge du paganisme. Si une apologie avait quelque chance d'être écoutée par cette société cultivée, dédaigneuse et étroite, ce devait être celle de Lactance. Par ses goûts, par son éducation et par le tour de son esprit, le précepteur impérial répondait aux besoins du temps.

Tout cela est très bien indiqué par M. P. dans une série de chapitres sur la mythologie, la philosophie profane, le dogme chrétien, la morale, les sources religieuses, les sources profanes, l'inspiration cicéronienne, l'art oratoire, l'expression. Il a ainsi épuisé les aspects sous lesquels il était possible de considérer les œuvres de Lactance. Chacune de ses descriptions, chacune de ses conclusions est accompagnée de références et de citations. Le travail est « exhaustif » et ne sera pas recommencé.

Deux questions obscures se posent quand on étudie Lactance, celle des « interpolations » et celle de l'*Épitome*.

Dans les *Institutions*, certains manuscrits donnent en tête des livres I et VII des dédicaces à Constantin que d'autres n'ont pas et qui paraissent difficiles à accorder avec d'autres passages. De plus, les mêmes manuscrits ont, à l'exclusion des autres, dans les *Institutions* et le *De opificio* trois dissertations théologiques où sont opposés Dieu et le diable, le bien et le mal. C'est ce qu'on a appelé le dualisme de Lactance. Pour M. Brandt, le méritant éditeur de Lactance, les cinq morceaux sont des interpolations. Pour M. P., ils sont authentiques; les livres des *Institutions* ont été publiés successivement, ce qui explique le désaccord des deux dédicaces; les mss., qui n'ont pas les cinq morceaux, représentent une édition expurgée, dont l'auteur pourrait être Lucifer de Cagliari. M. P. a bien réfuté l'hypothèse de M. Brandt. Mais il aurait peut-être dû examiner plus longuement celle de deux éditions données par Lactance lui-même. Elle ne serait pas insoutenable à propos d'un auteur qui a passé sa vie à se résumer ou à se développer. M. Pichon, en revanche, a bien raison de montrer (p. 119) la différence entre le « dualisme » de Lactance et le manichéisme. L'idée de la lutte du bien et du mal, de Dieu et du démon, a été amplifiée par le rhéteur chrétien. Il faut mettre l'exagération sur le compte d'un procédé littéraire. La *Psychomachia* de Prudence s'inspire d'un thème qui n'est pas fort différent.

L'attribution du *De mortibus persecutorum* a pour principal fondement saint Jérôme qui donne à Lactance un *De persecutione*. Le manuscrit retrouvé par Baluze porte seulement : *Lucii Cecilii*. La différence des noms n'a pas d'importance pour qui connaît le peu de soin des anciens et des copistes en pareille matière (*L. Caelius Lactantius*). Les principales difficultés viennent du caractère de l'écrit et des voyages de Lactance. La première est très bien résolue par M. P. Elle rappelle la thèse soutenue sans succès par M. Bruston, il y a quelques années. Il admettait l'authenticité de toutes les lettres d'Ignace d'Antioche, sauf de l'*Épître aux Romains*, à son avis trop violente et trop passionnée. De telles appréciations sont toujours sujettes à revision. Il suffit de préciser le but et les circonstances des ouvrages pour s'assurer qu'un écrivain n'a pas toujours le même ton. M. P. fait plus. Il prouve que le *De mortibus* appartient à la même ligne que les écrits certains de Lactance et qu'il complète la physionomie de l'auteur. L'autre difficulté se fonde sur la présence de l'auteur à Nicomédie lors des événements racontés. Or, M. Brandt croit que Lactance était alors en Gaule. M. P. montre qu'il suffit que l'auteur du *De mortibus* fût à Nicomédie en 302 et en Gaule en 310. Or, Lactance a dû quitter Nicomédie pour la Gaule entre 306 et 308. Les événements postérieurs survenus en Orient, dans la mesure où ils sont racontés dans le *De mortibus*, pouvaient facilement être connus d'un personnage qui résidait à la cour de Constantin.

Ces deux discussions font le plus grand honneur à la méthode prudente et à l'esprit lucide de M. P. L'argumentation est d'une aisance et d'une clarté que ne sauraient trop admirer ceux qui ont lu les dissertations de M. Brandt et qui savent combien les questions sont complexes et combien est embrouillée la succession des faits aux débuts du IVe siècle.

Sur l'attribution du *De mortibus*, M. P. établit une étude de Lactance, historien et pamphlétaire, la troisième et dernière partie de son livre. C'est peut-être la plus intéressante et la plus neuve. Malheureusement je ne puis que la signaler à la fin de cet article déjà long.

Dans un appendice, M. P. écarte comme non authentiques les énigmes de Symphosius et le *De passione Domini*, et comme non chrétien le *De aue Phoenice*.

P. 92 : « Quod si exstitisset aliquis qui ueritatem sparsam per singulos (philosophos)... diffusam colligeret in unum..., is profecto non dissentiret a nobis (*Inst*. VII, VII, 4) ». « Un pareil éloge de l'éclectisme est plus d'un disciple de Cicéron que d'un théologien. » Sans doute, mais il est dans la tradition apologétique ; cf. le λόγος σπερματικός de JUSTIN, *Apol.*, II, XIII, 3, etc. — P. 122 : M. P. a tort de voir une nouveauté dans la méthode de Lactance, qui rapproche les prophéties et la vie de Jésus. Voy. encore JUSTIN, *Apol.*, I, XXXII suiv. et

tous les écrivains chrétiens. — P. 139, la théorie des trois états de la nature humaine n'est pas spécifiquement « janséniste ». — P. 143 : il est très curieux de voir Lactance, malgré son tempérament de Latin, condamner la guerre et la conquête. Cet humanitarisme est différent du « civilisme » de Cicéron. Il fallait montrer qu'il est conforme à une certaine tradition chrétienne. — P. 187. Tertullien, Cyprien, Lactance, tous sont élèves de l'école et, dans des voies diverses, suivent les modes et les traditions qu'impose la rhétorique. — P. 197, n'est-il pas bien exagéré de placer Juvencus dans la lignée de Tibulle, de Louis Racine et de Delille ? — P. 205, la substitution de *Deus* à *Dominus* n'est pas sans importance, puisque *Deus* désigne le Père, et *Dominus*, le Fils. — P. 281 : M. P. compare le système de divisions et subdivisions employé par Lactance au procédé de Bourdaloue. Mais le système paraît chez Lactance superficiel et extérieur à la pensée ; chez Bourdaloue, c'est la pensée elle-même qui s'approfondit et se découvre par les coups de sonde successifs du dialecticien. Voy. l'article récent de M. Brunetière (*Revue des deux mondes*, 1er août 1904) où ce point est admirablement mis en lumière, à côté d'idées moins indiscutables. Cependant la méthode est trouvée. J'ajoute que c'est la méthode des *Exercices* d'Ignace de Loyola, la méthode de l'oraison mentale. — P. 314 : conclusion d'une étude très satisfaisante de la langue de Lactance. En somme, Lactance est un classique, mais il n'est pas un cicéronien exclusif ; il ne distingue pas, avec la précision d'un grammairien moderne, la langue des discours de Cicéron et celle de Salluste, de Tite-Live ou des poètes du temps d'Auguste. Par contre, il réagit tant qu'il peut contre la corruption de son temps. — P. 331 : M. P. a très bien étudié la métrique de Lactance. Il signale un fait intéressant : l'existence de cadences d'hexamètre, soit dans un mot final de cinq syllabes, soit dans des groupes rejetés par les poètes soigneux (avec coupe ou élision irrégulière). De mon côté, au cours de lectures, j'en ai observé de nombreux exemples dans la prose des derniers siècles. Il y a là un point important et qui vaudrait la peine d'être étudié de plus près. Comparez le rythme du *cursus planus : comitétur honéstas*. Le passage de la cadence métrique à la cadence rythmique a pu se faire par des finales prosodiques comme *non-abolentur*, *torti moriantur*, *praecipitata-est* (dans le *De mortibus*).

Le livre de M. Pichon est très consciencieux. Il l'est presque trop. Les longues analyses donnent à l'exposition un caractère un peu gris et abstrait. Mais le défaut était inévitable. Quand il est possible, M. Pichon le rachète par d'excellentes pages de critique littéraire, sur le rôle de la métaphore dans l'éloquence (p. 315), sur l'effet que produit la variété des tons (p. 305), sur l'originalité historique du *De mortibus* (p. 425), etc. L'ouvrage n'est pas seulement d'un érudit pénétrant et informé ; il est d'un homme de goût et qui sait écrire.

Paul Lejay.

Documents de sculpture française du moyen âge, publiés sous la direction de Paul Vitry et Gaston Brière. — Paris ; Ateliers photomécaniques D. A. Longuet, 1904, in-folio. — 20 p. de texte et 140 planches contenant 940 documents.

Depuis que les études archéologiques ont commencé à se développer, les travailleurs et les curieux ont éprouvé, de plus en plus, le besoin d'avoir des livres abondamment et exactement illustrés. Les descriptions plus ou moins précises, dont on se contentait il y a cinquante ans, ne suffisent point aujourd'hui ; et certains ouvrages spéciaux, comme les catalogues de Musées, tendent à devenir des recueils de planches accompagnés d'un texte assez bref, donnant les références bibliographiques et les quelques indications que l'image seule ne saurait fournir. Aussi peut-on prédire un réel succès à un Album tel que celui de MM. Vitry et Brière.

L'on y trouvera un tableau méthodique de la sculpture française du moyen âge. Les auteurs, laissant de côté les époques primitives et passant très rapidement sur le XIe siècle, commencent leurs séries au XIIe siècle, et s'arrêtent au moment où l'italianisme envahissant submerge les traditions purement nationales. Ils n'ont pas, d'ailleurs, formé le dessein de retracer l'histoire absolument complète de la sculpture française du moyen âge ; ils se sont attachés à grouper logiquement, autour des monuments typiques et célèbres, des pièces intéressantes et moins connues, dont certaines même sont inédites. Et ils y sont parvenus grâce à l'origine des clichés qu'ils ont reproduits. En effet ils ne se sont pas bornés à publier les photographies faites d'après les moulages du Trocadéro (ç'eût été recommencer inutilement les albums de M. Frantz Marcou) ou celles de la Commission des Monuments Historiques ; ils ont puisé largement dans leurs clichés personnels et dans ceux de quelques-uns de leurs maîtres et amis, notamment de Courajod, de M. André Michel, de MM. R. Kœchlin, C. Enlart, et surtout de M. Martin Sabon. Par ce moyen il ont pu donner des pièces peu connues ; et ils ont souvent évité de reproduire des moulages, système qui offre sans doute de réels avantages pour le bel aspect des planches, mais qui a l'inconvénient d'altérer parfois singulièrement la physionomie des œuvres d'art.

Le seul reproche que l'on pourrait adresser à l'éditeur, c'est d'avoir réduit certaines figures à des dimensions qui les rendent difficilement lisibles ; il aurait mieux valu donner des documents un peu moins nombreux, mais toujours parfaitement nets.

Une table bien dressée, et donnant des indications de dates très précises, fait de cet album un utile instrument de travail. Souhaitons que MM. Vitry et Brière nous donnent prochainement un second volume, consacré cette fois à la sculpture du XVIe au XIXe siècle.

J. J. Marquet de Vasselot.

Edward A. Freeman. **The historical geography of Europe.** Third edition edited by J. B. Bury (Londres. Longmans, Green et Cie 1903, LII + 611 p. avec un Atlas de 65 planches. Prix 6 sh. 6).

La géographie historique, telle que Freeman la conçoit, est l'étude des changements qu'un territoire a subis dans son étendue et sa nomenclature : ainsi l'appellation de France n'a pas couvert toujours la même surface du sol. Cette nomenclature est tantôt géographique, tantôt politique : les exemples que l'auteur propose de cette distinction sont-ils bien de nature à la confirmer ? Bretagne et Gaule, assure t-il, sont des noms géographiques, Angleterre, Ecosse, Flandres, Bourgogne, Aquitaine, des noms politiques ? Distinction assez arbitraire, semble-t-il : ces désignations diverses et successives dérivent également de nations ou tribus éponymes. Ici, comme au cours de son exposé, Freeman ne tire de l'élément géographique qu'un médiocre parti ; il professe bien (p. 10-11) que le cadre détermine en quelque mesure l'histoire d'un peuple et façonne le groupe ethnique auquel il sert d'habitat ; l'argument n'est pas suffisamment illustré, ou bien s'inspire d'un finalisme à la Ritter. La caractéristique de l'Europe, dit Freeman (p. 8), est l'articulation ; or la Grèce est la région la plus articulée de l'Europe ; donc tout ce qui est spécifiquement européen a dû s'y développer d'abord. Ou encore : l'Italie, par sa position centrale, était prédestinée à l'hégémonie des pays méditerranéens.

Il faudra bien cependant que la géographie historique ou politique se pénètre de géographie, sous peine de mentir à son titre et à ses ambitions.

L'œuvre de Freeman est donc toute historique. Mais tel quel ce manuel est précieux par l'abondance et l'exactitude des données, et comme modèle de coordination des faits que domine une idée maîtresse. Pour l'auteur, Rome a été la cellule mère d'où sont sorties toutes les formations politiques et du continent européen et de l'Europe exotique et coloniale. Le monde grec, d'une part, dont l'existence a été originairement indépendante de Rome, a fini par s'intégrer sans s'éclipser ni se dissoudre dans le système romain, et les pays qui se sont développés en dehors de l'Empire, Scandinavie, Bretagne, Ibérie en ont été comme des ombres affaiblies (p. 466) ; ces Etats se sont modelés sur l'Etat romain depuis le Wessex jusqu'à la Castille : « *As Wessex had its Emperor, so had Castile* » (p. 467). Cette pensée de Rome hante et obsède le cerveau de l'historien : « *We have throughout kept steadily before our eyes the centre, afterwards the two centres of European life* » (c'est-à-dire les deux Empires d'Occident et d'Orient) ; *we have never lost sight of Rome* (p. 573-5).

Ce fil conducteur se déroule avec de multiples circuits, il est vrai, et quelque enchevêtrement parfois, à travers la trame serrée, trop serrée, du récit. Noms et dates se pressent à chaque page, mais mis en vedette par de copieuses indications marginales, ce qui en facilite et précise la lecture, ou pour mieux dire, la consultation.

On peut suivre —c'est le grand mérite didactique de ce Précis —les destinées de toutes les provinces, on dirait de tous les coins de l'Europe, qui ont joui d'un état civil, qui sont apparus comme des individualités, même éphémères : Urbin, Neuchâtel, Bâle, Iles Ioniennes, Illyrie, etc. Mais tout gravite et se cristallise autour du noyau vital, les *Imperial Kingdoms.* Les chapitres consacrés à l'Europe centrale ne pèchent point par l'aisance de la composition ; les répétitions sont fréquentes ; c'est du comprimé de Himly. Les Etats extra impériaux sont traités avec un soin particulier ; les renseignements se trouveraient difficilement aussi complets et aussi bien condensés ailleurs ; il faut remercier M. le professeur Bury, de Cambridge, d'avoir mis au point cette troisième édition.

Freeman n'était point de ceux qui se résignent, même en rédigeant un Manuel, au rôle de simple historiographe. La narration fatalement monotone est interrompue de temps à autre et comme illuminée par de courtes remarques, qu'on dirait presque échappées à la plume de l'écrivain. Notons en quelques-unes avec l'assurance qu'une recension plus attentive en découvrirait bien d'autres. En voici une qui ne pouvait manquer de venir à l'esprit d'un Anglais : les relations constitutionnelles entre Rome et les Etats dépendants fournissent comme un précédent et un modèle (*a lively foreshadowing*) à celles de l'Angleterre avec les Etats indous (p. 65) ; — la reconquête par Justinien de territoires de langue latine a pour des siècles préservé la latinité de l'Empire et sa tranformation en Etat grec ou oriental (p. 106) ; — l'Italie est le lieu où les Francs se sont impérialisés (p. 123). Pour expliquer la fortune différente de la Prusse et de l'Autriche, Freeman rappelle (p. 20) que les souverains prussiens sont restés des princes exclusivement allemands et ont incorporé à l'Allemagne toutes leurs acquisitions même de territoires pris en dehors de l'Empire. Mais le nouvel Empire allemand semble plutôt une restauration du royaume germanique que du Saint Empire romain (p. 230). Voici un aperçu ingénieux quoiqu'un peu forcé peut-être : la Suisse neutre, la Belgique neutre sont une survivance ou une résurrection de l'Etat mitoyen que fut la grande Lorraine, celle que Charles le Téméraire rêva de reconstituer (p. 304). La France a été en Europe la première *nation* (p. 328), elle a manifesté cette « précocité » que vante, avec son sens géographique, M. Vidal de La Blache.

L'ouvrage est accompagné d'un atlas, ou, (car le terme d'atlas a paru trop ambitieux à Freeman), d'un recueil de 85 cartes que le texte

illustre plutôt qu'elles n'illustrent le texte : l'image est aussi simplifiée que possible [1].

Bertrand AUERBACH.

I René HENRY. **Questions d'Autriche-Hongrie et Question d'Orient** avec préface de M. A. Leroy-Beaulieu. (Paris, Plon 1904, XXX + 354 p. sept cartes hors texte).

II C. R. GEBLESCO. **La question d'Orient et son caractère économique**. (Libr. acad. Perrin, 1904, 214 p).

III René PINON. **L'Empire de la Méditerranée**. L'entente franco-italienne. La question marocaine. Figuig. Le Touat. La Tripolitaine. Bizerte. Malte. Gibraltar. (Libr. acad. Perrin, 1904, 478 p. Texte accompagné de trois cartes et de plans.

I « L'originalité et l'un des mérites de M. René Henry, écrit M. A. Leroy-Beaulieu dans la suggestive préface où il présente ce volume, c'est qu'au lieu d'étudier l'Autriche-Hongrie isolément, il l'a envisagée dans ses rapports avec l'expansion germanique d'un côté, avec les peuples du Balkan de l'autre ». L'originalité, à vrai dire, eût consisté à isoler l'Autriche-Hongrie de ses alentours. Toutefois, comparé au factum de M. Chéradame, l'essai de M. René Henry se distingue par la loyauté de la discussion et la modération tant de la pensée que de la forme. M. Henry ne prononce pas, comme tant de publicistes mal avertis, l'oraison funèbre de la monarchie austro-hongroise ; celle-ci n'est pas menacée de dissolution. M. Henry perd beaucoup de pages à refuter les théoriciens de la dislocation parmi lesquels un écrivain qui fait autorité, pourtant, pour les jeunes *gentlemen* de la rue Saint-Guillaume, M. Charles Benoist. L'Autriche paraît à M. H. vouée au fédéralisme. Mais à quel type de fédéralisme? M. Chéradame avait esquivé la question. Et de même M. Henry pirouette sur ses talons. « Je n'ai point, explique-t-il, à prendre parti dans ce débat de politique intérieure... Marquer ici plus nettement mes préférences serait mettre le doigt entre l'arbre et l'écorce. C'est inutile. Ce serait maladroit et indiscret » (p. 95). M. Henry oublie peut-être qu'il écrit, non pour les sujets de François Joseph, mais pour le public français, qui aime assez à être orienté. Est-ce dans le cadre des kronländer actuels que le fédéralisme se réalisera ? Ce serait aggraver et multiplier les difficultés. Est-ce dans la constitution de groupes ethniques ou nationalités

1. Freeman orthographie constamment *Bourdeaux, Marseilles*. A quoi répond (p. 337) l'indication marginale *Settlement of Meaux* ? Freeman prend plaisir à nommer toujours *Bonaparte* et jamais Napoléon. Ce dernier nom ne figure même pas à l'Index.

autonomes? Le problème, quoi qu'en dise M. Henry, vaut la peine d'être examiné : car il est le problème vital. Sur les destinées des nations yougo-slaves, l'auteur professe le même désintéressement : il faut que ces nations « puissent se développer, se civiliser suivant leurs intérêts propres, s'enrichir aussi ». Programme peu compromettant.

Les initiés, et peut-être les autres, n'apprendront pas grandes nouveautés à feuilleter ce volume qui appartient à un genre littéraire très cultivé aujourd'hui: le reportage diplomatique; comme préparation professionnelle, il suffit d'un billet circulaire, de quelques lettres d'introduction auprès de politiciens expansifs et de lectures très dispersées. Après quoi l'on parle haut et ferme à l'Europe attentive. C'est ainsi que M. Henry conseille à la France et à la Russie l'adjonction de l'Autriche-Hongrie à leur alliance (p. 99); c'est ainsi encore qu'il morigène les Macédoniens « qui font du chantage » et osent se défier de leurs sauveteurs (p. 343). Les défauts que nous relevons ici sont inhérents au genre : M. Henry possède à fond son sujet; on regrette qu'il ne l'ait pas serré davantage et l'ait amplifié par des spéculations à l'usage des attachés d'ambassade. Les cartes laissent à désirer; la carte physique n'illustrera guère la description géographique trop superficielle; la carte ethnographique est semée de taches anonymes qui n'éclairent pas l'image; la carte des Slaves d'Autriche-Hongrie et des Balkans est un trompe l'œil : car sous le vocable Slaves s'abritent des communautés sans cohésion géographique ni morale [1].

II M. G. a voulu éprouver la vérité des thèses ou des dogmes de Karl Marx et Loria, à savoir que les phénomènes économiques gouvernent l'histoire. L'auteur assurément s'est mis à la tâche avec le ferme propos d'appliquer cette méthode d'investigation à la question d'Orient. Mais c'est dans le titre du volume seulement que ce ferme propos s'est réalisé. Au cours de l'exposé, qui rappelle un peu trop la rédaction scolaire, quelques brèves indications sur la liberté du commerce visée par la Russie au traité de Kaïnardji — encore cette clause commerciale masquait-elle des desseins politiques — sur les ambitions économiques de l'Autriche (longue citation de M. Ch. Loiseau p. 173-5). Point de statistique ni de chiffres, qui n'eussent pas été déplacés pour illustrer le jeu et le conflit des intérêts matériels. Un

---

1. Qu'une petite observation personnelle me soit permise. Je lis à la note de la page 8 : « M. Auerbach et M. Fouillée... ont cherché à distinguer *l'homo europœus, l'homo alpinus, et l'homo mediterraneus*... il me semble que l'anthropologie n'est pas encore une science faite. Le fût-elle, c'est encore la nation et la race qu'il faudrait considérer en politique ». Je suis très fier d'être englobé dans la même critique qu'un maître tel que M. Fouillée. Mais en ce qui me concerne, la critique porte à faux. J'ai soutenu que la race, fût-elle pure, ne saurait être le substratum d'une nationalité.

chapitre, le VIIIe, est intitulé: *Les nouvelles relations économiques de l'Orient avec l'Occident*); il a — faisons bonne mesure — deux pages et deux pages vides. Dans le récit de l'émancipation de la Grèce, du mouvement de la Macédoine l'auteur semble avoir oublié son sujet [1].

III. M. René Pinon est un publiciste avec lequel on se sent en sécurité, même quand on diffère d'opinion avec lui. Il est documenté aux bonnes sources et il domine son sujet. C'est la Méditerranée qui est comme le trait d'union entre les chapitres ou articles divers de son volume, c'est elle qui en quelque sorte donne le ton. Car l'auteur le remarque avec une rare justesse, « il n'y a pas de « politique latine », mais il y a dans une certaine mesure une politique méditerranéenne ». Dans cette politique méditerranéenne, quelle est l'œuvre et la mission de la France? M. Pinon a exposé ses idées dans une introduction qui est la seule partie inédite de son livre : l'entente franco-italienne en fournit le thème. Pour lui, cette entente est une duperie; tandis que l'Italie gagnait ses coudées franches dans l'Adriatique et en Tripolitaine, et se renforçait avec nos capitaux, quels avantages positifs la France a-t-elle obtenus, sauf quelque accroissement de ses exportations et la joie de pratiquer une politique « laïque, démocratique et occidentale »? On rappellerait à M. P. que le gouvernement de Louis Philippe a fait de sensibles sacrifices à l'alliance des deux nations libérales d'Occident, et qu'en l'occurrence le gouvernement de la République n'a rien cédé à l'Italie; pour la Tripolitaine, M. P. lui-même la déclare d'une possession peu lucrative (p. 312). Le voisinage, qui ne serait pas la contiguité, des Italiens de la Tripolitaine, serait-il plus dangereux pour la Tunisie que celui de l'Italie même et de l'infiltration italienne? Le courant italien qui menace de submerger la Régence de Tunis ne serait-il pas dévié? Et ne prendrons-nous pas nos sûretés en fortifiant Bizerte, nécessité sur laquelle M. P. s'accorde avec M. Pelletan?

Pour le Maroc, « le sens général de notre action, prononce M. P., tant politique que commerciale et religieuse, est facile à résumer d'un mot: elle doit être algérienne ». L'épithète a la prétention d'être expressive, elle mériterait d'être définie. En prenant la question de plus haut, l'auteur conseille, — et il se rencontre ici avec les esprits les plus sages de tous les partis — la collaboration avec le maghzen, collaboration qui sera le prélude d'un protectorat. L'entente franco-anglaise aura donné satisfaction — espérons-le pour elle — à M. Pinon.

Les monographies consacrées à Gibraltar, Bizerte, Malte, (les trois forteresses de la Méditerranée) les descriptions de Figuig et du Touat,

---

1. P. 102 M. G. professe que le canal actuel du Main au Danube « assure une voie navigable presque directe entre la Mer du Nord et la Mer Noire ».

résument bien et mettent au point les problèmes d'ordres divers qui intéressent le monde méditerranéen.

L'ouvrage de M. P. gagnerait en autorité si les allusions à la politique intérieure en étaient bannies. Mais M. P. a écrit surtout pour les lecteurs de la *Revue des Deux Mondes*.

Bertrand AUERBACHS.

Clive DAY. **The policy and admnistration of the Dutch in Java** (New-York-London, Macmillan, 1904 XVI-434 p.

Le système colonial hollandais, à Java surtout, a été diversement jugé; c'est peut-être qu'il a été mal connu; et s'il a été mal connu, c'est peut-être que les intéressés, c'est-à-dire les gouvernants, se sont peu souciés d'en divulguer les errements. Depuis que l'opinion est saisie, une controverse s'est élevée qui n'est pas encore éteinte. Aussi sait-on gré à M. Clive Day d'apporter à ce procès des éléments d'appréciation complets, sûrs et nouveaux pour tous ceux auxquels la littérature hollandaise n'est pas familière. Cette littérature est copieuse. M. Clive Day l'a non seulement explorée, mais critiquée en toute indépendance : les notes au bas des pages et les commentaires placés en tête de plusieurs chapitres montrent que l'historien est en éveil, sinon en défiance, contre ses autorités.

En quelle mesure les Hollandais ont-ils modifié l'organisation originelle de la société javanaise? Problème difficile, car la Compagnie des Indes a si bien bouleversé la superstructure et l'infractucture (pour emprunter les expressions de M. Cl. D.) de cette société, qu'il est impossible de se représenter aujourd'hui le tableau des institutions d'il y a seulement deux siècles. Les traditions locales ont été interrogées plutôt au point de vue littéraire : un champ de recherches s'ouvre donc encore à la curiosité des sociologues. C'est sous le bénéfice de cette réserve que M. Cl. D. a essayé de reconstituer l'état politique et social de Java lors de la prise de possession.

Java est un pays de cultivateurs où deux types de communautés agraires se distinguent : au centre de l'île, des villages de serfs ou tenanciers; ailleurs, des agglomérations de propriétaires, défricheurs de jungle, groupés sous un chef électif. Par plusieurs traits, l'image ressemble à l'Europe du Moyen âge; mais sans les germes de progrès qui ont éclos en Europe.

Sur ce peuple javanais s'exerça d'abord la rapacité d'une Compagnie à monopole, la Cie des Indes. On a raconté l'histoire de cette Compagnie, on en a peu étudié le fonctionnement, assure M. Cl. D., dont l'ambition est de combler cette lacune (p. 48). Le commerce ne parut

pas assez lucratif; aussi à partir de 1677, la Compagnie appliqua le système de la fourniture ou vente forcée : les princes et chefs indigènes durent s'engager à livrer certains produits, riz, poivre, indigo, coton, à un prix convenu, c'est-à-dire imposé. Etendant cette conception, la Compagnie obligea les paysans à cultiver le café, de plus en plus demandé sur les marchés d'Europe : ainsi s'établit le système de la culture forcée, expérience qui n'était ni abusive ni illusoire en principe, mais qui mal préparée, donna des déceptions : car ou bien le terroir ou plus encore la routine répugnaient à ces innovations culturales ; de sorte que le traitement de l'indigo ou le tissage de certains numéros de fils de coton dégénéraient en véritable supplice. La Compagnie se gardait bien d'intervenir dans l'administration directe du peuple; sauf dans quelques districts côtiers, elle se contentait d'exercer un protectorat à formes très variées.

Après la déconfiture de la Cie, le gouvernement continua son œuvre, malgré des velléités de réforme, comme la substitution d'un impôt foncier à la culture forcée. Les idées de Muntinghe ou de Dirk van Hogendorp inspirèrent sans doute la charte plus libérale de 1803 ; mais les besoins du trésor métropolitain, accrus par les dépenses des guerres de l'Empire, nécessitèrent le retour à la culture forcée. Le système fut, comme on sait, ou comme on croit, adouci et amélioré par Van den Bosch qui lui donna son nom, et qui l'imposa à l'admiration de ses compatriotes et des étrangers. Les Anglais surtout s'en éprirent; M. Cl. D. a révélé l'origine de cet engouement. En 1861, un avocat anglais, J. W. B. Money qui avait séjourné 4 ans à Calcutta, puis passé quelques mois à chasser et s'amuser à Java, publia un livre intitulé : *Java; or how to manage a colony* ». Il y préconisait la solution de la question indoue, au lendemain de la révolte des cipayes, sur le modèle javanais. Les partisans du système Van den Bosch en Hollande firent de la réclame autour de ce volume, d'autant meiux venu, que depuis peu les esprits avaient été secoués par la « *Max Havelaar; of de Koffijveilingen der Nederlandsche Handelmastschappij* de *Multatuli*, qui fit presque autant de bien et d'effet que la Case du Père Tom.

M. Clive Day sait démêler la part du vrai dans cette polémique et motive son jugement défavorable au régime de la culture forcée ; non que le régime lui-même doive être rendu responsable de tous les maux qui ont accablé Java; le coupable, c'est l'esprit d'avidité (*spirit of greed*) du gouvernement néerlandais, dont furent victimes non seulement les planteurs astreints à la culture forcée, mais aussi les paysans qui en étaient exempts : ceux-ci étaient grevés de taxes dont le moindre défaut était l'inégale répartition.

En quelle mesure les réformes introduites depuis ces dernières années ont-elles remédié aux abus signalés ? M. Clive Day se refuse à se prononcer — car il n'a pu personnellement recueillir des observations. Il se refuse aussi, pour le même motif, à instituer une compa-

raison entre Java et l'Inde anglaise, laissant cette tâche aux gens mieux informés.

Cette réserve même permet de mesurer le service rendu par l'ouvrage de M. Clive Day à l'histoire et à la science coloniale.

Bertrand AUERBACH.

I. MAXIME KOVALEVSKY. **Institutions politiques de la Russie.** Traduit de l'anglais par Mme Derocquigny, 1 vol. in-8° de 4 + 370 pp. Paris, Giard et Brière, 7 fr. 50.
II. **The Expansion of Russia,** 1815-1900, by F. H. SKRINE. Cambridge, University Press. 1 vol., in-12 de III + 386 p. avec un index et 3 cartes, 6 sh.

L'ouvrage de M. Kovalevsky est un essai de vulgarisation dont l'utilité était incontestable. La valeur du livre eût été augmentée, d'abord si la traduction en eût été plus française, et surtout s'il eût été muni d'un index et de notes. On sent que l'œuvre a été composée rapidement, ce qui était chose facile pour M. K., si compétent en ces matières, et plutôt pour répondre à un besoin momentané que pour prendre place dans la littérature de la matière. Il en résulte que M. K. raconte, plutôt qu'il n'expose, l'évolution des institutions russes depuis les origines jusqu'à nos jours. Le procédé est agréable, mais il a l'inconvénient de nous donner sur certaines questions vivement débattues l'opinion de M. K. mais non le moyen de la contrôler.

Tel quel, cependant, ce volume rendra des services. Il est à jour, non seulement pour la question polonaise, mais encore pour la récente question finlandaise.

II. M. Skrine a fourni, dans un livre joliment présenté, une agréable histoire de la Russie au XIXe siècle. En dépit d'une bibliographie copieuse, on voit que l'auteur n'a pas recouru aux sources, et surtout qu'il ne s'est pas rendu compte de la réserve avec laquelle il fallait aborder les documents officiels et l'histoire officielle en Russie. On ne trouve donc pas ici l'impression de sécurité que l'on voudrait rencontrer. Le volume se résume en somme dans l'histoire personnelle des tsars et dans l'histoire de leurs rapports avec l'étranger. L'originalité n'apparaît guère que dans les pages que l'auteur, bien documenté cette fois, consacre aux progrès des Russes dans l'Asie centrale[1].

J. L.

1. Pour M. S., Nicolas I apparaît comme un tendre, passionné pour le chant des rossignols (p. 97-147). — D'après la page 126, on pourrait croire que le même tsar a favorisé le développement de la littérature russe. — P. 156, le monastère de Solovietsk (et non *Soloievsk*) n'est pas fortifié et n'a pas été détruit par les Anglais. — P. 243. L'Amour n'est pas bordé par une chaîne de forteresses, mais par des villages cosaques. — P. 181 : *ponestié* pour pomestié; p. 119 *Schuelling* pour Schelling; p. 243, *Usur* pour Usuri, etc.

E. Borkowsky : **Turgenjew** (43e vol. de la coll. des *Geisteshelden*). 1 vol. in-12 de 217 pp. av. portrait. Berlin, Hofmann, 3 m. 50.
D. Merejkowsky : **Tolstoï et Dostoiewsky**. 1 vol. in-12 de xvi 326 pp., Paris, Perrin, 3 fr. 50.
Ivan Strannik : **La pensée russe contemporaine.** 1 vol. in-12 de 266 pp. Paris, A. Colin, 3 fr. 50.

Ces trois volumes appartenant à la plume d'étrangers sont intéressants à des titres divers. Ils ont le mérite d'être écrits en toute compétence et de préciser notre connaissance de certains points de la littérature russe.

Le *Turgenjew* de M. Borkowsky est une biographie simplement et sainement écrite, sans prétention autre que de vulgariser la connaissance du grand écrivain. Les jugements portés sur l'homme et sur l'œuvre sont empreints d'une grande modération qui les fera apprécier. Ce volume prend place à côté du *Dostoievski* de M. Hoffman, publié dans la même collection.

M. Mérejkovski a écrit sur Tolstoï et Dostoievski un gros volume dont il faut savoir gré au comte Prozor de ne nous avoir traduit que l'essentiel. C'est un énorme paradoxe détaillé et prolongé avec la rigueur impitoyable d'un Russe. Il s'agit de démontrer que les deux grands écrivains sont juste le contraire de ce qu'ils paraissent : Tolstoï païen et Dostoievski chrétien. Pour démontrer que Tolstoï, en dépit de ses théories, aime la vie, l'argent, le confort, et se trouve, par suite, à l'antipode du sentiment chrétien, M. M. recueille des commérages de domestiques et des témoignages de visiteurs qui n'ont pas compris grand chose à la vie du célèbre écrivain. Dostoievski, toujours errant, miséreux et malheureux, s'oppose, pour M. M., au mensonge de la vie Tolstoïenne. De là sort une conception littéraire fantastique. M. M. ne sent pas, semble-t-il, la puissance de création de l'auteur de *Guerre et Paix*, ou du moins, il la met au second plan... Il faut lire ce livre ingénieux, injuste et paradoxal : on y apprendra beaucoup, et l'exagération même gardera plus d'un lecteur contre certains jugements aussi logiques d'apparence que peu fondés en substance. Ce n'est pas, en tout cas, la critique du premier venu.

La femme de talent qui signe Ivan Strannik a fait, dans un volume facile et d'une lecture aussi agréable que profitable, un tableau des productions récentes de la Russie ; elle nous a présenté les trois plus grands noms de la jeune génération, *Korolenko*, *Tchékhov* et *Gorki*, avec une justesse de touche et un sentiment de la réalité qui lui font grand honneur. Il eût suffi d'un peu plus d'ordre dans la critique, de quelques notes et renvois aux œuvres, pour que ce volume d'essais prît place à côté des livres que l'on consulte après les avoir lus. Du

moins y trouvons-nous des pensées ingénieuses, d'heureuses classifications (Korolenko : la pitié — Tchèkhov : l'impuissance de vivre — Gorki : le vagabondage), et une connaissance sérieuse des œuvres critiques. Le volume se termine par un essai sur Tolstoï et un autre sur les Doukhobors, qui sont de moindre valeur. A signaler également une introduction un peu rapide mais intéressante, qui donne une idée de la marche générale de la littérature russe, ainsi que de certaines productions contemporaines : Vérésaiev, Andréiev, etc.

Jules LEGRAS.

Annales de l'Institut international de Sociologie. T. X : Travaux du cinquième congrès (1903) : Les rapports de la sociologie et de la psychologie. 1 vol. in-8°, 1,420 p. Giard et Brière éd. 1904.

Au premier abord on pourrait être étonné qu'un congrès ait été appelé à s'occuper des « rapports de la psychologie et de la sociologie » et non du rôle de la psychologie dans la sociologie, comme s'il s'agissait là de deux choses distinctes et indépendantes liées seulement par certains rapports. L'un des congressistes, M. Keller-Krauze, a bien marqué qu'un tel débat était contradictoire : « L'existence d'une école psychologique spéciale en sociologie, écrit-il, est impossible tout simplement parce qu'il est incontestable et incontesté que tous les phénomènes sociaux sont des phénomènes psychologiques, que dans la sociologie il n'y a que psychologie ; psychologie d'un genre spécial naturellement, celle de l'homme en société ». Et M. K. K. montre sur quel malentendu repose la soi-disant opposition entre les psychologues sociologues et les sociologues proprement dits. « Si l'on considère la chose historiquement, on peut voir que c'est contre les économistes classiques qu'on se mit à défendre les droits méconnus des facteurs psychologiques dans la vie sociale. Cependant même ces économistes-là n'ignoraient certainement pas que les phénomènes qu'ils analysaient se passent dans les hommes et ne se passent que par les hommes : ...seulement la catégorie des phénomènes sociaux dont ils cherchaient les lois était à leurs yeux la catégorie de beaucoup la plus importante... Lorsqu'on se mit donc à défendre les droits des facteurs psychologiques, c'est en réalité les facteurs non économiques qu'on voulait dire (facteurs éthiques, scientifiques, idéologiques, artistiques)... Aujourd'hui on oppose cette psychologie là surtout au matérialisme économique des marxistes, ces successeurs révolutionnaires des économistes... Le psychologisme est formellement opposé à l'économisme... » Sous des noms nouveaux le débat, on le voit, ne l'est pas. Il se ramène toujours à examiner si les phénomènes économiques, c'est-à-dire ceux où l'intérêt propre des hommes est en jeu, fournit, oui ou non, un domaine scientifique distinct, et où l'obser-

vateur a, ou n'a pas, le droit d'abstraire de son étude les mobiles autres que les mobiles économiques proprement dits, — non pas en niant l'existence ni même l'importance de ces mobiles désintéressés, mais en les éliminant volontairement et passagèrement du champ de son observation, et en constatant sans eux une coordination constante de phénomènes identiques à eux-mêmes qui prouve dans un très grand nombre de cas au moins (un nombre de cas suffisant pour établirdes règles) la prédominance absolue des mobiles intéressés dans les actes humains. Adam Smith a, le premier, procédé résolument à cette division de la science sociale en deux branches, sentiments et intérêts, et il a par là rendu possible la constitution d'une science économique proprement dite, quitte à en construire une autre parallèle (dont il n'a laissé que des fragments). Aujourd'hui il y a tendance à vouloir de nouveau mêler toutes les disciplines sociales dans un ensemble confus de sociologie : mais à peine sont-elles mêlées dans les programmes des livres ou des Congrès, forcément pour y voir clair on est obligé de réintroduire des divisions plus ou moins artificielles et qui font regretter les anciennes catégories. La « psychologie économique » à laquelle le regretté G. Tarde avait consacré un ingénieux mais souvent paradoxal ouvrage, me paraît être une de ces conceptions hybrides qui confondent des choses vraies par elles-mêmes, mais gagnant, pour la clarté de l'étude, à rester distinctes. On en a le sentiment bien net en parcourant les discussions du 5e Congrès de l'Institut international de Sociologie, où les mots mal définis jouent vraiment un trop grand rôle, et où les limites entre les différentes disciplines sont trop insuffisamment posées. « Les frontières, a dit justement M. Espinas, dans une critique plutôt vive des débats du Congrès, ne se dessineront entre les sciences connexes qu'au cours des conflits prolongés qu'il leur faudra soutenir l'une contre l'autre et des transformations internes qu'elles subiront pendant ce temps ».

Ajoutons que la sociologie ne gagne pas à emprunter à ces sciences connexes des termes de leur vocabulaire respectif pour les introduire confusément dans son propre langage. Il en résulte — surtout chez les sociologues étrangers écrivant ou croyant écrire en français, mais même aussi chez certains de nos sociologues nationaux — un style hérissé d'expressions vraiment incompréhensibles. Cela aide à prolonger les discussions, mais non à y voir clair.

Eugène d'Eichthal.

Les Fondements de l'Économie politique par Adolph Wagner, professeur à l'Université de Berlin. T. I, traduit par Léon Polack, professeur de l'Université p., 1520. 1 vol. in-8°, Giard et Brière éd., 1904.

« L'étude de la valeur, dont la bibliographie est une des plus riches, n'a pas, en Allemagne, toujours été très féconde. Les choses les plus

simples s'y compliquent par des considérations abstruses. C'est là un reproche que mériteraient beaucoup d'ouvrages allemands ». Ainsi s'exprime M. Ad. Wagner dans un passage de son grand ouvrage dont M. Polack vient de traduire le premier volume : et il énonce de cette façon avec beaucoup de justesse, sur la littérature économique allemande en général, l'impression que nous avons ressentie en lisant son propre livre. C'est à la fois un sentiment d'écrasement en face de la puissance bibliographique [1] et de la faculté d'accumulation d'analyses et de distinctions que prouve un pareil ouvrage [2]; et un regret de l'absence de qualités d'ordonnancement, d'élaguage, de composition en un mot, qui mettraient cette puissance et cette faculté en pleine valeur et leur feraient porter tous leurs fruits. Un livre comme celui de M. W. se présente à nous à l'état de livre préparé, et non fait, et où tout le travail de préparation est livré tel quel au lecteur qui se débrouillera comme il le pourra entre ces amas de notes bibliographiques et ces développements dogmatiques, les uns imprimés en gros caractères, les autres, on ne sait pourquoi, en caractères plus fins. Retrouver le fil conducteur de la pensée de l'auteur dans ce fouillis n'est pas chose aisée : elle l'est d'autant moins que M. W. glisse avec beaucoup de subtilité entre les écoles diverses qu'il critique avec une égale ingéniosité, aussi bien les écoles libérales que les historistes et les socialistes ; — et que le socialisme d'État, dont il a été l'un des fondateurs et où il prétend synthétiser ce qui est à conserver des systèmes critiqués par lui, ne se prête guère à une formule simple. Je ne sais ce que les volumes suivants (il y en aura encore trois) nous apporteront à ce sujet. Dans celui qui nous est livré, il est surtout question du point de départ des actes économiques de l'homme et des méthodes pour observer ces actes et en tirer une science. C'est un domaine qui prête aux divisions et subdivisions d'analyse chères aux auteurs allemands. L'auteur, après avoir critiqué les excès de simplification de l'école d'Adam Smith est bien obligé d'admettre — contre les tendances de l'école historique pure — une certaine généralisation des motifs économiques proprement dits pour maintenir une base de science. Il les oppose avec force aux conclusions des écoles socialistes qu'il repousse comme incompatibles avec les données actuelles de la nature humaine : et il oppose de même la constance des mobiles à l'*historisme* pur qui aboutit à une simple énumération des faits dans le passé sans prétendre à aucune prévision d'avenir : ce qui est contraire à l'idée d'une science véritable.

---

1. Il est à remarquer que dans cette *énorme* bibliographie figurent seulement (sauf erreur) deux auteurs français (récents) MM. Block et Gide, et le dictionnaire d'économie politique Say-Chailley.

2. Certains chapitres en prennent l'aspect de traités de casuistique, tant il y a de catégories et de sous-catégories, par exemple sur les biens et les services.

Mais l'*éclectisme* qui est la propre conclusion de l'auteur prétend tenir compte de tant de circonstances et d'éléments variables, qu'à en juger du moins par le présent volume, il paraît difficile d'en tirer une doctrine réelle, c'est-à-dire une règle de conduite dans le domaine économique. L'opportunisme économique poussé à ce point cesse d'être une science pour devenir politique de circonstances.

L'*Économique* proprement dite n'est qu'amorcée en quelque sorte, dans le volume actuellement traduit, par trois chapitres sur les biens et la valeur, intéressants malgré l'excessive multiplicité des divisions et sous-divisions du sujet et l'obscurité de certains passages qui ont trop le caractère de simples notes. Il faut louer le traducteur de s'être acquitté avec un succès relatif de la tâche pénible qu'il a entreprise. Elle est si pénible que dans certains endroits il conserve avec raison le mot allemand. Je ne crois pas que nous ayons en français des termes assez nombreux pour répondre à toutes les catégories plus ou moins justifiées conçues par un cerveau germanique, ni surtout que le terme français corresponde toujours bien exactement à la nuance de sens voulue ou entrevue dans une demi-nébulosité par l'auteur du texte. Cette pauvreté relative de notre langue est peut-être un avantage : car elle force l'écrivain à voir clair dans ses idées, et à n'exprimer que des différences de sens saisissables pour l'entendement.

Eugène d'Eichthal.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 2 décembre 1904.

M. Cagnat annonce que M. Gauckler vient de découvrir à Carthage, au sommet de la colline de Bordj-Djedid, l'emplacement du camp de la première cohorte urbaine; il a recueilli en cet endroit toute une série de listes militaires.

L'Académie procède à l'élection d'un membre ordinaire en remplacement de M. de Barthélemy, décédé. Les votants sont au nombre de 34; la majorité absolue est donc 18 :

	1er tour	2e tour	3e tour
MM. Berger	9	14	14
Girard	8	2	0
Haussoullier	9	2	0
Thomas	8	16	20

M. Antoine Thomas, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, ayant obtenu la majorité absolue des suffrages, est proclamé élu. Son élection sera soumise à l'approbation de M. le Président de la République.

M. Collignon communique le résultat de fouilles entreprises récemment par M. Paul Gaudin sur l'emplacement de la ville antique d'Aphrodisias de Carie. M. Gaudin a dégagé une partie de l'enceinte et exploré le temple, transformé en église à l'époque byzantine. Sur l'emplacement du Gymnase, il a découvert une fontaine décorée de bas-reliefs qui représentent une Gigantomachie et rappellent la frise du soubassement du grand autel de Pergame.

M. Salomon Reinach fait une communication sur le procès de Gilles de Rais.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 51 — 19 décembre — 1904

The history of Philosophy in Islam. by Dr E. J. de Boer, *translated vith the Sanction of the Autor by E. Jones.* London, Luzac and Cº un volume in-8º xiii et 216 p.

Dès son apparition en Allemagne, ce travail attira l'attention du monde savant comme une première et heureuse tentative de reconstruction de l'histoire de la philosophie arabe. Munk ne l'avait guère étudiée qu'à travers les documents juifs du moyen âge, et les vastes recherches de Steinschneider ont amassé des matériaux de grande valeur, mais dont la coordination et la synthèse seront l'œuvre de l'avenir.

Dans les premiers chapitres qui sont, en quelque sorte, comme l'Introduction de son livre, M. de Boer jette un rapide coup d'œil sur l'histoire musulmane depuis les origines préhistoriques jusqu'à la chûte du Khalifat; il passe en revue les manifestations de la pensée orientale dans les formes diverses qu'elle a revêtues chez les Sémites, puis en Perse et dans l'Inde. Il recherche l'influence de la philosophie grecque sur la littérature syriaque et, par l'intermédiaire des traductions syriaques, signale le développement du néo-platonisme et de l'école aristotelitienne dans le monde musulman.

Le chapitre ii débute par un exposé très exact de ce qui constitue essentiellement l'apport scientifique des Arabes, ce qu'ils ont groupé sous le nom de *'Ouloum*, c'est-à-dire le Koran et l'exégèse koranique, les traditions émanant du Prophète, la grammaire et la science

du *Kelâm* ou de la scholastique. L'historique des sectes dissidentes, les Kharidjites, les Kadarites, les Moutazales, etc. qui fait l'objet des paragraphes suivants, aurait peut-être gagné à être plus développé; il en est de même de l'aperçu relatif à l'histoire et à la littérature proprement dites sous les deux Khalifats, laquelle présente quelques inégalités. Il semble que l'auteur attribue une importance exagérée à des poètes de second ordre comme Abou'l-Atayah et Motenebbi, et à plus forte raison, au fatalisme humouristique d'Abou Zeïd le héros des *Séances de Hariri*. Mais après tout ce ne sont là que des détails secondaires dans le plan d'ensemble si habilement tracé et suivi par l'auteur.

Les pages maîtresses de ce livre, dont nous regrettons de ne pouvoir donner ici qu'une sèche analyse, sont celles qui traitent des Écoles de formation vraiment arabe, quoique apparentées avec le néoplatonisme. Les chefs de ces écoles, les penseurs éminents qui ont nom El-Kindi, El-Farabi, Avicenne, Ibn-el-Haïthem, pour ne parler que des plus célèbres, sont tour à tour étudiés par M. de B. avec une rigueur d'analyse, une netteté d'appréciation qui laissent bien loin des travaux de Munk et de Stöckle. Ce dernier surtout, ne sachant pas les langues sémitiques, ne pouvait travailler que de seconde main et les chapitres de sa *Geschichte der Philosophie des Mittelalters* qui ont trait à la science arabe, ne reposent que sur les versions latines du moyen âge, dont on connaît les lacunes et l'obscurité. — Nous ne devons pas oublier non plus dans ce trop rapide résumé la monographie que M. de B. a consacrée à l'écrivain génial, au critique original et profond que fut Ibn-Khaldoun. Jamais l'auteur des *Prolégomènes* n'avait été étudié avec autant d'ampleur et de sagacité. On ne connaissait guère en lui jusqu'à ce jour que le chroniqueur qui, par une heureuse exception, avait tâché de retrouver les lois générales des idées et des faits dont il retraçait le développement au cours des âges. On sait maintenant qu'il a sa place marquée, et une place d'élite, dans le mouvement philosophique de l'Orient musulman.

Nous devons donc de sincères remerciements au savant professeur de Groningue qui, avec un véritable talent de composition et de style, a su révéler au grand public un des aspects les moins connus du monde islamite et signaler avec plus de précision que ne l'ont fait ses devanciers, les services que le moyen âge arabe a rendus à la civilisation moderne. Il serait injuste de ne pas associer à ces remerciements le traducteur anglais qui, par le soin avec lequel il s'est acquitté de sa tâche, aura sa part dans le succès qu'on peut augurer à ce remarquable travail.

B. M.

L.-W. King. **The seven tablets of creation**, or the babylonian and assyrian legends concerning the creation of the world and of mankind. London, Luzac, 2 vol. in-8°, 1902.

Le texte du poème babylonien de la création se complète peu à peu, depuis le jour où Smith (1876) en publia les premiers fragments. Dans l'histoire de cette lente conquête, poursuivie à travers les débris sans nom de la bibliothèque d'*Aśur-bân-apal*, l'ouvrage de M. King marque une étape importante. De vingt-et-un, le nombre des fragments identifiés passe à cinquante-cinq. Nous savons maintenant que la théogonie du début n'est pas aussi développée qu'on aurait pu le supposer : après la naissance d'*Anu* et d'*Ea*, il n'est pas fait mention de celle du démiurge, *Bél-Marduk*. Ce n'est pas *Tiamat*, mais *Apsu* qui suscite la révolte contre les dieux, et la cause de sa colère et de sa rébellion n'est pas, comme Jensen semble l'avoir cru, la création de la lumière, mais le trouble jeté dans ses habitudes par le nouvel ordre de choses. Le complot qu'il forme avec *Mummu* et *Tiamat* est découvert et mis à néant par *Ea*. *Kingu* est probablement le dieu qui conseille à *Tiamat* de venger *Apsu*. *Ea* surprend encore ses préparatifs, et, sur l'ordre de son père, va pour combattre le monstre. C'est seulement après son échec et celui d'*Anu*, que *Marduk* entre en scène. — La découverte d'un fragment de la sixième tablette vérifie ce qui n'était jusqu'à présent qu'une conjecture vraisemblable, savoir que le poème comprenait sept tablettes. Bien que la création du monde ne soit pas répartie également entre ces sept tablettes, puisque le récit en commence seulement à la fin de la quatrième, M. King pense que peut-être la division du récit de la Genèse a été suggérée par le nombre des tablettes sur lesquelles le poème babylonien était écrit. De certaines indications fournies par le texte encore incomplet de la sixième tablette, il semble résulter que *Marduk* crée l'homme « pour que le service des dieux puisse être établi ». Le rapprochement que ce texte permet de faire avec un passage de Bérose n'est pas moins curieux. On se rappelle que, suivant la légende rapportée par l'auteur grec, Bêl, s'apercevant que la terre était déserte, ordonna à l'un des dieux de lui couper la tête, de mêler son sang avec la terre et d'en faire l'homme. Plus d'un savant avait cru que le texte grec était altéré et qu'il fallait entendre : la tête et le sang de Tiamat, ou tout au moins d'un dieu autre que Bêl. Cette supposition est fausse et le texte des manuscrits doit être maintenu, puisque, dans la sixième tablette du récit babylonien, ligne 5, *Marduk* déclare qu'il se servira de son propre sang pour créer l'homme. Malheureusement, le récit de l'opération manque encore.

M. King a contribué à l'établissement du texte de la création par des suppressions aussi bien que par des additions. Il a montré que les

fragments K 3364, 3657 et 3473, attribués par Smith et ses successeurs au poème *Enuma eliš*, n'en font pas partie. Il a aussi très justement reconnu la nature composite de ce poème, et distingué cinq éléments : la théogonie, la légende d'*Ea* et d'*Apsû*, le mythe de *Tiamat* et *Marduk*, le récit de la création proprement dite, et l'hymne à *Marduk*. L'indépendance primitive de ces divers morceaux explique par exemple la prééminence tout à fait singulière, dans la première tablette, d'*Ea*, qui n'est pas le créateur, et l'omission de *Marduk* dans la théogonie. Il est probable que les originaux remontent jusqu'à l'antiquité sumérienne, et j'accorderai volontiers à M. King que la compilation qui nous en est parvenue n'est pas postérieure à l'an 2000, bien que je sois très sceptique sur les arguments qu'il tire des bas reliefs d'*Ašur-nâṣir-apal* (où je ne puis voir une représentation de *Tiamat*) et de l'inscription d'*Agum-kakrime* (où la désignation de la piscine des ablutions par le mot *apsû* n'a probablement rien à faire avec le dieu *Apsû* du poème).

M. King a joint au poème *enuma eliš* tous les textes qui se rapportent de plus ou moins loin à la création. Son commentaire est abondant et sûr; son livre est actuellement le meilleur guide pour l'étude de la cosmogonie babylonienne.

C. Fossey.

J. Böllenrücher, **Gebete und Hymnen an Nergal. Leipziger semitistische Studien**, I, 6. Leipzig, Hinrichs, 1904, 52 p. in-8°.

Des huit morceaux étudiés par M. B., deux seulement (K. 8310 et 9880) étaient inédits : il est singulier que M. B. n'en ait pas donné la copie, mais seulement la transcription. M. B. a dû renoncer à copier trois autres fragments signalés par le catalogue de Bezold, et même à collationner trois textes déjà publiés, et cependant réservés par le British Museum. Il a pu néanmoins, grâce au rapprochement de textes similaires, compléter sur plus d'un point les deux hymnes autrefois publiées par King (*Magic*, n° 27 et 46) et même corriger en toute sûreté une copie fautive de Craig (K. 69, Z A X, p. 276). Son interprétation marque également un progrès sur celle de ses devanciers. Il n'est pas douteux par exemple que dans son numéro 1, il ne faille lire avec lui : *rabata ina arallê maḫira la tišu* (l. 6) « tu es grand dans les Enfers, tu n'as pas de rival », et non : *rabata ina arallêma ašira* (*ra*) LA-TI-*šu*; *šutur* (l. 7) « élevé » et non *šutur* « écris »; *šibsat* (l. 12) « colère » et non *milat* « ? »; au n° 2, l. 13, *multamdiḫ*, « qui marche », et non *kakkab Pisu ṭiḫ* « étoile *Pisu* qui est proche de ». Il semble que M. B. aurait été en mesure de tenter la traduction de l'hymne sumérien publié dans C T, XV, 14, et il est regrettable

qu'il ne l'ait pas fait : il faut avoir le courage de se tromper et de commettre les erreurs inévitables.

Dans son introduction, M. B. a recueilli les données assez maigres que nous possédons sur *Nergal*, dieu du soleil brûlant et meurtrier, de la fièvre et de la peste, seigneur de l'Enfer, et en même temps dieu de la vie et de la fertilité. Contre Barton, qui soutient que le dieu principal de *Kutha* ne pouvait pas être à l'origine une divinité malfaisante, qu'il a dû être d'abord un dieu chthonien, un dieu de l'agriculture, et que, dépossédé par le *Bêl* de *Nippur*, et réduit à l'empire des morts, il devint un dieu de la peste, et, finalement, du soleil destructeur, M. B. admet que le caractère primitif de Nergal est celui de divinité solaire. Il en tire une preuve de ce fait que *Ninazu* est son épouse, dans le mythe de *Nergal* et d'*Ereškigal*; mais il renonce d'ailleurs à déduire logiquement tous les attributs de *Nergal* de son attribut primitif de dieu solaire. Le nom de *Sitlamtaea*, fréquemment donné à *Nergal*, signifie, suivant M. B., « celui qui a grandi dans le *Sitlam* », ce dernier nom désignant une partie encore indéterminée du κόσμος babylonien, peut-être l'océan céleste.

C. Fossey.

Early Eastern Christianity, by F. C. Burkitt. London, Murray, 1904; in-8, XII-228 pages.
Tertullien, par J. Turmel. Paris, Bloud, 1905; gr. in-16, XLVII-298 pages.

Le livre de M. Burkitt est une œuvre d'excellente vulgarisation; il contient une série de conférences sur l'ancienne Église syrienne : les premiers évêques d'Édesse, la bible en syriaque, l'ancienne théologie syrienne, le mariage et les sacrements, Bardesane et ses disciples, les Actes de Thomas et « l'hymne de l'âme ». La prédication d'Addaï à Edesse et la fondation de l'Église syrienne se placeraient vers l'an 150; avec Palout, ordonné par Sérapion d'Antioche, vers 200, cette église entre effectivement dans la communion du catholicisme grec; auparavant, elle a eu le tort d'exclure Bardesane, noble esprit en qui M. B. se refuse à voir un hérétique. Le *Diatessaron* de Tatien serait plus ancien que la version syriaque des Évangiles séparés; celle-ci correspondrait au texte grec qui avait cours à Antioche vers l'an 200, la Peschito au texte antiochien vers 400. M. B. semble éviter de se prononcer sur la part qu'il pourrait convenir d'attribuer à Tatien dans la fondation de l'Église syrienne ; cependant le crédit dont a joui le *Diatessaron* donne à penser que cette part a été assez considérable, et il est permis de se demander si les idées d'Aphraates sur le mariage et la discipline qui réservait aux conti-

nents le baptême et la qualité de chrétiens parfaits, ne procèdent pas directement de l'encratisme tatianiste.

M. Turmel est déjà connu par de remarquables travaux sur l'histoire des dogmes chrétiens. Son Tertullien est aussi un bon livre de savante vulgarisation; il serait probablement meilleur encore s'il n'avait dû subir l'*imprimatur* ecclésiastique. Après une introduction substantielle où sont discutées la carrière et les œuvres du docteur africain, les doctrines de Tertullien sont analysées sous les quatre chefs suivants : l'apologiste (défense du christianisme contre les juifs et contre les païens), le défenseur de l'orthodoxie contre les hérétiques, le moraliste, renseignements supplémentaires sur la théologie de Tertullien. L'ouvrage aurait gagné en unité si l'on avait fait rentrer le dernier membre de cette division dans les précédents, ce qui était assez facile, puisque la plupart des sujets de la quatrième partie ont déjà été touchés ou même traités dans les trois premières. L'exposition est, du reste, parfaitement claire : dans chaque chapitre les idées de Tertullien sont exposées avec méthode au moyen de citations bien choisies, très exactement traduites, entre lesquelles se placent les explications nécessaires, dans un style bref et lucide. Sur certains points très délicats le commentaire peut sembler incomplet; mais la circonspection de l'auteur n'est que trop excusable, et l'on doit lui rendre cette justice qu'il fournit au lecteur intelligent tous les éléments d'appréciation. On sait, par exemple, que Tertullien, qui affirme, conformément à Matthieu et à Luc, la conception virginale du Christ, laisse entendre que l'union de Joseph et de Marie devint un véritable mariage après la naissance de Jésus : sans se prononcer en termes exprès sur ce que Tertullien a voulu dire, M. T. donne les textes, signale la façon dont saint Jérôme, après Helvidius, les a compris, et l'attitude des théologiens modernes devant les textes de Tertullien et le témoignage de saint Jérôme. Au lecteur de conclure. Il est d'ailleurs évident par un autre passage, que M. T. cite au long, que Tertullien ignore les explications traditionnelles qui représentent les frères du Seigneur comme issus d'un premier mariage de Joseph ou comme les neveux de Joseph et de Marie. Il est à souhaiter que des études semblables puissent être publiées sur les principaux écrivains ecclésiastiques des premiers siècles.

Alfred Loisy.

J. Vendryes, **Traité d'accentuation grecque** (vol. XXVII de la *Nouvelle collection à l'usage des classes* de la maison Klincksieck). Paris, 1904, in-12, xviii-276 p.

Le dernier paru des traités d'accentuation grecque est celui de Chandler, qui porte la date de 1881 ; l'auteur anglais qui l'a écrit s'est proposé seulement de mettre à la disposition du lecteur les témoi-

gnages des grammairiens relatifs au ton grec, et nullement de grouper les faits en un ensemble cohérent et systématique. Le livre de M. Vendryes marque, par rapport à tout ce qui précède, un progrès décisif.

Ce n'est pas qu'on y doive chercher des vues nouvelles : l'auteur, estimant avec raison qu'un manuel destiné au public n'est pas le lieu convenable pour indiquer des idées neuves et qui appellent la critique, a exposé ses observations personnelles dans les *Mémoires de la Société de linguistique* où il a pu donner les développements nécessaires; et le traité annoncé ici est un simple résumé de l'état actuel des connaissances; il n'en fallait pas plus pour qu'il ne ressemblât guère à ceux qui l'ont précédé. En effet, on sait maintenant en quoi consistent exactement les diverses sortes d'accents, et l'on a commencé à déterminer quelle action ils exercent; un bon nombre de faits attestés ont reçu ainsi une clarté inattendue. D'autre part, le rapprochement du ton grec avec le ton védique, slave, baltique et germanique, en permettant d'entrevoir au moins la préhistoire de l'accentuation grecque, a restitué leur signification à des particularités qui, en grec, demeurent énigmatiques parce qu'elles sont de simples survivances du passé : M. V. le dit très bien dans son *Avant-propos*, c'est à la grammaire comparée que ce traité doit en grande partie sa nouveauté, et il n'est pas fortuit que ce soit un linguiste qui se soit décidé à écrire le manuel d'accentuation grecque depuis longtemps attendu.

Désormais il ne sera plus permis de traiter les faits d'accentuation comme des particularités isolées. La nature du ton grec explique le rôle qu'il joue dans la langue. La théorie des enclitiques et celle des proclitiques sont ramenées à leurs principes généraux. L'emploi du ton, qui était en indo-européen et qui est demeuré en grec un moyen d'expression grammatical, est exposé en fonction des diverses catégories de formes et apparaît par là dans son vrai jour. Il y a même un court chapitre sur les changements que subit le ton dans la phrase : l'opposition de l'oxyton et du baryton se révèle immédiatement ainsi comme l'un des procédés qui servaient à marquer l'unité de la phrase. Le manuel a donc cette clarté supérieure qui provient de ce qu'il est tout entier pénétré d'idées générales. Mais il n'est pas pour cela difficile à lire ou à consulter : on y trouvera la limpidité aisée qui caractérise les travaux de son auteur. Ceux des lecteurs que la théorie effraie, pourront d'ailleurs se dispenser d'en prendre connaissance; les passages en gros texte renferment tout ce qui est utile pour accentuer pratiquement un texte grec et se suffisent à eux-mêmes; on peut négliger les précieux éclaircissements que fournit le petit texte.

Voici quelques critiques de détail — § 24, il convenait de faire allusion à l'action du ton sur le caractère sourd et sonore des consonnes (v. Gauthiot, *Mém. Soc. ling.*, XI, p. 193 et suiv.) et sur les

assimilations de voyelles (v. J. Schmidt, dans la *Zeitschrift* de Kuhn, XXXII, 321 et suiv.) — § 52, l'adverbe οἴκοι, dont la finale a l'intonation périspomène comme l'optatif λείποι, est omis malgré son importance théorique — § 57, l'observation sur δοῦναι est en contradiction avec l'enseignement du § 165. — § 65 et suiv. Malgré les apparences, les proclitiques ne forment pas le pendant exact des enclitiques; l'enclitique fait corps avec le mot précédent; le proclitique est au contraire un mot atone, mais relativement autonome dans la prononciation; par exemple un préverbe tel que περὶ, ἀπὸ (qu'il ne faut jamais écrire περί, ἀπό, comme M. V. a parfois le tort de le faire) n'est pas toujours appuyé sur un mot suivant; c'est ce qui arrive en cas de « tmèse »; le préverbe grec ne porte d'autre ton que celui qu'il reçoit par suite de la présence d'un enclitique suivant, par exemple dans ἀπόδος παρένθες, etc., et se distingue ainsi du préverbe védique, lequel est tantôt tonique et tantôt atone. — § 167, la vraie forme du participe sanskrit cité est *dhakshat*. — § 186 et suiv., des règles plus précises auraient pu être données sur l'accentuation de certains thèmes nominaux; par exemple, au § 240, il aurait fallu indiquer que les noms en ων indiquant l'endroit destiné à quelque usage, sont oxytons : ἀμπελών, λουτρών, παρθενών, etc.; au contraire les mots du type γάστρων sont d'ordinaire paroxytons. Les exemples ne sont pas toujours ceux qu'on attend; ainsi, au § 238, on lit beaucoup de monosyllabes rares en ξ, mais αἴξ est omis. — § 204, ὁδός est cité par mégarde dans une liste de *masculins* oxytons. — § 207, lire κηρύκειος, et non μηρύκειος; noter que l'ι de κρηπιδαῖον est long, et que ceci ne justifie le propérispomène; c'est κρηπίδαιον qui est contraire à la règle. — § 246 et suiv. La place du ton dans les composés n'est pas exposé avec la brièveté lumineuse qu'on trouve ailleurs; la distinction des composés de détermination et de dépendance est peu exacte et tout à fait inutile dans un traité d'accentuation, puisque, dans les deux cas ainsi distingués à tort, le ton est placé de la même manière. En réalité, les composés grecs autres que les possessifs reculent tous le ton, sauf: 1° ceux dont le second terme est un nom d'agent en -ο-, qui sont oxytons ou paraxytons suivant la longueur ou la brévité de la pénultième : ἱπποφορβός, ἀνδροκτόνος; 2° ceux dont le second terme est un mot oxyton ayant une voyelle longue ou une diphtongue dans sa syllabe finale : παιδεραστής, συμφορά, etc., à l'exception de ἄκων, qui a suivi l'analogie de ἄγνωτος, etc. — § 279, les observations de M. Hirt sur le recul du ton dans le cas tels que παίδων méritaient au moins d'être mentionnées. — § 312, il n'est pas impossible que ἀνα et δια aient été anciennement oxytons quand ils étaient toniques (pourquoi M. V. écrit-il *disyllabe* au lieu de *dissyllabe?*). — § 333, le génitif pluriel dorien périspomène en -ᾶν, de -άων, est parfaitement correct; c'est par suite d'un simple lapsus que M. V. en conteste l'authenticité ou l'attribue à l'analogie.

Les menues critiques qu'on peut présenter n'enlèvent rien à l'im-

portance d'un ouvrage qui répond de la manière la plus heureuse à un besoin depuis vivement senti et qui en faisant apercevoir les lacunes de nos connaissances, provoquera sans doute de nouvelles recherches.

A. MEILLET.

Frédéric PLESSIS et Paul LEJAY. **Œuvres d'Horace**, publiées avec une introduction philologique et littéraire et des notes. Paris, Hachette, 1903, LXXVIII-644 pages in-12.

Jadis commencée par M. Benoist, l'édition scolaire d'Horace (en attendant l'édition savante) vient d'être publiée à la librairie Hachette par MM. Plessis et Lejay. Elle est tout à fait ce qu'on pouvait attendre de la collaboration de ces deux auteurs. M. Plessis s'est particulièrement chargé des *Odes* et des *Epodes*, pour lesquelles le désignait la finesse délicate de son sentiment à la fois philologique et poétique; M. Lejay a consacré à l'annotation des *Satires*, des *Épîtres* et de l'*Art Poétique*, son érudition historique si précise et sa science grammaticale si solide; mais tous deux se sont heureusement entendus pour donner à leur commentaire une véritable unité. Tous deux ont su aussi l'adapter au public scolaire, y faire entrer les résultats du travail scientifique les plus sûrs et les plus récents tout en évitant les longueurs, les superfluités et les obscurités.

Cette qualité apparaît déjà dans la biographie d'Horace, qui ouvre le recueil et qui est en même temps très bien informée et très accessible, voire même agréable à lire, pour un jeune public. Vient ensuite une étude littéraire sur les *Odes* et *Epodes*, où M. Plessis, fort justement, s'attache à disculper Horace des reproches de sécheresse et d'insincérité qu'on lui a souvent adressés (il y revient souvent dans l'annotation des pièces lyriques); puis, une autre étude où M. Lejay examine les différentes questions relatives à la forme et au cadre des *Satires* et des *Épîtres;* une notice bibliographique, un choix très judicieux de notes critiques, et un lucide exposé de la métrique d'Horace achèvent cette introduction, à la fois très précise et très sobre.

Pour l'établissement du texte, MM. Plessis et Lejay se montrent en général assez conservateurs, plus voisins de Keller et Holder et de L. Müller que de Bentley et de Peerlkamp.

Pour l'interprétation, ils ne se refusent point à voir les difficultés; ils indiquent, quand cela est bon, les solutions diverses qui ont été proposées; ils savent douter là où il faut, et quand ils choisissent, ils le font sans esprit systématique, en s'appuyant sur leur expérience de la poésie latine et d'Horace en particulier.

Je me permets de noter ici sommairement quelques points où je ne

suis pas d'accord avec eux et ceux où je souhaiterais que leur commentaire fût complété.

Odes, I, iv, 3-5 : il me semble douteux que *jam* répété marque trois époques distinctes de l'année : en mentionnant l'apparition du Favonius, la reprise de la navigation et les danses de Vénus, je crois qu'Horace a voulu faire un tableau synthétique du printemps sans en distinguer les phases successives.

Odes, I, x, 2 : *recentum* signifie « récemment nés », « récemment arrivés »; M. Plessis donne ce sens, et le présente comme opposé au sens ordinaire; c'est pourtant la signification usuelle.

Odes, I, xii, 15 : après *mare ac terras*, je trouve plus naturel de traduire *mundum* par « le ciel » que par « l'univers ».

Odes, I, xxxi, 1 : M. Plessis marque finement la différence entre *quid poscit, quid orat*, et le subjonctif de délibération; il aurait pu rapprocher Catulle, I, 1.

Odes, I, xxxii, 3 : *Latinum* me paraît porter simplement sur la langue des poésies d'Horace, et non sur leur intérêt national.

Odes, III, vi, 35 : est-il nécessaire de voir dans *cecidit* une figure « frappa à mort »? ne peut-il signifier « tailla en pièces, vainquit »?

Odes, III, xxv, 6 : pour justifier *consilio Jovis*, M. Plessis eût pu en rapprocher les expressions de la langue officielle, *consilium imperatoris, consilium principis*.

Odes, III, xxix, 26 : je ne suis pas sûr que *urbi* ne dépende pas plutôt de *parent* que de *times*.

Odes, IV, ii, 2 (note) : dans l'inscription de la monnaie de l'an 16, pourquoi traduire V. S. par *vota suscepta* au lieu de l'usuel *votum solverunt?*

Odes, IV, vi, 21 : M. Plessis traduit *gratae* par « agréable »; je préférerais « reconnaissante » à cause du jugement de Pâris.

Epodes, V, 50 : M. Plessis explique bien *arbitrae* par *testes;* il aurait pu ajouter que c'est le sens primitif.

Epodes, VII, 15 : *albus pallor* n'est pas une alliance de mots, *albus* signifiant « blême », à l'encontre de *candidus*.

Satires, I, iv, 11 : je crois que M. Lejay a raison de traduire *tollere* par « effacer » et non par « excepter de la destruction »; mais je crois aussi qu'Horace a enveloppé sa pensée dans une équivoque volontaire; de même pour *Sat.*, I, x, 51.

Satires, I, x, 27 : je m'étonne que M. Lejay n'ait pas utilisé l'excellente conjecture de M. Cartault, *latine* (rapporté à *causas exsudet*), au lieu de l'inintelligible *Latini*.

Épîtres, I, ii, 10 : il serait bon de remarquer l'idée sous-entendue dont la suppression produit la paradoxale alliance de mots : *ut vivat beatus cogi posse negat*.

Épîtres, II, i, 58 : si *properare* signifie « se hâter vers le dénouement », comment, je ne dis pas Horace, mais n'importe qui a-t-il pu

appliquer ce mot à Plaute? n'est-ce pas plutôt « s'agiter, se donner du mouvement »? (cf. *Fabulae motoriae*).

Épitres, II, 1, 102 : ici encore, je regrette de ne pas voir mentionnée l'explication donnée par M. Cartault pour *paces bonae*.

Art poétique, 31 : je ne comprends pas ce que c'est que « le défaut abstrait » et « la faute concrète ».

Art poétique, 46 : M. Lejay explique, comme presque tous les commentateurs, *serendis* par « la disposition des mots »; mais quelle liaison y a-t-il entre cette idée et les vers suivants, *Si forte necesse est*. Je songerais plutôt à l'autre verbe *serere*, et je traduirais : « Pour ce qui est de créer des mots, sois en chiche et très prudent... Si cependant cela est parfois nécessaire pour exprimer des idées nouvelles, etc... »

Art poétique, 99 : l'imagination n'a rien à voir avec *pulchra;* le mot désigne la « beauté régulière », la « perfection de la forme » (cf. Catulle, LXXXVI, 5).

Art poétique, 128 et 131 : je n'arrive pas à comprendre comment *communia* et *publica materies* peuvent désigner juste le contraire l'un de l'autre, ou alors Horace a fait exprès d'embrouiller sa pensée !

Art poétique, 359 : M. Lejay déclare que *indignor* ne contredit pas les vers 351-352 ; je le crois cependant, et qui plus est il est contredit lui-même par *fas est* du vers 361 ; j'inclinerais à joindre *indignor* aux mots qui précèdent, à donner à *quandoque* le sens adverbial, et à traduire :

« Devant un Chérilus, bon deux ou trois fois par hasard, je m'étonne, je ris, et en même temps (*idem*) je m'indigne (comme d'une chose anormale : il n'a pas le droit d'être bon même deux ou trois fois); — je sais bien qu'Homère a aussi ses défaillances — mais c'est bien permis en un si long ouvrage. »

Telles sont les rares objections que j'aurais à formuler; elles n'enlèvent rien à mon estime pour l'ouvrage, ni à mon désir de voir bientôt MM. Plessis et Lejay nous donner la grande édition savante de leur auteur [1].

René Pichon.

Das Rituale von St. Florian aus dem zwœlften Jahrhundert. Mit Einleitung und Erläuterungen herausgegeben von Adolph Franz. Mit fünf Tafeln in Farbendruck. Freiburg im Breisgau, Herder, 1904. XII-207 pp. et 5 pl. in-4 obl. Prix : 8 Mk.

M. Franz prépare un ouvrage sur les rituels allemands. Il a considéré le rituel de l'abbaye de Saint-Florian (Haute-Autriche) comme présentant le plus d'intérêt et digne d'une publication intégrale. C'est

1. L'ouvrage est en général bien imprimé. Je signale cependant, p. 235, *Cecerem* pour *Cererem* ; p. 262. *laten* pour *latent*.

un ms. du XIIe siècle qui a servi réellement dans l'administration des sacrements. Il est surtout intéressant parce qu'il nous a conservé un *ordo catecumenorum* semblable au vieil *ordo* romain ; mais les « scrutins », ou séances préparatoires au baptême, sont ici réduits à trois. On trouve aussi les formules et les rites des épreuves judiciaires, du feu, de l'eau bouillante et du fer rouge, de l'eau froide, du pain et du fromage. M. F. décrit un autre rituel, de même époque, provenant de Lambach. Il est moins complet, mais contient des dessins commentant les rubriques. M. F. en a reproduit sept, représentant la bénédiction des voyageurs, les cérémonies du baptême, les épreuves judiciaires, les relevailles. Ces rituels proviennent d'abbayes. M. F. remarque que les rituels à l'usage du clergé séculier paraissent beaucoup plus tard, du moins en Allemagne.

M. Franz a accompagne sa publication de notes et de tables. On ne saurait trop encourager ce genre de publications ; car si la liturgie historique est encore si peu avancée, c'est en grande partie faute d'éditions soignées des textes. Il est fâcheux que le format du livre (32 × 21 cm.) soit des plus mal commodes. Rien n'obligeait à l'adopter, pas même le format du ms. (244 × 180). Que l'on compare les volumes si maniables de l'excellente collection Bradshaw. On ne devrait pas sortir de l'in-8.

Paul LEJAY.

Colección de documentos para el estudio de la historia de Aragón. — Tomo I. Documentos correspondientes al reinado de Ramiro I, desde MXXXIV hasta MLXIII años. Transcripción, prólogo y notas de Eduardo Ibarra y Rodríguez, catedrático de historia en la Universidad de Zaragoza. — Zaragoza, A. Uriarte, 1904. In-8°, XIV-273 pp.

M. Ibarra, professeur à Saragosse et directeur de la *Revista de Aragón*, a entrepris de publier une collection de documents relatifs à l'histoire d'Aragon, sans se dissimuler la difficulté de sa tâche, qui qui est grande en effet, sous tous les rapports. Il s'est mis courageusement à l'œuvre, en payant de sa personne, et il nous offre pour débuter une série de cent cinquante documents datant du règne du roi d'Aragon, Ramiro I, et émanant, soit du souverain même, soit de personnages contemporains. La plupart de ces documents sont inédits ou ne figurent que dans des ouvrages peu répandus ; quelques-uns, signalés par des auteurs anciens et égarés depuis, ne sont représentés que par de simples analyses, mais à quelque sommaire expression qu'ils soient réduits, M. Ibarra a eu raison de les placer dans son recueil à leur rang chronologique.

M. Ibarra a publié ses documents selon la méthode usitée en Espagne, c'est-à-dire en respectant la ponctuation imprécise et plutôt

gênante des scribes du moyen âge, ainsi que leur libre fantaisie dans l'usage des minuscules au lieu des majuscules, et vice versa. J'avoue mes préférences pour le système plus clair d'une ponctuation sobre et conforme au sens, et je ne vois pas ce que peut perdre un document à être ainsi présenté, comme c'est le cas, par exception, pour les nos XVI et CI, reproduits d'après Pedro de Marca et Briz Martinez, lesquels, en ponctuant judicieusement ces textes, les ont rendus beaucoup plus rapidement intelligibles.

A propos de ce no CI, je demanderais à M. Ibarra de réviser son analyse qui m'a tout l'air de n'être pas conforme au sens. Je comprends, pour ma part, que le roi Ramiro recommande au monastère de Notre-Dame de Santa-Cruz, à sa fille Urraca, à l'abbesse et aux autres sœurs dudit monastère, de rester fidèles au service de Dieu et de la Vierge, et de demeurer toujours sous la suzeraineté de l'abbé de San Juan et de leurs seigneurs, selon la règle de saint Benoît, afin que ceux-ci les protègent, etc. Cette interprétation m'a l'air plus conforme d'ailleurs au passage : « Mitto ad domina mea... » du testament du roi (p. 157).

Peut-être y aurait-il quelques légers détails à ajouter à la liste des errata : *iure* pour *lure* (p. 157), 1101 pour 1001 (p. 177). A la p. 37, *iusser* ne devrait-il pas se lire *iusserunt ?* Mais nous aurions mauvaise grâce à chicaner M. Ibarra pour des fautes d'impression et ce que nous tenons à dire en terminant, c'est combien son initiative nous paraît louable et digne d'être encouragée. Elle peut apporter de quoi rénover sur bien des points l'histoire d'Aragon, et le présent volume, avec ses documents du XIe siècle, tout émaillés de mots où se saisit sur le vif la transition du latin à la langue vulgaire, intéressera autant les philologues que les historiens. Espérons que les compatriotes de M. Ibarra, qui ont vu avec une si déplorable indifférence, s'arrêter la publication de la *Colección de documentos inéditos para la historia de España*, accueilleront, avec un bon vouloir efficace, la collection pour l'étude de l'histoire de l'Aragon et ne laisseront pas la nouvelle-venue périr d'inanition.

H. Léonardon.

Souvenirs de la baronne du Montet. 1785-1866, avec un portrait en héliogravure. Paris, Plon, 1904. In-8°, VIII et 509 p. 7 fr. 50.

L'auteur de ces *Souvenirs*, la baronne Alexandrine du Montet, née à Luçon le 30 janvier 1785, avait pour père Jean-François Prévost, comte de la Boutetière de Saint Mars, capitaine de cavalerie au régiment d'Orléans, et pour mère, une sœur de ce La-Fare, évêque de Nancy, qui fut agent de Louis XVIII pendant la Révolution à la cour de Vienne et qui devint sous la Restauration archevêque de Sens et

cardinal. A l'âge de six ans, elle suivit ses parents dans l'émigration. Sa mère a laissé le récit des misères qu'elle éprouva [1], et Alexandrine, devenue Mme du Montet, se rappelait avec un serrement de cœur les soirées d'exil où les enfants n'osaient élever la voix, de crainte d'interrompre la lecture des journaux et les discussions politiques, ces soirées où jamais, dit-elle, elle ne vit rire ses parents dominés par l'inquiétude, par l'indignation, par la douleur. Grâce à la protection de son oncle, l'évêque de la Fare, et à la générosité de l'archiduchesse Marie-Anne, sœur de l'empereur François II, abbesse du noble chapitre des chanoinesses de Prague, Alexandrine entra en 1796, ainsi que sa sœur Henriette, au couvent de la Visitation, à Vienne; « la supérieure, lisons-nous dans les mémoires de Mme de la Boutetière, était française, avait été élevée à Saint-Cyr comme moi; elle avait accueilli beaucoup de religieuses françaises de son ordre. » Elle y resta six ans. En 1801, elle regagna la France avec ses parents. Les terres de la famille étaient vendues; les bâtiments du château étaient brûlés; les promenades d'agrément, faites à grand frais, étaient arrachées et la charrue y avait passé; mais les exilés revoyaient le sol natal, et Mme de la Boutetière disait qu'elle n'avait à l'étranger trouvé que des peines. Neuf années après, le 20 décembre 1810, Alexandrine de la Boutetière épousait à Vienne le baron du Montet [2], émigré, lui aussi, et lieutenant-colonel dans l'armée autrichienne. Elle-même fut dame du palais de l'impératrice d'Autriche, et la cour de Vienne l'apprécia. Sa naissance, ses relations, l'éducation parfaite qu'elle avait reçue au couvent de la Visitation et les amitiés qu'elle avait nouées, lui ouvraient toutes les portes. Son amabilité et le charme de son entretien gagnaient les cœurs. Pourtant, malgré ses succès de société, et bien qu'elle ait toujours aimé son cher Vienne, comme elle dit, la ville de son enfance, la ville de son bonheur, ni elle ni son mari n'oubliaient la France, cette France « qu'on quitte avec douleur et où l'on veut revenir mourir ». En 1824 le baron du Montet se fixait à Nancy, au château du Montet, berceau de sa famille. Ce fut là qu'il mourut en 1845. La baronne survécut à son mari jusqu'en 1866. Elle passa le reste de son existence à Nancy, cette charmante ville qui, selon son expression, n'était plus qu'une jolie bourgeoise après avoir été une grande dame. Entourée de neveux qu'elle traitait

1. *Mémoires de Mme la comtesse de la Boutetière de Saint-Mars.* Angers, impr. Lachèse et Dolbeau, 1884.

2. Elle fait de lui le plus brillant portrait. La grâce de son visage, ses cheveux blonds bouclés, sa taille élancée le faisaient prendre pour une Clorinde déguisée en guerrier, et lorsqu'il passait dans les rues de Vienne à la tête de sa compagnie, les demoiselles des magasins de nouveautés se précipitaient aux fenêtres pour voir le bel officier. On regrettera que les éditeurs n'aient pas donné sur lui soit dans la préface, soit dans les notes plus de renseignements; la notice que Wurzbach consacre à Du Montet est très fournie et très complète; ils auraient dû la consulter et la citer.

comme ses enfants et d'amis sincères qui ne l'ont pas oubliée, elle eut une vieillesse honorable et honorée. On recherchait son salon; on louait sa bonté, sa conversation à la fois agréable et sérieuse, son heureuse mémoire, et jusqu'au dernier instant Mme du Montet, digne, simple, vêtue d'une robe noire et coiffée d'un petit bonnet de dentelle sans aucun ornement, garda ses façons affables, la vivacité de son esprit et ce beau système, comme elle dit, de sévérité noble, d'indulgence souriante et de gaieté gracieuse qu'une femme doit pratiquer dans ses dernières années.

Ses Mémoires ne forment pas un récit continu. C'est une suite de fragments, une série de pensées et de réminiscences jetées sur le papier. Elle-même confesse qu'elle n'écrit pas et ne peut écrire avec méthode, qu'elle écoute et regarde, et que les souvenirs tombent comme ils se présentent sur de petites feuilles détachées. Mais il y a dans ces feuilles tantôt des idées fines ou profondes, tantôt d'intéressantes anecdotes, tantôt d'instructives peintures. Si Mme du Montet laisse courir sa plume, si elle n'est pas toujours correcte, si son style offre des négligences et des répétitions, si elle tombe par instants dans l'emphase, elle a de l'imagination. Elle trouve parfois des expressions heureuses et de belles images. Qu'on lise, par exemple, les pages que lui inspire la mort de Napoléon dans l'île de Sainte-Hélène, cette tombe digne de la destinée du géant, ou bien les réflexions qui lui échappent lorsqu'elle songe aux frères et aux sœurs de l'empereur « pantins royaux et grisettes couronnées ». Quand elle pleure dans le silence de la nuit la mort de sa sœur, elle n'entend, dit-elle, que l'horloge de Saint-Étienne, et les heures que sonne cette horloge, tombent de là-haut comme des larmes de bronze. Elle fait d'ingénieuses remarques sur le peuple viennois, sur Vienne et Paris, sur le caractère des Allemands et des Français, sur les vices et les travers de la société, sur les modes, sur le ridicule, sur la vieillesse, sur les *lionnes* de son temps. Elle esquisse de piquants portraits : Maria Boissier, Aurore de Marassé, la comtesse de Merveldt. Elle fait un tableau fort ressemblant de cette aristocratie viennoise qu'on nommait la *crème* ou *l'élégance*, de cette « noblesse présentée » qui méprisait la « seconde noblesse » et fermait ses salons à un poète, à un homme de génie. Elle a vu le premier consul et elle a vu le conspirateur de Boulogne et de Strasbourg, le futur Napoléon III, le « neveu heureux » comme elle l'appelle, qui se promène à Bade les mains derrière le dos en singeant son grand-oncle; une amie de notre auteur qui connaît le prince, assure alors qu'il est entêté, despotique, résolu, s'il parvient au pouvoir, à confisquer la liberté, et Mme du Montet, de son côté, prophétise qu'il sera l'*empereur de la République*. Elle a connu Théodore Kœrner, qui valsait « en furieux et à contre-temps » et Zacharie Werner, qui restait poète en débitant ses sermons et qu'elle dépeint hâve et sombre, secouant ses longs cheveux noirs, faisant de

grands gestes, et par sa parole brillante, par ce qu'il y avait de mélancolique et presque de grandiose dans sa personne, remuant les cœurs de son auditoire. Elle s'est entretenue avec Xavier de Maistre dont elle a lu et relu le *Voyage autour de ma chambre*, « ce délicieux ouvrage », et avec Lacordaire qu'elle représente véhément, impétueux, écumant, essuyant de sa bouche une mousse semblable à celle du cheval qui ronge son frein. Elle communique de curieux détails sur Marie-Louise et sur les deux successeurs de Napoléon, sur Neipperg et Bombelles : « Cet emploi de mari, dit-elle, a quelque chose de victime; une princesse qui se marie ainsi se donne un amant légal; Neipperg qui avait eu le triste bonheur d'épouser Marie-Louise, en gémissait sans cesse ». D'autres personnages, cet héroïque Desilles qui se mit devant la bouche d'un canon pour empêcher une lutte fratricide, la duchesse d'Angoulême, le duc de Richelieu, Mme de Staël, le « nébuleux » M. de Bruges, les souverains qui figurent au congrès de Vienne, Capodistrias, le prince Ypsilanti paraissent dans les *Souvenirs* de Mme du Montet. Mais celui sur lequel Mme du Montet nous transmet peut-être le plus de particularités neuves et attachantes, c'est le duc de Reichstadt. Elle trouve en lui, dans le ton de sa voix, dans sa bouche, dans sa tournure, dans ses gestes, dans ses paroles, « bien du Napoléon ». Elle l'a vu en 1817 jouer au soldat et commander l'exercice avec une fière assurance. Elle l'a entendu en 1823 dire à Foresti — et c'est M. du Montet qui a recommandé Foresti au choix de Dietrichstein — qu' « on peut toujours ce que l'on veut ».

Émigrée et femme d'émigré, Mme du Montet est naturellement royaliste. Elle hait la Révolution, cette « terrible Révolution » et elle baise avec respect la première cocarde blanche qu'elle aperçoit. Mais elle juge que les Bourbons auraient bien fait d'adopter la cocarde tricolore et elle enrage, elle est au désespoir et sent se révolter en elle son orgueil de Française lorsqu'elle apprend que les Parisiens ont accueilli les alliés au cri de *Vive l'ennemi*.

Ces *Souvenirs* ont donc quelques mérites que les éditeurs, par discrétion sans doute, n'ont pas fait assez ressortir. Mme du Montet a de la grâce. Elle n'est pas de ces femmes dont elle se moque avec raison qui se tortillent et se trémoussent et qui ne peuvent parvenir à faire tomber et onduler gracieusement un seul pli de leur robe. D'un bout à l'autre de son livre, du couvent de la Visitation au salon de Nancy, elle plaît par son naturel, par sa sincérité, par son élévation d'âme. Avec quel esprit elle raille l'exagération, les frivoles prétentions, les mesquineries d'amour-propre! Avec quel charme elle rappelle le sérieux emploi des journées de sa grand'mère Mme de la Fare! Et dans les touchantes exhortations qui terminent le volume, que recommande Mme du Montet à ses petites-nièces? La simplicité, cette « divine vertu ».

Les éditeurs ne nous disent pas s'ils ont fait des coupures et sup-

pressions dans ces *Souvenirs*. On le croirait ; mais évidemment ils ont gardé l'essentiel, tout ce qui présente un intérêt historique ou littéraire. Les notes soit de Mme du Montet, soit des éditeurs, sont brèves et utiles.

A. C.

Henri DEHÉRAIN. **Études sur l'Afrique.** Soudan Oriental. Éthiopie. Afrique Équatoriale. Afrique du Sud (Paris, Hachette, 1904, VI-301 p., 11 croquis cartographiques).

M. Dehérain a cru devoir réunir en volume des articles et comptes rendus de valeur et d'intérêt fort inégal. Était-il utile de réimprimer des notes géographiques sur le lac Kivou, le Chari, etc., vieilles de près de 10 ans, sans les mettre au point ? Ainsi à propos du Rouwenzori (pourquoi M. D. préfère-t-il la graphie anglaise ?) il ne touche par un mot des controverses d'ordre volcanique et glaciaire que l'exploration de ce massif a soulevées. Toute cette partie de son volume est caduque. L'on attachera plus de prix à la biographie d'Emin Pacha, à celles de d'Abbadie, d'Adolphe Delegorgue dont la Société de géographie de Paris s'avisa récemment d'honorer la mémoire ; de William Cotton Oswell, de Serpa Pinto, encore que les résultats géographiques de leurs voyages ne soient pas appréciés avec toute la précision voulue. Les chapitres les plus neufs de ce volume racontent des épisodes de l'établissement des Hollandais dans l'Afrique du Sud : c'est une curieuse contribution à l'histoire coloniale.

B. A.

Georges WEIL. **Le Pangermanisme en Autriche.** Préface de M. Anatole Leroy-Beaulieu (Paris, Fontemoing, 1904, XV-296 p.)

M. W. a eu l'ambition d'écrire « l'histoire psychologique » (p. 4) du mouvement pangermaniste. En fermant le livre, on se convaincra qu'il n'en a rédigé que « l'histoire matérielle », c'est-à-dire, si j'entends bien l'expression, l'histoire politique et parlementaire. De la psychologie du pangermanisme, l'auteur s'est peu inquiété : qu'est-ce que le *Deutschtum*, la culture allemande, qu'invoquent et confessent aussi bien les démocrates et socialistes que les cléricaux autrichiens ? Quant à « l'histoire matérielle », M. W. n'en a pas saisi les phases successives et en apparence contradictoires. Le pangermanisme en Autriche est d'abord gouvernemental sans signification nationale : c'est un *instrumentum regni*, selon la tradition de Joseph II dont Schmerling et Bach ne sont que les continuateurs : chez les hommes de 1848, il s'agrandit et s'ennoblit dans le rêve de l'Allemagne unie ; depuis 1870, il est devenu anti-autrichien et par sur-

croît, révolutionnaire; encore parmi les pangermanistes de cette troisième manière, les plus exaltés seuls préconisent l'annexion territoriale à l'Empire allemand; la plupart caressent la conception d'une annexion intellectuelle et sentimentale (si l'on peut dire) au bloc de la Grande Allemagne. M. W. n'a pas exactement fait le départ de ces divers éléments qui compliquent le problème. Son récit, qui flotte quelque peu au gré des événements, est trop docile aux suggestions de ses lectures : il fait un peu trop état et usage de l'anthologie parlementaire de Gustav Kohn; et il en croit un peu trop M. de Beust sur ses dires. Il n'accorde pas assez d'importance et de place à la question des langues, et se désintéresse (p. 182) des ordonnances Badeni.

M. W. augure mal du pangermanisme, trop artificiel pour triompher; « le jour luira peut-être, tôt ou tard, où l'on parviendra à ramener l'entente et la concorde dans la monarchie austro-hongroise » (p. 242). Mais à quel prix? et sur quelles bases reconstruire l'édifice vermoulu et qui craque de toutes parts? M. W. s'abstient de tout pronostic [1].

M. Leroy-Beaulieu rend à ses élèves, MM. René Henry et Georges Weil, le service non seulement de présenter leur livre sous un patronage autorisé, mais de résumer et de clarifier dans une préface des idées qui s'éparpillent et parfois s'obscurcissent dans le volume.

B. A.

Annali bibliografici e Catalogo ragionato delle edizioni di Barbèra, Bianchi e Comp. e di G. Barbèra con elenco di libri, opuscoli e periodici stampati per commissione : 1854-1880. Florence, Barbèra, 1904. In-4° de VI-594 p. Édition de 500 exemp. numérotés.

Depuis le 1er octobre 1904, l'imprimerie-librairie fondée par Gasparo Barbèra compte 50 ans d'existence. Ses fils ont voulu que cette date fût marquée par le catalogue des ouvrages sortis de leur maison jusqu'en 1880, c'est-à-dire durant le temps où elle fut gérée par lui, soit de concert avec Celestino Bianchi (1854-1860), soit seul. Mais ils ont conçu ce travail sur un plan original qui en fait bien autre chose qu'un titre d'honneur pour leur famille. Ils ont groupé autour de chaque ouvrage toute sorte de notices dont l'histoire littéraire fera son profit : non seulement ils citent quelques-uns des jugements émis à l'origine sur ces publications, mais ils impriment la correspondance de leur père avec les auteurs qui lui offrent leurs manuscrits ou lui recommandent ceux de leurs amis, si bien que le volume est plein de lettres inédites d'écrivains illustres; bien plus, ils donnent, du moins en général, le chiffre total des exemplaires tirés et les honoraires

1. P. 38, lire *Arneth* et non *Armeth*. P. 85, *Colloredo* et non *Kolloredo*. P. 139, Note. *Nowo-Sandec* et non *Noroy-Sandec*.

touchés par l'auteur. Ces deux derniers points sont des plus instructifs et fort propres à consoler les écrivains dont les ouvrages ne s'écoulent pas au gré de leurs désirs. On voit par exemple que les 1.500 exemplaires de la savante édition donnée en 1858 par Cesare Guasti de la biographie du Tasse par Serassi n'étaient pas épuisés en 1903, qu'il fallut vingt années pour vendre le très bon ouvrage de Marco Tabarrini sur le marquis Gino Capponi et qu'on ne le réimprima pas parce qu'il n'était plus demandé; chose incroyable, les discours de Cavour réunis en un volume par Artom et Blanc (1868) se débitèrent encore un peu plus lentement.

Toutes ces informations sont d'une nature délicate. Les frères Barbèra, quoiqu'ils eussent entre les mains les documents nécessaires pour pousser leurs annales jusqu'à l'heure présente, ont sagement fait de s'arrêter à une limite déjà loin de nous. Les illusions, les piques, les déceptions qu'ils nous font entrevoir sont celles de personnes depuis longtemps descendues dans la paix du tombeau. Mais, pour une période de 25 ans, celle qui a vu l'affranchissement complet de la péninsulé, ils fournissent de précieuses particularités, tant sur nombre d'hommes marquants que sur les variations du goût en Italie. Les vivants ne sont pas d'ailleurs tous exclus : à côté de lettres de Massimo D'Azeglio (que les auteurs appellent très justement à mon sens le personnage le plus distingué du Risorgimento), de Mamiani, du cardinal Capecelatro, du P. Tosti, on en verra de MM. Carducci et Edmondo De Amicis. On relèvera un pronostic flatteur amplement justifié depuis sur M. Isidoro Del Lungo (p. 102). La figure de Gasparo Barbèra dans sa discrète mais réelle originalité ne disparaît nullement. Déjà connu par ses propres Mémoires et par les pages que lui a consacrées ailleurs son fils aîné, il apparaît, ici comme partout, actif, fin, généreux ; dans un jeune homme de vingt ans, il devine M. Carducci; les livres dont il ne s'est chargé qu'après hésitation sont presque les seuls où il laisse de son argent; pour ceux qui lui procurent un bénéfice supérieur à son attente, il offre spontanément aux auteurs un supplément d'honoraires. Il rompt un contrat et perd un millier de francs plutôt que d'imprimer un volume d'un poète célèbre où il découvre un passage gratuitement offensant pour la décence et les croyances générales. Ajoutons que le catalogue comprend les journaux imprimés par la maison Barbèra et qu'à cette occasion on trouve d'utiles détails sur deux d'entre eux, le *Spettatore* et la *Nazione*. Inutile de dire que l'ouvrage, orné d'un beau portrait, est remarquablement imprimé.

Charles Dejob.

Dr Carl Peters. **England und die Engländer.** Berlin, C. A. Schwetschke und Sohn. In-8, 284 pp.

L'auteur de ce livre est bien connu comme fondateur de la *Deutsch-*

Ostafrikanische Gesellschaft et comme président de la *Dr. Carl. Peters'Estates and Exploration Company* fondée par lui à la suite de son exode à Londres, dans des circonstances que pas n'est le lieu de rappeler ici. Le fait d'avoir tiré à 5,000 exemplaires son nouvel ouvrage accentue l'intention, d'ailleurs bien évidente à la lecture, de modifier l'état d'esprit de ses compatriotes vis-à-vis du peuple anglais. Je crains que le ton apologétique trop outré ne nuise à ce louable dessein.

C'est en se plaçant à ce point de vue qu'il faut apprécier l'œuvre. Toutefois, il est difficile de ne pas lui reprocher d'autres défauts infiniment plus graves. L'exposé de la civilisation anglaise reste trop superficiel. Pourquoi ces notes d'impressionniste, ces croquis rapides, au lieu d'une monographie originale, riche de faits directement observés? Je ne dirai pas que l'enthousiasme un peu crû qui éclate en tant de pages, trouve son explication dans certains incidents — ou accidents — de la carrière politique de M. Peters. Du moins il est permis de le qualifier plus d'une fois de malséant et d'exagéré. Sans doute, il était bon de dire franchement leur fait aux anglophobes d'Allemagne, et il était difficile de ne pas opposer au byzantinisme des hautes classes allemandes la *self-dependence* — peut-être plus apparente pourtant que réelle — de l'aristocratie anglo-saxonne. Mais vouloir que l'éducation des *colleges* soit une école d'affranchissement, c'est pousser un peu loin le paradoxe. Entre un *undergraduate* d'Eton et le plus authentique *Couleurbruder* aucune comparaison n'est possible.

Le même parti pris et, il faut bien l'avouer, la même légèreté se montrent dans les chapitres qui traitent de la situation politique et économique. Il y a de très grosses erreurs. Prétendre, par exemple, que Bismarck se soit appuyé sur le *Bund der Landwirte* quand il passa au protectionnisme, c'est oublier que le premier n'ayant été fondé qu'en 1893 était une conséquence, nullement une cause de la politique du *Schutzzoll*. Affirmer, (p. 52), que le tonnage total des vaisseaux qui entrent dans le port de Lnndres comporte 10,266,570 tonnes, tandis que le tonnage des vaisseaux sortants serait de 7,604,845 tonnes pour écrire ensuite, (p. 73), que le tonnage d'entrée est de 16,385,959 et, (p. 77), que le tonnage total est de 17,564,108 tonnes, dénote une rapidité d'écriture un peu extrême. De même, s'il est vrai que l'anonymat est l'une des plaies de la presse allemande, en particulier l'anonymat des communications n'émanant pas de la rédaction, il est injuste d'affirmer que la calomnie systématique des particuliers soit outre-Rhin l'âme de la publicité périodique et de prétendre que la presse anglaise — où l'anonymat n'est point chose si rare — ne se permettrait pas de publier des documents défavorables à un tiers, même dans les cas où il lui serait loisible de faire la preuve.

Admirateur décidé du parlementarisme anglais, M. Peters estime que l'Allemagne n'est mûre que pour la dictature militaire et modérée

des Hohenzollern. Est-ce là un compliment ou une critique? M'est avis qu'un tel jugement n'implique pas une connaissance exacte des aspirations du peuple allemand. Mais c'est là une question secondaire. L'analogie entre l'empire romain et l'impérialisme à la Chamberlain offrait un champ libre à des développements plus brillants que justes. Le paradoxe abonde d'ailleurs sous la plume de M. Peters. C'est ainsi qu'il trouve à Londres les caractères d'une cité de la Basse Allemagne (*durch und durch niederdeutsch*). Voilà une singulière découverte. Prophétiser, au surplus, que l'Amérique appartiendra un jour à la fédération britannique, c'est voir bien loin dans l'avenir et, je le crains, bien mal. Et, en supposant que cela arrive, que deviendra cette liberté tant vantée par M. Peters? Ou bien imagine-t-il qu'elle serait conciliable avec la constitution *effective* d'un *imperium* qui compterait peut-être un milliard de sujets? Si oui, je dois avouer que son optimisme ne mérite pas d'être pris au sérieux.

Camille PITOLLET.

Maurice COURANT. **Études sur l'éducation et la colonisation.** Paris, Chevalier Marescq (*Biblioth. internat. de l'enseignement supérieur*, vol. X), 1904. In-18, 178 p.

Le savant professeur près la Chambre de commerce et à l'Université de Lyon a réuni sous ce titre quatre études qui se tiennent deux à deux, les deux groupes d'études n'étant noués que d'un lien assez lâche. D'une part : L'Européen chez les Asiatiques, et l'Éducation asiatique de l'Européen; de l'autre : L'Asiatique et la civilisation européenne et l'Éducation européenne de l'Asiatique. L'auteur avoue qu'il a, en écrivant ces pages, surtout pensé à l'Extrême-Orient. Quant à l'unité du livre, elle peut se résumer dans les deux propositions suivantes : les Européens connaissent mal les Asiatiques; les Asiatiques connaissent mal l'Européen. D'où, pour l'Europe, deux devoirs urgents à remplir : faire l'éducation de ses fonctionnaires coloniaux, de ses colons, etc.; faire l'éducation de ses sujets, protégés et clients.

Jusqu'à quel point ces deux devoirs sont-il remplis? La réponse à cette double question donne à la deuxième et à la quatrième parties du travail de M. C. une réelle valeur documentaire. L'une est un exposé (fort complet, autant que je sache), des procédés d'enseignement colonial usités en Angleterre, aux Pays-Bas, en Russie, en Allemagne, en Espagne, en Belgique, en France (notre École coloniale ne paraît pas à M. C. le chef-d'œuvre de l'esprit humain). L'autre passe en revue les œuvres qui ont pris en charge, parfois avec trop peu de discrétion, l' « européanisation » de l'Asiatique. Les missions chrétiennes d'abord. La sympathie que M. C. semble éprouver pour elles est assez difficile à concilier avec son affirmation générale (p. 117) : « Il ne faut toucher aux principes moraux et sociaux des peuples civilisés... que par

la persuasion et d'une main légère ; il ne faut pas les détruire... Le rapprochement n'est pas à chercher sur un terrain aussi sensible et variable, mais sur un sol scientifique ». Si l'enseignement européen doit être scientifique, médical, technique, etc., le seul argument en faveur des missions chrétiennes, spécialement des missions catholiques françaises, c'est (p. 128) : « personne d'ailleurs n'est prêt à les remplacer ». Mais ne peut-on, dès à présent, s'apprêter à les remplacer ? Les écoles laïques françaises de Foutcheou, de Pakhoi, de Khiongtcheou, de Longtcheou, de Mong-tseu, de Tong-hing, de Yunnan-fou (p. 138) montrent la voie à suivre, et la preuve que cet enseignement convient aux Chinois, c'est que, sur la ligne du Yunnan, le personnel enseignant est déjà insuffisant au point de présenter « un ou deux professeurs pour plus de cent élèves ». La *Mission laïque* a là un beau champ d'action.

Sous ce titre « Éducation européenne de l'Asiatique » je m'attendais à trouver autre chose encore que cette étude sur les institutions européennes en Asie. Comme l'a montré M. Ed. Clavery dans sa brochure *Les étrangers au Japon et les Japonais à l'étranger* [1], l'exposé de M. C. exigeait une contre-partie. Les Asiatiques n'attendent plus patiemment que la science européenne vienne les trouver chez eux. Ils vont à elle. « Désormais, autant que les étrangers présents sur le sol national, les Japonais ayant visité les régions du dehors contribueront à faire pénétrer parmi le peuple du Nippon la notion des choses de l'Occident... » Il aurait fallu nous parler également des étudiants chinois, siamois, envoyés en mission auprès de nos Universités.

Un peu compact, riche d'aperçus entre lesquels les transitions font parfois défaut, le livre de M. C. est une contribution des plus solides à l'étude de cette double question : des rapports à établir entre les Européens et les peuples de civilisation différente ; des principes de l'enseignement colonial.

H. Hauser.

— Pour venger l'un des leurs assassiné par un garde-chasse du seigneur de Montfiquet, les mineurs de la mine de charbon de Littry (Calvados) se mirent en grève le 9 mai 1792 et, un jour durant, procédèrent à la destruction systématique de tous les immeubles (châteaux, maisons, arbres fruitiers. etc.) appartenant à la famille de Montfiquet. Épargnant par principe tous les objets mobiliers dont ils eurent soin de faire dresser l'inventaire par les officiers municipaux, ils apportèrent dans leurs vengeances un ordre et une probité extraordinaires. Pas un objet ne fut dérobé tant que durèrent les scènes d'incendie et de dévastation. L'opinion publique se montra favorable aux émeutiers et les autorités n'osèrent sévir. M. G. Lavalley (*Une émeute originale des Mineurs de Littry en 1792*.

1. Paris-Nancy, Berger-Levrault, 1904.

Caen, Jouan, 1904. in-8° de 83 p.) ne s'est pas borné à faire le récit de cette grève originale d'après les archives du Calvados et des documents particuliers; il a réuni chemin faisant sur les mœurs des ouvriers, sur leurs rapports avec les patrons, sur la situation de l'industrie pendant la Révolution, de nombreux détails typiques qui donnent à son étude un intérêt plus que local. — A. Mz.

— Dans un article de la *Nouvelle Revue* (15 juin 1904), *L'Instruction publique et la Convention,* M. Jacques Régnier a résumé à l'usage du grand public les différents projets discutés à la Convention sur l'instruction publique. Son analyse est consciencieuse et exacte. Il y a joint quelques remarques intéressantes, quand il relève par exemple les contradictions du célèbre rapport de Condorcet, qui ne mérite peut-être pas tous les éloges qu'on en a fait. — A. Mz.

— On s'attendrait, à lire le titre de l'ouvrage de M. Adolf Götz, (*Sträfling 788*, Berlin, Magazinverlag) et à voir la couverture pourpre, à quelque production frivole. L'œuvre est des plus sérieuses et mérite d'être signalée. L'auteur, poursuivi pour avoir publié dans la *Dresdener Rundschau*, dont il était rédacteur responsable, un article intitulé *Kloster oder Irrenhaus* et condamné de ce chef à six mois de prison pour offense à la police, a consigné dans ce volume les impressions de son séjour au pénitencier de Zwickau. Le premier chapitre traite de la vie du détenu. Les révélations qui y sont faites ne sont pas de nature à encourager les journalistes indépendants. Entre le rédacteur de la feuille de Dresde et le vulgaire malfaiteur, aucune différence de traitement n'existe. Lui aussi doit nettoyer sa cellule, porter l'uniforme infamant, avoir cheveux et barbe rasés, prendre son bain en surveillance. Il lui faut même payer sa maigre pitance, un trimestre à l'avance, à raison de 1 mark 80 par jour. Le second chapitre a pour titre : *der rote Jungbrunnen*. Cette fontaine de Jouvence aux ondes rouges, c'est, on l'a deviné, la démocratie sociale. L'auteur en attribue les progrès gigantesques — on sait que la Saxe est la terre promise du socialisme — au mécontentement de la population touchant le fonctionnement de la justice. Il nous dépeint certaines chambres correctionnelles que le peuple n'appelle plus que *Totenkammern* à cause de leurs rigueurs inouïes. Il rapporte qu'un ouvrier coupable d'avoir extorqué la somme de 3 marks 20 au fisc fut puni par récidive de 10 mois de travaux forcés et d'une amende de 300 marks. De telles condamnations, absolument hors de proportion avec le délit — il s'agissait, en l'espèce, d'une estimation fausse touchant une indemnité de témoignage — seraient dues à la magistrature, dont l'auteur voudrait la neutralité absolue et l'indépendance totale. Le troisième et dernier chapitre traite de la situation légale du rédacteur responsable. Götz propose de rendre chaque écrivain garant de ses articles, qui, en conséquence, seraient tous signés. Le livre donne à penser. On regrettera que le plan n'en ait pas été plus rigoureusement conçu, ce qui cause certaines répétitions fatigantes. La langue cependant est, en somme, claire et précise. — Camille Pitollet.

— Nous avons reçu le premier volume d'une publication considérable qui intéressera vivement tous les musicographes et d'ailleurs les bibliographes en général : un *Manuel universel de la Littérature musicale*, guide pratique et complet de toutes les éditions classiques et modernes de tous les pays. L'ouvrage, qui a pour rédacteur en chef M. François Pazdirek, est imprimé en Bohême et publié à Vienne (chez l'auteur-éditeur) et à Paris (par la maison Costallat). Il doit comprendre 18 tomes, dont le premier, qui n'a pas moins de 420 pages à 2 colonnes. contient la seule lettre A. Cette entreprise peut offrir plusieurs avantages précieux. D'une part, c'est, pour la musique, le pendant des répertoires de librairie

dans le genre de celui d'Otto Lorenz, avec cette différence toutefois que ces répertoires sont généralement nationaux, et que ce manuel comprend les productions du monde entier. Ainsi, les rédacteurs ont eu soin d'inscrire, pour chaque auteur, les dates de naissance et de mort, et aussi celles de la première représentation des œuvres théâtrales. Ainsi encore, les œuvres sont cataloguées par ordre de numéros, quand l'auteur leur en a attribués, ce qui facilite singulièrement les références. D'ailleurs il va sans dire que chaque titre est reproduit dans sa langue même. D'autre part, tous ceux qui travaillent sur le complexe domaine de l'histoire de la musique trouveront dans ce simple répertoire de vente une documentation authentique et souvent unique. Combien de lacunes n'ont-ils pas à déplorer, dans les meilleurs dictionnaires des musiciens, dès qu'il s'agit d'une autre nationalité que celle du rédacteur ! Ici du moins, il y a toute chance pour que ces oublis ou ces négligences aient disparu. On a l'intention de pousser très vite la publication et de la terminer avec l'année 1905 : cette promptitude est en effet indispensable si l'on tient à être à peu près à jour. La seule liste des éditeurs dont on enregistre ici les publications comprend jusqu'à 21 pages de 55 lignes ! Cependant, les directeurs de l'entreprise annoncent déjà qu'il ne s'agit là que d'une première partie, et qu'une seconde comprendra ensuite les œuvres épuisées ou en manuscrit (on sait que c'est le cas de la plupart des partitions d'orchestre.) L'impression est bonne, typographiquement, car on a su varier les types, de façon à rendre les recherches rapides et aisées. Il faudra cependant redoubler de soin pour la correction des épreuves, d'autant plus délicate, il est vrai, que tant de langues diverses s'y rencontrent. J'ouvre au hasard, et je tombe (p. 95) sur un Mag*in*ficat et un Nunc dimitt*us*, qui font bien mauvais effet ; et plus loin, sur un Cheval de bron*c*e (d'Auber), fâcheusement répété. — H. de C.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 9 décembre 1904.

M. Antoine Thomas, élu membre ordinaire le 2 décembre en remplacement de M. A. de Barthélemy, décédé, et dont l'élection a été approuvée par M. le Président de la République, est introduit en séance.

L'Académie procède à l'élection d'un secrétaire perpétuel, en remplacement de M. Henri Wallon, décédé. Au cinquième tour, M. Georges Perrot est élu par 26 suffrages.

L'Académie procède à la nomination de son délégué au Comité du *Journal des Savants*. M. Léopold Delisle est maintenu dans ces fonctions.

L'Académie procède à la nomination de deux membres chargés de la représenter dans la commission du legs Debrousse. MM. L. Delisle et R. Cagnat sont élus.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 52 — 26 décembre. — 1904

Râjaçekhara's Karpûramanjari, critically edited by Sten Konow and translated into english by Ch. R. Lanman. Cambridge, Mass., 1901; in-8°, xxvi-289 pp. (*Harvard Oriental Series*, vol. IV).

Ce volume, le quatrième de la belle « Série Orientale » publiée par l'Université de Harvard, associe dans son titre les noms d'un Américain et d'un Scandinave, et, dans sa dédicace, ceux d'un Français et d'un Allemand ; il est en effet dédié, par une attention délicate et qui ne sera pas moins bien appréciée en Allemagne qu'en France, aux prof. R. Pischel et S. Lévi, « en reconnaissance de leurs contributions à l'histoire du théâtre indien ». Outre une double préface des deux éditeurs et un compte-rendu critique des manuscrits qui ont servi à l'établissement du texte, il contient : I) le texte prâcrit de la *Karpûramañjari*, accompagné d'un appareil critique des plus copieux (p. 1-116) ; II) un index servant de glossaire et de concordance à tous les mots du texte (p. 117-172) ; III) un essai sur la bibliographie, la vie, les écrits conservés ou perdus de Râjaçekhara, sa place dans la littérature prâcrite, les auteurs qu'il mentionne et par qui il est mentionné, la langue qu'il écrit, les mètres qu'il emploie, etc. (p. 175-209) : toute cette partie, réclamée par le Prof. Pischel dès 1876 a été exécutée avec une conscience impeccable par l'un de ses élèves, M. Sten Konow, devenu depuis le distingué collaborateur de M. Grierson dans la gigantesque entreprise du *Linguistic Survey* de l'Inde ; IV)

suit une étude sur le lieu, le temps, l'action et les personnages de la pièce, qui sert d'introduction à la traduction anglaise et est dûe comme elle au prof. Ch. Lanman (p. 219-289). Cette dernière sera sans doute la partie la plus discutée. Ce n'est pas qu'à notre avis le principe suivi par M. L. quand il prétend rendre non seulement le sens, mais encore le ton et jusqu'à l' « atmosphère » de chaque scène, soit discutable ; et nous ne voyons pour notre part aucun inconvénient à ce que le *yankee* y aille (cf. p. 233, n° 7), si l'anglais n'y peut aller : mais c'est là faire œuvre de littérateur autant que d'érudit, et de son succès seuls les critiques de langue anglaise peuvent être juges. Au point de vue philologique, il n'est pas douteux que cette savoureuse traduction ne forme le complément naturel, sinon nécessaire, de cette magnifique édition, aussi bien exécutée que conçue. S'il n'y a rien à y ajouter, nous ne voyons pas davantage ce que les esprits grincheux pourraient y trouver à reprendre, sinon peut-être que c'est s'être donné beaucoup de mal et s'être mis fort en dépense pour une opérette comme la *Karpûramañjarî*. Mais ce serait là faire montre de la plus noire ingratitude : de ce que des textes plus importants ont été moins bien traités, il ne s'ensuit nullement que les deux savants éditeurs aient eu tort de placer si haut leur idéal et de nous donner un si bel exemple de ce qu'aurait toujours dû être, de ce que devrait être toujours une édition.

A. F.

Précis de grammaire pâlie, accompagné d'un choix de textes gradués par Victor Henry, professeur de sanscrit et grammaire comparée des langues indo-européennes à l'Université de Paris. Paris, Leroux, 1904. 1 vol. de xxvi-190 pages. Bibliothèque de l'École française d'Extrême-Orient, volume II.

Le pâli est la langue sacrée du bouddhisme méridional qui est aujourd'hui encore la religion dominante à Ceylan, en Birmanie, au Siam et au Cambodge. Au Siam, par exemple, il y a quelques années, le roi actuel Choulalongkorn a fait exécuter à ses frais une belle et bonne édition de l'imposante collection bouddhique (du sud) connue sous le nom de *Tipitaka* dont on trouvera le catalogue complet dans l'Introduction de M. V. Henry, p. ix sqq., et c'est à Rangoon (Birmanie) qu'existe la seule chaire officielle de pâli, chaire occupée par un Français. Dans toute cette région qui intéresse de si près notre Indo-Chine française, le pâli a encore la même importance que pouvait avoir le latin dans l'Europe occidentale au moyen âge. C'est ce qui explique pourquoi le Précis a été publié dans la Bibliothèque de l'École française d'Extrême-Orient, car il est destiné, dans la pensée des directeurs, à rendre de précieux services aux fonctionnaires fran-

çais soucieux de s'initier à la langue savante de l'Indo-Chine occidentale. Mais l'intérêt du livre est plus général, car il s'adresse aussi à tous ceux qu'intéresse l'étude du bouddhisme. Et enfin, le pâli, comme le sanskrit, est une langue indo-européenne. A ce titre, il tient une certaine place dans la philologie comparative, et il arrive assez souvent aujourd'hui que, dans les livres ou les articles de linguistique indo-européenne, on cite des formes pâlies dans des cas où le sanskrit ne saurait nous renseigner. Les grammairiens accueilleront donc avec satisfaction, eux aussi, le livre de M. V. Henry, s'attendant bien à y trouver, comme dans ses autres livres, ce souci de la méthode linguistique qui consiste à enseigner une langue en l'expliquant autant que possible. Car il n'est pas, pour l'amateur de linguistique, de sentiment plus pénible que d'avoir à apprendre une langue dans un exposé purement empirique. On n'aura pas ce désagrément avec le Précis, tout au contraire.

Sans doute, la méthode qui consiste à lire constamment les formes sanskrites « sous la gaze » du texte pâli, n'est pas neuve, mais le mérite de M. V. Henry est de l'avoir appliquée systématiquement et avec rigueur. La plus grande partie du livre, l'auteur nous le dit lui-même, est une phonétique comparée du pâli et du sanskrit, et cette partie est résumée dans un tableau d'équivalences très utile comme aide-mémoire, v. p. 43. Il est vrai encore que la phonétique pâlie n'offre pas l'admirable unité de celle du vieux-slave ou du gotique; elle est même assez loin de la belle homogénéité de la phonétique sanskrite, mais la chose s'explique d'elle-même : (v. Introduction, p. 1). « le pâli n'est pas un dialecte pur », cf. par exemple, p. 20, *sve* (*suve*), demain, en face de *hiyyo*, hier, alors que le sanskrit présente uniformément : *çvaḥ*, *hyaḥ*, *etc*...... Mais, si pour cette raison, il fallait renoncer à faire la phonétique du pâli, il faudrait aussi s'interdire à jamais d'étudier à ce point de vue le dialecte des poèmes homériques et mainte autre langue littéraire. Du reste, le but avant tout pratique de l'ouvrage explique que l'auteur ne soit pas revenu à chaque occasion sur ces considérations dans l'exposé de règles phonétiques qui, par le fait de la langue elle-même, paraissent quelquefois un peu flottantes [1].

L'exposé de la flexion (déclinaison et conjugaison) est également fait d'une façon attachante et méthodique, se référant sans cesse au sanskrit, soit classique, soit védique. Enfin, tout au long de l'ouvrage, ont été habilement disposés des morceaux de prose ou de vers empruntés à la littérature bouddhique dans laquelle, nous l'avons vu, l'auteur nous a donné le moyen de nous orienter. Pour qui est curieux du bouddhisme sans le connaître encore beaucoup, ces

1. Déjà en 1871, E. Kuhn dans ses « Beiträge zur Pâli-Grammatik » avait essayé de coordonner les faits.

extraits sont heureusement choisis, cf. en particulier les contes tirés des Jâtaka (histoires relatives à diverses renaissances du Bouddha, v. la Table littéraire, p. xxv), et il y a grand plaisir à les lire dans la langue originale. Sans doute, de l'aveu même de l'auteur, la recherche des mots n'est pas toujours facile, mais, avec de l'application, on arrive toujours à débrouiller et même à préciser le sens. Il faut avoir pour cela sous la main le lexique des Éléments de sanscrit classique (du même auteur, même collection), mais il y a tout avantage à l'avoir et, du reste, un dictionnaire tel que celui de Cappeller pourrait facilement y suppléer. Mieux vaut encore suivre l'auteur les yeux fermés et adopter franchement son système pour le pâli, c'est-à-dire apprendre en même temps (si l'on ne le sait déjà), le sanskrit dans les Éléments : on se procurera ainsi de grandes facilités. — L'Introduction contient, en outre, un bref exposé de la doctrine et une énumération détaillée des titres de ce qu'on pourrait appeler la hiérarchie bouddhique. Ceci, et les explications répandues dans les deux lexiques à propos de tel ou tel terme technique de théologie, contribuent encore à faire du livre de M. V. Henry un excellent moyen d'orientation et un « bon instrument de travail »[1].

A. Cuny.

Die Hasimijjat des Kumait, herausgegeben, übersetz und erlaütert von Josef Horovitz. Leiden, E. J. Brill, 1904, in-8° xxiv et 267 p.

En l'année 60 de l'hégire (679-680 de l'ère chrétienne), le petit fils et héritier direct du Prophète, Huseïn, fils d'Ali, périt dans les plaines de Kerbela, après avoir lutté héroïquement contre les troupes du khalife Yèzid. A la suite de ce tragique événement dont le souvenir se perpétue annuellement dans les mystères « *tăzyeh* » de la Perse moderne, l'antagonisme religieux et politique qui divisait les Chiites et les partisans de la maison d'Omeyyah, prit un caractère de fanatisme à outrance. Il ne s'agissait plus seulement de controverses théologiques ; la question de légitimité était reléguée au second plan, c'était l'éternelle inimitié du Nord contre le Midi, de la race de Modar contre celle de Kahtan qui se réveillait plus ardente que jamais, en se personnifiant dans la lutte des Alides contre la maison régnante issue de Mo'awyah.

Les deux partis eurent leurs poètes ; de part et d'autre des odes, des

---

1. Quelques fautes d'impression ont échappé à l'attention de l'auteur ; on a noté : p. 41, ligne 6, d'en bas : *Kriyate* au lieu de *kriyate*, 'il est fait' ; p. 51, st. 6 : *hinarviriyo* au lieu de *hinaviriyo* 'qui a perdu sa force', ce qui rend le vers faux ; et, p. 117, *sammutti* au lieu de *sammuti* bien écrit ainsi au lexique pâli, p. 182 : = *skr. sammati* f. 'accord'. Mais ces fautes se corrigent sans difficulté.

satires enflammées entretenaient cette guerre à outrance. A en juger par les fragments qui nous en ont été conservés, ces poésies n'ont dû leur célébrité qu'aux événements qui les firent naître et à la perpétuité de haine qu'elles laissaient dans les cœurs. Le recueil de pièces composées par le poète Komeït et qui porte le nom de *Hachemyyât*, en souvenir du chef de la famille d'Ali, est un des spécimens les plus curieux, et sans doute le plus complet, de ces chants de guerre.

Les premières années du poète ne l'avaient guère préparé au rôle politique qu'il joua plus tard. Originaire de la tribu des Benou-Ased domiciliée dans le nord de l'Arabie, il naquit, l'an 60 de l'hégire, (l'année même du meurtre de Husein), dans une famille pauvre et obscure, et dut exercer, pour vivre, les humbles fonctions de maître d'école dans quelque village ignoré de la banlieue de Basrah ou de Koufah. Mais, de bonne heure, il s'était adonné à la poésie : épris des chefs d'œuvre littéraires de l'Arabie antéislamique, il composa plusieurs *Kaçideh* qui ne nous sont pas parvenues et dans lesquelles il s'efforçait d'imiter le style des auteurs des *Mo'allakat* et d'autres poètes antérieurs à la prédication de l'Islam. Il avait déjà atteint l'âge mûr lorsqu'il se jeta dans la lutte et se déclara partisan des droits de la famille d'Ali contre les usurpateurs qui régnaient à Damas. Les satires qu'il dirigea contre eux et qui se répandirent avec la rapidité de l'éclair en Arabie et en Syrie, le portèrent au premier rang des poètes militants. Elles ont survécu aux événements qui les firent naître et un savant orientaliste allemand, M. Horovitz, a eu l'heureuse idée de les recueillir, de les publier et de les traduire en les accompagnant de tous les éclaircissements lexicographiques et historiques qu'elles réclamaient.

A dire vrai, ces morceaux valent plus comme document historique que par le mérite de l'inspiration et la beauté de la forme. Le recueil des *Hachemyyât* se compose d'une douzaine de *Kaçideh* (odes) dont les quatre premières seulement paraissent avoir été conservées intégralement. La plus importante, celle qui fut gratifiée — sans doute par les commentateurs — du titre de « poésie d'or » (*modehhèbeh*) devait avoir originairement 310 vers, au dire de Maçoudi (*Prairies d'or*, I. 81, p. 42) : c'est à peine si le tiers a survécu dans les citations des chroniqueurs et des lexicographes, et grâce surtout aux anthologies littéraires d'Ibn Kotaïbah et du grammairien Moberred. Ni ces quatre grandes odes, ni les fragments qui les suivent, ne dénotent chez Komeït un poète de race. C'est surtout un habile pasticheur qui reproduit avec talent, mais sans originalité, les procédés et le style des poètes antérieurs à l'islam, et le reproche que lui adressait son rival Dou-Rommah de peindre des paysages qu'il n'avait jamais vus, semble parfaitement mérité. Sans contredit, c'est l'indignation qui dicte ses vers et y répand parfois des traits de flamme; mais l'ensemble est froid, artificiel, d'une facture lourde et monotone. La traduction n'en

était que plus difficile, moins par l'obscurité et l'archaïsme du style que par le défaut de couleur et l'absence d'inspiration. Rendons justice aux efforts du traducteur qui n'a rien épargné pour rendre exactement en prose la pensée du modèle, mais par cela même sa version est et ne pouvait être qu'une paraphrase perpétuelle où le souffle poétique ne passe jamais.

C'est donc, nous le répétons, pour sa valeur documentaire, comme pièce d'archive des deux premiers siècles de l'hégire, qu'il faut consulter le Divan de Komeït et, de ce chef, il y aura pas mal à en tirer. La lecture du poème, surtout de la savante Introduction qui précède le texte, confirmera ce que d'ailleurs on savait déjà de la grande influence exercée par ces poésies de circonstances sur les événements, de l'irrésistible popularité dont elles jouissaient et aussi — ce qui est le revers de la médaille — elles prouveront combien peu solides étaient chez plusieurs de ces poètes les croyances dynastiques et la foi politique qui les inspiraient.

A cet égard, Komeït offre un exemple curieux. Assurément ses poésies ont eu un long retentissement, elles furent longtemps reprochées à sa postérité et plus d'un siècle encore après la mort du poète, elles provoquaient de vives répliques dans le camp opposé, et pourtant sur quel fond peu solide elles reposent ! A cet égard rien n'est plus piquant que les détails que nous donne le *Livre des Chansons* (Aghâny) sur la vie aventureuse et l'abjuration finale de l'auteur des *Hachemyyât*. Peut-être M. H. aurait il pu s'arrêter davantage sur cette curieuse monographie et en grouper les épisodes avec plus de précision. Traqué par les agents du khalife Hicham, jeté en prison et condamné au dernier supplice, le poète ne doit la vie qu'au dévouement de sa femme qui s'introduit dans la prison, échange ses vêtements contre ceux du prisonnier et facilite ainsi sa fuite. Au surplus, cette aventure dont certains épisodes rappellent la célèbre évasion du comte de La Valette, en 1815, fut favorisée par la connivence du gouvernement de Koufah qui redoutait le soulèvement de la tribu des Benou Ased à laquelle le prisonnier appartenait. Errant de village en village, sa tête est mise à prix et il semble que rien ne puisse le soustraire à la vengeance du khalife. Revirement soudain : le condamné de la veille non seulement est amnistié, mais il devient le protégé des Omeyyades, le poète assidu de la cour de Damas. Il a suffi pour cela de deux ou de trois *Kaçideh* ou Komeït ; reniant ses croyances chiites, il célèbre les persécuteurs de la famille d'Ali [1]. Il n'est pas seulement poète officiel, il devient le confident de ses nouveaux maîtres. Déjà Yézid II, pendant son règne éphémère (100-101 de l'hég.) l'avait consulté sur

1. Le célèbre littérateur Ibn Kotaïba va jusqu'à dire que Komeït a dépensé plus de poésie dans ses éloges aux Omeyyades que dans ceux qu'il adressait jadis à la famille d'Ali et il n'hésite pas à attribuer à la cupidité du poète ce surcroît de lyrisme. *Kitab ech-Chir*, éd. de Goeje, p. 18.

le choix d'une esclave musicienne célèbre qui devint bientôt la reine du harem. Quelques années plus tard, c'est le khalife Hîcham qui lui confie ses chagrins domestiques, l'initie aux intrigues du sérail et, sur une improvisation habilement amenée par le poète, se réconcilie avec la capricieuse favorite. Dès lors Komeït jouit d'un crédit dont il use au profit de ses intérêts, avec un sans gêne surprenant. C'est ainsi qu'après la récitation de quelques stances larmoyantes, Hicham croit récompenser dignement son panégyriste en lui donnant autant de dirhems (pièces d'argent) qu'il pourra en emporter. Mais Komeït réplique que sa mule est en bas à la porte du palais, prête à se charger d'un fardeau plus lourd, et obtient ainsi dix fois la récompense qui lui avait été allouée. Je n'insiste pas sur ces traits de mœurs : le *Livre des chansons*, en est plein. A chaque page, on y trouve la preuve de la vénalité insatiable de ces poètes et aussi — ce qui l'explique — de la terreur qu'ils inspiraient aux puissants du jour par la rapidité avec laquelle leurs satires se répandaient jusqu'aux confins de l'empire. Komeït connut, lui aussi, cette popularité redoutable, mais il n'en jouit pas longtemps. Quelques vers des Hachémyyat avaient blessé trop cruellement l'orgueil des Yéménites : il périt assassiné dans une embuscade que la vendetta arabe lui avait tendue.

On doit savoir gré à M. H. d'avoir fourni à l'histoire et à la vie intime de ces Musulmans des premiers âges un document aussi précieux par sa date que par son authenticité. A cet égard, le savant éditeur n'a rien négligé de ce que lui fournissait la riche littérature de l'arabe classique. Sept copies, dont une appartenant au British Museum et accompagnée d'un commentaire, ont servi à l'établissement du texte des *Kaçideh*, texte souvent mutilé, comme il faut s'y attendre pour tous les fragments de l'ancienne poésie. Le Commentaire, il est vrai, n'a pas grande valeur et laisse sans éclaircissement plus d'un vers énigmatique, mais tel qu'il est, il méritait d'être publié et d'autre part, les grands lexiques indigènes, comme le *Tadj* et le *Lisân* ont, en maintes places, suppléé au laconisme ou au silence des scoliastes. La traduction elle même, nous l'avons dit déjà, est une sorte de commentaire, une paraphrase qui gagne en clarté ce qu'elle perd en élégance. Chaque pièce est, en outre, précédée d'un résumé qui permet au lecteur d'avoir une idée de l'ensemble et de se reconnaître au milieu des incohérences et du défaut de liaison entre les vers, défaut qui est d'ailleurs la caractéristique de toute poésie sémitique.

En résumé, nous devons accueillir avec faveur cette nouvelle contribution à l'étude des belles époques de la littérature arabe, qui n'est pas non plus sans importance pour l'histoire politique et religieuse de l'islamisme.

B. M.

Der Mimus. Ein litterar-entwickelungs geschichtlicher Versuch. Von Hermann Reich. Erster Band, Erster Teil, **Theorie des Mimus**; xii-413 pp. Erster Band, Zweiter Teil, **Entwickelungsgeschichte des Mimus**; pp. 414-900. 1 planche. Berlin, Weidmann, 1903. Prix : 24 Mk.

On est un peu embarrassé quand on vient de lire ce gros livre. Qu'est-ce que le mime? Il semble que ce soit une imitation réaliste de la vie. Mais la comédie présente également cette imitation. La différence paraît pouvoir être établie de deux manières. D'abord le réalisme du mime est d'un degré au-dessous du réalisme de la comédie. La comédie peut élever le ton, elle peut orner son langage, elle peut devenir poésie. Le mime reste terre à terre. Il ne comporte guère d'autre qualité littéraire, quand il est affaire de littérature, que l'élégance au sens latin ou mathématique du mot, une certaine netteté, un relief d'eau-forte. De plus, le mime est œuvre de professionnels, de baladins ambulants qui poussent de pays en pays le chariot de la parade. La comédie est œuvre de citoyens, réunis pour honorer la divinité en prenant un plaisir consacré par la tradition. Mais alors tout le théâtre moderne est-il donc « mimique »? et n'y a-t-il pas dans la comédie aristophanesque des parties dont le ton est celui du mime? Certainement, et M. Reich en convient. Si l'on consulte seulement le tableau qui est joint au second volume, on voit tout le drame connu placé sous l'influence du mime.

Dès lors, le sujet de l'ouvrage n'est pas précis. Il eût fallu le délimiter exactement. L'auteur a été sollicité tour à tour par plusieurs sujets : l'élément réaliste dans le drame, le drame populaire, la farce, et ce qu'on pourrait appeler le folk-lore dramatique. On trouve un peu de tout cela dans ce livre.

Au surplus, j'y ai cherché une définition du mime. J'ai lu pendant longtemps en l'attendant toujours. Elle a pu m'échapper dans la suite. Mais sûrement elle n'est pas à sa place.

Le premier chapitre est une introduction bibliographique et un sommaire historique. C'est là qu'on devrait trouver une définition. En revanche, on voit que M. R. fait rentrer dans le mime les différentes variétés du mime grec, le mime bucolique de Théocrite, le drame populaire sicilien, le phlyax, l'atellane, la *rhintonica*, la farce du moyen âge, le Karagueuz turc, le drame populaire japonais, etc. Il est bien certain qu'il y a toujours eu une veine de burlesque populaire, qui se manifeste en germe dans la danse de personnage grimés et qui se développe dans les formes variables de drame populaire. M. Reich croit que ces formes dépendent historiquement les unes des autres. A l'origine, il faudrait placer les diables dansants de la fécondité. Ainsi les origines de la comédie et celles du mime se confondraient. Cette danse devient imitative et aboutit à la représentation de scènes de la vie réelle. Sophron donne au mime sa forme littéraire.

Les péripatéticiens lui font une place dans la littérature et Théophraste s'en inspire dans les peintures de ses *Caractères*. Quand le théâtre antique disparaît, le mime survit et gagne tout ce que perdent les autres genres. En Occident, le moyen âge, avec les jongleurs, est le temps d'élection du mime. Par Shakespeare (*Falstaff*, *Les joyeuses commères de Windsor*), il pénètre dans les temps modernes. Dans l'Orient byzantin, le mime antique reste un divertissement favori : Philistion, « le classique du mime », est le délice du populaire grec. Après la prise de Constantinople, le mime fait la conquête des Turcs sous la forme de Karagueuz.

Il y a dans ce schéma historique beaucoup de vrai. Certains points sont sujets à discussion : le rôle prêté aux péripatéticiens a été vivement contesté. Mais je ne sais s'il ne faudrait pas tenir compte d'une autre donnée. Le mime, expression populaire de la vie, répond à un besoin permanent. Chaque génération, pour ainsi dire, le crée à nouveau, non sans utiliser les matériaux existants. C'est ce qui rend très problématique à mes yeux l'origine préhistorique que lui trouve M. R. S'il faut séparer le mime de la comédie, on doit lui chercher une origine distincte. Si M. R. a pensé à certains défilés et à certaines danses populaires, réjouissances de carnaval, il faut encore les mettre en dehors du mime ; car ces défilés comportent des déguisements et souvent des déguisements de forme animale : c'est autre chose.

Mais un très grand nombre d'assertions spéciales méritent une sérieuse attention. Se fondant sur une remarque de Studemund, M. R. restitue à Philistion ce qu'on attribuait à Philémon, donne à cet auteur la place qu'il doit avoir et le fait passer définitivement dans la littérature grecque [1]. Il rapproche du mime la fable, et ces analyses montrent au moins ce qu'il y a de populaire dans Phèdre. Il commente les mentions du mime dans Martial. Une des parties les plus intéressantes du livre pourrait être intitulée : Le mime et le christianisme (p. 80-142) : allusions aux mimes chez les Pères, condamnations du mime, adoption du mime par le christianisme. Une autre section réunit et explique les jugements portés par les anciens sur le mime. Ainsi le livre de M. R. a autant d'importance pour l'histoire des mœurs que pour celle de la littérature. Presque en même temps paraissait un livre analogue en Angleterre mieux ordonné et plus délimité, les deux volumes de M. Chambers, *The Mediaeval stage* : le sujet était dans l'air.

---

1. Rigault avait trouvé une Σύγκρισις Μενάνδρου καὶ Φιλιστίωνος. Comme Apulée compare Ménandre et Philémon, Rigault corrigea en Φιλήμονος ; et quand à son tour Boissonnade découvrit des Γνῶμαι Μενάνδρου καὶ Φιλιστίωνος, il corrigea lui aussi. Ces vers ont ainsi passé dans les éditions de Ménandre et Philémon, Dübner (Didot), p. 105 ; Meineke, IV, 335. Studemund les a rendus à leur auteur, programme de Breslau, été 1887. Cependant des vers des deux auteurs ne sont-ils pas mélangés ? Voy. Christ. *Gesch. der griech. Literatur*, § 220.

L'ouvrage de M. Reich est très intéressant, malgré les défauts de composition que j'ai signalés. On le lit comme un roman. Il sera facile à l'auteur de remédier à ce qui lui manque en donnant, dans le second volume, une théorie générale bien nette et un index détaillé [1].

Paul Lejay.

E. Magne. **Bertran de Born, étude psychologique : Le Guerrier, l'Amant, le Moine.** Paris, librairie historique des Provinces, Lechevalier, 1904. In-12 de xi-61 p.

En dépit du sous-titre, cette élégante plaquette contient moins de psychologie que de rhétorique. Bertran de Born apparaît simplement à M. M. comme un maniaque de combats, comme « l'ordonnateur de la mort » (p. viii), le « pourvoyeur des ossuaires » (p. x). Mais pourquoi sonne-t-il « frénétiquement de la trompette de l'archange » (p. viii) ? Pourquoi s'enivre-t-il de joie « à la rumeur lointaine de la bataille, qui prend à son oreille une acception (*sic*) musicale » (p. 24) ? C'est ce que M. M. néglige de nous dire : ne pas rechercher les motifs des actions — M. M. préfère dire des « gestes » — c'est, paraît-il, faire de la psychologie. Bien que M. M. proteste qu'il veut rester étranger « à toutes préoccupations biographiques et chronologiques », il est merveilleusement informé sur son héros et tous ceux qui l'approchèrent : il a des renseignements sur l'adolescence du poète, consacrée, sous la direction des moines de Dalon, « à des études austères » (p. 16) ; il sait que sa première femme, Raimonde « de Las Tours » [2] était « autoritaire » (p. 38) ; que Maheut « de Montignac » [3], qu'il courtisa, était « souple et froide » (p. 39) ; qu'il accompagna le cadavre de Henri Court-Mantel jusqu'à Rouen (p. 29) ; que c'est dans ce funèbre voyage qu'il composa les deux *planhs* sur la mort de ce prince ; que, si Richart Cœur-de-Lion l'emmena à sa cour d'Argentan, c'est qu'il comptait « utiliser » la grâce de sa sœur Mathilde pour calmer la fougue guerrière du troubadour, et espérait ainsi, « sa neutralité gagnée, réduire et pacifier l'Aquitaine » (p. 41). Bertran de Born était une âme fière et noble, qui « poussait jusqu'à l'exagération l'amour de l'honneur et du devoir » (p. 17) ; il est vrai d'autre part que « mille traits atténuent la noblesse de son caractère » (p. 33) ; c'est

---

1. M. Reich a voulu trouver dans les monuments figurés quelques arguments en faveur de ses idées. C'en est un nouveau qu'il tire d'un fragment dans *Der Mann mit dem Eselskopf* (Weimar, 1904). Il fait valoir aussi dans la *Deutsche Literaturzeitung*, 1903, n° 44, des textes récemment publiés par MM. Grenfell et Hunt, *The Oxyrhynchus Papyri*, part III.

2. « En 1179, Bertran est marié avec une dame Raimonde, dont la famille nous est inconnue ». (A. Thomas, éd., p. xv.)

3. Les *razos* disent continuellement Montagnac.

en conséquence « une âme complexe » (je me trompais : voici l'étude psychologique promise) « mais toujours admirable » (p. 23). Aussi sommes-nous quelque peu scandalisés de voir le possesseur de cette belle âme qualifié brusquement de « ruffian d'Autefort » (p. 37). M. M., pour avoir vu tant de choses dans les poésies de Bertran de Born, a dû les comprendre merveilleusement. Je voudrais le croire, mais ne puis m'empêcher néanmoins de constater qu'il y a, dans les cent ou cent cinquante vers qu'il a traduits, un certain nombre de contre-sens, les uns empruntés à des traductions anciennes, les autres nouveaux. Les relever par le menu semblerait probablement à M. M. un pédantisme ridicule : il estime sans doute que pour pénétrer le sens intime des sirventés du poète, il suffit d'y découvrir cette collectivité moyennâgeuse (*sic*) « que Bertran absorbe pour l'enfanter ensuite dans ses rimes trépidantes », et d'y entendre distinctement « le cri guttural des ruées » (p. IX).

A. JEANROY.

Les idées morales chez les hétérodoxes latins au début du XIIIe siècle, par P. ALPHANDÉRY. Paris, Leroux, 1903, XXXIV-200 pp. in-8 (*Bibliothèque de l'Ecole des hautes études, Sciences religieuses*, vol. XVI, fasc. 1).

Le but de ce livre est de décrire les sectes religieuses à tendance morale qui se sont formées ou révélées entre le troisième et le quatrième concile de Latran (1179 et 1215). Ce sont d'abord les associations pieuses de laïcs, béguins et béguines, capuciés, humiliés, pauvres catholiques; puis les Cathares et les Vaudois, le groupe des sectes philosophiques, Amauriciens, Ortliebiens, sectes ou courants panthéistes; enfin les sectes isolées, Passagiens, Lucifériens, Arnaldistes, Stedinges, Runcariens, Speronistes, etc. Il s'est produit, en effet, vers ce temps un pullulement de sectes et d'associations. L'énumération contemporaine la plus complète se trouve dans la dernière loi dirigée contre elles par Frédéric II en 1238 (PERTZ, *Leges*, II, 328). M. Alphandéry part de ce texte et cherche à en expliquer tous les termes. Il a peut-être tort seulement de vouloir y trouver une rigueur de classification qui n'était pas dans les préoccupations du rédacteur.

L'ouvrage est fort bien composé et, en une matière où règnent tant d'obscurités, très clairement rédigé. Il faut reconnaître que les devanciers de M. A. lui avaient bien préparé les voies. Les travaux de Bourgain, Comba, Delacroix, Döllinger, Fredericq, Hahn, Julien Havet, Luchaire, Molinier, Preger, Carl Schmidt et de bien d'autres sont constamment cités [1]. Mais M. A. n'en a pas fait une compilation. Non

---

1. Bonne bibliographie en tête. M. A. ne paraît pas connaître de Césaire de Heisterbach les *Libri VIII Miraculorum* éditées par M. Meister.

seulement il garde son jugement personnel, mais il a recouru directement aux textes publiés ou cités par les savants antérieurs. Sans apporter de documents nouveaux, son livre sera très utile comme résumé et manuel de la question. La seule réserve de forme que l'on pourrait faire porte sur la disposition de certaines notes, descriptions de sectes secondaires ou aperçus bibliographiques. Il y aurait eu avantage à en faire des paragraphes distincts, en petit texte si l'on voulait.

Sur le fond même, il n'y a guère qu'une critique générale à formuler. Le jugement de M. A. est, dans l'ensemble, modéré et juste. Cependant il semble témoigner aux franciscains une sorte de dépit de les voir réussir là où d'autres ont échoué. Les sectes sont, en effet, les manifestations d'un mouvement de toute la chrétienté occidentale qui aboutit à l'œuvre du pauvre d'Assise. Les hétérodoxes sont un peu pour M. A. des clients qui ont perdu leur procès par les méchants artifices d'un concurrent. Une telle disposition n'a rien de commun avec l'esprit historique, quelque pitié que l'on puisse éprouver pour les victimes de l'inquisition. Saint François a réussi par l'appui de l'Eglise officielle. Il eût été plus scientifique de se demander les raisons de cet appui et, en définitive, les causes de ce succès. Il y a, par exemple, tout un côté du sujet que M. A. a touché à peine, c'est le développement de la dévotion et les formes de la piété. Ce fut, je crois, un facteur très important. L'étudier, entraînait l'auteur hors des « idées morales »; mais il a bien été obligé d'exposer la métaphysique cathare. Je sais que les historiens, tous un peu « protestants » à cet égard, n'aiment pas s'aventurer sur ce terrain, et, quand parfois ils y touchent, ils le font de manière qu'il vaudrait mieux s'abstenir. Alors on peut rendre des services en se bornant à l'histoire profane.

M. A. n'est pas dans ce cas extrême, et il serait regrettable que son livre nous manquât. Je relève maintenant quelques détails.

P. XXIII : M. A. ne parait pas se rendre bien compte des possibilités que comporte l'action d'un concile. C'est une œuvre de jurisprudence et de législation. Rien de plus. Un concile ne peut décréter « l'infinie charité ». D'ailleurs, si on étend l'appréciation à l'Eglise du moyen âge prise dans son ensemble, la critique est fondée. M. A. a bien saisi le caractère en quelque sorte administratif et légal de la pratique chrétienne à cette époque. — P. XXIV suiv. : intéressants extraits d'Innocent III; « le cupide et l'avare sont en opposition avec la nature », est un mot d'humaniste. — P. XXXIII et ailleurs, M. A. reproche à l'Eglise de n'avoir pas su parler aux simples. On ne peut en tout cas opposer l'œuvre des cathares, qui étaient forcés de faire le silence sur une partie de leurs doctrines pour ne pas rebuter la foule par des abstractions métaphysiques; voy. p. 38 suiv. — P. 64, 71, 72, 96 (n.), etc., la notion du péché d'Adam au paradis terrestre, admise par certains docteurs cathares, était fort ancienne (« illud pomum uetitum primis parentibus fuit nichil aliud nisi delectatio carnalis cohitus »);

dans ce trait, dans la condamnation du mariage, il faut voir la persistance de certaines doctrines sur le péché d'Adam. Il eût fallu montrer ces racines théologiques du catharisme. Voy. les articles de M. J. Turmel sur *La doctrine du péché originel* dans la *Revue d'hist. et de littératures religieuses*, t. V-VIII (1900-1903). — P. 68 et ailleurs, M. A. considère l'obligation du célibat chez les parfaits comme comparable à celle des ascètes chrétiens. Il y a pourtant une différence énorme. Dans l'église chrétienne, on pouvait faire son salut sans être prêtre ou moine; on pouvait s'abandonner à la joie de l'union à Dieu en vivant de la vie de tout le monde. Les croyants cathares, c'est-à-dire l'immense majorité, traînaient au contraire leurs jours sous la malédiction divine, multipliant leurs péchés à chacun de leurs actes et ne pouvaient nullement être sauvés s'ils n'avaient été admis au *consolamentum*, à la cérémonie qui enrôlait les prédestinés parmi les parfaits. A plusieurs reprises, M. A. désigne les parfaits par l'expression « clergé cathare » : elle est tout à fait inexacte. — P. 79, l'homicide est défendu par les cathares aux parfaits. Il y a ici une certaine incohérence, que M. A n'a pas montrée. Le meurtre est défendu, mais le suicide religieux est toujours permis, et même l'infanticide dans un but religieux. Le dieu de l'Ancien Testament est réprouvé comme cruel : c'est cependant lui qui a dit d'abord : *Non occides*. D'ailleurs, tout n'est pas rejeté dans l'Ancien Testament, voy. p. 94, en note. Il est probable qu'ici nous avons affaire à une conséquence de la foi en la métempsycose. Par respect pour l'œuvre d'expiation qu'est l'incarnation de l'âme, l'homme ne doit pas intervenir. Les cathares eux-mêmes ne devaient probablement pas se rendre un compte bien exact de leurs idées sur ce sujet. — P. 90, M. A. explique la prohibition du serment comme une conséquence, « assez subtile », de l'épuration de l'âme. Il cite lui-même le vrai fondement de cette prohibition (MATTH., v, 34,37). Il se fût dispensé de chercher plus loin, s'il avait pensé que bien des chrétiens, avant les cathares, avaient pris à la lettre l'exhortation de Jésus. Un des premiers exemples qu'on peut en citer est l'apologiste Justin. Voy. GUIGNEBERT, *Tertullien, ses sentiments à l'égard de l'Empire et de la société civile*, p. 516. — P. 95, note : Jean de Lugio suppose que les vices nommés dans l'Ecriture sont des dieux et des déesses, et M. A. devine sous cette hypothèse un émanationnisme rudimentaire, peut-être un plérôme du mal, etc. Encore ici, c'est probablement raffiner inutilement. Cela paraît être un souvenir de l'ancienne prédication missionnaire qui présentait les dieux païens comme des vices divinisés. « Le naïf Rainier » n'attribue pas au docteur cathare « une opinion bizarre en complète contradiction avec la logique des propositions précédentes », quand il affirme : « Jean de Lugio dit que les dieux mauvais, les malins esprits sont les idoles des païens dont on parle dans la suite des livres de l'Ancien Testament ». C'était un procédé d'exégèse élé-

mentaire, habituel chez les écrivains chrétiens, qui trouvaient leur modèle dans saint Paul et même dans l'Ancien Testament. — P. 98, fin de la n., constatation de l'échec de la prédication cathare et « du nombre relativement faible d'accusés vraiment dignes du nom d'hérétiques ». Cette conclusion aurait dû être mise en belle place dans le texte, et M. A. y aurait dû penser sans cesse en écrivant. D'une manière générale, il est très favorable aux cathares, et s'étonne à la fois des sévérités des contemporains et de celles de Carl Schmidt. J'avoue être de l'avis de Carl Schmidt. La secte interdisait aux parfaits le mariage, le commerce, le serment, l'exercice légitime des armes, par conséquent aspirait à détruire la famille et la société. Tout le monde n'était pas dans la classe des parfaits : d'accord. Mais si on n'avait pas reçu le *consolamentum* qui y faisait entrer, on était damné, et d'après la secte, on vivait dans l'état de damné tant qu'on ne l'avait pas reçu. Alors les croyants avaient le choix entre trois partis : vivre comme tout le monde et même pis que tout le monde (il n'en coûtait pas plus), au risque de manquer le *consolamentum* final; recevoir le *consolamentum*, c'est-à-dire entrer dans une géhenne qu'aucun ordre religieux n'avait encore imaginée, la claustration la plus sévère au milieu du monde et de ses perpétuelles tentations; ou, enfin, l'*endura*. L'*endura* consistait à se laisser mourir de faim, après avoir reçu le *consolamentum*; alors un parfait s'installait au chevet du patient pour l'aider et surtout pour empêcher tout retour à la vie. On appliquait l'*endura* aux nouveaux-nés, que l'on délivrait d'une chair de péché. On comprend très facilement qu'un tel système ne pouvait avoir un succès durable, et pour l'humanité l'on doit s'en féliciter avec Carl Schmidt. — P. 101, n. 1 : « Agobard de Lyon et Claude de Turin attaquèrent violemment le culte des images au IXe siècle ». C'est confondre deux thèses différentes. La polémique latine des images a été bien résumée par M. Bréhier, *La querelle des images* (Paris 1904), p. 57. P. 110, cinquième proposition de Pierre de Bruys : « Sacrificia, orationes, eleemosynas et reliqua bona pro defunctis fidelibus a uiuis fidelibus facta deridet nec ea aliquem mortuorum uel in modico posse iuuare affirmat ». « C'est, dit M. A., une réaction contre le culte formaliste qui prévalait de jour en jour dans toute l'Eglise d'Occident... Ces cinq principes peuvent se ramener à un seul... « La foi se passe de culte « extérieur », etc. Il ne s'agit pas de cela ici, mais de l'application des œuvres, de la messe surtout, *aux défunts*. C'est la proposition rapportée par l'abbé de Fontcaude et citée p. 127, où M. A., bien plus justement, dit : « Ce n'est point là une condamnation de toutes les œuvres et encore moins du culte extérieur ». Sur les abus de la dévotion, en ce qui concerne la messe, contre lesquels réagissent les Vaudois, il faudrait consulter le livre de M. A. Franz, *Die Messe im deutschen Mittelalter* (Fribourg, 1903). — P. 132, noter le petit détail relevé par Pierre de Vaux de Cernay :

les Vaudois sont déjà des « déchaussés ». Ces singularités de costume choquaient, lorsqu'elles ont fait leur apparition (pourquoi M. A. dit-il, n. 4, que les contemporains les exagéraient ?). Les disciples de saint François, venus après, ont paru naturellement moins ridicules. — P. 140 : si « les aspirations populaires vers une morale de charité et d'amour, vers une foi vivante et libre » n'ont pas été réalisées par les Vaudois, n'est-ce pas qu'ils se sont usés dans les querelles de théologiens que M. A. vient de raconter ? — P. 164 : les Ortliebiens, dit M. A. « exceptent, dans leur mépris de la tradition ecclésiastique, les œuvres de saint Bernard ». Cette assertion est fondée sur le texte suivant cité en note : « Scripta Patrum non recipiunt, dicentes quod quattuor Euangelistae scripserunt utiliter..., sed quattuor alii inutiliter scripserunt. Interpretantur Matthaeum, Lucam, Marcum, et Iohannem... Alios (Patres) quattuor dicunt Hieronymum, Augustinum, Ambrosium et Bernardum ; horum scripta contemnunt et *ipsos* dicunt damnatos, praeter Bernardum ». *Ipsos* désigne évidemment les personnes, logées dans l'enfer à l'exception de Bernard ; mais ses écrits sont mis sur le même pied que ceux des autres Pères. Par contre, ce texte est fort intéressant ; car il suppose chez les catholiques un parallélisme entre les quatre évangélistes et les quatre docteurs, et la substitution de Bernard à Grégoire le Grand ; voy. C. WEYMAN, *Rev. d'hist. et de litt. religieuses*, III (1898), p. 562. — P. 177, l'idée de la rédemption de Lucifer a été générale dans la théologie catholique à une certaine date ; voy. TURMEL, *Rev. d'hist. et de litt. relig.*, III (1898), p. 306 ; V (1900), p. 96 et 289. Au surplus, elle ne procède pas chez les Lucifériens d'une « *charitas* universelle », mais de la conviction que le diable a été injustement condamné ; voy. les textes cités p. 308, n. 1 et n. 2 ; *a caelo iniuria pulsum, iniuriose, iniuste detrusum*. — P. 188, n. 2, l'idée que les œuvres *ex uana gloria, non ex caritate facta* sont sans vertu n'a rien ni de hardi ni de nouveau. — P. 189 suiv., p. 197, et ailleurs (pp. 12, 17, 39, 52, 144 note, etc.), M. A. indique l'influence du mysticisme et du millénarisme apocalyptique sur le développement des idées et la formation des sectes, mais presque toujours en passant et comme à regret. Il eût fallu au contraire y insister et chercher dans le mouvement étudié l'effet de cette influence qui me paraît avoir été considérable. « Les cathares d'Orléans croyaient que la glorification de leur secte précéderait immédiatement la fin du monde, que le règne des saints serait celui des parfaits ». Mais voilà précisément la raison du catharisme et de ces conceptions où l'ascétisme et le mysticisme réunis touchent à la limite de la folie. P. 12 et n. 2, est-ce que l'oisiveté sacrée des béguins n'est pas une des formes classiques de la maladie mystique ? P. 88, ces vols d'hosties commis par les catharins n'ont-ils pas pour but des profanations spéciales ? Il y a sous toute cette effervescence un fond malsain de perversions qui par places émerge du secret et des doctrines officielles. Cela est surtout

vrai des cathares et de quelques petites sectes. Certainement il faut distinguer millénaristes et millénaristes: Joachim de Flore est très bien défini « un clerc que l'étude amena à la contemplation et non à l'apostolat ». Sur ce voyant et le lien de sa théologie avec des doctrines antérieures, il eût fallu recourir aux articles de M. Paul Fournier, notamment *Rev. d'hist. et de litt. religieuse*, IV (1899), 37 suiv. Enfin, c'est le mérite des Vaudois de s'être en général tenus éloignés des écueils du mysticisme. Tout cela se trouve dans le livre de M. Alphundéry, mais trop dispersé et trop effacé.

Ces divergences ne pouvaient guère être indiquées brièvement, car elles portent surtout sur des appréciations. Il reste que les faits sont exposés avec exactitude, netteté et sans lacunes, que les sources sont constamment citées, que le livre est bien composé, que le style est agréable et soigné. Ce sont de grands mérites que n'atteindront pas de petites chicanes [1]. — Mais il n'y a pas d'index!

Paul Lejay.

Zur Entwickelung der romanischen Worstellung aus der lateinischen von Elise Richter. Halle, Niemeyer, 1903, in-8° de x-174 p.

Ce livre témoigne d'une immense lecture, d'une singulière finesse d'observation et d'une grande ingéniosité d'esprit, qualités dont Mlle Richter avait déjà donné des preuves dans diverses publications antérieures. Mais il me paraît, dans l'ensemble, manquer de clarté, et cela tient, si je ne me trompe, à ce que deux sujets y sont juxtaposés ou enchevêtrés.

Le sujet véritable consiste, comme l'indique le titre, à rechercher comment de la construction latine la plus habituelle dans la proposition simple (sujet, objet, reste, verbe) s'est dégagée la construction romane (sujet, verbe, objet, reste). Si je comprends bien, l'idée maîtresse de Mlle R. est que la raison du changement est d'ordre psychologique, non rythmique : l'esprit roman, en quête de clarté, aura réalisé son idéal en classant les mots de façon à aller toujours du connu à l'inconnu (p. 45 ss.). Cette théorie apparaît à Mlle R. comme diamétralement opposée à celle des latinistes (avec qui sont d'accord

1. Trop de fautes d'impression: p. xxvii, n. 1: Hurter, *Innocent III* (*Institut.!*); p. 14, n. 1, l. 1: *sub inrisiurandi*; p. 21, l. 7 : *envahi*, non *envahie*; p. 29, l. 7: *Saint-Dominique*, pour désigner le personnage (cette faute n'est pas unique); p. 44, n. 1, l. 6: la piété *journaliste*; p. 64, l. 2, lire: *contrastaient*; p. 87, l. 1, lire: leur *rapacité*; p. 115, n., l. 19, lire: Vital de *Mortain*; p. 116, n., l. 20, lire: *testificatur*; p. 139, l. 15, lire: *idiotae*: p. 142, n. 1, l. 2, lire; *complète*; p. 148, l. 5 et 7, lire: *pêche, pêcher*; p. 154, l. 7, lire: *rêveries*; p. 157, l. 3 du bas, lire: *création*; p. 170, n., l. 15, lire: loi *de* Moïse; p. 187, n., 2e al., l. 11, lire: *sexta feria*.

Wundt et Delbrück), à savoir qu'en latin les mots se rapprochent plus ou moins, suivant leur importance, du mot le plus fortement accentué, lequel est toujours en tête de la proposition. Cette discussion entraîne Mlle R. à de longs développements sur l'accentuation en latin et dans les langues romanes ; et c'est là le second sujet dont l'exposition vient fréquemment contrarier celle du premier. Il fallait ou en restreindre l'exposition ou en mieux montrer le rapport avec le principal. Cette partie me satisfait d'autant moins que les théories sur l'accentuation me paraissent singulièrement hasardées, appliquées à des langues mortes : il y paraît du reste aux contradictions qui mettent aux prises les savants les plus ingénieux et les mieux informés. Même en ce qui concerne les langues modernes, je dois avouer que les affirmations de Mlle R. me paraissent parfois bien surprenantes et bien difficiles à justifier [1].

Mais ces deux sujets étaient-ils si étroitement liés ? En d'autres termes les deux théories étaient-elles contradictoires ? Je n'ose l'affirmer, car — j'ai déjà fait cet aveu — je comprends mal celle de Mlle Richter. Les langues romanes, nous dit-elle, ont pour principe « d'aller du connu à l'inconnu » : voilà une formule dont l'apparente clarté me paraît décevante. Cette formule s'applique-t-elle à celui qui parle ou à celui qui écoute ? Pour le premier la pensée tout entière est connue d'avance, avant qu'il ouvre la bouche ; quant au second, les différents éléments de la proposition lui sont précisément connus à mesure qu'ils sont exprimés, et il va toujours du connu à l'inconnu. Il restait donc à nous expliquer pourquoi en latin c'est l'objet qu'on fait d'abord connaître, tandis que dans les langues romanes c'est le sujet.

Les critiques ou discussions de détail m'entraîneraient trop loin : voici cependant quelques remarques. Les règles sont parfois formulées d'une façon trop absolue : l'ordre des mots n'est pas, en français du moins, réglé d'une façon aussi mécanique qu'on le dit ici : l'euphonie ou l'eurythmie jouent un très grand rôle par exemple dans la place respective de l'épithète et du substantif, de l'adverbe ou du verbe (*mourir d'une belle mort* et *d'une mort affreuse ; j'ai bien dormi* et *j'ai dormi profondément*). La langue moderne, même en prose, tolère

1. Mlle R. part du principe, évident au reste, que c'est le mot le plus important qui porte l'accent. Mais quelle conclusion peut-on tirer de ce principe quand il s'agit de déterminer la place de l'accent dans une énumération, une description, une recette, etc. (voy. p. 109-10) ? Là il est évident que l'auteur seul peut nous renseigner sur l'importance relative des différents objets énumérés. Ailleurs (p. 69) est posé le principe que le verbe, quelle qu'en soit la place, a toujours un accent moyen. Il est facile pourtant, d'imaginer des propositions dont il est l'élément principal : c'est le cas pour la plupart des propositions impératives (voy. notamment p. 61 ss.) ; de même (p. 73-4) si l'auteur met, contrairement à l'usage, le verbe en tête d'une proposition narrative, c'est apparemment qu'il veut attirer l'attention sur ce mot et, conséquemment, qu'il lui accorde une particulière importance : donc, conformément à la théorie même de Mlle R., c'est bien lui qui doit porter l'accent le plus fort.

parfois les deux constructions contraires (*l'ennemi fut battu honteusement* ou *honteusement battu*). Quant à la poésie, elle jouit naturellement de libertés plus grandes encore : aussi Mlle R. eût-elle mieux fait de restreindre davantage les emprunts faits soit aux poètes, soit surtout aux chansons populaires, qui ne peuvent jamais être invoquées comme des témoins de l'usage moderne.

A. Jeanroy.

Ernest Babelon, **Histoire sur la gravure sur gemmes en France depuis les origines jusqu'à l'époque contemporaine.** Ouvrage illustré de gravures dans le texte et accompagné de xxii planches en phototypie. Paris, Société de propagation des livres d'art, au cercle de la librairie, 1902; xx-263 pp. gr. in-8°.

M. Babelon, « garde du Cabinet » des médailles, retrace en douze chapitres l'histoire de la glyptique dans notre pays. Parmi les époques qu'il replace en lumière, il faut indiquer l'époque mérovingienne, l'époque de Bernward et de Suger. Il y avait beaucoup à trouver sur ces premiers temps. M. B. caractérise et raconte les périodes d'éclipse et les périodes de prospérité ; il faut mettre à part le chapitre sur la Renaissance française et surtout le chapitre sur Jacques Guay et Mme de Pompadour. Toutes les œuvres connues de Guay sont décrites, identifiées, souvent reproduites. Le travail de Leturcq, si précieux à tant d'égards, est annulé par ce catalogue descriptif et critique.

Deux conclusions générales peuvent être tirées du beau livre de M. B. Si l'art des gemmes dépend un peu des variations de la mode, il subit cependant les mêmes influences et passe par les mêmes alternatives que le grand art. De plus, si l'on néglige des différences dues au talent et au caractère des artistes, la gravure sur gemmes est en relation étroite avec l'art antique et elle réussit dans la mesure où elle reste fidèle à cette tradition et à ces modèles. C'est pour ainsi dire entre ces deux termes que se place tout le développement de la glyptique. On peut s'en convaincre en regardant les gravures et les belles planches du livre de M. B.

Les détails qui m'ont le plus intéressé concernent l'histoire religieuse. Les sujets religieux sont très nombreux. A l'époque ancienne, ils semblent dépendre de modèles orientaux : ainsi les crucifixions de la pl. III. M. B démontre que la facture est bien occidentale et que la renaissance carolingienne a entraîné aussi la glyptique dans son mouvement : c'est une des nouveautés de son livre. Il admet d'ailleurs l'influence des modèles byzantins. Sur ce point, on eût désiré plus de détails et surtout, ce qui était facile, la production de pièces de comparaison : M. B. en insère une seule, si je ne me trompe (fig. 19). Parmi les autres sujets, il faut citer le poisson dans la nasse, image de l'Église (sceau d'Arnoul de Metz), et l'ancre : ce sont des types appartenant à une tradition ancienne. Puis apparaissent les

scènes à personnages ; la première que cite M. B. vient justement d'Orient : c'est une émeraude byzantine, représentant l'Annonciation, sertie dans un cadre d'or et faisant partie d'une parure wisigothique. Parmi les autres sujets, on trouve saint Paul tenant la croix, les saints Gervais et Protais étendant leur main sur une porte qui symbolise la ville du Mans, le martyre de saint Laurent, le sacrifice d'Abraham, l'histoire de Suzanne, le baptême du Christ. Ces deux derniers sujets sont très remarquables (pl. II, 2 et 3). M. B. compare l'histoire de Suzanne avec les miniatures du psautier d'Utrecht, et le baptême du Christ avec une peinture du graduel de Prum (B. N. lat. 9448).

On voit par ces dernières indications que M. B. ne néglige pas les comparaisons avec les documents contemporains. Il cite aussi les textes qui peuvent servir à éclairer et à expliquer les gemmes. Il n'a pas omis non plus les références bibliographiques. Tout son livre témoigne d'une érudition dont l'éloge n'est plus à faire. Si parfois, comme plus haut, on peut regretter un excès de discrétion, il faut penser que le livre ne s'adressait pas seulement à des archéologues et à des historiens.

Le livre doit être étudié quand l'on veut aborder l'étude des camées antiques et surtout fonder des conclusions sur leurs figures. M. Furtwängler se serait épargné quelques méprises s'il avait eu une connaissance plus complète des camées modernes [1]. Il est d'ailleurs facile de s'y tromper. Les artistes ont copié les modèles antiques ; ils ont composé des sujets d'après des marbres ; ils ont signé des noms des artistes anciens. Il est assez souvent difficile de reconnaître le pastiche. Voy. p. 86, p. 126-127, et surtout, p. 156, l'histoire du camée, Les Pleurs d'Achille.

Au moyen âge, les sujets des camées antiques sont considérés comme chrétiens et Vénus devient régulièrement la Vierge (p. 96 et 113). Ce sentiment conduit à retravailler les œuvres antiques pour les adapter à leur nouvelle désignation ; la dispute de Minerve et de Neptune est transformée en scène de la tentation d'Adam et d'Ève au paradis terrestre (p. 114).

De tout temps, on a fait usage des pierres gravées comme de talismans. C'est ce qui explique en partie qu'un si grand nombre a pu échapper aux accidents. Mais on a fait aussi de véritables pierres magiques. Le livre de M. B. en décrit un certain nombre : une sardoine avec l'inscription *os non cominuetis es eo* (Jn., xix, 35 ; contre la torture ; p. 2), une pendeloque à inscription magique (p. 10), les pierres décrites, pp 83 suiv. ; la bague du « Prince Noir » (p. 106) ; je rangerais volontiers dans la même catégorie Moïse et le serpent

1. Une gemme, qu'il déclare un chef-d'œuvre antique de l'époque classique, porte des lettres, à son avis, sans signification : G V. C'est la signature de Guay (communiqué par M. Babelon).

d'airain (p. 82 ; pl. V, fig. 7). Voy. aussi les réflexions de M. B., p. 68 suiv.

Il faudrait encore citer l'usage que M. B. fait des empreintes de sceaux pour reconstituer presque toute une période de l'histoire des gemmes. Il faudrait surtout dire que son livre est un beau livre d'art, dont l'illustration et l'exécution ne sont pas inférieures à la science. Comme de juste, M. Babelon s'étend longuement sur la période moderne ; il a deux chapitres sur l'école contemporaine, où il donne d'excellents conseils à nos artistes, comme celui de mettre en valeur les couches diversement colorées de la pierre : c'est là le mérite propre du camée. Il faut espérer avec M. Babelon que le caprice du public se portera de nouveau vers cette forme d'art. Elle n'a pas seulement un charme délicat ; elle donne nécessairement, par les conditions matérielles du travail, une excellente éducation du goût [1].

T. U.

— La 22e livraison de la publication intitulée *Obergermanish-Raetische Limes* vient de paraître (Heidelberg, Otto Peters, 5 Mark). Elle est consacrée à l'étude du camp de Holzhausen. Les murs, les portes et la construction centrale en sont bien conservés. L'inscription de la *Porta sinistra* était faite en lettres de bronze rapportées (p. CVII). — R. C.

— Les savants de Halle ont offert au 47e congrès des philologues allemands réuni dans leur ville un *Apophoreton, überreicht von der Graeca Halensis* (Berlin, Weidmann, 1903 ; 161 pp. et 1 carte in-8 ; 4 Mk.). Le volume contient les neuf travaux suivants : W. Dittenberger, *Athenäus und sein Werke* : l'ouvrage est de la fin du IIe siècle, non du IIIe. L'attitude de l'auteur vis-à-vis de Commode n'est possible que dans les années qui suivent immédiatement la mort de cet empereur, avant que la politique de Septime-Sévère ait rendu sa mémoire difficile à attaquer. Les mentions de Plutarque et d'Hérodien doivent être interpolées. Les personnages du banquet sont tous réels : Ulpien n'est pas le jurisconsulte, peut-être son père, en tout cas un sophiste d'origine orientale. L'œuvre appartient à une période où la littérature grecque verse dans l'érudition littéraire et grammaticale. — G. Wissowa, *Römische Bauernkalender*. Étude de deux ménologes rustiques, le *Colotianum* et le *Vallense*. Malgré quelques différences, ils remontent à un original commun épigraphique. M. W. groupe leurs indications sous quatre rubriques : données chronologiques, signes du zodiaque et divinités tutélaires, indications agricoles, fêtes. Le nombre d'heures du jour est fixé d'après un système que l'on retrouve dans Manilius, qui consistait à prendre le mois de juin et le mois de décembre comme s'opposant (15 h. et 9 h.) et à répartir les dix autres mois deux par deux, en partant de ces deux mois et en assignant à chaque paire une durée égale du jour. Il y avait un autre système, dans Palladius et Isidore et peut-être Suétone. Au lieu de prendre les mois solstitiaux comme pivots du tableau, on

---

1. P. 32, l. 6, lire : HLVDOVVICVM. — P. 70, fig. 35, noter que les serpents sont barbus. — P. 105, le règne de Charles V appartient au moyen âge, mais est le temps d'une véritable renaissance classique.

oppose à juin, juillet, et à décembre, janvier, et ainsi de suite. On cherchait alors à tenir compte de la date précise des solstices, et à établir des durées égales avant et après. Une difficulté analogue, mais encore plus forte, se présentait quant à l'attribution des signes du zodiaque, l'entrée du soleil dans un signe ayant lieu à peu près au milieu du mois. Aussi on connaît deux systèmes, dont M. W. énumère les représentants connus, « le système du Capricorne », qui place janvier sous ce signe, et « le système du Verseau », qui préfère cette autre coïncidence (dans la réalité, Capricorne, 17 décembre au 15 janvier; Verseau, 16 janvier au 14 février). Les ménologes appartiennent au premier système. M. W. eût pu citer, comme s'inspirant du second, Horace, *Sat.*, I, I, 36. L'assignation d'une divinité à un mois se faisait aussi d'après divers systèmes, le nom du mois, la fête principale, le signe du zodiaque (Manilius et Vettius Vallens). Nos ménologes suivent ce dernier principe, mais en désaccord avec la liste des astrologues. M. W. explique très ingénieusement l'erreur. Enfin il compare les prescriptions agronomiques des ménologes avec celles des auteurs. On voit que les ménologes ont été dressés en vue d'un terrain froid, celui de Rome et de sa campagne. L'accord avec Varron contre Columelle se justifie parce que Varron et les ménologes traitent d'un *praedium suburbanum*. Je note seulement que nos cultivateurs connaissent « le blé de mars » comme ceux d'Italie le *frumento marsuolo*. Les fêtes indiquées nous montrent quels éléments ont subsisté du calendrier antique jusqu'aux derniers temps; car, si l'on fait abstraction des dédicaces, les fêtes indiquées par les ménologes se retrouvent en grande partie au milieu du ve siècle de l'ère chrétienne. M. Wissowa compare cette liste avec celle des *Hermeneumata* publiés dans le *Corpus glossariorum*. Ces calendriers, si bien commentés, doivent avoir été gravés après 36-39, mais au plus tard sous les Flaviens. — Fr. Blass, *Ueber die Zeitfolge von Platons letzten Schriften* : discussion des vues de M. Gomperz. — F. Bechtel, *Ueber die Bezeichnungen des Magens im Griechischen*. Pas de nom spécial. On trouve γαστήρ, κοιλία, καρδία (Thuc., II, 49, emprunte ce terme aux médecins), στόμαχος. Ce dernier terme désigne, à proprement parler, l'une des ouvertures de l'estomac, ou bien l'oesophage. Dérivé de στόμα (cf. κύμβαχος et κύμβη), il en prend le sens dans des expressions comme στόμαχος τῆς γαστρός, στόμαχος τῆς κοιλίης. Le premier indice du sens de « estomac » est Térence, *Eun.*, 323 (*stomachari*); *stomachus* est employé par Lucrèce, Cicéron, Horace. D'ailleurs les Latins n'avaient pas non plus de terme particulier et employaient *uenter* et *uentriculus*. — U. Wilcken, *Zur Drakontischen Verfassung*. Il faut lire dans *Rep. Ath.*, xli, 2, μετάστασις. Le chapitre iv est interpolé, comme le chap. xli, et par le même auteur. — Carl Robert, *Zur Oidipussage*. V. 806, lire : ἐκτρέποντα τῆς τροχηλάτου. M. Robert, par d'ingénieuses comparaisons avec les textes et les monuments, essaie de déterminer l'originalité de Sophocle dans le récit de la rencontre entre Œdipe et Laïus. — B. Erdman, *Psychologische Grundbegriffe der Sprachphilosophie*. — R. Pischel, *Vier Lieder der deutschen Zigeuner*. — Ed. Meyer, *Die Alliaschlacht*. Tite-Live place la bataille sur la rive gauche du Tibre, Diodore sur la rive droite. Les historiens modernes s'étaient rangés du côté de Diodore. M. Richter a remis en faveur la version de Tite-Live. M. Meyer s'efforce, par la critique des sources et la discussion des données topographiques, de réfuter les arguments de M. Richter. — P. L.

— M. J.-J. Trahey a présenté à l'université de Washington comme thèse de doctorat : *De sermone Ennodiano*, *dissertatio philologica* (Nostrae Dominae, Indiana, typis uniuersitatis; 1904; 200 pp. in-12). C'est une étude du vocabu-

laire employé par Ennodius. Le plan est celui de tous les travaux analogues. Les mots sont classés par espèces et dans chaque espèce d'après le suffixe. Il eût été bon de classer les mots composés d'après le préfixe ou l'élément formateur, mettre à part *fructificare, sanctificare*, etc. A la suite de chaque mot, M. T. donne les textes d'Ennodius et les références aux autres auteurs; puis, à la fin de chaque section, la liste des mots nouveaux dans Ennodius et, d'après les listes de M. Gœlzer, dans saint Jérôme. De la comparaison, M. T. conclut qu'Ennodius est plus sévère que saint Jérôme. Mais il faudrait cependant tenir compte de l'intervalle qui sépare Jérôme d'Ennodius et des ouvrages où les mots employés par Ennodius ont été introduits postérieurement à Jérôme. Il restait peu d'innovations à faire au commencement du VIe siècle. Une comparaison très brève de la syntaxe chez les deux écrivains montre qu'Ennodius est plus sévère que Jérôme. Ici les quantités opposées étant de même nature, la conclusion peut être moins discutable. D'une manière générale, il faut s'attendre à trouver Ennodius moins irrégulier que Jérôme parce qu'il est moins personnel, plus artificiel, étant homme d'école et rhéteur. Le travail de M. Trahey est bien disposé et muni d'un bon index. En appendice, M. Trahey fait une critique d'un livre récent sur le même sujet, thèse de doctorat présentée à une université française. Il n'a pas de peine à en montrer les lacunes et les erreurs. On a été un peu étonné de voir l'*Archiv* de M. Wölfflin si empressé à annoncer ce médiocre essai. Pour la partie que M. Trahey a traitée, la thèse de Washington est incomparablement supérieure. L'auteur y a mis peu de latin de son cru, et il est généralement correct. Mais qu'est-ce que : « praeparatis schedis officinae typographicae *tradituris iri* » ? — P.-L.

— L'élément moral de la *Didaché* est présenté sous la forme de l'allégorie des Deux Voies. Un écrit analogue, publié par Pitra, en 1864, avait été considéré comme un extrait de la *Constitution apostolique égyptienne*. M. Th. Schermann en publie une nouvelle édition, d'après trois mss. grecs du XIVe et du XVe s. : *Eine Elfapostelmoral oder die X-recension der « Beiden Wege »* (Munich, 1903; J.-J. Lentner; VIII-90 pp.; prix : 2 Mk.; *Veröffentlichungen aus dem Kirchenhistorischen Seminar München*, II Reihe, Nr. 2). Pour lui, con rairement à l'opinion de M. Funk et d'autres, le fond est juif. La *Morale des onze apôtres* ou X, éditée par M. S., s'oppose à la lettre de Barnabé : ce sont deux remaniements différents et opposés du même écrit. Ce n'est pas un extrait de la *Constitution*, mais une de ses sources. L'écrit juif a fourni la première partie de la *Didaché*, dont les deux parties étaient originairement séparées. L'adaptation de la *Didaché* est indépendante de celle de X. La dissertation de M. Schermann est très approfondie. — P. L.

— Lagarde a donné le nom de *Canones ecclesiastici* à un recueil comprenant comme dernière partie un extrait du VIIIe livre des *Constitutions apostoliques*. La collection paraît avoir été compilée en Egypte et très probablement le texte saïdique, publié par Lagarde, est l'original. M. Johannes Leipoldt, *Saïdische Auszüge aus dem 8. Buche der Apostolischen Konstitutionen* (Leipzig, Hinrichs, 1904; *Texte und Untersuchungen*, XI, 1 b; prix 2 Mk.), a traduit ce texte, publié et traduit un nouveau fragment tiré d'un ms. de Paris, et traduit un fragment publié en 1886 par M. Maspero (*Recueil*, VII, 142). L'extrait est très étroitement apparenté avec les *Constitutiones per Hippolytum*, lesquelles donnent un texte plus ancien des *Constitutions* que nos mss. Il est même possible qu'il se réfère à une rédaction encore plus ancienne; car non seulement, d'après ce texte, on ne doit pas ordonner les lecteurs et les diaconesses, mais aussi non plus les sous-diacres.

Le travail de M. Leipoldt est le bienvenu. Il met à notre portée un élément nouveau du problème que posent les *Constitutions* et les divers écrits législatifs attribués aux apôtres. — P. L.

— Dans : *Der Dom zu Aachen und seine Entstellung, Ein Protest* (Leipzig, Hinrichs, 1904 ; VII-100 pp., 44 fig. et 2 pl., prix ; 1 Mk.) ; M. Jos. Strzygowski proteste contre une restauration malencontreuse. Mais la plus grande partie de la brochure est consacrée au style de la chapelle palatine construite par Charlemagne. C'est pour M. S. un monument du type « martyrion », édifice à construction centrale élevé sur un tombeau ou pour conserver des reliques. Le type est très fréquent en Orient et M. S. suppose que Charlemagne s'est inspiré directement de ces monuments. Cependant, la démonstration ne semble pas encore suffisante pour douter qu'il n'ait pris son modèle dans des contrées plus voisines, et à Ravenne même, où il était en 801 ; car il avait obtenu du pape Hadrien l'autorisation d'enlever de cette ville pour sa chapelle des marbres et des mosaïques. Que le type du monument soit d'origine orientale, c'est naturellement une autre question. M. S. en cite divers représentants français et il insiste sur les rapports entre la Syrie et l'Occident. Aux faits qu'il énumère et qui ne sont pas sans importance pour l'histoire religieuse, j'ajoute l'épiscopat de Marolus à Milan pendant quinze ans (409-424) ; Ennodius, *Carm.*, II, 80 ; éd. Hartel, p. 583. M. S. attribue également une origine orientale à la pomme de pin (*la pigna*), motif décoratif de fontaine. L'ivoire Barberini, dont le revers a servi de feuilles de diptyque dans une église de la région de Trèves (Omont, *Journ. des sav.*, février 1901), est pour M. S. d'origine alexandrine et représente Constantin en héros de la foi. Il est juste de remarquer que des thèses analogues à celles de M. Strzygowski sur l'origine orientale de nos monuments et de leur décoration, avaient été déjà soutenues par Courajod. Nous souhaitons que cette brochure, très bien illustrée, arrête le vandalisme des architectes restaurateurs et qu'on ne renouvelle pas à Aix-la-chapelle les scandales d'Heidelberg et du Hohkönigsburg. — P. L.

— Pitra avait donné quelques extraits d'un ouvrage inédit de sainte Hildegarde conservé dans un manuscrit du XIIIe siècle provenant de Saint-Maximin de Trèves. M. Paul Kaiser le publie complètement dans la *Bibliotheca teubneriana : Hildegardis Causae et Curae ;* Lipsiae, in aedibus B. G. Teubneri, MCMIII : V-254 pp. in-12. L'ouvrage est curieux. La théorie des quatre humeurs correspondant aux quatre éléments y est développée. Il y a sur la génération et sur la formation dee caractères et des tempéraments des observations intéressantes. Après un abrégé de cosmologie, l'auteur décrit les tempéraments, les maladies et indique ensuite les remèdes. A la fin, une série de remarques sur l'influence du jour de la lune sur la conception paraît à M. Kaiser une addition, mais qui est conforme à la doctrine générale. Deux index, de mots latins et de mots allemands, terminent le volume. L'index latin pourrait être aisément grossi : ainsi les noms des « planètes » *oculus, pauper, pupilla, diues*, p. 15-16 ; *tabernacula*, 70, 21 ; 72, 25 ; 74, 11 ; 100, 31 ; *domus* (avec le sens qu'a ici *tabernacula*), 75, 17 ; à *stirps*, aj. : 72, 28. M. Kaiser a indiqué soigneusement les passages parallèles de la *Physique*, publiée dans Migne, *P. L.*, t. CXCVII. — P. L.

— Dans les *Veröffentlichungen aus dem kirchenhistorischen Seminar* de Munich (II Reihe, Nr. 4), M. Ludwig Eisenhofer nous donne une dissertation intéressante d'archéologie liturgique : *Das bischöfliche Rationale, seine Entstehuug und Entwicklung* (Munich, Lentner, 1904 ; 49 pp. et 9 fig., in-8 ; prix : 1 Mk. 60). Le rational est un ornement que l'évêque porte par dessus les autres ; une partie

retombe sur la poitrine, l'autre sur le dos. Cet ornement est formé des deux côtés par une large bande brodée, aux deux extrémités de laquelle retombent deux pans. Les noms des vertus sont dessinés sur ces bandes. Le rational n'est plus guère en usage, mais il a été fréquent au moyen âge. C'est probablement la transformation d'un pallium propre aux évêques. M. Eisenhofer relève toutes les mentions et toutes les représentations du rational ; il classe les différentes formes de cet ornement et montre comment la description du costume du grand-prêtre, dans l'Ancien Testament, a influé sur ce développement. — P. L.

— Depuis 1725 au moins, Saint-Servan possédait, grâce à dom Lobineau, le patron le plus extraordinaire de toutes les Bretagnes. Fils du roi de Chanaan, baptisé à Alexandrie, Servan est évêque de Chanaan 20 ans, évêque de Jérusalem sept ans, pape de Rome sept ans ; les foules le suivent par millions d'hommes (7,000,000 de Rome) et passent avec lui tour à tour la mer Rouge et la Manche à pied sec. Il est inutile de poursuivre ce récit, qui n'est pas inconnu des romanistes. M. l'abbé L. Campion change tout cela, comme le prouve le titre de sa brochure : *S. Servatius, évêque de Tongres, patron de Saint-Servan* (Rennes, Plihon et Hommay ; Paris, Fontemoing ; 83 pp. in-8 ; 1904). Sa thèse est l'ancienne tradition. Il étudie le culte de saint Servais et prouve par des arguments historiques solides que c'est bien lui qu'honore Saint-Servan. Reste ce que M. Campion appelle le « problème philologique ». L'auteur semble penser qu'il n'y a pas de méthode en linguistique. Mais il me paraît que la difficulté existe aussi et de même nature que pour *Seruatium*, si l'on part de *Seruanum*, qui aurait donné *Servain*, comme *manum*, *main*, *uilanum*, *vilain*. Il faudrait d'abord établir les diverses formes du mot dans les textes ; puis étudier les particularités propres au français local ou aux régions d'où le mot a pu être emprunté. Toutes conditions qui demandent, M. Campion peut le croire, autant de rigueur et de précision à qui veut les réaliser qu'un problème historique à qui en cherche la solution dans les documents. — P. L.

ERRATUM. — Il faut lire dans le compte-rendu de la brochure de M. Édouard Champion sur les idées politiques et religieuses de Fustel de Coulanges (nº 49, p. 455) *Louis Ménard* et non Louis Richard ; il s'agit de l'auteur de *la Morale avant les philosophes* et de *Polythéisme hellénique*.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 16 décembre 1904.

L'Académie a nommé correspondants étrangers, MM. Cumont, professeur à l'Université de Gand, et Usener, professeur à l'Université de Bonn.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

N° 27 Trente-huitième année. 4 juillet 1904

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Romania, n° 130, avril : Lot, notes historiques sur Aye d'Avignon. — P. Meyer, L'enfant voué au diable, rédaction en vers. — Piaget, La belle dame sans soucis (suite). — A. Thomas, Etymologies lyonnaises. — Pieri, il tipo avverbiale di carpone -i. — *Mélanges :* P. Meyer, Les Trois Maries, mystère liturgique; Clark, Nd et mb protoniques en italien; Cuerto, Mana y mand, maguer o magüer; Guarnerio, Ancora di ti (zi) elemento ascitizio in parecchi appellativi d'animali nei dialetti sardi; A. Thomas, prov. amenla; prov. conobre; fr. corneau; fr. noyau. — *Comptes rendus :* Menendez Pidal, Manual elementar de gramatica espanola; Körting, Latein. roman. Wörterbuch; Merlo, i nomi romani delle stagioni e dei mesi.

Nouvelle revue rétrospective, n° 120; 10 juin 1904 : Reubell et Bonaparte, conversation de Reubell avec le premier Consul, 1802 (communication de M. Fr. Masson). — Documents sur la défection du roi de Naples 1814 (fin). — Une lettre de Marie-Antoinette, 1791. — Lettres de Sophie de Monnier à Mirabeau, 1775-1781 (fin). — Correspondance du minéralogiste Monnet, XVIIIe siècle (fin). — A nos lecteurs (La *Revue* cesse de paraître, et le directeur, M. Cottin, annonce ainsi la nouvelle : « La collection incomplète atteignant aujourd'hui le chiffre de 40 volumes, soit deux fois celui de l'œuvre similaire de Taschereau, nous croyons devoir, en raison de la place matérielle par elle occupée sur les rayons des bibliothèques, eu égard, aussi, à notre désir d'introduire quelque variété dans nos travaux, en suspendre momentanément la publication. Hâtons-nous d'ajouter que nous ne l'abandonnons point sans esprit de retour. Nous comprenons les services que peut rendre à tous ceux qu'intéresse l'histoire intime des deux derniers siècles de la France un recueil uniquement composé de documents relatifs à cette période, et pourvu de tables alphabétiques. Mais ce n'est pas tout : le dévouement de nos collaborateurs, la fidélité de nos abonnés, les encouragements dont notre entreprise a été l'objet, nous engagent à la continuer un jour, soit sur le même modèle, soit avec les modifications de plan et de format qui pourront être jugées nécessaires. Il ne s'agit donc point de nous séparer définitivement des amis connus et inconnus auxquels la *Revue* doit, en partie, ses vingt années d'existence, mais seulement de prendre d'eux un congé provisoire, en leur adressant l'expression de notre bien vive gratitude. »

La Correspondance historique et archéologique, n°s 124-125, avril-mai 1904 : E. Sakellaridès, La correspondance d'Alfred de Vigny; essai d'un catalogue de ses lettres. — A. Mesureur, Les Archives de l'assistance publique (fin). — P. Lacombe, L'Assassinat de Henri IV, rue de la Ferronnerie. — A. Maire, Un livre d'art militaire peu connu. — Tabariès de Grandsaignes, Nouvelles recherches sur les seigneurs de Passy. — Vœux au sujet de la proposition de loi portant réorganisation générale des Archives de France. — Question. — Jean Paëpp, Galbaicus.

Bulletin Hispanique, n° 2, avril-juin 1904 : E. Walberg, L'auto sacramental de Las Ordenes militares de D. Pedro Calderon de la Barca (suite). — A. Morel-Fatio, La golille et l'habit militaire. — E. Pineyro, Gertrudis Gomez de Avellaneda. *Variétés :* Sur une lettre du grand capitaine Gonzalve de Cordoue (J. Calmette). — *Questions d'Enseignement :* Extrait du rapport sur le concours de l'Agrégation d'espagnol et d'italien en 1903 (A. Morel-Fatio). — *Bibliograhie :* Ed. Cabié, Ambassade en Espagne de Jean Ebrard, de 1562 à 1565 (E. M.). — Fr. Rodriguez Marin, Luis Barahona de Soto (A. M. F.). — J. Costa,

Colectivismo agrario en Espana (J. A. B.). — Sommaires des Revues consacrées aux pays de langue castillane, catalane ou portugaise. — Chronique.

Bulletin Italien, n° 3. Juillet-septembre 1904 : Paget Toynbee, « Sollenare » (Vita nuova, § 12, l. 6; § 40, l. 28). — H. Hauvette, Encore C. Rucellai et F. Guidetti : rectification et addition. — P. Toldo, Quelques notes pour servir à l'histoire de l'influence du « Furioso » dans la littérature française (3e article). — H. Hauvette et M. Paoli, L'Arétin au théâtre, à propos d'un drame récent. — P. Sirven, A propos d'un sonnet d'Alfieri. — H. Dupré, L'Italie dans l'œuvre artistique et littéraire de Dante Gabriel Rossetti. — *Mélanges et documents :* J. Vianey, Marcello Philoxeno et Melin de Sainct-Gelays. — L. Auvray, Inventaire de la collection Custodi, conservée à la Bibliothèque nationale (3e article). — G. Luzzi, Un' Epistola inedita di Gabriele Rossetti a Luigi Bonaparte. — *Bibliographie :* P. Santini, Quesiti e ricerche di Storiografia fiorentina (L.-G. Pélissier). — K. Federn, Dante (H.). — C. Ricci, Sophonisbe dans la tragédie classique italienne et française (E. Bouvy). — E. Brambilla, Foscoliana (G. Matton). — G. Crugnola, Alfred de Musset e la sua opera (P. Sirven). — V. Ferrari, Letteratura italiana moderna e contemporanea (1748-1903) (H. Hauvette). — Chronique.

Revue de l'Instruction publique en Belgique, n° 2 : A. Willems, Les régates à Athènes à propos d'un passage d'Aristophane. — E. Boisacq, Epicharme : γραῖαί τ' ἐρίθακώδεις. — *Comptes rendus :* Ouvrages de MM. A. Puech, Plessis et Lejay, R. Pichon Waltzing, A. Cima, L. Dedouvres, A. Piters, O. Ghislain, B. Schädel, E. Faguet, A. Albalet, V. Delehaye, G. Gaillard, Ch. Letourneau, G. Demeny, J. Melon, A. W. Pollard, S. Waetzold, M. Vachon. — Chronique.

Athenaeum, n° 3999 : Swinburne, Poems and ballads, I. — Sidgwick, The development of European polity. — Barry, Newman (cf. n° 26). — Murdoch et Yamagata, A history of Japan during the century of early foreign intercourse. — Scott, History of the Moorish Empire in Europe, — English Philology (Bradley, The making of English ; A fourteenth-century English Biblical version, p. A.-C. Panes.) — Notes from Oxford. — Sir Henry Wotton's « State of Christendom » (Hughes).

Deutsche Literaturzeitung, n° 24 : Naumann-Buch. Hgb. von H. Meyer-Benfey. — Witkowski, Was sollen wir lesen und wie sollen wir lesen? — Herkenne, Die Briefe zu Beginn des zweiten Makkabäerbuches. — Thomae Hemerken a Kempis Opera omnia ed. M. I. Pohl. Vol. II. — Dibelius, Johann Tetzel. — Zeissig, Die Raumphantasie im Geometrieunterrichte. — L'Année philosophique. XIVe année, p. Pillon. — Die Lieder eines ägyptischen Bauern. Gesamm. u. übs. von H. Schäfer (très varié et intéressant). — Dahlke, Aufsätze zum Verständnis des Buddhismus. — Philostrati minoris imagines et Callistrati descriptiones. Rec. Schenkl et Reisch. — P. Jahn, Aus Vergils Dichterwerkstätte (Georgica IV, 1-280). — Nussberger, Der Landvogt von Greifensee und seine Quellen (soigné). — Schulte. Glossar zu Farmans Anteil an der Rushworth-Glosse. — Lilian Winstanley, Shelley as nature poet. — Fr. Plessis, Poésies complètes (1873-1903). — Dadachanjee, On the Cyropaedia. — Andreas' von Regensburg sämtliche Werke, hgb. von Leidinger. — Bender, Der Ulmer Waffenstillstand (1647). — Ziegel, Uebersicht über die Geschichte der preussischen Verfassungsfrage bis zum Erlass der Verfassungsurkunde vom 31. Jan. 1850. — Beschreibung Agyptens im Mit-

telalter zuzammengest. von Else Reitemeyer (œuvre attachante quoique d'un dilettante). — Frz. SEINER, Bergtouren und Steppenfahrten im Hererolande. — SCHWARZ und STRUTZ, Der Staatshaushalt und die Finanzen Preussens. Bd. I-III. — MANES, Versicherungs-Wissenschaft auf deutschen Hochschulen. — H. KEHRER, Die « heiligen drei Könige » in der Legende und in der deutschen bildenden Kunst bis Albrecht Dürer.

Literarisches Centralblatt, n° 25 : WIDMANN, Die Echtheit der Mahnrede Justins an die Heiden. — HUCK et KNOTH, Ubertin von Casale. — DREWS, Die Predigt im XIX Jahrhundert, — PIZZI, L'Islamisme (sans prétentions, mais fait avec goût). — Urkundenbuch der Stadt Iena, II. 1400-1525, p. DEVRIENT. — HÖTZSCH, Die Vereinigten Staaten von Nordamerika (bon). — LAMPRECHT, Zur jüngsten deutschen Vergangenheit, II, 2 (travail d'un idéaliste romantique). — SCHIMMER, Alt = und Neu-Wien. — MAURENBRECHER, Sallustiana, I, die Ueberlieferung der Jugurthalücke (exemple d'une bonne méthode). — La Divina Commedia, illustrata da RAZZOLINI. — HENK, Die Frage in der altenglischen Dichtung. — A. ASKENASY, Die Frankfurter Mundart und ihre Literatur (très détaillé, instructif et soigné). — Beitraege zur Oberlehrerfrage.

Museum, n° 8, mai : POLACK, De Aristophanis Codice Ravennate. — NOACK, Homerische Paläste (Van Leeuwen). — Lucretius ed., not. instr. Van der VALK, I (Karsten). — Van der VALK, De Lucretiano carmine (Karsten). — CODERA, Estudios crit. de Hist. árabe española (De Goeje). — Aus der Hauptbibliothek d. Franckeschen Stiftungen (De Vooys). — NYROP, Grammaire hist. de la Langue Franç., II (Salverda de Grave). — LUCHAIRE, Mélanges d'histoire du moyen âge III (Brom). — ELIAS, De vroedschap van Amsterdam, I (Blok).

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 28 Trente-huitième année 11 juillet 1904

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue Musicale, sommaire n° 12. — Henri HANTICH : Antoine Dvorak. — L. G. : Alceste, de Gluck, à l'Opéra-Comique. — A. LENOEL-ZEVORT : L'enseignement du chant et les méthodes. — Pierre AUBRY : La musique de danse au moyen âge : une estampida de Rambaut de Vaqueiras. — Constant ZAKONE : Le chant dans les églises. — Concerts et Conférences. — Publications nouvelles : Fr. COUPERIN, Th. DUBOIS, H. MARÉCHAL, H. RIETSCH. — Actes officiels, Informations et Correspondances. *Supplément musical :* Troccata pour piano, par A. de Polignac.

Athenaeum, n° 4000 : Personal reminiscences of Wellington, p. Mary GLEIG. — Alex. Bain, Autobiography. — Horace Walpole, Letters, V-VIII, p. Mrs. TOYNBEE. — MACCARTHY, Rome in Ireland. — BRYDEN, A history of South Africa; Miss TROTTER, Old Cape colony. — Napoleonic literature. — Scotch books. — Whitehall gardens, memorabilia quaedam. — Sir Henry Wotton's « state of christendom ». — The west-saxon regnal periods in Ms Tiberius A III (Anscomb). — Elkanah Settle. — HOGARTH, The penetration of Arabia. — The Egypt Exploration Fund's exhibition. — The French primitives (Alice Kemp-Welch). — The Alcestis at Bradfield.

Deutsche Literaturzeitung, n° 25 : BOCK, Jakob Wegelin als Geschichtstheoretiker. — Leipziger Kalender. Illustriertes Jahrbuch für das Jahr 1904, hgb. von G. MERSEBURGER. — BALJON, Commentaar op de handelingen der apostelen. — LUTHERS Tischreden in der Mathesischen Sammlung hgb. von E. Kroker. — Joh. MATHESIUS, Ausgewählte Werke. 4. Bd. : Handsteine. Hgb. von G. LOESCHE. — The second letter of St. Paul, the apostle, to the Corinthians, ed. by A. PLUMMER. — NATORP, Allgemeine Psychologie. — DASTRE, La vie et la mort. — RAUSCH, Schülervereine. — COLLARD, Méthodologie de l'enseignement moyen. — The Lubabu'l-Albab of Muhammad 'Awfi. P. II. Ed. by Edward G. BROWNE (excellente édition). — GRAY, Literary Studies in the Sanskrit Novel. — Pseudacronis scholia in Horatium vetustiora. Rec. O. KELLER. Vol. II : Scholia in sermones, epistulas artemque poeticam (bon et sûr). — DEMETRIUS, On Style. Ed. by W. Rhys Roberts. — FAGRSKINNA. Noregs Kononga Tal udg. ved Finnui Jonsson. — POLZIN, Der Geschlechtswandel der Substantiva im Deutschen. — SIEVERS, Thomas Deloney (soigné). — ENGWER, Anthologie des poètes français. — SMITH, The tale of Gyges and the King of Lydia. — BETHUNE, Les écoles historiques de Saint-Denis et Saint-Germain des Prés dans leurs rapports avec la composition des Grandes Chroniques de France (très louable). — SANTINI, Quesiti e ricerche di storiografia fiorentina. — Briefe des Herzogs Ernst August zu Braunschweig-Lüneburg an Johann Franz Diedrich von Wendt aus den Jahren 1703 bis 1726. Hgb. von KIELMANSEGG. — JUDT, Die Juden als Rasse. — WEBER, Das Tal Passeier und seine Bewohner. 2. Aufl. von P. A. Schatz. — KLEE, Die Landarbeiter in Nieder-und Mittelschlesien und der Südhalfte der Mark Brandenburg. — COHN, Gewerkschaftliche Organisations-und Lohnkampfpolitik der deutschen Metallarbeiter. — BARNAY, Erinnerungen. — TYROLT, Aus dem Tagebuche eines Wiener Schauspielers, 1848-1902.

Literarisches Zentralblat, n° 26 : The Book of Genesis, p. DRIVER. — H. v. SCHUBERT, Der sogen. Prædestinatus (cf. *Revue* 1903, n°46). — RAU, Harnack, Gœthe, D. Strauss und L. Feuerbach. — HELDMANN, Die Rolandsbilder Deutschlands (satisfaisant). — The Cambridge modern

history, II, the Reformation (instructif). — Balagny, Napoléon en Espagne, II (bon, cf. *Revue* 1903, n° 45). — Sepet, Six mois d'histoire révolutionnaire, juillet 1790-janvier 1791 (intéressant; cf. *Revue*, n° 9). — Pichler, Austria Romana, geogr. Lexikon aller zu Römerzeiten in Oesterreich genannten Berge, Flüsse, Häfen, Inseln, Länder, Meere, etc. (très soigné, mais n'indique pas ses sources). — Morisse, Contrib. prélim. à l'étude de l'écriture et de la langue Si-Hia. — Schanz, Gesch. der röm. Litérature, IV, 1. (excellent; cf. *Revue*, n° 16). — Groussac, Le don Quichotte d'Avellaneda (cf. *Revue*, 1903, n° 25). — Wolkan, Die Lieder der Wiedertaüfer. — Mulfinger, Kürnbergers Roman der Amerikamüde, — Müller Wortkritik und Sprachbereicherung, in Adelungs Wörterbuch. — Schencke, Amon-Re.

ORY (Paul). Les procédés industriels des Japonais. L'arbre à laque. Notice traduite pour la première fois du japonais. In-8, fig. . . . . 2 fr. 50

REINACH (L. de), ancien administrateur des services civils de l'Indo-Chine. Recueil des Traités conclus par la France en Extrême-Orient (1684-1902). Un volume in-8. . . . . 15 fr. »

REVON (M.). Le shinntoïsme. In-8 (*sous presse*).

ROSNY (L. de), professeur à l'Ecole des Langues orientales vivantes. La Civilisation japonaise. In-18. . . . . 5 fr. »

Place du Japon dans la classification ethnographique de l'Asie. — Géographie de l'Archipel japonais. — Origines historiques de la monarchie japonaise. — Influence de la Chine sur la civilisation du Japon. — Littérature chinoise du Japon. — Aperçu de l'histoire des Japonais depuis l'établissement du Bouddhisme jusqu'à l'arrivée des Portugais.— Littérature, sciences et industries au Nippon. — La révolution moderne au Japon, etc.

ROSNY (Léon de). Catalogue de la Bibliothèque japonaise de Nordenskiœld. In-8. . . . . 15 fr. »

— Le Taoïsme. Avec introduction, par Ad. Franck, de l'Institut. In-8. . . . 6 fr. »

— La déesse solaire Ama-Terasou et les origines du Sintauïsme. In-8. 1 fr. 50

— Le livre canonique de l'antiquité japonaise. Histoire des dynasties divines, traduite sur le texte original et accompagnée d'un glose inédite en chinois et d'un commentaire perpétuel. 2 fasc. in-8. Chaque. . . . . 15 fr. »

I. La Genèse. — II. Le règne du Soleil. — III. L'Exil.

— Feuilles de momidzi. Études sur l'histoire, la littérature, les sciences et les arts des Japonais. Un vol. in-8, illustré. . . . . 7 fr. 50

Les origines du sintauïsme. — Le premier mikado. — Les novateurs bouddhistes de l'Extrême Orient. — Le Mémorial de l'antiquité japonaise. — La botanique et l'art floral. — Les petites mousoumés japonaises. — La poésie populaire. — Des différents genres d'écriture. — *Le Tai heiki* ou Histoire de la Grande Paix. — Les plus anciens monuments de la civilisation japonaise, etc., etc.

STEENACKERS (F.). Cent Proverbes japonais, traduits et publiés par Francis Steenackers et Uéda Tokuno Suké. Beau vol. in-4, sur papier teinté fort, illustré de 200 dessins japonais, tirés en noir et en couleur. . . . . 25 fr. »

TURRETTINI (F.). *Atsume Gusa*, pour servir à la connaissance de l'Extrême Orient. Vol. I à VII. Chaque volume in-4. . . . . 24 fr. »

— *Ban zai sau*, pour servir à la connaissance de l'Extrême Orient. Vol. I à IV. Chaque volume pet. in-4 . . . . 20 fr. »

— *Heike monogatari*. Récits de l'histoire du Japon au XVI[e] siècle. trad. du japonais. In-4. fig. . . . . 4 fr. »

— *Tamino nigivai*. L'activité humaine. Contes moraux, texte japonais, transcrit et traduit. In-4 fig. . . . . 6 fr. »

— Astrologia Giapponese, versione di A. Severini. In-4, fig. . . . . 20 fr. »

— Histoire des Taïra, traduite du chinois. In-4. . . . . 8 fr. »

— *Komats et Sakitsi*, par Riutei Tanefico, romancier japonais, traduction avec texte en regard. In-4 . . . . 15 fr. »

ETUDE DE LA LANGUE JAPONAISE

BALET (C.). Grammaire japonaise, langue parlée. 2[e] édition. In-8, perc . . 9 fr. »

COURANT (Maurice). Grammaire de la langue japonaise parlée. In-8. . . . 8 fr. »

HOFFMANN (J. J.) A japanese grammar. In-8, perc. . . . . 25 fr. »

PETITJEAN (Mgr.). Lexicon latino-japonicum. In-4 de 749 pages. . . . . . . 40 fr. »

RODRIGUEZ (Le P.). Éléments de la grammaire japonaise, traduits du portugais par C. Landresse. In-8. . . . . 7 fr. 50

ROSNY (Léon de), professeur à l'Ecole des Langues. Cours élémentaire de langue japonaise. Un volume in-8 . . . . 15 fr. »

I. Notions élémentaires de langue parlée et écrite. In-8. . . . . 2 fr. 50
II. Versions faciles en langue japonaise. In-8. . . . . 2 fr. 50
III. Thèmes faciles en langue japonaise. In-8. . . . . 2 fr. 50
IV. Premières notions de langue écrite. In-8. . . . . 5 fr. »
V. Des différents styles usités au Japon. In-8 . . . . 5 fr. »

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 29 Trente-huitième année 18 juillet 1904

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)
MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue historique, juillet-août 1904 : E. BERTAUX, Les Français d'outre-mer en Apulie et en Epire, au temps des Hohenstaufen d'Italie. — P. GACHON, Le Conseil royal et les protestants en 1698. L'enquête, la question de la messe et le rôle de Bâville, 1er article. — L. HALPHEN, La royauté française au XIe s.; à propos d'un livre récent. — Georges BOURGIN, La surveillance des Emigrés français dans les Etats pontificaux en 1793, — Georges Nestler TRICOCHE, Une page peu connue de l'histoire de France : la guerre franco-américaine (1798-1801). — Gabriel MONOD, de l'Institut, Michelet et les Mémoires de Madame Edmond Adam. — Bulletin historique : France. Nécrologie : Auguste Molinier, par Ch. BÉMONT et G. MONOD ; Antiquités nationales (gauloises et gallo-romaines), par C. JULLIAN ; Époque moderne, par H. HAUSER ; Post-scriptum, par G. MONOD. — Allemagne et Autriche. Publications relatives à l'histoire romaine, 1890-1902, 3e article, par W. LIEBENAM. — Comptes rendus critiques : DIETERICH, Die Geschichtsquellen des Klosters Reichenau bis zur Mitte des XI Jahrb. ; WITTICH, Die Grundherrschaften in Norddeutschland ; KNAPP, Grundherrschaft und Rittergut ; TOCCO, Il processo dei Gugliemeti ; PAYNE, History of the new world called America.

Le Bibliographe moderne, 1904, janvier-avril, nos 42-43 : DEMIER, Les Heures de Catherine de Médicis. — A. LEROUX, De quelques améliorations possibles dans l'organisation et le fonctionnement des Archives provinciales. — LECESTRE, Table alphabétique de la Chronologie militaire de Pinard. — MORTET, Le fonds scandinave à la Bibliothèque Sainte-Geneviève. — Chronique des archives, des bibliothèques, des livres. — Comptes rendus : SAMOKVASOV, Arkhirnoé diélo v Rossii ; RANSON, MOLINIER et MESUREUR, Les archives de l'assistance publique à Paris ; LACHÈVRE, Bibliographie des recueils collectifs de poésies publiés à Paris de 1597 à 1790, II ; AURIQUE et SILVA, Ensayo de una bibliografia de Chile ; ZECH-DU-BIEZ, Les almanachs belges ; Katalog der Schaffhauser Bibliothek ; APPONYI, Hungarica, II ; VOULLIÈME, Der Buchdruck Kölns bis zum Ende des XV Jahrhunderts.

Annales du Midi, n° 63, juillet : CALMETTE et PATRY, Les comtes d'Auvergne et les comtes de Velay sous Charles le Chauve. — JEANROY, Le soulèvement de 1242 dans la poésie des troubadours. — DOUBLET, Un évêque de Vence devant l'Inquisition. — Mélanges et documents : DEJEANNE, A propos d'une chanson de Peire d'Alvernhe ; JEANROY et BERTONI, A propos d'un chansonnier provençal ; CABLÉ, Date du concile de Béziers ; A. THOMAS, Le plus ancien témoignage sur Guillaume de Nogaret. — Comptes rendus : abbé ALBE. Autour de Jean XXII ; J. LEMOINE, Mém. des évêques de France sur la conduite à tenir envers les Réformés ; BOURRILLY, L'Ecole Centrale du département du Var ; ZAUNER, Die romanischen Namen der Körperteile.

Revue Musicale, sommaire n° 13 : Arthur COQUARD et son œuvre. — Charles MALHERBE, Lettres inédites de Meyerbeer et de Gossec. — André GÉDALGE, Les rapports de l'harmonie et du contrepoint. — Louis GANNE et son œuvre. — Constant ZAKONE, Le chant dans les églises de Paris. — Dr GUILLEMIN, professeur de physique à l'Ecole de médecine d'Alger : les unités acoustiques. — Henry EXPERT, Les Primitifs français. — Vincent D'INDY, La musique arménienne. — Actes officiels et Informations. — Recettes des théâtres lyriques. — Dr K., La harpe chromatique en Allemagne. — Supplément musical : Nocturne inédit (paroles de Victor Hugo), pour deux soprani, par

A. Coquard. — L'Hirondelle (inédit, à deux voix, paroles d'André Theuriet), par le même. — Apparition, pièce inédite pour piano et violoncelle, par Louis Ganne,

Athenaeum, n° 4001 : Gregorovius, Lucretia Borgia *et* The tombs of the Papes. — The English Bible, transl. by the commandment of King James I, 1611, — The Cambridge Modern History. vol. VII, The United States. — Fremdling, Father Clancy. — Picton, The religion of the universe. — Rosedale, Queen Elisabeth and the Levant Company; Sir Francis of Assisi. — Chinese life and letters. — Theological literature. — Our library table (Chaucer, Palamon and Arcite, done into modern English by Skeat; d'Arbois de Jubainville, Les Celtes). — Cambridge Notes. — Wolfe and Gray's Elegy. — Jobson, The Golden Trade, 1623, p. Kingsley. — Budge, The decrees of Memphis and Canopus. — Archaeological notes. — Archaeological cruise round Ireland, I. — Rennert, The life of Lope de Vega.

Deutsche Literaturzeitung, n° 26 : Plan eines Corpus der griechischen Urkunden des Mittelalters und der neueren Zeit. — Othmers Vademecum des Buchhändlers und Bücherfreundes. 5. Aufl., neu bearb. von F. J. Kleemeier. — Hausrath, Luthers Leben. I. (attachant et vivant). — Volz, Was wir von den babylonischen Ausgrabungen lernen. — Vinet, Etudes sur Blaise Pascal. — Dussaud, Notes de mythologie syrienne (abondant et suggestif). — Federn, Essays zur vergleichenden Literaturgeschichte. — Deiters, De Cretensium titulis publicis quaestiones epigraphicae (bon). — Nova Solyma, The Ideal City. An Anonymous Romance written in the time of Charles I and attributed to John Milton. p. Begley. — Poestion, Zur Geschichte des isländischen Dramas und Theaterwesens (bon). — Abel, Veraltende Bestandteile des mittelhochdeutschen Wortschatzes. — The Espurgatoire Saint Patriz of Marie de France. Hgb. von Jenkins. — Crump, English as it is spoken. — Fröhlich, Die Glaubwürdigkeit Cäsars in seinem Bericht über den Feldzug gegen die Helvetier 58 v. Christus. — Bouché-Leclercq, Histoire des Lagides. I. — Pflugk-Harttung, Die Bullen der Päpste bis zum Ende des zwölften Jahrhunderts (de grande valeur). — Herrmann, Marengo. — Efterladte Papirer fra den Reventlowske Familiekreds i Tidsrummet 1770-1827. 6. Bd. Udg. ved L. Bobé. — Geographen-Kalender, p. Haack. II. — Die Stadtrechte der Grafschaft Mark. 2, Hamm bearb. von Overmann. — Gottschewski, Die Fresken des Antoniazzo Romano im Sterbezimmer der Heil. Catarina von Siena zu S. Maria sopra Minerva in Rom.

Literarisches Zentralblatt, n° 27 : Burney, Notes on the Hebrew text of the Books of Kings. — Erbt, Jeremia und seine Zeit. — Zahn, Grundriss der Gesch. des neut. Kanons. — Redlich, Rudolf von Habsburg (modèle d'un exposé de l'histoire politique du moyen âge). — Buchholz, Actenstücke zur Gesch. der Stadt Riga, 1710-1740. — Foxcroft, A supplement to Burnet's History of My own times. — Clausen, Af Orla Lehmanns Papirer. — Alf. Philippson, Das Mittelmeergebiet. — Münsterberg, Die Amerikaner. — Charitonides. Poikila Philologica, I. — Persii et Juvenalis saturae p. Owen. — Petrarca, Poetische Briefe, in Versen übers. und mit Anmerk. versehen von Friedersdorff. — Brandstetter, Der Genetiv der Luzerner Mundart. — Schoen, Le théâtre alsacien (cf. *Revue*, n° 24). — Bloesch, Das junge Deutschland in seinen Beziehungen zu Frankreich. — Noack, Homerische Paläste. — Roosval, Schnitzaltäre in Schweden.

MICHEL BRÉAL

Membre de l'Institut.

ESSAI DE SÉMANTIQUE

(SCIENCE DES SIGNIFICATIONS)

Troisième édition, revue, corrigée et augmentée.

Un volume in-16, broché.. 3 fr. 50

Du même Auteur :

Mélanges de Mythologie et de Linguistique. 2e édition. 1 volume in-8°, broché.. 7 fr. 50

Deux études sur Gœthe : Un officier de l'ancienne France. Les personnages originaux de la Fille naturelle. 1 vol. in-16, broché..... 3 fr.

Bréal et Bailly. — *Les mots latins* groupés d'après le sens et l'étymologie, 3 volumes :

Cours élémentaire. 11e édition, 1 volume...................... 1 fr. 25

Cours intermédiaire. 11e édition, 1 volume...................... 2 fr. 50

Cours supérieur, Dictionnaire étymologique latin. 5e éd. 1 vol.., 5 fr.

Bréal et Person. — *Grammaire Latine élémentaire*. 4e édition, 1 volume in-16, cart. percaline.. 2 fr.

Bréal et Bailly. — *Les mots grecs* groupés d'après la forme et le sens, 10e édition, 1 volume in-16, cart.................................. 1 fr. 50

Grammaire comparée des langues indo-européennes, comprenant le sanscrit, le zend, l'arménien, le grec, le latin, le lithuanien, l'ancien slave, le gothique et l'allemand ; traduite sur la deuxième édition et précédée d'introductions par M. Michel Bréal, membre de l'Institut, professeur de grammaire comparée au Collège de France, 5 volumes grand in-8, brochés.. 38 fr.

VICTOR HENRY

Professeur à l'Université de Paris.

LES LITTÉRATURES DE L'INDE

Sanscrit — Pâli — Prâcrit

Un volume in-16, broché.. 3 fr. 50

Du même Auteur :

Précis de grammaire comparée du grec et du latin, 3e édition, 1 volume in-8°, broché.. 7 fr. 50

Précis de grammaire comparée de l'allemand et de l'anglais, 1 volume in-8°, broché.. 7 fr. 50

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 30 Trente-huitième année. 25 juillet 1904

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI[e]

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Athenaeum, n° 4002 : JESSOPP, Lord Burghley. — WEALE, Manchu and Moscovite. — The Oxyrhinchus Papyri, IV, p. GRENFELL and HUNT. — WATSON, The racing world and its inhabitants. — Corresp. of sir William Pepys, p. Alice GAUSSEN. — London history. — Oriental literature. — Wolfe and Gray's elegy. — Ben Jonson on the sonnet. — Sir Henry Wotton's State of Christendom. — Father Clancy. SPENCER and GILLEN, The Northern tribes of Central Australia. — GRENARD, Le Tibet. — British Museum, Catalogue of sculpture, p. A.-H. SMITH, Catalogue of the Terra-Cottas, p. WALTERS. — Two exhibitions of Egyptian Antiquity. — Archaeological cruise round Ireland, II.

Deutsche Literaturzeitung, n° 27 : BÜCHER, Uber alte und neue Aufgaben der deutschen Universitäten. — LEGLER, Early Wisconsin imprints. — LINCKE, Samaria und seine Propheten (mauvais). — HOLL, Amphilochius von Ikonium in seinem Verhältnis zu den grossen Kappadoziern (bon). — ACHELIS, Der religionsgeschichtliche Gehalt der Psalmen mit Bezug auf das sittlich-religiöse Leben der nachexilischen Gemeinde. — EUCKEN, Gesammelte Aufsätze zur Philosophie und Lebensanschauung. — Marie MARTIN, Die Psychologie der Frau. — O. von GREYERZ, Deutsche Sprachschule für Berner. — NIELSEN, Die altarabische Mondreligion und die mosaische Uberlieferung (contestable). — GRIERSON, An Ahom cosmogony, with a translation and a vocabulary of the Ahom language. — LINDSAY. The ancient edition of Plautus (beaucoup de bonnes remarques. — DIETERICH, Bedeutungsgeschichte griechischer Worte. — LEFFSON, Immermanns Alexis (très satisfaisant). — Jahrbuch der Grillparzer-Gesellschaft, hgb. von Glossy. 13. Jahrg. — DRIESEN, Der Ursprung der Harlekin (très soigné). — ROOT, Classical Mythology in Shakespeare. — Breslauer Studien, Festchrift des Vereins für Geschichte und Altertum Schlesiens zum fünfundzwanzigjährigen Amtsjubiläum seines Vizepräses Hermann Markgraf. — CRAMER, Aliso, sein Name und seine Lage. — Les Registres d'Urbain IV (1261-1264). p. J. Guiraud. — GÖLLER, Zur Geschichte des Bistums Basel im 14. Jahrundert. — TERLINDEN, Le pape Clément IX et la guerre de Candie (cf. *Revue*, n° 27). — WILSER, Die Germanen (œuvre de dilettante). — SEYFERT, Die Landschaftsschilderung. — The code of Hammurabi King of Babylon about 2250 b. C. ed. by Harper. — Osterreichisches Staatswörterbuch, hgb. von Mischler und Ulbrich. 2. Aufl. 1. Lief. — SCHLESINGER, Der Aufruhr. — ROOSVAL, Schnitzaltäre in schwedischen Kirchen und Museen aus der Werkstatt des Brüssler Bildschnitzers Jan Bormann.

Literarisches Zentralblatt, n° 28 : ZAPLETAL, Alttestamentliches. — BRUDERS, Die Verfassung der Kirche bis 175 (sérieux et savant). — KÖSTLIN, Luther, 5ᵉ ed. p. KAWERAU. — HOPPE, Die Philosophie Eulers. — Alberta von PUTTKAMER, Die Aera Manteuffel. — MICHAEL, Kulturgesch. des deutschen Volkes während des 13 Jahrh. III. — LIEBE, Das Judentum in der deutschen Vergangenheit. — VILLIERS DU TERRAGE, Les dernières années de la Louisiane française. — WARSBERG, Dalmatien. — NÖLDEKE, Beiträge zur semit. Sprachwissenschaft (important). Oxyrhinchus Papyri, IV, p. GRENFELL and HUNT. — BEER, Spanische Literaturgeschihte (excellent). — Gill's Logonomia Anglica p. TIRICZEK. — WOLF, Der groteske und hyperb. Styl des mhd. Epos (cf. *Revue*, n° 3). — BAHR, Dialog vom Tragischen. — Ludwig Richter an G. Wigand, Briefe, p. KARKSCHMIDT.

OUVRAGES SUR LA CORÉE

ATLAS SINO-CORÉEN du British Museum. Six cartes publiées en fac-similé, avec introduction. par Henri Cordier. In-folio, en un carton . . . . 25 fr. »

CHAILLÉ LONG (Le colonel), La Corée ou Tchösen (la terre du calme matinal). In-4. fig., planches et cartes . . . . 3 fr. 50

COURANT (Maurice), interprète-chancelier. Bibliographie coréennne. Tableau littéraire de la Corée, contenant la nomenclature des ouvrages publiés jusqu'en 1890, ainsi que la description et l'analyse détaillées des principaux d'entre ces ouvrages. 3 forts volumes in-8, avec planches et fac-similé. Chaque volume. . . . 25 fr. »

— Supplément à cet ouvrage. In-8 . . . . 7 fr. 50
Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — Prix Stanislas Julien.

KOEI-LING. Journal d'une mission en Corée, traduit du chinois, par F. Scherzer. In-8, carte. . . . . 5 fr. »

IMBAULT-HUART (Camille), consul de France. Manuel de la langue coréenne. Introduction grammaticale. — Phrases et dialogues faciles. — Recueil des mots les plus usités. In-8. . . . . 12 fr. »

HONG-TJYONG-OU. Le bois sec refleuri. Roman coréen. In-18. . . . . . . 3 fr. 50

SCHERZER (F.), consul de France. Tchao-sien-tche. Mémoire sur la Corée, par un Coréen anonyme, traduit pour la première fois, avec un commentaire. In-8. 5 fr. »

TRANSACTIONS of the Korea branch of the Royal Asiatic Society. Volume I (1901). In-8. . . . . 10 fr. »

INDO-CHINE

RÉCENTES PUBLICATIONS HISTORIQUES

AYMONIER (F.), directeur de l'École Coloniale. Le Cambodge. 3 vol. gr. in-8, fig. et cartes . . . . 65 fr. »

I. Le royaume actuel. . . . . 20 fr. »

II. Les provinces siamoises. . . . . 20 fr. »

III. Le groupe d'Angkor et l'histoire . . . . 25 fr. »

— Voyage dans le Laos. 2 vol. in-8, nombr. cartes . . . . 32 fr. »

FOURNEREAU (Lucien). Le Siam ancien. Archéologie, épigraphie, géographie. In-4, fig. et 84 planches . . . . 50 fr. »

— Les ruines d'Angkor. In-4, carte et 101 planches. . . . . 50 fr. »

— Les ruines Khmères. Cambodge et Siam. In-4, 110 planches. . . . . . . 50 fr. »

GANTER (D.) Recueil de la législation en vigueur en Annam et au Tonkin. Supplément 1895-1899. Gr. in-8. . . . . 15 fr. »

LECLÈRE (A.). Les Codes Cambodgiens. 2 vol. in-8. . . . . 30 fr. »

— Le Buddhisme au Cambodge. In-8, fig. et planches. . . . . 12 fr. »

LURO (E.). Le pays d'Annam, étude sur l'organisation politique et sociale des Annamites. In-8, carte. . . . . 8 fr. »

PARIS (C.). Voyage d'exploration de Hué en Cochinchine, par la route mandarine. In-8, 6 cartes et 12 gravures . . . . 7 fr. 50

SAINSON (C.). Mémoires sur l'Annam. Traduction accompagnée d'un lexique géographique et historique. In-8. . . . . 16 fr. »

— *Nan-tchao-ye-che*. Histoire particulière de Nan-tchao, traduction d'une Histoire de l'Ancien Yûn nan, accompagnée d'une carte et d'un lexique géographique et historique. In-8. . . . . 15 fr. »

PUBLICATIONS DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT

I. NUMISMATIQUE ANNAMITE, par le Capitaine D. Lacroix. In-8 et Atlas. 25 fr. »

II. NOUVELLES RECHERCHES SUR LES CHAMS, par A. Cabaton. In-8, figures et planches . . . . 10 fr. »

III. PHONÉTIQUE ANNAMITE (dialecte du Haut-Annam), par L. Cadière. In-8. . . . . 7 fr. 50

IV. INVENTAIRE DES MONUMENTS HISTORIQUES DU CAMBODGE, par le commandant E. Lunet de Lajonquière. In-8, illustré . . . . 15 fr. »

V. L'ART GRÉCO-BOUDDHIQUE DU GANDHARA. Étude sur les origines des influences classiques dans l'art bouddhique de l'Inde et de l'Extrême-Orient, par A. Foucher. In-8, richement illustré (*sous presse*).

VI. DICTIONNAIRE CHAM-FRANÇAIS, par E. Aymonier et A. Cabaton. Un fort volume in-8 (*sous presse*).

SÉRIE IN-FOLIO :

I. ATLAS ARCHÉOLOGIQUE DE L'INDO-CHINE. Monuments du Champa et du Cambodge, par le Commandant E. Lunet et Lajonquière. In-folio, avec cartes, cartonné. . . . . 12 fr. »

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT

I. ÉLÉMENTS DE SANSCRIT CLASSIQUE, par Victor Henry, professeur à l'Université de Paris. In-8. . . . . 10 fr. »

II. PRÉCIS DE GRAMMAIRE PALIE, accompagné d'un choix de textes gradués, par Victor Henry. In-8. . . . . 10 fr. »

MISSION PAVIE

INDO-CHINE (1879-1895)

Publiée sous la direction de **M. AUGUSTE PAVIE**

10 volumes in-4°, nombreuses figures, planches et cartes.

I. — GÉOGRAPHIE ET VOYAGES.

I. Exposé des travaux de la Mission. Introduction, première et deuxième périodes, par Aug. Pavie. In-4, 18 cartes et 140 illustrations . . . . 10 fr. »

II. Exposé des travaux. Troisième et quatrième périodes et conclusion, par A. Pavie (*sous presse*).

III. Voyages au Laos et dans les régions sauvages du sud-est de l'Indo-Chine, par le capitaine Cupet. In-4, 15 cartes, 50 illustrations. . . . . 10 fr. »

IV. Voyages au Laos et dans les régions sauvages de l'est de l'Indo-Chine, par le capitaine de Malglaive. In-4, cartes et illustrations. . . . . 10 fr. »

V. Voyage dans le Haut-Laos et sur les frontières de Chine et de Birmanie, par P. Lefèvre Pontalis. In-4, 8 cartes, 137 illustrations . . . . 10 fr. »

VI. VII. Récits de voyage, par A. Pavie, 2 vol. (*En préparation*).

II. — ÉTUDES DIVERSES.

I. Recherches sur la littérature du Cambodge, du Laos et du Siam, par A. Pavie. In-4, carte et 20 planches en couleur (*Epuisé*). . . . . 15 fr. »

II. Recherches sur l'histoire du Cambodge, du Laos et du Siam, par A. Pavie. In-4, carte et planches (*Epuisé*) . . . . 15 fr. »

III. Recherches sur l'histoire naturelle de l'Indo-Chine, par A. Pavie, avec le concours de professeurs, de naturalistes et de collaborateurs du Museum. In-4 nombr. planches en couleurs . . . . 25 fr. »

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

Nos 31-32 Trente-huitième année 1er-8 août 1904

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

La Correspondance historique et archéologique, n° 126, juin 1904 : renseignements administratifs. — Mélanges et recherches critiques. — Éd. CIRCAUD, La première église de Neuilly-sur-Seine. — Baron DE BAYE, Borodino. — Chronique. — Ouvrages nouveaux. — Périodiques.

Annales des sciences politiques, juillet 1904. Jacques FLACH, L'âme japonaise d'après un japonais. — Christian SCHEFER, Lois et traditions coloniales de la France d'autrefois. — Edgard ALLIX, L'industrie à domicile salariée. — Robert SAVARY et Dr COLLET, La lutte contre la tuberculose en France (fin). — Edourd CAILLEUX, Le contrat collectif de louage de travail. — P. LEFÉBURE, Le baron de Wessenberg (1773-1858) (fin). — Analyses et comptes rendus. — Mouvement des périodiques.

Revue d'Alsace, juillet-août : HANAUER, Mœurs judiciaires et autres en Alsace vers l'an 1400. — ADAM, La congrégation de Notre Dame de Saverne (fin). — J. BOURGEOIS, L'ancienne église paroissiale de Saint-Louis à Sainte-Marie-aux-Mines. — INGOLD, Jean d'Aigrefeuille, II (fin). — Livres nouveaux : ZURLINDEN, La guerre de 1870-71; E. LEPELLETIER, Aux pays conquis; E. MARTIN, S. Léon IX; UMBRICHT, Neuer Führer von Sankt Odilien und Umgebung; V. HENRY, Les littératures de l'Inde. — Articles de journaux et de revues.

Revue Musicale, sommaire du n° 41. : Th. DUBOIS. — H. CONRAT, La musique à Paris il y a cent ans, jugée par un Allemand. — Constant ZAKONE, Le chant dans les églises de Paris. — Musiciens français : G. GILLET. — Romain ROLLAND, L'œuvre de Gluck. — Buxtehude. — G. EWALD, Le plus grand orgue du monde. — J.-C. : L'exposition musicale de Londres. — Mme WURMSER-DELCOURT et la harpe chromatique en Allemagne. — Actes officiels et Informations. — Supplément musical : Prologue de l'*Alceste* de Lulli, publié par A. Testard.

Athenaeum, n° 4003 : STUBBS, Lectures on European history : Visitation Charges. — The letters and speeches of Cromwell, p. LOMAS. — HEWLETT, The Queen's Quair. — DRUMMOND, An inquiry into the character and authorship of the Fourth Gospel. — DOUGHTY and PARMELEE, The siege of Quebec and the battle of the Plaine of Abraham. — Theological literature. — Antiquarian literature. — Laurence Hutton. — Old Hendrick tales. — Sir Henry Wotton's State of Christendom. — SPENCER and GILLEN, The northern tribes of Central Australia. — BERTAUX, L'art dans l'Italie méridionale, I. — The Society for the promotion of Hellenic studies, 1879-1904. — The churchs of South Notting-Hamshire, I.

Deutsche Literaturzeitung, HEIDENSTAM, Klassizität und Germanismus. — SCHAEFER, Inventare und Regesten aus den Kölner Pfarrarchiven. — WERNLE, Die Anfänge unserer Religion. 2. Aufl. Kirchengeschichtliche Abhandlungen, Hgb. von M. Sdralek. — DIBELIUS, Das Vaterunser. — STRÄTER, Das Studienheft als Mittel zur Vertiefung der Lektüre. — STÖLZLE, Ernst von Lasaulx. — ITH, Amtlicher Bericht über die Pestalozzische Anstalt und die neue Lehrart derselben. — TELONI, Letteratura assira (excellent). — SEIDEL, Die Duala-Sprache in Kamerun. — HELBING, Die Präpositionen bei Herodot und anderen Historikern (utile). — LEHNERDT, Lucretius in der Renaissance (intéressant). — HOLZMANN, Aus dem Lager der Gœthe-Gegner. Mit einem Anhange : Ungedrucktes von und an Börne (bon). — NAGEL, Die

Hauptwerke der deutschen Literatur. — Chevaldin, Les jargons de la Farce de Pathelin. — Rawitz, Urgeschichte, Geschichte und Politik. — Langer, Die Anfänge der Geschichte der Familie Thun. — A. Sorel, L'Europe et la révolution française. — Arndt, Quellensätze zur Geschichte unseres Volkes von der Reformation bis zur Gegenwart. Huberich, The Trans-isthmian Canal : A study in American diplomatic history (1825-1904). — Goldmann, Die Einführung der deutschen Herzogsgeschlechter Kärntens in den slovenischen Stammesverband. — Die Literatur über die Thermen von Aachen und Aachen-Burtscheid seit der Mitte des 16. Jahrhunderts hgb. von E. Fromm. 2. Aufl. von Moritz Müller. — H. Schäfer, Die altägyptischen Prunkgefäfse mit aufgesetzten Randverzierungen.

Literarisches Zentralblatt, n° 29 : Vogrinec, Nostra maxima culpa. — Hauck, Kirchengeschichte Deutschlands. IV, 2 (très instructif). — Thudichum, Papstum und Reformation im M. A. 1143-1517 (beaucoup de détails et de faits rapportés en un style précis). — Schnürer, Die ursprüngliche Tempelregel (fait avec grand soin et savoir). — Mondaini, Le origini degli Stati Uniti d'America (clair). — Wilser, Die Germanen (mauvais). — Grundriss der iranischen Philologie II, 5 (fin). — Julien, Précis de malgache (excellent). — Creizenach, Gesch. des neueren Dramas, II u. III. — Lily, Works, p. Bond. — Kohlrausch, Klassische Dramen und ihre stätten. — Sandbach, The Nibelungenlied and Gudrun in England and America. — Frobenius, Das Zeitalter des Sonnengottes (matériaux rassemblés avec grand soin). — Löschhorn, Museumsgänge. — Hirsch, Von den Universitätsgebäuden in Heidelberg. — E. Schaeffer, Das Florentiner Bildnis. — Hampe, Nürnberger Ratsverlässe über Kunst und Künstler im Zeitalter der Spätgotik und Renaissance. — Münch, Aus Welt und Schule ; Zukunftspädagogik.

Altpreussische Monatschrift, III et IV ; avril-juin : P. Th. Schmidt, Der Streit über den Besitz der Danziger Trinitatiskirche 1650. — G. Conrad, Die Universitätszeugnisse Achatius Burggrafen und Herrn zu Dohna, 1533-1601. — Schöndörffer, Kants ges. Schriften, Akademieausgabe. — H. Freytag, Das Archidiakonat Pomerellen der Diözese Wloclawek im M. A. — E. Arnoldt, Ueber den ersten Teil der ersten Antinomie der spekulativen Vernunft. — T. A. Fischer, Aus dem Protokole des Magistrats der Stadt Koenigsberg. — Kritiken und Referate : Koser, König Friedrich der Grosse, I, u. II. — Putzger Hist. Schulatlas, 27e ed. — C. Weber, Weltgesch. 21e ed. — Weller, Gesch. des Hauses Hohenlohe, I, bis zum Untergang der Hohenstaufen.

Euphorion, XI, 1 et 2 (Vienne, Fromme) : Drescher, Noch einmal der Hürnen Seufried des Hans Sachs. — Hauffen, Fischart-Studien, VII. Geistliche Lieder und Psalmen. — Consentius, Briefe eines Berliner Journalisten aus dem XVIII Jahrhundert. — Jeitteles, Drei historische volkstümliche Lieder, I, Lied auf Friedrich den Grossen, II. Lied auf den heiligen Johann von Nepomuk, III. Loblied auf Maria. — Hock, Oesterreichische Türkenlieder 1788-1790. — Mackall, Gœthes « Edler Philosoph ». — Murko, Eine Jacob Grimm fälschlich zugeschriebene Recension serbischer Volkslieder, ein Beitrag zur Aufnahme der serbischen Volkslieder in Deutschland. — L. Geiger, Ein unbekanntes Gedicht der Bettine. — Hans Devrient, Albert Lindner und Eduard Devrient, — Miscellen : Clemen, Ein mittelalterliches Liebeslied ; Krauss, Schubarts Gedichte auf den Tod des Generals von Scheler ; Krause, Zu dem Volksbuche von

den Schildbürgern; Stephan Endlichers Tod (Euphorion 5, 531). — Recensionen und Referate : Foth, Das Drama in seinem Gegensatz zur Dichtkunst, I; Brückner, Geschichte der polnischen Literatur; Vischer, Shakspeare-Vorträge, IV et V; Schmidt, Die Bühnenverhältnisse des deutschen Schuldramas; Levy, Martial und die Epigrammatik des XVI Jahrhunderts; Schneider, Jean Pauls Altersdichtung; Grigorowitza, Libussa in der deutschen Literatur; Petzet, Die Blüthezeit der deutschen politischen Lyrik von 1840 bis 1850; Neue Literaturgeschichten (de Bartels, Brenning et Vogt-Koch); Die neuen Grillparzerausgaben; Die Meisterwerke der deutschen Bühne, p. Witkowski; Dichter des XIX Jahrh, p. Lyon. — Bibliographie (Rosenbaum) : I. Zeitschriften; II. Bücher (Goedeke, Grundriss, 2e ed., 23; Weddigen, Ruhestätten und Denkmäler der deutschen Dichter; Avenarius, Hausbuch deutscher Lyrik; Brandes, Gestalten und Gedanken; Haym, Ges. Aufsätze; Münz, Literarische Physiognomien; Spielhagen, Am Wege; Schönherr, Ges. Schriften; Sternberg, Briefwechsel mit Gœthe; Gottl, Die Grenzen der Geschichte; Bojanowski, Carl August und der Pariser Buchhändler Pougens; Rachel, Fürstin Pauline zur Lippe und Herzog Friedrich Christian von Augustenburg; Luther, Werke, 27, 28; Consentius, Die Berliner Zeitungen bis zur Regierung Friedrichs des Grossen; Zur Gesch. der Kais. Wiener Zeitung; Pauli, J. F. Reichardt; von Weilen, Gesch. des Hofburgtheaters; L. Richter an G. Wigand, p. Kaltschmidt; Laube, Rudolf Hildebrand und seine Schule; Consbruch, Deutsche Lyrik des XIX Jahrh.; Hebbel, Herodes und Mariamne, p. Petsch; Brie, Savonarola in der deutschen Literatur; Rapp, Hipp. Guarinoni; Bielschowsky, Gœthe, II; Möbius, Gœthe; Litzmann, Gœthes Lyrik; Herders Werke, p. Matthias, Freytag, Ges. Aufsätze, II; Hunziker, Gotthelf und Reithard; Rau, Grillparzer und sein Liebesleben; Fries, Vergl. Studien zu Hebbels Fragmenten; Hebbels ausgew. Werke, p. Specht; Kreiten, Splitter und Späne; W. Müller, Diary and letters, p. Allen and Hatfield; Brandl, Erzherzogin Sophie und Walpurga Schindl; Plattensteiner, Stelzhamer.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 33-34 Trente-huitième année. 16-23 août 1904

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Annales de l'Est, n° 3, juillet : Poulet, Thiaucourt, 1787-1789 (suite). — Davillé, Stanislas à Deux-Ponts. — Thèses de M. Ferd. Lot. — Comptes rendus : Spenlé, Novalis ; Horning, Gesch. der luther. Kirche in Strassburg unter Marbach und Pappus ; Ginsburger, Les juifs de Horbourg ; Pruvost, Le général Deplanque ; Bardy, Miscellanées, 13ᵉ série.

Athenaeum, n° 4004 : The novels of Mark Rutherford. — Fraser, Biographia philosophica, a retrospect. — Thompson, The devils and evil spirits of Babylonia, II, Fever Sickness, Headache, etc. — Baillie-Grohman, The master of game, with a foreword by Th. Roosevelt-Brooke, Slingsby and Slingsby Castle. — Books about India. — Scottish scenery. — French studies (Baldensperger, Goethe en France ; Valot, Les héros de Richard Wagner ; Schindler en Irlande). — A metrical tale by Lamb. — The integrity of Lord Burleigh. — Sir Henry Wotton's « State of christendom » — The Advanced Historical Teaching Fund. — The early Christian art of Nova Isaura (Ramsay). — The Roman vessels of Lake Nemi.

Deutsche Literaturzeitung, n° 29 : Munzinger, Die Entwicklung des Inseratenwesens in deutschen Zeitungen. — Florilegium patristicum. Dig. vert. adn. G. Rauschen. Fasc. II : S. Justini apologiae duae. — Bachmann, Die Sittenlehre Jesu und ihre Bedeutung für die Gegenwart. — Berguer, L'application de la méthode scientifique à la théologie. — Silberstein, Leibnizens Apriorismus im Verhältnis zu seiner Metaphysik. — Claparède, L'association des idées. — Kotelmann, Schulgesundheitspflege. 2. Aufl. — Sumerisch-babylonische Mythen von dem Gotte Ninrag (Ninib). Hgb. von Frdr. Hrozny (important). — Brandstetter, Tagalen und Madagassen. — W. Christ, Grundfragen der melischen Metrik der Griechen (beaucoup de remarques frappantes). — M. Psichari, Index raisonné de la mythologie d'Horace (utile). — Knögel, Voss' Luise und die Entwicklung der deutschen Idylle bis auf Heinrich Seidel. — Austfirdinga Sogur. Udg. ved Jakobsen. — Moore, Studies in Dante. III. — Coleridge, The Friend. — Pasolini, Gli anni secolari. — Richterich, Papst Nicolaus I. — Irvine, The army of the Indian Moghuls. — Briefe aus der Zeit des ersten schlesischen Krieges. Hgb. von Christian Meyer. — Varges, Der deutsche Handel von der Urzeit bis zur Entstehung des Frankenreiches (pénétrant). — Götz, Landeskunde des Königreichs Bayern. — Schubert-Soldern, Von Jan van Eyck bis Hieronymus Bosch.

Literarisches Zentralblatt, n° 30 : Wernle, Die Anfänge unserer Religion. — The sixth book of the select letters of Severus of Antioch p. Brooks, I. — Holzapfel, Die Anfänge der Montes Pietatis, 1462-1515. — Reich, Foundations of modern Europa. — Friis, Bernstorfferne og Danmark. — E. Schmit, Gesch. der Regierung des Kaisers Maximilian I u. die franz. Intervention in Mexiko (beaucoup d'inédit). — Schultz, Zustände im heutigen Persien. — Oldenberg, Die Literatur des alten Indien (très bon). — Demosthenis orat. p. Butcher, I. — Samson-Himmelstjerna, Rhythmik-Studien. — Holl, Das polit. u. relig. Tendenzdrama des XVI Jahrh. in Frankreich (soigné). — Gœthe (diverses éditions). — Strzygowski, Koptische Kunst.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

Nos 35-36 Trente-huitième année 29 août-5 sept. 1904

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue des Études anciennes, nº 3 : P. MASQUERAY, Agamemnon, Ménélas, Ulysse dans Euripide. — P. WALTZ, Note sur la composition de deux passages des Travaux et des Jours (504 et 765). — G. SEURE, Les derniers souverains thraces, Rhœmetalcès et Pythodoris. — A. WALTZ, Sur un passage de Salluste, Catil., 14, 2, sur un passage de la Ciris, 62-63. — P. GUIRAUD, La propriété primitive à Rome. — C. JULLIAN, Remarques sur la plus ancienne religion gauloise. — *Bibliographie.*

Revue d'histoire littéraire de la France, nº 2, avril-juin : E. DUPUY, L'amitié de Vigny et de Hugo. — DELARUELLE, Ce que Rabelais doit à Erasme et à Budé. — LATREILLE, Bossuet et J. de Maistre. — *Mélanges :* Corresp. inédite de Jacquemont avec Mme Zoé Noizet de Saint-Paul (Omont). — *Comptes rendus :* SÉCHÉ et LAUMONIER, œuvres poétiques de Jacques Peletier du Mans ; BALDENSPERGER, Gœthe en France ; JASINSKI, Hist. du sonnet en France.

Revue de philologie française et de littérature, 1904, nº 2 : J. DÉSORMAUX, Chanson en patois savoyard sur les tournées des représentants du peuple, 1793. — CASSE et CHAMINADE, Vieilles chansons patoises du Périgord (suite). — CLÉDAT, La protonique et la pénultième atones. — *Mélanges :* L.-G.-P., Brioche ; L. C. « Je ne sache pas » et « ne risquer rien de » — *Comptes rendus :* NYROP, Gramm. hist. du français, II (Clédat) ; BALDENSPERGER, Gœthe en France (Latreille) ; Catulle MENDÈS, Le mouvement poétique français 1867-1900 (Baldensperger) ; SUCHIER, Aucassin et Nicolette (Vignon) ; POLENTZ, Die relative Satzverschmelzung im Franz. (Yvon), BONNARD et SALMON, Gramm. sommaire de l'ancien français (L.-C.) ; DOUTREPONT, Tables de la grammaire de Meyer-Lübke (L. C.).

Bulletin hispanique, juillet-septembre : Paredes GUILLEN, Le prétendu groupe d'Hercule à Ségovie. — SAROÏHANDY, Remarques sur le Poème de Yuçuf. — MOREL-FATIO, La Vie de D. Luis de Requesens y Zuniga. — WALBERG, L'auto sacramental de Las Ordenes militares de D. Pedro Calderon de la Barca (suite et fin). — *Bibliographie :* REDONDO, Iglesias primitivas de Asturias (J.-A. B.). — PINEYRO, El romanticismo en Espana (E. Mérimée). — CONTE, Recuerdos de un diplomatico (H. Léonardon). — *Chronique.*

Revue Musicale, nº 41 : PECH, 1er grand prix de Rome en 1904. — CONRAT, La musique à Paris, il y a cent ans (suite et fin). — J. C. : La harpe chromatique au Conservatoire. — La gamme de Pythagore, la gamme de Ptolémée et la gamme tempérée, d'après le Dr A. Guillemin. — ZAKONE, Le chant dans les églises de Paris (suite). — LENOEL-ZÉVORT, Le chant et les méthodes : la méthode Garcia (suite). — QUITTARD, Eustache du Caurroy (XVIe siècle). — MERCIER, Emile Nerini. — GOLDSCHMIDT, Le Couronnement de Poppée, de Monteverdi. — ZAKONE, Un *Ave Verum* de M. Arthur Coquard. — Répertoire de musique arabe et maure. — Actes officiels et Informations. — Recettes des théâtres lyriques. — Corcerts d'orgue de M. GUILMANT. — *Musique :* Scène de Scylla et Glaucus, de Leclair (XVIIIe siècle), publiée par F. DE LACERDA, d'après la partition originale.

Revue de l'instruction publique en Belgique, nº 3 : Oscar GROJEAN, Antoine de la Salle. — *Comptes rendus :* Ouvrages de MM. BUTCHER, R. OEHLER, G. MILLET, PARGOIRE et PETIT, J.-G. C. ANDERSON, A DIETERICH, H. USENER, E. RECLUS, M. PROU, JOVIGNOT, L.-E. KASTNER, H. BONNEFON, B. H. GAUSSERON, FONSNY et VAN DOOREN, E. WOLFF, T. ARNOLD, A. BABEAU, M. KUTTNER, H. BISCHOFF. — *Chronique.* — *Actes officiels.*

Athenaeum, n° 4005 : ALGER, Napoleon's British visitors and captives. — SANDBERG, The exploration of Tibet. — Letters from Mary, Queen of Scots, to the Duke of Guise, p. POLLEN. — Manilius, I, p. HOUSMAN. — Select cases before the King's Council in the Star Chamber, 1477-1509, p. LEADAM. — THORBURN, The Penjab in peace and war. — The great Frenchman and the little Genevese, transl. from Dumont's Souvenirs sur Mirabeau, by Lady SEYMOUR. — The literature of the Old Testament — John Dryden's first funeral (Couper). — Charles of Orleans (Belloc). — John Trot. — A metrical tale by Lamb. — The churchs of South Notting-Hamshire. — TIERSOT et LOUIS, Berlioz. — MANTZIUS, A history of theatrical art in ancient and modern times, transl.

— N° 4006 : Elizabethan Sonnets, p. LEE. — BANKS, Blundell's worthies, 1604-1904. — NICHOLSON, Keltic Researches. — PARKER and BRYAN, Old Quebec. — Edith MILNER, Lumley Castle. — G. COWELL, Edward Byles Cowell. — Local history. — English ecclesiastical history. — Books on Morocco. — Alpine literature. — Thomas Hood and literary forgers. — Wolfe and Gray's elegy. — Dodsley's Economy of human life. — The Master of Game. — RICKETTS, The Prado. — The art of Japan. — The Royal Archaeological Institute, II. — ELSON, The history of American music. — CREIGHTON, Shakspeare's story of his life. — Canker-blooms and canker.

Deutsche Literaturzeitung, n° 30 : Frdr. von Weech, Staatsminister Dr. Wilhelm Nokk. — VERZEICHNIS der Lesesaal- und Hand-bibliothek der Königl. Universitäts-Bibliothek zu Berlin. 4. Ausgabe. — GEFFCKEN, Aus der Werdezeit des Christentums. — SCHAUENBURG, Hundert Jahre oldenburgischer Kirchengeschichte von Hamelmann bis auf Cadovius (1573 bis 1667). IV. Bd. : Sitte und Recht. — OLOFF, Die Religionen der Völker und Gelehrten aller Zeiten. — LOFSKIJ, Die Grundlehren der Psychologie vom Standpunkte des Voluntarismus. Deutsch von E. Kleuker. — Etudes sur la philosophie morale du XIXe siècle. — NATORP, Sozialpädagogik. — ROCCA, I giudizî di Dio. — GOLLANCZ, Clavicula Salomonis. A Hebrew Manuscript newly discovered and now described. — BRAKMAN. Bobiensia. — SOPHOKLES' Aias von Fr. Schubert. 4. Aufl. von L. Hüter. — NEUENHEUSER, Untersuchungen über Martin Opitz im Hinblick auf seine Behandlung der Natur. — DREYER, Franz von Kobell. — LOCOCK, An examination of the Shelley manuscripts in the Bodleian Library. — BRUNETIÈRE, Histoire de la littérature française 1515—1830. T. I : De Marot à Montaigne. F. I : Le mouvement de la Renaissance (« l'auteur est toujours un de ceux qui trouvent dans leurs préjugés la preuve de leur supériorité »). — V. HUGO, Les Burggraves. Edited by H. Eve. — W. SPIEGELBERG, Der Aufenthalt Israels in Ægypten. — BARANSKI, Die Urgeschichte Nord-europas nach ägyptischen Quellen. — Zur Geschichte des Danziger Krieges 1577. Stenzel Bornbachs Kriegstagebuch nach der Originalhandschritt. Hgb. von Wilh. Behring, I., 10. Juni bis 6. September. — THIMME, Die Hannoversche Heeresleitung im Feldzuge 1866. — MÜNSTERBERG, Die Amerikaner. I. Bd : Das politische und wirtschaftliche Leben. 2. Bd. Das geistige und soziale Leben. — KRAHMER, Die Beziehungen Rufslands zu Japan. Mit besonderer Berücksichtigung Koreas. — Herm. Edler von HOFFMAN, Das Kirchenverfassungsrecht der niederländischen Reformierten bis zum Beginne der Dordrechter National-synode von 1618/19. — H. von LOESCH, Die Kölner Kaufmannsgilde im. 12 Jahrh. — Conrad H. MÜLLER, Studien zur Geschichte der Mathematik insbesondere des mathematischen Unterrichts an der Universität Göttingen im 18. Jahrundert. — WITTING, Westfranzösische Kuppelkirchen.

— N° 31 : Bourdeau, Les maîtres de la pensée contemporaine. 2e éd. — Gunkel, Zum religionsgeschichtlichen Verständnis des Neuen Testaments. — Boehmer-Romundt, Die Jesuiten. — Piening, Unser Glaube in lebendiger Lehre. — Bossert, Schopenhauer. — Andrews, The habitude. — Fries, Die religiöse Bildung unserer Jugend. — Weber, Die Prüfunsbestimmungen für die Lehrer der Muttersprache an den höheren Lehranstälten. — Yahuda, Prolegomena zu einer erstmaligen Herausgabe des Kitāb, al-hidaja'ila fara'id al qulub von Bachja ibn Josef ibn Paquda. — Fausböll, Indian Mythology according to the Mahabharata. — John Schmidt, The Chronicle of Morea. — Le Catilinarie di M. T. Cicerone ed. da A. Pasdera. 2e ed. — Von Schulthess-Rechberg, Frau Barbara Schulthess zum Schönenhof, die Freundin Lavaters und Goethes. — Linke, Poesiestunden. — Petrarcas poetische Briefe. Ubs. von F. Friedersdorff. — Ekwall, Shakespeare's Vocabulary, its etymological elements. I. — Archeografo Triestino. Hgb. von der Societa di Minerva. 3. Serie. Fasc. I. — Mitteilungen aus dem f. fürstenbergischen Archive. Hgb. von der fürstlichen Archivverwaltung. II. — Bruchmüller, Zwischen Sumpf und Sand. Skizzen aus dem märkischen Landleben vergangener Zeiten. — Geidel, Alfred der Grofse als Geograph. — Schlute, Die Fugger in Rom 1495-1523. — Ostergren, Till historien om 1734 års lagreform. I. Inledning och öfversigt. II. De civilrättsliga balkarne inför 1731 och 1434 års ständer. — Lehmann, Uber die Vermögensstrafen des römischen Rechts. — Homberg et Jousselin, Le chevalier d'Eon (1728-1810). — Justi, Konstruierte Figuren und Köpfe unter den Werken Albrecht Dürers.

Literarisches Zentralblats, n° 31 : W. Müller, Die Entwick. der neut. Gottesidee in vorexilischer Zeit. — Hjelt. Die altsyr. Evangelienübersetzung u. Tatians Diatessaron. — Bonwetsch, Die Theologie des Methodius. — Bullarium Franciscanum. — Max Lehmann, Freiherr vom Stein, II, 1807-1808 (marque un puissant progrès de la science historique). — Aug. Schneegans, Memoiren, 1835-1898. — Hubner, Neun Jahre der Erinn. — Pay, The policy and administration of the Dutch in Java. — Schurtz, Völkerkunde. — Patsch, Das Sandschak Berat in Albanien. — The Pahlavi version of. yasna IX, p. Davar (bon présage). — Procli in Timaeum comm. p. E. Diehl. — Nonius p. Lindsay, III (cf. *Revue*, n° 23). — Hessen, Leben Shakspeares (désappointe). — Hartleben, Logaubüchlein. — Radermacher, Das Jenseits im Mythos der Hellenen (utile). — Pückler-Limpurg, Die Nürnberger Bildnerkunst um die Wende des XIV u. XV Jahrh. — Bruck, Friedrich der Weise als Förderer der Kunst. — Kossmann, Der Otto Heinrichsbau zu Heidelberg. — Stiassny, Altsalzburger Tafelbilder. — Vitzthum, Bernardo Daddi — Brieger, Max Klinger. — M. von Schwind, Philostratische Gemälde. — Gruber, Geographie als Bildungsfach.

— N° 32 : Scheiwiler, Die Elemente der Eucharistie. — Briefsammlung des Hamb. Westphal, p. Sillem. — S. Weber, Die kathol. Kirche in Armenien. — W. Fischer, Poetenphilosophie. — Zebelew, Zu den altertümern der Provinz Achaja (en russe). — Nuntiaturberichte in Deutschland, III, p. Schellhass. — Thoranc in Frankfurt, p. Grotefend-Klein-Hottingen, Bismarck und seine Welt. — Pizzi, Letteratura araba (bon). — Ethica Nicomachea, p. Susemihl, ed. altera cur. Apelt, — Ischyrius, Homulus, p. Roersch. — Kühn, Medizinisches aus der franz Dichtung. — Hargreaves, A Dichtung grammar of the dialect of Arlington. — Gundelfinger, Caesar in der deutschen Literatur. — Grillparzer, Werke, p. Franz.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 37 Trente-huitième année. 12 septembre 1904

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue celtique, n° 3 : Adrien BLANCHET, Le gaesum. — W. STOKES: Tidings of the Resurrection (Scéla na esergi). — ERNAULT, Sur l'étymologie bretonne. — TOURNEUR, Le mystère de S. Crépin et de S. Crépinien. — Kuno MEYER, Finn and the man in the tree. — *Chronique. — Périodiques.*

Revue des Études historiques, juillet-août : Amédée BRITSCH, Philippe-Égalité avant la Révolution. — L.-G. PÉLISSIER, Un voyage du Pont-Saint-Esprit à Paris en 1658 (*fin*). — J. DEPOIN, Questions mérovingiennes et carolingiennes. — *Comptes rendus critiques.* — DOM BESSE, Saint Wandrille (VIe et VIIe siècles). — GRENIER, L'empire byzantin, son évolution sociale et politique. — I. DE DÖLLINGER, La Papauté : son origine au moyen âge et son développement jusqu'en 1870. — BRÉMOND, Le bienheureux Thomas More (1478-1535). — P. GAUTHIEZ, L'Italie du XVIe siècle. Lorenzaccio (Lorenzino de Médicis), 1514-1548. — L. et F. VEUILLOT, Sainte Germaine Cousin (1579-1601). — A. BARINE, La jeunesse de la Grande Mademoiselle (1627-1652). — P. DE SÉGUR, Le tapissier de Notre-Dame (1678-1695). — P. DE NOLHAC, Louis XV et Mme de Pompadour. — LONGIN, Journal des campagnes du baron Percy (1754-1825). — Baron P. DE BOURGOING, Le duc de Mortemart et le baron de Bourgoing. — BAILLE, Le cardinal de Rohan-Chabot, archevêque de Besançon (1788-1833). — DES GRANGES, La comédie et les mœurs sous la Restauration et la monarchie de Juillet (1815-1848). — CHOISY, Histoire de l'architecture. — Bibliothèque des arts appliqués aux métiers.

Athenaeum, n° 4007 : Recoll. of D.-G. Rossetti and his circle, p. Dunn. — NAGGARD, Louis XIV in court and camp. — GRIERSON, Specimens of the Bengali and Assamese languages. — MURRAY, Dictionary, P-pargeted. — NEWBERRY and GARSTANG, A short history of ancient Egypt. — American biography. — Books about Canada. — Old Testament. — Byzantine literature. — Comparative politics. — Wordsworth, The Convict — Galignani's Messenger. — C.-R. Wilson. — Artin Pacha, Le blason en Orient.

N° 4008 : The Cambridge Modern History, II. The Reformation Herodas, p. NAIRN. — BARBEAU, Bath (très bon). — HINGESTON — RANDOLPH, Thomas de Brantyngham. — African languages. — Modern biographies. — Books on the United States. — Charles d'Orléans. — Barnabe Barnes. — Excavations at Phylakopi in Melos, conducted by the British School atA thens.

N° 4009 : Letters of Charles Lamb. — DAVIDSON, The theology of the Old Testament. — Poems of Swinburne, II. — Northumberland mss, p. BURGOYNE. — Historical mss. commission. — Daphnes Trophees. — Dryden's first funeral. — A Paris correspondent in 1783. — WINDLE, Remains of the prehistoric age in England.

Deutsche Literaturzeitung, n° 32 : BRIEGER, Ein Leipziger Professor im Dienste des Baseler Konzils. — BAECHTOLD, Fach-Katalog der Schaffhauser Stadtbibliothek. I. — SCHMIDT, Die Geschichte Jesu erläutert. — Neutestamentliche Apokryphen. Hgb. von HENNECKE. — NESTLE, Der Textus receptus des griechischen Neuen Testaments. — SPECHT, Geschichte des Kgl. Lyceums Dillingen 1804-1904. — Jos. MÜLLER, Moralphilosophische Vorträge. — MELTZER, Das Wettiner Gymnasium zu Dresden in den ersten fünfundzwanzig Jahren seines Bestehens. — SCRIBAN, Hiatus, Elision und Synalöphe im rumänischen Vers. — LOTI, L'Inde. — HUEMER, De Pontii Meropii

Paulini Nolani re metrica. — Roos, Prolegomena ad Arriani Anabaseos et Indicae editionem criticam. — Brandstetter, Der Genitiv der Luzerner Mundart in Gegenwart und Vergangenheit. — Valot, Les héros de Richard Wagner. Préface de P. Regnaud. — Hardy, La route enchantée. — Volkslieder aus der Toskana. Deutsch von E. Kurz. — Lindemann, König Horn. Ins Deutsche übertragen. — Weichhart, Die Legio XXII Primigenia. — Uhle, Geschichtswiederholungen in vergleichenden und gruppierenden Zusammenfassungen. — Rott, Friedrich II. von der Pfalz und die Reformation. — Teitge, Die Frage nach dem Urheber der Zerstörung Magdeburgs 1631. — Peltzer, Die Beziehungen Aachens zu den französischen Königen. — Gössler, Leukas-Ithaka. — Schaffer, Cilicia. — Katz, Die Landarbeiter und Landwirtschaft in Oberhessen. — Poppelreuter, Der anonyme Meister des Poliphilo.

— N° 33 : Arnold, Die Kultur der Renaissance. — Driver, The Book of Genesis. — Wernle, Die Renaissance des Christentums im 16. Jahrhundert. — Grafs, Die geheime Heilige Schrift der Skopzen. — Valentiner, Kant und die platonische Philosophie. — Schulte-Tigges, Philosophische Propädeutik. 2. Aufl. — Haag, Die hohen Schulen zu Bern in ihrer geschichtlichen Entwicklung von 1528 bis 1834. — Pölzl, Die Privatlektüre auf der Oberstufe der Mittelschule. — The Pahlavi version of Yasna IX. Ed. by Manekji Bamanji Davar. — Das Licht des Buddha. Übs. von K. B. Seidenstücker. — Heyse, Über die Abhängigkeit einiger jüngerer Aeschines-Handschriften. — Aeschinis quae feruntur epistolae. Ed. Drerup. — Tibulli Carmina selecta con note di G. B. Bonino. — Litzmann, Goethes Lyrik. — G. A. Müller, Stimmen toter Dichter. — Prosiegel, Die Handschriften zu Lydgate's Book of the Gouernaunce of Kynges and of Prynces. — The Plays of Shakespeare : Hamlet. Twelfth Night. King Richard III. The Merchant of Venice. With an introdnction by G. Brandes. — Ricci, Sophonisbe dans la tragédie classique italienne et française. — P. Allard, Les chrétiens ont-ils incendié Rome sous Néron ? — Aktenstücke und Urkunden zur Geschichte der Stadt Riga 1710-1740, ges. von. Anton Buchholtz, hgb. von A. von Bulmerincq. — Mitteilungen des K. und K. Kriegsarchivs. Medin, La storia della republica di Venezia nella poesia. — Hessler, Hessische Landes und Volkskunde. Bd. II. — Grubb, Among the Indians of the Paraguayan Chaco. — Handbuch der Wirtschaftskunde Deutschlands. — Kienzl, Richard Wagner.

— N° 36 : Consentius, Die Berliner Zeitungen bis zur Regierung Friedrichs des Grofsen. — Ausfeld, De Graecorum precationibus quaestiones. — Grafe, Die Stellung und Bedeutung des Jakobusbriefes in der Entwicklung des Urchristentums. — Rambaud, Essai sur les données essentielles de la religion de Jésus. — Natorp, Philosophische Propädeutik. — Lehman, Lehrbuch der Philosophie auf aristotelisch-scholastischer Grundlage. — [Gustav Heinrich, Allegmeine Literaturgeschichte]. I. Bd. : Die Völker des alten Orients und die Hellenen. — Messerschmidt, Die Entzifferung der Keilschrift. — Petraris, Lehrbuch der neugriechischen Volks- und Umgangssprache. — Hale und Buck, A Latin grammar. — Longinos, Über das Erhabene. Verdeutscht und eingeleitet durch Frdr. Hashagen. — Ederheimer, Jakob Boehme und die Romantiker. I. und II. Teil : Jakob Boehmes Einflufs auf Tieck und Novalis. — E. Rathlef, Goethe pathologisch. — Grein, Studien über den Reim bei Théodore de Banville. — Pughe, Führende Dichter im Zeitalter der Königin Victoria. — Marquart, Osteuropäische und ostasiatische Streifzüge. Ethnologische und historisch-topographische Studien zur Geschichte des 9.

und 10ᵉ Jahrhunderts (ca. 840-940). — LAFONT, Les Aryas de Galilée. — SCHWERTFEGER, Der Königl. hannoversche Generalleutnant August Friedrich Freiherr v. d. Busche-Ippenburg. — Denkwürdigkeiten des Generals und Admirals Albrecht von Stosch, hgb. von Ulrich von Stosch. — KNEBEL-DOEBERITZ, Besteht für Deutschland eine amerikanische Gefahr? — BAEDEKER, Handbuch für Südbayern, Tirol und Salzburg. 31. Aufl. — KLATT, Die Alters- und Sterblichkeitsverhältnisse der preussischen Richter und Staatsanwälte. — ROELL, u. Epstein, Bismarcks Staatsrecht. — LIPPERT, Die deutschen Lehnbücher. — SKLAREK, Der Lippesche Erbfolgestreit nach seinem heutigen Stande. — ILBERG, Aus der antiken Medizin. — A. GOLDSCHMIDT, Studien zur Geschichte der Sächsischen Skulptur in der Übergangszeit vom romanischen zum gotischen Stil. — GAEHDE, David Garrick als Shakespeare-Darsteller.

Literarisches Zentralblatt, n° 33 : BAENTSCH, Numeri-Realencycl. 3ᵉ éd. XIV. — SELTZ, Der authent. Text der Leipziger Disputation 1519 — DREYHOFF, Römisches Christentum. — Giordano Bruno, Ges. Werke, I, II. — DÄNDLIKER, Schweiz. Gesch. — Documente privitore la Istoria Romanilor, p. JORGA. — MATHIEZ, Les origines des cultes révolutionnaires (très bon). — IMMANUEL, Der russ. jap. Krieg. — HASSERT, Landeskunde des Königreichs Württemberg. — REINISCH, Der Dschäbärtidialekt der Somalisprache. — Georgii Acropolitae liber, p. HEISENBERG. — Galeni de temper III, p. HELMREICH. — MICHAUT, Sainte-Beuve avant les lundis. — GÜNTHER, English Synonyms. — Humboldts Werke. — Die Kunst des Jahres.

— N° 34 : STRACK, Die Sprache Jesus. — I. LEVI, The Hebrew text of Ecclesiasticus. — DIBELIUS, Das Vaterunser. — J. RÉVILLE, Modernes Christentum. — SANTINI. Quesiti e ricerche di Storiografia fiorentina. — Ed. CHAVANNES, Documents sur les Turcs occidentaux (recherches profondes et jugement clair). — WIESE, Die Politik der Niederländer während des Kalmarkriegs. — ANDRAE, C. G. Andrae. KRAHMER, Die Beziehungen Russlands zu Japan. — TELONI, Letteratura assira. — Die Gedichte des Christophoros Mitylennios, p. KURTZ. — MEDIN, La storia della republica di Venezia nella poesia. — HELD, Das Verbum ohne pronom. Subjekt in der aelteren deutsche Sprache. — O. FISCHER, Gerstenbergs Rezensionen in der Hamb. Neuen Zeitung 1767-1771. — KNAPP, Fra Bartholommeo.

— N° 35 : R. J. HARTMANN, Theophrast von Hohenheim. — WELTJER, De Platone proesocraticorum philosophorum judice. — DELAVILLE LE ROULX, Les Hospitaliers en Terre-Sainte et à Chypre. — AUSFELD, Das Staatsarchiv zu Koblenz. — H. von MÜLLER, Zur Lebensgesch. des Generalpostdirechers Schmückert. — Moltke, Der Italien-Feldzug 1859. — DERENBOURG, Oumare. — CRÖNERT, Memoria graeca Herculanensis. — LINDSKOG, In tropos scriptorum latinorum studia. — EICHHOFF, Shakspeare. — SCHNEIDERITT, Zschokke.

Museum, n° 10 : Van HAMEL, M. Adolf Tobler. — Homerus rec. LUDWICH, I 1 (Van Herwerden). — Roos, Proll. ad. Arriani Anab. ed. crit. (Van Leeuwen). — BRAKMAN, Bobiensia (Van Wageningen). — Rajaçekhara, Karpuramanjari ed. by KONOW (Speyer). — BELLAARD, Van der Schuren's Teuthonista (Beets). — Beowulf hg. v. HOLDER (Bülbring). — Beowulf hg. v. HEYNE (Bülbring). — EITREM, Die göttl. Zwillinge b. d. Griechen (Greebe). RUHL, De mortuorum iudicio (J. H. Holwerda). — DE NOLHAC, Louis XV et Mad. de Pompadour (De Beaufort). — Bibliotheca reformat. neerl. uitg. d. CRAMER en PIJPER, I (H. C. Rogge). — GELZER, Vom Heiligen Berge (Hesseling).

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 38 Trente-huitième année 19 septembre 1904

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue historique, septembre-octobre 1904 : F. DE NAVENNE, Le premier séjour de Christine de Suède en Italie. — P. GACHON, Le Conseil royal et les protestants en 1698. L'enquête par la question de la messe et le rôle de Bâville (*suite*). — Paul MARMOTTAN, L'institution canonique et Napoléon Ier ; l'archevêque d'Osmond à Florence. — *Bulletin historique :* France. Epoque contemporaine, par André LICHTENBERGER et G. MONOD. — Angleterre. XVIe siècle, par Ch. BÉMONT. — Roumanie. Le quatrième centenaire de la mort d'Étienne le Grand, prince de Moldavie, par Al.-D. XÉNOPOL. — Correspondance. Lettres de MM. Jacques FLACH et Ferdinand DES ROBERT. — *Comptes-rendus critiques :* (ouvrages de MM. Platon, Herbert, Fisher, Wiel, Clementi, Carutti, Blok, Desdevises du Dézert, Fabry, A.-F. Weber, Bowley, A. Barth, Max Lenz, G. Brodnitz, de Keudell, Klein-Hattingen).

Romania, n° 131, juillet : G. PARIS, Le mode et les étapes de l'altération du C en gallo-roman. — WESTON, Wauchier de Denain, as a continuator of Perceval and the prologue of the Mons ms. — DELBOULLE, Mots obscurs et rares de l'ancienne langue française. — G. DE GREGORIO, Notizia di un trattato di mascalcia in dialetto siciliano del sec. XIV. — A. THOMAS, Alain Chartier, chanoine de Paris. — Mélanges : G. HUET, La parabole des faux amis ; E. LANGLOIS, afr. vizele; DELBOULLE, afr. coupee : MILLARDET, béarn. talaraque, toile d'araignée ; A. Thomas, afr. entrecor; MUSSAFIA, per il Tristano di Thomas. ed. Bedier. — *Comptes-rendus :* WILMOTTE, L'évolution du fr. en 1150 (Jeanroy).— Kritischer Text der Lieder Richards de Fournival, von ZARIFOPOL ; Die Lieder des Andrieu Contredit d'Arras, p. K. SCHMIDT (Jeanroy) ; JARNIK, Die Composition der Fierabras dichtungen (Roques) ; DIMAND, Zur rumänischen Moduslehre (Roques); Atti del Congresso internazionale di scienze storiche, Roma, 1903, vol. IV (C. M.) ; MOORE, Studies in Dante, III (Toynbee) ; Une énigme d'histoire littéraire, l'auteur des XV Joies du mariage (Bédier) ; Mlle POPE, La langue de frére Angier (A. Th.).

Revue d'Alsace, sept.-oct. : Rod. REUSS, Idylle norvégienne d'un jeune négociant strasbourgeois, J.-E. Zetzner, 1699-1700 (1er art). — J. BOURGEOIS, L'église de Saint Louis à Sainte Marie aux Mines (fin). — C. HOFFMANN, Les élections aux Etats-Généraux, Colmar-Belfort (suite). — GOSSER, L'agriculture, l'industrie et le commerce à Soultz, corporations, monnaies, poids et mesures. — *Mélanges :* WIRTH, Le maréchal Lefebvre.

Athenaeum, n° 4010 : Continental literature. — STEAD, Japon. — The Ghoul in Lamb's letters. — Processus talentorum. — Jahrbuch der Königlich preuss. Sammlungen, XXIV. — Saxon carvings at Chichester.

Deutsche Literaturzeitung, Revue des Bibliothèques et Archives de Belgique. Rédaction et Administration : L. Stainier. T. I. — DÜRR, Panstenographie. — LEIPOLDT, Saïdische Auszüge aus dem 8. Buche der apostolischen Konstitutionem. — Ter HAAR, Das Dekret des Papstes Innocenz' XI. über den Probabilismus. — J. RÉVILLE, Religiöse Reden. — W. STERN, Die Aussage als geistige Leistung und als Verhörsprodukt. I. — QUEYRAT, La logique chez l'enfant et sa culture. — MARR, Der Baum der Erkenntnis (étrange). — HATTORI, Konfucius. — Adolf MÜLLER, Ästhetischer Kommentar zu den Tragödien des

Sophokles (bon). — RASI, Dell'arte metrica di Ennodio, II (soigné). — BORENIUS, De Plutarcho et Tacito inter se congruentibus. — MÖRIKES Briefe. Hgb. von Karl Fischer II. — BRÄUTIGAM, Übersicht über die neuere deutsche Literatur 1880-1902. — JUNG, Das Verhältnis Thomas Middletons zu Shakspere. — LEGAY, Victor Hugo jugé par son siècle. — HOLTZMANN, Kaiser Maximilian II. bis zu seiner Thronbesteigung. — JULLIAN, Gallia, 2ᵉ édit. — HEBERTSON, Central and South America with the West Indies. — ZEUMER, Quellensammlung zur Geschichte der deutschen Reichsverfassung in Mittelalter und Neuzeit. — LALLEMAND, Histoire de la charité, I. — MARTINY, Vor hundert Jahren. Darstellung der Milchwirtschaft Gross-Britanniens um das Jahr 1800. — Amtliche Berichte aus den Königlichen Kunstsammlungen. 25. Jahrg. 1—3. — FÄH, Geschichte der bildenden Künste. 2. Aufl.

Literarisches Zentralblatt, nº 36 : DENIFLE, Luther. — JOS. SCHNITZER, Quellen u. Forschungen zur Gesch. Savonarolas. II. Savonarola und die Feuerprobe (à lire). — KOLDE et WAETHER, Denifle. — FREUDENTHAL, Spinoza. — ROCHOLL, Bessarion (solide). — GREEN, Pitt (inégal). Corresp. du duc d'Enghien, p. BOULAY DE LA MEURTHE, I. — WEECH, Nolk. — GÜNTHER, Gesch. der Erdkunde. — Urkunden des ægypt. Altertums, p. SETHE. — Plan eines Corpus der griech. Urk. des M. A. — BLAYDES, Spicilegium Sophocleum. — BACH, Balde (bon). BRUCKNER, Der Helianddichter ein Laie (sagace). — FOTH, Die Stellung des Dramas unter den Künsten.

LA COUTUME D'ANDORRE

Par J.-A. BRUTAILS

Juge au tribunal supérieur d'Andorre.

Un volume in-8° de CLXVI et 348 pages.................... 10 fr.

L'Andorre géographique, économique et démographique. — L'Andorre historique, administrative. — Les éléments et la Source de la Coutume. — Obligations et contrats. — Les personnes et la famille. — Les biens. — Organisation judiciaire, personnel et compétence. — Procédure civile. — Droit criminel. — Conclusion. — Pièces justificatives.

TABLE GÉNÉRALE DE LA REVUE de L'HISTOIRE des RELIGIONS

ANNÉES 1880-1901. — TOMES I A XLIV

Un volume in-8... 12 fr.

PUBLICATIONS DU MUSÉE GUIMÉE

BIBLIOTHÈQUE DE VULGARISATION

TOME XV

CONFÉRENCES FAITES AU MUSÉE GUIMET

En 1903-1904

Un volume in-18... 3 fr. 50

M. Courant. Les clans japonais sous les Tokougawa. — S. Reinach. Les Apôtres chez les Anthropophages. — E. Cartailhac. Les peintures préhistoriques de la Caverne d'Altamira (Espagne). — R. Cagnat. La Sorcellerie et les sorciers chez les Romains.

LE JUBILÉ DU MUSÉE GUIMET

Vingt-cinquième anniversaire de sa fondation (1879-1904)

Un volume in-8°.. 3 fr. 50

BIBLIOTHÈQUE ORIENTALE ELZÉVIRIENNE

TOME LXXIX

BEHA ULLAH

LE LIVRE DE LA CERTITUDE

(KITAB-EL-IKAN), un des livres sacrés du béhaïsme.

Traduit du persan par **Hipp. Dreyfus** et **Mirza Habib-Ullah Chirazi.**

In-18.. 5 fr.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 39 Trente-huitième année. 26 septembre 1904

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Athenaeum, n° 4011 : TANNER, A catalogue of the naval mss in the Pepysian library at Magdalene College, Cambridge. — HENSON, The value of the Bible. — G. G. SMITH, Elisabethan critical essays. — FARMER and HENLEY, Slang and its analogues, VII, 1-3, Stra-z. — The Chronicle of St Monica's, p. Dom Adam HAMILTON. — Theological books. — An English Ecole des Chartes. — The ghoul in Lamb's letters. — GRONAU, Titian. — ALLEN, The early Christian monuments of Scotland.

Deutsche Literaturzeitung, n° 36 : SIMONSFELD, Einige kunst-und literaturgeschichtliche Funde. — E. CHATELAIN, Catalogue des Incunables de la Bibliothèque de Paris. — KLAUSNER, Die messianischen Vorstellungen des jüdischen Volkes im Zeitalter der Tannaiten. — WIELANDT, Herders Theorie von der Religion und den religiösen Vorstellungen. — CLEMEN, Paulus, sein Leben und Wirken. 2 Bde. — KING, The psychology of child development. — NÖLDEKE, Beiträge zur semitischen Sprachwissenschaft (cf. *Revue*, n° 38). — Des Maimonides Mischna-Kommentar zum Traktat Taanith. I. II. Hgb. von A. Kallner. — A. Gellii Noctium Atticarum ed. C. Hosius. 2 Bde (bon et commode). — FREUND, De Suetonii Tranquilli usu atque genere dicendi. — MARAIS-HOOGENHOUT, Praktisches Lehrbuch der kapholländischen Sprache. — SAHR, C. Ferd. Meyer, Jürg Jenatsch. — SAMSON-HIMMELSTJERNA, Rhythmik-Studien (rien de neuf). — GROAG, Aurelianus; HOMO, Essai sur le règne de l'empereur Aurélien. — RÜBEL, Die Franken, ihr Eroberungs und Siedelungssystem im deutschen Volkslande. — GOEBEL, Das Deutschtum in den Vereinigten Staaten von Nord-amerika. — Baedekers Nordamerika. 2. Aufl. — CLAY, Business documents of Murashû sons of Nippur. — EICHBORN, Das Soll und Haben von Eichborn & Co. in 175 Jahren. — EBSTEIN, Die Medizin im alten Testament; Die Medizin im neuen Testament und im Talmud. — GIETMANN, Die Wahrheit in der gregorianischen Frage.

Literarisches Centralblatt, n° 37 : Theol. Jahresbericht, 22ᵉ vol. — BRUCKNER, Die Entstehung der paulin. Christologie. — HURTER, Nomenclator literarius theologiae catholicae. — LEIPOLDT, Schenute von Atripe. — BRAUER, The philosophy of Ernest Renan. — Leibniz, Hauptschriften zur Grundlegung der Philosophie, uebers. von Buchenau. — PFISTER, Histoire de Nancy, I (exposé à la fois agréable et critique). — Freytag, Vermischte Aufsätze 1848-1894, II. — D. SCHÄFER, Gesch. von Dänemark, V. — MEHEMED EMIN EFFENDI, Das neue Weltreich, II, von der Eroberung Konstantinopels bis zum Ende Oesterreich-Ungarns. — SCHLÜTER, Die Siedelungen im nordöstlichen Thüringen. — Ibn Qotalba, p. DE GOEJE (excellente édition avec glossaire complet). — STICKNEY, Les sentences dans la poésie grecque d'Homère à Euripide (remarquable et souvent pénétrant). — PETRAXIS, Lehrbuch der neugr. Volks = und Umgangsprache. — HOEPFFNER, Eustache Deschamps (très bon). — R. SIEVERS, Thomas Deloney, eine Studie über Balladenliteratur der Shakspere-Zeit. — Goethes sämtl. Werke, XVIII, p. CREIZENACH ; Carlos, p. WEISSENFELS ; Don Carlos, p. KILIAN, Bühnenausgabe. — GERSTENBERG, Henriette von Schwachenberg und Hoffmann von Fallersleben. — G. HÉRELLE, Les pastorales basques. — Lübke, Die Kunst der Renaissance in Italien und im Norden, neu bearb. von SEMRAU. — KAUTZSCH, Die deutsche Illustration.

Zeitschrift für Theologie und Kirche, 1904, 3 : KAFTEN, Zur Dogmatik.

LA COUTUME D'ANDORRE

Par J.-A. BRUTAILS

Juge au tribunal supérieur d'Andorre.

Un volume in-8° de CLXVI et 348 pages.................... 10 fr.

L'Andorre géographique, économique et démographique. — L'Andorre historique, administrative. — Les éléments et la Source de la Coutume. — Obligations et contrats. — Les personnes et la famille. — Les biens. — Organisation judiciaire, personnel et compétence. — Procédure civile. — Droit criminel. — Conclusion. — Pièces justificatives.

TABLE GÉNÉRALE

DE LA

REVUE de L'HISTOIRE des RELIGIONS

ANNÉES 1880-1901. — TOMES I A XLIV

Un volume in-8.. 12 fr.

PUBLICATIONS DU MUSÉE GUIMET

BIBLIOTHÈQUE DE VULGARISATION

TOME XV

CONFÉRENCES
FAITES AU MUSÉE GUIMET

En 1903-1904

Un volume in-18.. 3 fr. 50

M. COURANT. Les clans japonais sous les Tokougawa. — S. REINACH. Les Apôtres chez les Anthropophages. — E. CARTAILHAC. Les peintures préhistoriques de la Caverne d'Altamira (Espagne). — R. CAGNAT. La Sorcellerie et les sorciers chez les Romains.

LE JUBILÉ DU MUSÉE GUIMET

Vingt-cinquième anniversaire de sa fondation (1879-1904)

Un volume in-8°.. 3 fr. 50

BIBLIOTHÈQUE ORIENTALE ELZÉVIRIENNE

TOME LXXIX

BEHA ULLAH

LE LIVRE DE LA CERTITUDE

(KITAB-EL-IKAN), un des livres sacrés du béhaïsme.

Traduit du persan par **Hipp. Dreyfus** et **Mirza Habib-Ullah Chirazi.**

In-18.. 5 fr.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 40 Trente-huitième année 3 octobre 1904

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Annales des Sciences politiques, septembre 1904 : Edouard PAYEN : Les Anglais au Thibet. — Lucien LISON : Un précurseur de Talleyrand : Choderlos de Laclos et l'alliance anglaise (1789-1790). — Paul MATTER : Un parlement d'un mois : Erfurt (mars-avril 1850). — Christian SCHEFER : Lois et traditions coloniales de la France d'autrefois (*fin*). — Charles DUPUIS : Chronique internationale (1903). — *Analyses et comptes rendus.*

La Correspondance historique et archéologique, nos 127-128 : E.-D. GRAND : Thèses de l'Ecole des Chartes, promotions du 27 janvier 1904. — Montfaucon et l'édition des Bénédictins du *Glossaire* de Du Cange. — Un duel dans l'armée en 1777. — Commandant WEIL : Encore quelques mots sur Murat et Bentinck (trois documents inédits de février et mars 1814). — *Chronique.* — Ouvrages nouveaux. — Périodiques.

Athenaeum, n° 4012 : FARRER, The garden of Asia, impressions from Japan : HEARN, Kwaidan. — The New English Dictionary, VIII, Rea-Ree, p. CRAIGIE. — HASTINGS, A Dictionary of the Bible, extra volume, articles, indexes and maps. — CLARK, Endowments of the University of Cambridge. — WALL, Devils. — Egyptological books. — Local history. — The ghoul in Lambs letters — « Japan by the Japanese ». — MAUCLAIR, L'impressionisme. — Classical archaeology : ENGELMANN, Pompeii : GRESMAN, Tibur; Th. REINACH, L'histoire par les monnaies; DUSSAUD, Notes de mythologie syrienne : DIEZ und QUITT, Ursprung und Sieg der altbyz. Kunst. — Mr William Shakspeare's Comedies, Histories and Tragedies, 1685. — Shakspeare's Works, The Edinburgh Folio Edition.

Deutsche Literaturzeitung, n° 37 : Herders Konversations-Lexikon. 3. Aufl. Bd. III : Elea bis Gyulay. — Die Begründung der Kaiser-Wilhelm-Bibliothek in Posen in den Jahren 1898 bis 1902. Dargestellt von der Verwaltung der Kaiser-Wilhelm-Bibliothek. — 1. und 2. Jahresbericht der Kaiser-Wilhelm-Bibliothek in Posen. Etatsjahr 1902 und 1903. Von R. FOCKE. — Synodicon Orientale ou Recuil de Synodes Nestoriens trad. par J.-B. CHABOT. — GREBE, August Fr. Chr. Vilmar als Oberhirte der Diözese Cassel. — ZAHN, Grundrifs der Geschichte des neutestamentlichen Kanons. 2. Aufl. — GRAUE, Selbstbewusstsein und Willensfreiheit. Lic. — DIMMLER, Die aristotelische Metaphysik auf Grund der Ousia-Lehre. — PASZKOWSKI, Lesebuch zur Einführung in die Kenntnis Deutschlands und seines geistigen Lebens. — Lina MORGENSTERN, Das Paradies der Kindheit. 6. Aufl. — Mandäischer Diwan nach photograph. Aufn. von Poertner, mitgeteilt v. Julius EUTING. — BEZEMER, Volksdichtung aus Indonesien. — E. LEGRAND, Trois chansons populaires grecques ; H. PERNOT, Rapport sur une mission scientifique en Turquie. — DE-MARCHI, Di un poemetto apocrifo attribuito a Virgilio. — G. WITKOWSKI, Das deutsche Drama des neunzehnten Jahrhunderts. — A. STERN, Studien zur Literatur der Gegenwart. N. F. — Griebs Englisch Deutsches und Deutsch-Englisches Wörterbuch. 11. Aufl. von A. SCHRÖER. — Brandin and HARTOG, A book of French prosody. — HÜFFER, Alfred von Reumont. — SACHSE, Das Aufkommen der Datierungen nach dem Festkalender in Urkunden der Reichskanzlei und der deutschen Erzbistümer. — FRIEDRICH, Allgemeine und spezielle Wirtschaftsgeographie. — W. SIEVERS, Südamerika und die deutschen Interessen. — KANTOROWICZ, Goblers Karolinen-

Kommentar und seine Nachfolger. — KOEPPER, Handwerks Art Handwerks Recht. — HAAS, Die Mathematik der Inder. — Nikanders « Theriaka » und « Alexipharmaka ». Ubs. von M. BRENNING. — RIST, Die deutschen Jesuiten auf den Schlachtfeldern und in den Lazaretten 1866 und 1870/71. — Frz. JAHN, Uber das Wesen des Komischen. — SCHWINDRAZHEIM, Deutsche Bauernkunst.

Literarisches Centralblatt, n° 38 : SCHELLER, Die Beeinflussung der Seele in Predigt und Unterricht. — Augustius Enchiridion, p. SCHEEL. — FUETER, Religion und Kirche in England im XV Jahrh. — G. KÖGEL, Rudolf Kögel. — BAYET, PFISTER, KLEINCLAUSS, Le christianisme, les barbares Mérovingiens et Carolingiens; LUCHAIRE, Les premiers Capétiens (très bon). — LIPPERT, Die deutschen Lehnbücher. — SCHMIDLIN, Habsburgische Rechte im Oberelsass (très fouillé). — DUNLOP, O. Connell. — RIBBE, Zwei Jahre unter den Kannibalen der Salomo-Inseln. — HESS, Die Gletscher. — STINTZING, Ueber die Manzipatio. — BACHER, Jerusalemi Tanchum szotarabol. — BLAYDES, Adversaria in Thucydidem (inutile). — PSICHARI, Roda kai mela, II. — BRUNETIÈRE, Hist. de la litt. fr. classique, I, de Marot à Montaigne (original). — KOLDEWEY, Wackenroder und sein Einfluss auf Tieck. — WELI-BOLAND, Kleine deutsche Sprachlehre für Türken. — WISSOWA, Ges. Abhandl. zur röm. Religions = und Stadtgesch. (intéressant et utile). — KRALIK, Die ästhet. und hist. Grundlagen der modernen Kunst. — PETERMANN, Die gelehrten Schulen und der Gelehrtenstand.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
RUE BONAPARTE, 28, PARIS (VIe)

PUBLICATIONS
DE
L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT

I. **Numismatique annamite,** par le capitaine Désiré LACROIX. Un volume in-8° et un Atlas de médailles.................. 25 fr.

II. **Nouvelles recherches sur les Chams,** par Antoine CABATON. Un volume in-8°, figures et planches.................... 10 fr.

III. **Phonétique annamite (dialecte du Haut-Annam),** par L. CADIÈRE, de la Société des Missions étrangères à Paris. Un volume in-8°.. 7 fr. 50

IV. **Inventaire des monuments historiques du Cambodge,** par le commandant E. LUNET DE LAJONQUIÈRE. Un volume in-8° illustré.. 15 fr.

V. **L'art gréco-bouddhique du Gandhâra.** Études sur les origines des influences classiques dans l'art bouddhique de l'Inde et de l'Extrême-Orient, par A. FOUCHER. Un volume in-8° richement illustré (*Sous presse.*)

SÉRIE IN-FOLIO

Atlas archéologique de l'Indo-Chine (monuments du Champa et du Cambodge), par le commandant E. LUNET DE LAJONQUIÈRE. Un volume in-folio, avec cartes, cartonné.................... 12 fr.

BIBLIOTHÈQUE
DE
L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT

I. **Éléments de sanscrit classique,** par Victor HENRY, professeur à l'Université de Paris. Un volume in-8°.................. 10 fr.

II. **Précis de grammaire pâlie,** accompagné d'un choix de textes gradués, par Victor HENRY, professeur à l'Université de Paris. Un volume in-8°.. 10 fr.

Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient. Trimestriel. In-8° Abonnement.. 20 fr.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 41 Trente-huitième année. 10 octobre 1904

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Athenaeum, n° 4013 : Orr, Free Church of Scotland Appeals. — Lawless, Maria Edgeworth. — Wordsworth and Littlehales, The Old service-Books of the English Church. — Crashaw, p. Waller ; Sidney, The defense of poesie. — Dr Creighton on « Willobie his avisa. » — British Museum Guides. — Early German art at the Düsseldorf exhibition. — The early Christian monuments of Scotland.

Deutsche Literaturzeitung, n° 38 : Hartmann, Theophrast von Hohenheim. — Kent, Bibliographical notes on one hundred books famous in English literature. — Die Scholien des Gregorius Abulfarag Barhebraeus zu Genes. 21-50, Exod. 14, 15, Leviticus-Deuteron. u. Josua auf jüdische Quellen untersucht; übs. von R. Glück. — Weiss, Der Jakobusbrief und die neuere Kritik. — Zwinglis Vademekum für gebildete Jünglinge. Hgb. von C. von Kügelgen. — Guerrier, Le testament de Notre Seigneur Jésus-Christ. Partie apocalyptique. — Freudenthal, Spinoza. 1. Das Leben. — Ch. Waddington, La philosophie ancienne et la critique historique. — F. Klein, Über eine zeitgemässe Umgestaltung des mathematischen Unterrichts an den höheren Schulen. — Brauer, Die Beziehungen zwischen Kants Ethik und seiner Pädagogik. — Chants arabes du Maghreb. Etude sur le dialecte et la poésie populaire de l'Afrique du Nord. p. Sonneck. T. I : Texte arabe. T. II fasc. I : Traduction et notes. — Neuarabische Volkspoesie gesammelt und übersetzt von E. Littmann. — Alfarabi, Die Staatsleitung, hgb. von Dieterici, veröff. von Brönnle. — Pichon, De sermone amatorio apud latinos elegiarum scriptores (soigné et habile). — Rasch, Lateinische Übersetzungen deutscher Dichtungen. — K. Frey, Wilhelm Waiblinger. — Weidling, Drei deutsche Psyche-Dichtungen. — Rennert, The life of Lope de Vega (bon). — Will, Die Tauglichkeit und die Aussichten der englischen Sprache als Weltsprache. — Lucius, Bonaparte und die protestantischen Kirchen Frankreichs (excellente conférence). — Bouché-Leclercq, Histoire des Lagides. II. — Bonacci, Saggio sulla Istoria civile del Giannone. — Beck, Die Nachahmung und ihre Bedeutung für Psychologie und Völkerkunde. — Weule, Geschichte der Erdkenntnis und der geographischen Forschung. — Martens, Das deutsche Konsular= und Kolonialrecht. — Lindemann, Arbeiterpolitik und Wirtschaftspflege in der deutschen Städteverwaltung. — H. von der Gabelentz, Mittelalterliche Plastik in Venedig.

Literarisches Zentralblatt, n° 34 : Zahn, Das Evangelium des Matthäus. — Jacob, Capistran, I. — Pseudo-Jonathan, p. Ginsburger. — Busse, Die Weltanschauungen der grossen Philosophen der Neuzeit. — Dewey, Studies in logical theory. — Martroy, L'Occident à l'époque byzantine, Goths et Vandales (n'est pas toujours au courant). — Erman und Horn, Bibliographie der deutschen Universitäten, I. — Lectures on the history of the XIX century, delivered at the Cambridge University. — Leist, Das georgische Volk. — Dussaud, Mission dans les régions désertiques de la Syrie moyenne avec la coll. de Macler (on remerciera les courageux chercheurs). — Förstemann, Commentar zur Madrider Mayahandschrift, Codex Tro-Cortesianus. — Bökemann, Französischer Euphemismus. — Alt, Schiller und die Brüder Schlegel (recommandable). — Sittenberger, Grillparzer (incomplet). — Perrot et Chipiez, Hist. de l'art, VII et VIII (long art. de Michaelis sur deux volumes de cet ouvrage qui « a conquis sa place d'honneur dans la littérature de l'histoire de l'art »). — Brunn-Bruckmann, Denkmäler griechischer und römischer Skulptur mit Text versehen von Paul Arndt. CI-CIX. — Ostwald, Malerbriefe.

ARDOUIN-DUMAZET

VOYAGE EN FRANCE

35e SÉRIE

ROUERGUE ET ALBIGEOIS

La basse Marche du Rouergue — le bassin de Decazeville — la montagne qui brûle — Rodez et le causse du Comtal — Espalion et le causse de Bozouls — le causse de Séverac — Millau — les brebis du Larzac — à travers le Larzac — les caves de Roquefort — le rougier de Camarès — à travers le Ségala — entrée en Albigeois — le pays de Cocagne — Carmaux et ses mines — entre Tarn et Dadou — les vins de Gaillac — Castres et son causse — une page d'histoire industrielle — Mazamet, la Montagne-Noire et le Thoré.

36e SÉRIE

CÉVENNES MÉRIDIONALES

La Gardonnenque — le bassin d'Alais — le Guidon du Bouquet — entre Uzès et Anduze — la Salendrenque — le Gardon de Mialet — la Vallée française — Bramabiau et l'Aigoual — la haute vallée de l'Hérault — la vallée de la Dourbie — de l'Hérault au Vidourle — Sommières et le Salavès — les gorges de Saint-Guilhem — la vallée de la Lergue — Villeneuvette et Bédarieux — l'Escandorgue et l'Espinouze — la Vernazobres et la Cesse — en Minervois.

37e SÉRIE

GOLFE DU LION

Nîmes — le Nemauzès — les mazets des Garrigues — aux bords du petit Rhône — Aiguesmortes — le vignoble des Sables — la Vaunage et la Vidourlenque — Montpellier — la cité morte de Maguelonne — Cette — Agde et l'étang de Thau — le fleuve Hérault — Béziers et le Bitterrois — Narbonne — le lac Rubrensis — La Nouvelle et Leucate — Rivesaltes et la Salanque — les jardins de Perpignan — au pied des Albères — Port-Vendres et Banyuls.

38e SÉRIE

LE HAUT-LANGUEDOC

Le Sidorbe et Lacaune — les monts de Lacaune et l'Espinouze — du Saumail en Cabardès — de Saint-Papoul à Sorèze — les rigoles du canal du Midi — en Lauragais — Carcassonne et le Carcassès — dans les Corbières — le Fenouillèdes — les défilés de Pierre-Lis — le Razès — le Kercorbis — le Mirepoix — de l'Ariège à la Garonne — Toulouse — le pays toulousain — en Bas-Commingues et Nébouzan.

Volumes in-12 d'environ 400 pages, avec cartes et croquis.

Chaque volume, broché, 3 fr. 50. — Élégamment relié, 4 francs.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 42 Trente-huitième année 17 octobre 1904

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

La Revue Musicale, *Sommaire* du nº 41. — Jules Combarieu, Meyerbeer. — Carl Ettler : Les Œuvres de Meyerbeer, d'après ses papiers posthumes. — Meyerbeer : Lettres inédites, autographe littéraire, Observations critiques sur le livret de l'*Etoile du Nord*. — D. Osiris, Autographe musical de Meyerbeer. — L.-A. Bourgault-Ducoudray, Souvenirs d'autrefois. — Dr Fr. Brückner : Meyerbeer en Allemagne. — E. De Solenière : Meyerbeer et R. Wagner. — Jan Sol : Meyerbeer à Paris. Ses interprètes. — X. : Un musicien romantique au temps de Meyerbeer. — Actés officiels et Informations. *Supplément musical : L'Amitié* (chœur), par Meyerbeer.

Athenaeum, nº 4014 : Ward, Aubrey de Vere. — Is. Sinclair, Thistle and Fleur-de-lys, a vocabulary of Franco-Scottish words. — Corresp. de Musset et de G. Sand. — Hennell, The history of the Yeomen of the Guard. — England and Russia in 1804-1805. — Thomson and Pope. — Japan by the Japanese. — An unknown poem of Ben Jonson.

Deutsche Literaturzeitung, nº 39 : Die deutschen Pfälzer Handschriften des XVI. und XVII. Jahrhunderts der Universitätsbibliothek in Heidelberg. Mit einem Anhange : Die Handschriften der Battschen Bibliothek. Hgb. von J. Wille. — Grolig, Aus meiner Büchersammlung. — Heitmüller, « Im Namen Jesu ». — Jacob, Im Namen Gottes. — Das Rituale von St. Florian aus dem zwölften Jarhundert. Hgb. von Franz. — Heuser, Die Protestation von Speyer. — Dürr, Ueber die Grenzen der Gewissheit. — Pécaut, Entretiens et lectures de morale personnelle. — Mehner, Fortbildungsschulkunde. — Thurneysen, Die Etymologie. — Pizzi, L'Islamismo. — Hoogvliet, Lingua. — Didymos' Kommentar zu Demosthenes (Papyrus 9780) nebst Wörterbuch zu Demosthenes' Aristokratea (Papyrus 5008), bearb. von H. Diels und W. Schubart (que de trésors!) — Bardt, Zur Technik des Uebersetzens lateinischer Prosa. — Verner, Die Kunst, die lateinische Sprache zu lernen. 3 Aufl. — Gundelfinger, Caesar in der deutschen Literatur. — Münz, Goethe als Erzieher. — Hatfield, Ueber die zweite Auflage (A') der ersten Cottaschen Ausgabe von Goethes Werken. — Kuhns, Dante and the English poets from Chaucer to Tennyson. — Biadego, Discorsi e profili letterari. — Detlefsen, Die Beschreibung Italiens in der Naturalis Historia des Plinius und ihre Quellen. — Bludau, Die Juden Roms im ersten christlichen Jahrhundert. — L. M. Hartmann, Geschichte Italiens im Mittelalter. II. Bd. 2. Abt. : Die Loslösung Italiens vom Oriente. — Franco-Germanus, Frankreichs Versündigung an Kirche und Christenheit. — Freiin Karoline von Freystedt, Erinnerungen aus dem Hofleben. Hgb. von K. Obser. — Klaeber, Fürst Alexander I. von Bulgarien. — Lullies,, Zum Götterglauben der alten Preussen. — Spencer, and Gillen, The Northern Tribes of Central Australia. — Howard, Das amerikanische Bürgerrecht. — E. Fridrichowicz, Kurzgefasstes Kompendium der Staatswissenschaften in Frage und Antwort. X. — X. Salvioli, Manuale di storia del diritto italiano delle invasioni germaniche ai nostri giorni. — Titius, Religion und Naturwissenschaft. — Siebert, Das Tanzwunder zu Kölbigk und der Bernburher Heil'ge Christ. — Evans, The Palace of Knossos.

Literarisches Zentralblatt, nº 40 : Bertholet, Die Bücher Ezra und Nehemia. — Bigelmair, Die Beteiligung der Christen am öffentlichen Leben in vorconstaneinischer Zeit (soigné). — Pöhlmann, Euckens Theologie. — Pahncke, Idealisten und Idealismus des Christentums.

— F. A. Schmid, Fichtes Philosophie. — L. Stein, Die soziale Frage im Lichte der Philosophie. — Marquart, Osteurop. und ostasiat. Streifzüge (important). — Hist. de France : Luchaire, Louis VII-Louis VIII ; Ch. V. Langlois, S. Louis, Philippe le Bel, les derniers Capétiens (très bon). — F. Müller, Beitr. zur Kulturgesch. der Stadt Demmin. — Consentius, Die Berliner Zeitungen bis zur Regierung Friedrichs des Grossen (solide). — King. The seven tablets of the creation (de grande valeur). — Vinson, Manuel de la langue tamoule (très instructif). — Leesberg, Comparative philology (peu de résultats). — Hilka, Die direkta Rede bei Kristian von Troyes (fait avec soin). — Mulfinger, Lenau in Amerike (bon et parfois neuf). — Klapper, Das St. Galler Spiel von der Kindheit Jesu (très fouillé). — Arndt-Sruckmann, Griech. und römische Porträts, 57-61.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 43 Trente-huitième année. 24 octobre 1904

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Le Bibliographe moderne, n° 45-46 mai-août. — STEIN, La papeterie de S. Cloud au XIVe siècle. — A. LEROUX, Comment désencombrer les archives des préfectures et sous-préfectures. — LAUDE, Notes sur les bibliothèques françaises à propos du projet de loi sur les archives. — ARNAULDET, Inventaire de la bibliothèque du château de Blois en 1518 (suite). — Les archives de l'Etat aux Pays-Bas, nouveaux décrets. — Chronique des archives, des bibliothèques, des livres. — *Comptes rendus* : WINTER, Das neue Gebäude des Staatsarchivs zu Wien; Invent. des badischen General-Landesarchivs, II, 1; Bibliothek der Universiteit van Amsterdam, Catalogus der Hss, collection Diederichs, autographes français; CHARLÉTY, Bibliographie critique de l'histoire de Lyon de 1789 jusqu'à nos jours; DENISE, Bibliographie hist. et iconogr. du Jardin des plantes; COLANERI, Bibliografia araldica e genealogica d'Italia; BLUM, Bibliographie luxembourgeoise, 1-3; HAEBLER, Bibliografia iberica del siglo XV.

Revue Musicale, des nos 17-18. *Sommaire.* — Alfred BRUNEAU. — L'Ecole de Rome : une lettre inédite du Cardinal Fesch. — COMBARIEU, Les deux systèmes de musique. — AUGÉ DE LASSUS, Musique religieuse et musique d'église. — SAMAZEUILH, Un musicien français : Albéric Magnard et son nouveau drame musical. — MERCIER, Richard Strauss et ses nouveaux lieder. — L'enseignement de la musique au collège (Semur; — le concours Osiris). — Lucien DE FLAGNY, Munich et le théâtre du Prince-Régent. — Documents inédits sur Tamberlick. — Actes officiels. — Informations et Correspondances. — Recettes du Théâtre national de l'Opéra. *Supplément musical : Mélodie* pour piano et chant, par A. BRUNEAU.

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, avril, n° 4 : KARBOWIAK, Etudes statistiques sur l'hist. de l'Univ. de Cracovie 1433-1510. — PIEROSINSKI, Quelques dates pour servir à l'hist. econom. de la Pologne au moyen âge.

— Mai, n° 5 : FINKEL, Etudes sur la dynastie des Jagellons, I. La reine Sophie.

— Juin, n° 6 : BOLOZ ANTONIEWICZ, La cène de Leonardo da Vinci.

— Juillet, n° 7 : BUJAK, Les noms topographiques considérés comme base de l'hist. de la civilisation en Pologne.

Athenaeum, n° 4015 : KIPLING, Traffics and discoveries. — FORREST, Marocco. — W. BARRY, Heralds of revolt. — Bercher, The nobility of women, 1559, p. BOND. — Oriental philology : Epigraphia Zeylanica; Vedanta. — Sûtras, trad. THIBAUT; V. HENRY, Les littératures de l'Inde, sanscrit, pali, pracrit (très instructif et plein d'observations originales). — An old Arabian song of vengeance, attributed to Ta' Abbata Sharran. — School of palaeography and local history at Liverpool. — The Hatfield papers. — LANDOR, The gems of the East. — The Romance of modern exploration. — MAC CURDY, Leonardo da Vinci. — BRITTEN, Old clocks and watches and their makers, 2e ed. — Hamlet and Elsinore.

Deutsche Literaturzeitung, n° 40 : BÖMER, Anstand und Etikette nach den Theorien der Humanisten. — POESCHEL, Zeitgemässe Buchdruckkunst. — HERFORD, Christianity in Talmud and Midrash. — KÖHLER, Ein Wort zu Denifles Luther. — SODEUR, Luther und die Lüge. — JODL, Feuerbach. — A. LÉVY, Stirner et Nietzsche. — CRAMER, Württembergs Lehranstalten und Lehrer. — Van BERCHEM,

Matériaux pour un Corpus Inscriptionum Arabicarum. I. Egypte (très soigné et utile). — H. CORDIER, Bibliotheca indico-sinica. I. — BROWN, A study of the case construction of words of time (très recommandable). — BOSSCHER, De Plauti Curculione. — WINTERFELD, Die Aratea des Germanicus. — LEX, Die Idee im Drama bei Goethe, Schiller, Grillparzer, Kleist. (intéressant). — EINENKEL, Das englische Indefinitum. — BREUER, Sprache und Heimat des Balduin von Sebourg. — KNELLER, Papst und Konzil im ersten Jahrtausend. — Assmanns Geschichte des Mittelalters von 375-1517. 3. Aufl. 3. Abt. : Die beiden letzten Jahrhunderte des Mittelalters : Deutschland, die Schweiz und Italien von Fischer, Scheppig und Viereck. — FORD, Hanover and Prussia. — Del CERRO, Fra le quinte della storia. Contributo alla storia del risorgimento politico d'Italia. — STEINMETZ, Eine Reise durch die Hochländergaue Oberalbaniens. — CHISHOLM, Handbook of commercial geography.

PUBLICATIONS RELATIVES AU JAPON (Suite).

REINACH (L. de), ancien administrateur des services civils de l'Indo-Chine. Recueil des Traités conclus par la France en Extrême-Orient (1684-1902). Un volume in-8. . . . . 15 fr. »

REVON (M.). Le shinntoïsme. In-8 (*sous presse*).

ROSNY (L. de), professeur à l'Ecole des Langues orientales vivantes. La Civilisation japonaise. In-18. . . . . 5 fr. »

Place du Japon dans la classification ethnographique de l'Asie. — Géographie de l'Archipel japonais. — Origines historiques de la monarchie japonaise. — Influence de la Chine sur la civilisation du Japon. — Littérature chinoise du Japon. — Aperçu de l'histoire des Japonais depuis l'établissement du Bouddhisme jusqu'à l'arrivée des Portugais.— Littérature, sciences et industries au Nippon. — La révolution moderne au Japon, etc.

ROSNY (Léon de). Catalogue de la Bibliothèque japonaise de Nordenskiœld. In-8. . . . . 15 fr. »

— Le Taoïsme. Avec introduction, par Ad. Franck, de l'Institut. In-8. . . . 6 fr. »

— La déesse solaire Ama-Terasou et les origines du Sintauïsme. In-8. 1 fr. 50

— Le livre canonique de l'antiquité japonaise. Histoire des dynasties divines, traduite sur le texte original et accompagnée d'un glose inédite en chinois et d'un commentaire perpétuel. 2 fasc. in-8. Chaque. . . . . 15 fr. »

I. La Genèse. — II. Le règne du Soleil. — III. L'Exil.

— Feuilles de momidzi. Études sur l'histoire, la littérature, les sciences et les arts des Japonais. Un vol. in-8, illustré. . . . . 7 fr. 50

Les origines du sintauïsme. — Le premier mikado. — Les novateurs bouddhistes de l'Extrême Orient. — Le Mémorial de l'antiquité japonaise. — La botanique et l'art floral. — Les petites mousoumés japonaises. — La poésie populaire. — Des différents genres d'écriture. — *Le Tai heiki* ou Histoire de la Grande Paix. — Les plus anciens monuments de la civilisation japonaise, etc., etc.

STEENACKERS (F.). Cent Proverbes japonais, traduits et publiés par Francis Steenackers et Uéda Tokuno Suké. Beau vol. in-4, sur papier teinté fort, illustré de 200 dessins japonais, tirés en noir et en couleur. . . . . 25 fr. »

TURRETTINI (F.). *Atsume Gusa*, pour servir à la connaissance de l'Extrême Orient. Vol. I à VII. Chaque volume in-4. . . . . 24 fr. »

— *Ban zai sau*, pour servir à la connaissance de l'Extrême Orient. Vol. I à IV. Chaque volume pet. in-4 . . . . 20 fr. »

— *Heike monogatari*. Récits de l'histoire du Japon au XVIe siècle. trad. du japonais. In-4. fig. . . . . 4 fr. »

— *Tamino nigivai*. L'activité humaine. Contes moraux, texte japonais, transcrit et traduit. In-4 fig. . . . . 6 fr. »

— Astrologia Giapponese, versione di A. Severini. In-4, fig. . . . . 20 fr. »

— Histoire des Taïra, traduite du chinois. In-4. . . . . 8 fr. »

— *Komats et Sakitsi*, par Riutei Tanefico, romancier japonais, traduction avec texte en regard. In-4 . . . . 15 fr. »

ETUDE DE LA LANGUE JAPONAISE

BALET (C.). Grammaire japonaise, langue parlée. 2e édition. In-8, perc . . 9 fr. »

COURANT (Maurice). Grammaire de la langue japonaise parlée. In-8. . . . 8 fr. »

HOFFMANN (J. J.) A Japanese grammar. In-8, perc. . . . . 25 fr. »

PETITJEAN (Mgr.). Lexicon latino-japonicum. In-4 de 749 pages. . . . . . . 40 fr. »

RODRIGUEZ (Le P.). Éléments de la grammaire japonaise, traduits du portugais par C. Landresse. In-8. . . . . 7 fr. 50

ROSNY (Léon de), professeur à l'Ecole des Langues. Cours élémentaire de langue japonaise. Un volume in-8 . . . . 15 fr. »

I. Notions élémentaires de langue parlée et écrite. In-8. . . . . 2 fr. 50

II. Versions faciles en langue japonaise. In-8. . . . . 2 fr. 50

III. Thèmes faciles en langue japonaise. In-8. . . . . 2 fr. 50

IV. Premièresnotions de langue écrite. In-8. . . . . 5 fr. »

V. Des différents styles usités au Japon. In-8 . . . . 5 fr. »

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 44 Trente-huitième année 31 octobre 1904

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Annales du Midi, n° 64 : Arnaud d'Agnel, Les personnes de l'abbaye de S. Victor de Marseille en Rouergue. — De Bartholomaeis, Un sirventès historique d'Elias Cairel. — L. Clerc, Note sur l'inscription de Volusianus. — A. Thomas, Le nom de lieu Tramesaigues. — Lot, La date de la translation des reliques de Sainte Foi d'Agen à Conques; le roi Eudes, duc d'Aquitaine, et Adémar de Chabannes; Garsie-Sanche, duc de Gascogne ; Amauguin, comte de Bordeaux. — *Comptes rendus critiques :* Guilhiermoz, Essai sur l'origine de la noblesse en France au M. A. (S. Brissaud) ; Poésie populaire landaise, p. par l'abbé Foix (Millardet) ; Chichmarev, Vie provençale de sainte Marguerite (E. Lévy) ; Clément-Simon, Hist. civile et municipale de Tulle avant l'érection du consulat, tome I (A. Leroux) ; S. Michelet, Poètes gascons du Gers du xvi[e] siècle à nos jours (A. Jeanroy).

Revue Musicale, *Sommaire* du n° 20. — Jules Combarieu : E. Humperdinck. — Aubry : Un coin pittoresque de la vie artistique au xiii[e] siècle. — H. Quittard : Orphée descendant aux enfers. — L. de la Laurencie : Leclair ; Une assertion de Fétis. — Publications nouvelles. Th. Reinach : Musique grecque ; D[r] Schüz : Accords « non classés » ; Schwartz : Manuel de lecture musicale ; L. de Flagny : Airs pour enfants. — Nécrologie : S. Rousseau. — Actes officiels et Informations. — Edouard Perrin : Notes sur les origines du théâtre de Nice. *Supplément musical :* Marc-Anthoine Charpentier (xvii[e] siècle) : Gigues anglaise et française ; récit d'*Orphée.*

Athenaeum, n° 4016 : Lord Ronaldshay, On the outskirts of Empire in Asia. — Manston, Fragments. — Gardner, Dukes and poets in Ferrara. — Hare, The most illustrious ladies of the Italian Renaissance. — Vizetelly, Zola.— Welsh books. — Theological literature. — An unknown poem of Ben Jonson. — The Mocatta library. — A proposed emendation in Chaucer's « second Nun's tale ».

Deutsche Literaturzeitung, n° 41 : C. Griffin, A List of Books (with references to Periodicals) on the Philippine Islands in the Library of Congress. — Pardo de Tavera, Biblioteca Filipina. — Klemm. Handbuch der Papierkunde. — Geffcken, Die Acta Apollonii. (La tâche n'était pas si facile que l'a cru l'auteur). — Arréat, Le sentiment religieux en France. — Woltjer, De Platone praesocraticorum philosophorum existimatore et iudice. I. (bon). — Marcus, Meditationen. — Zelle, Kloster-Album des 19. Jahrhunderts. — Erman, Aegyptisches Glossar. (utile). — Studer, Essai de réforme orthographique internationale en 40 langues. — Apocalypsis Anastasiae ed. R. Homburg. — Plüsz, Das Jambenbuch des Horaz im Lichte der eignen und unserer Zeit (très méritoire). — Hatzidakis, Grammatica Zétémata. — Olsen, Tre orknoske runeinskrifter (Maeshowe XXII, XVIII og XVI). — Beheim-Schwarzbach, Deutsche Volksreime, 2 Aufl. — Hamlet ed. by Verity. (bon). — The Plays of Shakspeare, 5-8. — Fusco, La poetica di Lodovico Castelvetro. (très louable). — Lot, Etudes sur le règne de Hugues Capet et la fin du x[e] siècle ; Fidèles ou vassaux ? (très remarquable). — Giri, Valeriano juniore e Salonino Valeriano. — Joachim Brandis des Jüngeren Diarium 1528-1609. Hgb. von Buhlers. — Le Pippre, Dernier mot sur le Masque de fer. — Les Boursiers de voyage de l'Université de Paris, Autour du Monde. — Weisgerber, Trois mois de campagne au Maroc. — Woltmann, Politische Anthropologie. — Gauckler, La mosaïque antique (complet).

Literarisches Zentralblatt, n° 41 : Neut. Apokryphen, p. Hennecke. — A. O. Meyer, Studien zur Gesch. der Vorreformation, aus schlesischen Quellen. — Nielsen, Die arabische Mondreligion. — Doerkes, Boppard. Verfassungsgeschichte der australischen Kolonien. — Tagebuch Steinmüllers 1812 (Cf. *Revue*, n° 29). — Reiset. Mes souvenirs, L'unité de l'Italie et de l'Allemagne (rien d'important). — Herrmann, Marengo (cf. *Revue*, n° 31-32). — Bull, Sudwärts, die Expedition nach dem südlichen Meere. — Timon, Ungarische Verfassungs = und Rechtsgeschichte. — The Annals of Ashurbanapal, p. Lan. — Schelhas, Die Göttergestalten der Mayahandschriften, 2e ed. — Euripide, Oreste, p. H. Weil, 3e ed. — Pughe, Führende Dichter im Zeitalter der Königin Victoria (superficiel). — K. Fischer, Mörikes Schaffen (distingué). — Literaturdenkmäler des XIV u. XV Jahrh. ausgew. u. erläutert von Jantzen. — Valot, Les héros de Richard Wagner, études sur les origines indoeurop. des légendes wagnériennes. — Ronczewski, Gewölbeschmuck im altertum. — P. Schmidt, Maulbronn.

Literarisches Centralblatt, n° 42 : Friedlaender, Griechische Philosophie im N. T. — Heitmüller, Taufe und Abendmahl bei Paulus. — Wolzendorff, Gesundheitspflege und Medizin der Bibel. — Die aeltesten ethischen Disputationen Luthers, p. Stange. — Die Philosophie im Beginn des xx Jahrh. p. Windelband, I. — Achelis. Die Ekstase. — Stich, Marc Aurel. — Chuquet, Dugommier (fait d'après les archives, intéressant, vivant). — Schwertfeger, Busche-Ippenburg. — Krauel, Briefw. zwischen Heinrich von Preussen und Katharina von Russland. — Giwargis Warda von Arbel, p. Hilgenfeld (trad. très soignée). — Hervis von Metz, p. Stengel, I. — Génée, A. W. Schlegel u. Shakspeare. — Veit, Ostdorfer Studien, III. — Quellenschriften zur Hamburg. Dramaturgie, I. Richard III, p. Jacoby und Sauer. — Witting, Von Kunst und Christentum. — Brautigam, Die neue Kunstkritik. — Gensel, Fr. Preller. — Mohrbutter, Das Kleid der Frau.

Altpreussische Monattschrift, V-VI, juillet-septembre : R. Fischer, Königsberg als Hansestadt. — Boysen, Der Königsberger Annalist Hans Mülfeldt. — Rindfleisch, Altpreussische Bibliographie für das Jahr 1903. — Kritiken und Referate : G. Webers Weltgesch. 21e ed. p. Baldamus. I. Altertum. — Mitteilungen und Anhang, Entgegnung von Kurd Lesswitz, Antwort auf vorstehende Entgegnung, von Günther Thiele.

Zeitschrift für katholische Theologie, n° 3 : N. Paulus, Die Reue in den deutschen Erbauungschriften des ausgehenden Mittelalters. — Fr. Schmid, Weitere Erörterungen über die eucharistische Gegenwart. C. A. Kneller, Papst u. Konzil im ersten Jahrtausend, IV. — L. Fonck, Streifzüge durch das Gebiet der neuesten katholischen Evangelienforschung. — *Rezensionen*. — *Analekten*. — *Literarischer Anzeiger*.

— N° 4 : M. Flunk, Das Protoevangelium u. seine Beziehung zum Dogma der Unbefleckten Empfängnis Marias. — L. Fonck, Das sonnenumglänzte u. sternenbekränzte Weib in der Apokalypse. — N. Paulus, Die Reue in den deutschen Sterbebüchlein des ausgehenden Mittelalters. — C. A. Kneller, Papst u. Konzil im ersten Jahrtausend, V. — *Recenzionen*. — *Analekten*. — *Literarischer Anzeiger*.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 45 Trente-huitième année. 7 novembre 1904

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue des études Rabelaisiennes, 3ᵉ fascicule : Plattard, Les publications savantes de Rabelais. — Lefranc, Le tiers livre du Pantagruel et la querelle des femmes, 2ᵉ art. — Boulenger, La Supplicatio pro Apostasia et le bref de 1536. — *Mélanges :* Schwab, Notes pour le Commentaire; Clouzot, Topographie rabelaisienne; Grimaud, Notes sur l'hôtellerie de la Lamproie; Vaganay, De Rabelais à Montaigne, les adverbes terminés en ment; Lefranc, Gambetta et Rabelais. — *Comptes rendus :* Flint, Rabelais as a physiologist; Vindry, Les ambassadeurs français permanents au xviᵉ siècle et Dictionnaire de l'état-major français du xviᵉ siècle.

Athenaeum, n° 4017 : Burkitt, Early Eastern Christianity. — Corbett, A history of the British poetry from the earliest times to the beginning of the XII century. — Lean's Collectanea, collections of Vincent Stuckey Lean of proverbs, folklore and superstitions. — Scherer, Japan to-day; Waters, A holiday in Japon. — The quarto édition of the Bishops Bible of 1569. — Dryden's first funeral. — Lodge imitation of the french poets. — Shakspeare first folio facsimile.

Deutsche Literaturzeitung, n° 42 : Gerstenbergs Rezensionen in der Hamburgischen Neuen Zeitung 1767-1771. Hgb. von O. Fischer. — Bücherverzeichnis der Offentlichen Bibliothek und Lesehalle Berlin SW. 13, Alexandrinenstr. 26. 2. Aufl. — Der Prophet Jesaja ausgelegt von Orelli. 3. Aufl. — J. Réville, Modernes Christentum. — Flemming, Gott und die Seele. — Ott, Die Religionsphilosophie Hegels, in ihrer Genesis dargestellt und in ihrer Bedeutung für die Gegenwart gewürdigt. — Gley, Etudes de psychologie physiologique et pathologique. — Riemer, Die Selbsttätigkeit der Schüler im Unterricht. — Torbiörnsson, Jämförande sprakvetenskap ur allmänbildande och pedagogisk synpunkt. — Rapson, In what degree was Sanskrit a spoken language? — L. Schilling, Quaestiones rhetoricae selectae. — Mancini, Osservazioni sulle Bucoliche di Virgilio. — Luick, Deutsche Lautlehre (instructif). — Stümcke, Die vierte Wand. Theatralische Eindrücke und Studien. — B.-Edw. Young, Michel Baron, acteur et auteur dramatique (très détaillé). — Gruener, Poe's Knowledge of German. — Asmus, Julians Galiläerschrift im Zusammenhang mit seinen übrigen Werken. (très soigné). — Jahrbuch der Gesellschaft für lothringische Geschichte und Altertumskunde. XV. — Histoire de l'Afrique et de l'Espagne intitulée Al-Bayano'l-Mogrib trad. par E. Fagnan. II. — A. Lang, Beiträge zur Geschichte der apostolischen Poenitentiarie im 13. und 14. Jahrhundert. — Occupation et libération du Territoire 1871-1873. — Lauterer, Japan. 2. Aufl. — Jacot-Gaillarmod, Six mois dans l'Himalaya, le Karakorum et l'Hindu-Kush. — Robert Vischer, Rubens.

Literarisches Zentralblatt, n° 43 : Gutjohr., Die Glaubwürdigkeit des irenäischen Zeugnisses. — Concilium Tridentinum, I, 4. — Thimme, Luthers Stellung zur Heiligen Schrift (remarquable). — Weller, Gesch. des Hauses Hohenlohe, I. — Sagittarius, Saalfeldsche Historien, p. Devrient. — Festgabe Heigel gewidmet. — Schiwietz, Das morgenländische Mönchtum, I. — Linguistic Survey of India, V, p. Grierson. — Aeschinis epist. p. Drerup. — Manheimer, Gryphius'Lyrik. — Cappeller, Wie die alten Litauer lebten. — Moret, Le rituel du culte divin journalier en Egypte (témoigne d'une grande lecture).

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

N° 46 Trente-huitième année 14 novembre 1904

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue des études grecques, n° 75, mai-juin : *Partie administrative :* Statuts, etc. — Assemblée générale du 5 mai : Allocution de M. Pottier; Rapport de M. Hauvette; rapport de la commission administrative. — *Partie littéraire :* P. Girard, La trilogie chez Euripide. — Contoléon, S. et Th. Reinach, Inscriptions des îles. — J. Nicole, Un fragment des *Aetia*, de Callimaque. — H. Omont, Un manuscrit des œuvres de Saint-Denys l'Aréopagite. — *Chronique :* Th. Reinach, Bulletin épigraphique.

Revue de l'histoire des religions, mai-juin : F. Macler, L'apocalypse arabe de Daniel. — M. Revon, Le Shinthoïsme, III. — R. Basset, Revue des périodiques sur l'Islam, 1899-1902, I. — *Revue des livres.* — *Chronique.*

Revue de l'histoire des religions, juillet-août : J. Réville, L'histoire des religions et l'histoire ecclésiastique. — E. Duchesne, Le Dornostroï. — Mlle D. Menant, Les Parsis à la cour d'Akbar. — K. Basset, Revue des périodiques sur l'Islam, 1899-1902, II. — *Revue des livres.* — *Chronique.*

Revue Musicale : Sommaire. — Hugo Conrat : Brahms tel que je l'ai connu. — Actes officiels : Inauguration du monument de César Franck. — J. Combarieu, Simples notes de lecture musicale. — Constant Zakone, Le chant dans les églises de Paris. — Paul Landormy, Les fonctions variables des accords d'après Hugo Riemann. — Publication nouvelles. R. Wagner : Lettres à Mathilde Wesendonck. — Ch. Féré : Plaisir et travail. — Les Concerts (Colonne — Chevillard — Lamoureux). — Informations : Recettes des théâtres, Correspondances, etc. *Supplément musical :* Gavotte et fragments du *Renaud* de Sacchini, transcrits d'après la partition originale par M. Testard.

Athenaeum, n° 40 18 : Sir Walter Besant, London in the times of the Tudors. — Hazzledine, The white man in Nigeria — Andrew Lang, A history of Scotland from the Roman occupation, III. — Serjeantson, History of the church of St-Peter, Northampton. — Brunetière, Etudes crit. sur l'hist. de la litt. française, VII. — Lady Dilke. — Laurence Hope. — Crowe und Cavalcaselle's History of painting in Italy, p. Douglas and Strong, I and II. — The Angel Steeple, Canterbury.

Deutsche Literaturzeitung, n° 43 : Riehl, Helmholtz in seinem Verhältnis zu Kant. — Fiebig, Altjüdische Gleichnisse und die Gleichnisse Jesu. — Schönbach, Uber einige Evangelienkommentare des Mittelalters. — Kaulen, Sprachliches Handbuch zur biblischen Vulgata. 2. Aufl. — Herrmann, Dusiba, die Sprache der Länder Kisiba, Bugabu, Kjamtwara, Kjanja und Ihangiro, speziell der Dialekt der « Bayossa » im Lande Kjamtwara. (très utile). — Howardy, Clavis cuneorum sive Lexicon signorum assyriorum. — Niedermann, Spécimen d'un précis de phonétique historique dulatin. — Krause, De Apollodoris comicis : De fabulis Apollodororum comicorum. — Baldensperger, Goethe en France (excellent : cf. le présent numéro. — Strzemcha, Geschichte der deutschen Nationalliteratur. 7. Aufl. — Shakespeare, documents coll. by D. H. Lambert (rien de nouveau mais sera le bienvenu). — Conrad, Syntax der englischen Sprache für Schulen. — Morf, Aus Dichtung und Sprache der Romanen. — Jeanroy, Les origines de la poésie lyrique. 2e éd. — Schrifttafeln zur

Erlernung der lateinischen Paläographie. 3. Heft hgb. von TANGL. (bon et utile). — WOLFF-BECKH, Kaiser Titus und der jüdische Krieg. — DES ROBERT, le marquis de Dangeau et le Palatin, 1672-1673. — GERHARD, Die volkswirtschaftliche Entwicklung des Südens der Vereinigten Staaten von America von 1860 bis 1900. — BOEKEN, Um und in Afrika. — H. MENDELSOHN, Der Heiligenschein in der italienischen Malerei seit Giotto. — Baron A. von BERGER, Semmelweis und andere Geschichten. 2. Aufl.

Literarisches Zentralblatt, n° 44 : DÖLLER, Geogr. und ethnogr. Studien zum III and IV Buche der Könige. — HAUSSLEITER, Zwei apost. Zeugen für das Johannes-Evangelium. — Bibliotheca reformatoria neerlandica, I, p. PIPER. — ACHELIS, Abriss der vergl. Religionswissenschaft; TIELE, Grundzüge der Religionswissenschaft, trad. GEHRICH. — EWALD, Nietzsches Lehre in ihren Grundbegriffen. — ARNDT, Schrifttafeln zur latein. Paläographie, 3, p. TANGL. — OECHSLI, Gesch. der Schweiz im XIX Jahrh. I (bon et intéressant). — ZWIEDINECK-SÜDENHORST, Deutsche Gesch. II. 1815-1849 (fouillé). — Beitraege zur Gesch. der Universität Leipzig. — THOMPSON, An indefinite article in Assyrian. — LA GRASSERIE, Le Nahuati. — DES GRANGES, La comédie et les mœurs sous la Restauration et la monarchie de juillet. — GENAST, Aus Weimars klassischer u. nachkl. Zeit. — Mörikes Briefe, p. FISCHER. — FIERENS-GEVAERT, Nouv. essais sur l'art contemporain.

Museum, n° 11-12, août-sept. : BUSSEMAKER, Histoires générales coopératives. — Homeric Hymns ed. by ALLEN and SIKES (Van Leeuwen). — IMMISCH, Entwicklung d. griech. Epos (Kuiper). — FREDERICQ, Conséquences de l'évangélisation (Hesseling). — Columella rec. LUNDSTRÖM, VI (De Vries). — LANDGRAF, Hist. Grammatik d. lat. Sprache, III 1 (Beck). — FRANKE, Einheimische Pâli-Grammatik (Speyer). — FRANKE, Pâli und Sanskrit (Speyer). — JACOB, Soliman des Grossen Divan (Houtsma). — DE KONING, Trois traités d'anatomie arabe (T. J. de Boer). — DIJKSTRA, Holländisch (Deelman). — KOLLEWIJN, Opstellen over spelling en verbuinging (Symons). — Buitenrust HETTEMA, Waarom volkstaal? (J. W. Muller). — BONNER, Beiträge zur Anglistik, XII (Barnouw). — OEFTERING, Heliodor u. s. Bedeutung f. d. Litteratur (Koster). — Salverda de GRAVE, Le Troubadour Bertran d'Alamanon (Jeanroy). — PIEPERS, Quaestiones anathematicae (Van Gelder). — ROCHOLL, Bessarion (Brom). — OHR, Kaiserkrönung Karls d. Gr. (H. C. Rogge). — BECKERS, Histor. Lieder u. Flugschriften (Greve). — Epistel totten Friesen bew. d. Van Bossum WAALKES (Knuttel). — Gislebert de Mons, Chronique publ. p. VANDERKINDERE (Pijnacker Hordijk). — DE DOMPIERRE DE CHAUFEPIÉ, Nederl. penningen, I (De Man). — GRAVIER, Madagascar (Kielstra). — WINDELBAND, Kant u. s. Weltanschauung (J. H. Groenewegen).

A. REY & Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS, RUE GENTIL, 4, A LYON

(A PARIS, LIBRAIRIE ERNEST LEROUX)

Vient de paraître :

RECHERCHES ANTHROPOLOGIQUES EN ÉGYPTE

PAR

Ernest CHANTRE

Docteur ès sciences
Chargé du cours d'anthropologie à l'Université de Lyon
Lauréat de l'Institut
Sous-directeur du Muséum de Lyon
Secrétaire général de la Société d'anthropologie de Lyon
Chargé de missions scientifiques par le Ministère de l'Instruction publique
de 1879 à 1904

Un fort volume grand in-4 de 320 pages et 180 illustrations

Prix : 50 francs.

M. ERNEST CHANTRE, l'anthropologiste bien connu par ses importantes monographies ethnologiques orientales, a entrepris dans cet ouvrage une étude d'ensemble sur les caractères anthropologiques des populations anciennes et modernes de ce pays qui attire depuis si longtemps l'attention du monde savant.

Une première partie comprend la description des Égyptiens anciens, non seulement au point de vue de leur type ethnique, mais aussi à celui de leurs coutumes. Leurs rites funéraires, leurs divers systèmes de momification et leurs principaux caractères ethnographiques dont les tombeaux ont conservé de si remarquables représentations y sont analysés à l'aide des méthodes scientifiques les plus consciencieuses.

La seconde partie est consacrée aux divers groupes de populations qui habitent actuellement la terre des Pharaons sous les noms de Coptes, Fellahin, Arabes, Bedjah et Soudanais. Les caractères de ces divers groupes ont été dépeints au point de vue morphologique et ethnographique. Leurs origines, leur habitat, leurs mœurs aussi bien que leur type, constituent des chapitres du plus haut intérêt.

Enrichi d'une illustration nombreuse et soignée, exécutée presque entièrement d'après des clichés de l'auteur, ce volume, dont le texte est rempli de considérations nouvelles, sera lu avec plaisir et avec fruit aussi bien par le simple curieux que par l'artiste et le savant.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon successeurs.

N° 47 Trente-huitième année. 24 novembre 1904

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue d'histoire littéraire de la France, n° 3, juillet-septembre : BONNEFON, Perrault, sa vie, ses ouvrages (avec une planche hors texte). — V. GIRAUD, Un fragment autographe du ms. primitif des Mém. d'outre-tombe. — LAUMONIER, Chronologie et variantes des poésies de Ronsart (suite). — *Mélanges :* A propos d'une inspiration de Rabelais (Toldo); Notes de Vigny sur les Corneille (Langlais); Nouv. corresp. inédite de Jacquemont avec Mlle Zoé Noizet de Saint Paul, fin (Omont); Notes lexicologiques, suite (Delboulle). — *Comptes rendus :* CHARDON, Scarron (Morillot); BEAULAVON, Le Contrat social (Brunel); THUASNE, Gaguin (Delaruelle); DESJARDINS, La méthode des classiques français (Bury); ALBALAT, Le travail du style (Potez).

Annales de l'Est, n° 4 (à partir du mois de janvier 1905, les Annales de l'Est, créées en 1887 par la Faculté des lettres de Nancy, agrandissent leur domaine et prennent le titre de *Annales de l'Est et du Nord;* cette transformation est l'œuvre collective des Facultés des lettres de Nancy et de Lille) : KRANTZ, Grucker. — POULET, Thiaucourt, suite et fin. — *Comptes rendus :* FLACH, Origines de l'ancienne France, III; PIRENNE, Hist. de Belgique, II; HAUVILLER, Kraus; DUVERNOY, I. Le duc de Lorraine, Mathieu Ier, II. Les États généraux de Lorraine et de Bar; HUYSMANS, Les Grünewald du musée de Colmar; DIMIER, L'ancien hôtel des Rohan-Strasbourg; EBHARDT, Die Burgen des Elsass; MATTHIS, Guide de Niederbronn; MENGIN, M. de Nicéville et les Jésuites; HAUG, Die Handelskammer zu Strassburg; GIRODIE, La sculpture bourguignonne et les droits du musée de Dijon; JORAN, Choses d'Allemagne; Ch. V. LANGLOIS, Manuel de bibliographie historique.

Revue des études historiques, septembre-octobre 1904 : Robert LAVOLLÉE, Le « Secrétaire des Mémoires » de Richelieu. — Amédée BRITSCH, Philippe-Egalité avant la Révolution (fin). — Charles PRIEUR, Eustache Deschamps maître de la léproserie de Fismes. — *Comptes rendus critiques* : E. BERTAUX, Rome (l'antiquité) (G. Daumet). — J. GAY, Le pape Clément VI et les affaires d'Orient (1342-1352) (G. Daumet). — A, BAUDRILLART, L'Eglise catholique, la Renaissance et le protestantisme (P. de Vaissière). — E. CABIÉ, Ambassades en Espagne de Jean Ebrard, seigneur de Saint-Sulpice (1562-1566) (P. Courteault). — P. BOYÉ, La milice en Lorraine au XVIIIe siècle (E. Duvernoy). — P. GAUTIER. Dix années d'exil par Mme de Staël (H. de Curzon). — G. SERVIÈRES, L'Allemagne française sous Napoléon Ier (R. Peyre). — Comte DE HUBNER, Neuf ans de souvenirs d'un ambassadeur d'Autriche à Paris sous le Second Empire (E. D. de Montcorin). — P. HILAIRE DE BARENTON, La France catholique en Orient (G.-V. Hébert).

Athenaeum, n° 4019 : E. I. CARLYLE, Cobbett. — The Reminiscences of Henry Angelo. — Heine, IX, X, trad. — Shakespeare's Ovid, being Arthur Golding's translation of the Metamorphoses, p. DE ROUSE. — The Microscom of London — Philology : Mrs. BANKS, Alphabetum Narrationum, I; HOUTSMA, English grammar; JENNER, Handbook of the Cornish language; WEINTZ, Hossfeld's Japanese grammar. — An unknown poem of Coleridge — Benyowky. — Notes from Rome (Lanciani).

Deutsche Literaturzeitung, n° 44 : HAAK, Paulus Merula. 1558-1607. — LAUR, Die Prophetennamen des Alten Testamentes. — HAUCK, Kirchengeschichte Deutschlands. IV. T. : Die Hohenstaufenzeit. 2. Häfte.

— GEBLER, Bibelkunde. — STERN, Grundprobleme der Philosophie. I. Das Problem der Gegebenheit. — P. DUPUY, Méthodes et concepts. SEYDEL, Unterricht in der christlichen Religion auf heilsgeschichtlicher Grundlage. — LINDEMANN, Das künstlerisch gestaltete Schulhaus. — HARPER, Assyrian and Babylonian Letters belonging to the Kouyunjik Collections of the British Museum. — BÜHLER, On the Indian Sect of the Jainas. Transl. by J. Burgess. — KRUMBACHER, Die Akrostichis in der griechischen Kirchenpoesie (très neuf et instructif). — Anthologie aus den griechischen Lyrikern. Erkl. von Bucherer. — Waldeckisches Wörterbuch nebst Dialektproben, gesammelt von K. Bauer. Hgb. von H. Collitz. — Helene STÖCKER, Zur Kunstanschauung des XVIII. Jahrhunderts. Von Winckelmann bis zu Wackenroder — LINDNER, Die poetische Personifikation in den Jugendschauspielen Calderons. — COLERIDGE, Aids to Reflection and The Confessions of an Inquiring Spirit. — HÖCK, Herodot und sein Geschichtswerk (recommandable). — STICH, Mark Aurel, der Philosoph auf dem romischen Kaiserthron (très louable). — HAASE, Die Schlacht bei Salamis. — WATTENBACH, Deutschlands Geschichtsquellen im Mittelalter bis zur Mitte des dreizehnten Jahrhunderts. I. Bd. 7., von E. Dümmler umgearb. Aufl. — DELAVILLE LE ROULX, Les Hospitaliers en Terre Sainte et à Chypre (1100-1310). — KRETZSCHMAR, Gustav Adolfs Pläne und Ziele in Deutschland und die Herzöge zu Braunschweig und Lüneburg (très travaillé et soigné). — A. DE GANNIER, Napoléon chef d'armée, sa formation, son apogée, son déclin. — Geographisches Jahrbuch, herausgegeben von H. Wagner, XXVI, 2. — MITSCHERLICH, Entstehung der deutschen Frauenbewegung. — NATHUSIUS, Die Mitarbeit der Kirche an der Lösung der sozialen Frage. 3. Ausg. — ALLFELD, Bedeutung des Rechtsirrtums im Strafrecht. — M. von PROEBST, Die Verfassung des Deutschen Reichs vom 16. April 1871. 3. Aufl. — M. van BERCHEM, Matériaux pour un Corpus Inscriptionum Arabicarum. I[e] Partie : Egypte. — William MARÇAIS et Georges MARÇAIS, Les monuments arabes de Tlemcen.

Literarisches Zentralblatt, n° 45 : HORN. Ev. Joh. 21. — MICHALCESCU, Bekennt. der or. gr. Kirche (cf. *Revue*, n° 41). — LOSERTH. Gesch. des späteren M. A. — GARDINER, Cromwell, übers. — BAUCH, Die Reception des Humanismus in Wien. — BETTELHEIM, Deutscher Nekrolog., VI. — Ellénomnémon, p. LAMBROS, I. — EUTING, Un papyrus egyptoaramien. — BRUGMANN, Kurze vergl. Grammatik der indogerm. Sprachen. — Auteurs français modernes, p. SAURE. — BRENNING, Gesch. der deutschen Literatur. — BALLAGI, Regi magyar nyelvünk és a Nyelotörténeti Szótór, I, 1. — STUDNICZKA, Tropaeum Trajani. — ALLGEYER, Feuerbach. — HEITZ, Das Wunderblut zu Wilsnack. — LOUBIER, Der Bucheinband.

Archiv für Religionswissenschaft, VII, 1904; Leipzig, Teubner), I-II : Vorwort zum siebenten Bande. — H. USENER, Mythologie. — J. WELLHAUSEN, Zwei Rechtsriten bei den Hebräern. — G. WISSOWA, Die Anfänge des römischen Larenkultes. — H. HOLTZMANN, Sakramentalisches im Neuen Testamente. — L. R. FARNELL, Sociological hipotheses concerning the position of women in ancient religion. — R. WÜNSCH, Ein Dankopfer an Asklepios. — G. CARO, Altkretische Kultstätten. — J.-J. M. DE GROOT, Wu Tsung's Persecution of Buddhism. — C. H. Becker, Panislamismus. — Berichte. — Mittheilungen und Hinweise.

III-IV : H. USENER, Heilige Handlung. — T. NÖLDEKE, Sieben Brunnen. — L.-H. GRAY, The double Nature of the Iranian Archan-

gels. — A. Jülicher, Die geistlichen Ehen in der alten Kirche. — A. Deissmann, Das angebliche Evangelien. — Fragment von Kairo. — R. Reitzenstein. Zum Asklepius des Pseudo-Apuleius. — H. Hosthoff, Etymologische Beiträge zur Mythologie und Religionsgeschichte. — W. H. Roscher, Ueber Ursprung und Bedeutung des βοῦς ἕδδομος. — P. Stengel. Ueber Ursprung und Bedeutung des βοῦς ἕδδομος. — L. Radermacher, St. Phokas. — K. Sapper, Religiöse Gebräuche und Anschauungen der Kekchi-Indianer. — Berichte, Mitheilungen und Hinvocise.

Zeitschrift für Theologie und Kirche, XIV (1904), V : Reischle, Kant und die Theologie der Gegenwart. — Steinmann, Die lebendige Persönlichkeit Gottes, seine Immanenz und Transzendenz als religiöse Erlebnis.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon successeurs.

N° 48 Trente-huitième année. 28 novembre 1904

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI°

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue historique, novembre-décembre 1904 : P. GACHON, Le Conseil royal et les protestants en 1698; *suite et fin*. — Paul MATTER, La Prusse au temps de Bismarck. La défaillance d'Olmütz. — Henri HAUSER, Le *Journal* de Louise de Savoie. — *Bulletin historique* : France. XVIIIe siècle, Révolution, Empire, par Rod. REUSS. — Publications diverses, par G. MONOD. — Allemagne. Epoque moderne, année 1903, par Martin PHILIPPSON. — *Comptes-rendus critiques* : LANCIANI, The destruction of ancient Rome; DECLAREUIL, Les preuves judiciaires dans le droit franc; PIRENNE, Hist. de Belgique; DENIS, Hist. de Bohême; PHILIPPI, Der westfälische Friede; KAREIEY, Les paysans en France dans le dernier quart du XVIIIe siècle; HUEFFER, Quellen zur Gesch. des Krieges von 1800; Reumont; JOHNSTON, A history of the colonization of Africa; Report of the hist. mss. commisssion of the American hist. Association; SPARLING, Municipal history of Chicago; LORD, Industrial experiments in the British colonies of North America; LAMPRECHT et KOETZSCHKE, Ueber hist. Grundkarten; SEELIGER, Die hist. Grundkarte; Julien, Itinéraire de Paris à Jérusalem.

La Correspondance historique et archéologique, n° 129, septembre 1904 : Renseignements administratifs. — Mélanges et recherches critiques. Joseph CUVELIER, La Réorganisation des Archives en France. — E.-D. GRAND, Thèses de l'École des Chartes, promotion du 27 janvier 1904 (*suite*).

Revue d'Alsace, novembre-décembre 1904 : HANAUER, Königshofen. — Mgr CHEVRE, Les suffragants de Bâle au XVIe siècle. — REUSS, Idylle norwégienne d'un jeune négociant strasbourgeois, épisode des souvenirs inédits de Jean Everard Zetzner (suite). — GENDRE, La chapelle de Houbach. — GASSER, L'agriculture, l'industrie et le commerce à Soultz, corporations, monnaies, poids et mesures (fin). — De LATOUCHE, Souvenirs de 1815 (suite) — ENGEL, De Hügel, lieutenant-colonel aux Indes françaises. — Livres nouveaux (Miscellanées) (A. Ingold) ; guide de Niederbronn; Thierenbach ; Vauban et la fortification de Belfort ; L'inutile révolte ; Elsässer Helden ; Das Münster in Strassburg ; Die Werke von Mathias Grünewald ; Die Klosterkirche von Niedermünster ; Articles de revues et de journaux. — — Table de l'année. — Table des sommaires et gravures.

Athenaeum, n° 4020 : ARMITAGE-SMITH, John of Gaunt. — An artist's love story, p. KNAPP. — TURNER, A history of the colony of Victoria. — Voyages ot Quiros, p. MARKHAM. — Batsford. — The quarrel between the Earl of Southampton and lord Grey of Wilton, I. — BERENSON, The drawings of the Florentine painters.

Deutsche Literaturzeitung, n° 45 : FESTGABE, enthaltend vornehmlich vorreformationsgeschichtliche Forschungen, Heinrich Finke zum 7. August 1904 gewidmet von seinen Schülern. — HAEBLER, Aus den Anfängen des Buchhandels. — DUHM, Die bösen Geister im Alten Testament. — WOLKAN, Die Lieder der Wiedertäufer. (Cf. le numéro 47). — BOHN, Der Sabbat im Alten Testament und im altjüdischen religiösen Aberglauben. — WITASEK, Grundzüge der allgemeinen Asthetik. — MÜNZER, Bausteine zu einer Lebensphilosophie. — LAISANT, L'éducation fondée sur la science. — HAYWARD, The critics of Herbartianism. — Agyptische Inschriften aus den Königlichen

Museen zu Berlin. Hgb. von der Generalverwaltung. III. Inschriften des mitteleren Reichs. I. (utile). — Mgr Doulcet, Dictionnaire italien-bulgare-français. — Ire partie : A-E. — Ruhl, De mortuorum iudicio. (important). — Némethy, Virgils Leben und Werke. — Csengeri, Die Tragödien von Aischylos. — Norden, Der Sang von Ellegast. — Schmitt, Die Chronik von Morea als eine Quelle zum Faust (contestable). — Kiy, Lessings Leben und Werke. — The Celtic Review. Cons. Ed. : Prof. Mackinnon. Act. Ed. : Miss E. C. Carmichael I. Bd., I. u. 2. — Boerner und Schmitz, La France. — Die Chronik des Cerbonio Besozzi 1548-1563. Erläut. und hgb. von W. Friedensburg. — Der Königsleutnant Graf Thoranc in Frankfurt a. M. Hgb. von Grotefend, (cf. notre numéro 46). — Brunnemann, Maximilian Robespierre. Trad. de L. Levi. I. — Dickenmann, Das Nahrungswesen in England vom XII. bis XV. Jahrhundert. — Bernard, A travers Sumatra. — Hercher, Grossstädterweiterungen. — Lehmkuhl, Arbeitsvertrag und Streik, 4e ed. — Röpcke, Das Seebeuterecht. — Liepmann, Duell und Ehre. — Rhead, The treatment of drapery in art.

Literarisches Zentralblatt, n° 46 : Niederhuber, Die Lehre des hlg. Ambrosius. — Eusebii evang. praeparationis libri XV p. Gifford, I-IV. — Spitta, Die Kirchbewegung in Deutschland und die Reform der Abendmahlsfeier. — L. Schmidt, Gesch. der deutschen Stämme bis zum Ausgange der Völkerwanderung. I, 1. — Cahen, Condorcet. — Lettow-Vorbeck, Napoleons Untergang 1815, 1. (superficiel). — Mittnach't, Erinn. an Bismarck. — Heitz, Les filigranes. — Cima, L'eloquenza latina prima di Cicerone. — Mme de Staël, Dix années d'exil, p. Gautier. — Gelber, Freie Reden über Shakspeare. — Heinemann, Goethes Mutter; Die Briefe der Frau Rath Goethe. — L. Weber, San Petronio in Bologna. — Spiegelberg, Gesch. der aegypt. Kunst bis zum Hellenismus.

Annalen des historischen Vereins für den Niederrhein, 77e fascicule : H. Hüffer, Alfred von Reumont (cf. *Revue critique*, n° 46).

78e fascicule : Greving, Wohnungs = und Besitzverhältnisse der einzelnen Bevölkerungsclassen im Kölner Kirchspiel St. Columba vom 13 bis 16 Jahrhundert. — E. von Oidtman, Bildnisse des Reitergenerals Jan von Werth, Grabstein des bayr, Rittmeisters Stephan von Werth. — Macco, Das jülichsche Geschlecht von Werth. — Füssenich, Die Volksmission in den Herzogthümern Jülich und Berg während des 18 Jahrhunderts. — Bongartz, Zur Gesch. der Dürener Papierindustrie. — Kehrmann, Die Capita Agendorum, kritischer Beitrag zur Gesch. der Reformverhandlungen in Konstanz. — K. Keller, Die historische Literatur des Niederrheins für das Jahr 1902. — Versammlung des Vereins 18 mai 1904. — [[Beiheft VII : Uebersicht über den Inhalt der Kleineren Archive der Rheinprovinz, II Band bearb. von Tille und Krudewig : Kreis Jülich, Mayen, Erkelenz, Gellenkirchen, Heisberg, Düren, Aachenland.] — Nachträge und Berichtigungen. — Register.

Le Puy, Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

N° 49 Trente-huitième année 5 décembre 1904

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Annales des sciences politiques, novembre : A. Raffalovich, Patrons et ouvriers aux Etats-Unis. — P. Hamelle, Lord Salisbury, I. — P. Fauchille, Les intrigues contre Napoléon Ier dans le nord de l'Empire, en 1814-1815, I. — Paul Henry, Le rachat des chemins de fer en Suisse, I. — Ed. Cailleux, Le contrat collectif de travail (fin). — J.-P. Armand Hahn, La vie politique en Allemagne (1903-1904). — M. Caudel, La vie politique en Angleterre (1903-1904). — A. Viallate, La vie politique aux Etats-Unis (1903-1904). — M. Courant, La vie politique en Extrême-Orient (1903-1904). — Analyses et comptes rendus. — Mouvement des périodiques. — Table des matières.

Revue musicale, n° 22 : *Sommaire*. — Luigini (Portrait et Notice). Dr A. Lombard, La physiologie et l'enseignement du piano. — A. Lenoël-Zévort, Le chant et les méthodes ; Martini et Panseron. — A. Mercier, La sonate en *la* mineur pour violon et piano de M. Henri Février. — Jules Combarieu, La Symphonie de M. Vincent d'Indy. — Danses de M. Debussy pour harpe chromatique. — L. Laloy, La Symphonie de M. A. Magnard. — Dr Guillemin, professeur à l'École de médecine d'Alger : Claviers à 12 et à 19 touches. — Les Concerts. — Edouard Perrin, Notes sur l'histoire des Concerts de Monte-Carlo, M. Jehin. *Supplément musical :* Hændel, Airs de Radamiste (1720) et de Rodelinde (1725).

Athenaeum, n° 4021 : Letters of Stubbs, p. Hutton ; Life and letters of Creighton. — Memoirs of Vambéry. — Williams, Mme du Barry. — Peters, Earl Hebrew story ; The Book of Consolations, p. Scott-Moncrieff. — The quarrel between the Earl of Southampton and lord Grey of Wilton, II. — Nassau, Fetichism in West Africa.

Deutsche Literaturzeitung, n° 46 : W. Köhler, Bibliographia Brentiana. — Dimier, Les Heures de Catherine de Médicis. — Posnanski, Schiloh. Ein Beitrag zur Geschichte der Messiaslehre, I. T. : Die Auslegung von Genesis 49, 10 im Altertume bis zu Ende des Mittelalters. — Goetz, Das Kiever Höhlenkloster des vormongolischen Russlands. — Herrmann, Hessisches Reformationsbüchlein. — Clafs, Die Realität der Gottesidee. — Proceedings of the Aristotelian Society. New Series. Vol. IV. — Jerusalem, Der Bildungswert des altsprachlichen Unterrichts und die Forderungen der Gegenwart. — Ch. Chabot, La Pédagogie au Lycée. — Kitab ihtilaf al-fuqaha, ta'lif al-imam al-'allama Abi Ga'far Muhammad ibn Garir at-Tabari hgb. v. Fr. Kern (excellent). — Nordiska Studier tillegnade Adolf Noreen. — Br. Alb. Mueller, De Asclepiade Myrleano (n'est qu'une esquisse). — Horatius hgb. von Schimmelpfeng. — Spitzer, Hermann Hettners kunstphilosophische Anfänge und Literarästhetik. I. — Stunden mit Goethe. Hgb. von W. Bode. 1. Bd., 1. H. — Bolle, Die gedruckten englischen Liederbücher bis 1600. — Worke for Cutlers or A Merry Dialogue betweene Sword, Rapier and Dagger. Ed. by Sieveking. — Hilka, Die direkte Rede als stilistisches Kunstmittel in den Romanen des Kristian von Troyes. — Otto Schulz, Die Darstellung psychologischer Vorgänge in den Romanen des Kristian von Troyes. — Gruhn, Die byzantinische Politik zur Zeit der Kreuzzüge (pas détaillé). — Herrmann, Die Geschichtsauffassung Heinrich Ludens. — Edw. Boehmer, Bibliotheca Wiffeniana. Spanish reformers of two centuries from 1520. III. — Egloffstein, Kaiser

Wilhelm I. und Leopold von Orlich. — Ausgewählte Stücke aus den Klassikern der Geographie für den Gebrauch an Hochschulen zusammengestellt von O. Krümmel. 2. Reihe. — OPPEL und LUDWIG, Hirts Bilderschatz zur Lander- und Völkerkunde. — TURGOT, Betrachtungen über die Bildung und die Verteilung des Reichtums. Deutsch von V. Dorn, eingeleitet von H. Waentig. — FERGUSON, Abhandlung über die Geschichte der bürgerlichen Gesellschaft. Deutsch von V. Dorn, eingeleitet von H. Waentig. — ANSCHÜTZ, Der Fall Friesenhausen. — WIEGNER, Die Kriegskonterbande in der Völkerrechtswissenschaft und der Staatenpraxis. — Theophrastus Paracelsus von Hohenheim, Volumen Paramirum und Opus Paramirum. Hgb. von Strunz. — FAYMONVILLE, Zur Kritik der Restauration des Aachener Münsters.

Literarisches Centralblatt, n° 47 : JACOB, Im Namen Gottes. — CLEMEN, Beitr. zur Reformationsgesch. — LUCHAIRE, Innocent III, Rome et l'Italie (beau livre très recommandable). — PREUSS, Wilhelm von England und das Haus Wittelsbach, I. — EHWALD, Ernst II von Sachsen-Gotha-Altenburg. — Feldbriefe von H. Rindfleisch, 1870-71, p. ORNOLD, 6e ed. — WINTER, Das neue Gebäude des Staatsarchivs zu Wien. — TOMOLA, Carl Lueger. — KUNDZTON, Die zwei Arzawa-Briefe. — LAUVRIÈRE, Poe. — Goethes Werke, p. HEINEMANN, 3, 10, 11; p. Cotta, 35; Schiller, p. Cotta, 6, 9. — HÖFER, Die Rudolstädter Festspiele 1665-1667. — Beiträge zur Kunstgeschichte, Wickhoff gewidmet.

Euphorion (Fromme éditeur à Vienne), XI, 3 : ENDERS, Zur Geschichte des Gaudeamus igitur. — MANHEIMER, Gryphius. — Bibliographie. — KIRCHNER, Auszug aus Briefe Weisses an Hagedorn. — Ida AXELROD, Hamanns Weltanschauung in ihrer mystischen Entwicklung. — LÜDECKE, Zur Gesch. des Göttinger Dichterbundes. — KOZLOWSKI, Die Stellung Gleims und seiner Freunde zur franz. Revolution, I. — A. STERN, Uhland als Philhellene. — DEETJEN, Immermann und die Eos. — ILWOF, Jean Paul und Karoline von Feuchtersleben. — *Miszellen* : KOPP, Deutsches Volks = und Studentenlied in vorklassischer Zeit, II. — PARISER, Zu Moscherosch. — CREIZENACH, Zu Günthers Oden auf den Frieden von Passarowitz. — UHDE-BERNAYS, Zu Klopstocks Oden an die rheinischen Republikaner und An die Dichter meiner Zeit; Zu Klopstocks grammatischen Gesprächen. — KOHLFELDT, Akademische Vorlesungen über Gœthes Faust. — BERNT, Splitter zur Erklärung von König Ottokar. — R. M. MEYER, Der Chorus der Verhängnissvollen Gabel. — HOCK, Kleine Blumen Kleine Blätter. — Neudrucke niederländischer Volksbücher. — ENGLERT, Die Rhythmik Fischarts. — HAMPEL, Fischarts Anteil an dem Gedicht die Gelehrten die Verkehrten. — ASMUS, G. M. de la Roche. — PREUSS, Graf Hertzberg als Gelehrter und Schriftsteller. — BOBÉ, Efterlade papirer fro den Reventlovske familiekreds i tidsrummet 1770-1827, IV u. V. — SARAN, Melodik und Rhythmik der Zueignung Gœthes. — NERRLICH, Jean Pauls Briefwechsel mit seiner Frau und Christian Otto. — GLOSSY, Joseph Schreyvogels Tagebücher 1810-1823. — GEORGY, Die Tragödie Hebbels nach ihrem Ideengehalt. — BORNSTEIN, Herodes und Mariamne. — Bibliographie (A. Rosenbaum) : I. Zeitschriften, 2. Bücher (KÜRSCHNER, Deutscher Literaturkalender; HIRZEL, Wielands Beziehungen zu den deutschen Romantikern; ULRICH, Grillparzer im Seilerschen Hause. — Mitteilungen — Berichtigungen.

Museum, XII, n° 1, octobre 1904 : Van HERWERDEN, Appendix Lexici Graeci supplet. et dialect. (Van Leeuwen). — MANSION, Les gutturales grecques (Uhlenbeck). — WOLTJER, De Platone praesocraticorum philosophorum existimatore et iudice, I (Leignes Bakhoven). — Aeschinis epist. ed. DRERUP (Mehler). — Granius Licinianus rec. FLEMISCH (Van Wageningen). — Persian historical texts, ed. by BROWNE, II (Houtsma). — MARAIS-HOOGENHOUT, Prakt. Lehrbuch der Kapholländ. Sprache (Hesseling). — Const. HUYGENS, Kostelick Mal en Voorhout, uitg. d. LEENDERTZ (Poll). — Nordiska Studier. Tillegnade A. d. NOREEN (Boer). — TRÉNEL, L'Ancien Testament et la Langue franç. du moyen âge (Salverda de Grave). — JEANROY, Les origines de la poésie lyrique (Salverda de Grave). — CICHORIUS, Die röm. Denkmäler in der Dobrudscha (Roos). — LONKE, Königin Luise von Preussen (Mendels). — NAVEZ, Les champs de bataille hist. de la Belgique (Koolemans Beijnen). — FISCHER, Oefeningen voor het onderwijs in het Grieksch, II (Z. C. de Boer). — WILDE, Leerboek der Algemeene Geschiedenis, IV (M. C. Valeton).

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon successeurs.

N° 50 Trente-huitième année 12 décembre 1904

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue de l'histoire des religions, sept.-oct. : M. Revon, Le shintoïsme, IV. — Cl. Huart, Le rationalisme musulman au IVe siècle de l'hégire. — E. Allégret. Les idées religieuses des Fân. — J. Réville, Illustration de l'histoire ecclésiastique par quelques traits de la propagation du christianisme à Madagascar. — P. Alphandéry, Le IIe congrès international des religions à Bâle. — *Revue des livres*. — *Chronique*.

Revue musicale, n° 23. *Sommaire :* Henri Hantich, Frédéric Smetana. — Bibliographie des œuvres de Fr. Smetana. — Une école de chant choral. — Armande de Polignac, De la compréhension musicale. — Constant Zakone, Ce qu'on sait en Allemagne de la musique française. — Les Concerts, Le sang de la Sirène, de M. Tournemire; Concerts Colonne et Chevillard; Schola cantorum. — Recettes des théâtres subventionnés. — Actes officiels et informations. Angers, Bordeaux, Bruxelles, Lille, Elberfeld, Londres, Marseille, Rouen. — *Supplément musical :* Danse tchèque pour piano, de Smetana.

Athenaeum, n° 4022 : Elton, Shakspeare, his family and his friends. E. H. Coleridge, Life and correspondence of lord Coleridge. — Forrest, History of the Indian Mutiny. — Mills, The secret of Petrarch. — Hirst, Adan Smith. — The Latin psaltar of 1459. — Boswell-Stone.

Deutsche Literaturzeitung, n° 47 : Böckel, Hermann Köchly. — Erbt, Die Sicherstellung des Monotheismus durch die Gesetzgebung im vorexilischen Juda. — Wiclifs, De Veritate Sacrae Scripturae. Hgb. von Buddensieg. — Ramorino, L'Apologetico di Tertulliano e l'Ottavio di Minucio. — Friedmann, Die Lehre vom Gewissen in den Systemen des ethischen Idealismus. — Weber, Vers le positivisme absolu par l'idéalisme. — Schönhuth, Methodenlehre für den Unterricht in Religion. — Statistiches Jahrbuch der höheren Schulen und heilpädagogischen Anstalten Deutschlands, Luxemburgs und der Schweiz, XXV, 1. — Howardy, Clavis Cuneorum sive Lexicon signorum assyriorum. P. I. : Ideogrammata praecipua, 1. (n'enrichit pas la littérature assyriologique). — Polle, Wie denkt das Volk über die Sprache? 3. Aufl. von O. Weise. — Valeri Flacci, Argonauticon. Rec. Giarratano (marque un progrès décisif). — Taccone. Il trimetro giambico nella poesia greca. — Czerny, Sterne, Hippel und Jean Paul (esquisse à peine le sujet). — Des Granges, La Comédie et les Mœurs sous la Restauration et la Monarchie de juillet (1815-1848). — Glauning, Didaktik und Methodik des englischen Unterrichts, 2 Aufl. — Urkundenbuch des Hochstifts Hildesheim und seiner Bischöfe. Bearbeitet von Hoogeweg. 3. Teil : 1260-1310. — Callewaert, Le délit du christianisme dans les deux premiers siècles. — A. Fournier, Napoleon I, 1. Bd. : Von Napoleons Geburt bis zur Begründung seiner Alleinherrschaft über Frankreich. 2. Aufl. (très bon). Mayr-Adlwang, Ein Vorschlag zur Ermordung Wallensteins vom Jahre 1628. — Patsch, Das Sandschak Berat in Albanien. — Herold, Ein Ausflug nach Ober-Agypten. — Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin. — Kohler, Lehrbuch des Bürgerlichen Rechts. 1. — Kraus, Kinderarbeit und gesetzlicher Kinderschutz in Osterreich. — Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie, p. Cabrol, 1. 2.

Literarisches Zentralblatt, n° 48 : Wohlenberg, Der erste und zweite Thessalonicherbrief. — Babut, Le concile de Turin (cf. le précédent n°). — Grass, Die geheime heilige Schrift der Skopzen. — Overzicht van de door bronnenpublicatie aan te vullen leemten der Neder-

landsche geschiedkennis. — Briefe des Pfalzgrafen Johann Casimir p. Bezold, III, 1587-1592. — Schaefle, Aus meinem Leben. — Zelle, Klosteralbum des XIX Jahrhunderts. — Koser, Die Neuordnung des preuss. Archiwesens durch Hardenberg.— Hsuëh Chi Tschong, Konversationsbuch in drei Sprachen, deutsch, französisch, chinesisch (utile). — Lécrivain, Études sur l'Histoire Auguste (complet). — Davignon, Molière et la vie. — Lichtenberg, Aphorismen, p. Leitzmann. — Sell, Die Religion unserer Klassiker (bon). — Hunger, Becherwahrsagung bei den Babyloniern.

Museum, nº 2 : Goessler, Leukas-Ithaka (Van Hille). — Aristotelis Pol. Athen., ed. Blass (Van Leeuwen). — Didymos' Kommentar zu Demosthenes, bearb. v. Diels u. Schubart (Van Herwerden). Leopold, Exulum Trias (Van Eck). — Nielsen, Die altarabische Mondreligion (Houtsma). — Blöte, Das Aufkommen der Sage von Brabon Silvius (Borgeld). — Günther, English Synonyms (Roorda). — Von Bissing, Geschichte Aegyptens (Boeser). — Von Dobschütz, Probleme des Apostol. Zeitalters (Lake).— Jensen, Der Englische Peterspfennig (Brugmans). — Houssaye, Napoléon, homme de guerre (Koolmans Beijnen). — Van der Kemp, De Belgische Omwenteling (Slothouwer). — Duker, Voetius, II 1 (Knappert).— Benselers, Griech.-Deutsches Schulwörterbuch, bearb. v. Kaegi (Fraenkel). — Tableaux auxiliaires Delmas (Salverda de Grave).

Le Puy. Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

N° 51 Trente-huitième année 19 décembre 1904

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Romania, n° 132, octobre : VAN HAMEL, Cligès et Tristan. — L. CONSTANS, Le songe vert. — A. THOMAS, Notes et doc. pour la biographie de Pierre de Nesson. — DEDBOULLE, Mots obscurs et rares de l'ancienne langue française (suite), — *Mélanges :* JEANROY, Anc. fr. frengier, aengier, onger ; A. THOMAS, Anc. fr. chalemine, ital. giallamina, La date de la mort de Thomas de Saint-Pierre. — *Comptes rendus* : BERTONI, I trovatori minori di Genova; BOHS, Abrils issi e mays inträva ; RESTORI, La Gaite de la tor; RICHTER, Die Lieder des Jehan de Nuevile ; BRANDON, Robert Estienne et le Dictionnaire français au XVIe siècle.

Athenaeum, n° 4023 : Autobiography of Moncure Conway. — BROWN, Scotland in the reign of Queen Mary. — The poems of Rossetti, I. — O'CONNOR MORRIS, Wellington soldier and statesman. — FALKINER, Irish history, mainly of the XVII century. — JOHNSTON, The Napoleonic Empire in Southern Italy and the rise of the secret societies. — When was John Knox born ? — Keats on Horace Smith's Nehemiah Muggs. — Edgar Poe's poem of the Bells. — The Speght editions of Chaucer. — BERENSON, The drawings of the Fiorentine painters (2e art.).

Deutsche Literaturzeitung, n° 48 : WINTER, Das neue Gebäude des Staats-archivs zu Wien. — RUDELSHEIM, Quelques mots sur l'organisation des Bibliothèques publiques en Belgique. — ROSADI, Il processo di Gesù. (souvent contestable). — STANGE, Was ist schriftgemäfs ? — BERNDT, Grundriss der Kirchengeschichte. — BUSSE, Die Weltanschauungen der grossen Philosophen der Neuzeit. — MOORE, Principia ethica. — BONUS, Vom Kulturwert der deutschen Schule. — WILLMANN, Aus Hörsaal und Schulstube. — MATTHIAS, Wie erziehen wir unsern Sohn Benjamin ? 5 Aufl. — V. HENRY, Les Littératures de l'Inde. Sanscrit-Pâli-Prâcrit. (le public français, et non seulement celui-là, remerciera très chaudement l'auteur). — DELPHIN, Recueil de textes pour l'étude de l'arabe parlé. Trad. Faure-Biguet. (cf. *Revue*, n° 46). — PATER, Plato und der Platonismus. — CURCIO, De conversionibus lucretianis. — J. MINOR, Goethes Fragmente vom ewigen Juden und vom wiederkehrenden Heiland. (excellent). — KOCH und HEUSLER, Urväterhort. — A. KÖLBING, Zur Charakteristik John Skeltons. — JACOBSON, William Shakespeare und Käthchen Minola. — ZUMBINI, Studi sul Leopardi. II. (important). — Van den BERGHVAN EYSINGA, Indische Einfüsse auf evangelische Erzählungen. Mit Nachwort von Ernst Kuhn. — HERTSLET, Der Treppenwitz der Weltgeschischte. 6. Aufl. bearb. v. H. F. Helmolt. — Die landesfürstlichen Urbare Nieder-und Oberösterreichs aus dem 13. und 14 Jahrh. Unter Mitwirkung von Levec hgb. von Dopsch. — UNSER VATERLAND JAPAN. Ein Quellenbuch geschrieben von Japanern. Hgb. von Stead. — BRÜNNOW und DOMASZEWSKI, Die Provincia Arabia. I. Unter Mitwirkung von J. Euting (cf. *Revue*, n° 50). — NEUMANNS Orts-und Verkehrslexikon des deutschen Reichs. 4 Aufl. hgb. von Broesike und Keil. 1. Lief. — (très satisfaisant). — WILLENBUCHER, Die strafrechts-philosophischen Auschauungen Friedrichs des Grossen. — RATZEL, Ueber Naturschilderung.

Literarisches Centralblatt, n° 49 : Eusebius, Theophanie, p. GRESSMANN, Onom. der biblischen Ortsnamen, p. KLOSTERMANN. — SAISTCHICK, Menschen und Kunst der italien. Renaissance. — MATHIEZ, La theo-

philanthropie. — HASSEL, Radowitz, I. — Tagebuch des Oberstl. Campe 1870–1871. — BARTHOLOMAE, Altiran. Wörterbuch (cf. *Revue*, n° 47). — HARDER, Homer. — Du Bellay, La deffence, p. CHAMARD (cf. *Revue*, n° 41). — Walther von der Vogelweide, p. NICKEL u. STASSEN. — GRAEVENITZ, Goethe unser Reisebegleiter in Italien. — KEISER, Theorie des Romans, 2e éd. — OSTINI, Böcklin. — PAULI. Beham.

Museum, décembre, n° 3 : HENNINGS, Homers Odyssee (Groeneboom). — HELBING, Die Präpositionen bei Herodot (Houtsma). — ARISTOTELIS, Ethica Nic., cur. APELT (Ovink). — Gai Inst., edd. SECKEL et KUEBLER (Conrat). — NÖLDEKE, Beiträge z. semit. Sprachwissenschaft (De Goeje). — THIMM, Dutch Self Taught (Kluyver). — KRÄMER, Die altengl. Metra des Boetius (Kern Jr.). — LATER, De Lat. Woorden in h. Oud. en Middelnederduitsch (Salverda de Grave). — HOMO, Règne de l'empereur Aurélien (Boissevain). — Willelmi Procurat. Chronicon, uitg. d. Pijnacker HORDJIK (Blok). — WIELEMAKER, Biggekerke (Wiersum). — Van SLEE, Franc. Martinius (Knappert). — FREUDENTHAL, Spinoza, I (Meinsma). — DE RAAF, Herbart's Paedagogiek. — Kleine wetenschappelijke medeelingen (van WAGENINGEN, De nieuw gevonden epitomae van Livius).

Puy, Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

N° 52 Trente-huitième année 26 décembre 1904

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : M. Arthur CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. Arthur CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue Germanique, janvier-février 1905, 1re année : (Paris, Alcan). — Ernest Lichtenberger, Le « Faust » de Goethe : Esquisse d'une méthode de critique impersonnelle. — André Chevrillon, La jeunesse de Ruskin. — Albert Schweitzer, Le symbolisme de Bach. — *Notes et documents :* Trois lettres inédites de Fr. Nietzsche à Hugo von Senger, publiées par Mme E. Foerster Nietzsche. — *Comptes rendus critiques :* Littérature allemande, Romantisme. — I. Wackenroder ; Novalis (E. Spenlé) ; Une bibliographie des Revues romantiques (I. Rouge). — II. Friedrich Hebbel (A. Tibal). — Littérature anglaise. Renaissance : I. Nouvelles publications sur le drame anglais de la Renaissance ; Beaumont et Fletcher (A. Feuillerat). — Elisabethan Sonnets publiés par M. Sidney Lee (Ch. M. Garnier). — Romantisme : II. Charles Lamb, par W. Macdonald. — Dobell, Sidelights ou Charles Lamb (J. Derocquigny). — J.-L. Haney, Coleridge et l'Allemagne. — Bibliographie de Coleridge. — Les poètes anglais jugés par les Revues (J. Aynard).

Revue celtique, no 4 : Vendryes, Les mots vieil-irlandais du manuscrit de Laon. — Loth, Gaonach, gamhuim, gamhnach, mihefyn. mid samon ; gwely, gwele. — Stokes, The life of Fursa. — Ernault, Sur l'étymologie bretonne. — Tourneur, Le mystère breton de St Crépin et de S. Crepinien. — Chronique — Périodiques — Table des principaux mots étudiés dans le tome. — Errata. — Liste d'ouvrages nouveaux.

Bulletin hispanique, n° 4 : *Sommaire :* Jungfer, Noms de lieux hispaniques d'origine romaine. — Morel-Fatio, Vida de D. Luis de Requesens y Zuñiga (suite). — Cirot, La famille de Juan de Mariana. — Pitollet, A propos d'un « romance » de Quevedo. — Variétés : Lettre à M. Pierre Paris sur des inscriptions d'Espagne (R. Cagnat). — Agrégation : Notes bibliographiques sur les auteurs du programme de 1905 (E. Mérimée et A. Morel-Fatio). — Bibliographie : B. Sanvisenti, I primi influssi di Dante, del Petrarca e del Boccaccio sulla letteratura spagnuola (Pitollet) ; Fr. Fernandez de Béthencourt, Historia genealógica y heráldica de la monarquía española (Morel-Fatio). — Article des Revues françaises ou étrangères concernant les pays de langue castillane, catalane ou portugaise. — Chronique.

Athenaeum, n° 4024 : Mrs Hughes, Letters and reminiscences of Sir Walter Scott ; I. G. Wilson, Thackeray in the United States. — Hudson, Memorials of a Warwickshire parish. — Valentine Geere, By Nile and Euphrates ; Rawnsley, The resurrection of oldest Egypt. — Oxford notes. = Howitt, The native races of South Australia (1er art.). — Notes from Rome (Lanciani).

Literarisches Zentralblatt, n° 50 : Fiebig, Altjüdische Gleichnisse u. die Gleichnisse Jesu. (cf. *Revue* n° 30). — Urk. zur pfälz. Kirchengesch, im M. A. p. Glasschröder. — Bliemetzrieder, Das Generalconcil im grossen abendl. Schizma. — Fontaine, La critique d'art (cf. *Revue*, 1903, n° 52). — Biovès, Warren Hastings (cf *Revue*, n° 18). — Hüffer, Reumont (cf. *Revue*, n° 46). — Löble, Kultur u. Presse. — Weissbach, (Babylon. Miscellen (bon). — Mansion, Les gutturales grecques très utile). — Briefe an Erasmus p. Förstemann u. Günther (à accueillir avec joie). — Petersen, Schiller u. die Bühne (intéressant et très détaillé).

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon successeurs.

